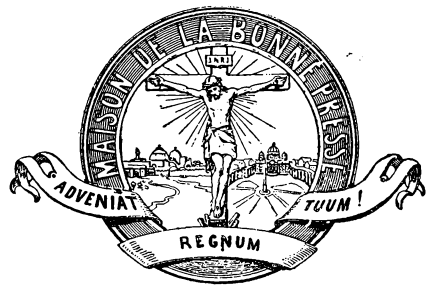
VIES DES SAINTS

ILLUSTRÉES

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

MAI



PARIS
MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, RUE BAYARD, 5

TABLE DES VIES DES SAINTS

RACONTÉES DANS CE VOLUME

MAI

1. S. Andéol, martyr, 1 344.
B. Augustin Schœffer, martyr, 1 093.
S. Brieuc, 843.
B. Jean-Louis Bonnard, martyr, 1 088.
Le prophète Jérémie, 1 052.
S. Marcoul de Nanteuil, 744.
Les 49 Bienheureux mm. des Missions étrangères, 1 060.
Les martyrs annamites, 1 061.
N.-D. du Laus, 638.
B. Pèlerin Laziozi, 1 513.
SS. Philippe et Jacques, apôtres, 375.
S. Romain le néomartyr, 1 670.
S. Sigismond, roi, 1 104.
Stes Thorette, Germaine et Honorée, 585.
2. S. Athanase, 14.
V. Marie-Rose Carafa, 1 753.
S. Walbert de Luxeuil, 1 312.
3. S. Alexandre, pape et martyr, 376.
Bse Emilie Bicchieri, 534.
Invention de la sainte Croix, 482.
Le Saint-Sang de Bruges, 1 218.
4. V. André Soulas, 1 315.
V. André Soulas et ses œuvres, 1 316.
S. Gohard, 274.
S. Jean-Baptiste de la Salle, 10, 1 056.
B. Jean Forest, martyr, 1 376.
V. Jean-Martin Moye, 1 402.
B. John Houghton, martyr, 1 381.
B. John Storey, martyr, 1 393.
Bse Marguerite Pole, martyre, 1 403.
Ste Monique, 20.
B. Ralph Shervin, martyr, 1 497.
B. Richard Reynolds, martyr, 1 460.
S. Sacerdos et Ste Mondane, 1 057.
B. Sébastien Newdigate, martyr, 1 510.
B. Thomas Cottam, martyr, 1 514.
B. Thomas Percy, martyr, 1 504.
5. Conversion de saint Augustin, 691.
S Hilaire d'Arles, 275.
V. Michel Le Nobletz, 1 019.
V. Nunzio Sulprizio, ouvrier, 769.
S. Pie V, pape, 116.
6. S. Jean Damascène, 73.
7. V. Alexandre Luzzago, 1 655.
S. Stanislas de Cracovie, 323.
S. Técla-Haïmanot, 439.
8. S. Acace, martyr, 1 209.
V. François de Montmorency-Laval, 1 669.
Bse Jeanne d'Arc, 1 523 et 1 524.
S. Pierre II de Tarentaise, 430.
9. S. Grégoire de Nazianze, 220.
S. Nicolas de Myre, 169.
N.-D. des Miracles, 700.
10. S. Antonin de Florence, 324.
Bse Béatrice I^re^ d'Este, 1 593.
Bse Humilienne des Cerchi, 1 603.
Le saint homme Job, 896.
Ste Solange, 428.
11. S. Ansfried, 1 761.
SS. Anthime et ses compagnons, martyrs, 1 591.
S. François de Girolamo, 325.
S. Gengoul, martyr, 1 587.
S. Mamert de Vienne, 956.
S. Mayeul de Cluny, 586.
S. Udaut, martyr, 380.
12. S. Epiphane de Chypre, 221.
Ste Flavie Domitille et SS. Nérée et Achillée, mm., 485.
S. Germain de Constantinople, 1 263.
Bse Imelda, 587.
Bse Jeanne de Portugal, 592.
S. Modoald de Trèves, 1 001.
Ste Rictrude, 1 054.
13. V. André-Hubert Fournet, 1 059.
B. Gérard de Villamagne, 985.
Ste Glycère et S. Laodicée, 1 002.
S. Jean le Silentiaire, 1 396.
S. Pierre Regalado, 222.
B. Thomas, 1 545.
14. B. Gilles de Santarem, 1 588.
V. Michel Garicoïts, 1 398.
S. Pacôme, 433.
S. Pons, martyr, 845.
15. B. André Abellon, 1 160.
Ste Dympna, martyre, 1 210
S. Eutyce, martyr, 1 642.
S. Isidore, laboureur, 693.
16. S. Gens, laboureur, 594.
S. Jean Népomucène, 1 105.
S. Jean Népomucène, en gravures, 1 314.
S. Simon de Stock, 483.
17. S. Pascal Baylon, 1 656.
S. Possidius, 1 158.
18. S. Félix de Cantalice, 1 211.
B Guillaume de Toulouse, 591.
S. Théodote d'Ancyre, hôtelier, 61.
S. Venant, martyr, 640.
19. B. Alcuin, 1 159.
Bse Cécile Portaro, 1 112.
S. Dunstan, 1 313.
S. Pierre-Célestin, pape, 846.
B. Théophile de Corté, 883.
S. Yves, avocat, 588.
20. V. Barthélemy Holzhauser, 1 395.
S. Baudile, martyr, 1 660.
S. Bernardin de Sienne, 67.
S. Caleb et les saints moines d'Ethiopie, 431.
Bse Colombe de Rieti, 1 574.
21. B. Bernard de Morlas, 1 346.
Ste Gisèle ou Isbergue, 326.
22. SS. Ausone et Cybard, 330.
S Bevons, chevalier, 377.
S. Codrat, martyr, 745.
Ste Humilité, 746.
Ste Julie de Corse, martyre, 535.
Ste Quitterie, martyre, 1 055.
Ste Rite de Cassia, 1 058.
S. Romain de Druys, 794.
23. B. André Bobola, martyr, 861.
S. Crispin de Viterbe, 171.
S. Didier de Vienne, martyr, 1 106.
V. Jean-Baptiste Gault, 1 392.
S. Jean-Baptiste de Rossi, 536.
24. SS. Donatien et Rogatien, martyrs, 381.
Esther, 1 264.
S. Gérard de Lunel, 1 583.
Stes Marie Jacobé et Marie Salomé, 849.
N.-D. Auxiliatrice, 1 212.
N.-D. de Hal, 1 262.
25. S. Aldhelm, 1 613.
S. Grégoire VII, pape, 327.
S. Grégoire VII et la querelle des investitures, 1 107.
Bse Madeleine-Sophie Barat, 1 477. — L'œuvre du Sacré Cœur, 1 198.
S. Zénobe de Florence, 1 762.
26. S. Augustin de Cantorbéry, 951.
S. Gond, 1 636.
V. Marguerite du Saint-Sacrement, 1 481.
Bse Marie-Anne de Jésus, 747.
S. Philippe de Néri, 16.
S. Philippe de Néri, en gravures, 17.
S. Zacharie de Vienne, martyr, 938.
27. S. Bède le Vénérable, 276.
Ste Marie-Madeleine de Pazzi, 225.
BB. Pierre-Martyr Sanz et ses cc. mm., 899.
Ste Restitute, martyre, 1 161.
28. S. Ghéron, martyr, 795.

S. Germain de Paris, 432.
S. Manuée ou Manvieu, 642.
Bse Marie Bagnesi, 1 727.
29. Ste Bonne de Pise, 434.
B. Jean Sarcander, martyr, 1 442.
B. Jean Stone, martyr, 1 201.
B. Joachim de Flore, 1 646.
S. Maximin de Trèves, 1 443.
Saints martyrs d'Avignonet, 1 003.
S. Ortaire de Landelles, 1 213.
30. S. Ferdinand, roi, 486.
B. Jean de Prado, martyr, 1 737.
N.-D. de Bermont et N.-D. de Beauregard, 343.
N.-D. de Déols, 1 157.
31. Ste Angèle de Mérici, 277.
B. Félix de Nicosie, 590.
N.-D. d'Espérance, à Saint-Brieuc, 694.
N.-D. de Lagny, 844.
N.-D. de Recouvrance, 892.
Ste Pétronille, 1 589.

L'Ascension, 950.
La Pentecôte, 1 108.
Saintes Hosties de Faverney, 796 (lundi de la Pentecôte).

SAINT PHILIPPE ET SAINT JACQUES, APOTRES

Fête le 1er mai.

LA MULTIPLICATION DES PAINS

Avant d'opérer le miracle, Jésus avait dit à Philippe : « Comment pourrons-nous acheter du pain pour nourrir ce peuple? » Et Philippe avait répondu : « Pour en donner un peu à tout le monde, il en faudrait pour deux cents deniers. »

(D'après la Bible de Schnorr. Paris A. W. Schulgen.)

SAINT PHILIPPE

Saint Philippe était de la ville de Bethsaïda en Galilée, patrie de saint Pierre et de saint André. Notre divin Sauveur, dès les premiers jours de sa vie publique, le rencontra et lui dit : « Suis moi. » Philippe, fidèle à la grâce de la vocation divine, laissa sa famille et suivit Jésus-Christ. Tout joyeux d'avoir reconnu en Jésus de Nazareth le Messie attendu depuis tant de siècles, Philippe se hâte de faire part de cette bonne nouvelle à Nathanaël son ami : « Nous avons trouvé Celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et les écrits des prophètes : Jésus de Nazareth, fils de Joseph. — Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth? » répond Nathanaël, qui savait bien que le Messie devait natre à Bethléem, la ville de David, ainsi que l'avait annoncé le prophète Michée. « Viens et vois, » reprend Philippe, persuadé qu'il lui suffirait de voir Jésus pour reconnaître en lui le Fils de Dieu.

Jésus, voyant venir Nathanaël, dit de lui: « Voici un vrai Israélite, au cœur droit et sincère. — D'où me connaissez-vous? dit Nathanaël. — Avant que Philippe ne vous appelât, quand vous étiez sous le figuier, je vous ai vu, dit le Sauveur. » Or, Jésus ne pouvait, de science humaine, connaître ce détail. « Maître, répondit vivement Nathanaël, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. — Parce que je vous ai dit : je vous ai vu sous le figuier, cela vous suffit pour croire, vous verrez de plus grandes choses, reprit le Sauveur. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. » (Saint Jean, I.)

Trois jours après, Philippe assistait aux noces de Cana, et voyait le premier miracle de Jésus, miracle opéré à la prière de Marie. L'année suivante, il fut choisi pour être du nombre des douze Apôtres.

Quand la multitude suivit Jésus-Christ au désert, c'est à Philippe que le divin Maître adressa cette parole : « Où achèterons-nous du pain pour nourrir cette foule ? — Quand même on achèterait du pain pour deux cents deniers, répondit Philippe, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun un très petit morceau. » Or, remarque l'Evangéliste, Jésus lui avait fait cette question pour éprouver sa foi, car il savait bien ce qu'il allait faire. Ce qu'il allait faire, c'était le célèbre miracle de la multiplication des pains.

Le dimanche des Rameaux, après l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem, des Gentils (qui venaient probablement d'Edesse) s'adressèrent à Philippe comme à l'un des principaux de la suite du Sauveur : « Nous voulons voir Jésus », lui dirent-ils. Philippe en parla à André et tous deux présentèrent ces étrangers à Jésus.

Au moment de la dernière cène, comme Notre-Seigneur parlait aux Apôtres de son Père céleste, et leur disait qu'il était venu de son Père et qu'il retournait à son Père, « Seigneur, dit Philippe, montrez-nous votre Père et ce sera assez. — Depuis si longtemps que je suis avec vous, reprit Jésus, vous ne me connaissez pas encore ? Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père. » Doctrine sublime, qui nous initie aux merveilles de la Sainte Trinité et nous enseigne que le Père et le Fils sont un seul et même Dieu.

SAINT PHILIPPE APRÈS LA PENTECÔTE

Rempli de force, de lumière et d'amour par l'Esprit-Saint, saint Philippe se mit à prêcher l'Evangile avec les autres Apôtres ; quand, avant de se séparer, ces saints messagers de la vérité composèrent ce résumé de leur doctrine que nous appelons le Symbole des Apôtres, saint Philippe, d'après la tradition, prononça cet article : *Est descendu aux enfers*, et saint Jacques le Mineur : *Je crois au Saint-Esprit.*

Les immenses contrées de l'Asie supérieure échurent en partage au zèle de saint Philippe ; il évangélisa longtemps les Scythes, il paraîtrait même qu'il se serait avancé ensuite à travers l'Europe, et plusieurs auteurs anciens comme saint Isidore de Séville, saint Julien de Tolède, le vénérable Bède affirment qu'il prêcha dans les Gaules. D'autres pensent qu'il s'agit ici non des Gaules, mais de la Galatie, colonie gauloise d'Asie-Mineure.

Quoiqu'il en soit, ce saint Apôtre donna finalement à sa prédication le glorieux témoignage de son propre sang, dans la ville d'Hiérapolis en Phrygie. L'une des principales divinités de cette ville était un gros serpent, le peuple l'adorait et on lui offrait de l'encens et des sacrifices. — Il n'y a guère d'ailleurs de contrée où le démon, qui a jadis perdu l'humanité en prenant la forme du serpent, n'ait pris un cruel plaisir à se faire rendre hommage par le culte de ce malfaisant reptile. — Saisi de compassion pour ce peuple, saint Philippe se jette à terre et supplie Dieu de délivrer ces malheureux de la tyrannie de Satan. Dieu exauça sa prière et le serpent expira aussitôt.

A la vue du cadavre de sa vaine idole, le peuple se montrait disposé à accueillir la foi au Dieu vivant et véritable, mais les pontifes païens et les magistrats, endurcis dans leur erreur et poussés par le démon, font arrêter l'Apôtre, il est gardé quelques jours en prison, puis battu de verges et cloué à une croix. Pendant qu'il remerciait Jésus son divin Maître de lui avoir fait part de sa croix, les infidèles se mirent à l'accabler sous une grêle de pierres. Alors la terre trembla avec violence, plusieurs grands édifices s'écroulèrent avec fracas, ensevelissant sous leurs ruines un grand nombre d'idolâtres. Les persécuteurs épouvantés s'enfuirent, et les chrétiens de la ville se hâtèrent d'entourer leur Père pour le détacher de la croix. Mais saint Philippe, se sentant près de mourir, les conjura de ne pas le priver de l'honneur d'expirer sur la croix comme son divin Maître, et après avoir prié pour eux et pour toute l'Eglise, il remit son âme entre les mains de son Créateur. Il y avait vingt ans qu'il travaillait au salut des âmes. Les chrétiens ensevelirent ses restes avec respect. Plus tard, une partie fut transférée à Constantinople et l'autre à Rome dans l'Eglise des douze Apôtres. Paris, Toulouse, Autun et Florence ont eu le bonheur d'en recevoir à leur tour ; une partie du crâne de l'Apôtre fut apportée à Troyes après la prise de Constantinople par les Croisés. Saint Philippe est le patron de la cathédrale d'Alger.

Avant de tout quitter pour suivre Jésus-Christ, saint Philippe était marié et père de plusieurs filles qui édifièrent par leurs vertus les premiers fidèles. On croit que la dernière est la même que sainte Hermione, martyrisée sous Adrien et fêtée par les Grecs le 4 septembre.

SAINT JACQUES LE MINEUR

APOTRE, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM ET MARTYR

Saint Jacques, surnommé le Mineur, pour le distinguer de l'autre Apôtre du même nom qui mourut avant lui, saint Jacques le Majeur frère de saint Jean, était né à Cana, en Galilée, une douzaine d'années avant Jésus-Christ. Il était fils de Marie, femme de Cléophas ou Alphée, cousine germaine, et peut-être même belle-sœur de la Sainte Vierge, car plusieurs pensent que ce Cléophas était frère de saint Joseph. Il était donc de la tribu de Juda et cousin de Notre-Seigneur selon la chair, il avait même dans les traits de son visage une ressemblance frappante avec le divin Maître. Suivant l'usage hébreu, les fidèles de Palestine l'appelaient le *frère du Seigneur*, et ils aimaient à regarder en lui une image vivante de leur Maître remonté au ciel. Jacques avait trois frères, Joseph, Simon et Jude, ce dernier ainsi que Jacques furent reçus par le Sauveur au nombre des douze apôtres, les deux autres restèrent parmi les disciples; ils avaient même eu d'abord quelque peine à croire à la divinité de Jésus-Christ quand ce divin Sauveur, après les humbles obscurités de sa vie cachée, commença sa vie publique. Dans leur pensée encore trop humaine, il leur semblait que le vrai Messie aurait dû passer sa jeunesse dans plus de pompe, de richesse et d'éclats terrestres ; mais plus tard, ils comprirent mieux l'humilité du Fils de Dieu et les merveilles du monde surnaturel.

Une ancienne tradition raconte qu'au moment de la passion du Sauveur, saint Jacques déclara qu'il ne mangerait point jusqu'à ce que Jésus fût ressus-

cité. Le jour même de sa glorieuse résurrection, Jésus lui apparut et, lui ayant demandé du pain, le bénit, le rompit, et le lui offrit en disant : « Ne fais pas difficulté, mon frère, de manger, car le Fils de l'homme est ressuscité. »

SAINT JACQUES, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM

Après la Pentecôte, quand les Apôtres se partagèrent le monde à conquérir, saint Jacques fut établi évêque de la ville de Jérusalem; aussi était-il considéré comme le père de tous les juifs convertis, et son autorité était grande dans la primitive Eglise. Au concile de Jérusalem, il prend le premier la parole, après saint Pierre. Il fut toute sa vie fidèle aux pratiques de la loi de Moïse, qui n'étaient plus obligatoires, sans doute, mais n'étaient point encore défendues; il fut l'Apôtre spécial des Juifs et l'on a dit de lui, avec raison, que sa mission avait été de conduire avec honneur la synagogue au tombeau. La Rédemption par Jésus-Christ et la fondation de l'Eglise, venaient de faire succéder le Nouveau Testament à l'Ancien ; mais l'Ancien avait été la préparation du Nouveau, c'est pour cela que Dieu l'avait établi, et il méritait un dernier hommage. Au reste, le Nouveau Testament n'est point l'ennemi de de l'Ancien, mais il est l'Ancien Testament lui-même, accompli et perfectionné par Jésus-Christ, ainsi que l'avaient prédit les prophètes.

Saint Epiphane affirme que saint Jacques est demeuré vierge toute sa vie, et saint Jérôme le propose comme un parfait modèle d'innocence et de piété, de pénitence et de charité. Il passait fréquemment de longues heures en prière, généralement à genoux, et souvent la face contre terre; on rapporte même, que, par un privilège réservé au seul grand prêtre des Hébreux, on lui permettait au temple de Jérusalem d'entrer dans le *Saint* et jusque dans le *Saint des Saints* pour offrir à Dieu ses prières.

En sa qualité d'évêque de Jérusalem, il portait autour de son front, dans les cérémonies, une lame d'or, comme le grand prêtre juif.

Toute sa vie, il garda l'abstinence de viande, ne mangeant jamais rien qui eût eu vie; il ne buvait que de l'eau, et par mortification, il n'usait point de parfums, ni de bains, quoique cela fut ordinaire de son temps.

Enfin, son incomparable sainteté lui valut, de la part de ses contemporains, le surnom de *Juste*, titre qui lui était donné, non seulement par les chrétiens, mais encore par les juifs infidèles et plusieurs de ces derniers regardèrent plus tard la ruine de Jérusalem comme un châtiment de la mort injuste qu'ils avaient fait subir à ce saint homme.

L'ÉPITRE DE SAINT JACQUES

Le plus beau souvenir qui nous reste de saint Jacques, c'est sa magnifique épître, qui est au nombre de ses sept canoniques, reçues par l'Eglise comme inspirées de Dieu. Elle est adressée à tous les Juifs convertis dispersés sur la terre. Il leur montre qu'il ne suffit pas d'avoir une foi stérile et morte, il faut une foi véritable et conséquente avec elle-même, c'est-à-dire une foi qui prouve qu'elle est vivante par les bonnes œuvres qu'elle produit; il les console au milieu des persécutions de leurs frères restés infidèles; il les encourage à la constance au milieu des tentations, à la docilité à la parole de Dieu, à la charité fraternelle vis-à-vis des pauvres et des petits; leur enseigne à bien gouverner leur langue, à éviter les divisions et les discordes. Il termine par quelques instructions sur l'Extrême-Onction des malades, parle de la confession, de l'efficacité des prières du juste et des mérites de ceux qui convertissent les pécheurs.

SAINT JACQUES FIDÈLE A JÉSUS-CHRIST JUSQU'AU MARTYRE

Le saint évêque de Jérusalem ouvrait chaque année les yeux à beaucoup de ses compatriotes et les amenait à la foi de Jésus-Christ. L'an 61, à l'approche des fêtes pascales, solennités qui amenaient toujours à Jérusalem un grand concours de peuple, de nombreux Israélites vinrent consulter le *Juste* au sujet de Jésus-Christ. Jacques leur prouva par les écrits des prophètes que Jésus est le Messie, et plusieurs, qui étaient des principaux de la nation, se convertirent.

Les Juifs infidèles, déjà furieux d'avoir vu saint Paul échapper de leurs mains pour se faire conduire à César, ne purent plus contenir leur rage contre saint Jacques. Ananus, fils de ce grand-prêtre Anne qui avait fait amener Jésus à son tribunal, fit comparaître saint Jacques devant le sanhédrin, et après de vaines et hypocrites louanges, lui déclara qu'il confiait à sa haute sagesse la défense de la loi de Moïse et le soin d'éclairer le peuple séduit par les disciples de Jésus de Nazareth. L'évêque fut conduit sur le haut de la terrasse du Temple et les princes des prêtres lui crièrent : « Juste! nous avons confiance en toi, on trompe le peuple au nom d'un imposteur crucifié ; parle et dis-nous la vérité sur Jésus! » Le majestueux et doux vieillard contemplant la foule immense qui se pressait sous ses yeux, éleva la voix et s'écria : « Pourquoi m'interrogez-vous sur Jésus le Fils de l'homme? Il siège dans les cieux à la droite de la Majesté divine et un jour il reviendra sur les nuées du ciel. » A ces mots un vaste frémissement agita la foule un moment silencieuse : « Hosanna au Fils de David! » crièrent ceux qui avaient embrassé la foi. « Hélas! dirent avec douleur les Scribes et les Pharisiens, le Juste lui-même est donc séduit! » Et s'élançant sur la plate-forme du temple, ils précipitèrent Jacques du haut en bas pour lui broyer la tête sur le pavé.

Tout brisé de sa chute, le saint vieillard eut encore la force de se relever sur ses genoux et de prier Dieu pour ses bourreaux : « Seigneur, disait-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Mais les Juifs voyant qu'il vivait encore s'écrièrent: Lapidons Jacques le juste! et déjà ils commençaient à lui lancer des pierres, quand un prêtre, de la race des Rechabites, s'interposa : « Arrêtez! dit-il, que faites-vous? n'entendez-vous pas le Juste qui prie pour vous? » Mais pendant qu'il parlait, un foulon asséna sur la tête de Jacques un grand coup de son levier et l'étendit mort. C'était le jour de Pâques, 10 avril, de l'an 60.

L'évêque martyr fut enseveli non loin du temple dans un tombeau taillé dans le roc. On lui donna pour successeur son frère saint Simon ou Siméon. Quant au grand prêtre Ananus, il n'échappa pas mieux que son frère Anne à la vengeance divine; désapprouvé par le gouverneur romain, dépouillé du pontificat par Agrippa roi de Chalcide et arrière petit-fils d'Hérode l'Iduméen, il périt enfin étranglé par une faction de ses compatriotes.

La plus grande partie des reliques de saint Jacques le Mineur se trouve à Rome dans l'église des Apôtres près de celles de saint Philippe. Toulouse, Anvers et Compostelle en ont aussi des fragments. L'église de Saint-Jacques du Haut-Pas à Paris en possédait également, mais la Révolution les a détruites.

LE DIACRE SAINT PHILIPPE ET SES QUATRE FILLES

Fête le 6 juin

Le diacre saint Philippe, qu'il ne faut pas confondre avec l'Apôtre du même nom, eut l'honneur d'être choisi avec saint Etienne pour être l'un des sept premiers diacres.

Après le martyre de son héroïque collègue saint Etienne, il vint annoncer la divinité de Jésus-Christ dans la ville de Samarie. Sa parole était appuyée par l'éclatant témoignage de nombreux miracles, guérisons de boiteux, paralytiques et autres malades. Les Samaritains dont la religion était un mélange de judaïsme et de paganisme, et qui eux aussi attendaient le Messie, furent dans une grande joie en apprenant ces bonnes nouvelles prouvées par tant de prodiges; beaucoup se convertirent. Simon le Magicien lui-même qui avait séduit la ville par ses prestiges, se faisant appeler la grande Puissance de Dieu, reconnut que le messager du Christ était accompagné d'une puissance supérieure à la sienne et demanda le baptême.

La nouvelle de ces conversions remplit de joie l'Eglise de Jérusalem persécutée; saint Pierre et saint Jean descendirent à Samarie pour donner aux nouveaux baptisés le sacrement de confirmation. Cette effusion de l'Esprit-Saint fut signalée par divers prodiges. A cette vue, Simon le Magicien, qui songeait toujours à se faire passer pour un être extraordinaire, offrit à saint Pierre une grosse somme d'argent pour recevoir lui aussi le pouvoir de donner l'Esprit-Saint. Le prince des Apôtres flétrit par des paroles sévères cette sacrilège audace, invitant Simon à faire pénitence s'il ne voulait attirer sur lui les châtiments du ciel. Mais l'orgueilleux Simon préféra aller continuer ailleurs ses aventures de magicien, et devint le premier hérésiarque.

Peu après un ange ordonna à saint Philippe d'aller sur le chemin qui conduisait de Jérusalem à Gaza. Le saint diacre y arrivait quand il aperçut le char d'un homme qui revenait de Jérusalem par ce même chemin.

« Approche-toi de cette voiture, lui dit l'ange, et mets-toi près de l'homme qui est dedans. » Ce voyageur était un des premiers ministres de Candace reine d'Ethiopie, il revenait de Jérusalem où il était allé adorer le vrai Dieu, et retournait en son pays. Il lisait en ce moment ce passage des prophéties d'Isaïe : « Il a été livré à la mort comme une brebis et comme un agneau qui ne crie point entre les mains de celui qui le tond, il n'a point ouvert la bouche; par son humilité on l'a jugé contre toute sorte de justice. Qui pourra raconter sa génération? car il a été arraché de la terre des vivants. »

« Comprenez-vous ce que vous lisez? demanda saint Philippe. — Comment le pourrais-je, si personne ne me l'explique », répondit le voyageur. Et faisant asseoir près de lui ce passant qui lui paraissait instruit, il lui demanda : « De qui parle le prophète en ce passage? est-ce de lui-même ou d'un autre? » Philippe lui expliqua alors comment le prophète annonçait en ce passage la passion de notre doux Sauveur; il fit connaître à l'étranger toute l'histoire de Jésus-Christ et la nécessité de recevoir le baptême en son nom pour être sauvé. La grâce toucha tellement le cœur droit du voyageur, qu'étant arrivés auprès d'une fontaine, il dit à Philippe : « Voici de l'eau, qui empêche que je sois baptisé? — Si vous croyez de tout votre cœur en Jésus-Christ, rien ne l'empêche, dit le diacre. » Ils descendirent aussitôt du char, l'illustre étranger fut baptisé; la cérémonie achevée, il n'aperçut plus Philippe que l'ange venait d'emporter; il continua sa route remerciant Dieu de la grâce qu'il venait de recevoir.

Quant à saint Philippe, il se trouva dans la ville d'Asoth, ville de l'ancien pays des Philistins, jadis célèbre par le séjour de l'arche sainte. Il y continua ses prédications et porta la bonne nouvelle en beaucoup d'autres lieux; d'anciennes traditions rapportent qu'il alla jusque dans l'Asie-Mineure et même en Ethiopie. Mais son séjour habituel était la ville de Césarée en Palestine, sa patrie où il habitait avec ses filles. Avant d'entrer dans la carrière apostolique, il avait vécu dans l'état du mariage et avait été père de quatre filles. Toutes les quatre, devenues de ferventes chrétiennes, avaient consacré leur virginité au Seigneur, vivaient dans une grande sainteté et Dieu les avaient honorées du don de prophétie. L'apôtre saint Paul et l'évangéliste saint Luc revenant de Grèce à Jérusalem et passant par Césarée, reçurent l'hospitalité dans cette sainte maison. Elles furent ensevelies à Césarée auprès des restes de leur père; et sainte Paule, trois siècles plus tard, eut la joie de visiter leur demeure qui était encore debout.

SAINTE THORETTE, VIERGE ET BERGÈRE

Fête le 1^er^ mai.

Pendant un violent orage, sainte Thorette invoque le Seigneur, et la trombe d'eau qui fond sur elle ne l'atteint pas.

LES SAINTES BERGÈRES — LA SŒUR DES ANGES

Dieu se plaît à exalter les humbles, et toute condition est grande et belle devant ses yeux, si elle est relevée par la plus estimable des noblesses qui est la sainteté. Aussi, la France chrétienne montre avec joie ses saintes bergères: Paris a sainte Geneviève, le Berry sainte Solange, le Languedoc sainte Germaine, et le Bourbonnais sainte Thorette.

Sainte Thorette vécut avant le XIII^e^ siècle. Nous ne savons rien de son origine, de ses parents, du lieu et de l'époque de sa naissance, ni de ses jeunes années. La première fois que le chroniqueur nous en parle, c'est pour nous la montrer dans son humble et sainte vie de paysanne, servante aux gages d'un fermier de la métairie de Nouzillers, près de Montcenoux, au diocèse de Bourges (aujourd'hui au diocèse de Moulins).

Rien de gracieux comme les traits que la tradition raconte au sujet de cette pieuse fille des champs.

Au milieu des continuelles occupations de son emploi, filant la laine ou gardant les brebis,

Thorette ne perdait jamais de vue la présence de Dieu. Sans cesse, elle pensait à l'amour et à la bonté de son Créateur, elle adorait sa majesté infinie, elle lui offrait toutes ses actions, elle songeait aux souffrances de son bien-aimé Jésus portant sa croix, ou mourant sur le Calvaire, plus doux que le plus petit et le plus tendre de ses agneaux.

Un jour, pendant qu'elle filait, son âme, élevée vers son Dieu sur les ailes de la prière, fut ravie en extase ; ses doigts laissèrent échapper le fuseau, les heures s'écoulèrent inaperçues, et quand vint le soir, sa tâche n'était pas achevée. Lorsqu'elle reprit ses sens et vit le soleil disparaître à l'horizon, l'obéissante fille fut effrayée. Elle se baisse immédiatement pour reprendre son fuseau ; mais, ô prodige, en considérant son ouvrage, elle constate qu'il est terminé. A cette vue, elle lève au ciel des yeux que la reconnaissance remplit de larmes. Le Maître du ciel n'avait pas voulu que le maître de la terre fût privé du gain qui lui appartenait, car les heures d'un serviteur sont à celui qui le paye.

Cette merveille, dit la tradition, se renouvela souvent : pour lui donner le moyen de prolonger ses oraisons, son ange gardien travaillait à sa place, et l'ouvrage ne restait jamais incomplet.

La messe sonne-t-elle au clocher du monastère voisin, ou le divin prisonnier de l'Eucharistie appelle-t-il la visite de sa servante? Thorette plante son bâton au milieu de son troupeau et recommande à la troupe bêlante de ne point s'en éloigner ; puis elle s'en va où Dieu l'attend. Jamais, pendant son absence, aucune brebis ne s'écarta ; jamais les loups, alors communs, ne sortirent des bois pour attaquer cette proie facile.

Comme autrefois, en Egypte, Dieu bénissait la maison de Putiphar à cause du chaste Joseph, ainsi, le Seigneur bénissait la maison du maître de Thorette, et son troupeau prospérait plus que ceux du voisinage.

L'ORAGE — LE TORRENT — LES BLASPHÉMATEURS L'HUMILITÉ EN PÉRIL — SEULE AVEC DIEU

Un jour, elle était bien loin dans les champs, conduisant son troupeau aux meilleurs pâturages, lorsque du ciel assombri jaillirent éclairs et tonnerres, et avant qu'elle pût atteindre un abri, un violent orage éclatait. La jeune vierge invoque le Seigneur, et son ange écartant de ses mains invisibles la trombe d'eau qui fond sur elle, la bergère n'est même pas mouillée.

Au soir de cette journée ou d'une autre semblable, le ruisseau qui coule au bas de Nouzillers se trouva tellement gonflé, que la jeune fille ne put le franchir pour ramener ses brebis au bercail. Pleine de confiance dans la puissance de son Dieu bien-aimé, elle l'appelle à son aide ; puis, avec cette foi qui transporte les montagnes, elle fait le signe de la croix sur le torrent, le frappe de sa houlette, les eaux bouillonnantes se divisent et, comme les Hébreux au Jourdain, elle passe en bénissant le Seigneur.

Le même obstacle se représenta dans une autre circonstance, mais cette fois Thorette n'était pas seule : des maçons allant du Bourbonnais dans la Marche, leur pays, arrivèrent en même temps qu'elle sur les bords du torrent. A la vue des eaux qui leur barraient le passage, ils se mettent à murmurer et à blasphémer. L'innocente bergère les invite doucement à la patience. Mais ces hommes voulaient un chemin et non des paroles. Poussée par la charité, Thorette invoque de nouveau le Dieu qui ne refusait rien à sa foi humble et naïve : au contact de sa houlette, les eaux s'ouvrent et s'arrêtent, la caravane passe joyeuse.

Mais les témoins du prodige n'étaient pas d'humeur à garder le silence sur cet événement. Lorsque le soir, Thorette rentra au logis, toujours plus humble et plus modeste, elle se mit à remplir, suivant sa coutume, les emplois les plus humiliants et les plus pénibles, pour le service de la famille, mais son vieux maître l'arrêta : « Non, ma fille, lui dit-il, d'une voix pleine d'émotion, une autre fera cet ouvrage : vous êtes une Sainte. Nous devons tous désormais vous mieux respecter. »

Thorette regarda le vieux paysan avec des yeux pleins d'étonnement et de surprise. Elle, qui s'estimait la dernière des créatures, allait être désormais un objet de respectueuse vénération ! L'épreuve était trop grande pour son humilité, elle quitta brusquement la chaumière, et alla cacher dans la solitude les dons que Dieu lui accordait.

Elle descendit dans le *Champ des Combes*, bien bas dans la vallée. Là, le creux d'un chêne séculaire devint sa demeure ; quelques herbes, quelques fruits sauvages furent sa seule nourriture ; l'eau du torrent servit à étancher sa soif. Son unique occupation était la contemplation et la prière ; elle y consacrait les jours et la plus grande partie des nuits. Désormais, Dieu sera tout pour elle, et elle-même sera toute à Dieu.

LES NOCES ÉTERNELLES — LA VOIX DES CLOCHES ET DES PEUPLES

Nous ne savons combien d'années la sainte solitaire passa dans son ermitage ; il est certain qu'elles ne furent pas nombreuses. Dieu ne tarda pas à la juger digne de la récompense. Ses austérités, en diminuant ses forces, n'avaient point affaibli son courage ; mais un jour, la voix de l'Epoux céleste se fit entendre : *Viens du Liban, ma colombe, mon épouse ; viens, tu seras couronnée.* Et l'âme très pure de Thorette s'envola au ciel s'asseoir aux noces éternelles.

« En ce moment, écrit l'abbé Boudant (1) toutes les cloches des églises environnantes, à Murat, à Villefranche, à Montcenoux, s'ébranlent d'elles-mêmes pour annoncer qu'une créature privilégiée vient de quitter la terre.

» Longtemps l'airain retentit, c'étaient des vibrations inaccoutumées, quelque chose de triomphal qui émouvait au loin la contrée.

» En un clin d'œil accourut un peuple immense : tous s'étaient instinctivement rendus dans la solitude vénérée.

» Au-dessus de l'arbre, tombeau de la Sainte, se dessinait une grande croix lumineuse, sorte de *labarum* qui signalait au loin sa victoire.

» Au milieu des cantiques et des chants d'allégresse, on porte en triomphe ce précieux trésor au lieu tout naturellement désigné pour sa sépulture. C'est dans l'église des bons moines du couvent de Montcenoux, où elle avait si souvent prié, tout près du maître-autel où elle avait si fréquemment reçu son Dieu, que ce précieux corps fut déposé.

» Dès ce jour les hommages des peuples lui furent spontanément décernés, et, suivant l'usage de ces temps, l'autorité diocésaine en régla, en consacra la manifestation. Chaque année, au

(1) *Légende de sainte Thorette.*

1er mai, avait lieu la commémoration publique; un pèlerinage, tout de foi et de piété, attirait à Villefranche et dans l'enceinte de Montcenoux un concours extraordinaire de personnes de tous les rangs et de toutes les conditions.

» Montmarault et Saint-Priest, Chavenon et Murat, Chappes, Cosne, Doyet, Monvicq, etc., envoyaient de pieuses députations à ce tombeau renommé. Que de grâces furent accordées ! Que de bienfaits advinrent à toutes ces âmes fermement dévouées au culte de sainte Thorette ! »

Plusieurs siècles virent se renouveler ces fêtes, ces pèlerinages et ces prières; mais en 1698, la collégiale d'Ursin dont les chanoines desservaient alors l'église abbatiale de Montcenoux, ayant été supprimée, les reliques de la sainte bergère furent transférées dans l'église de Villefranche, par ordre du Cardinal de Gesvres, archevêque de Bourges. La vénération des peuples les suivit dans ce nouveau lieu de repos.

Pendant la révolution de 93, des hommes cupides et barbares portèrent leurs mains impies sur la châsse précieuse qui contenait ces restes aimés et les jetèrent avec mépris sur le pavé du sanctuaire. Recueillis par des mains pieuses, ces saints débris, réservés aux splendeurs de la résurrection glorieuse, furent successivement rendus à l'église de Villefranche et canoniquement reconnus, en 1841, par les soins de Mgr de Pons, évêque de Moulins. C'est là que la piété des fidèles peut les retrouver encore; et l'on y fête toujours la sainte bergère le premier mai.

Le Berry n'a pas oublié la sainte enfant du Bourbonnais: une église de ce pays est consacrée en son honneur, depuis des siècles, et a valu au village qui la possède le nom de *Sainte-Thorette*. Cette paroisse célèbre sa patronne le dernier dimanche d'avril, au milieu des fleurs du printemps, dont le parfum rappelle les vertus de l'aimable Sainte.

SAINTE GERMAINE ET SAINTE HONORÉE DE BAR-SUR-AUBE

Fête le 1er mai.

Près de la belle petite ville de Bar-sur-Aube, s'élève une colline, aujourd'hui déserte et solitaire, mais jadis couronnée par une bourgade nommée Florentia.

Là vivait, au Ve siècle de notre ère, une jeune et sainte chrétienne appelée Germaine. Les traits de son visage étaient d'une beauté ravissante, mais l'innocence et la vertu rendaient son âme encore plus belle aux yeux du Seigneur et de ses anges. La douce enfant avait eu le malheur de perdre sa mère avant d'être en âge de la connaître; mais, à défaut des caresses maternelles, elle avait trouvé pour son cœur de merveilleux épanchements dans l'amour de Jésus-Christ.

Elle vivait seule avec son vieux père, dont elle était le charme et la joie. Elle ne sortait guère que pour aller à l'église, y prier et y apporter le concours de son dévouement; ou encore pour visiter, dans les environs, sa cousine Honorée, vierge comme elle, et vouée, avec une égale piété, à la pratique des vertus chrétiennes.

Chaque matin, Germaine descendait à la fontaine du bourg et en rapportait une onde pure pour le service des autels.

La construction d'une basilique à saint Etienne, au sommet du bourg de Gérontia, vint lui offrir une nouvelle occasion de dévouement. Elle s'efforça, autant qu'elle le pouvait, de fournir aux travailleurs l'eau dont ils avaient besoin.

Un jour, quelques-uns de ces hommes, pour qui *la simplicité du juste est un objet de dérision,* se moquèrent du zèle humble et dévoué de cette jeune vierge, dont le courage condamnait leur paresse. Hardis contre la vertu et la piété, parce qu'ils la trouvaient sans défense, ils se firent un malin plaisir de briser entre ses mains le vase fragile qui lui servait à transporter l'eau de la fontaine au sommet de la colline. Puis, riant de sa tristesse et de leur exploit, ils lui jetèrent un vieux crible, en lui disant avec moquerie de continuer son service avec un si bel instrument. Germaine, sans proférer une parole, ramasse le crible, et, confiante en la toute-puissance du Créateur, redescend à la fontaine, le remplit d'eau et la porte aux ouvriers, sans qu'il s'en échappe une seule goutte. — En souvenir de ce prodige, les anciens peintres avaient coutume de représenter, aux pieds de la Sainte, une urne et un crible.

Mais l'heure des rires ne dura pas toujours pour ses ennemis, et nous ne savons ce qu'ils devinrent dans la grande calamité qui fondit peu après sur notre patrie. Le farouche Attila, ce grand ravageur de l'Europe, franchit le Rhin avec ses hordes innombrables de barbares, qui se répandirent dans la Champagne comme une inondation de fer et de feu.

Un matin, Germaine, suivant sa coutume, descendait puiser de l'eau à la fontaine, quand elle fut surprise et arrêtée par une bande de cavaliers barbares, qui, ravis de sa beauté, la conduisirent à leur chef. Le barbare admire cette proie, et captivé par sa propre captive, il lui déclare qu'elle sera désormais sa compagne et son épouse.

Germaine, fiancée au Christ Sauveur, frémit d'horreur dès qu'elle comprend la proposition du barbare. Ni promesses, ni menaces ne peuvent l'ébranler. A la fin, le chef Hun, vaincu par le dépit et la colère, commande aux soldats de l'éloigner de sa présence et de lui trancher la tête.

A l'instant, les barbares entraînent Germaine, et l'un d'eux, levant son glaive, fait rouler sa tête sur le sol rougi d'un flot de sang.

L'âme de la vierge, blanche colombe échappée aux serres des vautours, va porter au ciel la double couronne de la virginité et du martyre. Les Huns abandonnèrent au même lieu le corps de leur victime; les habitants descendirent, et après l'avoir recueilli avec mille témoignages de douleur et de respect, ils l'ensevelirent dans l'église de Saint-Etienne.

Un oratoire s'élève aujourd'hui en cet endroit; plus bas, une croix de fer, et sur sa base de pierre, une inscription, marquent le lieu sanctifié par le martyre de Germaine. La Révolution, fertile en nouveaux barbares, a profané les restes

de la victime des Huns, mais quelques ossements, échappés à sa fureur, sont encore conservés dans les églises de Bar-sur-Aube.

Sainte Honorée, l'amie de la vierge martyre, après avoir achevé pieusement sa vie, alla rejoindre au ciel sa cousine. Ses reliques étaient autrefois vénérées dans l'église de l'hôpital Saint-Nicolas.

SAINTE ISIDORA DE TABENNES

Fête le 1er mai.

La solitude de Tabennes, sur les bords du Nil, vit au IVe siècle l'arbre monastique fleurir d'une manière admirable sous le brûlant soleil de l'Egypte. Des milliers de chrétiens s'arrachèrent au monde, pour venir y servir Dieu sous la direction de saint Pacôme et de son disciple saint Théodore. Les femmes ne voulurent pas rester en arrière dans ce mouvement de générosité. Docile aux conseils de saint Pacôme, sa sœur franchit le Nil, et, de l'autre côté du fleuve, fonda un monastère qui ne tarda pas à devenir trop étroit pour contenir les religieuses qui s'y pressaient, et il en fallut construire d'autres.

Dans un de ces monastères, raconte saint Basile, vivait une Sœur employée aux travaux de la cuisine. Quand on lui adressait la parole, elle répondait d'une manière si sotte et si bizarre et paraissait parfois si peu intelligente, qu'on la regardait généralement comme folle. Les Sœurs se moquaient d'elle et lui parlaient avec mépris. Pourtant elle s'acquittait très bien de ses emplois à la cuisine. Aussi la laissait-on toujours dans cette charge humble et pénible. C'est précisément ce que désirait Isidora (car tel était son nom); la sagesse de Dieu lui ayant fait connaître les mérites qu'elle pouvait gagner dans ces obscures fonctions de dévouement et de charité, elle feignait d'être sotte et ignorante pour n'être pas appelée à des offices plus élevés.

Quelques chiffons lui servaient de coiffure. Jamais on ne la voyait s'asseoir pour prendre son repas; tout en lavant la vaisselle, elle mangeait quelques restes rapportés de la table des Sœurs, c'était sa manière de dîner. Maltraitée par tout le monde, elle ne laissait jamais échapper un murmure. Elle ne parlait presque pas.

De longues années se passèrent ainsi.

Or, au-delà du fleuve, dans la solitude des moines, vivait un saint homme, nommé Pyotère. Longtemps il avait servi le Seigneur et peut-être lui venait-il parfois quelque tentation de vaine gloire. Un ange lui apparut et lui dit: « Va au monastère des religieuses. Là tu verras une Sœur, la tête bizarrement couronnée d'une sorte de turban; tu apprendras qu'elle vaut mieux que toi. Malgré les tribulations qui la visitent le jour et la nuit, jamais son cœur ne s'est détourné de Dieu. Elle lutte contre toute une multitude et n'est jamais troublée; tandis que toi, qui vis seul, ici, dans ce coin du désert, tu promènes ta pensée à travers mille distractions. »

Le bon vieillard se mit aussitôt en chemin, et sollicita de l'Abbé général de Tabennes, la permission d'aller jusqu'au monastère des femmes que l'ange lui avait indiqué. En considération de son âge et de sa sainteté, la permission fut accordée. Il arriva au couvent des Sœurs et demanda à saluer toute la communauté. Quand elle fut réunie, il promena ses regards sur l'assistance et dit : « Mes Sœurs, vous n'êtes pas toutes ici !

— Mon Père, répondit une Sœur, il reste une folle à la cuisine.

— Permettez que je la voie, reprit le vieillard. »

On alla chercher la prétendue folle, mais Isidora refusait de voir l'étranger. Cependant quand on lui dit que c'était Pyotère, elle sortit au-devant de lui avec respect.

A peine Pyotère l'eût-il reconnu à sa coiffure ridicule, qu'il se mit à genoux, et dit à haute voix : « Bénissez-moi. » Mais déjà l'humble religieuse s'était mise à genoux de son côté et disait: « Etendez votre main sur moi pour me bénir. »

Les Sœurs n'en pouvaient croire leurs yeux et toutes ensemble répétaient au saint ermite : « Mon Père, ne vous humiliez pas à ce point, vous avez affaire à une folle. » Mais le Père reprit d'une voix assurée : « C'est vous qui êtes folles. Celle-ci est votre Amma (mère) et la mienne. Je prie Dieu d'être trouvé aussi méritant qu'elle au jour du jugement. »

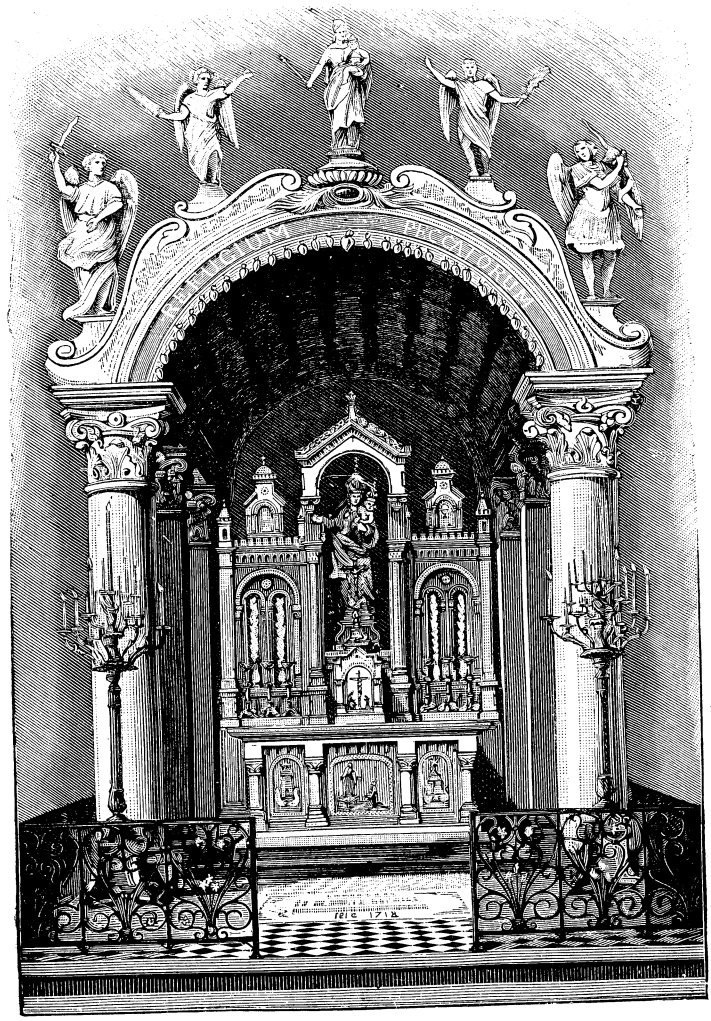
A ces mots, toutes les Sœurs tombèrent aux pieds de l'humble laveuse de vaisselle, et chacune lui demandait pardon des torts dont elle s'était rendue coupable envers elle.

Saint Pyotère, après les avoir réconciliées avec leur Sœur et avec Dieu, s'en retourna dans sa cellule.

Dès ce moment, la pauvre aide-cuisinière se vit entourée de la vénération de toutes les Sœurs; elle n'y put résister longtemps et peu de jours après, elle alla dans une autre solitude vivre obscure et inconnue.

NOTRE-DAME DU LAUS

Fête principale le 1er mai.



Sanctuaire de Notre-Dame du Laus.

Les milliers de pèlerins qui s'arrêtent au pied des Pyrénées, et s'agenouillent au bord du Gave, en face des roches Massabielles, et devant la douce image de la Mère de Dieu, s'imaginent difficilement qu'il y ait eu jamais au monde un lieu merveilleux comme ce coin béni de la France. Il n'y a pourtant que deux cents ans, le nom de *Notre-Dame du Laus* éveillait, dans les âmes catholiques, les mêmes sentiments qu'y fait naître aujourd'hui le nom de Notre-Dame de Lourdes.

A l'autre extrémité de cette Gaule, qui ne s'appelle pas sans raison le *royaume de Marie,* dans une vallée des Alpes, sur la paroisse de Saint-Etienne d'Avançon, non loin de Gap, s'opéraient alors des merveilles assez semblables à celles qui nous ont émus de nos jours à Lourdes.

Pour raconter en détails les apparitions de la Sainte Vierge *au Laus*, il nous faudrait écrire un gros livre : elles ont eu lieu pendant cinquante ans, tous les jours pendant les quatre premiers mois, et très fréquemment encore dans la suite.

L'heureuse voyante était une humble bergère, se nommant *Benoîte Rencurel*. Elle naquit le 29 septembre 1647, de pauvres paysans qui habitaient Saint-Etienne d'Avançon. « Bien prier le Bon Dieu, être bien sage, réciter le *Credo,* le *Pater* et *l'Ave* sur son chapelet, c'était là, disent les manuscrits du temps, toute la science que Benoîte tenait de sa mère. » Mais la Sainte Vierge se chargea d'achever l'éducation religieuse de cette enfant.

LES PREMIÈRES APPARITIONS

Benoîte avait trois ou quatre ans : un jour qu'elle s'amusait à pétrir de la boue avec d'autres enfants, près de la fontaine du village, soudain, une dame étrangère s'approche du petit groupe, tire Benoîte à elle, prend de l'eau à la fontaine, et de sa blanche main, purifie les taches de boue qui étaient sur le visage de la petite fille; puis disparaît en disant : « *Soyez bien sages, mes enfants.* »

Cette même Dame continue d'apparaître de temps en temps à Benoîte, et de lui donner des preuves d'une protection toute spéciale.

LA CHARITABLE BERGÈRE

A sept ans, Benoîte voit la mort lui ravir son père; elle reste avec sa mère désolée jusqu'à l'âge de douze ans : alors, l'indigence l'oblige de se mettre au service de deux paysans du voisinage qui lui donnent leurs troupeaux à garder. La petite bergère passe une semaine chez l'un, une semaine chez l'autre, recevant alternativement, de chacun de ses maîtres, son morceau de pain quotidien. Une circonstance révéla la bonté de cœur de l'humble bergère. Un de ses maîtres étant venu à mourir, sa veuve se trouva seule, chargée d'une nombreuse famille et avec peu de ressources. Néanmoins, elle aimait mieux se priver et priver ses enfants que de laisser jeûner sa bergère. Benoîte ne lui cédait pas en charité; et quand sa maîtresse lui apportait son pain quotidien, la généreuse fille le distribuait secrètement aux enfants de la veuve, se disant pour consolation: « Je mangerai la semaine prochaine, chez mon maître riche », et elle s'en allait, avec ses deux troupeaux, promener son jeûne aux vallons.

NOUVELLES APPARITIONS

Un jour du mois de mai 1664, Benoîte, âgée alors de dix-sept ans, gardait son troupeau, sur les bords de l'Avance. Un beau vieillard lui apparut à l'entrée d'un petit bois, près d'une ancienne chapelle dédiée à saint Maurice: « *Ma fille, dit-il à la bergère, allez dans le vallon qui est au-dessus de Saint-Etienne, et là, vous verrez la bonne Mère de Dieu. — Hélas, messire, elle est au ciel, comment la verrais-je ici? — Oui, réplique le mystérieux vieillard, elle est au ciel, et sur la terre quand elle le veut.* »

Le lendemain, de grand matin, Benoîte s'empresse d'ouvrir à son troupeau les portes du bercail, et, joyeuse, prend le chemin du vallon désigné.

A peine arrivée à l'endroit qui s'appelle *les Fours*, en face d'une grotte, où elle avait coutume de réciter son chapelet, Benoîte voit tout à coup une belle Dame qui tient par la main un enfant d'une beauté merveilleuse. Ce spectacle la ravit. Il y a dans les traits de la Dame tant de grâce céleste et de douce majesté, que l'humble bergère n'a jamais rien vu de semblable sur la terre. Mais, oubliant ce que le vieillard lui a dit la veille, Benoîte n'a même pas l'idée que l'Apparition pourrait bien être la Mère de Dieu.

Nullement troublée, elle s'adresse à la vision : « Belle Dame, vous plairait-il de nous donner ce bel enfant? Il nous réjouirait tant! » La Dame sourit sans répondre.

La vision durait encore à midi, et Benoîte ne pouvait se lasser de contempler. Cependant, elle eut faim, et prenant le morceau de pain que son maître lui avait donné : « *Belle Dame, dit-elle, voulez-vous goûter avec moi? j'ai du bon pain, nous le tremperons dans la fontaine.* » La Dame sourit de nouveau et reposa amoureusement son regard sur la naïve bergère. Le soir venu, l'apparition parut s'enfoncer dans la Grotte et disparut.

Benoîte, restée sous l'ineffable impression de ce spectacle, ne peut détacher ses yeux de la roche mystérieuse. Les heures passent sans qu'elle s'en aperçoive; le bêlement des brebis l'avertit enfin qu'il est temps de se retirer.

Le jour suivant, même spectacle, même bonheur, même ravissement.

Pendant près de quatre mois, chaque jour, Benoîte peut contempler Celle dont la vue lui fait un paradis sur la terre. Les journées sont trop courtes et les nuits trop longues; l'heureuse bergère ne se retire qu'aux étoiles et revient au point du jour. Parfois, rêvant délicieusement de l'objet de son amour, elle se lève au milieu des ténèbres et conduit son troupeau au vallon mystérieux. Son cœur souffre loin de l'objet qui la passionne. Et, chose étrange, le troupeau lui-même semble subir cette influence surnaturelle qui ramène Benoîte à la Grotte des Fours.

LA BELLE DAME INSTRUIT LA PIEUSE BERGÈRE

Ce commerce muet entre l'Apparition et la pieuse bergère ne devait pas durer toujours. La Belle Dame se mit à instruire cette fille bien-aimée; elle lui apprit à prier et lui recommanda d'engager ses compagnes à se réunir, le soir, dans l'église de Saint-Etienne, pour y chanter les litanies de la Sainte Vierge. Les compagnes de Benoîte obéirent fidèlement à cette recommandation.

Après l'esprit de prière, la Dame voulut enseigner à Benoîte l'esprit de détachement. Un jour donc, elle demande à la bergère son plus beau mouton et sa chèvre magnifique. « *Pour le mouton, répond la naïve enfant, oui, Belle Dame, je veux bien le bailler, je le compterai sur mes gages; mais pour la chèvre, je la garde, parce qu'elle me porte quand je suis lasse, et me passe la rivière quand elle est grosse. Pour trente écus, je ne vous la baillerais pas. — Ma fille, reprend la Dame, vous l'aimez trop votre chèvre; vous lui donnez des raisins et du pain : il vaut mieux les donner aux pauvres.* »

La naïveté de Benoîte ne manquait pas de plaire à la Belle Dame. Un jour, elle tend sa main à baiser à l'humble bergère, qui s'excuse par respect: « *Belle Dame,* s'écrie-t-elle, *je n'oserais même pas embrasser la place où vous posez vos pieds.* » Une autre fois, voyant la pauvre fille lasse et rendue de fatigue, elle l'invite à se reposer sur elle. Benoîte, moins timide, s'approche de la Dame, et s'endort doucement sur le bord de son manteau.

L'APPARITION DIT SON NOM

La pieuse jeune fille, cependant, ne sait pas encore quelle est cette apparition mystérieuse; elle ne soupçonne rien, et ne cherche même pas à savoir. Elle voit, elle aime, elle est heureuse; elle redit à tous ce qui fait l'objet de son bonheur avec un accent si convaincu, que, de toutes parts, s'échappe cette parole: *Si c'était la Sainte Vierge qu'elle voit?*

Cependant, la maîtresse de Benoîte, étonnée

du changement qui s'opérait dans la personne de la bergère, veut se rendre compte de ce qui se passe au vallon des Fours. Un matin donc, ayant attendu que Benoîte fût partie avec son troupeau, elle prit en toute hâte le chemin de la Grotte pour y devancer la bergère. Benoîte arrive quelques instants après et se trouve, au même moment, en face de l'apparition: « *Votre » maîtresse est là, cachée sous la roche,* lui dit la » Dame. — *Elle n'y est pas,* répond Benoîte, *je l'ai » laissée au lit. Qui de nous deux doit mieux le savoir?* — *Elle y est,* réplique la Dame. *Avertissez-la de » ne pas tant jurer le nom de Jésus; car, si elle con- » tinue, il n'y aura pas de paradis pour elle.* » La pécheresse a tout entendu; le repentir pénètre dans son âme: elle gémit, soupire et pleure amèrement. Benoîte la trouve tout en larmes, et lui dit: « *Vous m'avez fait dire un mensonge à la » Dame. — J'ai tout entendu,* répond la maîtresse, *» je me corrigerai.* » Elle tint parole; sa conversion fut complète.

Cette conversion fit du bruit dans le pays et attira l'attention du juge, M. Grimaud, qui vint faire une enquête. Benoîte s'étant expliquée simplement sur les apparitions, le juge l'invita à se confesser, à faire la Sainte Communion, puis à se rendre à la Grotte pour adresser ces paroles à Celle qui lui apparaissait: « *Ma bonne Dame, je » suis et tout le monde de ce pays est en grande peine » de savoir qui vous êtes; ne seriez-vous point la Mère » de notre bon Dieu? Ayez la bonté de nous le dire; » et l'on ferait bâtir ici une chapelle pour vous y » honorer et servir.* »

Benoîte fit tout ce que le pieux juge lui avait recommandé. Après s'être bien préparée, elle se rendit auprès de la douce Dame et lui adressa mot pour mot sa petite harangue. La belle Dame répondit: « Je suis la Mère de Jésus, vous ne me verrez plus ici, ni de quelque temps. »

LES APPARITIONS DE LA SAINTE VIERGE DANS LA CHAPELLE DU LAUS

Ces paroles d'adieu jetèrent la consternation dans l'âme de Benoîte. Morne et désolée, elle erre tristement à travers les vallons et les ravins; son œil demande à tous les creux de rocher et à tous les coteaux, s'ils n'ont point vu sa bien-aimée.

Depuis un mois, elle languissait dans ces parages, lorsque le 29 septembre, jour anniversaire de sa naissance, elle aperçut soudain, de l'autre côté de la rivière, une lueur éclatante. Prompte comme l'éclair, Benoîte vole de ce côté. Et comme la rivière est enflée et la passerelle disparue, la grosse chèvre prête son dos à la pieuse bergère, qui atteint bientôt la rive opposée. C'était la Mère de Dieu qui revenait consoler sa pieuse bergère. En arrivant, Benoîte l'interroge: « Ma bonne Dame, d'où vient que vous » m'avez privée si longtemps de l'honneur de » vous voir? » La radieuse Vierge sourit avec bienveillance, et désignant de la main un endroit du monticule: « *Allez au Laus, dit-elle à Benoîte, » vous y trouverez une petite chapelle, d'où s'ex- » haleront de bonnes odeurs. Là, vous me verrez » très souvent.* »

Et elle disparut. Le lieu où venaient de se poser les pieds de la Reine du ciel s'appelle *Pindrau*. On y a élevé, comme au vallon des Fours, un modeste oratoire en souvenir de l'apparition.

Sur l'invitation de la Mère de Dieu, Benoîte s'empresse vers le Laus, mais elle s'égare et erre longtemps avant de trouver la petite chapelle. Enfin, la porte entr'ouverte d'une chétive maison laisse arriver jusqu'à elle les ineffables parfums annoncés par la Dame. C'est là! L'enfant se précipite et aperçoit, sur l'autel poudreux et dénudé, sa bonne Mère qui l'accueille par ces paroles:

« *Ma fille, vous m'avez bien cherchée; mais il ne » fallait pas pleurer; néanmoins, vous m'avez fait » plaisir en ne vous impatientant pas.* »

La bergère, humiliée de voir les pieds de la Mère de Dieu dans la poussière, lui dit naïvement: « *Ma bonne Mère, voulez-vous agréer que j'étende » mon tablier sous vos pieds, il est tout blanc.* — » *Non, gardez-le, répond l'auguste Dame. Dans peu » de temps, il ne manquera rien ici, ni linges, ni » nappes, ni cierges. Je veux faire construire en ce » lieu une grande église en l'honneur de mon très » cher Fils et au mien. Beaucoup de pécheurs et de » pécheresses s'y convertiront. Ne vous inquiétez pas » d'où viendront les ressources : quand il faudra » bâtir, les deniers des pauvres fourniront tout.* »

MIRACLES OPÉRÉS AU LAUS — BUT DES APPARITIONS DE LA MÈRE DE DIEU

Pendant ces délicieux entretiens qui recommencent chaque jour, la Mère de Dieu s'efforce de mettre dans le cœur de Benoîte un grand zèle pour le salut des âmes. Car le but que se proposait la Reine du ciel, en visitant ces lieux bénis, n'était autre que la conversion des pécheurs.

En 1665, la Sainte Vierge commence l'œuvre qu'elle est venue entreprendre au Laus; et pour arriver à guérir les misères spirituelles, elle guérit d'abord les maladies corporelles. Aucune infirmité ne reste incurable: les boîteux marchent, les aveugles voient, les sourds entendent. A tout instant, ce cri s'échappe de la foule: Miracle! miracle! je suis guéri!

Les enfants morts sans baptême sont l'objet de la puissance miséricordieuse de la Reine des Anges. Souvent ces petites créatures ressuscitent pour être baptisées, et se rendorment ordinairement après que l'eau du baptême a coulé sur leur front.

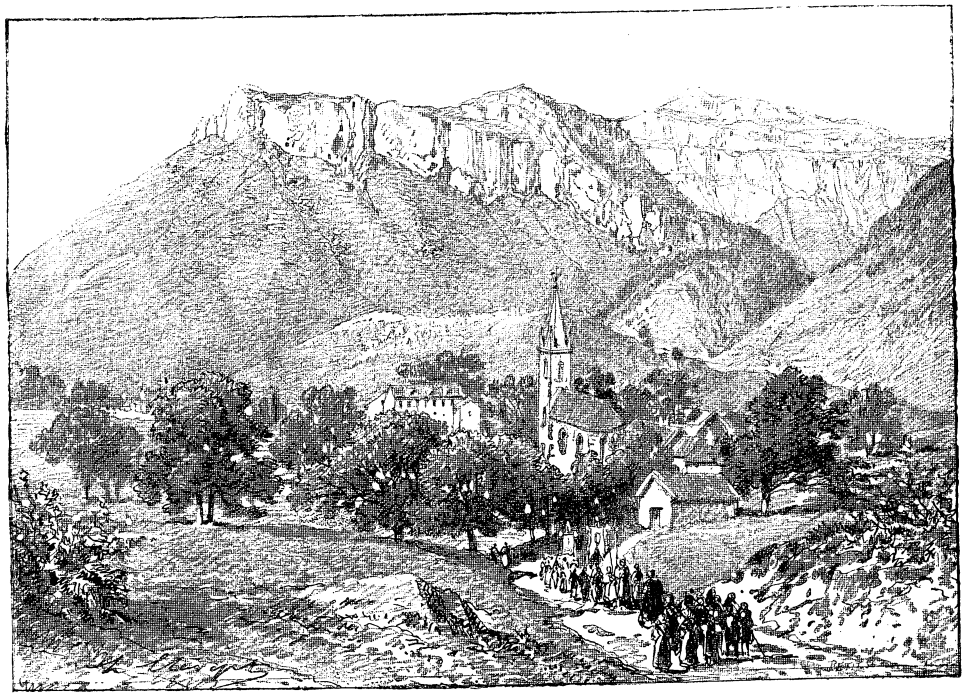
Attirées par ces prodiges, les foules arrivent au Laus. Dans l'espace de la première année, cent trente-cinq mille pèlerins vinrent visiter la pauvre chapelle du Laus, et y recouvrèrent souvent, avec la santé du corps, la vie et la santé de leurs âmes.

Marie se montrait pleine d'une délicate attention pour les pauvres infirmes qui ne pouvaient se faire conduire à son sanctuaire. Elle communiqua à l'huile de la lampe qui brûle devant son autel, la vertu de guérir les malades qui s'en serviraient avec foi et piété (1).

Une autre merveille, particulièrement remarquable au Laus, est celle des parfums célestes que la Sainte Vierge a daigné répandre dans son sanctuaire béni; souvent, en entrant dans la chapelle, les pèlerins, frappés par la suavité de ces odeurs, ont pensé que l'on avait répandu quelque baume aromatique dans la chapelle; puis ont témoigné que ces parfums n'avaient rien de commun avec ceux de la terre.

Enfin, au milieu de tous ces prodiges, Benoîte elle-même était un prodige vivant. Cette pauvre

(1) Aujourd'hui encore, on peut demander, aux missionnaires de la chapelle du Laus, de cette huile qui garde toujours son merveilleux privilège.



Notre-Dame du Laus (Vue générale) (1).

fille qui ne savait pas lire dans un livre, avait reçu le privilège de lire au fond des consciences. Elle profita de ce don pour travailler à la conversion des pécheurs. Que de fois on la vit dans ces pèlerinages, postée aux abords de la table eucharistique, se pencher vers des malheureux qui avaient caché leurs fautes au tribunal de la pénitence, leur dire tout bas le secret de leur vie criminelle, et avec une parole toujours pleine d'onction, les empêcher de consommer leur crime par une communion sacrilège.

CONSTRUCTION D'UNE ÉGLISE — OBSTACLES A L'ŒUVRE DU LAUS

Depuis trois ans déjà, la Sainte Vierge affirmait sa puissance au Laus, quand, en 1666, on y commença la construction d'une plus vaste chapelle. Elle fut achevée quatre ans plus tard. Toutefois, ce ne fut pas sans susciter des oppositions violentes et perfides chez les impies et les jansénistes.

En l'absence de Mgr d'Aubusson, évêque d'Embrun, l'official du diocèse, M. Lambert, vint au Laus, suivi d'une Commission composée de vingt personnages instruits, sérieux, mais, à vrai dire, assez défavorables. Benoîte parut devant eux avec la modeste assurance que donne la vérité. Le résultat de cette première enquête, puis d'une seconde, et enfin d'une troisième en 1672, présidée par Mgr de Genlis, successeur de Mgr d'Aubusson, fit successivement tomber tous les doutes et toutes les préventions.

Néanmoins, la présence de prêtres jansénistes dans le sanctuaire de Notre-Dame du Laus arrêta quelque temps le progrès du pèlerinage. Mais, en 1712, Mgr de Genlis les ayant remplacés par les missionnaires de Sainte-Garde, le pèlerinage et le culte de la Mère de Dieu y redevinrent florissants.

La pieuse Benoîte semblait attendre ces heureux jours, avant d'aller revoir, au ciel, la Vierge qui l'avait si souvent visitée sur la terre.

MORT DE BENOITE — LE LAUS APRÈS SA MORT

Benoîte mourut comme une sainte, à l'âge de 71 ans. Sa vie avait été admirable et ses vertus héroïques. Plusieurs miracles, recueillis par l'enquête préparatoire à la canonisation, font espérer, au diocèse de Gap, de la voir bientôt sur les autels.

Depuis 1841, le pèlerinage du Laus et son célèbre sanctuaire sont confiés à des missionnaires diocésains qui publient, chaque semaine, les *Annales de Notre-Dame du Laus;* et donnent, chaque année, deux retraites : l'une au commencement de mai, l'autre au commencement d'octobre.

En 1887, Mgr Blanchet, évêque de Gap, a rendu une ordonnance érigeant canoniquement une confrérie en l'honneur de Notre-Dame du Laus, *Refuge des Pécheurs.*

L'œuvre du Laus demeure donc toujours, malgré la malice des démons, malgré l'opposition des hommes, et l'oubli du temps.

Les nombreux pèlerinages qui se rendent, encore de nos jours, au célèbre sanctuaire ; les guérisons et les conversions miraculeuses qui continuent de s'y opérer, accomplissent la prédiction qui fut faite, en 1700, à Benoîte, par un ange : « *Ne craignez rien, lui dit l'ange, les enne-* » *mis du Laus ne pourront réussir dans leurs des-* » *seins. Le Laus est l'ouvrage de Dieu : ni l'homme,* » *ni le démon, avec toute leur malice, ne sauront le* » *détruire; il subsistera quand même, faisant de* » *grands fruits de conversions.* »

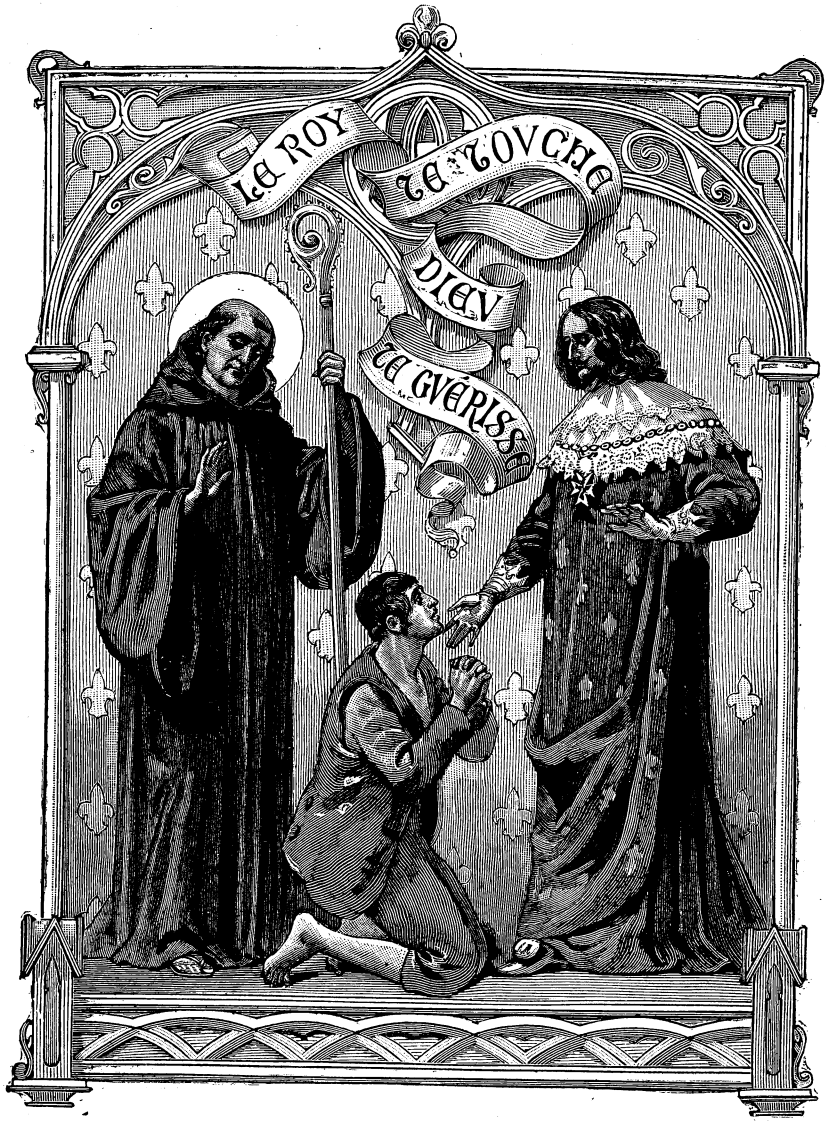
---

(1) Gravure des *Pèlerinages de la Sainte Vierge,* Plon, éditeur.

SAINT MARCOUL, ABBÉ DE NANTEUIL

ET PATRON DE CORBENY (AISNE)

Fête le 1er mai.



Les rois de France, après leur sacre à Reims, touchaient les malades scrofuleux et les guérissaient, privilège qu'ils tenaient de saint Marcoul.

PREMIÈRES ANNÉES — LE MISSIONNAIRE

Saint Marcoul naquit à Bayeux, en l'an 488, de parents nobles et peut-être de race royale. Il fut élevé par eux dans la crainte de Dieu, et un maître habile lui enseigna de bonne heure les lettres, et l'initia à la connaissance des Saintes Ecritures.

Ses vertus, et particulièrement sa grande charité, lui ayant donné de l'ascendant sur les habitants de sa ville natale, il mit un zèle ardent à en profiter pour les exhorter à rester toujours fidèles observateurs de leur religion.

A l'âge de trente ans, résolu de quitter le monde, il vendit tout son bien, en distribua le prix aux pauvres, et vint se mettre sous la direction de l'évêque de Coutances, saint Possesseur.

On le vit alors se faire missionnaire et parcourir les campagnes, instruisant les humbles et les délaissés, et leur prêchant le nom de Jésus-Christ. Il joignait du reste l'exemple à la parole, et sa vie était une continuelle mortification. Son vêtement était austère, et il ne mangeait que du pain d'orge avec des herbes, sans aucun assaisonnement. Mais l'apostolat, pour être fructueux, doit être accompagné de la prière. A l'exemple

du Sauveur, saint Marcoul interrompait parfois ses travaux apostoliques pour se retirer au sein de la solitude et y puiser dans ses entretiens avec Dieu de nouvelles forces et des lumières plus abondantes.

ENTREVUE EXTRAORDINAIRE AVEC LE ROI CHILDEBERT — SON POUVOIR SUR LE DÉMON — FONDATION DU MONASTÈRE DE NANTEUIL

La renommée de sa sainteté et les miracles dont Dieu se plaisait à favoriser son serviteur ne tardèrent point à lui attirer des disciples. Ce fut alors que saint Marcoul songea à leur procurer une demeure stable et à fonder un monastère. Mais que pouvait-il sans appui, sans ressources, les pauvres ayant hérité de tous ses biens? Il s'adressa à Dieu dans l'oraison. Sa prière fut exaucée. Un ange lui apparut, et lui désignant un coin de terre appelé Nanteuil, situé non loin de Coutances, sur le bord de la mer : « Lève-toi, lui dit-il, et va trouver de la part de Dieu le roi de France Childebert, il te donnera ce domaine qui lui appartient. »

Sans tarder, saint Marcoul se mit en route, et, après de longs jours de marche, il arriva à Pontoise et se rendit au palais du prince. Childebert Ier, fils et successeur du grand roi Clovis, se trouvait alors en sa chapelle, avec la reine Ultrogothe, et tous deux assistaient au sacrifice de la messe. Le Saint voulut attendre la fin de la cérémonie pour présenter sa requête. Ses vêtements pauvres et tout couverts de poussière contrastaient d'ailleurs avec ceux des courtisans, et il se dissimulait le plus possible pour ne point attirer l'attention sur sa personne. Mais Dieu prit soin de le découvrir. Dans l'assistance se trouvaient quelques démoniaques. Tout à coup, ils furent saisis d'une agitation étrange : « Marcoul, serviteur de Jésus-Christ, s'écriaient-ils, aie pitié de nous, parce que ta présence nous tourmente. » Ces cris émurent l'assemblée, et tous les yeux se tournèrent vers notre Saint, dont l'humilité s'effrayait de ces marques d'estime.

Le roi le fit venir en sa présence.

Il parut donc devant le monarque et lui exposa le motif de sa venue et la manière miraculeuse dont Dieu lui avait manifesté ses volontés, lui ordonnant de les transmettre à Childebert.

Celui-ci accueillit favorablement sa demande; mais aussi, ayant fait venir les malheureux possédés, il demanda à saint Marcoul d'en chasser les démons et de leur rendre la santé.

Le Saint se mit en prière; puis, faisant le signe de la Croix sur les démoniaques, il commanda aux esprits malins de laisser en paix leurs victimes. Les démons obéirent sans délai et sortirent, non sans renverser ces malheureux à demi morts. Mais un signe de saint Marcoul suffit pour c he v er leur guérison.

Cette merveille fit grande impression sur le roi, qui ne pouvait assez remercier Dieu d'avoir doté ses Etats d'un si saint personnage. Aussi accorda-t-il sans difficulté la charte de donation qui permettait au Saint de réaliser ses plans sur la terre de Nanteuil. Childebert promit au monastère aide et protection, et quand saint Marcoul vint le remercier et prendre congé de lui, il lui donna un seigneur de la cour, nommé Léonce, pour surveiller, en qualité d'intendant, les nouveaux bâtiments du monastère.

SES AUSTÉRITÉS — APOSTOLAT DANS LES ILES DE LA MANCHE

Saint Marcoul commença par ériger un modeste oratoire entouré de quelques cellules, dans lesquelles il s'enferma avec ses premiers religieux. Il y fut leur modèle et leur donna l'exemple de toutes les vertus, comme de la plus entière soumission à la règle.

Les macérations de la discipline monastique ne lui suffisant pas, on le vit s'éloigner quelquefois tantôt dans un lieu solitaire, où il s'était construit une hutte, tantôt dans quelque île déserte (1), pour y pratiquer librement les plus rudes pénitences.

Mais ce n'était point assez pour saint Marcoul de travailler ainsi à sa propre sanctification, et le désir de gagner sans cesse des âmes à Dieu lui fit entreprendre, dans un âge déjà avancé, un périlleux voyage vers les îles de la Manche, où vivaient de pauvres pêcheurs, et qui servaient de refuge à des pirates et à des maraudeurs de mer.

Il y rencontra un saint vieillard, nommé Hélier, qui vivait de la vie érémitique. Après s'être affermis l'un et l'autre dans l'amour de Dieu, par des abstinences et des jeûnes, ils joignirent leurs efforts pour convertir les insulaires, et leur zèle fut couronné de succès.

Le Saint exerçait son ministère apostolique dans une de ces îles, quand une bande de pirates anglo-saxons, comme une nuée d'oiseaux de proie, vint s'y abattre dans le dessein de livrer le pays au pillage. Les habitants, peu nombreux, n'étaient pas en état de les repousser.

Effrayés du péril qui les menace, ils viennent se jeter aux pieds de saint Marcoul, le suppliant de prendre leur défense. Une telle prière, dans un danger si imminent, ne pouvait trouver le Saint insensible. Selon sa coutume, il s'adresse à Dieu, et après une courte mais fervente oraison : « Prenez vos armes, dit-il aux pêcheurs anxieux qui l'entourent, marchez sans crainte au-devant de vos ennemis; les anges de Dieu combattront avec vous. »

Ces paroles raniment les courages abattus, les habitants de l'île se jettent sur les pirates au moment où ceux-ci mettent le pied sur le rivage, et ils les exterminent tous jusqu'au dernier. Se reconnaissant redevables de cette heureuse délivrance aux prières de saint Marcoul, ils lui abandonnèrent la moitié de leur île, et le Saint y bâtit un monastère.

Le nombre des religieux s'étant accru, le Saint établit encore de nouveaux couvents, qui furent dotés de revenus importants par la générosité du roi Childebert et de la reine Ultrogothe, entre autres celui de Jersey, dont la direction fut confiée à saint Hélier (2).

MIRACLES — SECOND VOYAGE A LA COUR — MORT DU SAINT

Saint Marcoul revint alors sur le continent. Dès que le bruit de son retour se répandit, le peuple accourut en foule sur son passage, pour qu'il touchât les malades et les guérît.

Un seigneur, nommé Génard, vint lui présenter son enfant qu'une bête sauvage avait mordu. Notre Saint étendit la main sur lui, fit le signe de la Croix, et toute trace de morsure disparut.

Quand saint Marcoul sentit que la mort ne devait point tarder à le frapper, il se préoccupa d'assurer l'existence des fondations qu'il avait faites à Nanteuil et en d'autres lieux, et, malgré

---

(1) Le groupe des îles où il se retirait porte aujourd'hui son nom.

(2) Le chef-lieu de l'île porte encore ce nom.

la longueur du chemin, il se dirigea à pied vers Compiègne, où se trouvait alors le roi.

Un soir que, fatigué de la marche, il s'était reposé sur les rives de l'Oise, un lièvre, assailli et pressé par des chiens, vint chercher un refuge sous son habit. Sans retard arrivèrent les chasseurs qui, craignant de voir la proie leur échapper, obligèrent le Saint à le lâcher. Le pauvre animal se sauva, mais chasseurs et chiens demeurèrent immobiles, comme cloués au sol par une force surnaturelle. Un des cavaliers, voulant éperonner son cheval, tomba à la renverse et fut dangereusement blessé. Mais saint Marcoul le guérit d'un signe de Croix.

Le roi, averti par la renommée de ce prodige de l'arrivée du Saint, le reçut avec de grands témoignages de vénération, au milieu de ses courtisans, disposés à se railler de la robe de bure du moine. Il lui accorda toutes ses demandes, et ne le laissa partir qu'après en avoir reçu les plus sages conseils et l'assurance de faveurs que le ciel lui accordait pour lui et ses successeurs.

A peine de retour à Nanteuil, saint Marcoul fut frappé de la maladie qui devait le délivrer des liens terrestres. La nouvelle s'en répandit bientôt, et les religieux de ses divers monastères se hâtèrent d'accourir pour recevoir ses derniers avis et sa suprême bénédiction.

L'évêque de Coutances, saint Lô, qui avait succédé à saint Possesseur, vint aussi le visiter. Il lui administra le saint Viatique et lui donna la sépulture près de deux de ses religieux, saint Domart et saint Charioul, qui l'avaient précédé dans la mort.

Saint Marcoul mourut le 1er mai de l'an 558, et son tombeau fut bientôt en grande vénération. Les malades et les infirmes venaient demander au saint abbé de les guérir, comme il avait fait de son vivant, et des miracles ne cessèrent de se produire au monastère de Nanteuil.

Un peu plus d'un siècle après la mort du saint confesseur, en l'an 667, Nervin, abbé de Nanteuil, supplia saint Ouen qui visitait alors les diocèses de sa province, de lever de terre le corps de saint Marcoul. Le tombeau fut ouvert, et l'on put constater avec la plus grande admiration que la figure du bienheureux paraissait encore aussi animée que s'il eût été en vie, de telle sorte que l'on pouvait croire qu'il n'était qu'endormi.

Afin que le prodige fût dûment constaté, saint Ouen fit exposer le corps pendant trois jours, dans l'église du monastère, puis il le déposa dans un tombeau neuf qui fut placé dans l'église en un lieu de distinction et d'honneur.

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT MARCOUL A CORBENY — MIRACLES

Lors des invasions normandes, et pendant que, sur le littoral de la Manche, « tout le monde jouait à sauve-qui-peut au bruit de l'arrivée des barbares, a écrit Dom Oudart Bourgeois, prieur de Corbeny, les moines de Nanteuil n'oublièrent pas de penser..... à la conservation des reliques de leur saint patriarche. S'étant donc chargés de ce pieux trésor, ils tâchèrent de s'approcher du roi Charles qui, pour lors, demeurait au château de Corbeny, en Picardie. »

C'était à la fin du IXe siècle. Le roi leur donna volontiers asile, et le corps de saint Marcoul fut déposé dans la chapelle Saint-Pierre de la maison royale. Il ne devait plus quitter Corbeny.

Lorsque tout danger fut passé, les moines de Nanteuil songèrent à retourner dans leur pays. Mais le roi leur manifesta sa volonté de garder le dépôt qu'ils lui avaient confié, puis, il sollicita et obtint à cet effet le consentement de l'évêque de Coutances et, « afin d'obliger le glorieux saint Marcoul d'agréer la demeure de Corbeny et de lui continuer son assistance, » il changea son palais en un monastère, qu'il donna à l'abbaye de Saint-Remy de Reims.

De même que le tombeau de saint Marcoul avait été visité à Nanteuil par de nombreux malades, de même le fut-il à Corbeny.

Ce sont surtout les personnes atteintes de scrofules, ou humeurs froides, ou écrouelles, qui y sont venues implorer la puissance de saint Marcoul, et leur confiance n'a point été trompée.

« Nous voyons ici, dit Dom Oudart Bourgeois, qui écrivait au XVIIe siècle, une continuation de miracles depuis six ou sept cents ans, et, sans doute, je lasserais mon lecteur de l'entretenir de tout ce qui se peut écrire à ce sujet. »

On tenait compte, au prieuré de Corbeny, de toutes les guérisons obtenues; mais les registres ont malheureusement disparu lors de la grande Révolution. Toutefois, les archives de Reims possèdent celui de 1655 à 1714. Or, pour une durée de soixante ans, ce registre contient 247 certificats de guérisons, signés par des personnes notables et dignes de foi, et par les médecins eux-mêmes qui avaient auparavant soigné les malades.

« DIEU TE GUÉRISSE, LE ROI TE TOUCHE »

Si nous ouvrons l'histoire, nous y voyons que les rois de France ont été dans l'usage, depuis un temps immémorial, de toucher les malades atteints du vice scrofuleux, appelé par les peuples mal royal, et nous constatons que, depuis saint Louis, ils sont venus à Corbeny, au lendemain de leur sacre à Reims, recevoir, au tombeau de saint Marcoul, l'investiture de ce pouvoir et faire l'essai de leur prérogative.

Tous les rois de France, jusqu'à Charles X inclusivement, jouirent de ce privilège singulier de guérir des scrofules; rien n'est mieux constaté que ce fait. Il faut en excepter Louis XVIII, qui ne fut point sacré; or, jamais aucun monarque ne toucha les malades avant d'avoir reçu l'onction sainte.

Louis XIV et ses successeurs ne purent venir à Corbeny; mais la châsse de saint Marcoul fut, lors de leur sacre, transportée à Reims, dans l'église de l'abbaye de Saint-Remy, et c'est là qu'ils touchèrent les malades.

Voici, d'après *le journal historique du sacre de Louis XVI*, comment avait lieu la pieuse cérémonie. Dès que le roi était arrivé dans le parc de l'abbaye Saint-Remy, où quelquefois plus de deux mille malades étaient rassemblés, le premier médecin appuyait sa main sur la tête de chacun des malades, dont un des capitaines des gardes tenait les mains jointes. Le roi, la tête découverte, les touchait, en étendant la main droite, du front au menton, et d'une joue à l'autre, formant le signe de la Croix et prononçant ces paroles : *Dieu te guérisse, le roi te touche.*

Sans doute, les malades n'étaient pas tous guéris par ces attouchements royaux; mais aussi les guérisons n'étaient point rares, et bien que beaucoup de certificats aient été détruits aux mauvais jours de la Révolution, quelques-uns cependant ont été recueillis et sont conservés dans les archives de l'hospice Saint-Marcoul de Reims.

Le journal *L'Ami de la Religion* a fait le récit des guérisons arrivées à la suite du toucher des malades par le roi Charles X, en 1825.

Nous pouvons donc répéter ces mots d'Etienne de Conty, écrivant au XV^e^ siècle : « C'est la vérité qu'un grand nombre de ceux qui souffraient de cette malheureuse infirmité en ont été guéris par les rois de France. »

Faut-il attribuer ce pouvoir extraordinaire des rois à l'onction du sacre ? Presque tous les historiens s'accordent au contraire à y reconnaître une intervention toute particulière de saint Marcoul, et le Saint, d'après quelques-uns, aurait obtenu du ciel, de son vivant, ce privilège à Childebert et à ses successeurs.

Du reste, le pèlerinage de Corbeny a été fréquenté de tout temps, non seulement pour la guérison des écrouelles, mais aussi pour celle des autres maladies, guérison que les suffrages de saint Marcoul obtiennent souvent, surtout lorsque la prière est accompagnée d'une foi vive et de la confession d'un cœur pénitent.

(*Extrait de l'intéressante et savante notice du chanoine Ledouble sur Corbeny, son prieuré et le pèlerinage à Saint-Marcoul.*)

Un Comité s'est formé, avec l'approbation de l'Ordinaire, pour reconstruire l'église de Corbeny qui menace ruine, et rendre au pèlerinage de saint Marcoul son ancienne splendeur. On est prié d'adresser ses offrandes au curé de Corbeny (Aisne) ou au secrétariat de l'évêché de Soissons.

ORAISON

Dieu tout-puissant, Père des éternelles consolations, accordez-nous, nous vous en supplions, le salut de l'âme et du corps, afin qu'affranchis de toute maladie et surtout de celle des écrouelles, *nous nous attachions de toute notre âme à vos préceptes et que nous jouissions un jour des joies éternelles.*

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

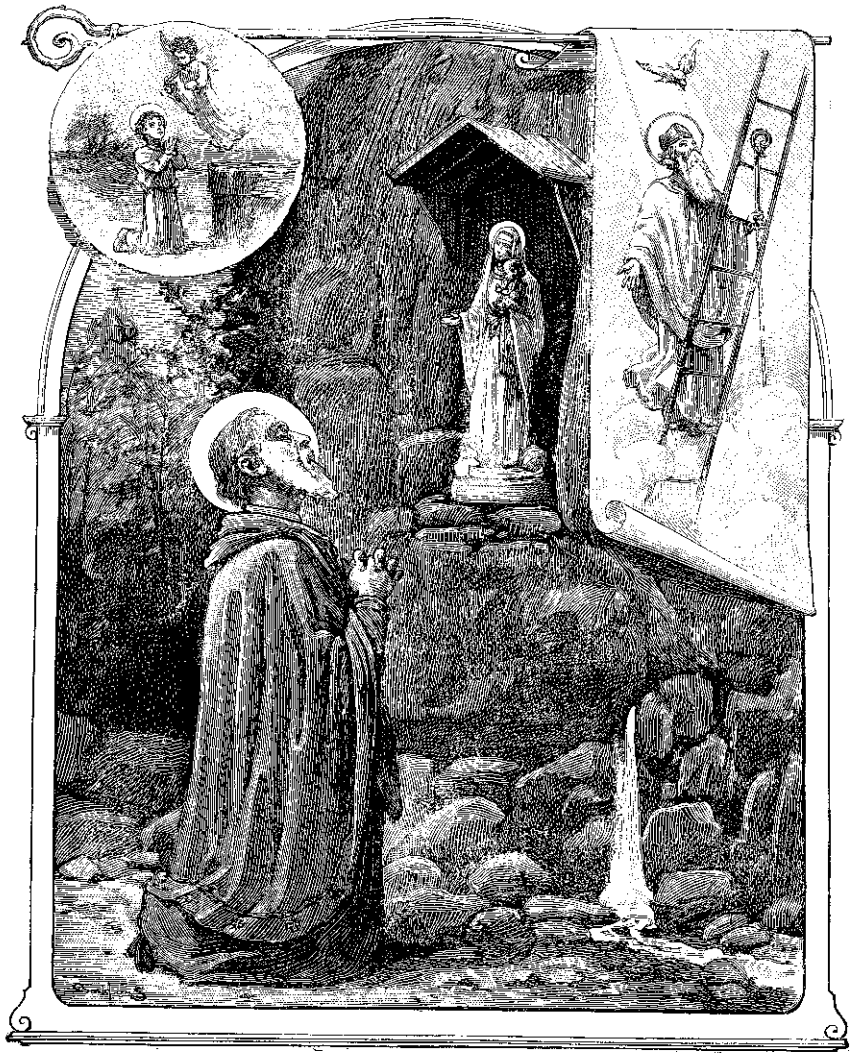
canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

SAINT BRIEUC, ÉVÈQUE EN BRETAGNE

(V^e^ SIÈCLE)

Fête le 1^er^ mai.



Saint Brieuc reçoit la récompense de sa générosité. — Il prie devant l'image de Marie. Il monte au ciel.

DIEU PRÉPARE DE LOIN SES ÉLUS

Saint Brieuc naquit au commencement du v^e^ siècle, dans le comté de Kerry, en Irlande (1). Son père, Cerpus, et sa mère, Eldrude, étaient nobles et riches, mais encore imbus des erreurs de l'idolâtrie. Dieu voulut sanctifier ce foyer avant d'y établir le berceau d'un grand saint.

Une nuit, l'ange du Seigneur se montra à Eldrude dans une vision : « Femme, lui dit-il, sors des ténèbres de l'idolâtrie, adore le Dieu du ciel, Créateur de toutes choses, et dans tes supplications, demande-lui de faire briller sur ton âme et celle de ton époux la lumière de la vérité. » A ces mots, Eldrude s'éveille, saisie de crainte. Mais l'ange la rassure, et lui annonce qu'elle sera mère d'un fils qui deviendra grand devant Dieu : « Tu l'appelleras Brieuc, c'est-à-dire

(1) Telle est du moins l'opinion du savant Bénédictin Dom Plaine, qui a publié en 1883 une vie inédite de saint Brieuc, presque contemporaine, d'après un manuscrit du XI^e^ siècle, appartenant à la bibliothèque de Rouen. Le texte porte *Coriticiana regio;* d'autres hagiographes veulent y voir le pays de Cardigan, en Grande-Bretagne.

béni du Seigneur. Va maintenant, et que ton époux brise ses vaines idoles pour adorer le vrai Dieu. »

Dès la pointe du jour, Eldrude, se levant, s'empressa de transmettre à son mari le message céleste. Mais Cerpus se mit à rire et ne tint aucun compte du salutaire avertissement qu'il traitait de fable et de rêverie. Trois jours se passèrent, et l'ange du Seigneur revint; cette fois il apparut à Cerpus lui-même, et, après lui avoir sévèrement reproché son incrédulité, le menaça de la vengeance divine : « Lève-toi, ajouta-t-il, et que tes faux dieux te délivrent du châtiment, s'ils le peuvent. »

L'ange avait disparu. Cerpus, épouvanté et bien convaincu de la réalité des menaces divines, rassembla ses amis et leur raconta sa vision. Puis, sans tarder, il mit en pièces toutes ses idoles et distribua aux pauvres une partie de ses biens. Cependant, il n'abandonna pas encore toutes les pratiques du paganisme.

DÉPART POUR LA FRANCE

Le temps venu, selon la promesse de l'ange, Eldrude mit au monde un fils qu'elle appela Brieuc, nom prédestiné, dont toute sa vie il devait se montrer digne. L'enfant grandit en taille et en vertu. Son âme était pure et sereine comme un ciel de printemps. Au lieu d'imiter la légèreté et l'insouciance des enfants de son âge, il demeurait près de sa mère, s'exerçant à tracer de sa petite main sur des tablettes des lignes encore imparfaites.

Cependant, le jeune enfant allait bientôt se séparer de sa famille. L'ange qui avait prédit ses glorieuses destinées avait en même temps recommandé à ses parents d'envoyer leur fils, dès qu'il serait en âge d'étudier, à saint Germain, évêque d'Auxerre (1). Ce grand Saint avait établi, près de son palais épiscopal, un monastère et à l'ombre du monastère, une école où on instruisait les enfants avec un merveilleux succès. « tant ès bonnes mœurs et religion chrestienne, dit une vieille chronique, qu'ès bonnes lettres et sciences. »

La mère de saint Brieuc voulait obéir à l'ordre de l'ange, mais Cerpus s'y opposa : « Non, dit-il, c'est notre unique enfant, qu'il demeure parmi nous ; il héritera de nos biens. » « Il avait peur, dit la même chronique, qu'il ne luy prist envie de se faire prestre ou moyne. »

Mais l'ange de Dieu veille toujours sur son petit protégé. De nouveau Cerpus le voit paraître menaçant devant ses yeux : « Qui te retient, lui dit-il, d'obéir aux ordres de Dieu? Hâte-toi d'envoyer cet enfant qui lui fut consacré dès son berceau à celui qu'il a choisi : sinon sa vengeance te poursuivra. » Le père, effrayé, n'osa plus résister ; et le lendemain l'enfant partit sous la garde de quelques serviteurs fidèles et s'en vint à travers les mers au beau pays de France.

ÉTUDES — LE VASE D'AIRAIN

Brieuc avait à peine dix ans, quand il franchissait le seuil du monastère de saint Germain. Celui-ci ne l'eut pas plus tôt aperçu de loin, qu'une lumière intérieure lui fit connaître son pays, sa famille, son nom et sa destinée.

« Voici, s'écria-t-il, un jeune enfant qui nous arrive d'Hibernie. » Au même moment, une blanche colombe, prenant son vol, vint se reposer sur la tête de Brieuc, ce qui fut considéré par tous les assistants comme un signe visible de la grâce qui embellissait son âme.

Doué par le Seigneur des plus belles qualités de l'intelligence, l'enfant fit de rapides progrès dans les études. Un jour lui suffit pour s'assimiler les éléments de la langue latine, et en cinq mois il apprit par cœur tout le psautier, afin de pouvoir chanter au chœur les louanges divines avec les religieux.

Sa charité pour les pauvres était inépuisable; il leur donnait tout ce qu'il possédait et ne pouvait en rencontrer sans leur laisser quelque chose.

Un jour, saint Germain l'envoie puiser de l'eau à la fontaine; l'enfant obéit; mais, trouvant sur son chemin des lépreux qui lui demandent l'aumône, il leur laisse, faute de mieux, le vase qu'on lui a confié, et revient au monastère.

Un serviteur cependant a tout aperçu; il en avertit l'évêque : « Brieuc, lui dit-il, dérobe les objets du monastère pour les donner au premier venu. » Saint Germain fait appeler aussitôt le coupable. Celui-ci, effrayé, craignant surtout de ne pouvoir plus à l'avenir satisfaire son amour de l'aumône, va se jeter aux pieds de Dieu. Sa prière achevée, quel n'est pas son étonnement de trouver à ses côtés un vase d'airain, artistement travaillé! Joyeux, il se rend auprès de saint Germain, et, se précipitant à ses genoux, confesse humblement sa faute : « Tu agis comme un insensé, lui dit le Saint; pourquoi as-tu donné à des lépreux un vase nécessaire aux religieux? Lève-toi et va le chercher sans retard. » L'enfant s'éloigne et revient bientôt, apportant avec lui le précieux vase d'airain : « Est-ce là, Seigneur, le vase que vous demandez? » dit-il en baissant les yeux. A la vue de l'objet d'art qu'on lui présente, le Saint a tout compris, et, levant les yeux au ciel, il ne peut contenir son admiration : « O enfant, s'écrie-t-il, ô enfant, que la grâce divine a déjà fait plus grand que nous!

— Non, Père, répond aussitôt Brieuc tout confus, je ne suis que cendre et poussière....., mais j'ai lu dans l'Évangile : Heureux les miséricordieux, parce qu'il leur sera fait miséricorde. »

Ce miracle augmenta l'estime que tous les religieux avaient conçue pour leur jeune disciple; mais d'autres merveilles vinrent encore manifester sa sainteté. Un jour, c'est un démon qu'il chasse du corps d'un malheureux possédé; une autre fois, c'est un condisciple dont il guérit, au moyen de l'eau bénite, le pied qu'une épine avait transpercé.

IL EST ORDONNÉ PRÊTRE ET RETOURNE EN SA PATRIE

Mais cet éclat extérieur n'était qu'un pâle reflet des merveilles dont son âme était ornée. A l'âge de douze ans, il commença à mater sa chair par des jeûnes extraordinaires, car il demeurait parfois deux, et même trois jours sans prendre de nourriture. L'oraison était sa vie; un jour même, poussé par le désir du recueillement et de la solitude, l'enfant conçut le projet de se retirer dans un désert, mais son supérieur, à qui il exposa ses intentions, ne voulut point le lui permettre, à cause de son jeune âge. Ne pouvant donc se séparer des créatures, Brieuc s'appliqua à en détacher de plus en plus son cœur : « Ne

(1) D'autres font de saint Brieuc un disciple de saint Germain de Paris. Mais il est difficile de concilier cette opinion avec certains détails des actes de notre Saint.

vous préoccupez point du lendemain, » répétait-il souvent à l'exemple du divin Maître.

Toutes ces vertus, plus encore que sa science; l'appelaient au sacerdoce : quand il eut atteint l'âge de vingt-quatre ans, cette grâce lui fut accordée. Or, tandis que saint Germain conférait à son disciple l'onction sacerdotale, on vit comme une colonne de feu descendre et se reposer sur la tête de Brieuc, répandant dans son cœur des ardeurs séraphiques, et tous les assistants jugèrent que Dieu ratifiait, par ce signe visible, l'ordination de son serviteur.

Quelque temps après, il lui fut révélé par un ange que ses parents, encore païens, n'attendaient que sa venue pour recevoir la foi chrétienne. Brieuc fit part à saint Germain de cette révélation : « Va, mon fils, lui dit le Saint, et suis les avis du céleste messager. »

Le zélé missionnaire partit avec un compagnon de route. Arrivé sur les bords de l'Océan, il trouve un vaisseau prêt à mettre à la voile, mais le vent était contraire : « Ne craignez rien, dit l'apôtre aux nautoniers, demain Dieu vous donnera beau temps. » En effet, un vent favorable se lève durant la nuit, et dès l'aube on peut lever les ancres. Mais à peine le vaisseau est-il en pleine mer qu'une troupe de dauphins et d'autres monstres marins se précipitent sur lui et menacent de l'engloutir. Les matelots, effrayés, ont recours au Saint : toujours calme et confiant, il se met en prières et, à sa voix, les monstres disparaissent, tandis que la tranquillité renaît.

Le navire aborde enfin aux rivages désirés de la patrie, et Brieuc se dirige vers la maison paternelle.

IL BAPTISE SES PARENTS — ZÈLE DU MISSIONNAIRE

Cerpus et Eldrude, malgré les avertissements du ciel, avaient gardé les coutumes païennes, et, suivant l'usage, aux calendes de janvier, ils célébraient des jeux et des danses en l'honneur du faux dieu Janus. L'arrivée de leur fils les combla de joie, et ils l'invitèrent à prendre part aux réjouissances publiques, mais le Saint s'y refusa avec énergie. Or, il advint qu'au milieu des jeux un homme tomba si malheureusement qu'il se brisa la jambe. Saint Brieuc le guérit, et prit de là occasion de prêcher aux idolâtres la religion du seul vrai Dieu. Il rendit aussi à la santé un jeune homme atteint de la rage. La vue de ces merveilles toucha profondément ses parents et les autres païens. Dociles à sa parole, après un jeûne de sept jours, ils reçurent de sa main le saint baptême.

La petite chrétienté devint bientôt florissante. A la place des temples païens s'élevèrent des églises et des monastères, asiles de la prière et de la mortification, d'où la louange divine montait ardente vers le ciel. Saint Brieuc donna à ses religieux la règle qu'il avait lui-même pratiquée dès sa jeunesse.

Un jour, un des ouvriers qui travaillaient à la charpente d'une église se coupa le pouce; le Saint se mit en prières, et, prenant ce doigt détaché et sanglant, il « le rejoignit à la main, fit le signe de la sainte Croix dessus, et guérit parfaitement ce charpentier, qui, tout sur-le-champ, s'en retourna à sa besogne. »

Une année de disette se fit sentir : de toutes parts on accourut aux pieds du saint missionnaire qui fit distribuer aux pauvres nécessiteux les ressources de son monastère. Mais, ô miracle! elles se trouvèrent multipliées et suffirent amplement jusqu'à la prochaine moisson.

SAINT BRIEUC ÉVANGÉLISE L'ARMORIQUE

Quinze ans et demi durant, le Saint travailla avec zèle à la conversion de ses compatriotes. « Si jamais, dit le P. Lobineau, il a été ordonné évêque, ce que ses actes n'expriment point, ce fut sans doute en cette occasion; car on le représente faisant tout l'office de pasteur et d'évêque dans cette nouvelle église, dont il était l'apôtre. »

Cependant, là ne devait pas se borner son ministère. Une nuit de la Pentecôte, il sommeillait légèrement dans la chapelle du couvent. Un ange vient le saluer : « Ta mission en ce pays, lui dit-il, est accomplie; lève-toi, et va en Armorique porter à d'autres âmes la vraie religion et les exemples salutaires. »

Le Saint, sans différer, prend avec lui cent-soixante-huit religieux, et s'embarque pour la Bretagne.

Le vaisseau rencontra sur son chemin une île, peut-être l'île de Bute, près des Orcades, dont Brieuc convertit le chef Conan à la faveur d'un nouveau miracle. Enfin, la pieuse cohorte vint aborder, après une heureuse navigation, au port d'Ack, aujourd'hui le Conquest ou Plouguerneau, d'où elle s'avança ensuite par terre jusqu'à la rivière de Jaudy, dans le pays de Tréguier.

Ils furent très bien accueillis par les habitants de la contrée, qui aidèrent le Saint à bâtir un monastère à Landebaëron pour lui et ses religieux. Sur ces entrefaites, un messager venu du comté de Kerry apporta une douloureuse nouvelle : une peste cruelle ravageait ce pays, et les Coriticiens, épouvantés, réclamaient à grands cris la présence et les prières de leur saint compatriote. Saint Brieuc fut ému de compassion, et, laissant à la tête du monastère son neveu, saint Tugdual, il se hâta d'aller lui-même les consoler : son intervention puissante auprès de Dieu obtint la cessation du fléau.

A son retour dans la Basse-Bretagne, sa seconde patrie, Brieuc trouva le monastère florissant sous la sage direction de Tugdual; aussi résolut-il de ne rien changer à cet état de choses.

Choisissant donc 84 religieux, il prit congé de son neveu, et après avoir longé la côte jusqu'au havre de Cesson, débarqua à l'embouchure du Gouet. Il y avait là une forêt et une vallée arrosée par une abondante source qui existe encore aujourd'hui. Le maître et les disciples, s'étant assis au bord de l'eau pour s'y reposer, furent aperçus par un écuyer du Cte Riwall, prince de la Domnonée. Leur nombre, leur costume de couleur écarlate qui dénotait des étrangers, impressionna défavorablement cet homme : il les prit pour des espions, et s'en alla en toute hâte avertir le prince de leur arrivée dans le pays.

Riwall, ajoutant foi au récit de son écuyer, ordonna à une troupe de ses gens de monter à cheval et de chasser de la contrée ses nouveaux envahisseurs.

Mais à peine avait-il donné cet ordre qu'il fut saisi d'affreuses tortures. C'était le châtiment visible de sa légèreté et de sa cruauté. Riwall le reconnut et se hâta de révoquer sa barbare sentence. En même temps, il priait le Saint de venir le voir.

Brieuc s'avança donc avec son escorte de religieux. Il se trouva que le prince était de sa famille :

venu d'outre-mer, il avait fondé un petit royaume dans l'Armorique. Après avoir remercié Dieu de cette heureuse rencontre, le Saint guérit le noble malade de son infirmité et, en reconnaissance de ce bienfait, Riwall lui céda pour en faire un monastère son manoir situé en un lieu qu'on appelait le *Champ du Rouvre*, avec toutes les propriétés qui en dépendaient. Ce fut l'origine de la ville de Saint-Brieuc.

NOTRE-DAME DE LA FONTAINE — SAINT BRIEUC ÉVÊQUE

Au pied du monastère, dans la vallée silencieuse où coulait une claire fontaine, saint Brieuc fit bâtir un oratoire dédié à la Mère de Dieu, qu'il chérissait d'un tendre et filial amour. Ce petit sanctuaire fut par lui-même appelé « Notre-Dame de la Fontaine ». Lorsque, lassé par ses travaux et ses courses apostoliques, il revenait au milieu de ses Frères, jamais il n'oubliait d'aller saluer la bonne Vierge au sanctuaire de la vallée. Souvent il y venait passer de longues heures dans la prière et la méditation, et la Vierge le bénissait en tous ses travaux.

C'est peut-être à cette date qu'il faut placer l'élévation de saint Brieuc à l'épiscopat. La qualité d'évêque lui est en effet donnée par la tradition constante et une inscription trouvée dans sa châsse en 1210. Mais fut-il évêque de la ville qui porta son nom et qui le choisit pour son patron, ou simplement évêque régionnaire, c'est-à-dire n'ayant point de siège érigé en titre, comme beaucoup de moines missionnaires à cette époque, c'est une question difficile à trancher.

SA PRÉCIEUSE MORT

Nous connaissons peu de chose, du reste, des travaux du Saint en Armorique; ses jours se passèrent dans l'humilité, mais ses actions sont inscrites au livre de vie.

Enfin Dieu, voulant couronner cette belle existence par une précieuse mort, lui fit savoir, par révélation, que le terme en était proche. Il se coucha donc sur son pauvre grabat, et ayant convoqué tous ses religieux, se recommanda à leurs prières et sollicita de leur charité un jeûne de six jours. Au bout de ce temps, la maladie s'aggrava. Le saint vieillard se munit des Sacrements de l'Eglise, et après avoir exhorté une dernière fois ses Frères à l'observance de la règle et de leur profession, s'endormit doucement dans le Seigneur en prononçant le nom de Jésus. Aussitôt un parfum des plus suaves remplit la chambre où il avait expiré.

Cette bienheureuse mort arriva, selon toute probabilité, en l'an 502.

Un de ses religieux, du nom de Marcan, vit son âme s'élever au ciel sous la figure d'une blanche colombe soutenue par quatre anges en forme d'aigles « si brillants qu'avec grand'peine les pouvait-il regarder. »

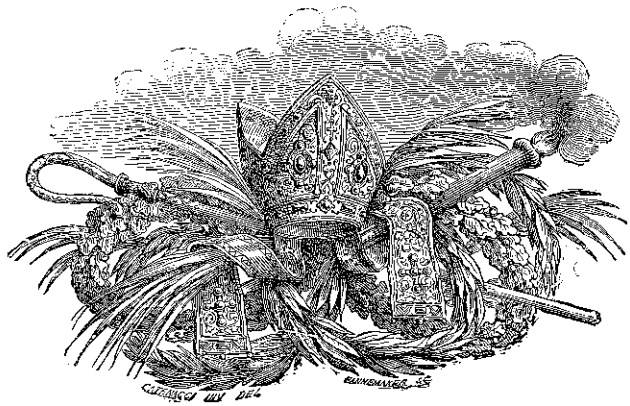
Un autre qui se trouvait outre-mer, le vit monter au Paradis sur une échelle éclatante de lumière, précédé et suivi d'un magnifique cortège d'esprits célestes.

Cette vision le réjouit, et sur l'instant il s'embarqua pour l'Armorique.

Il raconta que durant le parcours, le démon avait voulu le faire mourir, mais que la seule invocation du nom de saint Brieuc avait suffi pour mettre en fuite l'ennemi des âmes.

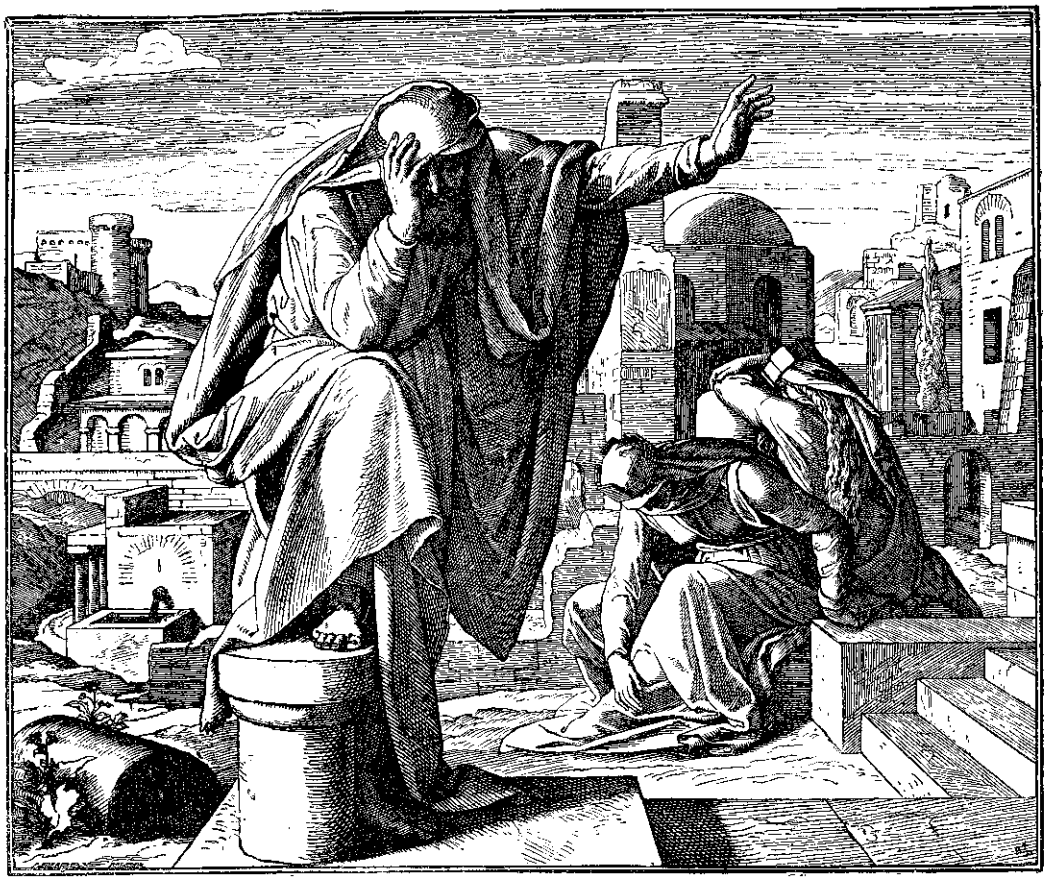
Le corps, inhumé dans l'église ou cathédrale qui prit le nom du Saint, fut transporté à l'abbaye de Saint-Serge, à Angers, lors de l'invasion des Normands. En 1210, Pierre, évêque de Saint-Brieuc, obtint pour son église une partie de ces reliques. On raconte que ces saints ossements tressaillirent de joie lorsqu'ils entrèrent dans la cathédrale qui leur était si chère. Aujourd'hui encore on peut les y vénérer.

« Saint Brieuc, dit Dom Piolin, est le patron de la cathédrale, de la ville et du diocèse auxquels il a donné son nom, ainsi que de Saint-Brieuc-de-Mauron, diocèse de Vannes, de Saint-Brieuc-des-Iffs, diocèse de Rennes, et des ouvriers qui font des bourses ou qui les vendent. De là vient son premier et ordinaire attribut qui est une bourse, mais on lui donne aussi une flamme ou une colonne de feu qui parut sur sa tête au moment où il fut ordonné prêtre, et un dragon, dont il délivra le pays comme le firent plusieurs saints bretons qui purent donner la mort à des monstres physiques, et qui, certainement, détruisirent le monstre de l'erreur et du péché. »



LE PROPHÈTE JÉRÉMIE

Fête le 1er mai.



Le prophète Jérémie pleure sur les ruines du temple de Jérusalem.
(Bible de Schnor. Schulgen, Paris).

VOCATION DE JÉRÉMIE

Dans la treizième année du règne de Josias, roi de Juda (an 629 av. J.-C.), le Seigneur apparut à un enfant de la ville sacerdotale d'Anathoth, nommé Jérémie, fils du prêtre Helcias, et lui dit:

« Dès avant ta naissance je t'ai connu; dès le sein de ta mère, je t'ai sanctifié et t'ai choisi pour mon prophète.

— Votre prophète, ô Jéhovah! s'écria Jérémie tout effrayé. Mais je ne sais point parler, je ne suis qu'un enfant!

— Ne dis point: je suis un enfant, répliqua le Seigneur. Obéis. Va où je t'enverrai. Dis ce que je t'ordonnerai de dire. Ne crains point devant la face des hommes, parce que je suis avec toi. »

L'enfant avait quinze ans quand il reçut cette terrible mission. Dieu l'établissait son prophète, c'est-à-dire l'un de ces hommes extraordinaires, inspirés d'en haut, chargés d'éclairer sur ses destinées le peuple choisi, de lui faire connaître par avance le Messie, de le maintenir dans la droite voie, ou, s'il s'égarait, de lui reprocher ses vices et son impiété, en le menaçant des vengeances du ciel.

Ces derniers mots marquent spécialement le rôle de Jérémie. Il ne fera point autre chose, pendant près d'un demi-siècle, que de prédire à ses concitoyens les funestes conséquences de leurs péchés, la ruine du Temple, la destruction de Jérusalem, la captivité de Babylone.

Il remplira sa mission avec une indomptable énergie, en dépit de l'insuccès et des persécutions de tout genre; il ira jusqu'au martyre, dans le seul but de ramener à Dieu ses malheureux compatriotes.

Son zèle et sa patience en ont fait une des plus admirables figures de Jésus-Christ dans l'Ancien Testament.

LE CRIME DE JUDA

Le royaume de Juda, oublieux des bienfaits

dont Dieu avait comblé ses ancêtres, s'était adonné à l'idolâtrie. Plusieurs de ses rois avaient mis en honneur le culte des faux dieux et dressé, en pleine cité sainte, des autels à Moloch et à la déesse Astarté.

Même au temps du pieux roi Josias, quand Jérémie commença à prophétiser, la dépravation des mœurs était générale. Le meurtre, le vol, le brigandage, mille impiétés irritaient le Seigneur. Le temple saint tombait en ruines, parce qu'il ne se trouvait plus de fidèles pour le fréquenter et y prier.

Dieu résolut alors de punir tant d'ingratitudes. Mais, avant de sévir, il plaça dans la bouche de Jérémie des paroles de miséricorde et de tendresse :

« O Jérusalem, reviens à moi, dit le Seigneur, et je te recevrai. Je t'ai aimée d'un amour éternel. C'est pourquoi je t'ai attirée dans ma miséricorde.

« Jérusalem, purifie ton cœur de sa malice, et tu seras sauvée. »

Ces accents d'amour n'eurent point d'écho dans les cœurs des juifs. Beaucoup d'entre eux s'aigrirent et se révoltèrent contre le saint prophète. Les gens d'Anathoth, sa ville natale, tentèrent d'empoisonner son pain, et, par ce crime, de le retrancher de la terre des vivants.

Mais Dieu révéla à son serviteur leurs noirs desseins. Il lui ordonna de quitter cette ville après en avoir maudit les habitants.

PREMIERS AVERTISSEMENTS

Jérusalem, où Jérémie vint prophétiser, se montra plus rebelle encore à ses oracles. Il parlait hardiment à la foule des Juifs, massés devant le parvis du temple.

— Couvrez-vous de cilices, lui criait-il, pleurez et poussez des hurlements, parce que la colère de Jéhovah ne s'est point détournée de vous. Votre temple dans lequel est invoqué le nom de Dieu, ne vous sauvera pas. C'est en vain que vous vous écrierez : Temple de Jéhovah! Temple de Jéhovah!

Et il leur exposait sous divers symboles la malédiction toute prête à fondre sur eux, s'ils ne faisaient pénitence.

Un jour, leur disait-il, le Seigneur me fit acheter une écharpe de lin pour m'en faire une ceinture que je serrerais autour des reins. Puis il m'ordonna de porter cette ceinture au bord de l'Euphrate, vers le pays des Babyloniens, et de la cacher là, dans le creux d'une pierre. Quelque temps après, il me commanda d'aller la retirer du trou. Je la trouvai tellement pourrie qu'elle n'était plus propre à aucun usage.

« Ainsi en sera-t-il, dit alors l'Eternel, du peuple d'Israël et de Juda. Si la gloire et l'avantage d'une ceinture est de demeurer attachée autour des reins de l'homme, il était de la gloire d'Israël et de Juda de demeurer étroitement attachés au Dieu qui les avait choisis. Ils ne m'ont pas écouté. Je les livrerai à la corruption. »

Un autre jour, j'allai dans la maison d'un potier. L'ouvrier travaillait sur sa roue. Le vase d'argile qu'il façonnait vint à se briser entre ses mains. Il reprit l'argile et fit un autre vase tel qu'il le désirait.

« Maison d'Israël, dit le Seigneur, ne pourrai-je pas faire avec vous comme ce potier, vous briser et vous remanier pour vous donner une nouvelle forme. Si vous vous détournez du mal qui attire mon courroux, moi aussi je me repentirai du mal que j'avais résolu de vous faire. Si, au contraire, vous continuez à pécher en ma présence, je me repentirai du bien que j'avais résolu pour vous. »

Jérusalem ne comprit point ces avertissements. Le peuple s'endurcit dans son péché. Les prédictions de Jérémie devinrent alors de plus en plus précises, et bientôt les châtiments commencèrent.

DEVANT LES SÉNATEURS

L'un des premiers malheurs de Juda fut la mort de son pieux roi Josias. Jérémie pleura ce prince d'autant plus amèrement que le fils de Josias, Joachas, ne suivit pas les saints exemples de son père.

Il ne régna que trois mois, au bout desquels il devint le prisonnier du roi d'Egypte, et mourut en captivité.

Joachim, son frère aîné, lui succéda. C'était un monstre d'impiété; il acheva de conduire le peuple tout entier à la perdition.

C'est alors que Jérémie s'éleva avec une rare énergie contre le roi et contre les grands.

Joachim demeura sourd à toutes les remontrances. Le prophète lui prédit qu'il mourrait dans une honteuse servitude, et que son corps (suprême humiliation) serait privé de sépulture et jeté, comme celui d'un âne pourri, en pâture aux oiseaux de proie, hors des portes de Jérusalem.

Aux prêtres, aux magistrats et au peuple, il renouvela ses prédictions.

Auparavant, avec une compassion qui montre bien la pureté de son zèle, il avait imploré pour ses frères la pitié de Jéhovah, mais en vain.

« En vain Moïse et Samuel, avait répondu l'Eternel, intercéderaient-ils en faveur de ce peuple, mon âme n'est plus à ce peuple. Que s'il te demande : Où irons-nous? Tu leur diras : à la mort, celui qui est voué à la mort; au glaive, celui qui est voué au glaive; à la captivité, celui qui est voué à la captivité. »

Les Juifs s'endurcissaient de plus en plus. Personne d'entre eux n'ajoutait foi aux dires de Jérémie. Non contents de le mépriser, les grands entrèrent en fureur contre lui, le traitèrent de menteur et de faux prophète. « Comment! cet imposteur n'a pas craint de dire que Jérusalem serait désolée, qu'il n'y resterait plus un seul habitant, et que le temple ne la préserverait pas de la colère de Jéhovah! »

Et ils le livrèrent au roi dont ils connaissaient les sentiments.

Mais Joachim, n'osant pas le condamner lui-même, le fit traduire devant le Conseil des sénateurs, ou des princes de Juda.

Ceux-ci furent obligés de convenir que le serviteur de Dieu n'avait commis aucun crime, puisqu'il avait parlé au nom du Seigneur, et n'avait point mérité la mort. Ils le renvoyèrent absous.

PRÉDICTIONS DE PLUS EN PLUS PRÉCISES

Dans la quatrième année du règne de Joachim, Jérémie commença à nommer publiquement l'instrument des vengeances divines.

Ce serait Nabuchodonosor, le roi de Babylone.

Le prophète le voit qui se met en marche pour exécuter les menaces du Seigneur et conquiert une à une toutes les nations qui séparent la Chaldée du pays de Jérusalem. Le voici qui traverse l'Euphrate, se rend maître de la Syrie, entre dans la Judée, où il réduit tout en servitude.

Jérémie précise encore : Juda sera conduit en captivité, et cette captivité durera *soixante-dix ans*. Quand ces soixante-dix ans auront pris fin, le Seigneur visitera dans sa colère le roi de Babylone et son peuple ; il les livrera pour les châtier entre les mains de leurs ennemis, et les Juifs seront remis en liberté.

Ces oracles eurent bien vite un commencement d'exécution.

On apprit soudain que le roi Nabuchodonosor, après avoir vaincu les rois de Mésopotamie et de Syrie, entrait en Judée et qu'une immense armée campait au delà du Jourdain.

La nouvelle en fut apportée par les Récabites, solitaires fameux qui menaient, sur les bords du fleuve, une vie édifiante d'abstinence et de pauvreté. Chassés à l'improviste de leur paisible retraite, ils accoururent terrifiés à Jérusalem.

DERNIÈRES TENTATIVES DE CONVERSION
LES RÉCABITES — LE LIVRE BRULÉ

Le Seigneur profita de la présence des fervents Récabites à Jérusalem pour donner à son peuple une leçon salutaire.

Il dit à Jérémie de se rendre auprès d'eux, de les rassembler dans une des salles du temple, et là, de leur offrir des coupes pleines de vin. Mais les solitaires répondirent : « Nous ne boirons pas de vin, parce que Jonadab, notre père, fils de Réchab, nous a dit : Vous ne boirez jamais de vin, ni vous, ni vos enfants. Nous avons toujours obéi à la voix de Jonadab, notre père. Nous ne commencerons pas aujourd'hui à lui désobéir. »

Le prophète les bénit au nom du Seigneur.

Puis il retourna près du peuple de Jérusalem et lui dit qu'il était inexcusable de refuser obéissance aux faciles commandements de Dieu, quand il avait sous les yeux l'exemple d'enfants dociles aux ordres de leur père en des observances beaucoup plus difficiles.

Pour toute réponse, les Juifs le jetèrent en prison.

Cependant, le Seigneur essaya un dernier moyen de toucher le cœur de son peuple. Il ordonna à Jérémie dans son cachot de dicter toutes les prophéties qu'il avait faites jusque-là par son ordre, de les réunir en un livre, et de les faire lire en public par la bouche de son fidèle disciple Baruch. Si les Juifs, au récit des maux qui les menaçaient, consentaient à se convertir, il était encore prêt à leur pardonner.

Jérémie obéit. Baruch profita d'un jour de jeûne solennel extraordinaire imposé à tout le peuple en vue d'apaiser la colère de Dieu, et il parut dans le vestibule du Temple avec le livre des prophéties de son maître. La lecture qu'il en fit remplit tous les assistants d'épouvante. On ne pouvait plus douter de la vérité de ces menaces si souvent répétées : Nabuchodonosor était aux portes du royaume.

Les grands convinrent de mettre le livre de Jérémie sous les yeux du roi. Celui-ci, averti, l'envoya prendre par Judi, son secrétaire, qui lut en sa présence les premières prophéties.

Joachim était dans sa maison d'hiver, devant un brasier rempli de charbons ardents, car on était au neuvième mois. Après avoir écouté quelque temps, transporté de colère, il coupa le parchemin de Baruch à mesure qu'on le lisait, en jeta les morceaux au feu, et finit par y précipiter le livre tout entier, sans en achever la lecture.

Cet acte violent ne pouvait empêcher l'accomplissement des desseins de Dieu.

Jérémie prit un autre rouleau de parchemin, et de nouveau dicta à son fidèle Baruch, non seulement toutes les paroles que contenait le livre brûlé, mais de nouvelles prédictions.

Tant d'avertissements n'avaient point converti Juda. Jéhovah résolut alors d'exécuter ses menaces, et Nabuchodonosor avec son armée se présenta devant Jérusalem.

LES PROPHÉTIES SE RÉALISENT
CAPTIVITÉ DE BABYLONE

Nabuchodonosor ne trouva guère de résistance. Il emporta d'assaut la ville, entra dans le Temple, enleva les vases sacrés, et fit un grand nombre de prisonniers.

Il pensait mettre aux fers le roi Joachim et l'emmener captif, mais il changea d'avis, et se contenta de le soumettre dans sa ville à une dure et honteuse servitude. Puis il partit, rappelé qu'il était à Babylone par la mort de son père, emmenant avec lui les premiers captifs.

Joachim, pendant l'absence du vainqueur, tenta de secouer un joug intolérable, et, fondant son espérance sur certains bruits qui annonçaient une guerre du roi d'Egypte contre Nabuchodonosor, il refusa de payer le lourd tribut qu'on lui avait imposé.

Ce fut le signal de sa perte. Nabuchodonosor revint avec une armée formidable, ravagea tout le pays de Judée. Joachim, surpris dans une sortie pendant le cours du siège, fut tué à coups d'épée ; son corps fut abandonné sur le grand chemin, hors des portes de Jérusalem ; il n'eut d'autre sépulture, selon la prédiction de Jérémie, que celle d'un âne qu'on jette à la voirie.

Son fils Jéchonias eut à peine le temps d'apparaître sur le trône. Il fut emmené en captivité avec trois mille de ses sujets, et porta aux premiers captifs une lettre de Jérémie, pleine de paroles de consolation et d'espérance, dans laquelle le prophète les exhortait à se soumettre aux ordres du Seigneur, à ne rien contracter des superstitions et des mœurs de l'infâme Babylone, mais à attendre avec foi la délivrance promise après soixante-dix ans d'exil.

Nabuchodonosor ne laissa pas vaquer le trône de Jérusalem, car il était écrit que le sceptre ne sortirait point de Juda avant le temps du Messie. Sédécias, le dernier des fils de Josias, succéda à l'infortuné Jéchonias, son neveu. Aveuglé comme ses prédécesseurs, il continua leurs prévarications.

Son vainqueur le laissa en paix pendant quelques années.

Dans l'intervalle, Jérémie eut à combattre les faux prophètes qui surgissaient chaque jour, et annonçaient la prochaine ruine de Babylone, et le retour de Jéchonias et de ses malheureux compagnons, après deux ans seulement de captivité. Par ces mensonges, ils persuadaient au peuple de persévérer dans ses infidélités. Jérémie dénonça toutes ces impostures et les démentit au nom du Seigneur. L'événement justifia ses dires, et les faux prophètes moururent tous cette année même.

En même temps, Jérémie avertissait les habitants de Jérusalem du retour prochain de Nabuchodonosor qui réapparaîtrait pour la destruction totale des habitants, de la ville et du Temple. On s'obstina à ne le point croire.

Ce fut en la neuvième année du règne de Sédécias que le roi de Babylone revint assiéger la Ville Sainte.

Sédécias prit peur alors, et, voulant faire

une action agréable au Seigneur, il ordonna de libérer un certain nombre d'esclaves israélites, comme la loi l'ordonnait d'ailleurs en cette année qui était l'année sabbatique.

Un moment, il se crut sauvé; Nabuchodonosor dut interrompre les travaux du siège pour aller combattre un roi d'Egypte; le roi de Juda regretta sa bonne action, reprit ses esclaves en dépit de la loi et se mit à persécuter le prophète Jérémie.

Celui-ci l'assura que, quand bien même l'armée de Nabuchodonosor serait entièrement détruite par les Egyptiens (ce qui n'arriverait pas), il se trouverait encore parmi les Chaldéens un blessé ou un estropié pour venir mettre le feu à la ville de Jérusalem.

JÉRÉMIE DANS UNE BASSE FOSSE
FIN DU SIÈGE DE JÉRUSALEM

Nabuchodonosor revint d'Egypte plus triomphant que jamais.

Jérémie fut de nouveau jeté en prison, parce que ses prophéties terribles décourageaient les défenseurs acharnés de la cité sainte. Il apparaissait, aux yeux des grands, comme un homme gagé par l'ennemi pour la perte de ses concitoyens.

On le descendit au moyen de cordes dans une basse fosse dont le fond était rempli de boue, et il y eût péri misérablement si, par la permission de Dieu, un eunuque du palais, l'Ethiopien Abdemelech, n'avait eu horreur d'une telle indignité.

Ce païen intercéda près du roi en faveur du prophète et se chargea lui-même de sa délivrance. Il emporta du palais des lambeaux d'étoffe, dont il fit des bourrelets, et les fit parvenir au prisonnier en lui disant: « Mettez ces morceaux d'étoffes usées sous vos aisselles, entre vos bras et les cordes, pour que celles-ci ne vous blessent point ». C'est ainsi que fut retiré le saint prophète, qu'on laissa ensuite dans le vestibule de la prison.

Les grands de la ville et Sédécias lui-même vinrent l'y trouver dans leur effroi pour prendre ses conseils et connaître les desseins de Dieu sur eux. Enfin, une brèche fut ouverte dans les remparts, et l'ennemi pénétra dans la ville.

Sédécias s'enfuit à la faveur des ténèbres avec ses gens de guerre; mais il fut reconnu, traqué, saisi par les soldats de Nabuchodonosor dans les plaines de Jéricho et emmené à Babylone, après avoir vu égorger ses enfants et les gens de sa suite et avoir eu les yeux crevés.

Jérémie, demeuré à Jérusalem, réussit à soustraire aux profanations des infidèles l'arche d'alliance, l'autel des encensements et le feu sacré conservé dans le temple et qui ne devait jamais être éteint. Il fit transporter secrètement ces trésors au delà du Jourdain, les cacha lui-même dans une caverne du mont Nébo, et Dieu permit qu'ils ne fussent découverts qu'après le retour de la captivité.

Jérusalem perdit toutes ses richesses, le temple de Salomon fut livré aux flammes ainsi que le palais du roi et les autres édifices de la ville, les murailles en furent rasées, tous les habitants faits prisonniers, à l'exception des plus pauvres, qu'on réserva pour labourer la terre et travailler aux vignes.

LAMENTATIONS

Nabuchodonosor se montra plein d'égards envers le vénérable prophète et le laissa libre de suivre ses frères en captivité ou de demeurer à Jérusalem au milieu des tristes débris du peuple de Juda. Jérémie choisit ce dernier parti.

Assis sur une des collines qui entourent la Ville Sainte, il l'embrassa d'un long et douloureux regard, et comme plus tard Jésus-Christ, dont il était une figure, il pleura sur elle, et exhala sa douleur en de sublimes lamentations que l'Eglise chrétienne rappelle encore à ses enfants au jour de son grand deuil, pendant la Semaine Sainte:

« A qui te comparerai-je, fille de Jérusalem? Où trouverai-je quelque chose d'égal à tes maux? Et comment pourrai-je te consoler, ô vierge, fille de Sion! Ta blessure est large comme la mer, qui pourra y appliquer le remède?

» Tous ceux qui passaient par le chemin ont sifflé en te voyant. Ils ont branlé la tête sur la fille de Jérusalem, en disant: Est-ce donc là cette ville d'une beauté si parfaite qui était les délices de la terre entière?

» Regardez, Seigneur, et voyez l'opprobre que nous souffrons. Notre héritage a passé à ceux d'un autre pays; nos maisons, à des étrangers. Nous sommes devenus comme des orphelins, nos mères sont comme des femmes veuves. Nous avons bu notre eau, à prix d'argent, et payé chèrement le bois qui était à nous. On nous a entraînés la chaîne au cou, sans donner de repos à ceux qui étaient las. Nous avons tendu la main à l'Egypte et aux Assyriens pour avoir du pain à manger. Nos pères ont péché, et ils ne sont plus, et nous portons la peine de leur iniquité. »

Ces tristes chants étaient répétés par tout le peuple exilé sur les bords des fleuves de Babylone, non loin des prisons où gisaient deux de ses rois, Jéchonias et Sédécias.

Quelle émotion, quels soupirs, quels regrets ne provoquaient-ils point dans ces cœurs repentants! que de larmes ne faisaient point couler ces paroles d'affliction dont la seule lecture nous attendrit encore aujourd'hui!

Seules, les paroles inspirées d'un prophète étaient capables d'exprimer convenablement de tels malheurs.

FIN DE JÉRÉMIE

Les derniers habitants de la cité renversée se révoltèrent contre les Chaldéens, leurs geôliers, et les mirent à mort avec leur gouverneur.

Ils craignirent, après un tel méfait, le juste ressentiment du roi de Babylone, et résolurent de quitter la contrée et de se réfugier en Egypte.

Auparavant, ils consultèrent le prophète Jérémie et promirent d'obéir aux ordres que Dieu leur donnerait par son entremise.

Mais, quand Jérémie leur fit connaître la volonté du Seigneur et leur dit qu'ils devaient rester à Jérusalem, ils entrèrent dans une grande colère, se jouèrent de leurs promesses comme des menaces divines, et partirent pour l'Egypte, en traînant à leur remorque le saint vieillard.

L'Egypte fut bientôt témoin de leurs crimes, de leur idolâtrie sacrilège et du juste châtiment qui s'ensuivit pour eux.

Quant au prophète Jérémie, on croit communément qu'il mourut martyr, lapidé, comme plus tard saint Etienne, par les Juifs, qui ne pouvaient souffrir de s'entendre reprocher leurs infidélités.

L'Eglise l'honore comme un grand saint, sanctifié par Dieu dès sa naissance, demeuré vierge toute sa vie, au dire des anciens Pères; elle voit surtout en lui une image très particulière de Jésus-Christ dans son apostolat et dans sa vie de souffrances.

LES 49 BIENHEUREUX MARTYRS DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

FRANCAIS, ANNAMITES ET CHINOIS

BÉATIFIÉS PAR S. S. LÉON XIII EN L'ANNÉE JUBILAIRE 1900

Décapitation de plusieurs martyrs de l'Extrême-Orient.

Les confesseurs sont étendus sur des nattes. On leur a enlevé la cangue et la chaîne. — L'un des bourreaux saisit la tête de sa victime et la montre à la foule. — Un autre se fait une blessure au pied avec un sabre encore teint de sang pour mélanger son sang à celui d'nn martyr. — En dehors du cercle de soldats, des chrétiens et des chrétiennes attendent le moment de pouvoir emporter et ensevelir les restes des martyrs.

Une même solennité de béatification vient de placer sur les autels quarante-neuf membres d'une même famille spirituelle, prêtres, catéchistes, chrétiens, rattachés, à titre de missionnaires, d'auxiliaires ou de néophytes, à la Société des Missions étrangères.

Presque tous ces Bienheureux, si tôt couronnés de l'auréole, appartiennent à notre siècle, et la terre de Chine et d'Annam est, pour ainsi dire, encore rougie de leur sang. Les dates de leur martyre se fixent toutes entre l'année 1798 et l'année 1856. Ce sont donc presque des contem-

porains pour nous, et, sans doute, plus d'un vieillard de notre France se fait gloire d'avoir connu *de visu* les derniers d'entre eux.

On comprend dès lors l'intérêt particulier qui s'attache à leur biographie.

Après avoir présenté au lecteur, dans une notice d'ensemble, ce groupe de martyrs, nous espérons dans la suite faire connaître en détail les plus célèbres d'entre eux, ceux surtout qui nous touchent de plus près comme enfants d'une même patrie, les bienheureux Dufresse, Borie, Gagelin, Jacquart, Marchant, Cornay, Bonnard, Schœffler, Chapdelaine.

Ces neuf noms sont ceux des martyrs français. Les quarante autres martyrs sont des Annamites ou des Chinois.

DÉBUTS DE LA PERSÉCUTION

Les persécutions qui valurent la palme à nos Bienheureux eurent pour théâtre deux contrées bien distinctes : la Chine proprement dite, et la Cochinchine ou l'Annam.

Elles n'eurent d'autre origine que l'hostilité personnelle du roi d'Annam ou de l'empereur de Chine contre la religion chrétienne, ou parfois même leur seule indifférence, qui abandonnait aux cruautés des mandarins de toute catégorie les missionnaires européens et leurs néophytes.

Grâce à ces dispositions des gouvernants, toute guerre civile, toute révolte, la dénonciation d'un magistrat, le moindre incident devenait occasion d'incriminer les chrétiens et de porter contre eux des édits de mort. En Chine, le premier décret de persécution en 1805 prit pour prétexte la découverte d'une petite carte de Chine qu'un missionnaire avait dressée pour son propre usage. On y vit la preuve évidente d'une conspiration des chrétiens contre le Céleste Empire, et l'empereur Kia-King leur signifia qu'ils avaient à choisir entre l'apostasie ou les châtiments légalement ordonnés.

Avant d'en venir aux derniers excès, le tyran d'Annam, Minh-Mang, et celui de Chine, Kia-King, usèrent de certains ménagements et procédèrent avec astuce.

Sous prétexte qu'il n'avait plus d'interprètes, Minh-Mang fit appel à la science linguistique des missionnaires, les manda à sa cour, où ils devaient trouver une position honorable. Ceux-ci comprirent le piège qu'on leur tendait. Les uns se cachèrent ou s'enfuirent de retraite en retraite; les autres, trop connus, ne purent échapper aux recherches des soldats royaux, et, prisonniers à la cour de Hué, durent sacrifier leur temps et leur activité au bon plaisir du roi.

La persécution ouverte suivit de près ces premières tracasseries. Elle fut notifiée dans des édits remplis de calomnies à l'adresse des chrétiens.

Ces reproches sont invariablement les mêmes à chaque nouvelle accusation : les prêtres arrachent les yeux des malades; ils fabriquent par des artifices magiques le pain qu'ils distribuent aux chrétiens, et surtout ils prêchent l'Evangile, ce qui est un crime digne de mort. Passe encore pour les Européens de s'occuper, à Pékin ou à Hué, de calculer les phénomènes célestes, et même de garder et de propager entre eux la religion chrétienne, mais la persuader furtivement aux indigènes est une chose nuisible, contraire à la paix publique, et qui doit être réprimée avec la dernière rigueur.

Des menaces, les tyrans en vinrent bien vite aux actes.

DÉSIR DU MARTYRE

Les missionnaires, fidèles au conseil donné par l'Evangile : « Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre », ne négligèrent aucune mesure de prudence pour sauver leur propre vie. Ils couraient d'asile en asile, jusqu'à changer dix fois de demeure en quatre mois, jusqu'à passer momentanément de la Cochinchine au Cambodge, du Cambodge au Siam.

Mais quand un funeste hasard ou la trahison de mauvais chrétiens les livrait aux mains de leurs ennemis et les conduisait dans les prisons, ils sentaient alors renaître en eux, plus ardents que jamais, les désirs d'un martyre longtemps espéré.

— Jamais nouvelle ne me fit tant de plaisir, s'écria le bienheureux Gagelin en apprenant sa condamnation à mort. J'ai demandé spécialement cette grâce toutes les fois que j'élevais le précieux Sang au Saint-Sacrifice.

Le bienheureux Schœffler avait supplié ses supérieurs de le diriger sur la mission du Tonkin, parce que la persécution y régnait et qu'il espérait ainsi plus facilement arriver au martyre. Il écrivait peu de jours avant sa mort : « Le petit coup de sabre serait-il réservé à quelqu'un d'entre nous? Oh! quelle grâce! Jusqu'ici je n'ai osé la demander, mais maintenant, chaque jour au Saint Sacrifice, j'offre mon sang à Jésus pour celui qu'il a versé pour moi : Oh! qu'il est doux de présenter un petit verre de sang à Jésus! »

Les prêtres indigènes, les simples chrétiens eux-mêmes, fortifiés par l'exemple de ces courageux missionnaires, montraient une semblable fermeté devant les tourments et y marchaient avec la même joie.

Un écolier de dix-huit ans, le bienheureux Thomas Thiên, accablé de coups de rotin, voyant le sang qui commençait à couler de ses blessures, dit en souriant : « Enfin! voici que je répands mon sang! »

Tous allaient au supplice et à la mort comme des convives à un festin, le front serein, le bonheur dans l'âme, et les bourreaux eux-mêmes en étaient dans l'admiration.

REFUS DE FOULER AUX PIEDS LA CROIX

Dans les multiples interrogatoires subis par les condamnés (l'un d'eux, Paul Mi, fut interrogé jusqu'à quarante fois), parmi les moyens perfides imaginés pour les porter à l'apostasie, il en est un qui mérite d'être signalé dans cette notice générale, car presque tous les membres de la glorieuse phalange y furent soumis et tous y opposèrent la plus énergique résistance. C'est la proposition qui leur fut faite de fouler aux pieds la croix.

— Consentez-vous à fouler la croix aux pieds? dirent les juges au catéchiste André Trong.

Celui-ci se prosterna devant eux, les larmes aux yeux, sans prononcer une parole, voulant montrer par cet acte de respect que son refus n'était pas dicté par une pensée de désobéissance.

— Qu'on le saisisse et qu'on le traîne sur la croix, s'écria un mandarin.

On essaya d'exécuter l'ordre.

Le confesseur se débattait et se raidissait, il pliait ses jambes pour empêcher ses pieds de toucher la croix.

— Laissez-moi, je vous prie, répétait-il, laissez-moi.

— Voyons, insinuaient alors les juges qui le prenaient en pitié, toi qui es fils unique, pourquoi refuser de marcher sur la croix et forcer le roi à te faire couper la tête?

— Ce que l'on ordonnera contre moi, je le souffrirai. Fouler la croix aux pieds, jamais!

— Grand mandarin, disait un autre martyr que l'on avait traîné sur la croix malgré lui, vous réussiriez à faire passer sur la croix même un éléphant; mais je suis homme et je ne consens pas à cet acte.

D'autres, loin de se soumettre à ces injonctions, se prosternaient devant le signe sacré de notre salut et le baisaient avec amour.

Les bourreaux, cependant, usaient de mille subterfuges pour amener leurs victimes à cet acte d'impiété.

Un gouverneur, chargé de faire apostasier le bienheureux Xavier Can, catéchiste, s'efforça de le sauver par une manœuvre miséricordieusement perfide. Il avait préparé une grande croix en bois, sans crucifix. Les croix des chrétiens sont bénites, pensait-il, ils les vénèrent et ne consentent pas aisément à les profaner; celle-ci n'a aucune vertu, ce ne sont que deux morceaux de bois qui représentent le nombre dix (1). Can marchera dessus sans difficulté.

Et, dans sa confiance, il avait d'avance écrit la lettre qui devait porter au roi cette heureuse nouvelle et procurer la délivrance du prisonnier.

— Foule aux pieds la lettre dix, lui dit-il, et sois libre.

— Je consens à mourir, non à fouler aux pieds l'objet de mon culte.

— Ferme les yeux et saute par-dessus; tu iras ensuite t'en faire absoudre par le prêtre.

— Un crime commis les yeux fermés n'est pas moins horrible.

— Connais-tu l'édit que le roi vient de donner à ton sujet?

Xavier Can lut lentement le décret royal, puis il le rendit au juge.

— Menez-moi au supplice, dit-il, j'aime mieux mourir que de vous obéir.

Le bienheureux Martin Tho déjoua un stratagème plus perfide encore. On s'avisa d'attacher des crucifix sous ses pieds, espérant que, forcé de marcher sur la sainte image, il ne protesterait pas et que l'on pourrait enregistrer sa démarche comme un acte de suprême faiblesse. Le courage du chrétien trompa ce calcul. Martin Tho ne craignit pas de réclamer. Le mandarin, irrité, le fit frapper et reconduire dans son cachot.

Les martyrs se tenaient en garde contre les tentatives insidieuses de ce genre. Ils refusaient toute démarche, insignifiante en elle-même, mais que leurs ennemis n'eussent pas manqué d'interpréter comme une preuve d'apostasie.

— Fermez les yeux, leur disait-on parfois, et marchez sur le crucifix ou passez à côté. Si vous préférez, nos soldats vous traîneront. Faites au moins un pas en avant, et nous vous pardonnons.

— Jamais, ce serait une lâcheté.

— Alors, prenez le crucifix, jetez-le à quelques pas de vous. A cette condition, je vous ferai grâce.

— Jamais.

— Au moins, faites semblant d'obéir. Votre cœur restera attaché à votre religion, et, rentré dans votre famille, ne serez-vous pas de nouveau, si vous le voulez, chrétien comme auparavant.

Telles étaient les insinuations auxquelles nos martyrs armés de leur foi devaient journellement résister. Avec la grâce de Dieu, ils triomphèrent de toutes les embûches et gardèrent intacte jusqu'à la mort une foi que même les plus affreux supplices ne parvinrent pas à ébranler.

(1) Le nombre dix, en chinois, s'écrit presque à la romaine, par un × redressé +.

SUPPLICES

Chaque interrogatoire, et l'on sait s'ils furent nombreux, était communément entremêlé ou suivi d'une bastonnade capable de faire perdre connaissance aux plus robustes. Le rotin qui sert à ce genre de torture est une verge flexible de la grosseur du petit doigt et d'environ $1^m,20$ de longueur. L'extrémité qui atteint le patient a été ordinairement fendue en quatre parties, solidement liées par une ficelle trempée dans la colle, ce qui la rend plus lourde et l'empêche de s'écraser en frappant; parfois, cette extrémité est garnie de plomb, et les coups en sont alors extrêmement douloureux.

Le bienheureux Jaccard, dans l'un de ses interrogatoires, subit ce supplice dans toute sa rigueur. Etendu par terre, couché sur le visage, dépouillé de ses vêtements jusqu'à la ceinture, les bras en croix et les pieds solidement fixés à des pieux, il fut frappé de quarante-cinq coups de rotin. Tous les cinq coups, le bourreau s'arrêtait pour réitérer les questions, les menaces et les injures.

Des chrétiens, témoins de ce déchirant spectacle, affirment que chaque coup, dès la deuxième reprise, faisait couler le sang du martyr. Et l'on peut juger de la violence inouïe exercée contre lui, si l'on songe que douze rotins furent cassés dans cette horrible exécution, alors que d'ordinaire un seul rotin suffisait à ce supplice.

Si cruelle qu'elle fût, cette torture n'égalait pas celle des 100 plaies. Nous aurons occasion de la décrire, lorsque nous donnerons la vie du bienheureux Marchant.

L'un des instruments de supplice les plus usités en Annam et en Chine est sans contredit la cangue. Plus que toute autre, il rappelait à nos martyrs la croix pesante dont Jésus voulut meurtrir ses divines épaules par amour pour nous.

Cangue annamite.

La cangue annamite est une sorte d'échelle de $1^m,30$ à $1^m,80$ de longueur, du poids variable de 30 à 50 livres, dont les montants sont réunis par des échelons en fer ou en bois qui enserrent le cou du patient. Les deux montants pèsent d'une façon continue sur les épaules, dont ils finissent par déchirer les chairs.

La cangue chinoise est plus lourde encore et plus incommode que la cangue annamite. C'est un large carcan, formé par deux planches très épaisses, juxtaposées, échancrées dans le milieu de manière à emprisonner le cou du martyr, qui

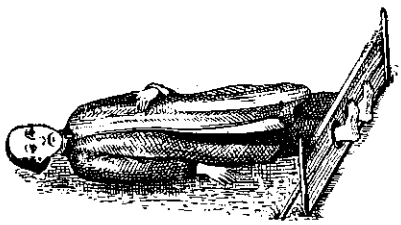
le porte sur ses épaules jour et nuit, parfois des mois entiers. La victime est dans l'impossibilité de porter elle-même à sa bouche les aliments dont elle a besoin; elle doit renoncer à goûter un instant de véritable repos, car elle ne peut se coucher sans grande souffrance

Cangue chinoise.

Les bourreaux inhumains ont d'autres moyens de torturer leurs prisonniers durant les longues heures de la nuit.

Après une journée d'émotions, remplie de fréquents et pénibles interrogatoires, après avoir répandu le sang sous les coups des verges ou la morsure des tenailles, le martyr, revenu dans sa prison, affaibli, vaincu, brisé par la fatigue, va-t-il jouir d'un sommeil réparateur?

Ses geôliers ne l'entendent point ainsi. Ils lui



Ceps.

ordonnent de s'étendre par terre, introduisent, de gré ou de force, ses deux pieds dans les échancrures de deux pièces de bois que l'on referme l'une sur l'autre pour emprisonner les pieds du patient et lui ôter tout espoir d'évasion. Le gardien ferme alors à clé la porte de la prison et se retire jusqu'au lendemain matin.

Les ceps, ces deux pièces de bois qui saisissent les jambes du prisonnier un peu au-dessus de la cheville, entament souvent les chairs; mais, ce qui est peut-être plus intolérable, ils laissent passer dans leurs nombreuses fissures des punaises qui piquent fortement le condamné et ajoutent à ses souffrances.

Plusieurs des Bienheureux glorifiés aujourd'hui endurèrent le terrible supplice des soufflets : parmi eux, un saint vieillard presque octogénaire, le bienheureux Pierre Liéou, catéchiste de la mission du Kouy-Tchéou. Il en reçut dix, et ne trouva à y opposer d'autre réplique que celle-ci :

— Merci pour un si grand bienfait », dit-il à ceux qui le frappaient.

Les soufflets se donnent avec des semelles formées de quatre lames de cuir cousues ensemble. Deux satellites s'emparent de l'accusé et le font mettre à genoux; le premier, après s'être lui-même agenouillé, le saisit par les cheveux, et le second satellite décharge vigoureusement sur le visage un certain nombre de coups de semelle. La violence est telle, que quatre ou cinq suffisent pour faire perdre connaissance. Si le nombre des soufflets est considérable, on les distribue sur les deux joues, et alors toute la tête enfle horriblement; souvent les dents sont ébranlées ou brisées.

Supplice des soufflets.

Nous sommes loin d'avoir épuisé la série des tourments infligés à ces glorieux martyrs de notre siècle. Leur résignation, leur héroïque constance forçait l'admiration des bourreaux eux-mêmes; plus d'une fois, les païens venus pour assister à ce spectacle, mêlèrent leurs larmes à celles des chrétiens; quand le coup fatal était porté, ils se précipitaient, eux aussi, et imbibaient du sang des martyrs leurs mouchoirs ou leurs turbans, persuadés que quelques gouttes du sang de ces héros leur porteraient bonheur. D'autres faisaient mieux, ils se convertissaient et vérifiaient une fois de plus la parole de Tertullien : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. »

Dieu récompense magnifiquement au ciel ceux qui souffrent pour lui. Pour quelques mois de captivité, quelques heures de supplices corporels, horribles, il est vrai, mais compensés par des délices intérieures ineffables, pour un instant d'agonie sous le tranchant du sabre ou l'action du nœud coulant, ces hommes, si rapprochés de nous par le temps et si semblables à nous, ont conquis une éternité de gloire incomparable.

L'Eglise les proclame aujourd'hui *Bienheureux*. Parmi ses nombreux enfants, il n'en est point, en effet, qui aient choisi une meilleure part.

Treize de ces Bienheureux reposent dans la chapelle du Séminaire des Missions étrangères, à Paris. On y conserve également dans la *salle* dite *des martyrs*, leurs instruments de supplice. C'est là que les futurs missionnaires viennent s'agenouiller chaque matin après l'action de grâces, y prier et y puiser l'esprit de sacrifice qui fera d'eux aussi des apôtres et peut-être des martyrs.

(D'après la *Vie des 52 serviteurs de Dieu*, par Adrien Launay, de la Société des Missions étrangères. Les gravures nous ont été obligeamment concédées par l'auteur.)

MARTYRS ANNAMITES

BÉATIFIÉS EN L'ANNÉE 1900 PAR S. S. LÉON XIII

Portrait du Bienheureux Philippe Minh, le dernier en date des martyrs annamites.

GROUPE DES TRENTE ET UN HÉROS

Parmi les 49 serviteurs de Dieu rattachés à la famille des Missions étrangères, et récemment béatifiés, le groupe des prêtres, des catéchistes et chrétiens annamites mis à mort pour la foi mérite d'arrêter spécialement notre attention. Leur vie renferme les traits les plus touchants de charité chrétienne, de dévouement sans bornes aux missionnaires, de zèle pour le salut de leurs frères, d'énergie devant les supplices et le martyre. Nous ne pouvons parler de tous; d'ailleurs, leurs biographies offrent beaucoup de points de contact. Bornons-nous à recueillir quelques-uns de leurs admirables exemples.

LEUR ARRESTATION

Souvent, le zèle qu'ils déployèrent à donner asile au missionnaire poursuivi fut pour les chrétiens annamites la cause de leur perte.

Le bienheureux *Antoine Quinh-Nam*, vieillard de soixante-douze ans, s'était fait remarquer toute sa vie par une générosité extraordinaire.

Commerçant favorisé des dons de la fortune, il donnait sans compter, heureux d'alléger la misère, allant jusqu'à se porter caution pour des débiteurs à peu près insolvables et payant leurs dettes; médecin, il donnait aux pauvres l'argent que lui rapportait son art, distribuait gratuitement des remèdes pendant une épidémie de choléra, réunissait les chrétiens à l'église pour demander à Dieu le rétablissement de la santé publique; catéchiste, il avait établi dans sa maison une sorte de catéchuménat, où il recevait et nourrissait tous ceux qui voulaient étudier le catholicisme.

Avec le même cœur, il se dévoua au salut des missionnaires persécutés, et c'est ce qui lui valut le martyre.

Dans l'une de ses propriétés, il avait tout préparé pour recevoir l'un d'eux, et y avait également caché un dépôt de livres, d'images et autres objets de religion pour les soustraire à la rapacité des mandarins. Malheureusement, un de ses domestiques, appréhendé par des espions au moment où il sortait de cette retraite, avoua que le médecin Nam cachait, sinon des prêtres, du

moins des objets de religion et des livres de doctrine servant aux prêtres.

C'en fut assez pour occasionner l'arrestation et l'emprisonnement du généreux chrétien.

Le bienheureux *Antoine Dich*, au plus fort d'une persécution, n'avait pas hésité à garder chez lui pendant deux ans les élèves d'une classe entière du Petit Séminaire. Il donna également asile à Mgr Havard, vicaire apostolique du Tonkin occidental, proscrit par l'empereur Minh-Mang.

Il était l'ami intime du bienheureux Nam, prêtre indigène. Aussi celui-ci ne craignit-il point d'aller lui demander l'hospitalité. L'un et l'autre furent arrêtés, car les décrets de Minh-Mang étaient sévères contre ceux qui cachaient des *chefs de religion*.

LE BIENHEUREUX DICH ET SON GENDRE SCÈNES DE FAMILLE DANS UNE PRISON

Le charitable Antoine Dich fut donc conduit en prison. C'était un vieillard de soixante-dix ans. On pouvait craindre que les tourments, plus pénibles pour lui, à cause de son grand âge, ne le fissent faiblir. Mais il avait près de lui dans la prison, outre son ami, le P. Nam, le jeune et héroïque *Michel Mi*, son gendre, qui l'encouragèrent jusqu'au bout et l'empêchèrent de céder aux sollicitations des juges.

Les mandarins se montrèrent assez humains envers lui. Ils ne le frappèrent qu'une fois. Et, lorsque, plus tard, ils le menacèrent de la bastonnade, Michel se présenta chaque fois pour subir le supplice à la place de son beau-père.

— Epargnez ce vieillard, suppliait-il, frappez-moi.

Le mandarin consentait à l'échange, et Mi recevait les coups de rotin qu'on lui distribuait sans compter. Il revenait du tribunal tout ensanglanté, la chair en lambeaux, épuisé, et disait à son beau-père, ému jusqu'aux larmes d'un pareil dévouement :

— Par la grâce de Dieu, je ne sais plus ce qu'est la douleur.

Mi avait une femme et quatre enfants. Les mandarins l'accusaient de ne pas les aimer.

— Tu n'as donc pas d'affection pour ta femme, pour tes enfants, jeunes et faibles, dont un déjà est venu te voir ici. Comment es-tu insensible au point de les abandonner plutôt que de fouler la croix?

— J'aime ma femme et mes enfants, répondit Mi, mais je les abandonnerai sans regret, persuadé que Celui qui me les a donnés me les conservera et me les fera retrouver dans le ciel.

La belle famille de Dich et de Mi était bien digne de ces deux héros.

Plusieurs fois, l'épouse de Michel Mi vint le voir avec son dernier fils encore à la mamelle, pour l'encourager à souffrir, à être tranquille sur le sort de ses quatre petits enfants qu'elle espérait, disait-elle, pouvoir élever seule avec la grâce de Dieu.

Un jour, sa fille, âgée de onze ans, s'échappa furtivement de la maison paternelle pour visiter son père dans sa prison, fit seule à pied une demi-journée de chemin, traversa sans crainte tous les postes de soldats et pénétra jusqu'au confesseur, qu'elle exhorta à mourir plutôt que de fouler la croix aux pieds.

Un de ses petits garçons, nommé Thanh-Tuong, âgé de neuf ans, lui fit dire par ceux qui allaient le voir de ne point abandonner la religion, de persévérer jusqu'au martyre pour gagner le ciel, de ne pas être en peine pour ses enfants que le bon Dieu garderait.

Ces touchantes paroles, Mi les répétait à son beau-père pour le fortifier, et il ajoutait :

— Ne craignez rien, mon père. Soyons contents et courageux. C'est maintenant qu'il faut prouver que nous sommes de vrais chrétiens, capables de mourir pour Jésus-Christ comme il est mort pour nous.

Conduit au lieu du supplice avec Nam et Dich, Mi voulut être décapité le dernier pour épargner à son beau-père le spectacle de sa mort.

Le bourreau lui demanda combien il voulait donner pour être exécuté doucement et promptement.

— Je ne vous donnerai rien, répliqua Mi, je préfère garder cet argent pour les pauvres. Coupez-moi en morceaux si vous voulez.

L'exécuteur, pour se venger de cette réponse, frappa cinq coups de sabre avant de trancher la tête, qui enfin roula sur le sol.

— Celui-là était un brave, disaient en s'éloignant les infidèles.

DERNIER APOSTOLAT DES MARTYRS

S'il est beau de voir dans une prison des missionnaires français, des prêtres, soutenir et fortifier la foi de leurs codétenus, ce spectacle est plus admirable encore lorsqu'il est donné par de simples laïques, comme Michel Mi, parfois même par d'anciens infidèles convertis au christianisme.

Ce fait est fréquent dans l'histoire de nos Bienheureux.

Un ancien capitaine des gardes, le bienheureux *Buong*, saisi comme chrétien, interrogé et livré à mille tortures, revenait dans sa prison après de longues et cruelles séances devant les tribunaux ; à peine laissait-il échapper quelques soupirs sur ses blessures ; bientôt, sa gaieté habituelle reprenait le dessus, et il exhortait doucement ses compagnons :

— Souffrons de bon cœur jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'en ordonner autrement, disait-il en souriant, et que les mandarins nous fassent battre selon leur bon plaisir.

Si, parfois, ses compagnons de captivité l'engageaient à abandonner sa religion pour épargner sa vie, il ne se contentait pas de répondre : « C'est impossible ; » il leur exposait les vérités catholiques et leur en faisait admirer la beauté.

Le bienheureux *Pierre Tu*, catéchiste, n'avait garde d'oublier auprès de ses frères prisonniers ses anciennes fonctions, et il passait une partie de la journée à expliquer les principales vérités du catholicisme.

D'autres reprochaient leur faiblesse à des codétenus qui avaient apostasié sous le coup des menaces et des tortures, et s'efforçaient de les ramener à la vraie foi, leur faisaient promettre de se confesser dès qu'ils le pourraient.

La prédication de nos confesseurs sur le lieu même de leur martyre était plus éloquente encore, et elle touchait jusqu'aux païens qui la recevaient avec respect.

— Que je suis content de mourir, disait le bienheureux *Gam*, à quelques mandarins subalternes, tandis qu'on le menait au supplice. Jamais je n'ai éprouvé tant de bonheur. Si je voulais dire un mot, j'éviterais la mort, mais j'aime mieux être coupable aux yeux du roi que d'offenser Dieu.

— Si ce jeune homme-là retourne dans sa patrie, dit d'un autre martyr l'un de ses bour-

reaux je me revêtirai de mon habit long et j'irai me prosterner cent fois devant lui en signe de respect.

— Ce n'est point un homme ordinaire, disaient les autres; sa fidélité est inviolable. Il ne sert pas deux rois.

Plusieurs, avant de donner le coup de grâce, s'excusaient auprès de leur victime, et la priaient de ne point leur imputer ce crime qu'ils commettaient par ordre.

LE GROUPE DES VIEILLARDS

La phalange glorieuse des martyrs annamites compte en son sein un beau groupe de vieillards, vis-à-vis desquels les lois du pays ordonnaient des égards particuliers. Elles défendent, en effet, de mettre à mort toute personne âgée de soixante ans et au-dessus.

Pour punir le crime de religion, le plus irrémissible aux yeux des païens, on transgressa sans scrupule les prescriptions de ces lois. Il est intéressant néanmoins de remarquer l'invincible respect qui s'attachait à la personne de nos vénérables confesseurs et la bienveillance au moins relative qu'ils inspiraient à leurs bourreaux.

Le bienheureux *Luc Loan*, prêtre de la mission du Tonkin occidental, avait quatre-vingt-quatre ans. Il avait blanchi dans les labeurs de sa vie de missionnaire. Sa modestie et sa piété édifiaient tous ceux qui l'approchaient, et forçaient le respect.

Les magistrats annamites subirent cette impression lorsque leur fut amené le bon et saint prêtre. Ils lui imposèrent une chaîne et une cangue plus légères, et même, après deux ou trois jours, on obtint, en versant une petite somme d'argent, que la cangue lui fût enlevée, et que, pendant la nuit, il ne fût pas mis aux ceps.

Un mandarin, venu pour le voir, l'empêcha de se prosterner selon la coutume.

— Vous êtes âgé, fit-il, ne saluez pas.

Puis, en sortant, il adressa au chef de la prison cette recommandation :

— Cet homme est avancé en âge, traitez-le avec égards.

Dans deux interrogatoires, les juges le pressèrent de fouler la croix.

— Vous êtes déjà courbé sous le poids des ans, lui dirent-ils; si vous voulez vivre, hâtez-vous de marcher sur la croix. Autrement, vous serez peut-être condamné à la prison perpétuelle et même à la mort.

— Si je suis avancé en âge, leur répondit le P. Loan, aucune raison ne peut m'attacher à la vie, et alors, pourquoi foulerais-je aux pieds le Seigneur que j'adore?

Les magistrats ne le firent point frapper, mais ils le condamnèrent à la décapitation, et, après cinq mois de captivité, le prisonnier fut mené au supplice.

Jamais un condamné n'y fut conduit plus solennellement. La vénération que ses vertus et son grand âge inspiraient était telle que le lieutenant-colonel qui dirigeait le cortège descendit de sa chaise, et, tandis que lui-même marchait à pied, y fit monter le Bienheureux, et poussa même la bienveillance jusqu'à lui offrir le parasol mandarinal. Le bienheureux Loan s'excusa de ne point accepter; alors le chef voulut qu'au moins deux hommes, un large éventail à la main, se tinssent près du prêtre, pour le protéger contre les ardeurs du soleil.

Le bourreau devait être choisi parmi dix d'entre les soldats. Tous les dix refusèrent; ils offrirent de l'argent à un soldat cochinchinois pour accomplir cette odieuse besogne, et, n'ayant pas d'argent à ce moment, ils lui remirent leur sabre en gage jusqu'à ce qu'ils eussent payé.

Celui-ci résista d'abord; puis, pressé de remplir son office, il s'excusa près du saint vieillard en lui disant :

— Je voudrais ne pas vous mettre à mort. J'y suis forcé par l'ordre du roi; lorsque vous serez au ciel, souvenez-vous de moi.

Le bienheureux *Thinh*, vénérable octogénaire, infirme, affligé d'un abcès à la lèvre inférieure, fut cependant arrêté et sommé d'apostasier.

— A mon âge, apostasier! répondit-il, je ne saurais m'y résoudre: il y a assez d'insensés sans que j'en augmente le nombre.

A cause de l'importance que l'on attachait à son apostasie, on lui infligea deux fois soixante coups de rotin. Mais, au troisième interrogatoire, les juges virent qu'ils n'avaient rien à gagner avec lui et cessèrent de le frapper.

Cinq ou six autres martyrs étaient plus que septuagénaires. Parmis eux, nous ne pouvons omettre de mentionner le bienheureux *Pierre Thi*, prêtre de soixante-seize ans, dont la faiblesse et les infirmités excitaient une compassion toute particulière.

Un mandarin, le voyant sans vêtements suffisants pour le protéger contre le froid, lui demanda s'il n'avait pas de couverture.

— J'en avais une, répondit le vieillard, mais le maire m'en a dépouillé.

Le mandarin la lui fit rendre, pour témoigner au prisonnier son respect et la peine qu'il ressentait à remplir envers lui sa mission de rigueur.

La victime, épuisée par les fatigues de la prison, tomba sur le chemin, en se rendant au lieu du supplice.

Un sous-officier chrétien, se souvenant sans doute du secours prêté à Jésus, sur la route du Calvaire, par Simon le Cyrénéen, s'offrit à le soutenir et à le porter, et, prenant le prêtre sur ses épaules, il le porta respectueusement jusqu'à l'endroit de son sacrifice.

Soixante, soixante-dix, quatre-vingts ans d'une vie toute consacrée à Dieu, couronnée par le martyre pour l'amour de Lui, quel trésor pour l'éternité!

LE BIENHEUREUX PHILIPPE MINH

Disons quelques mots du bienheureux *Philippe Minh*, puisqu'il fait le sujet de notre première gravure.

C'était, au jugement de ses supérieurs, le prêtre indigène le plus pieux et le plus distingué de la mission de Cochinchine. On le choisit pour administrer le sacrement de Confirmation.

Saisi, mené en prison, interrogé, il fut amené devant une croix. Les soldats le tirèrent par les extrémités de sa cangue, le firent avancer dans tous les sens. Ils ne parvinrent pas à lui faire même effleurer le crucifix. Le vaillant confesseur pliait les genoux et restait suspendu au-dessus du signe vénéré de notre salut. Après tant d'inutiles tentatives, on cessa ces violences, et Minh fut condamné par l'empereur Tu-Duc en personne à être décapité, alors que ses juges avaient seulement demandé pour lui la peine de l'exil.

Il marcha au supplice en récitant pieusement le chapelet.

Au moment suprême, il se met à genoux, fixe

au ciel ses yeux où brillent le calme et l'espérance, et on l'entend s'écrier : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Donnez-moi le courage de souffrir pour votre gloire ! Mon Dieu, pardonnez-moi de mes péchés ! O Marie, ma Mère, secourez-moi ! »

Le tam-tam retentit, et, au troisième coup, le bourreau trancha la tête du prêtre de Jésus-Christ.

EXPLICATION
D'UN TABLEAU CHINOIS

La gravure ci-jointe est la reproduction d'un tableau chinois conservé à Paris, au Séminaire des Missions étrangères, dans la *salle des martyrs*.

Elle donne, en ses trois sections, les portraits, l'interrogatoire et l'exécution de cinq Tonkinois, les bienheureux *Joseph Nghi*, *Paul Ngan*, *Martin Thinh*, prêtres revêtus du surplis et de l'étole rouge, les bienheureux *Martin Tho* et *Jean-Baptiste Con*, chrétiens dans le costume du pays.

Ces cinq confesseurs furent arrêtés le même jour, en 1840, au village de Ké-bang. Ensemble, ils furent conduits à la prison, subirent les mêmes interrogatoires, les mêmes supplices, montrèrent jusqu'à la mort le même courage.

Supplice et interrogatoire des BB. Nghi, Ngan, Thinh, Tho, Con.

La scène de l'interrogatoire nous fait voir le bienheureux Thinh, vieillard de quatre-vingts ans, étendu par terre pour être battu de verges. Près de là, le bienheureux Con résiste de toute son énergie aux soldats qui, saisissant les deux bouts de sa cangue, veulent le traîner sur la croix ; les trois autres, Nghi, Ngan et Tho, chargés de leur cangue, attendent de semblables tortures.

La haine poussa le juge à demander aux deux laïques Tho et Con un acte étrange que la charité inspira parfois aux saints. Il leur ordonna de coller leur lèvres sur les plaies saignantes des trois prêtres que l'on venait de frapper cruellement. Tho et Con y coururent, se prosternèrent et baisèrent respectueusement les blessures des ministres de Dieu. Le juge comprit la grandeur de cet acte, et ses sarcasmes irrités montrèrent qu'il se sentait vaincu par tant d'héroïsme.

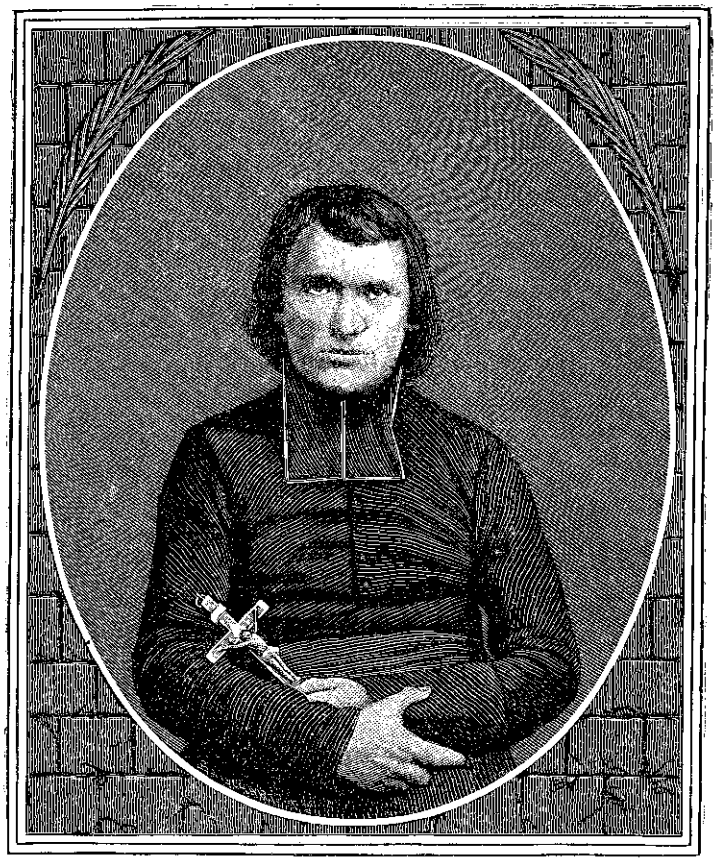
Dieu a glorifié ces nobles victimes immolées en Extrême-Orient et, avec elles, bien d'autres martyrs dont les noms ne sont inscrits qu'au ciel ; il a compté leurs souffrances, recueilli leurs sacrifices, agréé l'effusion de leur sang. Rien de tout cela ne demeurera sans fruit. Les missions d'Annam et de Chine, fondées dans les larmes et dans le sang, donneront à l'Eglise, par l'intercession de leurs martyrs béatifiés, une magnifique floraison de convertis. Il en a toujours été ainsi depuis Jésus-Christ.

(D'après la *Vie des 32 serviteurs de Dieu, français, annamites, chinois*, par ADRIEN LAUNAY, prêtre de la Société des Missions étrangères.)

LE BIENHEUREUX JEAN-LOUIS BONNARD, MARTYR,

PRÊTRE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

BÉATIFIÉ PAR S. S. LÉON XIII, LE 27 MAI 1900



Le bienheureux Bonnard.

Le bienheureux Bonnard a écrit lui-même, sur la demande de Mgr Retord, son évêque, le récit de sa jeunesse, de sa vocation apostolique et de sa captivité.

Nous nous reprocherions de ne pas offrir au lecteur cette sorte d'autobiographie, et de ne pas reproduire, autant que possible, cette relation humble et sincère où se découvre à nous, dans une grande simplicité, l'âme de notre martyr.

JEUNESSE DU BIENHEUREUX RACONTÉE PAR LUI-MÊME

« Je suis né le 1er mars de l'année 1824. Mon père s'appelle Bonnard et ma mère Bonnier. J'ai quatre frères : Jean, Benoît, François et Gaspard. Moi, Jean-Louis, suis le quatrième de la famille.

» Je suis resté avec mes parents jusqu'à l'âge de douze ans. Les sages leçons et les exemples de vertu qu'ils m'ont donnés sont restés gravés profondément dans mon cœur; malheureusement, je ne les ai pas toujours bien observés. Dès l'âge de dix ans, j'ai manifesté à mes parents le désir d'être prêtre, mais, à cause de leur pauvreté, ils ne purent y accéder. Néanmoins, comme ils sont vertueux, et, poussés par le désir d'avoir un prêtre dans la famille, à l'âge de douze ans, lorsque j'eus fait ma Première Communion, ils m'accordèrent cette permission tant désirée et me mirent à l'école, pendant deux ans, chez l'instituteur de notre village, Saint-Christôt-en-Jarret.

» Après ce temps, je fus mis en quatrième à Saint-Jodard.

» J'ai toujours été faible dans mes classes; cependant, je ne me suis jamais découragé; j'ai continué, joyeux de pouvoir étudier, dans l'espoir qu'un jour je pourrais être prêtre.

» Ce ne fut que pendant ma seconde année de Séminaire que je commençai à lire les Annales de la Propagation de la Foi; à peine eussé-je connu ce qu'il en était de l'état des infidèles, que je conçus un ardent désir de me consacrer aux missions.

» L'année de ma philosophie au Séminaire

d'Alix, je commençai à en parler à mon directeur, qui me refusa d'abord. Mes parents me poussèrent à demander l'autorisation d'entrer en théologie à Lyon; avec quelque protection, j'obtins assez facilement cette permission.

» Arrivé au Grand Séminaire, je parlai de mon affaire à mon directeur, qui me conseilla d'achever en paix mon année de théologie, de prier Dieu, et, à la fin de l'année, il déciderait cette question. Cela m'encouragea beaucoup.

» Comme je ne savais si je devais aller chez les Maristes ou venir au Séminaire des Missions étrangères, le désir que j'avais d'être martyr au Tonkin ou en Chine porta mon directeur à m'indiquer le Séminaire des Missions. Il m'envoya donc passer les vacances près de mes parents pour obtenir leur assentiment à mon départ.

» Je vis bien que mes parents ne me le donneraient pas. Mes supérieurs me conseillèrent de suivre avant tout l'appel de Dieu et de partir. Je le fis. J'avais alors vingt-deux ans.

» Arrivé au Séminaire, j'écrivis à mes pauvres parents pour les consoler; mais ils eurent bien de la peine à se résigner. Pour moi, plein de joie de pouvoir réaliser mes plus ardents désirs, je continuai ma théologie.

» Après deux ans, je fus ordonné prêtre, à Noël, par Mgr Sibour, archevêque de Paris, et, deux mois plus tard, je m'embarquai à Nantes, sur le navire *Archevêque Affre*. Arrivé à Singapore, je reçus ma destination pour le Laos. Enfin on me destina au Tonkin, où j'arrivai en mai 1850. »

Ce que le Bienheureux omet de dire, c'est l'exquise piété dont il fit toujours preuve et dont une page de ses résolutions, écrite le 8 octobre 1848, nous révélera ici le secret:

« L'amour de Dieu fera le sujet principal de toutes mes méditations, le mobile de toutes mes actions. Quoi que je fasse, j'aurai toujours en vue le bon plaisir du Sauveur Jésus. Le matin, je me jetterai dans ses bras et je me donnerai tout entier à lui. Souvent, pendant la journée, je renouvellerai ma consécration par quelque aspiration d'amour. Le soir, je m'offrirai encore à Jésus-Christ par une petite prière et m'endormirai dans ses bras.

» Je m'appliquerai avec soin à me détacher de tout ce qui pourrait nuire à cette union avec Dieu, à qui je veux appartenir tout entier. Le manque de renoncement à moi-même et à tout ce qui m'attache ici-bas est le grand obstacle à cette union..... La retraite, le silence, l'amour du travail le favorisent considérablement..... Donc, je sacrifierai toutes les visites inutiles ou de simple convenance; je demeurerai dans ma cellule, hors le temps des exercices de communauté.

» Aux exercices spirituels de règle, j'ajouterai, autant que je le pourrai, le chapelet des Sept-Douleurs et le chemin de la croix. Je ferai toutes mes actions, toutes mes communions pour demander à Dieu son saint amour. »

Ceux qui approchèrent du Bienheureux affirment unanimement qu'il réalisait dans sa conduite ce programme de perfection élaboré dans le secret de la conscience. Qu'il suffise de citer le témoignage de son professeur de rhétorique:

« Sa vie, simple et modeste, était aussi précieuse devant Dieu que l'a été plus tard sa belle mort. Il n'y avait rien de bien saillant en lui; ce que je puis affirmer, c'est qu'il fut toujours très pieux, bon camarade avec ses condisciples et excellent élève dans toute la force du terme. »

Mgr Retord, (qui retint près de lui le nouveau missionnaire à son arrivée au Tonkin et le connut dans l'intimité pendant un an), embrassant d'un seul regard cette belle vie de vingt-huit années couronnée par le martyre, en porte le jugement suivant: « D'après ce que j'ai connu ici de la beauté de son âme, je puis assurer qu'elle n'avait jamais été froissée par les orages des mauvaises passions; c'était une fleur pure et odoriférante que le souffle empoisonné du vice n'avait jamais flétrie. »

Telle vie, telle mort. Le bienheureux Bonnard, qui n'avait d'autre désir que d'appartenir tout entier à Dieu, obtint de lui être consacré, comme une victime d'agréable odeur, par l'effusion de son sang.

ARRESTATION

L'orage de la persécution éclata sur la tête des missionnaires d'Annam, un an environ après l'arrivée au Tonkin du bienheureux Bonnard. A peine eut-il le temps d'apprendre, près de Mgr Retord, avec la langue annamite, le mode d'administration en vigueur dans la mission et de donner aux paroisses de Ke-bang et de Ke-trinh les prémices de son zèle.

Le roi Tu-Duc lança en mars 1851 un décret de mort contre tous les prêtres de la religion du Christ, avec promesse de récompense pour ceux qui les découvriraient, et menace des derniers supplices pour ceux qui les recéleraient.

Le bienheureux Schœffler fut la première victime de cet édit.

Le bienheureux Bonnard, qui devait être martyrisé, jour pour jour, un an après, fut dénoncé par un petit mandarin païen, récemment démis de sa charge, et désireux de la reconquérir par quelque action signalée.

Mgr Retord, aussitôt averti, envoya un homme d'affaires pour traiter du rachat de son prêtre. Le mandarin ne voulut même pas le recevoir, et, dès le lendemain, conduisit son prisonnier à Nam-dinh.

Laissons le Bienheureux nous raconter lui-même, dans des lettres à son évêque, à sa famille et à ses amis, sa captivité.

CAPTIVITÉ DU BIENHEUREUX BONNARD

Cachot de Nam-Dinh.

« Monseigneur,

» Je ne vous écris que quelques mots pour cette fois; n'ayant ni plume, ni encre, ni papier, je me tire d'affaire comme je puis. Vous savez déjà que je suis en prison, avec la cangue et les chaînes pendant la nuit. On m'a épargné les ceps jusqu'aujourd'hui; mais je m'aperçois que, si on ne donne pas de l'argent bientôt, il faudra supporter le tout. Quant à la chaîne et la cangue, je les garde toute la nuit. Croyez-vous que j'en sois bien peiné? Non, je m'en réjouis, au contraire, en me disant que la croix de Jésus était bien plus pesante que ma cangue, que les liens dont Jésus fut attaché étaient bien plus douloureux que ma chaîne, et je suis heureux de dire avec saint Paul: *Vinctus in Christo*: je suis prisonnier pour Jésus-Christ.

» Depuis mon enfance, j'avais souhaité ce bonheur et je l'avais demandé à Dieu avec ardeur et amour. Maintenant que le Seigneur m'exauce, comment pourrais-je me plaindre.....

» Cependant, je suis quelquefois un peu triste en pensant à la peine qu'a dû vous causer mon

arrestation et aux malheurs qu'elle peut entraîner.

» Et puis, je suis encore bien jeune, j'aurais désiré vous aider et prendre soin de ces chers chrétiens que j'aime tant, j'aurais voulu les servir encore avant de verser mon sang pour eux.

» Le Seigneur ne m'en a pas jugé digne.....

» La chair et le sang sont tristes, mais Jésus, réduit à l'agonie au Jardin des Olives, ne m'apprend-il pas à souffrir avec patience et pour l'amour de lui tous les maux qu'il m'envoie. Donc, Monseigneur et mon Père, je suis heureux de souffrir, je voudrais souffrir davantage encore, pour expier toutes mes fautes, et, si j'ai à me plaindre, c'est de ce que la bonté de Votre Grandeur et les attentions des chrétiens diminuent des souffrances qui me sont si précieuses. Mais non, Simon le Cyrénéen aidait Jésus à porter sa croix. Je vous remercie donc de toute mon âme, vous tous qui me soulagez dans mes peines.....

» Je vous précède dans le ciel; mais je ferai bien en sorte de ne jamais vous oublier et de vous attirer après moi s'il m'est possible. »

Quelques jours plus tard, le captif mande à Mgr Retord les détails de son arrestation et des premiers interrogatoires qu'il a subis.

« Votre nom? Votre âge? Depuis combien de temps êtes-vous dans ce pays? Par où avez-vous passé? me demanda-t-on.

— Pour ce qui regarde mon nom, lequel voulez-vous que je vous donne? dis-je à mes interrogateurs, mon nom européen ou mon nom annamite?

— Votre nom européen.

— Eh bien! je m'appelle Bonnard.

» Ils passèrent le reste de la séance à s'exercer à prononcer ce nom. Ils essayaient de mille manières sans pouvoir en venir à bout. Alors ils me le firent écrire.

» Je l'écrivis en gros caractères français, très lisibles.

» Qu'est-ce là? disaient-ils entre eux, je n'y comprends rien. A la fin, ils se résolurent à écrire Bona.

» Puis on me laissa quelques instants tranquille dans une grande salle, entourée de soldats pour me garder.

» Pendant ce temps, on me confectionna une cangue assez lourde, que je porte encore : je crois qu'elle pèse de 40 à 50 livres. On se mit ensuite en devoir de me préparer un repas. Comme j'étais pour mes nouveaux cuisiniers un hôte insolite, ils furent assez embarrassés pour composer mon menu. Mon catéchiste, Kim, les tira d'affaire.

» La nuit venue, les soldats, qui ne nous quittaient pas, me firent un lit de paille recouvert d'une natte.

» Comme j'étais mouillé et que la salle où nous nous trouvions était ouverte à tous les vents, je demandai pour me couvrir une seconde natte. On m'en donna d'abord une, puis, après me l'avoir laissée quelques instants, on me l'enleva. Je m'y résignai et passai la nuit comme je pus, mais, bien entendu, sans fermer l'œil un seul instant.

» Le lendemain, je fus amené, porté dans un filet, la cangue au cou, à la préfecture. Les chemins étaient mauvais, ce qui rendit le voyage long et pénible. Je fis bien souvent le sacrifice de ma vie au bon Dieu; je pensais à Jésus pris et lié au Jardin des Olives, et conduit de tribunal en tribunal, jusqu'à la mort.

» Arrivé à la préfecture, on m'exposa aux yeux du public dans la grande salle des affiches, et une foule considérable de curieux s'amusait autour de moi pour voir, selon leur expression, *un chat d'Europe*. « Il a des yeux de chat, » disaient-ils entre eux.

» Après avoir, plus d'une demi-heure, servi de spectacle à la multitude, nous comparûmes pendant environ un quart d'heure devant le grand mandarin qui ne nous dit pas un mot. Nous fûmes ensuite conduits en prison.

» Dans les premiers jours, j'étais accablé de visites du matin au soir. Depuis quelque temps, je suis presque constamment seul. Je ne m'en plains pas. Je profite de ma solitude pour méditer sur les souffrances de Jésus et me disposer à la mort. Je récite mon bréviaire, je fais quelques autres prières, et le temps se passe ainsi tout doucement.

» Il arrive bien quelquefois, quand je me laisse aller à de trop tristes réflexions, de tomber un peu dans la tristesse, mais je me dis aussitôt que c'est là une croix que le bon Dieu m'envoie, et je m'efforce de la porter de mon mieux. Bientôt, le calme renaît, une douce paix descend comme un baume dans mon cœur et allège toutes mes souffrances.

» Quatre fois, en quelques semaines, j'ai été tiré de ma prison pour subir les interrogatoires habituels.

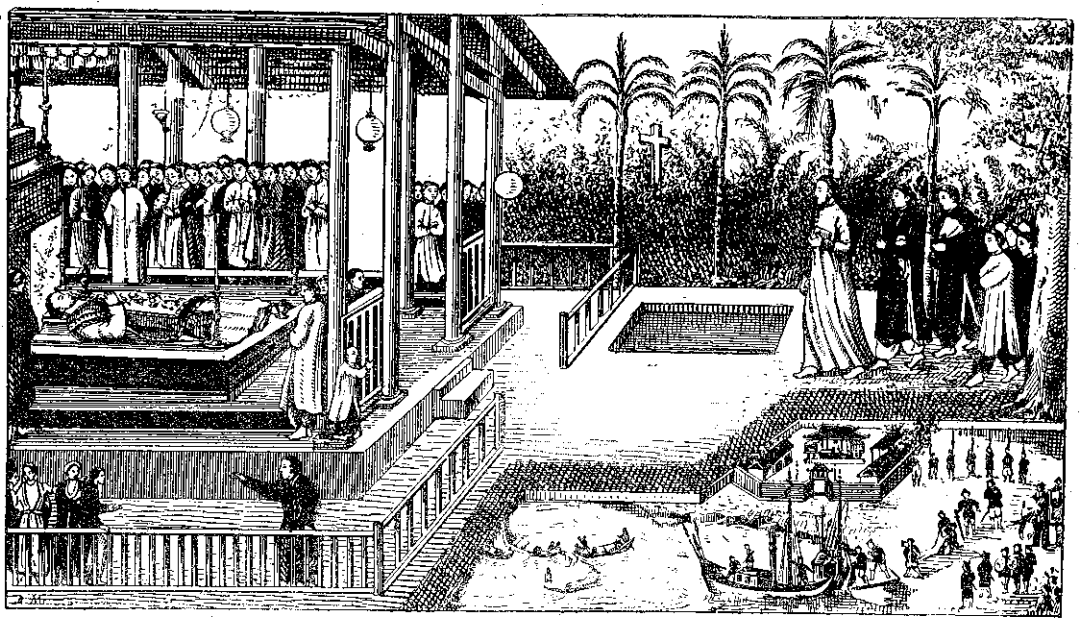
» A la fin de ces longues séances, mes juges me fabriquèrent une histoire assez curieuse et qui m'a beaucoup amusé. »

Cette histoire fantaisiste se retrouve dans le rapport officiel dressé par le grand mandarin et envoyé à Minh-Mang.

« Ayant examiné, dit le mandarin, le prêtre de la religion de Jésus, M. Bonnard, au milieu du prétoire, j'ai découvert qu'il était évidemment Européen. Il a le nez long, la barbe épaisse, les cheveux courts, les yeux jaunes, la peau d'un blanc pâle. Il a déclaré se nommer Bona. Il est Français, âgé de vingt-neuf ans. Il y a deux ans qu'ayant obtenu un passeport d'un grand mandarin de son pays, il vint sur un vaisseau français jusqu'à la ville de Macao. Un mois après, il s'embarqua de nouveau sur un navire chinois pour atteindre ce royaume, en parcourir les provinces et y prêcher sa religion. Arrivé sur les côtes annamites, il aperçut une petite barque de pêcheurs montée par deux hommes qui faisaient furtivement le signe de la croix. A ce signe, il reconnut que c'étaient des chrétiens, descendit dans leur barque, et, à la faveur de la nuit, fut déposé à terre. Il ne connaît pas les caractères chinois. Dans ses paroles, il mêle beaucoup de mots européens dont il ne donne pas l'explication. C'est un être d'une espèce toute différente de la nôtre. Il n'a jamais voulu faire connaître ni le rivage où il avait abordé, ni les lieux qu'il avait parcourus, ni les maisons qui l'avaient accueilli, ni les individus qu'il avait séduits et trompés. Nous l'avons interrogé là-dessus à deux ou trois reprises, sans pouvoir lui arracher un aveu. Il a résisté à tous nos efforts. Son affaire ne demande pas un plus long examen : c'est un barbare d'Europe, un grand criminel; n'est-il pas évident qu'il doit être mis à mort? »

L'issue de cette démarche n'était pas douteuse. Tu-Duc sanctionna le rapport du mandarin. Quand il connut d'une façon précise sa condamnation, M. Bonnard écrivit à sa famille une lettre touchante pour l'exhorter à la résignation.

« Mes chers parents, quand vous recevrez cette lettre, vous pourrez être certains que ma



Funérailles du B. Bonnard, d'après un document chinois.

A droite du tableau, Mgr Retord s'avance, avec deux missionnaires et des catéchistes, pour la cérémonie, vers le corps du Bienheureux, entouré des principaux chrétiens du village et des élèves du collège. — Au bas, à gauche, quelques femmes veulent franchir l'enceinte pour voir le martyr : un catéchiste les arrête. — A droite, le corps du Bienheureux est jeté au fleuve aussitôt après l'exécution, mais il est bientôt repêché par les chrétiens.

tête sera tombée sous le tranchant du glaive, car elle ne doit vous être envoyée qu'après mon martyre. Je mourrai pour la foi de Jésus-Christ; les méchants me mettront à mort en haine de cette religion sainte dont vous m'avez donné des leçons si sages et si pratiques et que je suis venu annoncer dans ces régions lointaines. Oui, mes chers parents, je serai immolé comme Jésus sur le Calvaire. J'espère monter auprès de lui dans la patrie des bienheureux. Ainsi donc, mon cher père, ma chère mère, mes chers frères, réjouissez-vous, car déjà mon âme se sera élevée au séjour des élus. Si je puis quelque chose au pied du trône de la Souveraine Majesté, certes, je ne vous oublierai pas, vous qui m'avez tant aimé, qui avez tout fait pour moi.

» Ne pleurez pas, je suis heureux de mourir ainsi; je suis heureux de porter cette cangue et cette chaîne. J'étais encore bien jeune que déjà je désirais un pareil sort: maintenant que le Seigneur m'a exaucé, je baise avec respect mes instruments de supplice et mon cœur palpite de joie en m'en voyant décoré.

» Que vous dirai-je encore, ô mon père, ô ma mère? Je voudrais vous consoler, je voudrais sécher vos larmes, je voudrais aussi épancher mon cœur dans le vôtre une dernière fois sur cette terre. Mais quelles autres consolations vous donner que celles de notre religion sainte? Si votre tendresse s'émeut en parcourant cette lettre, pensez que mes souffrances, que je m'estime si heureux de supporter pour l'amour de Jésus, seront toutes passées au moment où vous lirez ces lignes, et que mon âme régnera alors dans la céleste patrie..... Efforcez-vous tous de sauver votre âme; c'est là-haut, dans cet aimable séjour, que je vous donne rendez-vous. Je vous y attends tous; n'y manquez pas. L'heure est sonnée, je ne puis achever..... »

« J'espère en la miséricorde de Jésus, écrit-il encore à son évêque. J'ai la douce confiance qu'il m'a pardonné mes innombrables fautes; j'offre volontiers mon sang et ma vie pour l'amour du bon Maître et pour ces chères âmes que j'aurais tant voulu aider de toutes mes forces. »

Le missionnaire offrit ce sacrifice le 1er mai 1852. Il fut décapité d'un seul coup de sabre. Mgr Retord réussit à se procurer entier le précieux trésor de ses reliques. Elles avaient été jetées dans les flots, mais fort heureusement des chrétiens les avaient aussitôt recueillies. L'évêque fit étendre le corps du Bienheureux au milieu de l'église, la face découverte, revêtu des habits sacerdotaux. On aurait dit une statue du plus bel ivoire. Sa tête, bien ajustée à son cou, semblait être en extase et avoir une vision qui lui mettait sur les lèvres un céleste sourire.

Les funérailles furent célébrées la nuit, en secret, par Mgr Retord, entouré de quelques prêtres et de rares chrétiens sur la discrétion desquels on pouvait compter. L'apôtre fut enterré dans le collège de Vinhtri.

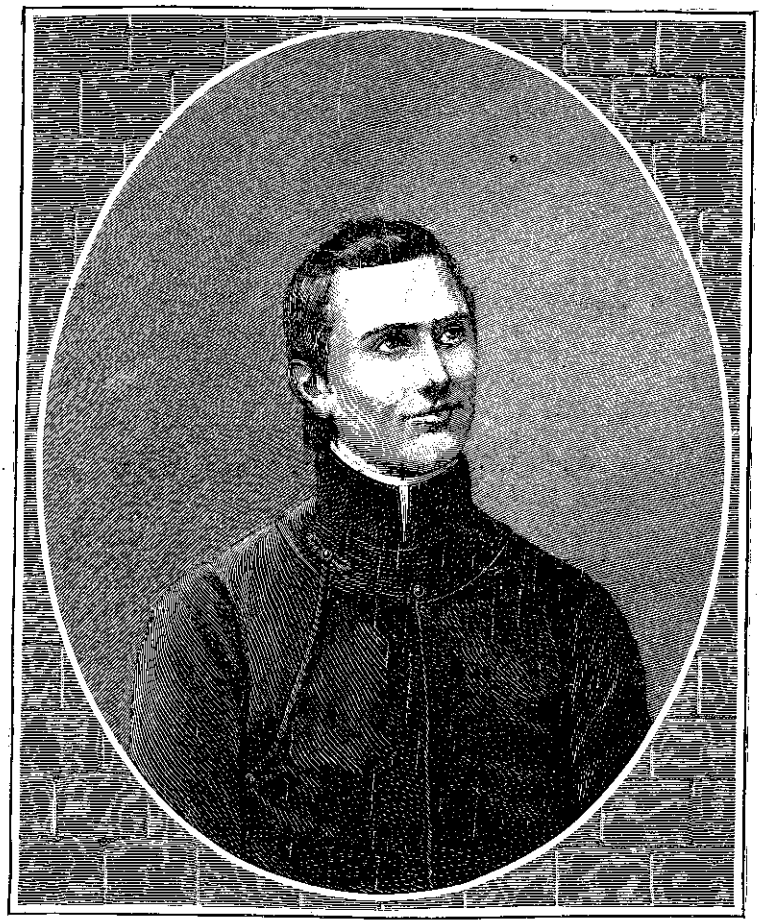
*
* *

D'après la *Vie des 52 serviteurs de Dieu*, par Adrien Launay.

LE BIENHEUREUX AUGUSTIN SCHŒFFLER, MARTYR,

PRÊTRE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

BÉATIFIÉ PAR SA SAINTETÉ LÉON XIII, LE 27 MAI 1900



Le Bienheureux Schœffler.

SOUPIRS D'UN FUTUR APOTRE

La Lorraine, pays de Jeanne d'Arc et de tant d'autres héros, fut aussi celui du Bienheureux Schœffler. Il naquit en 1822, à Mittelbronn, village qui était alors du diocèse de Nancy.

Sa première enfance, son adolescence même, nous sont peu connues : il était pieux, studieux et manifesta bien vite le désir de devenir prêtre.

Le zélé curé de sa paroisse favorisa très heureusement ces premiers germes de vocation ecclésiastique, et fit entrer l'enfant au Petit Séminaire de Pont-à-Mousson.

Si l'on ajoute à ces détails que le Grand Séminaire de Nancy reçut en 1842 le jeune clerc, on a dit à peu près tout ce que l'on sait de ses vingt premières années.

Ici seulement, à proprement parler, commence l'histoire de sa vie avec celle de sa vocation apostolique.

Quelles circonstances particulières le déterminèrent à prendre pour champ d'action les Missions? Ses lettres n'en livrent pas explicitement le secret, mais, à les pénétrer, on se convainc que l'amour de Dieu, poussé jusqu'à la soif du martyre, fut le mobile unique de son attrait vers les Missions et vers la Chine. « Le bon Dieu m'accordera-t-il la grâce du martyre? Je la lui demande chaque jour, » écrit-il, et ailleurs : « Souffrir beaucoup, mais souffrir au pied de la croix. Oh! cela est si doux, souffrir comme les apôtres ont souffert! Qui ne serait heureux d'un pareil partage? »

Quand, en 1847, il écrivait ces lignes à son directeur de conscience, il avait beaucoup souffert déjà.

Ceux-là surtout le comprendront qui, au moment de se vouer à Dieu dans la vie religieuse, ont dû soutenir une pénible lutte contre les reproches, les supplications, l'amour d'un père et d'une mère qui tentent de les retenir au foyer paternel.

Augustin eut à subir, pour passer du Séminaire de Nancy à celui des Missions étrangères, ces douloureux combats. Le soupir qu'il laisse échapper dans une lettre à un ami nous montre combien ils furent pénibles pour son cœur si doux et si délicat : « Comme on a du mal pour faire la volonté de son Dieu; de tous côtés, des obstacles. Parce que je veux un peu souffrir avec le bon Jésus et la tendre Marie, on me traite de fou, d'enthousiaste, d'ambitieux. O monde! O monde! que tu me pèses! O rives de la Chine! que ne puis-je déjà vous baiser et vous mouiller de mes larmes! »

ENFIN!

Quinze mois après avoir écrit cette lettre, l'aspirant missionnaire devenait tout de bon apôtre, et, sur le bateau même qui l'emportait d'Anvers au Tonkin, il opérait ses premières conversions, en ramenant à Dieu quelques matelots belges.

Le commencement de l'année 1848 le trouva à Hong-Kong.

La vie de cette grande ville, peuplée de païens et de protestants, et privée à cette époque de missionnaires, l'attriste et augmente sa soif d'apostolat : « Que de fois on est tenté de prendre une clochette à la main et de courir à travers les rues de cette ville comme saint François-Xavier annonçant la bonne nouvelle! » écrivait-il au directeur du Grand Séminaire de Nancy.

Mais là n'était pas le peuple qu'il devait évangéliser. Aussi repartait-il quelques mois après pour sa mission.

Il y entra par La-fou, petite chrétienté chinoise sur les frontières du Tonkin. Il arrivait, dénué de tout, ayant à grand'peine sauvé sa vie par la fuite et abandonné aux voleurs qui le pourchassaient ses bagages. L'heure redevenait critique pour les chrétiens. La persécution qui avait si rudement sévi sous le roi Minh-Mang, de 1824 à 1841, et envoyé au ciel tant de martyrs, après un moment d'accalmie sous Thieu-Tri, de 1841 à 1847, venait de reprendre plus acharnée que jamais, avec Tu-Duc. En août 1848, ce prince avait publié contre la religion du Christ un édit dans lequel il déclarait qu'en conséquence de la perversité de leur doctrine « les maîtres européens seraient jetés à la mer avec une pierre au cou. Une récompense de trente barres (1) d'argent était promise à quiconque pourrait en saisir un. »

La terre qui menaçait ainsi de dévorer encore ses sauveurs n'en arrachait pas moins à Augustin Schœffler ce cri du cœur : « Je suis *enfin* sur cette terre promise, objet de mes désirs. »

Il avait enduré déjà mille tourments pour y parvenir : « Ce n'est pas sans peine que je suis arrivé à ce but, il m'a fallu subir bien des épreuves : fuir la rapacité des mandarins chinois et annamites, passer presque miraculeusement sous les yeux des pirates chinois, échapper à la trahison d'infidèles, me sauver d'une tempête... »

Il se réjouissait intimement de l'honneur qu'il avait eu de souffrir ainsi pour Jésus. Il en ambitionnait cependant un plus grand, et l'édit de Tu-Duc ravivant ses espérances, il écrivait : « Le petit coup de sabre serait-il réservé à quelqu'un d'entre nous? Oh! quelle grâce! Jusqu'ici, je n'ai osé la demander, mais maintenant, chaque jour, au Saint Sacrifice, j'offre mon sang à Jésus, pour celui qu'il a versé pour moi! Oh! qu'il est doux de présenter un petit verre de sang à Jésus!..... »

Son heure, celle de la palme et de la couronne, n'était pas encore venue ; l'heure présente était celle de l'ensemencement apostolique, du travail acharné et de la souffrance. « Depuis l'arrivée de M. Schœffler au Tonkin, jusqu'au moment de son arrestation, dit Mgr Retord, trois choses se sont partagé tous ses jours : l'étude de la langue, les fonctions du saint ministère et la maladie. »

Malgré cette dernière épreuve qui le mit trois fois aux portes de la mort, le travail du jeune missionnaire était vraiment, selon le mot de son évêque, « un beau travail ». En un an, il avait obtenu dans la province de Xu-doai, la sienne depuis octobre 1849, des résultats surprenants : Baptêmes d'enfants infidèles, 200 ; d'enfants de chrétiens, 41 ; d'adultes, 23 ; confessions, 4 707 ; communions, 3 351 ; viatiques, 59 ; extrêmes-onctions, 125.

L'ARRESTATION

Vers la fin de février 1851, parvint à M. Schœffler une lettre pastorale du Vicaire apostolique, publiant le Jubilé. Il voulut en célébrer l'ouverture dans une des paroisses qu'il n'avait pas visitées encore.

Il laissa donc Bau-nô, où il se trouvait alors, et se mit en route. En avant de lui marchaient un prêtre indigène et deux élèves, compagnons habituels du missionnaire. La région, infestée de pillards, était sillonnée par des policiers qu'il fallait éviter. Ce fut malheureusement à leur chef qu'un traître de Bau-nô signala le prochain passage du Père.

Aussitôt, la route est gardée; derrière les monticules et les arbres qui la bordent se dissimulent les *chasseurs à l'Européen*. Ils ont l'ordre d'arrêter tout homme qu'ils ne connaissent pas personnellement. A peine l'avant-garde du missionnaire est-elle en vue, qu'on la saisit et qu'on la fouille. La custode, la boîte aux Saintes-Huiles, un livre de prières trouvé sur les trois chrétiens, sont une preuve de leur complicité avec celui que l'on recherche. Reste à s'en emparer. En vain M. Schœffler, averti du danger par un habitant de Bau-nô, se cache-t-il dans les broussailles ; un de ses guides, le premier traître,

(1) La barre d'argent vaut environ 80 francs; la barre d'or, 1400 francs.

signale sans doute sa présence, car le chef de police et ses satellites apparaissent et l'entourent.

Aucun d'eux n'ose le toucher.

— Frappez-le! crie le chef.

— A quoi bon! répond l'apôtre, je ne veux pas fuir.

Un moment, des négociations s'engagent; moyennant une barre d'or et cent barres d'argent, on s'offre à relâcher le missionnaire. Celui-ci ne les a pas, mais, dit-il, mes quatre compagnons savent où ils pourront les prendre.

Par cupidité, on les laisse partir. M. Schœffler, assuré désormais qu'il est seul en danger, s'en réjouit, et il presse ses geôliers de le remettre aux mandarins.

LES INTERROGATOIRES ET LA PRISON

De Thang-mai, bourg sur le territoire duquel on avait pris le missionnaire, on le conduisit à Son-tay. « Que les fidèles soient sans inquiétude, avait-il eu soin de dire en partant : je ne dénoncerai personne. »

A Son-tay, il comparut devant les grands mandarins, et, à deux reprises différentes, subit un long interrogatoire judiciaire.

Il dit son nom, son pays, sa qualité de prêtre et de missionnaire; il avoua avoir eu connaissance des édits impériaux concernant les chrétiens; il savait que la mort était le châtiment des transgresseurs de ces défenses : cette perspective lui était un bonheur.

On lui commanda de fouler aux pieds la croix; il s'y refusa avec la dernière énergie. Il ne restait aux juges, devant de tels aveux et une telle opiniâtreté, qu'à rédiger leur rapport, prononcer la sentence et envoyer l'une et l'autre à la capitale. Ils le firent le 5 mars, jour du second interrogatoire.

« Il convient, disait le jugement, de suivre envers le sieur Ao-tu-ding (Augustin) le décret du roi. Que le sieur Augustin ait donc la tête tranchée et jetée dans les eaux de la mer ou des fleuves pour instruire le peuple.

» Plein de respect, concluait le premier magistrat, nous faisons notre rapport de l'affaire à Sa Majesté, et, courbé jusqu'à terre, nous attendons ses ordres. »

M. Schœffler les attendait, lui aussi, impatiemment. Enfermé dans la prison commune des condamnés à mort, la cangue au cou, les ceps aux pieds, il n'avait à souffrir ni plus ni moins qu'eux. On lui avait épargné le rotin et la cage.

Grâce aux efforts de Mgr Retord, qui avait envoyé à son prêtre, à la première nouvelle de son arrestation, une lettre et de l'argent pour lui permettre de se concilier les bonnes grâces des geôliers et des mandarins, M. Schœffler fut bientôt retiré de la prison et placé dans un appartement du gardien. Il y était libre autant qu'il pouvait l'être; plus d'entraves aux pieds; il sortait dans la cour quand il le voulait; causer aux soldats lui était même permis. L'un d'entre eux, Chi, dut à ses conseils de se convertir plus tard. Malheureusement, les étrangers ne parvenaient jusqu'à lui qu'au prix de mille démarches. Le P. Phuong, Annamite, fut l'un de ces rares visiteurs. Il dut, pour parvenir près du condamné, se travestir en marchand de lunettes. Le missionnaire put ainsi se confesser à son ancien compagnon.

L'EXÉCUTION

Un mois entier s'était écoulé dans cette attente. Enfin arriva, le 11 avril, l'ordre impérial. Il y était signifié aux magistrats de Son-tay d'avoir à faire exécuter immédiatement le sieur Augustin, prêtre de la religion de Jésus.

Le 1er mai fut le jour fixé pour cette exécution. A midi, sur l'ordre du grand mandarin, deux régiments étaient convoqués, et on tenait prêts des éléphants, des chevaux et des fusils chargés. Il semblait qu'on redoutât une émeute des chrétiens.

Quand M. Schœffler sortit du mandarinat, où, depuis trois semaines, par un caprice inexplicable du haut magistrat qui l'avait jugé, on lui avait prodigué des marques d'estime et de respect, ce fut une explosion de véritable douleur dans tout l'entourage du Bienheureux. Compagnons de captivité et fonctionnaires annamites le regrettaient également. Lui, au comble de ses vœux, jeta ses sandales pour marcher plus vite.

En face de lui, un soldat portait, inscrite sur une planchette, la sentence impériale. A ses côtés, huit hommes, le sabre à la main, formaient son escorte immédiate au delà de laquelle, à droite et à gauche, cinquante soldats marchaient en rangs sur deux lignes.

« Le confesseur, rapportent les actes de son martyre, marchait triomphalement au milieu de cet imposant cortège; il s'avançait le visage souriant, la tête haute, tenant d'une main sa chaîne relevée et récitant de ferventes prières. »

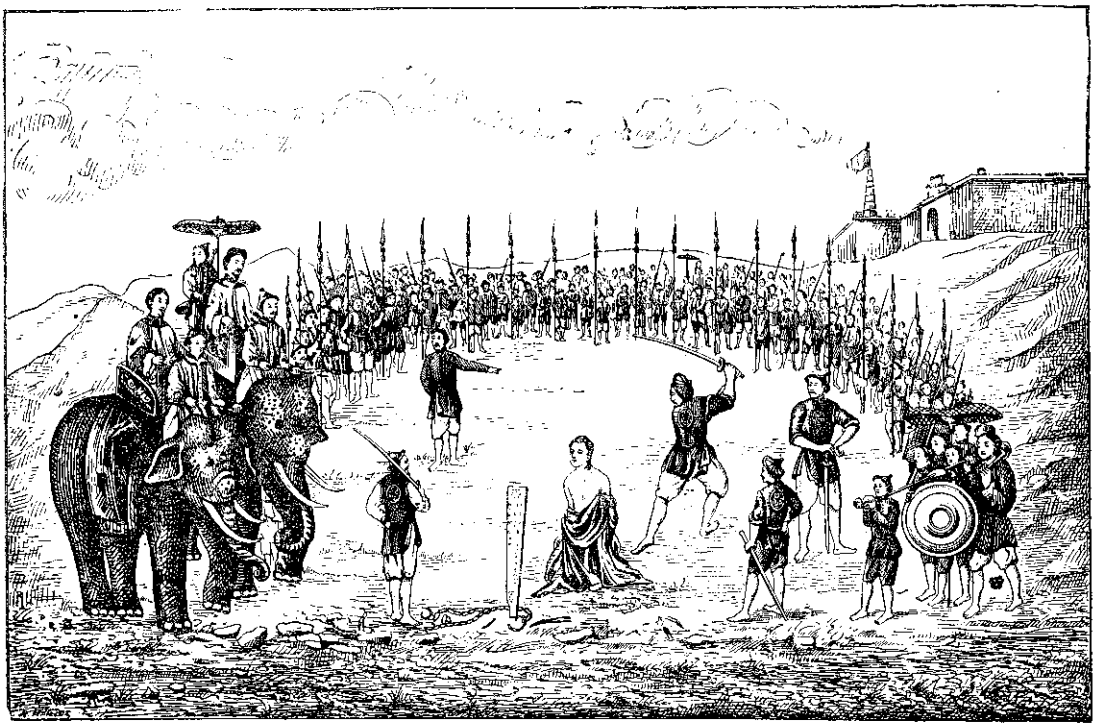
La foule païenne, saisie d'admiration, s'écriait : « Quel héros! il va à la mort comme les autres à une fête! quel bel homme! quel air de bonté et de douceur! pourquoi le roi égorge-t-il de pareils hommes? » Les mandarins eux-mêmes étaient profondément impressionnés, et le ciel se couvrant soudain de nuages, ils se disaient: « Le ciel se manifeste en faveur de cet homme. »

On arriva enfin aux Cinq-Arpents, théâtre du supplice. M. Schœffler se mit à genoux et pria une dizaine de minutes; il baisa par trois fois son petit crucifix; sur l'invitation du bourreau, il enleva sa tunique, rabattit sa chemise sur ses épaules, et, après qu'on lui eut lié les mains, s'agenouilla.

— Faites promptement ce que vous avez à faire, dit-il au bourreau.

Mais la main de celui-ci tremblait. Ce ne fut qu'au troisième coup que la tête du condamné se détacha, les chairs durent même être tranchées avec le sabre. Ce fut aussitôt une mêlée indescriptible : on s'arrachait les vêtements du missionnaire, les liens qui l'avaient garrotté; l'herbe même, humide de son sang, était soigneusement recueillie.

Ce fut en vain qu'un chrétien s'efforça d obtenir



Martyre du bienheureux Schœffler, d'après un document chinois.

du bourreau la tête du martyr; elle fut jetée au milieu du fleuve qui passe sous la ville de Sontay; quant au corps, pieusement enseveli par des fidèles présents au supplice, et déposé dans un beau cercueil préparé d'avance, il fut inhumé sur le lieu même de l'exécution. Il n'y demeura qu'une nuit et un jour, les chrétiens l'enlevèrent bientôt après, à la faveur de la nuit, et l'enterrèrent dans la maison de Ngoc, le maire converti d'une chrétienté voisine.

L'influence bienfaisante de M. Schœffler ne tarda pas à se faire sentir au gardien de ses reliques: il guérit de la gravelle, et, après une attente longue et désolée, il devint, contre toute espérance, père d'un fils.

Dieu ne tarda pas à venger aussi son prêtre: les principaux auteurs de la capture du missionnaire souffrirent dans leur personne ou dans leur famille, et on entendit les Annamites répéter: « Malheur à qui arrête un prêtre! »

*
* *

(D'après la notice du bienheureux Schœffler, dans la *Vie des cinquante-deux serviteurs de Dieu*, par ADRIEN LAUNAY, de la Société des Missions étrangères).

SAINT SIGISMOND, ROI DE BOURGOGNE

Fête le 1er mai.

Saint Sigismond au milieu des évêques qui décident l'institution de la « louange perpétuelle ».

LES BURGONDES

A côté des Saints dont la vie tout entière fut sans ombre et sans tache, Dieu a voulu placer, pour la consolation et le relèvement des âmes coupables, des Saints pénitents qui ont expié dans le repentir et de longues austérités leurs faiblesses d'un moment.

Le saint roi David, Madeleine la pécheresse sont de ces illustres repentis. Ils ont eu beaucoup d'imitateurs.

Nous n'hésitons pas à placer à leur suite saint Sigismond, roi de Bourgogne, au commencement du VIe siècle. S'il commit de grandes fautes, il les expia noblement, et Dieu, eu égard à sa pénitence, ne lui refusa pas le don des miracles et l'auréole de la sainteté.

Avant de juger la conduite de ce prince, il importe de se reporter au temps où il vivait.

Il était un descendant de ces Burgondes que décrit Sidoine Apollinaire, ces hommes « à la haute stature, aux longs cheveux blonds oints de beurre rance, barbares que n'effrayaient pas dix ou douze plats infectés d'ail et d'oignon », hommes farouches qui envahirent au Ve siècle la province romaine de Gaule, dans les vallées

de la Saône et du Rhône, et lui donnèrent leur nom.

Leur contact avec la population indigène acheva leur conversion au christianisme, commencée un demi-siècle auparavant. Mais l'on ne passe pas si facilement des mœurs sanguinaires à la pratique des vertus évangéliques. L'œuvre de régénération qu'opère la religion ne peut s'accomplir en un jour.

Aussi, ne devons-nous pas nous étonner du mélange de cruauté et de douceur, de vertus et de vices, qui caractérise les hommes de cette époque.

Capables de s'élever par intervalles à des actes de vertu héroïque, ils y faisaient parfois succéder d'odieuses violences et ne reculaient pas toujours devant un meurtre.

CONVERSION DE SIGISMOND

Sigismond eut pour mère une princesse catholique, dont Grégoire de Tours a loué la piété. Malheureusement, l'hérésie arienne qui avait infesté la Bourgogne à peine convertie comptait parmi l'un de ses plus fervents adeptes Gondebaud, père de Sigismond. Celui-ci fut dès lors élevé dans l'arianisme.

Néanmoins, il n'est pas téméraire de dire que les enseignements de sa pieuse mère et, sans nul doute, ses ardentes prières préparèrent longtemps à l'avance la conversion de l'enfant.

L'illustre évêque de Vienne, saint Avit, devait recueillir ces précieux germes.

En relations suivies avec le roi Gondebaud, qui n'était pas un persécuteur acharné du catholicisme, Avit tenta de convertir le roi et la province.

Il obtint de réunir en une conférence publique les évêques catholiques et les évêques ariens : elle se tint à Lyon. Gondebaud lui-même y assista, et les arguments du primat de Vienne, qui confondit en sa présence les hérétiques, l'impressionnèrent vivement.

Le respect humain, les calculs politiques empêchèrent le vieux roi d'ouvrir tout à fait les yeux à la vérité, mais, plus courageux que son père, le jeune Sigismond renonça à l'erreur et fit publiquement profession de sa foi.

Un certain nombre de conversions suivirent celle du prince, tandis que la masse du peuple persévérait dans l'arianisme.

Sigismond sacrifiait donc sa popularité à ses convictions religieuses, et, fort de l'autorisation de son père qui eut du moins le mérite de ne pas combattre chez les autres une vertu qu'il n'avait pas, il se livra, dit son biographe, à une grande dévotion envers les lieux saints et les temples, se mit à jeûner, passa les jours et une partie des nuits en prières et en veilles, puis, comme il convenait à un prince chrétien, il vint à Rome déposer aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ l'hommage de sa soumission. Le pape Symmaque l'accueillit avec bonté, lui fit présent de plusieurs reliques très précieuses qui enrichirent bientôt les églises de Bourgogne.

GÉNÉROSITÉ ET ZÈLE DE SAINT SIGISMOND

Dans ces temps de guerres continuelles entre les provinces de Gaule, les évêques étaient la Providence visible des peuples.

Deux fois, les Burgondes avaient assiégé Arles; saint Césaire, pasteur de cette ville, avait recueilli un grand nombre de captifs des deux armées franque et burgonde et pourvu à leur nourriture, au risque d'épuiser les greniers de son église.

Il comptait sur la Providence, et elle ne lui fit pas défaut, car les princes burgondes eux-mêmes, Gondebaud et Sigismond, lui envoyèrent trois bateaux chargés de blé.

Le pieux solitaire Eptadius s'était consacré au rachat des prisonniers de guerre. Sur ses charitables instances, Sigismond mit un jour en liberté 3 000 captifs à la fois.

Son zèle pour la conversion de ses compatriotes égarés égalait sa charité. Surtout, il eût voulu ramener son propre père à la vraie foi. Comme il s'entretenait avec saint Avit de ses espérances à ce sujet, celui-ci lui répondit: « Autant que j'ai pu juger des sentiments de mon seigneur, votre père, une lutte très vive se livre en son âme. Il s'est dérobé aux discussions que les prêtres ont entamées avec lui, et, sous prétexte de ne point fatiguer leurs esprits, leur a demandé seulement les témoignages de l'Ecriture contre l'arianisme, mais sans vouloir se tourner encore vers la vérité. »

Sigismond n'eut point la consolation de voir son père converti. Gondebaud, malgré les exhortations de son fils et les efforts de l'évêque de Vienne, mourut dans l'erreur.

Désolé, le jeune prince reporta sur ses sujets les préoccupations de son zèle et réussit à arracher plusieurs d'entre eux à l'hérésie arienne.

AGAUNE — LA LOUANGE ININTERROMPUE

Saint Sigismond avait été, du vivant de son père, associé au trône de Bourgogne, et honoré du titre de patrice de l'empire des Gaules.

Devenu roi, il s'appliqua à réparer par ses bonnes œuvres les torts que Gondebaud, par ses erreurs, avait causés à la religion chrétienne.

Genève fut quelque temps la capitale de son royaume. L'évêque de la ville, saint Maxime, vint trouver Sigismond, et lui signala sur son territoire le tombeau des martyrs de la légion thébéenne, autrefois glorieux, aujourd'hui désolé et presque profané. Ce tombeau se trouvait à l'entrée du principal passage des Alpes, « dans l'un des plus beaux paysages du monde, nous dit l'auteur des *Moines d'Occident*, là où le Rhône, après avoir fourni la première étape de sa course, s'échappe des gorges du Valais pour aller précipiter ses eaux bourbeuses dans le limpide azur du lac de Genève. »

Agaune, tel était le nom du monastère qui conservait les précieux restes de ces martyrs. Le lecteur connaît leur histoire.

En l'an 288, tandis que Maximien Hercule, qui gouvernait avec Dioclétien l'empire romain,

inondait de sang chrétien les Gaules et l'Italie, son armée traversa les Alpes pour venir réprimer dans notre pays l'insurrection des Bagaudes que les exactions du fisc avaient révoltés. Elle campait auprès du village d'Agaune, aujourd'hui Saint-Maurice-en-Valais, quand vint la rejoindre la légion thébéenne que Dioclétien envoyait d'Orient. Cette légion, entièrement composée de chrétiens, avait ordre de rechercher, pour les mettre à mort, les chrétiens compris dans la grande insurrection nationale.

Tous, saint Maurice à leur tête, aimèrent mieux être égorgés jusqu'au dernier que d'obéir à pareil commandement. Maximien Hercule, au risque de compromettre le succès de ses armes, n'hésita pas à sacrifier en masse ces légionnaires chrétiens et en fit des martyrs.

Bientôt, cent moines arrivèrent du monastère de Condat pour peupler le lieu désormais sacré qui avait vu ces hécatombes.

Au temps du roi Sigismond, la décadence avait succédé dans l'abbaye d'Agaune, à la ferveur et à la prospérité primitives. C'était au point que laïques et religieux y habitaient confusément.

L'évêque Maxime retraça donc à Sigismond tous ces souvenirs et lui proposa de rendre à Agaune et à ses martyrs la gloire dont ils avaient quelque temps joui. Son langage plut au roi qui prit à cœur cette œuvre sainte.

Il réunit une magnifique assemblée de soixante évêques, et y décida, après avoir pris leur avis, qu'on renverrait du monastère d'Agaune tous les laïques, qu'on édifierait à la mémoire des saints martyrs une nouvelle basilique dans laquelle des moines chanteraient jour et nuit les louanges de Dieu.

Quelle magnifique institution que cette louange perpétuelle, inaugurée pour la première fois, ce semble, à l'abbaye d'Agaune, reproduite plus tard en quelques autres lieux célèbres.

Grâce aux munificences de Sigismond, la basilique projetée s'éleva rapidement. Des revenus furent assurés au monastère pour la subsistance des moines. Il put y en avoir jusqu'à neuf cents que l'on fit venir de Lérins, de Grigny, de l'Ile-Barbe et de Condat, et qui, divisés en neuf chœurs, comme l'armée des anges, chantèrent alternativement et sans aucune interruption les louanges du Seigneur et de ses saints martyrs.

L'un des plus beaux titres de gloire de saint Sigismond est sans contredit d'avoir provoqué ce que l'on appelait le *laus perennis*, « ce flot de prières qui ne se taisait ni jour ni nuit », selon la définition qu'en donne Montalembert.

LES ÉGAREMENTS DE SIGISMOND

Heureux prince, s'il s'était toujours maintenu dans les voies de la piété et de la vertu! Il possédait pour le gouvernement de ses Etats de précieuses qualités. Il était juste, naturellement incliné à la bonté, pieux, instruit et éclairé, veillant au salut de ses sujets, suivant toujours, dit un biographe, le chemin du ciel, sans aucun respect humain, à la face de son peuple et des seigneurs ariens.

Aussi son avènement avait-il apporté aux catholiques de la Gaule une ère de liberté et de protection. D'autre part, éclairé par les sages conseils de Maxime, d'Avit, d'Apollinaire et d'autres saints évêques, il se gardait d'user vis-à-vis des ariens d'un zèle indiscret ou de mesures rigoureuses.

Un premier incident fâcheux vint démentir ces heureux débuts. Ce fut l'exil momentané des évêques de la province.

Un seigneur du nom d'Etienne, trésorier du roi, avait contracté un mariage incestueux avec Palladia, sa belle-sœur. Les évêques l'invitèrent à rompre cette union que l'Eglise réprouve. Sur son refus, Etienne fut excommunié par un Concile provincial. Sigismond eut la faiblesse de prendre fait et cause pour son subordonné, et de menacer le Concile s'il ne levait sa sentence.

Les évêques et, à leur tête, saint Apollinaire, fidèles à leur devoir, maintinrent l'excommunication, et, comme conséquence, subirent généreusement les rigueurs de l'exil que leur infligea le roi des Burgondes.

Hâtons-nous d'ajouter à la décharge de Sigismond qu'il reconnut aussitôt sa faute, eut honte de ses excès, et rappela tous les évêques, à l'exception de saint Apollinaire, celui qui avait le plus, pensait-il, porté atteinte à la dignité royale.

Dieu permit alors qu'il tombât gravement malade; les médecins se reconnaissaient impuissants à guérir et même à expliquer le mal. L'épouse du roi, la pieuse princesse Ostrogothe, y vit un châtiment du ciel et alla se jeter aux pieds de l'évêque Apollinaire, tenu à l'écart dans un désert voisin, demanda pardon pour son mari et supplia le Saint d'intercéder pour sa propre guérison.

Apollinaire lui donna son manteau. « Couvrez-en le malade, dit-il à la princesse, et il sera guéri. »

Sigismond essaya du remède et recouvra la santé. En même temps, son âme revenait à de meilleurs sentiments : il avoua ses torts et rétablit l'évêque Apollinaire sur son siège de Valence.

MEURTRE DE SIGÉRIC

Nous voudrions taire le récit des faits tragiques qui vont suivre et qui jettent une ombre sur la gloire de notre héros. L'impartiale histoire ne saurait cependant les passer sous silence. Voici ce qu'en écrit l'historien saint Grégoire de Tours, soixante-dix ans environ après l'événement.

« Sigismond, dit-il, ayant perdu sa première femme, Ostrogothe, fille de Théodoric, roi d'Italie, dont il avait eu un fils nommé Sigéric, en épousa une seconde de moindre naissance.

» Celle-ci prit en aversion le fils de son mari et lui suscita des querelles. Or, un jour de fête, le jeune prince, reconnaissant sur sa marâtre les vêtements de la reine, sa mère, lui dit, le cœur plein de courroux : « Tu n'étais pas digne de porter les vêtements de ta maîtresse! »

» Ces paroles, assurément peu respectueuses, portèrent au comble la fureur de la vindicative belle-mère. Elle jura de venger cet outrage. Elle vint trouver Sigismond et lui dit : « Ce fils per-» vers aspire à s'emparer de votre royaume. Il » se propose, après vous avoir fait périr, d'étendre » ses Etats jusqu'en Italie en se rendant maître du » royaume que possédait dans ce pays son aïeul » Théodoric. Il sait bien que, tant que vous vivrez, » il ne peut accomplir ce dessein et qu'il ne peut » s'élever que par votre ruine. »

» A ce langage insidieux, le barbare se réveilla en Sigismond. Egaré par la colère, il ordonna d'étrangler son fils enivré dans un festin. Ses ordres ne furent que trop bien exécutés. Des scélérats profitèrent du sommeil de Sigéric appesanti par le vin pour lui passer un mouchoir autour du cou et pour l'étrangler.

» Aussitôt que le malheureux père apprend la conséquence fatale de ses ordres, il accourt, mais trop tard; il arrose de ses larmes le cadavre de son fils.

» On rapporte qu'un vieillard lui dit alors : « C'est sur toi que tu dois pleurer maintenant, » toi qui, par suite d'un perfide conseil, es devenu » un cruel meurtrier. Celui que tu as fais périr » innocent n'a pas besoin qu'on le pleure. »

» Le roi, éperdu, se retira au monastère d'Agaune pour y expier, le reste de ses jours, dans la prière et les jeûnes, le crime qu'il avait commis afin d'en obtenir le pardon. »

L'EXPIATION — MORT DE SIGISMOND

La faute de Sigismond était grande. « Mais ce qui semble en diminuer l'horreur, c'est que ce prince, persuadé que son fils était coupable, se crut obligé de mettre la raison d'Etat au-dessus des sentiments de la nature. Du reste, les remords dont il fut déchiré, les larmes qu'il répandit, la pénitence à laquelle il se condamna, lui obtinrent grâce devant le ciel. Car si Dieu punit son crime par la révolte de ses sujets, il glorifia son repentir en illustrant son tombeau par des miracles. »

Les cruelles épreuves qui affligèrent les derniers jours de Sigismond, son propre sang versé pour la défense de son royaume, achevèrent l'œuvre d'expiation commencée au monastère d'Agaune.

La nouvelle du meurtre de Sigéric s'était promptement répandue en Bourgogne et dans les pays voisins. Les trois rois francs, fils de Clovis, Clodomir, Clotaire et Childebert, en prirent prétexte pour déclarer la guerre aux Burgondes et venger sur eux le meurtre de Chilpéric, père de sainte Clotilde, leur mère.

L'armée coalisée entra en campagne. Sigismond, soutenu par son frère Gondemard, quitta sa retraite, autant pour soustraire aux violences des guerriers francs les moines qui lui donnaient asile que pour défendre ses Etats.

Les deux princes, trop faibles pour soutenir l'attaque de la coalition, furent mis en déroute à la première rencontre. Sigismond dut fuir. Découvert non loin d'Agaune, en un lieu nommé Versallis, sous un habit de moine, il fut pris et livré à Clodomir qui enferma dans une prison d'Orléans le prince infortuné avec sa femme et ses deux fils (523).

Gondemard continua la résistance. Avant de se tourner contre lui, Clodomir voulut en finir avec son royal prisonnier. Un prêtre l'en détournait : « Si vous changez de dessein et accordez la vie sauve à Sigismond, disait le bienheureux Avit, abbé de Saint-Mesmin de Micy, Dieu sera avec vous et vous obtiendrez la victoire. Sinon, vous serez vous-même livré aux mains de vos ennemis. Il vous arrivera à vous, à votre épouse et à vos fils, ce que vous aurez fait à Sigismond, à sa femme et à ses enfants.

— Ce serait une folie, répondit froidement Clodomir, de laisser un ennemi derrière moi, quand je marche contre un autre : car l'un m'attaquerait par derrière, et l'autre de front, et je me trouverais jeté entre deux armées. »

Sigismond, sa femme et ses deux fils furent donc passés au fil de l'épée; on jeta leurs corps au fond d'un puits, près de Coulmiers, village du territoire d'Orléans.

Clodomir fut tué dans une mêlée et eut le sort que lui avait prédit le bienheureux Avit. Toutefois, les Francs poursuivirent la lutte en vainqueurs, mirent Gondemard en fuite, écrasèrent les Bourguignons et soumirent tout le pays à leur domination.

La justice de Dieu semblait satisfaite. Il lui plut d'opérer des miracles par l'invocation de saint Sigismond.

Les sujets du malheureux roi crurent, eux aussi, l'expiation suffisante; ils oublièrent sa faute d'un instant pour ne plus voir que ses vertus et sa pénitence. Selon la coutume du temps, ils lui donnèrent le nom de martyr, qu'on attribuait aux saints immolés pour quelque cause que ce fût.

Après trois ans le corps fut arraché à son ignominieux tombeau, sur l'emplacement duquel s'élevèrent désormais une chapelle et un village appelé, dès le temps de Charles le Chauve, *Puits de Saint-Sigismond*, ou plus simplement, *Saint-Sigismond*.

On plaça avec honneur les reliques du Saint au monastère d'Agaune, dans l'église de Saint-Jean l'Evangéliste, et tout aussitôt — c'est encore saint Grégoire de Tours qui l'affirme — il s'y produisit un merveilleux échange, les fidèles offrant des prières et le roi pénitent distribuant les grâces surnaturelles à ceux qui venaient l'invoquer.

N'est-ce pas pour les pécheurs un grand sujet de joie que de voir l'Eglise glorifier le repentir, et, loin de se décourager au souvenir de leurs fautes, n'imiteront-ils pas plutôt la conduite de saint Sigismond?

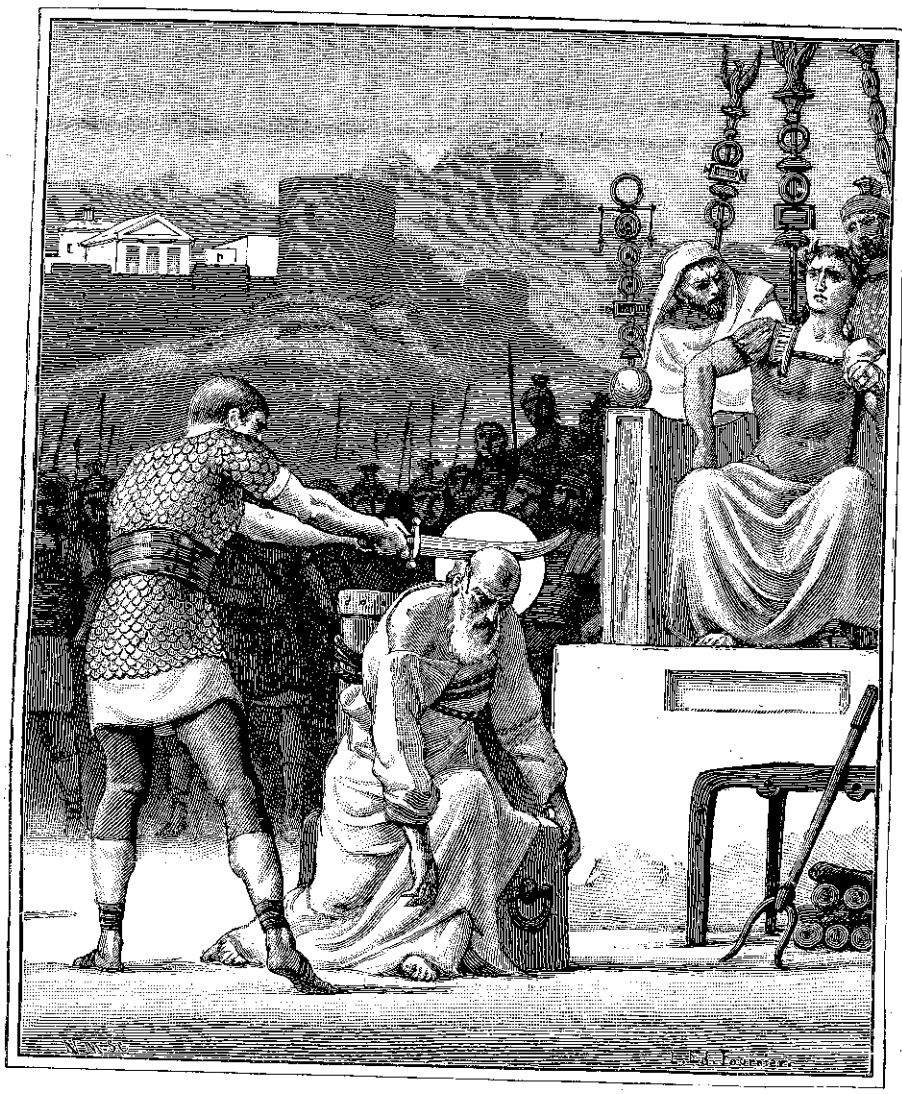
SOURCES CONSULTÉES

GRANDS ET PETITS BOLLANDISTES, au 1er mai. — *Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collège de Besançon. — *Saints du diocèse de Dijon*, par l'abbé DUPLUS. — *Les moines d'Occident*, par MONTALEMBERT, t. Ier. — *Vie de saint Sidoine Apollinaire et son siècle*, par l'abbé CHAIX, etc.

SAINT ANDÉOL, SOUS-DIACRE

MARTYR DANS LE VIVARAIS

Fête le 1er mai



Martyre de saint Andéol : un soldat lui fend la tête en forme de croix.

SOUVENIR TOUJOURS VIVANT

La jeunesse d'Andéol (1) nous est presque inconnue. De bonne heure, il fréquenta la célèbre école de Smyrne, féconde pépinière de saints apôtres, fondée par saint Jean l'Evangéliste et continuée par saint Polycarpe. Celui-ci apprit un jour par révélation que quatre de ses disciples iraient évangéliser les Gaules : c'étaient Bénigne, Andoche, Thyrse et Andéol : les deux premiers étaient prêtres, Thyrse diacre, et Andéol sous-diacre.

Après avoir fait leurs adieux au vénérable Polycarpe âgé de plus de quatre-vingts ans, ils s'embarquent pour les Gaules. Une tempête les oblige à relâcher en Corse; après quelques jours, ils

(1) On l'appelle encore saint Andiol, saint Andeux, saint Anduel.

reprennent leur route et abordent à Marseille, gagnent Lyon, où saint Pothin et saint Irénée les reçoivent.

C'est à Lyon que notre saint sous-diacre reçut la mission de prêcher l'Evangile à Carpentras, vers l'an 166. Il y vint en toute hâte (1). Privé des pouvoirs du sacerdoce, il dut se contenter de remplir l'office de précurseur et préparer ainsi la mission des prêtres de Jésus-Christ. Il prêchait la doctrine de l'Evangile, puis, si des païens, ouvrant leur âme à la vérité, témoignaient le désir d'embrasser cette vie nouvelle, il les baptisait; il se rendait alors dans un autre centre important pour jeter par ses prédications les semences de la vraie foi. Ce rôle accompli, il cédait vraisemblablement sa place aux prêtres qui venaient achever l'œuvre de conversion commencée.

Carpentras ne possède aucun sanctuaire rappelant son passage. Son souvenir, cependant, y est resté vivant. C'est pour le perpétuer que, dans l'église cathédrale dédiée aujourd'hui à saint Siffrein, un de ses évêques, une statue y a été élevée dans la seconde moitié du siècle dernier. Dans l'autre église paroissiale, de Notre-Dame de l'Observance, un des grands vitraux reproduit son image.

A Mazan, situé à six kilomètres à l'est de Carpentras, et où se trouvent encore un très grand nombre de tombes gallo-romaines, est un quartier qui porte le nom de saint Andéol. Avant la Révolution, chaque printemps, les Mazanais allaient en procession à sa chapelle, des rameaux verdoyants à la main, pour demander à leur saint protecteur la conservation de leurs récoltes.

En 1679, on répara la chapelle et on y ajouta un petit ermitage pour celui qui garderait le sanctuaire. Dans l'assemblée où l'on décréta ces réparations, le Premier Echevin expose que le prieuré « doit faire mettre en état la fontaine qui coule auprès de la chapelle, afin de s'attirer davantage les grâces particulières que le grand saint Andéol se trouve accomplir dans les terroirs de Mazan, ainsi que plusieurs merveilles en faveur des personnes atteintes de fièvres et autres maladies, lesquelles sont guéries principalement le jour de la fête du Saint, au 1er mai, en se servant, après l'avoir invoqué à la Sainte Messe, de l'eau de ladite fontaine ».

La Révolution mit en ruines cette chapelle; mais le souvenir du saint martyr est toujours très vivant dans le pays.

CHAMP D'APOSTOLAT DE SAINT ANDÉOL

De là, l'apôtre, remontant vers le Nord, se rendit à Camaret, bourg peu éloigné d'Orange, où il est honoré comme titulaire et patron. Dans ce lieu, Andéol aurait été battu de verges. On y montre l'endroit où se serait accompli ce supplice.

« En 793, l'empereur (Louis le Débonnaire), allant en Provence, passant dans un bourg nommé Camaret, étant monté à cheval, avant de sortir du bourg, le cheval se mit à genoux. L'empereur se dit : Il y a ici quelque chose d'extraordinaire. Il fit creuser audit lieu, où il fut trouvé une petite fiole de sang, des cheveux et une côte. Il fit bâtir, la même année, une chapelle en l'honneur de saint Andéol. Ainsi qu'on rapporte, lesdites reliques sont encore dans l'autel de ladite église (1). »

D'après M. Pougnet, rien dans l'architecture de cette chapelle n'empêche de lui attribuer cette antiquité. Les reliques ont été brûlées ou dispersées pendant la Révolution.

En souvenir de son apostolat dans ces régions, Avignon a l'office de saint Andéol au propre du diocèse. Il le célèbre le 11 mai.

Continuant sa marche vers le Nord, l'infatigable apôtre dut pénétrer dans le Dauphiné.

Il passa ensuite sur l'autre rive du Rhône, et, au lieu d'établir son séjour à Alba-Augusta, aujourd'hui Apt, capitale des Helviens dont il allait entreprendre la conversion, il préféra se rendre à Bergoïate, ville la plus méridionale du Vivarais, aujourd'hui Bourg-Saint-Andéol.

La ville se composait alors de deux agglomérations distinctes, établies sur l'une et l'autre rive du fleuve. Celle de la rive gauche s'appelait Bergoïate-le-Haut; celle de la rive droite Bergoïate-le-Bas. C'est celle-ci qui occupait l'emplacement du Bourg-Saint-Andéol d'aujourd'hui. Peu populeuse, éloignée du tumulte des affaires et du commerce, elle était le séjour préféré des nobles gallo-romains qui y avaient bâti leurs somptueuses villas.

Mais Bergoïate-le-Haut était alors le centre de l'industrie, la cité des travailleurs. On comprend que l'apôtre la choisit de préférence pour y exercer son zèle, y prêcher et y baptiser.

LE SUPPLICE

Sur ces entrefaites, l'empereur Septime-Sévère traversa les Gaules, se rendant en Bretagne, par Valence. Il s'arrêta à Bergoïate pour y camper. Arrivé dans la ville, il y voit une foule immense attentive à la parole d'un personnage, qui les captivait plus que la vue de l'empereur et de ses légions. Il en demanda la cause, et, quand il sut que c'était un chef de chrétiens, il donna l'ordre de s'emparer de sa personne et de l'amener devant lui.

Un tribunal est dressé, entouré de tous les appareils de torture, et Sévère lui-même interroge l'apôtre. « L'Orient est ma patrie, répond celui-ci, je viens de Smyrne pour annoncer le Sauveur Jésus-Christ et prêcher sa doctrine aux peuples qui l'ignorent; si vous voulez savoir mon nom, César, je m'appelle Andéol. »

L'empereur alors le menace de tortures, puis, essayant la douceur, il lui persuade d'offrir de l'encens aux dieux. A cette condition, il sera appelé à une des fonctions les plus honorables du palais, comblé de richesses et d'honneurs.

---

(1) *Sanctus vero Andeolus ad urbem Carpentoracensem festinans,* disent de lui les Bollandistes.

(1) Ce fait est signalé dans *un extrait des archives de la Principauté d'Orange,* détruites par la Révolution, et imprimé à l'usage de la Confrérie des Pénitents Blancs de Camaret. (Communiqué par M. le curé de Camaret.)

— Je n'adore qu'un Dieu, réplique Andéol, le Dieu unique et véritable qui a créé le ciel et la terre. Vos stupides divinités, César, je les méprise; ce ne sont qu'idoles sourdes et muettes, fabriquées par la main des hommes, et que le démon vous persuade d'adorer.

C'en était trop, le généreux sous-diacre fut livré à la torture par ordre de l'empereur. Couché à terre, il est lié pieds et mains, par des cordes qu'on tend et détend violemment à l'aide d'arcs et de poulies; durant ce supplice, il est en même temps battu de verges armées de pointes, sa chair est déchirée par des ongles de fer rougis au feu; puis, tout meurtri et ensanglanté, le saint martyr est élevé sur une roue au-dessus d'un brasier sur lequel sont versés des flots d'huile, pour activer l'ardeur des flammes.

Et Andéol, radieux et serein durant ces horribles souffrances, priait : « Soyez béni, mon Dieu, disait-il; je vous rends grâces, Seigneur Jésus, qui m'accordez de souffrir pour votre Nom. Ne m'abandonnez point dans ce suprême combat; faites, au contraire, qu'y persévérant avec une constance inébranlable, je mérite de me présenter devant Votre Majesté avec la palme du vainqueur. »

Il invoquait aussi son bienheureux maître saint Polycarpe, qui avait fini sa glorieuse vie par le martyre, sous Marc Aurèle, l'an 166. « O saint Polycarpe, disait-il, vous, l'ami du Christ, qui brillez au ciel comme une pierre précieuse, priez pour votre serviteur afin qu'il soit muni de patience et de courage et que vous puissiez vous réjouir au ciel de ma victoire. »

Si les bourreaux étaient lassés, Sévère sentait sa fureur s'accroître en présence de tant de courage. Il ordonne qu'on emmène Andéol en prison, le réservant pour de nouveaux supplices le lendemain.

C'est alors que Céricius, tribun d'une des légions, propose à l'empereur d'enfermer ce chrétien dans un caveau du temple du dieu Mars, *sur l'autre rive du Rhône.* Le superstitieux empereur applaudit à cette idée, et, chargé de chaînes, Andéol y est conduit et emprisonné.

Mais, dans la nuit, les gardes voient la prison subitement illuminée; ils entendent de douces voix dire au prisonnier : « Courage, frère chéri, demain vous recevrez la palme du martyre. Parcourez jusqu'au bout la sanglante carrière, et le Christ vous recevra lui-même en triomphe, dans la gloire du Paradis. » Andéol remercie et demande que sa constance serve à la conversion des païens.

A ce discours succèda un concert angélique aux accents ravissants. Il s'éteignit peu à peu, ainsi que la lumière qui éclairait la prison, puis le silence et la nuit régnèrent de nouveau dans le cachot.

Le lendemain, Andéol fut mandé par l'empereur qui avait son tribunal sur la rive gauche du Rhône. Arrivé sur les bords du fleuve, le saint martyr lève les yeux au ciel et adresse à Dieu cette prière : « Mon Seigneur Jésus-Christ, je confesse de tout mon cœur votre nom, c'est de vous que j'attends le secours pour triompher des ennemis de la vérité. Recevez, s'il vous plaît, en ce jour mon âme entre vos mains, lorsque le glaive du tyran l'aura séparée de mon corps, et *accordez à ce pauvre corps la grâce de reposer sur ce rivage après ma mort.* »

Cette prière sera exaucée.

Toutes les plaies d'Andéol s'étaient cicatrisées; il paraissait plus vigoureux que jamais. Mais Sévère apprit par les gardes les détails de l'extraordinaire vision de la nuit. Irrité, le farouche empereur jure par le dieu Mars qu'il empêchera ce magicien de séduire plus longtemps les peuples et de ruiner la puissance des dieux. Il le condamne aussitôt à mort et exige l'exécution immédiate de la sentence.

« Seigneur Jésus, dit alors Andéol, vous qui daignez habiter dans nos cœurs et ne délaissez jamais vos serviteurs, faites éclater en moi votre puissance et recevez à cette heure mon esprit. » A peine eût-il achevé sa prière qu'on vit descendre du ciel, environné d'une lumière éclatante, un ange qui portait une riche couronne et une robe de pourpre, à l'odeur plus suave que les parfums les plus précieux Il chantait des hymnes au Seigneur. Mais ces prodiges ne firent qu'endurcir l'empereur (1).

Sans retard, armé d'une épée de bois qui servait aux gladiateurs pour l'escrime, tandis que l'héroïque confesseur de la foi adresse au ciel une dernière prière pour ses bourreaux, un soldat lui partage la tête en forme de croix. C'était, selon l'opinion la plus commune, le 1er mai de l'an 208.

LA SÉPULTURE

Sur l'ordre de Sévère, le saint corps est enchaîné à une lourde pierre et jeté dans le Rhône. Mais le martyr, avait demandé au Seigneur de reposer là où les anges étaient venus le visiter. A peine mis au fleuve, les chaînes se rompent et disparaissent seules; le corps du Saint porté sur les eaux par une force invisible, traversa, le fleuve *en ligne droite;* arrivé au bord, il fut déposé sur le rivage par une vague. Il y resta cinq jours sans corruption et protégé miraculeusement contre

---

(1) *La vie de saint Andéol, martyr dans le Vivarez, Avignon,* 1753. Ce volume contient un office propre de saint Andéol, avec, dans un cantique de vingt-huit couplets, toute la vie du martyr. L'ouvrage, quoique approuvé par l'évêque d'Orange, ne signale aucun apostolat du Saint dans la région. Ce silence n'infirme d'ailleurs nullement les témoignages ci-dessus indiqués.

Le même auteur prétend que les missionnaires Andéol et ses compagnons furent envoyés de Smyrne à la demande de saint Irénée. Or, saint Irénée est mort en 203. Ce ne serait donc pas saint Polycarpe qui les aurait envoyés, mais un de ses successeurs, ce qui n'empêcherait pas Andéol d'être son disciple.

Un manuscrit de M. Fornéry, né à Carpentras en 1675, et greffier de la cour majeure de cette ville, dit que saint Andéol vint en *202,* d'Asie-Mineure, évangéliser les deux rives du Rhône. Il ajoute que le silence des documents sur nos origines chrétiennes vient de ce que les empereurs Dioclétien et Maximien en ordonnèrent la destruction.

Godescard dit cependant : « Saint Andéol, *que l'on croit* avoir été disciple de saint Polycarpe. »

les bêtes fauves et les oiseaux de proie. On entendait, la nuit, des chants mélodieux et on voyait une lumière, en forme d'auréole, autour du chef du saint martyr.

Le bruit de ces merveilles arriva aux oreilles d'une noble chrétienne nommée Tullie. En se rendant à sa villa, elle voit la foule rassemblée auprès de la précieuse dépouille. Elle se fait donner tous les détails du martyre. Profitant du silence de la nuit, elle vient ensuite avec ses esclaves les plus fidèles, enlève le corps glorieux, le met dans un sarcophage païen et le fait enterrer dans ce même endroit, très profondément, pour le soustraire à la fureur des persécuteurs. Au-dessus, elle fit ériger une crypte qui a conservé son nom.

Après la victoire de Constantin, sur les ruines du temple de Mars et au-dessus de la prison de saint Andéol, les fidèles bâtirent une église au Saint Sauveur, et, sur le tombeau, de l'autre côté du fleuve, une seconde église sous le vocable de saint Polycarpe. Au lieu même du martyre, ils dressèrent seulement un tronçon de marbre antique. Ce simple monument a traversé les siècles. On le nomme encore le *Saint-Pilon*.

Les reliques de l'apôtre du Vivarais restèrent cachées jusqu'en 858; on les retrouva, sous le règne de Charles le Chauve et sous l'épiscopat de Bernoin, évêque de Viviers. Une église plus vaste fut aussitôt construite pour les recevoir. Bergoïate-le-Bas prit depuis le nom de Bourg-Saint-Andéol. Peu à peu, son importance grandit aux dépens de sa rivale de la rive gauche, qui n'était plus qu'un désert à la fin du XIIIe siècle. Ses habitants accourent à *la ville de Saint-Andéol* comme pour vivre plus près de leur saint protecteur.

Au commencement du XIIe siècle, pour la sauver des ruines qu'amoncelaient les guerres féodales, l'église de Saint-Andéol fut confiée par Léger, évêque de Viviers, aux chanoines de Saint-Ruf, qui la desservirent jusqu'en 1774, époque où ils furent supprimés. L'évêque obtint, après des réparations importantes qui respectèrent le plan primitif, que le pape Calixte II vint en personne la consacrer. C'était le 27 février 1119.

Les guerres de religion semèrent dans toutes ces régions le carnage et la ruine; elles ne pouvaient épargner Bourg-Saint-Andéol. Le baron des Adrets l'attaque, la ville se rend. Les huguenots brûlent, pillent les églises. Les calices, les reliquaires, la châsse de saint Andéol sont brisés pour être fondus et servir de salaire aux pillards sacrilèges. Heureusement, le chef du Saint avait été préalablement retiré de la châsse.

Cependant Bourg-Saint-Andéol ne se fit jamais protestant, et grâce à son saint patron resta la place forte du catholicisme dans le Vivarais.

Pour les reliques, ce que le protestantisme n'avait pas fait, la Révolution devait l'accomplir. Le curé de Saint-Andéol avait prêté serment à la constitution civile du clergé; cependant, effrayé à la vue des autels renversés, du lieu saint pillé, des reliques brûlées en pleine place publique, il supplia de conserver aux archives, à titre d'antiquités, les ossements du martyr. Sa prière fut vaine, les reliques furent réduites en cendres sous ses yeux. *La déesse Raison* s'abrita dans l'église Saint-Andéol.

En 1866, on répara ce vénérable monument, mais il lui manquait un trésor précieux : les reliques du Saint. Longtemps, on espéra qu'une partie du saint corps, cachée par des mains pieuses, serait retrouvée. Cette attente ne fut pas trompée. Deux reliquaires de bois conservés à l'hospice de Bourg contenaient quelques parcelles des saints ossements; elles furent reconnues authentiques et exposées à la vénération des fidèles. D'autres reliques plus importantes trouvées à Valence en 1850 dans l'ancien prieuré de Saint-Félix, qui appartint longtemps à l'Ordre de Saint-Ruf, ont été rapportées à Bourg, le dimanche 3 mai 1868.

Les armoiries de la ville de Saint-Andéol indiquent aussi quelle a été la confiance des habitants envers leur saint protecteur. Elles furent enregistrées sur la fin du XVIIe siècle. Elles sont de *gueules à trois bourdons d'argent, au chef cousu d'azur chargé d'un coutelas d'argent garni d'or*.

Les bourdons indiquent l'affluence des pèlerins; le couteau le signe traditionnel du genre de mort qui termina la vie du Saint. La devise qui surmonte les armoiries consacre cette confiance : *His fulta manebit unitas. Appuyée sur ces souvenirs du saint martyr, l'unité demeurera* (*parmi nous*).

Plusieurs paroisses portent le nom du Saint. En dehors des diocèses d'Avignon et de Viviers, on en signale dans ceux de Dijon, de Lyon, du Puy, de Mende, de Valence, d'Aix, de Digne.

On représente saint Andéol debout, en costume de sous-diacre, une palme et un livre à la main; un couteau de bois est enfoncé horizontalement sur le haut de la tête du saint martyr.

PRIÈRE

O Dieu, qui dans votre ineffable miséricorde nous avez donné la lumière de l'Evangile par le ministère du bienheureux martyr Andéol, faites par son intercession que, marchant dans la vérité de ce même Evangile, nous méritions de parvenir à la lumière de votre gloire. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

(*Propre du diocèse d'Avignon.*)

L. Camicas, vicaire.

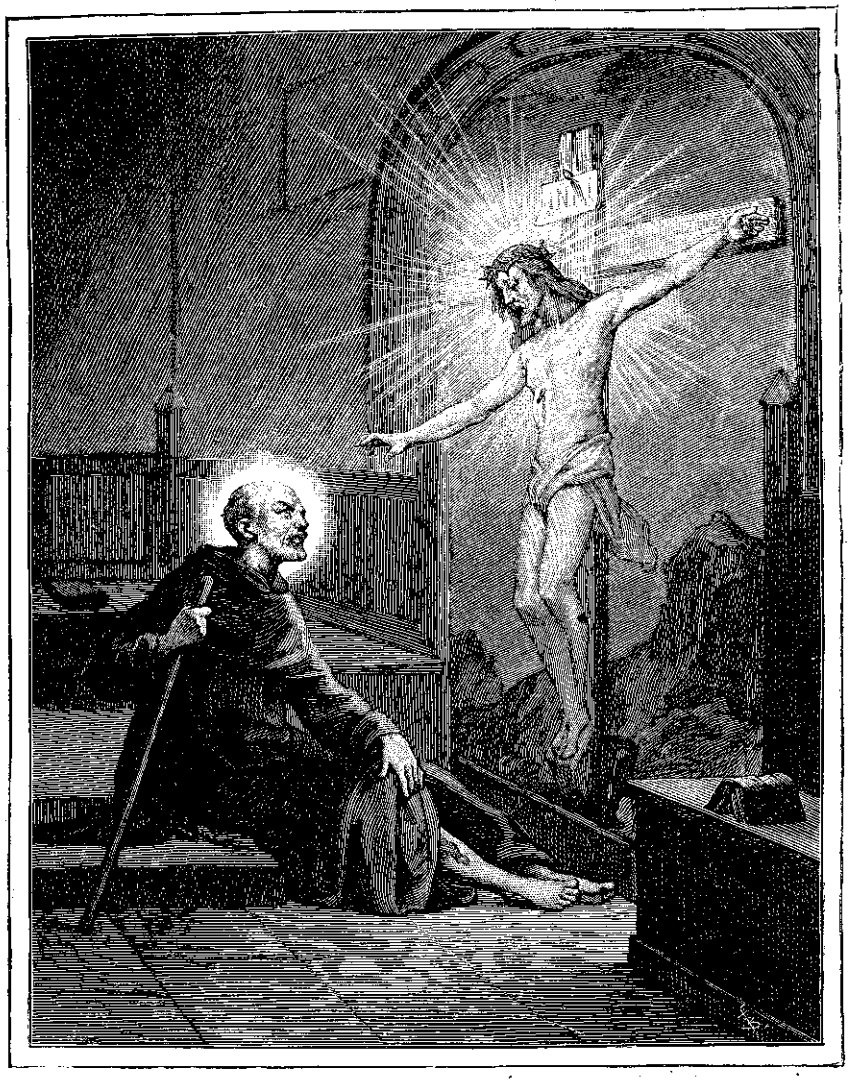
SOURCES

Bollandistes, 1er mai. — *Petits Bollandistes*, 1er mai. — *Godescard*, t. VI. — Archives de Mazan : *Livre des conseils de la communauté de Mazan*. — *Histoire de l'Eglise de Viviers*, par l'abbé Rouchier. — *Vie de saint Andéol*, par M. l'abbé Mirabel. — *La vie de saint Andéol*, martyr dans le Vivarez, 1753, chez Bénézet, Avignon.

LE BIENHEUREUX PÈLERIN LAZIOZI

De l'Ordre des Servites (1265-1345)

Fête le 1er mai



Le Bienheureux obtient la guérison d'une plaie gangréneuse, pendant qu'il prie devant un tableau de Jésus crucifié : un bras du Christ s'incline vers lui.

NAISSANCE DU BIENHEUREUX ENTRE GUELFES ET GIBELINS

Le bienheureux Pèlerin naquit à Forli, au cœur de la Romagne, en 1265. Son père, Bérenger Laziozi, était un chevalier de noble race ; sa mère, Flora des Alpins, ne lui cédait en rien quant à la grandeur du nom et à la distinction des vertus chrétiennes. Ils reçurent tous deux comme un présent du ciel ce fils, seul gage de leur union.

La Romagne était alors le foyer de guerres continuelles. On se battait de ville à ville, de maison à maison ; c'était, pour tout dire, le temps des Guelfes et des Gibelins. Aussi ne faut-il pas s'étonner que notre Bienheureux, dont le père était chef d'une faction à Forli, ait été élevé, suivant la mode du temps, dans le métier des armes.

Martin V occupait alors la chaire de saint Pierre. Voyant avec douleur les luttes intestines qui désolaient les Etats pontificaux, il résolut d'y mettre fin et envoya un valeureux capitaine, Jean d'Appia, à la tête d'une armée nombreuse, réduire les villes mutinées. Tous les Guelfes de Bologne, de Ravenne, d'Imola vinrent grossir cette armée,

et le siège fut mis devant Faenza; la ville fut emportée après une lutte opiniâtre de la part de ses habitants, et tous, de gré ou de force, jurèrent fidélité au Saint-Siège.

A L'ASSAUT DE FORLI — LES EXPLOITS DE MONTEFELTRI

Après Faenza, le plus difficile restait à faire. Forli, très bien fortifiée, admirablement défendue par des troupes d'élite, semblait devoir opposer une grande résistance. Néanmoins, le capitaine d'Appia, encouragé par ses premiers succès, fit donner l'assaut général; les assiégés, commandés par le comte de Montefeltri, se défendirent vaillamment et, malgré l'infériorité du nombre, obligèrent les assaillants à reculer en leur infligeant de grosses pertes. L'un des combattants les plus acharnés sur les remparts de Forli fut notre Pèlerin Laziozi, alors âgé de dix-huit ans; frappant lui-même d'estoc et de taille, excitant ses compagnons à la lutte, il se révéla, ce jour-là, guerrier intrépide.

Le commandant de l'armée pontificale résolut d'obtenir par la famine ce qu'il n'avait pu avoir par la force. Il mit le siège devant la ville et ordonna à ses soldats de ne faire aucun quartier à des rebelles en révolte contre leur souverain.

Le comte de Montefeltri, certain d'être tôt ou tard vaincu par la disette, suppléa par une ruse de guerre à l'infériorité numérique de ses hommes. Il quitta la ville en pleine nuit, après avoir fait promettre aux habitants d'en laisser les portes ouvertes et d'accueillir les assiégeants avec une feinte résignation. Lui-même, avec ses meilleures troupes, surprit le camp ennemi, fit une trouée sanglante et s'enfuit à travers la campagne. Le général d'Appia, croyant la ville en son pouvoir, y entra avec ses soldats, reçut les protestations de fidélité des notables de la cité, prenant plaisir à entendre maudire les instincts guerriers du comte fugitif. Les habitants accueillirent les soldats avec transport et leur firent oublier dans les douceurs des festins et des libations la longueur et les fatigues du siège.

La nuit suivante, alors que nul ne veillait aux portes, Montefeltri revint, rentra dans la ville, surprit les vainqueurs endormis et en fit un horrible carnage. On compta 18 000 morts et parmi eux le comte d'Appia.

A LA VICTOIRE PAR LA DOUCEUR — FAUTE ET REPENTIR

A cette nouvelle, Martin V, ému de voir tant de sang répandu, envoya, pour réduire cette population guerrière, un conquérant plus pacifique : Philippe Benizi, Supérieur général des Servites de Marie.

Celui-ci, sous prétexte de visiter les maisons de l'Ordre, se rendit à Forli. Sa réputation de prédicateur remarquable l'y avait précédé; autour de sa chaire, une foule nombreuse s'assemblait chaque jour pour goûter ses enseignements et « tressaillir à la fois de crainte et d'espérance au son de cette trompette céleste », suivant l'expression de son biographe.

Le Saint attendit que la population fût suffisamment calme et préparée à recevoir les dures vérités qui lui étaient nécessaires. Il prit pour texte de sa première instruction : « Le Seigneur a régné, les peuples se sont insurgés »; ce furent alors de doux mais fermes reproches à cette population rebelle au Saint-Siège qui méritait les plus graves châtiments de Dieu. Chacune de ses paroles, comme autant de flèches aiguës, s'enfonçait dans le cœur de ses auditeurs et y excitait le repentir.

Le comte de Montefeltri, voyant la ville lui échapper de jour en jour et la population revenir à des idées de paix et de soumission, ameuta contre le Saint la lie du peuple; il lança même contre lui ses propres soldats et Philippe Benizi fut chassé de Forli. Pèlerin, avec la fougue de ses instincts belliqueux, était au premier rang des persécuteurs; non content d'accabler le Saint d'injures et d'imprécations, il s'oublia jusqu'à le frapper au visage de son gantelet de fer.

La brutalité de cet acte lui en révéla bientôt toute la honte et la vilenie. Ses yeux s'ouvrirent subitement à la lumière et il n'eut de repos qu'après s'être prosterné aux pieds du Saint et avoir imploré son pardon. A partir de ce jour, une vie nouvelle commença pour lui : il demanda même la faveur de recevoir des mains de Philippe l'habit du Tiers-Ordre des Servites; son repentir était si manifeste que le saint religieux, le relevant avec bonté, essuya ses yeux noyés de larmes, lui montra les miséricordes infinies d'un Dieu toujours indulgent et le revêtit de l'habit tant désiré.

LES JOIES D'UNE CONVERSION
« RENDS-TOI DANS LA VILLE DE SIENNE »

Tout à la joie d'avoir obtenu son pardon, Pèlerin revint vers la ville. Le souvenir de ses fautes passées s'effaçait momentanément devant la réalité de son innocence recouvrée. Il comprit dès lors combien les plaisirs de la terre sont trompeurs et que, en dehors des biens célestes, il n'y a pas de vraie félicité; aussi s'efforçait-il d'arracher de son cœur jusqu'aux moindres racines des vices pour y faire fleurir les plus belles vertus chrétiennes, mais le démon, jaloux de voir échapper sa proie, l'assaillit de tentations terribles.

Pèlerin résolut de s'unir intimement à Dieu et, pour être agréé plus sûrement, il voulut que ce don de lui-même passât par les mains de la Sainte Vierge. Il se rendit un jour, à cet effet, à Sainte-Croix, église cathédrale de Forli, se prosterna devant une image de Marie et lui demanda avec larmes son aide contre les attaques furieuses du démon. « Ne serai-je donc jamais délivré, ô ma Mère, dit-il, des persécutions de l'enfer; je me sens impuissant à résister plus longtemps, si vous ne m'accordez une protection particulière dans cette lutte terrible. »

Pèlerin n'avait pas encore achevé sa prière qu'une paix délicieuse remplit son cœur. L'image de la Vierge resplendit d'un éclat céleste et s'anima pour dire à son serviteur : « Me voici, ô mon fils, je viens à ton appel. Que crains-tu de Lucifer? Je viens vers toi pour t'indiquer le chemin de la perfection. Rends-toi sans retard dans la ville de Sienne qui compte parmi les cités les plus dévouées à mon nom. Tu trouveras là des hommes qui ont volontairement renoncé aux biens de ce monde pour devenir mes fidèles serviteurs. Tu prendras rang parmi eux et bientôt tes exemples apprendront l'humilité aux orgueilleux, la générosité aux avares, la pureté aux impudiques. »

A ces paroles de la Sainte Vierge, Pèlerin restait comme hors de lui, accablé sous le poids de tant de bonté. Quand il put recouvrer la parole, ce fut pour dire : « Je vous remercie, Vierge sainte, de m'avoir tendu dans la détresse une main secourable; votre aide a augmenté ma foi,

fortifié mon espérance et rallumé dans mon cœur le feu de la charité. Sur votre parole, ô ma Mère, je fuirai dès aujourd'hui les vaines espérances de ce monde pour entrer dans la voie sublime que vous m'avez tracée. »

L'image alors perdit son éclat merveilleux. Pèlerin se leva et sortit de l'église; quelques heures après, sans même revoir une dernière fois la maison paternelle, il quitta Forli pour se rendre à Sienne.

SOUS LA CONDUITE D'UN ANGE — ENTRÉE AU MONASTÈRE

Pèlerin était à peine sorti de la ville qu'il rencontra un jeune homme aux manières distinguées. Avec une courtoisie sans égale, l'étranger s'offrit à lui servir de guide jusqu'à Sienne où il se rendait lui-même. Durant le trajet, notre Bienheureux comprit, aux paroles enflammées de son guide touchant la divinité, que le miracle de Tobie s'était renouvelé en sa faveur et qu'il se trouvait sous la conduite d'un esprit céleste. A Sienne, devant le monastère des Servites, l'ange disparut; Pèlerin frappa à la porte du couvent; il raconta au Père Prieur les divers épisodes de sa vie si pleine déjà de fautes et de repentirs, de larmes et de joies. Il implora au nom de la Vierge la faveur d'être reçu au nombre des novices. Le Prieur, après avoir consulté les Pères du Chapitre, accueillit sa demande et l'admit dans la communauté. Quelques jours plus tard eut lieu la prise d'habit; le Bienheureux, dans l'attente d'une faveur si grande, avait passé la nuit en prière, et lorsque dans des sentiments de profonde humilité, il s'avança au pied du Prieur pour recevoir le saint habit, tous les Frères présents virent distinctement une flamme descendre sur la tête du nouveau religieux.

AMOUR DE LA PERFECTION — IL FONDE UN COUVENT

Le Bienheureux se livra dès lors avec ardeur à la pratique de toutes les vertus. Pour combattre les attaques du démon qui ne désarmait pas, il recourait à l'oraison avec assiduité; un religieux sans l'oraison, disait-il, « est un oiseau sans ailes, un soldat sans armes, un navire sans voiles, sans vent et sans timonier ».

Son humilité était si grande qu'il recherchait continuellement les occasions de s'abaisser et d'être abaissé par ses égaux ou ses inférieurs.

Au bout de quelques années de vie religieuse, le Bienheureux fut promu aux Ordres sacrés et reçut l'onction sacerdotale. C'est alors que Dieu inspira à ses supérieurs de l'envoyer à Forli, sa ville natale, pour y fonder un monastère. Les parents de Pèlerin, riches, nobles, influents, très attachés aux Servites, devaient, dans l'esprit des supérieurs, être d'un grand secours à la fondation de cette maison.

Le bon serviteur de Dieu fut reçu à Forli comme un ange du ciel, et, lorsqu'il eut exposé à ses concitoyens le désir de ses supérieurs, tous s'empressèrent de lui fournir un bel emplacement, des matériaux et des ressources pour bâtir l'église et le monastère. Au bout de quelques mois, grâce au zèle des habitants et à l'activité du Bienheureux, la ville de Forli possédait un couvent de l'Ordre des Servites.

DANS UN REPAIRE DE BRIGANDS
LES LOUPS CHANGÉS EN AGNEAUX

Il y avait, aux environs de Forli, dans un bois épais et solitaire, une bande de brigands qui détroussaient et assassinaient les voyageurs, parfois avec des raffinements inouïs de cruauté. Les habitants de Forli les redoutaient comme la peste et appelaient sur leur tête les plus cruels châtiments.

Comment ces misérables entendirent-ils parler de la sainteté du bienheureux Pèlerin? Par forfanterie, ils résolurent de se rendre compte de son degré de vertu et de l'effrayer en l'attaquant inopinément. Ils se présentèrent donc un jour devant lui armés et menaçants, mais ils ne furent pas plutôt en sa présence qu'ils se sentirent tout bouleversés et tremblants de peur. Le Bienheureux, voyant le travail de la grâce qui allait s'accomplir en ces âmes, favorisa de son mieux l'action divine. Il leur parla en termes enflammés du péché et de ses hontes, de l'enfer qu'ils avaient mérité et du ciel qu'ils se fermaient tous les jours, de la justice de Dieu qu'ils irritaient à l'excès et de la divine miséricorde qui pardonne toujours aux cœurs contrits et humiliés. En écoutant ces paroles, les coupables éclatèrent en sanglots et conçurent en un instant la plus vive horreur pour leurs désordres passés.

En quittant notre Bienheureux, ils allèrent se prosterner aux pieds du prêtre, reçurent le pardon de leurs iniquités et vécurent désormais dans la ville en chrétiens exemplaires.

LA MULTIPLICATION DES PAINS

Un autre fait, qui se passa peu après au monastère, acheva de montrer au peuple combien le Bienheureux était agréable à Dieu. La charité était en grand honneur chez les Servites, mais souvent les ressources manquaient.

Un jour, les pauvres vinrent en grand nombre frapper à la porte du couvent. Le Prieur n'avait, pour nourrir cette multitude, qu'un seul pain. Que fit aussitôt Pèlerin? Il recourut à Dieu par la prière, et, à l'imitation de Notre-Seigneur, il bénit ce pain et le fit distribuer aux miséreux qui étaient présents. Quand tous en eurent leur part, le pain était encore intact.

Le bruit de ce miracle se répandit aussitôt dans la ville; les pauvres accoururent plus nombreux, et plus il en venait plus les pains se multipliaient. Les habitants de Forli rendirent gloire à Dieu d'un si éclatant miracle et le remercièrent d'avoir envoyé un saint parmi eux.

L'ÉPREUVE DE LA MALADIE — GUÉRISON MIRACULEUSE

L'or se purifie dans le creuset et la vertu dans la douleur. Dieu, pour réaliser cette parole en notre Bienheureux, lui envoya une cruelle infirmité. Il l'affligea d'une plaie à la jambe qui, pendant longtemps, lui occasionna de vives souffrances; au milieu de ses tourments, il s'écriait avec saint Augustin : « Seigneur, accroissez ma souffrance, mais augmentez aussi ma patience. »

Cette plaie répandait une telle odeur, que tous les amis du saint religieux s'éloignaient de lui, ne pouvant la supporter; un seul lui resta fidèle, ne désespérant pas, dans son affection, de soulager son mal. Il en parla à un célèbre chirurgien de la ville, Paul Salacio; à sa première visite, le médecin examina la plaie, la sonda, la jugea gangréneuse et, par conséquent, incurable. Il résolut même l'amputation du membre attaqué pour préserver les parties saines; l'opération devait avoir lieu le lendemain.

Dieu avait fixé à cette heure suprême la fin de la douloureuse épreuve. Durant la nuit, le Bienheu-

reux se traina de sa cellule à la salle du Chapitre. Il se prosterna devant une image de Jésus crucifié peinte sur la muraille, leva vers son Maître des yeux pleins de larmes et lui dit : « Voyez, très doux Jésus, à quoi je suis réduit, tout le monde m'a abandonné ; les remèdes sont inefficaces pour guérir mon mal. Vous savez bien que, par amour pour vous, je souffrirais volontiers et que je suis prêt à tout endurer pour votre gloire. Cette infirmité, c'est vous-même qui me l'avez envoyée pour éprouver ma constance, et vous seul, je le sais, pouvez me soulager. Je vous supplie donc de me rendre la santé, afin que je puisse vous servir avec plus de courage et de force. Toutefois, que votre volonté soit faite et non la mienne. »

A peine le Bienheureux eut-il prononcé ses paroles, qu'une vive lumière resplendit dans la salle et que l'image du crucifix s'anima sur la muraille ; le Christ tout sanglant détacha de la croix un de ses bras, le reposa un instant sur la tête du Bienheureux, puis toucha le membre malade. La guérison fut instantanée. Le saint religieux resta longtemps en action de grâces devant la sainte image, puis il revint à sa cellule.

Au lever du jour, le chirurgien arriva au monastère avec ses aides pour l'opération. Le Bienheureux courut au devant de lui. « Je suis guéri, dit-il joyeusement. Le Seigneur Jésus m'a délivré lui-même en un instant. Voyez ma jambe, et ensemble bénissons Dieu, auteur d'un tel miracle. »

Le chirurgien demeura confondu à la vue d'une telle guérison.

— Mon Père, dit-il enfin, vous savez comment hier nous avions résolu une opération douloureuse mais nécessaire. Dites-moi comment vous avez pu être si parfaitement guéri.

Le Bienheureux raconta alors la scène touchante du crucifix s'animant pour le toucher et lui rendre la santé. Le médecin écouta avec attendrissement ce récit, baisa dévotement la jambe miraculée et répandit dans la ville le bruit de cette éclatante guérison. Les habitants, apprenant cette nouvelle, accoururent au couvent pour apporter au Bienheureux leur témoignage de sympathie et adorer le crucifix qui avait opéré cette merveille.

Le peuple de Forli a gardé depuis lors une tendre dévotion pour l'image miraculeuse ; elle est exposée à la vénération des fidèles tous les vendredis du mois de mars, et les nombreux ex-voto qui l'entourent proclament les faveurs surnaturelles obtenues à ses pieds.

MORT DU BIENHEUREUX
GUÉRISON DE L'AVEUGLE-NÉ

Cependant, le bienheureux Pèlerin soupirait après le ciel. Il répétait souvent la parole de saint Paul : « Je désire la mort pour être avec le Christ. » Son appel fut enfin entendu de Dieu. Une fièvre ardente le saisit et le conduisit en quelques jours aux portes du tombeau. Après avoir reçu pieusement le Viatique et l'Extrême-Onction, il s'éteignit le 1er mai de l'année 1345. Le Bienheureux avait soixante-dix ans.

Des religieux racontent avoir vu son âme entre les bras de son Père, Philippe Benizi, portée au ciel, escortée par une glorieuse phalange d'esprits célestes.

Son corps resta durant trois jours exposé à la vénération des fidèles ; un aveugle de naissance s'approcha de son cercueil pour demander la vue ; aussitôt, à la stupéfaction des fidèles présents, le cadavre s'anima, se dressa, toucha les yeux de l'aveugle, les ouvrit à la lumière et reprit sa position première.

Ce fut le dernier miracle du saint religieux avant que son corps fût livré à la terre ; ses concitoyens accompagnèrent sa dépouille mortelle, et son biographe nous dit dans le style emphatique de l'époque que « la pluie des jours d'orage n'est pas plus abondante que ne le furent ce jour-là les larmes des assistants ».

Le pape Paul V, la troisième année de son pontificat, fit instruire la cause du serviteur de Dieu, et, après avoir constaté l'héroïcité des vertus et l'authenticité des miracles, il lui décerna le titre de Bienheureux.

Son corps repose actuellement en son couvent de Forli, dans une chapelle qui lui est dédiée.

QUELQUES MIRACLES OBTENUS PAR L'INTERCESSION DU BIENHEUREUX PÈLERIN

Un homme monté au sommet d'un arbre pour l'élaguer tomba si malheureusement qu'il resta suspendu à mi-hauteur, empalé dans une branche morte. Dans cette situation critique, à demi-mort, le blessé appela aussitôt le Bienheureux à son aide ; grâce à son intercession, il ne garda aucune trace des blessures qui devaient être mortelles.

Louis Ferramonti, noble gentilhomme de Forli et chevalier de Saint-Etienne, fut atteint durant son enfance d'une hydropisie rebelle que les médecins déclarèrent mortelle ; les meilleurs remèdes restèrent impuissants ; en désespoir de cause, son père recourut au Médecin céleste par l'intercession du Bienheureux. Il conduisit son fils à l'église des Servites et lui fit toucher une coiffure dont s'était servi le Bienheureux durant sa vie. Ce simple attouchement rendit à l'enfant une parfaite santé.

La noble demoiselle Flaminie, fille de Louis Angelieri, de Forli, fut affligée à la jambe d'une plaie suppurante qui menaçait de devenir gangréneuse. Une pudeur bien naturelle lui fit cacher son mal jusqu'au jour où l'amputation fut jugée nécessaire.

La jeune fille, effrayée d'une telle perspective, se recommanda au Bienheureux. La nuit suivante, elle se vit en songe, transportée dans l'église des Servites, assistant à une messe en l'honneur du Bienheureux et recouvrant la santé aussitôt après.

Le matin, dès son réveil, se rappelant son rêve, elle entreprit de le réaliser. La messe ne fut pas plutôt terminée qu'elle éprouva une amélioration, et la cicatrisation complète se fit en peu de jours.

Le miracle suivant montre comment le Bienheureux, même après sa mort, savait reconnaître les services qu'on lui rendait.

Dans le cloître du couvent des Servites, à Forli, des artistes étaient occupés à peindre les divers épisodes de la vie du saint religieux ; un peintre de renom sur lequel on comptait ne put venir. Nicolas Marcianesi, de Forli, l'apprit, et envoya au monastère l'ouvrier le plus habile qui travaillait à décorer son palais.

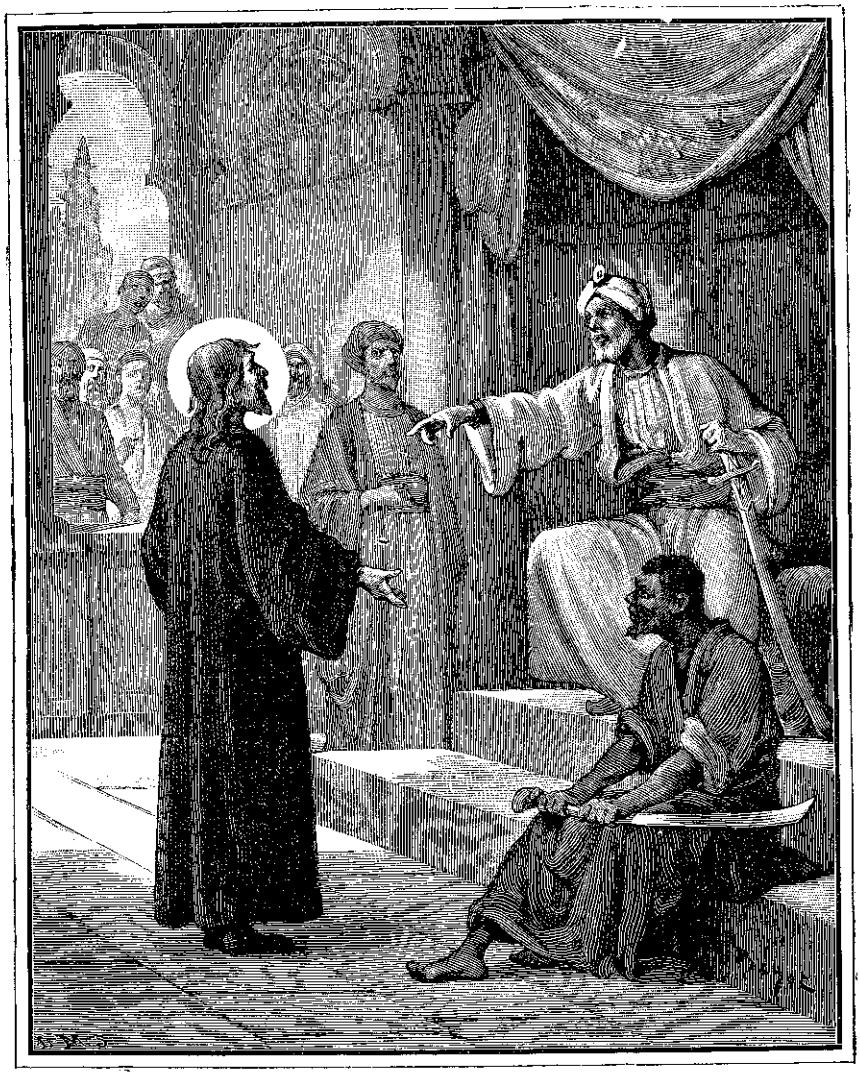
Quelque temps après, le gentilhomme se vit, dans un accident de voiture, précipité dans un profond ravin ; mais en même temps il aperçut dans sa chute l'image souriante du Bienheureux qui planait au-dessus de lui et le préserva d'une mort certaine.

SOURCES CONSULTÉES

Vita e morte del Beato Pellegrino Laziozi da Bernardino Albicini (1648).

SAINT ROMAIN LE NÉOMARTYR (730-780)

Fête le 1er mai.



Le Saint comparaît devant le calife de Bagdad.

JEUNESSE DU SAINT
IL EMBRASSE LA VIE MONASTIQUE

ROMAIN naquit, vers l'année 730, dans un village de la Galatie, province grecque d'Asie Mineure; l'empire byzantin était alors dirigé par Léon III l'Isaurien, le souverain qui venait d'inaugurer l'ère des violences contre les partisans des saintes images. De ses parents, nous ignorons tout, sauf qu'ils inculquèrent de bonne heure à leur enfant les principes d'une solide piété.

Jeune encore, Romain éprouva un vif attrait pour la vie parfaite, et il quitta ses parents, ses biens et sa terre natale pour se consacrer à Dieu dans le monastère de Mantinéon. Celui-ci s'élevait sur les bords d'un lac nommé Perkilé et qui renfermait une île avec un couvent de neuf cents religieuses. L'un et l'autre de ces monastères, celui des hommes et celui des femmes, était alors dirigé par une sainte personne, du nom d'Anthousa (la Fleurie), qui confessa la foi sous Constantin Copronyme et dont l'Eglise grecque célèbre la fête le 27 juillet.

Cette situation, un peu anormale pour

nous, mais canonique en Orient, n'était pas alors sans exemple, et le VII[e] Concile œcuménique de Nicée, en 787, non moins que le patriarche saint Nicéphore, en 810, durent supprimer cet usage qui pouvait à la longue entraîner certains abus. Quant au lac de Perkilé, près duquel s'écoula la vie de notre Saint jusqu'à l'âge d'environ quarante ans, il paraît être l'ancien lac de Daphnousis, aujourd'hui Eftene Gœul, près de Claudiopolis ou Bolou, sur la mer Noire.

Au couvent, Romain fit ce que faisaient les bons moines de son temps : il apprit par cœur tout le psautier de David et se pénétra bien des maximes de la vie monastique, s'appliquant de préférence à l'étude des livres de spiritualité.

En dehors de la récitation de l'office et des pieuses lectures, son temps était consacré à des travaux manuels, au service des pauvres, au soin des malades et des infirmes qui s'arrêtaient assez souvent au monastère. Il couchait aussi sur la terre nue, alors que l'usage monastique permettait une natte ou même un tapis. Bref, tout en cherchant à extirper ses défauts, Romain sut acquérir et fortifier les vertus chrétiennes et celles qu'exigeait plus spécialement son état.

SA CAPTIVITÉ CHEZ LES ARABES

Son biographe, qui paraît être saint Etienne le Thaumaturge, moine de Saint-Sabas, vénéré le 13 juillet, lui attribue, dès ce moment, un vif désir du martyre que le ciel, du reste, ne devait pas tarder à exaucer.

Un jour, sainte Anthousa, la supérieure des couvents, confia à Romain et à un vieux moine, son compagnon, une mission du plus haut intérêt. Les voyageurs se dirigèrent, selon toute vraisemblance, vers les frontières de la Syrie, et, surpris par une bande de pillards arabes, ils furent faits prisonniers.

A travers la Syrie, on les envoya à Bagdad, la nouvelle capitale des califes, que déjà la tradition chrétienne confondait avec Babylone. Là, ils furent présentés au chef des croyants, Abdallah abou Djafar, qui les fit mettre aux fers. Par ce que nous savons des prisons du moderne Orient, nous pouvons nous représenter les privations de toutes sortes que durent souffrir Romain et son ami dans les cachots de Bagdad. Ils en souffrirent tant que le vieux moine finit par succomber et que Romain se trouva réduit à l'isolement le plus complet.

ROMAIN REÇOIT DES COMPAGNONS DE CAPTIVITÉ

Il ne tarda pas, du reste, à recevoir deux nouveaux compagnons. C'étaient deux Grecs de Constantinople, Jean et Siméon, qui, après avoir exercé les fonctions de diacre dans la capitale de leur empire, s'étaient retirés dans un couvent de Phrygie. Là, maltraités par les fonctionnaires byzantins qui poursuivaient en eux des rebelles aux édits impériaux contre les images, ils s'enfuirent et franchirent la frontière arabe.

Les officiers musulmans, qui leur avaient pourtant accordé un sauf-conduit, les arrêtèrent et, dans l'espoir d'obtenir de l'avancement, surent tirer parti de leur capture. Comme ils venaient de faire prisonnier un prince grec, du nom de Georges, pour rehausser son prestige et aussi leurs mérites personnels, ils lui adjoignirent les deux moines, qui figurèrent l'un comme secrétaire et l'autre comme conseiller du prince, soi-disant capturés au cours d'une incursion sur le territoire byzantin.

Dès leur arrivée à Bagdad, on les remit à un officier du calife que l'hagiographe appelle Rabia et qui n'est autre que Abou-el-Fadl ar-Rabi ben Iounos, affranchi et chambellan de Mansour abou-Djafar. Ils furent emprisonnés avec le prince Georges, dans le cachot où se trouvaient déjà Romain et nombre d'autres chrétiens de diverses nationalités, et y menèrent, comme lui, en dépit des exactions qu'ils devaient subir, une vraie vie religieuse.

LES ICONOCLASTES COMPLOTENT CONTRE LA VIE DE ROMAIN QUI EST SAUVÉ PROVIDENTIELLEMENT

« Sur la route de leur exil, les nouveaux venus avaient passé leurs longues étapes à se disputer violemment. Georges, iconoclaste déclaré, soutenait la politique de l'empereur, son maître. Les moines, de leur côté, défendaient le culte des images, probablement avec plus d'érudition que d'opportunité et, en tout cas, sans autre résultat que d'exaspérer leur adversaire.

» En prison, la controverse recommença de plus belle, sous une forme moins inoffensive..... Georges trouva parmi ses compagnons de captivité un nombre considérable d'autres Grecs, gens de guerre ou civils, entre lesquels son rang et son éducation lui créèrent une situation prépondérante. Tous étaient comme lui ou devinrent, grâce à lui, de francs iconoclastes. Entre ces fanatiques et l'espèce de couvent dont ils étaient condamnés à subir la présence jusqu'en ce lieu de misère, les rapports se tendirent à ce point que le parti iconoclaste résolut d'assassiner Romain et ses compagnons.

» Un jeune Arabe, qui entendait le grec, surprit ce projet criminel et le dévoila à ses coreligionnaires, car, dit le narrateur, les détenus étaient très nombreux dans la prison et les musulmans n'y manquaient pas..... Les musulmans résolurent de mettre à la raison Georges et ses complices, moins peut-être par sympathie pour les moines que pour avoir une occasion d'écharper quelque Grec, car, au lieu d'avertir le gouverneur de la prison, ils laissèrent les choses aller leur train.

» Le jeune homme fut posté aux aguets pour épier les agissements des conjurés. Le moment venu, il donna l'alarme. Les Arabes, armés de pierres et de gourdins, se précipitèrent au secours de Romain et de ses compagnons. Des chrétiens d'autre nationalité s'étaient joints à eux. Le biographe spécifie qu'il y avait là des Syriens et des Francs et qu'ils étaient nombreux. Ceux-ci avaient été razziés sur les côtes de Provence ou de Languedoc.

» La prison était placée sous les ordres d'un gouverneur qui, sans être chrétien,

paraît avoir été animé d'intentions fort conciliantes. Ce brave homme, averti de l'échauffourée qui venait de se produire, s'interposa entre les partis, raisonna ses pensionnaires et finit par rétablir le calme. »

ADOUCISSEMENTS APPORTÉS A SA CAPTIVITÉ

Un chrétien de Bagdad, un cheikh d'un certain rang, qui partageait la foi de nos prisonniers, c'est-à-dire qui n'était ni nestorien, ni jacobite, ni iconoclaste, s'éprit d'une réelle pitié pour les souffrances qu'ils enduraient. Après les avoir soulagés en prison, il obtint la permission de les loger chez lui, s'engageant sur sa tête à les ramener dès le premier appel. Désormais, les trois captifs purent vaquer à leurs devoirs d'état tout comme s'ils étaient restés dans leurs monastères.

Le 7 octobre 775, le calife Abou Djafar mourut, et, après des intrigues qu'il serait fastidieux de rappeler ici, son second fils, Mahomet el-Mahdi recueillit sa succession. Il y avait près de six ans que durait la captivité de Romain.

Nos trois moines reçurent bientôt cinq compagnons, enlevés de l'île de Chypre, où les avait relégués la persécution de Copronyme, et qui furent, à leur tour, hébergés par le cheikh miséricordieux.

ROMAIN DÉNONCÉ COMME ESPION SYRIEN PAR UN APOSTAT

Parmi les captifs se trouvait un moine grec, du nom de Jacques, qui abjura le christianisme et, pour mieux s'insinuer dans les bonnes grâces des autorités musulmanes, ne rougit pas de trahir et de calomnier ses anciens coreligionnaires.

Comme il avait conservé son habit monastique, il pénétrait partout et il apprit un jour qu'un Syrien, originaire d'Émèse et nommé Romain, faisait de l'espionnage pour le compte des Byzantins. Du moment qu'il y avait à Bagdad un captif du nom de Romain, qui savait fort bien le grec et l'arabe, l'espion redoutable était tout trouvé.

Le calife Mahdi n'eut aucune peine à admettre cette version, qui cadrait si bien avec son esprit soupçonneux. Le moine Romain fut donc retiré de la maison hospitalière du cheikh et remis en prison, où il fut enchaîné et traité fort durement.

Le troisième jour, le Saint comparut devant le calife, qui lui demanda ce qu'il en était au juste de l'accusation portée contre lui. Le moine répondit : « Je suis Grec d'origine, je n'ai jamais habité Emèse et même je n'ai jamais vu la Syrie, sauf pendant ma captivité. Quant au métier d'espion, je ne l'ai jamais fait. »

Bien entendu, cette dénégation n'ébranla nullement le calife, qui ordonna d'enlever les habits de l'inculpé et de le soumettre à la question pour lui arracher l'aveu de son crime. Et, sur ce, il fit introduire le renégat Jacques pour le confronter avec lui. Tout était prêt pour le supplice quand celui-ci entra. Il fut si ému de tout cet appareil qu'il se troubla soudain, changea de couleur et, pressé de questions, finit par avouer qu'il s'était trompé, et que ce Romain-là n'était pas celui dont on lui avait parlé.

Après cette confusion finale et ce dénouement tout à fait inattendu, l'accusateur fut jeté dehors, et Romain, bien que reconnu innocent, ramené à son cachot, où on le surveilla très étroitement.

C'était la troisième année du règne de Mahdi, c'est-à-dire vers la fin de 777 ou dans les premiers mois de 778.

NOUVEL INTERROGATOIRE DE ROMAIN

D'une accusation pareille, il reste toujours quelque chose dans l'esprit d'un souverain oriental. Dans les derniers jours de l'année 779, « le prince des croyants voulut se rendre à Jérusalem pour y prier et faire un tour en Syrie. Il quitta Bagdad et se rendit en un lieu appelé Baradan, à douze milles de là, où se trouvait un palais avec des salles d'audience ».

Ainsi parle le biographe. De fait, nous savons par des historiens arabes et byzantins que Mahdi, préparant une expédition contre la Syrie byzantine, concentra son armée à Baradan, à une quarantaine de kilomètres en amont de Bagdad. Là, il pensa une fois de plus au moine suspect et le fit amener devant lui, solidement garrotté et portant un voile sur les yeux.

Le calife demanda à Romain d'avouer son crime. Celui-ci répondit :

— Je te l'ai déjà dit, je suis Grec et non Syrien, et je n'ai jamais été espion.

— Tu mens, répliqua Mahdi, homme de Dieu, ennemi des Arabes et traître à mon empire. J'ai là des hommes qui certifieront que tu es un espion syrien.

Romain ne se troubla pas et lui dit :

— Tu peux réunir tout ton empire, personne ne me convaincra de ce crime, et si quelqu'un le soutient encore mensongèrement, celui-là est ennemi de la vérité.

La réplique tombait tout droit sur le calife, qui, n'y tenant plus, sauta à bas de son trône, empoigna le moine des deux mains et lui déchira son froc jusqu'à la ceinture. Romain saisit la main du calife et lui dit :

— Je t'en prie et je t'en conjure, au nom de ton dieu, ce que tu veux faire avec moi, fais-le vite, car voilà neuf années que je passe en prison sous le règne de ton père et sous le tien.

— Ce n'est pas à toi de me commander ce que je dois faire, répondit le calife. Avant tout, je te mènerai en Syrie, où ton crime sera découvert, puis tu seras mis à mort comme menteur et comme traître.

Et il remit Romain à la garde de l'émir Rabi, avec ordre de l'emmener, sous bonne escorte, à la suite de l'armée.

ROMAIN RAMÈNE A DIEU DES CHRÉTIENS APOSTATS

Vers la fin du mois d'avril 780, l'armée arabe s'en fut camper de Badaran à Raqqa, sur l'Euphrate, ou mieux, comme dit le biographe, « dans la ville fondée près de Raqqa par le père de Mahdi ». Abou Djafar avait, en effet, en 772, fait construire une place forte, à quelque distance de l'ancienne ville

et sur le même plan que Bagdad, laquelle s'appela d'abord Rafiqa et attira ensuite à elle et le mouvement commercial et le nom de l'ancienne ville.

Romain était gardé par les soldats dans le camp même, employant son temps à la prière qu'il ne cessait jour et nuit d'adresser au ciel. Or, pendant que le calife stationnait là avec ses troupes, il fut rejoint par un groupe de prisonniers grecs, que la peur des tourments et de la mort avait déterminé à renoncer à Jésus-Christ pour embrasser la religion de Mahomet.

La vue de l'homme de Dieu priant sans cesse et chantant des cantiques finit par les émouvoir au point de les faire rentrer en eux-mêmes et regretter sincèrement leur apostasie. Ils s'en ouvrirent un dimanche matin à saint Romain, qui leur démontra la grandeur de leur crime et fut assez heureux pour les ramener au christianisme.

Dès lors, l'affaire prenait une tournure grave. Le moine fut donc amené devant l'émir Rabi pour cet acte de prosélytisme ; l'émir lui adressa tout d'abord les plus sanglants reproches, puis il commanda à quinze soldats de lui appliquer chacun cinq coups de nerfs de bœuf.

La flagellation fut atroce et, au témoignage de l'historien, le sang et même les chairs tombaient jusqu'à terre. Romain se contenta de dire par trois fois : « Seigneur, ayez pitié de moi ! » puis il s'écria: « Christ, aidez-moi ! » et ne dit plus rien. Quand les soixante-quinze coups eurent frappé sa chair innocente, le Saint roula à terre dans son propre sang ; il était absolument à bout de forces.

ENTREVUE AVEC LE CALIFE

Après quoi l'émir se rendit auprès de Mahdi pour lui dénoncer Romain et justifier sa conduite. Le prince des croyants le fit amener devant lui, et, par les promesses les plus brillantes, il tenta d'ébranler son courage, s'engageant à le faire au plus tôt guérir par ses médecins et à lui assurer le plus bel avenir, s'il se déclarait en faveur de l'Islam.

Avec une ironie qui ne manquait pas de grandeur en pareille circonstance, le moine rappela au calife la première accusation portée contre lui et le peu de fonds que l'on avait fait sur elle.

— Jusqu'ici, dit-il en propres termes, tu m'as regardé comme un homme faux et un traître ; aussi m'as-tu interrogé avec minutie et t'es-tu vanté de citer des témoins qui me convaincraient d'espionnage contre ton empire. A présent, voici une autre accusation bien plus grave. A quoi bon prolonger ainsi la discussion ? Ce que je t'ai demandé l'autre jour, je te le demande encore : Par le dieu que tu sers, fais vite de moi ce que tu veux en faire. Par la grâce de Dieu, je suis né chrétien, je suis chrétien et je mourrai chrétien. Telle est ma volonté.

Le prince des croyants renouvela ses promesses et ses menaces, et ne cacha pas sa satisfaction lorsque, sur ses dernières instances, le moine demanda un jour pour délibérer. Nul doute que, la nuit portant conseil, il ne trouvât son prisonnier plus souple et mieux disposé à céder à ses désirs.

DERNIÈRE ENTREVUE AVEC LE CALIFE LE MARTYRE

Romain passa la nuit qu'on lui accordait encore, dans les prières et le chant des cantiques, à se préparer à la mort. Le lendemain matin, en dépit des douleurs qu'il ressentait de sa flagellation de la veille, la joie et l'allégresse illuminaient son visage.

Vers les 9 heures, il fut pour la dernière fois appelé devant son juge, qui lui promit le plus brillant avenir s'il cessait de s'obstiner dans sa religion. Sans jactance aucune, mais avec la ferme volonté d'en finir au plus vite, le Saint s'appliqua à déjouer les plans de Mahdi. Après une courte profession de foi du plus pur christianisme, il se tourna vers le calife et lui dit :

— Fais maintenant ce que tu voudras et ne me tourmente plus à ce sujet.

Le calife renouvela encore ses tentatives, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que Romain ne l'écoutait plus. C'en était trop. En s'obstinant à lui parler de la sorte, il courrait risque de voir sa majesté tournée en dérision devant ses sujets. Il donna donc l'ordre au bourreau d'étendre à terre un tapis de cuir et de menacer le moine du cimeterre jusqu'à ce qu'il daignât lui répondre.

Peine inutile. Romain ramena lui-même ses mains derrière le dos, se tourna vers l'Orient, inclina sa tête sous le glaive et attendit. Son esprit était déjà occupé entièrement de la mort et de Dieu, et pas un mot ne sortit de sa bouche. Le calife lui-même et son entourage furent dans la plus complète admiration devant ce courage qui atteignait jusqu'à l'héroïsme sous un air de parfaite simplicité. Il donna l'ordre au bourreau d'abattre la tête, qui tomba au premier coup de cimeterre et fut ensuite jetée avec le corps dans l'Euphrate.

C'était le 1er mai de l'année 780, un lundi matin.

Quelque temps après, la tête et le tronc se rejoignant à la surface de l'eau flottèrent de conserve. De la rive, des chrétiens les aperçurent et, avec l'aide de passants, ils recueillirent les restes précieux, qui furent apportés à l'église cathédrale de l'ancienne ville, c'est-à-dire de Raqqa, tandis que le martyre avait eu lieu à Rafiqa.

Pratique. — C'est être sage que de suivre Jésus-Christ, que de préférer les véritables biens à ceux qui n'ont que l'apparence, ce qui est éternel à ce qui passe comme la fumée.

S. V.

SOURCES CONSULTÉES

R. P. PEETERS, *Saint Romain le Néomartyr, d'après un document géorgien*, dans les *Analecta bollandiana*, t. XXX, p. 393-427.

SAINT ATHANASE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 2 mai. — IVe siècle.

Saint Athanase naquit à Alexandrie, métropole de l'Egypte, vers l'an 296. Ses parents, qui étaient chrétiens et recommandables par leur piété, l'élevèrent dans la véritable doctrine du christianisme. Lorsqu'il fut suffisamment instruit dans la grammaire et les autres sciences ordinaires, saint Alexandre, qui devait être évêque d'Alexandrie, le retira d'entre les mains de ses parents, et l'éleva, comme un autre Samuel, dans le temple du Seigneur. Il étudia plusieurs années dans une sainte école et devint parfait théologien, en lisant avec beaucoup de soin les écrits des anciens docteurs de l'Eglise.

Agé d'environ vingt ans, saint Athanase entendit parler de saint Antoine, dont la réputation était dès lors répandue partout. Il alla le voir avec le désir d'imiter ses vertus si rares, demeura avec lui pour se former à la piété sous sa conduite, et il se fit honneur de lui avoir présenté l'eau quand il lavait ses mains, comme Elisée faisait au prophète Elie. A son exemple, il embrassa la vie religieuse, qu'il continua même étant évêque.

En ce temps-là, Pierre, prédécesseur d'Achillas, sur le siège d'Alexandrie, par son indulgence pour les chrétiens qui avaient offert de l'encens aux idoles pour éviter la mort, et qui s'en repentaient, avait déplu à Mélèce, évêque de Lycopolis; Mélèce se sépara de la communion de Pierre et forma un schisme; ses partisans prirent le nom de méléciens. Arius, lybien de naissance et diacre de l'Eglise d'Alexandrie, se joignit aux schismatiques.

Néanmoins, par un repentir hypocrite, il parvint à gagner les bonnes grâces d'Achillas, patriarche d'Alexandrie, qui l'éleva au sacerdoce et le mit à la tête d'une paroisse de la ville. Sous le patriarcat d'Alexandre, Arius inventa une nouvelle doctrine sur le Verbe Incarné affirmant, contre l'Ecriture Sainte, qu'il n'était qu'une simple créature. Saint Alexandre l'excommunia.

Vers le même temps, ravi de la science et de la sainteté d'Athanase, le patriarche l'ordonna diacre et le mena avec lui au concile de Nicée, en Bithynie, composé de trois cent dix-huit évêques. Quoique jeune, il aida le bienheureux vieillard de ses conseils, lui montrant en toutes choses le chemin qu'il devait suivre. C'est à ce concile que, simple diacre, il renversa, par la force de ses arguments, les subtilités d'Arius, s'attirant ainsi l'admiration des Pères du Concile et la haine implacable des ariens, qui jurèrent dès lors de le perdre.

Saint Athanase.

(D'après la fresque de Fra Angelico, dans la chapelle de Saint-Nicolas, au Vatican.)

Cinq mois après le Concile, Alexandre, chargé d'années et de mérites, rendit sa belle âme à Dieu, après avoir désigné pour son successeur le diacre Athanase, suivant l'ordre que Dieu lui en avait donné. Il l'appela plusieurs fois, puis, comme il ne paraissait point, parce qu'il s'était enfui, il ajouta par esprit prophétique: « Tu fuis, Athanase, mais tu n'échapperas pas. » En effet, tout le peuple et le clergé de l'Eglise d'Alexandrie le choisirent unanimement pour successeur d'Alexandre, et il fut sacré en présence et au bruit des acclamations de tout le peuple. Athanase comptait à peine trente ans.

Les ariens n'avaient point oublié les splendeurs de sa doctrine qui avaient dissipé leurs ténèbres. Remplis de fureur, en voyant Athanase patriarche d'Alexandrie, ils mirent tout en œuvre pour le faire déposer.

Ils commencèrent par l'accuser auprès de Constantin d'avoir obligé les Egyptiens à lui payer tribut en faisant la visite de son diocèse. Il se lava de ces calomnies devant l'empereur, qui le renvoya vers son peuple en le comblant d'éloges.

Comme il persistait à ne point recevoir Arius dans la communion de l'Eglise, malgré les menaces de l'empereur, mais que, au contraire, il avait persuadé à Constantin que l'Eglise catholique ne pouvait avoir aucune communion avec une hérésie qui déclarait la guerre à Jésus-Christ, Eusèbe de Nicomédie, Eusèbe de Césarée, les méléciens et les ariens redoublèrent de ruses et d'artifices auprès de Constantin, qui se laissa enfin surprendre par de nouvelles accusations contre Athanase. Il permit aux évêques ennemis de sa doctrine de rassembler un concile à Tyr, pour y examiner sa cause. Saint Athanase y vint sur l'ordre de

l'empereur, et, afin d'ôter à ses ennemis tout prétexte de le décrier de nouveau et de dire qu'il refusait d'obéir parce qu'il se sentait coupable, il amena avec lui quarante-neuf évêques d'Egypte, entre autres, les illustres confesseurs, Paphuce et Potamon.

Quand saint Athanase fut entré au Concile, on le fit demeurer debout, comme un accusé devant ses juges. Potamon en versa des larmes. Là, il fut accusé d'un crime abominable; et, en effet, on fit paraître au milieu des évêques assemblés une infâme courtisane subornée par les ariens, qui s'écria que l'évêque Athanase avait accompli mille actes épouvantables, et l'avait comblée de présents pour lui faire garder le silence. Saint Athanase était averti, il avait concerté ce qu'il devait faire avec l'un de ses prêtres, nommé Timothée. Sommé de répondre à cette accusation, Athanase garda le silence. Mais Timothée, se tournant vers cette femme, lui dit :

« Quoi ! vous prétendez que vous m'avez vu chez vous me déshonorer ? »

La femme étendit la main vers Timothée, le montra du doigt et s'écria toujours plus haut :

« Oui, c'est vous-même ! »

Puis elle ajouta les circonstances de temps et de lieu avec grand fracas de paroles. Un immense éclat de rire accueillit une accusation si mal concertée et si habilement détruite. Et ceux qui avaient fait venir cette femme furent couverts d'une telle confusion qu'ils la chassèrent aussitôt de l'assemblée, malgré saint Athanase, qui voulait trouver les auteurs de la calommie.

Malgré cette première honte, l'assemblée s'écria en tumulte qu'il y avait des crimes plus importants à examiner, qu'on ne s'en justifiait point par subtilité, mais qu'il suffisait d'avoir des yeux pour en être convaincu. Ils accusaient Athanase d'avoir tué Arsène, évêque mélécien, qui s'était caché après avoir encouru quelques censures.

On avait profité de sa fuite pour répandre le bruit de sa mort. On accusait Athanase d'en être l'auteur, et d'avoir même fait couper une de ses mains, pour servir à des opérations magiques. Ils ouvrirent, en effet, une boîte mystérieuse, et firent paraître cette main desséchée qu'ils gardaient depuis longtemps. « Athanase ! dirent-ils, voilà votre accusateur ! voilà la main droite de l'évêque Arsène; c'est à vous de nous dire comment et pourquoi vous l'avez coupée. » Il s'éleva alors un bruit confus, les adversaires du saint poussaient des cris d'horreur, ses amis étaient indignés de la calomnie. Quand saint Athanase eut enfin obtenu un peu de silence, il demanda si quelqu'un de l'assemblée connaissait Arsène. Plusieurs se levèrent en disant qu'ils l'avaient connu particulièrement. Alors saint Athanase donna l'ordre à l'un de ses domestiques d'aller chercher un homme qu'il montra à l'assemblée, et, lui faisant lever la tête, il adressa à ses adversaires : « Est-là cet Arsène que j'ai tué et à qui j'ai coupé une main après sa mort ? » L'étonnement de ceux qui connaissaient Arsène est impossible à redire : ils le croyaient mort depuis longtemps ou du moins fort éloigné. Arsène s'était présenté couvert de son manteau, de sorte que ses mains ne paraissaient pas. Saint Athanase en découvrit une en levant un côté du manteau. On se demandait s'il montrerait l'autre, ce qu'il fit en levant l'autre côté du manteau. Alors il s'adressa à tout le concile : « Voilà Arsène avec ses deux mains; Dieu ne nous en a point donné davantage : c'est à mes accusateurs de chercher où pouvait être placée la troisième, ou à vous d'examiner d'où vient celle qu'on vous montre. » Les ariens s'écrièrent qu'Athanase était un magicien, qu'il trompait les yeux par ses prestiges. Ils se jetèrent sur lui avec fureur, et l'auraient mis en pièces, si le comte Archélaüs et les autres officiers de l'empereur ne l'avaient arraché de leurs mains.

La victoire que saint Athanase remporta sur ses accusateurs ne rendit point sa cause meilleure à leurs yeux. Ils le déposèrent de l'épiscopat par un décret du Concile, et lui défendirent de retourner à Alexandrie, de peur d'y exciter de nouveaux troubles. Pendant qu'ils étaient occupés à dresser leur sentence inique, saint Athanase sortit secrètement de Tyr, et vint à Constantinople se plaindre à l'empereur. Ce prince, après l'avoir rebuté, trouva que sa plainte était juste, et, en conséquence, ordonna aux évêques du Concile de Tyr de venir sans délai à Constantinople rendre raison de leur jugement. Quand ils furent arrivés, ils ne parlèrent point des chefs d'accusation détruits si victorieusement par saint Athanase; ils en inventèrent un autre, plus capable d'irriter l'empereur contre lui. Ils l'accusèrent de vouloir empêcher à l'avenir le transport du blé d'Alexandrie à Constantinople. Constantin crut à l'accusation, et exila Athanase dans les Gaules, croyant lui faire grâce de ne pas le condamner à mort. « Puisque vous cédez à mes calomniateurs, dit Athanase au prince, le Seigneur jugera entre vous et moi. »

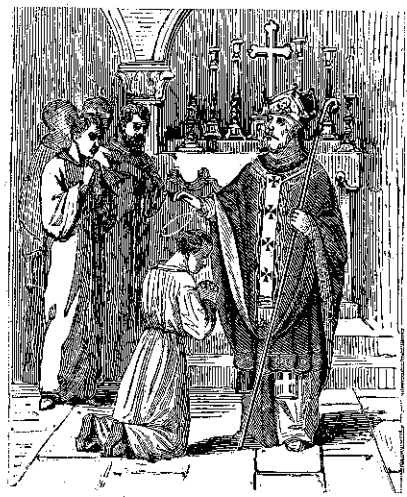
Saint Athanase se rendit à Trèves, où il fut reçu par Constantin le Jeune, avec beaucoup de respect, et par saint Maximin, alors évêque de Trèves, avec beaucoup d'honneurs.

Cet exil jeta l'Eglise d'Alexandrie dans la dernière consternation. Saint Antoine, du fond de son désert, écrivit plusieurs fois à l'empereur pour le conjurer de ne point ajouter foi aux impostures des ariens; il n'y eut aucun égard; il traita de fous et de turbulents les catholiques d'Alexandrie qui lui redemandaient leur évêque et leur père. Cependant, l'année suivante, frappé de la mort étonnante d'Arius, qui, pressé d'une indisposition subite, avait rendu dans les latrines publiques sa noire âme avec ses entrailles, malade lui-même, Constantin fit rappeler Athanase; et ce fut Constantin le Jeune, son fils, qui le rendit à son peuple d'Alexandrie, après la mort de son père. Il fut reçu par les siens comme

un triomphateur. Mais les ariens redoublèrent de rage S'appuyant sur Constance, empereur d'Orient, qui prit leurs intérêts, ils assemblèrent un Concile à Antioche, déposèrent Athanase une seconde fois, et élurent à sa place un prêtre égyptien, nommé Piste, précédemment condamné par saint Alexandre et le Concile de Nicée. Athanase, de son côté, rassembla un Concile de cent évêques à Alexandrie, où son innocence fut reconnue et proclamée. Les deux partis en appelèrent à Rome.

Saint Athanase s'y rendit en personne pour défendre sa cause. C'est là qu'il fit en latin la profession de foi que l'Eglise chante sous le nom de *Symbole de saint Athanase*. Le pape Jules le confirma dans la communion de l'Eglise et frappa les hérétiques d'un nouvel anathème. Mais cette sentence ne put rétablir le Saint sur son siège. Il demeura encore trois ans à Rome, où il fonda la vie monastique.

La vie de saint Athanase n'est qu'une reproduction de ces premières scènes. Il est toujours persécuté et toujours vainqueur. Rétabli sur son siège par Constance, qui céda à la prière et aux menaces de son frère Constant, il fut persécuté de nouveau, à la mort de ce dernier, par les ariens et l'empereur Constance lui-même, et déposé dans deux Conciles, à Arles et à Milan.



Toutefois, saint Athanase était demeuré à Alexandrie, où il adressait à Dieu de ferventes prières pour le triomphe de la vérité. Constance résolut alors de le faire sortir d'Alexandrie par violence. Voici comment saint Athanase raconte lui-même l'événement :

« Il était nuit : le peuple, rassemblé dans l'église, faisait la veille pour la fête du lendemain. Le chef militaire, Syriacus, apparut tout à coup avec des soldats, au nombre de plus de cinq mille, ayant des armes et des épées nues, des arcs, des flèches, des lances; il les range autour de l'église. Moi, qui ne trouvais pas juste, dans un si grand désordre, d'abandonner mon peuple, et qui préférais m'exposer le premier au péril, m'étant assis dans ma chaire, j'ordonnai au diacre de lire le psaume 136e, et je dis au peuple de répéter le refrain, *Parce que sa miséricorde est éternelle*, et de se retirer ensuite chacun dans sa maison; mais le chef s'étant élancé dans le temple, et les soldats assiégeant de toute part le sanctuaire pour me saisir, le peuple et les prêtres me pressent, me supplient de prendre la fuite; je refuse de le faire avant que chacun d'eux soit en sûreté. M'étant donc levé et ayant prié le Seigneur, je les conjurais de se retirer : J'aime mieux, disais-je, être en péril que de voir maltraiter quelqu'un de vous. Plusieurs étant déjà sortis et les autres se préparant à les suivre, quelques solitaires et quelques prêtres montèrent jusqu'à moi et m'entraînèrent; et ainsi, j'en atteste la suprême vérité, malgré tant de soldats qui assaillaient le sanctuaire, malgré ceux qui entouraient l'église, je sortis sous la conduite du Seigneur, et j'échappai sans être vu, glorifiant surtout le Seigneur de ce que je n'avais pas trahi mon peuple, et de ce que, l'ayant mis d'abord en sûreté, j'avais pu être sauvé moi-même et me dérober aux mains qui voulaient me saisir. »

Pendant qu'on donnait le soin de son Eglise à un certain Georges, homme d'un caractère féroce, plus capable de perdre, de ravir et de massacrer le troupeau du Seigneur que de le protéger et de le nourrir, saint Athanase se retira dans les déserts d'Egypte. On mit à prix la tête de l'auguste fugitif, on le chercha partout, mais aucune menace ne put arracher aux moines le secret de sa retraite. Pour ne pas compromettre ses hôtes généreux, qui aimaient mieux mourir que de livrer le saint docteur, il se retira plus avant dans la solitude, et demeura six ans caché dans une citerne sans voir ni parents, ni amis, ni même la lumière du soleil, à l'exception d'un fidèle qui lui apportait les choses nécessaires et les lettres qu'on lui écrivait, et cela au péril de sa vie, tant était violente la persécution arienne.

Constance vint à mourir, et Julien l'Apostat, par ostentation de tolérance, le rappela de l'exil. Rien de merveilleux comme la réception que les fidèles d'Alexandrie lui faisaient à chaque retour d'exil. Ce n'étaient que festins publics, fêtes solennelles, cantiques de louanges et d'actions de grâces à Dieu; on dressait partout des estrades pour le voir passer, on montait sur les arbres et sur les toits; ses triomphes surpassaient les triomphes des empereurs, de sorte que pour dire qu'un prince avait été bien reçu en Egypte, on disait qu'on lui avait fait autant d'honneurs qu'au grand Athanase.

Ces saintes joies et la parole du pontife causaient tant d'émulation à la vertu parmi le peuple, que plusieurs jeunes filles, destinées au mariage, faisaient vœu de garder leur virginité, et un grand nombre de jeunes gens embrassaient la vie monastique. Un des premiers soins de saint Athanase, après son retour des solitudes d'Egypte, fut de travailler à rétablir la pureté de la foi, en rassemblant un Concile. A peine les travaux en étaient-ils terminés, que Julien, levant le masque de l'hypocrisie, envoya un édit à Alexandrie, par lequel il ordonnait à saint Athanase de quitter son siège au plus vite. L'amour des Alexandrins pour leur évêque ne leur permit point de le laisser enlever sans s'y opposer. Ils écrivirent à Julien qui, pour toute réponse, fit marcher des armées vers Alexandrie pour y prendre Athanase.

Obligé de sortir, le Saint essuya les larmes des fidèles qui venaient lui dire adieu, en les assurant que cet orage ne serait pas de longue durée, car le règne de Julien ne devait avoir que la durée d'un nuage qui passe. Poursuivi sur le Nil par les émissaires de l'empereur, ceux qui l'accompagnaient lui conseillèrent de s'enfuir dans le désert. Il n'en fit rien, mais marcha droit vers celui qui avait ordre de le prendre. « Où est Athanase? lui demande l'officier. — Il n'est pas loin », répondit le saint évêque, et, tandis que l'officier continuait sa poursuite, il revint à Alexandrie.

Julien l'Apostat mourut bientôt, comme l'avait

Saint Athanase, de retour de l'exil, est reçu en triomphe par son peuple.

prédit Athanase; et, sous Jovien qui lui succéda, l'Eglise compta quelques jours de paix.

Jovien mourut moins d'un an après son avènement au trône. Valens, qui lui succéda, porta un édit par lequel il exilait tous les évêques rappelés par Jovien. En conséquence, les magistrats d'Egypte voulurent obliger Athanase de quitter son Eglise. Cette fois, le peuple se révolta et prit les armes. Athanase, pour éviter de plus grands désordres, sortit secrètement d'Alexandrie pour la cinquième fois; il alla se cacher à la campagne dans le tombeau de son père, et y demeura quatre mois.

Il reprit enfin le soin de son Eglise après la condamnation de Valens par un Concile de Rome, pour ne plus la quitter qu'à sa mort.

Saint Athanase, après avoir gouverné l'Eglise d'Alexandrie pendant quarante-six ans, après avoir soutenu un nombre presque infini de combats pour la défense de la véritable foi et remporté autant de victoires, alla expérimenter au ciel la béatitude de ceux qui souffrent persécution pour la justice.

Sa mort arriva le 2 mai de l'année 373.

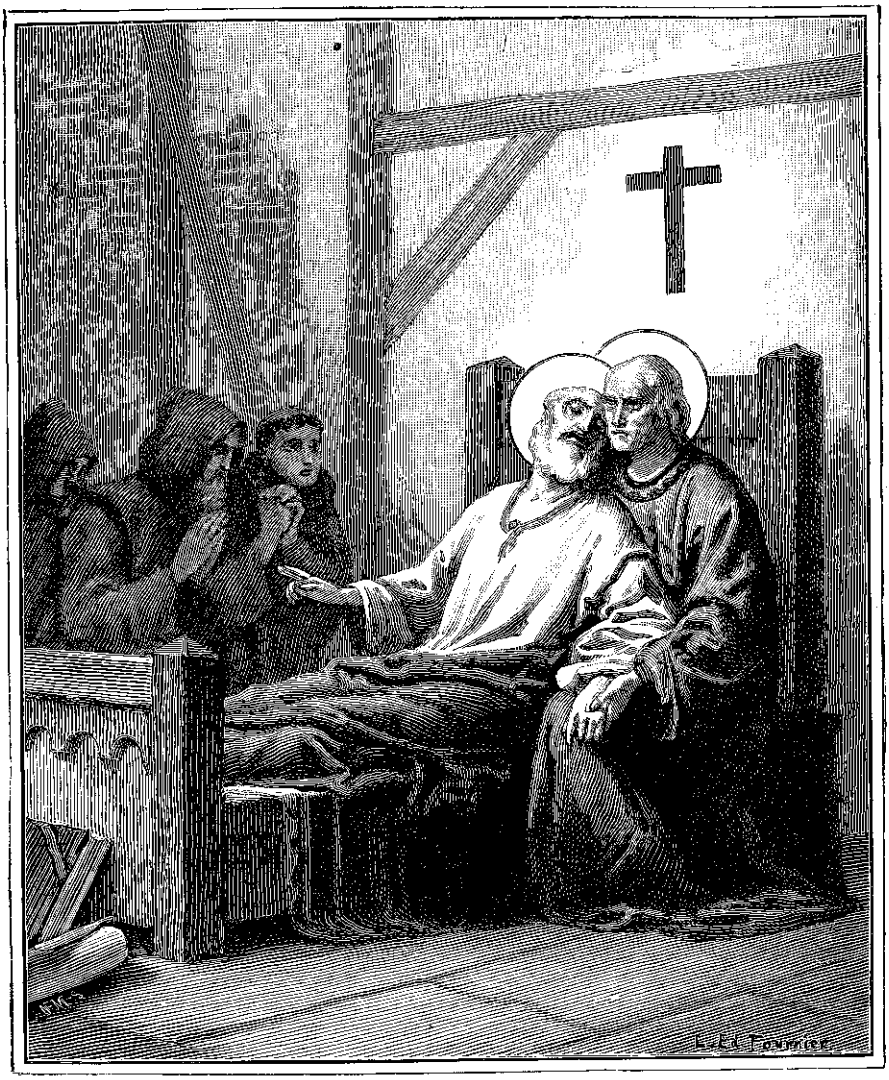
Voilà le grand saint Athanase, docteur du Verbe de Dieu. D'une foi profonde et inébranlable, d'une admirable pénétration et d'une prudence que ses ennemis ne mirent jamais en défaut, d'une fermeté que rien n'ébranla, il parut comme un soleil, toujours semblable à lui-même depuis sa première apparition jusqu'à son déclin.

« Quand vous trouverez une sentence des écrits de saint Athanase, disait un ancien, si vous n'avez point de papier, il la faut écrire sur vos habits. » Il y en a une surtout qui est comme le programme de toute sa vie et qui doit être dans les temps actuels le programme de la nôtre : *Decet nos non tempori sed Domino servire.* Il convient que nous soyons, non les esclaves des temps et des circonstances, mais les serviteurs de Dieu. O très bon docteur Athanase, lumière de la Sainte Eglise, amant passionné de la loi divine, priez le Fils de Dieu de la graver dans nos cœurs!

Le corps de saint Athanase fut d'abord déposé dans l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople, puis transféré à Venise en 1454. Cependant, le chef du Saint ne se trouve plus dans cette ville. La France a hérité de cette précieuse relique. On la vénère à Semblançay, dans le diocèse de Tours.

SAINT WALBERT, TROISIÈME ABBÉ DE LUXEUIL

Fête le 2 mai.



Saint Walbert rendant le dernier soupir, assisté par saint Miget.

ARRIVÉE DE WALBERT A LUXEUIL

Vers l'an 613, un jeune seigneur, ceint du baudrier militaire, le chef couronné de la belle et longue chevelure que portaient alors les guerriers sicambres et bourguignons, se présentait au monastère de Luxeuil. Accueilli en frère par saint Eustaise, un de ses anciens compagnons d'armes, il commença sous sa conduite le temps de probation, et, en souvenir de sa rupture avec le siècle, il suspendit à la voûte de l'église ses armes qui lui avaient valu dans le monde une juste renommée. On les voyait encore trois cents ans plus tard. Ce fier sicambre s'appelait Walbert.

Né à Nanteuil-le-Hautoin ou à Vinantes, entre Meaux et Dammartin, la condition de sa famille et les guerres incessantes qui précédèrent le règne de Clotaire II l'avaient comme naturellement porté à l'armée et fait grandir dans les camps. Mais, nouveau saint Martin, Walbert s'y était signalé par les traits de sa charité plus encore que par ses exploits.

En entrant au monastère, le postulant fit un joyeux abandon de ses biens entre les mains de

l'abbé Eustaise. Cette donation était considérable : elle comprenait plusieurs maisons de campagne aux environs de Nanteuil, le pays de Ternois, le village de Herly, et une coupe d'or ornée de pierres précieuses d'une grande valeur.

La colonie monastique de Luxeuil à laquelle venait s'adjoindre Walbert était alors en pleine prospérité. Six cents moines s'y pressaient autour de leur abbé, édifiant le monde gaulois par leurs austérités et leur amour du travail, attirant dans leur florissante école les enfants des plus nobles familles franques et bourguignonnes, achevant de défricher aux alentours une terre que couvraient, un demi-siècle plus tôt, d'impénétrables forêts et où erraient en liberté les bêtes fauves.

Surtout, ce monastère enfantait des saints, et jamais peut-être on ne vit en même temps et sur un même point tant de personnages que l'Eglise honorera plus tard d'un culte public.

Walbert, désireux de se sanctifier lui aussi, arrivait donc au bon moment.

ERMITAGE DE SAINT WALBERT

Après quelque temps d'épreuve, le nouveau venu, convaincu qu'il lui fallait pour oublier le monde des moyens plus qu'ordinaires, demanda à son supérieur la permission de s'enfoncer dans la solitude. Eustaise le lui accorda, et Walbert fit choix d'une grotte sauvage, éloignée d'environ trois milles de l'abbaye, ne recevant de lumière que par une fente de rocher et n'offrant pour tout agrément que le voisinage d'une source d'eau vive.

L'ermitage subsiste, et, malgré les jardins et les allées fleuries dont la main industrieuse de l'homme s'est plu à l'entourer, il ne laisse pas d'inspirer encore quelque effroi. Le visiteur admire toujours le long bloc de pierre creusé sur lequel la tradition veut que Walbert ait pris ses courts instants de sommeil.

A l'intérieur de la grotte se voit la statue du Saint en prière, et sur la paroi du rocher on peut lire cette inscription :

> Walbert, noble sicambre,
> Favori des rois, illustre guerrier,
> Vicomte de Meaux, comte de Ponthieu,
> Vint dans cette grotte profonde
> Se consacrer à Dieu.

Walbert y demeura plusieurs années, seul au milieu des bois, se nourrissant de racines ou d'herbes sauvages, à la façon des Pères du désert. Une fois seulement, un ordre de saint Eustaise l'en fit sortir pour aller, avec un compagnon nommé Cagnoald, organiser le monastère d'Eboriac que voulait fonder sainte Fare.

Il revint en hâte, sa mission achevée, à sa chère solitude. De temps à autre, il lui fallait interrompre ses pieuses oraisons pour distribuer le pain de la divine parole à de pauvres travailleurs des environs qui venaient l'en prier.

ABBÉ DE LUXEUIL — PRIVILÈGE D'EXEMPTION

Saint Eustaise mourut en 625, chargé d'ans et de mérites. L'héritage de saint Colomban n'avait fait que croître et prospérer entre ses mains. Les Frères assemblés pour lui nommer un successeur songeaient à saint Gal, vieillard vénérable qui avait assisté à la fondation du monastère. Mais celui-ci se déroba, alléguant qu'il avait déjà un pied dans la tombe, qu'il lui serait impossible, vu ses infirmités, de prendre part au travail journalier des moines, et il s'excusa avec tant de force que les suffrages des religieux se reportèrent sur celui qu'on jugeait le plus digne après lui, et d'une voix unanime Walbert fut acclamé abbé de Luxeuil.

Il était prêt pour cette rude tâche. Ce n'était pas un léger fardeau, en effet, que la conduite d'une aussi vaste abbaye, la plus célèbre du royaume. Mais Walbert était un homme d'oraison, un apôtre rempli de l'Esprit de Dieu, en même temps qu'un administrateur habile.

L'éclat du nom qu'il portait dans le monde et son influence à la cour ne lui furent pas inutiles. On en a une preuve dans le privilège d'exemption qu'il obtint du pape Jean IV en 640, grâce aux démarches du roi Clovis II.

Les grands et les magistrats séculiers tentaient souvent d'intervenir dans les affaires du monastère. L'évêque abusait parfois aussi de son autorité spirituelle : il lui arrivait, par exemple, de s'installer dans les bâtiments de l'abbaye, avec une nombreuse suite et pendant un temps assez long, contre le gré des religieux, qui voyaient de mauvaise grâce ce manque de discrétion.

D'autres exigences faisaient désirer aux abbés de Luxeuil de relever immédiatement du Saint-Siège. Aussi, saint Walbert reçut-il comme une faveur la lettre suivante du Pape, qui environnait sa maison d'un mur infranchissable : « Nous voulons que ni l'autorité ecclésiastique de la province, ni les prêtres, ni les diacres, ni quelque autre personne que ce soit, ne s'ingèrent dans l'administration du monastère de Luxeuil, et qu'à dater d'aujourd'hui, il ne relève que du Siège apostolique..... Si, ce qu'à Dieu ne plaise, les moines dudit monastère s'attiédissent dans l'amour de Dieu et l'observance des règles de leur père, qu'ils soient corrigés par l'abbé, c'est-à-dire par le père du monastère, et si c'est lui-même qui tombe dans la torpeur et le mépris de la règle paternelle, le Saint-Siège y pourvoira. »

Rassuré de ce côté, saint Walbert porta son attention sur divers abus qui menaçaient l'unité de la discipline. Il adoucit en quelques points la règle trop rigide de saint Colomban, en y mêlant certaines prescriptions de celle plus abordable de saint Benoît. Il sévit contre les sorties de certains religieux qui, sous le spécieux prétexte de voyages utiles, d'œuvres de zèle et de missions, franchissaient trop aisément la clôture et s'exposaient ainsi à perdre en peu de temps l'esprit de leur vocation.

On ne saurait trop admirer cet homme éminent qui pendant quarante années (625-665) conduisit dans les voies de la perfection, sous une discipline uniforme, une armée de moines dont le nombre atteignit jusqu'à neuf cents, jeunes gens sortis pour la plupart des rangs de la noblesse et habitués à toutes les facilités que procure la fortune, anciens militaires aux bouillantes ardeurs, connus souvent pour leurs violences sanguinaires, et qu'il sut transformer en obéissants et en saints.

CE QUE L'ON FAISAIT A LUXEUIL

L'exercice admirable de la *Louange perpétuelle*, déjà institué avant saint Walbert, mais dont il assura le fonctionnement régulier, contribua beaucoup à attacher les religieux à leur cloître. A tous les instants du jour et de la nuit, se succédant par groupe de dix, sous la présidence d'un *Décanier* ou d'un doyen, les moines de Luxeuil formaient la garde d'honneur autour de l'autel, et chantaient en deux chœurs les versets des psaumes. Tant que cette pratique demeura en vigueur, la ferveur régna au sein de l'abbaye. Mais, quand le foyer de la prière, au lieu d'être perpétuel, se ralentit et fit place à d'autres préoccupations plus humaines, le relâchement suivit de près.

Sous saint Walbert, le travail marchait de pair avec la piété. L'abbé, dont les mains autrefois avaient vaillamment porté les armes, n'hésitait pas à diriger maintenant le soc de la charrue. Il était, même au travail manuel, l'exemple vivant de tous.

Mais il n'y avait pas à Luxeuil que des agriculteurs. Tous les arts trouvaient à s'exercer au sein de cette cité monastique : parmi les religieux, les uns devenaient maçons, d'autres charpentiers, menuisiers, sculpteurs, tisserands. Nul ne restait inoccupé.

Walbert stimula tout spécialement l'ardeur des copistes, et la bibliothèque de Luxeuil, grâce à son zèle éclairé, s'enrichit d'innombrables manuscrits et devint une des premières du royaume. Il aimait sans doute à répéter à ceux de ses disciples qui s'adonnaient à ce travail de patience, la parole de Cassiodore : « La fonction de copiste convertit les doigts en autant de langues, sauve les hommes sans leur parler, et il est très vrai que Satan est percé d'autant de coups qu'un copiste transcrit de paroles du Seigneur. » Que de savants, et pour ne citer que quelques noms, Mabillon, Baronius, Bossuet, venus pour puiser dans les trésors de la bibliothèque de Luxeuil, ont béni l'intelligente prévoyance des premiers abbés!

Aussi, les études y étaient-elles en grand honneur : les religieux lisaient les Pères grecs et latins. Les œuvres des écrivains profanes n'étaient pas exclues, mais passaient au second rang. Il y avait, pour l'instruction des étrangers, une double école également florissante : l'une admettait les enfants, surtout ceux qu'on destinait à l'église et qui s'appelaient *Oblats*, — saint Donat, le futur archevêque de Besançon, fut reçu à cette école à l'âge de sept ans ; — l'autre pour les jeunes gens, dont quelques-uns étaient réservés à des postes d'honneur, et même pour des clercs et des religieux d'autres monastères que leurs supérieurs envoyaient à Luxeuil achever leur formation

UN VILAIN TOUR — RÉPRIMANDE

Une anecdote fera voir jusqu'à quel point le saint abbé exerçait sa vigilance sur chacun de ses nombreux disciples, et savait imposer dans les moindres occasions son autorité douce et ferme.

Un savant religieux, nommé Teudolène, s'amusait beaucoup, trop peut-être, de la simplicité enfantine d'un jeune et pieux novice, qui fut plus tard saint Frobert.

Un jour que l'enfant était venu visiter Teudolène dans le local destiné aux étrangers, celui-ci, pris de belle humeur, résolut de lui jouer un tour. Il le pria d'aller trouver un Frère et de lui demander de sa part un instrument dont il avait besoin pour écrire et qui en latin s'exprimait par le mot *circinus*, mot équivoque, signifiant à la fois *compas* et *meule ;* l'autre moine, de complicité avec Teudolène, feignant de prendre le mot dans ce dernier sens, mit une meule au cou de Frobert, lui disant que c'était l'instrument qu'on demandait. Les meules à broyer le grain n'avaient pas toutes, à cette époque, les dimensions qu'elles ont aujourd'hui. Néanmoins, le poids de celle que portait le candide Frobert excédait de beaucoup ses forces, et bientôt, couvert de sueur, il tomba sur le chemin, épuisé sous son fardeau.

Walbert l'aperçut en cet état et s'enquit de ce qui se passait. Il manda aussitôt Teudolène, et le reprimanda vivement de s'être joué ainsi de la candeur d'un de ses Frères.

Dès ce moment, Frobert cessa d'être l'objet des plaisanteries de ses compagnons d'études : il devint même leur modèle, par son application au travail et par sa vertu.

INFLUENCE DE LUXEUIL — NOBLES AMIS DE L'ABBÉ

Un coup d'œil sur les fondations monastiques de cette époque, la simple énumération des personnages qui s'honorèrent de l'amitié de Walbert permettra d'apprécier l'influence que le monastère de Luxeuil exerçait alors dans les Gaules. « Quelle est, s'écrie un chroniqueur, l'abbaye de la Bourgogne, de la France ou de l'Allemagne qui ne s'honore d'y chercher un évêque ou un abbé? » Tel était le renom de ce monastère que, d'avance, on regardait comme un saint celui qui devait en sortir.

Saint Omer ne s'éloigna de Luxeuil en 636 que pour monter sur le siège de Thérouanne. Saint Mommolin, autre fils de saint Walbert, fut promu en 639 à l'évêché de Noyon, où il succédait à saint Eloi. Un autre disciple du pieux abbé, saint Agilbert, devint évêque de Wincester.

Plusieurs moines luxoviens, envoyés par saint Walbert, évangélisèrent avec succès le pays des Morins, au nord de la France. Parmi eux se trouvait, croit-on, saint Bertin, fondateur de la célèbre abbaye qui a gardé son nom.

Nombreuses sont les créations de monastères auxquelles prit part saint Walbert, personnellement ou par quelqu'un de ses fils. Ainsi, saint Bercaire, qui ouvrit trois de ces asiles de la prière, vint à Luxeuil s'y préparer par un séjour de six ans.

Nous ne pouvons passer sous silence un trait merveilleux rapporté par son biographe, dans le but de faire ressortir l'esprit d'obéissance de ce fils de saint Walbert. « Dans l'abbaye, Bercaire était préposé au modeste emploi de cellerier. Un jour que, à l'approche du repas, il préparait à la cave la boisson des religieux, on vint lui dire que l'abbé le mandait à sa cellule. Aussitôt Bercaire, comme entraîné par l'obéissance, se rendit chez Walbert sans prendre le temps de refermer le tonneau, mais la Providence veillait à la place du moine trop empressé : le liquide, au lieu de déborder, se

maintint au-dessus du vase, en colonne compacte, et quand Bercaire revint, stupéfait du prodige, il trouva tout simple, dans son humilité, de l'attribuer aux mérites du saint abbé Walbert. » (1)

Bercaire n'oublia pas Luxeuil, et du vivant de Walbert, il établit, entre l'abbaye de Montiérender qu'il venait de fonder et celle où il s'était formé, une alliance spirituelle dont les clauses marquent bien l'intimité qui continuait de régner entre le maître et son disciple. « L'abbé de Luxeu, venant à Montiérender, est-il dit dans une antique charte, peut y assembler le Chapitre et absoudre ceux des Frères qui seraient en pénitence pour quelques fautes..... On priera réciproquement pour les morts des deux monastères. Si on reçoit à Luxeu la lettre annonçant la mort de l'un des religieux de Montiérender, ou réciproquement si à Montiérender on reçoit la lettre annonçant la mort d'un religieux de Luxeu, on célébrera la messe ce jour-là avec les mêmes cérémonies que si le corps était présent. »

L'abbaye de Cusance, second Luxeuil, où bientôt trois cents moines reproduisirent à l'envi les exercices et les exemples de vertu de l'abbaye-mère, était aussi une fondation d'un enfant docile de saint Walbert, saint Ermenfroi.

Même des monastères de femmes durent leur origine à l'abbé de Luxeuil, puisque ce fut lui qui suggéra à sainte Salaberge de réunir à Laon, sous le patronage de saint Jean, une communauté de vierges et qui aida de tout son pouvoir cette sainte entreprise

Saint Eloi, premier conseiller de Dagobert, déclare que son abbaye de Solignac sera fondée sur le plan et selon la règle de l'abbaye modèle qu'il a rencontrée à Luxeuil. Cet illustre évêque aimait à se dérober au tumulte de la cour pour venir respirer dans cette sainte retraite un parfum de piété qu'il ne trouvait pas ailleurs. C'est saint Ouen qui le raconte: « Lorsque monté sur son cheval, saint Eloi visitait les monastères des Gaules, il s'arrêtait de préférence à celui que gouvernait saint Walbert. Avant de sortir de cette maison si chère à son cœur, Eloi y faisait de grandes aumônes, et il recevait en échange un pain bénit qu'il gardait religieusement pour en manger tous les jours à jeun. »

Walbert entretenait encore amitié avec Annemond, évêque de Lyon, que poursuivait alors la haine d'Ebroïn, maire du palais. Quand il le sut plus en danger, il n'hésita pas à se rendre auprès de lui, pour le soutenir et le consoler, et lorsqu'il vit son ami arraché pour ainsi dire de ses bras par les sicaires d'Ebroïn et entraîné dans un guet-apens où il fut inhumainement massacré, l'abbé de Luxeuil en fut douloureusement affecté, d'autant plus qu'il espérait le sauver par ses démarches auprès de la pieuse princesse Bathilde.

FIDÈLES JUSQU'AU DELA DU TOMBEAU
DÉVOTION A SAINT WALBERT

L'abbé de Luxeuil avait pour saint Miget, de Besançon, son évêque (puisque Luxeuil était un archidiaconé de ce même diocèse), une telle affection, et cette union était si agréable à l'un et à l'autre, qu'ils résolurent de la prolonger au delà du tombeau. Ils convinrent que celui d'entre eux que la Providence destinait à survivre à l'autre s'empresserait à la première nouvelle de la maladie d'accourir auprès de son ami pour lui rendre les derniers devoirs.

Ce fut saint Miget qui eut à se charger de ce soin auprès de Walbert. Il l'assista avec toute la charité dont il était capable, lui donna le baiser de paix et reçut son dernier soupir, le 2 mai de l'année 665.

Puis il le fit inhumer en grande solennité, dans la chapelle de saint Martin, et célébra plusieurs messes pour le repos de son âme.

Peu d'années après, les reliques de saint Walbert, qui commençaient à opérer des prodiges, furent unies dans une même châsse d'argent à celles de l'abbé Eustaise, son prédécesseur et son père.

Aucun genre de maladie ne résistait, dit-on, à la vertu merveilleuse qui s'échappait de ces saints ossements. La foi des gens simples n'était jamais trompée : témoin, un pauvre paysan nommé Bernique, perclus de tous ses membres. Il fit à saint Walbert cette naïve prière : « Grand saint, je suis icy venu fort triste, m'en retourneray-je plus triste que je ne suis venu? Je vous donne le chariot qui me porte et les bœufs qui le tirent, si vous déliez mes membres noués et si je puis m'en retourner à mon pied. » Bernique se releva guéri, et il accomplit son vœu.

Une coupe assez grossière, dite l'*écuelle de saint Walbert* et qui renferme une parcelle de ses ossements, a été l'instrument de beaucoup de guérisons. On y verse un peu de vin dont boivent les fiévreux, en invoquant le nom du Saint, et il n'est pas rare de voir apaisées les ardeurs de leur fièvre. Un historien des plus critiques affirme dans un savant mémoire « qu'il a vu souvent les fébricitants y boire, qu'il a été témoin d'effets qui tiennent du prodige et qu'il tient à en donner un témoignage solennel ».

L'abbaye de Luxeuil a disparu dans la tourmente révolutionnaire, mais les dévôts de saint Walbert n'oublient pas le chemin de son ermitage. C'est encore le lieu de leur rendez-vous, surtout le lundi de Pâques. Au commencement du siècle dernier, tout Luxeuil s'y portait en ce jour, et un incendie ayant éclaté dans la ville, le sonneur dut mettre en branle le clocher du beffroi pour rappeler la population.

Non loin de l'ermitage s'élève, depuis 1846, la chapelle dite de Saint-Walbert. Elle est la propriété du Séminaire de Luxeuil.

*
* *

D'après la *vie de saint Walbert, avec un abrégé de l'histoire de Luxeuil,* par l'abbé Clerc, 1861. — Autres sources : *Vie des Saints de Franche-Comté,* par les professeurs du collège Saint-François-Xavier de Besançon, t. II, 1856. — *Moines d'Occident,* par Montalembert, t. II. — *Saint Bercaire,* par Andrault. — *Saints militaires,* par Profillet, t. III. — *Vies des Saints,* par Adrien Baillet, etc.

(1) *Saint Bercaire, abbé et martyr,* par F. Andrault, p. 39.

LA VÉNÉRABLE MARIE-ROSE CARAFA DELLA SPINA

des ducs de Traetto. Religieuse des Servantes du Sacré-Cœur (1832-1890).

Portrait de la Vénérable.

ENFANCE — APPELS A LA SAINTETÉ

Les parents de la Vénérable appartenaient à deux anciennes et illustres familles napolitaines, car Joseph Carafa, des ducs de Traetto, avait épousé Constance Macedonio, des marquis di Ruggiano. Celle-ci lui donna, le 6 avril 1832, Marie-Rose-Hippolyte-Raphaële et sa sœur jumelle Paule, dont les notes et les souvenirs ont souvent été mis à contribution pour la rédaction de ces lignes.

Dès ses plus jeunes années, on vit l'action de la grâce sur Rose qui, à une extrême vivacité de sentiments, sut allier une grande docilité de caractère.

Dès sa plus petite enfance, elle eut un grand amour pour la solitude, la prière, le travail. Loin de désirer les distractions et les réunions mondaines, elle n'y participa jamais que par obéissance. Plus tard, elle dut parfois accompagner ses parents au théâtre, mais quelles que fussent leurs instances, elle ne consentit jamais à paraître dans un bal. La position de sa famille l'obligeait à de nombreuses visites, à de fréquentes réceptions ; elle s'en acquittait comme d'un devoir d'état, sans en faire le but de sa vie ni de ses désirs.

Son intelligence était fort ouverte, son éducation très soignée. Elle apprit plusieurs langues, devint habile aux travaux féminins, s'appliqua au chant et à la musique avec une telle ardeur que plus tard elle se reprochait comme une grande faute le temps passé à ces vanités.

A peine Marie-Rose était-elle arrivée à l'adolescence que son grand et suprême désir fut de quitter le monde et de se consacrer au Seigneur dans un couvent ; elle ne voulait plus voir que Dieu, elle voulait n'appartenir qu'à lui. Ses parents, s'en étant aperçus, lui en manifestèrent leur chagrin et mirent tout en œuvre pour lui faire contracter une belle alliance.

A peu de temps de là, sa main fut demandée par un grand seigneur napolitain, et sa mère en profita pour lui manifester tous les avantages qu'elle pourrait retirer de ce mariage. Marie-Rose écouta tranquillement et en silence tous ces raisonnements, et quand sa mère eut fini, elle lui dit :

— Ma chère maman, je fais appel à votre conscience ; croyez-vous devant Dieu que je sois vraiment appelée à l'état de mariage ?

La pauvre mère, saisie par cette brusque interrogation, se trouble, éclate en sanglots

et se jette au cou de sa fille en s'écriant :

— Non, ma Rose, je ne peux pas te tromper. Je suis au contraire convaincue que Dieu t'a choisie et te veut toute pour lui !

A partir de ce moment, il ne fut plus question de noces terrestres, et bien qu'on ne permit pas encore à la jeune fille de se retirer dans un cloître, on lui laissa liberté entière d'organiser sa vie à son gré dans la demeure paternelle.

SOUFFRANCES ET MALADIES

Les souffrances qu'elle endure dès son enfance la détachent de plus en plus du monde pour l'unir davantage à Jésus. Ce qui étonnera toujours ceux qui la soigneront, c'est la rapidité avec laquelle elle se trouve à toute extrémité et la non moins grande promptitude avec laquelle elle se rétablit. Encore enfant, elle regarde la souffrance et la maladie comme d'inestimables grâces de choix, et elle répète fréquemment :

— Je souffre beaucoup, mais je jouis tellement ! On n'aimerait plus les plaisirs de la terre si l'on avait goûté à la douceur de souffrir pour Jésus !

Non seulement la souffrance physique accablait Marie-Rose, mais les douleurs et les deuils se multipliaient autour d'elle. En octobre 1855, voici que Dieu rappelle à lui Claire, sa jeune sœur de quatorze ans, qu'elle soigna pendant vingt jours et vingt nuits avec ce dévouement et cet oubli absolu d'elle-même qui seront sa caractéristique auprès du lit de tous les malades. En 1870, c'est sa mère qui meurt, après trois jours seulement de maladie, laissant dans le deuil et les larmes tous les membres de sa famille. Six mois s'étaient à peine écoulés que son père se casse l'épaule ; et c'est Marie-Rose qui va se constituer son bras et son aide de chaque instant. Trois ans après, il est terrassé par la maladie ; pendant plusieurs mois sa fille se fait son infirmière, et une infirmière aussi aimante que dévouée.

En 1883, c'est Louise, sa sœur cadette, qui se trouve en si grand danger qu'il faut sans tarder lui administrer les derniers sacrements. Rose, alitée et très souffrante, en est avertie ; elle se lève aussitôt, se rend auprès de la malade et l'assiste pendant deux jours et deux nuits.

Malgré son union à Dieu et sa résignation, elle sentait de plus en plus profondément la souffrance, et un jour qu'elle en parlait à son divin Epoux, il lui répondit :

— Pourquoi te troubler en te sentant plus sensible qu'autrefois aux coups qui te frappent ; ne crois-tu pas que mon humanité, toute sainte qu'elle était, ne souffrait pas davantage encore aux derniers coups de la flagellation qu'aux premiers ?

Et Marie-Rose, heureuse de souffrir pour le Seigneur, jouissait de sentir la douleur la pénétrer de plus en plus fortement.

VIE INTÉRIEURE DE LA VÉNÉRABLE

L'existence de Marie-Rose était une oraison continuelle ; sa sœur Paule dit qu'elle ne se rappelle pas lui avoir vu passer un seul jour de sa vie sans en consacrer deux ou trois heures à la prière, et cela qu'elle fût malade ou bien portante, qu'il y eut des hôtes à la maison ou qu'elle se trouvât seulement en famille.

« Elle sortait de l'oraison, dit celle-ci, avec une lumière céleste dans les yeux, et aucune cause extérieure, même ses grandes souffrances, ne parvenait à la distraire. Le terrible tremblement de terre du 16 décembre 1857 nous terrifia tous. Mon père et moi, nous courûmes à la chambre où elle priait d'ordinaire, et anxieusement nous frappâmes à la porte. Calme et tranquille, elle l'ouvrit avec la sérénité d'un ange, comme si rien ne s'était passé ; elle nous rassura tous, et nous sommes persuadés qu'elle n'avait pas perdu un instant son recueillement. »

Elle vivait surtout de la vie liturgique de l'Eglise et avait souvent d'admirables visions, au cours desquelles Notre-Seigneur venait l'entretenir des mystères du jour. Ayant passé elle-même par beaucoup de peines et d'épreuves, sa puissance pour consoler était merveilleuse, et l'on ne peut lire sans admiration ce qu'elle écrivait sur la croix, les souffrances et les immortelles consolations qui en sont la récompense.

Malgré sa haute situation, Marie-Rose a su se confiner au sein de sa famille, et presque rien n'a transpiré au dehors de cette existence cachée en Dieu et surabondamment nourrie de la charité de Jésus-Christ. Un amour extraordinaire pour Notre-Seigneur fut, en effet, la caractéristique de la Vénérable. Aux yeux des étrangers, elle semblait vivre comme tout le monde, mais les siens soupçonnaient ce qu'il y avait de vertu et d'ardeurs dans cette âme de feu. Toutes les faveurs spéciales qu'elle recevait étaient ensevelies dans le secret le plus profond, et nous n'avons pu les pénétrer que grâce aux écrits qu'elle en avait rédigés sur l'ordre formel de son directeur.

Notre-Seigneur se manifestait spécialement à elle douloureux et sanglant, comme au cours de sa Passion. Un jour qu'elle le voyait ainsi outragé et injurié par les innombrables péchés du monde, il lui sembla entendre Jésus lui dire du haut de la croix :

— Ma Rose, quand mon amour t'attache à la croix, sur ton lit de douleurs, est-ce que mon amour ne te suffit pas ? Pourquoi t'affliger et te lamenter d'avoir part à mon abandon ? Dans les mépris et les humiliations, tourne-toi vers moi, prie et pardonne.

VIE AU DEHORS — SON AGRÉGATION AUX SERVANTES DU SACRÉ-COEUR

Afin de la distraire de ce recueillement habituel, que les médecins regardaient comme nuisible à sa santé, ses parents la conduisaient fréquemment au théâtre, où elle ne se rendait que sur l'ordre de son confesseur, qui voulait qu'elle obéît en cela à ses parents. Nous pouvons deviner combien ces soirées lui étaient pénibles, car avant le départ et à son retour elle avait l'habitude de faire une heure d'oraison devant son crucifix.

Dans les fréquentes promenades en voiture ordonnées pour sa santé, elle ne manquait jamais, quand cela était possible, d'aller passer quelques instants aux pieds

du Saint Sacrement. Jamais elle ne faisait de visites inutiles, mais apprenait-elle que des personnes de sa famille ou de ses connaissances étaient malades, elle se rendait aussitôt à leur chevet pour les encourager et leur parler de Dieu.

Une de ses amies intimes a écrit d'elle : « Quoique comblée des faveurs spirituelles et des dons de la fortune, elle vivait toujours dans l'ombre sans que personne y prît garde. Sa vie était simple et ordinaire ; elle était vêtue modestement, sans recherche ni singularité, mais comme il seyait à sa condition. »

Après la mort de ses parents, Notre-Seigneur lui manifesta sa volonté de lui voir embrasser une vie d'action extérieure. Quelques personnes zélées de l'Apostolat de la prière s'étaient réunies à Naples en communauté sous le nom de Servantes du Sacré-Cœur, et elles s'étaient liées par des vœux simples et annuels. D'autres, désireuses de suivre cette vie d'œuvres mais qui ne pouvaient quitter leur famille, s'agrégèrent à elles, tout en restant dans le monde. Leur but principal est d'établir des centres où l'on travaille pour les églises misérables et pour habiller les pauvres. Elles doivent aussi s'occuper de la visite des malades et des indigents ; elles reçoivent des dames qui désirent faire des retraites, enseignent le catéchisme et s'occupent en un mot de toutes les œuvres de zèle et de charité.

Vers la fin de l'année 1875, la Vénérable se trouvant à Chiaïa fut enrôlée un peu malgré elle dans la Ligue de l'Apostolat de la prière, dont elle fut nommée zélatrice. Au mois de juin de l'année suivante, elle fut mise en rapport avec la supérieure des Servantes du Sacré-Cœur, la vénérable Catherine Volpicelli, qui l'invita à en faire partie. Afin de s'assurer des desseins de Dieu sur elle, elle consulta l'archevêque de Naples, le cardinal Riario, qui approuva ce projet, mais ne lui permit pas de quitter sa famille pour entrer en communauté.

— Dieu, lui dit-il, veut de vous l'apostolat de l'exemple au milieu de votre famille et de la société.

Au mois de juin 1877, Rose entra dans la Congrégation des Servantes du Sacré-Cœur.

Sa santé toujours chancelante ne lui aurait pas permis la vie de communauté, et, sans sa vaillance peu commune, elle n'aurait même pas pu être assidue aux offices comme elle l'était. Toute sa force résidait dans son obéissance. En 1877, la visitatrice des Filles de la Charité la pria d'accepter d'être zélatrice de la Garde d'honneur pour les environs de Chiaïa ; elle n'y voulut pas consentir, alléguant le triste état de sa santé, plus précaire encore que d'habitude. Quelque temps après, la supérieure des Servantes du Sacré-Cœur, sans rien savoir de ce qui s'était passé, lui dit tout à coup :

— Rose, je veux que vous vous occupiez de Notre-Seigneur au Saint Sacrement ; je vous confie la charge de zélatrice de la Garde d'honneur.

Sa supérieure avait parlé, Rose vit dans cet ordre la volonté de Dieu ; ses efforts furent remarquablement bénis du Seigneur, car, au bout de peu de mois, elle avait pu réunir plusieurs centaines d'associés.

PÈLERINAGES A ROME — SES DÉVOTIONS

En novembre 1879, Marie-Rose se rendit pour la première fois à Rome avec la Supérieure générale et quelques pieuses personnes. Elle eut la grande consolation d'être reçue en audience par le Saint-Père et de recevoir de sa main la sainte communion.

En 1888, Léon XIII ayant proclamé un jubilé en l'honneur de ses noces d'or sacerdotales, la Vénérable eut le bonheur de retourner à Rome pour y accompagner la vénérable Catherine Volpicelli. Elle renouvela ses vœux à Saint-Paul hors les murs, devant le crucifix de saint Ignace, et au Gesù. Le 8 juin de la même année, elle fit le vœu de détacher de plus en plus son esprit de tous les biens terrestres, d'être humble de cœur, de participer aux humiliations et aux ignominies de la divine Victime, de vivre et de mourir pour l'amour de Jésus.

D'après quelques écrits et quelques confidences, il paraît certain que, bien que ne portant pas extérieurement les stigmates, elle en ressentit toutes les douleurs. On a remarqué que les anniversaires de la Passion du Sauveur étaient pour elle des jours de cruelle agonie, de mystérieuses souffrances, auxquelles les médecins ne pouvaient rien comprendre.

Grand était son amour pour la sainte Eucharistie; l'immense souffrance de sa vie fut de ne pouvoir s'en approcher quotidiennement à cause de sa mauvaise santé. Lorsqu'il lui était possible de se rendre à l'église, elle ne reculait devant aucune fatigue pour pouvoir s'unir au Sauveur. Le 31 mai 1863, à Chiaïa, la consécration de la chapelle des Filles de la Charité ayant duré plus de sept heures, Rose fit seulement la sainte communion à 3 heures de l'après-midi. Comme on craignait pour elle trop de fatigue, on lui avait, à différentes reprises, offert de prendre quelque chose, mais elle n'y voulut pas consentir pour ne pas se priver volontairement de la sainte Eucharistie.

Très dévote à son ange gardien, elle en recevait une assistance toute particulière et visible, comme l'attestent plusieurs de ses écrits.

Elle s'occupait aussi beaucoup des pauvres et avait dès sa plus petite enfance une joie toute particulière à leur venir en aide et à leur donner de généreuses offrandes, pour lesquelles elle se privait même du nécessaire.

OBÉISSANCE ET HUMILITÉ

Elle avait une estime particulière pour la vertu d'obéissance, n'entreprenant rien, ne décidant rien, ne prenant aucune résolution sans l'avis de son directeur.

Le 11 septembre 1863, alitée depuis plusieurs mois avec une fièvre intense, elle reçoit la visite de son confesseur qui lui demande de servir de marraine à une protestante sur le point d'abjurer, et lui ordonne d'accepter. Aussitôt la fièvre cesse, et trois jours après elle est à l'église auprès de la nouvelle catholique.

Son humilité était aussi profonde que sincère ; dans ses communions, Notre-Sei-

gneur lui manifestait son néant et sa misère. Elle lui demanda en retour de ressentir dans son corps et dans son âme toutes les souffrances de la douloureuse Passion, mais à condition que ce fût d'une manière cachée et que personne ne le pût deviner.

Son confesseur lui avait interdit les macérations de la chair, mais les maladies et les douleurs lancinantes la torturaient sans trêve. Son estomac n'acceptait que difficilement la nourriture ; elle avait sans cesse de violents maux de tête, et les deux dernières années de sa vie sa cécité fut presque complète. Quand elle le pouvait, elle passait la majeure partie de la nuit en prières.

En mai 1861, déjà, on la croyait phtisique, et le docteur ne lui donnait plus que quinze jours de vie. Rose remercia le docteur de l'avoir avertie et se prépara minutieusement à la mort. Après une confession générale, elle attendit sa fin dans les sentiments de la paix la plus profonde ; elle endura alors deux mois de souffrances indicibles, puis, transportée à la campagne, elle se remit lentement et dit à une amie :

— Combien il est pénible de revenir aux pensées de ce misérable monde quand on a été si près de posséder Dieu et d'être délivrée de la vie !

DERNIÈRE MALADIE ET MORT PRÉCIEUSE

Sa dernière maladie fut longue. Commencée dans la nuit du 22 novembre 1889, elle ouvrit le ciel à la Vénérable le 2 mai 1890. La maladie de cœur qui l'accablait depuis plusieurs années prit en cette nuit de novembre une nouvelle acuité. Les étouffements succédaient aux palpitations, et c'étaient des séries d'angoisses les plus pénibles.

Le 26 février 1890, lendemain du jour où la malade avait reçu le Viatique, l'archevêque de Naples vint la visiter et lui défendit de mourir. Rose répondit par la parole du parfait abandon : *Fiat voluntas tua !*

Elle était assistée par sa sœur Paule, par de pieuses amies et surtout par ses compagnes, les Servantes du Sacré-Cœur, qui ont pris note de tous les détails de cette fin bienheureuse.

Le 16 avril 1890, on crut, à 9 heures du matin, qu'elle allait mourir ; petit à petit, elle revint à la vie. On eût dit qu'elle s'entretenait avec Notre-Seigneur et sa sainte Mère, car elle s'arrêtait dans ses exclamations comme pour écouter une réponse. On l'entendit s'écrier à diverses reprises : « O mon Jésus, je suis trop faible ! Marie, ma Mère, aidez-moi ! O Amour, j'ai soif, soif des âmes ! O Amour, faites que l'Amour soit aimé, que l'Amour soit connu !..... »

Puis, après avoir baisé son crucifix, elle s'écria : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum !* Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ! »

Le 20 avril, elle dit à sa chère infirmière :

— Chère Julie, pense que bientôt les portes du ciel s'ouvriront, que j'irai près de la Vierge Marie, je verrai le trône de Jésus resplendissant de lumière, et j'entendrai ces paroles : « Voici ce en quoi tu as cru ; il n'y a plus besoin de foi, tout est vrai, tout est visible. » Les anges, les saints, chacun a le degré de gloire qui lui est propre.

Au milieu de ses grandes douleurs, elle s'écria un peu plus tard :

— Mon Jésus, ô mon Dieu, je vous recommande mon âme, délivrez-la, assistez-moi dans le combat, donnez-moi la victoire! Je vous offre tout pour la sainte Eglise, pour la conversion des pécheurs et pour ceux qui ne vivent pas selon la sainteté de leur état.

Elle parlait peu, étant continuellement perdue en Dieu. Un mois avant sa mort, elle désira ne plus voir que des prêtres et les personnes nécessaires pour la soigner.

— Je trouve, disait-elle, qu'il est plus utile et meilleur, de plus grand avantage et de réconfort pour mon esprit de me disposer à bien mourir en conservant mon âme devant Dieu dans le sentiment de son néant, plutôt que de penser à autre chose.

Elle fut consolée par la bénédiction du Souverain Pontife, et le cardinal archevêque l'avait autorisée à recevoir chaque matin la sainte communion en viatique, après qu'elle lui eut été apportée processionnellement de la paroisse ; elle eut ce bonheur soixante-quinze jours de suite.

Elle avait demandé à Dieu de mourir un vendredi par dévotion pour le Sacré Cœur, et le 2 mai 1890, premier vendredi du mois, ses souffrances devinrent intolérables ; elles furent endurées comme toujours avec paix et résignation. Peu après l'Angélus de midi, son confesseur commença les prières des agonisants, et son âme s'envola vers le Seigneur. Elle avait cinquante-huit ans et vingt-six jours.

Le 12 avril 1892, une reconnaissance du corps fut faite. Le corps était souple, parfaitement conservé, les cheveux étaient presque tous détachés de la tête, mais il n'y avait aucune trace de décomposition. Sa cause de béatification a été introduite le 28 août 1907 et, par suite, Marie-Rose a été déclarée Vénérable.

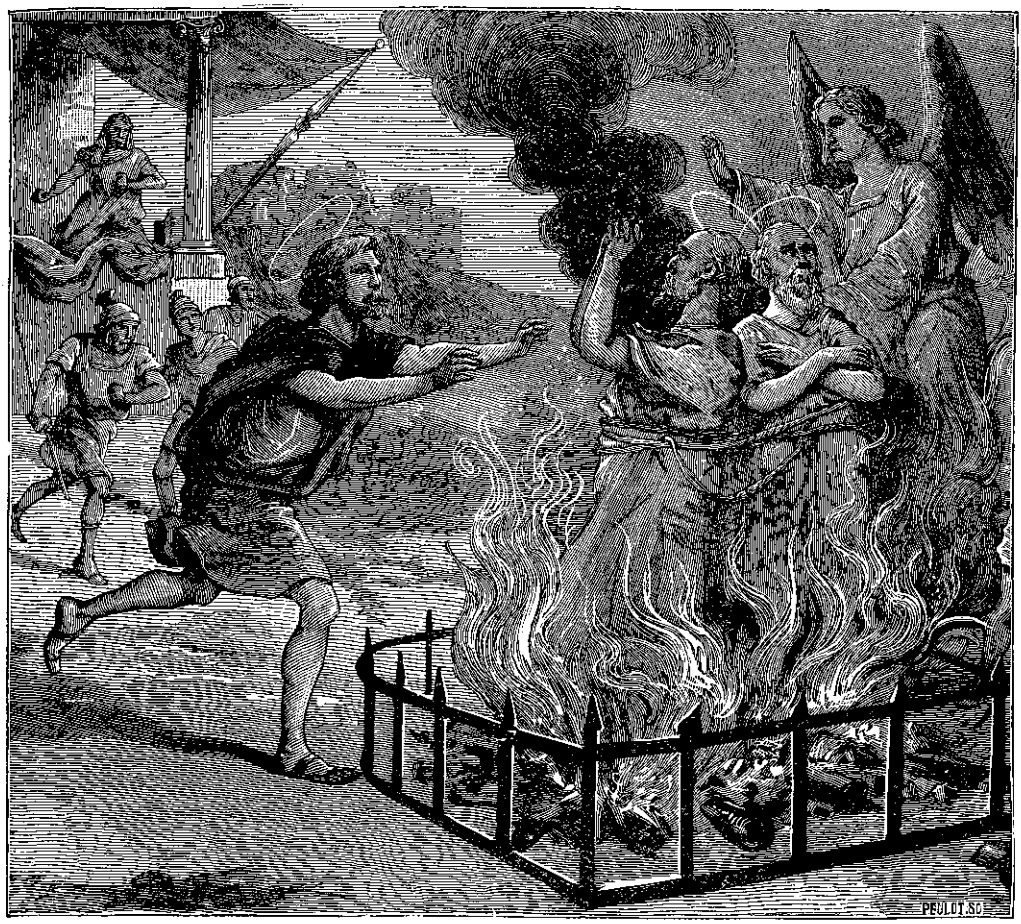
C. DE L.

SOURCES CONSULTÉES

F. CANGER, *Vita della serva di Dio Maria-Rosa Carafa della Spina dei duchi di Traetto.* Naples, 1893.

SAINT ALEXANDRE, PAPE ET MARTYR

Fête le 3 mai.



Alexandre et Eventius, miraculeusement préservés des flammes où les avait jetés Aurélien, appellent Théodule à partager leur triomphe.

LE SEPTIÈME PAPE ET LE PREFET DE ROME

Saint Alexandre, né à Rome, fut le sixième successeur de saint Pierre. Plein de zèle, d'intelligence et de vertus, il fut élu pour succéder à saint Calixte, l'an 108, sous le règne de Trajan. Pontife d'une « sainteté incomparable, » il était jeune encore, mais plus sage que les vieillards, disent les *Actes* de son martyre, dont nous empruntons en partie la traduction à M. l'abbé Darras (1). Par sa parole et ses miracles, il fit dans Rome une multitude de conversions, spécialement parmi les classes élevées, et conquit à Jésus-Christ une partie du sénat romain. Hermès, préfet de Rome, se convertit à son tour, après avoir vu son fils qui venait d'expirer ressuscité par saint Alexandre. Hermès fut baptisé le jour même de Pâques, avec sa femme, sa sœur, ses enfants, et 1250 esclaves qui leur appartenaient; ces esclaves devenaient en ce jour leurs frères en Jésus-Christ; Hermès leur donna à tous la liberté, leur distribua une partie notable de ses biens, et donna le reste aux pauvres.

(1) *Histoire générale de l'Église*, t. VII.

LE TRIBUN QUIRINUS — UN ANGE A LA FENÊTRE D'UN CACHOT — UN BAPTÊME EN PRISON

A la nouvelle de ces conversions, l'empereur Trajan, alors en guerre avec les Parthes, se hâte d'envoyer d'Asie à Rome le maître des milices, Aurélien, avec ordre de mettre à mort tous les adorateurs de Jésus-Christ.

Aussitôt arrivé, Aurélien fait arrêter le Pape et le préfet de Rome; on les traîne en prison. Sur leur passage, la populace, ameutée par les pontifes idolâtres, poussaient des cris de mort : « Qu'on les brûle vifs, disait-elle; ce sont eux qui rendent nos temples déserts et qui ont détourné des milliers d'hommes du culte des dieux! »

Le préfet Hermès fut confié à la garde du tribun militaire Quirinus. « Comment, lui disait cet officier avec une sympathie sincère, comment un patricien tel que vous, un lieutenant de l'empereur, avez-vous pu perdre à plaisir un poste éminent pour l'échanger contre des chaînes réservées aux plus vils criminels? » Hermès lui répondit : « Je n'ai pas perdu ma préfecture, je n'ai fait que la déplacer. Une dignité terrestre est soumise à toutes les vicissitudes de la terre, une dignité céleste est éternelle comme Dieu même! — Quoi! s'écria le tribun, avec la sagesse que nous admirons en vous, vous avez pu vous laisser séduire par une doctrine si insensée! Vous croyez qu'il reste quelque chose de nous, après cette vie, quand notre corps est réduit en cendres, qu'il suffit d'un souffle pour disperser? — Moi aussi, dit Hermès, il y a quelques années, je riais d'une telle espérance et n'estimais que cette vie mortelle. — Mais, reprit Quirinus, qui donc a pu vous faire changer de sentiment? Quelles preuves avez-vous eues pour croire? Faites-les moi connaître; je croirai peut-être à mon tour. »

Hermès répondit : « Tu as en ce moment sous ta garde le prisonnier qui m'a convaincu, c'est Alexandre. »

A ces mots, Quirinus éclata en malédictions contre Alexandre, et s'écria : « Mon cher maître, illustre Hermès, je vous conjure, rentrez dans votre grade; revenez à vous-même; votre patrimoine, votre famille, toute votre maison vous seront rendus. Alexandre n'est qu'un imposteur. Aurélien m'a chargé de vous dire que si vous consentez à sacrifier aux dieux, rien n'est perdu pour vous. Je vous demandais quelles preuves avaient déterminé votre résolution, et vous me nommez un misérable magicien, un scélérat que j'ai fait jeter dans une basse fosse! Est-il bien vrai que vous ayez pu être séduit par cet artisan de crimes? Mais un paysan serait à peine le jouet d'un pareil charlatan, qui sera bientôt brûlé vif. S'il est si puissant, que ne se délivre-t-il lui-même et vous avec lui? — Les juifs, reprit Hermès, ont dit la même parole à Jésus-Christ, mon Maître, quand il fut sur la croix : « Qu'il descende, disaient-ils, et nous croirons en lui! » Or, si Jésus-Christ n'avait pas eu horreur de leur perfidie et s'il n'avait pas connu clairement leur mauvaise foi, il serait réellement descendu de la croix en leur présence et leur serait apparu dans toute sa majesté. — Eh bien! dit Quirinus, s'il en est ainsi, je vais à votre Alexandre, je lui dirai : Veux-tu que je croie à ton Dieu? Je vais faire tripler le nombre de tes chaînes; trouve-toi à l'heure du souper dans le cachot d'Hermès. Si je vois un tel miracle, je croirai. »

Le tribun se rendit dans la prison d'Alexandre. lui fit cette proposition et, après avoir doublé les gardes à sa porte, le laissa. Alexandre se mit en prières : « Mon Seigneur et mon Dieu! vous qui m'avez fait asseoir sur le siège de Pierre votre apôtre, vous m'êtes témoin que je ne veux point me soustraire à la passion et à la mort qui m'attendent. Accordez-moi seulement de me conduire ce soir à votre serviteur Hermès, et faites que demain matin je sois de retour dans ce cachot. »

Or, à l'entrée de la nuit, un bel enfant qui paraissait à peine âgé de cinq ans et tenait à la main une torche allumée, apparut au prisonnier et lui dit : « Suis-moi. » Puis il ouvrit la fenêtre scellée, et prenant le pontife par la main, il le conduisit à la cellule d'Hermès et disparut; les deux martyrs miraculeusement réunis se mirent en prières, et Quirinus, en apportant le repas du soir, les trouva dans cette attitude. Sa stupeur, son effroi, ne lui permirent pas d'articuler une parole : il paraissait foudroyé. « Tu as voulu un miracle pour croire, lui dirent-ils, tu vois le miracle. Crois donc à Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui exauce ses serviteurs, et qui a promis de leur accorder tout ce qu'ils lui demandent. » Quirinus avait eu le temps de reprendre ses esprits. « C'est peut-être là, répondit-il, un des prestiges de votre magie? — Quoi! dit Hermès, est-ce donc par notre volonté que nous aurions pu briser, sans laisser de traces, les portes de ton cachot. Tu as triplé tes gardes et cependant nous voilà ensemble. Crois donc enfin, il n'y a pas en ceci d'autre magie que la puissance de Jésus-Christ, ce Dieu qui rendait la vue aux aveugles, guérissait les lépreux et ressuscitait les morts! » Puis il lui raconta l'histoire de sa conversion, comment il avait eu la douleur de perdre son fils malgré les sacrifices offerts pour lui à Jupiter Capitolin et comment Alexandre avait, par la puissance du Christ, ressuscité le jeune homme et rendu la vue à sa nourrice qui était devenue aveugle.

Au récit de ces merveilles, Quirinus sentit son cœur de père s'émouvoir. « J'ai, dit-il, Balbina, ma fille, que je comptais marier bientôt. Il lui est survenu un goître au cou; guérissez-la et je croirai en Jésus-Christ. » Alexandre lui dit : « Détache cette chaîne dont on a chargé mon cou, fais-la toucher à ta fille et elle sera guérie. » Quirinus hésitait, il ne savait s'il devait laisser les deux captifs réunis. « Referme la porte du cachot à la manière accoutumée, lui dit le pontife; demain matin je serai dans ma prison. »

Le lendemain, à la première heure du jour, Quirinus ouvrait la porte du cachot d'Alexandre, qui s'y trouvait, en effet. Le geôlier n'était pas seul, Balbina sa fille, miraculeusement guérie, l'accompagnait; il se prosterna aux pieds du saint martyr, et, fondant en larmes, il dit : « Seigneur, je vous en conjure, intercédez pour moi, auprès du Dieu dont vous êtes l'évêque, afin qu'il me pardonne mon incrédulité passée; voici ma fille, votre servante, j'ai fait ce que vous m'avez dit, elle est guérie! »

Quirinus était converti. Alexandre lui demanda : « Combien y a-t-il de captifs dans cette prison? — Environ une vingtaine, répondit le tribun. — Informe-toi s'il en est quelques-uns, parmi eux,

qui aient été incarcérés pour le nom du Christ. » Quirinus fit cette enquête et revint bientôt dire au pontife : « Il y a un prêtre âgé, nommé Eventius, et un autre venu d'Orient, nommé Théodule. — Va, lui dit Alexandre, et amène-les-moi. »

Le tribun ne se contenta pas d'amener à Alexandre les deux prêtres; il réunit autour du successeur de saint Pierre tous les autres prisonniers. « Ceux-ci, dit-il, sont des voleurs, des adultères, des assassins, tous chargés de crimes. — C'est pour les pécheurs, dit Alexandre, que Jésus-Christ Notre-Seigneur est descendu du ciel, il nous appelle tous à la pénitence et au pardon. » Commençant alors à les instruire, il leur parla avec tant de force et d'efficacité que, touchés de ses paroles, ils demandèrent le baptême. Alexandre chargea les prêtres Eventius et Théodule de les recevoir au nombre des catéchumènes et de continuer leur instruction. Bientôt, Quirinus, Balbina sa fille, tous les membres de sa maison et tous les captifs reçurent le baptême; la prison semblait changée en une église.

COMMENT UN CHRÉTIEN SAIT SACRIFIER LES DIGNITÉS TERRESTRES PLUTÔT QUE DE RENONCER A SA FOI

Le greffier dénonça à Aurélien tout ce qui venait de se passer. Ce lieutenant impérial fit immédiatement appeler Quirinus : « Je te voulais du bien, lui dit-il, tu m'as indignement trompé; te voilà dupe de cet Alexandre! — Je suis chrétien, répondit Quirinus. Vous pouvez me flageller, me jeter aux flammes, me trancher la tête, je ne serai jamais autre chose. Tous les prisonniers qui étaient sous ma garde sont chrétiens comme moi. J'ai supplié le pontife Alexandre et le patricien Hermès de quitter leur cachot, je leur en ai ouvert les portes, ils s'y sont refusés; ils aspirent à la mort comme un affamé à un festin; maintenant, faites de moi ce que vous voudrez.

— Insolent dit le magistrat, demain je vais te faire couper la langue et t'appliquer à la torture. » Quirinus eut en effet la langue coupée, et fut étendu sur le chevalet; après ce supplice, on lui coupa sucessivement les mains et les pieds; enfin Aurélien donna l'ordre de le décapiter et fit jeter son corps aux chiens.

Durant la nuit, les Frères enlevèrent secrètement ses précieux restes et les ensevelirent dans le cimetière de Prétextat, sur la voie Appienne.

Balbina, fille de Quirinus, consacra sa virginité au Seigneur. Un jour, Alexandre, la voyant baiser respectueusement ses chaînes : « Cherchez plutôt, lui dit-il, les fers qu'a portés le bienheureux Pierre, voilà ceux qui méritent votre vénération. » Balbina, en effet, fut assez heureuse pour entrer en possession de cette précieuse relique, qu'elle légua plus tard à Théodora, sœur d'Hermès, et que l'on vénère encore à Rome.

Hermès ne fut pas moins courageux que son ami dans sa fidélité à Jésus-Christ et eut la tête tranchée. Théodora, sa sœur, recueillit son corps et l'ensevelit dans la catacombe de l'ancienne voie Salaria, près de Rome. Aurélien fit également saisir tous les prisonniers baptisés par Alexandre, on les embarqua sur un navire désemparé qui fut coulé en pleine mer.

MARTYRE DE SAINT ALEXANDRE — UN ANGE DANS LA FOURNAISE ARDENTE — LE TEMPS DE LA MISÉRICORDE PASSÉ

Le saint pape Alexandre remercia Dieu de leur triomphe, et se prépara lui-même à ses derniers combats. Au tribunal d'Aurélien, il parla avec une autorité et une majesté dignes d'un Pape. « Sais-tu bien, dit le fonctionnaire étonné, que tu n'es point devant un juge ordinaire, je suis le délégué de Trajan, le maître du monde! — Prenez garde, reprit Alexandre, la toute-puissance dont vous vous faites gloire sera bientôt réduite à néant. » (Cette prophétie ne devait pas tarder à se réaliser : Trajan mourut peu après, et Aurélien le précéda dans le tombeau.)

Alexandre fut étendu sur le chevalet, les licteurs se mirent à lui déchirer les flancs avec des ongles de fer, et ils tourmentaient les plaies saignantes avec des torches enflammées. Ce supplice dura longtemps, le martyr était calme et priait en silence. « Tu ne parleras donc pas? cria le juge impatienté. — Durant la prière, c'est avec Dieu que le chrétien parle, répondit Alexandre. — Insensé, dit Aurélien, tu n'as pas quarante ans! pourquoi perdre à plaisir ton existence? — Plût à Dieu, dit le Pape, que vous ne perdiez pas, vous-même, votre âme immortelle! »

En ce moment, la femme d'Aurélien lui envoya dire : « Mettez Alexandre en liberté, c'est un saint. Si vous persistez à le torturer, la vengeance divine éclatera sur vous, et j'aurais le malheur de vous perdre. — Alexandre est jeune, répondit Aurélien, demandez à ma femme si ce n'est pas la raison du tendre intérêt qu'elle lui porte. » En réalité la femme d'Aurélien était chrétienne, et son mari l'ignorait.

Le pontife, épuisé par la perte de son sang, fut détaché du chevalet, et l'on amena les deux prêtres Théodule et Eventius. Aurélien s'adressant à Alexandre : « Dis-moi, lui demanda-t-il, qui sont ceux-ci? — Ce sont deux saints, deux prêtres, répondit Alexandre. — Comment te nommes-tu? dit le magistrat au plus âgé. — Mon nom parmi les hommes est Eventius, dit le prêtre; mais je suis chrétien, et tel est mon nom spirituel. — Depuis quand es-tu chrétien, reprit le juge. — Depuis soixante-dix ans. J'ai été baptisé à l'âge de onze ans; à vingt ans je fus ordonné prêtre. J'ai maintenant quatre-vingt-un ans. Cette dernière année de ma vie a été la plus heureuse pour moi, car je l'ai passée dans un cachot, pour le nom de Dieu! — Prends pitié de ta vieillesse, dit Aurélien. Abjure le Christ, j'honorerai tes cheveux blancs, tu seras l'ami de l'empereur, et je te comblerai de richesses. » Le vieux prêtre chrétien répondit : « Je vous croyais quelque sagesse, mais votre cœur est aveuglé, il refuse de s'ouvrir à la lumière divine. Cependant il en est temps encore, embrassez la foi véritable; croyez en Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, et il vous sera fait miséricorde. » Le magistrat

haussa les épaules et fit éloigner Eventius sans lui répondre.

Théodule reçut l'ordre d'approcher du tribunal. « Et toi aussi, dit-il, voudras-tu compter pour rien les ordres que je te donne au nom de l'empereur? — Ni vous ni vos ordres ne sauriez m'effrayer! s'écria Théodule. Qui êtes-vous, vous qui torturez les saints de Dieu? Qu'a fait Alexandre, le saint pontife, pour mériter les supplices que vous lui avez infligés? — Espères-tu donc y échapper toi-même? demanda Aurélien. — A Dieu ne plaise, s'écria Théodule; Dieu ne me refusera pas la grâce d'être associé à ses martyrs. »

Cette parole fit naître dans l'âme d'Aurélien une pensée qu'il crut merveilleuse. Il donna l'ordre d'attacher dos à dos Alexandre et Eventius, et les fit jeter tous deux dans une fournaise ardente. Quant à Théodule, il voulut qu'on le tînt près du four embrasé pour y être témoin de leur supplice, mais sans le partager. Cependant le miracle des compagnons de Daniel se renouvela en ce moment. Du milieu des flammes, Alexandre s'écria : « Théodule, mon frère, viens à nous. L'ange qui apparut aux trois jeunes Hébreux est ici à nos côtés, il te garde une place! » A ces mots, Théodule, échappant aux soldats, se précipita dans la fournaise. On entendait les trois martyrs, libres dans les flammes, chanter la parole du psaume : « Seigneur, vous nous avez éprouvés par le feu, et il ne s'est trouvé en nous aucune iniquité! »

Aurélien, furieux de ce prodige qu'il attribuait à la magie, les fit retirer de la fournaise. Eventius et Théodule eurent la tête tranchée. Alexandre, réservé à un supplice plus douloureux, eut tout le corps percé lentement par des pointes d'acier, jusqu'à ce qu'il rendît l'âme (3 mai de l'année 117).

Aurélien insultait à leurs cadavres quand il entendit une voix du ciel qui lui disait : « Ces morts que tu outrages sont maintenant dans un lieu d'éternelles délices, mais toi tu vas descendre en enfer! » Saisi d'horreur, le magistrat rentra dans son palais, tremblant de tous ses membres. Il appela Sévérina sa femme. « J'ai vu, lui dit-il, un jeune homme au visage étincelant. Il a jeté à mes pieds une verge de fer et m'a dit : Aurélien, tu vas maintenant recevoir ta récompense! Un tremblement nerveux s'est emparé de moi, la fièvre me dévore, que faire! Invoque ton Dieu pour moi, prie-le de me faire miséricorde. » Sévérina répondit: « J'irai moi-même ensevelir les saints martyrs pour qu'ils intercèdent pour nous. »

Elle alla donc, et dans un de ses domaines, au septième milliaire de Rome, sur la voie Nomentane, elle déposa de ses mains Eventius et Alexandre dans le même tombeau. Théodule fut enseveli seul dans un sépulcre à part. Les prêtres de Rome et tous les fidèles avaient accompagné les corps des martyrs. Ils demeurèrent réunis pendant que Sévérina revint en toute hâte auprès de son époux. Aurélien était en proie au plus violent délire; une fièvre ardente le consumait; des paroles incohérentes sortaient de ses lèvres; parfois cependant il lui échappait des imprécations contre lui-même; il se reprochait son crime. « Infortuné, dit Sévérina, vous avez méprisé mes conseils! La main de Dieu s'appesantit sur vous. » Bientôt Aurélien expira dans des convulsions atroces. Sévérina se revêtit d'un cilice; elle vint se prosterner sur la tombe des martyrs et ne voulut point quitter ce lieu. Plus tard, lorsque le pontife Sixte, élu pour succéder à saint Alexandre, fut arrivé d'Orient, elle obtint qu'un évêque y célébrerait chaque jour les saints mystères. Ce sanctuaire fut en effet longtemps desservi par un évêque.

Plus tard, après les persécutions, quand les catacombes cessèrent d'être fréquentées à cause des ravages et des incursions des barbares, les reliques de saint Alexandre et de ses deux compagnons furent transférées à Rome dans l'église de sainte Sabine. Mais en notre siècle, en 1844, des fouilles ont fait heureusement découvrir dans les catacombes, sous les débris d'un autel, le tombeau où furent ensevelis, après leur martyre, saint Alexandre et saint Eventius, et, dans un oratoire à côté, le tombeau de saint Théodule.

Saint Alexandre avait occupé la chaire apostolique durant huit ans et cinq mois. C'est lui qui ajouta au canon de la messe les quelques mots qui rappellent le souvenir de la Passion de Notre-Seigneur; il a aussi recommandé aux fidèles de ne pas négliger le salutaire usage de l'eau bénite, institué par les apôtres, mais d'en emporter dans leur maison, pour éloigner les puissances infernales.

INVENTION DE LA SAINTE CROIX

Fête le 3 mai.

Une femme mourante est guérie, en présence de l'évêque de Jérusalem, par le bois de la vraie Croix retrouvée par sainte Hélène.

ORIGINE DE CETTE FÊTE

L'empereur Constantin, à la tête de ses armées, avait vu paraître au ciel une Croix toute resplendissante d'une merveilleuse clarté, et sur laquelle étaient écrites ces paroles : *In hoc signo vinces*, (tu vaincras par ce signe.) Ayant en effet vaincu le tyran Maxence, par la vertu toute puissante de ce signe sacré, il en conçut une si grande estime et eut pour la Croix une si grande vénération qu'il la fit peindre sur les bannières impériales à la place des aigles romaines. Il voulut que la monnaie publique de l'empire portât également l'effigie de la Croix, et se fit lui-même représenter tenant dans sa main droite un globe d'or sur lequel était une Croix, pour faire entendre que c'était par elle que le monde avait été racheté.

Sainte Hélène, mère de Constantin, pleine d'une tendre piété pour le mystère de notre rédemption fut inspirée par un mouvement d'en haut d'aller en personne à Jérusalem pour y visiter les Lieux-Saints, et y chercher ce bois salutaire où le Sauveur du monde avait été attaché. Ce fut en l'an 326 qu'elle fit ce long et pénible pèlerinage, bien qu'elle fût alors âgée de près de quatre-vingts ans.

Mais la recherche d'un trésor si précieux ne manquait pas de difficultés. Les païens, en haine du christianisme, avaient mis tout en œuvre pour faire oublier les lieux témoins de la rédemption du genre humain, et en dérober la connaissance et jusqu'au souvenir aux chrétiens Non contents d'y avoir amassé une grande quantité de pierres et de décombres et d'en avoir couvert les lieux du crucifiement et de la sépulture du Sauveur, l'empereur Adrien

avait encore fait ériger une statue à Vénus sur le Calvaire, et une autre à Jupiter sur l'emplacement du Saint-Sépulcre. Il espérait ainsi transformer ces lieux à jamais vénérables en objet d'exécration pour les chrétiens et les empêcher d'y venir prier.

La pieuse impératrice Hélène, résolue de ne rien épargner pour réussir dans son généreux dessein, consulta les anciens de la ville qui lui indiquèrent le lieu où ils croyaient, selon la tradition de leurs pères, qu'était le précieux instrument de la passion du Sauveur. Après avoir abattu les statues de Vénus et de Jupiter, et enlevé les décombres qui étaient amoncelés tout alentour, elle fit faire des fouilles au pied du Calvaire avec tant d'ardeur et tant de diligence qu'elle découvrit bientôt le trésor que sa piété convoitait depuis si longtemps. On trouva au fond d'une espèce de citerne trois croix avec les clous qui avaient percé les pieds et les mains du Sauveur, et le titre que Pilate avait fait placer au-dessus de sa tête.

Mais il fallait reconnaître quelle était la Croix de Jésus, et rien ne la faisait discerner de celles des deux larrons. Saint Macaire, évêque de Jérusalem, ordonna des prières publiques pour obtenir de Dieu un signe manifeste qui pût éclairer la piété des fidèles.

La pensée lui vint alors de faire porter les trois croix chez une dame de qualité qui était très malade et en danger de mort prochaine. L'approche des deux premières croix ne produisit aucun résultat, mais dès que la malade eut touché la troisième, elle fut complétement guérie.

Un autre miracle plus éclatant encore vint confirmer le premier et acheve de donner pleine certitude touchant l'heureuse découverte : un mort, que l'on portait en terre, ressuscita au moment où le cadavre fut mis en contact avec le bois sacré.

Qui pourrait dire la joie et l'allégresse de toute la ville sainte, de son évêque et en particulier de la pieuse impératrice, en recevant ce précieux trésor, monument ineffable de l'amour d'un Dieu pour ses créatures? Quelles louanges et quelles actions de grâces ne rendirent-ils pas au souverain Maître de toutes choses!

C'est ainsi que, par un dessein providentiel, l'instrument du supplice après avoir été enseveli durant trois siècles dans une sorte de tombeau, comme le divin Crucifié le fut durant trois jours, sortit enfin de son obscurité pour participer aux honneurs, aux gloires et au triomphe d'une véritable résurrection.

Sainte Hélène, au comble de ses vœux, ordonna de bâtir au même lieu une vaste et magnifique église; elle y déposa la plus grande partie de la Croix qui fut enfermée dans un étui d'une richesse extraordinaire. Elle envoya une autre partie de la Croix à l'empereur, son fils, qui la reçut à Constantinople avec une grande joie et de grands honneurs; enfin le reste fut transporté à Rome pour enrichir l'église que Constantin et sa pieuse mère avaient fait construire dans le palais de Sessorius, et qui a porté depuis le nom de *Sainte-Croix de Jérusalem*.

Mais Jérusalem est la ville des douleurs; trois siècles plus tard, Chosroès, roi païen des Perses, ayant vaincu les Romains, s'empara de Jérusalem, l'incendia, pilla les églises et, perte plus regrettée encore des fidèles, emporta la vraie Croix, vénérée de tous les chrétiens.

Cependant la Croix, quoique captive chez les infidèles, fut traitée par ses ennemis avec de grands honneurs, et l'on assure que Chosroès n'osa la tirer du splendide reliquaire dans lequel elle était renfermée.

A la nouvelle du désastre de Jérusalem, l'empereur Héraclius, se réveillant de son inertie et de ses plaisirs, organise une véritable croisade contre les ennemis de la foi et de l'empire romain, triomphe des Perses dans une série de brillantes victoires et force le successeur de Chosroès à rendre la vraie Croix. L'empereur la rapporta lui-même en triomphe dans la ville sainte, comme le plus beau trophée de ses victoires; au milieu de la joie de l'armée et du peuple tout entier.

Telle fut l'origine de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix célébrée le 14 septembre.

DIFFUSION DES RELIQUES DE LA VRAIE CROIX

C'est surtout à partir de cette époque, que le bois de la vraie Croix fut divisé en parcelles pour satisfaire la piété des fidèles, avides de posséder, ne fut-ce qu'un atome, d'un objet aussi vénérable. Ce fut alors que commença la diffusion des reliques destinées, comme la religion dont elles sont les témoins, à se répandre dans le monde entier pour être entourées de la vénération des peuples.

Déjà Constantin en avait placé un morceau dans sa statue à Constantinople pour protéger la ville. Saint Chrysostome dit que ceux qui, de son temps, avaient le bonheur d'en recevoir quelques fragments, les renfermaient dans de riches reliquaires pour les suspendre à leur cou.

Longtemps après cette époque, les restes de la Croix étaient avidement recherchés, et furent portés de Jérusalem dans les autres villes de la chrétienté, notamment par les Croisés en France et en Italie.

Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, qui écrivait seulement vingt ans après l'invention de la vraie Croix a dit : « Si je nie la Passion du Christ, je serai démenti par le Golgotha, dont nous sommes tout voisins, je serai démenti par le bois de la Croix qui, divisé en petites parcelles, est parti de cette ville pour être distribué dans l'univers. »

On comprend facilement la diffusion prodigieuse des reliques, en songeant à la petitesse des morceaux donnés aux plus grands princes, et à celle des atomes qu'on distribuait à diverses églises. La multiplicité presque infinie des reliques de la vraie Croix a fait penser qu'il y avait là un miracle analogue à la multiplication des pains par Notre-Seigneur dans le désert. Personne, sans doute, ne contestera la possibilité et même la convenance d'un semblable prodige. Toutefois, il n'est pas nécessaire de recourir à une intervention surnaturelle pour pouvoir expliquer cette merveilleuse diffusion. S'il en eût été ainsi, dit un savant auteur, ce n'eût pas été la peine de tant épargner ce bois précieux en le divisant en si petits fragments, qui allaient même jusqu'à l'exiguité d'atomes presque imperceptibles. D'après un calcul fait par lui, l'instrument de la Passion pouvait être partagé en un milliard ou mille millions de parcelles qu'on

pouvait encore diviser en fragments plus petits et encore perceptibles.

Les principales reliques de la vraie Croix sont précieusement conservées dans les lieux qui suivent : Au couvent du Mont-Athos, dans l'église de Sainte-Croix en Jérusalem à Rome, à Bruxelles, à Gand, à Paris, à Venise et dans beaucoup d'autres villes ou monastères, sans compter les innombrables fragments plus ou moins considérables répartis dans le monde entier.

La ville de Poitiers en possède, depuis le VI^e^ siècle, un fragment remarquable, que sainte Radegonde eut l'heureuse fortune d'obtenir de l'empereur Justin de Constantinople, par l'intermédiaire des rois de France. L'arrivée de cette belle relique fut, à Poitiers, l'objet de grandes fêtes, et à cette occasion, le prêtre poète, saint Fortunat, plus tard évêque de Poitiers, composa l'hymne *Vexilla Regis* que nous chantons encore dans la liturgie.

DIVERSES APPARITIONS DE LA CROIX

La première apparition importante dont fasse mention l'histoire est celle qui eut lieu en présence de Constantin et de son armée, l'an 312, et que nous avons racontée à l'occasion de la dédicace de la basilique constantinienne du Sauveur, le 9 novembre.

Au quatrième siècle, saint Cyrille, évêque de Jérusalem, écrivit une lettre à Constance, fils de Constantin, dans laquelle il lui fait le récit d'une célèbre apparition de la croix qui venait d'avoir lieu dans la Ville Sainte. Il s'exprime en ces termes : « En ces saints jours de la Pentecôte, vers l'heure de tierce, (neuf heures du matin) une très grande croix formée de lumière apparut au ciel sur la très sainte montagne du Golgotha, s'étendant jusqu'au saint mont des Oliviers. Elle fut vue, non par une ou deux personnes, mais montrée très clairement à tout le peuple de la cité, et cela, non pas comme quelqu'un pourrait le croire, l'espace d'un instant très rapide, mais bien contemplée à loisir durant plusieurs heures, toute resplendissante d'une clarté surpassant les rayons du soleil ; car si sa lumière eût été moins éclatante que celle de l'astre du jour, elle eût été obscurcie et voilée. A cette vue, poursuit-il, les chrétiens, et les païens eux-mêmes se mirent à louer Jésus-Christ, et tous reconnurent que la très religieuse doctrine catholique était divinement confirmée par ce signe céleste, et que les anges sans doute, s'en réjouissaient dans le ciel. »

L'empereur Julien, surnommé l'apostat, voulant porter un défi au Christ qu'il avait lâchement renié, et démentir la prophétie relative à la destruction du temple de Jérusalem, dont il ne devait pas rester pierre sur pierre, avait ordonné de se mettre activement à l'œuvre pour entreprendre sa reconstruction. Déjà les matériaux étaient assemblés, et l'on avait enlevé les dernières pierres qui restaient de l'ancien temple pour creuser les fondations, quand tout à coup il se fit un tremblement de terre qui dispersa tous les matériaux préparés pour le nouvel édifice, des flammes sortirent de terre et consumèrent tout ce qui se trouvait sur leur passage ; enfin des croix formées de rayons lumineux apparurent sur les vêtements de tous les juifs obstinés, et ce fut en vain qu'ils s'efforçaient de les faire disparaître. A la vue de prodiges si éclatants, plusieurs se convertirent et devinrent chrétiens. On vit en outre, dans le même temps, apparaître au ciel un grand cercle dans lequel était une croix très resplendissante.

Lorsque le grand capitaine Albuquerque allait à la conquête des Indes, une grande croix pourprée et très éclatante apparut au ciel du côté du royaume des Abyssins, et fut vue, avec une grande joie, par toute l'armée des Portugais qui l'accompagnaient en cette région. Cette apparition dura assez longtemps, jusqu'à ce qu'une blanche nuée la cachât aux yeux des heureux témoins qui pleuraient de bonheur, et ne pouvaient se rassasier de contempler ce signe sacré de notre rédemption.

Nous pourrions citer un très grand nombre d'apparitions de ce genre dans le cours des âges, mais bornons-nous à une des plus célèbres et des plus rapprochées de nous.

C'était à Migné (Poitou), le 17 décembre 1826, un dimanche dans l'après-midi, au moment de la plantation solennelle d'une croix pour la clôture de exercices de la mission jubilaire, tandis que le prédicateur rappelait à ses auditeurs, au nombre de trois mille environ, la fameuse apparition à Constantin que nous avons citée, tout le monde aperçut dans les airs une croix lumineuse d'un blanc argentin, longue d'environ cent pieds, parfaitement régulière et élevée horizontalement au-dessus d'une place qui se trouvait devant l'église. A cet aspect, tous les assistants sont saisis d'une émotion religieuse; les uns tombent à genoux, les autres lèvent les mains au ciel ; ceux qui avaient résisté jusque-là se convertissent. Enfin cette croix conserva sa position, ses formes et sa couleur pendant une demi-heure, jusqu'au moment où les fidèles rentrèrent à l'église pour recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement.

PUISSANCE DU SIGNE DE LA CROIX

Le signe de la croix est l'armure invincible des chrétiens. « Nul bouclier, dit saint Ephrem, n'est aussi puissant contre les traits de l'ennemi. A la vue de ce signe, les puissances infernales, effrayées et tremblantes, prennent la fuite. » La vertu du signe de la croix dans le combat contre les démons se comprend aisément. Former ce signe, c'est lui rappeler toute l'histoire de sa défaite par le divin Crucifié. Entendons Lactance déclarant, en face du paganisme encore debout, la puissance invincible de ce signe qui va bientôt donner la victoire à ceux qui le suivent : « Celui-là saura combien le signe de la croix est terrible aux démons, qui verra comment, adjurés par le nom du Christ, ils sortent des corps qu'ils possédaient. Car, de même que Jésus-Christ, quand il vivait au milieu des hommes, mettait par sa parole tous les démons en fuite et ramenait à leur sens tous les esprits agités et égarés jusqu'à la fureur par l'incursion des mauvais esprits, ainsi ses disciples chassent les démons par le nom de leur Maître et par le signe de sa Passion. La preuve n'en est pas difficile à donner. Quand les païens offrent des sacrifices à leurs dieux, s'il se rencontre dans l'assistance un chrétien dont le front est marqué de

ce signe, les sacrifices ne réussissent pas, et l'oracle ne peut pas répondre à ceux qui le consultent. »

« Nous autres chrétiens, disait saint Antoine aux philosophes idolâtres qui venaient le visiter dans sa solitude, en prononçant seulement le nom de Jésus Crucifié, nous mettons en fuite ces démons que vous adorez comme des dieux. Leurs prestiges et leurs charmes perdent toute leur force là où le signe de la croix est formé. » En faisant devant eux le signe de la croix sur des possédés, il les délivrait du malin esprit.

Saint Grégoire de Nazianze raconte que l'empereur Julien, dont nous avons déjà parlé, consultait les démons. Le sacrificateur ou magicien fit entrer le monarque dans un antre obscur. Là, il entendit des bruits effrayants et des cris formidables; des spectres hideux lui apparurent. Son impiété ne put résister à de si horribles visions. Il pâlit, il frémit, il fut saisi d'horreur, et, comme il avait été chrétien, il s'arma aussitôt du signe de la croix. Chose étrange! Quoique celui qui marquait son front de ce signe sacré fut un apostat, il dissipa néanmoins tous ces vains prestiges; et par deux fois, revenant à ses superstitieuses opérations, par deux fois aussi, s'armant involontairement du signe de la croix, il mit en fuite et dissipa les esprits qu'il venait interroger.

Le même Julien l'apostat, voulant donner de la solennité à sa lâche apostasie, avait fait préparer dans un temple son grand sacrifice aux faux dieux. A peine la cérémonie a-t-elle commencé que le feu s'éteint tout à coup, et le prêtre des idoles ne pouvant immoler la victime, s'écrie : « Il y a ici un Galiléen, » c'est-à-dire un chrétien. Alors un jeune page, qui venait d'être confirmé, fit entendre ces paroles : « C'est moi qui ai fait le signe de la croix pour attirer cette honte à vos vaines divinités. » L'empereur fut saisi de frayeur et sortit du temple, couvert de honte et de confusion.

Ce n'est pas seulement pour chasser les démons, c'est encore pour guérir les maladies et préserver des dangers qui menacent notre corps, que le signe adorable de notre Rédemption a une vertu toute puissante. Les Pères de l'Eglise nous en fournissent les preuves les plus authentiques. Saint Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, rapporte qu'une femme de Carthage, nommée Innocente, avait un mal que les médecins avaient déclaré incurable. Abandonnée des hommes, cette femme avait mis toute sa confiance en Dieu. Le Seigneur daigna récompenser ses prières et sa foi. Il l'avertit en songe de se présenter à l'église la veille de Pâques, de se rendre au baptistère des femmes et de prier la première personne nouvellement baptisée qu'elle verrait, de lui faire le signe de croix sur son mal. Elle obéit et fut aussitôt guérie. Le médecin l'ayant trouvée en parfaite santé, en fut surpris au-delà de toute expression et la supplia de lui dire quel remède elle avait employé. Elle lui raconta la chose avec beaucoup de simplicité. « Je croyais, répliqua le médecin, que vous alliez me citer quelque remède extraordinaire! » Puis il ajouta un instant après : « Cependant, qu'y a-t-il d'étonnant que le Christ ait guéri un cancer, lui qui a ressuscité un mort de quatre jours! »

Telle est l'excellence du signe de la croix que l'Eglise l'a toujours mis au premier rang parmi les actes du culte extérieur, tant public que privé. D'après la tradition, l'usage du signe de la croix remonte au temps même des apôtres. On en trouve la pratique dans tous les siècles, dans toutes les églises du monde catholique et chez tous les fidèles.

Les plus grands docteurs de l'Eglise grecque et latine ont exalté et recommandé le signe de la croix.

Ils nous disent :

« En combattant contre les ennemis de la foi, voulez-vous triompher promptement? armez-vous du glaive de la croix.

» Voulez-vous voir se briser en un clin d'œil tous les emportements de la colère? couvrez-vous du bouclier de la croix.

» O vous qui chérissez la plus aimable et la plus délicate des vertus, frémissez-vous d'une attaque aussi violente que soudaine? réfugiez-vous sous le rempart de la croix.

» N'ayez rien de plus familier que le souvenir de la croix; marquez-en votre front, ornez-en vos lèvres, imprimez-la sur votre cœur, et ne rougissez jamais de ce signe honorable de notre salut. »

Les chrétiens des premiers siècles commençaient et terminaient toutes leurs actions par le signe de la croix. Ils en couvraient leurs maisons, en décoraient leurs murailles, en ornaient leurs portiques, regardant la croix comme la principale défense de leurs corps aussi bien que de leurs âmes.

Les fruits attachés au signe de la croix sont des plus précieux, car il rappelle à l'esprit les principaux dogmes de la religion, tels que les mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation, de la mort du Fils de Dieu sur la croix et notre rédemption qui en est le prix.

Ce signe est comme un fil conducteur qui sert à attirer sur nous du haut du ciel les bienfaits du Seigneur, sa lumière dans nos doutes, sa force dans nos tentations, sa consolation dans nos peines, sa protection dans toutes nos entreprises.

Aussi le Souverain Pontife, Pie IX, l'a-t-il enrichi de cinquante jours d'indulgence afin d'en encourager la pieuse pratique.

LA BIENHEUREUSE ÉMILIE BICCHIERI, VIERGE

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

Fête le 3 mai.

La bienheureuse Émilie reçoit la Sainte Communion des mains d'un ange.

LA FAMILLE BICCHIERI — SEPT JEUNES SŒURS

La famille des Bicchieri illustrait la ville de Verceil (Italie), au XIIIe siècle; c'était l'une des plus nobles et des plus riches de la cité et ils en furent les bienfaiteurs. Le cardinal Guala Bicchieri y avait construit à ses frais la belle église de Saint-André, qu'il confia aux Chanoines Réguliers de Saint-Augustin. Cette entreprise, qui lui coûta environ cent mille écus, ne l'empêcha pas de construire encore un hôpital et de lui assurer une rente annuelle de six mille écus.

Pierre Bicchieri, neveu du cardinal, possédait aussi une grande fortune. Il avait épousé Alasie Borromée, également noble et pieuse. Dieu leur donna sept enfants, mais ce furent sept filles; voici leurs noms : Agnès, Aldisia, Oda, Emilie, Béatrix, Marguerite et Martine. Toutes reçurent une excellente éducation et furent dignes de leurs parents par leurs qualités et leurs vertus

chrétiennes. Les unes épousèrent de nobles seigneurs italiens; les autres, mieux inspirées encore, consacrèrent à Dieu leur virginité. La quatrième, Emilie, surpassa toutes ses sœurs par ses vertus, et c'est elle dont nous allons raconter la vie.

Emilie Bicchieri naquit le 3 mai 1238. Un vénérable religieux de l'Ordre de Saint-Dominique avait prédit à sa mère que Dieu réservait à cette enfant des bénédictions spéciales. Au moment de son baptême, on vit une blanche colombe planer au-dessus de sa tête. Ces présages remplirent de joie ses parents; ils voulurent que la petite fille fût élevée sous leurs yeux dans le palais paternel. Rien n'égalait les charmes de cette enfant à mesure qu'elle grandissait, et la grâce devançant la nature, on peut dire qu'elle fut une sainte dès son berceau. On aimait à l'entendre, à peine âgée de quatre ans, chanter de sa voix enfantine quelques versets des psaumes, à l'imitation des religieuses dans leur chœur. Son obéissance, son recueillement, sa modestie ravissaient sa mère.

ÉMILIE PERD SA MÈRE ET ELLE SE RECOMMANDE A MARIE

Mais un deuil terrible vint bientôt donner à la joyeuse enfant ses enseignements profonds et austères : Emilie n'avait pas encore cinq ans quand sa mère mourut.

Comprenant l'étendue de son malheur, Emilie, toute en larmes, se jeta au pied d'une image de la Sainte Vierge, et se consacrant à la très douce Reine du ciel, elle la supplia d'être désormais sa Mère. Les grâces qu'elle reçut dans la suite et les progrès rapides qu'elle fit dès ce moment dans la vertu, montrent combien elle fut exaucée.

Emilie se distingua dès ce jour par une gravité et un sérieux au-dessus de son âge. Les enfantillages, les bagatelles de toilette, les petites vanités qui ont coutume de dissiper le cœur des jeunes filles étaient sans attraits pour elle. Vêtue avec une austère simplicité, elle fuyait le monde et ses plaisirs : prier, travailler, secourir les pauvres autant qu'elle le pouvait, enseigner la doctrine chrétienne et les pratiques de piété aux domestiques de la maison, telles étaient ses occupations ordinaires. Elle aimait aussi à se retirer seule dans sa chambre pour vaquer à l'oraison. A cette conduite déjà pleine d'énergie, elle ajoutait diverses pratiques de pénitence. Elle était en toutes choses le modèle de ses sœurs.

Son père considérait avec joie les vertus solides, la prudence et la maturité précoce de sa fille. « Emilie, se disait-il à lui-même, sera une excellente maîtresse de maison. » Déjà, la jeune fille avait terminé sa quinzième année, et son père, désireux d'assurer son avenir, songeait à lui préparer une alliance digne de son rang. Mais tout autres étaient les préoccupations d'Emilie : elle aspirait à quitter le monde pour embrasser la vie religieuse; toutefois, elle n'avait pas osé en parler à son père de crainte de l'affliger avant le temps.

Elle s'en ouvrit alors à quelques personnes de la famille, et celles-ci s'empressèrent de combattre sa vocation par tous les prétextes en usage en pareille circonstance : Pourquoi quitter ses proches? n'aimait-elle donc plus sa famille? ne pouvait-elle pas faire son salut en restant au milieu des siens? sa constitution délicate pourrait-elle supporter les austérités du cloître? etc. On ajoutait qu'une personne de son rang et de sa fortune pouvait accomplir plus de bien en demeurant dans le monde qu'en allant s'ensevelir dans un couvent.

Ces instances se renouvelaient chaque jour. Emilie, voyant bien que ses sœurs ne tarderaient pas à parler de ses projets à son père, résolut de les prévenir.

Un jour que Pierre Bicchieri était seul dans sa chambre, Emilie y entre et s'avance vers lui, silencieuse : son visage, plus grave qu'à l'ordinaire, reflète une émotion qu'elle maîtrise avec courage. Le noble seigneur devine que sa fille lui apporte quelque grave nouvelle. Son étonnement redouble quand il la voit se jeter à genoux à ses pieds. « Mon père, dit-elle, je veux me consacrer à Dieu, je veux quitter le monde, je veux être religieuse, j'ai la ferme confiance que vous ne me refuserez pas votre consentement. Je ne me relèverai pas que vous ne m'ayez donné votre parole et que vous n'ayez béni votre fille. » Pierre Bicchieri était un chrétien loyal et courageux, mais il était père, ce coup fut très rude pour son cœur. Mais Emilie, toujours à ses pieds, multipliait ses instances; la foi vaillante du chrétien l'emporta sur les faiblesses de la nature, et, bénissant sa fille, il donna son consentement à sa sainte vocation.

Ce fut une grande joie pour Emilie.

Bien décidée à quitter le monde, elle n'avait pas encore fait son choix entre les divers Ordres religieux : elle redoubla de prières afin d'obtenir sur ce point les lumières de Dieu. Déjà elle avait coutume de jeûner le vendredi et le samedi, elle s'imposa de nouveaux jeûnes et de nouvelles austérités.

En attendant, Pierre Bicchieri, craignant d'être surpris par la mort, rédigea un testament en règle, désignant la part de sa fortune qu'il désirait laisser à chacune de ses filles, à Emilie comme aux autres.

ENTRÉE AU COUVENT

Après de nombreuses prières et de mûres réflexions, Emilie se décida à entrer dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Plusieurs de ses amies, au courant de ses projets, étaient prêtes à la suivre dans sa retraite. Elles s'en allèrent donc demander conseil et direction aux Pères Dominicains du couvent de Saint-Paul. Emilie s'offrait à faire construire à ses frais un couvent de Tertiaires régulières, en dehors de la ville, et de le doter de revenus suffisants. La proposition fut acceptée. Les travaux commencèrent immédiatement sur le terrain désigné; on y éleva un vaste couvent et une belle église dédiée à sainte Marguerite.

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis qu'Emilie avait obtenu de son père son consentement à sa vocation; maintenant, le couvent était prêt, la ruche attendait ses abeilles; la noble fondatrice, qui venait de sacrifier à Dieu sa fortune, allait aussi se donner elle-même. Elle avait dix-huit ans.

Voici l'heure de quitter la maison paternelle. Emilie, après s'être prosternée devant un crucifix pour s'offrir à son céleste Epoux et lui demander force et courage, vint se jeter une seconde fois aux pieds de son père :

« Mon père bien-aimé, dit-elle, le moment est venu pour moi de revêtir l'habit des filles de saint Dominique; avant de vous quitter, je vous demande pardon de toutes les peines que j'ai pu vous causer, et vous prie de me bénir.

— Ma chère fille, dit son père d'une voix entrecoupée de sanglots, tu es celle de mes enfants

que j'aime le plus, il m'en coûte extrêmement de te voir partir; mais enfin, puisque tu dis que c'est la volonté de Dieu, je le crois; va donc où il t'appelle et qu'il te bénisse du haut du ciel comme je te bénis sur la terre. »

Emilie s'étant relevée, embrassa son père; celui-ci la serra étroitement dans ses bras; ils mêlèrent leurs larmes ensemble. Puis, la jeune fille sortit de la maison paternelle, et, suivie de ses compagnes, prit le chemin du nouveau couvent. Toute la noblesse de Verceil et une grande foule de peuple étaient accourus pour assister à l'installation. En franchissant l'enceinte du monastère, Emilie s'écria avec le Psalmiste: *Voici le lieu de mon repos à jamais; c'est ici la demeure de mon choix.* Les nouvelles religieuses reçurent l'habit monastique, les portes du cloître se refermèrent sur elles, et la vie régulière commença. C'était le jour de la fête de saint Michel, 29 septembre 1256.

Sœur Emilie s'appliqua, dès le premier jour, avec une grande fidélité, à tous les devoirs de la vie religieuse. Elle se distingua surtout par son recueillement et son obéissance. Son adieu au monde était complet, et c'est en vain que les nobles dames de Verceil venaient la demander au parloir. Son père, cependant, était toujours accueilli, parce que la Mère Supérieure l'ordonnait ainsi. Après un an de noviciat, elle se consacra pour toujours au Seigneur par les saints vœux. Dès ce jour, elle s'adonna avec une plus grande ardeur à l'oraison, afin de s'unir davantage à son céleste Roi Jésus, à qui désormais elle appartenait tout entière.

Peu après la mort de son père, l'âme de ce défunt si cher lui apparut pour la remercier de ce que, par ses prières et ses pénitences, elle l'avait tirée du Purgatoire et l'assurer qu'elle entrait dans les joies célestes.

ÉMILIE SUPÉRIEURE DU COUVENT

SES EXEMPLES — SES CONSEILS — SA CHARITÉ

Toutes les religieuses avaient pour Sœur Emilie une affection pleine d'estime; et, quand il fallut élire une nouvelle prieure, tous les choix se portèrent sur elle, et on l'obligea, malgré sa résistance, de prendre en main le gouvernement de la communauté. Ses vertus brillèrent d'un nouvel éclat dans l'exercice de ces délicates fonctions : douce et affable dans ses paroles, ferme dans son autorité, elle n'était pas moins admirable par son humilité. Le moindre mot à sa louange la faisait rougir. Autant que sa charge le lui permettait, elle aimait à s'acquitter des plus humbles offices du monastère : balayer les corridors et les salles, préparer les lampes, donner le pain aux pauvres. Elle voulait servir à son tour à la cuisine et au réfectoire. N'ayant plus de Sœur au-dessus d'elle pour la commander, elle s'en dédommageait par une très exacte obéissance à la règle, une grande soumission aux supérieurs et au confesseur de la communauté, qui était alors le P. Pierre-Marie de Beccaria, Dominicain.

Elle se flagellait avec une rude discipline, au moins trois fois par semaine; elle jeûnait au pain et à l'eau le vendredi, le samedi et les jours de jeûne fixés par l'Eglise ou par son Institut. Dans son ardeur pour la pénitence, elle aurait ruiné sa santé avant son temps, si la prudence de son confesseur ne l'eût obligée à la discrétion nécessaire. Par la prière et l'austérité, elle conservait intacte la virginale pureté de son âme.

Animées par son exemple et ses paroles, les religieuses s'efforçaient de marcher sur ses traces.

Un des articles de la Règle défendait de boire entre les repas, sans une permission de la Prieure. Quand une Sœur, souffrant de la soif, venait demander à Mère Emilie une autorisation de ce genre, parfois elle l'accordait, parfois aussi elle la refusait pour exercer ses filles à la pénitence. « Les mortifications les plus méritoires, disait-elle, sont celles qu'on pratique par obéissance. » Elle en eut un jour une preuve consolante. Une bonne religieuse étant morte (c'était Sœur Cécile-Marguerite Avogadra), elle apparut quelque temps après à la sainte Prieure : « J'avais été condamnée à trois jours de Purgatoire, dit-elle, pour avoir conservé une affection trop humaine pour ma mère, mais mon ange gardien a éteint les flammes qui me dévoraient en y versant l'eau dont je m'étais privée par obéissance. »

Les pauvres qui se présentaient à la porte du couvent ne s'en allaient jamais sans recevoir une aumône. Le samedi, la bonne Prieure préparait pour eux quinze pains, en l'honneur des quinze mystères du Rosaire.

Mais rien n'égalait sa tendresse et sa charité à l'égard de ses filles. Une religieuse était-elle malade? sa Supérieure accourait pour la consoler et la soigner comme si elle n'avait eu d'autre occupation que d'être son infirmière. Son dévouement surnaturel était surtout admirable lorsqu'il s'agissait de préparer une malade à recevoir les derniers sacrements et à paraître devant Dieu.

Un jour, retenue auprès d'une Sœur très souffrante, elle ne put assister à la messe de communauté et recevoir la Sainte Communion. Lorsque, enfin, elle put descendre à la chapelle, elle ressentit vivement la privation spirituelle qu'elle avait dû s'imposer, mais la pensée qu'un acte de charité était la cause de ce sacrifice consolait son cœur. Or, voici qu'en présence des religieuses, un ange parut dans la chapelle, et remplissant les fonctions d'aumônier, ouvrit le tabernacle et donna la Communion à la vénérable Mère, inondée de reconnaissance et de joie. La Mère ordonna ensuite de chanter le *Te Deum*, et toute la communauté rendit grâces pour ce bienfait du ciel.

L'amour de Dieu qui embrasait son cœur donnait à ses paroles, à sa voix, à son visage et jusqu'à son maintien un caractère de sainteté et de force qui impressionnait vivement les âmes.

Elle recommandait surtout aux Sœurs une grande droiture d'intention en toute chose, une constante application à accomplir toutes leurs actions par amour de Dieu et uniquement pour sa gloire, sans aucune préoccupation d'amour-propre ou de recherche de soi-même.

Les Sœurs étaient décidées à renvoyer à sa famille une novice, dont le caractère léger et enclin à la vanité paraissait incorrigible. Mais Emilie, qui ne cessait de prier pour elle, ne désespérait pas encore. « Venez avec moi à la chapelle, dit-elle à la novice, venez demander pardon à Notre-Seigneur. » La novice la suit, se prosterne devant l'autel et demande pardon. Aussitôt, Notre-Seigneur, se montrant à elle, lui dit avec un visage sévère : « Je te fais miséricorde à cause des prières persévérantes de ta Supérieure; mais sache que si tu avais continué dans cette voie déplorable, tu aurais fini par succomber à des fautes graves et par te damner. Corrige-toi donc et profite de mes grâces. » A partir de ce moment, Sœur Dominique-Catherine (c'était le

nom de la novice) fut toute changée. Elle devint humble, sérieuse, obéissante, appliquée à tous ses devoirs. Son noviciat terminé, elle fut admise à prononcer ses vœux et persévéra saintement dans sa vocation.

Ces religieuses, suivant l'usage de beaucoup de communautés, avaient une récréation à midi et l'autre le soir. La vénérable Mère Emilie voulait que la conversation ne fût jamais oiseuse et inutile ou même indifférente, mais elle invitait les Sœurs à s'entretenir de quelque sujet de piété et à raconter quelques traits de la vie des saints. S'apercevait-elle qu'une Sœur était triste ou avait besoin de conseils particuliers, surtout si c'était une jeune religieuse? la bonne Supérieure la prenait en particulier et, tout en se promenant dans le jardin, gagnait son cœur par ses paroles prévenantes et affectueuses, la consolait, l'encourageait et lui donnait les conseils dont elle avait besoin.

Elle s'efforçait de conserver toutes ses filles joyeuses et vivantes dans le service de Dieu. A certaines fêtes, elle accordait des récréations spéciales. Ennemie de la mélancolie, elle ne dédaignait pas de donner quelquefois l'exemple d'une conversation gaie et enjouée, mais toujours conforme à la modestie religieuse.

NUITS PASSÉES DANS L'ORAISON
COMMUNION FRÉQUENTE — UNION A JÉSUS SOUFFRANT

A mesure qu'elle avançait dans la sainteté, elle prenait plus de goût à l'oraison; elle aurait souhaité y consacrer toute la journée, si les autres obligations l'eussent permis. Elle se dédommageait parfois le soir, et il lui arrivait de temps en temps de passer la nuit tout entière dans une prière entremêlée d'extases.

Les jours de communion, elle gardait, autant que possible, un recueillement profond et s'efforçait de rester unie à son divin Sauveur, en continuant à s'entretenir avec lui dans le courant de la journée. Elle communiait plusieurs fois la semaine, c'était son plus grand bonheur sur la terre. Une fois, cependant, comme elle méditait sur la grandeur et la sainteté infinies de la Majesté divine, elle se demanda avec anxiété s'il n'y avait pas témérité de sa part à s'approcher si souvent d'un si auguste sacrement. Notre très doux Sauveur calma aussitôt le trouble de son âme par cette réponse : « Ma bien-aimée, j'ai une grande joie à demeurer avec toi sous les espèces sacramentelles. On m'est plus agréable en s'approchant de moi par amour, qu'en restant éloigné par crainte. Souviens-toi de la parole que j'ai dite à mes apôtres : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui.* »

La Sainte Eucharistie est le mémorial de la Passion de Notre-Seigneur, et la dévotion au Saint-Sacrement a un lien très étroit avec la dévotion aux souffrances de Jésus-Christ. Aussi la bienheureuse Emilie faisait des souffrances du Sauveur le sujet le plus fréquent de ses méditations. La Très Sainte Vierge, qu'elle aimait et servait avec une piété toute filiale, lui conseilla un jour dans une vision de réciter souvent trois *Pater* et trois *Ave Maria* en souvenir des trois heures de prière et d'agonie de son divin Fils au jardin de Gethsémani. Emilie récitait de même trois *Pater* et trois *Ave Maria* en mémoire des trois heures d'indicibles souffrances que Jésus passa sur la Croix. Elle a déclaré à ses Sœurs que cette pratique lui était très salutaire et augmentait en elle l'amour de Notre-Seigneur.

Dans le cours d'une méditation sur le couronnement d'épines, elle demanda au divin Crucifié la faveur d'éprouver quelque chose de ses souffrances : elle fut prise à l'instant d'un mal de tête si terrible qu'elle dut se mettre au lit et ne put se lever de trois jours.

Une année, la nuit de Noël, trois Sœurs étaient retenues au lit par la maladie; Mère Emilie va les visiter, les bénit, et les trois Sœurs, rendues soudain à la santé, viennent rejoindre la communauté à la chapelle.

La bienheureuse Emilie vit jusqu'à quarante religieuses réunies sous sa direction, et pendant quarante et un ans qu'elle fut Prieure, elle conduisit heureusement la communauté dans le chemin de la perfection. Enfin, étant tombée gravement malade, elle supporta ses souffrances sans un signe ni une parole d'impatience; elle obéissait en toute simplicité à l'infirmière et au médecin, et restait sans cesse unie à Jésus-Christ par la prière et la conformité à sa sainte volonté. Sentant le mal s'aggraver, elle demanda elle-même les derniers sacrements et les reçut avec une grande humilité et aussi une grande joie.

Toutes les Sœurs étaient réunies auprès de leur Mère mourante; elle les voulut embrasser toutes les unes après les autres. Chacune d'elles se recommandait à ses prières en fondant en larmes. Quand elle eut terminé, elle leur dit : « Mes filles, je n'ai qu'une recommandation à vous faire; observez fidèlement la Règle et les Constitutions, et vous conserverez vos âmes dans la patience, suivant la parole de Notre-Seigneur. »

Ensuite, elle attendit avec calme la visite de son Epoux céleste, répétant souvent quelques oraisons jaculatoires comme celles-ci : « Dans ma chair, je verrai Dieu, mon Sauveur. — Seigneur, envoyez-moi votre miséricorde et votre salut, selon votre parole. — Je suis prête et je ne crains point. — Marie, Mère de grâce et Mère de miséricorde, défendez-moi de l'ennemi. — Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » Enfin, elle ajouta : « Jésus! Marie! Dominique! » et expira doucement, c'était le 3 mai 1314, jour anniversaire de sa naissance. Au même instant, on entendit distinctement une voix qui disait : « Viens ma bien-aimée, » et les cloches du monastère sonnèrent d'elles-mêmes.

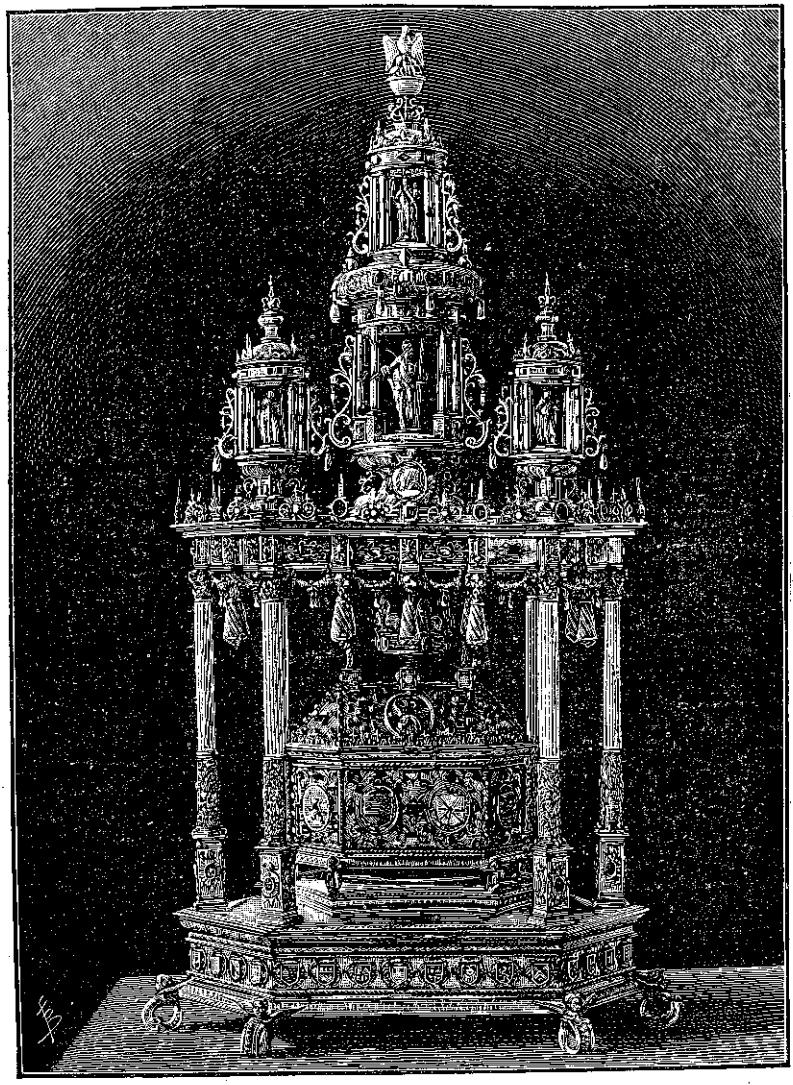
Parmi les faveurs obtenues par son intercession, nous remarquons la guérison d'un aveugle, d'un paralytique, d'une hydropique et d'une multitude de malades condamnés par les médecins, et même la résurrection d'un mort. C'était un habitant de Verceil, père de famille; ses deux filles, dans la désolation, promirent avec une foi admirable de consacrer à Dieu leur virginité, si la vie était rendue à leur père par l'intercession de la bienheureuse Emilie. Leur père revint à la vie pendant ses funérailles en présence d'une foule nombreuse, qui criait : *Miracle! Miracle!* Fidèles à leur vœu, les deux sœurs embrassèrent la vie religieuse dans le couvent fondé par leur céleste bienfaitrice. Leur père vécut encore longtemps.

Une élève du même couvent, tombée dans une maladie mortelle, fit vœu de se faire religieuse si elle guérissait. Elle guérit, puis rentra dans le monde pour se marier. Bientôt, elle fut prise d'une fièvre pernicieuse et, trois jours après, elle était morte.

L'an 1609, Etienne Ferréri, évêque de Verceil, transféra solennellement les reliques de la bienheureuse Emilie dans l'église du nouveau couvent bâti dans la ville et y autorisa son culte et sa fête.

LE SAINT-SANG DE BRUGES

Fête le 3 mai.



Châsse dans laquelle est conservé le reliquaire contenant le Saint-Sang.

NAPOLÉON Ier ET LA CHAPELLE DU SAINT-SANG

Au mois de mai 1810, Napoléon Ier et l'impératrice Marie-Louise vinrent à Bruges, et, au sortir de l'Hôtel de Ville, l'empereur jeta les yeux sur une église en démolition, dont les élégantes tourelles, encore debout, rendaient plus douloureux le spectacle des ruines accumulées à leur pied.

C'est tout ce qui restait de l'antique chapelle du Saint-Sang dont nous allons retracer la glorieuse histoire. Les révolutionnaires avaient passé par là en 1797, et non contents de dépouiller de tous ses ornements l'intérieur du sanctuaire, de n'épargner aucun buste, aucune statuette, aucun bas-relief, ils avaient vendu ou réduit en miettes les remarquables vitraux qui la décoraient, et cupidement enlevé jusqu'au plomb de la toiture et des gouttières.

La chapelle avait ensuite reçu une inavouable destination : c'est là que la police enfermait les vagabonds ou les ivrognes recueillis le long des chemins.

— Sire, dit à Napoléon le maire de Bruges, en lui montrant les restes de l'édifice, ce vieux monument tombe en ruines et la complète démolition s'en impose à bref délai.

— Jamais, répliqua l'empereur. Je me croyais

en Egypte; voilà bien les minarets du pays, et il serait regrettable que pareil monument disparût.

Ce mot de Napoléon Ier sauva, paraît-il, la chapelle du Précieux-Sang de Bruges; l'empereur accorda même quelques subsides pour commencer sa restauration.

Depuis lors, la crypte ou chapelle basse et la chapelle haute de ce sanctuaire ont été dignement réédifiées.

La relique insigne que les Brugeois se glorifient de posséder y a été replacée avec honneur en 1819, et, actuellement encore, on l'expose à la vénération des fidèles, chaque vendredi et chaque jour de la quinzaine solennelle qui s'ouvre annuellement le 3 mai, fête du Précieux Sang au diocèse de Bruges.

En dehors de ces jours d'exposition réglementaire, la sainte relique est déposée dans la châsse dite d'Albert et d'Isabelle, renfermée en un coffre-fort dont la triple clé est remise à trois dépositaires différents, et une austère consigne, rarement levée, la dérobe aux regards du pieux fidèle.

ORIGINES DE LA SAINTE RELIQUE

Diverses reliques de Sang précieux reçoivent dans l'Eglise un culte public.

Parmi elles, on distingue celles qui, à telle ou telle date de l'histoire, ont coulé miraculeusement, soit d'une hostie consacrée, soit de l'image d'un crucifix, et celles, beaucoup plus rares, qui proviendraient du Sang même de Notre-Seigneur répandu pour nous au cours de la Passion et surtout sur le Calvaire.

La relique de Bruges est de ces dernières: c'est en dire le prix et la vénération à laquelle elle a droit.

On voudrait assurément pouvoir, siècle par siècle, en remontant depuis nos jours jusqu'à ceux de Notre-Seigneur, fournir les authentiques de ce trésor. Mais chacun sait que c'est là une chimère.

Si, depuis le douzième siècle, depuis la date de son arrivée dans la ville de Bruges, l'histoire de la sainte relique n'est voilée d'aucune ombre, il n'en est pas de même dans les onze siècles qui ont précédé.

Disons du moins que les conjectures destinées à combler cette lacune de l'histoire sont de toute vraisemblance; et, fortifiées par des arguments d'autorité dignes de foi, ratifiées par des miracles, elles peuvent rassurer la piété de ceux qui veulent rendre hommage, dans l'une ou l'autre de ses reliques, au vrai Sang du Sauveur et l'on aurait mauvaise grâce à les rejeter.

Voici, dès lors, d'après les historiens du Saint-Sang de Bruges, la tradition des onze premiers siècles à l'égard de cette relique.

« Joseph d'Arimathie, après avoir détaché de la croix le très saint corps de Jésus, dut en essuyer dévotement les plaies encore humides et sanglantes, les extrémités de la croix, où les clous avaient fait jaillir des pieds et des mains le Sang de Jésus, et garder religieusement, en un vase très pur, les gouttes de Sang sorties de ces pieds et de ces mains (1). »

Que l'un des témoins de la descente de croix ait eu la pieuse inspiration de recueillir comme un inappréciable joyau tout ce qu'il pouvait du Sang Rédempteur, rien de plus naturel.

On le fit, à n'en pas douter, l'année même de la mort de Jésus, pour le sang du diacre saint Etienne, premier martyr. Les Actes des apôtres nous apprennent comment il fut lapidé par les Juifs et enseveli par les chrétiens. Or, dans la relation authentique de l'invention de son tombeau, décrite par Lucien, par saint Augustin et par Evode, il est dit qu'on y trouva une fiole du sang qu'il avait répandu, et saint Augustin atteste que plusieurs miracles s'opérèrent par la vertu de cette sainte relique.

Si, peu après la mort du Sauveur, les fidèles recueillent avec cette sainte avidité le sang d'un martyr, peut-on penser qu'ils ne l'aient pas fait quelques jours auparavant pour le Sang du Fils de Dieu?

A en croire le *Ménologe* grec, l'Eglise d'Orient a inscrit parmi ses saints le pieux ermite Barypsaba, qui « avait reçu le Précieux Sang qui découla des plaies du côté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et avec lequel il guérissait des malades. Les infidèles mirent à mort l'ermite, mais le trésor fut conservé par un de ses disciples ».

Saint Jérôme, le solitaire de Bethléem, atteste que, de son temps, on montrait la colonne à laquelle le Seigneur avait été attaché pour la flagellation et que l'on y conservait avec vénération les taches du Sang dont elle était arrosée. C'est donc que les disciples s'étaient empressés d'acquérir à prix d'argent cette pierre encore empourprée du Sang divin: preuve nouvelle de leur dévotion au Sang de Jésus et du souci qu'ils avaient d'en conserver les vestiges sacrés.

On pourrait citer encore d'autres témoignages des Pères, des docteurs ou des historiens: leur nombre n'ajouterait rien à la vraisemblance du fait. Nous avons hâte de quitter le terrain des probabilités pour celui de l'histoire.

ARRIVÉE DU SAINT SANG A BRUGES

De vieilles chroniques racontent que Thierry d'Alsace, comte de Flandre, fit quatre fois le voyage de Terre Sainte. C'était un guerrier intrépide, un autre Judas Macchabée, terrassant les rangs serrés des infidèles, et poursuivant l'ennemi jusque dans ses derniers retranchements.

A sa première apparition en Palestine en 1139, il mit le siège devant Ascalon, et cette importante place ouvrit bientôt ses portes à son armée victorieuse.

Il devint comme le bras droit de Foulques d'Anjou, roi latin de Jérusalem, qui était environné de païens acharnés à sa perte. La terreur que le comte de Flandre inspirait aux Sarrasins était telle qu'ils n'osaient plus prendre l'offensive lorsqu'ils le savaient présent.

Les fidèles de Jérusalem regardaient Thierry comme un libérateur, et leur affection pour lui s'accrut encore lors de son alliance à Sybille, fille de leur roi, Foulques, et sœur de leur futur roi, Baudouin III, qui régna quelque temps après.

Il est à présumer qu'en ce premier voyage, déjà, il fut question, entre Foulques et Thierry, du don précieux qui devait récompenser plus tard ses exploits. Le patriarche de Jérusalem, alors dépositaire du Saint Sang, était Guillaume de Messines, flamand d'origine et tout disposé à favoriser, on le pense bien, ses vaillants compatriotes.

Thierry emportait donc, à son premier retour

(1) Discours de l'évêque de Lincoln, Concile national d'Angleterre, 1247.

de la Terre-Sainte, la douce espérance d'en ramener un jour le trésor que sa piété convoitait.

Arrivé en Belgique, il apprend que les Sarrasins sont revenus à la charge. Le farouche Zenki, émir d'Alep, est à leur tête; il met le siège devant Edesse, ville d'Arménie, l'une des principales citadelles des chrétiens, et s'en empare. Dès lors, c'est Antioche et Jérusalem qui se voient menacées à leur tour, c'est le tombeau du Christ mis de nouveau en péril.

L'Allemagne et la France se lèvent à la voix de saint Bernard, sur le désir du Pape, pour voler à sa défense.

Thierry d'Alsace, à cette nouvelle, pourrait-il demeurer en repos? Il rassemble au plus tôt ses gens d'armes et se croise une seconde fois.

La réputation de bravoure qu'il s'était acquise lors de son premier voyage en Orient ne fit que s'accroître dans l'opinion des chrétiens de Palestine.

Il fut un des rares champions, de cette seconde expédition si désastreuse, qui parvint à Jérusalem, vers la fin de l'année 1147. Il y demeura plusieurs mois après le départ des autres chefs.

C'est à cette époque que l'on fait remonter la concession du Saint Sang à ce pieux chevalier, sur le point de retourner en ses Etats avec une santé délabrée par les fatigues de la guerre.

Le roi, le patriarche Warmond, successeur de Guillaume de Messines, les fidèles de Jérusalem, voulant lui procurer un gage de leur reconnaissance pour les services rendus, décidèrent qu'on lui remettrait une portion de la relique sainte que possédait l'Eglise de Jérusalem.

Au jour fixé, Baudouin III et Thierry, comte de Flandre, avec une suite nombreuse de barons et de nobles des deux cours, se rendirent à l'église où le dépôt sacré était conservé. Le patriarche était là, revêtu de ses habits pontificaux et assisté d'un nombreux clergé. Il fit vénérer aux deux cours assemblées et au peuple la précieuse relique; puis, il fit deux parts du liquide sacré. De l'une, il remplit les deux tiers d'une fiole octogone, d'environ huit pouces et d'une circonférence de deux pouces et demi.

Cette fiole, dont l'orifice fut soigneusement cacheté et scellé, fut mise dans un tube de cristal dont les deux bouts furent fermés et recouverts de rosettes d'or; les extrémités de ces rosettes étaient garnies d'anneaux où l'on attacha une chaîne d'argent qui rendît le vénérable objet d'un transport facile.

Cette cérémonie achevée, le patriarche remit la portion destinée au comte de Flandre entre les mains du roi de Jérusalem : celui-ci en fit présent à Thierry, qui, à genoux, sur les marches de l'autel, la reçut avec toute la vénération requise.

Il croyait cependant que ses mains, qui tant de fois avaient répandu le sang, n'étaient pas assez pures pour porter la relique. Il la confia aux soins pieux de Léonius, abbé de Saint-Bertin, à Saint-Omer, aumônier de l'armée flamande et inséparable compagnon de Thierry dans cette expédition.

Jusqu'à son arrivée à Bruges, le digne prêtre garda fidèlement jour et nuit, suspendus au cou, le reliquaire et son contenu. Enfin Thierry et ses gens, partis de Jérusalem au printemps de l'année 1148, mirent heureusement le pied sur le sol de leur patrie, et, au milieu des ovations, à travers les rues pavoisées, le Saint-Sang fut porté triomphalement jusque dans la chapelle du palais des comtes de Flandre.

L'un des prodiges les plus frappants dont Dieu se plut à illustrer quelque temps la sainte Relique est celui que constate le pape Clément V, dans une Bulle datée de l'année 1310. « Ce Sang sacré, dit le Pontife, se liquéfie tous les vendredis, ordinairement vers 6 heures, tandis que les autres jours de la semaine ce même sang n'est plus qu'une matière figée, coagulée et comme pétrifiée. »

Lors de la donation, le Précieux Sang était à l'état liquide. Plus tard, insensiblement, le contenu du reliquaire se dessécha et se durcit, pour retrouver à époques fixes, par une permission de Dieu, sa fluidité première.

D'innombrables témoins furent à même de vérifier ce prodige que proclame le pape Clément V, et la dévotion des fidèles s'en accrût singulièrement.

Le miracle dura plus d'un demi-siècle. Il cessa, au dire de plusieurs historiens, en 1309 ou 1310, le 13 avril.

La nouvelle alarmante s'en répandit aussitôt par toute la ville. Les Brugeois y virent le présage d'une grande calamité.

Toutefois, les esprits se rassurèrent lorsqu'on connut la cause probable de cet événement. Un scélérat se serait mêlé à la foule des fidèles, qui, tous les vendredis, rendait hommage au Saint-Sang. Il s'approcha comme les autres pour baiser la relique; mais tandis qu'il s'inclinait par une feinte dévotion, sa bouche proféra un horrible blasphème contre le Sang du Christ et sa mort sur la croix. Dieu, sans doute, pour tirer vengeance éclatante d'un tel sacrilège, permit que le Sang se figeât à l'instant même.

Depuis lors, il est demeuré dans le même état.

Une fois seulement, la liquéfaction miraculeuse se serait reproduite : en l'année 1388, les magistrats de la ville, aidés par la munificence des fidèles, voulaient substituer à l'ancien cylindre extérieur contenant l'insigne relique un autre du cristal le plus pur et le plus brillant. Au moment de la translation, le Saint-Sang, jusqu'alors coagulé, changea soudain de couleur, devint d'un rouge vif et vermeil, et quelques gouttes se détachèrent de la masse solide. Le gouverneur de la ville, trois évêques, plusieurs abbés, les principaux magistrats assistaient à la cérémonie et virent de leurs yeux le prodige.

Souvent des miracles vinrent récompenser la foi des chrétiens en la puissance de cette relique.

En 1482, le 25 octobre, on vit arriver à Bruges plusieurs Anglais. Revêtus de toile grossière et un cierge à la main, ils traversèrent silencieusement les rues de la ville et allèrent offrir au Saint-Sang l'hommage de leur reconnaissance; assaillis par une furieuse tempête, ils s'étaient cru sur le point d'être engloutis par les flots. En cette extrémité, ils avaient invoqué le Sang précieux de Jésus-Christ. Aussitôt les vents s'apaisaient, la mer redevenait calme et ils gagnaient heureusement le port.

En 1689, la prison de Bruges fut le théâtre d'un violent incendie et le feu, activé par le vent, menaçait de détruire d'autres édifices de la ville. Soudain, les flammes se replient sur elles-mêmes, paraissant se circonscrire et devenir impuissantes.

Qu'était-il arrivé? Au moment où tout moyen humain était reconnu inutile, les chapelains du Saint-Sang, entourés de fidèles, cierges en

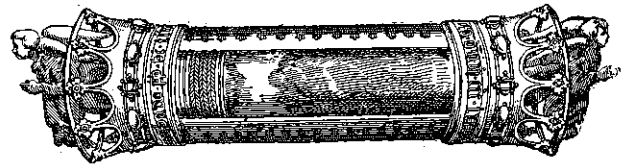
mains, organisaient une procession, et, arrivé devant l'édifice embrasé, l'officiant avait fait avec la sainte relique le signe de la croix dans la direction des plus hautes flammes.

HOMMAGES DES FIDÈLES — TENTATIVES DES IMPIES

Chaque année, depuis le commencement du XIVe siècle, la relique du Saint-Sang était à Bruges l'objet de pieuses et originales démonstrations, le 3 mai, en la fête de l'Invention de la Sainte-Croix.

Dès la veille, une estrade se dressait devant l'antique chapelle; les trompettes de tous les corps de métiers s'assemblaient, et les différents groupes de musique, gravissant tour à tour les degrés de l'estrade, exécutaient, pour inaugurer la fête, leurs meilleures symphonies. Après quoi, la foule entrait dans l'église où se chantaient les Vêpres solennelles.

Le lendemain, c'était un déploiement de pompes bien autrement imposant. Dès 4 heures, un chapelain exposait le Saint Sang à la vénération des fidèles qui affluaient jusqu'à 8 heures; alors les différentes corporations qui devaient prendre part à la procession solennelle se rangeaient : doyen, conseil et musiciens en tête de chacune. Venaient ensuite des porteurs de flambeaux, de devises, d'emblèmes allégoriques rappelant les diverses circonstances de la passion de Notre-Seigneur. Enfin apparaissait la châsse vénérée, portée tour à tour par les évêques et autres membres éminents du clergé. Un détachement de cavalerie fermait le cortège que suivait une foule innombrable. Le parcours était immense : on se mettait en marche vers 10 heures pour ne rentrer que le soir.



Reliquaire contenant le Saint-Sang.

Les archives de Bruges attestent que, presque toujours, le beau temps favorisa ces manifestations de foi, et dans leur précision, elles signalent, en l'espace de cinq siècles, cinq exceptions seulement à cette loi.

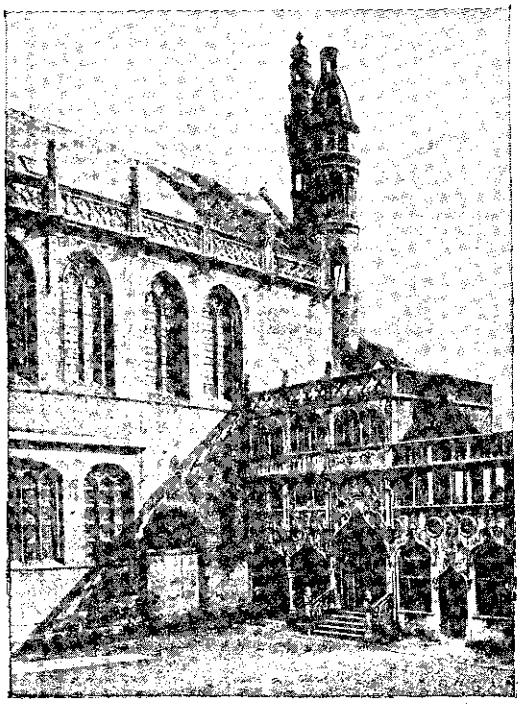
La dévotion était intense; parfois aussi la curiosité eut sa part en cette démonstration, car, à certaines époques, le profane tenta de s'immiscer dans cette pieuse cérémonie : les chars de triomphe et les groupes mythologiques prirent quelquefois place dans le cortège, à côté des images des saints.

Ces marches triomphales perdirent de leur éclat vers la fin du XVIe siècle. La crainte des protestants iconoclastes fit diminuer la durée des ostensions et restreindre le parcours.

Bientôt même, devant leurs excès, il fallut soustraire aux coups de leur impiété la précieuse relique : mise en sûreté, elle fut à peu près la seule richesse épargnée dans le sanctuaire du Saint-Sang. Le reliquaire même qui servait à l'exposer fut détruit et converti en lingots.

La tourmente passa, et en 1611 le Saint-Sang réapparut, à la grande joie des fidèles. Les archiducs Albert et Isabelle offrirent pour le renfermer une petite châsse en argent qu'ils enrichirent eux-mêmes de pierreries. Ce chef-d'œuvre en appelait un autre. L'initiative des archiducs excitant l'émulation des Brugeois, toute la ville concourut à l'exécution d'une châsse plus grande et non moins riche, destinée à servir de cadre magnifique à la châsse d'Albert et d'Isabelle. La gravure placée en tête de cette notice pourra en donner une idée. Les perles et les pierres précieuses prêtent à cet objet d'art un aspect éblouissant.

Grâce à des précautions inouies, relique et reliquaire purent traverser indemnes les temps troublés de la révolution et, depuis 1817, on continue de rendre au Saint-Sang de Bruges un culte moins démonstratif peut-être que dans les siècles précédents, mais non moins sincère.



Extérieur de la chapelle du Saint-Sang, à Bruges.

*
* *

(D'après la *Notice historique sur le Saint-Sang de Bruges*, éditée à Bruges en 1850, et *Le Précieux Sang à Bruges*, par L. VANHAECKE, premier chapelain du Précieux-Sang, 1900.)

SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

FONDATEUR DE L'INSTITUT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Fête le 4 mai.

Saint Jean-Baptiste de la Salle distribue sa fortune aux pauvres, à la porte de la première école chrétienne, à Reims, sa ville natale.

Dieu est admirable dans les dispositions de sa Providence : au moment où l'enseignement congréganiste est devenu l'objet d'attaques passionnées et de persécutions incessantes, et où les ennemis de la vérité s'efforcent de le proscrire des écoles publiques, Dieu a fait resplendir sur la terre, au milieu de l'Eglise militante, quelque chose de la gloire immortelle dont jouit dans le ciel celui qu'on peut bien appeler le patriarche des Congrégations enseignantes. Saint Jean-Baptiste de la Salle l'a bien été, en effet, et si les divers Instituts qui, dans la suite, se sont donné cette belle mission, ne l'ont pas eu pour fondateur direct, tous, en France du moins, se sont inspirés de son œuvre, et lui ont emprunté, en grande partie, ses procédés et ses méthodes.

CE QU'ÉTAIT LE FONDATEUR DES FRÈRES

Né à Reims, le 30 avril 1651, Jean-Baptiste de la Salle appartenait à une noble maison qui avait donné à l'armée et à la magistrature des hommes éminents ; il aurait donc pu, lui aussi, aspirer à une position élevée selon le monde, d'autant plus qu'il était l'aîné de la famille. Mais il tourna de bonne heure ses regards vers le sanctuaire et se sentit doucement incliné à se donner à Dieu.

Dès l'âge de huit ans, il suivit les cours du collège de l'Université de Reims. Le zèle avec lequel il se livra à l'étude ne nuisit en rien à sa piété, car il se montrait parfaitement assidu aux offices de l'Eglise et y ajoutait même de nombreuses pratiques de dévotion particulière.

Au lieu de contrarier sa vocation, ses parents eurent le bon esprit de la favoriser, tout en l'éprouvant, comme c'était leur devoir. Honoré de la tonsure dès l'âge de onze ans, Jean-Baptiste ne tarda pas à attirer l'attention et à mériter l'estime de ceux qui vivaient avec lui. Il avait à peine seize ans lorsque, selon un usage de l'époque, un vénérable chanoine résigna sa prébende en sa faveur ; c'était Pierre Dozet, ancien vicaire général, chancelier de l'Université de Reims et archidiacre de Champagne. Jean-Baptiste prit possession de son canonicat dans l'illustre Chapitre de la métropole de Reims, qui s'honore d'avoir compté parmi ses membres saint Bruno, le bienheureux Urbain II et les glorieux pontifes Sylvestre II, Adrien IV et Adrien V.

Quoique placé sur la voie des honneurs, le jeune chanoine ne perdit rien de sa modeste simplicité ; il se montra parfaitement assidu au chœur, tout en continuant ses études, reçut les Ordres mineurs, prit le grade de maître ès arts,

travailla à se sanctifier, et enfin voulut aller faire sa théologie au Séminaire de Saint-Sulpice, pour se fortifier de plus en plus dans les vertus qui conviennent à un ecclésiastique.

Il y avait dix-huit mois qu'il était à Paris, lorsque la mort de son père, qui avait suivi de près celle de sa mère, le força de retourner à Reims, à cause de sa qualité de chef de famille. Il donna, dans cette circonstance, des preuves d'une sagesse remarquable, veilla à l'éducation de ses frères et sœurs, dirigea leurs études et les forma surtout à la vertu, à tel point que deux de ses frères entrèrent aussi dans les Ordres et qu'une de ses sœurs se fit religieuse.

Pour lui, il continuait ses études de théologie à la Faculté de Reims, y prenait le grade de licencié, et plus tard le bonnet de docteur. En même temps, il avançait dans les Ordres sacrés, il fut ordonné prêtre en 1678 et célébra sa première messe le jour de Pâques. L'estime qu'il s'était acquise était si grande, qu'à vingt-sept ans il était l'objet de la confiance la plus honorable. Son confesseur, l'abbé Rolland, lui laissa en mourant le soin de la Congrégation de l'Enfant-Jésus de Reims, instituée depuis quelques années et non encore approuvée. Le bienheureux J.-B. de la Salle réussit à obtenir des lettres patentes pour cet Institut destiné à l'éducation des jeunes filles. C'était comme le prélude de l'œuvre qu'il était appelé à fonder lui-même pour les jeunes garçons.

COMMENT DIEU AVAIT PRÉPARÉ L'ÉTABLISSEMENT DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

En vertu de cette parole du Sauveur : « Allez, enseignez toutes les nations », l'Eglise s'est constamment préoccupée du soin d'instruire les ignorants et surtout les pauvres. Pendant les longs siècles du moyen âge, on trouve toujours une école à l'ombre de chaque église ou dans l'enceinte de chaque monastère.

Malheureusement, les longues et terribles guerres qui ensanglantèrent l'Europe au XVI^e^ et au XVII^e^ siècles, détruisirent la plupart de ces fondations, en ruinant les paroisses et les couvents qui les entretenaient. Les maîtres, écrivains jurés, et tous ceux qui faisaient métier d'enseigner, n'étaient ni assez nombreux, ni assez dévoués; d'ailleurs, la maigre rétribution qu'ils exigeaient des élèves suffisait pour en éloigner la plus grande partie.

On sentait donc le besoin d'une Congrégation religieuse qui se vouât de préférence à l'éducation chrétienne des enfants. On avait même comme un pressentiment de voir bientôt apparaître un de ces grands secours providentiels dont les siècles passés avaient été les heureux témoins.

Aux populations corrompues par le sensualisme païen, Dieu avait opposé, dans les premiers siècles du christianisme, les austères anachorètes de l'Orient et les cénobites de l'Occident. Pour retremper les caractères, faire revivre les arts et les sciences, relever l'agriculture, il avait couvert l'Europe des nombreux monastères de saint Benoît, de saint Robert de Molême, de saint Bernard. De nouveaux besoins publics réclamèrent plus tard des Ordres voués à des missions différentes : le Franciscain, pour renouveler l'amour de la pauvreté et de l'humilité chrétiennes; le Dominicain, pour prêcher et enseigner; le Trinitaire, pour racheter les chrétiens captifs. Qui ne connaît également les immenses services rendus à l'Eglise et à la civilisation par les Jésuites, les Lazaristes, les missionnaires, les Sœurs de Charité et même par les humbles Ordres contemplatifs, dont la douce et pacifique mission se renferme dans la prière et la pénitence?

Au XVII^e^ siècle, les hommes de foi étaient comme tourmentés de cette idée, qu'il fallait de même une Congrégation spécialement vouée à l'enseignement du peuple. Le pieux abbé Bourdoise disait : « Un prêtre qui aurait la science des saints et du salut, se ferait maître d'école et par là arriverait à se faire canoniser. » La ville de Rome venait d'en offrir un exemple en saint Joseph Calazanz. C'est sous cette inspiration que se forma à Paris, en 1649, une association de prières ayant pour but unique de demander à Dieu l'homme capable d'une telle entreprise : elle était placée sous le patronage de saint Joseph; saint Vincent de Paul, M. Olier, et surtout le prieur Bourdoise étaient à la tête des associés. Tout nous porte à penser que cette institution eut pour résultat éloigné l'établissement des Frères des Ecoles chrétiennes, dont le fondateur naissait peu de mois après, en avril 1651.

COMMENT L'ABBÉ JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE EST PRIS AUX FILETS DE LA PROVIDENCE

En 1679, vivait à Rouen une dame Maillefer, originaire de Reims et parente de l'abbé de la Salle. Durant de longues années, elle avait mené une vie toute mondaine : mais enfin, touchée de la grâce, elle s'adonna à la pénitence et aux œuvres de charité; elle favorisa surtout la propagation des écoles gratuites de filles dirigées par les Sœurs de l'Enfant-Jésus, instituées par le P. Barré, Minime, et établies à Reims par l'abbé Rolland. Infatigable dans son zèle, elle voulait procurer aux jeunes garçons le même avantage d'une éducation chrétienne, au moins dans sa ville natale. C'est pourquoi elle s'entendit avec un laïque dévoué, M. Adrien Nyel, qui s'était occupé des écoles de charité de Rouen, et elle l'envoya à Reims pour en ouvrir de semblables. Elle lui remit une lettre pour l'abbé de la Salle, chanoine de la métropole et aumônier de l'Enfant-Jésus, auquel elle le recommandait.

Non seulement celui-ci ne fit pas de difficulté d'accorder le concours gracieux que désirait de lui sa parente; mais, pour conserver à la mission de M. Nyel le secret qui devait en favoriser le succès, il lui offrit l'hospitalité dans sa maison, et fit lui-même discrètement les démarches nécessaires pour l'ouverture d'une école gratuite, qui fut bientôt suivie d'une seconde; l'une et l'autre commencèrent en 1679.

Le Bienheureux, croyant ne suivre que son désir de seconder, par complaisance, une œuvre charitable qui lui était étrangère, se trouvait ainsi engagé dans la voie où Dieu l'appelait. Insensiblement il se prit de sollicitude pour l'œuvre nouvelle, donna ses soins aux maîtres qu'avait recrutés M. Nyel, et même, pour ménager leurs instants et faire servir à leur formation jusqu'au temps des repas, les admit à sa table. Ceci se passait en 1680. L'année suivante, il les installait dans sa propre maison, malgré le mécontentement de sa famille.

Cependant, ces jeunes gens, qui n'avaient pensé qu'à être de simples maîtres d'école, se trouvaient comme transformés en religieux; le règlement leur parut un peu trop gênant, et ils se retirèrent presque tous. Jean-Baptiste de la

Salle réussit à les remplacer par d'autres plus fervents, et continua de s'occuper d'eux avec une sollicitude qu'il s'expliquait d'autant moins qu'elle était accompagnée d'une répugnance réelle pour ce genre de vie. Mais enfin, dit-il lui-même, *je compris que Dieu m'appelait*. En conséquence, en 1682, il quitte l'hôtel paternel et va habiter, avec ses maîtres d'école, la maison qui doit être réellement le berceau du nouvel Institut.

BUDGET DE LA NOUVELLE FONDATION

Le succès des *Ecoles chrétiennes et gratuites* de Reims avait inspiré à d'autres villes le désir d'en posséder de semblables: Guise, Rethel, Château-Porcien et Laon sont les premières, dans l'ordre des temps, qui aient sollicité cette faveur.

L'ardent M. Nyel, enchanté de répondre à leur empressement, s'absentait sans scrupule et laissait peser toute la responsabilité de l'établissement de Reims sur notre Saint, qui s'y dévoua plus que jamais. Pour le préparer davantage encore à sa mission sublime, Dieu lui demanda alors un grand sacrifice. Les maîtres d'école, moins dévoués et moins généreux que lui, n'avaient pas renoncé aux calculs intéressés de l'avenir: ils se demandaient parfois ce qu'ils deviendraient lorsque l'âge et les pratiques de l'enseignement les mettraient hors d'état de travailler. Ils ajoutaient même que M. de la Salle était exempt de pareilles inquiétudes, parce que, grâce à sa riche prébende canoniale, il serait toujours à l'abri du besoin. Le vénérable prêtre se sentit soudain inspiré de se démettre de son canonicat, et, poussant jusqu'à l'héroïsme sa généreuse résolution, il le résigna, en 1683, en faveur d'un bon prêtre qui ne lui était rien, plutôt que de porter son choix, comme on l'en pressait, sur un de ses frères, déjà engagé dans les Ordres.

Ce n'est pas tout. Suivant les conseils du P. Barré, qu'il ne manquait jamais de consulter, il ne voulut pas bâtir son œuvre sur un autre fonds que sur la Providence, et il se décida à se dépouiller de son riche patrimoine en faveur des pauvres et des nécessiteux, que la famine de 1684 et 1685 avaient multipliés d'une manière extraordinaire. Il distribua donc peu à peu une partie de sa fortune aux enfants des Ecoles chrétiennes gratuites et à leurs familles, toutes indigentes. Une autre partie fut réservée pour les pauvres honteux qu'il aimait à réhabiliter en les secourant avec discrétion. Enfin, le reste de sa fortune alla aux nombreux demandeurs que la misère amena sans cesse à sa porte jusqu'en 1686 (voir notre gravure).

Devenu ainsi pauvre volontaire, l'ancien chanoine de la métropole de Reims se trouva véritablement l'homme des desseins de Dieu, pour mener à bonne fin l'œuvre qui lui était confiée. A la suite d'une retraite faite avec ses disciples, il s'établit parmi eux et embrassa lui-même les pratiques qui sont devenues la règle de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes; il détermina également l'habit qu'ils ont fidèlement gardé depuis deux siècles, et qu'ils ont rendu si populaire.

MOYEN D'ACTION DU BIENHEUREUX

Quels ont été les moyens d'action du bienheureux J.-B de la Salle?

On ne triomphe des hommes qu'en triomphant de soi, et le Bienheureux, pour vaincre les obstacles, non seulement se fit pauvre, mais persécuta cruellement sa chair; il portait de rudes cilices et se donnait de fréquentes disciplines, où le sang coulait abondamment. Comme sa délicatesse native l'empêchait de prendre les aliments grossiers et de manger avec les Frères sans rejeter la nourriture, il s'imposa de longs et cruels jeûnes pour contraindre son estomac.

Sa vie devint de plus en plus une vie de prière, car il aimait à répéter qu'on ne fait pas la moitié des œuvres qu'on pourrait faire si l'on priait assez. Il y employait une partie de ses nuits, qu'il passait à terre ou sur une chaise, pour être plus prompt à interrompre fréquemment le sommeil; à Reims, il se faisait enfermer de temps en temps, et ordinairement la nuit du vendredi au samedi, dans l'église Saint-Remi, et demeurait prosterné sur le tombeau du Saint qui avait baptisé les Francs.

Souvent aussi, il passait des jours, des semaines, et quelquefois des mois entiers en retraite, soit dans un petit jardin qu'il avait loué dans ce but à côté du couvent des Augustins, sur les remparts de la ville de Reims; soit à Notre-Dame de Liesse, où il aimait à conduire en pèlerinage quelques-uns de ses Frères, ou dans le désert des Carmes, près de Louviers.

Ainsi la prière, la plus austère mortification, les veilles fréquentes se partageaient tous les instants que le Bienheureux n'employait pas aux travaux du saint ministère et à la direction de son Institut: c'étaient là ses moyens d'action.

DÉVELOPPEMENTS DE L'INSTITUT

Nous nous sommes, à dessein, étendus sur les premiers temps de l'histoire du Bienheureux; la suite est l'histoire du développement rapide de son œuvre, accomplie au milieu de contradictions et de persécutions qui auraient dû la faire sombrer.

Il vint à Paris, fonda les écoles de Saint-Sulpice, puis celles de Vaugirard, subit des procès de la part des maîtres d'école, fut calomnié et persécuté de toutes façons; toutes ces attaques aboutirent à un arrêt du Parlement lui interdisant d'enseigner à Paris, sinon les enfants dont l'indigence était bien constatée.

C'était providentiel; l'Institut se rapprochait de plus en plus de sa voie définitive. A la suite d'une grave maladie, le Bienheureux avait préparé le Fr. Henri Lheureux à lui succéder, lui avait fait faire des études brillantes, lorsque ce fils aimé fut enlevé subitement par la mort. Dans son chagrin, le fondateur comprit que son projet d'avoir des Frères prêtres dans chaque maison amènerait certainement des difficultés, et, pour conserver à l'Institut sa constitution propre, il y renonça définitivement, interdisant à ses religieux les études classiques qui conduisent au sacerdoce.

A la fin du XVII[e] siècle, l'Institut comptait 16 écoles comprenant plus de 1500 enfants, Bientôt, elles se multiplièrent en province: Troyes, Avignon, Marseille, Darnetal, Rouen. Dijon, Mende, Alais, Grenoble, Saint-Denis, Versailles, Moulins, Boulogne, les Vans; toutes ces maisons furent ouvertes de 1701 à 1710.

Il faut citer aussi Rome, où deux Frères avaient été envoyés dès l'an 1700.

En 1712, le bienheureux de la Salle, âgé de soixante et un ans, entreprit la visite de ses écoles dans le midi de la France, et ce fut souvent un chemin de croix qu'il suivit. Les jansénistes lui opposaient en effet de cruels obstacles;

faisant parfois fermer ses maisons, comme à Marseille; plus souvent, il triomphait d'eux. A Calais notamment, il alla, après un sermon de l'Assomption, se jeter aux pieds d'un prédicateur qui avait évité de parler de la Très Sainte Vierge en ce jour de sa principale fête; il le convertit si pleinement qu'il fit de lui un ardent prédicateur de la vérité; on en eut la preuve dès le dimanche suivant.

Le voyage du Bienheureux dans le Midi dura deux ans et faillit être fatal à l'Institut naissant qui avait été privé pendant ce temps de la direction immédiate du saint fondateur. En effet, des personnages puissants étaient intervenus pour favoriser des innovations et des changements dans une œuvre encore en formation; tout allait être perdu, lorsque les anciens Frères, en toute hâte, appelèrent le fondateur; il apparut et la paix se rétablit.

DÉMISSION

L'Institut paraissait bien affermi. Le Bienheureux de la Salle profita de l'affaiblissement de sa santé pour accomplir un dessein qu'il avait mûri depuis longtemps, et qu'il avait même tenté plusieurs fois de réaliser: il supplia si vivement ses Frères de le décharger du supériorat, qu'ils durent y consentir. Ils élurent pour Général le Fr. Barthélemy, digne d'ailleurs de lui succéder. Cette élection, qui marque la fin des fonctions de l'abbé de la Salle comme Supérieur général, eut lieu le 23 mai 1717.

Dès lors la vie du pieux fondateur, qui avait encore deux ans à passer sur la terre, fut consacrée entièrement à la prière et la pratique des plus hautes vertus d'humilité; il refusait absolument tout ce qui ressemblait à un vestige d'autorité; il se faisait partout le dernier.

Etant venu à Paris pour une affaire, il sut que ses religieux voulaient lui faire honneur, et pour éviter qu'on le traitât ainsi, il descendit au Séminaire Saint-Nicolas du Chardonnet, qu'il édifia par sa régularité; mais le Fr. Barthélemy vint le chercher au nom de son autorité, et aussitôt le serviteur de Dieu le suivit.

De là, il retourna à la maison de Saint-Yon, à Rouen, où il avait fixé sa retraite et où il habitait la plus humble cellule, refusant absolument d'être mieux logé.

Il ne sortit guère de sa réserve vis-à-vis de ses religieux que pour féliciter ceux d'entre eux qui ne craignirent pas de se compromettre dans la résistance au jansénisme, et, trois mois avant sa mort, il écrivit une forte déclaration pour affirmer son attachement à l'orthodoxie en face des bruits malveillants répandus contre sa foi, à cause du nom de l'un des membres de sa famille qui figurait parmi les signataires d'une pièce du parti.

COMMENT IL MOURUT

Le Carême de 1719, dont il ne devait pas voir la fin, commença; il voulait en suivre toutes les observances. « La victime est prête à être immolée, disait-il, il faut travailler à la purifier. » On s'y opposa. Quelques jours après, une porte lui étant tombée sur la tête, occasionna des accidents si graves, que le médecin déclara le mal mortel.

La fête de saint Joseph approchait, et avant de mourir, le Bienheureux eût bien voulu encore une fois célébrer la messe; mais sa faiblesse extrême semblait devoir le priver de cette joie, lorsque, dans la nuit du 18 au 19 mars, ses douleurs disparurent, pour ne reparaître que le lendemain au soir; il célébra donc sa dernière messe, et s'entretint tout le jour avec ses Frères.

Le Mercredi-Saint, le curé lui porta le viatique; il le reçut à genoux avec une dévotion extraordinaire; le lendemain, Jeudi-Saint, il reçut l'Extrême-Onction, en toute connaissance, et ses enfants l'en ayant supplié, il leva les mains et consentit à les bénir.

L'agonie commença à minuit du Vendredi-Saint, et à 4 heures il rendit l'âme, le même jour que son Sauveur (7 avril 1719); il avait soixante-huit ans.

SES HABITS

La foule, qui se pressa bientôt pour contempler une dernière fois les traits du serviteur de Dieu, ne put résister au désir de conserver quelques reliques de lui, et l'on mit son habit en lambeaux.

Ses habits avaient été respectés en une autre circonstance; des voleurs les lui avaient pris, mais, considérant leur pauvreté, ils les lui rendirent.

Une autre fois, visitant à la Bastille un prêtre qu'on accusait d'un crime d'Etat, saint Jean-Baptiste de la Salle remarqua que les vêtements du prisonnier tombaient en morceaux par la pourriture. Aussitôt, il voulut changer avec lui, et sortit de la prison, portant la chemise pourrie du prisonnier et sa soutane en pièces.

Cette fois, ce sont les anges qui touchèrent ces vêtements délabrés avec respect, et les changèrent en un vêtement de gloire, sous lequel il brille maintenant au ciel.

L'INSTITUT DES FRÈRES APRÈS LA MORT DE SON FONDATEUR

Après la mort du Bienheureux, sa Congrégation jouit d'une longue période de paix et de prospérité, et fut l'objet de marques précieuses de haute sympathie. Comme le fondateur l'avait souhaité, prévu et même prédit, des lettres patentes furent accordées à son Institut par le roi Louis XV, qui lui donna ainsi une existence légale. Une bulle de Benoît XIII lui conféra, en 1725, l'approbation canonique. Ses établissements s'affermirent, se développèrent et se multiplièrent. La Révolution française crut l'avoir détruit, mais il s'était conservé et perpétué dans les communautés d'Italie.

En France, il reparut sous le Consulat, rappelé par les populations, acclamé par les municipalités, autorisé même par le gouvernement.

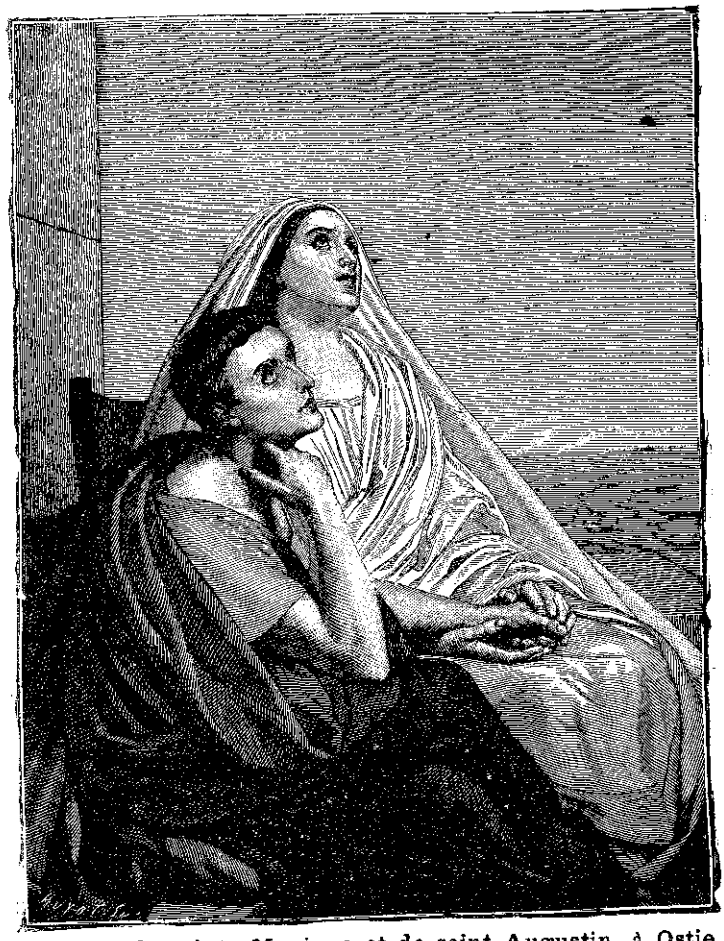
On sait quels développements il a pris depuis, et à quelles attaques il est en butte aujourd'hui. Du haut du ciel, le pieux fondateur voit le combat que soutiennent ses enfants; il les bénit et les protège.

De leur côté, ils n'ont cessé de travailler à obtenir pour leur bien-aimé Père, les honneurs des autels. Déjà le 1er novembre 1873, Pie IX avait proclamé l'héroïcité de ses vertus.

Le 19 février 1888, la béatification solennelle du vénérable Jean-Baptiste de la Salle vint combler de joie tout son Institut. Enfin, le 24 mai 1900, jour de l'Ascension, au milieu des splendeurs accoutumées en pareil cas, S. S. Léon XIII a daigné procéder à la canonisation, dans la basilique de Saint-Pierre du Vatican.

SAINTE MONIQUE

Fête le 4 mai



Extase de sainte Monique et de saint Augustin, à Ostie.
(D'après Ary Scheffer.)

PREMIÈRES FLEURS DE SAINTETÉ

C'est en Afrique, dans la ville de Tagaste, que Dieu plaça le berceau de notre Sainte. Elle naquit l'an 332 et fut appelée Monique. Le nom de son père nous est inconnu; sa mère se nommait Faconda. Grâce aux soins de ses parents, qui étaient chrétiens, et à la surveillance d'une vieille servante toute dévouée à sa jeune maîtresse, Monique grandit dans la crainte et l'amour de Dieu; c'était un lis de pureté. On put voir dès son enfance le degré éminent de sainteté qu'elle atteindrait un jour. Elle était encore toute petite que déjà elle sortait seule de la maison paternelle, pour aller prier à l'église, au risque d'être réprimandée au retour. Quelquefois elle quittait ses compagnes de jeu; on la retrouvait à genoux au pied de quelque arbre voisin. Souvent même, pendant la nuit, elle se levait et récitait à Dieu les prières que sa pieuse mère lui avait apprises.

UNE CORRECTION

Cependant pour la rendre plus humble et plus vigilante, Dieu permit qu'elle succombât à une tentation de gourmandise. Ses parents l'avaient chargée d'aller, chaque jour, accompagnée d'une servante, puiser à la cave le vin destiné au repas. Monique éprouvait pour le vin une certaine répugnance; cependant, par espièglerie d'enfant, elle profita de sa liberté pour en boire quelques gouttes. Et comme en méprisant les petites choses on tombe peu à peu dans les grandes, elle voyait sa répugnance diminuer de jour en jour, et elle cédait un peu plus à la gourmandise.

Mais Dieu veillait sur elle. Il se servit pour la corriger de la servante même, témoin journalier et trop complaisant de sa faute. Cette servante s'étant un jour disputée avec sa jeune maîtresse, lui jeta à la face cette injure : « Buveuse de vin pur. » Monique rougit, reconnut la laideur de sa faute, et dès ce moment, elle s'en corrigea pour toujours.

Elle en profita pour être désormais plus humble, plus attentive à se mortifier et à veiller sur ses goûts. — Ainsi, puissions-nous à son exemple nous corriger courageusement de tous nos défauts.

Son cœur s'ouvrit de bonne heure aussi à l'amour des pauvres. Elle ne négligeait rien pour les secourir: elle donnait tout, jusqu'au pain qu'on lui servait à table; elle le cachait dans son sein et le leur distribuait. C'était pour elle un bonheur de leur laver les pieds et de les servir autant qu'elle pouvait le faire à cet âge. Enfin on remarquait en elle une douceur et une paix inaltérables, vertus que nous lui verrons pratiquer jusqu'à l'héroïsme une fois épouse et mère.

MARIAGE ET ÉPREUVES

Sortie de l'adolescence, elle fut demandée en mariage. Patrice, né à Tagaste comme Monique, et comme elle d'une famille noble, aspirait à sa main, il l'obtint. Il paraissait pourtant peu digne d'une telle alliance : un païen violent, brutal, libertin, voilà quel était le futur époux de Monique. Ajoutez à cela une différence d'âge considérable. Monique avait à peine vingt-deux ans, et Patrice plus du double. On serait tenté de se demander comment les parents de Monique consentirent à une union qui ne présageait que des tristesses, si on ne savait combien malheureusement les parents, même chrétiens, se font facilement illusion quand il s'agit de marier leurs enfants.

Du reste, c'est sans doute ici un effet de la Providence divine, qui voulait que Monique méritât par d'amères douleurs l'honneur d'être la mère de saint Augustin.

Les épreuves ne manqueront pas. Elles viendront de Patrice lui-même, elles viendront aussi de la belle-mère, païenne comme son fils et comme lui d'une humeur violente, excitée encore contre sa belle-fille par les calomnies des servantes. Pauvre Monique! la voilà isolée, malheureuse dès les premiers jours de son mariage; mais c'est précisément ici qu'elle est admirable. C'est dans le creuset de la souffrance qu'on reconnaît les grandes âmes.

Sachant qu'elle peut tout en Celui qui la fortifie, elle ne recule pas devant les difficultés, elle accepte dans toute son étendue sa douloureuse mission d'épouse. Elle comprend que Dieu l'a unie à Patrice pour le convertir; elle se fait l'apôtre du petit monde qui l'entoure. Sa prédication, c'est l'exemple; ses moyens de conversion, la douceur et la prière. Et quels exemples de vertu en effet ne donna-t-elle pas? Exemple de douceur vis-à-vis des emportements de Patrice, exemple de patience en présence de ses infidélités! Jamais une plainte ne sortit de sa bouche contre son mari, nous apprend saint Augustin, et pourtant comme elle souffrait! comme elle pleurait! et des larmes d'autant plus amères qu'elles étaient versées en secret. Elle se contentait de demander à Dieu la foi pour Patrice, car c'était là qu'il devait trouver la chasteté.

Cette méthode de douceur, de silence et d'abnégation pleine de dévouement, elle la conseillait à ses amies, lorsque celles-ci venaient se plaindre à elle des violences de leurs maris : « Prenez-vous en à votre langue, leur disait-elle ». En effet, celles qui, à son exemple, remplaçaient les répliques par un silence plein de douceur, n'avaient qu'à s'en louer.

Malgré toute son impétuosité, jamais Patrice n'osa lever la main sur cet ange de bonté.

AUGUSTIN

Ce fut au milieu de ces tristesses que, pour la consoler, Dieu la rendit mère à l'âge de vingt-deux ans. Elle mit au monde cet Augustin qu'elle devait enfanter une seconde fois, à la vie spirituelle, au prix de tant de larmes; puis Navigius et Perpétua, dont la sainteté devait être plus tard dépassée par celle de leur frère aîné. Elle leur fit sucer à tous, avec son lait, le nom et l'amour de Jésus-Christ. De ses trois enfants elle fera trois Saints, tant est puissante l'influence d'une mère! Tout semble d'abord conspirer contre elle, et un père païen et une belle-mère païenne et des servantes menteuses. Mais tous ces obstacles ne tardent pas à s'évanouir devant sa douceur et sa résignation. La belle-mère se rend la première. Elle reconnaît la fausseté des calomnies de ses servantes. Les esclaves elles-mêmes laissent gagner leur cœur. « Alors je croyais, dit saint Augustin, ma mère croyait aussi, toute la maison croyait avec nous; il n'y avait que mon père qui ne croyait pas. »

Augustin lui aussi croyait. Sa pieuse mère s'efforçait chaque jour de former doucement sa conscience d'après les lois de Jésus-Christ, et d'élever son âme vers Dieu par la sublimité des vérités chrétiennes. Il en resta des traces ineffaçables dans le cœur d'Augustin, et plus tard, au milieu de ses égarements, il s'étonnait lui-même de sentir je ne sais quel vide, dans les livres où l'on ne parlait pas de Jésus-Christ.

Mais, hélas! les mauvais exemples du père eurent bientôt plus d'influence, sur les passions naissantes de l'enfant, que les saints efforts de sa mère et les corrections de ses premiers maîtres.

Pourtant Dieu l'avait doué d'un cœur admirable et d'une intelligence hors ligne; son père, espérant de lui quelque chose de grand, voulut qu'il quittât la petite ville de Tagaste pour aller chercher, à Madaure, des maîtres plus savants. Que cette première séparation fut dure au cœur de Monique!

Les nouveaux maîtres de son fils étaient païens, et suivant leur vieille méthode d'enseignement, ils firent lire et relire au jeune homme les auteurs païens, avec toutes leurs fables et leurs scandaleux récits, sous prétexte de le former à l'éloquence et au beau style.

Cette triste éducation, contre laquelle Augustin converti protestera plus tard avec tant d'indignation, ne tarda pas à porter ses fruits. A chaque vacance, la pauvre mère constatait avec douleur les progrès du mal.

MORT CHRÉTIENNE DE PATRICE

Cependant Augustin va terminer ses études à Carthage, le cœur brûlé plus que jamais par le feu des passions. Ce départ pour une ville si pleine de périls pour l'esprit et pour le cœur d'Augustin, coûte bien des larmes à sa mère. Plût à Dieu que ce ne fût qu'une vaine crainte! Mais, hélas! elle apprend bientôt la naissance d'Adéodat. Cette triste chute la rend inconsolable. On craint un instant pour sa vie; elle triomphe enfin de la douleur; c'était pour elle un soutien de voir Patrice s'associer à ses larmes. Patrice avait embrassé la foi chrétienne, sa vie devenait chaque jour plus parfaite. Tombé malade, il demande le baptême, le reçoit avec ferveur et s'endort chrétiennement entre les bras de l'ange que Dieu lui avait donné pour compagne.

Délivrée des liens du mariage, Monique prend un nouvel essor vers Dieu. Elle se retire plus complètement du monde; ses mortifications sont plus austères; son amour pour les pauvres, gêné pendant dix-sept ans, a maintenant un libre épanchement. Elle sert de mère aux orphelins; elle se fait la consolatrice des veuves et des femmes mariées déçue-

dans leurs rêves de bonheur. Le service des pauvres et la prière, voilà son unique occupation.

LE FILS DES LARMES

Mais d'autre part cette mort la laissait dans de vives inquiétudes vis-à-vis de son fils; Monique seule ne pouvait plus rien pour son éducation. Dieu, qui n'abandonne jamais ses serviteurs, vint à son secours. Un des principaux citoyens de Tagaste, ami de Patrice, mit ses richesses à la disposition d'Augustin, qui continua à Carthage ses brillantes études.

Mais sa foi allait s'affaiblissant depuis le triomphe de ses passions. Il finit par abdiquer publiquement la foi de son enfance. Le voilà manichéen (1). Quelle fut alors la douleur de Monique, il serait difficile de le dire. « C'est un fleuve de larmes qui s'écoule par ses yeux, c'est la douleur d'une mère qui a perdu son fils unique; ce sont les gémissements de Rachel, la mère rebelle à toutes les consolations... Images incomplètes! » s'écrie encore saint Augustin!

Monique avait versé tant de larmes sur son fils libertin, que lui restait-il pour Augustin apostat?

Quand à l'époque des vacances, Augustin revint à la maison paternelle, au premier mot qu'il laissa échapper à la louange de l'hérésie manichéenne, cette grande chrétienne se redressa dans toute l'énergie de sa foi, en s'écriant, au milieu de ses larmes : « Non, jamais je ne serai la mère d'un manichéen! » Et elle chassa son fils de sa maison.

Augustin (il faut lui rendre ce témoignage, car Monique elle-même le lui rendit en mourant), Augustin, même dans ses égarements, ne cessa jamais d'aimer sa mère et n'usa jamais d'insolence vis-à-vis d'elle; devant la majesté de l'indignation maternelle, il baissa la tête et partit sans mot dire. Il alla demander l'hospitalité à son protecteur Romanien, en attendant que sa mère consentît de nouveau à le recevoir.

Monique resta abîmée dans ses pleurs.

Dieu vient la consoler, lui seul le pouvait. Il lui envoie un songe qui lui présage la conversion désirée.

Une nuit donc, elle se voit debout sur une règle de bois. Et comme elle pleurait amèrement, un ange resplendissant de lumière, s'approchant d'elle, lui demande la cause de sa douleur.

— C'est la perte de mon fils que je déplore ainsi, dit-elle.

— Ne pleurez plus, répond l'ange et mettez votre esprit en repos; ce fils est avec vous et en sûreté.

Alors se détournant elle voit, en effet, son fils debout sur la même règle qu'elle.

Consolée par cette vision, Monique en fait le récit à son fils. Lui qui ne songeait point à se convertir :

— Courage! ma mère, dit-il, voyez comme le ciel se prononce pour ma doctrine; il vous promet qu'un jour vous la partagerez.

— Non, mon fils, reprend-elle avec assurance; il ne m'a point été dit : *Vous serez où il est*, mais : *il sera où vous êtes.*

Cette réponse fit plus d'impression sur le jeune homme que le récit de la vision. Aussi, dès ce moment Monique s'adresse-t-elle aux hommes dont la doctrine était en réputation et les presse-t-elle instamment d'entrer en conférence avec son fils pour le ramener à la foi catholique. Mais il était encore trop engoué de ses nouvelles erreurs pour écouter. D'ailleurs, il n'était pas facile de discuter avec cet esprit tranchant, et plus tard saint Ambroise, si l'on en croit certaines traditions, fera ajouter aux invocations des litanies : *A logica Augustini, libera nos, Domine;* « De la logique d'Augustin, délivrez-nous Seigneur. »

Comme donc sainte Monique pressait un évêque d'Afrique de travailler à convaincre son fils, celui-là la renvoya avec ces paroles :

— Allez en paix, il est impossible que le fils de tant de larmes périsse.

FUITE D'AUGUSTIN

La prophétie devait se réaliser, mais Monique ne se lasse point de mettre tout en œuvre pour en hâter l'accomplissement. Augustin conçoit le dessein de quitter Carthage, où il enseignait la rhétorique pour se rendre à Rome, y montrer son génie, et y trouver des élèves plus dociles.

Mais sa mère était à Carthage auprès de lui. Comment lui annoncer cette décision? Il prétexte une promenade sur le rivage et s'embarque secrètement.

Quand Monique s'aperçoit qu'elle a été trompée, le vaisseau qui emportait son fils disparaissait à l'horizon!

Cependant Augustin étant tombé gravement malade à Rome, Dieu le guérit à cause des prières de sa mère absente.

Dès qu'elle le peut, Monique n'hésite pas à s'embarquer pour l'aller rejoindre. La tempête s'élève et la mer semble vouloir prendre le parti du démon. Mais tandis que les matelots pâlissent de terreur, intrépide au milieu des flots courroucés, Monique les rassure et prend leur place à l'aviron; le navire ne peut périr, car le salut de son fils y est engagé. Que l'on aille après cela vanter l'intrépidité de César rassurant le nautonier! Ce qu'il fit par ambition et par vanité est bien au-dessous de ce qu'une simple femme fait pour aller au secours de son fils exposé à perdre son âme.

SAINT AUGUSTIN

Elle arrive à Rome. Son fils vient de partir pour Milan; elle se précipite à sa poursuite et le rejoint. C'est ici que Dieu va enfin exaucer tant de prières; il n'a attendu si longtemps que pour accorder davantage. Des jours plus heureux se lèvent maintenant pour elle, des jours de résurrection et de gloire. Au contact de saint Ambroise, Augustin sent ses luttes intérieures s'apaiser peu à peu. Les discours du saint docteur font tomber ses doutes; il ouvre les yeux à la foi; il brise la chaîne des passions. Enfin il reçoit le baptême des mains de l'évêque de Milan.

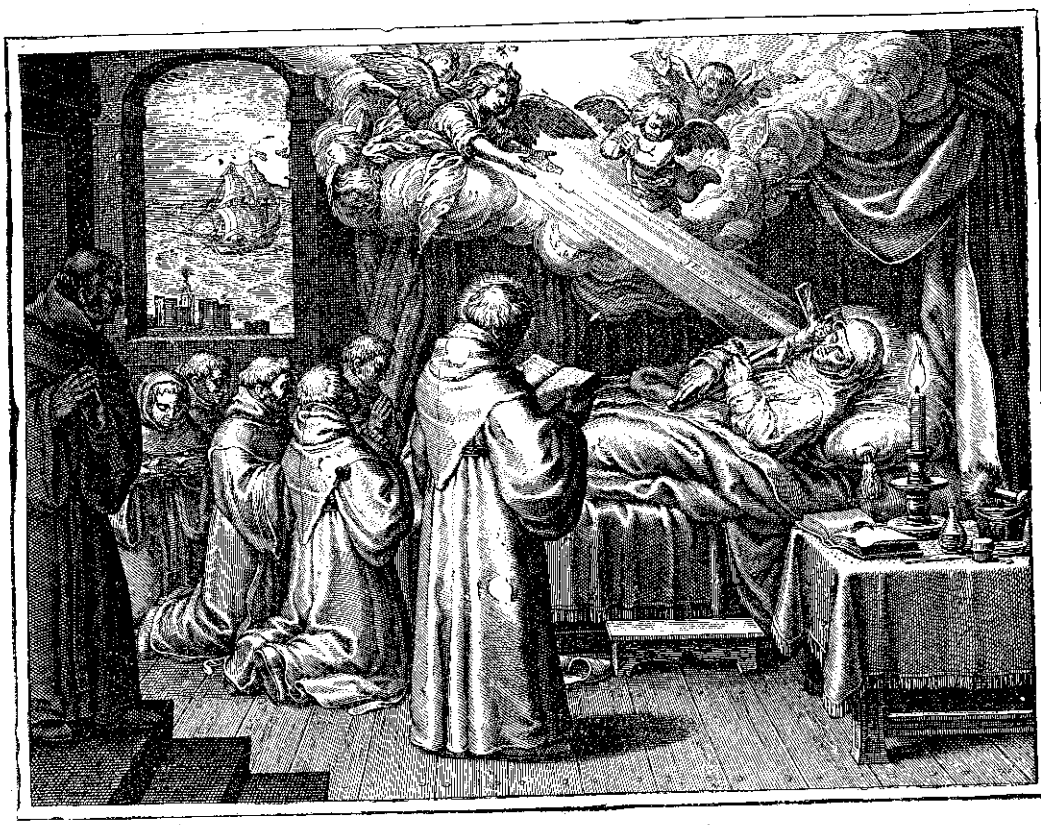
Il en sort tout transfiguré, c'est désormais *saint Augustin.*

Une des grâces de son baptême fut sa vocation religieuse. Un saint religieux de Milan, Simplicien, prêtre savant, l'initia à ce genre de vie, qu'il commença dès ce moment à pratiquer. Il résolut de retourner en Afrique, afin de consacrer son petit patrimoine partie à des aumônes, partie à la fondation d'un couvent qui devait être la source féconde du monachisme africain.

Il part avec ses amis et sa mère, et ils se rendent à Ostie, où ils doivent s'embarquer. Mais Monique avait accompli son œuvre : Augustin était converti. Elle croyait se rendre à Ostie, elle allait au ciel.

Avant qu'elle disparaisse, contemplons-la dans tout l'éclat de sa resplendissante beauté, assise auprès d'Augustin sur le bord de la mer. Les yeux et le cœur en haut, elle passe en revue toute la création : la terre, la mer, les astres; mais tout cela paraît passager; elle monte plus haut, dans la région de l'éternel amour. C'est là qu'elle trouve le bonheur,

(1) C'étaient les francs-maçons de ce temps-là.



Bienheureuse mort de Sainte Monique.

dans la possession de Dieu; elle y reste ravie en extase. Ce n'est qu'en soupirant qu'elle descend vers le triste séjour de la terre.

Après ce ravissement, désolée de se retrouver dans cette vallée de larmes, elle disait à Augustin:

— Pourquoi suis-je encore ici-bas, mon fils, maintenant que mes espérances se sont réalisées? Il était une seule chose pour laquelle je désirais vivre, c'était de vous voir chrétien et catholique. Bien plus, je vous vois mépriser le bonheur de ce monde pour vous consacrer à Dieu. Que fais-je donc ici?

Monique, en effet, n'avait plus qu'à monter au ciel.

Cinq jours après, elle est prise d'un violent accès de fièvre. Elle sent sa fin prochaine. Elle recommande à son fils de se souvenir d'elle à l'autel du Seigneur, puis elle se recueille, elle se prépare à la venue de l'Epoux; neuf jours s'écoulent ainsi. Enfin comme on lui refusait la communion à cause de l'état de son estomac, un petit enfant entra, dit-on, dans sa chambre. Il s'approche de son lit, la baise à la poitrine, et aussitôt son âme s'envole vers le ciel. Monique n'était plus. Elle avait vécu cinquante-six ans. Augustin en avait trente-trois. C'était au commencement de mai, de l'an 387.

« Je lui fermai les yeux, raconte son illustre fils, et dans le fond de mon cœur affluait une douleur immense, prête à déborder en ruisseaux de larmes; et mes yeux, sur l'impérieux commandement de l'âme, ravalaient leur courant jusqu'à demeurer secs, et cette lutte me déchirait... Mais la mort n'était ni malheureuse, ni entière. Nous en avions pour garants sa vertu, sa foi sincère et les raisons les plus certaines... Evodius prit le psautier et se mit à chanter ce psaume auquel nous répondions tous: « *Je chanterai, Seigneur, votre gloire, vos miséricordes et vos jugements.* »

Après les funérailles, Augusti se retira à l'écart, et, en présence de Dieu, il donna un libre cours à ses larmes; pleurant « cette mère, morte pour un temps à ses yeux, cette mère qui l'avait pleuré tant d'années pour le faire vivre aux yeux de Dieu », cette mère qui lui avait donné la vie deux fois.

Par ordre du pape Martin V, l'an 1430, les restes précieux de sainte Monique furent transférés d'Ostie à Rome. Durant la procession, une mère approcha son fils malade de la châsse qui renfermait les saintes reliques, et à l'instant il fut guéri. Ce trésor repose encore aujourd'hui à Rome dans l'église de Saint-Augustin, sous la garde des religieux Augustins; et il est vénéré par les pèlerins qui viennent à Rome du monde entier. Une association de *mères chrétiennes* a été fondée sous le patronage de ce modèle des mères et des épouses.

SAINT GOHARD, ÉVÊQUE D'HILDESHEIM

Fête le 4 mai.

A la voix de saint Gohard qui excommunie les chrétiens rebelles, les morts sortent du tombeau. A cette vue, les rebelles se soumettent.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES DU SAINT

Saint Gohard naquit en Bavière, vers l'an 960, au hameau de Reichersdorf, près du village de Schwannenkirchen, sur la rive gauche du Danube. Ses parents, d'une condition bien modeste, étaient riches cependant des trésors spirituels de la grâce. Ils donnèrent à leur enfant une éducation fortement chrétienne, et ils le confièrent ensuite aux chanoines réguliers qui occupaient alors l'abbaye d'Altach. Chaque jour, le jeune Gohard quittait la maison paternelle pour se rendre à l'école du monastère.

Mais bientôt, l'enfant, offert à Dieu par son père et sa mère, entra définitivement à l'abbaye, où il fut accueilli avec autant de joie que d'empressement par les saints religieux. Sous leur conduite, Gohard fit de rapides progrès dans la science et la vertu. Il se plaisait à passer de longues heures dans le sanctuaire, et il y trouva le secret de toutes les vertus religieuses. Le parfum de sa sainteté ne tarda pas à se répandre au loin, et l'évêque de Passau, qui dirigeait alors le monastère d'Altach, appela le jeune religieux auprès de lui pour en faire son secrétaire. Gohard redoubla de ferveur, et s'appliqua à rem-

plir ses fonctions avec la plus exquise délicatesse. Tous ceux qui l'entouraient l'aimaient et l'admiraient. Il accompagnait son pasteur dans ses courses apostoliques, et, sous la direction de son évêque, il s'adonnait à l'étude de la théologie.

Cependant, Gohard tournait sans cesse ses regards vers le cloître qui avait fait les délices de son âme. Aussi sollicita-t-il la permission de retourner dans son cher monastère. Son retour fut salué avec joie par tous ses frères. Dès ce jour, sa vertu brilla d'un plus vif éclat. Il était prévôt du monastère quand l'empereur Othon III songea à rendre l'abbaye d'Altach à la famille bénédictine. Gohard seconda puissamment le nouvel abbé Erchambert dans une œuvre si difficile, et il mérita bientôt la grâce de pouvoir, avec quelques autres novices, prononcer ses vœux de religion.

SAINT GOHARD REFUSE LA CHARGE ABBATIALE ET SE RETIRE EN MORINIE

Le nouveau religieux, plein d'ardeur pour la prière et le travail, joignait à une pureté angélique une ardente charité. Sévère envers lui-même, indulgent pour les autres, il pratiquait la pauvreté religieuse dans tout ce qu'elle avait de plus austère; c'est ainsi qu'il seconda les efforts de son supérieur. Toutefois, Erchambert, soit faiblesse de santé, soit dégoût des affaires, voulut, au bout de trois ans, résigner la charge abbatiale pour se retirer dans quelque solitude et s'adonner plus entièrement à la prière. A cette nouvelle, le duc de Bavière, qui était alors saint Henri, résolut de le remplacer par Gohard. Mais le fervent religieux refusa pendant deux années d'accepter la charge abbatiale; il ne croyait pas pouvoir, du vivant de son supérieur légitime, prendre sa place. Cependant, au bout de deux ans, comme l'abbé refusait toujours de rentrer au monastère, et qu'il permettait d'ailleurs de lui choisir un successeur, notre Saint, vaincu par les pressantes sollicitations de ses frères et les ordres des évêques, céda aux vœux du prince, des religieux et des prélats.

Mais Gohard resta-t-il au monastère d'Altach pendant les deux années qui le virent refuser la crosse abbatiale? La tradition veut que le Saint ait quitté la Bavière pour se soustraire aux obsessions dont il était l'objet. Ce fut donc vers l'an 999 que notre Saint arriva en Flandre dans la région de la Morinie, et se dirigea vers Thérouanne, illustrée et sanctifiée par saint Omer et saint Folquin. Il évangélisa quelque temps la ville de Cassel, et administra ensuite la paroisse d'Arnèke. Il s'y dévoua tout entier au salut des âmes, et, par ses prières, ses prédications, ses visites et ses aumônes, il y propagea le règne de Notre-Seigneur.

SAINT GOHARD ABBÉ D'ALTACH

Après les terreurs de l'an mil, le XI^e^ siècle semblait commencer sous de meilleurs auspices. Saint Henri occupait le trône impérial, et l'Église pouvait saluer en lui un zélé défenseur.

Ce fut alors sans doute que saint Gohard quitta la Flandre, revint à Altach, et s'imposa le fardeau de la crosse abbatiale. Son programme était simple : Observer et faire observer dans toute sa sévérité la règle austère de saint Benoît. Le saint y fut fidèle; son exemple et sa parole entraînèrent les religieux dans une vie plus austère et plus généreuse. Fidèle à toutes les observances monastiques, il ne dédaignait pas non plus de se livrer au travail des mains au milieu de ses moines qui, tous, rivalisaient de zèle et de piété.

A TRAVERS LES MIRACLES

Un jour que le saint abbé s'était rendu à Passau, on vint lui dire qu'un homme dévoré par une fièvre intense le faisait demander. Le Bienheureux accourut auprès du malade, qu'il trouva en proie à d'atroces souffrances. Il prit un vase, y versa du vin et le présenta à cet homme en disant: « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, buvez, mon frère, et que cela vous donne des forces. » A peine le fiévreux eut-il vidé la coupe, que son mal disparut et qu'il lui fut possible de courir à l'église voisine remercier le Seigneur de sa guérison.

Saint Gohard fit encore bien d'autres miracles. On lui apporta un jour le cadavre d'un pauvre jeune homme qui s'était noyé dans les eaux du Danube au milieu d'une tempête. La mère, inconsolable, craignait beaucoup pour le salut éternel de son fils. Elle s'était jetée aux pieds de notre Saint en le suppliant de ressusciter l'enfant, « ne fût-ce, disait-elle que pour lui donner le temps de se confesser. »

Saint Gohard, ému, s'approcha du cadavre lui prit la main et dit d'une voix forte : « Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi. » Le mort se leva, se confessa et dit au saint abbé : « Mon père, ordonnez que je m'endorme de nouveau dans la paix du Seigneur. — Mon fils, répliqua le Saint, repose en paix dans le sein du Seigneur. » Le jeune homme inclina la tête et son corps reprit pour toujours l'immobilité du cadavre.

Un jour, le saint abbé traversait la petite ville de Strawige, lorsqu'il rencontra une pauvre femme aveugle qui allait de porte en porte demander l'aumône. Au bruit des chevaux, la mendiante voulut se ranger, mais elle heurta une pierre, et tomba. Aussitôt, Gohard descend de cheval, relève la pauvre infirme et lui demande pourquoi elle était tombée. « Hélas! répondit-elle, je suis aveugle, et je ne puis pas voir les obstacles qui se dressent devant moi. » Gohard, ému de compassion, oignit de ses mains les yeux de la mendiante avec de la salive, en disant : « Seigneur Jésus, vous qui avez rendu de cette manière la vue d'un aveugle, daignez éclairer les yeux de cette pauvre femme, afin qu'elle glorifie votre saint nom. » A peine eut-il dit ces mots, que l'aveugle recouvra la vue.

LE RÉFORMATEUR

Le monastère d'Altach ne fut pas seul à profiter des lumières et de la sainteté de Gohard; celui d'Hersfeld éprouva aussi les bienfaits de son zèle. Cette abbaye était tombée en décadence sous la triste administration d'un abbé trop complaisant aux caprices de moines peu fervents. Des plaintes amères se firent entendre et parvinrent aux oreilles du prince. Peu de temps après, l'abbé d'Hersfeld vint à mourir. Sur le conseil des évêques, le duc Henri proposa Gohard pour le remplacer. Le Saint accepta cette mission délicate de réformer le monastère; il offrit aux religieux de rester avec lui ou de se retirer où bon leur semblerait. La plupart des moines quittèrent l'abbaye d'Hersfeld; mais ceux qui furent fidèles au Saint, marchèrent rapidement dans la voie de

la perfection, et les pauvres égarés eux-mêmes, touchés peu à peu par le renom de douceur et de sainteté qui entourait Gohard, vinrent se ranger autour de lui, et formèrent bientôt une communauté fervente. Notre Saint donna encore d'autres preuves de sa sagesse et de son zèle en rétablissant la discipline claustrale dans deux autres abbayes. Il était fidèle observateur de la pauvreté. Cet amour de l'observance stricte de sa règle éclata à propos de la conversion d'un illustre seigneur de la Thuringe, nommé Gunther. Ce noble personnage résolut de se donner à la vie religieuse pour expier les égarements de sa jeunesse. Il se dépouilla de tous ses biens, à l'exception d'un seul domaine, dont les revenus devaient servir à son entretien et à ceux de ses frères en religion. Le saint abbé, qui soupçonnait en cet acte un piège du démon, fit tous ses efforts pour dissuader Gunther; mais il n'y parvint pas. Le nouveau moine fit sa profession religieuse, et se retira ensuite au lieu qu'il s'était réservé. Le Seigneur ne tarda pas à frapper le moine récalcitrant, comme il avait frappé Job; et il lui envoya pertes sur pertes, au point de le réduire à la détresse. Gunther, désolé, eut recours à saint Gohard qui épuisa les conseils et les consolations; le coupable ne se rendait pas. Alors, d'un ton sévère et indigné, le Bienheureux lui dit : « Vous devez enfin choisir : ou bien décidez-vous à servir Dieu fidèlement, ou bien retournez à vos anciennes frivolités, et courez vous-même dans les filets du démon. » A cette violente apostrophe, le moine se réveilla, reconnut son erreur, retourna au monastère d'Altach, s'imposa d'austères pénitences, devint un des plus fervents religieux, et mourut enfin en odeur de sainteté.

L'ÉVÊQUE D'HILDESHEIM

Saint Gohard sentait peu à peu ses forces diminuer avec l'âge. Il résigna successivement l'administration du monastère d'Hersfeld et des autres pour se confiner dans son abbaye d'Altach; mais Dieu en avait disposé autrement et voulait orner notre Saint d'une nouvelle dignité. Saint Bernward, évêque d'Hildesheim, mourait en l'an 1022. Dès que la nouvelle en fut apportée à l'empereur saint Henri, le prince songea à le remplacer par le vénérable abbé d'Altach. Notre Saint refusa d'abord vivement d'accepter l'épiscopat, prétextant son insuffisance, son indignité, et le besoin qu'il avait de se préparer par la prière à paraître devant Dieu.

Mais l'empereur revint à la charge, les évêques unirent leurs sollicitations à celles du prince; et Gohard, saluant l'épiscopat comme une lourde croix, céda à leurs instances. Notre Saint fit briller sur le trône épiscopal toutes les rares vertus qui avaient déjà jeté un si vif éclat dans le cloître. Ses oraisons devinrent plus ferventes, ses veilles plus longues, ses jeûnes plus rigoureux et ses aumônes plus abondantes. Il fit restaurer et embellir les édifices sacrés, en même temps qu'il élevait des monastères. Il faisait élever soigneusement les enfants et les jeunes gens chez qui il remarquait d'heureuses dispositions. Dieu se plaisait aussi à faire de nouveaux miracles par l'intercession de son grand serviteur. Une femme possédée du démon fut délivrée, pendant que ses parents, malgré les cris et les efforts du malin esprit, la conduisaient au saint évêque.

MALADIE ET MORT DE SAINT GOHARD

Le bienheureux Gohard était évêque depuis dix-huit ans, quand il sentit approcher la fin de sa course. Il redoubla de ferveur; multiplia ses aumônes; et, loin de diminuer ses austérités, pendant le Carême de 1038, il les augmenta. Il célébra une dernière fois les grands offices de la Semaine Sainte; et, dans ses allocutions, il annonçait à son peuple que sa fin était proche, et qu'il se séparerait de lui à la fête de l'Ascension. Avant de mourir, il voulut revoir la Bavière, sa patrie; mais, en arrivant à Adenstadt, ses forces le trahirent, et il fut obligé de se mettre au lit. Aussitôt, les principaux membres du clergé accourent auprès de lui, et Gohard les accueille avec un visage souriant, les exhorte à rester toujours fidèles à leurs saints engagements, et leur prédit même, avec un calme joyeux, le jour et l'heure précise de sa mort : « Allez, leur dit-il, disposez-vous à célébrer avec moi dans l'allégresse la fête de l'Ascension du Sauveur. La veille de la solennité, je me rendrai sur la colline où se trouve l'église de mon patron saint Maurice; c'est là que je passerai la nuit de la vigile et le jour de la fête, comme il plaira au Seigneur. Puis je me rendrai de grand matin, à Saint-Michel, où je séjournerai pour y passer la nuit en compagnie de l'abbé et de ses religieux. Le samedi, j'irai prier dans l'église de Saint-André, enfin, de là, j'irai vous trouver pour ne plus vous quitter. Nous fêterons le dimanche dans l'octave, au milieu de tous nos frères et amis, et ainsi se terminera cette série de solennités. »

Le saint évêque fit encore deux autres prédictions. Il annonça en termes obscurs à un jeune homme nommé Bunon sa mort prochaine. En effet, celui-ci, saisi soudain d'un froid violent, fut obligé de se mettre au lit pour ne plus se relever.

Comme le mal s'aggravait, Gohard se fit transporter d'Adenstadt à Holthusen; et là une multitude de prêtres et de fidèles vinrent voir une dernière fois leur bien-aimé pasteur. La princesse Sophie, abbesse du célèbre monastère de Gandersheim, vint aussi visiter l'illustre malade qui lui prédit également qu'elle le suivrait de près au tombeau.

La veille de l'Ascension, le saint évêque, transporté sur la colline de Saint-Michel, y recevait encore la foule des visiteurs qui assiégeaient le monastère, et ne cessait de les encourager. Le jour de l'Ascension, son clergé se rendit auprès de lui, pour recevoir ses conseils. Toutefois, Gohard n'avait pas oublié Bunon, qu'il chérissait tendrement; apprenant sa mort imminente, il lui envoya ce message : « Console-toi, cher enfant, et sois fort dans le Seigneur; le temps est proche où tu entreras avec moi dans la patrie bienheureuse. » Le jeune homme, réconforté par les paroles du Saint, attendit avec confiance l'accomplissement de ses promesses.

Le saint évêque avait perdu presque complètement l'usage de la parole. Cependant, il s'efforçait encore de prononcer quelques prières. Les religieux placèrent alors autour de sa couche huit jeunes écoliers pour y chanter le psautier. Le Bienheureux s'unissait intérieurement au chant des psaumes (1). Au milieu de la nuit, la psalmodie cessa. Les prêtres commencèrent alors l'office des Matines. Quand ils arrivèrent au psaume : *Benedictus* des Laudes, le saint entrait

(1) Extrait de la vie de saint Gohard. — Lille, 1884.

en agonie. Lorsqu'ils eurent chanté la première moitié du verset : « Le Sauveur éclaire, comme un soleil resplendissant, ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. » le saint moribond acheva : « et dirige nos pas dans les voies de la paix. » Puis, pendant que le clergé chantait l'antienne : *Ascendo ad Patrem meum* : Je monte vers mon Père,....l'âme de Gohard s'échappa de son corps, et monta au séjour des élus. Alors les cloches se mirent en branle pour annoncer aux fidèles la mort de leur pasteur. Bunon, à ce bruit, demanda à sa mère ce qui se passait, celle-ci lui répondit que c'était l'annonce d'un office. Mais le jeune homme dit : « Pourquoi vouloir me tromper ainsi? C'est mon cher et vénéré seigneur, notre bienheureux père Gohard qui monte au ciel..... Mais, hélas! il a oublié sa promesse, il m'abandonne dans cette vallée de larmes! » Il leva alors ses regards vers le ciel, et son cœur laissa échapper une ardente prière : quelques instants après, il rendait doucement le dernier soupir.

LES PROPHÉTIES DE SAINT GOHARD S'ACCOMPLISSENT

Les prêtres comprirent alors la prophétie de leur Père, et dès qu'il fit jour, ils transportèrent le corps au monastère de Saint-Michel, au milieu d'un concours innombrable de fidèles de tous les rangs. Les religieux passèrent la nuit en prières autour de cette précieuse dépouille. Le samedi, on la porta dans l'église Saint-André, et après l'office, elle fut placée en grande pompe dans l'église cathédrale. L'évêque de Minden, grand ami du défunt, présida le service funèbre, et ensevelit le serviteur de Dieu dans le chœur de la cathédrale d'Hildesheim. Le convoi funèbre de Bunon arriva à la cathédrale en même temps que celui du saint évêque, et l'enfant eut l'honneur d'être déposé à côté de son Père.

Enfin, l'abbesse Sophie, que le saint évêque avait ajournée pour la fête de la Très Sainte Vierge, mourut trois jours avant la Purification l'année suivante.

MIRACLES ET CANONISATION DU SAINT

Les miracles se multiplièrent autour du tombeau de Gohard presque aussitôt après sa mort; c'étaient des aveugles qui recouvraient la vue, des boiteux qui étaient guéris de leurs infirmités, et toutes sortes de malades qui étaient délivrés de leurs maux.

Cependant, la gloire de Gohard sembla s'obscurcir peu à peu, après cette première floraison de merveilles. Le silence se fit autour du tombeau du saint évêque, et sa mémoire paraissait se perdre, lorsqu'un jour, quatre-vingt-dix ans après sa mort, l'évêque d'Hildesheim, Berthold, vint à parler de son prédécesseur à ses prêtres réunis en conférence. On se plaignit qu'un si saint évêque reçût si peu d'hommages. Berthold, pour encourager ses prêtres à honorer Gohard et à travailler pour obtenir sa canonisation, raconta un des merveilleux bienfaits qu'il avait reçu du saint évêque, au jour de son enfance. Se livrant un jour à quelque jeu d'adresse, il avait percé d'un javelot l'un de ses compagnons, qui tomba baigné dans son sang. Le jeune imprudent, désolé, court à l'église, implore le secours de saint Gohard, et il passe toute la nuit en prières au pied de son tombeau. Rentré chez lui pour prendre un peu de repos, Gohard lui apparaît, lui ordonne de faire célébrer une messe solennelle, et lui fait comprendre que sa prière est exaucée. En effet, on vint annoncer au jeune homme que tout danger de mort avait disparu pour le blessé.

D'autres membres de l'assemblée racontèrent à leur tour les bienfaits reçus par l'intercession de saint Gohard; et, dès ce jour, on travailla activement à la canonisation du glorieux évêque. Un Concile général devait se tenir à Reims, sous la présidence du pape Innocent II, le 18 octobre de l'an 1131. Bernard, digne successeur de Berthold, après avoir exposé déjà l'état de la question au Souverain Pontife, se rendit au Concile de Reims, avec l'archevêque de Magdebourg, saint Norbert. Le procès de canonisation fut soumis à la vénérable assemblée par Innocent II lui-même. L'assentiment des Pères du Concile fut unanime; la canonisation de saint Gohard fut proclamée, séance tenante, au chant du *Te Deum*. Ce grand acte termina le Concile de Reims. L'évêque d'Hildesheim, de retour à sa ville épiscopale, fixa au 4 mai suivant la translation solennelle des reliques. Quand on ouvrit le sépulcre, on trouva le corps de saint Gohard parfaitement conservé et répandant autour de lui un parfum exquis. Cette solennité fut comme le point de départ d'une nouvelle ère de prodiges, que nous regrettons de ne pouvoir relater ici.

CULTE DE SAINT GOHARD A ARNÈKE

On se rappelle que saint Gohard avait été, en 999, le généreux pasteur d'Arnèke. Le souvenir de ses vertus ne s'effaça pas de la mémoire des habitants de la contrée; et lorsque sa sainteté fut solennellement reconnue par l'Eglise, on lui rendit de grands honneurs. Son culte s'est perpétué à travers les âges. Les pèlerins ont de tout temps afflué vers l'église d'Arnèke, où notre Saint a un modeste autel, dont les principaux ornements sont les béquilles et les ex-voto. Depuis 1860, et grâce au zèle du clergé de la paroisse, cet autel est enrichi d'une relique considérable.

Chaque année, la neuvaine, qui commence au 1er mai, se fait avec une grande ferveur, et voit arriver des pèlerins du fond de la Belgique et des limites les plus reculées de l'Artois. Les Flamands se pressent autour de l'autel de saint Gohard, et il n'est pas rare qu'ils reçoivent du glorieux évêque de signalés bienfaits.

On l'invoque spécialement contre les rhumatismes.

SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

FONDATEUR DE L'INSTITUT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Fête le 4 mai.

Saint Jean-Baptiste de la Salle.

Le 19 février 1888, Léon XIII déclarait solennellement *bienheureux* le *vénérable* Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes. En des fêtes inoubliables, le chant de triomphe entonné dans la capitale du monde chrétien retentit dans toutes les églises de l'univers, redit surtout avec enthousiasme à tous les échos de la France, qui fut à la fois la patrie du Bienheureux et le théâtre de son zèle.

Après la cérémonie, le Souverain Pontife, recevant les principaux dignitaires de l'Institut, leur exprimait l'espoir de pouvoir lui-même terminer cette cause magnifique et célébrer, avant de quitter ce monde, les fêtes de la canonisation. Son vœu se réalise, et le chant de triomphe va de nouveau retentir dans toute la chrétienté, en l'honneur de cet homme admirable qui eut l'intuition du bien immense qui pouvait résulter de la fondation d'une Congrégation religieuse destinée à enseigner les enfants du peuple, et, par ses héroïques efforts, parvint à la réaliser.

Nous avons déjà publié la vie du Bienheureux.

1. Portrait de saint Jean-Baptiste de la Salle.

2. Saint J.-B. de la Salle se fait lire la vie des Saints par sa mère.

3. Saint J.-B de la Salle voyant Jésus-Christ dans ses pauvres.

4. Saint J.-B. de la Salle dans un gouffre de neige.

Mais pour satisfaire la piété de nos lecteurs et honorer celui que désormais nous appellerons avec vénération *saint Jean-Baptiste de la Salle*, nous offrons ici quelques gravures, imitées de la grande *Vie illustrée* de M. Ravelet, et qui résument les principaux traits de la vie du saint fondateur.

*
* *

« Personne, dit le chanoine Blain, ne portait plus l'air d'un saint. La grâce assise, pour ainsi dire, sur sa face, semblait vouloir montrer aux hommes ce qu'il était devant Dieu et y peindre les beautés de son âme. En le voyant, on était porté à Dieu. Tout en lui exhalait l'odeur des vertus d'humilité, de modestie, de douceur, de charité, de tranquillité, d'égalité d'esprit, de mortification et d'une piété insignes.

» Dans la prière, ajoute-t-il, on eût dit un ange; à l'autel, un séraphin; dans la conduite, un homme apostolique; dans les tribulations, un autre Job; dans la pauvreté, un nouveau Tobie; dans l'abandon à la Providence, un François d'Assise; dans les rigueurs de la pénitence, un second abbé de Rancé; dans l'exercice de toutes les vertus, un parfait disciple de Jésus-Christ. »

Encadrant le portrait (fig. 1), l'artiste a représenté, d'un côté, le crucifix, la règle, la discipline et le chapelet, symboles des moyens par lesquels il est devenu un saint; de l'autre, l'alphabet, la plume, l'encrier, le globe terrestre, les livres d'études, symboles de l'œuvre par laquelle sa sainteté fut si merveilleusement utile à l'humanité.

*
* *

Né le 30 avril 1651, Jean-Baptiste de la Salle s'y prit de bonne heure pour devenir un saint. Dès sa plus tendre enfance, il se fit remarquer par sa piété et ses goûts sérieux. Sa famille étant très distinguée, il avait l'occasion d'assister souvent à de brillantes réunions. Un soir, raconte son biographe, au milieu d'une fête pleine d'entrain, il était triste, soucieux. Comme on lui demandait la raison de cette attitude, qui contrastait avec la joie de tous, il déclara que rien de ce qu'il voyait ne lui faisait plaisir : « Que veux-tu donc? » lui demanda-t-on. « Qu'on me lise la *Vie des Saints* », répondit-il. Et, pour le satisfaire, il fallut lui faire cette lecture (fig. 2). Il n'avait que huit ans.

Hélas! ils ne sont pas nombreux les parents qui inspirent de tels goûts à leurs enfants, pas nombreux les enfants qui ont de tels attraits! C'est pour les favoriser que nous publions chaque semaine ces petites feuilles qui s'en vont, dans les familles chrétiennes, semer en quelque sorte les germes de sainteté. Chers petits lecteurs, qui avez la patience aujourd'hui, après avoir admiré les gravures, de lire le texte qui les accompagne, aimez les *Vies des Saints*, soyez avides de ces lectures, et rappelez-vous que, vous aussi, vous êtes appelés de Dieu à devenir des saints.

*
* *

Notre-Seigneur aime beaucoup la charité. Con-

vaincu de cette vérité mûrie en son esprit dans le silence de l'oraison à laquelle il consacrait une grande partie de ses nuits, le jeune Saint se plut toujours à la pratiquer. Voyez-le servant les pauvres à genoux (fig. 3). Des yeux de la foi, ce n'est pas eux qu'il voit devant lui, mais, en esprit, il aperçoit Jésus-Christ lui-même qui a dit: *Ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi que vous le ferez.*

De ses ressources, il faisait trois parts : la première était pour les enfants de ses écoles, la seconde pour les pauvres honteux, cachés, qu'il allait assister dans leurs demeures; la troisième pour ceux qu'il réunissait chaque jour en sa maison.

Il prodiguait ainsi les trésors matériels dont Dieu lui avait donné la disposition, mais il amassait des trésors de grâces qui allaient lui permettre de fonder l'une des plus belles de ces œuvres bénies qui brillent comme des astres étincelants au firmament de l'Eglise de Jésus-Christ.

*
* *

Jean-Baptiste de la Salle était trop bon, trop pieux, trop saint pour que la Providence ne veillât pas sur lui avec une sollicitude spéciale. Cette céleste protection se manifesta en particulier dans une circonstance dont il ne parlait jamais sans un grand sentiment de reconnaissance. Il revenait de la campagne à cheval. Comme une neige épaisse couvrait le sol et en cachait les irrégularités, il s'égara et tomba dans un trou profond. Vainement appela-t-il au secours, le lieu était désert. Vainement s'épuisa-t-il en efforts pour sortir du gouffre, il retombait toujours (fig. 4). La nuit cependant approchait, et sa situation semblait désespérée, lorsque, à la suite d'une fervente prière, il parvint à échapper au danger. De cet accident, il lui resta une blessure dont les souffrances lui rappelèrent jusqu'à la fin de sa vie de quel péril la prière l'avait sauvé.

*
* *

Dieu le gardait ainsi pour qu'il pût accomplir l'œuvre si nécessaire à laquelle il s'était dévoué. De tout temps sans doute, l'Eglise avait encouragé les écoles pour les enfants. Mais les longues et terribles guerres politiques et religieuse des XVI^e^ et XVII^e^ siècles avaient détruit presque partout ce que la maternelle sollicitude de l'Eglise avait créé dans les siècles précédents. « Pour moi, disait alors un saint prêtre de Paris, le P. Bourdaise, à la vue de ce spectacle affligeant, je mendierais volontiers de porte en porte pour faire subsister un vrai maître d'école et je demanderais, comme saint François Xavier, à toutes les Universités du royaume, des hommes qui voulussent, non pas aller au Japon ou dans les Indes prêcher les infidèles, mais commencer l'œuvre des écoles..... Je crois, ajoutait-il, qu'un prêtre qui aurait la science des saints, se ferait maître d'école et, par là, se ferait canoniser. »

Saint Jean-Baptiste de la Salle fut l'homme suscité par Dieu.

Voici comment il préluda à sa fondation. Les

5. Saint J.-B. de la Salle pendant la famine.

6. Saint J.-B. de la Salle offrant à la Sainte Vierge la règle des Frères.

7. Saint J.-B. de la Salle guérit un Frère malade.

8. Saint J.-B. de la Salle faisant l'école.

9. Mort de saint J.-B. de la Salle.

10. S. J.-B. de la Salle dans la gloire

maîtres qu'il avait réunis autour de lui ne laissaient pas d'éprouver une certaine jalousie. Tandis qu'ils renonçaient à tout et n avaient aucune ressource assurée pour leurs vieux jours, M. de la Salle, pensaient-ils, avait une riche prébende canoniale et une fortune personnelle qui le mettaient à l'abri de tout besoin.

Celui-ci, pénétrant ces sentiments, prit un parti héroïque.

Il renonça à sa prébende et distribua toute sa fortune aux pauvres (fig. 5). Puis, quittant la maison paternelle, il s'abandonna à la Providence et établit la première maison de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes.

∴

Une règle était nécessaire. Depuis longtemps, il y pensait devant Dieu et en faisait l'essai dans la vie quotidienne qu'il menait avec ses Frères. Après une retraite, il en arrêta, en 1684, avec douze Frères choisis, les principales lignes, toutes inspirées par l'esprit de zèle, de piété, de mortification, de fuite du monde et de pauvreté. Dix ans plus tard, il en fit la rédaction au noviciat de Vaugirard et put alors aller, à l'autel de Marie, l'offrir à cette bonne Mère et lui demander de la bénir (fig. 6).

∴

Mais la difficulté fut grande lorsqu'eut lieu, dans les débuts, le passage de la vie un peu libre à celle de la règle stricte. A ce moment, plusieurs des premiers compagnons du Saint se retirèrent parce qu'ils ne se sentaient pas le courage de mener une vie si austère; d'autres durent être congédiés parce qu'ils n'avaient pas assez d'aptitudes. Deux seulement restèrent.

— Et vous, leur dit le Saint, voulez-vous partir?

— Non, répondirent-ils.

Ceux-là étaient de la race des hommes capables de sacrifices. Par eux, l'Institut était fondé et se développa rapidement.

Il est vrai que les Frères étaient très encouragés, surtout lorsqu'ils voyaient Dieu agir visiblement par leur fondateur, jusqu'à lui communiquer le don des miracles.

C'est ainsi qu'ayant été appelé auprès d'un Frère mourant, à Guise, à son arrivée, au lieu de recevoir son dernier soupir que l'on attendait d'un moment à l'autre, il lui rendit la santé (fig. 7).

∴

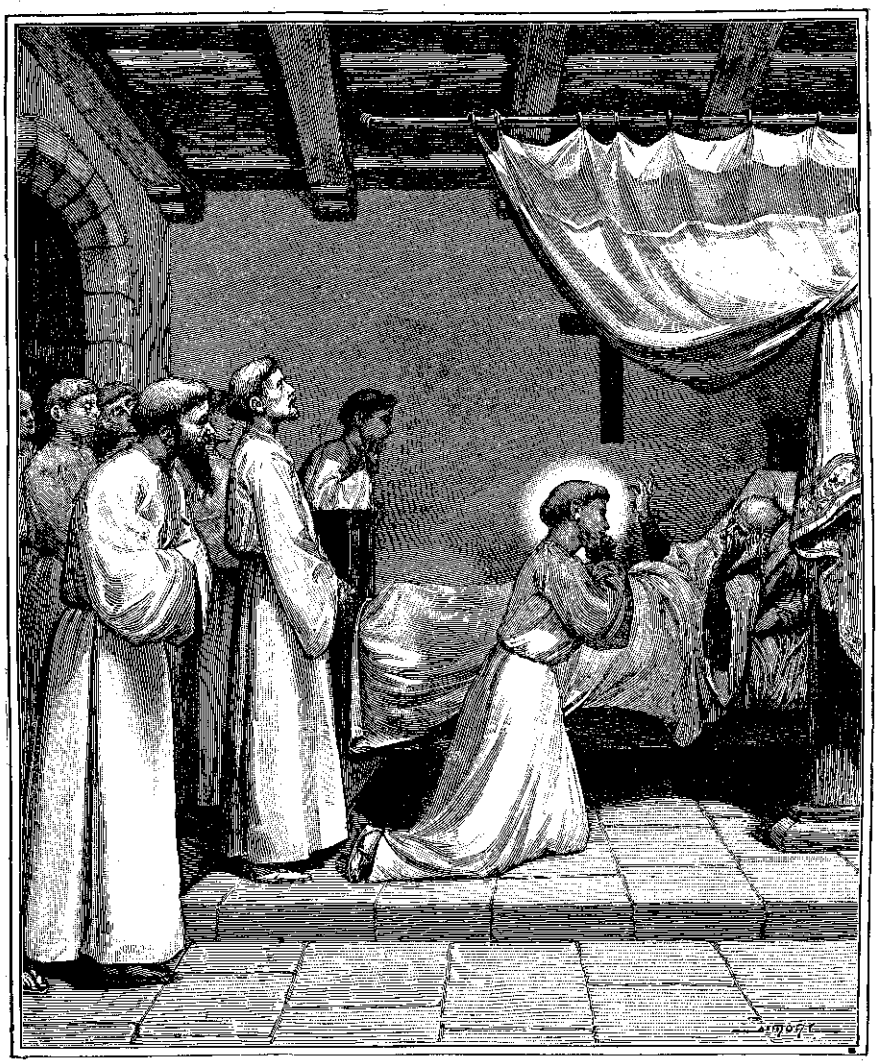
Mais ce qui encourageait surtout les Frères, c'était de contempler les exemples de leur vénéré fondateur. Non seulement il les entraînait dans la voie des vertus en les pratiquant lui-même avec héroïsme, mais il ne dédaignait pas d'accomplir avec eux et comme eux, à l'occasion, leurs devoirs de maîtres d'école, conduisant les enfants à l'église, leur enseignant l'*a b c* et s'acquittant si parfaitement de la tâche d'instituteur qu'il triomphait des caractères les plus rebelles et faisait pénétrer l'instruction dans les esprits les plus fermés (fig. 8).

∴

« Telle vie, telle mort ». Jean-Baptiste de la Salle avait vécu en saint, ce fut en saint qu'il mourut. Lui-même demanda le Viatique (fig. 9). Il exigea qu'on le tirât de son lit, puis, au son de la cloche qui annonçait l'approche du prêtre, il se précipita à genoux et reçut la Sainte Communion, le visage enflammé, avec cette dévotion extraordinaire qu'il avait tant de fois apportée dans la célébration des Saints Mystères. Le lendemain, qui était le Jeudi-Saint, il reçut l'Extrême-Onction, et le 7 avril, jour du Vendredi-Saint, il expirait en unissant son sacrifice à celui du Sauveur Jésus, et allait recevoir dans le ciel, en compagnie de nos grands saints de France, saint Vincent de Paul et saint François de Sales, que l'artiste a représentés auprès de lui, la récompense si bien due à ses œuvres et à ses vertus (fig. 10.)

SAINT SACERDOS, ÉVÊQUE DE LIMOGES, ET SAINTE MONDANE, SA MÈRE

Fête le 4 mai.



Saint Sacerdos ressuscite son père.

UN GÉNÉREUX PARRAIN

Vers l'an 670, trois nobles personnages remontaient ensemble le cours de la Dordogne, et s'arrêtaient en un bourg désigné alors sous le nom de Calabre, aujourd'hui Calviac, à quelques lieues seulement de la ville de Sarlat.

C'étaient le duc ou gouverneur d'Aquitaine, Anicius, et ses deux amis, Laban et Mondane, originaires de Bordeaux.

Anicius venait visiter ses immenses possessions dans le pays des Pétrocoriens. Au cours du voyage, Laban l'entretenait de ses espérances : Mondane allait bientôt lui donner un enfant. Avant même qu'il fût né, l'heureux père songeait déjà aux solennités du baptême.

— Seigneur, dit-il à Anicius, s'il vous était agréable d'honorer votre serviteur d'une faveur insigne, j'oserais vous prier de devenir le parrain de l'enfant que Dieu vient de m'accorder.

Anicius, heureux de s'associer au bonheur d'une famille qu'il aimait, accepta la proposition.

L'enfant reçut au baptême le nom prédestiné de *Sacerdos*.

Plein de générosité envers son nouveau filleul, Anicius lui réserva le village de Calabre et les terres qui en dépendaient, avec entière faculté de les régir, d'en jouir ou de les transmettre plus tard à qui bon lui semblerait.

On verra le saint usage que fit plus tard Sacerdos de ces immenses richesses.

DÉPOUILLEMENT VOLONTAIRE

Laban et Mondane cherchèrent à leur fils un bon éducateur. Ils ne pouvaient mieux faire que de le confier à saint Capuan, l'évêque de Cahors.

Celui-ci reconnut dans le jeune Sacerdos les germes précieux d'une vocation. A ce titre, il l'entoura de soins particuliers et fut encouragé dans ses efforts par les admirables dispositions de son élève.

Il ne tarda pas à lui conférer l'Ordre du diaconat.

Sacerdos quitta, peu après son ordination, son maître vénéré, pour suivre l'appel de Dieu à une vie plus parfaite, et il revint à Calviac.

Il commença par se débarrasser de ses richesses en faveur des moines et des pauvres.

La distribution des aumônes était une des fonctions principales des diacres. Sacerdos s'en acquitta aux dépens de sa fortune personnelle. Il soutint quelque temps de ses deniers les quarante religieux d'un couvent fondé à Calabre, un siècle auparavant, par Canalis, abbé du monastère de Genouillac.

Il restaura à ses frais leur église et leur demeure en ruines, leur donna, pour les mettre désormais à l'abri des préoccupations temporelles, le domaine entier de Calabre, qu'il avait reçu d'Anicius, et finit par se donner lui-même à eux en leur demandant l'habit monastique.

Il ne fut promu au sacerdoce, selon l'usage de ce temps, que longtemps après son ordination au diaconat, et ne crut pas trop, pour s'y préparer, de sept années passées dans les austérités de la pénitence.

L'ABBÉ DU MONASTÈRE DE CALVIAC

A la mort de leur abbé, les religieux de Calviac nommèrent d'une commune voix Sacerdos pour lui succéder. Ses instances ne réussirent pas à éloigner de lui cet honneur; il dut en prendre son parti et accepter le bâton abbatial.

Le monastère déjà florissant entra dans une ère de ferveur et de prospérité qu'il n'avait point encore connue.

Sacerdos s'appliqua à en être la règle vivante, et chacun aimait à se ranger sous son autorité si ferme et si paternelle à la fois.

Les pauvres des alentours n'avaient point assez d'éloges pour le nouvel abbé. Il ne savait rien leur refuser. Au bout de peu de temps, ce fut un vrai pèlerinage qui s'organisa vers le couvent de Calviac, chacun venant solliciter du Saint une aumône, un conseil, une prière.

Des miracles se produisirent dans l'exercice de cette charité universelle et la firent encore plus connaître.

Un pauvre lépreux vivait depuis plusieurs années séparé de la société de ses frères. Sacerdos se sentit porté à l'aller voir, car il lui sembla entendre une voix intérieure qui lui disait : « Va trouver ce lépreux; après t'être soigneusement lavé les mains, touche son corps dans les membres atteints du terrible mal. »

Il ne résista pas à l'inspiration céleste; il alla près du malade et la guérison s'opéra, à la grande admiration des pieuses gens de Calviac, qui exaltèrent à l'envi les mérites du Saint.

Sa mère Mondane surtout en fut dans l'allégresse.

Laban, son époux, se trouvait en ce moment à Bordeaux. Elle ne put garder pour elle seule les transports de sa joie, et dépêcha à son mari un messager avec mission de lui retracer le miracle dans les moindres détails et de l'inviter à revenir au plus tôt à Calviac pour le constater de ses propres yeux.

LE FILS RESSUSCITE SON PÈRE

Laban revint, selon le désir de son épouse. La vie et les prodiges de son fils produisirent sur son âme une profonde impression, et il résolut de devenir un saint à son exemple.

Déjà Mondane avait conçu le dessein de se retirer du monde et de se dépouiller, si son mari y consentait, des biens qui lui restaient. Unis dès ce moment dans une parfaite communauté de vues, les deux époux firent deux parts de leur fortune, l'une pour le monastère et l'église de Calviac, l'autre pour les pauvres et les étrangers, donnèrent la liberté à leurs serviteurs et se consacrèrent séparément au service de Dieu, Laban, près de son fils Sacerdos, Mondane, dans une retraite qu'elle se choisit en face du monastère, sur la rive opposée de la Dordogne. C'est là qu'elle vécut de longues années, dans la pratique d'une héroïque pénitence.

Laban acheva pieusement le cours de son pèlerinage ici-bas.

Sa mort fournit à saint Sacerdos l'occasion du plus éclatant miracle. Les détails nous en ont été conservés par le moine Hugues de Sainte-Marie, du monastère de Fleuri, qui, écrivant au XI^e^ siècle, se dit l'écho fidèle d'une tradition de plus de quatre cents ans.

Laissons-lui raconter ce fait extraordinaire.

« Laban fut ravi à la terre par un coup inopiné, sans même avoir le temps de recevoir le dernier Viatique. C'était à la deuxième heure du jour. Sacerdos était au chœur, en oraison, quand il apprit que son père se mourait. Il arriva en toute hâte, mais trop tard. Laban venait de rendre le dernier soupir.

» Sa douleur à ce moment n'eut d'égale que sa foi.

» En présence des religieux et des gens du voisinage accourus à la première nouvelle de cette mort soudaine, il se prosterne la face contre terre et prie longtemps dans cette attitude. Enfin, il se relève plein de confiance, et, le visage rayonnant d'une clarté céleste, s'approche du cher défunt, lui prend la main, l'appelle deux fois par son nom. Et voici qu'à la voix de son fils, le vieux Laban relève la tête et semble sortir d'un profond sommeil. Il promène sur l'assistance des regards étonnés et dit enfin d'une voix faible : J'avais quitté ce monde à la seconde heure de ce jour, mais je dois aux mérites de mon fils d'être rendu à la vie.

» Les témoins de cette scène, transportés d'enthousiasme, rendent grâces à Dieu. Le Saint s'empresse d'administrer le Viatique à son père, puis, se prosternant :

— Mon père, dit-il, donnez-nous votre bénédiction?

» Laban lève la main une dernière fois, bénit son fils et s'endort pour l'éternité. »

Ainsi parlent le principal historien de saint Sacerdos et tous les autres après lui.

ÉVÊQUE DE LIMOGES

La vie du cloître fut pour saint Sacerdos une préparation à l'épiscopat.

Le miracle que nous venons de rapporter lui créa au loin une telle réputation de sainteté, que la ville de Limoges, privée tout à coup de son premier pasteur par la mort d'Aggeric, songea à lui donner pour remplaçant le célèbre abbé de Calviac.

Celui-ci ne s'attendait guère à pareil événement, et, s'il céda aux supplications lorsque la députation du clergé et du peuple vint le trouver en son monastère, s'il se laissa emmener à Limoges, ce fut, on peut le dire, comme une victime que l'on mène au lieu du sacrifice.

Son épiscopat ne put manquer d'être, plus encore que le reste de sa vie, fécond en bonnes œuvres.

Malheureusement, Hugues de Sainte-Marie a cru bon de les passer sous silence, « afin, dit-il, de ne pas fatiguer son lecteur et de ne pas trop allonger son travail ».

Il est permis de regretter ce scrupule de l'historien ; toutefois, nous n'essayerons pas de combler cette lacune par des récits imaginaires, et nous en venons de suite au détail plus connu des derniers instants du saint évêque.

DERNIER VOYAGE

Une touchante sollicitude pour son cher pays de Calviac porta saint Sacerdos à y fixer son lieu de retraite, lorsqu'il se vit épuisé, plus encore par les fatigues de l'épiscopat que par les années. C'est là qu'il était né à la vie naturelle, là qu'il avait inauguré sa vie monastique ; c'est là qu'il voulait naître à la vie de l'immortalité.

Dès qu'il sentit sa fin prochaine, il prit ses dispositions pour ne rien laisser en souffrance dans son diocèse, régla toutes les affaires, s'assura un digne successeur, fit ses adieux à son clergé et à ses ouailles et alla déposer son bâton pastoral sur le tombeau de saint Martial.

Puis, il reçut le bâton de pèlerin et quitta sa ville épiscopale, au milieu de larmes et de regrets universels.

Le voyage fut pénible. Saint Sacerdos ne put le poursuivre jusqu'au bout ; il fut forcé de s'arrêter en un bourg du Bas-Limousin, sur les bords de la Dordogne, aujourd'hui la petite ville d'Argentat. Là, une fièvre violente le saisit et le conduisit aux portes du tombeau.

Il demanda à recevoir le Saint Viatique et les onctions des mourants ; puis, reportant sa pensée vers le monastère de Calviac qu'il aurait tant voulu revoir, il demanda à ceux qui l'accompagnaient d'y transporter sa dépouille mortelle, afin qu'il demeurât après sa mort au milieu des religieux, ses frères, et il expira doucement le 4 mai de l'an 720.

On montre encore à Argentat le lieu probable où le saint évêque rendit le dernier soupir.

Une gracieuse et naïve légende se rattache au séjour du Saint dans cette localité. Tous ses biographes la rapportent comme il suit :

« Accablé par la fièvre et à bout de forces, le Saint demanda des œufs pour se rafraîchir et se soulager. Ses disciples ayant couru par tout le village n'en trouvèrent pas un seul, parce que les milans et autres oiseaux de proie étaient si communs dans ce lieu et aux environs qu'ils dévoraient toutes les poules qu'on essayait d'y élever. Ayant appris cela, le saint évêque voulut être, avant de mourir, le bienfaiteur du village qui lui donnait l'hospitalité au terme de sa course, et il prononça cet arrêt qu'à l'avenir aucun oiseau de proie n'osât inquiéter les poules de ce village et des environs. Et, ajoute le légendaire, cet arrêt a été inviolable jusqu'à ce jour. »

MARTYRE DE MONDANE
LA MÈRE ET LE FILS UNIS DANS LA TOMBE

Le corps de saint Sacerdos fut déposé dans l'église de Calviac.

Dès lors, l'unique consolation de sa mère fut de venir prier sur ce tombeau, en attendant le jour heureux où elle serait réunie dans le ciel à son fils.

Dieu réservait à Mondane une couronne de choix, celle du martyre !

Deux ans environ après la mort de saint Sacerdos, des Sarrasins, venus du fond de l'Espagne sous la conduite de leur chef Zama, pénètrent en Aquitaine, et avant d'être vaincus devant Toulouse par Eudes, gouverneur de la province, ils ont le temps de se livrer à mille exactions, de piller, de ravager, de massacrer à leur aise dans toute la région.

Tandis qu'ils dévalisent l'église de Calviac, Mondane, sortie de sa grotte dans l'espoir d'arrêter la profanation du temple et celle des restes de son fils, ne peut s'empêcher de reprocher aux barbares leurs excès et leur impiété, et c'est ainsi qu'elle mérite d'être mise à mort en confessant la foi de Jésus-Christ.

Les fidèles pensèrent qu'ils devaient unir dans une même sépulture le fils et la mère, et quand les barbares se furent retirés, ils réalisèrent leur pieux dessein. Les deux saintes reliques furent vénérées ensemble et opérèrent en commun de nombreux miracles.

Vers la fin du XIIIe siècle, une église fut dédiée à sainte Mondane sur les rives de la Dordogne, non loin de la grotte témoin de sa vie pénitente. Dans cette grotte, toujours visitée par le pèlerin, on voit un amas de pierres empruntées au lit du fleuve, et qui furent pendant longtemps l'unique couche sur laquelle la Sainte reposa ses membres fatigués. Au bas du rocher, coule encore la source où elle allait se désaltérer, et ses eaux ainsi sanctifiées ont conservé la vertu de soulager certaines infirmités, particulièrement les violents maux de tête.

LE PIEUX LARCIN DES MOINES DE SARLAT

Le jour vint, où les corps de Sacerdos et de Mondane furent inopinément arrachés de leur tranquille retraite.

Des moines pénétrèrent la nuit dans l'église de Calviac, « ouvrirent les deux sépulcres, en retirèrent les saintes reliques, les transportèrent à Sarlat et les placèrent dans l'église de Saint-Sauveur », qui, depuis lors, échangea son nom contre celui de Saint-Sacerdos.

Cette façon de s'approprier un pareil trésor eût pu sembler étrange, si elle n'eût été pleinement légitimée par les circonstances.

Le monastère de Calviac, sans cesse bouleversé et dévasté pendant les guerres qui désolèrent

l'Aquitaine dans tout le VIIIe siècle, tombait en ruines. La solitude s'était faite peu à peu autour du tombeau des deux saints. Quelques moines avaient bien survécu aux désastres, mais la religion chrétienne ayant presque disparu en cette malheureuse région, plus personne ne venait invoquer saint Sacerdos, et les efforts des religieux étaient impuissants à tirer de l'oubli les reliques confiées à leur garde.

Sarlat, au contraire, possédait une abbaye florissante. Son église, du titre de Saint-Sauveur, renversée pendant les guerres, s'était relevée, grâce aux libéralités du roi Louis le Débonnaire, plus belle qu'avant sa destruction. Chaque jour, elle s'enrichissait de nouveaux dons. Ce sanctuaire semblait tout indiqué pour la restauration du culte oublié de saint Sacerdos. Tel était le motif qui avait inspiré les moines de Sarlat dans leur entreprise.

Saint Sacerdos ne parut pas s'offenser de leur pieuse audace. Devenu le patron de la ville et de l'abbaye de Sarlat, il y opéra autant de miracles qu'à Calviac. Sa mémoire y fut remise en grand honneur, et il rendit l'abbaye si célèbre, qu'en 1317, le pape Jean XXII l'érigea en un évêché qui fut placé sous le patronage de notre Saint.

MERVEILLES

Nous empruntons au moine de Fleuri le récit de quelques prodiges attribués à saint Sacerdos. Ils témoignent hautement de la popularité du saint patron de Sarlat, de son crédit auprès de Dieu, et de la confiance des fidèles envers lui.

Le pape saint Léon IV avait honoré d'un privilège spécial l'église de Saint-Sauveur de Sarlat. Il avait porté anathème contre quiconque usurperait au détriment des moines les biens de cette église.

Un clerc tonsuré, nommé Hubert, peu soucieux de cette menace, fort de l'appui que lui prêtait le comte de Périgord, Willaume Ier, s'arrogea le titre d'abbé du monastère, et, en peu de jours, par ses exactions, le conduisit à sa ruine.

Sacerdos lui apparut pendant son sommeil, le réprimanda d'un ton sévère, et leva même le bâton qu'il tenait à la main, comme s'il se disposait à en frapper le coupable. Le malheureux, vivement effrayé, saute précipitamment de son lit. Mais bientôt il se dit qu'il est le jouet de son imagination, se remet de son émotion, et, les jours suivants, ne fait qu'aggraver ses fautes.

De nouveau, saint Sacerdos se montre à lui dans le même appareil, mais cette fois, il ne se contente plus du simple geste, et, après avoir dit à Hubert : « Pourquoi as-tu méprisé mes premiers reproches? » il administre quelques coups assez rudes à celui qu'il veut corriger.

— Pardon, Seigneur! Pardon! s'écrie ce dernier en poussant de grands soupirs. Hors de lui et comme fou, il se lève, s'enfuit précipitamment à travers les cloîtres, au grand étonnement de la communauté accourue à ses cris, s'échappe du monastère et va se cacher dans une cabane abandonnée.

On le vit dès ce moment renoncer à toutes ses prétentions, et répéter sans se lasser ces seuls mots : « C'est ma faute, saint Sacerdos, c'est ma faute. » Il termina ses jours dans de grands sentiments de repentir. Quant au comte Willaume qui avait favorisé l'usurpation d'Hubert, il fut frappé de paralysie de tous ses membres et périt misérablement.

Saint Sacerdos ne se bornait pas à faire des miracles pour venger ses protégés par le châtiment parfois terrible de leurs ennemis; il prêtait surtout une oreille miséricordieuse à toutes les infortunes qui recouraient à sa protection.

Dans une assemblée d'évêques tenue sur le territoire de Quercy, en un lieu appelé Pont-de-Rode, on rassembla à l'église du Concile toutes les saintes reliques des environs, pour donner plus de solennité à la réunion.

Le corps de saint Sacerdos y fut apporté et retenu quelque temps.

A cette occasion, un jeune aveugle, qu'une noble dame avait pris sous sa protection et qu'elle entretenait de ses libéralités, dit un jour à sa bienfaitrice :

— Faites-moi l'aumône d'un cierge. J'irai le faire brûler auprès du corps de saint Sacerdos, et j'ai confiance que Dieu me rendra la vue par les mérites de son bon serviteur.

— J'irai moi-même le porter à votre place, répondit la dame, car je n'ai personne que je puisse envoyer pour vous accompagner et vous guider au milieu de ce grand concours de peuple.

Ainsi fit-elle, et tandis qu'elle plaçait le cierge auprès du corps du Saint, l'aveugle de naissance, demeuré à la maison de sa bienfaitrice, ouvrait les yeux pour la première fois à la lumière du jour.

CONCURRENCE

Le moyen âge, comme les premiers temps du christianisme, manifestait une très grande vénération pour les reliques des saints. Sa piété, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, ne manquait point d'une certaine naïveté, comme en fait foi le trait suivant.

Le corps de saint Pardoux, abbé du monastère de Guéret, transporté à Sarlat et déposé quelque temps à côté de celui de saint Sacerdos, sembla attirer à lui tous les honneurs des fidèles et porter préjudice au culte de saint Sacerdos. On se mettait sous la protection de saint Pardoux; les vœux, les prières, les hommages, les offrandes étaient pour lui, et l'on négligeait l'autre Saint, qui était le patron du monastère et de la ville.

Cette préférence accordée à un saint étranger contraria beaucoup les moines, dit ingénûment le chroniqueur; c'est pourquoi ils retirèrent à saint Pardoux l'hospitalité qu'ils lui avaient offerte dans leur église, donnèrent ses précieux restes à celle de Saint-Jean et laissèrent leur saint patron jouir seul des hommages populaires sur le territoire soumis à son patronage.

L'année 1574 vit les reliques de saint Sacerdos profanées, pillées, dispersées sous la main impie des protestants. Quelques parcelles seulement ont pu échapper au désastre, et sont vénérées dans la cathédrale de Périgueux.

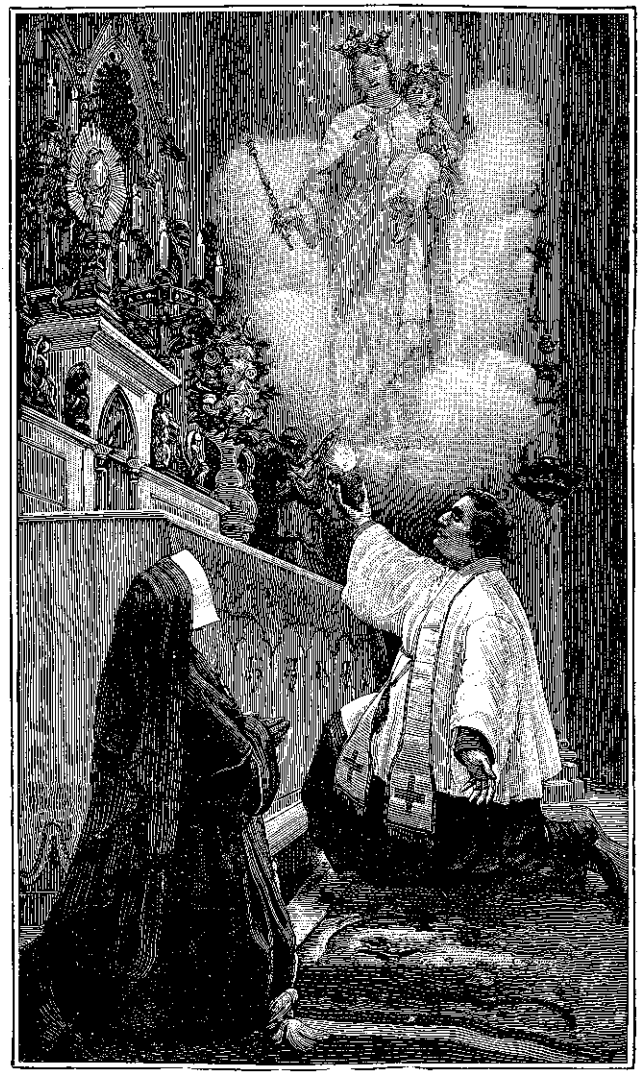
Saint Sacerdos, priez pour nous.

SOURCE CONSULTÉE

La vie de saint Sacerdos, par M. l'abbé PERGOT, curé de Terrasson, 1865.

LE VÉNÉRABLE ANDRÉ SOULAS, MISSIONNAIRE

1808-1857



Le vénérable Père Soulas devant le Saint-Sacrement.

« MOI, UN MAUVAIS PRÊTRE !..... JAMAIS ! »

« Je ne suis pas fait pour prêcher devant les chanoines. Il me faut des ignorants, des sauvages. A leur défaut, donnez-moi des paysans, des laboureurs, des pauvres de ce monde, voilà mon affaire. »

Ainsi parlait à son évêque, avec sa franchise habituelle, l'abbé Soulas, le jour où il fut nommé vicaire à la cathédrale de Montpellier. Mgr Thibault s'empressa de le rassurer, et, sans lui promettre de l'envoyer chez les nègres de l'Afrique, il lui laissa espérer que bientôt ses désirs d'apôtre seraient comblés.

Peu après, en effet, le jeune vicaire se voyait confier les vieillards, les infirmes, les aliénés, les orphelins, les enfants trouvés, les incurables de l'hospice général dont il était constitué l'aumônier. Puis, selon sa vraie vocation, il devint missionnaire diocésain.

André Soulas était le fils d'un humble paysan de Viols-le-Fort, dans le département de l'Hérault : il naquit en 1808, le quatrième d'une famille de neuf enfants. Sur son désir souvent exprimé d'aller évangéliser les sauvages, son curé lui donna au presbytère les premières leçons de latin.

L'enfant avait une ardeur peu commune pour tout ce qui touchait sa vocation de futur prêtre. D'un naturel vif, impétueux, quoique d'un cœur

excellent, il ne souffrait pas que la sœur de M. le curé le dérangeât à tout propos dans l'intérêt de son ménage, et, un jour, il refusa net tout service : « Apprenez, Mademoiselle, lui dit-il, que je ne suis pas votre valet et que je ne viens pas ici pour vous charrier de l'eau ni pour balayer vos appartements. »

M. le curé, tout en recommandant à sa sœur d'être plus discrète, ne laissa pas se passer l'incident sans donner au coupable une bonne leçon d'humilité. Il la conclut en ces termes : « Allez ! vous dites toujours que vous voulez être prêtre, mais si vous vous conduisez ainsi, vous ne serez qu'un mauvais prêtre ! »

Le jeune homme en fut tout bouleversé. Il revint à la maison en pleurant à chaudes larmes, et comme on lui en demandait le motif : « M. le curé, répondit-il, vient de me dire que je serai un mauvais prêtre. Moi, un mauvais prêtre ! si cela pouvait être, ah ! j'aimerais mieux mourir sur un rocher au milieu d'un désert ! »

SERMON AU RÉFECTOIRE — SAINTES ARDEURS

En dépit des obstacles, André Soulas put enfin entrer au Séminaire. On obtint en sa faveur une réduction de pension. Son père, jusque-là inflexible, consentit à son départ. Le jeune séminariste ne savait comment remercier.

Son passage au Grand Séminaire fut très remarqué. Ses condisciples l'appelaient déjà le nouveau Père Bridaine, et le sermon d'essai qu'il fit, selon la coutume, au réfectoire, y contribua pour beaucoup.

Les conditions dans lesquelles se donnent ces exercices oratoires sont, en général, aussi peu favorables que possible aux grands mouvements d'éloquence. En voici le tableau tracé par l'auteur de la vie du P. Soulas : « L'élève, revêtu du surplis, s'installe dans la chaire du lecteur et lit quelques versets du Nouveau Testament en latin, pendant que les auditeurs ouvrent les tiroirs et déplient les serviettes. Au milieu d'une pareille confusion, il n'est pas toujours facile au jeune débutant de se faire entendre et de conserver son aplomb. Le cliquetis des assiettes et des fourchettes, le va-et-vient des servants, les diverses poses des convives peu ou point attentifs, surprennent et souvent paralysent les moins timides. » L'abbé Soulas eut vite triomphé de cette première impression. Il prêchait sur l'enfer. Dès les premières phrases, il se rassure, sa voix s'affermit, peu à peu elle s'anime, devient vibrante ; il la retient et la lance tour à tour, comme un homme rompu à l'art de la parole ; sans effort, il s'empare de son auditoire, le saisit, met dans son exposé un tel accent de conviction que le bruit du réfectoire fait place au silence le plus recueilli : maîtres et élèves étaient comme suspendus aux lèvres de l'orateur : beaucoup en oublièrent de manger, et ce repas demeura célèbre dans les annales du Séminaire.

André Soulas donna ce jour-là, à tous ses auditeurs, l'impression d'un futur missionnaire et entraîneur d'âmes.

Le reste de sa conduite n'était pas pour détruire cette réputation. Avec l'abbé d'Alzon, le fondateur des Augustins de l'Assomption, son meilleur ami, il n'avait pas de plus doux passe-temps que de lire les *Lettres édifiantes* des missionnaires, et, en récréation, ils en racontaient les traits les plus saillants à ceux de leurs condisciples qui aimaient ce genre de conversation.

Amené au Séminaire de Carcassonne pour y faire sa retraite préparatoire au sous-diaconat, pendant la vacance du siège épiscopal de Montpellier, il rencontre parmi les séminaristes un nègre qui achèvait là son éducation cléricale. La vue de cet enfant du désert réveille dans l'abbé Soulas toutes ses ardeurs d'apôtre. Il fait de ce nègre le compagnon de toutes ses récréations, lui pose mille et mille questions sur les mœurs et les coutumes de son lointain pays, et finit par l'assurer qu'il n'a au cœur qu'un désir : celui d'aller se dévouer au salut de ses compatriotes.

LA SALVETAT — UN VIEUX PÉCHEUR

Ordonné prêtre en 1835, il dut, par obéissance, au lieu de voler à l'évangélisation des noirs, borner son zèle à la paroisse de La Salvetat, où il fut nommé vicaire. On lui représenta que ce poste, rude et pénible entre tous, parce que La Salvetat se compose d'une multitude de hameaux disséminés dans la montagne dans un périmètre de huit lieues environ et très peu accessibles durant la saison des neiges, lui serait une excellente préparation aux fatigues des missions. C'était prendre l'apôtre par son faible : il accepta de grand cœur et se donna avec une activité infatigable aux devoirs de sa charge.

En chaire, au confessionnal, dans les maisons, sur les routes bordées de précipices, dans les champs, partout enfin, il portait cette unique préoccupation : gagner des âmes à Dieu. Un jour, il va trouver au milieu de son troupeau un vieux berger qu'on lui avait représenté comme un pécheur invétéré, rebelle à toute idée de conversion. « Mon bon ami, lui dit le prêtre, j'ai été berger moi aussi dans mon enfance. J'aime ce métier-là. Laissez-moi de temps en temps vous tenir compagnie et vous aider : vous vous fatiguerez moins. » Le brave homme, touché d'un langage si bienveillant, lia aussitôt conversation. La glace était rompue. Deux jours après, l'abbé Soulas revenait et, s'asseyant aux côtés du berger, lui faisait une petite lecture pour le distraire.

A une troisième visite, le berger de plus en plus gagné, dit au vicaire : « Vous me paraissez un bon prêtre, vous, et si j'étais sûr que vous n'en parliez à personne, je me confesserais.

— Je vous attendais là, mon brave, dit l'abbé Soulas, en lui tendant la main. Comptez sur ma discrétion. » Et il confessa le vieillard, séance tenante, derrière une haie.

Le lendemain, le pénitent était si heureux qu'il dégageait de sa promesse le confesseur, racontant lui-même à tout venant sa conversion et les bontés du jeune vicaire.

AUMÔNIER DE L'HÔPITAL — MISSIONNAIRE « HI » ET « HO »

L'abbé Soulas faisait, disait-on, trop de bien à La Salvetat pour y rester longtemps. L'on ne se trompait pas. L'évêque de Montpellier, Mgr Thibault, heureux de tout ce qu'il apprenait sur le compte du jeune prêtre, le nomma vicaire de sa cathédrale.

Que devenait pour le Vénérable le rêve tant caressé ? Prêcher les chanoines et les dames, l'élite du clergé et de la noblesse de Montpellier, était-ce là sa mission ?

Mgr Thibault comprit son angoisse et il lui confia bientôt un poste plus conforme à ses aspirations, celui d'aumônier à l'hôpital général.

Catéchismes, prédications le matin et le soir, retraites aux différentes catégories d'assistés, confessions, visites aux malades, se partagèrent désor-

mais ses journées ; il consacrait ses récréations à parcourir les divers quartiers où se trouvait distribué son nombreux troupeau. Sa grande préoccupation, au temps des Pâques, était de ne laisser aucun pécheur qu'il ne l'eût ramené à Dieu. Sa plus douce joie était de procurer une conversion. Cette consolation lui fut souvent donnée, et l'on vit des hommes qui, parvenus à l'âge de soixante ans, n'avaient pas encore fait leur Première Communion, préparés par lui à ce grand acte. Les plus indifférents revenaient à la pratique de leurs devoirs.

En l'espace de dix-huit mois, l'ardent apôtre eut renouvelé spirituellement tout le personnel de ce grand asile de la charité.

C'est alors que l'évêque, réalisant un de ses plus chers désirs, nomma le P. Soulas missionnaire diocésain. Secondé de quelques prêtres, dignes émules de son zèle, le Vénérable commence à prêcher dans les paroisses de l'Hérault, à Saussines, à Boisseron, à Fabrègues, à Castelnau, à Pérols, partout où on l'appelle. Partout, il accomplit l'œuvre de Dieu avec un succès sans égal. Sans attendre les pécheurs, il va au-devant d'eux, comme en témoigne le trait suivant :

« Le P. Soulas missionnait avec un confrère dans la paroisse de Saint-Maurice. Un paysan ne venait pas aux saints exercices et même il avait manifesté son intention de résister jusqu'au bout. Nos deux apôtres viennent le trouver dans les champs, où il était occupé à conduire sa charrue. Ils ont vite fait de détruire un à un les mauvais prétextes que cet endurci oppose à leurs instances. Enfin, comme dernier argument, le paysan, que la grâce commençait à travailler, s'écrie :

— Mais je ne puis pourtant pas quitter mes bœufs pour venir maintenant me confesser !

— Et pourquoi pas ? repartit l'abbé Soulas.

Alors, sans lui donner le temps de répliquer, il se tourne vers son confrère :

— Curé, s'écrie-t-il, avec un geste de commandement, confessez-moi cet homme-là, derrière la haie ; je me charge, moi, pendant ce temps, de conduire la charrue.

Etourdi de ce coup auquel il était loin de s'attendre, le laboureur se laisse mener comme un agneau à l'endroit indiqué, et le missionnaire se mit à labourer, faisant entendre des *hi* et des *ho* pour tranquilliser le pénitent, et le persuader que son travail ne perdrait rien par son absence. »

A SAINT-CHARLES DE NIMES

La station de Carême que le P. Soulas donna à l'église Saint-Charles de Nimes en 1840 eut un retentissement particulier. Jusqu'alors, l'apôtre n'avait évangélisé que les paysans des campagnes : il ne se faisait pas faute de déclarer, dans son humilité, qu'il n'était pas taillé pour un auditoire de ville. Aussi le P. d'Alzon, son ancien ami, eut-il toutes les peines du monde à vaincre ses répugnances.

Le Vénérable n'eut pourtant qu'à apparaître pour conquérir les cœurs. Son extérieur simple et modeste édifiait, sa parole toute de foi et d'amour attirait, et après son premier sermon, les hommes sur qui surtout elle faisait impression accoururent pour l'entendre de tous les quartiers de la ville. Ils se pressaient si nombreux aux tribunes qu'on en vit plusieurs se suspendre aux balustres et demeurer très longtemps dans cette position si peu commode. Beaucoup passaient du sermon au saint tribunal, et à la fin des exercices, Mgr Cart, évêque de Nimes, eut la consolation de distribuer la sainte Communion à huit cents hommes, dont plusieurs étaient des prodigues revenus de loin.

Ce qui frappait le plus dans ces exhortations du P. Soulas, ce n'était point l'art et la méthode, mais son accent de foi profonde, son zèle brûlant du salut des âmes et un parfait oubli de lui-même. A certains moments, il lui arrivait de s'interrompre au beau milieu d'un irrésistible mouvement oratoire, pour faire l'humble aveu de son indignité et détourner de lui tout sujet de louange. Ainsi, un jour, prêchant sur l'amour de Dieu, il s'écria tout à coup, avec tant de conviction que des larmes inondaient son visage : « Je suis un âne, c'est vrai ; mais j'aime Dieu et je veux que vous l'aimiez ! »

Que de pécheurs il a ramenés ! L'un des plus endurcis, vaincu enfin après de longues résistances, répondait à ceux qui le félicitaient de son retour à Dieu : « Que voulez-vous ? Il est impossible de résister. Cet homme vous fait entrer cela dans les entrailles. »

COMMENT LE P. SOULAS FONDE UNE PAROISSE

Tandis qu'il prêchait une mission à Pérols, le P. Soulas apprit qu'à peu de distance, à Palavas, vivait une population de mariniers sans foi ni pratique religieuse. Comme il parlait d'aller les convertir : « Ils sont très sauvages, lui dit-on, ils n'ont jamais vu un prêtre et fuiront à votre approche. »

En effet, l'arrivée du P. Soulas jeta l'épouvante dans cette tribu. Femmes et enfants s'enfuirent dans leurs cabanes. Heureusement que le missionnaire trouvait un pied-à-terre dans la petite maison du receveur des douanes, excellent catholique. De là, il rayonna bientôt dans les environs, allant voir les pêcheurs qui tendaient leurs filets, visitant les divers foyers. Accueilli d'abord avec une extrême défiance, il revint néanmoins, et, plusieurs jours de suite, attendit sur la grève le retour des travailleurs, les aidant à décharger ou à étendre leurs filets. La crue des marais qui séparaient Montpellier des cabanes ne l'empêcha point de continuer ses charitables courses : son dévouement surprenait, sa persévérance étonnait plus encore.

Il bénissait les enfants, il encourageait les femmes, il leur disait qu'elles pouvaient, par leur prière obtenir une heureuse navigation à leur époux.

Bientôt, il ne fut plus regardé comme un étranger dans la colonie, mais attendu comme un ami, et un jour que les pêcheurs se plaignaient de la stérilité de leurs efforts, il fut assez heureux pour leur faire accepter l'idée d'une messe célébrée sur la plage, afin d'attirer les bénédictions du ciel.

Une pêche presque miraculeuse suivit cet acte de foi. On prit entre autres un merlan du poids de sept kilos qui excita l'admiration générale, et, à l'unanimité, les pêcheurs décidèrent d'en faire cadeau à l'évêque de Montpellier, pour le remercier de ce qu'il avait daigné leur envoyer un si saint missionnaire. Ils jurèrent aussi, avec tout ce que leur vocabulaire méridional pouvait leur fournir d'expressions pittoresques, qu'ils ne manqueraient jamais la messe des dimanches et des fêtes.

Comment contrarier une telle bonne volonté ? Le P. Soulas fit construire provisoirement, à l'aide de mâts, de planches et de voiles, une vaste enceinte qu'on décora de tentures et de guirlandes : il y célébra régulièrement le Saint Sacrifice, en présence d'un peuple qui rappelait par sa ferveur les chrétiens des premiers siècles, jusqu'à ce que le premier pasteur du diocèse, touché des supplications des gens de Palavas, constituât leur territoire

en paroisse, avec église, presbytère et curé. Sa Grandeur voulut elle-même bénir le nouveau sanctuaire, et fit don de la cloche.

Dire quelle vénération entoura le P. Soulas à la suite de ces heureux événements serait chose impossible. Au soir d'une laborieuse journée, le missionnaire voulait rentrer à Montpellier, malgré le péril imminent que lui faisait courir la crue des eaux. Quatre vigoureux pêcheurs le forcèrent, malgré ses vives protestations, à prendre place sur un brancard et le portèrent ainsi, l'espace de onze kilomètres, à la lueur des torches, jusqu'à l'entrée de la ville.

Dans les passages les plus dangereux, l'un d'eux prenait le bon Père sur ses robustes épaules. Il n'oublia jamais cette nuit, et longtemps après, encore tout attendri, il disait, les larmes aux yeux : « Moi, pauvre pécheur, j'ai porté un saint sur mes épaules. »

HISTOIRE D'UN COUVRE-CHEF
CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR — COSTUME DE CHANOINE

« Se dépouiller de ce qu'il avait, même de ses souliers, de son manteau, de ses chemises, même du repas mis sur sa table, était son bonheur, écrit de lui le P. d'Alzon. Il se délectait avec ses vieux habits; les neufs qu'on lui donnait en aumône passaient sur les épaules de quelque indigent qu'il croyait plus malheureux que lui. On l'a vu donner une soutane neuve pour en faire un jupon à une mère de famille, et quant à ses chapeaux, ses pénitentes se mettaient à deux : tandis que l'une le retenait au confessionnal, l'autre plongeait ses ciseaux dans le couvre-chef devenu impossible; il fallait bien accepter alors une coiffure moins déformée, mais non sans récrimination sur ce qu'on eût pu en donner l'argent aux pauvres. »

Son esprit de mortification égalait sa générosité. Comme on lui demandait comment il avait réussi à établir tant d'œuvres : « En mangeant beaucoup de pommes de terre », répondit-il avec sa brusque franchise. En effet, pour subvenir aux besoins de leurs malades, de leurs orphelins, de leurs pauvres, les Sœurs de Notre-Dame Auxiliatrice et le P. Soulas, leur fondateur, s'imposaient toutes sortes de privations volontaires, parvenant à ne dépenser en moyenne pour leur entretien personnel que 40 centimes par jour.

Il faisait très peu de cas des distinctions honorifiques. « Il les aimait peu, dit encore le P. d'Alzon; je me trompe, il les avait en horreur. La croix de la Légion d'honneur lui fut infligée, il la refusa; son évêque parla, il fallut obéir pour vingt-quatre heures. Depuis, il n'en remit plus le ruban que pour solliciter la grâce de trois malheureux ouvriers auxquels on voulait ôter le pain de leur famille; la grâce obtenue, le ruban fut vite jeté à la rue; je soupçonne que la décoration elle-même était depuis longtemps vendue pour une bonne œuvre. »

Créé chanoine par la bienveillance de Mgr Thibault, il paraissait comme accablé de cette nouvelle dignité. L'un des familiers de Monseigneur, frappé de son air soucieux, lui dit amicalement:

— Vous êtes triste, P. Soulas, au moment où vous recevez un grand honneur. Seriez-vous malade?

— Non mon ami, reprend le Vénérable. Mais chacun a ses préoccupations; je trouve que Monseigneur a beaucoup de bonté, trop de bonté pour moi. Mais savez-vous qu'il est question ici d'un nouveau costume et que ce nouveau costume nous coûtera plus de 100 francs? Or, cette somme me fera défaut pour mes orphelins; avec 100 francs, on peut faire du pain. Je vais conjurer Monseigneur de donner ce titre de chanoine à un autre.

Le propos fut aussitôt rapporté à Sa Grandeur. « Dites au P. Soulas de donner toujours du pain à ses orphelins et de ne pas se préoccuper du costume. Je me charge de la dépense », répondit l'évêque.

LE P. SOULAS ET L'EUCHARISTIE

Le P. Soulas puisait dans le cœur de Notre-Seigneur le principe de sa charité pour les pécheurs et pour les pauvres. Quand il était libre, il mettait jusqu'à deux heures à sa messe. Le P. d'Alzon lui en exprimait un jour son étonnement : il répondit avec simplicité. « Mon cher ami, quand je suis au moment de la consécration, il me prend des accès d'amour, et alors je pleure sans pouvoir m'arrêter. Je passerais tout le jour auprès de Notre-Seigneur. »

Aussi, ne fut-il satisfait que quand il eut obtenu de son évêque la permission d'établir dans la chapelle des missionnaires l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement.

Il profita de cette faveur jusqu'à achever de ruiner par les veilles une santé déjà compromise par des travaux presque surhumains : « Comment voulez-vous, disait-il, que je dorme, quand Notre-Seigneur est si près de moi? »

On dit que dans la nuit de Noël de l'année 1851, à la messe de minuit, le saint prêtre fut l'objet de faveurs extraordinaires. Pressé de questions, il répondit: « Cette nuit, Jésus a voulu se montrer à moi; voici de quelle manière: j'en suis encore tout anéanti. Au moment de l'élévation, la sainte Hostie a grandi entre mes mains, elle a pris les proportions et les formes d'un petit enfant. Jugez de mon émotion, je ne savais plus où j'étais, tant mes sens étaient absorbés par ce dernier spectacle. Mon pauvre cœur allait éclater de bonheur. Mon Dieu, disais-je, mon Dieu, assez, assez! Comment puis-je vous recevoir dans l'état où vous m'apparaissez? Enfin, il a eu pitié de moi, la vision a disparu, et j'ai retrouvé l'Hostie sainte dans ses dimensions et sa forme ordinaires. »

Brisé par l'émotion, le P. Soulas fut pendant trois jours incapable de prendre presque aucune nourriture.

Le serviteur de Dieu, prévenu dès ici-bas de ces célestes consolations, fut appelé à les goûter dans leur plénitude et à jouir de la récompense due à ses travaux, le 4 mai 1857.

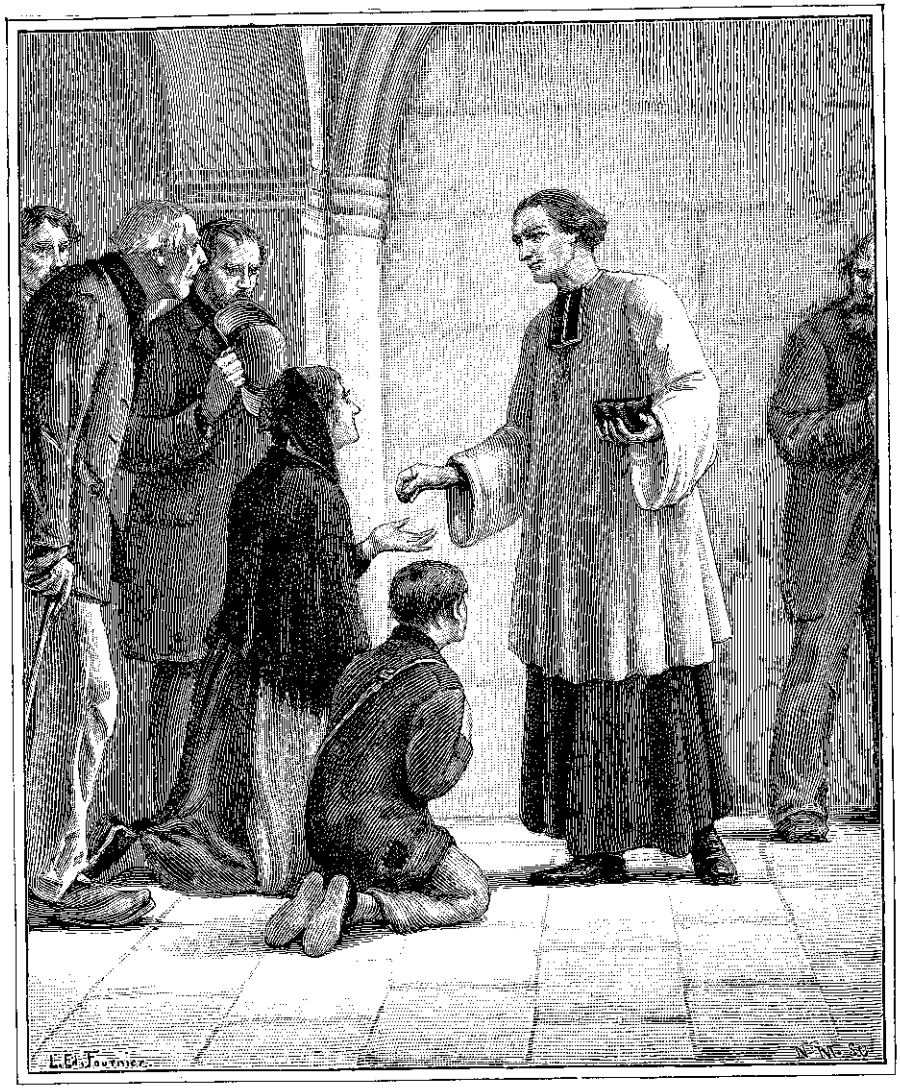
« On dit quelquefois qu'il n'y a plus de saints, écrivait au lendemain de cette mort le P. d'Alzon. Pour nous, qui eûmes près de trente ans la confiance et l'amitié de cette âme sacerdotale, nous ne serions pas surpris que l'Eglise, qu'il aima tant, le présentât un jour à la vénération des fidèles comme un modèle de l'amour envers les pécheurs, les pauvres et Notre-Seigneur au Sacrement de l'autel. »

Cette glorification a commencé, la cause de béatification ayant été introduite le 29 novembre 1904.

L'on pourrait nous faire un reproche d'avoir passé sous silence les œuvres du P. Soulas. Cet intéressant chapitre de sa vie fera l'objet d'une prochaine livraison sous le titre : *Le vénérable P. Soulas et ses œuvres.*

D'après la *Vie du R. P. Soulas,* par le P. Vigourel, Montpellier, 1904, et les articles biographiques parus sous la signature du R. P. d'Alzon dans l'*Univers* du 12 mai 1857 et dans le *Pèlerin* de 1877.

LE VÉNÉRABLE ANDRÉ SOULAS ET SES ŒUVRES



Après la messe, le saint prêtre traversait les rangs des pauvres et distribuait à chacun une petite aumône et une bonne parole.

Le vénérable André Soulas, le missionnaire que nos lecteurs connaissent (1), avait, à trente-sept ans, fourni déjà une rude carrière, prêché près de cinquante missions et retraites, quelquefois six ou sept de suite sans aucune relâche. Certes, il ne se ménageait pas. « Il prêchait avec tant de force, raconte un témoin, que sa poitrine en était ébranlée et qu'il vomissait des flots de sang. »

Il joignait à un labeur presque surhumain des jeûnes fréquents et des abstinences rigoureuses : c'était plus qu'il n'en fallait pour ruiner un tempérament des mieux trempés. Sentant ses forces s'épuiser, il diminua le nombre de ses prédications et, dirigeant d'un autre côté les élans de son ardeur, de missionnaire il se fit homme d'œuvres. Ses œuvres, « sans exiger une grande science ni un grand génie, devinrent fécondes comme le bon sens agrandi par la sainteté », dit le P. d'Alzon. Les raconter, c'est faire l'histoire des douze dernières années de la vie du Vénérable (1845-1857).

ŒUVRE DES DOMESTIQUES

Il s'était fondé à Montpellier, à la suite d'une mission, une Congrégation de domestiques. Le P. Soulas en fut chargé : on savait ses prédilections pour les humbles et pour les pauvres. Non content de réunir ses congréganistes deux fois le mois dans la chapelle qui leur était réservée, il se mit à leur prêcher de petites retraites, en vue de les renouveler dans la grâce de Dieu et la pratique

(1) Voir la précédente livraison : *Le vénérable André Soulas*, n° 1315 de la collection.

de leurs devoirs religieux. Toutes les servantes, même les non congréganistes, pouvaient assister à ces pieux exercices, charitable stratagème qui eut pour résultat de grossir chaque jour l'auditoire et valut à la Congrégation même de nombreuses recrues. Ces bonnes domestiques, âmes simples et droites, sortaient de ces réunions, instruites, fortifiées, remuées au plus intime de leur cœur et décidées à servir surtout, sans préjudice de ce qu'elles devaient aux maitres de la terre, le Maitre divin qui est Jésus-Christ.

Le P. Soulas ne s'en tint pas là. Plus d'une fois il avait gémi sur le sort de jeunes filles pauvres, en quête d'une situation, et qui, croyant trouver en ville un emploi plus lucratif, étaient souvent obligées de prendre service à tout hasard, dans un milieu inconnu ou peu sûr, risquant leur piété ou leur vertu, et cela, faute de conseillers ou de protecteurs qui les eussent adressées à des familles dignes de toute confiance.

Son cœur s'était ému aussi à la vue d'infortunées domestiques tombées malades, obligées d'interrompre leur travail, et du même coup jetées sur le pavé par leurs maitres peu chrétiens.

Pour leur porter secours, il créa d'abord une caisse commune, alimentée par les quotités annuelles de toutes les congréganistes. Avec cette première mise de fonds, il ouvrit un petit asile où des jeunes filles, cherchant à se placer, attendaient sous la conduite d'une demoiselle toute dévouée à cette œuvre qu'on leur eût trouvé l'emploi conforme à leurs goûts et à leurs aptitudes. Là vinrent aussi se réfugier celles de la Congrégation que la maladie avait contraintes de renoncer momentanément à leur service : elles étaient assurées d'y trouver les soins et le dévouement de leurs compagnes qui les veillaient à tour de rôle et se dépensaient autour d'elles comme l'eussent fait des mères ou des sœurs.

LES SŒURS GARDES-MALADES

La ferveur de quelques-unes de ses filles ouvrit au saint missionnaire de nouveaux et larges horizons.

Il se dit que, parmi ces servantes si fidèles aux devoirs de leur état par l'appât d'un salaire il se trouverait bien des âmes assez généreuses pour servir Dieu sans aucun espoir de rétribution.

Plusieurs donnaient des signes évidents d'une vocation au service des pauvres et des malades. Mais à quelle famille religieuse les adresser? Les Filles de Saint-Vincent de Paul, par une disposition particulière du fondateur, n'admettent point dans leurs rangs celles qui ont été domestiques. Sans méconnaitre la prudence qui avait suggéré au *Père des pauvres* cette restriction, l'abbé Soulas vit là une lacune qu'il était peut-être appelé à combler. Bientôt, favorisé de nouvelles lumières, il conçut l'idée de former, avec l'élite de ses congréganistes, une communauté de Sœurs gardes-malades.

A peine la décision prise, son humilité s'effraya. Lui, fondateur! Quelle n'était pas son inexpérience! son indignité! Heureusement, il avait foi dans la parole de son évêque, interprète pour lui de la volonté de Dieu et, après avoir beaucoup réfléchi, prié, consulté, il se mit à l'œuvre.

Sept servantes n'attendaient qu'un signe de lui pour tout quitter. Il leur trouva un local convenable et leur donna un essai de règles.

Tandis qu'il cherchait une supérieure à cette communauté, une jeune personne de la paroisse de Lunas, Mlle Virginie Montagnol de Cazillac, arrivait à Montpellier avec l'intention de se faire Fille de la Charité, lorsqu'entrant dans la petite chapelle où était réunie la Congrégation des domestiques, elle vit l'abbé Soulas près de commencer le Saint Sacrifice. Sa tenue à l'autel fit sur elle une profonde impression, et lorsque, l'action de grâces achevée, le saint prêtre se dirigea vers son confessionnal, Mlle Montagnol l'y suivit, pressée comme par une force irrésistible de s'ouvrir à lui sur sa vocation.

Dès les premières confidences, le fondateur se sentit exaucé. Mlle Montagnol n'avait qu'un désir : celui de se dévouer aux membres les plus délaissés de l'humanité; et si elle s'était proposé d'entrer chez les Filles de Saint-Vincent de Paul qui desservent les hôpitaux, c'est parce qu'elle ne connaissait pas de Congrégation qui se vouât exclusivement au soin des malades pauvres à domicile, objet de son rêve. Dès qu'elle sut que le prêtre à qui elle s'adressait avait mêmes vues et mêmes désirs, qu'il avait commencé l'œuvre qu'elle souhaitait, elle déclara qu'elle n'entrerait point à l'hôpital, mais au postulat des *Sœurs gardes-malades de Notre-Dame Auxiliatrice*. Tel était le nom proposé au fondateur par l'évêque lui-même.

C'est le 1er juillet 1845, dans la chapelle de la maison dite de Saint-Charles, berceau de l'Œuvre, qu'eut lieu la vêture de Mlle Montagnol.

Les Sœurs de Notre-Dame Auxiliatrice eurent vite fait leurs preuves, et au bout de quelques jours on ne parlait plus dans la ville que du dévouement de ces filles, pauvres volontaires, qui veillaient jour et nuit au chevet d'êtres inconnus, repoussants quelquefois au moral comme au physique, sans jamais plaindre leurs soins ni leur peine.

Elles étaient appelées chez les riches et chez les pauvres, auxquels elles avaient résolu d'offrir indistinctement leur charitable ministère.

Le P. Soulas s'appliqua à leur communiquer la plus haute idée de leur vocation :

« Croyez-vous, disait-il souvent, que j'aurais établi des Sœurs pour servir de la tisane ou appliquer des remèdes? Ce ne sont là que des moyens pour aller plus loin. C'est pour sauver l'âme qu'elles soulagent le corps. »

Aussi les filles du P. Soulas ont-elles coutume d'appeler *mission* chacune de leurs visites aux malades.

Que de retours à Dieu, que de triomphes de la grâce a jusqu'ici obtenus leur apostolat discret auprès des incrédules et des libertins!

« EN MISSION » — DÉVELOPPEMENTS — SŒURS GANTÉES

La Sœur garde-malade apprend-elle que dans un ménage ouvrier la mère est clouée sur un lit de douleur, elle y court et se charge de tout. C'est elle qui met le pot-au-feu, lave la vaisselle, fait les lits, en un mot, vaque à tous les soins du ménage. Elle ramène la propreté dans cette mansarde tout à l'heure rebutante. La Providence de Dieu y est entrée avec elle. Si c'est le mari qui tient le lit, la Sœur garde-malade, avec la même charité, remplace l'épouse, quand celle-ci va demander au travail quelques ressources urgentes pour nourrir sa famille.

Chez le riche du monde, la Sœur de Notre-Dame Auxiliatrice doit s'occuper exclusivement de son malade et laisser aux domestiques de la maison tout autre service.

Au milieu de l'opulence et du bien-être qui l'entourent, elle vit dans la pauvreté, ne doit accepter que les mets les plus simples et dans la mesure

prescrite par sa règle, n'user d'aucun adoucissement entre ses repas, en un mot être aussi pauvre, aussi mortifiée au dehors que dans son couvent ».

Une telle conduite est souvent la plus éloquente des prédications.

Fondée sur ces bases tout évangéliques, l'œuvre du P. Soulas ne tarda pas à se développer. Pézenas fut la première ville du département de l'Hérault qui sollicita une communauté de gardes-malades. Mais le prêtre qui eut l'idée de cette fondation la concevait sur un plan qui déconcerta de prime abord le P. Soulas. Il s'imaginait que des Sœurs appelées à soigner les malades riches devaient prendre des allures de grandes dames, porter des gants, avoir bonne tournure, occuper des appartements luxueux, en un mot en imposer par un certain apparat. Lui-même eut à cœur de choisir parmi les Sœurs de Montpellier les trois premiers membres de la communauté de Pézenas, et, en présence du P. Soulas qui se frottait les yeux pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un rêve, il appelait une à une ces bonnes filles, les faisait marcher, saluer, parler, voyait si elles avaient un bel accent et une agréable conversation, et, d'après ce critérium, rejetait les unes et admettait les autres.

Le P. Soulas résolut d'aller lui-même à Pézenas installer les Sœurs sur le pied de simplicité et de pauvreté qui convient à des religieuses. Sa surprise fut au comble et sa modestie très alarmée quand il vit l'accueil théâtral préparé à ses filles : toute la population était sur pied; on avait convoqué les Congrégations de la ville revêtues de leurs costumes, les cloches sonnaient à toute volée comme s'il se fût agi de la réception du chef de l'Etat ou d'un prince de l'Eglise.

Ce beau tapage l'attrista beaucoup. Avec son sens surnaturel, il comprenait que ce n'est pas ainsi que s'établissent les œuvres de Dieu. Il prévoyait, et à bon droit, un désastre.

En effet, à peine eut-il quitté Pézenas que les trois premières religieuses choisies pour cette fondation, circonvenues, mal conseillées, séduites, tentaient de faire schisme. Il fallut les remplacer par des Sœurs animées du véritable esprit de leur état. Alors seulement les filles du P. Soulas commencèrent à réaliser à Pézenas le bien qu'elles accomplissaient à Montpellier.

La fondation de Béziers suivit de près et eut un égal succès. Puis vinrent celles de Nîmes, de Cette, de Lodève, de Clermont-l'Hérault.

CRÈCHES

Toutes ces maisons, établies dans des villes manufacturières où les femmes travaillent dans les ateliers, eurent pour succursale une crèche: la première fut inaugurée à Saint-Charles de Montpellier, le 21 septembre 1846, par le Vénérable.

On connaît mieux aujourd'hui, surtout dans les centres ouvriers, ces refuges de l'innocence. La femme pauvre en se rendant le matin à son travail, abandonne aux mains des Sœurs son petit nourrisson, et s'en va, libre de tout souci, gagner au dehors quelque argent. Elle reviendra le soir prendre son enfant pour le ramener frais et joyeux au foyer domestique.

Dans l'intervalle, les Sœurs veillent avec un soin jaloux sur le dépôt qui leur a été confié.

« Une grande salle, séparée des autres pièces trop exposées au bruit et à l'agitation, renferme une longue théorie de berceaux abrités sous un petit pavillon de rideaux blancs, pour rendre le sommeil plus commode à certaines heures du jour. Non loin de là se développe une longue galerie vitrée, parquetée et meublée de petites stalles. Au milieu de cette galerie est placé le calorifère, séparé des enfants par une grille circulaire qui les met à l'abri de tout accident; à l'extrémité se dresse un petit autel surmonté d'une belle statue de la Sainte Vierge. Enfin, une cour extérieure, suffisamment spacieuse, est destinée à recevoir le petit troupeau pendant les beaux jours. »

Telle se présentait la *Crèche Notre-Dame* de Montpellier, le type et le modèle des autres crèches fondées par le P. Soulas. Est-il besoin de faire ressortir l'excellence d'une telle œuvre, qui laisse aux mères chargées de famille leur liberté et leur temps, qui procure aux enfants le bienfait inappréciable d'une bonne première éducation?

COLONIE AGRICOLE DE NOTRE-DAME DES CHAMPS
LES POIS CHICHES — LE TRONC

Toujours confiant en la bonne Providence, le P. Soulas résolut d'ouvrir un asile à quelques jeunes orphelins. Ce fut la Colonie agricole de Notre-Dame des Champs, dans la vallée des Matelles. L'on se proposait d'y former les enfants aux travaux des champs, afin qu'ils eussent un gagne-pain quand ils sortiraient de l'établissement.

Les débuts de cette œuvre modeste furent héroïques. Le fondateur l'entreprit avec six francs seulement dans sa bourse. Il osa, chose inouïe — car il avait horreur des dettes — s'engager pour la somme énorme de 30 000 francs.

Dieu lui vint en aide par des moyens admirables. Un matin, le Père put se convaincre que toutes les provisions étaient épuisées : la Sœur chargée de la cuisine lui confia avec effroi qu'elle n'avait rien en réserve pour le dîner des enfants.

— Mais, ma Sœur, il vous reste bien quelques légumes?

— Tenez, dit la Sœur en lui montrant quelques pois chiches dans une écuelle, voilà tout ce que nous avons. Je ne les ai pas fait tremper, parce que c'est vingt fois trop peu pour tant de monde.

— Qu'importe, répliqua le bon Père, faites-les cuire. Vous verrez qu'il y en aura pour tous.

La pauvre cuisinière noya son écuelle de légumes dans les vastes flancs de la marmite pleine d'eau, et attendit, sceptique, le résultat. Après deux heures d'ébullition, découvrant la marmite, elle la trouva pleine comme si elle eût reçu la quantité ordinaire, et tout le monde fut rassasié.

La merveille, assurent de nombreux témoins dignes de foi, se renouvela, et à plusieurs reprises, pour le pain.

Un autre jour, autre sujet de détresse : un créancier demande 6 000 francs. Le P. Soulas se rappelle qu'il y a dans un des appartements du rez-de-chaussée un vaste placard, muni d'une fente assez large pour laisser passer les pièces de monnaie, et où lui-même, pour maîtriser sa passion de donner tout ce qu'il avait au premier pauvre venu, avait décidé de faire passer les économies, les sommes imprévues, les honoraires des Sœurs gardes-malades. Il était convenu que l'on n'ouvrirait ce tronc que dans les nécessités urgentes.

Le Vénérable, en la circonstance, se fait apporter la clef, et devant un groupe de Sœurs, il retire à pleines mains de cette tirelire improvisée des poignées de pièces d'or et d'argent. La surprise était grande pour tous, pour le P. Soulas lui-même. Chaque fois qu'il ramenait du dedans au dehors ces richesses auxquelles il était loin de s'attendre, il s'écriait en riant : « Ingrats que nous sommes,

et après cela nous ne nous reposerions pas sur la Providence! »

C'est qu'en effet le trésor caché dépassait toutes les prévisions. En recueillant ses souvenirs, chacun, avant l'ouverture du placard, avait estimé à plusieurs centaines de francs la somme recueillie petit à petit. Or, voici que le P. Soulas en retirait actuellement à point nommé les 6 000 francs que réclamait le créancier. On ne dit pas si les actions de grâces furent ferventes ce jour-là à Notre-Dame des Champs.

LA PÉNITENCERIE

Telle était la confiance des autorités dans le zèle de l'homme de Dieu que le préfet de l'Hérault, de concert avec l'inspecteur général des prisons, crut pouvoir le charger de vingt-cinq d'entre les plus jeunes détenus de la maison centrale de Nîmes. Cinquante autres vinrent bientôt grossir ce premier noyau. Avec tant de bras vigoureux, l'établissement se transforma: dortoirs, magasins, classes et ateliers s'étaient élevés comme par enchantement; de vastes terrains furent défrichés, et la colonie de Notre-Dame des Champs devint la première propriété du pays. Mais tel n'était pas le but poursuivi par le Vénérable.

Son unique souci était de gagner à Dieu les âmes de ces précoces égarés: il leur fit donner tout d'abord une solide instruction religieuse. Des résultats consolants vinrent encourager ses premiers efforts: il crut un moment que l'influence de la religion suffirait à maintenir dans la droite voie les pénitenciers: mais il dut se convaincre que des natures ainsi perverties de bonne heure réclament souvent des mesures d'une exceptionnelle rigueur. Plusieurs détenus, abusant de la confiance qu'on leur témoignait, parvinrent à s'évader. D'autres fomentaient la rébellion et refusaient d'aller aux ateliers. Le bon P. Soulas ne vivait plus, au milieu de ces alertes sans cesse renouvelées. Ne se sentant pas la vocation d'inspecteur de police, il remit, après deux ans d'un apostolat qui était loin d'être sans fruit, ses prisonniers en des mains moins paternelles, et tourna ses sollicitudes vers de pauvres orphelines auxquelles il venait d'ouvrir l'asile de Bon-Secours.

ŒUVRE DES MENDIANTS
ADORATION DE JOUR ET DE NUIT

L'œuvre des mendiants, l'une des inventions les plus originales du serviteur de Dieu, consista tout d'abord en une réunion de chaque lundi dans une grande salle que les Sœurs gardes-malades mettaient à sa disposition et où il faisait le catéchisme à deux ou trois cents mendiants ramassés dans les carrefours et le long des routes.

Bientôt, il acquit une chapelle dans la *rue dite du Carré-du-Roi*. Des dames nombreuses la fréquentaient à cause de l'Adoration perpétuelle que le Vénérable avait obtenu d'y établir. Un dimanche, il leur tint ce petit discours: « Mesdames, les mendiants sont les frères et les amis de Notre-Seigneur. Parce qu'ils sont pauvres, parce qu'ils sont mal vêtus, on les chasse de partout, on n'aime pas à se trouver en contact avec les haillons dont ils sont couverts. Eh bien! moi, pauvre prêtre, j'aime les pauvres. Je vous propose de leur laisser ici, dans cette chapelle, chaque dimanche, les premières places; je les ferai asseoir ici pour rien, et même je donnerai dix centimes à chacun de ces malheureux qui viendront assister au Saint Sacrifice. »

L'appel en faveur des mendiants fut entendu. La réunion du lundi fut transportée au dimanche; les vagabonds eurent dès lors, en plus de l'instruction, la messe; après quoi le saint prêtre traversait leurs rangs, et distribuait à chacun une petite aumône et une bonne parole. Les ressources ne lui firent jamais défaut pour cela, car des personnes riches, témoins de sa générosité, lui remettaient, l'une un billet de 500 francs, l'autre un rouleau de 1 000 francs en disant: « Prenez cela pour vos pauvres mendiants et priez pour moi. »

La chapelle ne suffit bientôt plus à contenir la foule des adorateurs: il fallut les distribuer par catégories et leur assigner des heures différentes. Un prêtre, bien intentionné sans doute, crut devoir, dans l'intérêt des paroisses, signaler à l'évêque cette affluence inquiétante.

Le P. Soulas est mandé à l'évêché. On lui demande des explications, en présence de tout le Conseil épiscopal: « Monseigneur, répond-il simplement, je vais vous indiquer un moyen de remplir les églises: qu'au lieu de faire payer les chaises on donne deux sous à tous les pauvres qui viennent aux instructions; les auditoires seront assez nombreux et les pauvres seront évangélisés. »

L'évêque sourit, et le Vénérable put en toute liberté continuer son œuvre qui ne risquait nullement de compromettre le budget des Fabriques paroissiales.

Une repartie semblable lui avait valu gain de cause quand il avait sollicité l'autorisation d'établir l'Adoration de jour et de nuit dans son église de Saint-Charles. Quelques personnes d'un zèle plus prudent avaient également obtenu que, dans une autre chapelle, Notre-Seigneur fût adoré une nuit seulement par mois, et voulaient que le P. Soulas renonçât à son dessein. Le prélat, ayant ouï les raisons invoquées de part et d'autre, demeurait indécis, quand le Vénérable, avec cette ardeur qui entraînait tout, s'écria: « Monseigneur, que l'on adore le Saint Sacrement autant de nuits que l'on voudra avec les grands du siècle; moi, je vous demande la permission de l'adorer tous les jours avec mes Sœurs et mes cuisinières, et toutes les nuits avec mes travailleurs de terre et mes pauvres artisans. »

Avant la fin de la première quinzaine, l'apôtre en avait enrôlé douze cents. L'œuvre était fondée. Pour lui assurer un fonctionnement durable et la rendre féconde en fruits de salut, le P. Soulas établit les Prêtres Adorateurs.

Sœurs de Notre-Dame Auxiliatrice, Prêtres Adorateurs missionnaires, orphelins, orphelines, enfants des crèches, mendiants, pécheurs convertis, fidèles de toute classe, dans la ville de Montpellier, pouvaient à juste titre le nommer leur Père et se proclamer redevables envers lui de quelque bienfait. Le P. Soulas est « un de ces miséricordieux dont les bontés ne s'oublient pas et dont la mémoire toujours vivante se transmet de génération en génération. » (*Eccl.*, XLIV.)

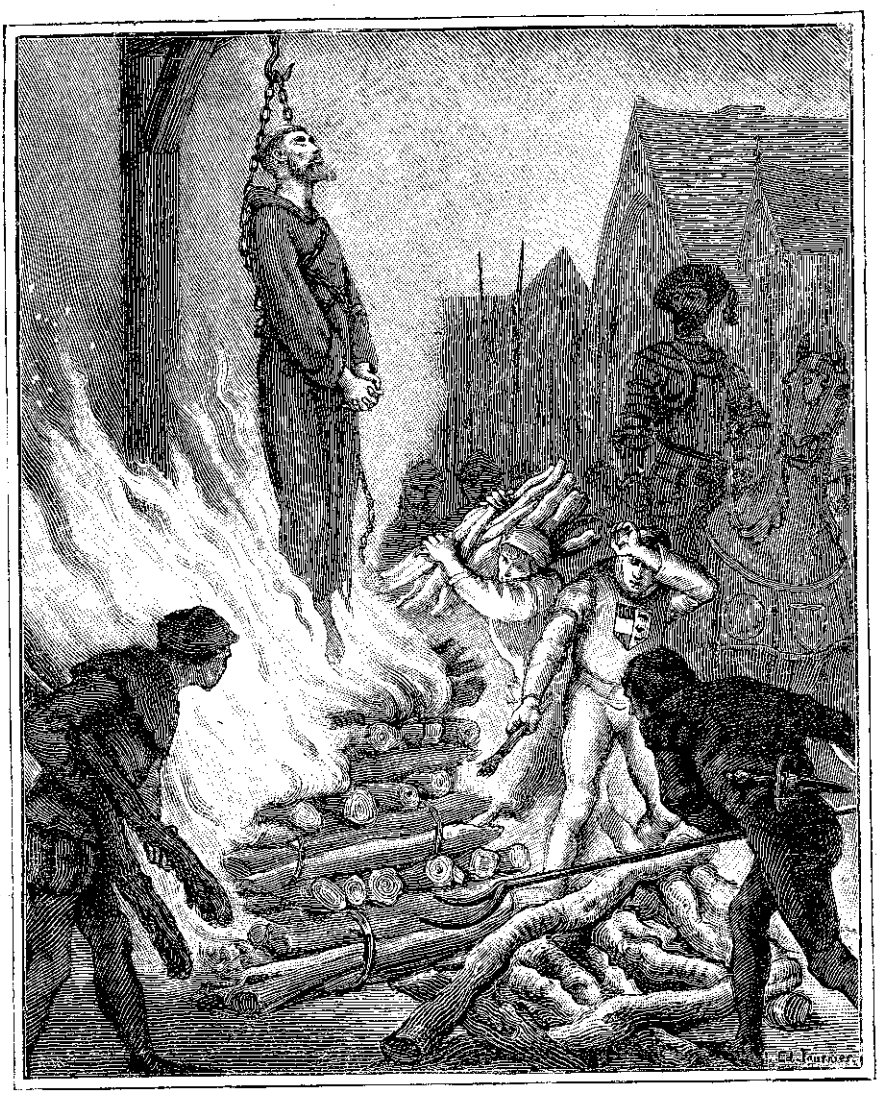
∴

D'après la *Vie du R. P. Soulas*, par le P. VIGOUREL, Montpellier. Imprimerie de la Manufacture de la Charité, 1904.

LE BIENHEUREUX JEAN FOREST

FRANCISCAIN DE L'OBSERVANCE, MARTYR

Fête le 4 mai.



Martyre du bienheureux Jean Forest.

L'Angleterre, justement appelée l' « île des saints », parce que ses premiers apôtres se firent remarquer par la sainteté de leur vie autant que par la grandeur de leurs entreprises, était destinée à devenir un jour l' « île des martyrs ». Le sang de saint Thomas de Cantorbéry ne devait pas être le seul versé pour la cause de l'Eglise. Avec la réforme anglicane le sillon sanglant allait s'élargir davantage. Parmi ceux qui payèrent alors de leur vie leur fidélité inébranlable au Saint-Siège et à la foi de leurs pères, se trouvait John Forest, religieux Franciscain de l'Observance.

LE RELIGIEUX

John ou, en français, Jean, était né en 1471, selon toute apparence, d'une famille honorable et pieuse. Du lieu de sa naissance, du nom de ses parents, l'histoire ne nous a malheureusement pas laissé de traces. Ces derniers toutefois, dès sa plus tendre enfance, s'appliquèrent à l'habituer à une piété solide. Les écoles étaient à cette époque tenues en grande partie par des religieux Dominicains ou Franciscains et il est fort probable que le futur martyr eut ceux-ci comme premiers édu-

cateurs. Il put ainsi apprendre à les mieux apprécier à mesure qu'il avançait en âge et nous le verrons bientôt solliciter, à son tour, la faveur d'être admis dans la famille de saint François.

Les changements politiques qui se produisirent durant son adolescence, la couronne passant rapidement aux mains de trois souverains successifs, tout cela ne paraît pas être entré pour beaucoup dans ses soucis. Portant son âme plus haut, il était surtout attentif aux appels intérieurs de la grâce. Dieu parla enfin à son âme et lui inspira un ardent désir de la vie religieuse. Rejetant alors tout projet d'avenir, le jeune homme rompit définitivement avec un monde qu'il n'avait, du reste, jamais servi, et entra chez les Frères Mineurs de l'Observance, au couvent de Greenwich, près de Londres, dans le comté de Kent, en 1492. Il avait vingt et un ans.

Là il subit les dures épreuves du noviciat. Il eut pu, sans doute, diriger ses pas vers un monastère moins sévère, car il existait en Angleterre une branche de Franciscains mitigés; mais il préféra une vie plus austère.

Son noviciat terminé, le nouveau religieux resta encore quelque temps à Greenwich, s'exerçant à la pratique des vertus religieuses. Dieu, qui le préparait à de terribles luttes, voulait que son serviteur fût armé en conséquence.

A vingt-six ans ses supérieurs l'envoyèrent étudier la théologie à la maison des Franciscains de Watergate, dans la banlieue d'Oxford. Il y prit le grade de docteur en théologie un an après son arrivée. Bientôt ses hautes qualités le firent désigner comme successeur du P. Etienne Bacon dans la charge de provincial. Vers 1526, il fut nommé parmi les prédicateurs réguliers de Saint-Paul, l'une des chaires les plus célèbres de l'époque. C'est alors que la renommée de sa sainteté et de son savoir ayant pénétré jusqu'à la cour, la reine Catherine d'Aragon, épouse légitime de Henry VIII, résolut de se l'attacher en qualité de confesseur.

LA RÉFORME ET LE DIVORCE
PREMIER EMPRISONNEMENT

Hélas! il arrivait à la cour dans un moment de trouble, prélude de bien tristes événements. La charge de confesseur de la reine, honorable en toute autre circonstance, devenait tous les jours plus délicate, plus difficile et pleine de périls. Vers 1527 la conduite de Henry VIII vis-à-vis de Catherine changea sensiblement; une folle passion allait entraîner ce prince aux actes impies et aux mesures à jamais flétries qui devaient amener la Réforme anglicane.

Henry, avec l'assentiment du Pape, avait épousé en 1509 Catherine d'Aragon, veuve de son frère Arthur, mort sans laisser d'héritier direct. Pendant longtemps la vie des deux époux s'écoula sans qu'aucun nuage la vint assombrir. Vingt ans plus tard seulement, en 1526, les yeux du roi étaient tombés sur une dame d'honneur de la reine, Anne Boleyn, et il avait tout à coup conçu pour cette femme une aveugle passion. Dès lors, il feignit d'avoir des doutes sur la légitimité de son mariage avec Catherine. Après vingt ans, il affecta de se dire troublé par des scrupules de conscience. Ces scrupules — vains prétextes d'une inclination coupable, — il les confia d'abord au cardinal Wolsey qui finit par y croire. Des négociations furent engagées avec Rome. Mais Catherine put produire la Bulle par laquelle Jules II lui avait permis d'épouser Henry; son orgueil de femme et de reine, justement froissé, se révolta et elle fit appel au Pape.

Il n'est pas douteux que, durant ces incidents, John Forest n'ait aidé la reine de ses conseils aussi sages que discrets; et si l'histoire est muette sur son rôle, c'est une preuve de plus de l'humilité du saint religieux.

Comme, au gré de Henry VIII, la décision de Rome n'arrivait pas assez vite, Thomas Cromwell, le mauvais génie du souverain, lui suggéra de passer outre en s'affranchissant du joug romain. Ce conseil ne fut que trop écouté, et, en 1531, on demanda au clergé de signer une déclaration où le roi était proclamé chef de l'Eglise d'Angleterre. L'excommunication ne se fit pas attendre; mais, soutenu par Cromwell et par Cranmer, l'indigne archevêque de Cantorbéry, le roi édicta une série de statuts persécuteurs contre quiconque s'opposerait à sa suprématie religieuse et refuserait de reconnaître Anne Boleyn comme reine. Le cardinal Fisher et sir Thomas More, pour n'avoir pas voulu céder, portèrent leur tête sur le billot.

Forest s'aperçut bien vite que sa présence à la cour ne serait plus tolérée désormais et se retira parmi ses frères à Greenwich. Mais là il était encore trop près de Londres et, en avril 1533, on lui enjoignit de se retirer dans un couvent du Nord, « soit à Newcastle, soit à Newark ».

Il n'y resta pas longtemps. La haine de ses ennemis continua de le poursuivre, et, vers la fin de 1534, nous le trouvons enfermé dans la fameuse prison de Newgate, à Londres. Son Ordre avait été dissous quelques mois auparavant et plusieurs religieux jetés dans des cachots, tandis que Cromwell, agissant au nom du roi, visitait, sous prétexte d'en faire l'inventaire, mais en réalité pour les mieux dépouiller dans la suite, les couvents des Franciscains de l'Observance.

Ces vaillants religieux avaient du reste eu l'honneur de déplaire spécialement au monarque. Celui-ci, désireux de les attirer à sa cause, mais sans grand espoir d'y réussir, leur avait envoyé des commissaires et des théologiens officieux pour les décider à admettre la suprématie royale en matière religieuse. Les fils de saint François, dévoués au Saint-Siège, avaient refusé catégoriquement, et c'est alors qu'on les avait chassés. John Forest était une proie trop considérable pour qu'on la laissât échapper; on avait donc cru prudent de s'emparer de sa personne.

LA FORCE DANS L'ÉPREUVE — DÉLIVRANCE MOMENTANÉE
NOUVEAUX PIÈGES

Cependant, la reine se désolait de savoir son ancien confesseur en prison. Connaissant la cruauté et l'obstination du roi, elle redoutait pour le saint religieux des périls plus grands encore. Elle lui écrivit donc pour le consoler une lettre touchante où s'exhalait sa douleur : « Vous qui avez accoutumé de guider les autres, lui disait-elle, vous savez parfaitement ce que vous devez faire..... Soyez brave et courageux; et si, au milieu des tourments qui peut-être vous attendent, vous avez beaucoup à souffrir, songez que vous recevrez une récompense éternelle. » Parlant ensuite de ses propres épreuves, la pauvre reine abandonnée ouvrait son cœur au prisonnier et lui faisait part de ses douleurs morales, se résignant du reste par ces mots : « Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu! »

Ainsi ces deux âmes, diversement éprouvées pour la cause du droit et de la religion, se réconfortaient mutuellement.

La réponse du Bienheureux mériterait d'être citée tout entière : « Ne craignez pas, déclarait-il,

que je déshonore mes cheveux blancs par aucun acte indigne de moi. Parvenu à l'âge de soixante-quatre ans, je ne saurais plus être nécessaire ici-bas; je ne désire donc qu'une chose : mourir et aller au Christ. Pour vous, tenez-vous à l'écart des doctrines pernicieuses des hérétiques. Que si même un ange descendait du ciel pour vous enseigner autre chose que ce que vous avez reçu de l'Eglise, tenez-le pour un envoyé du démon. »

Le martyre n'allait pourtant pas venir tout de suite.

Si l'on perd la trace de John Forest pendant les deux ou trois années qui suivirent, nous le retrouvons ensuite libre et installé au couvent des « Frères Gris » ou Conventuels, à Londres. Il se peut que les instances de Catherine auprès de son infidèle époux aient eu un dernier écho et réussi à faire mettre Forest en liberté. Dans sa nouvelle résidence, quoique surveillé, il se livrait à la prière et à l'exercice de la règle, se donnant aussi quelquefois au ministère des âmes.

Mais l'humble religieux, quelque soucieux qu'il fût de cacher sa vie et de se faire oublier des hommes, avait des ennemis acharnés à sa perte. Ces malheureux eurent vite fait d'imaginer un moyen de le prendre dans leurs pièges.

Comme on savait qu'il consentait à confesser ceux qui s'adressaient à lui, on résolut de le trouver en défaut dans l'exercice même de ce ministère. Ses ennemis soudoyèrent un de ces hommes vils et dégradés comme il s'en rencontre dans les temps agités. Ce misérable, ayant reçu le prix de son infâme trahison, s'en vint frapper à la porte du couvent des « Frères Gris » et demanda à se confesser au P. John Forest. Feignant alors d'éprouver des scrupules, cet homme demanda au serviteur de Dieu son opinion sur la suprématie religieuse du roi et s'il était permis de prêter le serment. Comme il s'y attendait, la réponse fut négative. Alors, sans plus attendre, le traître se leva en s'écriant : « Merci, merci : je n'ai pas besoin d'en entendre davantage! »

NOUVELLE ARRESTATION — LE PROCÈS

Le résultat de cette trahison se fit vite sentir. Vers la fin de mars 1538, John Forest fut de nouveau arrêté par ordre de Sa Majesté et enfermé à Newgate. Parmi les motifs de l'acte d'arrestation on voyait, en premier lieu, figurer celui-ci : « Il a, en confession secrète, déclaré à plusieurs des sujets du roi que le roi n'était pas chef suprême de l'Eglise. » Cet inique procédé de délation fut un de ceux dont se servirent le plus souvent les sycophantes du barbare couronné dont la puissance s'établissait dans le sang. Temps de dégoût s'il en fût et dont, à jamais, l'anglicanisme portera le stigmate réprobateur.

Le procès fut mené rapidement. L'injustice la plus manifeste présida aux débats. La procédure de Cromwell et les sentences de Cranmer n'avaient du droit que le nom : cette fois, Forest vit que sa perte était résolue. Il se prépara à mourir.

Dès les premières séances de ce procès qui devait se terminer fatalement par une condamnation à mort, on demanda à l'accusé son sentiment au sujet de saint Thomas de Cantorbéry. Il répondit que la mémoire du grand archevêque était sainte comme l'était celle du bienheureux John Fisher et de Thomas More et des dix-huit Chartreux qui venaient d'être exécutés pour n'avoir pas voulu accorder au roi la suprématie religieuse. « Et je ne doute pas, conclut-il, que leurs âmes bienheureuses ne soient en ce moment au ciel. »

Cette allusion à saint Thomas de Cantorbéry avait sa portée; elle cachait un nouveau piège.

En effet, après avoir dépouillé les monastères, Cromwell, agissant toujours au nom de Henri VIII, commençait à dépouiller et à dévaster les églises et les sanctuaires. Les iconoclastes anglais se mettaient à l'œuvre. Partout ce n'étaient qu'églises pillées, statues brisées, images brûlées. L'étranger visitant l'Angleterre avait pu, jusque-là, admirer les richesses, les ornements, les objets d'art accumulés par la piété et la reconnaissance des fidèles dans les sanctuaires célèbres, comme ceux de Notre-Dame, à Walsingham; de Saint-Cuthbert, à Durham; de Saint-Thomas, à Cantorbéry. Mais la Réforme ne respectait rien; les hommes qui la dirigeaient ne pouvaient plus résister à la tentation de satisfaire leur cupidité en s'emparant de ces multiples richesses. Les châsses en argent massif, les ex-voto, les ciboires, les calices d'or, les tableaux et jusqu'aux livres saints ornés d'enluminures artistiques, tout devint la proie de Cromwell et de Cranmer qui partageaient ensuite avec le roi ces dépouilles sacrées.

Comme si ce n'était pas assez de ces brigandages, les reliques des saints étaient profanées. Des prédicateurs à gages, ramassés dans les bas-fonds, « de par l'autorité souveraine du roi », déclamaient dans les églises contre l'« idolâtrie », y tournaient en ridicule la dévotion du peuple aux saintes images. Les cendres de saint Augustin, l'apôtre de l'Angleterre, furent jetées au vent, et le monde fut un jour stupéfait d'apprendre que, par ordre du Parlement (septembre 1538), saint Thomas de Cantorbéry était sommé de sortir de son tombeau et cité à comparaître devant une cour de justice..... En Allemagne, dès le mois d'avril, les protestants se réjouissaient à la nouvelle que le sanctuaire du saint martyr de Cantorbéry allait être livré au pillage.

Le P. Forest savait ces choses et protesta devant ses juges contre de telles profanations.

Ses accusateurs le pressaient. Comme on lui demandait ce qu'il fallait entendre par ces paroles du Symbole : *Sanctam Catholicam Ecclesiam*, il répondit qu'il fallait croire à l'Eglise de Rome et à ses institutions et que c'était là le seul moyen de rester véritablement chrétien.

Un mois se passa encore après cet interrogatoire. On l'aurait sans doute exécuté plus tôt, mais Cranmer voulait se donner la méchante satisfaction d'interroger lui-même le prisonnier « pour essayer de le convaincre », ou, ce qui est probable, pour mieux savourer son supplice.

Pendant ce temps, la tourbe hérétique aux gages des puissants du jour faisait circuler à l'adresse du prisonnier des couplets satiriques d'un esprit douteux, mais d'une haine remarquable. On y représentait « Frère Forest » comme un « menteur obstiné » « qui nie l'Evangile et la suprématie du roi ».

C'était là, du reste, une ressemblance de plus avec le divin Maître qui, marchant au supplice, recevait les grossières insultes de la foule. Un jour, ses persécuteurs, tremblants et sans espoir, marcheraient eux aussi à la mort, poursuivis par les huées de cette même populace.

A la date du 1er mai 1538, troisième dimanche après Pâques, John Forest devait entendre un sermon prononcé par le Dr Latymer, évêque apostat de Worcester; après quoi, s'il voulait sauver sa vie, il devait reconnaître publiquement la suprématie du roi. Mais, au jour marqué, Forest

refusa de paraître. On eut beau lui représenter que « de par la loi » — car, alors comme de nos jours, on invoquait la *loi* contre la justice — il s'exposait à être « brûlé vif comme hérétique », il refusa de céder. Latymer, ne le voyant pas arriver, dut se contenter de demander aux assistants de prier « afin que le moine revint de son obstination et de son orgueil ».

Quand ces événements furent connus au palais de Lambeth où siégeait l'indigne Cranmer entouré de ses non moins indignes assesseurs, John Forest fut condamné à mort, « à la peine du feu comme hérétique ». Il s'attendait à cette sentence et n'en fut point ému; il montra même tant de calme en en recevant la nouvelle, que Latymer, écrivant à Cromwell à son sujet, faisait cet aveu : « Il a l'air d'être plutôt affermi dans sa conviction que découragé. » « Il s'obstine de plus en plus comme s'il était destiné à souffrir pour une cause juste! »

LE MARTYRE — LA COURONNE

Entre la sentence et l'exécution qui devait donner au condamné la palme du martyre, l'intervalle fut court. Henry VIII, pas plus que ses ministres, n'avait coutume d'hésiter avant de verser le sang.

Le jour suprême arriva, le 22 mai 1538. Par un raffinement de cruauté, on avait décidé que le supplice aurait lieu à Smithfield, tout près de l'église des Conventuels où, selon l'accusation, Forest s'était rendu coupable du crime de trahison et d'hérésie, « principalement par les avis donnés en confession ».

Au-dessus du bûcher s'élevait une potence, et tout autour on avait établi des barrières pour contenir la foule. A quelque distance on avait préparé une estrade du haut de laquelle l'évêque de Worcester, Latymer, devait haranguer le condamné pour tenter de le ramener « à la bonne foi ». Parmi les personnages de haut rang, venus là volontairement ou par contrainte, on distinguait les ducs de Norfolk et de Suffolk, les comtes de Sussex et d'Hertford, l'évêque et le lord-maire de Londres. Thomas Cromwell avait tenu à présider cette assemblée. Le « bon vieux Dr Forest » fut amené enchaîné. Il était vêtu d'un habit franciscain tout en lambeaux. La scène était saisissante. Latymer commença son sermon qui fut très long. Le condamné demeura impassible. A son tour il voulut parler; mais la foule rugissante des hérétiques se mit à vociférer des blasphèmes et il ne put se faire entendre. Comme après cela il gardait le silence, Latymer lui demanda dans quel état il pensait mourir.

« Si un ange, répondit le noble confesseur de la foi, descendait des cieux et me proposait de croire autre chose que ce que j'ai cru jusqu'ici appuyé sur la foi de l'Eglise, je ne l'écouterais point; et si même ce misérable corps que voici doit être écartelé membre à membre, broyé, pendu ou soumis à quelque autre supplice, je n'abandonnerai jamais la communion de l'évêque de Rome. »

Il adjura alors Latymer de revenir à la vérité catholique en confessant la suprématie du Pape. Une discussion théologique allait s'engager, lorsque Comwell, impatient d'en finir avec sa proie, coupa court aux arguments : « Milord, dit-il à l'évêque de Worcester, c'est en vain que vous essayez de ramener cet obstiné. Qu'on le brûle! »

« Faites de mon pauvre corps ce qu'il vous plaira; il est en vos mains, » dit tranquillement le Bienheureux. Alors le bourreau s'empara de lui, délia ses mains et l'attacha au gibet par une chaîne qu'il lui passa autour du corps et qui le tint suspendu au-dessus du bûcher. « *Nec ignis, nec fasciculus, nec patibulum separabit me a te*, » murmura le patient. Presque aussitôt on mit le feu au bûcher. En même temps on jeta dans les flammes la statue de saint Derfel, saint très populaire dans les Galles et dont les iconoclastes avaient résolu d'abolir le culte en détruisant les images vénérées. Quand la flamme commença à atteindre les pieds du martyr, d'un mouvement instinctif de douleur il essaya de les retirer, mais il les laissa retomber aussitôt. On le vit battre sa poitrine à plusieurs reprises; de temps en temps il levait vers le ciel ses mains jointes et priait en latin. Ses dernières paroles furent : « Seigneur, Seigneur! ayez pitié de moi! » Bientôt les flammes s'élancèrent jusqu'à la hauteur de la poitrine. Alors le Bienheureux inclina doucement la tête et ne remua plus.

L'iniquité était consommée, Le martyr était en paradis. Dieu voulut marquer par un prodige combien cette oblation lui était agréable. Vers l'heure de midi, quand le corps fut à peu près complètement carbonisé « une colombe, aussi blanche que la neige, vint se poser au-dessus de sa tête et y resta assez longtemps pour que tout le peuple pût la voir ».

LA BÉATIFICATION

Quelque réduit qu'ait été leur nombre depuis la sanglante Réforme, les catholiques anglais n'ont jamais cessé d'honorer leurs martyrs d'un culte spécial. Grégoire XIII avait permis d'honorer plusieurs de ces serviteurs de Dieu comme de véritables confesseurs de la foi. Le 2 décembre 1886, le pape Léon XIII, après avis favorable de la Congrégation des Rites, signa le décret de béatification de cinquante-quatre martyrs, parmi lesquels celui dont on vient de lire l'histoire,

La fête des martyrs anglais béatifiés par Léon XIII se célèbre le 4 mai.

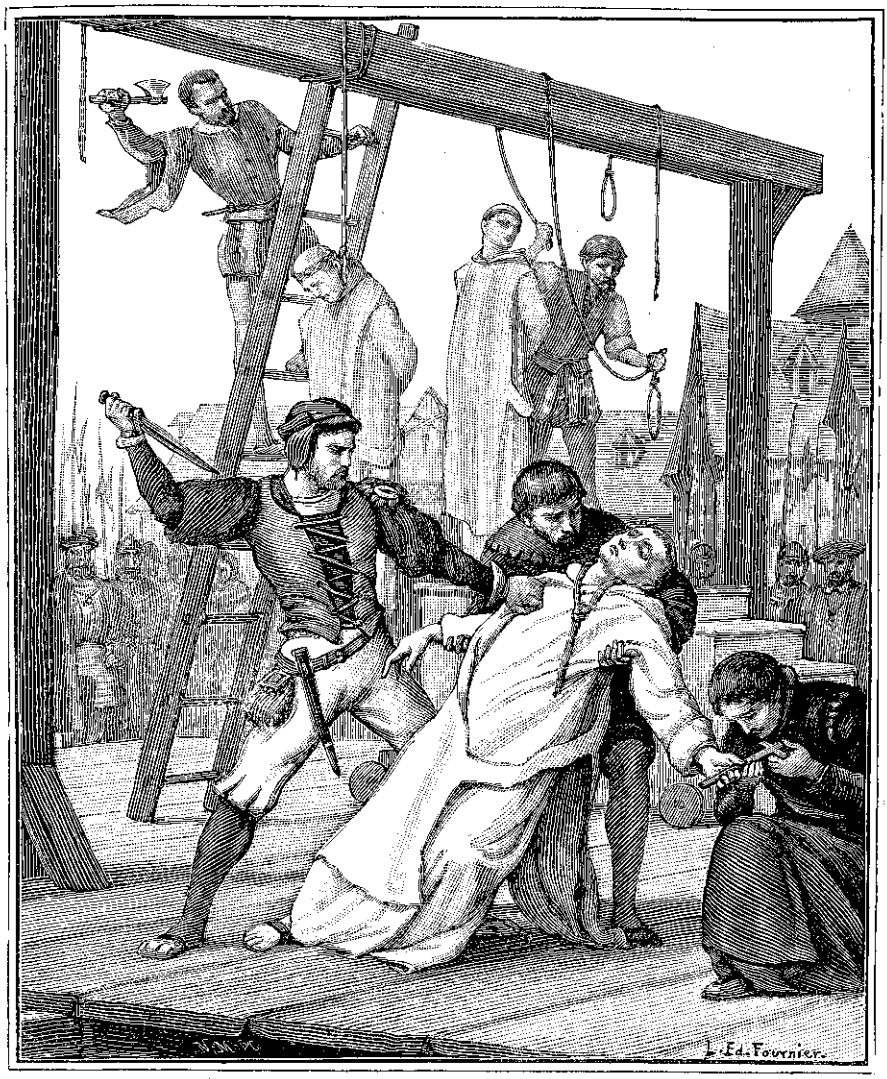
SOURCES

Il beato Giovanni Forest, per il Padre Theofilo Domenichelle. Prato. Gracheiti 1887. — *Lives of the english Martyrs*. Dom Bede Camm. O. S. B. Vol. 1. London. Burns. and oates, 1904.

LES BIENHEUREUX JOHN HOUGHTON, CHARTREUX

Richard Reynolds, de l'Ordre de Sainte-Brigitte, et leurs compagnons.

MARTYRISÉS A TYBURN, 4 MAI 1535 — (*Fête le 4 mai*)



Tandis que John Houghton et deux autres Chartreux sont cruellement martyrisés, le bienheureux Reynolds, réservé le dernier pour le supplice, les prêche et les encourage.

LE BIENHEUREUX A CAMBRIDGE — PRÊTRE SÉCULIER

Le futur proto-martyr de la persécution en Angleterre, John Houghton, était né en 1487 dans le comté d'Essex, d'une famille honorable et pieuse. Comme les enfants de son temps, il dut recevoir sa première éducation dans les écoles tenues par des religieux, et c'est là que s'implantèrent dans son âme les germes vivaces de sa vocation.

Quand il fut d'âge, on l'envoya à l'Université de Cambridge, dont le futur martyr, le bienheureux John Fisher, évêque de Rochester, était alors chancelier. Il y prit ses grades de docteur en droit civil et canonique.

Sa piété, à Cambridge, ne fit que s'accroître. Aussi, lorsque, rentré chez lui, il apprit que ses parents formaient pour lui le projet d'un brillant mariage, il s'échappa de la maison paternelle et se réfugia auprès d'un prêtre de ses amis à qui il confia son désir d'embrasser l'état ecclésiastique.

Il se prépara donc à la prêtrise, résolu à ne point reparaître chez les siens jusqu'au moment où,

ayant reçu les saints Ordres, nul ne pourrait mettre d'obstacles à sa détermination. Après avoir reçu l'ordination, John Houghton revint dans sa famille et la réconciliation avec ses parents se fit sans trop de difficultés, car il sut les exhorter à se résigner à la volonté de Dieu.

Durant quatre ans, il mena la vie de prêtre séculier et s'appliqua à la pratique de plus en plus assidue des vertus sacerdotales. Il finit même par se dégoûter complètement du monde et résolut de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse.

RELIGIEUX — PRIEUR — VISITEUR

Les monastères étaient nombreux en Angleterre. Le sol de la Grande-Bretagne en était couvert. Les pauvres y trouvaient un abri et des secours au milieu de leurs misères, et ils n'étaient point rares ceux qui venaient leur demander l'oubli de la terre et la paix de l'âme. L'Ordre des Chartreux comptait parmi les plus florissants du pays. John Houghton se rendit au couvent que cet Ordre possédait à West Smithfield, dans la banlieue de Londres, et sollicita la faveur d'y être admis.

Le postulant avait vingt-huit ans. Il allait passer dans la vie du cloître ses vingt dernières années que le martyre devait glorieusement couronner.

Quoique la règle de saint Benoit fût des plus dures, John sut se montrer digne de l'appel du Seigneur. En peu de temps, il devint un modèle de régularité et de ferveur. Au dire d'un contemporain, « il brilla par son humilité, sa patience et la mortification rigoureuse qu'il exerçait sur son corps. Jamais il ne rompit le silence et fut sans cesse préoccupé de cacher sa sainteté et de demeurer oublié, comme s'il avait été indigne de toute estime. »

Les Frères ne l'en estimèrent pas moins et on lui confia la charge de sacristain dont il s'acquitta pendant cinq ans. Au bout de ce temps, il fut nommé procureur de la maison, et resta en charge trois ans. Enfin il fut élevé prieur de la Chartreuse de Beauvale, dans le comté de Nottingham, en 1531.

Mais Dieu le destinait à une place plus éminente encore. John Houghton était à peine prieur depuis quelque mois lorsque le Père prieur du couvent de Londres (Smithfield), Dom John Batmanson, sous la direction de qui il avait fait son noviciat, mourut subitement. A l'unanimité des suffrages, le choix des religieux lui désigna comme successeur John Houghton. Celui-ci retourna donc dans son ancien couvent et y resta jusqu'à la mort. Cependant, peu après son élection, le Père abbé de la Grande-Chartreuse le nomma visiteur de la province anglaise de l'Ordre.

SES VERTUS

Loin de se glorifier de toutes ces marques de confiance, le Bienheureux en profita pour s'humilier davantage. Il se fit remarquer principalement par sa patience. Il en donna maint exemple admirable, parfois même héroïque.

Un jour, un mauvais religieux, lassé de la règle, s'emporta au point d'injurier très grossièrement notre prieur, et comme la sérénité de celui-ci n'était nullement troublée par les insultes, le malheureux moine se jeta sur lui et le frappa avec une extrême violence. Le Père alors, au lieu d'appeler à son aide, se jeta aux pieds de son lâche agresseur et, lorsque les autres religieux, attirés par le bruit, accoururent à son secours, il les supplia de pardonner au coupable.

Sa piété se manifesta également par le don des larmes. En effet, à la pensée de son indignité, des larmes jaillissaient de ses yeux en telle abondance que, plusieurs fois, il fut obligé de sortir de la chapelle ou du réfectoire et d'aller s'enfermer dans sa cellule. La même chose arrivait souvent pendant qu'il célébrait la Messe. Alors il devait s'arrêter et interrompre pendant quelques minutes le Saint Sacrifice, et l'on vit à maintes reprises les personnes présentes se mettre elles-mêmes à pleurer en le voyant.

Grande aussi son humilité. Qu'on lui donnât quelque titre honorifique ou qu'on louât devant lui ses qualités, il ne pouvait s'empêcher de rougir. « Il n'est point légitime, disait-il, qu'un pauvre moine Chartreux élargisse la frange de son habit et s'entende appeler rabbi. » Lorsque les religieux venaient lui faire obédience, comme le demande la règle, ce lui était une occasion d'abaissement intime. Il se reprochait tout bas son indignité. S'il se trouvait seul avec un religieux, il le traitait familièrement et ne voulait pas qu'on s'en étonnât; car, — il le déclarait lui-même — il avait laissé le prieur à la porte.

Telle était la vie édifiante de ce saint homme. Il ne demandait rien aux autres que l'oubli. Tout absorbé en Dieu il ne pensait plus au monde. Mais le monde grondait à sa porte. Des jours sombres s'annonçaient. Les choses allaient changer. John était mûr pour le martyre. L'heure allait sonner!

LE SERMENT DE SUPRÉMATIE — A LA TOUR

Pour satisfaire une aveugle passion, Henri VIII allait rouvrir l'ère des persécutions en Angleterre.

Au mois de juillet 1533, on fit proclamer partout la loi d'après laquelle toute personne âgée d'au moins seize ans devrait, sur simple réquisition, jurer qu'elle adhérait à l'*Acte de Succession*. Cet Acte désignait comme seuls héritiers à la couronne les enfants de l' « épouse légitime du roi, la reine Anne ». Cela au détriment des droits de la véritable reine, Catherine d'Aragon, répudiée par Henri VIII après une union qui avait duré vingt ans.

Tout d'abord, les Chartreux ne semblent pas avoir été molestés au sujet de cette loi. Mais l'année suivante, 1534, les commissaires royaux se présentèrent à la Chartreuse. Le prieur et ses moines reçurent l'ordre de prêter le serment de fidélité à l'Acte de Succession. Le prieur répondit que ni lui ni les siens n'avaient à s'occuper des affaires du roi ; que la question des querelles domestiques de Sa Majesté leur était indifférente, tant qu'on ne leur demandait pas leur opinion là-dessus. Les commissaires insistèrent pour avoir l'avis du prieur. En cela, ils lui tendaient un piège. Dom John Houghton répondit franchement qu'il ne comprenait pas comment le premier mariage, célébré par l'Eglise et considéré valide pendant plusieurs années, pouvait tout d'un coup se trouver annulé. Cette réponse suffit à le perdre: on n'en voulut pas entendre davantage, et le prieur avec son procureur, Dom Humphrey Middlemore, furent arrêtés et enfermés à la tour de Londres.

Ils demeurèrent un mois en prison.

Toutefois, sur les intrigues et les sollicitations de personnes que l'on disait sérieuses et éclairées, ils finirent par consentir à prêter le serment. Ils eurent soin d'y ajouter cette clause : « autant que cela est légitime ». Ils furent alors délivrés.

SOMBRES PRÉSAGES — TOUCHANTS PRÉPARATIFS

Leurs frères les accueillirent avec joie et, stimulés par leur exemple, prêtèrent le serment

mais avec les mêmes réserves, le 23 mai 1534.

Tout danger semblait conjuré pour le moment. Mais le vénérable prieur savait que ce calme était passager et plein de menaces car, ainsi qu'il le révéla à ses religieux, pendant la nuit qui avait précédé sa sortie de prison un ange lui était apparu et lui avait prédit que, dans un an, il retournerait à la tour. Cette fois ce serait pour n'en plus sortir que pour le supplice.

Au début de l'année suivante, en effet, la suprématie royale fut reconnue par le Parlement comme une des lois fondamentales de l'Angleterre. Quiconque refusait d'y souscrire se rendait coupable de haute trahison.

A ces nouvelles, le prieur rassembla ses moines et les consulta sur la conduite à tenir.

« Mourons tous dans notre innocence! » s'écrièrent-ils d'une seule voix,

Le prieur ne laissait pourtant pas d'être anxieux pour l'avenir de sa communauté. Il ne put retenir ses larmes. « Plût à Dieu, dit-il, qu'il en fût ainsi et que la même mort nous vînt ouvrir le chemin de la vie. Mais je crains qu'il n'en aille autrement. Je crains que nos anciens Pères et moi-même ne soyons exécutés et les jeunes que voici envoyés *in terram non suam*, au milieu du monde pour lequel ils ne sont point faits. »

Il voulut que l'on se préparât, car les épreuves s'annonçaient imminentes. Cette préparation se fit par une retraite de trois jours.

Le premier jour, le prieur exhorta ses religieux à purifier leur cœur par une confession générale. Le second, il leur recommanda la charité, la patience, l'union à Dieu au moment décisif. Et il termina par ces mots : « Mieux vaut subir ici-bas de brèves souffrances pour nos péchés, que de nous ménager des tourments éternels. » Ensuite, plus grave, il reprit : « Mes très chers Pères et Frères, je vous en supplie, faites à mon exemple. »

Alors, s'étant levé, il s'approcha du plus ancien des religieux et lui demanda pardon. Il fit de même devant chacun des moines et ainsi jusqu'au dernier Frère lai ; or, il pleurait abondamment.

Le troisième jour, il chanta au milieu d'abondantes larmes la Messe solennelle du Saint-Esprit pour demander aide et secours pour lui et les siens.

Peu après arrivèrent au couvent les deux religieux prédestinés à partager avec le bienheureux John Houghton la gloire du martyre. C'étaient Dom Robert Lawrence, prieur du monastère de Beauvale, et Dom Augustin Webster, prieur de celui d'Axholme, dans le Lincolnshire.

Ils furent vite mis au courant de ce qui se passait. Le roi, de son côté, ayant appris que ces bons moines se préparaient à lui résister, avait résolu de briser leur opposition, fût-ce par la force.

NOUVEL EMPRISONNEMENT

Cependant, afin de montrer leur loyalisme, les trois prieurs s'étaient rendus auprès de Cromwell pour lui offrir de prêter le serment moyennant certaines restrictions. Pour toute réponse, le vicaire général les fit enfermer à la tour.

Le conflit entrait dès lors dans sa phase décisive. Les prisonniers firent preuve d'une constance et d'une énergie admirables. « On leur envoya de la part du roi plusieurs messagers pour les instruire, dit un des rapporteurs du procès. Mais ils furent si aveuglés qu'ils déclarèrent injuste la cause du roi. » Ils refusèrent de souscrire au serment de suprématie, affirmant que la doctrine en était hérétique et que la supériorité du Pape sur Sa Majesté était une vérité absolue, « basée sur la loi de Dieu, instituée par le Christ comme nécessaire à la conservation de l'unité dans le corps mystique du Seigneur ». « Dans cet aveuglement, continue le rapporteur, leurs esprits semblaient s'être figés. »

Une semaine après leur entrée en prison, les commissaires du roi, parmi lesquels Cromwell lui-même, firent une autre tentative et proposèrent de nouveau aux trois prieurs d'accepter le serment. Les prisonniers se déclarèrent alors disposés à prêter ce serment si l'on voulait y ajouter la clause restrictive : « Autant que le permet la loi divine. » Cromwell répondit qu'il n'y avait pas à discuter. « La loi est la loi, s'écria-t-il, peu m'importe ce que pense ou enseigne l'Eglise. Oui ou non, acceptez-vous le serment? »

Ils refusèrent. Ce refus les perdit à jamais.

LE PROCÈS

Le 23 avril 1535, les prisonniers furent conduits à Westminster-Hall pour y être jugés. L'acte d'accusation portait : « Le 26 courant, à la tour de Londres, ils ont déclaré que le roi, notre souverain Seigneur, n'est pas ici-bas chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. »

Malgré tout, le jury hésitait à les condamner et voulait gagner du temps. Cromwell devina cette tactique et fit savoir aux jurés que s'ils ne se hâtaient point on les châtierait sévèrement. Alors, terrifié, le tribunal signa docilement la condamnation à mort des trois Chartreux, comme coupables de haute trahison.

LE MARTYRE

Leur martyre fut fixé au 4 mai. Ce jour-là, d'autres confesseurs de la foi subirent le même sort. C'étaient Richard Reynolds, moine de l'Ordre de Sainte-Brigitte, et un prêtre séculier, John Haile, curé d'Isleworth.

Par ordre spécial du roi, les martyrs ne seraient pas seulement pendus, mais on devait prendre toutes mesures nécessaires pour les dégrader aux yeux du peuple.

Le bienheureux John Houghton fut attaché à la queue d'un cheval et, suivi de ses deux compagnons, traîné pendant l'espace de deux ou trois milles à travers des chemins raboteux et pleins de boue, jusqu'au lieu de l'exécution, à Tyburn, où de nombreux lords et une foule compacte les attendaient.

Là, le bourreau se mit à genoux devant le bienheureux Houghton et lui demanda pardon. Le vénérable prieur, vêtu de ses habits religieux maculés de sang et de boue, reçut ensuite l'ordre de monter sur un escabeau roulant. On lui passa au cou un nœud coulant formé par une corde assez courte pour que la chute du corps n'entraînât pas la mort immédiate. Avant le moment fatal, un des conseillers du roi l'exhorta à se soumettre à la volonté de Henri VIII, car il était encore temps de sauver sa vie. En réponse, le martyr se tourna vers le peuple.

« Je prends Dieu à témoin, dit-il, et vous demande à vous aussi de me rendre ce témoignage au jour terrible du jugement, que, ici, sur le point de mourir, je déclare publiquement que je refuse de faire la volonté du roi, non point par obstination, malice ou esprit de rébellion, mais seulement par crainte de Dieu, pour ne point offenser sa souveraine Majesté, pour demeurer fidèle à notre Mère l'Eglise dont les enseignements sont opposés aux exigences du roi et de son Parlement. Priez pour moi et ayez pitié de mes frères dont j'ai été l'indigne prieur. »

Alors eut lieu une scène de cruauté impossible à décrire.

Le martyr pria pendant quelques minutes, récitant le psaume *In te, Domine, speravi*. Au moment où il prononçait ces mots : « Je remets mon âme entre vos mains », l'escabeau fut tout à coup enlevé; seulement on coupa la corde presque aussitôt. Le Bienheureux tomba étourdi, mais encore vivant. Vite on le déshabilla complètement et le bourreau lui ouvrit le ventre, puis en arracha les entrailles qu'il jeta dans le feu.

Les lèvres du martyr s'agitaient dans une oraison intense, il ne fit entendre aucune plainte, mais il souffrait horriblement. « Très doux Jésus, soupira-t-il faiblement, ayez pitié de moi à cette heure. » Le bourreau alors lui saisit le cœur pour l'arracher : « Bon Jésus, murmura le supplicié, que ferez-vous donc de mon cœur? » Il n'en put dire davantage. Il eut une suprême convulsion, ses yeux se fermèrent, il ne souffrait plus. Son âme était allée jouir de la gloire céleste.

Dom Lawrence et Dom Webster ainsi que les autres le suivirent dans la même voie douloureuse qui leur donna la même couronne.

LE BIENHEUREUX RICHARD REYNOLDS, RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINTE-BRIGITTE

On ne sait rien du lieu de la naissance, des parents, des premières années du Bienheureux. Il naquit probablement en 1492. Il passa à Cambridge comme étudiant de Christ College, grâce à la protection du cardinal Fisher. Ses progrès dans la science furent rapides. En 1513, il était reçu bachelier en théologie et nommé prédicateur apostolique. Mais l'appel de Dieu s'était fait entendre à son âme, et le brillant jeune homme ne tarda pas à entrer dans l'Ordre de Sainte-Brigitte.

Vingt ans durant, il édifia ses frères du monastère de Sion, sur la rive gauche de la Tamise, dans la paroisse d'Irleworth. Sa science ne le cédait en rien à sa piété. Docteur en théologie, il possédait à fond, outre le latin, le grec et l'hébreu. Sa réputation de sainteté était grande et nombreux étaient ses pénitents. Un de ses contemporains, Dom Chauney, dit que son visage reflétait une pureté angélique.

ARRESTATION — PROCÈS

Evidemment, si un tel homme pouvait être amené à prêter le serment de suprématie, son exemple aurait un retentissement considérable et déciderait bien des hésitants. D'autre part, on se flattait, s'il résistait, de terroriser les autres par le spectacle de son châtiment. Reynolds refusa de prêter le serment schismatique. Il fut alors arrêté et enfermé à la tour.

Le 29 avril 1535 il comparut devant une commission spéciale comme coupable d'avoir, le 25, à la tour, déclaré que « le roi n'est pas chef suprême sur la terre de l'Eglise d'Angleterre ».

Le chancelier du tribunal voulut savoir pourquoi il avait persisté dans une opinion que tant de lords et d'évêques du Parlement et du royaume avaient jugée pernicieuse.

— J'avais d'abord résolu, répondit-il, d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, interrogé par Hérode, ne dit pas un mot. Mais puisque vous m'obligez à découvrir ma conscience et à éclairer celle de mes auditeurs, je vous déclare que, s'il s'agit de baser nos opinions sur des témoignages, des arguments, la mienne l'emporte de beaucoup sur la vôtre, car j'ai pour moi toute la chrétienté, j'oserai même ajouter tout ce royaume, quoique une minorité vous soit favorable, car je suis sûr que la majorité est de mon avis intérieurement, encore que, à l'extérieur, soit par crainte, soit par espoir, elle paraisse être pour vous.

Alors il s'étendit sur ces paroles. Profitant ensuite de ce qu'il pouvait parler, il fit une superbe apologie de l'Eglise catholique. Il montra la doctrine romaine soutenue par les Conciles généraux, les historiens, les saints docteurs, « surtout saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire ». Il conclut, feignant d'ignorer les vrais sentiments du roi : « Et je suis certain que lorsque le roi saura la vérité il s'indignera contre certains évêques qui l'ont si mal guidé. »

TRAHISON — LA SENTENCE

C'en était trop; on obligea le prisonnier à se taire. Mais la trahison avait joué son rôle. Des misérables avaient demandé au bienheureux, en confession, ce qu'il fallait penser du serment de suprématie. La réponse est aisée à deviner. Elle avait aussitôt été rapportée à Cromwell. Là-dessus Richard Reynolds s'expliqua et dit qu'il n'avait jamais hésité, en confession, à conseiller à ses pénitents de ne point prêter le serment. On lui ordonna de garder le silence. « Puisque vous ne voulez pas me laisser parler, dit-il, *secundum legem vestram judicate me.* »

Le confesseur de la foi fut alors condamné à mort. « Ce sont là choses du monde! » se contenta-t-il d'observer. Il demanda au tribunal de lui octroyer trois jours pour mettre ordre aux affaires de sa conscience; mais cette grâce lui fut refusée.

Ses ennemis eux-mêmes ne purent s'empêcher de rendre témoignage à ses qualités et à ses vertus. « Je regrette, écrivait l'un d'eux, de voir un homme si vertueux et si savant mourir ainsi aveuglément dans une opinion superstitieuse. Mais il n'y a rien à faire. »

LE MARTYRE

L'exécution eut lieu à Tyburn, le 4 mai 1535. A Reynolds on avait adjoint, pour le même supplice, les trois prieurs Chartreux et le bienheureux Haile. Richard Reynolds fut exécuté le dernier. Le récit d'un témoin est particulièrement poignant. « Tandis que ses compagnons étaient cruellement écartelés et qu'on leur arrachait les entrailles, le bienheureux Reynolds leur prêchait et les encourageait, leur promettant une place au banquet céleste et la récompense pour leurs souffrances endurées au nom et pour la cause du divin Maître. Son visage ne changea pas un seul instant ni ne trahit aucune émotion..... Enfin, son tour arriva, et il sut mourir héroïquement. »

Comme pour affirmer son loyalisme et bien marquer qu'il mourait pour la cause de la religion, Reynolds, sur le point de subir sa peine, s'adressant au peuple lui demanda de prier pour le roi afin que celui qui, au début de son règne, avait manifesté tant de sagesse et de bonté, n'allât pas jusqu'au bout ressembler à Salomon prévaricateur.

Il fut béatifié par Léon XIII en 1886, en même temps que ses compagnons de souffrance.

La fête des bienheureux martyrs anglais se célèbre le 4 mai.

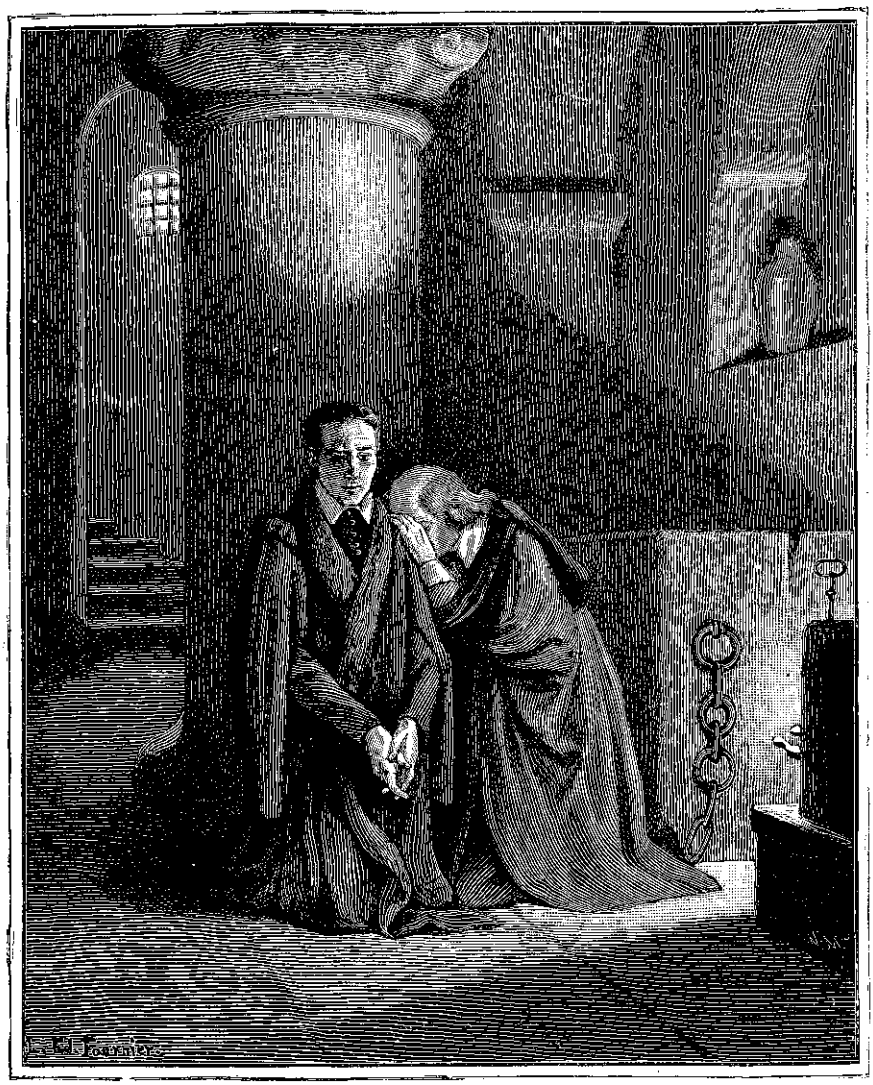
SOURCES

Lives of the English martyrs, Dom Bède Camm, O. S. P. London, Burn and oates, 1904.

LE BIENHEUREUX JOHN STOREY

MARTYRISÉ A TYBURN, 1ER JUIN 1571

(Fête le 4 mai.)



L'abbé de Westminster, emprisonné lui aussi, entend la dernière confession du bienheureux John Storey.

En Angleterre comme en Allemagne, le protestantisme n'a dû son établissement qu'à la persécution sanglante, à l'étouffement systématique des catholiques. Henri VIII, l'initiateur du mouvement, ne craignit pas de verser en abondance le sang des martyrs coupables d'avoir refusé de reconnaître sa suprématie en matière religieuse. Le règne de son fils Edouard VI, s'il ne fut pas moins sombre, eut l'avantage d'être plus bref. Marie Tudor vint ensuite qui rétablit l'ancien culte; l'Angleterre fut encore, pour quelques années, la fille soumise de l'Eglise romaine. L'accession au trône d'Elisabeth montra que toute espérance de paix était prématurée. Le sang de nouveau coula. Parmi les premiers martyrs de cette époque se trouve le bienheureux John Storey.

NAISSANCE — ÉTUDES JURIDIQUES — LE SERMENT

John Storey était né en 1504, de Nicolas Storey et de Jeanne, sa femme. La famille semble avoir longtemps résidé dans le Northumberland et à Durham. John reçut une éducation toute catholique. Sa piété fut telle, que, jeune encore, il entra dans le Tiers-Ordre de Saint-François.

Envoyé à Oxford, il y étudia la philosophie et le droit civil comme élève du collège de Hinksley Hall. Ses progrès dans cette branche du savoir juridique furent assez rapides. Le 8 mai 1531, il obtenait le grade de bachelier en droit civil et il fut bientôt réputé comme « le meilleur canoniste et le juriste le plus distingué de son temps ». En 1535, les commissaires d'Henri VIII lui confièrent une chaire de droit à l'Université et, en 1537, il se voyait nommer principal du collège de Broadgates Hall, aujourd'hui Pembroker college. Enfin, le 29 juillet 1538, il recevait le grade de docteur en droit et, un an plus tard, abandonnait son principalat de Broadgates pour entrer au barreau.

A ce moment, l'Angleterre était profondément troublée par la question religieuse. Le roi Henri VIII, ne pouvant obtenir du Pape la permission de divorcer avec sa femme légitime, Catherine d'Aragon, avait résolu de se venger du Souverain Pontife en se déclarant lui-même chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. Toute opposition à cette prétention menait à la prison et même à la mort. Aussi John Storey, qui avait d'abord eu l'intention de se faire prêtre, n'osa-t-il prendre cette détermination et préféra-t-il rester dans la vie séculière. Il épousa une jeune demoiselle, Jeanne Watts, dont le dévouement lui fut, dans la suite, d'un grand secours.

Malgré ses convictions catholiques très fortes, John crut d'abord pouvoir prêter le serment de suprématie exigé par Henri VIII. Ce fut une faiblesse passagère. Plus tard, ses yeux s'ouvrirent et il déplora cette chute, s'estimant heureux de pouvoir laver dans son sang une telle faute.

La vie ne lui offrait encore que des sourires. En 1544, il fut mandé à Boulogne, que les Anglais assiégeaient, pour donner ses conseils dans certaines questions litigieuses. Il s'acquitta si bien de sa mission, que le roi, à son retour, le confirma dans sa charge de « regius professor » de droit civil à Oxford, distinction rare et très recherchée.

AU PARLEMENT — SON ATTITUDE — LA TOUR

A l'étendue de ses connaissances juridiques, Storey joignait une grande facilité de parole. Ce don d'éloquence lui rendit plus aisée l'entrée à la Chambre des communes dont il devint vite un des membres les plus influents.

Mais le ciel, jusque-là si serein, allait s'assombrir. Le 24 novembre 1548, le Parlement s'assembla pour tenir sa seconde session. Henri VIII venait de disparaître et la Chambre, gagnée aux innovations protestantes, se hâta de sanctionner les changements liturgiques introduits par Cranmer dans la célébration du culte.

John Storey vit de suite où l'on en voulait venir; il comprit que la haine du catholicisme inspirait tout cela. Son devoir était de protester, et il le fit. Il dénonça courageusement la hâte avec laquelle Cranmer et ses complices voulaient détruire l'ancienne foi, au nom d'un souverain encore enfant et incapable de les arrêter. Au cours d'une harangue prononcée le 21 juillet 1549 à l'occasion de la troisième lecture du bill religieux, il s'écria avec émotion : « Malheur, malheur à toi, ô pays, dont le roi est un enfant! »

La franchise avec laquelle il s'exprima parut tellement choquante, que la Chambre le décréta d'accusation et le remit aux mains de la police. Deux jours après, les chefs d'accusation furent formulés contre lui et, là-dessus, on l'enferma à la Tour de Londres.

Sa femme fit de nombreuses démarches et obtint enfin son élargissement après toutefois qu'il eut écrit une lettre de soumission.

L'ACTE D'UNIFORMITÉ — FUITE A LOUVAIN

Toutes les protestations de Storey étaient demeurées inutiles, et l'Acte d'Uniformité fut adopté. Désormais, la Messe était abolie, les autels renversés, ce qui restait des pillages de Henri VIII devint la proie des prétendus réformateurs. Les objets du culte, les ornements sacrés tombèrent entre leurs mains; les monastères restés debout furent saccagés sans merci. Au point de vue religieux, ce fut déplorable. « Le Parlement, écrit l'historien Fronde, le Parlement discutait maintenant la foi de l'Angleterre, les laïques décidaient de la doctrine que le clergé serait obligé de prêcher. » Ce n'était pas seulement une réforme, mais une véritable transformation.

Ecœuré par la vue de tant d'appétits déchaînés, par le spectacle de ces haines religieuses, Storey se retira sur ses terres dans la campagne. « Il s'y fit encore remarquer par son opposition à toute innovation et en défendant au peuple de piller les biens de l'Eglise. »

Ces faits furent rapportés en haut lieu et le coupable fut sérieusement menacé. Pour se mettre à l'abri du danger, il résolut de passer le continent. Il se réfugia donc dans les Flandres et s'établit à Louvain. Il y fut très bien accueilli et, grâce à son savoir, devint membre de la fameuse Université de cette ville. Déjà plusieurs catholiques anglais fuyant la persécution l'y avaient devancé, en attendant des temps meilleurs.

RÈGNE DE MARIE TUDOR. JOHN STOREY ET LES HÉRÉTIQUES

En août 1553, après la mort d'Edouard VI et l'accession au trône de la catholique Marie Tudor, John Storey retourna en Angleterre avec sa famille. On lui rendit sa charge de « regius professor », et, l'année suivante, on le nomma chancelier des diocèses de Londres et d'Oxford.

La reine avait à cœur le rétablissement du catholicisme et l'éloignement de l'hérésie. Storey, grâce à sa nouvelle situation, était destiné à jouer un rôle important dans la suppression des doctrines réformées. La plupart des hérétiques habitaient Londres et, par là, se trouvaient placés sous la juridiction de l'évêque de la capitale, Dr Bonner, dont Storey était chancelier.

Certains protestants n'ont pas manqué de s'en prendre à Storey et à son évêque de la « persécution » de Marie. Plus tard, on accusera le bienheureux John de cruautés. Ce sont là des calomnies. En sa qualité de chancelier, Storey fut chargé de réprimer l'hérésie et il accomplit son devoir. Du reste, Marie Tudor se montra bien moins cruelle vis-à-vis des protestants qu'Elisabeth à l'égard des catholiques. De plus, ne l'oublions pas, la différence était grande entre soutenir la religion traditionnelle et forcer les bons citoyens à accepter une religion nouvelle. « L'expérience avait convaincu Marie, écrit un historien anglais, Gairdner, que le défi porté à l'autorité du Pape avait ébranlé la base de toute autre espèce d'autorité. L'hérésie avait favorisé la rébellion et la trahison, elle en était même la source. »

John Storey prit donc part à plusieurs procès. En 1555, la reine le nomma « proctor » pour le procès de l'indigne Cranmer. Il essaya de convaincre l'archevêque hérétique, mais l'obstiné refusa de se rétracter.

STOREY AU PARLEMENT

Le règne de Marie Tudor fut, hélas, de trop courte durée. La mort de la reine, survenue le 17 novembre 1558, en même temps que celle du cardinal Pole, allait mettre fin à la confiance des catholiques.

Elisabeth avait juré à sa sœur sur son lit de mort de rester fidèle à la religion ancienne. Malheureusement, cette promesse ne fut jamais tenue. La « bonne reine Bess », comme les protestants l'ont appelée, commença par s'entourer de conseillers réformés, laissant ainsi prévoir sa future ligne de conduite. Le Parlement se réunit alors, mais on sut y faire entrer en majeure partie des hommes dévoués à la reine et acquis à ses idées anticatholiques. La plupart, d'ailleurs, étaient si jeunes qu'on donna ironiquement à leur assemblée le nom de « Parlement imberbe ».

John Storey fut du nombre des quelques catholiques éparpillés au milieu des jeunes parlementaires. Il avait été envoyé aux Communes par la ville de Doronton, dans le Wiltshire, le 11 janvier 1558. La cérémonie d'ouverture, le 25, à Westminster-Abbey, fut significative. On ne chanta point la Messe du Saint-Esprit comme l'eût voulu la coutume, et lorsque l'abbé Fackenham, entouré de ses moines portant des cierges allumés, vint recevoir la reine à la porte de l'église, Elisabeth s'écria scandalisée : « Enlevez ces cierges, nous y voyons assez! » Les invocations furent faites en anglais, non en latin, et le prédicateur officiel fut un Dr Cox, prêtre marié et hérétique notoire. Il supplia la reine « de détruire les images des saints, les églises, les monastères. » Sous ces sombres auspices s'ouvrait le Parlement d'Elisabeth.

Bientôt des actes plus décisifs confirmèrent les craintes des fidèles. Des outrages contre les prêtres catholiques restèrent impunis. Trois évêques furent jetés en prison, tandis que les hérétiques étaient remis en liberté. Elisabeth prit goût aux parodies des rites de l'Eglise. On simula des processions où des corbeaux furent affublés de loques rouges représentant les cardinaux; des ânes étaient vêtus d'habits épiscopaux, tandis que les loups représentaient les abbés. Les sacrilèges se multipliaient à Londres.

Pendant ce temps, on discutait au Parlement le bill de suprématie. John Storey s'y distingua parmi les adversaires les plus résolus de la suprématie royale et des changements religieux. Comme on lui reprochait sa conduite envers les protestants sous le règne de Marie Tudor, il se leva et répondit fièrement : « Je n'ai rien à regretter, je ne rougis de rien. J'ai fait mon devoir et je le ferais encore s'il le fallait. Si l'on s'était montré plus énergique dans la répression, nous ne verrions pas aujourd'hui l'impiété produire de si tristes fruits. »

ACCUSATIONS — PROCÈS — EN PRISON — ÉVASION

Il fallait un courage peu ordinaire pour oser lancer de pareilles vérités. Les ennemis de Storey « grincèrent des dents » à ces paroles et l'accusèrent d'avoir voulu faire des allusions outrageantes à la reine. Cette accusation triompha.

Storey fut cité à comparaître devant le Conseil pour se disculper. « Que mes accusateurs, s'écria-t-il, viennent prouver ici leurs allégations..... Quoi qu'il en soit, je suis prêt à mourir pour l'Eglise. » Il fut cependant laissé en liberté provisoire.

A quelque temps de là on présenta un bill ayant pour objet de dépouiller de sa mense l'évêque de Winchester, Dr White. John Storey eut la hardiesse de paraître devant l'assemblée des lords comme avocat du prélat. Aussitôt les protestants de soulever contre lui, à la Chambre, une vive agitation. Le « speaker » blâma son attitude. Le péril devint si menaçant que Storey jugea prudent de se cacher. Malheureusement on trouva sa piste et, un jour que le fugitif cheminait, dans l'ouest de l'Angleterre, il fut appréhendé par un envoyé de la reine, ramené à Londres et enfermé à la prison de la Flotte, le 20 mai 1560.

Il retrouva là de glorieux confesseurs, qui l'avaient devancé dans les fers. Parmi eux, le Dr Scott, évêque de Rochester, le Dr Nicolas Harpsfield et d'autres ecclésiastiques fidèles.

Quand et comment, on ne saurait le dire, mais une chose est certaine, c'est que Storey réussit à s'évader. Repris encore, dans l'Ouest, au mois de mai 1562, il fut incarcéré à la prison de la Maréchaussée où il eut la joie de retrouver le vieil évêque de Londres, de qui il avait été chancelier.

Il fallait trouver un prétexte pour mettre à mort « l'incorrigible papiste ». On n'eut pas longtemps à l'attendre. Dans les premiers mois de 1563, le Parlement vota un acte autorisant les évêques anglicans à exiger le serment de suprématie de quiconque avait occupé une situation officielle durant les trois règnes précédents. Le premier refus de prêter le serment était puni d'emprisonnement perpétuel, le second de mort.

Storey décida qu'il éviterait le serment et la mort en s'évadant. L'évasion encore une fois fut heureuse. John, après être resté caché quelque temps chez divers amis, réussit à prendre le bateau pour le continent. Il débarqua en Belgique et s'établit à Louvain.

A LOUVAIN — VIE DE PIÉTÉ

Sans doute il était sauvé, mais d'autre part il devait soutenir sa famille qui l'avait rejoint. Storey avait perdu tous ses biens. A ces soucis matériels s'ajoutaient des scrupules intimes. Storey se demandait s'il n'aurait pas dû rester en Angleterre et y subir le martyre. Il croyait s'être dérobé à son devoir, et cette pensée le troublait. Il s'en ouvrit à un prêtre qui le tranquillisa. Néanmoins, pour expier sa faiblesse, il se livra avec ardeur à la pénitence et à la prière. Il se fixa à la Chartreuse de Louvain avec la résolution arrêtée de devenir religieux si sa femme, de son côté, consentait à prendre le voile. Celle-ci refusa, mais Storey n'en persista pas moins dans ses austérités.

Ses moyens de vivre étaient toujours aussi précaires, aussi le duc d'Albe, par amitié et par compassion, lui fit obtenir du roi une somme de cent florins prélevés sur les revenus de l'abbaye des Augustins de Sainte-Gertrude, à Louvain. Comme sa probité était hors d'atteinte, le duc lui confia le soin de distribuer aux Anglais réfugiés en Belgique les aumônes du roi d'Espagne. N'ayant aucune intention de retourner en Angleterre, il se fit alors naturaliser Espagnol.

LE GUET-APENS — LA PRISE

Le roi d'Espagne, sur les conseils du duc d'Albe, avait établi à Anvers un commissaire chargé de visiter les bateaux anglais entrant ou sortant du port, afin d'empêcher le trafic des livres hérétiques et autres marchandises prohibées. Cette mesure allait former le nœud d'un complot abominable ourdi par les anglicans pour s'emparer de Storey.

Un certain William Parker, frère de l'archevêque

protestant de Canterbury, alla trouver le duc d'Albe et, feignant d'être un fugitif nouvellement converti au catholicisme, sollicita la place de commissaire au port d'Anvers. Le duc, enchanté d'obliger un converti, lui accorda la faveur sollicitée. Aussitôt installé, Parker prit Storey comme secrétaire. Celui-ci accepta une situation qui lui permettait de mieux secourir les siens.

Trois marchands anglais, soudoyés par Lord W. Cecil, frétèrent alors un bateau et cinglèrent sur Anvers. Leur plan était simple : dès que Parker et son aide auraient mis le pied sur le navire pour faire la visite habituelle, on lèverait l'ancre et l'on partirait vers les côtes anglaises. Ainsi fut fait. Le Dr Storey fut traîtreusement attiré sur le vaisseau, et on prit le large.

On débarqua à Yarmouth le soir du 14 août 1570.

Après trois jours passés à Yarmouth, le prisonnier fut conduit à Londres. Il arriva dans la capitale le 21 août, au milieu de la joie insolente des hérétiques. L'ambassadeur d'Espagne, indigné, écrivait à son maître : « La tourbe de Londres ne parle plus que des martyrs que l'on va faire. »

En attendant que la Tour des Lollards fût aménagée pour servir de prison au captif, on le confia à la garde du Dr Watts, archidiacre de Londres.

L'archidiacre tint à faire du zèle auprès de son prisonnier. Mais il faut croire que le digne homme était mauvais controversiste, car il se fit réfuter magistralement : « Storey, écrivait-il, a l'esprit aussi pervers que jamais touchant la religion. Il déclare sans ambages que ce qu'il a fait sous le règne de la reine Marie était légal; il se dit prêt à recommencer. » Dépité de ne pouvoir « convertir » ce « papiste obstiné », le Dr Watts s'en débarrassa en donnant les clés de sa prison à deux voisins obligeants.

John Storey, lui, ne s'illusionnait pas sur le sort qui l'attendait. Il aspirait au martyre et il avait la certitude que cette grâce lui serait accordée.

Quand la Tour des Lollards fut prête on y écroua le martyr. Le 13 décembre 1570, il fut confronté avec Parker et accusé d'avoir, avec le duc d'Albe, comploté contre la reine. Pour lui arracher un aveu, on le mit à la torture. Le supplice fut renouvelé plusieurs fois, mais en vain.

LA CONDAMNATION

Cependant les charges que l'on faisait peser sur Storey étaient insuffisantes et ses ennemis voulaient donner à sa mort une apparence de légalité. Ils finirent par trouver un grave sujet d'accusation.

En novembre 1569, les comtes de Northumberland et de Westmoreland avaient, pour défendre leur foi catholique, levé l'étendard de la révolte contre Elisabeth dans les provinces du Nord. Leur armée, quoique peu nombreuse, s'était emparée de Durham où le peuple avait accueilli avec enthousiasme le rétablissement de l'ancien culte. Parmi les chevaliers de l'armée catholique s'en trouvait un appelé Norton qui avait réussi à s'enfuir en Belgique, au moment de la défaite survenue un mois après. Les relations de Storey avec Norton étaient connues; on voulut y voir des preuves de trahison. Storey fut donc accusé d'avoir « traîtreusement conspiré, conçu et préparé la mort de la reine ». Ce n'était qu'un misérable prétexte.

Cependant, le 26 mai 1571, le prisonnier parut devant ses juges. Il refusa de plaider « disant qu'il n'était plus sujet anglais et que les hommes sont libres ». Sa mort était décrétée d'avance. Les juges le condamnèrent à être pendu, puis écartelé.

Il y avait à ce moment, dans l'assistance, une âme travaillée par la grâce, mais encore hésitante; c'était le bienheureux Edmund Campion. La vue de Storey lui donna du courage et, peu après, lui-même allait se préparer sur le continent à son futur apostolat et au martyre.

Tandis qu'on ramenait à la Tour le bienheureux John Storey, la populace s'assemblait sur son passage, l'insultait et lui chantait les couplets d'une chanson satirique : « Storey, maître Storey..... Votre Saint-Père le Pape — Ne vous sauvera pas de la corde; — Et le bourreau aura vos hardes. » Imitant le silence du divin Maître, la victime « ne répondit pas un seul mot ».

LE MARTYRE

La veille de l'exécution, les prédicants protestants qui n'avaient cessé d'importuner Storey se résignèrent à disparaître. Le lieutenant de la Tour lui demanda alors s'il voulait se faire assister par un ministre de Dieu. Le Bienheureux refusa de recevoir un protestant; sur ses instances, on permit à l'ancien abbé de Westminster, le Dr Fackenham, lui-même emprisonné, de l'assister dans ses derniers moments. Ces deux confesseurs de la foi passèrent la nuit ensemble à prier dans le plus grand calme et la joie la plus sereine.

Le lendemain, 1er juin 1571, eut lieu l'affreux supplice. Il se fit avec « la plus horrible cruauté ». Le martyr fut traîné de la Tour de Londres jusqu'à Tyburn où l'on avait préparé pour lui une potence. Sur la route, les protestants l'exhortaient à « se repentir de sa tyrannie et de sa perversité ». Mais à tout cela il demeurait insensible. Ses lèvres seules remuaient pour prier.

Sur le lieu du martyre, il parla assez longuement. « La Sainte Ecriture, s'écria-t-il, me commande d'aimer mes ennemis, et je leur pardonne ici librement et de tout cœur. Je voudrais que tous ceux qui m'entendent fussent attirés vers l'unité de l'Eglise, car il n'y a qu'une Eglise, qu'un troupeau, qu'un pasteur. » Il déclara aussi « mourir dans la foi de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, la seule vraie ».

Après cela, il se remit aux mains du bourreau et fut pendu. Il vivait encore et avait toute sa connaissance lorsque le bourreau coupa la corde, lui ouvrit le ventre et lui arracha brutalement les entrailles, puis le cœur. Elisabeth venait de faire un martyr. La liste, à peine commencée, devait s'allonger de plus en plus.

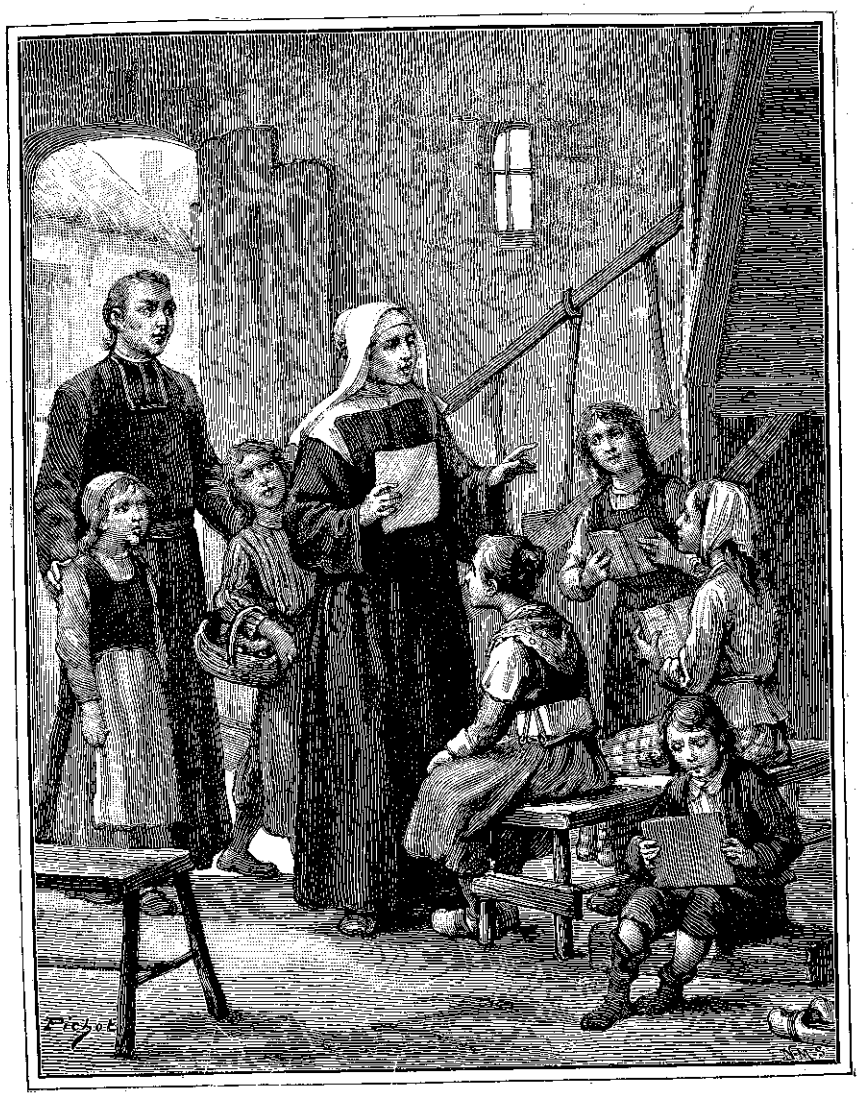
Le martyre du bienheureux Storey causa une profonde émotion parmi les catholiques d'Angleterre et du continent. La vénération publique le considéra dès lors comme un saint. Aussi lorsqu'on peignit sur les murs de la chapelle du collège anglais à Rome les fresques représentant les martyrs de ce pays, le Dr Storey y fut-il compris. C'est pourquoi il reçoit aujourd'hui les honneurs réservés aux grands serviteurs de Dieu. De bonne heure aussi la vieille Université de Louvain et les Chartreux de cette ville vénérèrent sa mémoire et placèrent sur certains de leurs autels quelques-unes de ses reliques. « Et ces hommages étaient bien mérités, car peu de martyrs ont plus souffert en Angleterre pour la défense de la suprématie du Saint-Siège. »

* * *

Comme sources, on a surtout consulté la monographie de Dom Bede Camm dans le second volume de son ouvrage sur *les Martyrs anglais* (*Burns et Oates*. Londres, 1905).

LE VÉNÉRABLE JEAN-MARTIN MOYE

27 janvier 1730 — 4 mai 1793



Le vénérable Moye visitant une école de campagne dirigée par les Sœurs de la Providence.

LES ORIGINES — PRÊTRE ET FONDATEUR — ÉPREUVES

Jean-Martin fut le sixième des treize enfants que Dieu donna au maître de poste Jean Moye et à sa vertueuse compagne, Catherine Demange. Né le 27 janvier 1730, à Cutting, près de Dieuze, alors du diocèse de Metz, aujourd'hui de Nancy, Jean-Martin n'eut autour de son berceau et durant sa prmière jeunesse que les salutaires exemples d'une famille dont plusieurs membres se donnèrent à l'Eglise ou moururent en prédestinés.

Après avoir fréquenté les cours à l'Université de Pont-à-Mousson, puis à Strasbourg, le jeune homme entra au Séminaire de Metz. Il y fut remarqué par son ardeur à étudier la théologie, l'Ecriture Sainte, qu'il lisait dans le texte hébreu, et l'Histoire ecclésiastique, au sujet de laquelle le supérieur disait un jour de lui : « Si l'Histoire ecclésiastique venait à périr, il suffirait, pour la recomposer, de la science de l'abbé Moye. » Assidu à l'observation de la règle, modeste, grave et ne se liant qu'avec ses condisciples les plus pieux, le jeune séminariste donnait de grandes espérances. Son supérieur aurait voulu lui ouvrir une carrière littéraire où il se serait préparé à écrire des ouvrages utiles à la religion. Mais tout autre devait être sa vie.

Ordonné prêtre en 1754 et nommé vicaire à

Saint-Victor, puis à Sainte-Croix de Metz, l'abbé Moye, sans songer à se prévaloir de certains avantages extérieurs, conquit très vite l'estime de tout le clergé et la confiance des fidèles. Confesseur et directeur d'un grand nombre d'âmes, son impulsion forte et généreuse fut durable, et, pendant la tourmente révolutionnaire, plusieurs de ses anciens pénitents marchèrent généreusement à l'échafaud. Impitoyable aux passions et sévère pour les autres, il l'était beaucoup plus encore pour lui-même; sa vie austère et ses mortifications cachées donnaient une incomparable autorité à ses paroles. Au cours d'une mission qu'il prêchait, on vit sa chaussure hérissée intérieurement de petites pointes ensanglantées.

Frappé de l'abandon où vivaient les enfants des campagnes, le jeune prêtre rêvait de leur donner des maîtresses. Il s'en ouvrit à l'autorité diocésaine en 1762 et fut autorisé à commencer petitement son œuvre. Dans plusieurs villages, les premières Sœurs ouvrirent des écoles. Suivant le désir du fondateur, le dénuement le plus absolu était à la base de ces fondations, et les généreuses institutrices, sans argent, sans logement, en furent réduites parfois à se contenter d'un dessous d'escalier ou d'une porcherie.

A peine née, l'œuvre de l'abbé Moye fut en butte aux critiques des laïques influents, du clergé lui-même, et l'évêque finit par défendre d'ouvrir de nouvelles écoles. Peu après, l'interdiction fut rapportée, mais d'autres épreuves étaient réservées à l'humble prêtre. Les Sœurs, tournées en dérision et maltraitées par ceux-là mêmes qui les avaient appelées, furent bientôt à charge à tout le monde. On refusait de les entretenir. Pour se vêtir, force leur fut de se tailler des robes dans de vieilles capotes de soldats, et le peuple, témoin de leur abandon, les appela spontanément *Sœurs de la Providence*. Le nom leur est resté. Il répondait aux vues du fondateur.

En 1764, on prit ombrage de son zèle, et l'abbé Moye fut contraint de quitter Metz, pour le vicariat de Dieuze. Il y écrivit le *Projet* de ses constitutions et trouva un précieux soutien dans l'inébranlable amitié de l'abbé Jobal dont la mort l'atteignit au cœur. A la suite d'une guérison qu'on attribua, malgré lui, à l'efficacité de ses prières, il fut accusé auprès de son évêque de s'essayer au rôle de thaumaturge et interdit pour la ville de Dieuze et le diocèse. Fort du témoignage de sa conscience, l'abbé Moye ne songea qu'à profiter de cette nouvelle humiliation. Peu après, on l'appela à diriger le Séminaire de Saint-Dié qui fut fermé un an plus tard. M. Moye était libre. Il crut l'heure sonnée enfin de donner suite à ses projets d'évangéliser les infidèles.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

En 1769, l'abbé Moye, âgé de trente-neuf ans, était admis au Séminaire des Missions étrangères. Son départ pour l'Extrême-Orient fut cependant différé de quelques mois. Après un nouveau séjour en Lorraine où il assura à son œuvre naissante de dévoués collaborateurs et confia à des amis la publication de son livre sur le *Dogme de la grâce*, il regagna Paris, puis Lorient, où il s'embarqua le 30 décembre 1771, sur le *Penthièvre*, pour Macao.

Au mois de mai 1772, le navire relâcha à l'Ile-de-France. Notre missionnaire, négligeant de prendre un bien légitime repos, employa ses loisirs à évangéliser les nombreux esclaves malgaches au service de la colonie. Il hésita même un instant entre Madagascar et la Chine où la persécution ne permettait qu'à grand'peine de pénétrer. Ses supérieurs tranchèrent la question et on remit à la voile pour le continent Jaune. Hanté par le réconfortant souvenir de saint François Xavier, l'abbé Moye côtoyait, indifférent, des terres nouvelles et pittoresques, priant, méditant et édifiant ses compagnons de voyage. Après une escale à Malacca, le débarquement eut lieu enfin à Macao, en septembre 1772. L'abbé Moye descendit à la Procure des missions étrangères et fut désigné pour le Su-Tchuen.

Il avait hâte d'être à son poste. A la faveur de la nuit et d'une mer houleuse, la barque qui l'emportait vers Canton passa sans éveiller l'attention de la police chinoise. Par eau et par terre, livré sans défense aux mauvais traitements de ses guides païens et à la curiosité des passants, fatigué et malade, mais ne se plaignant de rien, le voyageur atteignit Tchen-tou-fou, capitale du Su-Tchuen, le 28 mars 1773, trois mois après la halte à Macao, un an et demi après le départ de Paris.

LE SU-TCHUEN ORIENTAL — VOYAGES APOSTOLIQUES CONFESSEUR DE LA FOI

A peine arrivé à Tchen-tou-fou, M. Moye, déjà suspect, fut contraint de chercher refuge dans une maison de la campagne où vint bientôt le rejoindre M. Pottier, vicaire apostolique du Su-Tchuen et organisateur de cette grande mission. Dans sa retraite, l'ardent missionnaire se livra sans retard à l'étude de la langue chinoise et on pensa qu'il devait à une protection spéciale du ciel d'y faire de si rapides progrès. Il étudiait en même temps les œuvres de Confucius et le caractère des peuples dont la conversion lui incombait désormais.

Avec le titre de pro-vicaire, l'abbé Moye partit en septembre 1773 pour le Su-Tchuen oriental, accompagné d'un jeune écolier chinois, son catéchiste et visita d'abord Tchong-kin-fou, Tchangkeou et les villes principales du district. Au cours de ce long voyage de cent lieues par des chemins difficiles, à travers des dangers innombrables et des privations perpétuelles, les chrétiens, depuis longtemps sans prêtres, l'accueillirent avec sympathie. Mais il les trouva pusillanimes à l'excès et exigea des rétractations publiques d'un grand nombre d'apostats. Les premières familles se convertissaient à sa parole, offraient leurs demeures pour célébrer les offices du culte, consacraient à Dieu leurs filles par la virginité et propageaient efficacement autour d'elles la vérité nouvellement reçue. Et quand s'ouvrait une souscription en faveur d'une idole, les nouveaux chrétiens savaient fièrement répondre aux fonctionnaires païens, comme le jeune Kiao : « Coupez-moi la tête, je ne vous donnerai rien. »

Dans la partie montagneuse qu'il parcourut ensuite, le missionnaire trouva la pauvreté plus grande, mais elle avait heureusement sauvegardé la foi. Il allait, au péril de sa vie, de chaumière en chaumière. La nouvelle de son arrivée, très vite ébruitée parmi les fidèles, les groupait nombreux autour de lui, à la nuit tombée, dans une salle retirée où se dressait un autel. Le prêtre baptisait et confirmait; la prière et les instructions se poursuivaient longtemps, et la réunion était close, chaque fois, par la Sainte Messe. L'abbé Moye traduisit à cette époque, pour les mettre à la portée de chacun, des prières qui obtinrent un grand succès. Là encore furent nombreuses et salutairement influentes les femmes apôtres que sa parole suscita. Et c'est avec une joie toute céleste qu'il pouvait écrire : « C'est sur ces mon-

tagnes que j'ai souffert le plus de fatigues et d'incommodités corporelles; mais aussi c'est là que j'ai trouvé le plus de consolations et de satisfactions spirituelles..... Logé pauvrement, nourri sobrement, couché durement, j'y étais plus content que partout ailleurs, et je n'eusse pas voulu changer mon état avec la tiare des Souverains Pontifes ni avec la couronne des empereurs et des rois. »

Dieu, qui l'avait une fois déjà arraché aux mains de forcenés prêts à le tuer, réservait à son serviteur la gloire de confesseur de la foi. Au mois de mai 1774, les païens font irruption dans la salle où il va distribuer la communion. Ils réclament le *maître de religion*. — C'est moi, répond courageusement l'abbé Moye.

Il est enchaîné et conduit en prison. On lui fait subir plusieurs interrogatoires où triomphent sa prudence, sa loyauté et sa foi. Ses énergiques affirmations lui attirent la douloureuse torture des soufflets, mais, dit-il lui-même « les coups ranimaient mon courage et me rendaient plus hardi ». Dans l'immonde cachot des détenus de droit commun, où il est heureux de fêter le jour de l'Ascension, le confesseur du Christ prêche encore son Maître et convertit des soldats.

Il attendait la couronne du martyre. Mais tout à coup des craintes envahirent le mandarin. Il ne pouvait condamner son prisonnier sans avouer sa qualité d'Européen, mais c'était en même temps s'accuser de l'avoir laissé pénétrer dans le district. Il lui restait la faculté de l'acquitter; mais on le blâmerait d'avoir troublé le pays par des poursuites inutiles. Tout irait pour le mieux, pensa le mandarin, si l'étranger consentait à se dire originaire de Canton. L'abbé Moye refusa de se prêter à pareil subterfuge : « Plutôt mourir, s'écria-t-il, que de dire un mot contre la vérité ou la religion. » Le mandarin voulut du moins lui faire prendre l'engagement de s'éloigner lui-même et de ne plus reparaître dans le pays : « Si le mandarin l'ordonne, je m'en irai », se contenta de dire le prisonnier. On le renvoya, mais il ne promit pas de ne plus revenir dans le Kouy-Tchéou.

LE BAPTÊME DES ENFANTS — « L'ŒUVRE ANGÉLIQUE » L' « INSTITUT DES VIERGES CHÉTIENNES POUR LES ÉCOLES » — RÉFORMES DIVERSES

En 1777, l'abbé Moye était de retour à Tchentou-fou et prenait une part active à la réunion tenue par les prêtres du vicariat, sous la présidence de M. Pottier. Il y fut spécialement traité de l'usure, une des grandes plaies de la Chine et un des principaux obstacles à la diffusion du christianisme. Notre missionnaire devait en être un des plus ardents adversaires.

De nouveaux et périlleux voyages lui découvraient chaque jour un mal à guérir, une lacune à combler. Le spectacle de ses nouveaux convertis, honteusement chassés par les païens, lui suggéra de fonder des villages chrétiens. De fréquentes défaillances dans son troupeau le faisaient rêver de missionnaires indigènes, toujours présents pour encourager la foi de leurs compatriotes. Il fut impitoyable contre l'abus invétéré des fiançailles précoces. Deux œuvres principalement seront devant Dieu son titre de gloire et de mérite : *L'œuvre angélique* et *l'Institut des vierges chrétiennes pour les écoles*.

Vers la fin de 1777, une horrible famine, puis la peste, ravagèrent le Su-Tchuen oriental. Les païens affolés organisèrent de burlesques cérémonies pour obtenir pitié des dieux : des processions s'organisaient où l'on portait solennellement un chien au milieu des rires de l'assistance dont les folies attireraient, croyait-on, la pluie; pour stimuler l'ardeur des idoles et des bonzes à prier, on les exposait aux ardeurs d'un soleil meurtrier.

Le missionnaire resta au foyer même de la contagion, distribuant les aumônes de France, visitant et soignant les pestiférés. Atteint lui aussi par le fléau et se soutenant à peine, il monta à l'autel, célébra la Messe et fut guéri. C'est alors qu'on vit sous son impulsion les femmes et les vierges chrétiennes, célestes glaneuses d'âmes, parcourir villes et villages et baptiser les enfants qui allaient mourir. Les brigands respectaient ces héroïques femmes; les satellites, touchés de tant de charité, facilitaient leur tâche. On évalue à trente mille le nombre des petits anges auxquels elles donnèrent ainsi des ailes pour le ciel. *L'œuvre angélique* devait perpétuer cet admirable dévouement pour l'enfance et ces éclosions dont l'Eglise fait une de ses plus belles parures.

Pour donner à la femme chinoise la place que lui assigne le christianisme, l'abbé Moye eut l'audacieuse initiative de fonder des écoles de jeunes filles. Espérer vaincre le préjugé atavique chinois, qu'à l'homme sont exclusivement réservés les bienfaits de l'instruction, ne pouvait être que le rêve d'une foi indomptable, d'une énergie que rien ne déconcerte. Aux difficultés naturelles s'ajoutèrent bientôt les critiques des confrères : « Je suis venu en Chine pour enseigner, catéchiser et faire le maître d'école », écrivit notre missionnaire. Il pria, il prit conseil, il agit. Dieu manifesta sa volonté par le moyen d'une vision et la Propagande approuva l'*Institut des Vierges chrétiennes pour les écoles*. L'Institut naquit du même esprit qui avait créé les Sœurs de la Providence, et le zélé fondateur, pour marquer l'unité de son œuvre, établit de cordiales relations de prières et de correspondances entre ses vierges chinoises et ses vierges d'Europe.

RETOUR EN FRANCE — PRÉCIEUX TÉMOIGNAGES

De 1782 à 1783, une violente persécution se déchaîna sur le Su-Tchuen oriental et sembla devoir ruiner l'œuvre de M. Moye. Le calme revint cependant, et ce fut la suprême consolation du missionnaire qu'une inspiration du ciel avait décidé à rentrer en France. Ses forces étaient épuisées par dix années de labeurs apostoliques et de peines. Mais l'empreinte laissée par lui dans les âmes devait être impérissable, et, de l'avis de tous, longtemps après son départ, on se souvenait de lui comme d'un saint. Un de ses confrères du Su-Tchuen écrivait au supérieur des Missions étrangères : « Vous allez vous enrichir à nos dépens. Dieu nous arrache le saint M. Moye pour vous le donner. Prenez garde à l'apprécier bien. Je prie Notre-Seigneur de vous faire la grâce de le connaître et de profiter du séjour qu'il fera parmi vous. »

Dieu, qui voulait épurer encore la belle âme de son prêtre, permit toutefois que ses intentions fussent travesties, sa conduite critiquée et mise en suspicion. Le vicaire apostolique lui-même du Su-Tchuen prêta un instant l'oreille à ces injustes rumeurs, puis, laissé à lui-même, revint à ses premières convictions et écrivit à Paris : « J'espère de votre amour pour l'œuvre et de la confiance que vous avez en moi, que vous voudrez bien entrer dans ces vues et le (M. Moye) porter, de tout votre pouvoir, pour être directeur perpétuel..... » Cette lettre, qui portait un jugement définitif sur l'homme

et sur l'œuvre, arriva trop tard pour réparer entièrement le mal fait par les appréciations antérieures, L'abbé Moye ne devait plus travailler qu'indirectement aux missions étrangères. Dieu l'appelait à mettre la dernière main à l'œuvre de toute sa vie, à l'Institut des Sœurs de la Providence.

Le 16 janvier 1784, il partait de Macao sur la *Méduse* et faisait voile vers la France, écrivant, pour tromper l'inévitable ennui d'une longue traversée, la considérable relation de son séjour en Chine.

Au Séminaire des Missions étrangères, il fut accueilli avec joie par deux des directeurs; les autres, qui redoutaient son influence s'il prenait rang parmi eux, ne lui témoignèrent que de la politesse. Il ne fut pas admis au nombre des directeurs inamovibles, mais on lui conserva le titre et les droits de membre de la Société des Missions étrangères.

Au cours de son rapide séjour à Paris, l'abbé Moye écrivit à ses chrétientés du Su-Tchuen et aux vierges de Chine, fut présenté à Louis XVI et à Marie-Antoinette, et Mme Louise faisait lire aux religieuses du Carmel, les affectueuses lettres que les institutrices du céleste empire envoyaient à leur père spirituel. Il ne tarda pas à partir pour la Lorraine où sa Congrégation avait grandi. A la faveur des années, quelques abus s'y étaient glissés qu'il fit disparaître, et il rétablit la rigueur des observances primitives. Mais, prévoyant peut-être les grands bouleversements qu'allaient faire surgir des nécessités nouvelles, le fondateur se contenta, sagement d'ailleurs, du projet de constitutions écrit jadis et n'enserra point son œuvre dans le cercle rigide d'une règle définitive.

Son zèle réclamait une action plus intense encore. Le missionnaire se fit quêteur pour ses confrères d'Extrême-Orient; il jeta les bases d'un collège où se recruteraient des ouvriers apostoliques pour les missions, mais la Révolution n'en devait rien épargner; il prêcha dans les campagnes où le souvenir de ses luttes héroïques et de ses cruelles tortures eût suffi à transformer les âmes; au déisme envahissant, il opposa des écrits apologétiques et remit sous les yeux du peuple frivole le spectacle des grands mystères de notre foi.

La mortification lui restait, comme autrefois, familière et il savait à merveille en multiplier les occasions. Dans une chute de voiture, il avait eu la jambe cassée. Quand vint la convalescence, ne pouvant se passer de béquille, il n'en voulut jamais d'autre qu'une branche fourchue. A le voir faire ainsi ses premières sorties, quelques-uns sourirent peut-être, mais tout le monde fut édifié.

L'EXIL — LA MORT

Le mouvement révolutionnaire se propageait rapidement à travers la France, marquant son passage par des ruines et du sang. S'il n'eût écouté que la voix de ses propres sentiments, M. Moye, qui avait si courageusement affronté tous les périls en terre infidèle et lointaine, n'aurait pas hésité à affronter la tourmente nouvelle. Mais il devait à l'Eglise de sauver l'œuvre qu'il avait fondée et la prudence lui conseillait d'aller attendre en pays moins troublé le retour des jours tranquilles. Ce fut probablement vers la fin de 1791 qu'il passa la frontière. Il se réfugia à Trèves. Un de ses amis avait ouvert dans cette ville un refuge pour les ecclésiastiques français que la persécution avait chassés et réduits à la misère. Dans cet ancien palais de la coadjutorerie, cédé par le prince électeur, les jeunes clercs achevaient leur formation et les prêtres se groupaient pour mieux prier et se soutenir. M. Moye passait une grande partie de ses journées au milieu de ses compatriotes exilés comme lui, leur donnait des leçons de théologie, leur expliquait l'Ecriture Sainte et faisait des conférences sur le ministère pastoral. Sa science du cœur humain, son expérience et sa vertu lui donnaient une autorité incomparable, et sa renommée se répandit partout. On avait plaisir à entendre la parole simple et convaincue de cet homme de prière, dont rien ne pouvait altérer la sérénité d'âme, qui vivait très pauvrement et n'acceptait d'aumônes que pour soulager la misère de ses Sœurs persécutées.

Quand la guerre éclata, M. Moye fut des premiers à soigner les nombreux blessés de l'armée coalisée arrêtée par Dumouriez à Valmy, et battant en retraite. Il écrivait : « J'ai une bonne besogne à faire, c'est de visiter les soldats malades. La nature n'aime pas cette visite, mais la grâce m'engage à cette œuvre de charité. Ce sont autant de sacrifices à faire. Ces bons soldats m'écoutent et je leur donne des chapelets, des livres, du sucre, et même de la tarte. »

L'heure de la récompense était proche. En avril 1793, une violente fièvre s'empara de l'abbé Moye. Il parlait très peu et, durant les grandes douleurs qu'il souffrit, on lui lisait des chapitres de l'*Imitation*. Le 4 mai 1793, il expira doucement, loin de sa patrie.

Les émigrés, qui perdaient en lui un consolateur et un ami; le peuple, qui l'appréciait, s'écrièrent spontanément : « Le Saint est mort! » Un soldat, blessé à la jambe, prit à la lettre ce jugement de la foule enthousiaste, invoqua le défunt et fut guéri.

Le corps du serviteur de Dieu reposa quelques années dans le cimetière paroissiale de l'église Saint-Laurent. En 1808, la paroisse fut supprimée, l'église détruite, le cimetière devint place publique. On se souvient que M. Moye avait dit à ses filles spirituelles : « Aimez la pauvreté jusqu'à consentir à mourir dans l'abandon de tous et derrière une haie. »

SOURCES CONSULTÉES

L'abbé J. Marchal : *Vie de M. l'abbé Moye, de la Société des Missions étrangères, fondateur de la Congrégation des Sœurs de la Providence en Lorraine, et des vierges chrétiennes, directrices des écoles de filles au Su-Tchuen, en Chine*. Paris, Bray et Retaux, 1872.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE POLE,

COMTESSE DE SALISBURY (1473-1541

Fête le 4 mai.

La bienheureuse Marguerite Pole, décapitée pour la foi catholique.

NAISSANCE — FAMILLE

En 1471, la bataille de Tewkesbury et la mort de Henri VI et du prince Edouard de Lancastre faisaient définitivement passer le sceptre aux mains d'Edouard IV. En même temps, Georges, duc de Clarence, frère du nouveau roi, se réconciliait avec lui après une brouille de plusieurs années.

Le duc de Clarence avait épousé, le 11 janvier 1463, à Calais, Isabelle, fille ainée du grand duc de Warwick, le « faiseur de rois ». De ce mariage naquit, le 14 août 1473, au château de Farley, près de Bath, la future martyre, Marguerite Pole, comtesse de Salisbury. Marguerite eut un frère, l'infortuné Edouard, comte de Warwick, dont la carrière devait tristement finir.

MALHEURS — LES ORPHELINS

Le malheur visita bien vite cette illustre famille. Marguerite avait trois ans lorsque sa mère mou-

rut, en décembre 1476. L'année suivante, son père était accusé par le roi de haute trahison, jeté à la Tour de Londres, enfin mis à mort le 16 janvier 1478, sans qu'on eût pu porter contre lui une accusation parfaitement motivée.

Les deux enfants se trouvaient déjà orphelins et sans appui. Edouard IV eut sans doute quelques remords et, pour les étouffer, recueillit Edouard et Marguerite. En 1480, ceux-ci vont au château de Shene où ils vivent, en compagnie des fils du roi, leurs cousins.

Mais l'histoire de ce temps est féconde en agitations et en changements. Le 9 avril 1483, Edouard IV mourut. Quelques semaines après, le jeune prince de Galles, Edouard V, avec ses frères et ses cousins, tombait au pouvoir de son oncle, qui usurpait le trône sous le nom de Richard III. La reine éplorée alla chercher un refuge avec les princesses dans le sanctuaire de Westminster. On vint lui apprendre que ses fils avaient été massacrés à la Tour.

Par suite de ce nouveau meurtre, Marguerite et son frère devenaient les héritiers de la couronne, après le fils de Richard III. Cet enfant étant mort l'année suivante, le jeune comte de Warwick fut l'héritier direct. Proclamé comme tel, il eut sa place à la cour et fut admis à la table royale. Marguerite fut associée à ces honneurs.

Cet état de choses dura un an. A la mort de la reine Anne, en 1485, Richard changea ses dispositions et choisit comme héritier présomptif un autre neveu, Jean, comte de Lincoln. Le malheureux Warwick fut exilé dans un domaine du Yorkshire où sa sœur le suivit.

Au mois d'août de la même année, Richard perdait la vie sur le champ de bataille de Bosworth. Henri VII lui succéda. La situation du comte de Warwick n'en fut pas améliorée. De son exil, on le fit passer à la Tour de Londres.

Marguerite n'avait que douze ans. On pensa avoir moins à craindre d'elle que de son frère. Elle ne fut donc pas enfermée avec lui, mais on ne lui permit pas de le visiter. Douze ans plus tard, elle eut la permission de le revoir une dernière fois, au moment où, sous un prétexte quelconque de haute trahison, il fut exécuté à Tower Hill (novembre 1499).

Le crime de trahison ne fut jamais prouvé. Le cardinal Pole déclarait dans la suite que son oncle était innocent. Catherine d'Aragon s'accusait plus tard d'avoir été la cause involontaire de ce meurtre. Son père avait en effet refusé de la donner en mariage au prince Arthur, tant que vivrait un héritier de la maison d'York. La bonne reine supposait donc que, pour tourner cette difficulté, on avait inventé contre Warwick le crime de trahison.

MARIAGE — RÉGINALD POLE

En 1491, Marguerite avait épousé, sur la présentation du roi lui-même, sir Richard Pole, homme très attaché à la famille des Tudor, avec laquelle il avait des liens de parenté, et qui occupait la charge de gouverneur du prince Arthur, depuis 1486.

Des enfants qui naquirent de cette union, le quatrième devait être particulièrement célèbre. C'était Réginald, venu au monde en 1500

Sir Richard mourut en 1503, sans laisser de grands biens, car le roi dut payer les frais de son enterrement. Sa veuve, qui, depuis 1502, faisait partie de la maison de la princesse Catherine, continua de résider auprès d'elle à Ludlord Castle. Henri VIII, touché de sa pauvreté, lui fit rendre, par un acte du Parlement (4 mars 1513) les biens confisqués à son frère Warwick et dont elle n'avait pu hériter. Cette dévolution lui permit de prendre le titre de comtesse de Salisbury. Dès lors, sa place à la cour devint de plus en plus marquée.

Lorsque la princesse Marie naquit en 1516, la comtesse de Salisbury eut l'honneur de la tenir sur les fonts baptismaux; elle lui servit également de marraine à la confirmation. Enfin, un décret du roi la nomma gouvernante de la princesse et de sa maison. En cette qualité, elle présidait une véritable petite cour et recevait ses instructions directement du roi et de la reine.

Pendant ce temps, son quatrième fils, Réginald, l'objet de ses prédilections, étudiait à Oxford. Il y prit son grade de bachelier à l'âge de quinze ans. De là, il se rendit à l'Université de Padoue et en revint à vingt-sept ans, précédé d'une brillante réputation, gentilhomme accompli et de grand avenir.

NUAGES — LA QUESTION DU DIVORCE

En 1527, Henri VIII s'était soudain épris d'une des suivantes de la reine, Anne Boleyn. Poussé par la passion, il avait élevé des doutes sur la légitimité de son mariage avec la veuve de son frère, Catherine d'Aragon, quoique le Pape eût donné, par bulle, les dispenses nécessaires. D'ailleurs, ces scrupules n'étaient pas sincères et le roi savait parfaitement à quoi s'en tenir sur cette question. Ce qui ne l'empêcha pas de demander à Rome de dissoudre cette union qui durait depuis vingt ans. Rome ne se pressa pas de répondre, et sa décision, du reste, devait être un refus.

Mais le roi s'agitait et faisait annuler, par quelques prélats à ses gages, son mariage avec Catherine. Cette annulation n'avait aucune valeur, tant que le Pape n'y avait point souscrit.

Réginald Pole crut de son devoir de dire la vérité au prince et n'hésita pas à prendre ouvertement la défense de la reine. Henri fit de vains efforts pour attirer le jeune homme à sa cause. Après une scène orageuse, Pole demanda et obtint la permission de passer sur le continent.

Les événements s'étaient précipités et il devenait nécessaire de prendre un parti. La comtesse de Salisbury se prononça pour Catherine. Au mois de juin 1533, Henri VIII était déjà marié avec Anne Boleyn et Cranmer, l'indigne archevêque de Canterbury, se hâta de prononcer la dissolution du premier mariage.

Depuis deux ans, Catherine n'avait pu voir sa fille, la princesse Marie. Cependant, la comtesse de Salisbury continuait de remplir sa charge de gouvernante. Le roi, sur ces entrefaites, ordonna à Marie de ne plus se prévaloir de son titre de princesse. Celle-ci refusa. Henri VIII alors déclara

vouloir disperser sa maison et la soustraire elle-même à l'influence de la dame de Salisbury. Catherine avait prévu ce coup. Elle n'en fut pas moins douloureusement affectée.

LA « DÉFENSE DE L'UNITÉ DE L'ÉGLISE » ET SES CONSÉQUENCES

Marie se trouvait à New-Hall, dans l'Essex. Au mois d'octobre 1533, une Commission royale se présenta pour disperser le personnel de la princesse. Celle-ci fut alors obligée de se séparer de la comtesse. Ce fut pour toutes deux un sujet d'amertume. Mme de Salisbury offrit de servir la princesse à ses propres frais, mais cela même lui fut refusé. L'ambassadeur d'Espagne essaya de s'interposer, mais en vain. Le roi ne voulut point l'écouter et dit que la comtesse était une folle.

Un Parlement servile aux ordres du souverain vota l'acte de suprématie en février 1535. Tout sujet anglais devenait par là coupable de trahison s'il refusait de reconnaître Sa Majesté comme « chef suprême sur la terre de l'Eglise d'Angleterre ». L'infâme ministre, Thomas Cromwell, se hâta d'écrire à Réginald Pole pour le prier d'exprimer clairement son opinion sur cet acte aussi bien que sur la légitimité du divorce, sous peine de se voir, lui et les siens, exposé à la colère royale. Par cette menace, on espérait l'intimider.

La réponse de Pole arriva, en effet. On la reçut au printemps de 1536, sous la forme d'un traité théologique intitulé *Défense de l'unité de l'Eglise*.

L'auteur y proclamait les droits du Pape et y dénonçait vigoureusement les injustices du roi. Quand Henri VIII lut cette noble réfutation, il conçut de terribles projets de vengeance. Il enjoignit aussitôt à Réginald de rentrer en Angleterre, sans excuse, ni délai. Peine perdue. Pole déclara qu'il voyait bien par où l'on entrait dans la caverne du lion, mais qu'il ne voyait nullement par où l'on en sortait, et refusa de paraître. La fureur d'Henry ne fit que s'accroître.

Du reste, Pole avait d'autres raisons à invoquer pour rester à l'étranger. A la même date, Paul III l'appelait à Rome pour faire partie d'une Commission ecclésiastique, chargée d'élaborer un plan de réforme de l'Eglise. Arrivé à Vérone, Réginald y fut rejoint par un émissaire de T. Cromwell portant les ordres du roi et aussi des lettres de sa mère qui, dans la crainte de complications, le suppliait de retourner. Mais les demandes du Pape passaient avant les ordres du roi. Au lieu donc de s'embarquer pour Londres, Pole continua sa route vers Rome, qu'il atteignit bientôt. Pour le récompenser de son dévouement au Saint-Siège, Paul III le nomma cardinal.

Qu'allait faire Cromwell, après ces tentatives infructueuses? « Nous trouverons en Italie, dit-il, plus d'un moyen de nous débarrasser de ce sujet félon. » Ces menaces n'étaient point vaines. Plusieurs complots furent ourdis contre la vie du cardinal. Dieu les fit heureusement échouer, à la honte de ceux qui les avaient provoqués.

LES OTAGES — LA LÉGATION DE POLE

La cruauté de Henri VIII n'était pourtant pas à bout de ressources. Réginald Pole avait laissé des otages : sa mère, ses frères, ses parents. Sur ces malheureux se reporta toute la haine du souverain. Pour cela, il fallait un simple prétexte. Justement, un incident allait le fournir.

Au début de 1537, Paul III envoya le cardinal comme légat dans les Pays-Bas, en lui donnant pour mission de négocier la paix entre la France et l'Empire et de préparer le terrain pour la tenue d'un Concile général. Henri VIII et son entourage affectèrent de voir dans cette légation une manœuvre pour provoquer une guerre contre l'Angleterre. De ce fait naîtrait l'accusation de haute trahison. Il n'y avait rien de fondé dans tout cela, et le cardinal put le démontrer dans la suite. Mais on avait le prétexte cherché. Réginald Pole fut proclamé traître à son souverain et à sa patrie. Le roi mit sa tête à prix pour la somme de cinquante mille couronnes.

PREMIERS SUPPLICES — LA COMTESSE JETÉE EN PRISON

L'année suivante, le Pape lançait contre Henri VIII une sentence d'excommunication. Cette fois, l'exaspération du roi fut à son comble. Pole payerait cher son attachement à l'Eglise. Au mois de novembre 1538, les frères du cardinal furent appréhendés et jetés en prison comme traîtres. C'étaient, Henry, lord Montagne et sir Geoffrey Pole; sir Edmond Neville, frère de lady Montagne, le marquis d'Exeter, petit-fils d'Edouard IV, et sir Nicolas Carew. « Le roi, écrivait l'ambassadeur de France, est décidé à exterminer toute la famille. »

Le 3 janvier 1539, les prisonniers furent jugés sommairement et, comme ils s'y attendaient, déclarés coupables et mis à mort. Un seul, Geoffrey Pole, réussit à éviter le dernier supplice. Les enfants mêmes de lord Montagne ne trouvèrent point grâce devant Henry, qui les fit périr.

Le tour de la comtesse de Salisbury vint ensuite. Elle vivait dans le domaine de Warblington. (Hamptshire). C'est là que l'évêque apostat d'Ely et lord Southampton, commissaires royaux, vinrent l'arrêter le 13 novembre 1538, dix jours après l'arrestation de ses fils. Sur place, la vénérable dame fut interrogée. Mais sa fermeté en imposa à tous. Southampton, dans son rapport à Cromwell, était contraint d'en faire l'aveu. » On n'a jamais vu, je crois, femme si sérieuse, si virile de caractère, et d'un esprit si clair, si mesuré. » On eut beau essayer de la troubler dans ses réponses, on ne trouva rien à lui reprocher, sinon son attachement à la foi de ses pères. A bout de ressources, les commissaires firent dresser l'inventaire des biens de la comtesse et transporter à Londres ce que le château contenait de plus précieux, « regrettant de ne pouvoir en expédier davantage ».

De Warblington, la noble dame fut dirigée sur Cowdray Park, résidence de lord Southampton. Elle y fut retenue prisonnière durant plusieurs mois. Son geôlier ne craignit pas de l'accabler d'outrages et de lui faire subir les pires avanies. On alla jusqu'à fouiller, dans ses malles, les quelques habits qu'elle avait pu emporter. On y découvrit une tunique blanche brodée qui devait

jouer un triste rôle dans cette fin de drame. De Cowdray, la comtesse fut envoyée à Londres.

LA CONDAMNATION — LONGUE PRISON

Le Parlement, sur les ordres de Cromwell, se hâta de voter, en mai 1539, un bill d'*attainder* par lequel les personnes visées pouvaient être condamnées sans être entendues, sur la seule volonté du roi. Cette mesure inique comprenait, outre le nom de Marguerite Pole, celui de son fils aîné, de la marquise d'Exeter et de plusieurs autres « papistes », religieux, prêtres, laïques. Pour décider les membres hésitants, Cromwell fit un coup de théâtre. Tandis que le Parlement se donnait l'air de discuter le bill, en troisième lecture, l'odieux ministre parut à la tribune et exhiba devant les membres de l'assemblée une tunique de soie blanche, portant, en traits sanglants, la trace des cinq plaies de Notre-Seigneur. C'était ce fameux vêtement découvert dans les bagages de la comtesse.

Cromwell affecta de voir là un indice de complicité avec les rebelles du Nord. Il produisit aussi des Bulles du Pape et des lettres du cardinal Pole à sa mère. La conclusion de cette sinistre comédie était à prévoir. Le 28 juin 1539, le bill d' « attainder » fut accepté. La comtesse fut enfermée à la Tour de Londres.

Le cardinal Pole, à ces nouvelles, écrivit au cardinal Coutarini : « Vous avez, sans doute, appris la condamnation de ma mère à mort, je veux dire à la vie éternelle. Mais celui qui a provoqué cette sentence ne s'en est pas contenté. Il a encore décidé que le fils de mon frère, un enfant, dernier espoir de notre race, subirait le même sort..... En comparant ces procédés avec ceux du Grand Turc en Orient, il est évident que les chrétiens ont à souffrir bien davantage de la part de ce Turc d'Occident. »

En attendant l'exécution, la comtesse languissait dans les cachots de la Tour. On l'y traitait avec une extrême rigueur, la laissant manquer d'habits et quelquefois de nourriture. Cela dura deux longues années. Au mois d'avril 1541, une insurrection soulevée par sir John Neville éclata dans le Yorkshire dont les paysans réclamaient le rétablissement de la vraie religion. Henri VIII eut peur et résolut, dans sa rage, de se débarrasser de son illustre captive.

LE MARTYRE

Rien ne laissait prévoir à la comtesse que sa fin était proche, lorsque, le matin du 27 mai, on vint lui annoncer qu'elle allait mourir. A cette nouvelle, elle protesta qu'on agissait illégalement à son égard, qu'on n'avait jamais voulu lui permettre de se défendre et qu'on n'avait rien à lui reprocher. Protestations inutiles. Elle se résigna donc et, d'un pas assuré, marcha au lieu du supplice qui devait avoir lieu sur la pelouse d'Eart-Smithfield, dans l'enceinte de la Tour. Peu de personnes étaient présentes. On n'avait pas élevé d'échafaud; mais, sur le sol, un gros tronc d'arbre allait servir de billot.

La Bienheureuse pria Dieu de prendre son âme en pitié et envoya à la princesse Marie sa dernière bénédiction. Puis elle présenta sa tête au bourreau. L'exécuteur officiel se trouvant occupé dans le Nord, un de ses aides le remplaça. Peu habitué à opérer lui-même et, de plus, tremblant d'émotion, cet homme ne put trancher la tête d'un seul coup. Il dut s'y prendre à plusieurs reprises pour accomplir son affreuse besogne. Le supplice fut horrible. La Bienheureuse souffrit tout en silence. Ses seules paroles, les dernières, furent : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour une cause juste. » Un dernier coup et elle entrait, dans la gloire du paradis, avec la palme du martyre.

Cette exécution causa une horreur universelle. Les ambassadeurs étrangers en rendirent compte à leurs souverains.

Le cardinal Pole était à Viterbe quand il apprit le supplice de sa mère. « Jusqu'ici, s'écria-t-il, j'avais remercié la divine Providence de m'avoir fait naître d'une des femmes les plus vertueuses et les plus nobles d'Angleterre; dès à présent, j'aurai un plus grand sujet de gratitude : je suis le fils d'une martyre..... La volonté de Dieu soit faite; qu'il soit béni et loué dans tout ce qui arrive! »

Les restes de la Bienheureuse se trouvent dans la chapelle de Saint-Pierre-aux-liens, à l'intérieur de la Tour. Les catholiques attendent le jour où ils pourront les recueillir à l'ombre d'un de leurs sanctuaires.

Marguerite Pole a été béatifiée le 9 décembre 1886 par Léon XIII. Sa fête se célèbre avec celle des autres martyrs anglais, le 4 mai.

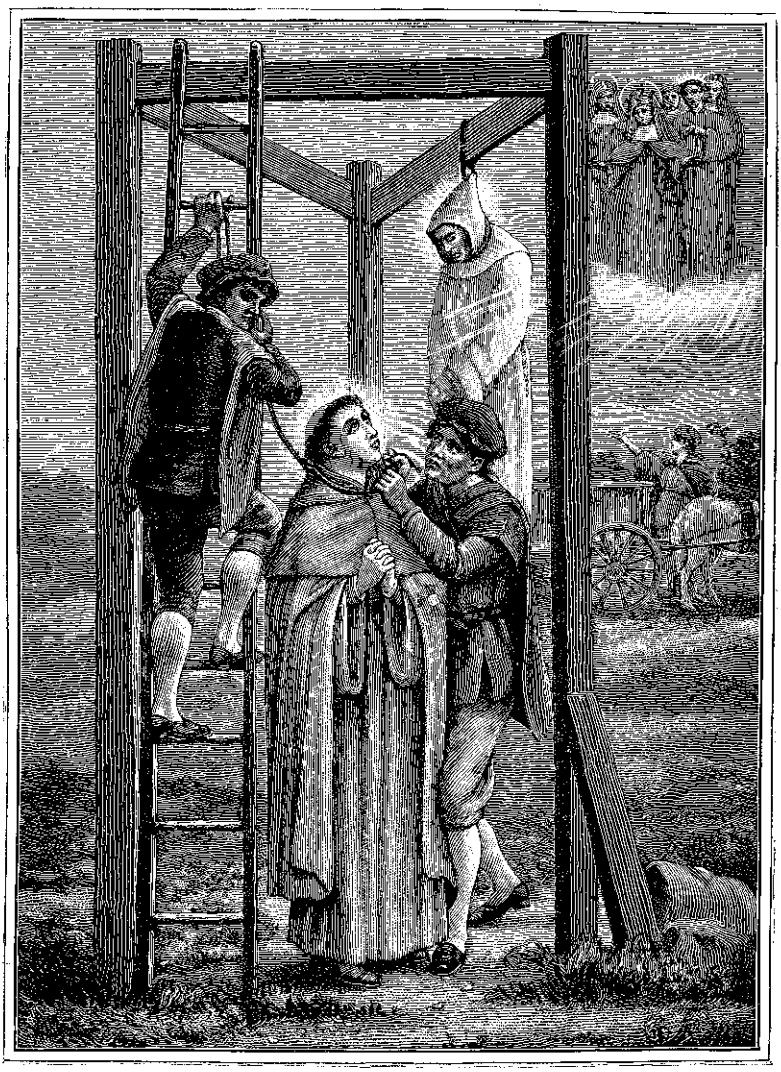
BIBLIOGRAPHIE

Lives of the Engliseh martyre, par Dom Bede. Camm. O. S. D., vol. 1. — London Buras, and Oates, 1504.

LE BIENHEUREUX RICHARD REYNOLDS

religieux Brigittin, martyr (1488-1535).

Fête le 4 mai.



Les bourreaux en train de faire les derniers préparatifs pour la pendaison du B. Richard. On voit un de ses compagnons suspendu au gibet et sainte Brigitte venue pour assister au triomphe de ses enfants.

Par un décret daté du 3 mars 1415, Henri V, roi d'Angleterre, fondait et dotait, à Henton près de Cambridge, « le monastère de Saint-Sauveur et Sainte-Brigitte, de Syon ». Deux communautés séparées de fils et de filles de sainte Brigitte de Suède vinrent prendre possession du nouveau couvent. Un peu plus d'un siècle plus tard, la persécution anglicane devait les disperser. Du moins auraient-ils la consolation, en prenant le chemin de l'exil, d'emporter le glorieux souvenir d'un de leurs frères, l' « ange de Syon », le Bienheureux Richard Reynolds, une des premières victimes de Henri VIII.

L'ÉTUDIANT DE CAMBRIDGE

Richard Reynolds semble être né en 1488 ou 1489; mais on doit se résigner à ignorer le lieu de sa naissance et la qualité de ses parents. Nous le trouvons, pour la première fois, à l'Université de Cambridge, parmi les quarante-sept élèves de Christ's College, récemment agrandi par la mère

de Henri VII, Marguerite de Beaufort. Il figure, en effet, dans les livres de comptes du « censeur » de l'Université, pour l'année scolaire 1504-1505, comme ayant versé la somme de deux nobles d'or, soit environ vingt-cinq francs de notre monnaie. L'année suivante, on rencontre son nom sur la liste des bacheliers ès arts.

Fait assez curieux, sur la même page, dans la liste des maîtres ès arts est inscrit Fewterer, futur supérieur de notre martyr à Syon, mais dont la foi, hélas! faiblit au moment de l'épreuve.

La vie universitaire à Cambridge était des plus austères, toute de prière et d'étude. L'étudiant « se levait à 4 heures; de 5 à 6 il assistait à la messe suivie d'une allocution; les cours le retenaient ensuite jusqu'à 10 heures, moment du dîner. De 11 heures à 5 on étudiait ou donnait des répétitions; puis venait le souper. On discutait ou causait jusqu'à 10 heures, et, avant d'aller se reposer, chacun se promenait de long en large, pendant une demi-heure, pour ne pas avoir trop froid aux pieds; car, ajoute le cardinal Newman, auteur de cette description, le poêle était un luxe inconnu ».

Le cardinal Fisher, une des futures victimes de la persécution, était chancelier de l'Université et tenait à y développer la vie de piété. Son désir était de former un clergé édifiant et sérieux. « La crainte ou le mépris de Dieu, disait-il, a sa base dans le clergé. »

D'après les volontés de Henri VI, bienfaiteur insigne du Collège, on chantait tous les soirs, devant la statue de la Vierge, une antienne suivie du verset *Ave Maria*, et la prière *Meritis et precibus*.

Reynolds profita, à tous points de vue, de son séjour à Cambridge. Le cardinal Pole, qui le connut, écrivait dans une lettre : « Ses connaissances étaient extraordinaires et puisées aux meilleures sources; il n'était pas seulement homme de très sainte vie, mais encore le seul Anglais parfaitement au courant des trois langues principales (latin, grec, hébreu). »

Déjà ses condisciples le surnommaient « le jeune homme au visage et à la conduite angéliques ».

LE MOINE DE SYON

Dans le courant de l'année 1509, Reynolds prit son grade de maître ès arts et commença l'étude de la théologie au collège de *Corpus Christi*. On le voit, en 1513, bachelier en théologie avec le titre de « prédicateur de l'Université ». Il devait, du reste, s'illustrer dans la chaire. Plusieurs de ses contemporains l'appellent « *insignis concionator* ». De ce don remarquable de la parole le Bienheureux Richard fut sans doute redevable au cardinal Fisher. Celui-ci ne cessa jamais de travailler à la réforme de la prédication. Le clergé d'alors négligeait d'annoncer la parole de Dieu, négligence coupable et qui engendra bien des maux. Dans certains endroits, c'est à peine si l'on voyait un prêtre monter en chaire les dimanches de Carême.

Dans l'intervalle, probablement en 1512, Richard Reynolds avait été admis comme novice au monastère brigittin de Syon.

Il paraît étrange qu'un novice ait pu passer la plus grande partie de son temps de probation en dehors de son couvent. Après le Concile de Trente, cela eût été inadmissible, mais, à l'aube du XVIe siècle, certains points de discipline n'étaient pas encore fixés définitivement, les religieux de Syon, d'après les statuts de l'Ordre, pouvaient faire leur noviciat, non dans le cloître, mais dans le monde, sous la direction de personnes spécialement désignées.

Reynolds, ayant été jugé digne d'embrasser la vie religieuse, fut admis à la profession perpétuelle au monastère de Syon, le 11 juin 1513, fête de saint Barnabé.

Quatorze ans de vie paisible dans le recueillement et le silence devaient le préparer à soutenir de vaillants combats pour la gloire de l'Eglise. On se mortifiait et se sanctifiait, à Syon; à minuit, les religieux se levaient pour le chant des Matines; la prière alternait avec l'étude, et les moines Brigittins passaient pour d'excellents théologiens.

Années heureuses, années fécondes pour notre Bienheureux; mais la Providence allait le conduire vers un autre champ d'action.

LE DIVORCE

Après dix-sept ans d'une heureuse union avec Catherine d'Aragon, veuve de son frère Arthur, et épousée, en juin 1509, avec la dispense du Pape, le roi Henri VIII feignait soudain d'éprouver des scrupules sur la validité de ce mariage. Il disait avoir découvert, en lisant la Bible, plusieurs sujets de trouble. Et, en réalité, ces prétendus scrupules faisaient voir « trop de délicatesse ». La raison en était plus banale : dès 1526, le roi s'était violemment épris d'une suivante de la reine, Anne de Boleyn, et voulait l'épouser. Mais il fallait pour cela une permission spéciale de Rome. On essaya de l'obtenir par divers subterfuges dont, heureusement, le Souverain Pontife ne fut point dupe. De son côté, Catherine en appelait à Clément VII de la honte qu'on voulait lui faire; le Pape se prononçait en faveur de l'épouse méconnue. Alors Henri VIII, poussé par ses conseillers, Thomas Cranmer et Thomas Cromwell, s'unissait à Anne de Boleyn en 1533; et Thomas Crammer, nommé archevêque de Canterbury, déclarait nul le premier mariage avec Catherine. L'année suivante, 1534, le Parlement anglais, servilement docile aux volontés du tyran, consommait le schisme avec Rome par l'*Acte de Suprématie* qui faisait du roi le chef suprême de l'Eglise d'Angleterre, et rejetait les « prétentions papistes ».

LA PERSÉCUTION

Un changement si contraire à la tradition et à la conscience chrétiennes ne pouvait avoir lieu sans provoquer de nobles résistances; aussi avait-on décrété que le refus de reconnaître la suprématie religieuse du roi serait puni de mort. L'ère des persécutions s'ouvrait en Angleterre; c'était aussi l'ère des martyrs.

Richard Reynolds ne pouvait plus ignorer de si graves événements : les émissaires de Thomas Cromwell fouillaient les monastères, en pillaient les trésors, parfois en chassaient les religieux; les ecclésiastiques coupables de fidélité au Pape étaient arrêtés, leurs églises saccagées.

Le 20 avril 1534, à Tyburn, une héroïque phalange de martyrs subissait le dernier supplice. Ils étaient au nombre de sept, dont deux Franciscains, deux Bénédictins de Christ-Church, à Canterbury; deux prêtres séculiers, l'un curé de Aldington, l'autre de Aldermary, à Londres; enfin, une religieuse bénédictine, Elisabeth Barton, très aimée du peuple qui la vénérait et l'appelait « la sainte fille du Kent ». Son refus de souscrire aux prétentions de Henri VIII, l'ardeur

avec laquelle elle avait défendu les droits du Pape, son influence sur les foules, sa sainteté l'avaient désignée comme une des premières victimes de cette persécution.

Dieu permit que l'emprisonnement de la « Sainte fille du Kent » fût la cause indirecte du martyre de l' « ange de Syon ». En effet, s'il faut en croire les récits contemporains, Elisabeth Barton avait pu, par son intermédiaire, s'entretenir à deux reprises avec le Bienheureux Thomas More, ancien chancelier du royaume, destitué et plus tard mis à mort pour son inébranlable attachement à la foi catholique. La conversation aurait roulé « sur certains secrets révélés à la religieuse et relatifs à la question de l'infaillibilité pontificale et à l'illégitimité du mariage du roi » avec Anne de Boleyn.

Quels étaient ces secrets? On s'est livré à bien des conjectures sans pouvoir résoudre le problème, mais, peu de jours après l'exécution d'Elisabeth Barton, Reynolds recevait, de l'évêque de Rochester, le Bienheureux Fisher, alors incarcéré à la Tour, un pli confidentiel qui parait avoir contenu certains rapports ayant trait au second mariage du roi. Probablement le bienheureux Richard, à cause de sa haute vertu, avait été choisi comme confesseur ou au moins confident par le cardinal Fisher.

Quoi qu'il en soit, Cromwell fut bientôt mis au courant de ces relations; pour y mettre un terme, le plus sûr moyen était de faire arrêter Reynolds.

Vers le milieu d'avril 1535, au nom du roi, Richard Reynolds était appréhendé et jeté dans les cachots de la Tour de Londres. Ses futurs compagnons de supplice l'y avaient précédé depuis peu; c'étaient trois pieux Chartreux, les bienheureux John Houghton, Robert Lawrence et Augustin Webster

LE PROCÈS — LA CONDAMNATION

Les quatre prisonniers furent traduits devant le tribunal des affaires criminelles sous l'inculpation de négation de la suprématie royale en matière religieuse. Des charges spéciales pesaient, en outre, sur Reynolds. Un renégat, ancien frère convers à Syon, s'était fait son accusateur. Il lui reprochait d'avoir déclaré et soutenu que « seule la *princesse douairière* (c'était le nom sous lequel on désignait, depuis le divorce, Catherine d'Aragon) était la vraie reine, et d'avoir, dans une conversation, fait connaître certains détails de vie touchant la reine — ici, Anne de Boleyn — et sa sœur ».

Reynolds reconnut avoir parlé de ces choses, mais seulement en confession, alors que les devoirs du saint ministère lui en faisaient une obligation. Il aurait pu ajouter que cette confession était un piège que lui tendait l'ignoble traître, procédé souvent employé, du reste, parmi les espions de Cromwell.

Durant les dix derniers jours d'avril, le « vicaire général » — c'était le titre officiel de Cromwell — alla visiter les prisonniers pour essayer d'obtenir leur adhésion à la suprématie royale. Tous refusèrent de commettre cette lâcheté.

Déçu dans ses espérances, Thomas Cromwell s'en fut porter ses condoléances à son digne ami et protecteur Henri VIII et lui exposa la nécessité de prendre d'énergiques mesures répressives. L'accord, sur un tel terrain, n'était pas difficile à conclure; les deux sinistres personnages savaient déjà comment on verse le sang.

Le 27 avril, le gouverneur de la Tour recevait l'ordre de faire conduire, dès le lendemain, à Westminster, pour y être jugés et condamnés, les quatre confesseurs, auxquels seraient adjoints deux prêtres séculiers, Robert Féron et John Hale. Féron obtint sa grâce; mais Hale subit le sort des martyrs.

Les trois Chartreux et notre Brigittin étaient accusés d'avoir « traîtreusement machiné et désiré pour le roi la privation de son titre de chef suprême de l'Eglise d'Angleterre ». Ils n'essayèrent pas de se justifier, mais répondirent, comme autrefois les apôtres devant le Sanhédrin, qu' « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes », ajoutant que « jamais ils ne se permettraient, par leur conduite, de contredire ou d'abandonner l'Eglise catholique ».

Les juges, émus, ne savaient que décider; ils renvoyèrent donc le verdict au lendemain. Les vaillants confesseurs regagnèrent leurs cachots. Pendant ce temps, les membres du tribunal discutaient; la majorité voulait absoudre les religieux, ne voyant pas dans l'accusation des charges suffisantes pour les condamner à mort. Mais le « vicaire général » craignait que ses victimes ne lui échappassent; il fit aussitôt demander la cause de ce délai. Les juges exposèrent les motifs de leur hésitation qui furent transmis à Henri VIII. A ces nouvelles, le tyran se mit fort en colère et fit savoir aux jurés « qu'ils seraient eux-mêmes livrés au supplice s'ils s'obstinaient à vouloir acquitter les accusés ». La menace finit par l'emporter, et le tribunal se décida, contre la justice et la conscience, à formuler un verdict déclarant les religieux coupables de haute trahison. Cette sentence entraînait la peine de mort.

Le 29 avril, les prisonniers furent ramenés à la barre. Le président Audley voulut, pour la forme, interroger Reynolds.

— Pourquoi vous entêter dans votre opinion, vous érigeant seul contre le Parlement qui comprend tant d'illustres lords et d'évêques?

— J'avais résolu de me taire, répliqua le Bienheureux Richard, mais, puisque vous me pressez, et afin de satisfaire ma conscience et celle des personnes ici présentes, je dis que notre croyance est d'un bien plus grand poids et repose sur des témoignages bien plus nombreux que la vôtre. En effet, vous n'avez à m'opposer que le Parlement de ce seul royaume, quand j'ai, moi, le monde chrétien tout entier sauf ceux de ce pays; et je ne devrais même pas dire « tous ceux de ce pays », car la minorité seulement est avec vous. Du reste, la majorité du royaume se prononcerait-elle contre moi, qu'elle n'agirait point par conviction, mais par feinte, mue par la crainte de perdre ses honneurs ou dignités, ou dans le but de gagner la faveur royale..... »

« Quant au témoignage des anciens Pères, continua-t-il, j'ai pour moi les Conciles généraux et tous les Pères et Docteurs de l'Eglise durant quinze cents ans, et en particulier saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire..... »

On lui ordonna de se taire; le vaillant champion de l'Eglise se contenta alors d'ajouter :

— Puisque vous me défendez de parler davantage, jugez-moi selon votre loi.

Il écouta dans le plus grand calme l'arrêt qui les condamnait, lui et ses trois compagnons, à être pendus et écartelés, à Tyburn. Tyburn était, à cette époque, le lieu habituel des exécutions de ce genre, lieu désormais sacré au souvenir des catholiques anglais, par le nombre des martyrs qui l'ont arrosé de leur sang.

La lecture achevée : « C'est là, dit Reynolds,

le jugement du monde. » Il demanda qu'on mît deux ou trois jours d'intervalle avant l'exécution, afin de leur laisser le temps de se préparer; puis il se retira en répétant cette phrase de l'Ecriture : *Credo videre bona Domini, in terr aviventium.* Les Pères Chartreux, absorbés dans la contemplation, avaient gardé le silence, jugeant leur cause bien défendue par la parole de l' « ange de Syon »

LE MARTYRE

L'infâme sentence prononcée, on a vu dans quelles conditions, contre les quatre religieux, devait être exécutée le 4 mai 1535. En attendant, Thomas Cromwell renouvela ses tentatives d'intimidation, en se servant pour cela d'un prêtre apostat, le docteur Th. Starkey, chapelain du roi. Starkey, rendant compte de sa triste mission auprès des condamnés, disait : « Ils ont maintenu que, seul, le Pape est le Vicaire de Jésus-Christ. Le secrétaire d'Etat m'ayant permis d'écouter les raisons de Reynolds, j'ai voulu faire part à ce dernier des lumières que Dieu m'a données sur cette question. Mais rien n'y a fait; il était tellement ancré dans son opinion qu'il n'a voulu admettre aucun de mes arguments et s'est déclaré prêt à mourir avec ses compagnons pour le soutien de la même cause. »

Enfin arriva la « journée mémorable » du 4 mai 1535. Dès le matin, les prisonniers furent extraits de leurs cellules et conduits à la porte de la Tour. « Le visage de ces hommes, écrivait un auteur protestant, ne pâlit pas; leur voix n'eut pas un tremblement; ils se dirent fidèles sujets du roi et fils obéissants de l'Eglise. »

Le sourire aux lèvres, comme jouissant déjà de leur gloire, ils se laissèrent déposer sur les claies destinées à les traîner jusqu'à Tyburn. A ce moment, le bienheureux Thomas More, enfermé à la Tour pour le même crime de fidélité au Saint-Siège, était en train de converser avec sa fille Marguerite. Attiré par le bruit, il mit la tête à la meurtrière de son cachot et aperçut les quatre confesseurs. Se tournant alors vers sa fille : « Regarde, s'écria-t-il avec un accent de regret; ces bienheureux Pères vont à la mort aussi gaiement que des fiancés au mariage. »

La lugubre procession s'achemina à travers les rues tumultueuses de Londres, et l'on franchit ainsi la distance de trois milles qui sépare la Tour de Tyburn. Sur l'endroit du supplice se dressait un gibet à triple branche appelé « arbre triple ». Afin de terroriser le peuple et de mieux graver dans l'esprit de la multitude les détails de l'horrible scène qui allait se dérouler, Cromwell avait voulu que Reynolds et les trois Chartreux fussent exécutés, revêtus de leur habit religieux; grâce précieuse dont, au fond de leur âme, les martyrs remerciaient Dieu.

L'œuvre infâme commença!

A mesure qu'un des religieux gravissait les marches de l'échafaud, on lui offrait la vie sauve s'il voulait se rétracter. Le bienheureux John Houghton eut l'honneur de passer le premier. Il affirma fièrement sa croyance et celle de ses frères dans le dogme de la suprématie de saint Pierre et de ses successeurs.

— Notre sainte Mère l'Eglise, dit-il, a décrété autrement que n'a ordonné notre souverain le roi avec son Parlement, je dois donc, en conscience, souffrir ces tourments plutôt que de nier la doctrine de l'Eglise.

Il récita ensuite ces mots du Psalmiste : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

Il aurait prié plus longuement, mais on ne lui en donna pas le temps, et le bourreau lui passa la corde au cou et l'étrangla.

Comme il respirait encore lorsqu'on lui arracha le cœur, il eut l'énergie de murmurer : « Bon Jésus, que ferez-vous de mon cœur? » Là-dessus, il expira.

Le bienheureux Reynolds, réservé pour la fin, assista au supplice des trois Chartreux. Il les exhortait à ne point faiblir et leur montrait le ciel où leur place était préparée. « On ne le vit pas un seul instant, raconte un témoin, changer de couleur ou donner des marques d'angoisses; et lorsque son tour arriva, il sut mourir bravement. »

Avant de donner son âme pour le Christ et son Vicaire, notre martyr voulut parler à la multitude; mais le temps pressait, l'indignation mal contenue de la foule pouvait éclater, et le bienheureux Richard dut se taire. Aussi bien n'avait-il rien à ajouter aux paroles du bienheureux Houghton, et mieux valait parler d'exemple.

L' « ange de Syon » se laissa donc faire; le plancher mobile se déroba soudain sous ses pieds, et le martyr demeura suspendu au gibet. Ce n'était encore que la première phase. Il était à peine pendu et respirait encore, étourdi, quand la corde fut coupée. Alors eut lieu, pour lui, la scène la plus affreuse de cet affreux drame; on lui ouvrit le ventre, on lui arracha violemment le cœur qui fut aussitôt jeté dans une chaudière bouillante. La foule était silencieuse, frémissante, et lorsque le bourreau montra au peuple ce cœur ensanglanté qui ne battait plus, en criant, selon l'usage : « C'était un traître », pas une voix ne répondit pour approuver. Seuls, Henri VIII et son ministre pouvaient être heureux. Néanmoins, si la lutte était finie, la victoire restait à la foi catholique.

La haine des persécuteurs s'acharna même sur les cadavres des martyrs. Un bras du bienheureux Houghton fut attaché au-dessus de la porte de son monastère afin d'inspirer la terreur à ceux qui voudraient imiter sa constance. Une vieille tradition rapporte que la même chose fut faite pour le bienheureux Richard Reynolds.

Les religieuses brigittines de l'abbaye de Syon, à Chudleigh (South Devon.) ont conservé jusqu'à ce jour un chapiteau de colonne qui ornait autrefois un des piliers de l'entrée de leur monastère, et où aurait été suspendu un membre du corps de l' « ange de Syon ».

LA BÉATIFICATION

Les catholiques anglais n'ont jamais cessé d'entourer leurs martyrs d'un culte spécial. Grégoire XIII avait permis d'honorer plusieurs de ces serviteurs de Dieu comme de véritables confesseurs de la foi. Le 2 décembre 1886, le pape Léon XIII, après avis favorable de la Sacrée Congrégation des Rites, signa le décret de béatification de cinquante-quatre d'entre eux, parmi lesquels le bienheureux Richard Reynolds. La fête des martyrs anglais béatifiés, par Léon XIII, se célèbre le 4 mai.

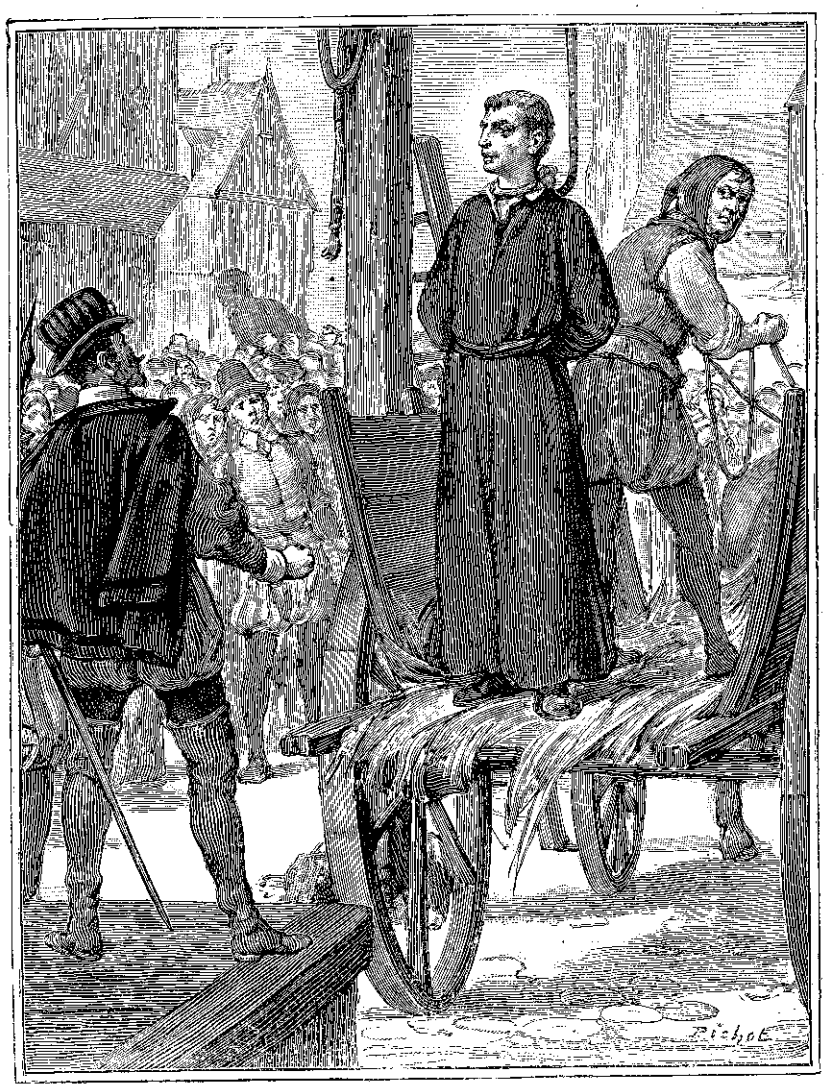
Demandons à Dieu, par l'intercession de ces martyrs, que le mouvement de conversion au catholicisme, qui va chaque jour en s'accentuant parmi les Anglais protestants, aboutisse enfin au retour de la nation tout entière à la vraie foi et à l'unité.

Sources : *The Angel of Syon,* by Adam Hamilton, O. S. B, 1905. — *Lives of the English martyrs,* by Dom Bede Camm. O. S. B., London, 1904.

LE BIENHEUREUX RALPH SHERWIN

Martyrisé à Tyburn, 1er décembre 1581.

Fête le 4 mai.



Le Bienheureux debout sur la charrette qui le mène au supplice parle encore à la foule et proclame son innocence.

ÉTUDIANT — LA CONVERSION

Le 17 novembre 1558, quelques heures après la mort de sa sœur Marie Tudor, Elisabeth était proclamée reine d'Angleterre. La nouvelle souveraine pouvait compter sur le loyalisme des catholiques. Elle-même, d'ailleurs, avait affirmé sa volonté de maintenir la religion restaurée par Marie Tudor.

Cette volonté — si jamais elle avait existé — ne devait pas durer. On s'en aperçut bien lors du service funèbre célébré à Westminster pour le repos de l'âme de Charles V. Le célébrant désigné était un hérétique notoire : il affecta d'omettre le nom du Pape et chanta le *Pater noster* en anglais. C'était là un signe de mauvais augure.

Deux « actes » du Parlement allaient bientôt paraître, rouvrant la persécution. C'étaient l'acte de suprématie par lequel la reine était reconnue « chef suprême de l'Eglise d'Angleterre »; l'acte d'uniformité, qui rendait obligatoire, sous les

peines les plus dures, un nouveau *Prayer-Book* (formulaire) hérétique (28 mai 1559).

Détail curieux, la religion catholique, chassée du royaume, trouvait maintenant un asile dans les Universités anglaises. Des collèges d'Oxford sortaient sans cesse des jeunes gens qui, touchés de la grâce, allaient se préparer au sacerdoce dans les Séminaires étrangers. En 1572, le quatrième président de Saint-John's College se voyait révoqué comme « papiste ». L'établissement, placé sous la direction de l'évêque anglican de Winchester, Horne, recevait alors d'autres statuts; on remerciait les professeurs suspects, et des protestants prenaient leur place,

A Exeter College, vers 1578, sur quatre-vingts étudiants, quatre seulement sont de « loyaux sujets »; tous les autres, en secret ou au grand jour, sont catholiques.

Parmi tous ces jeunes gens, plusieurs étaient nés de parents anglicans; mais une irrésistible attraction, encouragée par de bonnes raisons théologiques, les poussait vers le catholicisme.

De ce nombre était celui dont on va lire la vie, Ralph Sherwin.

Il était venu au monde à Rodesley, près de Longford, dans le Derbyshire, en 1550. On ne sait à peu près rien de ses premières années. En 1568, il est inscrit dans des registres du collège d'Exeter, à Oxford, comme récemment promu au grade de « fellow » (agrégé). Il jouissait d'une réputation de « subtil philosophe, excellent grécisant et hébraïsant ».

Sa fortune semblait assurée, d'autant que les lois garantissaient les faveurs aux universitaires « loyaux », c'est-à-dire protestants. Mais il y avait des catholiques à Exeter; on y causait théologie, la bonne semence y germait lentement. Dieu permit que Ralph fût touché de sa grâce. Dès 1575, celui-ci se faisait catholique. Dieu le voulait encore plus près de lui; il donna au pieux « fellow » la vocation sacerdotale.

Sherwin alors s'embarque pour la France. Il va faire au Séminaire anglais de Douai ses études théologiques.

DOUAI — LE PRÊTRE

Le Séminaire de Douai était de fondation relativement récente. Il devait son établissement au docteur William Allen — plus tard cardinal, — ancien principal de Saint-Mary's Hall et censeur de l'Université d'Oxford. Touché des malheurs de sa patrie, ému de voir le catholicisme peu à peu en disparaître, cet homme trouva le remède à ces maux. L'Angleterre se mourait du manque de vrais prêtres. Allen fit bâtir le Séminaire de Douai pour en former. Les élèves y affluèrent; la plupart étaient de jeunes étudiants convertis et aspirant au sacerdoce. En 1578, le Séminaire avait préparé plus de cinq cents clercs et envoyé en Angleterre de zélés missionnaires.

Le martyre fut réservé à plusieurs. Beaucoup, du reste, le demandaient, trop heureux de pouvoir ainsi racheter leur pays de son apostasie.

Ses études terminées, Ralph fut ordonné prêtre le 23 mars 1577, avec neuf de ses compagnons.

ROME

Il songeait dès lors à regagner l'Angleterre pour y exercer le saint ministère. Une circonstance imprévue suspendit l'exécution de ses plans. En effet, le docteur Orven Lerois, encouragé par Grégoire XIII, venait d'ouvrir à Rome un nouveau collège anglais. Un petit noyau d'étudiants était parti de Douai afin d'inaugurer la fondation.

Les débuts furent pénibles. Les élèves logeaient — plutôt mal que bien — dans des maisons aux abords de Saint-Pierre. Ils avaient ensuite pu s'installer dans l'ancien hospice des pèlerins anglais.

Voir Rome, s'y retremper aux grands souvenirs des premiers chrétiens, se mieux pénétrer de cette poésie reposante qui émane des antiques sanctuaires, du contact avec les reliques des saints, quel rêve pour un converti d'hier! Ralph résolut de le réaliser.

Après un pélerinage aux restes de saint Jean-Baptiste, à Amiens, il se mit en route, accompagné de deux autres prêtres et d'un diacre, le 2 août 1577. Il passera trois ans au Séminaire anglais de Rome.

Dans des registres, son nom est le premier avec une mention intéressante. On y rapporte que « Robert Bellarmin et le provincial des Jésuites — alors directeur du collège — ont demandé à Sherwin s'il était disposé à se rendre en Angleterre à la demande de ses supérieurs ». La relation continue : « Le P. Ralph Sherwin, Anglais, prêtre, âgé de vingt-neuf ans, jure sur les Saintes Ecritures qu'il est prêt — aujourd'hui plutôt que demain — à partir pour l'Angleterre et à y être martyr. » Et dans la marge on lit cette note ajoutée : « Il a été envoyé et est devenu un martyr. »

Une telle détermination demandait du courage. La persécution sévissait plus que jamais en Angleterre. Elisabeth et son mauvais génie, sir W. Cecil, voyaient avec colère leur œuvre néfaste entravée par des prêtres catholiques sortis de Douai, de Rome, de Valladolid. Une autre cause, plus personnelle, excitait la reine, c'était l'excommunication fulminée contre elle par saint Pie V, le 25 février 1570.

EN MISSION — LE VOYAGE

Ni les menaces ni les supplices ne pouvaient détourner les vrais apôtres de l'apostolat de la Grande-Bretagne. Toutefois, l'Angleterre fidèle souffrait du manque d'évêques. Le pape Grégoire XIII se préoccupait de lui donner un pasteur lorsque le vénérable évêque de Saint-Asaph, Thomas Goldwell, résidant à Rome, s'offrit à remplir cette périlleuse mission.

Pendant l'été de 1580, ce prélat, accompagné d'une suite, se mit en route. Les premiers missionnaires Jésuites faisaient partie de la caravane. C'étaient le bienheureux Campion, le P. Persons et le Fr. Ralph Emerson, futur martyr. On avait adjoint aux voyageurs trois séminaristes

prêtres, Luc Kirby, Edward Rishton et notre Bienheureux, ainsi que deux jeunes laïques.

Saint Philippe de Néri, encore vivant, logeait alors à Saint-Jérôme de la Charité, en face du collège anglais. Souvent, rencontrant dans les rues de Rome les séminaristes destinés à l'Angleterre, il les saluait de ces belles paroles : « *Salvete, flores martyrum.* Salut, fleurs des martyrs. » On peut supposer qu'avant leur départ les trois jeunes missionnaires allèrent demander la bénédiction du Saint.

On partit le 18 avril 1580. Des amis escortèrent la petite troupe jusqu'au Ponte-Molle. Là il fallut se séparer. Les Pères Jésuites et les séminaristes allaient à pied.

A Milan, les voyageurs furent reçus par saint Charles Borromée, qui les retint huit jours et invita le bienheureux Ralph Sherwin à prêcher devant lui. On franchit ensuite les Alpes, et l'on se disposait à gagner Lyon. Mais, à Aiguebelle, la caravane apprit que la route était peu sûre, les paysans du Dauphiné se trouvant alors en révolte contre leurs seigneurs. Force fut de faire un détour jusqu'à Genève.

Avant d'entrer dans ce « boulevard de l'hérésie », chacun se déguisa. « M. Campion, écrit Sherwin, se transforma en un pauvre Irlandais au service de M. Paschal. » Ils se présentèrent ainsi aux portes de la ville ; on les leur ouvrit, non sans difficulté. Ils s'amusèrent à considérer des ministres calvinistes en longue barbe, qui, du haut des fenêtres de leurs maisons, se moquaient d'eux. Ces sarcasmes n'étaient pas du goût de Ralph, et il dit plaisamment dans sa lettre : « Si nous avions été libres, nous les aurions fait pleurer à la mode irlandaise ! »

Les PP. Persons et Sherwin s'en furent causer avec Théodore de Bèze. L'entretien ne fit que leur révéler la mauvaise foi de cet « apostat réprouvé ». De son côté, Campion était sorti avec sa livrée de laquais. Il rencontra un des neuf ministres protestants de Genève et lui posa malicieusement des questions sur l'Eglise. Il serra de si près le pauvre pasteur que celui-ci, prenant très mal l'aventure, en devint « quasi fou » d'irritation.

Un long séjour dans la ville pouvait présenter de graves dangers. Par petites étapes, les missionnaires prirent la direction de Reims où ils arrivèrent, en bonne santé, le dernier jour de mai. Le 4 juin, six d'entre eux s'embarquaient pour l'Angleterre. Ralph était retenu auprès de l'évêque ; mais celui-ci étant tombé malade et renonçant à passer le détroit, il obtint la permission de rejoindre ses six compagnons.

Il quitte Reims le 8 juin. Le 10, il est à Paris, d'où il écrit au supérieur du Séminaire de Rome : « ..... Il n'y a pas de raison de douter de la victoire finale, puisque notre Maître et Rédempteur a depuis longtemps conquis le monde. Il a conquis, et nous appelle maintenant moins encore à l'épreuve qu'à la couronne. »

Des circonstances imprévues retardèrent probablement son arrivée sur les côtes anglaises, car le 1er août il est seulement à Rouen, d'où il écrit au P. Agazzari, à Rome. Il lui annonce son départ pour ce jour-là même et ajoute : « J'ai grand espoir que celui qui a protégé le Prince des apôtres dans les chaînes voudra bien nous défendre dans tous nos périls .... Je vous recommande mon cœur, mon âme et toute ma personne. »

L'APOSTOLAT EN ANGLETERRE — LA PRISON

A partir de ce moment, nous perdons la trace de Sherwin. Sans doute, pour dépister les émissaires d'Elisabeth, dut-il recourir à maint subterfuge. La prudence exigeait qu'il gardât secret son itinéraire.

Les prêtres étaient poursuivis, souvent trahis. Le vingt-troisième statut d'Elisabeth renchérissait sur les pénalités contre les catholiques. Quiconque se convertissait devenait coupable de haute trahison ; la tête des Jésuites, des prêtres, était mise à prix ; on menaçait les élèves des Séminaires des plus rigoureuses représailles s'ils ne rentraient pas tout de suite dans le royaume. Les espions circulaient partout ; il s'en trouvait parmi les catholiques et parmi les moins soupçonnés.

Cela n'empêcha pas Edmond Campion de publier, en septembre 1580, son fameux *Challenge* ou *Défi*. Dans cet écrit, il établissait que lui et ses compagnons étaient venus en Angleterre par obéissance, animés du seul désir de prêcher l'Evangile, d'administrer les sacrements, de convertir les pécheurs. Il demandait trois discussions publiques : la première devant les lords, sur les rapports de l'Eglise catholique avec l'Etat ; la seconde devant les maîtres de l'Université, sur les preuves de la religion catholique ; la troisième devant les hommes de loi civile et canonique.

Pendant ce temps, Ralph Sherwin travaillait sans bruit au salut des âmes. Hélas ! son apostolat allait finir à peine commencé. La Providence le voulait martyr. Dès novembre 1580, une lettre du P. Persons annonçait son arrestation : « Nous nous rencontrâmes la nuit afin de nous entretenir de choses spirituelles ; il me dit alors combien il désirait mourir ! »

Le lendemain de cette réunion, Sherwin prêchait dans la maison d'un fidèle catholique, M. Roscarrock. Mais il était déjà trahi ; soudain les sbires de la reine se présentèrent avec un mandat d'arrêt. Il dut les suivre.

On l'enferma dans les cachots de la Maréchaussée. Ecoutons encore le P. Persons : « Ses gardes l'emmenèrent dans la cour intérieure de la prison et lui mirent des fers si lourds qu'il avait de la peine à se mouvoir. Alors il leva les yeux au ciel, remerciant Dieu. Comme il considérait ses chaînes, il ne put s'empêcher d'éclater de rire et se mit ensuite à verser des larmes de joie. » Deux hérétiques, témoins de cette scène, furent tout étonnés d'une telle sérénité dans l'épreuve.

Notre Bienheureux pouvait maintenant écrire : « Je porte aux pieds de petites cloches (ses chaînes) qui me rappellent qui je suis et à qui j'appartiens. Je n'ai jamais entendu harmonie si douce. Priez pour que j'arrive au terme avec courage et fidélité. »

Il était à la Maréchaussée depuis un mois lorsqu'arriva un message du gouverneur de la prison provoquant les « papistes » incarcérés à une discussion publique. Ralph Sherwin envoya aussitôt son adhésion; les ministres anglicans, qui ne se sentaient pas la même assurance, n'osèrent affronter la lutte.

Au milieu des prisonniers Ralph exerçait son ministère. Il convertit plusieurs détenus parmi lesquels deux membres de la secte immorale appelée « famille de l'amour ».

Ce zèle ne faisait point l'affaire des persécuteurs. Le 4 décembre, Sherwin fut transféré à la Tour de Londres. Le même jour arrivèrent, extraits d'autres prisons, les bienheureux Thomas Cottam, Robert Johnson et Luc Kirby. Nicolas Roscarrock, celui qui avait donné asile à Ralph, les suivit de près.

LA TORTURE — LA PEINE DE MORT

Le 15, il fut soumis à la question. Ses bourreaux, le supplice terminé, le laissèrent presque inanimé sur la neige qui était tombée en abondance. Le lendemain, la torture lui fut de nouveau appliquée, et avec une telle violence qu'il resta cinq jours sans pouvoir prendre de nourriture ni articuler une parole.

Ces arguments n'ayant pas réussi, on essaya des promesses. L'archevêque de Canterbury lui fit savoir que, s'il consentait à se rendre à l'église de Saint-Paul et à y faire acte d'anglicanisme, on lui donnerait le second évêché d'Angleterre. Ces offres furent dédaigneusement repoussées. Mais, pour ne point paraître avoir le démenti, les autorités anglicanes forcèrent les prisonniers à assister au prêche, sous la garde des soldats. Les nobles martyrs trouvèrent le moyen de protester. Ils interrompaient les prédicateurs, les poursuivaient de leurs huées, les convainquaient de mensonge et de mauvaise foi.

L'emprisonnement du bienheureux Ralph durait depuis plus d'un an; mais la fin n'était pas douteuse. Il s'y préparait par la prière et en se donnant souvent la discipline.

Le 16 novembre 1581, il fut amené devant les juges. Avec lui comparaissaient Campion, Luc Kirby et plusieurs autres.

Sherwin déclara être venu en Angleterre pour ramener le peuple à la religion catholique. Le juge objecta que les statuts du royaume interdisaient ces tentatives. A quoi il répondit qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes lorsque leurs lois sont opposées à la volonté divine. Le juge tenta alors de l'inculper dans une « terrible conspiration » tramée contre la reine.

« Dieu m'est témoin, dit l'accusé, que je n'ai jamais entendu parler de cela. » Puis, démasquant l'hypocrisie de l'accusation : « Le motif évident de notre présence ici, s'écria-t-il, c'est la religion et non la trahison. »

La sentence était dictée d'avance par les volontés de la « bonne reine Bess ». Les inculpés furent condamnés à mort.

De retour à la prison, Sherwin s'empressa d'écrire à ses amis pour leur annoncer la bonne nouvelle. Il disait :

« Mes péchés sont grands, mais je me réfugie dans la miséricorde de Dieu. Mes négligences, je l'avoue, sont sans nombre, mais je fais appel à la clémence de mon Rédempteur; je n'ai confiance qu'en son sang..... On croit que nous serons exécutés lundi ou mardi prochain. Daigne le Seigneur nous donner l'humilité, afin que nous obtenions la victoire. »

LE MARTYRE

Le matin du 1er décembre 1581, les condamnés furent appelés dans la cour. Là on les attacha aux claies qui devaient les traîner jusqu'à Tyburn, lieu de l'exécution. On leur fit ainsi traverser les rues populeuses de Londres. Sur le tertre de Tyburn des gibets étendaient leurs bras sinistres, prêts à saisir leur proie. Le supplice du bienheureux Campion achevé, ce fut le tour de Ralph Sherwin. « Viens, lui dit brutalement le bourreau, reçois aussi tes gages. »

Le martyr, sans répondre, embrassa cet homme et, après avoir baisé le sang qui dégouttait de ses mains, il monta sur la charrette; sous le gibet Il demanda à parler.

« Oui, oui », cria la foule.

« Eh bien, dit-il, je remercie d'abord Dieu le Père tout-puissant et tout miséricordieux de m'avoir créé; mon doux et aimable Sauveur Jésus de m'avoir racheté et le Saint-Esprit de m'avoir sanctifié. »

Là-dessus, on lui coupa la parole pour lui reprocher sa prétendue trahison.

« Je suis innocent », répondit-il. Puis il ajouta : « Je ne doute pas de mon bonheur futur par le moyen de Jésus-Christ, dont la passion, la mort et le sang sont mon unique appui. »

Sir Francis Knollys, commissaire royal, voulut l'interrompre.

« Chut, chut! fit le bienheureux, vous et moi répondrons de ceci devant un autre juge qui reconnaîtra mon innocence. »

Comme Sir Francis le pressait encore de s'avouer coupable, il fit cette réponse : « Si c'est trahison d'être catholique et bon catholique, alors je suis un traître. »

On lui dit de prier pour la reine; il déclara le faire volontiers. Là-dessus, il passa la tête dans le nœuf coulant que lui tendait le bourreau, et soupira : « Jésus, Jésus, soyez pour moi Sauveur! » La multitude émue répétait : « Bon Monsieur Sherwin, que le Seigneur Dieu reçoive votre âme! »

La charrette s'éloigna, le plancher se déroba sous les pieds de la victime qui tomba dans le vide. On entendit un craquement, le corps se convulsa nerveusement, et ce fut tout. Ralph Sherwin, prêtre et martyr, avait reçu au ciel sa récompense. Il avait trente et un ans.

Le bienheureux Sherwin a été béatifié, avec les autres martyrs anglais, par le pape Léon XIII.

Leur fête se célèbre le 4 mai.

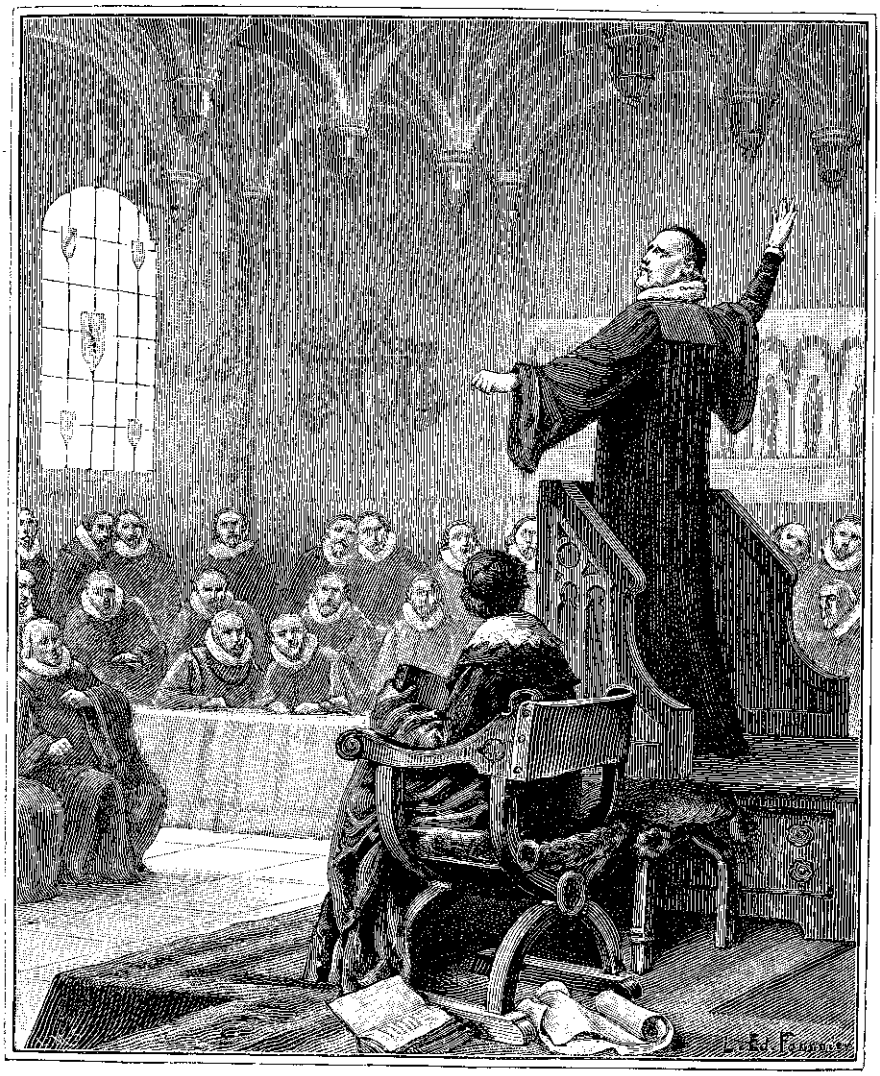
SOURCES

Histoire d'Angleterre. — Dom Bede Camm : *Lives of the english martyrs*, t. II. Londres, 1905.

LE BIENHEUREUX THOMAS PERCY

Martyrisé à York, 22 août 1572.

Fête le 4 mai.



Thomas Percy défend les catholiques à la Chambre des Lords.

La Réformation anglicane, sous Henri VIII comme sous Elisabeth, s'acharna sur tout ce qui portait le nom de catholique. Des évêques comme le bienheureux Fisher, des prêtres et de simples fidèles en grand nombre furent victimes de sa haine. Parmi ces derniers, il s'en trouvait qu'une origine illustre, d'éclatants services rendus à la patrie et au prince semblaient devoir soustraire aux coups du bourreau. Mais l'anglicanisme officiel n'avait pas de ces scrupules, et, ayant découvert que de tels hommes voulaient rester fidèles à Rome, il les conduisait au supplice. Ce fut le cas du bienheureux Thomas Percy, comte de Northumberland.

FAMILLE — MALHEURS PRÉCOCES

Thomas Percy naquit en 1528, de sir Thomas Percy, frère et héritier de Henri Algernon, comte de Northumberland, et de lady Eléonore, fille de sir Guiscard Harbottal. Ses parents résidaient tantôt à Newburn et tantôt à Prudhal-Castle, sur la frontière écossaise, à une époque où Anglais et Ecossais se cherchaient sans cesse querelle.

Thomas était né depuis peu lorsque Henri VIII commença l'œuvre néfaste de la prétendue Réforme dans le royaume britannique. Il avait huit ans, en 1536, lorsque l'indignation catholique éclata soudain, dans le mouvement insurrec-

tionnel du « Pèlerinage de Grâce », qui rallia sous ses drapeaux tout le Nord de l'Angleterre. Son père prit la tête des six mille catholiques, groupés, pour la défense de leur foi, sous la bannière de saint Cuthbert. Henri VIII, effrayé, fit semblant de vouloir négocier : c'était une feinte. L'impudique monarque envoyait en hâte le duc de Norfolk avec de fortes troupes contre les « pèlerins de Notre-Dame de Grâce », et faisait capturer les chefs. Sir Th. Percy, traîné à Tyburn le 2 juin 1537, y était pendu, après un semblant de procès, pour crime de « haute trahison » et pour avoir « refusé au roi le titre de chef suprême de l'Eglise d'Angleterre ».

Notons ces glorieux antécédents : le fils saura de qui tenir et se montrera digne du père.

A la suite de cette affaire, le petit Tom et son frère Henri furent enlevés à leur mère, suspecte elle-même, et confiés à la garde de sir Thomas Tempeat, commissaire royal, qui habitait Holmside, près de Durham.

On ignore combien de temps les deux enfants furent séparés de leur mère. Toujours est-il que leur tuteur légal, importuné par leur présence, trouva à s'en débarrasser en expédiant ses pupilles à Liverpool, où ils firent, semble-t-il, leur éducation.

Là-dessus, Henri VIII mourut, laissant le trône à son fils Edouard VI. Sous ce prince, un acte du Parlement ordonna, en février 1549, « la restitution de ses biens au jeune Thomas Percy ». Celui-ci rentra donc en possession d'une partie des domaines de sa famille.

EN ÉCOSSE — MARIAGE

En 1557, sous le règne de la bonne Marie Tudor, le futur martyr est dans le Nord, à la frontière d'Ecosse, où il bataille vaillamment. Au mois d'avril de cette année, il s'empare du château de Scarborough, que sir Th. Stafford prétendait enlever à la reine. Le mois suivant, la gracieuse souveraine récompensa cette action en nommant Percy comte de Northumberland, titre auquel lui donnait droit la mort de son oncle.

Au mois de juillet suivant, les Ecossais ayant envahi le territoire anglais, les hostilités recommencèrent. Le nouveau comte se fit remarquer, durant cette campagne, par la capture de sir André Ker, chef des bandes écossaises.

En janvier 1558, Marie Tudor le chargea de négocier une trêve avec l'Ecosse. Il paraît bien que les négociations ne maintinrent pas longtemps la paix, car, pendant l'été, Th. Percy et son frère sont occupés à repousser les incursions de leurs remuants voisins commandés, cette fois, par des officiers français.

Cette année même, Thomas épousa Anne Somerset, fille du comte de Worcester, femme de grand courage qui, dans la suite, ne reculera devant aucun danger pour sauver la vie de son mari.

AU PARLEMENT — RETOUR DU SCHISME

Au mois de novembre 1558, la reine Marie Tudor expirait sans laisser d'héritier. Le trône alors passait à Elisabeth, fille de Henri VIII et d'Anne Boleyn. L'Angleterre allait retomber de nouveau dans le schisme et l'hérésie.

Le premier Parlement du nouveau règne s'assembla le 25 janvier 1559 et dura à peine cinq mois; mais ce laps de temps lui suffit pour hâter la ruine religieuse du pays. Les deux fameux actes de suprématie et d'uniformité furent son œuvre.

Le premier de ces Actes déclarait « abolie dans le royaume l'autorité de tout prélat étranger » et transférait à la couronne la juridiction spirituelle du Souverain Pontife sur les sujets de Sa Majesté. Quiconque violerait une première fois cette loi serait puni de la confiscation de ses biens; une seconde transgression entraînait l'emprisonnement perpétuel; une troisième enfin, la mort. L'acte d'uniformité interdisait la célébration du Saint Sacrifice de la messe et exigeait que désormais, dans les églises, le service religieux se fît en anglais, selon le cérémonial du *Prayer-Book* ou livre de prière officiel, et cela encore sous les peines de confiscation et de mort.

Tous les évêques, sauf un, ayant refusé de prêter le serment de suprématie, prirent le chemin de l'exil, tandis que, dans les sièges devenus vacants, on installait de faux pasteurs.

Le comte de Northumberland, retenu dans le Nord par son commandement, n'avait pu siéger au Parlement quand ces deux lois furent votées, ce qui n'empêchait pas les agents du gouvernement de l'observer de près et de le trouver suspect. Un de ces espions, Sadler, proposait de lui retirer la charge de chef des troupes, et, en attendant, ne manquait aucune occasion de lui créer des difficultés. Sir Thomas s'aperçut de ces louches manœuvres et, pour y mettre un terme, se retira spontanément. Il alla vivre dans son manoir de Petroorth, dans le Sussex.

LE SUSPECT

Le second Parlement d'Elisabeth se réunit en 1563 et tint ses séances du 11 janvier au 10 avril. Thomas Percy vint, cette fois, occuper sa place à la Chambre des lords. Il y fut le témoin impuissant de bien des infamies.

L'acte de 1559 n'imposait le serment de suprématie qu'à un certain nombre de sujets. Le Parlement de 1563 se mit en tête de l'exiger de tous ceux qui, à un moment quelconque de leur vie, auraient assisté à la messe, c'est-à-dire, pour parler clair, de tous les catholiques du royaume. La sanction pour trois refus était la peine de mort.

Thomas Percy essaya d'empêcher le vote du bill. Sa voix frémissante s'éleva pour protester contre de pareilles iniquités. Vains efforts; le 3 mars, le bill devenait un acte légal.

La généreuse conduite de Percy n'était point faite pour lui concilier les faveurs du pouvoir. Il le savait; aussi, pour trouver un peu de calme, rentra-t-il dans son château. Mais on l'y surveillait de près.

En mai 1565, un des espions d'Elisabeth écrivait à lord Leicester, le conjurant de « faire venir à Londres le comte de Northumberland, cette mesure étant, je crois, des plus urgentes, car les papistes sont fort remuants par ici ».

Un troisième Parlement s'assembla pendant l'automne de 1566. En novembre, malgré les paroles très sensées de Percy et de dix autres pairs, les lords s'avisèrent de voter un « acte » destiné à remédier à la consécration invalide des évêques intronisés par Elisabeth. On affirmait ainsi, contre l'évidence et contre l'Eglise entière, que la consécration des évêques protestants était « bonne, légitime et parfaite ». L'histoire impartiale fera justice de ces prétentions d'un gouvernement sectaire, et la voix autorisée de Léon XIII déclarera, trois siècles plus tard, la nullité des ordinations anglicanes.

Maintenant, l'avenir s'annonçait de plus en plus menaçant pour l'Eglise catholique en Angleterre. Depuis onze ans que l'acte d'uniformité était en vigueur, les ruines s'accumulaient sur le sol anglais. Les crucifix, les images de la Sainte Vierge et des saints avaient été détruits, les autels profanés, les vêtements sacrés brûlés ou vendus; on disait la messe dans les souterrains et les caves; les fidèles qui n'assistaient pas au service anglican devaient payer des amendes écrasantes.

Toutefois, les violences n'avaient pas complètement déraciné la foi catholique. Les pseudo-évêques se plaignaient encore de « l'audace des papistes ». En réalité, ils osaient obéir à leur conscience!..... Les catholiques du Nord surtout restaient attachés à la « foi de leurs pères ». L'évêque de Carlisle se lamente de la « prédominance du papisme dans son diocèse ». Et puis, il calomnie les prêtres, les traitant de « rejetons de l'Antéchrist, ignorants et têtus, fourbes et insinuants » et autres amabilités du même genre.

Dans le comté d'York, la noblesse continuait de suivre et de défendre l'ancien culte. De l'aveu d'un agent gouvernemental, « il n'y a pas dix gentilshommes favorables aux procédés religieux de la reine..... et la classe populaire est aveuglée par la vieille doctrine papiste. »

Ceci explique la facilité avec laquelle l'insurrection catholique du nord de l'Angleterre recruta ses adhérents.

Ce mouvement éclata vers la fin de 1569, dirigé par les comtes de Northumberland et de Westmoreland. Leur but, qui n'avait rien de politique, était d'obliger le gouvernement à laisser aux catholiques la liberté de conscience. Après tout, ils y avaient droit, puisque la religion catholique était, en réalité, celle du royaume jusqu'à Henri VIII et qu'aucun pouvoir civil n'avait le pouvoir de la changer. Ce motif fut exposé par les deux chefs dans une lettre adressée au pape saint Pie V, le 7 novembre 1569. La réponse de Pie V arriva le 22 février suivant, après que la lutte était déjà terminée, trois jours avant la fameuse Bulle de déposition d'Elisabeth. Elle justifiait la conduite des deux nobles lords et de leurs partisans qui étaient prêts à verser leur sang pour maintenir « leur obéissance au Saint-Siège romain ». Et le document pontifical se terminait ainsi: « A l'exemple de saint Thomas de Cantorbéry, soyez braves et fermes dans votre résolution. »

ÉPHÉMÈRE RESTAURATION CATHOLIQUE

Le 14 novembre 1569, au milieu d'une foule enthousiaste, les deux comtes, suivis de leurs troupes de volontaires, faisaient leur entrée solennelle à Durham. Leur premier soin fut d'ordonner le rétablissement du culte catholique. Les livres protestants furent brûlés, on releva les autels, et la multitude put, comme autrefois, se presser autour des prêtres pour recevoir les sacrements et entendre la messe. On s'imagine la joie de ce bon peuple qui, pendant onze ans, avait dû assister à des services religieux nouveaux, présidés par d'indignes ministres. Un de ces derniers, le fanatique Wittingham, ne s'était-il pas avisé de souiller la tombe du vénérable Bède, après avoir jeté ses cendres au vent? La plupart de ces ministres avaient pris la fuite à l'approche des troupes catholiques.

La première grand'messe fut chantée dans la cathédrale le 30 novembre, fête de saint André, devant une foule si considérable que les moindres coins de l'église étaient occupés. Un prêtre, M. Holmes, muni des pouvoirs de Rome, donna, le 4 décembre, l'absolution générale. La journée s'acheva par le chant des vêpres et de l'antienne « *Gaude, Virgo Christipara :* Réjouissez-vous, Vierge, Mère du Christ », en l'honneur de la Sainte Vierge. Dans d'autres localités environnantes, on célébra aussi des cérémonies de réparation, et l'ancien culte fut rétabli; ainsi en fut-il à Sedgefield, à Long-Newton, à Chester, à Lanchester, etc.

De leur côté, Percy et son coadjuteur ne restaient pas inactifs, préparant au combat leurs soldats improvisés. Le comte de Sussex, chargé par la reine de marcher contre eux, hésitait à les attaquer, car il doutait de la fidélité de ses propres troupes qu'il savait sympathiques à la cause catholique.

Le 17 novembre, les insurgés envahissaient le Yorkshire sans rencontrer de résistance et marchaient sur Ripon. Le 23, ils étaient à Clifford-Moor, près de Wetherby, après avoir capturé un Corps de 300 cavaliers et coupé les communications avec York, où Sussex se trouvait bloqué avec 2 000 hommes.

Il aurait alors fallu donner l'assaut à la ville, y surprendre Sussex qui n'osait bouger; mais on hésita, on perdit du temps en marches et contre-marches; à peine un combat eut-il lieu à Barnard-Castle où les catholiques eurent l'avantage. Puis, comme le bruit se répandait qu'un fort contingent de troupes royales se dirigeait sur Durham, Northumberland donna l'ordre de se replier sur ce point.

Cependant, le comte de Sussex avait reçu des renforts et, à son tour, s'avançait contre les catholiques. Les deux comtes délibérèrent sur la conduite à tenir. Lord Westmoreland était pour la résistance; lord Northumberland, caractère doux, effrayé à la pensée du sang qui coulerait, croyait plus sage de cesser les hostilités. Son parti prévalut. On se sépara donc à la fin de décembre. Les deux chefs se rendirent à Hexham et, de là, franchirent la frontière écossaise. Ils espéraient trouver en Ecosse un refuge sûr. Lord Westmoreland et plusieurs autres réussirent à s'embarquer pour le continent. Thomas Percy ne voulut ou ne put pas les suivre.

Ainsi se terminait ce beau rêve de sauver la religion catholique en Angleterre. Désormais, le pays entier reste à la merci d'Elisabeth et de ses émissaires. On les verra à l'œuvre.

LA RÉPRESSION — CAPTURE DE PERCY

Le comte de Sussex mena la répression avec une sauvagerie répugnante. Les nobles et les bourgeois « papistes » qui tombèrent entre ses mains eurent la vie sauve, moyennant une forte rançon. Il n'en fut pas de même des pauvres paysans : on les envoya au gibet par centaines.

L'aumônier de l'armée catholique, Thomas Plumtree, fut pris tandis qu'il cherchait à se cacher et conduit à Carlisle. On ne lui fit point grâce; il fut pendu sur la place publique, le 4 janvier 1572, après avoir refusé de prêter le serment de suprématie. L'Eglise l'a mis au nombre de ses bienheureux.

Mais que devenait Thomas Percy? En Ecosse, où il s'était réfugié, sa femme l'avait rejoint et partageait courageusement ses épreuves. Tous deux trouvèrent d'abord un asile dans une ferme,

près de la frontière. Mais les espions anglais étaient à leur poursuite. En outre, le régent écossais, Murray, obligeait les fugitifs anglais à repasser dans leur patrie et se préoccupait de découvrir la retraite de Percy, afin de le pouvoir livrer. Il y réussit, grâce à un certain Hector Armstrong, qui, ayant amené le comte dans un guet-apens, le fit tout à coup cerner par des cavaliers.

Ceci se passait la veille de Noël 1569, huit jours à peine après la dispersion de Durham.

Lord Sussex, prévenu de la capture, en informa la reine ; mais les Ecossais ne voulaient pas livrer leur proie sans profit. Elisabeth ne rougit pas de négocier avec eux la reddition de Percy. On marchanda un peu; enfin, le prix de la trahison fut fixé à 2 000 livres.

Les pourparlers traînant en longueur, on enferma le prisonnier au château de Lochleven, où Marie Stuart avait déjà été incarcérée. Il languit là deux ans et demi. Un chroniqueur nous a conservé le détail de son genre de vie à Lochleven. Il jeûnait presque continuellement, passait des nuits à prier. Le seigneur du lieu, un calviniste, essayait d'ébranler sa foi en lui amenant des ministres protestants et en lui faisant promettre la liberté s'il apostasiait. C'était bien mal le connaître.

De son côté, lady Northumberland ne négligeait rien pour adoucir le sort de son époux. Elle chercha même à ramasser l'argent nécessaire à sa rançon.

La noble dame comptait sans Elisabeth, dont les agents secrets suivaient ses moindres démarches. La sanglante reine, sentant que sa victime pourrait lui échapper, se résigna à donner enfin le prix du sang, et l'infâme marché fut conclu, le 16 avril 1572.

DANS LA GUEULE DU TIGRE

Le 29 mai, Thomas Percy était remis aux Anglais et conduit à Berwick. Là, un envoyé de la reine lui posa quelques questions, à la suite desquelles il écrivait : « Il (Percy) persiste à ne rien changer de ses vieilles mômeries et prétend en faire le seul motif de la rébellion. »

Elisabeth avait hâte d'en finir. Elle expédia à lord Hunsdon, gardien du prisonnier, l'ordre de conduire celui-ci à York pour y être exécuté. Hunsdon eut assez de fierté pour répondre qu'il ne prêtait pas la main à cette sorte de besogne; mais un sir John Forster n'eut point les mêmes scrupules et se chargea de l'entreprise. Il y gagna de recevoir une partie des biens du comte.

D'ailleurs, un pareil voyage n'allait pas sans risques. Le pays à traverser était favorable à Thomas Percy, et dans tout le Yorkshire sa mémoire était respectée. Forster s'en tira néanmoins comme il put, c'est-à-dire avec beaucoup de mensonges et une forte dose d'hypocrisie.

On atteignit enfin York le 21 août. Le comte fut aussitôt interné au château, et là encore on fit l'impossible pour le contraindre à l'apostasie. Ces tentatives échouèrent encore une fois. Percy se déclara prêt à tout souffrir plutôt que d'abandonner la religion catholique. Devant cette fermeté, son geôlier, qui avait reçu des ordres de Londres, vint le voir le soir même du 21 août et lui dit de se préparer à mourir le lendemain, à 3 heures de l'après-midi.

Cette nouvelle combla le martyr de joie, au point que John Forster en fut tout déconcerté. Pour tâcher de lui enlever cette assurance, il reparut peu après, suivi du doyen anglican d'York et d'un ministre nommé Palmer. Ces peu sympathiques personnages se mirent à le presser d'objections. Il les laissa ergoter, se contentant de détruire par un mot leurs subtiles arguties. Les deux « convertisseurs » exhortèrent ensuite le condamné à prier avec eux. Il s'en défendit, déclarant qu'ils « n'étaient pas membres de la véritable Eglise de Dieu ».

Quand les hérétiques se furent retirés, le martyr s'agenouilla. Son fidèle domestique John Clerk le suppliait de prendre du repos. Il s'y refusa, voulant s'unir, dit-il, « à l'agonie de Jésus-Christ au Jardin des Olives ». Il passa donc la plus grande partie de la nuit en oraison.

LE MARTYRE

Quand le moment d'aller au supplice fut venu, le comte sortit de sa cellule, tête nue, et, faisant le signe de la croix, se mit à la disposition des gardes pour être conduit sur la place publique de la ville, endroit marqué pour son exécution. Là, il enleva son manteau, se signa et monta à l'échafaud. Puis, se tournant vers le peuple : « Sachez, dit-il, que, dès mes premières années jusqu'à ce jour, j'ai conservé la foi de cette Eglise qui, dans le monde chrétien tout entier, est la seule et unique. C'est dans cette même foi que je me prépare à mourir. Quant à cette nouvelle Eglise d'Angleterre, je ne la reconnais pas.

Le ministre Palmer l'interrompit : « Je vois que vous mourez en papiste obstiné, membre, non de l'Eglise catholique, mais de l'Eglise romaine. »

Le martyr reprit : « Ce que vous appelez l'Eglise romaine, c'est l'Eglise catholique, édifiée sur la doctrine des apôtres, dont Jésus-Christ est la pierre angulaire, fondée sur le sang des martyrs, reconnue des saints Pères. Elle est toujours la même : c'est l'Eglise contre laquelle, selon les paroles du Christ, les portes de l'enfer ne prévaudront point. » Puis il ajouta : « Prenez garde, bien-aimés frères, à ces loups furieux qui viennent comme des agneaux, mais veulent, en réalité, dévorer vos âmes. »

Il demanda ensuite pardon d'avoir été la cause indirecte du supplice que plusieurs catholiques avaient enduré après la dispersion de Durham.

On le vit alors se mettre à genoux pour achever ses prières. Ayant baisé une croix qu'il avait tracée sur l'échafaud, il croisa les mains sur sa poitrine et posa sa tête sur le billot. Il murmurait cette invocation : « Seigneur, recevez mon âme! » lorsque le bourreau, d'un seul coup de hache, lui trancha la tête.

Les spectateurs émus pleuraient, suppliant Dieu d'accueillir le martyr dans son paradis. Plusieurs s'approchèrent de son corps pour tremper des linges dans son sang.

« Ainsi, le 22 août 1572, jour octave de l'Assomption, âgé de quarante-quatre ans, le bienheureux Thomas Percy gagna sa couronne. »

Sa tête, fixée au bout d'un poteau, resta exposée publiquement pendant deux ans. On ensevelit son corps dans l'église de la Croix, qui, depuis, a été détruite et remplacée par des maisons de rapport.

La sainte Eglise, par la voix de Léon XIII, a placé Thomas Percy, comte de Northumberland, dans la glorieuse phalange des martyrs anglais béatifiés.

SOURCES CONSULTÉES

De Fonblanque, *Annales de la maison de Percy*, 1887. — Dom Bede Camm, O. S. B., *Lives of the english martyrs*, t. II. Burns et Oates, 87, London, 1905.

LE BIENHEUREUX SÉBASTIEN NEWDIGATE, CHARTREUX

martyrisé à Tyburn (19 juin 1535).

Un brillant courtisan du roi d'Angleterre, Henri VIII, qui, mû par la grâce, devient Chartreux au moment où tout ici-bas semble lui sourire, et meurt, sans bruit ni phrases, pour la défense des droits du Saint-Siège, tel est, en peu de mots, le résumé de la vie du bienheureux Sébastien Newdigate.

Portrait du B. Sébastien Newdigate.

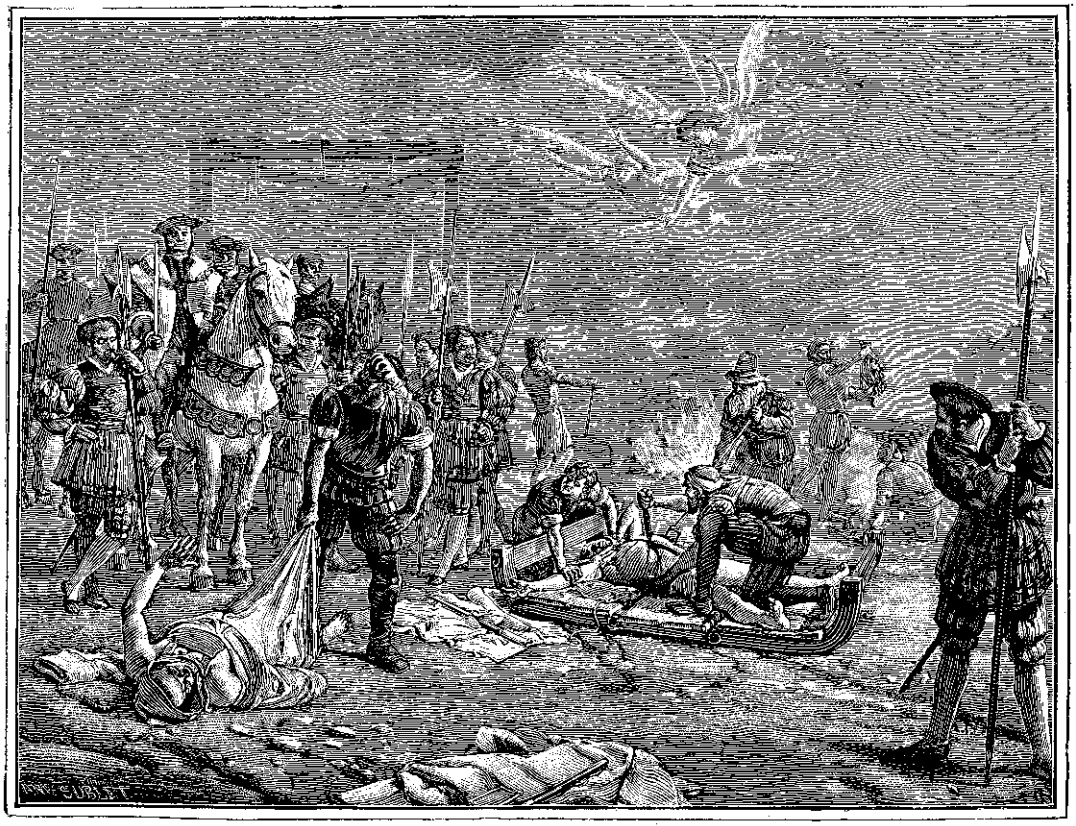
FAMILLE — LE FAVORI DU ROI

A mi-chemin entre Northwood et la riante petite ville de Rickmansworth, s'élèvent encore les restes du manoir seigneurial de Harefield Place, comté de Middlesex. C'est là que, à l'aube du XVIe siècle, Sébastien Newdigate vint au monde, le sixième d'une famille qui devait compter dix-sept enfants, dont plusieurs moines et deux religieuses.

Son père, John, seigneur de Harefield, sergent d'armes du roi, avait épousé Amphelissa, fille de John Nevill, descendant de la famille royale de Lancastre, et mère de notre martyr.

Sébastien passa ses premières années à Harefield, en compagnie de ses nombreux frères et sœurs. On possède fort peu de détails sur cette période de sa vie. Nous savons seulement qu'il fut envoyé d'assez bonne heure à l'Université de Cambridge. Il faut également se résigner à ignorer dans quel collège il fut reçu. Il s'y lia d'amitié avec un jeune sous-gradué, Rochester, qui, plus tard, le suivra dans le cloître et subira comme lui le martyre.

Cambridge n'était qu'une étape. Sébastien en sortit pour entrer à la cour d'Henri VIII. Au témoignage d'un contemporain, le nouveau courtisan était alors un jeune homme de haute stature, d'aspect aimable, de manières distinguées. « Doué d'un grand cou-



Les victimes après le martyre. — On ouvre le ventre au bienheureux Sébastien

(Fragment d'une peinture de la Chartreuse de Saint-Hugues.)

rage, il n'en faisait pas une ostentation tapageuse, mais savait parfaitement entourer de modestie ses qualités naturelles. »

Il devint promptement l'ami et le confident du roi dont la conduite paraissait encore irréprochable et ne laissait pas prévoir les si déplorables excès qui allaient bientôt suivre.

Henri avait, en effet, épousé en juin 1509, avec la dispense du pape Jules II, la princesse Catherine d'Aragon, veuve de son frère Arthur. Quelques années après, en 1517, un moine apostat, Luther, levait au fond de l'Allemagne l'étendard de la révolte contre Rome. Henri VIII ne dédaignait pas d'entrer en lice contre ce rebelle et publiait un traité apologétique qui lui valait, de la part de Léon X, le titre de *Defensor fidei*, « défenseur de la foi ».

MARIAGE — ÉVEIL DE LA VOCATION

C'est au milieu de ces circonstances que Newdigate entrait à la cour. La vie qu'on y menait, pleine de tentations et de plaisirs, pouvait cependant lui devenir dangereuse. Pour se mettre à l'abri de ses séductions et cédant sans doute aux conseils des siens, il se maria, dans un âge peu avancé. Le nom de sa femme ne nous est pas connu; tout au plus sait-on qu'elle ne vécut pas longtemps et lui laissa en mourant, vers 1524, une enfant du nom d'Amphelys.

Cette mort affecta profondément Sébastien. Peut-être fut-elle pour quelque chose dans sa détermination de quitter le monde. Toutefois, il plut à la Providence de se servir pour cela du ministère de lady Dormer, une de ses sœurs.

L'histoire de cette vocation est d'ailleurs étroitement liée à d'autres événements dont il est indispensable de tracer la rapide esquisse.

Dès 1522, une femme aussi séduisante qu'astucieuse, Anne Boleyn, s'était fait admettre parmi les dames d'honneur de la reine. Des bruits étranges circulaient déjà sur son compte. Le roi lui-même ne sut pas résister à son charme funeste. D'abord réservées, ses relations avec elle étaient ensuite devenues plus fréquentes. On en parlait à la cour; des anecdotes peu édifiantes passaient sous le manteau. Bref, l'entourage du roi commençait, non sans raison, à concevoir des inquiétudes.

Lady Dormer, quoique plus jeune que son frère, ne le perdait néanmoins pas de vue. Redoutant pour lui le mauvais exemple du roi, elle l'appela chez elle et lui confia son trouble :

— Prenez garde, lui dit-elle, aux fourberies du monde et aux pièges de Satan; considérez que vous êtes chrétien et ne souillez pas votre âme et votre honneur par le contact dangereux avec la conduite de votre royal maître.

Sébastien parut surpris; il ne croyait pas le danger si extrême. Toutefois, pour rassurer sa sœur, il lui promit de se souvenir de ses paroles.

— Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi! répondit-elle.

— Ma sœur, repartit alors Sébastien, que diriez-vous si vous appreniez bientôt que je suis entré à la Chartreuse?

— Moine! s'écria-t-elle, je serais moins surprise d'apprendre que l'on vous a pendu!

La bonne dame soupçonnait-elle, en cet instant, qu'elle verrait un jour la réalisation de l'une et l'autre chose?

Elle continua :

— Je prie Dieu de vous conserver bon chrétien, car la perfection dont vous parlez est faite pour des hommes d'une autre trempe que les gens de cour.

C'était vrai; mais la grâce divine peut accomplir ce que la nature seule ne saurait faire.

LE CHARTREUX

Loin de se calmer, la passion du roi ne faisait que s'accroître. Henri VIII s'entourait maintenant de conseillers à qui ne répugnaient pas les besognes indélicates. La reine Catherine devait subir les procédés insultants de ces personnages. Newdigate voyait enfin de ses yeux les ignominies auxquelles il avait jusque-là à peine cru. Dégoûté du monde, épris de solitude, il résolut d'abandonner la cour et la faveur royale, et s'en fut frapper à la Chartreuse de Londres, dans le courant de l'année 1525, ou peut-être un peu plus tard.

Lady Dormer fut assez surprise de cette détermination. S'imaginant que son frère avait agi dans un moment de ferveur passagère, elle alla trouver Dom William Tynbygh, prieur du monastère, et lui confia ses craintes :

— Madame, répondit celui-ci, votre frère semble avoir bien considéré les conséquences de son acte; il a donné des preuves assez manifestes de la grâce qui le meut. Sans nul doute, c'est la divine Providence qui l'a conduit parmi nous.

Il ordonna ensuite de laisser venir le novice. Le nouveau moine parut avec un maintien si modeste et si recueilli que lady Dormer ne douta plus de sa conversion et se retira en remerciant Dieu.

Pénétrons à notre tour dans la Chartreuse, où le futur martyr accomplit son année de probation. C'est ici que l'on viendra prendre les premières victimes de la prétendue réforme anglicane. Les bruits de l'immense cité n'arrivent pas jusqu'à ce cloître et ces cellules. Sébastien y vit aussi retiré que dans un désert. Sa journée commence la nuit, dès 11 heures. Au premier son de la cloche, il s'agenouille et récite l'office de la Sainte Vierge. Au second coup, muni de sa lanterne, il se rend au chœur réciter l'office de matines et laudes. La prière dure ainsi jusqu'à 3 heures du matin. Après quoi il peut se reposer un peu. La règle le reprend à 5 ou 6 heures pour la méditation, la messe conventuelle et divers exercices.

Telle est, en abrégé, l'existence du solitaire Chartreux. Sébastien l'embrassa avec ardeur et l'on n'eut jamais besoin d'exciter sa piété.

Son noviciat achevé, il compléta ses études théologiques et fut ordonné prêtre. Il ne demandait rien aux hommes, si ce n'est l'oubli; mais des jours venaient où sa sainteté allait être mise à de terribles épreuves pour éclater aux yeux du monde d'une manière inattendue.

LE SCHISME ANGLICAN — PREMIÈRES VICTIMES

Henri VIII, de plus en plus dominé par Anne Boleyn, était résolu à se débarrasser de son épouse légitime. Il feignait d'éprouver des scrupules sur la validité du lien qui l'unissait à la pieuse Catherine. Ses agents intriguaient auprès du Pape pour obtenir une sentence de divorce. Mais Rome ne se pressait pas de céder au gré des caprices royaux. Henri, sur le conseil du néfaste T. Cromwell, son secrétaire d'Etat, crut forcer la main au Pape en faisant décréter, en février 1531, la suprématie spirituelle du roi sur les sujets du royaume. L'archevêque de Canterbury, Warham, fit cependant introduire dans l'acte cette clause restrictive: « Autant que la loi du Christ le permet. »

Le chancelier Thomas More, fervent catholique et bientôt martyr, se démit de sa charge pour protester contre ces nouveautés. Vers la fin de 1532, Warham étant mort, Henri VIII réussit, à force de mensonges, à faire placer le triste Thomas Cranmer sur le siège primatial de Canterbury. Le 25 janvier 1533, le roi épousait secrètement Anne Boleyn, et Cranmer, peu après, se hâtait de déclarer nulle la première union avec Catherine.

Clément VII eut beau protester contre ces actes, Henri VIII, lancé sur la pente, ne s'arrêta plus. Le Parlement, terrorisé, était à ses ordres; Cranmer ne demandait qu'à introduire en Angleterre les doctrines protestantes de ses amis d'Allemagne.

En novembre 1534, l'acte de suprématie, d'où l'on avait éliminé la clause restrictive, était voté et mis en vigueur. L'ère sanglante s'ouvrait.

Les Chartreux de Londres n'étaient peut-être pas au courant de ces événements. Mais, en 1533, leur prieur, Dom John Houghton, s'étant rendu un soir au cimetière, aperçut dans le ciel un immense globe rouge qui se tenait au-dessus du monastère. Il y vit un sinistre présage.

Quelques mois plus tard, les émissaires de Cromwell se présentèrent en effet pour exiger le serment. John Houghton consentit à le prêter, en ajoutant la clause qui le rendait à peu près inoffensif: « Autant que la loi de Dieu le permet. »

Mais ce n'était point ce que voulait Cromwell. On s'en aperçut vite.

Quand l'acte de suprématie eut été voté, le vénérable prieur rassembla ses religieux, parmi lesquels Dom Sébastien, et leur demanda quelle conduite ils voulaient tenir. Tous répondirent :

— Mourons dans l'intégrité de notre foi, et que le ciel et la terre soient témoins de l'injuste supplice dont on nous menace!

— Nous ignorons, reprit Dom Houghton, ce qui nous attend; mais si le malheur vient, qu'il nous trouve prêts.

Le prieur exhorta ensuite les moines à préparer leur confession générale.

Le lendemain, il les réunit au Chapitre, où il leur adressa une allocution touchante sur la charité. Après quoi il leur dit :

— Je vous en supplie, imitez-moi dans ce que je vais faire.

S'étant alors levé, il alla se prosterner aux pieds du Père vicaire, lui demandant pardon de ses transgressions et mauvais exemples. Ainsi, à tour de rôle, les bons Pères se pardonnèrent mutuellement leurs fautes. Dieu voulut récompenser cette conduite par un prodige.

Le jour suivant, le prieur célébrait la messe conventuelle, lorsque, à l'élévation, on entendit les accents d'une mélodie toute céleste et si douce qu'aucun des religieux n'avait jamais rien ouï de semblable, ce qui les consola grandement.

A quelque temps de là, Dom John Houghton, accompagné des prieurs des Chartreuses de Beauvale et d'Axholme, tenta auprès de Cromwell une démarche pour obtenir qu'on n'exigeât point d'eux le serment de suprématie. Pour toute réponse, Cromwell les fit jeter en prison, et, comme ils persistaient dans leur noble refus, les fit conduire à Tyburn où ils eurent le bonheur de verser les premiers leur sang pour la sainte Eglise, le 4 mai 1535.

LA PRISON

Le supplice des trois prieurs n'empecha pas la communauté de Londres de continuer à mener sa vie régulière. Le Père vicaire, Dom Humphrey, assisté du procureur, Dom Exmew, et de Dom Sébastien Newdigate, avait pris la direction du monastère. On ne les laissa pas longtemps en paix.

Le jour même de l'exécution du bienheureux Houghton, l'archidiacre anglican, Bedyll, digne valet de Cromwell, s'était présenté à la Chartreuse, apportant un certain nombre de brochures destinées à combattre « la suprématie de l'évêque de Rome, et premièrement de saint Pierre ». Ce singulier convertisseur se donna, en outre, la peine de palabrer durant deux heures devant Dom Humphrey et ses assistants.

Ce fut, apparemment, fatigue superflue, puisque, trois jours après, ces Pères lui firent remettre « ses livres et brochures sans un seul mot de remarque », les Chartreux étant, on le sait, peu enclins aux longs entretiens. Sur quoi Bedyll, fort en colère, mande auprès de lui le Père vicaire et lui demande s'il a lu sa prose. Le Père assure que lui-même et ses deux aides ont pris cette peine, mais n'ont trouvé, après cette lecture, aucun motif suffisant pour les faire changer de croyance. Bedyll, de plus en plus rageur, se fâche, menace, parle de les envoyer à Tyburn. Mais ses éclats de voix font très peu d'impression, et l'archidiacre, penaud, doit avouer à son maître que « les Pères sont obstinément décidés à tout souffrir plutôt que de rien retrancher de leur foi ».

Bedyll se consolait de sa mésaventure en insérant dans sa missive une violente diatribe contre « ces moines possédés de l'esprit de mensonge malgré leur prétendue sainteté, hypocrites, vains, entêtés, ligueurs et désireux de passer pour des êtres au-dessus du commun ».

Des aménités de cette sorte n'avaient guère de prise, on le devine, sur Newdigate et ses compagnons. Ils ne s'illusionnaient du reste pas sur leur sort et s'y préparaient dans la retraite et l'oraison.

Thomas Cromwell était en effet trop corrompu et le roi trop altier pour savoir rendre hommage à cette admirable fermeté. Trois semaines après les incidents qu'on vient de lire, ordre fut donné d'arrêter les trois Chartreux « les plus obstinés, Sébastien Newdigate, Exmew et Middlemore ».

Le 25 mai 1535, tous trois furent conduits à la prison de la Maréchaussée. Là, on les enferma dans d'infects cachots, et, pour comble de cruauté, chacun fut attaché, au moyen de lourdes chaines qui lui enserraient les pieds et le cou, à de gros piliers, de telle sorte qu'ils ne pouvaient ni s'asseoir ni se mouvoir. Ce supplice se prolongea durant quatorze jours.

L'évêque de Faenza, qui put visiter les trois martyrs, nous a transmis une relation de l'état dans lequel il trouva Newdigate. « Son corps, déclare-t-il, était devenu extrêmement faible; mais son âme n'avait rien perdu de son courage. » On n'allait pas tarder à le voir.

LE MARTYR DEVANT LE ROI

Le troisième jour, le roi, qui se souvenait de son ancien favori, vint le trouver dans son cachot :

— Voyez, Sébastien, lui dit-il, combien je vous aime et quel intérêt je vous porte; et, par là, apprenez à répondre à mon affection. Rendez-moi une obéissance affectueuse pour mon affectueuse bienveillance; soumettez-vous à mes lois avant qu'il ne soit trop tard.

Le prisonnier ne fut point dupe de ce langage mielleux:

— Je reconnais, répliqua-t-il, que Votre Majesté, en me visitant dans ce misérable réduit, me fait une grande faveur, plus grande, en vérité, que je ne le mérite. J'avoue encore avoir reçu de Votre Majesté de nombreux bienfaits. Que Dieu vous en récompense! Néanmoins, mon état de religieux m'oblige à vous dire toute la vérité. Ce n'est donc ni le mépris, ni l'obstination, ni le caprice qui m'empêchent de prêter le serment que l'on me propose, mais c'est le désir de sauver mon âme; la loi de Dieu et de sa sainte Eglise me commande ce refus.

Henri VIII, enflammé de colère, n'en voulut pas entendre davantage. Il sortit en jurant de se venger.

Le quatorzième jour de leur détention, les trois Chartreux comparurent devant les lords du Conseil privé. On les somma d'adhérer à l'acte de suprématie. Newdigate fit observer que, « l'autorité de l'Eglise n'étant étrangère en aucun pays, il leur était impossible de prêter un serment condamné par elle ». Là-dessus, on les envoya à la Tour, vestibule habituel de Tyburn.

Ils y restèrent huit jours. Le roi, mal consolé de son premier échec, tenta un autre assaut. Il alla retrouver Newdigate et lui fit de terribles menaces dont celui-ci ne parut pas ému outre mesure.

Lorsque Henri VIII eut cessé de parler, il prit à son tour la parole :

— Durant que j'étais à la cour, dit-il, j'ai servi Votre Majesté loyalement; enchaîné dans ce cachot, je suis encore votre fidèle sujet. Mais dans les questions où la foi et la gloire de Notre-Seigneur sont en jeu, j'ai le regret de déclarer à Votre Majesté que j'obéis à l'Eglise catholique, voulant surtout sauver ma pauvre âme.

— Es-tu plus sage, s'écria Henri, que tous les ecclésiastiques de mon royaume?

— Non; je ne me crois, tant s'en faut, ni saint ni sage, mais j'affirme que ma foi n'est pas une nouveauté. Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Insister eût été peine perdue. Le roi le comprit enfin et se retira.

LA CONDAMNATION

Le procès commença le 11 juin 1535. Les trois Chartreux parurent à la barre dans leur habit religieux. La première condition mise à leur liberté fut de prêter le serment de suprématie. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient, ni ne voulaient, ni ne devaient accepter cette condition, démontrant que leur conduite était en harmonie avec celle des premiers martyrs et avec la doctrine des Pères de l'Eglise.

A ces mots, le juge remit leur cause entre les mains d'un jury de douze membres, qui, sous la menace de Cromwell, s'empressa de les déclarer coupables de haute trahison. On lut ensuite la sentence de mort. Les héroïques Chartreux étaient condamnés à être pendus, puis écartelés sur le tertre de Tyburn. Ce verdict les combla de joie, et, dans l'ardeur de leur enthousiasme, ce cri s'échappa de leur cœur : *Deo gratias!*

LE MARTYRE

L'arrêt du tribunal devait être exécuté le 13 juin. A l'heure assignée, on fit sortir les condamnés de la Tour, on les lia à des claies, et, dans cet appareil humiliant, ils furent conduits à Tyburn. « Ils allaient à la mort, dit un chroniqueur, comme se rendant à un festin, sans que leur visage trahît le moindre signe de tristesse. »

Le cortège traversa les principales artères de Londres et atteignit Tyburn où se dressait la potence, déjà sanctifiée par le bienheureux Houghton et ses compagnons.

On les délia et ils se mirent à louer Dieu. Des prédicants schismatiques essayèrent d'ébranler leur courage, sinon leur foi, mais en vain. Ensuite on les fit monter sur une charrette. De cette chaire improvisée, le bienheureux Sébastien se recommanda aux prières des assistants. Il supplia Dieu d'accorder au roi longue vie et prospérité et de ne lui point ménager sa grâce. Il ajouta que leur crime était de vouloir demeurer fidèles à la foi catholique, pour laquelle ils allaient mourir; puis récita dévotement, avec les deux autres Pères, le psaume *In manus tuas, Domine*, et chacun attendit son tour.

Nous ignorons dans quel ordre les exécutions eurent lieu. A un moment donné, la charrette où se trouvait Newdigate s'éloigna brusquement, le plancher glissa sous les pieds du martyr qui resta suspendu dans le vide, la gorge étreinte par un nœud coulant. Aussitôt, un des bourreaux coupa la corde; un autre s'élança vers Sébastien à peine étourdi, lui ouvrit le ventre et la poitrine pour en arracher les entrailles et le cœur. Telle était même la rage inepte de cet homme, que, prenant le cœur sanglant de sa victime, il le déchira frénétiquement avec ses dents.

La tête et les membres furent exposés aux principales portes de Londres.

Mais qu'importait déjà au bienheureux Newdigate et à ses compagnons? L'épreuve n'avait été que de quelques instants, et maintenant leur âme jouissait au ciel de la récompense éternelle, selon la promesse du Sauveur : *Mercedem laboris ego reddam vobis.*

Le 23 décembre 1886, en la fête de saint Thomas de Canterbury, le pape Léon XIII publiait un décret de béatification comprenant 54 martyrs anglais, parmi lesquels le bienheureux Sébastien Newdigate. Leur fête se célèbre le 4 mai.

Puisse leur sang être la féconde semence d'où germeront, pour l'Angleterre, des générations de fidèles, de prêtres et de religieux catholiques!

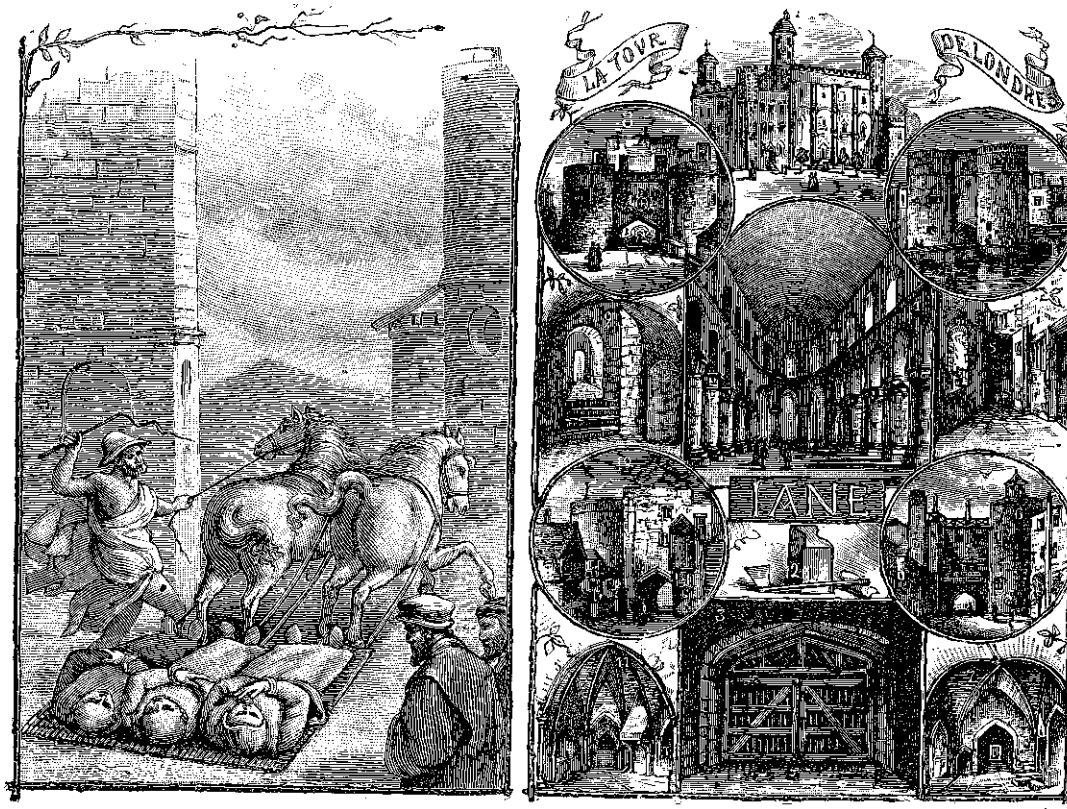
SOURCES CONSULTÉES

DOM BÈDE CAMM : *Life of the Bl. Sebast. Newdigate.* (*Art and Book.* London, 1900.) — DOM BÈDE CAMM : *Lives of the English martyrs*, t. I. (*Burns and Oates.* London, 1904.) — DOM BÈDE CAMM : *Tyburn and the English martyrs.* (*Art and Book.* London, 1904.)

LE BIENHEUREUX THOMAS COTTAM

Jésuite, martyrisé à Tyburn (30 mai 1582).

Fête le 4 mai.



Le bienheureux Thomas Cottam et ses deux compagnons sur la claie du supplice.

LA TOUR DE LONDRES : 1. Chapelle Saint-Jean. — 2. Tour blanche. — 3. Porte des Traitres. — 4. Byward Tower. — 5. Passage conduisant à la Tour sanglante. — 6. Tour de la Cloche. — 7. Byward Tower. — 8. Tour du milieu. — 9. Escalier de la Tour blanche. — 10. Tour sanglante. — 11. Tour aux Arcs. — 12. Hache et billot.

Un célèbre homme d'Etat anglais, Gladstone, a pu dire avec raison que les influences religieuses les plus vives d'Oxford au XVI^e^ siècle tendaient à faire des *récusants* (1) catholiques. Il eût pu ajouter : « et des martyrs catholiques ». Nombreux étaient, en effet, les jeunes gens de cette Université qui, ayant abandonné l'anglicanisme, embrassaient la foi romaine, franchissaient la Manche et, quelques années plus tard, rentraient dans leur pays prêtres, apôtres, martyrs. Parmi eux figure le bienheureux Thomas Cottam.

OXFORD — LA CONVERSION

Il naquit en 1549, à Tarnaker, dans le comté de Lancastre, de Laurent Cottam et de sa femme Anne, tous deux hérétiques et, apparemment, apostats par crainte ou par intérêt.

Les parents de Thomas, gens de condition aisée, voulurent donner à leur fils une éducation soignée. Alors, comme aujourd'hui, on ne montait aux honneurs qu'après avoir étudié dans les collèges oxoniens. Thomas fut donc envoyé à Oxford et entra au collège de Brasenose où un autre futur martyr, le bienheureux John Shert, achevait ses études. Le 23 mars 1568, il prenait son grade de bachelier ès arts. Les registres de Brasenose le signalent comme promu maitre ès arts le 14 juillet de la même année.

D'Oxford, il passa, en qualité de professeur, dans une école de Londres. Il est permis de supposer que le jeune gradué emportait dans son cœur des germes de catholicisme.

Dans la capitale, la Providence lui fit rencontrer le vénérable Pound, qui gémissait dans les fers pour « crime de papisme ». Cottam venait souvent visiter dans son cachot le noble confesseur de la foi ; sa charité fut récompensée par la grâce de la conversion. La date exacte de son

(1) *Récusants :* c'est-à-dire ceux qui refusaient de se conformer à l'Eglise établie par la loi.

abjuration ne nous est pas connue, mais on a conservé de lui une lettre admirable d'élévation surnaturelle qu'il adressait à Pound, le 12 mai 1545.

« Votre charité, lui disait-il, est immortelle comme la cause même qui la produit; et parce qu'il est impossible de comparer à ce qui est immortel des choses fragiles et périssables, ni ma plume ni ma bouche ne trouvent d'expression pour vous rendre les sentiments de ma reconnaissance. Vous avez été ma consolation dans la solitude, mon guide dans le chemin, ma force dans la tribulation, mon secours dans la nécessité..... Que c'est donc un grand bien d'avoir un ami fidèle! Et quelle différence entre des hommes vulgaires et livrés à l'égoïsme de leurs passions, et l'homme de vie sainte rempli de la chaste crainte du Seigneur! Oh! vous me l'avez bien montré. Je le dis avec douleur, le mal commençait à avoir de l'attrait pour moi; mais maintenant je me suis donné à la vertu..... Grâce à elle, mon âme ne craint pas l'enfer!..... »

A DOUAI

Peut-être, quand il écrivait ces lignes si délicates, notre martyr était-il déjà à Douai. On ne saurait l'affirmer avec certitude.

Quoi qu'il en soit, Cottam sentait naître en lui la vocation sacerdotale. Ce n'était point alors chose facile, surtout pour un *oxfordman*, que de réaliser un tel désir. Il fallait, pour cela, se résigner à l'exil, aux persécutions et souvent à la mort. Mais Thomas ne recule point; à l'appel de Dieu, il traverse la Manche et, le 22 mai 1577, vient demander son admission au Séminaire anglais de Douai, fondé, neuf ans auparavant, par Allen.

Les séminaristes de Douai étaient destinés à exercer leur apostolat parmi les catholiques persécutés et les hérétiques bien disposés de la Grande-Bretagne. On leur donnait donc une haute estime pour leur vocation, en leur montrant la grandeur de leur mission, « la sublime dignité du Saint Sacrifice et de l'Eucharistie ».

On se levait à l'aube, on entendait la messe à 5 heures, après avoir récité les litanies des saints pour le retour de l'Angleterre; enfin, on jeûnait deux fois la semaine à la même intention.

Pendant ce temps, l'hérésie, secondée par les violences de la reine Élisabeth, faisait des progrès. Les fidèles devaient assister, sous la menace de pénalités fort sévères, au « service » protestant, où un ministre marié débitait des calomnies contre le Pape et les sacrements. Les prêtres, obligés de se cacher, étaient poursuivis avec rage, mais n'en continuaient pas moins, au péril de leur vie, leur beau ministère. Un ancien de Douai, Henry Shaw, pouvait écrire à Allen : « Le nombre des catholiques augmente. » Ces résultats consolants étaient, en grande partie, dus au zèle des prêtres sortis de Douai.

Préparé, sans doute, par des études antérieures de théologie, Cottam fut ordonné sous-diacre à Cambrai, en août 1577; en décembre, il reçut le diaconat.

En janvier 1578, il se rendit en Angleterre et en revint, le 14 mai, ramenant avec lui cinq étudiants d'Oxford.

REIMS — ROME — CHEZ LES JÉSUITES

Pendant son absence, le Collège anglais s'était transporté de Douai à Reims, où le cardinal de Guise lui accordait l'hospitalité la plus large. Cottam ne fit pas, à Reims, un bien long séjour, puisque, en février 1579, il partait pour Rome.

Il dut probablement descendre au collège germanique où étudiaient alors un certain nombre de ses compatriotes. Mais déjà il songeait à embrasser la vie religieuse. Il sollicita donc et obtint d'être admis au noviciat des Pères Jésuites. Il y entra le 8 avril 1579. Enflammé par l'exemple de saint François Xavier, notre novice aurait voulu se consacrer aux missions des Indes; mais Dieu, qui le destinait à l'Angleterre, se chargea de l'y conduire. Thomas Cottam, surpris par les fortes chaleurs de l'été à Rome, tomba malade de la fièvre. Ses supérieurs l'envoyèrent alors à Lyon pour changer d'air et se rétablir.

Au moment où il allait quitter le noviciat de Sant'Andrea, le Frère portier lut dit doucement : « *Cave ne alius accipiat coronam tuam.* Prends garde qu'un autre ne reçoive ta couronne. » Sur l'échafaud, à Tyburn, Cottam se souviendra encore de ces paroles prophétiques.

PRÊTRE — LA PREMIÈRE CAPTURE A DOUVRES

Arrivé à Lyon en décembre 1579, il en repartit au printemps suivant et retourna à Reims, en compagnie du futur martyr, le bienheureux Robert Johnson. Pendant le voyage, tous deux furent rejoints par l'espion anglais Sledd. Ce triste personnage avait séjourné à Rome comme laquais d'un gentilhomme catholique. Il affectait une piété très soutenue, mais prenait en secret, sur les séminaristes et les exilés anglais, des notes qu'il faisait parvenir à l'ambassadeur d'Elisabeth à Paris.

Quand il connut les desseins de nos deux voyageurs, Sledd se sépara d'eux et s'en fut à Paris donner leur signalement à l'ambassadeur anglais. Puis il eut encore l'audace d'aller à Reims, au collège anglais, d'où il fut heureusement chassé après qu'on eut reconnu sa duplicité.

De leur côté, les deux missionnaires, ignorants du danger, atteignaient Reims le 11 avril 1580.

La santé du bienheureux Cottam ne s'améliorait pas; aussi hésitait-on à l'ordonner prêtre. Toutefois, « comme il était déjà diacre et possédait un réel talent pour la prédication », les directeurs du Séminaire l'appelèrent enfin à la prêtrise. Il reçut l'ordination sacerdotale le 25 avril, à Soissons.

Le 5 juin, il partait pour la Grande-Bretagne, avec Edouard Rishton, le Dr Humphrey Ely, avocat catholique, Jean Hart et Thomas Crane.

Déguisés tant bien que mal, ils débarquèrent à Douvres, le 16 ou le 18 juin. Mais Sledd les avait suivis de près; aussi, à peine mettaient-ils le pied sur le sol anglais, que la police royale les arrêtait. Cottam fut seul reconnu.

Le maire de Douvres était peu satisfait de cette capture qui risquait de lui occasionner des frais et des ennuis. En homme avisé, il proposa au chef de police Stevens de faire conduire Cottam jusqu'à Londres, par le Dr Ely, qui se présentait sous le nom de Harvard et qui ne semblait pas suspect, d'autant plus que son hôtelier répondait de lui. Le bon docteur, fervent catholique, accepta volontiers cette charge. On lui confia une lettre pour lord Cobham à qui il devait remettre son prisonnier, et Thomas Cottam, sous la garde d'Ely, fut dirigé sur Londres.

LA DÉLIVRANCE

L'avocat, on le devine, n'entendait pas faire l'office de traître. S'adressant à Cottam, il lui dit : « Je ne puis en conscience, ni ne veux — étant moi-même catholique — livrer un prêtre

à lord Cobham. Quand nous serons aux portes de Londres, esquivez-vous. Quant à moi, je tâcherai de me tirer d'affaire. »

A Londres donc, on se sépara.

Mais Cottam, « âme timorée », ne se résignait pas facilement à jouir d'une liberté qui pouvait coûter cher au Dr Ely. Il s'en fut à la prison de la Maréchaussée demander à Pound, qui y languissait encore, la conduite à tenir. Celui-ci lui conseilla de se constituer prisonnier. Sur quoi notre missionnaire va trouver Ely et le supplie de lui donner la lettre du maire de Douvres.

« Qu'en voulez-vous faire? » demande l'avocat. « L'apporter à lord Cobham et me constituer prisonnier, car je ne pense pas, en conscience, avoir le droit de rester libre. »

Ely était d'un tout autre avis.

— Vous n'aurez point la lettre, répliqua-t-il; ce serait folie de vous jeter ainsi dans la gueule du loup.

Cottam insistait; à bout d'arguments, le bon docteur proposa de s'en rapporter au jugement d'un tiers, ce qui fut fait. La personne consultée — ce dut être Campion ou le P. Persons — conclut que Thomas n'était nullement tenu de s'exposer à un danger si manifeste.

Le prêtre se résigna. D'ailleurs, Dieu lui tiendra compte de sa bonne volonté et lui permettra, après bien des épreuves, de conquérir la couronne du martyre qu'il ambitionnait.

LE PRISONNIER VOLONTAIRE

L'affaire ainsi réglée, le Dr Ely s'empressa de renvoyer à Douvres la lettre dont il était porteur. C'était une faute, car le maire aussitôt s'en prit à l'hôtelier, qui avait répondu de la fidélité du docteur et le rendit responsable.

L'aubergiste effrayé accourt aussitôt à Londres et se met à la recherche d'Ely qu'il finit par rencontrer. Il le somme de lui délivrer le prêtre « papiste », à moins que lui-même ne préfère être enfermé à sa place dans les cachots de la Maréchaussée.

Terrible alternative. Mais la Providence permet que le Dr Ely trouve Cottam dans la rue de Cheapside. Ely explique son cas au missionnaire, et lui déclare que l'un des deux doit aller en prison, ajoutant aussitôt qu'il est lui-même prêt à tout subir plutôt que de trahir son ami. Cette généreuse protestation n'était pas nécessaire. Thomas Cottam, levant les yeux au ciel, s'écrie avec un indicible accent de joie : « Oh! que Dieu soit béni! Je n'aurais jamais pu vivre en paix, durant le reste de mes jours, si je leur avais échappé! »

On convient de l'heure à laquelle le missionnaire doit se livrer à l'aubergiste, lequel a élu domicile « à l'enseigne de l'Etoile », dans la rue du Poisson-Frais, et l'on se sépare. A ce moment, Cottam fait cet aveu au docteur qui parait tout triste : « Je n'ai pu demeurer en repos depuis l'instant où vous m'avez délivré. Il me semblait sans cesse entendre les paroles du portier de Sant-Andrea, lors de mon départ de Rome. » Ensuite, il court se livrer.

LA TORTURE

Dieu, qui voulait épurer son serviteur dans la souffrance et l'attente, ne permit pas qu'il parvînt tout de suite au terme de ses désirs.

Amené une première fois devant la Cour criminelle, Cottam fut, le 27 juin 1580, condamné à « la prison étroite » et enfermé à la Maréchaussée, comme coupable de « papisme ».

Il était donc *close-prisoner*, c'est-à-dire séparé des autres détenus et gardé au secret. Ce régime va durer deux ans.

Et maintenant, il est édifiant de constater les motifs de la sentence. On reprochait au Bienheureux « d'avoir quitté ce royaume pour satisfaire sa conscience, et, en haine de la religion ici établie, de refuser de se conformer à cette même religion ».

A cette époque, le gouvernement anglais était sérieusement alarmé par « l'invasion de prêtres papistes » venus du continent et formés dans les séminaires de Douai, de Reims et de Rome. Il s'imaginait pouvoir endiguer ce flot de vocations par des « rigueurs exceptionnelles ». Dans ce but, le Conseil privé d'Elisabeth avait décidé de « faire un exemple », en mettant à la torture certains prêtres avant de les faire mourir.

Thomas Cottam eut l'honneur d'être choisi des premiers pour expérimenter ces nouveaux raffinements de cruauté.

Le 4 décembre, on le transféra à la Tour.

Le 10, dans un des sous-sols de la forteresse, en présence d'une Commission de protestants, il fut soumis à l'horrible torture connue sous le nom de « fille du boueur », récemment inventée par William Skavington. En voici la description, d'après l'historien Lingard :

« C'était un large cercle en fer composé de deux parties jointes l'une à l'autre par une charnière. On plaçait le patient à genoux sur le pavé, et on le contraignait de se replier dans le plus petit espace possible. Alors le bourreau s'agenouillait sur ses épaules, après avoir introduit le cercle sous les jambes et comprimé la victime sur elle-même jusqu'à ce qu'il pût accrocher les extrémités vers les reins. Ce supplice durait ordinairement une heure et demie, et il arrivait souvent que l'excès de la compression faisait jaillir le sang par les narines ou même par les extrémités des mains et des pieds. »

Ce fut le cas pour notre martyr, qui perdit beaucoup de sang dans cette dure épreuve.

Pendant qu'on le tourmentait, l'espion Hopton lui demanda quelles pénitences on lui avait imposées en confession. Vaincu par la douleur, Cottam répondit à cette question d'une manière évasive. Mais Hopton insistait, voulant savoir pour quelles fautes ces pénitences lui avaient été données. La noble victime refusa absolument de satisfaire cette curiosité impie.

Un peu plus tard, lors du dernier procès, Hopton eut l'audace de nier qu'il eût agi de la sorte. Mais le martyr, frémissant d'indignation, s'écria : « Ceci est faux, dites-vous? Or, vous avez là le Dr Hammond et les commissaires; ils étaient présents, j'en appelle à leur conscience. Dieu m'est témoin que j'affirme la vérité. »

Les tortures physiques n'ayant pas réussi comme on espérait, les hérétiques s'imaginèrent que les violences morales auraient plus de succès. Dans le courant de 1581, ils contraignirent les prisonniers catholiques d'assister aux prédications d'un ministre anglican, Nichols. Le zèle de Nichols devait être récompensé d'une façon assez inattendue.

Le 10 mars, il prêchait devant une assemblée de courtisans, de magistrats et aussi de prêtres que l'on avait traînés auprès de sa chaire, lorsque Cottam, qui s'y trouvait aussi, élevant soudain la voix, avertit les assistants de songer à remplir leur vrai devoir, et se mit à démontrer au prédi-

cant la fausseté de sa doctrine. Nichols ne sut que répondre, et, dit un témoin, « dès ce jour, il fut la risée de tout le monde ».

DEVANT LES JUGES — LA SENTENCE

Le 14 novembre 1581, Thomas Cottam fut extrait de la Tour et conduit au banc de la reine, avec Edmond Campion, Sherwin, L. Kirby, Johnson et Rishton, tous prêtres du Séminaire de Douai. On les accusait d'un prétendu complot tramé dans le but de faire mourir Elisabeth et de préparer une invasion étrangère. On avait soin d'ajouter qu'aucun d'eux ne voulait reconnaître la suprématie de la reine.

Ce dernier point était exact; le reste était pure calomnie. Campion le prouva avec éloquence. « L'accusation, dit-il, se réduit à trois points : les conjectures, les témoins, les choses. Ces dernières, dans la cause présente, appartiennent toutes à notre religion. Quant aux conjectures, vous comprenez quel poids elles doivent avoir, surtout lorsqu'il s'agit du sang et de la vie d'un homme. » Il fit ensuite ressortir la corruption des témoins, qui « un jour feignent d'être catholiques, un autre jour professent le protestantisme, selon que leur haine ou leur intérêt le demande ».

La défense de Campion fut magnifique. Mais l'arrêt était fixé d'avance. Les accusés ne s'étonnèrent donc pas, lorsque le juge formula la sentence les condamnant « à être pendus, puis écartelés, comme coupables de lèse-majesté ».

Cottam remerciait intérieurement Dieu de cette grâce, tandis que Campion entonnait le *Te Deum*.

LE MARTYRE

Le bienheureux Cottam dut encore attendre quelque temps sa couronne. On le laissa languir plusieurs mois en prison. Enfin, le 23 mai 1582, dans l'octave de l'Ascension, le lieutenant de la Tour le fit avertir qu'il serait exécuté le lendemain. A cette nouvelle, le saint prisonnier s'en fut à la meurtrière de son cachot, et, la voix tremblante d'émotion, dit à l'un de ses compagnons : « Remerciez Dieu avec moi, car demain est mon jour. J'espère, cette fois, n'être plus privé du bonheur auquel j'aspire depuis si longtemps. »

Le lendemain, de bonne heure, on le lia à la claie avec deux autres martyrs, les bienheureux Kirby et Richardson. Le lugubre cortège traversa les rues principales de la cité pour se rendre à Tyburn, où se dressaient trois bras de potence. Là, après les avoir déliés, on les fit monter sur une charrette. Cottam, se tournant alors vers ses compagnons, leur dit en souriant : « Que Dieu vous bénisse ! »

L'œuvre de mort commença aussitôt.

Le bienheureux Luc Kirby fut choisi pour souffrir le premier. Le bienheureux Laurent Richardson vint ensuite. Au moment où il rendait le dernier soupir, Cottam soupira : « O bon Laurent, prie pour moi. Que le Seigneur Jésus reçoive ton âme ! » Puis, s'adressant au bourreau, il lui dit : « Que Dieu vous pardonne et fasse de vous son serviteur; prenez garde au temps et à l'appel de la grâce, et Dieu vous écoutera..... Je le prie de vous donner sa grâce. »

Les ministres anglicans envoyés pour le faire apostasier lui enjoignirent de confesser sa trahison. Il nia avoir jamais été coupable d'aucune félonie. Répondant à des questions insidieuses des hérétiques, il dit : « Jamais je ne retrancherai de ma croyance quoi que ce soit. Eussé-je mille vies, j'aimerais mieux les perdre toutes que d'abandonner un seul point de la foi catholique. »

Le shériff donna ordre de mettre fin à cette « obstination ».

A ce moment, le bourreau qui venait de trancher la tête de Richardson la montrait à la foule en criant : « Dieu sauve la reine ! »

« Que Dieu la sauve et la bénisse ! » ajoute Cottam.

On croit qu'il veut se rétracter; on le presse de reconnaître la suprématie spirituelle d'Élisabeth. Mais il n'est pas dans ces dispositions, il refuse, il ne fera pas violence à sa conscience; qu'on l'exécute, il est prêt. A trois reprises, il répète : *J'ai espéré en vous, Seigneur, c'est pourquoi je ne serai pas confondu*, et : *Seigneur, vous avez enduré pour moi des tourments plus terribles.*

Il « demande pardon au peuple, et lui-même pardonne à ses ennemis, suppliant Dieu de détourner sa colère de ce royaume ». Il suggère aux catholiques présents de réciter avec lui un dernier *Pater* et *Ave*.

Alors le plancher de la charrette glisse sous ses pieds, le martyr reste suspendu au gibet. Mais il respire encore..... Vite, on coupe la corde, le corps tombe à terre, l'abominable dépècement commence. Le ventre et la poitrine sont ouverts, les entrailles et le cœur arrachés, la tête abattue..... Mais déjà l'âme du bienheureux Thomas Cottam a pris son vol et « se réjouit avec les anges ».

Détail édifiant : on trouva, sur sa chair, une pièce d'étoffe très rude qu'il portait depuis longtemps en guise de cilice.

Thomas Cottam a été béatifié par Léon XIII, et sa fête se célèbre, avec celle des autres martyrs anglais, le 4 mai.

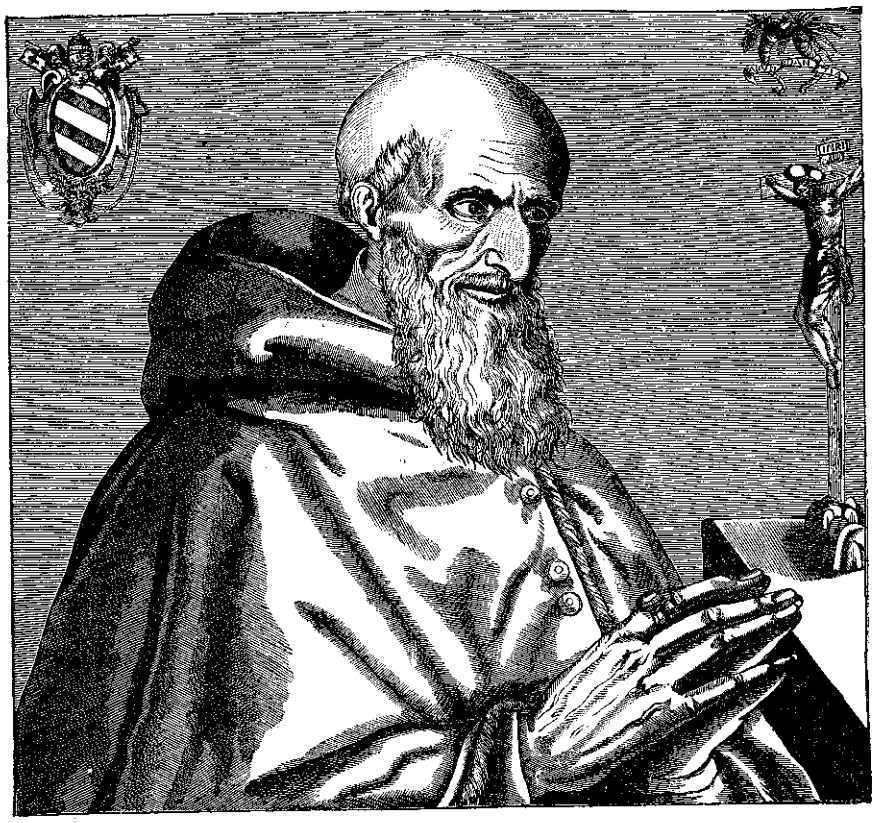
Puisse son sang être fécond, pour l'Angleterre, en fruits de conversions.

SOURCES CONSULTÉES

Lives of the Engl. mart., t. II, Dom B. Camm, O. S. B. — *Tyburn Conferences*, Dom B. Camm, O. S. B. — *La Persécut. relig. en Angl.*, t. II, Destombes.

SAINT PIE V, PAPE

Seizième siècle. — Fête le 5 mai.



Portrait de saint Pie V.
(D'après une gravure du temps reproduite par la maison Didot.)

SA VOCATION

Deux religieux Dominicains cheminaient un jour à travers la Lombardie, distribuant aux pauvres populations qu'ils rencontraient le pain de la prédication évangélique.

S'étant arrêtés dans un village, appelé Bosco, ils rencontrèrent un jeune pâtre, dont la physionomie ouverte et intelligente les frappa : il se nommait Michel.

Dès ses plus tendres années, il désirait se donner à Dieu, mais la pauvreté de ses parents l'en empêchait. La Providence, qui en avait fait un vase d'élection, permit que la rencontre des deux religieux fût pour lui l'occasion d'une détermination définitive.

L'enfant les accosta d'une voix timide, et les surprit par la maturité de son jugement, par ses questions, par ses réponses. La vocation, encore inaperçue aux yeux mêmes de la plus tendre sollicitude, allait se révéler à son insu dans ce naïf entretien, à ce point que les religieux lui demandèrent s'il voulait continuer la route avec eux, lui promettant de l'initier à leurs études, et même de le faire entrer dans leur Ordre, si plus tard il s'en rendait digne.

L'enfant, ému de voir prévenir ainsi la passion secrète de son jeune cœur, accepta leur offre avec joie : tous les sentiments de la nature semblèrent céder sans effort à la voix divine. Il courut vers son père et sa mère, s'agenouilla, implora leur bénédiction, et s'attachant au pan de la robe de l'un des Dominicains, les suivit d'un pas ferme et léger. C'est ainsi qu'il les accompagna jusqu'au couvent de Voghere, à sept lieues de Bosco (1).

PREMIÈRES ANNÉES DE VIE RELIGIEUSE

Tels furent les humbles commencements de celui que Dieu destinait à être l'immortel saint Pie V.

Il appartenait à la riche famille des Ghislieri, que les guerres civiles du XV^e^ siècle avaient réduite à la dernière misère; mais il avait reçu dans la maison paternelle cette éducation forte

(1) De Falloux, *Histoire de saint Pie V*, t. I, p. 49.

et sainte qui prépare les âmes aux grandes choses. Le jeune enfant, du reste, se distinguait entre tous ses compagnons par sa piété et son intelligence, mais surtout par une tendre dévotion envers la Mère de Dieu.

A Voghere, il fut bientôt apprécié des religieux qui l'avaient accueilli; sa dévotion pour les pratiques de la vie religieuse et la docilité avec laquelle il recevait les enseignements de ses maîtres le rendirent en peu de temps cher à la communauté. On lui donna l'habit avec le nom de Fr. Michel, et il commença son noviciat.

Puis, il passa à Vigévane, célèbre scolasticat, où il fit ses études littéraires. Enfin, il fut envoyé à Bologne, qui était alors la pépinière la plus florissante de l'Ordre. Ses progrès furent si rapides qu'en peu de temps, il devint capable d'enseigner ce qu'il venait d'apprendre.

Mais les études, si saintes qu'elles soient, sèchent bientôt l'esprit qui n'y cherche qu'une satisfaction plus ou moins mondaine. Le jeune professeur le savait : aussi répétait-il souvent à ses élèves que s'ils voulaient profiter utilement de la science qu'ils acquéraient, ils devaient l'assaisonner du sel de la piété. Il leur donnait lui-même l'exemple, ne se dispensant jamais, quelles que fussent ses occupations, de l'assistance au chœur et des autres exercices de sa communauté.

Au terme de sa vingt-quatrième année, les supérieurs l'appelèrent à la prêtrise. L'humble religieux fit toutes ses instances pour repousser un fardeau qu'il se jugeait indigne de porter; mais il dut céder à la voix de l'obéissance.

Il célébra sa première messe à Bosco, ce berceau de son enfance, qui lui rappelait de si doux souvenirs; mais il ne le revit pas sans une certaine tristesse.

Les armées de François Ier, marchant sur Pavie, avaient laissé après elles une profonde désolation. Tout avait été ravagé, les églises mêmes n'avaient pas été épargnées; celle de Bosco avait été complètement abattue. Le P. Michel reparaissait au milieu de ces infortunes comme l'ange de la consolation. Sa présence, en effet, fit un grand bien dans le pays, et les paroles de résignation qu'il adressa à ces bonnes gens ranimèrent leur courage.

LE GUIDE DE SES FRÈRES

De retour à sa chaire de théologie, il l'occupa avec le même éclat, jusqu'au jour où il fut appelé à exercer la charge de supérieur successivement à Vigévane, Soncino et Albe.

La Providence se plaisait à le faire passer par ces divers états pour l'accoutumer peu à peu au fardeau des responsabilités, et le munir aussi bien des armes de la science que de celles du commandement.

Jamais supérieur ne montra plus d'affection à ses inférieurs, mais aussi nul n'exigeait d'eux une obéissance plus complète. Sévère pour lui-même, il savait condescendre à tous leurs besoins; mais sa condescendance n'alla jamais jusqu'à tolérer les moindres abus.

MICHEL GHISLIERI INQUISITEUR DE LOMBARDIE

La Lombardie, alors ravagée par les armées françaises, était exposée à un danger bien autrement funeste. Les protestants de Suisse ne négligeaient aucune occasion d'y introduire des livres hérétiques, et les populations peu éclairées se laissaient facilement séduire par ces nouveautés impies.

Laisser croître cette dangereuse hérésie, c'était préparer des guerres civiles semblables à celles qui déchirèrent l'Allemagne, la France et l'Angleterre. C'était surtout exposer des milliers d'âmes à l'enfer. Il fallait un homme capable de s'opposer comme une digue à cette inondation satanique. Michel Ghislieri fut nommé inquisiteur.

Les lecteurs instruits savent que l'inquisition papale ne s'écartait pas des lois de l'humanité et de la justice.

Arrivé à Côme, le premier soin de l'inquisiteur fut de parcourir tout le territoire de sa juridiction. Il voyageait ordinairement à pied, sanctifiant la route par la méditation ou la récitation des prières vocales, mettant autant de soin à rechercher les incommodités et les privations de tout genre, qu'un autre en aurait mis à rechercher ses aises. Il voulait se rendre compte par lui-même de toutes les manœuvres des hérétiques, et quand les intérêts de la foi étaient en jeu, aucun obstacle ne pouvait arrêter son zèle, ni tromper sa vigilance.

Un négociant de Côme avait convenu avec les protestants de Genève de l'envoi d'une grande quantité de livres calvinistes, qu'il se proposait de vendre à bon prix. Le siège épiscopal était alors vacant. Ce malheureux fut assez habile pour se ménager des intelligences jusque dans le chapitre, de sorte que, quand l'inquisiteur, informé du fait, voulut se saisir du dépôt empoisonné, il eut, non seulement à lutter contre le trafiquant scandaleux, mais encore contre ceux mêmes qui auraient dû le seconder dans son ministère apostolique.

Il n'hésita pas cependant à déclarer excommuniés tous ceux qui avaient prêté leur concours à un acte si abominable. Les chanoines prévaricateurs en furent vivement irrités, et ils excitaient le peuple contre lui. La passion alla si loin que sa vie même ne fut plus en sûreté, et il dut en secret quitter le pays, jusqu'à ce que la fureur populaire se fût apaisée.

Le chanoine le plus compromis dans cette affaire porta plainte à Ferdinand de Gonzague, alors gouverneur de Milan. Il lui représenta que le zèle intempestif de Ghislieri avait été la seule cause des troubles qui s'étaient produits, et que le remède à y opposer serait de lui retirer une charge dont il s'acquittait avec si peu de prudence.

Un libéral du XIXe siècle n'aurait pas mieux dit.

Le gouverneur, soit surprise, soit connivence, accueillit les plaintes du chanoine et, ayant mandé l'inquisiteur, lui adressa de sévères reproches. Mais, comme Ghislieri ne s'en montrait que médiocrement ému, il le menaça de la prison.

« Il en sera ce que Dieu voudra, » répondit le Saint, et il attendit en paix l'exécution de la menace.

Mais Ferdinand avait été tellement frappé de la grandeur et de la fermeté de caractère du jeune inquisiteur qu'il craignait de poursuivre l'affaire, et ne donna pas de suite à sa menace.

Cependant, si Ghislieri, en cette circonstance, faisait bon marché de sa réputation, il ne pouvait consentir à voir l'autorité de l'Eglise ainsi méprisée. Il se rendit donc à Rome pour y rendre compte de sa conduite et de tout ce qui s'était passé.

La réception qu'on lui fit fut assez singulière. Comme il allait demander l'hospitalité à Sainte-Sabine, couvent de son Ordre, le prieur, qui ne le connaissait point, le prit, à son extérieur

négligé, pour un vulgaire ambitieux qui venait mendier les faveurs de la cour pontificale. Il lui dit même d'un ton railleur :

« Que venez-vous chercher ici, mon Père ? Venez-vous voir si le collège des cardinaux est disposé à vous faire pape?

— Je viens à Rome, répondit Ghislieri, parce que les intérêts de l'Église m'y appellent; j'en sortirai aussitôt que ma tâche sera remplie. Jusque-là, je ne vous demande qu'une courte hospitalité et un peu de foin pour cette mule. »

Le prieur, en lui adressant une si étrange question, était assurément loin de se douter que, quelques années plus tard, la Providence élèverait l'intrépide religieux sur le siège de saint Pierre, et le destinerait à être le promoteur le plus ardent des décisions du concile de Trente.

Cependant, la conduite de l'inquisiteur fut pleinement approuvée à Rome, et les réclamations des chanoines de Côme ne firent que tourner à leur confusion ; ils finirent par se soumettre.

GHISLIERI ÉVÊQUE ET CARDINAL

Pendant que Ghislieri était à Rome, il se lia d'amitié avec le cardinal Caraffa, fondateur de l'Ordre des Théatins. Celui-ci, plus clairvoyant que le prieur de Sainte-Sabine, comprit qu'une âme aux sentiments si élevés et si généreux était destinée par Dieu à une mission de lutte ardente en face de l'hérésie, dont les progrès devenaient de jour en jour plus alarmants. Aussi, quand, au bout de quelques années, le cardinal Caraffa fut appelé, sous le nom de Paul IV, à succéder au pape Marcel II, il s'empressa d'appeler auprès de lui l'inquisiteur dont il avait si bien jugé le mérite.

Non content de le maintenir dans sa dignité de commissaire-général du Saint-Office, il voulut le créer évêque de Népi et de Sutri, deux évêchés dont l'investiture était échue à un même titulaire à cause de leur modique revenu et de leur dépendance plus immédiate du Saint-Siège. Ghislieri, vivement alarmé de cette nouvelle, alla se jeter aux genoux du pape, le suppliant de ne point lui imposer un fardeau si redoutable et de le laisser mourir sous l'habit monastique. Mais Paul IV ne répondit à ses instances qu'en lui enjoignant, au nom de l'obéissance, de se soumettre à ses dispositions.

Dès lors, on vit briller en lui toutes les vertus qui font l'apôtre; sa vie était une dépense incessante de lui-même aux besoins de son troupeau. Il visitait les endroits les plus pauvres et les plus isolés de son diocèse avec une prédilection toute spéciale, et ces pauvres âmes, qui avaient à peine connu le nom de ses prédécesseurs, étaient profondément touchées de la condescendance avec laquelle il s'abaissait vers elles pour les élever jusqu'à Dieu.

Cependant, quelle que fût l'ardeur de son zèle, elle ne diminuait rien des regrets qui le faisaient soupirer après les douceurs de la vie religieuse, auxquelles l'obéissance était venue l'arracher. Il essaya encore d'obtenir de Paul IV la permission de se retirer. Celui-ci, voulant enfin lui ôter toute espérance, répondit :

« Je vous attacherai au pied une chaîne si forte que, après ma mort même, vous ne pourrez plus songer au cloître. »

Il s'agissait du cardinalat, auquel il fut effectivement promu le 15 mars 1557. L'émotion qui avait gagné son cœur et les larmes qui coulaient de ses yeux l'empêchèrent d'adresser au Pape la moindre expression de remerciement, de sorte que les cardinaux prirent eux-mêmes la parole pour rendre grâces au Saint-Père d'avoir associé à leur Ordre un sujet si digne d'en rehausser l'éclat.

Mais Paul IV ne conférait les dignités que pour imposer de nouveaux devoirs. Quelques jours après sa promotion, le nouveau cardinal fut nommé inquisiteur souverain de la chrétienté et investi de cette charge en plein Consistoire avec les cérémonies les plus solennelles; il fut le dernier qui porta ce titre glorieux.

Les exigences de la dignité cardinalice répugnaient naturellement à l'austère vertu du fils de saint Dominique, mais il sut, sans manquer à la bienséance, n'en accepter que ce qui était absolument indispensable.

Son palais ressemblait fort à un couvent. Il n'admettait à son service que des domestiques disposés à entrer dans cette voie de recueillement; mais, ces conditions une fois admises, il les traitait avec une délicatesse et des égards inouïs. Il n'interrompait jamais leurs repas ou leur sommeil pour les appeler, poussant le ménagement jusqu'à ouvrir lui-même la porte de son antichambre. Il présidait lui-même leur prière du matin et du soir, et si l'un d'entre eux venait à tomber malade, il le faisait soigner dans une des plus belles salles du palais et venait plusieurs fois par jour le visiter.

Les rapports avec les gens du dehors n'étaient pas moins affables, et on sentait qu'il ne voyait dans son élévation qu'un moyen de faire du bien suivant la belle maxime de saint Augustin : *Plus prodesse quam præesse.*

SAINT PIE V PAPE

Après la mort de Paul IV, les cardinaux réunis en conclave songeaient à porter leurs voix sur deux des leurs, que leur science et la mission importante qu'ils avaient remplie au concile de Trente semblaient désigner tout naturellement à leurs suffrages, le cardinal Morone et le cardinal Sirlet. Mais l'Esprit-Saint, qui dirige l'Eglise, fait souvent son œuvre de telle sorte que les passions humaines, dont ses chefs ne sont point exempts, ne servent qu'à manifester davantage son action souveraine.

Ni Morone ni Sirlet ne furent élus, mais l'humble Ghislieri, que les dignités semblaient poursuivre avec autant d'acharnement qu'il en mettait à les repousser.

Quel ne fut pas son étonnement, quand il vit les cardinaux entrer dans sa cellule pour lui annoncer son élection! Une terreur profonde s'empara de lui et, dans sa confusion, il ne put balbutier que quelques paroles, où il protestait de son indignité. Les cardinaux se virent obligés, malgré l'inflexibilité de ses refus, à l'arracher de sa cellule avec une sorte de violence, et ils l'entraînèrent dans leurs bras jusqu'à la chapelle où se pratique la première cérémonie de l'adoration. La volonté de Dieu se manifestait d'une manière trop visible pour qu'il persistât à repousser le fardeau qu'elle venait de lui imposer. Il accepta, non sans verser d'abondantes larmes, et prit le nom de Pie V. Ceux qui avaient été dans l'intimité du nouveau pape connaissaient sa bonté et les qualités de son cœur généreux; mais le peuple, qui ne l'avait connu que par les actes d'autorité de sa charge d'inquisiteur, redoutait sa sévérité. Comme on lui exprimait ces appréhensions des Romains à son égard :

« Faisons en sorte, se contenta-t-il de répondre,

qu'ils soient plus affligés de ma mort qu'ils ne l'auront été de mon avènement. »

SA SOLLICITUDE POUR LES INTÉRÊTS DE L'ÉGLISE

Dès le début, il s'empressa d'inaugurer les salutaires réformes décrétées par le concile de Trente. Il semble, en effet, que Dieu, en l'élevant sur la chaire de saint Pierre, lui ait confié la mission de faire accepter partout et mettre lui-même rigoureusement en pratique les réformes de cette illustre assemblée. Ce rôle, du reste, convenait parfaitement à la fermeté de son caractère.

Les protestants avaient accusé l'Eglise d'avoir laissé perdre la sève divine qui avait produit de si brillants rejetons dans les premiers siècles de son institution : le pontificat de saint Pie V allait donner un éclatant démenti aux invectives des sectaires impies. En effet, aucun genre de sainteté ne manque à ce siècle, d'ailleurs si triste.

La Compagnie de Jésus avait à sa tête saint François de Borgia, modèle d'abnégation et de renoncement aux grandeurs du monde; saint Stanislas Kostka et saint Louis de Gonzague y répandaient les parfums de leur angélique pureté. Saint Philippe de Néri et saint Jean de Dieu donnaient à l'Eglise deux nouvelles familles, l'une, remplie du zèle de la doctrine, l'autre, consacrée plus spécialement au soulagement des membres souffrants de Jésus-Christ. Saint Jean l'Aumônier revivait sur le siège de Valence dans saint Thomas de Villeneuve. Enfin, sainte Thérèse et saint Jean de la Croix venaient montrer à un siècle affadi que l'Eglise conservait encore le secret d'enfanter les plus austères comme les plus héroïques vertus.

Tout ce mouvement de sainteté partait du Siège Apostolique comme de sa source.

Insensible à toute pensée d'ambition pour sa famille selon la chair, saint Pie V semblait n'avoir de sollicitude que pour cette grande famille spirituelle que Dieu lui avait confiée, et dont les blessures faisaient couler ses larmes. Si ses regards se portaient vers l'Orient, il n'y voyait que les ruines amoncelées par le fanatisme des Turcs, qui se promettaient bien d'assujétir l'Occident à leur domination. L'Europe ne présentait pas un spectacle plus consolant.

Saint Pie V se montra à la hauteur des circonstances et jamais pontife ne multiplia son action avec plus de vigilance et de fermeté.

VICTOIRE DE LÉPANTE

Nous ne pouvons énumérer ici tous les événements qui illustrèrent le pontificat de saint Pie V.

Il nous suffira de nous arrêter un instant sur le plus célèbre de tous : la victoire de Lépante.

Au XVI^e^ siècle, les espérances des sultans de Constantinople avaient semblé se réveiller à la faveur des dissensions qui désolaient l'Eglise, et leurs armées formidables vinrent attaquer la chrétienté.

Soliman II parut avec une flotte nombreuse devant l'île de Malte (1566), refuge des anciens chevaliers de Jérusalem. La résistance que lui opposèrent ces quelques braves, sous la conduite du grand-maître Lavalette, fut si courageuse que les trente mille janissaires du sultan durent abandonner la place, après une éclatante défaite.

Mais cet échec était trop sanglant pour que les Turcs ne songeassent pas à s'en venger. Sélim II avait succédé à Soliman. Il envoya Mohamed, un renégat, faire la conquête de Chypre (1570). Les habitants de ce royaume, attaqués à l'improviste, se défendirent avec vigueur, mais ils furent bientôt à bout de forces. Enfin, les Turcs, maîtres de la position, y exercèrent de terribles représailles.

Ces nouvelles attristèrent profondément le cœur de Pie V. Il écrivit aux divers princes chrétiens pour les pousser à une alliance générale contre l'ennemi commun de la chrétienté, mais il n'y eut guère que les Vénitiens et les Espagnols qui répondirent à son appel. Il nomma généralissime des troupes don Juan d'Autriche et lui prédit la victoire, mais en lui recommandant de s'y préparer chrétiennement, et de renvoyer de son armée tous les gens de mauvaise vie.

Aussitôt, un jeûne de trois jours fut indiqué : toute l'armée se confessa, communia et reçut les indulgences du Vicaire de Jésus-Christ. Enfin, s'étant embarqués à Messine, le 16 septembre 1571, ils arrivèrent le samedi 7 octobre, à une heure et demie après midi, dans le golfe de Lépante, à la vue des Turcs, disposés au combat. La flotte des chrétiens ne comptait que deux cent neuf vaisseaux de guerre, les Turcs en avaient trois cents.

Les deux armées restèrent quelque temps à se considérer l'une l'autre avec une admiration réciproque. Enfin, l'amiral turc engagea la bataille par un coup de canon, et le combat commença de part et d'autre avec un égal acharnement. Les Turcs joignaient à l'avantage du nombre celui de la situation. Cependant, en un instant, tout sembla se tourner contre eux. Plusieurs de leurs chefs succombèrent dans la mêlée. L'amiral ayant été blessé d'un boulet tomba aux mains des soldats espagnols, qui lui coupèrent la tête et la mirent au bout d'une lance. Dès lors, le désordre le plus complet se mit dans l'armée musulmane qui essuya une défaite dont elle ne s'est jamais relevée.

Cette victoire si extraordinaire était due plus aux prières de saint Pie V qu'aux efforts de l'armée chrétienne.

Le même jour, vers les cinq heures du soir, pendant que la confrérie du Rosaire était en prières, le saint pape présidait une réunion de cardinaux relative aux affaires de l'Eglise. Tout d'un coup, il se lève, court à la fenêtre de son appartement, et, après être demeuré quelque temps comme en contemplation :

« Laissons là nos affaires, dit-il aux prélats d'un ton visiblement ému, et courons rendre grâces à Dieu de la victoire qu'il vient d'accorder à notre armée! »

C'était, en effet, le moment précis où la Croix triomphait dans le golfe de Lépante.

C'est en actions de grâces de cette victoire éclatante qu'il institua la fête du Saint-Rosaire, fixée au premier dimanche d'octobre, et qu'il inséra dans les litanies de la Sainte Vierge cette invocation : *Auxilium christianorum, ora pro nobis. Secours des chrétiens, priez pour nous.*

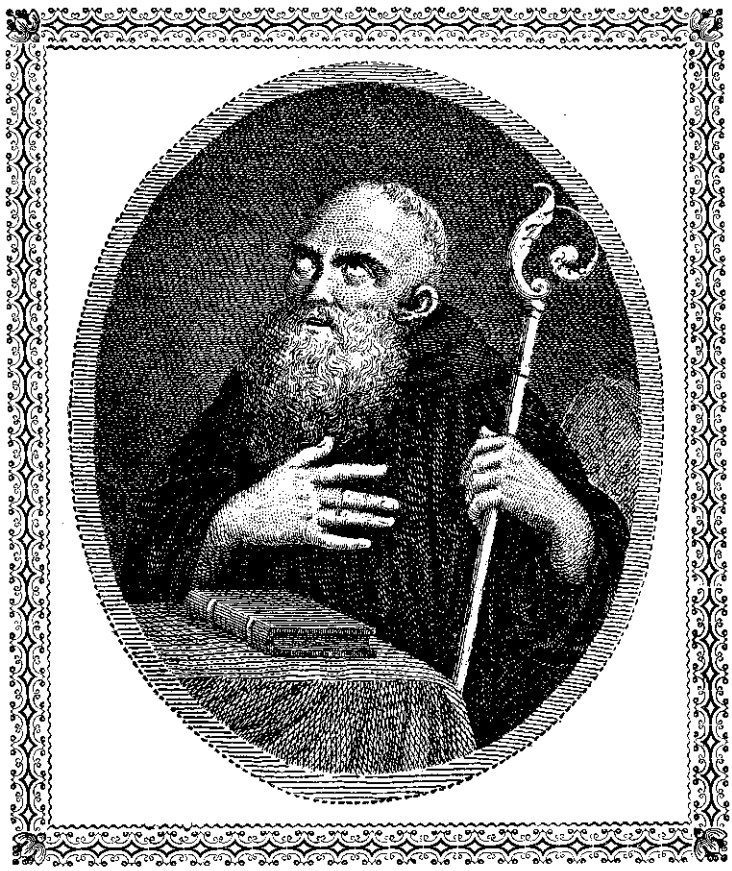
Mais le saint pontife avait fini son œuvre. Au moment où il se préparait à profiter de la victoire remportée sur les infidèles, il mourut de la pierre, le 1^er^ mai 1572, âgé de soixante-huit ans.

Sa mort fut un deuil pour toute la chrétienté. Son corps repose dans l'église de Sainte-Marie-Majeure et les fidèles peuvent, le jour de sa fête, contempler ses traits.

SAINT HILAIRE

ARCHEVEQUE D'ARLES 401-449

Fête le 5 mai



Saint Hilaire en costume de moine et avec les insignes de l'épiscopat.

HILAIRE RACONTE LUI-MÊME SA CONVERSION

Le Saint dont nous allons parler a lui-même, sans s'en douter, raconté sa conversion en nous laissant la vie d'un autre grand serviteur de Dieu, son prédécesseur sur le siège d'Arles. Hilaire, en effet, n'avait pas toujours donné l'exemple des vertus dont il devait être plus tard le modèle. Sa jeunesse, avoue-t-il en toute humilité, s'était écoulée comme celle d'Augustin, dans le tourbillon du monde, l'agitation des affaires, l'amour des plaisirs, la recherche de la gloire mondaine, et il nous apprend dans l'oraison funèbre de saint Honorat, que cet homme de Dieu quitta un jour sa solitude de Lérins et vint le trouver dans l'espoir de le conquérir à l'Eglise et à Jésus-Christ. D'une part, il lui représenta le siècle avec sa vanité, ses périls, ses dangers, et, d'autre part, les inestimables garanties de la vie monastique. Mais tous ses discours, si pressants qu'ils fussent, ne faisaient aucune impression sur le cœur d'Hilaire.

« Combien de larmes, dit ce dernier, furent répandues par ce vertueux ami, afin d'amollir la dureté de mon cœur! Cependant, je demeurai insensible, et rien ne fut capable de m'ébranler. Fatigué de ses instances, je lui jurai même que nul ne pourrait me faire abandonner la vie du siècle et embrasser celle du cloître. »

« Eh bien! me répondit Honorat d'un esprit prophétique, en prenant congé de moi, ce n'est plus à vous que je m'adresserai; avec le temps, mes prières obtiendront de Dieu la grâce que vous vous obstinez à me refuser aujourd'hui. » Hilaire retourna à ses plaisirs et le saint abbé à son monastère, d'où il conjura le Seigneur de rappeler cette brebis égarée. L'humble prière du juste pénétra les cieux, parvint jusqu'au trône de Dieu, et bientôt celui qui tient les cœurs dans sa main frappa celui d'Hilaire d'un coup imprévu de sa grâce. Les dernières paroles d'Honorat l'avaient déjà profondément ému. « Trois jours après le départ d'Honorat, raconte notre converti, la miséricorde divine, sollicitée par ses prières, subjugua mon âme rebelle. Le trouble de mes

pensées avait banni le sommeil de mes yeux; d'un côté, j'entendais le Seigneur plein de bonté; de l'autre, le monde me retenait en m'offrant ses voluptés et ses charmes. Indécise et flottante, ma volonté reculait devant le parti à prendre. Mais grâce à votre miséricorde, ô divin Jésus, fléchie par les ferventes supplications et les larmes abondantes de votre serviteur Honorat, vous avez rompu mes liens, pour m'attacher à vous par les précieuses chaînes de votre amour. Assujetti à cette heureuse captivité, je ne gémirai plus dans la servitude du péché. Soumis et humilié, je reviens à vous. »

Dès ce moment Hilaire fut transformé; il vendit tous ses biens à son frère, en distribua le prix aux pauvres, et vint comme un mendiant frapper à la porte du monastère de Lérins. Il en fut bientôt l'admiration par son humilité, sa douceur et ses incroyables austérités.

HILAIRE, ABBÉ DE LÉRINS, EST FAIT ARCHEVÊQUE D'ARLES

En 426, saint Honorat, élevé au siège métropolitain d'Arles, le nomma son successeur et second abbé de Lérins; puis, accablé sous le poids de l'épiscopat, il voulut l'avoir auprès de lui, se servir de ses conseils et se décharger sur lui d'une partie du fardeau. Hilaire obéit, se prêta quelque temps aux vœux de son ami, mais, deux mois après, il le quitta et retourna dans sa chère solitude. Les fidèles d'Arles, qu'il édifiait par ses vertus, ne pouvaient se consoler d'avoir perdu l'homme de Dieu; ils supplièrent Honorat d'aller lui-même le chercher à Lérins et de le ramener de gré ou de force parmi eux.

Honorat, épuisé d'austérités et de veilles, n'avait plus que quelques jours à vivre, et, sentant ses forces notablement diminuer, le moment d'aller recevoir la récompense de ses travaux approcher, il fit prier son disciple de revenir pour l'assister à la dernière heure et lui rendre les honneurs de la sépulture.

Hilaire accourut et s'acquitta de ce devoir avec l'amour, la tendresse d'un fils redevable à ce père très aimé du plus riche trésor, non pas de la vie du corps, mais bien de celle de l'âme. La touchante oraison funèbre qu'il prononça sur les reliques de saint Honorat ne nous permet pas d'en douter. Il ne redoutait rien tant que d'être appelé par le peuple et le clergé d'Arles à succéder à son père spirituel sur le trône épiscopal, danger pour lui d'autant plus à craindre que le Saint en avait à sa mort manifesté le désir; aussi se tint-il caché pendant les funérailles. De la retraite qu'il s'était ménagée, il voyait se déployer la pompe funèbre et mêlait ses prières à celles de tout le peuple.

Après la cérémonie, il se dirigea secrètement vers le littoral dans l'intention de regagner au plus tôt sa bien-aimée solitude de Lérins. Mais les habitants d'Arles l'avaient prévenu; toutes les routes étaient soigneusement gardées par les troupes du gouverneur Cassius, et Hilaire se vit, en un instant, entouré de la milice, du peuple et du clergé. Chacun l'exhortait à se rendre, il protesta qu'il ne céderait que devant une éclatante manifestation de la volonté de Dieu. Soudain une blanche colombe, resplendissante de beauté, vint voltiger au-dessus de la foule et se poser sur la tête d'Hilaire. En vain essaya-t-on de la chasser; elle avait reçu l'ordre d'en haut d'y demeurer, attendant la soumission du Saint. Dès qu'il eut acquiescé à son élection, elle consentit à son tour à reprendre son vol. Le fugitif fut ramené en triomphe dans la ville et forcé de s'asseoir sur la chaire épiscopale. Hilaire n'avait que vingt-neuf ans; mais son mérite surpassait son âge.

HILAIRE, MOINE, ÉVÊQUE — SES VERTUS

On pouvait dire que saint Honorat se succédait à lui-même dans la personne de son illustre ami : mêmes austérités, même zèle, même dévouement. Elevé à la dignité d'archevêque métropolitain, le saint religieux n'en continua pas avec moins d'assiduité les rigueurs du cloître, et, guidé par son grand amour de Dieu et des âmes, il sut sagement allier les exercices de la vie monastique aux charges onéreuses de la prélature. L'évêque demeura le même moine austère, infatigable dans le travail, persuadé que s'il veut conduire et sanctifier les âmes, l'évêque doit se présenter à son troupeau comme un miroir dans lequel se reproduisent fidèlement tous les traits de Jésus, le bon Pasteur. Il s'empressa de rétablir la discipline ecclésiastique, fonda des monastères où il sut faire régner la plus parfaite régularité. Il en était lui-même un admirable exemple : le premier acte de son épiscopat fut de se joindre au clergé de sa cathédrale dans l'intention de mener la vie commune. Il vivait habituellement dans un monastère situé tout proche d'Arles, et les dimanches, il se rendait à pied dans sa métropole y célébrer les saints mystères. Sa cellule ne se distinguait de celle des simples religieux que par une plus stricte pauvreté. Une seule tunique qui cachait un rude cilice était, hiver et été, tout son vêtement. Il voyageait toujours nu-pieds. Son âme constamment unie à Dieu avait acquis dans ce commerce intérieur un tel détachement, une telle sérénité, qu'on ne surprit jamais en lui le moindre mouvement d'impatience. Selon leur règle, les clercs d'Arles devaient vivre du revenu de leur travail; Hilaire travaillait sans relâche; il aurait été difficile de le surprendre un instant oisif. Assis à une table sur laquelle se trouvait toujours un livre des Saintes Ecritures, il lisait, dictait à un secrétaire et donnait audience pendant que ses mains tressaient des nattes ou des filets. Les pauvres, les veuves et les orphelins comptaient sur les revenus de son église comme sur un patrimoine assuré. Pour racheter les malheureux Gaulois tombés au pouvoir des tribus germaniques qui envahissaient la Gaule, il fit vendre jusqu'aux vases sacrés de sa cathédrale, et se vit réduit à des calices et à des patènes en verre.

Quand ses ressources ne pouvaient suffire, il s'adonnait avec plus d'ardeur au travail des mains afin de secourir les indigents demeurés dans la nécessité. Sa haute naissance, les fonctions éminentes de sa charge semblaient l'en exempter, mais rien ne lui coûtait dès qu'il s'agissait de misères à soulager et du bien de son peuple à procurer.

On l'a vu, des jours de jeûne, prêcher jusqu'à trois fois de suite.

COMMENT HILAIRE PRÊCHE AUX FIDÈLES LA PAROLE DE DIEU — SES MIRACLES

Le talent oratoire de saint Hilaire était singulièrement remarquable. Sa parole savait tour à tour être grave ou familière, simple ou sublime, selon l'auditoire. Le recueil de ses homélies ne nous a pas été conservé, et nous ne pouvons juger de son éloquence que par le témoignage de ses contemporains. Ils sont unanimes à vanter la grâce, l'élégance, la noblesse, le charme surnaturel de ses discours. Tout parlait en lui, jusqu'à son silence. La vérité tombait de ses lèvres avec une liberté tout apostolique et sans jamais flatter

les grands. Un jour, au milieu de l'un de ses sermons, un grand tumulte se fit dans l'église. C'était un des plus hauts fonctionnaires de la cité qui entrait suivi de ses officiers et de ses appariteurs. L'évêque, en l'apercevant, s'interrompit, lui laissa prendre place, et, quand il se fut assis, fit le geste de descendre de chaire. On sait qu'il y avait alors entre le prédicateur et l'auditoire un échange de communications familières, dont l'habitude s'est perdue et qui nous semblerait maintenant fort étrange. Le peuple demanda à Hilaire pourquoi il agissait ainsi. « C'est, répondit-il, que plus de vingt fois, avec menace des censures ecclésiastiques, j'ai averti en particulier ce magistrat de réformer certains abus, notamment sa criminelle partialité. Il a toujours négligé les conseils que je lui donnais pour le salut de son âme et le bien de tous. Un tel homme ne mérite pas d'entendre la parole divine au milieu de l'assemblée des fidèles. »

A ces mots, le magistrat se jeta à genoux, demanda grâce et promit de changer de conduite. Alors Hilaire reprit le fil de son sermon.

Une autre fois, au moment où l'on allait faire la lecture de l'Evangile avant l'homélie épiscopale, il remarqua un certain nombre d'assistants qui sortaient de l'église. « Arrêtez, leur dit-il, il ne vous sera pas aussi facile de sortir des cachots ténébreux de l'enfer, si vous avez le malheur d'y être précipités parce que vous aurez négligé pendant votre vie d'écouter la parole sainte. »

Souvent les miracles vinrent appuyer l'éloquence de sa parole : par la seule imposition des mains, il rendit la vue à un aveugle, délivra un énergumène, obtint du ciel la guérison d'un de ses diacres qui avait eu le pied écrasé sous un bloc de marbre.

SAINT HILAIRE, LE PÈRE DES PÉCHEURS

Sa tendresse envers les pécheurs était celle d'un père, quand le dimanche, après les offices publics, il les entendait au tribunal de la pénitence. Beaucoup venaient recevoir de ses mains le remède à leurs maladies spirituelles, le baume consolateur des afflictions de leur âme. Hilaire pleurait avec eux les péchés commis, et ces larmes excitaient celles des pénitents qui ne pouvaient l'entendre ni même le regarder sans se sentir le cœur brisé de componction, l'esprit effrayé à la pensée du jugement de Dieu et du jour terrible de sa juste colère. Tous prenaient la résolution de ne plus vivre qu'en vue du ciel. Rempli de ces sentiments, le Saint les inspirait facilement aux autres. Sa grande maxime était : « Tout à Dieu. » En présence de ce juge souverain, il examinait chaque jour avec le dernier soin l'état de son âme; aussi veillait-il à ce que rien, dans ses actions, paroles et démarches, n'offensât la divine bonté.

CONCILES PRÉSIDÉS PAR SAINT HILAIRE, LE BIENFAITEUR DE LA SAINTE ENFANCE AU Ve SIÈCLE

Une étroite amitié unissait le métropolitain d'Arles à saint Germain d'Auxerre. Ces deux prélats étaient alors comme les patriarches de l'épiscopat des Gaules, leur influence se traduisait par un redoublement général de ferveur et de foi, par un zèle plus ardent pour le maintien de la discipline et des lois canoniques. Nous en avons la preuve dans les Conciles de Riez (439), d'Orange et de Vaison (441), présidés par saint Hilaire. Des règlements dus à sa sagesse régularisèrent le sort des enfants exposés, ou, comme l'on dit de nos jours, des enfants trouvés. La législation païenne, sous ce rapport, était horrible : elle autorisait l'exposition ou plutôt la mort de ces malheureux enfants. Déjà, en 331, Constantin le Grand, inspiré par un sentiment de charité chrétienne, avait décrété qu'ils appartiendraient à ceux qui les avaient nourris ou élevés, sans que leurs parents ou leurs maîtres eussent aucun droit de revendication. Honorius, en 412, avait ajouté que quiconque élèverait un de ces enfants prendrait une attestation légale munie de la signature de l'évêque. Malgré ces prescriptions solennelles, une odieuse spéculation s'était formée. Elle consistait à laisser grandir au sein d'une famille honorable l'enfant ainsi adopté. Puis, quand les liens d'affection d'une part, de reconnaissance de l'autre, s'étaient formés, de prétendus parents ou maîtres se présentaient, réclamant soit comme leur fils, soit comme leur esclave, l'adolescent ou la jeune fille, et l'enlevaient de vive force. Cette perspective décourageait les familles chrétiennes qui eussent voulu prendre à leur charge des enfants abandonnés.

Au Concile de Vaison, saint Hilaire prescrivit que chaque dimanche, du haut de l'ambon, le diacre annoncerait que tel enfant avait été recueilli par telle famille. Si, dans les dix jours suivants, personne ne réclamait l'orphelin, il devenait irrévocablement le fils adoptif de ses bienfaiteurs, et quiconque élèverait plus tard un droit sur lui devait être frappé des censures ecclésiastiques. Le pouvoir civil sanctionna cette mesure; elle devint bientôt générale dans tout l'empire. L'œuvre de la *Sainte-Enfance* remonte donc plus haut que notre époque actuelle. L'Eglise du Ve siècle commençait, dans les Gaules, à faire pour les petits enfants abandonnés du monde romain, ce qu'elle fait maintenant pour leurs frères de la Chine et du Japon.

SAINT HILAIRE ACCUSÉ AUPRÈS DU PAPE SAINT LÉON

Hilaire profita d'un voyage de son ami, saint Germain d'Auxerre, dans le midi de la Gaule pour concerter avec lui les mesures propres à restaurer la discipline ecclésiastique dans les divers diocèses, où l'établissement des Visigoths et des Burgondes avait jeté le désordre et le trouble. Des plaintes graves avaient été adressées au pieux archevêque comme légat apostolique dans les Gaules, au sujet de Chélidoine récemment élevé sur le siège épiscopal de Besançon. Son ordination devait être annulée comme irrégulière et anticanonique, parce qu'avant sa promotion il avait été, disait-on, marié à une veuve et que, de plus, en qualité de magistrat civil, il avait eu à prononcer plusieurs sentences capitales contre des criminels. Effectivement, les canons défendaient en général d'élever à l'épiscopat un sujet placé dans de telles conditions. Hilaire et Germain prirent ensemble le chemin de Besançon, afin d'examiner sur place la valeur de ses griefs. En passant par Brioude, les deux évêques allèrent prier sur le tombeau du martyr saint Julien, le patron de l'Auvergne. Arrivés à Besançon, ils réunirent un Concile de la province. Soit que la partie adverse surexcitée contre Chélidoine eût usé de faux témoignages, soit que l'accusé n'eût pu réunir en temps utile tous ses moyens de défense, le Concile se montra unanimement hostile à l'ordination et déposa l'évêque. Chélidoine en appela solennellement au Saint-Siège et vint à Rome y prouver son innocence. Germain et Hilaire, se séparant alors, revinrent dans leur église. Chélidoine exposa au pape saint Léon le

Grand les motifs de son appel. Il fut reçu à la communion ecclésiastique, en attendant que le Synode romain statuât définitivement sur le fond de l'affaire.

A cette nouvelle, le bienheureux Hilaire crut devoir se rendre à Rome. Il se mit en route à pied. Le zèle qui dévorait son âme lui fit affronter les rigueurs de l'hiver et les dangers d'un voyage à travers les neiges des Alpes. On le vit plus d'une fois, la barbe et les cheveux couverts de glaçons, poursuivre son dangereux pèlerinage. Il arriva enfin dans la Ville Eternelle sans cheval ni mule, ni rien qui décelât son rang. Après avoir visité les tombeaux des apôtres et des martyrs, il se présenta devant le Souverain Pontife et lui rendit respectueusement ses hommages comme au Vicaire de Jésus-Christ. Puis, avec autant d'humilité que de courage, il se plaignit de l'indulgence avec laquelle il avait admis à la communion catholique un évêque justement déposé par un Concile des Gaules. « Si vous daignez accueillir mes observations, ajouta-t-il, je vous conjure d'y faire droit sans provoquer d'enquête publique. » Léon le Grand ne crut pas pouvoir s'arrêter à ces observations que lui présentait sous une forme si respectueuse le saint évêque d'Arles. L'effet de la condamnation prononcée par le Synode de Besançon contre Chélidoine était suspendu par l'appel de ce dernier au siège apostolique. La pensée de saint Hilaire n'était pas de mettre en doute la doctrine de la légitimité des appels au Saint-Siège. Il semble avoir voulu seulement éviter l'éclat d'une enquête solennelle, où il serait contraint de prendre une part active et de soutenir un rôle d'accusateur qui répugnait à la fois à sa charité et à sa modestie.

Le Pape ne pouvait ni ne devait suspendre, en considération de tels motifs, l'action régulière de la justice. L'enquête suivit son cours. Chélidoine produisit de tels témoignages, qu'Hilaire dut rester bouche close. Prévoyant dès lors que la sentence du Synode lui serait contraire, il quitta brusquement Rome sans prendre congé du Pape et des évêques. Ce fut une faute : les saints eux-mêmes en commettent, l'histoire est obligée de le constater, mais ils savent les réparer, et l'histoire ne l'oublie pas. Chélidoine, à l'unanimité des suffrages, fut absous et saint Léon le Grand ordonna sa réintégration sur le siège de Besançon.

NOUVELLE ÉPREUVE DE SAINT HILAIRE

Son départ précipité avait indisposé contre lui les membres du Synode romain. Sur ces entrefaites, il fut de nouveau accusé d'avoir arbitrairement sacré un évêque et de l'avoir de vive force installé sur un siège épiscopal qui ne relevait point de la juridiction du métropolitain d'Arles. Hilaire, en effet, si l'on en croit les plaignants, semblerait avoir apporté dans cette ordination un peu de précipitation. Il croyait faire justement revivre l'ancien droit de saint Patrocle, un de ses prédécesseurs, investi par le siège apostolique d'une juridiction presque universelle dans les Gaules. Tout son tort est d'avoir oublié l'abolition de ce privilège, comme le Pape prévenu contre lui le lui reprocha dans une lettre décrétale qu'il écrivit aux évêques de la province de Vienne à la suite de l'enquête juridique établie sur cet incident.

En même temps, l'empereur Valentinien III promulguait un édit qui, se faisant le fidèle écho des rumeurs publiques, charge la mémoire de notre Saint des plus graves calomnies.

HUMILITÉ ET SOUMISSION DE SAINT HILAIRE

La réponse d'Hilaire à tous ces coups, sa conduite, après une faute considérablement exagérée par des esprits égarés ou malveillants, fut une profonde humilité, une entière soumission, malgré les trop sévères reproches et les calomnies suscités par l'écart involontaire d'un moment. « De retour à Arles, le bienheureux évêque, nous rapporte son biographe, le corps brisé par les fatigues du voyage, mais l'âme toujours vigoureuse à l'endroit des œuvres de piété et de perfection chrétienne, ne songea plus qu'aux moyens d'apaiser par une sincère humilité l'esprit du pape Léon. Il reconnut son zèle trop peu circonspect dans la défense des droits de son église métropolitaine. En signe de complète soumission, il députa auprès du Souverain Pontife les trois prêtres les plus considérables de son clergé, les vénérables Ravenne, Nectaire et Constance, et vécut depuis avec saint Léon dans la plus parfaite intelligence. Dans une lettre écrite peu après la mort du Bienheureux, afin de confirmer le digne choix de son successeur, fait en la personne du prêtre Ravenne, ce grand pape l'appelle « Hilaire de sainte mémoire ».

SON SUCCESSEUR LUI EST MIRACULEUSEMENT DÉSIGNÉ SA MORT

En réparation de sa faute, Hilaire s'appliqua de plus en plus aux fonctions pastorales et redoubla ses austérités. Il y succomba peu d'années après. Pendant sa dernière maladie, il lui sembla voir un jour devant lui tous les vêtements d'Aaron comme ils sont décrits dans les Saintes Ecritures; il les croyait préparés à son usage, et se disposait à les mettre quand son prêtre Ravenne fut appelé à s'en revêtir et à célébrer les saints mystères. Il reconnut à cette vision que sa dernière heure était venue, et quel successeur Dieu lui désignait ainsi. Il fit assembler sa communauté de clercs, leur donna ses suprêmes recommandations, en leur annonçant le moment précis de sa mort, ou plutôt de sa naissance à la vie éternelle. Sa prophétie eut son accomplissement. A onze heures du soir, le 5 mai, l'an de Notre-Seigneur 449, Hilaire était âgé de quarante-huit ans, et en avait passé dix-neuf sur le siège métropolitain d'Arles. La ville entière pleura une mort prématurée, et chacun voulut, avant la sépulture, comme une dernière consolation, baiser le saint corps. Les juifs eux-mêmes assistèrent aux funérailles. « Pendant le service funèbre, raconte un témoin oculaire, l'hébreu était la seule langue à chanter les louanges du Seigneur et de son Saint : la voix du peuple fidèle, accoutumée à prier en grec et en latin, se trouvait étouffée par la douleur. » Son corps, inhumé dans l'église de Saint-Etienne, fut ensuite transféré dans celle de Saint-Geniez, et, de là, dans celle de Saint-Honorat. Enfin, au milieu du XII^e^ siècle, les saintes reliques devinrent le précieux héritage de l'église paroissiale de Sainte-Croix.

LA CONVERSION DE SAINT AUGUSTIN

Fête le 5 mai.

Augustin sous le figuier de Milan.

La réconciliation d'un pécheur avec Dieu, comme l'enseigne saint Thomas, est la plus merveilleuse des œuvres du Tout-Puissant. C'est une opération plus étonnante que la création du monde. De même que l'Eglise universelle fête la conversion de saint Paul au 25 janvier, de même l'Ordre augustinien célèbre la conversion de saint Augustin le 5 mai, le lendemain de la fête de sainte Monique, aux larmes de laquelle nous sommes redevables de cette grande joie.

Né à Tagaste, petite ville africaine dont notre Algérie conserve encore les ruines, l'an 354, Augustin fut d'abord initié à la foi chrétienne et à l'amour de Dieu par sa mère Monique, qui était une sainte. Mais les mauvais exemples de son père, païen et débauché, ne tardèrent pas à lui être funestes. Plus ami des jeux que de l'étude, Augustin laissa pourtant bientôt apercevoir l'incomparable intelligence dont Dieu l'avait doué. Les élans de son cœur aimant et impétueux répondaient à la vivacité de son esprit. Son père, augurant quelque chose de grand de ce fils, voulut s'imposer des sacrifices pour le faire étudier.

Malheureusement, il le confia, âgé de treize ou quatorze ans, à des maîtres païens de la ville de Madaure, qui ne placèrent entre ses mains que des livres païens. Les livres, les maîtres, les mauvais camarades, les passions naissantes, mirent le jeune homme sur le chemin de l'abîme.

Envoyé ensuite pour continuer ses études dans la capitale de l'Afrique, la riche et turbulente Carthage, où se donnait rendez-vous une jeunesse ardente et corrompue, Augustin y vit achever le naufrage de sa vertu et de sa foi.

Son cœur se laissa enlacer par une affection coupable et il traîna cette honteuse chaîne pendant quinze ans. Avide de savoir, au lieu de chercher la vérité dans une étude approfondie de la religion chrétienne, il se fit le disciple des hérétiques manichéens. Ensuite, remarquant leur insuffisance et leurs contradictions, il les laissa pour abandonner son âme à l'incertitude.

La douleur de sa sainte mère devant ces égarements est inexprimable. Elle n'épargna pas à son fils ses maternels avis; Augustin ne cessa jamais d'aimer et de respecter sa mère, mais son orgueil et ses passions étaient trop forts pour lui permettre d'écouter ses conseils. Monique en était réduite à pleurer et à prier; pendant près de vingt ans, elle pria et pleura, sans se lasser d'espérer, sans cesser non plus de faire ce qu'elle pouvait pour amener son fils à une vie honnête et chrétienne. « Allez, lui avait dit un jour un saint évêque, le fils de tant de larmes ne peut périr. »

Augustin, devenu professeur de littérature, étant parti pour Rome à son insu, elle ne recula pas devant les fureurs de la mer pour aller le rejoindre. Elle ne le trouva plus à Rome: les talents d'Augustin lui avaient valu une place honorable de professeur à Milan. Monique partit pour Milan.

C'est là que Dieu devait enfin l'exaucer au delà de ses espérances. Attiré par l'éloquence de saint Ambroise, évêque de cette ville impériale, Augustin allait fréquemment à l'église pour l'entendre. Peu à peu, ses préjugés tombaient. Il s'apercevait que l'Eglise catholique n'était pas ce que les Manichéens lui avaient dit; il voyait qu'elle n'enseignait pas les erreurs que sa propre ignorance lui reprochait.

D'autre part, la lecture de Platon réveillait dans son âme cet enthousiasme pour la recherche de la vérité, qui avait jadis fait vibrer son cœur à l'âge de dix-neuf ans, quand il lisait l'*Hortensius* de Cicéron.

« Je me sentais vivement pressé, dit-il, de tourner les yeux vers cette religion sainte, qui avait été si profondément imprimée dans mon cœur quand j'étais enfant. Mais j'hésitais; je ne pouvais m'y décider; cependant, elle m'attirait malgré moi. Enfin, cruellement incertain, voulant, ne voulant pas, je saisis avec une sorte d'agitation et d'inquiétude fébrile le livre des Epîtres de saint Paul. »

Bienheureuse résolution! Saint Augustin sera le disciple de saint Paul; « le plus grand des docteurs, dit Fléchier, devait être la conquête du plus grand des apôtres. » Paul et Augustin, deux prodiges de conversion et de grâce, seront à jamais les témoins de la miséricordieuse et toute-puissante bonté de Dieu.

Oh! combien la lumière dont les écrits de saint Paul ouvraient aux yeux d'Augustin le splendide royaume, était plus belle, plus sereine et plus pure que les pâles lueurs de Cicéron et de Platon! Augustin écrivait plus tard à son ami Romanien : « Oh! si tu savais quelle lumière m'apparut tout à coup! J'aurais voulu, non seulement te la montrer, à toi qui désirais depuis si longtemps voir cette inconnue, mais à ton ennemi même, à cet ennemi acharné qui te poursuit devant les tribunaux pour avoir ton bien. Et certainement, s'il la voyait comme je la vois, il quitterait tout: jardins, maisons, banquets, tout ce qui le séduit, et, pieux et doux amant, il volerait, ravi, vers cette beauté. »

Les dernières ténèbres s'évanouissaient peu à peu dans l'intelligence d'Augustin, et son cœur éprouvait de merveilleux élans pour voler à la suite de cette lumière; mais sa chaîne, la lourde chaîne des passions le retenait toujours et il retombait sur lui-même.

Longtemps Augustin s'était excusé de pratiquer la religion catholique et les vertus qu'elle impose sous prétexte qu'il n'était pas certain qu'elle fût la vérité.

Il en était certain maintenant, il croyait, mais il n'avait pas le courage de pratiquer.

Il y avait à Milan un saint et vénérable prêtre, nommé Simplicien, qui gouvernait une communauté de religieux. Il était le conseiller de saint Ambroise, dont il avait été le maître dans la science sacrée et qu'il avait baptisé de sa main. Ambroise l'aimait comme un père. Le jeune Africain alla le trouver et lui ouvrit tout son cœur.

Simplicien l'écouta avec bonté ; et comme Augustin lui parlait de ses lectures dans Platon, le bon vieillard le félicita d'avoir préféré ce philosophe spiritualiste qui parle de Dieu et de son Verbe, aux matérialistes « pleins de mensonge et de déceptions, professeurs d'une science charnelle ». Augustin lisait Platon dans la traduction qu'en avait faite Victorinus, l'un des plus célèbres rhéteurs de ce temps.

Simplicien avait connu intimement Victorinus à Rome. Il raconta à Augustin comment ce professeur, longtemps obstiné dans toutes les erreurs païennes, entouré d'honneurs et flatté à ce point qu'on lui avait élevé une statue au forum, s'était enfin mis à l'étude de nos Saintes Ecritures, et avait reconnu la vérité de la religion chrétienne. Après quelques hésitations, filles de la vanité, il avait eu le courage de fouler aux pieds le respect humain et d'embrasser publiquement la religion chrétienne. Et sous le règne de Julien l'Apostat, il avait renoncé à sa place plutôt que de trahir sa foi, et s'était voué uniquement au service de Dieu.

« Déjà, raconte Augustin, je brûlais de l'imiter. »Mais l'ennemi tenait dans sa main ma volonté, il m'en avait fait une chaîne et il m'en avait lié. Car la volonté pervertie fait la passion; l'asservissement à la passion fait la coutume; le défaut de résistance à la coutume fait la nécessité. Et ces nœuds d'iniquité étaient comme les anneaux de cette chaîne dont m'enlaçait le plus dur esclavage.

» Cette volonté nouvelle qui se levait en moi, de vous servir sans intérêt, de jouir de vous, mon Dieu, seule joie véritable, cette volonté était trop faible pour vaincre la force invétérée de l'autre. Ainsi deux volontés en moi, l'une vieille, l'autre nouvelle; l'une charnelle, l'autre spirituelle, étaient aux prises, et cette lutte déchirait mon âme.... En vain la voix de la grâce criait : *Lève-toi, toi qui dors! lève-toi d'entre les morts, et le Christ t'illuminera....* Je n'avais à opposer que ces paroles de lenteur et de somnolence : Tout à l'heure! encore un instant! laissez-moi un peu! Mais ce tout à l'heure devenait jamais, et ce laissez-moi un peu durait toujours..... »

LE RÉCIT DE POTITIANUS

Quelque temps après, Augustin se trouvait avec son ami intime Alypius, quand ils reçurent la visite d'un de leurs compatriotes, nommé Potitianus. Africain comme eux, Potitianus avait suivi la carrière militaire, il était devenu un des premiers officiers du palais de l'empereur, et, ce qui vaut mieux encore, était resté un excellent chrétien.

« J'ai oublié ce qu'il voulait de nous, raconte Augustin. Nous nous assîmes pour nous entretenir. Tout en causant, Potitianus aperçut un livre sur une table de jeux; il le prit et l'ouvrit :

c'étaient les Epîtres de saint Paul. Il regarda Augustin avec un sourire de félicitation : « Un seul livre et celui-là ! »

« Je lui avouais que cette lecture était ma principale étude. Alors, il fut amené par la conversation à nous parler d'Antoine, solitaire d'Egypte, dont le nom si glorieux parmi vos serviteurs nous était jusqu'alors inconnu. »

C'était, en effet, l'époque où saint Antoine venait d'illustrer les solitudes d'Egypte par ses vertus et ses miracles. Des milliers de personnes de toute condition, s'arrachant aux délices et aux dangers d'une civilisation corrompue, fuyaient au désert pour consacrer à Dieu le reste de leur vie dans la prière et l'austérité. Ces merveilles étaient connues de tous les chrétiens. A Milan même, il y avait des communautés de religieux et des maisons de religieuses. Augustin ignorait tout cela; semblable à certaines personnes de notre temps, qui passent des années en face de l'Eglise catholique sans s'informer des œuvres admirables que l'Esprit de Dieu, toujours vivant, ne cesse d'y opérer.

« Nous étions dans la stupeur de l'admiration, reprend Augustin, au sujet de ces irréfragables merveilles de si récente mémoire, presque contemporaines, opérées dans la vraie foi, dans l'Eglise catholique. Nous étions tous surpris d'apprendre, et Potitianus de nous apprendre ces choses extraordinaires.....

» Il continuait de parler, et nous écoutions en silence. Il vint à nous raconter qu'un jour, à Trèves, l'empereur passant l'après-midi aux spectacles du cirque, trois de ses compagnons et lui allèrent se promener dans les jardins attenant aux murs de la ville; et comme ils marchaient deux à deux, l'un avec lui, les deux autres ensemble, ils se séparèrent.

» Ceux-ci, chemin faisant, entrèrent dans une cabane où vivaient quelques-uns de ces pauvres volontaires serviteurs de Dieu, à qui le royaume des cieux appartient, et là, ils trouvèrent un manuscrit de la vie de saint Antoine.

» L'un d'eux se met à lire; il admire, son cœur brûle, et tout en lisant, il songe à embrasser une telle vie, à quitter la milice du siècle pour vous servir, ô mon Dieu : ils étaient l'un et l'autre agents des affaires de l'empereur. Rempli soudain d'une sainte honte, il s'irrite contre lui-même et jetant les yeux sur son ami : « Dis-moi, je te prie, où tendent nos travaux? Que cherchons-nous? Pour qui portons-nous les armes? Quel peut être notre plus grand espoir au palais que d'être les amis de l'empereur? Et, dans cette fortune, quelle fragilité! que de périls! Et combien de périls pour arriver au plus grand péril! (celui de perdre son âme!) Et puis, quand réussirons-nous dans nos désirs? Mais, ami de Dieu, si je veux l'être, je le suis, et sur l'heure. »

» Et il continuait sa lecture..... et son âme se dépouillait du monde..... enfin, il dit à son ami : « C'en est fait, je romps avec tout notre espoir; je veux servir Dieu, et à cette heure, en ce lieu, je me mets à l'œuvre. Si tu n'es pas pour me suivre, ne me détourne pas. » L'autre répond qu'il veut aussi conquérir sa part de gloire et de butin.....

» Potitianus et son compagnon, après s'être promenés dans une autre partie du jardin, arrivèrent, en les cherchant, dans cette retraite, et les avertirent qu'il était temps de rentrer parce que le jour baissait. Mais eux, déclarant leur résolution, et comment ils l'avaient prise, les prièrent de ne pas contrarier leur désir, s'ils refusaient de s'y associer. Ceux-ci, ne se sentant pas un tel courage, pleurèrent néanmoins sur eux-mêmes, félicitèrent leurs camarades et se recommandèrent à leurs prières. Ils rentrèrent ensuite au palais, le cœur encore retenu à la terre, tandis que celui des deux autres était attaché au ciel. Tous deux avaient des fiancées, qui, à cette nouvelle, consacrèrent à Dieu leur virginité. »

DERNIERS COMBATS

Pendant ce récit, un orage avait éclaté dans le cœur d'Augustin : toutes ses hontes, toutes ses lâchetés, toutes ses lenteurs se redressaient contre sa conscience et lui faisaient horreur. Quand Potitianus se fut retiré, il se tourna vers Alypius et d'une voix émue : « Que faisons-nous? lui dit-il. Quoi ! n'as-tu pas entendu? Les ignorants se lèvent et emportent le ciel; et nous, avec toute notre science, sans cœur, nous voilà vautrés dans la chair et dans le sang ! Est-ce une honte de les suivre? Et n'avons-nous pas plutôt honte de ne pas même les suivre? »

» Telles furent, je crois, mes paroles. Et mon agitation m'emportait brusquement loin de lui. Il se taisait, surpris, et me regardait. Car mon accent était étrange, et mon front, mes joues, mes yeux, le teint de mon visage, le ton de ma voix exprimaient mon âme bien plus que les paroles qui m'échappaient.

» Je me retirai au jardin. Alypius me suivait pas à pas. Car j'étais seul même en sa présence. Et pouvait-il me quitter dans une telle crise? Nous nous assîmes le plus loin possible de la maison. Et mon esprit frémissait et les vagues de mon indignation se soulevaient contre moi, de ce que je ne passais pas encore à votre volonté, à votre alliance, ô mon Dieu, où toutes les puissances de mon âme me poussaient en me criant : Courage !.....

» Je souffrais et je me torturais, m'accusant moi-même avec une amertume inconnue, me retournant et me roulant dans mes liens, jusqu'à ce que j'eusse rompu tout entière cette chaîne qui ne me retenait plus que par un faible anneau, mais qui me retenait pourtant. Et vous me pressiez, Seigneur, au plus secret de mon âme, et votre sévère miséricorde me flagellait à coups redoublés et de crainte et de honte. Il fallait, en effet, prévenir une lâcheté nouvelle qui, retardant la rupture de ce faible et dernier chaînon, lui rendrait une nouvelle force d'étreinte.

» Je me disais au dedans de moi : Allons ! allons ! point de retard ! Et mon cœur suivait déjà ma parole; j'allais agir, et puis je n'agissais pas !

» Je ne retombais pas dans l'abîme de ma vie passée, j'étais debout sur le bord et je respirais; puis je faisais effort pour arriver, atteindre, tenir; il s'en fallait de peu, mais je n'arrivais pas, je n'atteignais pas, je ne tenais pas. J'hésitais à mourir à la mort pour vivre à la vie..... Et plus le moment de mon changement approchait, plus il me frappait d'épouvante.....

» Et ces bagatelles de bagatelles, ces vanités de vanités, jadis maîtresses de moi, me tiraient par ma robe de chair, et me disaient tout bas : « Est-ce que tu nous renvoies? Quoi ! dès ce moment, nous ne serons plus avec toi pour jamais? Et dès ce moment, ceci et cela ne te sera plus permis, et pour jamais? » Et tout ce qu'elles me suggéraient dans ce que j'appelle ceci et cela, ce qu'elles me suggéraient, ô mon Dieu ! que votre miséricorde

l'efface de l'âme de votre serviteur ! Quelles souillures ! quelles infamies !..... Mais la violence de l'habitude me disait : « Pourras-tu vivre sans elles ?»

» D'autre part, les exemples de tant de saintes âmes se représentaient à mon souvenir : « Quoi ! ne pourras-tu pas ce qui est possible à ces enfants et à ces femmes ? Est-ce donc en eux-mêmes, et non dans le Seigneur leur Dieu, que cela leur est possible ?..... Tu t'appuies sur toi-même, et tu chancelles ? Et cela t'étonne ? Jette-toi hardiment entre ses bras, n'aie pas peur ; il ne se dérobera pas pour te laisser tomber. Jette-toi hardiment, il te recevra, il te guérira. »

» Et je rougissais parce que j'entendais encore le murmure des vanités ; et je restais hésitant, suspendu. »

L'orage grandissait, Augustin s'éloigna de son ami pour donner libre cours à ses larmes.

« Alypius demeura à la place où nous étions, dans une profonde stupeur. Et moi, j'allai m'étendre, je ne sais comment, sous un figuier, et je lâchai les rênes à mes larmes et les sources de mes yeux ruisselèrent comme le sang d'un sacrifice agréable. Et je vous parlais, ô mon Dieu, non pas en ces termes mais en ce sens : « Eh ! jusques à quand, Seigneur ? jusques à quand, Seigneur, serez-vous irrité ? Ne gardez pas souvenir de mes iniquités passées. » Car je sentais qu'elles me retenaient encore. Et je m'écriais en sanglots : « Jusques à quand ? jusques à quand ? Demain ?... Demain ?..... Pourquoi pas à l'instant ? pourquoi pas sur l'heure en finir avec ma honte ?

» Je disais et je pleurais dans toute l'amertume de mon cœur brisé. Et, tout à coup, j'entends sortir d'une maison voisine, comme une voix d'enfant ou de jeune fille qui chantait et répétait souvent : *Prends, lis ! Prends, lis !* Et aussitôt, changeant de visage, je cherchais sérieusement à me rappeler si c'était un refrain en usage dans quelque jeu d'enfant ; et rien de tel ne me revint à la mémoire. Je réprimai l'essor de mes larmes, et je ne vis plus là qu'un ordre divin d'ouvrir le livre de l'Apôtre et de lire le premier chapitre venu. Je savais qu'Antoine, survenant, un jour à la lecture de l'Evangile, avait saisi, comme adressées à lui-même, ces paroles : *Va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; viens, suis-moi,* et qu'un tel oracle l'avait aussitôt converti à vous.

» Je revins vite à la place où Alypius était assis ; car, en me levant, j'y avais laissé le livre de l'Apôtre. Je le pris, l'ouvris, et lus en silence le premier chapitre où se jetèrent mes yeux : « *Ne vivez pas dans les festins ni dans les débauches, ni dans les voluptés impudiques, ni en conteste, ni en jalousie ; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ et ne prenez pas les convoitises de la chair pour règle de vos désirs.* »

» Je ne voulus pas, je n'eus pas besoin d'en lire davantage. Ces lignes à peine achevées, il se répandit dans mon cœur comme une lumière de sécurité qui dissipa les ténèbres de mon incertitude.

» Alors, ayant marqué ce passage de mon doigt ou de je ne sais quel autre signe, je le fermai, et d'un visage tranquille, je déclarai tout à Alypius. Et lui me révèle à son tour ce qui, à mon insu, se passait en lui. Il demande à voir ce que j'avais lu ; je le lui montre, et lisant plus loin que moi, il recueille les paroles suivantes, que je n'avais pas remarquées : « Assistez le faible dans la foi. » Il prend cela pour lui et me l'avoue. Fortifié par cet avertissement dans une résolution bonne et sainte et en harmonie avec cette pureté de mœurs dont j'étais loin depuis longtemps, il se joint à moi sans hésitation et sans trouble.

» A l'instant, nous allons trouver ma mère, nous lui contons ce qui arrive, elle se réjouit ; nous disons comment cela est arrivé, elle tressaille de joie, elle triomphe. Et elle vous bénissait, *ô vous qui êtes puissant à exaucer au delà de nos demandes, au delà de nos pensées* (1). »

En effet, Augustin n'était pas résolu seulement à vivre en bon chrétien, mais encore à renoncer au monde et à embrasser la perfection évangélique, afin d'être désormais tout à Dieu.

Dès que le moment des vacances fut arrivé, il donna sa démission de professeur, se retira à la campagne avec sa mère et quelques amis, pour se préparer au baptême dans l'étude, la prière et l'exercice de toutes les vertus. Baptisé ensuite par saint Ambroise, il retourna dans sa patrie, y fonda des communautés religieuses, fut élevé au sacerdoce et à l'épiscopat, contribua au salut de milliers d'âmes et devint la lumière de toute l'Eglise. Il devait être, non seulement le docteur de son siècle, mais celui de tous les siècles à venir, héritiers de ses admirables écrits ; il devait être enfin le patriarche de plusieurs Ordres religieux.

O Seigneur, soyez à jamais béni dans les merveilles de votre grâce et de votre miséricorde !

---

(1) *Confessions de saint Augustin*, l. VIII, traduction de M. Moreau.

VÉNÉRABLE NUNZIO SULPRIZIO

MODÈLE DES OUVRIERS

1817-1836

Portrait authentique du vénérable Nunzio Sulprizio.

LA NAISSANCE — L'ORPHELIN

Nunzio Sulprizio naquit le 13 avril 1817, à Pesco Sansonesco, dans les Abbruzzes, de Dominique Sulprizio, cordonnier, et de Rose Luciani, son épouse, plus riches des biens du ciel que de ceux de la terre. Orphelin de bonne heure, Nunzio fut élevé par son aïeule maternelle, femme d'une sagesse et d'une vertu incomparables, qui ne laissait passer aucun jour sans réciter le rosaire. Elle inculqua si bien cette pratique à son fils d'adoption que, dans la suite, malgré les plus atroces douleurs, il y consacrait habituellement une partie de la journée, et c'était avec un tel recueillement et une telle ferveur que chacun en demeurait profondément édifié. Cette pieuse femme lui apprenait à méditer les mystères du rosaire et lui enseignait les vérités sur lesquelles repose cette sublime dévotion. Elle le conduisait à l'église pour entendre la messe et, quoiqu'il fût encore incapable de recevoir le sacrement de pénitence, elle le présentait souvent aux prêtres

afin qu'il reçût leur bénédiction et de salutaires conseils. En même temps, elle l'envoyait à l'école chez un prêtre distingué qui instruisait gratuitement les enfants pauvres. La modestie du petit écolier, sa tenue, son application à l'étude, sa docilité, son ingénuité, sa maturité, son bon sens firent concevoir les plus grandes espérances à son maître qui le proposait à ses condisciples comme un modèle accompli. Nunzio consacrait le temps libre à prier, à lire des livres de piété, à chanter des cantiques qu'il apprenait à ses camarades.

Il aimait et vénérait les prêtres, recherchait leur compagnie, leurs conversations, et ne manquait jamais de leur baiser les mains avec respect. Les jours de fêtes, au premier coup de cloche, il se rendait en toute hâte au catéchisme, après lequel il invitait ses camarades à réciter le rosaire ou l'*Ave Maria*. Sa seule distraction consistait à préparer de petits autels et à imiter les cérémonies de la messe. S'il ne pouvait se rendre à l'église, il s'agenouillait sur le seuil de la maison, les yeux fixés sur le sanctuaire, priant avec ferveur. Tel était déjà son amour de la mortification qu'on le vit souvent traîner la langue sur le pavé de l'église depuis la porte d'entrée jusqu'au maître-autel. Aussi Dieu se plaisait-il à lui révéler l'avenir. A certains jours, on venait demander à l'enfant si on pouvait ou non aller travailler à la campagne. Et Nunzio, levant les yeux au ciel, répondait ingénument : *Allez, car vous aurez beau temps*, ou : *N'y allez pas, le temps sera mauvais*. Et toujours sa prédiction se réalisait.

LA FORGE

Nunzio n'avait pas neuf ans lorsqu'il perdit encore son aïeule. Demeuré seul sans aucun appui, l'enfant tomba à la merci de Dominique Luciani, son oncle maternel, homme colère, vindicatif, ivrogne, avare, habitué de longue date à le brutaliser et à le punir injustement. Cet homme exerçait la profession de maréchal-ferrant; sans pitié pour le pauvre orphelin, il lui interdit rigoureusement l'école et le plus léger délassement et l'assujettit aux rudes travaux de la forge.

Un matin, Dominique montrant du doigt à Nunzio une quantité de fer énorme relativement à sa complexion délicate, lui enjoignit de les porter chez un client au sommet d'une montagne escarpée : l'enfant obéit, prit le fardeau sur ses faibles épaules et se dirigea vers la montagne. L'hiver était des plus rigoureux, la terre couverte de neige, un vent glacial soufflait. Bien que nu-pieds et vêtu seulement de quelques haillons, l'orphelin fut inondé de sueur, puis à la descente le froid le saisit. Aussitôt de retour, il se remit au travail sans rien dire, mais cette répercussion de sueur lui avait altéré le sang et quelques jours après, il se produisit au pied gauche une inflammation qui amena la carie du tibia et, à l'endroit de la cheville du pied, il s'ouvrit un abcès qui rendit l'orphelin impropre au travail et lui occasionna les plus vives souffrances.

Voyant son jeune neveu s'affaiblir de jour en jour et presque incapable de manier les grosses pièces de fer, Dominique devint plus brutal qu'auparavant. Au lieu de soigner le mal qui dévorait l'enfant, le barbare vomissait contre lui des torrents d'injures et l'accablait de mauvais traitements. Il proférait des blasphèmes si horribles, que ce petit ange de pureté se couvrait le visage de ses mains et cherchait un refuge dans un coin de la forge ou chez les voisins. Dominique le soufflait, le frappait avec tout ce qui lui tombait sous la main, sans excepter les baguettes de fer ou le marteau, le foulant aux pieds et le laissant parfois inanimé. De plus, il diminuait fréquemment le peu de nourriture qu'il lui donnait uniquement pour l'empêcher de mourir. Malgré ces traitements cruels, Nunzio aimait son oncle; il le respectait et lui obéit toujours sans jamais lui montrer de l'aigreur ou de l'irritation. Au contraire, si on le plaignait en l'absence de Dominique, l'enfant gardait le silence ou s'accusait lui-même de négligence dans le travail.

Cet oncle avare voulut jusqu'à la fin tirer tout le parti possible du pauvre infirme et lui ordonna sans pitié de mettre en jeu les énormes soufflets de la forge; ce que Nunzio ne pouvait exécuter qu'avec une lenteur et une fatigue extrêmes; souvent la douleur lui faisait perdre connaissance. Le manque de soin, la chaleur de la forge et le mouvement continu nécessité par ce genre de travail envenimèrent et agrandirent rapidement la plaie; la vermine s'y établit et la douleur devint réellement insupportable. Nunzio n'en laissait rien paraître et acceptait ces horribles souffrances avec une résignation et une patience admirables.

Ce triste état ne fit point cesser ni même diminuer les mauvais traitements de l'oncle, qui prenait plaisir à augmenter les douleurs de la victime en lui marchant sur le pied malade; les autres ouvriers de la forge devenaient aussi de plus en plus méchants et cruels, ils le bafouaient, le frappaient et faisaient jaillir de l'enclume sur ses pieds nus de brûlantes étincelles.

LA SOURCE MERVEILLEUSE

De temps en temps Nunzio se traînait péniblement sur sa béquille jusqu'à une petite source peu éloignée de l'habitation de son oncle. Mais point de repos pour le pauvre infirme : aux avanies de la forge succédaient les mauvais traitements des enfants du village et les injures des femmes qui venaient puiser de l'eau à la source.

Pour éviter tout bruit, Nunzio prit l'habitude d'aller à 150 mètres plus loin, à la fontaine dite de la *Roche Rousse*, parce qu'elle jaillit au pied d'un rocher à l'aspect roussâtre. C'est là qu'il lavait sa plaie et les linges qui lui servaient pour la panser. Dans cette solitude, il pouvait s'adonner à l'oraison et demander courage et patience à la Sainte Vierge et aux Saints. Depuis lors, Dieu a fait éclater la sainteté de son serviteur : une multitude de malades atteints de plaies et d'ulcères viennent demander la guérison à cette fontaine et les miracles qui s'y opèrent sont incalculables. Les habitants du pays puisent de cette eau pour satisfaire leur dévotion, et pour l'envoyer dans les pays lointains où elle produit les mêmes merveilles.

L'HOPITAL ET L'HOSPICE DES INCURABLES

L'oncle de Nunzio, comprenant enfin la gravité du mal, le fit admettre à l'hôpital d'Aquilée, où il ne demeura qu'un mois, la plaie ayant été déclarée incurable. Alors, les habitants de Pesco Sansonesco, voulant le soustraire aux mauvais traitements de Dominique, prévinrent les parents de son père qui l'envoyèrent à son oncle, François Sulprizio, caporal aux grenadiers de la garde du roi de Naples. Celui-ci présenta son neveu au colonel Wochinger qui commandait le corps de troupe. Le récit des malheurs de l'orphelin émut profondément l'âme compatissante de ce digne officier. Il regarda ce jeune homme

décharné et couvert de haillons qui écoutait en silence, appuyé sur sa béquille, les yeux baissés, et il ne put retenir ses larmes, car de sa vie, jamais il n'avait contemplé une aussi profonde misère supportée avec une si angélique patience. Aussi le présenta-t-il lui-même à l'hospice des incurables de Naples; il l'encouragea et le recommanda avec la plus vive sollicitude aux médecins et aux religieux qui desservaient cet établissement.

Nunzio, âgé de quinze ans, n'avait pas encore fait sa Première Communion; ainsi le voulait la coutume établie dans ce pays à cette époque. C'est pourquoi il saisit avec empressement la première occasion de découvrir à l'aumônier l'état de son âme, les dons qu'il avait reçus du ciel et son ardent désir de s'approcher de la Table eucharistique. Cette grâce lui fut accordée, et Nunzio reçut la Sainte Communion avec une ferveur, une dévotion, des larmes inénarrables. Dès ce jour la grâce céleste commença réellement son œuvre extraordinaire en lui, car on le vit courir de vertu en vertu : « Les yeux, la langue, le visage de ce jeune homme semblaient respirer l'amour de Dieu et de Jésus-Christ. » Malgré ses grandes souffrances, il demeurait fidèle à ses pratiques de piété, à la méditation, au rosaire et à tous les exercices spirituels qu'il s'était prescrits. Il entendait la messe avec une piété angélique. On le voyait immobile, et comme en extase tant il était absorbé par la méditation de la Passion de Jésus-Christ. Il ne s'éloignait de son lit, que pour rendre service aux autres malades, visiter le Saint-Sacrement, entretenir la lampe qui brûlait au fond de la salle devant le crucifix et la Madone.

Son application à la lecture et à la méditation était si constante que les autres infirmes, touchés de compassion, lui recommandèrent de prendre un peu de repos et de se distraire. Nunzio les remercia par un sourire, et continua son genre de vie. Ses compagnons le dénoncèrent alors au confesseur, au colonel, aux médecins, qui lui en firent des reproches, et pour le punir, le privèrent même parfois de nourriture. Ces privations faisaient le bonheur du malade, heureux de souffrir pour Dieu. Il prononçait souvent avec respect les noms de Jésus et de Marie. Son amour pour Dieu s'exhalait en aspirations ardentes. Alors, son visage, ordinairement pâle, s'embrasait et s'embellissait comme une rose du paradis.

Nunzio obéissait scrupuleusement aux prescriptions des médecins et des chirurgiens; lorsqu'on pansait sa jambe, il demeurait calme et tranquille, offrant en silence ses cruelles souffrances à Dieu, et les unissant à la Passion de Notre-Seigneur, aux douleurs de Marie. Jamais il ne demandait aux médecins l'état de sa maladie, ni ne cherchait de soulagement à ses souffrances; et comme parfois on lui proposait de lui faire servir une nourriture plus délicate, il répondait doucement : *Faites ce que vous voudrez*, mais à peine avait-il touché à ces mets mieux préparés, qu'il les distribuait aux autres infirmes. A ceux qui le plaignaient et lui parlaient de sa guérison il disait en souriant : *Il arrivera tout ce qu'il plaira à Dieu; que sa volonté soit toujours faite! Tout cela est bien peu de chose pour expier mes péchés.* Il ne réclamait jamais rien pour lui, car, disait-il, ce que lui accordait l'hospice suffisait largement. Sa patience et sa délicatesse se montraient en toute circonstance. Souvent il lui arrivait de donner discrètement sa propre nourriture, et tout ce que lui envoyaient le colonel et ses autres bienfaiteurs.

Avec quel zèle et quelle assiduité il faisait réciter les prières en usage dans la salle, préparait les infirmes à célébrer les fêtes de la Sainte Vierge et la fête de Noël, car il avait une grande dévotion à l'enfant Jésus!

Jamais les vexations, les moqueries, les mauvais traitements de quelques infirmes et gens de service ne troublaient son inaltérable sérénité. *Vous êtes bien bons*, leur disait-il, *d'exercer ma patience et de me donner ainsi l'occasion de plaire à Dieu.* De son lit, il apprenait le catéchisme aux ignorants qui faisaient fréquemment cercle autour de lui; ou bien, il allait, appuyé sur sa béquille, et malgré ses douleurs, apprendre aux autres infirmes le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les actes du chrétien, les exhortant à la patience, les disposant à recevoir les sacrements, leur inculquant l'horreur du péché et la dévotion à la Sainte Vierge; s'ils résistaient, ses paroles bienveillantes les gagnaient; s'ils proféraient des blasphèmes et des obscénités, son regard, empreint d'une pudeur virginale leur imposait silence, et s'il avait à les réprimander, il le faisait toujours avec une prudence et une douceur admirables. La prière achevait l'œuvre commencée, et les plus obstinés finissaient par se rendre à cet ange de la terre qui se multipliait auprès d'eux, leur souriait, prévenait leurs moindres désirs, faisant lui-même leurs lits, et leur prodiguant toutes les marques d'une sincère affection.

CHEZ LE COLONEL ET AUX BAINS D'ISCHIA

Nunzio avait passé vingt et un mois et quelques jours à l'hospice des Incurables, lorsque le colonel, profondément attristé de voir son état toujours aussi grave, le prit chez lui. Le premier mois, ses douleurs diminuèrent et il put marcher sans béquilles. Les médecins l'envoyèrent pour la troisième fois aux bains d'Ischia. Le colonel recommanda son bien-aimé Nunzio aux frères Barbiéri. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient accueilli en ce jeune homme un ange de candeur et de pureté, et que Dieu gardait cette âme comme une perle d'un grand prix. Quand on le visitait dans sa petite chambre, on le trouvait toujours uni à Dieu et dans une attitude modeste et pieuse. Il lisait habituellement un livre sur les grandeurs de Marie qu'il appelait du doux nom de *Mère*, et aussi la vie de l'angélique Louis de Gonzague, son saint de prédilection. Dans la famille Barbiéri se trouvait un prêtre. Nunzio se réjouissait d'être en sa compagnie et de converser avec lui, car il y trouvait de nouveaux stimulants à son amour de Dieu. Il mangeait modérément, partageait sa nourriture avec les enfants pauvres du quartier, et chaque jour, envoyait une partie de son repas à un petit pauvre du voisinage. Là aussi Nunzio fit éclater sa vertu au milieu des tribulations, car ses douleurs, bien qu'un peu calmées, ne laissaient point de le reprendre de temps en temps. Il dut encore supporter avec joie et résignation les taquineries et les mauvais traitements des hommes qui le portaient aux bains.

Un mieux s'étant manifesté, le retour de Nunzio mit le colonel au comble de la joie; il espérait que son protégé allait enfin pouvoir suivre sa vocation et revêtir l'habit séraphique chez les Frères de saint Pierre d'Alcantara; mais le Seigneur avait sur ce jeune homme de tout autres desseins. Il voulait qu'il demeurât dans le monde et qu'il mourût avec son habit séculier. Il voulait rendre

courage et confiance aux jeunes artisans qui mènent dans le monde une vie pauvre et agitée. Nunzio ne put voir s'ouvrir devant lui les portes du cloître.

Pour le dédommager et satisfaire ses désirs de solitude, le colonel le fit revêtir d'un habit de couleur sombre, béni par un Père Carme et lui assigna une petite chambre retirée. Dès lors, notre Vénérable s'assujettit à un genre de vie plus régulier et plus austère, avec l'intention d'y persévérer jusqu'à son dernier soupir. Il s'était fixé lui-même ses heures d'oraison, d'étude, de lectures pieuses. Mais Dieu voulait soumettre à de nouvelles épreuves les derniers jours de cette innocente vie. Les serviteurs du colonel, non contents de le maltraiter et de l'injurier, en vinrent à réduire sa nourriture et à lui refuser même le verre d'eau dont il se contentait au milieu des plus grandes chaleurs. Loin de se plaindre, Nunzio excusait les coupables, leur faisait du bien, évitant avec soin de leur occasionner la moindre peine et le plus petit ennui. Lorsque ses cruelles douleurs le saisissaient durant la nuit, il ne se plaignait jamais, afin de ne pas éveiller le serviteur qui le gardait. C'est ainsi que ce grand serviteur de Dieu se sanctifiait au milieu des souffrances et attirait sur lui les faveurs célestes.

GRACES EXTRAORDINAIRES

Nunzio fit de nombreuses prédictions qui toutes se sont réalisées. Il annonça qu'après sa mort un grand fléau sévirait sur Naples et, en 1836, le choléra fit des milliers de victimes dans cette ville. Contre toutes les prévisions humaines, la petite chambre qu'il habitait a été changée en oratoire comme il l'avait prédit. Le colonel Wochinger a non seulement vu les miracles qui ont suivi la mort du Vénérable, comme il le lui avait annoncé, mais il a eu la consolation de voir sa cause introduite en cour de Rome.

Il eut aussi de fréquentes extases; le colonel a affirmé sous la foi du serment l'avoir souvent vu soulevé de terre lorsqu'il priait. « Son angélique visage, dit-il, resplendissait d'une admirable lumière durant l'oraison à laquelle il s'appliquait toujours les mains croisées sur la poitrine; je trouvais cet heureux spectacle si délicieux que je faisais en sorte de toujours le surprendre durant cet exercice. Lorsqu'il entendait parler de Dieu ou qu'il en parlait, il était souvent si absorbé qu'il ne pouvait plus ni se mouvoir, ni répondre, ni voir ceux qui étaient à côté de lui ou qui passaient devant lui. Alors il fallait le secouer ou le faire avertir. D'autres fois, en parlant des choses spirituelles, il s'arrêtait subitement et se mettait à dire et à répéter à voix basse : « Oh mon Dieu! Oh mon Dieu! Oh mon Dieu! » « Que voulez-vous? répondait-il si on l'interrogeait, je suis accablé de plaisir en parlant de ces choses et je les estime comme choses du ciel. »

Un des serviteurs du colonel souffrait d'une forte fièvre; Nunzio pria instamment le Seigneur de reporter sur lui-même les souffrances de ce jeune homme et Dieu daigna l'exaucer. Le serviteur de Dieu avait des plaies purulentes et infectes. Mais, chose merveilleuse, quoique sa chambre fût très petite, on y respirait un parfum céleste; toutes les personnes qui venaient le voir en étaient frappées.

DERNIÈRES SOUFFRANCES — LA MORT

Vers le milieu de 1835, la carie du pied prit des proportions effrayantes et, malgré les bains d'Ischia, le mal ne fit qu'augmenter chaque jour. Des fièvres si ardentes se déclarèrent que Nunzio semblait brûler de la tête aux pieds, les syncopes devenaient excessivement pénibles, les spasmes atroces, les défaillances longues et opiniâtres. Le jeune homme ne perdit néanmoins jamais son calme et sa sérénité. Au milieu de ces atroces souffrances, il disait tranquillement en s'adressant à Marie : *Mère compatissante! Bénies soient vos douleurs, souffertes pour les pécheurs. Paix!* Puis après quelques minutes d'un silence presque extatique, il reprenait : *Bénie soit la passion de Jésus-Christ! Paix!* On ne l'entendit pas se lamenter une seule fois. Les habitués de la maison et tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher étaient dans la plus profonde admiration. Enfin, après un dernier essai de deux mois, le médecin, désespérant tout à fait de le guérir, ordonna de le renvoyer promptement à Naples, non sans lui avoir annoncé de grandes souffrances et une mort prochaine.

Comment dépeindre le chagrin et la tristesse du colonel, lorsqu'il vit son protégé réduit à cette extrémité, broyé par tant de maux et de douleurs? La carie menaçant de dégénérer en gangrène, les médecins les plus renommés décidèrent à l'unanimité que l'unique remède était l'amputation de la jambe. A cette nouvelle, tous les assistants frémirent, Nunzio seul demeura souriant et heureux d'avoir une nouvelle occasion de témoigner son amour à Celui qui pour notre amour s'est laissé torturer et crucifier sans ouvrir la bouche, comme un agneau plein de mansuétude. Mais le Seigneur se contenta du sacrifice entier et absolu de sa volonté : l'hydropisie qui s'était déclarée empêcha l'amputation de la jambe, et le pauvre patient supporta avec résignation et joie ses dernières souffrances, les yeux fixés sur le crucifix, sur les images de l'Enfant Jésus et de Marie. Le 3 mai 1836, il demanda et reçut les derniers sacrements, à la grande édification d'une nombreuse assistance. Après une agonie qui avait duré près de deux heures, il rendit paisiblement son âme à Dieu, à l'âge de dix-neuf ans et vingt-deux jours.

Dès que la nouvelle de cette mort se fut répandue, un grand nombre de personnes de tout rang coururent pour admirer son visage sur lequel se reflétait une beauté extraordinaire; on eût dit un saint absorbé en Dieu : les yeux étaient ouverts et brillants, les lèvres fraîches et vermeilles, un doux sourire animait le visage et un parfum céleste remplissait la chambre. Le 6 mai, un rescrit du roi permit d'ensevelir son corps dans l'église du palais dédié à saint Sébastien, martyr; mais auparavant le cadavre fut visité par un chirurgien, et comme il était encore flexible, et avait conservé les couleurs de la vie, plusieurs officiers supérieurs de l'armée supplièrent l'autorité ecclésiastique de permettre qu'il fût saigné; le chirurgien ayant fait une incision entre l'index et le pouce, on vit aussitôt ruisseler le sang. Ce prodige excita une grande admiration dans la foule. « C'était un Saint! s'écriait-on de toutes parts. Nous avons perdu un Saint! » Les fleurs de la couronne placée sur sa tête conservèrent leur fraîcheur jusqu'au moment de la sépulture et répandirent un parfum tout à fait extraordinaire.

Pie IX l'a déclaré Vénérable le 9 juillet 1859.

(Extrait de la seconde édition de la vie du Vénérable, *par l'abbé* Raphael Pica, *du clergé de Naples. Une traduction française par l'abbé* Séaume, *curé de Dortan, paraîtra prochainement.)*

LE VÉNÉRABLE MICHEL LE NOBLETZ

APOTRE DE LA BRETAGNE

1577-1652

Michel, encore enfant, est formé à la prière par la Sainte Vierge.

« LA BELLE DEMOISELLE »

La Bretagne n'a point eu, depuis saint Yves, de prêtre plus solidement vertueux, ni depuis saint Vincent Ferrier de missionnaire plus zélé et plus béni dans son apostolat que le vénérable Michel le Nobletz.

Il vint au monde le 29 septembre 1577, à Plouguerneau, paroisse de l'évêché de Léon, au bord de l'Océan, et reçut le nom du grand archange que l'Eglise fête ce jour-là. Ses parents étaient nobles. Son père, M. Hervé le Nobletz, qu'on appelait M. de Kerodern, titre de sa principale terre, était l'un des quatre notaires publics du Léon. Sa mère, Françoise de Lesguern, descendait de la maison des Coatmanach, l'une des plus illustres et des mieux alliées du pays.

Dès l'âge de quatre ans, Michel montra une dévotion extraordinaire. Non loin du manoir de Kerodern se trouvait une chapelle dédiée à saint Claude; un petit étang, desséché et comblé depuis lors, mais encore reconnaissable, l'en séparait. Quand l'enfant avait disparu, on était sûr de le retrouver en prière à cet oratoire. Sa mère, qui craignait pour lui le passage de la chaussée, lui défendit en vain d'y aller. Ni les

avertissements, ni les menaces ne l'arrêtaient. « *Me zo bet è ti Doué*. J'ai été dans la maison de Dieu », disait-il naïvement à son retour. Lui reprochait-on sa désobéissance, il répondait qu'une belle demoiselle l'avait conduit par la main et lui apprenait à prier le bon Dieu. Un jour, sa mère, contrariée de sa résistance, l'enferma sous clé dans une chambre. Quelle ne fut pas sa surprise de le retrouver peu après à la chapelle ! L'enfant, agenouillé devant l'autel, les yeux brillants d'une joie céleste, le visage enflammé d'une pieuse émotion, ressemblait à un ange. M^me^ de Kerodern, vivement impressionnée, lui demanda comment il avait ouvert la porte de sa chambre. Il raconta que c'était la belle demoiselle qui le menait ordinairement à la chapelle pour dire ses prières.

« Mais quelle est donc cette belle demoiselle, et d'où vient-elle? reprit sa mère.

— Je ne sais pas, dit l'enfant, mais elle est bien belle. »

Les biographes du Vénérable n'hésitent pas à reconnaître, dans cette merveilleuse apparition, la Sainte Vierge elle-même, qui fut toujours sa protectrice.

ÉTUDES DE MICHEL — CALOMNIES
LA VIERGE LE CONSOLE

Après un cours élémentaire fait sous un précepteur dans la maison paternelle, le jeune Michel se rendit à Ploudaniel pour ses humanités. L'étude offrait de vifs attraits à son intelligence; aussi ses progrès dans la science furent-ils rapides.

Ses progrès dans l'amour divin furent plus sérieux encore. Avait-il un peu de loisir, il choisissait un lieu désert où il pût librement s'entretenir avec Dieu. Il s'imposait continuellement de secrètes privations. Parfois, comme un autre saint Benoît, il se roula parmi les ronces et les épines pour triompher d'une tentation. En récompense de cet acte héroïque, il reçut la grâce de conserver toutesa vie une chasteté immaculée.

Déjà aussi, les premiers germes de sa future vocation commencent à poindre, et l'on voit ce jeune homme de quinze ans rassembler les paysans ignorants de Ploudaniel pour les catéchiser et les convertir, sans craindre de s'exposer par là même aux railleries, aux menaces et parfois aux coups.

De Ploudaniel, Michel passa aux écoles de Bordeaux, puis d'Agen, y étudia le grec et le latin, les lettres et la philosophie, toujours avec un égal succès, et enfin soutint publiquement sa thèse de philosophie, aux applaudissements d'un auditoire d'élite. Là encore, il chercha un lieu retiré pour s'y recueillir dans la prière et se donner la discipline sans être entendu. Adonné uniquement à l'étude et à l'oraison, il ne voyait ses frères ou ses camarades qu'en passant, lorsqu'il allait avec eux au cours des régents, mais toujours avec un air souriant et des excuses aimables de ne pouvoir s'arrêter davantage. La charité seule le faisait sortir de sa retraite.

Tant de vertu ne mit pas le jeune homme à l'abri des traits de la calomnie. On suspecta son isolement; un instant, l'on mit en doute son innocence. Michel, qui avait supplié Dieu de lui envoyer les affronts et les opprobres, était pris au mot et ressentait cette épreuve dans toute son amertume, jusqu'à en verser des larmes. Un soir qu'il était accablé de tristesse, la Sainte Vierge voulut le consoler. Elle lui apparut, comme autrefois aux jours de son enfance, le rassura et, lui présentant trois couronnes radieuses : « Voilà, dit-elle, trois couronnes que j'ai demandées pour vous à mon Fils. La première est celle de la virginité que vous garderez inviolablement jusqu'à la mort. La seconde est celle de docteur et maître de la vie spirituelle. La troisième couronne est celle du mépris du monde que vous professerez. Ne vous inquiétez pas des propos semés contre votre innocence. Les plus méchants reconnaîtront bien vite s'être trompés à votre endroit. »

Cette vision date du commencement de l'année 1600. Elle réconforta beaucoup le serviteur de Marie qui se remit aux bonnes œuvres avec plus de ferveur que jamais.

PRÉPARATION DE MICHEL A SA MISSION

Dieu avait mis depuis longtemps au cœur de Michel le Nobletz le désir de recevoir les Ordres sacrés. De solides études théologiques commencées chez les Jésuites de Bordeaux, poursuivies à la Sorbonne, en feront la préparation. Michel était fortement persuadé que le prêtre, sans la science, est inhabile à diriger les âmes. Il voulut, pour lui, acquérir de la théologie une connaissance aussi étendue que possible. Il étudiait avec une ardeur infatigable la *Somme* de saint Thomas, les décrets des Conciles, les Saintes Ecritures. Il apprit par cœur la Bible en grec, et, pendant quatre ans, se pénétra profondément de ces enseignements si relevés.

Après des études telles que ses professeurs l'annonçaient comme devant être le plus savant docteur de la Bretagne, après une retraite de six mois dans laquelle il multiplia les jeûnes et les prières, le Vénérable monta pour la première fois à l'autel. On devine avec quelle angélique pureté, avec quel désir de s'immoler en union avec la Victime du sacrifice.

Michel comprit clairement en ce jour que sa vocation était d'être missionnaire. Il en trembla et résolut de s'y préparer par quelque temps de solitude profonde. Il se retira sur le bord de la mer, à Tréménach, dans une petite cellule couverte en paille, et, loin des bruits du monde, y vécut un an dans l'exercice de la pénitence la plus crucifiante, couchant sur la terre nue, avec une pierre pour chevet, se flagellant jusqu'au sang, ne faisant par jour qu'un repas qui consistait en une bouillie de farine d'orge sans assaisonnement, apprêtée par une personne du voisinage. Pendant tout ce temps, il ne goûta de vin qu'au Saint Sacrifice. Silencieux toute la journée, il priait, repassait par cœur et méditait ses traités de théologie dogmatique et morale, préparait, sous l'impulsion de la grâce, ses futures prédications.

MISSION A PLOUGUERNEAU, SON PAYS NATAL
SES PROCHES LE PERSÉCUTENT — IL LES CONVERTIT

Michel le Nobletz sortit de son ermitage, comme les apôtres du Cénacle, fortifié, embrasé de l'Esprit-Saint.

Plouguerneau, lieu de sa naissance, vit les débuts de son apostolat. Des vices, des abus sans nombre y régnaient avec une ignorance extrême des devoirs religieux. Le nouveau prêtre entreprit courageusement la réforme de cette paroisse. Muni de la permission de l'évêque du diocèse, il se mit à prêcher partout, à l'église, par les chemins, sur les places publiques, dans les maisons particulières. Il convertit ainsi beaucoup de personnes, mais d'autres, plus nombreuses

encore, le prenaient pour un fou, plus surprises de la nouveauté de ses discours et de sa conduite que touchées de ses avis.

Ses parents eux-mêmes se scandalisaient de son genre de vie extraordinaire. Il courait les rues à la poursuite des âmes, essuyait tous les affronts, fuyait la noble société du château seigneurial, bravait l'opinion et les usages du monde, était mal vêtu, car il se dépouillait pour les indigents, vivait pauvrement, apprêtant lui-même son repas plus que frugal. Tout cela semblait à M. de Kerodern peu digne d'un gentilhomme. Dans un jour d'emportement, il alla jusqu'à lui interdire le seuil de la maison paternelle.

Il revint bientôt sur cette décision, assista aux prédications de son fils : le père et la mère de Michel furent par lui gagnés complètement à Dieu; sa sœur, Marguerite le Nobletz, d'abord éprise des vanités mondaines, se mit sous sa direction, sacrifia ses atours les uns après les autres, étudia le catéchisme et l'Evangile, devint, par les conseils éclairés de son frère, son auxiliaire le plus précieux auprès des malades, des orphelins et des ignorants.

En même temps, grâce à la constance du vaillant missionnaire, presque toute la population se convertissait. Les âmes étaient éclairées et fortifiées.

UN VRAI MISSIONNAIRE — LES CARTES PEINTES

Dieu inspira au missionnaire dévoré de la soif des âmes le dessein d'étendre son apostolat. Nous n'entreprendrons point de le suivre pas à pas dans ses courses saintes.

Il parcourt les diocèses de Tréguier et de Léon, catéchise, prêche, confesse, ramène à Dieu autant par ses exemples que par sa prédication.

A l'île Molènes, la plupart des hommes étaient occupés à la pêche et ne pouvaient venir à ses sermons. Il monte sur une barque et s'en vient les chercher en pleine mer. Quand il a rencontré leurs bateaux et ceux des îles voisines, il les rassemble autour de lui, le plus haut de bord lui sert de chaire, et, comme autrefois le Sauveur, il adresse la parole à ces pauvres pêcheurs. Un jour, il leur parla si vivement des peines de l'enfer et des douleurs du Fils de Dieu en croix que, repentants, ils saisirent les cordes de leurs barques et se donnèrent la discipline pour expier leurs vieux péchés.

Les pêcheurs du promontoire de Saint-Matthieu et du Conquet étaient moins faciles à gagner. Cette population commerçante était tout adonnée aux intérêts matériels. Michel le Nobletz savait adapter ses instructions aux besoins et aux dispositions de ses divers auditoires, faisait à propos des applications particulières aux injustices des négociants, aux ouvriers qui perdent le temps et font de mauvaise besogne, aux gentilshommes qui pressuraient leurs vassaux. Les coups portaient juste. La plupart des habitants, blessés au vif, n'appelaient plus Michel que « le prêtre fou » et ne venaient plus l'entendre. Mais le missionnaire, qui avait pour le bien la ténacité d'un Breton, s'entêtait à vouloir leur parler. Comme il avait appris les sciences mathématiques et l'astronomie, il trouvait moyen de donner à ce peuple de marins des renseignements d'astronomie et de cosmographie pratique qui les intéressaient et lui permettaient d'aborder la question religieuse.

Grâce à cette persévérance opiniâtre et à des miracles qui affirmaient la sainteté du prédicateur, l'amour de Dieu parvint à l'emporter en beaucoup de cœurs sur l'amour du gain et des biens de la terre.

Michel le Nobletz était doué d'une imagination vive et féconde. L'une des inventions les plus originales de son zèle est sans contredit celle de cartes allégoriques, peintes sans art, sur bois ou parchemin, à l'aide desquelles il rendait accessibles aux esprits les plus grossiers les vérités religieuses. Un de ces tableaux, par exemple, représentait une mer orageuse, semée d'écueils, contre lesquels des bateaux d'ailleurs solidement construits venaient se briser, tandis que d'autres voguaient heureusement vers le port. Image des âmes qui naviguent vers les rivages de la perfection et dont un si grand nombre va se heurter aux récifs des tentations et illusions diaboliques.

La première carte peinte qu'il montra ainsi fut la carte des cinq portes. Cette énigme représentait, dit le biographe du Vénérable, « en haut les joies du paradis et en bas les peines de l'enfer ». A droite étaient « les cinq portes du salut qui conduisent au ciel », ou les principales vertus nécessaires au salut; et à gauche « les cinq portes de perdition qui mènent tout droit en enfer », ou les péchés qui causent plus ordinairement la perte des âmes.

Ces cartes, dont le sujet était parfois très compliqué et ne se déchiffrait que peu à peu à l'aide des explications du missionnaire, gravaient pour longtemps dans la mémoire de la foule les leçons morales les plus nécessaires et jusque-là les plus oubliées. Toutes grossières et imparfaites qu'elles étaient, elles furent toujours entre les mains du zélé prédicateur l'instrument d'un grand bien.

Quimper, Concarneau, Saint-Pol-de-Léon, Pont-l'Abbé, Audierne le virent et l'entendirent successivement.

MISSIONS A DOUARNENEZ ET AU CONQUET

L'œuvre capitale du grand missionnaire breton fut la conversion des habitants de Douarnenez et du Conquet. Il leur consacra la meilleure partie de son existence.

Ses débuts à Douarnenez furent des plus pénibles. Les gens de cette ville, adonnés uniquement à la pêche des sardines et fort peu préoccupés de leurs intérêts spirituels, vivaient dans une ignorance déplorable des vérités chrétiennes. Beaucoup ne connaissaient ni les articles de foi les plus essentiels, ni même l'Oraison dominicale. Le P. le Nobletz commença par leur apprendre les principaux mystères; il leur expliquait avec méthode et clarté le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Confiteor*, qu'il récitait successivement en latin et en breton et qu'il leur faisait répéter avec une patience infatigable.

Ainsi catéchisés presque comme des petits enfants, les habitants de Douarnenez se montrèrent d'abord humiliés et défiants vis-à-vis du missionnaire. Mais, peu à peu, ses manières si simples et si charitables lui conquirent les cœurs, et l'on vint en foule à ses sermons.

Pour instruire tant de monde, Michel le Nobletz voulut se créer des auxiliaires. Outre Marguerite le Nobletz, sa sœur si intelligente et si dévouée, il s'adjoignit plusieurs saintes veuves, dignes des premiers temps de l'Eglise. Il leur apprit à professer le catéchisme, et les initia à l'explication des nombreuses cartes symboliques qu'il avait composées. Ces trois ou quatre femmes du peuple, héritières de son zèle et de son énergique charité, apprenaient la prière aux enfants,

disaient à propos quelques bonnes paroles de vérité aux pêcheurs de la côte, visitaient les malades et leur procuraient les sacrements en temps opportun, descendaient dans les maisons et dans les jardins, où l'on se groupait autour d'elles pour entendre de leur bouche la bienfaisante explication des « cartes peintes ».

Par ses prédications, ses exhortations multipliées, son catéchisme en images et même par des cantiques entraînants qu'il composait et faisait chanter lui-même, Michel, avec l'aide de quelques pieuses femmes transformées en apôtres, répandait à flots la vérité parmi cette population.

Des milliers de marins furent instruits, ramenés à la pratique de leurs devoirs religieux. Les deux grandes paroisses de Douarnenez et du Conquet furent complètement transformées.

DOM MICHEL RESSUSCITE UN ENFANT

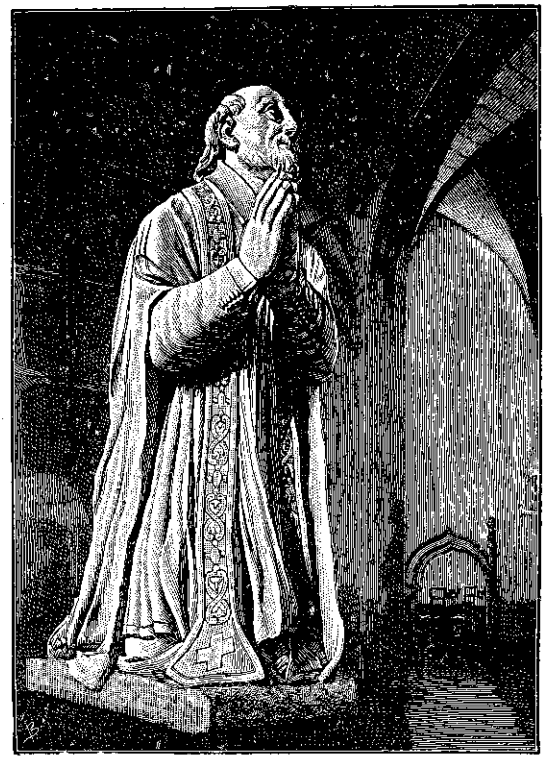
Dieu venait en aide à son serviteur par le don des miracles. Douarnenez surtout en fut souvent le témoin. S'agissait-il d'une infortune matérielle à soulager, l'argent ou le pain se multipliait pour ainsi dire entre ses mains. Dom Antoine le Pennec, qui fut pendant vingt-cinq ans son confesseur, et qui avait noté soigneusement ses dépenses chaque année, affirme que son revenu n'en aurait pas couvert la vingtième partie.

D'autres prodiges étaient des guérisons remarquables, qu'il obtenait par sa prière ou un simple signe de croix sur le malade.

Nous ne rapporterons ici qu'un fait plus frappant, celui d'une résurrection.

Marguerite le Laboux, de Douarnenez, avait perdu, avant qu'il n'eût achevé sa première année, son unique enfant. Il était mort depuis vingt-quatre heures; on allait l'inhumer, quand le saint missionnaire entra chez la pauvre mère pour la consoler : « Ayez confiance, lui dit-il, votre fils vous sera rendu, si Dieu le juge bon. »

L'homme de Dieu s'agenouilla, pria quelque temps avec beaucoup de ferveur, fit le signe de la croix sur la bouche du défunt et partit, sans attendre l'effet de sa prière. A peine avait-il quitté le seuil de la demeure que l'enfant respira et ouvrit les yeux. On devine la joie et la reconnaissance de la mère. L'enfant vécut encore quinze ans. A Douarnenez, on l'avait surnommé *Jean sobet maro, Jean qui a été mort*, et l'on rapportait à Michel le bienfait de cette résurrection.



Statue du vénérable Michel le Nobletz, érigée sur son tombeau dans l'église du Conquet.

FIN DU VÉNÉRABLE MICHEL LE NOBLETZ

Michel le Nobletz prédit plusieurs fois que son œuvre ne périrait pas avec lui, qu'il aurait comme successeur un religieux de la Compagnie de Jésus, ancien régent du collège de Quimper, le P. Julien Maunoir, dont l'apostolat serait, disait-il, plus fructueux que le sien. Au cours d'une maladie grave, ce dernier fit en effet le vœu de se consacrer, si Dieu lui rendait la santé, aux missions de la Basse-Bretagne. Il guérit et le vénérable le Nobletz le présenta lui-même à ces populations depuis si longtemps confiées à ses soins. Il pouvait mourir maintenant. Son œuvre était remise en bonnes mains, car le nouveau missionnaire était lui aussi un Saint.

Atteint de paralysie, chargé d'ans et d'infirmités, Michel cessa ses courses apostoliques.

Ses derniers jours furent marqués par des épreuves multiples et douloureuses. Outre les souffrances de sa longue maladie, il eut à subir les assauts du démon qui, trois fois, alla jusqu'à le couvrir de meurtrissures. Il avait demandé, aux approches du temps de la Passion, à être tourmenté et comme crucifié avec Notre-Seigneur; il fut ainsi exaucé, et la troisième attaque du démon eut lieu le Vendredi-Saint.

Le Vénérable endura tout avec une patience vraiment angélique : Dieu même, d'ailleurs, vint souvent le consoler durant cette maladie, en lui faisant entrevoir les délices du ciel. Il fut ravi en extase la veille même de sa mort. On eût dit un élu jouissant déjà de la vision.

Le 5 mai 1652, après avoir reçu avec grande dévotion les derniers sacrements, il rendit l'âme. Il avait soixante-quinze ans. La paroisse du Conquet, où il mourut, plaça son tombeau à l'entrée de la nef principale de l'église. Ce tombeau est dominé par la statue du Vénérable agenouillé, revêtu de son costume sacerdotal.

Il a plu à Dieu d'honorer après sa mort ce bon et fidèle serviteur par un grand nombre de miracles. S. S. le Pape Léon XIII, glorieusement régnant, a donné, en 1897, la permission d'ouvrir le procès de béatification et de canonisation. Heureux jour pour la Bretagne que celui où elle verra placer définitivement sur les autels ses deux inséparables apôtres, le vénérable Michel le Nobletz et le vénérable Julien Maunoir. Y. L.

(D'après la vie du *vénérable Michel le Nobletz*, par le Vte Hippolyte Le Gouvello, chez Retaux, Paris.)

SAINT JEAN DAMASCÈNE

Fête le 6 mai

Au septième siècle, un empereur hérétique, Léon l'Isaurien de Constantinople, faisait briser les saintes images, et soumettait à d'affreux supplices ceux qui voulaient, avec l'Eglise, continuer à leur rendre un culte. Cette persécution des iconoclastes (briseurs d'images) était nécessaire pour montrer quel prix nous devons attacher au culte des saintes images, culte conquis par le sang de tant de martyrs. A cette même époque, l'empire de Mahomet grandissant s'efforçait d'arracher la foi du cœur des chrétiens.

C'est alors qu'il plut à Dieu de susciter un puissant docteur au milieu de l'islamisme qui, protégé par le cimeterre des infidèles, combattrait par ses écrits l'hérétique couronné, chef des iconoclastes. Ce docteur, c'était le petit Jean, né à Damas.

ENFANCE ET ÉDUCATION MERVEILLEUSES

La famille de Jean était noble et chrétienne et le triomphe des mahométans, qui s'étaient emparés du pays, n'altérèrent point sa foi. Les nobles qualités et l'intelligence de Serge-Mansour, père de Jean, le firent remarquer par le Calife Abdel-Malek, homme terrible mais sage ; il l'appela auprès de lui, comme autrefois Nabuchodonosor fit pour Daniel, et il l'établit questeur général de l'empire.

A la cour de cet infidèle, Serge-Mansour demeura un fervent chrétien ; il dépensait en œuvres de charité les immenses revenus de ses terres en Palestine, et surtout, il profitait de sa situation pour racheter les captifs.

Un jour, à Damas, il vit au sortir du palais une troupe de ces malheureux esclaves que la barbarie musulmane réservait à la mort, et tous se prosternaient devant l'un de leurs compagnons pour obtenir de lui une dernière bénédiction.

Les musulmans étonnés demandèrent à cet homme de quelle autorité il était revêtu parmi les chrétiens?

— Aucune, dit-il, je n'ai ni l'honneur du sacerdoce, ni d'aucune dignité, je suis un moine inutile; ma vie s'est écoulée dans l'étude de la philosophie chrétienne et profane.

Et à ces mots, ses yeux se remplirent de larmes.

Le père de Jean voulant consoler ce chrétien :

— Homme de Dieu, lui dit-il, pourquoi pleurer la perte d'un monde auquel vous avez renoncé ?

— Ce n'est pas cette vie que je regrette, puisque, vous l'avez dit, je suis mort au monde ; ce qui m'afflige, c'est d'avoir inutilement dépensé tant d'efforts pour acquérir la sagesse. J'ai en effet parcouru en entier le champ de la science ; je me suis

exercé dans la rhétorique et l'art de bien dire ; je connais les règles de la dialectique et de la démonstration, j'ai analysé la morale d'Aristote et de Platon ; j'ai pénétré, autant qu'il est possible à l'homme, les secrets de la nature, j'ai approfondi les lois de l'arithmétique et de la géométrie, les proportions de la musique, et tout cela afin de mieux connaître par la beauté des œuvres l'excellence et la bonté du Créateur. Mais il ne m'a pas été donné de communiquer à un autre ce que j'ai si laborieusement acquis, je vais mourir sans avoir pu engendrer dans la sagesse un fils semblable à moi, sans avoir fait fructifier à l'exemple du serviteur fidèle, les talents que mon maître m'a confiés. Ce trésor acquis pour les autres va être perdu. Voilà la cause de mes larmes.

Ces paroles, dites avec tant de conviction, firent tressaillir d'allégresse le questeur de l'Empire, il découvrait l'homme qu'il désirait davantage rencontrer au milieu des ténèbres du mahométisme. Il court se jeter aux pieds du Calife, obtient la grâce et la liberté du condamné, puis revenant vers lui :

— Consolez-vous, lui dit-il en le comblant de prévenances, désormais vous serez libre à Damas dans ma maison, vous serez mon ami et mon compagnon, vous partagerez les joies et les douleurs de ma vie. Je ne vous demande qu'une chose.

— Parlez, maître, que j'obéisse.

— C'est de communiquer les trésors de votre science à Jean, mon fils, selon la nature, et à Cosme, un orphelin recueilli à Jérusalem, et dont j'ai fait mon fils adoptif.

Ce nom de Cosme était précisément celui du moine, et il accueillit avec bonheur une mission qui était l'ambition de toute sa vie, et sa joie fut plus grande encore quand il connut la valeur des disciples qui lui étaient confiés.

Jean, par l'admirable vivacité de son intelligence, avait les élans de l'aigle ; Cosme était semblable à ces navires pesants qui arrivent sûrement au port mais avec le secours de toutes leurs voiles et d'un vent favorable. Tous les deux, l'un par la promptitude, l'autre par un travail opiniâtre, parcoururent

rapidement le cercle des études de la grammaire, de la dialectique, du raisonnement et de la morale: ils avaient une si parfaite connaissance de la géométrie qu'on les surnommait les nouveaux Euclides.

Et ce qui est plus admirable, ajoute le chroniqueur, une science si profonde n'enflait pas l'esprit des deux disciples; mais comme l'arbre s'abaisse d'autant plus qu'il est plus chargé de fruits, ainsi l'humilité de ces deux intelligences croissait en proportion de leurs connaissances, parce qu'elles les considéraient comme un degré pour arriver à la vraie science de la théologie sacrée. Un jour le moine dit à Serge :

— Vos vœux sont accomplis, la sagesse de votre enfant surpasse la mienne ; Dieu complètera l'œuvre. Je vous demande de me retirer au désert afin de vaquer à la céleste contemplation.

Serge fit la plus grande résistance, mais il dut céder aux vœux ardents du saint moine, qui se retira en Palestine dans la laure de Saint-Sabas, d'où son âme bienheureuse émigra vers le ciel.

SAINT JEAN DAMASCÈNE GRAND VIZIR

Le titre de ce chapitre choquera sans doute plusieurs qui ignorent que les grands vizirs eux-mêmes, comme les avocats et toutes les professions, ont un patron au ciel. Dieu a toujours réservé extraordinairement quelques âmes au milieu de la gentilité pour servir de flambeaux.

Peu de temps après la retraite de ce moine, qui avait été préparé par les anges à la mission qu'il venait d'accomplir, le père de notre Saint mourut.

Le renom de la sagesse du fils était venu maintes fois aux oreilles du calife. Il le fit appeler et malgré sa résistance, qui accroissait d'ailleurs son désir de se l'attacher, il le fit son grand vizir.

A ce moment, l'empereur grec Léon l'Isaurien désolait l'Eglise par ses fureurs contre le culte des images, et les fidèles étaient grandement troublés.

Jean sentit comme un souffle précurseur des grandes choses de Dieu passer en son âme et, rempli d'un saint zèle, il écrivit trois lettres où il démontrait admirablement la nécessité du culte des images.

« Ce qu'est un livre à ceux qui savent lire, disait-il, l'image l'est à ceux qui ne le savent pas; ce que la parole est pour l'ouïe, l'image l'est pour la vue. Les saintes images sont un mémorial des œuvres divines. » Puis il démontrait la conformité de ce culte

avec la doctrine des Pères; il rapporta à ce sujet le document d'après lequel l'hémorroïsse de l'Evangile aurait élevé à Césarée une statue à N.-S. J.-C., circonstance que nous ignorerions sans lui. Il ajoutait que l'empereur usurpait le pouvoir des Conciles, et il lui rappelait les paroles de saint Paul: Si un ange du ciel venait vous prêcher un évangile autre que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème. Puis

il suppliait ses amis de donner à ses lettres la plus grande diffusion possible. Les lettres du grand vizir chrétien Jean produisirent une sensation immense; des traductions latines en furent faites et distribuées dans tout l'Occident; et le monde chrétien entier admira l'éloquence du nouveau docteur.

Ce succès excita la rage de l'Isaurien; ne pouvant atteindre le Saint, il eut recours pour se venger de lui à une trahison infâme, dont Dieu voulait se servir pour élever son serviteur à une grande gloire

LA MAIN COUPÉE

Voici le stratagème grec. Des agents hypocrites, sous prétexte de piété, se procurèrent un autographe du Saint et, une fois en possession de cette écriture, un habile faussaire se chargea de simuler une fausse lettre de Jean à l'Empereur, conçue en ces termes :

« A l'empereur de Constantinople, salut. Je me félicite, seigneur, de vivre dans la même foi que votre Celsitude; connaissant votre sagesse et votre prudence, je vous donne l'avis suivant : notre cité est mal gardée, le nombre des Sarrasins qui en forment la garnison est très restreint; c'est pourquoi je vous supplie au nom du Seigneur d'avoir pitié de tant de malheureux chrétiens, et d'envoyer des troupes s'emparer de la ville. Je vous serai en cette circonstance d'un grand secours, car mon autorité est toute-puissante en ce pays. »

Un ambassadeur apporta cette fausse lettre au Calife avec une autre dans laquelle l'Isaurien disait :

« Je n'ai rien de plus à cœur que d'entretenir avec vous des relations amicales; je ne cesserai de vous être fidèle, malgré les pressantes sollicitations d'un chrétien de votre cour qui me supplie de violer mes promesses. Je vous envoie l'une de ses lettres, afin que vous ne puissiez douter de ma sincérité, en vous rendant un compte exact de sa méchanceté. »

Le Calife, outré de colère, fit appeler son grand vizir, lui montra les deux lettres, l'accabla de reproches, puis sans lui laisser dire un mot de défense, lui fit couper la main droite, que l'on exposa sur la place publique.

Jean subit sans murmure cet horrible supplice.

Vers le soir, persuadé que la colère du Calife serait apaisée, car il savait les éclats de ses emportements, il envoya le supplier de lui rendre sa main pour l'enterrer.

Le prince se laissa fléchir, fit remettre la main coupée, mais aussitôt que notre Saint l'eut reçue, au lieu de l'enterrer, il se retira dans son oratoire, et se prosternant devant une image de la Très Sainte Vierge :

« Très Sainte Mère de mon Dieu, ma main droite a été coupée, vous n'en ignorez pas la cause. Glorieuse Vierge, la Droite du Très Haut incarnée en vous a fait par votre intercession d'innombrables merveilles; que par vos prières elle me rende cette main, et désormais je ne l'emploierai qu'à écrire vos louanges et celles de votre divin Fils. »

Puis il s'endormit; la Très Sainte Vierge lui apparut alors et lui dit : « Vous êtes maintenant guéri; n'oubliez pas votre promesse. »

Notre Saint à son réveil se souvint de son rêve et vit sa main parfaitement réunie à son bras; une ligne rouge entourait seule le poignet, comme témoignage perpétuel du miracle

La reconnaissance de Jean éclata dans un joyeux cantique, que toutes les maisons d'alentour entendirent. La nouvelle du miracle répandue dans toute la ville parvint aux oreilles du Calife, il crut d'abord à une supercherie, car lui ne connaissait pas la puissance de Marie, il le fit appeler; et après avoir examiné la ligne rouge qui entourait le poignet :

— Quel médecin t'a guéri?

— La Mère de mon Dieu, répondit Jean.

Le Calife, obligé de reconnaître un prodige aussi éclatant, demanda pardon au Saint de l'avoir condamné sans l'entendre, et lui rendit toutes ses

charges; mais le bienheureux se jeta à ses pieds et après de longues instances obtint de se livrer uniquement au service de Dieu.

SAINT JEAN DAMASCÈNE AU DÉSERT

Notre Saint, délivré des attaches du monde, affranchit ses esclaves, vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, aux églises et à ses parents, et, accompagné de Cosme son frère adoptif, il se retira en Palestine, dans la laure de Saint-Sabas. L'abbé auquel il s'adressa appela un vieillard et voulut lui confier la formation de Jean. Mais le moine refusa, se reconnaissant incapable de conduire un homme dont la sagesse faisait l'admiration du monde. La même demande fut faite successivement à cinq moines vénérables, mais sans plus de succès.

L'abbé trouva enfin un vieillard simple, illettré, mais de grande vertu, qui accepta la tâche; ce solitaire emmena notre Saint dans sa cellule, et lui donna la règle suivante :

« Ne faites jamais votre propre volonté, exercez-vous à mourir à vous-même en toutes choses; — offrez à Dieu vos actions et vos peines, ne vous enorgueillissez pas de votre savoir et de vos avantages, mais considérez votre ignorance et votre faiblesse; prenez conseil dans les choses difficiles — gardez toujours le silence — n'écrivez pas de lettres sans la permission de vos supérieurs — ne contredisez personne. »

A l'aide de ces conseils, Jean fit de grands progrès dans la voie de la perfection, son directeur mettait du reste sans cesse son humilité et son obéissance à l'épreuve.

Il l'envoya un jour à Damas vendre des corbeilles, et il lui fixa un prix exorbitant, avec absolue défense de les donner au-dessous. Notre Saint, sous un habit misérable, le visage pâle et défait, parcourut cette ville dont il avait été gouverneur : mais comme le prix de ses corbeilles était très élevé, il ne recueillit longtemps et partout que moqueries et injures. Un de ses anciens serviteurs le reconnut enfin, et, pris de compassion, il lui acheta toutes ses corbeilles; notre Saint, victorieux de l'épreuve, retourna à son désert.

Son obéissance remporta un triomphe plus éclatant encore dans la circonstance suivante :

Un moine voisin, inconsolable de la mort de son frère, ne pouvant parvenir à calmer sa douleur, vint supplier Jean de lui composer quelques vers dont la méditation relèverait son courage et apaiserait sa souffrance. Jean résista d'abord, car il voulait respecter le silence imposé par le vieillard, mais vaincu par les pressantes sollicitations du moine, il lui composa un vers dont le sens était: « Tout ce qui est humain n'est que vanité. » Le vieillard, au retour, ayant appris ce qui s'était passé, fit d'amers reproches à son disciple, et sans accepter aucune excuse, il le chassa de sa cellule. Cet homme admirable, ne sachant plus où se tourner, pleura sa désobéissance, puis il pria quelques moines vénérables d'intercéder pour lui. Le vieillard accorda la grâce, mais à condition que son disciple accomplirait pour pénitence l'action la plus humiliante, celle de vider toutes les immondices de la laure. L'ancien grand vizir fit cette pénitence avec un empressement et une humilité qui ravirent d'admiration les moines.

Le vieillard, heureux de l'obéissance de son disciple, courut au-devant de lui, le reçut dans ses bras et dit après l'avoir embrassé avec effusion : « Quel généreux athlète de l'obéissance j'ai engendré au Christ! » Puis il le ramena à sa cellule.

JEAN DOCTEUR

Peu après, le vieillard entendit en songe une voix qui lui disait: « Tu as assez longtemps retenu les eaux de la fontaine; permets-lui maintenant de suivre son cours; elle coulera à travers le monde avec tant d'abondance que les hérésies en seront submergées. »

Il appela aussitôt le bienheureux Jean et lui dit :

— Mon fils, fidèle imitateur de l'obéissance du Christ, ouvrez votre bouche et recevez le Saint-Esprit, répandez maintenant au dehors les trésors de sagesse et de science que possède votre âme, et pardonnez-moi si jusqu'ici je n'ai été pour vous qu'un obstacle.

Dès cette heure, saint Jean Damascène, se retirant plus avant dans la solitude, se mit à composer ces ouvrages admirables qui l'ont fait appeler le saint Thomas de l'Orient. Outre ses discours ou lettres en faveur du culte des images, il conçut un vaste ensemble de doctrine dont les 3 parties embrassent depuis les premiers éléments du langage jusqu'aux points les plus élevés de la doctrine chrétienne. La 1re partie, appelée dialectique, n'est que la logique d'Aristote modifiée sur certains points. La 2e contient l'histoire et la réfutation de toutes les hérésies; il y expose et réfute très au long le mahométisme. La 3e partie comprend son grand ouvrage sur la foi orthodoxe. Il y parle de Dieu, de ses œuvres, de ses attributs, de sa Providence, de l'Incarnation, des Sacrements — sur chaque vérité il résume l'Ecriture et la Tradition. Dieu l'a suscité pour faire sûrement arriver jusqu'à nous la Tradition des Pères. Dieu, en effet, prévoyait que l'Asie et la Grèce subiraient le sort déplorable de l'Egypte et de la Syrie par les conquêtes des Sarrasins; et comme beaucoup d'écrits des Pères devaient être ensevelis sous les débris de l'empire d'Orient, il forma ce Saint pour rassembler la doctrine contenue dans un si grand

nombre de volumes et la transmettre à la postérité. C'est le premier qui ait réduit la Théologie en méthode; il a fait en Orient ce que Thomas devait faire plus tard en Occident.

Il composa une multitude d'autres ouvrages; les *Parallèles,* comparaisons des sentences des Pères avec celles de l'Ecriture sur les vérités de la morale; des traités contre les hérésies de son temps, surtout celle des Iconoclastes. L'empereur hérétique Constantin Copronyme, dans sa fureur, le fit anathématiser publiquement par un conciliabule iconoclaste, et il ordonna que cette condamnation fût réitérée solennellement chaque année.

Sa dévotion envers la Très Sainte Vierge était admirable; il l'appelait des noms les plus doux; à Damas, son image avait occupé une place d'honneur dans le palais du grand vizir; et l'on sait comment il en fut récompensé; les discours qu'il a composés sur les mystères de sa vie, et en particulier sur sa glorieuse Assomption, font assez voir combien l'auteur était inspiré par elle.

Vers l'an 740, le patriarche de Jérusalem, étant venu visiter la laure, l'obligea à recevoir le sacerdoce ; cette dignité augmenta sa ferveur et son zèle; il parcourut la Syrie et la Palestine pour raffermir les chrétiens persécutés.

Usé de pénitences et de travaux, âgé de plus de 80 ans, il mourut plein de mérites, au mois de mai vers l'an 770.

SAINT JEAN NEPOMUCÈNE
ET LE SECRET DE LA CONFESSION

Fête le 6 mai.

Saint Jean Népomucène devant le roi Venceslas qui veut le contraindre à violer le secret de la confession.

« Ce que je sais par la confession, je le sais moins que ce que je ne sais point du tout. » (*Saint Augustin.*)

HENRI IV ET LE P. COTTON

— Voyons, mon Père, disait un jour le bon roi Henri IV à son confesseur, le P. Cotton, que feriez-vous si un misérable, sous le sceau de la confession, venait vous déclarer qu'il veut m'assassiner?

— Sire, répondit le religieux, en semblable occurrence, Dieu me donnerait, je n'en doute pas, tant de persuasive éloquence que je détournerais la criminelle main qui voudrait vous frapper.

— Mais si votre pénitent persistait dans son dessein?

— Oh! alors, je demanderais à Votre Majesté de ne plus la quitter, et je tiendrais à honneur de mettre ma poitrine entre elle et le fer régicide.

Henri IV sourit. Il connaissait le dévouement sans bornes de son confesseur; de plus, il savait

aussi bien que qui que ce fût que le secret de la confession est inviolable; mais il avait juré de pousser l'excellent homme à bout, dût-il en recevoir, ce qui lui arrivait quelquefois, une verte réprimande.

— Ce serait peu, mon Père, et il m'est avis que l'Eglise ferait bien, pour de semblables méfaits, de délier la langue de ses ministres.

— Eh quoi! reprit le P. Cotton, croyez-vous que l'assassin qui saurait que le prêtre aurait le devoir de le dénoncer viendrait lui faire confidence de ses affreux projets? Que nenni! Le remède serait pis que le mal, car on perdrait la chance de faire renoncer le criminel à son horrible forfait.

Et puis, pourquoi voudriez-vous que la Sainte Eglise ordonnât la délation des crimes contre les puissants de la terre, quand le Maître du monde, le souverain de l'univers, a voulu que le confesseur taise le nom de ceux qui outragent Sa divine Majesté? Voudriez-vous exiger pour vous, pauvres roitelets, ce que n'a pas exigé le Roi des rois?

— Bien tapé! s'écria Henri IV.

La conversation continua sur le secret de la confession et conduisit le P. Cotton à conter au roi la vie de saint Jean Népomucène (1).

HISTOIRE DE SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE

Dans la petite bourgade de Népomück, en Bohême, naquit, vers l'an 1330, un enfant si frêle et si débile que ses parents désespéraient de le voir vivre. Ils l'appelèrent Jean, en souvenir de l'apôtre si cher à Jésus et à Marie. Le voyant sur le point d'exhaler son dernier souffle, ils promirent par vœu, s'il revenait à la santé, de le consacrer au Seigneur.

Dieu agréa l'offrande : Jean survécut aux crises douloureuses des premiers jours.

Fidèles à leur vœu, ses parents cultivèrent avec soin sa vocation et s'imposèrent de réels sacrifices — c'étaient de pauvres artisans — pour subvenir aux frais de son éducation. Ils l'envoyèrent étudier le latin à Staab, ville considérable du pays, et, encouragés par les heureuses dispositions de l'enfant, qui remportait les plus brillants succès, ils lui permirent, ses humanités achevées, de suivre les cours de l'Université de Prague. C'est ainsi que Jean Népomucène arriva aux grades de docteur en théologie et en droit canonique.

Enfin, il devint prêtre.

Ses remarquables aptitudes pour la parole publique furent aussitôt connues et utilisées, et, nouveau prêtre, il fut placé par son évêque dans la chaire de Notre-Dame du Tein. Beaucoup de jeunes libertins donnaient à la population le triste spectacle d'une conduite légère et souvent scandaleuse. Jean, par le charme de son éloquence, les attira, les retint au pied de sa chaire. Les plus effrontés d'entre eux sortaient de ses sermons, émus et bouleversés et prenaient bientôt la résolution de changer de vie. En peu de temps, la ville de Prague changea d'aspect.

Ces admirables résultats, dus à la sainteté du prédicateur, furent appréciés à leur juste valeur par l'archevêque et le Chapitre de Prague, et, soit pour récompenser de si éminents services, soit pour s'attacher le concours d'un homme aussi distingué, ils le nommèrent chanoine.

De son côté, l'empereur Wenceslas, roi de Bohême, instruit par la renommée des succès du jeune prêtre, voulut en juger par lui-même et le manda à la cour pour y prêcher l'Avent.

*
* *

Jean Népomucène accepta les fonctions périlleuses d'aumônier de la cour, non par ambition, mais par des vues surnaturelles, dans l'espérance de ramener le roi à la pratique d'une vie meilleure.

A cette époque, Wenceslas ne s'est pas encore montré le persécuteur et le bourreau qu'il sera plus tard. Il y prélude néanmoins par des excès qui le font surnommer l'*Ivrogne* ou le *Fainéant*. Il a près de lui pour épouse une douce et sainte personne, l'impératrice Jeanne, fille d'Albert de Bavière. Mais, capricieux et changeant à l'excès, tantôt il l'aime avec passion, tantôt il la jalouse et l'accable de ses propos injurieux.

Les premiers sermons de Jean font impression sur l'âme du prince; ils arrêtent quelque temps le cours de ses dérèglements. Il prend volontiers les conseils du saint prêtre, et, ravi des qualités exceptionnelles qu'il lui trouve, il veut le nommer sans retard évêque de Leitmeritz dont le siège était vacant.

Rien ne peut déterminer le vertueux chanoine à accepter les offres royales; Wenceslas croit que son aumônier redoute les fatigues et les charges de l'épiscopat. Il lui propose alors la prévôté de Wisegrad, qui, après les évêchés, était la première dignité ecclésiastique de la Bohême, et procurait à son titulaire 100 000 florins par an sans obligation plus lourde que celle de porter le titre de chancelier héréditaire du royaume.

Comme il connaissait peu l'âme de saint Jean Népomucène! Si celui-ci repoussait la dignité épiscopale, bien qu'elle lui offrît des travaux et des croix, combien plus encore devait-il mépriser une situation où il n'y avait que trésors à recueillir, honneurs à recevoir. Il refusa et se contenta de son poste plus humble.

*
* *

L'impératrice le choisit pour son confesseur. C'était, nous l'avons dit, une princesse ornée de toutes les vertus.

Pieuse avant ses rapports avec saint Jean Népomucène, elle devint, sous sa direction, fervente jusqu'à l'austérité et la charité la plus admirable. Elle passait de longues heures à genoux dans les églises; ses prières n'étaient interrompues que par le temps qu'elle consacrait au soulagement des pauvres; elle travaillait pour eux, les servait de ses mains, et expiait, par ses saintes œuvres, les iniquités de son époux. La crainte de déplaire à Dieu lui faisait fuir l'ombre même du péché, et si quelqu'une des fautes légères dont les justes ne sont pas exempts venait à lui échapper, elle allait de suite la porter au saint tribunal, afin de l'expier.

Tant de vertu aurait dû édifier et toucher le cœur de Wenceslas. Mais tout se change en venin pour les cœurs corrompus; la piété même de sa femme devint odieuse et insupportable au roi. Il laissa pénétrer dans son âme les doutes les plus outrageants à l'égard de l'impératrice, et, sans motif, aveuglé par la passion de la jalousie, il ne voulut plus voir en elle qu'une épouse infidèle, d'autant plus coupable de le tromper qu'elle lui était apparemment plus dévouée. Il poussa l'injure jusqu'à la faire suivre et épier par des courtisans éhontés qui du moins n'eurent pas le triste courage de la calomnier.

(1) Cette notice ne fait pas double emploi avec la *Vie de saint Jean Népomucène*, donnée au n° 170 de notre collection des *Vies de Saints*.

Leurs inquisitions mirent en pleine lumière les actions charitables et la haute vertu de la princesse. Pourtant, loin de se calmer, les injustes soupçons de Wenceslas ne faisaient que s'accroître. Il ne vit qu'un moyen de se débarrasser des pensées qui l'obsédaient, et il appela près de lui Jean Népomucène.

*
* *

L'entretien porta d'abord sur des sujets indifférents. Puis, le roi prononça comme par hasard le nom de l'impératrice.

— Ne convient-il pas, ajouta-t-il, qu'un époux, à qui l'épouse doit soumission, soit instruit de tout ce qui la concerne..... A plus forte raison un roi et un empereur, qui peuvent parfois y avoir un intérêt majeur!..... Dès lors, n'est-ce pas un devoir pour le confesseur de l'impératrice de me confier tout ce que celle-ci lui a révélé au tribunal de la pénitence?

A ces raisons, il joignait les promesses les plus formelles d'absolue discrétion, et il garantissait à Jean, sur sa parole de roi, de lui procurer tout ce qu'il pourrait souhaiter d'honneurs, de richesses et de satisfactions.

Le saint prêtre fut saisi d'horreur à une telle proposition. Il savait que le secret de la confession est le plus sacré de tous; que ce secret est si inviolable qu'il oblige « à laisser crouler les trônes et les empires et périr l'univers entier, plutôt que d'en prévenir la ruine, je ne dis pas par une révélation formelle, mais par un air de tête, par le moindre signe qui ressemble à une indiscrétion (1) ».

— C'est un crime que vous me demandez là, répondit-il librement au roi. Jamais ma conscience ne s'y résoudra.

Le roi Wenceslas dissimula son dépit; il se dit qu'une seconde tentative aurait plus de succès que la première, et il congédia l'aumônier.

*
* *

Quelques jours après, saint Jean Népomucène apprend que Wenceslas ne met plus de bornes à sa cruauté.

On lui a servi, dit-on, une volaille qui n'était pas assez rôtie. Le roi s'est emporté au point d'ordonner qu'on embroche le cuisinier et qu'on le fasse rôtir au même feu. Les serviteurs terrifiés ne veulent point se soumettre à si étrange injonction, et d'autre part ils craignent non sans motif d'être condamnés bientôt au même supplice.

Le prêtre Jean se rend alors près du roi, lui reproche hautement ses cruelles folies et s'efforce de l'apaiser par de douces paroles. Mais Wenceslas, irrité de se voir contredit, s'emporte, et fait jeter Népomucène au fond d'un cachot.

Le saint prêtre supporta avec joie son indigne traitement. Il n'ignorait pas que ce qui le lui avait attiré, c'était beaucoup plus son silence passé au sujet de la confession que les remontrances qu'il venait de faire au roi. Il entrevit dans ses souffrances le commencement d'un long martyre et il en remercia Dieu.

Wenceslas laissa bientôt percer ses véritables préoccupations. Il fit dire au prisonnier qu'il ne recouvrerait la liberté que quand il aurait révélé la confession de l'impératrice. C'était se heurter à un roc inébranlable. Népomucène eût préféré subir mille morts.

(1) Œuvres du cardinal Giraud, *Sermon sur la Confession.*

Le roi changea donc de tactique, élargit son noble captif en le priant d'oublier le passé, et l'invita, en gage de réconciliation, à dîner le lendemain à la cour.

L'aumônier obéit et se présenta le lendemain à la table royale. Il fut reçu avec honneur. Tout alla bien jusqu'à la fin du repas. Wenceslas renvoya alors tous les assistants et resta seul avec le Saint. Après quelques instants d'entretien sur des matières indifférentes, il revint sur le sujet délicat qui lui tenait tant à cœur :

— Vous pouvez, disait-il, compter de ma part sur un secret inviolable. Je vous comblerai d'avantages et de trésors. Mais, si vous ne vous rendez à ce que j'exige, j'en viendrai aux supplices.

— Je suis obligé au silence par les lois les plus sacrées, répondit Népomucène. Vous pouvez attenter à ma vie, ô prince, mais jamais vous n'obtiendrez de moi ce que vous me demandez.

Wenceslas, exaspéré, fait venir le bourreau. Le saint prêtre est, sur ses ordres, conduit dans la salle des tortures, étendu sur un chevalet; le bourreau et ses satellites lui percent les flancs avec des lances dont la pointe a été rougie au feu. Ses os craquent, ses membres, violemment tendus, se disloquent, de larges blessures ont déchiré sa chair, les brûlures l'ont rendu méconnaissable. C'est dans cet état qu'il est retiré du chevalet, sur lequel il n'a cessé, durant son supplice, d'invoquer le nom de Jésus et de Marie, et est jeté en prison, où il faillit expirer.

L'impératrice, mise au courant des horribles traitements infligés à son confesseur, n'eut point de repos qu'elle n'eût obtenu du roi sa délivrance. Dieu permit qu'il guérît de ses blessures, qu'il reparût en public, et reprît, avec plus d'ardeur que jamais, le cours de ses prédications et de ses bonnes œuvres.

*
* *

Soit révélation de son martyre prochain, soit simple prévision du sort qui l'attendait, étant donné le naturel implacable de Wenceslas, saint Jean Népomucène se prépara immédiatement à une sainte mort. Ce fut pour mériter cette grâce suprême qu'il visita la célèbre image de la Vierge de Buntzel, laissée autrefois par les apôtres des Slaves, saint Cyrille et saint Méthode, et révérée de toute la Bohême.

En chaire, il fit d'évidentes allusions à sa dernière heure, qu'il envisageait comme très proche. Prêchant sur ce texte de l'Evangile : *Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus*, il répéta si souvent ces autres paroles : *Je n'ai plus guère de temps à m'entretenir avec vous*, que l'auditoire comprit, à n'en pas douter, le but de cette insistance. A la fin du même discours, sa voix se remplit de larmes, et il se mit à prophétiser les maux qui allaient bientôt fondre sur la Bohême. Quand vint la guerre des Hussites, avec ses horreurs, on reconnut la vérité de cette prédiction.

Enfin, avant de descendre de chaire, il dit aux fidèles un dernier adieu et demanda pardon aux chanoines et au clergé des mésédifications qu'il avait pu leur causer.

*
* *

A quelques jours de là, l'empereur l'aperçut de l'une de ses fenêtres et sentit aussitôt se réveiller sa curiosité sacrilège. Il l'appela, et, sans presque lui donner le temps de se reconnaître, lui dit d'opter entre la mort ou la révélation du secret. Népomucène garda le silence.

— Qu'on emmène cet homme! Qu'il ne paraisse plus devant mes yeux! s'écria Wenceslas; qu'on le jette à la rivière pieds et poings liés!

Le soir venu, les ordres du Néron de Prague furent exécutés à la faveur des ténèbres. Du haut du pont qui joint, sur la Moldau, la grande et la petite Prague, le saint confesseur fut précipité dans les flots, la veille de l'Ascension (1383).

L'empereur avait voulu perpétrer son crime dans l'obscurité de la nuit et le tenir secret. Mais à peine le saint corps fut-il étouffé sous les eaux qu'une clarté merveilleuse le fit découvrir, attira une foule immense, et il revint à la surface. Dès le matin du jour suivant, tandis que Wenceslas, honteux et humilié, fuyait à la campagne, toute la ville, stationnant sur la rive du fleuve, admirait le prodige.

Les chanoines de la cathédrale vinrent processionnellement recueillir le sacré dépôt, qui fut conduit en grande pompe en l'église de Sainte-Croix-des-Pénitents, la plus voisine du lieu du martyre, en attendant qu'un tombeau plus digne fut préparé dans leur église.

Des miracles s'opérèrent sur le parcours et auprès du sépulcre. Le plus insigne est celui qu'on découvrit le 14 avril 1719, trois siècles et demi après la mort du Saint. On ouvrit le tombeau à l'occasion des enquêtes pour la canonisation. Le corps était dégarni de ses chairs, les os, encore entiers, étaient parfaitement adaptés les uns aux autres, mais, chose plus admirable, la langue était aussi conservée et aussi fraîche que si le martyr venait à l'instant d'expirer.

On vit, à cette marque, le prix que Dieu attache à la sainte discrétion de ses ministres.

UN NOUVEAU NÉPOMUCÈNE

En 1854, un meurtre fut commis à Oratoff, près de Kief, en Podolie, et l'assassin entra de bon matin à la sacristie de l'église, où l'abbé Kobylowics, curé, entendit sa confession.

En sortant, le meurtrier laissa sur un meuble un vêtement tout maculé de sang qui avait appartenu à la victime. Comme bien l'on pense, la justice ne tarda pas à découvrir cette pièce à conviction, et le digne prêtre fut cité à sa barre.

Pour se disculper, il n'aurait eu qu'à dire, sans même porter atteinte au sceau sacramentel: « Un tel est venu à la sacristie et y a déposé ce manteau. » Par ces paroles, il ne trahissait pas directement le secret de la confession, mais il faisait connaître un pénitent, qui, dès lors, serait arrêté à cause de sa confession. La confession eût donc eu pour le pénitent une conséquence fâcheuse: l'odieux en serait retombé sur le sacrement.

Aussi, le prêtre refusa de dire d'où venait ce manteau. Il avait en ce cas le droit et le devoir strict de dire en toute vérité: *Je ne sais pas*, d'après le principe qu'émet saint Augustin, écho de la tradition et de la doctrine théologique la plus certaine. « Ce que je sais par la confession, je le sais moins que ce que je ne sais pas du tout. »

L'abbé Kobylowics fut condamné à la déportation en Sibérie, où il souffrit quinze ans, jusqu'à ce que le coupable, sur le point de mourir, avouât son crime et demandât le rappel du prêtre innocent.

DRAME NOCTURNE

En juillet 1873, le journal *le Bien public* rapportait un autre fait relatif au même sujet.

« Un ecclésiastique, de garde dans une des églises de Paris, est appelé la nuit à aller administrer un mourant. On le fait monter dans une voiture où deux hommes masqués lui bandent les yeux. Il est conduit dans un quartier éloigné, à une maison qui lui est totalement inconnue. Ses guides lui font monter deux étages, traverser plusieurs pièces, et l'introduisent auprès d'un mourant dont il entend la confession.

» Après qu'il a rempli son ministère, le respectable ecclésiastique est conduit dans une salle souterraine où les deux inconnus lui déclarent, en lui mettant un pistolet sur la poitrine, qu'il a à révéler immédiatement la confession qu'il vient d'entendre, sinon qu'on le tuera sur l'heure. Le prêtre, sans s'émouvoir, demande qu'on lui donne seulement deux minutes pour se recommander à Dieu; car *pour ce qui est de révéler le secret que vous exigez*, ajouta-t-il, *il ne peut en être question*.

» Alors les deux hommes masqués, déposant leur arme, déclarèrent au vénérable ecclésiastique qu'ils avaient voulu s'assurer que rien ne serait révélé des aveux faits par le mourant, qu'ils avaient maintenant cette assurance et qu'ils étaient satisfaits. Aussitôt, ils reconduisirent le prêtre à son église, sans lui laisser aucun moyen de savoir où il avait été mené (1). »

DANS LE DÉLIRE

Le secret de la confession a eu ses martyrs; jamais il n'a eu de violateurs. La Providence a toujours veillé sur ce point délicat, et les annales de l'histoire, en aucune nation — c'est un philosophe, Marmontel, qui en fait la remarque — n'ont découvert aucune transgression à ce précepte de droit humain et divin.

De malheureux prêtres, hélas! se sont rendus indignes de leur caractère sacré; ils ont parfois déserté les autels et sont rentrés dans le monde. D'autres ont été privés de la raison, d'autres ont eu de longues heures de délire, mais, au cours de leurs égarements, de leur folie, des faiblesses cérébrales, nul n'a trahi les fautes confiées au saint tribunal de la Pénitence.

M. l'abbé Jean-Joseph Allemand, le grand confesseur de la jeunesse au commencement du XIX^e^ siècle, mort en odeur de sainteté, tomba, par suite d'une fièvre maligne, dans un délire continuel. Toute la vie de ses jeunes gens, le bien comme le mal, les vertus et les défauts, passait tour à tour dans ses récits abracadabrants. Tout à coup, il se lève sur son séant: « M. X..., quand il vint me trouver pour se confesser....., » A peine eut-il prononcé ce mot, qu'il s'arrêta court, et retombant comme un homme épuisé de fatigue et accablé de remords, il se fit à lui-même ce reproche: « Malheureux! qu'allais-tu faire? Tu ne connais ce jeune homme que par la confession! Tu allais dévoiler le secret de la confession! Quel crime! Ah! l'enfer s'ouvrirait sous tes pas! » Puis il redevint calme! On eût dit qu'il avait conscience de ce qui venait de se passer (2).

Tous les assistants furent convaincus que Dieu avait, au moment voulu, posé son doigt tout-puissant sur ces lèvres inconscientes de ce qu'elles allaient proférer, et sauvegardé une fois de plus l'inviolabilité de son précepte et la confiance des pénitents.

---

(1) *Instruction religieuse en exemples* par le P. F.-X. Schouppe, S. J. Leçon XXXIV.

(2) Petits Bollandistes, *Vie de M. Allemand.*

SAINT STANISLAS DE CRACOVIE, ÉVÊQUE ET MARTYR

Fête le 7 mai.

A la voix de Stanislas, un mort se lève du tombeau pour rendre témoignage à la probité du saint évêque.

FAMILLE DE STANISLAS

Vers la fin du XI^e^ siècle vivait, à Sézépanow, non loin de Cracovie, en Pologne, une famille vertueuse et sainte.

Wielislas et Bogna descendaient d'une race illustre.

Ils possédaient un domaine assez vaste, et des richesses considérables.

Wielislas, guerrier courageux autant que fervent chrétien, s'était signalé dans plusieurs campagnes des Polonais contre les Russes.

Toutefois, à la guerre contre les hommes, il préférait la lutte contre le seul ennemi de l'humanité, qui est Satan « car, disait-il avec raison, si cette lutte est plus longue, les palmes en sont aussi plus belles et plus durables. » En conséquence, de concert avec son épouse, il s'étudiait à mettre en pratique les conseils évangéliques. Les biens de la terre étaient pour eux une monnaie précieuse avec laquelle ils achetaient les domaines éternels du ciel. Les veuves, les pauvres, les orphelins trouvaient chez eux un refuge assuré.

Désireux de vivre de plus en plus éloignés du siècle, les deux époux firent bâtir une église sur leur terre, pour assister plus commodément aux offices divins en dehors desquels ils consacraient encore de longues heures à la prière et à l'oraison. Leur vie rude et solitaire les fit regarder comme des moines dans tout le pays. C'est pourquoi, aux étrangers qui passaient près du château, l'on disait : « Là vivent en solitaires le seigneur Wielislas et son épouse Bogna. »

LE FRUIT DE LONGUES PRIÈRES
ÉNERGIE DU JEUNE STANISLAS

Cependant, Wielislas et Bogna avançaient en âge et n'avaient pas d'enfant. Depuis trente années déjà le ciel semblait sourd à leurs prières. Ils allaient donc être sans héritier; mais Dieu donna enfin la fécondité à cette union restée si longtemps stérile. Stanislas naquit le 26 juillet 1030.

L'étonnement fut grand dans Sézépanow. On voit rarement chose pareille. D'autres circonstances miraculeuses augmentaient l'étonnement général.

La mission que Dieu réservait au jeune Stanislas réclamait le mépris et le détachement absolu des choses de la terre. Il s'y prépara de bonne heure. Plaire à Dieu était l'unique préoccupation de cet enfant béni. Pour cela il s'adonnait à la pratique de la charité, du jeûne et de la mortification. Il aimait à coucher sur la terre nue et à s'exposer aux plus grands froids. L'argent qu'il recevait de ses parents, pour des plaisirs légitimes, il s'empressait de le distribuer aux pauvres. C'est ainsi que Dieu forme ceux qu'il prépare au combat.

STANISLAS PRÊTRE ET CHANOINE

Quand Stanislas eut atteint l'âge nécessaire, ses parents lui firent étudier les belles-lettres et la philosophie. Pour le perfectionner en cette dernière étude, il fut envoyé à Guesne, où se trouvait alors l'Université la plus illustre de la Pologne. De Guesne, il vint à Paris, pour s'adonner à la théologie, car l'Université catholique de cette ville était alors célèbre dans le monde entier. Durant les sept années qu'il fut en cette ville, l'attrait de ses vertus lui concilia l'affection de tous ses condisciples. A son départ, l'Université resta embaumée du souvenir qu'elles y avaient laissé.

Durant son séjour à Paris, Stanislas apprit à mépriser le siècle et ses vanités. Il se plaisait à diriger ses pensées vers le cloître, où il pourrait servir Dieu, loin du bruit et du tumulte mondains. « Mais, dit saint François de Sales, Dieu hait la paix de ceux qu'il a faits pour la guerre. » Aussi, attendait-il le moment fixé par sa grâce pour s'emparer de Stanislas.

En effet, ce dernier, à son retour de Pologne, s'étant vu, par la mort de ses parents, maître d'une fortune considérable, vendit le tout, et en donna le prix aux pauvres. Dès lors, il espérait pouvoir réaliser au plus tôt ses pieux desseins, quand Lampert, évêque de Cracovie, l'appela, l'ordonna prêtre et le fit chanoine de sa cathédrale.

IL DEVIENT ÉVÊQUE DE CRACOVIE

Les habitants de Cracovie applaudirent à l'heureux choix que l'évêque avait fait, en donnant la prêtrise et le canonicat à Stanislas. Celui-ci tremblait à la vue du lourd fardeau qu'on imposait si tôt à ses faibles épaules. Aussi résolut-il de se détacher de tout ce qui pourrait l'empêcher de remplir dignement une charge aussi importante. Assidu au chœur et à l'oraison, il employait encore une grande partie de sa journée à l'étude de l'Ecriture, des Pères et de la théologie. Grâce à ce travail soutenu et à son intelligence peu ordinaire, il acquit en peu de temps une telle science que, de toutes parts, on venait rechercher ses conseils, ou le prendre pour arbitre des différends.

Il se prêtait avec douceur aux exigences de tous, à ce point que plusieurs, émerveillés, sortaient de chez lui en disant : « Cet homme est admirable; c'est un saint. »

A la mort de Lampert, qui arriva vers l'année 1072, il fut choisi pour son successeur, par le clergé et le peuple réunis. Cette fois, le Saint résista, et rien ne pouvait le faire céder. On eut recours au pape Alexandre II, et le Bienheureux reçut l'ordre du Vicaire de Jésus-Christ, comme s'il fût émané du Maître lui-même.

Il se croyait si indigne de la nouvelle charge qui lui incombait, qu'il redoubla d'austérités et de vertus, afin d'obtenir d'en haut la force nécessaire. Il se revêtit d'un cilice qu'il ne quitta plus jusqu'à la mort. Sa charité prit de jour en jour des proportions plus considérables. Les pauvres étaient nombreux à Cracovie. Le saint évêque s'en fit donner une liste exacte, et ordonna aux gens de sa maison de ne rien refuser à personne. Au reste, lui-même présidait souvent à la distribution des aumônes, donnant, avec le pain qui refait le corps, celui qui refait l'âme. Il paraissait en ces circonstances si humble et si doux, que tous ces malheureux pleuraient de joie de rencontrer un tel père.

COMMENT IL SE VENGE DES INJURES

Malgré tant de bonté, Stanislas fut plus d'une fois en butte aux injures les plus criantes, mais sa vertu était au-dessus de toute épreuve.

Un seigneur vint un jour le prier de venir consacrer une église dans sa propriété. L'évêque y consent avec joie. Au jour fixé, il se rend, accompagné de ses clercs, à la maison dudit seigneur. Il arrive à la porte du castel. A sa vue, le seigneur s'emporte avec une incroyable insolence et le chasse en l'accablant d'injures. Quelques-uns même de ses serviteurs se lancent sur les clercs qui entouraient le pontife et les accablent de coups. Le Saint n'oppose pas la moindre résistance à ces traitements iniques.

Cet accident arriva vers le soir. Le prélat se retira avec sa suite dans un pré voisin. Pour toute vengeance, il fit cette prière à Dieu : « Seigneur, on m'empêche de bénir le lieu » que j'étais appelé à bénir, donnez à celui » où je me trouve votre sainte bénédiction. » Il passa la nuit, en proie aux douleurs de la faim et du froid, dans ce pré qui fut appelé dans la suite le pré béni, nom qu'il conserve encore aujourd'hui.

Quelques jours après cette affaire, le seigneur, confus de l'action qu'il avait accomplie, vint demander pardon à l'évêque, et lui promit de réparer sa faute, en menant une vie plus chrétienne à l'avenir. Comme gage de sa sincérité, il fit présent du pré à l'église de Cracovie.

STANISLAS DEVANT L'IMPIE BOLESLAS

La Pologne était alors gouvernée par le roi Boleslas II. Ce prince, qui s'était montré valeureux dans la guerre contre les Russes et plein de libéralité envers ses sujets, souilla le peu de gloire qu'il s'était acquise par des actions honteuses et iniques tout ensemble. Les scandales de sa vie, d'abord secrets, éclatèrent bientôt au grand jour, et l'indignation de ses sujets fut à son comble.

Nul cependant n'osait lui faire de reproches. Seul, Stanislas, s'armant du courage que donnent la prière et la grâce divine, osa comparaître devant ce monstre d'iniquité, et, sous un langage dicté par la charité et la fermeté apostolique, il blâma ses désordres et l'exhorta à faire pénitence.

Le tyran entra dans une grande fureur contre l'homme de Dieu. Entre autres injures, il lui dit : « Ai-je à recevoir des conseils d'un homme vil comme vous, qui êtes indigne de l'épiscopat et

mériteriez d'être jeté en pâture aux pourceaux?

— Prince, répondit l'homme de Dieu, avec une fierté noble et calme, je sais le respect que je dois à votre autorité, et, sur ce point, je ne pense pas avoir failli à mon devoir. Mais je n'oublie pas davantage que la dignité apostolique dont je suis revêtu est de beaucoup supérieure à celle des rois. Car, il est d'institution divine que les rois et les autres princes doivent se soumettre à la *juridiction* spirituelle de l'évêque, alors même qu'ils seraient issus de race moins noble que la leur. Si donc vous avez souci du salut de votre âme, vous devez écouter les conseils que je vous donne. C'est le seul moyen de vivre en paix avec Dieu, et de régner avec gloire sur vos sujets. »

Ces paroles, loin d'amener le roi à résipiscence, ne firent que l'endurcir et l'enflammer contre celui qui se présentait comme le médecin le plus dévoué de son âme et son plus véritable ami.

VENGEANCE DE BOLESLAS
CALOMNIE CONTRE LE SAINT ÉVÊQUE

Saint Stanislas avait acheté à un certain Pierre la terre de Piotrawin, qu'il avait adjointe à son église. Le prix convenu avait été entièrement payé. Néanmoins, par mégarde ou par suite de sa confiance ordinaire, il n'avait pas exigé la signature du vendeur, la chose ayant été faite devant plusieurs témoins. Boleslas appela ces derniers et s'efforça, par ses menaces et ses caresses, de les faire entrer dans ses vues, à quoi il réussit parfaitement.

Pierre était mort depuis quelques années déjà. D'après les instructions du roi, ses neveux déclarèrent que ladite terre Piotrawin avait été usurpée par l'évêché. A cette nouvelle, le Saint se fit fort de les confondre tous par l'aveu même des témoins. Mais, hélas! ces derniers parlèrent contre leur conscience, et l'évêque, malgré ses efforts, voyait sa cause perdue sans retour.

Il ne put supporter une telle injustice.

Saisi donc d'une sainte indignation, il demanda trois jours de délai. « Cet espace de temps écoulé, je vous amènerai, comme témoin de la vérité, Pierre lui-même, quoiqu'il soit dans la terre depuis trois ans. » Un éclat de rire accueillit ces paroles. L'impie Boleslas se hâta d'accorder le délai sollicité, assuré qu'il était d'y trouver une nouvelle occasion d'humilier l'homme de Dieu.

LE TÉMOIGNAGE D'UN RESSUSCITÉ

Le prélat se retira avec quelques clercs et laïques fervents dans l'église bâtie à Piotrawin. Il se revêtit d'un cilice et imposa aux siens un jeûne rigoureux. Il se prosterna ensuite aux pieds de l'autel, où il ne cessa de demander avec larmes que le Seigneur lui envoyât son aide.

Vint le troisième jour.

Après avoir célébré le Saint Sacrifice, le Bienheureux se revêt de ses ornements pontificaux, et, suivi de son cortège, s'avance processionnellement vers le tombeau de Pierre. Arrivé là, il ordonne d'enlever la terre qui recouvre la tombe. Le cadavre était presque entièrement réduit en poussière. Stanislas se met à genoux et renouvelle ses instances auprès de Dieu dans une prière prolongée. Cette prière terminée, il touche de la main le cadavre. « Pierre, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je t'ordonne de quitter ta tombe pour venir rendre témoignage à la vérité trahie par les enfants des hommes. »

Aussitôt, ô prodige! Pierre se lève vivant, l'évêque le prend par la main; un frisson d'effroi agite les assistants.

Des émissaires courent annoncer le miracle à Boleslas en plein tribunal. Il ne veut pas y croire. Mais voici venir notre Saint, accompagné du ressuscité qu'il tient par la main.

Il le présente au roi : « Prince, lui dit-il, voici le témoin le plus irrécusable de la vérité violée par vous et vos complices. »

Le tyran se tait, épouvanté.

Pierre alors, élevant la voix, s'écrie: « Voici que Dieu, touché des prières de son serviteur Stanislas, m'envoie sur la terre pour venir rendre témoignage de la vérité devant ce tribunal. En présence de tous, je déclare que j'ai vendu ma terre à l'évêque et à son église, et que j'en ai reçu le prix convenu. Quant à mes neveux, ils n'ont aucun droit sur elle : la calomnie seule a pu les conduire à la revendiquer. » A ces mots, il se tourne vers eux et leur dit : « Quelle folie a pu vous porter à commettre un tel crime, les uns par malice, les autres par timidité? Si vous ne faites pénitence aussitôt, Dieu fera peser sur vous son bras vengeur en cette vie et en l'autre. »

Forcé par cet argument non moins incontestable qu'étrange, le despote libertin déclare le droit du côté du saint prélat. Mais sa fureur contre lui s'accrut au lieu de diminuer. Nous en verrons bientôt les effets.

PENSÉE D'UN RESSUSCITÉ SUR LA VIE PRÉSENTE

En sortant du tribunal, la foule se pressait autour du ressuscité pour lui adresser diverses questions. Il y répondait le moins possible : « Car, disait-il, je ne dois le faire que par ordre de Stanislas. »

Celui-ci le reconduisit à son sépulcre, et là, en présence du peuple et des clercs, il lui fit cette demande: « Pierre, veux-tu que, pour rendre grâces au Seigneur du bienfait qu'il vient de nous accorder, je lui demande de te laisser encore avec nous quelques années?

— Père saint, répondit-il, que ferais-je dans cette vie misérable de la terre, qui doit plutôt être appelée mort que vie? Je vous en supplie, ne m'empêchez pas de demander cette vie vraiment bienheureuse, où l'on voit Dieu face à face. Jusqu'ici j'étais dans les flammes du Purgatoire, j'espère en sortir bientôt. Daignez donc prier pour moi le Seigneur, afin que cette espérance se réalise au plus vite, ou, si la justice s'y oppose, que mes peines soient du moins en grande partie diminuées. »

Le prélat n'insista pas. Il promit de prier beaucoup pour lui. Pierre descendit dans sa tombe, et son âme, s'échappant de son corps, rentra dans l'éternité.

Le clergé et le peuple récitèrent les prières qui ont coutume de se faire pour les morts. La fosse fut comblée, et tous se retirèrent émerveillés et résolus en même temps de profiter du temps qui leur restait pour mener une vie plus chrétienne et mériter la vie heureuse dont le ressuscité venait de parler.

L'AUTEL ENSANGLANTÉ

Boleslas reçut encore du saint évêque plusieurs avertissements au sujet de ses crimes : « C'en est assez, dit-il enfin, il faut faire disparaître cet importun. » La mort du Saint fut méditée et arrêtée en conseil secret.

Cette décision, malgré les précautions prises pour la tenir cachée, fut connue du peuple. Sta-

nislas en conçut une grande joie. Depuis longtemps, en effet, il désirait la palme du martyre. Toutefois, le jour où le crime devait être commis, le pontife, voulant célébrer la messe en lieu sûr, se retira dans un sanctuaire vénéré des Polonais, appelé l'église Saint-Michel.

Le roi l'y suivit de près avec ses sicaires.

Quand ils arrivèrent, le Saint avait commencé le Saint Sacrifice. Le tyran attendit quelques instants à la porte le moment où il terminerait. Mais Stanislas célébrait plus lentement que de coutume. Les meurtriers s'impatientent. Boleslas envoie des soldats pour le tuer à l'autel. Ces derniers entrent, résolus. A peine sont-ils au pied de l'autel, qu'une force divine les renverse. Impossible de faire un pas en avant. Ils ne parviennent à sortir de l'église qu'en se traînant péniblement par terre.

Le roi ne veut pas croire ce qui leur est arrivé. Deux fois encore ils tentent d'accomplir le crime, deux fois encore ils sont renversés. Enfin, Boleslas se résout à commettre lui-même le meurtre. Il marche donc vers l'autel. Rien ne l'arrête. D'un coup d'épée, il massacre le Bienheureux, s'arme d'un couteau, saisit par la tête le corps qui palpite, et, pour le rendre le plus difforme qu'il est possible, lui coupe les oreilles, le nez et les joues; puis le livre à la brutalité des soldats qui le découpent en morceaux. Ces morceaux sont dispersés dans la campagne par ordre du monstre couronné.

SÉPULTURE MIRACULEUSE — CHATIMENT DE BOLESLAS

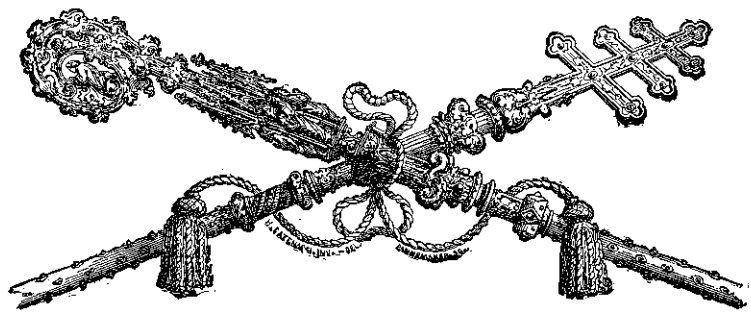
Quatre jours après, le roi et ses conseillers vinrent visiter le lieu où avaient été dispersés les membres de l'évêque martyr. Ils pensaient qu'ils auraient été dévorés par les chiens ou les oiseaux de proie. Ils aperçurent quatre beaux aigles qui voltigeaient autour de ces reliques pour les défendre contre quiconque se serait approché pour les ravir.

La nuit suivante, plusieurs chrétiens vertueux virent, au-dessous de chaque morceau du corps du martyr, une lumière radieuse et très lumineuse, que l'on pouvait apercevoir de très loin. Animés par ces prodiges, et indignés de la lâcheté des parents de notre Saint, qui n'osaient enfreindre la défense du bourreau Boleslas, les chanoines de Cracovie, accompagnés de quelques laïques intrépides, allèrent durant la nuit recueillir et réunir ensemble les reliques vénérées.

A peine ces débris épars furent-ils rapprochés les uns des autres, que le corps reprit sa forme ordinaire, sans qu'il restât la moindre cicatrice, comme si le prélat était mort du trépas le plus doux.

On l'enterra dans l'église de Saint-Michel.

Le prince n'osa pas troubler les funérailles par quelque crime nouveau. D'ailleurs, le temps de la vengeance divine était arrivé, car, tandis que la mémoire de saint Stanislas était bénie par tous les Polonais, Boleslas, excommunié et déclaré déchu du trône par le pape Grégoire VII, fut en telle exécration parmi ses sujets, qu'il se vit obligé de fuir en Hongrie, où il se donna la mort de désespoir : ainsi l'attestent plusieurs historiens. Quant à notre Saint, il fut canonisé par Innocent IV, en 1253.



SAINT TÉCLA-HAIMANOT

MOINE EN ÉTHIOPIE

Fête le 7 mai, le 20 juillet et le 17 août.

Saint Técla-Haïmanot plein d'ardeur pour la pénitence, vécut six ans dans une grotte qu'il avait garnie de pointes afin de ne pouvoir s'y étendre pour reposer.

Saint Técla-Haïmanot est l'une des dernières gloires de l'Eglise éthiopienne ou abyssinienne. Il fleurissait au VII^e^ siècle, à l'époque où sa malheureuse patrie fut entraînée dans l'hérésie monophysite (appelée aussi eutychéenne et jacobite) par les patriarches hérétiques qui étaient alors envoyés d'Alexandrie. Le mahométisme commençait en même temps ses grandes et funestes conquêtes, et pénétrait chez plusieurs tribus abyssines.

Saint Técla fut un réformateur de la vie monastique, mais il ne paraît pas avoir pris une grande part aux débats théologiques qui allaient décider du sort religieux de l'Éthiopie. Il ne fut point docteur par la parole, excepté pendant les premières années de son sacerdoce, mais, pendant le reste de sa vie, il se contenta de prêcher par l'exemple de ses vertus, qui rangèrent autour de lui de nombreux disciples, imitateurs de son genre de vie. Sa foi resta pure et fut la mère de ses saintes œuvres; les nouveaux Bollandistes n'ont pas hésité à admettre la vie de ce serviteur de Dieu dans leurs *Acta Sanctorum*. Au reste, ce Saint est inscrit sur les dyptiques de la liturgie éthiopienne imprimés à Rome, et les moines éthiopiens catholiques du couvent de Saint-Etienne à Rome qui, en 1548, éditèrent, sous les yeux de l'autorité pontificale, la version éthiopienne du Nouveau Testament, se disaient, dans leur épilogue, « tous enfants de leur Père Técla-Haïmanot, du monastère de Debra-Libanos. »

L'ENFANT CHOISI DE DIEU

Les parents de Técla-Haïmanot étaient originaires de la province de Tsellesj. Son père s'appelait Tsagga-Za-Ab, sa mère Egzie-Haraya ; elle porte aussi le nom de Leba dans la liturgie

éthiopienne. Tzagga-Za-Ab descendait d'une des plus anciennes familles chrétiennes d'Ethiopie. Il habitait la province de Tsellesj lorsque le tyran Motalama y déchaîna sa terrible persécution contre les chrétiens. Craignant d'être mis à mort, il s'enfuit.

Malheureusement, sa femme tomba au pouvoir du tyran, qui, frappé de sa beauté, résolut aussitôt de l'épouser. Il la fit revêtir des plus belles parures et envoya l'ordre aux gouverneurs des provinces qui lui étaient soumises de venir assister aux noces.

La captive chrétienne supplia Dieu de la délivrer de cet affreux danger.

Soudain, à trois heures du jour, l'archange saint Michel lui apparaît; et, la plaçant sur ses ailes, il la transporte en six heures de la province de Damat, où elle était prisonnière, dans celle de Zarare, la capitale du royaume. Il la déposa dans une église. En ce moment, son mari Tzagga-Za-Ab sortait du sanctuaire. A la vue de cette femme si bien parée, il est frappé de stupeur; néanmoins il achève sa prière. Puis, ayant regardé attentivement, il reconnaît son épouse. Elle lui raconte alors, « du commencement à la fin », tout ce que Dieu a fait pour elle.

Egzie-Haraya était stérile depuis longtemps, elle et son mari suppliaient Dieu de leur accorder un enfant. Quelque temps après qu'ils eurent échappé à la persécution de Motalama, Dieu exauça leur prière. Une nuit, un ange leur apparut et leur annonça qu'ils auraient un fils dont la renommée se répandrait dans le monde entier.

Saint Técla-Haïmanot vint au monde le 21 du mois éthiopien de Tachas, c'est-à-dire le 17 décembre, un des jours que la liturgie éthiopienne consacre à la Sainte Vierge; ce fut une grande joie dans la maison de son père et parmi toute sa parenté. Au baptême, il reçut le nom de Fesha-Tzion.

Il croissait, disent les auteurs éthiopiens, dans les voies de l'Esprit-Saint, en force et en sagesse. Dès le berceau, il parla (1); encore enfant, il fit des miracles innombrables.

Lorsqu'il fut dans sa quinzième année, ses parents le menèrent à l'*abouna* (évêque) Cyrille, pour lui faire conférer l'ordre du diaconat. Puis il revint dans sa famille.

Quelque temps après, il se retira dans le désert, pour s'y livrer à la chasse. Or, un jour, vers midi. Notre-Seigneur lui apparut, sous la forme d'un beau jeune homme, porté sur les ailes de l'archange saint Michel: « N'aie nulle crainte, mon bien-aimé, lui dit-il; tu ne chasseras plus les bêtes sauvages, mais tu prendras dans tes rets beaucoup d'âmes pécheresses. Désormais tu t'appelleras *Técla-Haïmanot* (c'est-à-dire plante de la Foi), car, dès le sein de ta mère, je t'ai choisi et sanctifié, comme le prophète Jérémie et comme saint Jean-Baptiste. Voici que je t'ai donné le pouvoir de guérir les malades et de chasser les esprits immondes. » A ces mots, Notre-Seigneur disparut.

Técla-Haïmanot revint chez lui et distribua tout son bien aux pauvres; puis, un bâton à la main, il s'enfuit la nuit, laissant sa maison ouverte.

« Que sert à l'homme, disait-il, de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? »

(1) Ludolf, *Comment. in Hist. Æth.* p. 436.

APOSTOLAT

Ordonné prêtre, il se mit à prêcher la foi dans le Choa; cette province était encore adonnée aux superstitions païennes; Dieu bénit sa prédication: les démons furent mis en fuite; le peuple, converti, coupa les arbres consacrés à leur culte et détruisit les temples des idoles. Técla-Haïmanot renouvela les prodiges de conversion des temps catholiques: en un seul jour, il baptisa dix mille personnes.

Il passa ensuite dans la province de Damot. Là, à sa parole, les magiciens renoncèrent à leurs sortilèges et crurent en Jésus-Christ. Le prince de ce pays, Motalama, ce tyran qui avait massacré tant de chrétiens, qui, pour donner libre cours à ses passions, avait probablement embrassé l'islamisme, celui, enfin, qui avait poursuivi de son impudique amour la mère de Técla-Haïmanot, fit venir en sa présence le zélé missionnaire. Avec lui, avec ses courtisans, Técla-Haïmanot discuta pendant de longs jours sur les vérités du christianisme. A la fin, il parvint à les convaincre: Motalama et ses courtisans abjurèrent leurs erreurs.

Malheureusement, la conversion de Motalama n'amena point celle des colonies arabes qui s'étaient établies dans les provinces du Sud-Est; un jour, de ces provinces musulmanes, qui peu à peu se dégageront de leur vassalité envers la couronne éthiopienne, devra sortir le plus grand péril qu'ait connu l'indépendance de l'Ethiopie chrétienne.

VIE MONASTIQUE

Sa mission apostolique terminée, Técla-Haïmanot retourna dans la province de Choa. Là, retiré dans la solitude, il revêtit l'habit monastique, et se livra sans mesure à la prière, aux jeûnes et aux mortifications.

Poussé par l'Esprit de Dieu, transporté sur le char d'Elie, dit la légende, il alla dans la province d'Ambara se mettre sous la direction d'un moine pénitent nommé Ba-Zalota Michaël. Il y resta longtemps sous ses ordres, comme un serviteur soumis, jeûnant et priant avec lui.

Il alla ensuite au monastère de Debra-Damô, celui qui avait été fondé par le patriarche de la vie cénobitique éthiopienne, saint Aragawi. On montre encore à Debra-Damô la grotte qui lui servit de cellule, et dans cette grotte une pierre énorme dont il se chargeait les épaules, lorsqu'il passait la nuit en oraison (1).

Avant de quitter Debra-Damô, il reçut des mains de l'*abba* Johannès, le troisième successeur de saint Aragawi, l'*askéma* ou vêtement abbatial. Johannès lui-même avait reçu l'*askéma* des mains de l'*abba* Maskal-Moa, et ce dernier de celles de l'*abba* Christos-Bezama, le premier successeur de saint Aragawi.

Técla-Haïmanot revint au Choa, y ayant rencontré son cousin Marcos, il l'entraîna avec lui dans la solitude. Ensemble, ils fondèrent le monastère de Wadga; des disciples se joignirent à eux.

Le monastère de Wagda fondé, Técla-Haïmanot chercha un lieu plus désert, plus sauvage. Il alla dans le pays de Gherarya (1), à l'endroit où devait s'élever le monastère primatial de Debra-

(1) Lettre de Mgr de Jacobis, *Annales de la Propagation de la Foi*, année 1849, p. 331.

Libanos, il choisit pour sa retraite une caverne escarpée, et, n'en sortant ni jour ni nuit, il se livra sans relâche à son amour des mortifications : pour nourriture des feuilles, pour boisson, de l'eau.

Mais là encore il fut poursuivi par ceux qui désiraient faire leur salut sous sa direction : sa famille ne cessa de s'accroître, moines et religieuses peuplèrent sa solitude. Parmi ses disciples, on compta même un démoniaque, un diable, dit la légende. Ce malheureux possédé du démon hantait une fontaine où les moines allaient puiser leur eau; il prenait un malin plaisir à leur causer des désagréments sans nombre. Saint Técla-Haïmanot chassa le démon qui le possédait; converti au christianisme, cet homme embrassa la vie monastique et mourut, dix ans après, en odeur de sainteté (2).

Par ses exemples, par ses conseils, par ses constitutions, saint Técla-Haïmanot parvint à rétablir la ferveur primitive parmi les monastères de la Règle antonine. C'est à lui que les Ethiopiens attribuent la réunion de tous les monastères de cette Règle sous la direction d'un supérieur général, qui porte le nom d'*Itzeghé* et qui résida longtemps au monastère de Debra-Libanos en Choa, siège primatial qui, plus tard, devant les invasions des Gallas, fut transporté dans la province de Beghemder, au monastère appelé du même nom, Debra-Libanos.

Saint Técla-Haïmanot restaura également parmi ses disciples le zèle pour le pèlerinage en Terre Sainte. Plusieurs fois on le vit à Jérusalem, visitant pieusement les Lieux Saints à la tête d'un nombreux cortège de ses moines.

Sur la fin de sa vie, le saint abbé, pour se réduire à une solitude plus sainte, plus mortifiée, se fit dans sa caverne une espèce de cage toute garnie à l'intérieur de pointes aiguës, de telle sorte qu'il lui était impossible de s'appuyer nulle part. Il ne pouvait que se tenir debout ou à genoux. Il resta ainsi six années, dit la légende, jusqu'à ce que ses jambes fussent brisées.

Enfin, Notre-Seigneur lui apparut avec sa sainte Mère, les douze apôtres, des martyrs et les archanges saint Michel et saint Gabriel : « Mon bien-aimé, lui dit Notre-Seigneur, tu t'es rendu semblable à moi par tes souffrances : je te rendrai semblable à moi dans mon royaume. Voici que toutes tes souffrances en ce monde sont terminées; je les ai agréées. Viens dans la vie éternelle. »

Alors le Saint fut pris d'une légère fièvre et, le 24 du mois Nahassé (17 août du calendrier julien), il s'endormit dans la paix du Seigneur. Il avait près de cent ans.

Ses disciples le revêtirent de magnifiques habits, lui firent de splendides funérailles et l'ensevelirent dans sa cellule.

L'Eglise éthiopienne célèbre trois fois l'an la mémoire de ce saint abbé; le 24 Tharas (20 juillet), elle fête sa naissance (1); le 24 Nahassé (17 août), sa mort; le 12 Ginbot (7 mai), la translation de ses reliques.

Ses reliques sont toujours l'objet de la vénération des chrétiens d'Ethiopie, elles se trouvent, en partie du moins, à Gondar, dans l'église qui porte son nom (2).

(Extrait des Etudes sur le *Christianisme en Abyssinie*, par M. Romanet de Caillaud.)

(1) Probablement l'Angareha actuel de la carte de M. Arnoud d'Abbisie, près de Debra-Libanos.

(2) Jérane Lobo, S. J., *Voyage historique d'Abyssinie*, traduit par Legrand, Paris, 1728, t. I, p. 128.

(1) C'est le 21 Taches qu'est né saint Haïmano; mais ce jour-là étant une fête de la Sainte Vierge, la commémoraison de la naissance de saint Técla-Haïmanot a été remise au 24. cf. Lobo, et son traducteur Legrand, *op. cit.* t. II. p. 1102.

(2) V. Arnaud d'Abbadie. *op. cit.*, p. 219-220.

LA VÉNÉRABLE RAINGARDE, VEUVE

MORTE SAINTEMENT LE 24 JUIN

L'illustre abbé de Cluny, qui recueillit dans son sein le dernier soupir d'Abélard et raconta à Héloïse les derniers moments du *maître*, Pierre le Vénérable, avait pour mère la vénérable Raingarde. A peine veuve elle se rendit au couvent de Marsigny et là, devant la prieure et les Sœurs du couvent, s'adressant aux hommes qui l'avaient accompagnée et que distinguaient leur naissance et leur sagesse, elle leur dit : « Mes chers amis, longtemps nous avons vécu ensemble, et me voici arrivée du berceau aux confins de la vieillesse, nos yeux ont tout vu; nous avons essayé de tout ce qui nous promet un plaisir sous le soleil, il n'est rien dont n'ait voulu goûter notre curiosité inquiète. Des richesses abondantes, de nombreux parents, un peuple d'amis, l'éclat d'un sang illustre, les voluptés du corps, l'orgueil de la vie, rien ne nous a manqué, il ne nous reste donc plus rien à demander à ces bas-fonds de la terre; nous avons eu tout ce qu'elle peut nous promettre et tout ce qu'elle peut nous donner, mais voyez, je vous prie, si tout cela nous peut suffire. Nous avons longtemps vécu, mais c'est comme si nous n'avions pas vécu un seul instant. Beaucoup de choses ont été en nos mains, mais tout ce qui a fui après avoir été à nous, nous ne pouvons plus le dire nôtre. Nous avons procuré de la joie à notre corps, mais de cette joie éphémère nous ne conservons pas la plus légère parcelle. Toutes ces choses ne nous rassasient point. Loin de là, plus nous nous en nourrissons plus elles nous laissent à jeun. Cherchons donc ailleurs ce qui pourra mettre un terme à notre détresse, étancher notre soif, chasser loin de nous la pauvreté. Et ce qui me confirme encore dans ces pensées c'est l'inconstance et l'infidélité de cette amitié du monde perfide pour ceux-là seuls qu'elle voit se fier en elle.

» Je ne veux point aller prendre mes exemples bien loin, mon époux s'était certes montré pour vous plein de bonté; il vous avait donné de l'or, des armes, des chevaux et des terres, vous étiez ses fidèles, ses intimes, les amis de son cœur. Eh bien! qu'avez-vous fait pour cet ami si généreux? Avez-vous prié pour son repos éternel? quelle aumône, si faible qu'elle soit, lui avez-vous consacrée? »

Tous, confessant qu'ils n'avaient rien fait de toutes ces choses.

« Vous êtes, poursuivit-elle, les docteurs qui m'avez enseigné comment je dois agir, car certes je ne puis attendre de vous ce que vous avez refusé à votre maître et au meilleur des amis. Apprenez donc maintenant ce que je vous ai caché jusqu'ici. Je ne franchirai point ce seuil; jamais le monde ne me reverra, et je ne sortirai plus de ce tombeau que je me suis choisi à moi-même. »

Eux alors, comme fous de tristesse, la menacèrent de renverser le monastère si elle voulait y demeurer.

« Nous savons, reprit-elle, comment la joie et les rires suivent de bien près les pleurs.

» Retournez donc dans le monde, pour moi, désormais, je m'en vais à Dieu. »

En disant cela, elle les quitta pour se mêler aux religieuses.

A partir de ce jour, Raingarde ne cessa de faire admirer à Marsigny ses jeûnes, ses veilles, son humilité et sa douceur.

Après vingt ans passés dans une vie si sainte, elle aperçut, la nuit, tout auprès de son petit lit, une femme belle et gracieuse qui, d'un signe de tête, l'invitait à la suivre.

Raingarde s'éveilla et, pensant que c'était une de ses Sœurs qui l'appelait pour les Laudes de la nuit, elle se leva à la hâte en se gourmandant de sa paresse; mais regardant autour d'elle, et voyant toutes les religieuses endormies, elle comprit qu'elle s'était trompée et posa de nouveau sa tête sur son chevet.

A peine le sommeil revenu, elle vit la même femme qui l'appelait une seconde fois. Elle se réveilla encore, mais, lorsque, dans son troisième sommeil, elle revit la belle visiteuse qui lui enjoignait de ne pas mettre le moindre retard à la suivre, elle comprit ce que signifiaient ces appels réitérés. Soudain, en effet, elle tomba malade, et manda aux religieuses qu'elle allait mourir. Toutes accoururent vers elle ainsi que des filles vers leur mère. Alors, calme et sereine au milieu de la douleur générale, elle s'entretint avec ses Sœurs et confessa ses fautes, puis, à sa prière, ointe de l'huile sainte et nourrie pour l'éternité du Corps du Christ, elle demanda la croix avec l'image du Sauveur. Dès qu'elle l'eut entre les mais, elle la porta à sa bouche, et baisant les pieds divins du Christ, elle les imprima sur son visage.

Et comme celles qui étaient près d'elle voulaient, sa prière achevée, lui enlever le crucifix :

« Pourquoi, leur dit-elle, voulez-vous m'enlever mon Maître? Laissez près de moi, tant que je vivrai, Celui vers qui j'irai aussitôt que je serai morte. »

Le troisième jour de sa maladie, qui était le jour de Saint-Jean-Baptiste, ses forces s'éteignirent; mais son esprit puissant n'avait rien perdu de sa vigueur. Sa pensée était toute au ciel, et elle attendait, calme, la visite de son Maître. Comme l'heure suprême approchait, ses Sœurs se disposèrent à la coucher sur la cendre, mais elle les pria de différer un peu. « O mon Rédempteur, dit-elle alors, mon corps, je le sais, va trouver pour le moment un asile dans la terre; mais, ô mon Sauveur éternel, quel sera, cette nuit, l'asile de mon âme? qui la recevra? qui viendra au-devant d'elle? qui la consolera? qui la délivrera de la douleur de la mort? qui, après les travaux du monde, lui donnera une demeure, la vie et le repos? Nul, si ce n'est vous, ô mon Sauveur? tous mes proches seront loin, et je ne verrai nul refuge sinon près de vous, ô mon Dieu. Je vous confie donc ce que vous avez créé; je vous demande pour mes fautes cette miséricorde que j'ai longtemps attendue, et je remets dans vos mains et mon corps et mon âme.

» Maintenant, dit-elle en se tournant vers les religieuses, déposez-moi où vous voulez me porter. »

Alors, l'humble servante du Christ, soulevée dans les bras de ses Sœurs, fut déposée par elles sur le cilice et la cendre, et bientôt après, à l'heure même où le Rédempteur des hommes inclina la tête et mourut sur la Croix, sa douce servante passa avec calme au Seigneur (1).

Ceux qui étaient présents virent se répandre sur elle la gloire des bienheureux; la mort, qui enlève aux autres la beauté, l'avait rendue plus belle: son front resplendissait de la splendeur visible de l'esprit, et montrait qu'une fille de la lumière venait de passer à la lumière (2).

« Cette humble servante du Christ, qui fut aussi la vôtre, disait Pierre le Vénérable aux saintes compagnes de sa mère, repose ensevelie à vos côtés, et elle ne cesse, si vous y prenez garde, toute silencieuse qu'elle est, d'élever sa voix vers vous; elle vous montre ses cendres, et, comme une sœur à ses sœurs, une morte à des mortelles, elle vous crie de vous souvenir d'elle, et en même temps de ne point vous oublier vous-mêmes. Elle vous fait voir ce qu'elle est maintenant, et ce que vous serez bientôt; elle vous rappelle les lieux où seront ensevelis vos corps, et le lieu où passeront vos âmes. Il n'est pas un seul jour où vous n'aperceviez vos tombeaux. Toujours devant vous, vous avez ces asiles de la nature mortelle où vous vous reposerez tandis que dominera la mort, et d'où vous espérez vous relever, alors que Dieu un jour anéantira sa puissance. Que cette vue soit pour vous une exhortation incessante, et que cette défaillance des choses du temps vous porte à n'aspirer qu'à ce qui est éternel. Comme dans un jardin l'on sème des arbres, ainsi sont semés vos corps dans ce cimetière sacré; ils ne peuvent ressusciter qu'après être morts, se relever qu'après avoir succombé et revivre qu'après être tombés en poussière.

» Souffrez donc d'un cœur magnanime l'hiver de la vie présente, les neiges et les glaces de cette rude saison où l'arbre nous cache ses beaux fruits, où ce que vous serez un jour ne paraît pas encore, puisqu'il viendra à un autre temps où l'air redeviendra serein, où un printemps éternel succédera à ces jours glacés, où le soleil, se levant pour ne plus défaillir, dissipera l'antique nuit, et amènera à sa suite un jour nouveau et sans fin. Alors la terre fécondée ranimera vos corps et y fera germer de nouvelles fleurs et de nombreux fruits. Alors ce qui nous était corruptible se revêtira immortel de l'incorruptible; alors aussi vous chanterez, non plus avec la foi, mais avec l'allégresse : « les fleurs ont paru sur notre terre; » vous irez au-devant de l'Epoux avec des lampes éclatantes et, voyant refleurir votre chair, vous bénirez le nom de Dieu. »

Aucun décret solennel n'a encore ratifié le culte de la vénérable Raingarde, mais elle est honorée dans l'Ordre de Cluny, et les hagiographes d'Auvergne lui donnent le nom de sainte.

Comte Joseph d'Avenel.

---

(1) *Mitis ejus famula placido funere transivit ad Dominum.* (Pierre le Vénérable.)

(2) *Quod ad regionem lucisfilia lucis migraverit.*

LE VÉNÉRABLE ALEXANDRE LUZZAGO

Patrice de Brescia (1551-1602).

Les dimanches, le Vénérable parcourait les places et les rues de la ville, pour rechercher les petits désœuvrés et les envoyer au catéchisme.

La doctrine de la fraternité universelle ne manque pas aujourd'hui de propagateurs ardents et convaincus. On semble croire que la charité et le dévouement sont un fruit de la civilisation moderne. C'est oublier le passé et ses gloires les plus pures. Ne vaudrait-il pas mieux, au lieu de tenter des expériences incertaines, étudier les exemples des ancêtres et se former à l'école des saints ?

La vie du vénérable Alexandre Luzzago, que nous voulons raconter, s'adresse plus spécialement à ceux qui cherchent une solution pratique aux problèmes complexes de la question sociale. Malgré les différences de temps et de lieux, ce sont toujours les mêmes maux qui travaillent nos sociétés, et les remèdes ne sauraient être bien différents.

NAISSANCE ET PREMIÈRE ÉDUCATION

Le vénérable Alexandre Luzzago naquit à Brescia, des nobles époux Jérôme Luzzago et Paule Peschiera. Aucun des écrivains contemporains n'a relaté le jour précis de sa naissance, mais tous s'accordent à le faire naître vers la fin d'octobre 1551 et rapportent la date de son baptême, qui fut cé-

lébré avec une pompe extraordinaire, le 8 novembre de la même année, dans l'église paroissiale de Sainte-Marie Calchera.

On raconte de sa première enfance quelques traits extraordinaires, dans lesquels on se plut dès lors à reconnaître les signes d'une prédilection spéciale de Dieu.

Il était âgé seulement de quatre ans, lorsque, un jour, il refusa de donner l'aumône à une pauvre femme au milieu de la rue. Il la fit entrer dans la maison, disant que sa grand'mère lui avait enseigné à ne point faire rougir les pauvres de leur misère.

Dans cet âge encore tendre, il s'appliquait déjà à mortifier sa gourmandise, qui semblait devoir être chez lui le défaut dominant. Une fois qu'on servait à table un plat de son goût, on le vit se démener, agiter ses petites jambes et battre des mains en signe de joie. Mais tout à coup, comme honteux de cette démonstration intempestive, il se calma, réfléchit et dit à sa mère :

— Puisque ce plat me plaît trop, j'ai l'occasion de faire un bel acte de mortification ; je n'y toucherai pas, pour l'amour du Seigneur.

Il tint parole, à la grande admiration de tous les assistants.

Lorsque Alexandre fut arrivé à l'âge de dix ou douze ans, son père le confia au prêtre Marc-Antoine Roccio, qui jouissait alors de la réputation d'homme de lettres distingué et d'excellent éducateur de la jeunesse. Ce maître a laissé les plus brillants témoignages de la piété et de l'application de son jeune élève.

Alexandre tenait note de ses menues dépenses dans un petit cahier que l'on conserve encore aujourd'hui à Brescia. On y voit quel emploi il savait faire des quelques pièces d'argent que lui confiaient ses parents. On rencontre souvent la mention : *Donné pour l'amour de Dieu.* A l'occasion des principales fêtes, on rencontre l'indication d'une messe pour les défunts de sa famille. A côté de ces pieuses largesses, on ne peut s'empêcher de sourire en voyant le soin minutieux avec lequel il inscrivait l'encens et les cierges de son autel, le mil de ses petits oiseaux et les cadeaux qu'il faisait à ses amis.

NOUVELLES ÉTUDES — CHARGES HONORABLES

Ses études littéraires achevées, vers l'âge de dix-huit ans, le Vénérable retourna à Brescia, auprès de ses parents, et pendant une année, s'appliqua aux mathématiques et à l'étude de la musique, sous la direction de maîtres particuliers. La jeunesse, la distinction et les nobles qualités d'Alexandre auraient pu être pour lui, à cet âge de la vie, un dangereux écueil, mais il avait pour le péché une telle horreur qu'il sut en éviter jusqu'à l'ombre. Il disait :

— Si, à mon grand malheur, je venais à tomber dans quelque faute grave, je voudrais jeûner une année entière pour en faire pénitence.

Toujours défiant de ses propres forces, il évitait toutes les occasions dangereuses et ne cessait de se recommander à Dieu. Il resta fidèle à toutes ses habitudes de dévotion, et son exemple fit un grand bien dans sa famille.

Ce qui est dès lors le caractère principal de sa sainteté, c'est sa charité envers les pauvres. Ne voulant point disposer des biens de ses parents, il se privait du nécessaire pour donner l'aumône. Un jour qu'il n'avait plus rien, il vendit les chandeliers d'argent qui ornaient sa chambre. Une autre fois, il pria un de ses amis de vouloir bien acheter de lui un vase d'argent finement ciselé, dernier objet de valeur dont il pût disposer. L'ami lui répondit :

— Garde cet objet, c'est moi qui ferai l'aumône à ta place.

Mais Alexandre reprit :

— Non, non, je veux donner du mien autant que cela est possible.

Et il contraignit son ami à prendre le vase d'argent.

Désireux de poursuivre ses études, Alexandre, bien que n'éprouvant aucun attrait pour l'état ecclésiastique, suivit pendant plusieurs années les cours de philosophie et de théologie dans la célèbre Université de Padoue. Il y obtint même le grade de docteur en chacune de ces sciences. Pendant de longues années, il resta indécis sur un choix de vie, mais de bonne heure il avait pris la ferme résolution de consacrer à Dieu sa virginité. En attendant de mieux connaître sa vocation, il se donna avec un grand dévouement aux affaires de sa famille, que la mauvaise administration de son père avait fort embrouillées, et parvint à les rendre prospères.

A l'âge de trente-quatre ans, il fut appelé, par un vote unanime de ses concitoyens, à siéger au Conseil municipal de Brescia. Son influence ne tarda pas à s'y montrer prépondérante. Grâce à la vigilance active qu'il exerçait sur les livres et publications, il préserva ses concitoyens du venin de l'hérésie. Plus d'une fois il sut sévir à temps contre les suppôts de Luther, qui tentaient d'introduire subrepticement leurs ouvrages impies dans les pays encore indemnes de la Lombardie. Alexandre Luzzago suivait en cela les hauts exemples donnés par l'archevêque de Milan, saint Charles Borromée.

L'ÉVÊQUE DU DEHORS

Les connaissances théologiques de notre Vénérable lui permirent de jouer dans son diocèse un rôle qui étonnerait s'il s'agissait d'un simple laïque, mais qui se comprendra mieux lorsqu'on saura qu'il avait reçu la tonsure ecclésiastique à l'occasion de son doctorat en théologie.

Il était donc clerc et, de ce chef, pouvait être investi de certains pouvoirs dans le gouvernement de l'Eglise. Ajoutons que sa sainteté inspirait une telle vénération et lui acquérait une telle autorité, qu'on pouvait tout espérer de lui si on venait à lui confier certains soins auxquels les laïques sont d'ordinaire étrangers. C'est ce que pensa Mgr Morosini, évêque de Brescia et grand ami de notre Vénérable. Ce prélat gouvernait son diocèse depuis deux ans, lorsqu'il fut envoyé en France par le Souverain Pontife pour traiter la difficile question de la conversion d'Henri de Béarn. Prévoyant une absence de

longue durée, il adjoignit Alexandre comme conseiller à son vicaire général. Ce choix fut des plus heureux ; notre Vénérable déploya un tel zèle à réprimer les abus et à procurer le bien du diocèse, qu'avec raison on aurait pu l'appeler du titre que s'arrogeait jadis l'empereur, l'*évêque du dehors*.

L'ŒUVRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

L'une des œuvres qu'avait eues le plus à cœur saint Charles Borromée était celle de la Doctrine chrétienne ou des catéchismes. C'est par là, en effet, qu'on pouvait espérer opposer une digue solide au torrent de l'hérésie. Luther et Calvin se couvraient du manteau de la science pour propager leurs erreurs, il fallait leur répondre par un développement de la vraie doctrine.

Notre Vénérable, sur le conseil de saint Charles Borromée, s'était enrôlé dans la milice des catéchistes volontaires qui, dans tout le nord de l'Italie, s'étaient mis à la disposition du clergé pour instruire les enfants du peuple. Il est intéressant de voir ce que l'initiative de pieux laïques savait accomplir dans un domaine qu'on regarde trop volontiers comme réservé aux seuls ecclésiastiques. Les catéchistes de Brescia formaient, comme ceux de Milan et du nord de l'Italie, une Congrégation reconnue, encouragée et guidée par l'autorité épiscopale. Il n'était pas une seule paroisse du diocèse qui n'eût plusieurs membres de la pieuse Société. Ils avaient à leur tête un prieur général, nommé par l'évêque, et chaque groupe avait son sous-prieur élu par les membres.

Alexandre avait été quelque temps sous-prieur, puis visiteur ; enfin, Mgr Morosini l'avait nommé prieur général. Son premier soin fut de revoir et de préciser les règles de la Congrégation, qu'il fit imprimer et dont il envoya un exemplaire à tous les curés du diocèse.

Le zélé prieur ne s'épargnait pas les fatigues et le dévouement. Les dimanches et jours de fêtes on le voyait aller par les places et les rues, à la recherche des petits désœuvrés, pour les envoyer à la Doctrine. Il s'occupait surtout de la sanctification des maîtres, les exhortant à continuer leur œuvre en dehors des heures de catéchisme, par leurs bonnes paroles et leurs saints exemples.

UNE VICTIME DU RESPECT HUMAIN

Un gentilhomme, grand ami de notre Vénérable et membre de la pieuse association, avait fait promettre en mourant à ses deux fils d'être fidèles à fréquenter la Doctrine chrétienne. Le plus jeune tint parole, mais l'aîné, qui ne rêvait que tournois et fêtes, ne tarda pas à se repentir de sa promesse, honteux qu'il était devant ses amis mondains, d'assister à ces pieuses réunions. Il commença tout d'abord à les négliger, sans toutefois les abandonner complètement, pour ne point manquer à la parole donnée à son père. Mais il avait soin, pour n'être pas remarqué, d'aller dans une église peu fréquentée et de se blottir dans un coin.

Malgré le soin qu'il prenait à se dissimuler, Alexandre l'aperçut et devina le stratagème que lui inspirait le respect humain. Or, on était aux fêtes de Noël, époque où chaque groupe de catéchistes devait nommer son sous-prieur. Notre Vénérable eut soin de se rendre à l'église fréquentée par le jeune indépendant et, voulant lui jouer un tour de sa façon, il le proposa comme sous-prieur aux votes de l'assemblée. Il fut écouté, et son candidat réunit presque l'unanimité des voix. Ce dernier contint d'abord son mécontentement ; mais lorsqu'il rentra chez lui, il entra dans une violente colère, déclarant qu'il irait voir le seigneur Luzzago et lui montrer comment sait se venger un gentilhomme offensé.

Il trouva le Vénérable entouré de petits mendiants qu'il instruisait d'une façon touchante, sans égard pour leurs habits en lambeaux et leur malpropreté. Le visiteur fut prié d'attendre la fin de la leçon. Il fut si ému devant la patience et le dévouement du serviteur de Dieu qu'il se sentit aussitôt rempli d'une sainte émulation, et lorsque Alexandre vint à lui, il s'écria en pleurant :

— J'étais venu pour renoncer à la charge que vous m'offrez, mais maintenant je l'accepte. Me voici tout entier entre vos mains, employez-moi comme vous l'entendez à une œuvre aussi sainte.

Le serviteur de Dieu se réjouit vivement de cette conquête et encouragea les bonnes dispositions du jeune homme, qui devint dès lors un fervent chrétien et l'un des meilleurs ouvriers de la Doctrine chrétienne.

ŒUVRE DE LA BONNE PRESSE

Il importe de ne point passer sous silence le zèle infatigable que déploya notre Vénérable pour faire tourner au bien des âmes une invention relativement récente au temps où il vivait, je veux dire la presse.

Le journal n'existait point encore ; quant au livre, il ne se prêtait point assez à la diffusion rêvée par Alexandre. Il eut recours aux petites brochures, aux images populaires et aux feuilles volantes. Un libraire de ses amis se fit son collaborateur, n'exigeant de lui d'autre salaire que les frais d'impression.

Lorsque le serviteur de Dieu rencontrait dans ses lectures quelque trait édifiant, il en prenait note et formait ainsi peu à peu des recueils précieux qu'il distribuait gratuitement.

A sa mort, on trouva dans sa chambre une certaine quantité de ces opuscules ou tracts que l'on conserve encore à Brescia. Sur le papier qui les enveloppe, on lit ces mots : « Livres spirituels trouvés dans la chambre du seigneur Alexandre Luzzago, de sainte mémoire. Ils sont du nombre de ceux qu'il avait coutume de distribuer abondamment pour le bien et le salut des âmes. »

En dehors de ces publications populaires qu'il faisait lui-même imprimer, le Vénérable se procurait à Venise ou à Rome des ouvrages plus considérables, consacrant chaque année à cette œuvre la somme de cent écus. Il les envoyait en cadeaux aux curés, aux membres de la Doctrine chrétienne, aux monastères, à ses amis.

Ses pieuses largesses s'étendaient jus-

qu'aux missions lointaines, et il espérait ainsi avoir quelque part aux généreux sacrifices des pieux missionnaires.

CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES
LE VIEUX BORNO

Les œuvres que nous avons signalées étaient loin d'absorber toute l'activité du serviteur de Dieu. Il nous resterait à écrire un des plus beaux chapitres de sa vie, celui de sa charité ; mais nous ne pouvons signaler qu'en partie les mille industries de son zèle.

La ville de Brescia fut dotée par lui d'un asile pour les mendiants. Il fonda la Confraternité de la Miséricorde pour assister les condamnés à mort et la Confraternité du Saint-Esprit pour la visite des pauvres. Il eut à remplir successivement des charges qui réclamaient un dévouement inlassable: celles de président des maisons de refuge pour jeunes filles, de conservateur des monts-de-piété, etc. Nous n'en finirions pas si nous voulions le suivre pas à pas dans cette longue carrière de la charité.

Non content des visites qu'il faisait aux domiciles des pauvres et aux prisons, Alexandre voulut recueillir chez lui un pauvre vieillard de quatre-vingts ans passés qu'il avait rencontré dans un taudis, abandonné de tous et affligé par toutes sortes d'infirmités. Ce bon vieux s'appelait Borno. Le Vénérable lui fit dresser un lit dans sa propre antichambre et se constitua son infirmier, lui portant la nourriture, l'aidant à se vêtir et à se coucher et lui prodiguant les soins les plus pénibles.

Pendant les longues nuits d'hiver, Alexandre se levait de temps en temps pour voir si Borno n'avait besoin de rien, lui allumait le feu, réchauffait son lit, lui préparait quelque nourriture fortifiante, en un mot le soignait avec l'amour tendre d'une mère et l'abnégation d'un saint.

Lorsqu'il devait s'absenter, il confiait, avec toutes sortes de recommandations, son cher Borno à une pieuse veuve, sa parente, et laissait de quoi lui prodiguer les soins les plus délicats. Un jour, il arriva qu'en retournant de la campagne il vit accourir l'infirmière à sa rencontre, lui annonçant que depuis une heure Borno s'était endormi du dernier sommeil.

Quelque temps après, un ami lui disait :

— Vous n'aurez plus maintenant le souci de ce vieux décrépit, la nuit vous ne serez plus dérangé par sa toux et ses râles.

Alexandre répondit :

— Que dites-vous là ? Il me paraît si étrange, je dirai même si pénible de n'avoir plus ce pauvre à servir que je cherche sérieusement à m'en procurer un autre ; mais, de grâce, n'en parlez pas, on m'en empêcherait.

Il ne prit plus de pauvres à domicile, mais sa maison demeura toujours ouverte aux malheureux abandonnés, en attendant qu'il leur eût trouvé un asile. Lorsqu'il s'agissait de femmes ou de jeunes filles, il les confiait à sa mère, que son exemple avait entraînée dans la voie de la charité.

AU TOMBEAU DE SAINT CHARLES BORROMÉE
SAINTE MORT

Notre Vénérable atteignait l'âge de cinquante et un ans. Il avait perdu sa mère depuis plusieurs années, mais son père vivait encore, et c'est en sa compagnie qu'il se mit en route pour Milan, le 20 avril 1602, dans le dessein d'aller vénérer les restes de saint Charles Borromée, élevé récemment aux honneurs des autels.

Bien que fatigué du voyage et plus encore des premiers symptômes de la maladie qui devait le terrasser en quelques jours, Alexandre voulut, dès son arrivée, accompagner son père au tombeau de saint Charles. La nuit suivante, une fièvre ardente s'empara de lui. Il dissimula son mal et, le matin, il alla communier de la main du cardinal Frédéric Borromée. Il assista aussi à la messe solennelle et à une longue prédication. Cet effort l'épuisa, et à son retour il dut s'aliter.

Les médecins appelés en toute hâte, déclarèrent que le mal était sans remède. Alexandre ne craignait point la mort. A qui lui demandait comment il se trouvait, il répondait :

— Je vais bien, puisque je fais la volonté de Dieu.

Pendant les quatre jours que dura sa maladie, il fit preuve d'une admirable patience, baisant amoureusement le crucifix lorsque ses douleurs devenaient plus violentes.

Préoccupé de l'œuvre des catéchismes, qu'il avait tant aimée, il dicta encore quelques instructions pour ses collaborateurs. Il reçut ensuite avec une grande piété les sacrements des mourants et s'éteignit doucement dans le baiser du Seigneur. C'était le 7 mai au matin.

Le cardinal Frédéric Borromée, présent à cette mort, vint alors lui baiser les mains en disant :

— Je baise les mains d'un saint.

Tous les assistants imitèrent son exemple.

A peine la nouvelle de sa mort fut-elle connue qu'une commune voix l'appela du nom de saint. On fut obligé de faire la garde autour de son corps pour régler la vénération indiscrète de la foule.

La cause de béatification du vénérable Alexandre Luzzago fut introduite définitivement en cour de Rome le 26 juillet 1751. Le procès canonique, après avoir été longtemps interrompu à cause de la difficulté des temps, a été repris de nos jours. Le décret d'approbation des vertus héroïques a été rendu le 2 juillet 1899.

Pratique : Appliquons-nous à avoir les uns pour les autres une charité pleine de tendresse, d'estime et de respect, voyant dans les pauvres les plus misérables, les images vivantes de Jésus-Christ et nous souvenant de cette belle parole : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »

SOURCES CONSULTÉES

Vita del venerabile Alessandro Luzzago, patrizio, bresciano, par E. GIRELLI. Brescia, 1881.

SAINT PIERRE II

ARCHEVÊQUE DE TARENTAISE (Savoie)

Fête le 8 mai.

Dans un voyage à travers les Alpes, saint Pierre de Tarentaise, imitateur de saint Martin, donne une partie de ses vêtements à une pauvre femme qu'il rencontre mourante de froid.

UNE FAMILLE ADMIRABLE

Pierre naquit vers l'an 1102, dans un petit village près de Vienne.

Il grandit au milieu d'une génération de saints. Pierre, son père, a mérité le titre de bienheureux ; sa mère, celui de vénérable. De ses deux frères, l'aîné est saint Lambert. Son autre frère, André, fut un fervent religieux de Bonnevaux, et sa sœur fut la première religieuse du monastère du Betton, dont sa mère fut la première abbesse. C'est ainsi qu'à sa suite tous les membres de sa famille abandonnèrent le monde pour vivre dans l'humilité du cloître.

La jeunesse de saint Pierre s'écoula tranquille. De bonne heure, il prit le goût de la prière, entraîné par l'exemple de ses parents. La garde des troupeaux fut l'occupation de ses premières années. Mais il se sentait porté à l'étude et il cultivait son intelligence et sa mémoire sans qu'on s'en doutât. Le psautier était son livre favori et, un jour, il put le réciter tout entier par cœur.

Pierre résolut de se donner tout entier au service de Dieu dans la vie parfaite : l'Esprit-Saint le conduisit à Bonnevaux.

L'abbaye de Bonnevaux venait d'être fondée dans le Dauphiné. Elle était de l'Ordre de Cîteaux, et

et on y suivait la règle austère que pratiquait saint Bernard. Les religieux employaient la plus grande partie de la journée à défricher les landes et à les cultiver. Par ce travail assidu et patient, les moines rendaient fertiles des terres demeurées jusqu'alors incultes. Ces longues heures occupées à la culture étaient sanctifiées par le silence et la prière, armes invincibles dont les hommes de Dieu ne se séparent jamais. Les fatigues du jour n'empêchaient pas les disciples de saint Bernard de se lever au milieu de la nuit pour chanter l'office en chœur. — Des racines et des herbes assaisonnées de sel et d'huile, un peu de pain grossier et quelques fruits desséchés étaient leur nourriture ordinaire.

Loin d'ébranler le jeune Pierre dans sa résolution, le spectacle de la vie si austère et si mortifiée des moines de Bonnevaux ne fit qu'augmenter son désir d'être reçu parmi eux. C'était bien ces rigueurs endurées pour l'amour de Dieu, et non les douceurs d'une vie agréable et molle qu'il venait chercher dans la vie religieuse. Voilà la route par laquelle il espérait arriver plus sûrement au ciel, en échappant aux pièges et aux dangers du monde. La vie monastique lui parut une si grande grâce, qu'il aurait voulu la faire partager à beaucoup d'âmes, surtout à ceux qu'il aimait davantage. Lambert, le premier, ne put résister aux instances de son frère: il eut assez de courage pour s'arracher au monde, et vint le rejoindre à Bonnevaux. Sa mère et sa sœur se firent religieuses cisterciennes; son père et André, son frère cadet, vinrent à leur tour recevoir l'habit religieux. Comme saint Bernard, Pierre entraîna à sa suite dix-sept gentilshommes parmi lesquels était Amédée proche parent de l'empereur Conrad.

FONDATION DE L'ABBAYE DE TAMIÉ, 1132

Saint Pierre Ier, archevêque de Tarentaise, ancien religieux cistercien, avait conçu le projet d'établir une maison de son Ordre dans son diocèse. Il s'adressa au supérieur de Bonnevaux qui s'empressa de satisfaire à sa requête. Il fallait un directeur à la petite colonie, Pierre fut jugé digne d'une telle charge. Dès lors Pierre appartient à la Savoie, sa seconde patrie.

Le vallon de Tamié (qui se tient au milieu) est ainsi appelé parce qu'il se tient entre deux montagnes, et entre les deux anciens comtés de Genève et de Savoie. Tamié était, au XIIe siècle, le principal passage entre la Suisse et l'Italie. Le voyageur redoutait cette périlleuse gorge; une fois engagé dans les forêts qui la couvraient, il ne rencontrait aucune habitation pour s'abriter, lorsque le vent et la neige le surprenaient dans sa marche pénible. Il avait à craindre les bêtes sauvages, et parfois les brigands plus redoutables que les fauves.

C'est dans ce lieu désert, froid et inculte, loin de tout village, que Pierre vint s'établir avec la petite colonie cistercienne. Que de travaux, de souffrances, de privations et de persévérance, il fallut pour le rendre habitable! De semblables difficultés étaient capables de décourager les plus intrépides; mais aux âmes qui ont Dieu pour partage, rien n'est impossible : la prière les soutenait, Dieu les aidait. Le monastère et l'hôtellerie se fondèrent lentement; néanmoins tout fut mené à bonne fin. Le voyageur, égaré ou surpris par le mauvais temps, eut dès lors un lieu de refuge, qu'une charité cordiale rendait encore plus précieux. Dès lors aussi la reconnaissance des hôtes et des habitants se manifestait quelquefois par des aumônes. Ces dons d'ailleurs n'étaient point pour l'abbaye, mais pour les pauvres qu'elle secourait. Pierre était le premier à servir ces déshérités de la fortune, et à leur donner des vêtements. Sa charité et ses autres vertus avaient répandu au loin sa réputation, et déjà on se plaisait à l'appeler le *Saint*.

Tamié reçut la visite de plusieurs grands seigneurs du pays; le comte Amédée de Savoie venait s'édifier et s'instruire dans la conversation de l'abbé. Il admirait la régularité et la ferveur qui régnaient parmi les moines, et ne s'éloignait qu'à regret de cette sainte demeure.

La mission de saint Pierre semblait achevée, il espérait finir tranquillement sa vie dans ce monastère qu'il avait bâti au prix de tant de fatigues, au milieu de ses enfants spirituels qu'il continuait à diriger dans la vertu, en attendant de les précéder au ciel. Mais Dieu avait d'autres vues sur son serviteur, et un nouvel horizon allait s'ouvrir à son zèle.

SAINT PIERRE ARCHEVÊQUE DE TARENTAISE, 1138.

L'archevêché de Tarentaise, en Savoie, était venu à vaquer par suite de l'excommunication et de l'expulsion de l'intrus Isdraël, qui s'était emparé de la succession de Pierre Ier. Ce loup, introduit dans la bergerie, avait fait de grands ravages, et le troupeau opprimé demandait à grands cris un pasteur véritable.

D'un commun accord, le clergé de Moûtiers choisit pour évêque l'abbé de Tamié. Mais il était plus facile d'élire Pierre que de le faire consentir à son élection; le saint moine n'aimait pas les honneurs, mais surtout, il savait combien la charge des âmes est terrible, et la responsabilité d'avoir à rendre compte à Dieu de tout un diocèse l'effrayait. Il refusa.

Le clergé de Tarentaise redoubla d'instances auprès des supérieurs de l'Ordre réunis pour leur chapitre annuel à Cîteaux. Saint Bernard, et les autres abbés, déclarèrent à Pierre qu'il devait accepter. Celui-ci se soumit, avec une grande humilité, à la volonté de Dieu qui se manifestait par l'ordre de ses supérieurs, et fut sacré évêque. Ce fut un beau jour pour la Savoie.

Saint Pierre se mit résolument à l'œuvre. L'Eglise qui venait de lui être confiée était dans un état déplorable. « Isdraël, dit Geoffroi, avait corrompu, aliéné et détruit ce que son prédécesseur, saint Pierre Ier, avait établi de bonnes mœurs, acquis de biens à l'Eglise et de décors au culte divin. » Les membres du clergé étaient, pour la plupart, des créatures de l'intrus; de graves désordres avaient été introduits dans la discipline; les fidèles gémissaient de voir ainsi disparaître l'œuvre de saint Pierre.

Tout changea d'aspect à l'arrivée de Pierre II; il s'attira bien vite le respect et l'amour des populations, par des réformes heureuses. Le clergé de sa cathédrale, peu réglé et négligent, fit quelques oppositions. Saint Pierre le remplaça par des Chanoines réguliers de saint Augustin. On peut voir encore le bâtiment qu'il fit construire pour les loger, et qu'on appelle le *cloître*. Déjà, il avait établi des religieux du même Ordre au lieu dit le Mont Saint-Michel, et il avait trouvé en eux de dignes enfants du grand Evêque d'Hippone. Saint Pierre les instruisait et les gouvernait comme un père; il assistait avec eux au chœur, et présidait l'office de nuit, comme autrefois au milieu de ses moines de Tamié.

Il s'appliqua à rendre au culte divin cet éclat extérieur qui rehausse l'ensemble des cérémonies et convient si bien à la grandeur de nos saints mystères. Il pourvut les églises d'ornements sacrés, et, malgré la pauvreté du pays, il procura au

moins un calice d'argent à toutes les chapelles de son diocèse.

A cette époque, où l'imprimerie n'existait pas encore, les livres étaient rares; Pierre en faisait copier à ses frais, spécialement les œuvres de saint Augustin, pour être distribuées.

ŒUVRES DE CHARITÉ

La charité vis-à-vis des pauvres, qu'on avait admirée dans l'abbé de Tamié, prit un nouvel essor quand il fut évêque. Il fonda un hôpital à Moûtiers et céda, pour son entretien, des revenus assez considérables. L'hospice du Petit-Saint-Bernard, jadis fondé par saint Bernard de Menthon, allait disparaître; le saint archevêque de Tarentaise le releva et assura son existence par une dotation. Il établit encore deux autres hospices, l'un sur le mont de la Lésion, l'autre sur le mont Jura.

Les pauvres avaient souvent à souffrir dans les derniers mois qui précèdent la moisson; le prélat vint à leur secours, par des distributions régulières de pain et de soupe qu'il faisait faire chaque jour, surtout durant le mois de mai. Il continua cette pieuse libéralité jusqu'à sa mort. En souvenir du saint prélat, ses successeurs conservèrent longtemps cette coutume. C'est ce qu'on appelait le *pain de mai*.

Les riches envoyaient aussi leurs enfants recevoir le pain de mai par dévotion pour saint Pierre

Un jour de grand froid, le bon évêque gravissait la montagne du Petit-Saint-Bernard, sur sa route, il rencontra une femme âgée qui se mourait de froid. Le Saint fut saisi de compassion : « O Dieu! s'écrie-t-il, voilà ma mère qui se meurt! » Aussitôt il interroge ceux de sa suite : « Qui de vous peut lui procurer un vêtement? » Personne ne se présentait, car personne n'avait de superflu. Alors, laissant ses compagnons aller de l'avant, le Saint quitte rapidement sa robe monastique, s'enveloppe comme il peut dans sa coule (espèce de manteau) et donne à la mendiante le vêtement dont il s'est lui-même dépouillé. Il souffrit rudement du froid tout le reste de la route. Heureusement qu'en arrivant à l'hospice, ses compagnons s'en aperçurent et, par des soins empressés, prévinrent les funestes effets que cet acte de charité aurait eus pour sa santé.

Quand les populations des diocèses voisins avaient l'occasion de le voir passer au milieu d'elles, elles s'empressaient autour de lui pour se recommander à ses prières, obtenir de lui des guérisons miraculeuses et entendre sa parole apostolique. Pendant plus de deux mois, sa charité le retint à l'abbaye de Saint-Oyen (aujourd'hui Saint-Claude) en Franche-Comté ; un samedi les provisions du couvent étant épuisées, les vivres se multiplièrent miraculeusement sous sa main, pour nourrir une multitude de pauvres.

Ange de paix, il apaisa deux guerres funestes qui avaient éclaté entre les seigneurs de Savoie, et fut béni du peuple.

L'ARCHEVÊQUE DE TARENTAISE S'ENFUIT EN ALLEMAGNE

Les honneurs dont on l'entourait, les sollicitudes de la charge pastorale effrayaient l'ancien abbé de Tamié ; il se rappelait avec regret les jours paisibles qu'il avait passés dans son humble et solitaire abbaye : « O mon âme, se disait-il, que te servira de gagner l'univers, si tu viens à te perdre toi-même ! O gloire humaine, tu nous flattes agréablement et tu cherches à nous séduire, mais tu blesses ceux que tu caresses et tu abaisses ceux que tu élèves ! » Il finit par céder au désir d'aller vivre quelque part ignoré des hommes, uniquement occupé de son propre salut.

Ayant mis ordre à ses affaires, il se revêt des haillons d'un mendiant à qui il donne en échange de bons habits; à l'aide de ce déguisement, il s'enfuit secrètement; et, par des chemins écartés, il réussit à traverser son diocèse sans être reconnu.

Il va ainsi jusqu'en Allemagne, se présente humblement à la porte d'un couvent de son Ordre et s'y fait recevoir au nombre des frères. La consternation fut immense dans le diocèse quand on apprit sa fuite; tout le monde le pleurait comme un père. On faisait partout des prières pour retrouver ce vrai pasteur des âmes. On le cherchait de tous côtés. Un des clercs qu'il avait élevés, jeune homme plein d'ardeur, résolut de parcourir l'Europe jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Il allait de monastère en monastère, interrogeant les moines. Un jour, dans une abbaye d'Allemagne, il se mit sur le passage des religieux qui allaient au travail, et, au milieu d'eux, il aperçut son saint évêque. Il pousse un cri de joie, se précipite à ses pieds pour lui demander sa bénédiction, et le supplie avec larmes de venir faire cesser le deuil de ses diocésains. Les moines étonnés entourent l'étranger, et apprennent quel trésor ils possèdent au milieu d'eux sans le connaître. Ils se jettent à leur tour aux pieds du saint évêque et lui demandent pardon de l'avoir traité comme un simple frère.

Une députation venue de Tarentaise ne tarda pas à se rendre en Allemagne réclamer le fugitif. Elle fut assez heureuse pour le ramener à Moutiers, au milieu de l'allégresse de tout un peuple.

SAINT PIERRE EN FACE DE L'AUTOCRATE FRÉDÉRIC BARBEROUSSE, EMPEREUR D'ALLEMAGNE

L'empereur Frédéric Barberousse, à qui personne ne résistait, fut grandement irrité de voir le Pape Alexandre III soutenir seul les droits et la liberté des peuples d'Italie sur lesquels l'autocrate allemand voulait exercer sa domination tyrannique. Il sentait que l'évêque de Rome était un puissant adversaire ; il savait aussi que sans la papauté rien n'est établi. Il voulut au moins sauver les apparences en créant un antipape, Victor III. Ce fut l'occasion d'un schisme qui désola l'Eglise.

Il fallait un grand courage pour rester fidèle au Pape véritable ; beaucoup de prélats allemands, craignant la colère de leur prince, n'osèrent se prononcer contre l'antipape. L'archevêque de Tarentaise affirma hautement son dévouement au vrai chef de l'Eglise. Il parcourut plusieurs contrées, entre autres l'Alsace, la Lorraine, la Bourgogne et l'Italie pour faire reconnaître l'autorité d'Alexandre III. Saint Bernard était mort, mais saint Pierre avait une grande influence sur son Ordre, et à son exemple, l'ordre de Cîteaux tout entier, qui comptait plusieurs évêques sortis de ses cloîtres et plusieurs centaines d'abbés, resta fidèle au pape Alexandre III. L'évêque savoisien, devenu en ces circonstances l'un des plus fermes appuis de l'Eglise, eut le courage d'aller trouver l'empereur lui-même, en Italie, au milieu de ses bataillons victorieux. « Cessez, lui dit-il, de persécuter l'Eglise et son chef, les prêtres et les religieux, les peuples et les cités qui se montrent fidèles au Pape légitime. Il est un roi qui gouverne les rois eux-mêmes et à qui vous rendrez un compte rigoureux de votre conduite. »

PÈLERINAGE A ROME — VISITE AU PAPE

Alexandre III désirait ardemment voir le plus hardi défenseur des droits de la papauté ; il voulait

lui en témoigner sa profonde reconnaissance et le charger d'une importante mission en France. Saint Pierre accompagné de Walpert, évêque d'Aoste, partit pour Rome. Malgré tous les soins qu'il prit de se dérober aux acclamations de la foule et au respect du clergé des lieux où il passait, son pèlerinage fut un véritable triomphe.

La grâce des miracles qui avait illustré son dernier voyage en Franche-Comté, l'accompagnait sur la route de Rome. A Bologne, dans l'église de Saint-Félix, on lui présente un religieux aveugle depuis sept ans, l'évêque pèlerin fait le signe de la croix sur ses yeux et l'aveugle est guéri.

Les principales villes de la Toscane entendirent la voix du Bienheureux, et des conversions s'opérèrent en grand nombre. Rome le reçut avec les plus grands témoignages d'estime et de vénération. Le Pape lui rendit plus d'honneur qu'à aucun autre.

Une des suites du pèlerinage de saint Pierre à Rome fut la convocation d'un concile à Tours. Alexandre III, persécuté jusque dans sa capitale par les menées des schismatiques dévoués à Victor III et à Fréderic Barberousse, fut informé par l'archevêque de Tarentaise des bonnes dispositions des Français à son égard. Le Pontife de Rome se décida à demander asile à la fille aînée de l'Eglise. Il arriva heureusement à Montpellier, et de là, s'avança à travers la France jusqu'à Coucy sur la Loire, où l'attendaient le roi de France et le roi d'Angleterre. Les deux princes tinrent de chaque côté la bride du cheval qui portait le Pontife, et jamais le Pape ne parut plus grand qu'en recevant dans l'exil un pareil hommage, rendu par deux têtes couronnées à la majesté du vicaire de Jésus-Christ. Reçu à Paris, Alexandre III bénit la première pierre de la cathédrale de Notre-Dame, dont l'évêque. Maurice de Sully, venait de jeter les fondements

Il se rend ensuite à Tours, où il avait convoqué un concile. Cent vingt-quatre évêques, au nombre desquels saint Pierre de Tarentaise, plus de quatre cents abbés et des ambassadeurs de tous les princes chrétiens, à l'exception de ceux de Barberousse, s'y trouvèrent réunis. La Légitimité de l'élection d'Alexandre III y fut publiquement et solennellement reconnue. On renouvela l'excommunication portée contre l'antipape et les schismatiques.

SAINT PIERRE ESSAYE DE RÉCONCILIER HENRI II AVEC SON FILS HENRI ET LE ROI DE FRANCE, LOUIS VII

Rentré dans son diocèse, l'archevêque de Tarentaise avait eu la joie de faire conclure un traité de paix entre Taillefer, comte de Saint-Gilles, maître du Dauphiné, et Humbert III, comte de Savoie, alors en guerre l'un contre l'autre.

Le pape le chargea bientôt d'une autre mission. Henri II, roi d'Angleterre, le meurtrier de saint Thomas Becket, avait vu la justice de Dieu s'appesantir sur lui. Son fils aîné, Henri, et une grande partie du royaume s'étaient révoltés contre lui. Le roi de France, Louis VII, le comte de Flandre et un grand nombre de seigneurs prirent parti pour le jeune Henri, et le vieux roi, ne pouvant résister à tant d'ennemis, en appela à l'autorité du pape. Alexandre III, en sa qualité de Père commun des fidèles, s'empressa de faire des démarches pour obtenir la cessation de la guerre, et ne crut pas trouver de moyens plus efficaces que d'envoyer le saint archevêque de Tarentaise aux princes ennemis. Celui-ci obéit aussitôt malgré son âge et ses fatigues. Mais la maladie l'obligea de s'arrêter un mois entier à l'abbaye de Prully, au diocèse de Sens. Il y guérit de nombreux infirmes, et, un jour que les vivres manquaient, il les multiplia miraculeusement, comme autrefois à Saint-Oyen. A Corbeil, près de Paris, il guérit une jeune fille boiteuse. Enfin, il arriva à Chaumont dans le Vexin ; les princes l'y attendaient et le reçurent avec honneur. Une mère fendit la foule, et présenta, à l'envoyé du pape, son fils aveugle depuis cinq ans. Pierre lui rendit la vue par le signe de la croix. Le roi de France, enthousiasmé du miracle, embrassa l'enfant et lui fit un riche cadeau. Les négociations commencèrent sous la présidence de l'archevêque; les difficultés étaient grandes. Saint Pierre s'efforça de calmer les esprits et d'obtenir des concessions mutuelles; sa sainte influence triompha des obstacles ; les bases du traité de paix furent fixées. On allait signer, lorsque le duc de Leicester, furieux, éclate en injures et en menaces, irrite de nouveau les esprits et empêche la conclusion pacifique. Toutefois la paix n'était que différée et fut heureusement conclue quelques mois après, par les princes, dans une entrevue près d'Amboise. Mais le saint archevêque, à qui les peuples devaient ce bonheur, n'eut pas la joie d'en être témoin.

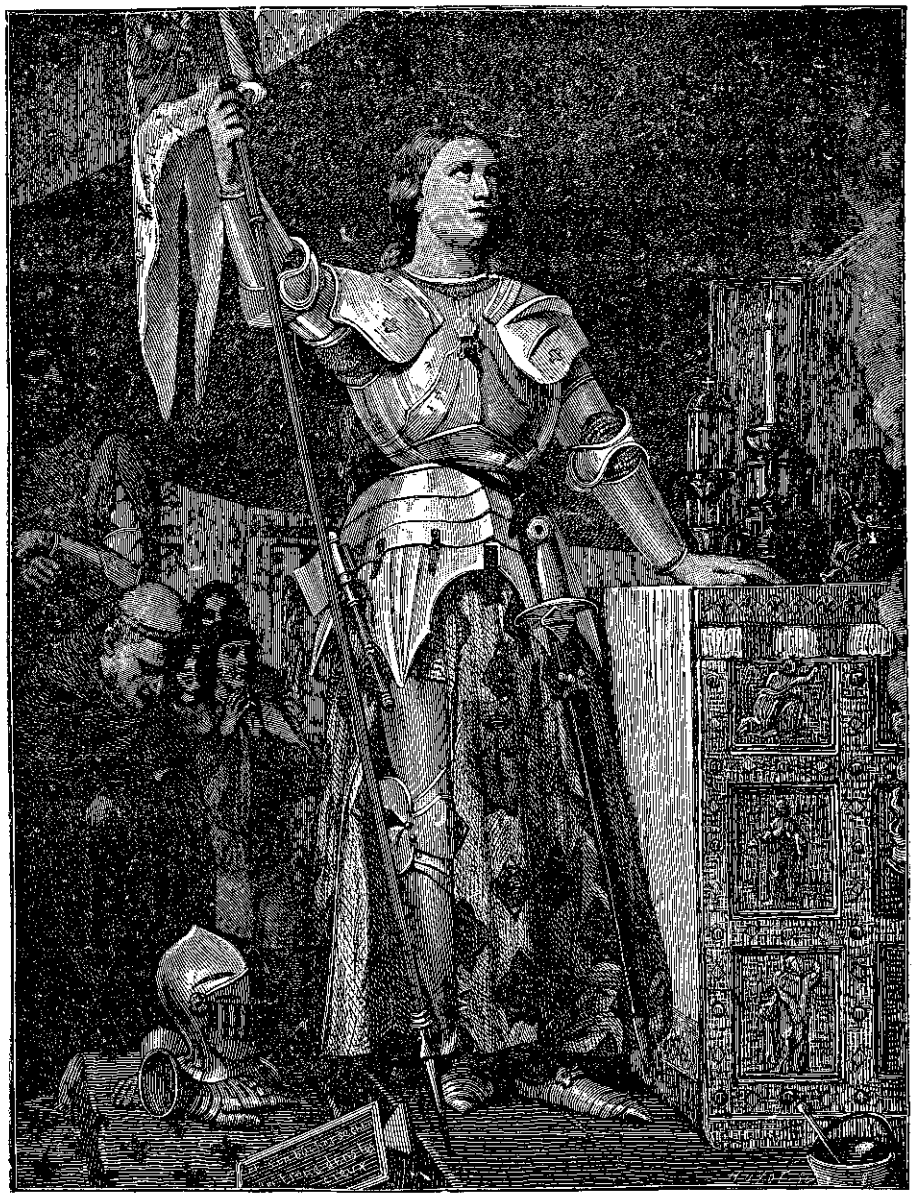
MORT DE SAINT PIERRE

A la suite de l'incident du comte de Leicester, saint Pierre était reparti pour la Savoie. Il ne devait pas la revoir. Plusieurs fois il se détourna de sa route pour répondre à de pressantes invitations; à Montmorency, pour consacrer la chapelle du château; à l'abbaye de Bussière, diocèse d'Autun, pour consacrer un autel; à l'abbaye de Longuet, diocèse de Langres, pour dédier un autel à son maître saint Bernard de Clairvaux récemment canonisé. A Bussière, il guérit un sourd-muet et deux aveugles. Il arrivait près de l'abbaye de Bellevaux, en Franche-Comté, lorsque ses forces le trahirent complètement. Il fallut le transporter jusqu'au monastère : *Hæc requies mea*, dit-il en y entrant : *c'est ici le lieu de mon repos.* Il demande lui-même les derniers sacrements, reçoit la sainte Eucharistie avec la piété d'un Bienheureux qui semble déjà dans le ciel, et, après avoir béni les religieux de Bellevaux réunis autour de lui, il rend doucement son âme à Dieu, le 8 mai 1174, à l'âge de soixante et douze ans.

Il fut canonisé dix-sept ans après (1191). Il avait été enseveli à Bellevaux, mais cette abbaye fut obligée, par ordre du pape, de partager ses reliques avec Tamié, Moûtiers et Cîteaux. L'archevêché de Tarentaise n'est plus qu'un évêché en notre siècle; la protection de saint Pierre ne lui fait point défaut, et les fidèles du diocèse peuvent toujours invoquer ce grand serviteur de Dieu, qui ne les oublie pas dans le ciel. Le diocèse célèbre sa fête le 4 mai.

LA BIENHEUREUSE JEANNE D'ARC

Délivrance d'Orléans, le 8 mai.



Jeanne d'Arc. (Tableau d'INGRES, au Musée du Louvre.)

MISSION DE JEANNE D'ARC — SON ENFANCE

Dieu qui, selon la parole de l'Apôtre, *appelle ce qui n'est pas comme ce qui est*, de même que jadis il avait choisi, dans ses desseins, Débora et Judith pour confondre les puissants, suscita, au commencement du XVe siècle, Jeanne d'Arc pour relever les destinées de sa patrie presque abattue et, en même temps, pour revendiquer la liberté et la gloire de la religion dont les intérêts étaient menacés. (Décret de la Congrégation des Rites.)

« Que la France devint anglaise, un siècle plus tard, elle cessait d'être catholique, ou bien, si elle résistait à ses dominateurs, elle se précipitait, comme l'Irlande, dans des luttes et des calamités sans fin. La cause de la France, au XVe siècle, était la cause de Dieu. » (Cardinal Pie.)

Jeanne naquit à Domremy (diocèse de Saint-

Dié), l'an 1412. Elle était la quatrième des cinq enfants de Jacques d'Arc, et d'Isabelle Romée, humbles laboureurs de bonne vie et de bon renom. Sa mère lui enseigna le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les mystères de la religion, elle lui apprit à filer et à coudre le linge. Mais Jeanne ne savait ni lire ni écrire.

Elle assistait tous les jours à la messe, se confessait souvent, ne manquait point de saluer la Vierge au son de l'*Angelus*, cueillait des fleurs pour les autels de Marie; courageuse au travail, loyale, douce, obligeante, elle était aimée de tous et spécialement des pauvres à qui elle faisait de larges aumônes et cédait parfois son lit, couchant elle-même sur la terre nue.

LES VOIX DU CIEL — OBSTACLES — LE DÉPART

Jeanne avait treize ans, et avait déjà communié. Un jour d'été, vers midi, elle entendit une *voix* du côté de l'église. C'était la voix de l'archange saint Michel. L'ange lui disait la *grande pitié* qui régnait au royaume de France, et il lui annonçait qu'elle délivrerait le dauphin de tous ses ennemis et le conduirait sacrer à Reims.

A quoi l'enfant répondait : « Comment cela se fera-t-il? Je ne sais ni monter à cheval, ni manier les armes. — Dieu t'aidera. »

Après saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite apparurent à la jeune fille; sous leur inspiration, Jeanne fit vœu de virginité, et, en retour, les saintes s'engagèrent à la conduire en paradis, *ce dont elle les supplia beaucoup*.

La douce enfant n'osait rien révéler à ses parents. Le ciel parla lui-même à son père, dans la nuit; un matin, au sortir de son sommeil, troublé, il s'écriait tout à coup devant ses fils : « Si votre sœur devait jamais partir avec des gens de guerre (comme je l'ai vu en rêve), je vous ordonnerais de la jeter à l'eau, et je le ferais de mes propres mains si vous refusiez de m'obéir. »

Le père s'occupa aussitôt de la fiancer, de la marier, mais Jeanne refusa énergiquement et sa vocation fut sauvée.

A mesure que l'enfant grandit, les voix devinrent plus fréquentes. « Va! Jeanne, disaient-elles. Va! Que tardes-tu? »

Jeanne a seize ans. « Elle est moult belle, de grande force et puissance. » Elle s'échappe de la maison paternelle et se présente au capitaine du roi, de Baudricourt, à Vaucouleurs.

« Capitaine, sachez que mon Seigneur m'a commandé d'aller vers le dauphin. Je mènerai sacrer le dauphin en dépit de ses ennemis.

— Et quel est ton Seigneur? — Le Roi du ciel. »

« C'est une folle, dit Baudricourt, donnez-lui de bons soufflets et la ramenez à son père. »

Cependant, un homme d'armes, Jean de Metz, dit à la jeune fille : « Je vous accompagnerai auprès du roi. Quand voulez-vous partir?

— Aujourd'hui plutôt que demain, demain plutôt qu'après. La fièvre me brûle. Dussé-je me traîner sur les genoux, j'irai trouver le roi. Certes, j'aimerais bien mieux filer auprès de ma pauvre mère, parce que ce n'est pas mon état; mais il faut que j'aille et que je le fasse, parce que mon Seigneur le veut. »

« Dieu le commandait, dira-t-elle à ses juges, et quand j'aurais eu cent pères et cent mères, quand j'aurais été fille du roi, je n'en serais pas moins partie. »

Avec six compagnons seulement, Jeanne se mit en route : « Si les hommes d'armes sont sur mon chemin, j'ai avec moi le Seigneur, mon Dieu. »

Le peuple s'était cotisé pour le cheval et le costume militaire de Jeanne *la Pucelle* (la vierge).

JEANNE ET LE DAUPHIN — JEANNE EXAMINÉE A POITIERS

Le roi, modestement vêtu, se tenait au milieu de 300 chevaliers; Jeanne alla droit à lui.

« Dieu vous donne bonne vie, gentil prince.

— Ce n'est pas moi qui suis le roi, et, lui désignant un seigneur richement costumé : voilà le roi. — En mon Dieu! gentil prince, c'est vous qui l'êtes et non pas un autre. Et vous mande le Roi des cieux par moi que vous serez sacré et couronné à Reims, et que vous serez lieutenant du Roi des cieux, qui est Roi de France. »

Et elle lui révéla un secret connu de lui seul.

Pendant trois semaines, à Poitiers, des évêques et des docteurs de l'Université interrogèrent la Pucelle sur sa *mission*.

« Je ne sais ni A, ni B, leur dit-elle, mais il y a ès-livres de Notre-Seigneur plus que aux vôtres. Je suis venue de la part du Roi des cieux pour lever le siège d'Orléans et pour conduire le roi à Reims, où il sera consacré et couronné.

— Si Dieu veut délivrer le peuple de France, a-t-il donc besoin du secours des gens d'armes? interrogent les juges. — Les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. »

On réclamait un signe de sa mission. « Je ne suis venue à Poitiers pour faire signe; conduisez-moi à Orléans, et je vous montrerai les signes pour quoi je suis envoyée.

— Quelle langue parlent vos voix? demandait un docteur limousin. — Meilleure que la vôtre. »

Le rapport des savants examinateurs fut favorable à la Pucelle : « Le roi devait l'envoyer sans crainte contre ses ennemis. »

DÉLIVRANCE D'ORLÉANS (8 MAI 1429)
SACRE DU ROI A REIMS (17 JUILLET 1429)

« Jeanne part, disait Mgr Pie, et Orléans assiégé depuis huit mois) salue et porte en triomphe celle qui vient au nom du Seigneur. Ce que les plus expérimentés et les plus intrépides guerriers n'avaient pu faire en sept mois, sept jours, que dis-je! trois jours de combat ont suffi à Jeanne pour l'accomplir.

» Héroïne inspirée, elle prophétise la victoire, et la victoire ne sait pas lui donner le démenti. « En nom Dieu, s'écrie-t-elle, il les faut combattre; seraient-ils pendus aux nues, nous les aurons. » Jargeau n'est plus aux Anglais; les champs de Patay sont jonchés de cadavres. L'armée anglaise a disparu; ses chefs les plus renommés sont ou morts, ou captifs, ou en fuite.

» Jeanne ne combat plus. Elle vole de triomphes en triomphes. Place, place au dauphin, que conduit l'ange de la victoire! Reims, ouvre tes portes, pontife du Seigneur, faites couler l'huile sainte et posez la couronne sur le front du lieutenant de Jésus-Christ.

» Et toi, ma jeune héroïne, jouis de ce spectacle qui est ton ouvrage. Ah! que j'aime à te voir, debout, près de ton roi, à côté de l'autel, ton saint étendard à la main! *Il avait été à la peine; c'était raison qu'il fût à l'honneur.* »

JEANNE AU MILIEU DES COMBATS — SA FOI

Sous l'inspiration de ses *voix*, Jeanne la Pucelle, paysanne de dix-sept ans, se montre dès le premier jour, cavalier, combattant et général parfait. « Vous avez été à votre conseil et moi au mien, déclare-t-elle aux chefs de l'armée. En nom Dieu, le conseil de Notre-Seigneur est plus sûr et plus habile que le vôtre. »

« Vous, les prêtres et gens d'église, faites pro-

cession et prières à Dieu. » Et se tournant vers les soldats : « En avant! en avant! » Et elle s'élançait la première. Le 7 mai, au milieu de la bataille, un trait la frappe au sein et la renverse. Un instant effrayée, elle pleure ; ses saintes, qui l'avaient avertie, la consolent; elle arrache la flèche de sa propre main et se met en prière. Et comme Dunois, désespéré, sonnait la retraite : « En nom Dieu! s'écrie-t-elle en se précipitant vers la bastille, tout est vôtre et y entrez. »

Un autre jour, à l'assaut, une pierre énorme la renverse dans le fossé. Un cri de triomphe a retenti sur le rempart; l'épouvante a glacé les Français. Se relevant soudain plus fière et plus terrible : « Amis, sus! sus! notre Sire a condamné les Anglais ; ils sont tous nôtres. » Les Français se raniment, la place est emportée.

Mais elle n'a jamais frappé elle-même aucun ennemi. Elle tient ordinairement sa bannière où sont inscrits ces deux mots : *Jesus, Maria.*

Sur une autre bannière était peinte l'image de Jésus crucifié. Le matin et le soir, les prêtres s'assemblaient autour de cette bannière, et Jeanne entonnait avec eux des hymnes en l'honneur de la Sainte Vierge. Les soldats accouraient. La Pucelle les arrêtait : « Confessez-vous et vous serez admis dans notre confrérie. » Soldats, chefs, princes se confessaient et communiaient.

« Actuellement, disait-elle, je ne crains pas toute la puissance des Anglais; chaque soldat est préparé, bien confessé, pénitent et de bonne volonté. »

L'HÉROINE CHRÉTIENNE

Jeanne est l'héroïne chrétienne par excellence. Brave comme l'épée, elle est pudique comme les anges; une parole d'outrage lancée à sa pudicité fait couler ses larmes, et il faut que ses frères du ciel viennent la consoler. En voyant Jeanne, disait un chevalier, nul ne songeait à forfaire; *et ce, à cause de la grande bonté qui était en elle.*

Ardente comme un lion, elle est tendre et sensible comme un agneau. « Jamais, disait-elle, je n'ai vu sang de Français que les cheveux ne se dressassent sur ma tête. » Elle pleure en pansant les blessures même de ses ennemis; elle pleure surtout sur leur perte éternelle. « Glacidas, Glacidas, rends-toi au Roy du ciel, tu m'as injuriée, mais j'ai grand'pitié de ton âme. »

Sur les champs de bataille, elle assiste les mourants, les consolant par de douces paroles, et leur procure des prêtres pour les confesser.

Au milieu des camps, elle est pieuse et recueillie comme une Carmélite, assiste tous les jours à la messe, se confesse deux fois par semaine, communie fréquemment, et souvent en versant des torrents de larmes, fait de longues prières, prolongées pendant la nuit. Tous les soldats la regardaient comme une sainte. Les populations se précipitaient au-devant d'elle au cri de: *Noël! Noël! Bénie celle qui vient au nom du Seigneur!* On voulait toucher ses habits ou son cheval.

JEANNE DISPOSE DU ROYAUME DE FRANCE

Un jour la Pucelle pria le roi de lui faire un présent. La prière fut agréée. Elle demanda alors comme don le royaume de France. Le roi, étonné, le lui donna après quelque hésitation. Elle voulut que l'acte en fût solennellement dressé et lu par les quatre secrétaires du roi.

« Voilà, dit-elle alors, le plus pauvre chevalier de son royaume. » Disposant en maîtresse du royaume de France, elle le remit entre les mains du Dieu tout-puissant. Puis, agissant au nom de Dieu, elle investit le roi Charles du royaume de France, et de tout cela, elle voulut qu'un acte solennel fût dressé par écrit.

« Je ne durerai qu'un an et guère au delà, disait souvent la Pucelle; il faut tâcher de me bien employer cette année. » — Hélas! ce beau mois de mai, qui l'avait vue victorieuse à Orléans, ne reparut que pour la voir captive à Compiègne (24 mai 1430) et vendue aux Anglais.

Elle fut conduite à Rouen et jetée dans une prison affreuse, les fers aux pieds et une chaîne autour du corps; trois gardes, lie de la valetaille, étaient enfermés jour et nuit dans le cachot même, et deux autres à l'extérieur de la grille, fermée à triple serrure, tant les Anglais avaient peur de la laisser échapper! « Le roi, déclarait le comte Warwick, l'a chèrement achetée et payée, il ne veut pas qu'elle périsse autrement que par la sentence des juges et sur le bûcher. »

PROCÈS DE JEANNE — SES RÉPONSES

Pour déshonorer la Pucelle, un tribunal ecclésiastique est érigé, sous la présidence d'un évêque indigne, Cauchon. Les interrogatoires durent trois mois. « O Dieu, soyez béni! s'écriait Mgr Pie, ses ennemis et ses juges n'ont pu découvrir une seule faiblesse; sa vie intime est aussi pure, aussi resplendissante que sa vie publique; 118 témoins oculaires ont révélé tout ce qu'ils savaient sans pouvoir révéler autre chose que des vertus! Scribes de l'Angleterre, enregistrez ces dépositions : c'est de vos mains ennemies qu'est élevé le plus beau monument à la gloire de l'envoyée des cieux. »

Seule, sans avocat, sans procureur, Jeanne réclamait de Dieu secours et conseil, les voix venaient alors la consoler. Plusieurs fois elles lui dirent : *Réponds hardiment, Dieu t'aidera.*

Écoutons-la : « Vous, évêque, vous prétendez être mon juge, prenez bien garde à ce vous faites; car, en vérité, je suis envoyée de Dieu, et vous vous mettez en grand danger. »

(A ses juges) : « Vous ne ferez pas ce dont vous me menacez, sans qu'il vous en arrive mal et au corps et à l'âme. »

« Je sais bien que les Anglais me feront mourir parce qu'ils croient pouvoir s'emparer de la France après ma mort; mais seraient-ils cent mille de plus, ils n'auront point le royaume..... Avant qu'il soit sept ans, les Anglais abandonneront un plus grand gage qu'ils n'ont fait devant Orléans (Paris, repris en 1436)..... »

La sagesse de Jeanne confond ses accusateurs.

« Saint Michel vous apparaît-il vêtu?

— Eh! Dieu n'a-t-il point de quoi le vêtir!

— Croyez-vous être en état de grâce?

— Si je n'y suis pas, Dieu m'y mette; si j'y suis, Dieu m'y garde.

MENACES DE TORTURES — AFFIRMATION DE SA MISSION

« Voyez, là, devant vous, lui dit le juge, les exécuteurs tout prêts à vous mettre à la torture.

— Vraiment, répondit-elle, quand vous devriez me faire arracher les membres et me faire partir l'âme du corps, je ne vous dirai pas autre chose; et si je vous disais autre chose, je vous dirais ensuite que vous me l'avez fait dire par force!

» Je me damnerais si je disais que Dieu ne m'a pas envoyée; j'aime mieux mourir que de renier ma mission! Qu'on fasse examiner mes réponses par des clercs, et s'il y a quelque chose contre la foi, je ne persisterai point à le soutenir; car je suis bonne chrétienne! Je crois en l'Eglise; l'Eglise et Notre-Seigneur, c'est tout un! »

La torture ne lui fut pas appliquée.

En passant devant la porte close de la chapelle, elle s'agenouillait et priait : *Cy est le Corps de Jésus-Christ*. Sa plus grande peine était d'être privée de la communion et de la messe.

ABJURATION — RELAPSE

Cependant ses *voix* l'avertissaient : « Jeanne, sois sur tes gardes, on va chercher à te tromper, et l'on y parviendra. » La Pucelle se laissa tromper, le jeudi 24 mai, dans le cimetière Saint-Ouen. Elle consentit à abjurer, traça un rond au bas d'une cédule d'abjuration et s'entendit condamner à la prison perpétuelle.

« — Or ça, gens d'Eglise, dit joyeusement la condamnée, menez-moi à vos prisons, que je ne sois plus en la main des Anglais.

— Menez-la où vous l'avez prise », dit le juge. On la remit aux fers et on lui laissa ses gardiens.

Elle accepta néanmoins l'habit de femme, sur la promesse qu'on lui fit de la transférer à la prison d'Eglise. Trois jours après, Jeanne avait repris l'habit d'homme. Comment, avec ses fers et ses gardes, obligée pour se lever de se faire *déferrer*, avait-elle pu reprendre cet habit?

Les juges accoururent à la prison pour constater le fait et déclarer Jeanne *relapse*.

Jeanne, avertie par ses *voix*, rétracta son abjuration : « Ce qui était dans la cédule d'abjuration je ne le comprenais pas..... ce que j'ai dit jeudi, je l'ai fait par crainte du feu. » Et elle reprocha à ses juges de l'avoir trompée.

Le mercredi 30 mai, Jeanne est avertie qu'elle serait brûlée ce jour-là même. Elle éclate en sanglots : « Hélas! s'écria-t-elle, si j'eusse été dans la prison ecclésiastique, à laquelle je m'étais soumise, gardée par les gens de l'Eglise et non par les Anglais, mes ennemis, je n'aurais pas fait cette misérable fin! Ah! j'en appelle à Dieu, le grand Juge, des grands torts et des ingravances qu'on me fait. »

DERNIÈRE COMMUNION — LA MORT

Elle se confessa au Dominicain Martin Ladvenu, puis elle demanda la communion. On la lui apporta avec les cérémonies habituelles, au chant des litanies, et la foule, très nombreuse, répondait : *Priez pour elle*. Fr. Martin, montrant la Sainte Hostie, dit à Jeanne : « Croyez-vous que c'est le Corps de Jésus? — Oui, et je demande qu'il me soit donné. » Le religieux la communia.

Neuf heures du matin allaient sonner; Jeanne monta, vêtue d'une longue tunique, sur un lourd chariot; 800 soldats escortaient. Et ses prières étaient si dévotes qu'elle arrachait des pleurs à tous les assistants. Le sinistre cortège s'arrêta.

« Rouen, Rouen, s'écrie la victime, est-ce ici que je dois mourir? » Jeanne se jette à genoux et prie à voix haute : « *Sainte Trinité, ayez pitié de moi, car je crois en vous! Jésus, ayez pitié de moi! O Marie, priez pour moi! Saint Michel, saint Gabriel, sainte Catherine, sainte Marguerite, venez à mon aide! Vous tous qui êtes ici, pardonnez-moi, comme je vous pardonne! Vous, prêtres, dites chacun une messe pour le repos de mon âme! Encore une fois, qu'on n'accuse pas mon roi! Benoîts saints et saintes du Paradis, protégez-moi! secourez-moi!* »

Pendant qu'elle faisait ces *dévotions et lamentations*, l'émotion gagnait la foule. De tous côtés, l'on n'entendait que de longs sanglots. Le misérable juge pleurait lui-même. Seuls, quelques soldats murmuraient de tant de lenteur.

Le bailli, juge séculier, devait prononcer la sentence définitive; il hésite, se trouble; aucun jugement n'a lieu, aucun acte dressé. « Menez, menez », dit-il aux gardes, et au bourreau : « Fais ton office. » Le bourreau saisit l'innocente, la pousse sur le bûcher et l'attache au poteau. Elle est coiffée d'une mitre de papier, où sont écrits ces mots : *Hérétique, relapse, apostate, idolastre*.

Jeanne demande une croix. Un Anglais joint deux morceaux de bois du bûcher, « et dévotement la reçut et la baisa, et mist icelle croix en son sein, entre sa chair et son vêtement ».

Puis elle réclama le crucifix des processions. On alla le chercher à la paroisse. « Ayez soin, dit-elle, que je l'aie continuellement devant les yeux jusqu'à ma mort. »

Soudain, elle pousse un cri : « Maître Martin, descendez..... le feu! » Le confesseur descend; du pied du bûcher, il encourage la victime, et lui présente le crucifix. Jeanne, au milieu des flammes, réconfortée par ses visions, parle encore : « Saint Michel! saint Michel! Non, mes *voix* ne m'ont pas trompée, ma mission était de Dieu. Jésus! Jésus! » Ce fut le dernier cri d'amour de Jeanne. Elle était âgée de dix-neuf ans.

Le bourreau jeta dans la Seine les cendres et le cœur intact de la victime. La foule s'écoulait terrifiée; plusieurs attestaient avoir vu l'âme de la Pucelle s'envoler au ciel sous la forme d'une colombe, ou le nom de Jésus écrit au milieu des flammes. Une malédiction secrète plana sur les meurtriers et les juges.

JEANNE N'A PAS ÉTÉ CONDAMNÉE PAR L'ÉGLISE

Jeanne, dit le cardinal Langénieux, a été jugée et condamnée par la politique seule, politique de vengeance, et non par l'Eglise.

Et qui donc le sait mieux que la victime elle-même? Eh bien! elle le sait, elle le dit. En dépit de tous les sophismes, elle en appelle de ses juges à l'Eglise, qu'elle ne reconnaît point dans le tribunal qui est devant elle..... « Menez-moi au Pape, et je lui répondrai, car je tiens et je crois que nous devons obéir à Notre Saint-Père le Pape qui est à Rome. »

Et comme le président, sentant toute la portée de cet appel et craignant de voir sa proie lui échapper, défend au greffier d'écrire ses paroles : « Ah! reprend l'innocente victime, vous écrivez bien ce qui est contre moi, mais ce qui est pour moi vous ne l'écrivez pas! » Jusqu'à sa mort, elle proteste qu'elle a été soustraite à la justice de l'Eglise, qu'elle aurait mieux aimé mourir avant de tomber aux mains des Anglais.

LE VRAI JUGEMENT DE L'ÉGLISE SUR JEANNE D'ARC

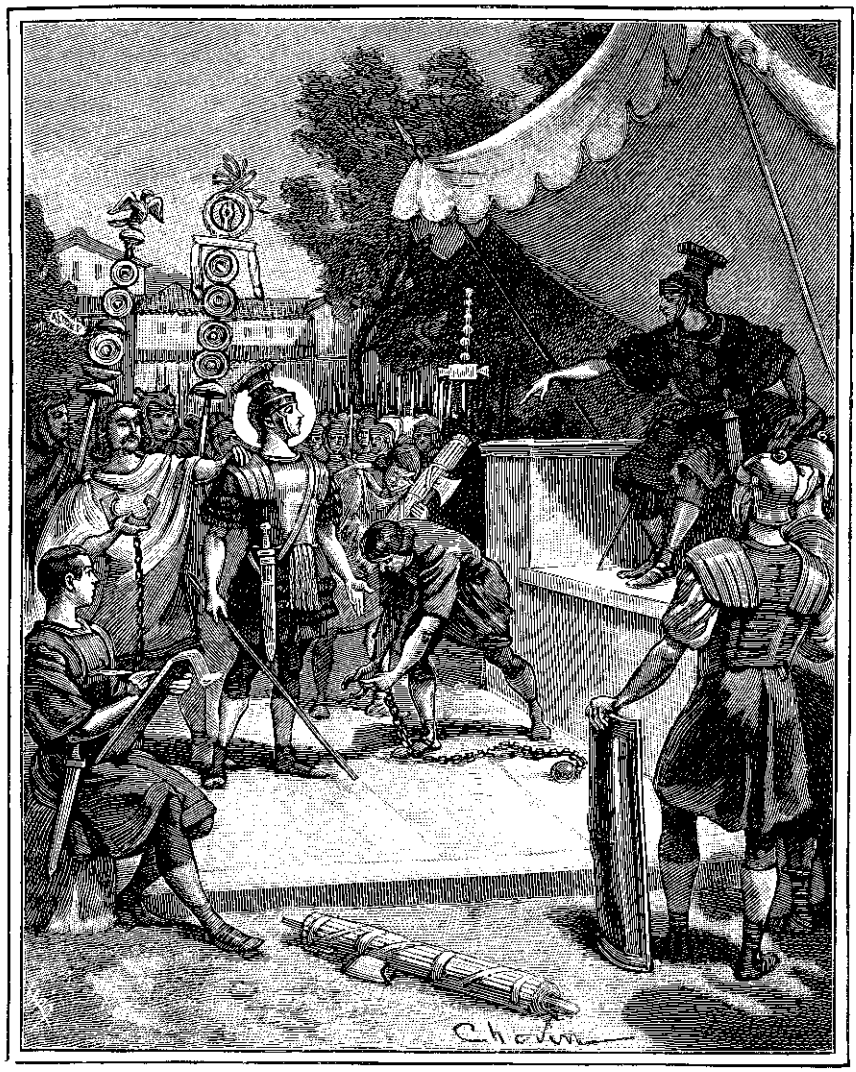
A la date du 11 juin 1455, le pape Calixte III ordonna la revision du procès. Les juges délégués par le Pape prononçaient leur sentence le 7 juillet 1456, à l'archevêché de Rouen.

« Nous, disaient les juges, parlant cette fois au nom de l'Eglise, siégeant en notre tribunal, ayant Dieu seul devant les yeux, nous disons, prononçons, décrétons et déclarons que *lesdits procès et sentences* (ceux de l'évêque de Beauvais), *entachés de dol, de calomnies, d'iniquités, de contradictions, d'erreurs manifestes, de fait et de droit, ainsi que l'abjuration susdite*, les exécutions et tout ce qui s'en est suivi, *ont été, sont et demeureront nuls, non avenus, sans valeur, sans autorité*..... »

Le 21 janvier 1894, le pape Léon XIII signait de sa propre main la Commission d'introduction de la cause de la *vénérable servante de Dieu Jeanne d'Arc, vierge*. Et le 18 avril 1909, elle vient d'être solennellement béatifiée par S. S. Pie X.

SAINT ACACE DE BYZANCE, CENTURION, MARTYR

Fête le 8 mai.



Sur sa déclaration qu'il est chrétien, saint Acace est chargé de fers.

TURCS ET ROMAINS

Saint Acace, qui subit le martyre à Byzance, illustra surtout par sa généreuse confession la petite ville d'Héraclée de Périnthe, sur la Propontide, en Thrace. Aujourd'hui, ces contrées, accablées sous le joug du Croissant, voient encore leurs chrétiens persécutés. Sur des ordres secrets, sur un signal donné, des milliers d'entre eux sont voués à la mort et massacrés brutalement, sans procès.

Au IVe siècle, où vivait saint Acace, l'on y mettait peut-être plus de formes, parce que les tyrans d'alors, les chefs de l'empire romain, étaient un peu plus civilisés que les Turcs actuels; mais, de part et d'autre, c'est toujours la même haine du Christ.

Les grands persécuteurs, à cette époque, en Orient, étaient Galère Maximien et le jeune Maximin Daïa, les deux successeurs du célèbre Dioclétien, qui, sur le déclin de l'âge, avait été contraint de prendre sa retraite et se promenait philosophiquement dans ses jardins de Salone.

Son abdication, survenue en 305, avait donné quelque trêve à la dixième persécution, la plus sanglante de toutes. Le nouveau César et le nou-

vel Auguste, tenant à asseoir solidement leur domination, laissèrent d'abord en paix les chrétiens, très nombreux dans la partie de l'empire qu'ils gouvernaient.

Mais, dès les premiers mois de l'an 306, quand ils se crurent assez affermis sur le siège impérial, ils eurent à cœur de faire revivre les anciens édits contre les chrétiens, et la guerre religieuse reprit avec une nouvelle vigueur.

En Thrace, un décret parut, « ordonnant que dans toutes les villes ceux qui refusaient d'honorer les dieux fussent livrés au dernier supplice. Les chefs de l'armée devaient aussi traduire devant leur tribunal et condamner à mort tout soldat qui ne rendrait pas son culte aux divinités de l'empire ».

ACACE DEVANT LE TRIBUN MILITAIRE
AU TRIBUNAL DE BIBIANUS — UN ÉMOUVANT TÊTE-A-TÊTE

Acace, natif de Cappadoce, était alors en garnison à Héraclée, commandant une centurie, c'est-à-dire cent hommes de la milice romaine. C'était surtout un vaillant athlète du Christ, comme il le prouva bientôt.

En effet, son chef immédiat, le tribun militaire Firmus, appela un à un chacun de ses soldats pour savoir quelles étaient leurs dispositions touchant les ordres de l'empereur. Un grand nombre, comme on le pense bien, cédèrent, soit aux exhortations, soit aux menaces de leur chef. Des chrétiens ne craignirent pas d'apostasier et promirent tout ce qu'on voulut.

Acace, interrogé à son tour, montra plus de courage et dit à haute voix : « Je suis né dans la religion chrétienne; je suis donc chrétien, et toujours je le serai avec le secours de mon Seigneur Jésus-Christ, comme mes parents et mes ancêtres. »

Le tribun militaire insista; trois fois le centurion fit la même généreuse réponse.

Firmus, alors, conformément à l'édit impérial, le fit charger de fers et l'envoya à Bibianus, commandant de toutes les troupes.

*
* *

Le prisonnier comparaît devant Bibianus.

Antonin, le gardien de la prison, le présente en ces termes : « Président Bibianus, hier, Firmus, le tribun des soldats appelés les hommes de Mars — tel était sans doute le nom de la légion — t'a envoyé chargé de chaînes le centurion Acace qui refuse d'obéir à l'édit de nos maîtres, les invincibles empereurs, parce qu'il suit la religion du Christ. Voici d'abord l'exposé de sa cause que le tribun t'a fait parvenir.

— Que l'on donne lecture de ce que nous a écrit le très excellent Firmus, tribun militaire, » dit Bibianus.

L'acte ayant été lu, le juge demanda au prisonnier qui semblait rayonnant de joie : « Quel est ton nom?

— Mon nom et celui de toute ma famille est digne d'envie, répondit Acace. Il vient du Christ. Mais celui dont les hommes m'appellent est Acace.

— Pourquoi donc, reprit le juge, jouant sur le mot *Acace* (qui signifie en grec : *exempt de malice*), pourquoi, puisque l'on te nomme *Acace*, es-tu devenu *mauvais* à ce point de refuser d'obéir à l'édit de l'empereur. Car c'est là ce que m'écrit le tribun Firmus.

— Je mérite d'autant mieux d'être appelé *Acace*, dit l'accusé, que je refuse plus énergiquement toute participation avec ces affreux démons avides de sang et avec ceux qui leur obéissent. »

Le propos, il faut l'avouer, n'était pas flatteur pour les divins empereurs et leurs partisans. Bibianus prit un ton indigné :

— Et d'où es-tu donc sorti, toi qui te vantes avec tant d'audace?

— Je suis Grec d'origine et né en Cappadoce. Je me rendis bientôt à l'armée et j'appris que plusieurs de mes compagnons d'armes avaient été mis à mort avant mon arrivée, en qualité de disciples du Christ. Depuis lors, j'en ai vu plusieurs autres envoyés à la mort pour la même cause, et nous avons su qu'après leur trépas Dieu leur a accordé la grâce des miracles. Leur sort m'a plu, et j'ai préféré les imiter que de me soumettre à vos lois criminelles.

Tant de hardiesse étonna le juge : « Ne pense pas, insensé, que je t'épargne la torture. Si tu ne veux pas t'y exposer, abandonne cette audace et ces idées extravagantes que tu sembles avoir apportées de ton pays, obéis au décret impérial en rendant un culte véritable aux dieux qui ont donné à nos Augustes la victoire et l'empire. Et puis, respecte un peu plus l'autorité de notre tribunal. Quitte cette hardiesse ridicule et inconvenante qui te fait croire que tu es plus sage que nous tous et te fait placer ton expérience dans un homme condamné et puni, dit-on, par les lois.....

— Oui, condamné à mort. Mais apprends que ce Jésus, notre maître, s'est fait homme pour nous et est venu en ce monde pour nous sauver. Lui, qui était le vrai Dieu, a voulu dans sa bonté prendre la nature humaine et se l'incorporer. »

Bibianus, dont le courroux s'est un peu apaisé, essaye maintenant de railler son interlocuteur : « Mais comment ton Christ, lui dit-il, s'il a pris la nature humaine et s'il est vraiment le Dieu tout-puissant, ne vient-il pas punir les empereurs lorsqu'ils se déclarent contre lui?

— C'est par miséricorde, répond Acace, qu'il ne vous punit pas à l'instant des injures que vous lui faites. Mais il attend encore, afin que vous, qui offrez aux démons le culte et l'honneur qui ne sont dus qu'à lui seul, vous puissiez vous repentir..... »

Acace eût continué longtemps encore à prêcher ainsi son juge et à l'instruire malgré lui. Celui-ci l'arrêta, ramenant brusquement le débat au fait de l'inculpation : « Je m'amuse à te faire parler, dit-il, j'oublie ce que je dois exécuter. Tu connais, Acace, les volontés des empereurs et les supplices dont ils menacent ceux qui refusent de présenter des offrandes aux dieux. Oui ou non, es-tu disposé à sacrifier?

— J'ai déjà répondu sur ce point, interrogé par Firmus. J'ai confessé que j'étais chrétien. Je le répète de nouveau : je suis disciple du Christ et je ne veux pas sacrifier à ces démons impurs. »

Le juge dit : « J'ai eu pitié de ton âge, car tu n'a pas plus de vingt-cinq ans, à ce que je vois. Je n'ai pas voulu non plus, par égard pour ton grade militaire, te soumettre aussitôt à la torture; mais, si tu t'obstines plus longtemps dans ta folie, tu vas me contraindre à te livrer aux tourments.

— Eh bien! voilà mon corps, tout prêt à les subir. Fais-en ce que tu voudras. Quant à ma résolution, ni toi, ni tes empereurs, ni tous tes démons ne pourront la changer et me décider à commettre un forfait.

— C'est ton dernier mot?..... Puisque tu le

veux, tu vas recevoir la torture, car il faut que l'édit des empereurs s'exécute, et je ne puis souffrir qu'amené devant mon tribunal et sommé d'obéir aux lois, tu t'en retournes après avoir méprisé mon autorité. Licteurs, plantez en terre quatre pieux, attachez-y Acace, et frappez-le avec des nerfs de bœuf sur le dos et sur le ventre, afin de lui apprendre à plaisanter avec nous et à se croire un grand sage, lui qui ne sait rien. Voyons si son Dieu viendra le secourir! »

TORTURE

Acace fut dépouillé de ses vêtements et étendu sur le sol, les poings et les pieds solidement retenus par des cordes à quatre pieux fixés en terre. Six bourreaux se mirent à le flageller avec une telle cruauté que des flots de sang s'échappaient de sa chair mise en lambeaux. Quand on l'eut frappé d'un côté, on retourna son corps pour le frapper de l'autre, de manière à n'en faire qu'une immense plaie.

Pendant que le martyr était ainsi tiré aux quatre pieux et battu jusqu'à lasser les bras de ses exécuteurs, il laissait échapper cette seule parole: « O Christ, venez secourir votre pauvre serviteur; Seigneur, mon Dieu, ne m'abandonnez pas! »

A la fin, Bibianus lui dit:

— Sacrifieras-tu, maintenant, malheureux? Est-ce que tu préfères ce supplice à l'amitié de César?

— Je ne sacrifierai jamais, répondit Acace, recueillant ses forces. Mon Seigneur Jésus-Christ est venu à mon aide et je suis plus résolu qu'auparavant. Jusqu'à ce moment je redoutais la torture, mais dès que l'on a commencé à me frapper, Jésus-Christ m'a donné du courage, je me suis senti beaucoup plus vigoureux, et disposé à braver tous les supplices.

— Ah! tu parles ainsi parce qu'on ne t'a pas encore soumis à la grande torture!

— Fais-le bien vite. Ces souffrances nouvelles dont tu veux m'accabler me seront très utiles. Plus tu les redoubleras, plus aussi tu me procureras, que tu le veuilles ou non, la grâce de mon Dieu.

A ces mots, le juge s'emporta: « Qu'on lui brise les mâchoires avec des masses de plomb, car il abuse de notre patience! », s'écria-t-il.

Quand ce fut fait, Acace trouva encore moyen de répondre: « Voilà qu'on t'a obéi: tu n'y as rien gagné. Toutes les inventions diaboliques ne pourront rien contre mon amour pour le Christ. »

Le juge reprit: « Comment se fait-il qu'un soldat illettré comme toi défende sa cause avec tant de hardiesse?

— Crois-tu donc, ô Bibianus, que nous répondons ainsi de nous-mêmes? C'est l'esprit de Dieu qui donne à ses serviteurs une parole libre et ferme, avec la constance dans la douleur. »

Antonin, le chef de la prison, intervint à son tour, et dit: « A quoi bon tant résister, malheureux, puisque, finalement, par les tortures qui t'attendent, tu seras bien forcé d'obéir à l'édit?

— Allons, lui dit Acace, garde pour toi tes conseils. Si je n'écoute même pas le président, si je méprise ses menaces et, avec l'aide de Dieu, les supplices que l'on m'a infligés, crois-tu que je vais faire attention à tes paroles. »

Bibianus vit qu'il était inutile d'insister ce jour-là. Il ordonna de jeter « l'impie Acace, jadis centurion », dans la prison de la ville en le chargeant de lourdes chaînes « jusqu'au lendemain », disait-il, car il serait de nouveau amené devant le tribunal.

Au lieu de comparaître le lendemain, la victime demeura dans sa prison sept jours entiers.

Dans l'intervalle, Bibianus reçut des lettres du proconsul de Thrace, Flaccinus, lui enjoignant de le précéder à Byzance.

EN ROUTE POUR BYZANCE — SECOURS DU CIEL L'ÉTONNEMENT ET LES COLÈRES D'UN JUGE

L'occasion était bonne pour traduire Acace devant un tribunal supérieur: Bibianus décida de l'emmener avec lui.

Mais la torture avait réduit le prisonnier à un état déplorable. Dans le cachot, ses blessures s'étaient envenimées; il était toujours chargé de chaînes et dans l'impossibilité de prendre aucun repos; on le nourrissait à peine. En de telles conditions, le voyage d'Héraclée à Constantinople devait être pour lui un véritable supplice.

Un moment, les forces lui manquèrent, et l'on crut qu'il ne pourrait aller plus loin. Il demanda aux soldats de s'arrêter et de lui permettre d'invoquer son Dieu. Il était si exténué qu'on ne put lui refuser cette grâce. Alors, à haute voix, il pria le Seigneur d'envoyer son ange pour le soutenir, afin que du moins il pût arriver à Byzance, y entendre, de la bouche même du juge, sa sentence de mort, et qu'il ne périt point misérablement en chemin.

Le ciel était, à ce moment, tout couvert de nuages. La troupe qui s'était arrêtée, les bourreaux, les gardes, d'autres captifs emmenés aussi sous les ordres de Bibianus, ouïrent distinctement une voix qui semblait sortir de la nuée et qui disait: « Acace, sois fort et robuste. »

Tous en furent dans la stupéfaction, et ils se dirent les uns aux autres: « Les nuages parlent-ils donc, maintenant? A-t-on jamais entendu ce qui vient de retentir à nos oreilles? »

Les gardes se perdaient en conjectures. Mais plusieurs, parmi les prisonniers enchaînés avec Acace, comprirent que le ciel venait d'exaucer sa prière et que son Dieu était le vrai Dieu. Ils témoignèrent vouloir devenir les disciples du Christ et demandèrent au martyr, qui avait réellement recouvré ses forces, de vouloir bien les instruire, ce que le bienheureux Acace se mit à faire tout en marchant.

Une douce vision, survenue la nuit suivante, acheva de cicatriser ses blessures et de le guérir. Quand le cortège arriva à Byzance, Bibianus fit aussitôt comparaître Acace, ne l'ayant pas vu depuis sept jours, et il avait hâte de voir si rien n'était changé dans ses sentiments depuis leur dernière entrevue.

Il fut tout d'abord étonné de le trouver si frais et si bien portant, car il le croyait, et à bon droit, anéanti par le voyage. Irrité, il appela Antonin, le chef de la prison, et lui dit:

— Tu n'as donc pas fait ce que je t'avais commandé? Voici notre prisonnier aussi fort qu'un athlète, gras et frais, ayant même meilleure mine qu'avant la torture!

— Je le jure par ta puissance, ô président, repartit Antonin, tes ordres ont été exécutés ponctuellement. Acace a été traité avec toute la rigueur possible. Depuis Périnthe jusqu'ici, il a fait tout le voyage chargé de chaînes de fer. Si Ton Excellence désire s'assurer quel est le métal de ces chaînes et les peser, elles sont encore là; le prisonnier ne les a pas quittées un seul instant. Tu peux interroger le geôlier Cassinus, il te

répondra qu'on a fidèlement suivi tes instructions.

Bibianus tenta d'effrayer le géôlier.

— Comment, misérable, as-tu osé nous désobéir et nous amener ici un prisonnier aussi grassement nourri qu'un gladiateur qui va combattre?

Le geôlier, terrifié, ne savait que répondre. Comme il balbutiait une explication :

— Ce n'est pas sa faute, dit alors Acace pour l'excuser. Ma force pour combattre m'a été donnée du ciel par Jésus-Christ, le véritable préfet du combat : notre Maître guérit ainsi ses serviteurs par une seule de ses paroles.

— Brisez-lui les dents pour lui apprendre à ne pas parler sans être interrogé, cria le juge.

Le supplice des masses plombées recommença pour Acace, et, une seconde fois, on lui frappa les joues et les mâchoires,

Pendant ce temps, Cassius, le geôlier, était toujours aux prises avec son maître.

— Je le jure par ma tête, disait-il, j'ai plutôt outrepassé tes ordres, j'y ai ajouté de nouvelles rigueurs. D'ailleurs, il y avait d'autres prisonniers avec Acace. Demande-leur ce qui s'est passé. Voici ce que nous avons vu : Plusieurs personnages, couverts de splendides vêtements, vinrent visiter Acace dans l'endroit où nous fîmes halte. Ils pansaient ses blessures, le soignaient de toute manière et lui présentaient à manger. Comme je ne voulais pas croire les captifs qui me racontaient la chose et que je désirais cependant connaître la vérité, j'ai cherché à voir de mes yeux et j'ai pu constater qu'ils disaient vrai.

Battu avec des fouets garnis de plomb, Cassius continuait de jurer qu'il disait la vérité.

— Alors, c'est un magicien! dit Bibianus.

— Je ne sais s'il est adonné ou non à la magie, mais je dis ce que j'ai vu, répondit le geôlier.

Cette discussion ne laissait pas de divertir Acace, malgré le supplice qu'il venait de subir, et le juge, le regardant, crut à un certain moment deviner un sourire sur sa figure affreusement meurtrie. Il entra en fureur.

— Es-tu donc venu ici pour nous tourner en ridicule avec ces prestiges qui font ta force ?

Acace continua de lui tenir tête et de répondre autant que le lui permettaient ses souffrances. Le juge, à bout d'arguments, eut recours à la torture, sa suprême ressource lorsqu'il se sentait vaincu, et une nouvelle flagellation fut infligée au martyr.

Cette fois encore, celui-ci répétait sa prière accoutumée : « O Christ, secourez votre pauvre serviteur, » et, comme sur la route de Byzance, voici qu'une voix se fit entendre, et Bibianus put l'ouïr comme les autres :

— Ne crains rien, Acace, mais sois courageux; tu iras rejoindre tes frères et te réjouir avec eux dans le ciel, parce que tu as été ferme dans la confession de mon nom.

Les bourreaux cessèrent bientôt de frapper, découragés par la constance du martyr, et Bibianus se décida à envoyer son prisonnier devant le tribunal de Flaccinus, proconsul de Thrace.

DEVANT FLACCINUS — PROMPTE SOLUTION

Le proconsul avait pour épouse une chrétienne. Sur ses instances, il s'était engagé à torturer le moins possible ceux que le crime d'être chrétiens amènerait à sa barre pour y recevoir leur sentence de mort.

Aussi, quand il vit Acace, et qu'une lettre détaillée de Bibianus l'eut informé de tout ce qu'il avait déjà souffert inutilement, il n'essaya même pas d'ébranler la constance du prisonnier. Il blâma seulement le procurateur de n'avoir pas exécuté le rebelle dès son premier refus de sacrifier, et, sans interrogatoire, sans excitation nouvelle à adorer les dieux de l'empire, sans autre procédure, prononça le verdict qui condamnait Acace à être décapité devant la porte principale de Byzance.

Saint Acace accueillit avec transport cette annonce de sa prochaine délivrance : « O Christ! s'écria-t-il, principe de la vie et Fils de Dieu, je voudrais avoir mille bouches pour célébrer vos louanges, ô vous qui daignez enfin m'accorder, malgré mes péchés, un sort si digne d'envie. »

L'exécution suivit de près la sentence de mort. Avant de livrer sa tête au bourreau, Acace, arrivé au lieu de son martyre, sollicita quelques instants pour se recueillir et rendre une dernière fois des louanges publiques à son Dieu.

Puis il fut frappé du glaive et décapité (8 mai 306).

Des chrétiens recueillirent pieusement son corps et le déposèrent avec respect en un lieu qu'on appelait *Staurion*.

Saint Acace ne tarda pas à jouir d'un culte public. Dans l'antique Byzance, connue quelques années après sous le nom de Constantinople, Constantin le Grand lui érigea une église que le peuple appelait communément la *Noix*, parce que l'on y conservait le noyer auquel le Saint avait été attaché pour être flagellé par les satellites de Bibianus. L'empereur Justinien, deux siècles plus tard, releva ce monument qui tombait en ruines et l'embellit au point d'en faire un des sanctuaires les plus riches de Constantinople. Le marbre blanc y était en telle profusion que l'on aurait cru entrer dans un temple de neige, disent les écrivains grecs.

En des temps troublés, au moment d'une invasion de Constantinople par des infidèles, les reliques du Saint, en grand danger d'être profanées, auraient été confiées aux flots de la mer, et, conduites par la main de la Providence, auraient abordé miraculeusement, dit le martyrologe romain, à Squillacio, ville de la Calabre citérieure, où elles sont encore honorablement conservées. Les habitants de cette ville ont choisi saint Acace pour leur patron.

Saint Acace, priez pour nous.

SOURCES

GRANDS BOLLANDISTES : *Acta Sanctorum*, au 8 mai. — Traduction des *Actes de saint Acace* dans les *Actes des martyrs*, publiés par les PP. BÉNÉDICTINS de la Congrégation de France, t. III. — *Saints militaires*, par l'abbé PROFILLET. — PAUL ALLARD : *Histoire des persécutions*.

BIENHEUREUSE JEANNE D'ARC (1412-1431)

PREMIÈRE PARTIE : La libératrice.

ENFANCE DE JEANNE — SA MISSION

JEANNE D'ARC naquit à Domremy, village de France situé près de la frontière du duché de Lorraine, le 6 janvier 1412.

Ses parents se nommaient Jacques d'Arc et Isabelle Romée : ils eurent trois fils et deux filles. Ils étaient cultivateurs, de condition aisée, vivant du produit de leur travail. Excellents catholiques, ils enseignèrent à leurs enfants les principes de la religion.

Jeanne prit grand goût à ce premier enseignement de la famille. Bien qu'elle ne sût ni lire ni écrire, elle possédait parfaitement, dès son jeune âge, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et les prières les plus usuelles de l'Eglise que sa mère voulut lui apprendre elle-même.

Dès qu'on pût la conduire à l'église, elle s'y fit remarquer par une tendre piété. On la voyait prosternée devant le tabernacle, au pied du grand crucifix ou des statues de la Sainte Vierge et des saints, tantôt les contemplant avec amour, tantôt les yeux baissés vers la terre.

Assidue à la sainte messe, elle se confessait et communiait souvent.

Jeanne d'Arc écoutant ses voix.
(Fresque de LENEPVEU.)

L'amour de Dieu mit en son âme l'amour du prochain; secourable aux pauvres, elle faisait l'aumône suivant ses moyens, visitait et soignait les malades.

Son curé, messire Guillaume Fronte, disait d'elle : « C'est une bonne chrétienne, je n'en ai jamais vu de meilleure et il n'y a pas sa pareille dans toute la paroisse. »

La France, à cette époque, était en proie à de cruelles révolutions intérieures, et les Anglais avaient envahi son territoire presque tout entier. L'héritier des rois de France par l'ordre de primogéniture, Charles VII, n'avait plus que peu de partisans et ne parvenait pas à se faire sacrer roi à Reims, tandis qu'un jeune prince descendant des Plantagenets, Henri VI, avait été proclamé à Paris et dans beaucoup d'autres villes roi de France et d'Angleterre.

Dieu, pour sauver notre pays, rejeta les puissants et les sages et voulut se servir d'une humble enfant.

Un jour, vers midi, Jeanne, qui avait alors douze ans et demi, se trouvait dans le jardin de la maison paternelle, voisine de l'église. Tout à coup, l'enfant entend prononcer distinctement son nom. Elle se tourne aussitôt du côté de l'église. Voici maintenant une grande clarté qui l'environne, et elle perçoit une voix qui lui dit : « Jeanne, Jeanne, sois bonne et pieuse, aime Dieu, fréquente l'église! »

Elle tombe à genoux. Et comprenant qu'elle doit désormais appartenir à Dieu sans réserve, elle se consacre totalement à lui par le vœu de virginité perpétuelle.

A partir de ce moment, l'archange saint Michel et les saintes martyres Catherine et Marguerite lui apparurent souvent.

Jeanne entendait leur voix qui disait : « Il y a grande pitié au royaume de France », et encore : « Fille de Dieu, va en France, il le faut! ».

Elle répondait en pleurant :

« Je ne suis qu'une pauvre fille, je ne connais ni A ni B. Je ne sais ni monter à cheval, ni manier la lance, ni faire la guerre! »

Vers l'âge de dix-sept ans, Jeanne, sur l'ordre de l'archange et des Saintes, alla trouver Robert de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, lui demandant de l'envoyer au roi de France. Elle fut très mal reçue. Mais le ciel vainquit la résistance des hommes, et Robert de Baudricourt, remettant à Jeanne une épée, l'envoya au roi de France sous l'escorte de six hommes armés.

Cette petite troupe devait franchir cent cinquante lieues dans un pays occupé par l'ennemi et en une saison où les vallées étaient inondées par la crue des fleuves. Elle arriva, au bout de onze jours, au château de Chinon où résidait Charles VII.

JEANNE EXAMINÉE A CHINON

Le roi refusa d'abord de recevoir Jeanne; mais le troisième jour, cédant aux instances des habitants d'Orléans qui avaient appris la présence de la jeune vierge à Chinon, Charles VII consentit à lui accorder une audience.

Toutefois, considérant cette audience comme une épreuve, ce prince laissa à un personnage de sa suite les attributs royaux et se cacha lui-même parmi ses courtisans, après avoir revêtu un costume très simple.

C'était le 9 mars 1429.

La grande salle du château de Chinon avait été pompeusement illuminée et ornée. Mais Jeanne, nullement éblouie par ce faste, s'abandonna à la conduite de ses saintes conseillères et des anges du Seigneur.

Sans hésiter, elle reconnut Charles VII sous son déguisement, alla droit vers lui et lui fit la révélation des plus intimes secrets de son âme. Le roi, dans la stupeur et ému jusqu'aux larmes, fut bientôt convaincu.

Charles voulut s'autoriser des lumières de son clergé et de son Parlement, et, pour cela, réunit à Poitiers, sous la présidence de l'archevêque de Reims, une Commission composée de savants ecclésiastiques et de juristes en renom.

Jeanne fut examinée sur sa mission, sur tous les détails de sa vie et dut fournir des preuves de la vérité de ses affirmations.

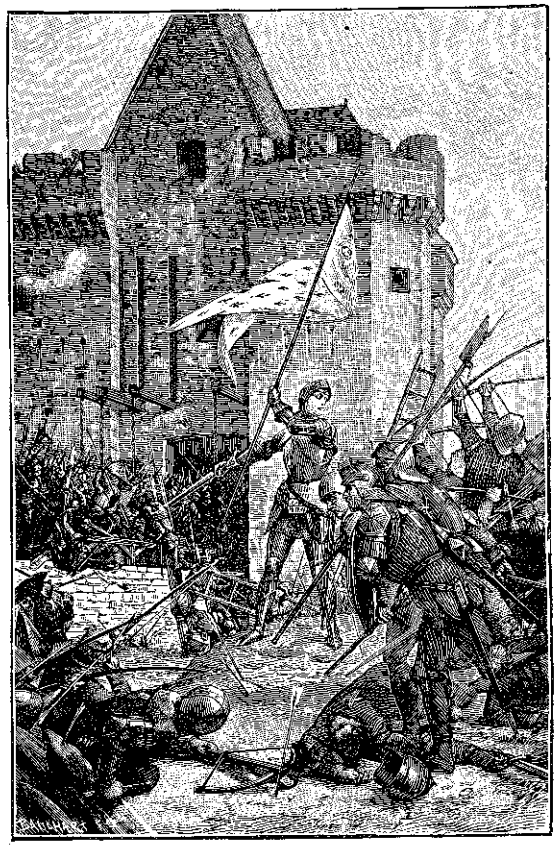
On lui demanda d'accomplir un prodige comme signe de sa mission : « Au nom de Dieu, répondit-elle, je ne suis pas venue à Poitiers pour faire des prodiges. Mais envoyez-moi à Orléans : là, je vous montrerai les miracles que je suis venue faire. Qu'on me donne des soldats en tel nombre que l'on voudra et je ferai lever le siège de la ville. »

— Pourquoi demandez-vous des soldats? objecta l'un des examinateurs. Si Dieu veut délivrer la France, il n'a pas besoin de guerriers pour cela.

— Les soldats combattront, et Dieu donnera la victoire, répliqua Jeanne.

La sagesse de cette réponse et de toutes les autres frappa les examinateurs. Ils acceptèrent volontiers la délivrance d'Orléans comme gage à fournir par Jeanne de son inspiration céleste, tant cette ville paraissait irrémédiablement perdue, vu le peu de forces militaires dont pouvait disposer Charles VII.

Ils rédigèrent une sentence très favorable sur le cas qui leur avait été soumis, et, au nom de l'Eglise et de la patrie, approuvèrent la mission de Jeanne.



Jeanne d'Arc à l'assaut des tourelles
(Fresque de LENEPVEU, au Panthéon.)

DÉLIVRANCE D'ORLÉANS

Jeanne reçut alors une armure semblable à celle des chevaliers et se fit apporter une épée qui se trouvait cachée dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois. Sur l'ordre de ses Saintes, elle fit peindre un étendard sur lequel on lisait ces mots ; « Jhesus, Maria. »

Puis Charles VII l'envoya à Blois, où était réuni un corps de troupes destiné à marcher sur Orléans,

En arrivant dans cette ville, Jeanne dit à son aumônier, Fr. Pasquerel, et aux autres prêtres de prêcher à ses soldats le retour aux pratiques de la vie chrétienne. Elle déclara qu'aucun ne l'accompagnerait à Orléans qui ne se fût confessé et n'eût communié avant le départ.

Le 29 avril 1429, elle pénétra dans Orléans, ramenant dans cette place désolée l'inébranlable espoir d'une prochaine délivrance.

« Tandis qu'auparavant, dit textuellement Dunois, les Anglais, avec 200 des leurs, mettaient en fuite 800 ou 1 000 des nôtres, il nous suffit de 4 ou 500 hommes de guerre pour lutter contre la puissance des Anglais. »

La population vit en la présence de Jeanne un signe certain de la fin de ses maux, et l'accueillit comme un ange du ciel.

Le clergé admirait l'ardente piété de la jeune fille et témoignait d'une grande édification devant les larmes abondantes qu'elle répandait à la messe au moment de l'élévation de la sainte Hostie et du calice.

Peu de jours après son arrivée, les défenseurs d'Orléans engagèrent la bataille contre un poste anglais sans prévenir Jeanne qui, fatiguée, s'était étendue sur son lit et dormait. Aussitôt les Voix célestes de Jeanne la réveillent; la jeune fille prend ses armes et lance son coursier vers le lieu du combat sans que nul l'ait renseignée.

Les troupes françaises attaquaient la bastille Saint-Loup et se trouvaient repoussées avec perte quand l'arrivée de Jeanne changea la face des choses.

Elle commande et dirige un nouvel assaut, lequel, malgré la résistance acharnée des assiégés, est couronné de succès. La bastille de Saint-Loup tombe au pouvoir des Orléanais.

Le vendredi 6 mai, Jeanne organisa une sortie,

et, après un long et héroïque combat, emporta d'assaut la bastille des Augustins, ouvrage militaire très important, où les Anglais avaient réuni celles de leurs troupes occupant la rive gauche de la Loire.

Rentrée triomphante dans Orléans, elle déclara, devant de nombreux témoins, que le lendemain elle délivrerait la ville, et parla en ses termes au Fr. Pasquerel, son aumônier :

« Demain, levez-vous de très grand matin, de meilleure heure encore qu'aujourd'hui et faites en tout pour le mieux. Tenez-vous constamment auprès de moi, car j'aurai beaucoup à besogner : j'accomplirai de plus grandes choses que je n'ai faites jusqu'ici. Oui, demain je serai blessée et le sang sortira de mon corps à la poitrine. »

BLESSÉE ET VICTORIEUSE

Le samedi 7 mai, avant l'aube, Jeanne entendit la messe, et, après avoir communié avec grande ferveur, elle revêtit son armure et s'avança à l'attaque du dernier poste anglais sur la rive gauche.

Le fort des Tourelles avec ses remparts solides et escarpés, entouré d'un fossé profond, défendu par une excellente artillerie, était réputé imprenable.

Néanmoins, l'attaque commença aussitôt, et des prodiges de valeur furent accomplis dans les deux camps.

Jeanne, au premier rang, servait de cible à l'ennemi. Loin de s'en émouvoir, elle n'en paraissait que plus ardente et répétait sans se lasser : « Espérez en Dieu ! les Anglais seront battus : la place est vôtre ! »

Toutefois, les forces humaines ont une limite. Vers 1 heure de l'après-midi, la Pucelle voit ses soldats épuisés. Elle seule conserve toujours la même vigueur. L'heure de la victoire prédite par ses saintes n'a-t-elle pas encore sonné ?

Voulant à son tour tenter l'assaut, elle s'empare d'une échelle et la dresse contre le rempart. Les Anglais l'ont reconnue ; leurs meilleurs archers la visent, une grêle de traits s'abat sur elle, et une flèche lui transperce l'épaule.

Elle roule dans le fossé.

A cette vue, les ennemis bondissent de joie, tandis que les Français sont saisis d'épouvante.

On emporte l'héroïne loin du rempart, on la dépose sur l'herbe. Le trait sortait d'un demi-pied de l'autre côté de la poitrine. Se voyant si cruellement blessée et souffrant beaucoup, la douce vierge eut peur et se mit à pleurer.

Cependant, le Fr. Pasquerel, Dunois et les autres chefs entourent la guerrière. Plusieurs hommes d'armes, parmi ceux qui s'approchent, voyant le sang couler à flots et la jeune fille pleurer, offrent de la guérir par quelque sortilège et de « charmer » sa blessure. A cette proposition inattendue, Jeanne répond vivement : « J'aimerais mieux mourir que commettre un péché. La volonté de Dieu soit faite ! Si l'on sait à mon mal quelque remède permis, qu'on l'emploie. »

A ce moment, ses célestes Visions se manifestent à elle ; leur voix aimée promet de nouveau la victoire. Jeanne sent son courage renaître aussitôt.

— Je suis bien consolée, dit-elle.

Elle arrache elle-même le fer de la blessure. On applique sur la plaie une compresse d'huile d'olive. Puis elle se confesse en versant d'abondantes larmes.

Cependant, les chefs tiennent un rapide conseil. Ils reconnaissent impossible la continuation de l'attaque, et Dunois donne l'ordre de sonner la retraite.

Jeanne alors tressaille. Elle se relève comme si elle n'avait aucun mal, et, avec le ton de l'autorité, elle communique aux chefs la volonté du ciel :

— Au nom de Dieu, vous entrerez bientôt dans les Tourelles !

Jeanne se retire à l'écart pour prier, tandis que les troupes se reposent et mangent.

Une heure plus tard, elle revient devant la bastille, s'élance vers son étendard, l'enlève des mains de celui qui le porte, puis, d'un geste énergique, le plante dans le remblai de l'ouvrage assiégé en répétant : « Tout est vôtre ! entrez ici ! »

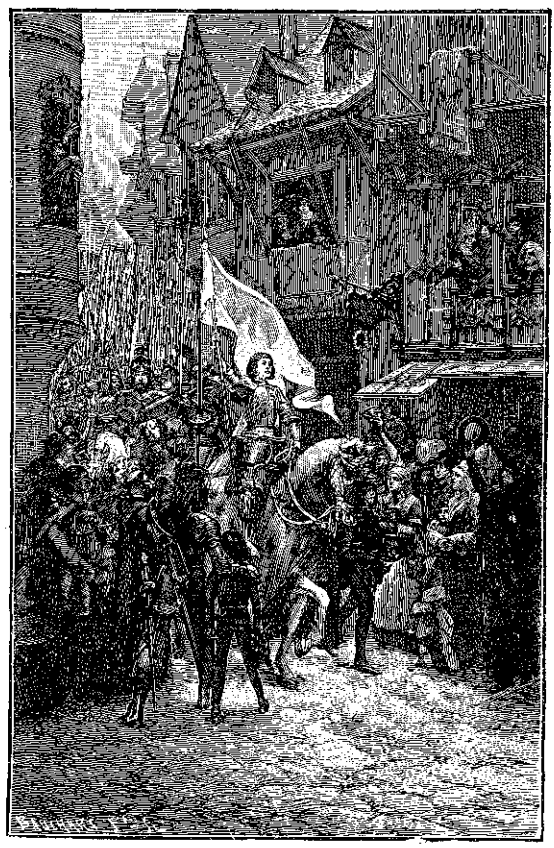
Les Français se précipitent à l'assaut. Rien ne les arrête. Ils sont miraculeusement soutenus.

Les défenseurs des Tourelles sont tous tués ou faits prisonniers, et Jeanne, pour venir remercier Dieu dans la cathédrale d'Orléans, peut traverser la Loire sur le pont des Tourelles.

Les Anglais, effrayés et découragés, résolurent de lever le siège, et le lendemain 8 mai, ils battirent en retraite.

Les Orléanais organisèrent de suite une procession d'action de grâces, qui s'est continuée jusqu'à nos jours à travers les siècles.

La délivrance d'Orléans, au dire d'un contemporain, est un miracle, le plus grand miracle qui ait été accompli depuis la passion de Notre-Seigneur. Orléans ne l'oubliera jamais, et l'humble



Entrée triomphale de Jeanne d'Arc dans les villes de France reconquises.

fille de Domrémy deviendra dans l'histoire « la Pucelle d'Orléans ».

Jeanne revint vers le roi qui la remercia grandement et l'autorisa à continuer l'œuvre de la délivrance nationale.

Jeanne prit donc le commandement d'une armée, avec laquelle, en quatre jours, elle arracha aux Anglais les villes de Jargeau, Meung, Beaugency et remporta la victoire de Patay. Les Anglais, pris d'une terreur panique, s'enfuirent devant nos troupes et n'osèrent s'arrêter qu'à Paris.

Cependant le peuple de France faisait à Jeanne, partout où elle passait, d'enthousiastes ovations.

Un jour, Pierre de Versailles, un des savants examinateurs de Poitiers, voyant la foule se précipiter sur l'héroïne, sortie à cheval dans les rues de Loches, et lui baiser respectueusement les mains, reprocha à la jeune fille de souffrir ces manifestations qu'il traita d'idolâtrie.

— En vérité, répondit-elle doucement, je ne saurais me garder contre de telles effusions si Dieu lui-même ne me gardait.

SACRE DU ROI A REIMS

La Pucelle, il est temps de le dire, n'était pas suscitée par Dieu pour remporter seulement des victoires sur les champs de bataille, mais elle venait au nom du Très-Haut pour réformer la France ou mieux la refaire, après les malheurs affreux qui l'avaient défigurée.

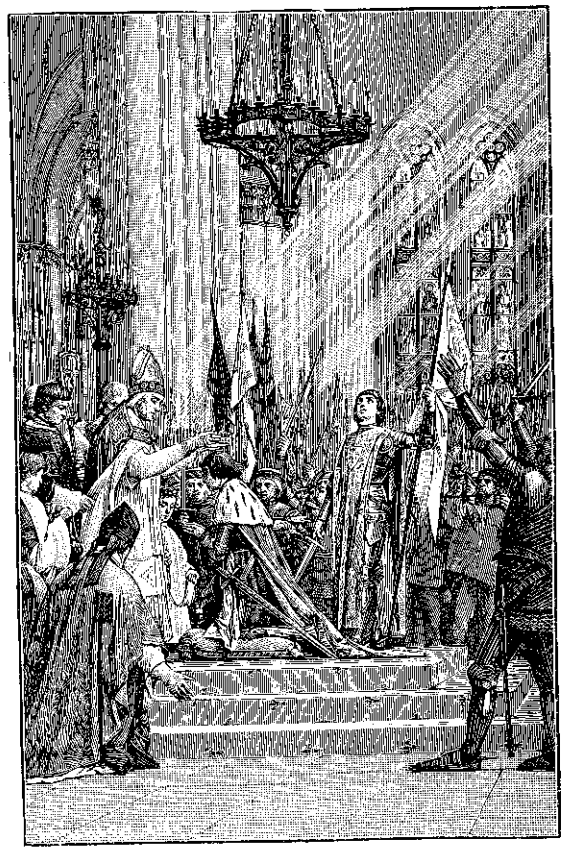
La première condition de cette résurrection nationale, c'était l'inviolable pureté de Jeanne.

« Pour être sauvée, disait-elle, je dois conserver ma virginité d'âme et de corps. »

La seconde condition regardait à la fois le clergé et le peuple : c'était un retour sincère à la religion chrétienne, à tous ses principes.

Le troisième concernait l'armée : les licences impures, les blasphèmes et les rapines en étaient proscrits, la fréquentation des sacrements y était ordonnée.

Enfin, Jeanne prêchait l'union aux membres de la famille royale, leur demandant de se pardonner mutuellement les torts et les injures et d'abjurer les haines anciennes.



Le sacre de Charles VII.
(Fresque de LENEPVEU, au Panthéon.)

Mais à Charles VII incombaient les plus graves devoirs. Il lui fallait oublier les outrages, pratiquer la justice et la miséricorde envers tous ses sujets jusqu'au plus humble, et, surtout, faire le don de son royaume au Roi du ciel.

L'Inspirée attachait une importance capitale à ce dernier point. Oui, c'est pour ce divin Roi, avant tout, qu'elle vient reconquérir la France; c'est sur le front du Christ qu'elle veut d'abord voir reposer la couronne de saint Louis.

Enfin, Jeanne obtint du roi qu'il se mît en marche vers Reims, où il devait recevoir les onctions du sacre des rois de France.

Charles VII, accompagné de la Libératrice, s'avança donc à travers un pays occupé par les troupes anglaises et bourguignonnes. Mais l'armée qui le suivait n'eut pas à livrer bataille. Les villes et les châteaux forts se rendaient à l'envi à leur souverain légitime, et le dimanche 17 juillet, la pompe d'un sacre royal se déroula dans la cathédrale de Reims. Jeanne était présente et tenait son étendard déployé près de Charles VII. « Il avait été à la peine dit-elle plus tard, n'était-il pas juste qu'il fût à l'honneur! »

Il semblerait que le roi dût écouter plus que que jamais les conseils de la Libératrice manifestement inspirée par Dieu.

Hélas! à partir de ce jour, il préféra ceux de ses ministres. Ceux-ci, jaloux des succès de Jeanne et humiliés d'avoir à se ranger au commandement d'une pauvre petite paysanne, la contrecarrèrent en toutes choses devant le souverain, et rendirent bientôt inutile le secours envoyé par Dieu à notre patrie.

Alors que Jeanne demandait au roi de quitter Reims sans tarder et de partir pour Paris, qui, à cette date, eût certainement imité l'exemple des autres villes et ouvert ses portes au roi, les ministres commencèrent des négociations, puis firent reprendre à l'armée, malgré les protestations de la Pucelle et des patriotes, le chemin des villes de la Loire.

(*A suivre.*)

Mgr HENRI DEBOUT.
lauréat de l'Académie française.
pour sa grande Vie de Jeanne d'Arc.

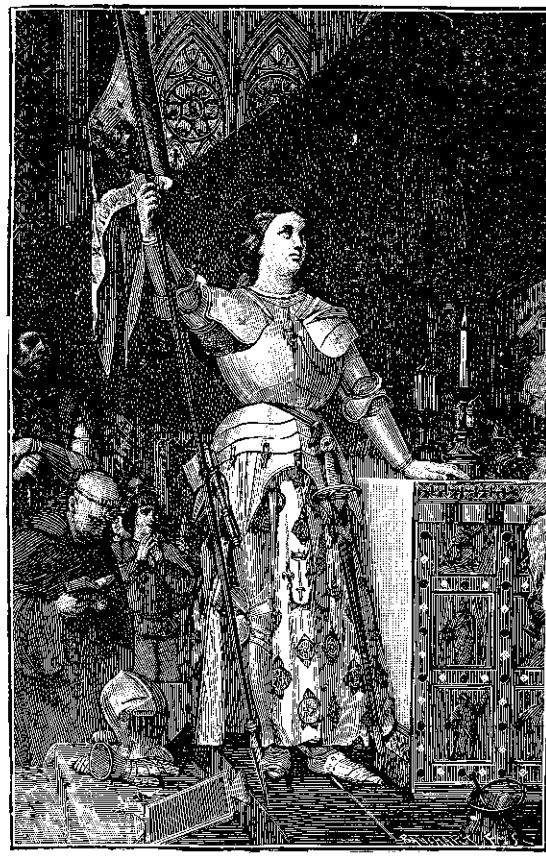
BIENHEUREUSE JEANNE D'ARC (1412-1431)

DEUXIÈME PARTIE : LA MARTYRE

HÉSITATIONS DE CHARLES VII — REVERS DEVANT PARIS

Tandis que Charles VII perdait un temps précieux, le duc de Bedford, régent de France pour les Anglais, et Philippe le Bon, duc de Bourgogne, resserraient leur alliance. Une armée anglaise sortit de Paris et s'opposa au passage de la Seine par l'armée française.

Cependant, le roi de France, qui s'était laissé tromper par les ambassadeurs de Philippe le Bon, avait conclu une trêve avec ce prince. Il s'obstinait donc à ne pas attaquer Paris, et son armée exécutait, à travers l'Ile-de-France et les régions avoisinantes, une marche à l'aventure, durant laquelle villes et forteresses continuaient à lui ouvrir leur portes et à envoyer leur soumission au roi, qui se trouvait à Compiègne. Le séjour de Charles VII dans cette ville se prolongeant, Jeanne n'y tint plus : accompagnée du duc d'Alençon et suivie d'une moitié de l'armée, elle prit le chemin de Paris, s'arrêta à Saint-Denis, qui lui ouvrit ses portes, et prépara tout pour l'attaque de la capitale, espérant que le roi ne tarderait pas à amener l'autre moitié de l'armée.



Jeanne d'Arc.
(Tableau d'Ingres, au Musée du Louvre.)

Celui-ci, au contraire, se fit attendre longtemps. Enfin, le 7 septembre, il arriva, et dès le 8, au matin, la Pucelle mit les troupes françaises en mouvement pour l'attaque de Paris.

Suivie des siens, elle s'avança avec impétuosité vers la porte Saint-Honoré. Elle força la première barrière, enleva le boulevard qui protégeait la porte, puis, l'étendard à la main, elle se jeta avec les plus braves dans les fossés, malgré le feu nourri des assiégés. Le premier fossé fut vite franchi. Déjà l'héroïne s'élançait sur le dos d'âne qui le séparait du second, lorsqu'un obstacle imprévu l'arrêta. Ce second fossé, très profond, était, par le fait d'une crue de la Seine, rempli d'eau. Bien que certains chefs connussent ce détail très important, un mauvais sentiment les avait empêchés de prévenir la jeune fille.

Celle-ci, voulant néanmoins continuer l'attaque, et cherchant un gué, se mit à sonder, du bois de son étendard, la hauteur de l'eau. Tout à coup, un trait d'arbalète l'atteignit à la cuisse et la blessa gravement, l'empêchant de se tenir debout. Pourtant, elle fit combler le fossé, répétant à ses hommes de se préparer à escalader les murs, leur promettant que la place serait prise sans tarder.

Une lâche trahison s'accomplit alors. Le premier ministre, La Trémoille, et les chefs à sa dévotion, voyant Jeanne si près de réussir, ordonnèrent aux soldats de leur compagnie qui entouraient Jeanne de cesser le combat et de se retirer.

Mais la Pucelle réitère toujours son affirmation :

— J'entrerai aujourd'hui dans Paris ou je mourrai ici.

On ne l'écoute plus, et chacun songe à la retraite. La nuit était venue, et l'héroïque jeune fille demeurait appuyée contre le revers du dos d'âne, presque seule à cette heure, suppliant qu'on n'abandonnât pas la lutte. C'est alors que le duc d'Alençon, qui était déjà rentré au camp, et quelques autres chevaliers, retournent vers elle et la transportent, malgré ses protestations, hors du fossé. Subissant cette contrainte, la guerrière blessée redit encore :

— Si vous aviez continué l'attaque, la place eût été prise.

Et de fait, on sut plus tard qu'une effroyable panique s'était répandue dans Paris pendant l'assaut, et que bien des bourgeois songeaient à se rendre : un peu plus d'audace eût exploité ce mouvement populaire et eût obtenu la reddition de la capitale, que Jeanne promettait au nom de ses voix.

Malgré sa blessure, le lendemain, de grand matin, Jeanne était levée. Elle manda le duc

d'Alençon et le pria de faire sonner le boute-selle. On se mettait donc en marche vers Paris quand le comte de Clermont et René d'Anjou, duc de Bar, arrivèrent à franc étrier, apportant, de la part du roi, l'ordre formel de battre en retraite. Les chefs obéirent avec une douleur profonde. La Pucelle, accablée de tristesse, alla prier et pleurer devant les reliques du patron de la France, et, suivant l'usage du temps, elle suspendit, dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis, son armure, ainsi qu'une épée prise à un Bourguignon.

Charles VII ramena son armée sur les bords de la Loire, et Jeanne n'eut plus le droit que de se mêler à des expéditions secondaires. Encore s'arrangea-t-on de façon à ce qu'elle fût dans l'impossibilité de les faire aboutir à de vrais succès.

Un peu plus tard, on la força à l'inaction. Enfin, le roi l'emmena avec sa cour au château de Sully, résidence de la Trémoille.

Jeanne ne put supporter longtemps cette vie inutile à sa patrie, au moment même où, de toutes parts, l'ennemi s'agitait.

A la fin de mars 1430, Jeanne quitta Sully avec quelques chevaliers, et se dirigea vers le Nord, où Philippe le Bon s'apprêtait à recommencer la guerre.

Elle arriva bientôt à Lagny-sur-Marne, qu'elle trouva tout en émoi.

Trois jours auparavant, une femme avait mis au monde un enfant qui était mort sans être baptisé. Dans sa foi vive et son ardent amour, la pauvre mère n'hésitait pas à demander à Dieu la résurrection de son fils, afin qu'il pût être baptisé. A cet effet, on avait déposé, au pied de la statue de Notre-Dame, le petit cadavre qui, déjà, n'avait plus couleur humaine, et les jeunes filles de la cité prolongeaient leurs prières, implorant un miracle. Persuadées que l'intervention de la Pucelle parviendrait à fléchir le ciel, les bourgeoises de Lagny la conjuraient donc d'unir ses supplications aux leurs. Elle y consentit. Bientôt, à la joie générale, l'enfant mort se ranima, et, par trois fois, il bâilla. Puis, ayant reçu le baptême, il expira de nouveau.

Plus tard, au procès de Rouen, on demanda à Jeanne si l'on n'avait point attribué ce prodige à sa prière. Elle répondit avec une humble simplicité :

— Je ne m'en enquérai pas.

« TU SERAS PRISE » — TRAHIE ET VENDUE

La Pucelle prit aussitôt ses mesures pour lever une troupe de combattants, et bientôt remporta avec cette armée improvisée plusieurs succès notables.

A cette époque, alors qu'elle parcourait les fossés de la ville de Melun, sans doute pour les mettre en état de défense, ses Saintes lui apparurent, comme elles le faisaient très souvent, mais, cette fois, pour une révélation qui glaça son âme d'épouvante :

— Tu seras prise, lui dirent-elles, avant la Saint-Jean.

Puis, voulant la réconforter, elles ajoutèrent :

— Prends tout en gré. Dieu t'aidera.

Malgré cette terrible révélation, Jeanne n'en continua pas moins à faire héroïquement son devoir, et elle était arrivée à mettre sur pied une armée capable de s'opposer à l'invasion préparée par Philippe le Bon, quand les intrigues de ses ennemis parvinrent à lui ravir la presque totalité de ses troupes pour les envoyer sur un autre point du territoire.

Jeanne fut désolée, mais ne se laissa pas abattre. Avec une compagnie de 200 hommes qui lui restait, elle se jeta dans Compiègne assiégé. Là même la trahison la guettait, et cette fois elle devait aboutir à sa perte irrémédiable.

C'était le 23 mai 1430. Guillaume de Flavy, gouverneur de Compiègne, créature des ministres de Charles VII, proposa à Jeanne d'opérer une sortie vers le soir de ce même jour, lui faisant espérer qu'elle surprendrait l'ennemi. Ce projet fut accueilli avec empressement par les Compiégnois. A 5 h. 1/2, la troupe de la Pucelle quitta la ville. Mais, au lieu d'un adversaire tranquille et sans défiance, on trouva les Bourguignons préparés et Jean de Luxembourg à cheval aux avant-postes. Néanmoins, la vaillante guerrière lança ses hommes d'armes à l'assaut de Margny — poste avancé des assiégeants — en s'écriant :

— En nom Dieu, en avant!

A ce moment, les cloches de Compiègne sonnèrent à toute volée : la guerrière ne remarqua pas ce fait insolite et imprima à ses soldats un tel élan que les Bourguignons durent rentrer dans Margny. Mais, alors, des troupes placées en réserve derrière Margny se jetèrent sur l'intrépide compagnie et la forcèrent à rétrograder. Les chefs voulaient se retirer et emmener Jeanne avec eux.

— Taisez-vous, leur dit-elle, il ne tient qu'à vous qu'ils soient tous battus. Ne pensez qu'à frapper sur eux!

Et elle les entraîna à une seconde et furieuse attaque qui refoula encore l'adversaire jusque dans ses quartiers.

Hélas! les Français avaient beau se conduire en héros, les ennemis se multipliaient sans cesse : de nouveau, les nôtres reculèrent. Malgré les efforts de la Pucelle, les derniers rangs de la compagnie s'enfuirent en désordre : ils avaient aperçu les Anglais qui, au son des cloches de Compiègne, sortaient en foule de leur campement et s'apprêtaient à couper la retraite à Jeanne.

Flavy, feignant de redouter une surprise, fit lever le pont et fermer les portes de Compiègne : le reste des fantassins en fuite fut recueilli par des barques accostées précédemment à la rive de l'Oise pour assurer la rentrée des troupes dans Compiègne.

L'héroïne et les cinq ou six braves restés autour d'elle ne songeaient qu'à combattre, du haut de leurs destriers. Voyant que l'accès de la ville leur était impossible par le pont-levis, ils essayèrent de se frayer un passage à travers les ennemis. Pourquoi l'artillerie de Compiègne ne tira-t-elle pas, en ce moment, sur les Anglo-Bourguignons ? La chose est absolument inexplicable, sans l'hypothèse d'une trahison du gouverneur défendant à ses hommes de se servir de leurs pièces.

Cernés de toutes parts, Jeanne et les siens ne pouvaient tenir tête à cette cohue d'ennemis. La jeune fille, pourtant, continuait à se défendre avec l'énergie du désespoir. Enfin, un archer picard, taillé en hercule, la saisit par les bords de sa hucque d'étoffe rouge brodée d'or, et la désarçonna. Les soldats la maintenaient à terre, lui criant d'une voix triomphante :

— Rendez-vous ! Rendez-vous ! Donnez-nous votre foi!

— J'ai donné et octroyé ma foi à un autre que vous, reprit-elle, et je lui tiendra mon serment.

A cette heure suprême, l'héroïque vierge n'oubliait pas qu'elle appartenait à Jésus-Christ.

Jeanne d'Arc, prise et enchaînée, fut traînée de prison en prison par Jean de Luxembourg, qui, définitivement, la vendit aux Anglais pour 10 000 livres d'or.

LA PRISON — CONDAMNÉE SUR UN FAUX

Les Anglais conduisirent Jeanne à Rouen, où ils l'enfermèrent dans un étroit et dur cachot.

Voulant déconsidérer aux yeux du peuple les révélations qu'elle disait avoir, ils lui intentèrent un procès en cour ecclésiastique. Dans ce but, ils s'assurèrent, à prix d'argent, un prélat indigne, Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, qui réclama Jeanne parce qu'elle avait été faite prisonnière sur le territoire de son diocèse.

Durant plusieurs mois, le juge prévaricateur interrogea la pieuse jeune fille et chercha en vain à lui arracher l'aveu d'un crime imaginaire.

Au milieu de ses douloureuses épreuves, l'âme de l'angélique enfant resta toujours unie à son divin Epoux. Un trait touchant montra à ses juges, sans les émouvoir, hélas! ni changer leur cœur, combien celle qu'ils privaient des sacrements aimait le Sauveur résidant au tabernacle. Les séances publiques de son procès donnèrent à Jeanne l'occasion de demander à Massieu si les Saintes Espèces étaient conservées dans la chapelle qu'elle rencontrait sur son trajet. Ayant reçu une réponse affirmative, elle sollicita l'autorisation de s'arrêter devant la porte du sanctuaire pour prier. L'huissier compatissant accéda à ce désir. Comme autrefois Marie dans le jardin du Sépulcre, Jeanne chercha le bon Maître! Parvenue à l'huis de la chapelle, elle insista auprès de Massieu :

— Le corps de Jésus-Christ est-il bien là?

Sur une seconde affirmation, elle s'agenouilla sur la dalle et se plongea dans une adoration profonde.

Jeanne, durant le procès, répondit avec une admirable sagesse à toutes les questions qui lui furent posées. Elle déclara, notamment, ce qui suit :

— Mes œuvres et mes actions sont toutes en la main de Dieu, et, sur toutes choses, je m'en rapporte à lui. Je vous certifie que je ne voudrais rien faire ou dire contre la foi chrétienne. Si j'avais fait ou dit quoi que ce soit, s'il y avait en moi quelque chose que les clercs pussent dire contraire à la foi chrétienne que Notre-Seigneur a établie, je ne voudrais pas le soutenir, mais je le repousserais.

Cependant, on n'obtenait rien d'elle qui pût la compromettre, et les Anglais, qui avaient résolu de la brûler, s'irritaient contre Cauchon. Celui-ci combina alors une inqualifiable trahison.

Le 24 mai, il fit dresser son tribunal sur la place de Saint-Ouen, à Rouen. Puis Jeanne fut amenée devant lui. La pauvre prisonnière s'écria aussitôt, par trois fois :

— J'en appelle au Pape!

Le juge infâme ne tint pas compte de cet appel, commettant en cela une nouvelle et grièvre faute; mais il fit offrir à Jeanne de la tirer des mains des Anglais et de la mettre en prison ecclésiastique, gardée par des femmes, si elle consentait à quitter l'habit masculin qu'elle portait.

Jeanne, torturée depuis longtemps par ses ignobles geôliers, consentit à prendre cet engagement.

Mais voici qu'au lieu de lui présenter à signer une feuille portant écrit cet engagement, on lui remet, à elle qui ne savait pas lire, un papier où l'on avait rédigé une formule d'abjuration, dans laquelle il était dit qu'elle renonçait à ses révélations. La pauvre Jeanne, ainsi trompée, signa. Puis, au lieu de la mettre aux prisons d'Eglise, suivant la promesse faite, on la reconduisit dans son affreux et obscur cachot. Là, on profita de ce qu'elle avait revêtu l'habit de femme pour ajouter de nouveaux outrages à ceux qu'on lui avait déjà fait subir. Peu de jours après, voyant qu'on la laissait aux mains de cette valetaille grossière, Jeanne reprit l'habit d'homme.

Cauchon vint alors dans la prison pour constater le fait, et, en même temps, il demanda à Jeanne si elle avait encore entendu ses voix.

— Oui, répondit-elle.

Alors Cauchon se retira et rédigea une sentence livrant Jeanne au bras séculier, parce qu'elle était retombée dans ses erreurs. Cette condamnation était donc basée sur la fausse abjuration qu'on lui avait fait signer. Elle abandonnait Jeanne aux Anglais et à leur cruelle vengeance.

SUR LE BUCHER

Le mercredi 30 mai, de grand matin, un religieux Dominicain vint annoncer à Jeanne, dans sa prison, le supplice qui l'attendait.

La pauvre enfant se lamenta d'abord de ce triste sort :

— J'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée! dit-elle.

Puis elle ajouta :

— J'en appelle à Dieu!

Ensuite elle demanda le saint Viatique et communia avec une touchante piété, une foi vive, un grand amour et d'abondantes larmes.

On la fit monter dans une charrette et on la conduisit sur la place du Vieux-Marché, où l'on avait élevé le bûcher à une grande hauteur.

Arrivée au lieu du supplice, tout d'abord elle s'agenouille et prie à haute voix la Sainte Trinité, la Bienheureuse Vierge Marie, les saints et saintes du paradis, en particulier ceux que sa piété a toujours spécialement invoqués. Elle proteste de sa foi de fervente chrétienne et demande humblement à Dieu d'oublier les fautes qu'elle a pu commettre au cours de sa vie.

Elle ne veut pas qu'on accuse Charles VII, déclarant que, si quelque mal a été fait depuis qu'elle est venue parmi les troupes françaises, elle seule en assume la responsabilité. Voilà bien la victime expiatoire, prête à payer la dette de la France à la justice divine offensée.

Jeanne demanda ensuite pardon à tous, même aux Anglais. Elle implore les prières de chacun, et sollicite des prêtres présents une messe pour le repos de son âme.

Les sanglots montent de la foule. Plusieurs Anglais ne peuvent retenir leurs larmes et confessent que la main de Dieu est en tout ceci. Winchester et Cauchon même pleurent.

La vierge songe maintenant à prémunir son âme contre toute défaillance. Jésus, son divin Roi, a expiré sur une croix : elle réclame, elle aussi, une croix pour mourir. Un soldat en fit une de deux morceaux de bois. Jeanne la baisa dévotement et la plaça sur son cœur. Mais cela ne lui suffisait pas. Elle désira avoir un crucifix afin de pouvoir contempler l'image du Rédempteur. On se rendit à l'église de Saint-Sauveur et on en rapporta la croix des processions. Jeanne la saisit avec un ineffable bonheur, adressant à son Dieu immolé une fervente prière.

Cependant, les soldats anglais, à part quelques exceptions, s'impatientaient. Au milieu de l'attendrissement général, ces êtres inhumains ricanaient. Plusieurs, s'approchant de l'estrade, crièrent à l'huissier :

— Eh ! prêtre, nous ferez-vous dîner ici ?

Deux sergents s'emparèrent aussitôt de Jeanne et la poussèrent vers le bûcher. Elle en gravit les degrés, escortée des Dominicains Martin Ladvenu et Isambard de la Pierre.

Arrivée sur la plate-forme du bûcher, Jeanne, jetant un regard sur la ville, pousse ce cri de douleur et de commisération :

— Rouen ! Rouen ! seras-tu mon tombeau ?..... J'ai grand peur que tu n'aies à souffrir de ma mort !

On lui enlève des mains le crucifix. On l'attache brutalement au poteau, et l'on couvre son front d'une mitre d'ignominie portant ces mots : *Hérétique, relapse, apostate, idolâtre.*

— Non, non, je ne suis pas hérétique ni schismatique, proteste énergiquement la Pucelle, je suis bonne chrétienne !

Et, s'adressant aux deux religieux Dominicains :

— Je vous en prie, dès que le feu sera allumé, tenez la croix devant mes yeux jusqu'à la fin. Je vous le déclare encore une fois : Mes Voix étaient de Dieu. J'ai fait par l'ordre divin tout le bien que j'ai fait. Non, non, mes voix ne m'ont pas trompée, elles venaient vraiment du ciel.

Supplice de Jeanne d'Arc.
(Fresque de Lenepveu, au Panthéon.)

Le bourreau a terminé ses préparatifs ; dans sa main brûle la torche incendiaire. La Pucelle pense aux prêtres courageux qui, tout à leur mission, semblent oublier le danger.

— Voici le feu, leur dit-elle, descendez, mais tenez la croix devant mes yeux jusqu'au dernier instant.

Les étincelles jaillissent, une fumée intense enveloppe la victime, l'air se raréfie, les choses de la terre s'effacent.

— De l'eau bénite ! implore Jeanne.

Puis, ne songeant plus désormais qu'au Christ-Roi dont elle est venue rappeler à la France l'autorité souveraine :

— Jésus ! s'écrie-t-elle, à diverses reprises, dans sa lente agonie.

Et les flammes, au dire des témoins, figurent en lueurs ardentes le nom divin.

Un soldat anglais a juré de jeter du bois dans le bûcher. Il ramasse des sarments et s'approche.

A ce moment, la martyre, d'une voix haute et ferme qui stupéfie la multitude, clame un suprême appel à son divin Bien-Aimé :

— Jésus ! Jésus ! Jésus !

Puis, inclinant doucement la tête, elle rend son âme à Dieu.

L'Anglais voit au même instant une blanche colombe s'envoler du milieu des flammes et monter vers le ciel. Glacé d'effroi, il tombe évanoui.....

La vierge française a rejoint son céleste Epoux.

Quand le bûcher eut achevé son œuvre, le bourreau retrouva intact au milieu des cendres le cœur de Jeanne. Il ralluma vivement le feu ; ce cœur précieux et saint ne put être consumé et fut jeté dans la Seine avec les cendres de la libératrice.

Jeanne en avait appelé au Souverain Pontife, ce ne fut pas en vain.

En 1456, Calixte III annula la procédure de l'indigne Cauchon, cassa sa sentence et réhabilita Jeanne.

Le 27 janvier 1894, Léon XIII proclama Jeanne vénérable, et S. S. Pie X, après avoir constaté ses vertus héroïques et ses miracles, la béatifia le 18 avril 1909.

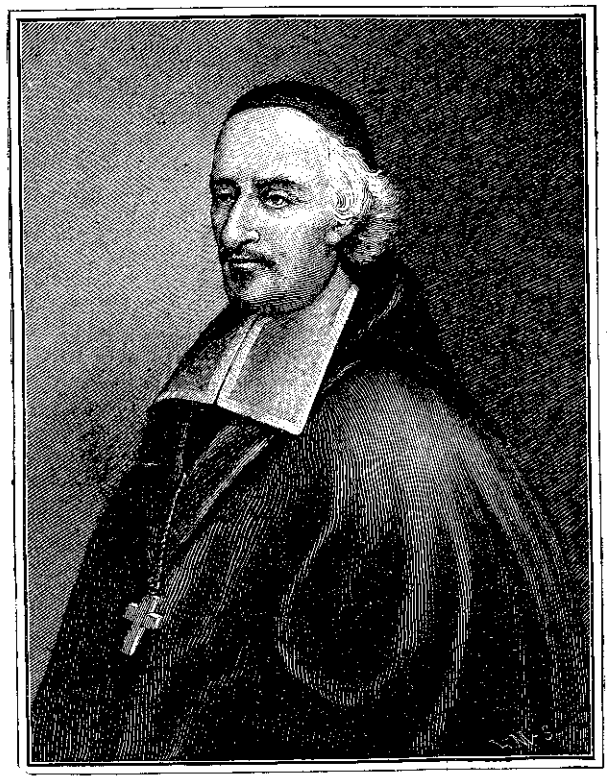
A l'époque troublée que nous traversons, nous répétons avec confiance cette invocation : « Bienheureuse Jeanne d'Arc, sauvez la France. »

Mgr Henri Debout,
lauréat de l'Académie française.

(Consulter les ouvrages du même auteur, publiés par la Bonne Presse.)

LE VÉNÉRABLE FRANÇOIS DE MONTMORENCY-LAVAL,

premier évêque de Québec (1623-1708).



Mgr François de Laval.

(Portrait conservé au Séminaire des Missions Etrangères de Paris.)

NOBLE ORIGINE — ÉDUCATION DISTINGUÉE

François de Montmorency-Laval naquit le 30 avril 1623, à Montigny-sur-Avre (diocèse de Chartres). Son père, Ugo de Laval, était seigneur de Montigny et de Montbeaudy, et sa mère, Michèle Périgord, appartenait également à une famille de la meilleure noblesse. De bonne heure, l'enfant fut confié aux Pères Jésuites, qui dirigeaient alors le collège de La Flèche.

A sa sortie de cet établissement, François de Laval reçut de son oncle, Mgr de Péricard, évêque d'Evreux, le titre de chanoine de sa cathédrale. C'était, en effet, une coutume très répandue à cette époque, et contre laquelle l'Eglise chercha toujours à réagir, de distribuer des bénéfices ecclésiastiques à des laïques et même à des enfants de famille noble.

Pour terminer ses études, le jeune François fut envoyé par sa famille dans une institution tenue à Caen par M. de Bernières, ancien trésorier royal. Il devait rester quatre ans à l'école de cet homme illustre et recevoir de lui, en même temps qu'une solide instruction, des exemples de grande vertu. En effet, cet éducateur vraiment chrétien se plaisait à inspirer à ses disciples l'amour des pauvres et des déshérités de ce monde. Lui-même les conduisait dans les hôpitaux et leur enseignait à secourir et à soigner les malades.

FRANÇOIS RENONCE AUX JOIES DU MONDE

Au XVIIe siècle, un usage abusif destinait à l'état ecclésiastique les cadets des familles nobles qui, hélas ! entraient souvent dans les Ordres sans aucune espèce de vocation, alors que l'aîné embrassait la carrière des armes. Dieu allait permettre à François de prouver lui-même la solidité de sa vocation et de sacrifier, à dix-neuf ans et en toute liberté, les biens de ce monde, les avantages d'une grande fortune et d'un nom illustre pour se livrer tout entier au salut des âmes.

Ses deux frères aînés venaient en effet de succomber glorieusement sur le champ de bataille, l'un à Fribourg, l'autre à Nordlingen. Son oncle, l'évêque d'Evreux, et ses parents le pressèrent vivement de renoncer à l'état ecclésiastique. Il parut d'abord se ranger à leur avis, mais, comme l'appel de Dieu le sollicitait, il renonça à tous les avantages terrestres et rapporta sur la tête

de son frère puîné, avec la gloire de soutenir la lignée des Montmorency, la charge d'une immense fortune. Quant à lui, résolu à revêtir les livrées de Jésus-Christ, il partit pour Paris, entra au collège de Clermont, où il poursuivit pendant six ans ses études théologiques.

ORDINATION
PREMIERS TRAVAUX — ÉVÊQUE

L'année 1647 lui apporte la grande joie de son ordination. En 1648, il est nommé archidiacre. En 1649, il passe avec succès sa licence en droit canon et revient à Caen, où il s'adonne à sa charge d'archidiacre et aux œuvres de piété et de charité.

Il réforme avec prudence et fermeté un couvent de Caen, sauve l'hôpital d'une spoliation injuste qui allait en fermer l'entrée aux pauvres, donne son appui et son aide aux malheureux tout en menant à l' « Ermitage » de Bernières une vie de retraite et de mortification.

C'est, en effet, à l'école de sainteté de l' « Ermitage » que François se forme à l'abnégation sacerdotale, qu'il éprouve faim et soif de sacrifice et d'immolation, que sa grande âme, comme autrefois les disciples au Cénacle, est pénétrée de cet esprit apostolique qui rayonnera sur les vastes régions du Canada.

Depuis longtemps, son amour des âmes lui faisait souhaiter d'aller en mission. Le Tonkin et la Cochinchine l'attiraient, moins cependant que le Canada dont le climat rigoureux et les naturels encore sauvages annonçaient un laborieux apostolat.

Quand la Compagnie de la Nouvelle-France sollicita l'honneur d'avoir un évêque à la tête de sa mission naissante, les Pères Jésuites, consultés par la cour, présentèrent à Anne d'Autriche l'abbé de Montmorency-Laval. Aussitôt Louis XIV le proposa au pape Alexandre VII dans une lettre fort élogieuse pour le candidat.

Préconisé évêque de Pétra en mai 1658, François de Montmorency-Laval, âgé de trente-six ans, reçut la consécration épiscopale des mains du nonce apostolique, assisté des évêques de Rodez et de Toul, le 8 décembre 1658, en l'église Saint-Germain des Prés de Paris.

CONTRADICTIONS — DÉPART POUR LE CANADA

Dès ce jour commencent pour lui les épreuves. En effet, le 25 décembre, en l'assemblée des évêques de France, l'évêque de Rouen dénonce la nomination de Mgr de Laval comme obtenue par surprise, et Mgr d'Embrun, président de l'assemblée, adresse à tous les évêques de France une circulaire où il rappelle l'interdiction faite de ces « nominations à de vagues évêchés, où les titulaires n'ont aucun ministère à exercer ».

La lettre prétendait enlever à François, bien que sa nomination eût été ratifiée par le Pape, toute juridiction au Canada, tant qu'il n'aurait pas subi un examen devant l'assemblée ; une autre sentence, non moins prétentieuse que la première, ordonnait aux sujets de Sa Majesté et aux officiers du royaume d'ignorer le nouvel évêque. Mais le roi appuya de son autorité le prélat persécuté, qui se mit aussitôt en mesure de gagner le Canada.

LA NOUVELLE-FRANCE
FONDATIONS DIVERSES

Le Canada, cette région immense qui couvre aujourd'hui une superficie de 8 800 000 kilomètres carrés (1), était à cette époque très peu connu. Découvert par Cabot en 1497, il ne commença à être exploré sérieusement que dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, précisément à l'époque où le Vénérable y aborda. Il était devenu français en 1608 lorsque Champlain fonda Québec. Des Poitevins et des Normands vinrent alors se fixer nombreux sur les deux rives du Saint-Laurent qu'ils mirent en valeur.

Avec eux de nombreux missionnaires débarquèrent dans la nouvelle colonie et, tout en offrant leur ministère aux Européens, ne craignirent pas de s'avancer dans l'intérieur et d'évangéliser les peuplades païennes disséminées sur ce vaste territoire, telles que les Hurons et leurs ennemis acharnés, les Iroquois. Plusieurs Pères Jésuites tombèrent victimes de leur zèle et furent massacrés par les sauvages. Jusqu'à l'arrivée du nouvel évêque, les prêtres et les missionnaires du Canada recevaient leurs pouvoirs de l'archevêque de Rouen.

Mgr de Laval s'était embarqué au mois d'avril 1659 avec quelques ecclésiastiques qu'il voulait placer dans les différentes paroisses de la colonie, en sorte que les Jésuites, qui les avaient desservies jusque-là, purent se consacrer entièrement aux missions des sauvages.

A peine eut-il mis le pied dans sa nouvelle patrie, raconte la vénérable Mère de l'Incarnation, qu'il songea à se dévouer auprès de ces pauvres sauvages. Ayant appris qu'un jeune Huron était gravement malade, il demanda à aller le visiter aussitôt. Quand il fut près de lui, il se mit à lui laver les mains et faire les saintes onctions, sans paraître incommodé de l'horrible odeur que dégageait ce pauvre corps en décomposition.

Dès son arrivée, le Vénérable organise son immense diocèse, où presque tout est à faire, et s'efforce de créer des œuvres utiles et durables. Nous ne pouvons, dans cette courte notice, qu'énumérer quelques-unes de ses fondations. Selon les besoins, ce sont des églises et des chapelles de secours qui sont construites, tandis que par ses soins s'achève aussi la cathédrale de Québec en 1666.

Le Vénérable favorisa autant qu'il put l'œuvre de la vénérable Bourgeois où étaient recueillies et instruites les jeunes filles de la contrée. Par ses soins également, de nombreux hôpitaux s'ouvraient aux infirmes à Québec et à Montréal. Des paroisses, des écoles étaient créées de toutes parts ; l'évêque inaugura même une Ecole normale pour la formation des instituteurs.

A toutes ces œuvres, Monseigneur consa-

(1) La France n'a que 536 408 kilomètres carrés.

crait des sommes considérables, vivant lui-même dans la plus stricte pauvreté.

Les communications étaient alors très difficiles de village à village. Sentiers étroits et dangereux, parcours de quinze et vingt lieues sans qu'on pût rencontrer âme qui vive, froid, tempêtes ou dégels, incursions des Iroquois, rien n'arrêtait le Vénérable dans ses visites pastorales qu'il accomplissait à pied quand les traîneaux lui faisaient défaut.

FERVEUR DU CLERGÉ DE QUÉBEC

A la suite d'un voyage en France, en 1662, l'évêque de Pétra obtint pour Québec l'érection d'un Séminaire, qui fut uni à celui des Missions étrangères, à Paris. On régla que la dîme pour les cures serait payée au Séminaire. Le prélat voulait ainsi que son clergé n'eût rien en propre, comme dans la primitive Eglise, afin d'y conserver l'union, la dépendance et le zèle apostolique.

Du reste, la promesse de désappropriation qu'il exigeait de ses prêtres, il la fit lui-même afin de donner l'exemple. Quand le Séminaire eut été bâti, il lui donna tous ses biens et y unit les cures de la campagne ainsi que le Chapitre et les cures de Québec.

Il voulut que chacun apportât dans la mense commune ce que produirait chaque paroisse, après avoir prélevé les dépenses nécessaires et les aumônes convenables. Toutes les cures n'étaient que des espèces de missions, et les titulaires devaient rendre compte de leurs revenus au supérieur du Séminaire.

Le Vénérable établit également un Petit Séminaire et bâtit à la côte de Beaupré un pensionnat pour apprendre des métiers à des enfants de la campagne, afin de procurer des ouvriers chrétiens à la colonie.

MORTIFICATIONS DU VÉNÉRABLE

Le Fr. Houssard, qui le servit durant vingt ans, nous dépeint les dures mortifications de son maître, couchant sur la planche, couvert d'une seule couverture. Au cours d'une grave maladie, il fut contraint d'accepter une mince paillasse; mais, la nuit, il se levait sans bruit, mettait de côté cet objet trop luxueux pour lui, et, debout de grand matin, il remettait tout en place afin que nul ne s'aperçût de son pieux stratagème.

Chaque nuit, à 2 ou 3 heures, il se levait pour prier, se rendait à l'église avec une petite lanterne, préparant lui-même et sonnant la messe qu'il célébrait à 4 h. 1/2 pour ne rentrer chez lui qu'à 7 heures. Afin de résister aux froids rigoureux, il récitait son bréviaire ou son chapelet en marchant. Il portait un cilice qu'il n'enleva que vers la fin de sa vie pour permettre de panser des plaies produites dans une chute.

La mortification régnait à sa table plus que frugale. Il ne mangeait que fort peu, et de préférence des aliments mal préparés ; jamais il ne prenait d'entremets, de sucreries ou de liqueur ; comme boisson, il se contentait de quelques gouttes de vin versées dans de l'eau chaude. Le soir, une légère collation lui suffisait. S'il dérogeait parfois à ses austères habitudes, c'était sur l'ordre des médecins ou par déférence envers les supérieurs du Séminaire qui le suppliaient de se soigner.

Le Fr. Houssard rapporte ainsi l'humilité de son évêque. « Je devais demeurer les bras croisés ou aller à mon travail pendant que Sa Grandeur balayait, desservait la table, s'habillait, se déshabillait, faisait son lit, et c'était une mortification continuelle pour une personne un peu dévouée à son service de n'y trouver presque rien à faire. »

SES CHARITÉS ET SES ÉPREUVES

Malgré les charges qui pesaient sur lui, le saint évêque consacrait annuellement quinze cents ou deux mille francs aux pauvres, mais il refusait quelques sous à son domestique lorsque celui-ci devait acheter un objet de première nécessité. Une rentrée de fonds amenait-elle quelques écus dans sa caisse, vite il les consacrait à l'achat de peaux pour les pauvres.

Après avoir tout donné, Monseigneur recourait humblement au vestiaire du Séminaire pour le linge ou les vêtements d'absolue nécessité. On devait lui enlever ses soutanes, si rapiécées qu'il pouvait passer pour le plus pauvrement vêtu de son diocèse.

Avec quelles démonstrations d'amour et de joie ne recevait-il pas ses chers missionnaires au retour de leurs courses apostoliques ! Plus ils étaient amaigris, harassés, en loques, plus son étreinte se faisait paternelle et émue. Il eût voulu, lui aussi, donner ses forces, sa vie aux tribus sauvages éparses dans ces contrées désolées, mais les devoirs de sa charge le retenaient à Québec.

Son Séminaire ayant été détruit par un incendie, était à peine réparé qu'un nouveau désastre le réduisait en cendres en 1705. Le saint évêque s'écria alors avec confiance :

— Recommençons à construire ; le bon Dieu nous aidera et payera nos dettes.

Il s'abandonnait toujours à la divine Providence qui ne lui manqua jamais : « Je ne veux que Dieu », répétait-il sans cesse jusque sur son lit de mort.

LUTTES DIVERSES ET FERMETÉ DU VÉNÉRABLE

Le fatal commerce des eaux-de-vie commençait à introduire bien des désordres dans la nouvelle colonie. Les sauvages avaient un penchant à l'ivrognerie qu'ils ne connaissaient point avant que les Européens ne leur fournissent de quoi le satisfaire, et, dès qu'ils eurent contracté l'habitude des liqueurs fortes, ils ne furent pour ainsi dire plus les maîtres de s'y soustraire. Le prélat, navré du mal causé dans son diocèse par ce trafic fructueux sans doute, mais immoral, s'employa de tout son pouvoir à le supprimer ; il usa tour à tour de la douceur, de la persuasion et dut finalement recourir à l'excommunication. Il eut à ce sujet beaucoup à lutter contre les gouverneurs, qui, jaloux

de leur charge, ne voulaient pas laisser l'évêque s'immiscer dans ce qu'ils considéraient comme leur sphère d'influence.

En 1664, M. de Mésy ayant voulu apporter des changements arbitraires dans la composition du Conseil supérieur de la colonie reçut de l'évêque, qu'il avait prié de l'aider en cette affaire, la digne et belle réponse que voici :

— Ni ma conscience, ni mon honneur, ni le respect que je porte aux ordres du roi ne me permettent de nommer d'autres membres tant que les conseillers n'ont pas été convaincus d'indignité.

Ne parvenant pas à fléchir le prélat, le gouverneur, à la tête d'une troupe de soldats, envahit l'église et la maison voisine de l'évêché, pour l'intimider. Sans aucune émotion, le Vénérable termina sa prière et s'avança vers la troupe qui, spontanément, lui rendit les honneurs et défila devant lui.

Le gouverneur se retira confus, mais n'en continua pas moins à molester l'évêque sous les plus futiles prétextes, jusqu'au jour où, atteint d'une grave maladie, il se fit humblement transporter à l'hôpital dans la salle des pauvres et l'appela à son chevet, lui demandant pardon de sa conduite scandaleuse et le priant d'entendre sa confession.

DÉMISSION DU PRÉLAT

Accablé de travaux et éprouvé par les contradictions dans l'exercice de son ministère apostolique, Mgr de Laval se démit de son siège en 1684 et retourna en France jusqu'en 1688. Lui-même voulut consacrer son successeur, Mgr de Saint-Vallier. Comme il désirait finir ses jours au Canada qu'il aimait tant, ils repartirent ensemble pour Québec. Mais le Vénérable eut la douleur de voir Mgr de Saint-Vallier ne pas maintenir la communauté de biens dans tout le clergé, moyen qu'il regardait avec raison comme très efficace pour perpétuer parmi les prêtres l'esprit d'union et de désintéressement.

N'ayant plus dans le diocèse de charge officielle, le Vénérable voulut rester apôtre et missionnaire ; surtout il était pour tous un exemple de vertu et de piété. Malgré les graves infirmités dont il souffrait, il n'omit jamais de célébrer la sainte messe chaque matin, de se confesser tous les jours et de répandre autour de lui la bonne odeur de Jésus-Christ. Tous ceux qui le connurent sont unanimes à faire son éloge.

DERNIÈRE MALADIE — MORT — FUNÉRAILLES

François avait toujours désiré mourir au Canada. Dieu exauça ce désir afin que sa mort fût, ainsi que l'avait été sa vie, un sujet d'édification pour les âmes qu'il aimait tant. Dès le début de 1708, des plaies profondes et douloureuses couvrirent ses jambes ; bientôt la marche devint impossible. Héroïque, le saint évêque n'en continua pas moins à célébrer la sainte messe tous les jours et à vaquer à ses exercices de piété. Il est des moments où la douleur est particulièrement aiguë et devrait lui arracher des plaintes ; seules, des oraisons jaculatoires tout embrasées d'amour de Dieu sortent de ses lèvres. La patience, la soumission, la joie de souffrir ne se démentent pas un instant en cette victime volontaire.

La Semaine-Sainte arrive ; François tient à en suivre toutes les cérémonies malgré les souffrances qui le torturent. Mais son corps ne résiste pas à cet effort qui le brise ; le mal s'aggrave rapidement. Dans la matinée du 8 mai 1708, François de Montmorency rendit son âme à Dieu pour recevoir la récompense du juste.

Son corps fut déposé dans la cathédrale de Québec.

Bientôt Dieu rendit glorieuse la tombe de son serviteur, rendez-vous des malades, des affligés. Les guérisons se multiplièrent ; innombrables furent les grâces obtenues par l'intercession de François. Et la magnifique floraison de vie chrétienne qui s'épanouit au Canada n'est-elle pas elle-même le fruit des mérites de celui qui sema dans la prière, la mortification et les labeurs d'un pénible apostolat ?

La cause de béatification a été introduite en cour de Rome le 24 septembre 1890 ; puisse-t-elle avancer rapidement. Que la gloire de ce saint évêque éclate sur les autels et rejaillisse en grâces de conversions pour le pays qui lui donna le jour, et de persévérance pour celui qui fut le champ de son apostolat.

Pratique. — Prendre la résolution de venir en aide aux missionnaires qui se dévouent dans les pays infidèles, par nos prières, nos sacrifices et nos aumônes.

C. DE L.

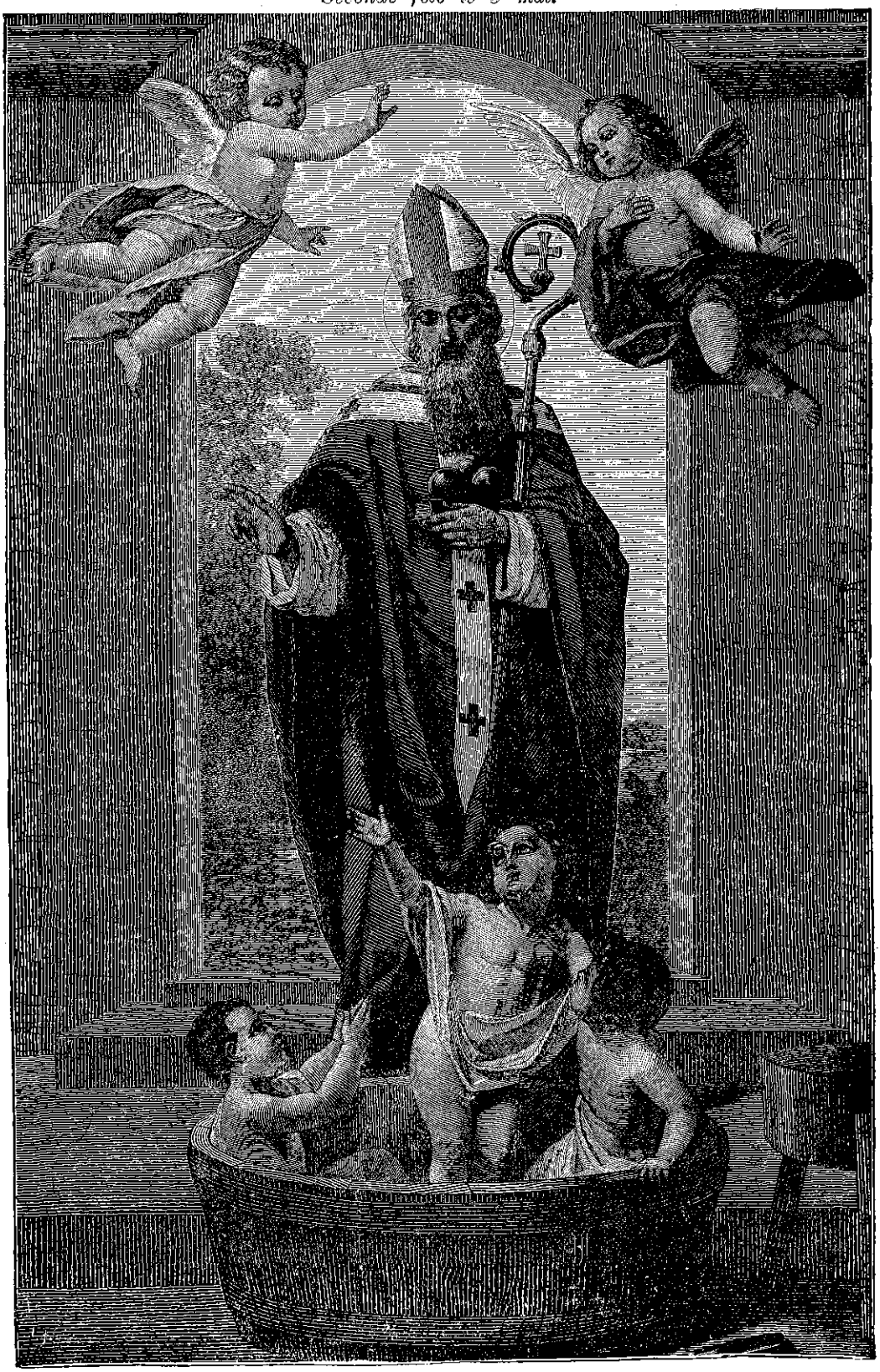
SOURCES CONSULTÉES

Les documents de la cause de béatification.

LE GRAND SAINT NICOLAS

ÉVÊQUE DE MYRE

Seconde fête le 9 mai.



SA PATRIE — SA NAISSANCE

La ville de *Patare*, aujourd'hui en ruines, située dans la Lycie, province de l'Asie-Mineure, fut le lieu où naquit saint Nicolas. La fondation de cette ville remonte aux premiers âges helléniques. Le culte d'Apollon et les oracles qui étaient rendus en son nom en firent une rivale de Delphes, disent Tite-Live et Strabon.

Patare devint autrement célèbre au IIIe siècle de notre ère par la naissance de saint Nicolas, que ses pieux parents, Ephemius et Anne, déjà avancés en âge, obtinrent par leurs abondantes aumônes et leurs ferventes prières. « Vous aurez, leur dit un ange, un fils qui s'appellera Nicolas (c'est-à-dire *Victoire du peuple*), et il sera grand serviteur de Dieu ! » C'est ce qu'affirment Jacques de Voragine, saint Vincent Ferrier et saint Pierre Damien. « Ce saint enfant ne vit pas plutôt la lumière du jour, ajoutent ces auteurs, que Dieu voulut le faire connaître pour son serviteur; car, ayant été placé dans un bain, il se tint debout, joignant les mains et regardant le ciel avec une sorte d'extase ! » Ce qui a fait dire à saint Bernard que saint Nicolas fut élu, béni et éclairé par le Seigneur dès le premier moment de sa naissance. Comment expliquer autrement le jeûne que cet enfant, aussitôt entré dans la vie, s'imposa, les mercredis et vendredis de chaque semaine, selon les usages des Eglises d'Orient, ne prenant de nourriture qu'une fois le jour et à l'heure de None, heure à laquelle prirent fin les douleurs de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Ce prodige de pénitence fit dire à son oncle, son prédécesseur sur le siège de Myre, les paroles suivantes que la tradition nous a conservées : « Voilà qu'il est né en ces jours un nouveau soleil sur la terre; il illustrera tout l'univers..... Je vous dis que le grand Dieu a communiqué à l'enfant Nicolas de si grandes grâces et une puissance de miracles si merveilleuse, qu'on ne cessera jamais d'en parler ! »

SAINT NICOLAS SE PRÉPARE AU SACERDOCE

Ephemius permit à son fils de choisir sa carrière. Notre Saint consulta le Seigneur; il sentait en lui-même une inclination pour l'étude des lois, et il avait le désir de défendre un jour les intérêts des pauvres et du peuple; cependant, il comprit qu'il devait aspirer au sacerdoce et que telle était la volonté du ciel.

Il étudia dès lors la théologie, en s'imposant des jeûnes multipliés et de rudes mortifications, pour n'être point sujet à l'erreur. Dieu l'en récompensa en favorisant ses études par des lumières particulières et en lui accordant le don des miracles qui ne s'affaiblit jamais. Rencontrant un jour, au sortir d'un cours de sciences ecclésiastiques, une pauvre femme estropiée qui lui demandait l'aumône, il lui donna l'argent qu'il portait sur lui, et, comme saint Pierre, il lui dit : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lève-toi et marche ! »

Les peintres et les sculpteurs du moyen âge, nous dit saint Vincent Ferrier, ont voulu rappeler le souvenir de cet acte de charité et de ce miracle, en représentant saint Nicolas bénissant une femme infirme prosternée à ses pieds et lui remettant une bourse remplie d'argent. Il n'était donc pas seulement un homme de miracles, il était aussi un homme de charité. Les jeunes filles qu'il dotait et qui, grâce à lui, échappaient à l'opprobre et à la misère, l'immense fortune de ses parents qu'il distribuait aux pauvres et aux églises, ainsi que tant d'autres faits, témoignent de son inépuisable charité !

SAINT NICOLAS FAIT LE PÈLERINAGE DE JÉRUSALEM

Après avoir reçu l'ordre de la prêtrise, saint Nicolas fut chargé par son oncle, archevêque de Myre, de diriger en cette ville un monastère appelé la Sainte-Sion. Il gouverna ses Frères avec prudence et humilité, comme aurait fait un religieux avancé en âge, en vertu et en sainteté. C'est alors qu'il conçut le projet de visiter les Lieux Saints; il entreprit ce pèlerinage avec des sentiments que tous les auteurs de sa vie ont célébrés. « A Jérusalem, il chemina toujours, disent-ils, les pieds nus, la tête découverte, les yeux mouillés de larmes, la compassion dans le cœur. Aux lieux où Notre-Seigneur avait fait quelque action particulièrement remarquable, il allait à genoux, baisant sans cesse la terre sanctifiée par le sang, les sueurs et les douleurs de son divin Maître ! »

Il se retira pendant plusieurs jours dans une petite grotte, près de Bethléem, où, d'après la tradition, s'était abritée la Sainte Famille fuyant en Egypte pour échapper à la persécution d'Hérode; depuis, on a bâti en ce lieu une petite église sous le nom de Saint-Nicolas. Il y est représenté en habit de pèlerin. Le saint Abbé fût volontiers resté ainsi à contempler et à prier jusqu'à la fin de ses jours ; mais Notre-Seigneur lui ordonna de retourner à son monastère de Sion. Il quitta la Palestine, priant Dieu de lui faire connaître ses desseins sur lui.

SAINT NICOLAS EST ÉLU ÉVÊQUE DE MYRE

Les suffragants et le clergé de Myre, à la vacance de ce siège, étant assemblés pour l'élection d'un nouveau titulaire, apprirent par révélation, au témoignage du bienheureux Jacques de Voragine, que leur choix devrait se porter sur celui qui, le premier, entrerait dans l'église le jour suivant, et s'appellerait Nicolas. Ils passèrent la nuit en prières. A l'aube du jour, apercevant saint Nicolas, qui, le premier, s'était rendu au temple saint pour y prier, suivant sa coutume, ils le sacrèrent et le proclamèrent leur évêque.

Le peuple de Myre, ayant appris la nouvelle, se rendit en grande foule à la cérémonie; par sa foi, sa piété et les élans de sa joie, il montra aux prélats assemblés qu'il approuvait un choix déterminé par Dieu même.

Parmi les assistants, on vit une jeune mère se jeter aux pieds du nouvel archevêque et lui demander de rendre la vie à son enfant, cruellement brûlé par sa propre négligence; elle le lui apportait mort dans ses bras.

Dieu voulut, sans doute, disent les historiens, autoriser directement l'élection par un insigne miracle; saint Nicolas, après avoir fait le signe de la croix sur l'enfant, lui rendit la vie, aux yeux et aux acclamations de tout le peuple de la ville de Myre.

Ce fait merveilleux fut bientôt connu dans toutes les provinces environnantes; on apprit la vie exemplaire que menait le saint archevêque; on vint de toutes parts pour le voir, l'entendre, le consulter. Saint Bonaventure, dans un sermon qui lui était attribué, parle de ces multitudes allant, du vivant de saint Nicolas, pour s'édifier et s'instruire à son école : « Trois écoliers de familles riches et nobles, dit ce docteur, se rendant à Athènes pour y faire leurs études, voulurent passer par Myre pour voir saint Nicolas, lui demander ses conseils et se recommander à ses prières. L'hôte chez lequel ils s'arrêtèrent était juif de naissance et de cœur. Tenté de s'emparer de leur argent, il conçut et mit à

exécution l'idée diabolique de les tuer, de les couper en morceaux, de saler cette chair humaine et de la consommer, afin de mieux cacher son crime.

» L'archevêque, informé par un ange de ce triple homicide, vint aussitôt trouver le meurtrier, le confondit publiquement, tout en lui promettant le pardon de Dieu s'il se convertissait et faisait pénitence; puis, saint Nicolas, étendant sa main sur les chairs inanimées des trois victimes, les rappella à la vie. »

Ce miracle, que le témoignage des peuples nous a transmis dans les nombreuses peintures et gravures représentant saint Nicolas, a été l'origine du patronage célèbre de ce Saint, fêté par les jeunes garçons et les écoliers. Nous devons ajouter que certains historiens modernes : Alban Butler, Godescard et autres, craignant de paraître trop crédules, ont passé sous silence ces merveilles admises universellement, ainsi que l'on peut s'en convaincre par la lecture de l'office de saint Nicolas dans l'ancien Propre du diocèse de Langres.

SAINT NICOLAS AU CONCILE DE NICÉE

Lorsque le pape saint Sylvestre eut donné son consentement à la réunion d'un Concile à Nicée, d'accord en cela avec l'empereur Constantin le Grand, saint Nicolas s'y rendit avec empressement. Il avait été plusieurs fois flagellé et maltraité par les officiers de Licinius, collègue de Constantin et ennemi acharné des chrétiens; tout son corps était couvert de cicatrices et de blessures. C'est pourquoi les peintres de l'antiquité nous l'ont représenté se rendant au Concile œcuménique tout mutilé et portant les marques de ses souffrances.

Pendant une des séances solennelles du célèbre Concile, à l'énoncé de la doctrine impie d'Arius refusant à Notre-Seigneur Jésus-Christ le nom de Fils éternel de Dieu, on vit saint Nicolas se lever de son siège, et, dans un mouvement plein d'indignation et d'éloquence, il invita l'hérétique à rétracter sa doctrine qui n'était autre que celle de Satan, le père du mensonge; son zèle, sa foi ardente et son courage obtinrent l'admiration de toute l'assemblée.

Pierre de Natalibus, qui rapporte cette anecdote, nous fait connaître en même temps la noble réponse de Constantin à quelques amis secrets du novateur, qui, devant lui, osaient prétendre que l'archevêque de Myre avait été trop sévère en cette circonstance :

« J'approuve l'archevêque de Myre, s'écria l'empereur; et, d'ailleurs, il ne m'appartient pas de contrôler les Pères du Concile : il n'appartient qu'aux évêques de juger un évêque. »

SAINT NICOLAS ET CONSTANTIN LE GRAND

Peu après la tenue du Concile de Nicée, Constantin, seul maître du monde, voulut le pacifier, afin de pouvoir plus facilement favoriser la prédication de l'Evangile. Dans ce but, il envoya une armée occuper la province de la Phrygie supérieure, agitée par des rebelles.

Les généraux auxquels l'empereur confia cette expédition s'appelaient Népotien, Ursus et Herpilio. Ils déployèrent en cette circonstance une prudence extrême, et parvinrent à faire cesser les troubles par la persuasion et en évitant de répandre le sang.

De retour à Constantinople, les trois officiers généraux furent accusés de conspiration contre l'empereur par des envieux de la faveur souveraine, qui parvinrent, à l'aide de faux témoignages, à les faire condamner à mort. Dans leurs angoisses, les trois victimes se souvinrent de la grande charité et de la puissance de saint Nicolas.

La nuit même qui précéda leur supplice, il prièrent Dieu de leur envoyer le charitable archevêque de Myre et de l'intéresser à leur sort. Leur prière à l'instant même fut exaucée.

Le Saint apparut à Constantin pendant son sommeil et lui enjoignit de révoquer son injuste sentence. L'empereur, réveillé par cette apparition du grand évêque, fit amener devant lui les trois officiers, leur accorda leur grâce et les chargea de porter à saint Nicolas d'abondantes aumônes pour ses œuvres de charité, en y joignant un encensoir et deux chandeliers d'or massif, une paire de gants pour la messe pontificale et un livre des Saints Evangiles, enrichi de pierres précieuses.

Constantin renouvela en cette circonstance les édits qu'il avait déjà rendus, dans lesquels il ordonnait que les sentences des évêques seraient désormais exécutées selon les lois de l'Eglise romaine, sans jamais être soumises à l'autorité des juges séculiers.

MORT DE SAINT NICOLAS

Saint Nicolas, âgé d'environ soixante-cinq ans, affaibli par la plus austère pénitence, par toutes les souffrances qu'il avait endurées au temps de la persécution de Licinius et par les labeurs de son épiscopat, sentit que sa fin approchait; Dieu l'en avertit.

Il invita son clergé à l'assister de ses prières et se fit transporter au monastère de Sion, où il voulait mourir. Chose merveilleuse, écrivent tous les auteurs grecs, on vit soudain sa cellule remplie d'anges récitant avec lui les psaumes qui pouvaient le mieux aider et fortifier un agonisant.

Le saint archevêque ayant, avec les Esprits célestes, récité le psaume trentième : *In te, Domine, speravi*, il répéta seul le verset : *In manus tuas commendo spiritum meum; redemisti me, Domine Deus veritatis*, et rendit au Seigneur son bienheureux esprit. C'était en l'an 343, un vendredi, sixième jour de décembre, à l'heure de None, en laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ expira sur la croix pour le salut du monde.

L'évêque de Féliton, suffragant de l'archevêque de Myre, ayant appris, par un avis direct de Dieu, la mort du Saint, tint à honneur de présider à ses funérailles. A la demande du clergé et sur les instances du peuple tout entier, il chanta, non pas la messe des morts, mais une messe d'actions de grâces, pour remercier le Seigneur qui venait de rappeler à lui ce bon et grand serviteur.

C'était une canonisation anticipée; elle fut aussitôt ratifiée par tous les évêques de l'Asie-Mineure et par le pape saint Damase, qui composa l'Office chanté dans toutes les églises où l'on célébrait la fête de saint Nicolas de Myre. Ainsi, dès le IVe siècle, écrit le P. Ribadeneira, la fête de saint Nicolas le Grand fut, pour ainsi dire, chômée comme celles des plus illustres martyrs, et comme le fut, peu après, la fête de saint Martin, le thaumaturge des Gaules.

LES DEUX TOMBEAUX DE L'ARCHEVÊQUE DE MYRE L'EAU DE SAINT NICOLAS

Le corps du saint archevêque fut déposé en l'église du monastère de Sion, dans un sépulcre de marbre. Ses clercs et les moines ne tardèrent pas à s'apercevoir que la mort n'avait rien diminué de la vertu miraculeuse dont il avait été orné dès sa jeunesse.

Au moment de l'ensevelissement, ils virent s'échapper de ses saintes reliques une liqueur odoriférante, assez semblable à l'huile et, de l'extrémité de ses pieds, une eau limpide qu'ils distribuaient aux malades et aux blessés venant de toutes parts au tombeau du grand thaumaturge; ceux-ci en éprouvèrent des effets merveilleux, ce qui a inspiré ces beaux vers au poète Santeuil, que personne ne sau-

rait accuser d'avoir été crédule et trop ami du surnaturel :

Profuit vivus, favet et sepultus,
It salutaris liquor e sepulchro;
Turba languentum properate, præstat
Ille salutem!

Le 20 avril de l'année 1087, sept cent quarante-cinq ans après la mort de saint Nicolas, des armateurs de la ville de Bari, capitale de la province et duché de Pouille, au royaume de Naples, étaient venus à Myre pour y vénérer le tombeau du plus célèbre des thaumaturges d'Orient et d'Occident. Ils furent singulièrement attristés en voyant l'église et le sépulcre du grand évêque presque en ruines; les Turcs étaient les maîtres du pays et, sans oser profaner ouvertement les reliques du Saint, ils voulaient en éloigner les pèlerins et les faire oublier.

Ces armateurs eurent bien vite pris un parti, et, décidés à tout entreprendre pour sauver les ossements vénérés de saint Nicolas, ils réussirent à s'en emparer pendant une nuit obscure avec l'aide de quelques religieux préposés à la garde de l'église.

Ils arrivèrent à Bari le 9 mai, et furent reçus par la population avec des transports de joie.

Il est fait mention de cette mémorable translation des reliques de saint Nicolas dans le Bréviaire, le 6 décembre, et dans le Martyrologe, le 9 mai. Elle a donné lieu à l'établissement d'une seconde fête, fixée au jour où les saintes reliques arrivèrent à Bari; on l'appelait autrefois la Saint-Nicolas d'été, par opposition à la Saint-Nicolas d'hiver.

Le duc de Pouille, Roger, offrit son propre palais de Bari pour y bâtir, de concert avec les habitants, une basilique d'une grande magnificence et qui ne le cède en rien aux plus belles églises de la chrétienté.

Au milieu de ce superbe monument, on a creusé une crypte, garnie de marbre et surmontée de la statue de saint Nicolas le Grand.

Le pape Urbain II, présent à la cérémonie de la réposition des reliques de saint Nicolas, plaça de ses propres mains les ossements sacrés sur une table de marbre sous laquelle se trouve un vase également de marbre précieux.

Une liqueur, semblable à de l'eau, s'écoule du tombeau : elle est recueillie par les chanoines de la collégiale de Saint-Nicolas, qui la distribuent aux pèlerins.

C'est ainsi que l'on implore, à Bari, comme on implorait à Myre, celui que saint Pierre Damien a appelé l'élu de Dieu, le nourrisson de la sainteté, la gloire des jeunes gens, l'honneur des vieillards, la splendeur des prêtres et la lumière des pontifes.

Le miracle que nous venons de rappeler est mentionné au Martyrologe romain; il est dépeint dans le vitrail de Saint-Nicolas, de la cathédrale de Bourges, et reproduit dans l'Atlas des PP. Cahier et Martin, de la Compagnie de Jésus.

LE CULTE DE SAINT NICOLAS

L'Orient, témoin des grandeurs de la puissance de saint Nicolas, fut la première contrée où son culte s'établit avec un élan qui ne s'est jamais affaibli.

Sous l'impulsion des souverains pontifes, les Eglises occidentales l'honorèrent avec un même zèle, ainsi que l'indiquent ses nombreux et célèbres panégyristes, et son culte se répandit partout en Europe depuis la translation de ses reliques de Myre à Bari, particulièrement en Touraine, en Normandie, en Picardie, dans l'Ile-de-France, la Champagne et toutes les provinces austrasiennes.

On invoquait saint Nicolas pour n'être pas surpris par une mort subite ou pour lui demander d'être préservé de la damnation éternelle. L'Eglise romaine, dans sa liturgie, a sanctionné cette marque suprême de confiance en faisant dire au prêtre, à la collecte de la messe de saint Nicolas : « Seigneur, faites, s'il vous plaît, que, par les mérites et les prières de saint Nicolas, nous soyons délivrés des flammes de l'enfer ! »

On s'adresse à saint Nicolas dans les temps de calamités publiques, en souvenir de son admirable charité. Une famine sévissait en Asie-Mineure; il apprend qu'un chargement considérable de blé, destiné pour la ville impériale, est au port; il y vient, en suppliant, et décide les marchands, après bien des efforts, à lui en céder une partie. A peine ceux-ci étaient-ils arrivées à Constantinople qu'ils constatent, à leur grande surprise, que leur blé n'avait pas diminué et qu'ils étaient ainsi récompensés de ce qu'ils avaient fait à la prière du grand évêque.

Les marins l'invoquent, de leur côté, dans leurs périls. Il leur donna plusieurs fois d'éclatants témoignages de sa protection. Jacques de Voragine raconte comment saint Nicolas sauva, par sa bénédiction et sa confiance en Dieu, un bâtiment qui allait devenir, en pleine mer, la proie des flammes.

Les prisonniers l'invoquent en souvenir du fait merveilleux qui a donné lieu à la grande dévotion des Lorrains envers saint Nicolas, leur patron.

Au commencement du XII^e^ siècle, un chevalier qui habitait près de Nancy, dans un bourg nommé le Port, résolut de se joindre aux soldats qui allaient combattre en Orient. Pendant la guerre, les infidèles le firent prisonnier et, comme il se refusait à apostasier, il fut enchaîné et mis en un sombre cachot. Dans sa détresse, il se souvint d'un oratoire dédié à saint Nicolas, situé près de Port; il adressa à ce grand thaumaturge une fervente prière, pour lui demander son secours et sa protection. Dans la nuit suivante, saint Nicolas obtint de Dieu de le délivrer et de le transporter miraculeusement en Lorraine au seuil de la chapelle qui lui était dédiée. Le matin, dit l'*Histoire de la Lorraine*, le sacristain, voyant ce pauvre chevalier enchaîné et à peine éveillé, l'aida à regagner sa demeure, et tous deux bénirent Dieu et publièrent la puissance de saint Nicolas. Les habitants du bourg s'unirent à leurs actions de grâces et ne tardèrent pas à donner le nom de saint Nicolas à leur commune, connue depuis sous le nom de Saint-Nicolas-du-Port.

La Lorraine entière s'associa à ce mouvement de piété. Des processions s'organisèrent, et les pèlerinages à l'oratoire de Saint-Nicolas devinrent si nombreux qu'on ne tarda pas à construire une des plus belles églises qui aient été dédiées au saint évêque de Myre.

Les princes de la maison de Lorraine se joignirent aux populations pour enrichir ce sanctuaire. Ils obtinrent des magistrats et du clergé de Bari une relique insigne du Saint pour la belle église de Saint-Nicolas-du-Port.

Les Messins ne restèrent pas indifférents en ces circonstances et, dans toute la province, le culte de saint Nicolas devint populaire comme en Lorraine. D'après les plus anciennes traditions du pays, saint Nicolas eut son autel dans le transept de la magnifique cathédrale de Metz. Les populations des campagnes venaient plus particulièrement au mois de mai, prier saint Nicolas et lui demander de bénir leurs travaux et les récoltes de l'année. On célébrait, d'ailleurs, à Metz, la fête de la Saint-Nicolas d'été, ainsi qu'on peut le voir aux anciens Propres du diocèse.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE

ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 9 mai.

Saint Grégoire, docteur. — La tempête apaisée. — Saint Grégoire et saint Basile. Chastes fiançailles.

SAINT DÉSIR D'UNE FEMME CHRÉTIENNE

Une auréole de douceur et de suave tristesse entoure le front de saint Grégoire de Nazianze. C'est qu'il fut le fruit des pleurs et des humbles prières de sainte Nonna, sa mère.

« Seigneur, donnez-moi un fils? redisait sans cesse la pieuse femme, afin que je puisse le consacrer au service de vos autels. »

Une nuit, elle s'endort tout en larmes, en répétant son oraison habituelle. Un enfant d'une céleste beauté lui apparaît alors. Tandis qu'elle le contemple avec amour, ces paroles retentissent : « Voilà le fils que le ciel t'accorde; nomme-le Grégoire, car il le veut ainsi. »

Dans sa joie d'être mère d'un ministre de Jésus-Christ, Nonna oublia les douleurs de l'enfantement. A peine l'avait-elle reçu dans ses bras que, joyeuse, elle offrait au Seigneur le fruit de ses entrailles.

Sa piété lui valut de nouvelles grâces. Dans la suite, elle donna le jour à deux autres saints : Césaire et Gorgonia. A son époux, qui vivait dans le paganisme, elle mérita la grâce de la

conversion. Après quatre ans de persévérance dans les vertus chrétiennes, ses concitoyens l'élevèrent de la dignité de premier magistrat de Nazianze, à celle de pasteur et d'évêque. Il est, lui aussi, honoré dans l'Eglise.

L'ÉDUCATION AU FOYER DOMESTIQUE

L'innocence de ses enfants était pour Nonna le trésor le plus cher. Aussi ne voulut-elle confier à personne le soin de leur première éducation.

Elle-même leur apprit à lire dans la Bible. Elle leur fit comprendre et aimer les enseignements de ce livre divin, puis les mena à l'église demander la force de les mettre en pratique.

Là, son seul maintien inspirait à sa petite famille la crainte de Dieu. Elle était toujours à genoux. Elle ne détournait pas les yeux de l'autel.

L'amour des pauvres était la conséquence de cette vraie dévotion. Nonna gémissait de ne pouvoir se donner elle-même.

CHASTES FIANÇAILLES

Dans une terre bien préparée, le grain de froment rend le centuple. Les exemples de Nonna avaient tout spécialement disposé Grégoire à la vertu. Aussi les dons divins fructifièrent heureusement dans son âme. Malgré sa jeunesse, il fuyait les jeux, les festins et la société des femmes, afin de pouvoir se livrer plus longtemps à la méditation et à l'étude. Toujours il redoutait de tomber dans le péché. Il marchait devant le Seigneur avec crainte et tremblement. Son innocence lui valut cependant les faveurs d'en haut.

« Un jour, nous dit-il lui-même, j'aperçus près de moi deux vierges d'une majesté surhumaine. On aurait dit deux sœurs. La simplicité et la modestie de leurs vêtements, plus blancs que la neige, faisaient toute leur parure. A leur vue, je tressaillis d'un transport céleste. Mais comment rendre ce qui se passa en moi, quand elles vinrent me couvrir de baisers! « Nous sommes la tempérance et la chasteté, me dirent-elles. Nous siégeons auprès du Christ-Roi. Donne-toi tout à nous, cher fils; accepte notre joug! Nous t'introduirons un jour dans les splendeurs de l'immortelle Trinité! »

LA TEMPÊTE APAISÉE

Grégoire fut fidèle aux deux austères compagnes que le ciel lui donnait. Aussi put-il se livrer tout entier à l'étude. Sa science se développa à l'égal de sa piété. Après quelques années, les plus illustres maîtres de Nazianze, sa ville natale, de Césarée, d'Alexandrie, n'eurent plus rien à lui apprendre. Il s'embarqua donc pour Athènes, la métropole des lettres et des arts.

Lucifer, cependant, ne voyait pas sans terreur Grégoire avancer dans les connaissances divines et humaines. Il devinait en lui un terrible adversaire pour l'avenir. Pour se mettre à l'abri de toute défaite, Satan voulut se débarrasser de son ennemi.

Tout à coup, il obscurcit le ciel, il excite les vents, soulève les flots. Le navire qui porte le jeune homme est assailli par une furieuse tempête. « La neuvième plaie d'Egypte ne fut pas plus terrible, » dit un contemporain.

Passagers et matelots, tous pleuraient la vie et les biens d'ici-bas, que le naufrage allait leur enlever. Seul, notre Saint déplorait le malheur de son âme. Selon un usage du temps, il n'avait pas encore reçu le baptême. Il allait donc trouver la mort dans les eaux, avant que d'y puiser le salut comme tous les chrétiens.

Il déchire ses vêtements, il pousse de tels sanglots que ses compagnons oublient leur douleur pour compatir à la sienne. « Seigneur, répétait-il, si vous nous sauvez, si je puis être baptisé, je ne vivrai plus que pour vous. »

Cependant, dans un songe mystérieux, sainte Nonna a vu le danger de son fils. Elle se jette à genoux. Elle rappelle au Seigneur les promesses qu'il lui a faites en faveur de Grégoire. Comment l'offrira-t-elle au service des autels, si la mer l'engloutit avant même qu'il soit devenu un membre vivant de l'Eglise?

De sa demeure de Nazianze, la pieuse femme faisait plus que les matelots qui luttaient contre l'ouragan. En effet, un des serviteurs qui accompagnaient Grégoire s'écria : « Je vois Nonna, ma maîtresse, marcher sur les eaux et guider le vaisseau vers le port. » Pour confirmer ces paroles, la tempête s'apaisa sur-le-champ.

Dans leur reconnaissance et leur admiration, tous les païens présents embrassèrent la foi du Christ.

UN AMI SINCÈRE ET UN FAUX AMI

Le monde est plus à craindre encore que l'Océan en courroux. Ce fut dans le baptême et les sacrements que Grégoire alla chercher la force d'échapper aux périls qui l'attendaient à Athènes. Pour l'aider encore dans la lutte, Dieu lui fit rencontrer un jeune homme destiné aussi à de grandes choses : c'était saint Basile.

Ces deux âmes, si dignes l'une de l'autre, s'unirent bientôt par les liens d'une affection immortelle. Les nouveaux amis se communiquaient leurs pensées les plus intimes, le désir qu'ils avaient également de la perfection chrétienne. Ils demeuraient ensemble dans une studieuse retraite, partageant leur temps entre des prières et des travaux communs. « Nous avions tous deux le même but, dit saint Grégoire, la vertu. Nous songions à rendre notre union éternelle, en nous préparant à la bienheureuse immortalité. Nous nous servions à nous-mêmes de maîtres et de surveillants, en nous exhortant mutuellement à la piété. Nous n'avions aucun commerce avec ceux de nos compagnons qui étaient déréglés.

» Nous ne connaissions dans la ville que deux chemins : celui de l'église et des écoles publiques. Quant à ceux qui conduisaient aux fêtes mondaines et aux spectacles, nous les ignorions absolument. »

Les premiers dans la voie de la perfection, les deux amis le furent tellement aussi dans la carrière des sciences et des lettres que partout où l'on parlait d'Athènes et de ses maîtres habiles, on citait Basile et Grégoire.

Parmi la population d'étudiants que renfermait alors la capitale de la Grèce, il y avait un jeune homme d'une vingtaine d'année, de taille médiocre, le cou épais, les yeux vifs, mais égarés et tournoyants, la barbe négligée, les épaules larges, qu'il haussait et remuait souvent. C'était celui qui s'appela plus tard Julien l'Apostat. Il voulut s'insinuer dans l'intimité de Grégoire et de Basile. Mais Dieu leur avait donné la qualité trop rare de la connaissance des hommes. Ils rejetèrent les avances de Julien. « Quel monstre l'Empire romain nourrit pour son malheur! s'écria même Grégoire, Dieu veuille que je sois faux prophète! »

A trente ans, les deux amis avaient parcouru tout le cycle des études. Ils allaient quitter Athènes et se séparer l'un de l'autre. Toute la

ville s'en émut. Professeurs et élèves les entouraient, en les conjurant de rester encore. Basile, inexorable, s'arracha à tant de regrets. Grégoire, toujours doux et humble, ne sut pas résister. Il accepta une chaire d'éloquence. Peu après cependant, il se déroba sans brûit à ses disciples pour aller rejoindre sa famille à Nazianze.

POURQUOI GRÉGOIRE SE MORTIFIA

C'était l'amour filial qui lui avait dicté cette résolution. Son père, accablé de vieillesse, ne pouvait plus suffire au gouvernement de son Eglise. Il avait réclamé le secours de Grégoire.

Celui-ci, tout en vaquant à ses nouveaux devoirs, engagea contre sa chair une lutte ardente et persévérante. La terre nue lui servait de lit, le jeûne était sa nourriture habituelle. « Tu veux manger, disait-il à son corps, voici du pain, et qu'il te suffise de l'assaisonner de sel! As-tu soif? la fontaine est intari sable! tu pourras boire à loisir, sans craindre jamais l'ivresse. Mais non; tu voudrais l'abondance et la volupté! va donc chercher quelque autre pour flatter tes instincts, ce n'est pas à moi à engraisser mon ennemi domestique. Hypocrite serpent! si je te rendais la chaleur et la vie, tu étoufferais mon âme pour payer mes bienfaits. »

C'était dans la prière et la méditation que Grégoire puisait l'énergie de cette mortification.

SAINT GRÉGOIRE DANS LA SOLITUDE

D'Athènes, saint Basile était passé dans les solitudes du Pont. Il y vivait en anachorète. Connaissant l'attrait de son ami pour le silence, le calme et la méditation, il essaya tous les genres de séduction pour l'attirer à lui. « Peut-on trouver un bonheur plus grand que d'imiter ici-bas les concerts des anges, lui écrivait-il, de se livrer à la prière dès le point du jour! de célébrer son Créateur par des hymnes et des cantiques! puis, quand le soleil brille avec plus d'éclat, d'aller au travail toujours la prière dans le cœur; d'assaisonner son labeur du sel des chants sacrés? »

Il n'en fallait pas tant pour décider Grégoire. Bientôt il vint rejoindre Basile au désert. Voici comment, plus tard, lancé au milieu des agitations du monde, il retraçait, en soupirant, le genre de vie qu'il y mena : « Qui me rendra les psalmodies et les veilles que nous avions alors! ces ascensions vers le ciel, par la contemplation; cette vie affranchie du corps; cette union des âmes avec Dieu; cette émulation, cette ardeur de vertu; cette étude de la divine parole et la lumière qui en jaillissait pour nous, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint! Je n'ai point oublié non plus les travaux qui remplissaient nos journées quand, tour à tour, nous fendions le bois, nous taillions la pierre, nous plantions des arbres, auprès desquels venait s'asseoir ensuite un moine pleurant ses péchés. »

SAINT GRÉGOIRE ET JULIEN L'APOSTAT

Cependant, Julien l'Apostat était monté sur le trône impérial. Il se souvint alors de ceux dont il avait voulu autrefois partager l'amitié à Athènes. Il osa, dans une lettre, demander à Basile de venir aider de son expérience et de ses conseils celui qui avait été autrefois « son compagnon d'étude ». Le Saint refusa sans égard pour l'orgueil du César renégat. Grégoire alla plus loin. Césaire, son frère, médecin du prince, résidait au palais. « En restant à la cour, lui écrivit Grégoire, ou tu resteras chrétien de cœur, et l'opinion publique te rangera parmi ces caractères lâches et timides qui vivent dans le déshonneur et la honte; ou bien tu ne garderas plus de mesure, tu rechercheras les dignités à tout prix, et tu oublieras alors la seule affaire importante : celle du salut. Dans ce cas, si tu échappes aux flammes de l'enfer, tu en sentiras au moins la fumée. » Césaire comprit le danger. Bientôt il vint, à côté de Grégoire et de Basile, chercher un refuge dans la solitude cénobitique du Pont.

ORDINATION DE GRÉGOIRE
NOUVELLE FUITE ET NOUVEAU RETOUR

Cependant l'évêque de Nazianze avait réclamé ses fils avec plus d'instances que jamais. Ils durent se rendre à son appel. Le vieillard, pour fixer Grégoire auprès de lui, voulut l'ordonner prêtre. L'humble anachorète fut donc saisi et conduit de force aux pieds de son père, qui lui imposa les mains. Comme la victime qui se dérobe au sacrificateur, le nouvel ordonné s'échappa immédiatement après la cérémonie, et regagna sa retraite. Les fidèles de Nazianze vinrent bientôt l'y chercher pour le ramener dans leur Eglise. Grégoire dut paraître dans la chaire sacrée pour expliquer ses refus et ses scrupules. « L'art des arts, dit-il, est celui du gouvernement des hommes. Mais quand ce gouvernement a pour domaine Dieu, l'âme, la religion, combien n'est-il pas plus périlleux encore? Loin de me sentir la force exubérante qui me servirait à sauver les autres, je ne me reconnais plus celle de me sauver moi-même!

LAICISATION COMPLÈTE DES ÉCOLES AU IVe SIÈCLE

Ces préoccupations d'un esprit naturellement timide et inquiet n'entravaient nullement les forces de Grégoire; son énergie grandissait en proportion de l'audace des méchants. Pour anéantir le christianisme, Julien l'Apostat voulut réduire tous ses fils à l'ignorance. Plus radical que tous ses successeurs, il ne se borna point, dans son décret impérial, à bannir les chrétiens de l'enseignement comme professeurs, il les en excluait même comme élèves. Grégoire se mit alors à composer sur des thèmes de théologie et de morale, ou sur des sujets tirés de la Bible et des hymnes, des idylles, des élégies, des odes et des tragédies. Il écrivit plus de trente mille vers. Ses poésies, admirables par l'élévation de la pensée et la beauté de l'expression, remplacèrent avantageusement, pour les disciples du Christ, les livres païens qu'un tyran leur fermait.

DIVERS TRAVAUX DE GRÉGOIRE

La persécution, du reste, ne fut pas très longue. Bientôt Grégoire put annoncer aux fidèles terrifiés la mort du prince renégat.

Cette oraison funèbre ne fut pas la seule qu'il eut à prononcer. Il perdit sainte Gorgonia, sa sœur, à qui il avait écrit le jour de son mariage : « Demandez à Jésus-Christ une nombreuse famille, pour augmenter le nombre de ses adorateurs. » Césaire son frère, sa pieuse mère sainte Nonna moururent aussi successivement. Tous eurent Grégoire pour premier panégyriste. Le vieil évêque de Nazianze ne tarda pas lui-même à les suivre au tombeau; mais il avait pourvu aux besoins de son Eglise. Sur l'invitation de saint Basile, il avait, en effet, imposé les mains à son fils, qui résista vainement.

A la mort de son père, Grégoire s'enfuit de sa ville natale, de peur que son élection ne fût ratifiée par le peuple. Ce fut en vain. Pour ne pas laisser

le troupeau sans pasteur, il dut en prendre la charge. On n'en voulait point d'autre que lui.

Il gouverna pendant deux ans son diocèse, au grand profit de tous. Jamais, néanmoins, il ne voulut accepter le titre officiel d'évêque de Nazianze. Enfin, toujours poursuivi par ses goûts de retraite et de solitude, il s'éloigna une seconde fois. Malgré les instantes réclamations de ses concitoyens, il alla s'enfermer dans un monastère.

GRÉGOIRE, ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE

Cependant, Constantinople était alors une véritable sentine d'hérésies. Démophile, évêque arien, leur donnait à toutes l'hospitalité. Le petit nombre de catholiques qui avaient survécu étaient sans pasteur et sans église. Dans cette triste situation, Dieu leur inspira d'appeler à leur secours l'illustre Grégoire de Nazianze. Ils vinrent le trouver dans son cloître; ils lui remirent des lettres où les plus savants prélats d'Asie lui disaient : « Préférerez-vous toujours votre repos au bien de l'Eglise! Au nom de Dieu, usez de votre pouvoir pontifical.

— Verbe divin, s'écria l'humble Grégoire, c'est pour toi que je demeurais ici, pour toi encore je m'en éloigne ici : envoie-moi un de tes anges pour me conduire » et il partit vers Constantinople.

Le parti qui l'avait appelé était sans crédit, sans richesses, sans influence. Il n'eut pas même de logement à offrir à son nouvel évêque. Le pontife reçut l'hospitalité dans une famille alliée de la sienne. Il s'y tint plusieurs jours enfermé, étudiant les hommes et les choses, jeûnant, priant et pleurant; un morceau de pain, une poignée d'herbes faisaient toute sa nourriture. « Cependant, dit-il si j'eusse amené avec moi la peste dans la cité, je n'aurai pas été plus haï, on m'accusait d'idolâtrie, parce que je prêchais le mystère de l'auguste Trinité, un seul Dieu en trois personnes. Ma maison était assaillie par une grêle de pierres. L'orage recommençait surtout à l'heure de mes repas, comme si j'eusse été affamé de cette nourriture indigeste. »

A force de douceur, de patience et de modération, Grégoire conquit l'amour de ses ennemis eux-mêmes; on accourut en foule à ses enseignements. Il exposa tout le dogme catholique dans une suite de sermons, aussi pleins de doctrine que d'éloquence. Il mérita ainsi le surnom de *théologien*, titre glorieux qu'il ne partage dans l'Eglise qu'avec saint Jean l'évangéliste.

Dieu se plaisait à confirmer par des miracles la parole de son serviteur. Pendant un sermon, la balustrade d'une tribune supérieure vint à se rompre, une femme enceinte tomba sur le sol et se brisa la tête. Grégoire fit mettre toute la foule en prière autour du cadavre. La femme ressuscita et donna le jour à un enfant plein de vie.

LES ARIENS CONTRIBUENT AU SUCCÈS DE GRÉGOIRE

Les hérétiques, pour mieux constater leur défaite, avaient recours à des scènes de violence. Ils achevaient ainsi de se déshonorer dans l'opinion et multipliaient les conversions.

Une troupe d'émeutiers à leur solde fit un jour irruption dans l'église de Grégoire, profana les autels, brisa la chaire épiscopale, et tua quelques prêtres. Les fidèles voulaient aller sur-le-champ demander vengeance à l'empereur Théodose.

« La patience vaut mieux encore, répondit le pontife, si le châtiment punit le mal, la patience ramène au bien. » Cette mansuétude triompha des plus endurcis. Aussi Théodose put-il chasser tous les prêtres ariens de Constantinople et remettre toutes les églises sous l'autorité de Grégoire, que la foule enthousiasmée acclamait comme pasteur et comme père.

Quelque temps après, les hérétiques payèrent un jeune homme pour assassiner l'évêque. Mais, au moment de commettre son crime, l'assassin, pris de remords, se jeta aux pieds du Saint.

« Mon fils, lui dit celui-ci, allez en paix, et que Dieu vous protège comme il vient de me protéger moi-même! Songez dans l'avenir à rester digne de Dieu et de moi! »

Cette bonté n'avait pas toujours eu des effets aussi salutaires. Un diacre sacrilège, mais dissimulant sa corruption, surprit la bonne foi de Grégoire. Au grand scandale des fidèles, qui connaissaient la vérité, notre Saint alla jusqu'à prononcer, dans la chaire sacrée, l'éloge de celui qu'il appelait « son noble et courageux ami. » Le fourbe, cependant, se faisait sacrer clandestinement évêque de Constantinople. Il voulut supplanter son bienfaiteur.

L'humiliation et la douleur que cette trahison imposa au pontife servirent à son avancement dans la sainteté. Son amour de la solitude se réveilla plus que jamais.

DERNIÈRES LUTTES ET DERNIÈRES CRAINTES — SA MORT

Cependant, la criminelle entreprise de l'usurpateur n'eut aucun résultat. En effet, un Concile œcuménique s'était réuni à Constantinople pour condamner une dernière fois l'arianisme. D'une commune voix, les Pères anathématisèrent l'intrusion du faux diacre, mais, quand il fallut confirmer Grégoire sur son nouveau siège, ils se divisèrent. Quelques prélats égyptiens prétendirent qu'il avait quitté sans autorisation son premier évêché, et que son élection n'avait pas été régulière. L'accusation était facile à réfuter, Grégoire n'y songea même pas.

« Hommes de Dieu, s'écriait-il, vous êtes assemblés pour rétablir la concorde et l'unité, ce n'est pas moi qui entraverai cette grande œuvre. Mon pouvoir est discuté, j'y renonce. Puissé-je, comme Jonas, bien que je n'aie pas causé la tempête, sauver le navire en me jetant à la mer. Je fais des vœux pour que mon successeur se montre un défenseur héroïque de la foi. Adieu! daignez conserver quelque souvenir de moi. »

Le lendemain, il fit ses adieux solennels à son peuple. Il le laissa dans la douleur et les larmes pour aller se préparer à mourir dans sa demeure de Nazianze. C'était en 386.

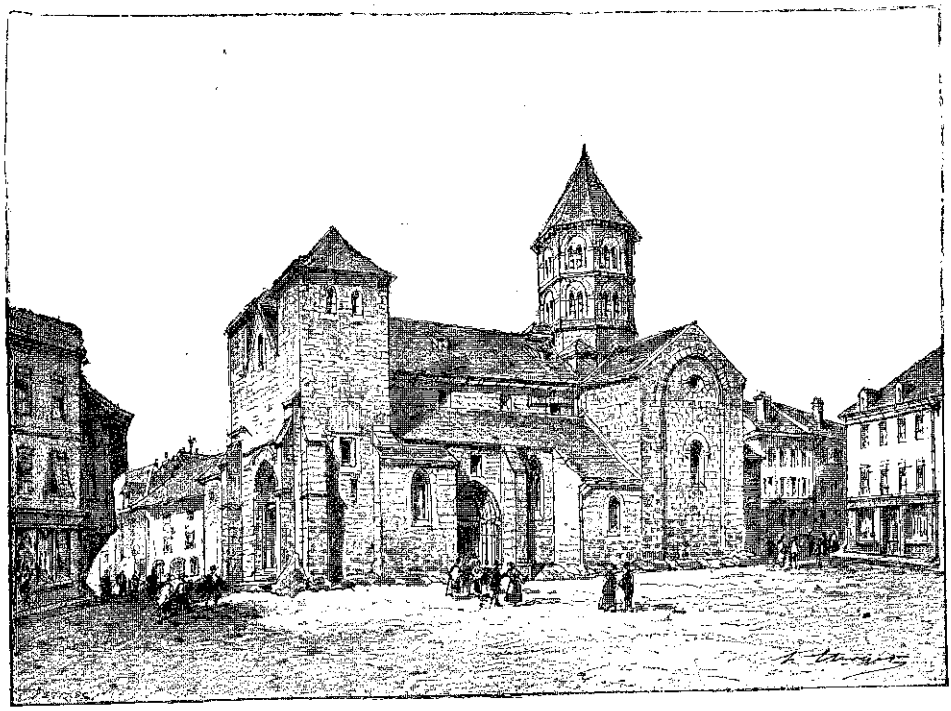
Là, malgré son grand âge, il reprit sa vie d'oraison, de travail et de jeûne. Il marchait nu-pieds. Jamais il n'allumait de feu. Quand, le soir, la fatigue et l'épuisement le forçaient d'interrompre sa prière, c'était sur la terre nue qu'il prenait son repos. Néanmoins, il sentit se réveiller en lui les ardeurs de la concupiscence. La crainte de tomber dans le péché l'agita de nouveau. « Elie, disait-il, est monté au ciel sur un char de feu : Moïse a survécu aux ordres d'un tyran meurtrier, Daniel a échappé aux lions, mais comment échapper au vice? Sauve-moi dans tes bras, ô Christ, ô mon Roi! »

C'est dans ces sentiments d'une humilité timide et craintive que l'âme de notre Saint prit son vol vers le ciel.

Ses écrits dogmatiques, d'une doctrine sûre et profonde, ont valu à saint Grégoire de Nazianze le titre de Docteur. Ses poésies, pleines d'un charme austère, et de l'empreinte d'une foi encore nouvelle et candide, l'ont fait appeler, de nos jours, le poète du christianisme oriental.

NOTRE-DAME DES MIRACLES, A MAURIAC

Fêtes le dimanche après le 9 mai et le 29 juillet.



Sanctuaire de Notre-Dame des Miracles, à Mauriac.

UNE PRINCESSE DE LA TERRE ET LA REINE DU CIEL

Sainte Théodéchilde, fille de Clovis et de sainte Clotilde, avait reçu de son père de grands domaines en Auvergne et en Limousin. Elle y vint vers l'an 507.

Une nuit qu'elle était au château de Montsélis, elle aperçut une grande lumière qui éclairait au loin la forêt. Cette vision se renouvela la nuit suivante.

Bientôt après, sur le lieu même, la princesse élevait à la Reine des anges une chapelle, dont elle emprunta les matériaux à un temple en ruines, jadis consacré à Mercure. Ainsi, les débris du paganisme vaincu devenaient un trophée à la gloire de Marie, victorieuse de Satan.

En souvenir de la clarté qu'elle avait aperçue, Théodéchilde ordonna d'allumer devant l'image de la Sainte Vierge un cierge qui, sans cesse renouvelé par la piété des fidèles, ne s'éteignit que treize siècles plus tard, aux tristes et sombres jours de la Révolution.

Complétant son œuvre, la princesse bâtit auprès de la chapelle un monastère. Elle témoignait ainsi sa reconnaissance d'avoir échappé au danger qu'elle avait couru un jour dans la forêt, en tombant dans une fosse.

On sait que la noble fille du premier roi chrétien des Francs, renonçant à toutes les grandeurs et a toutes les vanités mondaines, acheva saintement sa vie dans un couvent de religieuses à Sens.

Les habitants de l'Auvergne aimaient à prier devant l'image de la Sainte Vierge que la princesse française avait placée dans la nouvelle chapelle.

La Mère de Dieu, à son tour, se fit la protectrice de ses serviteurs, et Dieu se plut à répandre tant de grâces, tant de prodiges dans ce béni sanctuaire, qu'on y accourait de toute l'Auvergne et des provinces voisines.

Bientôt, le peuple ne désigna plus la vénérable statue que sous le titre de *Notre-Dame des Miracles.*

CAPTIFS DÉLIVRÉS — LES SARRASINS
UN PROPRIÉTAIRE AVARE — AVEUGLE GUÉRI

De toutes les merveilles rapportées par les anciens historiens, la plus éclatante fut la délivrance de deux captifs, qu'on trouva un jour à la porte de la chapelle, dormant et couverts de chaînes.

Ils racontèrent s'être endormis la veille dans le cachot des infidèles, avoir invoqué Notre-Dame de Mauriac, et ils semblaient aussi surpris que la foule de se voir à ses pieds. Ces fers existent encore; on les porte en procession devant la statue, et un office approuvé par les évêques de Clermont, en l'honneur de Notre-Dame des Miracles, en fait spécialement mention.

Au VIII[e] siècle, les Sarrasins mahométans, au

nombre de plusieurs centaines de mille, envahirent tout le midi et le centre de la France comme un ouragan de fer et de feu. Leur dessein était de substituer la religion de Mahomet à celle de Jésus-Christ et de s'établir, eux et leurs familles, dans nos riches provinces. Mais, avec l'aide de Dieu, l'épée de la France chrétienne, alors aux mains de Charles Martel, les écrasa dans les plaines voisines de Poitiers.

Mauriac avait subi leurs dévastations; le monastère bâti par sainte Théodéchilde avait été renversé; mais la chapelle de la Sainte Vierge, bien qu'endommagée, était restée debout. Jérémie, archevêque de Sens, releva le couvent, l'an 824, à la prière de Frotbert, abbé de Saint-Pierre-le-Vif.

La chapelle continuait d'être très visitée. Autour d'elle s'étaient successivement groupées des habitations, qui formèrent le bourg, puis la ville de Mauriac. On décida de remplacer la chapelle, impuissante à contenir le flot des pèlerins, par une vaste et belle église.

Mais on se trouva devant un obstacle inattendu : un homme possédait une maison et un jardin attenants au sanctuaire; il fallait les acheter pour réaliser le plan projeté. Or, cet homme, préférant sa commodité particulière au bien de tous et à la gloire de Dieu, refusa absolument toute proposition d'échange ou d'achat. Et même il fit venir des ouvriers pour agrandir sa propre maison. Mais, le matin où ce dernier travail devait commencer, le propriétaire récalcitrant fut trouvé mort dans son lit. Deux des maçons, entrés pour prendre ses ordres, furent frappés de mort subite et le troisième tomba évanoui de frayeur. Ce trait, rappelé tout au long dans l'Office de Notre-Dame des Miracles, se voit gravé en bas relief sur le rétable de l'autel.

Ce châtiment aplanit toutes les difficultés et le XI^e^ siècle vit commencer cette vaste église, en style roman de transition, l'un des plus beaux monuments de la Haute-Auvergne (1).

Parmi les pèlerins plus illustres qui se mêlaient à la foule, on compte Guy de Bourgogne, d'abord archevêque de Vienne, devenu pape sous le nom de Calixte II. Il y vint le 24 mai 1119. Moins d'un siècle plus tard, saint Dominique séjourna deux jours à Mauriac, aux pieds de Notre-Dame des Miracles. Un de ses fils spirituels, Guy de la Tour-du-Pin, évêque de Clermont, vint, en 1250, consacrer la nouvelle église du monastère.

Dans une notice précédente, nous avons raconté l'immense concours de fidèles qu'attiraient les jubilés périodiques ou *grands pardons* de Notre-Dame du Puy. Au retour d'un de ces pèlerinages, une caravane de pèlerins venus de Mauriac avait rapporté comme souvenir du Puy une statue de la Sainte Vierge. On la plaça au grand portail de l'église, et la piété populaire la salua du nom de Notre-Dame de Grâces.

Un jour de Pâques, un vieillard aveugle entrait dans l'église pour communier. Ceux qui le conduisaient lui parlèrent de la belle statue dont on venait d'orner le portail de l'église. « Ah! s'écria l'aveugle, plût à Dieu que je la puisse voir! » Au même instant, ses yeux, fermés depuis quinze ans, s'ouvrent à la lumière.

La foule, témoin du prodige, organise une procession d'actions de grâces, et le son joyeux des cloches annonce à toute la ville le nouveau bienfait de Marie.

LE PROTESTANTISME — LA RÉVOLUTION MARIE VICTORIEUSE

Vint l'époque où Luther et Calvin essayèrent de remplacer l'antique religion de Jésus-Christ, qui doit durer jusqu'à la fin du monde, par une nouvelle religion de leur invention, le protestantisme. C'était au XVI^e^ siècle. Le 16 avril de l'an 1574, les protestants, révoltés contre leur patrie, qu'ils voulaient diviser en deux, s'emparèrent par surprise de la ville de Mauriac, et, pendant trois mois, ils la tyrannisèrent et la pillèrent sans merci.

C'est à grand'peine qu'on put soustraire à leur barbarie la statue miraculeuse de Marie. Du moins, ils arrachèrent les fers des captifs suspendus aux murailles, à l'exception de deux qu'ils ne purent desceller. Quant à la statue de Notre-Dame de Grâces, ils n'eurent pas la peine de l'enlever : des brigands, venus avant eux, s'étaient déjà chargés de cette besogne.

Quand les huguenots se retirèrent, la joie fut si grande dans le pays, que l'on institua une procession annuelle pour remercier le ciel de cette délivrance.

Le concours des fidèles recommença vers le sanctuaire vénéré et continua à susciter successivement diverses institutions utiles au bien des âmes : un collège des Jésuites, une confrérie de pénitents, une société des *Sœurs de Notre-Dame des Miracles*, qui existe encore, une confrérie de Notre-Dame des Miracles, des *religieuses de Notre-Dame*.

Deux siècles et demi plus tard, l'enfer reprit, avec les révolutionnaires, l'œuvre de destruction entreprise d'abord avec les protestants. L'église fut de nouveau pillée et profanée. Un citoyen Lamouroux, vrai chef de bandits, monta sur l'autel et, interpellant la Vierge : « On dit que tu es puissante, s'écria-t-il avec colère; montre-le maintenant! »

Dieu ne daigna pas faire un miracle en faveur de cet impie et il put, à son gré, renverser la statue, qui se brisa sur le pavé!

Des mains pieuses en emportèrent les débris. M. François Isac, sculpteur à Mauriac, les cacha et restaura la statue, qui fut replacée sur son autel en 1801, par un prêtre revenu lui-même de l'exil, M. l'abbé Bonnat.

En 1816, de longues pluies persistantes ramenèrent les foules aux pieds de leur céleste protectrice. Ce ne fut pas en vain. Le jour même de la cérémonie, la pluie cessa.

En 1832, la ville attribua également à Marie sa préservation du choléra.

Enfin, le 13 mai 1855, Mgr Lyonnet, assisté des évêques de Tulle et de Nevers, couronna solennellement, au nom de Pie IX, la Vierge de Notre-Dame des Miracles.

(1) Voir la gravure tirée des *Pèlerinages de la Sainte Vierge*. Plon, éditeur.

NOTRE-DAME DE LAURIE, AU DIOCÈSE DE SAINT-FLOUR

Fêtes principales le lundi de la Pentecôte et le 16 juillet.

Vierge et église de Laurie.

Laurie est une paroisse du canton de Massiac (Cantal).

L'église actuelle est de construction récente; mais on y remarque des restes d'une chapelle bâtie au XIe siècle. Elle dépendait alors de l'abbaye de Chantoin, à Clermont, qui possédait dans son enclos l'antique sanctuaire de Notre-Dame de Gloire, fondé au IVe siècle.

A quelle époque faut-il faire remonter le culte de la Sainte Vierge à Laurie? Il serait difficile de le dire d'une manière précise. Comme en cent autres endroits de notre chère France, Marie est honorée en ce lieu de temps immémorial. L'antique statue qu'on vénère aujourd'hui sous le titre de Notre-Dame de Laurie paraît remonter au XIe ou au XIIe siècle. Elle est en bois déjà fort vermoulu et un peu détérioré par le temps. Ce n'est pas une œuvre d'art, mais elle représente la Mère de Miséricorde; tant de générations ont prié devant elle, tant de grâces ont été obtenues, qu'elle est chère à la piété, non seulement des habitants de Laurie, mais de beaucoup d'autres localités du pays.

La Vierge est représentée assise, comme dans beaucoup de statues de cette même époque, et elle tient l'Enfant Jésus sur le genou gauche. Aux jours de fête, on la revêt de riches étoffes.

On raconte que cette statue, jadis honorée au lieu dit Martelli, aurait été transportée miraculeusement dans une niche en pierre près de la fontaine du Roulier, et ensuite portée dans l'église de Laurie. Là encore, « elle n'est pas privée de sa fontaine », car l'eau du Roulier va alimenter la fontaine publique de Laurie, en passant sous l'église.

On raconte également qu'un soir de la Pentecôte, une lumière surnaturelle remplit soudain l'église, et que les fidèles alors présents dans l'édifice sacré, virent un moment la Reine du ciel, tenant son divin Fils entre ses bras, resplendir au sein de cette lumière.

Quoi qu'il en soit de ces traditions, il est du moins certain qu'au commencement du XIVe siècle, on venait déjà des lieux environnants invoquer Notre-Dame de Laurie comme la protectrice de la contrée.

CE QUE FAISAIENT NOS PÈRES EN TEMPS D'ÉPIDÉMIE

En 1318, la peste ravageait depuis deux ans la ville de Blesle. Les notables, au nom de la ville, firent un vœu qui est inscrit tout au long dans le chartrier de l'abbaye de Blesle, et dont voici les principaux passages :

« Puisqu'il est si justement avéré que les fléaux du courroux céleste sévissent avec plus d'intensité contre la France entière, plus cruellement encore contre l'Auvergne et cette citée infortunée; puisque cette calamité dévastatrice dépeuple les habitations, encombre les cimetières, brise tous les liens d'union, multiplie les désespoirs; puisqu'il n'est pas moins reconnu que toutes les ressources humaines sont impuissantes contre ce fléau, envoyé par le ciel pour le châtiment des pécheurs, il est convenable, il est même nécessaire de suivre l'exemple de notre très bienheureux et saint pontife Jean XXII..... qui s'efforce de conjurer la colère du ciel par des prières, des jeûnes, des processions.....

» ..... Tous les ans, et avec l'assistance alterna-

tive de deux prêtres de l'église Saint-Pierre, les habitants de Blesle se rendront dévotement, à pied, et sans qu'aucun obstacle les en puisse dispenser, dans la chapelle de Laurie, le lundi de la Pentecôte.

» Ceux qui, pour cause de santé ou d'occupations graves, n'auront pu participer à ce pèlerinage, seront tenus de s'unir d'intention, d'assister autant que possible aux messes qui seront célébrées dans la cité à la même heure que dans la chapelle de Laurie, et d'envoyer à cette chapelle, par l'entremise de leurs parents, proches ou voisins, leurs offrandes et leurs prières à la Vierge Marie. Que ceux qui (ce qu'à Dieu ne plaise!) auront négligé d'accomplir ce vœu soient l'objet des malédictions de notre postérité. »

Voilà cinq siècles que la ville de Blesle est fidèle à l'accomplissement de ce vœu.

FAVEURS DIVERSES

« Une dame de Saint-Flour avait un chancre qui lui avait dévoré une partie du visage. Elle se rendit en pèlerinage à Laurie, pleine de confiance dans la bonté et la puissance de la Mère de miséricorde. Elle ne fut pas trompée dans son attente, car, après qu'elle eut passé quelques jours en prières auprès du vénéré sanctuaire, la plaie se referma et son visage reprit sa régularité et sa beauté première. En actions de grâces, elle offrit à l'autel de la Vierge un voile tissu d'or et d'argent, et, pour montrer sa gratitude, elle revenait chaque année en pèlerinage à Laurie.

» Il y avait à Allanche une demoiselle, Gouzel de Lavenal, qui descendait de Gabriel de Gouzel, ennobli par lettres de Henri III pour sa belle défense de la ville d'Allanche contre les protestants en 1574. Cette noble demoiselle avait pour servante une jeune fille nommée Michelette qui fut prise, un jour, d'une folie subite. Elle courait, criait, frappant ceux qu'elle rencontrait et faisant enfin mille extravagances. Cela dura trois semaines.

» Comme elle connaissait les merveilles que Dieu opérait à Laurie par l'intercession de sa Sainte Mère, la pieuse maîtresse de cette pauvre olle, de concert avec ses parents, l'y conduisit pour lui faire faire une neuvaine. Au bout de trois jours, l'exaltation de la malade commença à diminuer; elle ne criait plus et allait d'elle-même à l'église. Bientôt, elle fut tout à fait guérie: son bon sens lui revint comme auparavant et les symptômes de folie ne reparurent plus.

» Les boiteux et les estropiés recouvraient aussi dans l'oratoire de Notre-Dame l'usage de leurs jambes, et y laissaient en ex-voto leurs béquilles et leurs potences. C'est ce qui arriva à un pèlerin des environs de Clermont, qui y retrouva la santé et les forces, et promit, comme la dame de Saint-Flour, de revenir, chaque année, sa vie durant, rendre grâces du bienfait qu'il avait reçu.

» Plusieurs possédés du démon ont été délivrés dans ce sanctuaire aussitôt qu'on a prononcé sur eux les paroles de l'exorcisme. Ces guérisons merveilleuses attiraient à l'église de Laurie des dons et des offrandes; celles qu'on faisait le plus communément consistaient dans des tissus et des voiles de soie pour l'ornement de la statue et la décoration de l'autel (1). »

On raconte que, dans les premières années de ce siècle, un curé de Laurie ayant voulu prêter l'antique statue au village de Faulières, au moment où les personnes qui l'emportaient franchirent le seuil de l'église, on entendit dans l'intérieur de l'édifice un grand bruit, comme celui d'un tremblement de terre qui renversait tout. Le fait fut rapporté au curé qui n'y voulut guère croire; mais le lendemain, en revenant à l'église, il trouva ouvertes les deux portes qu'il avait lui-même fermées, ainsi que la porte du tabernacle. Alors il promit de replacer la statue miraculeuse sur un autel, dans son église. On nous écrit de Laurie qu'il reste encore aujourd'hui (1893) deux personnes témoins de ce prodige.

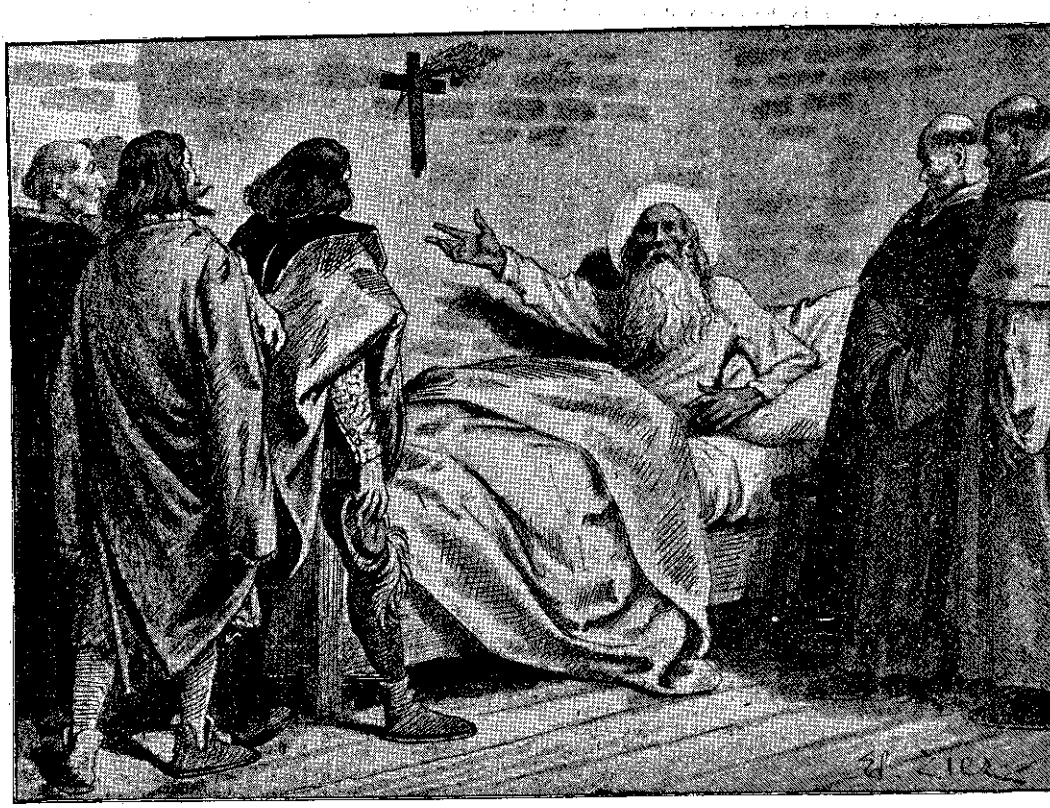
C'est surtout depuis l'année 1884, grâce au zèle apostolique de M. le chanoine Pau et du curé de Laurie, que le pèlerinage a repris sa vie d'autrefois et que le sanctuaire de Marie a été restauré. C'est le gage des nouvelles faveurs que la Sainte Vierge accordera à la contrée, car elle a des trésors de miséricorde à répandre sur tous ceux qui l'invoquent avec confiance.

---

(1) *Notre-Dame de Laurie*, par M. l'abbé J.-B. Chabau.

SAINT ANTONIN
ARCHEVÊQUE DE FLORENCE

Fête le 10 mai.



Derniers moments de saint Antonin, archevêque de Florence.

PRÉFACE DE LA VIE D'UN SAINT

Saint Antonin naquit à Florence, en l'année 1389.

Comme il était fils unique, ses vertueux parents s'efforcèrent de lui donner une éducation forte et chrétienne. Dans l'économie du plan divin, la famille est appelée à jouer un grand rôle : elle est comme le berceau de la cité de Dieu. C'est dans ce sanctuaire intime de la famille qu'Antonin respira les premières influences de la foi. Son cœur sembla s'épanouir sur les genoux maternels, sous les rayons de la charité divine et de la grâce. De bonne heure, il apprit à mépriser la terre et à porter ses regards angéliques vers le ciel. A l'âge de dix ou onze ans, l'empire que le jeune Antonin exerçait sur lui-même tenait du prodige.

On ne remarquait en lui rien de puéril ou qui dénotât l'inconstance d'une jeunesse capricieuse. Toujours doux et affable, avenant et docile, il était la consolation de ses parents, l'édification des enfants de son âge, et la joie des anges qui souriaient à sa candeur naïve, quand ils le voyaient prier à genoux devant l'image de la Très Sainte Vierge. C'est à la protection puissante de Marie, comme plus tard il le dira lui-même, qu'il dut le bonheur inestimable de conserver intacte, au milieu de la corruption du monde, l'innocence de son baptême.

DEUX AMOURS

Appliqué de bonne heure à l'étude, Antonin fit de rapides progrès dans les sciences humaines.

Doué d'un esprit vif et pénétrant, d'une mémoire extraordinairement heureuse et d'une énergie rare, il ne tarda pas à occuper le premier rang, je ne dis pas parmi ses égaux, mais même parmi des enfants qui lui étaient bien supérieurs en âge.

Mais cet amour de l'étude était loin d'égaler l'amour du vrai, du bien, du beau surnaturel qui consumait son âme. Il aimait et recherchait avec soin les hommes sérieux et graves; mais il choisissait de préférence ceux de qui il pouvait apprendre quelque chose des secrets de la vie

spirituelle, car, dès ses plus tendres années, il s'était attaché à Dieu de tout son cœur.

PREMIERS ATTRAITS DE LA VOCATION

Après un début si saint, devra-t-on s'étonner si le jeune Antonin se sentit pris, à quinze ans, à l'heure où les passions s'éveillent dans l'âme de l'adolescent, d'un dégoût souverain pour le monde et ses plaisirs trompeurs? Il avait déjà éprouvé, dans ses moments de ferveur, un extraordinaire désir de se consacrer entièrement à Dieu, et, lorsque dans ses ineffables allégresses, il s'était pris à soupirer après le bonheur des élus, il aimait à reposer ensuite ses regards sur le cloître de la vie religieuse, comme l'asile qui, sur la terre, reproduit le mieux la félicité et la vie du ciel.

Il résolut donc de se faire religieux, et, parmi tous les Ordres qui se faisaient alors le plus remarquer par leur ferveur, leur austérité et leur zèle apostolique, celui des Frères Prêcheurs lui parut être le plus propre au développement de sa perfection.

REFUS — L'EXAMEN EN DROIT CANON

Antonin avait eu le bonheur d'entendre souvent les prédications du bienheureux Jean Dominique de Florence, et d'être témoin des grands exemples de vertu qui le signalaient à l'admiration des peuples.

Obéissant à l'attrait de la grâce, le jeune Antonin s'adressa au célèbre prédicateur. Il vint frapper à la porte du monastère de Fiesole, demandant à être revêtu du saint habit. C'était vers l'an 1403.

Le bienheureux Jean Dominique lui trouve de l'esprit et un bon naturel. Il est charmé de la candeur de son âme et des désirs de son cœur. Mais le voyant si jeune et si délicat, il n'ose accéder à sa demande. Il lui conseille de remettre son projet à plus tard.

Cependant il s'informe des occupations et des études auxquelles il se livre, et Antonin lui répond avec une touchante simplicité : « Je lis volontiers le décret de Gratien! — Eh bien! reprit le bienheureux Jean-Dominique, quand vous saurez tout le décret de Gratien par cœur (c'est-à-dire tout le droit canon), je vous recevrai dans l'Ordre.

La condition pouvait paraître dure, irréalisable même; telle était du moins la pensée du Père Dominicain, qui n'avait pris au fond qu'un expédient pour le congédier d'une manière honnête.

Mais Antonin ne se tint pas pour battu. Loin de se rebuter, il se mit, au contraire, à l'œuvre avec zèle, confiant en la protection du ciel. Elle ne lui manqua pas. Nouveau Salomon, Antonin avait reçu de Dieu assez de sagesse et de mémoire pour se représenter au monastère à la fin de cette même année. Assuré par avance du succès, il venait toutefois subir son examen.

Le bienheureux Jean Dominique, en le revoyant, demeura stupéfait. Il l'interrogea soigneusement, comme un examinateur qui, voulant humilier un élève dont il est mécontent, le presse de questions et multiplie les difficultés pour lui faire sentir plus vivement son ignorance.

Le jeune Antonin répond sans se troubler à tout ce qu'on lui demande, et finalement le supérieur de Fiesole est contraint, pour tenir parole, de l'admettre au nombre des religieux.

SACRIFICE CHRÉTIEN

Il serait difficile de dépeindre la joie toute surnaturelle qui inondait l'âme d'Antonin.

Il dit adieu à son père et à sa mère qui comprirent aussitôt le bonheur d'avoir un fils prêtre et religieux, et, sans verser une larme, le père et la mère comblèrent de bénédictions ce cher enfant qui voulait embrasser le genre de vie le plus saint.

Ils n'avaient qu'un fils et ils étaient fiers de le consacrer à Dieu. Ils tressaillaient déjà à la pensée que ce fils allait partager la royauté et le sacerdoce de Jésus-Christ, et une telle dignité était bien de nature à leur faire oublier leur propre noblesse et l'espérance des grandeurs terrestres.

LE NOVICE — LE PROFÈS — LE PRÊTRE

Antonin franchit donc le seuil du monastère et revêtit l'habit, et bientôt la ferveur du jeune novice était un stimulant puissant pour les plus anciens profès. On avait craint tout d'abord qu'il ne succombât aux rigueurs de la discipline monastique; mais ces craintes ne tardèrent pas à se dissiper. Dieu lui donnait de nouvelles forces, à mesure qu'il avançait dans les voies de la perfection.

Antonin se montra toujours, et en toute occasion, le plus humble, le plus obéissant, le plus mortifié et le plus régulier. Ami du silence, de la retraite, de l'oraison, on le trouvait partout le même, recueilli et toujours attentif à rendre à tous les mille petits services qu'inspire au cœur généreux la charité fraternelle. Aussi, il ne faut pas s'étonner de l'ascendant qu'il prit, sans le vouloir, sur l'esprit de tous les religieux. Ceux-ci le regardaient déjà comme un modèle achevé de perfection.

Quand vint le moment de la profession religieuse, Antonin redoubla de ferveur et de vigilance.

L'onction sacerdotale fut comme le signe d'une vie nouvelle de sainteté. Ses biographes nous apprennent que toutes les fois qu'il offrait le Saint Sacrifice, on le voyait baigné de ces douces larmes que le feu de l'amour divin faisait couler de ses yeux.

C'est en vain que ses supérieurs essayèrent de modérer la rigueur de ses austérités. Il trouvait toujours l'occasion de s'immoler. Malade comme bien portant, il couchait sur la dure, souvent sur la terre nue.

HUMILITÉ DU VISITEUR GÉNÉRAL

Antonin était encore fort jeune, quand il fut choisi pour gouverner le couvent de la Minerve, à Rome. Mais chez lui la vertu suppléait à l'âge, et dans cette charge, qui avait tout d'abord effrayé son humilité, il témoigna tant de sagesse et de prudence, qu'on lui confia sucessivement le gouvernement d'autres couvents. C'est ainsi que nous le voyons tour à tour prieur à Naples, à Gaëte, à Cortone, à Sienne, à Florence, à Pistoie, à Fiesole. Dans ces divers monastères, il rétablit ou affermit le régularité, l'amour de la prière et de l'étude, en renouvelant l'esprit que saint Dominique avait laissé à ses fils spirituels.

Mais le P. Antonin prêcha plus par l'exemple que par la parole. On eût dit qu'il s'appliquait à être d'autant plus humble qu'on l'élevait davantage. Il commençait toujours la visite des monastères par l'exercice des offices les plus abjects.

Seule, la ferveur de son âme, qui se trahissait à son insu, pouvait le faire reconnaître.

Par l'exemple de sa sainte vie, de sa doctrine et de sa prudence, il réforma la discipline de son Ordre.

LE SIÈGE ÉPISCOPAL DE FLORENCE
LE P. ANTONIN ET EUGÈNE IV

Mais tandis qu'il parcourait la province de Naples pour remplir les obligations de sa charge, le siège archiépiscopal de Florence se trouva vacant.

Eugène IV était alors assis sur la chaire pontificale. Le choix d'un digne sujet occupait vivement le Souverain Pontife qui, étouffant la voix de l'ambition ou de l'intrigue, ne voulait se rendre qu'aux marques d'une vraie sainteté. A peine eut-il entendu parler du vicaire général des Frères Prêcheurs, qu'il mit fin à toute délibération, et, sur-le-champ, le nomma archevêque de Florence.

Saint Antonin en apprit la nouvelle en revenant de la visite d'une des maisons de sa province. Il en fut si effrayé, que, se détournant, il quitta le chemin de Naples, et résolut de s'embarquer pour l'île de Sardaigne, où il voulait aller passer dans l'obscurité le reste de ses jours.

Mais des ordres avaient été donnés pour lui défendre l'entrée des ports, et le Saint dut revenir à Sienne.

C'est en vain qu'il protesta et opposa avec humilité sa faiblesse et son ignorance. Le pape Eugène IV se montra inexorable. Il lui dépêcha les bulles de sa nomination, et commanda à son légat de l'avertir en son nom que s'il n'obéissait il l'excommunierait. Il le contraignait d'accepter l'archevêché de Florence sous peine d'anathème. A de telles injonctions, saint Antonin n'eut garde d'opposer un refus. Il se résigna humblement et accepta à genoux, les yeux baignés de larmes, cette nouvelle dignité qui venait l'accabler de son poids.

Au jour fixé, où il devait prendre possession de son siège, la cathédrale de Florence étincelait de mille feux et était remplie d'une foule compacte qui se pressait au-devant du vénéré pontife. Saint Antonin entra dans l'église pieds nus. Son visage paraissait assombri ; mais la joie et l'allégresse respectueuses des pieux Florentins ne tardèrent pas à dissiper ces nuages de tristesse. Son cœur fut soulagé et son front s'épanouit.

L'ARCHEVÊQUE ET LE MOINE

Saint Antonin commença par régler sa maison, dans laquelle il sut concilier les nécessités de l'épiscopat avec l'austérité du cloître.

Sa maison, en effet, ressemblait à un monastère réformé. Dame pauvreté lui tenait lieu de train et d'équipage.

Son historien, un religieux du même Ordre, nous dit qu'il n'avait point de buffets dans ses chambres, ni de tapis, ni de drap de soie, ni de vaisselle d'argent, ni de chevaux en son écurie, ni de carrosses. Il n'avait qu'un mulet qu'il accepta dans sa vieillesse et dont il ne se servait que par besoin.

Les pauvres étaient ses amis préférés; il ne les repoussait jamais quand ils lui tendaient la main. S'il se trouvait sans argent, ce qui n'était pas rare, il vendait ses meubles pour subvenir à leurs nécessités. On le vit plus d'une fois se dépouiller pour revêtir les malheureux qui n'avaient qu'un haillon.

Pour les familles pauvres qui rougissaient de mendier, il fonda une institution sous le vocable de saint Martin, et dans lequel il établit douze administrateurs chargés de recueillir et de distribuer les aumônes. Cette œuvre, uniquement basée sur le sacrifice et la charité, reçut un grand accroissement. Elle soutint jusqu'à six cents familles qui se trouvaient réduites à la dernière extrémité.

ANGES ET DÉMONS

Mais saint Antonin ne voulait que soulager la misère du pauvre et nullement favoriser son oisiveté.

Un jour de fête, le saint pontife parcourait les rues de Florence, distribuant çà et là des secours et quelques bonnes paroles. Il aperçut soudain sur le toit d'une pauvre maison des anges en prière. Frappé de cette vision, il pénétra dans l'intérieur de cette demeure, et se trouva en face d'une veuve éplorée qui distribuait à trois jeunes enfants le dernier morceau de pain qui lui restait. Toutefois, malgré leur dénuement, la mère travaillait pour vivre honnêtement, et ses trois jeunes filles partageaient ses labeurs.

Saint Antonin, après s'être informé de la cause de leur douleur, leur donna une abondante aumône et se retira.

Quelque temps après, passant par le même chemin, le Saint aperçut cette fois sur le toit de la pauvre veuve, au lieu des anges, des démons. Son étonnement fut grand. Il entra dans la demeure, et vit les jeunes filles parées de brillantes robes. Les romans et les jeux avaient remplacé l'aiguille et le fuseau. Elles étaient devenues si paresseuses et si ennemies de tout travail qu'elles n'étaient plus préoccupées que de paraître belles.

Saint Antonin les avertit de ce qu'il avait vu la première et la seconde fois, et se retira après leur avoir adressé de vifs reproches.

UN TRAIT ORIGINAL

Il n'avait pas moins en horreur l'avarice et la cupidité chez les indigents.

Il y avait alors à Florence un pauvre homme chargé de plusieurs grandes filles qu'il aurait bien voulu marier. Mais, hélas! leur dot était si modeste qu'il ne se présentait pas de parti; et cet homme malheureux, qui se sentait vieillir, se trouvait fort embarrassé. Il vint confier ses soucis à saint Antonin qui lui conseilla d'aller faire souvent oraison à Notre-Dame de l'Annonciation, église très célèbre de Florence.

Or, un jour, comme il allait à sa dévotion ordinaire, le pauvre homme rencontra sur sa route deux mendiants aveugles, qui devisaient ensemble. Ils se croyaient à l'abri de toute indiscrétion, et leur causerie n'en était que plus libre. Mais de quoi pouvaient s'entretenir deux pauvres mendiants aveugles? De leur gain et de leur recette à la porte de telle église.

Le premier disait qu'il avait recueilli deux cents écus d'or que, pour ne pas perdre, il avait cousus dans son capuchon. Et, ce disant, il portait la main à la précieuse cachette pour s'assurer qu'ils y étaient encore. L'autre, plus joyeux encore, disait qu'il en avait amassé trois cents, et oubliant que son confrère était aveugle, il tirait son chapeau comme pour les lui montrer. Celui-ci, en effet, avait caché dans son chapeau son riche trésor.

Le pauvre homme qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation intéressée en fit part à saint Antonin, qui fit comparaître devant lui les deux aveugles.

Il les blâma sévèrement d'avoir pris à la charité publique et aux nécessités des vrais indigents cet or qu'ils avaient frauduleusement amassé. Il

se fit remettre tout leur avoir, ne laissant au premier que vingt-cinq écus, au second trente. Il donna tout le reste au pauvre homme qui put ainsi doter honnêtement ses grandes filles.

Les aveugles s'en retournèrent tout honteux, jurant qu'on ne les prendrait plus; mais ils n'eurent garde de divulguer leur triste mésaventure.

ZÈLE DE SAINT ANTONIN — SON AMOUR POUR LA TRÈS SAINTE VIERGE

Son zèle égalait sa charité. Il faisait tous les ans la visite de son diocèse. Partout il réprimait les abus, conciliait les différends, abolissait les désordres et réformait les mœurs.

Rien n'échappait à sa vigilante sollicitude. La cupidité et l'avarice avaient introduit à Florence des jeux de hasard qui étaient la ruine des familles. Le Saint entreprit de les abolir et il y réussit. Il allait jusqu'à arracher quelquefois des mains des joueurs les cartes, les dés et l'argent qui se trouvaient sur le jeu.

Il y avait dans sa ville épiscopale un hérétique de mœurs grossières qui vomissait contre la Sainte Vierge les plus horribles blasphèmes. Il exerçait la profession de médecin, et comme tel, il avait accès dans beaucoup de demeures. Il en profitait pour infiltrer dans les esprits le venin de ses doctrines erronées, et quand on refusait d'embrasser ses croyances, il faisait alors avaler aux moribonds le poison de ses remèdes.

En apprenant cela, saint Antonin ressentit une vive douleur. Le pasteur souffrait de voir que le loup avait pénétré dans son bercail. Il comprit qu'il fallait traiter avec fermeté un homme qui se faisait l'homicide et le bourreau des âmes et des corps.

Les intérêts de la religion demandaient une punition exemplaire. C'est pourquoi le saint archevêque ordonna que les peines portées dans les siècles de foi contre les hérétiques fussent appliquées à ce malfaiteur.

L'EXCOMMUNICATION ET UN PAIN BLANC

Toutefois cette sévérité à conserver dans leur intégrité les droits de la religion ne lui enlevait pas cette douceur qui fléchit les cœurs les plus endurcis.

Il était très réservé pour ce qui avait rapport à l'excommunication, et il conseillait aux prélats de n'en user que rarement. « C'est le plus puissant foudre qui soit entre vos mains, leur disait-il, et le plus épouvantable aux âmes. » Et comme on se plaignait une fois devant lui de ce qu'il n'excommuniait pas un fidèle scandaleux, il se fit apporter un pain blanc sur lequel il prononça l'anathème. Aussitôt le pain blanc se changea en charbon, sous les yeux mêmes des témoins. Il prononça ensuite les paroles de l'absolution, et le pain reprit sa première blancheur.

L'HOMME DE PRIÈRE

L'esprit de Dieu était le grand mobile de toutes ses actions, et l'office divin, qu'il aimait à réciter au chœur avec ses chanoines, le levier de sa perfection. Il ne se démentit jamais dans sa conduite. Ses occupations multiples n'interrompirent point un seul jour son recueillement intérieur ni son esprit de prière. On eût dit qu'il était toujours en retraite.

Il dormait très peu, et, malgré ses longues veillées, il prévenait souvent ses chanoines à l'office de nuit. Au retour de la cathédrale, au lieu de se donner encore un peu de repos comme il eût pu le faire, il aimait mieux se livrer à l'étude jusqu'à l'heure de sa messe qu'il célébrait chaque jour avec une tendre dévotion. C'est à ce travail assidu et à ces privations de sommeil que nous devons ces précieux ouvrages que le saint pontife a trouvé le loisir d'écrire dans une vie si bien remplie.

LA CLÉ DE SA CELLULE

Le Conseil souverain de Florence avait fait arrêter, à tort ou à raison, un envoyé du Pape. Le saint archevêque ayant demandé vainement sa délivrance, fit cesser l'office divin dans sa cathédrale et mit l'église en interdit. On eut beau le maltraiter, il demeura inflexible: et comme on le menaçait de le chasser de la ville : « Si vous m'obligez à sortir de Florence, leur dit-il, je trouverai toujours un asile pour me retirer. » Et il montrait une clé qu'il portait toujours à sa ceinture. C'était la clé de la cellule qu'il avait occupée dans son monastère de Cortone.

SAINT ANTONIN ET LES PAPES

Le bruit de ses vertus s'était répandu dans toute l'Italie, au point qu'on arrivait de toutes parts pour contempler les traits du serviteur de Dieu et recevoir sa bénédiction.

Les pontifes romains ne le révéraient pas moins que les peuples et les seigneurs. Le pape Eugène IV, qui l'avait pourvu de l'archevêché de Florence, le manda à Rome et se l'attacha particulièrement pour le gouvernement de l'Eglise. Depuis longtemps, en effet, le glorieux archevêque était surnommé *Antonin des conseils*. On assure qu'Eugène IV l'eût créé cardinal s'il n'eût été lui-même arraché si soudainement à la chaire pontificale qu'il illustrait par ses mérites et ses vertus.

Saint Antonin assista Eugène IV dans ses derniers moments. Il entendit sa confession et lui administra le Saint Viatique.

LE PRESSENTIMENT — LA MORT

Saint Antonin sentait le poids des années accabler sa vieillesse. Exténué par de pénibles labeurs et les austérités d'une pénitence rigoureuse, il pressentit que l'ange de la mort ne tarderait pas à venir briser les entraves de la chair. Il avait, du reste, soixante-dix ans.

Il tomba malade d'une fièvre lente et flegmatique qui le cloua sur un lit de douleur d'où il ne devait plus se relever. Les seigneurs de Florence et les princes de l'Eglise romaine accourent à la nouvelle de sa maladie. Ecartant toute crainte d'une fin prochaine, ils s'efforcent de donner encore au saint archevêque l'espérance de revivre. Mais saint Antonin ne nourissait pas les mêmes illusions; et sans se laisser prendre à leurs paroles, il leur répond par ces mots du Psalmiste : « Les jours de notre vie sont soixante-dix. »

Il reçut avec une grande lucidité d'esprit les sacrements de l'Eglise, et se fit lire une indulgence plénière que le Pape lui avait accordée pour cette heure.

Se voyant à ses derniers moments, il leva les yeux et les mains vers le ciel en disant : *Servir Dieu, c'est régner!* Ce fut le testament qu'il laissa aux religieux de son Ordre et il s'endormit doucement dans leurs bras.

Or, c'était le 2 mai, vigile de l'Ascension, de l'an 1459. Le serviteur de Dieu allait partager dans la gloire, la royauté du Pontife éternel, Jésus-Christ.

SAINTE SOLANGE, VIERGE ET MARTYRE

PATRONNE DU BERRY

Fête le 10 mai

Solange, sainte bergère, entendant la voix de Jésus-Christ qui l'invite à lui donner son cœur.

Sainte Solange naquit vers 860, sous le règne de Charles le Chauve et le gouvernement de Girard, comte de Bourges.

Le Berry a religieusement conservé le souvenir de la petite bergère, de *la bonne Sainte*, comme on l'appelle encore aujourd'hui. On montre l'emplacement de la chaumière où elle est née, le sentier qu'elle suivait pour conduire ses brebis au pâturage, le champ où elle allait au pied d'une croix pour faire son oraison, la place où sa tête virginale tomba sous le glaive, et enfin, le ruisseau qui fut rougi de son sang. Son nom est porté par les jeunes filles nobles et par les villageoises ; il est sur les lèvres et dans le cœur de tous.

A trois lieues environ de Bourges, dans une

riante vallée arrosée par l'Ouatier, petite rivière aux ondes pures et rapides, s'élève le modeste village de Villemont, où naquit Solange. Le nom de ses parents est inconnu. On sait seulement qu'ils étaient vignerons, et, selon toute apparence, *serfs* du comte de Bourges. Pauvres des biens de la terre, mais riches des biens du ciel, ils remerciaient Dieu de leur indigence et s'estimaient plus heureux que tous les seigneurs de la contrée. Dans le pays, on les citait comme des modèles de probité et d'honneur.

Ils rivalisèrent de zèle pour développer dans l'âme de leur enfant les germes de la vertu. Elle écoutait leurs paroles avec amour, car, selon la forte expression de Bossuet, « elle ne respirait que du côté du ciel ».

Dans ces temps de foi où le souffle glacial de l'athéisme n'avait pas encore, plus ou moins, banni les coutumes chrétiennes, on ne parlait pas seulement de Dieu dans les familles, on parlait aussi des saints qui sont ses amis, et, le soir, quand, revenus de leur dur labeur, le père et les enfants se reposaient en un frugal repas, leur pauvreté ou leur mortification volontaire était soutenue par le récit de la vie héroïque de quelque saint.

Ces histoires dont le père et la mère étaient les narrateurs passaient de génération en génération, apportant avec eux leurs fortes leçons et leur gracieuse poésie. Existe-t-il, en effet, une chose plus poétique que la vie des saints, et serait-il téméraire d'affirmer que nos pères y puisaient plus de mâles vertus et plus de développement intellectuel que n'en trouvent les paysans de nos jours dans la lecture des journaux et des feuilletons malsains?

Agnès, la douce vierge de treize ans, qui préféra le martyre plutôt que de donner son cœur à un homme mortel; cette aimable petite sainte, patronne des vierges chrétiennes, était connue dans toutes les chaumières du moyen âge. Solange la prit pour modèle et nul ne peut calculer ce que l'amour spécial d'un bienheureux peut valoir de grâces à une âme travaillant encore sur la terre.

Solange n'avait que sept ans. Un jour, elle crut entendre une voix du ciel lui disant :

« Viens, je t'épouserai éternellement. » Et la sainte enfant de balbutier :

« Je suis à vous, prenez-moi, Seigneur. Ah! qu'il est beau le Seigneur Jésus. »

Et, répondant à l'invitation du ciel, dans toute l'innocence de son âme qui voulait se donner à Dieu, elle s'agenouilla et fit vœu de virginité perpétuelle.

Dès lors, afin de plaire à son divin Epoux, elle ferma les avenues de son âme à toutes les pensées et à toutes les aspirations de la terre, car, dit saint Ambroise, « la virginité a pour patrie le ciel et pour auteur le Fils de Dieu ». Ne vous étonnez donc pas que l'on compare les vierges aux anges du ciel, puisqu'elles sont unies au Seigneur même et au Roi des anges.

Préposée dès son enfance à la garde des moutons, Solange aimait ce modeste emploi, qui lui laissait le loisir de contempler Dieu dans la splendeur de ses œuvres, car, pendant que ses brebis paissaient autour d'elle, elle écoutait l'Esprit de Dieu parlant au fond de son cœur.

Le champ de ses parents s'appelle toujours le champ de Sainte-Solange, et on peut voir encore aujourd'hui la trace du chemin qu'elle suivait : « Ce sentier, racontait, il y a deux siècles, un grave écrivain, ce sentier, que foulèrent si souvent les pieds de l'épouse de Jésus-Christ, présente à peu près la largeur d'un char. Il se distingue dans le champ comme la voie lactée dans l'azur du firmament. La moisson y est plus épaisse que partout ailleurs, plus haute et plus vigoureuse. » Or, le même prodige s'est toujours renouvelé, et il est bien connu des populations du Berry.

Dans ce champ, Solange s'était fait une sorte d'oratoire rustique, ombragé par un vieil orme et par quelques chênes. La dévotion des fidèles et les miracles de la Sainte obligent à en renouveler souvent la croix, car les pèlerins en coupent des morceaux pour les appliquer sur les malades, dont beaucoup sont guéris.

Levée avant l'aube, sainte Solange allait assister au Saint Sacrifice, parait l'autel de fleurs sauvages, puis s'en allait aux champs plus joyeuse et plus forte. Arrivée au lieu du pâturage, tour à tour elle filait en chantant les louanges de Dieu, ou, tenant la croix embrassée, elle se mettait à genoux et priait en silence. Les heures s'écoulaient sans que la sainte enfant s'en aperçût, et, quand les anges l'avertissaient qu'il se faisait tard, alors seulement elle se souvenait que son tablier contenait le pain du jour; elle le donnait alors au pauvre du chemin, disant : « Tenez, acceptez-le pour l'amour de mon Seigneur Jésus. »

Fidèle à tous les devoirs de son état, elle lavait le linge de la famille dans l'eau du ruisseau et quand, penchée sur l'onde transparente, elle apercevait ses traits angéliques, on dit qu'elle se hâtait d'agiter l'eau et de briser ce miroir, de crainte que la vanité ne vînt à se glisser dans son âme. La vanité ! la sainte enfant n'en avait jamais subi les atteintes, mais elle la connaissait de nom et mettait autant de soin à en fuir les dangers que les autres jeunes filles en mettent, hélas! à les rechercher.

Quand l'hiver retenait les brebis au bercail, l'heureuse Solange passait des journées entières au pied du tabernacle et, dans la méditation des souffrances de Jésus-Christ, elle puisait l'ardent désir de verser son sang pour lui.

Soit à l'église, soit aux champs, Dieu récompensait sa fidèle servante par d'ineffables entretiens, par des extases même. Les anges, alors, la soutenaient, et ses brebis, couchées sur son manteau, ne la troublaient pas; Dieu, à qui toute la nature obéit, ordonnant sans doute à ces humbles créatures de respecter la manifestation de sa divine présence.

Solange aimait Dieu en esprit et en vérité; aussi ses prières et ses extases ne lui faisaient pas oublier l'amour du prochain qui, après l'amour de Dieu, est le premier des devoirs. Elle était la providence des pauvres, et les plus rebutants avaient ses préférences, car elle mettait d'avance en action cette parole de saint François de Sales : « Laissez faire, les mauvaises odeurs des pauvres sont pour moi des roses. »

Mais son âme de sainte ne s'arrêtait point aux douleurs physiques, et les pécheurs avaient la plus large part de ses soins et de ses prières. Sa parole guérissait plus de blessures morales que sa douce main ne fermait de plaies au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et Dieu sait cependant combien de malades lui durent leur miraculeuse guérison ! Aussi, « malgré le soin qu'elle prenait de fuir le regard des hommes, sa charité la trahissait, et le rayonnement de sa sainteté s'étendait au loin ».

Cependant, jamais, dit la légende du Bréviaire, elle n'avait pris part à aucun divertissement

public; on ne l'avait aperçue ni aux chants des bardes, ni aux joyeuses réunions de la jeunesse folâtre de son village.

Mais comment n'aurait-elle pas été connue de tous, cette jeune vierge, cette humble bergère qui domptait Satan : « Un regard d'elle, dit un savant auteur, un regard sévère et terrible le faisait trembler de crainte, et, sur un signe de la vierge, il disparaissait. Par sa seule présence, elle délivrait les possédés. Elle n'avait qu'à vouloir, et les animaux qui ravagent les fruits de la terre, et qui furent une des plaies dont Dieu frappa l'Egypte, disparaissaient. » La nature entière semblait lui être soumise, sa voix seule dissipait les orages, elle commandait au soleil et à la pluie, arrêtait les inondations, et ordonnait aux nuages de tomber sur les campagnes désolées par la sécheresse.

Dieu lui avait également donné un pouvoir absolu sur les animaux sauvages. A l'époque où elle vivait, le Berry, comme beaucoup d'autres provinces de la France, était couvert de forêts; cependant, les loups n'enlevèrent jamais aucune de ses brebis; sous son regard, ils devenaient doux comme des agneaux.

Quand ses moutons s'égaraient dans les champs d'alentour, Solange ne courait pas après eux, ne les appelait pas à grands cris, elle ne les poursuivait pas avec sa houlette, elle les cherchait du regard, et ils accouraient se ranger autour de leur maîtresse. Les oiseaux voltigeaient autour d'elle et, sans crainte, venaient se poser sur sa coiffe et sur son manteau.

Dieu voulut, par un prodige plus grand encore, manifester la sainteté de sa servante et, disent les vieilles chroniques, « le jour, la nuit, une étoile brillante, splendide, en luisant sur son front, marchait devant elle et guidait ses pas. »

Jusqu'alors, rien n'avait encore troublé la sérénité de la vie de Solange, mais le jour de l'épreuve approchait. La Sainte avait environ seize ans. « Elle était, dit la légende du Bréviaire, belle de visage et plus belle encore par la foi. La sagesse précoce qu'elle avait puisée dans ses relations avec Dieu imposait le même respect que la chevelure blanche des vieillards. Elle savait unir la maturité parfaite de l'esprit aux grâces de l'enfance. »

Solange, comme nous l'avons dit plus haut, était née sous le gouvernement de Girard, comte de Bourges. Mais ce seigneur ayant été depuis dépossédé par Charles le Chauve, le comté avait plusieurs fois changé de maître. A l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire en 877, il était gouverné par Bernard II, marquis de Septimanie et comte de Poitiers, qui s'en était emparé les armes à la main et qui, après s'être rendu coupable de beaucoup de crimes, avait été excommunié.

Il avait trois fils : Rainulfe II, Ebbles et Gauzbert. L'un d'eux, Rainulfe, sur le récit qu'on lui fit de l'extrême beauté, de la rare sagesse et de toutes les vertus de Solange, s'éprit d'un violent amour pour elle. Lui-même, nous dit l'historien, était dans toute la fleur de l'âge, beau, bien fait, plein d'esprit, mais rude, irascible et ne connaissant ni frein ni loi. Malgré la disproportion de leurs rangs et malgré les lois du royaume qui défendaient aux seigneurs de se mésallier, il résolut d'épouser la villageoise, la *serve* de son père, et ne chercha plus désormais que l'occasion de l'apercevoir souvent. Cela n'était pas difficile, les comtes de Bourges possédant un manoir féodal dans les environs mêmes de Villemont, et leur brillant équipage de chasse traversait souvent la vallée à la poursuite des loups et des sangliers.

Plus d'une jeune fille, parmi celles de la noblesse du Berry, espérait attirer les regards du jeune seigneur; mais, quant à Solange, elle ignorait les avoir captivés ou, si elle s'en doutait, son âme tranquille continuait d'habiter des régions plus hautes auprès desquelles toutes les gloires et les splendeurs de la terre ne sont que poussière et néant.

Un jour, Rainulfe, s'étant écarté de sa suite, arriva sur les bords de l'Ouatier. Les derniers bruits de la chasse s'éteignaient dans le lointain, il était tard et tout était silencieux dans la nature. Solange, sous un dais de verdure, était agenouillée au pied de la croix. Immobile, elle semblait perdue dans l'extase. Une auréole lumineuse l'enveloppait tout entière et faisait resplendir ses traits d'une beauté céleste. Rainulfe avance, il veut parler à la bergère; mais, subjugué par l'éclat mystérieux dont elle est environnée, il s'arrête, il attend..... et quand, peu soucieuse de sa présence, Solange, ayant achevé sa prière, se relève tranquille et rappelle ses moutons, il élève la voix et la supplie de l'écouter. Il lui découvre les sentiments de son cœur, et lui, le seigneur riche et puissant, il conjure l'humble fille des champs de partager avec lui tout ce qu'il possède. Il s'abaisse même jusqu'à lui faire valoir ses avantages : « En vain, lui dit-il, chercherait-on dans toute la province mon égal en bravoure, en noblesse, en fortune, en beauté.

— J'ai déjà un époux, lui répond Solange. Lui n'a point d'égal en beauté, en sagesse, en vertu, en puissance et en richesses de toutes sortes. Je suis la fiancée du Christ, votre maître et le mien; dès mon enfance je l'ai choisi pour époux; j'appartiens à lui seul qui m'a épousée par sa grâce; à lui seul je garde une éternelle foi. »

Et, rassemblant son troupeau, elle reprend le chemin de Villemont.

Muet d'étonnement, Rainulfe reste longtemps immobile, suivant Solange du regard.

La nuit était venue, il s'éloigna, mais il revint souvent, et toujours Solange lui adressait la même réponse. Enfin, un jour :

« Il faut venir, lui dit-il, et je vous épouserai, il le faut, suivez-moi.

— Je suis la fiancée du Christ, laissez-moi, je prierai pour vous. Je suis une pauvre *serve*, j'appartiens à Jésus-Christ. »

Longtemps. Rainulfe pria, supplia, conjura.

« Oh! non, disait Solange, jamais je n'aurai d'autre époux que mon Seigneur Jésus; puis, cherchant, mais en vain, le moyen de fuir, elle priait en elle-même, suppliant le Seigneur Jésus de lui venir en aide. »

Enfin, las de prier, Rainulfe en vint aux menaces :

« Je saurai bien obtenir par la force, s'écrie-t-il, ce que vous refusez à mes prières. »

Solange essaye de fuir, mais le comte bondit à cheval, s'élance sur la trace de la pauvre fille, l'atteint sans peine, et, d'un bras dont la colère augmente la puissance, il la saisit, la jette sur son cheval et l'emporte avec lui.

« Jésus! Jésus! » murmure la Sainte en fondant en larmes.

Ils allaient franchir la rivière quand Solange, faisant un suprême effort, s'arrache au bras qui l'étreint, et, bravant le danger, se précipite du cheval, tombe à terre, se relève et s'enfuit. Rainulfe la poursuit encore, mais sa colère ne con-

naissant plus de bornes, il tire son glaive et la tête de la Sainte roule à terre, rougissant de son sang l'herbe de la prairie et l'onde du ruisseau.

« Jésus! Jésus! Jésus! » Tel fut le dernier cri qui s'échappa de sa poitrine.

« Ainsi le Seigneur, dit la légende du Bréviaire, voulut qu'elle achetât au prix de son sang la gloire du ciel. Il voulut que celle dont la pureté avait brillé ici-bas comme le lis de la vallée, resplendît plus belle encore sur la montagne éternelle par son martyre. Ami fidèle de celle en qui il s'était complu, et qui l'avait uniquement aimé pendant sa vie, Jésus voulut, après son martyre, la glorifier par de grands miracles. De cette tête virginale, tranchée par le glaive, s'échappa trois fois le nom de Jésus..... Du vase brisé de Madeleine avait coulé sur la tête du Sauveur un parfum qui avait rempli toute la maison : de l'albâtre brisé du corps de l'innocente vierge s'échappa le baume de votre nom, ô Seigneur Jésus, dont la suavité remplit toute l'Eglise..... A peine le cruel bourreau lui eut-il tranché la tête que, prenant elle-même dans ses mains son chef ensanglanté, elle le porta, sous la conduite des anges, du lieu de son martyre au lieu assigné pour sa sépulture par son choix et la Providence. Elle y fut ensevelie solennellement par les mains de pieux chrétiens, et, à cet endroit même, avec le temps, la piété des fidèles a élevé l'église connue jusqu'à ce jour, dans tout le Berry, sous le nom de Sainte-Solange. »

Les bienfaits de la Sainte ne s'étendirent pas seulement à ses contemporains, mais à toutes les pages de l'histoire du Berry, nous retrouvons la trace de sa protection. Dans les calamités publiques, que ce fût la sécheresse ou la peste, sa châsse était toujours portée processionnellement et son secours ne se faisait jamais attendre.

Les miracles n'ont pas cessé avec le temps, mais il serait trop long de les énumérer. Nous citerons seulement celui-ci pour prouver que la puissance des bienheureux ne vieillit pas, et que de nos jours nous pouvons invoquer la Sainte du IXe siècle aussi efficacement que le faisaient nos pères : Une jeune fille, Marie Moulin, était atteinte, depuis l'âge de douze ans, d'une complète extinction de voix. Pendant quatorze ans, on ne l'entendit jamais proférer une parole. Les médecins s'étaient déclarés impuissants. On l'avait plusieurs fois engagée à faire le pèlerinage de Sainte-Solange, mais elle s'y était constamment refusée. Enfin, en 1834, à l'âge de 26 ans, d'elle-même, elle accomplit cette œuvre avec foi. Elle fit à pied le voyage de vingt lieues, jeûna, assista aux cérémonies de la grande procession annuelle et, au moment où elle passait sous la châsse vénérée, elle parla et remercia à haute voix : « Cette fille, disait-on dans le pays, était allée muette à Sainte-Solange, et en était revenue parlant. »

Puisse la chère Sainte nous donner à tous le don de la parole, non pas de la parole matérielle, mais de la parole qui sanctifie les âmes et propage le règne de Jésus-Christ sur la terre!

Une belle chapelle a remplacé de nos jours la croix qui marquait le lieu sanctifié par le martyre de sainte Solange.

LE SAINT HOMME JOB

Fête le 10 mai.

Job visité par ses amis. (Schnorr, Schulgen, Paris.)

Rien de plus touchant que l'histoire de Job telle qu'elle nous est rapportée dans les Livres Saints. Il n'est personne qui ne connaisse sa vie admirable et les exemples qu'il nous a laissés.

Abandonné par Dieu à la rage de Satan, réduit à la dernière misère, abandonné, contredit, on ne trouve sur ses lèvres que des paroles de résignation, des protestations de fidélité à Dieu, des plaintes discrètes. Effrayé de la profondeur des desseins de Dieu, il s'humilie devant cette majesté qui se découvre à lui dans toute sa gloire et murmure : « Je prolongerai ma pénitence dans la poussière et la cendre. » Patience, fidélité, constance et humilité : la vie de Job se résume dans ces quelques mots.

Environ vers l'époque de Moïse, vivait dans le pays de Hus en Idumée, sur les confins occidentaux de l'Arabie, un homme du nom de Job : simple, juste et bon, il craignait le Seigneur et faisait le bien. « J'étais, nous dit-il lui-même, le pied du boiteux et l'œil de l'aveugle, le père des pauvres; je délivrais le pauvre qui errait et l'orphelin qui n'avait point de protecteur. La bénédiction de celui qui était près de périr reposait sur moi, et je remplissais de consolation le cœur de la veuve; l'équité de mes jugements était comme mon vêtement royal et mon diadème..... Je brisais les mâchoires de l'injuste, et je lui arrachais sa proie d'entre les dents. Alors je disais : je mourrai en paix dans mon petit nid, et je multiplierai mes jours comme le palmier. »

Ses richesses étaient immenses : c'était la récompense accordée par Dieu à la fidélité de son serviteur. Il avait sept fils et trois filles. En outre, il possédait 7000 brebis, 3000 chameaux, 500 paires de bœufs et 500 ânesses, avec de nombreux serviteurs. Toutes ces richesses l'avaient rendu grand et illustre parmi les Orientaux. Pour lui, comme pour ses enfants, les jours s'écoulaient joyeux. Ses fils aimaient à se réunir autour de la même table, et Job offrait des sacrifices au Seigneur pour attirer sur eux la bénédiction du Très-Haut.

Or, un jour que les anges se tenaient autour

du trône de Dieu, Satan vint au milieu d'eux : « J'ai fait le tour du monde, dit-il au Seigneur, et je l'ai parcouru en tous sens. »

Le Seigneur lui dit : « As-tu vu mon serviteur Job? Il n'a point d'égal sur la terre, comme homme simple, droit, craignant Dieu et fuyant le mal? » Satan lui répondit : « Est-ce sans intérêt que Job craint Dieu? N'avez-vous pas fortifié de toute façon sa personne, sa maison et tous ses biens? Mais étendez votre main, touchez un peu à ce qui est à lui, et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face. »

Dieu, qui voulait confondre le démon, lui dit : « Va! tout ce qu'il a est dans ta main; seulement, ne touche pas à sa personne. »

Un jour donc, les fils et les filles de Job se trouvaient réunis dans la maison de leur frère aîné et un homme vint dire à Job : « Les bœufs labouraient et les ânesses paissaient dans le voisinage, lorsque les Sabéens sont venus fondre tout à coup; ils ont tout enlevé et ont passé vos gens au fil de l'épée : je me suis sauvé seul et viens vous en apporter la nouvelle. »

Cet homme parlait encore, lorsqu'un second vint dire à Job : « Le feu de Dieu est tombé du ciel sur vos moutons et sur vos gens; il a tout réduit en cendres, et je me suis sauvé seul pour vous en apporter la nouvelle. »

Il n'avait pas achevé de parler, qu'un troisième vint dire à Job : « Les Chaldéens, s'étant divisés en trois bandes, se sont jetés sur vos chameaux et les ont enlevés; ils ont tué vos gens, et je me suis sauvé seul pour vous en apporter la nouvelle. »

Cet homme parlait encore, quand un quatrième se présente et dit : « Vos fils et vos filles mangeaient et buvaient chez leur frère aîné; soudain, un vent furieux, venant au delà du désert, a assailli la maison par les quatre coins à la fois : elle s'est écroulée sur vos enfants, et ils sont morts; je me suis sauvé seul pour vous en apporter la nouvelle. »

Alors Job se leva, déchira son manteau en signe de deuil, et, s'étant rasé la tête, il se jeta par terre pour adorer le Seigneur : « Nu je suis sorti du sein de ma mère, dit-il, et nu j'y retournerai. Dieu m'avait tout donné, et Dieu m'a tout ôté : que le nom du Seigneur soit béni! »

En tout cela Job ne pécha point par ses lèvres.

JOB COUVERT DE LÈPRE

Une première fois vaincu, Satan reparut de nouveau devant le trône de l'Eternel. « D'où viens-tu? lui demanda le Seigneur.

— De parcourir la terre.

— As-tu considéré comment mon fidèle serviteur conserve son innocence? car c'est en vain que tu m'as porté à le dépouiller pour l'éprouver. »

Et Satan répondit à Dieu : « Oh! l'homme donnera toujours peau pour peau et tout ce qu'il a pour sauver sa vie. Mais, étendez votre main, touchez ses os et sa chair, et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face. »

Et l'Eternel dit à Satan : « Va! sa personne même est dans ta main; seulement, ne lui ôte pas la vie. »

Satan s'empressa d'user de cette nouvelle permission et, maître consommé dans l'art de nuire, il frappa Job d'une lèpre ulcéreuse depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. En cet état lamentable, Job, dénué de tout, s'assit sur la cendre et prit un tesson pour ôter l'humeur qui sortait de ses ulcères.

Sa femme, que le démon semblait ne lui avoir laissée que pour augmenter sa torture, s'approchant, lui disait : Quoi! vous demeurez encore dans votre simplicité! Eh bien! maudissez Dieu et mourez! » La réponse de Job fut sublime : « Vous parlez comme une femme qui n'a point de sens. Quoi? Nous recevrons le bien de Dieu, et nous n'en recevrons pas les maux? »

En tout cela, Job ne pécha point de ses lèvres.

ENTRETIEN DE JOB AVEC SES AMIS

Or, trois des amis de Job, Eliphaz de Théman, Baldad de Sué, et Sophar de Mahamath, ayant appris tous les malheurs qui lui étaient arrivés, partirent chacun de leur pays pour le consoler et le soutenir dans ses afflictions.

Et, ayant de loin levé les yeux sur lui, ils ne reconnurent point leur ami sous les traits de ce lépreux; ils poussèrent un cri, et, versant des larmes, ils déchirèrent chacun leur manteau, et ils jetèrent de la poussière en l'air sur leur tête.

Les grandes douleurs sont silencieuses. Sept jours et sept nuits, ils restèrent assis près de lui à terre, sans qu'aucune parole sortît de leurs lèvres, car ils voyaient que sa douleur était excessive.

Job, le premier, rompit le silence; jamais plainte aussi douloureuse n'était sortie de lèvres humaines : « Maudit soit le jour où je suis né, et maudite la nuit qui a pu dire : Un homme vient d'être conçu! Que ce jour ne soit que ténèbres, que Dieu le mette en oubli, et qu'aucune splendeur ne l'éclaire! Que les noires vapeurs et l'ombre de la mort l'obscurcissent, que les nuées l'environnent et que l'amertume l'enveloppe! Qu'un noir tourbillon l'engloutisse, cette nuit! Qu'elle ne serve pas de compagne aux jours de l'année, et qu'on ne la compte pas dans les mois! qu'elle soit solitaire et qu'il n'y tombe pas de chant joyeux!..... Pourquoi ne suis-je pas mort dès le sein de ma mère! »

Eliphaz et ses deux compagnons accusèrent alors Job de manquer de patience, ils lui reprochèrent ses crimes cachés : car ils se figuraient, dans leurs fausses pensées, que Dieu n'éprouvait et ne plongeait dans la misère que l'impie.

Job répondit à chacune de leurs assertions et protesta de son innocence : « Plût à Dieu, s'écria-t-il, que mes péchés pussent être mis dans le plateau d'une balance et dans l'autre mon malheur, le châtiment l'emporterait sur la faute!..... Daigne le Seigneur achever ce qu'il a commencé! qu'il lâche son bras et tranche ma vie comme on coupe un fil!..... Aussi bien quelle est ma force pour endurer toujours? Ma force est-elle de pierre, et ma chair d'airain?..... La vie de l'homme sur la terre est une servitude militaire, ses jours sont ceux d'un mercenaire; comme l'esclave qui soupire après l'ombre, et comme le mercenaire qui attend son salaire, j'ai reçu en partage des mois de privations, et mes nuits se sont passées dans l'insomnie. A peine suis-je couché, je me dis : « Quand me lèverai-je? » Et de nouveau je porterai mon fardeau jusqu'au soir, et ma souffrance m'étreindra jusqu'aux ténèbres..... Mes jours se sont écoulés plus vite que la navette ne court dans la main du tisserand..... Vous visitez l'homme au matin de la vie et vous l'éprouvez le soir.....

» ..... J'ai péché. Que faire pour vous apaiser? Vous connaissez ma faiblesse, pourquoi donc m'exposer à tous vos traits et me rendre un objet d'horreur pour moi-même. Pardonnez-moi mon

Nouvelle prospérité de Job. (Schnorr, Schulgen, Paris.)

iniquité dès maintenant, car demain votre clémence pourrait ne me retrouver que dans le sommeil de la mort et dans la poussière du tombeau. »

Au lieu d'avouer ses crimes, Job confesse à Dieu son humilité et il lui adresse les supplications les plus touchantes. Mais les amis de Job ne comprennent pas la fierté de son innocence, et ils l'accusent d'orgueil, d'impiété et d'hypocrisie.

Ne trouvant plus de secours auprès des hommes, Job se tourne vers Dieu et fait monter vers lui l'écho de sa prière et de sa douleur :

« Je ne soutiendrai pas mon innocence devant vous, mon Dieu, car je serais trouvé coupable, et je n'entreprendrai pas de me justifier, car je serais condamné, mais je dis seulement que les afflictions que vous envoyez frappent indifféremment le juste et le coupable.

« Mes jours ont passé plus vite qu'un courrier et ont fui sans rien voir d'heureux. Ils sont partis à pleines voiles, comme les vaisseaux chargés de fruits, aussi rapides que l'aigle qui fond sur la proie. Mon âme n'a plus que du dégoût pour la vie..... Est-ce que le petit nombre des jours qui me restent à vivre ne finira pas bientôt? Donnez, du moins, quelque relâche à ma douleur, afin que je puisse me plaindre.

» ..... Combien d'iniquités ai-je commises, et quels sont mes délits? Faites-moi connaître mon crime et mon péché. Votre courroux s'exercera-t-il sur une feuille emportée par le vent, sur une paille desséchée?..... L'homme, en effet, né de la femme, vit peu de temps, et sa vie est remplie de douleurs. Il naît et meurt comme une fleur. Il disparaît comme une ombre, il n'a aucune stabilité. Et c'est sur une telle créature que vous fixerez des regards sévères! Laissez-la donc se reposer jusqu'au terme de sa tâche. »

Cependant, au milieu de ses douleurs, Job conserve l'espérance, et il laisse sortir de ses lèvres ces affirmations radieuses de la Rédemption et de la résurrection qui doit précéder la vie future :

« Oh! que je voudrais que mes paroles fussent écrites, qu'elles fussent retracées dans un livre, et qu'avec un stylet de fer, elles fussent gravées sur le plomb ou sur le granit, afin qu'elles durent perpétuellement! Car je sais, oui, je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour, je ressusciterai de la terre; et alors je serai de nouveau revêtu de ma peau, et je verrai Dieu dans ma chair, je le contemplerai moi-même, mes yeux le verront, et ce ne seront pas ceux d'un autre : cette espérance repose dans mon sein. »

DIEU INTERVIENT DANS LE DÉBAT

Dieu lui-même prend alors part à ce sublime dialogue et il vient le terminer. Job a supporté sans révolte l'épreuve terrible que le Seigneur a fait peser sur ses épaules; il a cependant répondu avec vivacité aux reproches de ses amis, et il a osé proposer à Dieu des doutes; Dieu, à son tour,

lui propose les mystères les plus écrasants pour la pauvre raison humaine :

« Où étais-tu, dit-il à Job, quand je jetais les fondements de la terre?..... Lorsque les astres du matin chantaient en chœur, et que tous les fils de Dieu étaient dans la jubilation, où étais-tu? Qui a opposé des barrières à la mer, lorsque je lui donnais les nues pour vêtements et pour langes la profondeur, lorsque je lui dis : « Tu viendras jusqu'ici et pas plus loin; ici, tu briseras tes flots en furie? Et, depuis ta naissance, as-tu donné des ordres au matin et assigné une nouvelle place à l'aurore? Tenant la terre par les deux bouts, l'as-tu secouée pour en rejeter les impies?..... Es-tu parvenu aux sources de la mer et t'es-tu promené dans les replis de l'abîme? .... Dis-moi où habite la lumière, et quel est le lieu des ténèbres? Es-tu parvenu aux arsenaux de la neige, et as-tu inspecté les magasins de la grêle que je tiens en réserve pour le temps de l'inimitié, pour le jour du conflit et de la guerre? Qui est le père de la pluie, et qui a engendré les gouttes de rosée? De quel sein est sortie la glace? Et la gelée blanche qui tombe du ciel, qui l'a engendrée? Comme une pierre, les eaux deviennent dures, et la face de l'abîme se solidifie..... Appelleras-tu la nue à haute voix pour que l'inondation des eaux t'ensevelisse? Feras-tu jaillir des foudres, pour qu'ils viennent et te disent : Nous voici!..... Est-ce toi qui prépares à la lionne sa proie, et remplis-tu l'estomac de ses lionceaux, quand ils sont couchés dans leurs tanières et se tiennent en embuscade dans les cavernes? — Est-ce toi qui apprêtes au corbeau sa nourriture quand ses petits crient vers Dieu et voltigent çà et là parce qu'ils ont faim? — Est-ce toi qui donneras au cheval le courage et revêtiras son cou d'une crinière flottante? — Est-ce toi qui le fais bondir comme la sauterelle?

« Vois-le, le frémissement de sa narine inspire la terreur. Il creuse du pied la terre et s'élance avec audace; il court au-devant des combattants. Il se rit de la crainte, et ne tremble ni ne recule devant le glaive; il affronte le sifflement des flèches et les éclairs qui jaillissent du choc de la lance contre le bouclier. Il bout d'impatience, il frémit, il dévore la terre, il ne se possède plus quand le clairon sonne. Au premier son de la trompette, il dit : « Allons! » et il flaire de loin la mêlée, la voix tonnante des chefs et les cris des soldats. »

A quoi comparer cette sublime poésie? Dieu continue à découvrir à Job la distance infinie qui sépare le Créateur et la créature, et le saint éprouvé s'humilie sous la main de celui qui le frappe; il avoue son néant : « Faible créature, dit-il, j'ai parlé trop légèrement. Que puis-je répondre? Je mettrai ma main sur ma bouche et je garderai le silence. »

DIEU RÉCOMPENSE LE SAINT HOMME JOB

Dieu voulut justifier lui-même son serviteur aux yeux de ses amis : « Ma fureur s'est allumée contre vous, leur dit-il, parce que vous n'avez point parlé devant moi avec la droiture et l'innocence de Job, mon serviteur. Offrez donc au plus tôt un sacrifice pour expier votre péché. Mon serviteur intercédera pour vous, j'exaucerai sa prière, et le châtiment que vous méritez pour avoir accusé un innocent sera détourné de vos têtes. »

Eliphaz, Baldad et Sophar obéirent sans retard et le Seigneur écouta la prière de Job qui intercédait pour eux.

Dieu avait vu la patience de Job : il mit un terme à ses souffrances et voulut que son serviteur possédât au double tout ce qu'il avait auparavant.

Tous ses frères donc, et toutes ses sœurs, et tous ceux qui l'avaient connu autrefois, vinrent le trouver et mangèrent le pain avec lui dans sa maison, et le consolèrent le plus tendrement qu'ils purent de tout le mal qu'il avait souffert. Chacun lui apportait des présents : l'un une brebis et l'autre un anneau d'or.

La bénédiction de Dieu lui obtint une prospérité croissante, et il devint plus puissant qu'il ne l'était jadis, si bien qu'il eut 14 000 brebis, 6 000 chameaux, 1 000 paires de bœufs et 1 000 ânesses. Ses serviteurs étaient nombreux et ses récoltes abondantes.

Dieu lui donna encore sept fils et trois filles d'une beauté remarquable.

Et Job vécut après cela cent quarante ans et vit ses enfants et les enfants de ses enfants jusqu'à la quatrième génération. Puis il mourut de vieillesse et rassasié de jours.

La Sainte Eglise aime à voir en Job l'image de Jésus-Christ couvert d'opprobres, bien qu'innocent, et l'histoire du saint patriarche nous apprend qu'on doit servir Dieu dans toutes les conditions et que, si le Seigneur nous éprouve parfois, c'est pour exciter notre vertu et nous récompenser ensuite.

CULTE DU SAINT PATRIARCHE

Dieu lui-même avait proclamé la sainteté de Job devant l'ennemi du genre humain, Satan, qui osait la nier; le Tout-Puissant avait daigné prendre la défense de son serviteur contre les trois princes, ses détracteurs. L'Esprit-Saint, inspirateur des divines Ecritures, a rendu encore d'autres témoignages à la sainteté de Job. Le saint patriarche est représenté dans Ezéchiel, comme l'ami de Dieu, et la puissance de son intercession auprès du Seigneur y est marquée comme étant passée en proverbe. Dans Tobie, il est cité comme le modèle de la patience sanctifiante, et, dans son Epitre, l'apôtre saint Jacques semble vouloir comme le canoniser, quand il dit : « Vous voyez que nous appelons les Prophètes bienheureux de ce qu'ils ont tant souffert; vous avez appris quelle a été la patience de Job, et vous avez vu la fin dont Dieu l'a couronnée. »

Aussi l'Eglise honore-t-elle Job à un triple point de vue, comme prophète, comme martyr, comme une image de Jésus-Christ d'autant plus parfaite qu'il a souffert en étant innocent. Les Orientaux célèbrent sa fête le 6 mai, les Latins, le 10 du même mois. Il est le premier des Saints de l'Ancien Testament, après les frères Macchabées, qui ait reçu de l'Eglise d'Occident des honneurs publics et solennels. A Venise, on célèbre son office de rite semi-double, comme celui du prophète Jérémie. Plusieurs hôpitaux et établissements charitables l'ont choisi pour patron. On l'invoque surtout pour obtenir la guérison de toutes les maladies à caractère ulcéreux ou la patience surnaturelle au milieu de ces sortes d'infirmités.

LE BIENHEUREUX NICOLAS ALBERGATI

DE L'ORDRE DES CHARTREUX, CARDINAL, ÉVÊQUE DE BOLOGNE

Fête le 10 mai et le 3 mars.

Nicolas Albergati réconcilie le roi de France et le duc de Bourgogne.

LES PREMIÈRES ANNÉES — L'ÉTAT RELIGIEUX

Le bienheureux Nicolas Albergati naquit à Bologne en 1375 d'une famille remarquable par son ancienneté et par les habiles jurisconsultes qu'elle avait produits. Son père fut d'abord son premier maître dans l'étude des belles-lettres. Quant à sa vertueuse mère, elle lui apprit, de bonne heure, ce qui devait un jour l'illustrer plus encore que son savoir, une piété pleine de délicatesse et une profonde horreur du mal. Dès qu'il fut assez instruit à l'école paternelle, il fréquenta les cours de l'Université de Bologne, si fameuse à cette époque par la réputation de ses professeurs et le nombre de ses élèves. Il devint habile dans la science du droit, et lui aussi se fût fait un nom dans le maniement des affaires publiques si Dieu ne lui eût mis au cœur un désir ardent de se consacrer à son service.

Il avait atteint sa vingtième année. Se trouvant un jour dans un monastère de Chartreux qu'il visitait en curieux, il fut obligé d'y passer la nuit, à cause d'une violente tempête qui lui rendait impossible son retour à Bologne. Ce contretemps ne fut pas de son goût, mais c'était l'œuvre de la Providence.

Quand, à minuit, les cloches du monastère appelèrent les Pères à Matines, le jeune Nicolas se rendit à l'église. Là, il fut saisi par l'humble attitude des moines et la douce gravité des chants au milieu du silence de la nuit. Il comprit mieux encore que les sages de la terre n'étaient pas ceux qui dépensent leur vie entière au milieu des plaisirs, ou à la recherche des jouissances, des richesses, de la vaine gloire, tout autant de biens éphémères dont il ne reste rien à la mort et qui laissent l'âme dans un vide effroyable quand elle doit paraître au jugement de Dieu. Les vrais sages, il les avait en ce moment sous ses yeux baignés de larmes, dans ces hommes qui ne ressemblent plus aux autres, tant ils ont sacrifié les joies humaines pour attendre en retour de leurs sacrifices et de leur pénitence une récompense éternelle.

Ces pensées firent une telle impression sur le cœur de Nicolas qu'il résolut sur-le-champ de briser tous les liens qui le retenaient dans le monde et d'embrasser la vie monastique.

Quelques jours après, muni du consentement de sa famille, il revint au monastère pour y prendre l'habit religieux. Il fut un parfait modèle d'exactitude, d'obéissance et d'humilité. Il fit, en peu de temps, de si rapides progrès dans la perfection chrétienne, qu'après quelques années de profession, il fut élu prieur de la Chartreuse de Florence, d'où il retourna, pour y remplir la même fonction, à la Chartreuse de Bologne.

L'ÉPISCOPAT — RÉSISTANCE DU BIENHEUREUX

C'est là que les Bolonais allèrent lui exprimer leur désir de l'avoir pour évêque. Le serviteur de Dieu s'en défendit énergiquement, suivant en cela l'exemple de tant de saints qui, effrayés d'une si haute charge, se cachaient en des lieux inconnus, fuyaient au désert ou protestaient de leur incapacité pour n'avoir pas à rendre compte à Dieu des âmes qu'ils ne se croyaient pas capables de guider dans les voies du salut. Le peuple, craignant que Nicolas ne fît de même, s'empara de lui et le conduisit au palais épiscopal où des hommes reçurent ordre de le garder à vue jusqu'à ce qu'il eût donné son consentement.

Pour échapper à cette surveillance désagréable, le prisonnier promit d'accepter l'épiscopat si le prieur de la Grande-Chartreuse voulait l'y nommer lui-même. On se hâta donc d'envoyer des messagers chargés de présenter une requête dans ce sens. Pendant ce temps, Nicolas écrivait en secret des lettres désolées, conjurant son supérieur de ne pas le charger d'un fardeau dont il serait écrasé, d'avoir pitié de son inexpérience et de considérer que dans les temps difficiles qu'on traversait il fallait autre chose qu'un pauvre moine pour gouverner l'Eglise de Bologne.

Le prieur de la Grande-Chartreuse, n'osant prendre sur lui de résister à de semblables supplications, résolut de s'en rapporter au suffrage de ses frères, prêt à voir dans leur unanimité, si elle se produisait, un signe non équivoque de la volonté divine. Tous furent d'avis que Nicolas devait se rendre aux désirs des Bolonais. Les ambassadeurs revinrent donc avec un ordre qui intimait à notre Bienheureux d'accepter comme voulue de Dieu la charge refusée par lui depuis six mois.

Le nouvel évêque, confirmé par Martin V, récemment monté sur le siège de saint Pierre (1417), ne songea plus qu'à remplir en pasteur vigilant ses nouvelles obligations. Il s'appliqua d'abord à la réforme du clergé en remettant en vigueur les constitutions synodales depuis longtemps oubliées. Il s'occupa très activement des monastères que des supérieurs négligents n'entretenaient plus dans la régularité primitive. Les jeux de hasard étaient le fléau de sa ville épiscopale, le trouble dans les successions, la discorde dans les familles, la rapidité scandaleuse de la fortune chez les uns et le spectacle fréquent de la déchéance matérielle et morale chez les autres, étaient les conséquences inévitables de cette détestable passion. Malgré le pouvoir civil qui prélevait un droit sur les joueurs, l'évêque condamna sévèrement ces habitudes immorales et le profit malsain que le trésor public en retirait.

La cathédrale tombait en ruines, il la restaura avec le plus grand soin. Il créa dans son palais une bibliothèque ouverte au public qui fut une des plus riches et des plus célèbres de ce temps.

Par toutes ces œuvres, par son admirable charité à l'égard des miséreux et par la grande facilité avec laquelle riches et pauvres pouvaient l'aborder, le pieux évêque se fit une telle réputation de vertu et de sainteté qu'il devint l'objet de la vénération publique. On se mettait à genoux sur son passage, et, dans les processions, on marchait pieds nus par respect pour lui.

LES ÉPREUVES — IL EST CHASSÉ DE BOLOGNE

Mais il est écrit que le serviteur n'est pas au-dessus du maître et qu'il faut prendre sa croix pour marcher à la suite du Sauveur du monde. L'épreuve est, d'ailleurs, la condition de la sainteté, la consécration de la vertu. C'est par sa voix que Dieu nous appelle à lui et nous unit plus étroitement à son cœur. Le bienheureux Nicolas pouvait-il échapper à cette loi de l'Evangile? Voici la cause des peines cruelles que la Providence réservait à son bon serviteur.

Un différend ayant éclaté entre Martin V et les Bolonais qui redoutaient l'énergie du nouveau Pape dans la disposition où ils étaient de revendiquer certaines franchises, ceux-ci envoyèrent leur saint évêque pour traiter des conditions de la paix. Martin V, mécontent déjà de Bologne, fut choqué des prétentions quelque peu exagérées de cette ville. Il reprit sévèrement Nicolas, qui se chargeait pour la seconde fois de ce message, et lui signifia de retourner immédiatement à Bologne avec des lettres dont il ne prendrait connaissance qu'à son arrivée, et cela, sous de graves peines, en cas de désobéissance.

L'attitude du Vicaire de Jésus-Christ, dans cette circonstance, fut très douloureuse pour l'humble évêque. Il était si filialement dévoué au Souverain Pontife! Il accomplissait une si haute mission de charité, lui innocent, pour son peuple coupable! Ce n'étaient là que les premières gouttes de l'amer calice que Dieu lui réservait.

Une fois de retour, il donna lecture des lettres pontificales au milieu d'une assemblée réunie pour l'entendre. Hélas! c'était le rejet de toutes les demandes et l'interdit jeté sur le diocèse. Les Bolonais, exaspérés par cet échec, s'en prennent à leur vénérable prélat qu'ils accusent de trahison. Ils l'accablent d'injures et poussent la rage jusqu'à vouloir le mettre à mort. Des forcenés envahissent le palais épiscopal, résolus d'en finir avec l'ennemi prétendu de la patrie. Mais quand ils furent en présence de leur victime, personne n'osa lui porter le premier coup; une terreur

subite s'empara d'eux et ils se retirèrent en laissant les lettres pontificales dont ils s'étaient emparés.

Nicolas, effrayé de l'audace de ces scélérats et voulant leur épargner un crime qu'un nouveau mouvement de colère pouvait les pousser à commettre, jugea prudent de s'enfuir.

Au petit jour, il sortit sous un déguisement et se rendit à la Chartreuse de Florence, afin d'y séjourner quelques mois. Pendant ce temps, Bologne fut obligée de capituler devant les troupes de Martin V et de rentrer ainsi dans l'obéissance. Nicolas y revint après la pacification, mais pour en sortir bientôt encore et se retirer à Modène, à cause d'une nouvelle sédition provoquée par les ennemis du Pape. Dans cette dernière circonstance, cité par le Conseil de la ville, il répondit courageusement aux Bolonais : « C'est aux fils d'aller à leur père et aux citoyens d'aller à leur prélat. L'ordre que vous me donnez de comparaître est contre tout droit : le supérieur ne se rend pas au tribunal de ses inférieurs. Vous m'avez honoré quand j'étais un simple évêque; maintenant que je suis cardinal et légat du Pape, vous ne rougissez pas de m'appeler à votre barre par un huissier de bas étage. C'est au Siège Apostolique que vous faites injure. Quant à moi, vous me méprisez, non à cause de ma personne, mais parce que vous êtes des hommes pervers et de mœurs corrompues. Prenez garde à la colère de Dieu; je vous exhorte à revenir à des sentiments meilleurs. » Les délégués, terrassés par ces paroles énergiques, s'en retournèrent en silence, la tête baissée et l'âme attendrie par la charité paternelle de leur évêque.

Quand les habitants de Bologne connurent la nouvelle fuite de Nicolas, ils s'emportèrent violemment contre lui, l'accusant encore de trahison et le dénonçant comme un ennemi public.

LE LÉGAT :
MISSIONS DE VENISE, DE FRANCE ET D'ALLEMAGNE

Dieu, selon la pensée de Bossuet, bouleverse ciel et terre pour le salut d'une âme. Nous pouvons dire que les épreuves sont le moyen ordinaire dont il se sert, non seulement pour sauver les hommes, mais encore pour les mettre dans une voie qui n'eût pas été la leur, s'ils fussent restés dans le calme d'une vie sans tribulation. Les souffrances de notre Bienheureux présageaient, en effet, le rôle glorieux que la Providence lui réservait dans la situation critique où se trouvait alors l'Eglise.

Martin V lui commanda de rester à Modène dans l'espoir qu'un rapprochement se produirait bientôt entre les Bolonais et leur évêque; mais, après quelques mois d'une attente inutile, il lui manda de venir à Rome. Nicolas s'y rendit avec empressement. Le Pape, qui l'appréciait beaucoup, résolut de l'attacher à sa personne afin de prendre ses conseils et de se servir de lui pour des missions délicates. Il l'envoya d'abord en France, pour rétablir la paix entre Charles VI et Henri V d'Angleterre. « Désirant, dit l'illustre Pontife, mettre fin à tant de calamités et apaiser les cœurs endurcis des princes, je vous ai choisi, parmi tous les prélats, comme le très digne messager de la paix. Car, après la miséricorde du Dieu tout-puissant, c'est en votre sagesse que Nous nous confions, pour que Nos paroles, en sortant de votre bouche, soient entendues. »

Nicolas partit sur-le-champ. Il dut entreprendre de nombreux voyages, surmonter de grandes difficultés, échapper à bien des dangers; mais les événements ne secondèrent pas ses efforts. Fier de ses conquêtes, Henri V voulait faire consacrer son usurpation par les Etats du royaume ; il les réunit à Paris, dans ce but, le 21 mai 1422. Mais il fut arrêté tout à coup dans le cours de ses rêves ambitieux par un érysipèle dont il mourut. A la sollicitation du Saint-Siège, Amédée de Savoie s'était inutilement employé jusqu'à ce jour au rétablissement de la paix entre Anglais et Français. Martin V ne crut pas que la mort d'Henri V dût l'empêcher de poursuivre des accommodements diplomatiques; il écrivit en ce sens au duc de Savoie, le conjurant d'unir ses efforts à ceux du légat Albergati. Au cours de ces négociations, Charles VI, consumé par la maladie plus que par l'âge, mourut le 22 octobre 1422. Tout arrangement devenait impossible. Déçu dans ses espérances, Nicolas revint à Rome après deux ans d'absence et fut créé cardinal. Son désir eût été de retourner à Bologne, au milieu de son troupeau que les événements avaient rendu plus docile, mais Martin V fit encore appel à son zèle pour réconcilier les Vénitiens avec Philippe, duc de Milan. Il n'était nullement aisé d'arrêter l'orgueilleuse reine de l'Adriatique dans le cours de ses succès. Elle dut cependant baisser la tête devant les injonctions pontificales, le légat ayant déclaré que, devant une résistance opiniâtre, il rentrait dans son mandat d'appeler en Italie l'empereur Sigismond, suzerain du duc de Milan. Venise n'attendit pas l'effet de cette menace et consentit à traiter. Martin V écrivit alors au doge : « Nous la possédons enfin, cette paix si nécessaire à la République chrétienne et que Nous appelions de tous Nos vœux. Nul doute qu'elle n'ait pour résultat de réprimer l'audace des infidèles. Tant qu'ils Nous savaient occupés en Italie, ils ne cessaient d'infester les mers, de ravager les îles. Venise seule pouvait opposer une barrière à leurs envahissements. Béni soit Dieu, qui, touché de nos longues prières, la rend à sa glorieuse mission. »

Après ce succès qui réjouissait tant le Souverain Pontife, Nicolas reprit le chemin de Rome où Martin V l'attendait pour lui confier une nouvelle mission auprès des Vénitiens. Mais ce Pape étant mort le 20 février 1431, c'est encore vers la France que son successeur Eugène IV envoya le saint évêque. Les circonstances secondaient mal cette légation. Le Souverain Pontife eut beau la recommander aux princes qui devaient avoir le plus d'influence sur les belligérants; le légat lui-même déploya vainement toutes les ressources de son intelligence et de son cœur. Chez les Français, la mort de Jeanne d'Arc exaltait le sentiment du patriotisme; plus que jamais, enhardis par leur propre victoire, ils aspiraient à secouer le joug de l'étranger.

Les Anglais redoublaient de fureur, moins peut-être à cause des humiliations subies que du crime juridique désormais buriné par l'implacable main de l'histoire dans les annales de leur nation. Ce fut le Conseil d'Henri VI qui se montra surtout inaccessible aux exhortations du légat romain.

Cette mission terminée, Eugène IV écrivit à Nicolas de se rendre en toute hâte en Allemagne et de présider en son nom le Concile de Bâle. La situation était critique; parmi les Pères qui tenaient cette grande assemblée, plusieurs parlaient de se séparer d'Eugène IV et formaient même de mauvais projets contre lui. Nicolas sut en imposer aux mécontents par sa grande vertu; et, aussi

longlemps qu'il fut à la tête du Concile, il ne s'y fit rien de contraire au Siège Apostolique.

Pendant ce temps, un grave conflit s'élevait entre le roi Charles VII et le duc de Bourgogne. Eugène IV, désireux de prévenir une guerre désastreuse, pria Nicolas d'offrir de nouveau sa médiation. Le saint évêque, brisé par ses précédents voyages, reprit une troisième fois le chemin de la France. Il mit tous ses soins à réconcilier les deux antagonistes. L'entreprise n'était pas facile, tant le duc de Bourgogne avait donné de gages à l'Angleterre et fait de mal à sa patrie. Le légat fut néanmoins assez heureux pour obtenir, comme prélude d'une paix définitive, une trêve de six ans, conclue et signée à Arras (1435).

Ce succès obtenu, le saint évêque revint à Bologne d'où il partit encore quelque temps après pour l'Allemagne où les affaires de l'Eglise réclamaient sa présence. Ce fut la dernière de ses missions et la fin de ses courses.

LE SAINT — LA VIE INTIME

On pourrait croire qu'une vie aussi agitée ne fût guère compatible avec le recueillement intérieur nécessaire à la pratique de la perfection chrétienne. Il n'en était rien pourtant, car notre pieux évêque, quoique absorbé par tant de travaux, grandissait de jour en jour en vertu. On admirait son humilité pleine de simplicité, sa clémence à toute épreuve, son zèle infatigable pour la défense de la foi et le bien de la religion. Que dire de sa mortification? L'évêque était resté l'austère Chartreux, toujours fidèle à sa Règle au milieu des plus grandes préoccupations. Malgré ses fatigues et ses travaux incessants, il s'abstenait de viande et prenait, couché par terre, le peu de sommeil qu'il s'accordait. Compatissant pour les pauvres, il leur faisait des distributions quotidiennes et leur donnait tout ce qu'il se procurait pour eux. Dans son palais, il ne voulait aucun membre de sa famille, disant que c'était là, trop souvent, une cause de trouble pour la maison d'un évêque. Il payait chaque mois ses serviteurs qu'il aimait beaucoup, afin qu'ils eussent toute liberté de rester avec lui ou de chercher un autre maître. Il s'intéressait aux études; il employait à lire les Ecritures des Pères et les nombreux ouvrages qu'il se procurait à grands frais, les moments qu'il dérobait aux occupations extérieures. Les savants chrétiens étaient ses amis; et, pour en augmenter le nombre, il payait volontiers les frais d'éducation des jeunes gens intelligents qui voulaient arriver au sacerdoce.

De si belles qualités lui attirèrent naturellement l'estime et la confiance de ses contemporains. Martin V se l'attacha, comme nous l'avons vu, afin de s'aider de ses conseils. Eugène IV le nomma son pénitencier, l'aima comme son fils, le vénéra comme un saint et ne fit jamais rien d'important sans son avis. Après sa mort, Nicolas V n'hésita pas à l'appeler *divus et beatus*, divin et bienheureux. Enfin, saint Antonin parla de lui en des termes pleins d'admiration louant sans réserve sa parfaite humilité, son amour des pauvres et son dévouement aux choses de la religion.

LA DERNIÈRE MALADIE — LA MORT — LE CULTE

Nicolas s'était rendu de Florence à Vienne, pour suivre Eugène IV qui devait résider quelque temps dans cette ville. C'est là que Dieu voulait terminer les travaux de son bon serviteur et lui donner sa récompense si bien méritée.

A peine arrivé, le saint évêque fut obligé de céder aux attaques d'un mal cruel, dissimulé jusqu'alors. Malgré les douleurs atroces qui lui arrachaient continuellement des cris lamentables, il ne voulut pas qu'on dérogeât en rien aux observances de sa Règle. Le Pape passait près de lui la journée et une bonne partie des nuits pour le fortifier dans sa souffrance et lui remettre devant les yeux le souvenir de l'infinie miséricorde de Dieu. Enfin le moment de la délivrance arriva pour le digne fils de saint Bruno. Quand il sentit son approche, il demanda les sacrements, reçut avec une grande dévotion le Saint Viatique, indiqua comme lieu de sa sépulture la Chartreuse de Florence; quelques heures après, il s'éteignait doucement, le 9 mai 1443, à l'âge de soixante-huit ans.

Dès que la nouvelle de cette mort parvint à Bologne, ce fut un deuil public dans toutes les classes de la société. Les cabarets furent fermés, les tribunaux suspendirent leur séance et, pendant trois jours, les ouvriers s'abstinrent de travailler; réparation tardive, mais bien sincère de ce que le saint évêque avait souffert de son peuple.

Quelques jours après sa mort, le Bienheureux apparut la nuit à un de ses familiers qui ne pouvait se consoler de la perte de son Père : « Thomas, mon fils, lui dit-il, pourquoi pleurer si longtemps? pourquoi vous affliger à ce point? Cessez vos larmes, car, par la bonté de Jésus, je me trouve bien. Levez-vous donc; bientôt, vous aurez à porter un lourd fardeau, à gouverner la barque de Pierre. » Thomas devint, en effet, Nicolas V. — Nicolas Albergati n'a pas été béatifié d'une manière officielle, mais l'Eglise a reconnu et approuvé le culte immémorial que lui rendent les différentes Chartreuses et quelques diocèses d'Italie.

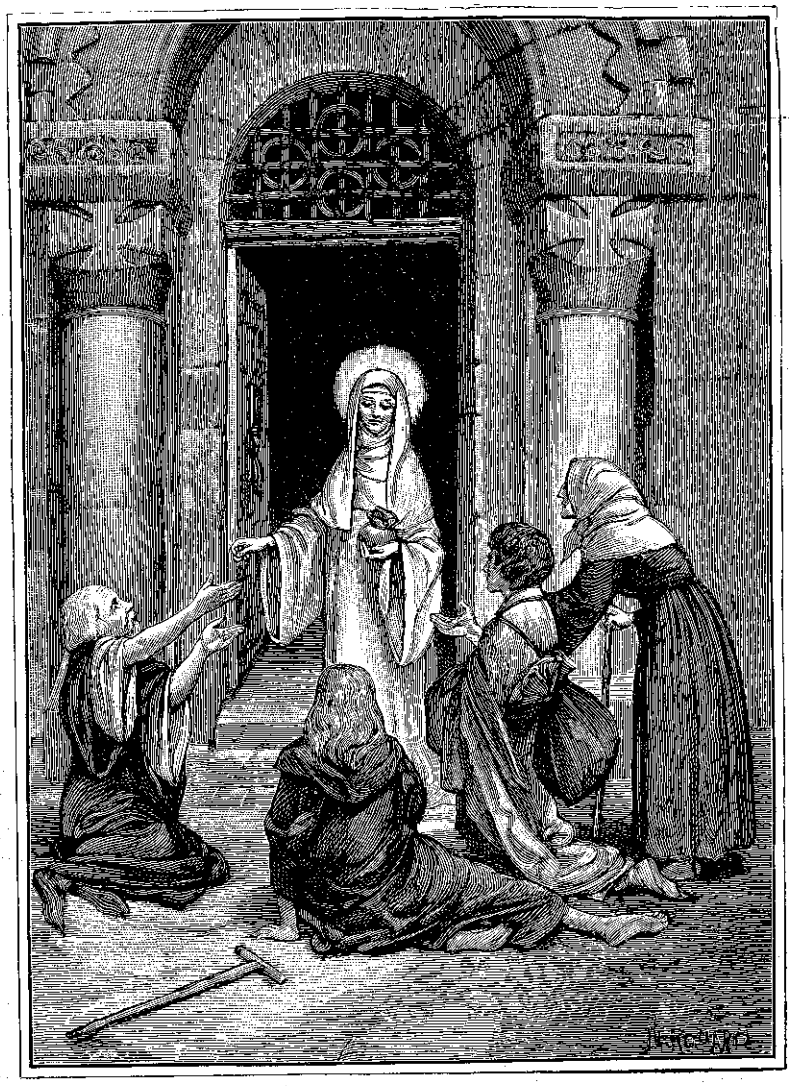
SOURCES CONSULTÉES

Les Bollandistes, qui reproduisent la vie du Bienheureux par son contemporain Jacques Leno, évêque de Feltre, et sa vie par Charles Sigonio et Louis d'Atticny, évêque d'Autun. — Darras, *Histoire de l'Eglise*, t. XXXI.

LA BIENHEUREUSE BÉATRICE Ire D'ESTE

de l'Ordre de Saint-Benoit (1191-1226).

Fête le 10 mai.



Béatrice distribue aux pauvres une somme d'argent trouvée sur l'autel.

GRANDEUR DE LA FAMILLE D'ESTE PARENTS DE LA BIENHEUREUSE

L'antiquité de la ville d'Este est si grande qu'elle se perd dans la nuit des temps ; d'aucuns font remonter sa fondation à Enée, d'autres lui donnent une origine étrusque ; ce qui est certain, c'est qu'elle existait bien des siècles avant Rome.

La famille d'origine lombarde, à laquelle Este donna son nom, fut une des plus généreuses, des plus courageuses et des plus vertueuses de l'Italie. Azzo Ier, qui mourut en 1097, après avoir vécu près d'un siècle, prend le premier le titre de marquis d'Este, et commence à habiter Este d'une manière permanente.

La position de cette ville était délicieuse ; le ciel y était doux, l'air pur ; entourée de moelleuses collines, elle était abondamment

pourvue d'eau, ce qui rendait sa campagne d'une merveilleuse fécondité.

Azzo VI fut le plus grand, le plus riche et le plus puissant de sa maison. Vicaire impérial sur toute la Marche, il est élu en 1196 bailli de Ferrare, ce qui était un acheminement à en devenir le seigneur ; à la mort de Henri VI, en 1197, sa puissance grandit encore, et il est regardé comme le principal chef des Guelfes, dans la Haute-Italie.

Il épousa, en premières noces, la fille du comte Ildebrandino des Aldobrandeschi de Toscane. Après la mort de cette première femme, il épousa Sophie, fille de Humbert III, le Bienheureux, et sœur de Thomas de Savoie. Pieuse, vertueuse, miroir de toutes les vertus, miséricordieuse et charitable envers les pauvres, Sophie était parfaitement digne de son glorieux mari qui fut le défenseur constant de l'Eglise et du Saint-Siège, à une époque de trouble, d'agitation et d'ambition. Elle mit au monde, à Este, vers 1191, une fille, Béatrice, notre héroïne, et mourut en 1202, laissant orpheline, à l'âge de onze ans, la Bienheureuse, au milieu de circonstances bien difficiles, car les luttes grandissaient de toutes parts.

NOUVELLES DISSENSIONS DÉSIRS DE VIE RELIGIEUSE

Après la mort de sa mère, la petite princesse vécut avec son père et son frère jusqu'en 1204, époque à laquelle Azzo épousa en troisièmes noces Alice, fille de Rainaldo de Châtillon, prince d'Antioche, et sœur des reines de Hongrie et d'Arménie.

Béatrice grandissait au milieu du luxe, des richesses et des splendeurs d'une cour raffinée ; son père, qui désirait pour elle une alliance royale, la fit instruire avec beaucoup de soin.

Les divertissements, les fêtes, les tournois, étaient fréquents, car nombreux étaient les jeunes gens qui venaient s'initier auprès d'Azzo à l'art de la guerre. Les chants profanes et les exemples du monde ne corrompirent pas le cœur de Béatrice ; elle sut le garder chaste et pur.

En 1205, Azzo fut de nouveau élu bailli de Ferrare, puis de Mantoue et, en 1206, de Vérone également. Il devait y mourir le 18 novembre 1212, après avoir soutenu contre le parti gibelin des luttes incessantes qu'il serait trop long de raconter ici.

Religieux et entièrement dévoué au Pape, et à l'Eglise, il avait été un grand modèle pour Béatrice à laquelle il aurait voulu faire contracter une riche alliance, si ces guerres incessantes lui en avaient laissé le loisir, et si la jeune fille y avait voulu consentir.

D'antiques mémoires nous rapportent que la résidence habituelle d'Azzo VI était le château de Calaone ; il lui plaisait par son calme, son silence, sa situation paisible assez proche de la ville d'Este pour pouvoir s'y rendre souvent et facilement.

Il arriva qu'une fois où Béatrice, encore enfant, avait accompagné son père à Calaone, elle y fut saisie du désir de mener la vie érémitique. Elle s'enfuit du château, se réfugie dans une grotte où, durant plusieurs jours, elle ne s'alimente que d'herbes et de racines sauvages qu'elle arrose de l'eau du torrent. Son père, très inquiet, la fait chercher de toutes parts ; enfin, il la retrouva.

Elle lui parla de Dieu et des choses de l'âme avec tant de feu et d'ardeur qu'il n'osa plus dès lors l'entretenir de considérations mondaines ; il l'offrit à Dieu et la laissa libre de suivre la vie parfaite. Ce fut probablement vers cette époque qu'elle se mit en relations avec le bienheureux Giordano Forgate, prieur de Saint-Benoît de Padoue, et avec le Fr. Alberto, prieur du monastère du Mont-des-Vignes, à Montericco.

MALHEURS DE LA MAISON D'ESTE MORT DU MARQUIS ALDOBRANDINO

Quelle leçon pour la jeune princesse que la mort de ce père qu'elle avait vu si grand, si puissant, et que les malheurs de la guerre avaient si rapidement conduit aux portes du tombeau. Elle put méditer la vanité, la fragilité de tout ce qui passe, de tout ce qui finit, de tout ce qui est temporel. Entourée d'ennemis et d'incertitudes, elle se servit de toutes ces ruines comme d'un marchepied, pour élever davantage son âme vers Dieu.

Peu avant sa mort, le vaillant marquis, ayant disposé de ses biens, avait laissé à Béatrice 5 000 livres véronaises d'argent qu'elle employa, avec ce que lui donnèrent ses frères, en fondations et œuvres pies.

La mort d'Azzo VI ranima le courage des ennemis de la maison d'Este. L'aîné de ses fils, Aldobrandino, succombe, lui aussi, et meurt peut-être empoisonné en 1215. Il ne restait plus que le petit Azzo, dernier enfant mâle d'Azzo VI et d'Alice de Châtillon, à qui revenait le gouvernement, sous la tutelle de sa mère.

FUITE DE BÉATRICE

La mort avait frappé autour de Béatrice, à peine âgée de vingt-quatre ans, la détachant de plus en plus des choses de la terre. Elle se sent de plus en plus attirée vers la solitude dont, au temps de son enfance, elle avait déjà entrevu les charmes ; son cœur aspire vivement vers Dieu à qui elle désire consacrer chacun des instants de sa vie.

Profitant, un jour, d'une des absences d'Azzo, et peut-être aussi de celle d'Alice, sa belle-mère, notre princesse manda auprès d'elle Giordano Forgate et Alberto de Montericco, et leur confia le désir de son âme ; celle qui aurait pu épouser un prince ou un roi, vivre au milieu du luxe, n'aspirait qu'à se plonger dans la pauvreté et les mortifications.

Béatrice partit de Calaone pour le couvent de Salarola, accompagnée de Giordano Forgate et du Fr. Alberto. La princesse n'avait à redouter aucune opposition brutale de la part de sa pieuse belle-mère, ni de son jeune frère et, si elle partit secrètement, c'est qu'elle voulait éviter les effusions trop tendres qui eussent pu amollir son courage.

LA BIENHEUREUSE A SALAROLA

Béatrice entra au couvent de Salarola en 1220; elle y vécut un an et demi de la vie religieuse, sans en prendre l'habit, et eut à souffrir toutes les peines qu'elle avait voulu

éviter par son départ secret. Le jeune Azzo s'unit à toute la cour pour lutter contre les pieuses aspirations de sa sœur ; il mit inutilement tout en œuvre ainsi que ses amis pour lui persuader de rentrer dans le monde. Il fit miroiter à ses yeux l'avantage incontestable des belles alliances qu'elle pourrait contracter, mais notre Sainte, inébranlable dans sa résolution, trouvait que le monde entier n'est rien auprès d'une âme et que, pour la sauver, il faut savoir tout sacrifier.

Béatrice ne fut pas religieuse à Salarola ; elle y étudia seulement les desseins de Dieu sur elle et y eut de très fréquents entretiens avec Alberto di Montericco qui la conseillait dans la lutte qu'il lui fallait soutenir contre les siens, les gentilshommes et les chevaliers. Les contrats et les actes signés par elle à cette époque nous prouvent qu'elle avait conservé son indépendance et n'était pas astreinte à l'obéissance monastique.

LA BIENHEUREUSE FONDE LE MONASTÈRE DE GEMMOLA

Grâce à Dieu, en 1221, Azzo VII se sentit convaincu de la grandeur des desseins de sa sœur et cessa complètement d'y faire obstacle.

Béatrice résolut alors d'aller fonder un monastère de vierges à Gemmola, dans un antique couvent abandonné que l'évêque mettait à sa disposition. Elle partit de Salarola avec une dizaine de religieuses qui voulaient partager sa vie.

Le voyage, pour n'être pas long, n'en était pas moins pénible et fatigant ; il eut lieu à la fin de mai ou au commencement de juin 1221, ce fut une vraie procession. La belle-mère de Béatrice et la femme d'Azzo VII vinrent chercher Béatrice à Salarola avec un grand nombre de chevaliers et de dames.

Tout le trajet se fit à pied ; Béatrice ouvrait la marche, puis venaient Alice et Jeanne, princesse d'Este, derrière lesquelles se pressait la foule. La montée était longue et dure, Béatrice allait toujours d'un même pas lent et régulier, continuant cette ascension bien dure pour sa faiblesse et, à sa vue, tous reprenaient courage. Lorsqu'on arriva au monastère, on le trouva non seulement abandonné, mais entièrement démeublé, si bien que tout le cortège dut s'asseoir par terre pour prendre un peu de repos. La Bienheureuse n'en montra ni surprise, ni ennui ; elle se confiait dans le Seigneur et s'abandonnait à lui, certaine qu'il ne la laisserait manquer de rien. Bientôt, elle resta seule avec ses religieuses, et Dieu lui vint en aide selon son attente.

VERTUS DE LA BIENHEUREUSE A GEMMOLA

La retraite de Béatrice fut bientôt connue ; plusieurs jeunes filles de la noblesse, saisies d'une sainte émulation, vinrent la rejoindre ; bientôt on en compta dix des grandes familles de l'aristocratie. « Ainsi, dit le Fr. Albert, les joyaux se multipliaient, et l'éclatante lumière du mont Gemmola rayonnait de toutes parts. » La communauté se mit sous la règle de saint Benoît et prit la robe blanche.

Le cœur de la sainte fondatrice débordait de joie devant la ferveur de ses filles ; le moine de Santa-Giustina nous dit : « Elle demandait au Seigneur avec larmes, qu'après avoir réuni là des vierges de tant d'endroits différents, il lui accordât encore la grâce de les conserver dans l'observance de la sainte religion pour la gloire et l'honneur de son saint nom. »

Il était indispensable qu'il y eût dans le monastère une abbesse pour diriger les religieuses dans les voies de la perfection; toutes ayant été attirées par les vertus de Béatrice auraient voulu l'élire supérieure, mais elle n'y voulut pas consentir et fit nommer Desiderata, qui était une sœur bonne et prudente; néanmoins, toutes les religieuses continuèrent à regarder Béatrice comme leur vraie maîtresse. Partout elle était la première, la plus fervente ; la discipline du monastère était sévère, avec ses vêtements rudes, sa nourriture grossière, sa prière continuelle et ses mortifications incessantes.

La charité de la Bienheureuse était aussi grande que son cœur ; elle avait consacré tout son avoir dans la fondation de Gemmola et en bonnes œuvres. Souvent les besoins du monastère étaient pressants, mais elle ne voulait pas qu'on assurât l'avenir, ni qu'on s'en occupât déraisonnablement. Pour elle, les pauvres passaient toujours avant tout et, un jour où la communauté était dans une position très difficile, c'est aux pauvres accourus au couvent qu'elle distribua, sans rien réserver, une somme d'argent trouvée sur l'autel.

Une autre fois, une dame ayant apporté une riche offrande au monastère, le Fr. Albert remarque que la Bienheureuse semble contrariée, il lui en demande la raison :

— Je crains, dit-elle, qu'avec l'abondance des biens temporels, ce couvent ne s'attiédisse, que le cœur des Sœurs ne se refroidisse peu à peu, que leur amour de l'éternité ne diminue, ainsi que leur ardente dilection des choses du ciel.

L'humilité de Béatrice était grande ; on ne se lassait pas d'admirer la passion d'obéissance qu'avait cette admirable femme née pour commander. Se regardant comme la dernière du monastère, elle avait mis tout ce qui est du monde sous ses pieds, elle ne désirait et ne cherchait qu'une chose : allumer l'amour de Dieu dans le cœur des religieuses et leur donner l'exemple de toutes les vertus.

Vers le milieu de 1225, Imiza remplace Desiderata dans la charge d'abbesse; Béatrice est sa fille la plus soumise. La vie de notre Bienheureuse était un perpétuel acte d'amour. Parfois, elle se laisse un instant assombrir par le regret de ne s'être pas donnée plus tôt à Dieu ; alors, elle compense par la ferveur la plus ardente ce retard, et traite son corps en ennemi.

Après avoir fait un magnifique éloge de la vie de cette sainte religieuse, mais sans entrer, malheureusement, dans des détails qui seraient pour nous d'un si grand intérêt, le Fr. Albert s'exprime ainsi :

« Pendant les cinq années qu'elle demeura au monastère de Gemmola, la servante de Dieu passa toutes ses nuits dans la recherche de son bien-aimé Jésus, elle le désirait pardessus tout, elle le cherchait, l'âme contrite

et l'esprit ravi dans la ferveur des conversations pieuses, au milieu des méditations saintes, des œuvres de piété, des mortifications, dans le plus admirable mépris d'elle-même. Il serait beaucoup trop long de décrire son humilité, son obéissance, sa patience, sa charité. »

MALADIE ET MORT DE LA BIENHEUREUSE

A la fin de 1225 ou au commencement de 1226, soit que son corps fût épuisé par les macérations, soit que son cœur ne pût plus contenir le feu de l'amour divin dont il était embrasé, une veine se rompit dans sa poitrine et la phtisie commença à la consumer lentement. Cette maladie lui fut pénible, car elle l'empêchait de suivre la vie commune et de s'adonner à ses macérations habituelles, mais elle savait combien l'abandon à la volonté de Dieu est chère au Père céleste, aussi accepta-t-elle cette épreuve comme devant l'unir davantage à lui.

Le Fr. Alberto di Santo-Spirito, témoin de cette belle vie et confident des grâces sans nombre dont elle était comblée, nous dit :

« Le monde n'était pas digne de Béatrice ; attendue par la patrie céleste, elle désirait ardemment être délivrée de son corps, afin de se joindre au Christ, son Bien-Aimé.

» Le Seigneur voulut exaucer le désir de cette âme et ne permit pas qu'elle eût demandé en vain cette grâce. Pour la rapprocher de Dieu, sa main miséricordieuse la visita par la douloureuse phtisie. Il voulut la frapper pour la purifier, car il châtie ceux qu'il aime, il les éprouve et frappe volontiers ses enfants. Peut-être est-ce en témoignage de la pureté et de l'innocence de Béatrice, qu'une colombe d'une admirable blancheur vint se poser fréquemment, au dire de plusieurs Sœurs, sur la petite table où l'on plaçait la nourriture de la malade ; elle restait là et la considérait longuement. Je crois fermement qu'elle était un messager de son Bien-Aimé qui venait l'appeler et lui dire : « O ma toute belle, ma colombe, ma bien-» aimée, venez que je vous place sur un » trône ». Un jour, la colombe disparut pour ne plus revenir. »

Le 10 mai 1226, après avoir reçu pieusement tous les sacrements et pris congé de ses Sœurs, Béatrice d'Este s'endormit dans le Seigneur. Agée d'environ trente-cinq ans, elle avait vécu un an et demi à Salarola et cinq ans à Gemmola.

Le corps de la Bienheureuse fut déposé dans le chœur de l'église Saint-Jean-Baptiste de Gemmola, du côté du Levant, à l'endroit où elle faisait habituellement oraison.

Sa réputation de sainteté était universelle, et Fr. Alberto di Santo-Spirito termine ainsi sa biographie :

« Elle se reposa dans la grande paix et alla habiter la Jérusalem céleste ; elle y vit et règne dans l'éternité auprès de son Bien-Aimé, avec les princes de l'Eglise triomphante. »

Les prodiges se multiplièrent lors de cette mort précieuse et, bien des siècles après, la tradition rapportait encore la manière admirable dont elle avait été annoncée au loin par des cloches qui s'étaient mises à sonner sans avoir été mises en branle, par des feux et des illuminations aussi splendides qu'humainement inexplicables.

On lisait sur la dalle de son sépulcre : Ci-gît la pieuse vierge Béatrice qui aima de tout son cœur la loi divine ; son père fut le marquis Azzo, sa mère était fille du seigneur de Savoie. Ce joyau qui brille aujourd'hui au-dessus des astres, fonda sur la colline de Gemmola ce resplendissant monastère. Grande, puissante, probe, noble, généreuse, très instruite, éloquente, agréable et belle, elle resta chaste, modeste, sage et pure ; son humilité la rendit l'amie du Roi des cieux. Plus elle avait été élevée dans le monde, plus elle s'attacha à Jésus-Christ. O mont Gemmola, réjouis-toi d'avoir eu cette gloire, que les Sœurs imitent son exemple afin qu'après l'avoir eue pour mère, elles aient part à sa couronne ; que Dieu qui nous a donné une telle mère, nous accorde cette grâce ! L'an du Seigneur douze cent vingt-six. Le dix de mai !

Les pèlerinages ne cessèrent jamais au tombeau de notre Sainte, son couvent fut enrichi de pieuses donations, mais on trouva en 1578 que les Sœurs étaient trop exposées dans leur solitude, et on les fit se joindre à celles de Sainte-Sophie de Padoue. Elles emportèrent la châsse de notre Bienheureuse et le corps fut enfermé dans un tombeau sous l'épitaphe que nous venons de rapporter.

Pellegrino Prisciano écrit :

« Vivante et morte, elle fut illustre par ses miracles et journellement visitée par les populations environnantes. Quand il doit arriver quelque événement malheureux à l'illustrissime maison d'Este, la bienheureuse Béatrice fait tant de bruit et se remue si bruyamment dans sa châsse qu'il semble que l'église et le monastère vont crouler avec toute la montagne. Il est arrivé, en ouvrant le sépulcre, qu'on trouva le corps tout trempé de sueur et couché sur le côté gauche, tandis que précédemment il était à droite. »

Ces choses eurent lieu aussi bien à Sainte-Sophie de Padoue qu'à Gemmola ; citons-en comme preuve ce document copié par Brunani :

« Aujourd'hui, samedi 15 juillet 1662, pendant que Sœur Francesca-Marcolina balayait la chapelle, elle crut entendre un coup de baguette dans la châsse de la Bienheureuse ; elle eut très grand peur, se précipita à genoux devant la châsse, et le bruit y continua pendant près d'un quart d'heure. Tout émue et en larmes, elle accourut me raconter ce prodige..... » « En effet, ce même jour, 19 juillet 1662, on apprit avec grande douleur la mort du sérénissime duc de Modène, Alphonse d'Este, venu, huit mois auparavant, pour vénérer les reliques de la Bienheureuse. »

Son corps ne subit pas la corruption malgré les voyages ; il fut reconnu intact et desséché, le 30 avril 1877 ; une partie en fut alors détachée, comme relique, pour être envoyée à la ville d'Este. C. DE L.

SOURCES CONSULTÉES

Memorie della Vita della Beata Beatrice I d'Este racolte dal Cav. Prof. D. PIETRO BALAN. Typografia Emiliana. Venezia, 1878. — *Acta Sanctorum Boll.*, 10 mai, t. II. — HUGUES MÉNORD : *Martyrologium Benedictinum.* — GAB. BUCELIN : *Menologium Benedictinum.*

LA BIENHEUREUSE HUMILIENNE DES CERCHI

du Tiers-Ordre de Saint-François (1219-1246)

Fête le 10 mai.

Enfermée dans une tour par son père, Humilienne supporte avec patience les injures des membres de sa famille.

L'ENFANCE — MARIAGE MAL ASSORTI

La bienheureuse Humilienne naquit à Florence, capitale de la Toscane, vers la fin de l'année 1219. Son père, Olivier des Cerchi, était un des chefs du parti guelfe, qui combattait alors, au nom de la religion et de la patrie, les Gibelins alliés de l'Allemagne. De son double mariage naquirent dix-sept enfants. Humilienne, fille du premier lit, fut élevée avec sollicitude par sa marâtre Ermeline Boniti, sans que rien, durant son enfance, fît prévoir sa future sainteté.

Dès l'âge de seize ans, elle fut sacrifiée à des préjugés de caste et donnée en mariage à un gentilhomme de mœurs très corrompues, qui ne sut jamais ni la respecter ni l'aimer.

Heureusement que dans le nouveau foyer elle trouva un ange de bonté et d'affection dans sa belle-sœur, Dona Ravenna.

C'est elle qui la soutint dans les circonstances difficiles, et lui fit oublier, par une tendresse de tous les instants, les manières brutales et les reproches injustifiés de son frère. Humilienne, profitant de ses conseils, s'appliqua, à l'exemple de sainte Monique autrefois, à vaincre, par son dévouement, l'égoïsme de son époux, et se donna aux œuvres de charité autant que le lui permettaient les exigences de la vie commune.

Tous les matins, elle assistait à la messe et la faisait célébrer pour les besoins de sa maison. Accompagnée de Dona Ravenna, elle parcourait ensuite les quartiers pauvres, chargée de vêtements pour les malheureux. C'est ainsi que la robe de soie de son mariage, vendue quelques mois après la cérémonie, servit à revêtir toute une famille d'indigents.

Les restes qui provenaient de la table du château étaient tous les soirs minutieusement recueillis, et le lendemain la distribution en était faite aux fidèles clients de la jeune dame.

Durant l'après-midi, Humilienne se montrait, avant tout, maîtresse de maison, surveillant les domestiques et les aidant dans leurs travaux.

Les visites mondaines que son rang l'obligeait à faire avaient, comme but principal et fructueux résultat, la récolte des aumônes pour les religieuses cloîtrées de Florence ou les hôpitaux de la ville.

Pleine de compassion pour les malades, elle avait pour eux des attentions maternelles. Entrée un jour au couvent des Sœurs de Ripoli, elle remarqua le dur grabat sur lequel grelottait une religieuse infirme. De retour à la maison, elle dédoubla son lit, en tira la moitié de la plume, dont elle remplit une couette neuve qu'elle envoya au monastère.

UN SAINT VEUVAGE — LUTTES A SOUTENIR

Après une union de cinq ans de laquelle naquirent deux fillettes, Humilienne perdit son époux. Veuve à vingt et un ans, elle ne songea plus qu'à l'éducation de ses enfants et à sa sanctification. Son père la rappela bientôt à la maison natale. Se pliant aux exigences d'une loi qui la remettait sous l'autorité paternelle, elle laissa ses enfants sous la garde de ses beaux-parents, et revint chez elle. C'est alors qu'elle trouva le guide sûr et éclairé qui devait la conduire à travers toutes les difficultés de la vie. Le P. Michel des Alberti, de l'Ordre de Saint-François, à qui elle manifesta ses désirs de vie religieuse, lui montra qu'elle devait rester dans le monde, mais, pour concilier son devoir avec ses aspirations, il la revêtit de l'habit du Tiers-Ordre.

Un an s'était à peine écoulé, que le comte Olivier proposa un nouveau mariage à sa fille. Il insista personnellement auprès d'elle et trouva dans son palais de nombreux auxiliaires pour l'aider dans son projet.

Ces vues trop humaines se heurtèrent à une invincible répugnance de la part d'Humilienne. Pour en venir à bout, tout fut employé, promesses, menaces et mauvais traitements. Sa famille tout entière blâmait ou ridiculisait cette résolution.

Un jour, de guerre lasse et prête à succomber, elle s'enferma dans sa chambre et pria longuement la Vierge Marie de lui révéler la volonté de Dieu à cet égard. Aussitôt ses hésitations cessèrent et une résolution naquit en elle plus vigoureuse que jamais de ne pas quitter le deuil du veuvage. Le soir même, elle répondit aux sollicitations renouvelées de ses proches :

— Puisque vous voulez tant que je me remarie, conduisez-moi en présence de celui à qui vous me destinez. Allumez en face de lui une vaste fournaise. Alors, placée entre les deux maux, je ferai de mon corps ce que Dieu m'inspirera.

Cette réponse énergique termina la persécution, mais son père, irrité de sa défaite, déshérita sa fille et la relégua avec une vieille domestique dans une chambre reculée de son palais.

CULTE DE LA PURETÉ

L'amour de la pureté fut la seule cause de ses résistances à la volonté paternelle. Pour conserver en elle cette vertu sans tache, elle s'imposa une vigilance extrême dans ses regards.

Qu'elle fût seule en sa maison ou que son devoir l'appelât au dehors, jamais elle ne levait les yeux, les tenant toujours baissés et mi-clos. S'il lui arrivait parfois d'entrer en relations avec des personnes d'un aspect trop séduisant, elle disait sous forme de prière: « Seigneur, puissé-je être aveugle pour ne pas les voir. »

Elle ne souffrait point devant elle de conversations mondaines et légères.

— Parlez d'autre chose, ou je me retire, disait-elle brusquement à ses amies.

Et l'acte suivait rapidement les paroles.

— Pourquoi ne pas vous être remariée ? lui demandait un jour une de ses compagnes, au moins vous auriez encore joui des consolations du monde.

— Oh ! mon Dieu, répondit-elle en haussant les épaules, plutôt être sourde que d'entendre de pareilles légèretés !

Ce culte de la pureté qui lui inspirait un saint respect pour son corps lui dictait aussi des actes nombreux de charité vis-à-vis des personnes que la pauvreté exposait à des chutes lamentables.

RETRAITE DANS UNE TOUR

A cette époque de guerres continuelles, où chaque maison devait être une petite forteresse, les châteaux des seigneurs avaient au centre une haute tour qui, en cas de siège, servait de refuge aux habitants. Humilienne, résolue à vivre dans la solitude, choisit pour sa demeure une des chambres supérieures de cette tour.

Cette cellule, transformée en oratoire, devint pour elle un véritable ciel où, ravie dans une contemplation perpétuelle, elle conversait avec Dieu comme une fille avec son père. C'était l'ange gardien, pour elle devenu visible, qui l'appelait à la prière ou la tirait de ses ravissements.

En même temps que ce céleste compagnon, l'esprit du mal lui apparaissait aussi sous diverses formes pour l'effrayer ou la

distraire. Tantôt c'était sa belle-sœur qui, la figure souriante, s'avançait vers elle, tantôt elle voyait sur le lit ses deux fillettes étendues mortes; un jour, c'était un enfant, un petit pauvre qui lui demandait l'aumône durant sa prière; le lendemain, d'horribles serpents remplissaient la chambre et rampaient en sifflant vers son prie-Dieu.

JÉSUS REND LA VIE A SON ENFANT

Une de ses petites filles, nommée Royale, était venue comme d'habitude rendre visite à sa mère dans sa cellule. A peine était-elle entrée qu'elle pâlit et tomba inanimée à ses pieds. Humilienne, en larmes, prit son enfant entre ses bras, et avec tout l'amour et toutes les angoisses d'un cœur maternel elle essaya de la rappeler à la vie. Tous les soins furent inutiles, l'enfant était bien morte ; ses yeux se vitraient et son corps se refroidissait, lorsque, à bout de forces, Humilienne se tourna vers une image de la Madone, et lui dit, d'un ton suppliant et impératif à la fois :

« O mon amour, ayez pitié de moi, épargnez-moi ce mortel chagrin de voir ma fille morte sous mes yeux, et rendez-moi le fruit de mes entrailles. »

Elle marqua ensuite le petit cadavre du signe de la croix. A peine avait-elle fini que l'image s'anima; l'Enfant Jésus se détacha des bras de sa Mère, s'approcha de la morte, et, s'inclinant vers elle, la bénit à son tour.

Sous l'influence de cette divine bénédiction, Royale se releva lentement sous les yeux de la mère attendrie, tandis que Jésus reprenait sa place restée vide entre les bras de la Vierge.

ACTE HÉROÏQUE DE CHARITÉ
LE DIVIN MÉDECIN

Le Sauveur, durant sa Passion, expia les péchés des autres. Humilienne désirait, à son exemple, supporter les peines d'autrui.

Elle pénétra, un jour, dans une mansarde où un enfant gémissait douloureusement sous l'étreinte de la souffrance.

— Mon petit, lui dit-elle, rappelle-toi le bon Sauveur qui a tant souffert pour te racheter.

— De grâce! laissez-moi la paix, ma bonne dame, car la douleur qui m'afflige ne me laisse le temps que de penser à elle.

— Voudrais-tu me céder ton mal ?

— Dieu veuille que vous puissiez me le prendre tout entier, pourvu que j'en sois délivré.

Alors, Humilienne reprit :

— Eh bien, que Dieu te laisse la maladie, si elle peut être utile à ton salut, sinon qu'il m'en afflige.

Elle était à peine de retour au palais, qu'elle ressentit au côté gauche une cruelle souffrance, et se vit toute perclue de rhumatismes, tandis que l'enfant se trouvait subitement soulagé.

Cet acte héroïque de charité reçut bientôt sa récompense. La maladie ainsi contractée ayant immobilisé la bienheureuse sur son misérable grabat, elle vit, un soir, un gracieux enfant pénétrer dans sa chambre, traçant sur son passage un sillon de lumière. Aimable et discret, il se mit à jouer silencieusement devant son lit comme pour la distraire. Humilienne, à cette vue, crut à la présence de son ange gardien, et lui parlant familièrement :

— Mon cher petit ange, tu ne fais donc que t'amuser ?

— Eh ! que veux-tu que je fasse ? reprit l'enfant.

— Je veux que tu me parles de Dieu.

— Oh ! c'est qu'il n'est point convenable de parler de soi.

Et, sur ces mots, Jésus-Enfant disparut, après avoir soulagé la Bienheureuse du mal dont elle souffrait.

LA CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS

Compatissante pour son prochain, Humilienne était pour elle-même d'une sévérité extrême. D'une complexion délicate, d'une santé chancelante, elle avait souvent de violentes douleurs d'estomac et des vomissements de sang accompagnés d'une forte toux. Malgré cela, elle infligeait à son corps un surcroît de souffrance, par des jeûnes fréquents, des disciplines et la privation de sommeil ; elle ne garda quelques ménagements que sur l'ordre de son confesseur.

Durant ses maladies, Dieu lui réservait d'ineffables consolations. Une nuit, en proie à un violent accès de fièvre, elle était tourmentée d'une soif ardente.

Contre son habitude, elle appela la vieille servante, qui couchait dans la chambre voisine, mais celle-ci, au sommeil très lourd, resta sourde à tous les appels.

Cependant, la fièvre devenant plus intense et la soif plus intolérable, Humilienne fit tout haut cette prière :

« O mon Dieu, qui pouvez tout, vous voyez le mal qui me tourmente et l'extrémité où j'en suis réduite. Qu'il plaise à votre bonté de me soulager. »

A ces mots, une ravissante fillette, escortée d'un groupe d'enfants vêtus de blanc, apparut dans la chambre au milieu d'une douce lumière. Elle s'approcha du lit, se pencha sur l'oreiller et versa sur les lèvres brûlantes de la malade quelques gouttes d'une eau rafraîchissante. De sa main, elle essuya ensuite son front et ses joues.

A ce contact, Humilienne, subitement guérie, se leva, et, remerciant sa jeune bienfaitrice, la supplia de se nommer. Mais celle-ci, toujours souriante, mit un doigt sur ses lèvres, et silencieusement disparut peu après avec son lumineux cortège, méritant une fois de plus le titre de « Consolatrice des affligés ».

LES DERNIÈRES PERSÉCUTIONS

Toujours enfermée dans sa tour, privée de sa dot par une manœuvre frauduleuse de son père, en butte à tous les sarcasmes de la domesticité qui suivait l'exemple du maître, la Bienheureuse voyait s'accentuer tous les jours la persécution dirigée contre elle.

Un de ses cousins, messire Galgan, voulut même l'expulser de son pauvre logement pour occuper lui-même toute la tour avec sa famille. Il n'est pas de vilenies aux-

quelles il n'eut recours pour arriver à son but : Humilienne, toujours patiente, mais forte de son droit, resta, malgré toutes les tracasseries, dans ce lieu où Dieu se révélait si bon pour elle.

Cependant, la maladie de poitrine qui la minait depuis longtemps s'aggrava subitement au printemps de 1246.

Durant le Carême, les accès de toux redoublèrent, ainsi que les douleurs d'estomac et de reins. Il n'y eut bientôt plus en elle un seul membre qui ne fût torturé. Trop faible pour rester debout, elle gardait le lit, mais cette position lui donnait la douloureuse illusion de reposer sur des pointes de silex.

Pour achever de purifier sa victime, Dieu lui envoya, vers la fin du Carême, une paralysie partielle qui l'immobilisa sur sa couche.

Elle vécut encore quarante jours, ne prenant que quelques gorgées de liquide. Au milieu de ses souffrances, elle croisait les mains sur la poitrine et soupirait en disant:

— Béni soit Dieu, mon amour, voici qu'il vient me visiter. Oh ! que je le serre entre mes bras.

LA MORT

L'heure de la délivrance s'approchant, le démon tenta son dernier assaut ; il apparut près de son lit et se déclara prêt à s'emparer de son âme, indigne de la miséricorde divine. Humilienne, à ces menaces, retrouva assez d'énergie pour lui intimer l'ordre de se retirer.

— Bête cruelle et avide de sang, je ne te crains pas. Toute mon espérance repose en la Vierge Marie.

Puis elle se fit apporter de l'eau bénite, une image de la Sainte Vierge qu'elle mit sur sa poitrine, et s'adressant une dernière fois au tentateur :

— Loin d'ici, mauvaise créature, je te défends de me troubler encore.

Aussitôt, le démon disparut.

La Bienheureuse expira le matin du 19 mai à l'heure de sa communion. Elle n'avait que vingt-sept ans. Ses parents, qui l'avaient martyrisée toute sa vie, ne furent pas là pour lui fermer les yeux. Une humble servante, Gisla, les remplaça et rendit, avec un respectueux dévouement, les derniers devoirs à sa maîtresse.

La Sacrée Congrégation des Rites reconnut et approuva le culte rendu à la Bienheureuse, en permettant, par un décret du 2 mai 1626, la récitation de son office et la célébration de la messe en son honneur. Son corps repose à l'église Sainte-Croix de Florence. Giotto a peint le tableau qui orne l'autel.

SOURCES CONSULTÉES

Storia della beata Umiliana dei Cerchi da Francesco Cionacci. — *Le Martyrologe franciscain*, par ARTHUR, de Munster. — *Santa Emiliana de Florencia*, por Fr. DIEGO NAVARRO.

FLEUR DES SAINTS

VANITÉ DES PARURES

Théodoret, historien ecclésiastique, rapporte que sa mère, qui avait eu mal à un œil, ayant entendu parler d'une guérison miraculeuse opérée par saint Pierre l'anachorète, qui demeurait dans un sépulcre, près d'Antioche, résolut de l'aller trouver pour être guérie de son mal.

Comme elle était fort jeune, elle prit plaisir à se parer ; elle se présenta devant le Saint richement vêtue, ayant des pendants d'oreilles, des bracelets, des couleurs empruntées, en un mot, avec tout l'étalage de ses ornements.

Le Saint ayant remarqué cette parure mondaine voulut la guérir de cette maladie, plus dangereuse que celle des yeux ; pour cela il se servit de cette comparaison familière.

— Ma fille, dites-moi, je vous prie, si quelque peintre fort habile avait fait un portrait suivant toutes les règles de l'art et qu'un ignorant en peinture voulût le réformer à sa fantaisie, y changer, y ajouter, croyez-vous que ce peintre n'en serait pas offensé ?

— Oui, sans doute, il aurait droit de s'en plaindre.

— Or, ma fille, reprit le Saint, ne doutez point que le Créateur, cet admirable ouvrier qui nous a formés, ne s'offense avec raison de ce que vous semblez accuser d'ignorance son admirable sagesse en voulant perfectionner en vous son ouvrage. Ainsi, croyez-moi, ne changez rien à ce portrait qui est l'image de Dieu et ne vous efforcez pas contre son dessein d'acquérir une beauté fausse qui peut rendre coupables les plus chastes eux-mêmes, parce qu'elle tend des pièges à ceux qui la considèrent.

— Ma mère, ajoute Théodoret, n'eut pas plutôt entendu ce discours qu'elle se jeta aux pieds du Saint, en lui rendant grâce de son instruction salutaire ; ensuite elle le supplia humblement d'obtenir la guérison de son œil. Le saint anachorète s'en défendit assez longtemps par humilité ; enfin, vaincu par ses instances, il mit la main sur l'œil malade de ma mère, en faisant le signe de la croix, et à l'instant elle fut entièrement guérie. Ma mère, étant retournée chez elle, quitta dès lors tous ses ornements, et depuis ce jour s'habilla avec simplicité, quoiqu'elle fût encore jeune, n'ayant pas vingt-trois ans accomplis, et qu'elle n'eût pas encore d'enfants, ne m'ayant mis au monde que sept ans après cette guérison.

SAINT FRANÇOIS DE GIROLAMO
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Fête le 11 mai.

Saint François de Girolamo prêche la pénitence au pays de Naples.

Il n'est pas rare que Dieu, parmi les nombreux enfants d'une même famille, en choisisse un plus particulièrement pour l'élever à une grande sainteté. Chacun sait que David était le septième parmi ses frères ; et qui ne se souvient de saint Bernard, douzième enfant d'une famille que son nom seul suffirait à illustrer ? Ce fait, qui se reproduit souvent, a donné naissance à l'adage populaire contenu dans ces mots : « Dieu bénit les grandes familles. » La vie de saint François de Girolamo en est une nouvelle preuve. Né en 1642, dans un petit village voisin de Tarente, au royaume des Deux-Siciles, François était l'aîné de onze enfants. Ses parents ne tardèrent pas à concevoir à son sujet les plus douces espérances, le voyant doué d'un jugement précoce, porté aux exercices de la piété et animé déjà d'une tendre charité pour les pauvres. Ces qualités étaient comme des semences divines confiées à des mains humaines. Dieu les ayant mises au jour, combien il importait d'en suivre et d'en favoriser le développement! Les parents de François étaient trop chrétiens pour ne pas comprendre leur devoir dans cette occasion ; aussi donnèrent-ils tout le soin possible à l'éducation de ce fils vraiment privilégié. Dieu lui-même leur montra de bonne heure ce qu'il attendait de leur vigilance et comment il la récompenserait.

LE PAIN VOLÉ

Le pieux enfant dont le cœur s'émeut à la vue de la misère d'autrui n'a pas toujours dans les mains les ressources nécessaires pour soulager tous ceux qui implorent sa charité. Qu'importe ! l'enfance est toujours ingénieuse pour satisfaire ses goûts. François, comme tant de saints, eut ses petites industries. Mais un jour il n'en sut pas trouver d'autre que de prendre sans permission un pain, afin de le distribuer aux pauvres. Pauvre petit ! Il fut surpris en flagrant délit ! Plus un miroir est limpide, plus vite il laisse voir la moindre tache, fût-ce un souffle, qui l'atteint. Devant cet incident qui n'a aucune gravité pour un enfant si jeune et déjà si bon, la mère de François ne se souvient que de son

autorité, et adresse à l'enfant d'amers reproches :

« Pourquoi, dit-elle, dépouiller votre famille en faveur des étrangers ? Je vous défends d'en user ainsi à l'avenir.

— Pensez-vous, ma mère, dit François en rougissant, que l'aumône nous laisse jamais sans pain ? Regardez plutôt le buffet, regardez ! »

Trop heureuse mère ! Elle ouvre le buffet et rien n'y manquait ! Dieu, par ses anges, avait remplacé le pain que l'enfant avait pris. Que ne présageait pas un miracle si éclatant dans un âge si tendre ? Aussi, nouveau Samuel, fut-il aussitôt consacré au Seigneur qu'il servait déjà avec une angélique piété !

COMMUNIONS EXTRAORDINAIRES

François, que ses bonnes dispositions recommandaient autant que les vertus de ses parents, a été admis dans une communauté où des ecclésiastiques zélés s'appliquent à instruire la jeunesse. Le futur apôtre ne tarde pas à faire à l'égard des âmes, pour leurs besoins spirituels, ce qu'il a fait avec tant de grâce et de charme à l'égard des pauvres pour leurs nécessités temporelles. On le voit, sur l'ordre de ses supérieurs qui ont reconnu en lui une grande intelligence des vérités de la religion, faire le catéchisme à ses petits camarades, et prendre soin de l'église confiée à sa religion. La plus douce récompense de son zèle et de son dévouement fut de recevoir la tonsure des mains de l'archevêque de Tarente. François accomplissait ainsi de sa propre volonté, à l'âge de seize ans, le vœu de ses parents. Il renonçait au monde pour se donner à Dieu.

Aussi Dieu, de son côté, se hâtait-il de donner à son âme toutes les grâces nécessaires pour avancer promptement au chemin des vertus. En effet, tandis qu'il achève ses humanités et ses cours de philosophie et de théologie, il reçoit les Ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat, et Dieu met bientôt le comble à ses vœux. Le 18 mars 1666, il est ordonné prêtre par l'évêque de Pozzuoli (Pouzolles). Comment remercier Dieu et lui prouver son amour?

François peut se consacrer d'une manière plus parfaite. Dès lors il aspire à la vie religieuse, car il ne veut rien omettre de ce qui lui paraît le meilleur. Mais son père, qui le donne de bon cœur à Dieu, voudrait du moins le garder au sein de la famille et refuse son consentement. Plein de confiance, le jeune prêtre, qu'on ne tardera pas à appeler « saint prêtre, » remplit durant cinq ans les fonctions de préfet au collège des nobles de la Compagnie de Jésus, avec une piété toujours croissante et une admirable patience. Frappé un jour à l'improviste par un jeune homme irrité, on le vit se jeter à genoux sans aucune émotion et présenter humblement l'autre joue, indiquant par là que la vertu pour lui n'était pas un vain mot.

Entré au noviciat de l'illustre Compagnie, rien ne lui fut épargné de ce qui pouvait affermir et rendre plus parfaite une âme déjà si généreuse. Il rencontra l'épreuve sous toutes ses formes. C'est ainsi que, connaissant sa grande dévotion en Notre-Seigneur, ses supérieurs allèrent jusqu'à lui imposer de ne célébrer la messe que trois fois par semaine. C'était tout ensemble l'humilier et le priver. Mais, dans cette circonstance, Dieu, qui avait remplacé « le pain volé » nourrit lui-même son serviteur, et le divin Maître venait alors en personne, et de sa main donnait à François la Sainte Communion.

NAPLES, LES INDES ET LE JAPON

Après un an, on l'envoyait en mission dans la Pouille et la terre d'Otrante. Les succès de ses prédications le firent plus d'une fois comparer à un ange envoyé de Dieu pour renouveler cette contrée ; mais ce n'était là qu'un essai. Encore un peu de temps et Dieu indiquera à cet apôtre le peuple qu'il doit évangéliser. En attendant, il reprend par obéissance, à Naples, des études qu'il dit lui-même incomplètes et insuffisantes. Lui, que les foules écoutaient déjà avec tant d'avidité, devient, durant toute une année, un simple disciple, aussi humble auprès de ses frères qu'il consulte comme un ignorant, que docile auprès de son professeur. Soldat prévoyant, il fourbissait ainsi dans l'humilité ses armes pour un combat qui devait se poursuivre pendant quarante ans.

En effet, nommé à l'église appelée le Gesu Nuovo, il s'y dépensait déjà avec ardeur au salut des âmes par l'exhortation à la Sainte Communion qui se pratiquait le troisième dimanche de chaque mois, lorsqu'il apprit que la mission du Japon allait s'ouvrir de nouveau. Désireux de donner son sang et sa vie pour la cause de Dieu, il communique à ses supérieurs son désir de partir pour les Indes.

« Les Indes et le Japon pour vous sont à Naples lui disent ses supérieurs. Quant au martyre, les épines du ministère apostolique y suffiront. » Ils disaient vrai.

Ceux qui n'ont pas l'avantage d'obéir à des supérieurs ne sauront jamais, que d'une manière imparfaite, les forces, la puissance d'action et la fécondité ou les succès que procure l'obéissance religieuse. Sa voie une fois tracée, François de Girolamo s'y jeta avec un zèle que dépassait seul peut-être son esprit de prière, à ce point qu'il put suffire seul à une mission pour laquelle jusqu'ici deux avaient été jugés nécessaires. On le vit alors profiter d'une confrérie pour aider son ministère. Sans nul doute, les membres de cette confrérie, qui assistaient à toutes les processions, édifiaient déjà beaucoup ; mais s'ils n'étaient pas saints, ou du moins bien fervents, cette édification demeurait stérile tant pour eux-mêmes que pour la masse du peuple de Naples. Que fait François ? Il amène les confrères à fréquenter plus souvent les sacrements, à faire l'oraison mentale, à s'imposer des pénitences, à s'humilier en public, surtout à l'occasion des exercices du Chemin de la Croix. Lui-même les instruit durant les visites aux sept églises. Alors c'est comme un courant de piété fervente qui traverse la ville, en laissant dans les âmes le parfum vivifiant des sentiments les plus chrétiens.

Qu'il faisait bon voir le Saint parcourir les rues de Naples ou les environs, chaque mois, appelant, une sonnette à la main, les habitants à la préparation à la Sainte Communion ! Rien ne l'arrêtait, ni les difficultés du chemin, ni les intempéries ; ardeurs du soleil, pluie abondante, il bravait tout. Mais aussi quel honneur pour Dieu et quelle joie pour le missionnaire, lorsqu'il pouvait réunir à la Table Sainte jusqu'à vingt mille conviés, œuvre de géant ! œuvre de Saint !

LA CHAIRE EN PLEIN AIR

Au début d'une mission, l'église ne pouvant contenir tous les fidèles accourus, une grande partie fut obligée de rester sur la place publique. Profitant d'une éminence qui domine la foule, de

cette chaire improvisée il parle avec une telle éloquence que ses auditeurs, émus jusqu'aux larmes, se jettent à terre en se frappant la poitrine et appellent à grands cris la miséricorde divine. L'apôtre avait trouvé là un moyen puissant ; il sut en profiter !

Un jour, le Vésuve laissait échapper de son cratère ces flammes qui tant de fois ontannoncé aux villes environnantes les redoutables éruptions dont plusieurs d'entre elles furent les victimes au cours des siècles; la plus grande émotion régnait à Naples. L'apôtre se sent comme inspiré. Il paraît et jette au milieu de la foule, que la terreur rend plus docile à sa parole, ces mots où le dévouement se cachait sous un reproche : « Naples, dans quel temps es-tu ? dans quel temps es-tu ? » Il fut compris comme il l'avait été en 1688, au moment d'un tremblement de terre, alors que, de sa voix retentissante et toujours écoutée, il criait au peuple consterné : « Cessez de pécher si vous voulez que le châtiment cesse. » A cette occasion, en effet, beaucoup de pécheurs se convertirent et donnèrent ensuite le bonexemple des pratiques religieuses.

Les fruits si merveilleux de ses prédications ne s'expliquent que par une grâce spéciale méritée par la prière et les plus rudes pénitences. Avant d'aller prêcher, le missionnaire passait des heures en prière, déchirait sa chair à coups de discipline et s'entretenait de sujets pieux ; puis, lorsque son cœur débordant de charité s'était enflammé au pied du Crucifix, il sortait pour saisir la meilleure occasion de parler en public. Baladins et charlatans pouvaient plier leurs bagages, lorsque paraissait le saint prêtre, car la foule se retournait vers lui, entendait sa parole et mêlait les larmes du repentir et les accents de la pénitence aux macérations que l'apôtre s'imposait encore après avoir prêché.

Rien ne résistait à la vivacité de sa foi et à l'élan de sa parole. Les miracles les plus touchants comme les plus terribles donnaient à son zèle une autorité sans égale. Un jour, un petit enfant fut ému le premier de sa prédication. L'orateur aussitôt fait comprendre d'un mot que ce n'est pas à l'innocence à gémir, mais aux pécheurs à faire pénitence ; puis, éclairé soudain d'une lumière d'en haut, il s'écrie : « Mais ton père, enfant, où est-il ? »

Le père avait tout vu et tout entendu. Il se convertit aussitôt et plusieurs avec lui. Dans une autre circonstance, il fallait agir avec autorité. Une voiture allait sortir d'une maison malfamée au moment où le Saint prêchait. Le cocher reçoit l'ordre d'avancer sans tenir compte de la cérémonie : « Seigneur Jésus, s'écrie François, le crucifix à la main, puisque ces déesses n'ont pas de respect pour vous, ces bêtes sans raison du moins vous rendront hommage. » En effet, les chevaux tombent à genoux et ne se relèvent qu'à la fin du discours.

Les morts eux-mêmes entendirent cette voix qui remplissait les rues de Naples des accents de la vérité et des clameurs de la pénitence. Une personne, dont la conduite avait été scandaleuse, mourut quelque temps après avoir eu l'audace d'interrompre le Saint dans une de ses prédications. Passant devant sa maison, François ne craint pas d'y pénétrer. Deux fois il interpelle la défunte et lui demande où elle est. Le cadavre frémit, ses lèvres s'agitent et d'une voix lamentable, la morte répond : « En enfer ! en enfer ! — En enfer ! reprend le Saint. Dieu tout-puissant, Dieu terrible ! en enfer ! » Et il se retire consterné.

Plusieurs témoins de ce fait épouvantable ne voulurent pas rentrer dans leur demeure avant de s'être confessés.

En même temps que sa justice, Dieu montrait ainsi son infinie miséricorde à l'égard de ceux qui n'ont pas consenti à s'endurcir dans le mal et à s'aveugler eux-mêmes pour ne plus voir le chemin ni les moyens du salut éternel.

LE SAINT SUFFIT A TOUT — CONVERSIONS MULTIPLES

François de Girolamo ne cherchait pas à se produire ; on se tromperait grandement en croyant qu'il ne voulait travailler que dans les occasions solennelles où son talent oratoire incontestable groupait les âmes autour de lui. Qui aurait pu le suivre dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les galères, l'aurait vu dépenser dans ces divers lieux l'activité de plusieurs.

Monastères, asiles, maisons de refuge, écoles et confréries recevaient de lui des secours, comme s'il n'avait à s'occuper que de les assister. Mais un religieux n'a rien ! Où prenait-il de quoi subvenir à la fois à tant de besoins ? La prière, l'austérité, tels étaient ses grands moyens, sans parler de son amour pour Notre-Seigneur, cause première de son action si étonnante sur les âmes. Dieu pouvait-il refuser quelque chose à un serviteur si dévoué et si désintéressé ?aussi n'attendait-il pas que la prière fût exprimée pour l'exaucer comme par avance ! Souvent, en effet, les inspirations les plus pressantes de la grâce agissant au dedans de son âme, le Saint quittait sa prière ou une cérémonie et partait comme une flèche embrasée vers le lieu où Dieu l'appelait.

Un soir, il est sorti subitement! Au coin d'une rue, il a prêché dans les ténèbres, sans savoir si quelqu'un l'écoutait! Qu'apprend-il le lendemain? Une femme coupable vient se confesser : Dieu lui en donnait le temps. Mais son complice est mort la veille sur le coup, terrassé par la voix qui a retenti soudain, tandis qu'il proférait un blasphème! Dans une autre occasion, au milieu d'une procession, le Saint s'arrête et, frappant à la porte d'une maison, s'écrie : « Ouvrez, maîtresse d'école d'enfer. » Qu'on juge de la stupeur des pieux fidèles lorsqu'ils virent sortir de cette maison, à la voix de leur protecteur improvisé, plusieurs personnes prêtes à se livrer au vice! En combien d'autres circonstances François ne dut-il pas paraître comme envoyé par Dieu pour empêcher des crimes et sauver du danger les âmes qui s'y trouvaient déjà engagées, Du haut de la chaire, il interpelle un jour un assassin qui cherchait sa victime, et, du même coup, les sauve tous les deux. Ailleurs, il fait rendre publiquement à une personne coupable ce témoignage que le vice conduit à la misère : « Qu'avez-vous gagné? — Rien, répondit l'infortunée, rien, et les vêtements mêmes que je porte ne sont pas les miens. »

Lisait-il donc au fond des cœurs? Tout porte à le croire. Si la pureté parfaite est la condition nécessaire pour voir Dieu, nous savons d'un autre côté que Dieu donne souvent à ses saints cette connaissance intime qui est le privilège de son éternelle sagesse. Comme une personne mal disposée se présentait pour se confesser, notre Saint lui dit sèchement : « Je ne puis ni ne veux vous entendre. » En effet, la personne venait sans examen, sans contrition, sans ferme propos. Un refus si formel et si bien éclairé la fit rentrer en elle-même et procura son changement de vie.

Dieu fit connaître par le don de prophétie et beaucoup d'autres faveurs extraordinaires combien il avait pour agréables les vertus et l'apostolat de François. Une jeune fille lui dut son salut et son entrée en religion. Consulté par elle pour savoir si elle devait rester dans le monde ou se retirer dans un couvent, il demanda son âge. « Dix-sept ans, dit la jeune fille. — Encore autant d'années et vous aurez fini votre pèlerinage. » Elle suivit son conseil, entra en religion et y vécut juste dix-sept ans, après quoi elle mourut en odeur de sainteté. Deux fois au moins, bien qu'éloigné de Naples, il y parut soudainement pour assister un malade et un pauvre qui avaient besoin de son concours. Il n'en demeurait pas moins au milieu des frères qui l'assistaient ou parmi ceux qu'il évangélisait à plusieurs lieues de Naples. Ce privilège de bilocation ne doit pas nous étonner. Dieu l'accorda à d'autres pour montrer que sa puissance se met comme au service de la charité.

Mais comment s'étonner de la prodigieuse fécondité d'un ministère abrité sous tant de vertus? On rapporte que toutes les provinces du royaume de Naples furent évangélisées par lui et qu'il donna plus de deux cents missions. Rien de touchant comme l'empressement avec lequel le clergé et le peuple des différentes paroisses venaient à la rencontre du missionnaire. Sans nul doute, la renommée de ses miracles le précédait, mais les fidèles ne s'y trompaient pas, instruits qu'ils étaient que les miracles ne sont pas la sainteté, mais son éclatante manifestation.

IL RESSUSCITE UN PETIT ENFANT ET CONVERTIT UNE GRANDE PÉCHERESSE

Cependant, on ne cessait de recourir à son intervention. Une pauvre femme ayant perdu un petit enfant d'un an ne pouvait le faire enterrer à cause de sa pauvreté. Que fait-elle? elle le porte, au milieu de ses larmes, au confessionnal du P. François. Celui-ci, qu'une lumière surnaturelle instruit, demande aussitôt à la célèbre pénitente, Marie-Louise Carrier, de prendre l'enfant et de s'en charger. « Mais il est mort, dit la pénitente. — Non, non, répond le Père, il n'est qu'endormi, » et, s'approchant, il fait avec de l'eau bénite un signe de Croix sur le front de l'enfant qui commence à respirer et à ouvrir les yeux. Alors, comme étonné lui-même, le Saint dit à cette femme : « Appelez la mère, qui est au bas de l'église. »

Celle-ci, que sa douleur continuait de troubler, n'en voulait pas croire ses yeux, Dieu se servant de son hésitation pour rendre le miracle plus éclatant. Mais son cœur tressaillit lorsqu'elle entendit de nouveau cette voix d'enfant, et, vivement émue, elle s'en alla, emportant vivant et souriant celui que la prière de François avait si promptement arraché à la mort.

Marie-Louise Carrier, dont nous venons de parler, était une nouvelle Madeleine, et elle portait à bon droit le nom de pénitente. Elevée dans la religion catholique, elle eut à supporter de la part de son père, protestant, toutes sortes de mauvais traitements. Elle finit par s'enfuir, mais chargée d'un crime épouvantable. Aidée de sa sœur, elle avait, dans l'exaspération de son ressentiment et dans l'excès de sa vengeance, tué son père. Nous la retrouvons, quelques années après, au milieu des montagnes des Abruzzes, sous le costume militaire, à la poursuite des brigands. Rappelé à Naples avec sa compagnie, ce soldat d'un nouveau genre s'entendit, un jour qu'il montait la garde, interpellé par François qui lui dit son nom véritable, le faux nom sous lequel il se cache et le crime épouvantable dont il s'est rendu coupable. Le soldat, stupéfait, veut nier, et, pour forcer le P. François au silence, lui promet de se confesser le lendemain. Le démon, durant deux jours, parvint à empêcher l'exécution de cette promesse, peu sincère du reste. Mais l'homme de Dieu fut vainqueur. Il courut après la brebis, la retrouva, et après l'avoir confessée la rendit non seulement à sa première condition mais aux vertus éminentes auxquelles elle était appelée et qu'elle ne cessa de pratiquer ensuite jusqu'à la fin de sa vie.

LES DERNIERS COMBATS ET LA VICTOIRE

L'apôtre si connu à Naples, si vénéré et si recherché à cause de son dévouement et des prodiges que Dieu opérait par ses mains, ne devait pas échapper pour cela aux poursuites du démon. Au contraire, la vertu irritant l'ennemi de tout bien, celui-ci s'acharna en plusieurs circonstances à traverser les œuvres du pieux missionnaire, à lui dresser des embûches et à susciter contre lui les plus noires calomnies.

François connaissait le prix de ces épreuves : il en sortit victorieux par les moyens que les saints ont toujours employés à la suite de Jésus-Christ : la prière, la patience et le pardon des injures. Mais le démon qui n'avait pu arrêter l'élan du missionnaire ni décourager sa vertu, essaya, au moment de sa dernière maladie, de le vaincre définitivement. Ce fut en vain. Le Fils de Dieu, notre Sauveur, qui permettait ce dernier combat pour perfectionner les dispositions de son serviteur, soutint lui-même son généreux athlète au milieu d'une lutte qui ne devait se terminer que par des chants de triomphe.

Le Saint avait indiqué d'avance et plusieurs fois l'époque et le jour même de sa mort. De cruelles souffrances supportées avec un courage héroïque augmentèrent encore son amour pour Notre-Seigneur. Lui, qui tant de fois avait donné au peuple l'exemple des flagellations sanglantes exercées sur un corps exténué de fatigue, se traitait alors de paresseux et appelait de toute l'ardeur de son âme le surcroît de souffrances qu'il croyait nécessaire pour achever l'expiation. Le 3 mai 1716, il reçut le Saint Viatique et six jours après, l'Extrême-Onction. Dès lors son âme ne fit qu'exhaler les sentiments les plus vifs de la foi chrétienne. Il parlait à Notre-Seigneur, s'entretenait comme un petit enfant plein de confiance avec la Très Sainte Vierge, les anges et les saints. Ces joies intimes annonçaient le dernier combat.

On le vit bientôt s'agiter violemment comme les soldats dans la lutte, des prières ardentes s'échappaient de ses lèvres. Comme on l'interrogeait, il répondit courageusement, sous l'étreinte violente qu'il subissait : « Je combats, priez pour moi. » Et, s'adressant au démon lui-même, il répéta cette parole d'un autre saint au démon : « Va-t'en, je n'ai rien à démêler avec toi. » Son visage reprit alors sa sérénité : on l'entendit chanter le *Magnificat* et le *Te Deum* pour témoigner sa reconnaissance, et cette âme d'apôtre s'envola vers les régions éternelles le 11 mai 1716. François de Girolamo avait 74 ans. Pie VII le béatifia en 1806. Il fut canonisé par Grégoire XVI en 1837.

SAINT UDAUT

PRÊTRE MARTYR, APOTRE DES HUNS ET DES GOTHS

Fête le 11 mai

MARTYRE DE SAINT UDAUT A AX-SUR-ARIÈGE

Sorti de sa prison roulante, tout ruisselant de sang, Udaut renverse et foule aux pieds l'étendard d'Attila qui était l'idole de l'armée. Les Ostrogoths se précipitent sur lui, furieux et menaçants ; le bourreau lui perce le cœur de son poignard, et s'acharne à lui enfoncer des clous dans la tête.

NAISSANCE ET VOCATION DE SAINT UDAUT

Saint Udaut naquit en l'an de grâce 405. L'empire romain, usé par le plaisir et le vice et enivré du sang des martyrs, subissait alors, sous le fléau des barbares, une immense expiation. Au dernier jour de cette même année 405, une armée formidable franchissait le Rhin pour renverser cette puissance colossale qui tombait déjà en lambeaux, comme une barque vieille et vermoulue craquant à l'heure du naufrage. Ce fut au milieu de cette lutte de géants que notre Saint vint au monde. Son père, le prince Lyro, goth de nation, s'était établi dans le nord de l'Italie après le siège de Rome par Alaric, et faisait partie des *bucellaires*, corps d'officiers, ainsi appelés, chez les Visigoths, parce qu'ils participaient à la table royale.

Voué à la vie des camps par les lois de sa nation et appuyé sur le prestige de sa naissance, Udaut pouvait rêver une destinée brillante et glorieuse. Mais la divine Providence lui en réservait une meilleure. Udaut ne sera pas un homme d'armes, un vaillant chef de tribu ; il fera partie de la milice douce et inoffensive des apôtres du Christ, et il travaillera sans relâche à transformer et à assouplir au joug bienfaisant de l'Evangile les mœurs dures et farouches de ses frères, les barbares.

Toutefois, à l'âge de dix-sept ans, Udaut reçut la lance et l'épée de ses ancêtres et ceignit le ceinturon militaire : c'était d'ailleurs l'âge fixé par les décrets impériaux pour l'investiture du guerrier. On sait combien les exercices de la chasse étaient en honneur chez les barbares : ils voyaient dans ces courses et ces luttes comme une image de la guerre. Le fils de Lyro les aimait passionnément. « L'an 422, raconte M. l'abbé Authier, le plus récent et le plus complet de ses historiens, étant venu sur les terres de sa

famille, Udaut poursuivait vivement à la chasse, en la tenant à vue, une biche sauvage. Dans sa fuite rapide, la bête des bois amena l'intrépide chasseur jusqu'à l'ermitage d'un saint solitaire, où elle alla se blottir aux pieds de l'homme de Dieu. Cette rencontre inattendue et naturellement inexplicable aux deux hommes intelligents qui se trouvaient en face sans aucune autre émotion que celle de la surprise du fait matériel, devient une parole céleste comprise de part et d'autre. Le saint vieillard offre l'hospitalité avec bienveillance au jeune homme qui l'accepte sans balancer. « Vous m'êtes donné pour guide, se hâte-il de répondre, je suis sans religion ; instruisez-moi, je veux faire les volontés de Dieu et les accomplir sans peur et sans reproche. » Les deux interlocuteurs tombent à genoux : leur double engagement sera tenu jusqu'à la mort (1).

Ce pieux et vénérable solitaire qu'Udaut rencontrait, pour ainsi dire, au seuil de la vie, s'appelait Pancrace. Là, dans les profondeurs de cette forêt, loin des vains bruits du monde, il se livrait, sans témoins, à de saintes austérités et à de pieuses méditations. L'histoire ne dit rien de sa vie antérieure, et son nom ne nous est parvenu que par ses rapports avec Udaut. Dieu, par une disposition mystérieuse de sa providence, semble ne l'avoir créé que pour former à la vie évangélique et pénitente le futur apôtre des armées d'Attila. Quoi qu'il en soit, le vieux solitaire et l'intrépide chasseur s'enrôlèrent fraternellement dans la milice du Christ, sous l'étendard de la pénitence. Udaut quitta le ceinturon militaire du Visigoth, pour revêtir la robe de bure de son maître spirituel et tous deux, ainsi unis dans la même foi et la même ardeur, s'en allaient désormais à la conquête de leur commune patrie, le Ciel.

EXIL VOLONTAIRE ET VIE ASCÉTIQUE DANS LES PYRÉNÉES

Cependant l'ermitage des Apennins, si proche de la maison paternelle d'Udaut, ne parut pas à son saint directeur un lieu sûr pour protéger contre les assauts de la famille et du monde la vocation de son néophyte. Désireux de le mettre complètement à l'abri des faiblesses de la chair et du sang, il lui montra la mer du haut de son ermitage. « Au nom de Dieu, lui dit-il, êtes-vous prêt à affronter l'écueil et la tempête de l'océan, pour échapper aux agitations mille fois plus dangereuses du siècle, et à un naufrage inévitable ? » Udaut n'hésita pas un instant. C'était une de ces natures qui ne se donnent pas à demi, mais se vouent tout entières à la cause qu'elles embrassent. Une fois converti, il avait mis au service de son Maître céleste toutes les puissances de son âme énergique et ardente. Donc, « sur sa réponse ferme et affirmative, dit encore M. l'abbé Authier, les deux serviteurs de Dieu s'acheminent vers la plage, demandent passage à la première embarcation qu'ils rencontrent prête à mettre à la voile et, s'abandonnant à la volonté divine, vont débarquer à Port-Vendres, destination de l'équipage, non loin d'Elne, l'ancienne ville épiscopale du diocèse actuel de Perpignan. »

Nos deux amants de la solitude dirigèrent aussitôt leurs pas vers les montagnes âpres et sauvages des Pyrénées. Ils s'y retirèrent ensemble dans une grotte où le bruit et les attractions du monde ne pouvaient plus les atteindre. Dans le calme de cette retraite, le jeune Udaut reprit avec une nouvelle ardeur la lutte contre sa nature fougueuse. Pancrace était un maître expérimenté : il appliquait l'esprit de son disciple à l'étude des Livres Saints, source pure et intarissable de toute doctrine et de toute sainteté, et en même temps, il le soumettait à ces rudes exercices de la pénitence, qui usent, comme la lime, les saillies trop vives de la chair et de la jeunesse.

Mais le tentateur pénètre dans les profondes solitudes que le monde ignore. Il harcelait de ses embûches et de ses assauts le jeune soldat du Christ. Il excitait dans son cœur des soulèvements furieux contre les attraits de la grâce divine. Un soir, pendant que Pancrace était abîmé dans la contemplation et qu'il répandait ses larmes, avec ses prières, pour la persévérance de son disciple, celui-ci faillit succomber. Il accourt à la cellule de son maître pour prendre congé de lui ; mais, au même moment, le tonnerre retentit et une éblouissante lumière rayonne sur la tête de l'ermite. Le néophyte, vaincu par ce prodige, se jette à terre et se relève bientôt plein de force et de résolution. Cet événement n'est qu'un incident d'une lutte opiniâtre avec l'enfer.

SAINT UDAUT COMMENCE SON APOSTOLAT PARMI LES VISIGOTHS

Udaut se vengea contre Satan de cet instant de défaillance, en s'enfonçant plus profondément dans les parages déserts de la montagne. Ce fut la dernière halte que Dieu accorda au bienheureux Udaut pour se préparer au rude chemin qui lui restait encore à parcourir; car ce fut là, dans les ombres de ce désert, qu'il inaugura une nouvelle phase de sa vie, celle de son apostolat.

Les deux versants des Pyrénées étaient occupés par les Visigoths qui avaient pour capitale Toulouse. L'idolâtrie obscurcissait encore bien des esprits dans ces contrées et l'hérésie arienne des Visigoths y exerçait son intolérance et ses persécutions contre les anciens chrétiens. Udaut sentait son cœur s'enflammer dans la solitude, à la pensée des misères morales dans lesquelles ces populations se trouvaient plongées. Mais pour satisfaire sa soif des âmes, il lui fallait une initiation nouvelle; et c'est ici, en effet, que se place un événement solennel de sa vie, attesté, sinon dans le récit abrégé de ses anciens biographes, au moins dans l'impérissable tradition des peuples : de simple ermite, il devint prêtre.

Dès lors, nos deux solitaires, sortant de leur retraite, se mirent à évangéliser les populations voisines, cherchant à éclairer les païens et à combattre les progrès de l'arianisme. Udaut était admirablement doué pour cette mission. Rempli du feu de l'Esprit-Saint, il se présentait en outre aux Visigoths, ses frères d'origine, avec le prestige d'une naissance illustre. C'était l'homme providentiel pour terrasser l'arianisme dans la Catalogne et le midi de la France.

Mais bientôt une nouvelle épreuve fondit sur Udaut. Son maître bien-aimé, Pancrace, acheva son pèlerinage terrestre et s'endormit doucement dans le Seigneur vers l'an 443. Ce fut un coup douloureux pour le cœur du disciple; mais il n'en fut pas ébranlé. Il savait désormais que Dieu seul est le véritable refuge dans la tribulation et que toute force et toute lumière viennent de sa sainte grâce.

Aussi, pour attirer sur ses travaux les bénédictions du ciel, il résolut de faire un pèlerinage au tombeau de saint Saturnin. Les reliques de ce grand apôtre du midi de la France étaient pieusement conservées à Toulouse. Aujourd'hui encore, l'antique basilique de saint Sernin, avec son admirable trésor de reliques, est à juste titre l'orgueil de cette ville.

Udaut se mit donc en route. Déjà la renommée avait publié à Toulouse sa sainteté et ses travaux apostoliques. Il y fut accueilli avec joie par les fidèles

(1) *Vie de saint Udaut,* par M. l'abbé Authier. — Toulouse, 1886.

de cette Eglise, veuve depuis la mort de saint Exupère, son dernier pasteur. Ceux-ci fondaient sur lui de grandes espérances pour triompher de la faction arienne qui cherchait à envahir par tous les moyens, même à main armée, la chaire épiscopale qu'Exupère avait illustrée par tant de vertus. Dans de semblables circonstances, le choix d'un évêque était un de ces événements qui mettaient en cause tous les intérêts de la communauté chrétienne. Dès son arrivée, Udaut, par l'ascendant de sa sainteté, mit fin à ces affligeantes divisions. Il était en effet parvenu à cette hauteur de foi, à cette plénitude de charité où le miracle, selon l'expression du cardinal Pitra, devenu comme naturel, s'écoule, sans effort, de la frange du vêtement des saints. La résurrection d'un enfant, nommé Profane, obtenue par ses prières, en fut une preuve éclatante.

PÈLERINAGE DE SAINT UDAUT A ROME — SON DÉPART POUR L'ARMÉE D'ATTILA

Udaut avait à peine terminé ses dévotions au tombeau de saint Sernin, qu'une caravane de fervents chrétiens, voulant visiter Rome, le prièrent de leur servir de guide et de sauvegarde dans leur pèlerinage aux tombeaux des saints apôtres. Il accepta d'autant plus volontiers, que depuis quelque temps, il avait formé le même projet; et Dieu permit à ce nouveau Moïse, dit l'hagiographe, de faire sourdre d'un roc l'eau nécessaire aux besoins de la pieuse caravane, au milieu d'une contrée déserte et aride.

Udaut trouva la Ville éternelle toute frémissante et éplorée : on venait d'apprendre que le « Fléau de Dieu », le farouche Attila, dont l'armée formidable, composée de cent peuples divers, couvrait la Germanie, venait de lancer ses premières colonnes du côté du Rhin. Depuis les jours où les océans débordés submergeaient les terres, a dit un auteur, il ne s'était rien vu d'aussi formidable que cette grande invasion. Ce déluge d'envahisseurs s'était déjà répandu, comme une marée montante, sur une ligne qui s'étendait depuis le Rhin jusqu'aux rives du Bosphore. Tout fuyait ou se disposait à fuir devant cette tempête de nations que précédait l'incendie et que suivait la famine.

C'était alors le grand pontife saint Léon Ier qui siégeait sur le trône de saint Pierre. Averti de l'arrivée à Rome du pèlerinage toulousain, le Pape le reçut et en bénit le chef avec profusion de larmes; car il apprit en même temps qu'Udaut, dans son zèle et sa soif des âmes, avait conçu dans son cœur le hardi projet d'aller porter la foi au centre même de l'empire d'Attila, sur les bords du Danube. Mais le missionnaire pensait avec raison qu'il faut passer par Rome et par le Pape pour aller plus droit à la conquête des peuples. Ainsi muni de la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ comme d'un viatique, Udaut prend congé de saint Léon et, enivré du désir de sauver les âmes, comme les apôtres au sortir du Cénacle, il franchit les espaces, sans se mettre en peine des distances, et se trouve bientôt au sein des innombrables bataillons d'Attila.

PRÉDICATIONS ET SOUFFRANCES DE SAINT UDAUT A L'ARMÉE D'ATTILA — LE KNOUT ET LA KOBILA

Bien des hommes ignorent aujourd'hui tout ce qu'il y avait à cette époque de larmes et de souffrances dans la vie d'un de ces apôtres, « qui couraient au-devant des Barbares, leur révélaient la grandeur de Dieu et de l'homme, et les baptisaient au prix de leur propre sang (1). » Il n'a pas suffi à nos vieux saints de porter devant eux le flambeau de la foi dans les ténèbres du paganisme pour en dissiper les ombres, comme un voile qui se déchire ou un songe qui s'évanouit. Saint Udaut nous montre bien tout ce qu'il leur a fallu d'héroïsme, pour transfigurer le monde barbare et l'engrener, en quelque sorte, dans les rouages du monde surnaturel de la foi. Traité de fanatique audacieux et saisi comme tel par le roi Wuillielm, frère aîné d'Attila, il est d'abord condamné au supplice du *knout*, longue et étroite lanière, fortement enduite de limaille métallique, et terminée par un petit crochet de fer. « Si le bourreau sait son métier, ajoute M. de Lamothe après avoir décrit cet instrument de mort flétrissante, encore en usage chez les Russes, le supplicié perd connaissance au troisième coup et expire après le cinquième. » (2) Udaut est donc attaché sur la *kobila*, sorte de potence en forme de planche qui sert à ce genre de supplice; la pesante lanière cingle ses flancs avec fureur, comme les griffes du tigre déchirent sa proie. Le sang jaillit et ruisselle, les plaies se creusent, les chairs volent en lambeaux, tout le corps n'est plus qu'une masse horrible à voir, la victime s'affaisse, on la laisse pour morte sur le théâtre de l'exécution; mais le saint martyr n'était qu'évanoui : d'autres combats l'attendaient encore.

Dieu, qui a le secret de toutes les onctions de salut, guérit miraculeusement son fidèle athlète; et à quelque temps de là, Udaut se trouvait de nouveau au milieu des campements ostrogoths. Valamir qui les commandait, avec ses deux frères Théodemir et Videmir, comptait parmi les plus illustres chefs de cette fourmilière de peuples et de tribus dont se composait l'armée du roi des Huns. Il fait aussitôt arrêter l'intrépide missionnaire, le condamne au supplice réglementaire de l'armée : *cent et un coups de knout*, et y ajoute la coupe brûlante de plomb fondu. Udaut, par une permission spéciale de Dieu et non par un suprême et naturel effort de son énergique tempérament, échappa à ce double supplice. Forcé d'admirer cette force surhumaine qu'il ne pouvait comprendre, le superstitieux Valamir pensa que quelque divinité se cachait sous le voile de la forme corporelle chez ce personnage extraordinaire, et il le fit jeter hors du camp comme un être dangereux qu'aucune loi humaine ne pouvait atteindre.

« L'apostolat de saint Udaut auprès des armées d'Attila ne pouvait se continuer, ajoute M. l'abbé Authier; la parole évangélique s'y était fait entendre; elle y avait été sanctionnée par de nombreux miracles accomplis au grand jour : l'apôtre du Christ en avait chassé les reptiles ou insectes venimeux, plaie dont étaient accablés les chrétiens d'en deçà du Danube épargnés par l'armée envahissante; il en avait guéri les malades par l'imposition des mains; il avait avalé, sans succomber, la coupe mortelle de plomb brûlant: sa mission était achevée auprès du « Fléau de Dieu. »

MARTYRE DE SAINT UDAUT

En quittant le camp d'Attila, saint Udaut revint vers les Pyrénées, dans ces diocèses auxquels il avait été destiné et attaché par son ordination. Il y reprit ses travaux évangéliques et, pendant sept années consécutives, il déploya son zèle dans le Toulousain,

(1) Cardinal Pitra.
(2) *Martyrs de la Sibérie*, chap. 12.

la Cerdagne, le Roussillon, la Catalogne et le pays d'Urgel, à convertir les païens et les hérétiques et à affermir les fidèles dans la foi.

A l'entrée de la vallée d'Andorre, il bâtit une église pour y déposer les précieuses reliques de saint Saturnin dont l'avait gratifié la pieuse reconnaissance des habitants de Toulouse. Ce fut l'origine de l'abbaye de Saint-Saturnin du diocèse d'Urgel, qui devint fort célèbre dans la suite.

Pendant ce temps, le monde romain retentissait du choc horrible des batailles. Attila, renversant tout sur son passage, avait promené le massacre et l'incendie jusqu'au cœur de la Gaule ; mais il essuya un immense désastre dans les plaines de Châlons (451).

Il se rejeta sur l'Italie, où sa puissance allait bientôt se briser contre la majesté et le prestige surnaturel du saint pape Léon-le-Grand.

Tout en ravageant la malheureuse Italie, il détacha de sa grande armée un corps de cavalerie sous les ordres des trois princes ostrogoths, Valamir, Théodemir et Videmir.

Ils devaient faire une incursion, dans le midi de la Gaule, chez les Visigoths, les surprendre et les punir du concours qu'ils avaient prêté aux Romains dans la bataille de Châlons et préparer en même temps une invasion en Espagne. C'était au printemps de l'année 452. Les Ostrogoths avaient poussé jusqu'à Ax-sur-Ariège, petite station gauloise des Pyrénées sur la voie romaine qui conduisait à Livia, quand saint Udaut, revenant d'un de ses voyages à Toulouse, tomba dans leur camp.

L'ancien apôtre du Danube est reconnu par les soldats de Valamir, qui le cite aussitôt à son tribunal. « N'es-tu pas, lui dit avec vivacité le barbare, n'es-tu pas cet Udaut dont le fouet a déjà déchiré le corps, l'homme flétri par mon ordre sur les bords du Danube? Répare tes impiétés et tes trahisons en offrant de l'encens à notre grand dieu protecteur, ou disparais à jamais de ce monde. — Prince, répond avec calme le hardi missionnaire, je ne crains pas plus vos sévérités que dans les temps passés, et je ne sacrifierai jamais à votre idole impuissante. » Valamir, outré de dépit, ordonne immédiatement de le faire mourir. Voici comment l'abbé Authier raconte cette scène attendrissante : « Un grand tonneau vide, défoncé et rajusté à grand renfort de clous, au poste de la grande garde, devient la prison de saint Udaut... Le lendemain, 11 mai 452, à la levée du camp, au point de l'aurore, l'étendard d'Attila se plantait au lieu du départ, et s'entourait des trois rois ostrogoths et de tous leurs guerriers, pour lui rendre les honneurs de chaque matin. Saint Udaut est en même temps dirigé sur ce point dans sa prison roulante. A peine en est-il sorti tout ruisselant de sang, que Valamir, le croyant incapable de toute résistance, le somme hautement de fléchir le genou devant l'étendard du maître du monde. La réponse ne se fait pas attendre : le Saint bondit sur l'étendard, le renverse par terre, et le foule ignominieusement sous ses pieds. Un cri de mort est en même temps parti de toutes les bouches, et toutes les lances se sont abaissées sur le héros martyr, pendant que le bourreau lui avait percé le cœur de son poignard et s'acharnait à lui enfoncer des clous dans la tête. Valamir, tout humilié, se contente de dire : « Ce criminel ne survivra plus comme autrefois à son supplice; qu'on enfouisse bien profondément sous terre son sacrilège cadavre. Et il donna le signal du départ vers l'Espagne. »

LES RELIQUES DE SAINT UDAUT

Cependant l'héroïque prêtre de Jésus-Christ vit toujours dans la mémoire des populations, tandis que le nom de son bourreau est oublié et inscrit seulement parmi ceux que l'histoire a maudits. Le corps du bienheureux Udaut fut conservé à Ax, entouré de l'éclat des miracles, jusque vers la fin du dixième siècle. A cette époque, le seigneur Arnaud, de la famille des comtes de Carcassonne, en fit don à l'abbaye de Ripoll en Catalogne. Le corps du Saint allait être la perle la plus précieuse du beau temple de cette abbaye qui venait d'être consacrée en présence de tous les évêques et seigneurs de la Marche espagnole (1). Les moines firent la translation des reliques dans une riche châsse d'argent ciselé. Aujourd'hui, il ne reste de l'église que la façade décorée de ses antiques sculptures, et de l'abbaye, qu'un admirable cloître qui remonte aussi à l'époque romane. Mais la châsse, avec son précieux trésor, repose dans une autre église de Ripoll et ses bas-reliefs du dixième siècle racontent encore les éclatants miracles de saint Udaut aux nombreux pèlerins qui viennent chaque jour lui offrir leurs hommages, pour s'en retourner comblés de ses bénédictions.

Et la ville d'Ax est-elle devenue une ingrate envers le saint martyr dont le sang a fertilisé son sol? En se laissant dépouiller de ses glorieuses reliques au profit des habitants de la Catalogne, n'en a-t-elle pas gardé le regret avec le souvenir? Les enfants d'Ax se sont réveillés de leur long sommeil : ils se sont ressouvenus de leur Saint. C'est parmi eux qu'il a trouvé son historien le plus dévoué. Il les en récompense aujourd'hui. Une relique insigne du saint martyr a été obtenue de l'évêque de Vich; et, le 15 août 1886, saint Udaut a repris possession du midi de la France. L'évêque de Pamiers était accouru au-devant du martyr, protecteur ancien et nouveau de son peuple. Au milieu d'une grande foule pieusement recueillie, la belle relique traversa les rues d'Ax en triomphe et fut déposée dans un magnifique autel élevé en son honneur.

Dans quel but la divine Providence a-t-elle voulu rendre à la France cette relique insigne? Les saints apportent les bénédictions du ciel aux peuples qui les accueillent avec une foi religieuse. Il y a plus de quatorze siècles, saint Udaut luttait contre les hérétiques et les barbares. Aujourd'hui, la Révolution envahit jusqu'à ces montagnes reculées de la France et de l'Espagne qui ont été le théâtre de ses luttes pacifiques. Elle y cause des ruines morales plus désastreuses que les ruines matérielles accumulées sur le passage des Huns et des Ostrogoths. Il semble que saint Udaut soit venu reprendre son poste de combat à la tête du peuple dont il a évangélisé les ancêtres. Puisse la protection du grand martyr affermir ce peuple dans la foi! Puisse son intercession, avec celle de tous les martyrs et de tous les apôtres, préserver la France et l'Espagne tout entières de l'apostasie vers laquelle elles sont visiblement entraînées par la Révolution!

(1) *Marca hispanica*, c. 1297

SAINT MAYEUL, ABBÉ DE CLUNY

Fête le 11 mai.

Au pied des Alpes, Mayeul est arrêté, avec toute sa suite, par une bande de Sarrasins.

LES PIRATES SARRASINS — LA CHARITÉ D'UN ENFANT L'ORPHELIN A LYON — PRÊTRE ET ARCHIDIACRE

Saint Mayeul naquit en 906, dans le château de Valensole, au territoire d'Avignon. Il eut pour père Foucher, comte de Forcalquier, et pour mère Adalaxis, comtesse d'Avignon. Cette famille possédait de grandes terres dans la contrée qui s'étend d'Arles à Fréjus, et qui était alors sous la domination habituelle des Sarrasins musulmans. Les atrocités de ces barbares furent les premiers spectacles qui frappèrent les yeux de Mayeul. Notre Saint ne les oublia jamais, et la charité fut la compagne inséparable de sa vie.

Né dans un siècle de décadence intellectuelle et morale, Mayeul trouva dans son père un homme de bon conseil, d'un esprit cultivé, réfléchi et prudent. La Providence jetait ainsi dans son âme les premières semences d'un avenir fécond en grandes œuvres.

A cette première école, Mayeul montra les plus heureuses dispositions. Studieux et grave, il recherchait la solitude et les conversations des personnes pieuses. Son âme tendre et pure s'ouvrait naturellement aux inspirations de la charité.

« Noble et rempli de charité, dit une vieille » chronique, Mayeul donnait aux pauvres tout ce

» qui dépendait de lui, partageant souvent avec » eux, en cachette, ce qui lui était donné pour » déjeuner ou pour goûter. Il leur portait du pain » et de la viande qu'il prenait dans la cuisine de » la maison. En sorte que les valets l'ayant sur- » pris plusieurs fois avertirent le père, celui-ci » le fit un jour épier pour le surprendre. Lui, » n'ayant trouvé aucun serviteur qui le pût » empêcher d'exercer sa charité, prit du pain et » de la viande qui cuisait dans le pot de la cui- » sine, et le mit promptement sous son vêtement » d'enfant pour le porter aux pauvres. Son père » le surprit comme il traversait la cour, et lui » demanda ce qu'il portait, apercevant bien cette » viande toute fumante. L'enfant qui craignait » de mettre son père en colère, et ne voulait » pas découvrir sa charité, répondit en fuyant : « Mon père ce sont des roses.

» Le père, non content de cette réponse, lui dit » d'approcher pour lui faire avertissement; mais » il se trouva, en effet, que son tablier était plein » de roses, la viande qu'on lui avait vu prendre » n'y étant plus, par un miracle de la Providence » qui voulait instruire le père à ne plus empêcher » la charité de ce jeune enfant. Aussi commanda- » t-il depuis à tous ses domestiques de lui laisser » prendre et donner aux pauvres tout ce qu'il » voudrait. »

Mayeul, ayant perdu de bonne heure son père et sa mère, abandonna, au grand regret de tous, sa ville natale, et vint à Mâcon chez un de ses parents. Il était alors âgé de dix-huit ans. Attiré par la renommée d'un célèbre docteur de Lyon, nommé Antoine, il se rendit dans cette ville où il fut initié aux connaissances divines et humaines. « Par un bienfait de la Providence divine, dit saint » Odilon, son premier historien, il arriva que » ce jeune étudiant de tant d'espérance consacra » tout le temps de sa jeunesse à de saintes occu- » pations, sans aucun péril pour sa chasteté qu'il » conserva sans tache tout le reste de sa vie. » Plus blanc que la fleur du lis, plus pur que la » neige, il surpassa ses maîtres par la dignité de » sa vie, fut un sujet d'admiration pour ses con- » temporains, et sut plaire au Seigneur. Docile » aux sages conseils, et cherchant toujours à » devenir meilleur, le jeune adolescent, simple et » pur comme la colombe, prenait de plus en plus » son vol vers les régions supérieures. »

Ce fut sans doute à cette école de Lyon qu'il rencontra Bernon, religieux du monastère de l'île Barbe, avec lequel il se lia de la plus étroite amitié. Il le suivit à Mâcon, dont ce saint moine était devenu évêque, reçut de ses mains l'onction sacerdotale et accepta une prébende canoniale dans sa cathédrale de Saint-Vincent. Bernon, qui avait su deviner le brillant avenir réservé à son jeune ami, s'en fit le conseiller et le guide, puis se l'adjoignit, en qualité d'archidiacre, dans le gouvernement de son diocèse.

Mayeul exerça cette fonction avec douceur et fermeté ; sa charité surtout était sans bornes. Une année où la famine était grande, notre Saint, à bout de ressources, se retira dans son oratoire et pria Dieu longtemps de lui venir en aide. Lorsqu'il se leva pour sortir, il trouva sur le seuil sept pièces d'or qu'une main inconnue y avait déposées pendant son oraison, et le lende- main on lui amenait des chariots chargés de vin.

La famine ayant cessé, on pria Mayeul de donner des leçons publiques de philosophie et de théo- logie. Son école devint si célèbre et sa réputation si grande qu'on lui offrit l'archevêché de Besan- çon. Le saint archidiacre refusa et « cette rare abnégation, dit un historien, ajoutant encore à l'idée que l'on avait de sa haute vertu, rendit plus amers les regrets causés par son refus. » Mayeul avait d'autres vues; la vie religieuse, avec sa solitude et ses sacrifices, l'attirait. Un moine de Cluny, vénérable vieillard, nommé Hildebrand, acheva de le décider à quitter entièrement le monde.

MAYEUL A L'ABBAYE DE CLUNY — PROCUREUR ET BIBLIOTHÉCAIRE — LA FAMINE ET LES MOINES

Il y avait à peine quarante ans que la piété d'un saint moine, aidée par la générosité d'un seigneur français, avait fondé le monastère de Cluny, pour y faire refleurir l'observance parfaite de la Règle de saint Benoît. Dieu réservait à cette abbaye de grandes destinées, et déjà son influence, qui devait être si heureuse pour le relèvement de la vie monastique et de la vie chrétienne en Occi- dent, commençait à se faire sentir quand Mayeul y entra. Le nouveau religieux devait bientôt être l'une des gloires de cette illustre abbaye.

Après l'année de probation exigée par la Règle de Saint-Benoît, l'ancien archidiacre de Mâcon prononça ses vœux et promit stabilité dans la vie monastique. L'Abbé lui confia alors la charge de bibliothécaire et d'apocrisiaire du couvent, c'est-à-dire gardien des archives et du trésor de l'église, et défenseur des droits de l'abbaye. Cette charge était très importante à cette époque où les contestations étaient fréquentes. Mayeul montra dans l'accomplissement de ses devoirs une prudence, une maturité et une sagesse qui lui conquirent la confiance et l'estime de ses Frères ainsi que des séculiers.

La charité du pieux apocrisiaire se signala surtout pendant une famine qui ravagea les contrées de la Bourgogne, et particulièrement le comté de Mâcon. Après avoir épuisé toutes les ressources de la Communauté, l'abbé et son saint coadjuteur n'hésitèrent pas à vendre quelques- unes des terres de l'abbaye pour continuer à secourir les pauvres. Dieu devait leur rendre un jour ces aumônes généreuses.

Sur ces entrefaites, l'abbé Aymard, devenu vieux, accablé d'infirmités et privé de la vue, songea à se donner un successeur. Le choix unanime des religieux se porta sur Mayeul, dont l'humble résistance dut céder à la volonté de Dieu. Au milieu de la joie universelle, il reçut la bénédiction abbatiale des mains de Mainbod, évêque de Mâcon.

SAINT MAYEUL, ABBÉ DE CLUNY — IL EST CONSULTÉ PAR SAINTE ADÉLAIDE ET LES ILLUSTRES PERSONNAGES DE SON TEMPS

Pendant quarante et un ans, Mayeul gouverna sa nombreuse Communauté avec une bonté et une fermeté qui maintenait l'ordre sans jamais altérer la paix. On accourut de toutes parts se ranger sous la direction d'un maître aussi expé- rimenté. « Les rois et les princes de la terre, dit » saint Odilon, l'appelaient seigneur et maître. » Lui-même était véritablement le prince de » l'Ordre monastique. »

La pieuse impératrice Adélaïde fut la première parmi les grands de la terre qui honora Mayeul de sa confiance. Cette princesse, célèbre par ses vertus et par ses infortunes, ayant épousé Othon le Grand, fit venir le saint abbé de Cluny à la cour de Pavie. C'est là que Mayeul se lia d'amitié avec saint Adalbert de Magdebourg, avec saint

Jean de Parme, et surtout avec Gérard, évêque de Toul. Les plus illustres personnages admiraient la science, la charité et la prudence de l'abbé de Cluny.

« Cet homme qu'on ne saurait trop louer, dit » Odilon, avait une figure angélique, une phy- » sionomie sereine et le regard rayonnant d'une » joie pure. Sa démarche était grave, sa parole » éloquente; il avait dans la voix un accent » sublime. Chacun de ses gestes, de ses mouve- » ments, chacune de ses attitudes annonçait un » homme accompli. La parfaite proportion de » tous ses membres et la dignité de sa personne » le faisait paraître à mes yeux le plus beau des » mortels. »

Vénéré de tous, il ne s'estimait point lui-même.

La charité de Mayeul fut admirable comme son humilité et son angélique pureté. C'est elle qui le remplissait d'une confiance sans bornes dans la divine Providence. Il aimait les pauvres jusqu'à se priver pour eux du nécessaire; il aimait surtout les âmes, et son zèle pour leur salut dévorait son cœur. Mayeul avait aussi une grande dévotion envers la sainte Eucharistie. Il aimait à passer de longues heures au pied des autels; et comme il vénérait Jésus, il honorait aussi Celle qui l'a donné au monde. Il ne négligeait rien pour développer la dévotion à Marie dans tous ses monastères.

MAYEUL CAPTIF DES SARRASINS — SON RETOUR A CLUNY IL REFUSE LA PAPAUTÉ — SA MÉDIATION ENTRE OTHON II ET ADÉLAIDE

Après avoir séjourné assez longtemps à Pavie et réglé plusieurs affaires importantes, Mayeul reprit le chemin de Cluny, mais il fut arrêté au pied des Alpes, avec toute sa suite, par une bande de Sarrasins. Emprisonné et séparé de ses compagnons, il cherchait ses consolations dans la prière. Mayeul désirait le martyre, il croyait déjà en saisir la palme; Dieu ne le voulut pas. Une nuit, notre Saint eut un songe dans lequel un personnage mystérieux, revêtu d'habits pontificaux, lui apparut et lui prédit sa délivrance prochaine. Aussitôt, ses chaînes tombèrent et les barbares ne purent jamais les lui remettre. Etonnés de ce prodige, ils le tirèrent de sa prison et le réunirent aux autres captifs. La joie de ces malheureux fut grande quand ils revirent le saint abbé, qui redoubla envers eux de charité et de zèle.

Cependant les infidèles, craignant qu'on ne vînt leur enlever de vive force leurs prisonniers, traitèrent avec Mayeul de sa rançon et de celle de ses compagnons. Ils la fixèrent à mille livres pesant d'argent. Mayeul envoya alors un de ses moines à Cluny dont la désolation fut grande à cette nouvelle. La somme exigée fut réunie au prix des plus grands sacrifices. Quelques Frères vénérables furent choisis pour la porter, et Mayeul, ainsi qu'il l'avait prédit, fut délivré avec tous ceux qui avaient partagé ses fers, le jour de l'Assomption. Le retour du saint fut un véritable triomphe, et le poète biographe nous représente, dans son enthousiasme, l'univers se précipitant au bruit de la renommée au devant du saint abbé et de ses compagnons.

La captivité de Mayeul eut pour conséquence l'expulsion des Maures du Midi de la France. Guillaume, duc de Provence, emporta d'assaut la forteresse de Fraxinet qui protégeait le débarquement de ces pirates et en massacra les défenseurs.

L'année suivante (973), Othon le Grand étant mort, le pape Benoît VI fut pris par Crescentius et étranglé. Donus II ne fit que passer sur le trône pontifical et ce fut dans ces circonstances qu'Othon II et Adélaïde offrirent la tiare à Mayeul. Notre Saint refusa, malgré toutes les instances. « Je n'ai pas, disait-il, les qualités requises pour une si haute dignité. D'ailleurs nous sommes, les Romains et moi, autant éloignés de mœurs que de pays. » Tous les historiens ecclésiastiques sont unanimes à regretter ce refus.

Quelque temps après, Othon II, s'étant brouillé sur de faux rapports avec Adélaïde sa mère, éprouva des échecs et des revers. On pria l'abbé de Cluny de réconcilier le fils avec sa mère; il y réussit heureusement. Othon II reconnut ses torts et la réconciliation fut durable. Mayeul prédit la mort d'Othon II qui, en effet, arriva au jour marqué.

SAINT MAYEUL RÉFORMATEUR

Au commencement du x^e^ siècle, l'institut monastique était généralement dans un état déplorable. Ce n'était pas seulement l'effet naturel de la faiblesse humaine, mais un résultat des guerres et des invasions barbares, et surtout un effet des usurpations des laïcs sur les biens et la liberté de l'Eglise. La fondation de Cluny fut le remède opposé par Dieu à ce mal. Saint Odon inaugura l'ère des réformes, mais il était réservé à saint Mayeul d'exercer cette mission réformatrice dans une plus large mesure. On peut dire que ce fut l'œuvre capitale de toute sa vie.

Le premier moyen de réforme mis en œuvre par Mayeul fut de ranimer parmi les moines le goût de la prière et de l'étude. Il y joignit le travail des mains, selon la règle de saint Benoit. Son abbaye de Cluny donnait l'exemple.

Othon le Grand et sainte Adélaïde furent des premiers à supplier le saint abbé de réformer les monastères de leur empire. Mayeul eut de magnifiques succès dans cette œuvre particulièrement difficile. Il réforma Saint-Apollinaire de Ravenne, Saint-Pierre de Pavie, et, dans un des faubourgs de cette ville, fonda Saint-Sauveur. Aidé par de riches bienfaiteurs, il dota ces monastères, et y fit fleurir la discipline religieuse.

Le pape Benoît VII l'encouragea dans cette œuvre importante et lui confia la réforme de Saint-Honorat de Lérins. Ce monastère est célèbre par le martyre des 500 moines qui l'habitaient, et qui furent massacrés par les musulmans, à l'époque de Charles Martel.

Marmoûtiers, ruiné par les invasions des Danois en 853, fut aussi retiré de son abandon par Mayeul. Cette réforme passa pour une des plus remarquables du siècle. Elle fut cependant surpassée par celle de Saint-Maur-des-Fossés, près de Paris, entreprise par un saint religieux nommé Adie, soutenu dans ses efforts par Burcard, comte de Paris et de Corbeil. Ce seigneur se fit plus tard religieux, et mourut saintement dans cette même abbaye. Heureux exemples qui valaient mieux que tous les discours.

Ajoutons à ces réformes, celles de Saint-Pierre-le-Vif, à Sens, de Saint-Germain d'Auxerre et de Saint-Bénigne de Dijon. Mayeul fut efficacement secondé dans ces rudes labeurs par Guillaume, fils d'un comte du Piémont, homme d'une austère vertu et d'un grand savoir.

La prudence et la douceur de Mayeul éclatèrent au milieu de toutes ces entreprises, principalement dans la réforme de l'abbaye de Fleury-

sur-Loire, dont un homme indigne avait injustement usurpé le gouvernement.

En même temps, saint Mayeul fut l'inspirateur de plusieurs fondations importantes, où la Règle de saint Benoît fut établie dans toute sa pureté.

PÈLERINAGES DE SAINT MAYEUL A ROME

Rome a toujours été pour les chrétiens le but de pieux pèlerinages. Voir le vicaire de Jésus-Christ et se retremper dans la foi, auprès du tombeau des apôtres Pierre et Paul, a toujours été pour les grandes âmes et les cœurs vraiment chrétiens, une irrésistible attraction. Et puis, Rome est la ville des martyrs. Les courageux chrétiens du moyen âge ne pouvaient oublier que leur foi était fille du sang des premiers fidèles.

Cluny, placé sous la dépendance immédiate du Saint Siège, eut toujours des rapports intimes avec la ville des Papes; Mayeul s'y rendit au moins trois fois, et au prix de quelles difficultés!

Le premier voyage eut lieu sous l'abbé Aymard et fut signalé par la guérison du moine Heldric, compagnon de voyage de Mayeul. Notre Saint, disent ses historiens, voyageait en véritable religieux et observait la règle comme dans l'enceinte du cloître. Ce n'est donc pas étonnant si les prodiges se multipliaient sous ses pas.

L'abbé de Cluny ne passait point inaperçu à Rome; on savait qu'il avait refusé la tiare. Aussi était-il reçu avec la plus grande considération. Le Pape surtout le comblait de ses bénédictions et de ses faveurs. Les monastères se disputaient sa présence. Subiaco, illustré par le patriarche saint Benoît, lui était particulièrement cher. Il allait aussi visiter saint Nil le Jeune, qui s'était retiré dans le voisinage du mont Cassin. Ce fut au retour de son dernier pèlerinage à Rome qu'il guérit l'évêque de Cures, nommé Arpet, d'une grave maladie corporelle et spirituelle.

MIRACLES DE SAINT MAYEUL — SES RAPPORTS AVEC LES PRINCES ET LES GRANDS DU MONDE

Saint Mayeul est au nombre des Saints qui ont été le plus favorisés du don des miracles. « Plus il se voulait cacher, dit un de ses pieux historiens, pour n'être point vu du monde, plus ce grand Dieu l'exposa à la vue de tous, afin que par son bon exemple, les errants fussent réduits, et les bons maintenus au chemin et à la persévérance de la vertu. »

Les populations recouraient à lui de toutes parts, assurées qu'elles étaient de trouver dans sa puissance et sa bonté le remède à tous leurs maux. Les prodiges se multipliaient à sa prière; Dieu semblait l'avoir associé à sa suprême puissance.

Tout cela nous explique facilement et l'influence extraordinaire que Mayeul exerça dans le monde pendant sa longue carrière, et les éloges que lui décernèrent ses contemporains. « Il est véritablement, disait Radulphe, évêque de Châlons, un astre levé pour un temps sur les Gaules. Il est digne de l'admiration de tous les siècles. »

Quelle confiance ne devons-nous donc pas avoir envers un Saint si puissant? Si sa vie n'a été qu'un enchaînement de merveilles, pouvons-nous douter que son crédit auprès de Dieu est moins grand, maintenant qu'il a quitté la terre et qu'il règne au ciel? Ce serait une injustice de le croire. Invoquons-le pour les âmes plus que pour les corps : le corps doit mourir, mais qu'il sera beau à la résurrection, le corps animé d'une âme sainte! La conversion, la sanctification et la persévérance sont des grâces insignes que nous ne saurions jamais trop solliciter ni trop reconnaître.

DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT MAYEUL

Cependant Mayeul avançait en âge et ses jours dépassaient les limites de la vie ordinaire. L'heure du repos allait bientôt sonner pour lui, et comme l'Apôtre, il soupirait après le moment qui briserait les liens du corps pour l'unir à Jésus-Christ.

Pendant ses dernières années, il s'éloigna rarement de Cluny et demeura au milieu de ses Frères pour les instruire et les édifier. Il se choisit pour coadjuteur, avec future succession, un jeune moine nommé Odilon, qui appartenait aux plus nobles familles de l'Auvergne. Jamais élection aussi solennelle n'avait eu lieu à Cluny, disent les historiens. A partir de ce moment, Mayeul suivit son attrait pour la vie contemplative et redoubla ses prières et ses mortifications. Il avait résolu de ne plus quitter l'enceinte du monastère, mais il devait mourir les armes à la main.

Appelé par Hugues Capet pour travailler à la réforme de l'abbaye de Saint-Denys, il s'arracha courageusement aux étreintes de ses Frères, et se mit en route à l'âge de 87 ans. S'étant arrêté au monastère de Souvigny, il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Après avoir annoncé sa fin prochaine aux Religieux inconsolables, il se fit revêtir du cilice et coucher sur la cendre. Il reçut les derniers sacrements, avec la plénitude de ses facultés, et s'éteignit doucement, en murmurant une dernière prière. C'était le 11 mai 994.

La nouvelle de la mort de saint Mayeul se répandit avec une merveilleuse rapidité. Ses funérailles furent un véritable triomphe. Hugues Capet les honora de sa présence, et la ville de Souvigny ne put contenir les foules énormes accourues pour célébrer d'avance la gloire immortelle d'un Saint.

Les cérémonies funèbres terminées, les moines de Cluny voulurent emporter avec eux le saint corps, mais ils durent céder devant une manifestation populaire.

Mayeul fut donc inhumé dans la basilique de Souvigny. Peu de temps après, Bégon, évêque de Clermont, vint consacrer un autel sur son tombeau et le saint abbé jouit désormais des honneurs du culte.

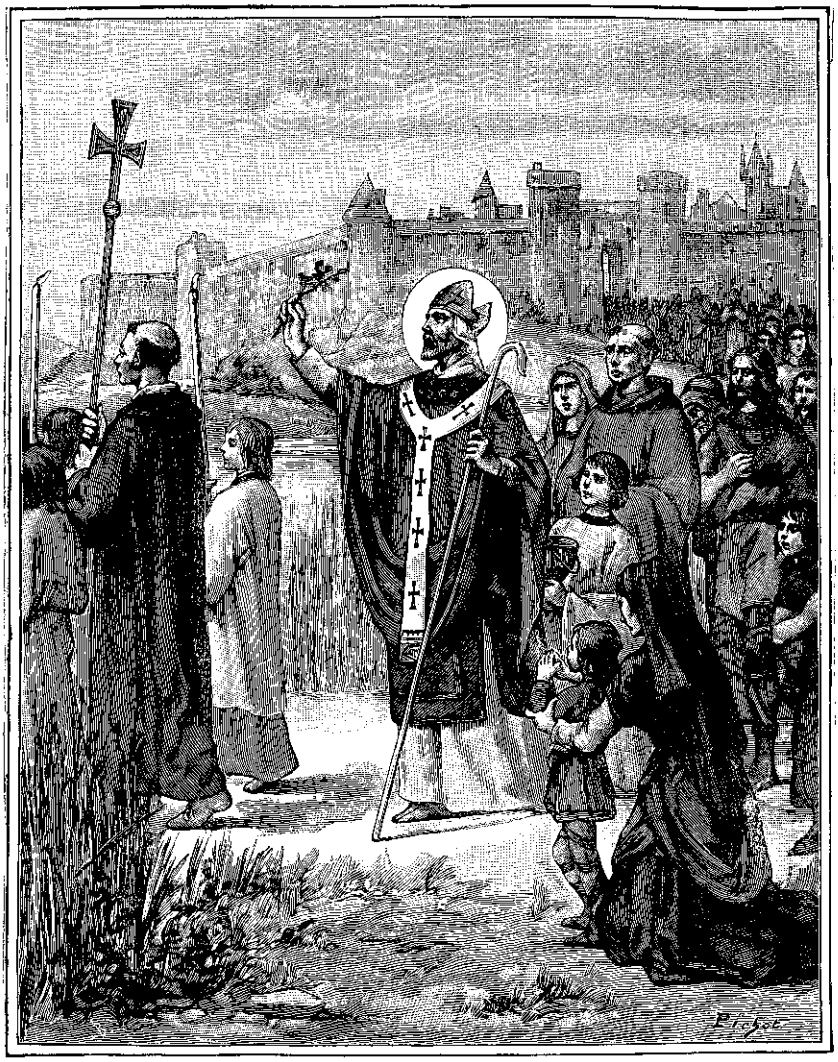
« Il arrive, par la grâce et la miséricorde de » Jésus-Christ, écrivait un témoin oculaire, saint » Odilon, il arrive qu'au tombeau du très saint » homme, un grand nombre d'infirmes et de » malades sont guéris journellement, des para- » lytiques, des boiteux, des aveugles, des per- » sonnes atteintes de la fièvre ou d'un feu secret » qui les dévore, tous recouvrent ici la santé. » En un mot, quiconque vient à ce tombeau avec » foi, implorer le secours du saint abbé, s'en » retourne exaucé et transporté de joie. »

Toute l'Europe chrétienne aima le culte de saint Mayeul. La révolution a détruit ses reliques, mais n'a pu arracher son âme au ciel d'où elle protège ceux qui l'invoquent.

SAINT MAMERT, ARCHEVÊQUE DE VIENNE

ET L'INSTITUTION DES ROGATIONS

Fête le 11 Mai.



La première procession des Rogations présidée par saint Mamert.

COMMENCEMENTS DE SAINT MAMERT

Saint Mamert a été une des plus brillantes lumières de l'église des Gaules au v^e^ siècle. Cependant on ne sait rien de positif sur lui jusqu'à son épiscopat; on ignore même l'année précise à laquelle il fut promu à l'évêché de Vienne. Divers auteurs lui donnent Orléans pour patrie; selon quelques-uns, il aurait été disciple de saint Aignan, évêque de cette ville, lui-même originaire des environs de Vienne. Tel serait le motif qui a porté plus tard les Orléanais à convoiter les reliques de saint Mamert, leur compatriote.

Toutefois, il est plus probable que saint Mamert appartenait à une famille viennoise. Ses parents le confièrent à saint Aignan qui veilla avec soin à sa première éducation. Formé par un maître illustre par la sainteté de sa vie, la pureté de sa foi et l'étendue de sa science, Mamert fit de merveilleux progrès dans les lettres et dans la vertu.

La légende de saint Aignan, reproduite par Surius, dit que cet évêque d'Orléans, allant

en 451 à Arles, s'arrêta dans Vienne, sa ville natale, et logea chez Mamert, homme fort riche. Ce dernier était malade à l'extrémité; et saint Aignan le guérit par le signe de la croix.

Les historiens de l'église d'Orléans prétendent que ce Mamert est le même que celui qui fut depuis évêque de Vienne.

Quoi qu'il en soit, on trouve saint Mamert à la tête de cette Eglise en 463. L'un de ses plus illustres successeurs, saint Avit, s'accorde avec saint Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, pour louer sa sagesse et ses mérites.

Il y avait des liens d'amitié et peut-être de parenté entre saint Mamert et les nobles familles des Avitus et des Apollinaire.

D'autre part, saint Mamert avait un frère qui a laissé un nom illustre dans l'Eglise, le prêtre Claudien Edicte Mamert: ils avaient une sœur mariée et un neveu nommé Pétréius. On a encore les lettres que saint Sidoine Apollinaire écrivit à ce dernier pour le consoler de la mort de son oncle Claudien.

DIFFICULTÉS AVEC ARLES AU SUJET DE LA PRIMATIE

Le siège d'Arles possédait depuis longtemps des privilèges fort étendus. En 417, le pape Zosime choisit l'évêque de cette ville pour être son vicaire dans les Gaules, et le déclara métropolitain de la province de Vienne et des deux Narbonnaises. Quant au siège de Vienne, c'était lui qui donnait son nom à la province, et son Eglise remontait jusqu'aux Apôtres par ses premiers évêques. Au IVe siècle, la province ecclésiastique comprenait : Genève, Grenoble, Die, Viviers, Valence, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Vaison, Orange, Cavaillon, Avignon, Arles et Marseille, cités romaines devenues évêchés.

L'érection de la métropole d'Arles en 391 priva Vienne de quelques-uns de ses suffragants. Plus tard, saint Hilaire, évêque d'Arles, par ordre du Souverain Pontife, se vit dépouillé du titre de vicaire du Saint-Siège dans les Gaules. Telles furent les causes du différend primatial entre les deux cités rivales, différend qui dura plusieurs siècles. Déjà, en 398, au Concile de Turin, les évêques des Gaules s'étaient arrêtés à un compromis permettant aux deux archevêques de s'attribuer les villes les plus voisines et de faire de la province viennoise deux métropoles. Pour sa part, Vienne eut les églises de Genève, Valence, Tarentaise et Grenoble; ce qui fut ensuite confirmé par le pape saint Léon le Grand.

SACRE DE SAINT MARCEL, ÉVÊQUE DE DIE

Quelque temps après sa promotion à l'épiscopat, saint Mamert vint assister à Die aux funérailles de saint Pétrone, évêque de cette ville. Le peuple catholique choisit à sa place le prêtre Marcel, frère de l'évêque défunt. Le nouvel élu prit aussitôt la fuite et courut se cacher dans une caverne. Découvert, il fut ramené en triomphe et conduit à saint Mamert pour qu'il reçût l'onction épiscopale.

En face des agissements du parti arien, soutenu par les Burgondes et sollicité par les instances de tout un peuple qui craignait de voir son élu se cacher encore dans quelque solitude, l'archevêque Mamert, qui avait eu autrefois dans sa province ce même siège de Die, crut devoir hâter les événements et sacrer le nouvel évêque avant d'avoir prévenu l'évêque d'Arles, métropolitain de cette église.

Cette précipitation causa au saint évêque de Vienne beaucoup d'ennuis. Il y eut de violentes protestations de la part de Gondioc, roi des Burgondes, prince extérieurement catholique, mais favorisant le parti de l'arianisme; le jour même du sacre on jeta des pierres à la tête de l'élu; saint Marcel fut exilé et Mamert dénoncé au pape Hilaire de la manière la plus perfide.

L'hérésie semblait triomphante; Marcel était chassé et Mamert sur le point d'être condamné et déposé.

Prévenu par Gondioc, le Souverain Pontife reprochait à Léonce d'Arles de ne point soutenir l'honneur de son siège. Un Concile fut alors réuni pour juger l'évêque de Vienne; mais les autres évêques et Léonce lui-même prirent la défense de Mamert, car loin de s'arroger un droit que le Saint-Siège ne lui reconnaissait pas, il n'avait agi que pour le bien de l'Eglise et le zèle des âmes.

Après le Concile, l'évêque Antonin porta au Pape les lettres des évêques réunis; saint Véran, évêque de Vence, fit des observations à l'archevêque de Vienne; et enfin il fut décidé que Marcel, renvoyé à son église, serait confirmé comme évêque de Die par l'archevêque d'Arles.

Saint Mamert reçut cette réprimande avec le même esprit et les mêmes sentiments que saint Pierre reçut autrefois celle qui lui fut faite par saint Paul, et se soumit au règlement que les évêques venaient de publier dans leur Synode. Plusieurs années après, le siège de Die fut remis au nombre des suffragants de Vienne; ce fut comme une réparation à la mémoire de saint Mamert. Au reste, le silence plein de modestie que ce grand Saint garda en cette circonstance nous fait connaître son admirable humilité et sa soumission exemplaire aux décrets des Papes.

LES ROGATIONS

Ce ne fut pas la seule épreuve à laquelle Dieu voulut soumettre la vertu de son serviteur. Vienne n'était plus alors cette ville sainte arrosée par le sang de tant de martyrs; abandonnée à cause de ses crimes par ses protecteurs, elle devint l'objet de la colère divine. Mais laissons la parole à saint Avit, le fils spirituel de saint Mamert.

« En ce temps-là, dit-il, des prodiges effrayants se manifestèrent dans la ville et frappèrent de terreur tous les esprits. Les incendies, les tremblements de terre se succédaient sans interruption, des bruits lugubres troublaient le silence des nuits, et le désordre de la nature semblait présager les funérailles du genre humain.

» On vit jusqu'à des bêtes sauvages franchir les portes de la ville et venir errer dans le vaste forum. L'effroi régnait parmi les citoyens, et tandis que les uns ne voulaient reconnaître dans ces prodiges que les tristes effets du hasard, les autres les acceptaient comme des avertissements d'en haut et n'attendaient leur salut que de la miséricorde divine. Quelles que fussent les amertumes dont leurs cœurs étaient abreuvés, ils pressaient, d'une commune voix, l'approche de la fête de Pâques, dans l'espérance qu'elle mettrait un terme à leurs maux et à leurs anxiétés.

» Enfin, arriva la veille de ce jour désiré; mais Dieu permit que leurs alarmes fussent encore plus vives au moment même où ils se flattaient de les voir finir. Et, en effet, la nuit de ces vigiles solennelles, tandis que l'église était remplie d'une foule fervente, un épouvantable craquement qui semblait annoncer la fin

du monde retentit sous les voûtes ébranlées. Le feu dévorait le palais impérial situé sur le point culminant de Vienne, et des flammes terribles s'élevaient en tourbillon de cet immense foyer. La cérémonie est interrompue; le peuple se précipite hors de l'église, et chacun court disputer sa maison et ses biens à l'incendie qui les menace. Mamert, inébranlable, reste seul prosterné devant les saints autels et demande grâce pour son peuple; et Dieu, touché par les larmes et l'ardente foi de son serviteur, commande au feu de s'arrêter. Revenus de leur effroi, les fidèles rentrent dans l'église, et, à la triste lueur des flammes, succède la brillante clarté des cierges.

» Ce fut pendant ces vigiles mémorables que le saint pontife conçut la pensée des Rogations et qu'il arrêta, entre Dieu et lui, les cérémonies et les prières que répète aujourd'hui le monde entier. Il n'était plus question que de savoir de quelle manière et quand on pourrait mettre à exécution ce projet qui ne s'agitait encore qu'en conférences secrètes. On craignait que le Sénat de Vienne, ne s'opposât à cette nouvelle institution, mais l'éloquence et encore plus les prières du digne pasteur surent amollir si bien les cœurs de ses ouailles, que, loin de résister, elles allèrent, pleines de componction, au-devant de ses vœux.

» Les trois jours qui précèdent l'Ascension furent consacrés à cette solennité, au jeûne, aux litanies, aux processions dont elle prescrit l'observance. Mamert, pour éprouver la ferveur de son peuple, indiqua d'abord pour station du premier jour l'église qui était la plus voisine des murs de la ville; mais, les jours suivants, il assigna un terme plus éloigné, sans que la route parût trop longue à la vive et ardente piété des fidèles. »

Telle fut l'institution des Rogations qui préserva la ville des malheurs dont elle était menacée. Quelques églises des Gaules suivirent l'exemple de l'église de Vienne, et cette religieuse pratique, s'étendant de proche en proche, finit par être reçue de l'Eglise entière, du vivant même de saint Mamert, comme le rapportent Sidoine Apollinaire et Grégoire de Tours.

LETTRE DE SAINT SIDOINE

Saint Sidoine écrivit à saint Mamert pour lui annoncer qu'il venait d'établir les Rogations dans l'église d'Auvergne : « Le bruit court, dit-il, que les Goths sont entrés sur le territoire romain; nous sommes toujours, nous, malheureux Arvernes, la porte où se fait cette irruption..... Si quelque chose doit relever notre courage, ce n'est ni nos murs, ni nos remparts, ni nos sentinelles; ce n'est que sur le secours des Rogations, instituées par vous, que nous comptons un peu. Le peuple arverne vient de les établir et de s'y initier; voilà pourquoi il tient encore et ne prend pas la fuite devant les terreurs répandues autour de lui.

» Sans doute, dit-il ailleurs, il y avait bien auparavant des supplications publiques, mais vagues, tièdes, peu suivies et en quelque sorte somnolentes, interrompues par des repas qui affaiblissaient la dévotion des fidèles; elles avaient pour objet de demander la pluie et le beau temps; mais, dans celles-ci instituées par le saint pontife, on jeûne, on prie, on psalmodie, on pleure. »

C'est que, en effet, les trois jours des Rogations furent longtemps des jours de jeûne; aujourd'hui encore ce sont des jours d'abstinence, à moins que le Pape n'en ait dispensé.

INVENTION DES RELIQUES DE SAINT FERRÉOL ET DE SAINT JULIEN, MARTYRS

Dans l'intervalle qui s'écoula entre les premières Rogations et un Concile des évêques de la province de Vienne, assemblés pour autoriser cette institution nouvelle, saint Mamert fit construire une église en l'honneur de saint Ferréol.

Sous l'empire de Constantin, un catéchumène, nommé Castule, avait fait élever une chapelle sur les bords du Rhône, au lieu même du martyre de Ferréol, et où se trouvait son tombeau. Les eaux du fleuve avaient miné les murs de cet édifice; saint Mamert en prévint la ruine en le faisant reconstruire sur un terrain plus élevé. Cette église était d'une belle structure, et elle subsista jusqu'au VIII^e^ siècle, temps auquel elle fut ruinée par les Sarrasins. Saint Grégoire de Tours, qui l'avait vue, nous apprend qu'on y avait conservé la symétrie et les proportions de l'église primitive. Mais laissons parler le père de l'histoire de France :

« Me trouvant un jour à Lyon, auprès du saint évêque Nizier, il me vint à la pensée d'aller à Vienne prier sur le tombeau du glorieux martyr Ferréol. Il me semblait qu'à raison de l'antique amitié qui l'avait uni à Julien, le patron de mon pays, je n'étais pas moins le fils de l'un que de l'autre. Après avoir prié, je levai la tête et je vis au-dessus du jubé deux vers dont voici le sens : Les restes de deux héros du Christ sont renfermés dans cette enceinte, la tête de Julien et le corps de Ferréol.

» Comme je demandais au gardien de l'église la raison de cette inscription, il me raconta ce qui suit : Nos ancêtres avaient élevé sur les bords du Rhône une basilique en l'honneur de saint Ferréol; les débordements du fleuve ayant fait écrouler une partie des murailles, notre sage et saint évêque Mamert fit bâtir une église plus belle que la première, et y fit transporter les reliques du saint martyr.

» Au jour marqué pour la translation, une foule innombrable de fidèles, un grand nombre d'abbés et de moines se rassemblèrent. On passa la nuit à chanter les cantiques sacrés, et le matin on se mit à creuser l'endroit où l'on espérait trouver les précieuses reliques. Quand on fut arrivé à une certaine profondeur, on découvrit trois cercueils. Grande fut la stupéfaction, car nul ne pouvait distinguer des deux autres celui du saint martyr. Comme chacun restait dans le silence de l'incertitude, un des assistants, éclairé par une inspiration divine, s'écria tout à coup : On disait anciennement, et c'était une tradition très répandue dans le peuple, que la tête de Julien était renfermée dans le tombeau de Ferréol; ouvrons les trois cercueils, peut-être découvrirons-nous à cette marque le corps du bienheureux martyr.

» Alors, saint Mamert invita tous les assistants à prier avec lui et à invoquer le Père des lumières. On ouvre deux cercueils, mais rien n'indique le nom de ceux qui y avaient été déposés. On arrive au troisième, et on y trouve un homme dont la tête était tranchée et qui tenait une autre tête entre ses bras. Ses traits et son visage conservaient tant de sérénité et de fraîcheur, qu'on aurait dit qu'il était seulement endormi.

» Plein d'une joie sainte, l'évêque s'écrie : « C'est bien là le tombeau de Ferréol; c'est bien là la tête du martyr Julien. » Le peuple répond aux paroles du pontife par des chants d'allégresse; on entonne des psaumes et on porte les saintes

reliques à l'église qui leur avait été préparée. »

« Je n'ai fait que rapporter fidèlement, ajoute saint Grégoire, ce que m'avait dit le gardien du tombeau du saint martyr. Je pourrais, toutefois, invoquer à l'appui de mon récit le témoignage de notre cher Sidoine qui, dans une lettre adressée à Mamert, s'exprime en ces termes : « A vous seul il a été accordé, dans cette partie occidentale du globe, de faire une double translation, celle du corps de Ferréol et de la tête de notre Julien, et puisque vous partagez avec nous notre protecteur, il est juste que nous partagions aussi avec vous son patronage. »

L'auguste cérémonie de la translation que fit saint Mamert des reliques des saints martyrs fut pour toute la ville un spectacle consolant qui lui fit oublier ses afflictions et qui ranima sa ferveur. Elle jouissait en paix de ces doux avantages, lorsqu'après une longue vie et des travaux continuels, Dieu appela saint Mamert pour lui donner la couronne réservée aux élus. Le saint évêque mourut le 11 mai de l'an 475 ou 476 et fut inhumé dans l'église des Saints-Apôtres à côté du grand autel. On grava sur sa tombe deux vers qui exprimaient simplement son nom et sa dignité.

RELIQUES DE SAINT MAMERT A ORLÉANS

Dieu ne tarda pas à faire connaître les mérites de son serviteur par d'éclatants miracles dont le bruit se répandit par toute la France. La ville d'Orléans, qui se vantait de lui avoir donné la première éducation, s'en fit un titre pour réclamer son corps que le roi Gontran et le pape Jean III lui obtinrent. Ce ne fut pas sans protestation de la part du peuple de Vienne qui se voyait enlever son père et son protecteur.

Les parties du corps de saint Mamert que les Orléanais purent emporter secrètement furent déposées dans l'église de Sainte-Croix, où fut institué un collège de clercs appelés Mamertins qui chantaient l'office auprès de ces précieuses dépouilles. On célébrait à Orléans trois fois dans l'année la mémoire de saint Mamert : au 11 mai, jour de sa fête ; au 13 octobre, la translation de son corps; au 14 novembre, celle de son chef. Ces reliques se trouvaient renfermées dans deux châsses d'argent qui étaient portées aux processions. Dans la grande et déplorable guerre que les huguenots firent contre les églises, les statues et les châsses, contre tous ces trésors et ces merveilles d'art, amassés depuis des siècles, ils jetèrent au feu les reliques du saint évêque, et le collège des Mamertins, devenu inutile, fut supprimé.

TOMBEAU DE SAINT MAMERT A VIENNE

La translation des reliques de saint Mamert à Orléans ne fut point une de ces translations solennelles qui s'opèrent au grand jour. C'est une tradition fort ancienne que les restes du saint prélat ont été dérobés, et les circonstances s'accumulent pour confirmer la tradition populaire.

L'église de Saint-Pierre, où fut inhumé saint Mamert et dont la fondation remonte à l'établissement du christianisme à Vienne, avait subi les mêmes vicissitudes que cette antique cité tour à tour ravagée par les Bourguignons, les Francs et les Sarrasins. Il ne restait que de faibles débris de la basilique primitive, lorsqu'au commencement du x^e^ siècle, le comte Hugues, qui régnait à Vienne sous le nom de son parent, l'empereur Louis l'Aveugle, entreprit la restauration de l'église et de l'abbaye de Saint-Pierre

Les tombeaux des saints qui recommandaient l'église à la piété des fidèles ne furent point oubliés; et c'est à cette époque qu'il faut attribuer la restauration de la tombe de saint Mamert. Elle fut alors placée dans le chœur, du côté de l'épître, sous une arcade pratiquée dans l'enfoncement de la muraille. En face, se trouvait le tombeau de saint Léonien, fondateur de l'abbaye. L'harmonie de cette disposition ne tarda pas à être troublée; et bientôt, à raison des dangers qu'avaient courus les reliques, l'arcade fut murée et une lourde maçonnerie déroba le sarcophage à toute profanation. Toutes ces précautions pour conserver le précieux dépôt furent insuffisantes.

En 1026, d'anciens documents attestent encore l'existence des reliques de Mamert, mais, en 1251, au relèvement des corps saints de cette église par l'ordre du pape Innocent IV, il n'est plus fait mention du saint évêque, et c'est dans cet intervalle qu'eut lieu le rapt de ses principaux ossements. Ensuite la mémoire de son tombeau se perdit à ce point, qu'au moment des restaurations subies par l'église Saint-Pierre, vers la fin du siècle dernier, on n'hésita point à faire disparaître sous une couche de mortier et de plâtre l'épitaphe qui vainement en indiquait la place. En 1860, des fouilles pratiquées dans le mur de l'abside de Saint-Pierre mirent à jour l'épitaphe de saint Mamert, puis, au-dessous, un tombeau qui, d'après les archéologues les plus compétents, a tous les caractères de l'époque où mourut notre Saint. Une ouverture pratiquée dans la partie antérieure du tombeau ne laisse aucun doute sur la violation des reliques.

Lorsqu'on eut soulevé le couvercle, il devint facile de reconnaître qu'il ne restait plus du corps qui y avait été déposé que le petit nombre d'ossements que la main du ravisseur, en passant par le trou, n'avait pu atteindre et enlever. La tradition se trouvait confirmée.

Une Commission d'ecclésiastiques, d'archéologues et de médecins contrôla soigneusement ces restes sacrés qui, après décision de l'autorité épiscopale, furent reconnus authentiques et appartenant véritablement à saint Mamert. Tout concordait avec la tradition orléanaise. Dans le tombeau, il n'y avait pas assez d'ossements pour craindre une substitution, il y en avait juste assez pour témoigner d'un vol. Ces reliques, oubliées plutôt que respectées du temps et des révolutions, sont aujourd'hui conservées dans plusieurs reliquaires de l'église Saint-Maurice de Vienne et exposées à la vénération publique.

On attribue à ce Saint plusieurs ouvrages, aujourd'hui perdus; on a de lui deux homélies insérées dans la bibliothèque des Pères, l'une sur les Rogations, l'autre sur la pénitence des Ninivites.

Saint Mamert est le deuxième patron de l'église Sainte-Croix d'Orléans; on l'invoque en Gâtinais contre la rage et en Dauphiné contre les épidémies. En divers endroits, les pompiers sont sous son patronage. Le Grand Séminaire de Vienne était sous le vocable de saint Mamert; plusieurs églises lui étaient dédiées, entre autres celle du Grand-Serre, bourg du diocèse de Valence, et celle de Saint-Mamert des Côtes d'Areys, aux environs de Vienne; on trouve encore Saint-Mamert chef-lieu de canton dans le Gard. Sa fête est célébrée dans plusieurs diocèses de France.

SOURCES CONSULTÉES

Œuvres de saint Avit, de saint Sidoine, de Grégoire de Tours; les auteurs viennois, Le Lièvre, Charvet, Colombet, etc.; légendes de saint Marcel et de saint Aignan; de Terrebasse, inscriptions viennoises, etc.

E. V.

SAINT GENGOUL,

duc et martyr (mort en 760).

Fête le 11 mai.

Portrait du Saint.
(D'après une vieille estampe.)

LE COURAGEUX CHEVALIER
ÉPREUVES DOMESTIQUES

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tel est le motif de la gloire du martyr saint Gengoul.

Il appartenait à une race illustre et était originaire de la région Lingonne (pays de Langres). Dès son enfance, il donna l'exemple de la piété et des vertus. Privé de ses parents, il profita de la liberté de sa haute situation et de son immense fortune, pour employer en œuvres pies une grande partie de son vaste patrimoine.

C'était d'ailleurs un brave et généreux chevalier ; Pépin le Bref le regardait comme un des chefs les plus valeureux de son armée. Il guerroya contre les Frisons dans les pays flamands et travailla à la conversion et à la civilisation de ces régions encore barbares.

On dit qu'il jeta les fondements de la première église à Ostworde.

Le duc Gengoul avait épousé une jeune fille d'une condition aussi brillante que la sienne. Elle se nommait Ganéa, mais bien loin d'imiter les vertus de son mari, la jeune femme se montrait légère et frivole, et ne manifestait que du mépris pour les vertus du saint duc, alors que la Gaule entière les admirait ; elle profita du temps où Gengoul servait vaillamment Dieu, le roi et la patrie, pour s'adonner au plus honteux libertinage.

Lorsqu'à la suite d'une de ses glorieuses expéditions, Gengoul rentra en Bourgogne, il ne manqua pas de personnes officieuses pour lui rapporter la scandaleuse conduite de Ganéa. Quelque attristé qu'en fût le Saint, il ne se laissa point emporter à une condamnable colère ; les témoins étaient précis, et cependant Gengoul ne voulut point condamner Ganéa sans l'entendre. Il l'interrogea avec bonté, et la femme coupable, bien loin d'être touchée de la mansuétude de son mari, protesta effrontément de son innocence. Mais comme le bruit des désordres de Ganéa était public, le Saint lui proposa de se laver de ces calomnies en se soumettant à l'épreuve du jugement de Dieu. Ganéa était trop endurcie dans le crime pour n'avoir point effacé de son cœur toute idée de respect de la suprême majesté ; elle se soumit sans hésiter à l'épreuve ; Gengoul lui proposa alors de plonger le bras dans une source limpide qui coulait dans le voisinage, et qui avait une réputation miraculeuse. Ganéa se soumet volontiers à cette épreuve, mais bientôt elle pousse un cri ; l'eau fraîche et limpide a cruellement brûlé le bras de la femme adultère.

CHARITÉ ET PATIENCE DE GENGOUL

Une telle merveille n'amène pas Ganéa au repentir. Gengoul, toujours plein de mansuétude et inspiré de la plus tendre charité, se décide à s'éloigner d'elle. Il lui renouvelle doucement ses admonitions et l'abandonne à sa conduite coupable pour se retirer au château de Varennes.

Là il s'adonne aux œuvres de piété et de miséricorde ; on dirait qu'il semble racheter les crimes de Ganéa et qu'il s'efforce de faire violence au ciel pour obtenir sa conversion. Il a fondé auprès de son château une communauté de chanoines ; son plus grand bonheur est de se joindre à eux pour chanter l'office divin. Il accueille les pauvres qu'il comble d'aumônes, pratique les plus grandes austérités de la pénitence, et visite dévotement les sanctuaires vénérés de la région.

Ce Saint nous donne ainsi un exemple admirable de patience et de mansuétude.

De nos jours, où l'incrédulité et la corruption tendent à secouer les lois admirables qui constituent la famille chrétienne, base essentielle de toute société, pour ériger en droit le divorce légal, il n'est pas inutile de présenter comme modèle ce noble chevalier qui préfère se sacrifier lui-même plutôt que d'aller contre sa conscience.

Il ne songe même pas à user de la puissance et de la richesse dont il jouit pour mieux se venger et poursuivre les coupables ; son âme droite a ressenti plus cruellement que tout autre l'injure criminelle, mais elle a su maîtriser sa colère ; sa générosité chrétienne n'a eu en vue que l'amendement de la coupable. On conçoit que le mystique moyen âge, si épris des idéales beautés de la morale chrétienne, et qui avait construit l'édifice familial selon les données de la saine raison : le devoir et l'affection, ait admiré la douce et chevaleresque figure de l'héroïque duc martyr, et qu'on l'ait honoré comme patron de l'union conjugale, en même temps qu'on l'invoquait pour la conversion de ceux qui transgressent les saintes lois du mariage.

LE MARTYRE

Ganéa ne fut point touchée de la sainte conduite de son mari ; elle redoubla de haine et de vice ; son âme, pleine de noirceur, ne pouvait mesurer la profondeur de la générosité du Saint. Elle pensait qu'il dissimulait pour mieux préparer quelque atroce vengeance, comme les mœurs du temps en donnent des exemples nombreux. D'ailleurs la conduite du Saint n'était-elle pas pour cette criminelle un reproche aussi sanglant que permanent ? Peut-être enfin songeait-elle à s'assurer une liberté que le lien du mariage lui refusait. On ne sait ; toujours est-il qu'elle complota d'assassiner le saint duc.

Une nuit, celui-ci vit envahir par ruse la chambre dans laquelle il reposait; des assassins soudoyés par la misérable l'égorgèrent. C'était le 11 mai 760.

LE TOMBEAU
LA PUNITION DE LA COUPABLE

Gengoul succombait en haine de la chasteté et de la vertu. On n'hésita pas à le considérer comme un martyr. Ses vertus rehaussèrent encore aux yeux des contemporains le prix de sa mort, et ses miracles rendirent bientôt illustre le tombeau où son corps avait été placé dans l'église de Varennes, qu'il avait fondée et dédiée à saint Pierre.

On s'y rendit de toutes parts. Ganéa ne put voir sans dépit ce pieux concours ; sa haute situation, la faiblesse du pouvoir central, peut-être sa grande fortune, lui avaient permis d'échapper au châtiment de son crime ; mais cette affluence de pèlerins au tombeau de sa victime, le bruit de ces miracles dont l'écho parvenait jusqu'à elle, tout cela constituait le châtiment de l'opinion publique, et ce châtiment lui était plus cruel qu'eût pu l'être une condamnation à quelque forte amende, peine qui, à

cette époque, était le châtiment des assassins, le coupable devant, selon les principes germaniques, indemniser les parents de sa victime.

Mais que faire pour s'y opposer ? Elle affecta de tourner en dérision les pèlerins et de nier les miracles. Mais elle dut bientôt convenir de sa faute. Elle en fut si troublée et si humiliée, qu'elle dut fuir le monde et se retirer dans un cloître où elle demeura cachée jusqu'à sa mort. C'est ainsi que la honte fut pour elle la cause de sa pénitence, et le glorieux martyr, de son trône céleste, obtint la conversion de l'épouse coupable, dont l'âme criminelle avait résisté à la tendresse et aux doux reproches.

LE CULTE DE SAINT GENGOUL DANS LES PAYS FLAMANDS

Bientôt le culte du saint martyr se répandit dans les contrées qui le considéraient comme leur apôtre. Des miracles nombreux furent opérés par son intercession dans la région de Harleem, et si le protestantisme a détruit les monuments de son culte dans les Pays-Bas, les Flandres, demeurées catholiques, en montrent encore d'éloquents témoignages.

Les effigies du Saint, dans ces pays, sont encore si nombreuses qu'un archéologue a pu écrire : « Un album des diverses statues de saint Gengoul permettrait de reconstituer le costume militaire des gentilshommes du XIV^e^ siècle à nos jours. » On représente en effet saint Gengoul en chevalier, et les artistes ne se sont pas fait faute dans de telles images de lui donner soigneusement le costume des paladins de leur temps. On a même des images de notre saint duc sous l'habit des généraux du temps de Louis XIV.

Montreuil-sur-Mer fut un des principaux centres du culte de saint Gengoul. On l'y honorait très spécialement dans l'église de Saint-Josse-au-Val, et son culte y reçut un accroissement particulier, lorsqu'en 1672 on y exposa à la vénération un ossement de la nuque du Saint, accordé par le Chapitre de Saint-Gengoul de Toul. Cette relique disparut à la Révolution ; mais en 1856, Mgr l'évêque de Nancy et Toul eut à cœur de la remplacer, et Montreuil s'honore aujourd'hui de posséder un ossement de l'épaule de saint Gengoul.

Dans une partie de la Flandre, on invoque saint Gengoul pour la protection des enfants malades. A Maintenay, on place sous sa protection, par une prière spéciale, les petits garçons qui viennent de recevoir le saint baptême. A Wierre-au-bois, il existe une fontaine dédiée au Saint. On y vient de fort loin en pèlerinage, et l'on y plonge dévotement les enfants qui tardent à marcher. A Planque existe, en l'honneur de notre Saint, un pèlerinage très fréquenté.

Ces vestiges du culte populaire de saint Gengoul ne sont rien en comparaison des nombreux monuments érigés à sa mémoire et détruits ensuite par le protestantisme et la Révolution. Parmi les ruines dont nous relevons des traces, signalons des confréries en l'honneur du Saint ; il y en avait, entre autres, une à Abbeville, érigée en l'église de Saint-Paul. Une des églises de Cambrai lui était dédiée. Et son culte était assez répandu à Bernay-en-Ponthieu, pour qu'un hameau ait retenu son nom.

CULTE DU SAINT DANS LES DEUX BOURGOGNES

Dans le duché de Bourgogne ou Basse-Bourgogne, et dans le pays de Langres, le culte de saint Gengoul prit rapidement une grande extension ; on fit sa fête et plusieurs églises lui furent dédiées. Son corps, toujours demeuré à Varennes, du moins en partie, échappa à la Révolution, et le diocèse de Langres se réjouit encore de le posséder. Un village de Saône-et-Loire, Saint-Gengoul-le-Royal, porte son nom.

La Franche-Comté ou Haute-Bourgogne n'avait pas encore été assez séparée de la Basse-Bourgogne pour que le culte de saint Gengoul n'y pénétrât et ne s'y implantât victorieusement. On sait que ce n'est qu'au siècle suivant que les partages de l'empire de Charlemagne élevèrent une barrière infranchissable entre les deux pays. On y vit de nombreuses églises se construire sous le titre de Saint-Gengoul, et bien des paroisses l'ont encore pour patron. Parmi celles-ci Champvans-les-Dôle doit être citée, à raison de sa fontaine, objet d'un culte superstitieux, heureusement en voie de décadence. On prétendait sans raison qu'on y pouvait renouveler l'épreuve par laquelle saint Gengoul offrit à Ganéa de se laver des accusations portées contre elle. Inutile d'ajouter que l'autorité ecclésiastique se tint toujours soigneusement en dehors de cette croyance au légendaire pouvoir de la fontaine.

De nombreuses parcelles des reliques du Saint avaient été apportées en Franche-Comté, surtout au XVI^e^ siècle, et plusieurs églises se réjouissent de les posséder encore.

LE CULTE DU SAINT EN D'AUTRES RÉGIONS

De Franche-Comté, le culte de saint Gengoul passa en Suisse et en Savoie. On en trouve des traces non équivoques. Mais la plus évidente est le nom conservé au village frontière de la Savoie et du canton du Valais, Saint-Gengolf. Le nom de ce gracieux village des bords du lac de Genève nous amène à dire que si la forme de Gengoul est la plus courante, on trouve une foule de variantes, même dans la manière d'orthographier ce nom ; c'est ainsi que nous avons en français Gangoul, Gangolf, Gingolf, Jagout, etc. Sous ces diverses formes, le nom du Saint, fréquemment donné jadis au baptême, est demeuré comme nom de famille.

Les malheurs de saint Gengoul ont contribué à rendre son nom célèbre. C'est en effet par un poème latin que nous voyons débuter son culte en Allemagne, dès le Xe siècle. Ce poème est l'œuvre d'une religieuse saxonne, nommée Arotswilla. Plus tard, on le trouve en complainte dans divers dialectes ; on cite aussi des « mystères » qui mettaient en scène la vie et la passion du Saint.

Nous avons déjà dit un mot de son iconographie. Là est encore une preuve de la célébrité de son culte à travers tout le moyen âge. On le représente en chevalier, l'épée à la main ou la lance au poing. Généralement, son visage inspire la bonté, et souvent même, par une délicate inspiration, voulant rappeler ses efforts pour amener la coupable Ganéa à résipiscence, la tête du Saint est penchée, comme pour donner le baiser de paix. Souvent aussi il porte un bouclier. On sait assez qu'au VIIIe siècle les armoiries n'existaient pas encore, et que les ducs, fonctionnaires non héréditaires, du temps de Pépin ou de Charlemagne, n'ont aucun rapport avec les ducs féodaux de la période suivante. On a cependant confondu le duc bourguignon de l'armée de Pépin le Bref avec les ducs de Bourgogne dont l'origine est contemporaine de Hugues Capet, et lorsqu'on a voulu orner d'armoiries l'écu du saint martyr, on lui a donné les armes de ces ducs de Bourgogne.

On reproduit sur les estampes et les peintures une fontaine auprès du Saint. On se rappelle la raison de cette caractéristique.

Dans certains pays, et sans qu'on en connaisse la raison, saint Gengoul est le patron des cordonniers, tanneurs et corroyeurs.

SOURCES CONSULTÉES

P. A. PIDOUX, *Vie des Saints de Franche-Comté*, t. III, Lons-le-Saunier, Gey et Guy, 1909. — ROGER RODIÈRES, les *Corps saints de Montreuil*, Paris, 1901. — *Manuel de l'invocation des saints*, par un prêtre du diocèse de Tours. — *Acta Sanctorum Boll.* t. II. — *Analecta Boll.* t. I.

A. P.

FLEURS DES SAINTS

BONTÉ DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Saint François de Sales avait un domestique adonné au vin. Un jour qu'il en avait bu plus encore qu'à son ordinaire, il ne rentra au palais que bien avant dans la nuit. Il frappa longtemps à la porte, personne ne répondait. Le Saint se lève alors et va lui-même ouvrir à son domestique qui, dans l'état où il était, ne savait guère ce qu'il faisait ni ce qu'il disait; il avait même peine à se soutenir. Le Saint, touché de compassion, le conduisit dans sa chambre et le fit coucher, puis il se retira et alla prier le Seigneur pour lui.

Le lendemain, le domestique se rappelant que c'était le saint évêque qui l'avait reçu, n'osait paraître devant lui. Cependant le saint l'ayant rencontré lui dit avec douceur :

— Il y a apparence qu'hier vous étiez bien malade, qu'en dites-vous ?

Ce mot prononcé avec bonté fut comme un coup de foudre pour cet homme ; il avoua sa faute et en demanda mille fois pardon.

— Je vous pardonne, répondit l'évêque, mais faites attention au triste état où vous vous mettez ; il peut vous arriver bien des accidents ; vous pouvez tomber, on peut vous insulter, vous ruinez votre santé, mais ce qu'il y a de plus triste, vous perdez votre âme, vous offensez Dieu et causez du scandale, si vous mouriez dans cet état, comment paraîtriez-vous au jugement de Dieu ?

Le domestique, touché jusqu'aux larmes, promit de ne plus boire de vin toute sa vie.

—Non, répondit le Saint, Dieu n'en demande pas tant de vous, mais ce que je vous ordonne, c'est de ne boire que moitié vin, moitié eau. A présent, mon ami, allez vous confesser après vous être saintement préparé et dans la suite vivez en bon chrétien.

Le domestique obéit et vint se confesser au saint évêque qu'il regarda désormais comme son père.

MIEUX VAUT DONNER QUE PRÊTER

Un homme vint un jour demander à saint François de Sales vingt écus à emprunter, promettant de les lui rendre. Le bienheureux comprenait que dans ces occasions prêter et perdre sont souvent une même chose. Cependant comme il avait le cœur si tendre qu'il se fût mis en pièces pour le prochain, il s'avisa d'un expédient qui soulagea cette personne et proportionna la libéralité du prélat à ses ressources. Il alla chercher dix écus et lui dit :

— J'ai trouvé un expédient qui nous fera aujourd'hui gagner dix écus à l'un et à l'autre, si vous voulez me croire.

— Monseigneur, dit cet homme, que faudrait-il faire ?

— Nous n'avons, vous et moi, qu'à ouvrir la main, dit le Saint ; tenez, voilà dix écus que je vous donne en pur don, au lieu de vous en prêter vingt ; vous gagnerez ces dix-là, et moi, je tiendrai les dix autres pour gagnés, si vous m'exemptez de vous les prêter.

BEAU DÉSINTÉRESSEMENT

Un riche abbé ayant envoyé 600 marks à saint Bernard, cette somme fut volée en route : « Dieu soit béni, dit le Saint en l'apprenant, nous voilà délivrés d'un souci. »

SAINT ANTHIME, PRÊTRE

et ses compagnons martyrs.

Fête le 11 mai.

Le proconsul Priscus se fait amener Anthime afin de l'obliger à sacrifier aux dieux

L'ÉDIT DE PERSÉCUTION
ANTHIME JETÉ EN PRISON

Sur les instances du césar Galère et après l'incendie du palais impérial de Nicomédie, Dioclétien s'était décidé à signer l'édit de persécution (303). Il contenait quatre articles principaux : les assemblées chrétiennes étaient absolument interdites. Les églises devaient être abattues. Les livres sacrés qu'elles contenaient ou que possédaient les clercs et les fidèles devaient être jetés au feu. Les chrétiens de rang élevé perdaient tous leurs privilèges et tombaient à la condition de personnes infâmes ; en conséquence, ils pouvaient être mis à la torture, devenir l'objet de toutes les poursuites et n'avaient le droit d'intenter aucune action devant un tribunal, même pour injure, adultère, ou vol. Quant aux fidèles n'appartenant point à l'aristocratie ou au monde officiel, ils perdaient la liberté s'ils persistaient à se dire chrétiens.

Il n'y avait donc pas d'autre alternative pour les fidèles que de sacrifier ou de mourir. C'est dans ces circonstances difficiles que se distingua saint Anthime (1) dont nous allons parler.

On ignore le lieu de sa naissance. Les historiens sacrés ne nous parlent de lui qu'à l'occasion du zèle qu'il déploya en Asie Mineure pour encourager et soutenir les confesseurs de la foi. Quelques historiens le prétendent originaire des environs de Rome. Il aurait été exilé en Asie par le gouvernement impérial à cause de ses prédications. Quoi qu'il en soit, nous le trouvons en Asie au moment où éclate la dixième persécution.

L'ardeur qu'il déployait à prêcher la foi, à encourager ceux qui allaient verser leur sang, à soutenir ceux qui faiblissaient, le signalèrent à l'attention du proconsul impérial. Celui-ci le fit jeter en prison.

MALADIE DE PINIANUS
SA GUÉRISON ET SA CONVERSION

Le proconsul d'alors était Fallionius Pinianus, homme illustre jouissant d'un grand crédit près de l'empereur Dioclétien. Sa femme, Lucina, était alliée par sa mère à la très noble famille romaine des Anici. Cette matrone de grand rang était remarquable par sa beauté physique et encore plus par ses vertus. Elle était chrétienne. Les auteurs les plus graves croient qu'elle avait reçu le baptême de saint Anthime. Son influence sur son mari fut très heureuse, puisqu'il avait consenti à rester humain à l'égard des malheureux chrétiens.

Cependant, ce proconsul avait un assesseur du nom de Chérémone, dont la haine contre la religion chrétienne était proverbiale. Le rêve de ce fonctionnaire était d'anéantir la foi jusque dans ses fondements. Mais il devait être vaincu lui-même dans sa rage. Un jour qu'il se rendait dans la ville proconsulaire (probablement Nisa en Carie) afin d'assouvir sa colère, il fut victime d'un grave accident. En effet, une voiture lui passa sur le corps, et il fut écrasé misérablement.

Les assistants virent dans cet événement le doigt de Dieu contre les persécuteurs. Le proconsul Pinianus en fut si frappé qu'il tomba malade. Les plus habiles docteurs désespérèrent de le guérir. C'était une grâce que lui faisait Notre-Seigneur dans sa miséricorde.

La maladie se prolongea et s'aggrava, au grand chagrin de Lucina. Celle-ci pensa que, puisqu'il fallait attribuer les causes d'un tel malheur à la persécution, le meilleur moyen d'obtenir la guérison était de donner la liberté aux chrétiens. Ce fut ainsi qu'elle se décida à charger quelques-uns de ses fidèles serviteurs de retirer de la prison le saint prêtre Anthime et le diacre Sisinius, et les supplia de soulager son mari.

Le prêtre ému assura que le remède était dans le baptême. Aussitôt Lucina de se rendre près du malade :

— O Pinianus, dit-elle, jusqu'ici l'art n'a pu te guérir, mais je viens de rencontrer des hommes justes qui ne demandent rien pour eux-mêmes et qui m'assurent pouvoir faire quelque chose en ta faveur pourvu que tu te fasses chrétien.

— Je crois, répondit le proconsul, que le Dieu des chrétiens m'a puni d'avoir suivi les égarements de Chérémone, et j'ose espérer qu'il ne dédaignera pas mon repentir.

Sûre des meilleures dispositions de son mari, Lucina introduisit saint Anthime dans la chambre. Le prêtre, arrivé près du malade, lui déclara qu'il fallait croire aux mystères de la Trinité, du péché originel, de l'Incarnation et de la Rédemption. Pinianus, élevant les bras vers le ciel, s'écria :

— O Seigneur Jésus-Christ, que je ne reconnais pas encore pour mon Dieu, je me fais chrétien et je crois que vous me guérirez, quoique les médecins me disent incurable.

Les deux clercs de s'agenouiller aussitôt et de prier avec ferveur. O prodige ! Une lumière vive traverse la chambre et disparaît insensiblement. Au même moment, Anthime ordonne au malade de se lever au nom de Jésus-Christ. Pinianus était guéri. Ce furent alors des actions de grâces en la divine miséricorde et des témoignages d'admiration pour la sainteté du prêtre et du diacre. Ce miracle fut suivi de la délivrance des autres chrétiens enfermés dans la prison et de la conversion des serviteurs et des familiers du proconsul. Après l'instruction approfondie des vérités de la religion, le malade et sa maison furent régénérés dans les eaux vivifiantes du baptême.

Pinianus, désireux de réparer le mal qu'il avait fait, décida de rester un an de plus à son poste. Il fit cesser la surveillance de la police contre les chrétiens et rendit la paix à la province qu'il gouvernait.

RETOUR A ROME

Pinianus, ayant obtenu d'être relevé de ses fonctions, résolut de revenir à Rome. Il emmenait avec lui beaucoup de chrétiens, au nombre desquels était saint Anthime.

Par précaution, l'ancien proconsul avait envoyé ses protégés dans une belle propriété qu'il possédait à Osine, dans le Picenum, et les avait confiés au diacre Sisinius. Lui-même alla s'établir à Rome ,dans son beau palais de la via Salaria. Anthime ne voulut pas se séparer de lui, prouvant ainsi la sincérité et la tendresse de son cœur. Quelle joie pour lui à la nouvelle qu'une des salles du palais avait été transformée en une chapelle. L'exercice du ministère et l'instruction religieuse lui étaient dès lors possibles. Mais sa soif de faire connaître la parole de Dieu était si grande qu'elle lui fit bientôt entreprendre des missions au dehors, depuis les collines de la Sabine jusqu'aux terres de Capenati.

Sa charité et son zèle apostoliques s'étendaient également à toutes les âmes. Les nobles, les gens du peuple, les pauvres et les riches étaient l'objet de sa sollicitude.

Cependant l'heure de l'épreuve n'allait pas tarder à sonner. De mauvaises nouvelles lui étaient en effet venues d'Osine, où Sisinius et ses compagnons étaient établis. Durant

---

(1) Il ne faut pas le confondre avec l'évêque martyr saint Anthime qui fut jugé sommairement avec ses prêtres et mis à mort à Nicomédie au début de la persécution.

trois années, ils avaient vécu dans une sécurité relative, alors que la persécution faisait rage au dehors. Elle n'allait pas tarder à éclater.

Au début de cette même persécution, Dioclétien, hésitant encore à suivre les conseils du perfide Galère, avait tenu à consulter l'oracle d'Apollon Didyméen à Milet. L'oracle, caché au fond de l'immense et magnifique temple, se plaignit d'être réduit à l'impuissance. Des justes, ajoutait-il, répandus sur la terre, l'empêchaient d'annoncer l'avenir : du trépied sacré ne tombait plus que des avis trompeurs. Se lamentant de sa déchéance, le prêtre Apollon agitait ses cheveux hérissés, comme en proie à l'esprit de Dieu. Cette parole ambiguë, cette plainte étrange décida Dioclétien à sévir.

Ce fut une circonstance semblable qui devait perdre les fidèles habitant Osine. En effet, l'oracle du lieu ayant été consulté par les païens, ceux-ci apprirent que les réponses cesseraient, à moins que Sisinius et ses compagnons ne fissent des sacrifices aux dieux. Ce fut l'occasion d'une émeute populaire. La foule qui se mit à leur recherche finit par les découvrir dans leur retraite et les conduisit comme des malfaiteurs à l'autel de Numa. Malgré les menaces, les trois chrétiens restèrent fermes dans leur foi. Ils ne faiblirent pas même sous les coups de pierre que leur lançait la foule. La nouvelle du courage de ces héros adoucit la douleur d'Anthime et de Pinianus. Lucina eut soin de recueillir leurs reliques pour les conserver dans son palais d'Osine qu'elle fit convertir en une église dédiée à saint Laurent.

Anthime, loin de se laisser émouvoir par ces tragiques événements, continua son apostolat auprès des païens et des néophytes. Or, un jour, il apprit que le garde du bois sacré de Silva, près de Curi, véritable possédé du démon, cherchait à tuer tous ceux qu'il rencontrait. Après avoir prié Notre-Seigneur, saint Anthime commanda avec autorité au malade de rester tranquille et de renoncer à son funeste projet. Aussitôt le loup se change en agneau. Le thaumaturge alors le prend par la main et l'amène au plus proche oratoire pour le convertir à Jésus-Christ et lui donner l'eau baptismale.

SAINT ANTHIME EST JETÉ DANS LE TIBRE

Sur ces entrefaites, Priscus, homme consulaire, étant venu dans la région, les païens lui racontèrent l'incendie des statues, de l'autel et de la forêt consacrés à Silva, et prétendirent que l'auteur en était Anthime. A cette nouvelle, Priscus entra dans une violente colère et se fit amener l'apôtre, afin de l'obliger à offrir des sacrifices aux dieux. Le prêtre s'y refusa avec énergie. Pour ce motif, il fut condamné à être jeté dans le Tibre avec une pierre au cou. Mais Dieu, qui voulait réserver à son héros une couronne plus glorieuse, envoya un ange pour le délivrer. Ce messager apparut tout étincelant de lumière et reconduisit le martyr sain et sauf à son cher oratoire.

Le lendemain, les païens, ignorant ce qui s'était passé, raillaient les chrétiens qui se rendaient à l'oratoire comme d'habitude :

— Allez chez votre prêtre Anthime, disaient-ils, il est maintenant au fond du Tibre.

Leur stupeur fut grande en apprenant que celui qu'ils croyaient au fond du Tibre continuait son apostolat comme par le passé. Ils résolurent de s'en rendre compte personnellement et pénétrèrent dans l'oratoire où ils trouvèrent le Saint qui annonçait la parole de Dieu. A cette vue, ces persécuteurs de la veille se jetèrent à ses pieds, implorant leur pardon et demandant le baptême.

MARTYRE DE SAINT ANTHIME ET DE SES DISCIPLES

Ce fait extraordinaire fut rapporté au proconsul Priscus qui entra dans une violente colère en apprenant la conversion de ceux mêmes qu'il avait chargés d'exécuter la condamnation d'Anthime. Afin d'en finir avec ce dernier, il le fit mettre à la torture pendant trois jours. Comme il survivait aux tourments, il résolut de lui faire trancher la tête.

Arrivé au lieu du supplice, le saint prêtre, heureux d'être bientôt réuni à Jésus-Christ qu'il avait vaillamment servi, inclina doucement la tête et reçut avec courage le coup fatal.

Cette mort, si glorieuse, causa néanmoins aux chrétiens une grande douleur. Le corps fut recueilli avec vénération et enseveli avec tous les honneurs dus aux héros du Christ.

La disparition du saint prêtre fut un sujet de grande douleur pour Pinianus et Lucina, qui l'avaient toujours considéré comme leur maître, leur conseiller et leur ami. Mais Dieu, toujours attentif aux besoins de ses fidèles, suscita à sa place un autre prêtre dont la charité et le zèle rappelèrent les vertus du bienheureux Anthime. Son nom était Maxime. Il avait été l'ami personnel du martyr ; aussi fut-il accueilli avec joie. Cependant les païens se décidèrent à informer de ce fait le consul Priscus. Ce dernier, mécontent de ce que la mort d'Anthime n'eût pas découragé ses partisans, envoya des sicaires à la poursuite de Maxime. Les chrétiens mirent tout en œuvre pour sauver leur zélé pasteur. Mais celui-ci, considérant cet ordre comme une indication de la Providence, se rendit de lui-même au palais du gouverneur pour affirmer hautement sa foi. Priscus le condamna à être décapité sur la voie Salaria, à trente milles de Rome.

Bientôt ce fut le tour de Pinianus de rendre, lui aussi, témoignage de sa foi. Quel bonheur pour lui de rejoindre celui qui lui avait ouvert le chemin de la vérité ! Saint Pierre Damien, après en avoir parlé avec éloge, le met au nombre des saints.

Quant à Lucina, elle continua à vivre dans la piété et la vertu. Désireuse d'imiter sa patronne qui avait eu l'honneur d'avoir été formée par les apôtres saint Pierre et saint Paul, elle se dévoua à la recherche des corps des martyrs et à leur sépulture sans cesser la pratique du jeûne, de la prière et des aumônes. Arrivée à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, elle mourut en odeur de sainteté.

Sa fête est célébrée le 7 juillet.

CULTE DE SAINT ANTHIME

En Italie, le culte de saint Anthime a été

longtemps en honneur. On y compte de nombreux autels qui ont été élevés à la gloire de ce martyr.

La plus ancienne des églises édifiées sous son vocable est incontestablement celle de Curi, ancienne capitale de la Sabine, qui fut détruite en 598 ou 599.

Ce temple, qui porta le titre de basilique et cathédrale de Saint-Anthime, fut élevé peu de temps après la mort du martyr, là où il avait l'habitude de prêcher et de prier.

Curi était autrefois l'un des quatre sièges épiscopaux de la Sabine, ainsi que le prouve la lettre de saint Grégoire le Grand à Boro, évêque de Nomento, où il est fait mention de l'église épiscopale de Saint-Anthime près de Curi. Après avoir constaté l'abandon de ce diocèse, il écrivit : « *Idcoque fraternitati tuæ curam gubernationemque Sancti Anthimi ecclesiæ in Curium Sabinorum territorio constitutæ, providimus committendam.* C'est pour ce motif que nous avons décidé de confier à votre fraternité le soin et l'administration de l'église de Saint-Anthime, établie à Curi, dans le territoire des Sabins. »

Les biens attachés à cette église et la juridiction de ce territoire passèrent ensuite à l'évêque de la Sabine et à l'église cathédrale de Magliano Sabino, qui possède une fresque représentant le saint martyr et d'importantes reliques

Le transfert eut lieu au XVI^e^ siècle, grâce aux soins du cardinal Oliviero Caraffa, comme le témoignent les actes du Synode de 1592, sous le cardinal Paleotti, évêque de Sabine.

En 1768, Mgr Bruni, évêque suffragant de Sabine, découvrit, sous les ruines de la vieille basilique de Curi, une grande urne qu'on crut renfermer les reliques des martyrs Anthime, Maxime, Basso, Fabien, Yacinthe, Alexandre et Tiburce. Les ouvriers la trouvèrent à l'endroit où était l'autel majeur. Ces ossements, qui étaient mélangés ensemble, furent transportés dans l'église de Magliano.

Les ruines de l'église de Curi ont disparu depuis 1872, époque où le prince Sciarra s'en rendit propriétaire. Là où se dressaient le palais de Pinianus, la basilique et le monastère, il fit élever d'autres bâtiments pour une exploitation agricole. Il faut espérer que la curie de Sabine fera valoir ses droits quand des temps moins mauvais lui permettront de s'en occuper sérieusement.

Le culte de saint Anthime fut populaire également dans les pays voisins, surtout dans l'Ombrie. A Stroncone, au diocèse de Narni, on voit une église presque en ruines qui avait été dédiée à saint Anthime. Longtemps, on avait cru qu'elle avait été consacrée au saint évêque de Terni, dont le nom est le même, mais la découverte de la statue d'un prêtre avec une pierre au cou a prouvé qu'il s'agissait de notre martyr. Cette église avait été construite à la fin du IV^e^ siècle. Les Bénédictins en eurent la garde jusqu'au passage des soldats du connétable de Bourbon qui détruisirent tout. Les habitants, dont la dévotion n'avait pas disparu, la remplacèrent par une construction plus modeste. C'est cette petite église qui est maintenant abandonnée.

Il y en avait une autre près de l'antique voie Salaria, au pied du mont Acuziano. Le fameux monastère de Sainte-Marie de Farfa, qui était dans les environs, renferme un registre très intéressant où sont affirmés ses droits sur cette chapelle *in honorem B. Anthimi in Casale qui dicitur Acutianus.*

On voit également dans les environs de Chuisi, en Toscane, une superbe église en l'honneur de saint Anthime. Elle est due à la munificence de Charlemagne, qui voulait témoigner sa vénération pour les reliques de ce martyr et de saint Sébastien que lui avait données le Pape à son passage à Rome. A côté de cet édifice était une abbaye bénédictine, dont les moines avaient une très grande influence dans la région, grâce au prestige de saint Anthime. Au XIII^e^ siècle, en 1298, lorsque le relâchement se fut introduit chez eux, le pape Boniface VIII en confia la juridiction à l'évêque de Montalino, qui prit le titre d'abbé de Saint-Anthime. Cette église est la plus belle de la Toscane pour l'architecture. Le ministre des Beaux-Arts l'a classée parmi les monuments historiques. Il est regrettable qu'elle soit dans un lieu excentrique, ce qui l'empêche d'être connue.

Si nous allons à Nazzano, à 30 kilomètres de Rome, sur la rive droite du Tibre, nous verrons une église dédiée, elle aussi, au martyr saint Anthime. Cet établissement était resté longtemps sous la juridiction des Bénédictins de Saint-Paul hors les murs. Tous les ans, le 11 mai, le clergé et les confréries viennent vénérer la belle statue et les reliques du martyr. Les ex-voto que lui apportent les fidèles témoignent de la puissance de son intercession. Il serait bon, pour maintenir la ferveur et assurer l'entretien de la basilique, qu'une communauté religieuse vînt s'y établir.

Il y a près de Naples un bourg nommé Saint-Anthime. Les habitants ont conservé le culte de ce martyr dont ils possèdent le corps, grâce à la générosité d'une bienfaitrice du XVII^e^ siècle, la marquise d'Artone. Tous les ans, la fête y est célébrée en grande pompe, surtout depuis les encouragements que donna le pape Pie IX dans un Bref du 17 février 1870.

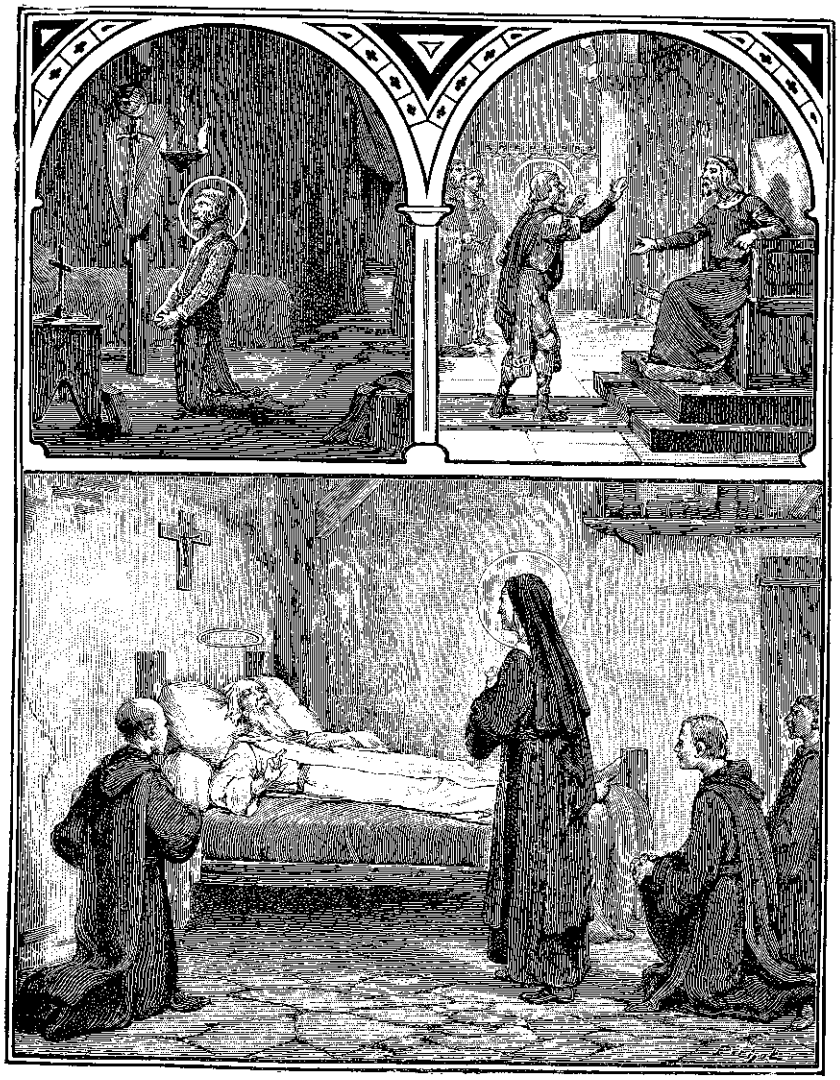
SOURCES CONSULTÉES

Cenni historici sulla vita e culto di S. Antimo prete e martire principal patrono della terra di Nazano, per D. BARTHOLOMEO MIRRA, etc. Roma, tip. Artigianelli, di. S. Giuseppe, 1894. — *Acta Boll.*, 11 maii, t. II.

SAINT ANSFRIED

Evêque d'Utrecht † 1010.

Fête le 11 mai.



Mort de saint Ansfried.

Dans le médaillon de gauche, le Saint, écuyer de l'empereur, prie le soir sous sa tente; dans le médaillon de droite, il refuse l'evêché d'Utrecht que lui impose l'empereur.

NAISSANCE ET ÉDUCATION

SAINT ANSFRIED, évêque d'Utrecht, eut le bonheur de voir la fin du siècle dit de fer ; c'est une figure vénérable, un pontife illustre par la science et la vertu. Un des plus savants auteurs protestants néerlandais le cite même pour prouver qu'au milieu des ténèbres du moyen âge Dieu avait ses enfants, « enfants de lumière dont la vie était une bénédiction pour nos ancêtres et reste pour nous une révélation glorieuse de celui que nous appelons si volontiers le Soleil de justice ».

Le berceau d'Ansfried resplendit de toutes les gloires et grandeurs d'ici-bas. L'enfant était le rejeton d'une noble race qui, pendant le X^e^ siècle, occupait en Brabant la plus

haute position et était alliée aux familles princières. D'après les anciens historiens, le grand-père de notre Saint était ce Raginer, duc de Brabant et comte de Hainaut, qui eut des rapports avec le roi Zwentibold ; son père, fils de Raginer, se nommait Lambert, comte de Liége; enfin sa mère, Gerberga, était fille de Charles de Lorraine.

L'un de ses oncles, peut-être son parrain, Ansfried, possédait quinze comtés ; un autre oncle, Robert, était archevêque de Trèves.

Dès que le jeune enfant quitta la maison paternelle, ce fut pour recevoir successivement les soins vigilants de deux célèbres évêques. Il passa ses premières années dans le palais de son oncle paternel, l'archevêque Robert, homme de piété et de talent qui, chose assez rare à cette époque, savait apprécier la science et les arts.

En 956, une horrible peste noire ravagea la ville épiscopale, faisant des centaines de victimes et n'épargnant même pas l'archevêque. C'est probablement en ces jours de malheur que le pieux adolescent quitta Trèves, afin d'accomplir la volonté de son oncle Ansfried, en se plaçant sous la direction de saint Bruno, archevêque de Cologne, qui avait fondé près de sa cathédrale une école où étaient enseignés les sept arts libéraux et où lui-même voulut entrer comme professeur.

Ansfried passa plusieurs années dans cette école et devint par sa bonne conduite le disciple favori de Bruno.

Bien loin de prévoir la haute dignité ecclésiastique que Dieu lui réservait, il ne pensait même pas à l'état clérical. Son cœur était attiré uniquement vers la carrière des armes; aussi, lorsqu'il eut à peu près vingt ans, il quitta l'école pour les champs de bataille, et, sans doute grâce à l'entremise de Bruno, il fut admis par l'empereur Othon, frère de l'archevêque de Cologne, au nombre de ses familiers les plus intimes.

CAMPAGNE D'ITALIE

Bientôt s'offrit pour le jeune homme l'occasion de montrer tout à la fois son courage et sa vertu. Dans l'automne de l'année 961, Othon Ier franchit les Alpes avec ses troupes pour rétablir à Rome la paix fort ébranlée par des troubles de toute sorte. Il choisit Ansfried pour écuyer et lui ordonna de dresser pendant tout le voyage sa tente personnelle en face de la tente impériale. Le jeune homme, légitimement fier de cette distinction, se consacra diligemment à sa tâche, mais, en servant le roi de la terre, il réserva toujours dans son âme la première place au Roi du ciel. Il resta pur au milieu de la corruption presque inévitable de la vie des camps ; et lorsqu'après une fatigante journée de marche il rentrait le soir dans sa tente, c'était pour se livrer à la prière, au chant des psaumes et autres exercices pieux aussi fidèlement que s'il eût été encore à Cologne.

Ils partirent pour l'Italie, « accompagnés d'une si grande foule de peuple que, dit un chroniqueur, toutes les nationalités, toutes les races et toutes les langues semblaient groupées autour d'eux. Othon traversa ainsi la péninsule, et tout ce monde entoura la ville de Rome. De son côté, le pape Jean XII lui préparait une belle réception. Le peuple vint à sa rencontre et l'escorta triomphalement jusqu'à l'église du Prince des Apôtres, où fut célébrée une messe pontificale ; puis, au son des trompettes et au milieu des cris de joie du peuple, Othon Ier le Grand fut acclamé empereur des Romains et couronné avec sa pieuse épouse Adélaïde ».

Tout le temps de son séjour en Italie, Othon le Grand eut à ses côtés le fidèle Ansfried et en reçut toujours de nouvelles preuves de dévouement, de courage et de prudence ; aussi, lorsqu'en 965, peu après la Pentecôte, il revint à Cologne, il voulut l'attacher à sa personne et le combla de riches faveurs.

Grâce aux libéralités de son souverain, Ansfried devint en quelques années l'un des plus puissants seigneurs de son temps ; il avait de nombreuses possessions en Gueldre, en Brabant et près de la Meuse, au-dessus de Liége. Là étaient situés (dans la Belgique actuelle, près des rives de la Meuse, Hoeis (Huy), si pittoresque, puis les vastes territoires vers Kessenich, entre Maaseyck et Ruremonde, les seigneuries de Neeritter et Thorn, avec les villages et les prairies qui en dépendaient. Le magnifique domaine de Teisterbaut, Heusden, Altena, etc., était la résidence du comte Ansfried, avec Théole (Thiel) pour capitale ; là étaient le siège de son gouvernement, sa douane et sa Monnaie. Plus bas encore, bornée par la Meuse et le Wahal, était la Taxandrie, évangélisée par saint Willibrord et saint Lambert, à laquelle Ansfried rendit son ancienne splendeur. Ces immenses domaines s'accrurent beaucoup en 966, lorsque leur possesseur épousa Hereswit, comtesse de Strijen, qui lui apportait, elle aussi, des biens considérables.

BONHEUR DANS LE MARIAGE

Le bonheur des jeunes époux fut d'autant plus grand que tous deux tendaient au même but : se porter mutuellement à la vertu, étendre sur la terre le règne de Dieu. Leur union fut bénie du ciel par la naissance d'une fille, nommée Benedicta, digne héritière de la vertu de ses parents. Dans le magnifique château de Driel, qu'habitait toujours cette noble famille, régnaient la paix, la joie, l'union parfaite ; et comment s'en étonner, puisque le comte Ansfried et son épouse Hereswit furent après leur mort honorés tous deux comme saints ?

Pendant plus de vingt-cinq ans, le comte Ansfried gouverna ses immenses domaines, montrant d'une manière éclatante que la sage prudence et la vraie vertu forment les

meilleurs princes. Un auteur de son temps nous le dépeint comme le modèle des subordonnés, et il ajoute cette juste remarque :

« Il était le fidèle serviteur de la plus haute justice, qui ne se laisse détourner du droit chemin ni par de grands présents, ni par des faveurs temporaires. Dans les assemblées du royaume, dans les Conseils, on lui demandait, à lui tout d'abord, son sentiment, et tous les assistants restaient suspendus à ses lèvres. Personne n'eût osé contester ce qu'il avait mis en avant comme ayant force de loi. »

D'ailleurs, son jugement était si réservé et si sage, que les hommes les plus remarquables recouraient à lui quand il s'agissait de questions de droit, de décisions importantes, et ils venaient lui demander lumière et conseil, surtout si les avis étaient partagés ou les sentiments différents.

UNE FAMILLE DE SAINTS

Ansfried se montrait toujours le bienfaiteur de l'Eglise et de ses ministres : il donna à Notker, évêque de Liége, son intime ami, le comté de Hoeis (Huy), « par respect pour Notre-Dame et pour saint Lambert » ; l'église de Beek reçut le domaine de Lommel avec ses dépendances ; enfin, l'abbaye de Thorn, dans le Limbourg, fondée par le comte et par son épouse Hereswit, eut en partage la moitié des biens, dont l'empereur Othon avait enrichi son favori, avec un grand nombre d'autres seigneuries.

Cette abbaye de Thorn, maison princière dès l'origine, avait une juridiction très étendue, même au delà du Limbourg, son tribunal et son gouvernement à elle. Benedicta, fille d'Ansfried, y embrassa la vie religieuse et en devint la première abbesse.

Dieu lui-même daigna, pour la joie de tous ceux qui connaissaient et aimaient la digne Supérieure, accomplir une œuvre merveilleuse que je raconterai ici, d'après le récit d'un ancien chroniqueur :

« Ce fait est arrivé à notre époque (dit Thietmar), et je ne veux pas le passer sous silence : Benedicta accueillait à cœur ouvert tous les pauvres et les étrangers, et se montrait si hospitalière, qu'un certain jour il ne resta plus une goutte de vin pour elle et pour les autres Sœurs. La cellérière alla bien vite l'en prévenir : « Oh ! lui répondit » la servante du Seigneur, restez en paix, » chère Sœur, ayez confiance, la grâce de » Dieu ne nous laissera manquer de rien. » Et aussitôt l'abbesse se dirige, selon sa coutume, vers la chapelle de la bienheureuse Vierge Marie, et se proternant devant le crucifix, elle prie avec ferveur. Pendant ce temps, le vin commençait à monter dans le tonneau complètement vide ; il monta et monta encore et finit par déborder. Il y en avait une telle provision que non seulement les religieuses, mais de nombreux amis du voisinage et des personnes invitées purent en boire longtemps. »

Tandis que Benedicta vivait saintement dans le cloître, sa noble mère, elle aussi, songeait à se retirer du monde pour achever, disait-elle, son pèlerinage terrestre sous la règle de la sainte obéissance. La mort la surprit au moment même où, de concert avec Ansfried, elle allait exécuter ce projet en se retirant à Thorn.

ANSFRIED, ÉVÊQUE D'UTRECHT

Le comte, resté seul, pouvait en toute liberté se consacrer à Dieu dans la solitude, mais la Providence avait sur son fidèle serviteur de tout autres desseins. Il avait jusqu'alors brillé comme un astre resplendissant dans les palais des rois, dans les Conseils des princes et les assemblées des grands; désormais, cette lumière placée sur le chandelier projetterait ses rayons bienfaisants sur tout un peuple.

Beaudoin, évêque d'Utrecht, mourut à la fin de l'année 994 ou dans les premiers jours de 995, et l'empereur Othon III, après avoir tenu conseil avec l'évêque de Liége, résolut de nommer à sa place le comte Ansfried, dont le bras puissant inspirait de la crainte aux Normands, et dont la vertu et la sagesse restaureraient cette Eglise désolée.

Ansfried fut mandé à Aix-la-Chapelle. Un profond saisissement se peignit sur ses traits quand il entendit l'empereur lui annoncer ses projets, et ce fut avec des paroles touchantes qu'il conjura le souverain de ne pas lui mettre sur les épaules un si lourd fardeau ; toute résistance fut inutile, l'empereur ne se laissa pas fléchir. Bientôt arrivèrent l'archevêque de Cologne et d'autres prélats pour le sacre d'Ansfried dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle.

Le nouvel évêque, à peine monté sur le siège de saint Willibrord, put constater les misères de son diocèse et s'empressa de les soulager avec ses revenus personnels. Il donna tout de suite aux églises de Saint-Sauveur et de Saint-Martin plusieurs villages dans le comté d'Anvers ; un noble guerrier imita cet exemple, et l'empereur Othon III leur fit de grandes largesses, confirmées en 1002 par Henri II, qui accorda, de plus, beaucoup de privilèges à l'église d'Utrecht.

Notre saint prélat fit en sorte d'augmenter la splendeur du culte divin ; tous les revenus de la mense épiscopale y étaient consacrés ainsi qu'au bien des pauvres, et c'est à peine si lui-même s'accordait le nécessaire pour la vie quotidienne.

SAINT ANSFRIED DEVIENT AVEUGLE

Vers 1005, une rude épreuve frappa le digne prélat : ses yeux commencèrent à

perdre leur lucidité ordinaire, et bientôt la cécité fut complète.

Néanmoins, le vieillard demeura fidèlement attaché à tous ses devoirs ; comme auparavant, il prit à cœur les intérêts de son diocèse et ceux de sa province ecclésiastique. Nous le voyons assister, en 1005, au Synode de Dormund, en Wesphalie ; il y rejoignit l'empereur saint Henri, l'archevêque de Cologne et beaucoup d'autres évêques, et concerta avec eux de salutaires mesures contre certains abus. Deux ans plus tard, il siégeait au synode de Francfort, le plus grand qui se fut tenu jusqu'alors en Allemagne.

La perte de la vue ne diminua en rien l'aimable et habituelle gaieté d'Ansfried, mais elle fortifia son attrait pour la solitude.

A six milles d'Utrecht, près d'Amersfoort, se dressait une colline abrupte, entièrement isolée ; d'un côté coulait une rivière lente et marécageuse, de l'autre s'étendait un vaste marais. C'est là qu'Ansfried se fit conduire dans une petite barque, heureux de penser qu'il pourrait ainsi fuir tous les bruits du monde. Après avoir donné l'ordre d'abattre les arbres et les broussailles qui couvraient le sommet de la colline, il fit construire un petit oratoire, puis une cellule pour lui-même, et enfin d'autres cellules et tout un monastère. Les bâtiments étaient achevés avant l'hiver de l'année 1006, la consécration du monastère eut lieu le 18 novembre. L'évêque de Liége, Notker, l'ami de notre Saint, lui envoya douze moines, avec lesquels la vie religieuse de l'abbaye put être inaugurée.

Aussi souvent que le lui permettaient les devoirs de son ministère, Ansfried était heureux de se retirer à Hohorst ; il y menait la vie d'un simple moine, s'adonnant à l'oraison, à la prière publique, à la méditation des Saintes Ecritures. Tous les jours, soixante-douze pauvres des environs venaient auprès de lui recevoir de ses propres mains la nourriture de l'âme et les aliments du corps ; les malades étaient recueillis dans le cloître, et lui-même se faisait leur infirmier.

« Sa charité croissant toujours devenait une tendresse sans bornes pour toutes les créatures du Dieu qu'il servait. Il était compatissant et bon, même pour les petits oiseaux ; quand ils l'avaient réjoui par leur chant au printemps et pendant l'été, et quand l'hiver approchait avec sa froidure et ses jours de misère, Ansfried, ému de pitié pour l'indigence des pauvres petits chanteurs, faisait placer des gerbes de froment dans les arbres de sa colline, afin de les rassasier. » C'est ce que nous raconte Thietmar, toujours bien informé, et nous sommes heureux que le bon moine n'ait pas jugé trop minime ce petit trait qu'il ajoute au portrait de son vénérable contemporain.

MORT DE SAINT ANSFRIED

Vers Noël de l'année 1009, notre saint vieillard fut éprouvé par la maladie. Il se fit alors porter dans son cher couvent de Hohorst, au milieu de ses enfants, pour attendre le jour suprême. L'hiver passa avec ses rigueurs, le printemps vint rendre une vie nouvelle aux bois, aux prairies, à toute la nature, mais les forces du vénérable aveugle diminuaient chaque jour davantage, et bientôt il lui devint impossible de prendre aucune nourriture.

Le 3 mai, fête de l'Invention de la Sainte Croix, Benedicta, l'abbesse de Thorn, vint à Hohorst prendre auprès du lit de mort de son père la place que son affection lui assignait ; à côté d'elle, les religieux priaient à genoux près du malade, dont la respiration de plus en plus faible annonçait la fin prochaine. Tout à coup, comme si la lumière éternelle avait frappé ses yeux voilés depuis si longtemps, le vieux pontife recouvra la vue ; à la profonde stupeur de tous les assistants, il les reconnaissait l'un après l'autre, et fixant ses regards sur une croix placée au-dessus de la fenêtre de sa cellule : « O Seigneur, s'écria-t-il d'une voix émue, Seigneur, la lumière qui vous entoure brillera pendant les siècles éternels ! »

Ansfried reçut ensuite avec un ardent amour la sainte Communion, puis, nous dit Thietmar, « il témoigna sa très grande confiance dans la sainte Mère de Dieu, à qui il s'était consacré lui-même et tout ce qu'il possédait. Il resta ensuite silencieux, faisant souvent le signe de la croix, l'âme toute recueillie en Dieu jusqu'au moment où, traçant encore d'une main tremblante le signe du salut, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur ».

Malgré l'opposition des moines et des religieuses, le corps du Saint fut transporté à Utrecht, dans l'église de Saint-Martin. Sa tombe fut honorée par beaucoup de miracles, et sa mémoire, vénérée comme celle d'un Saint, est restée chère aux fidèles dans le cours des siècles.

On conserve au musée archiépiscopal d'Utrecht un évangéliaire du XI^e^ siècle, nommé le *Codex S. Ansfridi*, et magnifiquement relié. Par devant, il est orné d'or et de pierres précieuses ; sur l'argent est ciselée une figure d'évêque, avec deux vers latins, dont voici la traduction : « Brillant de l'éclat des pierreries et de l'or, je suis un présent de l'évêque Ansfried à saint Martin. »

SOURCES CONSULTÉES

Chronique de Thietmar, IV, c. XXII-XXIV, dans MIGNE, *P. L.*, t. CXL. — *Acta sanctorum*, t. 1^er^, mai, p. 433-436. — R. P. KRONENBURG, *De Neerlands Heiligen in de middeleeuwen*, Amsterdam, t. I^er^.

SAINT ÉPIPHANE

ÉVÊQUE DE SALAMINE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 12 mai.

Saint Épiphane dans la solitude.

NAISSANCE ET ÉDUCATION D'ÉPIPHANE

Le Jérôme de l'Orient, saint Epiphane, naquit en 310, près d'Eleuthéropolis, ville épiscopale suffragante de Césarée en Palestine.

Ses parents, de pauvres juifs, vivaient de leur travail : son père gagnait ses journées à labourer la terre, sa mère s'occupait à filer du lin.

Resté orphelin à dix ans, Epiphane serait mort de faim et de misère, si Dieu, qui le destinait à de grandes choses, n'eût inspiré à un riche juif, du nom de Tryphon, de le prendre sous sa protection. Cet homme, qui était très savant, prit soin de l'éducation de son fils adoptif; ayant remarqué les brillantes qualités de son esprit, il ne négligea rien pour le faire instruire en toutes sortes de sciences, espérant lui donner plus tard toute sa fortune avec la main de sa fille unique.

Mais il arriva que Tryphon et sa fille moururent, et Epiphane se vit possesseur d'immenses richesses. C'est alors que Dieu, par le moyen d'un saint religieux nommé Lucien, éclairant l'intelligence de celui qui devait être un flambeau dans l'Eglise, l'attira à la lumière de la foi catholique .

Epiphane fut baptisé avec sa sœur Callitrope. On rapporte qu'en s'approchant des fonts baptismaux, sa chaussure lui tomba des pieds; saint Epiphane ne la reprit point et tout le reste de sa vie il marcha pieds nus.

SAINT ÉPIPHANE MOINE

Poussé par l'Esprit-Saint à une plus haute perfection que celle de la vie commune et ordinaire, Epiphane résolut d'entrer dans un monastère. Ayant établi sa sœur et pourvu à ses besoins temporels, il distribua tout le reste de son immense fortune aux pauvres, ne se réservant que le nécessaire pour acheter des livres. Il se fit disciple de saint Hilarion et devint bientôt digne d'un tel maître.

L'amour des Saintes Ecritures se joignait chez lui à une véritable passion de la vie religieuse ; il excellait entre tous par sa charité, son esprit d'oraison et ses austérités corporelles. Aussi, Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles.

Des voyageurs harassés de fatigue étant un jour entrés au monastère pour s'y reposer, demandèrent un peu d'eau pour étancher la soif ardente qui les dévorait. Or, l'eau manquait complètement : Epiphane, prenant du mauvais vin, l'offrit à ses hôtes en disant : « Croyez-moi, mes frères, celui qui a changé l'eau en vin, peut aussi changer le vin en eau. » Les voyageurs burent donc, et, en effet, le vin corrompu était devenu une eau rafraîchissante.

Pour échapper aux honneurs dont il était entouré, Epiphane se retira dans une solitude déserte; il y vivait dans une très grande austérité, quand, un jour, il fut découvert par les Sarrasins, qui l'emmenèrent avec eux. Mais ceux-ci furent bientôt obligés de le remettre en liberté, car le Saint ne cessait de leur reprocher la dissolution de leurs mœurs et l'abomination de leur conduite.

Redevenu libre, Epiphane revint à son monastère. La joïe de ses frères, en le revoyant, fut immense. Il y recommença ses merveilles d sainteté, et ses miracles extérieurs. Il délivr plusieurs possédés, fit jaillir une fontaine dan un endroit aride, commanda aux bêtes fauves de s'éloigner des habitations des religieux, et opéra une foule de prodiges semblables.

Un jour, le démon, revêtant les apparences du saint moine, se porta vers un monastère, où il se fit adorer par un Frère qu'il réussit à tromper;

le malheureux fut aussitôt possédé, mais Epiphane, venant bientôt après, chassa l'esprit impur du corps du religieux.

Après plusieurs années passées dans le désert de Lybie, qu'il visita pour se perfectionner dans la vie religieuse, Epiphane revint en Palestine, sa patrie, résolu à la doter d'établissements monastiques, pareils à ceux qui florissaient en Egypte. Il fonda, à Eleuthéropolis même, un monastère qui devint bientôt célèbre, et il s'y ensevelit dans l'étude, la prière, la mortification et le jeûne pendant trente années.

SAINT ÉPIPHANE ÉVÊQUE

La sainteté extraordinaire d'Epiphane avait répandu partout sa renommée; les évêques de Palestine songeaient à lui faire donner l'épiscopat. Le bruit en vint jusqu'aux oreilles du Saint, qui, tout effrayé, s'embarqua aussitôt pour l'île de Chypre, où il avait l'assurance de retrouver son ancien maître, saint Hilarion.

Celui-ci vivait retiré dans une retraite sauvage, au fond d'un bois épais, se préparant à la mort par l'oraison, mêlée à la plus rigoureuse austérité.

Hilarion et Epiphane passèrent quelques mois ensemble, dans les nobles effusions d'une amitié sainte; après quoi, saint Epiphane ayant exprimé le désir de retourner dans son désert de Syrie pour y mourir loin des dignités de l'Eglise, dans les pratiques de la pénitence et l'oubli des hommes, saint Hilarion lui dit : « Non, mon fils, va à Salamine, ta place est là; et ne résiste pas à mes paroles, car tu trouverais la tempête. »

Le disciple essaya de résister et s'embarqua pour Ascalon; mais le navire qui le portait fut rejeté par les vents jusque dans le port de Salamine, au moment où le Synode de la province s'occupait de donner un pasteur à cette ville dont le siège était vacant.

Les suffrages se portaient sur un vieux prélat qui n'avait pour évêché qu'une pauvre bourgade; mais celui-ci luttait obstinément contre les pressantes instances de ses frères, et annonçait avec assurance que le ciel allait leur envoyer l'homme de son choix.

Sur sa parole, les évêques sortent sur la place publique, rencontrent Epiphane qui arrivait, l'entourent, le conduisent à l'église et lui imposent les mains. La prophétie et les vœux de saint Hilarion étaient accomplis.

DERNIÈRE ENTREVUE AVEC SAINT HILARION

Devenu évêque, saint Epiphane conserva son habit de moine et, au milieu des occupations de sa charge pastorale, il ne quitta jamais les habitudes austères de la vie religieuse. De temps en temps, il allait visiter son monastère d'Eleuthéropolis, dont il avait tenu à conserver la direction. C'est là qu'eut lieu la dernière et touchante entrevue d'Epiphane avec son maître Hilarion.

Comme ils étaient à table, on leur servit quelques petits oiseaux. Epiphane en présenta à Hilarion : « Non, dit le vieillard, depuis que je porte l'habit monastique, je n'ai rien mangé qui ait eu vie.

— Je n'en saurais dire autant; mais depuis que je porte l'habit de moine, je ne me rappelle pas m'être endormi ayant à me reprocher contre qui que ce soit une injure dont je ne lui aurais pas demandé pardon, ou un sentiment d'aigreur pour une offense que je n'eusse pas sincèrement pardonnée. »

Hilarion se jeta aux genoux de l'évêque et lui dit : « Mon Père, la règle que vous observez est plus parfaite que la mienne. »

Quelque temps après, Hilarion mourait plein de jours et de saintes œuvres. Epiphane l'ensevelit de ses mains, et prononça en pleurant son oraison funèbre.

Cette mort le laissa comme orphelin sur une terre nouvelle pour lui, où il devait être à la fois évêque et moine, passant tour à tour de l'état militant à l'état contemplatif, du gouvernement des hommes au tête-à-tête avec Dieu.

Ce fut alors qu'il s'adressa humblement à saint Basile, pour lui demander le secret de l'alliance entre les deux vies active et contemplative, dont le métropolitain de Césarée offrait un si parfait modèle. Une correspondance active s'établit entre les deux Saints. Ils ne se virent jamais ici-bas, mais « l'esprit de Dieu, comme dit Basile lui-même, se plut à les unir dans les liens d'un indissoluble amour, malgré la distance des terres et des mers, séparés de corps, frères de cœur, travaillant de concert à la gloire de Dieu et au salut des âmes. »

SAINT ÉPIPHANE A ROME ET A JÉRUSALEM

Sur ces entrefaites, le pape Damase réunit à Rome un Concile pour renouveler la condamnation des Ariens, des Macédoniens, des Apollinaristes, et pour traiter de diverses questions de discipline.

Saint Epiphane se rendit à l'assemblée, accompagné de son ami saint Jérôme. Ce fut le savant évêque de Salamine qui réussit à faire triompher le dogme catholique contre les Apollinaristes, et qui amena ces hérétiques à signer un formulaire de foi orthodoxe.

Durant son séjour à Rome, saint Epiphane reçut l'hospitalité chez une noble dame, nommée Paula, qui menait, au milieu des raffinements de la civilisation romaine, une vie entièrement monastique, et contribua par son exemple et ses récits à décider Paula à entreprendre la visite des Lieux Saints et des monastères de l'Orient.

Mais Epiphane ne resta pas longtemps à Rome; le Concile terminé, il revint dans sa ville épiscopale. Il y travailla avec une ardeur infatigable à propager la foi catholique, ramena un grand nombre d'hérétiques à la vérité, et convertit beaucoup de juifs.

Cependant, il ne manquait pas d'envieux qui critiquaient certains actes du saint évêque.

Saint Epiphane avait délivré, des propres deniers de l'Eglise, un chevalier romain, qui était prisonnier pour dettes. A cette nouvelle, un diacre cupide, nommé Carin, ému tout le clergé contre le Saint, l'appelant dissipateur des biens ecclésiastiques et l'accablant d'outrages. Epiphane souffrit tout en silence, mais il arriva que, quelques jours après, il réunit tous ses clercs, et, avec eux, Carin, à qui il avait déjà rendu, pour les restituer au trésor de l'Eglise, les deniers employés à la délivrance du chevalier captif.

Comme ils étaient à table, un corbeau vint croasser auprès d'eux. Alors Carin dit à son évêque que, s'il lui pouvait expliquer ce que le corbeau voulait dire, il lui donnerait tout son bien. Saint Epiphane répondit : « Le corbeau dit dans son langage que vous ne serez plus diacre. »

Carin entendant ces mots, tomba à demi mort d'épouvante; on fut obligé de l'emporter en sa maison, où il mourut le lendemain, et tout son bien retourna à l'Eglise : ce qui effraya tellement les autres clercs qu'ils honorèrent désormais davantage leur saint prélat.

A quelque temps de là, Epiphane dut se rendre à Jérusalem. Apprenant les ravages que faisaient en Palestine les erreurs accréditées sous le nom d'Origène, le grand évêque de Salamine trembla pour l'orthodoxie de ses religieux d'Eleuthéropolis.

Il résolut d'opposer dès le début une résistance énergique aux efforts des sectaires, et, comme le patriarche de Jérusalem, nommé Jean, passait pour être le principal fauteur de l'hérésie, c'est avec lui qu'Epiphane traita.

Après une lutte violente, dans laquelle Epiphane montra une patience à toute épreuve, tout en maintenant les droits de la vérité, il triompha de l'erreur, et ramena Jean à de meilleurs sentiments.

SAINT EPIPHANE ET SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Vers ce même temps, le patriarche d'Alexandrie, nommé Théophile, pour se venger de quelques injures personnelles, exerça une violente persécution contre les solitaires de l'Egypte.

Non seulement il les maltraita, mais il les excommunia et les chassa de son diocèse, en écrivant à tous les évêques d'Orient de ne point les admettre à la communion sous prétexte qu'ils étaient hérétiques. La calomnie réussit auprès de plusieurs, et saint Jérôme et saint Epiphane se laissèrent tromper par ces artifices.

Les moines proscrits trouvèrent un asile auprès de saint Jean Chrysostome à Constantinople; cet autre grand évêque de l'Orient essaya à plusieurs reprises de fléchir Théophile, et d'obtenir pour les malheureux une sentence de pardon : « Père, avaient dit les religieux à Chrysostome, daignez vous charger de notre cause auprès de Théophile, afin que nous ne soyons pas réduits à nous adresser à l'empereur, et à dérouler devant les tribunaux civils une série d'attentats dont la publicité serait un scandale pour l'Eglise. »

Théophile d'Alexandrie se refusa à écouter la requête du saint évêque. Les moines se décidèrent alors à accuser publiquement leur persécuteur. Un Concile fut convoqué à Constantinople pour examiner cette affaire et juger le patriarche.

Celui-ci vint avec confiance à l'assemblée : l'or qu'il sema à pleines mains pour se gagner un parti puissant, furent ses moyens de défense.

Saint Epiphane, trompé par les pièges que lui avait tendus Théophile, arriva bientôt à son tour, il était prévenu contre saint Jean Chrysostome, qui lui avait été dépeint comme un partisan indomptable de l'origénisme. « Un Concile va se réunir à Constantinople pour discuter cette grande controverse, lui avait écrit Théophile. J'y conduirai tous les évêques d'Egypte : venez-y vous-même, et ajoutez à la gloire qui couronne déjà vos cheveux blancs celle d'avoir porté le dernier coup à la plus pernicieuse erreur de notre siècle. »

A son arrivée à Constantinople, saint Epiphane se rendit à la basilique théodosienne de saint Jean-Baptiste.

Cependant, saint Jean Chrysostome avait envoyé à sa rencontre le clergé métropolitain pour l'inviter à descendre dans les bâtiments contigus à la Basilique des Douze-Apôtres, où on lui avait préparé un logement.

Mais, prévenu par les instructions de Théophile, et croyant avoir affaire à un hérétique notoire, Epiphane refusa nettement, déclarant qu'à aucun prix, il n'accepterait une pareille hospitalité.

Le patriarche d'Alexandrie s'applaudissait donc du succès de ses intrigues, et se félicitait d'avoir pour auxiliaire le plus célèbre des évêques d'Orient, celui que d'une commune voix, on désignait dans toute l'Asie sous le titre de Saint.

Epiphane ne se doutait guère du triste rôle qu'on lui faisait jouer à son insu. Uniquement préoccupé de la question dogmatique de l'origénisme, à laquelle nul autre que lui ne songeait à Constantinople, il réunissait dans des conférences particulières les évêques déjà arrivés, leur communiquait les décrets antérieurs des Conciles condamnant les erreurs d'Origène, et les priait d'y apposer leur souscription.

Cependant, Jean Chrysostome redoublait de prévenances envers Epiphane : il le faisait inviter aux synaxes et lui renouvelait ses instances pour qu'il acceptât chez lui l'hospitalité. Mais l'évêque de Salamine, persistant dans les mauvaises impressions qu'il avait reçues de Théophile, lui fit répondre que non seulement il ne consentirait jamais à loger sous son toit, mais qu'il était décidé à rompre avec lui tout lien de prière et de communion ecclésiastique : « Comdamnez d'abord les erreurs d'Origène, lui mandait-il; chassez les moines hérétiques que vous protégez; à cette condition je communiquerai avec vous. »

Mais Chrysostome ne pouvait prendre une pareille décision, tant que la cause des solitaires n'aurait pas été jugée par le Concile spécialement convoqué à ce sujet.

Les partisans de Théophile, redoublant alors leurs instances auprès d'Epiphane, le déterminèrent enfin à un éclat vraiment scandaleux. Il fut convenu que le lendemain, qui était un dimanche, à l'heure où le Saint Sacrifice serait célébré dans la basilique constantinienne des Saints-Apôtres, Epiphane entrerait dans l'Eglise et lirait publiquement aux fidèles réunis la condamnation des erreurs d'Origène et des moines d'Alexandrie. En outre, l'évêque de Salamine devait avertir les fidèles de Byzance que leur archevêque était soupçonné de favoriser cette hérésie.

Mais le plan de Théophile fut déjoué.

Selon le programme fixé d'avance, Epiphane se rendit à la basilique; il en avait déjà franchi le vestibule, lorsque l'archidiacre Sérapion se présenta devant lui, déploya un parchemin écrit par Chrysostome lui-même, qu'il lut à haute voix : « Vénérable Frère, était-il écrit, vous vous êtes refusé jusqu'ici à communiquer même avec moi, et maintenant vous allez vous compromettre par une démarche plus décisive encore; prenez garde au péril qui pourrait en résulter pour vous. Si le peuple, dans sa fureur, se porte à des extrémités qu'il est facile de prévoir, je tiens à vous avertir que je ne réponds de rien. »

Le ton de ce message ne ressemblait nullement à celui qu'en pareille circonstance aurait employé un sectaire. Epiphane réfléchit quelques instants, puis se retira.

Rentré chez lui, Epiphane reçut une autre lettre de l'impératrice Eudoxia, que lui apportèrent les principaux moines égyptiens accusés d'origénisme.

L'évêque de Salamine ne les avait jamais vus : « Qui êtes-vous, dit-il ?

— Vénérable Père, nous sommes les religieux proscrits que vous accusez. Nous désirerions savoir de Votre Révérence, si jamais vous avez lu nos livres ?

— Non, jamais, reprit l'évêque.

— Comment se fait-il donc que vous nous ayez condamnés comme d'abominables sectaires ?

— On me l'avait dit, reprit Epiphane, et je l'ai cru.

— Nous avons agi fort différemment vis-à-vis de Votre Révérence. Nous avons lu avec amour tous vos ouvrages, et nous nous sommes toujours constitués vos défenseurs contre les hérétiques, même au péril de notre vie. »

Loin d'être blessé de ce langage, Epiphane se radoucit tout à coup vis-à-vis des moines. Dieu ne pouvait permettre qu'un tel homme fût plus longtemps victime des artifices de Théophile. Il commençait à s'apercevoir que de mauvaises passions se mêlaient à son zèle affecté auprès de lui et compromettaient son nom. D'ailleurs, l'admirable exemple de modération et de charité que lui donnait Chrysostome faisait impression sur un cœur comme le sien, capable plus qu'un autre de comprendre une noble et grande vertu.

Il n'y avait que douze jours qu'il était à Constantinople, il résolut de partir aussitôt.

Au moment où il prenait cette détermination, un clerc lui remit de la part de Chrysostome un billet ainsi conçu : « Sage Epiphane et vénérable Frère, est-il vrai que vous sollicitiez de l'empereur un ordre d'exil contre moi ? »

Ces quelques mots achevèrent de désillusionner son esprit, en lui découvrant une trame nouvelle dont il n'avait pas jusque-là soupçonné la profondeur. Il traça à la hâte sur les tablettes que lui transmettait Chrysostome, ces mots aussi expressifs que laconiques : « Athlète du Christ, souffrez et triomphez. »

Puis il gagna le port pour s'embarquer. La faction de Théophile, surprise de son brusque départ, le suppliait de rester encore : « Non, répondit-il, j'ai hâte de respirer un air plus pur, je vous laisse le palais, la ville et les théâtres! »

Ayant ainsi pris congé des évêques courtisans, il monta sur le navire, et s'assit sur le tillac. On leva l'ancre et le vaisseau se mit en marche.

MORT DE SAINT ÉPIPHANE

Epiphane, comme s'il eût été averti par une vision divine du sort qui l'attendait, se mit à raconter aux prêtres qui l'accompagnaient les diverses circonstances de sa vie, les périls qu'il avait courus, les voyages qu'il avait entrepris, et les nombreuses luttes dont sa carrière avait été traversée.

Ce récit se prolongea jusqu'au coucher du soleil. En ce moment, le ciel s'obscurcit, le vent s'éleva et les flots s'agitèrent. Le saint évêque, jetant les yeux sur le ciel chargé de nuages, annonça que la tempête durerait deux jours et deux nuits : « Mais rassurez-vous, dit-il aux matelots, le navire abordera heureusement au port. »

Après ces paroles, l'illustre vieillard fut pris d'une défaillance. On le porta sur un lit. Quand il reprit ses sens, il fit placer sur son cœur les livres des Evangiles, croisa les bras et demeura dans une sorte de prostration qui dura jusqu'au matin du troisième jour.

Selon la prophétie qu'il avait faite, la tempête s'était calmée. Le soleil se levait radieux à l'horizon. Epiphane se réveilla comme d'un long sommeil et demanda de l'encens qu'il fit brûler par ses prêtres, puis il dit : « Prions, mes enfants. »

Agenouillés près de sa couche, les prêtres pleuraient et priaient. Leur faisant signe de s'approcher, il les embrassa et leur dit :

« Adieu, mes bien-aimés, soyez heureux sur cette terre, vous n'y verrez plus Epiphane. »

A ces mots, il s'endormit dans le Seigneur. Le navire, en abordant à Salamine, n'apportait plus qu'un cercueil autour duquel tous les habitants de l'île de Chypre vinrent répandre leurs prières avec leurs larmes. Ils avaient perdu un père, et l'Eglise un de ses plus illustres et saints docteurs.

ÉCRITS DE SAINT ÉPIPHANE

Saint Epiphane a laissé de nombreux écrits où il fait preuve d'une remarquable éloquence. aussi bien que d'une admirable sûreté de doctrine. Il faut citer en particulier son *Anchora*, où il montre quelle est l'ancre inébranlable à laquelle doit s'attacher le fidèle sur la mer orageuse des opinions humaines. Dans ce livre, saint Epiphane rend un hommage éclatant à la suprématie du siège de saint Pierre sur toutes les Eglises du monde : « Le Prince des apôtres, dit-il, fut établi malgré son reniement, pour être la pierre solide et immuable sur laquelle le Seigneur a bâti son Eglise. C'est à lui que le Sauveur en disant : « Pais mes brebis, » a confié la garde du troupeau. »

La vigueur que saint Epiphane déploya pour défendre la vérité doctrinale contre les hérétiques, sa science et sa sainteté, l'ont fait mettre au nombre des docteurs de l'Eglise.

SAINTE FLAVIE DOMITILLE

PRINCESSE ROMAINE, VIERGE ET MARTYRE

LES SAINTS NÉRÉE ET ACHILLÉE, SES SERVITEURS, MARTYRS

Fête le 12 mai.

Sainte Flavie Domitille reçoit le voile des vierges des mains du pape saint Clement.

DEUX ESCLAVES ET UNE PRINCESSE ROMAINE

Les deux frères, Nérée et Achillée, probablement d'origine grecque, livrés par la servitude au caprice d'un Romain, furent l'une des premières conquêtes de la prédication de saint Pierre. Baptisés par cet apôtre ils trouvèrent dans la régénération de Jésus-Christ la liberté spirituelle.

Mis au service de la princesse Flavia Domitilla, noble vierge, petite nièce de l'empereur Vespasien, ils gagnèrent si bien son estime et son affection, qu'elle les fit ses chambellans et leur donna toute sa confiance.

Sur ces entrefaites, Domitille qui était chrétienne fut fiancée à Aurélien, fils d'un consul. A l'approche du jour de ses noces elle préparait ses riches ornements pour la fête, ses diamants et ses robes tissues d'or et de pourpre.

Nérée et Achillée, témoins de ces préparatifs, en prirent occasion pour enseigner à leur maîtresse l'excellence de la virginité, qui réjouit les cieux et que le Seigneur aime, parce qu'elle nous rend semblables aux anges. « Les vierges chrétiennes, ajoutaient-ils, ont un époux qu'aucun prince ne saurait égaler en beauté, en richesse et en puissance. C'est le Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Tout-Puissant, qui leur offre et son amour et sa foi. Dès ici-bas, il les comble de ses divines caresses et les revêt du riche manteau de ses vertus, en attendant qu'un jour il les couronne lui-même de sa gloire, au sein d'éternelles délices. »

Domitille, profondément touchée par la grâce, leur répondit : « Oh ! si cette science de Dieu était venue plus tôt jusqu'à moi, jamais je n'aurais admis de fiancé, et j'aurais pu prétendre à ce beau titre de sainteté que vous m'apprenez aujourd'hui à connaître. De même que dans le baptême j'ai renoncé au culte des idoles, mieux instruite, j'eusse méprisé aussi les voluptés sensuelles. Mais puisque Dieu, en ce moment, vous a ouvert la bouche pour lui

conquérir tout mon cœur, j'ai la confiance qu'il vous inspirera aussi la sagesse, et que je pourrai par vous obtenir un bonheur que je désire désormais uniquement. »

Aussitôt Nérée et Achillée se rendirent auprès du pontife romain saint Clément qui siégeait alors sur la chaire de saint Pierre. « Nous savons, lui dirent-ils, que les grandeurs humaines ne sont rien à vos yeux, et que vous ne connaissez d'autre gloire que celle de Jésus-Christ. Aussi n'est-ce point en raison des liens de parenté qui unissent votre père au consul Flavius Clément que nous venons vous parler de Flavie Domitille. Cette noble jeune fille a entendu de notre bouche l'enseignement que nous avons reçu nous-mêmes de l'apôtre Pierre. Elle est résolue à vivre pour Jésus-Christ et à lui consacrer sa virginité. Venez donc la confirmer dans ces saintes dispositions et recevoir ses serments. »

SAINTE DOMITILLE CONSACRÉE VIERGE PAR SAINT CLÉMENT — SON EXIL

Le vénérable pontife, bénissant le Seigneur, se rend auprès de la Sainte, et la trouvant déterminée à ne plus vouloir d'autre époux que Jésus-Christ : « Avez-vous bien pensé, ma fille, lui dit le saint Pape, au rude combat que vous aurez à soutenir ? Et aurez-vous assez de courage pour remporter la victoire ? Aurélien, irrité du refus que vous faites de son alliance, ne manquera pas de vous accuser comme chrétienne auprès de l'empereur : à quelles furieuses tentations n'exposera-t-on pas votre foi ? bien plus, ne touchons-nous pas à la grande lutte du martyre? — Et n'est-ce pas, répond la Sainte, le plus grand bonheur qui puisse nous arriver! je compte peu sur mes propres forces, mais j'attends tout de la grâce toute puissante de mon divin Epoux, et la persécution ne fera qu'avancer notre bonheur et notre gloire. »

Saint Clément attendri par cette généreuse réponse, et encore plus édifié de l'empressement que la Sainte témoignait d'être consacrée au Seigneur, la bénit avec solennité et lui mit sur la tête le voile des vierges.

Ce que le saint Pape avait prévu ne fut pas longtemps à se réaliser. Aurélien, informé du parti qu'avait pris Domitille, entra dans une grande fureur; après avoir employé inutilement les promesses et les menaces pour la déterminer à changer de résolution, il obtint de l'empereur le pouvoir de l'envoyer en exil dans l'île Pontia, non loin de Naples.

Les deux esclaves chrétiens, Nérée et Achillée, qui n'étaient point encore soupçonnés d'avoir été les instruments de la détermination de la vierge, eurent la liberté de l'accompagner en exil et, là comme à Rome, ils continuèrent à fortifier leur maîtresse, en même temps qu'ils faisaient connaître le Christ aux païens de l'endroit.

MORT DES SAINTS NÉRÉE ET ACHILLÉE

Cependant Aurélien n'avait pas perdu l'espérance de se voir un jour l'époux de Domitille, bien qu'il eût lui-même sollicité pour elle cette mesure de rigueur, et il se rendit à cette fin dans l'île Pontia. Là, s'adressant aux deux serviteurs Nérée et Achillée pour venir à bout de ses desseins, il tâcha de surprendre leur religion et de tenter leur fidélité par la promesse de la liberté la plus complète et des plus grandes récompenses. Leur réponse indignée le convainquit bientôt qu'ils étaient chrétiens ; ils le lui déclarèrent d'ailleurs spontanément avec une noble fierté.

Le jeune Romain les fit traîner jusqu'à son navire, où il donna l'ordre de les flageller. Mettant ensuite à la voile, il aborda à Terracine, où il les livra, comme chrétiens, au gouverneur Memmius Rufus. On les étendit sur le chevalet, pour les contraindre à sacrifier aux idoles. Au milieu des tortures, ils criaient à leurs bourreaux : « Nous avons été baptisés par l'apôtre Pierre ; son Dieu est notre Dieu ! »

Après que tous leurs membres eurent été brisés par ce supplice, une cruauté ingénieuse approcha de leurs plaies des torches allumées. Les deux martyrs répétaient toujours leur exclamation héroïque. Enfin Memmius Rufus leur fit trancher la tête.

Un chrétien, Auspicius, attaché comme eux au service de Flavie Domitille, recueillit leurs corps et les transporta à Rome. Ils furent déposés dans la catacombe creusée près de la *via Ardeatina* et on éleva plus tard dans ce même lieu une église dédiée à ces glorieux martyrs.

LES TROIS MARTYRS EUTYCHÈS, VICTORINUS ET MARO

Après le martyre de Nérée et d'Achillée, Aurélien, qui cherchait toujours à obtenir le consentement de Domitille, apprit que trois serviteurs de Dieu, Eutychès, Victorinus et Maro possédaient l'affection et la confiance de l'illustre vierge, plus encore que n'avaient fait Nérée et Achillée. C'est pourquoi il obtint de l'empereur que ces trois chrétiens lui fussent abandonnés. Mais ceux-ci encore résistèrent avec courage aux séductions et aux menaces du tyran, qui les envoya comme esclaves travailler dans ses terres, près de Rome. Là, durant tout le jour, ils creusaient la terre, et le soir seulement, ils recevaient une nourriture grossière.

Mais Dieu leur vint en aide ; car Eutychès délivra du démon la fille d'un gardien des esclaves, Victorinus guérit par ses prières un intendant que la paralysie retenait sur le lit depuis trois ans, et Maro rendit la santé au gouverneur de la ville de Septempeda, qui était hydropique. Ces miracles et les conversions qui s'augmentaient chaque jour excitèrent la colère d'Aurélien, qui envoya des bourreaux avec ordre de les faire périr chacun dans des supplices différents.

Eutychès fut arrêté au milieu d'un chemin et accablé de coups, jusqu'à ce qu'il expirât ; son corps fut enlevé par les chrétiens et enseveli avec honneur.

Victorinus fut pendu la tête en bas et ce supplice dura trois jours, après lesquels il alla recevoir sa récompense au ciel ; son corps secrètement emporté par les fidèles reçut la sépulture des martyrs.

Quant à Maro, il fut décidé qu'on l'écraserait sous le poids d'un énorme quartier de roche ; on laissa donc tomber sur les épaules du serviteur de Jésus-Christ une pierre que soixante-dix hommes auraient eu peine à remuer. Mais le Saint la souleva sans effort, comme il eût fait d'une paille légère, et n'en souffrit même aucune contusion. Enfin comme ce prodige était la cause d'un grand nombre de conversions, le martyr eut la tête tranchée, et les fidèles creusèrent son tombeau dans la pierre même sous laquelle on avait voulu l'écraser.

SAINTE DOMITILLE A TERRACINE — SES MIRACLES

« Aurélien, disent les Actes, après avoir enlevé à Domitille tous les serviteurs de Dieu qui étaient sa consolation et son appui, dit à Sulpitius et à Servilianus, jeunes Romains de grande naissance : « Je sais que vous êtes fiancés à des vierges d'une haute sagesse, Euphrosine et Théodora, toutes deux sœurs de lait de Domitille. Mon dessein est de faire transporter celle-ci de son île en Campanie ; que vos deux fiancées viennent alors la visiter et qu'elles usent de leur influence pour me rendre son affection. » — En effet l'illustre exilée ayant été

conduite de l'île Pontia à Terracine, Euphrosine et Théodora vinrent la visiter, et ce fut une grande joie pour les trois sœurs.

Cependant, vint l'heure du repas, et Domitille tout entière à la prière et aux jeûnes, ne mangeait pas. Ses sœurs lui dirent : « Nous qui allons dans les festins et qui avons été fiancées, ne sommes-nous plus dignes d'honorer ton Dieu ? »

Domitille leur répondit : « Vous avez pour fiancés des personnages illustres ; que feriez-vous si des hommes grossiers et de la lie du peuple voulaient vous enlever à leur amour pour vous épouser ? »

Elles dirent : « Dieu nous préserve d'un tel malheur ! — Qu'il en délivre donc aussi mon âme, reprit Domitille, car j'ai un noble fiancé, le Fils de Dieu, qui est descendu du ciel. Il a promis à celles qui aiment la virginité et qui la gardent pour son amour d'être leur Epoux et de leur donner la vie éternelle. Au sortir de ce monde, il introduira leurs âmes au ciel et pour toujours, dans le palais nuptial ; là, partageant le bonheur des anges, au milieu des fleurs dont les délicieux parfums embaument le paradis, dans un festin dont les douceurs se renouvelleront sans cesse, elles rediront éternellement les hymnes de la joie et de la reconnaissance. Lorsque le Fils de Dieu fit ces promesses, personne n'y voulut croire. Mais bientôt on le vit rendre la vue aux aveugles et la santé à tous les malades, guérir les lépreux et même ressusciter les morts. Il se montrait à tous vraiment Dieu. Tous alors reçurent ses divins enseignements et crurent en lui. »

Théodora répondit à ce discours : « J'ai un jeune frère, Hérode, que tu connais. Voilà un an qu'il a perdu la vue ; si ce que tu dis est vrai, au nom de ton Dieu guéris-le. »

Euphrosine s'adressant à Théodora, lui dit : « Ton frère aveugle est resté à Rome ; mais moi j'ai ici la petite fille de ma nourrice qu'une grave maladie a rendue muette ; elle a conservé l'ouïe, mais elle a perdu complètement la parole. »

Alors Domitille, se prosternant la face contre terre, pria longtemps avec larmes ; puis se levant elle étendit ses mains vers le ciel et dit : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit : Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, montrez que le témoignage que je rends à ma foi est véritable. »

Après cette prière, elle fit le signe de la croix sur les lèvres de la petite muette, en disant : « Au nom de Jésus-Christ, mon Seigneur, parle. » Aussitôt l'enfant dit en jetant un grand cri : « Il est le vrai Dieu, celui que tu adores, Domitille, et toutes les paroles sorties de tes lèvres sont véritables. »

A ce cri, Euphrosine et Théodora se jetèrent aux pieds de la Sainte, firent profession de leur foi aux mystères chrétiens et furent consacrées à Jésus-Christ. Au bruit de ce miracle, un grand nombre de païens se firent baptiser et la maison où demeurait Domitille devint comme une église.

L'admiration fut au comble quand la courageuse vierge rendit la vue au frère de Théodora, arrivé de Rome.

GLORIEUX MARTYRE DE SAINTE FLAVIE DOMITILLE

Ce fut au milieu de ces circonstances qu'Aurélien vint avec les deux fiancés, Sulpitius, Servilianus, et plusieurs musiciens, espérant célébrer en un même jour le mariage des trois vierges. Mais à la vue de la muette qui parlait et de l'aveugle qui voyait, en présence des choses merveilleuses dont le peuple avait été témoin, les deux fiancés abandonnèrent le parti d'Aurélien et déclarèrent que désormais ils étaient chrétiens. En vain celui-ci redoubla ses exhortations et ses prières ; tous étaient insensibles ; et le consul outré de dépit fit emprisonner Domitille dans une salle, pour triompher d'elle par la violence et les mauvais traitements. Bien plus il donna ordre de commencer les fêtes des noces avec pompe ; mais au milieu des plaisirs, auxquels il se livrait seul, il fut saisi dans tous ses membres d'une violente agitation dont il mourut au bout de deux jours. Un châtiment si visible ouvrit les yeux à tous ceux qui en furent les témoins, et ils abjurèrent le culte des faux dieux.

Cependant le frère d'Aurélien, nommé Luxurius, prit en main la vengeance de sa famille ; il obtint les pouvoirs les plus absolus pour persécuter les chrétiens et fit livrer au préfet de Rome Sulpitius et Servilianus. Ceux-ci soutinrent leur foi avec courage et le tyran qui leur fit trancher la tête ne leur procura qu'une plus belle couronne au ciel.

Luxurius se rendit ensuite à Terracine auprès des vierges du Christ. Sur leur refus de sacrifier aux dieux, il ferma la chambre où elles étaient réunies et y fit mettre le feu. Le lendemain, un saint diacre nommé Césaire trouva les corps des trois vierges intacts ; la flamme les avait respectés. Prosternées la face contre terre, elles avaient rendu leurs âmes au Seigneur dans la prière. Césaire enferma leurs corps dans un sarcophage qui n'avait point encore servi, et l'enfouit profondément dans la terre.

FÊTE TRIOMPHALE EN L'HONNEUR DE SAINTE FLAVIE DOMITILLE AU XVI^e^ SIÈCLE

Plus tard ce précieux dépôt fut transporté à Rome et placé près des reliques des saints Nérée et Achillée, dans l'église qui porte le nom de ces martyrs.

Cette église est un titre cardinalice. Dans les dernières années du XVI^e^ siècle, elle menaçait ruine, quand le cardinal Baronius, le grand historien de l'Eglise, en fut nommé titulaire. Il la fit réparer avec art et magnificence, et quand les travaux furent achevés, les saintes reliques y furent replacées avec une solennité qui, en raison de circonstances particulières, rappelait sous une forme chrétienne, les honneurs du triomphe accordés jadis par Rome païenne à ses princes ou à ses généraux, à leur retour d'une guerre victorieuse. Nous en empruntons la description au bel ouvrage de Mgr Gerbet sur *Rome chrétienne*.

« Pour les Romains, Domitille n'était pas seulement une sainte, elle était une concitoyenne illustre, appartenant à la famille Flavienne, vieille souche de grands hommes. L'amour de la cité, l'esprit municipal toujours si vif dans Rome, à toutes les époques, s'unissaient, dans cette fête, aux sentiments de la piété. L'héroïque vierge avait été la nièce de Titus, le meilleur des empereurs païens. Elle se trouvait aussi avoir une place parmi les ancêtres du premier empereur chrétien, de Constantin, issu de cette même famille Flavienne..... Ces souvenirs, rappelés par des monuments antiques encore debout, inspirèrent à Baronius quelques-unes de ces inscriptions historiques qui tiennent de l'hymne, comme on sait les faire à Rome, terre classique de ces strophes de l'histoire.

» La procession partit de l'église de Saint-Adrien, bâtie sur l'emplacement de la basilique de Paul-Emile. Cent enfants, tenant à la main des trophées emblématiques, les humbles Frères de l'Oratoire entourant l'étendard triomphal, les catéchumènes et les orphelins, ces heureux captifs de la foi et de la charité, substitués aux prisonniers de guerre qui figuraient, chargés de chaînes, dans les triomphes antiques ; les pacifiques légions des congrégations religieuses ; le collège romain, accompagné des collèges germanique et maronite, jeunes députations de l'Occident et de l'Orient, les paroisses, rempla-

çant les tribus; les clergés des basiliques avec leurs pavillons, vieilles familles patriciennes de la Rome spirituelle, précédaient le char, sur lequel étaient posés, à l'ombre d'un magnifique dais rouge, les ossements sacrés de ces triomphateurs d'outre-tombe. Dans toutes les rues où la procession devait passer, la façade des maisons était émaillée d'inscriptions et de bouquets.

» On fit un circuit autour du Capitole pour y arriver par le grand escalier qu'a dessiné Michel-Ange. Au pied de cette colline, le sénateur, les conservateurs, les princes romains vinrent recevoir les martyrs et porter le dais. Le roulement des tambours, le son des trompettes, les décharges de l'artillerie, annoncèrent le moment où Domitille et ses deux compagnons montaient au Capitole. Des inscriptions placées sur les chevaux de Castor et de Pollux, qui gardent l'entrée au haut de l'escalier, expliquaient la pensée de ces démonstrations. Elles étaient ainsi conçues :

» *A sainte Flavie Domitille, en mémoire du Capitole purifié du triste culte des démons par une restauration plus heureuse que celle qui y fut faite par ses parents Flavius Vespasien et Domitien, augustes.*

» *Le sénat et le peuple romain à sainte Flavie Domitille, vierge et martyre romaine, qui, en se laissant consumer par un incendie pour la foi du Christ, a plus contribué à la gloire de la ville que ne l'ont fait ses parents Flavius Vespasien et Domitien, augustes, en réparant à leurs propres frais le Capitole, que deux incendies avaient consumé.*

» Après une station, sous un arc de triomphe, sur la place du Capitole, repos pendant lequel un évêque chanta l'oraison des martyrs, le cortège reprit sa marche.

Quelques pas plus loin, l'arc de Titus apparut. On sait qu'il avait été dédié à ce prince, comme vainqueur de la Judée : les bas-reliefs représentent la cérémonie de son triomphe, dans lequel figurent des prisonniers hébreux, des vases sacrés du temple de Jérusalem, les trompettes d'argent qui annonçaient le jubilé, la table des pains de proposition et le chandelier à sept branches. Cet arc de triomphe n'était donc pas seulement un monument de famille pour la nièce de cet empereur, c'était aussi, sous un rapport, un monument chrétien : car Titus avait été le ministre de Dieu, en détruisant selon la prophétie de Daniel, la ville déicide. Les inscriptions qui furent placées sur cet arc sont superbes. Celles que l'ancienne Rome faisait graver sur les monuments de triomphe rappelaient qu'ils avaient été dédiés à tel ou tel personnage, pour avoir agrandi l'empire du peuple romain, *imperio populi romani propagato*. Une formule semblable fut insérée dans une des inscriptions en l'honneur de Domitille, mais elle y fut appliquée à l'empire des âmes.

» *Cet arc triomphal, décerné et érigé autrefois à Titus, Flavius Vespasien, augustes, pour avoir ramené la Judée rebelle sous l'empire du peuple romain, le sénat et le peuple romain le décernent et consacrent plus heureusement à la nièce du même Titus, sainte Flavie Domitille, pour avoir accru et propagé la religion chrétienne par sa propre mort.*

» *Le Sénat et le peuple romain à Flavie Domitille, vierge et martyre, nièce de Titus Flavius Vespasien, augustes, laquelle par l'effusion de son sang et de sa vie pour la foi, a sacrifié à la mort de Jésus-Christ plus glorieusement que cette mort n'a été vengée par le même Titus, lorsqu'il a détruit Jérusalem par l'ordre de Dieu.*

» A mesure que la procession avançait, l'intérêt provenant des constructions antiques qu'elle rencontrait, allait croissant. En suivant la voie sacrée, elle se trouve en face d'un monument qui est resté debout comme une borne destinée à fermer les trois siècles de persécutions, dont les tombeaux de Domitille et des deux autres martyrs avaient marqué le commencement : c'est l'arc érigé en l'honneur de Constantin, après ses victoires sur Maxence et Licinius. Les ossements de Domitille durent tressaillir en rencontrant, dans ce monument de sa famille, le premier monument du premier empereur chrétien, en passant enfin sous un arc de triomphe qui s'était élevé dans le triomphe même du christianisme. Ses inscriptions disaient :

» *Le Sénat et le peuple romain à sainte Domitille et aux saints Nérée et Achillée : dans cette même voie sacrée, où plusieurs empereurs romains, augustes, ont triomphé des provinces soumises à l'empire du peuple Romain, ces martyrs triomphent d'autant plus glorieusement qu'ils ont vaincu, par la supériorité de leur courage, les triomphateurs eux-mêmes.*

» *Le Sénat et le peuple Romain à sainte Flavie Domitille : douze empereurs, augustes, ses parents, ont illustré par leurs actions éclatantes la famille Flavienne et la ville de Rome : mais elle a répandu à elle seule un plus beau lustre sur l'une et sur l'autre, en abandonnant pour le Christ l'empire et la vie.*

» Le cortège, passant ensuite entre le Colisée et les débris du palais de César, suivit la voie appienne et arriva à l'antique église dont les souterrains avaient fourni aux trois martyrs leurs premiers tombeaux. Ils furent reçus à l'entrée par le cardinal Baronius, accompagné d'un grand nombre de membres du Sacré-Collège. Au moment où les saintes reliques passèrent sous la porte, il entonna l'antienne : *Entrez, saints de Dieu.* Une oraison funèbre, d'un genre peu vulgaire, les attendait dans l'église. Baronius avait fait graver sur un marbre de l'abside l'homélie que saint Grégoire Ier avait prêchée, dans cette même église, pour la fête anniversaire de ces saints, dix siècles auparavant. Nous la lisons encore aujourd'hui au-dessus de la chaire antique, qui contient probablement quelque partie de celle sur laquelle ce grand orateur était assis en prononçant ce discours. J'en citerai le passage suivant : « Les Saints, près du tombeau desquels nous sommes réunis, ont foulé aux pieds, en le regardant du haut de leur âme, le monde florissant. La vie pour eux était longue, le bien-être assuré, la paix continuelle, et pourtant ce monde, tout fleuri qu'il était en lui-même, avait déjà séché dans leurs cœurs. Voilà qu'aujourd'hui il a séché en lui-même, mais c'est seulement dans nos cœurs qu'il fleurit encore. Partout la mort, le deuil, la désolation; nous sommes frappés de toutes parts, de toutes parts nous sommes remplis d'amertume, et cependant, aveuglés par nos plaisirs charnels, nous aimons les amertumes même de ce monde, nous le poursuivons tandis qu'il nous fuit, nous nous attachons à lui lorsqu'il tombe. » Ces éloquentes paroles, mises à la suite des inscriptions consacrées aux trois martyrs, complètent dignement la pompe triomphale qui leur avait été décernée, car toutes les fêtes chrétiennes doivent avoir un épilogue moral qui convienne à tous les temps. Le monde, quoique plus paré, plus fleuri aujourd'hui qu'il ne l'était dans le siècle de saint Grégoire, n'a pas cessé d'être une chose qui fuit et qui tombe. Dans la destinée des fleurs qu'il produit, il n'y a toujours rien de durable que les ruines où elles naissent. Les arcs de triomphe ressemblent beaucoup à des tombeaux, à moins qu'ils ne figurent la seule victoire qui mette sous nos pieds tout ce qui n'est immortel que dans le passé.

» Les personnes qui ne comprennent pas l'utilité morale de ces fêtes religieuses, me semblent encore plus singulières que celles qui n'en sentent pas le caractère poétique. »

LA BIENHEUREUSE IMELDA, VIERGE

MODÈLE DES ENFANTS QUI SE PRÉPARENT A LA PREMIÈRE COMMUNION

Fête le 12 mai et le 16 septembre.

Première communion miraculeuse d'Imelda

DANS LA MAISON PATERNELLE

Imelda vécut peu d'années en ce monde, mais quelles années! La sainteté, comme l'enseigne le grand saint Thomas, se résume tout entière dans *l'amour de Dieu;* or, cet amour fut assez vif dans le cœur d'Imelda pour arracher son âme à son corps mortel, et l'unir à Jésus-Christ pour toujours.

Le divin Maître a rendu ce beau témoignage de sainte Madeleine: *qu'elle avait beaucoup aimé;* il en fut ainsi de l'angélique Imelda, qui avait reçu au baptême le nom de *Madeleine.*

Madeleine Lambertini était née dans la ville

de Bologne, en Italie, l'an 1321. Sa famille, déjà noble et ancienne, avait donné des hommes illustres par leurs exploits et par les services rendus à leur pays. Plus tard, un des rejetons de cette vaillante race, le cardinal Prosper Lambertini, deviendra Pape, sous le nom de Clément XIV.

Dieu ne réservait pas à la petite Madeleine une gloire aussi brillante aux yeux du monde, mais il avait versé dans cette âme des dons si rares, que, dès sa plus tendre enfance, elle parut un ange dans un corps mortel.

Sa jeune intelligence semblait s'ouvrir comme naturellement aux premiers enseignements des vérités chrétiennes.

Si quelque accident ou quelque douleur venait à troubler la sérénité de son visage et exciter ses larmes enfantines, il suffisait de lui parler de Jésus et de Marie, de lui raconter quelques traits de l'Evangile ou de la vie des Saints, pour captiver immédiatement son attention, sécher ses pleurs et lui rendre ses sourires.

On ne voyait point en elle ces caprices, cette inconstance, cet amour excessif du jeu, cette peine à obéir, qui porte tant d'enfants à négliger leurs devoirs et à trouver la prière ennuyeuse.

Elle était sérieuse, appliquée, obéissante, modeste dans ses regards, grave dans son maintien, ennemie du bruit et de la dissipation. Son plus agréable passe-temps était de se retirer dans un petit oratoire, orné de ses mains, afin d'y prier à son aise, et de s'y livrer à divers exercices de piété, dans le silence et le recueillement.

Elle prenait pour modèle le divin Enfant Jésus et croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Dans ces saintes occupations, elle comprenait de plus en plus que le monde présent n'est que vanité en présence de l'éternité, que la grande affaire de la vie est de sauver son âme, que Dieu, beauté sans égale et bonté infinie, est seul vraiment digne d'amour, et que la mesure de l'aimer est de l'aimer sans mesure, comme dit saint Bernard. Aussi s'efforçait-elle de lui donner, chaque matin, tout son cœur, et de rester unie toute la journée à cet unique Bien-Aimé.

Les préoccupations de vanité et de toilette, qui se glissent si vite dans l'imagination des jeunes filles, n'existaient point pour elle, car elle s'oubliait elle-même, pour ne songer qu'à plaire à Dieu. Les richesses de la maison paternelle la laissaient indifférente.

Mais à mesure qu'elle grandissait, elle constatait combien l'esprit du monde est différent de l'esprit de Dieu. Elle se sentait attirée vers le saint asile d'un cloître où, renonçant à toutes les choses de ce monde, par un généreux sacrifice, elle serait toute à Jésus-Christ.

Elle supplia ses parents de la conduire en quelque couvent; et ces bons parents, offrant à Dieu leur sacrifice, consentirent à sa demande. Madeleine aimait vivement sa famille et en était également aimée, mais à cette joie de la terre, il fallait préférer Dieu et sa sainte volonté, et il fut fait ainsi.

Madeleine avait à peine dix ans.

MADELEINE AU COUVENT — LA PETITE RELIGIEUSE

A peu de distance de Bologne, dans un lieu appelé Valdipiétra, s'élevait autrefois le couvent de Sainte-Madeleine, où de ferventes religieuses servirent le Seigneur pendant de longs siècles, sous le patronage et les sages Règles de saint Augustin et de saint Dominique (1). C'est là que se présenta la noble fille des Lambertini. Par son brûlant amour divin et par sa pureté parfaite, la jeune Madeleine était digne d'être la fille de saint Augustin au cœur d'or, et de l'angélique saint Dominique.

Suivant un usage très ancien et encore fréquent à cette époque, l'enfant fut reçue au monastère, malgré son jeune âge, et revêtue de l'habit religieux. Cette démarche, d'ailleurs, n'engageait point l'avenir, et la profession ne pouvait avoir lieu qu'après l'âge nubile.

En recevant l'habit des épouses du Christ, Madeleine échangea son nom contre celui d'*Imelda*, marquant par là qu'elle voulait renoncer au monde, pour embrasser une carrière nouvelle.

Les enfants de son âge, admis dans les monastères, n'étaient soumis qu'à une partie de la règle; la jeune sœur Imelda voulut l'observer tout entière. On la voyait à tous les exercices de la communauté; c'était la plus exacte, la plus modeste, la plus obéissante. Elle châtiait son corps délicat par de rudes pénitences, comme si elle eût eu de grands péchés à expier; car elle désirait ressembler à Jésus crucifié.

En un mot, les Sœurs les plus anciennes la regardaient, avec une secrète admiration, comme leur modèle.

DÉVOTION AU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE

Mais le plus touchant était de voir la merveilleuse dévotion de la sainte enfant envers le très doux Sacrement de l'Eucharistie. Sachant que Jésus est là, Jésus l'unique objet de son ardent amour, elle éprouvait un bonheur sans lassitude, à passer des heures entières en adoration devant le saint tabernacle. Dans ces suaves entretiens avec le divin Enfant, le temps lui paraissait court.

Chaque matin, elle assistait au Saint-Sacrifice de la messe. Son âme était alors toute absorbée dans la méditation de cet auguste mystère; son recueillement et ses larmes témoignaient de sa ferveur.

Mais c'est surtout au moment de la communion, quand les Sœurs quittaient leur place pour aller s'agenouiller à la table des anges, que la jeune Sainte ne pouvait retenir le flot de ses larmes. Qu'elle eût souhaité recevoir aussi son Roi bien-aimé, l'avoir tout à elle et être toute à Lui! Aucun sacrifice ne lui eût coûté pour être admise

---

(1) On peut dire, avec vérité, que la bienheureuse Imelda appartient à la fois aux Augustines et aux Dominicaines: aux Augustines, parce que les religieuses de Valdipiétra appartenaient à cet Ordre, au temps de la jeune Sainte; aux Dominicaines, parce que ces mêmes religieuses, légitimes héritières et gardiennes des reliques d'Imelda, se rangèrent sous la bannière de saint Dominique, dès les premières années du XVI[e] siècle. — Le couvent de Valdipiétra fut d'abord habité par des Bénédictins de Cluny, puis par des Augustins, qui le cédèrent à des religieuses Augustines, vers l'an 1259. — Imelda mourut en 1333. — Ces religieuses adoptèrent les constitutions de l'Ordre de Saint-Dominique, l'an 1505. En 1566, avec l'autorisation de saint Pie V, elles cédèrent le couvent de Valdipiétra aux religieux Servites, en échange d'un couvent que possédaient ces Pères dans la ville même de Bologne, où elles allèrent s'établir. (Voir les *Bollandistes*, tome III de mai, page 182.)

à un tel bonheur. Mais son âge l'en retenait encore éloignée.

En attendant, à l'heure de la récréation, elle s'approchait de quelqu'une de ses compagnes qui avait eu la grâce de communier le matin, pour s'entretenir avec elle de ce divin mystère : « *Oh! je vous en prie,* disait-elle, dans l'ingénuité et l'ardeur de son amour, *expliquez-moi comment on peut recevoir Jésus dans son cœur et ne pas mourir?* »

Ne pouvant plus résister à l'ardeur de ses désirs, elle alla prier le confesseur du couvent de lui permettre de s'approcher de la sainte Table. Mais c'était alors l'usage, en ce pays, de ne pas admettre les enfants à la première communion avant l'âge de quatorze ans; le prêtre ne crut pas devoir faire une exception pour Imelda. Il se borna donc à encourager les saints désirs de l'enfant, sans lui permettre encore de les réaliser. Imelda se soumit; mais quel sacrifice!

PREMIÈRE COMMUNION MIRACULEUSE D'IMELDA

« Cependant, dit un des récents historiens de la Bienheureuse, Dieu, qui se plaît à venir dans les cœurs humbles et purs, ne tarda pas à récompenser l'amour dont Imelda brûlait pour lui.

» L'épreuve de la bienheureuse enfant durait encore quand arriva la fête de l'Ascension. On était en l'année 1333. Imelda venait d'atteindre sa onzième année. Pensant qu'en un si beau jour son confesseur se relâcherait de sa sévérité, elle surmonte sa timidité et réitère sa demande avec plus d'instances que jamais. Ce fut en vain...

» Mais qu'est la volonté de l'homme devant celle de Dieu? On peut bien, il est vrai, interdire à une âme de s'approcher de lui; mais est-il au pouvoir de personne d'empêcher Dieu de s'unir à cette âme? Dieu lui-même n'a-t-il pas déclaré dans les divines Ecritures que *ceux qui le cherchent le trouveront infailliblement;* et qu'il rassasiera *de ses biens ceux qui sont affamés?*

» Le cœur brisé par le nouveau refus qu'elle venait d'essuyer, Imelda se rendit à l'église du monastère, pour assister à la messe et unir son sacrifice à celui de l'adorable victime...

» Quand le moment de la communion fut venu, toutes les religieuses sans exception vinrent se ranger, heureuses et recueillies, autour de la Table Sainte.

» Seule, Imelda resta dans le bas du chœur.

» Là, agenouillée, la tête dans ses mains, elle donne un libre cours à ses larmes en songeant au bonheur de ses Sœurs; elle se plaint amoureusement à son divin Epoux de rester sourd à sa prière et le conjure par de nouvelles instances de ne pas différer plus longtemps de combler ses vœux.

» O Jésus! soupirait-elle, ô mon céleste Epoux, ainsi donc vous voulez que votre petite servante soit consumée par l'ardeur de ses désirs sans qu'ils soient jamais satisfaits?... Serait-ce parce que je ne suis qu'une enfant? Mais les religieuses, mes Mères, m'ont souvent raconté votre prédilection pour l'enfance; n'avez-vous pas dit à vos apôtres : « Laissez venir à moi les petits enfants, ne les éloignez pas? » Pourquoi maintenant ne voulez-vous pas me laisser approcher de vous, moi qui suis une enfant, moi qui vous aime si ardemment? Oh! donnez-moi, je vous en conjure, une seule miette de ce Pain de vie et je serai rassasiée... Et si vous ne m'en jugez pas digne, faites que je meure, car je ne puis plus vivre sans vous?

» L'amour rendait la bienheureuse enfant éloquente. Ses accents, à la fois si puissants et si tendres, avaient ému le ciel tout entier. Jésus ne put supporter plus longtemps l'agonie de cette jeune âme se mourant du désir de le posséder (1). »

Comme elle priait et pleurait encore, une hostie s'échappe miraculeusement du ciboire, s'élève en l'air, franchit la grille du chœur et vient s'arrêter, sans qu'aucune main la soutienne, au-dessus de la tête de l'enfant. Imelda, agenouillée, les yeux fixés sur la sainte hostie, adorait son Dieu, si près d'elle, et semblait s'unir aux anges dans un même mouvement de respect et d'amour. Les Sœurs n'en peuvent d'abord croire leurs yeux, cependant le miracle persistant, elles avertissent le confesseur. Celui-ci s'approche avec une patène et l'hostie, jusque-là immobile, vient s'y placer elle-même. Alors, ne doutant plus de la volonté de Dieu, le prêtre prend avec vénération l'hostie miraculeuse et en communie la bienheureuse enfant...

Imelda venait de faire sa première communion!

« Enfin ses vœux sont accomplis! et, comme si elle n'eût pu dans un corps mortel supporter une telle joie, elle s'affaisse sur elle-même, abîmée dans une contemplation profonde : ainsi la fleur s'incline sous les gouttes de la rosée du ciel, trop faible pour en soutenir le poids. Les mains toujours croisées sur sa poitrine, les yeux doucement fermés, Imelda paraissait livrée à un délicieux sommeil. Comme les heures devaient s'écouler rapides dans cette extase de l'amour! A voir ses lèvres mi-closes, décolorées, mais comme éclairées d'un sourire tout céleste et comme agitées d'un frémissement léger, on eût cru les entendre murmurer ces paroles du cantique : *Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à Lui. Il m'a introduite dans ses celliers, il m'a enivrée de son amour... J'ai trouvé Celui que mon cœur aime; je l'ai trouvé, je le tiens et je ne le laisserai pas aller!*

» Longtemps les Sœurs l'admirèrent en silence. Elles ne se lassaient pas de la regarder..... ni de louer Dieu au fond de leur cœur, *parce qu'il est bon, et que sa miséricorde s'étend à tous les siècles.* Toutefois, l'office achevé, la voyant toujours immobile et prosternée, elles ne peuvent se défendre d'une vague inquiétude. On l'appelle; on la prie, on la supplie, on lui commande de se relever; elle, toujours si prompte en obéissance, cette fois n'obéit pas; elle n'a pas entendu... on la relève... *elle était morte!*

» Morte! morte à douze ans!... Morte d'amour, et d'amour pour son Dieu! au jour et à l'heure de sa première Communion! Oh! l'heureuse mort! Trop heureuse enfant! » (2).

Ne la plaignons pas en effet, mais félicitons-la d'être entrée si saintement dans la vie qui dure sans fin, au ciel.

O Bienheureuse Imelda, petite sœur des anges, protégez tous les enfants qui s'approchent pour la première fois de la sainte Eucharistie, et obtenez-leur la persévérance dans la foi et dans la vertu, dussent-ils vivre sur la terre jusqu'à une extrême vieillesse.

---

(1) *La Bienheureuse Imelda.* Au bureau des œuvres eucharistisques, 27, avenue Friedland. Paris.

(2) *Vie de la bienheureuse Imelda Lambertini,* suivie d'une *neuvaine en son honneur,* par le R. P. Lataste, des Frères Prêcheurs. Aux bureaux de l'*Année dominicaine,* 94, rue du Bac, Paris.

SES RELIQUES A BOLOGNE

Le 18 mai de l'an 1566, les Dominicaines de Valdipiétra, ayant échangé leur couvent contre celui des Pères Servites de Marie, à Bologne, allèrent se fixer dans cette ville, emportant avec elles le corps de la bienheureuse Imelda Lambertini. En 1622, elles reçurent de Rome les reliques de sainte Eugénie et les placèrent dans la même église, unissant les deux saintes dans une commune vénération. La noble famille Lambertini fit décorer une chapelle en l'honneur de la bienheureuse Imelda, et on y plaça une inscription rappelant le miracle de sa mort.

Le Pape Léon XII, après avoir consulté la Sacrée Congrégation des Rites, a approuvé son culte et autorisé l'Ordre des Frères Prêcheurs à réciter son office et à célébrer la sainte messe en son honneur. Sa fête est fixée au 16 septembre, pour l'Ordre de Saint-Dominique.

Voici l'antienne et l'oraison gravées sur une plaque de bronze, l'an 1600, dans l'église du couvent des Dominicaines de Bologne, près de l'inscription signalée ci-dessus.

« Glorieuse vierge, épouse du Christ, Imelda, perle précieuse de virginité, illustrée par les dons du ciel, écoutez les prières que nous répandons en votre présence, faites que nous soyons un jour unis aux chœurs célestes, et en attendant, protégez-nous au milieu des calamités qui nous pressent de toutes parts. — V. Priez pour nous, bienheureuse Imelda. R. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

Oraison : Seigneur, que l'intercession de la bienheureuse Imelda, votre vierge, nous protège contre tout péril, et que par son intervention, il nous soit donné de recevoir avant notre mort, le Sacrement du Corps et du Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, après une vraie pénitence et une sincère confession. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

SAINT PANCRACE, ENFANT ET MARTYR

Fête le 12 mai.

LOYAUTÉ, COURAGE ET MARTYRE

Pancrace naquit à Synnade, en Phrygie, d'une famille romaine, riche et noble, mais païenne. (Le nom de Pancrace, donné à l'enfant et qui paraît singulier à certains lecteurs ignorants, n'a pourtant rien de ridicule. C'est tout simplement un mot grec, qui signifie *tout-puissant.*) A peine âgé de dix ans, Pancrace eut la douleur de perdre sa mère et bientôt après son père.

Son père, en mourant, avait recommandé l'orphelin à son frère Denys. Trois ans après, Denys revint à Rome avec son neveu. En ce moment la persécution était terrible contre les chrétiens. Denys et Pancrace, qui s'étaient fixés au quartier du Mont-Cœlius, apprirent que le Pontife des chrétiens, Caius, habitait près de là. Emerveillés du courage des disciples de Jésus-Christ, et poussés par la grâce, ils voulurent connaître cette religion.

Ils vinrent à la maison de saint Caius, furent instruits de la foi chrétienne, se convertirent et, après vingt jours de préparation, ils reçurent tous deux le baptême avec une grande joie. Peu après, Denys mourut dans la paix du Seigneur.

Pancrace, plein de courage et d'ardeur, et qui ne cachait point sa foi, fut dénoncé à l'empereur Dioclétien.

Arrêté et conduit devant le tyran, il se présenta plein de calme et d'assurance. Il avait quatorze ans. Sa jeunesse, la beauté et la noblesse de ses traits, sa courageuse attitude frappèrent le prince.

« Mon enfant, dit Dioclétien d'un ton paternel, on t'a trompé; écoute mes conseils et ne cours pas à la mort, à la fleur de l'âge. J'aimais ton père Clédonius, il t'a laissé de grandes richesses, je t'en donnerai encore davantage. Renonce donc aux folies de la secte des chrétiens. Si tu refuses, je confisque tous tes biens et je te fais brûler tout vivant. »

Saint Pancrace répondit : « C'est bien en vain que vous vous flattez, seigneur, de me faire perdre la foi en me menaçant de m'ôter la vie; car si je suis jeune et faible de corps, le Christ m'a animé d'un courage viril digne de ses soldats. Eh quoi ! les dieux que vous m'invitez à adorer ne sont-ils pas des imposteurs, des hommes vicieux, au point que si vos esclaves commettaient les crimes qui souillent leur mémoire, vous les feriez à l'instant rigoureusement châtier ? »

Dioclétien n'insista pas davantage. Il craignait la honte de se voir vaincu par cet enfant; et, dans sa colère, il le condamna à mort sans délai.

Conduit sur la voie Aurélia, le jeune héros chrétien s'agenouilla, eut la tête tranchée, et son âme s'envola au ciel pour lequel elle avait sacrifié tant d'espérances sur la terre.

Une sainte femme, nommée Octavie, emporta secrètement son corps pendant la nuit, l'embauma de parfums précieux et l'ensevelit avec honneur.

LA BIENHEUREUSE JEANNE DE PORTUGAL

PRINCESSE ET RELIGIEUSE DOMINICAINE

Fête le 19 mai.

La bienheureuse Jeanne supplie son père de lui permettre de suivre sa vocation religieuse.

UN DON DE SAINT DOMINIQUE
LA JEUNE INFANTE DE PORTUGAL

Alphonse V, roi de Portugal, aimé de ses peuples pour sa sagesse, sa bravoure et ses vertus, après plusieurs années de mariage, se trouvait encore sans héritier de sa couronne et de ses biens. Les grands du royaume en concevaient une légitime inquiétude ; mais c'était une tristesse plus grande encore pour le vaillant prince et pour son épouse, la pieuse reine Isabelle.

On sait que la bienheureuse Jeanne d'Asa, mère de saint Dominique de Guzman, obtint la naissance de cet enfant béni de Dieu, à la suite d'un pèlerinage au tombeau de saint Dominique de Silos.

Ce souvenir a inspiré plus tard à beaucoup d'époux chrétiens la pensée d'invoquer à son

tour saint Dominique de Guzman, pour obtenir la cessation de leur stérilité, et plusieurs ont été exaucés.

Le roi et la reine résolurent de recourir au même intercesseur.

Isabelle accomplit, dans ce but, un pèlerinage au célèbre sanctuaire de Saint-Dominique de Quemada, dédié à l'illustre fondateur des Frères prêcheurs.

Moins d'un an après, le 16 février 1452, elle mettait au monde, à Lisbonne, une ravissante petite fille, dont la naissance combla de joie la famille royale.

La pieuse reine voulut qu'on l'appelât Jeanne, à cause de sa grande dévotion pour saint Jean l'Evangéliste.

On fit de magnifiques préparatifs pour le baptême de l'enfant, qui fut célébré avec pompe, le huitième jour après sa naissance, au milieu d'un splendide concours de tous les grands du royaume, de représentants du clergé, de la noblesse et d'un peuple immense.

Après la cérémonie, les principaux dignitaires prêtèrent serment de fidélité à la jeune princesse, la reconnaissant pour leur légitime souveraine et héritière présomptive du royaume de Portugal, puis, en signe de respect, ils vinrent baiser sa petite main.

Trois ans après, la naissance d'un fils vint mettre le comble au bonheur des royaux époux. Isabelle voulut aussi le nommer Jean. Mais, hélas! les fêtes auxquelles un si joyeux événement donnait lieu dans tout le royaume, furent bientôt assombries par le deuil. Isabelle mourut peu de jours après la naissance du jeune prince.

Le roi, don Alphonse, déclara que la jeune *infante* (*princesse royale*) Jeanne, tiendrait désormais au palais la place de sa mère, et mit au service de sa fille les dames d'honneur, les officiers, les servantes, en un mot, toute la maison de sa chère Isabelle. Il choisit pour gouvernante de ses deux enfants dona Béatrice de Ménézès, l'une des plus nobles et des plus vertueuses dames de la cour.

Dona Béatrice fut pour l'infante Jeanne comme une seconde mère et s'appliqua à former son esprit et son cœur aux idées et aux sentiments les plus dignes d'une grande chrétienne et d'une grande princesse.

JEANNE A DIX ANS

Dès l'âge de neuf à dix ans, la jeune princesse, renonçant aux enfantillages, commença à montrer un jugement, un sérieux, une application à ses devoirs qui étonnaient toute la cour.

A l'âge de douze ans, elle gouvernait sa *maison*, dit un témoin oculaire, avec la maturité et le savoir-faire d'une personne de vingt-cinq à trente ans. Elle fuyait la dissipation et l'oisiveté, réalisait de rapides progrès dans l'étude des belles lettres et apprenait le latin pour comprendre les offices de l'Église. Ceux qui l'entendaient parler de quelques points d'instruction religieuse, de l'histoire de Notre-Seigneur ou des saints, admiraient la solidité et l'étendue de ses connaissances.

Elle avait une chapelle au palais, où chaque matin elle faisait célébrer la sainte messe; elle y assistait avec le plus profond recueillement et ne permettait pas que personne lui parlât avant qu'elle eût achevé les prières qu'elle s'était prescrites. Plusieurs fois dans le jour, elle se retirait dans cette chapelle, pour vaquer en silence à la prière et à de pieuses lectures.

Elle avait pour aumônier un prêtre vénérable par l'âge et les vertus, qui avait été chapelain de la reine sa mère; elle le pria de lui apprendre à réciter le bréviaire et elle prit dès lors la sainte habitude de dire chaque jour, avec une de ses confidentes, ces belles prières de l'Eglise universelle.

PROPOSITION DE MARIAGE — PROGRÈS DANS LA VERTU

A quinze ans, la noble infante Jeanne de Portugal était devenue l'une des princesses les plus accomplies de son temps; les charmes de son visage, la grâce et la noblesse de ses manières, la culture de son esprit, l'éclat de sa piété et de ses vertus, l'avaient rendue extrêmement chère au roi son père et au peuple portugais. La renommée de ses brillantes qualités émut le roi de France Louis XI, qui conçut immédiatement le projet d'enrichir son royaume de ce trésor. Il envoya une ambassade au roi de Portugal, lui demander la main de sa fille pour le prince Charles son frère, duc de Guyenne. L'infante, qui se sentait de plus en plus attirée vers Dieu seul, refusa, en prétextant son jeune âge; la cour de Portugal, qui fondait ses espérances sur Jeanne en cas de mort du prince royal son frère, n'insista pas.

Après ce premier sacrifice des honneurs du monde, Jeanne s'appliqua avec une ardeur nouvelle à la perfection chrétienne. Dans le palais qui lui avait été donné pour résidence, elle interdit les jeux d'argent et les bals. Pour préserver et fortifier sa vertu au milieu des splendeurs d'une cour, elle mortifiait son corps avec autant d'énergie qu'une austère religieuse. Quand le roi son père ou l'infant son frère venaient la visiter, ou qu'elle devait paraître en public en leur compagnie, elle était richement vêtue comme il convenait à son rang. Elle en agissait ainsi par obéissance à son père; mais sous ses amples vêtements de soie et d'or, elle portait une étroite robe de laine et, sous cette robe, un cilice en crins de cheval.

Elle était grande amie de la concorde et de la paix. Elle ne pouvait souffrir qu'il y eût dans sa maison des disputes et des injures. La haine venait-elle à diviser quelques-unes des personnes à son service, elle s'efforçait par de douces paroles de les réconcilier; si elle n'y pouvait réussir, si quelques-uns refusaient de se pardonner, elle les chassait de sa maison. Mais, ajoute l'historien, elle était rarement obligée d'en venir à cette extrémité, car ordinairement sa charitable intervention était tellement bénie de Dieu que les ennemis les plus acharnés s'attendrissaient et se réconciliaient sincèrement.

Dans son grand amour pour Jésus-Christ, elle désirait ardemment passer les nuits en prière auprès de son Bien-Aimé. Mais, comment tromper la vigilance des dames de sa cour? Ce n'était pas chose facile; la Sainte sut pourtant user d'un stratagème. Après son souper, elle entrait dans sa chapelle et y restait en prière pendant une heure. Elle en sortait alors, et ses dames l'accompagnaient jusqu'à ses appartements, l'assistaient à son coucher, conformément au cérémonial des rois; puis, croyant que tout était fini, se retiraient.

Les dames une fois parties, Jeanne se levait, et retournait à sa chapelle, où elle se livrait à de ferventes prières, et même à de rudes flagel-

lations, surtout la veille de certaines fêtes. Ainsi se passait une bonne partie de la nuit. Quand le sommeil devenait trop invincible, elle prenait un peu de repos, étendue par terre sur le tapis. A l'aurore elle retournait à ses appartements et se couchait de nouveau ; de sorte que ses dames, qui la trouvaient toujours au lit, ne pouvaient s'apercevoir de ses mortifications.

SON AMOUR POUR JÉSUS-CHRIST

Une vie si sainte ne pouvait que plaire à son divin Maître, aussi Notre-Seigneur la combla-t-il de grandes faveurs, et ces faveurs l'excitaient sans cesse à aimer le Bien-Aimé de son cœur. Une des choses qui excitaient en elle cet amour, c'était la pensée des souffrances de Jésus-Christ. Soit qu'elle méditât, soit qu'elle entendît prêcher sur la Passion, son cœur était si pénétré de douleur, qu'elle versait d'abondantes larmes, comme si elle avait vu Jésus-Christ lui-même souffrant et mourant pour nous.

Mais cet amour pour Notre-Seigneur se manifestait surtout par la ferveur avec laquelle elle s'efforçait d'imiter les vertus et les autres actions de sa vie.

C'est ainsi que le Jeudi-Saint, elle faisait introduire, par des portes secrètes, dans une salle de son palais, douze pauvres femmes étrangères à la ville. (Elle prenait toujours des étrangères afin de ne pas être connue par elles, et de pouvoir ainsi cacher sa bonne action.) Quand elles étaient toutes réunies, elle venait déguisée en servante, leur lavait les pieds, les comblait d'aumônes et les renvoyait, sans que ces pauvres femmes pussent connaître le nom et la qualité de la personne qui les avait traitées avec tant de bonté.

JEANNE RÉGENTE DU ROYAUME — ELLE DEMANDE A SON PÈRE LA PERMISSION DE SE FAIRE RELIGIEUSE

L'an 1471, le vaillant roi de Portugal, pour la défense du catholicisme et la sûreté de ses Etats, organisa une croisade contre les Musulmans d'Afrique. Il reçut solennellement la croix dans la cathédrale de Lisbonne avec son fils, le prince Jean, âgé seulement de quinze ans, suivi de la meilleure noblesse du Portugal.

Jeanne avait alors dix-huit ans. Son père lui confia la régence du royaume pendant toute la durée de l'expédition, et, après de touchants adieux, s'embarqua avec toute son armée.

La princesse ne cessa de prier pour le succès des armes chrétiennes.

L'expédition fut courte et heureuse.

Le roi de Portugal remporta de brillants succès sur les ennemis de la foi; et le 28 août, fête de saint Augustin, il entrait en vainqueur dans la ville de Tanger, au Maroc.

La princesse Jeanne, après avoir remercié Dieu, fit préparer une fête magnifique pour recevoir, à leur retour, le roi et l'armée victorieuse.

A leur approche elle alla au-devant de son père avec toute sa cour, et le félicita de sa victoire.

Le prince serra sa noble fille dans ses bras. Et celle-ci, le voyant si bien disposé à son égard, crut l'heure favorable pour lui dévoiler le secret de son cœur.

« Mon très doux père, dit-elle, Votre Majesté n'ignore pas que les empereurs païens avaient coutume lorsqu'ils remportaient quelque victoire, d'offrir à leurs idoles, en action de grâces, tout ce qu'ils avaient de plus exquis et de plus précieux. Nous lisons même, que certains d'entre eux allaient jusqu'à consacrer la plus belle de leurs filles au service de leurs temples. Si donc les païens montraient cette reconnaissance envers d'inutiles idoles, n'est-il pas convenable que le roi le plus glorieux du monde fasse quelque chose de semblable pour le seul vrai Dieu, qui vient de lui donner la victoire sur les ennemis de la foi ?

» Mais si vous lui offrez quelque chose, il faut que cette offrande soit digne de l'immense bienfait qu'il vous a accordé.

» Pour cela vous ne pouvez rien choisir de plus convenable que le don de votre propre fille, que vous voyez ici prête à se consacrer à son service. Je vous demande donc, d'abord, de ne plus me parler de mariage et ensuite de me permettre de me retirer dans un monastère, où je pourrai m'offrir en sacrifice à Celui qui s'est immolé pour nous sur la croix. »

Le roi embrassa de nouveau sa fille en versant d'abondantes larmes, qui témoignaient de l'immense douleur de son cœur, et il lui dit: « Ma fille bien-aimée, c'est malgré moi que j'exauce aujourd'hui votre prière, mais je ne veux pas vous contrister, en vous refusant la grâce que vous avez su me demander avec tant de délicatesse. D'ailleurs, je vois dans la demande que vous m'adressez, la volonté sainte de Dieu à laquelle nul n'a le droit de s'opposer. »

La Sainte ne put contenir sa joie. Mais le jeune prince royal et les seigneurs, témoins de cet entretien, protestèrent hautement contre une décision contraire, disaient-ils, aux intérêts dynastiques du roi et au bien de l'Etat.

Pour ne pas troubler la joie publique dans ces heureuses circonstances, la bonne princesse différa de quelques mois l'exécution de son projet. Elle revint au palais, continuant à paraître en public avec la cour et à donner des audiences avec son amabilité ordinaire.

LA PRINCESSE QUITTE LA COUR

Plusieurs croyaient qu'elle avait renoncé à son dessein. Il n'en était rien. Déjà une des plus nobles demoiselles de Portugal, Eléonora de Ménézès, sa confidente et son amie, qui partageait ses désirs, venait d'entrer au couvent des Dominicaines du Jésus, à Aveiro. Elle savait que la princesse l'y rejoindrait bientôt. Bientôt en effet, Jeanne rappelle à son père sa promesse, et demande la liberté de se retirer dans le monastère qu'elle voudrait.

Alphonse, laissant sa foi chrétienne triompher de sa tendresse paternelle, le lui permet.

A cette nouvelle, ce ne sont que pleurs et gémissements à la cour.

La bonne princesse est profondément émue elle-même à la vue des larmes de ses demoiselles d'honneur, élevées dans le palais avec elle et par ses soins. Mais son courage ne faiblit pas; pour se dérober à ces scènes attendrissantes, elle laisse ignorer le jour de son départ; au milieu des ténèbres de la nuit, elle s'échappe secrètement du palais, par une porte dérobée, et se réfugie au couvent des Bernardines d'Odivelas.

De là, elle avertit le roi son père, qu'elle a choisi pour sa résidence le couvent du Jésus d'Aveiro.

Son père, son frère, sa tante, et un nombreux cortège, viennent l'accompagner jusqu'à ce monastère. Leur désolation était grande. Jeanne seule était intrépide et sereine. « Au moins,

disait-on, si elle avait choisi un couvent moins éloigné de la capitale! » Le monastère des Dominicaines d'Aveiro, fondé quelques années auparavant par Béatrix de Léitoa, noble veuve portugaise, qui s'y était retirée avec ses deux filles, était admirable de régularité et de ferveur : c'est ce qui avait déterminé le choix de la princesse.

AU COUVENT D'AVEIRO — JEANNE REFUSE LES COURONNES D'ANGLETERRE ET D'ALLEMAGNE

Les adieux furent émouvants. Dona Philippa, tante de Jeanne, ne put se résoudre à s'éloigner de sa nièce et loua une maison dans la ville d'Aveiro.

La sainte princesse fut reçue au monastère comme un ange du ciel. Bien que logée à part, elle partageait les exercices des religieuses. Pendant plus de trois ans, des raisons politiques empêchèrent sa prise d'habit.

Mais en 1475, apprenant que son frère venait d'avoir un fils, elle se présenta au chapitre des religieuses et se prosternant devant la Mère prieure, elle demanda l'habit de Saint Dominique. Elle en fut revêtue au milieu des larmes de joie de la communauté.

Elle alla ensuite se placer parmi les novices, se montrant la plus humble, la plus obéissante, la plus dévouée. Elle balayait les corridors, consolait les affligés, soignait les malades et édifiait tout le monde.

Mais la nouvelle que l'infante avait revêtu l'habit monastique excita une vraie tempête à Lisbonne : une députation de seigneurs et le prince royal accoururent à Aveiro ; Jean voulait lui arracher son voile. Elle eut grand'peine à les calmer. Enfin, il fut décidé que sa profession serait différée, et on la laissa au couvent.

Richard III, roi d'Angleterre, et Maximilien, empereur d'Allemagne, demandèrent sa main ; elle refusa.

Ce mépris des grandeurs du monde, ces vertus éclatantes étaient une grande leçon pour les peuples.

Le roi, son frère, lui céda la souveraineté de la ville d'Aveiro, mais elle ne voulut pas en accepter l'administration.

Elle ne disposait de rien sans la permission de la Mère prieure du couvent, et lui obéissait avec humilité. Ne pouvant faire profession, elle voulait du moins pratiquer toutes les vertus et toutes les austérités religieuses autant qu'il lui était possible. Elle obtint de pouvoir s'unir à Jésus-Christ par le vœu simple de chasteté perpétuelle. Elle le prononça après sa communion, le jour de la fête de sainte Catherine, avec un grand désir d'être toute à Jésus-Christ.

Elle s'appliquait à arracher de son cœur tout ce qui aurait pu déplaire à son divin Roi. Elle notait, sur un petit livret, ses plus légers manquements et les relisait le soir à son examen de conscience, pour en demander pardon à Dieu. Elle se confessait très régulièrement au confesseur des religieuses et se préparait avec grand soin à ses communions.

Elle dota le couvent de nombreux ouvrages de piété en portugais ou en latin. Familiarisée dès sa jeunesse avec la langue de l'Eglise, elle lisait volontiers les meilleurs livres de piété publiés en latin et les méditait.

Elle priait souvent pour les pécheurs et se flagellait pour obtenir leur conversion.

Les conseils de la princesse religieuse étaient favorablement écoutés à la cour. Son énergie à réclamer le châtiment des femmes de mauvaise vie d'Aveiro et d'autres localités lui valut le martyre. On raconte que dans une visite hors du monastère, on lui servit un breuvage empoisonné. Elle en tomba gravement malade, supporta héroïquement d'horribles souffrances et mourut à l'âge de trente-huit ans, dans les plus admirables sentiments de paix, de joie et d'amour divin, le 12 mai 1490.

L'archevêque de Coïmbre, l'évêque de Porto, une foule de seigneurs qui étaient accourus à Aveiro, à la nouvelle de la maladie désespérée de la princesse, assistèrent à ses funérailles au milieu d'un peuple en larmes. L'archevêque de Coïmbre chanta la messe solennelle. La princesse fut ensevelie dans le chœur inférieur des religieuses.

SES MIRACLES

On ne tarda pas à obtenir de nombreuses faveurs spirituelles et temporelles par l'intercession de la sainte défunte.

Quinze jours après sa mort, les religieuses au sortir des Matines avaient regagné leurs cellules pour reprendre un moment de repos suivant l'usage ; la bienheureuse princesse apparut en songe, au même moment, à la plupart d'entre elles, toute brillante de lumière. Elle leur dit de ne point la pleurer, mais de se réjouir car elle était dans la paix et la gloire éternelles. Elle ajouta qu'elle avait obtenu, pour plusieurs religieuses, la faveur d'aller bientôt la rejoindre au ciel. En effet, sept moururent dans le cours de l'année.

La place nous manque pour rapporter tous les autres miracles par lesquels Dieu daigna glorifier sa servante. Nous citerons seulement celui-ci :

Une autre année, la peste faisait de grands ravages à Aveiro. Dans le couvent se trouvait une ancienne servante de la Sainte qui l'avait suivie au cloître, et avait pris l'habit sous le nom de Sœur Marguerite. Un abcès pestilentiel l'avait mise aux portes du tombeau. Les médecins, craignant de contracter la maladie, refusaient de la soigner.

Abandonnée de tout secours humain, sans aucun espoir de conserver sa vie, Sœur Marguerite s'adressa à celle qui avait été sa souveraine et la pria de ne pas l'abandonner dans le péril où elle se trouvait. Puis elle demanda un peu de terre du tombeau de la Sainte, et, pleine de confiance en Dieu, elle l'appliqua sur l'abcès.

Elle se sentit aussitôt délivrée de ses douleurs ; la fièvre la quitta et elle se leva immédiatement.

Puis, comprenant que la Sainte ne l'avait pas guérie uniquement pour elle-même, mais aussi pour le bien des autres, elle se mit aussitôt à soigner les malades et à enterrer de ses propres mains les morts que la peste opérait chaque jour.

Enfin, en reconnaissance de ce grand bienfait, elle entreprit d'écrire la vie de notre Sainte, affirmant ne rien dire qui ne soit la pure vérité, car tout, ou à peu près tout ce qu'elle raconte, elle l'avait vu de ses propres yeux. C'est de ce récit, rapporté dans les Bollandistes, que nous avons extrait ce que nous venons de raconter.

SAINT MODOALD, ARCHEVÊQUE DE TRÈVES

Fête le 12 mai.

Entretien de saint Modoald avec le jeune roi Dagobert.

LES ORIGINES DE SAINT MODOALD

Modoald eut la gloire d'appartenir à une famille de France, noble et sainte entre toutes, celle du bienheureux Pépin de Landen, maire du palais en Austrasie, qui donna à l'Eglise, en l'espace d'un siècle, près de trente saints. On le dit en effet frère de la bienheureuse Itta, qui fut l'épouse du bienheureux Pépin de Landen, et la mère de sainte Gertrude de Nivelle.

S'il reçut de son entourage les plus édifiants exemples, il lui rendit ce même bienfait et, dès sa jeunesse, le porta à la sainteté par le spectacle de ses vertus.

Né en Aquitaine, il fut confié à de savants maîtres, et surpassa bientôt tous ses compagnons. Son éducation fut excellente sous le rapport de la science comme sous celui de la piété. Ses succès ne lui faisaient pas d'envieux. Il était si humble, il semblait si bien oublier la noblesse de sa naissance et la supériorité de son talent, que tous, maîtres et condisciples, l'estimaient et l'aimaient.

Ennemi de la dissipation et de l'oisiveté, on le voyait toujours occupé, livré à quelque pieuse

lecture ou à l'exercice de la méditation. En récréation, il se mêlait peu aux joueurs, mais, suspendu aux lèvres de ses éducateurs, il cherchait à en recueillir quelque parole d'édification, qu'il gravait dans sa mémoire afin de s'en servir ensuite pour le bien du prochain.

L'étudiant se préparait ainsi à son futur apostolat.

Ses humanités achevées, le temps vint pour lui de choisir sa voie.

DÉSIRS DE SOLITUDE — OBSTACLES A LA COUR DU ROI DAGOBERT

Son amour de la solitude le portait vers la vie contemplative. Il méprisait les richesses au milieu desquelles il était né; les amitiés du monde le tentaient peu, les honneurs effrayaient sa modestie et sa simplicité; il fuyait les délices et le bien-être, les combattait même en affligeant son corps par les jeûnes et les veilles.

La vie intérieure, toute de prière et d'union à Dieu, répondait à ses aspirations. Mais comment fuir le monde, se dégager du souci des affaires temporelles, et vivre à l'écart dans la retraite?

Des obstacles nombreux surgirent sous les pas du jeune homme. Sa qualité et son mérite même entravèrent ses pieux desseins. Il était noble, plein de charme, de talent et de prudence. Sur la demande de Pépin de Landen, le jeune roi Dagobert le fit venir à la cour et lui donna rang parmi ses principaux conseillers.

Modoald rencontra au palais plusieurs personnages d'une haute vertu : il rechercha particulièrement leur conversation, et se tint à l'écart de toutes les séductions d'une société qui se ressentait encore des exemples de la licencieuse Frédégonde. Ces illustres amis étaient Arnould, évêque de Metz, homme d'une sainteté éminente, austère jusqu'à ne se nourrir que de pain d'orge et d'eau, et favorisé du don des miracles, et Cunibert de Cologne, l'un des premiers conseillers du roi.

En leur société, Modoald ne perdit rien de sa piété et se conserva pur au milieu des entraînements de cette cour brillante et légère.

Il eut sans doute à lutter contre le faste et les voluptés qui l'entouraient. Dagobert avait introduit dans la maison royale une magnificence qui rappelait celle des monarques orientaux. « Les pierres précieuses, dit M. Henri Martin, étincelaient sur les bandeaux et sur les ceintures d'or des officiers et des femmes du palais; les soies éclatantes de la Chine que les marchands syriens apportaient d'Asie en Gaule et y vendaient au poids de l'or, couvraient le roi et ses courtisans. » Toute cette pompe, inusitée sous ses prédécesseurs, servait sans doute à donner au roi un prestige utile, mais elle fut la source de séductions, contre lesquelles il ne sut pas toujours se prémunir.

Modoald resta par devoir au poste périlleux et difficile qui lui était échu; il vécut à la cour sans s'y attacher, et, fidèle jusqu'au bout à sa mission de bon conseiller, il retint plus d'une fois Dagobert sur la pente funeste où l'entraînaient ses passions.

MODOALD ARCHEVÊQUE DE TRÈVES

Si habiles que fussent dans le maniement des affaires saint Arnould de Metz et saint Cunibert de Cologne, ils n'éclipsaient pas le ministre Modoald. Celui-ci brillait encore au milieu d'eux par sa profonde intelligence et la sagesse de ses avis. Ces qualités, jointes à la pureté de ses mœurs, attirèrent sur lui l'attention du roi. Juste appréciateur de son mérite, il le choisit pour le siège archiépiscopal de Trèves, rendu vacant par la mort de saint Sebaud, en 622, et n'eut point d'égard aux représentations que fit le ministre pour écarter cette importante dignité.

Le peuple de Trèves voulait un Saint pour remplacer le Saint qu'il perdait, et d'un avis unanime il désignait Modoald comme le plus digne de succéder au regretté saint Sebaud. Pépin de Landen en jugeait également ainsi.

Après avoir longtemps résisté aux vœux du peuple, du maire du palais et du roi, Modoald finit par se résigner.

Sa conduite montra bientôt qu'il avait pris les Apôtres pour modèles. Autant il avait manifesté de répugnance pour son élévation à l'épiscopat, autant il apporta, lorsqu'il fut évêque, de zèle et de sagesse dans l'accomplissement de ses devoirs.

Il soutint pendant près de vingt ans le poids de cette lourde charge; son temps se passa en bonnes œuvres; sans cesse appliqué à remplir tous les devoirs d'un véritable pasteur, il veillait sur son troupeau avec un soin jaloux. Son biographe nous apprend que la religion fit de grands progrès dans le diocèse de Trèves durant ce fécond épiscopat. On se le persuade aisément, lorsqu'on sait que cet archevêque rapportait au bien de ses ouailles, à leur sanctification et à leur salut tous les fruits de ses prières, de ses jeûnes et de ses travaux.

Il donnait lui-même l'exemple des vertus qu'il recommandait à ses prêtres en leur rappelant les paroles de l'apôtre saint Pierre : « Je vous en prie, vous qui êtes prêtres, étant comme vous prêtre et le témoin des souffrances de Jésus-Christ, comme vous prédestiné à la gloire future, paissez le troupeau qui vous est confié, non par contrainte et par manière d'acquit, non pour un gain méprisable, non pour dominer, mais de tout cœur et selon Dieu. » (I Petr., ch. v.)

SAINT MODOALD AU CONCILE DE REIMS

Une magnifique assemblée, composée de plus de quarante évêques couronnés pour la plupart de l'auréole des saints, se tint à Reims en 625. Saint Modoald s'y trouvait bien à sa place, à côté des saints Cunibert de Cologne, Arnould de Metz, Sindulfe de Vienne, Sulpice de Bourges surnommé le Pieux, Richer de Sens, Donat de Besançon, Regnebert de Bayeux, Chagnoald de Laon, Ansérie de Soissons, Agomare de Senlis, Chadoind du Mans, Mainbœuf d'Angers, Césaire d'Auvergne et Pallade d'Auxerre. Cette longue énumération, si glorieuse pour l'ancienne Eglise gallicane, montre combien l'épiscopat du VII^e^ siècle fut fécond en fruits de sainteté.

Modoald apporta à cette remarquable assemblée le concours de ses lumières. Plusieurs des Canons de ce Concile portent non seulement sur des points de discipline religieuse, mais sont des règlements purement civils; les deux pouvoirs civil et religieux vivant en parfait accord, les évêques donnaient aux règlements jugés nécessaires la sanction spirituelle qui était de leur ressort, et, ensuite, avec le consentement du roi et des chefs de la nation, une sanction temporelle. La présence des conseillers intimes du roi parmi les évêques, l'intelligence éclairée de saint Modoald favorisèrent puissamment cette entente si utile de l'Eglise gallicane et de l'Etat.

LA CONVERSION DU ROI DUE A SAINT MODOALD

Malgré les saints qui entouraient son trône, le pieux Dagobert recommandable, d'ailleurs, par beaucoup de bonnes œuvres, succomba aux délices d'une vie trop douce et d'une trop longue paix.

Quand il eut laissé partir pour la solitude saint Arnould de Metz, l'un de ses principaux soutiens, son cœur faiblit; il s'abandonna à ses passions, perdit l'activité des premiers temps de son règne, et ses scandaleux plaisirs vinrent attrister ses anciens amis. Plusieurs s'éloignèrent momentanément de la cour, entre autres saint Amand qui, secouant avec mépris la poussière de ses pieds, prit le chemin de la Belgique.

Modoald, tout en veillant soigneusement sur son troupeau, ne cessa pas d'avertir le roi et de le rappeler au respect de lui-même et à l'observation de la loi de Dieu.

Il fut enfin écouté; grâce aux prières et aux exhortations de l'archevêque, Dieu toucha et convertit le cœur du prince, au grand avantage de la foi catholique et de la religion.

A dater de cet heureux changement, Dagobert tint à honneur de réparer son moment de faiblesse. Il pleura longtemps ses fautes, et mérita, en dépit de quelques taches, le titre de *grand roi* que lui décerna la postérité.

Il fut toujours reconnaissant à saint Modoald du bien fait à son âme; depuis sa conversion, il le regarda toujours comme son père, l'appela de ce nom, et, entre autres marques d'affection, lui fit de riches présents destinés à l'ornementation de ses églises et à l'édification de plusieurs monastères.

MONASTÈRES DE VIERGES

Grâce aux largesses de Dagobert, Modoald put satisfaire son désir de consacrer au Seigneur beaucoup d'âmes vierges. Il érigea donc de nombreux monastères en l'honneur du Christ et de sa sainte Mère et il en dota d'autres richement.

Le roi se prêtait à cette institution avec d'autant plus de complaisance que lui-même avait deux filles très pieuses et très zélées pour la vie solitaire et religieuse. Sous la direction de Modoald, elles se consacrèrent à Dieu. L'une d'elles, Irmine, gouverna le monastère d'Horzen, près de Trèves; la seconde, nommée Adèle, après la mort de son époux, suivit l'exemple de sa sœur, et se renferma à Polotiolum, autre monastère de femmes.

Le saint archevêque bâtit encore, sur les bords de la Moselle, un troisième monastère de filles, sous le vocable de saint Symphorien d'Autun. Les commencements en furent très humbles, l'édifice n'était pas remarquable, l'oratoire pauvrement orné; mais, dit un biographe du XIIe siècle, Etienne de Liége, « les vierges qui y chantaient les louanges de Dieu en firent le plus bel ornement; l'éclat de leurs vertus comme celui de pierres précieuses, rendait cette modeste habitation plus brillante que ne fut le temple de Salomon ».

Le jeune martyr Symphorien qui avait uni tant de courage à tant d'innocence était le vocable le mieux choisi pour garder ces chastes épouses du Christ.

Saint Modoald donna pour première abbesse à ce monastère sa sœur, sainte Sévéra. Il la soutint de ses conseils et de son affection fraternelle, fut pour cette autre Scholastique un autre saint Benoît, et fit marcher ainsi tout le couvent dans les voies de la ferveur.

Sainte Sévéra est honorée le 20 août et Modoald, son frère, le 12 mai. Tous deux voulurent reposer après leur mort à côté l'un de l'autre dans l'église de Saint-Symphorien. S'étant aimés et soutenus pendant la vie, ils ne furent pas séparés dans la tombe.

ÉDIFICATION DES DERNIERS JOURS

Sévéra mourut la première. Après le départ de sa sœur pour le ciel, saint Modoald n'aspira plus qu'à la rejoindre. Il savait qu'elle jouissait de la gloire et gémissait de se voir retenu sur cette terre, pour expier ce qu'il appelait ses imperfections. Son humilité était extrême.

« Nous admirons dans ces saintes religieuses, disait-il, leur constance parmi les travaux et les souffrances, des pénitences étonnantes pour un sexe si faible, et nous, hommes, que faisons-nous? Un rien nous abat. »

Et, parlant ainsi, il ajoutait à ses charges accablantes des mortifications de plus en plus rigoureuses qu'il continua jusque dans un âge avancé. On affirme qu'il mourut épuisé par les fatigues du ministère et les macérations.

Il parvint à une haute perfection; sa modestie, sa simplicité, sa patience furent égales à celles des plus grands Saints. Il avait pour le prochain une telle charité qu'il a été de tout temps honoré comme le père des pauvres et le refuge des malheureux.

Vers l'an 640, Dieu fit connaître à son digne serviteur, déjà étendu sur un lit de souffrance, que le temps de la délivrance était proche. Son visage alors s'illumina; il appela aussitôt ses disciples, et, avec une joie indicible, leur annonça le jour et l'heure de sa mort.

Sa grande faiblesse ne le détermina pas à accorder à son corps quelque soulagement, une couche moins dure, une nourriture plus réconfortante. Comme les assistants lui demandaient avec larmes de prendre plus de ménagement et de soins, il répondait: « N'empêchez pas mon âme de retourner sans obstacle à son Dieu. »

Les prêtres, les religieux, les pauvres même, les veuves et les orphelins venaient près de son lit pour recevoir un avis consolant et une dernière bénédiction.

Muni des sacrements de l'Eglise, il fit encore avant de mourir deux ou trois signes de croix et inclina doucement sa tête vénérable. Il alla rejoindre au ciel sa sœur Sévéra et les autres Saints de sa famille, entrés avant lui dans la gloire.

MIRACLES — MORT DE TOUT UN COUVENT DE RELIGIEUSES

Les Normands, au temps de leur invasion, se livrèrent dans toutes les villes qu'ils prenaient à d'abominables excès. La terreur qu'excitait leur approche était inouïe et trop souvent justifiée : ils ne respectaient ni la faiblesse, ni le sexe, ni l'âge.

Soudain, on apprit à Trèves que ces hordes barbares s'avançaient sur la ville. Il était trop tard pour fuir. Les religieuses du monastère de Saint-Symphorien craignaient moins la mort que la violation de leur maison et le malheur de tomber aux mains de ces païens qui ne reculaient devant aucun outrage.

Dans leur angoisse, elles vinrent se prosterner au tombeau de saint Modoald : toutes demandèrent la grâce de mourir plutôt que d'être

témoins de ces horreurs où leur virginité serait exposée.

Chose surprenante! En l'espace de trente jours, toutes moururent paisiblement dans leur lit, bénissant Dieu de la grâce insigne qu'il leur accordait par l'intercession du saint archevêque.

Quand la dernière fut passée de vie à trépas, les barbares envahirent le monastère qui ne fut bientôt qu'un monceau de ruines.

HISTOIRE DES RELIQUES DE SAINT MODOALD

Le corps du Saint demeura caché sous les débris du monastère. Ce tombeau fut bientôt négligé, presque oublié et exposé aux profanations.

Plusieurs Francs illustres se souvinrent cependant du saint archevêque de Trèves, et, mus par une sincère dévotion, formèrent le dessein de s'emparer d'une partie de ces restes.

Ils choisirent la nuit pour exécuter ce projet, et, à l'insu des habitants de Trèves, vinrent au tombeau du Saint.

Leur piété audacieuse les porte à forcer la pierre qui le recouvre. L'un d'eux y puise autant d'ossements que sa main peut en contenir. Cet acte téméraire ne dut pas plaire au Saint, car aussitôt le sang se mit à couler en abondance des reliques ainsi détachées.

Le lendemain, une longue piste sanglante fit connaître la violation de cette sépulture sacrée et l'endroit où étaient déposés les fruits du pieux larcin. Il fut facile de réintégrer les reliques ainsi découvertes, et les habitants de Trèves eurent désormais un plus grand soin de leur trésor.

Pour éviter le retour d'une semblable profanation, le corps de saint Modoald fut placé dans un sépulcre plus résistant, bien bardé de fer, et porté à l'église de Saint-Paulin, où on l'exposa à la vénération des fidèles sur l'autel de Sainte-Croix.

Dans un violent incendie, tout dans l'église de Saint-Paulin devint la proie des flammes; les plaques de marbre éclataient sous l'action du feu. On crut qu'il ne resterait rien du tombeau ni des reliques. Quel ne fut pas l'étonnement de la cité de voir, au matin qui suivit cette nuit affreuse, le cercueil de Modoald, seul entièrement respecté, se dresser intact au milieu des ruines!

La poussière de ce tombeau opéra beaucoup de merveilles. Ceux qui étaient atteints de fièvres malignes, de maladies persistantes, absorbaient un peu de cette poussière délayée dans de l'eau, et y trouvaient le remède le plus efficace à leurs maux.

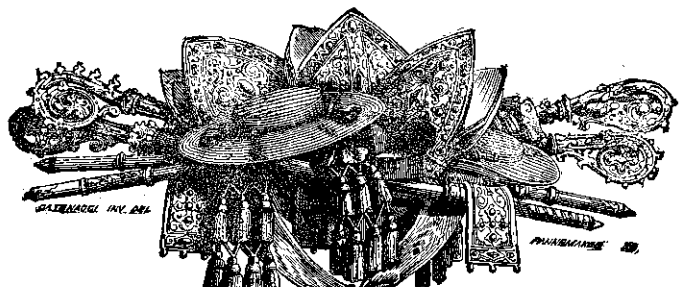
De ce nombre fut le prieur du monastère de Saint-Alban, sur les bords du Rhin. Il était depuis trois ans miné par la fièvre; l'art des médecins semblait inutile, lorsqu'il songea à recourir à l'intervention de saint Modoald. Il vint à son tombeau en humble pèlerin. Sa foi ne fut pas déçue : il recouvra subitement une excellente santé, sa pâleur habituelle disparut, les forces lui revinrent et il put reprendre le cours de ses studieux travaux.

En l'an 1107, le corps de saint Modoald fut transporté avec les restes de quelques autres saints évêques de Trèves au monastère de Helmwardenhuissen, dans le diocèse de Paderborn. On croit néanmoins que la tête et l'os d'une jambe furent réservées à l'église Saint-Paulin de Trèves et que quelques ossements moins considérables, détachés avant le transport, furent déposés dans l'église de Saint-Mathias.

Enfin, dans le même temps, une faible portion de ces restes fut accordée à l'abbaye de Saint-Jacques de Liège. A cette occasion, Tietmaz, abbé de Helmwardenhuissen, pria Etienne, abbé de Saint-Jacques, d'écrire la vie de saint Modoald. C'est cette biographie du XII[e] siècle qui a fourni aux Bollandistes la plupart des traits renfermés dans cette notice.

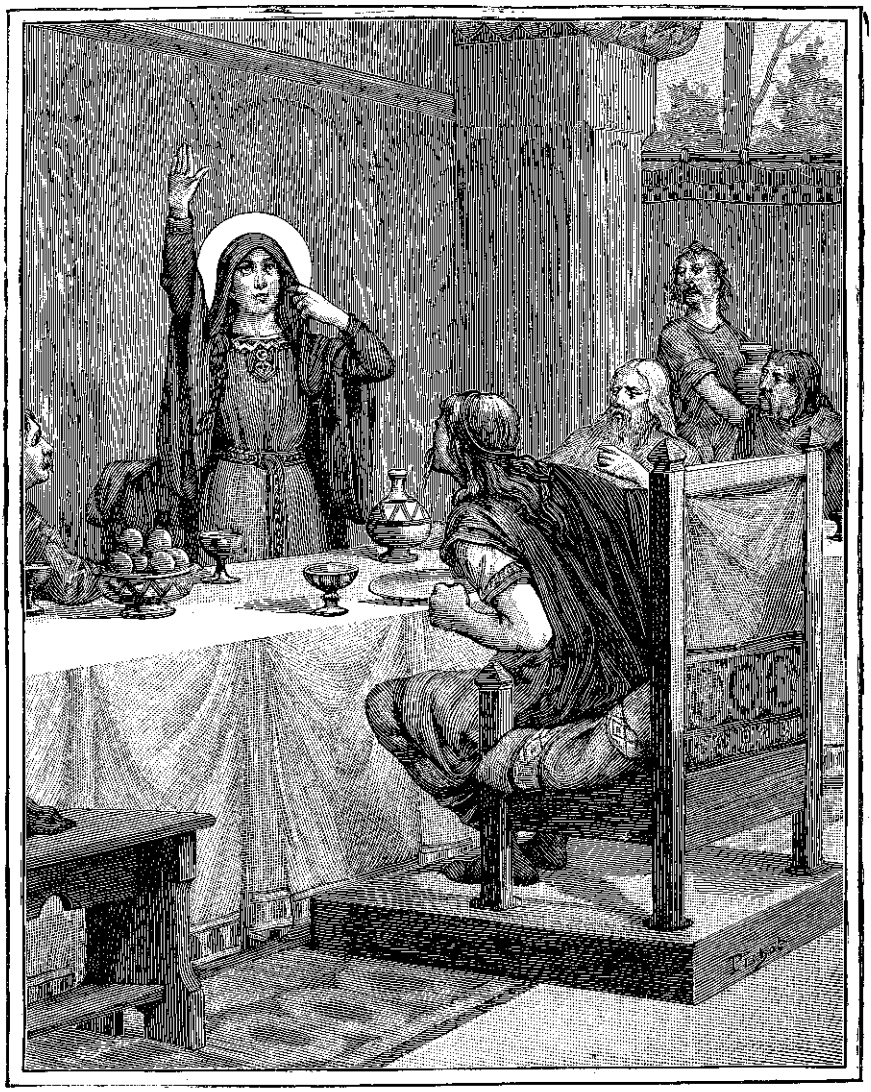
SOURCES CONSULTÉES

Grands Bollandistes, *Acta Sanctorum*, au 12 mai. Petits Bollandistes, au même jour. — *Les Saints militaires*, par l'abbé PROFILLET. — *Grande vie des Saints*, par COLLIN DE PLANCY, t. IX. — *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, par ROHRBACHER, t. IV. — *Histoire de France*, par ÉMILE KELLER. — *Les origines de la France*, par HENRI MARTIN, de l'Académie française, etc.



SAINTE RICTRUDE, ABBESSE DE MARCHIENNES

Fête le 12 mai.



Au milieu d'un repas, Rictrude se couvre la tête du voile des religieuses.

UNE ROSE DANS UN BUISSON

Sainte Rictrude naquit vers l'an 614, dans le pays des Pyrénées, dit des Wascons ou Gascons.

Ses parents, Ernold et Lichia, personnages influents de la contrée, étaient chrétiens, et leurs vertus avaient mérité l'enfant de bénédiction que leur envoyait le ciel. Ils la dirigèrent eux-mêmes dans les voies de l'innocence, et, dès sa plus tendre jeunesse, parurent en elle des germes de sainteté précoce.

Cependant, tout autour de Rictrude, le paganisme régnait presque universellement, avec ses erreurs grossières et ses superstitions.

Elle dut à une grâce spéciale de préservation de n'en subir aucune atteinte, et le naïf chroniqueur qui, au x^e^ siècle, retrace sa sainte vie, en est dans l'admiration :

« A la voir, dit-il, s'élever toute belle de pureté, de jeunesse et d'amour pour le vrai Dieu au milieu d'une nation païenne, on eût dit une rose s'élançant d'un buisson d'épines. »

EXIL FRUCTUEUX

Entourée des tendres soins de ses parents, Rictrude était parvenue à l'âge d'adolescence quand arriva, dans sa famille, un missionnaire

dont le souvenir est étroitement lié à toute cette histoire, le saint évêque Amand. Un décret royal l'éloignait de la cour de Dagobert, où il s'était permis de reprocher librement au roi ses scandaleuses prévarications.

Exilé, cet autre Nathan avait pris le chemin de l'Aquitaine et s'en était venu frapper à la porte d'Ernold.

On le reçut avec toute la vénération due à son caractère et à ses malheurs. Il apportait, en retour, les prières de son âme apostolique et les conseils de son expérience.

Son passage fut pour la famille d'Ernold et pour tout le pays une source de bénédictions. Mais personne ne profita plus de cette grâce que la jeune Rictrude. Saint Amand la dirigea d'une main sûre dans les voies de la perfection. Aussi cette vierge, dit l'historien déjà cité, « comme un bel astre, prit encore un nouvel éclat par la splendeur de l'astre nouveau qui se présentait à ses yeux ».

RICTRUDE ET ADALBAUD

Tandis qu'Amand fuyait la vengeance de Dagobert, les provinces méridionales, rebelles à toute domination étrangère, étaient en lutte ouverte avec les Francs du Nord.

Ces derniers faisaient de fréquentes incursions en pays d'Aquitaine, et, au prix de mille difficultés, cherchaient à débouter les habitants des fortes positions où ils s'étaient retranchés. Les comtes, les ducs, toute la noblesse des contrées du Nord se mettait en marche contre le Midi; au plaisir de bâiller de grands coups se joignait le désir de voir ce ciel toujours bleu et ce soleil tant vanté.

Parmi ces nombreux guerriers avides de conquête, se trouvait un jeune seigneur de la ville de Douai, nommé Adalbaud. Ami et fils spirituel d'Amand, peut-être lui confia-t-il le soin de lui trouver une compagne selon son cœur et selon Dieu.

Quoi qu'il en soit, il advint que ce jeune seigneur, de noble et chrétienne lignée, vit Rictrude, l'aima et la choisit. Les parents de la jeune fille autorisèrent l'union, et le saint évêque Amand put bénir le mutuel serment de ceux que, lui aussi, avait quelque droit d'appeler ses enfants.

Quand Adalbaud eut, selon les coutumes de sa nation, présenté à Rictrude l'anneau des épousailles, le chaste baiser des fiancés et la chaussure, il prononça d'une voix émue la formule de la dot, en présence des familles réunies et d'un grand nombre de guerriers: « Ma très douce et très aimable épouse Rictrude, dit-il, puisque nos parents respectifs ont agréé que je vous fiançasse par le sou et le denier, au nom du Seigneur, selon la loi salique, comme j'ai fait, de même, il nous a paru bon que je vous donnasse quelque chose des biens qui m'appartiennent, ce que j'ai fait. C'est pourquoi je vous donne, par ce présent acte, en toute propriété et pour toujours, mes possessions de la terre d'Ostrevent, dans les Flandres. »

Par ces paroles, le jeune époux invitait son épouse à le suivre dans ses domaines. Rictrude souffrit beaucoup des séparations auxquelles il lui fallut se résigner. C'était sa patrie qu'elle quittait, ses proches, que, sans doute, elle ne devait plus revoir ici-bas; elle s'éloigna donc à regret de sa belle vallée pyrénéenne, et prit avec Adalbaud le chemin de Douai.

FAMILLE DE SAINTS

Ce fut au castrum de Douai qu'Amand, revenu de l'exil, revit ses deux amis et protégés.

La vieille demeure seigneuriale avait repris un air de jeunesse et de gaieté. Quatre jeunes enfants, fruit béni de l'union de Rictrude et d'Adalbaud, réjouissaient cette maison, et, pour que rien ne manquât au bonheur du père, le premier-né était un enfant mâle.

Ces lieux, jadis témoins de tant d'exemples édifiants, que rappellent encore les noms de Gertrude, de Sigebert et de Berthe de Blangy, voyaient refleurir la sainteté dans la famille de Rictrude.

Les deux époux comprenaient toute la gravité des devoirs du mariage; ils savaient que, désormais, leur principale occupation devait être de former leurs enfants à l'amour de Dieu, et qu'ils répondraient un jour de ce dépôt précieux qui leur était confié.

Aussi s'empressèrent-ils de choisir des hommes profondément religieux pour donner à leur petite famille les leçons qui forment à la science et à la vertu.

Eux-mêmes y apportèrent tous leurs soins et leurs sollicitudes.

On ne saurait trop admirer les résultats d'une pareille éducation; elle fit des quatre enfants de Rictrude quatre saints publiquement honorés par l'Eglise.

Le premier, saint Mauront, avait eu pour parrain au baptême le saint apôtre Riquier. Eusébie, l'aînée des filles, devait devenir l'abbesse d'Hamage; Clotsende, la seconde, remplaça plus tard sa mère dans le monastère de Marchiennes; Adalsende, la plus jeune, devait être, à la fleur de l'âge, ravie pour le ciel.

Le château d'Adalbaud et de Rictrude était devenu comme le refuge des infortunes de toute la contrée. On apprenait aux enfants à exercer la charité; les aumônes étaient souvent distribuées par leurs gracieuses mains; ils accompagnaient leurs parents dans les visites aux indigents et aux infirmes auxquels ils portaient consolation et secours, et la chronique nous les montre se livrant sur la route aux jeux innocents de leur âge, scène délicieuse d'une vie de famille ennoblie par la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Pendant seize années, Rictrude et son époux menèrent cette vie de dévouement à Dieu, à leurs enfants et aux pauvres, années de parfaite union et de véritable bonheur.

UN DOULOUREUX ADIEU

Quel événement appela soudain en Gascogne, au plus beau moment de sa vie d'époux et de père, le noble leude Adalbaud? L'histoire ne nous l'apprend pas d'une manière précise. Les Aquitains, toujours insoumis, s'attiraient sans cesse de nouvelles levées de boucliers de la part des Francs. Peut-être une mission secrète fut-elle confiée par le roi à la prudence bien connue de son fidèle sujet.

Adalbaud dut se séparer de son épouse. Rictrude, accompagna son mari bien loin du castrum de Douai. Si elle n'eût été que femme, elle n'eût pu se résoudre à ne pas suivre Adalbaud, à ne point partager ses fatigues, ses périls et ses peines. Elle était mère, et la pensée des quatre adolescents qui, penchés sans doute aux fenêtres des hautes tourelles du château, attendaient son retour, la retint.

L'âme remplie des plus tristes pressentiments, elle se jeta une dernière fois dans les bras de son noble époux, lui jura fidélité et souvenir devant Dieu, et le suivit longtemps du regard à mesure qu'il s'éloignait. C'était bien pour toujours : les deux époux ne devaient se retrouver que dans la patrie céleste.

DIEU SEUL!

D'où pouvaient provenir chez notre Sainte de si vives appréhensions? Selon toutes les prévisions humaines, cette séparation momentanée ne devait-elle pas être fructueuse pour Adalbaud et le couvrir de gloire?

Rictrude n'ignorait pas la haine mortelle vouée par quelques-uns de sa famille, de race ardente et vindicative, aux hommes du Nord, et spécialement à Adalbaud. Ils avaient voulu entraver l'union de Rictrude; elle s'était accomplie malgré eux. Le départ des époux les avait empêchés de la rompre.

Mais qu'allaient-ils faire en revoyant Adalbaud? Ils le tueraient, sans doute; ni ses brillantes qualités, ni la pensée de Rictrude, sa femme et leur parente, ne les arrêteraient!

Il en fut ainsi. Surpris à l'improviste, non loin de Périgueux, Adalbaud fut cruellement mis à mort.

Quand la fatale nouvelle parvint au castrum de Douai, ce fut une consternation générale. Il y eut dans toutes les familles des larmes et des gémissements. Adalbaud n'était-il pas le père de tous les infortunés?

Que dire de sa propre maison? Comment décrire la désolation de la veuve et des quatre orphelins? Le poids de toutes ces douleurs retombait spécialement sur Rictrude : elle en avait le cœur brisé. Cependant, elle ne se plaignit ni ne murmura; elle trouva sous le coup du malheur la force de murmurer ces simples mots : « Dieu seul! Dieu seul! »

Les anges durent porter au ciel les vœux de Rictrude. Elle résolut de n'avoir plus désormais d'autre époux que le Christ, et commença à mener la vie d'une veuve chrétienne, uniquement occupée du soin de ses enfants et de la pratique des bonnes œuvres.

VEUVAGE

Dès qu'il eut appris la mort de son ami, saint Amand accourut près de Rictrude. « Ce médecin des âmes affligées » trouva dans sa foi et dans sa charité de douces et consolantes paroles, capables de sécher toutes les larmes.

Rictrude alors lui confia son désir de quitter le monde. Sans vouloir l'en dissuader, le saint évêque n'eut garde de briser immédiatement les liens qui rattachaient au siècle l'épouse d'Adalbaud. Ses filles eussent pu la suivre dans la solitude ou dans l'abbaye de son choix; mais que serait devenu Mauront, le fils aîné, celui qui devait perpétuer la race et faire durer le noble nom d'Adalbaud? Il avait besoin encore de la tendresse et de l'expérience maternelles, jusqu'au jour où il serait en âge de paraître à la cour du roi.

Rictrude attendit donc. Elle se remit à l'éducation de ses enfants. Le bienheureux Amand l'aidait, et quand le cours de ses missions le ramenait au castrum de Douai, « c'était bien le plus grand plaisir de ce sage pasteur des âmes de faire leçon à cette sainte famille, y laissant couler ses enseignements très doux comme miel. Tous donnaient au saint pontife leur cœur à manier, tout ainsi que la cire, et son artiste main les pliait en hommes saints et en vierges sages. Les petits Mauront et Eusébie prenaient déjà l'essor à la vie religieuse sous les ailes de leur mère. Elle était l'aigle généreuse qui les guidait en l'air, faisant qu'ils regardassent le beau soleil de justice sans éblouissement des yeux (1). »

L'heure vint enfin où l'aiglon eut d'assez fortes ailes pour voler seul. Mauront embrassa sa mère, ses sœurs, et partit pour la cour du fils de Dagobert, Clovis II.

PUIS-JE FAIRE CHEZ MOI CE QUE JE VEUX?

Quand Rictrude vit son fils établi dans la faveur du roi et l'amitié de ses compagnons, elle crut venu le moment de mettre à exécution un projet longuement caressé : celui de se retirer avec ses filles au monastère de Marchiennes.

Dieu lui réservait une dernière épreuve, plus terrible que l'attente même, car elle semblait insurmontable.

Le roi, qui avait témoigné à la veuve éplorée du leude Adalbaud de sympathiques condoléances, continua de s'intéresser à son sort, et non seulement il entoura d'affectueux égards le jeune Mauront, mais il pensa proposer à Rictrude des secondes noces, et lui faire épouser, après le temps de son deuil, quelque seigneur de sa cour.

On transmit à la veuve le désir du roi. Elle le savait, ce désir était presque un ordre. Des vues politiques avaient dû inspirer à Clovis II cette singulière proposition, et rien ne l'en détournerait.

La Sainte le comprit, et, ne pouvant résister de front aux volontés royales, elle répondit seulement qu'une si grave détermination demandait une longue réflexion. Elle espérait gagner du temps et échapper à une nécessité qu'elle redoutait.

Dieu permit qu'il en fût ainsi.

Un jour que le roi, dans une de ses excursions favorites à travers les terres de son royaume, se trouvait aux environs d'Arras, Rictrude l'invita chez elle avec toute sa suite à un festin.

Elle déploya en cette occasion une magnificence digne de son hôte. Soudain, au milieu du repas qu'animait une franche gaieté, elle se lève, et, avec une grâce empreinte de profonde dignité, demande au roi si, dans sa propre demeure, il lui serait permis de satisfaire un de ses plus vifs désirs.

Clovis II, ravi, s'imagine sans doute qu'elle veut offrir un vin nouveau, ou, peut-être, désigner en sa présence l'homme de son choix. Il lui répond qu'elle est la maîtresse de céans, et que rien ne saurait lui être refusé. A peine avait-il achevé, que, sortant de dessous son manteau un voile noir semblable à celui que portaient en ces temps les moniales, Rictrude s'en couvre la tête et se consacre à Dieu par serment.

Ce fut un véritable coup de théâtre.

Clovis, stupéfait, ne pouvait parler, mais ses traits contractés laissaient entrevoir les indices d'un violent orage. Il ne tarda pas à éclater. Repoussant violemment son siège, le roi quitta la salle, suivi des leudes terrifiés, reprit son

(1) Martin l'Hermite.

cheval et s'éloigna du château. Qu'allait-il advenir? Tout était à craindre de sa vengeance.

Heureusement pour Rictrude, le saint évêque Amand prit sur lui de la réconcilier avec le souverain. Après lui avoir conseillé de se mettre en prières, il part, arrive à la cour. La renommée de sa sainteté, de ses labeurs apostoliques, le souvenir de la vénération dont l'entourait Dagobert, ont préparé le cœur du roi, ses paroles enflammées achèvent de le convaincre. Il consent à rendre ses bonnes grâces à Rictrude, lui accorde de se consacrer à Dieu librement, où elle voudra, et pour toute la vie. Quand la nouvelle en parvint au château de Douai, ce fut une ineffable action de grâces.

UN PARADIS DE DÉVOTION

Depuis longtemps, Rictrude avait fait, en son cœur, choix « du lieu de son repos ». Elle eût pu se retirer au monastère d'Hamages, où déjà sa fille Eusébie vivait saintement sous la protection maternelle de Gertrude, l'aïeule d'Adalbaud. Elle préféra passer ses dernières années en une maison où tout respirait le souvenir de son époux bien-aimé, l'abbaye de Marchiennes.

Marchiennes et tout le pays environnant, aujourd'hui la Flandre wallonne, avec un coin du Hainaut, avaient appartenu au noble leude. Sa libéralité l'avait poussé à donner à saint Amand une partie de ce vaste domaine, à l'effet d'y ériger un monastère de religieux. C'est là que Rictrude voulut vivre et mourir.

« La nature mesme, dit Martin Lhermite, semblait avoir désigné ce lieu pour un paradis de dévotion, et en avoir abrité l'assiette contre toutes incursions ennemies. Le fleuve Scarpe y roule doucement, baisant la côte du Midi, les grasses pâtures joignant les flancs d'Orient et d'Occident. Les bois très beaux et riches de fruits viennent pareillement, d'une part et d'autre, serrer ce jardin de délices, qui s'ouvre entre le fleuve, les prés et les forêts, en campagne très fertiles et diligemment cultivées. »

L'abbé Gonaf, l'un des meilleurs disciples d'Amand, reçut à son arrivée au monastère la sainte veuve, qu'accompagnaient Clotsende et Adalsende, ses filles. Toutes trois s'étaient donc engagées à la fois dans le chemin de la perfection. Elles vécurent dans des dépendances du monastère, en un cloître voisin. De saintes âmes vinrent les rejoindre, et Rictrude se vit à la tête d'une communauté naissante et pleine de ferveur.

LA NOËL AU CIEL

Une dernière épreuve allait atteindre Rictrude et briser douloureusement son cœur maternel.

On était en la nuit de Noël; à l'heure où les anges chantaient le *Gloria in excelsis*, un ange de la terre se joignait à eux et s'élevait vers les cieux pour partager leur bonheur. Adalsende, la plus jeune des enfants de Rictrude, venait de mourir. Elle avait souffert trois jours à peine. Fleur délicate, la première touche du Jardinier divin l'avait détachée de sa tige.

Tandis que le peuple chrétien tout entier était dans l'allégresse, l'abbesse de Marchiennes ne voulut point troubler par ses larmes la joie universelle.

Elle s'efforça de prendre part, malgré sa tristesse, aux divins offices et au chant des psaumes.

Mais, deux jours plus tard, quand les Sœurs réunies récitaient au chœur l'office des Innocents, les yeux de Rictrude s'arrêtèrent sur les touchantes paroles de l'Ecriture : « Une voix s'est fait entendre dans Rama, celle de Rachel pleurant ses enfants, de Rachel inconsolable, parce qu'ils ne sont plus ». Elle ne put comprimer plus longtemps ses sanglots et s'abandonna à sa douleur. Ce jour-là, dit son historien, ses larmes furent sa seule nourriture.

TOUS A DIEU

De la famille d'Adalbaud, Mauront seul restait dans le monde. Vivante image de son père, il héritait de sa haute position et de son influence à la cour de Neustrie; nommé intendant des forêts royales, il avait place parmi les antrustions ou familiers du roi, portait la cuirasse, était de toutes les courses, de tous les exploits.

Cependant, l'ambition mondaine et tout son cortège d'intrigues et d'artifices n'occupaient point le cœur du jeune homme.

Il sentait, au contraire, germer en lui des désirs de perfection que contribuaient à développer les exemples de sa sainte mère.

Ce fut au temps où ces graves pensées l'agitaient, que Mauront reçut de Rictrude le conseil de s'unir à une jeune fille de très illustre naissance : Hermangarde.

Mauront communiqua à saint Amand le désir de sa mère. Ses paroles à l'évêque trahirent-elles d'autres désirs; lui exprima-t-il clairement le vœu intime de son âme? Toujours est-il que l'histoire ne parle plus d'Hermangarde à la suite de cet entretien, et que Mauront se donne à Dieu sous l'habit monastique.

La cour et le royaume sont dans l'admiration, et Rictrude, inquiète d'un changement si absolu et si précipité, ne sait d'abord s'il faut en gémir ou en louer Dieu.

Amand la vint heureusement rassurer bientôt, et sa joie fut au comble quand elle put tirer du récit de Mauront lui-même l'assurance qu'il persévérerait et ne s'exposerait pas, « par des engagements peu préparés et irrévocables, à d'amers regrets et peut-être à de coupables écarts ».

Adalbaud et Adalsende étaient au ciel, Eusébie au monastère d'Hamages, Clotsende et Rictrude à Marchiennes, Mauront allait fonder, sur les bords riants de la Lys, le moustier de Merville : tous étaient à Dieu.

LA MORT — LA RÉCOMPENSE

Avec la vocation de ses enfants, la mission de Rictrude ici-bas était remplie. Elle n'eut plus dès lors d'autre pensée que celle de Dieu, d'autre préoccupation que celle de faire avancer dans la voie de la sainteté les religieuses dont elle était l'abbesse et la mère. Après soixante-seize ans de vie, Dieu la rappela à lui le 12 mai de l'année 688.

La mémoire de Rictrude est demeurée en vénération dans les pays du Nord, où s'écoula la plus grande partie de son existence. Dans les diocèses de Cambrai et d'Arras, plusieurs paroisses sont placées sous son patronage.

SOURCES CONSULTÉES

Histoire de saint Amand, par le chanoine Destombes. — *Vie des Saints de Cambrai et d'Arras*, par le même auteur. — *Petits Bollandistes*, par Mgr Guérin, 12 mai. — *Vie des Saints*, par Adrien Bailler, 1732, etc.

SAINT GERMAIN, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

Fête le 12 mai.

Saint Germain défend contre l'empereur Léon XIII le culte des Saintes Images.

DU PATRICIAT A L'ÉPISCOPAT
LA PREMIÈRE BÉNÉDICTION DU NOUVEAU PATRIARCHE

Saint Germain naquit à Constantinople dans la première moitié du VIIe siècle, sous le règne d'Héraclius. Son père, le patrice Justinien, fut condamné à mort par l'empereur Constantin Pogonat, qui l'avait soupçonné d'attenter à ses jours. Germain lui-même, encore enfant, pour avoir protesté contre cette violence, encourut la disgrâce impériale.

Il n'eut guère à le regretter. Dieu permit que, brutalement arraché aux honneurs que lui promettait sa naissance, le jeune fils de Justinien entrât dans les rangs du clergé constantinopolitain. Sa science et ses vertus lui méritèrent bientôt d'exercer, dans cette milice du Christ, une autorité spirituelle auprès de laquelle le patriciat impérial n'était qu'une vanité.

Le siège épiscopal de Cyzique, ville de l'Hellespont, étant devenu vacant, Germain fut choisi pour en être le métropolitain.

Apôtre infatigable, le nouvel évêque ne négligea rien pour le salut de son troupeau. Il prêcha de parole et d'exemple la pratique des vertus chré-

tiennes et se fit le champion de la foi orthodoxe contre les assauts de l'erreur.

Il combattit en particulier l'hérésie des monothélites, qui n'admettaient en Jésus-Christ qu'une seule volonté, au lieu de reconnaître en Lui, avec l'Eglise catholique, la volonté divine et la volonté humaine. Son zèle en cette circonstance lui valut, croit-on, d'être relégué avec le patriarche saint Cyr dans le monastère de Chora, aux portes de Constantinople (713).

Deux ans plus tard, l'empereur Anastase chassait de sa capitale l'évêque hérétique Jean, indigne successeur de saint Cyr, et appelait saint Germain au siège patriarcal. Ce choix fut agréé de tous, de l'épiscopat, du clergé, du peuple et aussi du représentant du Pape près de la cour impériale.

Un hagiographe ancien que nous aurons plusieurs fois l'occasion de citer, saint Théophane, nous a transmis, dans la vie de saint Etienne le Jeune, au sujet de cette intronisation, un détail intéressant.

Les fidèles étaient accourus en grand nombre à la basilique de Sainte-Sophie, attirés par la réputation de sainteté dont jouissait Germain. Les parents de saint Etienne le Jeune se trouvaient mêlés dans la foule; ils étaient même montés sur un banc pour mieux voir l'homme de Dieu. A son passage, la mère, en ce moment enceinte, s'écria : « Bénissez, Seigneur, l'enfant qui est dans mon sein ». Frappé de ce cri, le Pontife répondit : « Que le Seigneur le bénisse par l'intercession du premier martyr Etienne. »

La femme pieuse à qui s'adressaient ces paroles affirmait avoir vu alors une flamme miraculeuse sortir de la bouche du patriarche. Elle se promit bien de donner à l'enfant prédestiné, objet de cette bénédiction, le nom d'Etienne. Saint Germain eut lui-même la joie de régénérer le nouveau-né dans le baptistère de Sainte-Sophie et devint ainsi son père spirituel. L'un et l'autre devaient consacrer leur vie à la défense d'une même cause, celle des saintes images : Etienne mourra martyr de son courage et de sa foi; Germain va être en butte à d'incessantes persécutions.

GERMAIN CONSEILLER DES EMPEREURS — SIÈGE DE CONSTANTINOPLE PAR LES SARRASINS — LA CITÉ DE LA VIERGE

A peine saint Germain était-il installé à Constantinople, que l'empereur catholique Anastase, obligé de céder, comme tant d'autres empereurs byzantins, au caprice des factions les plus influentes, dut s'enfermer dans un monastère de Thessalonique et laisser le trône à un percepteur d'impôts, Théodose III. Celui-ci n'eut rien de plus pressé que d'exiler à Nicée les amis de son prédécesseur; le patriarche était du nombre. Mais le monarque, qui se sentait trop faible pour le gouvernement, se hâta de rappeler un homme dont les conseils pourraient lui être précieux. Il les demanda en effet, ces conseils, et les suivit avec une telle fidélité, qu'il renonça volontairement à l'empire pour y obtempérer. Tout le monde, d'ailleurs, y compris le Sénat, le lui conseillait.

Un soldat parvenu, Léon l'Isaurien, succéda au percepteur d'impôts : aucune galerie n'offre plus de variété que celle des empereurs de Byzance.

Le monarque démissionnaire et saint Germain avaient reçu du nouveau prince des garanties en leur faveur. Mais, soucieux avant tout des intérêts de l'Eglise, notre Saint voulut en outre faire promettre à Léon de protéger toujours la foi catholique. L'Isaurien prêta volontiers tous les serments, et le patriarche couronna empereur, le 25 mars 717, celui qui devait être son ennemi acharné et le persécuteur des catholiques.

Pourtant, les premières années du nouveau règne furent glorieuses pour Léon III.

Les Sarrasins ravageaient depuis longtemps l'Asie Mineure. L'Isaurien s'était déjà signalé à les combattre; ses succès même avaient fait sa fortune.

Le 15 août 717, les fils du Prophète vinrent en nombre assiéger Byzance. Une puissante armée attaquait du côté de la terre, tandis qu'une flotte merveilleusement équipée envahissait la Marmara. Effrayé, l'empereur proposa au chef musulman Mouslima une conférence pour traiter de la paix. « Il n'est pas question de paix avec des vaincus », répondit fièrement le général mahométan. Il fallut donc organiser la résistance.

Les habitants montrèrent un courage héroïque, et Léon fut admirable de prudence et d'activité. Mais les moyens humains eussent été impuissants devant un ennemi aussi formidable sans le secours de Dieu. Ici apparaît le rôle glorieux de notre Saint :

Constantinople aimait à s'appeler la *cité de la « toute sainte » Mère de Dieu*. La Reine du ciel avait, en effet, délivré précédemment sa ville de deux sièges également terribles, celui des Perses et des Avares sous Héraclius, celui des Sarrasins sous Constantin Pogonat. Saint Germain ne pouvait manquer d'exciter plus que jamais la confiance de ses fidèles envers Marie, l'invincible protectrice des armées chrétiennes.

Ses prières et celles de son peuple furent exaucées. Tout sembla tourner à leur avantage et au détriment des assaillants.

Un hiver exceptionnellement long et rigoureux réduisit les Sarrasins à l'inaction et fit périr sur leurs vaisseaux ou dans leur camp nombre d'hommes et d'animaux. Le printemps amena bien un renfort de nouveaux navires, mais le feu grégeois en consuma plusieurs. Une horrible famine sévit parmi les troupes mahométanes, puis la peste leur enleva cent mille hommes.

Le calife, à la nouvelle de ces catastrophes, permit enfin à Mouslima de lever le siège. Pour comble d'infortune, le général infidèle fut attaqué dans sa retraite par une armée de Bulgares qui ne voulaient pas d'un semblable voisinage. Cet assaut imprévu lui fit perdre encore vingt mille soldats. Sa flotte leva l'ancre le 15 août 718, un an exactement après le commencement du siège, et le jour où l'Eglise grecque célébrait avec éclat la fête de la *Dormition* (*Mort* et *Assomption*) de la sainte Vierge.

Un office liturgique existait déjà pour rappeler le souvenir des deux délivrances que Constantinople devait à Marie, on y ajouta celui de la protection visible exercée une fois de plus par la Mère de Dieu (1).

---

(1) Cet office spécial, tout entier consacré à la louange de la Sainte Vierge, est appelé *Hymne acathiste*, c'est-à-dire hymne pendant laquelle *on ne s'assied pas*. Cette hymne n'est pas la simple réunion de quelques strophes, comme nos hymnes latines; c'est un long poème qui s'inspire de l'Evangile et de l'histoire pour célébrer Marie. Cet office se fait très solennellement pendant le Carême dans toutes les églises de rite grec, catholique et schismatique. Il est réparti en fragments entre les quatre premiers samedis; le cinquième samedi, on le chante en entier, et la cérémonie dure deux heures.

LES BRISEURS D'IMAGES
ENTREVUE DU PATRIARCHE ET DE L'EMPEREUR

L'ennemi disparu, le calme revint dans la capitale.

Les historiens signalent seulement, en 719, la naissance d'un prince impérial qui devait surpasser son père en impiété et que saint Théophane le *Chronographe* (l'historien) appelle « un vrai précurseur de l'antéchrist ». C'était Constantin Copronyme. Le patriarche le baptisa, en pressentant peut-être les maux que cet héritier de l'Isaurien infligerait à l'Eglise.

Le père ne tarda pas à donner à son fils l'exemple de la persécution. Le culte catholique des saintes images, très répandu en Orient, fut le but de ses attaques. Les ennemis de ce culte n'eurent pas de peine à faire croire au soldat ignorant devenu maître du pouvoir que les honneurs rendus aux images des saints étaient un retour à l'idolatrie, un obstacle à la conversion des infidèles juifs et musulmans, une pratique peu en rapport avec la civilisation du siècle.

Léon III, trop vite oublieux du miraculeux secours qui naguère avait sauvé son trône, résolut donc d'abolir les images comme l'avaient déjà fait les califes mahométans Yézid Ier (680-683) et Yézid II (720-724). Quelques évêques indignes se rangèrent autour de l'empereur et formèrent le parti des *Iconoclastes, briseurs d'images*, encore appelés *Iconomaques, adversaires des images*.

Pour réaliser son dessein, le prince essaya d'abord la persuasion; puis, devant la résistance générale, il en vint aux mesures violentes. En 726, il publia un édit prohibant comme idolâtrique la vénération des images et ordonnant qu'on les enlevât des églises.

L'indignation de saint Germain, on le pense bien, fut à son comble. Déjà, quelques années auparavant, il avait éloquemment défendu la cause des saintes images contre l'évêque Constantin de Nacolie, qu'il avait même menacé des censures ecclésiastiques.

Sitôt la promulgation du décret impérial, il s'empressa d'informer le pape saint Grégoire II. Le Souverain Pontife tenta de remédier au mal. Il écrivit à l'empereur pour lui reprocher de s'immiscer, contre tout droit, dans les questions religieuses et de les régler contrairement à la doctrine catholique. « Vous deviez, lui disait-il, demander et suivre les conseils de notre frère Germain, qui unit à l'amour d'un père la science d'un docteur et la sagesse d'un vieillard. »

Ces conseils, que le prince orgueilleux ne demandait pas, Germain se fit un devoir de les donner. Mais tout échoua devant l'obstination de l'Isaurien.

Le patriarche eut à cœur, du moins, d'encourager les catholiques à conserver fidèlement le culte des images; il composa dans ce but plusieurs écrits contre les Iconoclastes, entre autres une lettre adressée à l'empereur, où il rappelait avec un zèle vraiment apostolique et une admirable sûreté de doctrine la tradition de l'Eglise sur ce point. Cette ardeur à défendre la vérité valut à notre Saint le titre glorieux de Coryphée de l'armée catholique contre les Iconoclastes d'Orient. De Syrie, où régnaient les Sarrasins, la voix éloquente de saint Jean Damascène fit écho à la sienne. Saint Grégoire II, de son côté, adressa à Germain une lettre très élogieuse, où il lui exprimait sa joie de le voir lever bien haut contre les impies l'étendard de la croix du Christ et l'image de la Vierge Mère, — nouvelle Judith qui continuera, disait-il, à défendre le peuple de Dieu.

Léon III, vivement irrité de la résistance du patriarche, dissimula d'abord son ressentiment, dans l'espoir de gagner par la persuasion et la douceur son adversaire même. Un jour de l'année 729, il le mande au palais pour affaires importantes.

Germain ne se laisse point séduire par les flatteries que le monarque lui prodigue au début de l'entrevue. La question des images est bien vite amenée. L'Isaurien cite divers passages de la Sainte Ecriture en faveur de sa thèse. L'évêque n'a pas de peine à prouver que ces textes se rapportent tous uniquement aux Juifs, peuple grossier et charnel auquel Dieu était obligé de défendre toute représentation de la divinité pour le préserver de l'idolâtrie.

— Mais, ajouta-t-il, les chrétiens, adorateurs en esprit et en vérité, ont compris dès l'origine que cette défense n'était pas pour eux. A Dieu seul l'adoration; respect et honneurs aux images, livres toujours ouverts qui rappellent le Seigneur, la Vierge, les Saints, excitent l'homme à adorer le Très-Haut et à vénérer ses serviteurs.

Après avoir exposé la légitimité du culte catholique des saintes images, Germain aborde directement le sujet de la persécution. Voici, d'après saint Théophane le Chronographe, qui vivait soixante ans plus tard, le dialogue qui s'engage alors.

— Nous avons entendu dire, sur la foi de je ne sais quelle prédiction, déclare le patriarche avec une noble fermeté, que l'on doit un jour détruire les saintes images, mais ce ne sera pas sous votre règne.

— En quel temps et sous quel règne sera-ce donc? demande l'empereur étonné.

— Sous un prince qui sera appelé Conon, s'il faut en croire les prophètes populaires.

— Conon! s'écrie l'Isaurien, c'est précisément le nom que j'ai reçu au baptême.

— A Dieu ne plaise, Seigneur, reprend le Saint, qu'un si grand crime se commette sous votre gouvernement. L'auteur de ce forfait sera le précurseur de l'Antéchrist, le destructeur et l'ennemi de la divine Incarnation, l'égal de ce cruel Hérode qui fit périr Jean-Baptiste.

Puis, avec la même énergie calme et éloquente, le patriarche reproche à l'empereur son infidélité au serment sacré qu'il avait fait, lors de son avénement, de garder, de protéger toujours la foi et l'Eglise catholique. Ce dernier blâme porte à l'extrême la fureur du prince. L'entrevue, commencée par des flatteries, se termine par des menaces. Suivant quelques auteurs, le Saint aurait même reçu un soufflet et on l'aurait honteusement chassé du palais.

Le fait n'est pas invraisemblable de la part du soldat grossier et hautain qu'était Léon l'Isaurien.

UN TRAITRE DANS LE PALAIS PATRIARCAL
ABDICATION ET MORT DE GERMAIN

Dès ce jour, l'empereur résolut d'éloigner cet évêque gênant. Mais sa haine même lui suggéra de ne point hâter sa vengeance.

Si Germain était banni de suite et sans autre raison que son zèle à défendre les saintes images, les catholiques le regarderaient comme un confesseur de la foi, et ce serait pour le patriarche une gloire de plus. Mieux valait trouver un prétexte pour condamner son adversaire comme criminel de lèse-majesté. Dans ce but, il fit surveiller secrètement les actes et les paroles du

Saint afin d'imaginer quelque calomnie spécieuse qui lui livrerait sa victime.

En attendant, le fourbe monarque se servait de l'autorité du saint Pontife pour apaiser une révolte d'Italiens dépendant de son empire, sans que ce nouveau bienfait suscitât en lui le moindre sentiment de reconnaissance.

Pour en venir plus sûrement à ses fins, il gagna un prêtre nommé Anastase, disciple et secrétaire du patriarche, homme le mieux placé pour exercer sur le Saint cette surveillance minutieuse où Léon pensait trouver bientôt une occasion de le perdre. Anastase, qui visait au patriarcat, consentit à tout.

Saint Germain ne tarda pas à s'apercevoir de ses menées et soupçonna ses intentions perfides. A l'exemple du divin Maître, il avertit cet autre Iscariote en toute franchise comme en toute douceur, mais ces paternels avertissements n'eurent aucun écho dans l'âme du malheureux prêtre.

Un jour, raconte saint Théophane, le patriarche se rendait au palais impérial accompagné de son secrétaire. Celui-ci était si empressé à marcher exactement derrière le pontife, qu'il mettait le pied sur la traine du grand manteau épiscopal. « Ne soyez pas si pressé, lui dit en se retournant le doux patriarche à l'entrée de la place de l'Hippodrome, vous arriverez au cirque bien plus tôt que vous ne voudrez. » Le traître ne se troubla pas de ces paroles, et personne ne comprit alors la prédiction qu'elles contenaient. Ce présage, ajoute saint Théophane, se réalisa quinze ans après, lorsque Constantin Copronyme, devenu maître de l'empire, infligea au malheureux patriarche Anastase un supplice des plus honteux. Le faux pasteur, qui s'était opposé à l'avénement de Copronyme, fut d'abord frappé de verges et eut les yeux crevés; puis, monté sur un âne dont il devait regarder la queue, il fut promené nu et ensanglanté sur cette même place de l'Hippodrome.

L'intrigant ne prévoyait pas, en trahissant Germain, son maître, les humiliations que lui réservait l'avenir. Il songeait seulement aux honneurs plus prochains du patriarcat qui, en effet, lui échut peu après.

Au mois de janvier 730, l'empereur, ne parvenant pas à trouver dans la conduite de Germain le moindre prétexte à la calomnie, tint contre le culte des images une assemblée à laquelle fut convoqué notre Saint. Il eut l'audace de demander au patriarche qu'il apposât enfin sa signature au décret destructeur. Devant cette injonction impie, le Saint garda toute sa dignité.

Dans un discours resté célèbre, il exposa une dernière fois, avec une admirable clarté, la vérité catholique. Puis il déclara d'une voix ferme que, ne pouvant plus faire le bien comme il l'aurait désiré, il abdiquait la dignité patriarcale. Il quitta alors les ornements pontificaux en s'écriant : « Si je suis Jonas, jetez-moi à la mer. Car, en matière de foi, sachez-le, empereur, je ne puis rien innover sans l'autorité d'un Concile général. »

Cette démission spontanée s'explique par l'âge avancé de Germain qui, plus que nonagénaire, sentait en ces difficiles conjonctures la charge pastorale trop lourde pour ses épaules de vieillard.

Saint Théophane rapporte qu'il se retira à Platane dans sa maison paternelle. D'autres historiens disent qu'il fut relégué par l'empereur dans le monastère de Chora. Quel qu'ait été son dernier séjour, ce fut un lieu de repos, de recueillement et de prière.

Au reste, c'était toujours en Dieu que Germain avait mis sa confiance.

Conseiller des empereurs ou persécuté par eux, il n'avait jamais cessé d'appeler les bénédictions du ciel sur l'empire et sur la capitale.

Ce même esprit surnaturel lui faisait répéter souvent, dans sa solitude, les paroles d'un de ses plus illustres prédécesseurs, saint Jean Chrysostome : « Quand je devrais mourir mille fois le jour et souffrir l'enfer même pendant quelque temps, je regarderais tout cela comme rien, pourvu que je voie Jésus-Christ dans sa gloire. » Au désir de contempler Jésus s'associait celui de voir Marie, car la dévotion à la Vierge avait toujours été ardente en notre Saint. Témoin ce cri d'amour qui revenait souvent dans ses exhortations aux fidèles : « Personne ne reçoit les dons de Dieu que par vous, ô très pure; à personne n'est accordée la grâce divine que par vous, ô Vierge très révérée. »

Jésus et sa divine Mère firent bientôt luire le jour du triomphe pour leur dévoué serviteur. Après trois ou quatre ans de sa vie de retraite, saint Germain alla chercher au ciel la récompense due à ses combats. C'était le 12 mai 733 ou 734 : le vaillant soldat avait vécu près d'un siècle.

HOMMAGES RENDUS A LA MÉMOIRE DU SAINT RELIQUES

Sa retraite et sa mort jetèrent dans la tristesse l'Eglise de Constantinople.

Un historien de l'époque dépeint cette désolation par un contraste très imagé entre Germain et l'indigne Anastase qui lui succéda. Il compare le premier à « une vénérable hirondelle dont les suaves gazouillements charmaient la tranquillité printanière de l'Eglise », le second à « un corbeau difforme dont les croassements rauques » plongent les fidèles dans le deuil.

En effet, Germain disparu, la persécution se déchaîna plus brutale et ne tarda pas à devenir sanglante.

Saint Germain avait prévu ces violences. Plus d'un futur martyr dut venir prier sur son tombeau, au monastère de Chora et demander au patriarche vénéré un peu de sa grande foi et de son apostolique énergie.

Cinquante ans environ après la mort de notre Saint, le septième Concile général tenu à Nicée en 788 contre les iconoclastes rendit un magnifique hommage à la mémoire du très saint patriarche Germain, premier défenseur des saintes images. C'était une canonisation officielle. Le culte du bienheureux pontife, déjà cher à tous les docteurs catholiques, prit dès lors un nouvel éclat. L'Eglise grecque a fidèlement gardé sa fête au 12 mai, date à laquelle les martyrologes latins mentionnent aussi les gloires du saint patriarche. L'histoire de la littérature ecclésiastique regarde Germain comme un des principaux écrivains de son siècle, et le trop célèbre Photius reconnait à cet égard le mérite de son illustre et pieux prédécesseur.

La bourgade de Bort, en Limousin, croit posséder des reliques de saint Germain. Elles auraient été apportées en France par les Croisés après la prise de Constantinople.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, t. XVI, p. 153-160 et 677-678. — Baillet, *Vies des Saints*, t. IV. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIII, l. LXIII, etc.

SAINT PIERRE REGALADO

Fête le 13 mai.

Saint Pierre Regalado naquit à Valladolid, en l'an 1390, de parents nobles et riches des biens de la terre, mais plus riches encore du bien inestimable de la vertu. Il reçut au baptême le nom de son aïeul. L'enfant pouvait à peine connaître ses parents quand la mort vint lui ravir son père, pour l'introduire dans le céleste royaume, qu'il avait mérité par une charité sans limite. Dès lors, tout le soin de son éducation retomba sur sa mère, Marie Castanilla.

Elle s'en acquitta avec le zèle qu'on pouvait attendre d'une femme aussi profondément chrétienne que sincèrement dévouée au bonheur de son fils. Elle s'appliqua à inculquer à cette jeune âme les principes d'une piété solide. Souvent elle le prenait avec elle quand elle allait se confesser au couvent de Saint-François. L'exemple de la mère déposait dans le cœur de l'enfant de précieuses semences qui ne devaient pas tarder à germer. Il aimait à la voir fréquenter les sacrements, et, lorsqu'elle s'approchait de la Table Sainte, il sentait dans son âme innocente des désirs enflammés de se nourrir du Pain de vie.

Marie de Castanilla n'oublia pas non plus de faire donner à son fils l'instruction que réclamait sa noble origine, car elle le destinait à une brillante carrière. Mais Dieu avait des vues plus hautes sur le jeune Pierre. Celui-ci entendait parfois des voies intérieures qui l'appelaient à la vie monastique. Ayant pris conseil de ses directeurs, il résolut de se mettre au nombre des fils de saint François, bien qu'il n'eût alors que treize ans. Il était l'unique fils de sa mère, et c'était sur lui que reposaient les espérances d'une illustre famille.

Mais ces pensées humaines ne furent pas capables de toucher cette grande chrétienne. Sacrifiant son fils avec allégresse et générosité, elle fit elle-même toutes les démarches nécessaires pour faciliter son admission.

LE JEUNE NOVICE — SA PROFESSION

Pierre prit bientôt l'habit franciscain, et son noviciat commença. Il fit de tels progrès que les religieux ne furent pas longtemps à reconnaître le précieux trésor dont ils étaient enrichis : ils avaient plus à apprendre du novice que le novice de son Père maître. Saint François était la règle et le modèle de toutes ses actions. Pendant tout le cours de son noviciat, qui dura un an, jamais il ne se relâcha sur un seul point de sa première ferveur. Aussi son admission à la profession ne souffrit-elle aucune difficulté ; il prononça ses vœux à l'âge de quatorze ans : les règles canoniques le permettaient à cette époque.

Le jeune religieux profès se considéra dès lors comme chargé de tous les emplois pénibles et difficiles. Il éprouvait une joie toute particulière à soigner ses frères malades, et si les infirmités étaient plus rebutantes et les malades plus exigeants, c'était une nouvelle raison de se donner plus généreusement.

Mais, comme le relâchement inséparable de la faiblesse et de la misère humaine s'était introduit même dans le sévère institut de saint François, Pierre ne trouvait pas le stimulant ni les moyens nécessaires pour imiter la vie pénitente de son saint Patriarche. Il gémissait en secret de cette situation, mais n'osait entreprendre une vie plus austère, de peur de se singulariser. Dieu entendit les soupirs de son cœur. Depuis longtemps déjà, il préparait à son serviteur ce qu'il désirait si ardemment.

PIERRE DE VILLACRECES ET LA RÉFORME

En effet, à l'époque où notre Saint se signalait par de si beaux débuts, une nouvelle lumière se levait sur le monde. C'était la réforme franciscaine, entreprise par quelques religieux fervents et désireux de rétablir dans toute la rigueur primitive l'observance de la règle de saint François.

C'est pour cette raison qu'on leur donna le nom d'Observantins. Ils commencèrent par se retirer, dans les solitudes et les forêts, afin de préparer, dans une vie pénitente, la rude et difficile mission qu'ils entreprenaient. Le plus célèbre d'entre eux, en Espagne, fut Pierre de Villacreces ; c'était un religieux d'une sainteté et d'une science remarquables. Au moment où saint Pierre Regalado prononçait ses vœux, il y avait déjà vingt ans qu'il vivait dans une caverne, loin de tout commerce humain. Quand il en sortit, il se présenta au monde dans un habit si pauvre et avec un visage si décharné, qu'il n'avait plus d'un homme vivant qu'une faible apparence.

Une première fois, il voulut s'établir avec quelques religieux dans l'ermitage de Notre-Dame de la Solcéda, qui lui paraissait propre à ses desseins. Il fut obligé de l'abandonner, on ne sait pour quel motif. Il lui fallait donc chercher de nouveau un endroit convenable. Dieu lui-même se chargea de l'indiquer.

COUVENT D'AGUILERA

A quelque temps de là, les habitants d'Aguilera, village situé entre Aranda et Roa, dans le diocèse d'Osma, avaient aperçu dans les airs des lumières miraculeuses, des globes de feu descendant du ciel. Ils portèrent le fait à la connaissance de l'évêque, qui reconnut à ces indices que Dieu s'était réservé ce lieu pour quelque dessein de sa providence. Il y fit donc bâtir une ermitage et une chapelle que desservit un prêtre séculier. Le bruit de l'événement miraculeux arriva aux oreilles de Villacreces, et sa première pensée fut de demander à l'évêque d'Osma, son proche parent, la cession de cet ermitage. Le prudent prélat, qui connaissait la solide vertu du réformateur et le besoin que les Frères Mineurs avaient de la réforme, ne fit aucune difficulté, et prit même l'entreprise sous sa protection.

PIERRE VILLACRECES ET PIERRE REGALADO

Pendant qu'il négociait ainsi, Villacreces cherchait à s'attacher des religieux fervents. Dans ce but, il vint à Valladolid. La vue de cet homme de Dieu remplit tous ceux qui le virent d'étonnement et d'édification. Il allait pieds nus, pauvrement vêtu ; il rappelait le temps de saint François, et son exemple prêchait plus que ses paroles la réforme qu'il désirait établir. Dans les couvents, beaucoup de religieux souffraient du relâchement général et n'attendaient qu'une occasion favorable pour embrasser la réforme. Saint Pierre Regalado était à leur tête.

Quand il sut que Villacreces avait la permission du général d'admettre dans sa Compagnie tous les religieux qui voudraient l'imiter, il alla le trouver ; il lui exposa ses intentions et le supplia ardemment de l'emmener à l'ermitage où il se rendait. Le réformateur apprécia du premier coup d'œil la grande vertu de ce jeune homme et conçut les plus belles espérances au sujet des entreprises qu'il pouvait établir sur un aussi solide fondement ; il l'admit avec beaucoup de joie.

IL ENTRE DANS LA RÉFORME

Pierre Regalado se mit en route avec lui, et, peu de jours après, ils arrivèrent à Aguilera : toute leur communauté se composait de quatre religieux, y compris le P. Villacreces. Celui-ci reçut leur vœu d'obéissance, et leur donna de ses mains le sac qui devait être le nouvel habit des Réformés : puis ils se déchaussèrent.

Le réformateur étant ensuite allé rendre compte de ce qui s'était passé à l'évêque d'Osma, celui-ci en demeura si édifié qu'il fit agrandir le petit couvent de manière à ce qu'il pût servir de résidence à douze religieux. C'était le nombre fixé par Villacreces lui-même. Plus tard, saint Pierre Regalado abolit cette règle.

Notre Saint passa dans ce couvent d'Aguilera les onze années suivantes, adonné à l'exercice de toutes les vertus et pratiquant d'effrayantes austérités. Sa nourriture se composait d'un peu de légumes mal assaisonnés : ses jeûnes étaient continuels, car, pendant longtemps, il observa les neuf carêmes, dits de saint François, qui comprenaient presque toute l'année. Le reste du temps, il jeûnait encore souvent au pain et à l'eau, et jamais il ne se permit de prendre le soir la plus légère collation. Le dimanche seulement il avalait deux bouchées de pain, afin de rompre le jeûne, par respect pour ce saint jour.

Son assiduité à la prière n'était pas moins remarquable. Il arriva bientôt à un tel degré de contemplation que les ravissements et les extases lui étaient familiers. Quand son esprit était ainsi fixé en Dieu, une céleste splendeur entourait son corps. Elle était si brillante qu'elle fit croire plus d'une fois que le couvent brûlait. Un jour, on accourut même d'un village voisin, Gumiel del Mercado, distant de plus d'une lieue, pour éteindre l'incendie imaginaire. Sa ferveur dans l'oraison se trahissait par une grande abondance de larmes : à la fin, il fut même obligé de porter un linge sur son bras, pour pouvoir les essuyer.

Cependant, au milieu de tous ces exercices de piété, Pierre trouvait encore le temps d'étudier et de se préparer à recevoir le sacerdoce. La théologie fit ses plus chères délices. Une fois prêtre, il manifesta au dehors toute l'ardeur et la charité qui consumaient son cœur pour le salut des pécheurs. Sa parole opérait des merveilles dans les âmes. C'est à partir surtout de ce moment que l'on put dire qu'il vivait plutôt au ciel que sur la terre. Il n'avait plus de désir que pour la vertu.

IL PASSE AU COUVENT D'ABROJOS

En 1415, saint Villacreces, qui vivait encore, le prit avec lui, pour aller fonder un nouveau couvent à Abrojos, qui se trouvait relativement assez proche d'Aguilera. Cette fondation se fit dans une pauvreté extrême. Souvent on n'avait pas d'huile pour la lampe du Très Saint-Sacrement : on manquait aussi de livres pour chanter la messe. Villacreces disait alors à ses religieux que la pauvreté est une huile qui brûle avec une clarté bien plus vive que celle de la terre, en même temps qu'elle exhale une odeur plus suave que les parfums; et il ajoutait que si l'on ne pouvait chanter, il fallait pleurer et gémir en attendant les célestes harmonies.

C'est dans ce couvent que Pierre reçut l'office de portier. Comme son cœur compatissant ne pouvait voir une misère sans chercher à la soulager, il fit de telles aumônes que les religieux finirent par murmurer et avertirent le supérieur. Un jour, une pauvre veuve, privée de tout secours humain, et chargée de trois enfants encore en bas âge, vient frapper à la porte. C'était l'heure du dîner. Pierre court au réfectoire, où étaient rassemblés les religieux, et prend précipitamment de nombreux morceaux de pain, qu'il met dans le pan de son habit. Il se dirigeait déjà vers la porte quand le supérieur l'arrêtant : « Fr. Pierre, lui dit-il, vous êtes bien empressé : qu'avez-vous donc dans le pan de votre habit? » Le Saint se troubla, mais, reprenant aussitôt son calme habituel : « Mon Père, ce sont des roses que je vais donner à une pauvre femme qui en a besoin. — Montrez-les de suite », répliqua le supérieur. Pierre ouvrit alors modestement sa robe, et tous purent voir avec admiration des roses plus belles que celles qui s'épanouissent dans les jardins de la terre. Le supérieur lui dit alors : « Allez, mon Frère, au nom du Seigneur, et donnez ces roses à la pauvre femme : désormais, distribuez tout ce qu'il vous plaira, car c'est pour cela que la divine bonté est si libérale à notre égard. »

Cependant, Villacreces s'occupait avec le Saint de rédiger des règles qui assurassent la permanence de la Réforme. En 1417, Villacreces put en porter la rédaction au Concile de Constance. Deux bulles favorables accordèrent tout ce qu'on avait sollicité. Il leur était permis de prendre les constitutions établies par saint François lui-même au couvent de Sainte-Marie-des-Anges; on devait surtout chercher la pauvreté dans les édifices. Le silence, l'abstinence devaient être perpétuels. Les religieux jeûneraient depuis la Toussaint jusqu'à Pâques : ils ne boiraient pas de vin. Le vendredi ils jeûnaient au pain et à l'eau : les lundi, mercredi et samedi, ils y ajoutaient quelques légumes : les autres jours, ils se permettaient un peu de poisson. Le sel et le poivre devaient être absents de leur table, et le pain qu'ils mangeaient devait avoir été quêté de porte en porte. Qu'il soit blanc ou noir, dur ou tendre, disent les Constitutions, il faut le manger avec joie. Mais, quand tout aliment manquait et que le Frère économe venait déclarer ses fonds épuisés, on avait recours à la sainte patience, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de secourir ses serviteurs. Tel était le régime de vie ordinaire des Réformés. Cette austérité forte et généreuse formait les saints, et, dans les deux couvents dont nous parlons, il serait facile d'en énumérer plusieurs qui édifiaient les populations environnantes.

Jamais saint Regalado n'avait goûté plus douce paix ni plus grand bonheur. Il va sans dire qu'il savait, comme tous les saints, renchérir sur ce que la règle demandait à tous les religieux.

Cependant, son frère spirituel jouissait de l'œuvre due à ses travaux et à sa ferveur. Désormais, la Réforme était fondée, et il avait de dignes auxiliaires qui sauraient fort bien la maintenir. Sa mission était terminée; Dieu l'appela à lui et récompensa ses mérites en le mettant en possession de la gloire des bienheureux. Pierre ressentit cruellement la perte de son Père spirituel : sa sérénité habituelle se troubla même quelque peu. Sa vertu bien connue, son admirable prudence, la sévérité avec laquelle il gardait la rigueur de l'Institut, enfin tout l'assemblage des vertus nécessaires pour poursuivre l'œuvre commencée, firent que tous les religieux jetèrent les yeux sur lui. D'un avis unanime, ils le désignèrent pour succéder à leur supérieur défunt. Le Saint accepta le gouvernement comme un fardeau que Dieu plaçait sur ses épaules pour procurer le bien de l'Eglise et de ses frères. Doux et affable pour ceux qui pratiquaient l'humilité, il se montrait d'une sévérité inexorable pour les rebelles et les orgueilleux : aucun vice ne l'exaspérait autant que l'orgueil. Son exemple montrait le chemin et rendait suave le joug du Seigneur.

Jamais il n'usa de chaussures, et ses voyages ne furent jamais pour lui une raison d'omettre ses jeûnes accoutumés, ni de se dispenser de l'oraison : toujours il les faisait à pied. Il défendit avec une constante ardeur les droits de la nouvelle Réforme, qui eut beaucoup d'ennemis dès ses commencements. Ils le firent beaucoup souffrir, mais sa patience triompha des humiliations comme des calomnies et des persécutions.

SES VERTUS ET SES MIRACLES

Dieu savait aussi le récompenser des efforts généreux qu'il tentait pour procurer sa gloire. Sa foi fut souvent récompensée par d'éclatants prodiges. Il était persuadé que Dieu le secourrait toujours dans l'accomplissement de sa charge, et lui donnerait les forces nécessaires. Un vendredi matin, après avoir présidé l'assemblée des Frères, il quitta Aguilera, et avant midi, dans l'espace d'une heure, il arrivait à Abrajos qui se trouvait à quatorze lieues de là, et convoquait le Chapitre.

Un autre jour, dans ses courses apostoliques, il se trouva arrêté par le *Duero*, dont les eaux avaient grossi, et, comme il n'y avait pas de barque dans l'endroit, il fit le signe de la croix, étendit son manteau sur les eaux, et passa ainsi à l'autre bord.

Un jour qu'il prêchait à Quintanas, village peu éloigné du couvent, un jeune homme vint le trouver et lui demanda très humblement l'habit de son Ordre. Le Saint y consentit, mais comme il ne devait rentrer à Aguilera que plus tard, il différa de le recevoir. « Mais, lui dit-il, dès ce moment vous pouvez vous considérer comme membre de la communauté, soumis à l'obéissance. » Or, pendant son absence, le jeune

homme mourut. A son retour, le Saint vint réclamer son corps.

« Ce jeune homme est Frère de mon Ordre, dit-il.

— Nullement, répliquèrent les parents : il a bien manifesté le désir d'être des vôtres, mais il n'a jamais reçu votre habit. »

Le Saint, connaissant combien l'intention du jeune homme avait été agréable à Dieu leur répondit :

« Allez donc, ouvrez le sépulcre et vous verrez vous-mêmes s'il n'est pas revêtu de cet habit. »

On y courut, et, à la grande stupéfaction de tous, le jeune homme, qu'on avait enveloppé dans un linceul, se trouva en effet revêtu de l'habit franciscain.

Parmi les vertus de ce grand serviteur de Dieu, celle qui jeta le plus d'éclat fut, sans contredit, sa charité. Les œuvres merveilleuses qu'il opérait pour le bien du prochain sont une preuve manifeste de l'incendie d'amour qui consumait son cœur. En quelque endroit qu'il trouvât un nécessiteux, il l'embrassait, le consolait, et ne le laissait partir qu'après avoir entièrement secouru sa misère. Si, par hasard, il rencontrait en chemin un pauvre malade, il le relevait avec douceur et l'aidait à marcher. Mais si les jambes lui refusaient tout service, alors le Saint le plaçait sur ses épaules et l'emmenait au couvent, où il lui prodiguait les remèdes et les soins, jusqu'à ce qu'il fût complètement rétabli. Pour toute récompense, il ne demandait à l'indigent que la faveur de lui baiser les pieds.

Il avait aussi une extrême compassion envers les pauvres lépreux : il les assistait encore avec plus de soin, il baisait leurs plaies dégoûtantes, et souvent le ciel récompensa l'ardeur de sa charité en accordant la guérison à plusieurs de ces malheureux.

En récompense d'une vie aussi sainte, Dieu se plaisait à favoriser son serviteur du don des miracles.

Une nuit, après le chant de Matines, il ordonna aux religieux de revêtir les ornements sacrés, et précédés de la croix et du bénitier, il les conduisit au bord du Duero, qui coulait près de là. Les religieux, muets d'étonnement, ne pouvaient s'expliquer une détermination aussi étrange, mais il y avait à peine quelques instants qu'ils étaient sur la rive, qu'ils virent venir à eux le cadavre d'une femme qui s'était précipitée dans le fleuve pour défendre sa chasteté. Leur surprise cessa alors, et fit place à l'admiration. On retira le cadavre, et on lui donna une sépulture honorable, en louant Dieu d'avoir révélé le fait à son serviteur.

Un autre jour, la cloche appela les religieux au réfectoire : c'était l'heure du dîner. Aussitôt l'économe court avertir le Saint qu'il n'y a plus une seule bouchée de pain dans le couvent. « Puisque le signal d'aller au réfectoire est donné, répondit-il, qu'on s'y rende, Dieu pourvoira à nos besoins. » On venait de bénir la table, et les religieux étaient à peine assis qu'on sonna à la conciergerie. Le portier y courut, et trouva une mule chargée de pain et de provisions. Après les avoir apportés au réfectoire, il revint à la porte, mais il n'y rencontra plus l'animal et, malgré toutes les recherches qu'il fit, il ne parvint jamais à découvrir le chemin par lequel il était venu, ni à connaître le conducteur qui l'avait amené.

Il serait trop long de raconter tous les prodiges que Dieu opéra par l'intermédiaire de son serviteur. Sa renommée s'étendit si loin que les personnes pieuses des pays les plus reculés se recommandaient à ses prières au milieu des plus grandes affaires, et que toujours le succès répondit à leur confiance. Plein de vertus et de mérites, le corps macéré par d'indicibles pénitences, l'âme enrichi des plus admirables dons de l'Esprit-Saint, Pierre allait bientôt jouir de la récompense due à ses glorieux travaux. Il laissait, du reste, la Réforme bien affermie.

MORT DE SAINT PIERRE

Au commencement du Carême de l'an 1456, il tomba gravement malade, et comprit facilement que la maladie était mortelle. La perte d'un tel père jetait les religieux dans un extrême abattement : lui seul conservait un visage joyeux. Il les consolait et les exhortait à toujours persévérer dans la rigueur qu'ils avaient jusqu'alors pratiquée.

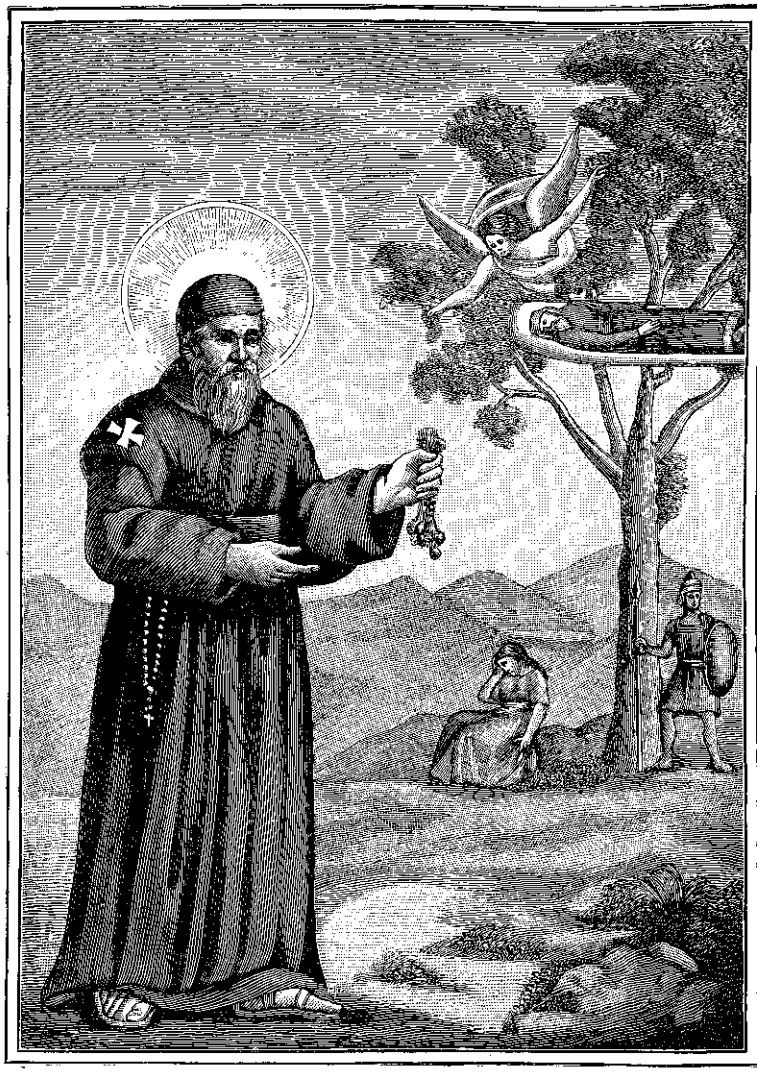
Il avait une invincible répugnance pour toute espèce de nourriture, de telle sorte qu'il lui était impossible de prendre aucun aliment. Le médecin, désireux de lui offrir quelque chose qui pût plaire à son goût, lui demanda un jour s'il mangerait bien une perdrix. Il répondit que oui; mais sa réponse contrista tout le monde car, à cette époque, on ne pouvait facilement le satisfaire. Or, le médecin quittait à peine le couvent qu'une perdrix, poursuivie par un milan, vint se réfugier auprès de lui. Il la prit et revint tout joyeux trouver le Saint. Saint Pierre reçut le petit animal et, tout en lui faisant de nombreuses caresses, il arrangea ses plumes et lui dit : « Cher petit oiseau, Dieu t'a arraché des griffes cruelles de ton ennemi, sera-ce une raison pour que tu meures de mes mains? Non, va, et loue par tes chants ton Créateur et ton Sauveur. » Et il la lâcha, au grand étonnement de tous ses frères, qui admiraient la douceur de son esprit.

Cependant, le mal empirait toujours, et la mort avançait à grands pas. Saint Pierre voulut s'y disposer le mieux qu'il put. Il demanda donc à recevoir le Viatique. Quand le prêtre eut apporté dans son humble cellule le Dieu de l'Eucharistie, Pierre se leva sur sa couche et, d'une voix entrecoupée de sanglots, demanda pardon à ses frères des scandales qu'il leur avait donnés. Ceux-ci pleuraient et protestaient qu'eux seuls devaient implorer ce pardon. Lorsque le moribond eut reçu la sainte Hostie, les religieux jugèrent que le moment était venu de lui administrer l'Extrême-Onction. « Non, répondit-il, attendez plutôt l'évêque de Palencia, c'est lui qui doit me rendre ce dernier office. » On lui obéit, et, peu d'heures après, le prélat arrivait et avait le bonheur d'assister un saint à sa dernière heure. Quand il eut reçu l'Extrême-Onction, Pierre fit ranger ses religieux autour de sa pauvre couche et leur ordonna de commencer les prières pour les agonisants. Quelques instants après, il leva les mains au ciel et expira doucement en disant : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. » C'était le 30 mars : il était âgé de 66 ans.

LE BIENHEUREUX GÉRARD DE VILLAMAGNE

CROISÉ, TERTIAIRE DE SAINT-FRANCOIS, ERMITE

Fête le 13 mai.



Le bienheureux Gérard, croisé et ermite.
(D'après une icone.)

ENFANCE DU BIENHEUREUX GÉRARD — IL ACCOMPAGNE SON MAITRE EN TERRE-SAINTE

Le bienheureux Gérard naquit en 1174 à Villemagne, petit bourg des environs de Florence. Ses parents étaient de pauvres cultivateurs au service d'un riche seigneur de la cité voisine. Une peste se déclara dans le pays, et en une même année notre jeune Saint perdit à la fois son père et sa mère : il avait à peine douze ans. Le chevalier florentin, son maître, le recueillit, l'emmena dans sa propre maison et lui fit donner une éducation véritablement chrétienne. Gérard sut en profiter : il joignit en peu de temps les plus heureuses qualités aux plus belles vertus, et son seigneur s'attacha bientôt à lui comme à son propre fils.

Aussi, une vingtaine d'années plus tard, le chevalier florentin, qui était membre de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem (la tradition dit même qu'il appartenait à la famille des Folchi, dont le nom revient sans cesse dans l'histoire des Croisades), au moment de partir pour la Terre Sainte, appela Gérard et lui demanda

de le suivre. Ils furent faits prisonniers tous deux par les infidèles, subirent ensemble toutes sortes de mauvais traitements et ne furent délivrés qu'après avoir payé une forte rançon.

Peu de temps après, le chevalier mourut, suivant la prédiction que lui avait faite Gérard au sortir de la captivité. Rien ne retenait plus dès lors le Bienheureux en Palestine. Il se rendit à Jérusalem, vénéra le Saint Sépulcre, visita les Lieux Saints, puis regagna l'Etrurie et, après avoir passé quelques jours à Florence auprès de la famille de son ancien maître, il se retira dans une pauvre cabane, non loin du bourg où il était né, pour y mener dans la solitude, la prière et la pénitence, la vie nouvelle à laquelle Dieu l'avait appelé. Il avait alors environ quarante-sept ans.

IL PREND LA CROIX UNE SECONDE FOIS

Le nouvel ermite devait bientôt redevenir pèlerin. A Florence, on ne l'oubliait pas. Et quand, deux ans plus tard, un autre membre de la famille qui l'avait élevé dut à son tour prendre la croix, il se souvint de Gérard et vint le supplier de l'accompagner à la guerre sainte. Lui combattrait les Sarrasins sans trêve ni merci ; et Gérard prierait Dieu de protéger le nouveau croisé au milieu des multiples dangers qu'il allait courir. Le Bienheureux ne put résister aux instances du généreux chevalier.

En mettant toute sa confiance dans les prières du saint ermite, le seigneur florentin s'était choisi le meilleur des auxiliaires. Il ne tarda pas à en faire l'heureuse expérience. Le vaisseau qu'il avait armé approchait des côtes de la Syrie, lorsqu'il fit la mauvaise rencontre de pirates musulmans, bien supérieurs en nombre à la petite expédition du chevalier. Celui-ci n'avait que vingt soldats à opposer à plus de cent infidèles. Mais il avait à son bord Gérard, et Gérard, c'était la protection divine et la victoire. Le Bienheureux ne voulut pas entendre parler de fuite : il releva les courages, promit le succès et attendit que les navires ennemis aient commencé le combat. Au moment de l'abordage, il se mit à genoux et Dieu exauça sa prière : cinquante infidèles furent tués, les autres pris, et deux chrétiens seulement blessés. On rendit grâces à Dieu, et de ce jour la vénération des croisés pour Gérard fut universelle : on ne voulut plus rien entreprendre, sans l'avoir consulté.

IL PREND L'HABIT DE TERTIAIRE DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Gérard demeura sept ans en Palestine, soulageant les chrétiens par ses soins et ses encouragements : peut-être même fut-il reçu à cette époque dans l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem en qualité de Frère servant. Il s'attirait tous les jours les plus beaux témoignages d'estime et de vénération ; son humilité en souffrait profondément ; il résolut donc de quitter la Syrie et de retourner à son ermitage de Villemagne afin de se livrer tout entier à l'œuvre de sa sanctification. Le chevalier qu'il avait suivi ne put le retenir ni par ses supplications ni par ses larmes.

Gérard revint donc en Italie ; il délivra par ses prières le bateau sur lequel il était monté, alors qu'une violente tempête menaçait de l'engloutir. Mais avant de regagner Florence, il se rendit à Assise, sur le tombeau du patriarche saint François, mort quatre années auparavant, et pour lequel notre Bienheureux avait toujours gardé une profonde vénération. Il y reçut l'habit de tertiaire qu'il porta toute sa vie, puis il fixa définitivement sa demeure dans la solitude de Villemagne, qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort.

IL MÈNE LA VIE ÉRÉMITIQUE

Arrivé dans son ermitage, Gérard n'eut plus désormais qu'un seul but : glorifier le nom de Dieu. Il se livra résolument à toutes les œuvres de piété et de mortification qui attirent les bénédictions divines et qui font les saints. Aussi devint-il en peu de temps un homme d'oraison ; et, comme les occupations de la journée ne lui permettaient pas souvent de remplir tout le programme de prières que son ardent amour pour Dieu lui avait fixé, il y suppléait durant la nuit. Si le sommeil tentait d'y mettre obstacle, Gérard sortait de sa cabane et parcourait les sentiers les plus escarpés des environs jusqu'à ce qu'il eut terminé ses exercices de dévotion.

Il visitait aussi les églises, faisait des pèlerinages à jeun, montait à genoux jusqu'au sommet de la montagne voisine de l'Incontro, où saint Léonard de Port-Maurice a, depuis, érigé un couvent de Frères Mineurs en souvenir des oraisons prolongées qu'y fit notre Bienheureux. Ses jeûnes étaient fréquents, et alors il se contentait de quelques herbes : les autres jours, il prenait du pain et des légumes, mais en petite quantité. Comme on lui demandait la raison de ses pénitences multipliées : « Le lundi, répondit-il, je prie pour le soulagement des âmes du Purgatoire, le mercredi pour l'expiation de mes propres fautes et le vendredi pour la conversion des pécheurs. » Ces trois jours de la semaine, en effet, le Saint multipliait ses prières et ses mortifications plus que de coutume.

IL EST LE BIENFAITEUR DES PAUVRES ET DES MALADES

A l'exemple de tous les saints et à la suite du divin Maître, Gérard entourait les pauvres et les malades d'une affection et d'un respect tout particuliers : il voyait Jésus-Christ dans le pauvre, et dans le malade un membre souffrant du Sauveur.

Comme sa pauvreté l'empêchait souvent de secourir les indigents selon les désirs de sa générosité, le Bienheureux allait sur les routes mendier pour eux et il leur distribuait ensuite les abondantes aumônes qu'il avait recueillies : chacun se faisait une joie et un honneur de donner son obole au saint ermite de Villemagne.

Il était, en effet, aimé de tous, et pourtant il fuyait les fêtes et les réunions publiques, répétant souvent qu'au milieu du monde on se laisse entraîner à un flot de paroles et que c'est la langue qui tue l'âme. Il fréquentait plutôt les malades et les affligés, et son cœur débordait de joie lorsqu'il pouvait rendre à l'un d'eux quelque service. Dieu daigna d'ailleurs plusieurs fois récompenser le dévouement de son serviteur par des miracles.

Il vint un jour assister un mourant de sa famille qui demeurait assez loin de sa retraite : cet ami était mort et on se préparait à porter sa dépouille au cimetière, quand un enfant de cinq ans tomba d'un balcon de la maison sur un

tas de pierres et se blessa grièvement à la tête. Affligé du double malheur qui venait le même jour de frapper cette famille, Gérard emporte l'enfant dans sa chambre, le place sur son lit, lave le sang dont il est couvert et lui bande la tête avec un linge qui était à son usage : il passe la nuit en prière, et le lendemain, au grand étonnement de tous, l'enfant est trouvé sain et sauf; mais Gérard, craignant pour son humilité, s'enfuit aussitôt.

La renommée du Saint s'étendait pourtant de plus en plus. Un seigneur du Pont-de-Sève avait une fille atteinte de paralysie depuis l'âge de deux ans : elle ne pouvait remuer aucun membre, et souffrait par tout le corps des plus vives douleurs. Tout donnait lieu de croire qu'elle avait été victime d'un maléfice. Le père, désolé, avait essayé en vain les remèdes de tous les médecins. Il s'adressa alors au bienheureux Gérard : celui-ci refusa plusieurs fois d'en entendre parler. A force de supplications, le pauvre père obtint enfin le bâton avec lequel l'ermite soutenait sa marche fatiguée. Il courut chez lui, plaça le bâton sur la tête de l'enfant malade, et aussitôt celle-ci se leva guérie.

IL PRÉDIT L'AVENIR ET CONNAIT LE FOND DES CŒURS

Gérard fut également honoré par Dieu du don de prophétie. Nous avons dit plus haut comment il avait annoncé la mort prochaine de son seigneur, lors de son premier séjour en Terre Sainte. Plus tard, il prédit aussi les guerres néfastes et sacrilèges que devait livrer au Saint-Siège l'empereur Frédéric II.

Revenu dans sa patrie, le Bienheureux conserva son glorieux privilège : il s'en servait pour convertir les âmes coupables. Il avait ainsi recommandé à une veuve de veiller à son salut éternel, ajoutant qu'elle se trouverait dans le courant de la semaine en péril de mort : il alla même trouver le curé de l'endroit pour le prier instamment d'entendre la confession de cette femme. Le prêtre se rendit chez la veuve; mais la trouvant bien portante, il jugea futiles les conseils du saint ermite. A peine touchait-il le seuil de sa maison qu'on courut lui apprendre la mort subite de celle qu'il venait de quitter : la pauvre veuve ne s'était pas confessée, et la prédiction de Gérard ne s'était que trop réalisée.

Un voiturier avait contracté la mauvaise habitude de blasphémer à tout propos. Un jour qu'il conduisait du bois à Florence, Gérard l'avertit qu'il se noierait dans l'Arno s'il ne se corrigeait. Le voiturier n'en continua pas moins à proférer ses injures habituelles contre Dieu et contre les saints : il périt le même jour dans l'Arno, de la façon que le Bienheureux lui avait prédite; les deux juments de la voiture, seules, furent sauvées et gagnèrent la rive.

L'intelligence humaine comprend d'autant mieux les choses spirituelles qu'elle est plus élevée au-dessus de la matière. L'esprit de notre Bienheureux était habituellement ravi en Dieu : il pénétrait donc facilement les secrets divins, ce qui lui permettait souvent de lire au fond des cœurs. Gérard sut profiter de cette nouvelle grâce pour ramener à Dieu les âmes égarées. C'est ainsi qu'il révéla à une pauvre femme le péché honteux qui souillait sa conscience depuis dix ans et qu'elle n'osait, par fausse honte, avouer à son confesseur. Le Saint envoya la femme au tribunal de la pénitence : il lui procura ainsi, avec la grâce de Dieu, la paix du cœur.

LES ANIMAUX OBÉISSENT A LA VOIX DE GÉRARD LA NATURE LUI EST SOUMISE

Au milieu des dons merveilleux qui ornaient son âme et des prodiges qui marquaient chaque jour de sa vie, Gérard restait pur et simple, humble et confiant comme son Père saint François. Dieu se plut aussi à le combler des mêmes faveurs. Les animaux et la nature elle-même reconnurent dans notre Bienheureux un chef et un maître : l'histoire nous en a gardé plusieurs traits, insignifiants peut-être dans leurs conséquences, mais précieux pour les âmes qui savent les comprendre, car ils nous rappellent l'heureux temps où Adam avant son péché commandait en roi toujours heureux et toujours obéi au paradis terrestre.

Un renard avait dérobé une poule, Gérard sortait de la maison d'un malade qu'il venait de visiter. Il aperçut l'animal, lui ordonna de lâcher sa proie et le contraignit même à la reporter à l'endroit où il l'avait prise : ce qui fut fidèlement exécuté.

Un autre jour il se fit donner pour l'amour de Dieu quatre grandes pierres de marbre pour se construire un tombeau. Puis il pria un de ses parents de les transporter auprès de sa cabane; mais celui-ci refusa : il n'avait à sa disposition que deux jeunes taureaux alors qu'il aurait fallu trois paires de bœufs au moins pour accomplir ce travail. Le lendemain, le Bienheureux renouvela sa demande, les deux animaux furent attelés au lourd fardeau, et, à la stupéfaction de tous, ceux-ci le transportèrent avec une grande facilité jusqu'à Villemagne, malgré les difficultés de la route.

Pendant une de ses maladies, Gérard demanda à sa sœur de lui apporter quatre cerises; comme on se trouvait au mois de janvier, celle-ci ne l'écouta pas. Le Saint envoya alors une de ses nièces, âgée de douze ans, vers un arbre qu'il lui indiqua; l'enfant trouva sur le cerisier un rameau complètement vert et chargé de fruits. Mais quand sa mère voulut à son tour constater le prodige, l'arbre avait perdu ses feuilles et toute sa verdure. C'est en souvenir de ce miracle qu'on a coutume de représenter le bienheureux Gérard portant un rameau de cerisier à la main.

IL RÉCONCILIE LES CŒURS DÉSUNIS ET PRÊCHE A TOUS L'AMOUR DE MARIE

Des foules immenses accoururent bientôt autour du pauvre ermitage de Gérard. Celui-ci comprit les nouveaux devoirs que lui imposait la Providence à l'égard de ses nombreux visiteurs; il s'efforcerait de les gagner tous à Jésus-Christ. Il prêchait donc la pénitence, la fréquentation des sacrements, la pratique de l'aumône; il consolait ceux qui étaient accablés de peines spirituelles ou corporelles, il donnait à tous de bons conseils et les amenait à un état de vie plus parfait. Il avait surtout le don de réconcilier les ennemis; par ses paroles douces et pleines de charité, il arrangeait les différends et mettait fin aux contestations les plus anciennes et les plus envenimées.

Durant le Carême, il réunissait les pèlerins et les conduisait à sa suite aux églises voisines. L'usage de ces processions s'est longtemps conservé à Villemagne. A la fin du XVII[e] siècle, suivant le témoignage d'un contemporain, on renouvelait encore tous les dimanches de Carême ce souvenir. On se rendait successivement aux

églises de Saint-Romulus, de Montaigu, de Sainte-Marie de la Rhinghiella, de l'Incontro et de Saint-Domnin; et si une pluie trop forte survenait, on abrégeait la procession, mais on ne la supprimait jamais.

Gérard avait pour Marie la dévotion la plus tendre, et il cherchait à la faire aimer par tous ceux qui l'approchaient; il l'appelait le secours perpétuel et la voie du salut. Il contribua grandement avec saint Philippe Béniti à l'érection d'une confrérie de la Sainte Vierge à Florence, dans l'église de l'Annonciation.

IL MÈNE LA VIE D'ORAISON

Les œuvres apostoliques du bienheureux Gérard ne lui firent cependant pas oublier le but principal de sa retraite à Villemagne, il était avant tout ermite et solitaire. Il se livra donc de plus en plus aux exercices de la vie d'oraison et s'éleva ainsi à un degré très éminent dans la contemplation des réalités célestes. Dieu se révélait intérieurement à son âme, et plusieurs fois il se manifesta à lui d'une manière sensible.

Pierre Bemhus nous rapporte le fait suivant dont il a été l'heureux témoin. Un matin qu'il se rendait à la forêt pour y couper du bois, il aperçut une grande clarté. Effrayé quelques instants, Pierre se décida pourtant à approcher et quelle ne fut pas sa surprise de trouver Gérard en prière, à genoux et versant des larmes abondantes. Les rayons lumineux qui environnaient le Bienheureux disparurent peu à peu; Pierre aida Gérard à se relever et le reconduisit chez lui. Mais avant de le quitter, le bûcheron voulut savoir la raison de tant de larmes: « C'est à la pensée de mes péchés et de ceux de tous les pécheurs », répondit le Saint.

Pour se livrer à l'oraison, il recherchait de préférence les endroits écartés où ne pourraient le découvrir des visiteurs trop indiscrets. Mais les démons qui le voyaient croître tous les jours en ferveur et en influence auprès de ses compatriotes résolurent de le perdre. La tradition nous montre encore le tertre du haut duquel ils voulurent un jour le précipiter : on peut y admirer l'empreinte de ses mains sur le rocher auquel il se retint pour éviter le danger.

IL ANNONCE SA MORT — DERNIERS MOMENTS DU BIENHEUREUX

Gérard avait atteint sa soixante-dixième année; le jour approchait où le serviteur fidèle allait recevoir la couronne de la récompense. Deux fois déjà, il avait été gravement surpris par la maladie et on avait désespéré de le sauver, mais Gérard avait annoncé lui-même sa guérison. A cette nouvelle atteinte, il comprit que l'heure de la délivrance approchait. Il appela son confesseur, lui prédit qu'il mourrait le vendredi suivant. Puis il reçut les derniers sacrements, demanda pardon aux voisins accourus près de lui des fautes qui avaient pu lui échapper envers eux, et dès lors il attendit paisiblement le jour et l'heure du départ, ne vivant plus que dans la compagnie de la Sainte Vierge et de ses saints patrons. Il rendit son âme à Dieu le vendredi 13 mai 1244.

Son corps fut aussitôt exposé à la vénération des fidèles qui vinrent en foule contempler une dernière fois les traits du serviteur de Dieu. Les pèlerins étaient si avides de posséder des reliques du Saint qu'il fallut envoyer de Florence une garde de soldats pour maintenir l'ordre. Dès l'année suivante, une église fut élevée à Villemagne, grâce aux aumônes abondantes qui étaient envoyées de toute la Toscane; le corps du nouveau Saint y fut transporté le lundi de la Pentecôte et placé dans un reliquaire de bois doré, renfermé lui-même dans le tombeau de marbre que Gérard avait choisi pour sa sépulture.

CULTE RENDU AU BIENHEUREUX GÉRARD A TRAVERS LES SIÈCLES

Vers l'an 1360, une guerre civile éclata entre les habitants de Sienne et ceux de Florence. Villemagne eut particulièrement à en souffrir ; l'église du Saint fut même brûlée. On la reconstruisit quelques années après, et les restes de Gérard, sauvés de l'incendie, y furent reportés avec grande solennité. Les pèlerins accoururent de nouveau avec foi et piété invoquer le saint ermite.

Le Bienheureux continuait d'ailleurs à protéger ceux qui recouraient à lui. Il guérit miraculeusement de nombreux malades, rendit l'usage des membres à plusieurs paralytiques, préserva à diverses reprises de l'orage et de la grêle les villages environnants. En 1531, l'Italie était désolée par la peste; dans cette détresse, les habitants de Villemagne eurent recours à leur saint compatriote; ils firent des processions en son honneur, exposèrent durant trois jours son corps à la vénération publique. Gérard écouta leur prière, car Villemagne fut complètement préservé de la contagion.

De nos jours, le culte du bienheureux Gérard a perdu beaucoup de sa solennité, on ne compte plus sur son tombeau, comme par le passé, des milliers de pèlerins en un seul jour de pèlerinage. C'est peut-être le résultat des nombreuses guerres qui divisèrent durant plusieurs siècles les cités et les petites principautés de l'Italie; elles laissèrent tomber dans l'oubli le souvenir du saint ermite de Villemagne. Grégoire XVI a béatifié en 1833 le bienheureux Gérard.

SOURCES CONSULTÉES :

Les Saints militaires, III vol., 14 mai. — *Le palmier séraphique*, 31 mai. — *Acta sanctorum*, Maii, III, 13 mai, p. 248.

SAINTE GLYCÈRE ET SAINT LAODICÉE,

MARTYRS A HÉRACLÉE

Fête le 13 mai.

A la prière de Glycère, la statue de Jupiter tombe de son piédestal.

GLYCÈRE A TRAJANOPOLIS

Glycère, noble vierge d'origine romaine, vivait au IIe siècle. Elle était fille de Macaire, personnage trois fois promu à la dignité de consul.

Dans la première année du règne de Marc-Aurèle (162), elle se trouvait à Trajanopolis, en Thrace. Il y avait là une petite communauté de chrétiens, parmi lesquels régnait une admirable concorde. Chaque jour, ils s'assemblaient en un même lieu; on priait, on y lisait les Livres Saints; on y demandait surtout à Dieu de nouveaux frères dans la foi, car ces soldats n'étaient qu'en bien petit nombre sous l'étendard du Dieu des chrétiens. Glycère assistait fidèlement à ces rendez-vous. Elle trouva un jour la pieuse assemblée dans une grande agitation. Sabin, gouverneur de Grèce, s'apprêtait à tracasser les chrétiens placés sous sa domination.

Bien que, sous le règne des Antonins, la persécution eût ralenti ses fureurs dans l'empire romain, elle ne laissait pas de renaître çà et là sous divers prétextes, et les tyranneaux de province avaient toute liberté d'appliquer les lois portées contre les cultes non reconnus et de persécuter à leur gré.

C'est dans une de ces persécutions partielles et locales que sainte Glycère eut la gloire de verser son sang pour Jésus-Christ.

CRUEL ÉDIT CONTRE LES CHRÉTIENS DE TRAJANOPOLIS

L'empereur Marc-Aurèle voulut, en l'an 162, célébrer l'anniversaire de sa naissance. Il partageait les superstitions des Grecs, sacrifiant à toutes leurs idoles; Jupiter surtout était l'objet favori de ses adorations et de son culte. L'idée lui vint donc, à l'occasion des réjouissances ordonnées dans l'empire, d'amener tous ses sujets aux pieds de Jupiter.

Sur-le-champ, un décret fut envoyé à toutes les villes et provinces : sous peine des plus affreux tourments, chaque sujet devait sacrifier au dieu chéri du prince.

Sabin, gouverneur de Grèce, était à Maximianopolis quand l'édit lui parvint. Il donna le premier l'exemple de la fidélité à l'empereur, courut au temple, y offrit le sacrifice demandé, et fit connaître au peuple les ordres reçus, sans contraindre cependant aucun de ses subordonnés à s'y soumettre.

Quelques jours plus tard, il vint à Trajanopolis, montra de même la loi aux habitants de cette ville, et, sachant qu'elle renfermait dans son sein quelques chrétiens fervents, il joignit la menace à l'exhortation, dans les termes suivants :

« Sabinus, le très puissant et très illustre gouverneur, à tous les peuples et à tous les pays de son glorieux gouvernement, salut. Animés tous d'un même sentiment, nous nous réunirons dans trois jours, et, après nous être purifiés, nous entrerons dans le temple de Jupiter, et nous y célébrerons par un sacrifice au grand dieu le jour de la naissance de l'empereur. Quiconque refusera d'obéir et ne viendra point, un flambeau à la main, offrir son sacrifice, sera condamné à mourir dans les dernières tortures. »

Telle était la nouvelle qui avait jeté l'émoi dans les rangs des chrétiens.

GLYCÈRE RAFFERMIT LA COMMUNAUTÉ CHRÉTIENNE

Dans leur angoisse, ils eurent pour soutien Glycère. Elle était l'âme de ce petit cénacle où elle entretenait la ferveur.

L'heure du combat ayant sonné, elle s'imposa le devoir d'y ramener le calme et la confiance en Dieu. Elle se plaisait à rappeler à ses frères que toute force leur viendrait de Jésus-Christ : il avait été persécuté, lui aussi; il serait leur appui dans la tribulation. « Vous tous, mes frères et mes sœurs, mes fils et mes pères, et vous qui me tenez lieu de mères, considérez, leur disait-elle, quel est votre véritable empereur et chef, quel sceau il a imprimé sur votre front. Gardez scrupuleusement les traits divins qu'il a gravés en vos âmes, afin de trouver grâce à ses yeux quand vous arriverez dans l'éternité. Cette âme que vous avez reçue de lui, gardez-la pure et sans tache.

Tous lui répondirent d'une commune voix : « Oui, nous voulons gagner ce ciel dont vous nous parlez. »

Ainsi fortifiés par la vierge comme par un ange envoyé du ciel, les chrétiens de Trajanopolis se préparèrent à confesser vaillamment leur foi.

AUDACE DE GLYCÈRE — STATUE RÉDUITE EN MIETTES

Cependant, les trois jours écoulés, l'édit du superstitieux empereur s'exécutait partout. Les habitants de la cité, mus par la crainte autant que par la religion, couraient au temple à la tombée de la nuit; chacun portait à la main une torche; c'était le signe auquel on reconnaissait ceux qui voulaient sacrifier.

Glycère, avide de confesser Jésus-Christ, suit leurs pas. Elle ne porte pas de torche ; seulement, elle a imprimé sur son front le signe de la croix, afin, dit-elle, que son âme soit illuminée de la divine lumière du Christ.

Arrivée au temple, elle va droit au gouverneur Sabin, et se tient debout devant lui, en présence de la multitude, pleine de hardiesse :

« Illustre gouverneur, je demande à commencer les sacrifices qui doivent être offerts à Dieu. J'ai droit à cet honneur, parce que mon père a été trois fois consul à Rome.

— Mais, dit le gouverneur, où est le flambeau qui m'indique votre dessein de sacrifier?

— Mon flambeau, reprend Glycère, il est imprimé sur mon front. Rien ne peut l'éteindre ; il éclaire et consacre les sacrifices sans tache que nous offrons à Dieu, le Roi éternel. »

Alors le gouverneur, qui ne comprend rien à ce langage, s'écrie avec impatience : « Approchez donc, et sacrifiez. »

Glycère s'approche avec résolution : « Le Roi éternel, Dieu, dit-elle encore, n'a pas besoin de la fumée de vos flambeaux pour agréer mes offrandes. Ordonnez d'éteindre toutes ces torches, afin qu'elles ne souillent pas mon sacrifice. »

Le gouverneur, toujours persuadé qu'elle va sacrifier au dieu Jupiter, consent à faire éteindre toutes les torches. C'est alors que, dans l'obscurité du temple, une croix apparut lumineuse sur le front de Glycère, qui, se tournant vers le peuple, commença cette belle prière :

« Dieu tout-puissant, vous qui, par la Croix de votre Christ, avez délivré de la fournaise les trois jeunes hommes, avez rendu vainqueur votre serviteur Daniel et arrêté la fureur des lions, renversé l'idole de Bel et écrasé le dragon; et vous, ô Jésus-Christ, très pur agneau de Dieu, venez, je vous en supplie, venez en aide à votre humble servante. Anéantissez cette idole élevée par la main des hommes. »

Soudain, le fracas du tonnerre retentit, la foudre s'abat avec un bruit formidable sur la statue de Jupiter; elle s'écroule et est réduite en pièces. Dieu venait de manifester sa puissance à la voix de sa servante.

GLYCÈRE ACCUSÉE DE SORCELLERIE

Revenu de sa première frayeur, Sabin entra contre la vierge dans une colère indicible. Tous les prêtres de l'idole demandaient à grands cris sa mort. La multitude des païens exaspérés voulait la lapider sur l'heure. Déjà une grêle de pierres volait autour de la Sainte : mais, par une permission de Dieu, aucune ne l'atteignit; il veillait sur elle et la couvrait de sa protection; au lieu de la blesser, les pierres venaient se ranger doucement autour du front de la vierge, semblant respecter la croix lumineuse et lui former une couronne, comme si une main invisible les eût disposées avec art.

Les bourreaux ne comprenaient rien à ce miracle; ils ne voulaient pas reconnaître la main toute-puissante de Dieu qui la protégeait, et accusèrent la Sainte d'user de sortilèges.

Glycère, pourtant, confessait hautement la majesté de son Dieu :

« Voyez, leur criait-elle, comme il est puissant!

C'est lui qui renverse vos idoles! C'est son bras qui anéantit l'effet de vos injures envers moi! »

Lassés de lui jeter inutilement des pierres, les païens la laissèrent aux mains du gouverneur, qui la fit garder en prison jusqu'au lendemain. Il craignait que, par ses sortilèges, elle n'en imposât à quelques-uns; parmi le peuple, les plus crédules auraient peut-être fini par confesser que le salut de cette vierge lui venait de son Dieu, et eussent pu se convertir à la religion des chrétiens.

« Pauvre insensé, disait Glycère, tandis qu'on l'enchaînait devant le peuple, ne voyez-vous pas que je suis déjà liée par les préceptes de Jésus-Christ, par la loi de mon Seigneur, et que ce lien est indissoluble? »

Avant d'arriver à la prison, Glycère rencontra le prêtre Philocrate, le chef de la petite communauté chrétienne : « Imprimez sur moi, lui dit-elle aussitôt qu'elle l'aperçut, le signe du Christ, afin que je sois forte contre la persécution et la malice du démon. » Philocrate la bénit tendrement, lui souhaita la paix, et la laissa, pénétrée d'un nouveau courage, franchir le seuil de la prison.

SUSPENDUE PAR LES CHEVEUX — SUPPLICE DU FOUET

Dès le matin du jour suivant, Sabin fait comparaître Glycère devant lui, résolu à tout tenter pour la forcer à sacrifier.

« Glycère, lui dit-il d'un ton très doux, êtes-vous encore obstinée à ne pas sacrifier au grand Jupiter? Voyez, l'empereur lui-même lui offre des holocaustes.

— A Dieu ne plaise, répliqua-t-elle, que je m'abaisse devant une pierre renversée et réduite en pièces. Votre dieu n'a pas su se secourir lui-même, et vous voulez que je lui sacrifie? Je ne reconnais qu'un seul Dieu, celui qui règne dans le ciel, qui m'a couverte de sa protection et vous a enlevé la puissance de me nuire.

— Cessez de tenir un tel langage, Glycère. Sacrifiez, ou je vous livre au supplice.

— Livrez-moi aux bourreaux; vous comblerez tous mes désirs. Si j'avais le malheur de renier mon Dieu, il me châtierait bien plus rigoureusement que vous ne pourriez le faire. Quant aux tourments que vous me réservez, ils ne sont rien et je ne les crains pas.

— Vous voulez donc la mort?

— En m'envoyant à la mort, vous me donnez la vie. »

Alors le gouverneur ordonna de suspendre Glycère par les cheveux et de la faire mourir en déchirant ses membres.

Tandis qu'on exécutait ses ordres, la vierge, suspendue entre le ciel et la terre, rendait grâces à Dieu. Elle le bénissait de transformer en instrument de torture capable de servir à sa gloire cette chevelure qui aurait pu devenir pour elle un instrument de vanité.

En même temps, les coups de fouet s'abattaient sur ce corps délicat et la chair volait en lambeaux. La bienheureuse martyre priait toujours. Aucune plainte sur ses lèvres. « Ces tourments ne me sont rien, déclarait-elle, je ne les sens même pas. Je puise la force en Celui qui est le maître de tout. Jésus-Christ est ma force et ma consolation. Préparez donc d'autres supplices, car ceux-ci ne sont rien. Je ne les crains pas. »

Déjà, cependant, les bras des bourreaux, à force de frapper, tombaient de lassitude.

SOUFFLETS — PRIVATION DE NOURRITURE

Sabin sentait sa défaite. La constance de cette faible vierge l'humiliait profondément, mais sa rage croissait avec son impuissance. Il fit dépendre Glycère et commanda de l'accabler de soufflets. La Sainte offrait à Dieu ces injures en souvenir des soufflets ignominieux subis par Jésus à la Passion. En même temps, elle suppliait ce même Jésus de l'affermir dans la patience et de la préparer de plus en plus à recevoir les coups. « Jamais, ô Jésus, vous n'avez refusé de secourir vos saints. Vous prodiguez vos faveurs à ceux qui confessent votre nom. Donnez-moi de souffrir avec résignation jusqu'à la mort. »

Les bourreaux continuaient à la frapper au visage, quand soudain un ange descendit pour l'assister et renversa les satellites du gouverneur, qui parurent comme frappés de mort.

Effrayé par cette force qu'il ne comprenait pas, Sabin en revint aux insinuations doucereuses et perfides :

« Pourquoi donc, lui dit-il, ne vous rendez-vous pas aux désirs du souverain?

— De quel souverain voulez-vous parler? reprend Glycère.

— De celui qui nous gouverne en ce moment, qui nous dicte ses lois.

— Non, dit-elle encore, sans se lasser de ces importunes questions, je n'obéis qu'au souverain empereur de l'univers, à Dieu. »

La douceur ayant échoué, le gouverneur ramena Glycère en sa prison et défendit de lui donner aucune nourriture. La Sainte n'en fut pas troublée. Elle se confiait au Dieu, qui, un jour, députa l'un de ses anges pour nourrir Daniel et fit porter miraculeusement à Elie dans le désert le pain nécessaire à sa subsistance. Dieu ne lui fit pas défaut.

SCELLÉS INUTILES

Dans sa prière, Glycère demandait d'être délivrée des mains de son inique gouverneur. Le gardien de la prison l'entendit et en conçut de grandes craintes. Sa victime avait été déjà l'objet de tant de merveilles! Peut-être allait-elle lui échapper par un nouveau miracle? Il fit part au gouverneur de ses appréhensions.

Ce dernier dit à un tribun : « Prends ces scellés, appose-les sur la porte de la prison, afin que la magicienne ne s'échappe pas. »

Le tribun vint à la prison, en ouvrit la porte pour s'assurer que la prisonnière était toujours là. Il la vit chantant les louanges de Dieu. Satisfait de son examen, il appliqua le sceau sur cette porte et se retira, ordonnant qu'on redoublât encore de vigilance aux abords de la prison.

Plusieurs jours se passèrent. Enfin, le gouverneur, devant se rendre à Héraclée, voulut traîner à sa suite sa victime. Il se rend à la prison. Les scellés étaient intacts.

— Elle est morte sans doute, pensa-t-il.

Aucune nourriture n'avait pu, en effet, lui parvenir depuis l'imposition du sceau.

Il comptait sans la Providence qui n'abandonne point les Saints, et fut tout surpris de voir la bienheureuse vierge pleine de vie, débarrassée de ses liens, et, près d'elle, un morceau de pain, du lait et une coupe remplie d'eau.

Aveuglé comme il l'était, il ne voulut pas reconnaître la puissance du Dieu des chrétiens, mais se persuada plus encore qu'il avait affaire à une magicienne.

Pour en finir, il résolut de la brûler vive. Il l'emmena à sa suite à Héraclée, et, après avoir immolé des victimes dans le temple de Jupiter, il la fit comparaître une fois de plus à sa barre.

DANS LA FOURNAISE — SÉRIE DE SUPPLICES

« Eh bien! dit-il d'abord, avez-vous assez réfléchi? Etes-vous décidée à quelque chose?

— Il est écrit dans la loi, répondit la Sainte : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. N'ayez sur les lèvres qu'une seule parole : oui, oui; non, non. Or, je vous l'ai dit, je suis unie irrévocablement à mon Dieu, et j'ai renoncé pour jamais au démon que vous servez avec tant d'empressement. Ainsi, faites de moi ce que vous voudrez.

— Soit, dit Sabin, qu'elle soit jetée dans une fournaise ardente! »

Glycère se munit du signe de la Croix et est jetée dans la fournaise embrasée.

Aussitôt une abondante rosée descend du ciel, éteint la flamme, et la victime innocente apparaît seule, debout sur l'emplacement de la fournaise, adorant le Seigneur. Elle sortit de là sans trace de brûlure.

« Mais qui donc vous protège? demanda encore Sabin.

— Mon Dieu et son Christ, dit Glycère.

— Allons, n'employez pas ces termes mensongers, bons pour tromper les hommes.

— Ce ne sont pas des termes mensongers, mais je parle et agis en toute sincérité. »

De plus en plus irrité de la hardiesse de ses réponses, le gouverneur fit arracher à Glycère la peau de la tête, depuis le cou jusqu'au front, après lui avoir fortement lié les mains et les pieds. Les tourments causaient à la martyre une indicible joie, elle sentait approcher la récompense tant désirée.

Sabin réintégra sa victime dans sa prison pour y être gardée jusqu'au lendemain, et imagina encore de nouveaux supplices. On étendit Glycère pieds et mains liés sur un lit de pierres aiguës: elle fut traînée inhumainement çà et là, et sa chair en était toute déchirée.

Les bourreaux comptaient qu'elle succomberait à cette dernière torture. Dieu ne le voulait pas encore. Vers le milieu de la nuit, il envoya son ange pour la fortifier : les liens qui la retenaient se rompirent, ses blessures se trouvèrent subitement guéries sans laisser aucune trace.

CONVERSION DU GEOLIER LAODICÉE

Quand, le lendemain matin, le gouverneur se la fit amener, Laodicée, gardien de la prison, qui l'avait vue la veille, chargée d'entraves, ensanglantée de la tête aux pieds, ne la reconnut pas.

Qu'allait-il répondre à Sabin quand il réclamerait la prisonnière?

Dans un mouvement de désespoir, il voulut se tuer lui-même. Glycère l'en empêcha : « Arrêtez, lui cria-t-elle. Epargnez votre âme; je suis bien celle que vous cherchez. »

Rempli de frayeur, le geôlier se jeta aux pieds de la Sainte, en s'écriant : « Je vous en conjure, ayez pitié de moi. Que je ne meure point à cause de vous! »

En ce moment, sans doute, sainte Glycère priait pour lui. Quand il se releva, son cœur était changé. « Je crois en ce Dieu qui vous a porté secours, ajouta-t-il.

— Voici le Christ qui vous apporte le salut, marchez généreusement à sa suite. »

C'en était fait, la Sainte venait de conquérir une âme à Jésus-Christ.

Laodicée fit sortir Glycère, se chargea de ses chaînes et la suivit. A cette vue, le gouverneur entra en fureur.

« Malheureux! Qu'as-tu fait? Où est la prisonnière confiée à ta garde?

— La voici, répondit Laodicée; elle se tient près du tribunal. La nuit dernière, je l'ai vue illuminée soudain par une clarté divine : un ange, en un instant, lui a rendu son ancienne beauté, a rompu ses liens. Vaincu par les miracles de Dieu, je crois maintenant comme cette Sainte; je veux partager son sort.

— Qu'on lui tranche la tête. Nous verrons bien si le Dieu des chrétiens viendra lui porter secours, hurla le gouverneur.

— Dieu des chrétiens, disait Laodicée avec des larmes de repentir, daigne me recevoir aujourd'hui avec ta servante Glycère! »

Pendant que la vierge, les mains élevées vers le ciel, y faisait monter une ardente prière pour le geôlier converti, la hache du bourreau s'abattit lourdement sur la tête de Laodicée, et il tomba, baigné dans son sang.

Les chrétiens enlevèrent son corps.

GLYCÈRE LIVRÉE AUX BÊTES — SA MORT

Glycère à son tour allait recevoir la palme.

Tous les tourments imaginés par le cruel Sabin avaient échoué; il essaya de la faire périr sous la dent des bêtes féroces.

La martyre alla au-devant de ce nouveau supplice avec la même joie et la même sérénité, s'appuyant sur le Christ Jésus.

La voici dans l'arène. La trappe se lève, et une lionne furieuse se précipite hors de la cage. D'un bond, elle est aux pieds de Glycère. On croirait qu'elle va se jeter sur sa proie et la dévorer, mais, comme domptée par une force invisible, elle s'arrête tout à coup et se couche tranquillement près de sa victime sans lui faire aucun mal.

L'Epoux ne veut-il donc pas couronner son épouse?

Enfin, l'heure est venue où Dieu va se rendre aux supplications de sa servante et combler ses vœux. Une voix se fait entendre : « Glycère, j'ai exaucé ta prière : viens en paix recevoir la couronne. Les portes du ciel vont s'ouvrir pour toi. »

A l'instant même, une seconde lionne s'élança dans l'amphithéâtre. Elle mordit légèrement la Sainte, la blessure néanmoins ne laissa aucune trace sur ce corps virginal; mais Glycère tomba et exhala doucement sa belle âme.

De nouveau, la trappe se souleva, et les bêtes féroces regagnèrent tristement leur retraite.

Le gouverneur Sabin devint à l'heure même hydropique, et mourut bientôt, privé de secours, abandonné de tous.

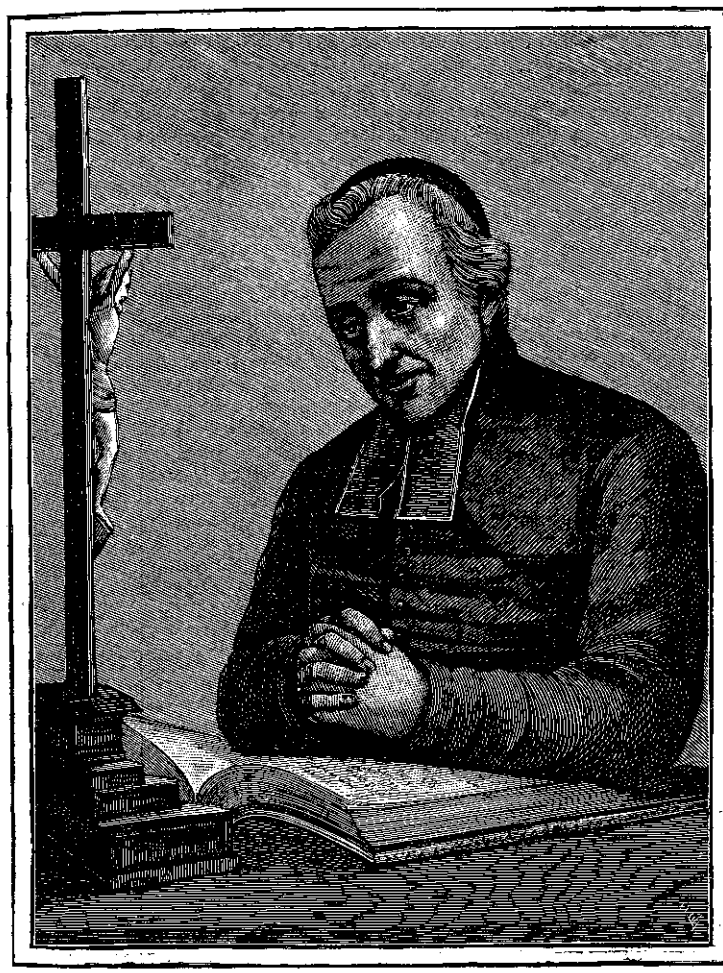
Sainte Glycère, par les douleurs de votre long martyre, obtenez-nous de vous être associés dans le séjour de la gloire.

SOURCES CONSULTÉES

Grands Bollandistes, au 13 mai. — *Actes des martyrs*, par les RR. PP. Bénédictins, t. I[er].

LE VÉNÉRABLE ANDRÉ HUBERT FOURNET,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES FILLES DE LA CROIX, DITES SŒURS DE SAINT-ANDRÉ



Le Vénérable Fournet.

« NI MOINE, NI PRÊTRE! » ESPIÈGLERIE DU PREMIER AGE

André-Hubert Fournet naquit le 6 décembre 1752, dans la paroisse de Saint-Pierre de Maillé, au diocèse de Poitiers, d'une famille honorable selon le monde, et plus illustre encore aux yeux de Dieu. Quatre de ses oncles paternels étaient prêtres, et sa mère, Florence-Elisabeth Chasseloup, était une femme de grande vertu, si pleine de charité pour les pauvres, qu'elle les accueillait toujours dans sa demeure hospitalière par ce salut bienveillant : « Je suis votre humble chambrière ».

La pieuse mère rêvait de bonne heure pour son fils les honneurs du sacerdoce.

« Mon bon André, tu seras prêtre, lui dit-elle un jour; tu monteras au saint autel, et tu prieras le bon Dieu pour moi ».

Mais lui, loin de répondre, sur ce point, aux désirs maternels, manifestait hautement sa répugnance pour l'état ecclésiastique, et, en tête d'un de ses livres, il écrivait étourdiment : « Ce livre appartient à André-Hubert Fournet, bon garçon, qui ne veut être ni moine, ni prêtre ».

Bien des années plus tard, une des religieuses de l'Ordre qu'il avait fondé, ayant ce livre entre les mains, y lut ce singulier titre de propriété, et demanda ingénûment à son vénérable Père qui avait pu écrire de telles paroles sur son compte : « Ma fille, répondit en souriant l'humble prêtre, c'est sûrement quelque mauvais sujet. »

De fait, pendant ses vingt premières années, bien que conservant intactes sa foi et ses mœurs, il fut loin d'être un modèle, et rien ne pouvait faire présager en lui l'homme de devoir, le prêtre exemplaire, l'apôtre infatigable qu'il devait être plus tard.

Ecolier turbulent et espiègle, pour qui le jeu avait plus de charmes que l'étude, il s'évade un beau jour du collège où ses parents l'avaient placé, et arrive, sans s'être fait annoncer, au logis paternel. Sa visite fut très mal accueillie, et il dut promptement reprendre le chemin de sa prison studieuse, où, d'ailleurs, son travail et ses succès restèrent médiocres. Devenu, plus tard, étudiant en droit, il continua d'en prendre à son aise avec l'étude, et, après deux années, subit l'humiliation d'un échec aux examens. Alors, sans consulter sa famille, il contracte un engagement militaire, mais dépouille bientôt l'uniforme, pour le passer à un remplaçant payé par sa mère. Il devient employé de commerce. Sa mauvaise écriture, seule, suffit à lui fermer toutes les portes. Par toutes ces tentatives, il semblait avoir à cœur de se soustraire à la vocation sainte à laquelle Dieu l'avait prédestiné. Mais l'heure vint où, sous le souffle de la grâce, germa dans cette âme restée pure, malgré sa frivolité, la semence des pieuses leçons données par une mère chrétienne.

PRÊTRE — PRÉDICATEUR TROUBLÉ

Dompté par tant d'insuccès, le jeune André se prit à songer sérieusement à la direction qu'il devait donner à sa vie. Il vint chez un de ses oncles, curé d'Hains et archiprêtre de Montmorillon. C'était un vieillard vénérable, dont le caractère sérieux et méditatif contrastait étrangement avec celui de son neveu.

Ce contraste devait être salutaire à ce dernier. Au contact de cette vertu austère, de cette gravité antique d'un prêtre tout entier aux saints devoirs de sa charge, André fut confus de l'inutilité de la vie qu'il avait menée jusqu'alors. Il résolut donc de se consacrer au service des autels et entra au Grand Séminaire de Poitiers. Désormais, sa voie est trouvée et il y marchera à grands pas.

Ordonné prêtre en 1778, il retourne comme vicaire à Hains et débute par un échec en chaire. Lui, qui devait plus tard évangéliser sans relâche et nourrir tant d'affamés du pain de la parole de Dieu, souvent sans autre préparation que celle de son amour des âmes, resta cette fois bouche close et ne put articuler un seul mot de son premier sermon si soigneusement préparé, trop soigneusement peut-être. Quand il vit l'auditoire attentif et tous les yeux fixés sur lui, paralysé par l'émotion, il perdit la tête, et se blottit au fond de la chaire : « J'y serais encore, je crois, disait-il plus tard en racontant gaiement cette aventure, si mon oncle n'avait envoyé le sacristain pour m'aider à descendre ».

Successivement vicaire de Saint-Phêle, puis curé de Saint-Pierre de Maillé, il s'appliqua consciencieusement à remplir ses devoirs de pasteur; mais, sous la soutane du prêtre, il gardait quelque peu ses allures de gentilhomme et aimait à déployer un luxe de grande maison quand il recevait ses confrères ou ses amis.

Dieu, qui voulait tout entière à Lui cette âme ardente et généreuse, se servit de la bouche d'un mendiant pour briser ce dernier reste de l'esprit du monde.

Ce mendiant vint demander l'aumône au presbytère, en un jour où il y avait grande réception, et comme M. Fournet le renvoyait en alléguant qu'il n'avait pas d'argent :

— Comment, répliqua le mendiant, vous n'avez pas d'argent, et votre table en est couverte!

Cette parole fit sur le jeune curé une vive impression; sa foi lui montra, sous les haillons de ce pauvre, Jésus-Christ lui-même lui adressant ce sévère reproche. Il vendit sans plus tarder et son argenterie et ses meubles de luxe pour en distribuer le prix aux pauvres.

A l'ancien éclat du presbytère de Maillé succéda une simplicité voisine de l'indigence; M. Fournet se contenta désormais d'un seul repas par jour, et encore ne voulut-il que des mets communs et grossiers; les nécessiteux eurent la plus grosse et la meilleure part de ce qu'il possédait. Dès lors aussi, le monde, qui l'attirait jusque-là, ne fut plus rien pour lui; les longues stations à l'église, les visites aux pauvres et aux malades, l'instruction religieuse des enfants occupèrent pleinement ses journées. Il se précipita dans la voie parfaite avec toute l'énergie de son ardente nature; il surprit et édifia plus encore par la soudaineté de ses progrès, et fut, à dater de ce jour, considéré comme un saint dans toute la contrée.

PENDANT LA GRANDE RÉVOLUTION

Il manquait à une vertu déjà si éminente le couronnement de la tribulation. *Que sait l'homme, s'il n'a pas été éprouvé*, dit l'Ecriture? (Eccli., XXXIV, 9.) Or, une épreuve terrible allait fondre sur le clergé de France et séparer la paille du bon grain.

En 1791, le gouvernement révolutionnaire voulut imposer un serment schismatique aux ministres du sanctuaire. A l'exemple de son vieil évêque, Mgr de Beaupoil de Saint-Aulaire, qui avait légitimé son refus par ces nobles paroles : « J'ai soixante-dix ans; j'en ai passé trente-trois dans l'épiscopat; je ne souillerai pas mes cheveux blancs », l'abbé Fournet refusa le serment.

Dès lors, chassé de son église et de son presbytère, proscrit comme un malfaiteur, il se voit réduit à errer au milieu de ses brebis qu'il veut défendre contre les pasteurs mercenaires et à user d'une hospitalité clandestine aussi périlleuse pour ses hôtes que pour lui-même. Trois fois dans le même jour, il échappe providentiellement à la mort. Surpris par les gardes nationaux au château de Villemort pendant qu'il y célébrait, avec quelques confrères, l'office du Vendredi-Saint, il est conduit à Saint-Savin, où des furieux veulent le percer de leurs baïonnettes. Il évite un premier coup, grâce au dévouement d'un garde national, qui, se jetant entre l'assassin et la victime, reçoit la plus honorable des blessures. Un second coup va le transpercer, quand un bras vigoureux le renverse, et l'arme meurtrière vient frapper contre le mur et s'y briser.

Cependant, quelques honnêtes gens de la ville s'indignent de ces fureurs sacrilèges et ont le courage d'élever la voix en faveur des prisonniers auxquels on rend, en effet, la liberté : mais comme l'abbé Fournet traverse un pont, il entend derrière lui les volontaires du poste crier : *A l'eau! à l'eau!*

Ils vont passer de la menace à l'action, quand un défenseur bien inspiré fait tomber leur farouche exaltation par une plaisanterie : « Citoyens, s'écrie-t-il, voudriez-vous gâter l'eau de la rivière en y jetant ce vilain petit bonhomme? Laissez-le donc s'en aller. »

A quelque temps de là, comme il revenait d'un village éloigné où il était allé remplir en secret les devoirs de son ministère, il se voit poursuivi par deux gendarmes qui arrivent sur lui au galop de leurs chevaux. M. Fournet, comprenant que

toute fuite est impossible, avise une pauvre croix de bois qui restait encore debout sur un tertre voisin; il y court, et, étendant ses bras sur ceux de la croix, attend ses persécuteurs; du moins, s'il doit mourir, il mourra comme son divin Maître. Devant ce nouveau calvaire, ceux-ci s'arrêtent interdits, et, après une minute d'hésitation, l'un d'eux s'écrie : « Il faudrait être pire que Judas! » puis ils tournent bride et s'éloignent rapidement.

Cependant, la tourmente révolutionnaire, loin de diminuer, s'aggravait chaque jour davantage; la persécution religieuse tournait à la fureur, et le courageux prêtre, qui, jusque-là, avait tenu tête à l'orage, se vit obligé de s'exiler pour ne pas compromettre davantage ceux qui lui donnaient asile.

L'abbé Fournet partit donc, vers la fin de 1792, avec quelques autres prêtres poitevins, et se dirigea vers la catholique Espagne qui se faisait un honneur de donner asile aux prêtres proscrits.

Retiré à *Los Arcos*, petite ville de Navarre, il ne tarda pas à s'attirer la vénération de tous et la réputation d'un Saint, tant sa vie était édifiante.

L'église était, pour ainsi dire, sa demeure, et il y passait la plus grande partie de ses journées. On l'y trouvait dès le matin se préparant pendant des heures entières à la célébration de la Sainte Messe, qu'il disait avec la ferveur d'un séraphin.

Aussi, les habitants de *Los Arcos* avaient-ils grande confiance en l'efficacité de ses prières : « Don André, priez pour nous », lui disaient-ils en le voyant entrer à l'église.

Il employait le reste de son temps à visiter les malades, soit à domicile, soit à l'hôpital, ou encore à composer des instructions pour ses chers paroissiens de Maillé, qu'il n'aurait point quittés, disait-il, s'il avait pensé que la séparation dût être si longue. Leur délaissement au milieu de la persécution doublait pour lui les tristesses de l'exil.

Aussi, rien ne faisant présager, après plus de quatre ans, la fin prochaine des maux de l'Eglise de France, il se résout à revenir, coûte que coûte, dans sa chère paroisse.

Monté sur un petit cheval andalou qui file ventre à terre à la vue d'un uniforme de soldat, ce qui supprime de dangereux pourparlers aux postes républicains, il parcourt 150 lieues et arrive sain et sauf à Poitiers.

— Quelle folie, lui dit un de ses parents, la guillotine est en permanence, et vous vous exposez à une mort certaine!

— Celui qui m'a conduit jusqu'ici, répond-il simplement, saura bien m'en délivrer.

La nouvelle de son retour, bien vite répandue à Maillé, y causa une joie immense; c'était un père, que l'absence avait rendu plus cher encore, revenu au milieu de ses enfants.

Mais son arrivée est bientôt connue aussi des ennemis de la religion, et alors recommence pour le courageux apôtre cette vie errante et féconde en aventures qu'il avait menée avant son départ. Vingt fois il est sur le point de tomber aux mains de ses persécuteurs, et toujours il leur échappe par une protection manifeste du ciel. Aujourd'hui dans un village, demain dans un autre, il parcourt sous divers déguisements toutes les paroisses circonvoisines, Angles, Vicq, Nalliers, La Bussière, La Puye, et le souvenir du passage du *Bon Père*, comme on l'appelle encore, y est toujours fidèlement conservé.

Un jour, dans cette dernière paroisse, les agents révolutionnaires arrivent inopinément à la maison où sa présence leur a été signalée; cette maison est en rase campagne, et la fuite est impossible : son hôtesse, la femme Merle, eut une inspiration providentielle. Elle le fait mettre dans un lit, lui jette rapidement un drap sur la tête, allume une chandelle, prend sa cape en signe de deuil et égrène son chapelet en poussant des lamentations déchirantes : « On nous a trompés, dit le premier qui entr'ouvre la porte, il y a ici un mort, allons-nous-en ».

Une autre fois, par une froide journée d'hiver, il se chauffait, déguisé en valet de ferme, au foyer d'une métairie isolée : deux gendarmes à sa recherche y viennent aussi et s'assoient près de lui; mortellement inquiète de ce dangereux voisinage, la métayère brusqua la situation en appliquant un vigoureux soufflet sur le visage du prétendu domestique : « Grand paresseux, lui dit-elle, tu seras donc toujours sur les tisons! Cède ta place à ces Messieurs, bien vite, et va faire boire tes bêtes. Mes bons Messieurs, ajouta-t-elle en se tournant vers les gendarmes, excusez ma vivacité, mais, voyez-vous, il est si difficile de se faire servir aujourd'hui! » Ceux-ci, on le pense bien, furent loin de supposer que le prêtre qu'ils cherchaient était ce pauvre domestique si durement éconduit par sa maîtresse. Mais elle, prise ensuite de remords de ce qu'elle appelait son manque de respect, voulait absolument s'en confesser, et implorait à genoux son pardon, malgré les remerciements que lui adressait le Père André. « Il est vrai, disait-il gaiement plus tard, que la bonne femme n'y était pas allée de main morte : pour un soufflet, c'en était un bon! »

Les dangers auxquels il s'exposait chaque jour n'étaient point capables de ralentir son zèle, et la perspective du martyre était loin de l'effrayer : intrépide jusqu'à l'héroïsme quand il s'agit du bien des âmes, il va, même en plein jour, sous l'habit des fagoteurs du pays, une serpe à la main et une fourche sur l'épaule, assister les mourants qui le réclament; la nuit, il célèbre la Sainte Messe, il confesse, il catéchise en différents endroits que des moniteurs dévoués signalent d'avance aux fidèles. Et quelle affluence, quelle ferveur surtout, dans ces réunions qui rappelaient les Catacombes des premiers siècles!

— Ah! disait plus tard le Père André, j'ai célébré dans ma vie bien des messes de minuit!

Le lieu de réunion le plus célèbre fut le village de Marsillys, situé aux confins de la Vienne et de l'Indre : la grange d'un vertueux paysan nommé Maigret (1) était alors la véritable église paroissiale de Maillé. C'est là que M. Fournet eut sa première entrevue avec Mlle Bichier des Ages, si connue depuis sous le nom de Sœur Elisabeth, ou simplement la *Bonne Sœur*, qui devait être la première religieuse de l'Institut des Filles de la Croix, dont il allait jeter les fondements.

FONDATION DE LA CONGRÉGATION DES FILLES DE LA CROIX

Après dix ans de persécution sanglante, le calme fut rendu à l'Eglise, et les prêtres purent reprendre possession de leurs paroisses; mais qu'ils étaient peu nombreux ceux qu'avait épargnés l'échafaud, les souffrances des prisons

(1) Un de ses fils est mort en 1882 évêque des îles Sandwich.

et de l'exil! Et pourtant, que de ruines matérielles et morales à relever!

Le Père André se mit à l'œuvre avec un zèle infatigable; après avoir fait donner une mission des plus fructueuses à Maillé, il va en prêcher lui-même à Angles, à Béthines, à Civray, etc.; partout son ardente parole et plus encore la sainteté de ses exemples opèrent des prodiges de conversion.

Mais l'œuvre à faire était immense, les enfants surtout grandissaient dans une ignorance désastreuse des vérités de la foi. Le pieux curé réunit alors quelques jeunes filles qui lui avaient manifesté leur désir d'être tout à Dieu et les met sous la maternelle direction de Mlle Bichier des Ages, leur donnant pour mission d'instruire les enfants, de secourir les pauvres et de soigner les malades.

Il était loin de penser alors que cette humble association deviendrait bientôt une Congrégation florissante s'étendant du nord au midi de la France et jusqu'en Italie et en Espagne.

Dieu bénit visiblement cette œuvre entreprise uniquement pour sa gloire et qui répondait si bien aux besoins de restauration religieuse que le clergé seul était impuissant à procurer. La maison de Maillé fut bientôt trop étroite pour recevoir toutes les postulantes qui se présentaient, et, au mois de mai 1820, la communauté vint s'établir à La Puye, dans l'ancien monastère des religieuses Fontevristes, fondé par le bienheureux Robert d'Arbrissel, au commencement du XIIe siècle, et à demi ruiné par la Révolution.

Le Père André y suivit ses filles, laissant le gouvernement de sa paroisse à un vertueux prêtre qu'il avait lui-même formé.

Ce ne fut pas assurément sans un douloureux brisement de cœur pour le pasteur et les fidèles que s'opéra cette séparation; mais le vénérable Fournet comprit qu'il se devait à cette Congrégation à peine formée et qui déjà donnait de si magnifiques résultats : il en prit donc la direction d'une main ferme et douce à la fois, s'appliquant à lui inculquer, avec le zèle dont il brûlait lui-même pour la gloire de Dieu, cet esprit religieux, cette simplicité pleine de dignité qu'elle conserve toujours comme un legs précieux de son vénéré fondateur.

VERTUS DU VÉNÉRABLE — SA MORT

La sainteté suppose la pratique de toutes les vertus, et le Père André exhortait trop les autres à devenir des saints pour ne pas leur donner l'exemple.

Sa foi, sa confiance en Dieu, son humilité, sa mortification étaient admirables, et il avait le don de spiritualiser tous les entretiens. Dieu en tout et partout, telle semblait être sa devise. Aussi, comme il savait prier et faire prier!

A une pauvre paysanne qu'il trouve occupée à balayer, il pose cette question :

— A quoi pensez-vous?

— Mon Père, je ne pense à rien.

— Vous avez tort, ma fille, il faut penser au bon Dieu et lui dire : Mon Dieu, nettoyez mon cœur de tout péché, comme je nettoie cette chambre.

A une autre qui marchait courbée sous un lourd fardeau, il pose la même question.

— Mon Père, je pense que je suis bien fatiguée, répond-elle.

— Ce n'est pas cela, ma fille, il faut penser à Jésus montant au calvaire, chargé de sa Croix pour expier nos péchés.

— Ne mettez jamais votre corps à genoux, disait-il dans une autre circonstance, sans y mettre aussi votre cœur et votre volonté.

Pour lui, il passait de longues heures en adoration devant le tabernacle, tout absorbé en Dieu. Le voyant entrer à l'église par un froid rigoureux pour y dire son bréviaire, une Sœur l'engage à se couvrir plus chaudement.

— Ma fille, lui réplique-t-il, vous feriez mieux de m'avertir de prendre garde aux distractions.

Comme on lui faisait remarquer qu'il était lent à dire la Sainte Messe, il répond avec un fin sourire :

— Il faut que je prie pour toutes mes filles, et la famille est nombreuse.

Sa mortification était extrême et digne d'un ascète. Au plus fort de l'hiver, il ne voulait même pas accepter une chaufferette dans son confessionnal, où l'affluence des pénitents le condamnait à de longues stations : « Allez voir, disait-il, à la crèche de Bethléem, s'il y avait des chaufferettes. »

Mais la vertu qui fut comme la caractéristique de sa vie, ce fut son inépuisable charité envers les pauvres, vertu dont sa pieuse mère lui avait légué l'héritage. C'était pour lui un besoin irrésistible, une sainte passion de soulager les membres souffrants de Jésus-Christ. Il donnait tout ce qu'il possédait, jusqu'à ses vêtements, et il fallait souvent renouveler sa garde-robe, dont tous les objets passaient rapidement aux mains des pauvres.

Une de ses dernières paroles fut en leur faveur. La Sœur chargée des aumônes lui demanda combien il fallait donner à chaque pauvre.

— A pleines mains, ma fille, et sans compter.

Cette même religieuse a, sous la foi du serment, affirmé qu'elle a continué à puiser *journellement* dans la caisse des aumônes qui contenait 7 francs en menue monnaie à la mort du Bon Père, jusqu'en 1853, époque où l'ancienne monnaie de cuivre n'eut plus cours. Le coffret était dans sa chambre, et, pendant dix-neuf ans, elle n'y a mis que vingt sous! Dieu voulait sans doute, par cette multiplication extraordinaire, satisfaire jusqu'au delà de la tombe cette sainte passion de l'aumône qui possédait le *Bon Père*.

Ce fait nous amènerait tout naturellement à parler du don des miracles dont le serviteur de Dieu fut favorisé pendant sa vie comme après sa mort; mais le procès apostolique sur ces faits miraculeux étant actuellement soumis à l'examen de la Sacrée Congrégation des Rites, il convient d'attendre respectueusement son jugement avant de les qualifier.

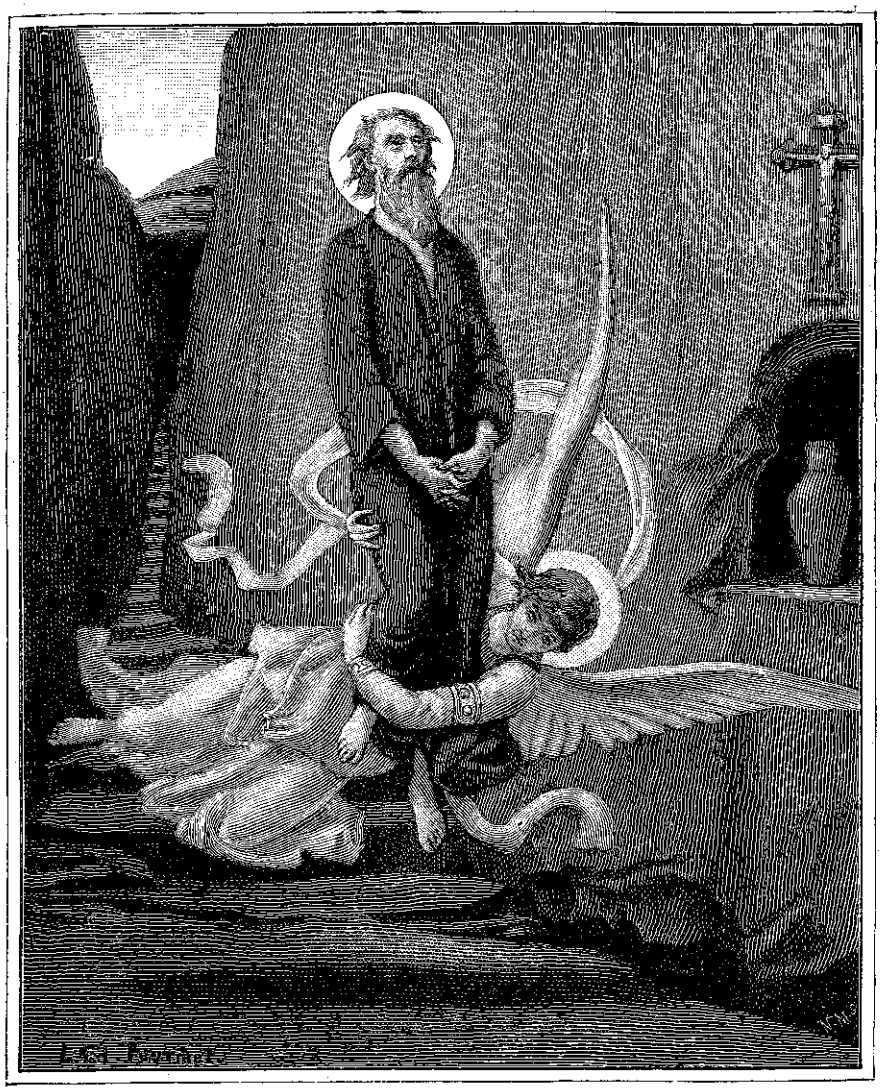
Disons seulement que le tombeau du vénérable Fournet est toujours entouré de la vénération des fidèles qui viennent en grand nombre solliciter les grâces temporelles ou spirituelles dont ils ont besoin. Plein de jours et de mérites, le Bon Père André mourut saintement comme il avait vécu, le 13 mai 1834, et Mgr l'évêque de Poitiers n'était que l'écho de l'opinion universelle en écrivant à la nouvelle de cette mort : « Le ciel s'est enrichi d'un saint de plus et la terre a perdu un modèle de toutes les vertus sacerdotales. »

Le « Bon Père » a été déclaré *vénérable* le 19 juillet 1877, et tout fait espérer que l'Eglise lui décernera prochainement les honneurs de la béatification. Ce sera un nouveau protecteur pour l'enseignement chrétien et les Congrégations religieuses, si menacées de nos jours.

(D'après la *Vie du Bon Père André-Hubert Fournet*, par le R. P. Rigaud. Librairie Oudin, Poitiers.)

SAINT JEAN LE SILENTIAIRE

Fête le 13 mai.



Saint Jean, égaré dans le désert, est transporté dans sa cellule par un ange.

SON ENFANCE — FONDATION D'UN MONASTÈRE

Jean, appelé plus tard le Silentiaire, naquit à Nicopolis, en Arménie, de parents illustres dont les ancêtres occupèrent dans la magistrature et la carrière militaire des situations importantes.

Son père, Eucratus, et sa mère lui firent donner une éducation chrétienne. Orphelin d'assez bonne heure, il emploie ses abondantes richesses à faire élever dans sa ville natale une église en l'honneur de la Très Sainte Vierge.

A l'âge de dix-huit ans, avec toute l'ardeur de la jeunesse, il pousse le sacrifice jusqu'au bout, renonce au monde, bâtit un monastère et s'y retire avec dix de ses compagnons, désireux comme lui d'assurer leur salut éternel. Là, il déploie toute son énergie pour réprimer les inévitables instincts de la convoitise et les excitations de l'orgueil. Sa conversation, empreinte d'une douce charité, se pare d'une angélique réserve. Ses actes prêchent autant que ses discours. Sa discrétion allège pour les débutants le fardeau de la règle. Doucement, avec une prudence peu familière à son âge, le jeune supérieur trace à ses disciples le chemin de

la perfection et les y conduit avec succès pendant une période de dix années.

Nous ne savons rien de plus sur cette première partie de sa vie monastique. Le moine Cyrille, contemporain de notre Saint et témoin oculaire de bien des faits, a écrit la vie de saint Jean le Silentiaire, quand celui-ci était âgé de cent-quatre ans. Sa sobriété, ce cachet des véritables historiens, ne nous fournit pas d'autres détails, mais nous garantit pour la suite la véracité du récit.

L'ÉPISCOPAT — DÉPART POUR CONSTANTINOPLE ET JÉRUSALEM

Charmé de tant de vertus, le métropolite de Sébaste, à la demande des habitants de Colonia, fit sortir le moine de son couvent et le sacra évêque en 481. Jean avait vingt-huit ans. Il accepta par obéissance cette lourde charge ; mais n'abandonnant aucune des observances monastiques, il mena dans son palais épiscopal la vie cénobitique dans toute sa rigueur.

D'une extrême modestie envers lui-même, il évitait avec soin tout regard sur son propre corps et, nous dit son historien, persuadé que c'était une grande vertu que de ne se laver jamais, il se refusa constamment l'usage des bains. Tant de précautions, unies à des jeûnes prolongés et à des prières continuelles, lui firent atteindre la pureté la plus complète.

La persécution devait priver l'Eglise de Colonia de son digne pasteur. En 491, Patricius, qui avait épousé Marie, sœur de Jean, reçut la charge de gouverneur. Il crut bon de se mêler aux affaires ecclésiastiques, mais son ingérence ne fut qu'une cause de discorde. Averti plusieurs fois par le saint évêque, l'intrus, qui avait osé violer le droit d'asile, ne fit qu'exagérer ses prétentions, surtout après la mort de sa femme. Désolé d'un tel état de choses, Jean s'en vint à Constantinople où il obtint du patriarche Euphemius l'autorisation de se retirer à Jérusalem, pour y finir ses jours dans la paix et le recueillement. Après avoir réglé toutes choses, Jean s'embarqua un jour à l'insu de ses prêtres et fit voile pour la Terre Sainte.

UNE ÉTOILE MYSTÉRIEUSE — UN ÉVÊQUE CUISINIER, PORTEUR D'EAU ET MANŒUVRE

Descendu dans un hôpital où se trouvait un oratoire élevé en l'honneur de saint Georges, martyr, il est douloureusement affecté à la vue de la foule bruyante et mondaine qui envahit le sanctuaire. La nuit, dans une fervente prière accompagnée de larmes, il supplie Dieu de le conduire en un lieu où il puisse faire son salut. Et voici qu'en contemplant le ciel il aperçoit une étoile brillante, en forme de croix, qui vient vers lui, tandis qu'une voix se fait entendre : « Si tu veux être sauvé, suis cette lumière. »

Jean obéit aussitôt, et la lumière miraculeuse le conduisit à la laure de Saint-Sabas. On célébrait alors la dédicace de l'église nouvellement construite et appelée Théoctiste, c'est-à-dire bâtie par Dieu. Le patriarche Salluste, qui avait ordonné prêtre saint Sabas, pour lui donner plus d'autorité sur les 150 moines de son obédience, était venu, le 13 décembre 491, consacrer la grotte convertie en église et y déposer les reliques de plusieurs martyrs.

L'illustre fondateur accueillit avec bienveillance ce nouveau postulant de trente-huit ans, sans connaître sa dignité épiscopale et sans deviner le don précieux que lui envoyait le ciel. Tant il est vrai, selon la remarque du biographe, que les saints ne voient pas autrement que tout le monde, si le bon Dieu ne leur donne pas de lumières spéciales. Il le confia à l'économe, qui lui fit faire son noviciat.

Les anges durent être dans l'admiration à la vue de ce prince de l'Eglise qui obéissait comme un enfant, non seulement à son guide spirituel, mais à tous les moines. Saint Sabas, qui profitait de la présence à la laure de deux architectes habiles, faisait alors construire une hôtellerie. Jean se fit le serviteur des ouvriers. Il leur préparait les aliments, allait leur chercher de l'eau au torrent et accomplissait avec joie le métier de manœuvre.

Il passa ainsi deux ans dans l'exercice de ces humbles travaux, à l'expiration desquels il fut chargé du soin de l'hôtellerie. Dans l'accomplissement de cette nouvelle fonction, il déploie le même zèle, portant la nourriture aux ouvriers qui bâtissaient alors le noviciat de la grande laure (493), à plus de dix stades du couvent.

LE LAURITE
UN ÉVÊQUE QUE L'ON VEUT ORDONNER PRÊTRE
DEUX SAINTS QUI SE PROMETTENT LE SECRET

Ravi des vertus du novice, saint Sabas, au bout d'une nouvelle année, lui permit de se retirer dans une cellule pour y mener la vie silencieuse de laurite. Il devait y passer trois ans, ne voyant personne cinq jours par semaine. Le samedi et le dimanche, il descendait le premier à l'église et en sortait le dernier. Sa tenue recueillie, les larmes qu'il ne pouvait retenir étaient pour tous un sujet d'édification. Il est ensuite nommé économe, et sa sage administration est toute à l'avantage du monastère.

En 498, saint Sabas, estimant que Jean était un moine parfait, résolut de le faire ordonner prêtre. Un jour, il emmena avec lui son disciple et le conduisit à cet effet au patriarche Elie, à Jérusalem. Sans dévoiler son secret, Jean n'opposa aucune résistance, mais arrivé au Saint-Sépulcre, il supplie le patriarche de l'écouter quelques instants en particulier. Celui-ci y consent :

« De grâce, dit alors le Saint, épargnez ma vie ; ne révélez à personne ce que je vais vous dire, sinon il faudra que je m'éloigne de cette contrée. » Elie promit le secret, et Jean continua : « J'ai été ordonné évêque d'une cité. Mais mon iniquité s'étant accrue, j'ai pris la fuite. Je me suis réfugié dans la solitude pour attendre la visite de Dieu. J'ai pensé qu'il était juste d'offrir mes services à mes frères pendant que je suis encore robuste. De cette façon, quand je n'aurai plus de forces, je ne serai pas répréhensible en acceptant le secours du prochain. »

Touché de tant d'humilité, le patriarche appela saint Sabas et lui dit : « Jean vient de me confier un secret qui empêche son ordination. A partir de ce jour, il gardera le silence, mais que personne ne le tourmente à ce sujet. »

Et il renvoya les deux saints.

Ce fut le cœur meurtri que saint Sabas regagna son monastère. Le soir venu, il alla se cacher dans une grotte à trente stades de la laure et là, dans une longue oraison, il exhala sa douleur et se plaignit à Dieu en ces termes : « Pourquoi, Seigneur, m'avez-vous méprisé au point de me laisser commettre une pareille erreur en croyant que Jean était digne du sacerdoce ? Maintenant indiquez-moi pour quel motif celui que j'estimais comme un saint et tout à fait digne de l'onction sacrée a déplu à votre majesté. »

On s'imagine quelle dut être la surprise de saint Sabas, quand Dieu, exauçant sa prière, lui révéla, par l'intermédiaire d'un ange, que Jean, revêtu du caractère épiscopal, n'avait nul besoin d'être ordonné prêtre.

Il retourna aussitôt à la laure, se rendit à la cellule du Saint et, en embrassant tendrement son vénérable disciple, il lui dit : « Vous m'aviez caché le don de Dieu, mais le Seigneur lui-même me l'a révélé. — Hélas, j'en suis profondément affligé, car il me faudra quitter cette région. »

Saint Sabas, pour le consoler et ne pas lui enlever le mérite de son humilité, promit de ne révéler le secret à personne. Et il tint parole.

Jean le Silentiaire put donc continuer sa vie ignorée. Il s'enferma dans une cellule où il vécut pendant quatre ans, ne voyant personne, hormis celui qui lui apportait sa nourriture.

L'accroissement des moines ne leur permettant plus de prier ensemble dans le petit oratoire, saint Sabas construisit une seconde église non loin de la première. Il la dédia à la Très Sainte Vierge. Le patriarche Elie vint la consacrer le 1er juillet 501. A cette occasion, Jean le Silentiaire sortit de sa retraite et vint saluer le patriarche qu'il charma dans un long et suave entretien.

L'ERMITE DE ROUBA — UN MOYEN DE TRANSPORT RAPIDE UN DINER BIEN SERVI

Une seconde circonstance fit sortir saint Jean de sa cellule. Une soixantaine de moines avaient depuis longtemps déjà formé un parti de rebelles contre saint Sabas.

Reproches amers, bienfaits de tous genres, rien ne put les faire fléchir. Comme ils avaient juré de ne pas le reconnaître comme supérieur, ils auraient fini par le chasser de la laure. Pour éviter les mesures extrêmes, saint Sabas préféra s'exiler volontairement (503-508). Jean le Silentiaire, ne voulant pas approuver par sa présence la conduite des moines révoltés, se retira dans le désert de Rouba et y mena une vie toute d'union avec Dieu.

Tous les deux ou trois jours, il sortait pour aller faire sa cueillette de pommes sauvages dont il se nourrissait. Dans les premiers jours de sa nouvelle existence, n'étant pas encore habitué aux sentiers de sa solitude, il lui advint de s'égarer. Il erra de colline en colline, de torrent en torrent, sans pouvoir retrouver son chemin. Alors brisé de fatigue, il tomba à demi mort. Mais un ange le transporta à sa cellule. Plus tard, le nouvel Habacuc reconnut le lieu où il avait été enlevé. Il se trouvait à cinq mille pas de son ermitage.

La confiance de Jean en la Providence mérita un jour une récompense éclatante. Un Frère, qui avait vécu quelque temps près de l'illustre vieillard, s'avisa un jour que sa manière de vivre n'avait rien d'attrayant. Aux approches de Pâques, il dit à l'ermite : « Père, allons passer la fête au monastère. Ici nous n'avons rien à manger. »

Comme saint Sabas était encore absent, Jean ne consentit pas à revenir à la laure.

« Restons, dit-il à son disciple, celui qui a nourri pendant quarante ans 60 000 hommes dans le désert, saura bien nous envoyer le nécessaire et même le superflu. »

Eloquence perdue. Le disciple, au lieu de relire son Evangile comme le lui avait recommandé saint Jean, et de méditer ces dernières paroles « l'affliction présente est le gage de la prospérité future », prit seul le chemin de la laure.

A peine était-il parti qu'un homme inconnu du saint vieillard arriva à l'ermitage, accompagnant un âne chargé de provisions : pains chauds de première qualité, vin, huile, œufs, fromage frais, le tout augmenté d'un pot de miel.

Le Frère, puni de sa désobéissance, s'égara et, brisé de fatigue, dut revenir chez l'ermite. A la vue des provisions amoncelées dans la cellule de Jean, il comprit sa faute et en demanda pardon, à genoux, aux pieds du saint vieillard. Celui-ci le releva avec charité en lui disant : « Tu sauras désormais que Dieu peut préparer à ses serviteurs des tables dans le désert. »

UN GARDIEN FÉROCE — RETOUR A SAINT-SABAS LA DÉCOUVERTE DE SON SECRET

La Providence ne se chargeait pas seulement de l'entretien du saint ermite, elle le protégeait à l'occasion.

En 509, un chef de troupes sarrasines qui avait envahi la Palestine, après avoir pillé les villes et fait captifs une foule d'hommes et de femmes, lança ses bandes à l'assaut du désert. Les religieux de Mâr-Saba prièrent Jean le Silentiaire de se réfugier dans la vaste enceinte fortifiée que comprenait la laure. Il refusa en disant : « Si Dieu ne prend pas lui-même soin de moi, il n'y aura rien à faire. » Dieu, en effet, se fit son défenseur. Un lion de taille majestueuse et d'aspect redoutable s'installa comme une sentinelle infatigable à l'entrée de sa grotte et la défendit jour et nuit de l'approche des barbares. La première nuit, la présence de ce gardien si extraordinaire ne laissa pas que d'intimider un peu le saint vieillard; mais celui-ci, s'apercevant bientôt des services que lui rendait son portier d'un nouveau genre...., comprit l'attention divine et bénit la Providence de ce nouveau bienfait.

Cette même année, saint Sabas, de retour à la grande laure, alla trouver Jean le Silentiaire et lui dit : « Mon fils, fuyez comme l'ont fait les

autres Pères, de peur que votre résistance ne soit une marque d'orgueil. »

Saint Jean obéit aussitôt et rentra à la laure. Il avait cinquante-six ans. Personne ne connaissait son secret hormis saint Sabas, et ne l'aurait jamais connu, si Dieu ne l'eût point révélé miraculeusement.

Douze ans plus tard, un nommé Ethemio, métropolite d'Asie, s'en retournait de son pèlerinage aux Lieux Saints. Surpris par la tempête et les vents contraires, le vaisseau qui le portait dut relâcher à Ascalon. Au bout de deux jours, sur le point de repartir, le métropolite eut une vision et reçut du ciel l'ordre d'aller trouver à Saint-Sabas son saint confrère. Ce qu'il fit en effet. Après une entrevue avec saint Jean le Silentiaire, auquel il arracha son secret, le métropolite annonça à tous les moines quel prodige de vertus, d'humilité, ils recélaient chez eux. Saint Jean avait soixante-dix-huit ans, et depuis vingt-quatre ans il vivait en inconnu parmi les moines de Saint-Sabas.

VERTE VIEILLESSE — MIRACLES — MORT

Après cet événement, le solitaire s'enferma de nouveau pour de longues années dans sa cellule. Il devait encore y vivre plus de trente-cinq ans. A la mort de saint Sabas, arrivée le 5 décembre 532, il vit l'âme du saint fondateur emportée au ciel par des anges qui chantaient des hymnes d'allégresse. « Prie pour moi le Seigneur, lui dit-il, afin qu'il m'enlève bientôt de cette terre. — Cela est impossible maintenant, répondit saint Sabas..... car une grande épreuve menace la laure et Dieu veut te conserver ici-bas pour consoler et fortifier ceux qui auront à combattre pour leur foi. »

C'était la prédiction des néfastes divisions qui devaient, sitôt la mort de saint Sabas, s'introduire dans le monastère, à propos de l'origénisme. Il serait trop long de les narrer ici. En 546, saint Jean le Silentiaire se réfugia au mont des Oliviers quand les origénistes, vainqueurs, imposèrent pour higoumène à la grande laure George, un de leurs chefs. L'épreuve terminée, il rentra dans sa grotte pour y terminer, le 13 mai 558, sa longue vie, toute tissée de silence et d'abnégation.

Saint Jean le Silentiaire soutint toujours la vraie doctrine et s'efforça d'éloigner de l'erreur ses disciples. Le plus célèbre, parmi ces derniers, est Cyrille de Scythopolis qui devint le premier biographe byzantin.

Né vers 514, celui-ci fut tout jeune présenté à Saint-Sabas par ses parents. Admis au nombre des religieux de sa ville natale, il conçut le désir de visiter Jérusalem et de s'établir dans le voisinage. Sa mère le supplia de ne pas adhérer aux fausses doctrines des origénistes et de confier le soin de son âme à Jean le Silentiaire.

Cyrille s'établit quelque temps dans un monastère des bords du Jourdain, mais une grave maladie lui rappela les conseils de sa mère. Il consulta alors Jean le Silentiaire qui l'adressa au monastère de Saint-Euthyme. Un jour qu'il était dans la cellule du vieillard, il vit ce dernier guérir avec une relique de la vraie croix un enfant possédé du démon.

Jean le Silentiaire eut le don des miracles. Un jour, deux de ses disciples s'en allaient du côté du Jourdain. Tout à coup, un lion leur barre le chemin. Leur épouvante est au comble, mais voici qu'un vieillard leur apparaît et met en fuite le malencontreux personnage. De retour à l'ermitage, ils trouvèrent saint Jean le Silentiaire qui leur dit : « Vous voyez que je ne vous abandonne pas dans le danger, au contraire, j'ai beaucoup prié pour vous et Dieu a usé envers vous de miséricorde. » Une autre fois, il délivra un moine fortement tenté de blasphème.

Une femme qui avait un cousin hérétique pria Théodore, disciple de saint Jean, d'aller avec lui trouver le Saint. A son habitude, il les reçut à sa fenêtre. « Tu es béni », dit-il à Théodore, et, se tournant vers son compagnon : « Quant à toi, je ne te bénirai que quand tu auras abjuré l'hérésie. »

La conversion ne tarda pas. La mère du converti fut prise d'une folle envie de voir le Saint.

Averti miraculeusement de son désir, saint Jean lui fit dire que si elle venait le trouver, elle ne le verrait pas, qu'au contraire, si elle restait chez elle, il irait la trouver. Et de fait, il lui apparut un jour, comme il l'avait promis.

Saint Jean cachait soigneusement ses mortifications. Une indiscrétion d'un de ses disciples nous en a révélé quelques-unes.

Une fois, Jean avait par mégarde laissé sa fenêtre entr'ouverte, un disciple en profita pour l'ouvrir complètement, et il vit le saint vieillard mêler au pain, qui était son unique nourriture, les cendres d'un encensoir. Pour éviter l'admonestation qu'il prévoyait, l'indiscret usa de ruse : « Ce que vous faites là, Père, n'est pas inouï! C'est la coutume de plusieurs Pères de la laure, qui exécutent ainsi la parole de l'Ecriture : « Je mange la cendre » comme du pain et je mêle des larmes à mon breu» vage. » (*Ps.* CI, 10.)

Jean était arrivé à l'âge de cent quatre ans. Il demanda à Dieu, par un miracle, le gage de son bonheur éternel. Sa cellule s'appuyait sur un rocher d'une aridité complète. D'ailleurs, dans les environs de Saint-Sabas, la grande sécheresse et la violence du vent empêchaient toute culture. Sur la pierre nue, le Saint enfonça une bouture. Celle-ci se transforma, grandit en un figuier magnifique qui couvrit toute la cellule et produisit trois figues.

Quelques jours après, saint Jean le Silentiaire achevait sa vie d'abnégation, l'âme et le visage déjà rayonnants des joies de la patrie.

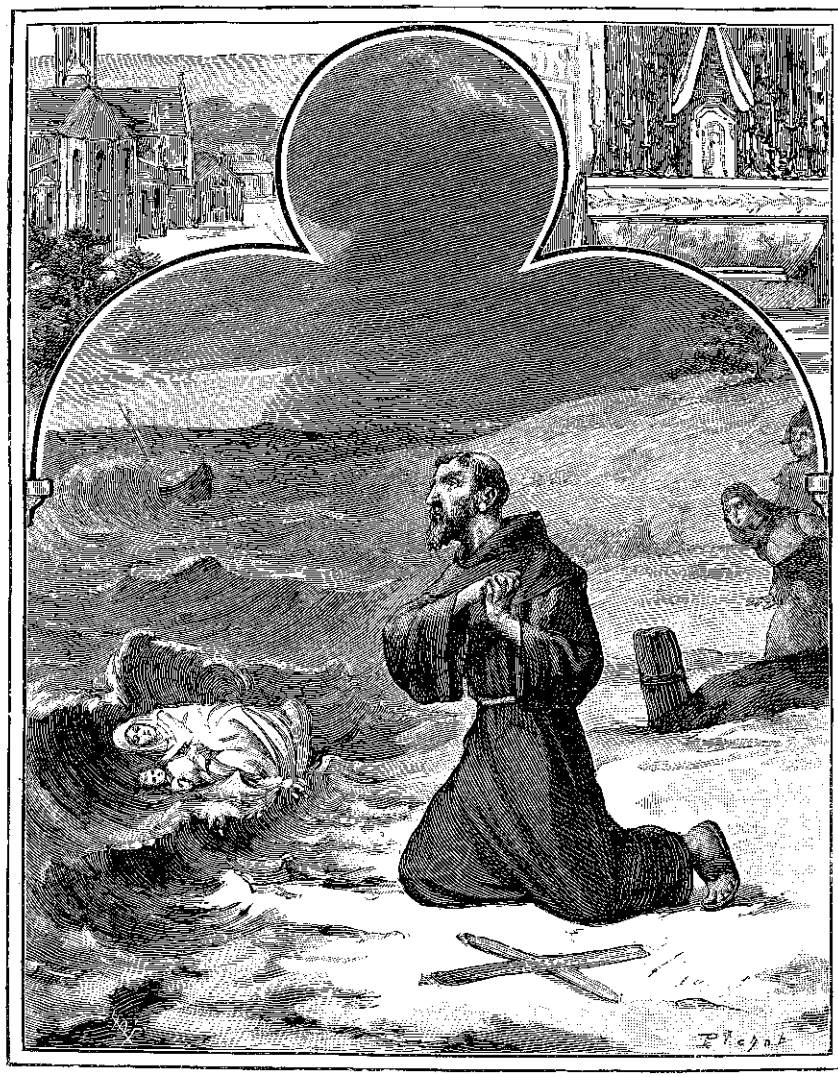
SOURCES

Acta Sanct., t. III, mai, p. 235, etc.

LE BIENHEUREUX THOMAS

Franciscain († 1529) et Notre-Dame d'Arcachon.

Fêtes le 13 mai et le 25 mars.



Pendant que le Bienheureux priait dans la solitude d'Arcachon, la mer dépose devant lui une statue de la Sainte Vierge.
(*A droite, l'ancienne chapelle des marins. — A gauche, la nouvelle église.*)

UN APÔTRE DU XVI[e] SIÈCLE

En parlant de ce grand serviteur de Dieu, l'auteur de la *Vie des saints du diocèse de Bordeaux* s'exprime ainsi : « Son zèle à travailler à la conversion des peuples et à la réforme des mœurs fut accompagné du don des miracles. Il était toujours revêtu d'un affreux cilice et ses autres pénitences ordinaires paraissent extrêmes. » Ce fut à lui que Dieu réserva l'honneur de fonder le pèlerinage de Notre Dame d'Arcachon, dans la Gironde.

Cet illustre disciple de saint François vit le jour sous d'autres cieux ; le surnom d'*Illyricus* (Illyrien) indique qu'il a eu des relations étroites avec les côtes de l'Adriatique. Il naquit, en effet, à Vrana, en Dalmatie, de parents honnêtes, mais très pauvres. Poussés par l'espérance d'améliorer un peu leur condition, ils passèrent dans la Marche d'Ancône, et Thomas, encore enfant, fut employé aux plus humbles travaux de la campagne : comme le Prodigue, il gardait un troupeau.....

Dans cette occupation si humiliante, le fils de famille dont parle l'Evangile réfléchit et se résolut

à revenir vers son père ; Thomas, lui aussi, réfléchit, s'unit à Dieu dans la prière, et finalement — on ne sait par suite de quelles circonstances providentielles, — entra au couvent des Franciscains d'Osimo.

Il y fit de bonnes études : plus tard, au plus fort de ses travaux apostoliques, comme pour se reposer de ses fatigues, il composait des vers latins. L'histoire nous en a conservé quelques-uns, dans lesquels il chante la gloire de Toulouse. A l'en croire, cette ville laisse bien loin derrière elle Rome et Athènes.....

Il n'avait que vingt-cinq ans, dit un document très ancien, quand il fut chargé par ses supérieurs d'annoncer au peuple la parole de Dieu : pendant un demi-siècle, il s'acquittera de cet office avec un zèle infatigable et des succès étonnants.

Il commence par traverser le nord de l'Italie et le midi de la France pour aller vénérer, à Compostelle, les reliques de l'apôtre saint Jacques. Chemin faisant, à l'aller comme au retour, il prêche dans les villes et les bourgades qu'il rencontre sur son chemin, et de nombreux miracles viennent prouver à ceux qui en auraient besoin la divinité de sa mission.

De retour dans les Marches, il vient à Ancône, franchit l'Adriatique, et se trouve à Zara, en Dalmatie, alors que de grandes difficultés se sont élevées entre l'archevêque et le gouverneur de la ville. Sans hésiter, l'apôtre prend la défense des droits de l'Eglise, ce qui lui vaut d'être mis en prison avec ses compagnons. Bientôt, cependant, on les délivre, et ils arrivent à Raguse : Thomas avait entrepris un autre pèlerinage; il voulait aller à Jérusalem pour y vénérer le tombeau du Sauveur.

Selon son habitude, il annonce la parole de Dieu, et l'enthousiasme qu'il excite est si grand que le Sénat de la ville, dans une délibération solennelle, s'offre à payer tous les frais de voyage pour le Bienheureux et ses compagnons. « On n'avait jamais vu, disent les archives de la ville, en l'année 1515, on n'avait jamais vu quelqu'un qui lui fût semblable; son passage fut marqué par plusieurs miracles, tellement, ajoute une lettre adressée à la même date au grand-maître de Rhodes, qu'il semble être, dans ses œuvres comme dans ses paroles, plutôt un Dieu qu'un homme. »

De son pèlerinage aux Lieux Saints, l'histoire ne nous dit rien de précis; du reste, nous ne pouvons, dans cette courte notice, donner dans tous ses détails la vie du Bienheureux, et il est temps de le voir à l'œuvre dans notre patrie.

Florimond de Remond, conseiller du roi au Parlement de Bordeaux, écrivait sur la fin du XVI^e^ siècle : « Fr. Thomas s'en va par le monde, chargé d'une haire, monté sur un pauvre asne, vivant avec toute l'austérité qu'il est possible. »

LE BIENHEUREUX PRÊCHE A TOULOUSE

En 1519, Thomas était à Toulouse.

Le séjour de l'homme de Dieu dans cette ville dut être de quelque durée, puisqu'il y exerça successivement les charges de gardien et de lecteur en théologie. Mais ces fonctions ne semblent pas l'avoir arrêté dans son apostolat.

Il y a quelques années, au témoignage de la *Semaine catholique* de Toulouse (année 1865), on voyait encore des souvenirs de son passage dans cette ville. « On a souvent demandé, disait cette revue, l'origine et le sens du monogramme de Jésus (IHS.) qu'on voit sculpté sur le claveau central de plusieurs portes cintrées, dans notre ville de Toulouse. L'origine de cet usage ne remonte pas au delà des premières années du XVI^e^ siècle. Nous en sommes redevables au bienheureux Thomas Illyricus, religieux Franciscain de l'Observance, qui se faisait remarquer par l'éloquence et la sainteté de sa vie. Cet homme, demeuré célèbre dans nos annales, attirait autour de sa chaire une foule si nombreuse et si empressée, que l'église des Cordeliers, malgré ses vastes dimensions, était beaucoup trop petite pour la contenir. On fut obligé d'élever une chaire sur la place Saint-Georges et de construire tout autour des bancs en amphithéâtre pour toutes les compagnies de la ville. C'est là que cet homme apostolique fit entendre la parole de Dieu depuis la fête de saint Thomas (21 décembre) jusqu'à Pâques. Les pécheurs se convertirent en grand nombre, et le bien qu'il opéra dans les âmes fut immense. Il fit défendre les jeux de hasard et abolit l'usage des masques que les jeunes gens et particulièrement les étudiants portaient dans les rues, non seulement au carnaval, mais pendant toute l'année. Ce fut aussi à l'instigation de ce grand serviteur de Dieu que les Capitouls firent placer, au-dessus des principales portes de cette ville, des marbres sur lesquels on avait gravé le saint nom de Jésus en lettres en relief supportées par des anges. »

SÉJOUR A BORDEAUX
FONDATION DE NOTRE-DAME D'ARCACHON

Vers l'an 1520, l'ardent missionnaire était à Bordeaux, où sa parole produisit également des fruits abondants de salut.

L'auteur déjà cité, Florimond de Remond, qui écrivait dans le siècle même où mourut notre Bienheureux, dit qu'on l'appelait généralement le *sainct homme*. « Quand il arrivait dans une ville, ajoute-t-il, toutes sortes de jeux, débauches et dissolutions en étaient bannis; tout ne respirait plus que piété et dévotion; le peuple accourait de dix lieues à la ronde pour voir ce sainct homme, de sorte qu'il fallait ouvrir les places publiques pour les sermons..... »

« La dernière fois qu'il monta en chaire à Bordeaux fut en cette grande place et clôture qui est à l'entrée du couvent, où il dit le dernier adieu à la Guyenne, fondant en pleurs : Belle et délicieuse province, disait-il, le paradis du monde ! Tu verseras de nouvelles rivières de larmes; tu verras les feux ondoyer dans tes riches campagnes..... Bordeaux, tu verras, de tes murs, les églises voisines embrasées..... On pensait, continue le chroniqueur, que ce ne fussent que menaces jetées en l'air pour épouvanter le monde.....Mais il me souvient avoir ouy des bonnes anciennes femmes pleurans lorsque, l'an 1570, Romegous vint à notre veuë, mettre le feu en l'église de Lormont. Voilà, disaient-elles, la prophétie du sainct Fr. Thomas accomplie. »

Mais les hommes apostoliques ne se contentent pas de prêcher aux peuples : ils s'unissent à Dieu par une prière continuelle. Et comme leurs incessants labeurs sembleraient parfois les détourner de cette grande pensée, ils s'arrachent de temps à autre à ces occupations pourtant si saintes et vont renouveler leur ferveur dans la solitude.

Le bienheureux Thomas Illyricus n'échappa point à cette espèce de dégoût que cause parfois le commerce avec les hommes, commerce qui « rend poudreux, disait saint François, les pieds de l'homme spirituel ».

Conduit par l'esprit de Dieu, il quitte Bordeaux.

« Cherchant les lieux les plus solitaires, dit son historien, il fut visiter la côte de la mer, vers le captallat de Buch; étant en un lieu qu'on appelle *Arcaixon*, vit la mer enflée, qui roulait des foudres..... et des navires portés des courants sur les dangers. Ce bon homme se jette à genoux, et, comme saint Hiérome fit autrefois, imprime le signe de la croix sur le sable, fait son oraison à Dieu, pour le salut de ceux qui étaient battus des vents et hurtez des sables. Lequel exauçant ses prières, fit calmer la mer en un instant, à la veuë d'un bon nombre de personnes; de sorte que ces vaisseaux (chose non jamais veuë), eurent le loisir de se parer du péril et mettre au large. Au même temps, soit que ce fussent les restes du bris de quelque naufrage ou peut-être par miracle, la mer jeta sur le bord une image de la Vierge, laquelle ce bon homme releva, et, la portant sur la pente qui tombe en la mer, fit bâtir une chapelle qui se voit encore aujourd'huy dans les montalgnes des pins, lieu pour son assiette affreux et sauvage au possible, où il séjourna quelque temps; il voulut qu'elle fût de bois, pour être facilement remuée de lieu à autre, car les orages et les vents remuent souvent ces sables, aplanissent les montaignes et relèvent au plus haut les vallées. »

Telle est, d'après un auteur qu'on pourrait appeler contemporain — Florimond de Remond vécut de 1540 à 1602, — l'origine du pèlerinage de Notre-Dame d'Arcachon.

La statue que Fr. Thomas reçoit comme un don du ciel et à laquelle il élève de suite une modeste chapelle a été conservée, malgré les révolutions qui ont bouleversé la France et les guerres religieuses qui ont ensanglanté notre Aquitaine. On la vénère encore aujourd'hui dans le sanctuaire appelé par le peuple *Chapelle des Marins*.

« Les dégradations qu'a subies cette sainte image, dit un écrivain du siècle dernier (1), indiquent assez qu'elle a été longtemps ballottée par les flots, et qu'elle provient d'un naufrage. Sculptée dans un bloc d'albâtre, elle a cinquante centimètres de hauteur; la Mère de Dieu est représentée assise, tenant l'Enfant Jésus sur son bras droit, et drapée dans un manteau oriental qui ne laisse apercevoir que l'extrémité de ses pieds. Par sa forme plate et les divers détails de son exécution, cette statue paraît dater du XIIIe siècle. »

Le bienheureux Thomas séjourna quelque temps dans la solitude, auprès de sa Madone. Les mariniers, les pêcheurs du rivage, les pâtres de la lande, prirent l'habitude de venir se recommander à la Reine du ciel; en même temps, ils écoutaient avec amour les pieuses exhortations du *sainct homme*.

MORT DU BIENHEUREUX

Mais bientôt, il reprit ses courses et sa vie de réformateur et de missionnaire. Il dirigea ses pas vers la Méditerranée, longea le littoral, passa à Nice et s'arrêta à Menton. Aux environs de cette ville se trouvait le couvent des Franciscains de Carnolès: le serviteur de Dieu en fut nommé gardien. Toujours altéré de solitude et de prière, il se retirait souvent de l'autre côté de la vallée, dans une chapelle dédiée à la Mère de Dieu.

Un jour, en revenant de ce pieux pèlerinage, l'apôtre tomba sur le chemin, pour ne plus se relever. C'était en 1529. La peste ravageait ces contrées; lui-même avait été atteint du terrible mal, mais il avait voulu se recommander une dernière fois à la Madone.

C'est ce que dit un auteur italien, Baldesano. Il ajoute qu'une lumière éclatante environna aussitôt son corps, qu'on l'ensevelit dans une chapelle dédiée à saint Ambroise, mais que, peu après, les habitants de San-Remo vinrent dérober ses restes précieux et les transportèrent dans l'église des Cordeliers de leur ville.

Nous devons avouer qu'il n'est resté, dans le pays, aucun souvenir de ces événements, tandis qu'une tradition locale fait mourir le serviteur de Dieu à Arcachon, auprès de son bien-aimé sanctuaire.

DÉVOTION DES MARINS A NOTRE-DAME D'ARCACHON

Avant de quitter son petit sanctuaire, le bienheureux Thomas avait, sans doute, pourvu à son avenir religieux. En tout cas, peu après le départ du serviteur de Dieu, l'histoire nous montre les Franciscains desservant le pèlerinage. Il n'y avait cependant pas de couvent proprement dit; c'était plutôt un ermitage. Sur la présentation du ministre de la province d'Aquitaine, l'archevêque de Bordeaux nommait un religieux qui devait y exercer les diverses fonctions du ministère sacré et qui, « pour son entretien et subsistance, pouvait faire la quête au lieu de ladite chapelle et aux environs ».

Un des marguilliers de La Teste, nommé par l'assemblée paroissiale, était chargé de l'administration temporelle, preuve de plus que la *Chapelle des Marins* était considérée comme une annexe de la paroisse.

A part un intervalle de quelques années, au début du XVIIIe siècle, cet état de choses dura près de trois cents ans, c'est-à-dire jusqu'à la grande Révolution.

Impossible, on le comprend, de noter tous les événements qui se déroulèrent pendant ces trois siècles: contentons-nous de constater que la foi des pêcheurs, des marins et de tous les habitants du pays ne se démentit jamais.

Les fêtes principales de la Vierge — l'Annonciation surtout — les voyaient nombreux et recueillis dans son modeste sanctuaire. A d'autres époques de l'année aussi, soit pour accomplir un vœu et remercier la Madone de leur avoir accordé une protection spéciale dans quelque danger, soit simplement pour décharger leur cœur aux pieds de leur Mère du ciel et recevoir les conseils du pieux solitaire, ils gravissaient la colline et se prosternaient devant la sainte image.

Grâce à ce concours incessant, la chapelle s'était enrichie de dons et d'ornements qui excitèrent la rapacité des marins étrangers. Voici en quels termes le vieux chroniqueur, plusieurs fois cité, raconte le fait: « Depuis, toujours ce lieu a été tenu en grande vénération, où les mariniers vont faire leurs dévotions lorsqu'ils veulent monter sur mer, sans qu'il eust senti la main impie des pirates et corsaires, si ce n'est depuis quelques années qu'un navire anglais y prit terre à dessein, pour faire butin de la riche pauvreté de cette dévote maison. Mais voyez le jugement de Dieu, et comme la peine suivit bientôt le péché. Ceux qui avaient fait descente, rentrez en leur bort, chargez de quelques ornements d'église, n'eurent plutost pris le large qu'ayant donné contre les écueils, quoique ce fust en tems calme et serain, leur vaisseau prit eau et cala

(1) Oscar Déjean, *Arcachon et ses environs*.

à fond, à la veuë du lieu saint, témoin de leur forfait. »

Ce sacrilège accrut encore l'attachement des populations environnantes pour la chapelle : dès lors, afin que l'ermite pût les avertir quand il y aurait quelque danger aussi bien que les inviter aux divers offices, le sanctuaire fut pourvu d'une cloche.

RECONSTRUCTIONS DE L'ÉGLISE

Cependant, la chapelle était devenue insuffisante pour satisfaire à la dévotion des fidèles : en 1624, le cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, autorisa le Frère Mineur qui la desservait à entreprendre sa reconstruction. La nouvelle chapelle devait avoir des dimensions un peu moins restreintes; elle devait surtout, pour résister aux tempêtes non moins qu'aux injures du temps, être bâtie en pierres. Bientôt après, c'était un fait accompli : le 10 mars 1626, le même cardinal de Sourdis accordait à perpétuité une indulgence de 100 jours à tous les chrétiens qui, le jour de l'Annonciation, visiteraient la chapelle de Notre-Dame et y prieraient avec les dispositions requises.

A cette époque, comme à celle où le bienheureux Thomas construisit le premier oratoire, le cap Ferret s'avançait vers le Sud d'environ quatre kilomètres de moins qu'il ne le fait maintenant; la chapelle se trouvait ainsi placée directement vis-à-vis la passe, et cette heureuse situation permettait de voir en même temps « la grande et la petite mer », l'océan et le bassin, et les marins pouvaient apercevoir de loin le sanctuaire de leur auguste protectrice.

Une telle position avait des charmes; elle avait aussi des inconvénients. Poussés par les vents que rien n'arrêtait, les sables s'amassaient peu à peu le long des murs..... Après avoir songé quelque temps à les exhausser, on se résolut à un remède plus radical : bâtir à peu de distance, sur une dune plantée de pins et de chênes, une nouvelle chapelle. Mgr Voyer de Paulmy d'Argenson, archevêque de Bordeaux, donna son autorisation en 1721. Trois ans plus tard, le gros œuvre était terminé et le maître-autel, consacré, reçut la statue miraculeuse de Marie.

En 1729, la modeste demeure — appelée ermitage — que devait habiter le gardien du sanctuaire était terminée à son tour, et les vicaires généraux de Bordeaux — le siège étant vacant — nommèrent à ce poste de confiance le Fr. Etienne Laulan, « religieux Cordelier de saint François d'Assise ». Comme ses frères ainés, il devait « desservir la chapelle de Notre-Dame d'Arcachon, y prêcher la parole de Dieu, y administrer le sacrement de Pénitence et y faire le service accoutumé ».

La dévotion du peuple était fidèlement entretenue par les gardiens du sanctuaire, et la Très Sainte Vierge se montrait toujours aussi puissante et aussi bonne en faveur de ceux qui recouraient à elle : marins exposés à périr sur les flots, malades abandonnés des médecins, affligés de toute nature, aucun n'implorait en vain sa maternelle protection.

Aussi viennent les tristes jours de la Révolution! Les messagers de la Terreur envoyés de Bordeaux pour ravager la chapelle, faire disparaître soi-disant toutes les traces de la superstition, ces messagers ne pourront accomplir la triste besogne qui leur est confiée, parce que les populations de la contrée se lèveront pour défendre leur Madone et empêcher toute profanation. Sans doute, comme beaucoup d'autres prêtres, le disciple de saint François qui s'y trouvait alors ne trouvera son salut que dans la fuite; sans doute, la chapelle sera fermée, mais on n'aura pas à pleurer sur des ruines, et on pourra attendre, avec confiance, que le calme renaisse dans l'Eglise de France.

LE SANCTUAIRE AU XIXe SIÈCLE

Grâce à Dieu, l'heure de la résurrection ne tarda pas à sonner : dès 1802, la chapelle de Notre-Dame était rouverte et les pèlerins recommençaient à y affluer.

On avait remarqué combien les bords du bassin d'Arcachon étaient salutaires pour les constitutions faibles, pour les santés ébranlées. Là où il n'y avait jamais eu que quelques cabanes de pêcheurs, il se forma un village, un bourg, une ville, *une ville de villas*, comme on a dit. Afin que les âmes ne fussent pas délaissées là où les corps retrouvaient des forces, on songea à créer une nouvelle paroisse dans cette partie de l'archidiocèse de Bordeaux.

Dès 1854, c'était chose faite, et moins de dix ans après, une belle et vaste église à trois nefs, style ogival du XIIIe siècle, était bâtie à côté de l'ancienne chapelle qui garde la statue miraculeuse.

Le fondateur du pèlerinage n'a pas été oublié dans ce monument : ses magnifiques verrières racontent plusieurs traits de la vie du bienheureux Thomas Illyricus; plus récemment une statue lui a été élevée sur le lieu où il s'est sanctifié et où il serait mort, d'après la tradition locale.

En 1869, le cardinal Donnet confia aux Oblats de Marie-Immaculée le soin de la nouvelle paroisse. Avec autant d'intelligence que d'amour, ils remplirent cette charge pendant plus de trente ans, jusqu'à ce que les lois récentes vinrent les arracher à ce poste de confiance.

Mais auparavant, le 16 juillet 1873, au nom du Vicaire de Jésus-Christ, le cardinal archevêque de Bordeaux couronnait Notre-Dame d'Arcachon.

C'était pendant la tenue du Concile du Vatican que Pie IX, de sainte et douce mémoire, avait accordé cette insigne faveur à la sainte image. Les tristes événements qui survinrent retardèrent de quelques années l'exécution du pieux dessein.

S'il en eût été besoin, cette cérémonie aurait ranimé la confiance des populations environnantes envers l'auguste Reine du ciel. Il y a cinquante ans, Edmond Lafond écrivait : « Nous avons vu (24 août 1856) l'accomplissement d'un vœu à la Vierge fait par des marins échappés au naufrage. On ne peut rien voir de plus touchant ni de plus pieux, même en Italie, même à Lorette. »

A notre époque, les choses, grâce à Dieu, n'ont pas changé : des faits récents, pendant la dernière campagne du Maroc, ont prouvé que le souvenir de Notre-Dame d'Arcachon accompagne au loin ceux qui l'ont saluée au moment du départ. A l'heure du danger, la Très Sainte Vierge, maintenant comme toujours, vient au secours de ceux qui l'invoquent avec confiance.

SOURCES CONSULTÉES

Histoire de Notre-Dame d'Arcachon et du bienheureux Thomas Illyricus, par le P. Delpeuch, O. M. I. Bordeaux. 1872. — *Fra Tommaso Illirico*, dal prof. G. Gelcich. Spalato, 1903.

SAINT PACOME, ABBÉ DE TABENNE (Egypte)

Fête le 14 mai.

Saint Pacôme allant visiter ses moines au-delà du Nil, montait sur un crocodile qui le portait docilement de l'autre côté du fleuve.

UNE HEUREUSE RENCONTRE

« Vers l'an de Jésus-Christ 311, dit l'abbé Darras, de jeunes soldats, enrolés de force pendant la guerre de Maxence et de Constantin, débarquaient à Thèbes, en Egypte. Ils étaient enfermés comme des prisonniers et traités avec une rigueur excessive. Des inconnus les abordent, les saluent comme leurs enfants, les consolent et leur procurent tous les secours qui sont en leur pouvoir. Un des soldats demande quels sont ces hommes bienfaisants. On lui apprit que c'étaient des chrétiens qui vivaient dans la retraite, la prière et l'exercice de la charité. Le jeune soldat se nommait Pacôme. Ce souvenir fut fécond dans son cœur et y porta des fruits de salut. »

Au reste, Pacôme, quoique né de parents païens, avait pour l'idolâtrie une horreur instinctive. Encore enfant, son père, qui mettait un grand soin à l'élever dans la fausse religion, le conduisit un jour à un sacrifice sur les bords du Nil. Mais le sacrificateur eut beau évoquer le démon, l'idole resta muette et ne rendit aucun oracle. Se tournant alors vers les parents de Pacôme : « Pourquoi, leur dit-il, avez-vous conduit ici un ennemi des dieux ? Qu'on le chasse. » Le père et le fils durent aussitôt prendre la fuite, car la foule, craignant de s'attirer la colère de la divinité, s'apprêtait déjà à les immoler comme des victimes.

L'ERMITE PALÉMON

Cet incident était toujours resté profondément gravé dans la mémoire du jeune homme et tourmentait son âme inquiète de vérité. Mais l'heureuse rencontre qu'il fit des moines chrétiens, dissipa toutes ses angoisses et sa carrière militaire achevée, il voulut connaître plus complètement une religion qui inspirait de si beaux exemples; il se fit instruire et bientôt après reçut le baptême.

Durant la nuit où il fut régénéré dans les eaux de la grâce, il vit tomber dans sa main droite une rosée céleste qui se convertissait en miel et il entendit ces paroles : « O Pacôme, c'est là le signe de la grâce que le Christ te donne en ce jour. » Il sent aussitôt son cœur enflammé de l'amour divin, et, dès le lendemain, il renonce à tous ses biens, quitte sa patrie et vient aux montagnes de la Thébaïde frapper à la porte de la cellule du saint ermite Palémon. « Du pain et du sel font toute ma nourriture, lui

dit le vénérable vieillard. Je passe la moitié de la nuit à chanter les psaumes ou à méditer les Saintes Ecritures. » Pacôme, intérieurement frappé d'une telle austérité, répondit toutefois : « J'espère de Notre-Seigneur Jésus-Christ que, soutenu par vos prières, je persévérerai jusqu'à la mort dans ce genre de vie. » Frappé de cette réponse, Palémon le laisse entrer et le reçoit comme novice.

Pacôme, en effet, tint parole, et, à partir de ce jour, sa vie ne fut plus qu'une suite de prières, de veilles, de jeûnes et d'austérités. Il travaillait des mains, cultivant la terre et tressant des corbeilles de joncs et d'osier, dont le produit servait à la nourriture des pauvres. Quand la nuit ne lui permettait plus de continuer son travail, il se retirait avec Palémon pour méditer et prier. Si parfois il arrivait au jeune novice de se laisser aller au sommeil pendant les longues veilles de son maître, celui-ci le prenait par la main, descendait avec lui dans la plaine et lui faisait monter de la terre dans des corbeilles pour vaincre la tentation. « Sois vigilant et attentif, lui disait-il, ô Pacôme, de peur que le démon, venant à te séduire, n'anéantisse tous nos efforts. » Et malgré son extrême vieillesse, Palémon mettait le premier la main à l'œuvre pour lui montrer l'exemple.

Il réclamait aussi de son disciple la plus entière obéissance. La solennité de Pâques étant arrivée, Palémon appelle Pacôme : « Frère, lui dit-il, c'est aujourd'hui fête pour tous les chrétiens, va donc et apprête le repas. » Pacôme y court, et ayant égard à la solennité du jour, il mêle un peu d'huile aux herbes sauvages dont se nourrissait son maître. Palémon fait sa prière et se met à table ; mais à la vue de l'huile, il se frappe le front et s'écrie avec larmes : « Mon Sauveur a été abreuvé de vinaigre et de fiel, et je me flatterais au point de manger de l'huile ? » Il ne put se résoudre à en goûter.

AU DÉSERT

La montagne qu'habitaient les deux serviteurs de Dieu était couverte d'épaisses forêts au-delà desquelles s'étendait un vaste désert. Un jour qu'il était allé chercher du bois, Pacôme ne retrouva plus le chemin de son ermitage et poussa sa marche jusqu'au bourg de Tabenne, au diocèse de Dendérah, sur les bords du Nil. Comme il y faisait oraison et demandait à Dieu de le tirer de son égarement, il entendit une voix qui lui dit : « Demeure en ce lieu, ô Pacôme, et élève un monastère ; car beaucoup, dans le désir de se sauver, viendront se mettre sous ta direction, et tu les conduiras à la vie éternelle, suivant la règle que je te donnerai. » Et en même temps un ange lui donna la règle que devaient suivre ses religieux. Etant retourné vers Palémon, il lui fit part de cette merveille, et le supplia de l'accompagner dans cette nouvelle colonie du désert. Le vieillard, voyant dans tout cela un ordre du ciel, quitta sa chère solitude pour se rendre à Tabenne, où ils bâtirent l'un et l'autre une petite cellule ; c'était vers l'an 325, environ vingt ans après que saint Antoine eut fondé son premier monastère. C'est là que, peu de temps après, Palémon expira doucement entre les bras de son cher disciple, au moment où ce dernier allait, à son tour, devenir père de nombreux enfants.

LES GRANDS COMBATS

Le premier disciple qu'eut saint Pacôme fut Jean, son frère aîné selon la nature, mais qui, par un de ces mystères délicats dont les cloîtres offrent plus d'un exemple, devint son inférieur et son fils dans la vie religieuse et monastique.

Mais Satan ne pouvait voir d'un œil indifférent les progrès de Pacôme, et il lutta énergiquement pour étouffer dans cette âme héroïque le développement des vertus qui allaient en faire un des plus beaux ornements de l'Eglise et du désert.

D'impurs fantômes, des réminiscences mondaines, le désir de la gloire et des plaisirs revenaient sans cesse à la pensée du jeune anachorète, qui s'enfonçait alors plus avant dans la solitude, en redoublant de prières et d'austérités. Quand, vers le soir, il revenait à son monastère, comme des chiens qui aboient après leur proie sans pouvoir la saisir, les diables venaient en troupe, sous des figures humaines, au-devant de lui, et faisant semblant de l'applaudir, ils se disaient l'un à l'autre : « Place, place à l'homme de Dieu ! » D'autres fois, pendant que le Saint priait, l'esprit malin, sous la forme d'un grand coq, se présentait à lui et se mettait à chanter pour le distraire ; puis, voyant que ses cris étaient vains, il lui sautait sur la tête, le frappant de son bec et le déchirant de ses ongles ; mais, sans s'émouvoir, Pacôme faisait le signe de la croix et le coq disparaissait aussitôt dans un abîme de feu.

Un soir qu'il sortait pour prier, notre Saint aperçoit autour d'un grand palmier une multitude de petits démons qui, pour l'exciter à rire, secouaient violemment les branches de l'arbre, mettaient promptement en fagots les feuilles qui s'en détachaient et essayaient ensuite de les traîner avec une apparence d'incroyables efforts, comme s'il s'agissait de remuer une grande montagne. Mais Pacôme faisait encore le signe de la croix, et toute cette fantasmagorie diabolique s'évanouissait de nouveau.

Toutefois Satan ne se croit pas vaincu. Cet ennemi des âmes attaque son adversaire par l'aiguillon de la chair, s'efforçant de faire pénétrer dans son esprit des visions abominables ; et quand le solitaire prenait son austère réfection, de jeunes personnes immodestes se présentaient à lui le priant de les recevoir à sa table. Mais le soldat de Jésus-Christ sortit encore victorieux de ce nouveau combat, également insensible aux louanges, aux singeries et aux séductions de l'esprit du mal. La rage de ce dernier ne connut alors plus de bornes, et ses assauts devinrent plus fréquents et plus terribles ; mais le courage ne fit pas défaut au généreux athlète du Christ, et, afin d'être incessamment sous les armes pour combattre son ennemi, il demanda à Celui qui avait vaincu Satan au désert, la grâce de n'être point sujet au sommeil. Et ainsi, il put chanter à juste titre ces paroles du Psaume : « Je n'ai point détourné ma face, jusqu'à ce que mes ennemis aient été entièrement terrassés. »

LE PEUPLE DES SOLITUDES

Cependant, le jour approchait où des générations d'âmes allaient combattre l'ennemi des hommes et conquérir le ciel dans cette solitude de Tabenne, où Pacôme les avait si heureusement devancées ; notre Saint en reçut une seconde fois la promesse du ciel. Une nuit, pendant qu'il priait, un ange lui apparut et lui dit : « O Pacôme, Dieu veut se servir de toi pour se réconcilier son peuple. »

La parole de Dieu ne trompe pas, et, quelques jours après, le monastère de Tabenne était rempli de plus de cent religieux, qui venaient se fixer au milieu d'un désert aride, pour jouir, loin du regard des hommes, des seules faveurs de Dieu. « Les montagnes de la Thébaïde, s'écriait plus tard l'éloquent évêque d'Alexandrie, saint Athanase, sont pleines de chrétiens qui passent le jour et la nuit à chanter les psaumes, à étudier, à jeûner, à prier, à travailler pour faire l'aumône, conservant entre eux l'esprit

de paix, d'union et de charité. A la vue de ces pieux solitaires, on peut s'écrier de nouveau : Qu'ils sont magnifiques vos tabernacles, ô Jacob ! que vos tentes sont belles, ô Israël ! Comme des vallons pleins de fraîcheur et d'ombre, comme des îles délicieuses au milieu d'un fleuve, comme des pavillons que le Seigneur a dressés lui-même ! »

Saint Pacôme gouvernait son peuple d'après la règle qu'il avait reçue du ciel et, malgré sa bonté et sa douceur, il ne donnait l'habit à personne qu'il ne l'eût éprouvé par un long et sévère noviciat de trois ans. Il y avait là, on le voit, une magnifique efflorescence monastique, et rien n'aurait été plus puissant sous le soleil que ces tribus pénitentes et contemplatives, si elles avaient pu conserver, avec la ferveur de la vie religieuse, la pure doctrine de la vérité. Malheureusement l'hérésie trouvera plus tard d'ardents et de terribles fauteurs dans ces colonies du désert; saint Pacôme eut la douleur de le prédire lui-même à ses disciples, à la suite d'une vision où Dieu lui dévoila l'avenir.

Toutefois, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour éloigner de ses enfants cette heure fatale. Il leur défendit tout commerce avec les hérétiques, particulièrement avec les Ariens, les Méléciens et les Origénistes; ces derniers surtout lui inspiraient une horreur instinctive : si Origène en effet n'a pas écrit d'erreurs, ce qui est contesté, il est certain que les hérétiques, pour se couvrir de sa renommée, en ont glissé plusieurs dans ses ouvrages.

Mais pour le moment dans cette solitude de la Thébaïde où les hommes ne semblaient soupçonner que l'immensité du désert, grandissait, peu à peu et sans bruit, un peuple au sein duquel Dieu prendra pour un temps les plus courageux défenseurs de la vérité.

LE VIEILLARD JONAS — LE FIGUIER DESSÉCHÉ

Mais, outre ces faits qui se relient à l'histoire même de Pacôme, la large enceinte du monastère de Tabenne fut, dès les premières années, remplie de souvenirs non moins édifiants se rattachant à la mémoire de quelques solitaires, qui ajoutent encore par leur beauté au portrait déjà si sublime du saint fondateur.

« Il y avait à Tabenne, dit l'hagiographe, un vieillard nommé Jonas. Jamais homme ne mena une vie plus admirable. Depuis quatre-vingt-cinq ans qu'il était entré au monastère, il avait toujours exercé, et lui seul, les fonctions de jardinier, cultivant les fleurs et les arbres, sans avoir jamais touché aucun fruit; toute sa nourriture consistait en quelques racines d'herbes sauvages qu'il assaisonnait d'un peu de vinaigre. Son vêtement était une simple tunique de peau de brebis qu'il s'était faite lui-même. Les moines ajoutaient à ce récit que jamais l'infirmité ne l'avait visité, et qu'il ne lui était pas davantage arrivé de dormir à son aise; après le coucher du soleil, il se retirait dans sa cellule et tressait des corbeilles jusqu'au moment où la cloche l'appelait à la prière de la nuit.

« Quand arriva pour le vieillard centenaire le moment d'entrer dans le silence de la mort, il s'endormit doucement sur sa chaise de travail, tenant entre les mains une corbeille de joncs que le temps ne lui permit pas d'achever. Les moines, instruits de sa mort, vinrent tous ensemble pour lui donner la sépulture; mais les glaces de l'âge avaient tellement durci les membres du vieillard qu'ils avaient acquis la solidité du bois, et il fut impossible aux moines de les courber. Pleins d'admiration à la vue d'un tel prodige, ils creusèrent plus profondément et déposèrent dans la tombe le corps du solitaire, dans l'attitude où la mort l'avait surpris. »

Or, tel était le respect que Jonas s'était attiré par la pratique de ses vertus, que saint Pacôme lui-même n'osait lui commander. « Un jour, continue l'hagiographe, comme le bienheureux Père revenait de visiter un des nombreux monastères qui s'étaient élevés autour de Tabenne, il traversa le jardin de Jonas et passa sous un grand figuier, dont les beaux fruits étaient trop souvent un sujet de tentation et de chûte pour les jeunes novices. Le saint abbé en surprit plusieurs ce jour-là, et s'étant approché de l'arbre pour les faire rentrer dans la discipline, il découvrit au sommet un petit démon, qui siégeait sur un trône dont les marches étaient formées par des fruits de toute couleur et de toute espèce. C'était le démon de la gourmandise qui nous tente tous, mais surtout les enfants. Pacôme appelle alors Jonas : « Coupez ce figuier, lui dit-il, car c'est une honte pour notre couvent. » Jamais l'austère vieillard n'avait hésité à la voix de l'obéissance; cette fois, pourtant, ne se sentant pas le courage d'abattre un arbre qu'il avait lui-même planté et arrosé de ses sueurs, il répondit : « N'en agissez pas ainsi, ô Père; ce figuier suffit à lui seul à nourrir tout le couvent. » De peur de l'attrister, Pacôme ne le pressa pas davantage; mais le jour suivant, Jonas trouva son figuier entièrement sec. »

SAINT PACOME ET SES DISCIPLES

Le plus célèbre et le plus cher disciple de saint Pacôme fut l'abbé Théodore, surnommé le Sanctifié, qui, à l'âge de quinze ans, avait quitté ses biens et sa famille, malgré les larmes de sa mère, pour servir Jésus-Christ dans la solitude. D'une prudence et d'une sagesse consommées dans un âge si peu avancé, il fut souvent chargé par le Saint des missions les plus difficiles et les plus délicates, aussi bien auprès des autres moines du couvent, qu'auprès des nombreux étrangers que la renommée toujours croissante de Pacôme attirait à Tabenne.

Les religieux se réunissaient chaque soir pour entendre les exhortations du saint abbé. « Veillons et prions, leur disait-il un jour, car les esprits malins, comme des lions rugissants, rôdent autour de nous, cherchant une proie à dévorer. Que le nom du Christ nous garde et soit toujours notre bouclier, et nos ennemis seront dispersés comme la poussière que le vent emporte » Inspiré alors par l'Esprit de Dieu, il appelle Théodore : « Allez, lui dit-il, à la cellule qui est devant vous; vous y trouvrez un religieux qui est sur le point de perdre son âme, car, au lieu de s'armer de la prière pendant que son ennemi veille à ses côtés, il dort d'un profond sommeil. » Le religieux succomba en effet à la tentation et quitta le monastère.

Les Frères chargés de la boulangerie manquaient un jour au silence. L'abbé l'apprend par révélation et envoie Théodore les réprimander. « Que les frères ne s'imaginent pas, dit-il qu'il n'y ait aucun danger à enfreindre la Règle dans les points qui en eux-mêmes paraissent peu importants. »

Ce qui n'est pas moins merveilleux, c'est l'humilité avec laquelle ce vénérable vieillard recevait les remontrances des moindres novices. Un jour qu'il travaillait aux nattes comme les autres, un jeune frère étant venu le voir et s'apercevant qu'il ne tressait pas selon la méthode ordinaire, lui dit librement : « Mon père, vous ne faites pas bien; l'abbé Théodore le veut d'une autre façon. — Eh bien donc ! mon enfant, lui repartit doucement le Saint, montrez-moi comment il faut faire. » Et, l'ayant appris, il changea sa manière de travailler.

On apprend un jour à l'homme de Dieu qu'un frère va mourir. Le Saint accourt aussitôt; mais, à peine a-t-il fait quelques pas, qu'il entend dans les airs une suave mélodie et d'harmonieux concerts. Il lève les yeux et voit l'âme du religieux s'envoler joyeusement vers les régions éternelles, entourée des esprits angéliques qui lui formaient un brillant cortège. Jugez par là, ajoute l'hagiographe, combien il est avantageux de vivre saintement, puisque la récompense est si grande et si belle ! »

Un moine fit une fois le double de son ouvrage ordinaire, deux nattes au lieu d'une, et les exposa ensuite sur sa fenêtre où il savait qu'elles seraient aperçues par l'abbé. Pacôme, qui avait l'habitude de se retirer au fond du jardin après le coucher du soleil pour s'y entretenir de sujets pieux avec quelques religieux, aperçut en effet les deux nattes, et devinant le motif du frère : « Voilà, dit-il à ses compagnons, voilà bien du travail et de la peine pour le démon. » Il réprima ensuite cette vanité par une pénitence salutaire. En présence de tous les autres moines, une natte dans chaque main, le pauvre religieux dut demander pardon d'avoir étalé comme sien un bien qui n'appartenait qu'à Dieu. En outre, il fut condamné à garder la cellule pendant cinq mois, à tresser chaque jour deux nattes, sans autre nourriture qu'un peu de pain, de sel et d'eau.

Une autre fois, comme il revenait à Tabenne après une longue absence, tous ses religieux étant venus à sa rencontre, un jeune novice lui dit en élevant la voix du milieu de tous : « En vérité, mon Père, depuis votre départ, nous n'avons pas mangé une seule herbe cuite. — Ne vous plaignez pas, mon fils, répartit doucement le Saint, j'y mettrai ordre. » Rentré au monastère, il se rend aussitôt à la cuisine, où il trouve le frère qui en avait la charge, occupé à tresser des corbeilles. « Dites-moi, mon frère, lui dit saint Pacôme, depuis combien de temps ne faites-vous plus cuire de légumes? — Depuis environ deux mois, répondit le cuisinier. J'ai pensé en effet qu'il était peu raisonnable de gâter inutilement les produits de notre jardin, car, à part les jeunes novices, personne ne touche aux légumes que je cuis. Telle est la raison pour laquelle j'ai cessé d'allumer le feu de la cuisine. Mais, pour éviter l'oisiveté, je m'occupe à faire des tissus et des nattes comme les autres. » Saint Pacôme l'écouta, mais ne put s'empêcher de s'attrister en voyant la facilité avec laquelle le religieux s'était exempté de sa charge sans l'avis de son supérieur. Il ordonna donc au cuisinier de lui apporter toutes les nattes qu'il avait faites (il y en avait près de cinq cents), et il les jeta toutes au feu, en disant : « Puisque, pour épargner un peu d'huile, vous avez méprisé l'obéissance, votre travail ne mérite pas une plus grande considération. »

AUTRES MERVEILLES

La vie de saint Pacôme, on peut le dire, est un tissu de miracles. Nous devons en citer au moins quelques-uns.

Un jour, un pauvre père accourt au monastère tout en larmes, se jette à ses pieds. « Ayez pitié de moi, s'écrie-t-il; je n'ai qu'une fille, et elle est cruellement tourmentée par les esprits infernaux. » Comme il était défendu aux femmes d'entrer dans le monastère, Pacôme demanda un habit de la possédée. « Cette tunique, dit-il en la voyant, ne lui appartient pas. » Le père ayant juré que c'était bien celle de sa fille : « Je sais qu'elle la porte, répliqua le Saint; mais, faisant profession d'être vierge, elle ne garde cependant pas la chasteté. » La malheureuse fille, apprenant ces paroles, promit de se corriger, et le Saint la guérit par un peu d'huile qu'il lui envoya.

Il délivra aussi une jeune possédée en lui faisant manger du pain bénit.

A la demande de Sérapion, évêque de Dendérah, Pacôme avait fait bâtir une église dans un village voisin de Tabenne en faveur des pauvres occupés à la garde des troupeaux. Mais des hérétiques vinrent pendant la nuit et en renversèrent toutes les constructions. A la vue du malheur qui frappait les pauvres bergers, le Saint lève les yeux au ciel : « Dieu tout puissant, s'écrie-t-il, vengez-nous de ces insolents. » Le feu du ciel descend aussitôt sur les destructeurs et les foudroie tous.

Un religieux d'Italie étant venu le voir pour lui découvrir l'état de sa conscience, saint Pacôme ne pouvait l'entendre parce qu'il ne savait que sa langue maternelle, celle de l'Egypte. Alors il a recours à Dieu : « Seigneur, dit-il, si faute de savoir les langues, je ne puis aider les étrangers, pourquoi me les envoyez-vous? Et s'il vous plaît que je les serve, donnez-moi ce qui m'est nécessaire pour exécuter votre volonté. » Quelques instants après, un papier écrit lui tombe dans la main; Pacôme le lit, et reçoit ainsi du ciel une si pleine connaissance et un si parfait usage du grec et du latin qu'il surpassa en ces deux langues les plus habiles rhéteurs. L'hagiographe raconte encore que le fondateur marchait sur les serpents et foulait aux pieds les scorpions, sans en recevoir aucun mal. Lorsqu'il voulait traverser le Nil pour visiter ses monastères, les crocodiles du fleuve se présentaient à lui et le passaient sur leur dos. Le Saint avait obtenu le même pouvoir sur les animaux en faveur de son cher disciple Théodore. « Un jour, raconte saint Nil dans son traité de l'*Oraison*, le moine Théodore prêchait à ses religieux, lorsque deux grosses vipères se glissèrent tout à coup sous ses pieds et enveloppaient même ses jambes. Sans s'émouvoir, le moine les prend dans sa main, les plie en forme de cercles, les pose sur son sein jusqu'à ce qu'il ait complètement terminé son exhortation. »

LA RÉCOMPENSE

Mais le jour approchait où saint Pacôme devait aller recevoir au ciel la récompense de ses travaux. L'an 348, la peste ravagea ses monastères et lui enleva plus de cent religieux ; lui-même tomba malade. Quand son heure fut venue, le saint patriarche voulut parler une dernière fois à ses enfants spirituels. Les moines étant tous réunis autour de son lit : « Mes bien-aimés, leur dit-il, voici que je vais entrer dans le bonheur des élus, car je vois déjà auprès de moi mon bon ange qui m'appelle. Fils bien-aimés, souvenez-vous de mes enseignements et de mes exhortations : fuyez les hérétiques, quels qu'ils soient, et n'ayez aucun commerce avec eux. Pétronius, votre frère, est plein de foi, de prudence et d'humilité, prenez-le pour pasteur, car je ne veux pas vous laisser orphelins. » Le bienheureux anachorète fit ensuite le signe de la croix, et, le 14 mai, il expira entre les bras de ses disciples, plantation divine que, depuis tant d'années, il arrosait de ses sueurs.

SAINT PONS, MARTYR,

APOTRE DES ALPES

Fête le 14 mai.

Entretien de saint Pons avec le pape saint Pontien. Les flammes le respectent sur le bûcher. — Il est décapité.

UNE ÉTRANGE ENTRÉE DANS LA VIE

Un couple païen entrait au temple de Jupiter le Grand, à Rome, pour y offrir l'encens et faire ses dévotions. C'étaient deux fervents : le mari s'appelait Marc, était sénateur et, par conséquent, de noble extraction; la femme avait nom Julia et était fort dévote aux idoles. Enceinte de cinq mois, elle venait remercier le père des dieux d'avoir enfin répondu à son attente (elle était demeurée vingt-deux ans sans enfants), demander une heureuse délivrance et d'heureux augures pour l'avenir. Ils s'avançaient vers l'autel avec leurs présents, lorsqu'un prêtre de Jupiter se précipite soudain vers eux comme un furieux et leur barre le passage : « Arrière, maudits! s'écriait-il en les menaçant de ses gestes d'épileptique; osez-vous introduire ici l'ennemi de nos dieux, et braver Jupiter dans son temple? Sortez! »

— Nous sommes au contraire fidèles serviteurs des dieux, et ces présents sont pour Jupiter lui-même, dit Marc, qui tremblait d'émotion. »

Le possédé déchira le voile qui lui couvrait à demi le visage, arracha les bandelettes qui ceignaient son front, puis, fixant d'un œil égaré Julia terrifiée, il s'écria avec une énergie sauvage : « Hors d'ici, toi qui vas enfanter le monstre ennemi des dieux! Il doit les briser et renverser leur temple sacré, celui que tu portes. Hors d'ici! Sortez, maudits de Jupiter! » Il les poursuivit ainsi de ses clameurs, ameutant contre eux le peuple qui les croyait coupables de quelque sacrilège.

Les deux époux furent heureux de trouver asile en cet instant critique dans une maison amie voisine du Temple. Là, Julia, brisée d'émotion, et surtout désespérée de ce qu'on venait de lui annoncer, se livra à son tour contre elle-même à un accès de fureur. Elle eût voulu pouvoir anéantir le funeste fruit de ses entrailles; dans son aveuglement de dévote idolâtre, elle protestait qu'elle aimait mieux mourir que d'enfanter un ennemi de ses dieux.

Le temps venu, Julia mit au monde un charmant enfant plein de vie. La malheureuse eut cependant le triste courage de le réclamer pour l'étrangler de ses propres mains, quand son mari l'arrêta : « Laisse donc, lui dit-il, laisse Jupiter se venger seul de son ennemi, il en est bien capable. »

L'enfant fut appelé Pontius (en français Pons), du nom de la famille *(Pontia)*.

PAR CURIOSITÉ OU AMOUR DE LA MUSIQUE

Comme on peut bien le penser, l'enfant ne fut guère conduit au temple de Jupiter; il ne fit connaissance qu'avec les lares et les pénates, dieux familiers de la maison. Du reste, il était si bien doué qu'il apprenait et comprenait tout sans effort, presque sans travail.

Il continua à s'instruire en grandissant, et il devint un petit phénomène parmi ses condisciples. Valère, son ami, qui a écrit son histoire, l'appelait « une bibliothèque vivante. »

Un matin qu'ils se rendaient tous deux dès l'aurore chez un de leurs professeurs, les paroles d'un chant étrange et inconnu vinrent frapper leurs oreilles ; des voix qui se répondaient racontaient la grandeur d'un Dieu qui avait créé le ciel et la terre; puis venaient des railleries à l'adresse des idoles des nations « qui ont une bouche et ne parlent point, des oreilles et n'entendent point, des mains sans pouvoir toucher, et des pieds pour ne point marcher. » La chanson était toute nouvelle pour eux et leur parut curieuse. Pons heurta à la porte et demanda à entrer pour prendre part à la fête. Après avoir parlementé quelque temps de la fenêtre, on consentit à leur ouvrir, mais ils durent attendre seuls jusqu'à la fin du service divin auquel on ne leur permit pas d'assister. Les deux jeunes païens se trouvaient sans savoir dans une église chrétienne. C'était le moment où le pape saint Pontien achevait la messe matinale, et les paroles étranges qu'ils avaient entendues n'étaient autres que les versets du psaume *In exitu Israël*, qui se chante aujourd'hui aux vêpres.

PREMIER CATÉCHISME

L'office terminé, l'évêque Pontien vint trouver ses jeunes visiteurs, et Pons le pria de leur expliquer quel était le chant qu'ils avaient entendu de la rue. Le bienheureux Pape, répondit : « Je sais, mon fils, que Dieu a éclairé ton cœur pour le chercher. Dis-moi : toutes les statues des dieux, qu'elles soient d'or, d'argent, de marbre ou de toute autre matière, ne te semblent-elles pas choses purement matérielles et sorties de la terre? Des blocs de pierre, taillés dans un rocher, transportés dans un chariot à grand renfort de bœufs, déposés sur le forum, ne sont toujours pas autre chose que des pierres, des produits d'ici-bas qui retourneront à la terre d'où ils ont été pris. Mais notre Dieu à nous est le Dieu du ciel, invisible aux yeux, car il est esprit, mais visible au cœur qui le cherche. »

Pons, surpris, répondit : « Seigneur père (c'était un titre de respect en usage), il est évident, en effet, que les statues sont sans âme et sans mouvement, tout le monde en conviendra. On a mis une quantité de ces dieux, non seulement au Capitole et dans les temples, mais dans les rues et chemins publics; ils sont nés un peu partout au gré et selon le caprice des sculpteurs. Il a fallu les sceller avec du plomb, pour qu'ils résistent bien au vent, et les voleurs en enlèvent de temps en temps quelques-unes malgré leur poids. » L'évêque fut étonné de cette sage réponse, et aussi d'une telle liberté de langage chez un si jeune païen. Il ignorait dans quelle indépendance des dieux et de leur culte le jeune homme avait été élevé. Il prit Pons par la main, et voulut le faire asseoir, mais Pons refusa par respect : « Je me suis tenu debout devant des maîtres qui m'enseignaient des choses bien moins importantes que celles-ci, dit l'adolescent, et je ne m'assoierai pas en votre présence. »

Pendant près de trois heures, le Pape exposa à ses jeunes visiteurs les vérités de la religion chrétienne, et surtout leur raconta l'histoire du Sauveur Jésus. Puis il demanda à Pons :« Avez-vous votre père et votre mère? — Voilà deux ans que ma mère est morte, répondit l'adolescent, mon père est vieux et je suis son unique fils.

— Adore-t-il les dieux de Rome?

— Oh! il est très fervent pour leur culte.

— Dieu qui vous a ouvert les yeux à vous-même sans le secours de personne, saura, s'il lui plaît, se servir de vous, mon fils, pour donner la vie immortelle à celui qui vous a donné la vie mortelle. Croyez donc en Jésus-Christ, et vous recevrez le baptême. »

Et il l'inscrivit aussitôt, lui et son ami, parmi les catechumènes, et les renvoya.

PONS CATÉCHISE SON VIEUX PÈRE

Les visites à l'église chrétienne se renouvelèrent souvent et devinrent même quotidiennes. Pons fit de très rapides progrès dans l'instruction et la vertu. Son père lui disait quelquefois au retour de ses sorties : « Eh bien! mon fils, as-tu encore appris quelque chose de tes précepteurs? » Pons répondait : « Jamais, mon père, je n'avais appris d'aussi bonnes choses qu'aujourd'hui. » Et le vieillard se réjouissait, le croyant en voie d'acquérir la science humaine.

Pons cependant cherchait une occasion de parler à son père de Jésus-Christ. Un jour enfin il lui dit : « Père, j'entends souvent des hommes affirmer que nos dieux sont vains, qu'ils n'ont rien de la majesté qu'ils affectent, et ne te paraît-il pas qu'il en est un peu ainsi? Ils ont bien la forme humaine et des membres, mais ils ne sauraient en user. Quiconque veut et a un peu

d'argent peut se faire un dieu, et il l'a plus ou moins puissant suivant sa bourse. Je te prie de me le dire si tu t'en es aperçu, les dieux que nous avons ici, à la maison, ont-ils montré quelque puissance depuis leur fabrication?

— Je ne m'en suis jamais aperçu, répondit le père.

— Alors, pourquoi leur offres-tu des sacrifices et de l'encens?..... »

A cet argument un peu trop personnel, le vieux Marc entra en fureur, et saisissant une épée, il allait en frapper son fils. Mais la tendresse paternelle retint son bras, et quand il se fut un peu apaisé, il se contenta de dire avec amertume : « Veux-tu donc, mon fils, que, seuls dans cette ville, nous soyons sans dieux et sans sacrifices?

— Nous ne serons certes pas seuls, répondit le jeune homme, et il y en a déjà beaucoup dans Rome qui sacrifient au vrai Dieu.

— Et où les trouverons-nous?

— Ordonne-moi, mon père, de t'amener quelqu'un qui puisse te parler de cette question avec compétence, et je saurai bien le trouver.

— Volontiers, amène-le. »

Pons dit, en sortant, à son ami Valérius, témoin de cette scène : « Certainement, le doigt de Dieu est là. » Ils amenèrent le pape saint Pontien, qui n'eut pas de peine à convaincre le vieillard. A la suite de cette première conférence, ils brisèrent tous ensemble les idoles de la maison, et quelque temps après toute la famille du sénateur, y compris les serviteurs et les esclaves, recevait le saint baptême.

Le père mourut au bout de quelques mois et Pons se trouva héritier de sa charge et de sa fortune. Il avait vingt ans.

CHEZ LES EMPEREURS

Le jeune chrétien continua ses relations avec le Pape qui l'avait baptisé, et après lui, avec saint Anthère qui ne siégea qu'un mois. Puis vint saint Fabien, à qui Pons fit une donation générale de ses biens pour les distribuer aux pauvres.

Les *deux Philippe* régnaient alors, ou plutôt, l'empereur avait associé à l'empire, en qualité de *César*, son fils de même nom que lui; ils gouvernaient avec entente et habileté. Pons, qui avait pris au sénat la place de son père, avait gagné l'amitié des empereurs. Or, aux approches de l'an 247, pendant qu'on préparait au palais et dans Rome les fêtes du millénaire de la fondation de Rome, le César et son père s'entretenaient devant le jeune sénateur chrétien du sacrifice solennel qu'on allait offrir aux dieux à cette occasion. Pons dit tout à coup : « Enfin, très pieux empereurs, puisque vous représentez la puissance de *Dieu* ici-bas, pourquoi ne lui rendriez-vous pas hommage ce jour-là? — C'est précisément ce que nous voulons faire, » dit Philippe. Pons reprit en souriant : « Ne vous trompez point, il n'y a qu'un seul Dieu dans le ciel, c'est celui qui a tout créé par son Verbe et tout vivifié par le Saint-Esprit. » Les empereurs se regardaient étonnés, ne comprenant rien à ces étranges paroles. L'un d'eux dit à Pons : « Nous ne savons dans quelle intention tu nous dis cela. » Et Pons : « Jupiter a-t-il toujours existé? — Evidemment non, Saturne son père existait avant lui pendant l'âge d'or. C'est Saturne qui a introduit l'agriculture en Italie

— Et quand Saturne régnait en Crète, avant d'être dépossédé par son fils Jupiter, n'y avait-il pas des hommes en Italie qui lui donnèrent l'hospitalité une fois chassé? — Oui, il y en avait. — Ce ne sont donc pas les dieux qui nous ont créés, et il n'y a qu'un seul Dieu, c'est celui qui nous a faits; il est Père, Fils et Saint-Esprit. — S'il n'y a qu'un seul Dieu, pourquoi lui donnes-tu un fils? »

Pons fut alors amené à parler de l'Incarnation, du péché originel, qui l'avait rendue nécessaire; il raconta la vie de Jésus, le Dieu fait homme, comme saint Pontien la lui avait autrefois racontée à lui-même; il parla du bonheur du ciel et des tourments de l'enfer et occupa longtemps l'attention des empereurs charmés et étonnés des nouvelles choses qu'ils entendaient. Plusieurs conférences semblables convainquirent les deux Philippe qui crurent en Jésus-Christ. Le sacrifice du millénaire fut décommandé, on se borna aux spectacles et aux réjouissances publiques (1).

Le pape saint Fabien fut dans l'allégresse en apprenant ces heureuses nouvelles : toutes les idoles avaient été brisées dans les différentes résidences impériales, et les chapelles intérieures du palais affectées à d'autres destinations.

Malheureusement, cette conversion des empereurs n'eut pas le temps de porter de fruits pour la société romaine : les deux Philippe furent tués par trahison, deux ans après, en 249.

Décius, qui leur succéda, fit martyriser dès la première année le pape saint Fabien (250). Puis vinrent sur le trône Gallus et Volusianus qui ne l'occupèrent que deux ans et quelques mois, et enfin Valérien et Gallien qui furent de violents persécuteurs. Ils publièrent un édit général contre les chrétiens et ceux qui les cacheraient.

Pons était trop connu comme chrétien depuis plusieurs règnes, pour ne pas être en danger. Il se cacha quelque temps dans Rome, puis se retira dans une petite ville nommée *Cimelia*, située au pied des Alpes.

PONS EST SAISI — INTERROGATOIRE

Mais la persécution passa aussi en province où l'on créa des « tribunaux d'exception » contre les chrétiens. Les Gaules eurent comme président un certain Claudius avec Anabius comme assesseur. Pons finit par leur être livré. Il fut amené devant le tribunal. Alors s'engagea le dialogue suivant, que les actes du tribunal achetés aux greffiers nous ont fidèlement conservé :

Le président. — C'est donc toi qui as troublé la ville de Rome par je ne sais quelles séductions, et qui, en outre, as éloigné des dieux l'esprit de nos princes?

Pons. — Je n'ai troublé ni perverti personne, mais j'ai converti des hommes de l'erreur des démons au culte du vrai Dieu.

— Les princes Valérien et Gallien, mes maîtres, ont entendu parler de toi, et comme tu es d'une famille noble, ils ont ordonné que tu sacrifies aux dieux, sinon tu seras condamné à subir différents supplices en compagnie de misérables et de gens de basse extraction.

— Le Christ est ma consolation. Si je perds ma fortune terrestre, j'en aurai une éternelle; là-haut j'aurai non pas une noblesse humaine, mais la même gloire que les anges.

---

(1) On ne lit dans aucun auteur, dit Paul Orose (liv. VII, ch. 20), qu'on soit monté ce jour-là au Capitole, ni que, suivant l'usage, on y ait immolé des victimes.

Alors, le président ordonna de lui mettre des fers et de le garder en prison jusqu'à ce qu'il eût avisé les empereurs. Il écrivit, en effet, à Rome d'où on lui répondit par l'autorisation de faire périr le chrétien de n'importe quelle manière s'il ne renonçait à sa foi. On tira Pons de sa prison. « Ecoute les ordres salutaires de tes maîtres, dit Claudius, ils t'ordonnent d'offrir un sacrifice aux dieux ou de périr.

— Je n'ai qu'un maître, Jésus-Christ, répondit le martyr. Celui-là peut me délivrer des tourments dont tu me menaces.

LE PRÉSIDENT. — N'est-il pas étonnant que toi, un homme influent, tu en sois venu à ce point de bassesse d'appeler ton Maître un homme pauvre et sans nom que le président Pilate, magistrat comme nous, a fait mettre à mort pour je ne sais quelle accusation? Tu ferais mieux de considérer comme tes maîtres ceux qui occupent si honorablement les premiers emplois de l'État.

— N'est-il pas étonnant aussi, que toi, un homme raisonnable, tu en sois venu à ce point de folie de ne point reconnaître celui qui est le Maître du ciel et de la terre, et qui, pour ton salut, n'a pas dédaigné d'être pauvre? Tu oses appeler homme sans nom celui que les anges honorent aux cieux? Quant à l'accusation des juifs et au supplice de la Croix ordonné par le juge Pilate, ils sont arrivés parce que Jésus les voulait pour notre salut, et non par nécessité. Oh! si tu voulais t'incliner devant ce Dieu, ton esprit s'élèverait jusqu'aux cieux, tu verrais que tes dieux sont en réalité des démons, et que ton esprit est dans les ténèbres. De même, les princes qui gouvernent si sagement l'Etat, comme tu dis, se perdent et perdent leur peuple. Sachez que si vous demeurez dans ce misérable état, vous quitterez ce monde avec opprobre, et, qu'au jour du jugement, vous serez condamnés avec vos dieux à la damnation éternelle. »

LE CHEVALET, LES OURS ET LE BUCHER

Claudius, furieux, cria alors aux licteurs : « Préparez tous les supplices : chevalet, ongles de fer, torches, lanières, tenailles, fouets et d'autres encore, s'il en reste ; ce misérable va servir d'exemple aux autres par sa mort.

Or, comme les bourreaux tournaient la roue à force de leviers, soudain le chevalet se brisa et Pons, debout et tranquille au milieu de ses bourreaux épouvantés, disait à Claudius : « Eh bien! crois-tu maintenant à la puissance de mon Dieu? » Le président, confondu et troublé, ne trouvait pas de paroles pour répondre ; son assesseur Anabius vint à son secours : « O le plus sage des magistrats, dit-il, vous savez que deux ours magnifiques des montagnes de Dalmatie sont arrivés ici en même temps que nous ; faites disposer l'amphithéâtre et que Pons n'ait d'autre sépulture que la gueule des ours qui vont le dévorer. » Claudius se rendit à cet avis, et Pons fut déposé dans l'arène. On lâcha les deux ours, et, comme ils semblaient récalcitrants et engourdis, deux gladiateurs vigoureux et bien armés descendirent aussi dans l'enceinte pour les exciter contre l'ami de Dieu. Ils avaient à peine posé le pied sur le sable que les deux fauves se précipitèrent sur eux, les étouffèrent entre leurs bras nerveux et s'acharnèrent sur leurs cadavres jusqu'à les rendre méconnaissables. Ensuite, toutes souillées de sang, les deux bêtes vinrent se coucher caressantes à un pas du martyr en prière. Des clameurs générales s'élevèrent alors : « Il n'y a qu'un Dieu, celui que Pons adore! » criait le peuple enthousiasmé,

Le président Claudius, exaspéré disait aux licteurs d'une voix étranglée : « Vite ! Apportez du bois..... qu'on l'entasse autour de lui et nous verrons si ses incantations éteindront le feu. » Quand le martyr vit le bois qu'on disposait autour de lui, il dit à son juge : « Pour quel crime me condamnes-tu au feu?..... Tu seras toi-même livré au feu éternel. Pour moi, j'ai confiance en mon Dieu qui a autrefois arraché les trois enfants de la fournaise. » La flamme s'élança bientôt en tourbillonnant; elle dépassait en hauteur les murs de l'amphithéâtre et on l'apercevait du dehors. Le peuple cependant regardait anxieux et Claudius ricanait avec son assesseur, croyant bien en avoir fini cette fois. Quand l'échafaudage de matières combustibles se fût consumé et la fumée un peu dissipée, on vit le saint martyr debout et enchaîné dans l'attitude qu'il avait avant le supplice; ses habits n'étaient pas même noircis.

LE MARTYRE — CHATIMENT DES BOURREAUX

Le président Claudius, ne voulant pas s'avouer vaincu, eut recours à la flatterie : il espérait ainsi persuader le saint de sacrifier à Apollon, dont le temple était près de là : « Je sacrifie mon corps à Jésus, mon Maître, répondit le martyr, essaye encore d'autres tourments en attendant que la vengeance de Dieu t'atteigne. »

Il y avait des juifs dans l'assemblée, ils se mirent à crier : « A mort! A mort le malfaiteur! » Le martyr Pons leva alors la main droite vers le ciel : « Merci, Seigneur Jésus, s'écria-t-il, ils disent comme leurs pères qui vous criaient : Crucifiez-le! Crucifiez-le! »

Le président, répondant aux cris des juifs, se leva et dit avec colère : « Oui, il va mourir, car ce n'est pas moi seul, mais les empereurs qu'il outrage depuis si longtemps » ; puis il dit aux bourreaux : « Conduisez-le et tranchez-lui la tête sur le rocher qui domine la rivière ; que son corps soit jeté ensuite au fond du précipice. » Il fut ainsi fait, et le bienheureux martyr Pons rendit son âme à Dieu.

Les prédictions du Saint s'accomplirent à la lettre : l'empereur Valérien, fait prisonnier et esclave par Sapor, roi des Perses, courbait le dos et servait d'escabeau à son vainqueur chaque fois que celui-ci montait à cheval (259).

Gallien fut percé de coups d'épée par ses propres soldats à son entrée à Milan (268). Enfin, au moment même où était décapité saint Pons, Claudius et Anabius tombèrent au pouvoir des démons et expirèrent au milieu d'affreuses tortures.

Valérius, l'ami d'enfance de Pons, avait été témoin de son martyre ; il prit soin d'ensevelir son corps, mais il n'osa l'emporter de l'endroit du supplice et l'enterra au lieu même où il était gisant. C'est lui qui nous a transmis fidèlement les détails que nous venons de donner; l'interrogatoire est tiré des actes judiciaires que Valérius obtint à prix d'or des greffiers du tribunal.

Charlemagne combla de faveurs le monastère élevé en l'honneur de saint Pons non loin des villes de Cimelia *(Cimiez)* et de Nice. Un autre monastère fut bâti plus tard près de la ville actuelle de Saint-Pons, dans le département de l'Hérault, et les reliques du Saint y ont longtemps reposé. Elles furent détruites par les protestants au XVI^e^ siècle.

VÉNÉRABLE MICHEL GARICOÏTS

(15 août 1797-14 mai 1863.)

Portrait du vénérable Michel Garicoïts.
(D'après une photographie.)

HUMBLES ORIGINES — UNE VOCATION CHÈREMENT PAYÉE

Les malheureux prêtres fugitifs que la grande tourmente révolutionnaire jeta, au siècle dernier, sur la terre espagnole, connaissaient bien le petit hameau d'Ibarre, endormi dans la verdure, non loin de la route départementale qui de Mauléon (Basses-Pyrénées) mène à Saint-Jean-Pied-de-Port. Plusieurs d'entre eux y firent halte et se cachèrent sous le toit hospitalier d'humbles paysans, heureux de partager avec les confesseurs de la foi le modeste repas familial. Et lorsque la sécurité des fugitifs était menacée, Armand Garicoïts, le père de famille, les conduisait de nuit, par des chemins ignorés, jusqu'à la frontière espagnole.

C'est dans la chaumière de ces chrétiens convaincus que Michel Garicoïts vint au monde, le 15 avril 1797. La persécution sévissait encore en France, et l'enfant ne fut baptisé qu'à l'âge de six mois, ce qui explique comment il était déjà capable de mettre en pièces les feuillets du rituel. Gracianne, sa mère, tourna au bien l'ardeur native du petit Michel. « Sans ma pieuse mère, avouera-t-il lui-même plus tard avec émotion, je sens bien que je serais devenu un scélérat. » Il apprit les premiers éléments de lecture et d'écriture à l'école du village où il tenait la tête de sa classe. Le programme n'étant pas très étendu et le travail de l'enfant devenant nécessaire à la famille, Armand plaça son fils comme gardeur de troupeaux chez un fermier du voisinage. Dans ce milieu austère, la vertu de l'enfant était à l'abri de tout danger. Bientôt, celui qu'on appelait *Doctura*, le petit docteur, à cause de la sagesse de ses réponses, fut récompensé de sa bonne conduite : on tripla ses gages, ce qui lui fit trente écus et un mouton par an.

Pour être admis à la Première Communion, Michel lutta longtemps contre le curé de la paroisse dont la sévérité frisait le jansénisme. Le jour désiré arriva enfin, et Jésus prit à jamais possession de ce cœur vierge où mûrissait silencieusement la vocation sacerdotale.

A seize ans, le berger revint chez ses parents et leur confia ses desseins. Trop pauvres pour supporter les frais de son éducation, Armand et sa femme lui opposèrent une vive résistance qui le fit un instant chanceler. L'affection et les encouragements d'une bonne aïeule le soutinrent en cette épreuve, et, touché enfin de la vie exemplaire de Michel, Armand finit par donner son consentement. La question d'argent était loin d'être résolue, mais Dieu allait y pourvoir.

M. de Borda, un des prêtres jadis accueillis au hameau d'Ibarre, consentit à se charger du jeune homme. « A Saint-Palais, chez M. le curé, a raconté plus tard avec bonhomie le P. Garicoïts, moi, si lent, si lourd dans mes études, j'avais, en outre, le travail de deux domestiques. Je m'y prêtais de bonne grâce : j'étudiais la nuit; le jour, je soignais le cheval de mon maître, j'aidais à la cuisine. » Un peu plus tard, il passa au service de l'évêque de Bayonne. A l'évêché, il eut « souvent à subir la mauvaise humeur de la cuisinière », dont il se vengeait « en nettoyant les marmites et les casseroles ». Chargé de surveiller la nombreuse domesticité du vieil évêque, il sut accomplir consciencieusement son devoir sans jamais provoquer de mécontentements. Comme au presbytère, il étudia à temps perdu, la nuit surtout. Enfin s'ouvrirent pour lui les portes du Petit Séminaire d'Aire, où des hommes remarquables apprécièrent ses rares aptitudes pour les mathématiques et la philosophie. Nous retrouvons, en 1819, Michel Garicoïts au Grand Séminaire de Dax. Son passage y fut rapide et très remarqué.

VICAIRE — PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE DE BÉTHARRAM

« A Cambo, disait un jour le P. Garicoïts, dans une conférence à ses prêtres, j'étais avec un curé impotent à qui on disait de toutes parts : « Ah! » Monsieur le curé, on ne parle plus que de votre » vicaire; on répète ce qu'il dit en chaire et au con» fessionnal. Et vous, qui vous êtes sacrifié pour la » paroisse, tout le monde vous abandonne!..... » De mon côté, je disais du bien à tout propos de ce respectable vieillard; je demandais comme une faveur de loger sous son toit. Touché de mes attentions, ce vénérable prêtre me traitait avec tendresse. »

L'abbé Garicoïts, ordonné prêtre en 1823, venait, en effet, d'être nommé vicaire d'un curé paralysé. Il se conduisit envers lui comme un fils à l'égard de son père, prodiguant à l'infirme ses soins les plus affectueux et le portant dans ses bras jusqu'à l'église. Tout était à sa charge dans la paroisse, mais l'abbé Garicoïts ne fut pas inférieur à une tâche aussi difficile. Il fit face à tous les travaux du ministère, et le succès de ses prédications lui attira l'admiration générale. Il apprenait rarement par cœur ses discours; mais, craignant « qu'une instruction qui n'a pas coûté de peine ne produise aucun fruit », jamais il n'eut la témérité de se livrer à des improvisations. Après avoir prié et médité longtemps les grandes lignes de son sujet, il montait en chaire et laissait parler son âme. Trop respectueux de la parole divine pour viser à l'effet, « il taillait dans le vif et faisait réfléchir ». Il faisait pleurer aussi et ramenait à Dieu. Sa victorieuse et fière réplique imposait silence aux esprits forts et, à l'entendre, les préjugés contre la religion tombaient. L'œuvre des catéchismes, de la fréquente communion, la visite des malades, surtout les plus pauvres, eurent le meilleur de ses sollicitudes. Plus d'une fois, on le vit, en pleine campagne, assis sur une pierre au bord du chemin, instruire et moraliser les enfants.

L'évêque de Bayonne envoya bientôt le zélé vicaire professer la philosophie au Grand Séminaire de Betharram. En fait, il y fut « professeur, économe et, de plus, chargé officieusement de toute la communauté ». Un peu relâchees sous un supérieur quasi-octogénaire, la discipline, la science et la piété refleurirent, grâce à la bienfaisante influence de l'abbé Garicoïts.

Peu après la révolution de Juillet, le supérieur du Grand Séminaire mourait et sa succession passait à l'abbé Garicoïts. Plus libre de ses actes, il poursuivit, dès lors, l'œuvre de réforme déjà commencée. L'empiétement exagéré des récréations et des congés sur les classes fut aboli. Son exactitude était exemplaire et tous ses instants minutieusement occupés. Outre deux classes par jour, il avait la charge de l'économat, confessait, dirigeait, et, le soir venu, ne laissait la prière que pour se livrer à l'étude. Plus d'une fois, le jour le retrouva sur les traités les plus ardus qu'il analysait et réduisait, à la manière antique, en questions et en réponses claires et précises.

En 1831, le Grand Séminaire fut transféré à Bayonne et bientôt il ne resta plus à Betharram que l'abbé Garicoïts et l'abbé Guimon, son ancien ami de collège, qui allait être son dévoué collaborateur.

LES PRÊTRES DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS « SUPÉRIEUR DES QUATRE MURS » SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Le moment sembla venu à l'abbé Garicoïts d'exécuter son projet de fondation. L'évêque, pour éprouver sa vocation, le nomma à la chaire de théologie du Grand Séminaire de Bayonne. Sans hésiter, l'homme de Dieu partit, et il allait ouvrir son cours, lorsque le prélat, profondément édifié de son obéissance, se déclara satisfait et lui permit de rentrer à Betharram.

Le site enchanteur de Betharram a, de tous temps, fait l'orgueil des Béarnais et la Sainte Vierge l'avait choisi pour y manifester sa puissance. Il devint, vers le milieu du XIXe siècle, le berceau d'une œuvre déjà rêvée par saint Vincent de Paul. L'abbé Garicoïts avait alors trente-sept ans. D'un jugement très sûr, d'une volonté forte et d'une remarquable promptitude de décision, rien n'était capable d'entraver l'élan de ce qu'on appelait « son ambition surnaturelle ». Après une retraite de trente jours, à Toulouse, il commença l'œuvre rêvée qui s'appela la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus.

A voir ses débuts pénibles, on pouvait affirmer que l'œuvre était voulue de Dieu. Les difficultés surgirent du côté du gouvernement, puis de l'administration diocésaine. Elles se compliquaient d'une grande pénurie de vocations. Et le P. Garicoïts pouvait se plaindre avec humour qu'on lui décernait tous les titres, sauf le vrai : « supérieur des quatre murs d'un vaste édifice. » Le dénûment était complet. Lorsqu'un soir arriva son premier compagnon, le P. Garicoïts était seul. Il ne trouva à lui offrir qu'un peu de pain et une tranche de lard qu'il fit lui-même rôtir au bout d'une baguette. Longtemps, ils vécurent d'un maigre potage qu'on leur préparait le dimanche pour toute la semaine.

Le P. Garicoïts trouva cependant, dans son ingénieuse charité, le secret de partager avec les Capucins espagnols exilés par Ferdinand VIII et qui lui avaient demandé l'hospitalité. Pour leur venir en aide, il vendit jusqu'à ses livres et ne

garda que « le bréviaire, la Bible et la théologie ». Tant de générosité dissipa les derniers préjugés de l'évêque qui permit enfin à quelques-uns de ses prêtres d'entrer à Betharram. En 1835, la Société naissante comptait déjà six prêtres. Leur petit nombre ne suffisait pas à faire face aux travaux d'apostolat qui s'offraient. On les réclamait de partout à la fois. Leur direction était très recherchée. Plusieurs membres du clergé séculier venaient à Betharram s'initier à la science des âmes, et le P. Garicoïts était prié de rédiger des statuts pour les missionnaires diocésains.

C'est à cette époque également qu'il donna des règles à sa Congrégation; mais, toujours défiant de soi-même, il éprouvait d'indicibles répugnances à se placer à la tête de la communauté. La volonté de Dieu se manifesta clairement à lui par les encouragements de ses amis et de ses conseillers, et aussitôt il s'y soumit sans restriction. Nul mieux que lui n'était d'ailleurs capable de porter pareil fardeau. Son tact dans la conduite des hommes se révéla bien vite par l'à-propos de ses encouragements, de ses douces réprimandes et par son zèle à prévenir les défections. Dieu et les âmes, telle était la double considération qui motivait tous ses ordres. Il ne revint jamais sur une décision prise en face du tabernacle, et son expérience personnelle lui permettait de dire : « Observez donc la règle et vous aurez raison devant Monseigneur, devant moi, devant Dieu et devant les hommes. »

FONDATION ET RESTAURATION — PROGRÈS DE L'INSTITUT

A l'œuvre des missions, le P. Garicoïts et ses confrères ajoutèrent bientôt une école pour l'éducation chrétienne de la jeunesse. Cette fondation traversa des crises qui semblaient devoir en compromettre infailliblement l'avenir. Ce fut d'abord le renvoi d'un directeur jeune encore et très capable, mais d'une ambition démesurée, qui suscita des difficultés et faillit ruiner tout. Les familles blâmèrent le supérieur avec menaces de retirer leurs enfants. Mais la triste fin du malheureux jeune homme devait bientôt justifier la conduite et les pronostics du Père.

L'Université essayait en même temps de fermer cette école qu'elle considérait comme un attentat à son monopole. Au nom même de la loi qu'on lui opposait, le Père entreprit la lutte prudente, mais sans défaillance, et le succès lui resta.

Des années nombreuses avaient passé sur Betharram et des réparations pressantes s'imposaient. Or, le P. Garicoïts ne savait pas demander l'aumône. Le clergé du diocèse, qui comptait plusieurs de ses anciens élèves, eut bruit de son embarras et ouvrit une souscription. L'évêque de Bayonne s'inscrivit lui-même en tête de la liste, et la chapelle miraculeuse de la Sainte Vierge fut restaurée. A peine fondée, l'école de Betharram devenait insuffisante; les élèves y affluaient chaque jour plus nombreux, et, parmi eux, le P. Garicoïts avait discerné des âmes sacerdotales. Avec le concours spontané d'un prêtre, muni de grades universitaires, un établissement d'enseignement secondaire s'ouvrit et prospéra.

La famille des Prêtres du Sacré-Cœur comptait déjà cinquante membres environ, à la formation desquels le P. Garicoïts consacrait la plus grande part de son temps. Il leur donnait chaque jour une leçon de philosophie et de théologie et resta fidèle à cette coutume jusqu'à la veille de sa mort. Le côté pratique n'était pas négligé : avec son admirable simplicité ordinaire, le Père demandait conseil à une humble Fille de la Croix, et celle-ci lui traçait la manière dont les Frères coadjuteurs pourraient laver le linge, entretenir le vestiaire, s'occuper de la buanderie et de la cuisine.

Cependant l'Institut naissant recevait de précieux encouragements : en 1841, Mgr Lacroix, le nouvel évêque de Bayonne, avait approuvé les règles; de nombreuses fondations virent le jour. Il convient de noter aussi un événement assez considérable dont le P. Garicoïts ressentit la plus vive joie : le collège ecclésiastique de Sainte-Marie d'Oloron fut offert aux religieux de Betharram, et la Société des prêtres auxiliaires de Sainte-Croix s'unit aux prêtres du Sacré-Cœur. L'esprit des deux Congrégations ne différait pas de façon notable : œuvres d'écoles et de Séminaires, missions et prédications. Dieu bénissait l'œuvre de Betharram.

MISSION D'AMÉRIQUE
LE P. GARICOÏTS ET LES AUTRES CONGRÉGATIONS

Au milieu du siècle dernier, l'émigration vers les rives de la Plata prit d'effrayantes proportions dans les pays basques, le Béarn et les Landes. Le gouvernement argentin favorisait ce mouvement au moyen des plus attrayantes promesses, et les émigrants sacrifiaient à leur ambition la patrie, les mœurs et la foi. L'évêque de Buenos-Ayres s'adressa à l'évêque de Bayonne pour avoir des missionnaires de même langue que les émigrés. Les prêtres de Betharram acceptèrent sans hésiter cette mission au delà des mers, et les plus âgés d'entre eux sollicitèrent aussitôt l'honneur de partir. L'*Etincelle* les emporta vers l'Argentine. Pas un ne devait revoir la France. Ils moururent là-bas, « dévoués et effacés », suivant le mot d'ordre du P. Garicoïts.

Cette brève formule peut résumer aussi la vie du saint fondateur. Ses œuvres de Betharram grandissent sans cesse, et maintenant les vocations affluent. Mais voilà que l'apparition miraculeuse aux grottes de Massabielle produit déjà grand bruit. Son succès ne ferait-il pas péricliter l'œuvre du P. Garicoïts? Les prudents y ont songé. Le supérieur, au contraire, des premiers, ajoute foi au prodige et envoie son obole pour la construction de la chapelle de Lourdes. Il est prêt à tous les sacrifices « pourvu que la Sainte Vierge soit aimée et honorée ».

Peu après, il voit sans ombrage l'établissement des Jésuites à Pau; il s'en réjouit même et s'emploie généreusement à les faire réussir. Ne pouvant suivre l'attrait qui l'entraîne vers la Compagnie de Jésus, il lui reste du moins étroitement uni de cœur, partage ses luttes, s'intéresse à ses œuvres et se réjouit de ses triomphes. Il aime, certes, sa Congrégation et en désire ardemment le succès, mais dans son cœur les âmes ont la première place et tout le reste est subordonné à cette considération. Les Congrégations ne doivent être, de l'avis du P. Garicoïts, que les humbles auxiliaires des Ordres anciens et plus expérimentés.

Conseiller et confesseur extraordinaire de plusieurs communautés, le supérieur de Betharram devint, de façon toute spéciale, le directeur et le propagateur de la Congrégation des Filles de la Croix. Au couvent d'Igon, il connut, en 1826, leur vénérée fondatrice, la Sœur Elisabeth. Elle lui voua dès lors une confiance sans bornes, se livra à ses conseils et ne voulut pas d'autre directeur pour la communauté naissante. Cependant, on craignait que cette aumônerie n'absorbât tous les instants du Père, et, dans l'intérêt même de sa propre famille spirituelle, son changement fut

projeté. « J'aime mieux, écrivit à cette occasion la Sœur Elisabeth à la supérieure d'Igon, que vous ne vous confessiez qu'une fois le mois et que ce soit avec lui que de vous voir aller tous les huit jours à un autre. » Le Père resta. Il devait être jusqu'à sa mort l'ange consolateur de cette fondation encore à son berceau. Son admirable dévouement ne connut jamais les exigences impérieuses et, pas une fois, l'homme de Dieu ne consentit qu'on fît la moindre exception en sa faveur. Pour ses repas, il n'acceptait que les mets souvent répugnants, préparés dans la « marmite » des pauvres Sœurs. Un jour pourtant, la Sœur Elisabeth intervint et ordonna à la cuisinière de soigner le P. Garicoïts. — « En ce cas, répondit la Sœur, convertissez-le d'abord, car il ne veut jamais rien accepter de ce que je prépare pour lui. » Et le Père, avec son franc sourire, de répondre : « La Sœur Jérôme est une originale; si je la croyais, je ne mangerais que du poulet; je vous prie de la mettre à cent lieues d'ici. »

LE DIRECTEUR DES AMES

Le P. Garicoïts, outre ses multiples travaux ordinaires, trouvait encore le temps de confesser et de diriger les âmes nombreuses que sa sainteté attirait. La science et la piété s'unissaient en lui à un don merveilleux de discernement. Victime dans sa jeunesse des inexorables rigueurs jansénistes, il les combattait de toutes ses forces, ouvrant aux pénitents les voies de la confiance et les poussant à la communion fréquente. Il jugeait avec précision et prenait parti d'une façon catégorique. Le clergé surtout était avide des sages directions du *voyant*, comme on disait alors. Des membres éminents de l'épiscopat français eux-mêmes arrivaient à Betharram « où trois jours de recueillement profitaient plus que huit jours de retraite pastorale ».

Si le P. Garicoïts se multipliait pour les étrangers, ce ne fut jamais au préjudice de sa communauté. Chaque semaine, il donnait à la maison-mère une conférence spirituelle que pour rien au monde il n'eût voulu omettre. Le plus souvent, c'étaient de familières et attachantes causeries. Quelquefois, elles tournaient en dialogue animé où questions et réponses se croisaient et se succédaient avec une charmante bonhomie et sans jamais franchir les limites d'un filial respect.

L'apostolat du fondateur de Betharram s'exerçait aussi à distance par des lettres spirituelles débordantes d'amour de Dieu et du prochain et qui formeraient un véritable traité d'ascétique.

VERTUS DU P. GARICOÏTS — SA MORT

Cet homme que nous avons vu enseigner, prêcher, diriger et fonder des œuvres était un saint. Il porta l'héroïsme dans la pratique des vertus chrétiennes. Sa foi humble, éclairée par un grand savoir et dont il redoutait d'altérer la virginité, ne transigea jamais avec le libéralisme moderne. Elle convertit un jour un protestant, témoin secret de l'oraison du pieux fondateur devant le tabernacle.

Sans ressources bien souvent pour soutenir des œuvres multiples, il se confiait alors à la seule Providence et ne consentait jamais, même aux heures d'entière disette, à diminuer ses aumônes ordinaires. Il craignit, en thésaurisant, de tarir les sources de cette divine Providence. Et Dieu, en retour, ne l'oubliait pas aux heures difficiles. Un agent de change se présente un jour à Betharram. Il réclame une somme de 600 francs. On fouille coins et recoins pour grouper à grand'peine un sixième du total. L'inquiétude commençait. Soudain la porte du P. Garicoïts s'ouvre; c'est un de ses prêtres qui lui porte un rouleau de 600 francs découvert à l'instant sur l'autel de la Sainte Vierge.

Naturellement vif et emporté, le Père était devenu d'une douceur inaltérable. Il accueillait tout le monde. Ce religieux, débordé de travail, ignorait l'art, tout mondain, de congédier les visiteurs. On partait quand on voulait.

Il ambitionnait la cellule la plus misérable et trouvait du charme aux emplois les plus répugnants. Il vivait de peu, s'accommodait de tout et, parfois, dans la soirée, il était nécessaire de lui rappeler qu'il était encore à jeun.

Le sacrifice l'attirait. Les sanglantes disciplines dont ses condisciples du Petit Séminaire avaient déjà surpris le secret ne devaient jamais être interrompues. Le Père s'effaçait devant le moindre des siens. Reçu un jour dans un Grand Séminaire, on lui destinait une chambre et un lit confortables et à son jeune compagnon, un pliant au bord du corridor. Le Père arriva le premier, s'empara du pliant et obligea son compagnon à garder la chambre et le lit.

Le moment de la récompense était proche. Dieu avait pris soin d'annoncer maintes fois à son serviteur le jour de sa venue. En 1853, ce fut par une attaque de paralysie dont le Père attribua la guérison aux prières des saintes âmes qu'il dirigeait. Depuis lors, la maladie ne le quitta plus et ses forces s'éteignirent progressivement. En 1863, le mal avait fait des progrès rapides et, malgré de passagères accalmies, on redoutait une fin prochaine. L'évêque de Bayonne était en tournée pastorale; l'humble supérieur alla se prosterner à ses pieds, en reçut la bénédiction et une accolade émue. Il rentra à Betharram, prit part au repas de la communauté et, pendant la récréation qui suivit, fut gai et simple comme à l'ordinaire. Vers minuit, un violent accès de toux éveillait la communauté. On accourut autour de son lit. Après les prières des agonisants, le vieillard leva les yeux au ciel et expira en murmurant les premiers mots du *Miserere*. C'était le 14 mai 1863, jour de l'Ascension de Notre-Seigneur.

Dans la chapelle ardente où le corps resta trois jours exposé, l'affluence de la foule fut considérable et les funérailles furent un triomphe.

Les restes du P. Garicoïts reposent maintenant au sommet du calvaire de Betharram, dans la chapelle de la Résurrection, et Dieu se plait à glorifier, par d'éclatants prodiges, le tombeau de son serviteur.

BIBLIOGRAPHIE

R. P. Basilide Bourdenne, *Vie et lettres du R. P. Michel Garicoïts*, Toulouse, Edouard Privat, 1889.

LE BIENHEUREUX GILLES DE SANTAREM

en Portugal (1184-1265).

Fête le 14 mai.

Gilles fait jeter au feu tous ses livres de magie.

NAISSANCE — VIE DISSIPÉE

Le bienheureux Gilles ne fut pas de ces âmes privilégiées qui, sous l'action de la grâce, voient dès leur jeune âge éclore et fleurir en elles les vertus les plus délicates. Son cœur connut les décevantes ardeurs des passions, et c'est au plus profond de l'abîme que la miséricorde de Dieu se pencha sur lui, pour l'élever à la plus haute sainteté.

Il naquit entre les années 1183 et 1185, à Vouzella, petite ville située sur la route qui conduit d' Aveïro à Visco, dans la vallée de la Vouga.

Son père s'appelait Paez Rodriguez et sa mère Thérèse Gilles. Tous deux occupaient un rang distingué dans la noblesse du pays. Rodriguez était même alcade de Coïmbre et conseiller du roi Dom Sanche Ier.

Destiné de bonne heure à l'état ecclésias-

tique, sans que ses inclinations et surtout sa vraie vocation eussent été prises en considération, Gilles Rodriguez fut envoyé à Coïmbre pour y faire ses études.

A quelque temps de là, ses parents, grâce à leur influence, lui firent donner les revenus de trois canonicats dans les églises de Coïmbre, Braga et Guarda, auxquels vinrent s'ajouter les prieurés de Santa-Eiria à Santarem, et de Coruche. Ces biens d'Eglise considérables, accumulés sur la tête d'un jeune enfant, ne servirent qu'à alimenter ses passions naissantes.

Le luxe, le plaisir, l'ambition s'établirent en maîtres dans son cœur. Délaissant l'étude de la théologie et des Saintes Ecritures, il s'adonna avec ardeur aux lettres, aux sciences physiques, et même à la médecine.

DÉPART POUR PARIS
PACTE AVEC LE DÉMON

Avide de savoir, le jeune homme négligea de plus en plus les obligations chrétiennes. Il résolut même de quitter son pays et d'aller compléter à Paris, auprès de maîtres distingués, ses connaissances médicales et philosophiques. Il partit donc pour cette capitale, accompagné de quelques serviteurs, rêvant d'éclatants succès, se voyant déjà environné d'une grande renommée de science et d'une auréole de gloire.

Un jour qu'il chevauchait, ayant en tête ces brillants rêves d'avenir, le démon, déguisé sous une forme humaine, l'aborde avec courtoisie. Ce père du mensonge fait miroiter peu à peu, devant les yeux du jeune étudiant, l'acquisition facile d'une science merveilleuse. Gilles se laisse fasciner et cède à la plus abominable tentation. Un pacte est signé et, durant sept années consécutives, prétendent les historiens, Gilles sut se dérober à toutes les recherches et se cacher avec son infernal maître, dans une caverne, aux environs de Tolède, en Espagne.

Il en sortit doué d'un pouvoir extraordinaire sur les éléments, sachant discerner et guérir avec une facilité étonnante les plus graves maladies. L'élève de Satan reprit la route de Paris, où bientôt, reçu docteur en médecine, il s'attira, par des cures nombreuses et retentissantes, l'admiration de la Faculté.

Les secrets des sciences occultes datent de loin ; Gilles Rodriguez les connaissait, car son art dépassait évidemment, à cette époque, les ressources de l'esprit humain.

D'aucuns peut-être souriront et crieront à la légende; un coup d'œil sur le XII^e^ et le XIII^e^ siècles, où les magiciens étaient si répandus, leur suffiront pour admettre la vraisemblance de ce fait rapporté par les historiens du Bienheureux.

CONVERSION MIRACULEUSE

Le temps arriva enfin où Dieu, par son infinie miséricorde, daigna transformer ce cœur donné au démon. Gilles étudiait un jour dans sa bibliothèque, lorsque tout à coup apparaît devant lui un chevalier bardé de fer, monté sur un coursier écumant. Le spectre secoue sa lance et crie d'une voix formidable :

— Change de vie; change de vie, te dis-je !

A l'instant la vision s'évanouit. Le premier mouvement de l'orgueilleux docteur fut de trembler et de jeter un regard sur sa vie misérable.

Les habitudes cependant l'entraînèrent à nouveau et peu à peu tout remords disparut.

Une seconde fois, le cavalier mystérieux se présenta, et, poussant son cheval sur l'infortuné Rodriguez, il lui répéta à trois reprises :

— Change de vie ou je te tue.

— Je changerai, Seigneur, je changerai, excusez mon délai.

L'impitoyable fantôme ne se trouva pas sans doute satisfait de cette promesse, car, fondant sur Gilles, il le jeta par terre d'un coup de lance et disparut. A ce coup, qu'il crut mortel, Gilles sentit s'opérer en lui une subite transformation ; sa vie antérieure lui devint odieuse, et plein de dégoût, il ordonna un jour à ses gens d'allumer un grand feu, dans lequel il jeta tous ses livres de magie. Il fit tout disposer ensuite pour son départ et se mit en mesure de regagner sa patrie, se fuyant plus encore lui-même qu'il ne fuyait Paris et ses séductions.

Les remords et l'effroi que lui causait sans cesse le souvenir du chevalier mystérieux le remplirent d'une si profonde tristesse qu'il en tomba malade. Il continua néanmoins son voyage : sa pensée unique était de tout quitter pour se donner à Dieu sérieusement.

ENTRÉE CHEZ LES DOMINICAINS

Arrivé à Palencia, en Espagne, il fit connaissance des Frères Prêcheurs. L'Ordre venait à peine d'être fondé par saint Dominique. Installés depuis peu dans la ville, quelques religieux bâtissaient un couvent et jouissaient déjà d'une admirable réputation de sainteté. Pour hâter l'achèvement de leur maison, tous, indistinctement, mettaient la main à l'œuvre. Malgré ce surcroît de fatigues, leur nourriture était très pauvre, et souvent ils n'avaient pour dîner qu'un peu de pain noir et quelques légumes cuits à l'eau.

Touché de ces admirables exemples, Gilles Rodriguez résolut de se joindre à la petite communauté. Il demanda le prieur, lui découvrit le lamentable état de son âme, l'étrange moyen par lequel Dieu l'avait amené au repentir, et sa résolution de réparer par la pénitence et la prière ses désordres passés.

Le prieur comprit les desseins de la Providence sur ce noble seigneur et, après l'avoir consolé, réunit aussitôt le Chapitre ; ayant pris l'avis de ses religieux, il lui accorda l'habit de l'Ordre. Les domestiques du Fr. Gilles, tenus en dehors de cette négociation, ne furent pas médiocrement surpris lorsqu'il vint les retrouver à la porte du couvent. Après quelques exhortations touchantes, il leur distribua tous ses biens et les congédia. (1220 ou 1221.)

Le nouveau Frère-Prêcheur, libre des préoccupations du monde, ne songea plus qu'à la pénitence. Il se contenta d'écrire une lettre à son père pour l'avertir de sa résolution. Lorsqu'il eut prononcé ses vœux solennels,

les supérieurs l'envoyèrent au couvent de Saint-Jacques, à Paris. Il compléta ses études de théologie et d'Ecriture Sainte et contracta avec le bienheureux Jourdain de Saxe, le bienheureux Humbert de Romans et plusieurs autres illustres personnages de l'Ordre, une sainte et vive amitié.

ACTION PROGRESSIVE DE LA GRACE
QUELQUES TRAITS

Plusieurs faits conservés par les *Vies des Frères* nous montrent l'action progressive de la grâce chez le Bienheureux. Ils se rapportent aux premiers temps de sa vie religieuse au couvent de Palencia, ou à celui de Saint-Jacques.

La dureté de la couche et la rudesse des vêtements lui paraissaient parfois difficiles à supporter. Il avait si peu l'habitude de renoncer aux délicatesses de la vie ! Un Frère, auquel il s'en était ouvert en confession, répondit en lui rappelant les désordres de sa jeunesse.

— Embrassez, mon Frère, les peines présentes de l'austérité et portez-vous à ces rigueurs avec persévérance et surtout avec cœur.

Ces paroles demeurèrent gravées dans son âme, et le soutinrent dans les violents dégoûts qu'il éprouvait. Il ne pouvait se plier généreusement à la loi du silence et à l'amour de la solitude sans lesquels il ne peut y avoir, au dire du bienheureux Albert le Grand, de véritable esprit de mortification. Dans sa vie antérieure, Fr. Gilles s'était abandonné aux saillies d'une nature enjouée et communicative. Sa conversation, agréable, séduisante, était recherchée de tous. Maintenant que la règle l'obligeait au silence et au calme de la cellule, il lui semblait qu'un feu intérieur brûlait sa poitrine et dévorait son gosier. Sa persévérance et son ferme propos triomphèrent peu à peu de ces difficultés, et se taire devint pour lui une jouissance.

Le bienheureux Humbert de Romans, qui vivait à Paris avec lui, se porte garant de la vérité du fait et atteste que le Bienheureux ne parlait plus que pour de sérieux motifs et pour consoler les Frères.

RETOUR EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL
APOSTOLAT — ÉLU DEUX FOIS PROVINCIAL

Après quelques années de séjour à Paris, Fr. Gilles rentra en Espagne pour y travailler à l'instruction des jeunes novices ; quelque temps après, il était envoyé à Santarem pour établir un couvent de Frères-Prêcheurs que le roi de Portugal voulait y fonder. Il y vécut longtemps, appliqué à l'enseignement et à la prédication. Les courses apostoliques le ramenèrent à Coïmbre, ville qui avait été autrefois le théâtre de ses désordres, mais qu'il édifia alors par l'austérité de ses mœurs et le zèle de ses prédications.

Il eut la consolation d'y opérer des conversions nombreuses, surtout dans la foule licencieuse d'étudiants qui se pressaient à l'Université et qu'attiraient son ancienne renommée de docteur et sa surprenante conversion.

On le rappela ensuite en Espagne, où il fut élu provincial (1233). Saint Dominique était mort depuis plusieurs années déjà. Et il fut un des soutiens et des plus actifs collaborateurs de son successeur, le bienheureux Jourdain de Saxe.

C'est à cette époque que Gilles passa dans l'île Majorque pour y faire entendre la parole de Dieu. Il n'y avait pas plus de dix ans que Majorque était sous la domination de l'Espagne ; la longue habitude qu'avaient eue ses habitants de vivre parmi les Sarrasins les avait rendus extrêmement superstitieux et ignorants.

En voici un exemple : Au moment de l'embarquement du Bienheureux, l'un des passagers se mit à éternuer à plusieurs reprises. Aussitôt les nautonniers d'augurer mal du voyage et de ne plus consentir à faire voile ce jour-là.

Le Bienheureux les reprit de cette superstition et le vaisseau continua sa route. Une furieuse tempête se déchaîna tout à coup, au point que tous les passagers se crurent perdus. Ils imputaient ce malheur au serviteur de Dieu, et peu s'en fallut qu'ils ne le jetassent à la mer avec ses compagnons. Le Bienheureux, après avoir calmé tout le monde, se mit à prier, et la mer, à l'instant, redevint tranquille.

Le zélé missionnaire, dans cette île à moitié païenne, restaura en grande partie la religion et le culte, et y laissa, en la quittant, des chrétiens fervents et instruits dans la foi.

En 1249, Gilles assista au Chapitre général de son Ordre qui se tenait à Trèves, et s'y fit décharger des fonctions de provincial qu'il n'avait acceptées que par obéissance.

LE PACTE RENDU PAR LE DÉMON

Quelque douce que fût la consolation du Bienheureux d'avoir été retiré de l'esclavage du démon pour jouir de la liberté de la grâce, le souvenir du pacte qu'il avait signé, et par lequel il s'était voué à Satan, lui déchirait le cœur. Le démon cherchait à le pousser au désespoir en lui rappelant sans cesse cette terrible donation.

L'unique ressource du malheureux était alors de recourir à Marie et de l'appeler à son aide.

Enfin, après sept ans d'austères pénitences, de souffrances morales indicibles, d'ardentes prières, sa confiance fut récompensée.

Une nuit qu'après avoir longuement prié il s'était assoupi au chœur, il trouva, à son réveil, sur l'appui de sa stalle, l'impie donation qu'il avait signée de son sang, et que la puissance de Marie venait d'arracher au démon.

CONTEMPLATION SUBLIME — EXTASES D'AMOUR

Depuis lors, il goûta sans mélange les ineffables consolations spirituelles dont le Seigneur comble ses serviteurs de prédilection. Parmi ces grâces, nous devons compter celle d'une contemplation très sublime. Le Bienheureux n'avait qu'à se recueillir quelques instants, pour que son esprit s'absorbât en Dieu jusqu'à l'extase ; on le voyait alors s'élever peu à peu de terre et demeurer immobile, la face transfigurée. Et lors-

qu'après plusieurs heures on le forçait de revenir à lui, il se plaignait doucement et soupirait tristement.

Quelques traits particuliers touchant la sublimité de ces extases ne sauraient être omis sans laisser dans l'ombre cet admirable don du ciel.

Un jour, lisant dans sa chambre les livres de saint Denys, pour lequel il avait une vénération particulière, le Bienheureux en vint à ce passage où le théologien mystique dit que l'amour divin est extatique, doux, plein de lumière. Il s'y arrêta quelque temps, puis l'opération divine lui faisant éprouver en réalité ce qu'il méditait, il fut entraîné doucement à la contemplation, son corps s'éleva de terre, et pendant plusieurs heures resta immobile.

Le seul nom de Jésus le ravissait en extase. On raconte à ce sujet qu'un jour, visitant les Frères malades à l'infirmerie, il s'approcha d'un religieux plus souffrant que les autres. Celui-ci, dans sa douleur, avait prononcé en poussant un soupir le nom de Jésus.

— Savez-vous, s'écria Frère Gilles, combien est doux ce nom que vous venez de prononcer : Jésus ! Jésus ! Jésus !

Et ce disant, il perdit les sens et aucune violence ne put le tirer de son extase d'amour.

Le chroniqueur ajoute que le Fr. Vincent de Lisbonne, esprit un peu sceptique, autrefois médecin dans le siècle, comme Fr. Gilles, ne pouvait se persuader de la vérité de ces ravissements. Quelques Frères s'empressèrent de l'avertir. Il vint et se livra à toutes les expériences susceptibles de lui démontrer une vérité si étonnante. Il poussa le Bienheureux en tous les sens, lui donna des coups d'épingle dans la main, il alla même jusqu'à lui brûler les doigts avec un flambeau sans que le Bienheureux en témoignât aucun sentiment de douleur. Honteux alors de ses doutes, il rentra en lui-même et admira les grâces dont Dieu favorisait son serviteur.

MIRACLES DU BIENHEUREUX

Le Bienheureux jouissait de la lumière prophétique et de la grâce des miracles. Il prêchait, un jour, pour la promulgation de certaines Lettres pontificales. Plusieurs personnes intéressées, à qui ces décrets déplaisaient, insultèrent le prédicateur. Un homme de qualité, fort considéré dans le royaume, se faisait surtout remarquer par la grossièreté de ses injures. Le Saint se contenta de répondre par le silence aux emportements de ce personnage, mais lorsque celui-ci eut bien déchargé sa colère, le Saint dit à son compagnon, le P. André :

— Si ce pauvre homme savait ce qui le menace, il ne serait pas si arrogant ; sous peu, il mourra de mort violente. Quelques jours après, en effet, le roi de Portugal le faisait arrêter et pendre sur la place publique.

Une femme, affligée de ce que, après dix ans de mariage, elle n'avait point eu d'enfants, se recommanda instamment au Fr. Gilles, le conjurant d'intercéder pour elle. Elle ajouta que si elle obtenait un fils, elle le consacrerait à Dieu dans son Ordre. Le Bienheurux pria suivant ses intentions, et, dans l'année, elle mit au monde un gracieux enfant.

MORT DU BIENHEUREUX
CULTE NON INTERROMPU

La mort trouva Fr. Gilles dans une vénérable vieillesse de plus de quatre-vingts ans, languissant d'amour de Dieu plutôt que consumé par la caducité de son âge. Lui-même avait eu révélation de son dernier jour : ce qui accroissait encore ses désirs d'arriver à la patrie céleste. Il n'éprouva presque point de maladie, mais ayant fait étendre un cilice, il s'y coucha reçut les derniers sacrements et consola les Frères par des paroles pleines de douceur et de tendresse.

Puis, joignant les mains et les élevant vers le ciel, il recommanda son esprit au Seigneur en disant : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Abaissant ensuite ses bras, il les disposa en forme de croix, et sans agonie, il rendit son âme à Dieu, le jour même de l'Ascension 1265.

Son corps resta si beau et exhala une odeur si agréable qu'on ne pouvait douter de la gloire dont son âme jouissait dans le ciel. Quand on lui rendit les derniers devoirs, on découvrit la terrible chaîne de fer qu'il s'était mise à son entrée au noviciat et qu'il n'avait jamais quittée depuis. Elle fut conservée comme une précieuse relique dans le trésor de l'église.

Il y eut concours prodigieux à sa sépulture et, peu de temps après, les miracles que Dieu opéra par son intercession obligèrent les Pères à transférer ses restes. Ils furent déposés dans un magnifique tombeau de marbre que Dona Jeanne Draz, sa parente, voulut élever dans une chapelle de l'église.

Une dame fort vertueuse avait un esclave sarrasin et, le voyant malade à toute extrémité, s'efforçait de le convertir. Vains efforts, il s'obstinait opiniâtrément dans l'erreur. Sa pieuse maîtresse vint demander aux Pères le scapulaire du bienheureux Gilles, et le mettant sur le corps du moribond, elle l'exhorta à se confier aux mérites de ce Saint, l'assurant qu'il guérirait. Elle le laissa dans cet état et vint se jeter au pied du tombeau du Bienheureux. Pendant qu'elle faisait oraison, le mahométan se trouva tout changé et demanda le baptême. Un prêtre vint sans retard, l'instruisit et lui administra le baptême et la Communion. Le Sauveur même lui apparut avec le bienheureux Gilles pour le consoler et l'inviter au ciel. Le malade, en racontant aux assistants ce qu'il voyait, mourut dans la joie des saints.

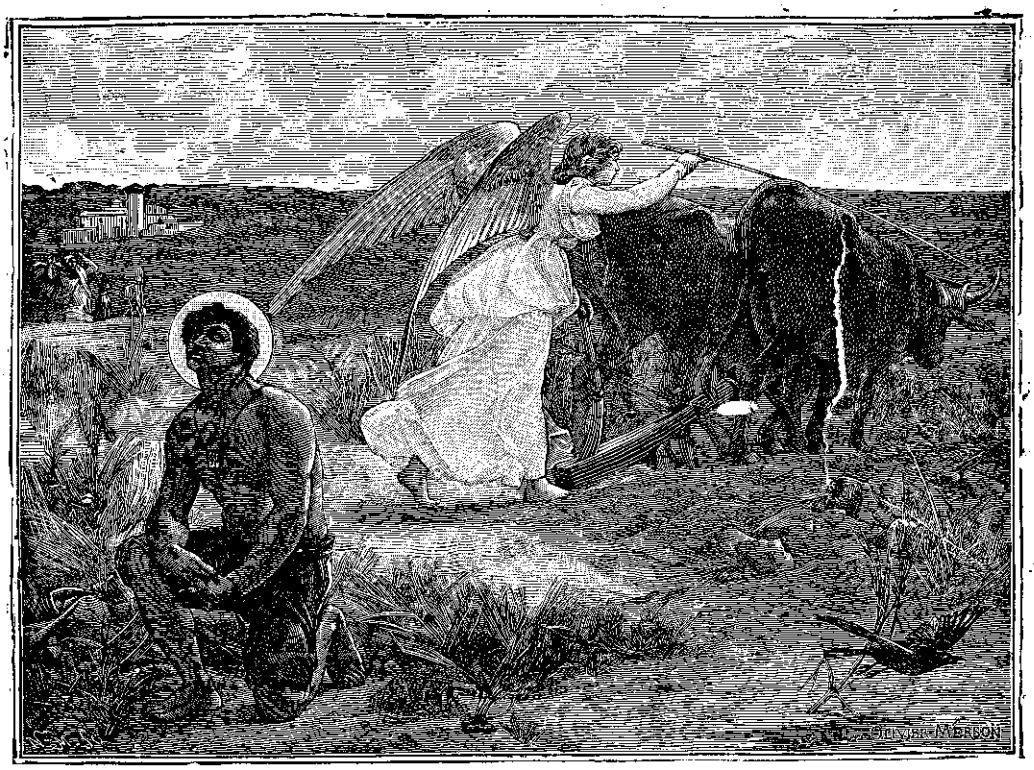
Le culte non interrompu que le Portugal et les Frères Prêcheurs ont rendu au Bienheureux a été confirmé par Benoit XIV, le 9 mars 1748.

SOURCES CONSULTÉES

Année Dominicaine, 14 mai. — *Acta Sanctorum* Boll., 14 mai, t. III. *Vie écrite* par ANDRÉ RESENDIO, Frère Prêcheur. — *Echard et Quetif. Scriptores ordinis Prædicatorum*, t. I. ROHRBACHER. *Hist. universelle*, l. LXXV.

SAINT ISIDORE, LABOUREUR

Fête le 15 mai.



UN ENFANT DU PEUPLE

On s'imagine quelquefois que pour devenir un saint il faut être un personnage ; mais tout chrétien peut, avec la grâce de Dieu, devenir un saint. Toutefois, il est bien évident qu'il ne le deviendra pas malgré lui. Saint Isidore, le patron des laboureurs, ce saint si populaire en Espagne où ses innombrables miracles l'ont rendu célèbre, naquit à Madrid vers le commencement du douzième siècle, de parents très pauvres. Mais s'ils étaient privés des biens de ce monde, ils en avaient d'autres qui valaient mieux : ils étaient riches en vertus. Leurs instructions et leurs exemples inspirèrent de bonne heure à l'enfant que Dieu leur avait donné une grande horreur du péché et un ardent amour de Dieu. Leur pauvreté ne leur permit point de le faire étudier; l'Esprit Saint se chargea d'illuminer de ses célestes splendeurs, cette jeune âme simple et candide qui venait à Dieu dans la pureté et la simplicité de son cœur. Jeune encore, il avait déjà la maturité de jugement d'un homme fait.

Quand l'âge lui eut apporté les forces nécessaires aux rudes travaux des champs, il se mit au service d'un riche habitant de Madrid, Jean de Vergas, pour cultiver sa terre de Caramancha, située près de la ville.

Résolu de se marier, il arrêta son choix sur Marie Torribia, d'une condition aussi simple que la sienne. Marie Torribia, alors servante dans une honnête famille de Madrid, était vraiment digne de devenir l'épouse d'Isidore. C'était une de ces femmes fortes, dont l'Ecriture nous a tracé un si magnifique portrait. Elle fut la compagne fidèle de sa vie et des vertus de son époux, et la catholique Espagne l'invoque aujourd'hui sous le titre de Bienheureuse.

Elle vint s'établir avec Isidore à Caramancha, et ils y vivaient tous deux dans une grande union et une singulière piété.

FOI VIVE, ESPRIT DE PRIÈRE, AMOUR DU TRAVAIL

Isidore était un homme de prière. Que de chrétiens, bien intentionnés d'ailleurs, trouvent à peine dans le courant de la journée quelques minutes à consacrer à Dieu! Ils pensent s'excuser en alléguant la multitude de leurs affaires, comme si le soin des choses qui passent devait nous faire oublier les choses éternelles! Il y a ceci de merveilleux dans la vie du saint laboureur espagnol, qu'il savait trouver du temps pour tout; il avait le secret d'en donner beaucoup à la prière, sans que les devoirs de son état en eussent le moins du monde à souffrir, tout au contraire.

Pour cela, il avait deux moyens : l'un était de se lever de grand matin, l'autre de ne point perdre de temps et de s'appliquer au travail avec une admirable ardeur. — Par le travail, on fait pénitence de ses péchés; on se préserve des tentations que le diable sème dans l'oisiveté; enfin on gagne des mérites pour le ciel. Isidore savait cela, et c'est une grande science. Si aujourd'hui on s'en souvenait mieux, la question sociale aurait fait un grand pas.

Jamais l'infatigable ouvrier n'abandonna les exercices de piété qu'il s'était une fois fixés. Les dimanches et jours de fête, il les réservait entièrement à Dieu, assistant avec beaucoup de recueillement aux offices de l'église, prêtant une oreille attentive à la parole de Dieu et, tout paysan qu'il était, il donnait de longues heures à l'oraison.

Le reste de la semaine, dès le point du jour, on le voyait visiter les principales églises de Madrid; et ce n'est qu'après avoir prié Dieu et la Sainte Vierge de tout son cœur, dit le diacre Jean, son historien, et avoir assisté au saint sacrifice de la messe, qu'il allait se mettre au travail des champs.

Alors, pour retrouver le temps employé à ses exercices de piété, il travaillait avec plus d'énergie. Et il arrivait, avec l'aide de Dieu, qu'au bout de la journée, il en avait fait plus que ses voisins.

Ceux-ci cependant, poussés par le démon allèrent l'accuser auprès de son maître. « Honorable seigneur, lui dirent-ils, cet Isidore, que vous payez pour cultiver vos champs au lieu de s'en occuper selon son devoir, se lève avant l'aurore, et, sous prétexte de pèlerinages et de dévotions, s'en va visiter toutes les églises de Madrid. Le jour est déjà fort avancé lorsqu'il revient et il ne fait pas la moitié de son travail. Si nous disons cela, ce n'est n'est pas que nous lui voulions du mal, au contraire; mais c'est pour vous être utile et par amitié pour vous. » Ah ! les mauvaises langues !...

A cette nouvelle, Jean de Vergas entra dans une grande colère; il vint trouver Isidore et lui adressa les plus sévères reproches. « Cher et honorable maître, répondit celui-ci avec douceur, je vous sers en toute fidélité et je m'estime heureux et honoré d'être sous votre patronage; mais je ne puis, ni ne veux négliger en aucune façon mes devoirs envers Dieu et envers l'assemblée des saints. Si vous craignez que mon retard au travail ne diminue l'abondance de la moisson, je suis prêt à compenser, à l'aide de ce qui me revient, tout le déchet, qu'au jugement de mes voisins j'aurai fait subir à la récolte. Je vous prie donc, car je connais votre probité, de ne point vous irriter contre moi, puisque ce que je donne à Dieu ne vous causera aucun préjudice. »

Ces paroles calmèrent un peu le maître et il reprit le chemin de sa maison, résolu cependant à surveiller de plus près son serviteur.

Quand à l'homme de Dieu, sa piété était trop solide pour se troubler de ces événements. Son âme demeura paisible et tranquille; il n'interrompit point ses pèlerinages aux églises, et continua à faire ses prières comme de coutume avec toute la ferveur de son âme. Il savait la parole de Notre-Seigneur : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

MERVEILLES

Jean de Vergas sortit un jour de grand matin, et vint se cacher dans une grotte d'où il pouvait, sans être vu, observer à loisir le travail de son serviteur. Il attendit longtemps, et le soleil avait déjà parcouru un certain espace à l'horizon, lorsque, enfin, Isidore parut. Jean se précipite hors de sa grotte pour accabler de reproches le laboureur attardé.

« Mais, qui sait les desseins de Dieu, disait le prophète, et qui a été son conseiller? » Pendant qu'il avance, le cœur en proie à une grande colère, il aperçoit dans le champ deux charrues tirées l'une et l'autre par des bœufs blancs; chacun des deux attelages était dirigé par un jeune homme aux longs vêtements blancs et au visage merveilleusement beau et serein. Au milieu avançait la charrue d'Isidore. Toutes les trois glissaient à travers le sol avec une vigueur rapide et sûre.

A ce spectacle inouï, le maître s'arrête, frappé d'admiration et de stupeur. Il contemple ébloui, deux anges au service d'un homme! Il reprend sa marche; il regarde de nouveau; mais cette fois, il ne voit plus qu'Isidore, labourant seul, comme à son ordinaire...

Il s'approche de lui, le salue, l'interroge : « Cher ami, dit-il, je t'en prie, au nom de Dieu que tu sers si fidèlement, quels étaient donc ces compagnons qui, tout à l'heure, te prêtaient leur concours? J'en ai vu deux qui t'aidaient et travaillaient avec toi, mais, en un clin d'œil, ils ont disparu. » Le Saint répondit simplement : « Devant Dieu que je m'efforce de servir de tout mon pouvoir, je n'ai rien à me reprocher dans l'accomplissement de mes devoirs envers vous, et je vous assure que je n'ai appelé ni vu avec moi dans ce champ que Dieu seul, c'est lui que j'invoque, c'est lui que j'implore, et c'est lui qui vient toujours à mon aide. »

Le maître était ému jusqu'au plus profond de son cœur. Il se repentait maintenant d'avoir ajouté foi si facilement à la calomnie, « Tout ce que l'on est venu me dire contre toi, dit-il à Isidore, je le méprise; bien plus, tout ce que je possède dans cette campagne, je le mets sous ton pouvoir et ce sera toi qui décideras, selon ta volonté, de tout ce qu'il faudra faire. » Puis il le salua, et, de retour chez lui, il raconta à beaucoup de personnes ce dont il avait été témoin. Il avait enfin compris ce qu'Isidore lui avait répété bien souvent : que le temps donné à Dieu n'était jamais perdu. Un tel serviteur était un trésor pour son maître.

Sur d'anciennes peintures faites au tombeau du Saint et destinées à rappeler ce miracle, on aperçoit dans le lointain l'épouse d'Isidore : elle venait en ce moment lui porter son frugal repas; elle contemple avec admiration le prodige par lequel Dieu récompense le pieux laboureur.

Une autre fois, c'était pendant l'été, alors que tout est desséché par les ardeurs du soleil. Le maître d'Isidore était allé le voir aux champs. Saisi d'une soif ardente, il demande à l'homme de Dieu s'il ne pourrait pas lui indiquer un endroit où l'on aurait de l'eau. Il s'empresse de se rendre au lieu qui lui est montré : mais il n'y trouve rien : la chaleur avait tout tari. Il revint de fort mauvaise humeur : « Tu m'as trompé, dit-il. — Allons ensemble, répondit Isidore. » Et il le conduisit à la colline voisine. Là, pas la moindre trace d'eau, tout était parfaitement aride et sec. Le Saint enfonce dans la terre son aiguillon, et une source d'eau vive jaillit aussitôt.

Cette source miraculeuse n'a cessé dès lors de couler sans que jamais les grandes chaleurs aient pu la tarir. Les malades y accourent en foule,

attirés par les nombreux miracles que Dieu y opère par l'intercession du Bienheureux, et dont cette eau est l'instrument.

Le maître d'Isidore avait perdu un cheval dont il avait grand besoin, le Saint se mit en prières et l'animal revint à la vie.

Le même Jean de Vergas vit sa fille unique succomber à une cruelle maladie. Isidore, suivant le témoignage de Jacques Bléda, obtint de Dieu sa résurrection et la rendit à son heureux père.

Un jour de fête, comme il vaquait à l'oraison dans l'église de Sainte-Madeleine, l'une des moins éloignées de ses champs, des enfants vinrent en hâte le prévenir : « Père Isidore, venez vite : un loup vient de se jeter sur votre ânesse, et si vous n'apportez prompt secours, il va l'étrangler. — Allez en paix, mes enfants, dit avec calme Isidore, que la volonté de Dieu s'accomplisse. » Puis, quand il eut fini sa prière, il vint voir ce qu'il en était : le loup était mort et gisait étendu par terre : Dieu s'était occupé de son serviteur pendant que celui-ci s'occupait de lui ; ce dernier, plein de reconnaissance, retourna immédiatement à l'église pour le remercier.

SA CHARITÉ

Mais s'il aimait Dieu, ou plutôt parce qu'il aimait Dieu, il aimait beaucoup son prochain, surtout les pauvres. Pauvre lui-même, il se privait du nécessaire pour pouvoir venir en aide à de plus indigents que lui. Sa charité était tellement agréable à Dieu que Dieu ne craignit pas de recourir au miracle plutôt que de laisser son serviteur dans l'impossibilité de faire l'aumône.

Un samedi, il avait tout donné, et voilà qu'un malheureux se présente encore. Grande fut la tristesse d'Isidore. Fallait-il donc le renvoyer à jeun ! il ne put s'y résoudre. « Chère épouse, dit-il à sa femme, va voir s'il ne resterait rien dans la marmite. » Marie savait bien qu'elle était complètement vide ; elle le fait observer à Isidore, mais celui-ci insiste. Elle va donc la chercher pour la lui montrer. Quel n'est pas son étonnement d'y trouver une nourriture abondante ! Stupéfaite, elle ne sut d'abord que dire ; puis, toute joyeuse, elle vint servir le mendiant, qui ne se retira qu'après un copieux repas.

Voici encore un trait qui révèle bien le cœur du bon Isidore. Par une froide journée d'hiver, comme il portait du blé au moulin, il rencontra sur sa route une volée de colombes tristement perchées sur les branches d'un arbre ; la neige qui couvrait la campagne, tenait les pauvres petites créatures privées de tout aliment. Cédant à la pitié, il ouvrit tout simplement son sac et leur abandonna autant de blé qu'il leur en crut nécessaire. Le compagnon du Saint se moqua beaucoup de cette manière de procéder et blâma ce qu'il appelait une perte inutile. Dieu fut d'un autre avis, et quand on arriva au moulin, on ne trouva pas la moindre diminution au sac du charitable laboureur.

Mais un miracle qui eut un grand retentissement fut celui que nous allons raconter. Le Saint faisait partie d'une confrérie ; or, un jour de fête, les confrères s'étaient donné rendez-vous pour prendre leur repas en commun. Tout naturellement, le serviteur de Dieu fut invité comme les autres. Il se mit donc en route, mais étant entré dans une église selon sa coutume pour y prier, il y resta fort longtemps, retenu par la douceur de ses entretiens avec Dieu. Enfin, il arriva à la maison, mais il n'était pas seul : il avait trouvé, en traversant les rues, un certain nombre de pauvres, habitués à regarder l'homme de Dieu comme leur Père et il les amenait avec lui. Quand ils entrèrent, les convives venaient de terminer leur repas.

« Vraiment, dirent-ils à Isidore, quelle idée de votre part d'arriver à cette heure, avec ce cortège de mendiants, alors qu'il ne reste plus rien, sinon la part que nous avons eu soin de garder pour vous. — Eh bien ! nous nous partagerons ce que vous voudrez bien nous donner au nom de Dieu, répondit doucement Isidore. » Aussitôt, les serviteurs s'empressèrent d'aller chercher à la cuisine la part mise en réserve. Mais ce ne fut plus une portion, ce fut un repas comme le précédent qu'ils trouvèrent ! Ils ne pouvaient revenir de leur étonnement. On fit asseoir les pauvres. Isidore prit place à table avec eux ; non seulement il y en eut assez pour tous, mais il en resta encore pour les indigents qui se présenteraient. Le repas terminé, le Saint leva les mains au ciel pour rendre grâces au Seigneur, et après avoir salué les assistants, il courut à l'église de Sainte-Marie-Madeleine remercier Dieu avec une immense ferveur d'être venu si miséricordieusement à son aide en temps opportun.

IL OBTIENT LA RÉSURRECTION DE SON FILS

Tel était Isidore avec sa charité si tendre, avec sa foi si vive, si ingénue, que toutes les fois qu'il s'agissait d'obtenir quelque chose de la bonté de Dieu, il ne doutait jamais d'être exaucé. Quels que fussent ses travaux, il ne voulut jamais se faire exempter des jeûnes de l'Eglise. Observateur vigilant de la chasteté conjugale, il vivait saintement avec son épouse et ils s'édifiaient mutuellement par leurs bons exemples. Dieu leur avait donné un fils qu'ils élevaient dans une piété digne de la leur.

On raconte qu'un jour, comme le père travaillait aux champs, un horrible malheur arriva à la pauvre demeure : l'enfant tomba dans un puits et se noya. Isidore, à son retour, trouve la malheureuse mère en sanglots et apprend l'affreuse nouvelle. Ici encore ce fut sa foi qui eut la victoire. Tous deux s'agenouillèrent sur la margelle du puits et les supplications commencèrent. Dieu sait si elles furent ardentes ! Et voilà que l'eau se mit à monter, monter, portant le précieux dépôt à sa surface ; elle vint jusqu'au sommet du puits et rendit l'enfant plein de vie à ses parents.

MORT PAISIBLE — DEUX SÉPULTURES BIEN DIFFÉRENTES

Enfin, le temps arriva où le serviteur de Dieu devait passer de ce monde à l'éternité ; telle avait été sa vie, telle fut sa mort. Quand il sentit approcher l'heure où Jésus-Christ allait le récompenser de ses longs travaux, il se confessa humblement de toutes les fautes qu'il croyait avoir commises, reçut le saint Viatique avec une singulière dévotion, exhorta sa femme et son fils à persévérer dans la piété et la charité et mit ordre à ses affaires, toutes modestes qu'elles fussent. Puis il croisa les mains sur sa poitrine, ferma les yeux et s'endormit doucement dans le Seigneur, l'an de sa Nativité 1170.

Son corps fut enseveli dans le cimetière de l'église Saint-André, celle que le serviteur de Dieu avait coutume de visiter la dernière avant de se rendre aux champs. Mais la place de sa sépulture fut fort mal choisie, ou plutôt je devrais dire fort bien choisie, puisque cela servit à faire resplendir la sainteté d'Isidore. L'eau des pluies

affluait à cet endroit et s'infiltrait jusque dans la tombe.

C'est là que le corps du Bienheureux demeura quarante ans sans que personne songeât à lui rendre quelque honneur. Mais, alors, il plut à Dieu de manisfester la gloire dont son pieux serviteur jouissait au ciel. Le Saint apparut à l'un de ses parents, attaché au service de cette église, lui indiqua le lieu précis où reposait son corps et lui ordonna de la part de Dieu de le faire lever de terre et placer avec honneur dans cette même église du bienheureux apôtre André. Mais cet homme, se souvenant qu'Isidore avait été un pauvre laboureur, hésita sur ce qu'il avait à faire; il n'osa entreprendre les démarches qui lui étaient demandées et garda le silence. Sa négligence et son peu de foi furent punis : il fut atteint d'un mal qui ne le quitta plus jusqu'au jour où se fit la translation des reliques.

Cependant, le Saint apparut à une pieuse dame et la chargea de la mission que son parent avait refusée. Celle-ci se hâta d'en donner communication au clergé de l'église ainsi qu'aux fidèles. Tous se souvinrent alors, les uns d'avoir vu, les autres d'avoir entendu raconter la vie si humble et si édifiante du Bienheureux. On vint, au milieu d'un grand concours de peuple, creuser la terre à l'endroit de la tombe. Le corps fut retrouvé intact et sans la moindre marque de corruption. Les linges qui l'enveloppaient étaient eux-mêmes dans le plus parfait état de conservation. Une odeur suave et bien supérieure aux plus agréables parfums s'exhalait de ces restes vénérables. Un frémissement de joie et de reconnaissant enthousiasme agita la foule. On emerciait Dieu toujours admirable dans ses saints. Le corps fut levé de terre, porté dans l'église de Saint-André et déposé près de l'autel de l'apôtre dans un nouveau tombeau dont la magnificence était digne du précieux dépôt qu'on lui confiait.

Or, pendant tout le temps que s'accomplit cette translation, toutes les cloches de la ville sonnèrent d'elles-mêmes, sans le secours d'aucun bras humain.

A la nouvelle de tous ces prodiges, de pauvres estropiés, des aveugles qui avaient l'habitude de se tenir dans les rues pour demander l'aumône aux passants, se firent amener près de la fosse entr'ouverte où avaient reposé les restes d'Isidore. Ils prirent de la poussière de ce lieu, s'en frottèrent les membres et recouvrèrent aussitôt la santé.

Aussi, quoique le procès de canonisation n'ait eu lieu que bien plus tard, les populations commencèrent à donner au serviteur de Dieu le titre de saint.

LE LABOUREUR GLORIFIÉ PAR LES ROIS

Quatre cent cinquante ans après ces événements, lorsque l'on ouvrit le sépulcre du Bienheureux devant les délégués de Rome, le corps fut aussi retrouvé dans le même état d'intégrité et de conservation, et les suaves parfums qui s'étaient manifestés la première fois se répandirent de nouveau parmi les assistants.

L'église, gardienne des précieuses reliques, devint le centre d'un pèlerinage très fréquenté des fidèles, et d'innombrables miracles n'ont cessé d'être obtenus par l'intercession du Saint, soit à son tombeau, soit par le moyen de cette source miraculeuse, dont nous avons parlé.

Bien souvent, alors qu'une sécheresse extrême désolait le pays, les habitants recoururent au Saint, et obtinrent la cessation du fléau. On exposait alors son corps, au chant des psaumes, au-devant du chœur de l'église, on le portait en procession au milieu d'un grand concours de fidèles accourus pour implorer la miséricorde de Dieu par les mérites de son serviteur, et Dieu ne tardait pas à faire tomber sur la terre une pluie bienfaisante. En 1275 et en 1426, en particulier, des miracles de ce genre préservèrent Madrid d'une grande disette.

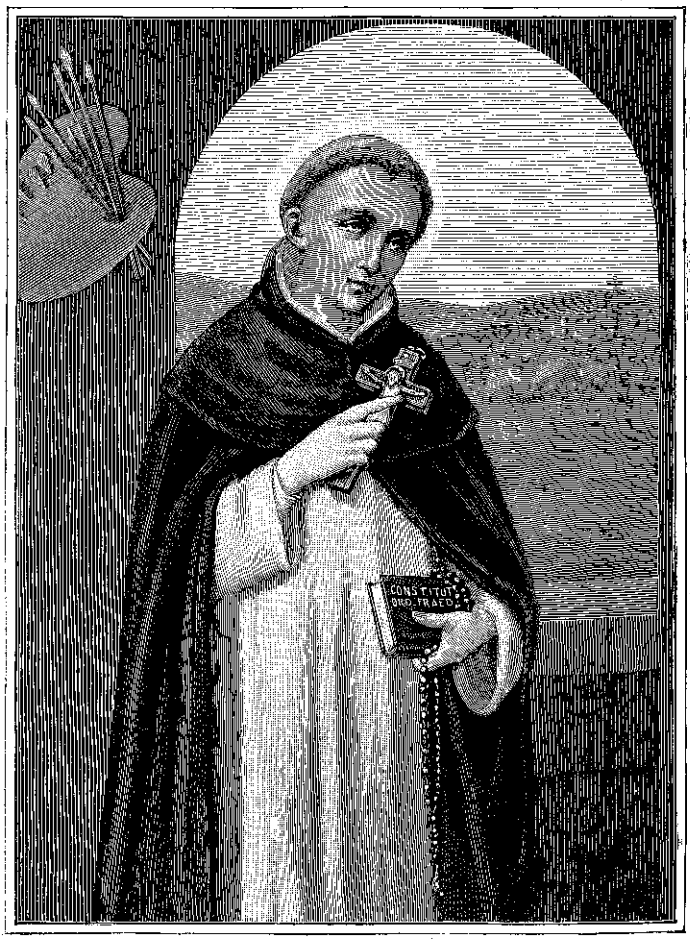
Les historiens du Saint ont relevé dans les archives de l'église de Saint-André les relations d'un nombre immense de guérisons et de faveurs de tout genre. Les personnes attachées au service de l'église entendirent plus d'une fois une musique céleste autour du saint tombeau.

Au mois de novembre 1619, le roi d'Espagne Philippe III était dangereusement malade à Casarubia. Le corps du Saint fut apporté de Madrid au milieu d'un magnifique cortège et déposé avec pompe dans la chambre du roi qui recouvra miraculeusement la santé. Quelques jours après, il accompagnait lui-même les reliques jusqu'à Madrid, où elles furent replacées dans l'église de Saint-André. C'est ce qui le porta à faire les dernières instances pour la canonisation, et saint Isidore fut enfin canonisé, le 22 mars 1622, par un décret de Grégoire XV, avec saint Ignace, saint François-Xavier, sainte Thérèse et saint Philippe de Néri.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ ABELLON,

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

Fête le 15 mai.



Portrait du Bienheureux Abellon, d'après un tableau du couvent de Saint-Maximin.

A L'OMBRE DU COUVENT DE SAINT-MAXIMIN

Aux limites du diocèse de Fréjus, dans la petite cité de Saint-Maximin, près du tombeau vénéré de sainte Marie-Madeleine, naquit, vers 1375, André Abellon.

Ses parents jouissaient d'une honnête aisance. Sa mère, Ermengarde Rosols, était propriétaire-gérante de l'auberge de la Masse, l'une des mieux achalandées de la contrée, et le rendez-vous des nombreux pèlerins qui venaient visiter la Sainte-Baume et le couvent de Saint-Maximin.

Ce célèbre couvent, fondé sur le lieu même où, suivant la tradition, mourut sainte Marie-Madeleine, fait remonter son origine au v[e] siècle et à Jean Cassien, le visiteur infatigable des solitudes d'Egypte, qui vint sur les côtes de Provence couler ses derniers jours et y implanta une fervente colonie monastique.

Aux Cassianites succédèrent les fils de saint Benoît, et, en dernier lieu, vers la fin du XIII[e] siècle, ceux de saint Dominique, lesquels reçurent du pape Boniface VIII la mission de garder ces lieux bénis.

André Abellon grandit à l'ombre des murs du couvent dominicain.

(1) En pleine soumission aux décrets d'Urbain VIII, nous n'entendons donner au serviteur de Dieu André Abellon le titre de Bienheureux, ni lui attribuer la grâce des miracles, ni représenter son image avec des rayons autour de la tête, que comme reproduction de documents et de traditions historiques d'une autorité purement humaine, sans rien préjuger des décisions du Siège apostolique près duquel la cause d'André Abellon est actuellement en suspens. (*Note de la Rédaction.*)

Peut-être eut-il, tout petit enfant, la faveur insigne d'être béni par le pape Grégoire XI, qui, en 1376, s'arrêtait à Saint-Maximin, lorsqu'il quitta la résidence d'Avignon pour se rétablir à Rome. Peut-être alors sainte Catherine de Sienne le porta-t-elle un instant dans ses bras et fut-il caressé par le bienheureux Raymond de Capoue et autres illustres pèlerins de Sainte-Madeleine.

On ne sait rien de spécial sur les premières années du serviteur de Dieu, mais il est facile de se représenter cette vie d'enfant, partagée entre le séjour au foyer paternel et des visites assidues à l'église et au couvent des Frères Prêcheurs. Dans un milieu si favorable, la vocation d'André germa comme naturellement, et il se donna, très jeune encore, à l'Ordre des Dominicains.

LE SAVANT DOCTEUR

Le jeune religieux n'eut qu'à s'abandonner à l'intelligente direction de ses maîtres pour progresser rapidement dans les sciences sacrées. Bien que le roi René de Provence n'eût pas encore assuré par une rente annuelle de 3 000 florins la fondation d'un collège de théologie à Saint-Maximin (il ne l'établit que quelques années plus tard), les études sacrées y étaient néanmoins en grand honneur et André Abellon, très heureusement doué, en profita plus que tous les autres.

Il suffit, pour s'en rendre compte, de voir dans le Bref qui lui confère le titre de *maître en théologie* la carrière qu'il avait déjà fournie à l'âge de trente-deux ans.

« Puisque, lui dit Benoît XIII (20 février 1407), vous avez enseigné les arts libéraux à la maison des Frères Prêcheurs de Marseille, — qu'ensuite vous vous êtes appliqué quatre ans à la théologie dans la maison d'études de Toulouse, — qu'après cela vous avez enseigné une année la philosophie naturelle à Montpellier, du diocèse de Maguelone, et une autre année dans le couvent d'Avignon, — que, depuis lors, vous avez professé la théologie à Paris selon la coutume de l'Ordre, et expliqué, les deux années suivantes, le texte des sentences dans le susdit couvent d'Avignon, — comme enfin, vous avez été désigné par le Chapitre provincial pour enseigner la Bible deux ans successifs dans le même couvent de Montpellier, nous voulons, par égard pour votre zèle religieux, votre science des lettres et le mérite de vos vertus..... que vous receviez les honneurs du *Magistère* et le droit de professer la théologie..... »

Il fallait, avant de conquérir ce grade, avoir achevé un nombre requis d'années d'enseignement. Exception fut faite en faveur de « maître André », eu égard à sa grande science. Il reçut ses insignes avant la fin du temps prescrit. Nul plus que lui ne méritait cette distinction.

PRUDENT ADMINISTRATEUR

Orné du bonnet de Docteur, le bienheureux André va sans doute distribuer sa science du haut de quelque chaire illustre?

Pas nécessairement.

L'obéissance est la première règle de la vie religieuse, et devant elle, toute volonté propre doit céder. Le Bienheureux fut donc arraché aux douceurs de l'étude et mis à la tête du couvent de Saint-Maximin, dont il devint ainsi le treizième prieur.

Sa nouvelle charge servit à mettre en relief ses qualités pratiques. Chose digne de remarque, ce maître consommé dans l'art d'enseigner se montrait également habile dans celui de gouverner et d'administrer le temporel d'une maison.

Semblable à saint Vincent de Paul qui, plus tard, au milieu de ses immenses œuvres et de préoccupations accablantes, trouvera encore le temps de vérifier par lui-même les produits de la basse-cour de Saint-Lazare, André Abellon entrait dans les moindres détails de sa charge, surveillait des constructions, tenait les comptes, traitait avec les gens du dehors les affaires concernant le couvent, et cela, à la plus grande satisfaction des Frères qui, dégagés des soucis matériels, pouvaient vaquer en toute liberté aux choses spirituelles.

COURAGEUX RÉFORMATEUR

Le Bienheureux ne se laissait cependant pas absorber tout entier par ses fonctions de sage économe. Il se regardait avant tout comme chargé de la direction des âmes de ses frères, et, dans cette œuvre aussi bien que dans les autres, il travailla avec plein succès.

Le couvent de Saint-Maximin avait beaucoup souffert des récents événements et ressentait le besoin d'une main vigoureuse qui le ramenât dans les voies de la discipline régulière.

Les principales causes de sa décadence avaient été, d'une part, la peste de 1348, qui ravit en deux années, au dire d'un écrivain contemporain, onze cents religieux dominicains, et arrêta ainsi l'essor des œuvres; d'autre part, le grand schisme d'Occident avait eu son retentissement jusqu'au fond du moindre monastère, y avait créé des divisions et affaibli plus ou moins le principe d'autorité, au détriment de la ferveur.

D'où la vérité de ce tableau que trace du couvent de Saint-Maximin un diplôme daté de 1417 :

« Autrefois, on ne voyait dans ce royal monastère que des religieux d'un âge mûr, pleins de vertu et de dévotion, dont la vie exemplaire répondait à la sainteté du lieu; mais depuis un certain temps, on y a admis des religieux tout jeunes, inconstants de caractère, peu dignes d'habiter un sanctuaire si vénérable. L'arrivée de ces nouveau-venus a mis le désordre dans la maison, troublé les divins offices, diminué la dévotion des peuples, éloigné les pèlerins, et le couvent en pâtit de toutes les manières. »

Peut-être le tableau est-il un peu forcé, car enfin, la jeunesse des religieux n'est pas toujours un obstacle à leur ferveur. Le bienheureux Abellon n'était-il pas entré tout jeune dans l'Ordre de Saint-Dominique? — Il n'en est pas moins vrai que le relâchement s'était glissé dans le cloître et que ce mal appelait un prompt remède.

Le bienheureux André y pourvut dès les premiers jours de son priorat : il écarta de suite les religieux ennemis de l'observance, irréguliers et dissipés. Il avait pour procéder à cette sélection toute l'autorité nécessaire, puisque la reine Yolande, épouse de Louis II, comte de Provence, protectrice-née du couvent par Commission du Saint-Siège, avait envoyé son sénéchal à Saint Maximin pour prêter au besoin main-forte au prieur.

Avec le noyau choisi qui lui demeura, il accomplit toutes les réformes jugées nécessaires, rétablit autant que possible l'austérité des règles primitives, et raviva la dévotion de tous.

Lui-même montrait l'exemple, se privant de viande, bien que l'abstinence perpétuelle ne fût pas alors de rigueur. C'est le livre de comptes du monastère d'Arles, où le Bienheureux passa quelque temps, qui en fait foi :

« En décembre, y est-il relaté, pour Maître André, dépensé en poisson huit deniers » ; et plus loin : « Item pour Maître André, en poisson assaisonné d'amandes, *car il ne mangeait pas de viande*, dépensé un sol dix deniers. »

Néanmoins, si austère qu'il fût pour lui-même, par un contraste familier aux saints, il était plein d'indulgence pour ses frères, et avant de les quitter pour s'en retourner à Saint-Maximin, il voulut, dit le même livre, régaler tous les Frères « d'une pièce solennelle de bœuf et d'une autre de mouton, car c'était la fête des Saints Innocents ».

Les mêmes principes de fermeté et de sage condescendance guidaient sa conduite à Saint-Maximin. Aussi était-il universellement aimé et apprécié, et fut-il, après quelques années d'intervalle, appelé à un second priorat.

ARTISTE CHRÉTIEN

« L'art et la prédication, a dit un écrivain, sont deux jumeaux dans l'Ordre dominicain. » Cette parole évoque de suite en notre esprit le souvenir de Fra Angelico. Pour lui, peindre, c'était prêcher. Il s'y préparait par la prière et par le jeûne. Nul n'a plus que lui, par son pinceau, touché, remué, converti les âmes.

Sans atteindre à la hauteur de ce génie incomparable, le bienheureux Abellon, qui vivait en même temps que le *Beato de Fiesole*, occupait ses loisirs à la peinture « pour laquelle il avait un goût décidé ».

Il eut à Saint-Maximin l'occasion d'utiliser son talent.

Une basilique nouvelle en l'honneur de sainte Marie-Madeleine était en construction depuis longtemps. Le bienheureux André, dès l'année 1408, en sa qualité de vicaire du couvent, s'occupait à recueillir des fonds pour l'achèvement.

Il s'employa spécialement à terminer les cloîtres gothiques qui reliaient le monastère à l'église. Faute de ressources, il dut s'en tenir là et laisser l'édifice inachevé. Toutefois, une partie importante put, par ses soins, être menée à bon terme : c'est le chœur des religieux.

Quatre magnifiques rangées de stalles, en bois de noyer, sculptées avec art, l'ornaient et permettaient à une centaine de religieux réunis de réciter commodément l'office divin. En outre, pour aider leur piété, le bienheureux Abellon fit peindre derrière chacune des stalles du rang supérieur l'image d'un saint, en tout cinquante médaillons. Lui-même présida à ce travail, en inspira la composition, et peignit peut-être de ses propres mains une partie des figures.

Cette vaste décoration disparut à la fin du XVIIe siècle, avec l'ancien chœur de l'église. Un seul fragment semble avoir échappé à cette regrettable destruction, et peut donner une idée de l'œuvre entière et du talent de l'artiste ; ce sont les quatre panneaux d'un retable qui surmonte aujourd'hui encore l'autel de saint Antoine dans cette même église.

Des quatre figures conservées dans ces panneaux, une seule, celle de saint Sébastien, semble avoir subi des retouches. Les trois autres, celles de saint Laurent, de saint Thomas d'Aquin et de saint Antoine, sont du Bienheureux lui-même ou de ses élèves. Elles permettent de se représenter le caractère et la belle ordonnance de l'ensemble et font de tout point honneur au bon goût de l'artiste.

PRÉDICATEUR INFATIGABLE

A toutes ses aptitudes, André Abellon joignait un talent spécial pour la prédication. Le fait est attesté par l'inscription qui accompagnait l'image du Bienheureux sur le maître-autel de l'église des Frères Prêcheurs à Aix.

Il était préparé à ce ministère par la science qu'il avait acquise dès sa jeunesse, par son habitude de professer dans les chaires publiques, par son esprit d'oraison et son assiduité aux offices divins.

Nommé prieur de Saint-Maximin, il eut l'occasion fréquente d'adresser aux pèlerins de ces allocutions vives, improvisées, pathétiques, que réclame un pèlerinage. D'ailleurs, il partageait avec un prêtre séculier choisi par lui les fonctions curiales, et devait bien souvent annoncer aux fidèles les grandes vérités du salut.

Diverses villes le réclamaient pour prêcher le Carême, et l'on peut juger de l'activité de sa prédication par la note suivante trouvée dans les archives du trésorier de la ville de Brignoles : « En 1445, le susdit trésorier a payé à l'honorable Bernard Clavier, marchand de la présente ville de Brignoles, les dépenses faites par lui pour pourvoir des aliments nécessaires le révérend et religieux Fr. André Abellon, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, du couvent de Saint-Maximin, maître en page sacrée, pendant les jours où le même André prêcha dans l'église de Saint-Sauveur la parole évangélique au peuple chrétien de la susdite ville *pendant tout le Carême et les fêtes de Pâques suivantes deux fois par jour.* »

C'était l'époque où saint Vincent Ferrier traversait le midi de la France, inspirant à tous la crainte salutaire des jugements divins. Dans le pays d'Aix, il eut pour rôle de remuer profon-

dément le sol, d'ébranler une première fois les consciences; puis, quand il partait, André Abellon demeurait pour arroser et cultiver, et achevait ainsi l'œuvre de conversion.

Dans la même ville d'Aix, capitale de la Provence, séjour du prince, de ses Etats généraux, de ses Cours de justice, André Abellon fut appelé plusieurs fois à prêcher dans des circonstances extraordinaires qui prouvent le cas que l'on faisait de son éloquence.

En 1413, la peste éclata, ses ravages furent tels « que la Provence, disent les vieux historiens, prit l'aspect d'une morne caverne et que les champs demeurèrent en friche ».

La contagion atteint la ville d'Aix. Aussitôt, la foule accourt à l'église; elle demande son prédicateur de choix, maître André Abellon, pour l'exhorter et la fortifier. On envoie un religieux le chercher jusqu'à Marseille pour être plus sûr qu'il ne trompera pas l'attente générale. Enfin, il arrive, excite à la prière et à la pénitence; peu à peu, la confiance renaît, les supplications ardentes sont exaucées, et l'on constate, à la cessation du fléau, que le nombre des victimes a été bien moindre à Aix que dans le reste de la contrée.

Il tomba sur la brèche, à la fin d'une série de prédications entreprises à Aix sous forme de mission et devant durer toute une année. Peu auparavant, sa santé chancelante l'avait obligé à accepter quelques adoucissements à ses austérités habituelles. Dès qu'il avait senti les forces lui revenir, il s'était remis résolument à la tâche et se prodiguait sans ménagement.

Le 1er mai 1450, il fut atteint d'une fièvre violente à laquelle il succomba quinze jours après. Ce fut dans la ville un regret universel, mais, en même temps, l'on commença à lui donner les témoignages de vénération et de confiance que l'on a coutume d'accorder aux saints.

On l'ensevelit dans le chœur de la principale église d'Aix au pied du maître autel, à l'endroit où le diacre a coutume de chanter l'Evangile, pour marquer qu'il s'était saintement acquitté du ministère de la prédication.

L'inscription de la dalle qui recouvrait le tombeau laissa apparaître dès l'origine le titre de Bienheureux qui désormais ne fut pas séparé du nom de maître André, surtout lorsque des miracles furent venus confirmer sa réputation de sainteté.

GLORIEUX THAUMATURGE

De pieux fidèles, poussés par un sentiment de confiance surnaturelle, recueillirent un peu de la poussière du tombeau d'Abellon, et s'en servirent efficacement pour la guérison de certaines maladies. Ils l'appliquaient extérieurement sur les blessures, les tumeurs, les membres souffrants; ou encore, ils la mêlaient en quantité légère à la potion destinée aux malades, invoquant le bienheureux André, et se voyaient bientôt exaucés, s'il faut en croire les nombreux ex-voto qui s'alignèrent peu à peu auprès des saintes reliques, sur des boiseries qu'il fallut consolider pour leur permettre de résister au poids des offrandes.

Pendant quelques jours, en 1634, une odeur embaumée s'échappa de ce tombeau.

Les fidèles demandèrent alors l'exaltation des reliques.

L'archevêque d'Aix y fit quelques difficultés. On était à l'époque où le pape Urbain VIII publiait les décrets qui réservaient au Saint-Siège la canonisation des saints; il était juste de s'y conformer, quelque longues que dussent être les procédures.

Dans l'intervalle, le parfum miraculeux disparut; le jansénisme passa comme un souffle refroidissant sur la piété populaire, et le tombeau du bienheureux André Abellon, comme celui de beaucoup d'autres saints, tomba presque dans l'oubli.

On serait tenté de s'en réjouir, car c'est ce qui lui valut d'échapper à l'orage révolutionnaire.

En 1789, l'église de la Madeleine, à Aix, fut choisie, à cause de son unique et large nef, pour devenir la salle de séances du club de la Montagne, et des orateurs impies établirent leur tribune dans le sanctuaire, sur la pierre sépulcrale de celui-là même qui avait si dignement prêché la parole divine. C'était pour lui une injure; mais pour ses ossements sacrés, c'était une garantie de protection.

Ils attendirent, avant de sortir de l'oubli, la reconstitution régulière de l'Ordre dominicain, sous la conduite du P. Lacordaire.

En 1845, on découvrit le tombeau, puis le Général des Frères Prêcheurs, le P. Jandel, appelé à Rome par Pie IX en 1850, s'occupa de réunir les documents pour la glorification plus complète du serviteur de Dieu. Le rappel providentiel des religieux de cet Ordre à Saint-Maximin et à la Sainte-Baume en 1857 stimula encore son ardeur.

La cause est actuellement déférée à la Sacrée Congrégation des Rites. On peut donc espérer la confirmation du culte et l'élévation du bienheureux André à l'honneur des autels.

SOURCES

Le bienheureux André Abellon, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, Rome, imprimerie du Vatican, 1900. — *Bulletin mensuel du Tiers-Ordre de Saint-Dominique*, 1re année, numéro du 15 mai 1869. — *Souvenirs et gloires de l'Eglise de Marseille*, 1886. — *Une gloire provencale*, AMABLE COLOMB. — *Le couvent royal de Saint-Maximin*, ALBANÈS.

SAINTE DYMPNA. VIERGE ET MARTYRE
A GHEEL, EN BRABANT

Fête le 15 mai.

Sainte Dympna va recevoir le coup de la mort de la main de son père.

UN « ROI DE LA MER »

Un lis paraît plus beau lorsqu'il croît seul au milieu des épines. Ainsi la virginité, dans un milieu païen et corrompu, revêt un éclat particulier et exhale un parfum qu'elle n'aurait pas dans un cloître. Nous en avons une preuve dans l'histoire de sainte Dympna.

Cette vierge naquit en Irlande, probablement au cours du IXe siècle. Elle eut pour père un de ces terribles hommes du Nord, venus du littoral du Danemark ou de la Norwège, qui, sillonnant le détroit, portés sur de légères embarcations qu'ils maniaient avec la même dextérité qu'un bon cavalier dirige son cheval, s'intitulaient *rois de la mer* et répandaient la terreur sur les côtes de Grande-Bretagne et d'Irlande.

Après bien des luttes et des déprédations, ils finissaient souvent par se rendre maîtres d'une partie du territoire qu'ils avaient envahi, grou-

paient autour d'eux leurs fidèles guerriers, et se constituaient un petit royaume dont ils devenaient les souverains. Il y avait ainsi, le long des rivages britanniques, une quantité de petits rois indépendants qui n'étaient en réalité que d'anciens chefs de pirates.

Le père de sainte Dympna était l'un des plus renommés. Il possédait de grandes richesses, ce qui revient à dire que, dans ses combats journaliers, il avait recueilli comme butin beaucoup d'or et d'argent monnayés, des ornements ciselés, des vases de prix et autres objets de ce genre, dont il s'était fait un magnifique trésor.

Païen, son arrivée dans *l'île des Saints* ne l'avait pas converti, mais il s'était choisi une épouse chrétienne, et sa fille unique, Dympna, fut admise au saint Baptême. Il aima passionnément l'une et l'autre, de cette sorte d'affection violente, presque farouche, propre à ces natures encore barbares. Aussi, quand une mort prématurée vint lui ravir sa femme, il en était comme fou de douleur; il s'arrachait les cheveux et la barbe, et remplissait tout le palais de hurlements sauvages. Personne n'osait lui faire entendre une parole de consolation : on hésitait même à l'approcher.

A la longue pourtant, ce désespoir s'apaisa; mais l'infortuné mari garda fidèlement le souvenir de son épouse; et lorsque, les années s'écoulant, ses guerriers lui conseillèrent de se remarier, il leur fit cette réponse, digne d'un Assuérus : « Vous êtes mes plus dévoués serviteurs, allez, parcourez mon pays et les contrées voisines, et cherchez-moi une jeune fille de bonne lignée et renommée, mais semblable en tous points à celle que j'ai perdue. »

Les vieux serviteurs entreprirent avec zèle leur mission si délicate; ils parcoururent « tout le pays et les contrées voisines », mais, hélas! sans y trouver l'idéal que rêvait leur maître. A leur retour, ils l'abordèrent confus : « Roi, lui dirent-ils, nous avons traversé beaucoup de villes et vu beaucoup de tes sujets; nous nous sommes informés, mais nulle part nous n'avons rencontré une femme qui réponde à ton idée. Si tu le voulais bien, nous aurions une proposition à te faire.

— Parlez, leur dit le roi.

DYMPNA

— Sais-tu celle qui ressemble le plus à ton épouse regrettée? C'est ta fille Dympna. Elle en a les traits comme les qualités : elle est comme elle belle, aimable et douce. Epouse-la.

Pour concevoir qu'une proposition semblable ait pu être imaginée par ces courtisans, et accueillie favorablement par ce roi barbare, il faut se rappeler que l'on a ici affaire à des païens, grossiers et ignorants, chez qui des alliances aussi monstrueuses n'étaient pas une exception.

Dympna était alors dans la fleur de sa jeunesse, et la vertu qu'elle avait pratiquée jusqu'à ce jour ajoutait aux charmes de sa personne. Elle s'était toujours tenue à l'écart des divertissements profanes, des danses, des chants des bardes, des joyeuses réunions de jeunes filles, et son père ne s'en était point offensé. Elle passait parmi les païens mêmes pour un modèle de réserve et de pudeur. C'était, dit un vieux chroniqueur, une rose sortie d'une épine.

D'où lui venait cette grâce secrète? Sans nul doute de son union au divin Epoux des vierges. Gerbern, un pieux prêtre qui l'avait baptisée, continuait à la soutenir et à la diriger, et, sous sa conduite « elle ne travaillait qu'à se plier tout entière au joug suave de Jésus-Christ ».

Le roi connaissait trop sa fille pour s'ouvrir brusquement à elle de son criminel désir. Il se contenta d'abord de lui multiplier les marques d'attachement, de lui offrir des présents, robes magnifiques, bracelets d'or et tout ce qu'elle aurait pu convoiter. Dympna, dans sa candeur, n'y vit qu'un redoublement d'affection paternelle et s'en montra reconnaissante.

Enhardi par ce premier succès, le père hasarda quelques mots dans le sens de ses coupables desseins. Dès qu'elle eut compris ce qu'on attendait d'elle, la jeune vierge frémit d'épouvante. Elle répondit courageusement qu'elle ne donnerait jamais de consentement à ce qu'elle regardait comme un crime, et qu'elle préférait mourir plutôt que de s'y prêter.

Le barbare s'attendait à cette résistance; il ne parut point s'en étonner, mais laissa gronder l'orage, et, quand il le crut apaisé, revint à la charge. Il usa tour à tour des menaces, des caresses, des avances : la jeune fille fut inébranlable. Un jour, son père s'emporta jusqu'à la menacer.

Dympna comprit que la lutte ouverte ne pourrait se continuer qu'à son détriment; elle vit qu'il ne lui restait qu'une ressource : gagner du temps. De sa voix la plus douce, elle dit alors à son père : « Un mariage royal ne se brusque pas ainsi. Donne-moi quarante jours pour y réfléchir. Pendant ce temps, j'attends de toi tous les cadeaux de noces qui sont de nature à rehausser l'épouse d'un grand roi. »

L'ÉVASION

Ce n'était là qu'un biais. Pourtant, comme l'amour croit aisément ce qu'il désire, dit le naïf historien de notre vierge, l'homme du Nord prit ces paroles pour un consentement. Il en annonça bruyamment la nouvelle aux gens de sa cour et fit même commencer de joyeux préparatifs. Les jours suivants, Dympna fut comblée de cadeaux qu'elle reçut de bonne grâce; mais, en secret, elle allait trouver le prêtre Gerbern, décidée à tout pour conjurer l'affreux péril qui la menaçait.

Le prêtre dont la jeune fille avait fait son conseiller était d'origine anglo-saxonne. Il s'était introduit chez les nouveaux maîtres de l'Irlande dans le dessein de les évangéliser; sa discrétion, non moins que son zèle, avait fait de précieuses conquêtes sans éveiller aucun soupçon. Il dissimulait sous un vêtement commun la chlamyde sacerdotale et le caractère sacré dont il était revêtu, et, à la faveur de ce déguisement, il allait et venait librement à la cour du roi, instruisant et baptisant ceux en qui il découvrait de bonnes dispositions.

Dympna lui avait été d'un grand secours dans ce saint ministère; il comptait sur elle pour le retour de tout le pays à la religion chrétienne. Les révélations qu'elle lui fit le jetèrent dans la consternation.

Cependant, il n'y avait pas de temps à perdre. Gerbern n'hésita point. « Il faut fuir, dit-il à l'intrépide jeune fille, il faut vous éloigner au plus tôt de la maison de votre père et gagner des contrées lointaines où vous serez à l'abri de ses sollicitations. A la cour, seule et sans assistance, vous seriez perdue. Moi-même je

vous accompagnerai et serai jusqu'au bout votre protecteur. »

Le prêtre qui parlait ainsi était un vénérable vieillard. Sa vie était sans tache, sa réputation intacte, et il poussait si loin la mortification que l'on pouvait se demander de quoi il vivait. Il priait continuellement, consacrant à l'oraison une partie de ses nuits.

Dympna se rangea docilement à son avis, et ne songea plus qu'à exécuter le projet d'évasion. La chose n'allait pas sans difficulté. Comment échapper à l'ombrageuse surveillance du tyran que le moindre indice devait rendre soupçonneux? Comment gagner les bords de la mer avant les gens qu'on ne manquerait pas de lancer à la recherche de Dympna? Où trouver un navire frêté tout exprès pour elle?

La Providence y pourvut. Le prêtre Gerbern, se chargeant des préparatifs du dehors, conquit à son projet quelques personnes de confiance, des chrétiens probablement, qui, de nuit, escorteraient la noble fugitive et transporteraient ses effets jusqu'à la mer; puis il fit équiper une petite flottille qui l'attendrait dans un mouillage peu fréquenté, toute prête à déployer ses voiles.

Quant à Dympna, elle mit dans le secret un personnage qu'on sera peut-être étonné de voir intervenir ici: le fou du roi, celui qui était chargé, aux jours de fête, d'égayer la cour par ses bouffonneries. Homme très recommandable d'ailleurs, d'une vertu éprouvée, et d'un dévouement sans bornes envers la princesse. On avait remarqué que dans le feu roulant de ses facéties, où chacun, y compris le roi, était l'objet de ses malices, il ne s'était jamais permis d'effleurer, même d'une légère parole, la vierge qu'il vénérait.

C'est lui qui, le soir venu, aidé de sa femme, transporta au dehors tous les objets précieux que Dympna, incertaine de l'avenir qui l'attendait, tenait à emporter en pays étranger, afin d'avoir de quoi vivre et de pouvoir subvenir aux besoins de sa petite caravane.

Mieux que personne, il pouvait seconder Dympna, car sa profession lui donnait libre circulation dans le palais royal, où il lui était permis de pénétrer à toute heure, pour tout voir, tout entendre, dépister les curieux. Chacun joua parfaitement son rôle. Pendant le jour, Dympna continua ses occupations ordinaires, et ainsi rien ne transpira de ses secrets desseins.

L'évasion nocturne s'opéra sans encombre; la jeune fille, ayant fait en sorte qu'on ne s'aperçût de sa disparition que bien avant dans la journée, parvint au rivage avant que le roi ne se fût ému à son sujet, et, d'un pied léger, elle s'élança sur l'un des petits vaisseaux qui l'attendaient. Le prêtre Gerbern, le fou et son épouse y montèrent à sa suite. L'on pressa les matelots de tendre toutes voiles au vent et de faire force de rames, jusqu'à ce que l'on eût perdu la terre de vue.

EN BRABANT

La traversée fut des plus heureuses. Un vent favorable poussait sur des flots paisibles les embarcations. Aucun vaisseau ne parut lancé à la poursuite des fugitifs. Bientôt, ceux-ci doublèrent la pointe de l'Angleterre et pénétrèrent dans le détroit orageux qui séparait les Francs des Anglo-Saxons; ils ne tardèrent pas à avoir en vue les côtes de la Gaule-Belgique.

Dympna et ses compagnons avaient choisi cette terre parce que ses habitants étaient de leur race et parlaient leur langue. Peut-être même Gerbern l'avait-il précédemment évangélisée et ne se trouvait-il pas tout à fait en pays inconnu.

Malgré tout, les premiers jours de l'exil durent être amers pour les quatre étrangers.

La cité où ils abordaient s'appelait alors le *Castrum d'Antwerpia*, l'enceinte fortifiée d'Anvers. Ils logèrent quelque temps dans une hôtellerie tenue par des chrétiens, puis, confiants en la Providence, ils errèrent à l'aventure, en quête d'une solitude où ils pourraient vivre cachés, loin du tumulte du monde, occupés à la prière et au service de Dieu. S'avançant à l'Est, ils découvrirent d'immenses forêts, des terrains sablonneux couverts d'épines et de ronces, une sorte de vaste *Campine*, marquée çà et là de quelques rares habitations, et, après une longue marche, ils aboutirent à un village nommé *Ghele*. Dans une méchante auberge, la seule qui s'offrît à eux, ils prirent un repas et demandèrent l'hospitalité pour la nuit.

Le jour suivant, la main de Dieu les conduisit à un sanctuaire dédié à saint Martin de Tours. On croit que saint Amand, venu deux siècles auparavant pour missionner en ce pays, y avait implanté le culte du grand thaumaturge des Gaules. L'endroit était propice, semblait-il, pour fonder une sorte de pieux ermitage, et, d'un commun accord, les exilés convinrent de s'y fixer.

Dans les environs, une quinzaine de chaumières seulement, habitées par des paysans chrétiens et sympathiques. Dès les premiers jours, ils prêtèrent aux nouveaux venus le concours de leurs bras pour déblayer le terrain de la végétation qui l'encombrait et édifier, à proximité de la chapelle, une cabane de branchages et de terre pétrie, dont se contentèrent nos quatre anachorètes.

Dès qu'ils furent installés, Gerbern régla les exercices de la petite communauté. Chaque jour, après avoir célébré les Saints Mystères, il faisait à ses compagnons une sorte de conférence spirituelle sur le mépris du siècle, sur le salut, les tourments de l'enfer, le bonheur du ciel; chacun méditait ensuite en son particulier le sujet proposé; l'on priait et l'on se livrait à la pénitence, et la journée suffisant à peine à ces saintes occupations, nos fervents ascètes y consacraient une partie de la nuit.

L'ancien bouffon veillait au temporel de la communauté, et chaque semaine il se rendait à Westerloo, la ville la plus proche, d'ou il rapportait les provisions nécessaires; sa femme faisait le ménage.

Une concorde parfaite unissait entre eux les membres de ce monastère naissant, qui ne tarda pas à exercer une salutaire influence sur les habitants des chaumières voisines. Gerbern en devint l'apôtre, et, par ses instructions, il disposait les paysans à participer aux Saints Mystères.

Trois mois s'écoulèrent dans ce paradis terrestre, où les exilés pratiquaient à l'envi toutes les vertus : piété, pureté parfaite, austérité, charité.

VISITE INATTENDUE

En Irlande, le père de Dympna connut, le soir même de son départ, la disparition de sa fille, et, tout éperdu, il se mit à parcourir comme un insensé les grandes salles de son palais, en criant : « Qu'est devenue ma fille? Qu'on me

rende ma fille! » Ainsi David réclamait autrefois, remarque un vieil auteur, son fils Absalon.

Revenu à lui-même après ce premier accès de fureur, il lança dans toutes les directions ses hommes d'armes à la recherche de Dympna. Puis, apprenant qu'elle s'était embarquée et qu'elle avait franchi les mers, il se précipite avec une nombreuse escorte à sa poursuite : les renseignements qu'il a obtenus lui font soupçonner que les fugitifs ont pris la direction de la Gaule-Belgique; il arrive donc à son tour aux bouches de l'Escaut et débarque au *Castrum* d'Anvers.

Les gens du pays sont étonnés de ce que ce nouveau *roi de la mer* fasse au milieu d'eux, avec tant de gens armés, une entrée aussi pacifique, et qu'il ne songe ni à les attaquer, ni à les piller, comme avaient coutume d'en user les barbares. Heureusement pour eux, le farouche Danois avait d'autres préoccupations.

Un menu détail va le mettre sur la piste de Dympna.

Quelques-uns de ses émissaires, arrivés à Westerloo, prennent logement dans une auberge, y chantent et festoient toute la nuit, et, le matin venu, offrent à l'hôtelier plusieurs pièces d'or pour solder leurs dépenses. Enchanté d'avoir affaire à des hôtes si généreux, celui-ci examine les pièces d'or et ne peut retenir un mouvement de surprise : « D'où vient cette monnaie? dit-il aux étrangers. Voilà trois mois que j'en reçois de semblable et je n'en connais pas l'effigie. Pourriez-vous me renseigner à ce sujet? »

Les envoyés du roi comprirent qu'ils touchaient au terme de leurs recherches; mais, en rusés barbares, ils surent maîtriser leur première impression et se firent montrer tranquillement quelques échantillons de cette monnaie. Nul doute possible. C'était bien celle de leur pays. « De qui as tu reçu cela? » demandèrent-ils.

L'hôtelier, sans défiance, leur raconta qu'une jeune fille, accompagnée d'un vieillard, d'un paladin et de sa femme, s'était arrêtée à son auberge, et, depuis lors, avait fixé sa demeure à un mille de Westerloo. Les indications qu'il ajouta ne firent que confirmer les pressentiments des envoyés. « Du reste, dit-il encore, si vous le désirez, je vous accompagnerai moi-même au lieu de leur retraite, et vous pourrez vous convaincre de la vérité de mes paroles. »

On devine la suite de l'incident. Le roi, informé, ne se possédant plus, court vers sa fille, partagé entre la joie de l'avoir retrouvée, l'espérance de voir ses vœux exaucés et l'appréhension de rencontrer de nouvelles résistances.

Le voici face à face avec elle. L'historien ne nous dit pas la terreur qui dut envahir à sa vue l'âme de Dympna. Elle mit sa confiance en Dieu et se tint prête à affronter ce nouvel assaut.

DOUBLE MARTYRE

Le père cependant n'accable point sa fille de reproches : il essaye plutôt de la gagner par la douceur : Pourquoi l'avoir quitté ainsi? Pourquoi avoir fui la maison paternelle? A quel dénuement ne s'expose-t-elle pas sur cette terre inconnue! Quels honneurs il lui réserve dans son propre palais! Qu'elle revienne, elle jouira de toutes les distinctions et il partagera avec elle le gouvernement même de ses États. Puis, il en vient à des sollicitations plus pressantes, auxquelles Dympna semble demeurer insensible.

Le prêtre assistait à l'entretien, et voyait trop clairement où le roi voulait en venir. Alors, il osa reprocher au roi, avec des accents indignés, son infâme conduite : « Non, non, ajouta-t-il, j'en ai la certitude, votre fille, qui déjà a renoncé à toutes les joies même légitimes du siècle pour garder son cœur à Jésus-Christ, ne consentira jamais à servir vos desseins pervers. »

Ce noble langage était trop élevé pour que le grossier barbare y vît autre chose qu'une injure personnelle et un obstacle à l'accomplissement de ses volontés.

Outré de colère, et se tournant alors vers ses fidèles : « Que faut-il faire de cet homme? leur demanda-t-il.

— C'est lui qui a suborné ta fille, disent-ils, C'est lui qui la porte à te résister. Débarrasse-toi de ce vieillard décrépit et tu auras Dympna.

— Eh bien, emmenez-le et coupez-lui la tête. »

Aussitôt, les satellites, en sauvages qu'ils étaient, se précipitèrent sur le saint prêtre, l'entraînèrent au dehors et, après mille insultes, le frappèrent de leur épée. Ainsi périt saint Gerbern, mis à mort comme Jean-Baptiste, pour la défense de la belle vertu.

Dympna, désormais seule et sans autre appui que Dieu, continue de résister sans faiblir aux assauts paternels.

Sa douce fermeté eut le don de porter à son comble la fureur du prince païen. « Assez, assez, dit-il enfin; à l'instant, tu vas m'obéir, sacrifier aux dieux de tes ancêtres ou malheur à toi! Tu as vu ce vieillard. C'est son sort qui t'attend! »

Pour toute réponse, la vierge le menaça des jugements de Dieu.

Le barbare commanda à ses gens de la décapiter : ils s'y refusèrent, tant le forfait leur semblait horrible. Alors, le roi, tirant son épée, abattit d'un seul coup la tête de la vierge.

Puis, sombre et morne, il regagna son royaume.

Dieu manifesta bientôt par des miracles la gloire dont jouissaient auprès de lui les deux saints martyrs. Les gens du voisinage ensevelirent honorablement leurs corps que le roi avait laissés en pâture aux oiseaux de proie. Leur tombeau devint un lieu de pèlerinage si célèbre que les quelques huttes du hameau de Gheel firent place à une ville très peuplée. Une église s'éleva sur la sépulture de Dympna et de Gerbern, et, au XVI^e^ siècle, elle fut érigée en collégiale.

Les habitants de Xanten au duché de Clèves sur le Rhin, poussés par un mouvement de cupidité sans doute peu louable, tentèrent de s'emparer des reliques des deux Saints, et, au prix de grandes difficultés, réussirent à les emporter. En route, on les arrêta, mais la tentative eut pour résultat de séparer les reliques de saint Gerbern de celles de sainte Dympna. Ces dernières revinrent à Gheel, tandis que les restes du saint prêtre furent transportés sur les bords du Rhin, où on les honore encore aujourd'hui.

Sainte Dympna, priez pour nous.

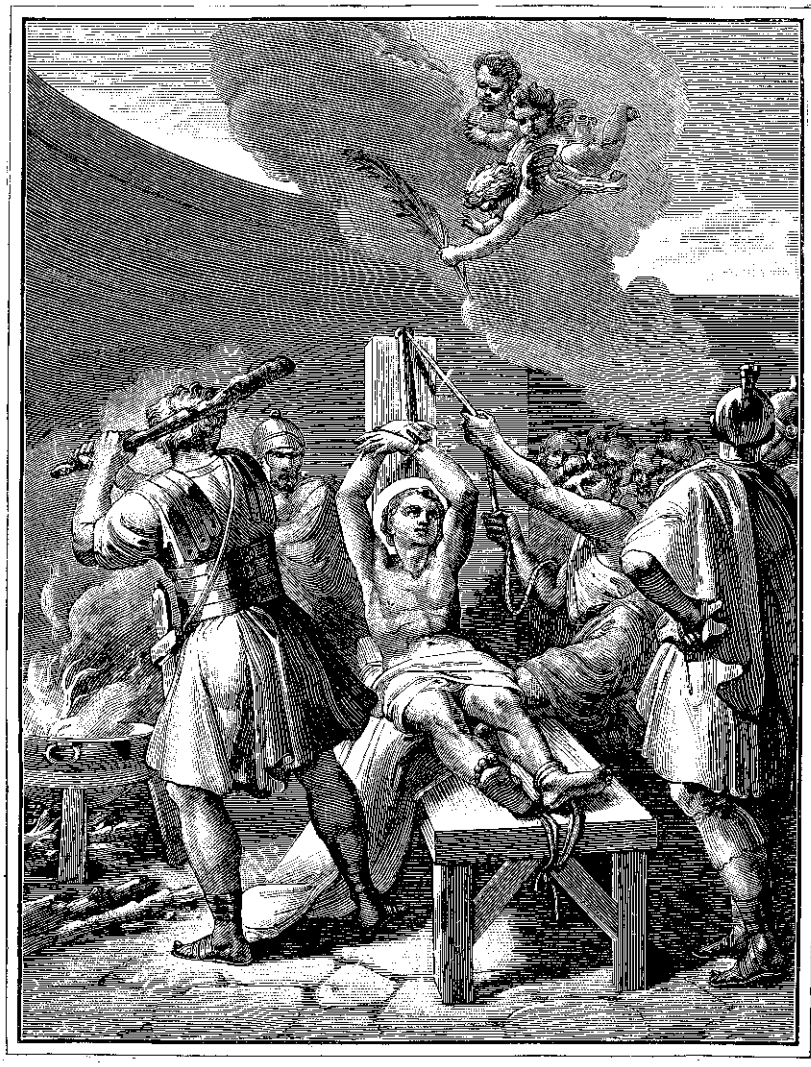
SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum Belgii Selecta, par les PP. GHESQUIÈRE et SMET, t. V. — *Les Vierges martyres : Sainte Dympna*, par l'abbé F. MARTIN, 1874. — Sainte Dympna, dans la *Vie des Saints et Bienheureux des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par DESTOMBES. — *Vies des Saints*, D'ADRIEN BAILLET, au 15 mai.

SAINT EUTYCE

Apôtre de l'Étrurie et martyr (IIIe siècle).

Fête le 15 mai.



Le Saint est soumis à la torture du chevalet.

NAISSANCE — CHORÉVÊQUE

A cinquante kilomètres de Rome, étagé sur les pentes d'une montagne de l'Etrurie, se trouve l'antique bourg de Soriano. C'est là que reposent, dans un sanctuaire souterrain, les reliques du martyr saint Eutyce. Apôtre du pays dès les premiers siècles du christianisme, il est resté en vénération dans les villages de l'Etrurie, qui l'invoquent comme le patron de la petite patrie.

L'histoire, à peu près muette au sujet de son enfance et de sa jeunesse, nous le montre surtout exerçant activement son apostolat sous le règne de Claude.

Il naquit au commencement du IIIe siècle, dans la ville aujourd'hui détruite de Férente, qui se trouvait située entre Viterbe et So-

riano. Il y avait déjà une chrétienté très florissante dans le pays, grâce au zèle du vaillant évêque Denis.

Ce fut de très bonne heure, après les années de l'adolescence, qu'Eutyce reçut de son évêque l'onction sacerdotale et la mission d'enseigner l'Evangile dans le vaste diocèse qui comptait encore tant d'idolâtres.

Avec le titre de chorévêque, c'est-à-dire de vicaire chargé de remplir les fonctions épiscopales dans les campagnes, il parcourut la région pour inspecter les chrétientés, encourager les prêtres et administrer le sacrement de Confirmation.

Il fut ainsi d'un grand secours à l'évêque, qui bientôt confia à sa juridiction la ville de Fallari, dépendante de Férente.

PERSÉCUTION DE CLAUDE

Cependant Claude II, surnommé le Gothique, avait été élu empereur par les soldats en 268, grâce à sa valeur et à son honnêteté. Ce prince ne lança probablement pas d'édit de persécution et cependant il y eut de nombreux martyrs sous son règne. En effet, le Sénat romain, toujours animé d'une haine profonde contre le christianisme, profita de l'absence de l'empereur pour sévir en Italie contre les fidèles du Christ.

Il put aisément trouver dans les anciennes lois tous les textes propres à justifier les excès commis contre les chrétiens.

On les immolait au hasard, sans qu'un plan raisonné dirigeât les poursuites comme au temps de Dèce et de Valérien. Il ne semble pas que les persécuteurs aient cherché à mettre de nouveau la main sur les biens de l'Eglise ou à saisir ses chefs de préférence à d'autres. Le pape saint Denis ou son successeur saint Félix traversa sans être inquiété l'année 269.

Les chrétiens martyrisés furent ceux que désignait la clameur populaire ou que mettait en évidence quelque circonstance fortuite. La persécution assaillit l'Eglise comme une sanglante et rapide émeute, non comme une de ces guerres méthodiques, implacables, qu'elle eut à subir en d'autres temps (1).

La première victime de la persécution à Fallari fut un noble jeune homme converti de fraîche date par saint Eutyce, du nom de Gracilien, ainsi qu'une vierge appelée Felicissima (2).

FUGITIF — DEVANT LE PRÉTEUR

A la suite de ce martyre, Eutyce fit un séjour assez prolongé dans une grotte sauvage des environs, afin de se soustraire aux recherches de la police impériale ; puis il rentra audacieusement à Férente, sans doute parce qu'on y réclamait son ministère. La persécution devenait de plus en plus sanglante. Le tribun Maxime se faisait un devoir et une joie d'inonder de sang chrétien les gradins de son prétoire, et n'annonçait la fin des exécutions que pour le jour où il ne resterait plus un seul fidèle sur le territoire de la province.

Le retour d'Eutyce dans sa ville natale lui fut aussitôt dénoncé par les délateurs. Cette audace mit le comble à sa fureur, et il donna sur-le-champ l'ordre d'arrêter le saint confesseur.

Eutyce fut emprisonné le 14 mai 270.

Quelques jours après, il comparaissait devant son juge et bourreau.

— C'est donc toi, lui dit le tribun, le magicien perfide dont les artifices empêchent les citoyens d'obéir à nos illustres princes ? C'est toi qui méprises les dieux protecteurs de l'empire.

— Je méprise profondément vos idoles, répondit l'apôtre, car ce sont des dieux sourds et muets, aveugles et inertes comme la matière dans laquelle ils ont été taillés. Pour vénérer ces tristes divinités, vous osez dédaigner notre seul Seigneur et Maître, Jésus-Christ, Créateur de toutes choses. Quant à nos princes et à leurs ordres impies, je les regarde comme des outres sans consistance qui ne sont pleines que de vent. Les lois édictées par mon Dieu passent avant leurs édits.

Ce langage pourrait étonner par sa hardiesse. Et pourtant il était commun aux martyrs qui comparaissaient en face des tyrans. Cette attitude énergique était d'ailleurs la seule digne devant des juges grossiers, qui auraient pris pour un acte de faiblesse des réponses empreintes de douceur.

Maxime, irrité par cette fière réponse, se contint néanmoins ; il ne poussa pas plus loin l'interrogatoire et fit reconduire le Saint en prison.

Il appela ensuite le bourreau, afin qu'il lui facilitât la victoire escomptée pour le lendemain. Celui-ci prépara à cet effet tous ses instruments de torture : la roue qui brisait les membres du patient, le chevalet qui les disloquait, les grils sur lesquels le supplicié était soumis à l'action du feu, les chaudières où on le baignait dans le plomb fondu ou l'huile bouillante, les tenailles et les peignes de fer qui lui arrachaient les chairs.

INTERVENTION DE L'ÉVÊQUE DENIS

Le lendemain, à travers les rues de la ville et au milieu d'une foule plus curieuse qu'hostile, le martyr fut de nouveau conduit au prétoire.

Il parut avec un front serein, un visage souriant, et contempla un instant, près du tribunal, l'étalage fait à dessein des divers instruments du bourreau.

C'est alors qu'eut lieu une intervention inattendue et attendrissante, qui arracha des larmes à beaucoup d'assistants.

---

(1) Paul Allard, *Les dernières persécutions du* III^e^ *siècle*. Lecoffre, Paris, 1898.

(2) Cfr. *Vies des Saints*, 1624.

Le vénérable évêque de la ville, Denis, ayant appris l'arrestation de son fils de prédilection, accourut aussitôt, et ne prenant conseil que de son affection, fendit la foule et se présenta au tribun pour essayer de lui enlever sa victime.

A ce moment, Maxime était assis dans le prétoire, au milieu des officiers de sa garde. Le saint vieillard, hardi jusqu'à la témérité, s'approcha :

— Je suis venu jusqu'à toi, tribun, pour recommander mon fils Eutyce à ta pitié. Oh ! je t'en prie, n'immole pas un serviteur de Dieu, qui journellement prie pour toi et pour l'empire.

Ces paroles, aussi humbles et douces qu'étaient fières les réponses d'Eutyce, produisirent le même effet sur le haineux tribun. Il entra dans une violente colère, ordonna que le vieillard fût dépouillé de ses vêtements, battu de verges et chassé de Férente avec l'ordre de n'y plus rentrer.

Eutyce fut le témoin forcé de l'humiliation et du supplice de son évêque. L'amour filial lui arracha des larmes de pitié. Mais ces larmes, loin d'amollir son cœur, le rendirent encore plus fort pour répondre à l'insulteur de son Dieu et au bourreau de son père.

INTERROGATOIRE D'EUTYCE

— Tu connais bien, dit le gouverneur, les ordres de notre très grand et très auguste prince.

— Oui, certes, répondit le martyr ; je les connais, mais je sais aussi que ton empereur est un de ces scélérats qui ne veulent point reconnaître leur Créateur et lui préfèrent un bloc dégrossi de bois, de marbre ou de métal.

— Alors, répondit Maxime, nous ne devrions pas adorer nos dieux ?

— Ceux que vous adorez furent des hommes pervers qui passèrent leur vie dans le crime et les scélératesses de toutes sortes.

— Tu ne veux donc pas adorer nos dieux? Pourquoi mépriser ainsi les ordres de l'empereur et blasphémer ce que nous aimons et respectons nous-mêmes ?

— Il faut que tu saches, Maxime, que Jésus-Christ nous a dit : « Quand vous comparaîtrez devant les magistrats et les rois, ne pensez pas à ce que vous répondrez ; ce que vous devrez dire vous sera alors suggéré, car l'Esprit de mon Père parlera par votre bouche. »

— Et pourrais-tu me dire quelle récompense réserve votre Christ à ceux qui lui sacrifient si généreusement leur vie ?

— Celle qu'il nous a promise lui-même : « Quiconque, nous a-t-il dit, perdra la vie pour l'amour de moi, la retrouvera dans l'éternité. Celui qui abandonnera pour moi son père, sa mère, ses frères, son épouse et ses biens recevra le centuple dans le ciel. »

Ces paroles s'adressaient à un épicurien, pour qui les plaisirs de la vie terrestre étaient tout le bonheur de l'homme. Elles eurent le don de l'exaspérer. Se levant furieux de son siège :

— Assez de raisonnements, dit-il. Je te jure, par le nom de notre invincible empereur, que si tu ne sacrifies aux dieux immortels, je te ferai mourir dans les tourments les plus cruels.

Eutyce ne fut point ému par ces menaces.

— Que ceux, répondit-il, qui méprisent leur âme sacrifient à tes dieux. Pour moi, je suis sûr que le Seigneur Jésus me sera propice. Je ne redoute pas de souffrir pour lui.

Puis se tournant vers la foule qui assistait à l'interrogatoire :

— Vous tous qui assisterez à mon supplice, sachez bien que si vous ne délaissez vos misérables idoles, vous serez au jour du jugement condamnés à l'enfer, où le feu jamais ne s'éteindra, où les pécheurs pleureront sans fin et seront éternellement torturés.

Ces paroles menaçantes auraient dû exciter les malédictions ou les rires des assistants venus par curiosité. Elles furent, au contraire, le coup de la grâce pour ces âmes plus ignorantes que coupables, et la plupart, éclairées d'en haut, affirmèrent ce jour-là leur foi au Christ. Ce fut la dernière victoire du saint martyr avant d'être couronné.

LE MARTYRE

Maxime ordonna aux bourreaux d'appliquer la bastonnade.

— Tu vas apprendre, dit-il, qu'on n'outrage pas impunément nos divinités et qu'on ne se moque pas en vain de ses juges.

Aussitôt les soldats s'emparèrent de lui, le dépouillèrent de ses vêtements, l'attachèrent solidement à une colonne et firent pleuvoir sur lui une grêle de coups. Le sang ruissela bientôt sous les verges, inonda le sol, constella les bourreaux et jaillit même sur les assistants.

Le patient restait comme indifférent sous les coups.

Le tribun, irrité par cet héroïsme, fit étendre le martyr sur le chevalet ; le bourreau donna un tour de roue, et aussitôt les membres se distendirent, les os craquèrent, et dans l'excès de la souffrance on entendit le supplicié dire à son Sauveur :

— Mon Seigneur Jésus, secourez-moi, ne refusez pas votre aide à votre serviteur.

Ce nom de Jésus mit en rage le tribun ; il ne put supporter plus longtemps la vue de cette victime qui, sans se soucier de la douleur, regardait le ciel et priait. C'était l'insulter que de ne pas s'avouer vaincu ; aussi ordonna-t-il un nouveau supplice.

A coups de bâton, les bourreaux brisèrent les dents de la victime, lui meurtrirent les

lèvres et arrachèrent sa langue. Ils ne s'arrêtèrent que lorsque la face, tuméfiée et sanglante, n'eut plus de forme humaine.

Pendant cette torture, Eutyce, ne pouvant plus parler, se réjouissait de ce qu'il lui était permis de souffrir pour son Maître. Les soldats, émus de pitié, pleuraient en le frappant.

Maxime, enfin, dans son orgueil irrité par la défaite, ordonna de le conduire hors de la ville et d'en finir par la décapitation.

C'est donc sous la hache d'un licteur, près des murs de Férente, que se termina la vie si féconde de l'apôtre, sous le règne de Claude, en l'an 270.

HONNEURS RENDUS AU MARTYR

Le saint évêque Denis, après avoir échoué dans sa tentative de délivrer son coadjuteur et fils spirituel, s'était retiré avec quelques fidèles dans des catacombes creusées par les chrétiens entre Soriano et Carbognano. Il attendait, le deuil dans l'âme, la nouvelle de la mort du martyr.

Lorsqu'un des fidèles vint lui dire que le corps décapité d'Eutyce gisait sur la route, exposé à tous les outrages, il partit et, à la faveur des ténèbres, trompant la vigilance des gardiens, enleva le corps qu'il déposa dans la catacombe de Férente.

Pour célébrer cette naissance au ciel du nouveau martyr, les fidèles restèrent plusieurs jours près de ses reliques, priant et chantant des cantiques, tandis que les prêtres célébraient les saints mystères sur la pierre du tombeau.

Malgré la persécution qui redoubla de fureur, ce lieu devint bientôt le sanctuaire le plus vénéré de l'Etrurie.

En pleine tourmente, la crypte s'agrandit peu à peu, et en 312, lorsque la paix fut rendue à l'Eglise, la basilique de Férente s'éleva en l'honneur de saint Eutyce.

Malheureusement, quelques années plus tard, les barbares passèrent comme une trombe dévastatrice, et sur leur passage il ne resta que des ruines. La crypte du Saint tomba dans l'oubli, ainsi que les catacombes dont elle fait partie. Ce n'est qu'en 1496, sous le pape Alexandre VI, que l'église fut relevée de ses ruines, et qu'on retrouva les reliques du martyr dans son sarcophage intact.

L'EAU MIRACULEUSE DU TOMBEAU

Du côté ouvert de Notre-Seigneur en croix s'échappèrent de l'eau et du sang.

Dieu a parfois renouvelé ce prodige sur la tombe de ses saints. Nous en avons un exemple éclatant en saint Eutyce.

De la pierre sépulcrale coule, aux époques troublées où l'Eglise souffre, une eau limpide et claire qu'on recueille précieusement dans des ampoules. Parfois, au contraire, ce sont, dit-on, des gouttes d'un sang vermeil qui sont distillées par le marbre.

Cette sueur miraculeuse d'eau et de sang s'est renouvelée très souvent, et chaque fois de nombreux témoins ont pu en constater la véracité.

Au mois de juin 1807, un pharmacien de Vallerano, Antoine Hercule, put imbiber une éponge du sang qui, goutte à goutte, tombait du marbre ; l'évêque du diocèse ordonna une minutieuse enquête ; un médecin fut chargé d'examiner le sang desséché ; de nombreux témoins furent entendus, et un procès-verbal, signé de tous, authentiqua le miracle.

Le 11 mars 1831, alors que Mazzini venait de fonder la « Jeune Italie » et menaçait directement l'indépendance du Saint-Siège, le prodige se renouvela. Le P. Innocent, recteur de l'église, se rendit devant l'autel avec tous ses religieux et de nombreux fidèles venus du dehors. Chacun put constater que les gouttelettes de sang découlaient du marbre, et, perdant peu à peu leur couleur vermeille, se coagulaient comme le sang ordinaire.

Les bandes révolutionnaires étaient aux portes de Soriano. Néanmoins, le miracle attira une grande foule de personnes, qui vinrent supplier leur Saint d'éloigner les fléaux dont le pays était menacé.

La sueur de sang apparut une troisième fois en 1848. Mais il y avait à cette époque un tel trouble dans les esprits et de telles menaces à l'horizon, que les Pères du sanctuaire craignirent d'effrayer les populations en divulguant ce nouvel avertissement du saint martyr ; ils le tinrent donc soigneusement caché.

Tous ces faits merveilleux se sont passés au grand jour, en présence de témoins dignes de foi. Les incroyants ne peuvent donc en nier la réalité ; ils ont de tous temps cherché des explications naturelles, et se sont heurtés à l'absurde, comme pour la liquéfaction du sang de saint Janvier, à Naples.

Devant ces prodiges, le véritable chrétien, sans vouloir en pénétrer la dernière raison, se contente de répéter après le psalmiste : « Dieu est admirable dans ses saints. »

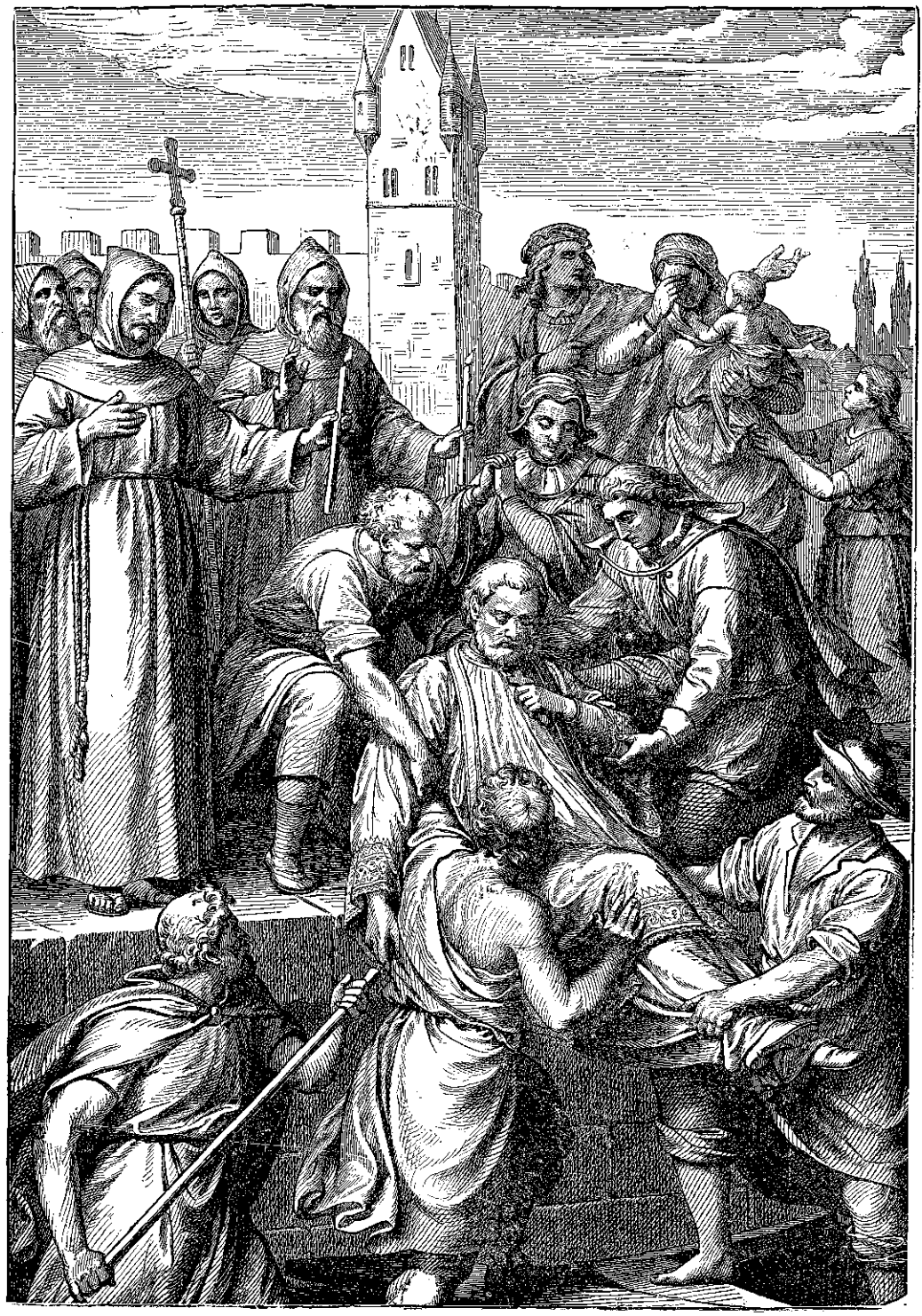
SOURCES CONSULTÉES

Vita di sant' Eutizio di Ferento dal P. GERMANO DI SAN STANISLAS. — *Acta sanctorum*, 15 mai, t. III. — DE ROSSI, *Bulletin d'archéologie chrétienne* (1882).

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE, PRÊTRE

MARTYR DU SECRET DE LA CONFESSION

Fête le 16 et le 17 mai.



Le corps de saint Jean Népomucène est retiré des eaux

NAISSANCE MIRACULEUSE

L'un des premiers jours de l'an 1330, deux vieillards sortaient de la petite ville de Népomuck, en Bohême, et se rendaient au couvent des Cisterciens, voisin de la cité. Dans l'église du monastère, on vénérait une image miraculeuse de la Vierge Marie.

Les deux pèlerins s'agenouillèrent dévotement au pied de l'autel et supplièrent la Mère de Dieu de leur accorder enfin un fils, qu'ils demandaient depuis si longtemps.

Ils furent exaucés et, peu de temps après, ils obtinrent un enfant, qu'ils nommèrent Jean, afin que ce nom seul rappelât au nouveau-né quelle affection il devait à Marie. A l'instant même, des flammes merveilleuses et très sereines, à la grande joie de la ville de Népomuck, parurent descendre du ciel et entourer toute la maison; des clartés plus vives s'allumèrent également sur le berceau de l'enfant, présage de la lumière de la grâce qui devait briller en lui dans ce monde, et de la lumière de gloire qui l'attendait dans l'autre.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés que Jean tomba dangereusement malade. Tous attendaient sa mort. Les deux vieillards, confiants en Dieu, reprirent le chemin du sanctuaire où Marie les avait déjà exaucés.

Ils prièrent le long du chemin, ils prièrent longtemps surtout devant la sainte image. « O bienheureuse Vierge, dirent-ils, conservez-nous l'enfant que vous nous avez accordé il y a peu de temps. Vous nous exaucerez, ô Vierge; nous promettons de le consacrer à Dieu, s'il se lève guéri. »

Marie accepta le vœu, et l'enfant, plein de vie, s'élança de son berceau dans les bras de sa mère.

LE MODÈLE DES ENFANTS DE CHŒUR

Pénétrés d'une vive reconnaissance, ses parents tinrent leur promesse et n'épargnèrent rien pour lui donner une excellente éducation.

Envoyé de bonne heure à l'école, il y apprit d'abord le catéchisme et les répons de la messe. Dès qu'il les sut, il allait tous les matins dans l'église des Cisterciens, au pied de l'image de Marie, et servait toutes les messes qui s'y disaient. C'était là son bonheur et son plus doux passe-temps. Sa dévotion, sa bonté, faisaient l'admiration de tous. Les personnes sages en auguraient dès lors quelque chose de grand. Dans la plaine de Népomuck, comme autrefois sur les montagnes de Juda, on se disait : Que pensez-vous que sera cet enfant? Et plus tard, en effet, le petit enfant de chœur des Cisterciens devait retracer admirablement la belle figure de saint Jean-Baptiste.

JEAN FAIT SES ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES

A la piété la plus tendre, il joignait un esprit très vif. Ses parents travaillèrent de leurs mains, se privèrent et, grâce à leurs économies, ils purent envoyer Jean étudier à Staab, puis à Prague, où il obtint le grade de docteur en théologie et en droit canon.

Il y reçut une dignité bien plus précieuse, celle du sacerdoce; il ne se présenta à l'ordination qu'après avoir passé un mois dans la retraite et purifié son âme par le jeûne, la prière et la mortification.

Ses grands talents le firent choisir pour remplir l'office de prédicateur dans l'église de Notre-Dame du Tein. Prague changea bientôt de face sous sa parole ardente. Une foule immense accourait à ses sermons, on y comptait plusieurs milliers d'écoliers, et l'empereur Venceslas IV lui-même aimait à l'entendre. Il le nomma prédicateur de la cour en même temps que l'archevêque de Prague le faisait entrer dans le chapitre de la métropole. Jean se montra toujours fort exact à assister au chœur, mais son zèle ardent et actif savait encore trouver de longues heures pour travailler au salut des âmes.

JEAN EST NOMMÉ AUMONIER DE LA COUR

L'empereur ne s'était pas encore abandonné aux désordres qui devaient faire de lui un persécuteur et un bourreau. Il écoutait volontiers les conseils de Jean Népomucène, et voulut lui donner l'évêché de Leitméritz. Mais le Saint refusa et n'accepta, après beaucoup d'instances, que la charge d'aumônier de la cour, afin d'être plus à portée d'instruire les grands.

Il fut un véritable aumônier et son appartement devint dès lors le rendez-vous des pauvres. Sa charité était ingénieuse à découvrir les misères cachées et à concilier les différends qui s'élevaient à la cour et dans la ville. Il assoupissait les querelles et prévenait les procès. « Si l'on s'étonne, dit l'hagiographe, qu'il pût trouver du temps pour toutes ces œuvres, qu'on se rappelle que les saints, s'oubliant eux-mêmes, ont beaucoup plus de temps à consacrer aux intérêts du prochain. »

L'IMPÉRATRICE LE CHOISIT POUR SON CONFESSEUR

L'impératrice Jeanne le prit pour directeur de sa conscience. Sous un tel maître, elle avança rapidement dans les voies de Dieu. C'était une princesse d'une grande innocence de mœurs, digne de son rang encore plus par ses vertus que par la noblesse de son sang. Elle aimait les indigents, les servait de ses propres mains, mortifiait son corps par des jeûnes et donnait à la prière une grande partie de ses nuits.

La crainte de déplaire à son bien-aimé Jésus lui faisait fuir jusqu'à l'ombre du péché, et s'il lui échappait de ces fautes dont les plus grands saints ne sont pas exempts, elle lavait bien vite dans les eaux de la pénitence une tache qui aurait pu diminuer les délices que l'Epoux divin trouve dans les âmes toutes pures.

Elle pleurait, comme ses propres péchés, les égarements de l'empereur qui, entraîné par ses passions, séduit par les conseils impies de ses courtisans, s'était enfin laissé aller à toutes les débauches. L'histoire l'a surnommé le *fainéant* et l'*ivrogne*. Jugeant des autres par lui-même, il conçut les plus odieux soupçons contre l'impératrice.

Il appelle donc un jour secrètement Jean Népomucène, et lui demande ce qu'il peut avoir appris au confessionnal sur la conduite de la princesse.

Le Saint, saisi d'horreur, refuse avec énergie et Venceslas le congédie avec un silence qui présage de sinistres projets.

IL EST JETÉ EN PRISON ET TORTURÉ

Quelques jours après, on servit sur la table du prince une volaille qui n'était pas assez rôtie. Venceslas, furieux, ordonne de mettre à la broche le cuisinier maladroit et de le faire rôtir à petit feu. Les courtisans pâlissent d'horreur, mais, redoutant la colère de leur maître, ils gardent un honteux silence.

Saint Jean Népomucène était alors à la cour; il apprend cet ordre affreux. Aussitôt il demande à parler à l'empereur, et, nouveau Jean-Baptiste, il reproche à cet autre Hérode, l'atrocité du crime qu'il veut commettre.

A peine eut-il dit quelques mots que le tyran ordonna de le jeter au fond d'un noir cachot. Jean souffrit avec joie cet indigne traitement. Il n'ignorait pas la cause secrète qui le lui avait attiré. Venceslas fit dire au saint confesseur qu'il ne recouvrerait pas sa liberté, s'il ne révélait la confession de l'impératrice. Mais le bienheureux eût préféré mille morts à cette violation sacrilège; il souffrit la faim en silence.

Mais peu après, le perfide monarque envoyait au prisonnier un de ses premiers ministres pour lui demander pardon d'avoir traité une personne de son caractère d'une manière si barbare.

« Le roi vous en supplie, dit le courtisan, oubliez les injures qu'il vous a faites, jouissez de votre première liberté et demain trouvez-vous à sa table. Sa Majesté vous y attend pour vous donner des preuves éclatantes du regret qu'elle a conçu de sa faute et des assurances réelles de la part que vous avez à ses bonnes grâces. »

Le lendemain, en effet, Jean se rendit au palais et fut admis au festin royal avec toutes les marques d'honneur et d'estime possibles. Le repas fini, les courtisans retirés, l'empereur s'enferma dans ses appartements avec le Saint. Il s'entretint d'abord avec lui de choses indifférentes, puis il ajouta:

« Je ne suis jamais en repos, mes jours et mes nuits sont remplis d'inquiétudes; il ne tient qu'à vous de soulager mes chagrins, de dissiper les fantômes qui m'occupent, de calmer les tempêtes qui m'assaillent. Déclarez-moi par ordre tout ce que vous avez appris de la confession de mon épouse; ne me célez rien, ne me déguisez rien : foi de prince, je vous promets un silence et un secret absolus. En récompense, que voulez-vous? des dignités, des honneurs, mes bonnes grâces? je vous les accorde; demandez tout, vous obtiendrez tout. Si vous me refusez, au contraire, la rage des bourreaux ne pourra rien inventer de si cruel que je ne vous fasse éprouver. Croyez-moi, profitez de mes offres et de mes faveurs; n'irritez pas ma colère, n'animez point ma fureur.

— Je n'y consentirai jamais, répondit le saint martyr; et vous-même, sire, souvenez-vous que vous entreprenez sur les droits de Dieu, à qui seul appartient le discernement des consciences. En toute autre chose, commandez, je vous obéirai; mais en ceci, j'ose dire à Votre Majesté ce que répondait saint Pierre aux princes des prêtres : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Venceslas, irrité, fit venir le bourreau que, par amitié, il appelait son compère; le Saint fut traîné en prison, dépouillé et mis à la torture. Les soldats lui appliquèrent des torches ardentes, le brûlèrent à petit feu et le tourmentèrent avec la plus horrible barbarie.

« Jésus! Marie! » s'écriait Jean Népomucène au milieu de l'affreux supplice. Le bourreau, lassé, abandonna la lutte; on retira le martyr de dessus le chevalet, mais il était presque expirant. Le Seigneur visita son serviteur dans la prison et remplit son âme des plus douces consolations.

Cependant, l'impératrice apprit ce qui s'était passé; elle alla se jeter aux pieds de Venceslas qu'elle parvint à fléchir par ses larmes et ses prières, et obtint l'élargissement du serviteur de Dieu.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE PRÉDIT SA MORT ET LES MALHEURS DE LA BOHÊME

Jean rentra dans sa demeure calme et joyeux. Il ne se plaignit à personne, laissa ses plaies se refermer et reprit le cours de son saint ministère avec plus de zèle que jamais. Il savait que la haine de l'empereur n'était point apaisée. Dieu lui avait révélé qu'il mourrait bientôt sous ses coups; il se préparait donc au martyre par la prière et les bonnes œuvres.

L'heure approchait où il devait verser son sang pour Jésus-Christ. Il monte une dernière fois dans la chaire de la métropole pour faire ses adieux à ce peuple qu'il avait évangélisé depuis tant d'années. Ses paroles sont remarquables, dit son historien; il commence par le dernier discours que le Fils de Dieu tint à ses apôtres, la veille de sa mort :

« Vous me verrez encore un peu de temps, leur dit-il, mais je ne vous parlerai plus beaucoup; je finis ma carrière, ma fin approche; *Je mourrai pour les lois de Jésus-Christ et de son Eglise.*

» L'hérésie, continue-t-il, que l'enfer suscitera dans peu, désolera le royaume de Jésus-Christ; et dans cet empire même de Bohême, où la religion est à présent si florissante, on verra les autels profanés, le sanctuaire anéanti, l'usage des sacrements aboli, les conseils évangéliques méprisés, toutes les lois divines et humaines foulées aux pieds. Les temples du Seigneur et les monastères où il est servi seront réduits en cendres; plusieurs saints religieux périront par l'épée, par la faim, par la soif et par une infinité d'autres supplices. Les loups entreront par force dans la bergerie, ils dévoreront le troupeau; ils s'empareront du patrimoine de Jésus-Christ. Tout sera renversé, changé, méprisé; la puissance des ténèbres sera déchaînée, et malheur à celui qui tombera entre les mains de ces faux prophètes! »

Des larmes abondantes coulaient des yeux du saint martyr et des gémissements se faisaient entendre dans tout l'auditoire.

La prédiction n'était que trop vraie; trente ans plus tard, Jean Huss, Jérôme de Prague et plusieurs autres hérétiques levèrent l'étendard de la révolte contre l'Eglise catholique, insultant à la foi du Christ et semant partout leur détestable doctrine. Les païens firent ensuite irruption en Bohême, brûlant les églises, renversant les monastères et commettant des iniquités jusqu'alors inouïes. Enfin, quelque temps après, la plupart des habitants furent entraînés dans l'abîme par l'hérésie de Luther.

Le Saint, avant de descendre de chaire, dit un dernier adieu aux fidèles de Prague. « Je demande pardon aux chanoines et aux clercs ajouta-t-il, de tous les mauvais exemples que je leur ai donnés. »

Tout le peuple, saisi de crainte et de douleur, répondit de nouveau par des pleurs et des lamentations.

SON MARTYRE

Saint Jean Népomucène voulut ensuite prier une dernière fois aux pieds de Notre-Dame de Bunzlau, dont saint Cyrille et saint Méthode avaient autrefois apporté l'image en Bohême avec la foi chrétienne.

« O bonne Mère, dit-il, qui m'avez béni dans mon berceau et protégé durant tout le cours de ma vie, veillez, je vous en supplie, sur mon

agonie, secourez-moi dans cette heure dernière, rendez-moi votre cher Fils propice, et ne permettez pas que mon âme devienne la proie de mes ennemis! »

Sur le soir, il rentra dans Prague. Venceslas était à la fenêtre de son palais; il aperçut sa victime, et le feu de la jalousie se rallumant dans son âme, il envoya chercher l'homme de Dieu.

« Ecoute, prêtre, lui dit-il, il n'est plus à présent question de garder le silence. Tu parleras ou tu mourras. Si tu ne me déclares pas tout ce que tu sais de l'impératrice, vive Dieu! tu boiras de l'eau de la rivière de Prague. »

Le Saint regarda son bourreau avec un visage calme et sévère, sans daigner lui répondre, attendant avec intrépidité la couronne qu'on lui préparait.

Venceslas, furieux de son silence et ne gardant plus de mesure, s'écria: « Qu'on enlève cet homme de devant mes yeux et qu'on le jette dans la rivière, dès que les ténèbres seront assez épaisses pour dérober au peuple la connaissance de l'exécution. »

Le glorieux confesseur employa le peu d'heures qui lui restaient à se préparer à son sacrifice. La nuit venue, il fut traîné par les satellites de Venceslas, qui le précipitèrent pieds et mains liés dans la Moldau, du haut du pont qui joint la grande et la petite Prague. C'était la veille de l'Ascension, 16 mai 1383.

Son corps fut entraîné par les flots, tandis que les anges du Seigneur emportaient son âme triomphante, pour recevoir au ciel la palme et l'auréole des martyrs.

FLAMMES MIRACULEUSES — FUNÉRAILLES

Au même instant, des feux parurent sur la rivière; on voyait une infinité d'étoiles d'une clarté merveilleuse surgir comme du milieu des flots. « Cependant, dit son biographe, le corps du saint martyr descendait doucement avec le courant des eaux, accompagné de nouvelles clartés encore plus étonnantes; il semblait que des flambeaux lumineux le suivissent et le précédassent rangés dans un ordre admirable; les uns s'élevaient un peu au-dessus des autres; ceux-ci s'abaissaient, ceux-là l'environnaient, comme s'ils eussent assisté à une pompe funèbre et porté le corps du bienheureux martyr en triomphe. »

Toute la ville accourut pour être témoin de ce prodige inouï dont on ignorait encore la cause. L'impératrice voulut le faire remarquer à Venceslas, et avec la simplicité d'une colombe, elle demanda au monarque ce que pouvait présager une semblable merveille.

Venceslas en fut frappé comme d'un coup de foudre; il s'enferma pendant trois jours, sans vouloir recevoir personne; il lui semblait avoir devant les yeux le corps de sa victime, illuminé des splendeurs du ciel.

Le mystère s'éclaircit bientôt, les bourreaux eux-mêmes trahirent le secret du prince. On retira le saint corps des eaux qui l'avaient respectueusement porté, et on le déposa dans l'église de Sainte-Croix des Pénitents; bientôt le chapitre, le clergé et les moines suivis de tous les fidèles vinrent en grande pompe transporter les vénérables reliques à la cathédrale. On fut obligé de rouvrir le cercueil pour satisfaire la pieuse tendresse du peuple, qui voulait revoir une dernière fois les traits de l'homme de Dieu. Tous les malades qui purent toucher son corps furent aussitôt guéris. Une odeur délectable sortait du cercueil et faisait voir assez la sainteté du précieux dépôt qu'il renfermait.

Quand on ouvrit la terre pour lui confier les restes du martyr, on y trouva un riche trésor, comme si Dieu eût voulu se charger de la dépense des funérailles de son glorieux serviteur.

GLOIRE DE SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE

La colère divine s'appesantit sur Venceslas; peu d'années après, il perdit misérablement son trône. Au contraire, le tombeau du saint martyr fut glorifié par des miracles, de siècle en siècle.

Quand on ouvrit ce sépulcre, en 1719, plus de trois cents ans après la mort de Jean Népomucène, le corps du Saint était privé de ses chairs tombées en poussière, mais les ossements étaient intacts, et par un miracle extraordinaire, la langue du saint prêtre, qui avait si fidèlement gardé le secret de la confession, était conservée sans aucune corruption, aussi fraîche et aussi vermeille que celle d'un homme vivant. Par ce prodige, Dieu voulait montrer aux pécheurs repentants quelle confiance ils doivent avoir dans les vrais ministres de Jésus-Christ, et comment ils ne doivent pas se priver de l'unique espérance de salut qui leur reste, c'est-à-dire une bonne et sincère confession de tous leurs péchés. Qu'ils ne craignent pas. Le prêtre doit tout souffrir, même la mort, plutôt que de révéler le secret de la confession, et comme disait un Père de l'Eglise: « Ce que je sais par la confession, je le sais moins que ce que je ne sais point du tout. »

Marie-Elisabeth Bertenia, guérie dans son enfance par notre Saint, avait été mise contre son gré au service d'un grand seigneur luthérien. A l'occasion des fêtes de Noël, elle alla à Egra, sa patrie, pour y faire ses dévotions et revoir sa famille.

Au retour, elle fut surprise dans une profonde vallée, entre des bois et des montagnes, par un effroyable tourbillon de neige; là, voulant passer sur un petit pont formé par une poutre et rendu glissant par la gelée, les pieds lui manquèrent et elle tomba dans des neiges profondes et glacées. La nuit approchait; n'espérant plus rien du côté des hommes, elle s'écria: « Ah! saint Jean Népomucène, ne me laissez point en un si grand péril. Délivrez et sauvez mon âme et ma vie. »

A peine eut-elle achevé, qu'un prêtre vénérable apparut sur la poutre qui servait de pont, lui tendit la main et la tira hors de l'abîme, en lui disant: « Je suis venu ici pour t'assister et pour te délivrer, parce que Dieu a exaucé ton invocation. Sois donc constamment dévouée à saint Jean Népomucène, mets toujours ta confiance en Dieu, et tu ne seras jamais abandonnée en aucun malheur. Je te conseille cependant de quitter ce chemin qui te mène chez le luthérien et qui te conduirait à de plus grands périls encore; mais tourne-toi vers la grande route et par là tu reviendras heureusement chez tes parents. »

A ces mots le saint libérateur disparut, sans que la jeune fille pût découvrir sur la neige la moindre trace de ses pieds.

SAINT SIMON DE STOCK

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE L'ORDRE DU CARMEL

Fête le 16 mai.

La Reine du ciel apporte le scapulaire à saint Simon de Stock.

NAISSANCE DU SAINT — PROTECTION DE MARIE

Simon de Stock, dont la mémoire vivra au milieu des hommes tant qu'y règnera la dévotion à Marie et à son scapulaire, vit le jour, l'an 1164, au château de Harford, dans le comté de Kent dont son père était gouverneur.

Un prodige illustra sa naissance : le corps du futur héros était de proportions telles que sa naissance devait coûter la vie à sa mère; mais celle-ci s'étant consacrée à la Sainte Vierge avec son fils, tous deux furent heureusement sauvés

Cette pieuse mère, qui n'avait pas voulu céder à d'autres le devoir si cher à sa tendresse de nourrir son enfant, ne remplissait jamais cette fonction sans réciter, par gratitude pour sa céleste bienfaitrice, la *Salutation angélique;* que si elle venait à oublier ce pieux hommage, la résistance de l'enfant qui refusait la nourriture venait aussitôt l'en avertir. Lui-même, n'ayant pas encore un an accompli, récita plusieurs fois la prière dont nous venons de parler. Une image de Marie suffisait à apaiser ses vagissements, le nom même de la Mère de Dieu le faisait tressaillir. Enfin,

prodige plus admirable encore, notre Bienheureux refusait le samedi le sein de sa mère, honorant ainsi la Reine des cieux par le jeûne, lui qui savait à peine ce que c'est que manger.

JEUNESSE DU SAINT — INNOCENCE ET PIETÉ

A peine était-il capable de bégayer l'*Ave Maria* qu'il se mit à réciter, avec une grâce enfantine et la ferveur d'un séraphin, le *Petit Office de la Sainte Vierge*. Voyant entre les mains de son père le *livre des Psaumes*, il supplia avec de telles instances qu'il en obtint un exemplaire. Dieu lui donna-t-il de comprendre cette langue latine que nul ne lui avait enseignée, et de percer le mystère des paroles inspirées du roi-prophète? Nous ne savons. Toujours est-il qu'on le vit, à genoux et comme ravi en extase, méditer ces pensées sublimes dont se nourrissent les âmes les plus élevées dans la perfection.

Le B^on^ de Stock, loin de trouver un tel office indigne de lui, eût cru manquer à ses devoirs de père s'il n'avait présidé lui-même l'éducation de son fils. La précocité d'esprit et de jugement qu'il rencontra dépassèrent son attente. Bientôt, il se trouva impuissant à diriger plus loin dans l'étude son jeune élève : la célèbre Université d'Oxford lui ouvrit ses portes. Simon de Stock avait alors sept ans.

Voilà donc cette fleur, si tendre encore, transplantée tout à coup dans un milieu tout nouveau pour elle. Que va devenir cette innocence, objet de notre admiration? Qu'on se rassure, Marie veille sur son petit serviteur. Ce n'est pas au milieu des plaisirs, du tumulte et des jeux que nous trouvons Simon de Stock, mais aux pieds des autels ou des images de Marie, lisant avec piété quelque beau traité sur les gloires de sa divine Mère. C'est dans un de ces moments d'expansion que, tout brûlant d'amour, il consacre à Dieu et à Marie sa virginité.

Que dire de ses progrès dans les sciences humaines? Au sein de cette nombreuse et brillante jeunesse, la fleur de la noblesse d'Angleterre, Simon de Stock sut conquérir la palme de l'admiration, non seulement par son innocence sans égale, mais aussi par ses talents. Il était savant à un âge où les enfants commencent à étudier, nous dit son historien.

Hélas! notre jeune Saint trouva dans sa propre famille des épreuves d'autant plus terribles qu'elles étaient moins prévues. Il avait un frère aîné dont la conduite était loin d'être irréprochable, et pour qui sa piété était un muet mais continuel reproche. Le jeune seigneur résolut de venger le prétendu tort que lui faisait l'estime que l'on portait à son frère. Caresses et conseils perfides, calomnies, mauvais traitements, sarcasmes, tout fut mis en œuvre. Ce frère, aveuglé par la jalousie, ne rougit pas de remplir l'office de Satan et tâcha, avec une malice infernale, de corrompre l'âme innocente de Simon. Ce fut peine inutile; mais notre Saint, dégoûté d'un monde dont il ne voyait que trop clairement tous les périls, eut recours à l'arme favorite des saints : la solitude.

SIMON DE STOCK DANS LA SOLITUDE

A douze ans, il quitte secrètement le manoir paternel et s'enfonce, nouveau Jean-Baptiste, dans les solitudes de la forêt de Toubercville. Un crucifix, une image de Marie et son livre préféré, le *Psautier*, voilà son léger bagage et toutes ses provisions. Un chêne bien des fois séculaire, au tronc creusé par le temps, lui offre un abri contre les intempéries des saisons. Des herbes, des racines amères, des fruits sauvages deviennent sa nourriture; l'eau d'une source voisine, sa boisson. Mais Dieu veillait sur ce nouvel Elie : il se servit d'un chien dont l'instinct, miraculeusement guidé par le ciel, sut découvrir la retraite du jeune ermite et lui apporter de temps en temps un pain que son Père du ciel lui envoyait.

Alors commença pour Simon de Stock une vie qui tenait plus de l'ange que de l'homme : méditations continuelles, oraisons sublimes, extases et douceurs ineffables de l'âme, il avait fait de cette solitude affreuse comme un coin du ciel. Hélas! cette paix tant désirée et qu'il croyait avoir obtenue ne fut pas longue. Satan, l'ennemi de notre salut, nous poursuit partout sur la terre.

Tout à coup, il semble au jeune anachorète que Dieu s'est retiré de son cœur, une terrible angoisse le déchire. Son imagination, obscurcie par la tentation, se représente, dans la plus poignante réalité, le désespoir de sa famille, que son brusque départ a plongée dans le deuil. Il croit voir sa mère éplorée le suppliant de revenir dans ses bras. N'aura-t-il pas à répondre un jour devant Dieu des terribles soupçons qui vont planer sur la tête de son malheureux frère?

La sereine lumière qui guidait son âme paisible semble avoir disparu, c'est la nuit et la tempête; que faire? quelle résolution prendre? Simon lève les yeux vers l'Etoile du matin, vers Marie, sa bonne Mère. Il la supplie, il la conjure de l'éclairer et de le conduire, et l'Immaculée, dont le pied virginal a écrasé la tête de l'antique serpent, chasse les cohortes infernales, dissipe les ténèbres, rend à son serviteur l'assurance et la paix; Simon ne quittera pas sa vocation.

Mais ce n'était là qu'une trêve dans le combat. L'ennemi, qui n'a pas craint jadis de souffleter saint Paul lui-même par l'aiguillon de la chair, recourut à cette arme traîtresse qui a immolé tant de victimes. Les mauvaises pensées, les images infâmes de la volupté criminelle que son frère a voulu inspirer à notre Saint, les séductions du monde qu'il avait fui naguère avec effroi, tout ce que l'impureté a de plus attrayant pour les passions, se réveillent avec vivacité dans son souvenir et attaquent son cœur. Son imagination s'échauffe et ses sens sont troublés.

L'âme de Simon de Stock, d'une innocence incomparable, n'avait jamais eu à lutter contre ces tentations hideuses qui font ici-bas la honte et le tourment des âmes saintes. Sentant les ardeurs de la chair l'envahir, le pauvre enfant se crut coupable, une souffrance indicible le déchira. Ce moment dut être terrible pour une âme si tendre, seule au milieu du désert. Si le désespoir entrait dans son cœur, c'en était fait de lui. Mais la foi du jeune homme était trop grande pour laisser s'enfuir l'espérance : il s'humilia, croyant avoir failli, et jeta vers Marie un long cri d'angoisse. Celle qui n'a jamais rebuté personne délivra son bien-aimé serviteur.

Pour se prémunir contre de nouvelles attaques, il redouble de prières et d'austérités, se roule au milieu des épines, se couvre d'un vêtement tissu de ronces et d'orties, verse d'abondantes larmes et invoque sans cesse Marie. Alors la divine Mère, dans un suave entretien, vient elle-même l'avertir de sa destinée et des amertumes qui l'abreuveront à l'exemple du Sauveur. Telle fut la récompense du jeune et vaillant athlète.

SIMON DE STOCK REÇOIT LES ORDRES — SES SUCCÈS DANS L'APOSTOLAT

Après vingt ans passés dans la solitude, notre Saint, pour obéir à Dieu, reparut au château d'Harford. Les détails nous manquent sur cette époque de sa vie. Nous savons seulement qu'il reprit ses études de théologie à l'Université d'Oxford où d'éclatants succès le désignèrent de nouveau à l'admiration publique. Son humilité en souffrit cruellement et lui fit regretter davantage encore son désert. Aussi, après avoir reçu avec crainte le fardeau du sacerdoce et célébré, dans les sentiments de la piété la plus vive, sa première messe, s'empressa-t-il de reprendre le chemin de sa chère solitude.

Nouveau Jean-Baptiste, il en sortait parfois pour tonner contre les vices du siècle et prêcher cette pénitence dont il était le plus vivant modèle.

Jean sans Terre, roi des Anglais, violateur des droits de l'Eglise, obligea le pape Innocent II à jeter l'interdit sur son royaume. Ce fut un grand deuil pour toute l'Angleterre. Simon parcourut le pays, semant la parole de Dieu et les miracles, invitant le peuple à la pénitence et à la prière; enfin, il obtint du ciel la conversion du roi et la paix de sa patrie. C'est dans ces circonstances qu'il composa la belle prière à Marie : *Alma Redemptoris Mater*, que l'Eglise chante encore aujourd'hui.

LE BIENHEUREUX EMBRASSE LA RÈGLE DU CARMEL

Enfin allait s'accomplir, après quinze ans d'attente, la prédiction qu'avait faite Marie à son dévot serviteur. Quelques seigneurs anglais, revenus de la croisade, où ils avaient admiré la sainteté de vie des solitaires du mont Carmel, en amenèrent quelques-uns dans leur patrie pour y implanter cet Ordre. Cette nouvelle fit tressaillir notre Saint qui, trouvant la vie de ces austères ermites conforme à ses désirs, résolut de l'embrasser. Un des seigneurs venus de Palestine, et qui avait embrassé le nouvel Ordre, Raoul Fresburn, employa une partie de ses domaines d'Angleterre à former une *Solitude*. Le supérieur de cette fondation provisoire fut le bienheureux Alain, qui eut la gloire de revêtir Simon de Stock de l'habit du Carmel. Notre Saint se trouvait au comble de ses vœux, quand la volonté expresse de ses supérieurs l'envoya prendre ses grades au collège d'Oxford. Mais il obtint qu'il lui fût permis de se borner au titre de bachelier en théologie et se retira aussitôt au désert de Norwich, dans le Northumberland, mettant ainsi une plus grande distance entre les honneurs et lui.

Sous la conduite du P. Raoul Fresburn, Simon fut le plus humble, le plus soumis, le plus mortifié des novices. Mais bientôt les grâces dont il était comblé par le ciel, et qu'il ne pouvait dérober entièrement à la connaissance de ses frères, le firent regarder comme un saint, comme un modèle achevé de perfection religieuse.

IL EST NOMMÉ VICAIRE GÉNÉRAL DE L'ORDRE

Sa renommée ne s'étendit pas seulement dans le royaume d'Angleterre, ni même en Europe, elle parvint jusqu'en Palestine, aux oreilles de saint Brocard, supérieur de l'Ordre du Carmel. L'extension de l'Ordre en Occident, depuis les croisades, les incursions des Sarrasins qui le menaçaient en Terre Sainte d'une ruine complète, avaient fait naître dans le cœur du Supérieur général le désir de partager avec un autre la charge accablante qui lui était imposée. Son choix tomba sur Simon de Stock, qui fut nommé vicaire général. Cette nouvelle fut pour lui un coup de foudre, et sa douleur fut égale à la joie qu'éprouvait l'Ordre tout entier de cette heureuse nomination. Il ne fallut rien moins que les promesses de Marie, le désir d'être utile à ses frères et de souffrir pour eux, et surtout la sainte obéissance, pour le décider à accepter le fardeau qu'on lui imposait.

Bientôt, éclatent les persécutions contre l'Ordre des Carmes, prédites autrefois par Marie à son dévot serviteur.

Leur succès hâte le violent orage qui s'élève contre eux en Europe. Ces nouveaux venus apparaissent à plusieurs comme des envahisseurs et des intrus qui viennent semer et moissonner dans le champ d'autrui. N'y avait-il déjà pas assez d'Ordres religieux en Occident sans y amener cet Institut oriental? La jalousie, naturelle au cœur de l'homme, est habile à trouver des raisons spécieuses. Les récriminations mises en avant firent leur chemin, et l'opinion publique se trouva déchaînée contre les Carmes. Ils se prétendent anciens, disait-on, et ils sont nouveaux; ils n'ont pas même été approuvés par le Saint-Siège.

Au milieu de cette tempête, Simon de Stock, calme et fort du secours céleste, ordonne des prières dans tout l'Ordre, et sûr désormais de la victoire, envoie des messagers aux pieds du Pape. Honorius III, éclairé par une vision miraculeuse, reçoit de la Sainte Vierge l'ordre d'approuver, de confirmer, de protéger l'Ordre des Carmes. Il se hâte d'obéir, et le Carmel fête encore avec solennité le jour où la paix lui fut rendue par la bulle du Saint-Siège, grâce au zèle et à la vigilance de Simon de Stock.

LE BIENHEUREUX VISITE LES LIEUX SAINTS

Mais voilà que la Palestine, cette terre arrosée du Sang du Sauveur, et où avait grandi si longtemps ce magnifique arbre du Carmel, devenait un sol inhospitalier. Déjà le fer des Sarrasins avait fait plus d'un martyr dans les rangs éclaircis des vaillants religieux.

Un Chapitre général s'ouvre au couvent du mont Carmel, sous les auspices du bienheureux Alain, alors Général de l'Ordre. Notre Saint, appelé à siéger, n'hésita pas un instant, malgré son grand âge et les difficultés d'un voyage long et périlleux. Une heureuse navigation le conduit bientôt sur cette terre où Dieu naquit, où Dieu vécut, où Dieu mourut. Il la baise avec transport, un torrent de larmes décharge son cœur qui déborde de joie. Et quelle n'est pas son émotion à la vue du Carmel, berceau de son Ordre, sanctifié par la vie toute céleste et les miracles sans nombre d'Elie; de ce Carmel dont les Livres Saints vantent la beauté incomparable? Mais des lieux plus saints encore attirent, comme un aimant irrésistible, l'âme de Simon de Stock; il s'avance pieds nus vers Jérusalem; chaque monument qui lui rappelle le Sauveur livre son cœur aux plus douces émotions. Enfin, après avoir satisfait son ardente piété, il revient au milieu de ses frères.

Faut-il quitter ce berceau de notre Ordre, cette terre où il a poussé de si puissantes racines? Fuirons-nous devant la persécution? Telles étaient les questions qui s'agitaient au sein de la vénérable assemblée; mais les avis étaient partagés. Notre Saint se lève à son tour : « C'est une conduite louable, dit-il, de fuir la persécution de

peur de perdre la foi ; et un très grand mal d'exposer sa foi au danger de la persécution, sans un ordre exprès du ciel, selon cette maxime de l'Evangile : *Lorsqu'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre.* D'ailleurs, Marie a prédit à saint Cyrille, Général de notre Ordre, la destruction future des Carmes en Terre Sainte. » Ces paroles sont reçues de l'assemblée comme un oracle et plusieurs religieux se hâtent d'en profiter. Mais l'année suivante, comme la persécution redoublait et que les Sarrasins infestaient les mers, le reste des religieux et Simon de Stock durent se réfugier dans Saint-Jean d'Acre, avec l'armée chrétienne des croisés. Les fontaines de la ville, empoisonnées par les musulmans, ne fournissaient plus d'eau aux chrétiens que dévorait une soif ardente. Notre Saint et ses frères, escortés de soldats, retournèrent au Carmel, et, à leurs prières, la fontaine d'Elie qui, par un prodige perpétuel, tarissait lorsque les religieux s'éloignaient de la sainte montagne, et jaillissait de nouveau à leur retour, laissa couler ses eaux en abondance. Notre Saint profita de la tranquillité que rendait au Carmel la présence des croisés pour reprendre la vie solitaire qu'il avait en prédilection. Il mena six ans, loin des hommes et près de Dieu, visité par la Reine du ciel et les saints anges, cette vie toute céleste que nous avons décrite.

C'est alors qu'il repassa en Angleterre, non sans périls, mais toujours visiblement protégé par sa bonne Mère, avec le bienheureux Alain et presque tous les Carmes de Palestine.

SAINT SIMON DE STOCK GÉNÉRAL DE L'ORDRE DU CARMEL

Notre Saint avait quatre-vingts ans, quand le choix unanime de ses frères l'appela, malgré ses résistances, à succéder au bienheureux Alain dans la charge de Supérieur général. Le Carmel n'eut qu'à se féliciter de l'heureux choix qu'il avait fait. La prodigieuse extension de l'Ordre, dans l'Europe entière et spécialement en France où il recevait de saint Louis la plus gracieuse protection, les innombrables monastères fondés ou agrandis, l'observance parfaite des règles, l'éclat des études sacrées, les bulles nombreuses que Simon de Stock obtint des Pontifes suprêmes, dont il fut toujours l'ami et le confident, et par lesquelles il affermit le Carmel contre les attaques incessantes de l'envie, enfin les heureuses réformes qu'il sut introduire dans les Constitutions, pour rendre son Ordre plus utile au salut des fidèles, signalèrent plus que jamais à l'admiration du monde cet héroïque et saint vieillard.

APPARITION DE MARIE A SON SERVITEUR LE SCAPULAIRE

Ici se place un événement qui met notre Saint au rang de ces hommes dont la sainteté a été, pour le monde entier, une source de bienfaits et de bénédictions. Nous voulons parler du scapulaire.

En 1251, Simon de Stock, courbé sous le poids des années, mais plus encore sous celui de la persécution et des contradictions auxquelles le Carmel ne cessait d'être en butte, était allé à Cambridge présider à la fondation d'un nouveau couvent. Il ne cessait jour et nuit de supplier Marie de donner à ses fils quelque gage éclatant d'amour, qui réduisît leurs ennemis au silence. « Fleur du Carmel, disait-il, Vigne fleurie, Splendeur du ciel, unique Vierge-Mère, Mère pleine de douceur et toujours Vierge, donnez à vos Carmels un nouveau privilège, Etoile des mers ! » Telle était son ardente prière lorsque, la nuit de la fête du Carmel, au lever de l'aurore, Marie lui apparaît entourée d'anges, éclatante de lumière, vêtue de l'habit de son Ordre, le front ceint du diadème, souriant à son dévot serviteur. Dans ses mains, elle tient le scapulaire de l'Ordre et l'en revêt en disant : « Reçois, mon cher fils, ce scapulaire comme le signe distinctif et la marque du privilège que j'ai obtenu pour toi et les enfants du Carmel ; c'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls et le gage d'une paix et d'une protection spéciale jusqu'à la fin des siècles. Celui qui mourra revêtu de cet habit sera préservé des feux éternels . » Telle est la magnifique promesse faite par Notre-Dame à son serviteur, publiée par lui dans une lettre adressée à toutes les maisons de l'Ordre, et écrite sous sa dictée par son secrétaire le P. Swayngton.

Nous ne raconterons pas ici les grâces sans nombre, les miracles éclatants qui ont confirmé les promesses que Marie attacha à son scapulaire ; ce serait le sujet de plusieurs volumes. Au reste, le lecteur peut voir, dans la notice sur Notre-Dame du Carmel (16 juillet), les conditions de cette dévotion salutaire.

VISITE DES COUVENTS DE L'ORDRE MORT BIENHEUREUSE

Accablé par les ans et les infirmités, Simon de Stock, dont l'âme était toujours pleine de vigueur, ne recula pas devant une entreprise qui eût semblé héroïque à un homme dans la force de l'âge ; il résolut de visiter un à un tous les couvents de l'Ordre et se mit en chemin. L'Europe vit avec admiration ce vieillard, exténué par les pratiques d'une vie austère dont il ne voulait pas diminuer les rigueurs, mais dont la faiblesse disparaissait sous l'ardeur du zèle, parcourir avec un courage infatigable les monastères du Carmel. A sa voix, la ferveur de ses frères s'enflammait ; son exemple les transportait d'admiration, une sainte émulation s'emparait de leur cœur. Sous ses pas, de nouvelles fondations semblaient sortir de terre, en Belgique, en Ecosse, en Irlande. Il semait les merveilles sur sa route avec l'arme du scapulaire. Il projetait même de convoquer à nouveau un Chapitre général et de se démettre ensuite du généralat pour ne plus penser qu'à l'éternité : mais le moment était proche où Dieu allait couronner pour jamais son grand serviteur. Une fièvre violente l'arrête au couvent de Bordeaux ; à la nouvelle de ce coup funeste, le Carmel et l'Eglise entière sont alarmés. Seul, notre Saint reste calme, prédit l'heure de sa mort, reçoit les Sacrements dans les sentiments de la foi la plus vive, adresse aux religieux présents une touchante exhortation et rend doucement sa belle âme à Dieu en récitant la *Salutation angélique.* Il était âgé de cent ans.

Selon sa volonté suprême, son corps fut enterré à la porte de l'église pour être foulé aux pieds des passants comme celui d'un pécheur public ; mais d'éclatants et nombreux miracles manifestèrent bientôt la gloire de l'humble religieux, attirèrent les foules à son tombeau, et, douze ans plus tard, le Saint-Siège permit d'honorer saint Simon Stock.

SAINT GENS

LABOUREUR ET SOLITAIRE

Fête le 16 mai.

Saint Gens labourant avec une vache et un loup.

Dans un riant vallon de Provence, ombragé d'oliviers et de chênes, au Baucet, non loin de Carpentras, se voit un modeste ermitage, connu dans tout le midi sous le nom d'ermitage de saint Gens.

Deux fois par an, au mois de mai et au mois de septembre, la vallée, d'ordinaire déserte, se couvre de pèlerins accourus de tous les points du Comtat, de la Provence et du Dauphiné. Ils arrivent sur leurs charrettes enguirlandées, avec leurs élégants costumes aux couleurs voyantes, en chantant dans leur harmonieux idiome, « Monseigneur saint Gens, ami de Dieu, oiseau du ciel, priez Dieu le Père de nous envoyer de l'eau pour arroser nos terres. »

Celui qu'ils viennent prier est un enfant du pays, un compagnon de travail.

Son histoire respire un parfum de poésie empreinte de la plus exquise piété. Elle se trouve dans toutes les bouches.

LES ANNÉES D'ENFANCE — LE NOM DU SAINT

Gens Bournareau naquit à Monteux, non loin d'Avignon, aux premières années du XIIe siècle. La maison qui abrita son berceau est encore debout, et une statue du Saint rappelle aux passants le souvenir de cette naissance.

Bournareau, son père, était bouvier ; sa mère, Imberte, n'avait d'autre illustration que celle de la vertu. Ils étaient heureux.

La naissance de l'enfant vint apporter à la pieuse famille un nouveau sujet de joie. La nature l'avait comblé de ses dons : son visage encadré de cheveux noirs reflétait une angélique beauté ; ses yeux ressemblaient à ceux d'un chérubin. Les mères du village, peut-être quelque peu jalouses, le trouvaient si charmant, qu'elles ne l'appelaient, dans leur langage, que *gen enfançon*, c'est-à-dire gentil enfant. Les jeunes camarades de l'enfant, témoins de son amabilité, lui conservèrent ce surnom, et c'est sous cette appellation qu'il est connu dans l'histoire.

Non moins charmantes étaient les grâces de son âme. Nature docile, esprit pénétrant, cœur affectueux, ces quatités précieuses, cultivées par les soins d'une mère vertueuse, lui attirèrent bientôt l'amour et l'estime de tous.

L'innocence, est une fleur délicate qu'un souffle peut ternir; pour la conserver dans sa fraîcheur, l'enfant recherchait la retraite et le silence. L'église était le seul lieu qu'il aimât à visiter. Sa mère lui avait dit : « C'est la demeure de Dieu. » Cette pensée avait pénétré sa jeune âme, et il ne se lassait point d'y revenir adorer le Seigneur. De retour à la maison, il s'entretenait volontiers des cérémonies qu'il avait vues. Il retenait avec facilité les prières et les explications entendues : aussi eut-il en peu de temps une connaissance de la religion, de beaucoup supérieure à celle des enfants de son âge.

Ses premières occupations furent humbles comme devait l'être sa vie entière.

Simple pâtre, il conduisait les troupeaux de son père aux pâturages de Monteux. Plus d'une fois, les riants vallons de Vaucluse retentirent des chants du petit berger. L'auteur de sa vie nous apprend, en effet, qu'il possédait une fort belle voix.

Souvent aussi il réunissait ses camarades au fond de quelque vallée, leur apprenait le catéchisme, ou les faisait prier.

Il acquit bientôt sur les autres enfants et sur tous ses concitoyens un ascendant véritable. Il l'employa plus tard à les ramener à la vraie pratique de la religion. En attendant, Dieu le prépara à ces luttes pénibles, par une épreuve des plus délicates.

ON VEUT LE MARIER — IL SIMULE LA FOLIE

Le goût prononcé que Gens manifestait pour la solitude fit craindre à sa mère qu'il ne quittât le monde pour se retirer dans un cloître. Elle songea dès lors aux moyens de le fixer dans le monde et ne trouva rien de plus décisif que de le marier.

Elle s'en ouvrit à son fils. Le Saint se vit dans un embarras extrême. Depuis longtemps déjà, il avait consacré à Dieu sa virginité. Sa mère insista. Les parents les plus chrétiens ne sont pas toujours exempts, dans ces questions, de certains calculs d'intérêt et d'affection égoïste, trop souvent opposés aux droits de Dieu sur leur famille et au bien véritable de leurs enfants.

Le jeune homme eut beau insister auprès de sa mère pour qu'elle renonçât à son projet, ses objections et ses prières n'avaient aucun résultat. Le Saint recourut dans cette extrémité à un moyen jusqu'ici sans exemple.

Quelque temps avant l'époque fixée pour le mariage, on remarqua en lui tous les signes d'un changement étrange. On le voyait errer dans la campagne, tantôt accablé sous le poids d'une sombre tristesse, tantôt donnant les marques de la plus bruyante hilarité.

Les habitants du village furent unanimes à déplorer le malheur de Bournareau. On disait partout que Gens était devenu fou. Dans cette situation, l'affaire ne tarda pas à se résoudre. La fiancée fut la première à retirer sa demande. C'était ce que voulait le Saint. Grâce à ce stratagème ingénieux, il pouvait demeurer tout entier à son Dieu.

PREMIÈRE PRÉDICATION — UN MIRACLE CURIEUX

Une circonstance vint bientôt montrer aux fidèles de Monteux que celui qu'ils avaient cru insensé était plus sage qu'eux.

A cette époque, les habitants de Monteux étaient pleins de foi, mais ainsi qu'il arrive souvent, ces natures enthousiastes et débordantes n'avaient pas tardé à introduire dans leur culte extérieur des pratiques entachées de superstition.

Ainsi, il y avait alors, à quelques pas de la petite ville, une chapelle dédiée à saint Raphaël.

Quand la sécheresse menaçait, les Montiliens se mettaient en procession et se rendaient en foule à ce pèlerinage. On prenait la statue de l'archange et on la plongeait dans les eaux du Ricaveau, petit ruisseau voisin de la chapelle. Les pèlerins prétendaient que cette immersion plusieurs fois répétée était un moyen infaillible d'obtenir la pluie. C'était évidemment superstitieux d'attacher la protection du puissant archange à ce détail de cérémonie.

C'est ce que Gens fit remarquer à ses compatriotes, avec beaucoup de bon sens, à l'occasion d'une procession à saint Raphaël.

La foule refusa de croire aux paroles de l'*insensé*. Alors Gens commanda aux nuages, au nom de Dieu, leur Créateur, de ne pas laisser échapper une goutte de pluie, jusqu'à la conversion de ces obstinés.

Pendant deux années entières, le ciel demeura sans nuages, et la terre fut en proie à une sécheresse qui détruisit toutes les récoltes. Devant cet avertissement, le peuple se souvint du jeune prophète : il vint lui demander, avec larmes, de retirer sa malédiction. Saint Gens y consentit, à condition qu'on s'engagerait, par un serment solennel, à ne plus renouveler la superstitieuse cérémonie. Dans l'enthousiasme excité par le besoin, le peuple jura. Saint Gens pria, et, pendant plusieurs jours, une pluie rafraîchissante vint arroser la terre.

Mais des jeunes gens irrités contre le saint, qui leur reprochait leurs divertissements légers, ne tardèrent pas à soulever la foule contre lui. La cérémonie superstitieuse fut rétablie, avec accompagnement de danses et de jeux profanes, plus propres à attirer sur la ville les malédictions de Dieu, qu'à toucher sa miséricorde.

IL SE RETIRE AU DÉSERT DE BAUCET
IL PERD UN BRAS

Gens prophétisa de nouveaux châtiments, et devant les persécutions de ses compatriotes, prit

le parti de se retirer au désert. C'était le désir de son cœur depuis son enfance. Dieu le voulait tout à Lui. La pauvre Imberte fut désolée de cette résolution. « Mère, lui dit le jeune homme, je vais détacher à l'étable les deux vaches que vous me destinez en héritage, je vous laisse le reste! » Et, malgré les pleurs de sa mère, il partit avec ses deux vaches.

Une légende, pleine d'enseignements, mais dont nous ne pouvons garantir la véracité, raconte que la mère éplorée, après avoir essayé tous les moyens pour le détourner de sa résolution, le retint par le bras au moment où il vint l'embrasser. Le jeune homme, obéissant à l'appel de Dieu, partit en laissant miraculeusement son bras entre les mains de sa mère! Imberte, frappée du prodige, voulut conserver ce débris comme une relique, et elle le déposa dans son coffre; mais, le lendemain, le bras avait rejoint saint Gens au désert de Baucet.

L'ERMITAGE DE BAUCET

Le Saint, en quittant Monteux, s'était dirigé vers les montagnes désertes, situées au sud de cette bourgade. Il s'arrêta au fond d'une gorge sauvage, près du Baucet.

Un château féodal, flanqué de quatre tours crénelées, dominait au loin la vallée.

Le solitaire obtint facilement du seigneur quelques arpents de terre sur le flanc de la colline.

Il construisit avec des branchages et des troncs d'arbre une cabane, sur laquelle il planta une croix et se fixa dans son nouveau domaine, plus heureux en sa pauvreté que les seigneurs des environs au milieu de leur faste.

Cette solitude, entourée d'un cercle imposant de montagnes, lui paraissait comme le vestibule du ciel.

Il fabriqua une charrue et commença à labourer, à l'aide de ses deux vaches, les terrains mis à sa disposition.

Ce travail l'occupait souvent toute la journée; il ne cessait pas néanmoins de prier.

En traçant des sillons sur ces coteaux pierreux, le Saint avait sans cesse le cœur tourné vers Dieu. On entendait ses lèvres murmurer doucement des invocations. Il priait en travaillant, et, offrant à Dieu ses fatigues, il faisait de son travail même une prière. — Oh! si tous ceux qui travaillent imitaient cet exemple, quels trésors de mérites ils pourraient acquérir!

Quand la nuit venait, il prenait un moment de repos dans le creux d'un rocher, encore désigné dans le pays sous le nom de « lit de saint Gens ». Le peuple a conservé, du reste, le souvenir des lieux que le Saint fréquentait de préférence. On montre la fontaine où il conduisait ses vaches, et, plus tard, son loup, pour les faire boire : elle porte le nom de « fontaine du loup ».

LA LÉGENDE DU LOUP

Ce nom fait allusion à une des plus charmantes légendes conservées par les fidèles, au sujet de notre Saint. Les traditions locales, ainsi que l'iconographie, en font mention à toutes les époques.

La gorge où s'était retiré saint Gens était infestée de bêtes fauves; il y vécut longtemps sans avoir à redouter leur voisinage.

Mais, un jour qu'il retournait à son travail après la prière, il aperçoit un loup dévorant une de ses vaches; il accourt pour défendre la pauvre bête, mais il était trop tard : le loup affamé l'avait déjà mise en pièces.

A l'approche du Saint, le fauve veut prendre la fuite. Le Saint lui ordonne de s'arrêter; l'animal, retenu soudain par une force céleste, obéit en poussant des hurlements.

Saint Gens lui adresse des reproches, et lui enjoint, au nom de Dieu, de prendre la place de sa vache sous le joug, et de l'aider à labourer son petit champ. Il lui passe le collier et lui fait conduire la charrue.

Il n'est point rare de voir les Saints recouvrer sur les animaux, l'empire que l'homme avait sur eux au paradis terrestre, et que le péché nous a fait perdre.

LA SÉCHERESSE A MONTEUX
INQUIÉTUDES D'UNE MÈRE

Deux ans s'étaient écoulés depuis que Gens avait quitté Monteux. Le châtiment annoncé se faisait sentir dûrement. Pas une goutte d'eau n'était tombée sur les terres maudites : la campagne offrait partout l'aspect d'un désert brûlé par le soleil. Avec la sécheresse, la famine et la peste étaient venues.

Le malheur favorise toujours la réflexion. Les Montiliens reconnurent bientôt qu'ils avaient été injustes envers le Saint, et les consuls avisèrent eux-mêmes au moyen de faire taire les réclamations populaires.

Ils vinrent trouver Imberte, et la supplièrent d'intervenir auprès de son fils pour obtenir la cessation du châtiment. Deux magistrats se joignirent à elle pour présenter au prophète les excuses du pays. On ignorait la retraite du Saint, dit la légende, mais le cœur d'une mère est toujours attiré vers celui de son fils.

Imberte se dirigea vers Carpentras, et après avoir récité devant l'église de Saint-Siffrein une prière à la Vierge de Santé, elle prit le chemin de la Grande Forêt. Saint Gens labourait son champ quand sa mère arriva à l'ermitage. Le jeune homme en la voyant, sentit bouillonner dans son cœur son amour filial : il s'élança vers elle.

La piété, en effet, n'éteint pas les sentiments affectueux de l'âme : elle les épure et les comprime quelquefois sous les efforts d'un sacrifice héroïque, mais c'est pour les rendre et plus forts et plus durables.

L'entrevue eut lieu, selon la tradition, auprès d'un grand rocher.

Les voyageurs, épuisés de lassitude, demandèrent à se rafraîchir.

« Mon fils ! dit Imberte, donnez à boire à votre mère ! » L'ermite, à ce moment, n'avait point d'eau : les fontaines d'ailleurs étaient taries partout.

Emu de compassion en voyant souffrir sa mère, il leva les yeux au ciel, et après une courte prière, il enfonça deux doigts dans le rocher voisin. Aussitôt, dit la tradition, jaillirent deux sources limpides, l'une d'eau; l'autre de vin.

La pieuse caravane s'y désaltéra tout entière, mais en maîtresse vigilante, Imberte demanda incontinent à son fils de tarir la source de vin. « Laissez couler, mon fils, dit-elle, cette eau merveilleuse pour le soulagement des malheureux; mais le vin serait une cause de nombreux péchés. Tarissez-le ! c'est la prière de votre mère ! »

La source du vin se dessécha, mais la fontaine de l'eau n'a cessé de couler depuis sept siècles. Les pèlerins de Baucet-Saint-Gens la connaissent : des malades y trouvent souvent leur guérison.

SAINT GENS QUITTE LE BAUCET

Cependant, Imberte raconte à son fils les malheurs de Monteux, elle lui dépeint le repentir de ses concitoyens et le prie de venir à leur secours.

Le Saint aimait son pays. Il fut ému de compassion et il promit de retourner avec les magistrats.

Les préparatifs de départ ne furent pas longs. Il distribua aux pauvres du Baucet ses instruments de labourage, et remit à sa mère la vache qui lui restait; puis, se tournant vers le loup, il le bénit et lui rendit la liberté.

Mais la légende raconte que cet animal, habitué à la société du Saint, refusa de le quitter, et vint se coucher à ses pieds. Le solitaire, touché de cette fidélité, lui permit de le suivre.

RETOUR A MONTEUX
A LA PRIÈRE DU SAINT, LA PLUIE TOMBE

Saint Gens, prévoyant l'accueil triomphal qui l'attendait, avait demandé à rentrer en secret dans sa ville natale.

Mais Dieu, qui glorifie les humbles, honora son serviteur. Tous les auteurs du temps racontent qu'au moment où il mit le pied sur le territoire de Monteux, les cloches se mirent d'elles-mêmes en mouvement, et les petits enfants reçurent miraculeusement l'usage de la parole pour crier: « Saint Gens, salut ! Salut, notre libérateur ! »

Le peuple en émoi se porta en foule à sa rencontre.

Quand des hauteurs de Saint-Raphaël, le Saint aperçut la plaine desséchée et brûlée comme si le feu du ciel y était descendu, il se prit à pleurer et tomba à genoux. Il enfonça en terre son bâton de bouvier et pria longtemps. Le peuple le regardait en silence.

Gens se releva et s'écria par deux fois : « Malheur au péché ! Malheur au péché! » Puis il ordonna de se mettre en procession pour retourner à l'église.

Peu à peu, le ciel s'obscurcit, les nuages parurent à l'horizon et quand la procession entra dans la ville, une pluie abondante commençait à tomber.

UNE PRIÈRE RARE

Toutes les voix se confondirent alors dans une immense acclamation de joie. Les vieillards pleuraient, les mères élevaient sur leurs bras leurs petits enfants pour leur faire voir le solitaire. La présence du loup attaché à la suite du Saint, et le récit que faisaient les envoyés du miracle des deux sources, augmentaient encore l'enthousiasme.

« *Salut ! o Germinien !* » chantaient les jeunes gens. Saint Germinien est un thaumaturge de l'église grecque, très vénéré dans le Comtat. Le peuple ne croyait pas pouvoir mieux exprimer ses sentiments envers saint Gens, qu'en l'appelant Germinien.

L'humilité du Saint fut tellement blessée de cette acclamation qu'il brisa son bâton et demanda à Dieu de lui retirer le don des miracles.

Dieu écouta cette prière si rare, et à partir de cette époque, il n'est plus parlé d'aucun miracle opéré par le Saint durant sa vie.

LE SAINT CREUSE SON TOMBEAU

Après avoir par ses paroles et ses exemples fait refleurir chez les Montiliens une foi plus éclairée et plus féconde en bonnes œuvres, Gens accomplit plusieurs pieux pèlerinages aux plus célèbres sanctuaires d'Espagne et d'Italie, puis il revint dans sa chère solitude du Baucet.

N'ayant plus cette fois ses vaches pour cultiver la terre, il se contenta des racines et des herbes qu'il ramassait dans les bois. Une cabane de branches lui suffit pour vivre et pour prier.

Le démon, qui n'épargne personne, le poursuivit dans sa retraite par des tentations si violentes, que, parfois, le serviteur de Dieu faisait retentir le désert de ses gémissements.

Il méditait alors sur la mort, et cette pensée lui apportait un surcroît de courage. Afin de se rendre plus habituelle cette idée de son néant, il s'était creusé une tombe, auprès de sa chapelle. Quand les tentations venaient l'assaillir, il s'y couchait et méditait sur la mort et sur le jugement.

Ces luttes durèrent plusieurs années; elles contribuèrent à altérer le tempérament robuste du solitaire et hâtèrent l'heure de sa mort.

MORT DU SAINT — IL S'ENTERRE LUI-MÊME
LE LOUP GARDE SON TOMBEAU

Saint Gens avait à peine commencé sa vingt-deuxième année quand il ressentit les premières atteintes du mal qui, en quelques jours, devait le conduire au tombeau.

Il recueillit ses forces et se traîna jusqu'au Baucet pour recevoir une dernière fois la sainte communion.

De retour dans son ermitage, il vit la maladie redoubler de violence. Sentant ses forces diminuer, il descendit lui-même dans la tombe qu'il s'était creusée au pied de la croix. Il regarda quelque temps encore le ciel et rendit son âme entre les mains de son Sauveur, dans la seule compagnie des anges. Gens avait vingt-trois ans.

Personne dans les environs ne connaissait encore sa mort quand une nuée lumineuse, descendant du ciel, vint planer au-dessus de sa tombe. Des bergers du voisinage se rendirent à l'ermitage; ils trouvèrent le Saint couché dans sa tombe, les yeux tournés vers le ciel; un reflet d'angélique beauté brillait sur son visage. Les pâtres récitèrent les prières que leur avait apprises saint Gens, et, avant de retourner à leurs troupeaux, ils essayèrent de couvrir le tombeau d'une pierre, mais ils ne purent y réussir. Dieu réservait à ces ossements mieux qu'une pierre ou qu'une inscription cachées au milieu d'un désert.

Le loup du Saint, demeuré à Monteux après le second départ de Gens, reprit, dit la naïve légende, le chemin de l'ermitage, et, pendant longtemps, monta la garde près de la tombe de son maître.

Les foules accoururent au désert pour voir le Saint; on essaya vainement de fermer le tombeau, on dut se contenter de l'orner de fleurs.

Peu de temps après, une chapelle fut élevée au-dessus. Mais le sépulcre demeura ouvert pendant près d'un siècle, jusqu'à l'invasion des Albigeois.

Les reliques du Saint échappèrent aux dévastations de ces sectaires, comme plus tard aux incendies des Huguenots et aux pillages de la Révolution.

Elles reposent aujourd'hui dans un reliquaire supporté par une vache et un loup, en souvenir du miracle du Saint. On y voit, d'ailleurs, représentée toute la légende de l'ermite, telle que nous venons de la raconter.

Une église nouvelle s'élèvera bientôt sur l'emplacement de l'antique chapelle, grâce à l'obole des pauvres et des travailleurs dont saint Gens demeure toujours le patron et l'ami.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE

FÊTE LE 16 MAI

1. Saint Jean Népomucène, encore au berceau et en danger de mort, est guéri miraculeusement par l'intercession de la Vierge Marie que ses parents ont invoquée.

2. L'archevêque de Prague, juste appréciateur des mérites de Jean, qu'il a ordonné prêtre, le nomme chanoine de sa cathédrale, puis prédicateur et aumônier de la cour.

3. Saint Jean Népomucène refuse successivement l'évêché de Leitomeritz et la riche prévôté de Wischerat, que lui offre Wenceslas, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, surnommé l'*Ivrogne* le *Fainéant*.

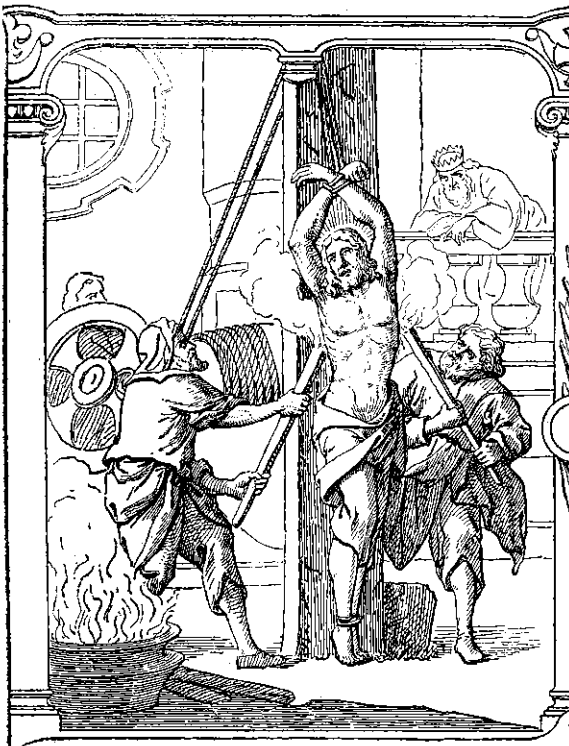
4. L'impératrice Jeanne, touchée de l'onction qui accompagnait les discours de Jean Népomucène, choisit le saint pour son confesseur et lui confia les secrets de sa conscience.

5. Saint Jean Népomucène, par ses conseils pleins de sagesse et de charité, concilie les différends qui s'élevaient à la cour et dans la ville et prévient ainsi beaucoup de procès.

6. L'empereur Wenceslas, prêtant l'oreille à d'injustes soupçons contre l'impératrice, tente par des promesses d'arracher au Saint le secret des confessions de son épouse.

7. Le prince barbare avait condamné à mort un de ses serviteurs, coupable d'avoir mal apprêté une volaille. Le saint prêtre l'en reprend avec énergie : ce qui lui vaut d'être jeté en prison.

8. Wenceslas essaye de nouveau, cette fois par des menaces, de ravir au Saint le fameux secret. Celui-ci lui répond qu'il est tenu au silence par les lois les plus sacrées.

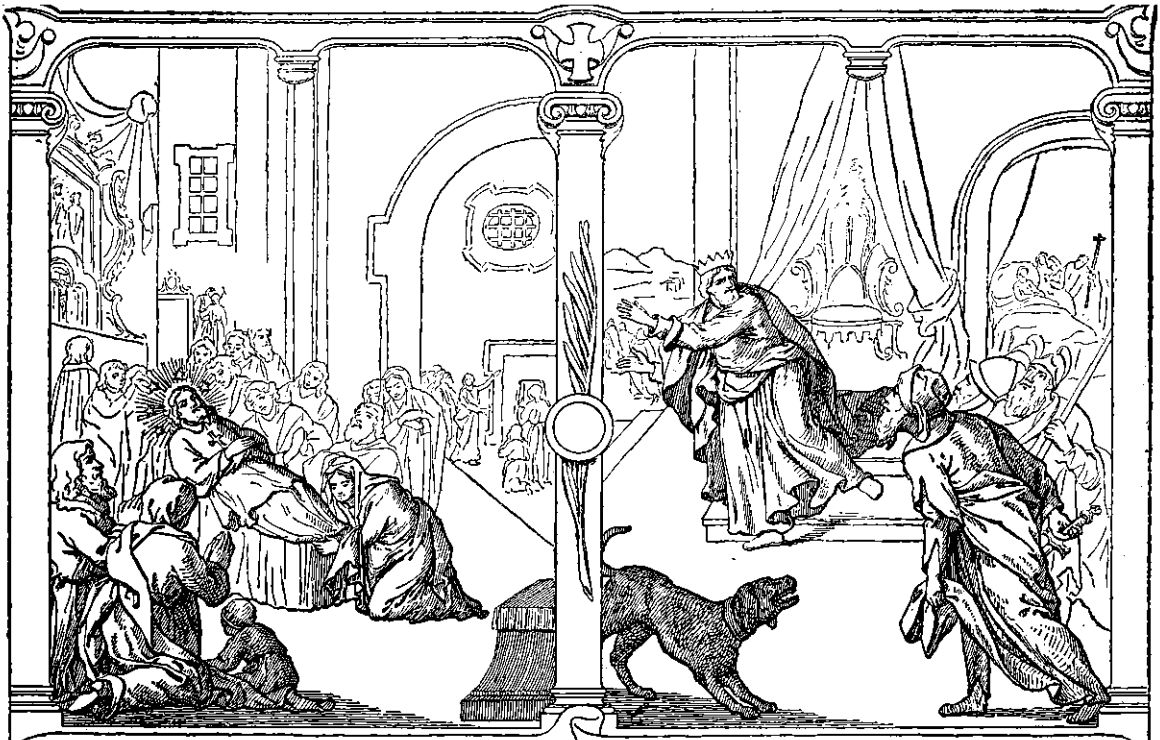


9. L'empereur veut absolument faire violer le secret sacramentel. Saint Jean Népomucène, fixé au chevalet, brûlé par les torches ardentes, tourmenté de toutes manières persévère dans un rigoureux silence.

10. Remis en liberté, le Saint comprit que la haine du prince le conduirait sans retard à la mort. Il fit en chaire ses adieux à son troupeau et lui annonça les maux qui allaient fondre sur la Bohême.

11. Chargé de chaines, le Saint, sur l'ordre de Wenceslas, est précipité, pieds et mains liés, dans la Moldau, martyr du sceau de la confession. C'était en la nuit qui précéda l'Ascension de 1383.

12. A peine le martyr eût-il été étouffé sous les eaux, que son corps, flottant à la surface, fut environné d'une lumière éclatante qui attira un grand nombre de spectateurs.



13. Le saint corps est déposé avec honneur d'abord dans l'église de Sainte-Croix des Pénitents, puis à la cathédrale. On baise les pieds de l'héroïque confesseur, en implorant son intercession.

14. Wenceslas, bourrelé de remords, poursuivi par ses sujets, s'enfuit dans une solitude. Il est bientôt dépossédé de son trône. L'impératrice meurt pieusement, après quatre ans de souffrances.

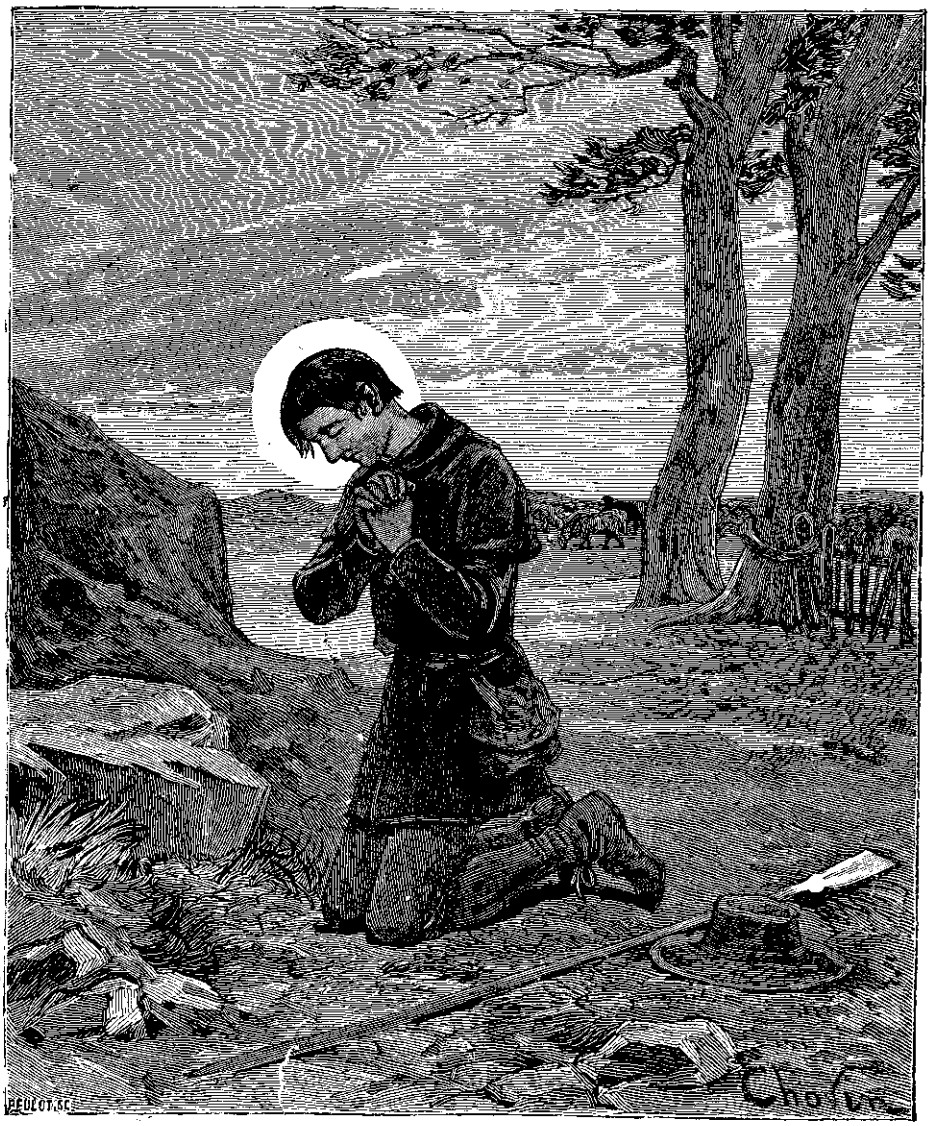
15. Dieu glorifie par des guérisons miraculeuses le tombeau de son serviteur, martyr du secret de la confession. Tous ceux qui l'invoquent avec foi obtiennent les faveurs qu'ils sollicitent.

16. Saint Jean Nèpomucène a été canonisé en 1729 par Benoit XIII. Il est l'un des principaux protecteurs de la Bohème et de l'Allemagne. (D'après une vie illustrée du Saint, par BALBINI, Augsbourg, 1730.)

SAINT PASCAL BAYLON

RELIGIEUX CONVERS DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS OBSERVANTINS

Fête le 17 mai.



Saint Pascal, berger avant d'être moine, prie au milieu des champs en gardant ses moutons.

Saint Pascal Baylon naquit le 17 mai 1540, à Torre-Hermosa, petit bourg situé dans le royaume d'Aragon, sur les confins de la Castille. Son père, Martin Baylon, et sa mère, Isabelle Jubéra, étaient d'humbles cultivateurs, pauvres des biens de la terre, mais riches du trésor des vertus chrétiennes.

Pascal lui-même, prévenu de la grâce dès le berceau, savait à peine marcher et déjà il se plaisait à aller fréquemment à l'église, s'entretenir avec Jésus présent dans la Sainte Eucharistie. Souvent même on devait aller l'y chercher pour lui faire prendre de la nourriture. Sa pieuse mère, heureuse des espérances que lui donnait son jeune fils, s'efforçait d'écarter de lui les mauvais exemples et de développer en son cœur une piété forte et loyale.

PASCAL EST COMMIS A LA GARDE DES TROUPEAUX IL S'EXERCE A LA PERFECTION CHRÉTIENNE

Pascal avait à peine atteint sa septième année, quand son père lui confia la garde des troupeaux. Le saint berger s'acquitta de cet office avec le plus

grand soin. Ses parents avaient négligé de lui apprendre à lire, cependant Pascal se procura quelques livres et passa ses loisirs en pieuses lectures ; on dit que les anges eux-mêmes vinrent lui enseigner à lire.

Tout en gardant les troupeaux, le jeune berger priait beaucoup. Son amour pour Marie était tel, qu'il alla jusqu'à sculpter sur sa houlette l'image bénie de sa divine Mère, afin de l'avoir toujours présente devant les yeux. Aussi la Sainte Vierge daigna-t-elle récompenser dignement son serviteur par de nombreuses apparitions.

Dès lors, Pascal s'applique tout entier à la prière et au silence ; le mensonge, les paroles vaines et inutiles sont écartés de ses lèvres avec le plus grand soin. Tout pénétré des flammes de l'amour de Dieu, il excitait ses amis, par ses paroles et par ses exemples, à aimer Notre-Seigneur et sa Sainte Mère. Simple, droit et craignant Dieu, il grandissait en âge et en vertus. Humble, chaste, modeste, de mœurs suaves, il reprenait charitablement ses amis quand ils tombaient dans quelque faute, et on aimait souverainement à converser avec lui.

En qualité de berger, Pascal avait été mis au service de Martin Garcia, homme riche et vertueux, mais sans enfants. Ce maître ayant voulu prendre son petit serviteur pour héritier, notre Saint refusa, préférant être l'héritier de Dieu et le cohéritier de Jésus-Christ par l'humilité et la pauvreté.

Plein de douceur et de charité, toujours prêt à rendre service, l'humble pâtre faisait l'admiration des autres bergers. D'une sollicitude extrême pour le troupeau que son maître lui avait confié, on ne le vit jamais maltraiter ses brebis. Il veillait avec grand soin à ce que son troupeau ne causât pas de dommage dans les pâturages voisins ; et si quelque dégât se produisait, quelque léger qu'il fût, le Saint indemnisait sur son propre salaire.

Si bienveillant pour les autres, Pascal se traitait durement lui-même. Dans un âge si tendre, il n'épargnait pas les cilices, les jeûnes, les disciplines sanglantes. Souvent il marchait pieds nus, même à travers les ronces et les épines ; et, comme il le déclarait lui-même, c'était pour l'expiation de ses péchés qu'il souffrait d'avoir ainsi les pieds ensanglantés. En retour, Notre-Seigneur récompensait son serviteur par de fréquentes extases.

VOCATION RELIGIEUSE

Mais Dieu voulut l'élever à une plus haute perfection, et lui inspira le désir de la vie religieuse.

Dès lors, Pascal prend la résolution de quitter le monde. Un berger, à qui le Saint avait découvert sa vocation, faisait tous ses efforts pour l'en dissuader. Pascal Baylon protesta énergiquement de la fermeté et de la sincérité de ses désirs, en frappant trois fois la terre de sa houlette, et voilà que trois sources limpides jaillirent des endroits qu'il avait frappés

Ne pouvant résister plus longtemps à l'appel de la grâce, Pascal embrasse tendrement ses parents, s'éloigne de son pays, et se dirige vers le royaume de Valence. Il était à peine âgé de vingt ans.

Après plusieurs jours de marche, il s'arrêta non loin d'un couvent de Franciscains déchaussées, nommés Soccolans, près du bourg de Montfort. Là il reprend son humble emploi de berger chez un riche fermier. Sa piété, son amour de la solitude, sa vie austère lui attirèrent bientôt tous les cœurs; dans toute la contrée, on ne le désignait que sous le nom de saint berger.

Le dimanche, il assistait à la messe et communiait dans le couvent Les autres jours, ne pouvant assister corporellement au Saint-Sacrifice, il s'y unissait au moins en esprit, en entendant le son des cloches.

Un jour, lorsque la cloche annonçait l'élévation et que le pieux berger était prosterné avec un saint respect, une hostie apparut à ses adorations, enfermée dans une custode soutenue par deux anges. Pascal conçut une telle ardeur pour la divine Eucharistie que l'amour pour le Très Saint-Sacrement fut dès lors sa plus grande dévotion.

Enfin, l'an 1564, saint Pascal Baylon demande l'habit de saint François aux Observantins déchaussés. Les Religieux, qui connaissaient déjà la réputation de sa sainteté, le reçoivent avec joie. Ses supérieurs veulent le faire Religieux de chœur, mais il se refuse à leurs désirs, se trouvant déjà trop honoré d'être mis au rang des Frères convers. L'année suivante, après le temps ordinaire du noviciat, frère Pascal fut admis à prononcer ses vœux solennels, le jour de la Purification de la Sainte Vierge. Dès lors il fit de rapides progrès dans la sainteté, et ne tarda pas à surpasser les autres Religieux par la pratique de toutes les vertus.

On lui confiait ordinairement les fonctions de portier ou de réfectorier ; quelquefois aussi, celles de quêteur, de cuisinier ou de jardinier. C'est à partir de cette époque que ses supérieurs le firent souvent changer de couvent. Pascal passa les dernières années de sa vie dans le couvent de Villaréal devenu célèbre depuis par les prodiges nombreux qui n'ont cessé de s'opérer jusqu'à nos jours au tombeau du Saint.

Pour mieux connaître la grande perfection à laquelle s'éleva saint Pascal Baylon, disons un mot des principales vertus auxquelles il s'appliqua pendant toute sa vie.

SON HUMILITÉ — OBÉISSANCE HÉROIQUE

Dès son entrée en religion, Pascal place pour fondement de sa perfection la belle vertu d'humilité. Il accomplit volontiers et avec joie les emplois les plus humbles du couvent, il recherche avec empressement les offices qui pourront l'humilier davantage. Nous avons déjà dit comment il préféra l'humble situation de Frère convers à celle de Religieux de chœur. Pendant toute sa vie, il ne voulut jamais rien écouter ni rapporter à sa propre louange. Malgré sa haute sainteté, il croyait et affirmait qu'il était un grand pécheur. Il se considérait toujours comme le dernier parmi ses Frères, se croyant déjà trop honoré de pouvoir les servir et les assister dans les plus humbles emplois.

Un jour, il lui arriva par mégarde de casser une assiette. Le saint Frère parut en public, comme cela se pratique en certains couvents, portant les fragments de l'assiette suspendus à son cou. A la coulpe, le supérieur, qui voulait exercer la vertu de Pascal,

lui fit une sévère réprimande sur sa maladresse. Après le repas, quelques Frères se rendirent auprès du serviteur de Dieu pour le consoler: « Taisez-vous, leur répondit-il, c'est le Saint-Esprit qui a parlé par la bouche de notre supérieur. » C'est ainsi qu'il avait coutume de répondre, quand les Religieux venaient le consoler de la trop grande rigidité que le supérieur semblait avoir à son égard.

Mais si Pascal portait à un si haut degré l'humilité, que dire de la vertu d'obéissance qu'il professait jusqu'à l'héroïsme, à l'exemple de Celui qui, pour nous, s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la Croix. Animé d'un profond respect pour la Règle, le saint Religieux se conformait parfaitement à ses prescriptions jusque dans les moindres observances. Aussi avait-il reçu des lumières surnaturelles sur l'obéissance à la règle, et plus d'une fois ses supérieurs le consultèrent à ce sujet. Reconnaissant dans ses supérieurs les représentants de Dieu, Pascal ne savait qu'obéir à leurs volontés, se souvenant toujours que le Saint-Esprit parlait par leur bouche. Quand on lui faisait une proposition, il avait souvent coutume de dire : « Je ferai comme l'obéissance dira. »

VOICI UN TRAIT DE CETTE OBÉISSANCE

Le supérieur de la Custodie des Observantins déchaussés de Valence était obligé d'écrire, pour une affaire de très grande importance, au général de l'Ordre de Saint-François qui était alors Christophe de Cheffon, résidant à Paris. C'était au moment où la rage des calvinistes dévastait la France, massacrant les moines, pillant les couvents et déchirant la patrie entière par la guerre civile. Porter cette lettre était une mission pleine de dangers. Qui oserait traverser ainsi une partie de l'Espagne et la France jusqu'à Paris, sans craindre de tomber aux mains de hordes huguenotes ?

Le provincial de Valence juge que Pascal aurait ce courage. Il lui fait part de ses projets et l'humble Frère accepte aussitôt, joyeux d'exposer ainsi sa vie pour l'obéissance.

Sans attendre plus longtemps, il se met en route, nu-pieds, sans provisions, sans même s'inquiéter des périls qu'il peut courir. Après avoir passé les Pyrénées, il va frapper à la porte du premier couvent de l'Ordre qu'il rencontre. On suppose que c'était à Toulouse, car le Saint rapporta plus tard qu'il y avait là beaucoup de Religieux savants. Après que frère Pascal eut exposé le but de son voyage, les Religieux se réunirent pour savoir s'il était bon d'exposer ainsi un de leurs Frères, sur la simple obéissance qu'il avait promise à son supérieur. Ils décidèrent que cela était permis et le laissèrent partir. Ils lui conseillèrent cependant de prendre des habits séculiers, mais le serviteur de Dieu ne voulut jamais y consentir.

Il continua donc sa route vers la capitale, mais non sans courir d'immenses dangers. Plus d'une fois il fut poursuivi d'un village à l'autre à coups de bâtons et à coups de pierres, et reçut même à l'épaule une blessure dont il ressentit les suites jusqu'à sa mort. Deux fois, il fut arrêté comme espion et ne recouvra sa liberté que par une protection du ciel.

Un jour entre autres, Pascal, pressé par la faim alla frapper à la porte d'un château. Le maître du lieu, gentilhomme huguenot, était à table, quand on lui annonça qu'un moine, mal vêtu et de mauvaise mine, demandait l'aumône à la porte. Il fit entrer cet étranger et après avoir bien considéré son visage basané, ses habits grossiers et déchirés, il le prit pour un espion espagnol et se préparait à le mettre à mort, quand sa femme eut pitié de ce pauvre moine et le fit secrètement sortir du château, sans même songer à lui donner un morceau de pain. Une personne chrétienne d'un village voisin lui fit cette charité.

A peine notre Saint se croyait-il hors de danger, qu'il se vit de nouveau exposé aux fureurs de la populace attirée par son habit. Maltraité, couvert d'insultes par tous, Pascal fut même saisi par un jeune libertin, qui l'enferma dans une écurie. Il passa toute la nuit en prières et se préparait à mourir, quand celui même qui l'avait enfermé la veille vint lui ouvrir les portes le lendemain matin, et lui donner l'aumône.

Le saint Frère convers poursuivit sa route jusqu'à Paris, accomplit fidèlement sa mission et repartit aussitôt pour l'Espagne.

Pascal cheminait tranquillement quand un cavalier fond tout à coup sur lui, pose le fer de sa lance sur le cœur du Religieux en disant : « Où est Dieu ? — Il est dans le ciel, » répond Pascal aussitôt, sans se troubler et aussi sans réfléchir davantage. A cette réponse le cavalier retire sa lance et s'éloigne sans faire aucun mal au pèlerin.

Frère Pascal, qui ne comprenait pas d'abord ce que signifiait tout cela, s'aperçut bientôt qu'il avait oublié de dire que « Dieu est aussi dans l'Eucharistie. » — « Hélas ! se dit-il en lui-même, j'ai perdu l'occasion de mourir martyr, mon indignité m'a privé de cette grâce. » Mais s'il ne put remporter la palme du martyre, il avait droit à la magnifique couronne de l'obéissance héroïque pratiquée pour l'amour de Dieu.

SA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES — IL APAISE LES DISCORDES

Rentré dans son couvent, le saint Frère reprit sa vie humble et mortifiée. En qualité de portier, il était chargé de distribuer les aumônes aux pauvres qui se présentaient à la porte. Mais comme l'ardeur de son zèle ne connaissait pas de bornes, le charitable Religieux ne savait jamais refuser. S'il lui arrivait parfois de n'avoir plus rien à donner, il allait cueillir des fleurs au jardin, et les remettait joyeusement entre les mains des mendiants.

Un jour que le couvent était dans une grande disette, le supérieur reprocha à Pascal de donner toujours et de ne savoir jamais refuser. « S'il se présente douze pauvres, lui répondit le Saint, et que je ne donne qu'à dix, qu'arriverait-il si Notre-Seigneur était un de ces deux pauvres auxquels j'aurais refusé ? » Aussi allait-il jusqu'à se priver d'une partie de sa nourriture pour augmenter d'autant la sainte aumône.

Cette âme si simple et si naïve savait cependant ramener la paix dans les cœurs et éteindre les haines les plus invétérées. Nous n'en donnerons

qu'un exemple. Un fils était animé d'une haine mortelle contre le meurtrier de son père et personne ne pouvait le ramener à de meilleurs sentiments. Le Serviteur de Dieu se rend auprès de lui et s'efforce d'en obtenir des paroles de pardon. Mais le jeune homme restait obstiné dans sa haine; alors le Saint se jette à ses genoux en disant : « Mon frère, je vous en prie, pardonnez-lui pour l'amour de Dieu. » Et le jeune homme, soudainement frappé par cette parole, pardonna au meurtrier de son père, pour l'amour de Dieu.

Doué du don de prophétie, l'humble Frère convers annonça plusieurs fois à des malades la santé ou la mort. Plus d'une fois aussi il exhorta des personnes bien portantes à se préparer à paraître devant Dieu ; quelques heures après ces personnes expiraient. Par le seul signe de la Croix fait sur des malades, il fit un grand nombre de miracles, dont plusieurs sont attestés dans le procès de sa canonisation. Sur l'ordre de son supérieur, et après bien des difficultés, il fit une fois le signe de la Croix sur un Religieux qui souffrait d'une hémorragie, et le sang cessa aussitôt de couler.

SES AUSTÉRITÉS — SA SCIENCE PROFONDE — SA MORT

Comme tous les saints, Pascal voulait que son âme fût maîtresse de ses passions, et pour cela il châtiait son corps par de rudes austérités. Il jeûnait presque continuellement, souvent même au pain et à l'eau, et encore ne prenait-il que le nécessaire de la nourriture, réservant le reste pour les pauvres. Quand il pouvait, il choisissait pour lui les mets les plus vils et ce que les autres avaient rejeté. Sa grande piété lui faisait passer de longues veilles dans la prière et la contemplation. Le peu de sommeil qu'il se permettait, il le prenait sur la terre nue ou sur quelques planches, et dans une posture très gênante. Son corps chargé de chaînes et recouvert d'un rude cilice, était encore affligé par de longues et sanglantes disciplines.

Pendant que le corps était ainsi rudement traité, l'âme de l'humble Frère s'élevait aux plus sublimes hauteurs dans la connaissance de Dieu. Aussi le Seigneur se plaisait-il à consoler son serviteur par de fréquentes extases et par de suaves ravissements. Ces extases ne le réjouissaient pas seulement au chœur, mais souvent aussi au réfectoire et même au jardin, la bêche à la main.

C'est dans ces communications avec Dieu que cet homme sans lettres acquit une très haute science des choses spirituelles et des mystères de la foi, au point de pouvoir composer des livres sur ces questions élevées. D'habiles docteurs venaient le consulter et étaient émerveillés de la justesse de ses réponses. Mais il n'aimait point à faire parade d'une science dont il ne semblait pas se douter lui-même. L'obéissance, le désir d'instruire les ignorants des vérités du salut et de faire aimer Dieu, le déterminaient seuls à parler. Il fut plus d'une fois consulté sur divers doutes concernant la pratique de la règle, par ses supérieurs eux-mêmes, qui connaissaient les grâces dont Dieu l'avait favorisé à ce sujet. Les hérétiques, confondus par les paroles simples et vraies qu'il opposait à leurs mensonges, le persécutèrent souvent et le battirent parfois; mais par une protection particulière de la Providence, il finit toujours par s'échapper de leurs mains.

Saint Pascal Baylon professa toute sa vie un amour ardent pour la très Sainte Vierge, qu'il priait avec une confiance toute filiale. Mais sa dévotion principale était, ainsi que nous l'avons dit, l'Eucharistie.

Enfin, comblé de mérites, à l'heure qu'il avait prédite lui-même, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le dimanche de la Pentecôte de l'année 1592, au moment de l'élévation de la Sainte Hostie. Une foule nombreuse accourue au bruit de sa mort ne permit de célébrer ses obsèques que trois jours après son trépas. On lui fit de pompeuses funérailles. Pendant la messe le défunt, qui avait les yeux fermés, les ouvrit une première fois au moment de l'élévation de la Sainte Hostie, puis une seconde fois pendant l'élévation du calice, à la grande admiration de tous les assistants. Ce miracle est attesté dans le procès de canonisation du Saint.

Le corps du serviteur de Dieu fut préservé de la corruption du tombeau: au XVII^e^ siècle il existait encore dans toute sa fraîcheur. De nombreux miracles accomplis à son sépulcre y attirèrent un grand concours de peuple. Le pape Paul V béatifia Pascal en 1618; en 1680, Alexandre VIII le canonisa et l'inscrivit au catalogue des saints.

Un miracle tout particulier et propre à ce Saint, ce sont des coups que font entendre sa châsse, ses reliques et même ses images. Les grands coups sont le présage d'une calamité future, ou servent à donner quelque grave avertissement. Les petits coups, au contraire, annoncent des événements heureux et indiquent aux fidèles que leurs prières, adressées à saint Pascal, ont été exaucées.

SAINT POSSIDIUS,

ÉVÊQUE DE CALAME ET DISCIPLE DE SAINT AUGUSTIN

Fête le 17 mai.

Saint Possidius lit les Saintes Écritures à saint Augustin mourant.

POSSIDIUS ET AUGUSTIN

Quarante années d'intimité avec saint Augustin, voilà qui recommande spécialement la vie de Possidius à l'intérêt du lecteur.

Dès lors, si cachés que soient pour nous les débuts comme les derniers jours du saint évêque de Calame, l'histoire de sa longue et constante amitié, « amitié qui ne connut jamais aucun nuage », déclare-t-il lui-même, avec le grand évêque d'Hippone, fournit ample matière à notre édification.

Nous n'osons avancer que Possidius connut le jeune Augustin lorsque celui-ci enseignait à vingt ans la grammaire dans la ville de Tagaste, sa patrie. Il ne dut pourtant pas ignorer le brillant maître de rhétorique qui, à peu de temps de là, remplit Carthage et l'Afrique du bruit de sa renommée.

Mais ce n'est que longtemps après, quand Augustin revint de Milan et de Rome, converti, baptisé, que Possidius le rencontra, sans doute pour la première fois, et se mit à son école.

LE PREMIER MONASTÈRE AUGUSTINIEN

Rentré en Afrique, dans l'été de l'année 388, Augustin résolut d'embrasser la vie parfaite, telle qu'il l'avait vu pratiquer dans les monastères d'Italie. L'illustre néophyte avait hâte de regagner le temps perdu. Il commença par vendre les champs que lui avait légués son père, renonça pour jamais aux richesses, aux honneurs, au désir d'avoir une épouse et des enfants, et s'enferma dans la maison paternelle, sise aux portes de Tagaste, avec Alype son ami, son fils Adéodat, Possidius, Sévère et quelques autres disciples.

Pour bien montrer leur séparation d'avec le monde, ils se rasèrent la tête et revêtirent la tunique noire des moines égyptiens, y joignant, pour compléter leur costume, la ceinture de cuir et le capuchon.

Adéodat, celui qu'Augustin appelait simplement « le fils de son péché », mourut bientôt, âgé seulement de dix-huit ans, ayant, depuis son baptême, vécu de la vie des anges.

Les autres moines, désignés de leur temps sous le nom de « serviteurs de Dieu », continuèrent à mener dans leur retraite une vie d'étude et de contemplation. Qui dira leurs conversations instructives et saintes? Etrangers aux sollicitudes du siècle, affranchis de toute préoccupation matérielle, ils lisaient et méditaient les Ecritures, interrogeaient le maître sur les difficultés qu'ils rencontraient, pénétraient dans ses leçons les secrets de la philosophie chrétienne et donnaient de longues heures à la prière.

Mais voici qu'Augustin, qui fuyait avec soin les églises veuves de leur évêque pour ne point attirer sur sa personne les regards et les suffrages, est appelé par Valère, évêque d'Hippone, vieillard accablé sous le poids des travaux et des ans, et, après bien des résistances, consent à devenir prêtre et à prêcher l'évangile à la place de l'évêque, fait inouï dans l'église d'Afrique. Dans ces circonstances, que vont devenir Possidius et ses compagnons?

Saint Augustin ne les oublie pas.

Il les fait venir près de lui, et, dans un jardin fertile que leur accorde, pour y construire un monastère à l'ombre des murs de son église, l'évêque Valère, ils continueront, liés par une même règle, unis dans une même affection, leur vie de solitude.

Valère est ravi des progrès du nouveau monastère qui lui prépare d'excellents diacres et de saints prêtres. C'est le bonheur de ses vieux jours. Autour de lui, les fidèles d'Hippone, encore peu habitués à de pareils exemples, louent d'une commune voix la chasteté, la pauvreté, le renoncement absolu des hommes qui vivent sous la conduite d'Augustin.

Louanges bien méritées, car de cette école de sainteté sortiront pour l'Eglise d'Afrique dix évêques au moins, hommes vénérables, chastes et très instruits. Le premier et le plus illustre est sans contredit Augustin, qui, en l'an 395, à sa grande désolation, « à cause de ses péchés », nous dit-il, est nommé coadjuteur de l'évêque Valère, et est porté à la seconde place du gouvernement du navire, lui « qui ne sait pas même manier un aviron ».

Possidius le suivit deux ans dans la demeure épiscopale, partageant ses travaux, continuant près de lui sa vie régulière, heureux de s'instruire encore et de s'édifier à son contact.

Plus tard, dans la biographie qu'il nous laissera de son maître et ami, il rapportera de cette époque des détails qui nous charment. « La table d'Augustin était, nous dit-il, modeste et frugale; quelquefois, avec les herbes ou les légumes, on servait de la viande pour les étrangers et les malades. Il se servait de cuillers d'argent, mais les plats dans lesquels on apportait les mets sur la table étaient de terre ou de bois, non par nécessité ou par indigence, mais parce qu'il le voulait ainsi. Il pratiqua toujours l'hospitalité. A table, il préférait la lecture ou la discussion au boire et au manger. Et, pour en bannir la peste de la médisance, il avait fait écrire sur le mur du réfectoire ces deux vers : « Que celui qui, par sa médisance, se plaît à déchirer la vie des absents, sache bien que cette table lui est interdite. »

« Un jour, quelques-uns de ses amis intimes, de ses collègues mêmes dans l'épiscopat, parlaient du prochain sans tenir compte de cette sentence. Il les en reprit vivement et s'écria tout ému qu'il allait effacer ce distique des murs du réfectoire ou en être réduit à se lever de table et à se retirer. J'étais présent avec plusieurs autres quand ce fait s'est passé ».

POSSIDIUS SUR LE SIÈGE DE CALAME

A son tour, Possidius est nommé évêque en l'an 397.

Il n'eut rien tant à cœur que d'imiter dans sa nouvelle carrière les vertus et la conduite de celui dont il devenait le collègue. De lui comme de saint Fulgence, cet autre grand moine augustin, l'on a pu dire en toute vérité : « Il fut évêque sans cesser d'être moine. Il conserva, dans la dignité épiscopale, l'intégrité de sa profession antérieure. »

Calame, son nouveau siège, était situé à dix-huit lieues au sud d'Hippone, entre cette ville et celle de Cirta.

C'était alors une des villes importantes de Numidie. La conquête romaine l'avait couverte de monuments. Aujourd'hui encore, les ruines de Guelma, l'ancienne Calame, témoignent de sa splendeur passée. On y retrouve des vestiges de sa basilique. Elle montre encore les murs et les gradins très conservés de son théâtre qui s'ouvrait jadis sur un ravissant paysage, sur une vaste plaine parcourue en divers sens par la petite rivière de la Seybouse, bordée au loin par une ligne de montagnes détachant sur l'horizon leurs riants sommets.

Les débris de marbres sculptés, les colonnes, les autels votifs, les inscriptions païennes y abondent.

A cela rien d'étonnant, car la religion païenne garda ses autels et ses temples en cette ville jusqu'à sa destruction par les barbares.

Possidius, prenant possession de son siège, devait s'attendre à trouver en face de lui un terrible adversaire dans la personne des païens, que les récents décrets des empereurs romains avaient frappés sans les détruire.

Un incident, célèbre dans l'histoire du paganisme expirant, vint bientôt mettre en présence Possidius et ses ennemis.

LES TROUBLES DE CALAME

Le parti païen, très nombreux et très puissant à Calame, ne se rendit pas sans protestation et sans murmure aux lois que Théodose et ses suc-

cesseurs avaient portées contre eux, dans le dessein d'établir l'unité religieuse sur toute la surface de l'empire.

Les mesures de rigueur ne firent que les exaspérer et les poussèrent à faire un coup d'éclat. Tandis qu'on leur interdisait leurs sacrifices aux idoles, même dans le secret de leurs demeures, ils lancèrent, par bravade, à travers les rues de la ville, et postèrent en face même de la basilique catholique des troupes de danseurs. Là, non contents de sacrifier publiquement, ils insultaient à la majesté du culte, lançaient des pierres contre l'église, accablaient d'outrages les clercs et les fidèles.

Ils en voulaient surtout à l'évêque Possidius. Celui-ci, ferme et digne, se mit en devoir de leur rappeler l'édit impérial et les peines qui en seraient la sanction. Pour toute réponse, les païens le couvrirent d'une grêle de pierres. Il n'échappa à la mort qu'en se blottissant dans une cachette d'où il pouvait entendre les menaces proférées contre lui. Ces scènes se renouvelèrent les jours suivants. Une grêle violente survint, les rebelles ne manquèrent pas d'en accuser les chrétiens, et, pour se venger, tentèrent de mettre le feu à l'église et aux habitations des prêtres.

Tout cela demandait réparation. Possidius, jaloux de l'honneur des siens, passa la mer et vint en Italie informer Honorius de ce qui se passait.

Dès que les païens connurent la cause de son départ, non seulement ils cessèrent leurs attaques, mais ils prirent peur. Ceux surtout qui n'avaient point eu part à ces excès craignirent d'être enveloppés avec les coupables dans un même châtiment.

Avant même le retour de l'évêque, un vieillard choisi dans leurs rangs, Nectaire, homme recommandable par sa prudence, adressa à saint Augustin une lettre suppliante, pour l'engager à prévenir les fureurs légitimes de l'empereur et l'incliner à la clémence. L'évêque d'Hippone répondit qu'on userait de cette modération qu'inspire la religion chrétienne à ses adeptes, mais qu'il fallait, par une juste sanction, empêcher le retour de ces scènes déplorables.

Sur ces entrefaites arriva Possidius. Il trouva les esprits tellement changés, si disposés à se soumettre et à réparer le passé, qu'il ne crut pas devoir user des moyens de répression qu'Honorius lui avait mis en main. Il se montra indulgent et se contenta de briser les idoles et d'interdire les fêtes et les sacrifices, ce qui était simplement la mise en vigueur des décrets impériaux.

UNE CONFÉRENCE CONTRADICTOIRE — VIOLENCES

Côte à côte avec les païens et les catholiques, étaient les chrétiens que le schisme et l'hérésie séparaient de l'Eglise. Ils s'appelaient donatistes, du nom de leur chef, Donat.

Comme tous ceux qui sont attachés à l'erreur, ceux-ci ne redoutaient rien tant que la lumière, et n'aimaient pas à entrer en conférence avec les savants évêques catholiques, tels qu'Augustin et ses disciples.

A leurs invitations pressantes et marquées au coin de la charité la plus vraie, ces hérétiques opposaient de continuels refus. « Nous ne voulons pas, disaient-ils dédaigneusement, entrer en communion avec les impies et les pécheurs », c'est-à-dire les catholiques. Ou encore : « Nous préférons nous en rapporter au jugement de Dieu. » Procédé très commode pour éviter les discussions pour lesquelles ils se sentaient mal armés. Pendant ce temps, le schisme progressait et faisait du mal. Parfois aussi, ils avouaient leur ignorance. « Augustin est trop lettré pour nous, confessaient-ils humblement ».

On comprend assez leur hésitation à entrer en lice avec un pareil lutteur.

Cependant, l'évêque donatiste de Calame, Crispin, qui passait parmi les siens pour être un savant, après avoir longtemps éludé les pourparlers que lui offrait saint Possidius, réunit tous ses arguments pour une discussion publique. Elle fut vive et se prolongea durant trois jours. L'évêque hérétique mit en œuvre tous les artifices et multiplia les subtilités. Pendant ce temps, toutes les Eglises d'Afrique, celle de Carthage surtout, attendaient, anxieuses, le résultat de cette lutte en champ clos. La victoire resta tout entière à Possidius. Crispin fut condamné par les juges de la conférence à une amende de dix livres d'or prévue par les lois des empereurs contre les hérétiques. Ici encore, Possidius usa de mansuétude, et, bien que dans sa *Vie de saint Augustin* il rejette sur son maître l'honneur de cette démarche, il intercéda lui-même auprès du proconsul de Numidie pour faire remettre à son adversaire le montant de sa dette.

Crispin ne voulut point de ces marques de bienveillance, mais, blessé dans son amour-propre, il fit remonter l'affaire jusqu'au tribunal d'Honorius. Mal lui en prit, car sa condamnation fut maintenue et l'amende exigée avec plus de rigueur. Certains donatistes, éclairés par la suite des débats et touchés des procédés miséricordieux de Possidius envers ceux de leur parti, rentrèrent dans le giron de l'Eglise.

Mais Crispin avait juré vengeance, et saint Possidius ne devait pas échapper aux effets de son ressentiment. Un jour qu'il se rendait à la petite cité de Figuli pour y visiter quelques catholiques, il apprit que les plus animés d'entre les donatistes s'étaient mis en embuscade le long de sa route et s'apprêtaient à le tuer. Sur cet avis, il se détourna prudemment et vint s'enfermer dans une maison de campagne au village de Lives.

Ses ennemis n'entendaient pourtant point laisser ainsi échapper leur proie. Ils vinrent le cerner jusque dans sa retraite, attaquèrent les catholiques du village qui s'étaient aussitôt constitués ses défenseurs et tentèrent trois fois de mettre le feu à la maison.

Trois fois, au prix de mille dangers, on réussit à l'éteindre. Les assaillants, lassés enfin de lancer des pierres et de vomir l'injure, se retirèrent, enlevant seulement les chevaux de l'évêque et des gens de sa suite.

Saint Possidius revint à pied à Calame et défendit de poursuivre ses agresseurs.

LA CÉLÈBRE CONFÉRENCE DE CARTHAGE

Le 1er juin de l'an 411 s'ouvrit à Carthage la première session d'une conférence solennelle et décisive entre catholiques et donatistes.

Il est difficile de se représenter, en dehors des assemblées œcuméniques, une réunion plus imposante d'évêques. L'Eglise d'Afrique, alors dans sa splendeur, possédait des évêchés, non seulement dans toutes les villes, mais encore dans des lieux de peu d'importance, et partout, il y avait un évêque donatiste à côté de l'évêque catholique. Tous, sauf ceux que la maladie

retenait chez eux, tinrent à honneur de figurer à cette conférence à laquelle l'empereur Honorius les conviait pour le bien de l'empire, et l'on eut ainsi en présence 278 prélats donatistes et 286 prélats catholiques.

Une salle spacieuse, très éclairée, située au centre de Carthage, dans les thermes Gargilianes, se prêtait admirablement à la tenue du Concile, ce qui n'empêcha pas les donatistes de se plaindre plus tard de ce qu'on les avait enfermés dans une prison.

Pour éviter la confusion, chaque parti élut dix-huit représentants, sept pour parler, sept pour conseiller, quatre pour surveiller les notaires chargés de rédiger les actes de la conférence. Comme on le pense bien, saint Possidius, saint Augustin surtout, figuraient en tête des représentants catholiques.

Ceux-ci firent à leurs adversaires toutes les concessions possibles. Ainsi, tandis que les évêques catholiques, en dehors des dix-huit élus, s'abstinrent de paraître dans la salle des séances, pour laisser aux orateurs de leur parti plus de calme et de liberté, les prélats hérétiques demandèrent à être tous présents à la discussion, et on le leur accorda.

La première session s'écoula dans de misérables chicanes de la part des donatistes; ils élevèrent des doutes sur les signatures des évêques catholiques qui avaient nommé leurs représentants à la conférence. Vérification faite, il fut avéré que la fraude existait, mais du côté des hérétiques, qui avaient imaginé de fausses signatures pour faire croire à la présence d'un plus grand nombre d'évêques de leur parti.

Dans la seconde séance, les donatistes, voulant sans doute reculer leur défaite, demandèrent un délai pour mieux examiner, disaient-ils, les actes de la première séance. On le leur concéda.

Un curieux incident marqua la troisième de leurs réunions. Les donatistes se souvinrent alors de ces paroles de l'Ecriture : « Je ne me suis point assis dans l'assemblée des impies » (ps. XXV), et refusèrent obstinément de s'asseoir. Les dix-huit évêques catholiques ne crurent pas devoir rester seuls assis devant le groupe imposant de leurs 278 adversaires, et Flavius Marcellin, le tribun qui présidait la conférence au nom de l'empereur, retira lui-même son siège par déférence pour tous.

Saint Augustin, ce jour-là, résolut de couper court à toutes les divagations des donatistes et attaqua résolument leurs erreurs. Voici en quels termes Possidius, dans sa *Vie de saint Augustin*, nous fait part de l'absolu triomphe que remporta la vérité en cette circonstance. « Les donatistes, réfutés sur tous les points et convaincus d'erreur par les catholiques, se virent frappés par la sentence du juge chargé de cette affaire. Ils en appelèrent, mais un rescrit du très pieux empereur les condamna très justement comme hérétiques. A la suite de cette conférence, les évêques donatistes rentrèrent avec leur clergé et leur peuple dans la communion de l'Eglise. »

Le saint évêque de Calame se tait sur le glorieux rôle qu'il a joué dans cette assemblée. Maintes fois, ses sages reparties étouffèrent l'ostentation de Pétilien, le premier orateur du clan donatiste, et le réduisirent au silence.

LES DERNIERS JOURS DE SAINT POSSIDIUS

A cet évêque dont l'épiscopat n'avait été pour ainsi dire qu'une longue lutte, il convenait de finir au milieu des persécutions et de l'exil.

De bien tristes spectacles vinrent affliger sa vieillesse. Les Vandales envahissant l'Afrique, son église, comme tant d'autres, fut pillée et brûlée sur le passage de ces barbares. Il lui fallut voir, comme il le raconte lui-même, les habitants périr sous les ruines de leur demeure, lorsqu'ils n'étaient pas atteints par le fer de l'ennemi ou emmenés en captivité, les vierges saintes, les serviteurs de Dieu dispersés, les prélats livrés à d'indignes traitements, les édifices religieux voués aux flammes au milieu des éclats de l'infernale joie des incendiaires. Beaucoup de ses fidèles s'enfuirent dans les montagnes, se cachèrent dans des grottes ou des cavernes.

Pour lui, quand il eut assisté, impuissant, à la dévastation de son église, il se réfugia auprès d'Augustin, à Hippone, qui, mieux fortifiée, résistait encore.

C'est là que l'attendait une épreuve d'un autre genre, non moins douloureuse pour son cœur. Augustin tomba malade au troisième mois du siège et ne se releva plus. Possidius veillait fidelement à son chevet. « Nous parlions très souvent entre nous de nos malheurs, dit-il. Nous considérions ensemble les terribles jugements de Dieu, et nous disions : Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable! »

Il l'aida dans ses derniers instants et lui ferma les yeux. Augustin, qui ne fit pas de testament, parce que, pauvre volontaire, il n'avait rien à léguer, transmit néanmoins à saint Possidius ce qu'il avait de plus précieux : sa bibliothèque et ses ouvrages. La postérité ne saurait être assez reconnaissante envers l'ami d'Augustin de nous avoir gardé un tel trésor, qui échappa miraculeusement, on peut le dire, aux torches ariennes et barbares, lors de l'incendie de la ville. Hippone, en effet, après un siège de quatorze mois, fut laissée par les Vandales, mais plus tard, en 432, les Romains ayant subi une nouvelle défaite en Afrique, les défenseurs de la ville, désespérés, l'abandonnèrent à son malheureux sort. Les barbares y mirent le feu.

Que devint saint Possidius après la mort d'Augustin? Il est difficile, à défaut de documents, d'établir sur les derniers jours de ce vénérable évêque des données précises. On sait que, fidèle jusqu'au bout au devoir de l'amitié, il consacra ses loisirs à retracer, trop brièvement, hélas! à notre gré, la vie de son illustre maître.

Sans Eglise, sans troupeau, en butte à la haine particulière des Vandales en sa qualité d'évêque, on ne peut douter qu'il n'ait fait partie de cette longue théorie de pontifes conduits en exil par ordre de Genséric, et l'on s'explique ainsi que plusieurs villes d'Italie se disputent l'honneur de posséder ses reliques. Les uns les croient conservées dans une ville de la Pouille; d'autres les placent à la Mirandole, dans le duché de Modène, en Lombardie. Depuis le XVII[e] siècle surtout, époque où la Congrégation des Rites lui donna une fête et un office propres, la mémoire de ce disciple aimé de saint Augustin est en grand honneur dans tout l'Ordre augustinien.

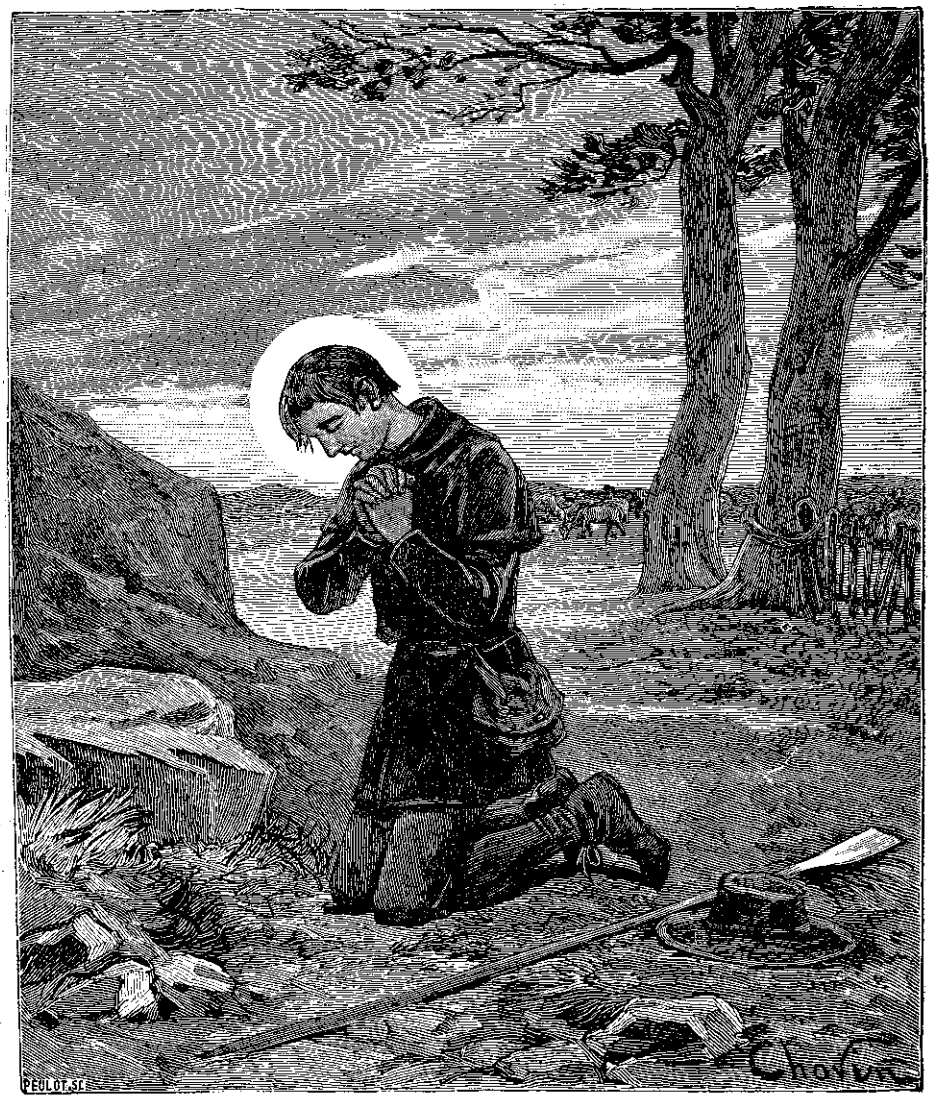
SOURCES CONSULTÉES

Vie de saint Augustin, par S. POSSIDIUS, évêque de Calame. — *Vie de saint Augustin*, par POUJOULAT. — *La fin du paganisme*, par GASTON BOISSIER, de l'Académie française. — *Vie des Saints* d'ADRIEN BAILLET, au 17 mai. — Dom PIOLIN, *Supplément aux Petits Bollandistes*. — *Le monachisme africain*, par Dom J. M. BESSE, O. S. B., etc.

SAINT PASCAL BAYLON

Patron des Œuvres eucharistiques (1540-1592).

Fête le 17 mai.



**Saint Pascal, berger avant d'être moine,
prie au milieu des champs en gardant ses moutons.**

« Nous déclarons et Nous constituons de Notre autorité suprême, et en vertu des présentes lettres, saint Pascal, patron spécial des Congrès et de toutes les associations qui ont pour objet la divine Eucharistie, tant de celles qui ont été constituées jusqu'à ce jour que de celles qui le seront dans l'avenir. »

Ainsi parlait Léon XIII dans le Bref *Providentissimus* du 28 novembre 1897.

Voyons comment un humble Frère convers a mérité cet honneur d'être proposé au monde entier, par la plus haute autorité qui soit sur la terre, comme patron et modèle des œuvres qui ont pour but l'amour et la gloire de Jésus-Christ au Très Saint Sacrement.

Quand, pour la première fois, sa mère le porta à l'église pour assister à la grand-messe, Pascal manifesta déjà ce qu'il devait être plus tard.

Le Saint Sacrifice venait de commencer. Pendant toute sa durée, il suivit avec une attention profonde et un intérêt croissant les mouvements du prêtre ; au moment le plus solennel, quand le célébrant, élevant l'Hostie sainte, la présenta à l'adoration des fidèles, l'heureuse mère sentit son enfant tressaillir dans ses bras.

Que s'était-il passé ?

Nul ne saurait le dire ; Pascal peut-être ne s'en rendit pas lui-même un compte exact, mais on peut conjecturer qu'une vertu secrète s'était échappée de l'Hostie, avait touché l'âme de l'enfant et l'avait pour ainsi dire consacrée.

Dès ce jour, en effet, Pascal se sentit attiré vers le tabernacle où réside Jésus ; sa plus grande joie était d'aller dans la maison de Dieu pour y assister aux saints offices. Quelque longs qu'ils fussent, il n'avait jamais l'air de s'y ennuyer ; jamais il ne causa à sa mère la moindre distraction. Bien plutôt cet enfant de bénédiction édifiait tous ceux qui le voyaient.

Un jour cependant, il causa à ses parents une grande inquiétude.

Pascal n'était plus à la maison, et personne, dans le voisinage, ne savait ce qu'il était devenu.

Ce fut seulement après de longues recherches qu'on le trouva à l'église, au pied de l'autel.

Il s'était approché le plus possible de son bien-aimé Jésus, et la ferveur de ses entretiens avec Lui était si grande qu'il ne s'aperçut même pas du bruit qui se faisait autour de lui.

Il renouvela plusieurs fois ces fugues d'un nouveau genre ; cependant, quand il fut plus en âge de comprendre, il se soumit généreusement à la volonté de ses parents et ne se rendit plus à l'église qu'avec leur consentement.

Voici un fait qui ne se rapporte pas directement à la sainte Eucharistie, mais que nous mentionnons toutefois parce qu'il indique quelles furent, dès sa plus tendre enfance, les aspirations de Pascal.

Il avait pour ami un certain Francisco Delgado, que ses parents avaient voué à saint François d'Assise. Francisco portait, en conséquence, taillé pour ses huit ans, le costume des Franciscains. Pascal ne pouvait se résoudre à le quitter quand il le rencontrait ainsi habillé.

Un jour, Francisco fut malade. Pascal vint le voir. Mais à peine a-t-il vu au pied du lit la tunique de bure et la corde qu'il s'en empare comme d'un bien vacant et s'en revêt avec autant de promptitude que de joie.

Le plus fort, c'est qu'il ne voulait plus les quitter. Il fallut que sa mère intervînt.

Comme pour se consoler :

— Quand je serai grand, dit-il énergiquement, je me ferai religieux. Je veux porter le costume de Francisco.

Mais bien des jours devaient se passer avant que Pascal pût réaliser son pieux dessein.

Ses parents n'étaient pas favorisés des biens de la fortune : Pascal n'avait guère que sept ans quand ils lui confièrent la garde de leur petit troupeau.

Hélas ! le pauvre enfant devait s'éloigner de l'église !

Du moins, dans le silence des champs, au milieu des grands spectacles de la nature, il pouvait se recueillir, élever son cœur vers Celui dont il savait trouver partout des vestiges.

Et puis, auprès de son père, de sa mère surtout, il avait appris à aimer la Sainte Vierge : il la priait continuellement.

Quand il le pouvait, il conduisait son troupeau auprès d'un sanctuaire de Marie, Notre-Dame de la Sierra ; là, il se sentait plus près de sa Mère du ciel, à l'abri des dangers.

De ses propres mains, que la foi et l'amour rendaient habiles, il avait sculpté sur sa houlette de berger l'image de Notre-Dame ; au-dessus de la couronne de Marie rayonnait l'Hostie du tabernacle.

Souvent, durant ses longues heures de solitude, Pascal se prosternait devant ces images qui lui rappelaient les principaux objets de son amour ; à l'église, devant l'autel, il n'aurait pas prié avec plus de ferveur.

Quelques années plus tard, nous trouvons Pascal assez loin du pays natal, à Monteforte. Il était venu frapper à la porte du couvent des Franciscains de cette ville, mais Dieu avait permis qu'il fût éconduit ; il pouvait avoir dix-huit ou vingt ans et il avait repris son premier emploi, gardant les troupeaux d'un certain Martinez Garcia, riche propriétaire de la contrée.

Il ne s'éloignait pas trop de Monteforte afin de voir toujours le petit campanile de Notre-Dame de Lorette (ainsi s'appelait le couvent vers lequel se dirigeaient toutes ses aspirations) ou du moins afin d'entendre toujours les sons de la cloche.

Il en avait étudié les signaux ; il savait quand les religieux allaient à l'office, à la méditation ; il s'unissait à eux de tout son cœur.

Il distinguait avec certitude les avertissements que donnait la cloche, pour la messe, l'Élévation, etc. De loin, il suivait les mouvements du prêtre et assistait au divin Sacrifice avec une ferveur que n'ont pas souvent les plus rapprochés de l'autel.

APPARITION MIRACULEUSE

Des faits miraculeux prouvèrent plus d'une fois combien cette dévotion était agréable à Dieu.

Ecoutons un des derniers historiens du Saint nous en raconter un (1).

Un jour que la cloche du monastère annonçait les approches de l'Élévation, Pascal,

(1) Le P. Louis-Antoine de Porrentruy, Capucin. — *Vie de saint Pascal*, Paris. Plon et Nourrit.

de plus en plus dévoré de la nostalgie divine, tomba dans une sorte d'agonie, impuissant à supporter davantage la privation et l'éloignement de son Dieu. Eperdu, il jette vers le ciel un de ces cris de foi, de désir et d'amour auxquels le Seigneur ne sait pas résister.

— O Maître adoré, faites que je vous voie!

A peine cette amoureuse plainte s'est-elle échappée de ses lèvres que, levant les yeux vers la hauteur, il aperçoit au firmament un point lumineux dont il ne peut détacher son regard. C'est une étoile resplendissante comme celle des mages.

Après avoir brillé du plus vif éclat, elle s'éteint, et la nue s'entr'ouvrant, Pascal, à travers cette déchirure du ciel, voit apparaître les anges prosternés devant l'Hostie qui sort du calice. C'est son Dieu, le Dieu de l'Eucharistie.

A cette vue, il tombe la face contre terre, il adore. Puis, s'enhardissant, il contemple ravi la céleste vision.

Transporté, il se relève et, tout transfiguré comme Moïse, il court vers ses compagnons.

— A genoux, leur dit-il, à genoux ! Ne voyez-vous pas là-haut le calice d'or et les rayons qui s'échappent de l'Hostie ?

Et du doigt il leur montrait le point lumineux.

— C'est le Saint Sacrement de l'autel : les anges l'adorent. Venez, adorons-le avec eux.

Comme il arrive généralement en pareil cas, les bergers ne virent rien. Mais ils avaient assez de confiance en leur pieux ami pour croire à ses paroles : ils se prosternèrent avec lui, pleins de reconnaissance et d'amour.

LE RELIGIEUX

Pascal avait vingt-quatre ans quand enfin les portes du cloître s'ouvrirent pour lui.

Nous ne parlerons pas de ses vertus religieuses ; un mot seulement du Gardien de Villaréal, le dernier couvent qu'il habita, nous dira ce que nous devons en penser.

— Je n'ai connu personne, aimait-il à dire, qui fût à la fois plus dur et plus doux que Fr. Pascal : plus dur à lui-même et plus doux pour les autres.

Il avait ainsi réalisé l'idéal qu'il s'était proposé : avoir pour Dieu un cœur de fils, pour le prochain un cœur de mère, pour lui-même un cœur de juge inexorable.

Le lecteur serait étonné si l'histoire ne disait pas que l'amour de Pascal envers la sainte Eucharistie se développa encore à l'ombre du cloître. Dans tout couvent, le tabernacle n'est-il pas comme le centre vers qui tout rayonne ?

Presque à chaque instant, aussi bien la nuit que le jour, on trouvait Fr. Pascal à la chapelle, absorbé dans la prière et l'amour.

Il exerça pendant longtemps l'office de portier. Quand le son de la petite cloche annonçait la présence d'un visiteur, le bon Frère se figurait entendre la voix de Dieu qui l'appelait et il quittait tout pour se trouver à son poste. Mais aussi dès qu'il avait congédié poliment la personne ou s'était acquitté de la commission, il rentrait à la chapelle.

Le premier, il était debout, au milieu de la nuit, pour les saintes veilles ; le dernier, il regagnait sa pauvre couche pour y prendre un repos très court.

Pendant quelque temps aussi, il remplit l'office de quêteur.

La première visite, en arrivant dans un village, était pour le Dieu de l'Eucharistie.

Après une longue adoration seulement, il commençait sa tournée. Et quand, le soir, il rentrait au couvent, épuisé de fatigue, pour se dédommager de n'avoir pu passer auprès de son Bien-Aimé autant de temps qu'il l'aurait voulu, il consacrait presque toute la nuit à l'adoration du Très Saint Sacrement.

Une de ses plus grandes consolations était d'assister le prêtre pendant la célébration des saints mystères. Plus on lui proposait de messes à servir, et plus son bonheur était grand. Un servant venait-il à faire défaut, Pascal était là pour prendre sa place. Il arrivait ainsi à servir jusqu'à huit et même dix messes, toujours avec la même attention, la même ferveur.

Les habitués de la chapelle du couvent remarquèrent vite l'angélique piété avec laquelle Fr. Pascal remplissait cet office. Une foule de personnes venaient chaque matin s'édifier à ce spectacle. Plus d'une fois, du reste, on vit l'humble Frère convers élevé de terre, comme si l'ardeur de sa foi et de son amour n'eût attendu que la permission de Dieu pour transporter son âme au delà de ce misérable monde.

UNE PÉRILLEUSE MISSION

Un jour, son supérieur provincial eut un message important à faire parvenir au Ministre général de l'Ordre.

Il y avait loin de Villaréal à Paris, où se trouvait alors le Père général. Et presque toutes les contrées de la France qu'il fallait traverser étaient ravagées par les guerres de religion. Qui oserait, dans de telles conjonctures, entreprendre un tel voyage?

Pascal, apprenant l'embarras de son supérieur, n'hésite pas un instant.

Avec autant d'humilité que de confiance, il s'offre pour remplir cette dangereuse mission. Au fond du cœur, il surabonde de joie, dans l'espérance que les huguenots, ennemis des dogmes chrétiens, mais plus spécialement acharnés contre la sainte Eucharistie, le mettront à mort.....

Encore un peu, son espoir n'aurait pas été vain.

Aux alentours d'Orléans, il fut arrêté par une bande d'hérétiques, qui le rouèrent de coups et de mauvais traitements. Sans une protection spéciale, il ne serait pas sorti vivant de leurs mains. Une grosse pierre, qui vint le frapper à l'épaule faillit être pour lui le coup de grâce, le moment de la victoire.

Mais Dieu se contenta de sa bonne volonté. Quoique cette blessure eût laissé des traces et fût devenue pour Pascal une cause de souffrance continuelle jusqu'à sa mort, il put rentrer en Espagne après avoir rempli fidèlement sa périlleuse mission.

PRÉCIEUSE MORT

Le serviteur de Dieu n'avait encore que cinquante-deux ans, mais il savait que la mort allait bientôt l'enlever de ce monde. Déjà une révélation céleste l'en avait assuré, mais il ne savait encore le jour.

Un nouvel avis d'en haut le lui indiqua. Alors il ne se posséda plus de joie ; les religieux du couvent de Villaréal, où il se trouvait alors, ne furent pas longtemps à s'apercevoir de son bonheur, et ils soupçonnèrent qu'il avait reçu révélation de sa fin prochaine.

Le Frère infirmier fut le premier à n'avoir plus de doute sur ce sujet lorsque, sans raison apparente, Fr. Pascal vint lui dire :

— Frère, ayez la bonté de me laver les pieds. Je puis, d'ici peu, être gravement malade ; on me donnera l'Extrême - Onction ; par respect pour le sacrement, il est bon que je prenne mes précautions, que j'aie les pieds bien propres.

Le lendemain, il était terrassé par la maladie.

Le médecin, aussitôt mandé, ne cacha pas ses craintes au malade.

— Vous ne pouviez m'annoncer une meilleure nouvelle, répond Pascal; depuis des années, je soupire après ce beau jour.

Sur son lit de souffrances, il n'oublia pas ce qui avait été l'âme de sa vie. A un religieux qui lui demandait quelques avis qui devaient lui servir durant tout le cours de sa vie :

— Servez Dieu de tout votre cœur, dit Pascal ; aimez beaucoup les pauvres ; ayez une grande dévotion au Très Saint Sacrement ; n'oubliez pas la Sainte Vierge ; observez votre règle ; avec cela, vous irez en paradis.

Il ne devait pas tarder lui-même à entrer dans cette bienheureuse patrie. Il reçut le saint Viatique avec les sentiments de dévotion qu'on pouvait attendre de lui.

Après qu'on lui eût administré le sacrement des mourants, après les dernières onctions et les dernières paroles liturgiques, il demanda une grâce à son Gardien : il désirait mourir sur la terre nue, comme son séraphique Père, saint François.

Le Père Gardien ne crut pas devoir lui accorder la faveur demandée. Le mourant inclina la tête avec humilité.

On était au beau jour de la Pentecôte, 17 mai 1592.

— A-t-on sonné la messe solennelle ? demanda-t-il.

Il manifesta une grande joie quand on lui eut répondu que le Saint Sacrifice venait de commencer.

Dieu lui avait révélé qu'il mourrait ce jour-là, pendant la messe, au moment de l'Elévation.

En effet, la cloche du couvent n'a pas plutôt annoncé ce moment auguste qu'un sourire effleure les lèvres de Pascal. D'une voix presque éteinte, il prononce deux fois le nom de Jésus, puis il saisit la main de son confesseur, se tourne un peu vers lui et rend le dernier soupir.

Jusqu'à son dernier moment, Pascal avait manifesté l'amour extraordinaire dont il était embrasé envers la sainte Eucharistie.

On peut dire que cet amour alla encore plus loin.

Depuis deux jours, il avait rendu le dernier soupir. Pour satisfaire à la dévotion du peuple qui le vénérait déjà comme un saint — et des miracles éclatants répondaient à cette confiance, — on avait exposé ses restes mortels dans une chapelle de l'église.

Le matin du troisième jour, une foule nombreuse entourait le cadavre, pendant que le Saint Sacrifice était célébré à l'autel voisin.

Quelle n'est pas la surprise des assistants en voyant, au moment de l'Elévation, le Bienheureux ouvrir les yeux, regarder la sainte Hostie avec amour et les refermer ensuite doucement, quand le prêtre eut reposé l'Hostie sur le corporal !

A l'Elévation du calice, la même merveille se renouvela à la grande admiration de tous.

Au procès pour la canonisation de Pascal, plusieurs témoins affirmèrent ce fait sous la foi du serment.

LES COUPS DE SAINT PASCAL

C'est comme une spécialité de ce Saint. Dans la châsse où reposent ses reliques ou même dans des reliquaires qui n'en contiennent qu'une parcelle, et jusque dans ses images, il fait entendre des coups.

Sont-ils plus retentissants ? on peut dire que le Saint n'est pas content ou qu'il y a quelque grand danger.

Au contraire, les coups moins forts, plus doux, veulent dire que les prières adressées à Dieu par l'intermédiaire de saint Pascal sont exaucées, ou bien qu'il va arriver quelque heureux événement.

Mais aussi, par ces coups, Pascal avertit, rappelle au devoir, spécialement au respect que doit avoir tout chrétien envers le Très Saint Sacrement.

Un jour, un grand d'Espagne, le duc d'Alcala, entre dans l'église du couvent de Villaréal pendant que le Père Gardien célébrait la messe à l'autel même de saint Pascal.

Sans faire attention ni à ce qui se passe ni au lieu où il se trouve, le duc et ses compagnons causent à haute voix et se dissipent, au grand scandale des assistants.

Intérieurement, le célébrant invoque saint Pascal, en le priant d'intervenir.

Aussitôt, un coup violent se fait entendre dans la châsse du Saint. Les irrespectueux visiteurs comprirent à qui s'adressait cet avertissement. Effrayés et confus tout à la fois, ils gardèrent le silence et témoignèrent par leur attitude respectueuse de leur reconnaissance envers saint Pascal, en même temps que de leur foi envers le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie.

ORAISON DE L'OFFICE DE SAINT PASCAL

O Dieu qui avez favorisé le bienheureux Pascal, votre confesseur, d'un amour extraordinaire envers les mystères sacrés de votre Corps et de votre Sang, faites, par votre miséricorde, que nous méritions de percevoir dans ce divin banquet cette surabondance de grâces qu'il y a puisée lui-même. Vous, qui étant Dieu, vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SAINT THÉODOTE D'ANCYRE

PATRON DES HOTELIERS

Fête le 18 mai.

Saint Théodote sur le chevalet

Saint Théodote est peu connu. Sa vie, racontée par un chrétien de son temps, le bon Nilus, son ami et son compagnon de captivité, est cependant un récit intéressant qui trouverait de nos jours de grandes applications. Ce serait un bel exemple à offrir à ses disciples les hôteliers, qui, généralement, sont loin de continuer les traditions de leur saint patron.

La jeunesse de saint Théodote se passa tout entière sous la sage direction de Técusa, sa parente, qui avait voulu garder la virginité pour mieux se consacrer à son éducation. Dès son âge le plus tendre, il donna de grands exemples de vertu, justifiant ainsi le nom qu'il avait reçu à son baptême (*Théodote, voué à Dieu*).

Lorsqu'il s'agit pour lui de se choisir une profession, il ne chercha point la plus lucrative. Ce qu'il lui fallait, c'étaient les occasions de faire le bien et de travailler au salut des âmes. Que de gens, en quête d'une position, feraient bien de prendre modèle sur saint Théodote!

UNE HOTELLERIE MODÈLE

Le choix de notre Saint se porta sur la profession d'hôtelier, qui, plus que tout autre, pouvait devenir en ses mains un véritable apostolat. Marié quelque temps après, il trouva dans sa femme un auxiliaire précieux. Tous deux inspiraient tellement le respect de la vertu que, même en ce temps de paganisme, on n'aurait pas osé proférer en leur présence une parole inconvenante. Son hôtellerie était devenue une maison de prière, où l'on ne pouvait passer sans ressentir une influence mystérieuse qui vous poussait au bien. Grâce à son affabilité, Théodote eut bientôt une nombreuse clientèle. Il s'en réjouit pour les pauvres qu'il visitait souvent, leur apportant avec la nourriture du corps celle de l'âme, mille fois plus précieuse.

Un tel état de choses ne pouvait durer longtemps sans exciter la fureur du démon. L'exécuteur de sa vengeance fut le préfet d'Ancyre, Théotecnus, envoyé par Dioclétien en Galatie pour y exterminer la race odieuse des chrétiens. A peine en possession de son gouvernement, le préfet fit afficher sur la place publique les édits impériaux, en menaçant de mort quiconque oserait les violer. Sept vierges, parmi lesquelles se trouvait Técusa, alors âgée de soixante-dix ans, furent les premières à affronter la colère du tyran. Torturées de la façon la plus barbare, elles préférèrent mourir plutôt que de renoncer à leur foi, et furent précipitées dans le lac qui avoisine la ville d'Ancyre.

Voici les noms de ces saintes martyres : Técusa, Alexandra, Phaine, Claudia, Matrona, Euphrasie et Julitte.

Cette persécution si violente ne fut pour notre Saint qu'une occasion de plus de redoubler son zèle apostolique. Son auberge devint désormais un asile assuré pour les prêtres et les chrétiens pour-

suivis. Plein d'ardeur au milieu du découragement général, il ne cessait d'exhorter les faibles à la lutte et leur montrait lui-même l'exemple en visitant les prisonniers et recueillant, à la face des persécuteurs, les reliques des saints martyrs.

UN TRÉSOR

Un jour qu'il parcourait la campagne pour vaquer à cet exercice de charité, ses compagnons l'ayant devancé rencontrèrent un saint prêtre du voisinage, nommé Fronton. En les apercevant, le vénérable vieillard s'arrêta, comme frappé d'étonnement; puis, s'avançant vers eux : « Je vous en supplie, leur dit-il, laissez-moi contempler de plus près vos visages. Oui, ce sont bien là les traits, la taille, l'attitude de deux hommes que j'ai vus en songe cette nuit même. Ils m'ont dit en m'abordant qu'ils apportaient un trésor à cette contrée. Parlez, je vous en conjure. Mon rêve est-il une illusion ou un avertissement du ciel? » Surpris, les compagnons de Théodote se regardaient en silence lorsque l'un d'eux s'écria : « Vous l'avez dit, mon père ; nous avons avec nous un trésor, ou plutôt, un homme plus précieux que tous les trésors, le Saint du pays, Théodote. Le voici qui s'avance vers nous. » Au comble de la joie, le prêtre accourt au-devant de notre Saint et lui raconte son rêve en l'invitant à partager son frugal repas.

Au moment de se séparer, Théodote se tourne vers Fronton : « Ne trouvez-vous pas, lui dit-il, ce lieu admirable pour recevoir le corps des saints martyrs ? Il faut que vous vous occupiez sans retard d'y élever une chapelle où les fidèles puissent les vénérer. — Très bien, répliqua le prêtre, mais pour cela il faudrait avant tout avoir des reliques. — Ne vous inquiétez point. Devant Dieu je vous jure que vous en aurez bientôt. Acceptez mon anneau comme gage de cette promesse. »

A peine de retour à Ancyre. Théodote apprit la mort de Técusa et de ses compagnes. Loin de l'attrister, cette nouvelle le remplit d'une joie profonde ; il n'eut plus qu'une pensée : rendre aux sept vierges les honneurs de la sépulture.

Prenant donc avec lui son cousin Polychronius, il se dirigea en toute hâte vers le lac où les corps des martyrs avaient été jetés. A ce moment, la nuit était venue. Théodote, accablé de fatigue, entre chez un chrétien de sa connaissance et se jette sur un lit de repos. Tout à coup, au milieu de son sommeil, Técusa lui apparaît, environnée de l'éclat des bienheureux. « Eh quoi ! lui dit-elle; est-ce là le prix de mon dévouement pour toi ? Ignores-tu que, tandis que tu reposes, mon corps gît au fond des eaux, privé de sépulture ? Hâte-toi donc de le retirer et de le porter en lieu saint, car le temps presse. Deux jours encore et nous serons réunis. »

Réveillé en sursaut, Théodote obéit à la voix de sa parente et, suivi de plusieurs chrétiens, se dirige vers le lac.

Jusqu'alors la nuit avait été très noire : pas une étoile ne brillait au ciel. Soudain, une croix lumineuse apparaît du côté de l'Orient, projetant de tous côtés des rayons éblouissants. Prosternés dans la poussière, les chrétiens adorent le Christ leur manifestant sa puissance et ils le supplient de les aider dans leur difficile entreprise.

Lorsqu'ils se relevèrent, la croix avait disparu. On voyait à la place une lumière douce qui, semblable à la colonne de feu chargée de guider Israël dans le désert, leur indiquait la direction du lac.

Au même instant, deux hommes couverts de riches vêtements, à la barbe et aux cheveux blancs, apparaissent au sein d'un nuage et, s'adressant au saint homme : « Confiance, Théodote, lui disent-ils, le Seigneur Jésus-Christ a entendu ta prière et vu tes larmes. Il a écrit ton nom dans le livre des martyrs. C'est lui-même qui nous a envoyés pour te recevoir dans notre glorieuse phalange. Va donc sans crainte jusqu'à l'étang. La protection du Très-Haut t'accompagne. »

Cependant les chrétiens poursuivaient leur route. Ils approchaient déjà du lieu où les soldats veillaient sur les saintes reliques, lorsque soudain le tonnerre se fit entendre. De nombreux éclairs, accompagnés d'une pluie tempêtueuse, déchirèrent la nue. — Les gardes commençaient déjà à s'effrayer.

A ce moment, un guerrier à la taille puissante, couvert d'une armure d'où jaillissaient des gerbes de flammes, apparut dans les airs et s'élança sur eux, une pique à la main. Affolés de terreur, ils s'enfuirent, laissant Théodote libre de poursuivre son dessein.

Le vent soufflait avec une telle violence que les eaux, soulevées jusque dans les profondeurs de l'abîme, se rejetaient sur la rive opposée, laissant à découvert l'endroit du lac où les martyres avaient été précipitées.

Théodote et ses compagnons s'élancent donc sans hésiter. Ils coupent les cordes qui retiennent les dépouilles sacrées des sept vierges et, les prenant respectueusement entre leurs bras, les portent au « *martyrium des Patriarches* » où ils les ensevelissent.

THÉODOTE AU TRIBUNAL

Le lendemain, la nouvelle de l'enlèvement des saints corps se répandit dans toute la ville et y produisit une vive agitation. Polychronius eut la fâcheuse idée de se déguiser en paysan pour aller voir sur la place publique ce qui se passait. Il fut reconnu, arrêté, conduit au préfet, et, comme il commençait à faiblir, on lui montra le glaive. A cette vue le malheureux se rendit, et, après avoir sacrifié aux idoles, avoua tout ce qui lui fut demandé.

Théodote, averti de cet événement, comprend que son heure est venue. Mais avant d'affronter le terrible combat, il a recours une fois encore à la prière et demande humblement à ses frères de vouloir bien l'assister dans cette suprême préparation. Tous sont profondément émus; mais lui, tout à fait calme, se met à prier : « Seigneur Jésus-Christ, dit-il à haute voix, faites que mon sang soit le dernier versé; je vous l'offre au nom de tous les chrétiens menacés de mort. Allégez leur fardeau en le mettant tout entier sur mes épaules, et que ceux qui croient en vous jouissent enfin du repos et d'une parfaite tranquillité. »

Les fidèles pleuraient en lui exprimant de touchants adieux. Mais le Saint les consola en leur rappelant les biens éternels qu'il allait conquérir, et les ayant embrassés, il courut se livrer aux mains des persécuteurs.

Conduit au tribunal, il y parut avec une calme intrépidité, le visage serein et sans plus d'émotions que s'il fût allé s'asseoir à son propre foyer. Cette conduite étrange déconcerta Théotecnus. En face de cette volonté ferme, il sentit que la violence n'aboutirait à rien. Il eut donc recours à des voies d'insinuation.

« Tu vois, lui dit-il, ces instruments de supplice et les tourments qu'on te prépare; tu te préserveras de tout cela si tu renonces à ce Jésus que Pilate a jadis crucifié. Tu me parais prudent et expérimenté; crois donc à nos conseils, renonce à la folie qui t'égarait et détourne les autres chrétiens de leur démence. En le faisant, tu deviendras un grand personnage, car je te ferai prêtre d'Apollon, le plus grand de nos dieux, par sa sagesse et ses bienfaits...

Tu jouiras de notre amitié, et les empereurs t'estimeront. Tu leur enverras des députations. Ton influence t'amènera les richesses, les nobles clientèles, toutes les splendeurs. Veux-tu des trésors? j'en ai d'immenses à ta disposition. »

En entendant de si flatteuses promesses, la foule des assistants félicitait Théodote et le pressait de consentir à des propositions si avantageuses pour lui.

Mais le sceau de la grâce avait trop profondément gravé son empreinte dans l'âme du Saint pour que cette manœuvre réussît auprès de lui. Eclairé par l'Esprit de Dieu, il fit devant le préfet et toute la foule, une courte et triomphante réfutation du paganisme. Enfin : « Trève de ménagements, s'écria-t-il, avec un accent de liberté chrétienne qui irrita le tyran. Je suis chrétien : juge-moi comme tel. »

Furieux d'une telle réponse, le préfet ne se retint plus.

« Misérable chrétien! tu oses lever la tête devant le représentant des Césars! C'est ainsi que tu accueilles les égards que j'ai pour toi? Ah! tu sentiras le poids de ma colère. »

Et, se tournant vers les bourreaux rangés au pied du tribunal.

« Il est à vous maintenant, faites votre devoir. »

En un clin d'œil, Théodote est dépouillé de ses vêtements. On l'étend sur le chevalet et on lui laboure les flancs avec des crocs de fer; on brûle ses plaies avec des torches; on y verse du vinaigre. Le héros souriant au milieu de ses tortures, excite l'ardeur des bourreaux et provoque par ses paroles hardies la rage du proconsul : « Invente de nouveaux tourments, lui dit-il, ne vois-tu pas que ceux-là me laissent impassible? Apprends donc ce que vaut l'assistance de Jésus-Christ. »

Exaspéré, Théotecnus ordonne de lui frapper les mâchoires et de lui briser les dents : « Insensé, répond le Saint, alors même que tu me couperais la langue, Dieu m'entendrait-il moins? Les chrétiens parlent à Dieu par le cœur. »

Alors, le martyr fut détaché du chevalet et conduit à la prison. Il fallait traverser la grande place de la ville. Le héros, malgré les tortures qu'il avait subies, soutenu par la force de Dieu, marchait d'un pas assuré. La foule des curieux était immense. « Voyez tous, leur disait le chrétien, combien est admirable la puissance du Christ. Voyez comment, à ceux qui s'exposent pour sa gloire, il sait donner l'impassibilité dans les tourments. Nos corps résistent aux flammes elles-mêmes. Le Christ inspire à des hommes de néant le courage de mépriser les menaces des princes et les édits portés par les empereurs contre la piété. Et cette grâce, Dieu, le Seigneur de tous les êtres, la donne sans acception de personnes, aux riches et aux pauvres, aux hommes libres, aux esclaves, aux étrangers. » Et montrant ses plaies sanglantes, il ajoutait : « Il est juste que ceux qui croient en Jésus-Christ lui fassent les sacrifices qu'aujourd'hui j'offre à sa gloire : car c'est lui qui le premier a souffert pour chacun de nous. »

Il fut jeté dans un cachot de la prison et on l'y laissa cinq jours. Au bout de ce temps, les soldats vinrent le chercher, pour le ramener au tribunal.

« Je pense, lui dit le préfet, que tu as déposé maintenant ton arrogance et ton orgueil; reconnais la puissance de nos dieux, afin que je te comble de bienfaits, sinon attends les flammes, le glaive et les bêtes féroces. Ton premier supplice n'est que l'ombre de celui qui se prépare. — Et quoi! Théotecnus,

dit le martyr, espères-tu inventer contre moi quelque chose d'assez fort pour triompher de la puissance de Jésus-Christ mon maître. » De nouveau, Théodote fut étendu sur le chevalet et les crocs de fer déchirèrent ses anciennes plaies.

Voyant que ce supplice déjà si barbare ne peut ébranler la constance du martyr, le préfet le fait jeter sur des fragments de poterie chauffés à blanc, qui lui déchirent tout le corps. Quelques-uns pénètrent même jusque dans les entrailles. Au milieu des souffrances atroces qu'il endure, le saint martyr se contente de prier : « Seigneur Jésus-Christ, espérance des désespérés, adoucissez ce tourment : je souffre beaucoup pour votre nom. »

Sa prière avait été exaucée, car il parut désormais souriant comme s'il eût été couché sur un lit de repos. Cependant tout le génie de la cruauté s'était épuisé sur cet homme « plus solide que l'airain » dit le bon Nilus. Il fallait en finir. Le préfet ordonne qu'on lui tranche la tête, et qu'après sa mort son cadavre soit brûlé et ses cendres jetées au vent.

La sentence prononcée, Théodote est porté au lieu du supplice. A genoux sur le sol où sa tête va bientôt rouler, il adresse au ciel une dernière prière : « Seigneur Jésus-Christ, Créateur du ciel et de la terre, qui n'abandonnez jamais ceux qui espèrent en vous, je vous rends grâce d'avoir daigné m'appeler à être le citoyen de votre cité céleste et à participer à votre royaume. Je vous rends grâces de m'avoir aidé à vaincre le dragon et à écraser sa tête. Donnez enfin le repos à vos serviteurs, arrêtez en moi la violence de vos ennemis. Donnez la paix à votre Eglise. » Puis s'adressant aux chrétiens, mêlés à la foule, il ajouta : « Frères, ne pleurez pas. Glorifiez Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui me fait achever heureusement ma course par le triomphe sur l'ennemi. Bientôt au ciel je prierai pour vous. »

Et il donna avec joie sa tête au glaive.

Cependant, un bûcher avait été dressé sur le lieu du martyre. Le corps du Saint y est déposé, mais à peine a-t-il touché le bois, qu'un globe de feu s'abaisse du ciel sur les saintes reliques, en répandant tout autour une vive lumière. Eblouis et pleins d'effroi, les bourreaux se retirent sans oser mettre le feu au bûcher et le préfet se contente de placer des gardes aux alentours, afin de prévenir un enlèvement.

Le soir du même jour, les soldats de faction voient arriver sur la route d'Ancyre un vieux paysan conduisant une ânesse chargée d'une outre de vin A peine est-il arrivé en face d'eux que sa monture s'abat : bonne affaire pour des gens de cette sorte. Ils accourent, aident le bonhomme à la relever et l'invitent à passer la nuit sous leur tente.

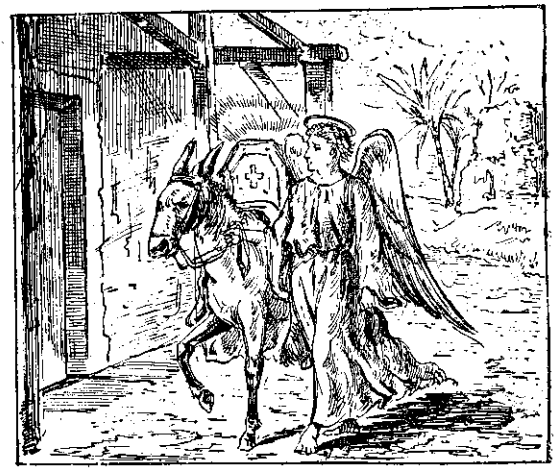
Le vieillard n'était autre que Fronton. Fidèle à l'engagement contracté avec Théodote, il venait, sous son déguisement, réclamer ses reliques. Dès lors, dans l'espoir de tirer parti de son aventure pour l'accomplissement de sa mission, il accepte sans hésiter l'offre des soldats. On s'asseoit autour d'un grand feu et Fronton distribue généreusement son vin à la ronde. Tout en causant, on arrive à parler du supplice de Théodote. Fronton, grâce aux libations qu'il multiplie adroitement, délie bientôt toutes les langues et finit par apprendre qu'il est en face des reliques du saint martyr.

Plein de joie à cette nouvelle, le vieux prêtre verse son vin à pleines coupes et bientôt ses joyeux compagnons s'endorment d'un lourd sommeil. Se glissant alors vers le bûcher, il en tire doucement le corps, le place sur le dos de sa monture et puis, dans un élan de foi naïve, il s'écrie en poussant sa bête au large : « Martyr du Christ, j'ai tenu ma promesse, à toi maintenant de tenir la tienne. »

L'ânesse cependant poursuivait sa route guidée par un ange de Dieu et s'abattait sous son précieux fardeau, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la chapelle dédiée au martyr, à Malos. Les chrétiens qui se trouvaient là, reçurent pieusement les restes de leur père bien-aimé, et les enveloppant dans un riche manteau, leur donnèrent la sépulture. Le vieux prêtre ne tarda pas à arriver à son tour à Malos et resta à la garde de son trésor.

Saint Théodote avait dit avant de se livrer à ses bourreaux : « Puisse mon sang être le dernier versé! » Son vœu fut exaucé, car, la mort, la persécution cessa en Asie.

En terminant le récit que nous venons de résumer, l'ancien auteur ajoute : « Tous ces détails, Nil,

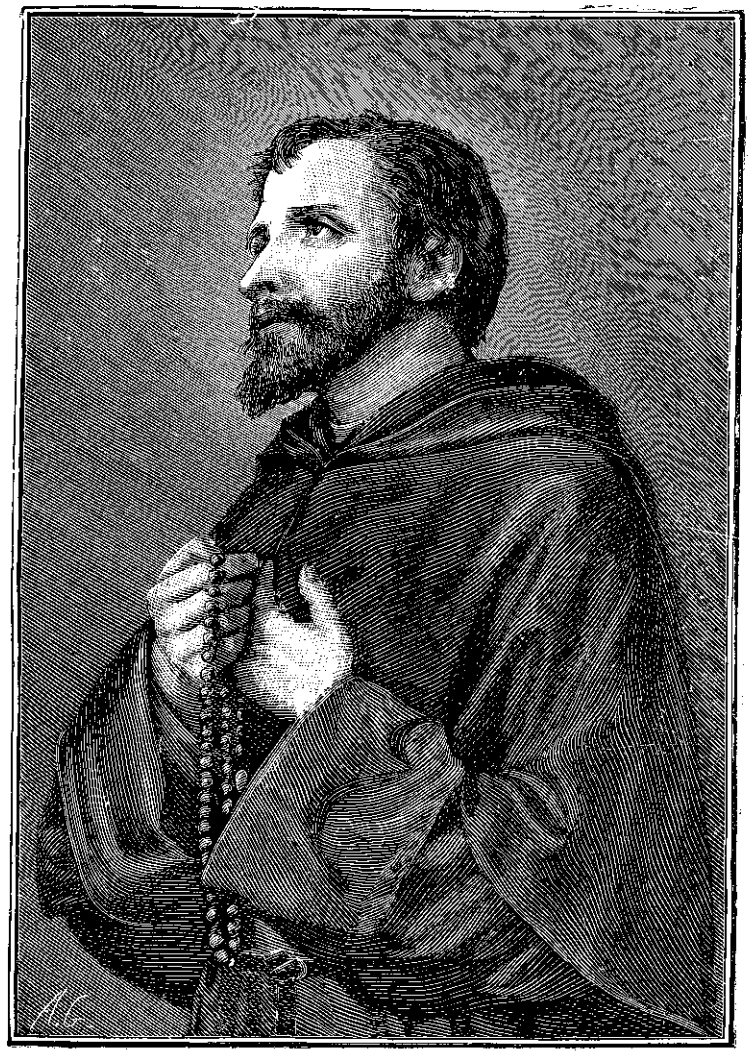


le dernier de tous, les a recueillis avec le plus grand soin, pour vous les transmettre, bien-aimés frères. J'ai été en prison avec lui, et j'ai connu par moi-même chacune des choses que je vous ai racontées. Avant tout, j'ai voulu être vrai, afin que, recevant ce récit avec confiance et certitude, vous méritiez d'avoir part avec le saint et glorieux martyr Théodote, et avec tous les saints qui ont combattu pour la piété en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire et puissance, avec le Père et l'Esprit-Saint dans tous les siècles! Amen. »

LE BIENHEUREUX GUILLAUME DE TOULOUSE

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 18 mai



Portrait authentique du Bienheureux Guillaume.

NAISSANCE, VERTUS ET COMBATS DU BIENHEUREUX GUILLAUME

Issu de la noble et catholique famille des Natholosa, le Bienheureux naquit à Toulouse, en 1297, et reçut au baptême le nom de Guillaume. Elevé dans la crainte de Dieu, il montra tout jeune enfant les plus heureuses dispositions pour la piété et les études. Dégoûté de bonne heure du monde et de ses séductions, il alla, âgé seulement de 19 ans, frapper à la porte du couvent des Ermites de Saint-Augustin et demanda humblement à ces religieux de l'admettre dans leur compagnie.

Dès son entrée au noviciat, il devint un homme tout nouveau, sur lequel le Seigneur se plut à répandre ses grâces avec abondance. La douceur et l'humilité, vertus qu'il ne cessa de pratiquer toute sa vie, brillaient en lui d'un éclat extraordinaire.

Il étudia avec succès les humanités, la logique et toutes les sciences naturelles et divines.

Ordonné prêtre à l'âge requis, ses supérieurs l'envoyèrent à l'Université de Paris, dont il devint

le modèle par sa science et la pureté de ses mœurs. Elevé au grade de docteur en théologie, il retourna dans sa patrie, mais loin de s'enorgueillir de ses connaissances, il ne pensait qu'à fuir les hommes mondains. L'oraison, les conversations édifiantes, les lectures des vies des Saints et leur imitation faisaient toutes ses délices. Attentif, sur toutes choses, à la récitation de l'Office divin et à la célébration des Saints Mystères, il y mettait toute son application, et plusieurs fois, nouveau Moïse, on le vit descendre de l'Autel la tête couronnée de rayons de flammes. Au chœur, et dans ses voyages comme s'il eût été au chœur, il psalmodiait dévotement et distinctement les heures canoniales.

Sa mortification égalait et même surpassait sa piété. Il jeûna sept années de suite au pain et à l'eau, et il se proposait de continuer ainsi toute sa vie, si le supérieur général de l'Ordre ne le lui eût défendu. Il demanda cependant comme une grâce, et l'obtint, de jeûner les mercredis, vendredis et samedis, sans préjudice des jeûnes prescrits par l'Eglise, ou en usage chez les Augustins.

Les vendredis et samedis, il redoublait de componction, pleurait ses péchés et s'écriait ; « O Marie, combien de temps demeurerai-je dans cette vallée de larmes! Je ne suis qu'un serviteur inutile! Je désire ma dissolution! Je veux être avec vous. »

Amateur passionné de la pauvreté, il ne voulait rien posséder, pas même des vêtements neufs. Il refusait ceux que ses parents ou de pieux fidèles lui offraient, ou les donnait aux pauvres. Toujours d'une propreté irréprochable, il rapiéçait lui-même de ses mains ceux qui pouvaient encore servir. Sa couche était dure et les draps de son lit grossiers. Il n'avait point d'argent et n'en voulait point recevoir, si ce n'est pour l'entretien de la lampe, qu'il tenait sans cesse allumée en l'honneur de Notre-Dame du Puy.

Dans sa cellule on ne voyait qu'une petite table, longue de cinq palmes, sur laquelle il mangeait en silence avec son compagnon, ou s'il parlait, ce n'était que de Dieu et de ses Saints. Il pratiquait la pauvreté, jusque dans sa nourriture, de sorte que si on lui apportait quelques mets trop délicats, il les donnait à ses frères malades ou aux malheureux. La pauvreté était sur son corps, et surtout dans son cœur. Il exhortait les Religieux et les simples fidèles à éviter la superfluité.

Il chérissait extrêmement la chasteté et demeura vierge toute sa vie. C'était un ange dans un corps mortel. De crainte de perdre cette belle vertu, il macérait sa chair par les jeûnes, les veilles, les oraisons et les disciplines. La discipline, il la prenait quatre fois le jour avec une chaîne de laiton : la première fois pour lui, la seconde pour tous les pécheurs qui sont dans le monde, la troisième pour les âmes du Purgatoire et la quatrième pour ses frères, parents et amis.

Il avait une grande dévotion à Notre-Seigneur et à la Très Sainte Vierge Marie, sa divine Mère. Les prières qu'il leur adressait étaient continuelles, et souvent, tandis qu'il vaquait à ces pieux exercices, on le vit passer des jours et des nuits entiers sans manger ni dormir.

VICTOIRES SUR SATAN

Le démon, jaloux de tant de perfections et jugeant que le Saint lui serait un adversaire redoutable, lui apparaissait, tantôt sous des formes hideuses, tantôt sous des formes agréables ; il prit même un jour la ressemblance de la bienheureuse Vierge portant l'Enfant Jésus entre ses bras et lui demanda de l'adorer. Le serviteur de Dieu faisait s'en s'émouvoir le signe de la croix et ces visions perfides s'évanouissaient.

C'est surtout à Pamiers, au temps où il était prieur du couvent de cette ville, nommé par le chapitre général de l'Ordre, que l'esprit de ténèbres s'acharna à le maltraiter. Une nuit, les Religieux, se rendant au chœur pour *Matines*, le trouvèrent à demi-mort, à la suite des coups dont le diable l'avait frappé et ils le portèrent dans sa cellule pour le guérir de ses blessures; mais il en garda toute sa vie les traces.

Malgré tous ces mauvais traitements, jamais le Saint ne laissait échapper aucune plainte, et plus le démon le battait et l'insultait, plus il redoublait de ferveur, plus il invoquait Notre-Seigneur et plus il opérait des signes et des prodiges.

LE BIENHEUREUX CHASSE LE DÉMON DU CORPS D'UNE POSSÉDÉE

En récompense de ses victoires sur l'Enfer, sur le monde et ses passions, le Saint reçut de Dieu le pouvoir de vaincre le démon, de commander aux éléments et de convertir les âmes. Pour preuve, nous n'avons qu'à citer le P. Simplicien de Saint-Martin, célèbre agiographe du XVII[e] siècle (1).

« L'histoire nous apprend, dit cet auteur, que du temps du Bienheureux, il y avait, dans Tolose, une jeune fille possédée, qu'on conduisait souvent pour l'exorciser à Saint-Anthoine de Vienne, petite église proche de Saint-Georges; mais, comme on n'avançait rien, et que le diable ne voulait ni parler, ni sortir de ce corps, on fut contraint d'avoir recours à Guillaume. Il se vit tant pressé, soit par l'obéyssance, ou par l'importunité des séculiers, qu'il s'y en alla; mais, ayant rencontré dans la rue quelques-uns de nos Religieux, qui, d'un mouvement de curiosité assez innocente, désiraient assister à cette action, luy qui ne voulait pas de tels témoins les reprit aigrement (sévèrement), protestant de ne passer point plus avant, qu'ils ne fussent bien loin de là. S'en estans retournez au couvent, il entra dans l'église; et après avoir recommandé cette affaire à Dieu, et s'estre muni de l'oraison pour attaquer ce fort armé, qui tenait bon là-dedans, il commença de l'interroger de plusieurs choses, auxquelles le démon satisfit; comme entre autres, lui ayant demandé de quoy fesait-on en ce jour-là l'office, il répondit comme il fallait et nomma le Sainct qui tombait alors selon l'ordre du calendrier.

» Mais, pour montrer qu'il ne faut point jouer en de semblables occasions, un docteur de l'Université, lui ayant voulu demander de quoy c'estait qu'il avait dit *Matines*, la nuict précédente, Dieu permit qu'il lui reprochât en face sa mauvaise vie » et un crime qu'il avait commis cette nuit même.

» Cecy fut cause que personne ne l'osa plus interroger, et que le Sainct lui ayant de la part de Dieu commandé le silence, fit sortir toute l'assemblée, se mit de nouveau en prières et

(1) Le Père Simplicien de Saint-Martin, religieux Augustin, provincial d'Aquitaine, professeur royal, doyen de la Faculté de théologie en l'Université de Tolose, *Vie des Saints de l'Ordre* in f° Tolose, chez Colomiez 1641, avec approbation des Supérieurs.

chassa le malin esprit : lequel ayant laissé demy morte cette misérable fille ; il la remit en parfaite santé et la rendit à ses parents. »

GUILLAUME SAUVE UN NOYÉ ET ARRÊTE UNE INONDATION DE LA GARONNE

« Une fois, M. Sabatery, cheminant avec lui et son compagnon le Fr. Gilbert, voulut avec son cheval passer à gué la rivière de Lers, sur la route de Villariès, il fut emporté du courant de l'eau et s'allait perdre infailliblement, si le Saint ne se fût vite jeté dans la rivière et ne l'eût retiré avec autant de danger que fit Maur, le bon Placide.

» Mais ce ne fut pas ici que celui qui commande aux vents et aux flots de la mer, limita le pouvoir qu'il voulut donner à son serviteur sur la plus orgueilleuse partie de la nature, car la Garonne s'étant un jour tellement desbordée, qu'elle avait desjà emporté le pont, gaigné l'isle de Thonis et entré jusques dans la ville : tout allait être submergé par l'effort de cette inondation extraordinaire si le Sainct ne se fût opposé à cet impitoyable élément, et n'eût faict de son corps comme un rempart et une chaussée pour arrester sa fureur. »

GUILLAUME ÉTEINT UN INCENDIE ET GUÉRIT FRÈRE AUGUSTIN

« Pour ce qui est du feu, il le maîtrisait avec autant d'empire que l'eau,... car, s'estant une nuict pris à quelque maison qui joignait le couvent ; nostre église bruslait desjà ; nos Religieux ne coururent pas au puits pour esteindre l'incendie, mais aux larmes de sainct Guillaume.

» Le bon Fr. Augustin, son confident, allait mourir... Le Sainct l'alla visiter... et n'ayant trouvé dans sa chambre qu'un petit pot plein d'eau, il le prend, fait le signe de la croix dessus, et lui commande d'en boire un peu ; ce qu'il n'eût pas plustost faict, qu'une grande sueur le saisit par tout le corps, laquelle lui dura la moitié du jour et incontinent il se trouva aussi sain que s'il n'eust jamais eu de mal... »

TRAVAUX APOSTOLIQUES

Un jour, le saint religieux, allant prêcher dans une paroisse de la campagne, avait pris pour compagnon, dit notre historien, un jeune frère, lequel tout recreu (fatigué) du chemin, fut pressé d'une très violente soif. — Mon père, dit-il, si vous ne m'aydès je brusle. Alors, prenant pitié du pauvre altéré, il le fit retirer un peu à l'escart ; et puis ayant mis les genoux bas pour prier, demeure quelque peu en cet estat ; après quoy, rappelant son compagnon, il lui commande de lever une grosse pierre qui estait à ses pieds : ce qu'ayant faict, il en sortit une source vive et nette... »

Le même écrivain continue : « Ce sont de bien belles choses que vaincre la soif, la fièvre, les maladies, le feu, l'eau, les spectres et les démons : mais la gloire de tous ces beaux faicts n'approche point de celle d'abattre les pécheurs et les forcer à se rendre, et ce à quoy réussit si bien ce fameux prédicateur, qu'en peu de temps on vit Tolose réformée, les cloistres remplis, les sacrements fréquentés, les batteurs de pavé rendus plus sages, les dames moins affétées, les haines et partialitez assoupies... tout le monde faire mieux que devant...

» D'ailleurs ce Saint était richement doué de toutes les vertus utiles au prochain. S'il allait en ville, c'était une telle retenue en ses sens, que sa modestie arrestait l'impudence des plus affrontés ; et qu'il ne fallait que s'accoster de lui pour être pudique : ses regards n'estaient ni vagues, ni curieux ; ses entretiens et tout son commerce que des affaires du ciel : ses paroles que de l'amour de la vertu et de la fuite du vice. C'estait le père des pauvres, le protecteur des orphelins, l'appuy des veuves, l'advocat des prisonniers, le consolateur et le visiteur des malades, l'ennemy de l'oisiveté, s'exerçant en l'office de Marthe après avoir satisfait aux devoirs de Magdeleine, le maistre de ses passions, le médecin de celles des autres, et l'arbitre de tous les différents : en un mot, il a plus justement mérité d'être appelé le Père du peuple, que ces conquérans, ou ces orateurs de la vieille Rome, lesquels ont si ambitieusement brigué ce titre, qu'ils n'estimaient ni honneur, ni richesses au prix. »

ESPRIT DE PROPHÉTIE

Nous nous plaisons à reproduire le Père Simplicien de Saint-Martin. « Or, dit-il, comme Dieu qui fait sa demeure dans le cœur des chastes est aussi bien lumière que pureté, et que sur le Thabor son visage est un soleil, lorsque ses vêtements sont de neige ; il arrive de là qu'il ne ballie (purifie) pas seulement des ordures de la chair ces cœurs qui le possèdent, mais encor les esclaire, leur fait percer jusques dans l'obscurité des siècles futurs, et n'a guères de desseins qu'il ne leur descouvre : ainsi Guillaume, qui vivait aussi purement qu'un Ange, avait aussi le don de voir à nud les secrets des hommes, et de prédire ce qui leur devait arriver, par un privilège et une connaissance qui passait de bien loin celle de ces Esprits : car tous bien-heureux et tous desgagés de la matière, ils ne sçauraient néantmoins se donner cet advantage ; et trouvent que les replis de la conscience, ou les choses à venir, sont des lettres closes pour eux. Mais Guillaume connaissait parfaictement l'un et l'autre : comme il se peut prouver par mille exemples.

» Il suffira d'en rapporter deux : le premier, c'est qu'il ne se confessa jamais personne à luy qui cachât à escient des péchés mortels, qu'il ne luy surprist et ne l'obligeât à s'accuser fidèlement de toutes ses fautes. Le second fut qu'il révéla à un de ses amis l'heureux succès de l'assaut qu'on donnerait à Miramont : et nomma le capitaine qui devait prendre cette place, sans l'avoir jamais ny veu, ny connu, ny sçu, mesme par rapport, comme la bataille estait disposée. »

HEUREUSE MORT DE GUILLAUME

« Parmy toutes ces révélations, il ne manqua pas d'avoir celle de son trespas ; car se trouvant atteint d'une maladie mortelle, durant laquelle il fut visité des plus grands de la ville, qui faisaient à qui mieux mieux à luy chercher des remèdes, n'espargnant ny soin, ny argent : le serviteur de Dieu qui voyait bien qu'ils travaillaient en vain, leur dict une fois qu'il mourrait à point nommé dans quatre jours.

» Il arriva justement, comme il l'avait dict, après avoir beaucoup souffert avec une patience, une résignation admirable, muni de tous les sacremens : les quatre jours expirés, il rendit son âme à celui qui l'avait créé pour sa gloire, un vendredy soir, l'avant-veille de Pentecoste, 18 de

may, l'an de Noste-Seigneur 1369 et de son asge le soixante-douzième. »

» Il faut remarquer en passant qu'entre toutes les requestes qui fit jamais Guillaume à Dieu, celle-cy n'estait pas moins importante que les autres, qu'il luy fist la grâce de passer de cette vie un vendredy, jour auquel le Sauveur de nos âmes voulut payer pour nous et satisfaire à la rigueur de la justice du Père, mourant sur la terre, pour faire vivre éternellement l'homme dans le ciel, ce qui lui fut accordé.

» Jamais on n'a veu un si grand courage de malade que le sien : à mesure qu'il voyait que les forces naturelles du corps se diminuaient, il redoublait celles de l'esprit, et sentant venir l'heure de son trépas, il recommanda son âme à la glorieuse Vierge, au bienheureux Père saint Augustin et la résigna entre les mains de son Rédempteur, faisant souvent le signe de la croix: et voyant que la parole lui défaillait, il pria deux Religieux de dire les recommandations de l'âme, qui attendait l'heureuse sortie, pour aller jouir de la couronne de gloire.

» Cette séparation se fit si doucement, que personne n'en put jamais remarquer aucun signe. Son corps demeura si beau, si frais et si vermeil, qu'à peine pouvait-on s'imaginer qu'il fût mort. »

FUNÉRAILLES TRIOMPHANTES — ON L'HONORE D'UN CULTE PUBLIC

« La nouvelle de son décès vola incontinent, non seulement par les rues de la ville, mais encore aux environs du Tolose ; on n'entendait partout qu'un triste accent de la voix des citoyens. Allons voir l'homme sainct, qui est mort: c'estait ainsi qu'on l'appelait pendant sa vie. On ne l'eust pas si tost apporté à l'église, selon la coustume de l'Ordre, qu'on luy deschira par pièces son habit ; chacun s'estimant heureux d'en avoir quelque morceau. Et ceux qui n'en.peurent pas avoir firent toucher leurs chapellets. La foule du peuple qui y accourut fut si grande, que les Religieux ne s'en pouvaient approcher.

» Tout le clergé avec les Ordres mendians et toutes les Cours de la ville assistèrent à son enterrement.

» Il arriva une chose qui n'est pas méprisable, c'est qu'après l'avoir mis en terre, les Tolosains firent en sorte qu'on le changeât de sépulture, disans que ce n'était pas un lieu assez digne du corps sainct : de sorte que les Religieux furent contraints de le tirer de là, et de le mettre dans la chapelle Saincte-Magdeleine, où vivant il avait accoustumé de dire la messe. Le peuple s'assemble dans notre église pour assister à cette translation et parceque on appréhendait que le corps ne sentît, pour avoir demeuré cinquante-trois jours sous la terre, on avait desjà préparé plusieurs parfums aromatiques ; mais il arriva le contraire: à mesure qu'on commença d'ouvrir la fosse, il rendit une si douce odeur, que toute l'église en fut embaumée et les assistants resjouys. Le corps fut trouvé si entier qu'il n'avait aucune partie gastée ; et après tout cela, avec licence de l'Ordinaire, on l'esleva sur le pilier de la chapelle, dans lequel on avait desjà enchâssé un cercueil de pierres d'un beau travail. C'est là que ce grand thrésor repose : c'est soubs ce muy (boisseau) que ce flambeau est caché. Plaise à Dieu de nous faire un jour jouyr du repos qu'il gouste ! »

Des prodiges éclatèrent à son tombeau et témoignèrent après sa mort de la sainteté de sa vie. Ses principaux miracles étaient représentés à l'entour; et au bas de l'urne qui renfermait ses reliques, on lisait ces paroles écrites en lettres d'or : *Hic corpus beati Guillelmi, ici est le corps du bienheureux Guillaume.*

Le culte et les miracles de saint Guillaume avaient heureusement persévéré jusqu'à la révolution de 1793. Alors les religieux Augustins ayant été tués ou dispersés et leur église destinée à des usages profanes, ce culte si cher aux Toulousains fut violemment interrompu. Il a été rétabli récemment par ordonnance du Cardinal-Archevêque de Toulouse, dans l'église de l'Immaculée-Conception des orphelins de la Grande-Allée. Une belle statue, sortie de la maison Monna, représente le Bienheureux en contemplation, un chapelet à la main. De pieux fidèles aiment à s'agenouiller devant ses traits sacrés, et déjà des grâces sans nombre ont été obtenues par l'intermédiaire du serviteur de Dieu.

Un décret du Saint-Siège, impatiemment attendu en cette année 1891, ne tardera pas à sanctionner de son autorité souveraine cette dévotion. Prions le Saint et surtout imitons-le. Nous avons en cet illustre et glorieux compatriote, un grand protecteur et un puissant intercesseur au ciel

T. B., *prêtre du S.-C., à Toulouse.*

SAINT VENANT DE CAMÉRINO, ENFANT ET MARTYR

Fête le 18 mai.

Le jeune saint Venant refuse d'adorer les idoles.

Le culte de cet héroïque enfant, qui souffrit le martyre à quinze ans, a toujours été fort populaire à Camérino, sa patrie, qui l'a choisi pour patron. Le récit détaillé de sa vie ne nous a malheureusement pas été conservé d'une manière suffisamment certaine, mais voici les principaux traits de son glorieux martyre, tels que les résume le bréviaire romain.

LE JEUNE APOTRE

Venant ou Venance, en latin *Venantius*, était né à Camérino, en Italie. On raconte que ses parents étaient païens; mais dès qu'il eut le bonheur de connaître la vérité de la religion chrétienne, il l'embrassa avec courage, et sa piété fit produire de merveilleux fruits de vertus aux grâces du saint baptême. Il se distingua surtout par son zèle à répandre la foi de Jésus-Christ parmi ses compatriotes. Dans ce cœur d'enfant vibrait une âme d'apôtre.

DEVANT LE JUGE

L'an 250, l'empereur Dèce, l'un des plus furieux ennemis du christianisme, décréta contre les

chrétiens la septième persécution générale ; elle envoya au ciel des milliers de martyrs. A Camérino, le gouverneur Antiochus ordonna d'arrêter le jeune Venant.

A cette nouvelle, l'intrépide jeune homme, sans attendre l'arrivée des soldats, accourt lui-même au-devant du gouverneur, qu'il rencontre aux portes de la ville.

« Les dieux que vous adorez, dit-il au magistrat, ne sont pas des dieux, mais de vains simulacres inventés par les démons. Ce que vous racontez de leur vie montre qu'ils furent des hommes et des femmes dont la conduite était pleine de vices. Comment des êtres criminels pourraient-ils être des dieux? Reconnaissez donc qu'il n'y a qu'un seul Dieu, celui qui a créé le ciel et la terre ; reconnaissez son Fils unique qui, s'étant fait homme pour nous sauver, nous a tirés de l'abîme du péché en mourant pour nous sur une croix. »

La joie que le cruel gouverneur avait éprouvée en voyant arriver sa victime se change en fureur lorsqu'il entend ces paroles. Il ordonne à ses soldats de se saisir de l'enfant et de l'accabler de mauvais traitements, jusqu'à ce qu'il renonce à la religion chrétienne ou qu'il meure.

SUPPLICES ET PRODIGES

Les bourreaux s'acquittèrent de leur mission avec toute la barbarie dont ils étaient capables. Comme l'enfant persistait toujours dans sa foi, ils l'attachèrent à un poteau et se mirent à le flageller avec tant de cruauté, que la victime n'aurait pas tardé à s'affaisser sous les coups ; mais un ange apparut soudain, écarta les bourreaux, et brisa les liens du martyr.

Après un premier moment de stupeur, ces païens endurcis, aveugles à la vraie lumière, s'empressent de reprendre leur prisonnier ; et, comme pour se venger de leur première défaite, ils l'attachent les pieds en haut et la tête en bas, puis lui brûlent le corps avec des torches ardentes. De temps en temps, ils lui placent les torches sous la bouche pour le suffoquer par la fumée. Cependant, ils répétaient à leur victime : « Renonce au Dieu des chrétiens, et tes tourments cesseront. »

L'athlète du Christ souffrait tous ces supplices avec une constance si sereine et si calme, que les spectateurs étaient dans l'admiration. Plusieurs se convertirent, parmi lesquels le *corniculaire* Anastase (c'était un des employés du tribunal) ; il vit un ange, revêtu d'une tunique blanche, détacher une seconde fois le jeune martyr. Anastase reçut le baptême avec toute sa famille, des mains du prêtre Porphyre, et quelque temps après, versa, lui aussi, son sang pour Jésus-Christ.

UN FAUX FRÈRE

Antiochus fut très surpris d'apprendre la constance du jeune chrétien, et il voulut essayer de gagner par la ruse ce qu'il n'avait pu obtenir par la violence.

Par ses ordres, Venant fut jeté au fond d'un noir cachot. Au bout de quelque temps, la porte s'ouvrit et un soldat, nommé Attale, pénétra jusqu'auprès du jeune martyr. « Moi aussi, lui dit-il, j'ai été chrétien (c'était un odieux mensonge) ; mais j'ai compris que c'était une folie de renoncer aux plaisirs certains de la vie présente par une vaine espérance dans des biens à venir ; j'ai donc renoncé à la religion des chrétiens pour adorer les dieux de l'empire. »

Venant repoussa, avec indignation, les perfides conseils de ce traître.

Alors, le tyran l'appelle à son tribunal. L'enfant y proclame la divinité de Jésus-Christ. Antiochus ordonne de lui casser les dents. Le sang jaillit à flots des gencives déchirées. Ensuite les bourreaux le jettent dans un égout. Un ange l'en délivre. Les soldats le reprennent. Amené au tribunal d'un des juges de la ville, Venant, dans un langage inspiré, expose la fausseté du paganisme et la vérité de l'Évangile, lorsque le juge tombe soudain du siège et expire sur le sol, en disant : « Le Dieu de Venant est le seul vrai Dieu ! »

A cette nouvelle, Antiochus, de plus en plus furieux, envoie l'ordre de jeter Venant en pâture aux lions. Mais ces bêtes féroces ne lui font aucun mal.

Pendant ce temps, le prêtre Porphyre vient trouver Antiochus et lui dit : « Cette nuit, le Dieu véritable m'a montré les chrétiens, récemment convertis par Venant et baptisés par moi, tout brillants de lumière ; vous, au contraire, et ceux qui partagent vos erreurs, étiez noyés dans les ténèbres. » Antiochus répondit en ordonnant à ses bourreaux de prendre Porphyre et d'aller lui trancher la tête. C'est ce que désirait le martyr.

Venant restait toujours sur le champ de bataille. Le gouverneur ordonne aux bourreaux de lui attacher une corde aux pieds et de le traîner le reste du jour à travers les ronces et les épines. De larges taches de sang et des lambeaux de chair signalent le chemin suivi par la victime.

Après ce barbare supplice, Venant, demi-mort, et dans un état affreux, est abandonné par ses bourreaux. Ceux-ci croyaient inutile de s'occuper davantage d'un cadavre.

Le lendemain, Venant, miraculeusement guéri, se présente à Antiochus, pour lui montrer la puissance de Jésus-Christ et le néant des idoles. Au lieu de se convertir, l'obstiné païen s'en prend aux bourreaux et leur ordonne d'infliger au martyr le même supplice que la veille.

Cela dura longtemps. Les soldats fatigués, sous un soleil ardent, se plaignent d'une grand soif. Leur victime les prie de s'arrêter un moment ; et aussitôt, se mettant à genoux, l'héroïque enfant implore la bonté de Dieu pour ses bourreaux. Il trace ensuite le signe de la croix sur une pierre ; et il en jaillit une source d'eau vive, à laquelle les soldats se rafraîchissent et se désaltèrent. (Cette pierre est encore conservée dans l'église de Saint-Venant, à Camérino).

Ce miracle interrompt le supplice ; plusieurs païens se convertissent. Les magistrats les condamnent à avoir la tête tranchée. Venant les accompagne lui-même au lieu du martyre pour soutenir leur courage ; enfin, sa tête tombe aussi sous le tranchant du glaive et son âme va les rejoindre au ciel.

On raconte qu'une secousse de tremblement de terre jeta en ce moment la terreur dans la ville de Camérino. Le gouverneur Antiochus mourut subitement peu après.

Les chrétiens ensevelirent honorablement les corps des martyrs. Dès lors, chaque année, les fidèles de Camérino fêtèrent l'anniversaire du jour où Dieu avait couronné son serviteur Venant. Quand la paix eut été définitivement rendue aux chrétiens, ils construisirent une église en son honneur et y déposèrent, avec respect, les reliques de leur saint patron.

Au XIIIe siècle, pendant qu'Ugolini tyrannisait Camérino, au nom de Mainfroy, roi des Deux-Siciles, un nommé Péravallo, s'empara des reliques de saint Venant et les porta à ce prince, qui les donna au château de Saint-Sauveur.

Mais après la défaite de Mainfroy par Charles d'Anjou, frère du roi de France saint Louis, ce pieux trésor fut restitué à Camérino, par les ordres du pape Clément IV.

On le replaça avec joie dans l'église dédiée au saint martyr. La dévotion du peuple envers son saint patron reprit alors un nouvel élan, qui fut récompensé par de nombreuses grâces.

O saint enfant, si merveilleux dans votre zèle et votre courage pour conserver et défendre la foi chrétienne, Venant, fidèle à Dieu jusqu'à l'effusion du sang, soyez le protecteur des jeunes chrétiens qui entrent dans les combats de la vie, au milieu des périls et des obstacles du temps présent.

SAINTE EUPHRASIE, MARTYRE A NICÉE

L'Eglise grecque célèbre aussi, le 18 mai, la mémoire de sainte Euphrasie, martyre, qui endura, avec une invincible constance, de longs et affreux supplices pour le nom de Jésus-Christ.

Elle vivait au commencement du IVe siècle, dans la ville de Nicée, en Bithynie. Arrêtée comme chrétienne, durant la persécution de Dioclétien, elle fut conduite au tribunal du préfet Priscillien. Elle refusa de renoncer à Jésus-Chsist et fut cruellement flagellée, sur la poitrine, puis jetée en prison.

Ramenée devant le juge, elle montre la même intrépidité que la première fois. On l'attache à une colonne et on lui déchire les flancs avec des crocs de fer.

Après ce supplice, on étend son corps déchiré au-dessus d'un brasier ardent. On lui enfonce dans les chairs, surtout dans les doigts et les pieds, des alènes rougies au feu.

Au lieu d'une âcre odeur de chair brûlée, il s'exhale de ses plaies un parfum céleste.

Par un secours divin, elle survit à ces tourments. Pendant deux ans, elle endure les ennuis de la prison et se voit sans cesse en butte aux mauvais traitements.

Enfin les juges et les bourreaux, désespérant de la vaincre, se décident à la noyer. On la conduit au rivage et on la jette dans la mer.

Il est à regretter que les détails d'un si long et si édifiant martyre ne nous aient point été conservés. Prions néanmoins sainte Euphrasie de nous obtenir la patience et la persévérance dans le service de Dieu.

LA BIENHEUREUSE CAMILLE GENTILI

La ville de San-Severino, en Italie, vénère également aujourd'hui un autre modèle de patience, injustement persécuté, c'est la bienheureuse Camille Gentili, victime des guerres et des discordes civiles, qui désolèrent si souvent l'Italie au XIVe siècle. Sa mère était d'un parti et son mari de l'autre. Celui-ci avait voué à sa belle-mère une haine aussi injuste qu'implacable. Qu'on se figure la triste position de Camille entre ces deux êtres, si ennemis, et pourtant tous deux si chers à son cœur. Elle restait secrètement en relation avec sa mère ; son mari, l'ayant un jour appris, entra dans une si violente colère qu'il tua sa femme.

Cette mort tragique émut vivement la contrée, et le souvenir des vertus de l'innocente victime resta profondément gravé dans la mémoire du peuple. On ne doutait pas que le Dieu souverainement juste ne lui eût donné au ciel une couronne proportionnée à ses souffrances, et on commença à l'invoquer comme une sainte.

En 1841, le pape Grégoire XVI a approuvé le culte immémorial qui lui était rendu.

SAINT ERIC IX, ROI DE SUÈDE

Eric, Erric ou *Henri,* mot qui signifie *riche seigneur,* est le nom de plusieurs rois de Suède. Celui dont l'Eglise fête aujourd'hui la mémoire est le neuvième qui porta ce nom illustre.

Né au commencement du XIIe siècle, il était fils d'Iward, l'un des plus puissants seigneurs suédois. Dès sa jeunesse, il se forma à l'étude des sciences et à la pratique des vertus chrétiennes. Il épousa ensuite la princesse Christine, fille d'Ingon IV, roi de Suède.

Le trône se trouvant vacant, à la mort de Smercher II, les Suédois, qui admiraient les vertus et les belles qualités d'Eric, l'élurent roi de Suède, conformément aux antiques lois du pays.

Dès les premiers jours de son règne, dit son historien Israël, chanoine d'Upsal, le nouveau prince se proposa constamment un triple but : faire fleurir dans ses Etats le culte divin et la civilisation chrétienne, gouverner son peuple, avec justice et sagesse, défendre la Suède contre ses ennemis.

C'est ainsi qu'il fit restaurer et agrandir magnifiquement l'église cathédrale d'Upsal, jadis fondée par ses prédécesseurs, et la dota d'un clergé nombreux.

Il visitait les diverses provinces de son royaume, afin de se rendre compte par lui-même des besoins des peuples et des abus à réformer. Il rendait à tous exacte et prompte justice, sans se laisser influencer par la faveur ou les flatteries. Il réforma la législation du royaume et publia des lois pleines de sagesse, pour réformer les abus et assurer la tranquillité publique. Quiconque se croyait victime d'une injustice pouvait, en tout temps, recourir à lui et obtenir une sentence équitable.

Par cette conduite, Eric gagna tellement le cœur de ses sujets, que ceux-ci le prièrent un jour de garder pour son usage le tiers du produit des amendes payées par les malfaiteurs. Mais le généreux prince, contentde son propre patrimoine, refusa.

Se défiant du faste et des grandeurs, le pieux

roi veillait avec un grand soin sur son âme. Il vaquait assidûment à la prière et à la méditation des vérités saintes. Il domptait sa chair par la pénitence et les austérités: sous ses vêtements royaux, un rude cilice lui servait d'armure contre les attaques de l'ennemi infernal. — Ce cilice, encore taché du sang du héros martyr, fut longtemps conservé comme une relique précieuse dans la cathédrale d'Upsal.

CONQUÊTE DE LA FINLANDE

Les Finlandais, peuple encore barbare et païen, venaient souvent piller les frontières de ses Etats. Eric, quoique ami de la paix, se vit contraint de lever une armée contre ces pirates. Avant d'entrer sur leur territoire, il leur offrit le pardon et la paix, s'ils consentaient à embrasser le christianisme. Les Finlandais refusèrent avec arrogance. Le roi de Suède envahit alors leur pays, et remporta sur eux une victoire complète. A la vue des centaines de cadavres qui couvraient le champ de bataille, le bon prince se mit à pleurer: « Hé! seigneur, lui dirent ses compagnons d'armes, une victoire mérite des chants de joie et non des larmes.

— Je me réjouis de notre triomphe, répondit le héros, mais je pleure tant de malheureux qui sont morts sans la grâce du baptême. »

Eric avait amené avec lui, d'Upsal, le saint évêque Henri. Sous la protection du prince victorieux, celui-ci commença immédiatement à instruire les Finlandais dans la religion chrétienne. Quelques années plus tard, il devait sceller sa prédication par le martyre. En attendant, Eric lui adjoignit d'autres missionnaires, construisit plusieurs églises ou chapelles, et s'en retourna glorieusement en Suède. — La Finlande resta au pouvoir des Suédois jusqu'en notre siècle.

LES REBELLES

Cependant une tempête se préparait contre le généreux monarque. Un prince de Danemark, que les uns appellent Magnus, d'autres Henri Scateler, parent par sa mère d'un des derniers rois de Suède, songeait à réclamer ce trône comme son héritage. Cet ambitieux conspirait de loin contre Eric; peu à peu, à force d'intrigues et d'argent, il se constitua un parti en Suède, dans lequel il enrôla tous les mécontents, en particulier ceux que la piété et la justice d'Eric gênaient dans leurs vices.

Quand il se crut assez fort, il convoqua secrètement ses partisans et s'avança, avec une armée, contre le souverain légitime.

Le roi, qui ne se doutait de rien, assistait tranquillement à la messe solennelle du jour de l'Ascension, quand un Suédois fidèle accourut en toute hâte lui annoncer l'approche des ennemis.

« Achevons d'entendre la messe, répondit le prince, et quant au reste des offices, Dieu voudra bien nous permettre de le servir autrement. »

Aussitôt la messe terminée, Eric se recommande à Dieu, fait le signe de la croix, prend ses armes et, à la tête d'une poignée de soldats fidèles, marche intrépidement au-devant des rebelles.

La rencontre fut vive, la bataille impétueuse, mais courte. Tout l'effort des ennemis s'était porté sur Eric, qui, malgré sa valeur, se vit environné d'adversaires et tomba expirant, couvert de blessures. Les vainqueurs s'acharnèrent sur lui avec une cruauté sauvage et enfin lui tranchèrent la tête. C'était le 18 mai 1151 ou 1160.

« Ainsi, dit l'historien, Eric perdit le trône terrestre, mais alla trouver au ciel le trône immortel que ses vertus avaient conquis. Dès ce moment même, ajoute-t-il, Dieu commença à glorifier son serviteur. Une source jaillit à l'endroit où il avait rendu le dernier soupir. »

Quand les ennemis se furent retirés, quelques officiers fidèles vinrent relever le corps du roi, abandonné sur le champ de bataille. Ils le portèrent d'abord, non loin de là, dans la cabane d'une pauvre paysanne. Cette femme était depuis longtemps aveugle: poussée par un sentiment de foi, elle toucha le corps qu'on apportait, et porta à ses yeux ses doigts, teints du sang du héros. Aussitôt, ses yeux s'ouvrirent à la lumière.

Les Suédois commencèrent dès lors à vénérer le bienheureux Eric comme un martyr, parce qu'il avait versé son sang pour la cause de la justice et de la foi non moins que pour la défense de la patrie.

Le règne de l'envahisseur fut de peu de durée; les anciens partisans d'Eric se soulevèrent contre lui et il périt, avec son fils, dans la bataille.

Le corps de saint Eric, d'abord enseveli dans une chapelle dédiée en son honneur, puis dans l'église du vieil Upsal, fut solennellement transféré dans la nouvelle cathédrale d'Upsal, l'an 1273, en présence du roi Waldemar et de l'archevêque Fulco, et enfermé dans un riche mausolée d'argent et de marbre.

Beaucoup de guérisons et d'autres faveurs surnaturelles étaient obtenues à son tombeau; le récit d'un grand nombre a été reproduit dans les Bollandistes, d'après un ancien manuscrit.

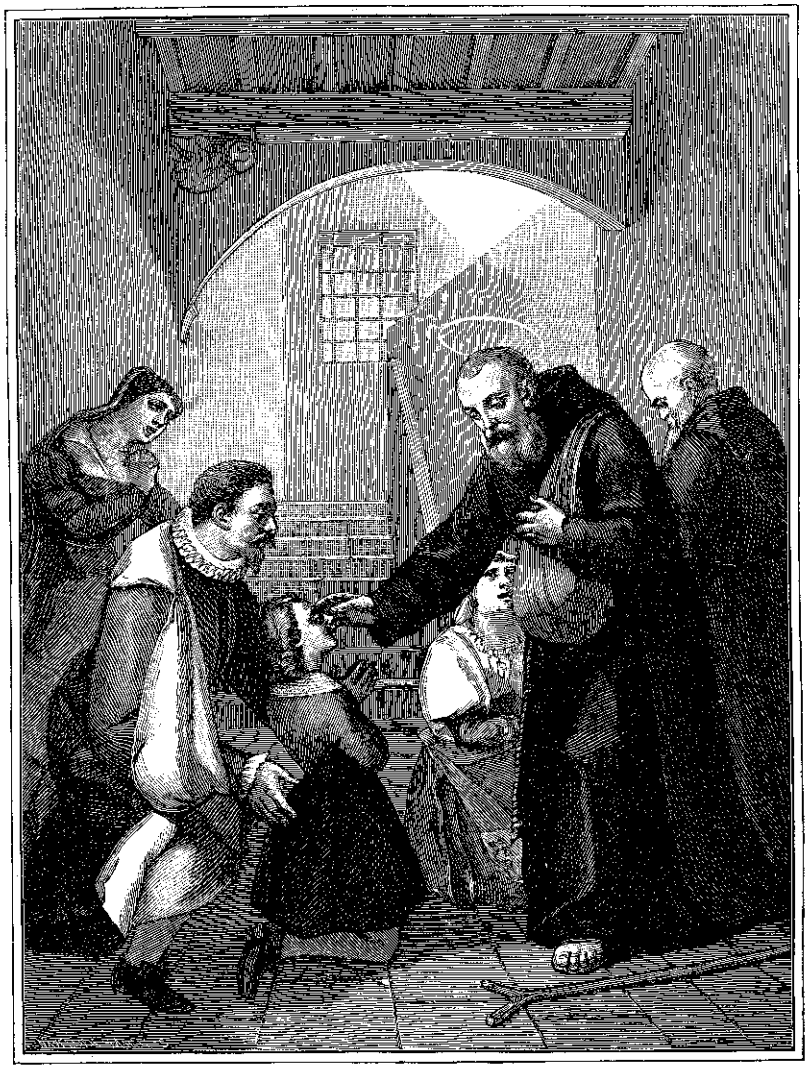
Le culte de saint Eric fut très populaire en Suède, où on le vénérait comme un des patrons de la monarchie; ce que l'oriflamme de saint Denys était en France, la bannière de saint Eric l'était en Suède; plus d'une fois, elle conduisit les armées suédoises à la victoire contre les Russes de la Finlande.

Mais au XVI^e^ siècle, les Suédois abandonnèrent la religion de leurs pères, la religion catholique, qui avait civilisé leur patrie, pour embrasser le christianisme falsifié et abâtardi, inventé en ce temps là par Luther. Il y eut de nobles résistances, mais la force brutale les étouffa. Dès lors, on cessa d'invoquer saint Eric, le patron national. De nos jours, un petit noyau de catholiques s'est reformé en Suède; puisse-t-il être le grain de sénevé destiné à devenir bientôt un grand arbre.

SAINT FÉLIX DE CANTALICE,

FRÈRE CONVERS DE L'ORDRE DES MINEURS CAPUCINS

Fête le 18 mai.



Saint Félix de Cantalice s'en allait quêter, la besace sur le dos.

PATRE ET LABOUREUR

Félix naquit à Cantalice, bourgade située au pied de l'Apennin, sur les confins de la Sabine et de l'Ombrie. Son père s'appelait Saint et sa mère Sainte. Félix, leur troisième fils, fut *saint* à meilleur titre que ses parents; s'ils le furent de nom, il le devint en réalité et, dès le bas âge, donna de telles marques de sa prédestination, que ses compagnons l'appelaient communément *le petit Saint*.

On l'employa à garder les troupeaux. Cette vie allait bien à l'âme méditative de l'enfant; peu enclin aux conversations oiseuses, et, le cœur tourné vers Dieu, il prit l'habitude de s'entretenir avec lui dans la prière.

Dans les lieux solitaires, qu'il recherchait de préférence, il répétait souvent le *Pater* et l'*Ave* et

les quelques pieuses formules qu'on lui avait apprises; et lorsque les autres bergers se livraient au sommeil, lui, s'agenouillait devant un arbre sur l'écorce duquel il avait gravé une croix, et il songeait alors à la Passion de Notre-Seigneur. Bientôt, il se sentit pressé de joindre à la méditation le jeûne et la discipline, exercice qu'il renouvelait chaque soir avant de prendre son court repos. Ses compagnons s'en moquèrent tout d'abord.

— Penses-tu nous faire croire que tu es meilleur que nous? lui disaient-ils. Dors, imbécile, repose la nuit. T'aviserais-tu de faire des miracles, nous ne croirions pas à ta sainteté.

Le petit berger supporta vaillamment ces railleries et sa tranquille indifférence déconcerta ses adversaires. Il y en eut même qui, touchés de sa conduite, devinrent plus sérieux, et l'un d'eux, dit-on, trouva dans sa fréquentation la grâce de la vocation ecclésiastique.

Depuis l'âge de neuf ans, Félix était passé au service d'un riche bourgeois de Civita-Ducale, nommé Marc-Tullius Pichi, et son maître, qui n'avait qu'à se louer de lui, l'enleva à ses troupeaux et le chargea du labourage de ses terres. Le jeune homme s'en réjouit beaucoup, car son nouvel emploi lui permettait d'assister tous les jours à la messe, avant de se rendre aux champs. Un jour où un travail urgent l'avait privé de cette satisfaction, l'on rapporte qu'un ange vint le remplacer à la charrue pendant qu'il allait à l'église épancher son cœur auprès du Dieu-Hostie. Charmante légende qui fait de saint Félix un émule de saint Isidore et un second patron des laboureurs.

Cet humble travailleur, sans instruction, puisqu'il n'avait fréquenté aucun maître, avait beaucoup appris à l'école du Saint-Esprit. Comme il l'avouait lui-même naïvement plus tard, il ne connaissait et ne voulait connaître que six lettres: cinq rouges et une blanche. Les cinq rouges étaient les cinq plaies du Sauveur, et la lettre blanche, sa très sainte Mère.

Dieu lui-même acheva de l'éclairer en lui inspirant d'embrasser un genre de vie plus parfait. Un moment, Félix pensa à se faire ermite, mais la vie solitaire a ses inconvénients; la vie de communauté offre plus de secours et plus de garanties. Le jeune homme tourna donc ses regards vers le couvent des Capucins qui venait de s'établir à Civita-Ducale.

Il hésitait encore, quand un accident vint mettre fin à son indécision. Un jour que Félix dressait deux jeunes taureaux, ces animaux effrayés s'emportèrent, le renversèrent et le piétinèrent. Il eût péri sans un miracle. Quand il se releva, ses vêtements étaient tout déchirés, mais son corps était sans blessure; il y vit une attention spéciale de la Providence envers lui et résolut de quitter le monde sans délai et de se faire Capucin.

LE PIEUX QUÊTEUR — FRÈRE DEO GRATIAS

Il eut bientôt mis ordre à ses affaires. Le peu d'argent qu'il possédait distribué aux pauvres, il demanda pardon à tous des déplaisirs qu'il avait pu causer. Il avait deux ou trois fois pris la liberté d'offrir, à l'insu de son maître, un peu de vin à l'un de ses amis; il pria Marc-Tullius de retenir sur ses gages le prix de ce vin et de donner aux indigents le reste du salaire qui lui était dû, puis il embrassa les siens et partit.

Le Père gardien le reçut très rudement pour l'éprouver : « Vous venez sans doute ici pour vous faire faire un habit neuf, lui dit-il en le voyant si mal vêtu. Vous voudriez vivre en religion sans rien faire ou bien encore vous croyez que vous allez commander aux religieux comme vous commandiez à vos bœufs. Sachez qu'ici le travail est incessant et l'obéissance absolue. Donc, renoncez à votre dessein et n'y pensez plus. »

Cet accueil ne rebuta point le postulant : « Mon Père, dit-il, je prends Dieu à témoin que je ne viens pas ici pour un autre motif que celui d'être à son service. C'est lui seul qui m'inspire, me presse et m'ordonne de venir à vous. Voulez-vous que je résiste à ses inspirations et que je refuse l'honneur qu'il me fait? »

Ce calme, cette sage réponse adoucirent le Père gardien, qui remit à Félix de Cantalice des lettres de recommandation pour le couvent de Rome.

De là, ce dernier fut envoyé à Ascoli pour y prendre l'habit et y commencer son noviciat en qualité de frère lai. C'était en l'année 1543 : il avait alors trente ans.

Devenu profès, et après quelque temps passé au couvent de Tivoli, Félix fut définitivement fixé à celui de Rome, avec les attributions de Frère quêteur. Il resta quarante ans dans cet humble emploi, pour la plus grande édification des Romains et la conversion d'un bon nombre d'âmes.

Tous les jours il allait, la besace sur le dos, quêter la subsistance de ses Frères, pieds nus, les yeux baissés et récitant son chapelet, disant parfois au Frère qui l'accompagnait: « Allons, mon Frère, le chapelet en main, les yeux en terre et l'esprit au ciel. » Il avait si bien l'esprit au ciel que souvent, perdu dans sa contemplation, il ne voyait pas ceux à qui il s'adressait. Il lui arriva d'accompagner un de ses Frères, religieux prêtre, de lui servir la messe et de ne pouvoir dire au retour quel avait été son compagnon.

Pourtant, s'il y avait au détour d'une rue quelqu'une de ces madones si nombreuses dans la Ville Eternelle, il y portait comme instinctivement ses regards et récitait chaque fois cette prière : « Auguste mère de Dieu, je désire vous aimer comme un bon fils, et vous, comme une bonne mère, ne détachez pas de moi votre main secourable, car je suis comme ces petits enfants qui, d'eux-mêmes, ne peuvent encore faire un seul pas et qui tombent si l'appui de leur mère vient à leur manquer. Bénissez-moi, auguste Reine; Vierge bénie, adieu. »

Sa dévotion naïve envers Jésus enfant le portait à prononcer en toute occasion son saint Nom et à le faire répéter aux enfants qu'il

rencontrait : « Dites Jésus, mes enfants, dites tous Jésus. »

Ou encore : « Mes enfants, dites comme moi : Jésus, Jésus, Jésus, prenez mon cœur et ne me le rendez plus. »

D'autres fois, surtout vers la fin de sa vie, il les exhortait à crier : *Deo gratias*.

On pense bien si ces petits, gagnés par sa simplicité, répondaient à son désir. C'était une bonne fortune pour eux que de le rencontrer sur leur chemin, et, du plus loin qu'ils l'apercevaient : « *Deo gratias*, Frère Félix, *Deo gratias*, » lui criaient-ils à l'envi. Et lui, les larmes aux yeux, leur répondait avec transport : « Oui, *Deo gratias*. Dieu vous bénisse, mes enfants. *Deo gratias*. »

Les écoliers du collège germanique ne le saluaient plus autrement que par ces deux mots, ce qui le réjouissait beaucoup.

Ces mêmes mots, *Deo gratias*, lui servirent en une circonstance, comme de formule magique, pour faire tomber l'épée des mains de deux duellistes sur le point d'entrer en lice. Le Saint court se jeter au milieu d'eux en criant : « Dites *Deo gratias*, mes frères, dites tous deux : *Deo gratias*. » Si étrange qu'elle fût, l'exhortation eut son effet immédiat, et les deux rivaux aimèrent mieux rendre grâces à Dieu que de s'entre-tuer.

« LAISSEZ PASSER L'ANE DES CAPUCINS! »

Toute la vie de saint Félix de Cantalice accuse l'humilité la plus profonde et la plus vraie. Bien qu'estimé et regardé comme un saint par les gens du peuple et les plus grands personnages, il ne pouvait souffrir aucune louange, ni aucune marque de vénération. Il ne supportait pas qu'on lui baisât la main, comme on a coutume de le faire en certaines parties de l'Italie aux prêtres et aux religieux. « Baisez les mains, disait-il, à notre compagnon qui est prêtre, et non à moi, qui en suis indigne. »

Vis-à-vis du prêtre, il était d'une déférence sans égale, jusqu'à lui baiser les mains à genoux; il s'estimait indigne de converser avec lui et ne parlait que s'il en était interrogé. Jamais il ne se permettait de soutenir son avis, mais si quelqu'un le contredisait, il cédait aussitôt.

Il s'efforçait, par tous les moyens, de s'abaisser dans l'estime d'autrui, sans s'apercevoir que ces efforts mêmes mettaient en relief sa vertu. Ainsi, il ne se croyait pas digne du nom de religieux, et aimait à s'appeler l'*âne du couvent*. « Faites place à l'âne du couvent des Capucins, disait-il un jour à la foule qui lui barrait le passage à la sortie d'une église. »

Tous cherchaient des yeux l'animal.

« Mais où donc est-il, votre âne, Frère Félix? lui dit-on.

— C'est moi, c'est moi, » répondit le bon religieux, poursuivant sa route, les yeux baissés, courbé sous le poids de sa lourde besace, dont il allait tout à l'heure déverser le contenu, pour le strict nécessaire à son couvent, pour le surplus entre les mains de pauvres nécessiteux dont il était la providence.

Une autre fois, Frère Félix cheminait dans une rue fort étroite, le sac sur le dos. Absorbé dans sa méditation, il ne vit pas venir à lui un cavalier hautain qui, sans crier gare, se fraya un passage et renversa notre Saint. Des témoins de cette scène s'indignèrent et l'arrogant seigneur crut devoir s'arrêter pour répondre à leurs invectives.

Quant au Frère Félix, bien que piétiné par le cheval et blessé, il se releva, et s'avançant modeste et calme, il dit à celui qui venait de le brutaliser ainsi : « Pardon, seigneur, d'avoir embarrassé votre marche par ma maladresse et mon étourderie. Veuillez agréer mes excuses. »

Un haussement d'épaules méprisant fut toute la réponse du cavalier.

Mais, le lendemain, ce dernier était aux pieds du Saint, implorant son pardon, promettant d'user d'un peu plus de douceur à l'avenir, déterminé à vivre désormais en bon chrétien, si seulement l'humble Frère voulait l'aider de ses conseils et de ses prières. Frère Félix le lui promit volontiers.

Les humiliations comme les peines corporelles, saint Félix les appelait des faveurs du ciel, des roses du paradis, et pour rien au monde il n'eût voulu en être privé.

Comme le cardinal de Sainte-Sévérine, protecteur de l'Ordre, lui offrait de le faire décharger dans sa vieillesse de ses fatigantes fonctions, le Saint lui répondit :

« De grâce, Monseigneur, laissez-moi mon office de quêteur : un soldat doit mourir l'épée à la main, un âne sous sa charge et Frère Félix sous sa besace. »

LES AMUSEMENTS DE DEUX GRANDS SAINTS

A cette époque vivait à Rome un autre champion du Christ, dont la vertu n'était pas moins éclatante que celle du Frère Félix : c'était saint Philippe de Néri. La sainteté attirant la sainteté, ces deux nobles âmes n'avaient pas tardé à se rapprocher et à s'unir par des liens très étroits. Il leur arrivait de se rencontrer dans la rue et de se tenir enlacés dans une fraternelle accolade, sans se dire un mot. A quoi bon les paroles? Ils se comprenaient si bien.

D'autres fois, ils se saluaient d'une manière plus étrange encore. L'un disait :

« Que ne puis-je vous voir brûler!

— Et moi vous voir sur la roue, répondait l'autre.

— Que les mains vous soient bientôt coupées, reprenait le premier.

— Et vous la tête, ajoutait l'autre.

— Puissiez-vous être fouetté et assommé à coups de pierre, disait quelquefois saint Philippe.

— Et vous tenaillé et noyé dans le Tibre, » répliquait saint Félix.

Les propos qu'ils échangeaient d'un ton si dégagé n'étaient autres que des souhaits de martyre, et rien ne leur était plus agréable que de s'entre-souhaiter ainsi le bien qu'ils désiraient par-dessus tout.

Cependant, l'aimable saint Philippe, qui, par sa situation, jouissait d'une certaine autorité

sur le Frère Félix, s'amusait parfois à faire ressortir son extraordinaire humilité.

Un jour, entre autres, le rencontrant dans la rue occupé à quêter, il le coiffe de son bonnet carré en lui disant : « Continuez votre quête maintenant, nous verrons bien si vous êtes aussi mortifié que vous en avez l'air. » Saint Félix, en vrai fils de saint François, allait toujours tête nue : c'était presque un scandale de le voir maintenant la tête couverte. Il sourit et continua son chemin, le chef orné du bonnet de saint Philippe. Les passants ne lui épargnaient pas les plaisanteries. « Frère Félix tombe en enfance, disaient les uns. — Il fait des pénitences si extraordinaires qu'il en perd la tête, poursuivait un autre. »

La plupart pourtant devinaient le mystère et étaient édifiés, quand, à un détour de rue, saint Félix et saint Philippe se trouvent de nouveau en face l'un de l'autre. Philippe découvre brusquement la tête du Frère et lui dit avec une feinte indignation : « Le bel exemple que vous donnez là, Frère Félix ! C'est une honte pour votre Ordre. Je vais avertir vos supérieurs et leur demander qu'ils punissent sévèrement une pareille folie. » Saint Félix, toujours calme, répondit : « C'est vrai, je mérite qu'on me châtie pour mes péchés, j'accepterai tout pour l'amour de Dieu. »

Dans une autre circonstance, les deux amis s'accostant sur le pont Saint-Ange, au milieu de la foule, essayèrent d'attirer sur eux les risées et les mépris : saint Philippe présenta à saint Félix une énorme bouteille de vin, le *fiasco* traditionnel; celui-ci la porta à ses lèvres et se mit à boire en pleine rue. Mais, cette fois, ils furent déçus dans leur espérance et manquèrent leur but, car les passants se contentèrent de dire : « Voilà un Saint qui a la charité de donner à boire à un autre Saint. »

LE POIDS D'UNE PIÈCE DE MONNAIE
MORTIFICATIONS DE SAINT FÉLIX — SON TRÉPAS

En vrai disciple du pauvre d'Assise, Félix de Cantalice avait pour la pauvreté une sorte de culte. Son habit était court, étroit, rapiécé, il raccommodait lui-même son vêtement usé; hiver et été, il se passait de tunique et se contentait de l'habit de l'Ordre, ou, s'il s'accordait un vêtement de dessous, c'était un dur cilice ou même une chemise de mailles qu'il portait sur la chair nue quand il faisait le pèlerinage des sept basiliques.

Ses quêtes étant très fructueuses, il sollicita et obtint de ses supérieurs la faculté de distribuer aux pauvres le superflu, ne réservant pour le couvent que le strict nécessaire : « Mon Père, disait-il au Père gardien, notre bien-aimée pauvreté gémit et pleure quand nous sommes dans l'abondance. »

Dans les préceptes laissés par le patriarche séraphique à ses fils, il y avait cette importante recommandation : « Mes Frères, si vous trouvez de l'argent sur votre route, n'en faites pas plus de cas que de la boue que vous foulez aux pieds. »

Nul n'était plus fidèle que saint Félix à ce point de la règle. Aussi la moindre pièce de monnaie semblait lui brûler les mains. Or, un jour, l'un de ces espiègles qui criaient à l'envi : « *Deo gratias*, Frère Félix ! » connaissant l'horreur instinctive du Saint pour l'argent, glissa malicieusement une piécette blanche dans sa besace. Frère Félix aussitôt de se sentir sur les épaules un poids énorme : « Oh ! oh ! se dit-il, je porte là quelque diable, à coup sûr ! Voyons un peu ». Et il vida sa besace sous un porche voisin; la pièce d'argent s'en échappa et roula dans la boue. « Ah ! c'est toi, vil métal, s'écria-t-il; c'est toi qui me pesais tant. Te ramasse qui voudra. Je ne me salis pas à ton contact. » Reprenant sa besace, il partit d'un pas alerte.

Sa mortification allait de pair avec son esprit de pauvreté. Il se privait des satisfactions même les plus légitimes, telles que s'approcher du feu pendant un froid rigoureux : il essayait de se réchauffer par une promenade dans le jardin du couvent, et tout en marchant, il faisait tout haut ses réflexions : « Allons, Frère âne, disait-il à son corps, te voilà transi, il faut que tu te réchauffes sans feu, car c'est ainsi que doivent être traitées les bêtes de somme..... Loin du feu, Frère âne, loin du feu. C'est devant le feu que saint Pierre renia son divin Maître. »

Il trouvait toujours une raison pour cacher ses austérités.

S'il allait pieds nus, c'était pour marcher plus à l'aise; s'il se donnait la discipline jusqu'au sang, c'était pour se réchauffer un peu; s'il s'éloignait du feu, c'était pour ne pas se livrer à de trop longues conversations; s'il ne dormait que deux heures chaque nuit et passait le reste du temps en prières, c'était pour quelque autre motif que le Saint alléguait en souriant.

Il en agit ainsi pendant les quarante-quatre années de sa vie religieuse et Dieu seul peut compter tous les actes de joyeux renoncement accumulés par son fidèle serviteur.

Après avoir achevé de le purifier par de douloureuses affections chroniques supportées sans aucune plainte, Dieu l'appela aux joies du paradis le 18 mai 1587. Félix mourut en prononçant les doux noms de Jésus et de Marie.

Dès que son trépas fut connu, le peuple vint en foule contempler une dernière fois ses traits. Le couvent et l'église des Capucins furent envahis. A tout prix, chacun voulait un souvenir du défunt. On lui enleva les ongles et les cheveux pour en faire des reliques. Son cercueil et ses vêtements s'en allèrent en parcelles, et deux ou trois fois, son corps fut presque dépouillé et mis à nu pour satisfaire la piété indiscrète des visiteurs. Le cadavre lui-même eût été sans doute mis à contribution sans le chevalier du guet qui vint avec ses archers et ses soldats monter la garde jusqu'au moment de la sépulture.

De nombreux miracles justifiaient ces empressements de la foule.

Ainsi finit la vie de ceux qui, pleins d'amour envers Celui qui s'est dit : *La voie, la vérité et la vie*, savent comprendre et traduire dans la pratique ces mots du Sauveur : « Celui qui s'élève sera abaissé et celui qui s'abaisse sera élevé. »

SAINT YVES, AVOCAT, JUGE ET PRÊTRE

PATRON DE LA BRETAGNE

Fête le 19 mai.

Portrait traditionnel de saint Yves

AU RETOUR DE LA CROISADE — LA VOIX D'UNE MÈRE

Au milieu du XIIIe siècle, un vaillant seigneur breton, qui avait accompagné le roi saint Louis dans sa croisade en Egypte, revenait heureusement à son manoir de Kermartin, près de Tréguier.

Hélory de Kermartin (tel était le nom du croisé) épousa alors la noble Azo de Quenquis, fille d'un de ses compagnons d'armes. De ce mariage naquirent deux fils et trois filles. Yves, l'aîné des fils, devait bientôt surpasser la valeur de son père dans les saints combats qui mènent au ciel.

« C'était l'époque, dit Mgr Freppel (1), où dans les veillées du château comme de la chaumière, parmi la noblesse de Bretagne, si brave, si chevaleresque, il n'était question que des croisades et de l'héroïque roi de France qui en avait donné le signal. Damiette, Mansourah, la captivité de Louis, les hauts faits de Pierre de Dreux et de ses chevaliers bretons, tous ces noms et ces récits passaient de bouche en bouche ; et, sans doute, le soir, au foyer de Kermartin, le chef de la famille racontait à ses enfants les merveilleux épisodes de ce drame, auquel il avait pris lui-même une si brillante part.

» Yves écoutait le noble croisé avec la curiosité de son âge ; mais une autre voix plus douce et plus pénétrante était allée au fond de son cœur lui disant : « O mon fils, vivez de façon à devenir un Saint ; » et l'enfant répondait : « C'est à quoi je tends et je n'ai pas d'autres desseins. » Admi-

(1) Discours de Mgr Freppel à l'inauguration du monument de saint Yves, à Tréguier, le 9 septembre 1890

rable parole d'une pieuse mère, et qui allait le suivre tout le long de la vie comme la voix de Dieu même. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans cette délicieuse légende qui nous montre saint Yves s'entretenant avec sa mère, alors même qu'une longue distance l'en tenait séparé; mais je ne connais rien de plus touchant : « Mets tes pieds sur les miens, disait-il à l'un de ses condisciples, et tu entendras la voix de ma mère. »

AUX ÉCOLES DE PARIS ET D'ORLÉANS

Après avoir commencé ses études à l'école presbytérale de Pleubian, puis à l'abbaye de Beauport, Yves fut envoyé à la célèbre Université de Paris, sous la conduite de son précepteur et cousin, Jean de Kergoz. Vingt-cinq mille étudiants, venus de toutes les provinces de la France et de la chrétienté, se pressaient alors à Paris, autour de la chaire de maîtres illustres, tels qu'Albert le Grand, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin.

Yves avait quatorze ans. Fidèle aux recommandations de sa mère absente et aux avis de son précepteur, il sut, pendant les neuf ans de son séjour dans la capitale, profiter largement des leçons de si grands maîtres, sans que sa vertu eût à souffrir des mauvais exemples d'une jeunesse souvent turbulente et déréglée.

Il fuyait toute compagnie dangereuse, et nul condisciple frivole ne put jamais le détourner de sa vie retirée, toute vouée à la prière et à l'étude. Il s'enrôla dans le Tiers-Ordre de Saint-François.

De Paris, le jeune Breton se rendit à Orléans, où les meilleurs jurisconsultes de l'époque enseignaient le droit.

« Dès lors, raconte l'un de ses condisciples et amis, Guillaume de Tréguier, l'étudiant avait commencé ses mortifications: quand ses commensaux mangeaient de la viande et buvaient du vin, lui s'en abstenait; il jeûnait tous les vendredis; il aimait à assister à la messe et à entendre les sermons. Au point du jour, il disait les Matines et les Heures de Notre-Dame. Il lisait assidûment les Vies des Saints, s'efforçant d'imiter dans la mesure du possible les traits de perfection qu'il y rencontrait... Jamais, moi qui le voyais tous les jours et qui ne le quittais pas, jamais je ne l'ai entendu jurer par Dieu ou par les Saints, ni prononcer une parole malhonnête; jamais je n'ai vu en lui le moindre signe contraire à la chasteté. »

Il se contentait, à ses repas, d'un peu de pain noir et de légumes; son lit n'était qu'un peu de paille sur une claie d'osier, et il n'avait pas d'autre oreiller que sa Bible ou une pierre.

L'AVOCAT DES PAUVRES

Vers l'âge de vingt-neuf ans, Yves terminait ses études supérieures, après avoir conquis l'estime de tous par sa science autant que par ses vertus. Il commença aussitôt à remplir les fonctions d'avocat avec cette justice et cette charité qui ont illustré sa vie. Sa résidence ordinaire était Tréguier. Ni l'intérêt, ni la passion ne pouvaient éloigner du bon droit sa conscience toujours inflexible. « Il avait, dit Mgr Freppel, ce don d'apaiser les différends à force de patience et de bonté, et, par-dessus tout, cette fermeté inaccessible à l'outrage, et comptant pour rien la colère des riches et des puissants de la terre.

» Les veuves, les orphelins, les pauvres, les mendiants eux-mêmes, voilà ses clients de prédilection; c'est à eux qu'il offrait ses services, en leur disant : « Je vous secourrai pour l'amour de Dieu : *adjuvabo te pro Deo.* » C'est pour eux qu'il épuisait au besoin toutes les juridictions, allant soutenir leurs appels à Tours, à Rennes, à Paris, avec un zèle et un dévouement qui lui auraient permis de répéter après le saint homme Job : « On m'a rendu témoignage parce que j'écoutais les cris du pauvre délaissé et de l'orphelin sans secours. »

Dans un voyage à Tours, il trouve l'hôtesse chez laquelle il descendait en proie au désespoir. Deux filous avaient remis à cette femme une valise, renfermant, disaient-ils, de grandes valeurs, avec défense de la rendre, sinon en la présence de l'un et de l'autre. Or, l'un d'eux était revenu s'emparer de la valise, et l'autre compère plaidait pour faire payer à la malheureuse hôtesse une somme énorme. « Laissez-moi cette affaire, dit le jeune avocat; vous avez eu tort de laisser prendre la valise, mais l'affaire n'est pas sans remède. » En effet, Yves, Dieu aidant, parvient à mettre la main sur la valise, et, au jour de l'audience : « Ma cliente, dit-il au juge, est prête à rendre cette valise, devant les deux compagnons, ainsi qu'il est convenu. » Le plaignant, tout surpris, avoua n'avoir mis dans la valise que de la vieille ferraille, et les deux filous furent sévèrement condamnés.

Dans un procès, l'avocat de la partie adverse, à court de bonnes raisons, se mit à accabler Yves d'invectives et d'injures. Celui-ci, avec le plus grand calme, l'interrompit: « Trêve aux injures, dit-il, elles n'en rendent pas ma cause moins bonne et ne font pas la vôtre meilleure. »

Saint Yves était de haute taille, d'un extérieur agréable et avantageux. Ses yeux vifs et son regard modeste témoignaient de l'intelligence, de la sérénité et de la pureté de son âme.

SAINT YVES, CHANCELIER DE RENNES ET OFFICIAL DE TRÉGUIER — CURÉ DE TRÉDREZ ET DE LOUANNEC

Malgré ses succès au barreau, le jeune avocat, décidé à consacrer sa vie au service de Dieu et du prochain, entra dans l'état ecclésiastique et fut appelé à Rennes, par Maurice, archidiacre de ce diocèse, qui le choisit pour chancelier.

Le temps que ses fonctions et ses bonnes œuvres lui laissaient libre, Yves le consacrait à la prière et à l'étude de la théologie, et de l'Ecriture Sainte, sous la direction des Franciscains de Rennes.

Il continuait d'ailleurs à défendre gratuitement devant les tribunaux la cause des pauvres gens qui recouraient à lui. Jusqu'à la fin de sa vie, il se prêta à cette œuvre de charité quand l'occasion s'en présentait.

Rappelé à Tréguier par son évêque et ordonné prêtre, saint Yves fut nommé *official* du diocèse. Ses vertus et sa science du droit le rendaient digne de cette charge : elle consistait à juger au nom de l'évêque les nombreuses causes qui relevaient alors des tribunaux ecclésiastiques. Dans ces délicates fonctions, sa prudence, son intégrité, son savoir, sa charité, sa patience, brillèrent d'un admirable éclat.

Autant que possible, il s'efforçait de prévenir les procès, en amenant les parties à un accord amiable et à une réconciliation sincère.

Chaque fois qu'il fallait porter une condamnation, il était visiblement ému, en songeant qu'un jour il serait jugé lui-même par le Juge éternel.

Un jour, les agents de Philippe le Bel arrivent à Tréguier, pour prélever sur le clergé des taxes exorbitantes et injustes, et contre lesquelles le Pape protestait. A défaut de payement, les agents du gouvernement se déclaraient prêts à saisir les vases sacrés et autres richesses de la cathédrale. « Mais, ajoute Mgr Freppel, ils avaient compté sans le zèle intrépide de l'official. » A la nouvelle de l'attentat qui se prépare, Yves se rend à l'église, où il passe le jour et la nuit, pour défendre ce qu'il appelle la propriété de saint Tugdual. Lui-même il arrache des mains d'un ravisseur le gage d'un impôt inique. On a beau l'accabler d'injures et de mauvais traitements ; en vain des clercs pusillanimes lui reprochent d'attirer sur leur tête la colère du prince : « Rien ne m'empêchera, leur répond-il, d'employer tout mon pouvoir à la défense de la liberté de l'Eglise, tant qu'il me restera un souffle de vie. »

Une attitude si courageuse fait reculer les oppresseurs et la victoire reste au droit sur la force.

Non content de défendre les biens de la cathédrale de Tréguier, le saint prêtre fit en outre travailler à la restauration de ce remarquable édifice.

Yves était en même temps *recteur* (curé) de la paroisse de Trédrez, que son vicaire administrait en son absence. Le Saint ne tarda pas à donner sa démission d'official pour se consacrer plus complètement au bien de ses paroissiens. Plus tard, il fut transféré à la cure de Louannec.

CHARITÉ DE SAINT YVES

Toute la vie de saint Yves, qu'il fût étudiant, avocat, chancelier, official ou curé, fut marquée par une charité toujours grandissante envers les pauvres.

Jamais, dit Yves Cataïc, on ne l'a vu refuser l'aumône. Les revenus de son patrimoine, qui étaient considérables, et ceux de sa charge, s'écoulaient à peu près entièrement en pieuses largesses.

Sa mortification venait au secours de sa charité : il ne dépensait presque rien pour lui-même, afin de donner davantage aux malheureux. Quand il n'avait plus rien, il donnait le pain de sa maison, souvent la fournée tout entière. Quand il n'avait plus de pain, il donnait ses vêtements. Plus d'une fois, il se dépouilla d'une partie de ses habits pour secourir des nécessiteux.

Un jour, pendant que le tailleur lui essaie un habit neuf, il aperçoit dans la cour un mendiant, demi-nu Il se lève aussitôt, lui donne son habit neuf, et continue lui-même à porter le vieux.

Un autre jour, traversant la campagne, il rencontre un pauvre mendiant, qui implore son secours. Yves n'avait plus rien; que faire? Il quitte son mantelet et le donne, avec de gracieuses paroles, au malheureux. Or, un instant après, deux femmes qui suivaient le même chemin et avaient été témoins de ce trait de bonté, aperçurent sur les épaules du saint homme un mantelet semblable à celui qu'il venait de donner. Elles se mirent à pousser des cris et à pleurer d'admiration. « Allez, mes filles, leur dit le Saint, en se retournant, allez, avec les bénédictions du ciel, faites le bien, et Dieu vous le rendra. » Et il continua sa route, en disant : « Seigneur Jésus, je vous rends grâce du don que vous avez daigné me faire. »

Il tenait table ouverte pour les pauvres, surtout quand il se trouvait à son manoir de Kermartin; il y recevait tous ceux qui se présentaient, et d'autres qu'il allait inviter lui-même.

Il était ravi de donner l'hospitalité aux religieux qui passaient, et il les servait à table, avec une bonté et une humilité qui attendrissaient vivement ses hôtes.

Le saint homme hébergeait les pauvres et préparait lui-même leur lit. Et, comme sa maison n'y suffisait pas toujours, il fit construire un hospice dans le voisinage.

Un soir, un pauvre, arrivant trop tard, craignit de déranger l'homme de Dieu, et, au lieu de frapper à la porte, il alla se coucher sur une pierre voisine, que l'on montre encore aux pèlerins de nos jours. Yves, étant sorti, le trouva à moitié mort de faim et de froid. Très affligé de ce fait, il conduit le mendiant dans sa chambre, lui donne à manger, le couche doucement dans son lit; et, pour se punir d'une faute pourtant bien involontaire, il passa lui-même la nuit suivante sans couverture, malgré l'hiver, sur la pierre où il avait trouvé le mendiant.

Une autre fois, il trouve, à la porte de sa maison, un malheureux couvert d'une lèpre horrible. Il l'accueille avec sa bonté ordinaire, le conduit dans sa chambre, lui donne de quoi se laver et le fait asseoir à sa table, près de lui. Le lépreux semble d'abord manger quelque chose, puis, tout à coup, il se lève, en disant en breton : « *Kenavo, Doue vo guenac'h :* adieu, que le Seigneur soit avec vous! » ; au même instant il devient tout resplendissant de lumière et disparaît. C'était un ange, ou plutôt le Seigneur des anges, qui avait visité le saint aumônier. Yves se prosterna contre terre, mêlant ses larmes à ses actions de grâces, et, pendant plusieurs jours il n'osa s'asseoir à cette table qui avait été sanctifiée par la présence de Notre-Seigneur.

A Kermartin, vingt-quatre mendiants affamés se présentent au saint prêtre, qui n'a plus à leur offrir qu'un petit pain; Yves commence à le partager, et le pain se multiplie entre ses mains jusqu'à ce qu'ils soient tous rassasiés. A Trédrez, le grand coffre où il renferme la provision de blé pour les pauvres, venant à se trouver vide, est rempli par miracle.

L'ami de Dieu entretenait à ses frais plusieurs orphelins, les uns dans sa maison, les autres en pension chez des maîtres qui leur apprenaient un métier.

SAINT YVES PRÉDICATEUR

Ce saint prêtre, si dévoué et si charitable pour donner aux indigents le pain matériel qui nourrit le corps durant cette vie passagère de la terre, ne pouvait manquer d'être encore plus zélé pour distribuer le pain spirituel de la parole divine, qui nourrit les âmes pour la vie éternelle.

Aussi prêchait-il souvent. Né éloquent, dit Dom Lobineau, il possédait toutes les qualités qui font les bons prédicateurs. Il avait, par son application à l'étude, cultivé et développé au plus haut point ses dispositions naturelles. Il prêchait en breton, en latin ou en français, suivant la qualité de ses auditeurs, ne cherchant jamais sa propre gloire, mais uniquement la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Ses paroissiens n'avaient pas seuls le bonheur de l'entendre; il a évangélisé souvent les villes voisines et une bonne partie de la Bretagne. On raconte qu'un vendredi-saint il prêcha la Passion

dans sept églises différentes. L'évêque de Tréguier le prenait avec lui dans ses visites pastorales, pour le faire prêcher aux diverses populations.

L'homme de Dieu s'élevait avec force contre les injustices, contre les haines et contre les péchés déshonnêtes. A Tréguier, deux pécheresses, nommées Alice et Raudalène, scandalisaient le pays; ayant eu le bonheur de l'entendre prêcher, elles vinrent se jeter à ses pieds en pleurant, firent une confession générale de leurs fautes, et édifièrent ensuite toute la ville par la sincérité de leur conversion, par leur pénitence et les vertus qu'elles pratiquèrent.

Un usurier, appelé Thomas de Kerrimal, fut si touché des exhortations du saint prédicateur qu'il abandonna son injuste métier et se fit moine dans la sévère abbaye de Bégor.

Saint Yves ne se contentait pas de prêcher aux grandes foules; il catéchisait les enfants et les villageois, leur apprenait les mystères de la foi, leur enseignait à dire le chapelet, à se bien confesser, à vivre en bons chrétiens.

Allait-il en voyage ou en pèlerinage à quelque sanctuaire, il instruisait et exhortait ses compagnons de route, leur racontait quelques traits de la vie des saints (il en avait même composé un recueil). Il avait toujours quelque bonne parole à dire à ceux qu'il rencontrait sur son chemin.

Enfin, il ne mettait pas moins de bonne volonté à enseigner le *Notre Père* à un ignorant ou à consoler une bonne femme affligée, qu'à prêcher à la cathédrale.

Il était toujours prêt à écouter les confessions de ses paroissiens et à leur distribuer la sainte communion. « Souvent, dit un témoin, je l'ai vu verser des larmes sur les péchés de ses pénitents, ce qui les portaient eux-mêmes à pleurer de leur côté, et à se confondre en repentir et en contrition. »

PRIÈRE ET PÉNITENCE — LE SERVITEUR DE MARIE SAINTE MORT

Avant de prêcher, il priait à genoux, les mains jointes, le visage baigné de pleurs.

Chaque jour, à moins de graves empêchements, il célébrait le saint sacrifice de la messe. Avant de se revêtir des ornements sacrés, il se préparait longtemps, prosterné dans le sanctuaire, les bras en croix. Quelquefois, on l'entendait dire au milieu de ses larmes : « O Jésus, Fils de Dieu, créez en moi un cœur pur, et faites pénétrer dans mes entrailles l'esprit de votre justice. » A l'élévation de la messe, sa ferveur était si grande que ses larmes s'échappaient de nouveau en abondance, et un jour, on le vit tout environné d'une lumière céleste. On ne pouvait le voir à l'autel sans être touché soi-même de dévotion.

Le reste du jour, on peut dire que sa prière était continuelle, car il allait toujours à ses occupations priant au fond de son cœur et uni à Dieu. Les affaires terminées, il revenait à la prière et aux saintes lectures; souvent, il y consacrait une partie de la nuit, et quelquefois la nuit tout entière.

De temps à autre, il s'enfermait dans sa chambre pour faire une retraite, et il y restait plusieurs jours sans voir personne, sans boire ni manger. Une fois, son beau-frère Conan, craignant qu'il ne fût mort, enfonça la fenêtre pour pénétrer dans sa chambre. Mais le Saint le supplia vivement de ne plus le déranger en de semblables occasions.

Excepté aux quatre grandes fêtes de l'année, il ne prenait qu'un repas par jour, et encore quel repas : du pain noir et dur, avec quelques légumes; trois fois par semaine, le mercredi, le vendredi et le samedi, il se contentait de pain et d'eau.

Son humilité était si grande qu'il ne pouvait souffrir d'entendre dire quelque chose à sa louange.

Il avait une très filiale dévotion envers la Très Sainte Vierge.

Enfin, ce grand serviteur de Dieu, qui avait préparé tant de pauvres malades à faire une bonne mort, vit arriver avec joie son dernier jour, et partit de cette terre d'exil pour la patrie céleste le 19 mai 1303, à l'âge de cinquante ans.

Sa mort fut un deuil pour toute la Bretagne; mais nous dirons, dans une autre notice, comment cette mort était le commencement d'une nouvelle vie, glorieux épanouissement de la première. (Voir la livraison pour la *Translation des reliques de saint Yves*, fête le 29 octobre, n° 589.)

Saint Yves est le patron des hommes de loi : juges, avocats, notaires, huissiers.

SAINTE PRAXÈDE ET SAINTE PUDENTIENNE, VIERGES

Fête de sainte Praxède, le 21 juillet.
Fête de sainte Pudentienne, le 19 mai.

Les deux sœurs Praxède et Pudentienne lavaient les corps des saints martyrs avant de les ensevelir dans les catacombes, et recueillaient leur sang au moyen d'éponges.

LA VIRGINITÉ AUX TEMPS APOSTOLIQUES
LA NOBLE FAMILLE DES PUDENS

Saint Cyprien fait un magnifique éloge de la virginité consacrée au Seigneur : il appelle les vierges « la portion la plus illustre du troupeau de Jésus-Christ, la joie et la gloire de l'Eglise sa mère, parce que c'est en elles et par elles que l'Eglise voit largement fleurir sa glorieuse fécondité. »

Le monde païen, grossier et corrompu, avait à peine deviné les splendeurs de la beauté virginale : il fallut que le Sauveur vînt proclamer lui-même la sublimité de cet état qui rend l'homme si semblable aux anges.

A la voix des apôtres, fidèles prédicateurs de la doctrine du Maître, on vit bientôt une multitude d'âmes généreuses refuser toute alliance terrestre et choisir pour unique époux le Christ Sauveur, et plus d'une fois les prédicateurs de la virginité sainte payèrent de leur vie la gloire d'avoir été les défenseurs d'une si noble cause.

Au premier rang de ces femmes admirables, dont les noms peuplent nos martyrologes, se font

remarquer les deux sœurs Praxède et Pudentienne.

Elles étaient filles du sénateur Cornélius Pudens et petites-filles d'un autre sénateur du même nom qui eut l'honneur de loger chez lui le prince des apôtres, lorsque celui-ci vint prendre possession de Rome au nom de Jésus-Christ. Pudens, en effet, appartenait à la famille Cornélia, et si l'on se rappelle que, dans les Actes, saint Pierre baptisa un centurion du nom de Corneille, lequel était probablement le fils de Cornélius Pudens, on comprend comment celui-ci avait pu recommander l'apôtre, venant à Rome, à son père ou à son parent.

Quoi qu'il en soit, le premier sénateur Pudens et sa femme Priscilla furent instruits par saint Pierre de la foi de Jésus-Christ, et ils gardèrent sans tache jusqu'à la mort, nous ont le martyrologe romain, la robe d'innocence baptismale. Leur fils Pudens hérita de leur foi comme de leur nom, et il épousa Sabinella, qui lui donna quatre enfants, Pudentienne, Praxède, Novatus et Timothée.

A la mort de ses vieux parents et de sa femme, Pudens, renonçant aux grandeurs de ce monde, se donna tout entier au service de Dieu. Il s'appliqua surtout à élever ses deux filles dans l'amour de la virginité et dans la pratique des préceptes du Seigneur.

PUDENS FONDE UN TITRE OU UNE ÉGLISE DANS SA MAISON

L'histoire de ces deux vierges nous a été conservée et transmise par un prêtre qui se désigne lui-même sous le nom de Pasteur (Pastor), et qui vivait intimement au milieu de cette famille d'élus. On pense qu'il était le frère du pape saint Pie Ier, le conseiller et le soutien de Praxède et de Pudentienne. L'écrit de Pasteur est adressé à Timothée, un des fils de saint Pudens : c'est une des plus belles pages de l'histoire de l'Eglise aux siècles apostoliques.

« Pudens, nous dit-il, se trouvant privé de son épouse, désira, sur les conseils du bienheureux évêque Pie, transformer sa maison en église. Ce fut moi, pauvre pécheur, qu'il choisit pour réaliser ce pieux dessein. Il érigea donc, en cette ville de Rome, au *Vicus Patricii*, un *titre* (église) auquel il voulut donner mon nom. »

Au second siècle, l'Eglise persécutée ne possédait point encore pour les réunions des fidèles les édifices publics qui prirent ensuite le nom de basiliques : c'était dans les maisons particulières ou à l'ombre des catacombes que les chrétiens s'assemblaient pour prier et pour célébrer les divins mystères.

Aujourd'hui encore, à Rome, dans l'église dédiée à sainte Pudentienne, on remarque la chapelle du *Pasteur* : c'est l'antique demeure des Pudens, et par suite, celle de saint Pierre. La table sur laquelle l'apôtre offrait le sacrifice y a été pieusement conservée, et elle est accompagnée de cette inscription : « Sur cet autel, saint Pierre offrait le corps et le sang du Seigneur, pour les vivants et pour les morts, afin d'accroître la multitude des fidèles. »

MORT DE SAINT PUDENS — ZÈLE APOSTOLIQUE DES DEUX SAINTES

« Cependant, continue le prêtre Pasteur, Pudens s'en alla vers le Seigneur, laissant ses filles munies de chasteté et savantes dans toute la loi divine. » Les deux vierges vendirent alors tous leurs biens, afin de les distribuer aux pauvres chrétiens, que les persécutions mettaient dans une extrême misère à cette époque.

Fidèles à l'amour du Christ, fleurs de virginité, elles persévèrent ensemble dans les saintes veilles, le jeûne et la prière.

Elles avaient un grand zèle pour propager la foi autour d'elles; dans ce dessein, elles témoignèrent au pontife saint Pie Ier le désir qu'elles avaient d'ériger une piscine baptismale dans le *titre* ou église paroissiale fondée par leur père. L'évêque du Siège apostolique accueillit favorablement le projet, désigna de sa main le lieu où la piscine sainte devait être placée, et la construction fut faite sous ses ordres.

Pendant ce temps, les deux servantes du Christ réunirent tous les esclaves qu'elles possédaient à la ville et à la campagne. Ceux qui étaient chrétiens furent affranchis, et l'on commença à instruire les autres de l'Evangile. Quand ils eurent déclaré leur volonté d'être chrétiens, le pontife Pie ordonna de faire la cérémonie légale de leur affranchissement dans l'église même, puis, à la fête de Pâques, quatre-vingt-seize néophytes y furent baptisés.

PERSÉCUTION D'ANTONIN

A partir de ce moment la maison des deux vierges Pudentienne et Praxède devint un lieu de réunions permanentes. Nuit et jour, le chant des hymnes s'y faisait entendre, et beaucoup de païens y venaient trouver la foi et recevaient le baptême en toute allégresse.

Et comme l'empereur Antonin défendait aux chrétiens de s'assembler en public, les papes se retiraient secrètement chez elles pour y offrir les Saints Mystères et y administrer les sacrements aux fidèles qui les y venaient trouver.

Praxède et Pudentienne, sœurs par le sang, et bien plus encore par la même foi, le même zèle, la même ferveur, le même dévouement, les y recevaient tous avec une parfaite charité et avec beaucoup de joie; elles leur fournissaient tout ce qui leur était nécessaire.

L'empereur avait déclaré que les chrétiens étaient libres d'adorer leur Dieu, mais dans l'intérieur de leurs maisons, sans se mêler au reste du peuple, sans paraître aux marchés ni aux thermes publics. La maison des deux sœurs servit alors d'asile aux vierges chrétiennes consacrées à Dieu. Leur vie se passait dans la prière, la mortification et les veilles.

CHARITÉ HÉROIQUE ET RESPECT POUR LES RELIQUES DES MARTYRS

Les deux servantes de Dieu réalisaient parfaitement le portrait que Tertullien nous a tracé de la femme chrétienne aux siècles de persécution.

Non contentes de donner asile aux confesseurs de la foi, elles allaient assister leurs frères, les chrétiens pauvres, visiter et parcourir les réduits de l'indigence; elles descendaient dans les cachots pour y baiser les chaînes des glorieux captifs de la foi, leur laver les pieds, leur procurer des secours et des encouragements, et les affermir dans la constance de leur confession.

Les corps des martyrs sont les témoignagnes historiques, en même temps que les magnifiques trophées du triomphe de Jésus-Christ, de sa foi, de sa doctrine et de sa grâce sur le monde. Aussi l'Eglise entoure-t-elle ces reliques d'une profonde vénération. On sait qu'il n'est permis de célébrer les Saints Mystères que sur une *pierre*

sacrée, c'est-à-dire une pierre que l'évêque a bénite et qui renferme des reliques des martyrs.

Praxède et Pudentienne, profitant des ténèbres de la nuit, recueillaient les corps des confesseurs de la foi et les transportaient dans leur demeure. Là elles lavaient ces reliques précieuses, puis procédaient à leur ensevelissement dans les catacombes. A Rome, on montre encore, dans les églises dédiées aux deux saintes, les puits qui servaient à ces pieuses ablutions.

En outre, Praxède et Pudentienne recueillaient avec des éponges le sang des athlètes de Jésus-Christ. On a retrouvé de ces éponges qui étaient rouges encore. L'une d'elles est conservée dans l'église de Sainte-Pudentienne.

MORT DE SAINTE PUDENTIENNE — SES FUNÉRAILLES

Or, la vierge Pudentienne venait d'achever sa seizième année quand elle émigra de ce monde au ciel. Sa sœur Praxède l'ensevelit : les chrétiens entourèrent son corps d'aromates et de parfums, et le tinrent caché, pendant vingt-huit jours, à cause de la persécution, dans l'intérieur de l'oratoire. Puis, le 14 des calendes de juin (le 19 mai) ils purent le transporter, durant la nuit au cimetière de Priscille, sur la *via Salaria*, et le déposer près de Pudens son père.

La famille Pudens avait, en effet, une sépulture de famille à cet endroit de Rome : elle est connue sous le nom de cimetière de sainte Priscille, la femme de Pudens l'ancien, soit parce que celle-ci l'avait fondée, soit parce qu'elle l'avait la première ouverte aux chrétiens martyrisés. C'est là qu'on transportait les corps à l'aide de chariots à deux roues nommés *birotes*, qu'employaient les maraîchers des environs de Rome pour amener dans la ville les produits de leurs terres.

MORT DE NOVATUS — ÉRECTION D'UN NOUVEAU TITRE OU ÉGLISE EN L'HONNEUR DE SAINTE PUDENTIENNE

« La vierge du Christ, Praxède, écrit encore le saint prêtre Pasteur, continua à habiter le *titulus*, après le passage au ciel de sa sœur bien-aimée. Sa douleur était vive. Les plus nobles chrétiens, avec le saint évêque Pie, la visitaient souvent, pour lui apporter des paroles de consolation.

« Votre frère Novatus, qui est aussi le nôtre dans le Seigneur, était du nombre. Il répandait ses aumônes dans le sein des pauvres de Jésus-Christ, et consacrait ainsi tous ses biens en œuvres de miséricorde, demandant souvent à la vierge Praxède de se souvenir de lui dans ses prières. Plus d'une fois, il vous recommanda vous-même au saint évêque Pie, quand ce pontife devait monter à l'autel du Seigneur.

» Or, un an et vingt-huit jours après la déposition de Pudentienne, dans l'assemblée des fidèles on remarqua l'absence de Novatus. L'évêque Pie, dont la sollicitude embrasse tous les chrétiens, s'informa de lui. On apprit que Novatus était retenu par la maladie, et cette nouvelle nous affligea tous. La vierge Praxède, s'adressant alors à notre père le pontife :

« Si vous l'ordonnez, dit-elle, nous irons visiter le malade; peut-être vos prières obtiendront-elles du Seigneur sa guérison. »

» L'assemblée accueillit avec bonheur ces paroles. Profitant des ombres de la nuit, nous nous rendîmes auprès de Novatus.

» Cet homme de Dieu, en nous voyant, rendit grâces au Seigneur de lui envoyer la visite du saint évêque Pie, de la vierge Praxède et de nous-même. Nous demeurâmes dans sa maison les deux jours qui suivirent. Dans cet intervalle, il lui plut de laisser au *titulus* et à la vierge Praxède tout ce qu'il possédait. Cinq jours après, il émigra vers le Seigneur (1). »

Praxède demanda à saint Pie d'ériger un second *titre* (église) à côté de l'ancien, dans les thermes de Novatus, lesquels n'étaient plus en usage et avaient une salle grande et spacieuse. Le pape en fit la dédicace sous le nom de la bienheureuse vierge Pudentienne. Plus tard, il dédia une autre église sous le nom de la vierge Praxède, et y établit un baptistère.

RECRUDESCENCE DE LA PERSÉCUTION
NOUVEAUX MARTYRS — MORT DE SAINTE PRAXÈDE

Au bout de deux ans, une grande persécution fut déclarée aux chrétiens et beaucoup d'entre eux reçurent la couronne du martyre.

La vierge Praxède offrit un abri aux proscrits dans son oratoire, et elle les nourrissait à la fois des vivres de la terre et de la parole de Dieu. Mais l'empereur Marc-Aurèle ayant appris que des réunions se faisaient au *titre* de Praxède, le fit investir par ses soldats, et beaucoup de chrétiens furent pris, notamment le prêtre Simmétrius et vingt-deux autres. Ils furent conduits au supplice sans même qu'on daignât leur faire subir un interrogatoire.

La bienheureuse Praxède recueillit leurs corps durant la nuit, et elle les ensevelit au cimetière de Priscille le septième jour des calendes de juin.

Après avoir accompli ce pieux devoir, la vierge de Jésus-Christ, brisée par l'affliction, éclata en sanglots et en gémissements; elle supplia le Seigneur de la retirer promptement de ce monde.

Elle connut bientôt que ses larmes et ses supplications étaient montées jusqu'au ciel, et elle se prépara à la mort par un redoublement de ferveur et de mortification.

On voit encore à Rome, au fond de l'église qui lui est dédiée, la table de marbre blanc sur laquelle elle priait et prenait son repos : admirable leçon d'austérité que la noble patricienne donnait aux païens voluptueux qui l'entouraient!

Cinquante-quatre jours après la passion des saints martyrs, la vierge chrétienne rendit son âme à Dieu, le douzième des calendes d'août, (20 août), et le prêtre Pastor lui donna la sépulture dans la catacomb d Priscille, sur la *Via Salaria*, près de Pudens, son père, et de sa sœur Pudentienne.

RELIQUES DES DEUX SAINTES — CULTE RENDU A LEUR MÉMOIRE

Les reliques de sainte Pudentienne ne sont point restées dans le tombeau de ses parents, et c'es la France qui a le bonheur de les posséder. Elles reposent dans l'église de Châtillon-sur-Loing, au diocèse d'Orléans, où elles ont opéré de nombreux mir cles.

Praxède et Pudentienne avaient eu l'honneur de fournir le premier temple à Jésus-Christ, et le premier asile à l'Eglise : deux basiliques s'élevèrent bientôt sous leur vocable, dans la ville éternelle, et ce sont les *titres cardinalices* les plus anciens.

---

(1) DARRAS, *Histoire de l'Église* (t. VII, p. 193).

Sainte Priscille entre ses deux petites-filles, sainte Pudentienne et sainte Praxède.

(D'après une peinture des Catacombes.)

Saint Charles Borromée fut cardinal du titre de sainte Praxède, et il enrichit beaucoup cette église de ses bienfaits.

Outre le puits qui servait à laver le corps des martyrs et la table de marbre sur laquelle la vierge reposait, ce sanctuaire possède, dans la chapelle de saint Zénon, la colonne de la flagellation, rapportée de Terre Sainte au XIIIe siècle, par le cardinal Jean Colonna.

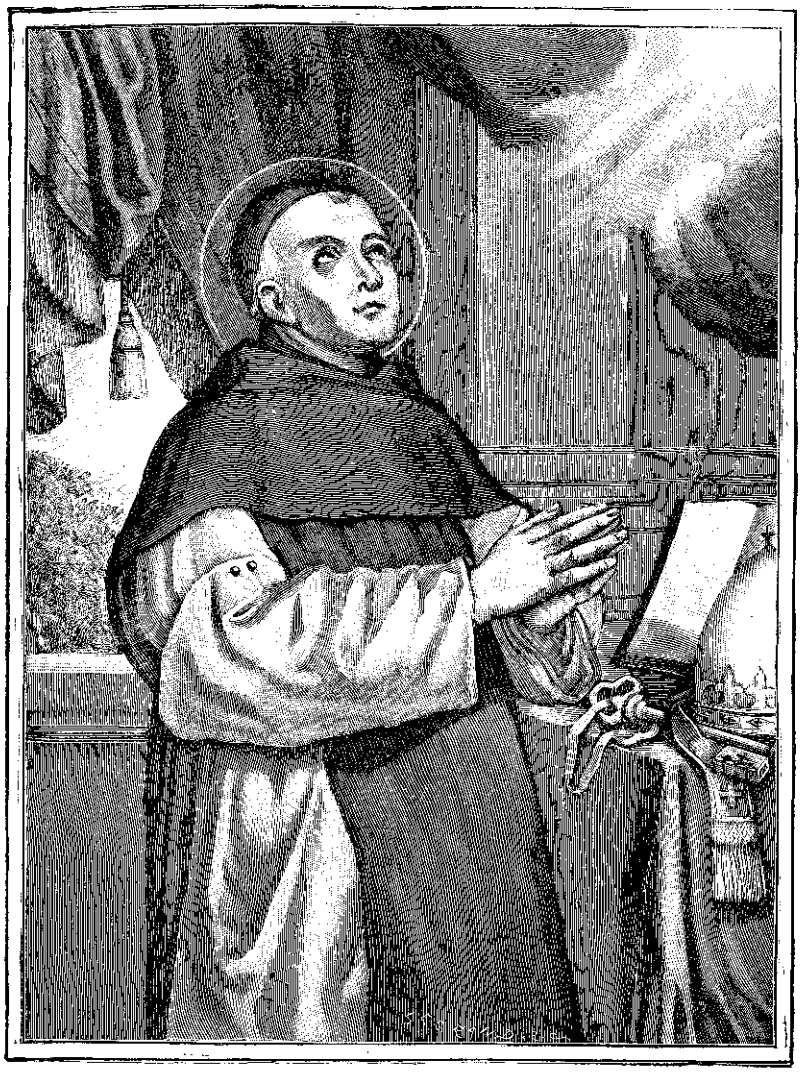
Le corps de sainte Praxède, que le pape saint Pascal fit retirer des catacombes, est honoré sous le grand autel. Le même pape ordonna en même temps de transporter dans cette église les corps de trois mille martyrs : au jour de la résurrection, ils se lèveront pour escorter celle qui, de son vivant, se fit l'humble servante des confesseurs de la foi.

Dans quelques parties de la France, sainte Pudentienne est honorée sous le nom de Potentienne, et sainte Praxède sous celui de Pérussette.

SAINT PIERRE CÉLESTIN, PAPE,

SOUS LE NOM DE CÉLESTIN V

Fête le 19 mai.



Saint Pierre Célestin dans le costume de son Ordre.

PREMIÈRE ÉDUCATION ET PREMIÈRES MARQUES DE SAINTETÉ

Saint Pierre Célestin naquit en 1221, au bourg d'Isernie, sur les confins de l'Abruzze et de la Pouille, de parents simples et droits, charitables et craignant Dieu. La bénédiction divine descendit sur cette famille, qui compta bientôt douze enfants; Pierre fut le onzième. Sa mère demandait sans cesse au Seigneur que, parmi les douze, il y eut au moins un serviteur de Dieu : toute pleine de ces pensées, elle fit entreprendre au second de ses fils des études qui devaient le conduire au sacerdoce; mais le jeune homme ne répondit pas pleinement à son attente.

Pierre avait alors cinq ou six ans, et la grâce divine se montrait admirable dans cette âme simple et candide; il disait souvent à sa mère : « Je veux bien servir Dieu. » Charmée de ses heureuses dispositions, celle-ci se promit de le faire étudier; elle rencontra de la part de ses amis et de ses autres fils de nombreuses oppositions. Malgré ces contrariétés, malgré la tristesse qu'elle en ressentait, la pauvre mère n'en persista pas moins dans son premier dessein; elle prit sur son nécessaire, et le donna à un maître

pour qu'il instruisît son fils. Dieu bénit une telle persévérance, et, bientôt, l'enfant répondit aux soins et aux espérances de sa mère. Il devint en peu de temps savant et pieux, et déjà, dans ses prières, il était honoré de la visite des anges, de leur Reine et de saint Jean l'Evangéliste.

Sa mère, à qui il faisait de ces visions un récit simple et fidèle, voulut éprouver si elles venaient vraiment de Dieu. Dans un temps de grande famine, le pain vint à manquer. La pieuse mère eut recours à Dieu, puis elle dit à Pierre : « Mon fils, prends une faux et va me chercher du blé dans les champs. » Or, le temps de la moisson était très éloigné, et le blé encore en herbe. L'enfant obéit cependant, et revint bientôt, chargé de blé très beau et très mûr. « Ce même jour, raconte le Saint lui-même dans ses notes, je sciai le blé, le battis, et le portai au moulin, rendant grâces à Dieu. »

IL VEUT SE FAIRE SOLITAIRE

Dès son jeune âge, Pierre soupirait après le bonheur de servir Dieu uniquement, surtout dans la solitude. « Mais je ne savais pas, raconte-t-il naïvement lui-même, qu'on pût être ermite avec un compagnon. Je croyais qu'il fallait être toujours seul; j'avais de grandes peurs, la nuit surtout, à cause des fantômes. »

Que faire? Dans sa patrie, pas un serviteur de Dieu de qui il puisse prendre conseil. Cet état d'incertitude lui dure jusqu'à l'âge de vingt ans. Poussé alors par la grâce, il a enfin recours à un de ses compagnons et lui dit : « Sortons de notre patrie et allons au loin servir Dieu. Mais, d'abord, allons à Rome et ne faisons rien sans le consentement de l'Eglise. » Le projet est accepté, et les voilà sur la route de Rome. Après un jour de marche, le compagnon de Pierre, exténué, se sent pris de remords et propose de rebrousser chemin vers sa patrie et ses parents. « Si tu m'abandonnes, répond le Saint, j'ai confiance que Dieu ne m'abandonnera pas. »

Il poursuivit seul la route encore l'espace d'un jour; mais, arrêté par une affreuse tempête, il se retira dans une église de Saint-Nicolas. En ce lieu béni, Dieu lui inspira de renoncer à son voyage de Rome, et de commencer, sans plus tarder, la vie érémitique. Non loin de là était une forêt où il passa six jours dans une prière et dans un jeûne continuels. Il n'en sortit que pour gravir une affreuse montagne et se loger dans une caverne qui ressemblait à un tombeau, si petite, qu'il pouvait à peine s'y tenir debout ou s'y étendre. Il passa trois ans dans ce réduit, pendant lesquels Dieu combla son âme de ses meilleures grâces. Le démon, de son côté, lui livrait de terribles assauts dont il demeura pleinement vainqueur. Les anges descendaient du ciel pour combattre avec lui, et, chaque nuit, le son d'une cloche céleste venait l'appeler à la prière.

Quelques personnes de vertu le visitaient souvent dans cette solitude; connaissant les tentations nombreuses auxquelles il était en butte, elles lui conseillèrent de recevoir le sacerdoce, afin que, s'approchant souvent du saint autel, il puisât dans l'Eucharistie plus de force pour lutter. Se rendant à ces avis, malgré les répugnances de son humilité, il partit pour Rome, où on lui conféra bientôt les Ordres sacrés.

SA RETRAITE SUR LE MONT MOURRON

A son retour, Pierre avait pris l'habit de Saint-Benoît, au monastère de Faifola. Cependant, avec l'autorisation de son abbé, il se retira bientôt dans une grotte du mont Mourron, près de Sulmone, afin de se livrer à une vie plus austère.

Il passa cinq années dans cette solitude, au milieu de privations de toutes sortes, auxquelles il joignait encore les plus dures mortifications. Mais Dieu était avec lui, et il goûtait dans sa retraite d'ineffables consolations. Tous les jours, il montait à l'autel; sa ferveur était celle d'un ange. Le démon, jaloux, comprit que le Saint puisait là toute sa force contre la tentation; il résolut de l'en priver. Le recueillement de Pierre et son humilité furent les armes dont il se servit. Il lui suggéra que la célébration des Saints Mystères attirait trop de monde en son ermitage, et qu'un pécheur aussi vil que lui n'était pas digne d'offrir à Dieu un si auguste sacrifice.

Cédant à ces tentations, le saint ermite allait, malgré la neige et malgré l'hiver, se mettre en route pour consulter le Pape, lorsqu'une vision l'arrêta. Le pieux abbé de Faifola, mort depuis peu, lui apparut au pied de l'autel pendant son sommeil. Il lui disait : « Priez pour moi, mon fils, et demeurez avec Dieu. — Et que dois-je donc faire? répliqua Pierre. — Célébrez la messe, mon fils, célébrez. — Mais, saint Benoît et plusieurs autres saints ne se sont pas jugés dignes d'un si auguste ministère, comment oserais-je, moi, qui suis un si grand pécheur? — Digne, reprit l'abbé, et qui donc en est digne? Célébrez, mon fils, célébrez avec crainte et tremblement. » La vision disparut aussitôt. Le même jour, il vit son confesseur qui lui parla dans le même sens.

Ainsi rendu à la paix, le Saint continua sa vie de contemplation. A plusieurs reprises, dans la suite, de célestes visions vinrent le délivrer des entreprises de l'enfer.

SA RETRAITE SUR LE MONT MAJELLA

En 1251, les forêts qui entouraient sa grotte furent défrichées. Saint Pierre, qui cherchait toujours la solitude, se retira sur le mont Majella. Sa sainteté commençait à lui attirer des disciples. Il en eut d'abord deux. Ce nombre s'accrut bientôt, malgré les résistances du Saint, qui aurait voulu demeurer seul avec Dieu. Telle fut l'origine de l'Ordre des *Célestins*.

Ils habitaient des cabanes faites d'épines et de branches. Leur solitude était affreuse. Souvent, on leur conseillait de l'abandonner. Les prodiges nombreux par lesquels Dieu se manifestait à eux les en empêchèrent toujours.

Pendant plusieurs années, une colombe toute blanche vint habiter au milieu d'eux. Elle prenait sa nourriture à l'endroit même où devait plus tard s'élever le saint autel. Partout, ils la voyaient : à l'office, à l'oraison, à la messe. Dans la suite, un bel oratoire fut construit en ce lieu en l'honneur du Saint-Esprit. Les religieux et les nombreux pèlerins entendaient souvent des cloches invisibles les appeler au service de Dieu. C'était comme une harmonie lointaine qui montait peu à peu, plus vibrante, plus solennelle aux grandes fêtes, plus douce, plus recueillie les jours ordinaires. A l'élévation, ce son mystérieux se faisait entendre si pressant, qu'il attirait à l'autel la foule prosternée. Des voix célestes qui s'y joignaient parfois apportaient dans ce désert comme un écho du Paradis. « Souvent, a raconté le Saint, pendant la célébration des Saints Offices, j'entendais des voix très suaves se mêler aux nôtres. » Ces sons, ces voix guérissaient, convertissaient ceux qui les écoutaient.

On sentait de partout la présence de Dieu en ce lieu béni. La vie des solitaires n'avait plus rien de terrestre. Et cependant, saint Pierre allait plus loin que tous dans la voie des austérités. Il observait, par an, quatre Carêmes de quarante jours, pendant lesquels il ne mangeait que deux fois la semaine. Le reste du temps, il jeûnait tous les jours. Sa nourriture ordinaire était un pain sec et moisi qu'il fallait, dit la chronique, briser avec un marteau.

Il portait un vêtement de laine grossière avec un scapulaire qu'il avait fabriqué lui-même, et, dessous, il dissimulait un cilice de fer qui ne le quittait point. En tous temps, il couchait sur une planche nue ou une pierre.

Avec plus de rage que jamais, le démon continuait ses persécutions. Un jour, le feu prenait aux branches d'arbres qui les protégeaient du froid. D'autres fois, des animaux de forme hideuse leur apparaissaient. Souvent, on entendait dans la nuit des cris épouvantables. Mais toute cette fantasmagorie disparaissait devant la puissance du Saint. Dès ce moment, Dieu lui accorda le don des miracles à un degré fort extraordinaire. A plusieurs reprises, le Saint renouvela, dans le monastère, les provisions épuisées. On le vit ressusciter un mort. Il semblait joindre à chaque aumône qu'il faisait une grâce de conversion pour celui qui la recevait. Les pensées les plus secrètes de ceux qui l'approchaient ne lui échappaient pas. Il prédit alors plusieurs choses qui, toutes, se réalisèrent comme il l'avait annoncé.

APPROBATION DES CONSTITUTIONS DE SON ORDRE

Peu à peu, le nombre de ses religieux s'était accru. Il avait fallu fonder plusieurs maisons qui, toutes, furent richement dotées par de généreux bienfaiteurs. En 1273, le pape Grégoire X, dans une première approbation, en comptait déjà seize. Le Saint leur avait donné la règle de saint Benoît avec quelques constitutions particulières.

A ce moment, le bruit courut que le Concile de Lyon allait supprimer tous les Ordres récemment fondés. Pierre résolut d'aller défendre lui-même sa Congrégation auprès du Concile, et il partit à pied, malgré son grand âge et malgré ses infirmités. Quand il fut à Lyon, il plaida sa cause moins par des paroles que par des miracles.

Le Pape, qui avait un profond respect pour sa vertu, voulut assister à sa messe. Pierre obéit. Mais le manteau dont il se dépouilla pour revêtir les ornements sacrés, demeura, pendant toute la messe, comme suspendu en l'air, à un rayon de soleil qui passait à travers le vitrail d'une verrière. Puis, quand on lui apporta les riches ornements qu'on avait préparés, le Saint, embarrassé, se prit à regretter les vêtements plus simples dont il se servait dans son ermitage. Miracle! les anges de Dieu les lui apportent soudain à travers les airs; il s'en revêt et célèbre devant les prélats émerveillés.

Le lendemain, le Pape lui fit expédier la bulle de confirmation. Plein de joie, Pierre reprit aussitôt la route de Majella. A son retour, tous ceux qui, au moment du Concile, s'étaient emparés de ses biens, les lui rendirent. Seul, l'évêque de Chieti, son évêque, persévérait dans son obstination. Une maladie terrible, qui faillit l'emmener, lui ouvrit bientôt les yeux et il répara tous les dommages qu'il avait faits aux religieux.

L'Ordre croissait toujours. Le monastère de Faifola, où jadis le Bienheureux avait pris l'habit, lui fut offert. Pierre alla s'y établir avec quelques religieux. Puis, lorsque la fondation fut définitivement assise, il revint à Majella. Il semble qu'en 1226, poussé par un désir plus grand de la solitude, il ait abdiqué toute fonction dans l'Ordre.

A cette époque, il se retira au monastère de Saint-Barthélemy de Logio. C'est là qu'il changea en vin l'eau destinée au Saint Sacrifice de la Messe. Après deux ou trois ans il quitta ce lieu et se retira à Orfente où il demeura jusqu'en 1292. Partout, le suivaient le bruit de sa sainteté et l'éclat de ses miracles. A la fin, il revint à Mourron qui avait été le berceau de sa vie religieuse.

LE SOUVERAIN PONTIFICAT

A cette époque, le pape Nicolas IV était mort depuis deux ans déjà. Les disputes des cardinaux pendant tout ce temps avaient laissé vacant le siège pontifical. Pierre eut ordre de Dieu de leur écrire pour leur reprocher leur conduite.

A la lecture de cette lettre, une inspiration commune les saisit tous : c'était là le Pontife que la Providence destinait à l'Eglise, Pierre fut élu à l'unanimité.

Les députés qui vinrent lui annoncer son élection l'aperçurent par une fenêtre grillée à travers laquelle il donnait audience aux pèlerins. Ils virent un vieillard à barbe blanche, le visage amaigri, exténué par les jeûnes et les veilles, couvert de vêtements grossiers.

Quand il sut la décision du Sacré Collège, Pierre se prit à pleurer. Cependant les instances des évêques furent sévères et sans doute la manifestation de la volonté divine était si claire qu'il ne put refuser.

Dès que cette nouvelle fut connue, peuple, clergé, princes, tout le monde accourut pour voir le saint homme et l'accompagner à la cathédrale d'Aquila, où devait se faire son sacre.

Pierre arriva à Aquila, monté sur un âne que conduisaient par la bride les rois de Sicile et de Hongrie. Lorsqu'il fut descendu, un paysan y mit son fils perclus des deux jambes : l'enfant fut aussitôt guéri.

Il choisit, pour le jour de son couronnement et de son sacre, la fête de saint Jean-Baptiste. A cette occasion, il accorda avec profusion les indulgences et les jubilés.

LE RÈGNE DU PAPE

Pierre, le jour de son couronnement, avait pris le nom de Célestin V. Ce fut ce nom qui resta définitivement à son Institut.

Pendant son séjour à Aquila, le Pape mit en ordre les affaires de l'Eglise. Un nombre considérable de trônes épiscopaux était vacant. Il pourvut à l'élection d'évêques pieux et savants. Il revisa l'organisation du Conclave et créa douze nouveaux cardinaux, dont sept appartenaient à la France. Le sort des Ordres religieux ne pouvait le laisser indifférent, il en reforma plusieurs et combla de privilèges celui qu'il avait fondé.

Son dessein était de se rendre à Rome après son sacre. Cependant, sur les instances du roi de Sicile, il consentit à aller d'abord à Naples. Il partit avec toute sa cour, semant les miracles sur son passage.

Autour de lui, les intrigues s'agitaient et le

saint Pape s'en apercevait : il en gémissait souvent. Il lui venait des scrupules d'avoir accepté une charge qu'il se croyait incapable de remplir. Il se reprochait son ignorance du droit canon, le peu de connaissance des hommes et des affaires qu'il avait pu acquérir dans sa solitude. Un sévère conseiller, le Franciscain Fr. Jacopone de Todi, l'entretenait dans ses appréhensions.

Vaincu par la crainte d'offenser Dieu, Célestin V résolut de donner sa démission.

L'ABDICATION

Quand le bruit s'en répandit, le peuple de Naples envahit le palais pontifical pour supplier le saint vieillard de renoncer à un projet si funeste aux intérêts de l'Eglise. Les cardinaux joignirent leurs instantes prières à celles du peuple.

Un instant ébranlé, le Pape promit de prier pour connaître la volonté de Dieu. Après quelques jours passés dans la retraite, il réunit les cardinaux en consistoire secret. Dans l'intervalle, il avait rédigé une constitution où il définissait qu'un Pape peut abdiquer pour le salut de son âme.

Célestin V parut solennellement revêtu des ornements pontificaux. Il s'assit sur la chaire de Pierre. Puis, après avoir défendu aux cardinaux de l'interrompre, il lut d'une voix forte l'acte de renonciation au trône.

« Moi, Célestin, mû par des causes légitimes qui sont l'humilité, le désir d'une vie plus parfaite et celui de ne point blesser ma conscience, mon défaut de science, et dans le but de trouver le repos et les consolations de ma vie passée, je quitte volontairement et librement la papauté, donnant dès à présent au Sacré Collège des cardinaux la faculté d'élire, mais seulement par voie canonique, un pasteur pour l'Eglise universelle. »

Puis, au milieu des larmes de tous, il déposa les insignes pontificaux et se revêtit joyeusement du pauvre vêtement qu'il portait jadis.

Cette abdication fut fort discutée. Dieu se chargea lui-même de justifier son serviteur. Le lendemain du jour où il déposa la tiare, Pierre Célestin guérit un boiteux, en lui donnant sa bénédiction à la fin de la messe. Le don des miracles ne l'abandonna jamais.

Cinq mois s'étaient écoulés depuis son élection, trois mois seulement depuis le sacre.

Saint Pierre avait prédit que son successeur serait le cardinal Benoît Cajetan. Cette prophétie se réalisa. Quand on eut proclamé le nouveau Pape, qui prit le nom de Boniface VIII, Pierre voulut être le premier à lui baiser les pieds.

CE QUI ADVINT APRÈS SON ABDICATION

Il tardait au pieux vieillard de reprendre le chemin de sa solitude. Il en demanda la permission au nouveau Pontife, qui ne crut pas pouvoir la lui accorder. Celui-ci craignait que, dans un cas si étrange, alors que tous n'acceptaient pas la validité d'une telle abdication, Pierre Célestin ne devînt un instrument de trouble pour l'Eglise entre les mains de quelques intrigants. Il lui demanda donc de l'accompagner à Rome où il devait se rendre.

Pierre, tourmenté de plus en plus par le désir de retrouver sa vie d'autrefois, s'enfuit secrètement pendant la nuit. Quand il arriva au mont Mourron, il fut reçu avec des transports de joie.

Bientôt il ne se crut plus en sûreté et il chercha ailleurs un refuge. Au bout de quelques mois, des gens du roi de Sicile découvrirent sa retraite. Il fut conduit auprès du Pape à Anagni. Celui-ci, pour éviter les dangers qu'il craignait, résolut de tenir le Saint sous bonne garde, tout en l'entourant des égards et des honneurs qui lui étaient dus.

Le lieu de la retraite qui lui fut assigné était le château de Fumone. La sévérité des gardes transforma cette résidence en une véritable prison. On lui donna une cellule sur le modèle de celle de Mourron et deux de ses Frères pour réciter avec lui l'Office divin. La surveillance était étroite.

Les craintes de Boniface VIII ne sauraient évidemment justifier sa conduite envers le saint vieillard. D'ailleurs, le ciel se prononça contre le Pontife. Saint Jean-Baptiste, la veille de sa fête, lui apparut plein de menaces et lui reprocha la captivité qu'il faisait subir à son saint prédécesseur. Le Pape, effrayé, envoya à Fumone, pendant la nuit, pour s'enquérir de la façon dont on traitait l'homme de Dieu.

Les messagers arrivèrent de grand matin. Or, ils aperçurent le bienheureux Pierre à l'autel et qui célébrait une messe de *Requiem*, bien que ce fût le jour de la fête de saint Jean-Baptiste. A l'élévation, ils le virent en extase et soulevé de terre, ce qui dura jusqu'à la fin de la messe. Quand elle fut achevée, le vieillard, à qui une révélation avait tout appris, confia aux messagers les paroles les plus consolantes pour le Pape Boniface envers lequel il conserva toujours les sentiments de la plus tendre vénération.

Puis il consentit à leur expliquer pourquoi il célébrait une messe de *Requiem* un jour de si grande fête. Cette nuit-là même, leur dit-il, son ami, le roi de Hongrie, était mort. Dieu le lui avait fait connaître, en même temps que l'arrivée des messagers. Il avait célébré de si grand matin, parce qu'il ne voulait pas faire attendre à cette pauvre âme le fruit de ses suffrages. A l'offertoire, il avait vu son âme pénétrer dans le sein de Dieu.

Les envoyés retournèrent, pleins de joie et d'admiration, raconter au Pape tout ce qu'ils avaient vu.

LA MORT DE SAINT PIERRE CÉLESTIN

Depuis neuf mois, le saint prisonnier vivait à Fumone, lorsque Dieu lui révéla que l'heure de sa mort approchait. Ce fut pour lui l'occasion de redoubler de rigueur dans ses austérités. Un dimanche, au sortir de la Sainte Messe, il se sentit définitivement atteint. Quand il eut reçu tous les sacrements, il entra en agonie. Ses lèvres défaillantes s'essayaient encore à répéter les paroles des psaumes qu'il avait chantés, sa vie entière, au pied des autels. Ses derniers mots furent les dernières paroles du dernier psaume de David : *Omnis spiritus laudet Dominum* : Que toute créature loue le Seigneur! Puis il rendit son âme à Dieu. C'était un samedi, le 19 mai 1296. Saint Pierre Célestin était âgé de quatre-vingt-un ans.

Ses reliques sont conservées en l'église Sainte-Marie de Collemadi d'Aquila.

L'Ordre des Célestins brilla longtemps d'un vif éclat dans l'Eglise. Il disparut à la fin du siècle dernier dans ce courant de sécularisation qui envahit alors l'Europe.

Un vénérable religieux, Dom Aurélien vient de le rétablir heureusement dans toute la pureté de sa primitive observance (1872), sous le nom de « Célestins de l'Ordre de Saint-Benoît et de la Congrégation de France. »

LE BIENHEUREUX THÉOPHILE DE CORTE

DES FRÈRES MINEURS DE L'OBSERVANCE

Béatifié par Léon XIII par décret du 24 septembre 1895.

Portrait authentique du Bienheureux. (D'après une gravure faite l'année même de sa mort.)

PREMIÈRES ANNÉES

Le bienheureux Théophile eut son berceau dans l'île de Corse. Il naquit à Corte, petite ville assise sur une colline au milieu d'un vaste amphithéâtre de montagnes. Jean-Antoine de Signori et Marie-Madeleine de Arrighi furent les auteurs de ses jours. « Mes parents, a dit le Bienheureux lui-même au procès de béatification du bienheureux Thomas de Cori, étaient de fortune médiocre (1). » Ils jouissaient cependant d'une certaine aisance, et la famille des Signori était une des plus illustres de la Corse.

(1) Déposition juridique, 21 avril 1735.

Dès le lendemain de sa naissance, l'enfant reçut au baptême le nom de Blaise. Au foyer domestique, il puisa les premières leçons de cette solide piété qui devait croître et se développer dans son âme jusqu'au complet épanouissement de la sainteté. On remarquait surtout en lui le goût de la solitude et de la prière, et une profonde horreur pour le péché.

Doué d'une vive intelligence, d'une mémoire remarquable et d'une inclination naturelle au travail, Blaise remporta de brillants succès dans le cours de ses études grammaticales. Mais sa plus douce récompense et ses délices étaient d'entendre et de servir des messes. Il aimait aussi à répéter les sermons auxquels il avait assisté,

afin de les mieux graver dans l'âme de ses compagnons de classe.

LA VOCATION

L'Ordre franciscain possédait deux couvents à Corte, l'un, de Mineurs de l'Observance, fondé en 1428 par le bienheureux Antoine de Stronconio ; l'autre, de Capucins, de date plus récente.

Dès son jeune âge, Blaise se familiarisa avec le costume de Frère Mineur. Sa famille était une bienfaitrice insigne des Pères de l'Observance. Bien souvent, il avait accompagné sa mère dans leur pauvre église, et c'était toujours avec une nouvelle joie qu'il franchissait le seuil de ce sanctuaire. Il suivait avec intérêt les saints offices des religieux et son âme soupirait après l'heureux jour où lui-même pourrait se joindre à leur chœur pour chanter avec eux les louanges de Dieu.

Un grand obstacle allait s'élever devant lui.

Blaise était fils unique. A la première manifestation de ses désirs de vie religieuse, ses parents s'émurent. Quoique profondément chrétiens, ils opposèrent un refus formel à sa demande. Il n'avait que seize ans ; à cet âge, se disaient-ils pour légitimer leur conduite, était-il bien capable de prendre une telle détermination?

Le jeune homme se soumit respectueusement une première fois, mais il revint bientôt à la charge. Il lui semblait entendre le Sauveur lui dire à l'oreille du cœur : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » Aussi, devant le refus persistant de ses parents, prit-il une décision énergique. Un jour, au commencement de l'année 1693, sa place se trouva vacante au logis : Blaise avait fui la maison paternelle et était allé chercher asile au couvent des Capucins, peu distant de la demeure des Signori. Il avoua ensuite avoir choisi ce couvent de préférence à celui de l'Observance, parce que ses parents exerçaient surtout leur générosité en faveur de ce dernier, et qu'il ne voulait être l'objet d'aucune prévenance particulière. Rassuré sur ce point, il consentit bientôt à entrer au couvent de l'Observance à Corte, sous le nom de Fr. Théophile. Après un fervent noviciat et de brillantes études à Naples, il fut envoyé au couvent de l'Ara Cœli à Rome.

Ce fut pendant l'intervalle de ses études qu'il fut admis à recevoir les Saints Ordres. Promu au diaconat en 1699, l'onction sacerdotale lui fut conférée au jour de la fête de saint André, le 30 novembre 1700, année jubilaire, par l'évêque de Pozzuolo, Mgr Falce, Mineur de l'Observance.

Ce fut au couvent de l'Ara Cœli, qu'après la soutenance d'une thèse dont il se tira avec le plus grand honneur, le P. Théophile reçut le diplôme de prédicateur et de lecteur.

DEUX SAINTS — LA CONDUITE DE LA PROVIDENCE

Un dernier examen allait lui donner la première chaire de philosophie de tout l'Ordre. Auparavant, ses supérieurs voulurent qu'il prît un repos devenu nécessaire. Il demanda à passer ses courtes vacances à la maison de retraite de Civitella.

Ce qui l'attirait de ce côté, c'était le désir de connaître un religieux dont il avait appris la sainteté, le P. Thomas de Cori.

Dieu lui-même ménageait la rencontre de ces deux futurs Bienheureux. Ils se furent bientôt devinés, et le P. Thomas ne tarda pas à donner toute sa confiance au P. Théophile. Il lui exposa ses plans, lui parla d'une expérience qu'il avait tentée à Civitella, des résultats heureux qu'il avait obtenus en fondant cette maison de retraite destinée à retremper dans la ferveur les religieux consacrés à l'apostolat.

En effet, on y gardait la plus exacte observance : vie austère, office de nuit en toute saison, prière presque incessante, discipline trois fois la semaine durant un quart d'heure, pénitences publiques, jamais de viande à moins que les bienfaiteurs n'en envoyassent d'eux-mêmes, quatre Carêmes, repas assez souvent pris à genoux.

Le P. Théophile constatait avec joie l'œuvre de son saint compagnon, mais il croyait que sa mission à lui était d'enseigner; ses succès précédents et les nouvelles palmes qui l'attendaient semblaient lui donner raison.

Heureusement, les saints ne tardent pas à reconnaître les indications de la Providence. Il avait dit adieu au P. Thomas de Cori et reprenait à pied le chemin de l'Ara Cœli. En quittant Tivoli, il s'était engagé avec un Frère dans un chemin difficile, lorsque soudain il disparut au fond d'un ravin. Dans sa chute, il s'était fait à la cuisse une fracture qui le rendit boiteux tout le reste de sa vie.

Il fallut le transporter à Rome, et le P. Thomas de Cori, apprenant ce fâcheux accident, accourut pour voir son cher disciple : « Ne vous avais-je pas dit, s'écria-t-il en le retrouvant, que Dieu vous voulait avec nous? »

Plus tard, le P. Théophile répétait à ses novices qu'il remerciait Dieu de l'avoir fait en cette occasion renoncer à toute pensée d'ambition.

Le voilà désormais consacré à l'œuvre des maisons de retraite et lancé à pleines voiles dans les voies de la sainteté. Pendant quarante ans, il mènera sans faiblir cette vie si rude et si austère de Civitella.

Sa grande mission sera de ramener à la ferveur plusieurs couvents de la famille franciscaine.

LE P. THÉOPHILE EST NOMMÉ PLUSIEURS FOIS GARDIEN

Le Bienheureux se trouvait à peine depuis un an à Civitella que le P. Thomas de Cori, assuré que la ferveur de son disciple maintiendrait le bon esprit dans cette communauté, ne craignit pas de la quitter pour aller fonder à Palombara une nouvelle maison de Récollection.

En 1711, le bienheureux Théophile y fut appelé comme gardien; son triennat achevé, il revint à Civitella pour y exercer les mêmes fonctions. Plus tard, à plusieurs reprises, les religieux lui imposèrent par élection cette charge, la première et la plus importante de la communauté.

Malgré sa dignité, il aimait, raconte son contemporain, le P. Dominique de Saint-Damien, à se mêler aux travaux de ses frères comme le dernier de tous. Un jour que les religieux étaient dans la forêt de Civitella, où ils ramassaient le bois mort, un tronc se détacha brusquement d'une roche élevée et se précipita avec une vitesse vertigineuse du côté où travaillait le P. Théophile. Le Père n'avait pas le temps d'échapper au péril, tous tremblaient pour lui et poussaient des cris de détresse, mais lui, tranquille, s'abandonne à la Providence et continue son travail. Le tronc, heureusement, au moment de l'atteindre, dévie de sa course, et va frapper contre un arbre voisin, laissant miraculeusement sain et sauf celui qu'on croyait menacé de mort.

Le Bienheureux était un ange au saint autel et il avait une si haute idée de la dignité de ce ministère qu'il recevait l'absolution avant la plupart de ses messes.

Son oraison était si intense qu'il semblait insensible au froid l'hiver, à la piqûre des mouches et des insectes pendant l'été; il demeurait immobile, presque en extase.

Sa vie fut un miroir de chasteté, et ses confesseurs attestent l'innocence parfaite de son âme. Mais c'est la loi générale chez les Saints; pour être des lis parfaitement conservés, ils s'entourent des épines de la mortification.

Le P. Théophile avait la poitrine délicate, il souffrait d'une hernie et, pendant de longues années, eut à porter un méchant appareil qui lui occasionnait des écorchures et des plaies terribles. Et pourtant il conservait toujours la même sérénité de visage, malgré un tempérament fougueux et violent, la même fidélité à tous les exercices de la communauté; son estomac débilité aurait voulu une nourriture substantielle; jamais le Bienheureux ne put supporter les exceptions; il observait tous les Carêmes et y ajoutait plutôt, si bien que, dans ses courses apostoliques, il lui arriva de s'affaisser sur la route sans qu'il fût possible à son compagnon de le décider à modérer ses abstinences. « J'avais beau insister, dit le bon Frère, il me répondait que les choses de Dieu ne doivent pas se mesurer à l'aune. » D'autres fois il disait : « Nous n'en mourrons pas », ou encore : « Nous souperons ce soir. »

Il se mortifiait tantôt en prenant du sel ou du vinaigre à l'excès, tantôt en n'en mettant pas du tout. On servit un jour un potage nauséabond auquel personne ne put toucher; il le prit sans témoigner aucune répugnance. Il mâchait des herbes amères, et, si on s'en apercevait, il disait : « Cela va à mon estomac. »

Il se faisait ordinairement raser par les plus inexpérimentés. Un jour, il eut le visage tout tailladé par un Frère maladroit. A cette vue, dit un religieux qui assistait à la scène, je pris le rasoir et lui fis la barbe de l'autre côté. Le Père me laissa finir sans rien dire, mais, au réfectoire, il me gronda et me reprit de mon orgueil. J'avais, disait-il, voulu montrer que j'étais plus habile que l'autre Frère. Une autre fois, en relevant le rasoir, on lui fit sous le nez une entaille qui atteignit le cartilage du milieu et fit couler le sang en abondance. Le Frère resta interdit et tremblant. « Qu'attendez-vous, dit le Bienheureux. — Voyez, Père Gardien, je vous ai coupé. » Il répliqua : « Allez de l'avant. *Sine sanguinis effusione non fit remissio.* Sans effusion de sang, pas de pardon. » (Hebr., IX, 22.)

Il portait autour des épaules et du cou des chaînettes de fer, puis une autre, large de quatre doigts, avec des pointes longues et très aiguës, et se disciplinait terriblement. Quoique supérieur, il baisait tous les vendredis au réfectoire les pieds des religieux et se ceignait d'un âpre cilice qui le torturait lorsqu'il s'agenouillait ou se relevait.

SA MISSION EN CORSE

Après avoir mené pendant vingt-cinq ans en Italie cette vie admirable, le P. Théophile fut envoyé en Corse pour y fonder une maison de retraite.

Ce pays, exaspéré par la domination tyrannique de Gênes, était alors en pleine effervescence, et les couvents franciscains participaient eux-mêmes à cet état de trouble et de désordre.

Jamais mission ne fut remplie avec plus de persévérance, au milieu d'avanies et de périls sans nombre. On chassait le Bienheureux de couvent en couvent; mais son inaltérable patience finit par triompher. L'oraison lui avait communiqué cette habileté consommée qui consiste chez les saints à s'anéantir devant Dieu pour laisser agir sa Providence.

Le couvent de Zuani, où il finit par se fixer, devint le séjour de la pauvreté la plus exemplaire. Le Bienheureux prohiba tout approvisionnement et fit même enlever vingt-quatre ruches d'abeilles destinées à donner la cire pour l'église. Jamais le couvent ne manqua du nécessaire, quoique le Bienheureux défendît de provoquer les offrandes. « Que de pauvres sont plus mal que nous, disait-il, et à combien de familles manque ce que nous avons ! Celui-là n'a pas le droit de s'appeler pauvre à qui rien ne fait défaut. »

Malgré son amour pour la pauvreté, il désirait que l'on cultivât des fleurs dans le jardin du monastère pour en orner les autels. « Un jour, raconte le Frère jardinier, voyant que les chenilles dévoraient les plantes, j'allai le trouver dans sa cellule et le priai de donner de sa fenêtre une bénédiction contre ces insectes, tant j'avais foi en son intervention. Désormais, mon jardin ne subit plus aucun dommage des chenilles. »

RETOUR EN ITALIE

Dieu bénit l'apostolat du P. Théophile à Zuani; le Bienheureux ne perdait pas une minute et ne pensait jamais à lui, ce qui lui permettait de penser beaucoup aux autres.

Rappelé à Rome en 1735, il quitta sans hésitation une communauté qu'il laissait si prospère.

On peut dire de lui ce mot de saint François de Sales, qu'il n'avait *d'autre patrie que d'accomplir la volonté de Dieu,* également disposé à faire grandement les petites choses ou à faire humblement les grandes. Dirigé par l'obéissance vers Fusecchio, il eut à subir de nouvelles persécutions, sous prétexte qu'il voulait introduire des innovations. Ces contradictions lui semblèrent le signe évident du succès futur. « Dans les œuvres divines, disait-il à ses compagnons découragés, le démon a un rôle à remplir. Confions-nous en Dieu; si c'est sa gloire, le succès est assuré. »

Plusieurs faits merveilleux marquèrent le séjour du Bienheureux à Fusecchio. Le Fr. Frédéric, son compagnon ordinaire de voyage, avait contracté une énorme tumeur au genou, et redoutant beaucoup une opération devenue nécessaire, il résolut d'attendre l'avis du P. Théophile. « Ayez la foi, lui dit simplement le Père Gardien, » et, mettant la main sur la tumeur, il la pressa fortement après avoir fait le signe de la Croix. En un clin d'œil, toute trace d'enflure avait disparu.

Un scieur de long, en équarrissant une poutre, avait rencontré dans le bois un gros clou, et fortement ébréché sa hache. A ce moment parut le serviteur de Dieu, qui prit la hache dans sa main et dit : « Comment vont faire ces pauvres enfants pour continuer leur travail? » Quelques instants après, il déposa l'instrument et s'en alla; quand le scieur voulut l'emporter à la forge pour la réparer, il fut tout surpris de la trouver parfaitement affilée et sans entaille.

Le P. Théophile possédait au plus haut degré deux qualités qui sont le caractère des véritables apôtres : le désintéressement dans la conduite et la simplicité du langage. « Pourvu que Jésus-Christ soit prêché, que m'importe le reste? » disait-il avec saint Paul.

Le P. Olivaris, Jésuite, étant venu prêcher une mission à Fusecchio, vint au *Ritiro* prier le Père Gardien de vouloir bien aider les missionnaires à confesser. A peine l'eut-il entrevu que le P. Théophile vola au-devant de lui et avec une grande humilité lui baisa les pieds, lui disant avec une joyeuse simplicité : « C'est notre devoir. » Le Père en fut si édifié, qu'en se retirant il dit à ceux qui étaient présents : « Voilà un saint! »

Cet oubli complet de lui-même lui gagnait tous les cœurs. Les pauvres l'aimaient comme un père; il leur distribuait de ses propres mains la nourriture à la porte du couvent, et laissait pour eux au réfectoire une partie de sa portion déjà bien maigre.

Il s'appliquait à mettre à la portée de tous les plus hauts enseignements du dogme catholique. « J'étais, dit le P. Dominique, son disciple à Civitella. Un jour, je fus à l'improviste appelé à prêcher, après quoi j'allai le trouver pour lui demander son avis. Il me félicita d'avoir prêché à la bonne apostolique, avec zèle et sans ostentation d'éloquence. « Continuez, me dit-il, laissez dire le monde. Votre manière de prêcher est la vraie. »

BIENHEUREUX TRÉPAS

Ce fut au milieu de ses courses apostoliques que le Bienheureux contracta la maladie qui devait l'emporter.

Il fut tout à coup si accablé, qu'il dut être dispensé du saint office; mais son abattement ayant quelque peu cessé, il le reprit de suite : « Les dispenses, disait-il, ne valent qu'autant que dure la nécessité », et il le récita jusqu'à son dernier jour.

Le P. Zacharie, qui était de Lucques, voulant obtenir pour sa ville natale celui dont il prévoyait la glorification prochaine, avait amené une calèche, afin, disait-il, de lui faire consulter des médecins habiles.

Quand le P. Théophile en fut informé, il lui dit d'un ton de reproche : « Et croyez-vous donc que je sois le roi de France? Je suis un simple pauvre Frère, je ne veux pas de pareilles choses. »

Comme on lui suggérait l'idée de dire comme saint Martin : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail, » il se releva sur son lit, et, d'un ton grave, dit avec fermeté : « Si je me croyais nécessaire au bien de ce couvent, je me croirais damné. »

Vers les derniers moments, on l'entendit dire ces paroles de saint Hilarion : « Sors de ce corps, ô mon âme; que crains-tu? Que crains-tu? » et peu après il s'endormit de la mort des saints. C'était le 19 mai 1740. Les miracles, qui n'avaient pas manqué pendant sa vie, se multiplièrent après sa mort. Il fut déclaré vénérable par Pie VII et enfin béatifié par Léon XII en 1859.

SOURCES CONSULTÉES

Abbé Abeau. *Vie du bienheureux Théophile de Corte.* Tequi, Paris, 1896. — P. Roberto Razzoli. *Vita compendiosa del B. Téofilo da Corte. Quaracchi 1896.*

LA BIENHEUREUSE CÉCILE PORTARO, VIERGE

DU TIERS-ORDRE DE SAINT FRANÇOIS

Fête le 19 juin.

La Bienheureuse Cécile s'était dévouée à mendier pour un pauvre vieillard.

DU BERCEAU AU COUVENT

Qui d'entre nous n'a rencontré, dans les rues de nos villes de France, l'une de ces admirables Petites-Sœurs des Pauvres, allant de porte en porte, un seau de fer-blanc ou un panier à la main, quêtant viande, pain, bouillon, légumes? Qui ne l'a entendue redire de sa voix douce et insinuante : « Pour mes pauvres, pour mes vieillards! Donnez-moi pour l'amour de Dieu. » Et les cœurs, remués par ces touchants appels, se laissent presque toujours gagner.

Rien ne rappelle plus la figure souriante et aimable de la Petite-Sœur quêteuse que l'humble Tertiaire dont nous essayons de retracer ici les vertus, la bienheureuse Cécile Portaro.

Elle naquit à Milan en l'année 1586. Son père, Argentin Portaro, était un grand seigneur. Sa mère brillait autant par sa piété que par sa haute position dans le monde. Peu après la naissance

de l'enfant, toute la famille vint habiter Palerme.

Lucrèce-Virginie — tels étaient les noms de baptême de notre Bienheureuse — manifesta de bonne heure ses belles qualités. A trois ans, elle trouvait déjà du plaisir à donner aux indigents de la monnaie ou de la nourriture, et, à cet âge si tendre où se font jour le plus souvent les instincts vicieux de la nature, Lucrèce suivait déjà les attraits de la grâce.

On pouvait pressentir sa future vocation. On prévoyait que cette enfant désintéressée songerait toujours aux autres avant de s'occuper de ses propres besoins.

Ces heureuses dispositions se confirmèrent avec les années. Une angélique piété vint encore les fortifier. L'enfant conçut un vif désir de se détacher de toute mondanité, fuyant les toilettes recherchées, les compagnes frivoles, les vaines dissipations. Sa joie était de se recueillir au pied de l'image de Marie ou de méditer sur la Passion.

A quatorze ans, après une lutte héroïque engagée contre l'amour maternel qui s'efforçait de la retenir, elle obtint la permission d'entrer dans un couvent du Tiers-Ordre de Saint-François de Paule. Elle y fut accueillie comme une sœur aimée, car sa réputation avait franchi avant elle l'enceinte du cloître, et on la considéra de suite, non comme une novice, mais comme une religieuse accomplie. Pendant un an, elle fut pour sa communauté un continuel sujet d'édification.

ELLE QUITTE SON COUVENT POUR ENTRER DANS L'ORDRE SÉRAPHIQUE — SES VERTUS

Quel ne fut pas l'étonnement de toutes ses sœurs lorsque, la première année de probation écoulée, Lucrèce-Virginie demanda à se retirer. Voulait-elle rentrer dans le monde qu'elle avait si peu connu et si peu goûté? Avait-elle résolu d'embrasser une règle plus austère?

Sans connaître les desseins de Dieu sur elle, Lucrèce ne se sentait plus à sa place dans le monastère où s'était écoulé dans une grande ferveur son noviciat. Elle se disait que Dieu l'appelait ailleurs, et, pour répondre à ces secrètes inspirations qu'elle estimait venir d'en haut, elle quitta le couvent de saint François de Paule. Quelques jours après, elle demanda et obtint de prendre rang parmi les Tertiaires de l'Ordre séraphique.

C'est là que la voulait la Providence. Lucrèce prit le voile dans un couvent situé à une heure de Palerme. Elle échangea son nom de baptême contre celui de Cécile, résolue de reproduire en sa vie les vertus de la chaste et courageuse vierge romaine.

Sœur Cécile garda pendant trente ans le même directeur, le P. Thomas Anchora, Théatin, qui devint dans la suite archevêque de Trani. Ses conseils étaient pour elle comme autant d'oracles. Elle lui accordait une confiance illimitée et lui obéissait aveuglément. Qui dira les immenses avantages de cette humble et absolue soumission, et les progrès qu'une direction aussi suivie fit faire à l'âme de la Bienheureuse?

Sur l'autorisation de son Père spirituel, elle voua à Dieu sa virginité, et à chaque fête de la Très Sainte Vierge, elle renouvelait au Seigneur ce solennel engagement.

Parfois, Cécile se prenait à souhaiter la solitude pour vaquer plus librement à l'exercice de l'oraison. Son directeur la retenait alors, et elle, comme sainte Catherine de Sienne, se créait en son cœur une sorte de retraite où elle savait s'isoler dans le silence de la prière, où elle s'entretenait seule à seule avec Notre-Seigneur.

Les mortifications lui étaient permises et elle ne s'en privait pas. Ses jeûnes étaient si nombreux et si austères, qu'on se demandait comment elle pouvait se soutenir avec si peu de nourriture. En Avent, en Carême, tous les vendredis et samedis de l'année, la veille des grandes fêtes, elle ne prenait que du pain noir et de l'eau.

Quand elle sortait pour se rendre à l'église, elle marchait le plus souvent les yeux baissés; dans le saint lieu, elle choisissait le coin le plus retiré et le plus obscur, tant était vif son désir de s'effacer. A l'entendre, on l'aurait crue la plus grande pécheresse du monde.

C'était pour expier ses fautes, répétait-elle souvent, qu'elle se chargeait des travaux les plus pénibles du couvent. Toutefois, l'on ne se méprenait pas sur son véritable mérite. Les duchesses d'Albuquerque, d'Alcala et de Montalté, qui essayèrent, mais en vain, de lui faire accepter leur magnifique hospitalité, prouvent que sa vertu était d'autant plus connue, même hors du monastère, qu'elle prenait plus de soin à se cacher, semblable à ces fleurs odorantes qui se cachent aux yeux des passants, mais que trahit leur parfum.

Un jour, la duchesse d'Ossuna, femme du vice-roi de Sicile, la fit venir dans son palais et lui adressa les plus magnifiques éloges. Ce fut un martyre pour l'humble Sœur. Toute confuse, elle essaya de prouver qu'elle n'était qu'imperfection et qu'elle ne méritait point l'estime qu'on avait pour elle.

Elle se promit bien de ne plus tomber à l'avenir dans de pareils guets-apens et de ne plus se présenter dans la demeure des grands personnages de Palerme.

C'est au foyer des petits, des déshérités de la fortune, des infirmes, qu'elle allait bientôt prendre place.

La clôture d'une Tertiaire n'était pas si stricte qu'elle ne pût être parfois levée pour des bonnes œuvres à accomplir au dehors. Cécile profita de cette liberté pour s'adonner sans réserve aux pratiques de charité vers lesquelles elles se sentait surtout attirée.

Tout l'argent qu'elle possédait était depuis longtemps passé aux mains des pauvres. Quand elle le leur eut donné, elle se fit pour eux quêteuse et mendiante.

DÉVOUEMENT AUX PAUVRES

Dès ce moment, notre Sainte partagea son temps et ses courses entre le palais du riche et la pauvre demeure du malheureux. Aux premiers, elle rapportait les misères qu'elle avait

découvertes, celles que son cœur compatissant lui avait révélées, et lorsque, ému de tant de souffrances qu'il ne soupçonnait pas, l'heureux de ce monde avait laissé tomber une précieuse aumône dans la main de Cécile, celle-ci se hâtait vers ses protégés pour leur faire goûter un peu de bonheur et de sécurité.

Elle allait, elle aussi, son grand panier au bras, demandant pour ses pauvres, rien que pour eux, et le soir elle était joyeuse, lorsqu'après une fructueuse collecte elle pliait sous son lourd fardeau. Et tout aussitôt, sans prendre garde à la fatigue, elle apportait à ses clients, à ses infirmes, à ses malades, le pain, la viande, le vin, le bois, l'huile que réclamait leur pauvreté.

Mais elle avait grand soin de ne pas oublier que sa mission auprès des membres souffrants de Jésus-Christ ne devait point se borner à soulager les corps et à guérir les blessures de la chair. Elle savait que, surtout, son ministère s'adressait aux âmes et que ses aumônes devaient lui en ouvrir les voies.

Bien accueillie dès l'abord à cause des bienfaits dont elle comblait ceux qu'elle visitait, elle profitait de leurs dispositions favorables pour verser en leur âme des paroles de foi et de consolation et y faire germer la résignation et l'espérance.

A trois siècles de distance, il est instructif de constater comment les merveilles de la charité chrétienne se reproduisent semblablement, et comment il est toujours dans l'Eglise catholique, nées de sa tige florissante, vivifiées par sa doctrine sainte, rendues héroïques par la grâce du Christ et la Sainte Communion, des âmes qui savent se dévouer, se donner elle-mêmes jusqu'à l'héroïsme, pour essuyer une larme, alléger une souffrance, adoucir une solitude, encourager une agonie et convertir à Dieu un pauvre égaré.

Ce que faisait la bienheureuse Cécile Portaro, au XVIIe siècle, de vaillantes et saintes filles le font encore en notre siècle. Sœurs de Saint-Vincent de Paul, Petites-Sœurs des Pauvres, Petites-Sœurs de l'Assomption, elles se consacrent au pauvre, à l'indigent; elles le soignent, l'entourent, le guérissent, et presque toujours elles procurent le salut de son âme. Et croyez bien que leur mission n'est pas toujours facile; les unes, timides, craintives, venues de leurs lointaines campagnes, ont grand'peine à surmonter leurs craintes et leurs timidités; leur dévouement de tous les instants réclame d'elles un constant héroïsme. Les autres sont nées dans l'opulence, elles ont vécu les quelques années données à la famille dans une atmosphère délicieuse de bien-être, d'amour, de bonheur. Voici que pour le pauvre, toutes, elles ont tout sacrifié, le château et la chaumière, la tendresse des leurs, leur repos, leur bonheur d'ici-bas..... Et maintenant, elles pansent des plaies et nourrissent des indigents...

O vitalité de l'Eglise et puissance irrésistible de la foi!

CÉCILE, MAITRESSE D'ÉCOLE

L'Eglise, à l'exemple de son divin Fondateur, s'attache de préférence au pauvre et à l'enfant.

Notre Bienheureuse fit de même. Elle voulut travailler à sauver les âmes, non seulement en les ramenant dans le chemin de la vertu, mais aussi en leur évitant de s'en écarter.

Pour atteindre ce but, elle fonda une école de jeunes filles « qu'elle dirigea elle-même, et à qui elle enseigna tout d'abord la crainte de Dieu et le respect de ses commandements. Sa maison était devenue une sorte de couvent, dont elle était la sainte abbesse; tous les jours, à la tête de ses filles spirituelles, elle allait entendre la messe à l'église du Tiers-Ordre; aux grandes fêtes de l'année, la petite communauté s'approchait de la Sainte Table; et la piété de ses enfants, rehaussée encore par une douce modestie, était si touchante qu'on ne pouvait la voir sans verser des larmes. La maison de Sœur Cécile avait, comme un cloître, une règle sévère et respectée. La loi du silence y était si strictement observée qu'on n'y prononçait jamais une parole inutile. Durant le travail manuel, quelqu'une des jeunes filles faisait à haute voix une lecture pieuse, ou bien la Sœur Cécile leur adressait quelques mots simples et éloquents sur les devoirs de la femme chrétienne, sur la manière dont il faut se préparer à la confession et à la communion, sur le mérite de la virginité. » (*Palmier séraphique*, t. VI.)

Les résultats de ce dévouement furent bien consolants pour le cœur de Cécile. Son apostolat préserva et sanctifia les élèves qui étaient venues à elles: religieuses, gardes-malades, mères de famille, elles firent toutes honneur à leur ancienne maîtresse et, à son exemple, travaillèrent à glorifier Dieu en sauvant les âmes.

CONVERSIONS

Sœur Cécile essaya aussi, non sans succès, de ramener les âmes à la foi.

Son zèle s'exerça tout d'abord sur un membre de sa famille qui, après avoir quitté l'habit du Tiers-Ordre, était allé mener une vie de débauche à Naples. Décrire la douleur et le désespoir de la famille à cette nouvelle serait impossible.

Cécile, toujours surnaturelle, se confia en la miséricorde de Dieu qui, disait-elle, saurait bien trouver la porte de ce cœur.

En effet, son frère Louis se convertit et entra même dans l'Ordre des Carmes.

Mais son zèle devait aller plus loin.

Elle le fit surtout éclater dans le soin qu'elle prit de ramener à la foi les Maures et Mauresses enlevés sur les côtes d'Afrique, et vendus ensuite comme esclaves aux grands seigneurs de Palerme.

Elle fit entrer au sein de l'Eglise catholique plus de cinquante de ces malheureux.

Il est même rapporté dans les annales du Tiers-Ordre que Sœur Cécile ayant pris en vive affection une Mauresse appelée Asie, elle la convertit à la foi catholique, et lui inspira un si grand amour pour Notre-Seigneur, que cette pauvre femme reçut en ses membres les stigmates du Sauveur crucifié.

LES DÉVOTIONS DE SŒUR CÉCILE

L'une des premières dévotions que la bienheureuse Cécile aimait à développer dans l'âme de ses élèves et qu'elle pratiquait elle-même était la dévotion aux saintes âmes du Purgatoire.

Son cœur, vraiment chrétien et instruit par la foi des désirs et des volontés de Dieu, savait compatir aux souffrances si dures de ces pauvres âmes, et elle priait surtout pour celles que tout le monde oubliait. Pour elles, elle faisait offrir le Saint Sacrifice et y assistait pieusement; pour elles aussi, elle s'imposait des privations et des pénitences. Elle eut en retour à se réjouir plusieurs fois de la merveilleuse protection des âmes que son intercession avait délivrées.

La Sainte Vierge et saint Joseph étaient encore l'objet de sa piété. Elle jeûnait tous les samedis et les veilles de fêtes de Marie: chaque jour, en son honneur, elle disait le chapelet et les litanies. Et elle recourait à saint Joseph dans toutes les difficultés pressantes de sa vie.

Elle avait pour la Sainte Eucharistie une dévotion admirable; et, souvent, après sa communion, elle tombait en extase, s'abîmant dans l'amoureuse union de son âme avec Notre-Seigneur et dans la contemplation des beautés infinies de la divinité.

En récompense de son amour pour les petits de ce monde, Jésus-Christ lui prodiguait les plus précieuses bénédictions.

MIRACLES

Grâce à sa sainteté, elle accomplit au dire de ses biographes plusieurs miracles. On cite entre autres celui qu'elle opéra sur une jeune fille aveugle de naissance et qu'elle guérit en appliquant son crucifix sur les yeux malades. Le démon ne résistait pas non plus à ses injonctions, et les maladies semblaient fuir à son approche.

Elle eut aussi le don de pénétrer les cœurs, et les secrets de l'avenir ne lui étaient pas cachés. Les Pères Théatins étaient très inquiets au sujet d'un procès intenté par un gentilhomme très influent du pays et qui n'avait pas d'autre but que de ruiner leur monastère. Eux et leurs amis étaient dans l'angoisse la plus cruelle. Seule la Sœur Cécile restait calme; et, comme on lui demandait pourquoi elle semblait ne point prendre part à l'angoisse générale : « Pourquoi se troubler, dit-elle, mettons notre confiance en Dieu, et il nous donnera gain de cause. » L'événement ne tarda pas à réaliser la prophétie.

SES DERNIERS MOMENTS — SA MORT

Cependant, la bienheureuse Cécile sentait sa fin approcher. Elle avait le corps brisé par les fatigues qu'elle s'était imposées pour subvenir aux besoins de son prochain. Elle supporta ses souffrances avec la plus entière et la plus édifiante résignation, et même avec une certaine joie. C'est en ces termes qu'elle les offrait à son divin Maître : « O Dieu, qui avez souffert pour les hommes, je vous remercie de ne pas me trouver trop indigne de porter aussi, comme vous, ma croix. »

Mais la maladie faisait des progrès. Au commencement du mois de juin, les médecins furent d'avis qu'on devait lui administrer les derniers sacrements, et elle reçut l'Extrême-Onction dans de grands et touchants sentiments de piété. Enfin, la dernière nuit qu'elle devait passer sur cette terre, une vierge descendit auprès d'elle, la consola, l'encouragea, et, avant de retourner au ciel, délivra la malade de ses souffrances. Elle entonna ensuite le *Salve Regina* et disparut pendant que Cécile expirait. Ainsi mourut, le 19 juin 1640, celle qui avait été la seconde Providence des pauvres pendant sa vie mortelle, de ces pauvres qu'elle devait encore protéger, du haut du ciel, par les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau en leur faveur.

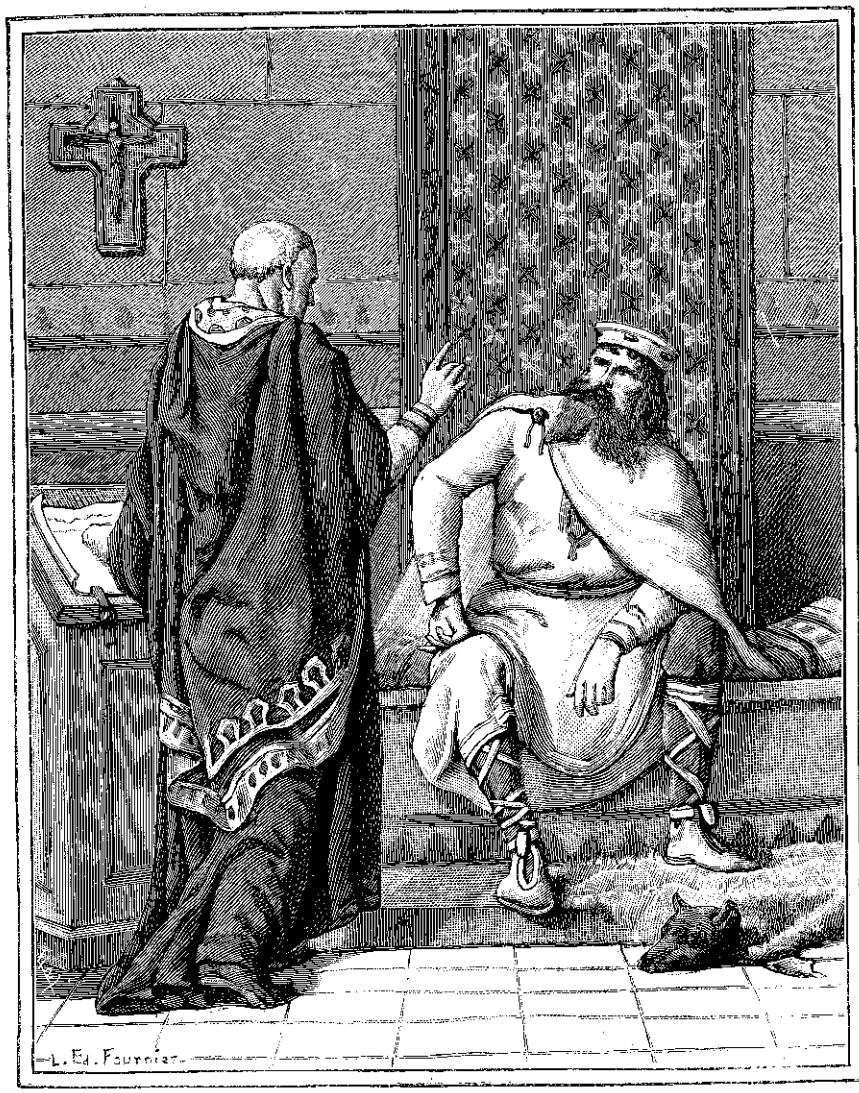
On rapporte, en effet, de nombreuses guérisons opérées par l'intercession de la Bienheureuse, entre autres celles de la baronne de Cellaro, de Jeanne Ferrera, de Lucrèce Romeo, délivrées de maladies jugées incurables.

Dès que la nouvelle de la mort de la Bienheureuse se fut répandue, une grande foule accourut pour voir sa dépouille mortelle et baiser une dernière fois ses mains charitables.

Telle est la récompense des saints qui surent généreusement se donner à leurs frères : au ciel, Dieu les couronne; ici-bas, l'Eglise les vénère, et les peuples exaltent leurs vertus.

LE BIENHEUREUX ALCUIN

Fête le 19 mai.



Le Bienheureux Alcuin, précepteur de Charlemagne.

PREMIÈRE ÉDUCATION DU SAVANT ALCUIN
SON PROGRAMME D'ÉTUDES

Loin de nuire à leur renom de sainteté, la science ajoute au front des saints comme une nouvelle auréole.

Le bienheureux Alcuin est l'un de ces grands savants qui ont consumé leur vie et leurs forces à étudier, à enseigner, à distribuer aux peuples la doctrine de vérité. Et ce qui lui donne un titre bien particulier à notre gratitude, c'est que ce fut la France surtout qui bénéficia de son dévouement et de ses travaux.

Il naquit à York, en Angleterre, l'an 735.

Il était parent de saint Willibrord, l'un des apôtres de la Germanie et de la Hollande. Or, « saint Willibrord, dit M. Ampère, descendait d'Hengist, le premier des chefs saxons qui conquirent la Grande-Bretagne, et Hengist prétendait descendre d'Odin. Le pacifique Alcuin ne se doutait pas de cette illustration mythologique. Satisfait d'être le parent d'un saint martyr, il ne connaissait pas le dieu guerrier, père de la race à laquelle il appartenait ».

Il grandit à l'ombre des murs du monastère d'York. Ses maîtres furent deux disciples du vé-

nérable Bède, l'archevêque Egbert, et surtout son coadjuteur Elbert, qui le fit avancer d'un pas rapide dans les diverses branches des sciences alors cultivées. Laissons notre Bienheureux nous retracer lui-même en termes poétiques toute l'étendue de son programme.

« Le docte Elbert, nous dit-il, abreuvait aux sources d'études et de sciences diverses les esprits altérés. Aux uns, il s'empressait de communiquer l'art et les règles de la grammaire; pour les autres, il faisait couler les flots de la rhétorique; il savait exercer ceux-ci aux combats de la jurisprudence, et ceux-là aux chants d'Aonie; quelques-uns apprenaient de lui à faire résonner les pipeaux de Castalie et à frapper d'un pied lyrique les sommets du Parnasse. A d'autres, il faisait connaître l'harmonie du ciel, les travaux du soleil et de la lune, les cinq zônes du pôle, les sept étoiles errantes, les lois du cours des astres, leur apparition et leur déclin, les mouvements de la mer, les tremblements de terre, la nature des hommes, du bétail, des oiseaux et des habitants des bois. Il dévoilait les diverses qualités des nombres. Il enseignait à calculer avec certitude le retour solennel de Pâques, et surtout, expliquait les mystères de la Sainte Ecriture (1). »

Ce qui signifie, dans un style moins orné, qu'à l'école d'York, l'on étudiait à la fois la grammaire, la rhétorique, la jurisprudence, la poésie, l'astronomie, l'histoire naturelle, les mathématiques, le comput ecclésiastique et l'Ecriture Sainte.

Cette dernière branche eut les prédilections du jeune Alcuin : il apprit par cœur les psaumes de David, parce que sa piété y trouvait le plus substantiel aliment. Pour mieux comprendre les textes sacrés, il joignit à ses études déjà si variées celle de l'hébreu. C'est ainsi que le travail acharné, la docilité à ses maîtres, la prière sanctifièrent les années de son adolescence.

ALCUIN RENCONTRE CHARLEMAGNE

Un grand monarque gouvernait alors l'Occident; il n'était bruit que de ses victoires; il refoulait les Germains à l'Est et les musulmans au sud de son empire. En même temps, il poussait activement parmi ses sujets encore un peu barbares et plongés pour la plupart dans l'ignorance l'œuvre de la civilisation.

Charlemagne, car c'était lui, avide de faire refleurir en son royaume les sciences et les lettres, prit des savants partout où il put les rencontrer, plus heureux quand il en gagnait un que lorsqu'il conquérait une ville.

Il les attachait à sa personne comme un butin précieux, et, s'ils étaient étrangers, il les ramenait en France avec la joie d'un vainqueur qui rapporte des dépouilles opimes.

Or, Alcuin, ordonné diacre, s'était déjà rendu célèbre. Après un premier voyage à Rome, où il avait accompagné Elbert, son maître, et d'où il avait rapporté des livres précieux, il était devenu maître de l'école d'York. Des élèves illustres accouraient vers lui de la Germanie, de la Gaule, de la Flandre et de la Frise : Saint Ludger, noble Frison, qui devint plus tard évêque, apprit de lui la théologie; les personnes les plus distinguées lui demandaient ses conseils : il était l'oracle de tout le royaume anglo-saxon.

C'est alors qu'une rencontre providentielle mit en présence, au commencement de l'année 781, Alcuin et Charlemagne; l'un revenait de Rome où il était allé chercher le pallium pour le nouvel évêque d'York, l'autre y allait pour y assister aux solennités de Pâques.

Charlemagne accueillit avec une extrême bienveillance le savant diacre.

Dès leur premier entretien, le roi jugea de quelle utilité lui serait Alcuin pour les desseins qu'il méditait, et fit tout pour obtenir de le garder près de lui : il était difficile à celui-ci de se soustraire à de pareilles offres, d'autant plus attrayantes pour lui qu'elles ne tendaient qu'au règne de Dieu et au bien de la religion dans les Gaules. Il accepta, toutefois, sous la réserve expresse que son évêque et son roi ratifieraient cette décision, et sollicita l'autorisation d'achever tout d'abord la mission qui lui avait été confiée. Il revint donc à York.

L'évêque Eanbald et le roi de Northumbrie entrèrent aisément dans les grandes vues de Charlemagne. Ils lui cédèrent Alcuin, à condition que, après quelques années d'absence, celui-ci reviendrait en sa patrie et lui accorderait encore le bienfait de ses travaux et de ses conseils.

L'INTIMITÉ DES DEUX GRANDS HOMMES
ALCUIN PRÉCEPTEUR

Charlemagne reçut Alcuin comme un fils reçoit son père. Il l'établit avec honneur dans son palais, et, pour assurer ses moyens d'existence, il lui donna trois abbayes: celles de Ferrières-en-Gâtinais, de Saint-Loup à Troyes, et le petit monastère de Saint-Josse, dans le comté de Ponthieu.

On a peine à se faire une idée de l'ardeur que le prince montrait à s'instruire et à répandre autour de lui le bienfait de la science.

Un jour, raconte le moine de Saint-Gall, le grand roi s'affligeait de ne pas voir ceux qui l'entouraient atteindre à la sublimité de génie des anciens Pères de l'Eglise : « Que n'ai-je à mon service s'écriait-il, onze clercs aussi instruits, aussi versés dans les sciences que Jérôme et Augustin!

— Comment! lui répondit le docte Alcuin, le Créateur du ciel et de la terre n'a pas fait d'autres hommes semblables à ces deux-là, et vous, vous voudriez en avoir une douzaine! »

Pendant huit ans, Alcuin demeura le précepteur littéraire de Charlemagne, qui n'eut jamais de disciple plus docile et plus studieux. Il fallait au maître une vaste érudition pour satisfaire aux questions que lui proposait sans cesse son royal élève. Interrogé tour à tour sur des sujets de rhétorique, d'astronomie, de mathématique, d'Ecriture Sainte, il répondait à tout avec une égale sûreté. Il enseigna successivement à son disciple les divers arts libéraux et plusieurs langues étrangères; avec lui, il aborda la théologie, et Charlemagne l'étudia avec succès, si l'on en juge par ses Capitulaires et par les questions qu'il soumit dans la suite aux évêques.

« Si la plupart des hommes avaient ce beau goût de l'étude, disait Alcuin, on referait en France une nouvelle Athènes! »

L'accord le plus parfait régnait entre eux. « Souvenez-vous que j'aurai toujours une demi-heure à vous donner », disait Louis XIV à Boileau. Charlemagne faisait plus encore. Il était toujours prêt à accorder audience à Alcuin, et même il le faisait appeler chaque fois qu'une difficulté ou une objection se présentait à son esprit.

(1) *Histoire d'Alcuin*, par LAFORÊT, p. 24.

Parfois, cette curiosité, avide de pénétrer tous les secrets de la science, allait si loin, les questions étaient si multipliées et si instantes qu'Alcuin s'en plaignait amicalement, tout en se faisant un devoir d'y répondre toujours avec précision.

« Vos interrogations, disait-il doucement à Charlemagne, assiègent mes oreilles comme les mouches assiègent les fenêtres pendant les chaleurs de l'été. »

Un jour qu'il était souffrant, presque incapable de tout travail, il reçut de Charlemagne une lettre qui le priait de résoudre au plus tôt quelques problèmes astronomiques. Alcuin lui fit répondre aussitôt: « Eh quoi! une fièvre maligne me laisse à peine vivre sur la terre, et vous voulez que je prenne le chemin du ciel! »

Cette réponse ne l'empêcha pas de se mettre aussitôt à l'œuvre, malgré la fatigue, et de contenter le désir du roi.

L'ÉCOLE DU PALAIS

Le rôle de notre Bienheureux ne se borne pas à compléter l'instruction du prince franc. Son influence, au contraire, s'étend sur tout le royaume où, par ses lettres, ses travaux, son exemple, il ramène le goût des fortes études.

Revirement bien nécessaire, car, depuis plus d'un siècle, des guerres incessantes avaient banni de la surface du territoire toute préoccupation intellectuelle, si l'on excepte toutefois les monastères, où la science s'était réfugiée comme en son dernier retranchement.

En l'an 787, un décret impérial rétablit solennellement l'instruction publique. Alcuin est mis à la tête du mouvement. Il écrit aux évêques, aux abbés, aux moines pour les exhorter à relever autour d'eux, de tout leur pouvoir, le niveau intellectuel, à réouvrir les écoles que l'insouciance avait fait déserter, à admettre gratuitement à leurs cours les enfants pauvres, en n'acceptant pour toute rétribution que ce que les parents leur pourraient offrir volontairement et par affection.

En même temps, il reconstitue, dans le palais même de Charlemagne, l'*école du palais* et lui rend si vite un tel éclat que les évêques et les abbés, piqués d'une noble émulation, s'efforcent de donner le même lustre à leurs écoles épiscopales et monastiques.

Pénétrons dans ce sanctuaire de l'école du palais où préside le bienheureux Alcuin. Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'auditoire d'élite qui se presse au pied de la chaire du savant. Les courtisans sont là, faisant trêve à leurs idées d'aventures chevaleresques, à leurs vains projets de combats, pour discuter et raisonner. Au milieu d'eux, les premiers dignitaires de l'empire, les trois fils de l'empereur : Charles, Louis et Pépin; Riculf, archevêque de Mayence; Rigbod, archevêque de Trèves; la fille même de Charlemagne, Gisla, et bien d'autres. Enfin, au premier plan, Charlemagne en personne.

Cet aréopage recueille avec avidité les enseignements du maître. Chacun a pris un pseudonyme littéraire en rapport avec ses goûts. Charlemagne s'appelle *David;* Alcuin, qui cultive les muses, s'est choisi, en souvenir d'Horace, le poète favori d'Auguste, le nom de *Flaccus;* d'autres se nomment Homère, Augustin, Pindare. On le reconnaît, dans cette école, la littérature sacrée et la littérature profane dans ce qu'elle a de digne, ont chacune leur place. Un coup d'œil sur la bibliothèque impériale, dont Alcuin a la garde, permet de constater qu'elle est riche de trésors manuscrits puisés à l'une et l'autre source.

En un tel milieu et avec de semblables éléments, les leçons ne pouvaient manquer d'être pleines de vie et d'intérêt. Elles étaient plus une conversation qu'un enseignement didactique et monotone. C'étaient des questions, des réponses, des réflexions sans cesse entrecroisées, des échanges d'idées que précisaient et fixaient dans l'esprit les conclusions du savant docteur.

D'étroits liens d'affection unissaient à leur maître les membres distingués de cette école.

SÉPARATION MOMENTANÉE

Néanmoins, si attaché qu'il fût à la cour et au royaume de France, Alcuin n'en oubliait pas son pays natal, ni la promesse qu'il avait faite à son évêque et à son roi de revenir près d'eux après quelques années d'absence.

Il résolut de quitter la France, pour quelque temps du moins, et de retourner en sa patrie. Sa détermination bouleversa plus Charlemagne que ne l'eût fait une révolte des Saxons. Il usa de caresses pour le retenir :

« Très illustre maître, dit-il, nous possédons suffisamment des richesses terrestres : toute notre joie est de vous en combler et de vous honorer comme un père. Nous vous en prions, veuillez nous orner de gloire en nous accordant vos richesses intellectuelles, dont nous avons à peine joui pendant quelque temps. »

L'appât des honneurs et des biens temporels séduisait peu l'âme austère d'Alcuin qui, même à la cour, vivait pauvre et mortifié comme un moine. Les regrets sincères de l'empereur le touchaient davantage. Aussi, en se séparant de son cher disciple, lui promit-il de tout mettre en œuvre pour obtenir d'Offa et d'Eanbald son congé définitif.

Charlemagne chargea Alcuin de nombreux présents pour les églises de la Grande-Bretagne. On croit même qu'il le revêtit du caractère d'ambassadeur entre la cour impériale et le roi de Northumbrie.

Le Bienheureux trouva son pays désolé par la guerre civile. Pendant deux ans, il s'efforça de ramener parmi ses concitoyens l'union et l'amour de la concorde; il continua de prêter à tous l'appui de ses lumières, rétablit la ferveur dans deux monastères qu'il dirigea, et enfin, pressé par les instances de Charlemagne qui l'appelait de tous ses vœux, il revint en la terre de France qu'il ne devait plus quitter.

UN TRIOMPHE POUR LA VÉRITÉ

Le grand empereur, non moins soucieux du bien moral de ses sujets que de leur instruction ou de leur bien-être matériel, n'était pas à ce moment sans quelque inquiétude. Une hérésie née en Espagne, à Tolède, apparaissait soudain sur les frontières de l'empire et menaçait d'envahir le midi et le centre de la France. Elle enseignait *que Jésus-Christ, selon l'humanité, n'est que le Fils adoptif de Dieu.*

Grâce à l'opiniâtreté de ses premiers partisans, Elipante, évêque de Tolède, et Félix, évêque d'Urgel, le mal se répandit rapidement, et les remèdes employés pour le conjurer, des Conciles tenus à Narbonne et à Ratisbonne, ne firent, semble-t-il, que l'aggraver. Effrayé, l'em-

pereur crut voir dans le bienheureux Alcuin le seul homme assez éclairé et assez saint pour réfuter l'adoptionisme et arrêter le cours de ses ravages. Il ne se trompait pas.

Le Bienheureux prit à part les deux chefs du parti, Félix et Elipante, et tenta d'abord de les ramener par la douceur. Les lettres qu'il leur écrivit sont empreintes de la plus exquise charité. Sans attaquer de front la fausseté de leur doctrine, il leur présente avec bienveillance l'argument du sens commun, du bon sens. « Voyons, leur dit-il, toute la tradition jusqu'aujourd'hui, des hommes comme saint Athanase, saint Hilaire, saint Augustin, l'immense majorité des chrétiens croit et enseigne que Jésus-Christ est le *vrai Fils de Dieu*, et vous, en prétendant qu'il n'est que *son Fils adoptif*, vous seriez dans la droite raison! Pensez donc combien il serait humiliant pour le Christ Dieu de ne posséder d'autres élus que vous qui *êtes en petit nombre!*..... »

Sans entrer dans le détail de cette longue lutte, dans laquelle Alcuin se montre le défenseur ardent et sûr de la plus pure vérité catholique, disons que Félix finit par s'avouer vaincu et rompit avec l'erreur. Il y revint hélas, après la mort de notre Bienheureux; mais son retour à l'hérésie ne ternit en rien la gloire que s'acquit son adversaire.

Quant à Elipante, il ne répondit aux avances charitables d'Alcuin que par une bordée d'injures qui donnent la mesure de sa bonne foi. Il le traitait de nouvel Arius, l'accusait d'enseigner une doctrine opposée à celle des Pères, et d'infecter la France de la même erreur que saint Beatus, qu'il qualifie d'*exécrable*, et qui était, en réalité, l'un des évêques les plus orthodoxes d'Espagne.

Alcuin comprit qu'il chercherait vainement à ramener Elipante; il rassembla ses forces pour une réfutation soignée, complète, décisive de l'adoptianisme, et, par ses nombreux écrits, porta à cette erreur un coup mortel.

RETRAITE DES DERNIERS JOURS — ÉPITAPHE

Alcuin continuait d'être le conseiller et le confident intime de Charlemagne. Celui-ci lui faisait rédiger toutes les dépêches de quelque importance. Il n'entreprenait rien de grave sans son avis, et ainsi la gloire des belles actions de son règne rejaillit en partie sur celui qui fut son guide et son soutien.

Aussi l'on comprend qu'il eut peine à se séparer de lui. Il fallut pourtant en venir là. En 796, la fatigue et la maladie poussèrent Alcuin à demander sa retraite, « à déposer, comme il le dit, le fardeau des affaires du siècle pour ne plus servir que Dieu seul », et il exprima le vœu d'embrasser la vie monastique à l'abbaye de Fulda.

Mais l'empereur avait d'autres vues. L'abbaye de Saint-Martin de Tours, la plus célèbre à cette époque, venait de perdre son abbé. Charlemagne ne crut pouvoir mieux marquer sa reconnaissance envers son ancien précepteur qu'en la lui confiant.

Alcuin y coula quelques jours heureux. La vie régulière au milieu des moines, les consolations que lui apportaient leur ferveur et leur docilité, le bonheur d'enseigner encore et de feuilleter à loisir de vieux manuscrits apportés d'Angleterre, rajeunissaient, pour ainsi dire, le vénérable vieillard. Il faisait copier ces manuscrits par ses nouveaux élèves, assez novices, paraît-il, en ce genre de travail, mais qui devinrent plus habiles grâce à ses leçons, et il organisa, à l'intérieur du monastère, un *musée* pour les copistes. C'était d'un bel exemple en un temps où les livres étaient si rares ou si mal copiés. L'empereur en comprenait si bien l'importance que, à l'occasion de son couronnement à Rome, Alcuin ne crut pas pouvoir lui faire de présent plus agréable que celui d'une Bible exactement corrigée de sa main.

Charlemagne eût désiré qu'Alcuin l'accompagnât à son glorieux voyage vers la Ville Eternelle. Les infirmités du Bienheureux ne le lui permirent point.

« Accordez, lui écrivit-il, qu'un homme fatigué se repose, qu'il prie pour vous dans ses oraisons, et qu'il se prépare dans la confession et les larmes à paraître devant le Juge éternel. »

Sa mort arriva en 804. Il ne voulut pas fermer les yeux avant d'avoir envoyé à Charlemagne une lettre pleine d'affection dans laquelle il le remercie de toutes les faveurs qu'il lui a accordées depuis sa première arrivée en France.

Son esprit de pénitence édifiait tous ceux qui l'entouraient. On rapporte que, chaque soir, il se rendait au lieu qu'il avait désigné pour être celui de sa sépulture, et là, il méditait longuement en récitant des psaumes, auxquels il ajoutait cette antienne, empruntée à la liturgie de l'Avent :

« O clé de David..... qui ouvrez sans que personne puisse fermer, qui fermez sans que personne puisse ouvrir, délivrez de sa prison un captif assis à l'ombre de la mort. »

Il obtint cette grâce de délivrance, sollicitée depuis si longtemps, le jour même de la Pentecôte (19 mai 804), à la fin de l'office de Matines.

L'évêque de Tours eut la délicate pensée de l'ensevelir dans la basilique de Saint-Martin : « Les âmes d'Alcuin et de saint Martin sont unies au ciel, disait-il, il convient que leurs corps reposent dans la même demeure. »

Sur la tombe, on plaça cette épitaphe modeste, dont Alcuin lui-même avait composé les distiques :

« Voyageur qui viens en ce lieu, arrête-toi un peu ici, je te prie. Médite mes paroles au fond de ton cœur afin que tu connaisses ta destinée d'après la mienne. Tu vois, mon corps se déforme, il se décompose; il en sera de même du tien. Voyageur fameux dans le monde, j'ai été ce que tu es; tu seras ce que je suis maintenant. Prends donc plus de soin de ton âme que de ta chair; la chair périt, l'âme reste. Pourquoi amasses-tu des biens? Puisque tu vois que le repos me tient dans ce petit réduit, tu auras aussi un petit réduit pour ton repos. Pourquoi recherches-tu si avidement les riches étoffes de Tyr pour vêtir ton corps, puisque des vers affamés de poussière le mangeront bientôt? Les fleurs périssent sous le souffle d'un vent violent; ainsi périt ta chair, ainsi périt ta gloire tout entière. Mon nom fut Alcuin, j'ai toujours aimé la sagesse; toi qui lis cette épitaphe, donne-moi une prière (1). »

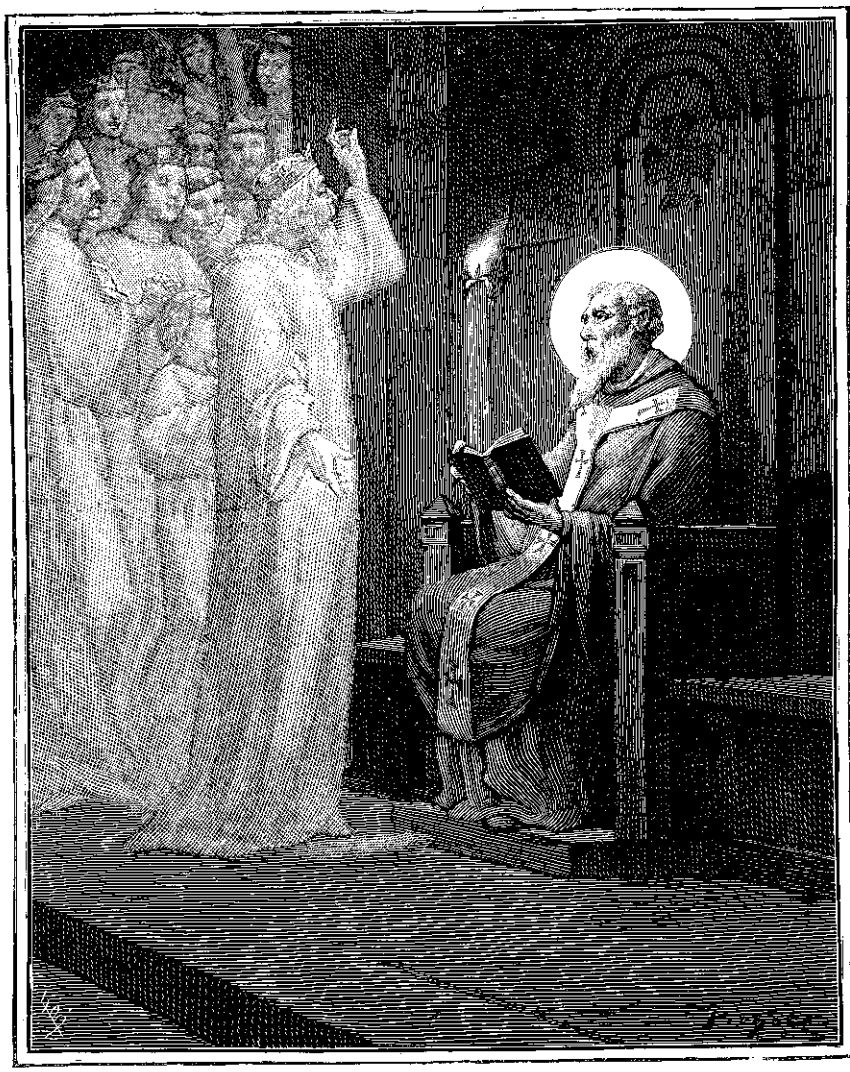
SOURCES CONSULTÉES

Histoire d'Alcuin, par l'abbé T.-B. LAFORÊT, docteur en philosophie et lettres de l'Université catholique de Louvain, 1878. — *Histoire littéraire de la France*, par les RR. PP. Bénédictins, t. IV. — Vie des Saints d'ADRIEN BAILLET, au 19 mai. — GRANDS BOLLANDISTES : *Acta sanctorum*, au 19 mai.

(1) Traduction de l'abbé LAFORÊT : *Histoire d'Alcuin*, p. 125.

SAINT DUNSTAN, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY

Fête le 19 mai.



Saint Dunstan est visité par des Bienheureux qui lui annoncent sa mort prochaine.

JEUNESSE DE SAINT DUNSTAN

Glastonbury, petite ville du comté de Sommerset, possédait au xe siècle un monastère célèbre, mais ruiné par les guerres récentes et bien déchu de son ancienne splendeur. Quelques moines irlandais y tenaient école. C'est auprès d'eux qu'étudia Dunstan, jeune seigneur issu d'une noble et chrétienne famille.

L'enfant manifesta de bonne heure les plus brillantes dispositions et les aptitudes les plus diverses. Au bout de peu d'années, il parlait le latin comme sa langue maternelle, faisait ses délices de la philosophie, de l'étude des Pères et de l'Ecriture, s'adonnait à la musique, à la peinture, à la gravure sur pierre, sur bois ou sur métaux, composait avec une extrême facilité des vers qu'il récitait en s'accompagnant de la harpe. On le regardait comme un petit prodige.

Après quelque temps passé chez son oncle paternel Athelme, archevêque de Cantorbéry, qui lui conféra la tonsure et les Ordres mineurs, il fut présenté au roi Athelstan. Celui-ci, charmé de ses bonnes grâces, voulut le retenir auprès de lui. Mais le milieu cadrait peu avec les goûts austères du jeune Dunstan; il profita de quelques jalousies survenues à son endroit pour quitter de lui-même ce séjour séducteur, et il se retira auprès d'Elphège,

un autre de ses oncles, évêque de Winchester.

Jusqu'ici, Dunstan ne s'était pas encore senti la vocation au service des autels. Les exhortations de saint Elphège eurent quelque peine à briser les dernières attaches qui le retenaient aux choses du siècle; la grâce l'emporta enfin. Le jeune clerc revêtit la bure monastique et il se prépara, sans plus se détourner du but sublime qui venait de lui être montré, à la réception des saints Ordres.

ÉTROIT PRESBYTÈRE

Elevé au sacerdoce, Dunstan fut chargé de desservir l'église de Glastonbury, où l'attiraient de si chers souvenirs.

Comme s'il eût voulu expier par la pénitence ses hésitations et ses retards, le nouveau prêtre se construisit, le long des murs du sanctuaire, une cellule si étroite qu'elle ressemblait à un tombeau : cinq pieds de long, deux et demi de large, hauteur d'homme, telles étaient, d'après un écrivain contemporain qui a pu la voir de ses yeux, ses dimensions. Elle n'avait pour toute fenêtre qu'une ouverture pratiquée dans le bois de la porte.

C'est dans ce presbytère très peu confortable que Dunstan séjourna plusieurs années, sans cesse visité par de pieux fidèles qui, confiants en ses lumières et en sa vertu, venaient de toutes parts le consulter. Il s'y livrait à la prière, à l'étude et aux travaux manuels que lui permettait l'exiguïté du local; il fabriquait des croix, des vases et d'autres objets destinés au culte, enluminait et copiait des livres.

Ses meilleurs amis étaient les pauvres auxquels il distribuait d'une main généreuse les revenus de son riche patrimoine. Déjà l'on racontait de lui des choses merveilleuses et l'on attribuait à ses prières une vertu surnaturelle.

DISGRACE ET FAVEUR

La renommée de Dunstan attira plusieurs fois à l'église et à l'ermitage de Glastonbury le roi Edmond, successeur d'Athelstan, dont le palais de Chedder, son séjour habituel, n'était éloigné que de neuf milles. Le monarque eut ainsi occasion d'apprécier la sainteté et la valeur de cet homme de Dieu; bientôt, ne pouvant plus se passer de lui, il l'attacha à sa personne, afin de s'inspirer en tout de ses conseils, et il en fit l'un de ses ministres.

La haute sagesse de l'ermite de Glastonbury se révélait de plus en plus : telle était la prudence de ses décisions que toutes les contestations publiques ou privées étaient soumises à son arbitrage.

Mais, comme il arrive en pareil cas, une si soudaine élévation suscita des envieux; la calomnie aiguisa ses traits et le roi, malgré la vertu de Dunstan, prévenu contre lui par de fausses imputations, disgracia son conseiller.

Celui-ci, sans murmure et sans regret, regagna paisiblement son ermitage.

Trois jours après, le roi faillit périr misérablement. Le cerf qu'il poursuivait à la chasse, lancé par les chiens, se précipita tout à coup dans un gouffre profond, entraînant à sa suite une partie de la meute. Le chasseur, emporté de toute la vitesse de son cheval, vit le précipice béant à quelques pas de lui et n'eut que le temps de se recommander à Dieu, en s'écriant : « Seigneur, sauvez-moi. Je me repens d'avoir fait souffrir votre serviteur. » Au même moment, son cheval fit un écart et se jeta de côté. Le péril était conjuré.

Le roi se crut redevable envers saint Dunstan de ce bienfait, et, ce jour-là même, il vint à cheval l'en remercier, l'assurant qu'il lui rendait toute sa confiance et il le nomma abbé du monastère de Glastonbury dont il offrait d'entreprendre la restauration aux dépens du trésor royal.

Avec saint Dunstan, Glastonbury vit s'ouvrir une nouvelle ère de grandeur et de prospérité. Une belle église s'éleva au centre du monastère, les lieux réguliers y furent rétablis, les religieux que la guerre avait forcés de se disperser revinrent, la discipline y refleurit, et la sainteté des disciples de Dunstan fut proposée en exemple aux clercs et aux moines qui, à ce moment-là, en Angleterre, avaient besoin de sérieuses réformes.

Désormais, et pendant de longues années, c'est presque exclusivement de Glastonbury que sortiront les évêques et les abbés pour tout le royaume.

Edmond, assassiné peu de temps après, fut enterré dans l'église de Glastonbury qu'il avait aidé à construire.

UN AN D'EXIL

Edred, successeur d'Edmond, témoignait au Saint beaucoup d'amitié, et alla jusqu'à lui offrir l'évêché de Winchester à la mort de saint Elphège. Mais il ne put vaincre ses résistances : « Je sais trop, répondait Dunstan, combien il sera difficile pour chacun de plaider sa propre cause devant le tribunal du Christ. Que sera-ce donc de celui qui aura à répondre des autres? »

A Edred, succéda Edvi, fils d'Edmond, prince jeune et débauché, qui ne voulut prendre conseil que de ses compagnons de plaisir et tint rigoureusement à l'écart ceux qui auraient pu lui donner d'utiles avis. Aussi, son rapide passage sur le trône fut-il marqué par toutes sortes d'excès. Il commença par dépouiller de ses biens, pour satisfaire sa cupidité, la reine son aïeule, la consolation des églises, la protectrice des affligés, la nourrice des pauvres.

Au jour de son couronnement, ayant réuni à sa table, après la cérémonie religieuse, les prélats et les nobles du royaume, il scandalisa toute l'assistance en quittant brusquement la salle du festin pour aller rejoindre ses compagnons de débauche. L'évêque de Lichfield et l'abbé de Glastonbury furent députés auprès du roi pour lui faire part de l'étonnement des convives, offensés d'une telle conduite.

La réponse d'Edvi fut un décret de confiscation contre l'abbaye de Glastonbury et des menaces de mort contre son abbé.

Dunstan, pour prévenir un crime, prit la fuite et se réfugia en Flandre, au monastère de Saint-Pierre de Gand. Il n'était que temps. A peine avait-il quitté les côtes d'Angleterre que des émissaires du roi arrivaient sur le rivage avec ordre de lui crever les yeux.

Le comte de Flandre le reçut avec les plus grands égards, et sous son égide, l'illustre exilé attendit en paix la fin de l'orage, profitant de ses loisirs et des beaux exemples qu'il admirait à Saint-Pierre de Gand pour préparer la réforme des monastères de l'Angleterre.

UN MOT POUR UN AUTRE
DEUX ÉGLISES POUR UN SEUL ÉVÊQUE

Moins d'un an après, le roi Edvi s'était rendu si insupportable à ses sujets qu'il fut chassé de ses Etats et remplacé en 957 par son frère Edgar, prince aussi sage et avisé que son prédécesseur était imprudent et impie.

Edgar rendit aussitôt la paix aux églises, rappela saint Dunstan et le supplia d'accepter le siège épiscopal vacant de Winchester.

Cette fois, l'abbé de Glastonbury, séduit par l'espérance de porter remède à tant de maux qu'avait causés le règne précédent, ne crut plus pouvoir refuser. Il fut sacré en grande pompe dans l'église de Cantorbéry par l'archevêque Odon.

Au cours de la cérémonie, celui-ci, au lieu de nommer Dunstan évêque de Winchester, le proclama archevêque de Cantorbéry. Comme on s'étonnait autour de lui : « Je sais ce que Dieu m'inspire, répondit l'archevêque. De mon vivant, il sera évêque de Winchester; mais après ma mort, il deviendra archevêque de ce siège et gouvernera toute l'Angleterre. »

La prédiction ne tarda guère à se réaliser.

Malgré ses protestations, Dunstan fut bientôt obligé de joindre la direction du diocèse de Londres à celle du diocèse de Winchester. Il avait beau alléguer les saints Canons qui ne permettent pas de donner deux Eglises à un évêque. « Saint Jean n'a-t-il pas eu à gouverner les sept Eglises d'Asie, et saint Paul ne dit-il pas avoir la sollicitude de toutes les Eglises ? » lui répondit-on. La volonté du pape Jean XII, qui tenait saint Dunstan en particulière estime, leva toutes les hésitations. Non seulement le Souverain Pontife autorisait, en faveur du saint évêque, une exception aux règles canoniques, mais il le nommait légat du Saint-Siège dans toute l'Angleterre.

Enfin en 961, l'évêque de Londres et de Winchester était élevé au siège archiépiscopal de Cantorbéry à la mort de saint Odon.

LA VIE D'UN ARCHEVÊQUE

Dunstan se mit à la tâche avec une ardeur infatigable.

Il entreprit de visiter toutes les villes du royaume soumises à sa vaste juridiction, afin de s'assurer que la lumière de l'Evangile avait pénétré partout, et de confirmer dans la foi toutes les brebis de son troupeau. Prédications multipliées, instruction des ignorants, réfutation des erreurs et des préjugés, réhabilitations d'unions illégitimes, construction d'églises, correction d'Evangiles transcrits en de nombreux exemplaires pour l'usage des fidèles, soulagement des pauvres, il ne négligea rien de ce qui s'offre au zèle d'un évêque.

Quelles que fussent ses autres occupations, il trouvait moyen de consacrer plusieurs heures chaque jour à recevoir tous ceux qui venaient solliciter de lui un conseil, la solution d'un différend, un éclaircissement sur quelque passage des Livres Saints; Dunstan se faisait vraiment tout à tous. Une autre partie de sa journée était invariablement réservée aux pauvres, en quelque lieu qu'il se trouvât : il les accueillait avec bonté et il allait visiter dans leur humble demeure ceux que l'âge ou la maladie empêchaient de venir jusqu'à lui.

Le clergé et les moines, que le malheur des temps avait portés au relâchement, trouvèrent en lui un austère réformateur, mais en même temps un père plein de bonté, s'ils voulaient être fervents.

De concert avec les évêques de Winchester et d'York, et grâce au concours dévoué du roi, il promulga pour les religieux une sorte de code intitulé : la *Concorde des règles,* et, pour les prêtres séculiers, une série de décrets connus sous le nom de *Canons publiés sous le roi Edgar.*

Il fut loin d'oublier sa chère abbaye de Glastonbury, qui par lui rentra en possession des biens dont on l'avait injustement spoliée. Lui-même en surveillait paternellement la marche et les études, et parfois il se plaisait à revenir dans cette maison bénie, montait pour quelques instants dans la chaire du professeur ou présidait les exercices religieux.

Cinq autres monastères furent le fruit de son zèle et partagèrent bientôt le renom de Glastonbury.

UN COMTE ET UN ROI REPENTANTS

Seul ou presque seul en face de beaucoup de dérèglements, saint Dunstan eut conscience du rôle délicat, souvent pénible, que la Providence lui avait départi, et il le remplit avec une indomptable énergie.

Un comte très puissant venait d'épouser, au mépris des règles de l'Eglise, une de ses parentes à un degré prohibé. Trois fois le Pontife lui signifia d'avoir à rompre ce mariage illégitime, lui refusant l'entrée de l'église et l'accès aux sacrements. Le coupable invoqua l'appui du roi qu'il avait gagné par des rapports mensongers.

Débouté de ce côté, et voyant que l'intervention royale laissait inflexible saint Dunstan, le comte porta sa cause jusqu'au Saint-Siège, qui, induit à son tour en erreur comme l'avait été le roi, enjoignit à saint Dunstan de se relâcher de ses rigueurs. Le comte triomphait. Mais l'archevêque, sans s'effrayer, répondit simplement à la vue des lettres de Rome, qui à ses yeux étaient le fruit du mensonge : « Quand je verrai cet homme se repentir, je le réconcilierai et j'obéirai aux ordres du seigneur Pape. Mais à Dieu ne plaise que, demeurant dans son péché, il se flatte d'échapper aux Canons de l'Eglise. »

Le comte comprit qu'il se heurterait en vain à l'invincible fermeté de celui que chacun regardait comme un Saint. Il céda enfin, et se présenta nu-pieds, vêtu comme un pénitent public, des verges à la main, dans une assemblée de prélats que présidait saint Dunstan. L'archevêque de Cantorbéry l'accueillit avec un visage sévère jusqu'au moment où le coupable ayant exprimé son repentir, il n'y tint plus, lui ouvrit ses bras, laissa couler de douces larmes, leva l'excommunication et les autres peines encourues par le comte, et lui accorda le pardon.

Non moins indépendante et non moins noble fut la conduite de saint Dunstan vis-à-vis du roi Edgar.

L'histoire relève dans la vie de ce prince une heure de regrettable faiblesse. Croyant que tout était permis à sa dignité royale, il s'oublia un jour jusqu'à pénétrer dans un monastère de vierges et jusqu'à flétrir la sainteté de ce lieu par un crime énorme.

Rencontrant peu après le pieux archevêque, il lui tendit la main selon sa coutume, mais celui-ci la repoussa d'un geste d'horreur et lui dit : « Vous êtes couvert de la honte du crime, vous n'avez même pas respecté le sanctuaire de Jésus-Christ, et vous oseriez toucher de votre main impure ces mains qui offrent au Père éternel le Fils de la plus pure des vierges! »

Le roi se voyant découvert fut rempli de confusion et, épouvanté, il se jeta aux pieds de saint Dunstan et implora son pardon avec l'accent d'un sincère repentir. Le Saint le releva doucement, touché de ses larmes, lui fit entendre des paroles de miséricorde, mais, fidèle à ses principes de sainte rigueur, il exigea, selon les règles qui régissaient encore au x^e^ siècle la pénitence publique, une réparation solennelle du scandale : sept années d'expiation, pendant lesquelles le roi ne porterait

pas la couronne, jeûnerait deux fois la semaine et distribuerait d'abondantes aumônes. Non seulement le royal pénitent se soumit à tout, mais il ajouta à ces prescriptions beaucoup d'autres œuvres de piété, fonda un monastère de vierges, et édifia plus par son humilité qu'il n'avait scandalisé par ses égarements.

Aussi, est-ce au milieu de l'allégresse générale que l'archevêque de Cantorbéry, les sept ans achevés, lui remit sur la tête la couronne royale, devant une immense assemblée des évêques, des nobles et du peuple réunis dans la ville de Bath (973).

A Edmond succéda Edouard, dit le *martyr*, qu'une basse jalousie fit poignarder après deux ou trois années d'un règne qui donnait les plus belles espérances. Dunstan surmonta sa douleur pour couronner à la suite de ce crime le frère d'Edouard, Ethelred.

VIE DE PRIÈRE — SÉANCE ÉMOUVANTE

Saint Dunstan, sans rien omettre des devoirs de sa lourde charge, s'ensevelit dans une profonde retraite pendant les dernières années de sa vie. Il prenait sur le temps du sommeil pour prolonger ses oraisons. Parfois, pour converser plus librement avec Dieu, il allait passer quelques jours au monastère de Glastonbury.

Quand il était à Cantorbéry, il ne manquait pas, même dans la saison la plus rigoureuse, de visiter journellement l'église de Saint-Augustin, située hors les murs, et le sanctuaire voisin, dédié à la Mère de Dieu.

Néanmoins, il parut encore à la tête d'un Concile rassemblé à Winchester pour y entendre les doléances de clercs et de chanoines que leur inconduite avait jadis écartés de leurs postes et qui réclamaient à grands cris leurs prébendes. Saint Dunstan ne craignit pas d'élever la voix à son tour et leur représenta avec une force irrésistible combien il était honteux pour eux de revendiquer des avantages qui ne pouvaient être accordés qu'aux prêtres fidèles observateurs de leurs engagements.

Tel était l'ascendant que conféraient à saint Dunstan son éloquence, son caractère de légat, son passé et sa vertu, que les clercs, confondus, reconnurent combien vaines étaient leurs prétentions et, changeant de ton, ils eurent recours aux larmes et aux supplications.

Le prélat ému paraissait prêt à user d'indulgence envers eux, quand, interrogeant du regard le grand crucifix qui ornait la salle du Concile, il lui sembla en entendre sortir cette voix : « N'attache aucune importance à leurs promesses. Il n'en sera rien. Il n'en sera rien. Ils ne se corrigeront point. »

Alors, faisant violence à son cœur, il resta inflexible et tous les assistants, convaincus qu'il ne s'inspirait que de l'Esprit de Dieu, se soumirent à ses décisions.

Il ne fallait rien moins que cette main de fer pour rétablir au x^e^ siècle la pureté de la discipline ecclésiastique dans l'Eglise anglicane.

Une inscription gravée au-dessous de ce même crucifix, rappelle encore aujourd'hui le souvenir de cette mémorable séance, tenue probablement en 975.

L'ASCENSION DE L'ANNÉE 988

Après tant de travaux, saint Dunstan n'attendait plus que l'éternelle récompense.

Son esprit prophétique lui avait permis de prédire à plusieurs personnages leur mort prochaine ; il lui fit pressentir à lui-même le moment du suprême passage.

Le jour de l'Ascension de l'année 988, du haut de la chaire, après avoir officié pontificalement à la messe, il adressa de touchants adieux à ses ouailles, leur annonçant que son séjour sur la terre allait finir et que le Seigneur l'appelait.

L'après-midi, étant revenu dans sa chère église cathédrale de Saint-Sauveur, il désigna l'endroit où il désirait être inhumé. Puis, saisi de la fièvre, il s'étendit sur sa couche, d'où il donna encore audience aux nombreux fidèles qui venaient en pleurant solliciter sa bénédiction, et le samedi, surlendemain de l'Ascension, ayant reçu le Viatique, il passa de ce monde à une vie meilleure.

Vingt-quatre ans plus tard, ses restes furent emportés à Glastonbury, parce que les Danois, conduits par leur roi Suénon, ravageaient tout le pays de Kent.

Puis, le roi Canut, l'un des successeurs de Suénon, devenu seul maître du pays et converti au christianisme, exprima le désir de voir le corps du Saint revenir à Cantorbéry. Pour plaire au roi, sans trop être privés eux-mêmes de leur trésor, les moines de Glastonbury firent deux parts des saintes reliques, ce qui dans la suite fit dire aux uns : « Le corps de saint Dunstan se trouve à Cantorbéry », aux autres, avec une part égale de vérité, « il est vénéré à Glastonbury ».

Saint Dunstan, à cause de ses aptitudes marquées pour la gravure sur métal et l'orfèvrerie, est quelquefois rangé parmi les patrons des forgerons et des orfèvres, du moins en Grande-Bretagne. A ce propos, la légende se permet de dire que le démon, jaloux de l'habileté du Saint dans ces sortes de travaux manuels, rôdait autour de son enclume pour le distraire, un jour qu'il fabriquait une pièce d'orfèvrerie. Comme le diable s'approchait trop sans y prendre garde, le saint orfèvre saisit le tentateur par le nez avec ses pinces rougies au feu, le posa sur l'enclume et le martela ainsi tout à son aise. Sans doute, Satan ne s'en est jamais vanté.

Saint Dunstan figure encore dans le calendrier de l'Eglise anglicane réformée. Puisse-t-il intercéder en sa faveur et hâter le moment désiré de son retour à l'Eglise seule véritable, l'Eglise romaine.

SOURCES CONSULTÉES

Vie de saint Dunstan, dans les BOLLANDISTES, au 19 mai, dans les *Vies des Saints* d'ADRIEN BAILLET, de ROHRBACHER, d'ALBAN BUTLER, traduit par GODESCARD, etc.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE, FRANCISCAIN

Fête le 20 mai.

Bernardin, devenu brillant cavalier, faisait de longues absences; sa parente, Tobie, inquiète pour sa vertu, le suit un jour et le voit demeurer longtemps hors la ville, en prières devant la Madone placée au-dessus de la porte de Sienne. Ses inquiétudes cessent.

L'ENFANT DE MARIE

Ce saint fut toute sa vie l'enfant chéri de la Sainte Vierge. C'est donc par une heureuse coïncidence que sa fête se trouve placée au milieu du mois consacré à celle qu'il aima d'un amour si tendre et si constant.

Bernardin naquit le 8 septembre 1380, le jour de la naissance de la Sainte Vierge, à Massa, en Toscane, où Tolle, son père, Siennois, de l'illustre famille des Albizeschi, gouvernait en qualité de premier magistrat. Sa mère, Néra, bien digne par sa piété de posséder un tel fils, ne devait pas jouir du spectacle de ses vertus, car elle mourut

quand il n'avait que trois ans. Sur son lit de mort, elle confia l'enfant à sa sœur Diane, qui fut pour lui véritablement une seconde mère. A sept ans, Bernardin perdit son père. Dès lors, le soin de son éducation revenait tout entier à cette parente qui l'accepta avec joie. On vit éclore peu à peu, sous sa sage direction, les germes de vertu que renfermait l'âme de l'enfant. Dans un âge si tendre, Bernardin était modeste, doux, humble, pieux; il faisait ses délices de la prière et de la visite des églises. Très attentif aux sermons, il répétait à ses compagnons les paroles qu'il avait entendues, et il le faisait avec tant de fidélité et de grâce qu'il était facile de prévoir ce qu'il serait plus tard.

Sa vive sensibilité le portait aussi à aimer tendrement le prochain. Un jour, sa tante, ayant renvoyé un pauvre sans rien lui donner, parce qu'il n'y avait qu'un pain dans la maison pour le dîner de toute la famille, Bernardin lui dit, les larmes aux yeux:

« Pour l'amour de Dieu, donnons quelque chose à ce pauvre homme, autrement, je ne pourrai rien manger aujourd'hui. J'aime mieux me passer de dîner que de laisser jeûner ce malheureux. »

Sa tante, au lieu de s'irriter de tant de charité, satisfit avec bonheur à son pieux désir.

A peine eut-il atteint l'âge de onze ans qu'il dut se séparer de celle qui avait guidé son enfance pour se rendre à Sienne auprès de ses oncles paternels, Christophe et Ange Albizeschi. Ceux-ci, désireux de cultiver ses heureuses dispositions, le mirent sous la conduite de deux célèbres professeurs: Onuphre, le grammairien, et Jean de Spolète. Bernardin profita à merveille de leurs doctes leçons. Il fut bientôt à la tête de tous ses condisciples qu'il dépassait, non seulement en intelligence et en savoir, mais, ce qui vaut mieux, en docilité et en vertu.

Il s'appliqua surtout avec un soin extraordinaire à veiller sur la pureté de son âme. Au milieu de ces écoliers formés à la vie des universités, querelleurs, libertins, séditieux, Bernardin conserva sa première innocence. S'il entendait un mot blessant, son visage se couvrait aussitôt d'une vive rougeur qui témoignait la peine qu'il en ressentait.

Parfois, cependant, il ne se contentait pas de rougir. Un jour, un homme de qualité, ayant prononcé en sa présence une parole déshonnête, Bernardin, l'enfant doux et aimable, se redressant tout à coup, l'œil brillant d'une sainte colère, lui ferma la bouche par un coup de poing si violent qu'il retentit par toute la place. Le noble libertin, devenu la risée des spectateurs, se retira confus. Mais cette réprimande le frappa si vivement qu'il résolut dès lors de se corriger. Il tint parole, et, depuis, toutes les fois qu'il entendait prêcher Bernardin, le souvenir de cette correction le faisait fondre en larmes.

En face d'une vertu aussi vaillante, le vice était forcé de baisser pavillon. Dès que le Saint paraissait:

« Taisons-nous, disaient les libertins, voici Bernardin! »

Quel était le secret de cette énergie si extraordinaire? Sa dévotion à Marie.

Dès sa plus tendre jeunesse, il avait pris l'habitude de jeûner chaque samedi en son honneur, et la Sainte Vierge le récompensait en lui donnant la force de vaincre ses passions.

Ses camarades d'études se moquaient un jour de lui parce qu'il ne cherchait à plaire à aucune dame.

« La dame de mes pensées est la plus belle du monde », répondit Bernardin.

Et comme leur curiosité était piquée, le pieux jeune homme en profita pour les conduire devant la statue de la Reine du ciel.

La pensée de la Sainte Vierge remplissait en effet son esprit, et la pureté immaculée de Marie ravissait son cœur.

Tobie, une de ses parentes, tertiaire de Saint-François, à qui la piété et un âge avancé donnaient des droits de sollicitude spéciale, voyant l'enfant devenir un cavalier brillant, s'émut des séductions que le monde pouvait exercer sur cette jeune âme et l'avertit de ses craintes; il lui répondit:

« Je suis déjà pris par l'amour, car je sens que je mourrai le jour même où je ne pourrai voir celle qui m'est chère. »

D'autres fois il ajoutait:

« Je m'en vais voir celle que j'aime, qui est plus belle et plus noble que toutes les filles de Sienne. »

Tobie, entendant ces paroles et n'en comprenant pas le sens, était profondément affligée et, voulant une fois éclaircir les soupçons qui la désolaient, elle le suivit secrètement; elle le vit de loin s'arrêter devant l'image de Marie, sculptée au fronton d'une des portes de Sienne. Là, à genoux sur le sol, Bernardin récita pieusement ses prières, et lorsqu'il les eut finies, il s'en retourna tout droit à la maison. Tobie connaissait désormais le secret de son jeune parent, et cessa de trembler pour lui.

Au milieu des exercices de la piété, le vertueux jeune homme poursuivait ses études avec une ardeur que le ciel récompensait. Dès l'âge de treize ans, il avait fini son cours de philosophie, il étudia alors le droit civil et canonique, puis les Saintes Ecritures.

Dès qu'il eut goûté à cette dernière étude, toutes les autres sciences lui parurent sans attrait; il employait le jour et la nuit à lire et à comprendre l'Evangile, et sa vie entière à le mettre en pratique.

LE SERVITEUR DES PAUVRES

Il y avait à Sienne, dans l'hôpital *della Scala*, une humble confrérie, dite des *Disciplinés de la Vierge*, destinée au service des malades. Bernardin, ses études finies, se hâta de s'y faire admettre; il avait alors dix-sept ans. Ce fut un spectacle touchant de voir ce jeune homme au corps frêle, au visage délicat, entouré jusque-là de toutes les jouissances que procure la richesse, revêtu désormais d'habits grossiers, assistant les pauvres dans leurs maladies les plus repoussantes, sans se laisser rebuter, ni par les piqûres de l'amour-propre, ni par les répugnances de la chair, et faisant suivre ces exercices pénibles de longues méditations et d'austérités effrayantes.

En 1400, la peste, qui avait désolé une partie de l'Italie, attaqua la ville de Sienne et particulièrement l'hôpital *della Scala*. Il y mourait de dix-huit à vingt personnes par jour, de telle sorte que le personnel de l'établissement fut emporté presque tout entier par le fléau. Ce fut en cette occasion que Bernardin fit paraître admirablement sa charité. Non seulement il s'exposa lui-même pour l'assistance des pestiférés, mais il fit tant par ses exhortations, que douze hommes de cœur se joignirent à lui; pendant quatre mois, ces martyrs du dévouement, qu'on croyait perdus, s'exposèrent à la contagion sans en recevoir aucune atteinte.

Au bout de ce temps, la peste ayant cessé, Bernardin, épuisé de fatigues, tomba dans une fièvre violente qui l'obligea quatre mois à garder le lit. Il supporta cette épreuve avec résignation et édifia, autant par sa patience et sa docilité qu'il l'avait fait par sa charité.

C'est pendant cette longue maladie qu'il se fortifia dans son projet de se consacrer entièrement à Dieu.

A peine fut-il rétabli qu'il se mit de nouveau au service des malades. Une de ses tantes, ermite de Saint-Augustin, accablée de souffrances, avait réclamé ses services. Bernardin la soigna plus d'un an, comme l'aurait fait le fils le plus dévoué et lui ferma les yeux.

BERNARDIN PRIE POUR SA VOCATION

Ce devoir accompli, notre Saint se retira chez un de ses amis, aux extrémités de Sienne, et se fixa pour clôture absolue les murs de son jardin. Dans cette solitude, il s'appliqua à l'oraison et à la pénitence, afin d'appeler les lumières du ciel sur la route qu'il devait suivre.

Un jour qu'il répandait son cœur devant un crucifix, il entendit une voix qui lui disait : « Bernardin, tu me vois dépouillé de tout et attaché à une croix pour ton amour; il faut donc aussi, si tu m'aimes, que tu te dépouilles de tout et que tu mènes une vie crucifiée. »

Pour suivre ces conseils, Bernardin résolut d'entrer dans l'Ordre de saint François. Il prit l'habit au couvent de Colombière, à quelques kilomètres de Sienne, le 8 septembre 1404, vingt-deuxième anniversaire de sa naissance. Il est à remarquer que, dans les trois années qui suivirent, c'est à ce jour où l'Eglise célèbre la fête de la Nativité de Notre-Dame, qu'il fit sa profession, célébra sa première messe et prêcha son premier sermon. C'est ainsi que la Sainte Vierge voulut présider à sa triple vocation de religieux, de prêtre et d'apôtre.

Dès son entrée dans la vie religieuse, Bernardin, non content de suivre la règle de saint François, déjà si austère, s'appliqua à détruire en lui, à force de veilles, de jeûnes et de mortifications, toute attache au monde. Il recherchait avec empressement les mépris, les humiliations et les mauvais traitements. Son plaisir n'était jamais plus grand que lorsqu'en marchant dans les rues, les enfants lui disaient des injures et lui jetaient des pierres, à cause de la pauvreté de son habit et de la nudité de ses pieds : « Laissons-les faire, disait-il à ceux qui l'accompagnaient, ils nous fournissent l'occasion de gagner le ciel. »

LE PRÉDICATEUR

Lorsqu'il eut fait sa profession, ses supérieurs lui ordonnèrent de faire valoir son talent pour la prédication que nous avons vu s'annoncer d'une manière si étonnante à l'époque de son enfance.

Il trouva d'abord de grandes difficultés dans une faiblesse de voix accompagnée d'enrouement; mais sa bonne Mère était là. A peine l'eut-il invoquée, que sa voix devint pure et éclatante. Il reçut en même temps toutes les qualités nécessaires à un prédicateur : l'intelligence des saintes lettres, l'élégance de la composition, la beauté du geste et surtout un feu et un zèle admirables pour la conversion des âmes. Aussi, sa prédication produisit-elle en Italie des fruits merveilleux.

On ne pouvait entendre sans émotion sa parole toute brûlante de charité. Les pécheurs, pris soudain de repentir, fondaient en larmes et retournaient chez eux corrigés. Les hommes venaient déposer entre ses mains les dés, les cartes et autres instruments de jeux défendus; les femmes lui apportaient leurs dorures, leurs cheveux, leurs fards et tous ces objets de vanité qui pervertissent l'âme en embellissant le corps.

A cette époque, l'Italie était mise à feu et à sang par la guerre des Guelfes et des Gibelins; le Saint parvint, à force d'exhortations, à adoucir les esprits et à désarmer des adversaires jusque-là irréconciliables.

Au reste, la punition ne tardait point lorsqu'on méprisait ses conseils. On assure qu'ayant prêché quatre discours sur la nécessité de la réconciliation générale, il s'écria à la fin du dernier : « Que tous ceux qui ont des sentiments de paix viennent se ranger à ma droite. » Un jeune gentilhomme resta seul à sa gauche et murmura. Le Saint le reprit sévèrement et lui prédit une fin misérable; ce qui se vérifia peu de temps après.

Si l'on ajoute au don de l'éloquence celui des miracles, on comprendra quelle influence les paroles de Bernardin devaient avoir sur les peuples qu'il évangélisait.

Une petite fille étant venue au monde avec deux ulcères terribles, dont un sur la poitrine, par où sortait le souffle de ses poumons, elle fut guérie par une bénédiction qu'il lui donna. Un autre enfant, qui était presque mort, fut rétabli en parfaite santé, et un homme fut délivré du mal caduc par la force de ses prières.

Ses ennemis eux-mêmes avaient part à ses bienfaits. Un couvreur se moquant de lui, comme il passait dans la rue, tomba du toit sur lequel il était monté et se brisa tout le corps; mais, ayant reconnu sa faute, il recouvra, après la bénédiction du Saint, l'usage de ses membres.

Un jour, un pauvre lépreux lui demanda l'aumône, Bernardin, qui ne portait jamais d'argent, lui donna ses souliers. A peine le malheureux les eut-il chaussés qu'il se sentit soulagé : il vit disparaître peu après toute trace de sa terrible maladie.

Souvent, notre Saint parcourait à pied les campagnes, portant çà et là le grain de la parole divine. Comme il se rendait à Mantoue, où il devait prêcher, il arriva sur les bords d'une rivière que la profondeur de l'eau ne lui permettait pas de traverser à gué. Un batelier se trouvait là : le Saint lui demande de vouloir bien le conduire à l'autre bord, mais celui-ci refuse, parce que Bernardin n'a pas d'argent à lui donner. Confiant dans le ciel pour lequel il va travailler, le serviteur de Dieu étend alors son manteau sur les eaux et, sur ce frêle esquif, il traverse la rivière à pied sec.

Ces prodiges arrivaient parfois au milieu de ses sermons et en augmentaient l'effet. C'est ainsi que, faisant l'éloge de la Sainte Vierge, il lui appliqua ces paroles de l'Apocalypse : « Un grand signe est apparu au ciel. » Au même instant, une étoile, d'une admirable clarté, apparut au-dessus de sa tête, aux yeux de l'auditoire ébloui.

Une autre fois, prêchant devant des Grecs qui ne savaient pas l'italien, il se fit comprendre d'eux comme s'il avait parlé leur langue maternelle.

Bernardin, apôtre inspiré et thaumaturge, possédait à un degré éminent une qualité sans

laquelle les prédicateurs ne sauraient conquérir les âmes. A l'exemple de Jésus-Christ, il pratiquait lui-même tout ce qu'il enseignait aux autres. Au milieu de ses travaux évangéliques si nombreux et si absorbants, il n'omettait aucun des exercices de la règle franciscaine. Toutes les nuits, il se levait pour assister à l'office, et le matin, après avoir dit sa messe, il consacrait une heure entière à l'oraison. Son humilité était si grande qu'il ne marchait que la tête baissée, comme un coupable ; il n'entreprenait jamais rien sans demander conseil à ceux qui l'entouraient.

Il eut souvent des combats à soutenir pour la chasteté ; mais il en sortit toujours victorieux. Un jour, tandis qu'il faisait la quête, une dame le pria d'entrer chez elle pour lui donner son aumône. Lorsqu'il fut entré, elle lui découvrit effrontément la passion qu'elle avait depuis longtemps pour lui et lui déclara que, s'il n'y consentait, elle allait appeler au secours comme s'il lui faisait violence, et le couvrir ainsi de honte. Un accident si imprévu embarrassa d'abord saint Bernardin, mais, ayant invoqué la Sainte Vierge, il reçut subitement l'esprit de conseil, et, non seulement il se tira avec une prudence admirable de ce danger, mais il excita un vif repentir dans le cœur de cette dame qui, depuis, resta fidèle à son mari.

Là ne se bornent pas les épreuves de notre Saint. La première fois qu'il prêcha à Milan, le duc Philippe-Marie Visconti se laissa prévenir contre lui à l'occasion de certaines paroles qu'il avait prononcées dans ses sermons. Il lui ordonna même, sous peine de mort, de changer de langage. Bernardin déclara généreusement que ce serait pour lui un grand bonheur que de mourir pour la vérité. Le duc voulut alors le corrompre pour le décrier ensuite et montrer au peuple que ce prédicateur, si désintéressé en apparence, n'était pas insensible à l'appât des richesses. Il lui envoya donc une bourse de cinq cents ducats, le priant d'en disposer pour ses propres besoins.

« Dites à votre seigneur et maître, répondit Bernardin à l'officier chargé de lui remettre ce présent, que saint François a pourvu à tous les besoins de ses enfants, et ne leur a laissé d'autre sollicitude que celle de servir Dieu et d'être utile au prochain. »

Touché de cette remontrance, le duc fit reporter les ducats au saint homme, en le priant d'accepter cette aumône pour la distribuer aux pauvres. « Si cela est, dit le Saint au messager, suivez-moi jusqu'aux prisons, » et là, en sa présence, il délivra un grand nombre de prisonniers pour dettes qui y étaient détenus.

Une conduite aussi généreuse acheva de désabuser le duc de Milan : il conçut pour le Saint une vénération profonde dont il ne se départit jamais.

LE SAINT NOM DE JÉSUS

C'est à Bernardin de Sienne que remonte la dévotion au saint nom de Jésus. Il ne pouvait prononcer ce nom sacré sans éprouver des transports extraordinaires. Souvent, à la fin de ses sermons, il montrait au peuple un tableau sur lequel le monogramme du Christ J.H.S. était inscrit en lettres d'or environnées de rayons. Il invitait alors ses auditeurs à se mettre à genoux et à s'unir à lui pour adorer le Rédempteur des hommes.

Cette dévotion, taxée tout d'abord de nouveauté, lui attira beaucoup de désagréments. Certains termes qu'il avait coutume d'employer furent interprétés d'une façon maligne. Averti par des personnes envieuses, le Souverain Pontife Martin V envoya chercher Bernardin et le condamna à garder le silence pour toujours. L'humble religieux se soumit sans chercher à se justifier. Mais le Pape ne tarda pas à découvrir la calomnie.

Après avoir mûrement examiné la conduite et la doctrine du serviteur de Dieu, il reconnut son innocence, le combla d'éloges et lui permit de prêcher partout où il lui plairait. Il le pressa même d'accepter l'évêché de Sienne. Mais le Saint trouva moyen d'éluder cette proposition.

Eugène IV, successeur de Martin V, lui offrit sans plus de succès les évêchés de Ferrare et d'Urbin. Un jour, il lui mit de ses propres mains la mitre sur la tête : ce fut en vain. Le Saint voulait mourir dans la robe du religieux, chère à son humilité, et dans les fonctions de l'apostolat, auxquelles il avait consacré sa vie.

Non content d'être utile aux séculiers, saint Bernardin de Sienne travailla aussi à la perfection de ses frères. Elu vicaire général de son Ordre, il rétablit l'étroite observance dans plusieurs couvents, et il en fit bâtir un grand nombre de nouveaux, à la plupart desquels il donna le nom de *Sainte-Marie de Jésus*, alliant ainsi les deux dévotions si chères à son cœur. Quand il prit l'habit, il n'y avait pas plus de vingt monastères de l'étroite observance dans toute l'Italie, et environ deux cents religieux. Lorsqu'il mourut, il y avait plus de *trois cents* couvents et près de *cinq mille* religieux.

Trois ans après son élection, il partagea, avec saint Jean de Capistran, son disciple, cette charge devenue trop lourde pour ses épaules affaiblies par toute sorte de travaux. Puis, ses infirmités augmentant, il dut s'en démettre tout à fait. Il n'en recommença pas moins ses courses apostoliques. Une terrible sédition ayant éclaté à Massa, lieu de sa naissance, il rétablit tout dans l'ordre par un discours fort pathétique sur l'union et la charité chrétienne.

Ce fut son dernier bienfait. Attaqué par une fièvre maligne, il fut averti par saint Pierre Célestin, qui lui apparut auprès de la ville d'Aquila, que sa fin était proche. Une fois muni des sacrements, le Saint pria ses frères de l'étendre sur le sol nu de sa cellule, afin qu'il lui fût donné de rendre le dernier soupir de la même manière que son Père saint François. C'est ainsi qu'il rendit son âme à Dieu, la veille de l'Assomption, à l'heure des Vêpres, tandis que l'on chantait au chœur cette antienne :

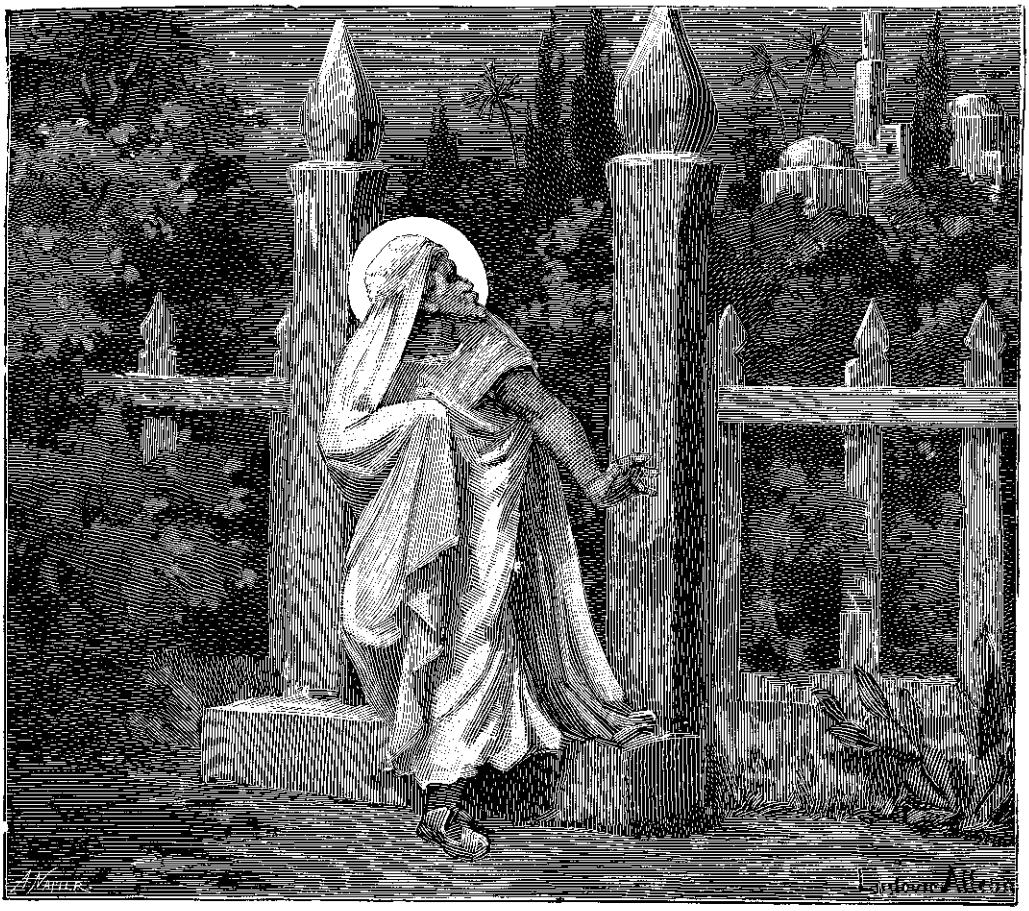
Mon Père, j'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés ; maintenant, je prie pour eux et non pour le monde, parce que je viens à vous.

Il était âgé de 64 ans. Il nous reste de lui de nombreux livres de piété qui constituent un riche trésor pour les prêtres et les fidèles. Ses *œuvres complètes*, imprimées à Paris, en 1636, forment 5 volumes in-folio.

LES SAINTS MOINES D'ETHIOPIE (Abyssinie).

ET SAINT ELESBAAN (Caleb), ROI ET MOINE

Fête le 20 mai et le 27 octobre.



Saint Caleb, roi d'Ethiopie, après ses victoires, quitte secrètement son palais durant la nuit, cache sous des vêtements vulgaires, et va se faire humble moine.

L'Ethiopie (Abyssinie), évangélisée au quatrième siècle par saint Frumence (1) avait conservé, malgré diverses persécutions locales, de nombreux chrétiens fidèles à la loi de Jésus-Christ. La vie monastique qui, du IVe au VIIe siècle, fit fleurir les solitudes d'Egypte, porta son influence civilisatrice jusqu'en Ethiopie et y continua glorieusement l'apostolat de saint Frumence.

Sous le règne d'Amda III, fils de Saladaba, douzième successeur d'Abréha (le roi baptisé par saint Frumence), des moines vinrent de l'empire romain se fixer dans la Haute-Ethiopie. Neuf d'entre eux sont célèbres dans l'histoire ecclésiastique de ce pays, on les appelle les neuf Saints.

C'est le Tigré qui fut le théâtre de leur apostolat. Les solitudes alpestres, où chacun d'eux se retira, devinrent le siège de monastères qui portent leurs noms, et dont plusieurs subsistent encore.

« Salut à ces saints, dit le poète sacré, ils vécurent dans la concorde, et par leurs prières détruisirent le règne du serpent Arwé. »

En effet, raconte la légende (?), au moment de leur venue, un grand dragon désolait, depuis vingt-cinq ans, les environs d'Axoum, dévorant hommes et bestiaux. Il avait une coudée de diamètre, cent soixante-dix coudées de long, ses dents étaient longues d'une coudée. Les saints moines prièrent, et le monstre fut mis en pièces.

Ainsi, dans les Gaules, sainte Marthe détruisit la Tarasque aux bords du Rhône, saint Mesmius le dragon de Micy aux bords de la Loire, saint Romain, la Gargouille aux bords de la Seine.

(1) Voir la *vie de saint Frumence*, livraison 4, 29, 27 octobre.

(2) *Lettre de Mgr de Jacobis. Annales de la propagation de la Foi*, t. XXI, p. 333-334.

Aujourd'hui encore, les Ethiopiens croient à l'existence du grand dragon ; ils l'appellent le Gabella. Il ne serait pas mort, ajoutent les moines schismatiques ; mais, les prières des neuf saints l'auraient obligé à se cacher dans son antre, près du monastère de Guendguendié.

Les noms de ces neuf saints, ou plutôt leurs surnoms (car seul le nom de saint Pantaléon n'a pas été changé) sont relatés dans la liturgie éthiopienne; ce sont : saint Aragawi, saint Pantaléon, saint Garima, saint Alêf, saint Tsehma, saint Aftze, saint Likanos, saint Imeata, saint Otz ou Guba.

SAINT ARAGAWI (Fête le 14 octobre.)

Le patriarche de la vie monastique en Ethiopie est saint Michaël ou Za-Michaël, surnommé saint Aragawi, c'est-à-dire le vieillard. Ce nom d'Aragawi, légèrement modifié en *Aregawi*, est devenu, en éthiopien, le synonyme de moine (1).

Saint Aragawi était religieux dans le monastère fondé par saint Pacôme; voilà pourquoi, passant par-dessus la concordance des dates, les légendes disent que « ce saint abbé lui remit l'*askéma* ou capuce abbatial, comme lui-même l'avait reçu de saint Macaire, saint Macaire de saint Antoine le Grand, saint Antoine de l'archange saint Michel.

C'est au sommet d'une montagne inaccessible, le Debra Damô, qu'il fonda son monastère. Notre Seigneur, dit-on, lui aurait apparu pendant qu'il priait sur la montagne, et aurait béni le lieu qu'il avait choisi pour sa retraite. Le Najor baigne le pied de la montagne (2) et fournissait de l'eau au monastère. Des ennemis de la foi avaient, en haine des habitants du monastère, détourné le cours de ce ruisseau : saint Aragawi frappa de son bâton la digue qu'ils avaient élevée, et elle se brisa aussitôt.

Les disciples, qui s'étaient groupés autour de ce saint ermite, suivaient la règle du monastère de saint Pacôme, c'est-à-dire la règle de Tabenne (appelée aussi la règle de l'Ange, parce que saint Pacôme en avait rédigé les principales dispositions sous la dictée d'un ange).

Saint Aragawi vécut environ cent ans ; il vit le règne de Guébra Maskal, l'arrière petit-fils d'Amda II.

SAINT PANTALÉON (Fête le 6 octobre.)

Saint Pantaléon était fils d'un noble romain. Tout jeune, il s'enferma dans un monastère. Il vint en Ethiopie avec saint Aragawi. Ils habitèrent d'abord ensemble une petite maison. Plus tard, ils se séparèrent, et saint Pantaléon se retira sur le sommet d'une petite montagne, située à deux milles à l'est d'Axoum.

Là, il demeura d'abord dans une caverne. Puis, afin de vivre dans une solitude plus parfaite, il se construisit une petite tour, haute de cinq coudées, large de deux, longue de trois, ayant pour toiture une grande pierre, et pour fenêtre un petit trou. Il y vécut quarante-cinq ans dans la mortification la plus absolue. Telle était sa maigreur que sa peau était collée sur ses os, et l'abondance de ses larmes avait fait tomber les cils de ses paupières.

Innombrables furent ses miracles : il rendait la santé aux malades, la vue aux aveugles, la vie aux morts. Aussi, malgré sa retraite, son influence sur la nation qu'il avait adoptée fut-elle considérable ; de toutes parts, on venait recourir à ses prières et à ses conseils.

SAINT GARIMA (Fête le 17 mars et le 17 juin.)

Le vrai nom de saint Garima est Isaac. Son père était un prince souverain, vassal de Rome, appelé Masfianos. Sa mère, Sefenghia, était stérile ; mais, un jour qu'elle priait, prosternée devant une image de la Sainte Vierge, demandant à Dieu de lui donner un fils qui fût selon son cœur, sinon de maintenir sa stérilité, elle vit l'image sainte lui répondre d'un signe de tête : sa prière était exaucée.

Le fils qu'elle mit au monde reçut le nom d'Isaac. Quand il eut douze ans, elle lui fit donner une instruction religieuse très complète.

Suivant la volonté de son père, il devait lui succéder dans le gouvernement de sa principauté ; mais un ange lui apparut et lui dit : « Ce n'est pas ta vocation ; tu es destiné au salut de beaucoup de tes semblables. » Toutefois, à la mort de son père, il se vit contraint par les grands de la nation d'accepter le pouvoir. Il le garda six ans.

A cette époque, saint Pantaléon lui envoya un messager pour lui dire : « Isaac, le royaume de ce monde est fragile, le royaume des cieux est éternel. » Isaac pria Dieu de lui montrer la voie droite. La nuit suivante, l'archange Gabriel lui apparut, et, le prenant sur ses ailes, le transporta, en la même nuit, au pays d'Axoum, dans le monastère de saint Pantaléon. « Sois le bienvenu, » lui dit ce Saint; il le bénit et l'embrassa. Ils restèrent dix jours ensemble à parler de Dieu ; alors saint Pantaléon donna à Isaac l'habit religieux (1).

LA FLORAISON MONASTIQUE

Un an après, les solitudes d'Axoum recevaient de nouveaux hôtes venus de diverses parties de l'empire romain : Likanos, de Constantinople ; Imeata, de Kosiat (probablement Kosiana en Palestine); Tsehma, d'Antioche ; Guba ou Otz, de Césarée de Cilicie ; Aftze, de la province d'Asie ; Mataë, de Rome.

Ils vécurent quelque temps sous la direction de saint Aragawi et de saint Pantaléon. Puis, tous se séparèrent pour aller prêcher l'Evangile parmi le peuple, et fonder chacun de nouveaux monastères.

Isaac, ou saint Garima, se retira dans le lieu appelé Madara ; le monastère qu'il y créa existait encore au XVI^e^ siècle, au temps du voyageur portugais Francisco Alvarez. Ce monastère essaima à son tour, et, à la mort de saint Garima, quarante couvents reconnaissaient son obédience.

Nombreux furent les miracles de saint Garima : semés par lui, des épis de blé produisaient instantanément leur récolte; à sa voix, les rochers et les arbres étaient transportés au loin... Aussi son culte est-il longtemps resté en honneur, et au XVI^e^ siècle,

(1) Lefèvre, *Voyage en Abyssinie*, t. I., *Introduction* p. XXVII.

(2) Mgr de Jacobis, *loc cit.* pp. 229-331.

(1) *Acta sanctorum*, oct. XII, p. 332 et s.

rapporte Alvarez, son tombeau était le rendez-vous de nombreux pèlerins.

Les récits liturgiques éthiopiens nous donnent le noms des lieux où se retirèrent saint Alef, saint Atzfe, saint Guba et saint Likanos ; ce sont le mont Behza, le pays d'Iaha, sur les bords de Moreb (souvent visité par Salt) le désert de Barka, et le mont Konetzel.

Saint Likanos, l'ermite de Konetzel, priait avec une ferveur extrême. Dieu l'en récompensa par un prodige : pendant qu'il priait, ses doigts brillèrent comme des flambeaux.

Dans la liturgie éthiopienne, nous trouvons encore les noms de beaucoup de vénérables anachorètes qui appartiennent, sans doute, à la floraison monastique inaugurée par saint Aragawi : c'est Batatzun, célèbre par ses jeûnes prodigieux ; il ne mangeait qu'un jour sur six, et alors une seule feuille de légume. — C'est Palémon, qui, tenté par le démon, fut averti par une voix céleste. — Grégorios, dont la demeure était une fosse. — Libanos qui, à la voix d'un ange, quitte la maison paternelle, et se réfugie dans le désert avec Adhamios et Astéa là, il renouvela le miracle de Moïse : il frappa un rocher, et une source en jaillit. — Yacoub, surnommé le restaurateur des monastères du désert, Horas, Siméon, Bessarion, tous renommés par leurs miracles ; — Lukianos, Esdras, Joannès l'ancien, et l'autre Joannès, admirables par leur charité ; — Ambaças, Samuel et Guebra, Menses, Keddus, auxquels obéissaient les lions et les animaux féroces. — Enfin, Moïse, cet ancien brigand converti, comme le saint anachorète de race noire de même nom, qui vécut dans le désert de Scété au temps de saint Macaire ; retiré au désert avec sept autres solitaires ses disciples, Moïse tomba sous les coups des barbares païens. « Le sang que j'ai versé, dit-il en mourant, ne peut être lavé que par mon sang. » Les Barbares s'étaient saisis de six autres moines, et, pendant qu'ils les égorgeaient, le septième qui s'était caché, vit des anges qui descendaient des cieux portant à chacun une couronne. Aussitôt il se montra aux barbares, afin de partager la couronne de ses compagnons.

Mais ce ne furent pas seulement les hommes qui se réfugièrent dans de pieuses solitudes. En Ethiopie, les femmes eurent aussi leurs monastères. L'Eglise éthiopienne célèbre la mémoire de sainte Bazalota, sœur de saint Aragawi ; pour la gloire de Dieu, elle s'était vouée à de grandes austérités : ainsi avait-elle chargé son corps d'une lourde chaîne de fer. Une autre religieuse, sainte Euphémie, pour se défendre contre les embûches de Satan, portait au front une image de l'archange saint Michel.

Immense fut l'influence de cette floraison monastique ; elle s'épanouit principalement dans le Tigré et dans le désert qui le borne au nord.

Le royaume en ressentit, même au point de vue temporel, une nouvelle vigueur, et Tazéma, le fils d'Amda II, de ce roi sous lequel les neuf Saints étaient venus en Ethiopie, entreprit une guerre contre la Nubie et la termina heureusement.

SAINT CALEB OU ELESBAAN, ROI ET ANACHORÈTE

Mais c'était le petit-fils d'Amda II, Caleb, fils de Tazéma, qui devait porter à son apogée la puissance éthiopienne. Sous son règne, les Ethiopiens conquirent le sud de l'Arabie, et y fondèrent un royaume feudataire de la couronne d'Axoum. Cette guerre fut entreprise pour venger la mort de nombreux chrétiens martyrisés par ordre du roi Hémyarite Dhu-Nowas, récemment converti au judaïsme (1).

Avant de partir, le roi Caleb alla demander à saint Pantaléon de bénir son expédition. Le vieil anachorète lui prédit la victoire. Bien plus, dit la légende éthiopienne, Dieu permit que, par le miracle de bilocation (2) il concourût à ce triomphe des armes éthiopiennes. Quoiqu'il n'eût pas quitté la tour où il s'était enfermé depuis quarante-cinq ans, il fut vu en Arabie au milieu des combattants, repoussant les attaques de l'ennemi (524).

Dix-huit ans environ après la conquête de l'Yémen, Caleb abdiquait en faveur de son fils Guebra-Maskal. La nuit qui suivit, s'étant revêtu d'un cilice, et n'emportant, de toutes ses richesses, qu'une natte pour se coucher et une coupe pour boire, le saint roi sortit de son palais, seul, sans escorte, et gagna le monastère qu'avait fondé saint Pantaléon. Là, confiné dans une pauvre cellule, il acheva sa vie dans la prière et les austérités.

Avant de quitter sa cour, il avait ordonné d'envoyer à Jérusalem sa couronne royale, « demandant, disait-il dans sa lettre au patriarche de Jérusalem, qu'elle fût suspendue devant la porte du Saint-Sépulcre, en ce lieu où le Christ, fils de Dieu, en ressuscitant des morts, nous a montré le principe de la résurrection et de l'incorruptibilité.

Le roi Caleb est honoré comme saint, non seulement par l'Eglise éthiopienne, mais encore par l'Eglise romaine ; son nom, dans le martyrologe romain, est saint Elesbaan, celui que lui donnaient les Grecs, et qui doit être dérivé d'El-Atzbeha, un des noms qu'il avait probablement portés avant son couronnement (3).

Le règne de son fils, Guebra-Maskal, fut un règne de paix et de concorde. A peine si ses ennemis levèrent la tête ; il les soumit aussitôt. Non moins zélé pour le bien de la religion, il chercha à répandre la foi parmi ses peuples, et fit bâtir un grand nombre d'églises.

Bien plus, il encouragea les travaux d'Yared, l'inventeur de la musique sacrée en Ethiopie. C'est ce qu'exprime, d'une manière poétique, un *encomium* de la liturgie éthiopienne : « Sous son règne, un cantique céleste fut révélé à la terre : Gloire à Dieu au haut des cieux, et paix sur la terre (4). »

Cependant l'Eglise d'Alexandrie, de laquelle celle d'Ethiopie dépendait, était, depuis un siècle, agitée

(1) S'il plaît à Dieu, nous raconterons un jour les actes héroïques des martyrs de l'Arabie heureuse, et notamment du prince de Nedjran, Abdallah ibu Al-Thamir ibu Harth, le saint Aréthas du martyrologe romain.

(2) Bartholi, dans son *Istoria della Compagna di Gesu* rapporte un miracle de bilocation de saint François-Xavier. V. l'édition de Plaisance 1820, *l'Asia Parte, prima* L. III, p. 165.

(3) Ludolf, *Hist Æth.* L. II c. 4, 22.

(4) *Acta Sanctorum*, oct. XII, p. 387, Ludolf, *Hist Æth* L. II, c. 4, § 41.

par les luttes qu'avait soulevées l'hérésie eutychienne. De ces luttes, l'invasion musulmane aidant, devait malheureusement sortir le triomphe de l'hérésie et du schisme, en Egypte d'abord, et par suite, en Ethiopie.

F. Romanet du Caillaud.

MARTYRE DE PLUSIEURS JUIFS CONVERTIS EN SICILE

9 avril.

Durant la persécution de Dèce et de Valérien, trois chrétiens, Philadelphe, Alphius et Cyrinus, arrêtés par ordre de Tertullus, gouverneur de la Sicile, étaient conduits à la ville des Léontiniens (aujourd'hui ruinée) pour y être soumis à la torture. Comme ils approchaient de la cité, un israélite dont le fils était possédé du démon depuis un mois, et qui ne savait plus à qui recourir pour le délivrer, se présente au devant d'eux et les supplie d'avoir pitié de son enfant. Le malheureux jeune homme était là étendu sur la route. Sa mère et ses frères joignent leurs instances à celles du père.

« Croyez-vous en Jésus-Christ? leur demandent les martyrs. — Nous y croyons répondent les juifs. » Se tournant vers les soldats, les chrétiens leur disent : « Déliez nos mains pour que nous puissions les lever vers le ciel et prier. » Les soldats refusent, par crainte de leur chef; alors les chaînes se brisent d'elles-mêmes et tombent. Les trois chrétiens s'agenouillent et adressent à Dieu cette prière : « Seigneur notre Dieu, qui avez créé le ciel, la terre et la mer, exaucez la prière de vos serviteurs, délivrez cet homme que tourmente le démon, et manifestez en ce lieu la gloire de votre nom. » Ils se relèvent, Alphius s'approche du possédé, et dit au démon : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, esprit immonde, quitte cette créature faite à l'image de Dieu! » Le démon répond par des imprécations contre Tertullus qui avait envoyé en ce lieu ses ennemis les martyrs, et abandonne sa victime.

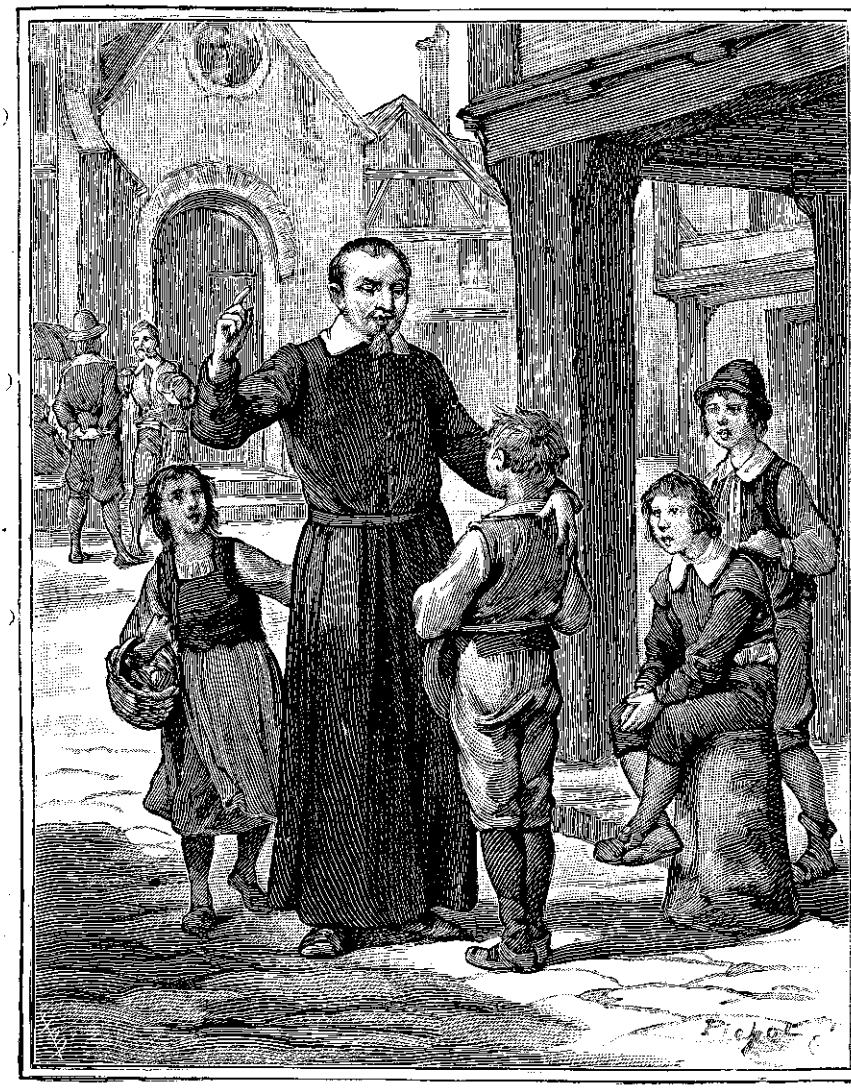
Ce miracle convertit toute la famille et les proches parents du jeune israélite; les chrétiens les envoyèrent dans la montagne où se cachaient l'évêque et plusieurs prêtres. Ils les trouvèrent et reçurent le baptême.

Près de quatre mois se passèrent; Alphius, Philadelphe et Cyrinus, fidèles à leur foi, malgré la prison et les tortures, étaient conduits un jour à travers le faubourg des juifs, quand les israélites convertis vinrent leur demander la faveur de se joindre à eux et de partager leurs souffrances. A cette vue, les autres juifs leur lancent des pierres, les soldats les arrêtent et les conduisent au gouverneur. « Pourquoi avez-vous quitté la loi de vos ancêtres? leur demanda-t-il? — Nos rabbins nous enseignaient l'erreur, répondirent les nouveaux chrétiens, mais Dieu nous a fait connaître la vérité par les miracles d'Alphius, Philadelphe et Cyrinus, nous savons maintenant que Jésus-Christ est le vrai Dieu et nous voulons mourir pour lui. » Tertullus envoie chercher les principaux d'entre les juifs : « Que faut-il faire de vos compatriotes? leur dit-il? — Les mettre à mort, s'ils persistent dans leur impiété, » répondent ceux-ci. Alors le gouverneur dit au père du jeune homme guéri : « Entendez-vous ce que disent les sages de votre nation? — Nous n'avons qu'une chose à répondre, reprend le converti, c'est que nous sommes chrétiens, et que nous ne sacrifierons pas aux démons. » Sur ces paroles, le gouverneur les livra aux juifs qui les lapidèrent. — Le Pape Paul V a autorisé le culte de ces courageux martyrs : leur fête est le 9 avril.

VIE DU VÉNÉRABLE BARTHÉLEMY HOLZHAUZER

FONDATEUR DE L'INSTITUT DES CLERCS SECULIERS VIVANT EN COMMUNAUTÉ

(1613-1658)



Le vénérable Barthélemy, rempli d'un zèle infatigable, instruit les enfants dans les rues et sur les places publiques.

HUMBLES ORIGINES — GUÉRISON MIRACULEUSE

Suscité de Dieu pour accomplir en Allemagne l'œuvre admirable à laquelle travaillaient en France le cardinal de Bérulle, saint Vincent de Paul et M. Olier, Barthélemy Holzhauzer naquit en 1613 à Longnau, petit village de la Souabe, non loin d'Augsbourg. La pauvreté que d'autres embrassent volontairement, Barthélemy la trouva à son berceau. Ses parents, dont la délicatesse de conscience allait jusqu'au scrupule, n'avaient aucune fortune. Léonard Holzhauzer était cordonnier et parvenait à grand'peine à nourrir une nombreuse famille de onze enfants.

Très jeune encore, Barthélemy manifesta un vif attrait pour l'étude. Avant de savoir lire, il aimait jouer avec les livres. On l'envoya à l'école dans un village éloigné et l'enfant priait Dieu pour charmer la longueur du chemin. Un soir qu'il revenait à la maison paternelle, Notre-Seigneur et sa sainte Mère lui apparurent tout à coup, et il vit dans le ciel une croix ardente aux

dimensions considérables. Sans s'effrayer du prodige, l'enfant se prosterna. Plus tard seulement il comprit que Dieu avait voulu lui prédire les nombreuses croix qui traverseraient sa vie et en même temps lui donner un avant-goût de la gloire céleste. Ignorant jusqu'alors, l'enfant fut subitement éclairé d'en haut et eut l'intuition des vérités divines. Sa piété devint très ardente et il éprouva un vif désir d'apprendre le latin. Les remontrances de ses parents, dont la pauvreté semblait un obstacle insurmontable, ne le découragèrent pas. Mais, craignant enfin d'aller contre la volonté du ciel, ils ramassèrent l'argent d'un petit trousseau, mendièrent de porte en porte quelques livres de coton dont Catherine tissa un manteau pour son fils, et bientôt Barthélemy partit pour Augsbourg. Il était admis à suivre les leçons d'une école gratuite; quant à son entretien, Celui qui prend soin des petits oiseaux y pourvoirait.

Les bonnes gens donnèrent volontiers au candide enfant, et tout allait pour le mieux, quand la peste envahit Augsbourg. Atteint lui-même, plongé dans une affreuse misère, Barthélemy avait fait à Dieu le sacrifice de sa vie. Subitement inspiré, il se traîne vers un sanctuaire miraculeux du voisinage. La porte est fermée. Il prie sous le portail. Dieu l'a entendu. Une commotion violente lui fait tout à coup perdre connaissance Il revient à lui, se relève plein de forces : il est guéri! Dans l'élan de sa reconnaissance, il consacre généreusement à Notre-Seigneur cette vie qu'un miracle vient de lui rendre,

PIEUX ENTÊTEMENT — IL FAUT SAVOIR LA MUSIQUE
UN ÉTUDIANT VERTUEUX — LA VOCATION

La peste sévissait encore à Augsbourg. Vint ensuite la famine. Manquant de tout, Barthélemy fut contraint de regagner la maison paternelle, et, pour vivre, commença son apprentissage de cordonnier. Un curé voisin le prit à son service et s'engagea à lui enseigner le latin. Mais les soins du ménage laissèrent si peu de loisirs à l'enfant qu'il ne tarda pas à abandonner ce poste. Dieu l'inspirait. Il déclara si énergiquement sa volonté de poursuivre ses études que ses parents ne le retinrent plus. Un demi-franc et un chapelet dans la poche, il partit pour Eichstædt et se présenta au collège. La porte lui en resta obstinément fermée. A Neubourg, les Jésuites tenaient une école pour les jeunes gens pauvres : c'était la *maison des Prébendes*. Pour y être admis gratuitement, il fallait connaître la musique vocale ou instrumentale. Barthélemy, qui savait à peine lire les notes, passa bien des fois devant la *maison des Prébendes* sans oser frapper à la porte. Un jour enfin, après s'être recommandé à la Sainte Vierge et à son bon ange, il se présenta et demanda le Père préfet. On le fit venir :

— Savez-vous la musique? interrogea le Père.

— J'ai appris autrefois quelques principes de musique et, avec l'aide de Dieu, j'espère me perfectionner dans cet art, répondit en tremblant l'enfant, qui avait horreur du mensonge.

Le maître de chœur arriva, lui présenta une feuille de musique et l'invita à chanter. Le cœur du petit battait bien fort. Il chanta cependant et fit merveille. « Je vous reçois très volontiers; vous êtes un parfait musicien, » lui dit le Père en l'embrassant. Et, du premier coup, Barthélemy prit place, au réfectoire, à la table des plus avancés.

Il acheva ses études à l'Université d'Ingolstadt. L'enseignement y était gratuit; un bourgeois lui offrit le logement pour l'amour de Dieu et, pour vivre, il tendit la main. Un vertueux étudiant en fit son ami et lui ouvrit sa bourse. Délivré des soucis matériels, Barthélemy se consacra plus assidûment à l'étude de la philosophie et de la théologie. « Il méditait beaucoup et lisait peu, » a-t-on écrit de lui, et ses merveilleux succès ne s'expliqueraient pas sans admettre l'illumination directe de Dieu. Un irrésistible besoin de se donner lui faisait multiplier ses œuvres de zèle et de charité. L'histoire conserve plus d'un trait de son courage et de son dévouement :

Un jour, sur la rive du Danube, il engage la discussion avec des hérétiques et leur prouve l'inanité de la justification par la foi sans les œuvres. A ses arguments irréfutables, les luthériens répondent par des brutalités, et ils vont le précipiter dans le fleuve quand des soldats l'arrachent de leurs mains. Une autre fois, à l'angle d'une rue, c'est un malheureux qui gît couvert d'ulcères et pareil à un cadavre en putréfaction. Barthélemy le voit, s'approche, lui parle doucement, puis le charge sur ses épaules, et, à travers toute la ville, le porte jusqu'à l'hospice où il le soigne lui-même, le guérit et le ramène à Dieu. Sur la place publique d'Ingolstadt, jeunes gens et jeunes filles avaient coutume de se réunir les soirs de fête. On dansait toute la nuit et le diable trouvait son compte dans ces détestables coutumes.

L'ardent jeune homme, portant une énorme croix, parcourt les rues et les places, sous les huées et les mauvais traitements, et estime ne pas payer trop cher d'avoir ainsi suspendu quelques instants ces réjouissances où Dieu est offensé.

Ses études terminées, le pieux jeune homme hésitait encore sur la voie à suivre. Une apparition lui apprit que Dieu le voulait dans l'état ecclésiastique et qu'il resterait dans le clergé séculier. Plusieurs autres visions le confirmèrent dans son dessein et lui firent apprécier les maux dont souffrait l'Eglise par la faute des mauvais prêtres. Et ainsi, peu à peu s'ébauchaient dans son esprit, vaguement encore, les principaux traits de l'Institut dont il allait être le fondateur.

LES CLERCS SÉCULIERS — CHANOINE DE TITTMONING
MINISTÈRE FÉCOND — AUSTÉRITÉ DU FONDATEUR

La vocation sacerdotale n'était plus douteuse, et Barthélemy fut ordonné prêtre en 1639. Il obtint sans retard le pouvoir de confesser, et les fidèles accouraient en foule à ce jeune homme qui était un saint. Quelques confrères ne tardèrent pas à en éprouver de l'ombrage; bientôt ce fut, de leur part, la persécution ouverte. Barthélemy céda devant l'orage et se retira.

Appelé presque aussitôt comme vicaire dans la première paroisse d'Ingolstadt, il y déploya librement son zèle. Devant le bien à faire, comme découragé, il s'écriait parfois : « De quoi peut être capable un homme seul? Et que pourrai-je faire de grand pour l'Eglise, même en m'épuisant, si je demeure seul? » Il songea dès lors à grouper de bons prêtres qui seraient des modèles pour le reste du clergé et formeraient dans les Séminaires des vocations sacerdotales. Pourquoi ne pas offrir aux prêtres isolés ce puissant réconfort de la vie commune qui avait sanctifié tant d'âmes! Dans la prière et la mortification, il attendait l'heure de Dieu.

Trois curés des environs lui donnèrent bientôt leur adhésion. Sans vouloir se poser en réformateur, Barthélemy leur ouvrit son âme, leur inculqua ses pensées, et arrêta avec eux les règles pro-

visoires qu'ils observeraient isolément jusqu'au jour de leur réunion en communauté. Pour l'œuvre rêvée, il fallait le silence et la solitude. Dieu inspira à Barthélemy de gagner la région montagneuse de Salzbourg où la guerre n'avait pas porté ses ravages.

Il partit en compagnie de son frère, sans autre ressources, pour deux, que six kreutzers, un peu moins de six sous de notre monnaie. Econduit un soir à la porte d'un presbytère par la sœur du curé, il fut enfin rappelé par le curé lui-même qui lui offrit une généreuse hospitalité et promit d'aller le rejoindre. Dans la chapelle miraculeuse d'OEtingen, il entra remercier la Sainte Vierge et lui offrit d'être la fondatrice et la première supérieure de sa communauté. Sur une colline voisine de Tittmoning, il vit, en continuant sa route, une vaste et belle maison qu'il se souvint d'avoir déjà aperçue en rêve. C'était la collégiale. Il eut, sans oser s'y arrêter pourtant, la présomption que là serait le berceau de son Institut.

L'évêque de Chiemsée, Jean Christophe, président du Conseil archiépiscopal, à qui incombait pour une très grande part la charge du gouvernement, l'accueillit avec bonté, le félicita de ses projets de réforme et lui promit d'en favoriser la réalisation

Quelques jours plus tard, Barthélemy fut nommé à une cure vacante. Sur ces entrefaites, un prêtre se présenta chez l'évêque, lui annonça la mort d'un chanoine de Tittmoning et en réclama pour lui-même le bénéfice. Pensant que ce poste conviendrait à Barthélemy pour l'exécution de son projet, le prélat le fit appeler et lui dit : « Je vous nomme chanoine de Tittmoning; vous joindrez au canonicat la charge des âmes. Je donnerai la cure de Pangaw à celui qui demandait le canonicat.»

A Tittmoning, les rapports de Barthélemy n'allèrent pas tout d'abord sans quelques difficultés. Il était étranger; sa vie régulière condamnait les relâchements et il avait la confiance de l'évêque : tout autant de raisons qui peuvent expliquer la froideur des chanoines à son égard. Sa charité inlassable, son indulgence pour les faiblesses d'autrui, triomphèrent de tous les ressentiments. On l'avait respecté tout d'abord, on l'admira ensuite, et il finit par conquérir tous les cœurs. La ferveur et la régularité dans la collégiale furent les résultats de ses bons exemples.

Son ministère auprès des âmes n'eut pas moins de succès. Il prêchait avec un zèle infatigable, organisait des catéchismes pour les enfants et les adultes, visitait les malades et s'attachait au chevet des mourants avec une charité et une patience sans bornes. Pour dissiper leurs frayeurs, il leur promettait de ne pas les oublier après la mort, et on rapporte que la nuit, les âmes du purgatoire vinrent souvent implorer le suffrage de ses prières. Sa sollicitude pour les enfants n'avait pas de bornes : dans les rues, sur les places, partout où il les rencontrait le saint prêtre les instruisait et, à la faveur d'une amicale causerie, faisait pénétrer la vérité dans leurs jeunes âmes. Il les confessait dès leur bas âge, persuadé que cette pratique était seule capable d'extirper certaines habitudes vicieuses qui empoisonnent toute la vie.

Une œuvre plus grandiose devait marquer le séjour de Barthélemy à Tittmoning; je veux dire la fondation des *Clercs séculiers vivant en communauté.*

A peine établi dans sa charge, Barthélemy groupa autour de lui ses compagnons de Bavière et de Salzbourg. D'autres se joignirent à eux en assez grand nombre. Et, peu à peu, sans aucun froissement d'amour-propre, et les intérêts de tous étant sauvegardés, la collégiale de Tittmoning ne compta plus que des clercs menant la vie régulière de communauté. A ceux de ses disciples qui n'eurent point de canonicat, le fondateur obtint des cures et autres bénéfices dans le voisinage de la collégiale. Ce groupement favorisait l'esprit d'union dans l'Institut naissant et permettait au supérieur d'exercer une direction plus assidue et plus efficace.

Barthélemy et ses compagnons se lièrent d'abord par le vœu de stabilité, qui était renouvelé tous les ans. Mais ce vœu leur donnait une apparence de Congrégation religieuse, et ils ne voulaient être que des *clercs séculiers*. Au vœu fut substituée une promesse qui, une fois jurée, n'était pas renouvelée. Ceux qui faisaient ce serment devaient, sous peine d'être parjures, persévérer dans l'Institut jusqu'à la mort.

Les premières constitutions où se trouvent déjà en substance les principes essentiels de l'Institut sont de cette époque. Elles se divisent en six paragraphes : le premier traite du salut individuel et de l'avancement spirituel; le second, de la communauté des biens; le troisième, de la cohabitation fraternelle; le quatrième, de la séparation d'avec les femmes; le cinquième, de l'obéissance; le sixième, de la charge des âmes.

Sous une forme ou sous une autre, tous les fondateurs se sont appliqués à prévenir les dangers que font naître le voisinage et la fréquentation des femmes; mais Barthélemy Holzhauzer montra sur ce point une énergie particulière. Les femmes furent sévèrement exclues du service dans ses établissements, au prix quelquefois de très grands embarras. Un jour qu'on lui en faisait la remontrance, le saint prêtre laissa dire et fit cette seule réponse : « Mieux vaut subir tous ces inconvénients, et de plus grands encore, que d'exposer à quelque péril la vertu de mes prêtres. »

DOYEN DE SAINT-JEAN DE LEOGENTHAL — ÉPREUVES LA FAMINE — AUX PRISES AVEC LE FISC

Nommé doyen de Leogenthal, dans le Tyrol, par respect pour la décision épiscopale et dans l'intérêt de son Institut, Barthélemy n'hésita pas à s'éloigner de Tittmoning.

Dans ce nouveau poste, sa vie apostolique devint plus intense encore peut-être. L'austérité de sa vie, son zèle, l'éclat de ses vertus sacerdotales lui concilièrent rapidement toutes les sympathies, et, dès les premiers jours de son arrivée, ses paroissiens émerveillés s'écriaient : « Ah! si notre doyen n'est pas un saint, il faut dire qu'il n'y a plus de saints dans toute l'Eglise, car il n'est pas possible d'imaginer un homme plus pieux et plus zélé que lui. »

D'une vigilance de tous les instants, il tenait avec un soin jaloux le *Livre des âmes;* voulait être instruit des maladies à soigner ou à consoler, des misères à secourir, des unions à légitimer. Catéchiste d'un art consommé, il désirait qu'on s'ingéniât pour attirer les enfants et leur rendre l'enseignement attrayant. Il proscrivait la sévérité exagérée, les corrections multipliées, les personnalités offensantes; montrait au contraire les précieux avantages d'une récompense donnée à propos, d'un encouragement habilement placé. Les règles qu'il traça à ses collaborateurs pour la prédication ne sont pas moins sages : ne prêcher que pour instruire le peuple des vérités du salut; se garder dans la prédication d'orgueil et de

vaines complaisances en soi-même ; baser ses discours sur l'Ecriture Sainte, les Pères de l'Eglise et, avant tout, sur les vertus d'une vie exemplaire.

Parmi les grands moyens d'action de Barthélemy sur son peuple et son clergé, il faut compter aussi la réception fréquente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, la direction et les visites régulières, minutieuses même, des paroisses tributaires de Saint-Jean de Leogenthal.

Les épreuves qui avaient fait de sa jeunesse une montée au calvaire ne lui furent pas ménagées au cours de ses douze années de ministère dans le Tyrol.

Vers la fin de 1643, l'évêque de Chiemsée mourut. L'Institut des Clercs séculiers perdait en lui un ami et un protecteur. Un des membres du Conseil archiépiscopal de Salzbourg n'avait pas vu sans ombrage la faveur dont jouissait Barthélemy auprès du prélat défunt et s'irritait de voir le serviteur de Dieu se passer de ses conseils. Il crut le moment venu de laisser éclater son ressentiment. Et immédiatement ce furent des tracasseries sans trêve ni merci. Les clercs séculiers pourvus de cures importantes furent révoqués ; le Séminaire de l'Institut à Salzbourg parut à deux doigts de sa perte ; tous les projets du fondateur furent, de parti pris, entravés et, lui-même, un jour, fut ignominieusement mis à la porte par le rancunier personnage. Avec le conseiller firent cause commune tous les mécontents du clergé et les laïques prudents, ennemis de la nouveauté. Sous les outrages et les calomnies sans nombre, Barthélemy, l'âme en paix, écrivait à ses confrères, pour les encourager et les affermir, des lettres empreintes d'une foi souriante et d'une mâle énergie.

En 1650, la famine ravagea le Tyrol. La paroisse de Leogenthal fut très éprouvée. Quand il eut épuisé ses dernières ressources, le doyen obtint du duc Maximilien d'exporter des blés de Bavière et ainsi sauva un grand nombre de malheureux.

En 1651, dans l'archiduché d'Inspruck, dont relevait Leogenthal, on prétendit établir de nouveaux impôts exhorbitants et qui lésaient les immunités ecclésiastiques. Les agents du fisc se présentèrent chez le doyen. Fort des directions de son évêque, Barthélemy refusa de se soumettre à cette mesure vexatoire. On fit saisir le blé des dîmes. Il protesta. Le fisc lui répondit par la saisie du bétail. Réduit à une gêne extrême, le courageux pasteur pria, et la Providence se chargea de pourvoir à la subsistance de son école presbytérale et des gens de sa maison. Et, après le repas, quand on desservait les tables, les plats se trouvaient presque aussi remplis que lorsqu'on les avait apportés. D'ailleurs, en cette pénible épreuve, la générosité chrétienne ne faillit pas à son devoir ; les paroissiens que Barthélemy avait nourris en 1649 n'oublièrent pas leur bienfaiteur en 1651.

A travers les difficultés, l'œuvre grandissait, poussait en plusieurs diocèses d'Allemagne de vigoureux rameaux, et le pape Innocent X avait accordé une première approbation à l'Institut des Clercs séculiers.

LE DOYENNÉ DE BINGEN — SAINTE MORT DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE ET DON DE PROPHÉTIE DISPARITION DE L'INSTITUT

L'évêque de Mayence favorisait de tout son pouvoir l'Institut naissant. Il voulut attirer le fondateur lui-même, qui obéit à son appel comme à la voix de Dieu. Placé à la tête de l'important doyenné de Bingen, sur le Rhin, sa vie n'y fut pas autre qu'à Leogenthal : celle d'un apôtre. Là encore l'éducation de la jeunesse fut son grand souci. Il fonda d'abord des écoles de langue vulgaire pour le commun des enfants, puis des écoles de latin dans les presbytères, destinées à devenir de fécondes pépinières pour le recrutement sacerdotal.

Il rêvait de passer en Angleterre. A la prière de ses prêtres, il consentit à différer son départ, et la mort devait bientôt l'empêcher de réaliser ce projet d'apostolat.

En 1658, alors que son âge pouvait encore lui laisser espérer de longues années de labeur, une fièvre ardente le prit soudain et, durant trois semaines, le tortura d'intolérables douleurs. Il mit à profit ces suprêmes instants pour prodiguer ses conseils aux prêtres qui l'entouraient. Sa prière était continuelle, et on l'entendait souvent répéter : « Je crois, Seigneur, mais donnez-moi une foi plus ferme ; j'espère, mais rendez mon espérance plus confiante ; je vous aime, mais accordez-moi un amour plus ardent. » On prononçait les mots : *Subvenite sancti Angeli* quand il rendit son âme à Dieu, le 20 mai 1658, dans la quarante-cinquième année de son âge.

Tranquille et souriant au milieu de ses contradicteurs, espérant contre toute espérance, humble et enjoué, Barthélemy Holzhauzer est apparenté au cardinal de Bérulle, au P. de Condren, à saint Vincent de Paul, à M. Olier, par sa tendre et confiante affection envers la Sainte Vierge. Marie est la confidente et la conseillère de tous ses projets. Il lui dédie sa communauté, aime à aller la saluer à Notre-Dame des Ermites. C'est au pied de sa statue qu'il médite, avant de les écrire, les lettres importantes qui intéressent le bien de sa paroisse et de son Institut.

Dieu lui donna un merveilleux pouvoir sur les maladies et les démons. Ses onctions et ses prières opéraient des prodiges, et ses exorcismes rendaient aux possédés la paix et l'usage de la parole. Ce saint prêtre fut particulièrement célèbre par le don de prophétie. Le roi Charles II d'Angleterre y recourut avec empressement. Contraint de s'exiler après la mort sur l'échafaud de son malheureux père, ce prince promenait à travers l'Europe « ses malheurs et ses espérances ». Passant à Mayence, il entendit parler de Barthélemy et le fit mander. Celui-ci, qui avait appris jadis par révélation la mort de Charles Ier, rassura son fils, lui annonça des jours meilleurs et prédit qu'un jour viendrait où les Anglais retourneraient à la foi catholique.

Peu de temps après, Charles II monta sur le trône, et, s'il n'abjura pas l'hérésie, il se souvint des recommandations de l'homme de Dieu et se montra favorable au catholicisme.

Le retour de la Grande-Bretagne à la vraie foi occupait sans cesse le serviteur de Dieu. Il voulait, nous l'avons vu, se consacrer à cette grande œuvre. La mort l'arrêta, et les clercs séculiers, qui se répandirent bientôt par toute l'Allemagne, passèrent en Pologne, vinrent en Espagne, ne devaient jamais aborder en Angleterre. Après avoir vécu plus d'un siècle, l'Institut de Barthélemy Holzhauzer devait s'éteindre et disparaître.

SOURCES CONSULTÉES

Abbé J.-P. — L. Gaduel, *Vie du vénérable serviteur de Dieu, Barthélemy Holzhauzer*, Orléans, G. Jacob. Paris, C. Douniol, 1861. — Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, t. XIII.

LA BIENHEUREUSE COLOMBE DE RIETI

du Tiers-Ordre de Saint-Dominique (1467-1501).

ENFANCE — RONDE DES ANGES
L'ÉPOUSE DU SAINT-ESPRIT

Sur le versant méridional des riantes montagnes de la Sabine, dont les teintes vaporeuses, aux nuances violacées, terminent avec tant de charme les horizons de la campagne romaine, s'étend une fertile vallée, entremêlée d'arbres fruitiers et de riches prairies, où coulent des eaux toujours vives. Le *Vellino* qui les recueille s'épanche un peu plus loin et alimente tout un groupe de petits lacs, aux bords pittoresques et sinueux. Rieti s'élève sur ces bords. C'est dans ses murs que vit le jour la Bienheureuse dont nous allons retracer l'histoire, et qui devait illuminer d'un reflet virginal le siècle de corruption qui la vit naître.

Vers 1450, un honnête ouvrier de Narni, Ange Antonio, quittait son pays natal pour se fixer à Rieti. Devenu veuf, il s'était remarié avec une jeune fille de la localité, Vanna, dont il eut plusieurs enfants. La Bienheureuse Colombe fut le premier fruit de cette union. Au moment où Vanna donnait le jour à sa petite fille, le 2 février 1467, on vit, dit une gracieuse légende, des anges mener une ronde devant la maison, en se donnant la main, tandis que des harmonies célestes se faisaient entendre dans les airs.

En souvenir de ce fait, il fut décidé qu'on donnerait à l'enfant le nom d'Angelella, gracieux diminutif d'Angèle.

Mais à peine était-elle présentée sur les fonts sacrés, qu'une blanche colombe apparut, voltigea par trois fois autour d'elle, et, se posant sur sa tête, introduisit son bec dans sa petite bouche. La cérémonie terminée, la colombe s'éleva dans les airs et disparut.

Au milieu des plus joyeux transports, Angelella fut rapportée à sa mère, et, dans l'assistance, on s'écria d'une commune voix : « Ce n'est pas Angelella, mais Colombe qu'il faut l'appeler. » Ce nom, en effet, lui resta, quelque soin que prissent ses parents pour lui conserver son nom de baptême.

Dès l'âge de trois ans, voulant imiter les actes héroïques des Saints, elle introduisait dans sa couchette, à l'insu de sa mère, des morceaux de bois et jusqu'à des épines. Un an après, elle entreprit de jeûner tous les vendredis au pain et à l'eau et de marcher pieds nus.

Elle avait alors un petit frère, nommé Jean, qui, entraîné par ses exemples, suivait ses pieuses pratiques.

Un jour que leur père, au retour d'un voyage, leur avait apporté des ceintures, ils en firent des fouets avec lesquels ils se donnaient la discipline.

Le Saint-Esprit, en la dirigeant par ces voies extraordinaires, avait évidemment sur cette enfant des desseins mystérieux.

Une nuit, comme elle était en prière devant son petit autel, le Sauveur lui apparut. Assis sur un trône d'or, il était assisté de saint Pierre, de saint Jérôme et de saint Dominique.

Colombe, humblement prosternée, demanda à Jésus sa bénédiction; puis, faisant vœu de virginité, elle le prit à jamais pour époux. Elle n'avait alors que douze ans.

Portrait de la Bienheureuse.
(D'après une ancienne gravure.)

COLOMBE FIANCÉE A SON INSU
ELLE COUPE SA CHEVELURE

Sur ces entrefaites, un jeune homme fort riche vint la demander en mariage. Les parents promirent, sans la consulter, le consentement de leur fille, et l'on convint, de part et d'autre, de la dot et de l'époque du mariage.

La veille du jour où on devait ainsi disposer d'elle, deux vénérables personnages lui apparurent en habits de Dominicains et l'avertirent de se rendre, dès l'aube, dans l'église de Saint-Maron; elle y trouverait une religieuse qui lui

tracerait sa ligne de conduite. Emue et anxieuse, elle obéit. Sur le chemin, elle rencontra une Sœur qui lui dit : « Sache, mon enfant, que ce soir même on veut te marier. A aucun prix, ne consens à prendre un autre époux que Jésus-Christ. Coupe tes cheveux, et tu les leur donneras ». Ces paroles achevées, elle disparut.

Le soir venu, le prétendant arriva avec tous les siens, portant une riche ceinture qu'il était d'usage d'offrir à la fiancée. Mais Colombe, sans montrer aucune émotion, répondit simplement : « Vous sollicitez mon consentement au mariage ? Laissez-moi au moins un délai de quelques minutes; je ne me retire que pour revenir à l'instant. » Elle se rend alors dans une chambre haute, coupe ses cheveux et, les tenant à la main, elle reparait aussitôt : « Tenez, prenez-les, dit-elle, c'est le signe des vaines pompes de ce monde, et vous voyez le cas que j'en fais. Pour moi, je suis liée à un époux qui ne demande rien de tout cela. Il m'en coûte, il est vrai, de contrister ainsi ce jeune homme, qui a bien voulu songer à moi, mais lui-même il fera pénitence. »

Ces paroles furent prononcées avec tant de décision et une telle autorité que le prétendant et tous les siens, confus et interdits, ne surent que répondre et se retirèrent aussitôt.

A quelque temps de là, le jeune homme mourait dans les sentiments d'un grand amour de Dieu.

Quant aux parents de Colombe, après l'avoir insultée, maltraitée, chargée de menaces, ils finirent, de guerre lasse, par la laisser en paix. Son père même, comprenant que le doigt de Dieu était en tout cela, lui accorda de se livrer à ses exercices de piété, dans un lieu écarté de la maison, et il défendit à qui que ce fût de la troubler désormais.

Sa mère, elle, ne goûtait que médiocrement un tel genre de vie. Néanmoins, la voyant si obéissante et si laborieuse, elle se rendit enfin à ses désirs.

Il n'en fut pas de même de l'un de ses oncles, ni de l'aîné de ses frères, qui continuèrent à la persécuter cruellement. Ce dernier en vint au point de la vouloir tuer. Plusieurs fois, il se posta, tout armé, sur son chemin. Il aurait exécuté son crime si, chaque fois, Dieu n'eût envoyé ses anges pour défendre la Bienheureuse.

MALTRAITÉE PAR LES DÉMONS

Cependant, le démon, qui n'avait pas réussi, en se servant des hommes, à vaincre la courageuse Colombe, résolut d'entrer lui-même en lice.

Il eut d'abord recours à la violence. Un jour, il lui infligea un soufflet si brutal qu'en tombant la face contre terre Colombe se brisa plusieurs dents.

La sainte enfant le voyait souvent parcourir sa chambre sous la figure d'un vil animal. Il déchirait ses vêtements, brisait son chapelet, en dispersait les grains, éteignait sa lampe; quelquefois, pendant sa prière, il lui approchait de la bouche du pain ou un fruit pour la tenter de renoncer à sa rude abstinence.

Cependant, ses aspirations la portaient toujours vers le moment béni où elle pourrait se consacrer à Dieu solennellement.

DIEU LUI RÉVÈLE SA VOCATION
LE BLANC MANTEAU DE SAINT DOMINIQUE

Le ciel allait la fixer dans sa vocation par une apparition merveilleuse. Dans une de ses extases, il lui sembla qu'elle était conduite hors de la ville de Rieti par une voie facile et spacieuse, jusqu'aux bords d'un fleuve; trois saints fondateurs d'Ordres religieux lui apparurent : saint Benoît, saint François, saint Dominique, comme pour l'inviter à prendre les livrées de leur famille religieuse. L'exquise pureté, la céleste doctrine de saint Dominique fixèrent principalement son attention. Le saint patriarche, en étendant les bras vers elle, lui dit : « Voici l'habit qui te convient, si tu veux avancer dans les voies du salut! » Puis, s'approchant d'elle, il la bénit paternellement et la couvrit de sa chape. De ce vêtement sacré, il s'exhala alors un tel parfum que Colombe en demeura imprégnée tout le reste de sa vie.

A la suite de cette vision, Colombe obtint de ses parents la permission de revêtir l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique des mains du P. Thomas de Foligno, prieur du couvent de Rieti. La cérémonie eut lieu le dimanche des Rameaux de l'année 1486; Colombe avait dix-neuf ans.

APPARITION DE L'ENFANT JÉSUS — PRODIGES

Mais, avant de la suivre dans la retraite où elle acheva de se sanctifier, sous la règle de saint Dominique, nous avons à mentionner quelques grâces insignes dont elle fut l'objet dans la maison paternelle. Comme son confesseur avait quelque talent pour modeler, elle lui avait demandé de lui faire, en cire ou en terre, quelques figurines représentant le mystère de Noël. Le Père en fit la promesse, mais il oublia de la tenir. La nuit de Noël venue, le Divin Enfant suppléa magnifiquement à cette inadvertance. Il apparut lui-même à Colombe, tel qu'il était dans la crèche. A côté de lui, la Sainte Vierge et saint Joseph étaient agenouillés; au milieu d'eux, le bœuf et l'âne se tenaient inclinés sur son rustique berceau et, au-dessus, trois beaux anges chantaient le *Gloria in excelsis*.

Une autre fois, pendant la messe, elle vit Notre-Seigneur au-dessus du calice et comme attaché à la croix, couronné d'épines et le côté ouvert. A ce spectacle émouvant, elle tomba comme en agonie. On avertit son confesseur : « Priez pour moi, mon Père, lui dit-elle, car je crois que si je vois encore un pareil tableau, j'en mourrai de douleur. »

LA TERTIAIRE — ELLE DÉLIVRE UNE POSSÉDÉE

Après qu'elle eut revêtu l'habit blanc de saint Dominique, la Servante de Dieu entreprit un pèlerinage au célèbre sanctuaire de Marie, Notre-Dame de la Quercia. Elle partit, accompagnée de quelques Sœurs du Tiers-Ordre et de plusieurs de ses parents. A cette nouvelle, les populations se pressent de tous côtés sur son passage pour l'entendre parler du ciel et contempler ses traits.

A son arrivée, une foule si nombreuse remplissait les abords du sanctuaire qu'on ne pouvait en approcher. Tout ce rassemblement était occasionné par une femme, possédée du démon, que l'on voulait présenter à la sainte image. « Allons voir cette femme, dit Colombe. Et, s'en étant approchée : De la part de Jésus, dit-elle au démon, je t'ordonne de la quitter. — Je suis là depuis dix-huit ans, reprit l'esprit malin; nul n'a pu m'en chasser; tu ne feras rien de plus par tes paroles. » Mais la Bienheureuse, ayant connu par révélation à quoi tenait la puissance du démon, mit la main sur la démoniaque, lui arracha certaines formules écrites et les fit

brûler. Elle commanda alors de nouveau au démon de sortir. Cette fois, il ne résista plus ; il soumit sa pauvre victime à d'atroces contorsions et sortit enfin, sous forme de vomissements fétides.

De retour à Rieti, la Bienheureuse y devint l'objet d'une grande vénération, et de nombreux prodiges y furent opérés par elle.

DIEU LA PRESSE DE PARTIR SON ENLÈVEMENT MYSTÉRIEUX

Cependant, Dieu la pressait, par des songes et des visions mystérieuses, de quitter sa patrie et de s'en remettre, pour sa destination et l'œuvre qu'elle devait accomplir, à sa divine volonté.

A partir de cette époque (1488), tout paraît anormal et inexplicable dans sa vie. C'est une suite d'aventures extraordinaires qui ne prendront fin qu'à Pérouse, lorsque Dieu lui eut clairement manifesté sa volonté.

Nous la voyons, en effet, enlevée par une force mystérieuse de la maison paternelle, et, sans savoir comment elle y est venue, nous la retrouvons sur la route de Spolète, revêtue d'habits séculiers.

Après quelques journées de marche, elle arrive à Foligno. A l'entrée de la ville, elle demande l'église et le monastère de Sainte-Catherine, jugeant, sans doute, qu'elle arriverait ainsi dans un couvent de Dominicaines, et peut-être dans le lieu où Dieu l'appelait. Or, c'était un couvent de Clarisses. Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, et grande fut la surprise des religieuses de trouver tout à coup dans le cloître cette étrangère. Mais, la voyant prier, et avec tant de recueillement, on fut bientôt dans l'admiration de sa sainteté. Les Sœurs s'étonnaient surtout qu'elle restât sans boire ni manger. Ce fut bien autre chose quand elles la virent soulevée de terre et ravie en extase. Elles ne songèrent alors à rien moins qu'à l'élire comme prieure. L'humble Colombe n'accéda pas, on le devine, à ce désir. Elle resta seulement dix-huit jours au couvent de Foligno, juste assez pour remettre la communauté dans la voie de la ferveur et pour supprimer certains abus.

La nouvelle de son arrivée à Foligno s'était répandue et avait attiré l'attention de l'autorité. L'évêque du lieu et le gouverneur de la ville envoyèrent un messager à Rieti pour prendre des informations sur son compte. Avec l'envoyé, revinrent plusieurs Pères de Saint-Dominique et les parents de la Bienheureuse. Leur étonnement fut grand de la trouver dans une maison qui n'appartenait pas à son Ordre, et ils décidèrent qu'elle se retirerait au monastère des Dominicaines de Santa-Maria del Popolo. Pressée par Dieu, Colombe quitta secrètement cette maison et prit la route d'Assise, d'où elle se rendit à Pérouse.

ARRIVÉE A PÉROUSE — RÉCEPTION TRIOMPHALE ON CONSTRUIT UN MONASTÈRE

Cette ville, la reine de l'Ombrie, après bien des divisions intestines et beaucoup de sang versé, jouissait alors d'un peu de calme et de tranquillité sous la main puissante, mais non encore tyrannique, des Baglioni.

Colombe y fut accueillie par le peuple avec des démonstrations indicibles de joie. Quand elle entra dans l'église de Saint-Dominique, on lui présenta un petit enfant qui se mourait. Ses prières lui rendirent une santé parfaite. César Borgia, étudiant à Pérouse, et plus tard cardinal, fut témoin du fait.

L'action surnaturelle de Colombe sur les âmes se fit aussitôt sentir. Elle ramenait à Dieu les pécheurs les plus obstinés, pacifiait les esprits, opérait sur son passage des prodiges et dévoilait les mystères de l'avenir. La ville entière la consultait comme un oracle et la regardait comme une sainte. Pour ne point s'exposer à perdre un trésor de si grand prix, les habitants de Pérouse résolurent de construire, à leurs frais, un monastère près du couvent de Saint-Dominique. Des obstacles surgirent et les choses traînèrent en longueur.

Entre-temps, le Maître général des Dominicains, prévenu contre Colombe, lui intima l'ordre de retourner à Rieti. Le Père chargé d'apporter cette décision et de la faire exécuter trouva la Sainte en extase devant un autel de la Sainte Vierge.

Revenue à elle, Colombe se soumit à la volonté de son supérieur. Mais les habitants de Pérouse, instruits de ce qui se passait, fermèrent toutes les issues et mirent l'envoyé du Père général dans l'impossibilité d'accomplir sa mission.

Il fallut céder aux vœux du peuple et autoriser la construction du monastère. Les difficultés relatives à la place et aux dépenses disparurent par suite de la générosité des bienfaiteurs et, en dépit d'obstacles de tout genre, le monastère fut achevé. La règle fut celle qu'avait adoptée sainte Catherine de Sienne pour les Tertiaires réunies en communauté. Colombe, âgée de vingt-trois ans, fut admise à la profession solennelle le jour de la Pentecôte 1490. A son exemple, plusieurs autres jeunes filles prononcèrent leurs engagements. Un certain nombre d'anciennes Tertiaires se joignirent à elles et, avant deux années écoulées, le nombre des Sœurs s'éleva jusqu'à cinquante. Vers le même temps, Colombe perdit son père. Sa mère prit l'habit du Tiers-Ordre et vint se mettre sous la conduite de sa sainte fille.

LA PESTE — VISITE D'ALEXANDRE

En 1494, une terrible peste ravagea Pérouse et les environs, et les magistrats se rendirent en foule au monastère pour consulter la Sainte.

— Il faut, répondit-elle, recourir au Seigneur et prier instamment saint Dominique et sainte Catherine.

Sur son conseil, on organisa des processions, et le fléau cessa ses ravages.

En 1495, le pape Alexandre VI célébrait à Pérouse les solennités de la Pentecôte. Sur son désir, Colombe lui fut présentée. Le Pape lui-même l'interrogea et fut ravi de ses réponses. Deux ans plus tard, le trésorier de la Chambre apostolique, désirant avoir quelques renseignements destinés au Souverain Pontife, demanda une entrevue. Colombe lui raconta alors, sous le sceau du secret, une vision qu'elle avait eue au sujet de l'état de décadence de l'Eglise, le priant de transmettre ce récit au confesseur d'Alexandre VI.

Puis elle se laissa aller, en interprétant cette vision, elle ordinairement si pleine de mansuétude, à de si amers reproches que les deux témoins en demeurèrent terrifiés. Le prélat avoua, dans la suite, que durant tout le jour il n'avait pu prendre aucune nourriture, tant son saisissement avait été extraordinaire. C'est qu'en effet les abus de toutes sortes qui s'étaient introduits dans la société à cette époque ne pouvaient manquer d'attirer sur elle les châtiments de Dieu.

ATROCES CALOMNIES

Au milieu de tous ces prodiges, de ces bienfaits, de ces admirations, les épreuves ne manquaient pas à la Bienheureuse. On fit courir sur elle les soupçons les plus injurieux. On traita ses révélations, ses extases continuelles de manœuvres de Satan ; on en vint à attenter à son honneur. On l'accusa d'astrologie, crime grave à cette époque. On la traita d'ambitieuse, de courtisane, de suppôt du démon.

Plusieurs fois elle fut soumise à de sévères examens. Humble et résignée, elle endura tout et répondit à tout avec sagesse et clarté. Les esprits les plus prévenus contre elle se retiraient dans l'admiration de tant de sainteté. Son abstention à peu près complète de toute nourriture étonnait plus que tout le reste, et lui valut des persécutions étranges. On l'accusait d'en prendre en secret. La vérité est que, pendant le Carême, elle ne recevait que la Sainte Eucharistie. Le reste de l'année, elle acceptait parfois un fruit et quelques herbes, mais en si petite quantité qu'elle ne pouvait y trouver le soutien nécessaire à sa vie.

L'AGONIE — LES NOCES ÉTERNELLES

Cependant, sa santé commençait à décliner visiblement. Elle était sans cesse tourmentée par de violents maux de dents et d'estomac et exténuée par ses fréquentes extases. Le temps des noces éternelles ne pouvait beaucoup tarder.

Saint Dominique lui apparut un jour tout radieux : « Réjouissez-vous, ma fille, elle n'est pas éloignée, l'heure où vous serez unie pour jamais à votre Epoux ! »

Le jour de l'Epiphanie 1501, elle eut un ravissement et resta sans vie apparente ; on la crut morte. Quand elle reprit connaissance, elle assura à ses Sœurs que Dieu voulait la laisser sur la terre jusqu'à l'Ascension. Elle se prépara à son départ en renouvelant tous ses exercices avec la plus grande ferveur.

Pendant le cours de sa longue agonie, elle appela auprès d'elle les jeunes Sœurs et leur parla de la majesté de leur divin Epoux. « Considérez, leur dit-elle, qu'il est beau en toute circonstance de sa vie, mais qu'il a revêtu sa suprême beauté sur la croix ; qu'il est partout suave, mais que c'est sur la croix que ses parfums surpassent tous les aromates. »

Cette douce et pieuse vie touchait à son terme. Au milieu de la nuit qui précéda l'Ascension, le 20 mai 1501, l'Epoux attendu arriva. Les Sœurs, à genoux et en prière, entouraient la mourante. On la vit alors, toute haletante de désir, entr'ouvrir la bouche, et on l'entendit répéter : « Mon Epoux ! Mon Epoux ! Venez, il est temps ! » Tandis qu'elle prononçait ces mots, son âme s'envola dans le sein de Dieu.

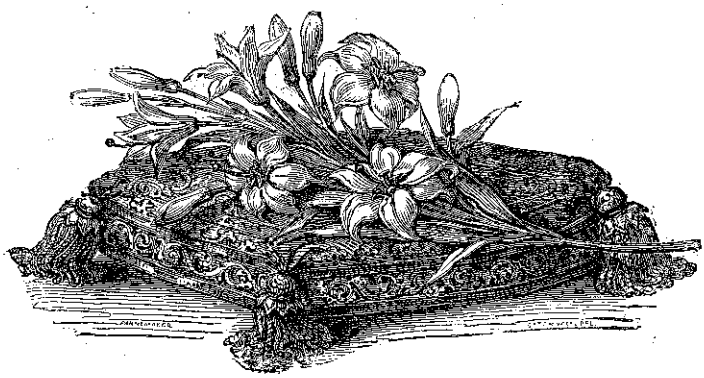
La Bienheureuse avait passé sur cette terre trente-trois ans.

En rendant à son corps les derniers soins, les Sœurs le trouvèrent affreusement déchiré par un cilice, des ceintures de fer et des disciplines. On la revêtit de l'habit blanc des tertiaires et on l'exposa dans l'église Saint-Dominique. C'était à qui l'approcherait, lui baiserait les pieds et les mains. Le visage était angélique et avait la fraîcheur de la rose ; les lèvres gardaient leur couleur naturelle et les membres toute leur souplesse. Un délicieux parfum s'exhalait de tout le corps. Les funérailles, faites à la charge du trésor public, furent un triomphe.

La Bienheureuse avait opéré de nombreux miracles pendant sa vie ; beaucoup furent obtenus par son intercession après sa mort. « Il n'y a pas de famille dans Pérouse, dit son plus ancien historien, qui n'ait reçu quelque bienfait de la Servante de Dieu. » Le Pape Urbain VIII, après les procès ordinaires constatant le culte immémorial, l'a déclarée Bienheureuse et a permis à tout l'Ordre des Frères Prêcheurs et au clergé séculier et régulier des diocèses de Pérouse et de Rieti de célébrer l'office et la messe en son honneur.

AUTEURS CONSULTÉS

Vie de la B. Colombe de Rieti, par le Cte de Grimouard de Saint-Laurent. Paris. Oudin, 1879. — Jacobilli, *Vite de Santi e Beati dell'Umbria.* — *Vita della B. Colomba da Rieti,* fondatrice del mon. delle Colombe di Perugia. Perugia, 1652.



SAINT BAUDILE

martyr à Nîmes (20 mai 295).

Fête le 20 mai.

UN NOM GLORIEUX

SAINT Baudile, pendant le moyen âge, a été l'un des saints les plus populaires dans le midi de la France, en Espagne et en Portugal. Ce sont les pèlerins de Compostelle et les trafiquants qui ont porté son culte dans ces derniers pays. L'histoire compte jusqu'à quatre cents églises placées sous le vocable du glorieux martyr. L'apôtre de la ville de Nîmes a occupé, après saint Martin, une des premières places dans la religion de nos ancêtres. Il le dut à l'héroïcité de sa vie et au grand nombre de miracles qui illustrèrent son tombeau.

LE BERCEAU
LE SOLDAT

C'est à Orléans que la Providence plaça le berceau de saint Baudile. Il appartenait à une riche famille d'illustre origine. Mais la pureté de ses mœurs, l'éclat de ses vertus chrétiennes éclipsait la gloire de sa naissance.

Il était né dans la foi chrétienne, ce qui ne l'empêcha pas d'embrasser, comme ses ancêtres, la carrière militaire, lorsqu'il fut en âge de le faire. Ses biographes ne nous disent pas s'il prit part à quelque expédition guerrière. C'est à Orléans qu'ils nous le représentent dans la première et la plus longue partie de sa vie. Il s'y servait de ses biens pour être la providence des pauvres et le refuge de tous les pèlerins. « Comme un astre haut placé qui envoie partout l'éclat de ses rayons, dit la légende du bréviaire, il faisait briller aux yeux de tous la grandeur et la beauté de la religion chrétienne. »

Photographie d'un vitrail de l'église Saint-Baudile à Nîmes.

L'UNION CHRÉTIENNE

Pour obéir à ses parents, qui voulaient perpétuer leur race, il s'unit, par les liens du mariage, à une jeune chrétienne de vertus, de naissance, de richesses égales aux siennes. Les espérances humaines furent déçues et ils n'eurent point de succession. Aussi songèrent-ils à s'élever à un état plus parfait. Ils résolurent de ne plus vivre que comme frère et sœur et de se consacrer plus spécialement au service de Dieu.

Baudile abandonna la carrière militaire et fut admis au nombre des sous-diacres de l'Eglise d'Orléans. Sa compagne avait sans doute sa place parmi ces pieuses femmes qui, dans la primitive Eglise, aidaient à l'entretien des lieux de réunion, au soin des pauvres, à la catéchisation et au baptême des personnes de leur sexe.

Cette vie même ne suffit pas longtemps à l'ardeur de Baudile, qui ambitionnait de faire quelque chose de plus utile encore pour le service de Jésus-Christ. Dans ses prières, il demandait à Dieu de l'associer à la glorieuse cohorte de ceux qui avaient répandu leur sang pour amener des régions entières à la foi. Il fut

exaucé. Il comprit que, par une vocation toute spéciale, il devait aller prêcher la vraie religion dans la ville de Nîmes. Ses biographes ajoutent même que, dans une vision, le lieu de son martyre lui fut clairement désigné.

LE DÉPART
LA VILLE DE NÎMES SOUS LES ROMAINS

Joyeux de la grâce et de l'honneur que lui réservait la divine Providence, le sous-diacre de l'Eglise d'Orléans vendit tous ses biens et en distribua le prix aux pauvres. Il prit ensuite congé de ses parents auxquels il annonça qu'il avait une mission spéciale à remplir dans le sud de la Gaule, et, de concert avec sa femme, qui ne voulut pas l'abandonner, il se mit en route vers la Narbonaise, dont Nîmes était une des principales villes. Comme escorte, ils n'avaient qu'un tout petit nombre d'affranchis chrétiens, qui ne voulurent pas abandonner leurs maîtres. La prière et l'évangélisation marquèrent les étapes de nos voyageurs. On en découvre des preuves spécialement dans le diocèse de Montpellier, où vingt paroisses le prirent pour patron.

Enfin, la pieuse compagnie arriva aux portes de Nîmes. Dans cette ville, traversée par la voie « Domitia », qui conduisait de Rome en Espagne, on avait déjà entendu des apôtres du Christ.

Le proconsul de Chypre, Sergius Paulus, converti de saint Paul et fondateur de l'Eglise de Narbonne, saint Saturnin, premier pasteur de celle de Toulouse, traversèrent forcément Nîmes et durent y prêcher l'Evangile. Mais leurs efforts restèrent sans résultats appréciables. Par sa situation sur une voie romaine, non loin de la mer et à proximité de l'Italie et de l'Espagne, la ville était le centre d'un marché très florissant. Sa nombreuse population s'enrichissait dans le négoce et elle ne se souciait guère de la nouvelle foi qui demandait le renoncement. Le paganisme y était resté puissant. Il avait là ses temples, ses bois sacrés peuplés d'idoles, ses sacrifices, ses augures et ses prêtres. Ces derniers avaient, en l'année 295, un auxiliaire puissant de leur fanatisme.

Maximien Hercule, associé à l'empire par Dioclétien, parcourait la Gaule pour y combattre le christianisme qu'il avait juré de noyer dans le sang de ses sectateurs. Le zèle cruel des païens était donc très surexcité. Par contre, les quelques chrétiens qui se trouvaient dans Nîmes, car il est impossible qu'il n'y en eût pas un petit groupe, étaient sans appui. Ils n'avaient ni prêtres ni évêque, disent les *Actes du martyre de saint Baudile*, et ils ne devaient songer qu'à servir le vrai Dieu dans le plus absolu secret. Mais celui qui devait prêcher publiquement Jésus-Christ et contraindre cette ville de trafiquants à s'occuper de Lui était arrivé ; c'était Baudile.

LA FÊTE DES AGONALES
COURAGE DE SAINT BAUDILE

Encore en dehors des murailles de la cité, Baudile déclara à ses compagnons qu'il n'y entrerait pas vivant parce qu'il était appelé à donner bientôt son sang et sa vie pour la vraie foi. Mais c'était l'ordre de Dieu qu'il fût enseveli à l'ombre des remparts, et il désigna lui-même l'endroit où son corps brisé devait être déposé.

Les siens, alarmés, essayaient de se persuader que les prédictions de Baudile ne se réaliseraient pas et que ce serait sans effusion de sang qu'il amènerait le développement de la foi chrétienne à Nîmes.

Leurs désirs compatissants furent déçus. On était au 20 mai, disent tous les anciens récits de la mort de Baudile. Le lendemain était consacré à Jupiter enfant par la fête des agonales. De nombreux sacrifices devaient être offerts en l'honneur du dieu, dont l'image se trouvait précisément dans le bois sacré, à l'ombre duquel s'était arrêtée la petite troupe venue d'Orléans. Parées de fleurs et de bandelettes, les victimes choisies pour les rites du lendemain furent promenées en procession autour de l'autel de Jupiter. Les prêtres païens, revêtus de leurs plus beaux ornements, leur faisaient cortège, suivis d'une grande foule qui chantait des hymnes en l'honneur de l'idole.

A la vue de ce spectacle, en entendant les louanges des démons, Baudile se laisse emporter par son zèle d'apôtre. Il court sur le tertre où est bâti l'autel, et de là il domine toute la foule.

D'une voix enflammée, il attaque les faux dieux auxquels on vient offrir un encens sacrilège. A la suite de David, il déclare que les idoles ne sont que de vains simulacres dont les yeux ne voient pas, les oreilles n'entendent point, les bras sont impuissants.

Derrière elles, c'est le démon qui se cache pour tromper les hommes et les conduire au malheur éternel.

D'un cœur qui déborde d'amour, Baudile annonce le vrai Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, créateur du ciel et de la terre et Providence qui gouverne depuis le ciron jusqu'aux géants des forêts. Il fait connaître Jésus-Christ, sa croix, sa rédemption, sa résurrection, son entrée au ciel, où il est allé préparer notre place. Il demande, il supplie, il ordonne qu'on l'aide à renverser les autels des fausses divinités, et il met déjà le premier la main à l'œuvre.

L'EFFUSION DU SANG

La foule, subjuguée, l'aurait peut-être laissé faire, mais les prêtres des idoles étaient là. Ils étaient de ces sages, de ces jouisseurs du monde que leur orgueil et leurs passions grossières empêchent de connaître la vérité. Ils crient à l'impiété, au blasphème, au scandale. Ils menacent des foudres du « père des dieux » ceux qui permettront qu'on l'attaque impunément. Ils demandent que le premier sang versé sur l'autel de Jupiter soit celui de l'impie qui l'a outragé, et ils courent sus à l'intrépide apôtre qui veut les convaincre d'erreur. Bientôt Baudile est renversé et foulé aux pieds. La rage de ses premiers bourreaux excite celle de la foule mobile, et tous ceux qui peuvent l'approcher s'acharnent sur la victime étendue sur le sol. Du poing, du pied, elle est frappée sans merci. Les pierres

ramassées sur le chemin, les branches arrachées aux arbres deviennent des armes contre lui. Il y en a dans la multitude qui portent des dagues, des stylets, des couteaux. Ils s'en servent contre celui qui a troublé, plus que leur fête religieuse, leur conscience elle-même en annonçant une nouvelle foi, cette foi des chrétiens qui avait déjà fait tant de progrès dans le monde et pour laquelle des flots de sang avaient été répandus.

Tant qu'il eut un souffle, Baudile continua à appeler ceux qui l'entouraient au service de Jésus-Christ. Pour le forcer au silence, les prêtres ordonnèrent de le décapiter. Criblé de blessures, les os brisés, les chairs écrasées, on le soutint à genoux pour la décollation. Séparée du tronc, sa tête, meurtrie, bondit trois fois sur le sol, et à chacune des places qu'elle toucha jaillit une fontaine.

Pendant de longs siècles, il en coula trois ruisseaux séparés, qui allaient se réunir dans un seul bassin. Une chapelle recouvrait cet endroit où se multipliaient les prodiges. Dans l'édifice, agrandi avant 1870, il n'y a plus qu'une fontaine qui donne de l'eau. Des cavités, recouvertes d'une plaque de fer, indiquent la place où avaient jailli les deux autres.

LES RELIQUES DU SAINT SONT RECUEILLIES

Après la décapitation de leur victime, les païens accomplirent le reste de leurs rites traditionnels, puis ils rentrèrent dans la ville. Ils abandonnaient avec mépris au bec ou à la dent des carnassiers les restes défigurés du prédicateur du Christ.

Mais l'épouse et les serviteurs de Baudile étaient là. Muets d'horreur, ils avaient assisté impuissants à l'immolation de leur chef bien-aimé. Ils se précipitèrent sur les pieuses reliques, les couvrirent de baisers, et se laissèrent longuement aller à leur douleur. Pendant la nuit, des chrétiens vinrent secrètement se joindre à eux.

Avec des linges, qu'ils gardèrent comme des trophées insignes, ils recueillirent le sang du vaillant athlète du Christ. L'un de ces linceuls ensanglantés et quelques fragments du crâne, dûment reconnus et authentiqués par Fléchier, sont aujourd'hui vénérés dans l'église Saint-Baudile, à Nîmes. Le corps fut enseveli à l'endroit que le martyr lui-même avait désigné.

Cependant, une inscription chrétienne du VII^e^ siècle, et peut-être même du VI^e^ siècle, veut que sa passion ait eu lieu le 21 mai. M. Le Blant, savant épigraphiste, et M. Germer-Durand, notable archéologue, sont aussi de cet avis. « C'est pendant une solennité païenne et à l'occasion des sacrifices qu'elle suscitait que Baudile a été martyrisé, disent-ils. Or, c'est le 21 mai, jour des agonales, et non le 20 que les sectateurs de Jupiter le fêtaient. C'est donc le 21 mai que notre martyr a répandu son sang. »

Le récit que nous avons donné plus haut, et qui est d'accord avec les usages des païens, nous paraît plus exact que ce raisonnement. Il explique la tradition et laisse au 20 mai le triomphe du glorieux patron de Nîmes.

LE TOMBEAU ET LE CULTE

Cependant, les paroles et la mort de Baudile, publiées par la foule, produisirent une grande impression dans la ville. Les miracles qui s'opérèrent sur sa sépulture l'augmentèrent encore. « On voit, dit saint Grégoire de Tours dans son *Traité de la gloire des martyrs*, le tombeau glorieux de saint Baudile, où s'accomplissent souvent d'éclatants prodiges. De cette tombe est sorti, à travers les fentes des murs, un laurier, qui a grandi comme un arbre et qui déploie son feuillage salutaire. Les habitants ont souvent éprouvé son efficacité merveilleuse qui rend la santé aux malades. En souvenir de sa vertu bienfaisante, ils dépouillaient l'arbre de ses feuilles, même de son écorce, et le laurier a peu à peu perdu sa vigueur et s'est desséché. »

Le sang du martyr fut une semence féconde de chrétiens et, insensiblement, le nombre des disciples du Rédempteur se développa dans Nîmes. Des prêtres vinrent des villes voisines pour diriger et accélérer le mouvement. Quand, dix-huit ans plus tard, en 313, l'édit de Constantin assura la liberté au christianisme, la ville tout entière se convertit, et elle acclama Baudile pour son patron devant Dieu. Sur son tombeau, un sanctuaire fut construit et, dans la suite des temps, un monastère bénédictin y fut annexé.

A TRAVERS LES SIÈCLES JUSQU'A NOS JOURS

Au V^e^ siècle, une partie des glorieuses reliques fut transportée à Orléans. Saint Aignan, premier évêque de cette ville, la voyant menacée par Attila, vint à Arles implorer le secours d'Aétius, général romain. La renommée des miracles vérifiés sur le tombeau de Baudile arriva jusqu'à lui. Il prolongea son voyage jusqu'à Nîmes et réclama, comme défense, une partie des restes de celui qui avait été sous-diacre de son Eglise. Sa requête fut agréée.

Au VIII^e^ siècle, les Sarrasins ravagèrent le midi de la Gaule. Ils pillaient les églises et les brûlaient. Ils égorgeaient les moines et rasaient les monastères. Après la destruction de Narbonne, Béziers, Agde et Maguelonne, Nîmes fut aussi menacée. L'abbaye bénédictine de Saint-Baudile était alors dirigée par Saint-Romule, qui avait sous ses ordres quatre-vingts moines d'une grande ferveur. Ils décidèrent de partir. Mais, auparavant, ils mirent en sûreté leur plus précieux trésor : le corps de saint Baudile. Enlevé de son tombeau, il fut enfermé dans un cercueil de plomb et enfoui profondément sous les murs de l'église. La communauté prit ensuite vers le Nord, au hasard, le chemin de l'exil. Les fugitifs payaient l'hospitalité, qui leur était accordée, en donnant quelques parcelles des reliques de leur bienfaisant patron. Le culte du glorieux martyr en reçut un notable accroissement. En son honneur, depuis Nîmes jusqu'à Sassy, en Bourgogne, où les moines s'établirent définitivement, s'élevèrent de nombreuses églises. Quelques-unes existent encore aujourd'hui.

Cependant, les Sarrasins étaient entrés triomphants à Nîmes. Les églises et les mo-

nastères avaient été détruits, celui de Saint-Baudile comme les autres.

Dans les années suivantes, le nom du saint martyr subit une éclipse dans la ville où il avait répandu son sang, car il n'existait plus rien pour le rappeler.

Vers la fin du IXe siècle, les successeurs des moines établis à Sassy, qui conservaient les traditions du monastère d'origine, supplièrent qu'on leur accordât une partie du corps de saint Baudile.

Deux de leurs prêtres, munis de permissions de l'évêque et du suzerain de Nîmes, se présentèrent sur les ruines de l'ancienne église abbatiale pour commencer les fouilles. La population, qui avait eu vent du projet, s'ameuta pour s'y opposer. De longs pourparlers des autorités furent nécessaires pour éviter des rixes bruyantes. Quand les esprits furent calmés, on se mit à l'œuvre sur les indications précises fournies par les manuscrits des moines. Les précieux restes furent aisément découverts. Quand, le 14 avril 878, la bière fut ouverte, des parfums célestes, disent les chroniqueurs, embaumèrent l'espace. Les malades de toutes sortes étaient guéris, les possédés délivrés. De grandes fêtes signalèrent l'invention du corps. Puis un partage en ayant été fait, les moines de Sassy retournèrent, avec la portion qui leur était échue, à leur abbaye.

Hélas ! les protestants, en 1569, la détruisirent. Ils s'acharnèrent avec une rage diabolique sur les reliques qu'elle possédait ; ils les brûlèrent et en jetèrent les cendres au vent. Avec elles disparut peu à peu, à Sassy, jusqu'au souvenir du glorieux martyr Baudile.

A Nîmes, il n'en fut pas de même. L'amour et la piété envers le saint patron refleurirent comme autrefois. L'église du monastère fut relevée de ses ruines, et les chanoines de la cathédrale s'en réservèrent le service. Le 28 décembre 1084, les moines Bénédictins vinrent reprendre, auprès des reliques de saint Baudile, la charge exercée par leurs prédécesseurs.

Le Dominicain Bernard Guido, plus tard évêque de Lodève, qui compte parmi les écrivains du XIVe siècle, assure que « le tombeau du Saint, élevé au-dessus du sol et pieusement décoré, attirait un grand concours de peuple et était célèbre par d'éclatants prodiges. Au jour de la fête de saint Baudile, l'affluence était si considérable qu'il fallait des compagnies d'archers pour maintenir l'ordre dans le sanctuaire et dans la ville même. La vallée sanctifiée par le martyre et le sépulcre de Baudile s'appelait et s'appelle encore aujourd'hui, dans le langage populaire, la « Valsainte ».

Une Confrérie, érigée en son honneur, groupait les principaux personnages de la ville. Sa bannière était portée la première aux processions.

C'est sur les restes de saint Baudile que les consuls de Nîmes juraient de remplir dignement leur charge. Ils allaient aussi faire un pèlerinage à la chapelle des trois fontaines pour le service de laquelle ils entretenaient un ermite.

En 1517, les restes de saint Baudile furent enfermés dans un tombeau plus riche que celui qui les avait recouverts jusque-là. La piété des fidèles avait voulu donner cette nouvelle preuve d'amour à leur saint patron, et les solennités qui eurent lieu alors augmentèrent encore leur dévotion.

Moins de cinquante ans plus tard, en 1563, les protestants saccagèrent les églises de la ville de Nîmes. Les moines de Saint-Baudile durent s'enfuir pour échapper à la mort.

Ainsi que leurs prédécesseurs, au moment de l'invasion des Sarrasins, eurent-ils le temps d'enfouir dans un lieu inconnu les reliques qu'ils avaient si bien gardées ? Nous n'en savons rien. Comme les chroniques protestantes n'ont pas loué leurs soldats d'avoir brûlé les reliques du monastère, il y a tout lieu d'espérer qu'ils n'ont pas pu perpétrer cette profanation. Ils n'y manquaient pas partout où les circonstances le leur permettaient, et dans leurs écrits ils s'en glorifiaient. C'est la croyance de beaucoup de Nîmois qu'un jour on retrouvera les restes de leur glorieux patron. En attendant, ils persévèrent dans leur amour et leur dévotion envers lui.

La chapelle des trois fontaines attire toujours les pèlerins. Un collège libre a été bâti sur les ruines de l'ancienne abbaye. Dans l'enceinte même de la ville de Nîmes, une splendide église paroissiale a été élevée en l'honneur de saint Baudile. Daigne le glorieux martyr conserver à cette population la foi vive et pratique à laquelle il la conduisit par sa prédication et l'effusion de son sang.

SOURCES CONSULTÉES

De gloria martyrum, GREGORII TURON. — *Actes de l'Eglise d'Orléans.* — *Acta Sanctorum Boll.* — *Martyre de saint Baudile*, chanoine MATLON. — *Saint Baudile et son culte*, abbé AZAÏS. — Mémoire de l'Académie du Gard, Auguste Pelet et Germer-Durand.

SAINTE GISELLE OU ISBERGUE

FILLE DE PÉPIN LE BREF ET SŒUR DE CHARLEMAGNE

Fête le 21 mai.

Sainte Giselle retrouve le corps de saint Venant.

DE LA JOYEUSE NAISSANCE DE GISELLE ET DU TRÈS ILLUSTRE PARRAIN QU'ELLE EUT AU SAINT BAPTÊME — DU BEAU NOM QU'ELLE REÇUT

Ce fut vers l'an 750 que naquit l'illustre princesse, fille du roi Pépin et sœur du grand Charles. La naissance de l'enfant fut pour la famille royale une grande bénédiction du Seigneur. Si Pépin était heureux d'avoir reçu du ciel une fille bénie, son épouse bien-aimée éprouvait une joie indicible d'être devenue mère d'une enfant tant désirée et qui lui semblait ne pas devoir être une enfant ordinaire. Elle était toute à sa fille, et pour elle, elle oubliait et les félicitations, et les couronnes, et les trônes; c'était sur sa fille seule que devait s'épancher toute son affection, toute la force de son amour : aussi, avec quelle tendresse la pieuse reine pressait-elle la chère petite sur son cœur maternel!

Quelque temps auparavant, la dynastie carlovingienne avait été puissamment glorifiée par le pape, c'est pourquoi le chef de cette famille voulut, par une très pieuse reconnaissance, glorifier à son tour le pape.

Le roi envoya donc au pape Etienne II des députés afin de lui demander de vouloir bien lui-même donner un nom à sa fille chérie et, par ce moyen, affermir les bons rapports qui devenaient de plus en plus intimes entre la papauté et la France.

Les affaires de l'Eglise retenaient impérieusement le pape à Rome; il regretta beaucoup ne pas pouvoir venir en personne à la cour de France, mais il se fit remplacer par un des premiers dignitaires de la cour pontificale.

Le baptême de la chère enfant se fit au milieu des plus grandes magnificences et de la pompe la plus éclatante : tous les grands du royaume et le haut clergé assistaient à cette cérémonie. Le prélat qui reçut l'enfant à sa sortie du bain surnaturel lui donna le nom de Ghirla.

Voici en deux mots l'histoire de ce nom si suave; Etienne vient d'un mot grec qui signifie couronne; Pépin avait, peu auparavant, reçu du pape la couronne de France. Il était tout à fait convenable, dit un auteur, que la fille spirituelle de celui qui se nommait couronne, la fille de celui qui venait d'être couronné, fût elle-même appelée d'un nom qui rappelât à chaque instant ce double fait.

Or, Ghirla est l'abrégé de Ghirlanda, qui veut dire couronne de fleurs: on s'accoutuma, dans la

suite, à prononcer Ghisla. Après la mort de la Sainte, on donna à la montagne où repose son corps le nom de montagne de Ghysla (montagne de Giselle ou Ghisle-berg. Plus tard, on lut Isle-berg, puis Is-berg et Isbergue, nom sous lequel est ordinairement désignée la Sainte).

LA VIE DE GISELLE DÉJA PLEINE DE GRANDES CHOSES DÈS SES TROIS ANS

Giselle était une de ces âmes d'élite que Dieu préserve de la corruption du siècle, afin de les prendre pour ses épouses. Dès son plus jeune âge, notre petite enfant parut douée d'un excellent esprit et du naturel le plus aimable : les impressions de la grâce agissaient puissamment sur ce cœur tendre encore. Ainsi fidèle à la grâce, Dieu n'allait pas souffrir le partage de son cœur : il l'attira, dès son enfance, à son amour par une union très intime. Cet appel de Dieu se fera par l'intermédiaire du père commun des fidèles. En effet, le pape Etienne vint dans le royaume de France, à la cour de Pépin : le roi, la reine Berthe, leurs enfants, les plus grands seigneurs vinrent au-devant du pontife, qui fut reçu au milieu d'un triomphe splendide et d'une pompe inusitée. Le pape fit son entrée joyeuse et salutaire à Paris, le 6 janvier 754; il demeura trois mois en France, et son séjour à la cour fut pour sa filleule Giselle une précieuse faveur du ciel.

Etienne II, persécuté par les ennemis du Saint-Siège, demanda du secours au roi Pépin : Giselle fut pour beaucoup dans l'union de Rome avec la France, car elle rappelait sans cesse à son père que le pape était aussi son père (compater), et qu'il fallait défendre ses intérêts.

Pépin embrassa sa fille chérie et partit pour l'expédition qui devait lui apporter tant de gloire et resserrer encore plus étroitement les liens d'amour entre la Sainte Eglise et la France, sa fille aînée. « Ainsi Dieu choisit les faibles selon le monde pour confondre les forts; et ce qui n'était rien pour détruire ce qui est, afin que nul homme ne se glorifie devant lui. » (S. Paul, Ire ép. aux Cor.)

COMMENT LE ROI PÉPIN VINT DEMEURER A AIRE, EN ARTOIS; COMMENT GISELLE EST ENCORE UN LIEN D'AMOUR ENTRE ROME ET LA FRANCE; COMBIEN AIMABLES SONT SES VERTUS

La ville d'Aire, en Artois, doit son nom à la surface unie ou aire sur laquelle elle est bâtie. C'est une sorte de val d'or (guldindal), semblable aux lieux qui donnèrent le jour au grand apôtre de l'Artois, saint Omer. Cette ville, entourée d'une riante ceinture de petites montagnes, arrosée par des rivières nombreuses, entourée de viviers poissonneux, de jardins charmants, de forêts où l'on pouvait chasser le cerf et le sanglier, tout semblait être ainsi disposé pour devenir la retraite la plus douce au roi, et le lieu le plus convenable pour l'éducation intellectuelle et guerrière de ses fils.

Pépin, avec Berthe, ses deux fils Charles et Carloman avec Giselle, vint donc fixer sa demeure royale à Aire, près de son parent Ingelbert, qu'il donna comme compagnon d'armes et d'études à ses fils. La famille royale se fixa au château de Selles ou de la Salle, que Pépin avait fait bâtir quelque temps auparavant.

Cependant, l'Eglise, en ce moment, pleurait la mort d'Etienne II; son successeur, Paul Ier (757), annonça au roi de France son joyeux avènement au trône de saint Pierre, en lui exprimant le vif désir de voir renouveler entre le royaume des Francs et Rome les mêmes sentiments d'amour qui avaient uni Pépin et Etienne II.

Le roi de France, charmé de cette délicate attention, envoya aussitôt à Paul une noble ambassade pour le féliciter et aussi pour lui remettre la petite robe blanche que Giselle avait portée au jour de son baptême: c'était prier le nouveau pape de vouloir bien se considérer comme le parrain de la filleule de son prédécesseur. Paul Ier se fit une joie d'accepter; et ainsi Giselle continuait d'être un lien de mutuelle affection entre Rome et la France; ainsi s'accomplissaient les desseins de Dieu sur elle.

Cependant, Giselle grandissait : et avec l'âge, la sainteté se développait singulièrement en elle: elle n'avait rien des enfantillages des autres jeunes filles et princesses de cour; Dieu, qui l'avait prévenue de ses plus douces bénédictions, l'attirait déjà à lui par le goût prononcé qu'elle avait pour la prière. Ame tendre et recueillie, elle était comme une belle fleur odorante, qui ne trahissait sa présence que par le doux parfum qu'elle répandait autour d'elle.

LA PETITE GISELLE ET CHARLEMAGNE

Giselle aimait tendrement ses deux frères Carloman et Charles, mais elle se sentait une plus grande inclination pour Charles. Lorsque le jeune prince était fatigué de ses exercices dans le château avec les autres jeunes seigneurs, quand il avait assez parlé d'or, de grandeur, de couronnes et de trônes, il venait se reposer près de sa sœur chérie. Giselle, en maniant l'aiguille et le fuseau, et en tissant des linges de laine et de soie pour les ornements de l'autel, était heureuse de voir à ses côtés son frère Charles. Elle apprenait au jeune prince à diriger ses petites mains et ses yeux vers le ciel; ensemble, ils faisaient l'offrande à Dieu de leurs cœurs innocents et purs; puis ils s'instruisaient mutuellement à n'être point orgueilleux, mais modestes et craignant Dieu. Giselle enseignait à son frère la piété et la vertu, elle faisait l'éducation du cœur de Charles, « elle formait pour la France et l'Eglise ce Charles qui devait être un jour Charlemagne ».

PÉPIN CONSTRUIT UNE ÉGLISE A SAINT PIERRE GISELLE VISITE ET INSTRUIT LES OUVRIERS

Lorsque Pépin fut rendu à sa famille chérie, après les nombreuses expéditions qui le couvrirent de gloire, il résolut d'offrir au Seigneur un gage de son remerciement et de sa reconnaissance. Il fit construire une église à saint Pierre pour les intérêts duquel il n'avait cessé de combattre et aux successeurs duquel aussi il avait voué un amour inviolable.

Ce temple fut bâti sur la montagne même où, plus tard, Giselle voudra être inhumée.

Alors que les ouvriers travaillaient à l'édification de l'église, la jeune princesse aimait à aller souvent les visiter. Aider les pauvres et les soulager était tout son bonheur; elle trouvait mille moyens ingénieux pour leur porter en secret les mets qu'elle réservait du festin royal. En allant ainsi saluer les ouvriers, Giselle les instruisait des vérités de la foi, et leur faisait goûter un peu de cette joie sainte et de ce calme céleste qui inondaient sa jeune âme. Et les ouvriers, par les soins de Giselle, élevaient ainsi dans leur cœur un édifice spirituel d'amour de Dieu, alors que leurs bras façonnaient un temple matériel en son honneur.

GISELLE FAIT LA RENCONTRE DU SAINT ERMITE VENANT

Un serviteur de Dieu, Venant, du pays de Haynaut, avait mis de côté la pompe séculière et, regardant les plaisirs comme pur néant, vint dans la forêt de Wastelan, près d'Aire, vaquer au jeûne et à la prière dans une complète solitude. Le bruit de sa sainteté parvint jusqu'au château de la Sale, à la cour de Pépin. Aussitôt, Giselle brûle du désir de parler à ce saint solitaire, et comme Venant refusait de parler aux femmes non voilées, la pieuse princesse se couvre la tête d'un sac et les épaules d'un cilice, et ainsi s'approche du saint ermite. L'entrevue eut lieu à deux ou trois kilomètres de Saint-Pierre : par ses exhortations saintes, par ses discours insinuants, le pieux ermite développa dans l'âme de Giselle les élans d'amour et de sainteté qu'elle contenait déjà. « Alcuin et Pierre de Pise furent les maîtres de Charles, dit M. Van Drival : ils eurent aussi à creuser des fontaines de science dans l'âme de ce prince; mais combien plus vive ne fut point l'eau surnaturelle qui s'élança désormais de l'âme de la Sainte, fontaine spirituelle qui ne servit point seulement à Giselle, mais à laquelle vint souvent s'abreuver Charlemagne pour répandre ensuite les mêmes eaux salutaires sur les peuples, et diriger tout l'empire d'Occident dans la voie du christianisme. »

LA TRÈS PURE GISELLE REFUSE L'ALLIANCE DU FILS DE L'EMPEREUR D'ORIENT — ELLE FAIT VŒU DE VIRGINITÉ — ELLE DEMANDE A DIEU DE LUI ENLEVER SA BEAUTÉ.

L'extérieur de Giselle était des plus séduisants; pleine de grâce et de noblesse, douée des plus brillantes qualités, elle avait la taille assez élevée; rien n'égalait la pureté angélique de son visage, la délicatesse de ses traits et la douceur de son regard. Mais cette beauté était le moindre des avantages de notre Sainte. Son admirable vertu allait consoler le Saint-Père qui ne cessait de la regarder comme sa fille : sa renommée pénétra jusque dans les contrées les plus reculées de la Germanie. L'empereur même d'Orient, frappé de ce qu'il entendait dire sur la beauté de cette jeune princesse, voulut à tout prix obtenir sa main pour son fils.

C'est alors que Giselle courut risque de voir se flétrir la fleur de sa virginité qu'elle avait cultivée au prix de tant de soins.

Les abbés, les évêques, le pape lui-même écrivaient à Pépin pour lui persuader de refuser cette alliance avec la cour licencieuse et corrompue de Byzance : si la pure Giselle allait être emmenée au milieu de corruptions de la cour du Bas-Empire, c'eût été une perle jetée aux animaux immondes, une chose sainte donnée aux chiens. L'âme de Giselle souffrait beaucoup au milieu de ces préoccupations; elle résolut d'aller consulter le saint ermite Venant. Celui-ci lui représente les honteuses dépravations de l'Orient, les mœurs corrompues de la cour même, il les compare aux douces joies de la famille du royaume de France. Puis il fait à la jeune princesse un magnifique tableau de la virginité dans une âme chrétienne, les douceurs de l'union avec Jésus-Christ, l'Epoux divin. Giselle fondait en larmes à ces paroles, et demanda à faire aussitôt le vœu de virginité pour être plus forte contre les pièges de Satan et du monde. Le pieux ermite reçoit ce vœu que Giselle prononce avec joie et dans toute la liberté de son esprit et de son cœur. La voici donc entièrement liée à Dieu son Sauveur, et elle n'aura plus d'autre époux que Lui.

Pépin avait répondu négativement aux demandes du prince de Constantinople, et Giselle s'en réjouissait grandement au pied de l'autel.

Cependant, la joie fut courte : le fils du roi d'Angleterre vint, lui aussi, demander la fille de Pépin en mariage. Le roi et la reine de France allaient donner leur consentement; seule, Giselle refusait l'union. La pauvre fille priait sans cesse et pleurait en baisant le crucifix : « Mon Sauveur bien-aimé, pourquoi m'abandonnez-vous, disait-elle, vous savez que je n'ai choisi d'autre époux que vous : ah! n'abandonnez pas celle qui ne veut que votre amour! Je vous offre ma vie, ô mon Dieu, ne permettez pas que je perde ma virginité, prenez soin de votre épouse, veillez sur elle et défendez-la du monde..... » Alors, fondant en larmes aux pieds de son Sauveur bien-aimé, elle lui demande de lui envoyer une maladie qui la rendit laide aux yeux de tous.

Le Seigneur exauça la prière de son épouse, et aussitôt le corps virginal de la très belle Giselle se couvre d'une lèpre hideuse; sa beauté naturelle disparaît soudain, ses parents ne la reconnaissent plus, et celui-là même qui lui demandait sa main, la voyant en cet état, s'enfuit sur-le-champ dans sa maison d'Angleterre. Cependant, l'âme de notre Sainte brillait d'un plus pur éclat aux yeux de son véritable Epoux, Jésus-Christ.

GISELLE EST GUÉRIE APRÈS UNE PÊCHE MYSTÉRIEUSE DONT ELLE DEVAIT MANGER LE PREMIER POISSON

Quelque temps après avoir donné une preuve si éclatante de sa fidélité à l'Epoux divin, un ange apparut à Giselle : « Vierge toute aimée du roi Jésus, lui dit-il, le temps de l'épreuve est passé. De par Dieu, irez sur les bords de la rivière la Lys, et le premier poisson d'une laborieuse pêche, avec confiance mangerez, et beauté de corps vous sera rendue. » Ce disant, le céleste messager disparut. Aussitôt, Giselle court à ses parents raconter cette vision, et Pépin, s'inclinant sous les secrets desseins du ciel, envoya promptement les plus habiles pêcheurs du pays d'Aire jeter leurs filets dans la Lys.

Durant plusieurs heures, ils travaillèrent en vain comme les apôtres sur le lac de Génésareth; Giselle soutenait leur patience, leur disait d'aller et venir dans les endroits les plus poissonneux, mais tous leurs efforts étaient inutiles. Après cinq et six heures de travail, les pêcheurs n'avaient encore rien pris. Ils voulurent retourner au château, mais Giselle ranima leur courage. Alors, ils continuèrent à suivre le cours de la rivière et pénétrèrent jusque dans la forêt de Wastelan, baignée par la Lys. Après de nombreux efforts, en retirant leurs filets, les pêcheurs trouvèrent un cadavre qu'ils amenèrent à bord. Quelle ne fut pas la surprise de Giselle lorsqu'elle reconnut le corps du saint ermite Venant. En effet, des assassins venaient de frapper le pieux solitaire et, pour cacher ce crime, avaient jeté le cadavre dans le fleuve.

Venant avait la tête détachée du corps, mais il la pressait avec ses mains contre la poitrine : le corps était recouvert d'herbes et de plantes soulevées du fond de la rivière, et dans cet amas d'herbes était prise une anguille : ce poisson qui avait été désigné par l'ange devint l'instrument de la guérison miraculeuse de Giselle.

La princesse, en effet, mangea de ce poisson, qui avait touché aux saintes reliques du martyr Venant, et aussitôt qu'elle en eut mangé, un changement subit s'opéra dans toute sa personne. Sa

lèpre disparut soudain, et sa peau reprit sa souplesse ordinaire, sans garder nul vestige de sa laideur passée. Ainsi Giselle, fidèle à ses promesses faites au Seigneur, était récompensée et recouvrait miraculeusement la beauté qu'elle avait miraculeusement perdue.

Pleine de reconnaissance envers Dieu et envers le saint solitaire Venant, elle demanda au roi son père de magnifiques funérailles pour ce martyr qui avait été son directeur dans les voies de la perfection chrétienne. Pépin accepta de grand cœur, et l'inhumation du bienheureux Venant se fit avec grande pompe dans l'église de Saint-Pierre que le roi avait fait édifier.

A LA MORT DE SON PÈRE, GISELLE COURT UN TROISIÈME DANGER DE PERDRE SA VIRGINITÉ; ELLE EST VICTORIEUSE

En l'an 768, le roi Pépin était revenu vainqueur de son expédition d'Aquitaine; il alla saluer saint Martin de Tours et saint Denis, puis vint rejoindre la famille royale à Saintes, où il l'avait laissée pendant cette guerre. C'est à Saintes que la cour royale célébra les bonnes fêtes de Noël de cette année.

Pépin tomba malade. Aussitôt, Giselle s'occupe de préparer l'âme de son père, et ne quitte plus le chevet du royal malade; c'était un ange qui ne cessait de suggérer de pieux conseils à son père. Enfin, Pépin, après avoir partagé son vaste royaume entre ses deux fils, appela les évêques et les abbés, leur demanda une dernière bénédiction, lui-même bénit sa famille et, en particulier sa bien-aimée Giselle, et remit son âme au Dieu, maître de la vie du prince comme de celle du mendiant. Après la mort de son père, Giselle revint à Aire, au château de la Salle, pour y retrouver sa vie de solitude et de prière.

Cependant, elle rencontra de nouveaux dangers et ce fut sa mère elle-même qui fut cause des luttes nouvelles que Giselle allait soutenir pour sa virginité. La reine Berthe voulut marier Charlemagne à la fille du roi des Lombards et donner pour épouse, au fils de ce même roi, sa fille Giselle. Le pape Paul Ier s'opposa énergiquement à ces alliances. De son côté, Giselle était devenue ferme et pleine de courage; elle lutta vaillamment et ne cessait de répéter que Jésus seul lui suffisait et qu'elle avait juré n'avoir jamais d'autre époux que lui. Le pape Paul Ier admira la fermeté de la princesse, et la proclama « digne d'être aimée de Dieu, *Deo amabilem,* le lys blanc et tout en fleur du jardin de l'Eglise ». « Dès ce moment, ajoute l'historien, Charlemagne ne pouvait plus la regarder sans vénération, et lorsque, emporté par sa nature bouillante, il avait commis quelque faute, c'était Giselle qui savait l'amener au repentir et à la réforme de ses mœurs violentes. Le pape savait ce que valait Giselle, et quel était le pouvoir de la Sainte sur celui qu'il présageait devoir être un jour la plus solide colonne de l'Eglise. »

GISELLE PREND LE VOILE ET FONDE UN MONASTÈRE

Enfin, pour mettre un terme à ces sollicitations aussi importunes que multipliées, Giselle résolut d'embrasser la vie religieuse et de vivre sous la Règle de saint Benoît. Elle fonda, à Aire, dans l'enceinte de la seconde ville et vraisemblablement dans le château de la Salle, un monastère où de nombreuses vierges accoururent auprès d'elle pour être dirigées dans le chemin de la perfection.

Le Seigneur bénissait ainsi son épouse; enfant de prédilection, remplie de bénédictions dès sa naissance et ayant servi à resserrer les liens qui unissaient déjà la catholique France au Saint-Siège, la voici maintenant mère féconde d'enfants spirituels, abbesse d'un monastère où Jésus se plaît comme au milieu d'un jardin parsemé de lys.

Giselle est comblée de bénédictions et son couvent grandit à l'ombre de l'église Saint-Pierre où elle a tant prié.

DE LA MORT BIENHEUREUSE DE GISELLE DE SA SÉPULTURE PLEINE DE GLOIRE

Pendant plus de trente ans, notre Sainte vécut dans ce pieux asile où, très souvent, elle recevait la visite de son illustre frère Charlemagne. Elle ne cessa d'exercer autour d'elle la plus salutaire influence par ses exemples et ses inspirations, jusqu'au jour où elle alla, triomphante, se réunir à l'Epoux divin pour lequel elle avait montré une affection si pure et si inviolable.

Ce jour heureux arriva le 21 mai 806 ou 808.

Quand Charlemagne apprit la mort de sa sœur chérie, il soupira amèrement, et, versant d'abondantes larmes, il s'écria : « Hélas, Giselle est morte! ce n'est point une sœur que je perds, c'est une mère. C'est par ses mérites que j'espère le paradis, c'est Giselle, oui, c'est elle qui m'enfantera pour le ciel. »

Les funérailles furent magnifiques; de nombreux évêques et abbés vinrent à Aire : le corps fut porté en grande pompe jusque dans l'église Saint-Pierre, sur la montagne où elle voulut être inhumée. Une longue procession de religieuses, portant des cierges allumés, vinrent illuminer la forêt de Wastelan. Les chants de deuil semblaient déjà des chants de gloire. Le corps de Giselle fut déposé dans la tombe de marbre. Elle avait une belle robe blanche semée de lys d'or.

CULTE DE SAINTE ISBERGUE EN ARTOIS FONTAINE DE SAINTE ISBERGUE

L'église bâtie par Pépin en l'honneur de saint Pierre est actuellement celle de la paroisse Sainte-Isbergue, bâtie sur un monticule « bergue». « Viens à Gysle-Bergue, » disaient les paysans, c'est-à-dire à la montagne de Giselle. C'est ainsi qu'après sa mort, Giselle fut appelée du lieu où elle fut ensevelie, Islebergue ou Isbergue.

Le culte de sainte Isbergue est resté cher aux chrétiennes populations de l'Artois, surtout aux habitants d'Aire, de Berguette, de Roquetoire et de tous les environs : chaque année de nombreux pèlerins accourent en foule prier à la chapelle et à la fontaine « Sainte-Isbergue », ainsi appelée depuis des siècles.

Cette fontaine et cette chapelle se trouvent à l'endroit même où avaient lieu les saintes entrevues de Giselle avec le saint ermite Venant, sur les bords de la forêt de Wastelau (aujourd'hui nommée forêt du Nieppe).

La chapelle est ombragée par deux grands arbres séculaires au pied desquels coule une fontaine qui ne tarit jamais.

LE B. BERNARD DE MORLAS ET SES DEUX DISCIPLES

Fête le 21 mai.

Le bienheureux Bernard et ses deux disciples.

Laissez venir à moi les petits enfants.

Si, durant sa vie mortelle, Notre-Seigneur a demandé qu'on n'empêchât pas les petits enfants de venir à lui; si, dans la suite des âges, il a daigné apparaître sous les traits de l'enfance à quelques-uns de ses serviteurs, à un saint Antoine de Padoue, à une bienheureuse Inès de Bénigamin, et, sans remonter au delà du XVIIIe siècle, à une sainte Françoise des Cinq-Plaies, Tertiaire Franciscaine, à un saint Gérard Majella, disciple de saint Liguori, à d'autres encore, quoi d'étonnant qu'en un siècle de foi il ait bien voulu converser avec deux innocents, agréer leurs présents, et, sur leur naïve demande, les convier à son éternel festin!

C'est cette aimable légende, ou plus exactement ce charmant récit, appuyé sur les documents historiques les plus sérieux, accepté sans hésitation par les hagiographes portugais, par ceux de l'Ordre de Saint-Dominique, par les Bollandistes eux-mêmes que ramène la biographie du bienheureux Bernard de Morlas.

La cause du bienheureux Bernard et de ses deux disciples a été présentée récemment (juillet 1894) à la sanction de l'Eglise. Les Dominicains de la province de Toulouse, dans le territoire desquels se trouve Morlaas, plusieurs évêques de Bayonne et le cardinal de Lisbonne ont eu la pieuse pensée de demander au Pontife romain la confirmation du culte immémorial rendu à ces trois Bienheureux.

La cause est toujours à l'étude.

LA VOCATION

Santarem est une ville du Portugal située le long du Tage, à 85 kilomètres de l'embouchure de ce fleuve dans l'Océan.

Au XIIIe siècle, époque à laquelle se rapporte notre récit, il y avait à peine cent ans qu'elle était arrachée à la domination des Maures. La foi et la piété chrétienne brillaient dans tout leur éclat. Les églises et les monastères s'y épanouissaient en grand nombre. L'Ordre des Frères Prêcheurs y avait son couvent, naguère fondé par le bienheureux Suero Gomez, l'un des premiers qui reçurent, à Prouille, l'habit de l'Ordre des mains de saint Dominique.

Le bienheureux Gilles de Santarem, Provincial de l'Ordre en Espagne, était en grand renom de sainteté. Un jour, entre les années 1230 et 1240, il revint parmi les Frères, après une longue absence, accompagné d'un postulant âgé tout au plus de seize ans. Il l'avait rencontré en France, tandis qu'il se rendait à Paris pour assister au Chapitre général. Le jeune homme s'appelait Bernard et était originaire de Morlaas, alors capitale du Béarn, ancienne seigneurie de la famille ducale de Morlas, aujourd'hui simple chef-lieu de canton à 10 kilomètres de Pau.

Bernard appartenait à une noble famille. Malgré son jeune âge et le désir qu'il avait toujours eu de se donner tout à Dieu, ses parents l'avaient fiancé à une personne de sa condition. Mais lui, soucieux avant tout de sauver sa vocation religieuse, en était à se demander comment il se dégagerait des entraves qui le retenaient dans le monde, quand il fit la connaissance de Gilles de Santarem.

« Je lui ai offert un asile dans notre province d'Espagne, raconta aux Frères le bienheureux Gilles, et il m'a suivi avec empressement. Aucun couvent de France ne l'aurait reçu, et d'ailleurs sa très puissante famille aurait bien su l'y trouver et l'en arracher. Au couvent de Saragosse, je l'ai revêtu de l'habit religieux. Mais les Pyrénées n'étaient pas encore une barrière assez large ni assez haute pour le séparer de sa terrestre patrie; afin d'éviter l'occasion même de recevoir des nouvelles du Béarn et de couper court à toute envie d'y revenir, il m'a demandé de l'emmener au fond de la péninsule. »

L'excellent novice profita si bien des leçons et des exemples de son maître et de ses nouveaux frères qu'il parvint en peu de temps à un haut degré de perfection. Après sa profession, il fit ses études théologiques, et lorsqu'il eut l'âge requis par les saints Canons, il fut élevé au sacerdoce. Le bienheureux Gilles l'affectionnait beaucoup et il l'associait à ses travaux apostoliques. Après la mort du maître, le disciple resta à Santarem, où sa piété et son dévouement lui firent confier les fonctions de sacristain.

DEUX CHÉRUBINS

Au pied d'une des collines sur lesquelles s'étage Santarem, le long du fleuve, repose le petit village d'Alfange. On y voyait au XIIIe siècle un somptueux palais où étaient logés, aux frais du roi de Portugal, les chevaliers d'un Ordre militaire laïque qui avait aidé à reconquérir la ville sur les Sarrasins. Le roi avait tenu à honorer et à récompenser de la sorte ses vétérans.

Parmi ces chevaliers, il s'en trouvait un à qui la Providence avait donné pour enfants deux blonds chérubins, anges d'innocence, si pieux et si simples qu'il résolut de les consacrer dès leur enfance au Seigneur et d'en faire des moinillons. Dans ce dessein, il les amena au P. Bernard de Morlas : ils reçurent bientôt l'habit religieux et même la rasure monastique. Il fut convenu que ces deux petits oblats coucheraient à la maison paternelle et qu'à la pointe du jour ils monteraient au couvent de Santarem pour y servir les Messes, suivre pendant le reste de la journée les leçons du Père sacristain et travailler sous sa conduite.

Afin de ne pas être à charge aux serviteurs de Dieu, dont le régime d'ailleurs était un peu trop austère pour eux, les deux enfants devaient apporter chaque matin les provisions du jour.

Le P. Bernard n'eut qu'à se louer de la docilité et du zèle de ses petits élèves.

UN DÉJEUNER MIRACULEUX

Parmi les exercices de piété que leur suggéra ce fils aimant de saint Dominique, celui du Rosaire avait la première place. Souvent, devant une image de Marie tenant en ses bras un bel Enfant Jésus de grandeur naturelle, ils égrenaient ensemble les saintes dizaines. Cette dévotion allait au cœur des disciples. D'eux-mêmes, ils prirent l'habitude de venir chaque jour et plusieurs fois à cette chapelle, heureux de contempler et de prier à loisir la Mère et le Fils.

Un matin, avec une familiarité tout enfantine, ils venaient de s'asseoir au pied de la « Dame de pierre », et étalant leurs petites provisions, ils s'apprêtaient, sans timidité aucune, à déjeuner, quand l'un d'eux, tournant les regards vers l'Enfant-Jésus aux bras de la Madone : « O bel Enfant, lui dit-il, s'il vous plaît de venir manger avec nous, descendez. »

Le divin Enfant ne se fit pas prier, il s'arracha

aussitôt au sein maternel et vint prendre place entre ceux qui venaient de l'inviter de si bon cœur. Ceux-ci, sans s'étonner outre mesure, partagèrent avec Jésus leur frugal repas, puis l'Enfant-Dieu, les remerciant d'un sourire, remonta sur l'autel et regagna les bras de Marie.

Le lendemain et les jours suivants, les deux servants de Messe revinrent et renouvelèrent l'invitation, et chaque fois l'Hôte divin daigna y répondre. Bientôt même tout appel devint superflu; à peine les enfants entraient-ils dans la chapelle et ouvraient-ils le panier aux provisions que Jésus était déjà au milieu d'eux. Il leur devint si familier que non seulement il mangeait, mais il conversait innocemment avec eux, dénouant les petites difficultés qui se présentaient dans leurs études.

EXAMEN DU PRODIGE

Les parents des deux commensaux de Jésus furent les premiers au courant du prodige. D'abord, ils refusèrent d'y croire. Une aïeule sévère alla jusqu'à les accuser de mensonge et de gourmandise: « Ne serait-ce pas, disait-elle, une ruse adroite pour obtenir un supplément de provisions? » Rien ne fut ajouté au maigre menu de chaque jour: les enfants n'en continuèrent pas moins d'inviter leur aimable compagnon et de lui faire les honneurs du modeste festin.

Une seule chose surprenait nos innocents: c'est que l'Enfant-Jésus, qui pourtant n'avait pas l'air si pauvre, n'apportait jamais son écot. « N'y-a-t-il pas beaucoup de bonnes choses au Paradis? » se disaient-ils.

La surprise chez eux allait dégénérer en murmure: ils résolurent de confier au bon P. Bernard le sujet de leur secrète angoisse.

Le serviteur de Dieu, ému des révélations si étranges qu'ils lui firent, se contint et garda plusieurs jours le silence. Puis il interrogea discrètement ses disciples, tantôt ensemble, tantôt l'un après l'autre et séparément. Leurs récits concordaient d'une manière parfaite : il les savait, d'autre part, incapables de mensonge. Touché d'un si grand prodige, il priait Dieu de l'éclairer et de lui faire connaître ses desseins sur ces enfants privilégiés.

Voici le plan que lui suggéra la Providence.

LA CÉLESTE INVITATION

Un jour, il demanda à ses disciples :

— Eh bien! l'Enfant de la chapelle du Rosaire descend-il toujours des bras de Marie et vient-il partager votre petit repas?

— Oui, mon Père.

— Continue-t-il à ne porter aucune provision ?

— Oui, mon Père.

— Cela vous fait-il toujours de la peine?

— Oui, mon Père.

— Ne seriez-vous pas bien aises qu'il vous invitât, lui aussi, au moins une fois, dans la maison de son père?

— Oh! nous le voudrions bien, mais il ne nous en a jamais parlé.

— Il faut que vous lui en parliez les premiers, mes enfants. S'il acquiesce à votre demande, vous n'aurez rien perdu, car vous recevrez dans une seule de ses invitations mille fois plus que vous ne lui avez donné.

Et, poursuivant son discours, il leur fit entrevoir symboliquement le palais du Père céleste avec ses magnificences et ses délices.

Le Père conclut :

— La première fois que l'Enfant de la chapelle reviendra pour manger avec vous, ne manquez pas de le prier de vous inviter à son tour.....

— Ah! mon Père, nous ne manquerons pas de lui en faire la demande; il nous tarde que le jour arrive.

— Mais écoutez-moi, dit encore le P. Bernard, dites à l'Enfant que je veux être invité comme vous. Je ne vous permettrai pas d'aller seuls à cette fête. Ou je vous accompagnerai, ou vous refuserez de vous y rendre, car je désire beaucoup, moi aussi, avoir part à ce festin.

Résolus de se conformer à ses instructions, les enfants attendirent impatiemment le retour du céleste convive. Il descendit le lundi des Rogations, 21 mai 1277. Le déjeuner achevé, avant que l'Enfant divin ne remît le pied sur le socle de pierre pour remonter aux bras de la Madone, les deux petits lui exprimèrent, timides, leur désir.

— Ne nous inviterez-vous pas à votre tour? lui dirent-ils.

Jésus fit un signe d'adhésion.

— Et notre maître voudrait être aussi de la fête.

Jésus leur dit:

— Dans trois jours, c'est l'Ascension. Il y aura grande joie dans la maison de mon Père. Dites au P. Bernard que je l'invite avec vous à ma table avec les anges et les saints.

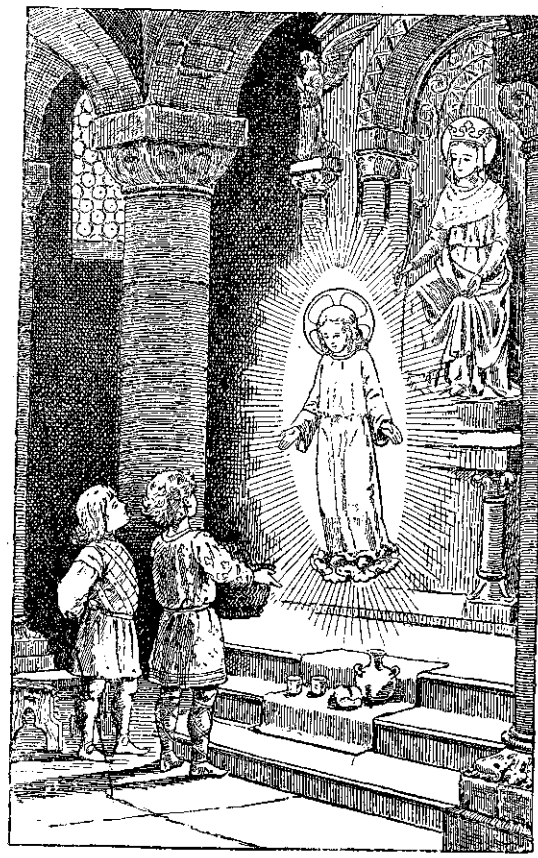
Tout joyeux, les deux petits clercs coururent porter à leur maître cette bonne nouvelle. Ils en informèrent leurs parents. De son côté, le P. Bernard découvrit tout le mystère au directeur de sa conscience, et plein de foi dans la promesse de l'Enfant-Dieu, il se prépara à répondre à ses douces invites. Durant trois jours, maître et disciples demeurèrent en prière, souvent agenouillés au pied de l'autel du Rosaire. Le Père expliquait aux enfants le sens de l'invitation de Jésus, et ceux-ci, embrasés d'amour, n'avaient plus d'autre désir que de quitter cette vallée de larmes et d'entrer sans retard dans la vraie patrie.

Enfin, voici venu le matin de l'Ascension. Toutes les Messes étant célébrées à la chapelle du couvent, tandis que les Frères se rendent au réfectoire, le P. Bernard s'avance vers l'autel du Rosaire,

accompagné de ses deux acolytes, et il commence le Saint Sacrifice. Quelle ne fut pas la ferveur de cette dernière Messe? Avec quelle dévotion les deux disciples y reçurent pour la première fois le Pain eucharistique!

L'action de grâces s'achève. Tous trois, agenouillés sur le marchepied de l'autel, attendent avec confiance le moment du départ pour la demeure céleste.....

Et quand la communauté arriva pour réciter à l'église les prières après le repas, l'on trouva le prêtre et ses deux servants immobiles, les mains levées vers le ciel, les yeux fixés sur l'Enfant-Jésus; l'on s'approcha d'eux et — ô mort précieuse et mille fois digne d'envie! — l'on constata qu'ils avaient échangé la vie terrestre pour celle de la bienheureuse éternité.



Le bienheureux Bernard de Morlas.

CULTE DES TROIS BIENHEUREUX

Les corps des trois Bienheureux furent inhumés au pied de cet autel du Rosaire témoin de tant de prodiges. Un tableau, placé sur leur tombeau, redit aux générations l'histoire du déjeuner miraculeux.

Trois cents ans plus tard, au commencement de l'année 1577, avait lieu une translation solennelle des reliques des trois Saints. A cette occasion, l'enquête juridique la plus minutieuse fut faite pour relever tous les détails de leur mort et en constater le caractère miraculeux.

A peine eut-on ouvert la châsse qui les contenait, que les ossements sacrés exhalèrent une odeur délicieuse. Leur contact guérit soudain un religieux du couvent atteint depuis trois mois d'un mal incurable. D'autres personnes reçurent des faveurs semblables.

Dès ce moment, les saintes reliques furent entourées d'honneur, et l'évêque de Lisbonne lui-même dédia un autel aux trois Bienheureux. La reine de Portugal, après beaucoup d'instances, obtint le chef du bienheureux Bernard et le plaça respectueusement parmi les autres reliques de la chapelle du château royal de *Villaviçiosa*.

Santarem et Morlaas honorèrent désormais d'un culte ininterrompu Bernard et ses deux disciples. Le petit Jésus miraculeux qui avait mangé avec les enfants ne fut pas oublié : son image fut conservée dans un riche tabernacle d'où on ne la sortait que le jour de l'Ascension, pour l'offrir à la vénération des fidèles. A Santarem, à Morlaas et à Lisbonne s'établirent des confréries de l'Enfant-Jésus.

Aux débuts du XIXe siècle, des jours mauvais s'ouvrirent pour le Portugal. L'armée française s'emparait en 1809 de Santarem et y exerçait d'affreux ravages.

L'image miraculeuse et les trois bustes renfermant les reliques des Bienheureux furent livrés aux flammes. Même le chef du bienheureux Bernard gardé à Villaviçiosa fut profané et jeté au feu.

La dévotion des fidèles s'accrut en proportion de ces indignes sacrilèges; en Portugal et même en France, au pays natal du Bienheureux de Morlas, les trois Bienheureux eurent leurs autels et leurs dévots serviteurs.

Ici et là, de ravissants tableaux rappellent le déjeuner miraculeux : ils redisent éloquemment aux croyants les prédilections qu'eut toujours l'Enfant de Nazareth pour les âmes simples, droites et pures.

* * *

(D'après un article du R. P. André Pradel, des Frères Prêcheurs, dans le *Monde diplomatique*, no du 1er juillet 1898.)

SAINT AUSONE, ÉVÊQUE ET MARTYR, SAINT CYBARD, ABBÉ

PATRONS DE LA VILLE ET DU DIOCÈSE D'ANGOULÈME

Fête le 22 mai et 1er juillet.

Saint Ausone tombe sous les coups de bâton.

Bien que leur fête se célèbre à des jours différents et que leur vie se soit écoulée à des époques assez éloignées l'une de l'autre, nous réunissons ici ces deux noms que le diocèse d'Angoulême confond dans un même amour, considérant à juste titre ces deux saints comme ses patrons et ses protecteurs.

Ni l'un ni l'autre, à vrai dire, ne lui appartiennent par sa naissance, mais le premier en fut l'apôtre, et le second, après avoir pendant quarante ans environ, édifié la ville et la banlieue, en est devenu comme le fondement et le meilleur rempart. Puisse la foi qu'ils annoncèrent refleurir parmi les générations nouvelles, comme elle brilla chez les aïeux. Puissent les populations de la Charente, si remarquables par leur intelligence et leur industrie, revenir à la pratique de la religion et voir dans les fléaux qui mettent en péril champs, vignes et manufactures, les avertissements d'un Dieu qui ne châtie que pour guérir!

SAINT AUSONE

Saint Ausone naquit à Mortagne au diocèse de Saintes. Albin son père et sa mère Eugénie étaient d'une naissance illustre. Saint Martial, envoyé dans les Gaules par saint Pierre, si l'on en croit la tradition constante des Eglises de

Limoges, de Poitiers, de Saintes et d'Angoulême, s'arrêta chez eux, et le prix de cette hospitalité fut la grâce du baptême, que l'apôtre leur conféra après les avoir instruits et leur avoir montré la vanité de leurs idoles.

Parmi les enfants d'Albin, l'apôtre de l'Aquitaine avait remarqué l'un des plus jeunes, dont les heureuses dispositions firent concevoir des espérances que nous verrons se réaliser bientôt. Saint Martial emmena donc avec lui Ausone en se rendant à Limoges. On devine ce que devint l'enfant et quels furent ses progrès sous un tel maître. Témoin de la vie de Martial et des conversions qu'opérait sa parole, l'enfant se forma de bonne heure aux vertus apostoliques.

Après avoir éclairé et converti les populations du Limousin, fondé l'église de Limoges, saint Martial descendit vers la mer et porta successivement l'Evangile à Poitiers, à Saintes et dans quelques autres villes du littoral.

Accompagné d'Ausone, il vint à Angoulême, où il forma le noyau d'une chrétienté qui ne tarda pas à devenir florissante.

AUSONE EST ORDONNÉ PRÊTRE, PUIS ÉVÊQUE D'ANGOULÊME

Martial admirait la grâce naïve dont Dieu avait orné l'âme de son enfant, et son cœur se réjouissait en constatant les progrès d'Ausone dans la science et dans l'amour de Dieu.

Le jugeant digne d'un tel honneur, il l'avait successivement élevé aux saints Ordres. Ausone était déjà prêtre depuis quelque temps, quand Martial descendit à Angoulême, et il contribua pour sa part à jeter dans cette terre les premiers germes de la parole évangélique. Il venait de perdre ses parents et, par suite, d'hériter d'une partie de leurs biens, quand son saint précepteur, obligé de poursuivre ses courses apostoliques et de revenir à Limoges, le choisit, malgré son jeune âge, pour en faire le pasteur et le père du nouveau peuple qu'il venait d'enfanter à Jésus-Christ.

Ausone ne redoutait point le travail, mais il tremblait devant les honneurs et la charge qui lui étaient imposés. Toutefois, plein de confiance en Dieu, pénétré de l'importance des devoirs d'un évêque, il se mit résolument à l'œuvre. Il affermit dans la ville l'entreprise commencée par Martial. Il fortifiait les fidèles par d'incessantes prédications et les réunissait dans la petite église que Martial avait fondée lui-même sous le nom de Saint-Pierre, titre que devait garder plus tard la cathédrale d'Angoulême. Mais il ne suffisait ni à son zèle ni au devoir de sa charge d'affermir le bien dans la ville; laissant pour un temps les brebis fidèles à la garde de quelques-uns de ses prêtres, semblable au bon Pasteur, il se mit à la recherche de celles qui ne connaissaient pas encore sa voix. Il s'avança donc sur les bords de la Charente, déjà très habités en raison de la richesse de ce sol fertile, mais encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. On le vit donc de Ruffec à Confolens, de Cognac à Barbezieux, porter tour à tour la parole qui éclaire et convertit. Dieu se plaisait à confirmer par d'incessants prodiges le zèle de son serviteur, et bientôt, dans les courses qu'il renouvelait souvent, il eut changé l'aspect de cette contrée.

IL GUÉRIT ET CONVERTIT LA SŒUR DU GOUVERNEUR D'ANGOULÊME

Entre chacune de ses tournées, Ausone revenait dans sa ville, et chaque fois sa présence apportait un regain de vie chrétienne. La Providence allait ménager un de ces événements destinés à mettre en lumière la sainteté de ses serviteurs et à augmenter le nombre des fidèles.

Un préfet, nommé Garrulus, gouvernait alors Angoulême au nom des Romains et naturellement il était idolâtre. Sa sœur, du nom de Calliage, ne connaissait pas non plus Jésus-Christ. Un jour, qu'elle s'amusait avec quelques compagnes sur les bords de la Charente et en aval de la ville, un énorme serpent sortit soudain de la rivière, et sembla se diriger vers elle. L'aspect de cette horrible bête causa une telle terreur parmi les jeunes filles, que Calliage surtout perdit connaissance, et on l'emporta presque morte au palais de son frère. Elle s'agitait d'une façon convulsive et tout faisait craindre une mort prochaine. Garrulus, en face de cette sœur qu'il aimait tendrement, se laissait aller au désespoir, ne sachant quel remède appliquer à un tel mal. Ausone apprend ce qui se passe. Inspiré de Dieu, il court au palais, dont l'entrée, en toute autre circonstance, lui eût été interdite. Le préfet le reçoit comme un sauveur, et, tendant la main, le conjure de guérir sa sœur. « Certainement, dit le Saint, je la guérirai au nom du Seigneur Jésus! — Quel est ce Jésus? demanda le préfet. — C'est celui qu'annonçait Martial, dont je suis l'humble ministre; c'est le fils du Dieu vivant. — Si ton Dieu guérit ma sœur, reprend Garrulus, je croirai en lui! »

Ausone alors tombe à genoux, prie, comme autrefois le Sauveur, pour la fille de ce prince dont parle saint Matthieu, il prend la main de Calliage et la rend saine et sauve au gouverneur stupéfait. Celui-ci, se souvenant de sa promesse, se précipite aux pieds du Saint et demande le baptême. Ausone l'instruisit, et les eaux de la Charente coulèrent sur le front de Garrulus, de sa sœur et plusieurs autres personnes de la maison.

AUTRES MIRACLES DE SAINT AUSONE

Calliage, miraculeusement sauvée, devint apôtre à sa manière. Se consacrant à Dieu, elle réunit autour d'elle quelques jeunes filles que sa parole avait converties. Avec l'approbation d'Ausone, elle fonda dans la ville un monastère où fleurit bientôt la sainteté de ces vierges chrétiennes. Le saint évêque voyait avec joie s'accroître le nombre des fidèles et bientôt il fut obligé d'établir sur un autre point de la cité un nouveau lieu de prière. Il choisit donc vers le midi un emplacement où s'éleva une petite église, qu'il dédia à la Sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame de la *Pagina*, ou Notre-Dame de *Paine* (1).

Dieu manifestait de plus en plus la sainteté d'Ausone. Près de lui les aveugles recouvraient la vue et plusieurs malades la santé. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute la région.

Il y avait dans le voisinage d'Angoulême une fille très riche, mais qu'une maladie déjà invétérée menaçait d'une mort prochaine. Elle était encore païenne et s'appelait Caléfagie. Apprenant ce qu'on disait d'Ausone, elle vint à Angoulême. Tandis qu'elle cheminait, aussi vite que le permettait son état, un de ses serviteurs, nommé Arcade, monta près d'elle sur son char et, riant

---

(1) Cette église, rebâtie au XI^e^ siècle, fut détruite par la Révolution; son emplacement est marqué par une colonne dans le jardin de l'évêché d'Angoulême.

(*Lettre de M. l'abbé Moratie, curé doyen de Montmoreau.*)

de sa confiance, cherchait à la détourner: « A quoi bon, lui disait-il, ajouter cette dépense à celles que vous avez déjà faites si inutilement, tant en sortilèges qu'en médecines? »

La jeune fille ne fut point arrêtée et sa confiance au contraire croissait à mesure qu'elle approchait d'Angoulême. La maladie même semblait diminer, mais, par contre, les défiances d'Arcade furent punies au point que le mal qui abandonnait la maîtresse envahissait le serviteur. Quand ils furent l'un et l'autre en présence du saint évêque, Caléfagie, presque entièrement soulagée, se confondit en remerciements et supplia Ausone de rendre la santé à Arcade. L'évêque ne put s'empêcher de sourire, puis, se rendant à la prière de la jeune fille, il guérit Arcade qui se convertit avec toute sa famille.

Touchée par la grâce, la jeune patricienne ne voulut point retourner dans sa maison, mais, entendant parler du monastère fondé par Calliage, elle vint s'y renfermer et reçut le voile des mains du saint évêque.

A mesure qu'il avançait en âge, Ausone grandissait encore en vertus. Il s'appliquait surtout à former les prêtres destinés à se répandre dans les paroisses déjà fondées. « La sainteté des peuples, disait-il, est en proportion de celle des ministres de Dieu. »

SON MARTYRE — SES RELIQUES

Il règne une assez grande incertitude sur la date et les circonstances de la mort de saint Ausone. Les saints ont plus d'attention à étendre le règne de Jésus-Christ qu'à conserver la mémoire de leurs propres triomphes. Toutefois la tradition constante de l'Eglise d'Angoulême, tradition aussi respectée que vraisemblable, nous apprend qu'Ausone, préludant aux saintes audaces de saint Léon devant Attila, périt victime de son courage en voulant sauver la ville d'Angoulême.

Dans une de ces invasions partielles, avant-coureur des épouvantables inondations de barbares, la ville ayant été assiégée, l'évêque comprit que son devoir était de donner sa vie pour ses brebis. Revêtu de ses habits pontificaux, il sortit par la porte dite de Périgueux, car c'était surtout dans cette direction que campaient les assaillants. Sans respect pour son courage et sans pitié pour sa vieillesse, les barbares en haine de la loi, immolèrent le saint pontife qui laissait à son peuple, après tant de bienfaits, le grand exemple de ses vertus. Quand le flot de barbares fut passé, les habitants d'Angoulême recueillirent ses précieux restes qui furent transportés dans le monastère fondé par Calliage, où ils furent conservés avec soin.

En 1118, ces saintes reliques furent reconnues par Girard, évêque d'Angoulême. Le couvent qui les abritait fut, à cause d'elles, tenu en grande vénération par Charlemagne, Philippe Ier et Philippe II, rois de France. Le comte d'Angoulême, plus tard François Ier, combla de présents ce même monastère. Mais vinrent les protestants qui, en 1568, brûlèrent la ville et ce qu'elle contenait de plus précieux. Le couvent disparut sous ces ruines. Plus tard, Louis XIII le reconstruisit sur l'emplacement du prieuré de Beaulieu, dans l'enceinte même de la ville et non loin de l'ancien enclos.

La Révolution française compléta l'œuvre de destruction, et le souvenir des vertus du saint évêque ne vit plus que dans le cœur de ses enfants; sa fête se célèbre le 22 mai, que l'on suppose être le jour de son martyre.

SAINT CYBARD

Saint Cybard, en latin Eparchius, naquit auprès de Périgueux, d'une famille distinguée et très riche. Son père s'appelait Félix Oréole et sa mère Principie. Ils sont l'un et l'autre très honorés comme saints à Thémolac, diocèse de Périgueux, ce qui ferait supposer que ce fut le lieu de la naissance du saint abbé. Dès l'âge de sept ans on l'appliqua à l'étude des sciences, où la pénétration de son esprit lui fit faire de rapides progrès.

Son grand-père, Félicissime, était comte ou gouverneur de la ville, il le prit avec lui à titre de secrétaire. Mais les honneurs d'ici-bas, dont ce post lui ouvrait le chemin, n'avaient rien qui attirât son cœur; il en éprouvait au contraire une horreur instinctive. Une voix secrète l'appelait à la perfection. Craignant l'opposition de ses parents, et d'ailleurs âgé déjà d'une trentaine d'années, il résolut de dire au monde un éternel adieu. Il occupait depuis quinze ans la fonction de chancelier de son grand-père, quand soudain il disparut et s'enfuit au monastère de Sessac en Périgord, que gouvernait le sage abbé Martin.

Il y resta malgré les instances de sa famille, sans vouloir admettre aucun des adoucissements à la règle qu'eût peut-être légitimés sa vie antérieure. On le vit solliciter la faveur d'être traité comme le plus humble des religieux; et lui, le jeune homme élégant et riche, voulut être habillé le plus pauvrement de tous; il fut employé à la culture de la vigne et au labourage.

Mais Dieu se chargea bientôt de faire connaître le crédit dont près de lui jouissait son serviteur. A sa voix les animaux oubliaient les cruautés ou la crainte qui leur sont naturelles; les maladies cédaient à son commandement et les démons eux-mêmes étaient contraints de lui obéir. Sa charité s'étendait surtout aux pauvres prisonniers, et son historien rapporte qu'il en délivra pendant sa vie plus de deux mille.

Ayant été envoyé par ses supérieurs dans un monastère du Limousin, il multiplia sur son passage les miracles et les guérisons. Partout les populations lui rendaient les plus grands honneurs.

IL VIENT SE FIXER A ANGOULÊME

Importuné de ces marques d'estime et de vénération, le Saint résolut de s'y soustraire par la fuite et de s'en aller dans quelque retraite où personne ne le connût. A son insu, Dieu l'amena vers cette Eglise d'Angoulême, dont il allait devenir une des gloires.

En parcourant l'Angoumois et toujours accompagné de cette puissance qu'il tenait de Dieu, il la révéla par de nouveaux bienfaits. A Angles, il ressuscita un enfant, nommé Gradulphe, dont les religieux pleuraient la mort.

Son dessein n'était point d'entrer dans Angoulême, car il cherchait une retraite, loin du regard des hommes. Mais il fut reconnu. Il fut donc amené à Aptinius, évêque d'Angoulême.

Le Saint lui manifesta son désir de se retirer dans quelque solitude : « Qu'à cela ne tienne! dit l'évêque, choisissez le lieu de mon diocèse qui semblera le mieux à votre convenance! »

Il y avait à la porte d'Augoulême, sur les bords de la Charente, une forêt où Cybard espéra trouver le silence qu'il cherchait. Restait toutefois à aplanir une difficulté. Avant de s'engager à l'évêque d'Angoulême, le Saint voulut se pourvoir de la permission de celui de Périgueux et de l'abbé Martin dont il reconnaissait l'autorité.

Aptinius approuva cette sage réserve, et montra son estime du trésor qu'il voulait garder, par le choix des trois ambassadeurs qu'il envoyait le réclamer à Sébaud, évêque de Périgueux. C'étaient Fronton, son archiprêtre et plus tard son successeur; Arthémius, archidiacre, et un autre Arthémius, prévôt de son église. Les députés obtinrent à grand'peine l'autorisation demandée. Mais dans l'intervalle, Dieu lui-même se chargeait de lever tous les doutes qui pouvaient encore agiter l'esprit de Cybard.

Une nuit qu'il priait dans la solitude qui devait être plus tard son abbaye, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Cybard, ne cherche pas d'autre retraite, car c'est ici que j'ai préparé ton repos! » Cette parole porta le calme dans son âme et une grande joie dans la ville.

Or, voici comment cette nouvelle s'y répandit. Le lendemain matin, comme il revenait, vers l'heure de midi, il passa devant la prison de la ville, où il trouva précisément le geôlier. Entendant les cris que poussaient les infortunés que l'on frappait, selon l'usage barbare de ce temps, d'une longue verge de fer, il demanda leur élargissement à titre de nouveau citoyen d'Angoulême. Un rire moqueur fut la seule réponse. Mais lui, se mettant à genoux, obtint que les portes s'ouvrissent d'elles-mêmes. Les gardiens demeurent stupéfaits, mais les prisonniers, profitant de ce moment favorable, s'échappent et s'enfuient vers l'église qui possédait alors le droit d'asile. La verge cruelle fut brisée et les tronçons en furent trouvés çà et là par la ville.

IL EST ORDONNÉ PRÊTRE ET FONDE SON MONASTÈRE

Après ce prodige et plusieurs autres, que rapportent les Bollandistes d'après un auteur contemporain, Aptinius fit instance auprès du Saint et l'obligea à recevoir le sacerdoce. Alors, réalisant son désir de servir Dieu dans la solitude, Cybard se retira dans une grotte que l'on montre encore aujourd'hui au-dessous des remparts de la ville. Bientôt, quelques disciples vinrent le supplier de les admettre à partager sa vie. Il les reçut, les forma encore plus par son exemple que par ses paroles. Il montrait une grande vigueur à maintenir la discipline dans son ermitage et n'y souffrait aucun relâchement. Au reste, il était en toutes choses la règle de ses frères. Tels furent les humbles débuts de cette abbaye célèbre qui porta plus tard le nom de notre Saint et devint l'honneur de la province.

MIRACLES DE SAINT CYBARD — RÉSURRECTION D'UN PENDU

Dieu multipliait les preuves de la sainteté de son serviteur, et les miracles les plus étonnants lui conciliaient la vénération universelle. Nous n'en citerons qu'un, que nous emprunterons à saint Grégoire de Tours.

Voici ce qu'il dit dans son *Histoire des Francs* (l. IV, VIII). Un illustre reclus, nommé Cybard, avait fixé sa retraite dans une grotte sous les murs de la ville d'Angoulême. Admirable était sa vie et grande était sa charité. Il trouvait dans sa pauvreté le secret de nourrir quantité de pauvres, qu'il guérissait de toutes sortes de maladies. Il possédait une telle grâce pour solliciter en faveur des malheureux, que les comtes et seigneurs ne résistaient pas à ses prières. Il arriva cependant un jour qu'ayant envoyé à sa place un de ses moines solliciter le pardon d'un misérable que l'on accusait de nombreux vols et homicides, le comte ne voulut rien entendre, car le peuple menaçait de se révolter si l'on relâchait un malfaiteur considéré comme un danger public.

N'ayant rien pu obtenir, le moine revint tristement vers Cybard et le voleur fut mis à la question, fouetté et finalement pendu. Le Saint, cependant, qui n'avait demandé cette grâce que parce qu'il prévoyait la future conversion du coupable, dit à son moine : « Retournez vers le lieu de l'exécution, tenez-vous à distance et quand vous verrez tomber à terre le criminel, prenez-le et amenez-le moi promptement. »

Cybard se mit aussitôt en prière. Or, il arriva que les bourreaux, ayant accompli leur sinistre besogne, s'en retournèrent, laissant suspendu au gibet le malfaiteur qui ne donnait aucun signe de vie. Soudain, la chaîne qui le portait se brise et le pendu tombe debout sur ses pieds. Le religieux s'approche aussitôt et l'amène aux pieds du Saint, qui lui fait les plus sérieuses réprimandes sur sa vie coupable. Comme ils partaient ensemble, survient le comte d'Angoulême, suivi d'une foule nombreuse, avide de connaître les détails de ce singulier événement : « Comte, lui dit Cybard, je vous ai fait demander la grâce de ce malheureux, et vous n'avez pas voulu m'écouter, mais Dieu s'est montré plus indulgent, car il a rendu la vie à celui que vous aviez livré à la mort! »

Le voleur, se jetant alors aux genoux du comte, le suppliait de lui accorder un pardon que Dieu ne lui avait pas refusé à la prière du saint ermite. Comme on pense, bien la grâce ne fut pas refusée. Nous avons appris de la bouche même du comte d'Angoulême, dit saint Grégoire en terminant, le récit que nous venons de rapporter.

SA MORT

Pendant trente-neuf ans, d'autres disent quarante-quatre, Cybard vécut dans la grotte témoin de tant de prodiges. Il y mourut le 1er juillet 581, à l'âge de soixante-treize ans.

A l'église qui abrita ses précieux restes s'ajouta bientôt une grande abbaye, bâtie par Aribert, duc d'Aquitaine au VIIe siècle et qui fut détruite par les invasions en 688. Une première restauration en fut faite vers 960 et on y mit des Bénédictins qui s'y maintinrent jusqu'à la Révolution française. A cette époque, ce qui avait échappé à la fureur des protestants fut dispersé et détruit sans retour. L'abbaye devint une fabrique ; l'église fut rasée, et celle qui existe aujourd'hui dans le faubourg de ce nom, n'a point le titre paroissial. Elle occupe le centre d'un enclos où Mgr Cousseau voulait bâtir un couvent pour les fils de saint François, mais ce projet n'eut pas de suite. Ce même évêque eut l'honneur de réconcilier solennellement, en 1851, la grotte dite de Saint-Cybard, profanée en 1793, et de célébrer le Saint Sacrifice dans le lieu où Cybard l'offrait lui-même douze siècles plus tôt (1).

Il y avait également à Poitiers, avant la Révolution, une église paroissiale sous le vocable de saint Cybard, dont aujourd'hui encore, le nom décore deux rues parallèles. L'illustre cardinal Pie, qui avait tant à cœur ces sortes de restaurations, répara cette vieille église qui sert de chapelle aux Sœurs de la Miséricorde.

---

(1) Lettre de M. l'abbé Feuilles, curé de Tesson.

SAINT BEVONS

CHEVALIER PROVENÇAL

Fête le 22 mai.

Il pardonne au meurtrier de son frère. — Il combat les infidèles

NAISSANCE

Vers le milieu du x^e^ siècle, vivait, au château de Noyers (actuellement Le Haut-Noyers, Basses-Alpes), un seigneur nommé Adelfred. C'était à la fois un guerrier distingué et un gentilhomme profondément chrétien. Son épouse, Odilinde, vrai modèle de la femme chrétienne, était remarquable par sa piété et sa vertu. Dieu leur donna un fils (940), Bevons, qui réunit en lui les qualités de son père et de sa mère; piété et modestie d'Odilinde, courage et qualités militaires d'Adelfred.

ÉDUCATION

L'éducation qu'il reçut ne fit que seconder son heureux naturel. Sa mère s'appliquait, avec

un soin jaloux, à lui inspirer l'amour de la religion et de la vertu; et son père l'habituait de bonne heure à manier les armes, à supporter les privations et les fatigues. Aussi fut-il un chevalier accompli. Dès l'âge de quinze ans, il n'avait pas son pareil pour monter à cheval, pour manier l'épée, pour lancer un dard. Et en même temps, il inspirait un tel respect par sa piété, que sa présence seule, ou un simple regard suffisait pour empêcher tous les propos licencieux ou impies. La gloire de Dieu, la défense de la religion, l'assistance de ses concitoyens, tels étaient les mobiles de toutes ses actions. Cette conduite lui attira l'estime et le respect de tous ceux qui l'approchaient, et lui donna un grand ascendant sur les populations et les autres gentilshommes de la contrée.

IL RENONCE AUX BIENS DE CE MONDE

A la mort de ses parents, il distribua tous ses biens aux pauvres et ne garda de son riche patrimoine qu'un coin de terre bien isolé, où il se retirait pour s'entretenir avec Dieu. Cet endroit, que ses historiens ne nomment pas, est probablement celui qui a gardé son nom, Bevons, petit village à côté de Noyers.

SA VICTOIRE SUR LES SARRASINS

A cette époque, les Sarrasins, qui depuis longtemps désolaient la Provence, avaient élevé une forteresse sur un point culminant de la montagne de Noyers. En souvenir de leur séjour, ce quartier s'appelle encore Peyrimpi (Pierre impie). C'est un rocher taillé à pic sur trois de ses côtés, et le côté qui tient à la montagne, qu'il domine, est d'un accès très difficile. De ce point formidable, qui domine les vallées du Buech et du Jabron, ils ravageaient les contrées voisines, pillant et rançonnant les populations et leur faisant subir toute sorte d'outrages.

Bevons, doublement attristé à la vue des souffrances de ses frères et des insultes faites à Dieu, appela aux armes les habitants des contrées environnantes. Tous vinrent, confiants dans sa valeur et surtout dans sa sainteté, se mettre sous ses ordres pour combattre les infidèles.

A leur tête, il fait essuyer aux Sarrasins plusieurs défaites et vient mettre le siège devant la forteresse de Peyrimpi. Mais se souvenant que Dieu seul peut donner la victoire, et qu'il faut un secours extraordinaire de la part de Dieu pour faire tomber la position humainement inexpugnable où sont réfugiés les mécréants, Bevons redouble les mortifications et les prières et fait vœu d'aller, toutes les années, faire un pèlerinage au tombeau des Apôtres, si Dieu daigne bénir son entreprise et se servir de lui pour délivrer ses frères de la domination des Sarrasins.

Dieu lui fit bientôt connaître que sa prière était exaucée. Un jour qu'il était sorti du camp, avec trois de ses compagnons d'armes, pour reconnaître les positions ennemies, il se trouva tout à coup accablé par le sommeil. Sommeil mystérieux. Car pendant qu'il dormait, assis au pied d'un chêne, saint Pierre lui apparut. « Prends courage, Bevons, lui dit-il ! Dieu est avec toi; j'ai obtenu par mes prières que tu triomphes de tous tes ennemis visibles et invisibles. Lève-toi et vole au secours de tes frères. » A ces mots il s'éveille et entend de grandes clameurs du côté de son camp. Les Sarrasins venaient de faire une sortie et l'attaquaient avec fureur. Bevons s'élance aussitôt, se précipite sur les ennemis, les repousse, en tue un grand nombre et force les autres à se retirer promptement et en désordre dans la forteresse.

Quelques jours après, un soldat sarrasin lui apporte la lettre suivante : « A Bevons, homme très illustre, bouclier des serviteurs du Christ, le païen chargé de la garde des portes, salut.

» Vous sachant l'ami des chrétiens et homme d'une parole sûre, je viens vous faire part de mes douloureuses angoisses. Je ne puis plus vivre avec les païens, et je veux mourir chrétien. Les païens, tels qu'ils sont, ne songent qu'à s'entre-détruire et ne reculent ni devant l'adultère, ni devant la rapine. Le gouverneur lui-même m'a ravi mon épouse et me menace de mort. Préparez-vous donc, réunissez vos troupes, et anéantissez cette race odieuse. J'introduirai dans la citadelle ceux qui vous accompagneront. Recevez-en l'assurance. »

La nuit suivante, Bevons, à la tête de ses guerriers, se présente devant la porte de la citadelle qui s'ouvre au signal convenu, et il pénètre dans la forteresse. Les Sarrasins, surpris, essayèrent, mais en vain, d'opposer de la résistance, ils furent obligés de se rendre. Besons fit raser la forteresse dont il venait de s'emparer.

SA VICTOIRE SUR LUI-MÊME

Notre Saint avait un frère qu'il aimait tendrement. Un jour, ce frère fut lâchement assassiné. Bevons en conçut une vive douleur. Mais faisant taire les inspirations de la nature qui le poussaient à venger ce meurtre, il laissa ce soin à Dieu et ne songea qu'à pardonner. Abordant le meurtrier, il lui reprocha son crime, et après l'avoir exhorté au repentir, il lui donna le baiser de paix et le déroba à ses compagnons d'armes qui se disposaient à lui faire subir le châtiment qu'il avait mérité.

SES PÈLERINAGES

Après cette double victoire, Bevons rentra dans sa solitude. Il n'en sortit plus que pour accomplir son vœu. Toutes les années, il se rendait à pied à Rome pour prier sur le tombeau des Apôtres. Il se faisait suivre, dans son voyage, d'un mulet portant quelques hardes et quelques modestes provisions. Il ne se servait lui-même jamais de sa monture, mais il la mettait volontiers au service des infirmes qu'il rencontrait sur son chemin.

SA MORT

L'an 986, dans le cours de son pèlerinage annuel, la maladie le força de s'arrêter à Voghera, ville d'Italie, dans le duché de Milan. Sentant que sa fin approchait, il demanda et reçut avec ferveur les derniers sacrements, fit distribuer aux pauvres tout ce qui lui restait : ses hardes, le prix de son mulet, et même ses vêtements; et, après quelques jours de maladie, pendant lesquels on put admirer sa patience, sa soumission à la volonté de Dieu, il s'endormit dans le Seigneur, le samedi 22 mai, veille de la Pentecôte.

SES MIRACLES

Pendant quelque temps, ce serviteur de Dieu parut oublié. Dans sa patrie, on se souvenait de son nom et de sa victoire sur les Sarrasins; mais c'était tout. Et à Voghera, où il avait terminé son pèlerinage ici-bas, on ne songeait presque plus au chevalier provençal. Mais Dieu, qui même sur la terre, se plaît à mettre sur le front de ses saints une couronne d'honneur et de gloire, opéra, par son entremise, un grand nombre de miracles qui firent connaître sa sainteté.

On remarqua d'abord que tous les animaux qui passaient à l'endroit où reposait son corps mouraient à l'instant, comme foudroyés. On entoura ce terrain d'une clôture et on y planta une croix. A partir de ce moment, on vit accourir auprès de ce tombeau des infirmes de toute sorte, qui venaient demander et obtenir leur guérison.

Les miracles furent si nombreux et si éclatants que, l'an 1180, d'après les Bollandistes, on bâtit en l'honneur de saint Bevons une église et un monastère. Ce fut dans cette église que l'on plaça le corps de notre Saint. Cette translation fut accompagnée d'un grand nombre de miracles. Les actes authentiques qui sont encore conservés à Voghera en relatent surtout vingt-trois, tout à fait remarquables.

En 1469, on voulut placer les reliques de saint Bevons dans un endroit plus apparent. On les enleva de l'autel sous lequel elles reposaient et on construisit, pour les recevoir, un tombeau de marbre rouge. A cette occasion, elles restèrent pendant plus d'un an, du 21 février 1469 au 21 mai 1470, sur un autel, exposées à la vénération publique. De nombreux miracles furent encore opérés. Les documents conservés dans les archives de Voghera en citent, avec tous les détails, quarante et un seulement dans les trois premiers mois, du 21 février au 23 mai 1469. Ce fut alors que la ville de Voghera le prit pour son principal patron, et sa fête fut fixée au 22 mai. Bientôt son culte s'étendit aux pays voisins. Pavie, Lodi, Vicence, Novare, Verceil, Casal, Acqui, Alexandrie et plusieurs autres villes se mirent sous sa protection. Dans la suite, les reliques de saint Bevons furent distribuées à diverses villes, il n'en reste plus à Voghera qu'un bras conservé dans l'église de Saint-Joseph. Mais son culte y est toujours en grand honneur, ainsi que dans toute la Haute Italie. On l'invoque particulièrement contre les maladies des animaux.

SON CULTE A NOYERS, SA PATRIE

Et dans sa patrie? dira-t-on.

Hélas! dans sa patrie, il a été, il est et il sera peut-être toujours oublié ! On montre bien l'emplacement du château où il naquit; le rocher de Peyrimpi rappelle bien toujours sa lutte contre les infidèles; le petit village de Bevons est un souvenir vivant du nom de ce grand Saint; mais les honneurs qu'il reçoit sont très peu de chose, si toutefois ils sont quelque chose. Voici en quelques mots ce qu'on a fait pour lui.

En 1852, M. l'abbé Caire, curé doyen de Noyers, demanda à Voghera une parcelle des reliques de saint Bevons. Sa demande fut gracieusement accueillie; on lui envoya, dans un petit reliquaire en argent, un fragment du bras conservé dans cette ville. Le gouvernement sarde accorda la franchise pour cet envoi.

M. Caire se procura en même temps une statue de saint Bevons et pria Mgr Meirieu, évêque de Digne, de vouloir bien venir bénir la première pierre d'un oratoire qu'il voulait faire élever au quartier de Peyrimpi. Monseigneur accepta avec empressement, et la cérémonie fut fixée au 3 juin 1852. Au jour fixé, les habitants de Noyers et de Bevons vinrent en grand nombre à Sisteron, pour prendre la relique et la statue de saint Bevons qui, depuis leur arrivée dans cette ville, y étaient exposées dans l'église, et pour recevoir et escorter leur premier pasteur. A l'arrivée de Sa Grandeur, ils se rangèrent en procession, parcoururent avec leur précieux fardeau les principales rues de la ville et se dirigèrent d'abord par la grande route, ensuite par des sentiers escarpés, vers l'endroit où devait être construit

l'oratoire. L'année suivante, cet oratoire était terminé; on le bénit, et une croix fut portée à travers les précipices, avec des efforts et des dangers assez grands (elle doit peser environ 300 kilos, et on la portait à bras) et plantée à l'endroit où les Sarrasins s'étaient établis autrefois.

Et maintenant la croix domine le rocher; le modeste oratoire se trouve sur le flanc de la montagne, à l'endroit où saint Bevons devait avoir établi son camp pendant le siège; et toutes les années, le lundi de la Pentecôte, la paroisse de Noyers-le-Village y vient en procession, assister à la messe.

Si jamais vous visitez ce monument élevé à la gloire de saint Bevons par ses compatriotes, vous éprouverez, j'en suis sûr, un violent serrement de cœur. Ce n'est guère qu'une cabane qui pourrait contenir au plus une douzaine de personnes. Pour tout ornement, il y a au-dessus de l'autel une méchante image qui peut avoir vingt-cinq centimètres de côté; l'autel lui-même est formé de quelques planches grossières et mal assemblées; il est orné de quatre mauvais petits chandeliers et d'une croix de même richesse. Le pays est si misérable, qu'à moins d'un miracle on ne peut guère espérer mieux pour l'avenir. Heureusement, grand Saint, que vous aimiez la pauvreté.

Mais si nous n'avons pas les biens de ce monde, faites que nous puissions vous offrir des sentiments qui soient dignes de vous. Que votre bras qui délivra nos pères du joug des Sarrasins nous délivre des mécréants modernes qui voudraient encore nous faire perdre la foi et renier Jésus-Christ.

Seigneur, par les mérites de saint Bevons, votre glorieux confesseur, soyez favorable aux prières que vos serviteurs vous adressent, afin que par sa bienveillante intercession, nous soyons toujours délivrés de tous les maux. Nous vous en supplions par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il!

(Tiré de l'opuscule *Vie de Saint Bevons de Noyers*, par M. l'abbé Feraud, curé de Siéyès, membre de plusieurs Sociétés savantes.)

SAINTE JULIE, VIERGE ET MARTYRE

PATRONNE DE LA CORSE

Fête le 22 mai.

Martyre de sainte Julie.— Son âme s'envole au ciel sous la forme d'une colombe.

Julie naquit à Carthage, au commencement du cinquième siècle, d'une famille patricienne. Le schisme de Donat venait de se terminer grâce aux travaux et à l'éloquence de saint Augustin. L'enfant fut donc baptisée dans la foi catholique ; elle grandit dans le palais de ses pères, au milieu des souvenirs chrétiens qui embaumaient la patrie de saint Cyprien et de sainte Perpétue.

ROME ET CARTHAGE

L'histoire est muette sur les premières années de la Sainte. Elle nous la montre pour la première fois au milieu des ruines encore fumantes de Carthage, après le sac de la ville par les Vandales de Genséric, en 439. Rome païenne, la persécutrice des saints, avait reçu son châtiment quelques années auparavant. Alaric, à la tête de ses Goths, y avait, pendant trois jours, promené avec ses hordes le pillage, le meurtre et l'incendie.

Carthage, complice de sa rivale dans sa haine des chrétiens, devait lui être égale dans le châtiment.

Les Vandales, appelés en Afrique par la trahison de Boniface, gouverneur de cette province, étaient arrivés nombreux sur les terres de la Mauritanie. En vain le même Boniface, réconcilié avec la cour, s'efforça ensuite de les renvoyer, puis de les combattre avec un héroïsme digne d'un meilleur sort; les barbares, heureux de piller une si riche province, la remplissaient de sang et de ruines. Saint Augustin mourant vit les ennemis presser de toutes parts sa chère ville d'Hippone, et les funérailles du grand docteur précédèrent de peu la prise de la cité. Aussitôt après, Genséric lança ses bandes indisciplinées vers Carthage où s'étaient retirés les derniers restes des armées impériales. Après quelques combats sans gloire, il y entra en vainqueur le 19 octobre 439 et la livra au pillage.

LE MEILLEUR BUTIN

Plus féroce dans sa conquête que ne l'avait été Alaric à la prise de Rome, Genséric enleva à Carthage et ses trésors et ses habitants. Chaque chef reçut en partage de l'or et des esclaves.

Un grand nombre de nobles chrétiens devinrent

les serviteurs des Vandales hérétiques; d'autres périrent dans le massacre ou moururent pour la foi.

Parmi les esclaves se trouva sainte Julie, arrachée aux bras de ses parents et livrée à un païen du nom d'Eusèbe, qualifié par les auteurs du titre de marchand. C'était, sans doute, celui qui était chargé du ravitaillement des troupes: le roi vandale payait ainsi les services rendus par le fournisseur à ses cohortes barbares.

Eusèbe, bien que païen, était cependant d'un naturel assez bon. Il traitait sa nouvelle servante avec égard et affectait une certaine indifférence pour la religion, chose, d'ailleurs, facile à comprendre chez un homme de son métier.

Sainte Julie, oubliant son haut rang, devint, par amour pour Jésus-Christ, la servante fidèle de son nouveau maître. Celui-ci n'eut jamais à s'en plaindre; bien plus, les vertus de la Sainte ne le laissaient pas insensible, et, plus d'une fois même, en voyant ses mortifications excessives, il l'exhortait à se modérer.

Dieu récompensa peut-être ces actes de compassion par une conversion que l'histoire ne raconte pas.

C'était certainement la meilleure part du butin que le marchand eût pu désirer; et il n'eut qu'à se louer du choix de Genséric.

VOYAGE EN CORSE — LES DEUX SACRIFICES

Eusèbe était fixé en Afrique, mais son commerce l'obligeait souvent à de grands voyages. Ses vaisseaux, chargés de blé, sillonnaient la Méditerranée, et apportaient en Italie les vivres que celle-ci avait toujours réclamés aux champs fertiles de la Numidie.

Dans un de ses voyages, il amena sa nouvelle esclave. Le vaisseau faisait voile pour la Corse. Après une traversée sans dangers, il aborda à Mariana, résidence du gouverneur de l'île. Julie était arrivée au terme de son voyage terrestre. C'est là qu'elle devait recevoir sa couronne. Son sang, en coulant sur cette terre, allait la féconder pour toujours, et l'île inhospitalière, revenue de son erreur, devait prendre un jour pour patronne celle qu'elle envoyait à la mort.

Les voyageurs abordaient en Corse aux premiers jours de mai, au moment où les païens offraient des sacrifices à la déesse des fleurs.

Eusèbe, adepte sans conviction de cette religion, se joignit cependant aux habitants de Mariana, et vint présenter ses offrandes au temple. Les besoins de son commerce lui en faisaient, croyait-il, un devoir.

Julie ne voulut point accompagner son maître, et souiller sa foi et sa vertu au milieu de ces fêtes sacrilèges et impudiques. On insista pour l'y attirer, mais elle ne craignit point de blâmer hautement ces superstitions impies, et d'avouer son mépris pour le culte idolâtrique, dans un pays surtout qui avait déjà donné à l'Eglise des martyrs et des saints. Pendant ce temps, elle priait Dieu d'éclairer ces aveugles et offrait au Seigneur le sacrifice de son cœur, beaucoup plus précieux que les offrandes apportées au pied des statues sans vie.

Son maître, d'ailleurs, ne la pressait pas: il estimait trop Julie pour s'opposer à ses légitimes désirs, toutes les fois que son intérêt n'avait rien à y perdre. Mais les autres païens n'étaient pas aussi tolérants.

GÉNÉREUX REFUS

La nouvelle que la servante d'Eusèbe avait blâmé publiquement le culte des idoles arriva aux oreilles de Félix, gouverneur romain.

Ami intime du marchand qu'il avait plus d'une fois reçu à son palais, il lui demanda compte de la conduite de son esclave. « C'est une chrétienne incorrigible, dit-il; mais elle accomplit avec une fidélité incomparable tous ses autres devoirs, me rend de grands services, et je ferme les yeux sur sa religion. Je vous déclare que je n'emploierai aucune rigueur pour la forcer à m'obéir en ce point, si elle n'y consent de bonne grâce.

— Eh bien! répondit le gouverneur, voici le marché que je vous propose, il est tout à votre avantage. Je vous cède quatre esclaves, choisies parmi les meilleures de mon palais; en échange, vous me donnerez Julie.

— Tout votre bien, dit Eusèbe, ne suffirait pas pour payer ce qu'elle vaut. Je sacrifierais ce que j'ai de plus cher pour la conserver. »

Le gouverneur, blessé, mit fin à l'entretien, mais ne se tint pas pour vaincu.

LA TRAHISON

Félix comprenait que Julie n'était point une personne vulgaire, et dont l'exemple fût sans influence. Il voulait à tout prix voir au pied des dieux cette vierge si courageuse. D'ailleurs, la noblesse de ses traits, la distinction de ses manières laissaient deviner la patricienne sous les humbles vêtements de la captive.

Il invite le marchand à un banquet solennel; conformément aux ordres secrets de leur maître, les serviteurs empressés versent sans cesse des vins exquis à l'étranger; les convives l'excitent à boire, si bien que le marchand tombe dans une complète ivresse.

Ainsi débarrassé de son adversaire et voyant la jeune fille sans appui, Félix espère venir à bout de ses projets.

Il envoie donc chercher Julie et lui dit comme en confidence :

« Si vous voulez venir au temple des dieux, je vous ferai affranchir et mettre en liberté.

— Je suis libre, répondit noblement la Sainte, tant que je sers Jésus-Christ. Je n'achèterai point par une apostasie votre fausse liberté. »

PREMIÈRES ÉPINES ET PREMIÈRES FLEURS

Piqué au vif par cette réponse courageuse, le gouverneur ne peut contenir sa colère et il ordonne qu'on la mette à la torture.

Les membres de la jeune vierge se brisent sous le poids et les efforts des roues, mais son cœur demeure ferme.

Il la fait ensuite frapper au visage pour la punir de sa réponse. Deux soldats barbares déchargent sur ses joues vermeilles leurs pesants gantelets, et le sang jaillit comme le jus d'une grappe qu'on foule.

La Sainte persiste dans son refus.

Félix ne veut pas être vaincu. Voyant la belle chevelure noire qui flottait sur les épaules de la vierge comme un voile de pudeur, il commande de la tirer inhumainement par les cheveux, supplice des plus douloureux et des plus humiliants. Mais rien ne fléchissait la martyre.

Malgré le titre de patricienne romaine qu'aurait pu invoquer Julie, il la fit honteusement flageller, Ce corps frêle et virginal ploya sous les coups des fouets et des verges; le sang jaillit et arrosa le sol, mais l'âme demeura sans faiblesse au souvenir de Jésus-Christ, son Modèle et son Maître.

Julie n'avait plus qu'un supplice à désirer pour ressembler entièrement à son divin Epoux; il lui fut accordé.

LA CROIX ET LA COLOMBE

Félix voit tous ses efforts demeurer sans résultat; il veut au moins sévir jusqu'au bout. Julie lui avait parlé de son Maître crucifié; il songe à se donner le plaisir de voir sa victime périr par ce supplice douloureux.

Julie était heureuse de mourir comme était mort son Epoux céleste; elle préférait la croix aux trônes et aux couronnes du monde.

Le gouverneur ordonne de planter sous le portique même du palais le gibet, et assiste en personne au supplice.

La Sainte, toujours ferme dans sa foi, même à la vue de la mort, est attachée à la croix avec des cordes et tournée vers le siège du juge. Les assistants étaient en petit nombre.

Julie était joyeuse au milieu de ses souffrances; les plaies de son corps paraissaient être des perles dont elle s'était ornée; ses cheveux flottaient sur les épaules, et ses yeux pleins de larmes de joie ne regardaient plus la terre.

Enfin, après quelques heures de souffrances endurées sans se plaindre, la Sainte sembla s'endormir sur sa croix; une blanche colombe, entourée de rayons lumineux, sortit de sa bouche et s'élança vers le ciel; c'était son âme qui, sous la gracieuse forme de l'oiseau, symbole de la virginité, allait recevoir auprès de Jésus la couronne immortelle des vierges et la palme glorieuse des martyrs.

Julie avait trouvé une liberté que nul tyran ne pourra jamais lui ravir, et des trésors qui ne périssent point.

LE TOMBEAU DANS LES MERS

Eusèbe, revenu de sa léthargie, fut vivement impressionné de l'outrage fait à son esclave. Néanmoins, il avait besoin pour son commerce de l'appui du gouverneur, et il cacha sa colère. Il n'osa même pas réclamer le corps de la victime pour lui donner une sépulture honorable, dernière marque de tendresse qu'on donne à ceux qu'on aime.

Dieu eut plus de soin des restes de sa martyre. Il est écrit qu'il garde les ossements de ses saints, et que pas un n'est brisé sans qu'il le permette.

Dans une charmante île, posée au milieu des mers comme une fleur au sein des eaux, à quelques milles de la Corse, vivaient des solitaires retirés du monde. Saint Augustin avait rencontré de ces moines non loin de là sur les côtes de Toscane, en retournant en Afrique. Depuis lors, ils s'étaient multipliés, et avaient peut-être embrassé la règle que le grand moine d'Hippone écrivait pour ses frères du désert.

Ils étaient nombreux à Gorgone, car tel était le nom de l'île destinée à devenir le tombeau de notre Sainte.

Des anges leur apparurent au bord de la mer et leur ordonnèrent de se rendre en Corse pour y chercher les reliques d'une martyre.

Les religieux s'empressèrent d'acquiescer à la demande des messagers célestes, et ils montèrent à l'instant sur une petite barque que le vent conduisit avec rapidité au port de Mariana.

Ils ne souffrirent aucune opposition de la part des autorités, la loi romaine permettant aux parents et aux amis de réclamer les restes des suppliciés. Ils détachèrent donc de la croix le corps de la jeune vierge, et, chargés de leur nouveau trésor, firent voile vers Gorgone.

Ils y furent reçus avec transport. Les précieuses reliques devaient y demeurer plus de trois cents ans, honorées des moines et vénérées des mariniers.

UNE DERNIÈRE COURONNE

La Corse ne tarda pas à prendre pour patronne la généreuse patricienne venue de loin pour l'arroser de son sang. Ce sang devait rendre à l'île sa fécondité surnaturelle. La foi chrétienne ne cessa de prospérer depuis cette époque, et se maintint, malgré les invasions sarrasines. L'Eglise de Corse en rend hommage à sa protectrice. Aujourd'hui encore, sainte Julie veille sur l'île, et le robuste matelot, en quittant ses rivages, a soin de l'invoquer comme patronne des navigateurs.

Cependant, au VIII[e] siècle, les reliques de la Sainte étaient bien exposées aux pirates musulmans sur ce rocher perdu au sein des mers.

Déjà, les restes glorieux de saint Augustin avaient été transférés de Sardaigne en Italie. Arize ou Arse, femme de Didier, roi des Lombards, envoya chercher le corps de la vierge martyre et l'apporta dans la ville de Brescia, où elle avait fait construire une église magnifique pour le recevoir.

C'est là que ces précieuses dépouilles reposent aujourd'hui encore au milieu de la vénération des fidèles.

Bergame, située, elle aussi, dans les plaines fertiles de la Normandie, honore d'un culte spécial la sainte martyre.

Ces couronnes de louanges, offertes à notre Sainte, ne sont qu'un reflet du diadème posé sur sa tête dans le ciel.

Sainte Julie, dans sa fidélité au service de son maître et sa fermeté dans la défense de sa virginité et de sa foi, est le modèle des servantes chrétiennes, comme elle est, dans sa bonté et sa douceur à l'égard des serviteurs du palais de ses pères, le modèle des maîtresses destinées dans la loi de Jésus-Christ à être en même temps les mères de leurs domestiques

SAINTE JULIE DE TROYES, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 21 juillet.

Vers l'an 257, une tribu germaine, attirée sur les terres de l'empire par l'amour du pillage, s'empara, sous les yeux des soldats romains, de la ville de Troyes *(Trecæ)*, dans les Gaules. Après ce hardi coup de main, les barbares franchirent de nouveau le Rhin et retournèrent dans leurs forêts profondes, chargés de butin et traînant à leur suite une foule de captifs. Parmi ces derniers se trouvait une jeune chrétienne, du nom de Julie, qui, depuis sa plus tendre enfance, vivait dans la pratique de toutes les vertus.

Elle était d'une beauté remarquable: les agréments de son esprit, les charmes de son cœur, égalaient les grâces de son visage. Claudius, le chef des Barbares, voulut en faire son épouse, Julie refusa. « Je repousse l'amour impur que vous me portez, dit-elle; je ne veux contracter d'alliance qu'avec mon Dieu; c'est à lui que je me

suis consacrée tout entière et son ange est toujours à mes côtés. Si votre main souillée me touche, cet ange saura bien me défendre et vous faire expier votre audace. »

Le Barbare avait pour principe que la raison du plus fort est toujours la meilleure ; aussi les paroles de sa captive le touchèrent peu. Il répondit avec ironie « Hé ! Julie, quel est-il ton époux ? se trouve-t-il quelqu'un d'assez puissant pour t'arracher à mes mains ?

— Oui, reprit sans crainte la jeune fille, Dieu est assez puissant pour m'accorder tout ce que je lui demanderai. Il règne au ciel : je m'efforce de mener une vie sans tache afin d'être digne de le servir; et pour lui plaire, j'ai fait vœu de virginité. Mon époux, c'est Jésus-Christ ! »

Ce mot fut comme un coup de foudre pour Claudius : « Tu es chrétienne ? » balbutia-t-il.

— Je suis chrétienne. »

Parmi ses prisonniers, il avait compté plusieurs fois des chrétiens et il lui en avait toujours coûté de lutter contre eux.

Il n'avait pas eu le courage d'embrasser leur religion, mais il avait conçu pour eux je ne sais quel respect, mêlé de crainte et d'admiration. Julie surtout, se disant avec tant de conviction l'épouse du Dieu des chrétiens, lui apparut comme un être surnaturel ; et Dieu touchant le cœur de ce barbare, Claudius entoura d'honneur sa captive, et lui offrit une maison dont il défendit l'entrée à ses guerriers. En outre il mit plusieurs jeunes filles à son service. La généreuse chrétienne les traita comme des sœurs et non pas comme des esclaves ; elle les admit à partager ses jeûnes et ses prières : en leur compagnie elle reprit la vie de pénitence et d'oraison qu'elle menait dans sa patrie.

Sa sainteté valut la protection du ciel à son maître. Un rude maître ; car sauf le nom romain qu'il avait pris, tout était barbare dans Claudius : chef turbulent et intrépide au combat, il était toujours en guerre. A peine arrivait-il de Troyes qu'il eut maille à partir avec une tribu voisine. Avant de marcher au combat, il vint demander au Dieu de Julie un triomphe complet. Julie lui promit la victoire. En effet, Claudius tomba durant la nuit sur ses ennemis et les tailla en pièces.

Ce succès augmenta l'estime que le chef germain avait pour la vierge chrétienne : peu à peu, au contact de cet ange de douceur et de charité, son caractère devint moins âpre, son esprit se polit, sa conduite s'imprégna de courtoisie et de modération. Il n'osa pas fouler aux pieds ses vieilles divinités ; mais telle était sa confiance dans le Dieu des chrétiens qu'il n'entra jamais en campagne, sans le prier, par l'intermédiaire de Julie, de se déclarer en sa faveur dans les combats. Dieu daigna s'intéresser à cet idolâtre et la fortune ne cessa de lui sourire.

Claudius triomphait de ses ennemis de la terre, mais il était encore l'esclave des ennemis de son salut. Julie n'avait rien tant à cœur que de lui voir rompre les liens d'une pareille servitude ; elle pria pour lui pendant vingt ans, et, pendant vingt ans, le barbare résista aux appels de la grâce divine. Mais la prière et la grâce ne devaient pas être vaincues.

La conversion de Claudius fut un coup du ciel.

Une nuit, le Seigneur Jésus apparut à son épouse et lui ordonna de retourner à Troyes pour recevoir la couronne. Heureuse d'être appelée à cueillir la palme du martyre, la Sainte courut instruire Claudius de la volonté divine et lui demanda la permission de partir. « Vous partez, dit le barbare, et qui me protégera désormais ? Permettez-moi de vous suivre. » Claudius était converti. Sur le champ, il abandonna son épouse, ses enfants, ses guerriers, ses richesses; il se fit le serviteur de sa captive et partit avec elle.

Dieu les conduisit heureusement au but de leur voyage. La première visite de Julie fut pour les confesseurs de la foi détenus en prison : cette démarche lui valut d'être arrêtée et traduite devant l'empereur Aurélien qui se trouvait alors à Troyes pour observer son rival Tétricus, revêtu de la pourpre à Bordeaux par les soldats. Le préfet Elidius fut chargé de juger la chrétienne. Son crime était de ceux que les tribunaux romains ne pardonnaient qu'aux apostats ; et l'apostasie n'était souvent arrachée qu'à force de tourments. Elidius ordonna donc de torturer sa victime ; mais la foi, mais la charité de Julie étaient de celles que les supplices, que la mort ne sauraient jamais éteindre. Le corps fut couché sur un chevalet, tendu entre deux roues qui tournaient en sens inverse et lui disloquaient les membres; la martyre priait. Dieu intervint.

Soudain, les bourreaux occupés à placer des charbons ardents sous les flancs de l'héroïque vierge, sont tous frappés de cécité. Elidius frémit; les bourreaux convertis s'écrient : « Dieu des chrétiens, pardonnez-nous ! » leurs yeux s'ouvrent à la lumière. Elidius se trouble ; sa rage l'aveugle, il appelle d'autres bourreaux.

Ceux-ci s'avancent armés de nerfs pour la flageller; ils lèvent leurs bras, leurs bras restent immobiles. Le préfet n'y tient plus ; il tourne timidement les yeux vers l'empereur, ses regards anxieux interrogent Aurélien. Aurélien prend la parole. « Sacrifie aux dieux ou je te fais égorger. — Je suis prête à mourir pour Jésus-Christ qui m'appelle au combat pour me donner la victoire. — Qu'on la décapite ! »

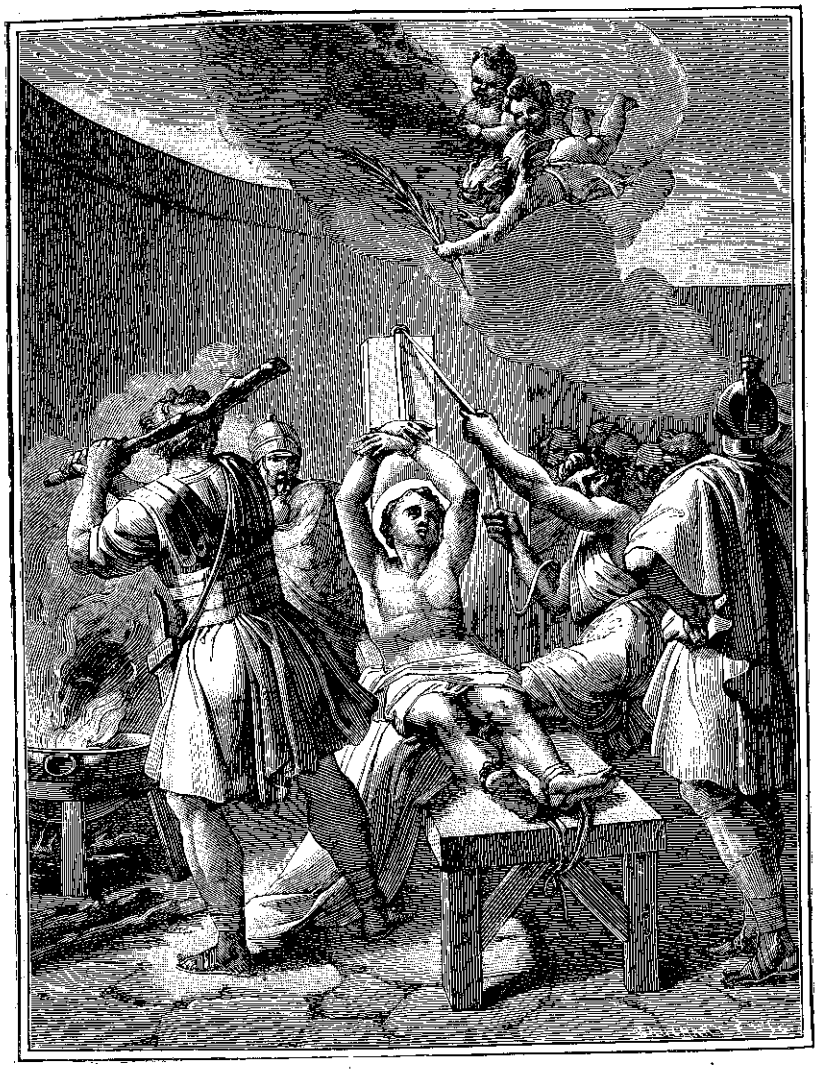
La sentence fut aussitôt exécutée hors des murs de la ville : la terre but le sang d'une nouvelle martyre, et, dans le ciel, le cortège de l'Epoux comptait une vierge de plus.

Aurélien était satisfait, mais tout à coup un homme survint qui réclamait de partager le sort de sa maîtresse : c'était Claudius. « Encore un chrétien ! dit l'empereur. D'où viens-tu ? » Claudius raconta la suite des événements que nous connaissons, puis il s'écria : « Je veux mourir pour le nom du Christ. — Tu n'es pas chrétien, tu ne peux mourir pour le nom du Christ. — Si je répands mon sang pour lui, je serai chrétien. — Peut-être. Enfin l'on va te satisfaire... » Quelques minutes après, Claudius recevait le baptême de sang. C'était le 21 juillet 275.

Cette double exécution avait enflammé chez les chrétiens l'amour du martyre. Vingt des plus ardents se présentèrent à l'empereur lorsqu'il rentrait au prétoire, et l'empereur les fit massacrer par les soldats. Six d'entre eux n'ont leurs noms inscrits qu'au livre de l'Agneau. Les autres s'appelaient Justa, Juconde et Appamie; Ternus, Antoine, Irénée, Théodore, Denys, Apollon, Pionique, Custion, Papyras, Saturius et Jucondin. On ne sait où reposent les reliques de cette petite phalange de martyrs ; quant aux corps de sainte Julie et de saint Claude, ils furent longtemps vénérés à l'abbaye de Jouarre, près de Meaux.

SAINT CODRAT, MARTYR

Fête le 22 mai.



Le supplice de saint Codrat.

LA PERSÉCUTION A NICOMÉDIE

Vers l'an 250, durant la cruelle persécution de l'empereur Dèce, plusieurs chrétiens, arrêtés en diverses localités d'Asie Mineure, avaient été amenés dans la ville de Nicomédie et jetés en prison. On leur promettait la vie sauve et la liberté, s'ils consentaient en signe d'adhésion au culte des faux dieux, à manger de la viande offerte aux idoles.

En attendant, les arrestations continuaient. Beaucoup de chrétiens de la ville, apprenant que l'empereur Dèce était à Césarée, s'enfuirent dans les montagnes ou se cachèrent dans les campagnes. D'autres, plus courageux, ne voulurent point quitter la ville; loin de trembler, ils se réjouissaient dans la pensée que peut-être bientôt ils seraient appelés eux aussi à glorifier Dieu par l'effusion de leur sang et le sacrifice de leur vie terrestre.

Parmi eux se trouvait un riche et noble chrétien nommé Codrat ou Quadrat; il était encore à la fleur de l'âge et universellement estimé de ses frères, à cause de sa piété. A force d'argent, il réussit à gagner l'officier et les soldats qui gardaient la prison, et, pénétrant jusqu'aux chrétiens captifs, il leur portait les secours dont ils avaient besoin. Il les exhortait à persévérer

avec courage au milieu des souffrances pour l'amour et l'honneur de Jésus-Christ, et les priait de se souvenir de lui quand ils seraient entrés dans la gloire du ciel.

Ceux qu'il voyait plus timides et plus effrayés à l'approche des tourments, il les exhortait et les encourageait : « Il ne faut pas craindre, leur disait-il, mais vous réjouir. Combien sont obligés de quitter cette vie de la terre, au milieu de très grandes souffrances, sans avoir comme vous la consolation de mourir pour Jésus-Christ et d'aller recevoir, en échange d'une vie périssable, un bonheur sans fin. Souffrir pour Jésus-Christ et surtout mourir pour lui, vous vaudra une récompense merveilleuse. »

Un jour, le proconsul prit place solennellement sur son tribunal et ordonna de lui amener les chrétiens prisonniers. Une foule nombreuse était accourue pour être témoin de l'interrogatoire, des supplices ou des apostasies. Codrat s'était aussi empressé de venir, afin de soutenir le courage de ses frères. Quand les prisonniers furent amenés, le proconsul leur dit : « Que chacun de vous déclare son nom, sa condition et sa patrie. »

Codrat, apercevant plusieurs des prisonniers pâles et effrayés craignit de les voir manquer de courage et renoncer à leur foi. Alors, comme un vaillant capitaine qui conduit son bataillon au combat, il sort du milieu des spectateurs, s'avance intrépidement en tête des prisonniers et, prenant la parole en leur nom, il répond au proconsul :

« Nous sommes chrétiens, voilà notre nom, proconsul. Ce nom admirable est notre titre de noblesse et de gloire. Nous sommes les serviteurs de Jésus-Christ, le Dieu céleste et invisible; notre patrie à tous, c'est la Jérusalem du ciel, où Dieu reçoit ceux qui espèrent en lui. »

D'abord le préfet resta muet de surprise devant cette audace inattendue; puis il dit aux soldats : « Arrêtez-moi ce fou, et que je voie ce que mérite son insolence. »

Le chrétien s'avança et se livra lui-même aux bourreaux. Ensuite, faisant le signe de la Croix, il dit : « C'est de mon propre mouvement que je comparais devant vous, ô proconsul; je viens combattre à la tête de mes frères contre votre père le diable. Hâtez-vous donc de faire ce que vous voulez, et vous connaîtrez, par votre propre expérience, que les soldats de Jésus-Christ, fortifiés par l'invocation de son nom, ne peuvent être vaincus par les cruautés que le diable vous inspire.

— Insensé, repartit le proconsul, quel est ton nom et ta fortune?

Codrat. — Je vous l'ai déjà dit, je suis chrétien, moi et tous mes frères qui sont là.

Le proconsul. — Tu n'as pas le droit de prendre ce nom; les empereurs l'ont défendu sous peine de mort. La beauté de ta figure et la distinction de ton langage me font penser que tu n'es pas d'une famille vulgaire, je parlerai de toi à l'empereur, et tu auras part à ses faveurs si tu consens à adorer les dieux.

Codrat. — Proconsul, ne faites pas une faute aussi grossière que de dire *les dieux*, il n'y a pas plusieurs dieux; il n'y a qu'un seul Dieu : le Père, de qui vient toute chose, le Fils, par qui tout a été fait, et l'Esprit-Saint, qui contient tout ce qui existe.

Le proconsul. — Il y a beaucoup de dieux. Les empereurs ont ordonné d'offrir des sacrifices aux douze grands dieux, et ton devoir est d'obéir.

Codrat, profitant de l'occasion pour réfuter l'idolâtrie, ajouta, en citant un passage de l'*Iliade* d'Homère, bien connu : « Il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres; il faut un seul chef, un seul roi. »

Le proconsul. — Homère a beaucoup parlé de Neptune, de Junon, des autres dieux et surtout de la puissance et de la majesté du grand Jupiter.

Codrat. — Est-ce que tout ce qu'Homère dit des dieux est vrai?

Le proconsul. — Certainement, c'est vrai.

Codrat. — J'en ai honte pour vous; car Homère accuse les dieux que vous adorez de crimes abominables et infâmes, que vos lois punissent avec raison chez les hommes. Lisez donc plus attentivement vos poètes et vous verrez que vos dieux ne sont que des démons trompeurs.

Le proconsul. — Tu viens d'insulter les dieux. Voilà comment ma patience à ton égard enhardit ton audace. Si l'empereur le savait, il se fâcherait contre moi. Obéis enfin et adore les dieux.

Codrat. — Ni vous, ni votre empereur, ni personne, ne pourra m'empêcher de parler comme je parle. »

Le proconsul, furieux, ordonne de lui arracher sa tunique, de l'étendre fortement sur le chevalet et de le flageller à coups de nerfs de bœuf.

« Quel est ton nom? » lui criait-il.

Mais le martyr ne répondait pas. « Comment s'appelle-t-il? demanda le proconsul aux employés du tribunal. — Il s'appelle Codrat, lui dit-on, et il est de race très noble. »

En entendant ces derniers mots, le proconsul fit immédiatement arrêter le supplice et détacher la victime : « Pourquoi, lui dit-il, nous as-tu caché la noblesse de ta condition? » Et l'ayant fait avancer plus près de lui, il ajouta : « Comment un homme de ton rang a-t-il pu s'affilier à la secte misérable et méprisée des chrétiens? »

Codrat répondit par ces paroles du psaume : « *J'ai préféré être le dernier dans la maison de Dieu, plutôt que d'habiter sous la tente des pécheurs.* »

Le proconsul. — Crois-moi et sacrifie aux dieux. C'est aujourd'hui la fête de l'empereur, tu seras inscrit parmi les membres du Sénat, sinon tu vas mourir comme le pire des malfaiteurs.

— *Bienheureux l'homme qui n'a pas pris place dans l'assemblée des méchants.....*, répondit Codrat. Exécutez les décrets de vos empereurs et de votre Sénat; car pour moi, je suis chrétien.

Le proconsul Pérennius persécutait les chrétiens par peur de l'impitoyable empereur Dèce et pour ne pas perdre sa place, plutôt que par cruauté personnelle. En présence de ce beau et intelligent jeune homme de grande famille, qu'il fallait envoyer à la mort, il fut très ému. « Obéis-moi, ajouta-t-il, sacrifie aux dieux et jouis de la vie, » et les sanglots étouffèrent sa voix.

Codrat, impassible, répondit : « Versez vos larmes sataniques, vous n'ébranlerez pas un serviteur de Dieu : je résisterai aux habiletés du serpent comme aux violences du chien furieux.

— O le plus pervers de tous les hommes! s'écria l'officier militaire Maxime; mon maître, le très magnifique proconsul, a pitié de toi et tu l'insultes!

— Qu'il ait pitié de lui-même, repartit Codrat. Pour moi, je ne suis ni malheureux ni à plaindre. Quant à vous, vous n'êtes pas chargé de parler ici à la place des magistrats.

— Seigneur, dit le greffier au proconsul, si vous rendez la liberté à cet homme, il ne tardera pas à insulter l'empereur lui-même, ce qui nous attirera de graves désagréments. »

A ces mots, la peur reprit le dessus sur la pitié dans l'âme du proconsul, et il dit : « Qu'on étende de nouveau Codrat sur le chevalet, et qu'il soit flagellé une seconde fois. »

Pendant le supplice, le martyr disait : « Gloire à vous, mon Dieu, Seigneur Jésus-Christ, de m'avoir jugé digne, moi misérable pécheur, de souffrir ces tourments pour votre nom, et, malgré mon indignité, d'être mis au nombre de vos serviteurs bien-aimés. » Et il suppliait Notre-Seigneur avec instance de le soutenir dans ce combat, de lui accorder force et persévérance jusqu'à la fin.

Cinq fois, les bourreaux se relayèrent pour le frapper. Le martyr était inondé de sang, ses chairs étaient livides et horriblement enflées, et des lambeaux se détachaient sous les coups. « Crois-tu aux dieux maintenant, Codrat? » lui demanda le proconsul.

Codrat répondit par le verset du psaume : *Les idoles des nations sont faites d'argent et d'or ; elles ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point*, etc.

Le proconsul. — Je te comprends, misérable; tu blasphèmes encore les dieux. Sans doute qu'une fatale destinée te pousse à ta perte. Tant pis pour toi, je ne t'épargnerai plus et je te ferai périr par de longs supplices et une mort amère. »

La séance avait duré assez longtemps, et le jour baissait. Le proconsul donna l'ordre de ramener tous les captifs dans leur prison. Pour Codrat, il ordonna de l'étendre au fond du cachot, sur un lit de pots cassés, d'emprisonner ses pieds dans des entraves écartées, et de placer une grosse pierre sur sa poitrine. Un tel supplice, pour un homme déjà tout brisé et couvert de plaies, fait frémir. On le laissa ainsi toute la nuit; mais le lendemain, le martyr persistait toujours dans sa foi et on le laissa plusieurs jours dans les tourments. Il semblait, dit l'historien, qu'il souffrait dans un corps qui n'était pas le sien. Evidemment, Dieu soutenait miraculeusement son serviteur.

CODRAT DÉLIVRE LES PRISONNIERS DU DÉMON
JOIE DES ANGES

Quelque temps après, le proconsul s'étant rendu à la ville de Nicée, pour un sacrifice solennel aux dieux, ordonna d'y amener Codrat et ses compagnons, et les fit comparaître à son tribunal. Codrat marchait avec joie et intrépidité à la tête de ses frères, et il semblait regarder ses chaînes comme le plus bel ornement que jamais homme eût porté. Les philosophes païens ne pouvaient retenir leur admiration devant ce spectacle : « Qu'elle est prodigieuse la foi des chrétiens! » disaient-ils. Plusieurs idolâtres se convertirent.

« Sacrifie aux dieux, Codrat, dit le proconsul.

Codrat. — Je suis le serviteur de Jésus-Christ qui a dit : « Périssent les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre! »

Le proconsul. — C'est aux empereurs qu'il faut obéir, et non à ce Christ dont tu parles.

Codrat. — J'obéis à mon Roi Jésus-Christ, et non à des hommes qui ne connaissent pas Dieu. Pour Jésus-Christ, je suis prêt à mourir non pas une fois, mais dix mille fois.

Le proconsul. — Beaucoup de chrétiens ont sacrifié aux dieux; ne valent-ils pas autant que toi?

Codrat. — Non, car en tant que j'ai persévéré dans ma foi, je leur suis supérieur. Mais où sont-ils ceux-là? Je voudrais bien les voir. »

Le proconsul les envoya chercher. Quand il les vit venir, Codrat dit au magistrat : « Faites ôter mes chaînes. » Celui-ci, croyant qu'il voulait aussi sacrifier, ordonne de lui enlever ses chaînes. Dès qu'il se sent libre, le chrétien court au temple voisin, y brise toutes les idoles et les renverse sur le pavé. Les prêtres païens et les soldats se saisissent de lui et, furieux, le ramènent au tribunal.

Aussitôt, sur l'ordre du proconsul, le martyr est étendu sur le chevalet et on lui déchire les flancs avec des crocs de fer. Pendant ce supplice, le martyr disait aux pauvres apostats qui étaient présents : « Ah! malheureux que vous êtes; pourquoi avez-vous eu la lâcheté de quitter le combat si vite? Vous avez renoncé à votre maître Jésus-Christ pour vous livrer au diable. Ne croyez-vous pas à la résurrection des morts? Quelle excuse trouverez-vous au grand jour du jugement?

» Ouvrez les yeux, mes frères, voyez où vous êtes tombés! Par crainte d'une peine temporelle, vous vous êtes préparé des supplices éternels : car, vous le savez, Jésus-Christ, le juste Juge, viendra rendre à chacun selon ses œuvres.

— Hélas! serviteur de Dieu, répondirent les apostats, nous étions comme des brebis au milieu des loups, nous avons craint les tourments, et pour conserver cette vie terrestre, nous avons perdu la vie éternelle. Que faire maintenant? »

A ces mots, qui témoignaient de leurs regrets, un éclair de joie illumina le visage endolori du martyr. « Courage, mes frères, leur dit-il. Notre-Seigneur Jésus-Christ est miséricordieux. Vos larmes et votre sang vous purifieront de vos péchés. »

Tous alors, saisis d'un immense repentir de leur faute, éclatèrent en larmes et en sanglots, et leur douleur était si grande, que les païens et les juifs eux-mêmes, présents à ce spectacle, en étaient émus. Tous ceux qui passaient s'arrêtaient, et la foule augmentait à chaque instant, en sorte que la place publique ne pouvait plus la contenir.

Le préfet, de plus en plus furieux, ordonna aux bourreaux de brûler les plaies du martyr avec des torches ardentes. Mais celui-ci semblait oublier ses propres tourments, pour ne songer qu'aux âmes qu'il s'efforçait de ramener à Dieu. « Priez Jésus-Christ, » leur dit-il, et comme sa voix s'affaiblissait, il ajouta : « Approchez plus près de moi. » Alors, il commença à adresser à Notre-Seigneur les plus touchantes prières, au nom de ces malheureux coupables, et quand il eut fini, tous répondirent : *Amen.*

A ce moment, les bourreaux virent soudain leurs bras se raidir et leurs torches s'éteindre dans leurs mains. Une nuée ténébreuse enveloppa le tribunal et les païens, qui furent saisis d'effroi; on entendit dans les airs des voix angéliques qui louaient Dieu de la conversion des pécheurs.

Enfin, après environ deux heures, la nuée se dissipa, et les païens virent que le visage de Codrat et ceux de ses frères étaient tout radieux. Le proconsul leva la séance et ordonna de conduire en prison tous les chrétiens qui venaient de rétracter leur apostasie.

Le lendemain, il les fit amener à son tribunal, et, malgré tous ses efforts, il ne put cette fois ébranler leur constance! Alors, il ordonna que chacun serait conduit dans sa patrie, pour y être brûlé et servir d'exemple à ses concitoyens. Tous partirent avec joie, bénissant Dieu qui les avait ramenés à son amour par son serviteur Codrat. Et ils moururent pour le Christ.

COMBATS A APAMÉE

Le proconsul continua son voyage jusqu'à Apamée, se faisant suivre par Codrat et les autres prisonniers chrétiens. Dans cette ville, il présida un sacrifice aux idoles, et ensuite, prenant place à son tribunal, il ordonna d'amener les martyrs. Il espérait sans doute que le spectacle de leur apostasie ou de leurs supplices produirait sur les chrétiens du pays l'effet de découragement ou de terreur qu'il souhaitait.

« Te décideras-tu enfin à sacrifier aux dieux, imposteur et magicien? dit-il à Codrat.

Codrat. — Ces titres appartiennent à votre père le diable. Pour moi, je suis étranger à la magie et à l'imposture. Je ne sacrifie pas aux démons. »

Le proconsul, considérant cet homme encore tout couvert de plaies mal cicatrisées, dit à ses assesseurs : « Quel tourment nouveau pourrais-je infliger à ce scélérat? » Ceux-ci hésitaient. Le proconsul eut une idée : il fit enfermer le martyr dans un sac; on le suspendit en l'air et des bourreaux, armés de bâtons, frappèrent de toute la vigueur de leurs bras.

Quand ils furent enfin fatigués, le proconsul, pensant que le martyr devait être mort, ordonna d'ouvrir le sac. Codrat sortit et se tint debout sur ses pieds. « Tu n'as donc pas senti les coups? lui dit le proconsul étonné. — Seigneur Jésus-Christ, dit Codrat, je vous remercie de ce que vous avez affaibli la vigueur de mes ennemis et augmenté la force de votre serviteur, » et, se tournant vers le proconsul, il ajouta : « Vous voyez le résultat de vos efforts; si vous pouvez quelque chose, faites-le.

Le proconsul. — A quoi bon de nouveaux tourments? Sacrifie aux dieux.

Codrat. — Tes tourments sont des jeux d'enfants. »

Le proconsul, irrité de cette parole, fit étendre le martyr sur le pavé, on lia fortement ses pieds et ses mains à des colonnes, et l'on recommença une rude flagellation, à coups de nerfs de bœuf. « Frappez fort, disait le proconsul, sans quoi il ne sentira pas les coups. — Frappez, frappez, répétait le martyr, meurtrissez ma chair, vous préparez de grandes récompenses à mon âme.

— Misérable! reprit le proconsul, tu es possédé d'un mauvais démon.

— Très mauvais, en effet, le démon que j'ai vaincu, repartit Codrat; par la grâce de Jésus-Christ, j'ai triomphé non seulement d'un démon, mais de toute l'armée infernale. Gloire au Christ à jamais!

— *Amen*, » dirent tous les autres chrétiens.

Le proconsul en fit saisir deux, Saturnin et Rufin; les bourreaux les étendirent sur le chevalet, et leur déchirèrent les flancs avec des crocs de fer, d'une manière si cruelle que leurs entrailles se répandaient à terre. « Seigneur Jésus, Fils invisible du Père, disait Codrat, secourez-les et protégez-les de votre bouclier. Donnez-leur la patience et la victoire. » En effet, ils restèrent inébranlables dans leur fidélité au vrai Dieu. Quand on les détacha du chevalet, ils étaient expirants et ne pouvaient plus parler. On les emporta loin du tribunal, pour leur trancher la tête. Les chrétiens du pays recueillirent leurs corps et les ensevelirent avec respect.

Le proconsul se rendit au temple d'Apollon, et essaya d'y amener Codrat à l'apostasie. « Pourquoi renoncer aux avantages de ta noblesse et de ton éducation? dit-il. J'appellerai des médecins, ils guériront tes blessures et tu vivras dans les plaisirs, si tu adores Esculape, Mars, Neptune, Jupiter et les autres dieux.

— Je n'adore que le vrai Dieu, répondit le soldat du Christ. Je ne veux pas rendre honneur aux démons qui vous trompent, en adorant des statues de pierres inertes et sans vie. Si ces statues sont des dieux, qu'elles le disent. Que ce Dieu de pierre m'enseigne quel sacrifice je dois lui offrir pour lui plaire davantage; est-ce une chèvre? est-ce un bœuf? est-ce un oiseau? »

Le proconsul, au comble de la fureur, ordonna de jeter du sel dans les plaies du martyr et de les frictionner avec du crin.

DERNIÈRES LUTTES — TRIOMPHE ET COURONNE

Le gouverneur, continuant son voyage, se dirigea du côté de l'Hellespont, traînant toujours ses prisonniers à sa suite. Aux abords d'une ville, toute la population, précédée de ses magistrats, vint au-devant du proconsul, soi-disant pour le complimenter, mais en réalité pour voir Codrat, dont on parlait déjà dans toute l'Asie Mineure, comme d'un être surhumain.

Le martyr avait tous les membres affreusement enflés et ne pouvait plus marcher, les bourreaux le conduisaient sur une charrette; mais son visage respirait la paix, la joie et le courage.

On le transporta dans une île de l'Hellespont. « Seras-tu sage enfin? lui demanda le proconsul. — J'ai été sage dès ma naissance, répondit Codrat, car j'ai été élevé dans la foi et l'obéissance à Jésus-Christ. »

Encore une fois, le proconsul était vaincu. « Chauffez ce gril jusqu'au rouge vif, » dit-il aux bourreaux. Quand les barres de ce lit de fer eurent pris la couleur du feu, le proconsul ordonna aux bourreaux d'y étendre le martyr. « Je m'y placerai bien moi-même, » dit Codrat. Et, se levant, il s'étendit lui-même sur le gril. Les bourreaux activaient le feu en y jetant de la poix, de l'huile et des étoupes.

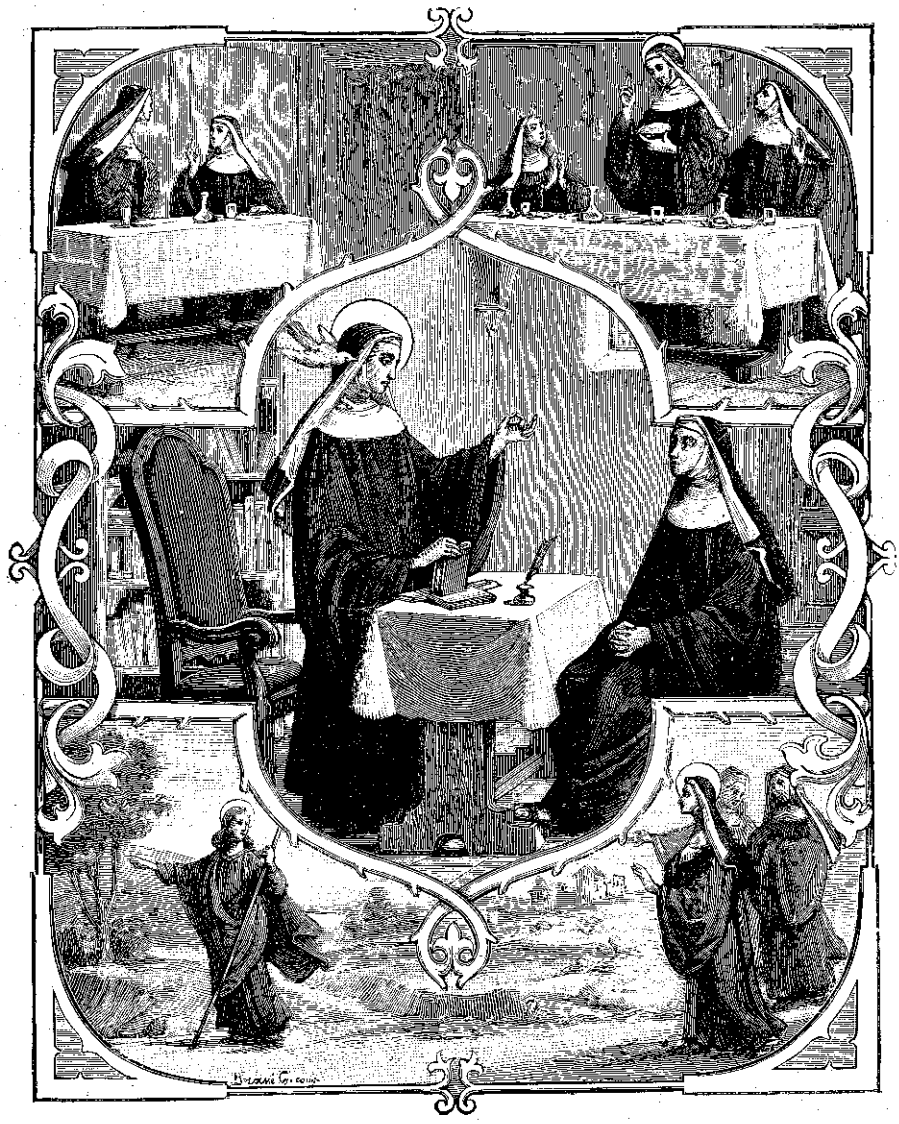
Mais Dieu gardait miraculeusement son soldat; il priait et ne sentait pas la flamme. Longtemps, les bourreaux s'acharnèrent à maintenir le feu, sans autre résultat. Enfin, le martyr dit au proconsul en se moquant de lui : « Ton feu est froid, et le fer de ce gril n'est pas si dur que ton cœur. Je te remercie de m'avoir préparé ce bon lit pour me reposer des fatigues du voyage. » En disant cela, il se retournait sur le gril embrasé comme sur un lit de repos.

Le proconsul, ne sachant plus qu'inventer, ordonna de conduire le martyr hors de la ville et de lui trancher la tête. « Dieu soit béni de m'avoir préservé des griffes de Satan! » dit Codrat.

Arrivé au lieu de l'exécution, le bienheureux martyr adressa une fervente prière au Seigneur, puis, s'agenouillant, il offrit sa tête au bourreau. Pendant qu'elle tombait sous le glaive, son âme s'envolait vers Jésus-Christ, à qui soit la louange et la gloire dans les siècles des siècles. *Amen.*

SAINTE HUMILITÉ, VEUVE ET RELIGIEUSE

Fête le 22 mai.



Sainte Humilité, instruite par l'Esprit-Saint, exhorte ses Sœurs à la perfection. — A sa prière, Dieu multiplie le pain. — Conduite par saint Jean, elle va fonder un nouveau monastère.

LES PREMIÈRES ANNÉES DE ROSANNAISE

La ville de Faënza, en Italie, a eu la gloire de donner plusieurs saints au ciel. Parmi ces âmes d'élite, qui sont l'ornement et la protection d'une cité, la bienheureuse Humilité mérite une place d'honneur.

Humilité est le nom qu'elle prit en entrant dans la vie religieuse ; mais, au baptême, elle avait reçu le nom de Rose ou Rosannaise. Elle était née à Faënza, vers le milieu du XII[e] siècle ; son père, Elimont, et sa mère, Richilde, étaient nobles et riches.

Dès ses plus tendres années, la jeune Rosannaise montra un grand attrait pour la piété. Après Notre-Seigneur, elle n'aimait rien tant que la Très Sainte Vierge Marie, qu'elle choisit pour sa Mère et Souveraine.

L'humilité, cette vertu si belle et si nécessaire, dont elle devait, un jour, prendre le nom, ornait

déjà son âme. Elle se demandait comment, si pauvre de mérites, si imparfaite, elle pourrait facilement avoir accès auprès des Cœurs de Jésus et de Marie. Une heureuse pensée éclaira son esprit : elle choisit pour intermédiaire et pour avocat l'Evangéliste saint Jean. N'est-il pas, en effet, le disciple bien-aimé qui reposa sa tête sur le Cœur du divin Maître? N'a-t-il pas reçu Marie pour sa Mère, de la bouche même de Jésus mourant sur le Calvaire? N'est-il pas, dès lors, le modèle et le patron des vrais enfants de Marie et des vrais amis de Jésus?

Toute sa vie, Rosannaise conserva une tendre dévotion envers le saint Evangéliste et reçut par son intermédiaire beaucoup de grâces. Elle se choisit encore deux autres patrons : saint Jean-Baptiste et saint Jacques le Majeur, frère de saint Jean.

Rosannaise était fille unique. Ses vertus angéliques, ses manières affables et distinguées, les charmes dont Dieu avait embelli ses traits, sa modestie parfaite la rendaient extrêmement chère à ses parents.

Un jour, pour mieux jouir de leur trésor et le mieux faire apprécier, ils l'avaient un peu ornée, suivant la mode du pays. Rosannaise s'était laissé faire. Mais bientôt, elle eut honte d'elle-même. Revenue dans sa chambre, elle s'y enferma et y resta longtemps en prière. Que se passa-t-il alors dans son âme? Elle ne l'a point dit; mais, à partir de ce jour, elle ne voulut plus porter ni ornements, ni vêtements précieux. Revêtue d'habits simples et modestes, elle menait une vie retirée, évitant les visites et le monde.

Ses parents, attristés, surveillaient avec anxiété ses moindres mouvements, dans la crainte que leur fille ne s'échappât secrètement pour se réfugier dans quelque monastère.

Cependant, Rosannaise semblait surtout se complaire dans les œuvres de la charité. Elle donnait aux pauvres tout ce dont elle pouvait disposer, jusqu'à se dépouiller elle-même. Sa femme de chambre, au désespoir, s'en plaignit à ses parents ; mais ceux-ci répondirent qu'il fallait la laisser faire.

Rosannaise aspirait en réalité à la vie religieuse, elle en parla à plusieurs supérieures de monastères; toutes approuvèrent sa résolution, mais aucune n'osa la recevoir par crainte de ses parents. Il fallait donc se résoudre à attendre l'heure de la Providence.

MARIAGE ET VIDUITÉ

A cette époque, la malheureuse Italie était fréquemment troublée par des guerres intestines auxquelles s'ajoutaient de temps en temps les invasions de l'Allemagne. L'empereur Frédéric, après un long siège, entra dans la ville de Faënza. Pendant l'occupation, un des proches parents de l'empereur fut si charmé des qualités de Rosannaise qu'il la désira pour épouse et la demanda avec instances à ses parents. Mais Rosannaise n'y voulut jamais consentir. Elle déclara qu'elle préférait Jésus-Christ. Le prince allemand en fut dans la désolation, et déclara hautement qu'il ne trouverait jamais une fille semblable; néanmoins, il cessa ses instances; mais Rosannaise évita avec soin de le rencontrer, jusqu'à ce qu'il eût quitté la ville.

Quelque temps après, la jeune fille eut la douleur de perdre son père. Cette mort aurait dû, ce semble, rompre les obstacles qui lui fermaient l'entrée du cloître. Par suite de circonstances que nous ignorons, ce fut le contraire qui arriva. Dieu, sans doute, le permettant ainsi, Rosannaise dut accepter la main d'un noble citoyen de Faënza nommé Hugolotto. De ce mariage naquirent plusieurs enfants, dit l'historien de la Sainte; mais, comme il n'en parle plus dans la suite, il y a lieu de croire qu'ils moururent en bas âge.

Hugolotto était riche et en abusait. C'était un homme ami des plaisirs et d'une conduite peu régulière. Quelle épreuve pour Rosannaise, entrée d'ailleurs dans le mariage avec si peu d'attraits! Elle remplissait néanmoins ses devoirs d'épouse et de mère avec autant de patience que d'affection et de dévouement. Souvent, elle exhortait son mari à changer de vie, mais ses paroles restaient stériles.

La voix de Dieu fut plus forte. La neuvième année de leur mariage, Hugolotto tomba gravement malade. Les médecins déclarèrent qu'il n'avait aucun espoir de guérison, à moins de changer complètement de manière de vivre.

Hugolotto ne voulait pas mourir; il changea de vie; Rosannaise ne pouvait assez remercier Dieu. Son mari consentit à la considérer désormais comme sa sœur, et à lui laisser plus de liberté pour le service de Dieu.

PREMIER ESSAI DE VIE RELIGIEUSE
NOUVEL APPEL DE DIEU

Cependant, les attraits de Rosannaise la poussaient toujours vers le cloître. Elle parlait souvent à Hugolotto du bonheur de tout quitter pour se consacrer à Dieu. Son mari finit par entrer dans les mêmes sentiments; mais les larmes inondaient ses yeux à la pensée de se séparer d'une si chère épouse.

Enfin, la grâce triompha. Hugolotto donna sa femme et ses biens au monastère de Sainte-Perpétue, et lui-même s'enrôla parmi les Frères convers qui étaient employés au service extérieur de ce couvent. Dès lors, ajoute l'historien, ses yeux ne virent plus jamais Rosannaise en ce monde.

Celle-ci était enfin au comble de ses vœux. En entrant au couvent, elle prit le nom de Sœur Humilité.

Toutefois, ce n'était pas encore l'appel définitif de Dieu, mais la Providence voulait qu'elle fît dans ce couvent l'apprentissage de la vie religieuse. Dès les premiers jours, elle égala les plus anciennes dans la régularité, le silence et la prière. Elle se regardait comme la servante de toutes, en particulier des malades et s'appliquait avec autant de dévouement que d'humilité aux plus humbles fonctions du couvent.

Sœur Humilité fut atteinte d'un cancer qui devait la mener au tombeau. On lui conseillait de le montrer au médecin, mais la pudique religieuse ne put s'y résoudre. On lui donna au moins une Sœur pour la panser. Mais un jour, la charitable infirmière ne trouva plus trace du mal : à la prière d'Humilité, Dieu avait soudain guéri l'horrible et fétide plaie.

Bientôt, Dieu fit comprendre clairement à sa servante qu'il l'appelait à une vie toute d'austérités et de contemplation. Celle-ci avertit les religieuses qu'elle allait les quitter telle nuit, malgré les murailles de clôture et les portes fermées. On ne la crut point. Mais, le soir du jour indiqué, Humilité s'approcha du lit d'une Sœur, prit sa pauvre et vieille robe, lui donna la sienne qui était presque neuve, et sans autre bagage qu'un psautier, quitta miraculeusement le monastère.

Des Clarisses lui donnèrent l'hospitalité le len-

demain et l'auraient reçue volontiers parmi elles; mais elle leur dit que Dieu la voulait ailleurs. Alors, l'abbesse des Clarisses envoya chercher un proche parent de la Sainte, le chevalier Nicolas, et la lui confia; car, en ces temps troublés, il n'était pas prudent pour une femme de voyager seule.

Nicolas conduisit Humilité dans sa maison et lui donna une chambre richement meublée; mais la Sainte couchait sur le plancher, ne vivait que de pain et d'eau, et consacrait son temps à la prière.

Un religieux du couvent de Saint-Apollinaire à Faënza souffrait cruellement d'un mal de jambe, et les médecins déclaraient l'amputation nécessaire. Le pauvre malade se fit porter auprès de Sœur Humilité pour se recommander à ses prières. Celle-ci, émue de pitié, traça le signe de la Croix sur la jambe malade, et le bon religieux guéri s'en retourna joyeux et à pied dans son couvent.

LA RECLUSE — DOUZE ANS DE SOLITUDE

Après ce prodige, le chevalier Nicolas consentit enfin à exécuter ce que lui demandait sa parente : c'était de lui construire une cellule de recluse, attenante à l'église de Saint-Apollinaire. La cérémonie de la réclusion eut lieu avec la solennité alors en usage, et en présence des habitants de Faënza. Le Révérend Père Abbé de San-Crispino, dont cette église dépendait, présida la cérémonie; il donna l'habit religieux à Sœur Humilité et reçut son vœu d'obéissance. Il lui promit de lui fournir les choses nécessaires à la vie, soit à elle-même, soit à la personne qui aurait soin d'elle; mais Humilité, désireuse de la pauvreté parfaite, refusa en le remerciant. Puis la recluse fut enfermée dans son ermitage. Sa cellule avait deux petites fenêtres : l'une s'ouvrait dans l'église, c'est par là qu'elle assistait aux offices et recevait les sacrements; l'autre s'ouvrait sur l'extérieur pour recevoir les aumônes qu'on lui offrait et répondre aux visiteurs.

Sœur Humilité resta douze ans dans cette prison volontaire, sans autre nourriture que du pain et de l'eau. Les jours de fête, elle y ajoutait quelques herbes amères cuites à l'eau. Trois onces de pain suffisaient pour sa journée. Elle gardait la même tunique, rude et grossière, en toute saison, et portait ordinairement un cilice en crins de cheval.

La nuit, quand la fatigue la prenait, elle s'agenouillait sur un escabeau, unique meuble de sa cellule, appuyait contre le mur sa tête appesantie par le sommeil, et s'endormait en récitant quelque psaume ou en méditant quelque vérité de la foi.

Saint Jean l'Evangéliste, nous dit un historien, prenait quelquefois une innocente récréation en caressant une tourterelle. Dieu envoya à notre sainte recluse une petite belette qui portait un grelot au cou. Humilité la vit entrer un jour dans sa cellule et elle y resta. Pendant que la Sainte priait, elle se couchait à ses pieds et ne bougeait pas; si on lui donnait de la viande, elle n'en mangeait point, mais se contentait d'une nourriture semblable à celle de sa maîtresse; elle lui tint fidèle compagnie pendant plusieurs années. Mais d'autres recluses s'étant installées près de la même église, le petit animal grimpa à la fenêtre extérieure, se retourna vers sa maîtresse comme pour lui dire adieu, laissa tomber son grelot et disparut pour ne plus revenir.

Nous avons raconté comment Hugolotto s'était mis au service du couvent de Sainte-Perpétue en qualité de simple Frère convers. Quand il sut que sa chère Rosannaise était recluse près de l'église du couvent de Saint-Apollinaire, il sollicita la faveur de passer au service de ce couvent, ce qui lui fut accordé. Parfois, ses fonctions le mettaient aux ordres de sa chère recluse, il lui obéissait fidèlement et ne l'appelait jamais que *Madame*. Au bout de trois ans, il termina saintement sa vie.

FONDATION D'UN MONASTÈRE — PRODIGES ET FAVEURS

L'évêque du diocèse et les membres du clergé considérant que la sainte recluse, par son expérience dans les voies de Dieu, pourrait conduire beaucoup d'âmes dans le chemin de la perfection religieuse, la supplièrent de fonder un couvent et d'en accepter la direction. Humilité obéit. Mais ce fut pour elle un immense sacrifice de quitter sa chère solitude.

Un couvent fut donc construit sous le patronage de la Sainte Vierge, au lieu appelé Malta, non loin de la ville. Sœur Humilité en fut nommée abbesse et la renommée de ses vertus ne tarda pas à y attirer une communauté nombreuse. Le nouveau monastère fut affilié à l'Ordre de Vallombreuse, branche austère de l'Ordre Bénédictin, et fut soumis à l'autorité du Supérieur général des Moines de Vallombreuse.

La sainte abbesse faisait observer à la lettre par ses filles la règle de saint Benoît; mais, pour elle-même, elle en augmentait l'austérité, et donnait à la contemplation tout le temps que lui laissait sa charge.

Parmi les personnes qui vinrent se ranger sous l'obéissance de sainte Humilité, se trouva une religieuse qui avait été supérieure d'un couvent, où elle avait assez mal rempli sa charge. L'abbesse la surprit un jour dans une faute grave. Elle réprimanda la coupable au chapitre; et, sur son refus de soumission, la condamna, de concert avec son conseil, à la cellule de pénitence. La coupable, au lieu de se corriger, s'entêta au point de refuser toute nourriture. Elle jeûnait ainsi sottement depuis deux ou trois jours, quand elle vit entrer sa supérieure. Celle-ci regarda l'orgueilleuse d'un air de profonde compassion, et sans lui laisser le temps de parler, se jeta à ses pieds la conjurant de songer au salut de son âme. La coupable, émue jusqu'aux larmes, tomba à genoux devant sa supérieure et lui promit de se corriger. Elle tint parole et devint par la suite une excellente religieuse.

Une autre Sœur, étant tombée gravement malade, l'abbesse alla la voir selon l'usage. « Ma fille, lui dit-elle à voix basse, vous avez commis, autrefois, tel péché grave que vous n'avez jamais osé confesser. » Puis elle l'encouragea doucement à ne point craindre et rejeter le poison qui tuait son âme. Elle ajouta en finissant : « Vous mourrez vendredi prochain, et il faudra rendre compte à Dieu de ce péché et de tous les autres. » La malade, saisie de confusion, fit appeler un confesseur, avoua ses fautes et reçut le pardon de Dieu. Alors, dans sa joie, elle déclara devant toutes les Sœurs quel service leur sainte Mère venait de lui rendre. Peu après, elle mourut pieusement.

Une autre dame, renonçant au monde, entra dans le même couvent. Elle y était depuis déjà quelque temps, se confessant comme les autres, lorsque la sainte abbesse la prit en particulier et lui dit : « Vous confessez-vous bien? — Mais certainement, ma Mère. — Il ne doit pas en être ainsi, car je vois votre visage troublé. — Hélas!

reprit la coupable en soupirant, il y a un péché que je n'ai jamais osé avouer. — Vous ne serez jamais sauvée si vous ne le dites pas, répondit l'abbesse. — Jamais je n'oserai le dire. — Mais si je le fais connaître au prêtre, oserez-vous le dire ? — Comment pouvez-vous savoir ce que je n'ai jamais révélé à personne ? — Je le sais pourtant, reprit Humilité; consentez-vous à ce que je vous ai proposé ? — Oui, répond la coupable. »

Alors, l'abbesse dit en secret au confesseur : « Cette personne a commis tel péché. » Et quand celle-ci se présenta au saint tribunal, le prêtre lui dit : « Vous avez commis tel péché. » La coupable resta stupéfaite, et avoua, avec beaucoup de repentir, qu'en effet, elle l'avait commis. Elle reçut l'absolution et s'en alla bénissant Dieu de la sainteté de sa supérieure.

Parfois, la pauvreté était grande dans le nouveau couvent. Un brave homme, ayant offert à l'abbesse un poisson de petite taille, celle-ci le donna à l'économe : « Voilà, dit-elle, pour le dîner de toute la communauté demain. » L'économe vit bien que le poisson pouvait à peine suffire à deux personnes; elle le fit préparer avec soin, et l'offrit à la supérieure. Mais celle-ci, indignée de se voir seule servie, malgré son ordre, saisit l'assiette en terre cuite où le poisson gisait dans la sauce, et la jeta violemment au milieu du réfectoire. L'assiette ne se brisa point, et ce qu'elle contenait ne fut pas répandu. Alors, la Sœur qui servait reprit humblement l'assiette et se mit à donner du poisson à chaque Sœur : le poisson se multipliait à mesure qu'elle en distribuait et il y en eut pour toute la communauté.

Une religieuse fut prise d'une hémorragie qu'aucun remède ne put arrêter, et les médecins déclarèrent la malade perdue. La pieuse supérieure tourna alors ses regards vers le suprême médecin, et, après une fervente prière, traça le signe de la Croix sur la moribonde qui se releva aussitôt pleine de santé.

D'importantes affaires obligèrent la sainte abbesse à se rendre à Rome. Elle marchait à pied avec ses compagnons de voyage; mais, un jour, elle se trouva tellement fatiguée qu'elle ne pouvait plus avancer. Alors un inconnu s'approcha, menant un cheval aux allures très douces, et invita l'abbesse à s'asseoir sur la monture. Il l'accompagna avec bonté jusqu'à la prochaine hôtellerie, puis la salua et disparut sans qu'on n'eût plus jamais de ses nouvelles.

Revenue à Faënza, l'abbesse reprit avec sollicitude le gouvernement de sa communauté. Dieu venait en aide à son dévouement en lui révélant parfois les nécessités spirituelles ou même corporelles de ses filles. Une nuit, elle quitta soudain le chœur pendant les Matines, se fit apporter du vin et de l'eau et s'en alla à l'infirmerie porter à boire à une pauvre malade qu'une soif desséchante empêchait de dormir.

NOUVELLE FONDATION A FLORENCE

Dans son zèle pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, Humilité songeait à fonder un second couvent à Venise. Sans doute, quelques personnes lui avaient fait des promesses à ce sujet. Mais son céleste patron, saint Jean l'Evangéliste, lui apparut plusieurs fois pour lui dire : « La volonté de Dieu est que vous alliez fonder à Florence, et non à Venise. » Il lui ordonna de se mettre à l'œuvre sans retard, lui promettant pour Florence la protection dont il l'avait favorisée à Faënza.

La sainte abbesse réunit donc ses religieuses dans la salle capitulaire, en choisit quelques-unes pour l'accompagner à Florence, et confia les autres à la Mère Prieure. Puis elle partit sans argent, et pieds nus, suivie des Sœurs qu'elle avait désignées. Conduite par l'Evangéliste saint Jean, la pieuse et timide caravane traversa sans accident des provinces ravagées par la guerre et les brigands, et arriva saine et sauve à Florence.

Elle y fut accueillie avec vénération par des ecclésiastiques et des laïques et reçut l'hospitalité dans une maison de la place Saint-Ambroise. La petite communauté y resta deux ans, vivant dans le recueillement et la ferveur. Pendant ce temps, de pieux Florentins, admirant la sainteté de l'abbesse, achetèrent un terrain et firent construire un monastère. Dès qu'il fut terminé, Humilité s'y installa avec ses compagnes et vit bientôt leur nombre s'augmenter.

Le chevalier Bernard de Ruluis, étant venu visiter la sainte abbesse, se recommanda à ses prières. Celle-ci lui promit avec bonté de ne point l'oublier et ajouta : « Réglez les affaires de votre âme, car, jeudi prochain, vous quitterez ce monde pour paraître devant Dieu. » Le chevalier fut singulièrement étonné, car il se sentait plein de santé. Il mourut au jour annoncé.

Sœur Humilité n'avait pas reçu d'éducation littéraire, on s'était borné à lui apprendre à lire; mais Dieu l'instruisait lui-même, spécialement par le ministère de saint Jean. Beaucoup de ses religieuses comprenaient le latin; la sainte abbesse dicta pour elles et pour les religieux de Vallombreuse, plusieurs opuscules de piété en langue latine, qui sont un beau témoignage de sa sainteté. (Ils ont été imprimés à Florence, en 1884, d'après d'anciens manuscrits.) On y voit la preuve de sa sincère humilité dans la manière dont elle attribue à Dieu tout ce qu'il pouvait y avoir de bien en elle et demande pardon de ses fautes.

Dans la dernière période de sa vie, Dieu lui avait donné, dit-elle, un second ange gardien, du chœur des chérubins.

Pendant la construction de son monastère de Florence, elle ressuscita un petit enfant. Un jour, à l'heure du repas, la communauté n'avait qu'un petit pain. La Sainte pria Notre-Seigneur de le multiplier et il suffit à rassasier toutes les Sœurs.

Tombée gravement malade, le 13 décembre 1309, Humilité s'endormit dans les bras du Seigneur le vendredi 22 mai, de l'an 1310. De la pierre de son tombeau, on vit suinter une huile miraculeuse qui guérit beaucoup d'infirmes.

Trois siècles plus tard, l'an 1623, le P. Papebroch visita ses reliques, renfermées dans une châsse vitrée, dans l'église du couvent de San-Salvo, à Florence. Le corps était conservé sans corruption, et dans la bouche légèrement entr'ouverte, les religieuses plaçaient un peu de coton, qui servait ensuite à des guérisons miraculeuses.

ORAISON DU BRÉVIAIRE DE VALLOMBREUSE

O Dieu, qui avez merveilleusement conduit la bienheureuse Humilité au faîte des vertus et de la contemplation, accordez-nous par ses mérites et ses prières de détacher nos cœurs des choses terrestres pour songer sans cesse aux biens éternels du ciel. Ainsi soit-il.

SAINT ROMAIN

ABBÉ DE DRUYES-LES-BELLES-FONTAINES (DIOCÈSE DE SENS)

Fête le 22 mai.

Saint Romain *(Gravure du calendrier bénédictin.)*

SUBIACO

Saint Romain naquit en Italie, vers l'an 462 ou 463 de notre ère. On a peu de détails sur son enfance : cependant, tout porte à croire qu'il était né à Rome ou dans les environs.

La fin du v^e^ siècle voyait les dernières convulsions de l'empire d'Occident en face des barbares déjà prêts à s'en partager les dépouilles.

Romain se hâta de fuir ce monde agité qui convenait peu à son âme avide de solitude et de prière. Il eut bientôt trouvé le lieu de sa retraite.

« A 50 milles de Rome, dit Montalembert, au Sud-Est, dans ce massif de montagnes où l'Anio creuse la gorge profonde qui sépare la Sabine du lieu habité autrefois par les Eques et les Herniques, le voyageur, en remontant le cours de cette rivière, arrive à une sorte de bassin qui s'élargit entre deux énormes parois de rochers, et d'où une onde fraîche et transparente tombe, de chute en chute, jusqu'à un lieu appelé Subiaco (1). »

(1) *Les moines d'Occident*, t. II, 8.

C'est en ce lieu merveilleusement propre à la vie religieuse, vie de prière et de travail, que Romain, quittant sa famille, vint se consacrer au Seigneur.

SAINT ROMAIN ET SAINT BENOIT

Des disciples ne tardèrent pas à se joindre à lui, attirés par le parfum de ses vertus et la renommée de son expérience. Parmi ces recrues de la vie religieuse, il en est une qui fut sa gloire et qui restera éternellement son honneur. C'était un jeune homme de quatorze ans, du nom de Benoît, de l'illustre famille des Anicia, une des plus considérables de la Nursie. De bonne heure, Eutrope, son père, l'avait envoyé pour suivre, à Rome, le cours des études libérales. Mais le jeune homme entrevit, dans la société de ses compagnons d'études, un danger pour son innocence. Il prit le parti de fuir, et laissant la maison et la fortune paternelles, vint se mettre sous la direction de saint Romain.

Le moine de Subiaco eut-il un pressentiment des grandes et saintes destinées de ce jeune novice, et vit-il en lui le futur législateur de la vie religieuse, l'immortel fondateur de l'Ordre bénédictin? On serait tenté de le croire, à l'accueil empressé qu'il lui fit : non content de bénir ses généreuses résolutions, il voulut être lui-même le guide de ses premiers pas dans la vie monastique, et, remarquant la ferveur de son jeune disciple, il n'hésita pas à lui donner immédiatement l'habit religieux. La tradition a conservé le souvenir de cette première rencontre de deux saints, et l'endroit où Benoît reçut, des mains de saint Romain, la robe monacale, a été converti en chapelle : c'est dans ce petit sanctuaire que les novices du monastère bénédictin, élevé plus tard à Subiaco sous le vocable de Sainte-Scholastique, avaient coutume de quitter les livrées du siècle pour revêtir celles de la religion.

LA GROTTE DE SAINT BENOIT

Benoît, en choisissant saint Romain pour le père et le guide de son âme, lui avait manifesté le désir de vivre dans la solitude, loin de tout commerce humain. L'homme de Dieu jugea son disciple assez avancé déjà dans les voies de la perfection pour affronter sans danger les épreuves de la vie solitaire, et lui fournit les moyens de mettre à exécution ce projet.

Il le conduisit dans la direction de son couvent, plus haut dans la montagne. Là se dressait une immense muraille de rochers infranchissables, et, dans ces rochers, était creusée une grotte presque inaccessible, placée comme un nid d'aigle au-dessus des précipices.

Cette retraite solitaire et sauvage répondait bien aux désirs de saint Benoît. Il en prit aussitôt possession pour y vivre dans la contemplation et la prière. Romain, son seul confident sur la terre, lui apportait régulièrement le pain du corps, et sans doute aussi le pain de l'âme, c'est-à-dire les encouragements de sa foi et les conseils de sa charité.

Le rocher était à pic et la grotte d'un accès difficile : pour obvier à cet inconvénient, et diminuer en quelque sorte la distance, Romain, dont la constance ne se démentit pas un seul jour, avait inventé un procédé ingénieux : au moyen d'un petit panier d'osier attaché au bout d'une longue corde, il descendait le pain qui devait servir à la nourriture de son jeune ami, et une clochette suspendue au-dessous de la corbeille avertissait le solitaire de quitter l'oraison pour venir recevoir le pain en quelque sorte envoyé du ciel.

Trois ans, Benoît demeura dans cette grotte, malgré les intempéries des saisons et les attaques de l'ennemi des âmes. Le démon, en effet, furieux de la piété du novice et du dévouement du maître, essaya plus d'une fois de troubler la prière de l'un et d'empêcher la charité de l'autre. Un jour, cet esprit malin lança avec force une énorme pierre contre le panier; la clochette en fut brisée et les provisions allèrent se perdre au fond du précipice.

EFFLORESCENCE MONASTIQUE

Au bout de trois ans, Dieu juge suffisant le noviciat de saint Benoît, et décide qu'il est temps de produire à la face du monde l'élève de saint Romain et d'en faire l'apôtre de la civilisation nouvelle. Vers la fête de Pâques de l'an 497, des bergers aperçurent le solitaire à travers les broussailles qui fermaient l'entrée de sa caverne, et comme il portait la tunique de peau que lui avait donnée Romain, ils le prirent d'abord pour une bête sauvage et le poursuivirent; mais, le reconnaissant bientôt pour un serviteur de Dieu, ils vinrent se suspendre aux broussailles et écouter ses instructions.

A partir de ce moment, les foules accoururent chaque jour plus nombreuses et plus empressées à Subiaco, certaines qu'elles étaient d'y rencontrer deux saints au lieu d'un, et bientôt, saint Benoît se vit obligé de bâtir jusqu'à douze monastères sur la montagne pour y rassembler la multitude de ses disciples.

Saint Romain n'assista pas, sans doute, à cette efflorescence monastique, car Dieu l'avait appelé à dépenser sur un autre théâtre les ardeurs de son zèle et les trésors de son cœur.

SAINT ROMAIN PART POUR LES GAULES

« Vers cette même époque, dit Gislebert (1), la tourmente d'une persécution très violente grondait en Italie. Les Goths, les Alains, les Vandales mettaient tout à feu et à sang. On vit alors les églises renversées, les monastères détruits, les villes saccagées, les maisons désolées, les châteaux ruinés, les hommes massacrés par troupes innombrables et le sang humain coulant à flots de toutes parts. »

C'était vraisemblablement vers l'an 501 ou 502.

Ces meurtres et ces dévastations jetèrent la tristesse dans l'âme du saint moine, et il suppliait le Seigneur de « jeter les yeux sur son Eglise acquise au prix de son sang, et de ne pas permettre qu'elle tombât sous le joug des barbares. » Une nuit qu'il avait prié avec plus de ferveur, Dieu lui fit connaître que ces événements étaient dans l'ordre de la Providence. En même temps, Romain reçut du ciel l'ordre de quitter l'Italie et de se rendre dans les Gaules pour y répandre partout la semence de la parole divine et donner à tous l'exemple d'une sainte vie (2).

Saint Romain n'hésite pas un instant : dès le matin, il réunit ses frères, et leur fait part de l'ordre céleste : « Mes frères et mes maîtres, leur dit-il, vous, la douce lumière de mes yeux, gages les plus chers de mon amitié et de mon bonheur, écoutez-moi, moi, le serviteur du Christ, moi, l'ami et le compagnon de votre sainte communauté.....

---

(1) Bolland., 22 mai, *Vita sancti Romani*, trad. de l'abbé Leclerc.

(2) *Item.*

» ..... L'homme n'est pas le maître de sa voie, sa direction appartient à celui qui dispose tout avec la plus grande sérénité : aussi, je vous en prie, ne veuillez pas me retenir. Dieu m'ordonne d'aller dans les Gaules, je dois obéir..... Je vous demande seulement de garder de moi un bienveillant souvenir, attendu que, de mon côté, tant que je vivrai, je vous porterai toujours dans mon cœur..... »

Sur ces mots, ajoute son historien, ayant pris congé d'eux, il se mit en route, « à peu de frais, inconnu au monde, mais inscrit parmi les citoyens du ciel. »

SAINT ROMAIN A DRUYES

Le terme de son voyage devait être une profonde vallée de l'Auxerrois, abritée par des forêts séculaires, et fertilisée par des eaux abondantes qui s'échappaient en merveilleuses cascades de roches abruptes et pittoresques. Ces sources lui valurent le nom de Druyes (*fons drogi*), d'un mot celtique qui désigne une grande abondance d'eaux.

A cette époque, le paganisme, chassé en partie des villes par la présence et les prédications des saints évêques contemporains de l'illustre thaumaturge Martin, semblait s'être réfugié dans les campagnes, où les paysans continuaient, sous l'inspiration des druides fanatiques, à rendre un culte aux arbres et aux fontaines.

Saint Martin poursuivit le démon de l'idolâtrie dans ses derniers repaires, et la tradition rapporte que dans ses courses apostoliques à travers les Gaules, le grand thaumaturge ne manqua pas de venir à Druyes, où le culte des eaux était particulièrement vivace.

Saint Romain croit retrouver dans ces forêts et à l'ombre de ces rochers sauvages un coin de son cher Subiaco : pour compléter l'illusion, il aperçoit au pied de la muraille granitique une petite grotte qui lui apparaît comme la reproduction de celle où Benoît a passé trois ans sous sa direction. Il la choisit aussitôt pour sa demeure. Elle mesure à peine 3 mètres de diamètre sur 1^{m}, 50 de hauteur : peu lui importe, pourvu que Dieu y habite avec lui.

Il mène dans cette grotte une vie de mortification, de pauvreté et de sacrifice, partageant son temps entre la prière et le travail. « La nuit, couché sur la dure, et, le jour, défendu contre toute irruption par les eaux, la montagne, d'épais ombrages et d'inabordables défilés, il s'abandonne aux délices de la contemplation (1). »

Il travaille aussi : seul, il entreprend une œuvre qui eût effrayé toute une communauté, le défrichement de la vallée, en partie couverte de broussailles et en partie submergée par les eaux. Le moine infatigable creuse la terre, canalise les eaux et transforme bientôt comme par enchantement le coin de terre où Dieu l'a placé.

FONDATION D'UN MONASTÈRE

L'influence de tels travaux et de tels exemples ne tarda pas à se faire sentir sur les populations rustiques du voisinage : on venait contempler les efforts du solitaire et en admirer les résultats. Saint Romain mit à profit ce sentiment de curiosité mêlée de respect, qui amenait les foules à son ermitage, pour prêcher la vérité, ranimer la ferveur de ceux qui étaient déjà chrétiens, et éclairer ceux qui gémissaient encore dans les ténèbres du paganisme.

On le voyait distribuer aux uns des aumônes, obtenir aux autres la guérison de leurs maladies, et donner à tous de sages et salutaires conseils.

Pour mettre fin aux pratiques idolâtriques qui subsistaient encore, saint Romain n'épargna rien. Le culte païen semblait s'être réfugié auprès d'une fontaine située non loin du pieux ermitage : il y avait là un cancel, ou oratoire païen, et on y venait en toute circonstance consulter une sorte d'oracle. Le Saint fit détruire l'oratoire, renverser la statue de la déesse qui fut probablement jetée dans cette fontaine, laquelle fut comblée. Sur son emplacement s'éleva bientôt, par les soins du Saint, une chapelle de Notre-Dame de Pitié.

Il fit aussi construire une chapelle de Saint-Martin, destinée à rappeler aux habitants du pays le passage et les prédications du grand thaumaturge des Gaules. Ce pèlerinage s'est perpétué jusqu'au milieu du XVII^{e} siècle.

Toutes ces fondations n'étaient que le prélude d'une autre plus importante. La renommée avait porté au loin le récit des vertus et des miracles du solitaire : on accourait vers lui non plus seulement pour solliciter des conseils ou des faveurs surnaturelles, mais pour imiter son genre de vie et se soumettre à sa direction.

Saint Romain songea à fournir un abri à toutes ces recrues, et conçut le projet de fonder un monastère sur le modèle de ceux qui s'échelonnaient sur la montagne de Subiaco.

Les habitants de Druyes et des pays limitrophes accueillirent ce projet avec enthousiasme, et tous voulurent contribuer de leurs bras à l'érection de cette maison qu'ils prévoyaient devoir être pour leur contrée une source de bénédiction et de prospérité.

Le monastère fut bâti dans la vallée en face de la grotte du Saint, non loin du bassin des sources, un peu en avant de l'église actuelle, qui en était alors une dépendance (1).

A la même époque, saint Benoît donnait à ses moines d'Italie la règle qui porte son nom, et dont la pratique a sanctifié tant d'âmes depuis plus de treize siècles. Nul doute que saint Romain, en correspondance constante avec son ancien disciple, ne fût au courant de cette œuvre et n'ait appliqué cette règle à son couvent. Les auteurs locaux, d'accord avec les traditions et le bréviaire bénédictin, sont unanimes à le proclamer. Le monastère de Druyes fut ainsi le premier couvent de bénédictins établi en France.

Bientôt, autour de l'habitation des moines, se groupèrent de nombreuses maisons : ce fut l'origine du bourg de Druyes, origine semblable, du reste, à celle de la plupart des villes et des villages de France qui, on l'oublie trop aujourd'hui, doivent leur existence à de saints religieux, fondateurs d'abbayes ou de prieurés.

SAINT ROMAIN ET SAINT MAUR

Romain, entouré d'une nombreuse et vaillante armée d'apôtres, ne mettait point de borne à son zèle : il évangélisa l'Auxerrois tout entier, multipliant ses prédications et ses prières.

Cependant, en Italie, saint Benoît poursuivait au Mont Cassin l'œuvre commencée à Subiaco.

« L'évêque du Mans, Innocent, instruit par la renommée des merveilleux résultats obtenus par saint Romain, et, sans doute après lui avoir inutilement demandé des religieux, se décida à envoyer jusqu'au Mont-Cassin pour solliciter une colonie formée par les disciples du nouveau législateur des cénobites d'Italie.

(1) *Vie de saint Romain*, par l'abbé C. Leclerc.

(1) *Vie de saint Romain*, par l'abbé Leclerc.

» Saint Benoît fit droit à la demande de l'évêque ; il choisit pour cette mission le plus cher et le plus fervent de ses disciples, le diacre Maur, et lui confia un exemplaire de la règle, écrit de sa main, et portant pour signature ces mots : « Code du pécheur Benoît. »

» Quatre religieux furent désignés pour suivre Maur dans sa mission lointaine : c'était Faustus, Simplicius, Antoine et Constantinien (1).....

Après avoir pris congé de leur bienheureux père et reçu sa bénédiction, Maur et ses compagnons prirent la route des Alpes : ils visitèrent en chemin l'église d'Agaune, où reposaient les glorieux restes de saint Maurice et des légionnaires Thébéens, et le tombeau de saint Romain de Condat, semant sur leurs pas les prodiges et les miracles.

C'est dans ces conditions qu'ils arrivèrent sur le territoire d'Auxerre, au jour où l'on célèbre la Cène du Seigneur, c'est-à-dire le Jeudi-Saint.

« Dans ce pays, dit Faustus, l'un des pieux voyageurs, était le séjour vénéré de saint Romain ; et le bienheureux Maur, se rappelant les recommandations de saint Benoît, désirait ardemment se rencontrer avec ce grand saint qui, dans le commencement, avait été l'aide et le coopérateur de notre père vénéré. De plus, saint Maur savait (par révélation) que Benoît devait passer de ce monde à Dieu, c'est pourquoi il souhaitait plus vivement jouir de la conversation du bienheureux Romain et passer avec lui cette journée mémorable, ainsi que les fêtes de Pâques.

» Il demanda donc des guides, pour nous conduire à Druyes. »

Ils y arrivèrent le lendemain, jour du Vendredi-Saint, vers midi.

« Nous fûmes très affectueusement reçus par le bienheureux Romain, continue Faustus. Un peu après notre arrivée, tandis que nous tous, qui voyagions avec le bienheureux Maur, nous étions occupés à préparer ou à acheter ce qui était nécessaire pour le jour de la fête, ces deux saints s'entretenaient ensemble, et semaient mutuellement dans leurs âmes les paroles de l'éternelle vie.

» Après les vêpres et à la suite de l'office solennel qu'on a coutume de célébrer ce jour-là, l'homme de Dieu, saint Maur, dit au Bienheureux Romain : « Demain, notre Père Benoît laissera le fardeau de son corps terrestre et montera plein de joie et d'allégresse vers la céleste patrie. »

» A ces mots, le bienheureux Romain, accablé par cette nouvelle, fondit en larmes et pleura longtemps sans qu'il fût possible de le consoler, tant était grande sa douleur d'apprendre la mort prochaine de celui qu'il aimait à la fois comme un fils et comme un père.

» Cependant le bienheureux Maur, essayant de le consoler, lui disait : « Nous devons plutôt nous réjouir que pleurer à cause de son passage de ce monde à l'autre, car nous voyons partir avant nous un grand protecteur, et il nous sera désormais bien plus propice dans le ciel que s'il restait vivant de la vie de la chair. » Mais, tout en parlant ainsi, il ne pouvait lui-même retenir ses larmes (2). »

Ils passèrent toute la nuit suivante en prières dans l'église. Le matin, après qu'on eut récité Prime et Tierce, saint Maur demeura seul près de l'autel, attendant le passage de Benoît de ce monde au ciel.

Vers 9 heures, comme il était prosterné sur le pavé du temple, il fut tout à coup ravi en extase et se vit subitement transporté en esprit au Mont-Cassin, d'où il était parti soixante et quelques jours auparavant ; il aperçut un chemin couvert de tapis précieux, jonché de fleurs et tout resplendissant de l'éclat d'innombrables lampes : cette voie partait de la cellule de Benoît dans la direction de l'Orient et s'en allait jusqu'au ciel.

Pendant qu'il admirait cette vision merveilleuse, survint un homme vénérable, aux vêtements éclatants, qui lui demanda s'il connaissait la route qu'il avait sous les yeux, et, comme il avouait son ignorance, il lui dit : « Ce chemin est celui que vient de suivre, pour monter au ciel, le bien-aimé du Seigneur, Benoît. »

Le même jour, en effet, et à la même heure, le grand patriarche expirait, debout au pied de l'autel, entouré de ses religieux, et au bord de la fosse qu'il avait fait préparer pour lui-même. C'était le 27 mars 543.

Saint Maur se hâta d'aller annoncer à saint Romain les détails de tout ce qu'il avait vu, et les deux serviteurs de Dieu se réjouirent du triomphe et de la gloire de leur ami. Ils passèrent donc dans la joie cette journée du Samedi Saint ; le lendemain, ils célébrèrent ensemble la glorieuse fête de la résurrection du Sauveur.

MORT DE SAINT ROMAIN

Saint Maur quitta bientôt le monastère de Druyes pour aller fonder celui de Glanfeuil, aujourd'hui Saint-Maur-sur-Loire. Il eût désiré emmener avec lui son ami le bienheureux Romain ; mais celui-ci, sachant que son heure était proche, ne put se rendre à ce désir.

Saint Romain était parvenu à un âge avancé : son œuvre était accomplie, Dieu allait lui donner la récompense de ses travaux. A mesure qu'il approchait du terme de son pèlerinage, ses miracles devenaient plus nombreux et plus éclatants, comme si la glorification avait commencé pour lui dès ici-bas. Ce fut le 22 mai de l'année 543 qu'il rendit doucement son âme à Dieu.

« A vrai dire, s'écrie son historien, ce ne fut pas pour lui le crépuscule, mais l'aurore de la vie. Il cessa de mourir pour commencer à vivre ; délivré des ténèbres du monde, il se vit revêtu de la clarté du ciel. Et maintenant, face à face avec Dieu, il règne dans la gloire, au sein de l'immortelle béatitude. »

Après avoir longtemps reposé dans l'église de Druyes, le corps de saint Romain fut transporté à Saint-Amatre, puis à Saint-Germain d'Auxerre. L'abbaye de Saint-Rémi de Sens obtint une partie de ses reliques. Actuellement, elles se trouvent dans le trésor de la métropole de Sens. La paroisse de Druyes se glorifie de posséder quelques ossements de son saint patron (1).

PRIÈRE

O Dieu, qui avez conduit le bienheureux Romain dans cette solitude pour qu'il fût préservé de la corruption du siècle, brisez les liens qui nous attachent au monde, afin que, délivrés des désirs terrestres, nous puissions toujours vivre pour vous.

---

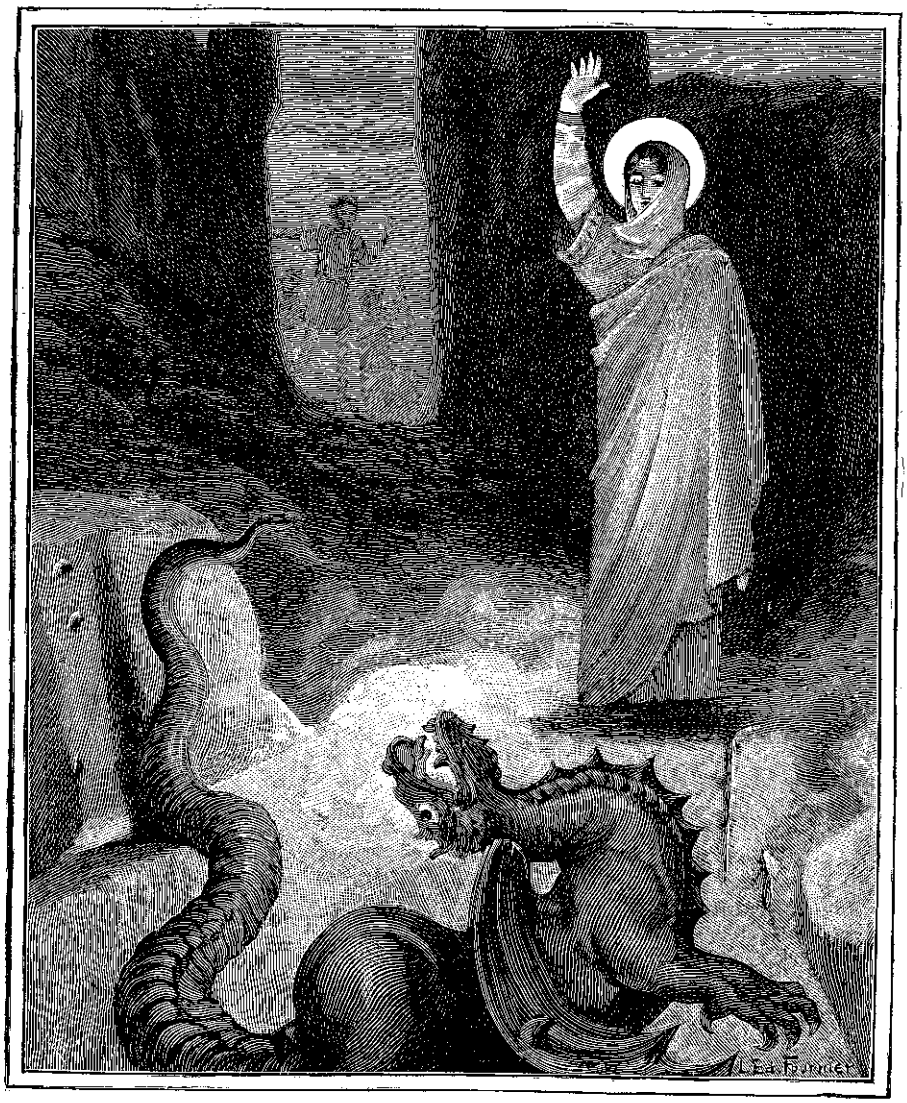
(1) *Vie de saint Romain*, par l'abbé Leclerc.

(2) *Acta sanctorum*, *Vita sancti Romani*, trad. de l'abbé Leclerc.

(1) Cette notice est un résumé de l'intéressante *Vie de saint Romain*, par l'abbé C. Leclerc, curé de Druyes. Paris, Mignard, 26, rue Saint-Sulpice.

SAINTE QUITTERIE, VIERGE ET MARTYRE EN GASCOGNE

Fête le 22 mai.



Sainte Quitterie délivre son pays d'un dragon monstrueux.

COMMENT SAINTE QUITTERIE, NÉE DE PARENTS PAÏENS, ÉCHAPPE AU PAGANISME

La conversion du monde païen au christianisme est pour tout esprit indépendant l'une des preuves les plus convaincantes de la divinité de notre sainte religion.

Que de difficultés, que d'obstacles se dressaient devant cette grande entreprise : avant Jésus-Christ, tout était dieu, excepté Dieu lui-même ; toutes les passions étaient divinisées. Mais, avec Jésus-Christ, quelle transformation rapide et radicale, quel triomphe de la vérité dans les dogmes et dans la morale!

Pour une semblable conquête, beaucoup plus difficile que la conquête des empires, il n'a fallu rien moins, avec la grâce de Jésus-Christ, que les exemples héroïques et le sang d'innombrables chrétiens.

Sainte Quitterie, faible vierge du pays de Gascogne, peut être considérée par sa vie et par son martyre comme l'un des instruments de cette grande œuvre dans le midi de la France et le nord de l'Espagne.

Elle naquit à Braga, actuellement ville archiépiscopale du Portugal. Son père, Caius Attilius Severus Catilius, était gouverneur de la Galice, province du nord de l'Espagne, et de la Lusitanie

(Portugal), sous l'empereur Commode (180-192); sa mère, Calsia, était d'une remarquable famille patricienne de Rome, tous deux profondément attachés aux erreurs du paganisme.

Catilius était un de ces vaillants soldats des légions conquérantes, aux mœurs guerrières, au caractère dur et impitoyable; un de ces romains primitifs, tel qu'il le fallait pour maintenir sous le joug de l'empereur des populations éloignées de la Métropole, naturellement turbulentes et toujours imparfaitement soumises. Ce qui nous le révèle sous un tel jour, c'est l'acte de cruauté qu'il commanda à l'occasion de la naissance de notre Sainte.

Désireux de posséder un fils qui perpétuât son nom, ses vertus guerrières, et gardât sa charge dans la famille, il avait été déjà cruellement déçu par la naissance successive de sept filles. Aussi, quand il en vit naître encore deux, sœurs jumelles, Quitterie et Gemme, la fureur de ce père païen ne connut plus de bornes, et il commanda du ton le plus autoritaire à l'une de ses esclaves d'emporter en secret les deux enfants et de les noyer sans retard.

Celle-ci, heureusement imprégnée des principes chrétiens, propagés en Espagne par l'apôtre saint Jacques le Majeur et ses disciples, feignit d'accepter l'horrible mission, et se hâta d'assurer à ces enfants, avec la vie du corps, celle, infiniment plus précieuse, de l'âme. Elle courut en un bourg éloigné, où elle connaissait une famille de chrétiens pieux et dévoués, et les leur confia.

Le premier soin des parents d'adoption de Quitterie et de Gemme fut de leur procurer le saint baptême. Ils s'empressèrent ensuite de leur inculquer dès l'âge le plus tendre les principes de leur foi.

Aussi, de très bonne heure, Quitterie, mieux douée que sa sœur, connut-elle les mystères et les dogmes catholiques et se mit-elle à pratiquer les plus belles vertus. Elle se faisait surtout remarquer par une angélique piété, qui dirigeait fréquemment ses pas vers une cime déserte des environs, appelée le Mont-Orian.

Là, dans le recueillement et la solitude, elle prolongeait ses ferventes prières et se vit parfois favorisée des apparitions d'un ange qui lui apprit en quelques visites plus de hautes vérités que les plus habiles éducateurs. Tout attentive à la voix du messager céleste, elle devint bientôt un modèle de vertu pour les chrétiens qui l'entouraient.

Et voici le secret de cette vie si parfaite : Quitterie s'était consacrée à son Dieu sans retour; elle avait fait, âgée seulement de treize ans, le vœu de virginité perpétuelle.

RETOUR A LA MAISON PATERNELLE

Maintenant, sainte Quitterie est bien armée pour les rudes combats du monde; elle peut revenir dans son pays natal, sans craindre pour sa foi et sa vertu; elle y procurera à la religion chrétienne des progrès étonnants.

Catilius apprit un jour que ses deux filles, condamnées par lui à disparaître, étaient en vie. Il désira aussitôt savoir ce qu'elles étaient devenues. Il appela l'esclave à laquelle il avait confié la sauvage besogne de les noyer.

— Avez-vous exécuté mes ordres? lui dit-il.

Toute tremblante, sans toutefois dissimuler sa joie d'avoir accompli une si bonne action, celle-ci raconta ce qu'elle avait fait pour sauver la vie des deux enfants.

Comme le gouverneur semblait prêter à ses paroles une attention bienveillante, elle lui exposa le dévouement constant de la famille adoptive de Quitterie et de Gemme; elle ajouta les détails les plus flatteurs sur les qualités de ces dernières, et surtout sur les vertus et la beauté de Quittetrie.

Catilius, déjà adouci par le remords, et intérieurement remué par ce récit de son esclave, envoya chercher aussitôt ses filles, les introduisit avec plaisir dans son palais, et les traita avec une particulière affection.

A la cour, notre Sainte rencontra ses sœurs, parmi lesquelles nous connaissons Dode, qui, sollicitée plus tard d'adorer les idoles, s'enfuira du palais et viendra dans le pays d'Auch, où, après avoir converti beaucoup de païens, elle mourra martyre; Livrade, honorée elle aussi comme Sainte; Genivera et Wilgefortis.

Combien sainte Quitterie les plaignait de les voir élevées dans les erreurs du paganisme et adonnées à toutes les pratiques de la superstition!

Aidée de sa sœur Gemme, qui sacrifiera, elle aussi, sa vie pour Jésus-Christ, elle les instruit, leur parle de la beauté de la vraie religion, et, par ses exhortations et ses exemples, elle a la joie d'en faire des chrétiennes.

DEUX GRANDES ÉPREUVES

Catilius ne tarda pas à s'apercevoir de la conversion de ses enfants. Il mit tout en œuvre pour les ramener au paganisme, au nom de ses droits de père et de gouverneur, et l'on sait si ces droits étaient absolus chez les païens; il les menaça de supplices, il leur fit même subir certaines épreuves.

Rien ne put ébranler Quitterie; à chaque peine qu'on lui infligeait, elle répondait : « J'appartiens à Jésus, mon Dieu et mon Sauveur, et lui serai fidèle à la vie et à la mort. »

Elle soutint, par sa conduite étonnante et ses ardentes exhortations, la constance de ses sœurs moins avancées et moins robustes qu'elle dans la foi, et, grâce à son énergie, toutes persévérèrent.

Le gouverneur, surpris de tant de courage et de fermeté, ne put se résoudre à sévir, et laissa dormir pour le moment ses desseins de persécution.

Le temps, se disait-il, avec ses séductions, viendra à bout de cette résistance : les circonstances, les fêtes et les plaisirs du monde se chargeront de vaincre cette fermeté; les dieux reprendront leurs droits.

La beauté et la distinction de Quitterie, jointes à toutes ses autres qualités, attirèrent sur elle l'attention des principales familles du pays, et un des plus riches seigneurs de la contrée, Germain, la voulut pour épouse et la demanda à Catilius. Celui-ci, flatté de cette proposition qui lui valait une noble alliance, était en même temps heureux d'unir sa fille à un jeune homme dont il connaissait l'attachement à la religion des dieux de Rome, et qui finirait tôt ou tard par y ramener sa compagne. Il s'empressa, sans même la consulter, de fixer la date du mariage, de régler la fête des noces, et même de commencer les préparatifs.

Quand la Sainte apprit que son mariage était décidé par ses parents, elle demanda du temps, exposa ses raisons, ses craintes, sa résolution déjà ancienne de vivre au service des siens.

Inutiles réclamations, vains efforts! Rien ne pouvait résister aux volontés formelles d'un père comme Catilius.

Il ne restait plus à Quitterie qu'un seul moyen de sortir de cette pénible situation : le recours à Dieu; c'est à Lui qu'elle avait consacré sa vie, elle pouvait donc compter sur lui pour une nouvelle victoire, et la voilà qui redouble de ferveur, attendant le salut d'en haut.

FUITE EN FRANCE

Quitterie en prière prend les conseils de l'ange qui, autrefois, dans ses visites sur le mont Orian, lui avait suggéré le vœu de virginité.

— Quittez sans retard la maison paternelle, lui est-il répondu.

Sacrifice cruel pour une jeune fille: s'éloigner de sa famille, laisser des sœurs chéries exposées aux plus graves menaces de la part d'un père exaspéré de sa fuite! Sacrifice dangereux, à n'en pas douter: son père et son prétendant ne tarderont pas à la poursuivre et à la faire arrêter! Sacrifice vraiment héroïque: se voir obligée, elle si faible, d'errer à l'aventure, sans abri et sans ressources, au milieu de populations presque entièrement païennes!

Quitterie ne s'attarde point à tous ces calculs : la voix de Dieu lui a parlé, le bien de son âme exige ce sacrifice: la grâce céleste sera plus forte que les épreuves. La vierge part en secret; elle franchit en hâte les montagnes de la Galice, et s'avance dans les Pyrénées. Enfin, après mille difficultés, la voici dans une vallée profonde appelée Aufragie, en Gascogne.

Elle s'y fixe dans une solitude tranquille, où elle se propose uniquement de servir Dieu dans la prière et la pénitence et de travailler au bien des âmes qui entreront en relations avec elle.

A ce moment, la vallée d'Aufragie était gouvernée par un petit roi de province du nom de Lentimanus, qui avait pratiqué dans sa jeunesse la religion chrétienne, mais, devenu apostat, avait persécuté et chassé les évêques et les défenseurs de la vraie foi et régnait en vrai tyran.

MERVEILLES OPÉRÉES EN GASCOGNE.

Le zèle de Quitterie pour la foi catholique fut bientôt connu dans le pays.

Le roi Lentimanus, irrité des progrès qu'elle faisait faire à la religion des chrétiens, ordonna de jeter la vierge en prison.

Une nouvelle épreuve plus délicate et plus terrible l'y attendait. Celle qui avait résisté aux supplications et aux menaces d'un père, aux attraits d'un monde séducteur, aux charmes d'un avenir brillant, se trouva en butte aux attaques de geôliers barbares, enivrés de sa beauté.

Mais le Tout-Puissant veillait sur sa pieuse servante. Comme il avait fait sortir sains et saufs Daniel de la fosse aux lions, les trois enfants de la fournaise ardente, et Joseph de son cachot d'Egypte, il la fit sortir triomphante de sa dure prison.

Tandis que les plus bas sentiments animaient ses farouches gardiens, ils entendirent leur prisonnière converser avec un être invisible, et la virent subitement environnée d'une lumière éblouissante. Un invincible respect s'empara de leur cœur : bientôt, ce fut un sentiment de vénération pour leur victime qu'ils regrettaient d'avoir si cruellement torturée. A la vue de nouveaux prodiges, ils lui accordèrent leur confiance : la vierge chrétienne devint leur conseillère la plus obéie.

Lentimanus était depuis longtemps à la recherche d'un grand trésor enfoui dans le lit de l'Adour. Des fouilles multipliées, les consultations les plus diverses de tous les devins du pays n'avaient pu lui en révéler la place.

Les gardiens de la prison parlèrent au roi des merveilles dont ils avaient été les témoins au sujet de la prisonnière chrétienne et lui suggérèrent l'idée de la consulter. Dans sa cupidité, il n'hésita pas, et, sur les indications précises données par la Sainte, le trésor fut découvert sans peine.

Reconnaissant, Lentimanus rendit la liberté à Quitterie, mais il voulut apprendre auparavant d'où lui venait ce merveilleux pouvoir. Elle saisit avec empressement l'occasion de prêcher Jésus-Christ, confessa qu'elle tenait de lui toute sa puissance, et, avec une force de conviction admirable, elle pressa le roi de revenir à la foi de ses jeunes années. Son zèle, aidé de la grâce divine, finit par ébranler l'âme de son persécuteur; il abjura ses erreurs, rappela dans son petit royaume les évêques qu'il avait exilés, et s'employa désormais à faire le bonheur de ses sujets.

L'exemple du roi, la prédication des évêques, la vue des miracles opérés par notre Sainte eurent bien vite gagné toute la contrée à la foi de Jésus-Christ.

Un prodige d'un autre genre, accompli par Quitterie, fut de délivrer le pays d'un dragon monstrueux, connu sous le nom de *Carnalia*, qui se livrait à de véritables carnages; elle réussit, par ses prières, à le faire disparaître à tout jamais dans un affreux précipice.

NOUVELLE RETRAITE DE SAINTE QUITTERIE

Tant de bienfaits signalaient la Sainte à la reconnaissance publique.

Quitterie ne lui laissa pas le temps de se manifester et s'enfuit dans une nouvelle solitude. Cette fois, elle choisit le mont Colomban, sur lequel s'élevait un oratoire dédié à saint Pierre, à l'endroit où se formera plus tard le Mas dit de Sainte-Quitterie, bourg voisin de la ville d'Aire (Landes).

A sa suite, se retirèrent sur cette montagne de saints personnages, les bienheureux Remédius, Simplicius, Colombienne, et d'autres encore, venus pour se sanctifier dans la pratique des plus sublimes vertus chrétiennes.

Elle les devançait, les surpassait tous par sa piété et ses mortifications. Avec les nombreuses compagnes qui s'offrirent à partager sa vie, elle constitua, sous la direction de saints prêtres, un monastère qui a subsisté jusqu'à la Révolution.

De toute la contrée, on amenait à sainte Quitterie de nombreux malades, et, parmi eux, des fous et des victimes de la rage. Elle les guérit par ses prières, et telle fut l'origine de la dévotion spéciale qui attire encore de nos jours ces malheureux auprès de son tombeau et dans les quelques églises élevées en son honneur.

MARTYRE

Tandis qu'elle vivait en paix, occupée à chanter avec ses sœurs les louanges de Dieu, le gouverneur Catilius était toujours à la recherche de sa fille, la réclamait partout et voulait découvrir à tout prix le lieu de sa retraite; il ne se résignait pas à oublier l'insulte. Germain, lui aussi, désirait se venger de l'outrage que lui avait infligé la noble chrétienne.

On la découvrit enfin : des émissaires partirent

immédiatement avec ordre de la ramener ou de la mettre à mort si elle ne consentait pas à rentrer dans sa famille. Ils se présentèrent au nom du gouverneur de Galice chez le roi de la vallée d'Aufragie et lui exposèrent le but de leur visite.

— Quitterie est dans mon royaume, sous ma protection, répondit ce dernier. Elle s'est retirée dans la solitude, où elle vit consacrée à Dieu; elle a renoncé au monde, vous le savez; par conséquent, elle refusera toutes vos propositions. Nous lui devons beaucoup, mon peuple et moi, aussi, nous la protégerons, au péril même de notre vie.

A la nouvelle de cette réponse, Catilius et Germain armèrent pour la vengeance de nombreux soldats; ils s'adjoignirent un autre petit roi des environs, et trois armées s'avancèrent rapidement vers la vallée d'Aufragie. Avec un courage surhumain, le peuple et son chef défendirent leurs foyers, leurs autels et leur insigne bienfaitrice; mais Dieu leur réservait les palmes d'une victoire beaucoup plus belle que celles d'ici-bas; ils moururent presque tous avec leur roi, martyrs de leur foi et de leur dévouement.

Maîtres du pays, le père et le prétendant de sainte Quitterie lui enjoignent de se remettre entre leurs mains et d'accepter leurs projets sous peine de mort.

La Sainte renouvelle sa résistance : à toutes les supplications, à toutes les menaces, elle répond : « Ma vie n'est rien. Mon Dieu est tout pour moi ».

Sous la tranchante épée des émissaires du roi, sa tête tombe, son sang abreuve cette terre, pour y devenir la semence de nombreux chrétiens.

A peine les bourreaux ont-ils accompli leur horrible forfait qu'ils sont en présence du plus étonnant spectacle. Le corps de la Sainte se relève; ses mains saisissent la tête; d'un pas assuré, elle s'avance vers l'endroit que son ange lui désigne pour le lieu de sa sépulture. Puis le messager céleste apparaît à un chrétien de la vallée, nommé Liberatus, et lui commande d'aller sur la colline ensevelir le corps de la glorieuse martyre dans l'oratoire de Saint-Pierre.

C'était au commencement du IIIe siècle. Aussitôt les miracles les plus frappants commencent à se produire en faveur des malheureux qui viennent prier sur son tombeau. Avec les guérisons se multiplient les conversions les plus extraordinaires. Catilius et Germain eux-mêmes ne tardent pas à regretter, à pleurer leur crime et à embrasser une religion seule capable de produire de tels héros.

CULTE ET LIEUX DE PÈLERINAGE

Le culte de sainte Quitterie se répandit rapidement dans le Midi de la France : plusieurs villes la choisirent pour patronne. La plupart des diocèses du Midi célébraient son office. L'évêque d'Aire se faisait une gloire de se dire évêque de Sainte-Quitterie.

Son culte devint très vite populaire en Espagne, où son nom se donnait fréquemment au baptême, particulièrement dans le diocèse de Tolède.

En Portugal, on a souvent recours à sa puissante intercession, même dans les calamités publiques.

Le principal sanctuaire de sainte Quitterie fut élevé sur son tombeau et devint un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés. La garde en fut confiée aux fils de saint Benoît qui ne perdirent leur abbaye du Mas d'Aire qu'à la Révolution. Dans cette tourmente, avec le monastère, ont disparu les reliques de la Sainte, déjà à demi brûlées par les calvinistes. Il ne reste plus que la crypte abbatiale dans laquelle se trouve le sarcophage en marbre de la martyre. Les révolutions ont passé, ruinant tout, mais elles n'ont pu arracher du cœur des fidèles cette dévotion si efficace pour la catégorie de malades la plus digne de pitié, ceux qui ont perdu la raison.

Un autre lieu de pèlerinage est Beauteville, au diocèse de Toulouse : l'église paroissiale possède une chapelle dédiée à sainte Quitterie et renfermant un puits dont la tradition attribue l'origine à une apparition de la Sainte.

Un troisième sanctuaire est à Alenquer, en Portugal : là on honore un tableau miraculeux très ancien, portant l'image et le nom de la Sainte. La Bienheureuse entoure d'une protection particulière les habitants de ce territoire, toujours préservés des pestes qui ont parfois ravagé le Portugal.

Le miracle le plus constant est la guérison des chiens enragés auxquels on donne du pain bénit devant l'image et trempé dans l'huile des lampes de la Sainte.

NEUVAINE

On invoque ordinairement sainte Quitterie contre la folie, qu'elle soit causée chez l'homme par un dérangement cérébral, ou par la morsure des animaux, ou bien encore par la possession du démon.

Dans les actes notariés d'Aire (1624-1634), nous lisons la relation d'un certain nombre de prodiges dûment constatés en faveur des fous. D'après ces documents, voici en quoi consiste la neuvaine dans le sanctuaire de la ville d'Aire.

Les malades sont enchaînés dans la chapelle de sainte Quitterie : ils sont condamnés pendant neuf jours au pain et à l'eau : l'eau qu'on leur donne est tirée de la fontaine voisine du tombeau, qui jaillit à la prière de la Sainte, et qui chaque année monte d'une manière extraordinaire et miraculeuse à partir des premières Vêpres de la fête jusqu'à la fin des secondes. Tous les jours, la messe est célébrée sur le tombeau vénéré, à l'intention des malades présents, qui, très souvent guéris, reçoivent le sacrement de Pénitence, font la Sainte Communion en actions de grâces, et repartent délivrés de leur terrible mal, portant au loin la gloire de Dieu et de sa puissante servante.

ORAISON DE SAINTE QUITTERIE

(*tirée de l'ancien bréviaire de Tolède.*)

Dieu tout puissant, qui avez illustré la bienheureuse Quitterie par le martyre et la virginité, faites, nous vous en prions, que, comme par son intercession vous avez enchaîné le diable et converti un roi avec un peuple immense, vous nous délivriez de même par ses prières assidues, de la rage diabolique et de toutes les embûches de l'enfer. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

SOURCES CONSULTÉES

BOLLANDISTES, au 4 mai. — *Histoire de Gascogne*, par MONLEZUN. — *Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch*, par LOUIS DE BRUGELLES. — *Gallia Christiana*. — Notes locales de Beauteville (Haute-Garonne).

LA BIENHEUREUSE RITE DE CASSIA

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 22 mai.

NAISSANCE DE LA BIENHEUREUSE

Dans l'Ombrie, poétique patrie de saint François d'Assise, au hameau de Rocca-Porena, dépendant de la ville de Cassia, vivaient, vers le milieu du XIVe siècle, deux époux chrétiens, servant Dieu dans la simplicité de leur cœur.

Ils conservaient avec un soin jaloux les traditions fortement religieuses qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres.

Ce qui les faisait surtout chérir de leurs concitoyens, c'était le zèle qu'ils mettaient à maintenir autour d'eux la paix et la concorde. Ils déployaient à cette bonne œuvre une telle ardeur et un tel désintéressement qu'on les avait surnommés les pacificateurs du Christ.

Cependant, Dieu avait éprouvé ces fidèles serviteurs; il n'avait point béni leur mariage et leur avait refusé le bonheur d'engendrer et d'élever des enfants pour le Christ et son Eglise. Les années s'étaient succédé, la mère avait vu ses cheveux blanchir sans que le Seigneur eût daigné exaucer ses prières et lui accorder la grâce de la fécondité. Dieu voulait la rendre digne, par une longue tristesse, patiemment supportée, de recevoir un don précieux.

Quand il jugea le moment favorable, il lui accorda une enfant qui fut, par sa sainteté, la gloire de l'Eglise.

La mère, étonnée de cette faveur singulière, alla aussitôt épancher aux pieds du Seigneur toute sa reconnaissance. Cependant, elle ne pouvait s'empêcher d'une certaine stupeur, ignorant encore les desseins de Dieu. Un ange lui apparut

pour la rassurer et lui prédire que son enfant serait chérie de Dieu et glorifiée dans l'Eglise.

Quand le moment fut venu, elle enfanta sans aucune douleur. Mais quel nom donner à cette fille si miraculeusement accordée? Le père et la mère étaient dans la plus grande anxiété, n'osant s'arrêter à prendre une détermination. Un ange vint faire cesser leur embarras en leur apportant le nom de cette enfant prédestinée. C'était celui de Margarita dont le peuple coupa les deux premières syllabes pour en faire le nom de Rita ou Rite, sous lequel la Sainte est connue.

La première enfance de la Bienheureuse fut marquée par un prodige qui confirma les révélations déjà faites à ses parents sur sa future sainteté, le même dont fut l'objet le grand docteur saint Ambroise; il est ainsi raconté par un ancien poète.

Rite, à cinq jours de sa naissance,
Sommeillait au branle du bers (berceau)
Sa mère lui chantait les airs
Dont on amuse cette enfance.

Tandis voici qu'un blanc essaim
Vient piller les lys et les roses
De ses lèvres à demi closes
Et fait un bornal (1) de son sein.

Dis le vrai, picoreuse avette,
Trouvas-tu jamais tel butin
Sur la marjolaine et le thym
Qui couvrent le coupeau d'Hymette?

O que doux doit être ce miel!
N'en déplaise à la poésie,
Il se boira à l'ambroisie
Autre part que dedans le ciel!

Rite se laissa dès son plus jeune âge charmer par l'attrait des choses surnaturelles. Les jeux et les amusements de l'enfance lui paraissaient insipides, car son cœur était loin d'eux, elle se délectait dans la contemplation de Dieu et de ses bontés infinies. Aussi aimait-elle par-dessus tout la solitude et la prière qui lui donnaient le moyen de s'unir plus intimement avec le Seigneur, source du bonheur parfait.

MARIAGE DE LA BIENHEUREUSE RITE

La Bienheureuse se sentait attirée d'une manière particulière à vouer son âme et son corps au Seigneur en lui consacrant sa virginité. Mais Dieu préféra la faire passer par le creuset d'un dur mariage, pour purifier sa bien-aimée au milieu des tourments et opérer par son intermédiaire le salut de plusieurs âmes.

Les parents de Rite sentant leur fin approcher, et craignant de laisser leur chère enfant exposée seule à tous les dangers d'un monde corrompu, résolurent de l'engager dans les liens d'un mariage honnête, pour l'assurer contre tout péril.

Le Seigneur permit que leur choix tombât sur un jeune homme issu d'une famille noble et distinguée, mais d'une humeur brutale et violente. Rite supporta si patiemment toutes ses rudesses que, pendant les dix-huit années qu'elle vécut avec lui, jamais elle ne lui donna l'occasion de se plaindre. Bien plus, elle le tint si bien sous le charme de ses vertus qu'elle le ramena peu à peu à de meilleurs sentiments.

Mais la conquête de cette âme chérie lui coûta bien des peines et des labeurs. Pour arriver à adoucir ce cœur de pierre, elle versa souvent devant Dieu ses larmes et ses prières, en y joignant de nombreuses pénitences afin d'en mieux assurer le succès.

Tous ces moyens surnaturels accumulés influèrent sur l'âme de son époux et le convertirent au Seigneur. Cependant, ses habitudes violentes lui avaient suscité parmi ses concitoyens de nombreux ennemis. Sa conversion ne put faire changer leurs sentiments à son égard. Ils lui tendirent une embuscade et le massacrèrent impitoyablement.

Rite, frappée dans son affection la plus chère, sut accepter fortement la volonté de Dieu, et bénir ces jugements secrets du ciel qui lui enlevaient la compagnie de son époux au moment où son changement de vie semblait devoir la rendre plus douce. Elle le pleura amèrement, mais eut le courage de pardonner généreusement à ses assassins.

Cependant, la Bienheureuse avait deux fils adolescents qui étaient son unique consolation. Elle s'efforça de leur inspirer l'oubli du meurtre qui leur avait enlevé leur père. Mais ses efforts furent vains. Son amour maternel tremblait en sentant augmenter chaque jour dans le cœur de ces enfants chéris le désir de la vengeance.

Quand elle s'aperçut que le mal devenait toujours plus menaçant, elle arma son âme de cette force surnaturelle que donne aux saints leur véritable amour pour leurs parents, elle se jeta à genoux, suppliant le Seigneur avec les accents les plus touchants d'enlever ses enfants à la vie avant qu'ils eussent eu le temps de souiller leur âme par le meurtre des assassins de leur père. Sa prière fut exaucée, et ce double deuil vint s'ajouter à celui qui l'avait frappée peu auparavant.

COMMENT LA BIENHEUREUSE ENTRE AU COUVENT DES AUGUSTINES EN DÉPIT DES CONSTITUTIONS ET DES PORTES FERMÉES

Si la Bienheureuse avait été attachée au monde, ces coups répétés de la Providence eussent suffi pour l'en dégoûter. Mais nous avons vu qu'elle y était entrée malgré son désir; elle en sortit donc sans regret, le cœur profondément blessé par les trois morts successives qui étaient venues subitement briser ses espérances.

Elle s'adressa aussitôt aux religieuses Augustines de Cassia, leur demandant d'être admise dans le monastère. Mais cette grâce lui fut refusée, parce qu'on n'y recevait que des vierges.

Rentrée dans sa maison, elle pleura et pria avec plus de ferveur que jamais, et ses larmes touchèrent le cœur de Dieu, qui lui envoya pour l'accomplissement de son désir le secours de ses patrons.

Bien qu'elle ne manquât point d'honorer d'un grand culte tous les saints que Dieu a glorifiés, elle avait une dévotion particulière à saint Jean-Baptiste, à saint Augustin et à saint Nicolas de Tolentin.

Dieu, pour la tirer d'embarras, lui envoya ces trois saints qu'elle avait choisis pour servir de parrains au mariage spirituel qu'elle devait contracter avec le Seigneur dans le couvent.

Elle entendit d'abord heurter fortement à la porte de sa chambre, puis elle ouït la voix du précurseur de Jésus qui l'appelait par son nom : Rite! Rite!

La Bienheureuse comprit aussitôt, et, sans tarder, se leva, ouvrit la porte, reconnut ses chers protecteurs qui, tous trois, l'y attendaient et se disposa à les suivre.

Les saints la saluèrent comme l'épouse du

(1) Rayon de miel.

Christ et la conduisirent par des chemins inconnus jusqu'à la porte du monastère où on n'avait pas voulu la recevoir. Ils l'y firent entrer, malgré toute la résistance des verrous et des barres de fer qui eussent pu soutenir un siège, mais qui cédèrent devant eux. Ils prirent congé de Rite et disparurent après l'avoir mise comme en possession de ce cher cloître qu'elle désirait depuis si longtemps.

Bientôt après les religieuses sortirent de Matines. Pour retourner à leur cellule elles devaient passer par l'endroit où la Bienheureuse était restée muette d'admiration à la vue du prodige.

Les premières qui arrivèrent vers elle et qui étaient les plus jeunes de la communauté entrevoyant, à la lumière blafarde de la lampe qui les guidait, une forme humaine dont on ne distinguait que la moitié du visage, l'autre étant cachée par un voile, furent saisies d'une grande frayeur. Elles s'arrêtèrent tout court et déjà leurs genoux commençaient à trembler, leur visage à pâlir, leur langue à se coller au palais. La vue de ce qu'elles croyaient un fantôme eût suffi pour les faire pâmer, si les autres religieuses, arrivant successivement, n'eussent formé un groupe capable de résister à la crainte. Ce ne fut pourtant pas sans grands efforts que les plus hardies purent s'en défendre; la chose leur paraissait si étrange, qu'elles ne savaient qu'en penser.

D'ailleurs, Rite était si étonnée de tout ce qui s'était passé qu'elle avait perdu l'usage de la parole et ne savait en quels termes les rassurer.

Peu à peu cependant, elle se remit de sa frayeur et expliqua par quel miracle elle se trouvait dans le cloître. La prieure était si ravie qu'elle ne songea plus à invoquer les défenses des constitutions. Toutes les religieuses, revenues de leur stupéfaction, prirent part à cette joie, qui fut d'autant plus vive que leur effroi avait été plus grand. Elles accablaient Rite de leurs questions. A la fin, elles s'assemblèrent en chapitre, et décidèrent sur-le-champ que la sainte veuve serait reçue nonobstant sa qualité : « Il est bien juste, disaient-elles, que nous obéissions à la volonté de Dieu, si clairement manifestée, et que nos constitutions cèdent en un cas où les portes de notre couvent n'ont pu faire de résistance. »

A peine reçue, la Bienheureuse se mit au travail pour acquérir la perfection qu'elle était venue chercher. Elle se proposa d'abord de réduire son corps en servitude par de fréquentes flagellations. Elle portait continuellement un cilice et, pour sentir sans cesse l'aiguillon de la mortification, elle cousut dans son habit des épines qui la torturaient à chaque mouvement.

Elle jeûnait tous les jours au pain et à l'eau et passait la plus grande partie de la nuit dans la veille et la prière. Elle avait coutume de consacrer à la méditation de la douloureuse Passion du Sauveur le temps qui s'écoulait depuis minuit jusqu'au lever du soleil. Les douleurs de Jésus l'affectaient tellement que, plusieurs fois, ses compagnes la trouvèrent sans connaissance.

LA BIENHEUREUSE RITE REÇOIT UNE PLAIE AU FRONT

Un jour, après avoir entendu un discours du bienheureux Jacques de la Marche, elle se mit en prière avec une ferveur extraordinaire et demanda à Jésus de la faire participer aux tourments qu'il endura pour nous sauver. Pendant qu'elle savourait dans ce colloque sacré avec son Dieu tout ce qu'il est possible à l'âme humaine encore captive du corps, de supporter en fait de douceurs célestes, elle se sentit tout à coup presser la tête d'une guirlande d'épines très piquantes. Elle vit ensuite jaillir du Crucifix devant lequel elle était à genoux un rayon de lumière qui lui marqua de sa pointe le milieu du front. Immédiatement après, comme si ce rayon n'avait fait qu'indiquer le point de mire où le divin Archer voulait lancer le coup, une épine se détacha effectivement de la couronne du Crucifix et s'élança à l'endroit du front marqué par le rayon, elle y fit une plaie que la Bienheureuse porta toute sa vie et qui se voit encore maintenant sur sa tête restée intacte comme le reste du corps.

Cette blessure ne rendit jamais de mauvaise odeur, bien qu'elle fût très profonde et très douloureuse, et qu'on en vit constamment sortir des vers que Rite, dans sa simplicité, appelait ordinairement ses petits anges.

Il lui fallut dès lors renoncer à la vie commune, de peur d'incommoder ses sœurs. Cette circonstance lui permit de s'adonner encore davantage à la prière et à la pénitence.

LA BIENHEUREUSE RITE EN PÈLERINAGE

En ce temps, Martin V siégeait sur le trône pontifical. Ce grand pape réussit à faire cesser le schisme qui avait longtemps divisé les fidèles du Christ. Pour rendre grâce à Dieu de cette faveur, d'autant plus grande qu'elle était moins espérée, il fit publier le jubilé pour l'année 1430.

Des chrétiens de tous les pays du monde accoururent à Rome pour gagner cette indulgence extraordinaire. L'abbesse du couvent où était la bienheureuse Rite résolut de ne point perdre une si belle occasion : elle déclara qu'elle se rendrait au tombeau du Prince des apôtres avec quelques autres religieuses. Rite pressa vainement l'abbesse à consentir à l'y laisser aller. Celle-ci n'y pouvait acquiescer, à cause de la blessure que la Bienheureuse avait au front. Cette plaie rendait son visage difforme et aurait pu attirer sur elle le mépris de ceux qui en ignoraient la cause.

Rite ne se rebuta point, elle se mit en prière avec ferveur et supplia la divine bonté de lever cet obstacle et de rendre sa blessure invisible pendant le voyage qu'elle ferait à Rome avec ses autres Sœurs. Elle n'eut pas plutôt exposé sa demande qu'elle la vit exaucée. La plaie disparut mais la douleur cuisante dont elle était la source subsista, et ainsi la Bienheureuse put satisfaire sa dévotion, goûter à Rome les plus grandes délices spirituelles, sans perdre le profit de sa participation miraculeuse aux tourments du Sauveur.

Dans le voyage qu'elle eut à faire pour arriver à la Ville Eternelle, elle montra clairement combien elle avait à cœur de conserver la précieuse vertu de pauvreté.

Chacune des religieuses pèlerines avait reçu au sortir du couvent une petite somme d'argent afin de pourvoir à sa subsistance. Au premier fleuve qu'elle rencontra, Rite jeta ce pécule à l'eau. Ses Sœurs lui reprochèrent cette imprudence. La Bienheureuse leur répondit qu'elle n'aurait pu supporter plus longtemps cette charge inutile; elle avait, suivant le conseil du Psalmiste, confié à Dieu le soin de pourvoir à son entretien, et elle ne voulait point faire injure à la divine Providence en amassant des provisions.

Elle profita de cette circonstance pour s'efforcer d'inculquer à ses compagnes qu'elles ne seraient aimées de Dieu et respectées des hommes

qu'après avoir appris à mépriser tous les biens du monde. L'histoire ne dit pas si les autres religieuses imitèrent en cette circonstance son exemple d'héroïque abandon à la divine Providence. De retour au couvent, le prodige qui lui avait permis de faire ce pèlerinage cessa, et la plaie reparut. Rite dut de nouveau s'abstenir de la compagnie de ses Sœurs.

Elle profita joyeusement de sa retraite forcée pour s'adonner avec une énergie nouvelle à la prière et à la pénitence; elle n'avait aucune pitié pour son corps et voulait à tout prix réprimer l'orgueil de la chair. Pour éteindre les incendies des passions, elle se servait du feu matériel et s'appliquait souvent des tisons enflammés tantôt sur les pieds, tantôt sur les mains.

Par ces moyens héroïques, elle préparait avec un courage sans défaillance le triomphe complet de l'esprit sur la chair.

L'Epoux divin bientôt la jugea suffisamment purifiée, et lui envoya la maladie, messagère divine, qui vient annoncer l'heure de la délivrance à ceux qui savent comprendre son langage.

A LA PRIÈRE DE RITE, UN ROSIER FLEURIT, UN FIGUIER DONNE DES FRUITS AU CŒUR DE L'HIVER

La Bienheureuse tressaillit de joie à la pensée qu'elle pourrait bientôt sortir de la prison du corps pour jouir enfin de la liberté et de la vie.

Cependant, elle dut attendre durant quatre années le moment marqué par Dieu.

Le Seigneur réclamait encore de sa servante un grand acte de vertu, celui de supporter patiemment les lenteurs de la maladie qui lui avait comme entr'ouvert la porte du ciel, pour augmenter ses aspirations vers ce bien suprême.

Plusieurs miracles manifestèrent combien ses désirs enflammés plaisaient au Tout-Puissant.

Une parente de la Bienheureuse vint la voir : Rite la remercia de cette visite charitable, mais lui demanda de montrer davantage sa bonté en lui apportant quelques roses du jardin qui lui avait jadis appartenu à Rocca-Porena.

On était en plein hiver, au mois de janvier, la gelée avait depuis longtemps glacé la sève des rosiers. On crut que la fièvre faisait délirer la Bienheureuse et la parente ne se soucia nullement de chercher des fleurs qu'elle croyait introuvables.

Cependant, en passant près du jardin de Rocca-Porena, elle y jeta les yeux et ne fut pas peu surprise d'y voir deux charmantes roses, qui venaient d'éclore et semblaient, par leurs couleurs agréables, protester contre l'absence complète de toute autre végétation. Frappée du prodige, elle entra, cueillit respectueusement les fleurs et les porta joyeusement au monastère de Cassia. La Bienheureuse les prit, en aspira le doux parfum et les passa à ses Sœurs, les religieuses, étonnées de voir ainsi la divinité se plier, pour ainsi dire, au caprice de ses élus, et changer pour les satisfaire la marche ordinaire des saisons.

Mais Rite n'était point encore satisfaite. Dieu avait transporté le printemps au milieu de l'hiver en faisant fleurir un rosier malgré les frimas. Mais la fleur printanière n'est guère que l'agréable messagère de l'automne dont les fruits sont la fin de tout le travail de la germination. Et la Bienheureuse demanda à sa parente d'aller cueillir des fruits là même où Dieu avait fait pousser des fleurs. Celle-ci courut au jardin, elle y trouva un figuier en pleine maturité, elle en rapporta quelques fruits à Rite, qui remercia Dieu de tant de bonté.

MORT DE LA BIENHEUREUSE

Mais ces bienfaits n'étaient que l'image et le prélude d'autres plus grands et plus magnifiques.

Jésus-Christ, le Verbe incarné, vint avec sa divine Mère pour annoncer à Rite que bientôt la couronne d'épines serait remplacée sur sa tête par une couronne de gloire.

La Bienheureuse reçut avec nne grande allégresse le message divin, et afin de donner à son âme toute la pureté nécessaire pour jouir de la vue de Dieu, elle se munit des sacrements de l'Eglise.

Peu après, elle entrait dans la vie éternelle.

Sa mort arriva le 22 mai 1456. Au moment où elle expira, la cloche du couvent, mise en mouvement par la main des anges, s'ébranla pour annoncer au peuple l'entrée au ciel de la servante de Dieu. En même temps, une lumière extraordinaire se répandit soudain dans la cellule où gisait son corps inanimé.

Mais cet instrument dont la Sainte s'était servie pour gagner le ciel n'avait nullement l'apparence d'un cadavre. La mort n'avait fait que lui donner une beauté nouvelle. Il s'en exhalait une odeur délicieuse qui semblait pénétrer jusqu'à l'âme pour la charmer et l'élever vers Dieu.

La plaie du front, si repoussante auparavant, se changea en un un diamant précieux, qui jetait les plus pures flammes.

Le lendemain de la mort, 23 mai, on exposa le corps de la Bienheureuse dans l'église du couvent. Tous les habitants de la ville et des alentours accoururent pour vénérer la sainte religieuse dont ils connaissaient déjà les vertus héroïques. Une de ses parentes, qui avait un bras desséché, y vint, elle aussi. N'écoutant que son affection, elle courut se jeter en pleurant au cou de sa bienheureuse cousine. Aussitôt, elle sentit la vie circuler à nouveau dans son bras paralysé. Ses cris joyeux de reconnaissance divulguèrent aussitôt le miracle, qui ne contribua pas peu à répandre au loin le culte de la Bienheureuse.

Mais un prodige plus grand est la conservation jusqu'à nos jours du corps lui-même. Les efforts de quatre siècles n'ont pu corrompre cette chair purifiée par le pénitence et une vie toute céleste. Après tant d'années, ses membres conservent encore la souplesse que donne la vie.

MESSAGÈRE DE PAIX, MÊME APRÈS SA MORT

Ce corps saint fut dans le cours des siècles l'instrument de nombreux miracles; mais le plus éclatant arriva au moment de la béatification de la bienheureuse Rite, en 1628.

Le jour où eurent lieu, à Cassia, les fêtes solennelles usitées en cette circonstance, les saintes reliques furent exposées à la vénération de la foule immense qui était accourue de tous les points de l'Italie.

Au moment où le clergé allait se mettre en procession, il s'éleva une discussion assez vive entre les clercs séculiers et les religieux pour savoir à qui serait donné le premier rang, quand on vit soudain la Bienheureuse ouvrir les yeux et donner toutes les marques de la vie.

Le cri : Miracle ! Miracle ! retentit dans toute l'assemblée et apaisa, en un instant, toute la querelle.

Des miracles si extraordinaires ont rendu la bienheureuse Rite de Cassia très populaire en Italie et en Espagne; à cause de la puissance de son intercession, on l'a surnommée dans ces pays : « L'avocate des causes désespérées. »

SAINT CRISPIN DE VITERBE

Fête le 23 mai.

Saint Crispin, jardinier en son couvent des Capucins de Monte-Rotondo, organise au fond du jardin un petit autel à la Sainte Vierge, et y apporte des fleurs.

PREMIÈRES ANNÉES

Ce fut à Viterbe, dans les Etats dont la sainte Eglise de Dieu a été naguère si injustement dépouillée, que naquit le grand serviteur de Marie, Fr. Crispin, en l'an du Seigneur 1668. Son père était un honnête ouvrier, nommé Ubald Fioretti; sa mère s'appelait Marzia. A son baptême, il reçut le nom de Pierre, qu'il devait plus tard changer pour celui sous lequel il est connu et honoré.

De bonne heure, Marzia inspira à son enfant une tendre dévotion envers la Très Sainte Mère de Dieu. Lorsqu'il eut atteint sa cinquième année, elle le conduisit à l'église de Notre-Dame *della Quercia*, où, après s'être longuement prosternée devant l'image miraculeuse qu'on y vénère, elle l'offrit et le consacra à Marie : « Regarde, mon enfant, dit-elle au jeune Pierre, voilà ta Mère : je te donne à elle pour toujours; aime-la de tout ton cœur. »

Depuis lors, Pierre n'appela plus la Sainte Vierge que sa Mère et sa Dame. Il jeûnait à la vigile de ses fêtes et tous les samedis en son honneur. Il l'invoquait fréquemment, et Marie exauçait ses prières.

Un jour, il tomba du haut d'un arbre avec quelques-uns de ses petits camarades. Tous furent grièvement blessés, à l'exception de notre Bienheureux, qui se releva sans la moindre égratignure. Il avait imploré le secours de sa Mère, et Marie l'avait soutenu dans sa chute.

A un âge si tendre, il se levait la nuit pour prier Dieu ou pour s'étendre sur la terre nue et mortifiait son petit corps par de rudes disciplines.

A dix ans, ses parents le firent étudier quelque peu. Ils le placèrent ensuite chez un de ses oncles,

qui était cordonnier. Toutes les semaines, quand il était satisfait de son travail, cet oncle lui donnait une petite pièce d'argent. Le Bienheureux courait bien vite acheter un bouquet de fleurs. « Donnez-moi les plus belles que vous ayez, disait-il au marchand, c'est pour les offrir à une grande Dame. » Cette Dame était la Sainte Vierge, sa bonne Mère.

Il déposait le bouquet devant sa statue et demeurait là de longues heures en prière, n'entendant que Jésus, ne voyant que Marie.

LE BIENHEUREUX CRISPIN, CAPUCIN

Une si belle fleur n'était pas destinée à se faner au contact du monde : Notre-Seigneur la cueillit et la plaça dans un vase précieux.

Un jour que les novices du couvent des Capucins passaient en procession, le jeune homme fut profondément touché de leur recueillement et de leur ferveur. Dès lors, tout son désir fut de les imiter. Il s'adressa au Provincial qui lui permit d'entrer au noviciat.

Ce ne fut pas sans une vive douleur que sa mère le vit s'éloigner pour toujours du toit paternel. Le Bienheureux la consola le mieux qu'il put. « Pourquoi pleurez-vous? lui dit-il. Ne m'avez-vous pas donné à la Très Sainte Vierge dès l'âge de cinq ans? Voudriez-vous aujourd'hui reprendre ce que vous lui avez offert? Vous n'avez fait aucune réserve; je ne m'appartiens donc plus. »

Le gardien du couvent, voyant sa petite taille, ses traits pâles et amaigris, craignit qu'il ne pût supporter les rigueurs de la règle. Il refusa tout d'abord de l'admettre au nombre des novices; mais le Provincial intervint, et, quelques jours après, le Bienheureux pouvait revêtir l'habit de saint François. Il changea son nom pour celui de Crispin, en souvenir du métier qu'il avait exercé dans le monde. Il avait alors vingt-cinq ans.

A l'exemple de saint Félix de Cantalice, dont le glorieux souvenir était encore vivant dans l'Ordre des Capucins, le saint religieux ne voulut jamais être que simple Frère convers. Cette âme candide ne se croyait pas assez pure pour les sublimes fonctions de l'autel. En conséquence, il allait à la quête, soignait les malades, servait les Frères, cultivait le jardin.

LE FR. CRISPIN, CUISINIER

Après un noviciat passé tout entier dans la prière et l'austérité, le Bienheureux fut admis à faire profession. Puis on l'envoya au couvent de la Tolfa, où il fut chargé de la cuisine. Son premier soin fut d'y élever un petit autel à la Sainte Vierge, où il chantait tous les soirs, avec deux autres Frères, les litanies de la bonne Mère.

Une cruelle épidémie promenait alors ses ravages dans la contrée. Une bienfaitrice du couvent en fut atteinte, et elle était sur le point de mourir, lorsque, à sa prière, le gardien du couvent lui envoya le Fr. Crispin dont les mérites et les vertus étaient déjà connus de tous. Le Bienheureux fit le signe de la croix sur le front de la malade, avec la médaille de son chapelet, qui représentait l'Immaculée-Conception. Elle fut guérie à l'instant.

Le bruit de ce prodige se répandit au loin, et tous les malades de la Tolfa eurent recours à l'intercession de l'humble religieux pour être délivrés de leurs infirmités. Il en guérit un très grand nombre au moyen de cette médaille.

La renommée du saint religieux franchit bien vite les murs du cloître pour se répandre dans toutes les provinces voisines. Elle lui donna partout une salutaire influence. Les pécheurs publics ne pouvaient souffrir la présence du Bienheureux. A son approche, les jeux cessaient, les disputes s'apaisaient, les duellistes laissaient tomber leurs épées. Aussi, un missionnaire s'écriait-il : « Le Fr. Crispin fait plus par sa seule présence que moi avec tous mes sermons. »

LE FR. CRISPIN, INFIRMIER

Malgré les pressantes sollicitations du bon peuple et les vives réclamations des magistrats de la Tolfa, le Bienheureux fut envoyé à Rome pour soigner les malades.

Il entra dans la Ville Sainte par la porte la plus rapprochée de Saint-Pierre : « Pouvons-nous, disait-il à ses compagnons, aller au couvent avant d'avoir été prier au tombeau du prince des Apôtres, qui tient les clés du Paradis et doit nous en ouvrir les portes? »

Arrivé dans la basilique, il se prosterna la face contre terre et arrosa de ses larmes ce sol béni qu'avaient arrosé de leur sang tant de martyrs et de confesseurs. Il ne pouvait quitter ce lieu si cher, et ce ne fut qu'à grand'peine que ses compagnons parvinrent à l'en arracher.

Le Bienheureux ne resta pas longtemps à Rome. Son humilité lui faisait trouver sa charge d'infirmier beaucoup trop élevée pour son mérite.

« Je ne suis pas, disait-il, une bête que l'on puisse tenir à l'ombre : je suis trop froid dans l'amour de Dieu. Il me faut de la fatigue et de la chaleur, ou le feu de la cuisine, ou le soleil du jardin; j'ai besoin de travailler pour me réchauffer. »

LE FR. CRISPIN, CUISINIER POUR LA SECONDE FOIS

Les supérieurs accueillirent favorablement sa demande et l'envoyèrent à Albano, pour y remplir l'office de cuisinier.

Il dressa bien vite un petit autel et plaça dans la cuisine une image de sa Bonne Mère devant laquelle il venait chanter et prier quand ses occupations le lui permettaient.

Si quelqu'un venait visiter le couvent, le Bienheureux le conduisait devant cette image, et lui récitait les belles stances que le Tasse a consacrées à la Très Sainte Vierge, dans sa *Jérusalem délivrée*. Comme un religieux lui reprochait un jour de se servir des poètes profanes :

« Mon Père, répondit l'humble Frère convers, le poisson ne va pas de lui-même à l'hameçon du pêcheur. Il faut qu'il y soit attiré par quelque appât. Nos austérités, nos cilices et nos jeûnes ne sont guère du goût des gens du monde! ces vers les attirent et leur font écouter le petit discours que j'y ajoute. »

Les seigneurs, les évêques, les cardinaux, vinrent voir l'autel du Fr. Crispin et lui entendre réciter ces vers. Le Pape lui-même aimait à rendre visite à l'humble religieux et à lui donner de sa main des cierges pour sa madone.

Un jour, un seigneur apporta au Bienheureux deux belles fleurs brodées de soie et d'or. Quelques jeunes gens, qui allaient et venaient dans la cuisine, les lui volèrent, ce qui l'affligea vivement à cause du peu de respect que ces jeunes gens témoignaient envers la Très Sainte Mère de Dieu, pour qui ces fleurs étaient destinées. Le lendemain, le P. Damascéni, familier du Pape, lui offrit deux cierges. Le Bienheureux les alluma sur son autel et sortit dans le jardin pour cueillir des légumes. Aussitôt, le P. Damascéni fit enlever les cierges, de sorte que, quand le Fr. Crispin rentra, il crut qu'on les lui avait encore volés :

« Mais, comment! dit-il, en s'adressant à la Sainte Vierge, hier les fleurs, aujourd'hui les cierges? Mais

vraiment, ma Mère, vous êtes trop bonne. Ils vous prendront quelque jour votre Fils dans vos bras et vous n'oserez rien dire. Oui, je vous le dis, je vous le répète, et le redirai mille fois, vous êtes si bonne qu'ils finiront par vous enlever votre Fils. »

Le P. Damascéni écoutait, caché en un coin, ces reproches affectueux. Il rentra tout ému dans la cuisine, prit le Bienheureux dans ses bras, le couvrit de baisers et de larmes et lui rendit les cierges.

Tant de bienveillance de la part des seigneurs les plus distingués, des cardinaux et du Souverain Pontife lui-même, jetèrent l'alarme dans l'âme du saint religieux. Il craignait de perdre le précieux trésor de l'humilité. Cette crainte s'augmenta encore lorsque sa charité l'ayant contraint de faire quelques miracles, il devint l'admiration de tous.

Un des camériers du Pape était depuis longtemps tourmenté par des douleurs aiguës contre lesquelles on avait employé inutilement tous les secrets de l'art; il alla trouver le bon Père cuisinier, qui les guérit aussitôt en lui faisant prendre une des fleurs offertes sur son petit autel. Le médecin du Pape, ayant appris cette guérison : « Vos remèdes ont plus de vertu que les nôtres, dit-il au Fr. Crispin. — Monseigneur, répondit le Bienheureux, vous êtes un savant médecin et tout Rome vous reconnaît comme tel; mais la Sainte Vierge est encore plus savante que vous et que tous les médecins du monde. »

Le saint religieux passait une grande partie de son temps au pied de sa bonne Mère, la priant, l'invoquant, implorant son secours. Aussi obtenait-il tout ce qu'il demandait. S'agissait-il de guérir un malade? Il le faisait venir devant sa madone, et la maladie disparaissait promptement. Le temps lui avait-il fait défaut pour préparer le repas? Il déposait son plat sur le petit autel, et le plat était cuit en un instant.

Cependant, on accourait en foule au couvent pour voir le Bienheureux et prier devant son autel. Mais lui, craignant de plus en plus pour son humilité, et voulant se dérober aux louanges et aux manifestations dont il était l'objet, pria ses supérieurs de le faire changer de monastère. Ils l'envoyèrent dans celui de Monte-Rotondo, où il fut chargé de cultiver le jardin.

LE FR. CRISPIN, JARDINIER

En arrivant dans sa nouvelle résidence, le Bienheureux trouva le Frère quêteur malade. Dès lors, tout le service du couvent porta sur lui. Durant tout le jour, il quêtait, bêchait, labourait, aidait à la cuisine : il veillait, priait, méditait pendant la nuit. Il faisait tout, et suffisait à tout. Quant on le plaignait de cet excès de besogne, il citait cette parole de saint Philippe de Néri : « *Le paradis n'est pas fait pour les lâches.* »

Il éleva dans son jardin un petit autel à sa bonne Mère, qu'il mit à l'abri sous une mauvaise cabane de branchages. Tous les jours, il venait, avec son admirable simplicité, répandre des graines devant cette cabane, afin que les petits oiseaux s'y assemblassent pour chanter les louanges de leur Reine.

Partout où allait le Bienheureux, Notre-Seigneur se plaisait à manifester sa sainteté par quelque miracle. Pendant son séjour à Monte-Rotondo, il arriva qu'un jeune homme, travaillant à réparer la voûte de l'église, tomba du haut de son échelle, se brisa le corps sur le maître-autel et vint rouler sur le pavé. On venait de le déposer presque sans vie dans l'infirmerie quand le Fr. Crispin entra :

« François, dit-il en s'approchant doucement du moribond, espère en Dieu et en sa Très Sainte Mère : dans deux jours, tu seras guéri. » Pendant ces deux jours, le saint religieux redoubla ses prières et ses austérités, et François se leva complètement guéri.

LE FR. CRISPIN, INFIRMIER POUR LA SECONDE FOIS

Une épidémie ravageait le couvent de Bracciano. Il fallait à tout prix y envoyer un infirmier. Le Bienheureux se trouvait à Rome lorsqu'on apprit cette douloureuse nouvelle ; il s'offrit aussitôt.

« Comme il y a péril de mort, lui dit le Provincial, je n'entends pas forcer votre volonté.

— Quelle volonté, mon Père ? s'écria le Bienheureux. Quand je me suis fait Capucin, j'ai laissé ma volonté à Viterbe. J'ai fait vœu d'obéissance devant Dieu, la Sainte Vierge et notre Père saint François, sans réserve ni pour les maladies, ni pour la mort. Envoyez-moi donc en vertu de l'obéissance et j'irai content. »

Le Provincial lui donna l'ordre qu'il désirait, le bénit et le laissa partir. Mais les amis du Bienheureux, apprenant le danger qu'il allait courir, s'efforcèrent de le retenir : « Ne craignez rien, leur dit-il, je vais à Bracciano en compagnie d'un grand et savant médecin, et muni d'un excellent préservatif. Le grand médecin qui vient avec moi, reprit-il, c'est notre Père saint François, et le préservatif que j'emporte, c'est la sainte obéissance. »

Il revint, en effet, sain et sauf quelque temps après. Il avait guéri, tant par ses soins que par ses prières, tous les malades de Bracciano.

LE FR. CRISPIN, QUÊTEUR

Au Chapitre suivant, il fut décidé que le Bienheureux irait au couvent d'Orviéto et y exercerait les fonctions de quêteur. Il eut bien vite gagné tous les cœurs par son humilité et sa simplicité. Au bout de quelques jours, toute la ville le chérissait ; tous le respectaient comme un saint, tous se disputaient l'honneur de remplir sa besace. L'évêque et le gouverneur faisaient arrêter leur carrosse pour s'entretenir avec cet humble Frère dont les réponses simples et naïves pénétraient jusqu'au fond de l'âme. Le Bienheureux en profitait pour obtenir des secours aux malheureux, aux veuves, aux orphelins, aux prisonniers. Il portait la joie et la paix dans toutes les familles : aussi comme on l'aimait ! Comme on écoutait ses paroles ! Plusieurs fois, ses supérieurs l'envoyèrent dans d'autres couvents ; mais les aumônes cessaient aussitôt; le Frère quêteur qui le remplaçait trouvait toutes les portes fermées. Il fallait mourir de faim ou rappeler le Fr. Crispin. Il revenait donc et toute la ville accourait au-devant de lui et le ramenait en triomphe à son couvent.

Tant de témoignages d'honneur et d'affection n'enflaient point le cœur du saint religieux. Toujours petit, toujours humble, toujours le dernier de tous, il ne s'appelait que l'âne des Capucins.

« Allons, mes enfants, faites place à l'âne des Capucins, s'écriait-il lorsqu'il lui fallait traverser la foule.

— Et où est-il donc cet âne ? lui demanda un jour un homme qui ne le connaissait pas.

— Tu ne vois pas que je porte le bât, reprit le Bienheureux en montrant sa besace. »

On lui demandait une fois pourquoi il allait toujours nu-tête : « C'est parce qu'un âne ne porte pas de chapeau, » répondit-il avec une aimable simplicité.

L'humble Frère n'aimait rien tant que de souffrir pour son divin Maître. On voulait le détourner d'aller faire la quête dans une maison dont le maître l'accueillait par des outrages : « Mais je n'ai pas de meilleur ami, » répondit-il, et incontinent il allait frapper à sa porte. Une autre personne ne manquait jamais, lorsqu'il venait lui demander l'aumône, de l'accabler d'injures, l'appelant hypo-

crite, fourbe, dévot, etc. Le Bienheureux l'écoutait tranquillement, puis, quand elle avait fini : « Dieu soit béni ! s'écriait-il tout joyeux, de ce qu'il y a à Orviéto une personne qui me connaisse et qui me traite comme je le mérite. »

Notre-Seigneur faisait resplendir aux yeux du monde la sainteté de son serviteur par de nombreux et éclatants prodiges. Un jour que le Provincial était venu dîner au couvent, avec quelques autres Pères, le vin manqua. Le Bienheureux courut chez un seigneur du voisinage et lui demanda d'un certain vin qu'il désigna. « Ce serait avec un grand plaisir, lui fut-il répondu, mais le tonneau est vide ; on vous en donnera d'autre. — Non, non, c'est de celui-là que je veux, reprit le Bienheureux ; allons voir le tonneau. » On descendit à la cave avec lui et, au grand étonnement de ses bienfaiteurs, le Fr. Crispin remplit son vase au tonneau qu'on savait vide. Ce tonneau fournit du vin longtemps encore sans s'épuiser.

La même chose arriva pour un sac de farine qu'on avait entièrement vidé pour le Bienheureux.

Le cardinal Gualieri, qui habitait une villa aux environs d'Orviéto, devant recevoir le roi d'Angleterre, son intendant avait fait demander à Rome des fleurs dont on manquait à Orviéto. Le commissionnaire les oublia, ce qui déconcerta fort l'intendant. Mais le Bienheureux lui dit : « Ne vous inquiétez pas ; je vais vous fournir toutes les fleurs dont vous avez besoin pour la table et les appartements. » Il sortit un instant et revint bientôt avec un énorme bouquet de magnifiques fleurs d'une espèce inconnue à Orviéto et dans les pays voisins. Comme on lui demandait d'où il les avait tirées : « Occupons-nous d'abord de gagner le ciel, répondit-il ; si nous avons le bonheur d'y parvenir, nous y verrons des fleurs bien plus belles et d'un parfum plus doux. »

Cependant, le Bienheureux vieillissait et s'affaiblissait de jour en jour : ses dernières années ne furent qu'une suite de miracles presque continuels. Notre-Seigneur lui communiqua à un haut degré le don de prophétie, de sorte qu'on recourait à lui comme à un oracle divin.

Un jour qu'il visitait un pauvre père de famille, cloué sur son lit de douleur et n'attendant plus que sa dernière heure, sa femme, tout éplorée, se jeta aux pieds du Bienheureux, le suppliant d'avoir pitié d'elle et de ses enfants, et de guérir son mari. Le saint religieux passa toute la nuit en prières. Le lendemain, il accourut tout joyeux à la maison du malade : « Antoine, lui dit-il, livre nouveau, compte nouveau. Dieu t'accorde dix années de vie. Mets donc ordre à tes affaires, car, après ces dix ans, tu retomberas dans la même maladie ; mais, cette fois, pour en mourir. » Antoine se leva guéri, et la prédiction du Bienheureux s'accomplit de point en point.

MORT BIENHEUREUSE DU FR. CRISPIN

L'humble Frère resta à Orviéto près de quarante ans. Il fut rappelé à Rome lorsque, accablé de vieillesse, il ne pouvait plus sortir pour faire la quête. Cependant, les habitants de la bonne ville d'Orviéto obtinrent une dernière fois qu'il leur serait rendu. Un prince, rentrant dans ses Etats, n'aurait pas été reçu avec plus de magnificence qu'on en déploya au retour du Bienheureux. Tout le peuple se porta à sa rencontre pour lui faire cortège. Les cris enthousiastes de vive le Saint ! vive le serviteur de Dieu ! retentissaient de toutes parts. Mais le pauvre Frère convers gémissait d'un tel honneur dont il se croyait si indigne : « Pourquoi tant de bruit, disait-il, pour un vieil âne usé ? Ne voyez-vous pas que je suis une bête à moitié morte ? Allez, allez à l'église vous prosterner devant Notre-Seigneur et devant sa Très Sainte Mère, au lieu de venir adresser des louanges au plus vil des hommes, à un misérable pécheur. »

Il passa encore quelques années au milieu de ce peuple qui l'aimait tant, secourant les pauvres, guérissant les malades. Enfin, Dieu l'appela à Rome, où il devait mourir.

Quand il se vit sur le point de quitter cette terre, il fit ses adieux à ses amis et à ses bienfaiteurs. Il n'était pas encore malade ; mais Notre-Seigneur lui avait fait savoir qu'il recevrait bientôt la récompense de ses travaux.

Il tomba malade à l'approche de la fête de saint Félix de Cantalice, pour lequel il avait une particulière dévotion. Les religieux, ses frères, crurent que Dieu l'appellerait à lui ce jour-là. Mais le Bienheureux leur dit : « Je ne mourrai pas le jour de saint Félix, mais le lendemain. — Et pourquoi ? lui demanda-t-on. — Parce que ma mort troublerait sa fête, » répondit-il avec une grande simplicité.

Puis, levant les mains vers le ciel, il s'écria : « O mon Jésus ! vous qui m'avez racheté par votre sang, achevez maintenant votre œuvre et assurez le salut de mon âme. Et vous, ô divine Marie ! mon soutien, mon refuge, ma protectrice, secourez-moi dans ce grand passage. »

Le démon essaya de troubler la ferveur de ses derniers instants ; il lui apparut sous la forme d'un gros chien noir et hideux, rôdant autour de son lit comme pour le dévorer.

« O méchante bête ! s'écria le Bienheureux, que veux-tu de moi ? Je n'ai rien à faire avec toi : mon juge est Jésus-Christ et sa Sainte Mère est mon avocate : quant à toi, je ne te connais pas. »

On l'aspergea d'eau bénite, ce qui mit en fuite le monstre infernal.

A la nouvelle de sa maladie, la grande ville s'émut : les princes et les seigneurs vinrent voir le pauvre Frère convers et lui baiser les mains.

Il reçut les derniers sacrements avec une ferveur inexprimable. Puis, jetant encore un regard sur les images de Notre-Seigneur et de la Très Sainte Vierge, et levant les yeux au ciel, il remit doucement son âme entre les mains de son Créateur, au milieu des larmes et des sanglots de tous les assistants. C'était le lendemain de la fête de saint Félix de Cantalice, dont il avait si fidèlement reproduit la vie, en l'année 1750.

Après que sa belle âme se fut envolée au ciel, les membres du Bienheureux, raidis par les rhumatismes, reprirent leur souplesse, ses plaies disparurent, son corps devint blanc et vermeil comme celui d'un petit enfant. Il resta six jours, exposé à la vénération des fidèles, sans donner le moindre signe de putréfaction. Le pèlerin qui va prier au tombeau des apôtres peut aller vénérer ses précieuses reliques, conservées intactes dans l'église des Capucins.

A la mort du Bienheureux, la Ville Sainte était remplie d'un très grand nombre d'étrangers qui étaient venus à Rome pour le Jubilé. Ils furent témoins des miracles qui s'opérèrent pendant ses funérailles et sur son tombeau.

Le couvent fut bientôt envahi par la foule ; six fois on changea les habits du Bienheureux ; six fois ils furent mis en pièces, et la multitude s'en disputa les lambeaux, sans que les gardes pussent l'en empêcher. Les funérailles de ce pauvre Frère, jardinier, cuisinier et mendiant, furent si splendides qu'un ancien biographe s'écrie dans son admiration : « Quel roi a jamais eu de pareilles obsèques ? »

La vie du bienheureux Crispin a été écrite par différents auteurs : celle-ci est empruntée en grande partie à Ribadenéira.

SAINT JEAN-BAPTISTE DE ROSSI, CHANOINE

Fête le 23 mai.

Saint Jean-Baptiste de Rossi, s'élançant au ciel. (*Vision d'un de ses amis*).

INNOCENCE ET PIÉTÉ — LE COLLÈGE ROMAIN
APOSTOLAT DU JEUNE LAIQUE

Jean-Baptiste naquit à Voltaggio, petite ville du diocèse de Gênes, le 22 février 1698. Son père, Charles de Rossi, et sa mère Françoise Anfossi, n'étaient pas très favorisés des dons de la fortune, mais ils brillaient par des vertus morales et chrétiennes peu communes. Ils élevèrent leurs enfants dans la crainte de Dieu. Cette éducation produisit dans celui dont nous allons résumer l'histoire les fruits les plus heureux et les plus précoces.

Doué des plus riches qualités du corps et de l'âme, Jean-Baptiste se fit remarquer dans son enfance par une angélique piété, et par un profond éloignement pour tout ce qui aurait pu ternir en lui le précieux trésor de la pureté. Il aimait à servir la messe et à participer aux cérémonies de l'Eglise : sa tenue dans le lieu saint était si modeste, si recueillie, qu'elle charmait et édifiait tous ceux qui le voyaient. Si ses camarades, dans leurs jeux, se permettaient quelque parole,

quelque procédé blessant tant soit peu les délicatesses de l'aimable vertu, aussitôt il s'éloignait gravement sans rien dire.

A dix ans, il fut reçu en qualité de page dans une noble famille génoise, et y passa trois ans; il la quitta ensuite pour se rendre à Rome où l'appelait son parent, Dom Laurent de Rossi, chanoine de Sainte-Marie-*in-Cosmedin*. Ainsi la Providence l'amenait dans cette ville qui devait être le théâtre de son fructueux apostolat.

Il fit ses études littéraires et philosophiques au Collège Romain. Sa belle intelligence, son travail infatigable soutenu par des vues toujours surnaturelles lui valurent les plus beaux succès et le placèrent aux premiers rangs. Sa conduite fut en tous points exemplaire; la piété de ses premières années prit un développement admirable. Ses camarades et ses maîtres croyaient revoir en lui saint Louis de Gonzague qui s'était sanctifié dans la même maison.

Humble autant que pieux, Jean-Baptiste, ignorant qu'on l'admirait lui-même, s'efforçait d'imiter les bons exemples de ses meilleurs condisciples; il sollicita donc l'honneur d'être admis dans la *Congrégation* établie au collège en l'honneur de la Très Sainte Vierge, ainsi que dans une autre association dite des *Douze Apôtres* dont le but était d'exercer les écoliers les plus fervents à l'apostolat à l'égard de leurs condisciples et des pauvres de la ville.

Il s'adonna avec un grand zèle aux œuvres de dévotion et de charité pour lesquelles ces associations avaient été fondées, assistant exactement aux réunions, cherchant à faire du bien à ses camarades, visitant les pauvres et les malades des hôpitaux, et ne se contentant pas de soulager les corps, mais consolant, catéchisant, travaillant à convertir et à sanctifier les âmes. Il s'efforçait de faire partager son ardeur à ses coassociés; il donnait ses soins à ce qu'ils fussent assidus aux réunions; joignant la parole à l'exemple, il les exhortait, leur citait des anecdotes, des traits édifiants, dont il fit un recueil qu'il consultait souvent et qu'il prêtait volontiers. Il acquit sur ses condisciples un ascendant considérable; il gagna pleinement la confiance de ses maîtres qui se servaient de lui pour maintenir l'ordre et le bon esprit, corriger les abus et ramener au devoir ceux qui s'en étaient écartés. Il y réussissait toujours.

VOCATION

Cependant, Jean-Baptiste avait atteint l'âge de seize ans. Son père était mort, son unique frère l'avait suivi de près dans le tombeau; ses deux sœurs restaient à la charge de sa mère dont les ressources étaient modestes. L'étude du Droit souriait au jeune homme et le rêve d'une brillante carrière dans le monde, apportant la richesse à sa famille, semblait devoir charmer son imagination. Après de ferventes prières et de mûres réflexions, Jean prend la résolution de sacrifier toutes ses espérances à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il soumet ses projets au sage P. Galuzzi, son directeur, qui les approuve. Alors il en avertit sa famille; son héroïque mère fait courageusement son sacrifice, et lui envoie sans retard son consentement.

Le jeune étudiant revêt l'habit ecclésiastique et, avec l'autorisation de son archevêque, il reçoit la tonsure; il commence son cours de théologie. Sa ferveur prend un élan immense; aux fatigues de l'étude, il ajoute des mortifications excessives. N'écoutant que son courage, il eut tort, en ce dernier point, de ne pas soumettre ses austérités à l'approbation de son directeur et dépassa les limites d'une sage discrétion. Lui-même se le reprochait plus tard et recommandait aux jeunes gens de ne pas l'imiter en ce point, « mais de s'ouvrir entièrement à leurs confesseurs et de ne rien entreprendre d'extraordinaire en fait de mortifications sans leur avis. »

Un jour, pendant qu'il assistait pieusement à la messe, dans l'église de Saint-Ignace, ses forces l'abandonnèrent, il s'évanouit et il tomba lourdement sur le pavé comme une masse inerte; ses compagnons le crurent mort; ils accoururent autour de lui, le relevèrent; le cœur battait encore, faiblement. On lui prodigua les premiers remèdes qu'on avait sous la main. Le jeune homme revint à lui; on le transporta dans sa demeure; grâce aux soins assidus des médecins, il recouvra peu à peu quelques forces. Mais, à partir de ce jour, sa santé fut déplorable; il devint sujet à des attaques plus ou moins fréquentes de cette terrible maladie qu'on nomme l'épilepsie; son estomac délabré ne supportait qu'une nourriture légère et peu abondante. Parfois, la faiblesse de son système nerveux devenait telle qu'il ne pouvait écrire quelques lignes sans s'exposer à une attaque. Sa vie fut désormais une longue suite de souffrances et de perpétuels actes d'une patience inaltérable.

Ses professeurs et ses autres amis en étaient très affligés. Ils avaient fondé tant de belles espérances sur ce saint enfant! Fallait-il y renoncer sans retour? Celui qui paraissait devoir être si bon ouvrier dans la vigne du Seigneur, sera-t-il désormais inutile? — Non, la sainteté a de merveilleux secrets, elle a des ressources inconnues à la nature, et Jean sera un saint. Saint Grégoire le Grand et saint Bernard, tous deux d'une santé frêle, ont remué le monde. Notre Bienheureux produira plus de fruits apostoliques à lui seul que plusieurs prêtres pleins de vigueur physique, mais d'une vertu ordinaire.

L'application aux études devint impossible au jeune de Rossi; renonçant au cours du Collège Romain, il vint assister, comme simple auditeur, aux leçons des Pères Dominicains, à la Minerve. « La Providence a eu pitié de moi, disait-il plus tard avec humilité; si j'avais eu assez de santé pour continuer mes études, dans ma vanité je me serais cru un savant. »

De fait, il ne devint pas un érudit capable d'entasser les citations et les textes; mais par les lumières de la grâce de Dieu, par la rectitude de son esprit, par son assiduité à assister aux cours des Dominicains et plus tard aux cas de morale et autres conférences ecclésiastiques, par l'humilité enfin avec laquelle il consultait de vive voix de savants théologiens, il acquit des connaissances très complètes et très sûres en dogmatique, en morale et en Ecriture Sainte.

ORDINATION — VERTUS DU JEUNE SAINT L'APOTRE DES PAUVRES ET DES PÉCHEURS ABANDONNÉS

Ordonné prêtre, avec dispense d'âge, le 8 mars 1721, il s'engagea par vœu à ne jamais accepter ni bénéfice, ni dignité ecclésiastique, à moins d'y être contraint par obéissance. Toute sa vie il conserva cet amour de l'humilité et de la pauvreté.

Il logeait chez son cousin, le chanoine Laurent de Rossi. Ses modestes honoraires de messes suffisaient à son entretien. Son temps était employé avec une scrupuleuse exactitude; il ne restait jamais inoccupé. Quand les œuvres de charité n'absorbaient pas ses instants, il lisait et

méditait le Nouveau Testament, et Dieu, qui aime les humbles, l'éclairait des lumières qu'il refuse souvent aux superbes, ainsi qu'on pouvait le constater dans ses prédications si pleines de doctrine.

A peine levé, il faisait une heure de méditation à genoux. « Un des meilleurs moyens pour nous sauver, disait-il plus tard, est l'oraison mentale. Il est si puissant que je n'en connais pas de meilleur. Si nous nous y appliquons, nous ne craignons plus rien pour ainsi dire. Mais, si nous la négligeons, craignons beaucoup, car nous courons grand risque de nous perdre : *Qui non vadit ad orationem, vadit ad tentationem.* Le jour où nous n'aurons pas médité, craignons de pécher..... (1) »

Pendant qu'il récitait son bréviaire, son cœur se pénétrait tellement des saintes paroles prononcées par ses lèvres, qu'il sortait de l'Office le cœur tout embrasé d'amour divin comme à la suite d'une oraison fervente. Parfois, son visage devenait resplendissant, et il semblait s'élever de terre.

Il consacrait une demi-heure à se préparer au Saint Sacrifice. « Plusieurs fois j'ai assisté à sa messe, dit le chanoine Dominique d'Alexandrie, et je l'ai vu célébrer avec une attention extraordinaire; depuis la consécration jusqu'à la communion, son visage était en feu..... Il avait pour Notre-Seigneur, caché sous les espèces eucharistiques, une révérence extrême, semblable à celle des séraphins..... »

Sa modestie était telle que beaucoup s'en étonnaient. Jamais il ne permit à une femme d'entrer dans sa maison. Si le service de Dieu, le bien des âmes ou les convenances l'obligeaient à leur parler, c'était avec une réserve, un maintien, une gravité qui leur inspiraient pour lui le respect qu'il leur témoignait lui-même. On disait de lui, en riant, que de toutes les femmes il n'avait jamais vu que les souliers.

Il n'était pourtant ni triste ni maussade; mais la compagnie qu'il recherchait était celle des ecclésiastiques; sa conversation, à la fois pieuse et enjouée, était pleine de charmes; ses compagnons se séparaient toujours de lui avec regret, et jamais sans emporter quelque parole qui leur eût fait du bien.

Mais bientôt l'espace d'une si courte notice sera rempli, et il nous reste à retracer l'un des plus beaux tableaux de cette vie si admirable : son apostolat sacerdotal.

Son humilité et ses infirmités le portent à s'éloigner des emplois brillants; et pourtant son cœur est dévoré de zèle pour le salut des âmes : il va aux pauvres, aux ignorants, à ceux que le monde rebute; c'est là *son peuple*, suivant sa propre expression. Les mariniers du Tibre, les bergers et les moissonneurs de la campagne romaine, en rentrant le soir dans la ville, reçoivent ses visites dans leurs pauvres réduits; il les instruit, les exhorte, les console; les prépare à la réception des sacrements, et les amène à de bons confesseurs. Plus tard il les confessera lui-même avec une patience admirable, mais pendant les premières années de son sacerdoce, son état maladif, qui ne lui permettait aucune contention d'esprit, l'empêchait d'exercer ce fructueux ministère.

Les mendiants de toute sorte, qu'il rencontre çà et là dans la ville, sont l'objet de ses soins. Il pénètre dans les prisons, convertit beaucoup de criminels. Sous sa direction, le bourreau se fait remarquer par ses vertus et lui amène des pécheurs à convertir ou des convertis à soutenir. Dès l'âge de seize ans, Jean-Baptiste, s'était associé aux ecclésiastiques qui exerçaient la charité spirituelle et corporelle à l'hospice de Sainte-Galla. Cette maison fut l'un des principaux théâtres de son zèle. Il y servait les malades de ses propres mains et s'y dévouait au salut de leurs âmes. Mais on le voyait aussi à l'hôpital du Saint-Esprit et dans d'autres encore. Que de malades il disposa à paraître devant Dieu, purifiés, consolés, encouragés!

Son apostolat le mettait au courant de toutes les misères physiques et morales; non content de donner tout ce qu'il avait, au point que ses amis devaient souvent lui fournir à lui-même le nécessaire, il savait entraîner la charité des autres. Il fonda un hospice pour recevoir la nuit les malheureuses vagabondes et les préserver du vice. Il en convertissait beaucoup et les aidait à trouver les moyens de gagner honorablement leur vie. Mais la douceur ne suffit pas toujours à cette classe de coupables : le saint prêtre obtint du pape la construction d'une prison spéciale pour les misérables femmes qui étaient pour les autres les auxiliaires de Satan. Son zèle les poursuivait encore dans leur retraite forcée et parfois avec succès.

Nous avons vu quel était son amour de la jeunesse à l'époque de ces études, il le garda toute sa vie. Déjà chanoine de Sainte-Marie-*in-Cosmedin*, après avoir évangélisé les malheureux, il recueillait les écoliers, les conduisait en promenade, présidait leurs jeux, et, au besoin, s'y mêlait lui-même, triomphant de ses répugnances et de ses fatigues. Son grand souci était d'éloigner les jeunes gens des mauvaises compagnies et de les préserver, par une surveillance active, de toute atteinte du vice déshonnête.

Il se dévouait de préférence aux étudiants qui aspiraient à l'état ecclésiastique; pour les former à la charité et au zèle des âmes, il les conduisait parfois dans les hôpitaux et en faisait ses auxiliaires.

JEAN-BAPTISTE CHANOINE — DÉVOTION A MARIE MINISTÈRE DES CONFESSIONS

En 1735, son vieux cousin, le chanoine Laurent de Rossi, l'obtint pour *coadjuteur*, destiné à le remplacer au chœur dans l'église de Sainte-Marie-*in-Cosmedin;* bientôt il se démit en sa faveur de son canonicat, mais Jean-Baptiste n'accepta que sur l'ordre formel de son confesseur.

Après la mort de son cousin, il vend la belle maison qu'il lui avait laissée, distribue en quinze jours tout son héritage en aumônes, et vient se fixer dans une construction petite et malsaine attenant à sa chère église de Sainte-Marie; il y vécut neuf ans et faillit y mourir; on le décida alors à prendre un logement à l'hospice de la *Trinité-des-Pèlerins*.

Son séjour à Sainte-Marie-*in-Cosmed n* fit briller sa tendre dévotion envers la Sainte Vierge. Cette église possède une image de Marie, très ancienne et très vénérée; c'est ce qui la rendait si chère à notre Bienheureux, qui s'y trouvait auprès de sa Mère. Il y attira le peuple romain par des neuvaines et des fêtes; et, grâce aux instances de leur pieux collègue, les chanoines ajoutèrent à l'Office divin le chant des *Litanies* de la Sainte Vierge.

(1) *Vie du Bienheureux Jean-Baptiste de Rossi*, par l'abbé Mougeot, chez Palmé, rue des Saints-Pères, Paris.

En 1739, une grave maladie faillit le conduire au tombeau. Sa convalescence devant être longue, le vénérable évêque Tenderini l'invita à venir se reposer chez lui, à Civita-Castellana. Pendant ce séjour, le prélat ordonna au saint prêtre d'aller à la cathédrale et d'essayer ses forces au ministère des confessions. Jean-Baptiste ne l'avait encore jamais osé affronter, pour les raisons que nous avons indiquées. Il obéit pourtant et, chose extraordinaire, ce travail ne lui causa pas les fatigues qu'on redoutait; au contraire, il semblait le reposer.

La Providence lui ouvrait donc une nouvelle carrière, la plus fructueuse de sa vie. De retour à Rome, le Saint se livra au ministère des confessions avec un zèle infatigable, mais surtout auprès de « son peuple » : les pauvres, les malades et les abandonnés. Dieu seul sait le nombre d'âmes qui ont retrouvé auprès de lui l'innocence perdue, et auxquelles il a ouvert les portes du ciel. Il avait un don spécial pour rendre la paix aux âmes troublées, pour faire avouer les péchés cachés par honte; parfois, il avait une révélation divine de l'état de conscience de ses pénitents.

Chaque jour, il passait de longues heures à son confessionnal de Sainte-Marie-*in-Cosmedin*, toujours assiégé par les pénitents. Dans une circonstance où ses amis le priaient de prendre un peu de repos, il répondit : « Ces pauvres sont venus de loin pour se confesser; s'ils ne se confessent pas aujourd'hui, qui sait s'ils reviendront demain. » On le trouvait toujours à son confessionnal à l'heure fixée.

Si quelque personnage se présentait, il devait attendre son tour ou demander aux pauvres la permission de les devancer.

Une grande dame lui écrivit pour le prier de diriger sa conscience; il répondit : « Sera-ce donc pour vous un grand honneur d'avoir pour directeur le confesseur du bourreau? »

Un soir, comme il revenait de sa visite à l'hôpital du Saint-Esprit, il traversait déjà le pont Saint-Ange et la nuit était tombée, quand il sentit un vif désir de retourner sur ses pas. Il obéit à cette inspiration divine qu'il ne s'explique pas. Bientôt, il rencontre un blessé qu'on portait à l'hôpital; il l'accompagne, aide les infirmiers à le déposer sur un lit, et, dès qu'il est seul, après quelques mots de compassion, il demande au malade si rien ne trouble sa conscience : « O Père, répond le malheureux, je n'ai jamais fait de bonnes confessions, parce que, depuis mes premières années, je cache un péché mortel! » Il se confessa avec de grandes marques de repentir, et, peu d'heures après, il mourait réconcilié avec Dieu.

Le Bienheureux visitait souvent les hôpitaux et il avouait qu'il n'en sortait jamais sans avoir arraché quelque âme à Satan. Les phtisiques ou poitrinaires étaient les malades qu'il aimait surtout à combler de soins spirituels, soit dans les hôpitaux, soit dans leur maison. « Une longue expérience m'a appris, disait-il, que les jeunes malades consentent peu volontiers à mourir. Cependant, en les visitant souvent et en les préparant peu à peu, ils deviennent si résignés, que les assister dans leur dernière agonie est un vrai bonheur..... C'est presque toujours mourir en prédestiné que de mourir phtisique. »

Il trouva un jour dans un pauvre réduit deux malades atteints de maladie contagieuse et étendus sur le même grabat. Ils voulaient bien se confesser, mais leurs têtes étaient si voisines, que l'un ne pouvait parler sans être entendu de l'autre. Que fera notre Bienheureux? Son zèle n'est jamais vaincu : il monte sur le lit, s'étend entre les deux malades, et, collant son oreille à leurs lèvres, il écoute ainsi successivement leur confession.

Ses prédications, simples, courtes, mais apostoliques, arrachaient souvent des larmes à l'auditoire et multipliaient les conversions; il prêcha plusieurs missions dans les diocèses voisins de Rome, mais ce fut surtout la Ville Eternelle qui reçut les bienfaits de sa parole. Il préparait le peuple au devoir pascal par des missions de huit jours. Dans le même but, il réunissait par groupes, dans l'église des Cinq-Plaies, *Via Giulia*, les soldats, agents de police, et autres employés des tribunaux.

Enfin, son zèle s'étendit à la direction des religieuses, et surtout des membres du clergé. Ses relations avec ses confrères, ses conversations, ses prédications aux ordinands ou aux retraites ecclésiastiques, son dévouement aux séminaristes, lui donnèrent une si heureuse influence sur le clergé de Rome, qu'on put dire qu'il l'avait presque transformé.

Un de ses amis a dit de lui : « qu'il aurait volontiers donné sa vie pour ranimer dans le cœur des prêtres le feu de l'apostolat. »

Il aimait à citer des traits de vertus de saint Philippe de Néri, son modèle, et il ajoutait : « Les vies des saints sont, en quelque sorte, de seconds évangiles, puisque nous y voyons les maximes et les exemples de Jésus-Christ mis en pratique. »

Un jour de chaleur accablante, un de ses amis le contraignit d'accepter un petit verre de vieux vin de Syracuse. Le voyant mélanger à ce délicieux breuvage une grande quantité d'eau, l'ami se plaignait : « Mieux vaut le gâter qu'être gâté par lui », répondit le Saint.

Sa santé délabrée ne lui permettait pas de grandes austérités, mais il ne laissait échapper aucune occasion d'accomplir les mille petites pénitences qui ne pouvaient lui nuire.

Jamais il ne se permettait une gourmandise. Jamais il ne se plaignait de manger un mets mal accommodé, même lorsque, autour de lui, tout le monde était mécontent et blâmait à l'envi le cuisinier. Un jour, par exemple, on avait servi un plat rendu insupportable par le sel répandu à profusion. Jean mangea sa part sans le moindre signe d'impatience ou de dégoût; et comme ses commensaux s'en étonnaient, le Bienheureux répondit avec gaieté : « Mais quoi? c'est un plat très savant; le sel n'est-il pas l'emblème de la sagesse? »

Dans ses missions, il avait souvent beaucoup à souffrir. « Dieu soit béni, disait-il alors à ses confrères, plus grandes sont nos souffrances, plus grande aussi sera notre moisson de pécheurs. »

Une nuit, un orage effroyable, accompagné d'une secousse de tremblement de terre, ébranla la maison où il avait reçu l'hospitalité. Jean se leva aussitôt pour voir si ses collègues n'avaient rien souffert; puis il alla se recoucher et dormit tranquillement. « Je m'étais confessé, disait-il plus tard, que pouvais-je craindre? »

Les six dernières années de sa vie furent très douloureuses; les attaques de sa terrible maladie devenaient de plus en plus fréquentes. Un dernier accès lui ouvrit les portes du ciel, le 23 mai 1764. Il avait soixante-six ans.

Jean-Baptiste de Rossi a été inscrit au nombre des saints par Léon XIII, en 1881.

BIENHEUREUX ANDRÉ BOBOLA,

JÉSUITE, MARTYR

Fête le 23 mai.

Portrait authentique du bienheureux André.
Après sa mort, une lumière miraculeuse met en fuite ses meurtriers.

ÉTAT DE LA POLOGNE AU MOMENT DE LA NAISSANCE D'ANDRÉ

André Bobola naquit en 1592, dans un château du Palatinat de Sandomir. La Pologne n'avait pas encore disparu du rang des nations, mais elle portait déjà dans son sein les germes de la mort. Le schisme et l'hérésie déchiraient ce malheureux pays, suscitant partout des divisions et des querelles sanglantes. L'humeur batailleuse des nobles, toujours en lutte les uns contre les autres, lui enlevait sans fruit ses meilleurs soldats. Si on ajoute à cela les invasions des Suédois et les brigandages incessants des Cosaques, on pourra se faire une idée des ruines physiques et morales qui s'amoncelaient d'années en années. Des hommes de cœur, il est vrai, à force de dévouement et de talents, retenaient encore la Pologne sur les pentes de l'abîme. Les Jésuites y possédaient un grand nombre de collèges, où la jeune noblesse recevait une éducation virile et catholique. Leurs missionnaires exerçaient sur les

masses une grande influence. Mais ces remèdes étaient impuissants pour enrayer la marche du mal.

ENFANCE ET JEUNESSE DU BIENHEUREUX

Les Bobola appartenaient à une ancienne et noble famille. L'armée leur devait de vaillants capitaines, la Compagnie de Jésus d'insignes bienfaiteurs et de saints religieux. André suça, pour ainsi dire, avec le lait, l'amour de la patrie et de la religion. Ses parents l'envoyèrent de bonne heure à Sandomir, au collège des Jésuites. Sa rare intelligence, et plus encore, son admirable piété le distinguèrent bientôt des enfants de son âge. Ces heureuses dispositions prirent un tel développement, qu'à l'âge de dix-neuf ans André entrait au noviciat des Jésuites à Wilna. C'était le 2 juillet 1611.

Là, il apprit par la pratique des vertus religieuses à modérer son caractère, qu'il avait très ardent. Quand il eut terminé ses études de philosophie et de théologie, ses supérieurs l'envoyèrent à Brunsberg comme professeur. Nul ne savait comme lui se mettre à la portée des enfants s'attirer leur affection et gagner leur confiance., Leur apprendre le catéchisme était son plus grand plaisir: ce fut pour lui une règle de conduite dont il ne se départit jamais durant toute sa carrière.

SON DÉVOUEMENT PENDANT LA PESTE

Lorsque André eut fait ses vœux perpétuels, on le nomma supérieur du collège de Bobruisk. Mais, comme cette charge gênait ses courses apostoliques, il ne tarda pas à s'en démettre. Ce fut alors qu'il débuta dans cette vie de missionnaire, qu'il devait poursuivre pendant vingt et un ans.

En 1625, une peste terrible s'abattit sur la Pologne. Des villages entiers furent dévastés par le fléau. On fuyait, laissant les malades sans secours, les morts sans sépulture. La corruption des corps abandonnés empoisonnait l'air et redoublait l'intensité du mal. Les champs n'étant plus labourés, les blés ne fournirent plus leurs moissons annuelles, et bientôt la famine joignit ses horreurs à celles de la peste.

André n'écouta que la voix de la charité. On le vit, bravant la faim, la pluie, le froid, aller par les chemins les plus impraticables dans les villages les plus insalubres. Il ensevelissait les morts, prodiguait aux malades tous les soins qu'il pouvait, soignait les corps et guérissait les âmes. Son exemple rendit un peu de courage aux survivants. Enfin, la mortalité diminua et la peste s'éloigna, sans que le Saint eût souffert le moindre mal. Quand le fléau reparut en 1630 et en 1633, André sut trouver pour le combattre un nouveau courage et un nouveau dévouement.

CONVERSIONS OPÉRÉES PAR ANDRÉ BOBOLA

Comme si ce n'était pas assez de la maladie pour désoler la Pologne, des bandes de Cosaques ravageaient le pays, pillant et brûlant les villages après en avoir massacré les habitants. Plus d'un missionnaire perdit la vie. André n'avait plus de repos; il était sans cesse en marche, secourant et consolant les malheureux, leur apprenant à supporter chrétiennement leurs souffrances.

Tant de charité lui attira le cœur des schismatiques, dont les prêtres étaient loin de donner un pareil exemple. Le peuple se convertissait en en masse; plusieurs villages revinrent avec leurs popes à l'unité catholique.

Déjà, on entrevoyait le jour où le dernier schismatique allait disparaître de la Pologne. Les prêtres dissidents, dispersés sur toute la surface du pays, ne pouvaient se secourir mutuellement, et leurs efforts isolés étaient trop faibles pour arrêter leur terrible adversaire. Voyant qu'ils ne pouvaient conserver leurs positions, ils les abandonnèrent en masse, et se réunirent tous sur un seul point, la Lithuanie, pour en faire leur boulevard.

Mais, une nouvelle déception les y attendait. Le gouverneur de cette province, le prince Radziwil était un ardent catholique. Pour combattre cette invasion, celui-ci ne trouva rien de mieux que d'appeler les Jésuites à son secours, et les établit à Pinsk.

SÉJOUR A PINSK

La place de Bobola était à l'endroit le plus périlleux de la mêlée: il partit pour Pinsk. Son arrivée dans cette ville excita au plus haut point la rage des schismatiques. Il n'est pas de persécutions qui ne furent employées contre lui.

On connaissait son affection pour les enfants; ce fut ces derniers que l'on chargea du rôle de bourreaux. Excités par les schismatiques, ils attendaient le Saint devant la porte. Quand Bobola paraissait, les pauvres enfants l'accueillaient par des cris de haine et d'odieuses injures dont ils ignoraient le sens. On les vit souvent saisir des pierres et les lui jeter. Puis le cortège s'attachait à ses pas, et ne se lassait pas de le suivre, partout où la charité l'appelait. Entrait-il dans quelque maison, la meute l'attendait au dehors, et à peine était-il sorti qu'elle recommençait son tapage.

Le Saint supportait ce supplice sans murmure et sans plainte; cependant il souffrait cruellement. En vain s'efforçait-il de gagner ces enfants par la douceur, et leur adressait-il de bonnes paroles. Dès les premiers mots, tous se sauvaient en se bouchant les oreilles. « Sorcier, sorcier », lui criaient-ils, et leurs clameurs couvraient sa voix. Cela dura plusieurs années.

PRISONNIER DES COSAQUES

Les schismatiques, dans leur haine, appelaient André le ravisseur des âmes, et ils avaient raison. Les conversions se multipliaient, l'erreur tombait chaque jour dans un discrédit plus grand. Il fallait en finir au plus tôt; et puisque la parole ne suffisait pas pour triompher d'André, ils eurent recours à la force. On appela les Cosaques.

Un jour, c'était le 16 mai 1657, André prêchait dans les environs de Janow. Tout à coup, un tumulte se produit dans l'église, on avertit le missionnaire que les Cosaques sont maîtres de Janow, que le curé catholique est arrêté, qu'on le cherche partout.

Que faire? depuis longtemps Bobola désirait le martyre. Il résolut de ne pas repousser cette occasion que lui envoyait la Providence. Alors les catholiques l'entourent, le supplient de se mettre en sûreté; on amène une voiture; André dut céder aux instances de la foule, et monter dans cette voiture, qui l'emporta au galop.

Mais à peine l'équipage avait-il dépassé les dernières maisons du village, qu'il se trouve en

face des Cosaques. Le cocher épouvanté se sauve dans les bois. Les barbares accourent, se saisissent du Saint, et, le reconnaissant, poussent des cris de joie. André se laisse prendre en disant simplement : « Que la volonté de Dieu soit faite. » On l'entraîne dans le bois, on le dépouille d'une partie de ses vêtements et on le flagelle cruellement. Puis les Cosaques, coupant des branches pliantes, les trempent dans l'eau et en tressent une couronne, qu'ils placent sur le front de leur victime. Les branches, en séchant, rétrécissent leur cercle, et serrent la tête du martyr comme dans un étau. Ceci fait, les Cosaques remontent à cheval. André est placé entre deux cavaliers, les mains attachées à leurs selles et la troupe reprend au galop la route de Janow. Un cosaque, armé d'une hache, suivait le prisonnier; et quand celui-ci ralentissait sa marche, le barbare le frappait avec le dos, ou même avec le tranchant de son instrument.

MARTYRE DU BIENHEUREUX

Le capitaine des Cosaques attendait sa troupe devant Janow. On lui amena André. « Es-tu prêtre latin? demande-t-il avec dureté. — Oui, répond le Saint; je suis prêtre catholique. Je suis né dans cette foi, je veux y mourir. Ma foi, c'est la vraie foi, c'est la bonne, celle qui conduit au salut..... Je suis religieux, je ne puis renoncer à ma sainte foi..... Vous, convertissez-vous plutôt, faites pénitence, parce que vous ne vous sauverez point dans vos erreurs. Si vous méprisiez au contraire vos erreurs, et embrassiez la sainte foi que je professe, vous commenceriez à connaître vraiment Dieu et vous sauveriez vos âmes. »

Ces paroles exaspérèrent l'officier; il lève son sabre et l'abat sur la tête d'André. Le Saint pare le coup avec sa main, qui est presque détachée du bras. Un second coup de sabre lui tranche le talon et le renverse à terre. Alors, plein de foi et d'amour, le martyr s'écrie : « Je crois et je confesse que, de même qu'il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a aussi qu'une seule et vraie Eglise, et une seule et vraie foi catholique, révélée par Jésus-Christ et prêchée par les apôtres; et, à l'exemple des apôtres et des martyrs, je souffre et meurs volontiers pour elle. »

Il serait impossible de dépeindre la rage qui s'empara des Cosaques lorsqu'ils entendirent cette sublime profession de foi. Une idée infernale leur traversa l'esprit. Tout près de là se trouvait le magasin d'un boucher, ils l'envahirent; la victime fut dépouillée de ses derniers vêtements, on la suspendit par les pieds, on lui passa des torches enflammées sur toutes les parties du corps; puis on la détacha.

Pendant toutes ces souffrances, Bobola n'avait pas proféré une seule plainte; il priait pour ceux qui le torturaient, et le nom de Jésus revenait sans cesse sur ses lèvres. Un Cosaque, de la pointe de son sabre, lui creva l'œil, et le supplice continua, plus cruel que jamais.

Nous en empruntons le récit au cardinal Pie : « Ces cannibales assaisonnaient leur cruauté de railleries impies : « Prêtre latin, tu n'as qu'une petite tonsure, nous t'en ferons une plus grande »; et les Cosaques, décrivant un cercle sur la tête de Bobola avec un couteau, lui soulèvent le cuir chevelu et l'arrachent avec violence. « Nous allons te montrer comment tu fais dans l'église romaine : avec tes mains, tu retournes les feuillets du livre à l'autel, nous retournerons ainsi ta peau »; et ces mains, qui ne se sont jamais levées que pour bénir, ils les dépouillent, ils en détachent les muscles, ils en coupent les articulations. « Il est prêtre, ajoutent-ils, il faut lui donner une chasuble »; et l'ayant jeté sur une table, ils lui enlèvent par morceaux la peau du dos tout entière, puis ils sèment ensuite sur cette large blessure des brins de paille hachée. « Papiste, lui disent-ils, tu n'as jamais officié avec un si bel ornement. » Ils lui coupent le nez, les lèvres; il n'a plus visage d'homme : leur fureur n'est pas assouvie. « C'est un monstre, s'écrient ces bourreaux, mais les griffes lui manquent, nous allons lui mettre des griffes »; et taillant des éclats de bois de pin, il les lui enfoncent sous les ongles des mains et des pieds. Mais comme le martyr avait encore assez de force pour invoquer la miséricorde divine et pour conjurer les schismatiques de se convertir à la pureté de la foi catholique et à l'unité de l'Eglise romaine, ils se précipitent une dernière fois sur leur victime, ils lui font au cou, derrière la tête, une blessure large et profonde et, par cette ouverture, ils saisissent la langue de l'apôtre, cette langue à la fois si docte et si douce, et l'ayant montrée comme un trophée, ils la lancent au loin avec mépris. André respirait encore. Le chef des Cosaques termina son supplice par un coup de sabre. » (Mgr Pie, *Œuvres*, t. II, p. 26.)

Au même instant, une lumière éclatante parut au-dessus de Janow; les Cosaques, effrayés, montèrent à cheval et s'enfuirent. Quand les catholiques furent revenus de leur épouvante, ils portèrent le cadavre au collège de Pinsk, où il fut enseveli.

MIRACLES APRÈS LA MORT

Les Cosaques continuèrent plus que jamais leurs excursions en Lithuanie, et leur présence était une menace perpétuelle pour les collèges de la Compagnie de Jésus. Quarante-cinq ans après ces événements, le supérieur de Pinsk étant en oraison, vit venir à lui un homme portant l'habit des Jésuites, et qui lui dit : « Je suis André Bobola, votre confrère, tué pour la foi par les Cosaques. Cherchez mon corps et retirez-le du milieu des autres, et vous m'aurez pour protecteur de votre collège. »

Le supérieur fit commencer des fouilles, mais sans succès. Le saint lui apparut une nouvelle fois et lui dit : « Mon corps est sous terre, à gauche, dans le coin; cherchez là et vous trouverez. » On trouva le tombeau à l'endroit indiqué; on l'ouvrit et l'on vit un religieux, revêtu d'une chasuble et d'une étole. Les ornements sacrés tombaient en poussière, mais le corps n'avait rien perdu de sa fraîcheur. Les plaies non cicatrisées laissaient encore échapper un sang liquide et vermeil, pendant qu'une odeur des plus suaves, sortant du sépulcre, remplissait la chapelle.

Le bruit de cette merveille se répandit rapidement dans Pinsk et dans la Pologne entière. Dès lors, André Bobola fut honoré comme un saint par le peuple, et de nombreux miracles proclamèrent la puissance du Bienheureux. La boucherie qui avait servi de théâtre au martyre du Saint était détruite, et l'on ne se rappelait pas au juste où était son emplacement. L'an 1717, on avait planté une croix au lieu où l'on croyait s'être passée la scène sanglante que nous avons rapportée. « Mais le 1er novembre 1723, on vit

dans l'air une croix lumineuse descendre vers la terre et se poser à quelque distance de la croix plantée six ans auparavant. Ce phénomène resta visible toute la nuit et fut admiré par un nombre considérable de personnes. Au commencement de l'apparition, un homme habillé d'un vêtement noir, strié de rouge, et d'une grande ressemblance avec les images du P. Bobola, était étendu sur la croix. Son teint était brun ; il paraissait livide de contusions, mais sans blessures. La partie supérieure du corps était surtout bien formée. On eût dit une image tracée sur du papier blanc ou sur la neige. Elle disparut au bout de peu de temps. Le lendemain, la même apparition se renouvelait au milieu d'une grande affluence de spectateurs. Une croix fut alors érigée sur le lieu même du prodige, et elle devint le but d'un pieux et persévérant pèlerinage (1). »

(1) Rapport du P. Rzewgki.

CULTE DES SCHISMATIQUES ENVERS LE BIENHEUREUX

De tels prodiges augmentèrent la vénération des Polonais à l'égard d'André Bobola. En 1808, les Jésuites transportèrent le corps du Saint dans leur collège de Polok. Lorsque, en 1820, un ukase du czar leur enjoignit de quitter la Russie, ils confièrent aux religieux de saint Dominique cette dépouille sacrée. Les schismatiques s'en emparèrent bientôt, non pour la profaner et l'anéantir, mais pour réparer par un culte public le crime de leurs pères. Puisse l'intercession du bienheureux André Bobola ramener dans le chemin de la vérité, ces malheureux égarés

C'est Pie IX qui, le 5 juillet 1853, a béatifié André Bobola.

O bienheureux André Bobola, qui avez vécu dans l'humilité et le travail, et qui êtes mort doux et fidèle parmi les plus horribles tortures, priez pour nous.

LES SAINTS SIXTE ET SINICE, PREMIERS ÉVÊQUES DE REIMS ET DE SOISSONS

Fête le 1er septembre.

LES ENVOYÉS DE SAINT PIERRE

Sixte et Sinice, les premiers apôtres de la Gaule-Belgique, étaient Romains. Ils furent envoyés par saint Pierre, alors captif dans la prison Mamertine, et qui de là, continuait à administrer l'Eglise naissante. Sixte avait pu pénétrer jusqu'à lui, avait reçu de ses mains sacrées le fardeau de l'épiscopat, et il partait, emmenant avec lüi le prêtre Sinice, qui devait être son compagnon d'apostolat.

Une antique tradition, d'ailleurs fort vraisemblable, rapporte que saint Memmie, saint Donatien et saint Domitien, les premiers missionnaires de Châlons-sur-Marne, se joignirent à eux, dans leur voyage à travers la Gaule.

Reims montra d'abord si peu d'empressement à recevoir la parole de Dieu, que l'indifférence de ses habitants finit par lasser la patience des deux apôtres. Après avoir vécu assez longtemps à l'écart, sans pouvoir trouver l'occasion d'exercer quelque influence sur l'esprit de ces populations, ils prirent le parti d'abandonner pour un temps à son sort la ville païenne, et d'aller plus loin annoncer la bonne nouvelle à des âmes mieux disposées.

A Soissons, ils furent plus heureux. Cette ville était, après Reims, la plus importante de la Gaule-Belgique. Sixte eut la consolation d'y voir bientôt fleurir une petite chrétienté. Il passa là quelques années à lutter contre l'enfer, irrité des progrès de la religion chrétienne. Peu à peu, le nombre des néophytes s'accrut. L'action des missionnaires, relevée par l'éclat des miracles, rayonna autour de la ville. Il vint un jour où les Rémois apprirent les prodiges opérés là-bas par ces étrangers qu'ils avaient rejetés de leur sein. La grâce aidant, sans doute, on les vit venir auprès du saint pontife pour le supplier d'oublier leur opiniâtreté et de retourner au milieu d'eux.

LES DEUX ÉGLISES

Sixte n'eut garde de refuser. Laissant à Soissons Sinice, auquel il avait conféré le caractère épiscopal, il vint de nouveau s'établir à Reims. Son apostolat y fut des plus féconds. Il eut la joie d'y baptiser des milliers de catéchumènes. Il prêchait en dehors de la ville dans un petit oratoire dédié à saint Pierre, où une foule avide se pressait chaque jour pour l'entendre.

Après dix années de ministère, saint Sixte, épuisé par la fatigue, sentit venir la mort. Il rappela auprès de lui Sinice, auquel succédait, à Soissons, Divitien, son neveu.

Le disciple reçut le dernier soupir de son maître et l'ensevelit de ses mains dans l'oratoire de Saint-Pierre. La tradition a conservé le jour de cette mort bénie; le 1er septembre, mais on ne saurait en préciser l'année.

Sinice survécut à Sixte une année seulement. Mais, pendant ce court espace de temps, il sut continuer et perfectionner merveilleusement l'œuvre si bien commencée avant lui.

Son corps fut enseveli à côté de celui de saint Sixte, dans le même oratoire de Saint-Pierre.

CULTE ET RELIQUES

Les corps des deux Bienheureux demeurèrent près de neuf siècles dans leur tombeau.

En 920, l'archevêque Hérivée les fit transporter dans l'église Saint-Remi, près de l'autel de Saint-Pierre et de Saint-Clément.

Plus tard, les reliques furent déposées à l'église cathédrale et enfermées dans un reliquaire d'un précieux travail romain, qui disparut pendant la Révolution.

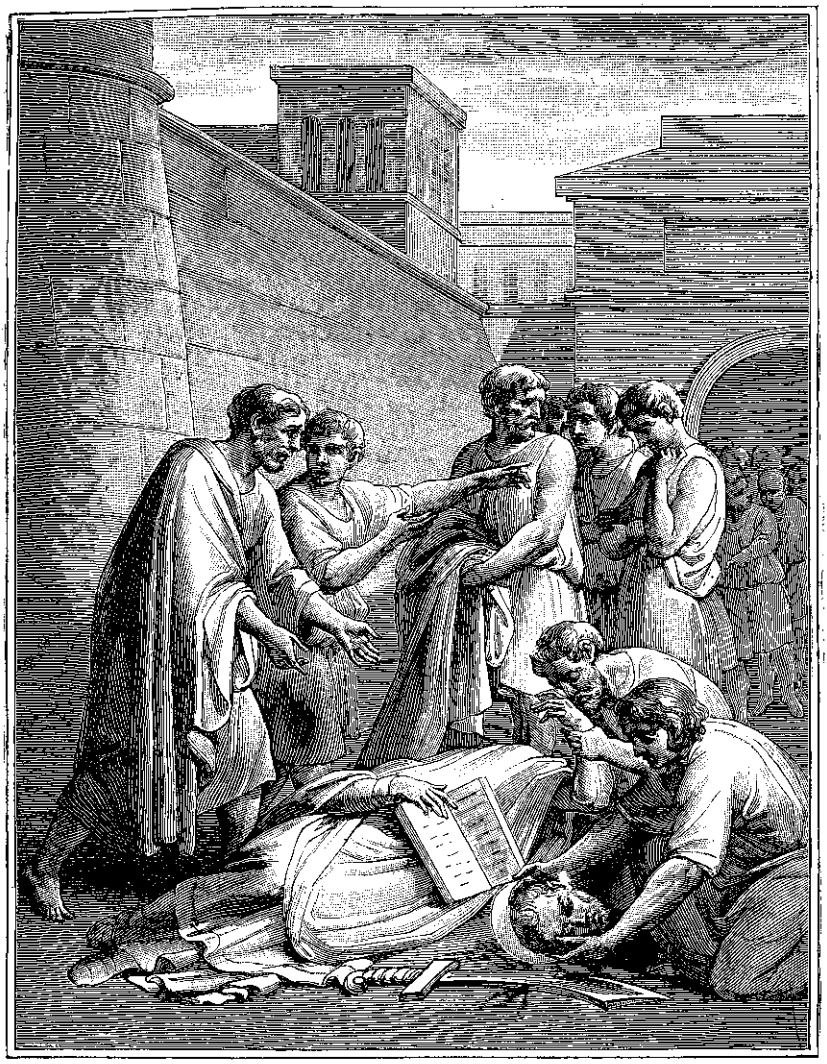
En 1629, la ville de Soissons avait obtenu du Chapitre de Reims une partie des ossements de ses premiers pasteurs. Ce dépôt sacré n'a pu échapper, lui aussi, à la tourmente révolutionnaire.

Leur fête est célébrée à Soissons et à Reims, le 1er septembre. L'Eglise de Soissons, qui l'a élevée au rite double de 1re classe, a récemment obtenu du Saint-Siège un indult qui lui permet d'en remettre la solennité au dimanche suivant.

Saint Sixte, ce jour-là, appartient à la mémoire de l'Eglise, et saint Sinice à celle du martyrologe de France. Des documents erronés, qui datent de la fin du XVIe siècle, ont fait inscrire au martyrologe romain saint Sixte parmi les martyrs. L'erreur est aujourd'hui reconnue.

SAINT DIDIER, ARCHEVÊQUE DE VIENNE

Fête le 23 mai.



Martyre de saint Didier.

DIDIER AUX ÉCOLES

Didier naquit à Autun, d'une illustre famille, vers l'an 540. L'ancien Bréviaire d'Autun nous apprend qu'il était neveu de saint Syagrius, évêque de cette ville, proche parent de la reine Brunehaut, femme de Sigebert, roi de Neustrie.

A Autun, florissait alors la célèbre abbaye de Saint-Symphorien. C'est là, vraisemblablement, que fut placé le jeune Didier, sous la discipline de l'Eglise. Il fit, en cet asile de la piété et des lettres, de rapides progrès dans les sciences humaines, au point qu'il surpassa ses compagnons d'études; de même que, dans la suite, il devait briller, par son courage et sa haine du mal, au-dessus de tous les évêques de son temps.

La famille de Didier possédait, près des bords du Rhône, sur les confins des deux diocèses de Vienne et de Lyon, la villa et la terre de Feysin; elles lui furent données pour patrimoine.

Cependant, ses études achevées, le jeune patricien, quittant sa ville natale, vint s'établir à Vienne.

En ces temps-là, on le sait, les évêques tenaient école dans leur propre palais. Le bruit de leur sainteté attirait de toutes parts des jeunes hommes

vertueux, qui venaient puiser dans leurs exemples la pureté des mœurs et la saine doctrine.

Didier entra ainsi dans la maison de son évêque, saint Naamat. Mieux encore, il pénétra très avant dans son estime et dans son intimité, et, près de ce véritable père, il fit de grands progrès dans les sciences sacrées.

Il ne fut pas moins cher aux trois prélats qui succédèrent à Naamat sur le siège métropolitain de Vienne : saint Philippe, saint Evance et saint Vère. Il devait continuer après eux cette chaîne glorieuse et ininterrompue de saints pontifes; à l'auréole de la sainteté, il ajoutera même la palme du martyre.

DIDIER ARCHEVÊQUE DE VIENNE
PREMIERS RAPPORTS AVEC LE PAPE SAINT GRÉGOIRE

En 596, à la mort de saint Vère, Didier, qui avait servi dans les rangs inférieurs de la cléricature et rempli auprès de son prédécesseur les fonctions d'archidiacre, fut appelé, par les suffrages unanimes du clergé et du peuple de Vienne, au siège de cette métropole.

Saint Grégoire le Grand occupait alors la chaire de saint Pierre. L'illustre Pontife conçut, on le sait, le projet de faire pénétrer, dans le pays des Angles, encore idolâtres, la lumière de l'Evangile. Il avait choisi pour chef de la mission projetée le moine Augustin, prévôt de Saint-André de Rome, auquel il associa quelques religieux.

Ces missionnaires devant traverser la France, saint Grégoire, pour leur faciliter le voyage et leur assurer les secours nécessaires, en écrivit aux rois Thierry et Théodebert, à la reine Brunehaut, leur aïeule et tutrice, ainsi qu'à plusieurs évêques des Gaules, entre autres à saint Didier de Vienne et à Syagrius d'Autun, dont il connaissait le zèle et le crédit à la cour de Bourgogne.

En 598, une autre lettre du Pape adressée à Didier ainsi qu'aux évêques les plus en vue leur demandait la tenue d'un Concile national comme remède aux malheurs des temps.

Les guerres continuelles dont la Gaule était le théâtre retardèrent de quelques années l'exécution des ordres du Souverain Pontife. Ce fut en 601 que ce Concile se tint à Sens.

LA QUESTION DU PALLIUM — REPROCHES DU PAPE
PROPOS DE L'ENSEIGNEMENT DES LETTRES PROFANES

Saint Didier avait fait demander au Pape le pallium comme un honneur depuis longtemps accordé aux évêques de Vienne. Saint Grégoire lui répondit qu'il était prêt à lui envoyer cet insigne selon les anciens privilèges de son Eglise. Par ses ordres, des recherches avaient été faites dans la chancellerie pontificale, mais aucun titre concernant cette faveur n'y avait été découvert. Il engageait Didier à faire dépouiller les archives de l'église de Vienne et à lui communiquer les preuves de cette antique prérogative.

Didier, qui avait servi l'Eglise viennoise sous quatre évêques, était trop instruit de ses droits pour faire une demande indiscrète et hasardée. Il fournit les titres réclamés, et il était sur le point de recevoir le pallium, lorsqu'il fut calomnié auprès de saint Grégoire.

On avait rapporté à Rome que Didier s'occupait d'études profanes et qu'il enseignait la grammaire et les humanités. Voici la lettre que lui valurent ces faux rapports :

Grégoire, à Didier, évêque des Gaules.

« J'avais entendu parler avec grand éloge de votre habileté dans les sciences, et la joie que mon cœur en ressentait m'avait porté à vous accorder sans retard la grâce que demandait votre fraternité.

» Depuis, il m'est revenu que vous faisiez à quelques jeunes gens un cours de grammaire. Cette nouvelle m'a profondément affligé. Des lèvres qui ne devraient s'ouvrir que pour célébrer les grandeurs du Christ peuvent-elles glorifier les exploits d'un Jupiter? Ce qui est à peine convenable pour un pieux laïque devient un véritable crime pour un évêque. De grâce, apprenez-moi bientôt que vous avez renoncé à cette littérature légère du siècle.

» Je le sais, notre cher fils, le prêtre Candide (c'était l'administrateur du patrimoine de saint Pierre en France), a essayé de vous disculper : malgré tous ses efforts, je suis encore ému de ce qu'on ait eu l'audace de raconter pareille chose d'un évêque.

» Ainsi, dès que vous m'aurez confirmé la fausseté du rapport qui a été fait contre vous, et qu'il sera bien établi que vous ne vous livrez point à ces frivoles et vaines études, je bénirai Dieu de ce que des louanges blasphématrices données aux divinités païennes n'ont point souillé ni vos lèvres ni votre cœur. Alors, sans crainte et sans hésitation aucune, je vous accorderai la faveur que vous demandez. »

Si saint Grégoire trouvait peu opportun qu'un évêque enseignât la grammaire qui impliquait, on le voit d'après sa lettre, l'étude des auteurs profanes et surtout des poètes païens, il ne trouvait pas mauvais que cette science fût enseignée par d'autres; lui-même avait eu des rhéteurs pour maîtres, et jusque dans son palais, semble-t-il, des professeurs distingués enseignaient à de jeunes clercs la grammaire, la rhétorique et la dialectique.

Didier n'eut point de peine à se justifier pleinement de ces inculpations.

La preuve en est qu'il continua de correspondre dans les termes les plus filiaux avec l'illustre Pontife.

EXIL DE SAINT DIDIER

Brunehaut, pendant le règne de son mari Sigebert, s'était comportée avec assez de modération pour que les grandes qualités de son esprit et quelques actions utiles au public et à la religion couvrissent les défauts de son caractère et les vices de son cœur.

Mais quand, chargée de la tutelle des rois ses petits-fils, elle se vit souveraine, elle sortit de sa réserve. Le pape saint Grégoire, qui avait loué sa piété, étant mort, ainsi que Syagrius, évêque d'Autun, elle n'avait plus à craindre les avis et la censure de ces hauts personnages; aussi ne garda-t-elle plus de mesure.

Restait saint Didier, qui presque seul pouvait s'opposer à ses violences; il le fit avec un zèle dont il devint la victime.

Brunehaut ne pouvait pardonner au saint évêque la généreuse liberté avec laquelle il s'élevait contre les désordres de la cour. L'abbé de Luxeuil, saint Colomban, avait été exilé pour le même motif. Un ordre royal avait suffi pour éloigner un moine d'origine étrangère; mais pour chasser de son siège un des premiers métropolitains des Gaules, il fallait une accusation juri-

dique et une sentence conciliaire. Brunehaut se procura l'une et l'autre.

A prix d'argent, on acheta le faux témoignage d'une malheureuse perdue de mœurs, laquelle eut l'impudence d'articuler contre Didier une accusation infâme.

Un Synode se réunit à Chalon-sur-Saône (603) et prononça la déposition du pieux évêque. Les actes de ce conventicule simoniaque ont disparu.

Saint Didier avait cependant été défendu avec courage par saint Arey, évêque de Gap, qui ne put empêcher ni son injuste déposition, ni son exil. Ce saint évêque pénétra dans la prison de l'accusé, lui offrit les consolantes paroles de l'amitié, releva son espérance et sa foi, lui affirmant que le Sauveur avait daigné lui apparaître et lui montrer la belle place qui lui était réservée dans le ciel.

L'évêque calomnié fut exilé dans l'île de Leuwis, en Ecosse, et Domnole placé par intrusion sur le siège de Vienne. Dans sa retraite, Didier menait la vie d'un ascète. Bientôt, les miracles que Dieu opérait par son serviteur attirèrent à sa cellule un immense concours.

Avec l'huile de la lampe qui brûlait devant l'autel de l'oratoire où il offrait le Saint Sacrifice, il guérissait les malades.

L'une des guérisons les plus éclatantes fut celle d'un lépreux, délivré de son mal horrible, après que l'évêque exilé eut fait quelques onctions sur ses plaies avec l'huile miraculeuse.

Une autre fois, on lui présenta un vase plein de vin; Didier donna ordre d'en servir à tous les pauvres qui venaient le visiter.

« Seigneur, lui dit un jour son serviteur tout attristé, la provision touche à sa fin, à peine en reste-t-il assez pour un repas. »

L'évêque lui dit: « Allez et regardez bien si vous ne vous êtes pas trompé. »

Le serviteur retourne aussitôt au cellier, et, ô merveille! trouve la provision intacte et le tonnelet rempli.

HEUREUX RETOUR

La renommée porta jusqu'à la cour et à la ville de Vienne la connaissance de ces merveilles.

Un sourd-muet subitement guéri, trois lépreux rendus à la santé parcouraient la Burgondie où ils étaient connus, montrant partout le vivant témoignage de la sainteté du proscrit. Un des faux témoins, qui avait déposé contre lui au Synode de Chalon, fut massacré, sous les yeux de Thierry et de Brunehaut, par la foule irritée.

En présence de ces manifestations, populaires d'une part, surnaturelles de l'autre, Brunehaut donna l'ordre de rétablir l'homme de Dieu sur le siège de Vienne dont il était dépossédé depuis quatre ans.

Les députés royaux vinrent le trouver dans sa solitude. Prosternés à ses pieds, ils le supplièrent d'oublier une condamnation frauduleuse et injuste; mais le saint évêque refusa de les suivre. Il fallut que la population de Vienne se présentât éplorée devant son pasteur pour vaincre sa résistance. Didier se laissa fléchir.

Lorsqu'il rentra dans Vienne, le peuple crut revoir la lumière du ciel après de longs jours de ténèbres; les fidèles chantaient des cantiques d'allégresse dans les rues de la cité, on jetait des fleurs sur son passage, on se pressait pour le voir. Comme autrefois à Ephèse quand l'apôtre Jean revint de Pathmos, la foule se porta à sa rencontre en criant: Béni soit celui qui revient au nom du Seigneur!

Ce fut au milieu de ces transports d'enthousiasme qu'il remonta sur le siège pontifical, et l'intrus fut contraint de prendre la fuite

NOUVELLES PERSÉCUTIONS — MARTYRE DE SAINT DIDIER MORT DE BRUNEHAUT

La colère de Brunehaut n'était point désarmée Le magistrat de Vienne, voulant plaire à la reine, semblait prendre à tâche de molester le saint évêque.

Un jour, il fit arrêter douze clercs pendant un office pontifical et les jeta au fond d'un cachot.

Didier, pénétré de douleur, répandit ses larmes devant Dieu, et, pendant sa prière, le prêtre saint Sévère, mort depuis longtemps, et dont les reliques reposaient dans l'église Saint-Etienne, apparut aux prisonniers, rompit miraculeusement leurs chaînes et ouvrit les portes du réduit où ils gémissaient.

Pleins de joie, ils reviennent auprès de leur évêque, aux prières duquel ils attribuaient leur délivrance, et vont déposer leurs chaînes sur le tombeau de saint Sévère.

D'autres miracles, tels que la multiplication du pain, de l'huile, du vin, en un temps de disette, fixèrent de nouveau l'attention publique sur l'homme de Dieu.

Le jeune roi Thierry II témoigna le désir de voir un évêque de si grand renom.

Ce prince, qui avait été jusque-là d'une conduite assez légère, déjà à demi converti par les reproches de saint Colomban, consulta sérieusement saint Didier, et lui demanda si l'Eglise ne pouvait tempérer la sévérité de ses lois sur le mariage.

Le saint évêque répondit en développant les paroles de saint Paul: « Il vaut mieux contracter mariage que brûler des feux de la volupté. Dieu jugera sévèrement les fornicateurs et les adultères. Il n'est point permis de profaner nos corps, temples de l'Esprit-Saint. »

Il traita ce sujet délicat avec une éloquence et une majesté telles, que les assistants applaudirent. Docile à la voix de Didier, le roi fit demander la main de la fille de Vittéric, roi des Visigoths. Mais Brunehaut, qui spéculait sur les désordres de son petit-fils pour maintenir sa propre autorité, ne voulait pas d'une reine légitime près du jeune prince. Elle médita une horrible vengeance contre saint Didier.

Dès que l'évêque eut quitté Thierry II, elle ordonna à trois comtes, Beffano, Galifred et Betton, de le suivre et de le mettre à mort.

On entoura l'église où il priait; des meneurs essayèrent de soulever la foule en poussant des cris furieux contre l'évêque: « C'est un rebelle; c'est un ennemi du roi et de la patrie! »

Mais, craignant le prince auprès duquel Didier était en grande vénération, ils laissèrent le noble persécuté prendre les devants et continuer sa route jusque sur le territoire du pays lyonnais. Ils l'atteignirent aux bords de la rivière appelée Chalaronne, et le poursuivirent à coups de pierres, malgré les protestations et les efforts du peuple, qui voulait sauver son pasteur aimé.

Près d'être atteint par les assassins, Didier, à qui la veille saint Sévère était apparu et avait annoncé son martyre, s'agenouilla sur le chemin, pria pour ses bourreaux, confia au Christ ses ouailles et son Eglise de Vienne, puis attendit la mort avec intrépidité.

Un forcené le frappa à la tête avec une énorme pierre, et, comme il respirait encore, on l'acheva au moyen d'un levier.

C'est ainsi que mourut le saint évêque, le 23 mai 606, martyr de son zèle et de la justice, car, suivant la remarque de saint Adon, quoique ses persécuteurs ne lui aient point dit : « Sacrifie aux idoles », ils lui ont dit : « Consens à nos crimes, et tais la vérité! »

Traqué par ses ennemis, Didier s'était réfugié dans la maison d'un juif charitable nommé Ozanam. La bénédiction de Dieu se répandit sur cette hospitalière demeure dont le chef et sa famille se firent chrétiens; l'illustre Ozanam se glorifiait d'avoir pour ancêtre celui qui avait reçu sous son toit l'évêque martyr.

Didier fut inhumé à l'endroit où il tomba victime de la haine des méchants. Ce pays a pris le nom du Saint; on l'appelle Saint-Didier-sur-Chalaronne, aujourd'hui dans le diocèse de Belley.

Le tombeau de Didier devint aussitôt le théâtre de nouveaux prodiges.

Des aveugles y recouvraient la vue; de tous côtés, on venait en pèlerinage près de ses restes sacrés.

Un pauvre paralytique était porté par de pieux amis à divers sanctuaires où il sollicitait sa guérison. Jusque-là, leurs démarches avaient été inutiles; conduit à la tombe du martyr fraîchement immolé et marqué de son sang, il revint à une santé parfaite et put retourner à pied dans son pays.

Séclise, fille de Claude, habitant la campagne lyonnaise, vint aussi implorer le crédit de saint Didier pour obtenir la guérison d'une horrible plaie. Elle s'agenouilla près des dépouilles sacrées du saint évêque, toucha respectueusement la pierre tombale et pria avec une foi ardente. Aussitôt sa plaie se ferma, et celle qui pouvait à peine faire quelques pas revint, pleine d'allégresse et guérie, dans la maison paternelle, publiant partout la faveur insigne qu'elle devait au saint martyr.

Le supplice infligé plus tard à Brunehaut a été considéré par les écrivains de l'époque comme un châtiment de la justice divine.

Cette malheureuse reine tomba entre les mains de Clotaire II, petit-fils de Frédégonde, son implacable ennemie. Après l'avoir tourmentée pendant plusieurs jours, il la fit promener sur un chameau dans les rangs de l'armée, à travers les huées et les malédictions de la soldatesque. Enfin, il commanda de l'attacher à la queue d'un cheval indompté qui dispersa dans la campagne les chairs sanglantes d'une femme octogénaire qui avait gouverné les Gaules pendant près d'un demi-siècle. Ainsi périt la meurtrière du saint évêque.

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT DIDIER

Ethérius, deuxième successeur de saint Didier, obtint du roi Clotaire II l'autorisation de transférer à Vienne les restes du martyr. Dès que fut parvenue la nouvelle de l'autorisation royale, on convoqua l'assemblée des fidèles, on prépara des croix, des flambeaux; on disposa un cercueil couvert d'étoffes précieuses, et, vêtus d'habits de fête, sans plus tarder, les délégués viennois, sous la direction du clergé, s'acheminèrent vers la tombe de leur pasteur.

Mais les habitants du Lyonnais gardaient avec un soin jaloux le corps du martyr et ne voulaient point céder le sacré dépôt. Les envoyés de la ville de Vienne profitèrent de l'obscurité de la nuit pour enlever les précieux ossements, les mirent dans une barque sur la Saône, et vinrent aborder au bas de Lyon, en face de Feysin.

La villa de ce nom et les terres qui en dépendaient étaient le bien patrimonial de saint Didier. Dans un testament olographe, par lui rédigé en présence de plusieurs évêques, il avait consacré cette terre aux saints Machabées, à saint Maurice et à ses 6 660 compagnons. Ce sont les patrons de l'Eglise primatiale de Vienne.

L'évêque Ethérius se rendit à Feysin, avec la partie du clergé resté dans la ville. On procéda à la reconnaissance du saint corps, il était intact; on contemplait les traits vénérés d'un père, on baisait ses mains sacrées. Dieu l'avait non seulement préservé de la corruption du tombeau, mais s'était plu à le glorifier en guérissant les blessures des coups de pierre.

La sainte dépouille fut transférée au milieu des hymnes et des cantiques. Pendant le trajet, une femme possédée du démon obtint sa délivrance en approchant du corps du Saint. On le déposa solennellement dans l'église des Saints-Apôtres, hors les murs de Vienne, derrière le maître-autel, au chant des psaumes et aux acclamations populaires.

La tombe venait d'être fermée, quand une pieuse et illustre matrone conduisit au sépulcre miraculeux un aveugle-né qui recouvra la vue aux yeux d'une foule immense.

Cette translation eut lieu le 11 février, vers l'an 620; elle est indiquée dans le martyrologe romain.

Saint Didier est l'un des saints les plus populaires non seulement du Dauphiné, mais même de l'est et du midi de la France. Plus de 15 communes, dans l'Isère, l'Ain, le Rhône, la Loire, la Saône-et-Loire, l'Ardèche, les Hautes-Alpes, etc., se glorifient de porter son nom. Dans le seul diocèse de Grenoble, huit églises au moins l'ont choisi pour leur patron; dans celui de Belley, neuf. L'abbaye de Saint-Gall a été fondée sous son patronage. C'est ainsi que le souvenir des saints se conserve de génération en génération.

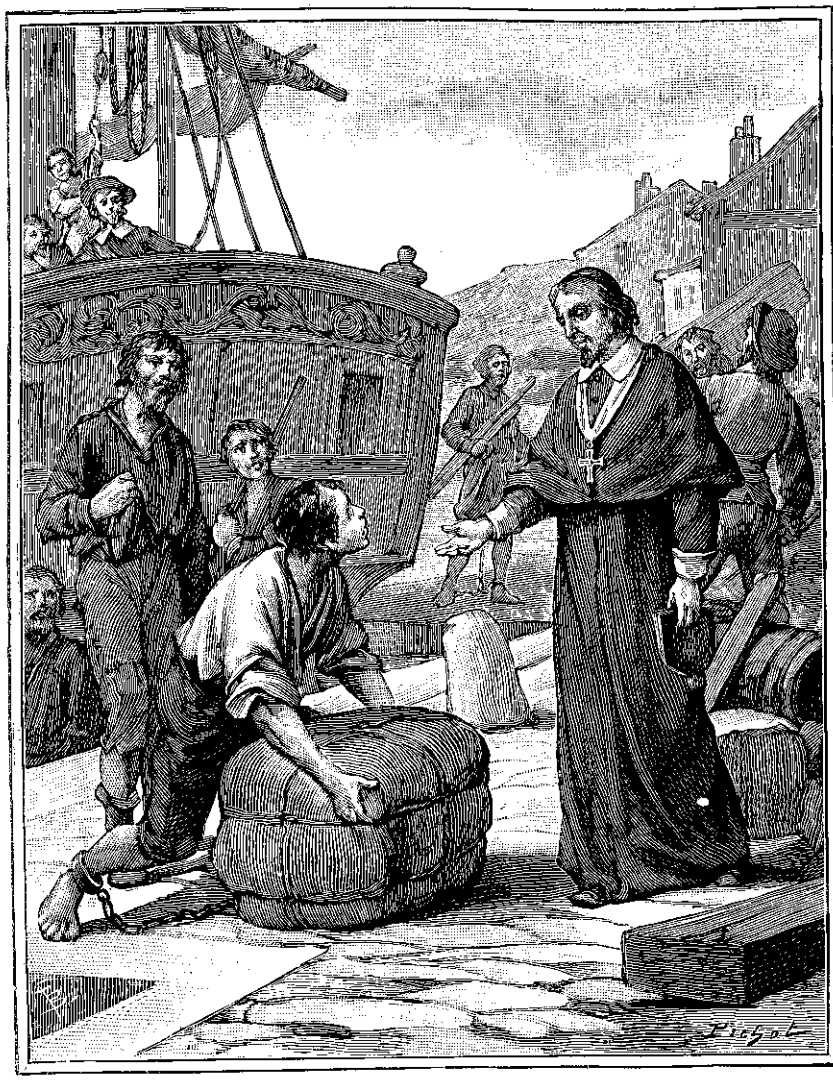
SOURCES CONSULTÉES

BOLLANDISTES : *Actes, par un auteur viennois contemporain du martyr. — Patrologie latine : actes rédigés par le roi espagnol Sisebut, proche parent et contemporain de Brunehaut.* — SAINT ADON : *Vie de saint Didier ;* c'est là qu'est racontée la translation des reliques du Saint. — THÉOPHILE REYNAUD : *Indiculus Sanctorum Lugdunensium, 1629.* — LELIÈVRE, MAUPERTUY, CHARVET, COLLOMBET, historiens de l'Eglise de Vienne. — *Bréviaires de Vienne,* 1522, 1678. — FLEURY, DARRAS : *Histoire de l'Eglise. — Vies de saint Sévère, de saint Arey, évêque de Gap. — Vie de saint Didier,* par un prêtre du diocèse de Belley. — *Vie de Frédéric Ozanam,* par son frère.

E. V.

LE VÉNÉRABLE JEAN-BAPTISTE GAULT (1595-1643)

PRÊTRE DE L'ORATOIRE ET ÉVÊQUE DE MARSEILLE



Le Vénérable visite les galériens de Marseille parmi lesquels son apostolat obtint les fruits les plus inespérés.

L'ENFANT (1595-1605)

« C'est sur les genoux d'une mère que l'homme se forme », a-t-on dit justement. Jean-Baptiste Gault, né à Tours le 29 décembre 1595, et son frère Eustache, son aîné de trois ans, eurent l'inappréciable bonheur d'avoir pour veiller sur leur enfance, comme plus tard sur leur prêtrise une mère chrétienne, « alliant par un admirable tempérament les caresses les plus tendres à la force d'un amour mâle et vigoureux. »

D'une piété expansive, d'une inaltérable douceur et d'une exquise pureté, Jean-Baptiste jouissait déjà d'une heureuse influence sur son frère, esprit curieux et investigateur.

Selon les uns, la grande aisance de la famille leur permit de recevoir à la maison les leçons d'un précepteur; selon d'autres, ils furent envoyés à des écoles élémentaires.

Le père, témoin de « la grande ouverture qu'Eustache avait pour les sciences, » interrompit ses études de latinité et l'envoya à Lyon pour y développer ses aptitudes au point de vue commercial. Les charmes du commerce ne furent pour lui que mortel ennui; deux ans de séjour en Italie ne l'éprirent pas davantage. Dieu voulait ainsi détacher son cœur des choses périssables.

L'ÉTUDIANT (1605-1617)

A l'âge de douze ans, Jean-Baptiste fut envoyé

à Lyon, chez les Pères Jésuites. Eustache vint bientôt l'y rejoindre. Les deux frères terminèrent ensemble leurs études de grammaire et leur rhétorique, et en 1612 commencèrent au collège de La Flèche, le cours de philosophie.

Jean-Baptiste laissait à Lyon le souvenir d'un abandon sans fierté, d'une intimité sans partialité et surtout d'une piété angélique. Ravi des beautés de cette âme, son confesseur lui avait permis à douze ans d'émettre le vœu de chasteté. « Ah! disait plus tard Jean-Baptiste, de combien de grâces ce vœu n'a-t-il pas été la source pour moi et combien il m'a gardé! »

Ses confesseurs avoueront qu'il ne ternit jamais l'innocence baptismale, et lui-même déclarera n'avoir jamais su ce qu'était une pensée impure.

Un jour, les deux frères, dans un épanchement intime, se communiquèrent leur mutuelle intention d'embrasser le sacerdoce et d'entrer ensuite à l'Oratoire, famille religieuse que le cardinal de Bérulle avait fondée le 11 novembre 1611.

Désireux de s'instruire plus complètement, les deux étudiants demandèrent en 1615 de se rendre à Rome.

Là, si les maîtres de la science achevèrent de les former, la présence des Catacombes où fleure si bon l'odeur du martyre et la visite des sanctuaires entretinrent leur piété. Leur unique délassement était des promenades toujours faites à deux et aux mêmes heures, ce qui faisait dire aux marchands habitués à les voir ainsi : « Voici le corps et son ombre. »

La mort rapide de leur père qui laissait une fortune embrouillée hâta leur retour, et, laissant à leur mère le soin d'éclaircir leurs intérêts matériels, ils se rendirent en Sorbonne, à Paris, pour compléter leur enseignement théologique.

Dans cette dangereuse cité, que l'on a appelée « l'Université des sept péchés capitaux », les étudiants restèrent sages et purs, aimés de leurs condisciples et aimables pour leurs maîtres. Leurs grades conquis, ils revinrent à Tours demander à leur mère l'autorisation de réaliser leur dessein. Eustache avait alors près de vingt-cinq ans, Jean-Baptiste vingt-deux et demi.

LE RELIGIEUX (1618-1619)

Le 10 juin 1618, une femme accompagnée de deux jeunes gens frappait à la porte de l'Oratoire. Quand le P. de Bérulle parut, elle se jeta à ses genoux : « Mon Père, voilà tout ce qui me reste sur terre, voilà les deux trésors que Dieu m'avait confiés, je vous les donne sans angoisse, mais puisque tout mon cœur sera avec vous, promettez-moi que j'aurai du moins une part à tout le bien qui se fait dans votre maison et que vous daignerez m'en considérer comme la petite servante. »

Cette femme était la mère de nos deux sorbonniens. Son intelligence avait sauvé leur fortune, sa foi et son cœur de chrétienne consacraient à Dieu leur avenir.

Comme eux elle avait dit adieu à la ville de Tours en faisant un don de 10 000 livres pour aider à la fondation d'une maison de l'Oratoire dans cette cité.

Un directeur tel que M. de Bérulle, devait créer dans des âmes si bien préparées des merveilles de vertus.

Pénétré par son enseignement de la grandeur de Dieu et du néant de la créature, Jean-Baptiste contracta pour jamais l'habitude de la présence de Dieu et une profonde humilité.

Il regardait rarement au ciel, se disant indigne d'un tel spectacle; toujours il refusa de laisser faire son portrait, disant « qu'il ne saurait laisser prendre des copies d'un original que tout le monde, ainsi qu'il faisait lui-même, devait considérer comme ne méritant que le mépris ».

Laissons parler de lui le P. Cloyseault, le vertueux historien de l'Oratoire.

« Il vivait dans une très grande retraite, ne se mêlant d'aucune affaire temporelle, ne voulant d'autre portion que Dieu; quand la charité l'obligeait de parler au prochain, on sentait dans son discours le feu qui brûlait son cœur ; on ne le quittait jamais sans ressentir quelque impression de piété.

» Il était le plus obéissant de la maison, et sa fidélité se montrait aussi bien dans les petites choses que prescrivent les règlements de la Congrégation que dans les grandes.

» Il pratiquait soigneusement l'humilité, la charité envers tout le monde; découvrait naïvement ses besoins et tentations à son directeur; faisant deux fois chaque jour l'examen de sa conscience, la première avant dîner, la seconde avant de se coucher, pour honorer la passion de Notre-Seigneur.

» On ne peut pas être plus exact à pratiquer les règlements qu'il l'était; aussi avait-il coutume de dire : « Rien n'est bas au service de Dieu, pourvu qu'on ait la gloire et l'intention de le servir. »

LE SUPÉRIEUR (1620-1634)

Ce fut à Troyes, dans la maison où Eustache avait été nommé supérieur, que le fervent novice reçut le sacerdoce. Il savourait à peine les joies de sa prêtrise, que le P. de Bérulle le manda à Paris. Dès son arrivée, le digne fondateur, comme s'il prévoyait sa grandeur future, se prosterna à ses genoux et lui baisa humblement les pieds.

Toute la vie des deux Oratoriens tourangeaux devait justifier cette observation d'un historien : « Il est peu de Frères de l'Oratoire aussi souvent déplacés que les Frères Gault, mais cela tient à ce que l'estime qu'on avait de leur obéissance aveugle et des rares qualités de leur intelligence et de leur jugement faisait qu'on ne craignait pas de recourir en toute occasion à eux, les sachant capables de remplir les emplois les plus difficiles. »

Dijon (1622), Langres (1623) reçoivent Jean-Baptiste comme supérieur qui, l'année suivante, accompagne son frère dans une fondation en Espagne.

A Madrid, leur prédication pleine d'onction et de doctrine, leur piété modeste et aimable, leur dévouement surtout pour les malades de l'hôpital Saint-Louis qu'ils dirigeaient leur valurent l'estime générale.

Bientôt, Jean-Baptiste dut être rappelé. Sa santé était sérieusement ébranlée. Dame Marguerite obtint de le soigner et de le guérir. L'heureux convalescent est alors nommé supérieur (1625) au Mans.

Tout à coup, au milieu de ses travaux, une lettre lui apprend que sa mère est mourante. Il vole à Tours, mais trop tard. L'héroïque femme a achevé sa vie par un acte sublime de charité. Pour conjurer une troisième crise très pernicieuse de fièvre, le médecin lui avait prescrit un remède particulier. La malade allait le prendre quand elle est informée qu'une mère de famille, dans la misère, s'éteint du même mal, faute du même remède : « Portez-lui le mien, dit-elle alors, pour moi il sera toujours temps. » Malheureusement, son entourage oublie de le remplacer. Survint une troisième crise et cette fois mortelle.

Jean-Baptiste rentre au Mans. Il se prodigue de nouveau. Au docteur qui lui recommande de se ménager un peu, vu son affection de poitrine : « Ah! répond-il, je souffre déjà trop du peu que je fais. »

Dieu, bénissant son dévouement, l'assistait visiblement. Deux fois le pain vint à manquer à sa nombreuse communauté; comme il enjoignait au réfectorier de sonner pourtant le repas, un inconnu se présenta à la porte avec plus de pain qu'il n'en fallait pour un jour et une forte somme.

En 1629, Eustache, de retour de Madrid, fut nommé supérieur à Tours. L'éloignement de son frère avait été bien dur à son cœur. Il obtint de partager de nouveau son supériorat « avec sa chère ombre ». La joie de se retrouver fut bientôt traversée par une grande tristesse. Le 29 octobre, leur père spirituel, M. de Bérulle, rendait sa belle âme à Dieu. Le R. P. de Condren lui succéda dans sa charge de général de l'Oratoire, Eustache fut nommé premier assistant, avec résidence à Paris, et Jean-Baptiste prit pendant trois années le gouvernement de la maison de Tours, prêchant dans toutes les paroisses de campagne sans pouvoir satisfaire son zèle de missionnaire.

LE MISSIONNAIRE

Missionnaire, Jean-Baptiste l'était dans toute la force du mot. Il aurait voulu n'être que cela. Le prêtre dédaigneux d'un travail ingrat, le prêtre soucieux de ses aises, lui faisaient horreur. « Le premier, disait-il, est indigne d'être missionnaire, le second est en contradiction avec Jésus-Christ qui a choisi la croix et qui ne seconde que ceux qui l'embrassent généreusement. »

Sa tendresse pour les pécheurs est extrême; il s'impose pour eux les plus rudes mortifications et sa mansuétude fait le principal instrument de son succès.

Jaloux, le démon essaye de se défaire de lui. Le Père prêchait en Flandre. Un soir, au sortir d'une conférence où il avait été goûté de tous, un groupe d'hérétiques l'attend dans la rue, l'assaille à coups de bâton et le laisse pour mort. Leur victime se relève péniblement, elle pleure, non d'avoir souffert, mais de n'en être pas morte!

Aux protestants de la ville de Montauban, sa courtoise patience arrache ce cri : « Ah! si tous les catholiques nous parlaient avec de tels égards, il nous en coûterait peu de le devenir sur l'heure! » Et des ministres abjurent leurs erreurs.

En 1634, Eustache avait prêché un Carême à Bordeaux. L'impression fut telle, que Mgr Sourdis résolut d'attacher à son diocèse un homme de cette valeur et il le nomma vicaire général, puis, pour le fixer à jamais dans la Guyenne, il le promut à la charge de curé dans la paroisse de Sainte-Eulalie, à Bordeaux. Son frère convalescent d'une grave maladie le remplaça comme supérieur à Tours.

LE CURÉ (1634-1640)

Pénétrons quelques instants dans le presbytère du nouveau curé. Le mobilier y est plus que modeste. Seule, la bibliothèque est riche, les œuvres de saint Augustin en forment surtout le fond.

Jean-Baptiste vit en commun avec ses vicaires; s'il leur trace leurs travaux, il s'en réserve les plus ingrats.

Un jour, il dînait avec son clergé, on sonne pour un malade. Son frère Eustache le voit sur le point de quitter la table : « Envoyez-y donc un de vos vicaires, lui dit-il. — Ah! répond en souriant le zélé pasteur, on ne va pas au ciel par procureur, « il faut donc bien que je travaille pour gagner ma place ». Et il sort.

A l'extérieur, le curé de Sainte-Eulalie est le père des pauvres, le distributeur de la doctrine, le pasteur des brebis égarées, un ange de paix.

En 1634, Louis XIII édicte un impôt nouveau sur les cabaretiers. Ce n'est pas l'affaire des Bordelais; bientôt l'émeute gronde; la populace s'arme : « A mort tous les représentants de l'autorité! »

« Il valait mieux à cette heure, dit un historien, être un vulgaire portefaix qu'un employé du roi. »

Le sang coule, le pillage devient général. Devant cette troupe affolée, le curé de Sainte-Eulalie ouvre toute grande la porte de son église, et au milieu des glaives brandis contre lui le pasteur monte en chaire, conjure les émeutiers de revenir à la raison. Bref, il fait tant que sa douceur calme cette tourbe furieuse et sauve ainsi la ville de Bordeaux des plus graves malheurs.

Chaque dimanche, il montait trois fois en chaire, et le docteur de Sorbonne savait adapter la doctrine au niveau de toutes les intelligences. Un état chronique d'inflammation de poitrine lui rendait la prédication douloureuse. Il ne crut pas pourtant pouvoir se dispenser des grandes stations oratoires.

Par les froides matinées d'hiver, il allait lui-même, sous prétexte de bénir les champs, convier les paysans au service divin, et, malgré tous ces travaux, il trouvait encore moyen d'aller enseigner la théologie au Grand Séminaire.

Eustache était venu rejoindre son frère. Les deux Tourangeaux se trouvèrent bientôt trop entourés d'estime et de vénération; un jour, ils allèrent trouver l'évêque et s'offrirent comme simples vicaires forains.

La Providence allait en décider autrement; Mgr de Sourdis, en 1639, proposa Eustache pour l'évêché de Marseille. Richelieu accepta et, aidé de l'éloquence persuasive de Jean-Baptiste, triompha des répugnances de l'humble religieux.

Après un voyage à Paris, après la composition d'un long ouvrage historique entrepris sur l'ordre du cardinal, l'évêque nommé se sentit tout à coup épuisé. Le 13 mars 1640, il rendait sa belle âme à Dieu après avoir reçu l'absolution de son frère.

« Je ne serai sacré que dans la gloire de Dieu, avait prophétisé l'agonisant; pour vous, frère chéri, vous le serez ici-bas de l'huile des pontifes, vous serez évêque et vous me succéderez; mais n'ayez crainte, avant peu, avant bien peu de temps je viendrai vous quérir. »

Un mois plus tard, le roi proposait Jean-Baptiste au Souverain Pontife comme successeur de son frère sur le siège épiscopal de Marseille.

L'ÉVÊQUE NOMMÉ (1640-1642)

Atterré par cette nouvelle, Jean-Baptiste se retira dans sa chambre en sanglotant..... Là, il se mit en prière, résolu de refuser. Soudain une voix retentit à son oreille : « Et mes captifs, et mes galériens, que deviendront-ils alors si tu refuses? » Dieu parlait; le pasteur obéissant se soumit.

Comme les Bulles tardent à venir, le nouvel évêque assiste à Paris à l'élection du R. P. Bourgoing au supériorat général de l'Oratoire, obtient pour moniteur et surveillant de sa conduite privée le R. P. Petit, et entreprend avec le P. de Condren une mission à Soissons.

Tant de fatigues brisent sa santé délicate. De nouveau, il s'achemine vers la Touraine, après

avoir écrit à son diocèse : « J'estimerais toujours à bénédiction les plaies qui m'arriveront au service de mon Maître, et la mort me serait glorieuse si je la gagnais en tâchant de lui gagner des âmes. Je ne refuse pas néanmoins de chercher des remèdes, qui me rendront plus disposé à servir dans le diocèse de Marseille. C'est la seule vue que j'aie dans les remèdes, car sans cela j'estimerais la mort plus avantageuse que la vie. » Une seconde fois rétabli, il retomba une troisième fois. Les médecins l'envoyèrent au Mans où il retrouva une vigueur inespérée.

L'arrivée des Bulles, le 14 juillet 1642, lui causa une vive émotion; il se retira dans sa chambre en disant à ses serviteurs : « C'est maintenant que je suis chargé comme il faut! Qu'on me laisse, je vais me donner un peu à Notre-Seigneur. »

Après une retraite de dix jours, Jean-Baptiste fit une confession générale au P. Guillart d'Arcy; la faute dont il s'accusa avec le plus de larmes fut d'avoir trop facilement accepté l'épiscopat.

Quand le 6 janvier 1643 le saint évêque arriva en vue de Marseille, il s'écria : « Voilà le futur théâtre de mon salut ou de ma réprobation éternelle. » Ce devait être le lieu de son triomphe.

MONSIEUR DE MARSEILLE (1643)

Depuis plus de deux siècles, la baronnie d'Aubagne était la dotation des évêques de Marseille. Le 7 janvier, le nouvel évêque y fut reçu avec tous les honneurs du grandiose cérémonial de l'époque. Il y demeura jusqu'au 17 janvier.

Ce jour-là, le modeste Oratorien refusa de faire une entrée solennelle à Marseille, en disant « qu'imitateur de Jésus-Christ, l'évêque devait se souvenir de l'humble appareil avec lequel le Sauveur fit son entrée dans Jérusalem et qu'il ne saurait lui convenir d'agir autrement que son Maître ».

Il se rendit le lendemain à la cathédrale et parla à son peuple avec tant d'ardeur que, rentré à la prévôté, il fut contraint de s'aliter.

A peine remis, le généreux évêque se met à parcourir toutes les communautés de sa ville, semant partout des aumônes à profusion, signe le 27 janvier l'acte de fondation des Sœurs de la Miséricorde dans la ville de Marseille, sauve de la ruine le monastère des Repenties, visite les hôpitaux, les prisons et se voit obligé au mois de février d'aller quelques jours dans sa baronnie d'Aubagne pour remettre ses forces épuisées.

Après avoir en vain essayé de quitter le palais de la prévôté pour établir sa résidence à l'Hôtel-Dieu, le charitable pasteur renvoya son concierge pour laisser sa porte ouverte à tous. Aussi est-il très visité et à toute heure. Un jour, une noble demoiselle, tombée dans la misère, vient la lui exposer. Pour ne pas être reconnue, elle s'est couverte d'un voile épais. Au premier mot de sa détresse, l'évêque lui donne cent écus..... Au comble de la joie, la solliciteuse veut se faire connaître. Le prélat préfère ignorer son nom et lui déclare qu'il est plus heureux de l'avoir assistée qu'elle ne l'est de son secours.

Dans son palais, les serviteurs s'impatientent parfois de sa générosité. Il était si généreux, a déposé son cocher, qu'une « fois pour donner davantage, il fit vendre deux de ses chevaux ». « Un autre jour, reprend son économe, un gentilhomme ruiné s'est présenté le soir. — Que vous reste-t-il? me demande Monseigneur. — Tout juste de quoi faire souper le personnel aujourd'hui. — Donnez, donnez, me répond le prélat, vous trouverez bien demain dans la ville un trompette pour mettre aux enchères ma seconde paire de chevaux. Serait-il admissible qu'un père dît à ses enfants : « Je n'ai plus rien à vous donner », tandis qu'il aurait deux chevaux à l'écurie. »

L'APOTRE DES GALÈRES

« Les galères sont des prisons où l'esprit est encore plus mal traité que le corps, où le salut court beaucoup plus de dangers que la santé. »

Monseigneur de Marseille, touché d'une profonde compassion, fait construire un hôpital pour les galériens malades, et, aidé d'une vingtaine de missionnaires choisis parmi les plus zélés, il entreprend une mission de vingt jours sur chaque galère, composée de 275 rameurs et de 80 soldats. Chaque matin, il est sur la planche qui mène aux galères, et tout le jour il y fait des conquêtes inespérées. Dans ces geôles suffocantes de puanteur, l'évêque malade semble ne rien souffrir. Un capitaine le blâme de s'égarer ainsi avec une chétive santé dans de tels cloaques : « Ah! Monsieur, lui répond-il, s'il vous fallait conduire votre galère d'ordre du roi, par le temps le plus mauvais et vers les côtes les plus inhospitalières, comme loin de déserter votre poste vous vous tiendriez honoré de monter à l'avant. Je suis évêque et père, ne vous étonnez pas de ma joie de voler là où la consigne m'appelle. »

Avec un pareil dévouement, la mission a plein succès « et les enfers flottants deviennent autant d'églises flottantes ». « Vrai, déposera plus tard un lieutenant, si Monsieur de Marseille eût un peu vécu, à en juger par ce qu'il opéra sur les galères, il eût transformé tout Marseille. »

Tout à coup on apprend que les galères vont appareiller. Monsieur de Marseille retourne à ses chers forçats, et, le 9 mai, confirme dans une seule matinée 600 galériens qui n'ont pas encore reçu le signe sacré des soldats de Jésus-Christ.

La veille du départ, il reste douze malheureux à confirmer, les confesseurs les déclarent prêts. Mais la nuit est humide. N'importe, le pasteur héroïque vole à eux, les confirme et leur adresse ses paternelles exhortations. C'étaient ses dernières. Le soir, la brume pénétrante saisit la poitrine de l'évêque. Jean-Baptiste allait succomber martyr de sa charité.

Treize jours après le 23 mai 1643, l'évêque de Marseille suivait son frère dans la tombe. Il avait quarante-huit ans. Ses dernières paroles avaient été : « Sainte âme de mon Jésus, merci de m'avoir tant aimé. Mon cœur est prêt, venez, Seigneur Jésus, que je meure de la mort des saints. Mon Dieu, recevez mon âme. Jésus! Marie! »

LE VÉNÉRABLE

« Marseille a droit à avoir un saint, affirmait un dicton populaire. » Elle le possédait en Jean-Baptiste Gault. Bientôt un grand nombre de miracles signalaient son pouvoir auprès de Dieu. Ils se multiplièrent avec rapidité. Les biographes en comptent près de 800, et l'autorité ecclésiastique en a constaté juridiquement environ 70.

Le 4 février 1893, Léon XIII introduisait la cause de l'apôtre de Marseille.

Si l'Eglise fut lente à le mettre sur les autels, il faut attribuer ce retard à la prudence de la cour romaine et à la confiance trop expansive du peuple marseillais qui devança la solution du procès canonique.

Extrait de la vie du Vénérable Jean-Baptiste Gault, par l'abbé Payart d'Augery, Marseille, 1894.

SAINT DONATIEN ET SAINT ROGATIEN

OU LES ENFANTS NANTAIS, MARTYRS

Fête le 24 mai

Saint Donatien et Rogatien en prière dans la prison.

L'empereur Dioclétien, le plus acharné des persécuteurs, poussé par son gendre Galère, se résolut à lancer un nouvel édit de persécution contre les chrétiens. Il sévissait avec d'autant plus de fureur contre les disciples de Jésus-Christ que lui-même n'avait pas eu le courage de correspondre à la grâce de la foi. Les historiens nous apprennent en effet que plusieurs de ses parents étaient chrétiens, et le pape saint Caïus était son cousin. L'empereur avait choisi un de ses plus cruels ministres pour l'envoyer dans les Gaules. Le gouverneur partit avec l'ordre de n'épargner aucun de ceux qui refuseraient l'encens à Jupiter et à Apollon. De nobles victimes étaient prêtes.

CONVERSION ÉCLATANTE

Pendant que beaucoup tremblaient à l'approche du juge, à Nantes, un jeune chrétien se réjouissait. C'était le seigneur Donatien l'un des plus illustres jeunes gens de la ville. La mort endurée pour Dieu est si sainte et si glorieuse que les vaillants serviteurs de Jésus-Christ, loin de la craindre, la désirent comme une grande grâce.

Donatien descendait d'une des plus nobles familles de la ville de Nantes, mais cette gloire était peu de chose, car le Christ ne l'avait pas encore consacrée. En effet, les parents de Donatien étaient idolâtres et lui-même avait été élevé dans les erreurs grossières du paganisme; aussi aimait-il le cirque et les jeux, et sa nature ardente le poussait vers les combats sanglants de l'amphithéâtre. Cependant Dieu avait ses vues sur ce jeune homme admiré de tous; la grâce divine pénétrait peu à peu dans son âme en même temps qu'il croissait en âge. Bientôt Donatien commença à comprendre l'horreur de ces jeux où l'on versait à flots le sang humain. Dans le paganisme il voyait des trahisons, de basses flatteries, des tristesses sans consolation. Les chrétiens au contraire, remplis d'une inépuisable charité, intrépides devant la mort, joyeux dans les tortures, les prêtres chrétiens en particulier, édifiaient son âme amie de la vertu. Ses yeux désillés commençaient à apercevoir une grandeur autrement désirable et

belle que la richesse et la puissance. Donatien se rapprocha donc des chrétiens et résolut d'entrer dans leurs rangs. D'abord il s'abstint des sacrifices idolâtriques, des théâtres, des bruyants festins; il abandonna la compagnie dangereuse des flatteurs qui l'obsédaient sans cesse. Enfin, tous les liens étaient rompus, il fut chrétien.

Ce fut un véritable événement dans la ville. Les païens ne pouvaient concevoir que dans la fleur de la jeunesse, cet héritier d'une grande maison méprisât honneur, beauté, richesses pour se vouer à une mort certaine en devenant chrétien. On se demandait quel attrait l'avait séduit par ses charmes dans une religion abhorrée par les amis de la volupté. Mais Donatien méprisa tous les discours frivoles du monde et ne se laissa pas intimider par la pensée des souffrances qu'il aurait à subir. Pressé de se donner tout entier à Jésus-Christ, il alla se présenter aux prêtres pour être reçu au rang des catéchumènes. Il était déjà prêt à recevoir l'eau baptismale, et il appelait de ses vœux le jour de la rénovation.

BAPTÊME ET FRUITS D'APOSTOLAT

Enfin le prêtre admet Donatien au baptême. Le nouveau chrétien qui a choisi le Seigneur pour son héritage, ressent déjà les effets de la miséricorde divine. Son âme est inondée d'une allégresse toute céleste. Il manque cependant encore quelque chose à ce bonheur : Rogatien n'est pas aux côtés de son frère, le démon le tient encore sous son empire. Cette proie allait bientôt lui être arrachée, car Rogatien sentait bien le vide du culte de Jupiter et d'Apollon, son âme n'y trouvait point le repos et la paix, et sans voir encore clairement la lumière, il enviait le bonheur de son frère. Dieu récompensa une jalousie si sainte, et à la prière de Donatien, sa grâce se répandit dans l'âme de ce jeune païen qui voulait venir à la connaissance de son Créateur.

Donatien s'était fait son catéchiste, bien résolu de ne pas céder qu'il n'eût attiré son frère à la religion chrétienne. Rogatien, bien que l'aîné, écoutait avec une grande attention son jeune docteur. Le maître puisait ses enseignements dans la parole de Dieu et le disciple, apercevant la vérité, regrettait de n'en avoir pas connu plutôt la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle. Enfin il ouvrit son cœur et dit : « Donatien, maintenant je suis ton frère selon la foi et la grâce aussi bien que selon la nature. » Avec quelle effusion de joie le jeune chrétien le fit inscrire sur la liste des catéchumènes qui se préparaient au baptême.

LES PRÉDICATEURS

A peine converti, Rogatien se fit apôtre à son tour. Après avoir reçu les instructions du prêtre, il s'efforçait de les répéter aux autres et d'attirer à Jésus-Christ les âmes dont il avait partagé l'erreur. Mais l'ennemi allait bientôt se dresser sur sa route. Déjà des bruits de persécution se répandaient dans la ville. Ce n'était pas la crainte de la mort qui pouvait ébranler le nouveau converti, mais il craignait d'être enlevé par la persécution avant d'avoir été régénéré dans l'eau du saint baptême. C'était une tentation de l'ennemi. Rogatien en triompha dans l'un de ses doux et saints entretiens avec son frère. Soutenus l'un par l'autre, nos deux jeunes héros ne craignaient pas de paraître en public pour annoncer Jésus-Christ à qui voulait les entendre. Ils montraient la vanité des idoles qui ne pouvaient se venger elles-mêmes, la vanité de ces dieux de pierre dont beaucoup de païens eux-mêmes se moquaient tout en leur offrant des sacrifices. Ces discours pleins de feu entraînaient la multitude en forçant son admiration. Ils s'étonnaient en effet, ces païens, que l'on pût s'enflammer d'enthousiasme pour sa religion, car eux-mêmes n'éprouvaient point d'amour pour leurs dieux tout en les craignant un peu et en espérant leur protection. Les deux saints étaient sans cesse à l'œuvre, et quand ils avaient prêché les foules, ils tournaient leurs efforts vers la conversion de leurs amis. Le parfum de leurs vertus, leur charité affable, charmaient tous les cœurs, et la grâce remportait des victoires consolantes par le moyen de ses serviteurs. Toutefois ces conversions étaient plus le fruit de leurs prières que de leur éloquence.

DÉNONCIATION

Cependant le persécuteur approchait et répandait partout la terreur. Quand on sut qu'il entrait dans Nantes, la foule se porta à sa rencontre pour honorer l'envoyé de l'empereur. Elle demandait en même temps des victimes pour ses jeux et ces victimes c'étaient les chrétiens. Mort aux chrétiens, c'était le cri de toutes les bouches. Cependant, au milieu du tumulte, un païen s'approcha du préfet, il venait désigner les victimes les plus dignes de recevoir la couronne du martyre. « Maître très sage, lui dit-il, en fléchissant le genou, vous arrivez à temps pour ramener au culte des dieux ceux que l'on a vus courir après un crucifié des Juifs. Sachez donc que Donatien est disciple de cette religion et que vous devez sévir contre lui avec vigueur. Non seulement il ne sert plus les dieux, mais par la ténacité de ses vains discours, il a entraîné son frère à mépriser Jupiter et Apollon. Nos fêtes sont délaissées ! un nouveau culte remplace l'ancien. » Le cruel gouverneur comptait bien assouvir sa colère et repaître ses yeux de spectacles sanglants. La foule l'applaudissait et demandait la perte des chrétiens. Sur le champ, il envoie ses satellites avec ordre d'amener devant le tribunal le seigneur Donatien. Donatien ne se cachait pas et la demeure de son illustre famille était connue de tous. Les satellites revinrent donc bientôt avec leur proie vers la foule impatiente et avide de sang.

INTERROGATOIRE

Donatien était seul, car le cruel tyran avait voulu lui ôter la consolation suprême d'être aidé par la présence d'un compagnon de souffrances. Il espérait intimider ce grand cœur par la vue de la foule qui demandait son sang. Les instruments de supplice entouraient le tribunal, tout respirait la mort. Mais rien ne put troubler le calme du saint martyr, il comptait sur la grâce du Dieu tout-puissant qui viendrait à son aide dans le combat, et dans le fond de son cœur, il invoquait avec amour son céleste Roi, heureux de lui offrir sa vie comme un bon et fidèle soldat.

« Donatien, lui dit le juge, on prétend que vous avez abandonné les dieux qui nous ont donné la vie et nous la conservent. Votre bouche les blasphème, et vos discours séduisent le peuple à qui vous persuadez de croire à un crucifié pour avoir le salut. —Vous dites la vérité malgré vous, répond le jeune homme ; tout mon désir c'est d'amener au Christ, maître de l'univers, ce peuple que vous conduisez dans les chemins de l'erreur. » Et bravant la fureur du préfet, le jeune chrétien se tourne vers la foule immense qui se pressait aux abords du tribunal ; il

se met à prêcher avec force et clarté la religion chrétienne. En vain le gouverneur irrité le menace d'une mort imminente s'il ne cesse de pareils discours; Donatien continue à montrer au peuple, attentif et étonné, la vanité des idoles et la grandeur du vrai Dieu. C'était un triomphe pour la foi, tellement que le juge craignant des conversions nombreuses, donne ordre de jeter Donatien dans un cachot obscur et de le charger de lourdes chaines. Il fait ensuite amener son frère Rogatien.

Celui-ci n'était pas encore baptisé, il y avait plus d'espoir de le vaincre, surtout en présence des tourments.

ROGATIEN DEVANT LE TRIBUNAL

Rogatien, il est vrai, n'avait pas reçu la grâce du baptême, mais il avait prié et sa prière pénétrant le Ciel lui avait obtenu la force du Tout-Puissant. Il était bien résolu de souffrir plutôt mille morts que d'abandonner Jésus-Christ au moment du combat et de la victoire. Les satellites l'arrachèrent de sa demeure et le traînèrent sur la place publique devant le juge déjà furieux contre son frère.

Mais dissimulant sa haine et sa colère, le ministre de Satan lui fit un paternel accueil et essaya de le gagner par la douceur et la flatterie : il le louait de ses belles qualités, de ses richesses et de sa gloire que les dieux tout-puissants lui avaient prodiguées. « Enfin, lui dit-il, puisque vous n'avez pas encore été infecté de je ne sais quel baptême, ne vous obstinez pas davantage. Vous garderez tout ce que les dieux vous ont donné ; vous aurez la vie sauve, et un accroissement de richesses et de dignités dans le palais des empereurs, et dans le sénat de la Cité. »

Rogatien, rempli de l'esprit de Dieu, coupa court à ces vains discours et répondit au préfet : « Je ne m'étonne pas de vos promesses, car vous êtes aveugle; cependant je vous le demande : pourquoi mettre sur les autels des dieux qui valent moins que vous? Mais en les adorant vous vous rendez semblables à vos idoles, car si vos dieux de pierre sont sans âme et sans vie, ceux qui les adorent perdent l'intelligence et le bon sens. » Rogatien était donc aussi inébranlable que son frère. Jésus-Christ parlait par sa bouche et mettait dans son âme une force divine contre les tourments, la flatterie et toutes les ruses de l'Enfer. Le juge comprit qu'il était inutile d'insister davantage par des paroles et fit jeter le saint confesseur de la foi dans le cachot où était enchaîné son frère. Le lendemain, pensait-il, les tourments devaient avoir raison de leur fermeté, ou punir leur désobéissance par une prompte mort. En attendant, il alla présider une fête, pendant que ses innocentes victimes souffraient dans les fers.

LA PRISON

Mais pendant que le préfet recevait avec orgueil les applaudissements de la foule adulatrice, combien tendre et sublime était l'entrevue des deux frères dans leur prison ! Avec quelle effusion ils s'embrassèrent après le premier combat dont l'un et l'autre sortaient vainqueurs ; comme ils remerciaient Dieu de les réunir pour qu'ils pussent se consoler et se fortifier l'un l'autre. Ils lui rendaient grâces de les avoir jugés dignes de souffrir pour son nom, ils suppliaient les bons anges de les aider encore dans leur prochaine lutte contre les puissances des ténèbres.

Cependant une chose affligeait le cœur de Rogatien, c'était de n'avoir pas encore eu le bonheur de recevoir le baptême, Son frère le consola, lui assurant avec raison que le martyre lui ouvrirait certainement le ciel et il fit à haute voix cette prière : « Seigneur Jésus, qui voyez dans les désirs sincères le mérite de l'action elle-même, que la foi pure de Rogatien lui serve de baptême et si demain le glaive termine notre vie, que son sang lui serve de confirmation. »

Puis tous deux offrirent généreusement leur vie au Seigneur ; il leur semblait qu'ils n'étaient plus de la terre, qu'ils n'étaient séparés du ciel que par un voile fragile qui allait tomber dans quelques heures. La nuit entière se passa en pieux exercices et en saints entretiens.

MARTYRE DES DEUX SAINTS JEUNES GENS

Le lendemain, les portes du cachot s'ouvrirent, et les soldats les emmenèrent. Les deux enfants marchaient joyeux et fermes quoique lentement, accablés qu'ils étaient par leurs lourdes chaines; leur visage rayonnait d'une assurance et d'une beauté célestes. Ils traversèrent la place encombrée par la foule, et arrivèrent devant le tribunal où siégeait le préfet.

« J'ai usé de modération envers vous et je vous ai adressé de douces paroles, leur dit le magistrat païen, mais il est temps que la sévérité des lois exerce sur vous sa juste rigueur, si votre ignorance ou votre malice refuse d'adorer les dieux. » Les deux héros répondirent d'une commune voix : « Vous nous accusez d'ignorance; et, quelle est donc la science dont vous faites preuve en adorant sottement des dieux insensibles et sans vie comme le métal dont ils sont fabriqués; pour nous, nous sommes prêts à souffrir pour Jésus-Christ tout ce que le bourreau pourra inventer de tourments. Notre vie ne perdra rien à être rendue à Celui qui nous l'a donnée, et nous la retrouverons mille fois plus belle dans les splendeurs du ciel qui nous attend. »

Le préfet en fureur ordonne au bourreau d'attacher sur le chevalet les deux innocentes victimes; leurs membres sont déchirés et rompus, mais la force de Dieu soutient leur courage, et leur âme reste invincible; ni l'apostasie, ni même une plainte ne s'échappe de leur bouche, et Jésus-Christ devient victorieux dans ses serviteurs.

Mais il faut en finir, le préfet prononce la sentence de mort contre Donatien et Rogatien, les serviteurs du Crucifié. On conduit les deux enfants sur la place du supplice, et le bourreau, fidèle à imiter la fureur de son maître, transperce d'abord d'un coup de lance la gorge de ses victimes, et fait ensuite tomber leur tête sous le tranchant de sa hache. C'était le vingt-quatrième jour de mai. Les âmes bienheureuses s'envolaient vers le ciel où elles étaient reçues par les phalanges des anges, et déjà sans doute, imitant leur Maître divin, elles intercédaient pour leurs bourreaux.

PROCESSION CÉLESTE ET DÉLIVRANCE

Plus tard, la ville devenue chrétienne n'oublia pas les deux enfants qui avaient autrefois souffert le martyre dans son enceinte. Elle eut souvent à se louer de leur protection. On leur bâtit une église, et ils furent constitués patrons de la cité. Saint Grégoire de Tours nous rapporte que Clovis, encore païen, vint assiéger la ville de Nantes, il poussa le siège avec grande vigueur, car il était résolu de ne point céder. Depuis deux mois, les Nantais résistaient aux armes du roi des Francs, et ils allaient enfin succomber sans espoir de secours humain. Alors ils ont recours au ciel et à la puissance de leurs saints Patrons. Toute la ville se jette à genoux

et se met en prières. C'est le lendemain que l'on doit se rendre. Dans le repos de la nuit, les portes de la basilique des saints Donatien et Rogatien s'ouvrent, et des personnages, vêtus de blanc, un cierge à la main, sortent de l'enceinte sacrée. Bientôt la même chose se répète à l'église de Saint-Similin, il en sort un semblable cortège. Les groupes marchent en ordre de procession; ils se joignent, se donnent un salut gracieux, et tombant à genoux, font oraison. La prière terminée, ils s'en retournent dans le même ordre, et la vision disparaît. Aussitôt l'armée ni s'enfuit en désordre et avec tant de rapidité, qu'à la pointe du jour les Nantais accourus sur les murs, n'aperçoivent plus d'assiégeants. A la vue de ce prodige, un des capitaines de Clovis, nommé Chilou, se convertit et reçoit le baptême, témoignant que Jésus-Christ est le vrai Fils de Dieu.

En 1145, une partie des reliques des *Enfants Nantais* (c'est le nom que la ville de Nantes a donné à nos deux jeunes héros) fut transférée solennellement à la cathédrale par Albert, évêque d'Ostie, en présence de Hugues archevêque de Rouen, d'un grand nombre d'autres prélats et d'un immense concours de fidèles. La belle église bâtie sur le tombeau des deux martyrs a été en partie ruinée par la Révolution, mais en 1806, deux dames pieuses la firent généreusement réparer à leurs frais; elle est devenue une église paroissiale, elle est située à l'extrémité de la ville sur la route de Paris. On y conserve encore des reliques des deux saints, mais celles qui avaient été portées à la cathédrale ont été détruites par la révolution avec le trésor de la cathédrale.

Nantes possédait encore une autre église dédiée à ses deux illustres enfants, elle a été également renversée par la grande ouvrière des ruines, la barbare révolution, mais le couvent de Chartreux dont elle dépendait, devenu de nos jours un couvent de la Visitation, est heureusement encore un asile de la prière et de la vertu.

SAINT GÉRARD DE LUNEL

Fête le 24 mai

Gérard (appelé aussi Géri) naquit dans la seconde moitié du XIIIe siècle, à Lunel, au diocèse actuel de Montpellier dont le siège était alors dans l'ancienne ville de Magdelonne.

Son père et sa mère étaient de deux familles également illustres et pieuses. Son père Gérard Amicy, seigneur de Castelnaud, était de la maison de Sabran, l'une des plus anciennes du Languedoc et que les comtes de Toulouse avaient honorées de charges importantes; sa mère, Thérèse Raymond, était fille de Raymond Gausselin, baron de Lunel.

A l'âge de cinq ans, le vertueux petit Gérard faisait déjà partie de la confrérie de saint François alors récemment établie à Lunel et il en revêtait avec joie l'habit de pénitence; mais sa patrie ne jouit pas longtemps du spectacle de ses vertus naissantes. Philippe le Bel régnait alors en France, où son gouvernement ne faisait guère revivre les qualités si sincèrement chrétiennes de son aïeul saint Louis. Il était toujours question cependant de reprendre l'œuvre glorieuse des croisades contre l'envahissement croissant de la barbarie musulmane; pour favoriser cette chevaleresque entreprise, le Seigneur de Castelnaud céda au roi de France la moitié de la baronie de Lunel afin de mettre à sa complète disposition le port d'Aigues-Mortes. Il se retira donc avec sa famille au château de Rochefort, près du célèbre sanctuaire de la sainte Vierge si cher aujourd'hui à la piété des catholiques du Gard et d'Avignon.

Le jeune Gérard grandissait en piété et en vertus; son frère Effrenaud partageait sa ferveur. Ils résolurent de faire ensemble le pèlerinage de Rome et de Jérusalem et voulurent s'y préparer dans la retraite et la pénitence. Quittant le manoir paternel, ils se rendirent à quelques kilomètres de là, au pont du Gard, ils se choisirent chacun une cellule dans les arcades du vieil aqueduc romain, et y vécurent en ermites. Leur vie sainte fut bientôt l'admiration de toute la contrée et pour échapper aux louanges des hommes ils hâtèrent leur départ.

Ils partirent à pied, en vrais pèlerins, et arrivèrent heureusement après bien des fatigues au tombeau de saint Pierre. Après avoir prié à loisir dans tous les sanctuaires de Rome, ils se dirigèrent vers le port d'Ancône où ils espéraient s'embarquer pour la Terre-Sainte. Mais Gérard tomba malade en chemin, à Colombaro, dans le diocèse de Fermo; le mal fit des progrès rapides, et au lieu de la Jérusalem terrestre, ce furent les portes de la Jérusalem céleste qui s'ouvrirent devant lui.

Les paysans de la contrée, miraculeusement avertis de sa mort, accoururent à la pauvre chaumière où il venait d'expirer et obtinrent de nombreuses faveurs en venant prier à son tombeau. Le culte du serviteur de Dieu fut approuvé par Benoît XIV en 1742. En Italie, on l'invoque surtout contre l'épilepsie, et la ville de Monte Santo près de Colombaro a établi une confrérie en son honneur.

Le diocèse de Montpellier a obtenu de Pie IX, sous Mgr Thibaut, l'autorisation de célébrer aussi la fête de l'illustre enfant de Lunel. Elle fut solennisée pour la première fois, avec une grande pompe, le 8 juin 1837. On frappa à cette occasion une médaille commémorative; saint Gérard y est représenté en habit de solitaire, priant dans sa retraite du pont du Gard; à ses pieds gisent les emblèmes de sa grandeur terrestre abandonnée pour l'amour de Dieu : son épée, ses éperons, la couronne de baron, les armes de sa famille et l'écusson de Lunel. On y a représenté aussi un serpent : on raconte, en effet, que durant sa retraite au pont du Gard, il fut surpris par une crue des eaux qui dura plusieurs jours et ne lui permit pas de quitter la pile du pont où il était réfugié. Il y serait mort de faim, si la Providence qui envoya jadis du pain au prophète Elie par le ministère d'un corbeau, ne lui eût fait porter miraculeusement du pain par une anguille. Dans son pèlerinage en Italie, Dieu mit encore une fois les animaux à son service; un jour qu'il s'était égaré dans un bois, une ourse le ramena au chemin qu'il devait suivre.

Effrenaud, le frère de Gérard, après les funérailles de son compagnon, continua son pèlerinage vers Jérusalem, et mourut saintement à son retour, dans l'île de Rhodes.

NOTRE-DAME AUXILIATRICE

Fête le 24 mai.

Retour triomphal de Pie VII à Rome, le 24 mai 1814.
C'est pour perpétuer le souvenir de cette journée que fut instituée la fête de Notre-Dame Auxiliatrice.

MARIE, SECOURS DES CHRÉTIENS

La Sainte Vierge Marie, au pied de la croix où elle a souffert, en union avec son divin Fils, plus que tous les martyrs ensemble, a acheté, Dieu seul sait à quel prix! le droit d'intercéder efficacement en faveur des hommes. Là, Jésus nous l'a donnée pour Mère, il l'a établie la reine de l'Eglise et la protectrice des fidèles, et depuis ce jour Marie a été, pour les vrais disciples du Christ, pour tous ceux qui, par leurs bonnes œuvres et leur sainte vie, justifient leur nom de chrétiens, un secours tout-puissant.

Elle est le soutien, l'avocate, la mère de toutes les âmes, et chacun de nous en particulier, se rappelant les bienfaits qui lui sont venus par Marie, est en droit de dire : « Marie, elle est à moi, elle est mon secours et ma protection! Elle est ma divine *Auxiliatrice!* »

MARIE, FORCE DES ARMÉES CHRÉTIENNES

Ce n'est point ici le lieu d'entonner à Marie une hymne de louanges pour les faveurs sans

nombre qu'elle distribue dans le secret à toute âme qui l'invoque.

Nous voulons, dans cette livraison, montrer qu'elle donne force et victoire aux armées chrétiennes, et que, de tout temps, elle s'est employée à protéger l'Église contre les infidèles.

L'histoire ne compte plus les signalés succès remportés sur les barbares et dus à la souveraine intervention de la Vierge Marie.

De même, les villes, royaumes, empires tombés malheureusement sous le joug des païens, ont bien souvent recouvré leur liberté après avoir mis en fuite leurs tyrans, par un effet de la protection de cette Reine des cieux.

Que d'exemples à travers les siècles chrétiens!

L'empereur Héraclius triomphe des Perses d'une façon inespérée, il s'empare de leurs riches dépouilles et des armes d'or de leur chef.

Convaincu que, après Dieu, il devait à sa très Sainte Mère le succès de cette rencontre, il n'hésita point à lui en attribuer toute la gloire.

La protection de Marie délivra non moins miraculeusement la ville de Constantinople qu'assiégeaient aussi les Perses. Au dire d'historiens grecs, ces barbares virent paraître soudain en avant des murailles une dame revêtue avec magnificence. Ils la prirent pour l'épouse d'Héraclius. Ils connurent bientôt par leur défaite que cette princesse d'aspect si distingué était la souveraine qne les Grecs honoraient à l'église des Blaquernes et n'était autre que la Mère de Dieu.

Un peu plus tard, sous le règne de Léon II l'Isaurien, la même ville est assiégée pendant trois années par les Sarrasins. Les habitants, réduits à l'extrémité, portent l'image de Marie sur les remparts. Aussitôt, le malheur s'abat sur le camp ennemi; la peste, le froid et la faim y multiplient les victimes. Une affreuse tempête brise les vaisseaux dans le Bosphore. Le prince qui commandait les Sarrasins veut forcer l'entrée de la ville; son cheval refuse d'avancer. L'image de la Mère de Dieu qu'il aperçoit alors au sommet des murs lui fait comprendre enfin que Constantinople est défendue par une force que ni lui ni son armée ne parviendront à vaincre.

En Espagne, la Sainte Vierge bénit également les armes de Jacques Ier, roi d'Aragon, luttant contre les Maures. Il ne combat qu'après l'avoir priée, et c'est ainsi qu'il vient à bout d'enlever à ses ennemis trois provinces et d'édifier dans l'Aragon une forêt d'églises en l'honneur de sa glorieuse Reine. Il lui restait à conquérir le royaume de Valence: une fois de plus, il recourt à Marie, la fait invoquer publiquement par ses soldats. Ceux-ci s'élancent au combat, remportent une victoire insigne, et leur chef reçoit le surnom de *Victorieux*.

Nous ne voulons pas taire la rencontre fameuse dans laquelle Simon, comte de Montfort, mit en déroute, près de Toulouse, avec une poignée de soldats et le secours de Marie, une armée considérable d'Albigeois. Simon n'avait avec lui que 80 cavaliers et un millier de fantassins. L'armée hérétique comptait environ 100 000 hommes. Il en tua un bon nombre et dispersa les autres.

Les chevaliers de Rhodes éprouvèrent, eux aussi, la puissance du bras de Marie, et obtinrent, en 1480, par son intervention, un grand succès sur les Turcs. Ceux-ci, dit une pieuse légende, sapaient les murailles de la ville quand, à leurs yeux, apparut la Mère de Dieu armée d'un bouclier et d'une lance, et escortée d'une foule d'esprits célestes qui avaient revêtu la forme de combattants et portaient des armures brillantes. Cette vue jeta le désordre dans les rangs des Turcs. Cherchant à se dérober aux coups de l'angélique phalange, ils se bousculent, s'entretuent, et les chevaliers n'ont qu'à se jeter sur eux pour rendre leur panique complète.

S. PIE V — DÉVOTION AU SAINT ROSAIRE. BATAILLE DE LÉPANTE

L'Islam n'était pas étouffé par ces défaites, et quatre-vingt-dix ans environ après les derniers faits que nous venons de raconter, le sultan Sélim II réclamait à Venise l'île de Chypre, en laissant entendre qu'il ne s'arrêterait pas à ces revendications. L'Occident était menacé d'un formidable envahissement par les infidèles. Devant cette arrogance du Croissant, une ligue sainte se forma pour la combattre, et le pape saint Pie V en conçut une telle joie qu'il publia à cette occasion un jubilé universel.

Pie V, prédestiné par Dieu à être spécialement le Pape du Rosaire après l'incomparable succès de Lépante, faisait profession d'une dévotion toute filiale envers la Reine du ciel. Tous les jours il récitait fidèlement le saint Rosaire qu'il enrichit lui-même d'indulgences. Pour amener les fidèles à s'affilier à la confrérie du Rosaire et à en remplir les prescriptions, il en confirma les anciens privilèges et y ajouta l'indulgence plénière pour le jour de l'inscription et à l'article de la mort.

C'est aussi ce saint Pape qui fit insérer dans le corps du Bréviaire romain l'office de la Conception de la Sainte Vierge, et étendit ainsi cette fête à l'Eglise universelle. Nombreux sont les faits qui prouvent sa dévotion profonde envers la Vierge, Mère de Dieu.

Les Turcs, bravant la coalition catholique, entrèrent dans l'Adriatique, et, après avoir pillé le littoral de la Dalmatie, ils revinrent abriter leurs navires dans le golfe de Lépante. La flotte de la *Sainte-Ligue*, sous le commandement de don Juan d'Autriche, quitta Messine, et au bout

de deux jours rencontra la flotte ennemie. Les infidèles étaient supérieurs en nombre et leurs navires mieux équipés. Néanmoins, les combattants catholiques avaient une telle opinion de la sainteté de Pie V, que pour la plupart, soldats et généraux, don Juan surtout, ne doutaient aucunement du succès, par suite de l'assurance qu'en avait donné le Saint-Père.

La bataille s'engage. Le vent, jusqu'alors contraire aux chrétiens, change de direction de manière à renvoyer la fumée de l'artillerie du côté des infidèles. Nous ne raconterons pas le détail de tous les faits d'armes. Il y eut des luttes héroïques. Des blessés et des mourants, tombés à la mer, se battaient jusque dans les flots.

Le capitan pacha ayant trouvé la mort, l'on s'empressa de proclamer la victoire, qui avait coûté la vie à bien des hommes de sang illustre et de grande foi : succombant pour une si noble cause, ils conquirent la palme céleste.

Que faisait le Pape, pendant que ses soldats, à cent lieues de lui, remportaient une si glorieuse victoire? Pie V priait et faisait prier. Il invitait spécialement les associés du Rosaire à solliciter de la Reine du ciel, pour les croisés de 1571, l'assistance accordée par elle trois siècles auparavant aux croisés toulousains en guerre avec les Albigeois.

Le 7 octobre se trouvait être le premier dimanche du mois, jour où les confréries du Rosaire ont coutume de célébrer des processions en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Vers 5 heures du soir, le Pape, occupé d'affaires, se lève brusquement, ouvre la fenêtre vers l'Orient, tient pendant quelques minutes les yeux fixés au ciel, puis le visage illuminé : « Ce n'est pas le moment, s'écrie-t-il, de traiter des affaires, allons remercier Dieu de la grande victoire que notre armée vient de remporter sur les Turcs. »

Personne dans l'entourage de Pie V n'osa divulguer cette exclamation, craignant qu'en cas d'événement désastreux, il n'en résultât quelque préjudice à la réputation de sainteté du Pape. Cependant, quatorze jours après, le 21 octobre, voilà qu'à une heure avancée de la nuit, un messager arrive de Venise et pénètre au Vatican ; il vient confirmer la prédiction.

Le lendemain, le *Te Deum* fut chanté dans toutes les basiliques et églises de la Ville Eternelle, au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

Une telle délivrance méritait un ex-voto durable. Saint Pie V l'offrit à la Sainte Vierge en insérant dans les Litanies de Lorette l'invocation : *Secours des chrétiens, priez pour nous.* De là l'origine du beau nom d'*Auxiliatrice* joint désormais à celui de Notre-Dame sous lequel depuis longtemps la piété chrétienne aimait à saluer Marie.

Et pour rendre plus explicite encore son hommage de gratitude, Pie V institua en même temps une fête dite de Notre-Dame de la Victoire, fixée au 7 octobre. Par un sentiment d'exquise délicatesse, ce Pape, fils de saint Dominique, ne voulut point mettre en avant le mot de Rosaire, titre qui eût pourtant si bien convenu à cette solennité nouvelle; son successeur Grégoire XIII ne se crut pas tenu à la même réserve, et étendant la fête à l'Eglise universelle, il l'intitula ouvertement *Solennité du Très Saint Rosaire.* C'est celle que le monde chrétien célèbre chaque année, avec une ferveur toujours grandissante, au premier dimanche d'octobre.

PIE VII EN SERVITUDE — RETOUR TRIOMPHAL A ROME

Mais revenons à l'institution de la fête du 24 mai.

Le nom de Pie nous y ramène. Deux siècles environ après saint Pie V, un autre Pontife portant le même nom, Pie VII, tint à honneur de relever encore l'éclat de ce titre d'Auxiliatrice, en des circonstances restées célèbres dans notre histoire.

Ce n'était plus le Turc que la papauté avait eu à combattre, mais la tyrannie orgueilleuse du Premier Consul.

Le 17 mai 1809, Napoléon Ier, parvenu au faîte de la puissance, se croyait en droit de commander au Vicaire même de Jésus-Christ, à celui que saint François de Sales appelle justement le *Vice-Dieu* en terre, et devant les légitimes résistances du chef de l'Eglise, il ordonna par décret l'annexion des États pontificaux à l'empire français.

D'autres violences suivirent de près ce premier attentat. Rome envahie par les troupes françaises, les cardinaux chassés, le pavillon pontifical remplacé par le drapeau français et, un mois après, le Pape arrêté, saisi et emmené en captivité sans avoir le temps de prendre aucune disposition, d'emporter même les objets les plus indispensables, « sans linge, sans lunettes », dit un de ses biographes, sans nourriture et sans argent.

Savone fut la première étape de son triste exil. Sur la route, toutes les démonstrations en faveur de l'auguste prisonnier sont rigoureusement réprimées par les soldats impériaux. A Savone, l'empereur aurait voulu concéder à Pie VII une réception digne de son rang. Celui-ci refusa.

Bientôt commença pour le saint exilé un long martyre moral. Privé de conseils et de sympathies, sollicité de mille façons, induit en erreur par des membres illustres du clergé que l'on aurait cru incapables de le tromper, il se laissa arracher des concessions qui, plus tard, lui coûtèrent bien des larmes.

Bonaparte, de plus en plus arrogant, avait

transféré sa victime de Savone à Fontainebleau pour l'avoir davantage sous la main et mieux l'opprimer sous son joug. Il se croyait sûr de l'emporter et, dans cette confiance, préparait son expédition de Russie. « Dieu, disait-il, ne fera pas tomber les armes des mains de mes soldats. » Il se trompait. Pie VII en ayant appelé au jugement de Dieu, ses excommunications et ses menaces ne pouvaient demeurer sans effet.

Dès 1812, plus rien ne réussit au grand vainqueur. Les routes de Russie se couvrirent des cadavres de ses meilleurs soldats. Ses alliés l'abandonnèrent. S'il remporta encore quelques victoires, elles furent si chèrement achetées qu'elles ressemblaient à des défaites. Bref, en 1814, il reconnut, un peu tard, il est vrai, combien il en coûte de tenir en servitude le Vicaire du Christ, et il lui rendit enfin la liberté.

Le Pontife quitta la France, après cinq années de réclusion, au moment où Napoléon, aux prises avec les alliés, jouait son dernier jeu et défendait en désespéré son propre territoire. « Courage et prière! » répétait Pie VII aux populations agenouillées sur son passage.

Dans la ville de Césène, Joachim Murat fit parvenir au Pape une soi-disant pétition des Romains demandant à garder à leur tête un prince séculier. Sans y arrêter un regard, Pie VII jeta l'écrit au feu et continua sa paisible marche vers Ancône où il fut reçu avec une indicible joie.

On était au commencement de mai. Le Pape profita de cette coïncidence pour semer çà et là ses témoignages de dévotion envers Marie qu'il n'avait cessé d'invoquer pendant sa captivité, et dont il avait appelé le secours par les prières publiques de tous les catholiques. A Ancône, il couronna dans la cathédrale une image de la Vierge honorée sous le vocable de *Reine de tous les saints*. A Savone, il avait également orné d'un feuillage d'or la statue de la Mère de miséricorde.

Son voyage se poursuivit au milieu d'ovations inouïes. Enfin, le 24 mai, le Pape accomplit à Rome son entrée solennelle, dans les splendeurs d'un triomphe sans exemple peut-être dans histoire des Pontifes romains. La Ville Sainte tout entière alla au-devant de lui, transportée d'enthousiasme. On agitait des palmes et l'on faisait retentir d'innombrables Hosannah.

Le char qui portait le vénéré Pontife s'avançait par la voie flaminienne et s'y frayait à grand-peine un passage, quand un groupe de citoyens, aux applaudissements d'une foule délirante, en détacha les chevaux, s'y attela lui-même, et traîna ainsi le Souverain Pontife au milieu des acclamations jusqu'à la basilique vaticane.

A dater de ce jour, Rome cessa d'être un simple chef-lieu de département français, administrée par un préfet, comme elle l'était misérablement depuis cinq ans. Elle redevint ville des Papes et centre de la catholicité.

Or, Pie VII attribuait au secours de la Très Sainte Vierge sa délivrance, son retour inespéré, les circonstances inoubliables de son triomphe.

La fête de Notre-Dame Auxiliatrice fut destinée dans sa pensée à perpétuer le souvenir de cette journée du 24 mai 1814. Que les chrétiens y voient un sujet de remercier Marie, non seulement en leur nom particulier, mais encore pour l'Église si souvent secourue par elle, et victorieusement défendue contre les assauts des hérétiques, des infidèles et des impies.

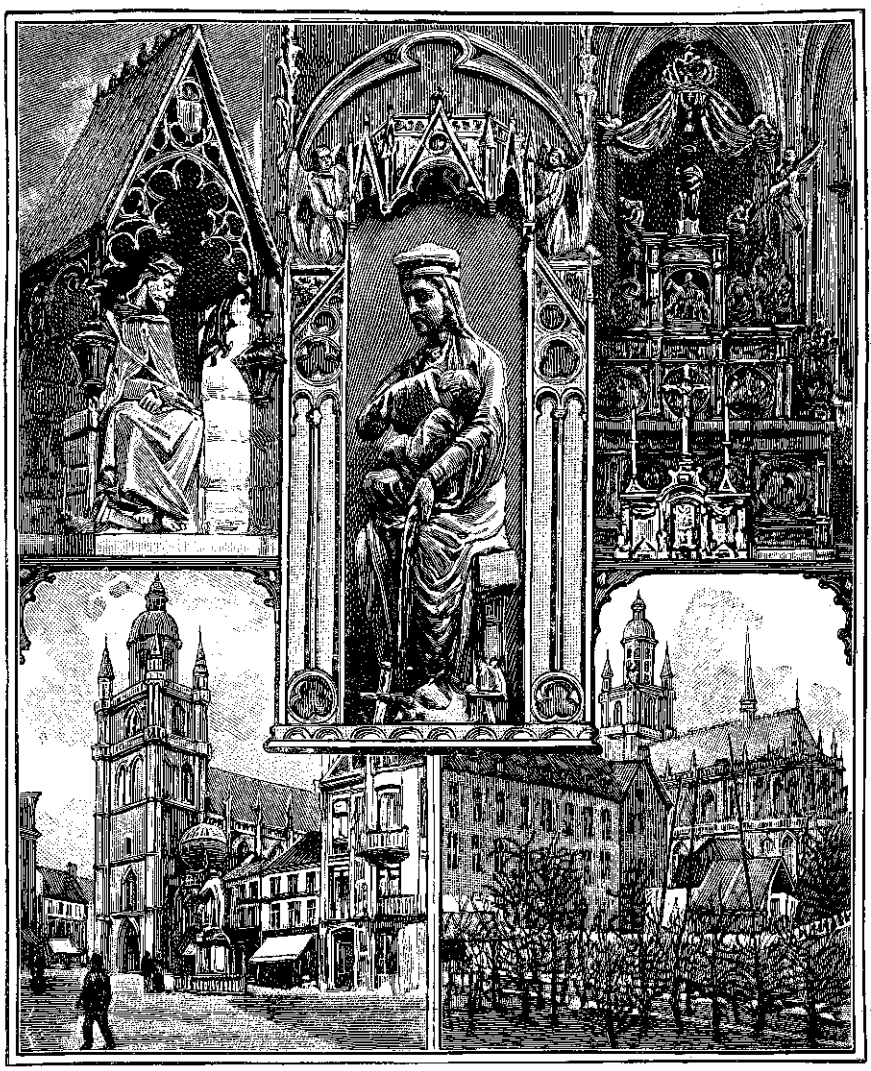
Notre-Dame Auxiliatrice eut-elle pitié de celui qui, sans le vouloir, avait provoqué l'institution de sa fête? Napoléon rendit son âme à Dieu dans le mois consacré à Marie, le 5 mai, jour où l'on célèbre la mémoire de saint Pie V. Cette coïncidence ne semble-t-elle pas dire que Marie a pardonné?

O Marie, qu'il s'agisse de l'Église ou d'une âme en particulier, vous êtes toujours secourable. Soyez-le pour nous, maintenant et à l'heure de notre dernier combat.

SOURCES CONSULTÉES

Conférences sur les litanies de la Très Sainte Vierge, par J. DE MIECHOW. — *Histoire de saint Pie V*, par le comte DE FALLOUX. — *Vie de saint Pie V*, par le R. P. JOYAU. — *Catéchisme liturgique*, par M. l'abbé LEBLANC. — *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, par ROHRBACHER. — *L'Année liturgique*, par DOM GUÉRANGER.

NOTRE-DAME DE HAL



La Sainte Image de Notre-Dame de Hal. — Son autel. La station de l' « Ecce homo ». — L'église de Notre-Dame.

En suivant la chaussée large et droite qui va de Valenciennes à Bruxelles, là où les plaines fertiles du Brabant commencent à onduler légèrement, le pèlerin voit se dresser à sa gauche une tour carrée, svelte et haute, que surmonte encore un double campanile.

C'est là que la Reine du ciel établit jadis sa demeure ; c'est là que depuis huit siècles elle console et guérit ceux qui l'invoquent. Dans ce sanctuaire sont venus s'agenouiller les grands de la terre à côté des plus obscurs pèlerins, et, de nos jours encore, c'est par milliers qu'ils accourent à Notre-Dame de Hal, sûrs d'y trouver l'aide et la protection de Celle qu'on nomme si bien la Consolatrice des affligés.

LA SAINTE IMAGE

L'histoire rapporte que, au moment où le landgrave Louis de Thuringe s'embarquait avec l'empereur Frédéric pour la Terre Sainte, la mort le surprit à Otrante le 11 septembre 1227.

En même temps qu'ils apportaient la triste nouvelle à sainte Elisabeth de Hongrie, sa veuve, les messagers lui remettaient, comme suprême souvenir de son époux, quatre statues de la Vierge. La pieuse mère partagea ce précieux trésor avec sa fille Sophie, épouse du duc de Brabant, Henri le Magnanime. A son tour, la duchesse Sophie légua une des statues à sa fille Mathilde, épouse de Florent IV, comte de Hollande et seigneur de

Hal. C'est d'elle que l'église de Hal reçut en 1262 la statue qu'on y vénère encore aujourd'hui.

Quelle en était l'origine et qui l'avait donnée au landgrave de Thuringe? L'histoire ne le dit pas, et la légende elle-même est muette. Assez grossièrement taillée dans le bois, toute noircie par le temps, l'image mesure environ un mètre de hauteur. La Vierge est assise, un peu raide, sur un tabouret sans dossier, le faudestreuil du XIIIe siècle. Suivant une conception assez habituelle aux « imaigiers » de ce temps, la Vierge-Mère allaite l'Enfant Jésus qui repose sur les genoux de Marie.

Il semble que l'artiste, négligeant les détails, ait voulu concentrer tout l'effort de son talent et de sa piété sur le visage de la Vierge : il y a mis, avec une remarquable pureté de lignes, ce caractère de douceur et de beauté qu'on retrouve dans les Vierges byzantines. De l'ensemble se dégage une idée de foi profonde et de dévotion vraie. Mais, d'ordinaire, la sainte image disparaît sous la masse de draperies et de dentelles dont on l'habille, suivant le goût espagnol.

* * *

A peine installée dans la primitive église de Hal, dédiée à sainte Catherine, la statue de Notre-Dame attira à ses pieds des pèlerins en grand nombre, et bientôt l'antique église se trouva trop étroite. Il fallut bâtir. Commencé en 1341, le nouveau sanctuaire, malgré les libéralités des princes de Hainaut et des ducs de Brabant, ne mit pas moins de soixante-huit ans à se parfaire. Il fut béni le 24 février 1467 par Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai. Et, depuis lors, toujours debout, en dépit de toutes les révolutions, plus d'une fois miraculeusement protégé par Celle qui en avait fait la maison de ses bons amis les affligés et les souffrants, le sanctuaire de Hal redit sans fin l'hymne d'amour que nos pères voulurent chanter par lui à Notre-Dame.

* * *

Dans la nouvelle église, une chapelle latérale, dite « des Trazequies », avait été réservée à Marie. Mais bientôt les ex-voto, les tableaux et statues rappelant ses bienfaits et ses miracles la remplirent, et, débordant, envahirent la nef, si bien que Notre-Dame finit par délaisser la chapelle trop petite et s'empara pour ainsi dire de la nef et du maître-autel. En grande cérémonie, portée tour à tour, comme le voulait une inviolable étiquette, par le clerc et le trésorier, par le curé et le bailli, la statue y était jadis exposée aux grandes fêtes.

Elle y a définitivement fixé son trône, avec, pour piédestal, le magnifique rétable en albâtre du sculpteur de Charles-Quint, dans l'encadrement de lumière et de dentelle que lui font les verrières et les fines sculptures du chœur ogival. Et, comme dans l'antique chapelle, les ex-voto sur les murs redisent à tous que Notre-Dame de Hal est toujours bonne à ceux qui l'invoquent.

LE TRÉSOR

Pour reconnaître sa bienveillante protection, princes et peuples contribuèrent à l'envi à faire à Notre-Dame de Hal un merveilleux trésor. Pillé par la cupidité des Vandales de tout nom et de tout pays qui se sont maintes fois abattus sur ces malheureuses régions; dépensé en partie pour embellir l'église ou pour nourrir les pauvres aux jours de misère, le trésor actuel est singulièrement réduit. Il ne l'est pas assez pourtant pour ne pas laisser deviner ce qu'il fut autrefois.

Signalons, pour sa richesse, la merveilleuse couronne en argent doré, étincelante de pierreries, de diamants et de perles, que la Vierge porte aux jours de processions; le reliquaire-ostensoir en vermeil donné par Louis XI, « alors qu'estant encore dauphin et en disgrâce de Charles VII son père, il se réfugia vers Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et choisit pour sa demeure le chasteau de Genappe, vers Nivelles (1426). »

C'est vraisemblablement à l'occasion de la mort de son fils Joachim, dont les restes reposent dans l'église de Hal, que le futur roi de France en fit largesse à Notre-Dame.

Près de ce don royal, un autre qui évoque un singulier constraste, c'est l'ostensoir en style gothique offert par Henri VIII d'Angleterre avant son apostasie.

Un calice, don de la défunte reine des Belges, et sur lequel elle avait fait sertir les pierreries de sa mère.

Les Papes n'ont pas été moins généreux que les rois envers Notre-Dame. Pour ne parler que du siècle passé, Pie IX, en 1866, offrait lui aussi un riche calice à Notre-Dame de Hal avec cette touchante dédicace : « Je tiens à faire un don personnel à la vénérable image de Hal, et je destine à ce sanctuaire si célèbre un calice que je bénirai moi-même et dont je me servirai le premier. »

Nonce à Bruxelles et par deux fois pèlerin de Hal, Léon XIII n'avait pas oublié à Rome le sanctuaire où il avait prié. Il lui fit don du calice qu'il avait reçu de la ville d'Amsterdam à l'occasion de son jubilé.

LES PÈLERINS D'AUTREFOIS

Mais les Papes avaient plus et mieux à donner que des œuvres d'art.

Dès 1422, avec l'approbation du pape Eugène IV, une confrérie avait été érigée dans « l'insigne sanctuaire » de Hal, comme l'appelle Innocent X, et les Papes ne cessèrent de l'enrichir de privilèges et d'indulgences. Leurs noms figurent sur les vieux registres de la confrérie, mêlés à ceux des empereurs et des rois.

L'empereur Maximilien Ier en faisait partie : filialement dévot à la Mère de Dieu, il lui offrit la rose d'or que les Papes décernent chaque année à quelque prince, en témoignage d'estime ou de reconnaissance, et que venait de lui envoyer Jules II.

Le petit-fils de Maximilien, Charles-Quint, dont le nom se lit aussi sur les registres de la confrérie, n'était pas moins dévot à Notre-Dame de Hal. Il se plaisait à lui consacrer ses guerres et ses victoires. Par ses ordres, une statue d'argent massif avait été placée dans la chapelle de la Vierge : elle représentait un chevalier armé de pied en cap, qui venait, avant la bataille, à genoux et les mains levées vers Marie, réclamer son invincible secours.

Chaque année, le deuxième dimanche de septembre, la confrérie organisait une procession solennelle. On y accourait de toutes parts, et chaque confrère y portait « un petit drapeau où était dépeinte l'Annonciation ». Les députés des douze villes consacrées à Notre-Dame de Hal se disputaient l'honneur de porter la sainte image à tour de rôle, après l'avoir revêtue de la robe que chaque ville lui avait offerte à cette occasion. Valenciennes avait, dit-on, le pas sur toutes les

autres cités, et à ce titre, devait offrir la plus belle robe et un cierge de six livres portant un écusson à ses armes, jusqu'au jour où la peste l'ayant empêchée de prendre part à la procession de 1515, elle fut supplantée par Tournai.

LES PÈLERINS D'AUJOURD'HUI

Le concours des fidèles à Notre-Dame de Hal n'a pas cessé depuis huit siècles, et il n'est peut-être pas de sanctuaire dans nos contrées du Nord plus fréquenté que celui de Hal. Tous les jours, de nombreux pèlerins assistent aux messes qui se disent à l'autel de la Vierge. Aux diverses fêtes — à celles de la Sainte Vierge surtout, — le flot des pèlerins envahit la ville et l'Eglise. On nous pardonnera de citer un détail concret, mais très significatif: aux fêtes de la Pentecôte de l'année 1903, on a recueilli à la gare de Hal 40 000 billets.

D'où venaient ces pèlerins? D'où viennent ceux qui tous les jours traversent la ville, le chapelet à la main, et vont s'agenouiller aux pieds de Marie? De partout, peut-on répondre sans hésiter: de la Belgique, de la Hollande, de la France, de l'Angleterre même. Les costumes d'ailleurs et les types disent assez l'origine des pèlerins. Rien n'est touchant et pittoresque comme de voir, dans la brume encore froide du matin, les bonnes paysannes flamandes, la tête serrée dans un grand mouchoir rouge, un énorme panier au bras, venir faire leur prière à *Notre chère Dame*. « *Onze lieve vrouwe* ». Puis, le marché fini, le panier vidé, revenir encore vers la bonne Sainte Vierge pour lui demander de les bénir, elles et les enfants qu'elles ont laissés au village, dans la petite ferme blanche, parfois si pauvre d'aspect, mais si propre toujours.

Devant l'autel, se coudoient et se croisent la grande dame et l'humble paysanne, les hommes et les enfants. Sans le moindre respect humain, ils viennent, selon l'expression consacrée, « servir Notre-Dame ». Le pèlerinage, en effet, serait-il complet et partant efficace, si l'on ne faisait « le petit ou le grand tour » de Notre-Dame? Voilà pourquoi, après une prière faite à genoux devant l'autel, les pèlerins se lèvent, seuls ou par groupes, et font trois fois le tour du chœur avec chaque fois un arrêt à l'autel. C'est « le petit tour ». Le grand consiste à faire trois fois le tour de l'église en s'arrêtant à différentes stations, en particulier devant la statue à l'expression si souffrante et si résignée de l'*Ecce Homo*.

Chaque année, dans la nuit de Noël, on organise des groupes composés d'hommes seuls qui font le pèlerinage à pied en chantant des cantiques ou en récitant le chapelet. Ils partent de différents points du pays et se rencontrent aux pieds de Notre-Dame, où la plupart font la Sainte Communion. Il y a pour ces circonstances un ciboire qui contient 3 000 hosties.

FAUCONNIER EN DÉTRESSE
SUPRÊME RECOURS D'UN PENDU

Et maintenant que ses serviteurs ont prié, c'est à Marie de faire son œuvre à Elle. Or, qui jamais a entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à Elle, imploré son assistance, ait été abandonné?

Peu de sanctuaires assurément ont été témoins de prodiges plus nombreux et plus variés que celui de Notre-Dame de Hal. Marie a toujours récompensé la foi de ceux qui l'ont invoquée, et, par la vertu du pouvoir qu'elle a auprès de son divin Fils, les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les infirmes du corps et de l'âme sont guéris, les morts ressuscitent.

Les témoignages visibles de ces miracles, les ex-voto de tous genres, les tableaux, les statues suffiraient pour les prouver. Les historiens les ont consignés par milliers, et les archives de l'Eglise en garantissent l'authenticité.

Dans ce grand nombre de relations, force nous est de faire un choix. Nous ne prétendons pas rapporter les miracles les plus avérés, mais les plus édifiants. La critique n'a pas inspiré ce travail: c'est le désir de contribuer à la gloire de Marie et de porter ses serviteurs à mettre en Elle toute leur confiance.

* * *

Un vieux tableau, conservé dans l'ancienne chapelle, relate le fait suivant :

La chasse au faucon était l'une des distractions favorites des grands seigneurs d'autrefois. Un faucon bien dressé était un objet de prix. Or, il advint qu'un fauconnier laissa échapper son faucon. Il en fit l'aveu à son maître, qui entra dans une violente colère et le menaça de mort si dans un délai donné l'oiseau n'était pas retrouvé. Le pauvre homme battit les bois et la plaine, fit retentir partout le sifflet d'appel, mais du faucon nulle trace. Le seigneur usa du droit de haute justice que lui conférait son titre et livra le malheureux au bourreau. Arrivé au pied de la potence, le condamné se mit à genoux et invoqua avec ferveur Notre-Dame de Hal.

Il achevait à peine sa prière, lorsqu'il reconnut dans les airs le son des grelots qu'on attachait aux longes des faucons, et, quelques instants après, l'oiseau venait s'abattre sur l'épaule du fauconnier. Celui-ci, plein de reconnaissance, courut à Hal remercier sa libératrice et lui offrit plus tard le tableau dont il a été question.

C'est aussi en souvenir de ce miracle que Charles le Téméraire offrit à Notre-Dame un faucon d'argent massif, aujourd'hui disparu.

* * *

Peu de temps après cet événement, vers l'an 1405, un pèlerin qui s'en revenait de Hal, s'arrêtait à Epernay en Champagne et racontait ce miracle aux hôtes charitables qui lui donnaient le vivre et le couvert pour la nuit. Leur fils, Jean Sampenoy, résolut de faire, lui aussi, le pèlerinage de Hal, et, muni des instructions d'un moine qui lui recommanda en particulier d'éviter les mauvaises rencontres, il se mit en route. Entre Reims et Laon, il fut rejoint par deux voyageurs qui, le reconnaissant à son costume de pèlerin, lui demandèrent à quel sanctuaire il se rendait. « A Hal, répondit-il. — Nous y allons aussi, et si vous voulez nous ferons route ensemble. »

Tout alla bien jusqu'à Avesnes. Plus d'une fois, cependant, les façons un peu libres et les discours peu dévots des deux personnages les rendirent suspects au jeune pèlerin.

Aussi ne fut-il qu'à moitié surpris quand, aux portes d'Avesnes, des gens d'armes les arrêtèrent. Il le fut davantage en se voyant arrêté lui-même et jeté dans la même prison que ses deux compagnons. Ceux-ci n'étaient autres, en effet, que Nicolas Barrois et Pierre Normand, voleurs de grands chemins et la terreur des provinces du Nord. Malgré ses protestations et sur les perfides accusations des deux coupables, il fut condamné à mort et mené avec eux au supplice.

Après les deux premières exécutions, Jean fut

hissé à l'échelle. Il pria les assistants de croire à son innocence et d'invoquer Notre-Dame de Hal pour lui. Le religieux qui l'assistait et les spectateurs entonnèrent le *De profundis* et le *Salve Regina,* persuadés que la Sainte Vierge ne laisserait pas périr cet homme si, comme il le disait, il était innocent. Le bourreau lui passa la corde au cou et le laissa tomber dans le vide. Au même moment, le galop d'un cheval se fit entendre et le seigneur Jean de Celles déboucha sur la place en criant de loin au Prévôt : « Arrêtez, cet homme est innocent! Je demande sa vie.

— Je ne puis vous donner que son cadavre, » dit le prévôt.

Le seigneur aida le bourreau à descendre le supplicié qui, dès qu'il eut touché terre, tomba aux pieds de son libérateur. « Ce n'est pas moi que vous devez remercier, dit Jean de Celles; rendez grâce à la noble Dame qui m'envoie ici. Allez à Hal, vous l'y trouverez et vous la prierez pour moi. »

BOULETS INOFFENSIFS — LA CLÉ MERVEILLEUSE

La route de Hal a été de tout temps sillonnée par des troupes ennemies pendant les guerres fréquentes dont les Pays-Bas ont été le théâtre. En mainte occasion, la Vierge de Hal accorda à sa bonne ville une protection particulière et miraculeuse.

Le fait le plus merveilleux se rapporte à l'assaut de la ville livré par Olivier van den Tympel, le 10 juillet 1580, au nom de Guillaume d'Orange. Les boulets de pierre lancés contre les murailles et sur la ville restèrent sans effet. Les habitants purent les recueillir après le siège. Ils les placèrent sous le porche de l'église, derrière un grillage de fer. Une des occupations des pèlerins est de les compter plusieurs fois de suite sans jamais — disent-ils — retrouver le même nombre.

* * *

Un des soldats d'Olivier, un certain Zuyck, s'était vanté de « couper le nez à la petite femme de Hal ». Une balle frappa l'insulteur de la Vierge au visage et lui enleva le nez, à la grande joie de ses compagnons.

La procession de l' « escalade » rappelait chaque année aux habitants de Hal la protection de leur Suzeraine.

* * *

Il existait autrefois dans le trésor de Notre-Dame de Hal une petite clé d'argent dont voici l'histoire consignée dans les archives :

Quarante-cinq prisonniers, parmi lesquels sept ecclésiastiques et trois religieux de l'abbaye de Villers, se trouvaient enfermés à Berg-op-Zoom, quand les Français vinrent y mettre le siège en 1588. On prit le parti de les embarquer pour une autre ville sous la garde d'un corps de soldats anglais. Pendant que leurs gardiens se divertissaient sur le pont, les prisonniers à fond de cale entonnèrent le *Magnificat* en l'honneur de Notre-Dame de Hal. Un des religieux portait sur lui une clé. L'idée lui vint de l'appliquer au cadenas de ses fers et aussitôt ses chaînes tombèrent. Il appliqua successivement la clé à tous les cadenas, et en quelques instants tous se trouvèrent libres et en nombre suffisant pour tenir tête aux soldats. Ceux-ci surpris d'une si étrange aventure, n'opposèrent qu'une faible résistance à leurs prisonniers qui, à la première escale, quittèrent le navire. En reconnaissance, ils envoyèrent à Notre-Dame de Hal une clé d'argent.

DÉLIVRANCE — REVENUS DU TRANSVAAL

La délivrance de l'ermite d'Echternach, autrefois soldat au service de l'empereur sous le nom de Théodore van der Steen, présente des détails encore plus touchants de la bonté maternelle de Notre-Dame de Hal.

L'an 1611, le 6 juillet, l'ermite se présenta devant les échevins de Hal et affirma sous la foi du serment que les chaînes placées depuis quinze ans sous l'autel étaient les siennes et celles de ses compagnons, condamnés à mort et délivrés miraculeusement dans les circonstances suivantes,

Défense sous peine de mort avait été portée de sortir du camp. Pressé par la faim, Van der Steen trompa la vigilance des gardes et s'échappa dans la campagne voisine à la recherche d'un morceau de pain. A son retour, il fut pris, conduit devant le général et jeté en prison, les fers aux mains et aux pieds.

La sentence de mort fut prononcée et le délinquant eut à mettre ordre à sa conscience. Il invoqua avec confiance Notre-Dame de Hal et en reçut aussitôt comme un pressentiment de sa délivrance. Il redoubla de ferveur et vit tout à coup ses chaînes tomber à ses pieds. Ses compagnons surpris lui demandèrent par quel moyen il s'était débarrassé de ses fers. Il les exhorta à prier avec foi Notre-Dame de Hal, ce qu'ils firent, et ils se sentirent aussitôt délivrés de leurs chaînes. Les sentinelles veillaient à la porte du camp : les prisonniers passèrent sans être aperçus d'elles et se trouvèrent bientôt en liberté en pleine campagne.

Ce même Van der Steen raconta qu'en 1610, se rendant en pèlerinage à Rome, il fut arrêté à Strasbourg par les calvinistes et jeté dans une affreuse prison où il eut à souffrir pendant cinq mois la plus dure captivité. Une nuit que le froid était devenu intolérable, il pria humblement Notre-Dame de Hal d'avoir compassion de ses misères et de le prendre en pitié une seconde fois. Il s'aperçut alors — et pour la première fois, lui semblait-il, — que trois barreaux manquaient à la porte de sa prison. Il sortit par cet étroit passage et se trouva dans la cour. Là, saisi d'une frayeur subite à la pensée qu'il pouvait être surpris et jeté dans un cachot encore plus infect, il prit le parti de rentrer dans sa prison. Il en trouva les barreaux tellement rapprochés qu'il lui fut impossible d'y pénétrer. Force lui fut de s'échapper et d'aller se réfugier dans le jardin d'un couvent et, de là, il sortit de la ville sous un déguisement. Il s'en vint droit à Hal remercier sa libératrice, signa de sa main et affirma par serment devant les magistrats ce que nous venons de raconter.

Ajoutons un dernier trait, tout récent celui-là, et dont les héros pourraient apporter le témoignage authentique.

Dix soldats catholiques anglais, qui faisaient partie d'une Congrégation ayant pour but de prier pour la conversion de l'Angleterre, furent désignés pour aller prendre part à la campagne du Transvaal. Ils se recommandèrent à Notre-Dame de Hal. Tous les dix sont revenus indemnes, et l'un deux envoya à Notre-Dame de Hal son portrait en ex-voto.

Puissent ces lignes, écrites à la gloire de Marie, exciter pendant cette année jubilaire de son Immaculée Conception un accroissement d'amour et de confiance dans le cœur des dévots serviteurs de Notre-Dame de Hal!

Gloire à Marie Immaculée!

ESTHER, ÉPOUSE D'ASSUÉRUS

Fête le 24 mai.

Esther est élevée à la dignité de reine.
(Bible de Schnorr, Schülgen, Paris.)

« Tout passage de l'Ecriture, dit l'auteur de l'*Imitation*, doit être lu dans l'esprit dans lequel il a été composé. Nous y devons chercher avant tout un enseignement utile à notre âme. » (*Imit.* l. Ier, ch. v.)

Dans cette pensée, laissant de côté les controverses, acceptant de pleine foi, comme il sied à un profane, les explications de nos meilleurs exégètes catholiques, nous présentons au lecteur des *Vies des Saints* l'histoire d'Esther.

Esther, figure prophétique de la Vierge Marie, a toujours été honorée d'un culte chez les juifs et chez les chrétiens qui, dans leur calendrier, placent sa fête au **24** mai; nombre d'enfants reçoivent son nom au baptême. Et pourtant, l'Esther de la Bible ne devient-elle pas, hélas! pour beaucoup, une inconnue, en notre temps où l'on ne lit plus l'Histoire Sainte, nos écoles archilaïcisées proscrivant jusqu'au nom même de Dieu!

Autant de raisons pour nous de faire revivre sa douce image dans notre galerie des Saints de l'Ancien Testament.

* * *

Environ quatre cent cinquante ans avant la naissance de Notre-Seigneur, Assuérus, que les critiques s'accordent à identifier avec Xerxès Ier, fils de Darius Ier, fils d'Hystaspe, régnait sur l'immense empire des Mèdes et des Perses. Cent vingt-sept provinces lui étaient soumises, de l'Inde à l'Ethiopie. Son séjour d'hiver était Suse, riante cité assise sur les rives d'un beau fleuve.

Là vivait aussi un Juif de Jérusalem, issu de sang royal, et près de lui sa nièce Esther, orpheline qu'il avait adoptée pour sa fille et qu'il élevait avec la sollicitude d'un père.

Esther, disent les Livres Saints, était d'une beauté incomparable. Or, à cette époque, Assuérus venait de disgracier la reine Vasthi parce qu'elle avait refusé d'accéder à l'un de ses désirs, — si

l'on en croit la tradition juive, Vasthi avait été condamnée à mort et exécutée, — et bientôt, le voyant en proie au regret, ses officiers lui proposèrent de se choisir une nouvelle épouse parmi les jeunes filles les plus accomplies de son royaume.

Assuérus goûta cet avis. Aussitôt, de toutes les provinces, des vierges furent appelées à son palais. Esther dut y venir avec les autres. Autant par sa modestie que par ses attraits, la vierge d'Israël plut à Assuérus : il l'élut et en fit son épouse.

Aimons à voir dès maintenant dans Esther la Vierge Marie, la plus belle des créatures, choisie entre toutes pour devenir l'épouse de l'Esprit Saint, et, pénétrant le sens caché des divines Ecritures, n'estimons pas indigne de leur sainteté de nous introduire, à la suite d'Esther, dans le palais du monarque païen, de nous décrire les usages de sa cour, d'entrer peut-être dans certains détails peu en harmonie avec nos mœurs chrétiennes.

*
* *

Esther, devenue reine et arrivée tout à coup au faite des honneurs, ne perdit rien de sa filiale soumission envers Mardochée, son oncle. Elle continua de se régler par ses avis : c'est ainsi que, sur sa recommandation, elle ne découvrit à personne, pas même au roi, son origine juive.

Mardochée se tenait habituellement aux abords du palais, où l'attachait probablement quelque service important. Là, il surprit un jour, dans la conversation de deux officiers, le complot qu'ils avaient formé d'assassiner le roi. Sans retard, il en prévint la reine Esther; celle-ci avertit son époux, et les deux coupables, interrogés et convaincus du crime de conspiration, furent menés à la potence. Assuérus, tout heureux d'avoir échappé à un si grand péril, fit consigner fidèlement le fait dans ses annales : ce fut à peu près toute la récompense que Mardochée reçut alors de son dévouement à la cause du roi.

Dans le même temps, Assuérus prodiguait ses faveurs à un personnage qui en semblait bien peu digne, l'ambitieux Aman. Cet intrigant avait su s'insinuer dans les bonnes grâces du roi, était devenu son grand vizir, son premier ministre, et ne prétendait à rien moins qu'à des honneurs divins. Quand il apparaissait, chacun devait quitter sa place et l'adorer en ployant le genou devant lui. Nul n'osait résister aux désirs du favori du roi, et tous, grands de la cour, officiers, chambellans, serviteurs de toute condition, de se précipiter à ses pieds, lorsqu'il se rendait au palais ou qu'il retournait en sa demeure.

Un seul fit exception : ce fut le Juif Mardochée. Tandis que tous se prosternaient, lui, demeura debout, immobile. Et comme les gens de garde lui disaient : « Pourquoi n'obéissez-vous pas comme les autres au commandement du roi? » il répondit : « Je suis Juif, et ma religion me défend de rendre des honneurs divins à un autre qu'à Dieu. »

Le propos fut rapporté à Aman, qui entra en fureur et jura d'exterminer tous les Juifs de l'empire d'Assuérus. Ce trait n'est pas inouï dans la vie des peuples de l'Orient. Les massacres d'une race, d'une nation, d'une classe entière de citoyens, ont compté de tout temps parmi les incidents de leur histoire. Les récents massacres des Arméniens en sont une preuve nouvelle.

Sans perdre un instant, Aman, aussi superstitieux que vindicatif, fit jeter le *sort* appelé *phur*, dans l'urne destinée à cet usage, pour connaître l'époque et le jour où il ferait périr les Juifs.

Tout ceci se passait au premier mois de l'année : le sort désigna le douzième mois. Aman s'en félicita : un pareil intervalle lui permettait de mieux assurer sa vengeance. Il ne soupçonnait pas que, par ce retard, la main de Dieu, toujours attentive à protéger son peuple, préparait aux Juifs des moyens de salut.

Plein de ses projets, le favori s'en vint trouver le roi. « Il y a là, lui dit-il, un peuple méprisé de tous. Il a des lois et des cérémonies différentes des autres peuples. Il forme comme un Etat dans l'Etat. Et ce qui est pis, il méprise vos commandements. Qu'il vous plaise donc d'ordonner que ce peuple périsse. Si vous regrettiez les tributs que vous prélevez sur lui, je m'engage à verser chaque année dans vos trésors la somme de dix mille talents (environ les deux tiers des revenus annuels de tout l'empire persan). — Gardez cet argent, répondit Assuérus, et faites ce que vous voudrez de ce peuple. »

Et, disant cela, le monarque tira de son doigt l'anneau dont il avait coutume de se servir pour sceller ses ordonnances. D'après les lois persanes, un édit marqué de ce sceau était irrévocable. Aman, joyeux de la joie du tigre qui tient sa proie, rédigea au plus tôt le décret d'extermination, en fit faire des copies par les secrétaires du roi, le scella au nom d'Assuérus et le fit parvenir par les courriers royaux aux gouverneurs et aux satrapes des cent vingt-sept provinces de l'empire. Ils étaient prévenus d'avoir à exterminer au douzième mois tous les Juifs, sans aucune exception de vieillards, de femmes ou d'enfants. La boucherie commencerait le treizième jour d'Adar, pour se continuer le lendemain et les jours suivants, et elle serait suivie du pillage de tous leurs biens.

Qu'on juge, à cette nouvelle, de la consternation des fils d'Israël!

*
* *

Informé l'un des premiers par l'édit que l'on placardait sur les murs de Suse, Mardochée, dans sa douleur, déchira ses vêtements, se couvrit la tête de cendres, revêtit un cilice, et fit retentir de ses lamentations le vestibule du palais. Esther l'apprit par ses eunuques, et, sachant que Mardochée ne pouvait pénétrer dans les appartements royaux, couvert, comme il l'était, d'un sac, et en habits déchirés, elle lui envoya un autre vêtement, pour qu'il vint jusqu'à elle et lui révélât la cause de sa douleur. Il refusa.

Inquiète, Esther lui dépêcha Atach, le chambellan que le roi avait attaché à son service. « Dites à la reine, répondit Mardochée, que nous sommes tous condamnés à périr. Voici une copie de l'édit qui est affiché dans Suse. Dites de ma part à Esther qu'elle aille trouver le roi afin d'intercéder pour son peuple. »

Esther lui fit cette réponse : « Tous les serviteurs du roi et toutes les provinces de son empire savent que quiconque entre, sans être appelé, dans l'appartement intérieur du roi est mis à mort sur-le-champ, à moins que le roi n'étende vers lui son sceptre d'or, en signe de clémence, et ne lui sauve ainsi la vie. Comment donc puis-je entrer chez le roi, puisqu'il y a déjà trente jours qu'il ne m'a fait appeler! »

Tel est le mystère dont s'entouraient et dont s'entourent encore les monarques orientaux.

Mardochée, par l'entremise d'Atach, envoya à sa nièce ce message : « En une pareille circonstance, vous devez moins avoir en vue votre vie que l'intérêt de la nation. Dieu ne vous a-t-il pas élevée à la dignité royale pour vous mettre en

mesure d'agir en une occasion comme celle-ci ! »

Esther, toujours docile, comprit ce noble langage, et, entrant pleinement dans les pensées de son oncle, elle lui fit dire : « Allez, rassemblez les Juifs qui sont dans Suse, et priez tous pour moi. Ne mangez ni ne buvez ni jour ni nuit pendant trois jours ; je jeûnerai de mon côté de la même manière. Après cela, j'entrerai chez le roi, et s'il faut que je périsse, je périrai. »

* * *

Trois jours après, Esther revêtait ses habits de reine, ceignait son front du diadème, s'environnait de tout l'éclat qui convenait à sa dignité, et, ainsi parée, après avoir invoqué le secours du Dieu d'Israël, elle se dirigeait vers l'appartement d'Assuérus avec deux de ses suivantes. Sur l'une elle s'appuyait avec grâce ; l'autre portait la traine de sa robe.

Tremblante, elle s'arrêta, saisie d'une frayeur mortelle, sur le seuil de la chambre du roi, dont la riche portière, relevée en double feston, permettait au monarque de voir dans la salle d'attente. Assuérus était assis sur son trône, dans toute sa majesté : il tenait en main son sceptre d'or. Aux pas des visiteuses, il leva la tête, un éclair de courroux passa dans ses yeux ; Esther le vit : croyant à une disgrâce, elle s'évanouit et tomba dans les bras de ses suivantes.

Dieu changea en ce moment le cœur d'Assuérus et le remplit de douceur. Il s'émut de l'état dans lequel il voyait la reine son épouse, et, quittant son trône, il s'approcha pour la soutenir jusqu'à ce qu'elle eût repris ses sens : « Esther, lui dit-il alors, qu'avez-vous ? Ne craignez pas. Vous ne mourrez pas. Ce n'est pas pour vous qu'est faite la loi, mais pour tous les autres. Venez et touchez mon sceptre. »

Il appuya alors sur l'épaule d'Esther l'extrémité de son sceptre d'or, et, comme la reine demeurait interdite, il ajouta : « Pourquoi ne me parlez-vous pas ? » Esther répondit : « Je vous ai vu, seigneur, comme l'ange de Dieu, et l'éclat de votre gloire m'a fait défaillir. » En disant ces mots, elle s'évanouit de nouveau.

Sur l'ordre d'Assuérus, des serviteurs s'empressèrent et lui prodiguèrent leurs soins. Quand elle fut revenue à elle, le roi lui dit : « Que voulez-vous, reine Esther ? Que demandez-vous ? Quand vous solliciteriez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais ! »

Esther répondit : « Ce jour, seigneur, est pour moi un jour de fête, et, s'il plait au roi, je le prie de venir avec Aman au festin que j'ai préparé à mon seigneur. » Assuérus y consentit et dit aussitôt à ses serviteurs : « Qu'on se hâte d'avertir Aman, afin qu'il obéisse aux volontés de la reine. »

Esther, retirée dans ses appartements, remise de ses émotions et inondée de joie, rendit grâces au Seigneur du succès de sa démarche et ordonna les derniers apprêts du festin.

* * *

Le repas touchait à sa fin, quand Assuérus, un peu échauffé par le vin, si l'on en croit le texte sacré, renouvela à la reine les gracieuses offres qu'il lui avait déjà faites : « Que désirez-vous que je vous donne ? Je vous le répète, quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous l'accorderais.

— Si j'ai trouvé grâce devant le roi, dit modestement Esther, et s'il lui plaît de m'accorder ce que je demande, je le prie de venir encore avec Aman, demain, à un nouveau festin, alors, je dirai au roi ce que je désire.

— Qu'il soit fait en tout comme vous le voulez, reine Esther ! dit Assuérus.

Rien n'était plus difficile que le retrait d'un édit signé du sceau du roi. Esther ne l'ignorait pas, et c'est pourquoi elle avait tout intérêt à retarder encore la suprême demande et à s'efforcer d'entrer plus avant, s'il se pouvait, dans les bonnes grâces du roi.

Aman venait de quitter, joyeux et satisfait, la table royale : il savourait le plaisir de voir les gens de cour et les gardes des portes s'agenouiller autour de lui, quand il aperçut Mardochée qui était assis à sa place ordinaire. Non seulement celui-ci ne se leva pas devant l'orgueilleux ministre, mais il ne daigna pas même faire un léger mouvement pour le saluer. A cette vue, Aman sentit renaître en un instant toute sa haine : il dissimula pourtant, et, rentré chez lui, il dit à sa femme Zarès et à ses amis : « J'ai des richesses à satiété, j'ai dix enfants qui sont ma gloire ; le roi m'a élevé au-dessus de tous les satrapes de l'empire ; la reine Esther n'invite que moi au festin qu'elle a donné au roi ; demain, je dois encore avec le roi me rendre à sa table. Malgré tout cela, je compterai pour rien honneurs, richesses, puissance, tant que je verrai ce Juif Mardochée, assis à la porte du palais, me refuser une génuflexion !

— Faites-le pendre, dirent alors à Aman sa femme et ses amis. Ordonnez que l'on dresse, aux portes de Suse, bien en vue, une potence de cinquante coudées de haut, et, demain, vous demanderez au roi la mort de Mardochée. Après cela, vous assisterez plein de joie au festin. »

Le soir même, la potence était dressée, tant était vif le ressentiment du ministre méprisé, et, le lendemain, bien avant l'heure marquée, Aman se trouvait aux portes des appartements d'Assuérus, sollicitant une audience.

* * *

Le roi venait de passer une nuit sans sommeil. Pour tromper les longues heures de son insomnie, il avait demandé les annales destinées à servir à l'histoire de son règne et les avait fait lire en sa présence. Quand on en vint à l'endroit où il était raconté de quelle manière Mardochée avait découvert au roi la conspiration de deux officiers qui avaient juré sa perte, Assuérus interrompit la lecture et dit :

— Quelle récompense Mardochée a-t-il reçue pour ce service ?

— Aucune, répondirent les serviteurs.

Le roi se tut.

Le moment des audiences arrivé, Aman fut introduit, impatient d'exposer au roi ses griefs contre Mardochée et d'obtenir bien vite une sentence de mort. Assuérus, préoccupé, ne lui en laissa pas le temps :

— Aman, lui dit-il, aussitôt qu'il le vit, que doit-on faire à un homme que le roi veut spécialement honorer ?

Aman, ne pensant pas qu'il pût s'agir d'un autre que de lui, se recueillit et dit : « Il faut que celui que le roi veut honorer soit revêtu des habits du roi, et placé, le diadème en tête, sur le cheval que le roi a coutume de monter. Il faut ensuite que le premier des seigneurs de la cour tienne le cheval par la bride et qu'il parcoure toutes les places de la ville, en criant : C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer ! »

Assuérus ne trouva rien à redire à ce brillant programme et se contenta d'ajouter :

— Eh bien ! tout ce que vous venez d'exposer, faites-le au Juif Mardochée qui est devant la porte du palais.....

La foudre fût tombée aux pieds d'Aman qu'il n'en eût pas été plus atterré. Mais il n'y avait rien à répliquer aux ordres du tout-puissant monarque, et, la mort dans l'âme, le grand vizir se mit en devoir de les exécuter à la lettre. Quelle humiliation pour lui! Il prit le manteau royal et le cheval qu'il avait désigné et y fit monter le Juif qu'il méprisait. Lui-même lui présenta l'étrier, lui tendit le cimeterre et le diadème, puis, tenant le cheval par la bride, il dut précéder Mardochée et crier à haute voix dans tous les quartiers de la ville : « C'est ainsi que mérite d'être honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer! »

Mardochée, humble et paisible au milieu même de son triomphe, revint, après cette démonstration, s'asseoir à sa place accoutumée, conduite qui, pour qui connaît le caractère de l'Oriental, n'a rien que de très naturel.

Aman se hâta de regagner sa maison, mais la tête couverte d'un voile, comme pour cacher sa confusion. Il confiait encore ses chagrins à sa femme et à ses enfants, quand les chambellans survinrent de la part du roi, et rappelèrent au ministre l'invitation qui lui était faite de se rendre au festin préparé par la reine.

Malgré sa tristesse, Aman parvint à se composer un visage serein, et, dans l'intérêt de sa fortune, à ne rien laisser paraître de la douleur que lui causait l'affront récemment dévoré.

Comme la veille, au moment où le vin commençait à le mettre en joie, le roi, se souvenant qu'Esther lui avait dit : « Demain, je ferai connaître au roi mes désirs, » réitéra ses questions et ses promesses.

Esther, jugeant le moment favorable, dit à Assuérus. « O roi, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, je vous conjure de m'accorder, s'il vous plaît, ma propre vie et celle de mon peuple. Car nous avons été livrés, moi et mon peuple, pour être foulés aux pieds, égorgés et exterminés..... »

Assuérus semblait ne pas comprendre : Esther, son épouse, la reine qui avait part à sa toute-puissance, condamnée à mort et lui demandant grâce de la vie! Quel était donc l'ennemi qui s'acharnait à sa perte?

— Qui est assez puissant pour oser faire ce que vous dites là? demanda-t-il après un silence.

Esther répondit : « Le cruel ennemi qui a juré notre mort, c'est Aman. »

Aman demeura comme anéanti sous cette accablante accusation. Il se tut et baissa les yeux, ne pouvant plus soutenir les regards du roi ni de la reine. Bouillant de colère, Assuérus sortit de la salle du festin et erra quelque temps dans les jardins du palais. Aman s'étant levé de table, lui aussi, n'ayant plus d'espoir que dans l'intercession de la reine, se jeta à ses pieds, implorant sa faveur.

Le roi rentra sur ces entrefaites, et, trouvant le grand vizir penché sur le lit de table où était Esther, il s'écria : « Quoi! il veut même faire violence à la reine, en ma présence et dans ma maison! »

* * *

Des serviteurs survinrent et comprirent ce qu'exigeait le courroux royal. Ils connaissaient la violence d'Assuérus. Ils se saisirent de l'hôte disgracié, lui jetèrent un voile sur le visage, comme cela se pratiquait à l'égard des criminels condamnés à mort, et Harbona, le chef de service, dit à Assuérus : « Il y a, près de la maison d'Aman, une potence de cinquante coudées de haut qu'il avait fait préparer pour Mardochée, le sauveur du roi. »

« Qu'Aman y soit pendu! » dit aussitôt le monarque.

Ainsi expira dans l'opprobre celui qui, la veille, voulait se faire adorer comme un dieu.

Esther, pourtant, n'avait pas encore achevé sa mission libératrice.

Elle présenta au roi Mardochée son oncle, déjà connu par son dévouement, et ne dissimula plus les liens de parenté qui l'attachaient à lui. Assuérus, charmé, en fit son premier ministre à la place d'Aman : il prit l'anneau royal qu'il avait fait ôter au condamné et le donna à Mardochée. C'était cet anneau qui avait scellé l'édit d'extermination contre les Juifs; ce même anneau allait bientôt sceller celui de leur délivrance.

En effet, la reine, plus puissante que jamais sur le cœur d'Assuérus, implora de lui une dernière faveur. « Si j'ai trouvé grâce devant le roi et que ma demande ne lui paraisse pas importune, dit-elle, je le conjure de vouloir ordonner que les lettres d'Aman, par lesquelles cet ennemi des Juifs avait commandé qu'on les exterminât dans toutes les provinces du royaume, soient révoquées par de nouvelles lettres : car, comment pourrais-je supporter la mort et la ruine de tout mon peuple! »

On vit alors, fait inouï dans les annales persanes, un décret scellé du sceau du roi annulé par un autre décret. Mardochée eut tout pouvoir pour rédiger, cacheter et envoyer à toutes les provinces le nouvel édit.

Les rôles se trouvèrent ainsi renversés comme par enchantement. Ce fut aux Juifs de se constituer les exécuteurs de ceux qui s'étaient promis de les perdre.

Le treizième et le quatorzième jour du douzième mois, fixés pour l'anéantissement du peuple de Dieu, furent ceux de leur triomphe. Triomphe sanglant, il faut l'avouer, puisque les Juifs mirent à mort, sur toute l'étendue de l'empire, soixante-quinze mille hommes, mais qui s'explique, étant données les mœurs du temps; s'ils massacrèrent sans pitié, c'est qu'ils avaient à intimider des adversaires préparés à commettre tous les excès. Il y allait de leur vie, ils le savaient.

Victorieux et libre désormais de toute crainte, le peuple juif s'abandonna à une joie sans mesure. Ce ne furent partout, durant deux jours, que réjouissances et festins.

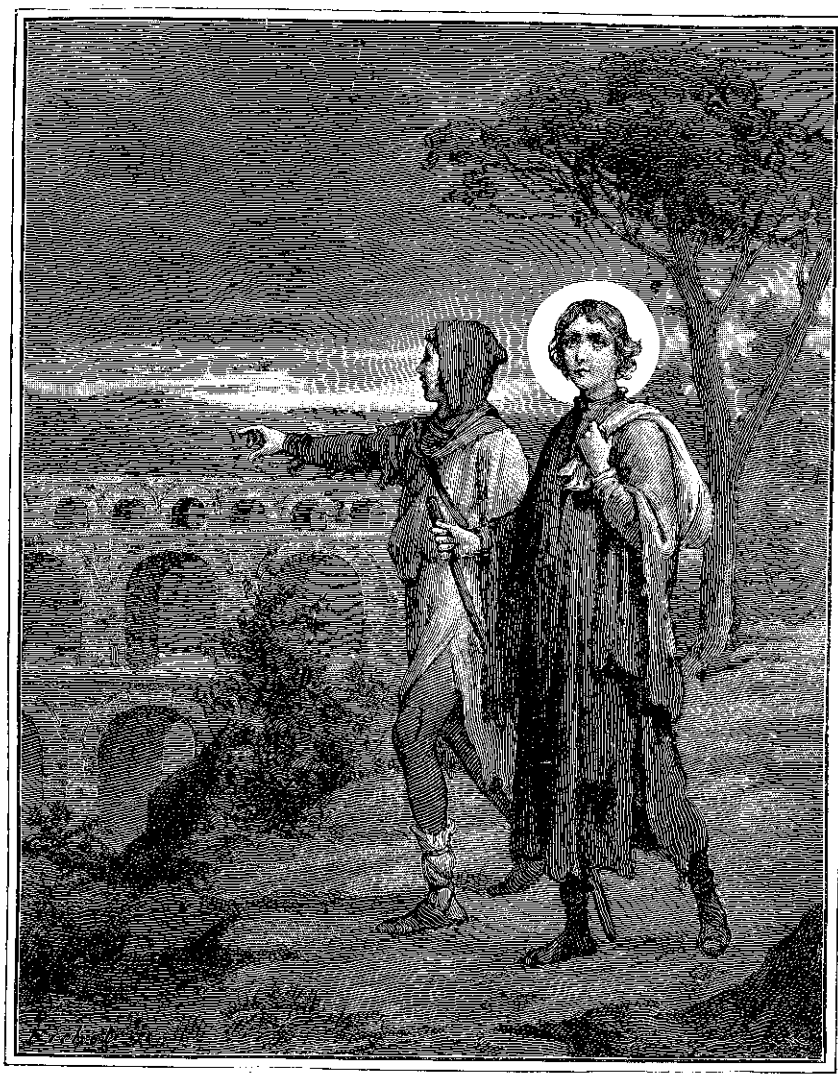
Mardochée, alors, envoya une lettre à tous ses coreligionnaires, leur ordonnant de célébrer chaque année, à perpétuité, le souvenir de ce grand bienfait de Dieu, qui, par l'intercession d'Esther, avait voulu que leur deuil fût soudain changé en allégresse.

La fête fut appelée *fête des sorts,* en mémoire du sort consulté par Aman et fixant au douzième mois l'arrêt de mort de la nation. Et telle est la fixité des traditions chez ce peuple étrange, qu'aujourd'hui encore les Juifs solennisent la fête des *Phurim* (sorts). Le treizième jour du mois d'adar (vers l'équinoxe de printemps), on donne dans la synagogue lecture du livre d'Esther. Au nom d'Aman, les assistants, grands et petits, font un vacarme terrible, frappent des pieds, attaquent avec des marteaux ou autres instruments contondants une image d'Aman suspendue à la potence, ou, à défaut d'images, son nom, pour bien exprimer la haine de tous contre l'Amalécite. Les jours suivants, l'on s'envoie des présents et l'on fait des festins. La veille est un jour de jeûne, appelé jeûne d'Esther. L'abstinence est absolue depuis le point du jour jusqu'au coucher du soleil.

Avons-nous envers Marie, notre reine, notre avocate auprès de Dieu, notre glorieuse Esther, la reconnaissance que témoignent les fils d'Israël envers Esther, libératrice et gloire de leurs ancêtres!

SAINT GÉRARD DE LUNEL (1275-1305)

(Fête le 24 mai.)



Gérard et son frère, déguisés en mendiants, se décident à mener la vie solitaire au pont du Gard.

NAISSANCE ET FAMILLE DE GÉRARD

Gérard naquit à Lunel, en Languedoc, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, très probablement en l'année 1274 ou 1275. Il reçut au baptême le nom de Gérard, et c'est ainsi qu'on l'appelle encore en France, tandis qu'en Italie, où son culte est en grand honneur, il est connu sous celui de Gerio, ancien diminutif de Gerardo.

Son père s'appelait Gérard Amici, seigneur de Châteauneuf, de l'illustre famille de *Sabran*, l'une des plus anciennes du Midi. Il eut pour mère Raimonde, fille de Raimond Gausselin, baron de Lunel, ce qui permet au plus ancien biographe de notre Saint de le dire issu des comtes de Lunel : « Gérard appartenait à la noble nation des Francs et à la famille des comtes de Lunel. » Il eut un frère nommé Effrenaud, compagnon fidèle de sa vie sainte et pénitente, dont le nom reviendra souvent sous notre plume dans la suite de ce récit. Effrenaud ne semble avoir vécu que pour Gérard. Favorisé comme lui des faveurs célestes les plus signalées, il disparaît cependant dans l'ombre de son frère et n'a jamais été l'objet d'un culte spécial.

A CINQ ANS GÉRARD SE FAIT INSCRIRE A LA CONFRÉRIE DES PÉNITENTS

Nous ne savons rien de bien certain sur la première éducation de Gérard : on peut cependant présumer avec raison qu'elle fut conforme à son rang et digne de parents vraiment chrétiens, puisque nous le voyons, dans un âge encore tendre, déjà avancé dans le chemin de la vertu qu'il devait parcourir avec tant de succès.

A peine âgé de cinq ans, il voulut être agrégé à la confrérie des Pénitents Blancs, qui avait été érigée à Lunel par saint François d'Assise lui-même, en 1214, à son retour du Maroc, où il était allé chercher vainement la palme du martyre. Le Saint s'était transporté d'Avignon à Lunel, sur les pressantes invitations de Raimond Gausselin, qui obtint de lui la fondation d'un couvent de Frères Mineurs. Ce couvent, bâti hors des remparts, près de la porte dite de Seguin, eut dans la suite la gloire d'abriter quelque temps saint Antoine de Padoue, qui y opéra quelques-uns de ses plus beaux miracles.

Entré dans ces années de la jeunesse qui, trop souvent, hélas ! se passent dans les plaisirs coupables et dans les vanités du monde, Gérard lutta courageusement contre les inclinations perverses de la nature corrompue, n'ayant pas d'autre ambition que d'établir dans son âme une vraie et solide piété.

Dès ce moment, il voua un amour tout spécial à la vertu de chasteté, s'appliquant à être pur non seulement de corps, mais encore d'esprit, selon le précepte de Notre-Seigneur. Jaloux d'un si précieux trésor, il en confia la garde à la vigilance, à la prière et surtout à l'humilité, qu'on appelle à bon droit la chasteté de l'âme.

Pour réduire ses membres en servitude et les soumettre à la loi de l'esprit, il affligeait son corps par des jeûnes et des austérités continuelles, lui refusant tous les soulagements qu'il réclamait et lui imposant de rudes flagellations.

GÉRARD DEVIENT BARON DE LUNEL PUIS COMTE DE ROCHEFORT

Telle était la ferveur de vie de Gérard pendant sa première jeunesse, et déjà on pouvait lui appliquer les paroles de l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. » Et vraiment, le Christ était en lui, disposant dans son âme ces degrés merveilleux qu'il devait gravir pour atteindre aux plus hauts sommets de la perfection évangélique.

Il arriva que son oncle, Rosselin Gausselin, baron de Lunel, vint à mourir, en 1294, sans laisser d'héritier mâle. La baronnie fut divisée en deux parties, dont l'une fut attribuée à Raimond Gausselin, seigneur d'Uzès, l'autre à Gérard ; mais comme ce dernier n'avait pas encore atteint sa vingt-cinquième année, âge alors requis en Languedoc pour la majorité, son père le remplaça pendant quelques années dans son gouvernement, à titre d'administrateur régent.

Gérard ne conserva pas longtemps sa baronnie de Lunel. Philippe IV le Bel la convoitait depuis longtemps, à cause de la proximité de la mer et de son beau port d'Aigues-Mortes. Le roi de France, par l'intermédiaire d'Alponse de Rouvroi, sénéchal de Beaucaire, s'ouvrit de ses projets à Gérard Amici, père de notre Saint, et à Raimond d'Uzès, leur offrant d'autres territoires en échange. L'un et l'autre consentirent, de gré ou de force, aux désirs du redoutable monarque, et Gérard reçut en compensation de sa demi-baronnie le comté de Rochefort, en Languedoc, qui dépendait alors, au spirituel, du diocèse d'Avignon.

Gérard Amici alla prendre possession de ce nouveau domaine, au nom de notre Saint, emmenant avec lui son autre fils, Effrenaud. Gérard ne tarda pas à les rejoindre lorsque tout fut préparé pour une réception solennelle. Des fêtes magnifiques furent célébrées en son honneur ; mais au lieu d'y goûter la joie et la consolation, son cœur en fut rassasié d'amertumes et de plus en plus détaché des plaisirs et des ambitions de ce monde. Pendant que tous le félicitaient de son joyeux avènement, lui prenait dans son cœur la généreuse résolution de dire adieu aux honneurs, à son pays, à sa famille, et de s'enfuir dans quelque lointaine solitude.

Il fit part de son projet à son frère Effrenaud, dont il connaissait les nobles sentiments, et tous les deux décidèrent, d'un commun accord, de quitter à jamais le monde et les honneurs et de se retirer dans un désert pour s'y préparer par la prière et la pénitence à la visite des lieux sanctifiés par la vie et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

DANS LA SOLITUDE DU PONT DU GARD

Les deux frères, trompant la vigilance de leurs proches et de leurs serviteurs, réussirent à s'enfuir loin du château, déguisés en mendiants, de sorte que les gens envoyés à leur recherche ne purent jamais les reconnaître.

Pleins de confiance en la divine Providence, ils allaient devant eux, au hasard, en quête d'une solitude comme ils la désiraient. Ils arrivèrent ainsi au pied d'un pont gigantesque qui, d'après la description de l'ancien biographe, paraît être le célèbre aqueduc romain connu sous le nom de pont du Gard. Voici d'ailleurs ses propres paroles : « Ils arrivèrent à un pont d'une étonnante grandeur, dans laquelle ils trouvèrent deux cavernes, l'une à droite, l'autre à gauche. » Les deux seuls ponts qui pourraient répondre à ces indications sont le pont Saint-Esprit et le pont du Gard. Ce dernier semble tout indiqué, à cause de la solitude qui l'entoure, tandis que le pont Saint-Esprit, continuellement traversé par les voyageurs, ne convenait aucunement à la vie érémitique.

Les deux frères prirent chacun une caverne pour cellule et rivalisèrent dès lors dans l'exercice de la prière et de la mortification. Ils s'ingénièrent par tous les moyens à détruire la beauté de leur visage, le souillant de boue ou le déchirant sans pitié ; aussi, lorsqu'ils allaient mendier leur pain dans les hameaux, revêtus de misé-

rables haillons, personne, en les voyant, ne soupçonna jamais que ces deux pauvres étaient le noble comte de Rochefort et son frère.

ÉPREUVE
HUMILITÉ DE GÉRARD

La constance des pieux solitaires fut bientôt mise à une rude épreuve. A la suite de pluies torrentielles, le Gardon grossit tellement qu'il devint impossible aux deux frères de sortir de leurs retraites. Les voilà donc prisonniers pendant de longs jours, dépourvus de toute nourriture et destinés à mourir de faim à bref délai si personne ne vient à leur secours.

Mais qui aurait osé s'aventurer jusqu'à eux dans un endroit aussi périlleux, et d'ailleurs, qui, en dehors de Dieu, connaissait le lieu de leur retraite ?

Les deux frères ne perdirent point courage et confiance : ils acceptèrent généreusement l'épreuve, unis de cœur au divin Maître pendant son jeûne de quarante jours dans le désert.

La crue de la rivière ayant peu à peu diminué, l'inondation ne tarda pas à cesser complètement, ce qui rendit aux prisonniers la liberté de sortir de leurs retraites. Ils se dirigèrent au plus tôt vers un village voisin pour demander à un prêtre l'absolution de leurs péchés. Gérard fit la confession générale de toute sa vie avec des larmes de componction.

Cependant, la réputation de sainteté des deux ermites se répandit bientôt parmi les populations environnantes, qui venaient leur demander le secours de leurs prières et la guérison des malades.

Nous ignorons si Gérard reçut alors le don des miracles et s'il répondit à l'attente de ceux qui s'adressaient à lui ; mais nous savons que, dans son amour pour l'humilité et le mépris de lui-même, il redouta de souiller la candeur de son âme par quelque atteinte de vaine gloire. Il n'ignorait pas, en effet, que le concours, les applaudissements des foules et la faveur même que le ciel lui témoignait étaient des moyens dont le démon pouvait se servir pour le faire tomber.

C'est pourquoi, voulant à tout prix échapper aux tentations d'amour-propre et de complaisance en lui-même, il chercha une autre solitude et disparut, jusqu'à ce que le concours des foules eut entièrement cessé. Il se conformait ainsi à la pratique du divin Rédempteur, qui, bien qu'incapable de toute imperfection, et seulement pour former ses disciples à l'humilité, défendait de publier les merveilles qu'il venait d'accomplir.

PÈLERINAGE DE ROME

Il ne suffisait pas à notre Saint de se cacher pour éviter les ovations du peuple, il voulut encore se soustraire à l'occasion, même éloignée, de la vaine gloire, en abandonnant pour toujours le pays. C'est alors qu'il résolut de mettre à exécution le projet déjà formé par lui et caressé depuis longtemps, de se rendre en Palestine, pour y vénérer les Lieux foulés par les pas du Sauveur, les souvenirs trois fois saints de sa Nativité, de sa Passion, de sa Résurrection. Il voulait imiter en cela l'exemple de tant d'évêques, de martyrs, de confesseurs, de pieux fidèles, qui avaient cru ne pouvoir atteindre à la perfection de la religion et de la vertu s'ils n'allaient adorer Jésus-Christ au lieu même où brilla pour la première fois la lumière de l'Evangile.

C'est avec une intention aussi droite et sans mélange de vaine curiosité que Gérard se mit en route avec son frère. Mais avant de prendre définitivement le chemin de l'Orient, ils voulurent vénérer les reliques des saints apôtres Pierre et Paul et des saints martyrs qui reposent dans la ville de Rome. Rappelons qu'à cette époque lointaine les foules de pèlerins n'affluaient pas moins à Rome qu'aux Lieux Saints de Palestine.

Les deux pèlerins s'embarquèrent à Aigues-Mortes, sur un navire qui faisait voile vers l'Italie. Le vent fut d'abord favorable, et tout faisait prévoir une heureuse traversée, lorsque soudain éclata une violente tempête que rien n'avait fait prévoir. Le pilote et l'équipage luttèrent vainement contre la furie des vents et des flots ; tout espoir semblait perdu, et les passagers n'attendaient plus que la mort d'un moment à l'autre.

Gérard et son frère, qui savaient bien que dans les dangers de la vie présente la prière est notre suprême espérance, implorèrent le secours de celui « qui commande aux vents et à qui la mer obéit », s'écriant comme les apôtres en pareille circonstance : « Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons ! » Leur confiance ne fut pas vaine.

Pendant que les passagers s'abandonnaient au désespoir et que les deux frères persévéraient à prier malgré les moqueries et les blasphèmes de quelques-uns, on vit apparaître tout à coup, sur le milieu du bateau, un petit nuage ayant la forme d'un homme, et, en même temps, les vents s'apaisèrent, la mer devint tranquille et le ciel serein, à tel point qu'il ne restait plus aucune trace de la tempête.

Le navire put dès lors poursuivre heureusement son voyage jusqu'au port de Corneto, où il déposa Gérard et son frère qui devaient, de là, poursuivre à pied leur chemin jusqu'à Rome.

Après de longues heures de marche, les deux pèlerins étaient arrivés à une grande forêt, dans les environs de Viterbe, qu'ils avaient à traverser. Ils s'y étaient engagés depuis quelque temps, lorsqu'ils perdirent totalement leur route. C'est en vain qu'ils essayèrent tous les sentiers, ils ne firent que s'enfoncer davantage dans un labyrinthe inextricable. Tandis qu'ils perdaient tout espoir humain d'en sortir, Dieu, qui veillait sur ses serviteurs, vint miraculeusement à leur secours.

Il permit qu'un ours, oubliant sa férocité naturelle, vînt servir de guide aux saints voyageurs. Cet animal, devenu doux et caressant comme un chien, se mit à marcher devant eux pour leur indiquer le chemin. Ils le suivirent et furent accompagnés par lui, non seulement jusqu'à la sortie du bois, mais jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en vue de la Ville Eternelle.

SÉJOUR A ROME — DÉPART POUR ANCÔNE A LA RECHERCHE DE SAINT LIBERIUS

Les premières visites des deux frères furent pour les églises et les souvenirs religieux, spécialement pour les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul, au Vatican. L'ancienne basilique érigée par Constantin près du lieu du martyre de saint Pierre conservait encore toute sa première splendeur. Elle était à cinq nefs, ornées de rangées de colonnes de marbre précieux. Le trône papal occupait le fond de l'abside dans laquelle étincelait une brillante mosaïque. Devant l'autel principal il y avait aussi des colonnes qui le séparaient de la grande nef. C'est à cet endroit vénérable entre tous, le seul qui reste aujourd'hui, avec la crypte, de l'ancien monument, que notre Saint et son frère se prosternèrent pieusement et renouvelèrent leur vœu de se rendre au tombeau du Seigneur.

Vers la fin de leur séjour ils apprirent, comme par hasard, que, dans la ville d'Ancône, vivait un certain Liberius, dont le renom de haute sainteté s'était répandu dans toute l'Italie. Gérard, qui ne voulait perdre aucune occasion de se perfectionner dans les voies du Seigneur, partit aussitôt pour Ancône, toujours accompagné d'Effrenaud, n'emportant, selon leur coutume, aucune provision de route, mais s'en remettant, comme par le passé, aux soins de la divine Providence.

Ils n'étaient pas encore arrivés à la ville de Spolète qu'ils apprirent que Liberius se disposait à prendre la mer pour se rendre en Palestine. Cette nouvelle inattendue fut un nouvel excitant pour Gérard, heureux de penser qu'il pourrait accomplir son pieux pèlerinage en compagnie d'un saint.

DERNIÈRE MALADIE DE GÉRARD

Dieu ne permit pas que les désirs de Gérard fussent satisfaits : ce n'était point à la Jérusalem de la terre que devait se terminer pour lui le voyage entrepris, mais à la Jérusalem du ciel. Tandis qu'il traversait la ville de Tolentino, notre Saint se sentit soudain incommodé plus vivement par un mal de tête qu'il éprouvait déjà depuis quelque temps. La douleur qu'il ressentit fut si aiguë qu'il crut devoir en parler à son frère, ce qu'il n'avait pas encore fait jusque-là. Il continua pourtant sa marche avec le même courage, et arriva vers le soir au village de Colombaro, sur le territoire de Monte Santo (le Monte Santo est une belle et pittoresque colline du Picenum, située à 3 kilomètres de Recanati et à 5 de Lorette). Colombaro était un petit village très pauvre, composé seulement de quelques chaumières. C'est dans l'une d'elles que Gérard et son frère reçurent l'hospitalité pour une nuit. Le mal dont il souffrait ne permit pas à notre Saint de reposer. Formé comme il l'était à l'école du crucifix, il supporta sans se plaindre ses affreuses douleurs, et Dieu daigna manifester par un nouveau prodige combien la patience de son serviteur lui était agréable. Une lumière éclatante enveloppa soudain le corps de Gérard et remplit toute la chambre d'un tel éclat qu'on aurait pu croire à un grand incendie.

Le matin, malgré sa fatigue persistante, il voulut absolument se remettre en route, malgré les instances de son frère et de ses hôtes qui avaient été témoins du miracle et n'auraient plus voulu se séparer de lui. Il approchait de Monte Orso, village aujourd'hui en ruines, où il devait passer pour se rendre à Ancône ; mais lorsqu'il arriva sur les bords de la Potenza, son mal devint si intolérable que, ne pouvant résister à la douleur, il tomba sans forces et mourant sur le sol.

Il passa ainsi toute cette journée et la nuit qui suivit sans recouvrer ses forces ; mais consolé intérieurement par des grâces et des illuminations célestes.

MORT DE GÉRARD ET MIRACLES QUI L'ACCOMPAGNENT

Lorsque Effrenaud, qui jusque-là n'avait pas osé quitter son frère, vit que la mort approchait et qu'il ne pouvait rien pour le soulager, il se décida à aller jusqu'à Monte Orso demander du secours. Mais, à son retour, il était trop tard : Gérard avait rendu son âme à Dieu pendant son absence.

Les personnes charitables qui étaient accourues essayèrent de soulever le corps du Saint pour l'emporter et lui donner une sépulture honorable ; mais quel ne fut pas leur étonnement de voir leurs efforts aussi vains que s'il s'était agi de soulever une montagne.

En même temps, les cloches de Colombaro sonnaient à toute volée, mises en branle miraculeusement. Attiré par cet appel extraordinaire, on accourut de tous les pays voisins au Monte Santo, et une foule nombreuse ne tarda pas à entourer le corps de Gérard.

Ce fut alors une rivalité merveilleuse pour savoir à qui revenaient les saintes reliques. Les discussions menaçaient de dégénérer en querelles, lorsque la langue d'un petit enfant fut déliée miraculeusement et il donna ce conseil, qu'on regarda comme la décision du ciel : « Amenez un char attelé de deux paires de bœufs, déposez-y le saint corps et laissez ces animaux aller où Dieu les conduira. »

Cette proposition fut accueillie avec faveur par tout le monde. Les bœufs s'arrêtèrent devant la maison où Gérard avait passé la nuit. Il fut donc enseveli sur le Monte Santo, qu'il semblait avoir choisi lui-même pour sa sépulture. De nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau, qui fut pendant des siècles un lieu de pèlerinage très fréquenté.

Le culte de saint Gérard fut solennellement reconnu par la Cong. des Rites, le 22 janvier 1739. Benoît XIV l'inscrivit au catalogue des saints le 17 août 1740.

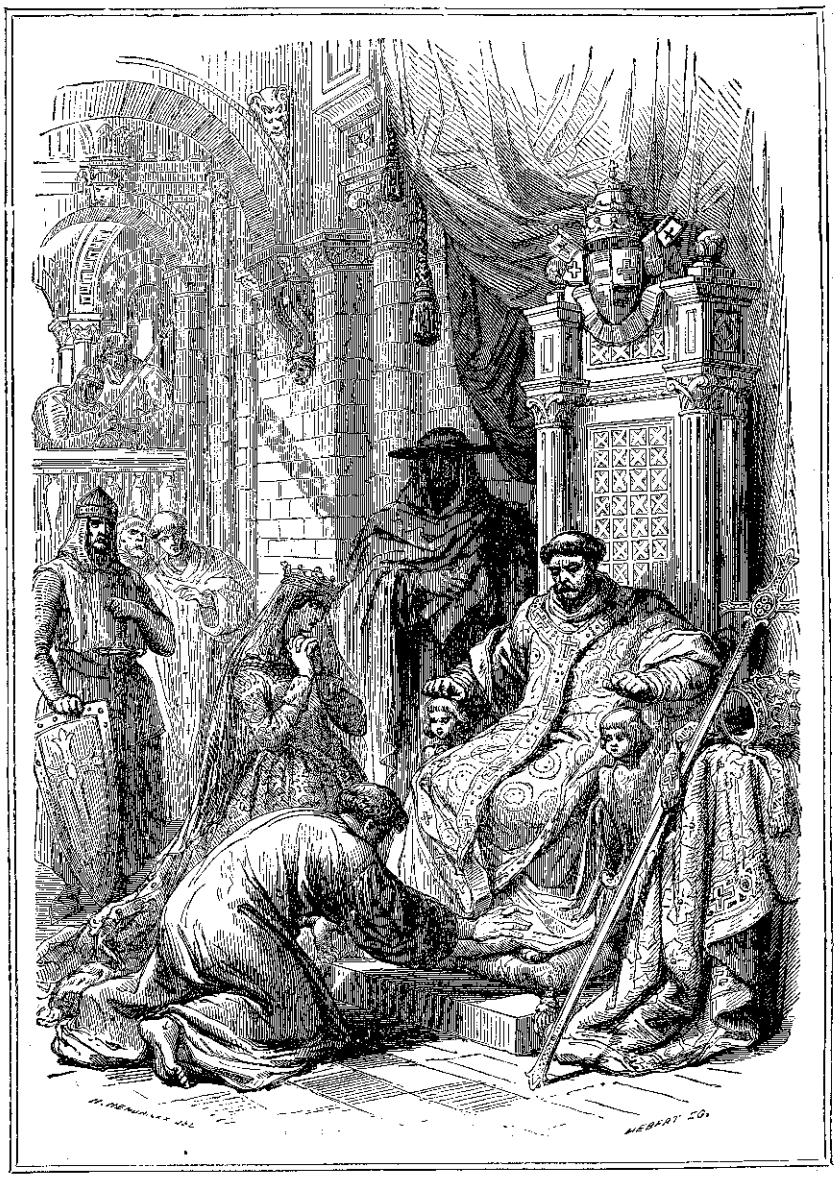
SOURCES CONSULTÉES

DE VIC et VAISSÈTE : *Hist. gén. du Languedoc* (1736), t. III. — BENOIT XIV. *De Canonizatione Sanctorum* l. I. — *Grands Bollandistes*, 25 mai, t. VI. — II. *Della vita, culto e miracoli di S. Girio.* Rome, 1765, Imprimerie vaticane.

SAINT GRÉGOIRE VII, PAPE

INVINCIBLE DÉFENSEUR DE LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE

Fête le 25 mai.



L'empereur Henri IV d'Allemagne aux pieds de saint Grégoire VII.

ÉTAT DE L'ÉGLISE ET DE LA SOCIÉTÉ AUX X^e^ ET XI^e^ SIÈCLES

Pour se faire une idée de la mission civilisatrice de ce grand pape, calomnié par les ennemis du catholicisme et de la vraie liberté des peuples, il faut jeter un coup d'œil sur l'état de l'Eglise et de la société à son époque.

Le x^e^ siècle fut pour l'Eglise et l'Europe une époque de décadence lamentable, et qui aurait été longtemps irréparable sans l'influence des saints que Dieu envoya au monde, dans ce siècle même et au siècle suivant. Cette décadence avait plusieurs causes.

Mais ce qui favorisa surtout l'abaissement moral, intellectuel et social, ce furent les empié-

tements abusifs, désastreux et tyranniques du pouvoir civil et laïque sur la liberté et les droits de l'Eglise. Les princes en étaient venus à nommer et à instituer eux-mêmes les abbés des monastères et les évêques suivant leur bon plaisir, sans se soucier de l'autorité du pape et des lois ecclésiastiques. Quand le prince était bon, le mal était moindre ; mais il arrivait souvent que le prince distribuait les évêchés et les abbayes à ses courtisans, à ses officiers, à des soldats, à des enfants, parfois même à ses compagnons de plaisir et de débauche, ou il les vendait au plus offrant. Les souverains temporels avaient même pris l'habitude de donner l'investiture des évêchés par la crosse et l'anneau, symboles du pouvoir spirituel qui vient de Dieu et non de l'État.

L'autorité qui aurait pu remédier efficacement à tant de maux était la papauté. Mais — et ce fut peut-être la plus terrible épreuve que l'Eglise ait jamais soufferte, — cette autorité était elle-même entravée, paralysée par le pouvoir civil ; la papauté était alors indignement opprimée, d'abord par les seigneurs italiens, puis par plusieurs empereurs d'Allemagne qui voulaient traiter le siège de saint Pierre comme ils traitaient les autres évêchés.

Mais Dieu n'abandonna pas son Eglise, il lui donna des saints, il lui donna des papes qu'il arma de constance et d'énergie, et parmi eux brilla surtout l'incomparable figure de saint Grégoire VII. La papauté reconquit peu à peu son indépendance, et, redevenue libre, revendiqua, sans se lasser, la liberté et les droits de l'Eglise, réforma le clergé, et, aidée par de nombreux Ordres religieux, spécialement ceux de Cluny et de Citeaux, arrêta la décadence sociale, restaura la morale chrétienne, donna une vive impulsion aux études et aux sciences et prépara enfin les splendeurs chrétiennes du siècle d'Innocent III, de Philippe-Auguste et de saint Louis.

ÉDUCATION MONASTIQUE — HILDEBRAND BÉNÉDICTIN

Hildebrand, qui devint plus tard le grand pape saint Grégoire VII, naquit en Italie, vers l'an 1020, dans l'humble demeure d'un honnête charpentier nommé Bonizo, dans la petite ville de Soano, à dix lieues de Sienne. Le charpentier Bonizo avait un frère appelé Laurent, religieux Bénédictin, que son mérite avait fait nommer Abbé du monastère de Notre-Dame du Mont Aventin, à Rome. Le jeune Hildebrand, qui montrait une rare intelligence, fut envoyé à son oncle ; il eut ainsi l'avantage inappréciable, surtout à cette époque, d'être élevé dans un monastère, et il en profita admirablement. Formé à la piété et à l'étude, il parcourut avec succès, à l'école du monastère, le cycle des sept arts libéraux, programme de l'éducation à cette époque, et se fit bientôt admirer par sa science et ses vertus.

En 1045, le pape Grégoire VI en fit son secrétaire. Hildebrand, alors sous-diacre, fut ainsi providentiellement initié aux affaires de l'Eglise romaine, qu'il devait gouverner plus tard avec tant de sagesse et de vigueur. Dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, il eut le bonheur d'entrer en relation avec l'un des plus saints personnages de cette époque, saint Pierre Damien, et il se lia avec lui d'une étroite amitié.

L'année suivante, Grégoire VI donne sa démission et va finir humblement ses jours au monastère de Cluny, en France. Hildebrand l'y accompagne et y embrasse avec lui la vie monastique.

Fondée en 910, près de Mâcon, par le bienheureux Bernon, l'abbaye bénédictine de Cluny avait été successivement gouvernée par le vertueux Aymard, puis par saint Odon et saint Mayeul ; elle était alors dirigée par le grand saint Odilon, qui eut pour successeur saint Hugues. Grâce à cette série de grands et saints Abbés, à la vertu et à la science de ses religieux, aux nombreux couvents qui relevèrent de sa juridiction, l'abbaye de Cluny, pépinière d'hommes apostoliques, fut un grand centre de lumière et de foi qui eut une heureuse et féconde influence pour la régénération de la société aux x^e^, xi^e^ et xii^e^ siècles.

Ce fut là que la grande âme d'Hildebrand acheva de se former et de se préparer à la mission que Dieu lui réservait. Il s'y perfectionna dans les sciences sacrées et marcha à grands pas dans les voies de la sainteté. Quand saint Hugues fut élu pour succéder à saint Odilon, le jeune moine vit Notre-Seigneur debout près du nouvel abbé inspirer à celui-ci son discours aux Frères. Lui-même fut nommé prieur par les religieux.

En 1049, le saint évêque de Toul, Bruno, élu pape par l'empereur Henri III d'Allemagne, partait pour Rome. Saint Hugues, accompagné d'Hildebrand, vint lui offrir ses hommages à Besançon. Mais Hildebrand ose reprocher franchement au pontife l'illégitimité de son élection. Bruno, loin de se fâcher, s'empresse de faire connaître la droiture de ses intentions : c'est malgré lui qu'il a été élu par l'empereur, et il n'acceptera le souverain pontificat que lorsqu'il aura été élu canoniquement par le clergé et le peuple de Rome, suivant les règles alors en usage. Hildebrand s'incline devant ces raisons, mais Bruno, frappé du courage et de la sagesse du jeune prieur, demande à saint Hugues de le lui laisser et l'emmène avec lui à Rome.

HILDEBRAND, SAGE ET INTRÉPIDE CONSEILLER DE CINQ PAPES

Bruno, arrivé à Rome, élu avec enthousiasme et suivant les lois canoniques, s'asseoit sur la chaire apostolique sous le nom de Léon IX. D'après le conseil que lui en donnent saint Pierre et saint Paul dans une vision, il confie à Hildebrand l'administration temporelle de l'Eglise romaine et le gouvernement du monastère de Saint-Paul-hors-les-murs. Le saint moine s'applique aussitôt à rétablir dans ce couvent l'observance de la règle et la ferveur monastique. Il ne tarde pas à en faire une image de l'abbaye de Cluny.

Aidé par Hildebrand, son conseiller et son bras droit, saint Léon IX entreprend avec un courage et une énergie tout apostoliques la réforme du clergé et le rétablissement des lois de l'Eglise. Un Concile convoqué à Rome en 1049 condamne sévèrement les évêques et les prêtres simoniaques (c'est-à-dire ceux qui avaient acheté leur dignité à prix d'argent et les ecclésiastiques qui refuseraient de garder le célibat. Plusieurs prélats indignes sont déposés et remplacés par des hommes vertueux. Pour faire exécuter ces décrets, saint Léon IX parcourt l'Italie et la France et fait trois voyages en Allemagne. Hildebrand lui-même, en qualité de légat apostolique, préside, à Tours, un Concile qui condamne l'hérétique Béranger, sorte de précurseur du protestantisme.

Quand, après cinq ans d'héroïques et saints travaux, saint Léon IX alla recevoir sa récompense au ciel, telle était l'estime que le clergé et le peuple de Rome avaient de la sagesse et de la vertu d'Hildebrand, qu'ils voulurent s'en rapporter à lui pour l'élection d'un nouveau pape. Hil-

debrand, alors légat apostolique en Allemagne, fixa son choix sur Guébéhard, évêque d'Aichstet. L'empereur Henri III n'agréait pas cette élection, et l'humble évêque refusait, de son côté, cet honneur. L'ancien prieur de Cluny triomphe de tous les obstacles et Guébéhard, devenu pape sous le nom de Victor II (1055-1057), continue avec courage l'œuvre de saint Léon IX.

La même année, Hildebrand, qu'il fait son légat en France, préside un Concile à Lyon pour juger l'archevêque de cette ville accusé de simonie. Il n'était que trop vrai que l'ambitieux prélat était arrivé à la dignité épiscopale par cette voie coupable, mais, après avoir acheté à prix d'argent le silence des témoins, il se présente avec une orgueilleuse assurance devant le Concile : « Où sont donc mes accusateurs? s'écrie-t-il; qu'ils paraissent ceux qui veulent me condamner! » Nul ne parlait. Le légat, jetant un profond soupir, s'adresse à l'évêque coupable : « Croyez-vous, lui dit-il, que l'Esprit-Saint, dont vous êtes accusé d'avoir acheté le don, soit de la même substance que le Père et le Fils? — Je le crois, dit l'évêque. — Dites donc, reprit le légat : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. » Le coupable commença aussitôt : « Gloire au Père, au Fils, au....., » il ne put jamais nommer le Saint-Esprit, encore qu'il s'y prît à trois fois. Plein d'effroi, il se jette aux pieds du légat et avoue son crime. Il fut déposé de l'épiscopat, remplacé par un digne évêque et put alors réciter en entier le *Gloria Patri*.

Etienne X, successeur de Victor II, se voyant sur le point de mourir en 1058, recommande aux Romains de ne pas procéder à l'élection d'un nouveau pape avant le retour d'Hildebrand, alors légat en Allemagne. Le légat se hâte de revenir et fait élire Nicolas II, sous la présidence duquel un Concile tenu à Rome attribue désormais aux cardinaux la principale part dans l'élection des Souverains Pontifes, élection qui leur a été depuis exclusivement et sagement réservée afin de prévenir divers abus.

Son successeur, Alexandre II, plein d'une juste admiration pour les services rendus à la sainte Eglise par Hildebrand, sous ses quatre prédécesseurs, le nomme archidiacre et chancelier de l'Eglise romaine, et lui donne une part prépondérante dans toutes les affaires. La plus difficile fut la lutte contre le schisme de l'antipape Cadolaüs, élu par les évêques simoniaques de Lombardie, avec l'appui de la cour d'Allemagne, et qui essaya de s'introniser à Rome à main armée. Alexandre II finit heureusement par porter un coup décisif au parti du schisme, au Concile de Mantoue, grâce aux efforts des deux cardinaux Hildebrand et saint Pierre Damien, et de saint Hannon, archevêque de Cologne; il continua, sans faiblesse, la guerre de ses courageux prédécesseurs contre les hommes indignes qui avaient envahi les dignités et les charges ecclésiastiques. Il mourut après onze ans d'efforts et de patience.

HILDEBRAND DEVENU SAINT GRÉGOIRE VII (1073)

A peine les funérailles étaient-elles achevées sous la direction d'Hildebrand que l'illustre archidiacre fut unanimement élu par les cardinaux et tout le clergé, au milieu des acclamations enthousiastes du peuple qui criait : « Hildebrand! Hildebrand! c'est l'élu de saint Pierre! »

La grande humilité de notre Saint, les difficultés présentes, qu'il connaissait mieux que personne, s'unissaient pour effrayer son âme : ses angoisses furent une sorte d'agonie. Il lui fallut cependant céder devant la volonté de Dieu. Le d'Allemagne lui-même, Henri IV, qui avait alors besoin, pour maintenir son trône ébranlé, de ménager les catholiques fidèles, agréa l'élection. Hildebrand fut donc sacré et prit le nom de Grégoire VII; il avait alors environ cinquante-trois ans.

Ce fut une grande joie pour tous les vrais enfants de l'Eglise.

La sainteté qu'on avait jusque-là admirée dans Hildebrand brilla d'un nouvel éclat sur la chaire apostolique. Malgré le tumulte d'occupations innombrables, il continuait à puiser dans la prière les lumières et la force dont elle est la source.

Souvent son âme planait dans la contemplation des choses divines, ses larmes abondantes attestaient alors les saints attendrissements de son cœur, et, plus d'une fois, Dieu le favorisa de révélations particulières.

Durant un été, il fut pris à Rome d'une fièvre si violente, qu'au bout de quinze jours on n'attendait plus que sa mort. Or, vers trois heures de l'après-midi, la Sainte Vierge apparut près de son lit et lui demanda s'il avait assez souffert : « Glorieuse Dame, répondit-il, c'est à vous d'en juger. » La Vierge le toucha légèrement de la main et disparut. Le pontife était guéri. Le lendemain, il célébra solennellement la messe dans la basilique de Latran, en présence de tout le peuple.

Lui-même a guéri miraculeusement plusieurs malades; ses ennemis l'accusaient d'être magicien. Il arrêta par ses prières un incendie qui allait dévorer la basilique de Saint-Pierre.

Son élection ne lui fit pas cesser ses anciennes austérités; sa table était somptueusement servie, à cause des hôtes illustres qui devaient y prendre place, mais Grégoire VII ne mangeait que des herbes sauvages et quelques légumes cuits à l'eau.

Pour obtenir de Dieu les grâces nécessaires à l'Eglise dans ces temps difficiles, il organisa, sous le nom de *Religio quadrata* (religion carrée), une immense association de prières, une sorte de Tiers-Ordre qui groupait ensemble, d'un côté les religieux et les laïques, de l'autre les religieuses et les femmes du monde. Les principaux chefs de cette croisade de la prière, inspirée par la Sainte Vierge, furent saint Hugues de Cluny, saint Altmann, évêque de Passaw, Guillaume, abbé d'Hirsaug et Sigefrid, abbé de la Celle-Saint-Sauveur, près de Schaffouse.

SOLLICITUDE UNIVERSELLE

Dès les premiers jours de son pontificat, l'infatigable activité de Grégoire VII, soutenue par son incomparable amour de l'Eglise, s'étend à tout ce qui intéresse le salut des âmes, les droits de l'Eglise et le bien des peuples. Il résiste longtemps à Robert Guiscard, chef des Normands d'Italie, qui veut enlever au Saint-Siège une partie de ses états, et il finit par triompher si bien, que le héros normand lui fait hommage du royaume des Deux-Siciles, qu'il vient de conquérir, et veut le tenir à titre de vassal du Saint-Siège.

Il s'efforce de rétablir en France la morale chrétienne, et menace d'excommunication le roi Philippe Ier, qui scandalisait son royaume par sa mauvaise conduite. Il dirige l'illustre Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, dans la réorganisation de l'Eglise d'Angleterre, pays que venait de subjuguer Guillaume le Conquérant.

Il encourage les chrétiens d'Espagne dans leurs

combats contre les Maures pour reconquérir leur patrie, et bénit les chevaliers français qui vont leur apporter l'appui de leur épée.

Il exerce une action constante sur les pays du Nord, donne de sages conseils au roi de Norwège pour civiliser, par la religion chrétienne, son royaume à demi païen.

Il écrit de même au roi de Danemark et au roi de Hongrie; il donne le titre de roi au duc de Dalmatie et au duc des Slaves (Serbes), qui jurent fidélité inviolable au Saint-Siège. Il accueille avec bonté le fils du duc de Russie, venant, au nom de son père Démétrius, mettre ses Etats sous la protection de saint Pierre; il s'efforce, mais, hélas! sans succès, de ramener à l'unité les schismatiques grecs; il multiplie ses avertissements à Boleslas, le cruel roi de Pologne, tyran sanguinaire et débauché, finit par le déclarer indigne du titre de roi, et permet à ses sujets de se choisir un autre souverain. Enfin il voulait organiser la première croisade contre les Turcs, mais les luttes dont nous allons parler l'empêchèrent de réaliser ce grand projet, qui fera la gloire de son second successeur, Urbain II.

Mais la grande œuvre était de continuer les efforts de ses prédécesseurs pour la réforme du clergé et de reconquérir la liberté de l'épicopat. Mais c'était là un projet gigantesque, à cause des difficultés à vaincre: tous les princes qui bénéficiaient des abus introduits, et leurs créatures, n'allaient-ils pas se liguer contre lui?

Saint Grégoire VII n'hésita pas : « L'Eglise catholique, notre divine mère, dira-t-il un jour, m'a placé jadis, malgré mon indignité et mes résistances, sur le trône apostolique. Depuis, je n'ai cessé de combattre pour rendre à cette chaste épouse du Christ sa liberté, sa splendeur, la pureté de son antique discipline. » Dans un Concile tenu à Rome l'année suivante (1075), il défendit, sous peine d'anathème, à toute personne séculière, quelle que fût sa dignité, empereur, marquis, prince ou roi, de conférer *l'investiture*, et à tout clerc, prêtre, évêque, de la recevoir pour les bénéfices, abbayes, évêchés, et dignités ecclésiastiques de quelque nature qu'ils puissent être.

LUTTES AVEC LE ROI D'ALLEMAGNE HENRI IV

Ce fut le signal de luttes longues et terribles, surtout de la part d'Henri IV d'Allemagne. Henri, jeune encore, avait été déjà surnommé par ses sujets le Néron de la Germanie. C'était un tyran aux mœurs infâmes, qui écrasait ses sujets d'impôts et les épouvantait par ses cruautés, il vendait les dignités ecclésiastiques à des ambitieux chargés de crimes.

Les Saxons, révoltés contre ce monstre, en appelèrent au jugement du pape. Mais Henri, ayant vaincu les Saxons, tourne ses efforts contre le pape, dont les récents décrets l'exaspèrent. Par son ordre, un traître romain, nommé Cencius, pénètre avec une escouade de soldats dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure pendant les offices de la nuit de Noël; les misérables s'élancent sur la personne sacrée du pape, le renversent, le saisissent par les cheveux, et, au milieu des cris et des pleurs des fidèles, le traînent dans une forteresse. Le peuple court aux armes et délivre le pape. Saint Grégoire VII pardonne au traître Cencius, que la foule veut massacrer, et revient reprendre le cours des offices interrompus.

Ce complot déjoué, Henri assemble un Concile de ses évêques indignes, leur fait excommunier le pape qu'il appelle une bête féroce et sanguinaire, et choisit un autre Souverain Pontife, Wibert de Ravenne. A la nouvelle d'un pareil attentat, saint Grégoire VII excommunie solennellement le roi d'Allemagne et déclare ses sujets déliés de leur serment de fidélité.

Ceux-ci, en effet, déclarent à Henri que si avant un an il n'a fait sa paix avec le Souverain Pontife, ils se choisiront un autre roi. Henri, se voyant abandonné, a peur. Au milieu de l'hiver, il franchit les Alpes et vient trouver saint Grégoire VII, alors réfugié dans la forteresse de Canossa en Lombardie, dans les Etats de la pieuse comtesse Mathilde, héroïquement fidèle au Saint-Siège. Il accepte volontairement trois jours de pénitence, se jette aux pieds du pape : « Pardon, bienheureux Père, pardon, disait-il, père miséricordieux, faites-moi grâce entière. » Le doux Pontife, ému jusqu'aux larmes, le relève avec bonté et le rétablit dans la communion de l'Eglise. Henri, en effet, promettait de tout réparer et bientôt, dans une assemblée de seigneurs allemands présidée par le pape, il devait se justifier et être rétabli dans la dignité royale.

Hélas! ce n'était là qu'une hypocrisie nouvelle. Revenu au milieu de ses partisans lombards, Henri, traître à ses promesses, recommence la lutte avec fureur et cherche à s'emparer du pape qui lui échappe à grand'peine. Alors, les seigneurs allemands, réunis à Forcheim, disent aux légats du Saint-Siège : « Le pape lui-même a reconnu la légitimité de nos griefs contre Henri et la réalité des crimes commis par ce tyran, soit contre l'Etat, soit contre les particuliers. Il nous a déliés de notre serment de fidélité; nous avons donc le droit de déposer un monstre qui s'est rendu, par mille forfaits inouïs, indigne du nom de roi. Nous sommes pleinement autorisés à lui donner un successeur. C'est là notre désir à tous.

Ils choisissent pour roi le brave Rodolphe de Souabe. Le pape blâme d'abord cette élection comme prématurée; en effet, la guerre civile éclate entre les deux princes; mais enfin, après avoir longtemps et inutilement essayé de fléchir Henri IV, il l'excommunie de nouveau en 1080, le déclare déchu de toute autorité, et se rallie au parti de Rodolphe. Mais celui-ci ayant trouvé la mort dans une de ses victoires, Henri IV se hâte d'en profiter et, durant trois années de suite, il vient assiéger Rome, intrépidement défendue par les catholiques fidèles. Enfin, après un quatrième siège, en 1084, il se rend maître de presque toute la ville et se fait sacrer empereur par son antipape.

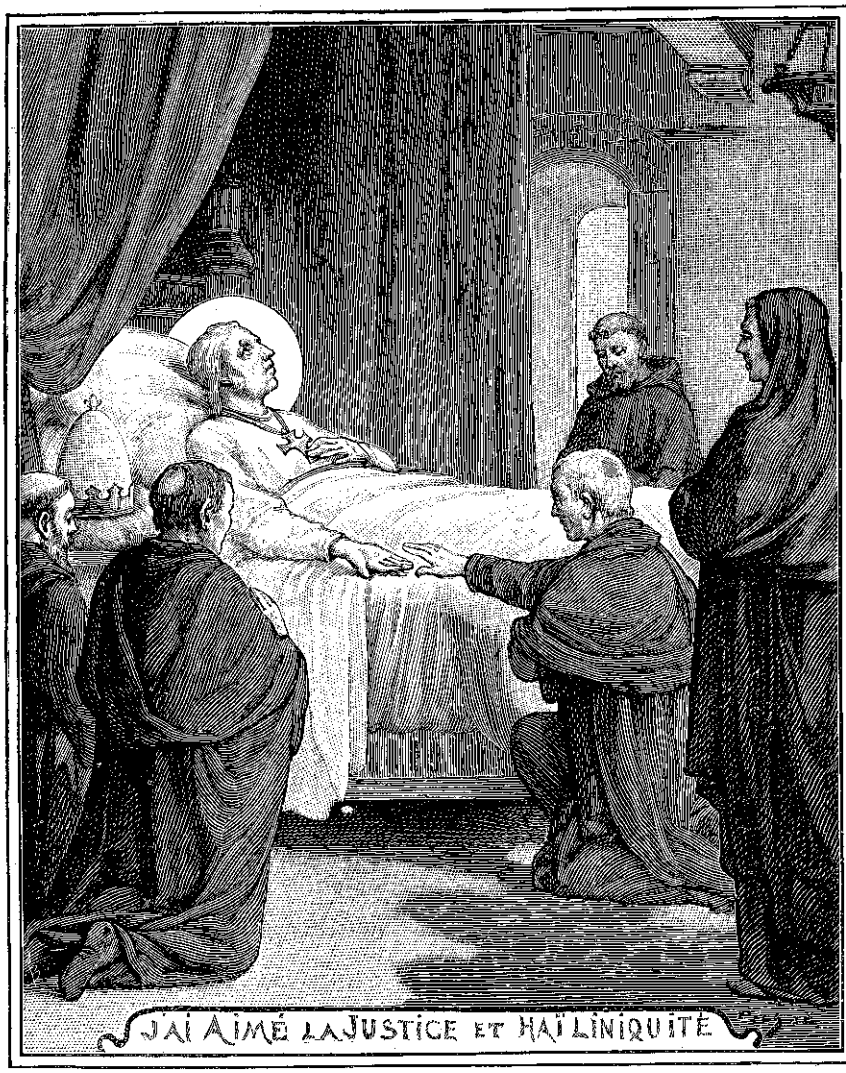
Seul, le château Saint-Ange tenait encore et servait d'abri à l'héroïque saint Grégoire VII, quand parut Robert Guiscard à la tête de ses 30 000 hommes et délivra le pape qui se réfugia dans ses Etats, à Salerne. C'est là qu'il mourut à soixante-cinq ans en prononçant ces mots : « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité, et c'est pour cela que je meurs en exil. » C'était le 25 mai 1085.

Ses successeurs continuèrent ses luttes et virent le triomphe de l'Eglise, triomphe que l'âme invincible de saint Grégoire VII saluait en l'avance dans une encyclique écrite au milieu des plus rudes persécutions du tyran d'Allemagne : « Frères, disait-il en terminant sa lettre, vous qui, avec moi, soutenez une lutte où nous semblons les plus faibles, je vous annonce qu'en définitive nous resterons les seuls vainqueurs. Dans un avenir peu éloigné, notre miséricordieux Rédempteur fera, de nos épreuves mêmes, sortir le triomphe. »

SAINT GRÉGOIRE VII

LUTTANT POUR LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE CONTRE HENRI IV D'ALLEMAGNE

Fête le 25 mai.



Saint Grégoire VII mourant fait jurer aux cardinaux de n'absoudre Henri IV que s'il revient de ses égarements.

ORIGINE ET CONFLIT DES INVESTITURES

Cette lutte gigantesque entre le Pape et l'empire est un fait tellement mémorable de l'histoire de l'Eglise, que nous y consacrerons cette livraison tout entière, après avoir au préalable retracé le tableau de la situation ecclésiastique, telle qu'elle résultait partout, mais surtout en Allemagne, des abus auxquels avait conduit le système, nécessaire alors, de la féodalité.

Les évêques et abbés, possesseurs réguliers de territoires qui, d'après l'organisation de la propriété à cette époque, dépendaient de suzerains laïques, devaient faire à ceux-ci l'hommage de leurs fiefs.

Cet hommage, légitime en soi, prit la forme de l'investiture par la crosse et l'anneau. Le suzerain remettait au prélat qui venait d'être élu la crosse et l'anneau, non point pour symboliser le pouvoir spirituel sur son diocèse, qui ne lui pouvait venir que du Pape, mais pour marquer sa dépendance d'un supérieur dans l'ordre ter-

ritorial temporel. Qui ne voit combien cet usage pouvait facilement dégénérer en abus?

« Les conséquences exorbitantes de l'investiture royale, dit Montalembert, trop facilement acceptées en Angleterre, ne furent point admises en France et ne semblent pas non plus l'avoir été en Espagne, mais elles régnaient triomphalement dans le nord de l'Italie et en Allemagne. »

Dans ce dernier pays, la question était particulièrement complexe.

Ailleurs, en effet, la situation de l'Eglise était antérieure aux institutions politiques. Dans ce pays, au contraire, c'étaient les rois qui, par piété, avaient établi les évêchés et abbayes et les avaient enrichis de vastes domaines. Les princes voulaient par ce moyen, non seulement fournir aux nécessités du culte, à la subsistance des clercs et des moines, à leurs œuvres, mais aussi contribuer aux besoins de l'Etat et créer aux titulaires une situation puissante qui en fît des appuis solides de la royauté. Le prince souvent, en ces grands seigneurs ecclésiastiques, éclipsait le prélat, si bien qu'on les appelait les *princes-évêques*, les *princes abbés*.

Mais, tandis que la munificence intéressée des empereurs se plaisait à grandir la situation matérielle des chefs de l'Eglise, ils s'attachaient à assurer par tous les moyens leur dépendance vis-à-vis de l'Etat.

Ils y parvenaient d'autant plus facilement que, par l'investiture, les princes paraissaient conférer eux-mêmes aux évêques leur pouvoir spirituel, et que, dans les formules employées pour l'acte solennel de cette investiture, on ne faisait aucune des distinctions qui cependant auraient été si nécessaires. Elles étaient sous-entendues sans doute au début, mais il est facile d'oublier, lorsque l'intérêt y porte, ce qui n'est pas exprimé expressément.

LES EMPEREURS USURPENT LE DROIT D'ÉLIRE LES ÉVÊQUES ET LE PAPE

Les princes avaient légitimement reçu le droit de désigner des candidats au suffrage de ceux qui devaient élire les évêques et les abbés.

En soi, ce principe laissait intacte la liberté des électeurs.

Mais que pouvait être, en réalité, dans une société organisée comme elle l'était alors, cette liberté du peuple, du clergé, alors que le choix supposait nécessairement la présentation de l'empereur et que celui-ci avait tant de moyens d'exercer sa vengeance contre ceux qui ne voudraient pas accéder à ses désirs?

Peu à peu, les empereurs en vinrent, du reste, à nommer seuls aux postes vacants, en supposant l'assentiment des électeurs réguliers. Après la mort de l'archevêque de Magdebourg, le Chapitre qui, d'après le droit, devait élire le successeur, s'exprimait ainsi : « Le roi nous a mandé de ne pas faire nous-même l'élection, mais de nous contenter de donner à son candidat un consentement unanime. »

Cette usurpation passa d'autant plus facilement dans les mœurs que, dans les commencements, les princes Othon II, Othon III, saint Henri, Henri III même, empereurs pieux et zélés, s'attachèrent d'une manière habituelle à faire des choix irréprochables. Mais quel péril public pour le jour où un tyran, montant sur le trône impérial, voudrait se servir de cette puissance dans l'ordre des choses spirituelles pour satisfaire ses caprices et asservir l'Eglise! « Dieu, a-t-on dit, n'aime rien tant que la liberté de son Eglise »; or, elle n'était plus libre.

Et comme la loyauté de l'histoire nous oblige à retracer exactement la triste situation de cette époque, ajoutons que les richesses et prérogatives des évêchés, tels que les avaient constitués les empereurs, rendaient la dignité épiscopale souverainement enviable aux ambitieux. Du désir des prélatures à leur sollicitation, de cette demande à l'oblation de présents pour incliner l'esprit du monarque, de la coutume des présents, enfin, à la simonie, c'est-à-dire au trafic des choses saintes, la pente est glissante.

On la descendit, l'histoire l'atteste, hélas! et, sous Henri IV d'Allemagne, on voyait ce prince ambitieux et débauché donner des évêchés à ceux qui les payaient, aux courtisans de ses crimes royaux.

Quelle pouvait être la conduite de prélats parvenus à la mitre par de tels moyens, de quels scandales ils affligeaient les âmes fidèles, il est inutile de l'exposer en détail : ce que nous en avons dit suffit à le faire pressentir.

Ce qui achevait de rendre la situation lamentable était la mainmise des empereurs sur les élections papales. L'empereur, d'après la conception sociale du moyen âge, étant *l'évêque du dehors*, il ne faut pas s'étonner qu'après l'élection régulière du Souverain Pontife on demandât au prince d'y donner son assentiment. Mais voici que cet assentiment se transforma en *droit de présentation* comme pour les évêchés, et les empereurs enfin crurent un jour pouvoir nommer eux-mêmes les Papes.

Ce péril fut peut-être le plus terrible qu'ait jamais connu l'œuvre de Jésus-Christ.

Un homme fut envoyé de Dieu pour reconquérir la liberté de l'Eglise. Cet homme de génie, qui fut en même temps un saint, est Grégoire VII.

LE PLAN DE SAINT GRÉGOIRE VII

Nous ne referons pas ici le récit de la vie de ce grand Pape, que nous avons déjà publiée autrefois (1). Nous ne redirons pas comment Hildebrand, humble fils d'un charpentier de Toscane, simple moine d'abord, puis cardinal et conseiller suprême de la Papauté sous cinq Papes : Léon IX, Victor II, Etienne IX, Nicolas II, Alexandre II, fut élevé malgré lui au Souverain Pontificat en 1073, à l'une de ces heures de l'histoire où la tempête est si violente, que les fidèles s'écrient comme Pierre sur le lac de Génésareth : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. »

Déjà, sous les pontificats précédents, il avait activement travaillé à l'œuvre de la réforme et de l'indépendance de l'Eglise. Mais c'est dans sa lutte, comme Pape, avec Henri IV d'Allemagne, que se concentre l'intérêt de ce duel sans pareil entre la Papauté qui, — tout en respectant l'empire et reconnaissant sa suprématie temporelle, — veut faire respecter les droits spirituels qu'elle tient de Jésus-Christ seul, et l'empire, qui — tout en se montrant extérieurement fidèle à la foi et aux préceptes de l'Eglise, — veut la gouverner.

Quelle entreprise!

« On m'a fait violence en me choisissant, écrit Grégoire VII à l'abbé du Mont-Cassin. Je suis venu dans la haute mer et la tempête m'a submergé. La crainte et la terreur m'oppressent,

(1) Collection des *Vies de Saints*, n° 327.

les ténèbres m'enveloppent. Je vous en supplie, exhortez vos frères et vos fils à prier Dieu pour moi. »

Et à Guillaume le Conquérant, son ami : « La religion chrétienne est arrivée, à cause de nos péchés, à une extrémité telle, que personne n'a vu des temps plus malheureux depuis celui du bienheureux Sylvestre notre Père. »

Ces courts extraits de la correspondance de l'illustre Pontife nous montrent, pour ainsi dire, pris sur le vif son état d'âme au début de son Pontificat.

Les insulteurs de cette grande mémoire — Dieu sait s'il y en a eu ! — ont représenté Grégoire VII comme un ambitieux parvenu par intrigue à la tiare, et qui, poussé par la haine, l'esprit de domination et l'amour de la lutte, se serait plu à attaquer Henri IV, à l'humilier, à troubler le monde.

Rien n'est plus éloigné de la vérité qu'une telle conception. Humble comme il convient à un moine, Hildebrand a fui les dignités. Doux par tempérament et tendance naturelle, il a redouté la lutte; il a aimé, alors même qu'il le frappait, l'empereur coupable, comme plus tard Pie VII, outragé par Napoléon Ier, continua pourtant de l'aimer. Mais, homme de devoir avant tout, lorsque sa conscience lui a dit : « Frappe », il a frappé et lutté pour Dieu.

En finir avec l'immixtion abusive des empereurs dans l'élection des Papes; obliger les évêques à une vie conforme aux saints canons et, au besoin, les déposer de leur dignité en vertu du pouvoir suprême reçu de Celui qui a dit à Pierre : « Pais mes agneaux, pais mes brebis; » annuler impitoyablement les élections ecclésiastiques qui, par un trafic honteux, auraient été obtenues à prix d'argent; abolir l'usage séculaire des *investitures* par la crosse et l'anneau, et obliger les empereurs à laisser élire les évêques par leurs électeurs légitimes; se montrer bon toujours pour les âmes de bonne volonté, mais, devant les résistances possibles, comptant sur Dieu, aller jusqu'au bout de son droit; tel fut le plan dont Grégoire VII osa entreprendre la réalisation.

LES COMMENCEMENTS DE LA LUTTE

A peine élu, Grégoire attaqua le mal principal, *les investitures*.

Telles qu'elles se pratiquaient, en effet, elles marquaient une dépendance de l'Eglise vis-à-vis de l'État, contraire à tous les principes du droit canon et à toutes les règles antiques.

Il était visible aussi que le mal moral qui désolait l'Eglise sortait de là comme d'une source empoisonnée. Originairement, l'usage avait pu être toléré, à cause de la signification légitime qu'on lui attachait; mais tous les esprits droits sentaient le moment venu de détruire malgré tous les obstacles un abus devenu intolérable.

Saint Anselme de Lucques, en Italie, s'était démis de son évêché, parce qu'il en avait reçu l'investiture du prince : les ordres du Pape purent seuls le décider à le conserver, et, en France, Gauthier de Pontoise, recevant l'investiture du roi Philippe Ier, au lieu de prendre la crosse au-dessous de la main du roi, la saisit au-dessus et dit au prince : « Je la reçois de Dieu, non de vous. »

Dès 1075, dans un Concile tenu à Rome, et où il avait convoqué le plus grand nombre possible d'évêques de tous pays, Grégoire interdit toute investiture laïque et décréta passibles d'excommunication « tout évêque qui contreviendrait à cette défense, tout seigneur, tout empereur même qui aurait la présomption de désobéir ». C'était un coup d'Etat.

En même temps, le Pape, passant de la parole à l'acte, frappait sévèrement les coupables. Il avait aussi envoyé à la cour de Henri IV plusieurs légats chargés de l'inviter à travailler à la réforme de ses mœurs et de celles du clergé d'Allemagne.

Poussé par le parti impérial, un brigand nommé Cencius, qui habitait Rome, posté dans une tour à l'entrée du pont Saint-Pierre, se chargea de la vengeance des mécontents. La nuit de Noël, pendant qu'un orage retenait la plus grande partie des fidèles dans leur demeure, Cencius pénètre dans l'église Sainte-Marie-Majeure, où le Pape célébrait, attaque le Pontife à l'autel, le frappe cruellement, et, après l'avoir garrotté, l'emmène prisonnier.

Mais, au matin, la population se soulève et commence la démolition de la tour. Se voyant perdu, le bourreau sollicite et obtient son pardon de Grégoire VII, qui, ayant retrouvé la liberté, va célébrer les offices du jour au milieu du peuple triomphant, tandis que Cencius s'enfuit, cherchant à soulever davantage encore les haines déjà violentes contre le Pape.

L'empereur ayant par bravade, en présence même des légats, nommé de sa propre autorité un prêtre au siège de Cologne, et lui ayant, séance tenante, donné l'investiture par la crosse et l'anneau, Grégoire, qui ne pouvait laisser un tel outrage impuni, signifia au roi d'avoir à comparaître devant un Synode pour se disculper, le frappant, s'il ne le faisait, d'excommunication.

Or, l'excommunication, arme purement spirituelle, qui exclut un coupable du rang des fidèles, était tellement redoutée à cette époque, les fidèles y attachaient une telle valeur et s'éloignaient avec tant d'horreur de ceux qui en étaient frappés, qu'un prince lui-même devait se soumettre au Pape afin de l'éviter. Sa couronne en dépendait. Henri n'avait qu'à s'incliner sous la main paternelle qui le frappait. Son orgueil l'empêcha de le faire. Réunissant à Worms les évêques courtisans, il s'oublia, dans le délire de la colère, jusqu'à déposer le Pape, comme si un tel acte était au pouvoir d'un homme.

La lutte était ouverte. C'est la fin du premier acte de ce drame historique.

CANOSSA

Lorsque les envoyés d'Henri IV eurent remis à Grégoire VII cette prétendue sentence devant le Synode romain, le Pape la lut en entier. Puis, sans ajouter un seul mot sur cet attentat odieux, il renvoya la séance au lendemain. Là, après avoir exposé les raisons de sa conduite, l'assemblée, composée de 110 évêques, ayant demandé l'anathème, Grégoire invoqua solennellement l'assistance des apôtres Pierre et Paul, puis, « de la part de Dieu..... pour l'honneur et la défense de l'Eglise..... il interdit à Henri le gouvernement du royaume teutonique et de l'Italie, déclara tous ses sujets absous de leur serment de fidélité, et le frappa de l'excommunication ».

Que de protestations a soulevées cet acte pontifical !

Nous n'entrerons pas ici dans leur discussion. Rappelons seulement d'abord que l'Europe, au moyen-âge, admettait sans hésitation ce pouvoir de l'Eglise que saint Grégoire le Grand avant Grégoire VII avait nettement affirmé. En 681, le

Concile de Tolède déposa ainsi Wamba, roi des Visigoths : à Compiègne, en 883, les évêques de France déposèrent Louis le Débonnaire ; en 752, le pape Zacharie déclara la déchéance de la race mérovingienne et conféra la royauté à Pépin le Bref ; et en acceptant, en 800, la couronne impériale des mains de Léon III, Charlemagne avait ratifié la suprématie universelle du Pontife romain.

Ajoutons que l'excommunication, si elle n'était bientôt suivie d'une absolution, entraînait, d'après les mœurs de l'époque, la déposition.

Telle était, au reste, la conviction au sujet de ce pouvoir du Pape, que la légitimité du droit exercé par Grégoire VII fut reconnue à l'unanimité par les princes et prélats de l'empire rassemblés, en 1076, à Tibur. On somma donc Henri IV de se disposer à recevoir l'absolution, dans le délai que fixait la sentence d'excommunication, sous peine de déchéance.

C'est alors qu'on vit ce spectacle unique dans l'histoire après celui de Théodose : Henri traversant secrètement les Alpes au cœur de l'hiver ; l'empereur surprenant Grégoire à Canossa, non pour l'attaquer, mais pour le supplier de l'absoudre ; le Pape refusant d'abord, car il ne voulait absoudre qu'en présence des accusateurs ; puis le Pontife, sur les instances d'Hugues de Cluny et de la princesse Mathilde, acceptant de lever l'anathème ; le prince attendant trois jours entre la seconde et la troisième enceinte, seul, nu-pieds, jeûnant jusqu'au soir ; le roi enfin à genoux, pieds nus, transi de froid, devant Grégoire VII, le 26 janvier 1077.

Après avoir accordé au royal pénitent sa bénédiction et sa paix, le Pape célébra la messe de réconciliation. A la Communion, il prit une moitié de la Sainte Hostie, et, se tournant vers le roi : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ dit-il, serve à mon jugement, et qu'il me frappe à l'instant de mort, si je suis coupable des crimes dont vous m'accusez. » Et il consomma la Sainte Espèce. Puis, présentant au roi l'autre moitié de l'Hostie : « Maintenant, mon fils, dit-il, si vous êtes innocent, faites ce que vous m'avez vu faire. » Henri pâlit, se retira et répondit par un refus.

Le second acte était terminé ; Grégoire triomphait.

SALERNE

Théodose était loyal, Henri avait trompé. Manquant à la parole donnée, il fit emprisonner les légats du Pape et reprit le plein exercice de l'autorité royale, tant en Italie qu'en Allemagne. Les princes alors, dans leur indignation, élurent à sa place, à la Diète de Forchheim, Rodolphe, duc de Souabe. Entre les deux rois, la guerre commença aussitôt.

Ici apparaît bien le caractère de Grégoire VII. On le poussait de partout à proclamer Rodolphe et à excommunier Henri en le déposant définitivement. Dans sa bonté, cependant, espérant toujours le repentir, il attendit trois ans, pendant lesquels il ne cessa de faire appel au cœur d'Henri et de demander la cessation des hostilités. La sentence définitive ne fut rendue que le 7 mars 1080.

Il était facile de prévoir la vengeance : elle fut terrible. Rodolphe étant mort dans un combat, Henri, enivré de l'espoir du succès, envahit l'Italie, s'y fit couronner empereur par un antipape et assiégea Grégoire dans le château Saint-Ange. Qu'allait-il advenir ? On se le demandait avec effroi, lorsque Robert Guiscard, duc des Normands, accourut au secours du Pontife, et força l'empereur à rentrer en Allemagne.

Malheureusement, le pillage de Rome par ses troupes remplit de tristesse le cœur du Pape, qui, prévoyant le retour probable d'Henri IV, se retira dans les Etats de la princesse Mathilde, à Salerne.

Là, il vécut quelque temps de cette vie monastique qui avait rendu si heureuses les années de sa jeunesse. Mais, dans ce repos, sa santé, qui du reste avait toujours été faible, s'affaissa, et, le 25 mai 1085, après avoir réglé l'élection de son successeur, et absous tous ceux qui reconnaîtraient qu'il avait le pouvoir de le faire, sauf Henri et l'antipape, il expira. Ses dernières paroles furent : *J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil.*

C'était la fin du troisième acte. Henri paraissait vainqueur.

CONCLUSION

En attendant le dernier acte, qui ne se terminera qu'à la grande scène du jugement dernier, il faut nous demander ce qu'il advint de l'œuvre de Grégoire VII et quels furent les résultats réels de sa lutte intrépide contre l'empire usurpateur.

En Grégoire VII, la papauté retrouva son prestige compromis. Il y avait eu comme une éclipse de ce soleil moral du monde : elle prit fin à ce moment. Grâce à la splendeur reconquise de leur pouvoir spirituel, les Papes purent, peu d'années après, lancer le mouvement des croisades, dont l'illustre Pontife avait du reste eu lui-même l'idée, digne de sa grande âme.

Quant à l'indépendance spirituelle de l'Eglise, elle fut peu à peu recouvrée dans les années suivantes, par suite de l'énergie qu'il avait su déployer pour la reconquérir.

L'année même de la mort de Grégoire, Guillaume d'Angleterre concédait à l'Eglise toute liberté pour l'exercice de la justice. Et le successeur de Henri IV, de sa propre initiative, par voie diplomatique, renonça aux investitures par la crosse et l'anneau.

Une étude, même peu approfondie de l'histoire de l'âge suivant, prouve que, en réalité, Grégoire VII a triomphé. Et pour comprendre la grandeur, l'importance de cette victoire, il suffit de se demander, d'après ce que nous avons dit plus haut de la situation à l'avènement de Grégoire, ce que la société serait devenue, si le grand Pontife ne l'avait pas modifiée.

Aussi Baronius, dont l'autorité en histoire ecclésiastique est si grande, écrivait-il, il y a déjà de cela trois cents ans :

« On peut démontrer, par l'expérience même des temps présents, que c'est par Grégoire que les investitures des Eglises ont été arrachées aux mains des princes, que la libre élection des Pontifes romains leur a été restituée comme le bien de leur maison ; que la discipline ecclésiastique, tombée en ruines, a été relevée, et que des biens innombrables sont nés de tous ceux-là. »

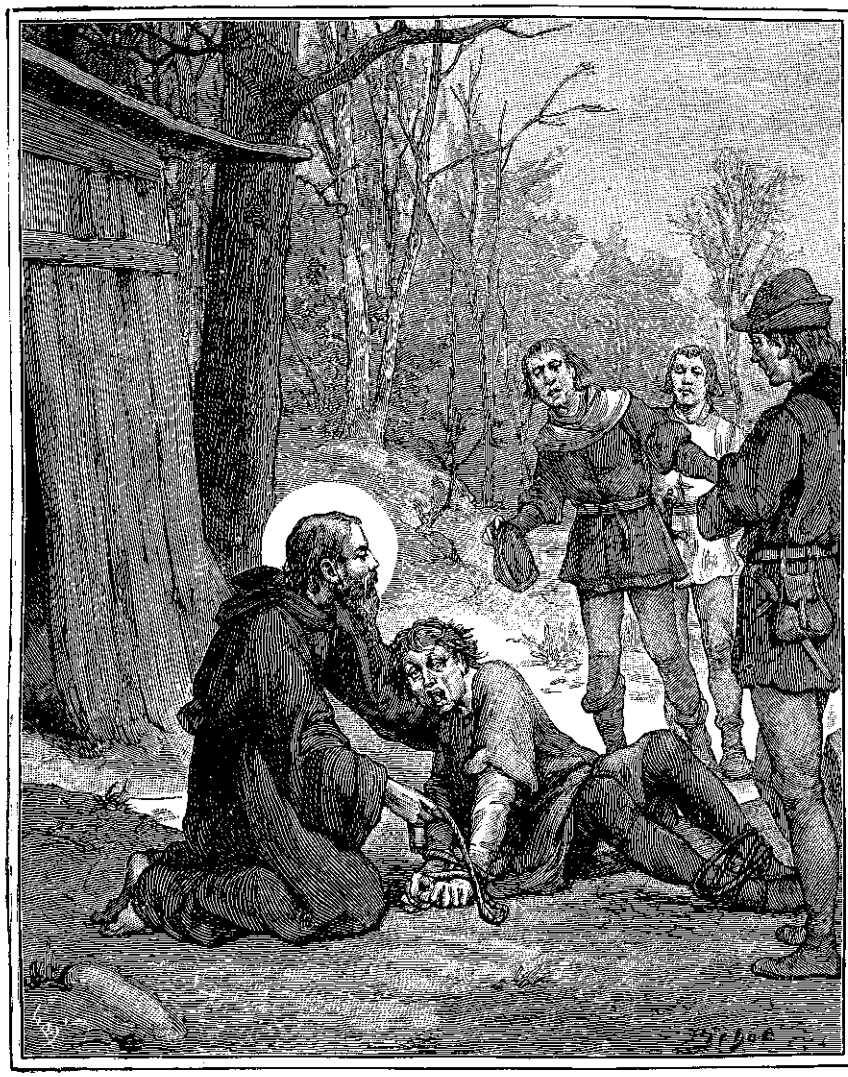
Aucune injure n'a été épargnée par les incrédules, les légistes et les politiciens à la mémoire de Grégoire VII.

Il n'en demeurera pas moins avec Charlemagne la plus grande figure du premier moyen âge, comme saint Louis et Innocent III sont les plus grandes figures du second.

SAINT GUILLAUME DE MONTE-VERGINE

AU ROYAUME DE NAPLES

Fête le 25 juin.



Saint Guillaume délivre un possédé du démon.

EN PÉLERINAGE — LES DEUX CERCLES DE FER

Saint Guillaume de Monte-Vergine, fondateur de monastères au XII^e^ siècle, est l'un de ces serviteurs de Dieu, dont la vie extraordinaire, les vertus, les miracles sont de nature à nous confondre.

Le récit nous en est transmis par un fidèle disciple du Saint et son contemporain, Jean de Nusco.

Né à Verceil, en Lombardie, Guillaume, orphelin dès ses jeunes ans, resta à la charge d'un parent qui ne négligea rien pour lui procurer une excellente éducation.

Pieux, réfléchi, avide déjà de se mortifier, l'enfant ne ressemblait guère à ceux de son âge. Quand il eut quinze ans, il résolut un lointain pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, et partit seul, nu-pieds, sans ressources, quêtant çà et là le vivre et le couvert.

Dans une ville d'Espagne, il fut reçu par un forgeron charitable qui se faisait un devoir d'hospitaliser les pèlerins pauvres. Selon sa coutume, celui-ci offrit dès l'abord ses services au

nouveau venu : de l'eau pour lui laver les pieds, une nourriture réconfortante et un lit. Guillaume se contenta d'un peu de pain et d'eau et ne voulut d'autre lit que la terre nue, ce dont le bon forgeron fut très édifié.

De grand matin, Guillaume se préparait à reprendre sa route, quand son hôte l'aborda et lui dit :

— Vous ne pouvez pas partir de la sorte. Vous n'avez pas touché hier aux mets que je vous ai préparés. Aujourd'hui, du moins, vous accepterez de moi quelque don. Dites, que désirez-vous ?

Guillaume ne voulut pas contrister un hôte si aimable.

— Fabriquez-moi, je vous prie, lui dit-il, deux cercles de fer qui puissent enserrer ma poitrine. Je veux les porter en esprit de pénitence durant le reste de mon pèlerinage.

Le forgeron y consentit, et l'adolescent joyeux se ceignit la poitrine nue de cette double ceinture de fer garnie de clous, plus heureux de ce cadeau étrange que s'il eût reçu d'abondantes provisions de voyage.

Il acheva son pèlerinage au milieu de difficultés et de fatigues sans nombre, vaillamment supportées pour l'amour de Dieu.

SUR LE MONT VIRGILIEN

A son retour d'Espagne, Guillaume se retira sur une colline de la Pouille, où il continua d'édifier son entourage par sa vie mortifiée et tout exemplaire. Sa réputation s'accrut rapidement. Les visiteurs affluèrent à sa pauvre cabane pour recommander à sa ferveur leurs plus chères intentions.

Un aveugle, venu un jour avec la persuasion que Dieu le guérirait par l'intercession du saint ermite, s'endormit non loin de lui, après avoir sollicité avec instance le secours de ses prières. A son réveil, ses yeux s'ouvrirent à la lumière, il était guéri et pouvait contempler son bienfaiteur, à genoux sur le dur rocher, et paraissant comme immobilisé dans une extase.

Ce miracle porta une rude atteinte à la tranquillité relative dont jouissait jusqu'alors saint Guillaume ; son humilité ne put supporter longtemps les marques de vénération que cet événement bientôt divulgué lui attira ; il conçut le projet de s'éloigner et reprit le bâton de pèlerin. Il se dirigeait cette fois vers Jérusalem.

Au lieu des deux cercles de fer qui s'étaient brisés par suite de leur long usage, il se procura près d'un soldat complaisant une cuirasse de fer qu'il porta sous ses vêtements. Plusieurs saints du XII^e^ siècle affectionnèrent ce genre d'austérité. Ainsi armé, il voulut, avant de s'engager en un si périlleux voyage, prendre les conseils d'un saint ermite et connaître par ce moyen la volonté de Dieu.

L'ermite le dissuada de son entreprise.

— Vous êtes appelé, lui dit-il, à faire plus de bien dans une solitude, et le salut de votre âme y sera plus assuré.

Malgré son désir ardent de visiter les lieux saints, Guillaume obéit. Peu après, pris par des brigands (ils étaient nombreux en Pouille et en Calabre), il reconnut que son voyage aurait présenté des dangers sans nombre et des difficultés presque insurmontables et qu'il avait prudemment agi en suivant les conseils de l'ermite.

C'est alors qu'il se retira au mont Virgilien.

Ce mont, auquel Virgile, le célèbre poète latin, aurait donné son nom, est situé non loin de Nôle et de Bénévent. Ses pentes abruptes, couvertes de forêts, plurent à saint Guillaume, et il y établit son nouvel ermitage.

Là, il passa la plus grande partie de son temps en oraison, agenouillé sur le roc, sans autre lit que le sol, sans autre nourriture qu'un grossier pain d'orge cuit sous la cendre, quelques fèves ou quelques châtaignes, et l'eau d'une fontaine.

Encore cette eau n'était-elle pas toujours limpide, car un ours venait chaque jour s'y désaltérer et en troubler les ondes.

Un jour, saint Guillaume s'y rencontra avec cet hôte sauvage ; d'un air courroucé, il l'interpella comme s'il eût eu affaire à un grand pécheur et lui commanda au nom de Dieu de ne plus infester désormais cette solitude. L'animal s'éloigna la tête basse et ne revint plus.

UNE COMMUNAUTÉ TROP PEU PERSÉVÉRANTE L'ÉGLISE DU MONT-VIERGE

Parmi les visiteurs qui, chaque jour assiégeaient la pauvre cabane de saint Guillaume pour demander ses conseils et ses prières toujours efficaces, quelques prêtres séculiers, touchés de ses entretiens, demandèrent à vivre auprès de lui et à demeurer sous sa conduite.

Il accepta leur proposition et leur fit connaître sa règle qui était plus simple que facile à suivre.

Elle consistait en trois points : prier beaucoup, travailler sans relâche et mortifier sa chair par le jeûne et l'abstinence ; en un mot, imiter le maître qui restait, lui, de longues heures en oraison, si absorbé en Dieu que le monde semblait ne plus exister pour lui, et occupait les loisirs que lui laissait l'oraison à travailler assidûment, plus pour subvenir aux besoins des pauvres que pour assurer sa propre subsistance.

Ces conditions posées, on bâtit des cellules sur la montagne, et ainsi commença la Congrégation du Mont-Vierge, en 1119, sous le pontificat de Calixte II.

Les postulants acceptèrent tout d'abord le genre de vie de saint Guillaume, mais, peu dignes d'un tel directeur, ils ne tardèrent pas à trouver le joug trop dur et à murmurer. Le démon sema parmi eux l'esprit de discorde. Quelques-uns, entrés dans la Congrégation précipitamment et sans un véritable appel de Dieu, se réclamèrent bien haut de leur caractère de prêtres pour n'avoir plus à s'occuper comme des mercenaires à des travaux manuels, demandant des livres pour s'adonner à certains travaux intellectuels qui flattaient davantage leur vanité.

Enfin, peu satisfaits de leur trop modeste oratoire, ils voulurent l'érection d'une grande église.

Le Saint, bien que peiné de leur peu de constance, n'opposa cependant aucune résistance à ceux de leurs désirs qui avaient quelque chose de légitime, et, après avoir consulté Dieu dans la prière, il permit qu'on élevât au sommet de la colline une belle église où les prêtres pourraient exercer les fonctions du saint ministère. On se mit à l'œuvre avec un entrain admirable. Des voisins, des étrangers même, heureux de participer à l'œuvre d'un saint, aidaient aux constructions. Chacun apportait, c'est le cas de le dire, sa pierre à l'édifice. Il s'acheva rapidement, fut dédié à la Sainte Vierge, et bientôt la colline qui le portait ne fut plus connue que sous le nom de *Mont-Vierge*, ou, dans la langue du pays, *Monte-Virgine*.

Plusieurs miracles, s'il faut en croire le bio-

graphe contemporain du Saint, auraient signalé le cours de cette importante entreprise.

Saint Guillaume aperçut un pauvre ouvrier, étranger au chantier, qui regardait les travaux d'un œil d'envie, ne pouvant y prendre part car il avait un bras perclus, et il le pria de soulever une énorme pierre pour la porter au mur en construction. L'ouvrier, tout attristé, exposa le misérable état de son bras. Cependant, sur les instances du Saint, voulant prouver sa bonne volonté égale à son impuissance, il essaya de remuer au moins la lourde pierre. Mais, ô prodige, ce fardeau ne sembla plus peser à ses mains raffermies et il le porta triomphalement au chantier.

En une autre circonstance, le Saint réussit, avec une seule paire de bœufs, à enlever un énorme sarcophage de marbre que cinq paires de bœufs qui y avaient été préalablement attelées n'avaient pu seulement ébranler.

Ces miracles multiplièrent le nombre des ouvriers volontaires, et, non contents de bâtir une église, ils y adjoignirent encore un monastère.

La dédicace du nouveau sanctuaire, par l'évêque d'Avellino, fut une fête pour toute la contrée, et Dieu y glorifia une fois de plus son serviteur par la guérison d'une pauvre femme aveugle depuis sept ans.

Le pape Calixte II accorda des indulgences à tous ceux qui visiteraient pieusement l'église de Monte-Virgine.

LE DÉMON DE L'AVARICE
SAINT GUILLAUME BAT EN RETRAITE

Plus encore qu'auparavant, les fidèles gravirent les flancs du Mont-Vierge et apportèrent à la nouvelle église leurs prières et leurs aumônes.

Parfois, des sommes considérables étaient remises aux mains de saint Guillaume par leur charité confiante. On savait qu'il en ferait bon usage. Le Saint prélevait ce qui était strictement nécessaire à sa communauté et distribuait aux pauvres le surplus.

Tant de générosité fit entrer dans son couvent le démon de la cupidité et de l'avarice. Quelques religieux, ceux sans doute qui murmuraient en face de quelques travaux manuels, eussent été bien aises d'assurer leur avenir en réservant une partie de cet argent, et ils recommencèrent leurs récriminations contre ce qu'ils appelaient l'imprévoyance de leur prieur.

Ils se plaignirent aussi de ce que leur règle était trop austère, impraticable, et demandèrent au fondateur de la mitiger un peu.

C'était proposer à saint Guillaume des concessions que sa conscience ne lui permettait point. Plutôt que de rien retrancher aux pratiques de pénitence qu'il avait, du plein consentement de sa communauté, prescrites à l'origine, il préféra s'humilier, remettre aux mains du bienheureux Albert, son premier disciple, religieux de sainte vie, l'autorité de prieur, et chercher loin du Mont-Vierge une autre retraite.

C'est ce qu'il fit. Il prit avec lui cinq seulement de ses religieux, les plus fidèles et les plus humbles, qui demandèrent à le suivre, et s'achemina vers le mont Lacenius dont le sommet était inhabité et couvert de profondes forêts.

ÉPREUVES ET CONSOLATIONS

Il s'installa avec ses compagnons sur le bord d'un torrent, dans des huttes construites à la hâte et qui défendaient mal leurs habitants des atteintes d'un froid rigoureux sur ces hauteurs.

Le strict nécessaire manquait, la nourriture était aussi sommaire que le confortable, elle consistait souvent en quelques racines. Ce régime convenait beaucoup à notre Saint, mais, pour ses compagnons, moins façonnés que lui aux grandes austérités, l'épreuve était dure ; bientôt n'y tenant plus, ils abandonnèrent leur père pour aller chercher ailleurs une température plus clémente et une retraite plus hospitalière.

Notre Saint resta donc seul.

Il supporta cet abandon avec une admirable résignation. Dieu le consola dans ce désert en lui envoyant enfin un disciple selon son cœur, Jean, homme de grande vertu et très digne de se ranger sous la direction d'un tel maître.

Dès leur première rencontre, ces deux cœurs se comprirent, car ils battaient à l'unisson dans l'amour de Dieu. Guillaume et Jean se mirent ensemble à l'œuvre de leur perfection. Ce fut à qui ferait le plus pénitence, s'imposerait le plus de privations. Ils désiraient la mortification comme d'autres recherchent les plaisirs, et ils oubliaient dans leur extatique contemplation des beautés divines le monde et ses vanités.

Cependant, le mont Lacenius ne devait pas conserver longtemps les deux ermites. Notre-Seigneur leur fit intérieurement savoir que le sacrifice de leur vie paisible et de leur douce intimité lui serait agréable et qu'ils avaient à fonder pour sa gloire de nouveaux monastères.

Toutefois, l'heure ne leur semblait pas encore venue, et ils tardaient à quitter ces lieux bénis, quand soudain, sans cause apparente, le feu prit à leurs cabanes. Ils regardèrent cet accident comme une punition de leurs hésitations et se séparèrent sur-le-champ, pour accomplir les desseins de Dieu.

Jean de Matera prit la route de l'Est et vint au mont Gargan, sur les bords de l'Adriatique, où il établit l'ordre de Pulsano ; Guillaume demeura seul à l'occident, sur le mont Cunéat.

Epris de Dieu, il se serait aisément toute sa vie accommodé de la solitude s'il n'avait été inspiré constamment de former des disciples à l'exemple de ses vertus et de sa sainteté.

En cela comme en tout, il s'en remettait aux soins de la divine Providence et attendait patiemment les occasions qu'elle voudrait bien lui ménager.

COMMENT DIEU PRÉPARE UNE FONDATION DE MONASTÈRE

L'occasion se présenta bientôt. Un jour que Guillaume priait près de sa cabane, il fut grossièrement interpellé, puis injurié et frappé sans motif par un des écuyers du seigneur voisin qui chassait dans la forêt.

Mais voici que le brutal agresseur roule aux pieds de sa victime, se tord dans d'horribles convulsions : il est tout à coup possédé du démon. Son maître arrive. Il apprend ce qui s'est passé et reconnaît que son écuyer a reçu du ciel la juste punition de son forfait.

— A la rigueur et à la promptitude du châtiment, dit-il à ses hommes, vous pouvez juger du crédit que possède auprès de Dieu ce pauvre vieil ermite. C'est un saint assurément. Allons de suite implorer son pardon si nous voulons que Dieu guérisse le coupable.

Ils se rendent aussitôt aux pieds du Saint, vers lequel ils traînent de force le possédé furieux.

Le pardon de saint Guillaume était accordé d'avance. Mais ses prières obtinrent de plus

celui de Dieu. Détachant les liens qui retenaient les bras et les jambes du possédé, il le rendit sain de corps, l'âme repentante, converti, à ses camarades émerveillés.

Dès lors, Guillaume fut regardé par les gens du pays comme un homme de Dieu. Le seigneur, trop heureux de posséder sur ses terres un tel trésor, mit à sa disposition ses biens et ses vassaux, et sollicita comme un honneur d'avoir à pourvoir à sa subsistance. Des disciples se présentant, l'idée lui vint d'ériger un monastère, près du monastère une église, et saint Guillaume, dont la vocation était de fonder, se vit encore une fois à la tête d'un groupe de religieux, auxquels il donna les mêmes règles qu'à ceux de Monte-Virgine.

Quand le fondateur avait accompli son œuvre, que la communauté prospérait, Dieu lui inspira presque toujours de livrer à d'autres mains la conduite du monastère. Aussi, voyons-nous saint Guillaume s'éloigner peu après du mont Cunéat et s'avancer encore plus à l'occident, au gré de la Providence à laquelle il s'abandonnait pleinement.

Le voici arrivé dans la vallée de Compsana, près de la ville de Nusco. C'était la belle saison. Après s'être contenté quelque temps du feuillage d'un arbre pour abri, il obtint d'un riche seigneur la construction d'un double monastère, l'un d'hommes, l'autre de vierges.

Il les fonda à Guglieto. La règle qu'il imposa était très austère. Le vin, la viande, les laitages étaient interdits : trois fois par semaine, ses religieux devaient se contenter d'un peu de pain, de fruits et d'herbes crues ; les autres jours, ils ajoutaient à ce menu un seul mets assaisonné à l'huile. Ces monastères prirent dans la suite une grande importance, soit par la piété de leurs membres, soit même par l'abondance de leurs revenus.

LE LIT DE CHARBONS ARDENTS

Sur ces entrefaites, le roi de Naples et de Sicile, Roger, un peu sceptique à l'égard des merveilles qu'on lui rapportait du saint ermite, voulut le voir et le manda à la cour. Saint Guillaume en profita pour exhorter le roi à bannir de son palais le dérèglement et le scandale.

C'en fut assez pour émouvoir contre lui toute la fureur des gens de cour. Ils jurèrent de se venger. Dans le but de faire passer l'ermite pour un débauché hypocrite, ils soumirent sa vertu à une épreuve des plus délicates et l'envoyèrent provoquer par une courtisane, nommée Agnès.

Guillaume consentit à la recevoir, mais, à son arrivée, il s'étendit sur une couche de charbons ardents qu'il venait d'étendre sur le sol, puis, d'une voix grave et pleine de compassion :

— Voilà mon lit, dit-il. Voyez si vous avez à le partager.

Ce fut comme un coup de foudre pour la malheureuse femme. Les paroles du Saint, cette mise en scène inattendue, ce miracle — Guillaume n'était pas atteint par les ardeurs du feu — la grâce de Dieu surtout, frappant un de ses coups merveilleux et soudains, changèrent en un instant les dispositions de son âme. Elle fondit en larmes, rejeta avec dégoût ses bijoux et ses parures, et tomba aux pieds du Saint, abîmée dans la confusion et le repentir. Le vice était confondu, l'enfer vaincu. La courtisane revêtit l'habit des religieuses de l'Ordre de saint Guillaume et passa dans la pénitence le reste de sa vie.

Cette repentie est connue sous le nom de la *bienheureuse Agnès de Vénosa*.

A dater de ce jour, le roi Roger eut une grande vénération pour le saint ermite, et, pour jouir plus pleinement de son voisinage, lui bâtit en face de son propre palais, à Palerme, le monastère dit de *Saint-Jean des Ermites*. Dans la même ville, se fonda encore un monastère de vierges, et l'une des premières postulantes fut la fille même du roi, la princesse Constance.

Que devenaient pendant ce temps les religieux des divers monastères de saint Guillaume ? Ils suivaient fidèlement la règle de leur fondateur. Sous le gouvernement du bienheureux Albert, le monastère de Monte-Virgine avait recouvré son calme et sa régularité primitive. Saint Guillaume revint un jour visiter le Mont-Vierge. Ce fut une de ses dernières joies. Il vit avec bonheur la ferveur régner au sein de cette communauté. Après y avoir fait quelque séjour, il sentit, par l'épuisement de ses forces et le progrès de ses infirmités, que sa fin était proche.

Il se retira alors au monastère de Guglieto. La fièvre l'ayant saisi, il se fit porter dans l'église, émit le vœu d'être enterré avec son habit de religieux, demanda qu'on l'étendît sur le pavé du sanctuaire, et, dans cette attitude, rendit sa belle âme à Dieu le 25 juin 1142, à l'âge de cinquante-sept ans.

Son œuvre lui survécut, mais non sans quelques modifications apportées à la règle et aux constitutions qu'il n'avait pas strictement définies. Du vivant du fondateur, l'exemple et la direction verbale faisaient ordinairement toute la règle de ces anciens couvents. Robert, le second successeur de saint Guillaume, s'inspirant des désirs de l'Eglise qui tend à grouper tous les Ordres nouveaux sous quelqu'une des grandes règles anciennes, rangea ses monastères sous la règle de saint Benoît par l'autorité du pape Alexandre III.

Il reste aujourd'hui quelques maisons de cet Ordre dans le royaume de Naples.

PRIÈRE

Dieu tout-puissant, lumière de tous les fidèles, qui avez admirablement groupé sous les enseignements du bienheureux Guillaume, votre confesseur, un grand nombre de disciples, donnez-nous d'imiter ses exemples et de suivre ses saintes leçons. (*Tiré d'un office ancien de saint Guillaume.*)

SOURCES CONSULTÉES

GRANDS BOLLANDISTES, au 25 juin : Vie écrite par JEAN DE NUSCO, disciple de saint Guillaume. — MIGNE, *Dictionnaire des Ordres religieux : Les Bénédictions de l'Ordre du Mont-Vierge avec la vie de saint Guillaume de Verceil, fondateur de cet Ordre.* — *Vies des Saints* d'ADRIEN BAILLET.

LA BIENHEUREUSE MADELEINE-SOPHIE BARAT

Fondatrice des Dames du Sacré-Cœur (1779–1865).

La Bienheureuse Madeleine-Sophie Barat.

« Gloire » dessinée d'après une photographie gracieusement communiquée par Mgr Virili, postulateur.

NAISSANCE — ÉDUCATION DISTINGUÉE

Madeleine-Sophie Barat naquit à Joigny, au diocèse de Sens, en 1779. Son père n'était qu'un modeste agriculteur qui, à la profession de tonnelier, joignait la culture de quelques vignes composant son patrimoine. Il avait épousé Madeleine Foufé, femme d'une piété solide et d'une intelligence bien supérieure à sa condition. Celle-ci affectionnait tendrement sa petite Sophie à cause de la vivacité de son esprit et de son cœur.

Au catéchisme, elle est si petite et sa voix est si faible qu'on est obligé de la faire monter sur un banc, mais ses réponses dénotent un bon sens peu commun, et le curé de la paroisse devance pour elle le moment où elle devra s'asseoir à la Table Sainte.

Sous la direction de son frère, l'abbé Louis Barat, elle fut initiée à l'étude des belles-lettres et étudia avec beaucoup de succès l'antiquité classique, ce qui lui faisait dire plus tard, avec un grand sentiment d'humilité, qu'elle avait été alors « plus virgilienne que chrétienne ». Néanmoins, elle garda toujours une candeur et une modestie angéliques. C'est ainsi qu'ayant été invitée un jour par sa mère à se produire devant quelques personnes amies et à leur lire un passage des contes de Marmontel, Sophie, qui débitait très bien, s'exécuta, mais, au bout de quelques lignes,

elle rougit. Son trouble n'échappa point aux regards de l'assistance, et sa mère se promit bien, à l'avenir, de ne plus blesser sa délicatesse par des lectures de ce genre.

La Terreur fit planer sur cette famille comme sur tant d'autres de pénibles angoisses. L'abbé Louis Barat faillit porter sa tête sur l'échafaud et, prisonnier, il n'échappa que par miracle. De telles épreuves mûrirent avant le temps l'esprit de Sophie, grandirent sa vertu et fortifièrent sa résolution de se consacrer à Dieu.

COMMENCEMENT DE L'INSTITUT

Au lendemain de la Révolution, la jeunesse de France n'avait plus de maisons où elle pût recevoir le bienfait de l'éducation chrétienne. Un ancien officier devenu religieux, le P. Varin, membre d'une petite association vouée au Sacré Cœur et destinée à ressusciter la célèbre Compagnie de Jésus, tenta de combler cette lacune.

Tandis qu'il étudiait les voies de la Providence, il trouva sur sa route l'abbé Louis Barat, qui habitait Paris et avait décidé sa sœur à renoncer aux douceurs de la famille pour aller « au-devant de la grâce ». M. Barat avait formé peu à peu comme un petit cénacle de personnes pieuses qui ne demandaient qu'à se dévouer. Il entreprit donc de compléter leur instruction et de les mettre à même d'enseigner à leur tour. Sophie suivait les mêmes cours que ses compagnes et se proposait d'entrer un jour au Carmel.

C'est là que le P. Varin la rencontra. L'éducation soignée de la jeune fille, sa modestie aimable, son humilité à toute épreuve frappèrent le saint prêtre, et il entrevit en elle la pierre fondamentale de l'édifice qu'il se proposait d'élever au Sacré Cœur. Sur son conseil, Sophie renonça au Carmel, et, le 21 novembre 1800, elle se consacra avec trois de ses compagnes au Sacré Cœur de Jésus.

Au mois de mai 1801, le P. Varin prêchait à Amiens. Or, il y avait alors dans cette ville un pensionnat jadis florissant, maintenant bien près de sa ruine et sur le point de se fermer, malgré les courageux efforts de ses maîtresses.

« Si l'on y plaçait les Filles du Sacré-Cœur? » se dit-il, comme inspiré du ciel. La Providence ménagea toutes choses, et le fondateur négocia si bien que, le 15 octobre 1801, le contrat fut signé et la petite communauté de Paris put se transporter au pensionnat d'Amiens. Ce fut là le vrai berceau de l'Institut nouveau : les commencements en furent très obscurs et très humbles; Sophie Barat avait apporté pour toute fortune un écu de 6 francs; une de ses compagnes, plus riche, mais ruinée par ses charités, dut vendre sa toilette et son mobilier pour subvenir aux premières dépenses.

Néanmoins, une joie véritable remplissait toutes les âmes, car on aimait Dieu et, pour lui plaire, on s'exerçait à l'obéissance, à la mortification à l'oubli de soi.

Dans l'été de 1802, une classe gratuite fut adjointe au pensionnat pour les enfants pauvres. Ils affluèrent et devinrent une bénédiction pour la maison.

Le petit groupe eut quelque temps à sa tête Mlle Loquet, femme zélée, intelligente, mais qui manquait de certaines qualités nécessaires à un bon gouvernement. Elle-même le reconnut bientôt et se retira.

Les suffrages unanimes de la communauté se portèrent sur une jeune religieuse de vingt-trois ans : c'était celle qui, désormais, devait s'appeler la *Mère Barat*. Au témoignage du P. Varin, l'élue fut émue à ce point « qu'elle faillit en perdre la vie ». Elle devait conserver cette charge jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, « pour l'expiation de ses péchés », disait-elle fréquemment.

FONDATIONS

Le P. Varin envoya aux maîtresses de nouvelles aides recrutées dans ses missions; les unes portaient de beaux noms et s'arrachaient aux douceurs d'une vie facile; d'autres brillaient par les dons de l'intelligence et du cœur, mais toutes étaient heureuses de se donner au Cœur de Jésus et de travailler à sa gloire, aux côtés de la Mère Barat. Le berceau d'Amiens n'allait plus suffire. « De toute nécessité, écrivait le P. Varin, il nous faut fonder une seconde maison. »

Aussi, quelques jours plus tard, Mme Barat se rendait à Grenoble pour y traiter d'une nouvelle fondation. Elle devait y trouver des aides, mais une entre autres dont le P. Varin faisait le plus grand éloge. « Fût-elle seule et au bout du monde, disait-il, vous devriez aller l'y chercher. » Cette personne si distinguée était Mlle Duchesne, qui, après Mme Barat et un peu au-dessous d'elle, jouera le plus grand rôle dans la Société. Elle avait reçu une éducation supérieure, ayant eu les mêmes maîtres que ses cousins germains, Augustin et Casimir Perier, dont le dernier devait rendre de signalés services et donner à la France, en la personne de son petit-fils, un futur chef d'Etat. Mme Duchesne, qui avait un tempérament de soldat et de missionnaire, était destinée à propager l'Institut et la dévotion au Sacré Cœur dans l'Amérique du Nord.

La fondation de Grenoble fut le commencement d'une série d'établissements dont la seule énumération remplirait presque ce fascicule. Successivement, Poitiers, Niort, Cuignières, etc., reçurent les religieuses du Sacré-Cœur. Presque partout, les commencements furent des plus humbles. Mme Barat s'en réjouissait. « Je vous félicite, ma fille, écrit-elle à une Sœur de Niort, d'habiter une maison pauvre et qui manque des choses nécessaires à la vie. »

On comprendra que nous ne puissions, dans une notice si courte, entrer dans tous les détails des nombreuses fondations du Sacré-Cœur, dont l'histoire a été écrite magistralement par Mgr Baunard. Nous nous appliquerons surtout à mettre en lumière par quelques traits les vertus éminentes de la Bienheureuse.

SOUFFRANCES ET CONTRADICTIONS

Au prix de quelles tribulations l'œuvre du Sacré-Cœur prit-elle de si rapides accroissements, nul ne saurait le dire. Souffrances physiques et morales vinrent tour à tour fondre sur la sainte religieuse.

Plusieurs fois, elle se vit réduite à la dernière extrémité, mais elle accepta son rôle de victime avec un grand esprit surnaturel. En 1804, un cancer intérieur la conduisit aux portes du tombeau. En 1811, se trouvant à Gand, une grande fatigue de poitrine, aggravée par des crachements de sang, la força de s'arrêter et mit ses jours en péril.

Plus tard, à Grenoble, dans l'hiver de 1823, la Mère générale, condamnée par deux savants médecins, dut visiblement sa conservation à l'immolation volontaire d'une de ses nièces, religieuse à

Amiens, qui fit pour elle le sacrifice de sa vie.

En mai 1829, elle était tombée d'une table où elle était montée pour ouvrir une fenêtre, et les suites de cette chute furent si graves qu'on craignit un moment d'être obligé d'amputer un pied. Quand survinrent les troubles de 1830, ils trouvèrent Mme Barat gisante sur une chaise longue et réduite à une impuissance absolue. L'émeute s'organisa dans Paris et sembla se concentrer autour du pensionnat des Dames du Sacré-Cœur, établi dans l'ancien hôtel du maréchal Biron. Retirée à peu de distance de la capitale, Mme Barat put entendre un bruit continu de tocsin et de fusillade. Qu'on se fasse une idée de ce qu'elle eut à souffrir, sachant ses chères filles exposées sans défense à tous les assauts de la populace.

Mme Barat connut également plus d'une fois l'épreuve toujours si douloureuse de la proscription. Le nom même de la Société avait le don d'exciter la rage des impies. Ses rapports avec les Pères de la Compagnie de Jésus étaient pour elle un autre sujet de suspicion. On appelait souvent ces dames les *Jésuitesses,* et, en Italie surtout, les sectaires les enveloppaient, avec les Jésuites, dans une même haine.

AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR

Mme Barat aimait très ardemment Jésus-Christ. « Cœur de Jésus, s'écriait-elle à chaque instant, ma lumière, mon amour et ma vie, faites que je ne connaisse que vous, que je ne vive que de vous, en vous, par vous, pour vous. » A chaque instant, sa main serrait convulsivement le crucifix qu'elle portait sur sa poitrine, et, la nuit, on l'entendait s'écrier : « Je dors, mais mon cœur veille. »

Quand on la veillait dans ses maladies et qu'on lui demandait ce dont elle avait besoin, elle répondait : « Je n'ai besoin que d'une chose : aimer Jésus et le savoir aimé. »

Voici l'aveu qui s'échappa un jour de ses lèvres : « Quand on sait ménager le temps, on en trouve plus qu'on ne pense. Ainsi, malgré tout ce que j'ai à faire chaque jour, je puis encore consacrer de six à sept heures à l'oraison. » Il est vrai que le lendemain, craignant de s'être attiré l'estime par cette parole, elle hasarda une explication : « Comme je dors peu, naturellement, j'emploie les heures de la nuit à penser à Notre-Seigneur; puis, dans l'après-midi, je vais encore prier à ma petite tribune, mais c'est plutôt un repos qu'une prière, et l'on ne saurait appeler cela une oraison. »

On montre encore à Amiens cette petite tribune décorée d'une peinture murale très expressive représentant Jésus en croix. Mme Barat y passait en oraison des heures entières, surtout lorsqu'elle avait de graves sujets de tristesse. « J'y ai beaucoup souffert, mais j'y ai beaucoup aimé, » disait-elle.

Mme BARAT AU MILIEU DE SES FILLES

Le premier acte de Mme Barat, nommée Supérieure de sa Congrégation, indiqua bien de quelle manière elle entendait le commandement. Elle se prosterna aux pieds de chacune de ses filles et les baisa humblement. Elle fut pour toutes beaucoup plus une mère qu'une supérieure.

Une novice hésitait un jour à la déranger. « Entrez, mon enfant, lui dit Mme Barat dès qu'elle l'aperçut. Entrez, la porte est toujours ouverte ici, c'est comme le cœur. »

Une douce intimité régnait au sein de ses communautés et leur donnait l'aspect le plus aimable. « C'était vraiment une mère au milieu de ses filles », rapporte de Mme Barat une pensionnaire de la maison de Paris.

Elle avait pour maxime que la première règle de la maison est de ne point ennuyer, et aimait à citer la parole de sainte Thérèse à propos d'un couvent où, par humilité, on avait pris la résolution de ne jamais rien dire qui ne laissât voir de l'esprit : « Mon Dieu, que deviendrions-nous si un pareil principe venait à prévaloir dans nos petits monastères! Ce serait la grâce aimable de Jésus-Christ qui s'y tarirait immédiatement. C'est déjà bien assez d'être sottes par nature : que sera-ce si nous voulons encore l'être par grâce! »

Dans les fondations nombreuses qu'elle faisait, Mme Barat apportait partout l'exemple précieux de sa vertu héroïque. « Durant son séjour à Grenoble, au cours de l'un de ses voyages, elle s'installa au chevet de l'une de ses filles et se fit garde-malade. Celle qui excitait ainsi la sollicitude de la Mère générale était une petite sainte de vingt-cinq ans, que ses vertus faisaient admirer de toute la communauté et comparer à saint Louis de Gonzague. Atteinte de décomposition, elle portait cinq plaies qui lui donnaient une ressemblance de plus avec Jésus-Christ en croix. La Mère Barat pansait elle-même ses plaies. Quand elle était toute seule avec elle, elle en approchait ses lèvres et les baisait. La jeune religieuse, émue et confuse, ne savait comment s'expliquer tant d'abaissement et de bonté : « Si ma Mère restait ici, disait-elle, » je craindrais de trop l'aimer. » (1)

Avec quel soin particulier elle veille sur la santé de toutes ses religieuses! Elle répète souvent à ses économes : « Il faut que chacune de nos Sœurs ait tout ce qui lui faut. Libre à elles, ensuite, de se priver par pénitence, mais notre devoir, à nous, est de faire en sorte qu'elles ne manquent de rien. » Elle se fait infirmière auprès des malades et passe la nuit à leur chevet. Peu lui importe que sa propre santé en souffre. Un jour que ses pieds, horriblement enflés, ne lui permettent pas de se tenir debout, elle se rend auprès d'une novice que la fièvre retient au lit : « Eh quoi! ma Mère, c'est vous, s'écrie celle-ci stupéfaite. — Chut! ma fille, n'en dites rien, répond Mme Barat, j'ai voulu m'assurer par moi-même que vous êtes soignée comme il faut, et pour cela j'ai monté l'escalier à genoux. »

Des maîtresses, sa tendresse passait facilement aux élèves, et avec une sollicitude encore plus touchante. Son bonheur était de se trouver au milieu d'elles.

Sa sollicitude pour les élèves malades dépassait toutes les bornes. En dépit de ses occupations toujours nombreuses, elle accourait à l'infirmerie pour veiller auprès du lit d'une enfant et pour partager ses jeux.

QUELQUES TRAITS D'HUMILITÉ

Parmi tant de vertus chères à Mme Barat, il n'en est point qu'elle préconise ni qu'elle pratique plus excellemment que l'humilité. « Je ne suis rien, Dieu a tout fait. » Telle est la conclusion de tous les entretiens sur son œuvre, et tel est, à n'en pas douter, le fonds de sa pensée.

« Si je ne renverse pas la Société, écrit-elle, c'est bien parce que Notre-Seigneur agit lui-même et gouverne seul. »

---

(1) *Histoire abrégée et illustrée de Mme Barat.*

Il lui répugnait d'être appelée *fondatrice*. Un facteur de la poste conquit ses bonnes grâces en ne la nommant que la *Sœur Barat*. Celle-ci défendit à ses filles de l'en reprendre : « Laissez-le dire, c'est bien ainsi qu'il faut me nommer; c'est vous qui n'entendez rien à ces choses-là. » Elle le combla de bienveillance ainsi que ses enfants et l'amena à faire sa communion pascale.

Joignant les actes aux paroles, elle cherchait avidement toutes les occasions de se faire petite. Le duc de Montmorency, venu pour l'entretenir, la trouva chez la portière, armée d'un petit balai, occupée à épousseter à la place d'une des Sœurs.

— Ah! Madame Barat, je vous y prends, s'écria le duc en souriant, après l'avoir considérée un peu; que faites-vous donc là?

— Ce que j'aurais dû faire toute ma vie, Monsieur le duc, si on m'avait laissée à ma place.

Puis elle alla le recevoir, avec cette aisance modeste qu'elle portait partout.

Sans aucun préjudice pour sa dignité, elle se mêlait souvent aux travaux des dernières Sœurs converses, nettoyait, épluchait, raccommodait, tricotait, tout cela avec une ardeur et une gaieté qui montraient bien vite qu'elle le faisait pour Dieu.

Lui adresser des éloges était lui infliger un véritable supplice. En ces circonstances, elle vengeait d'ordinaire la vertu d'humilité par une repartie très prompte.

« Ma Révérende Mère, lui dit, lors du cinquantenaire de la Société, le Général de la Compagnie de Jésus, c'est le premier exemple dans l'histoire de l'Eglise d'un Ordre religieux qui ait conservé si longtemps son fondateur ou sa fondatrice. — Cela ne fait pas mon éloge, répliqua l'humble Mère, cela prouve seulement qu'aucun d'eux ne s'est ménagé autant que moi! »

DERNIÈRES ANNÉES — MORT

Dieu lui accorda de longs jours, en effet, pour lui permettre sans doute d'imprimer plus fortement son esprit de foi et d'amour des âmes dans sa Congrégation. Qui eût dit que la fragile jeune fille de Joigny, dont la santé délicate effrayait ses proches, devait accomplir une longue et pénible carrière de quatre-vingt-cinq années!.....

Elle avait vu disparaître un à un les amis de la première heure : l'abbé Barat, son frère, était mort; le P. Varin, l'illustre fondateur, l'avait suivi de près; des nouvelles d'Amérique étaient venues apporter la perte de Mme Duchesne qui, par delà les mers, avait consacré pour la gloire de Dieu sa santé vigoureuse; Mme Barat restait seule debout malgré son âge; elle résistait à tous les chocs sans rien perdre de sa quiétude ni de son activité. D'un couvent à l'autre elle allait, laissant partout l'empreinte de ses douces vertus.

On surprenait les élèves à couper furtivement le bord de sa robe ou les cordons de son voile pour s'en faire des reliques, tant était grande leur vénération pour leur Mère.

Enfin, l'heure du départ allait sonner pour elle. En 1864, la Mère générale sentit la nécessité de se donner une coadjutrice.

A partir de cet instant, elle résigna bon nombre de ses fonctions et sembla peu à peu s'élever au-dessus des intérêts terrestres pour se rapprocher de l'Epoux divin. « Maintenant, disait-elle, je puis chanter le *Nunc dimittis*. » Toutes ses paroles faisaient allusion à sa fin prochaine : « Mes chères filles, je vous donne bien de la peine, mais patience, cela sera bientôt fini. » C'est ainsi qu'elle remerciait celles qui prenaient soin de sa santé.

Au commencement de l'année 1865, on vit ses forces décliner encore plus sensiblement. Le jour de Pâques, cependant, elle put adresser quelques paroles à ses filles sur le rôle des saintes femmes au sépulcre.

Les semaines suivantes, il y eut quelque amélioration dans l'état de la Supérieure générale; on crut à une résurrection, mais elle ne s'y trompa pas et continua tranquillement à prendre congé des choses d'ici-bas, et enfin, le dimanche 21 mai, quatre jours avant l'Ascension, elle se rendit pour la dernière fois dans la salle des exercices et dit ces paroles étranges, difficiles à expliquer par des lumières naturelles :

« Mes bonnes filles, je me suis empressée de venir aujourd'hui, car *jeudi nous allons au ciel*. Il faut bien que nous nous voyions un peu auparavant. »

Le lendemain, en effet, après une longue oraison, elle fut frappée d'une congestion cérébrale et perdit complètement l'usage de la parole.

On s'empressa de lui administrer les derniers sacrements qu'elle reçut dans l'attitude de la prière. Sa main essayait quelques signes de croix qu'on lui aidait à achever; elle vécut ainsi trois jours encore et rendit son âme à son céleste Epoux au soir de l'Ascension.

C'était le 25 mai 1865, elle avait quatre-vingt-cinq ans, et, depuis 1803 que Mme Barat dirigeait l'Institut du Sacré-Cœur, celui-ci comptait près de 200 établissements et 4 000 religieuses.

Quelques jours après sa mort, Mgr Parisis, évêque d'Arras, qui, pendant toute sa vie, avait été un ami fidèle, vint payer son tribut de vénération à la sainte fondatrice. Dans une allocution intime, il compara la vie de Mme Barat à celle des fondateurs des grands Ordres, sainte Thérèse, saint Dominique, saint François d'Assise. La *Reconnaissance canonique* du corps de la Bienheureuse eut lieu le 2 octobre 1893. On le retrouva dans un état de conservation remarquable, malgré qu'il fût placé dans un lieu humide. Aussi tous les assistants s'écrièrent-ils : « Vraiment Dieu exalte toujours les humbles! »

Par suite de la persécution, la dépouille de la Bienheureuse a dû chercher un lieu de repos sur la terre étrangère. Ses filles le lui ont procuré à Gette, près de Bruxelles.

La béatification de Mme Barat est un grand événement, car l'Institut des Dames du Sacré-Cœur est répandu dans le monde entier. La France a vu à regret le départ de ces intelligentes et saintes éducatrices. En trois ans, 43 maisons ont été fermées. La Providence ne laissa pas tout ce zèle inutilisé, car, dans cette même période de temps, les Dames du Sacré-Cœur ouvraient 40 maisons à l'étranger, voire même au Japon, à Tokio.

Les fêtes de la basilique Vaticane, qui eurent lieu le 24 mai, ont été splendides. Les anciennes élèves du Sacré-Cœur sont venues nombreuses se joindre à leurs pieuses maîtresses afin de prier celle à qui elles doivent tant. Toutes les maisons de l'Institut avaient envoyé une délégation. A ces 300 religieuses se joignaient des milliers d'étrangers et une foule enthousiaste de Romains.

Seigneur Jésus-Christ, qui avez orné la bienheureuse Madeleine-Sophie Barat d'humilité et de charité à l'exemple de votre Cœur Sacré et qui avez voulu faire fleurir par elle une nouvelle famille de vierges, faites que nous soyons toujours unis à votre Sacré-Cœur et que l'ayant imité, nous soyons admis en votre présence. Ainsi soit-il. (Oraison approuvée.)

LA VÉNÉRABLE MÈRE BARAT

ET LA FONDATION DU SACRÉ-CŒUR

Madame Barat au milieu de ses enfants du Sacré-Cœur de Paris.

Une vénérable servante de Dieu, dont le procès pour la béatification vient de faire (en mai 1902) un pas important, décisif, s'éteignait, il n'y a pas quarante ans, laissant après elle une œuvre grandiose : plus de cent maisons d'éducation distribuées dans les deux continents, une famille de près de 4 000 religieuses consacrées au Sacré-Cœur, un nombre incalculable d'enfants instruits et élevés dans les principes les plus purs et les plus solides.

Soixante-deux ans ont suffi pour élaborer et mener à bien cette œuvre, sanctionnée par les approbations des Souverains Pontifes, autorisée par le pouvoir civil.

Comment une humble femme a-t-elle pu réaliser un pareil dessein?

A en croire Mme Barat, elle-même ne fut pour rien dans la fondation de la Société du Sacré-Cœur. Elle n'y a été qu'un obstacle perpétuel. « Les autres Instituts ont eu un fondateur ou une fondatrice. Mais le nôtre, dit-elle, diffère précisément en cela, qu'il n'eut ni l'un ni l'autre. Son unique fondateur est le Cœur de Jésus-Christ. »

Concédons à la vénérable Mère qu'elle n'a été qu'un instrument, misérable autant qu'elle le voudra, mais instrument docile, souple, et capable entre les mains de Dieu de produire des merveilles.

RENCONTRE DU P. VARIN ET DE SOPHIE BARAT

Le lecteur a déjà fait connaissance avec Mme Barat (1). C'est ce qui nous permet d'aborder aussitôt l'histoire de son œuvre.

Au lendemain de la Révolution, la jeunesse de France n'avait plus de maisons où elle pût recevoir le bienfait de l'éducation chrétienne. Un ancien officier, devenu religieux, le P. Varin, membre d'une petite association vouée au Sacré Cœur et destinée à ressusciter l'ancienne et célèbre Compagnie de Jésus, tenta de combler cette lacune.

Tandis qu'il étudiait les voies de la Providence, il trouva sur sa route l'abbé Louis Barat : c'était le frère de notre Vénérable, celui qui s'était fait son austère éducateur, et lui avait appris, avec la piété, les sciences humaines : le latin, le grec, l'italien, l'espagnol.

« Un jour, dit le P. Varin, que je me trouvais seul avec le P. Barat, dans la pauvre chambre qui nous servait à la fois de dortoir, de réfectoire, de salle d'étude, de cuisine et même de salon, assis tous deux sur une modeste couchette, je lui demandais s'il n'avait rien qui l'attachât dans le monde. Il me répondit qu'il avait une *petite sœur*. Ces paroles firent sur moi une vive impression. Je lui demandai son âge et ce qu'elle pouvait faire. Il me répondit qu'elle avait de dix-neuf à vingt ans, qu'elle avait appris le latin et le grec, et traduisait couramment Virgile et Homère, qu'elle était capable de faire une bonne rhétoricienne, qu'elle pensait à entrer prochainement au couvent, peut-être au Carmel, et que pour le moment, elle était allée passer quelques semaines dans sa famille. »

Ces paroles firent au P. Varin l'effet d'une révélation. La présentation qui lui fut faite de la jeune fille au retour de ses vacances acheva de l'éclairer. Sa pureté entièrement conservée, son instruction très au-dessus de l'ordinaire, la timidité même de Sophie Barat et son extrême modestie firent entrevoir en elle, aux yeux de l'homme de Dieu, la pierre fondamentale de l'édifice qu'il se proposait d'élever au Sacré Cœur.

Sur son conseil, Sophie renonça au Carmel, et, le 21 novembre 1800, elle se consacra avec trois de ses compagnes au Sacré Cœur de Jésus. Le cénacle qui abrita d'abord cette pieuse assemblée était la maison d'une vénérable chrétienne qui donnait, à Paris, l'hospitalité à l'abbé Barat et à sa sœur, Mlle Duval.

HUMBLES DÉBUTS — FONDATION D'AMIENS

Dès ce moment, l'union la plus étroite régna dans la communauté naissante, ainsi qu'une ardente émulation au service de Dieu. On suivait exactement une règle qu'avait tracée le P. Varin.

Six mois s'écoulèrent de la sorte, lorsque celui-ci, venu à Amiens pour prêcher une retraite, y trouva un pensionnat jadis florissant, maintenant bien près de sa ruine et sur le point de se fermer, malgré les courageux efforts de ses maîtresses.

« Si l'on y plaçait les filles du Sacré-Cœur! » se dit-il, comme inspiré du ciel. La Providence ménagea toutes choses, et le fondateur négocia si bien que, le 15 octobre de cette année 1801, le contrat fut signé et la petite communauté de Paris put se transporter au pensionnat d'Amiens. Ce fut là le vrai berceau de la Société nouvelle : les commencements en furent très obscurs et très humbles ; la maison était pauvre d'aspect, ses ressources presque nulles. Sophie Barat avait apporté pour toute fortune un écu de 6 francs ; une de ses compagnes, plus riche, mais ruinée par ses charités, dut vendre sa toilette et son mobilier pour subvenir aux premières dépenses.

Néanmoins, une joie véritable remplissait toutes les âmes, car on aimait Dieu, et pour lui plaire, on s'exerçait à l'obéissance, à la mortification, à l'oubli de soi.

Dans l'été de 1802, une classe gratuite fut adjointe au pensionnat à l'effet d'instruire les enfants pauvres. Ils affluèrent et devinrent une bénédiction pour la maison.

SOPHIE BARAT NOMMÉE SUPÉRIEURE

Le petit groupe eut quelque temps à sa tête Mlle Loquet, femme zélée, intelligente, mais qui manquait malheureusement de certaines qualités nécessaires à un bon gouvernement. Elle-même le reconnut bientôt et se retira.

Pour la remplacer, chacun désignait Sophie Barat. On la savait instruite, entendue aux affaires, apte à conseiller et à diriger, et surtout très unie à Dieu. Mais comment lui faire accepter une proposition si opposée aux bas sentiments qu'elle avait d'elle-même! Le P. Varin usa de diplomatie.

La veille de la nomination, le choix étant déjà fixé, une religieuse venue de Rome sur l'invitation du P. Varin pour une visite régulière de la communauté, Mme Louise Naudet, ayant réuni les maîtresses en conférence, leur représenta l'obligation où elles étaient de mettre tous leurs moyens au service de Dieu, et, interpellant directement Sophie Barat, lui reprocha sa trop grande *concentration*, et finit par lui dire que le temps était venu de *sortir d'elle-même*.

Sortir d'elle-même, était-ce quitter cette voie de l'union constante à Notre-Seigneur qu'elle suivait avec tant d'attrait? Effrayée, l'humble sœur répondit : « Est-ce que je ne pourrai plus y rentrer, ma mère? » On rit.

Le lendemain, le P. Varin frappa le grand coup. Il le fit sous cette forme familière et saisissante qu'il affectionnait. Feignant d'être venu pour examiner ses filles sur la doctrine chrétienne, il interroge Sophie Barat. « Ma sœur, lui dit-il, vous êtes la plus jeune ; il convient donc que je vous fasse les questions les plus faciles : Pourquoi Dieu vous a-t-il créée et mise au monde? — Pour le connaître, répondit-elle, l'aimer et le servir. — Qu'est-ce que servir Dieu? — C'est faire sa volonté, répondit-elle encore. — Eh bien! repartit le Père avec autorité, sa volonté est que vous soyez supérieure. »

Ce fut un coup de foudre pour la pauvre fille. Elle tomba à genoux, pleura, supplia. Le P. Varin fut inflexible. « J'étais ému, pourtant, raconta-t-il plus tard aux filles du Sacré-Cœur, j'étais ému de la peine de votre mère. Elle faillit en perdre la vie. Jamais je n'ai trouvé en elle d'autre obstacle que son humilité. Pendant dix ans elle n'a cessé de me demander grâce. Mais, pour le bonheur de ses filles, elle y a perdu son temps. »

La nouvelle supérieure n'avait que vingt-trois ans. Elle conserva sa charge jusqu'à l'extrême vieillesse, « pour l'expiation de ses péchés », répétera-t-elle souvent.

---

(1) Voir la précédente livraison, n° 1197 : *La vénérable Madeleine-Sophie Barat.*

Le P. Varin continua de prêter à Mme Barat l'appui de sa forte direction. Il ne lui dissimula point les souffrances dans lesquelles elle allait entrer.

La supérieure accepta généreusement son rôle de victime dans lequel elle débuta par la maladie. En 1804, un cancer intérieur la conduisit aux portes du tombeau. Elle en revint pourtant, par la permission de Dieu, et grâce aux soins intelligents des Filles de la Charité, à Paris, chez lesquelles on l'obligea de passer quelques mois.

Alors, elle se remit à l'œuvre, et par un concours de circonstances qu'il serait trop long d'exposer ici, transporta la maison d'Amiens dans un local plus vaste et mieux accommodé à son but; puis, la communauté recevant sans cesse de nouvelles recrues, un essaim s'en détacha et vint fonder à Grenoble le monastère de Sainte-Marie-d'en-Haut.

Un peu plus tard, Poitiers offrait à la mère Barat, cette fois encore par l'entremise du P. Varin, un pensionnat en déroute qu'il fallait relever et soutenir.

Après Poitiers, l'on eut une maison à Cuignières près Beauvais, une autre à Gand, une à Niort; ce fut le commencement d'une série de fondations dont la seule énumération remplirait presque ce fascicule. Sans entrer dans le détail, recueillons çà et là quelques souvenirs édifiants de ces temps héroïques.

Poitiers, choisi pour être le noviciat de la Société, débute par une retraite austère et fervente. Les Sœurs y étaient si occupées des choses du ciel qu'elles en oubliaient presque la nourriture corporelle, au grand désespoir de leur cuisinière, l'ancienne servante d'une de ces dames. Elle s'écriait en voyant ses plats lui revenir à peu près intacts : « Ah! mon Dieu, ces bonnes mères, comme elles aiment le bon Dieu! mais elles ne mangent pas. »

En revanche, elles travaillaient rudement. Dans la grande abbaye nue et délabrée qu'elles venaient de repeupler, tout était à réparer. Les novices charriaient les lits, les meubles, les pierres mêmes. « Notre mère, écrit l'une des Sœurs, nous servait de modèle, étant toujours à la tête de ce qu'elle nous imposait, aimant à prendre pour elle le travail le plus rude, mais avec cela ne perdant jamais sa dignité, jointe à une grande bonté. Il n'en fallait pas tant pour nous exciter. »

La maison de Niort, dont la fondation suivit de près celle de Poitiers, présenta dans les premiers temps le tableau du plus effroyable dénûment. On y était à l'étroit, presque comme en une prison. Souvent les fondatrices se trouvèrent sans une obole pour se procurer le strict nécessaire. Elles vécurent pourtant : un pauvre pain, pétri de farine et de pommes de terre, car il y avait une grande disette cette année-là, avec des légumes uniquement assaisonnés de sel, constituait leur nourriture; un seul fagot par jour pour chauffer la maison; une seule chandelle pour l'éclairer; point de lampe devant l'autel; et, faute d'encensoir, un réchaud dans lequel on brûlait, au Salut, quelques grains d'encens.

Mme Barat se réjouissait de commencements si humbles : « Je vous félicite, ma fille, écrit-elle à une Sœur de Niort, d'habiter une maison pauvre et qui manque des choses nécessaires à la vie. »

Ses filles partageaient toutes les mêmes sentiments et enduraient gaiement leurs privations.

SOUFFRANCES ET CONTRADICTIONS

Au prix de quelles tribulations l'œuvre du Sacré-Cœur prit-elle de si rapides accroissements, nul ne saurait le dire. Souffrances physiques et morales vinrent tour à tour et presque sans interruption fondre sur la servante de Dieu.

Plusieurs fois, elle se vit réduite à la dernière extrémité. A Gand, par exemple, où elle se trouvait en 1811, une grande fatigue de poitrine, aggravée par des crachements de sang, la força de s'arrêter et mit ses jours en péril.

Plus tard, à Grenoble, dans l'hiver de 1823, la Mère générale, condamnée par deux savants médecins, dut visiblement sa conservation à l'immolation d'une de ses nièces, religieuse à Amiens, qui fit pour elle, à Dieu, le sacrifice de sa vie.

Quand survinrent les troubles de 1830, ils trouvèrent Mme Barat, gisante dans une corbeille longue, à la merci d'une Sœur et réduite à une impuissance absolue. En mai 1829, elle était tombée du haut d'une table où elle était montée pour ouvrir une fenêtre, et les suites de cette chute furent si graves qu'on craignit un moment d'être obligé d'amputer un pied.

Au mois de février suivant, Mme Barat écrivait : « Je ne puis faire un pas, même avec des béquilles. Les médecins m'en donnent encore pour trois mois, et je crains que ce ne soit pour la vie. *Fiat.* »

Sur ces entrefaites parurent les ordonnances de juillet. L'émeute s'organisa dans Paris et sembla se concentrer autour du pensionnat des Dames du Sacré-Cœur. Le premier soin des religieuses fut de soustraire au péril leur supérieure impotente. Retirée à peu de distance de la capitale, Mme Barat put entendre un bruit continu de tocsin, de fusillade, de canonnade, et ses chères filles étaient exposées sans défense à tous les assauts de la populace! Qu'on se fasse dès lors une idée de ce qu'elle eut à souffrir!

Le 31 juillet, n'y tenant plus, elle revint à Paris dans son noviciat de l'hôtel Biron, comme les routes étaient devenues plus libres. C'était afin de pourvoir à la sécurité de ses novices. Elle dut les disperser pour quelque temps en diverses résidences, pendant qu'elle-même, malgré son état d'infirmité, entreprenait un voyage en Suisse pour leur chercher un abri.

Mme Barat connut plus d'une fois l'épreuve toujours si douloureuse de la proscription. L'institution du Sacré-Cœur, le nom même de cette Société avait le don d'exciter la rage des impies. Ses rapports avec les Pères de la Compagnie de Jésus étaient pour elle un autre sujet de suspicion. On appelait souvent ces dames les *Jésuitesses*, et, en Italie surtout, les sectaires les enveloppaient avec les Jésuites dans une même haine.

En 1848, la Société du Sacré-Cœur vit se tourner contre elle les assauts de la révolution. Elle dut fermer et abandonner en Italie ses florissantes maisons de Turin, de Pignerol, de Saluces, de Parme, de Gênes.

Comme Job, Mme Barat recevait chaque jour des courriers lui annonçant de nouveaux désastres. Quand elle apprit la fermeture des cinq établissements, elle répondit avec un grand calme : « Que la volonté de Dieu se fasse et non la nôtre! » Puis, elle continua le travail auquel elle s'adonnait alors, sans rien laisser paraître

de sa douleur profonde. Elle accueillit ensuite d'un cœur si maternel ses enfants expulsées, leur ouvrit ses bras avec tant d'effusion, que celles-ci s'en trouvèrent consolées.

Des coups bien plus douloureux lui vinrent du sein même de sa famille religieuse. A diverses époques, la Société du Sacré-Cœur subit des crises terribles.

Amiens, le berceau de sa Congrégation, fut séduit quelque temps par le zèle inquiet d'un aumônier ambitieux et en vint à le considérer comme le *fondateur* de l'œuvre lui confia la rédaction des Constitutions, lui voua en un mot une confiance illimitée, laissant presque dans l'oubli le Père Varin et la Mère Barat, les vrais instituteurs de la Société.

Une telle aberration pouvait avoir les plus fâcheuses conséquences; on s'en aperçut bientôt quand le prétendu fondateur se rendant à Rome parvint à circonvenir par des rapports peu exacts les prélats et les cardinaux chargés d'examiner les Constitutions, à leur faire préférer pour les filles de Mme Barat, le nom d'*apostolines* à celui de *religieuses du Sacré-Cœur*, enfin, à détourner cette Société de son véritable esprit, par l'approbation de Constitutions tout opposées aux vues de ceux qui lui avaient donné naissance.

Mme Barat souffrit tout en silence, passant des heures entières à méditer sur la Passion. Enfin, Dieu permit que les vues intéressées de M. de Saint-Estève — c'était le nom de l'intrus — fussent soudain démasquées. Une lettre pleine de violences, adressée de Rome à toutes les religieuses de France, leur ordonnait de s'unir sans délai à une communauté nouvelle, la seule approuvée du Pape, disait-on, fondée récemment à Rome même, par M. de Saint-Estève en personne.

Malheureusement pour ce dernier, on reconnut que le document n'émanait pas du Saint-Siège, mais avait été fabriqué par lui pour les besoins de la cause. Dès lors tombaient d'elles-mêmes toutes ses prétentions, et Mme Barat, qui durant cette longue crise n'avait pas eu un seul mot de blâme pour ses adversaires, put élaborer en paix ses propres Constitutions.

RÉSULTATS — L'ŒUVRE DANS LES DEUX MONDES

Au milieu de ces luttes, la bénédiction du ciel descendait sur la fondatrice. Elle ne pouvait suffire aux demandes qui lui étaient adressées de toutes parts, tant l'éducation solide, procurée par les Dames du Sacré-Cœur, était universellement appréciée. Et pourtant, elle multipliait les fondations.

Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis son élection à la charge de Supérieure générale quand la Providence lui fit espérer l'Amérique comme futur champ d'apostolat à sa Congrégation. L'instrument du ciel en cette circonstance fut Mme Philippine Duchesne, supérieure de la maison de Grenoble, âme ardente s'il en fut, et qui, transportée par les récits d'un missionnaire, ne rêva plus que d'aller évangéliser les tribus sauvages de l'autre continent.

Pendant douze ans, Mme Barat entretient cette vive flamme au cœur de Mme Duchesne, tout en modérant ses saintes impatiences.

Le 14 janvier 1817, Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, vint voir Mme Barat. Au moment où il entra, Mme Duchesne gardait la porte de la maison. « Voici l'heure de la Providence, dit-elle furtivement à la Mère générale, en lui annonçant l'illustre visiteur; je vous conjure, ma Mère, de ne pas la manquer; vous n'avez qu'un mot à dire; de grâce, prononcez-le! — Ma fille, répondit la supérieure, si Monseigneur me met le premier sur cette voie, je pourrai conférer de notre projet avec lui: ce me sera le signe auquel je reconnaîtrai que Dieu le veut! »

Rien ne fut mis en question ce jour-là. Mais le lendemain, l'évêque ayant célébré la messe dans la chapelle du Sacré-Cœur, entretint ensuite la Mère générale de sa mission en Louisiane, et témoigna de son ardent désir d'y posséder les filles du Sacré-Cœur. « Quand cela se pourra, répondit Mme Barat, j'aurai à vous donner une personne toute prête. »

L'évêque, ravi, désira voir Mme Duchesne. Celle-ci comprit qu'elle touchait à la réalisation de son vœu le plus cher et, tremblante d'émotion, ne put que se jeter aux pieds de l'homme de Dieu sans proférer une parole.

Cependant la Supérieure, dont le zèle dévorant s'alliait à une sage prudence, ne voulut pas encore donner son dernier mot. Plusieurs mois s'écoulèrent; l'évêque revenait à la charge. Mme Duchesne en profita pour frapper un coup décisif. Elle s'était attachée avec anxiété aux pas de Mgr Dubourg, et, au moment où il allait quitter Mme Barat, devinant le moment opportun pour triompher des dernières hésitations, elle tomba à genoux: « Votre consentement, ma Mère, de grâce, votre consentement! » s'écria-t-elle à mains jointes. Mme Barat se recueille un instant comme pour consulter le ciel; puis, soudain, d'un ton résolu: « Eh bien! je vous l'accorde, ma chère Philippine, dit-elle en la relevant: dès ce moment je vais m'occuper à vous chercher des compagnes. »

Ainsi fut enlevée d'assaut la mission du Sacré-Cœur au Nouveau Monde. Elle prospéra, grâce à l'ardeur infatigable de son premier apôtre et de ses compagnes qui y consacrèrent leurs travaux et leur vie. De la Nouvelle-Orléans à New-York, la petite colonie échelonna ses résidences et exerça sa bienfaisante action. Mme Barat eût voulu le règne du Sacré Cœur dans le monde entier.

C'est ce qui lui fit accepter de fonder en Italie, à Rome d'abord, sur le désir du Pape lui-même, qui lui offrit le couvent de la Trinité des Monts, puis, en diverses villes, notamment à Pérouse, où le Sacré-Cœur fut appelé par Mgr Joachim Pecci.

La révolution de 1830 relégua de force une partie de la Société en Suisse. Il nous faudrait, pour être complet, suivre encore ses traces en Galicie, en Grande-Bretagne, en Irlande, en Allemagne, en Hollande, en Belgique, dans le Tyrol, au Chili, à la Havane, en Espagne, où cette humble femme, qui se croyait un obstacle à l'action divine, établit des maisons et fit aimer Jésus-Christ par ses pieuses filles.

Mais un aperçu même sommaire de ces merveilleux développements nous entraînerait trop loin.

Le faible exposé que nous venons de donner à l'aide des savoureuses pages du livre de Mgr Baunard, auxquelles volontiers nous renvoyons le lecteur, remet en mémoire ces paroles de l'Ecriture: « Dieu a exalté les humbles. Il a choisi ce qui n'était qu'infirmité aux yeux du monde pour confondre ce qui est fort. »

Ce que nous avons vu réalisé dans la vie de Mme Barat, c'est vraiment le triomphe de l'humilité.

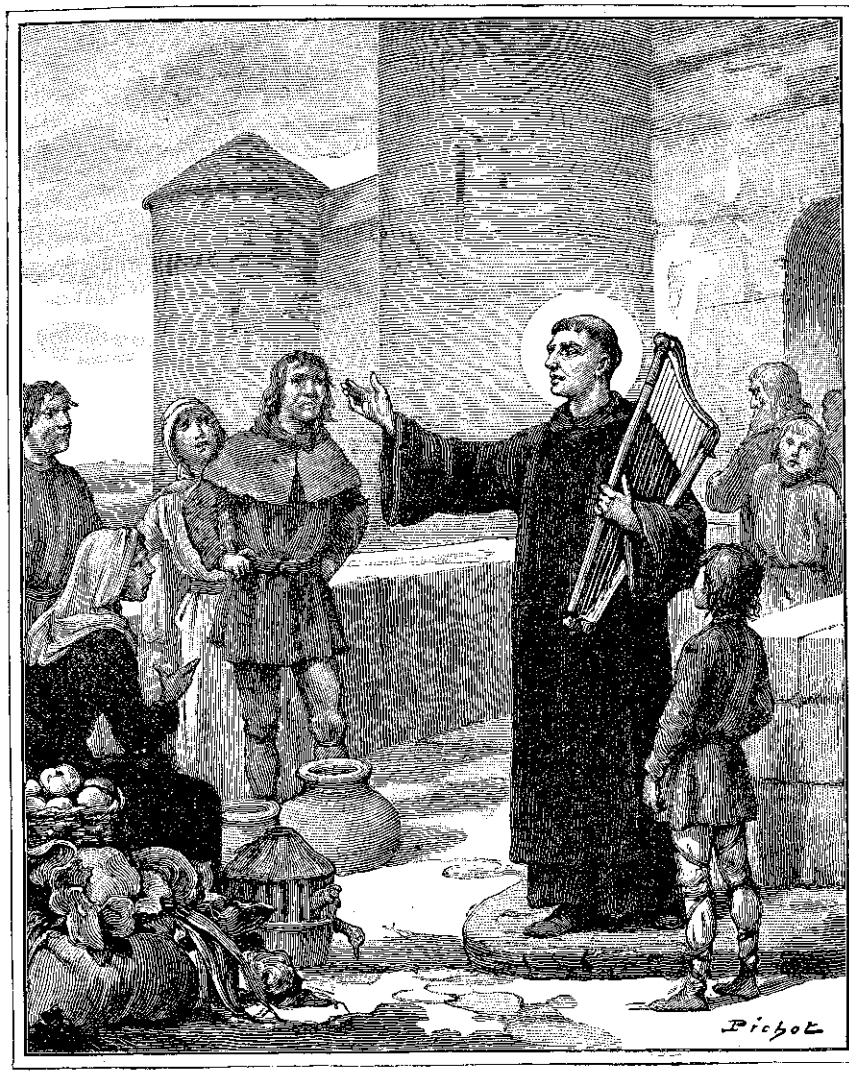
***

(D'après l'*Histoire de la Vénérable Mère Madeleine-Sophie Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus*, par Mgr Baunard, Poussielgue, Paris.)

SAINT ALDHELM

évêque de Sherborne (639-709).

Fête le 25 mai.



Le Saint allait prêcher au peuple sur la place du marché et chantait des hymnes sacrées, en s'accompagnant de la harpe.

L'INVASION DE LA BRETAGNE
LA CONVERSION DES ANGLO-SAXONS

ALDHELM naquit vers l'année 639, d'une famille noble d'Anglo-Saxons. A cette époque, en effet, les îles Britanniques étaient en partie sous la domination saxonne. Les Bretons, qui possédaient le pays, se voyant abandonnés des Romains et voulant se prémunir contre les incursions des Pictes et des Ecossais, appelèrent à leur aide, en 449, les Anglo-Saxons, qui habitaient le nord de l'Allemagne. Ceux-ci s'emparèrent pour leur propre compte de la partie méridionale et centrale de l'île, firent aux Bretons une guerre de destruction implacable et les acculèrent de plus en plus dans les régions de l'Ouest. Plusieurs se réfugièrent en Gaule et s'établirent dans l'Armorique, qu'ils appelèrent la Bretagne.

Les Bretons, pour la plupart, étaient chrétiens depuis fort longtemps, mais telle était

la haine du vaincu pour le vainqueur, qu'ils refusèrent d'évangéliser les nouveaux venus.

Ce que le clergé breton n'avait pas la volonté de faire, le pape saint Grégoire le Grand l'essaya avec succès vers la fin du VI[e] siècle, en envoyant dans la Bretagne, où les Anglo-Saxons avaient établi de sept à huit royaumes indépendants, l'abbé Augustin avec trente-neuf religieux de Rome.

Dans sa jeunesse, Aldhelm dut connaître quelques-uns des hommes qui avaient vu saint Augustin et ses compagnons et apprendre d'eux le chemin de la vraie foi. Son cousin, nommé Ina, roi du Wessex, avait reçu le baptême peu d'années auparavant, en 634; la conversion de sa famille était donc un fait tout récent.

A L'ÉCOLE D'UN MOINE — CANTORBÉRY UN ÉTUDIANT REMARQUABLE

Lorsque Aldhelm fut en âge d'être instruit, son père le confia à un célèbre professeur du nom de Maildulf ou Meldrum. Celui-ci était venu d'Irlande, son pays natal, s'était établi à Bladou, où aujourd'hui se dresse Malmesbury, et s'y adonnait à la prière et à l'enseignement. C'est là qu'Aldhelm apprit les rudiments de la science. Il fut ensuite envoyé à Cantorbéry pour y achever son éducation.

L'école de Cantorbéry, fondée par l'apôtre saint Augustin, avait déjà alors une grande renommée, à cause des hommes éminents qui y enseignaient et du grand nombre d'élèves, venus de toutes les parties de l'Angleterre et de l'Irlande, qui la fréquentaient.

Aldhelm, dont les talents et l'application étaient remarquables, y fit de grands progrès. Doué d'une belle intelligence et d'une mémoire prodigieuse qu'il cultivait avec soin, il éclipsa bien vite tous ses compagnons. Il était admirablement versé dans la connaissance des Saintes Ecritures. Les chefs-d'œuvre de la prose et de la poésie latine étaient ses lectures préférées. Il connaissait à fond la langue grecque, qu'il avait apprise à Cantorbéry de deux professeurs que le roi Ina avait fait venir d'Athènes. Il était assez versé dans l'hébreu pour pouvoir lire l'Ecriture Sainte en cette langue. Il composait facilement des vers en anglais et en latin. On raconte même qu'il fut le premier en Angleterre qui s'adonna à la poésie latine. L'opinion de ses admirateurs était que, depuis Virgile, on n'avait pas vu d'aussi beaux vers, opinion qui, sans doute, ne serait pas acceptée aujourd'hui.

Aldhelm avait également des dispositions remarquables pour la musique, et il jouait avec une égale facilité et perfection de tous les instruments.

Lorsqu'il eut terminé son éducation à Cantorbéry, le jeune homme retourna dans le Wessex. Il eût pu, dès lors, avec ses belles qualités et la position de sa famille, occuper les charges les plus honorables de l'Etat, mais il devait se sentir appelé au service d'un roi plus grand que tous les souverains de la terre. Désirant pratiquer la perfection religieuse, il se confia de nouveau aux soins de Maildulf, dont il avait admiré les vertus dans son enfance.

Cet homme vénérable avait rassemblé autour de lui quelques disciples et commencé un petit monastère. Lorsque Aldhelm se joignit à eux, Eleuthère ou Leuthère, évêque de Dorchester, dans le comté d'Oxford, crut que le moment était venu de mettre la communauté sur des bases solides. Il organisa la maison et nomma saint Aldhelm comme premier abbé, chargé de gouverner selon la règle de saint Benoît. Pendant près de neuf cents ans, l'abbaye de Malmesbury devait prospérer en science et en sainteté, inspirée par les exemples et soutenue par les prières de saint Aldhelm.

LE MOINE — SES AUSTÉRITÉS FÉCONDITÉ DE SON ABBAYE

Nous savons le genre de vie que saint Aldhelm mena à Malmesbury. Par ses jeûnes et son amour du silence et de la prière, par la sage discipline qu'il institua parmi ses religieux, par sa charité envers les étrangers et les pèlerins, il se montra un véritable moine et un véritable père.

On raconte que, pour dompter les ardeurs de la chair, il descendait la nuit dans un étang situé près de l'abbaye et y récitait tout le psautier qu'il connaissait par cœur. Se joignant ainsi aux anges pour célébrer les louanges de Dieu, il mérita de garder intacte sa pureté. Son amour de la solitude et du silence était tel qu'il ne sortait jamais du monastère sans y être contraint par le devoir ou la charité. Il fallut les pressantes instances de ses amis et l'ordre même de l'évêque Eleuthère pour l'obliger à recevoir les Ordres sacrés, dont il se reconnaissait indigne. Son ordination et sa nomination d'abbé de Malmesbury eurent lieu vers 666.

Le monastère, gouverné par saint Aldhelm, allait bientôt devenir un des principaux centres de catholicité dans l'ouest de l'Angleterre. Admirablement situé sur la frontière de deux royaumes saxons, il entretenait également des relations cordiales avec les Bretons chrétiens qui se trouvaient encore dans le voisinage. Bientôt, l'abbaye nouvelle s'attira la confiance de toute la population.

Le zèle du Saint pour le bien spirituel du territoire de son abbaye le poussait à se rendre tous les dimanches matin sur le pont de Malmesbury où se tenait le marché et là à instruire le peuple, à lui chanter, en s'accompagnant de la harpe, les œuvres et la loi de Dieu. C'est ainsi qu'il amena le peuple petit à petit à une connaissance plus approfondie et à une plus grande pratique de sa foi.

VOYAGE A ROME

L'événement capital de la vie de saint Aldhelm fut un voyage à Rome. Comme tous les saints anglais et en réalité comme tous ses concitoyens, il avait le culte de la Chaire apostolique et de la Ville Eternelle. Aussi fut-il heureux quand il reçut du pape Sergius une invitation à venir le visiter.

Il savait, nous dit son biographe, « que sans obéissance il est impossible à une âme de se sauver ».

Le Pape et le peuple de Rome conçurent rapidement une haute idée de sa sainteté. Un miracle que les chroniqueurs rapportent de lui, le premier connu de sa vie, ne fit

qu'accroître la réputation de ses vertus. Le Saint venait de dire la messe à Saint-Jean de Latran, la Mère et la Maîtresse de toutes les églises, et se dépouillait des ornements sacrés. Pensant que le servant se trouvait près de lui, il jeta la chasuble sans prendre garde que ce dernier était parti. Or, l'ornement sacré, à l'étonnement de tous les spectateurs, resta fixé en l'air, suspendu, pour ainsi dire, à un rayon de soleil.

Parmi les poèmes qu'il composa, il en est un qui se rapporte à la joie qu'il ressentit lorsqu'il pénétra pour la première fois dans la basilique de Saint-Pierre. Il y chante sa foi débordante et y montre tout le bonheur qu'il ressentit lorsqu'il lui fut permis de visiter enfin les glorieuses demeures des saints apôtres.

Durant son séjour à Rome, il obtint du pape Sergius une charte de protection pour les monastères de Malmesbury, de Frome et de Bradford. Cette charte exemptait ces maisons de toute ingérence royale ou épiscopale dans la nomination des abbés.

Saint Aldhelm, ayant satisfait sa dévotion, résolut de rentrer dans son pays. Il se procura en Lombardie une grande plaque de marbre dont il voulait faire un autel. Elle avait quatre pieds de long, deux et quart de large et dix-huit pouces d'épaisseur. Il acheta, dit-on, un chameau pour la transporter. Or, en traversant les Alpes, la bête glissa et la pierre fut cassée en deux. On rapporte qu'à la prière du Saint, l'animal guérit de la blessure causée par sa chute et que les deux morceaux de marbre se réunirent, tout en conservant une tache à l'endroit de la brisure. Longtemps encore après la conquête normande, on pouvait voir cet autel dans l'église des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, à Bruton, dans le Somerset, et les pèlerins accouraient de toute la contrée pour le vénérer.

ÉRECTION D'UNE ÉGLISE — MIRACLE DE LA POUTRE — DIVERS OUVRAGES DU SAINT

A peine de retour à son abbaye, Aldhelm eut à entreprendre un nouveau travail. Sa communauté ayant augmenté, il était nécessaire d'ériger une plus grande église que celle élevée par saint Mailfuld. L'ancien édifice était dédié à saint Michel, mais le nouveau devait porter le nom de la bienheureuse Mère de Dieu. Or, il arriva que les murs étant achevés, comme on s'apprêtait à élever le toit, on trouva que l'une des poutres était trop courte. Le bois venait de loin et, s'il avait fallu en attendre une nouvelle, les ouvriers auraient dû interrompre leur travail plusieurs jours. Alors Aldhelm eut recours à la prière et commanda aux spectateurs de se mettre à genoux.

— Ayez confiance, dit-il, invoquez la sainte Mère de Dieu et elle, qui, en tant que Mère, a nourri le Verbe fait chair, nous secourra sans doute dans cette difficulté.

Les ouvriers ayant mesuré de nouveau la poutre lui trouvèrent la longueur voulue.

Pendant qu'il était abbé de Malmesbury, saint Aldhelm écrivit de nombreux ouvrages. Quelques-uns étaient destinés aux étudiants de son monastère. C'étaient le livre des *Enigmes*, le *Livre d'extraits de l'Ancien et du Nouveau Testament*, les *Sept dons du Saint-Esprit*, un traité sur la Confirmation, différents autres traités dont l'un sur la prosodie latine et un autre sur l'art de faire les vers. Pour ses moines, il composa un livre sur la charité fraternelle, et pour les religieuses de Barking et de Wimborne, il écrivit son plus fameux poème : *De la louange des vierges*. Ce travail, imité du poète latin Sedulius, fut composé en vers hexamètres. Il était dédié à l'abbesse sainte Hildelid, qui avait succédé à sainte Ethelburge dans le gouvernement du grand monastère fondé par sainte Ercouwalde, à Barking.

LES FLOTS APAISÉS — L'ACHAT D'UNE BIBLE

Saint Aldhelm entretenait des relations d'amitié avec l'archevêque de Cantorbéry. Sur son invitation, il était venu se reposer quelque temps dans cette ville. Durant son séjour, il alla à Douvres et, toujours préoccupé d'augmenter sa bibliothèque et sa sacristie, il descendit au port pour voir s'il ne pourrait rien trouver qui lui convînt. Sur l'un des bateaux, il découvrit une Bible magnifique. Désirant s'en rendre possesseur, il en offrit un bon prix, mais le propriétaire en voulait davantage et refusait de se défaire de son trésor. Comme le Saint partait, il s'éleva une violente tempête et, malgré les efforts des mariniers, qui cherchaient à ramener le vaisseau au rivage pour le sauver, le bateau menaçait de s'engloutir. Finalement, les hommes reconnaissant la personne et la sainteté d'Aldhelm eurent recours à son aide et à ses prières. Le saint abbé invoqua celui à qui les vents et les vagues obéissent, et il se fit un grand calme. Les mariniers le prièrent alors d'accepter gratuitement le livre qu'il convoitait, mais il refusa et leur donna un prix moyen entre celui qu'ils avaient demandé et celui qu'il avait offert. Pendant de longs siècles, ce volume sacré fut tenu en grande vénération dans la bibliothèque de l'abbaye de Malmesbury.

LE SYNODE POUR RAMENER L'UNITÉ

Avant d'être appelé à l'épiscopat, saint Aldhelm eut à remplir un devoir important et délicat. C'était un Synode composé de presque tous les évêques d'Angleterre et dont il était chargé de préparer les éléments.

Les évêques et les prêtres de cette partie de l'île encore soumise aux Bretons avaient, en matière disciplinaire, des pratiques différentes de celles en usage parmi les fidèles évangélisés par saint Augustin, qui avait implanté les coutumes romaines.

C'est ainsi que les Bretons ne célébraient pas toujours la Pâque le même jour que Rome. Privés de toute relation avec le reste de la chrétienté par les désastres nés de l'émigration des peuples et par les ravages des Anglo-Saxons, ils n'avaient pas connu le cycle établi par Denis le Petit, en 525, et généralement adopté. Dans leur ignorance, le nouveau cycle pascal apporté par saint Augustin en Angleterre, leur semblait une dangereuse nouveauté et ils le repoussaient de toute leur force.

Il y avait également des différences dans

la liturgie, dans l'ordination des évêques, dans l'administration du baptême, dans le mariage, le célibat, les Ordres religieux. Sans doute, aucune de ces divergences n'affectait le dogme. Rome insistait sur l'uniformité en matière de culte et de discipline, parce que la diversité des pratiques extérieures de la religion produit toujours une fâcheuse impression sur des peuples grossiers et sans culture.

Cette œuvre fut confiée à la science et au zèle discret de l'abbé de Malmesbury. On a encore la lettre de saint Aldhelm à Gerunt, roi des Bretons du Devon et des Cornouailles. Le Saint lui déclare que c'est un effort « pour promouvoir l'unité catholique et la concorde chrétienne, sans lesquelles on ne peut faire de progrès, ni mériter de récompense dans le ciel. En effet, à quoi servent les bonnes œuvres, ajoute-t-il, si elles sont faites en dehors de l'Église catholique ? Quand même ceux qui les font mèneraient la vie monastique la plus sévère ou passeraient leurs jours sur le fumier de leur ermitage ? »

Lorsque le travail fut achevé, on l'envoya au roi des Bretons et, pendant ce temps, le Saint se livra à la prière, afin que ses paroles pussent porter quelques fruits. Le Saint ne travailla pas en vain, car plusieurs évêques bretons revinrent avec leurs fidèles à l'unité et à la charité du bercail catholique ainsi qu'au respect dû aux coutumes et à la discipline de l'Église romaine.

L'ÉVÊQUE — ZÈLE APOSTOLIQUE
DIVERS PRODIGES

Sous le roi Osred, successeur d'Ina, saint Aldhelm fut appelé, malgré ses prières et ses refus, à supporter le poids de l'épiscopat. A la mort de saint Hedda, évêque de Winchester, on résolut de diviser son vaste diocèse ; Daniel, moine de Malmesbury, fut consacré évêque de Winchester, et saint Aldhelm du nouveau diocèse, qui eut son siège épiscopal à Sherborne. Il embrassait les comtés de Dorset, Berkshire, Wilts et une partie du Somerset. Pour le service de la cathédrale et l'assistance de l'évêque, on forma un couvent à Sherborne avec des moines probablement tirés des trois abbayes de saint Aldhelm. Ces moines lui étaient si attachés qu'ils le supplièrent d'être leur abbé jusqu'à sa mort.

Les quatre années d'épiscopat de saint Aldhelm furent des années de labeur ardu. Le peuple était sans instruction et sa foi était encore peu solide. Il n'y avait point d'églises et le sacrement de Confirmation n'avait pas été administré depuis longtemps. Tout le diocèse devait être organisé. Il fallait ouvrir des écoles et former un clergé instruit et vertueux. Saint Aldhelm s'adonna avec zèle à ces diverses œuvres, de l'année 705 à l'année 709. Plusieurs traits des dernières années de sa vie sont parvenus jusqu'à nous.

Un jour qu'il allait à cheval du côté de Box, il jeta à terre un de ses gants et commanda à ses serviteurs de fouiller le sol à cet endroit, disant qu'ils y trouveraient un trésor. La pierre de Box, ou pierre oolithe, travaillée encore de nos jours, doit son origine à la découverte de saint Aldhelm. Elle porte toujours son nom.

Un jour qu'il prêchait, probablement à l'endroit connu sous le nom de Bishopstrow (c'est-à-dire arbre de l'évêque), la canne de hêtre sur laquelle il s'appuyait prit racine et porta des boutons et des feuilles.

A Pucklecharch, on montre un puits et un chêne connus depuis des siècles sous le nom de Saint-Aldhelm.

LA MORT — LE CULTE

A Doulting, un autre puits marque l'endroit où, pour la dernière fois, l'évêque rassembla autour de lui ses moines, ses prêtres et ses fidèles. Sentant sa fin prochaine, tandis qu'il visitait son diocèse, il exhorta tous ses enfants à rester dans l'unité, à garder la charité ; puis il les supplia d'ensevelir son corps dans la vieille demeure de Malmesbury. Il se fit porter dans la petite église en bois de Doulting et là, fortifié des sacrements de l'Eglise, il mourut, le 25 mai 709.

Un de ses amis connut sa mort par révélation. C'était saint Egwin, évêque de Worcester et fondateur de l'abbaye de Wesham. Il fit connaître à ses moines et à ses serviteurs la révélation dont il avait été l'objet, courut à Doulting et là fit les préparatifs nécessaires pour transporter les restes sacrés de saint Aldhelm à Malmesbury.

A chaque endroit où la procession funéraire s'arrêtait pour prendre du repos, l'on érigeait une croix de pierre, et ces divers souvenirs, pendant de longs siècles, témoignèrent de l'amour populaire des habitants de Wessex pour leur évêque. La dernière croix fut plantée dans le cloître des moines.

Dès la mort de cet homme illustre, la voix populaire proclama sa sainteté. De nombreux miracles furent accomplis en faveur de ceux qui l'invoquèrent. Les habitants du pays prirent l'habitude de ramasser de la poussière à la place où il était mort et de la mêler avec de l'eau pour leur propre guérison et celle de leurs troupeaux.

Un moine de Glastonbury bâtit un oratoire en pierre sur l'emplacement de la chapelle en bois de Doulting. Une femme, aveugle depuis de nombreuses années, y recouvra la vue.

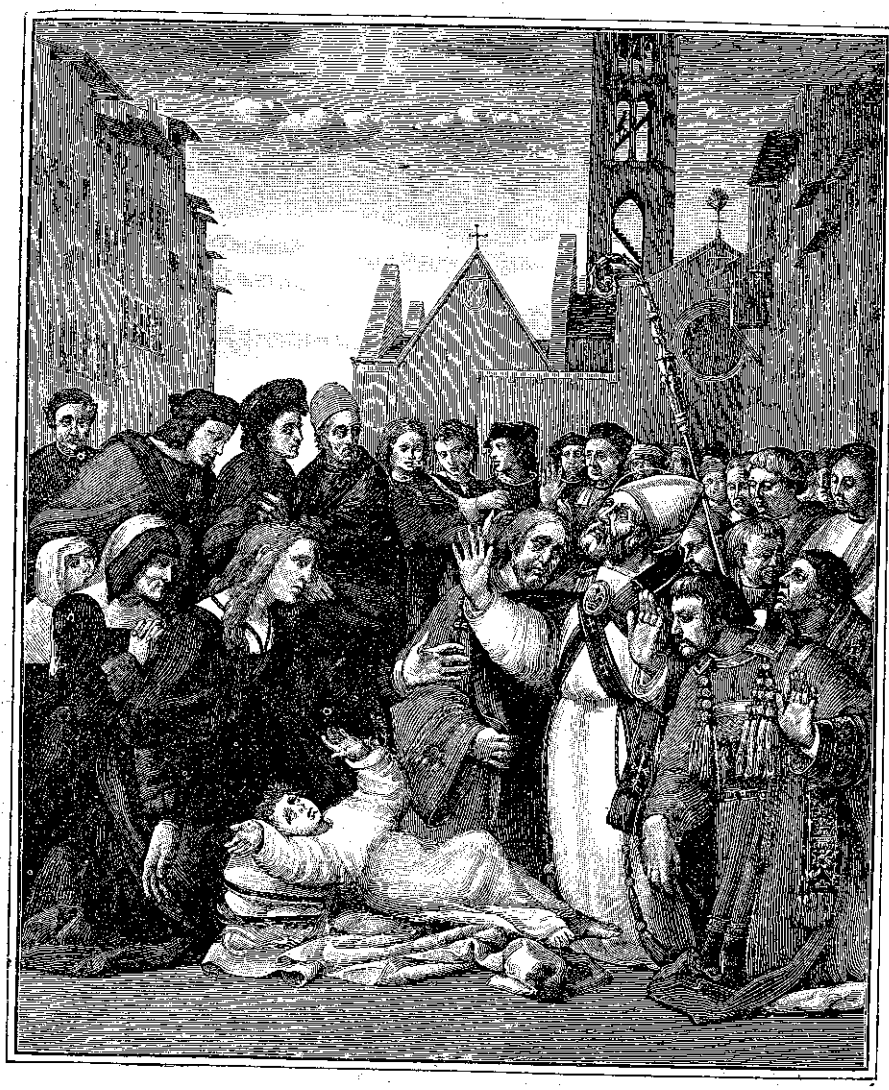
Saint Aldhelm fut enseveli à Malmesbury, dans la vieille église de Saint-Michel, près de celle qu'il avait bâtie en l'honneur de Notre-Dame. La châsse fut ornée de plaques d'or représentant plusieurs miracles du Saint. Sa tombe devint fameuse par ses prodiges. Le corps de saint Aldhelm put échapper à la profanation des Danois grâce à une prédiction de saint Dunstan, deux siècles plus tard. Ce Saint, prévoyant les terribles conséquences d'une invasion danoise, fit cacher les restes de saint Aldhelm dans un lieu sûr. Lorsque les Danois, païens, atteignirent l'abbaye de Malmesbury, ils voulurent s'emparer de la vieille châsse qu'on avait laissée là, mais ils furent frappés de cécité et s'enfuirent.

Les honneurs publics décernés à saint Aldhelm par Lanfranc et l'observance générale de sa fête témoignèrent de longs siècles du respect populaire envers le Saint.

SAINT ZÉNOBE

Evêque de Florence († vers 426)

(Fête le 25 mai)



Saint Zénobe ressuscite l'enfant d'une dame gauloise.
(Fresque de Ghirlandajo à la R. Galleria Uffizi de Florence. Cliché Alinari.)

NAISSANCE ET JEUNESSE

FIGURE plus modeste et de moindre renommée que les Ambroise, les Damase, les Augustin et les Hilaire, ses contemporains, Zénobe n'en est pas moins une des gloires de l'Eglise catholique, et en particulier de l'Eglise de Florence. Le peu de chose que nous savons de lui, et qui suffit pour illustrer sa mémoire, nous a été transmis par le souvenir fidèle des générations florentines. Il semble pourtant que ce ne soit qu'au VI[e] ou au VII[e] siècle qu'un auteur inconnu ait consigné ses souvenirs dans un petit opuscule aujourd'hui perdu, mais que saint Antonin, archevêque de Florence au XV[e] siècle, a consulté pour nous donner la vie de saint Zénobe.

C'est à Florence que naquit Zénobe, vers l'an 335, de parents encore païens, mais cependant inscrits au rang des catéchumènes. Son père se nommait Lucien et sa mère Sophie. L'éducation qu'il reçut fut à la hauteur de son rang. Doué d'un naturel excellent, l'enfant grandissait en âge, en science et en vertu. Ses progrès littéraires furent rapides et brillants. Servi par une intelligence très vive, il se livra de bonne heure à l'étude des belles lettres, de la dialectique, de l'éloquence et de la philosophie. Grâce à un labeur constant, il s'assimila rapidement toutes ces matières et devint si habile dans l'art de bien dire, si judicieux dans les discussions philosophiques et autres, qu'il passait pour le jeune homme le plus accompli de Florence.

Ses vertus morales, d'ailleurs, ne contribuaient pas moins que ses dons intellectuels à lui valoir cette réputation. Sa douceur, sa bonne grâce, ses manières honnêtes et pures, l'intégrité d'une vie chaste dans un milieu fort corrompu donnaient à toute sa personne ce rayonnement et ce charme qui sont comme les reflets naturels de la vertu.

BAPTÊME TARDIF

L'avenir s'annonce donc brillant pour le jeune Zénobe. Il n'est encore que catéchumène, lui aussi, mais déjà il a étudié la doctrine du Christ, et elle lui est apparue dans toute sa beauté et il s'en est épris. Il a vingt ans. Ses parents fondent sur lui les plus grandes espérances, ils se préoccupent de ses destinées futures. Déjà ils ont choisi pour sa fiancée la jeune fille vertueuse et noble qui devra être la compagne de sa vie. Mais Zénobe, de son côté, a déjà fait son choix dans l'intime de son cœur. Il ne connaîtra point d'épouse charnelle, son âme vierge et pure est fiancée au Christ dans la foi, et le baptême va venir confirmer et affermir sa résolution d'appartenir à Jésus-Christ pour toujours.

Il s'en va donc trouver l'évêque Théodore et le supplie avec d'humbles instances de bien vouloir faire de lui un chrétien, enfant de Dieu et de son Eglise. L'évêque, qui le connaît sans doute, accède à son désir, et devant le Chapitre, réuni pour la circonstance, lui confère solennellement le sacrement de baptême.

Mais tandis que s'accomplissent les rites sacrés et que l'assemblée se réjouit de cette régénération, la nouvelle est parvenue à la maison paternelle. Elle y est accueillie avec dépit et se communique rapidement aux parents et amis, qui commentent l'événement et se rassemblent pour venir protester contre l'évêque surtout. Ils s'acheminent donc vers l'église, y trouvent l'évêque, son Chapitre et Zénobe au milieu d'eux. Ils se répandent alors en lamentations plus ou moins injurieuses à l'adresse de leur pasteur. Zénobe se tient debout, impassible sous la violence des reproches paternels.

La grâce divine qui vient de purifier son âme dans les eaux baptismales l'incite à prendre la parole ; il en demande l'autorisation au pontife, qui le bénit, et le voilà justifiant sa conduite et celle de son évêque. L'esprit de Dieu parle par sa bouche, et de ses lèvres sortent des accents si convaincants et si persuasifs, que non seulement les fureurs s'apaisent, mais que les esprits et les cœurs se convertissent. Zénobe voit son père et sa mère se prosterner aux pieds de l'évêque et solliciter humblement à leur tour la grâce du baptême.

RENONCEMENT AU MONDE

Désormais, Zénobe sera libre de suivre les attraits de la grâce ; ses parents n'y mettront pas d'obstacle. Méprisant le siècle et toutes ses vanités, il se voue tout entier au service divin et entre dans la cléricature. Ses progrès dans la pratique des vertus le rendent cher à son évêque, et, à la mort de son archidiacre, il lui confère le diaconat et le désigne pour successeur du défunt.

Zénobe a trente-deux ans à peine. Sa vie est éminemment exemplaire : il est assidu à la prière, il se donne sans relâche à la prédication, lutte contre l'hérésie arienne qui menace de s'introduire à Florence, se dévoue aux œuvres de charité et distribue aux pauvres de larges aumônes. Il est aimé de Dieu et des hommes, et sa réputation de sainteté s'étend de plus en plus parmi le peuple qui l'entoure.

La renommée de sa vertu parvient jusqu'aux oreilles d'Ambroise, qui régit l'Eglise de Milan. Désirant faire sa connaissance, il passe par Florence au cours d'un de ses voyages à Rome ; il voit Zénobe, s'entretient longtemps avec lui, et est émerveillé du spectacle de tant de sainteté unie à tant de science. Zénobe devient son ami. Arrivé à Rome, Ambroise annonce au Pape l'heureuse rencontre qu'il vient de faire. Le Souverain Pontife est tout heureux d'apprendre qu'un tel trésor se cache au sein de l'Eglise de Florence ; il s'empresse de le revendiquer pour l'Eglise de Rome. Zénobe est donc mandé à la Ville Eternelle ; il quitte Florence pour venir vivre sous la houlette du premier pasteur et l'aider dans l'administration du patrimoine de saint Pierre.

A Rome comme à Florence, il mène une vie de prière, de travail, de mortification et de bonnes œuvres ; Dieu se plaît à manifester la sainteté de son serviteur par le don du miracle. On raconte qu'un jour Zénobe accompagnait le Pape à Sainte-Marie du Transtévère, où se faisait une cérémonie. En cours de route on lui présente le fils du préfet gisant sur un grabat, atteint de paralysie ; le malade le supplie d'intercéder pour lui et de le guérir. Zénobe s'excuse d'abord, puis, ému de compassion, il se met en prières, saisit la main de l'infirme, trace sur lui un signe de croix et le guérit.

A Constantinople, où le Pape l'envoie comme légat pour traiter quelques points en litige, il exerce le même prestige. Sa haute sagesse et sa sainteté édifient. Deux miracles dus à son intervention augmentent son crédit, et sa mission est couronnée de succès.

ÉLECTION A L'ÉVÊCHÉ DE FLORENCE

A peine rentré de Constantinople, Zénobe est désigné pour une autre mission. Florence vient de perdre son évêque Théodore ; un conflit éclate entre les partis pour l'élection du successeur ; aucun ne veut céder, et la

crise devient de plus en plus aiguë. Le pape saint Damase délègue Zénobe pour pacifier les esprits exaltés de ses concitoyens. Dès qu'elle apprend l'approche de l'envoyé de Rome, la foule se porte au-devant de lui et des acclamations répétées saluent son entrée triomphale dans sa patrie. Le cortège se dirige vers l'église, et soudain un cri unanime se fait entendre : « Que Zénobe soit notre évêque ! »

Zénobe décline les honneurs d'une telle charge et poursuit la mission pacificatrice qu'il est venu remplir. Mais tous ses efforts sont vains. Florence ne sera pacifiée que lorsqu'il aura accepté d'en être le pasteur. Il repart pour Rome et annonce au Pape l'insuccès de sa démarche. Tous ses efforts, raconte-t-il, n'ont pu aboutir à décider les Florentins à faire un bon choix.

Florence le poursuit jusqu'à la cour de Damase. Une délégation solennelle est envoyée au Pape, qui lui annonce les vœux de la cité florentine. Zénobe est son élu, et elle n'en veut point d'autre. Le Pape, auquel il en coûte de se séparer de son saint ami et collaborateur, finit par céder devant les instances de plus en plus pressantes et par donner l'assentiment désiré. Damase lui-même consacre le nouvel évêque et l'envoie régir le troupeau qui le réclame. Zénobe reprend le chemin de Florence, son entrée dans sa ville épiscopale est un triomphe, l'allégresse est dans tous les cœurs, le peuple l'acclame avec enthousiasme, et pendant plusieurs jours des prières d'actions de grâces et des réjouissances sont organisées pour célébrer cet heureux avènement.

L'ÉPISCOPAT

Florence connaissait de longue date le trésor qui lui arrivait dans la personne de son nouveau pontife; elle avait expérimenté les richesses de son cœur et de son intelligence, alors qu'il n'était encore que simple clerc, et aujourd'hui qu'il revenait vers elle avec le titre de pasteur et de père, elle mettait en lui les plus grandes espérances.

Avec un zèle infatigable, Zénobe se mit à l'œuvre ; on le vit employer tous ses soins à nourrir son troupeau de la parole de vie. Par ses exhortations fréquentes, ses discussions avec les hérétiques, il ramena au bercail de nombreuses brebis perdues. Il n'était point de misère qu'il ne secourût, point de vice ou d'injustice qu'il ne flétrît et ne réprimât. Il protégeait le faible contre l'oppresseur et savait opposer une énergique résistance aux violences injustes des puissants du siècle, tout en sauvegardant les règles de la prudence et de la modération chrétienne.

Il aimait les pauvres et la pauvreté ; il les accueillait avec bonté et allait les visiter dans leur humble demeure. A la mort de ses parents, dont il était fils unique, il vendit le patrimoine familial pour en distribuer le prix, se contentant lui-même du strict nécessaire pour le soutien de sa vie.

Les soucis des affaires et des œuvres ne le détournaient pas de la prière et du recueillement ; souvent, dans la compagnie de ses intimes, le diacre Eugène et le sous-diacre Crescent, il se retirait dans la solitude, près de la petite chapelle dédiée à saint Laurent et située hors les murs. Là, il aimait venir se retremper dans la ferveur, refaire ses forces épuisées dans les labeurs apostoliques et goûter, loin des agitations du monde, les douceurs de la contemplation. Son ami Ambroise alla quelquefois lui tenir compagnie dans cette oasis de sainteté.

RÉSURRECTION DE MORTS

Saint Antonin de Florence et les autres biographes relatent de nombreux miracles opérés par le saint évêque pendant sa vie et après sa mort. Nous citerons trois résurrections de morts.

Une noble dame gauloise se rendait à Rome en grand apparat pour y faire ses dévotions au tombeau des saints Apôtres ; en apprenant de quelle renommée de sainteté jouissait l'évêque de Florence, elle voulut le voir et recevoir de lui des enseignements salutaires pour son âme. Elle s'arrêta donc à Florence, où Zénobe l'exhorta au détachement du monde, lui conseillant d'élever ses désirs vers les choses du ciel, qui ne passent pas. Le fils de cette dame l'accompagnait, jeune adolescent de faible santé. La fatigue du voyage l'obligea à rester à Florence pour y attendre le retour de sa mère. Celle-ci, inquiète, l'avait confié à l'évêque, qui lui promit d'en prendre soin. Elle partit donc avec confiance.

Cependant la santé ébranlée du jeune homme ne se remit pas ; la fièvre augmentait. Tous les soins demeurèrent infructueux. Quelques semaines se passent, on est au second jour des fêtes pascales ; la mère de l'adolescent arrive de Rome, toute joyeuse à la pensée de retrouver son enfant plein de santé et l'évêque qui le lui a gardé. O surprise douloureuse ! elle apprend que son fils vient d'expirer, et que l'évêque a dû s'absenter ce jour-là pour présider une cérémonie à l'église Saint-Pierre.

Consternée, mais pleine de foi, cette mère désolée fait prendre le corps inanimé de son fils; elle s'informe du lieu où se trouve le pontife et va au-devant de lui avec son précieux fardeau. La foule l'accompagne, émue de compassion devant une telle douleur. Le triste cortège rencontre celui de l'évêque, qui vient de sortir de l'église avec son clergé. On s'arrête de part et d'autre ; la mère éplorée s'avance et dépose aux pieds du Saint le cadavre de son enfant. De douleur elle déchire ses vêtements, pleure, supplie le pontife de lui rendre vivant celui qu'elle lui a confié vivant et sans lequel elle ne peut pas regagner sa patrie. L'évêque est ému et semble interroger le ciel ; il se met à genoux, joint les mains ; des larmes coulent de ses yeux, tandis que de son cœur monte vers le ciel une prière fervente. Il fait sur le défunt le signe de la croix, pose ses deux mains sur sa tête, puis se lève avec l'enfant ressuscité, qu'il rend tout joyeux à sa mère. Les témoins sont émerveillés du prodige ; ils rendent grâces à Dieu et accompagnent l'évêque et le miraculé jusqu'au palais épiscopal.

Peu de temps après cet événement, Zénobe visitait avec son clergé quelques églises des faubourgs. Un cortège funèbre s'avance sur sa route. L'évêque se presse et semble vouloir éviter cette rencontre ; mais il a été

reconnu, la foule se presse elle aussi pour le rejoindre et l'entoure de toutes parts. Le défunt est un jeune homme, fils d'une noble famille de la cité ; on le dépose devant le Saint, que l'on prie de daigner faire en faveur d'un concitoyen ce qu'il a accompli naguère à l'égard d'un étranger. Zénobe s'excuse, mais les instances redoublent ; il ne peut pas se soustraire aux sollicitations de la foule. Il se met en prières, commande la récitation du *Kyrie eleison ;* après quelques instants, il se relève, et avec lui l'adolescent plein de vie et de santé.

Un autre jour, un ami de son archidiacre Eugène meurt subitement sans avoir reçu les sacrements. Eugène lui-même est gravement malade, et la peine causée par cette mort inopinée aggrave son état. Saint Ambroise est présent : il prie Zénobe de s'occuper de cette affaire. Celui-ci comprend ce qui lui est demandé. Il se fait apporter de l'eau qu'il bénit, puis il l'envoie à Eugène en lui ordonnant de se lever et d'aller lui-même répandre cette eau sur le défunt, et de revenir ensuite avec lui se présenter à ses yeux. Eugène obéit, fait tout ce qui lui est prescrit et reparaît bientôt, accompagné de son ami ressuscité ; quant à Eugène, il se remet au lit ; la maladie suit son cours, et il meurt saintement quelques jours après.

MORT DE SAINT ZÉNOBE

La carrière de saint Zénobe fut longue et bien remplie; son zèle apostolique ne se démentit pas, jusqu'au jour où, pressentant sa mort prochaine, il convoqua son clergé et ses fidèles à la cathédrale pour leur faire ses dernières recommandations et leur annoncer la fin de sa vie terrestre. Il les exhorta à la charité fraternelle, leur promit d'être pour eux au ciel un protecteur et un père, et bénissant une fois encore son troupeau bien-aimé, il regagna sa demeure et y attendit dans la paix et le recueillement l'heure de sa délivrance.

Il reçut avec grande dévotion les derniers sacrements devant son Chapitre groupé autour de sa couche; il leur recommanda encore sa chère Eglise de Florence. Puis, s'armant du signe de la croix, les yeux fixés au ciel, sa tête vénérable reposant sur le bras d'un de ses chanoines, sa belle âme s'envola dans le sein de Dieu.

On était au 25 mai de l'année 426. Selon les calculs les plus probables, Zénobe était âgé de quatre-vingt-dix ans.

Son corps fut enseveli avec grande vénération; Florence lui fit des funérailles solennelles. Il fut déposé dans l'église de Saint-Laurent, sous l'autel de ce diacre qu'il aimait particulièrement, à côté des restes mortels de ses amis Eugène et Crescent.

TRANSLATIONS

La cinquième année qui suivit la mort de saint Zénobe, son successeur, l'évêque André, décida de transférer à la cathédrale Saint-Sauveur le corps de son illustre prédécesseur. Afin de rendre plus solennelle cette cérémonie, les évêques voisins y furent convoqués. Elle eut lieu le 26 janvier et fut illustrée par un miracle éclatant, qu'a immortalisé le pinceau de Ghirlandajo.

Comme le cortège s'avançait au milieu d'une grande affluence de fidèles avides de voir et de toucher le sarcophage du Saint, les évêques qui le portaient furent tellement pressés par la foule qu'à un certain moment le précieux fardeau tomba de leurs épaules et vint butter contre un arbre sec qui se trouvait sur le bord du chemin, et se brisa. Au contact du corps saint, l'arbre se couvrit instantanément de feuilles et de fleurs, qui durèrent toute une année.

Dans la suite des siècles, les reliques de saint Zénobe furent encore transférées une seconde et une troisième fois, et enfin une quatrième et dernière fois, en l'année 1685. Elles reposent depuis lors sous l'autel du Saint-Sacrement, dans l'église cathédrale.

SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum, t. VI, maii, p. 49-69. — TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. X, p. 757-759. — CL. MAZZA, *la Vita di san Zanobi cittadino et vescovo Fiorentino*. Firenze, 1559.

SAINT PHILIPPE DE NÉRI

Fête le 26 mai.

Le patron de la ville de Rome, saint Philippe de Néri, dont le culte est si populaire en Italie, naquit à Florence, le 15 juillet 1515, d'un avocat renommé, François de Néri, et de Lucrèce Soldi. Dès sa plus tendre jeunesse, ses vertus brillèrent avec un tel éclat qu'elles formèrent comme une auréole céleste autour de l'enfant prédestiné. Il gagnait tous les cœurs par la franchise et la douceur de son caractère, et sa piété précoce édifiait déjà sa famille. La vivacité de sa dévotion se manifestait jusque dans ses impatiences d'enfant, un jour même, elle lui fit verser bien des larmes.

Il n'avait que cinq ans, et, comme de coutume, il récitait les psaumes avec sa petite sœur Elisabeth, quand leur aînée, Catherine, vint, sans aucun respect, les troubler dans leur prière. Indigné, Philippe, emporté par l'ardeur de son zèle, repoussa l'importune avec quelque rudesse; mais bientôt, saisi d'un profond repentir, il se mit à pleurer, et l'on raconte qu'il pleura longtemps cette faute de jeunesse. Ce fut la seule que son père eut à lui reprocher.

Malgré cette impatience enfantine, Notre-Seigneur n'abandonna pas le Saint qui lui portait tant d'amour, et lui témoigna bientôt sa protection par un éclatant miracle. L'enfant (il avait alors huit ans), monté sur un âne chargé de pommes, revenait joyeusement à la maison paternelle, quand l'animal effrayé fit un brusque mouvement et tomba du haut du chemin au fond d'une cave. Philippe disparut sous cette lourde masse. On le crut écrasé et on accourut en poussant des cris de désespoir; mais il se releva bientôt plein de vie. Le Saint se souvint toujours du bienfait dont il avait été l'objet, et il ne cessa d'en remercier Dieu jusqu'à sa mort.

Cependant, Philippe grandissait en âge et en vertu; il aimait à entendre les sermons, à visiter les églises, et il fréquentait avec une dévotion

toute particulière celle des Dominicains. Après ses premières études, il fut envoyé à l'âge de dix-huit ans auprès de son oncle, riche marchand qui le demandait pour en faire son successeur et son héritier. Mais l'adolescent n'avait aucun attrait pour les richesses de la terre, et, se sentant appelé à une vie plus parfaite, il abandonna l'héritage et partit pour Rome.

A peine était-il arrivé dans cette ville qu'un gentilhomme le prit dans sa maison et le chargea de l'éducation de ses deux fils. Professeur de grammaire et de rhétorique, Philippe se mit à étudier avec ardeur la philosophie, la théologie et les Saintes Ecritures, et au milieu de tant de travaux, il s'appliqua surtout à la science des saints.

Il ne l'acquit pas sans combat. Le démon l'assaillit à cette époque par de violentes tentations d'impureté, et, pour mieux frapper son imagination, il lui apparut plusieurs fois sous des formes horribles. Mais le Saint dédaigna ces vaines menaces qui, loin d'abattre son courage, ne firent qu'augmenter son ardeur.

On le vit, au milieu d'une grande ville, pratiquer tous les exercices de la vie érémitique, joindre la mortification à la prière, et, dans son amour pour la pauvreté, se dépouiller même de ses livres pour revêtir les pauvres de Jésus-Christ.

Il se donnait à la contemplation des choses divines; souvent il y persévérait quarante heures de suite. Dans ces moments, l'amour divin enflammait tellement son cœur qu'il était contraint de se jeter par terre, d'entr'ouvrir ses vêtements et de découvrir sa poitrine pour tempérer les ardeurs qui le consumaient. Dormant peu, couché sur la dure, il prenait presque chaque jour la discipline avec des chaînes de fer. Il visitait chaque nuit les sept principales églises de Rome et il se retirait dans le cimetière de Saint-Calixte. On dit que, pendant dix ans, il passa ses nuits dans les catacombes. Quand il trouvait les églises fermées, il faisait sa station sous les portiques, et on le rencontra plus d'une fois y lisant à la lueur de la lune. Son amour de la pauvreté lui faisait renoncer à l'emploi d'une lampe. Dans ces pèlerinages nocturnes, il s'unissait à Dieu par l'oraison et Dieu l'inondait de tant de délices qu'il s'écriait souvent: « C'est assez, Seigneur, c'est assez! Arrêtez, Seigneur, arrêtez, je vous en prie, les flots de votre grâce!»

Le jour de la Pentecôte 1545, comme il suppliait le Saint-Esprit de vouloir bien lui accorder ses dons, il sentit son cœur s'embraser, et, ne pouvant supporter l'excès de cet embrasement, il se jeta par terre. Quand il se releva, il porta sa main à sa poitrine, elle s'était soulevée d'un poing au-dessus du cœur. A sa mort (1595), les médecnis ouvrirent son côté et découvrirent que les deux fausses côtes au-dessus du cœur étaient rompues au milieu, et n'avaient pu se rejoindre.

Depuis cette bienheureuse Pentecôte, le Saint éprouva une continuelle palpitation de cœur toutes les fois qu'il s'occupa des choses divines.

Après cette effusion du Saint-Esprit, Philippe devint un véritable apôtre. Il parcourait les écoles, les boutiques, les places les plus fréquentées pour gagner des âmes à Dieu. Ses prédications ne furent pas stériles, et beaucoup de nobles personnages, stimulés par ce simple laïque, entrèrent dans des Ordres religieux. Aussi saint Ignace, qui le connaissait, lui reprochait-il familièrement de demeurer dans le siècle, et il le comparaît à la cloche, qui appelle le peuple à l'église et demeure elle-même sur la tour.

Au milieu de toutes ces prédications, le Saint ne négligea point les œuvres de charité, qu'il pratiqua toujours avec une indicible bonté; il subvenait discrètement à toutes les misères, et surtout prenait un grand soin des pauvres honteux.

Une nuit, comme il allait, selon sa coutume, à la maison d'une personne noble, mais ruinée, porter quelque provision de vivres, il rencontra un carrosse sur son chemin, et, voulant lui faire place, il tomba dans une fosse assez profonde. Mais l'ange du pauvre qu'il allait secourir veillait sur lui; il retint le Saint miraculeusement en l'air et le retira de la fosse sans aucun mal.

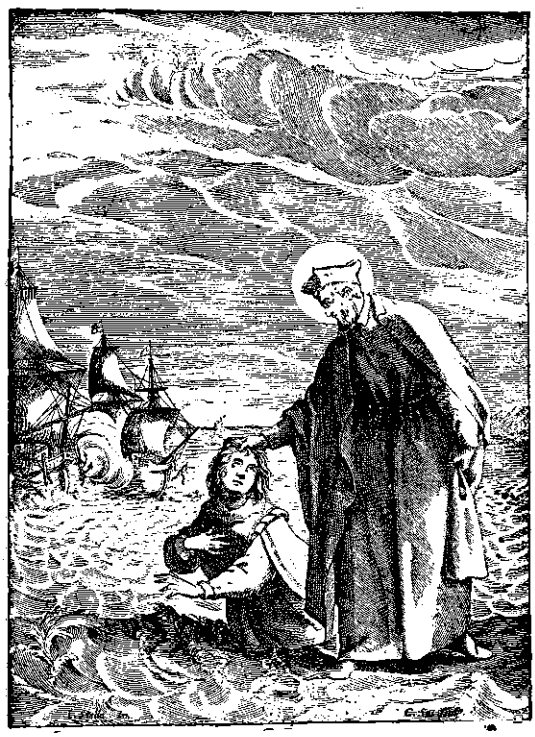
Cette charité pour le prochain porta Philippe, avec un saint prêtre son confesseur, Persian Rosa, à fonder un asile pour les pèlerins convalescents. Le jour de saint Roch, 16 août 1548, Philippe réunit quelques laïques dévoués, à l'église San-Sauvel del Campo. La petite confrérie, sous l'impulsion de notre Saint, entreprit, à l'occasion du Jubilé de 1550, de servir les pauvres pèlerins. L'œuvre prit de rapides développements. On acheta d'abord une petite maison, puis une plus grande; on ne se borna pas à donner l'hospitalité aux pauvres étrangers, mais on accueillit les convalescents qui, sortant des hôpitaux, n'avaient ni retraite, ni nourriture convenable pour se rétablir tout à fait. Enfin, on construisit le magnifique hôpital de la Sainte-Trinité, qui, au Jubilé de 1600, nourrit pendant trois jours plus de *quatre cent mille* pèlerins.

Le simple laïque qui opérait tant de merveilles dut enfin céder aux instances de ses amis. Il entra dans le clergé, et, au mois de juin 1551, sur l'ordre de son confesseur, il recevait la prêtrise. Il se retira dans la communauté des prêtres de Saint-Jérôme, qui jouissait d'une grande réputation de vertu, et à laquelle appartenait Persian Rosa, son confesseur. Les statuts de cette petite communauté laissaient une grande liberté d'action à chacun de ses membres. Chaque prêtre

mangeait en son particulier et pratiquait les jeûnes proportionnés à sa dévotion et à ses forces. Saint Philippe de Néri fut spécialement chargé des confessions, et il continua, avec des grâces nouvelles, l'apostolat qu'il avait entrepris alors qu'il était encore dans le siècle.

A cette époque, on parlait beaucoup des merveilles qu'accomplissait la Compagnie de Jésus dans les Indes, pour la conversion des infidèles. Philippe ressentit un grand désir de se consacrer, avec quelques-uns de ses compagnons, à la même œuvre; mais, avant d'entreprendre une mission aussi lointaine, il consulta un saint religieux de l'Ordre de Cîteaux, Augustin Chettono, fort versé dans les choses spirituelles. Celui-ci, après avoir prié, rendit cette réponse : « Philippe ne doit chercher les Indes qu'à Rome, et c'est là que Dieu le destine, lui et ses fils, à sauver les âmes. »

Philippe renonça donc à son premier dessein; il se donna tout entier à la mission spéciale qui lui était confiée, et il devint l'ange de Rome avant de devenir son patron. Il fit un bien immense au tribunal de la pénitence et maintint dans la vertu un grand nombre de jeunes gens.



La seule vue des juifs lui faisait verser des torrents de larmes, et il s'appliquait de toutes ses forces à obtenir leur conversion. Un jour, il était entré dans l'église de Saint-Jean-de-Latran avec un patricien milanais. Arrivés devant le Saint - Sacrement, ils s'agenouillèrent. Cependant, un homme de la suite du patricien demeurait debout et couvert, au milieu de ses compagnons qui priaient; c'était un juif. A cette vue, le Saint alla vers lui et lui dit : « Brave homme, adore-le et dis-lui : Si tu es le Christ, vrai Fils de Dieu, éclaire mon âme afin que je devienne chrétien. — Je ne puis pas faire cela, répondit le juif, parce qu'il ne m'est pas permis de douter de ma religion. » Mais Philippe, se tournant vers le patricien et ses serviteurs : « Allons, mes frères, reprit-il, aidons cet homme par nos prières, car certainement, il se fera chrétien. » Le juif ne put résister à ces prières, et, quelques jours après, il recevait le baptême.

Mais saint Philippe de Néri ne se bornait pas à prier pour la conversion des infidèles, il s'occupait, avec un zèle infatigable, de celle des pécheurs, et c'est dans ce but qu'il entreprit les *Conférences spirituelles*. Il fit les premières dans sa chambre, devant six ou sept personnes; l'auditoire grandissant, il fut obligé de demander un local plus vaste. On lui donna, au-dessus de l'église Saint-Jérôme, une salle assez vaste qui fut transformée en *oratoire*, et c'est de là que sortit bientôt la *Congrégation des prêtres de Saint-Philippe de Néri*. Comme le nombre des assistants augmentait tous les jours, il s'associa quelques-uns de ses enfants spirituels pour l'aider dans ses conférences. Un de ses premiers coopérateurs fut César de Baron, né l'an 1538, à Sora, dans la Terre de Labour, et plus connu sous le nom latin de *Baronius*.

L'oratoire restait ouvert tous les soirs, jusqu'à cinq ou six heures, et les fidèles qui venaient y prier faisaient une demi-heure d'oraison mentale, puis récitaient les litanies de la Sainte Vierge. Mais on changea bientôt de méthode et l'on remplaça la méditation par une lecture spirituelle, que le président était chargé de reprendre et d'expliquer.

Après ces exercices, le Saint, avec un grand nombre de ses disciples, allait visiter les églises ou assister les malades dans les hôpitaux. Mais c'était surtout à l'époque du carnaval qu'il redoublait de prières. A ces moments où le démon faisait tomber tant d'âmes dans ses pièges, le serviteur de Dieu réunissait autour de lui tous ceux qu'il pouvait rencontrer, et, avec une masse imposante de fidèles, il allait en pèlerinage aux sept basiliques de Rome pour protester contre la licence de ses concitoyens. Ces manifestations pieuses, entreprises pour le salut des âmes, lui suscitèrent bien des difficultés. Le cardinal vicaire, circonvenu par des envieux, fit appeler le Saint, et, après lui avoir fort reproché ses pèlerinages, il lui interdit le confessionnal pendant quinze jours. « C'est pour la gloire de Dieu que j'ai commencé ces exercices, répondit humblement le Saint; pour la gloire de Dieu, je les cesserai. » Mais Dieu, jaloux de sa gloire, manifesta sa volonté d'une manière terrible. Le vicaire mourut subitement avant qu'il eût levé l'interdit, et le pape Paul IV, appelé à juger de la cause, donna l'ordre au Saint de reprendre ses exercices en lui demandant de prier pour lui.

Au milieu de toutes les difficultés de sa charge, saint Philippe veillait avec une tendre sollicitude sur ses enfants spirituels, et il ne les abandonnait pas, même lorsqu'ils étaient loin de lui. Un de ses pénitents, étant parti de Rome, contre son avis, pour aller à Naples, avait été arrêté par des corsaires, et il s'était jeté à la mer pour échapper à leurs coups. Comme il était sur le point de se noyer, il se rappela son Père spirituel, et invoqua son appui. Aussitôt, le Saint lui apparut entouré d'une auréole lumineuse, et, le tirant de l'eau par les cheveux, il le conduisit jusqu'au rivage à travers les flots.

Tant de merveilles attirèrent sur le Saint l'admiration générale, et les Florentins, ses compatriotes, domiciliés à Rome, lui demandèrent

de vouloir bien desservir l'église de Saint-Jean-Baptiste qu'ils venaient de bâtir. Sur l'ordre du Pape, saint Philippe de Néri se chargea de cette œuvre, et, tous les jours, il y envoyait quelques-uns de ses compagnons. Mais les Florentins, jaloux d'attirer le Saint auprès d'eux, le prièrent d'y transférer ses exercices, et, à cet effet, lui bâtirent un oratoire fort ample. Comme le nombre des fidèles augmentait toujours, le saint fondateur et ses compagnons jugèrent à propos d'avoir une maison qui leur appartînt pour faire leurs exercices avec plus de liberté. Sur le conseil du pape Grégoire XIII, ils prirent l'église de la Vaticelle, au milieu de la ville, et c'est là que s'établit définitivement la congrégation des prêtres de l'Oratoire.

Ces prêtres vivaient dans l'union la plus parfaite, se distribuaient entre eux les offices de la maison et les remplissaient tour à tour, joyeux de vaquer aux emplois les plus infimes. Baronius, dont toute l'Europe catholique connaît et étudie les ouvrages, avait pris possession de la cuisine, et il avait écrit sur la cheminée en gros caractères : *Baronius, cuisinier perpétuel.* Quand les grands seigneurs et les savants venaient le consulter sur une difficulté, ils le trouvaient avec un tablier, et ils devaient attendre, avant d'obtenir une réponse, que leur maître eût récuré les chaudrons et lavé la vaisselle.

Dieu réservait l'Institut naissant pour de plus grandes luttes et Baronius, le cuisinier perpétuel, allait être obligé de quitter ses fourneaux et d'entreprendre, sur l'ordre de son Père spirituel, l'œuvre qui a immortalisé son nom.

A ce moment, l'hérésie de Luther couvrait de ruines toute une partie de l'Europe. Les docteurs protestants s'appliquaient à dénaturer la tradition immémoriale de l'Eglise qui les condamnait, et, dans ce but, ils avaient entrepris ces ouvrages indigestes dont l'Allemagne a toujours eu le monopole. Les principaux chefs du luthérianisme avaient commencé dans les *Centuries de Magdebourg* cette campagne contre le dogme que les historiens protestants ou révolutionnaires ont continuée jusqu'à nos jours, et dont le dernier mot a été la négation historique du Christ.

Saint Philippe de Néri, éclairé par la lumière d'en haut, comprit toute la gravité du mal, et il s'occupa de suite à y porter remède.

Comme on faisait tous les jours des conférences à l'Oratoire, le Saint décida qu'un de ceux qui s'y employaient reprendrait toute l'histoire de l'Eglise, depuis Jésus-Christ jusqu'au temps actuel, résumant les actes des martyrs, les vies des saints, les écrits des Pères, la succession des Pontifes, les ordonnances des Conciles, année par année, afin de dissiper les fables de Magdebourg. Il exhorta Baronius à se charger de ce travail, mais le savant Oratorien recula devant l'immensité de la tâche. Philippe, n'écoutant ni les excuses ni les prières, pressa vivement son fils spirituel. Baronius hésitait encore. On ne manquait pas, disait-il, d'hommes plus savants et plus capables, et du reste, Onuphre Pavinio l'avait prévenu en commençant une histoire de l'Eglise. Philippe fut inflexible. « Faites ce qui vous est ordonné, répliqua-t-il, laissez le reste. L'ouvrage vous paraît difficile? Espérez en Dieu, et lui-même le fera. »

Baronius était plongé dans toutes ces inquiétudes quand une nuit, il eut une vision. Il lui sembla qu'il allait trouver Onuphre Pavinio pour le supplier de continuer son *histoire ecclésiastique,* mais Pavinio refusait. Tout à coup, saint Philippe lui apparut, et l'interpellant d'une voix sévère : « Cessez, Baronius; ce n'est pas Pavinio, mais vous-même qui devez écrire les annales de l'Eglise. » Le savant était vaincu, et le lendemain il allait se jeter aux pieds de son Père spirituel pour lui annoncer qu'il commençait son histoire.

Cependant, Philippe continuait sa vie de charité et de sacrifice. Prêt à secourir tous les malheureux, il avait un soin tout particulier pour les malades et allait souvent les visiter. Un jour, il fut appelé auprès d'un de ses pénitents, Jean-Baptiste Modio, qui se mourait. Le Saint, après être resté quelque temps avec le moribond, se retira dans une chambre voisine et il se mit à prier. Au milieu de la nuit, comme l'état du malade s'aggravait, un des serviteurs qui veillaient à son chevet alla chercher le Saint.

Mais quel ne fut pas son étonnement: Philippe, entouré d'une auréole de lumière, soutenu par une force mystérieuse, était élevé de plusieurs pieds au-dessus du sol; il regardait le ciel. A cette vue, le serviteur, ne pouvant contenir son admiration, se mit à crier : « Venez, venez tous, le Saint est en extase! » A ces cris, tout le monde accourut et l'on abandonna le malade ; mais déjà l'extase avait cessé et Philippe, honteux de voir sa sainteté dévoilée d'une manière aussi éclatante, se rendit, sans répondre aux réclamations, auprès de Modio, et, lui prenant les mains, il lui dit: « Bon courage, vous ne mourrez pas. » A ces mots, le moribond releva la tête; il était guéri.

Le pape Clément VIII, attaqué lui aussi par une maladie mortelle, fit appeler le serviteur de Dieu. A peine le Saint était-il entré dans sa chambre que le mal avait disparu.

Tant de miracles attirèrent sur Philippe la vénération universelle. Plusieurs fois, on lui offrit des dignités ecclésiastiques, mais ce fut en vain, et Clément IX lui-même ne put, malgré tous ses efforts, lui faire accepter le chapeau de cardinal.

Accablé par les fatigues de son ministère, Philippe, arrivé à un âge avancé, apprit par révélation qu'il allait mourir. Aussitôt, il donna sa démission de prieur et fit élire Baronius à sa place.

Au mois de mai 1594, la fièvre l'attaqua avec une grande violence et l'on crut que tout était fini. Mais, pendant que tout le monde se désespérait autour de lui, le malade, attiré tout à coup par une force inconnue, était arraché de son lit, et il demeurait quelque temps soulevé entre la terre et le ciel. La Sainte Vierge venait visiter celui qui aimait tant à visiter les infirmes, et elle lui rendait tout à la fois la vie et la santé.

Cependant, l'heure fixée pour sa mort approchait. Un an après ce miracle, le 25 mai 1595, jour de la fête du Saint-Sacrement, saint Philippe de Néri avait célébré la messe avec une grande dévotion, quand il fut subitement assailli d'un vomissement de sang. En vain s'empressa-t-on auprès de lui, tous les remèdes furent inutiles, et le Saint, voyant sa mort approcher, fit venir tous ses religieux et, au moment où Baronius achevait la prière des agonisants, il se souleva sur son chevet et leur donna sa bénédiction. En ce moment, plusieurs personnes le virent entouré de gloire et monter vers le ciel.

Le corps de saint Philippe de Néri, déposé dans l'église de la Vaticelle, fut retrouvé plus tard sans aucune corruption.

Ce grand saint, illustre par ses miracles, est un des patrons de Rome.

SAINT PHILIPPE DE NÉRI

1. Le démon essaye de troubler saint Philippe de Néri, alors que, tout jeune encore, il passe une grande partie de sa vie à visiter les catacombes et les basiliques de Rome. Tantôt il se présente sous des formes hideuses pour l'effrayer, tantôt sous des formes séduisantes pour lui inspirer des pensées déshonnêtes. Mais le Saint, fortifié par la prière, déjoue toutes ses ruses.

2. Saint Philippe de Néri, consultant Dieu sur sa vocation, voit apparaître saint Jean-Baptiste : « Dieu veut que vous viviez à Rome pour le bien du prochain, dans un grand détachement de toute chose, » lui dit le Saint.
Au second plan, saint Philippe donne l'aumône à un ange qui se présente sous la forme d'un pèlerin et disparaît tout à coup en disant : « Je voulais voir ce que tu sais faire. »

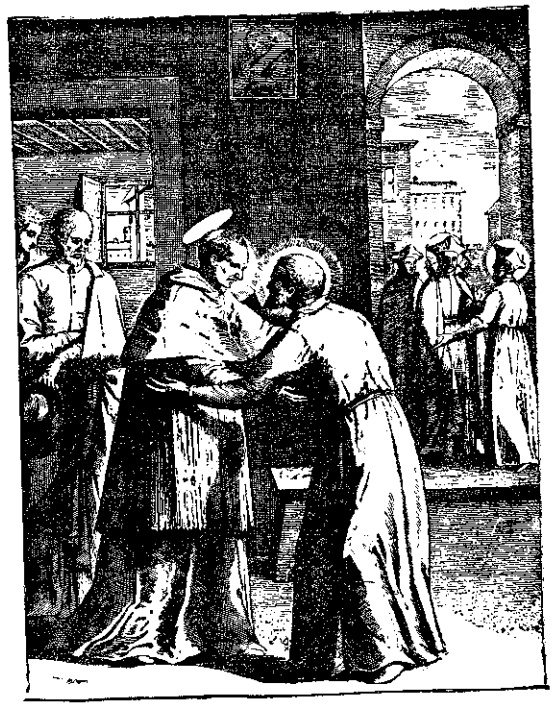
3. Le Saint portant des secours, un soir, à un pauvre honteux, tombe dans une fosse, mais un ange le retient miraculeusement et le remet sain et sauf en son chemin.
Les aumônes qui passèrent par ses mains sont incalculables. Jamais un nécessiteux ne fut repoussé par lui. Il secourait de préférence les jeunes étudiants pauvres qui se destinaient au service de l'Eglise.

4. Entré dans les Ordres pour obéir à son confesseur, il s'adonne au ministère auprès des malades. Un de ses pénitents étant à la mort, il demande à se retirer en une chambre voisine pour prier. Vers minuit, on va l'appeler pour assister le moribond ; on le trouve en extase, élevé en l'air et entouré de lumière. Toute la famille est témoin du spectacle. Revenu à lui, il se rend auprès du malade, lui met la main sur la tête et celui-ci est aussitôt guéri.

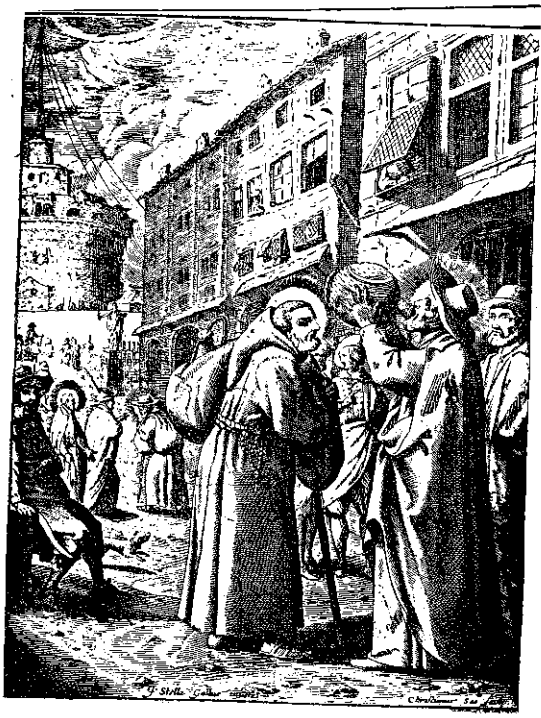
5. Saint Philippe se propose d'aller aux Indes prêcher la foi, et consulte un père cistercien, prieur du couvent des Trois-Fontaines. Celui-ci demande à prendre conseil. Quelques jours après, le Saint vient chercher la réponse : « Saint Jean l'évangéliste m'est apparu, dit le saint moine, et m'a dit que vos Indes sont à Rome; c'est là que Dieu veut que vous le serviez. » Cette réponse, conforme à celle de saint Jean-Baptiste, décide le Saint à rester à Rome.

6. Le jour de la Pentecôte 1545, Philippe suppliait avec ferveur l'Esprit-Saint de le remplir de ses dons. Tout à coup, il se sentit embrasé d'un si grand amour de Dieu, que, ne pouvant en supporter l'excès, il dut se jeter à terre. Dès lors, il vécut comme un séraphin

7. Baronius, un des premiers disciples de saint Philippe dans la Congrégation de l'Oratoire, avait reçu de lui la mission d'écrire les *Annales de l'Eglise*. Effrayé de cette tâche, Baronius hésitait, et mettait en avant que Panvino venait de commencer une histoire de l'Eglise. Saint Philippe, encore vivant, lui apparaît pendant son sommeil et lui dit : « C'est vous, et non un autre, qui écrirez les *Annales de l'Eglise*. »



8. Par un privilège surnaturel, saint Philippe voyait la sainteté resplendir sur le visage des saints. Il en fit la remarque, en particulier pour saint Charles Borromée et pour saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus. Il disait de ce dernier : « La beauté de son âme est si grande qu'elle rejaillit sur sa face : j'ai vu des rayons de lumière sortir de son visage. »



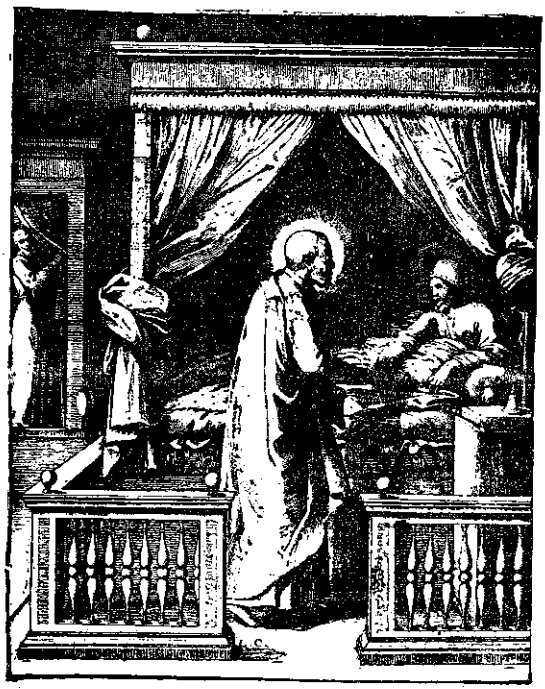
9. Au milieu des honneurs que lui attire sa sainteté, saint Philippe cherche les humiliations et veut se faire passer pour insensé. Rencontrant saint Félix de Cantalice, Capucin, en train de quêter dans les rues de Rome, il lui demande sa bouteille et se met à boire, non sans exciter l'hilarité des passants. Un autre jour, il sort rasé seulement d'un côté.

11. La bienheureuse Catherine de Ricci, Dominicaine, se trouvant à Prato, et saint Philippe de Néri à Rome, Dieu donna à celui-ci le privilège de bilocation, et la bienheureuse put le voir et l'entretenir. Le fait, attesté par la religieuse, fut rapporté à saint Philippe, qui convint que tout ce qu'elle avait dit était vrai. Il raconta lui-même avoir conversé avec elle sans qu'elle fût venue à Rome ni lui à Prato.

). Le fils du prince Massimo était malade. saint Philippe le voyait souvent. L'enfant meurt pendant que le Saint disait la messe. Désolé, il prie au pied du lit, puis l'appelle avec force. Le mort ouvre les yeux, reconnaît saint Philippe, demande à se confesser. L'absolution donnée, le Saint lui demande devant son père et ses sœurs s'il serait content de mourir. Sur sa réponse affirmative, il lui donne congé, et l'enfant expire doucement.

12. Une pénitente de saint Philippe, Hélène de Massimi, étant morte à l'âge de treize ans dans de grands sentiments de piété, le Saint, à l'heure même de sa mort, entendit le concert des anges qui accompagnaient son âme dans le ciel et jouit de la vision de ces esprits bienheureux. Il le raconta lui-même à César Baronius.

13. Grégoire XIV voulait faire saint Philippe cardinal; mais le Saint lui dit quelques mots à l'oreille et se retira en riant, comme si le Pape avait voulu plaisanter. Peu après, le Pape lui envoya la barrette chez lui, mais il la refusa en disant : « Le Pape sait à quel moment j'accepterai cette dignité. »
Il refusa le même honneur offert par Clément VIII.



14. Clément VIII était au lit, malade de la *chiragra* (goutte des mains), et les douleurs étaient si vives qu'il ne pouvait supporter qu'on touchât seulement le lit. Saint Philippe le venant visiter : « N'approchez pas, ne me touchez pas, » lui dit le Pape. Mais le Saint, sans l'entendre, lui prend la main qui est aussitôt guérie : « Continuez à me toucher, dit alors le Pape, j'en suis extrêmement soulagé. »

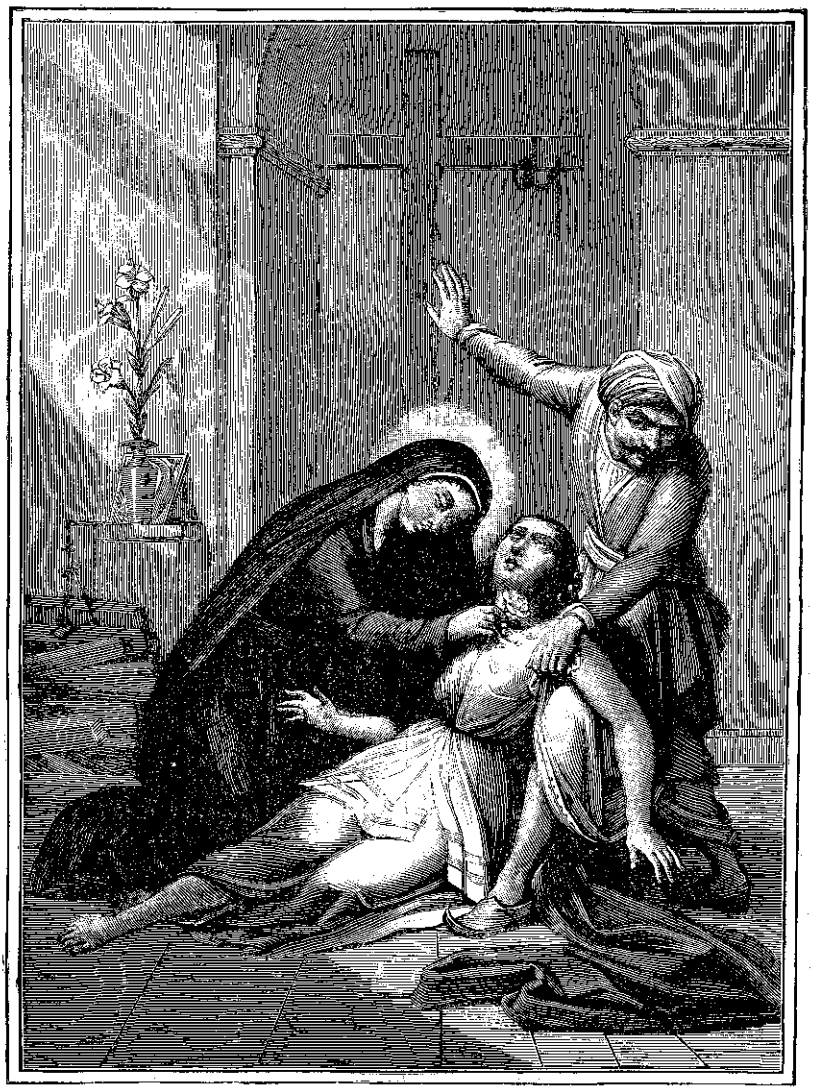
15. Saint Camille de Lellis, contemporain de saint Philippe, fonda la Congrégation des prêtres pour l'assistance des mourants. Ces religieux adoptèrent la règle de saint Augustin. Leur ministère fut extrêmement utile au salut d'un grand nombre d'âmes. Saint Philippe visitant un malade exhorté par l'un d'eux, vit les anges qui lui inspiraient les paroles pour la recommandation de l'âme.

16. Le jour de la Fête-Dieu, 26 mai 1595, saint Philippe, après avoir dit l'office, célébré la messe et confessé une dernière fois un grand nombre de pénitents auxquels il recommanda surtout de lire la *Vie des Saints*, se mit au lit en disant : « Il faut pourtant mourir. » Le médecin le trouvait mieux portant que jamais. Cependant, trois heures plus tard, il expira doucement, assisté par le cardinal Baronius, et reçu par la Reine du ciel.

LA BIENHEUREUSE MARIE-ANNE DE JÉSUS, VIERGE

SURNOMMÉE LE LYS DE QUITO

Fête le 26 mai.



La Bienheureuse ressuscite une femme par le contact d'une rose.

LA ROSE ET LE LYS

Sainte Rose de Lima, que l'Eglise appelle la première fleur du Nouveau Monde, venait de mourir depuis un an, quand Dieu fit germer dans l'Amérique du Sud une autre fleur de sainteté au parfum non moins suave, et qu'on a justement appelée le *lys de Quito*. Quito, aujourd'hui capitale de la république catholique de l'Equateur, est située dans une vallée fertile, entre les deux chaînes gigantesques des Cordillères.

C'est là que naquit, le 31 octobre 1618, une enfant qui reçut au baptême le nom de Marie-Anne. Son père, le capitaine Jérôme Florès de Parédès, était un gentilhomme originaire de Tolède en Espagne, et sa mère, Mariana Granoblès Xaramillo, descendait des premiers conquérants espagnols du Pérou.

Les Espagnols avaient apporté à l'Amérique un trésor mille fois plus précieux que l'or qu'ils retiraient du Pérou : c'était la foi catholique. Aussi, malgré des désordres et des passions redoutables, on vit souvent fleurir dans les colonies américaines de l'Espagne des merveilles de

vertus chrétiennes. Là où la foi est intègre, il y a toujours des âmes qui en profitent.

La famille de Parédès était distinguée par sa piété non moins que par ses richesses. Sept enfants avaient déjà pris leur place dans ce foyer chrétien quand naquit la petite Marie-Anne. Dieu, qui est libre dans ses dons, se plut à prévenir cette enfant de grâces extraordinaires.

Au moment de sa naissance, son père et plusieurs autres personnes virent comme une palme resplendissante, formée de diverses étoiles, briller au-dessus de la maison. L'enfant ne voulut prendre de lait que vers le milieu de la nuit suivante, consacrant ainsi le premier jour de sa vie par le jeûne. Le lundi, le mercredi et le vendredi de chaque semaine, sa mère ne put jamais lui faire accepter d'aliments qu'une fois le jour.

Sa précoce modestie ne fut pas moins étonnante que son abstinence. Lorsqu'on la portait en dehors de la maison, elle pleurait et se désolait jusqu'à ce qu'on eût baissé son voile.

Marie-Anne de Parédès avait trois ou quatre ans lorsqu'elle eut le malheur de perdre son père. Sa mère voulut aller passer quelque temps dans une ferme qu'elle possédait à douze lieues de Quito. Elle partit de la ville, montée sur une mule, et tenant sa fille entre ses bras. En chemin, il fallait passer à gué un torrent, qui se trouva grossi par les pluies. En présence de la hauteur et de la rapidité des eaux, la veuve voulait retourner en arrière, mais les gens de sa suite s'y montrèrent peu disposés. Elle pousse donc sa mule à travers le torrent ; au bout de quelques pas, l'animal bronche et, dans cette secousse subite, la pauvre mère voit son précieux fardeau échapper à ses mains. Elle fait des efforts désespérés pour le ressaisir, et ne peut l'atteindre. Mais bientôt son angoisse mortelle se change en admiration : elle aperçoit sa chère enfant debout et immobile sur les eaux, attendant qu'on vienne la chercher. Le majordome Fernando Paloméras va la prendre dans ses bras et la dépose sur le rivage ; on remarque alors avec surprise que ses habits eux-mêmes ne sont pas mouillés. Ce miracle resta longtemps célèbre dans le pays, et, un siècle plus tard, les indigènes montraient encore à leurs enfants le lieu où il s'était accompli.

La pieuse veuve comprenait de plus en plus quel trésor Dieu lui avait confié, et redoublait de soins dans l'éducation chrétienne de sa fille. La petite Marie-Anne était d'ailleurs d'une piété et d'une discrétion bien au-dessus de son âge, et elle s'efforçait d'imiter toutes les vertus dont sa mère lui donnait l'exemple. Une nuit, l'enfant, s'étant réveillée, aperçoit sa mère qui priait à genoux au milieu de la chambre, les bras en croix ; aussitôt, elle se glisse doucement hors du lit, vient s'agenouiller derrière sa mère et étend ses petits bras en forme de croix. Sa mère, entendant le bruit, se retourne et voit sa fille. Charmée autant qu'émue, mais craignant pour la santé de son enfant, elle lui dit doucement d'aller reprendre son sommeil, assurant que Dieu se contenterait de sa bonne volonté. Mais l'enfant insista si bien que, dans cette lutte charmante, la mère dut céder et permettre à la petite fille de continuer à prier avec elle.

ORPHELINE A SIX ANS — LA JEUNE SAINTE

Dieu, qui est le maître de toutes ses créatures et dont les desseins sont impénétrables, ne laissa pas longtemps à Marie-Anne sa pieuse mère. Orpheline à six ans, la jeune fille fut recueillie par sa sœur aînée, dona Jéronyme de Parédès, mariée au capitaine don Côme de Caso.

Ils avaient une petite fille, nommée Jeanne, qui ressemblait à Marie-Anne par l'âge et par sa précoce inclination pour la vertu. Les deux enfants s'aimèrent bientôt si tendrement qu'elles paraissaient deux sœurs ; de leur côté, don Côme et dona Jéronyme les entouraient toutes deux des mêmes soins et de la même affection.

Cette tendresse fut encore augmentée par un miracle. En visitant un nouvel étage qu'on venait d'ajouter à la maison, la petite Marie-Anne perdit l'équilibre et tomba du haut du bâtiment sur un tas de pierres et d'autres matériaux amoncelés au pied de la muraille. Aux cris de désespoir des assistants, don Côme accourt, craignant de relever un cadavre ensanglanté : il trouve sa petite belle-sœur qui venait au-devant de lui avec sa grâce ordinaire, sans la moindre blessure.

Dona Jéronyme tenait à donner à sa sœur une éducation à la fois sérieuse et digne de son rang. Elle l'exerça à manier habilement l'aiguille et le fuseau ; elle lui fit aussi apprendre à chanter, en s'accompagnant de la guitare, à la manière espagnole. L'enfant y réussissait fort bien, et, pendant le reste de sa vie, elle ne passa guère de jour sans chanter de la sorte quelque pieux cantique ; c'était sa récréation. Si simples qu'en fussent les paroles, elle les exprimait avec une telle ferveur qu'on ne pouvait l'entendre sans être touché.

On lui donna une copie de l'image de Notre-Dame des Anges, très vénérée à Quito ; Marie-Anne la plaça dans sa chambre, au-dessus d'un petit autel, qu'elle avisait de son mieux, et sur lequel elle mit aussi une petite statue de l'Enfant Jésus. Lui donnait-on quelque friandise, elle allait l'offrir à l'Enfant Jésus ou la donnait par sa fenêtre à quelque mendiante indienne. Dès lors, en effet, elle évitait avec soin tout ce qui peut flatter la gourmandise et était ingénieuse à mortifier son corps. Elle cachait parfois sous ses habits des ronces, des épines ou des orties qui la tourmentaient rudement. Plusieurs fois, à la maison de campagne, on la surprit, cachée dans un bois, déchirant ses petites épaules à coups de discipline.

Un triple caractère distingua la vie de cette jeune sainte : une gaieté toujours aimable et sereine unie aux pénitences les plus effrayantes, dans une âme que soutenaient la méditation et la prière.

Ses jeux d'enfant étaient eux-mêmes des exercices de piété : elle réunissait ses petites amies, qui subissaient volontiers son ascendant ; elle les partageait en deux chœurs, pour chanter des litanies, imiter des processions, porter des croix ; l'exercice se terminait au pied de son petit autel.

Un jour, les personnes de la maison travaillaient au pied d'un des murs de la cour, lorsque la jeune sainte, soudainement inspirée, leur crie de s'éloigner. On hésite, elle insiste, et à peine s'est-on retiré que le mur s'écroule.

UNE PREMIÈRE COMMUNION — LA VIE DES SAINTS

Marie-Anne de Parédès avait huit ans quand son confesseur, le vénéré P. Camacho, de la Compagnie de Jésus, admirant les dispositions merveilleuses de cette enfant, l'admit à sa Première Communion. Ce fut pour la jeune fille l'entrée dans une vie nouvelle, caractérisée par une intime alliance avec le Dieu de son cœur, le divin Seigneur Jésus. « Respectez-moi beaucoup désormais, dit-elle à ses petites compagnes, au soir de ce beau jour, respectez-moi, car j'ai reçu l'Agneau sans tache ! »

Affamée de cette nourriture divine, elle ne tarda pas à obtenir de son confesseur la permission de communier tous les dimanches et jours de fête. Et chaque communion préparée avec soin par la prière et la pénitence, la rapprochait de Dieu d'un degré. C'est dans une de ces ferventes actions de grâces que, éclairée par l'Esprit-Saint, elle se voua à Jésus-Christ pour jamais par le vœu de chasteté perpétuelle. Désormais elle ne voulut plus être appelée dona Marie-Anne de Parédès, mais simplement *Marie-Anne de Jésus*. Exemple admirable, mais qui ne peut être imité qu'avec une grande prudence, car les vocations sont diverses et il ne convient pas de se lier par un vœu de cette importance avant d'avoir consulté un bon confesseur,

Un jour, Marie-Anne assistait aux obsèques d'une religieuse morte en réputation de sainteté. Un prédicateur résuma devant le peuple les vertus de la défunte. « Oh ! si l'on pouvait imiter de tels exemples de vertus ! » dit la compagne de notre bienheureuse. « Tout est possible à l'amour avec la grâce de Dieu ! » répondit vivement Marie-Anne. Parole pleine de vérité : toutefois, il faut se souvenir que pour bien imiter les saints, il faut agir selon la volonté de Dieu et les *devoirs de notre état*, il faut nous conduire comme aurait fait le saint dont nous lisons la vie *s'il eût été à notre place*.

Notre petite Sainte se trompa elle-même deux fois sur ce point, dans son ardeur enfantine.

Derrière la Cordillère des Andes, de nombreuses tribus sauvages vivaient encore dans le paganisme, malgré le zèle des missionnaires. Cette pensée remplissait de tristesse l'âme de la sainte enfant : elle eût souhaité donner mille vies pour gagner ces âmes à Jésus-Christ. Souvent elle priait et se mortifiait pour leur conversion.

A la fin, elle se décida à partir elle-même pour parler de Jésus-Christ à ces malheureux Indiens. « Si je ne puis faire autre chose, disait-elle à ses deux amies Jéanne de Caso et Scholastique Sarmento, je puis au moins mourir là-haut pour ces âmes, à l'exemple de Jésus-Christ. »

Jeanne et Scholastique, d'abord étonnées et effrayées, finirent par s'enthousiasmer aussi du projet et demandèrent à la suivre. Il fut convenu qu'on partirait secrètement, au milieu de la nuit. Mais Dieu se contenta de leur bonne volonté. Marie-Anne, qui avait coutume de se réveiller chaque nuit pour prier et devait avertir ses compagnes, dormit cette fois très profondément jusqu'après le lever du soleil.

Une statue de la Sainte Vierge avait été placée solennellement, en 1580, sur la montagne de Pichincha, en face d'un volcan qui menaçait d'ensevelir Quito sous des flots de lave enflammée. D'abord très vénérée des fidèles, cette Vierge était presque tombée dans l'oubli. Marie-Anne résolut de réparer l'injure faite à sa céleste Mère en allant se faire ermite auprès de la statue abandonnée. Cette fois encore, au lieu de consulter le P. Camacho, elle ne s'ouvrit de son projet qu'à ses deux petites amies, qui désirèrent la suivre.

Profitant d'un moment d'absence de M^me^ de Caso, les trois fugitives se mirent en route ; mais à quelque distance de la ville, elles virent accourir vers elles un taureau sauvage, et, tremblantes de frayeur, se blottirent dans un fossé. Dès qu'elles essayaient d'avancer, le taureau revenait. « Mes sœurs, dit alors Marie-Anne, ce n'est pas la volonté de Dieu que nous allions au Pichincha. » A ces mots, elles virent le taureau s'en aller et elles revinrent tout droit à la maison.

Cependant, les jours s'écoulaient, et Marie-Anne de Jésus atteignit sa douzième année. Le capitaine Côme de Caso, voyant bien que sa fille adoptive n'aspirait qu'à une vie de solitude et de prières, lui proposa de prendre le voile chez les filles de sainte Claire. Nulle proposition ne pouvait répondre davantage aux attraits de la Bienheureuse, qui voulait se séparer entièrement du monde pour être toute à Dieu.

Toutefois, la joie que lui causait ce projet était mêlée de doutes et d'inquiétudes. Elle recourut à son refuge ordinaire, la prière. Alors Dieu l'éclaira intérieurement sur sa sainte volonté et elle n'hésita point à la suivre. Bien que les préparatifs de sa prise de voile fussent déjà faits, le jour de la cérémonie fixé et les invitations envoyées, elle déclara à sa famille surprise qu'elle n'entrerait pas chez les Clarisses parce que Dieu ne le voulait pas.

LA RECLUSE

Sa vocation était de se faire un cloître très austère au sein même de sa famille. Trois chambres contiguës, situées dans la partie la plus retirée de la maison, furent mises à sa disposition par le capitaine de Caso. Elle y fit placer des verrous et des serrures dont elle garda les clés. Ensuite, elle remercia avec effusion sa sœur et son beau-frère de la tendresse avec laquelle ils lui avaient servi de père et de mère, reçut leur bénédiction, embrassa sa nièce Jeanne qui fondait en larmes, et abandonna son patrimoine à ses parents adoptifs, les priant seulement de vouloir bien se charger de son entretien et de l'admettre au nombre des pauvres qu'ils soutenaient de leurs aumônes.

Puis elle s'enferma dans sa solitude. La pensée qui présidait à ce renoncement complet était une conviction profonde du néant des choses du monde. Dans la première chambre de son ermitage, la jeune solitaire fit placer le cercueil où elle voulait être ensevelie un jour ; elle y déposa une tête de mort et l'habit de saint François dont elle serait revêtue au jour de ses funérailles. Chaque jour elle y venait méditer quelque temps, puis, se levant, elle jetait un peu d'eau bénite sur le cercueil en disant : « Dieu te pardonne, Marie-Anne ! quel sera ton sort éternel ? O vie éternelle ! O mort éternelle ! »

Pour avoir sans cesse sous les yeux un autre avertissement semblable, elle pria un peintre de lui faire le singulier tableau que voici : une tête de femme dont un côté respirait la jeunesse et la santé, tandis que l'autre moitié offrait le spectacle d'une figure humaine flétrie par la mort et dévorée par les vers du tombeau.

PRIÈRE ET AUSTÉRITÉ

Levée dès 4 heures du matin, elle se flagellait avec une discipline et passait deux heures en oraison mentale. Elle récitait ensuite une partie du petit office de la Sainte Vierge. Après cela, son voile baissé et toujours par le même chemin, elle se rendait à l'église des Jésuites où elle se confessait, assistait à la messe et communiait. Le temps de la messe suivante était consacré à son action de grâces. Le P. Camacho, en considération de la sainteté de sa pénitente, lui accorda la permission de communier tous les jours, malgré l'usage contraire de ce temps et les critiques de ses collègues.

De retour dans sa solitude, Marie-Anne de Jésus continuait ses exercices de piété qui se succédaient jusqu'à 11 heures. Le reste du jour

était partagé entre le travail manuel qu'elle parsemait d'oraisons jaculatoires, quelques œuvres d'apostolat ou de charité, et la continuation du petit office de la Sainte Vierge. De 6 heures à 9 heures, elle se remettait en oraison.

A 9 heures, elle sortait de son appartement et venait passer une heure en compagnie des membres de sa famille, qui pouvaient alors jouir de sa conversation toujours si douce, si aimable et si sainte. Mais, à 10 heures, elle rentrait dans sa solitude et reprenait son oraison jusqu'à minuit. Elle lisait ensuite la Vie des saints et récitait *Matines*. Ce n'est qu'à une heure, après avoir pris la discipline, qu'elle s'étendait enfin sur son lit pour prendre un peu de repos jusqu'à 4 heures.

Mais peut-on appeler repos le temps qu'elle passait sur son lit, véritable instrument de supplice : c'était une sorte de grossière échelle triangulaire, à cinq échelons, avec un morceau de bois pour oreiller. Quelquefois, elle s'étendait sur le plancher de sa chambre, sur une couverture de crins, parsemée de petits cailloux. De temps en temps, sa nature se révoltait contre ces lits cruels : « Tu souffres, Marie-Anne, se disait alors l'héroïque jeune fille, eh bien! tant mieux ; ton Sauveur n'a-t-il pas bien autrement souffert? »

Dans la nuit du vendredi, il lui arrivait souvent de rester longtemps attachée avec des cordes à une grande croix de bois. Elle portait aussi sur sa chair de petites croix tout armées d'épines et de pointes acérées. Elle usait de plusieurs sortes de cilices. A certains jours, elle mettait des petits pois durs dans ses souliers. Enfin, il n'y a peut-être pas de mondaine aussi riche en bijoux et en attirail de vanité que l'était notre Sainte en instruments de pénitence.

Ce qui est plus admirable encore, c'est l'humilité avec laquelle la servante de Dieu soumettait tous ses projets de pénitence au jugement de son sage directeur, ne se permettant aucune austérité notable sans sa permission. Le P. Camacho hésita longtemps à la laisser entrer dans cette voie de souffrances extraordinaires ; mais, après avoir constaté que c'était vraiment l'esprit de Dieu qui en inspirait le désir à sa pénitente, il lui donna son approbation.

Dans une lettre à son directeur, où elle demande plusieurs nouvelles austérités, elle ajoute ces mots : « Pour les jeûnes, je suis la règle que m'a donnée Votre Révérence, qui est de manger seulement lorsque la nécessité m'y oblige. »

Cette permission de manger seulement, « lorsque la nécessité l'y obligerait, » allait fort loin pour notre Sainte. Depuis l'âge de huit ans, elle se contenta pour sa nourriture d'un peu d'eau et de quatre onces de pain. Pendant l'Avent et le Carême, elle ne prenait qu'une once de pain, encore y mêlait-elle de la cendre ou des herbes amères. Elle en vint à passer quinze jours sans rien manger ; et il fallut un ordre de son confesseur pour l'obliger à manger au moins une once de pain tous les huit jours.

Parfois, pour cacher ses jeûnes, elle se faisait ostensiblement préparer par sa confidente Catherine quelque mets recherché ; puis elle le donnait en secret à une pauvre femme.

Elle assistait chaque jour aux repas de la famille, mais au lieu de s'y asseoir et de manger, elle servait les autres avec un empressement aimable et dévoué. Après le repas, elle allait à la cuisine laver humblement la vaisselle ou rentrait dans sa solitude.

Cependant les personnes de la maison s'effrayaient en voyant cette jeune fille, âgée de moins de vingt ans, pâle, faible, amaigrie. Elles lui reprochaient ses jeûnes. Marie-Anne se contentait de répondre : « Ce que je fais n'est rien. »

Cependant, les instances de ses parents devenaient chaque jour de plus en plus pressantes et plus vives. Elle supplia donc Notre-Seigneur de faire disparaître ces signes de maladie qui lui valaient une si rude guerre. En effet, Notre-Seigneur, dont elle ne cherchait que la sainte volonté, accéda à son désir : sans qu'elle changeât rien à son austère régime, son visage reprit tout à coup, à la suite d'une extase, toutes les apparences de la santé, ses yeux retrouvèrent leur éclat, ses joues redevinrent pleines et fraîches, ses lèvres vermeilles. Elle garda jusqu'à la fin de sa vie cette beauté miraculeuse et la mort elle-même ne flétrit point sur son visage les couleurs de la vie. Pendant les sept dernières années qu'elle vécut sur la terre, elle n'eut d'autre nourriture que la Sainte Eucharistie.

Ses austérités effrayantes ne diminuèrent jamais la douce affabilité de son caractère.

Elle avait demandé à Notre-Seigneur d'être conduite, non par la voie de la consolation, mais par celle des tribulations et des souffrances..... Sa prière fut exaucée. Sept ans avant sa mort, elle fut assaillie par de grandes sécheresses et de grandes peines intérieures. Pour comble d'affliction, elle perdit son directeur, le P. Camacho, qui fut envoyé dans une autre résidence.

Elle choisit alors pour confesseur un autre Père Jésuite ; et Dieu lui dit de se mettre sous la direction spirituelle du Fr. Ferdinand de la Croix, homme d'une éminente sainteté, mais simple Frère convers au couvent de la Compagnie de Jésus.

Au mois de mars 1645, une épidémie s'abattit sur Quito et des secousses répétées de tremblement de terre menaçaient la ville d'une ruine épouvantable ; Marie-Anne offrit à Dieu sa vie en sacrifice pour ses compatriotes. Elle fut aussitôt saisie d'une maladie terrible que les médecins ne purent ni expliquer, ni guérir. Pendant soixante-deux jours, le mal la tortura sans altérer sa douceur, son amabilité, sa patience et son union avec Jésus-Christ. Enfin, fortifiée par les sacrements, elle vit son Sauveur venir au-devant d'elle, avec la Sainte Vierge et les anges, et expira le 26 mai 1645. Elle avait vingt-six ans.

Pendant sa maladie et auparavant, Marie-Anne avait été saignée plusieurs fois par les médecins ; et une servante de la maison, nommée Catherine, avait jeté ce sang au même endroit dans un coin du jardin. Quelque temps après les funérailles de la Bienheureuse, on aperçut dans le jardin un beau lys que personne n'avait planté. Toute la famille accourut pour le contempler, puis on l'arracha : ses racines étaient de petites veines et plongeaient dans le sang de Marie-Anne, resté sans corruption. Ce gracieux miracle valut à la sainte défunte le surnom de *Lys de Quito*.

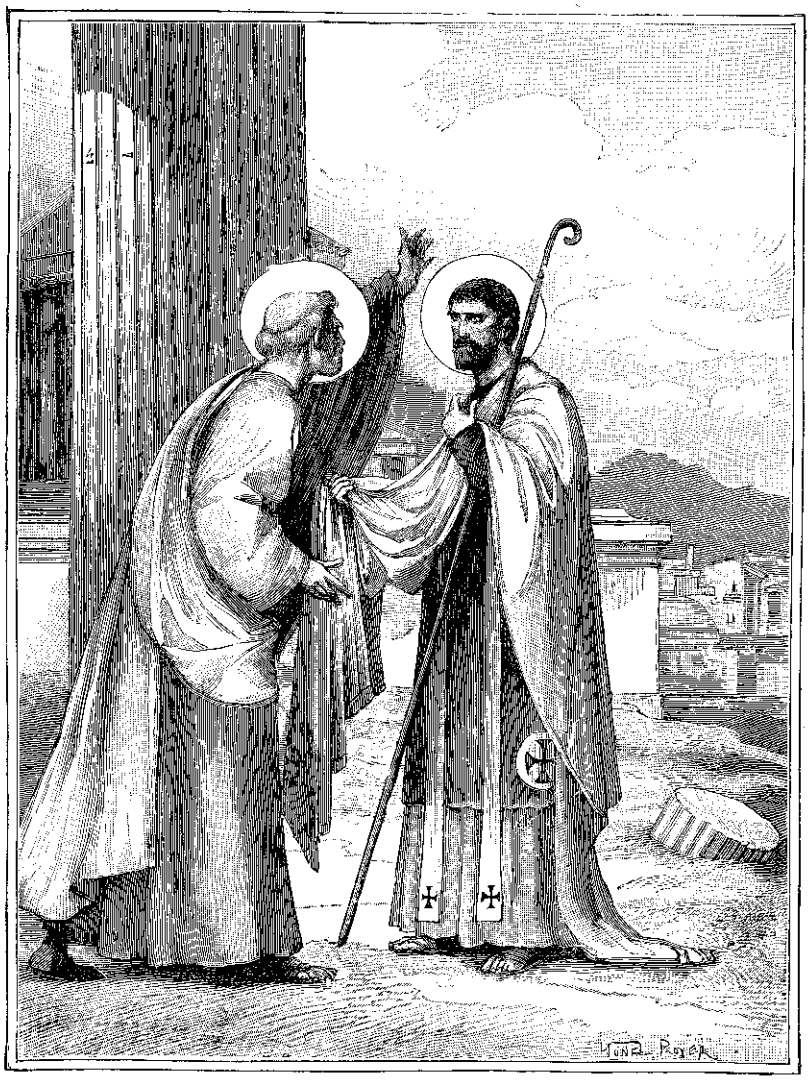
Plus tard, la maison du capitaine de Caso fut remplacée par un couvent de Carmélites : Marie-Anne l'avait prophétisé quinze ans avant sa mort. Ses deux petites nièces, filles de Jeanne de Caso, s'y consacrèrent à Dieu.

Puisse cette jeune Sainte de vingt-six ans, déclarée bienheureuse par Pie VII, protéger la jeunesse de l'Ancien et du Nouveau Monde.

SAINT ZACHARIE, MARTYR

SECOND ÉVÊQUE DE VIENNE

Fête les 26 et 27 mai.



L'apôtre saint Pierre envoie saint Zacharie à Vienne

LE CHRISTIANISME A VIENNE

Vienne, une des plus anciennes villes des Gaules, tombée sous la puissance des Romains, fut fortifiée et embellie par eux. Ils y créèrent un sénat, ce qui lui fit donner le titre de sénatoriale.

Elle était au plus haut point de son élévation, mais en même temps plongée dans le culte superstitieux de ses propres dieux et des dieux de Rome, lorsque saint Paul, allant porter l'Evangile en Espagne, s'arrêta dans les Gaules et établit, à Vienne, le christianisme qu'il y fit prêcher par saint Crescent, l'un de ses disciples (1).

D'ailleurs, saint Pierre, ignorant ce que saint Paul avait fait à Vienne, destina saint Zacharie pour être évêque de cette ville.

Zacharie y trouva saint Crescent qui, d'après le témoignage d'Adon, établit évêque celui que saint Pierre lui envoyait. Déjà la prédication

(1) Les arguments qu'une certaine école met en avant contre l'évangélisation des Gaules au 1er siècle, ne semblent pas devoir prévaloir contre les textes positifs d'Eusèbe, de Théodoret et de saint Epiphane.

apostolique avait produit quelques fruits, en sorte qu'à l'époque où le Soleil de justice se leva sur les régions occidentales et que la voix des apôtres retentit dans tout l'univers, Vienne eut le bonheur de recevoir pour évangélistes Crescent, disciple de saint Paul, et Zacharie, disciple de saint Pierre ; la lumière de Jésus-Christ jetait à peine ses premiers rayons dans le monde.

MISSION DE SAINT ZACHARIE ET DON DE LA SAINTE NAPPE

Saint Zacharie était Galiléen de nation, homme de grande vertu, foi et doctrine, déjà *grisonnant d'âge*. Le chef des apôtres lui donna sa mission en ces termes, d'après les légendaires de l'Eglise de Vienne :

« Pourquoi rester plus longtemps avec nous? Voilà que vous êtes instruit de tout ce qu'a fait Notre-Seigneur Jésus-Christ; vous avez même été témoin de ses actions. Levez-vous, recevez le Saint-Esprit et en même temps l'épiscopat, et allez à la ville qu'on nomme Vienne, métropole embellie par les Romains, cité de la Gaule, car un peuple nombreux y habite. Prêchez-lui le nom de Jésus, dites-lui qu'il est vrai Fils de Dieu et qu'il a rendu par sa parole la santé aux malades et la vie aux morts. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ envoie son ange préparer votre chemin et qu'il vous accorde ce que vous demanderez. Recevez en présent cette toile sur laquelle Notre-Seigneur, avant de souffrir, nous donna son corps et son sang en nourriture. » Le prince des apôtres embrassa alors Zacharie et lui donna congé.

La Sainte Nappe, appelée aussi saint Mantil, relique unique dans le monde chrétien, est encore de nos jours conservée à Vienne. Le martyrologe, que les Bollandistes citent au jour de la fête de saint Zacharie, atteste l'origine de cette nappe précieuse : « Sous Trajan, le glorieux vieillard Zacharie est couronné par le martyre. C'est lui qui apporta à Vienne, après l'avoir reçu de saint Pierre, le saint Mantil sur lequel le Seigneur Jésus, dans la dernière Cène, célébrée avec ses disciples, consacra la Sainte Eucharistie, c'est-à-dire son corps et son sang. Cette nappe, ornée d'or et d'argent, a été conservée jusqu'à nos jours par l'Eglise de Vienne, et chaque année, au dimanche *in albis*, dans la basilique des Saints-Apôtres, un concours immense de peuple la visite pour gagner les indulgences accordées par les Souverains Pontifes et plus particulièrement par Innocent IV. »

PRÉDICATION DE SAINT ZACHARIE

Avant d'entrer dans la ville qui avait été désignée à son zèle, Zacharie adressa cette prière à Dieu : « Seigneur Jésus-Christ qui avez dit à vos disciples : Ce que vous demanderez en mon nom, croyez que vous le recevrez et il vous sera accordé, daignez donner la connaissance de votre nom sacré à cette ville afin que vous reconnaissant pour Dieu, elle soit pour moi l'endroit de vous faire bénir et aimer. »

L'arrivée de Zacharie à Vienne causa une extrême joie à Crescent qui résolut aussitôt de lui déférer l'administration de cette Eglise. Zacharie, de son côté, se faisant scrupule d'entrer dans la moisson d'autrui, se disposait à laisser saint Crescent achever l'ouvrage qu'il avait si heureusement commencé, lorsque celui-ci le prévint, et, prenant la route d'Allemagne, alla fonder l'Eglise de Mayence d'où il repassa en Galatie. L'Eglise de Vienne, pleine de reconnaissance pour son apôtre, en fait mémoire le 27 juin et le 29 décembre. Les Grecs l'honorent comme évêque de Chalcédoine.

Après le départ de Crescent, Zacharie se mit à travailler plus activement encore à la prédication, mais il y avait un grave péril à le faire d'une façon ostensible, car l'œil des païens était éveillé et jaloux. Le vénérable évêque habitait hors des murs de la ville, dans la maison d'une veuve chrétienne, domestique du préfet et appelée Fuscine. C'est un nom qui, plus tard, au v^e^ siècle, sera porté par une vierge viennoise, sœur de saint Avit. On se rendait en secret auprès de Zacharie, les gens du peuple, les humbles et les pauvres, ceux que Jésus-Christ était venu réhabiliter aux yeux du monde. Et Zacharie leur disait : « Croyez en Jésus, Fils de Dieu notre Seigneur, car c'est lui qui est le Créateur et le Sauveur de tous. » On croyait, la grâce de Dieu aidant, à la parole du vieil évêque et l'on recevait le baptême.

Les troubles qui agitaient alors l'empire favorisèrent la prédication de l'Evangile. Zacharie s'était ainsi formé un grand nombre de fidèles. Dans l'obscurité de quelques lieux souterrains, il assemblait ce nouveau peuple et lui dispensait la nourriture sacrée de la divine parole. Enfin, ne pouvant plus retenir son zèle, ni le renfermer dans les bornes trop étroites de la prudence humaine, il commença à publier ce qu'il n'avait jusqu'alors osé dire qu'en secret.

Ce fut vers cette époque que Trajan parvint à l'empire; ce nouvel empereur, malgré certaines qualités naturelles, que tous les historiens ont célébrées à l'envi, était néanmoins très attaché à l'idolâtrie. Il autorisa les poursuites contre les chrétiens qui, depuis trente ans, s'étaient prodigieusement multipliés. La persécution sévit partout et vint couronner par le martyre les travaux apostoliques du saint évêque de Vienne.

LE SAINT ÉVÊQUE CONFESSE JÉSUS-CHRIST ET REÇOIT LE MARTYRE

A la suite de l'édit impérial, Pompée, gouverneur de Vienne, fit arrêter Zacharie qui, par son ordre, fut conduit enchaîné au temple qui dominait la ville. Lorsqu'on l'y eut fait entrer, il se mit à sourire en voyant devant la statue de Mars des ornements d'or et dit : « Il aurait bien mieux valu distribuer ces ornements aux pauvres que de les exposer devant les idoles »; et, regardant la statue, il ajouta : « Que notre Maître et Sauveur Jésus-Christ te détruise! » A cette parole, rendue puissante par la foi en celui « dont le regard fait monter en fumée les montagnes », la statue disparut.

Le préfet et les prêtres du temple dirent alors à Zacharie : « Qui t'a donné le pouvoir de détruire nos dieux? — C'est le Fils du Dieu vivant qui a renouvelé le siècle perdu », repartit l'évêque.

Un miracle si évident confondit le gouverneur et les prêtres des idoles, mais il ne les convertit pas. Ils n'en devinrent que plus animés contre Zacharie, voulant l'obliger à sacrifier au dieu Mars. Le saint vieillard s'efforçait de leur faire connaître la toute-puissance et la divinité de Jésus-Christ, ainsi que la vanité et la faiblesse de leurs idoles; mais, loin de l'écouter, ils entrèrent en fureur, se jetèrent sur lui avec rage et le chassèrent du temple à coups de pied.

Mis en prison, Zacharie fut condamné le lendemain à être lapidé. Dès que le préfet eut prononcé sa sentence, les soldats saisirent le saint évêque et le traînèrent au lieu de son supplice, par la porte triomphale appelée depuis la porte Gratienne. Il fut lapidé près des murs, au midi de la ville. Pendant que pleuvait sur lui une grêle de pierres, il répétait les paroles miséricordieuses du premier martyr saint Etienne : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché! »

L'exécution accomplie, Pompée se retira, laissant aux bêtes de proie et aux oiseaux du ciel le corps du saint martyr.

La communauté des chrétiens, redoutant la fureur des gentils, n'osait pas d'abord enlever les saintes dépouilles du pontife; cependant, à la faveur de la nuit, ils furent assez heureux pour les pouvoir dérober à la profanation. Après avoir creusé une fosse profonde, ils mirent le corps de Zacharie dans un tombeau de pierre à l'endroit même où le saint martyr avait versé son sang.

TRANSLATION ET CULTE DE SAINT ZACHARIE

Après le glorieux trépas de son évêque, l'Eglise de Vienne resta quelque temps sans pasteur jusqu'à l'arrivée de saint Martin, disciple des apôtres. Son premier soin fut de se faire indiquer l'endroit où son prédécesseur avait reçu la sépulture, et il y bâtit une petite chapelle en l'honneur du Sauveur du monde et sous l'invocation des saints apôtres.

Cette église primitive ou crypte, démolie et rétablie plusieurs fois, fut remplacée plus tard par la basilique de Saint-Pierre. Cependant, le corps de saint Zacharie restait toujours, ainsi que l'attestent les plus anciennes légendes tirées des actes primitifs, dans l'arche où il avait été déposé précipitamment par les premiers chrétiens.

En 1250, Innocent IV, qui se trouvait alors à Lyon, permit, à la requête du peuple de Vienne, la translation de ces saintes reliques. Elle fut faite avec beaucoup de piété et de magnificence par le Dominicain dauphinois, Hugues de Saint-Chef, du titre de Sainte-Sabine, et par Guillaume, abbé de Saint-Facond en Espagne, du titre des Douze Apôtres, tous deux cardinaux prêtres de l'Eglise romaine.

Les restes sacrés de saint Zacharie furent placés dans la basilique de Saint-Pierre; et par bulle datée de Lyon, le 14 des calendes d'avril (26 mars), septième année de son pontificat, Innocent IV accordait à perpétuité cent jours d'indulgences à ceux qui visiteraient cette église le jour de la fête du saint martyr.

On voyait encore, au commencement de ce siècle, un caillou qu'on disait être l'un de ceux qui servirent à le lapider. Il était enchâssé dans le mur d'une maison proche de l'ancienne église des Carmes, à l'entrée de la rue de la Charité. Cette pierre était colorée rouge en forme de croix; quelques-uns disent même qu'elle était teinte de sang. Le lundi des Rogations, les chanoines de Saint-Pierre y faisaient station pour chanter en l'honneur du Saint cette antienne : « Saint Zacharie, glorieux martyr du Seigneur, soyez favorable à nos prières! » Le clergé de la paroisse de Saint-André-le-Haut a conservé cet usage jusqu'en 1880; à cette époque, une municipalité sectaire défendit les processions dans la ville où celles des Rogations et de la Fête-Dieu avaient pris naissance. Cette maison, dans le processionnal de Saint-Pierre, porte le nom de maison de saint Zacharie, et, d'après la tradition, les souterrains qu'on y trouve auraient servi de prison au vénérable évêque de Vienne. Les reliques de saint Zacharie ont été mêlées avec d'autres, lors des dévastations protestantes. Inscrit au martyrologe romain le 26 mai, sa fête se célébrait à Vienne le 27, jour où l'on croit qu'il souffrit pour la foi, après avoir gouverné son Eglise près de quarante ans. Les livres liturgiques de Vienne l'appellent *le premier martyr des Gaules* (1). D'après la chronique d'Adon, Zacharie fut martyrisé sous le règne de Trajan. Comme ce prince régna de l'année 98 à 117, c'est dans cet intervalle qu'il convient de placer la mort de saint Zacharie.

Le culte du saint évêque était fort populaire en Dauphiné. En 1506, à Vienne, il y eut dans le cloître de Saint-Pierre la représentation du martyre de saint Zacharie, avec un concours immense de spectateurs. Ce mystère était divisé en deux parties : la première en l'honneur du saint évêque, la seconde en l'honneur de saint Phocas, évêque de Sinope, martyr en Asie sous Trajan et dont les reliques reposaient aussi dans l'église de Saint-Pierre. La vie, le supplice et la mort des deux pontifes formaient le sujet de ce drame religieux; enfin, la translation de la châsse des martyrs sur le théâtre même servait d'épilogue à cette pieuse représentation.

SOURCES CONSULTÉES

Bréviaires et martyrologe de Vienne. SAINT ADON : *Chronique.* — BOLLANDISTES : *Acta Sanctorum*, 26 mai. — Auteurs viennois : LE LIÈVRE, MAUPERTUY, CHARVET, COLLOMBET, etc.

(1) Saint Lazare le ressuscité, évêque de Marseille, pourrait peut-être aussi prétendre au titre de premier martyr des Gaules, si l'on connaissait exactement la date de sa mort. D'autre part, Marseille, colonie grecque, n'était point réputée être, à cette époque, de la Gaule proprement dite. E. V.

SAINT MARTIN, ÉVÊQUE DE VIENNE

Fête le 1er juillet.

Les nombreux miracles de saint Martin, évêque de Tours et de saint Nizier, évêque de Lyon, ont fait oublier la mémoire de deux évêques plus anciens du même nom (1) qui se sanctifièrent sur le siège épiscopal de Vienne. Les saints ne sont point jaloux des saints; leur culte s'est quelquefois confondu, le saint plus rapproché de nous remplaçant, dans la dévotion des fidèles, le saint plus éloigné. C'est ce qui est arrivé pour saint Martin et saint Nizier de Vienne; leur culte, dis-

(1) Voir au numéro 941, pour la notice sur saint Nizier.

tinct à l'origine, est aujourd'hui remplacé par celui des saints du même nom, plus connus du peuple chrétien. Chose singulière : selon toutes les probabilités, saint Martin de Tours a prié dans l'église dédiée à son homonyme et saint Nizier de Lyon portait ce nom en mémoire de saint Nizier de Vienne.

SAINT MARTIN

L'Eglise de Vienne fait remonter son origine à saint Crescent, disciple de saint Paul. Crescent établit à sa place Zacharie, qui venait de lui être envoyé de Rome. Après le martyre de l'illustre vieillard saint Zacharie, l'Eglise de Vienne resta sans pasteur durant quelques années, jusqu'à l'arrivée de saint Martin, qui fut le troisième évêque de cette antique métropole.

TÉMOIN DE LA MORT DU SAUVEUR

Saint Martin était Romain d'origine, et très probablement fils d'un centurion établi en Judée et officier de la maison de Pilate. D'après le martyrologe de Vienne, Martin, dans son enfance, vit, de ses propres yeux, le Sauveur attaché à la Croix. Une inscription à demi effacée de l'église Saint-Maurice relate le même fait en ces termes : « Saint Martin, témoin oculaire de la mort de Notre-Seigneur. » Peut-être même Martin était-il avec les enfants d'Israël lorsque, au jour des Rameaux, ils vinrent à la rencontre du divin Maître, des palmes à la main et chantant : *Hosanna!* Peut-être entendit-il les paroles du Sauveur : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Ces souvenirs de son jeune âge qu'il transmit pieusement aux premiers fidèles l'ont fait appeler par quelques-uns disciple du Sauveur ; le martyrologe romain dit seulement qu'il fut disciple des apôtres.

ÉPISCOPAT DE SAINT MARTIN

Depuis quelque temps déjà, l'Eglise de Vienne était privée d'évêque, lorsque, au commencement du II^e^ siècle, saint Alexandre I^er^, qui venait de succéder à saint Evariste sur le siège de saint Pierre, envoya saint Martin dans les Gaules. Dès son arrivée dans la ville de Vienne, il se fit montrer le lieu où son prédécesseur, saint Zacharie, avait été inhumé après avoir subi le martyre, et fit bâtir une petite chapelle ou crypte en l'honneur du Sauveur et sous l'invocation des saints apôtres. Martin y célébrait les Saints Mystères et y assemblait les premiers chrétiens ; ce fut l'origine de la basilique de Saint-Pierre hors les murs de Vienne.

MARTYRE OU SAINTE MORT

La persécution qui s'était élevée sous Trajan se ralluma avec plus de fureur sous Adrien qu'il avait adopté pour fils. Ce prince, superstitieux et adonné à la magie, promulgua un édit sévère contre les chrétiens et le sang coula dans toute l'étendue de l'empire. Cette persécution enleva le saint évêque de Vienne, soit qu'il ait subi le martyre, soit qu'il ait trouvé la mort en prison. Il avait gouverné son Eglise onze ans et un mois, selon d'autres, trois ans seulement. Son bienheureux trépas eut lieu le 1^er^ juillet ; l'Eglise de Vienne en faisait mémoire ce jour-là. Les chrétiens, dit l'historien Charvet, l'ensevelirent dans la chapelle qu'il avait élevée sur le tombeau de saint Zacharie. Plus tard, saint Nizier, un de ses successeurs, releva ses restes vénérés et fit construire une église en son honneur. Malheureusement, les révolutions nombreuses qui ont plusieurs fois enseveli Vienne dans ses propres ruines ont fait disparaître les ossements et le tombeau de ce saint prélat.

PRIEURÉ ET ÉGLISE DE SAINT-MARTIN

Cette antique église dédiée par saint Nizier est citée comme une preuve du martyre de saint Martin, évêque de Vienne. Il n'était pas encore d'usage d'élever des églises en l'honneur des confesseurs ; il fallait avoir versé son sang pour Jésus-Christ pour mériter cette distinction. Saint Martin, évêque de Tours, fut le premier des confesseurs pontifes sous l'invocation duquel une église ait été construite ; or, il vécut plus longtemps que saint Nizier, fondateur de l'église de saint Martin de Vienne. Ainsi, à l'origine, nulle confusion entre les deux saints. Les évêques de Vienne joignirent dans la suite à cette église un monastère où 150 moines, au temps de l'archevêque Cadéolde, vivaient dans la régularité la plus exacte. On ne sait précisément à quelle époque ce monastère fut ruiné. Il fut relevé en partie par les chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Ruf et devint l'un de leurs prieurés les plus anciens. Ce fut Guy de Bourgogne, archevêque de Vienne, plus tard pape sous le nom de Calixte II, qui donna en 1163 l'église de Saint-Martin et ses dépendances à l'Ordre de Saint-Ruf. Après les dévastations protestantes, un prieuré voisin, Saint-Blaise, fut uni à ce monastère. A la suppression de l'Ordre de Saint-Ruf, quelques années avant la Révolution, il y avait six chanoines et en plus, le prieur ; une paroisse y était jointe. Au milieu de ce siècle, une église dont le patron est saint Martin, évêque de Tours, a été construite sur l'emplacement de l'ancienne ; le prieuré, vendu comme bien national, est devenu une usine. Au siècle dernier, le culte de saint Martin, évêque de Vienne, n'était pas complètement oublié ; quand le clergé de la cathédrale venait faire station dans l'église de Saint-Martin, on disait à la messe cette oraison : Dieu, qui par les glorieuses confessions des deux saints Martin, daignez nous protéger et nous défendre, accordez-nous de suivre leurs exemples et de nous réjouir de leur intercession. Dans l'ancien diocèse de Vienne, 38 églises paroissiales étaient sous le vocable de saint Martin ; 22 de ces églises étaient à la nomination de l'archevêque ou de la cathédrale et 6 à celle du chapitre de Romans dont l'archevêque était abbé. Il est vraisemblable que parmi ce nombre quelques-unes au moins étaient sous le patronage du saint évêque de Vienne, mais il est difficile aujourd'hui de les connaître.

OUVRAGES A CONSULTER SUR SAINT PASCHASE, SAINT MARTIN ET SAINT NIZIER, ÉVÊQUES DE VIENNE

Martyrologe de l'Eglise de Vienne, reproduit en partie par les Bollandistes.

Saint ADON : Chronique et martyrologe.

AYMAR DU RIVAIL : *De Allobrogibus.*

DUBOYS CÉLESTIN : *Viennæ sanctæ ac senatoriæ antiquitates.*

LE LIÈVRE : *De l'antiquité et de la sainteté de l'Eglise de Vienne*, 1623.

CHORIER : *Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne*, 1659.

DROUET DE MAUPERTUY : *Histoire de la sainte Eglise de Vienne*, 1708.

CHARVET : *Histoire de la sainte Eglise de Vienne*, 1761.

COLOMBET : *Histoire de l'Eglise de Vienne*, 1847.

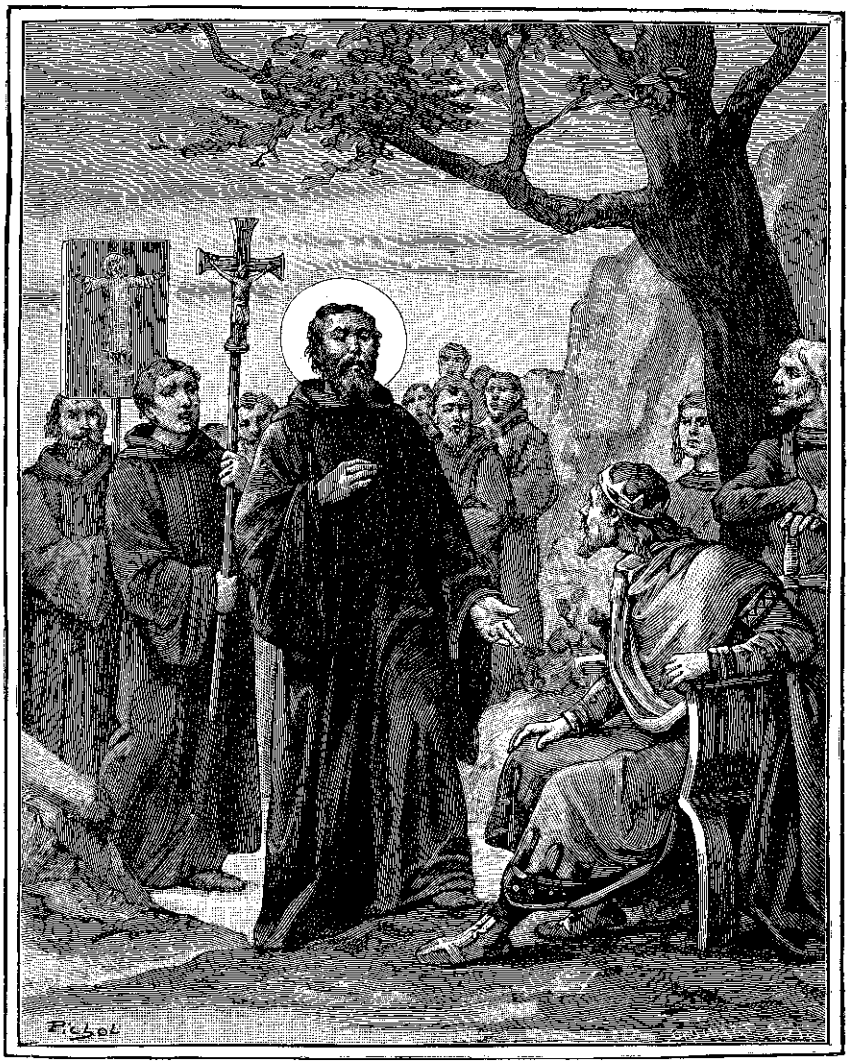
DE TERREBASSE : *Inscriptions antiques de Vienne*, t. V.

E. V.

SAINT AUGUSTIN DE CANTORBÉRY

APOTRE DE L'ANGLETERRE

Fête le 26 mai.



Première entrevue de saint Augustin et du roi Ethelbert.

Un jour de l'année 587, l'abbé du couvent de Saint-André, à Rome, traversant un des marchés publics de la ville, vit, au milieu des ballots et des caisses, trois jeunes gens exposés en vente comme un vil bétail. L'esclavage, à cette époque, n'avait point encore disparu, et les juifs surtout le pratiquaient couramment. Ces trois jeunes gens devaient arriver du Nord, car ils avaient le corps d'une blancheur de lait.

Emu à la vue de ces malheureux, l'abbé de Saint-André s'arrêta devant le groupe et demanda d'où venaient ces jeunes gens.

— De Bretagne, répondit le vendeur. Et, voulant faire valoir sa marchandise, il ajouta : « Dans cette île-là, tous ont ce teint clair et brillant. »

— Sont-ils chrétiens ou païens? demanda le moine. — Païens, lui répondit-on.

Le moine gémit jusqu'au fond de l'âme. « Hélas, quelle pitié, dit-il, que des visages si

lumineux soient au pouvoir du prince des ténèbres, que la grâce de ces fronts cache une âme vide de la grâce de Dieu, malade et ignorante des joies célestes! Et quelle est leur nation? — Ce sont des Angles. »

L'homme de Dieu, qui ne craignait pas de jouer sur les mots, reprit :

— Des Angles, c'est bien cela, car ils ont visage d'anges, et il faut qu'ils deviennent cohéritiers des anges du ciel. Et de quelle province les amenez-vous? ajouta-t-il. — Du Deira (1).

— Deira, continua le moine, que cela est bien dit, car ils vont être *de ira eruti*, arrachés à l'ire de Dieu et appelés à la miséricorde du Christ.

— Comment se nomme leur prince? — Ella.

— Ella! Alleluia. Là-bas aussi, on va chanter les louanges de Dieu.

Et un chroniqueur ajoute que le moine recueillit les captifs et les conduisit dans son couvent. Le rachat de ces trois esclaves devait être l'origine de la rédemption de l'Angleterre.

Quelques années après la scène que nous venons de rapporter, cédant aux sollicitations et aux prières de la population de Rome, l'abbé de Saint-André s'asseyait sur le siège de saint Pierre et devenait le Pape qui a laissé dans l'histoire le nom immortel de saint Grégoire le Grand.

Il se souvint que lui-même avait voulu aller en personne évangéliser le pays des pauvres esclaves bretons, qu'il avait autrefois rachetés, qu'il s'était déjà mis en route pour l'île lointaine, et que c'était un ordre formel du pape Pélage II lui enjoignant de rentrer à Rome qui, seul, avait pu l'empêcher de mettre son projet à exécution. Grégoire reprit donc très activement dès 595 le projet qu'il avait conçu, alors qu'il n'était encore qu'abbé de Saint-André.

LA GRANDE BRETAGNE A LA FIN DU VI^e^ SIÈCLE

Nous sommes à la fin du VI^e^ siècle; la race belliqueuse et maritime des Anglo-Saxons est à peu près maîtresse de la Bretagne. La population aborigène, formée de Celtes et de Bretons, est dispersée ou réduite en esclavage; ceux qui n'ont pu se résoudre à quitter le sol de la patrie vivent retirés et oubliés de la terre entière, au fond du pays de Galles, dans la région de l'Ouest.

La Bretagne offrit au temps de l'invasion des hordes germaniques un terrible spectacle : nulle part ailleurs en Europe la civilisation antérieure ne céda plus complètement devant la barbarie. Les vieilles villes britanno-romaines furent détruites et remplacées par des forteresses et des camps.

Il est certain que le christianisme était connu en Bretagne dès le II^e^ siècle de l'ère chrétienne, mais on ne sait rien, à la vérité, de positif sur l'origine ou l'organisation de cette Eglise primitive; on peut cependant supposer qu'elle fut assez florissante. Elle fournit à la persécution de Dioclétien son contingent de martyrs, et, au premier rang, parmi eux, un jeune diacre, Alban, dont la tombe devait plus tard être consacrée par l'un des principaux monastères anglo-saxons. Aussitôt après la paix de l'Eglise, elle apparut en la personne de ses évêques aux premiers conciles de l'Occident. Elle avait connu aussi les périlleuses agitations de l'hérésie : Pélage, le grand hérésiarque, était né dans son sein. Et, plus tard, on voit les évêques catholiques des Gaules, et notamment saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, la visiter à différentes reprises pour réparer le mal fait par l'hérésie pélagienne.

Mais, au moment qui nous occupe, cette primitive Eglise s'était réfugiée, hautaine et intransigeante, dans le pays gallois. La race nouvelle avait transporté dans le pays son organisation, ses coutumes, sa mythologie : le culte du vrai Dieu avait fait place au culte d'Odin.

Les Germains avaient établi en Bretagne sept à huit royaumes, formant une espèce de confédération nationale dont un des rois était le chef ou souverain. Ce chef, — le troisième depuis leur établissement, — était, en 595, Ethelbert (autrement dit Albert), roi de Kent, qui avait épousé Berthe, fille de Charibert, roi de Paris. Chrétienne et catholique, la princesse franque n'avait épousé Ethelbert qu'à la condition de conserver le libre exercice de sa religion, et, à cet effet, elle avait amené avec elle un évêque nommé Lindhard. Berthe était arrière-petite-fille de sainte Clotilde; elle avait sur le roi son époux un grand empire, et elle en profitait chaque jour pour l'éloigner de la religion farouche et sanglante qui était la sienne et l'amener à adorer son Dieu.

Grégoire jugea que le moment était venu de commencer la mission d'apostolat qu'il rêvait depuis si longtemps.

LES MISSIONNAIRES TRAVERSENT LA GAULE

Le pontife savait où trouver les missionnaires : il en demanda quarante à sa chère abbaye de Saint-André. A leur tête était le prieur du couvent, Augustin.

Qu'était Augustin avant cette heure qui décida de sa vocation? Qu'étaient ses compagnons? On ne sait d'eux positivement qu'une chose, c'est que tous étaient moines craignant Dieu. D'après une opinion généralement reçue, ils auraient été Bénédictins. Tous sortaient des rangs du peuple.

Augustin et ses compagnons se mirent en route en juin de l'année 596. Le Pape leur avait soigneusement tracé leur itinéraire : ils se rendirent directement en Gaule et firent une première halte en Provence, dans le grand monastère de Lérins. Augustin avait une mission à remplir auprès de l'évêque d'Aix, Protais, ainsi qu'auprès d'un officier bourguignon, le patrice Arigius; il s'éloigna donc pour quelque temps, laissant ses compagnons à Lérins.

Mais à peine est-il parti, que les pauvres moines qu'il emmène avec lui en Bretagne tombent dans le plus grand découragement. Ils ne connaissaient pas les peuples qu'ils allaient évangéliser, et la première description qu'on leur en fit les inquiéta. On leur dépeignit les Saxons comme appartenant à une race de barbares à qui c'était peine perdue que de prêcher la foi. Il y allait de leur vie, leur dit-on; on ne les laisserait seulement pas débarquer; du reste, ils ignoraient la langue du pays; bref, leur entreprise était taxée de folie. De tels discours ébranlèrent le courage des missionnaires, et, pris soudain de terreur panique, ils demandèrent à rebrousser chemin.

A cette nouvelle, Augustin crut devoir retourner à Rome et porter à Grégoire la requête des découragés.

Le Pape n'était pas homme à se laisser influencer par une semblable pusillanimité. Il renvoya

(1) Cette province correspond aux comtés d'York et de Durham.

aussitôt Augustin à Lérins; celui-ci était porteur d'une lettre dans laquelle le saint Pontife exhortait les missionnaires à mener à bien, sans se laisser effrayer par les obstacles, la tâche glorieuse qu'ils avaient acceptée.

A la réception de cette lettre, les moines reprirent courage, et la petite troupe se mit en route. Nos missionnaires s'arrêtent successivement à Marseille, à Arles, où ils voient l'évêque Virgile; à Aix, où ils sont reçus par le métropolitain Protais; à Vienne, où ils rencontrent l'évêque Didier, le futur martyr. De Vienne, ils gagnent Lyon par Autun, où les retient assez longtemps l'évêque Syagrius. Ils mirent ainsi tout l'hiver de 596 à 597 à traverser la Gaule.

COMMENT LES REÇOIT LE ROI DE KENT

Partis, croit-on, de Boulogne pendant le printemps de 597, les missionnaires vinrent débarquer sur la plage méridionale de la Grande-Bretagne, dans un petit havre de l'île de Thanet, à l'endroit où avaient déjà pris terre les conquérants antérieurs de la Bretagne : Jules César, qui l'avait révélée au monde romain, et, plus tard, Hengist avec ses Saxons, qui lui apportaient l'ineffaçable empreinte des races germaniques.

Aussitôt débarqué, Augustin envoya un message au roi Ethelbert. La réponse d'Ethelbert ne se fit pas attendre. Le roi ordonnait aux étrangers de rester à Thanet; il ajoutait qu'il viendrait les voir en personne. En même temps, il donnait des ordres pour que rien ne leur manquât.

Ethelbert connaissait le christianisme par sa femme et l'évêque Lindhard; mais, fidèle jusque-là au culte d'Ödin, dont la tradition le faisait descendre, il avait sur la religion des idées de barbare et n'était pas éloigné d'accuser de magie les quarante missionnaires que lui envoyait Grégoire. En réalité, ces hommes, venant de si loin, lui faisaient peur et c'est pourquoi il préféra aller à eux que les voir venir à Canterbury, la ville dont il avait fait sa résidence.

Mais au jour qu'il avait fixé, le roi arriva dans l'île de Thanet et reçut les nouveaux venus sous un arbre, entouré de ses guerriers en armes. Augustin et ses compagnons se rendirent auprès d'Ethelbert en procession, précédés de la croix et au chant des litanies : c'était la première fois que les mélodies grégoriennes retentissaient sur la terre anglaise où, pendant mille ans, elles allaient emplir les voûtes d'un millier d'églises monastiques. Lorsque les moines furent aux côtés du roi, il leur dit de s'asseoir. Augustin prit alors la parole; un interprète traduisait à mesure. Il parla de la vie et des miracles de Jésus-Christ; il raconta sa mort et sa résurrection, la conquête du monde par l'Evangile, et exposa les promesses de la vie future.

— Ce que vous dites est fort beau, répondit Ethelbert, mais ce sont pour moi des nouveautés où je ne sais que croire. Vous venez de loin, et, je le vois, vous voulez nous communiquer ce que vous regardez comme la vérité. Je vous laisse libre : prêchez, convertissez à votre religion qui vous pourrez. »

C'était comme la charte de la liberté religieuse formulée en termes de calme bon sens.

PREMIÈRES PRÉDICATIONS — CONVERSION DU ROI

A quelque temps de là, les missionnaires romains quittèrent, avec l'agrément du roi, l'île de Thanet pour venir à Cantorbéry, gros bourg formé de huttes saxonnes posées à fleur de terre au milieu des tumulus bretons et des constructions romaines.

Augustin voulut que ses moines entrassent dans la ville en procession, précédés de la bannière et de la croix. A ce moment-là, Rome célébrait les grandes litanies; il tint à honneur de s'unir de loin aux fonctions liturgiques romaines. L'un de ses plus jeunes compagnons entonna donc les prières du jour, et l'on franchit l'enceinte à l'instant où la procession chantait : « Nous vous prions, Seigneur, qu'en toute miséricorde vous écartiez votre fureur et votre colère de cette cité et de votre sainte maison, car nous avons péché : alleluia! » On devait être au 25 avril.

Ethelbert assigna aux étrangers, pour résidence provisoire, un endroit nommé Staple Gate, hors de l'enceinte, à quelques pas seulement des édifices qui lui servaient de palais. Pour église, ils avaient l'ancien petit sanctuaire de Saint-Martin, la plus précieuse relique de la chrétienté anéantie. « Dès qu'ils furent introduits dans leur demeure nouvelle, dit le vénérable Bède, ils se mirent à imiter la vie apostolique de l'Eglise primitive : prières continuelles, veilles, jeûnes. Ils prêchaient le Verbe de vie à qui ils pouvaient, dédaignaient les choses de ce monde comme étrangères, ne recevant de ceux qu'ils enseignaient que les choses nécessaires à leur entretien, conformant leur vie à leurs leçons, l'âme prête à toutes les traverses et même à la mort pour la vérité qu'ils annonçaient. » Ils rendaient la santé aux malades et aux languissants, à ceux qu'on leur amenait et à ceux qu'ils assistaient.

Les résultats d'un tel apostolat ne se firent pas attendre : de nombreux Saxons, admirant la simplicité de cette « vie innocente et la douceur céleste de leur doctrine », demandèrent bientôt le baptême. Ce fut ensuite le tour du roi. Le temps pascal ne s'était pas écoulé, qu'Ethelbert se déclarait convaincu. « Lui et plusieurs autres, nous dit Bède, charmés de la vie très pure des saints et de leurs suaves parfums, crurent et furent baptisés. » La cérémonie eut lieu dans l'église de Saint-Martin, très probablement aux fêtes de la Pentecôte de cette année 597. Elle fut très imposante et attira une foule considérable qui était accourue de tout le royaume de Kent pour assister à ce spectacle étrange d'un descendant d'Odin abandonnant le culte de ses ancêtres.

AUGUSTIN, PREMIER ÉVÊQUE DE CANTORBÉRY

L'exemple donné par Ethelbert amena aussitôt de très nombreuses conversions, et l'Evangile fit de rapides progrès dans le Kent. En réalité, dès cette époque, une nouvelle Eglise était fondée. Bientôt le petit sanctuaire de Saint-Martin devint insuffisant : il fallut songer à des fondations nouvelles. Le roi, de plus en plus pénétré de respect et de dévouement pour la foi qu'il venait d'embrasser, voulut donner un gage éclatant de sa pieuse humilité en abandonnant à Augustin son propre palais dans la ville de Cantorbéry. A côté de la demeure du roi, transformée en monastère, et sur le site d'une vieille église du temps des Romains, on commença à construire une basilique destinée à devenir, sous le nom d'église du Christ (Christ-Church), la métropole de l'Angleterre.

Cependant l'été de 597 touchait à sa fin. La nouvelle chrétienté présentait déjà assez de garanties de solidité pour qu'on songeât à lui don-

ner son couronnement nécessaire. Selon les instructions du Pape, Augustin devait se faire consacrer évêque. Il vint donc en Gaule et reçut l'onction des mains de Virgile, archevêque d'Arles, qui avait le pas sur les autres évêques de France, en sa qualité de légat du Saint-Siège. Il rentra aussitôt après à Cantorbéry.

Une grande joie attendait le nouvel évêque à son arrivée sur le sol de l'Angleterre. Dix mille Anglais étaient à la veille de recevoir le baptême. Administrer le baptême à la fois à une telle foule n'était pas chose facile. Voici le moyen qu'on employa. Les dix mille Saxons furent réunis sur les bords de la Swale, petit bras de mer qui sépare du Kent l'île marécageuse de Sheppey, puis, à un signal, tous entrèrent dans l'eau. Là, dirigés par Augustin et les moines, deux par deux, ils se baptisèrent les uns les autres.

RAPPORTS AVEC ROME

Augustin se hâta de renseigner le Pape sur les merveilles accomplies en Angleterre, et, dans le courant de 598, il envoya à Rome deux de ses collaborateurs, le prêtre Laurent et le moine Pierre. Aussitôt le Pape fit proclamer la bonne nouvelle dans toute l'Église; en même temps, il écrivait à la reine Berthe pour lui marquer sa reconnaissance.

Les envoyés d'Augustin avaient demandé au Pape de nouveaux ouvriers pour l'évangélisation de l'Angleterre. Douze moines se proposèrent aussitôt. De ce nombre, Mellitus, qui fonda plus tard le siège de Londres; Justus, qui fondera celui de Rochester, et enfin Paulin, qui aura la gloire de rétablir l'évêché d'York et de porter la foi dans le Northumberland. Quand, le 22 juin 601, ces missionnaires quittèrent Rome, le Pape les chargea de présents et d'aumônes et leur remit, pour Augustin et ses prêtres, des vases sacrés, des chapes, des chasubles de soie et d'or, des reliques, des livres et de précieux manuscrits. Laurent et Mellitus emportaient aussi de nombreuses missives pour l'Angleterre : la plus importante était une lettre ouverte pour Augustin, accompagnant l'envoi du *pallium*, constituant le nouvel évêque primat d'Angleterre et réglant la division de la jeune Eglise en provinces ecclésiastiques. Grégoire profita également de l'occasion pour écrire au roi Ethelbert et pour faire connaître la solution qu'il avait donnée à plusieurs questions de détail encore pendantes touchant la liturgie, la conversion des infidèles, la diversité des rites dans la célébration des saints Mystères, l'organisation de la maison épiscopale, etc. Ainsi, tout était réglé par le Pape, et c'était comme une charte d'organisation que la colonie nouvelle apportait de Rome à l'Église d'Angleterre.

ESSAI DE RAPPROCHEMENT AVEC L'ÉGLISE GALLOISE

A cette même époque, Augustin essaya d'un rapprochement avec l'Eglise galloise, séparée de Rome par un schisme. Mais les Bretons lui opposèrent une résistance jalouse et obstinée.

Il réussit toutefois à obtenir que les principaux évêques et docteurs gallois tiendraient une conférence publique avec lui. Augustin commença, non par réclamer la suprématie personnelle que le Pape lui avait concédée, mais par exhorter les chrétiens celtiques à vivre dans la paix catholique avec lui et à unir leurs efforts aux siens pour évangéliser les Saxons. Rien ne réussit à fléchir les Bretons. Après une contestation aussi longue que laborieuse, Augustin dit enfin : « Prions Dieu, qui fait habiter ensemble les unanimes, de nous montrer par des signes célestes quelles traditions on doit suivre. Qu'on amène un malade, et celui dont les prières l'auront guéri sera celui dont la foi devra être suivie. » Les Bretons consentirent à contre-cœur : on amena un Anglo-Saxon aveugle que les évêques celtes ne purent guérir. Alors Augustin s'agenouilla et pria Dieu d'éclairer la conscience des infidèles en rendant la vie à cet homme. Aussitôt l'aveugle recouvra la vue. Les Bretons furent d'abord touchés; ils reconnurent qu'Augustin marchait dans la voie de la justice et de la vérité, mais ils dirent qu'ils ne pouvaient renoncer à leurs vieilles coutumes sans le consentement de leur peuple et demandèrent une seconde assemblée où leurs députés seraient plus nombreux.

Cette seconde conférence eut bientôt lieu. Augustin s'y trouva en présence de sept évêques bretons et des plus savants docteurs du monastère de Bangor. Les Bretons ne voulurent rien entendre et la conférence fut rompue; elle se termina par ces avertissements prophétiques d'Augustin : « Vous ne voulez pas accepter la paix que vous offrent des frères, vous aurez la guerre que vous feront des ennemis. » Sur cette menace, on se sépara. Quelques années après, le massacre des moines de Bangor par le farouche Ethelfrid ne vérifiait que trop la prédiction de l'archevêque.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT D'AUGUSTIN

De retour à Cantorbéry, Augustin reprit son apostolat. Le zèle de l'apôtre ne se borna pas à évangéliser le royaume de Kent; s'il faut en croire les traditions du XI^e^ siècle, il parcourut l'Angleterre du Nord au Sud, prêchant la parole de Dieu et baptisant des milliers d'infidèles.

Mais ces prédications constantes et ces longs voyages avaient profondément altéré la santé d'Augustin. Le Saint déjà touchait à la fin de sa carrière. Il jugea donc que le moment était venu de désigner son successeur, et son choix se porta sur Laurent, son fidèle compagnon.

Le grand et saint Pontife Grégoire était mort dès le commencement de 605, et, deux mois après, Augustin le suivait dans la tombe. Il fut enterré, suivant la coutume romaine, sur le bord de la voie publique, près de la route qui conduisait de Cantorbéry à la mer, dans l'église abbatiale encore inachevée qui garda son nom.

En 613, on transféra ses reliques dans la ville et on les déposa sous le porche Nord de la cathédrale.

En 1221, le chef du Saint fut mis dans une châsse enrichie d'or et de pierreries, les autres ossements furent enfermés dans un tombeau de marbre richement sculpté, et les choses restèrent en cet état jusqu'à la démolition des monastères en Angleterre.

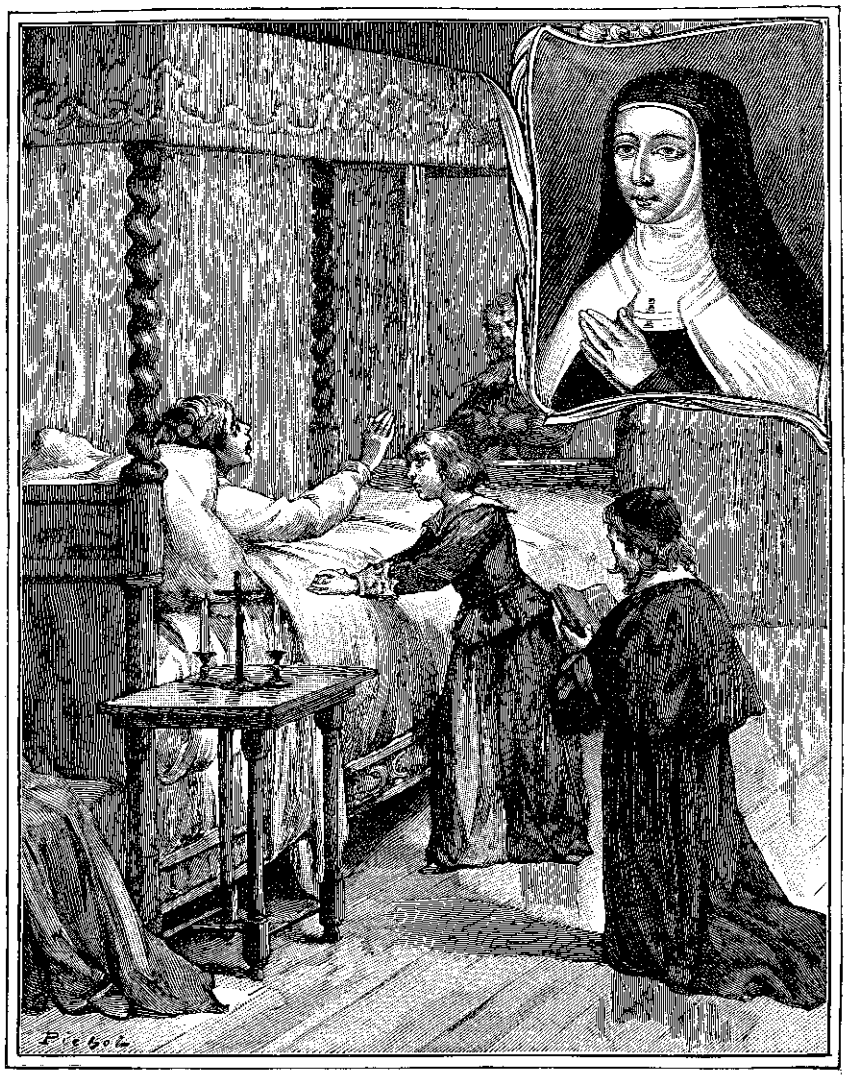
Le Concile de Clovesho, tenu en 747, décréta que saint Augustin aurait la première place après saint Grégoire dans la liturgie saxonne, et que le jour anniversaire de sa mort serait jour férié dans les églises et dans les monastères.

SOURCES CONSULTÉES

Saint Augustin de Canterbury et ses compagnons, par le R. P. Brou, S. J. — *Les moines d'Occident*, par le comte de Montalembert.

LA VÉNERABLE MARGUERITE DU SAINT-SACREMENT

Carmélite de Beaune (1619-1648).



La mére de la Vénérable, sur son lit d'agonie, dit à Marguerite : « Je vais demander à Dieu que tu sois bientôt fille de sainte Thérèse. »

PREMIÈRES ANNÉES — PRÉVENUE DE LA GRACE

Marguerite Parigot naquit à Beaune, le 7 février 1619, de « noble homme » Pierre Parigot, « bourgeois », et de dame Jeanne Bataille, tous deux de situation aisée et de forte piété. On la baptisa le même jour, selon la coutume, et, sans retard, Dieu commença en elle son œuvre. Sans être de ces saints qui semblent être nés tels, tant la grâce se montre en eux prévenante, et qui, du premier coup, parviennent au sommet de la perfection, Marguerite fut cependant l'objet, dès le berceau, des prédilections divines. Elle connut de l'enfance tous les charmes sans en avoir les faiblesses, et se porta, comme d'instinct, aux plus nobles vertus. Elle marchait à peine qu'elle amenait déjà chez elle deux petits pauvres et demandait à sa mère de les adopter. Elle priait comme d'autres chantent et rient, et, la nuit même, quand tout le monde dormait, elle sortait de son petit lit, s'agenouillait, pieds nus, sur le pavé de sa chambre et, pendant de longues heures, s'absorbait dans l'oraison. Une de ses maîtresses la vit souvent, à l'église, rester à genoux et immobile, devant l'image de la Vierge ou du Crucifix, pendant deux heures de suite. Elle aimait plus que tout la pureté. A une petite cousine de son âge qui l'embrassait : « Cessez de me baiser, dit-elle, car mon bon ange en serait jaloux. »

Elle avait constamment présente à l'esprit la pensée de Dieu, et jamais on ne la vit légère ou dissipée.

Les jeux profanes lui répugnaient. On l'avait déguisée à l'occasion du carnaval; elle en parut toute triste, pensant que cela devait être désagréable à Dieu et choquant pour son bon ange. Au contraire, ce lui était une joie sans pareille de se costumer en vierge ou en ange adorateur, pour les processions. Son recueillement était alors extraordinaire. Une année, elle entra en ravissement à l'approche de la Sainte Hostie; toute la foule en fut témoin, et plusieurs coups d'arquebuses, déchargés à côté d'elle, ne l'arrachèrent pas à sa contemplation.

En classe, elle était, on le devine, un modèle pour toutes ses compagnes; son exactitude, sa bonne tenue, son silence, son attention aux leçons, sa facilité à les retenir et à les expliquer aux autres, surtout le zèle qu'elle apportait à l'étude et à l'enseignement du catéchisme, l'avaient fait surnommer la « petite régente ». Par humilité, elle implora et obtint la faveur de rester parmi les écolières pauvres.

Quoique enfant, elle était assidue à l'hôpital, et on la vit un jour, pour vaincre une répugnance naturelle, porter à sa bouche le vomissement rejeté par un malade.

La seule faute qu'elle ait commise pendant ses premières années fut un léger mensonge. Elle s'en rendit coupable pour tirer d'embarras une domestique en défaut. Vingt ans plus tard, elle ne l'avait pas oublié et l'expiait encore par de rudes pénitences.

Le démon, jaloux d'une vertu si précoce, ne tarda pas à la tourmenter; à son corps il infligea des souffrances aussi violentes qu'inexplicables; dans son âme, il fit naître toutes sortes de tristesses et de peines. Des unes et des autres, la prière prolongée avait seule raison.

Telle était Marguerite Parigot quand, âgée d'un peu plus de onze ans, elle vint dire à sa mère : « Je veux être Carmélite ». La mère chrétienne fut ravie de cette nouvelle et, quelques mois plus tard, sur son lit d'agonie, elle laissait à sa fille ces suprêmes paroles : « Je meurs, mais je vais prier Dieu pour toi et lui demander que tu sois bientôt fille de sainte Thérèse. »

Aussitôt que sa mère eut rendu le dernier soupir, Marguerite alla à l'église, se prosterna devant la statue de la Très Sainte Vierge et lui voua sa personne et sa vie. Le 23 septembre 1630, le jour même des funérailles, elle venait, en effet, vêtue d'une petite robe de soie grise et noire et accompagnée de son oncle, prieur de Saint-Etienne, frapper aux portes des Carmélites de Beaune. Elles furent largement ouvertes à la petite postulante de onze ans et demi.

CARMÉLITE

C'est dans le salon de la célèbre Mme Acarie que fut décidée, le 27 juillet 1602, la question, depuis longtemps à l'étude, de l'introduction en France des Carmélites déchaussées, de la Réforme de sainte Thérèse. M. de Bérulle, plus tard cardinal, à la tête d'une petite caravane de prêtres et de pieux laïques, partit pour l'Espagne, avec la mission d'en ramener six religieuses, dont deux Mères formées par sainte Thérèse elle-même. La chose était possible, car la grande réformatrice n'était morte que depuis vingt ans. Après un voyage de près de deux ans et des difficultés inouïes, on vit enfin arriver à Paris les deux Mères, Anne de Jésus et Anne de Saint-Barthélemy, et leurs quatre compagnes. Elles prirent possession, le 18 octobre 1604, du monastère de l'Incarnation, plus connu sous le nom de « Grand Couvent ». Sans retard, les vocations affluèrent, âmes éprises du noble idéal de la souffrance et de l'expiation, que ne retinrent ni la jeunesse, ni la grandeur du nom, ni la splendeur de la fortune. Mme Acarie y envoya ses trois filles, avant d'y venir elle-même et d'y illustrer le nom de Marie de l'Incarnation, Mme de Fontaines, Mme de Bérulle et vingt autres.

Le « Grand Couvent » essaima bientôt à Pontoise, à Dijon, où sainte Chantal faillit entrer; enfin à Beaune, en 1619, l'année même de la naissance de Marguerite. C'est Léonard Bataille, oncle maternel de cette dernière, qui reçut la nouvelle communauté dans son prieuré de Saint-Etienne. Elle n'était pas encore installée que le bon prieur apportait sa petite nièce à la supérieure et la lui offrait, bien qu'elle n'eût que six mois, comme future Carmélite.

Onze ans s'étaient écoulés depuis cette date, et l'oblation venait de se renouveler, mais consciente cette fois, et toute spontanée. Mère Elisabeth, la prieure d'alors, reçut l'enfant des mains de son oncle, mais, apprenant qu'elle n'avait pas encore fait sa Première Communion, elle se hâta, le jour même, de lui faire subir un examen sur les principaux mystères de la religion et, en particulier, sur la Sainte Eucharistie. L'interrogatoire dura deux heures, et les réponses furent à la fois si nettes et empreintes d'une telle piété qu'on ne douta pas que l'enfant n'eût été instruite et préparée par Dieu même.

Le lendemain, Léonard Bataille célébra la messe et donna la communion à sa nièce qui, pendant toute la journée, resta dans une sorte de ravissement surnaturel. Enfin, quelques jours plus tard, Pierre Parigot venait confirmer lui-même, de façon solennelle, l'abandon qu'il faisait de sa fille à l'Ordre du Carmel, et Marguerite prenait le nom de Marguerite du Saint-Sacrement.

LE NOVICIAT — L'ENFER DÉCHAÎNÉ GUÉRISON MERVEILLEUSE

Les grâces extraordinaires vinrent vite; les épreuves aussi. A peine au seuil du noviciat, Notre-Seigneur fit connaître à sa petite servante qu'il la voulait désormais tout entière appliquée au mystère de sa divine enfance, « l'enfermant, ainsi qu'elle-même s'est exprimée, dans le cercle des douze premières années de sa vie, comme dans une citadelle d'où il ne lui permettait pas de sortir ». C'était définir, à l'avance, par le trait essentiel, la sainteté et la mission future de Marguerite.

Cela ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de s'adonner très généreusement à la pratique des vertus religieuses, de l'oraison surtout. A dater de ce jour, sa vie n'est plus qu'une incessante prière. Les démons s'en irritent et tentent, par tous moyens, de l'arracher à son recueillement. Ils lui inspirent un vif désir de divertissement et un intolérable dégoût du silence. Même ils lui apparaissent, dans sa cellule, sous les formes les plus effrayantes, la saisissent à la gorge, la jettent à terre et la piétinent, mais elle les chasse en prononçant le nom de Jésus.

Alors commence pour elle un long et mystérieux martyre, aux formes si étranges qu'on n'a pu y voir, avec les médecins qui la soignèrent, avec ses directeurs spirituels, avec les juges du procès de béatification, qu'une intervention diabolique. Assoupissements prolongés, paralysies totales, alourdissements du corps tels qu'on ne

pouvait plus la remuer, convulsions de tous les membres, contractions douloureuses se succèdent, presque sans interruption, pendant l'année 1631. Au milieu de ces souffrances, des cauchemars et des apparitions horribles de fantômes et de monstres, qui déconcertent les chirurgiens. On décide de la trépaner; elle se laisse faire et supporte son supplice sans proférer une plainte et sans se départir un instant de sa sérénité. Le cerveau est reconnu indemne, et les maitres de la science déclarent ne découvrir aucune cause naturelle à la maladie.

C'est alors que la Mère prieure eut l'idée, après avoir déposé sur elle le camail du P. de Bérulle, mort depuis deux ans, de lui commander, au nom de l'obéissance, de guérir à l'instant et de ne plus retomber dans sa maladie. Il en fut ainsi fait et la Sœur se leva aussitôt. De son mal rien ne lui resta désormais, sinon une douleur cuisante dans la tête, suite de la trépanation. Elle la ressentit pendant tout le reste de sa vie, mais elle sut, à force de foi et d'amour, s'en faire une amie.

Le danger pour cette jeune âme, que Dieu conduisait par des voies si extraordinaires, pouvait venir de l'orgueil. La maîtresse des novices le comprit; aussi mit-elle tout son soin à l'humilier, lui répétant souvent qu'elle n'était qu'un être de misère, incapable de faire une religieuse même médiocre. Un jour, toujours dans le but de l'abaisser, elle lui dit en pleine récréation : « Sœur Marguerite, racontez-nous tout ce que vous savez. »

La pauvre enfant s'exécuta aussitôt, de la meilleure grâce du monde, et, pendant trois semaines consécutives, émerveilla la communauté par l'étendue et la variété inouïe de ses connaissances. La Mère maîtresse n'en revenait pas.

Pour éprouver plus encore son humilité, on la laissait parfois se préparer longuement à la sainte communion et, le moment venu de la recevoir, on la lui interdisait sans explication. Et comme ses compagnes, sur ordre de la maîtresse, essayaient de tirer d'elle quelque parole de plainte : « La Mère Marie sait mieux que moi ce qui me convient », leur répondait-elle.

LES NOCES MYSTIQUES

Les faveurs surnaturelles vont se multipliant dans la mesure où grandit la sainteté de la petite Sœur. Le 2 août 1631, tandis qu'elle est à l'infirmerie, recueillie et priante, elle pousse soudain un cri de joie. La Mère prieure lui en demande la cause : « C'est que la Sainte Vierge vient de me donner Jésus naissant, lui répond-elle; il est là, près de moi, il met en moi la pureté qu'il faut pour communier. » Une autre fois, elle est appelée à baiser le saint Enfant Jésus que la Vierge dépose dans ses bras. Elle jouit habituellement de la vue des saints qui ont le plus familièrement aimé Notre-Seigneur, saint François d'Assise, sainte Claire, saint Benoît, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, etc.

Le 21 novembre de la même année, elle est admise à prononcer ses vœux simples. A la vue de toutes les Sœurs, elle s'élève au-dessus de terre, et Notre Seigneur, en retour du don qu'elle lui fait d'elle-même, l'accepte comme son épouse; il lui passe au doigt l'anneau mystique, et, désormais, elle ne signera plus que « l'Epouse de Jésus ».

Une nuit, elle s'éveille en sursaut et apprend, par révélation, que sa sœur Geneviève, qu'elle aimait tendrement, se meurt, à cette heure même, de la peste. Le fait fut plus tard reconnu exact.

Le 7 février 1632, treizième anniversaire de sa naissance, elle est transportée en esprit devant la cour céleste, et Notre-Seigneur, la montrant aux Bienheureux, leur dit: « Voici ma petite épouse que j'ai choisie pour honorer les divers états par lesquels je suis passé, dans mon humanité, et pour prendre sur elle, en mon lieu et place, les fautes des pécheurs. » Sans retard, elle se mit à pratiquer toutes sortes d'austérités que ses supérieurs lui interdirent d'abord, mais qu'ils finirent par lui permettre, sur l'ordre de Dieu.

Elle avait le don de discerner les esprits et de lire au fond des consciences. Le voisinage d'une âme en état de péché la rendait malade.

Un jour que la maîtresse des novices avait cru bon, pour ne pas prolonger son jeûne, de la priver de la sainte communion, elles s'en furent toutes deux dans l'ermitage situé au fond du jardin. Tout à coup, on entend un bruit délicieux de cimbales et des chants harmonieux; l'enfant tombe à genoux, et Notre-Seigneur apparaît revêtu des ornements sacerdotaux et tenant en main la Sainte Hostie. Il la communie en disant: « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » Puis la vision disparaît, laissant après elle une odeur suave et un parfum léger.

LA DOULOUREUSE PASSION

Nous touchons à un côté de la vie de notre Vénérable qui, sans doute, excitera le sourire des mondains, mais les fidèles se souviendront, en le lisant, que Dieu est admirable dans ses saints.

De mars à octobre 1632, la Sœur Marguerite revécut sensiblement en elle-même toutes les scènes de la Passion, éprouva pour son propre compte les douleurs endurées jadis par Notre-Seigneur et apparut extérieurement à ses Sœurs dans l'état où le divin Maître s'était montré aux Juifs d'autrefois. C'est d'abord l'agonie au Jardin des Oliviers, puis l'arrestation et l'enchaînement, puis la chute du Cédron, puis le soufflet chez Caïphe, puis la flagellation, le couronnement d'épines, la montée du Calvaire, les chutes et la mort sur la croix. Au moment de la mort, Marguerite se releva d'une longue prostration, se tint droite, étendit les bras, plaça ses pieds l'un sur l'autre, s'éleva d'un mètre au-dessus du sol et resta suspendue, la tête inclinée et semblable à un cadavre, pendant l'espace d'un quart d'heure. C'était le Vendredi-Saint de l'année 1632.

Après les états de la Passion, ce furent ceux de la Sainte Enfance qu'elle expérimenta. Elle prit, à un moment donné, les apparences d'un enfant nouveau-né et devint incapable de se mouvoir et de parler, comme l'Enfant Jésus dans sa crèche. En cet état, elle reçut de Dieu l'ordre de prier pour les besoins de la France et de demander, pour le roi Louis XIII et pour la reine, un dauphin; ce qu'elle fit de grand cœur.

Tous ces états surprenants furent, est-il besoin de le dire, minutieusement examinés au fur et à mesure qu'ils se produisaient par l'autorité ecclésiastique. A l'unanimité, les théologiens les plus difficiles et les plus clairvoyants y reconnurent l'œuvre de Dieu. Seulement, on prescrivit aux supérieurs de tenir la Sœur Marguerite à l'abri de toute curiosité indiscrète. L'ordre fut rigoureusement observé pendant plus de treize ans.

PROFESSION PERPÉTUELLE

Ce qu'il faudrait exposer en détail, dans l'histoire de Marguerite, parce que c'est ce qui la ren-

dait le plus agréable à Dieu, c'est sa vie toute de régularité, de silence, de travail et d'immolation. Les grâces extraordinaires dont elle fut comblée n'y furent jamais un obstacle, et elle resta constamment un modèle achevé des plus humbles vertus.

Le 25 mai 1634, Dieu lui révéla qu'un nouveau martyre allait commencer pour elle. Elle devrait, par esprit d'expiation, expérimenter successivement en elle les supplices endurés par les martyrs de tous les âges, sans toutefois verser son sang. Le fait se vérifia, en effet, et, chaque jour, pendant quinze mois ininterrompus, ses Sœurs la virent lutter contre les souffrances les plus atroces, qu'aucune cause apparente ne pouvait expliquer. Jamais, d'ailleurs, elle ne se départit de sa bonne humeur. Elle alla jusqu'à perdre, pour de longs mois, l'usage du boire et du manger, et la Sœur infirmière qui la soignait a certifié qu'il s'exhalait alors de sa bouche un parfum tout céleste.

C'est au plus fort de ce combat que, le 15 juin 1634, elle fit sa profession perpétuelle. Tout autant que sa ferveur, les grâces qu'elle reçut en ce jour furent exceptionnelles. Le Saint Enfant Jésus et les Saints Innocents l'assistèrent dans son sacrifice, et, au moment où elle se prosterna sur la dalle, son corps devint lumineux à en éclairer toute la chapelle.

La nuit de Noël de cette même année 1634, elle sentit son corps momentanément délivré de toute souffrance et elle reçut de Dieu la promesse qu'elle ne mourrait pas avant qu'il eût été donné un fils à Louis XIII et à Anne d'Autriche.

« LA FAMILLE DE L'ENFANT JÉSUS » ET « LA PETITE CHAPELLE »

La France, fatiguée déjà par les luttes soutenues contre les protestants, était alors aux prises avec l'étranger. Richelieu menait la campagne contre la puissante maison d'Autriche, et ses armées, qui devaient remporter plus tard un si complet triomphe, en étaient encore aux revers du début. Le sol français était partiellement envahi par les Impériaux qui menaçaient Paris.

Sœur Marguerite reçut de Notre-Seigneur l'ordre de prier et de faire pénitence pour la patrie. Il lui demanda en outre d'établir au Carmel de Beaune le siège d'une Association pieuse qu'elle fonderait en l'honneur de sa Sainte Enfance, promettant de bénir et de protéger le royaume si on s'y inscrivait nombreux. La fondation eut lieu, et Sœur Marguerite n'eut dès lors rien de plus à cœur que de lui recruter des adhérents et de susciter par elle un vaste mouvement de prières.

Un des résultats les plus heureux de cette sainte croisade fut la naissance, le 2 septembre 1637, d'un dauphin qui devait être Louis XIV. On lui donna au baptême le nom de « Dieudonné », et sa mère, reconnaissante, envoya au Carmel de Beaune un précieux ex-voto. Sœur Marguerite avait connu, bien avant qu'il se produisit, le joyeux événement.

L'Association, une fois constituée, on érigea, toujours sur la demande de l'Enfant Jésus, un petit sanctuaire où viendraient prier ses membres. Achevé le 24 août 1739, les pieux pèlerins commencèrent à y affluer et des faveurs de toutes sortes y furent sans retard obtenues.

DERNIÈRES ANNÉES — AGONIE ET MORT

Quant à la Sœur Marguerite, malgré le bruit qui se faisait autour de la « Petite Chapelle » et les grâces signalées que l'Enfant divin y prodiguait, elle restait toujours aussi cachée au monde, aussi humble et aussi mortifiée. Notre-Seigneur ne cessait pas non plus de la favoriser de ses dons.

Un jour que la Mère prieure l'avait prise à part et lui faisait raconter les grâces dont elle avait été l'objet pendant la journée, une admirable lumière remplit la chambre où elles se trouvaient, et, quoique il fît nuit noire au dehors, on se serait cru en plein midi.

Sa santé allait de plus en plus déclinant; les souffrances de toutes sortes qu'elle continuait d'endurer achevaient de l'ébranler, d'autant plus que la pauvre Sœur ne prenait plus aucune nourriture. Aussi la pensée de la mort lui devint-elle plus familière: elle s'y préparait avec une joie sereine, indifférente à tout ce qui était de la terre et semblant ne plus vivre que pour le ciel. Elle atteignit ainsi l'année 1648.

Le 8 mars, après avoir fait la sainte communion, elle fut prise d'une faiblesse telle que les médecins crurent la mort imminente. La Mère prieure l'en avertit, et la Sœur voulut recevoir à genoux cette précieuse nouvelle. Saisie alors d'un sentiment très vif de son indignité, elle demanda qu'on lui rappelât toutes les fautes de sa vie pour l'aider à préparer sa dernière confession. Le ressouvenir du petit mensonge commis pendant son enfance la torturait.

La crise se calma cependant peu à peu, et de longs jours lui furent encore donnés pendant lesquels elle acheva de se sanctifier dans la souffrance. Des vomissements fréquents lui rendaient parfois impossible la communion. Comme son infirmière la plaignait: « Ma Sœur, lui dit-elle, ce serait trop de bien à la fois d'avoir la grâce de souffrir et celle de communier. »

Le 17 avril, elle fit avec force larmes sa confession générale qu'elle préparait depuis longtemps, renouvela ses vœux, demanda pardon à toute la communauté et reçut l'Extrême-Onction.

Enfin, le 26 mai suivant, vers 8 heures du matin, le saint Enfant Jésus, accompagné des Saints Innocents et d'une multitude d'anges, vint la chercher; elle renouvela alors son acte de contrition, reçut une dernière absolution et, souriante, elle partit pour le ciel. Elle était entrée depuis trois mois dans sa trentième année et avait passé dix-huit ans au Carmel.

Sa cause fut définitivement introduite et acceptée à Rome en 1873. Depuis lors, le procès de béatification a suivi son cours régulier. En décembre 1905, le Saint-Père Pie X a solennellement décrété que la Sœur Marguerite avait pratiqué à un degré héroïque les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité ainsi que les vertus cardinales de prudence, de justice, de force et de tempérance. Espérons que la question des miracles sera bientôt tranchée et que la petite « Espouse de Jésus » sera prochainement déclarée Bienheureuse.

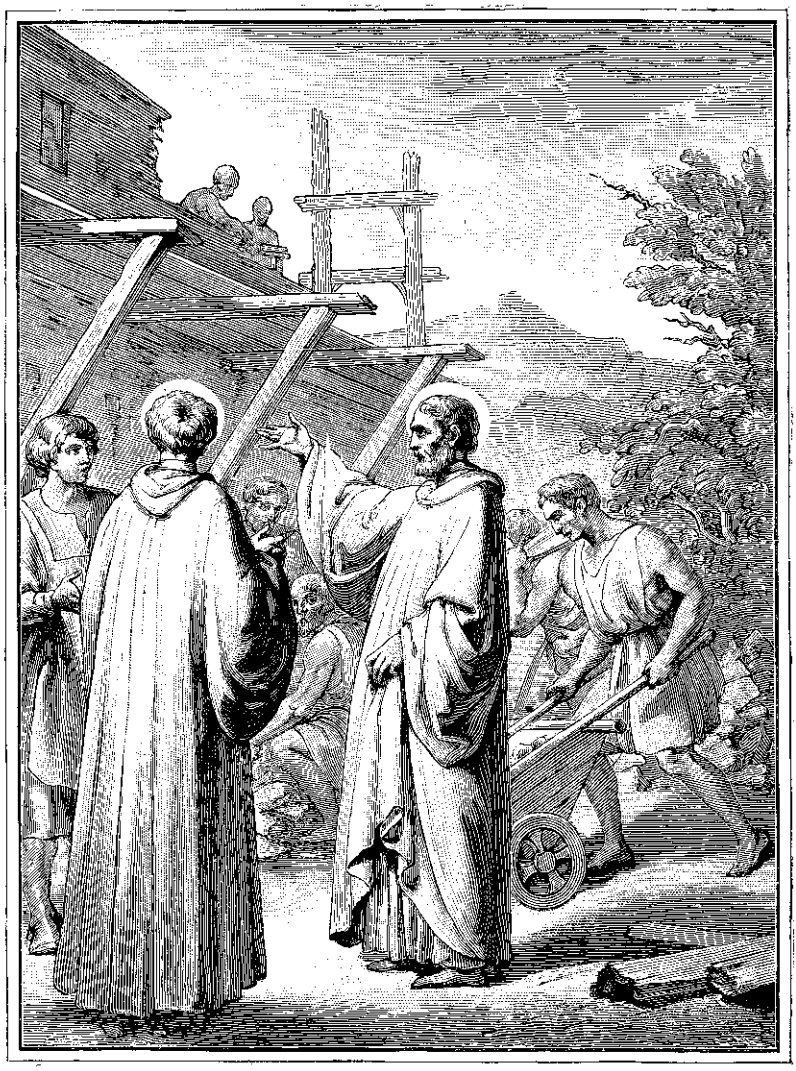
SOURCES

Documents réunis et soumis à Rome, par l'évêque de Dijon, pour l'introduction de la cause. *Histoire de la Vénérable Marguerite du Saint-Sacrement*, par l'abbé Deberre, docteur es lettres. Poussielgue, 1907. C'est une vie critique, du plus haut intérêt, que Mgr Dadolle, évêque de Dijon, a daigné honorer d'une approbation la plus expressément laudative. — *Vie de la Vénérable*, par M. de Cissey. — On peut aussi consulter la vie écrite par Mgr Fliche.

SAINT GOND

Abbé, VII^e siècle.

Fête le 26 mai.



Saint Wandrille et saint Gond président à la construction du monastère de Fontenelle.

NOBLE ORIGINE

SAINT Gond, qu'on appelle aussi, par une mutation de syllabe assez fréquente en Franche-Comté, saint Gand, ou bien, par une servile traduction de son nom latin Godo, saint Godon, appartient par sa naissance à la Lorraine, par sa formation monastique à la Suisse et à la Franche-Comté, par ses travaux à la Normandie, par sa fondation, sa mort et ses reliques au diocèse de Troyes. Et cependant la Lorraine et la Suisse semblent avoir oublié sa mémoire ; son culte a perdu en Franche-Comté son antique splendeur; à Troyes même on considère presque avec étonnement l'ancien vitrail qui le représente à la cinquième fenêtre du côté de l'Evangile, dans la splendide cathédrale.

Gond appartient à une des premières familles des leudes d'Austrasie. Nous aurons tout dit quand nous aurons expliqué qu'il

était neveu de ce saint Wandrille, parent de saint Pépin de Landen, dont la retraite dans la solitude avait tant contristé Dagobert et toute sa cour.

Gond, lui, ne paraît pas avoir connu le monde et ses séductions. Il semble bien, en effet, qu'il se retira tout jeune auprès de son saint oncle, dans l'abbaye de Romainmôtier.

Cette abbaye, fondée par saint Romain et saint Lupicin, était sœur de celle de Condat et de celle de Lauconne ; mais elle avait échangé depuis plus d'un demi-siècle l'antique règle de Tarnate contre celle de saint Benoît, alors dans toute sa sévérité primitive. Wandrille, après avoir pratiqué durant quelque temps la vie érémitique dans la haute vallée du Doubs, non loin du tombeau de saint Ursanne, fit un court séjour au monastère de Bobbio, où il s'enthousiasma pour la mémoire du fondateur, saint Colomban. Désireux de faire un pèlerinage en Irlande, il s'était arrêté à Romainmôtier, et, admis à l'hospitalité, il avait connu par inspiration divine que le Seigneur l'avait amené dans ce monastère pour qu'il en embrassât l'observance.

La règle qu'on y pratiquait alors était d'une si grande austérité que le poisson n'était permis qu'aux hôtes et aux malades ; la fraternité y était si parfaite que, selon le vieil historien, les moines ne se distinguaient l'un de l'autre que par la possession de leur nom et n'avaient que ce nom qui leur appartînt en propre. Aussi Wandrille passa-t-il dix ans à Romainmôtier, comblé de grâces surnaturelles, admirable par son humilité et sa soumission.

On pense que c'est peu après son arrivée qu'il appela auprès de lui, pour le faire recevoir comme enfant oblat, son neveu, qui devait être âgé alors de huit à dix ans.

A l'école des saints moines du Jura, encore tout imprégnés du zèle de leurs fondateurs, Gond marcha à pas de géant sur les traces de son saint parent.

Il y avait dix ans que Wandrille édifiait les religieux de Romainmôtier lorsqu'il se sentit de nouveau pressé du désir de visiter la terre d'Irlande, patrie de saint Patrice et de saint Colomban. Du reste, son humilité souffrait des marques de vénération que sa sainteté lui attirait de la part de ses frères, et il désirait s'y soustraire en se retirant dans la solitude; nous verrons bientôt saint Gond agir ainsi en se séparant de son oncle.

FONDATION DE L'ABBAYE DE FONTENELLE

Wandrille, accompagné de son neveu, alors un jeune moine d'une vingtaine d'années, sortit donc de Romainmôtier, béni par son abbé, et, traversant la chaîne du Jura, il se dirigea vers la mer.

Déjà il était arrivé en Neustrie et il se disposait à accomplir le pèlerinage dont le désir le tourmentait depuis si longtemps, mais Dieu en avait décidé autrement. Comment l'évêque de Rouen, saint Ouen, connut-il les deux étrangers ? Les actes de nos Saints ne nous l'apprennent pas ; on peut penser que ce saint évêque. qui était l'ami de saint Eloi, connaissait au moins de réputation un personnage qui avait tenu à la cour d'Austrasie un rang aussi élevé que Wandrille. En tout cas, visiblement inspiré de Dieu, l'évêque s'opposa à l'embarquement des voyageurs ; il leur interdit de quitter son diocèse ; il alla plus loin et contraignit saint Wandrille à recevoir les Ordres sacrés; il le fait ordonner prêtre par son ami, saint Omer, évêque de Thérouanne, et il l'installe, avec son neveu, dans un vaste domaine inculte que lui donne le maire du palais Erchinoald. Ce domaine s'appelait les Fontenelles.

Il semblait à Wandrille et à Gond qu'ils allaient maintenant pouvoir renouveler, dans cette vaste forêt de Normandie, les merveilles de la vie solitaire des premiers Pères du Jura dont tant de fois le récit les avait émerveillés, au cours de leur séjour à Romainmôtier. Ainsi d'ailleurs commencèrent bien des grands monastères des Gaules.

Le domaine où Wandrille et Gond venaient de s'établir était complètement inculte ; il appartenait au fisc royal. On y voyait encore, sous les ronces et les halliers, les ruines d'une ancienne villa détruite par les invasions. « Une fontaine, dit Dom Benoît, connue des oiseaux du ciel et des bêtes fauves qui venaient y boire, troublait seule de son murmure le silence de ce désert et servait à désigner ce lieu » ; on l'appelait en effet Fontenelle. Les deux Saints se construisirent une hutte de branchages et ils se mirent à vaquer en paix à la contemplation et aux pieux exercices. Mais malgré leur humilité, leur réputation ne tarda pas à s'étendre ; saint Ouen n'avait pas manqué de la divulguer ; Erchinoald, qui leur avait fait ce riche don, n'était point tenu non plus à garder le secret. Bientôt, on accourut en foule ; c'étaient des âmes pieuses qui venaient consulter les amis de Dieu et s'enquérir auprès d'eux des voies du salut ; c'étaient des âmes inquiètes qui venaient solliciter le secours de leurs prières ; c'étaient des malades qui venaient implorer ces étrangers qu'on appelait déjà des thaumaturges.

Comme il avait cédé à la volonté de Dieu en restant à Romainmôtier, comme il avait encore obéi à l'appel surnaturel en s'établissant à Fontenelle, Wandrille se soumit. Bientôt ce ne furent plus seulement des visiteurs de passage qu'il fallut accueillir, ce furent des âmes assoiffées de l'idéal monastique qui accoururent en foule pour se ranger sous la conduite de Wandrille. Fontenelle devenait, à son tour, à l'exemple de Condat, une thébaïde de petits ermitages, puis une abbaye si importante que, peu de temps après, il fallait élever quatre églises pour satisfaire aux besoins spirituels de ce lieu désert.

Comme son saint oncle, Gond n'avait pu voir sans une réelle peine, l'affluence des disciples troubler la paix de leur solitude. Comme lui, cependant, il se résigna humblement à être l'instrument de Dieu et à coopérer à la grande œuvre de civilisation chrétienne que la Providence confiait à son oncle, en Normandie. Il fut l'auxiliaire fidèle et dévoué de Wandrille, et on est en droit de le regarder comme le cofondateur de cette illustre abbaye, « destinée, comme dit l'abbé Darras, dans son *Histoire géné-*

rale de l'Eglise, à occuper, sous le nom populaire de son fondateur, saint Wandrille, une place si importante dans l'histoire ecclésiastique de France et de Normandie ».

Saccagée par les Normands, bientôt relevée de ses cendres, l'abbaye sera de nouveau détruite par la Révolution ; mais bientôt ses ruines retentiront de nouveau de la sainte psalmodie jusqu'au jour où, en 1901, une nouvelle persécution mettra à leur place une salle de théâtre. Ce n'est plus le fisc qui donne aux moines comme au temps où Wandrille et Gond recevaient Fontenelle des mains du maire du palais, Erchinoald ; c'est le fisc qui dépouille les moines pour les récompenser des incomparables services qu'ils ont rendus aux arts, aux lettres, à l'agriculture, au bonheur social.

VOYAGE A ROME — LE SAINT ENRICHIT SON ABBAYE DE MANUSCRITS ET DE RELIQUES

Fontenelle avait déjà pris une notable extension quand le saint abbé jugea bon d'enrichir son abbaye d'un trésor de reliques et de mettre une bibliothèque à la disposition de ses moines. Où trouver mieux des reliques qu'à Rome, cette terre classique des saints et des martyrs ? Où être mieux assuré que les livres de la Sainte Ecriture, les écrits des Pères et les vies des saints, seraient transcrits avec plus d'orthodoxie et de fidélité que dans la cité mère et maîtresse de l'univers chrétien ? C'était d'ailleurs le temps où l'Ordre bénédictin brillait de toute sa splendeur, où les fondations et les œuvres de saint Grégoire étaient encore dans la fraîcheur de leur primitif éclat. Saint Wandrille ne pouvait accomplir lui-même ce long voyage, retenu qu'il était par d'impérieux devoirs.

Il résolut donc d'envoyer son neveu à sa place. Saint Gond trouverait là une occasion de se sanctifier par ce pieux pèlerinage, en même temps qu'il se soustrairait au moins pour un temps à cette célébrité qui lui pesait tant. Il accueillit donc avec enthousiasme l'ordre de son oncle et prit le chemin de Rome.

Le pèlerinage *ad limina* n'était point alors une chose si considérable qu'on se l'imagine souvent ; les admirables voies tracées par les Romains subsistaient encore, et le voyage était si aisé que les Papes durent souvent prendre des mesures pour empêcher des pèlerinages trop fréquents pour les intérêts des populations, comme, par exemple, lorsqu'ils interdisent, sous peine d'excommunication, aux évêques des Gaules de venir à Rome, sans la permission du légat du Saint-Siège (l'archevêque d'Arles). Cette décision, qui date du pontificat de saint Innocent I^er^, est bien significative.

Le passage des Alpes était réduit aux dangers naturels. et les cols n'étaient point encore aux mains de ces bandes, ramassis de brigands, grossis des débris des troupes sarrasines, qui furent la terreur des voyageurs jusqu'au temps de saint Bernard de Menthon.

Quel chemin suivit notre Saint ? Il n'est pas téméraire de présumer qu'il profita de ce voyage pour rendre une pieuse visite à l'abbaye où il s'était formé à la vertu, et que, par suite, il alla, suivant la vallée de la Seine, traversant le mont Jura et stationnant à Romainmôtier, pénétrer en Italie par le col du Grand Saint-Bernard.

Les biographes contemporains, d'ailleurs très sobres de détails en ce qui concerne saint Gond, ne nous ont conservé aucun renseignement sur son voyage à Rome ; nous en ignorons l'époque précise, aussi bien que la durée ou le nombre des compagnons du Saint ; il est probable, en effet, que, conformément à l'usage monastique, le Saint ne voyageait pas seul (nous savons qu'un tel abus était blâmé au temps de saint Grégoire) ; néanmoins, il ne devait pas avoir plus d'un ou deux compagnons, car, outre que le voyage d'une troupe considérable eût été dispendieux et inutile, le fait eût été assez important pour n'avoir pas été omis par l'historien.

Quoi qu'il en soit, Gond ne paraît pas avoir séjourné longtemps à Rome. Bientôt il revenait, rapportant de précieuses reliques qu'on exposa à la vénération dans les quatre églises de l'abbaye, et d'inestimables manuscrits, qui furent le noyau d'une bibliothèque importante. On montre encore en Angleterre deux des manuscrits que saint Augustin de Cantorbéry ou ses disciples y apportèrent de Rome; je doute que la France ait été aussi conservatrice et qu'une de nos bibliothèques, privée ou publique, puisse se vanter de posséder un des manuscrits rapportés par saint Gond ; c'est ainsi que les révolutions ont anéanti souvent en quelques heures les trésors de science et d'art que les moines avaient mis si longtemps à amasser pour le plus grand profit du pays.

MORT DE SAINT WANDRILLE

Saint Wandrille demeura environ vingt-cinq ans à Fontenelle. Si nous prenons donc comme point de départ sa mort en 667, nous voyons qu'il a dû quitter Romainmôtier, avec saint Gond, vers l'an 642. Il y avait passé dix ans. Si, de plus, l'on tient compte qu'il était, lors de son entrée en religion, un jeune seigneur plein d'espérance et qu'il avait séjourné quelque temps, tant à Saint-Ursanne qu'à Bobbio, il faut donc admettre qu'il était né vers l'an 605. Ces renseignements sont utiles, car ils sont les seuls qui nous permettent d'établir approximativement une chronologie de la vie de saint Gond.

Celui-ci doit être né aux environs de l'an 622, ayant, ce qui est naturel, de quinze à vingt ans de moins que son oncle. Il entra vers l'an 633 comme enfant oblat à Romainmôtier. Si l'on tient compte que son voyage à Rome eut lieu lorsque le monastère de Fontenelle était déjà prospère, il faut le placer entre 650 et 655. Gond était donc âgé alors d'environ trente ans.

Lorsque saint Wandrille mourut, le 22 juillet 667, son neveu n'était plus là pour lui rendre les derniers devoirs. Nous avons vu déjà que son humilité et son désir de solitude avaient cédé devant les signes manifestes de la volonté de Dieu et qu'il s'était résigné à voir envahir sa chère solitude de

Fontenelle et à aider son saint oncle dans l'établissement d'une importante abbaye. Aussi bien était-il tenu à l'obéissance envers son abbé et ne pouvait-il songer à fuir Fontenelle sans sa permission ; le temps n'était plus où, comme lors de la fondation des abbayes du Jura, un moine pouvait, sans manquer à l'essentiel de ses vœux quitter un monastère pour passer dans un autre ; maintenant, la stabilité venait en aide à l'obéissance.

Un jour vint cependant où Wandrille, prévoyant sa fin prochaine et voyant son œuvre solidement établie en Neustrie, accéda aux désirs de son neveu et lui permit de se retirer dans la solitude. C'était aux environs de l'an 661, six ans avant sa mort; les deux Saints se dirent « au revoir, en paradis », et Gond, quittant la Neustrie et remontant la vallée de la Seine, marcha vers l'Est, cherchant une contrée sauvage où sa réputation ne l'aurait pas précédé et où il pourrait enfin s'adonner à la vie solitaire, qui avait pour lui de si puissants attraits.

MORT ET CULTE DU SAINT

Ce lieu, il crut l'avoir trouvé au diocèse de Troyes, dans un pays désert et couvert de forêts, qui se nommait Augia, d'où l'on a fait en français Oyes. Mais il avait compté sans les desseins de la Providence. A Oyes encore les disciples accoururent; le Saint doit les accueillir dans la petite cellule qu'il s'est construite. Ce petit ermitage, avec une chapelle, était dédié à saint Pierre. En choisissant ce patron, Gond avait satisfait ses pieux souvenirs de pèlerin de Rome, en même temps que sa reconnaissance envers le patron des abbayes où il s'était formé à la pratique des vertus monastiques : Romainmôtier et Fontenelle.

Peu à peu, comme à Fontenelle, les visiteurs envahirent l'ermitage ; le désert ne tarda pas à devenir un nouveau centre de vie monastique ; il fallut que le Saint fît édifier d'autres cabanes à côté de la sienne ; la chapelle de Saint-Pierre devint le centre d'un petit village d'ermitages, qui céda bientôt la place à un véritable monastère. Lorsque le Saint mourut, la solitude qu'il avait tant désirée était devenue l'abbaye de Saint-Pierre d'Oyes.

On ignore en quelle année mourut saint Gond ; si on tient compte de la transformation qui s'était opérée à Oyes, il est nécessaire d'admettre qu'une vingtaine d'années au moins s'étaient écoulées depuis son arrivée. Cela n'a d'ailleurs rien d'invraisemblable, car le Saint n'aurait pas eu plus d'une soixantaine d'années. Mais ceci est un minimum, et rien ne nous permet d'affirmer qu'il n'a pas vécu bien plus longtemps dans son abbaye.

La date de sa mort n'est guère mieux établie ; dans l'abbaye de Saint-Wandrille, on faisait sa fête le 24 juillet, et, en revanche, les martyrologes sont unanimes à l'inscrire au 26 ou au 28 mai. Entre ces deux dates, celle du 26 paraît la vraie, car il est d'usage de reporter la célébration d'une fête, tandis que les exemples d'une anticipation sont des plus rares.

Les reliques de saint Gond furent déposées dans son abbaye d'Oyes ; les pèlerins accoururent nombreux pour les vénérer. Le 16 septembre 1621, l'évêque de Troyes en fit solennellement la reconnaissance.

La Révolution, qui renversa les fondations de saint Wandrille comme celle de saint Gond, n'épargna pas les reliques du saint abbé. A peine quelques parcelles ont échappé que le diocèse de Troyes se réjouit de posséder encore.

La Franche-Comté n'a pas complètement oublié saint Gond. Aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, sa mémoire était encore assez en honneur pour que la ville de Dôle se vouât à lui contre la peste et que, en actions de grâces de sa protection, elle fondât son office solennel que le Chapitre exempt de sa collégiale Notre-Dame devait célébrer avec autant d'éclat que les plus importantes des fêtes de l'année. Le village de Saint-Gand, au diocèse de Besançon, l'a retenu pour patron, et on croit communément que c'est de son nom que le village de Bois-de-Gand, au diocèse de Saint-Claude, tire le sien.

Par une sorte de jeu de mot sur le nom qu'on lui donne le plus communément, les gantiers et mégissiers l'ont pris comme patron de leur corporation. De là est venu l'usage de le représenter, vêtu en abbé, un gant à la main.

On a d'ailleurs peu de représentations anciennes de saint Gond, et celle que nous signalions au début de cette notice, aux verrières de la cathédrale de Troyes, est une des rares qu'il nous ait été donné de rencontrer.

A. P.

SOURCES CONSULTÉES

DEFER, *Vie des saints du diocèse de Troyes*. — Dom BENOÎT, *Histoire de l'abbaye de Saint-Claude*, t. I^er^. — MOREL, *Guide de Troyes*. — P.-A. PIDOUX, *Vie des saints de Franche-Comté*, t. II.

SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZI

DE L'ORDRE DES CARMÉLITES

Fête le 27 mai.

NAISSANCE DE SAINTE MARIE-MADELEINE — SA PIÉTÉ PRÉCOCE — SES AUSTÉRITÉS

Sainte Marie-Madeleine, cette belle fleur qui embauma le Carmel d'un parfum si suave et si délicieux, naquit à Florence, le 2 avril de l'an 1566, de parents aussi remarquables par leur noblesse que par leur vertu. Son père s'appelait Camille de Géry de Pazzi, et sa mère Marie-Laurence de Blondelmonti. Ils la firent baptiser le jour même de sa naissance, et lui donnèrent le nom de Catherine.

Dès sa plus tendre enfance, elle donna des marques précoces de l'éminente sainteté à laquelle Dieu la destinait. Elle n'avait pas encore atteint l'âge de raison, que déjà tout son bonheur était de réciter les prières que lui avait apprises sa pieuse mère, et de répéter fréquemment les saints noms de Jésus et de Marie, noms si doux pour un cœur brûlant d'amour comme le fut le sien. Elle passait des heures entières, agenouillée devant son crucifix, demandant à Notre-Seigneur ce qu'elle devait faire pour lui être agréable.

A sept ans, elle était déjà formée à l'exercice de l'oraison. Avec de telles dispositions, ses progrès dans la vertu furent rapides. Les pauvres devinrent ses plus tendres amis. Quand elle n'avait plus rien à leur donner, elle se privait de nourriture pour pouvoir leur faire l'aumône, et cela lui arrivait si souvent, qu'elle attira bientôt sur elle l'attention de ses parents; ils durent l'observer avec une vigilance d'autant plus grande, pour lui faire interrompre ses jeûnes, qu'elle mettait un plus grand soin à dissimuler tout ce qu'elle faisait pour Jésus-Christ. Elle se retirait parfois, loin de leurs regards, pour prier et pour châtier son corps plus à son aise, en le macérant par des disciplines sanglantes et par tous les autres moyens que l'amour lui suggérait.

Voulant imiter Notre-Seigneur dans ses souffrances, elle se fit une couronne d'épines qu'elle portait la nuit sur sa tête, et qui lui causait

des douleurs inexprimables. Mais un désir ardent enflammait le cœur de Catherine. Elle ne soupirait qu'après le jour où elle pourrait prendre place au banquet sacré de l'Agneau, et se nourrir du pain des Anges. Chaque fois que sa mère avait communié, elle s'approchait d'elle, et ne pouvait plus la quitter, disant qu'elle était attirée par la très douce odeur de Jésus-Christ.

Cette rare ferveur détermina son confesseur à l'admettre à la Sainte Table avant le temps ordinaire. A partir de ce moment, elle se sentit disposée à faire tous les sacrifices que Dieu exigerait d'elle, et, pour lui prouver son amour, renonçant aux plaisirs du monde, elle fit le vœu de virginité, et résolut de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ.

ELLE EMBRASSE L'ÉTAT RELIGIEUX

Cependant, son père ayant été nommé gouverneur d Cortone, Catherine fut placée comme pensionnaire chez les religieuses de Saint-Jean, à Florence, où elle donna l'exemple de toutes les vertus.

Elle s'appliqua à l'oraison avec une nouvelle ferveur. Chaque matin, elle faisait une méditation de quatre heures.

Mais il lui fallut bientôt quitter cette douce retraite qu'elle se plaisait à nommer le Paradis terrestre, car ses parents la rappelèrent quelque temps après, dans l'intention de lui faire épouser quelqu'un des nombreux partis qui se présentaient. Elle protesta hautement qu'elle avait consacré sa virginité à Jésus-Christ, et qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que lui.

« Je livrerais plutôt ma tête au bourreau que ma chasteté à un homme », répondit-elle à son père qui la pressait d'acquiescer à sa demande.

Enfin, après de longues épreuves, qu'elle traversa avec une patience héroïque et une constance inébranlable, il lui fut permis d'embrasser l'état religieux. Son choix se fixa sur l'Ordre des Carmélites, parce qu'on y communiait presque tous les jours. Elle entra dans le monastère de Sainte-Marie des Anges, en 1582, la veille du premier dimanche de l'Avent. Elle était alors âgée de seize ans. C'était l'année même où sainte Thérèse, la lumière et la réformatrice du Carmel, venait d'échanger les travaux de cette vie terrestre contre le bonheur éternel des saints.

Le 30 janvier de l'année suivante, elle prit l'habit religieux. Pendant la cérémonie, son visage parut tout illuminé, et elle se sentit embrasée d'un désir ardent de souffrir toute sa vie pour Jésus-Christ.

Le nom de Catherine, qu'elle avait reçu au baptême, lui fut changé en celui de Marie-Madeleine. Elle devait être, en effet, par son amour, un portrait achevé de cette sainte pénitente, et imiter Marie par sa pureté angélique.

Dès on noviciat, elle surpassa la ferveur des plus anciennes religieuses par son humilité, sa patience, sa douceur, qui ne se démentirent pas un seul instant.

Elle sacrifia à l'obéissance toutes ses dévotions particulières, disant que le moindre exercice fait par obéissance valait autant que la plus longue prière.

Mais Madeleine ne désirait rien tant que d'être unie plus intimement à son divin Epoux par des vœux solennels. Selon qu'elle l'avait prédit, elle fit sa profession plutôt qu'on ne s'y attendait; car, étant tombée dangereusement malade, comme on la croyait à l'extrémité, on ne voulut pas lui refuser la douce consolation de mourir religieuse. Le 17 mai 1584, elle fut transportée devant l'autel de la Sainte Vierge, où la cérémonie se fit solennellement.

Après qu'elle eut prononcé ses vœux, Notre-Seigneur lui apparut, en compagnie de sa Très Sainte Mère, de saint Augustin et de sainte Catherine de Sienne, et lui remit au doigt un anneau précieux, gage de l'alliance indestructible qu'elle venait de contracter avec ce divin Epoux.

Ses souffrances étaient très vives, et Madeleine ne laissait pas échapper une plainte. « Comment faites-vous, lui demanda une Sœur, pour endurer tant de douleurs? » Madeleine, lui montrant un crucifix, répondit : « Voyez ce que l'amour infini de Dieu a fait pour mon salut; voilà ce qui me donne du courage. Ceux qui pensent à Jésus crucifié et unissent leurs souffrances aux siennes, les trouvent douces et agréables. »

Dès qu'on l'eut reportée à l'infirmerie, elle fut, pendant plus d'une heure, ravie en extase, ce qui se renouvela chaque matin pendant quarante jours de suite.

A partir de ce moment, il ne se passa guère de jours pendant les deux années qui suivirent sa profession, qu'elle ne fût ravie en Dieu; et ces extases ne duraient pas seulement des heures, mais des jours et quelquefois des semaines entières. Le Saint-Esprit lui dictait alors des choses si admirables qu'on se crut obligé de lui donner plusieurs secrétaires, chargés de recueillir les précieux enseignements qui sortaient de sa bouche.

RÈGLEMENT QUE LUI TRACE NOTRE-SEIGNEUR

Mais Notre-Seigneur voulait élever son épouse à un très haut degré de perfection. A cet effet, il lui inspira un grand désir de la mortification et une profonde humilité. Un jour, Madeleine lui adressa ces paroles de saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Jésus-Christ lui répondit que, désormais, elle devrait faire pénitence pour les pécheurs.

Il lui prescrivit donc de jeûner continuellement au pain et à l'eau, à l'exception du dimanche et des fêtes, où elle pourrait user des mets de Carême, et d'aller toujours pieds nus.

Ses supérieures n'approuvèrent point tout d'abord cette singularité; mais elles virent bientôt que la volonté de Dieu était manifeste, car Madeleine ne pouvait retenir aucune autre nourriture, et il lui était impossible de faire un pas lorsqu'on l'obligeait à porter des souliers.

Notre-Seigneur lui prescrivit, en outre, des règles admirables pour acquérir la sainteté. Il lui ordonna de conserver avec un grand soin la pureté du cœur et la simplicité; de considérer chacune de ses paroles comme si ce devait être la dernière de sa vie; de ne jamais rien entreprendre, ni donner un conseil, sans consulter auparavant son crucifix; d'avoir une grande charité envers le prochain; de ne chercher de repos ni de consolation que dans l'humilité et le mépris d'elle-même; d'avoir une faim insatiable de la divine Eucharistie et de s'en approcher chaque fois avec un nouveau goût, et une nouvelle ferveur.

ELLE EST FAVORISÉE DU DON DES MIRACLES ET DE PROPHÉTIE

Madeleine fut favorisée du don des miracles et de prophétie. Elle guérit une religieuse gravement malade, en faisant sur elle le signe de la Croix.

Sur son ordre, le démon sortit du corps d'une jeune fille qu'il tourmentait depuis longtemps. Ayant fait, par obéissance, le signe de la Croix sur

un tonneau de vin, elle lui communiqua tant de vertu qu'une religieuse malade se trouva subitement guérie après en avoir bu.

Elle prédit au cardinal Alexandre de Médicis, archevêque de Florence, qu'il serait un jour pape. Plus tard, elle renouvela sa prédiction lorsque ce cardinal fut envoyé par Clément VIII, en qualité de légat, vers le roi Henri IV :

« Ce prélat, dit-elle, possède maintenant un grand honneur, mais il en possédera encore un plus grand : il sera élevé au Souverain Pontificat; mais il ne jouira pas longtemps de cette suprême dignité, car, lorsqu'il voudra l'embrasser, elle passera en un instant. »

En effet, Alexandre de Médicis fut élu sous le nom de Léon XI, et n'occupa que vingt-six jours le siège pontifical.

EXTASES ET RÉVÉLATIONS

Ainsi que nous l'avons dit, Madeleine était presque continuellement en extase.

Un jour que cette grande amante de Jésus était malade à l'extrémité, elle se leva de son lit, et, courant à l'autel de l'infirmerie, elle embrasse le crucifix, en s'écriant : « O Amour ! Amour ! personne ne vous connaît, personne ne vous aime. »

Une autre fois, comme on lui disait qu'une Sœur avait un grand désir d'accomplir la volonté de Dieu, elle répondit : « Elle a raison ; car il n'y a rien de si aimable que de faire la volonté de Dieu. » Et là-dessus, ravie en extase, elle alla par tout le couvent, en disant : « Mes Sœurs ! oh que la volonté de Dieu est aimable ! »

Elle s'efforçait d'être toujours et dans toutes ses actions comme transformée en Jésus-Christ, par l'union très parfaite de sa volonté avec celle du divin Sauveur.

Le Jeudi-Saint de l'année 1585, elle demeura en extase, durant l'espace de vingt heures, souffrant dans tout son corps des douleurs incroyables. Elle vit en esprit le drame sanglant de la Passion. Arrivée au Calvaire, elle demeura une demi-heure les bras en croix, puis répéta ces paroles que Notre-Seigneur avait prononcées avant d'expirer : « Tout est consommé », et tomba raide sans donner plus aucun signe de vie. Mais elle se releva bientôt, brillante comme Jésus-Christ sortant du tombeau.

Un jour, il lui fut donné de voir la gloire dont jouïssait dans le ciel saint Louis de Gonzague.

Aussitôt, ravie en extase, elle s'écria : « Oh ! quelle gloire a Louis, fils d'Ignace ! je ne l'eusse jamais cru, si mon Jésus ne me l'eût montrée. »

Elle vit aussi dans l'assemblée des bienheureux une religieuse, assise sur un trône d'or, enrichi de pierreries, et Notre-Seigneur lui apprit que le trône représentait la virginité immaculée que cette religieuse avait gardée, et les pierres précieuses, les âmes qu'elle avait attirées au service de Dieu.

ÉPREUVES ET TENTATIONS

Jusqu'à présent, Madeleine a savouré, avec un ineffable bonheur, les délices incomparables de son Bien-Aimé. Il l'a conduite à travers les prospérités et les douces consolations, et elle s'est enivrée des suavités célestes. Mais le temps est venu où l'innocente brebis va devenir le jouet des boucs impurs au milieu desquels elle sera jetée. C'est en vain qu'ils épuiseront contre elle tous leurs efforts : jamais ils n'altéreront son éclatante blancheur.

Pendant cinq ans entiers, Madeleine dut boire à longs traits au calice d'amertume. De violentes tentations vinrent la visiter. D'affreuses visions assiégèrent son esprit. Le démon revêtit mille formes sensibles, s'efforçant par tous les moyens de souiller les yeux et les oreilles de la vierge. Lorsqu'il voyait que tous ses efforts étaient inutiles et ne tendaient qu'à faire aimer Dieu davantage, il entrait en fureur et accablait de coups l'épouse de Jésus-Christ.

On entendait parfois la Bienheureuse s'écrier, au milieu de tant d'afflictions : « Non, je ne sais pas si je suis une créature raisonnable ou un être privé de raison; je ne vois rien en moi de bien qu'un peu de bonne volonté de ne jamais offenser la divine Majesté. »

D'autres fois, elle appelait de toutes ses forces son divin Maître dont elle se croyait abandonnée :

« Où êtes-vous, disait-elle, ô mon Dieu ! où êtes-vous ? Le soleil de votre grâce s'est donc obscurci pour moi. Votre bonté m'aurait-elle abandonnée ? »

Cependant, Madeleine ne se découragea pas un seul instant. Elle eut recours à la Sainte Vierge. Cette Mère de Miséricorde lui apparut un jour qu'elle était violemment tentée, et lui mit sur la tête un voile qui chassa aussitôt la tentation.

La Sainte redoubla ses mortifications et ses austérités. Elle entoura son corps d'une ceinture armée de pointes de fer, qui pénétraient bien avant dans sa chair. Elle se flagellait fréquemment, pendant des heures entières, et lorsque les religieuses la voulaient soulager dans ses souffrances, elle leur répondait : « Laissez-moi souffrir pour mes péchés; c'est mon cher Epoux qui le veut. » A l'imitation de saint Benoît, elle se jeta dans un buisson d'épines, et triompha ainsi d'une violente tentation par laquelle le diable cherchait à entrer dans son cœur.

Notre-Seigneur, jugeant les épreuves suffisantes, ne voulut pas laisser souffrir davantage sa douce et fidèle amante. La veille de la Pentecôte de l'année 1590, elle se trouva ravie en extase pendant que l'on chantait au chœur l'Office divin. Après les Laudes, elle commença à parler comme auparavant des merveilles du ciel. Puis, s'adressant aux religieuses :

« Le Seigneur, dit-elle, m'a délivrée de mes ennemis; l'hiver et le mauvais temps sont passés; aidez-moi à remercier mon Dieu. »

Elle vit ensuite tous les saints auxquels elle avait une dévotion particulière venir la féliciter de son triomphe. Son ange gardien lui mit une couronne sur la tête; un autre l'ornait d'un riche collier d'or; un troisième d'une robe plus blanche que la neige.

« O mon Dieu ! s'écria alors la Sainte, qu'ai-je donc fait contre votre divine Majesté ? il semble que vous voulez me récompenser ici-bas. »

Il serait trop long de raconter en détail tous les assauts que le démon lui livra et toutes les victoires qu'elle remporta sur cet odieux ennemi de l'homme, je ne puis cependant pas passer sous silence ce qui arriva à la bienheureuse vierge, au sujet de ses tentations.

Un jour que le démon la pressait vivement de quitter le saint habit, elle pria instamment Notre-Seigneur, par l'intercession de saint Albert, qu'elle avait choisi pour un de ses avocats dans le ciel, de l'assister dans cette tentation.

Au même instant, saint Albert lui apparut et la revêtit d'un habit blanc, d'un scapulaire et d'une ceinture de même couleur, qu'il prit dans le côté de Jésus crucifié; la Sainte Vierge lui mit entre les mains un cierge allumé avec une couronne de fleurs sur la tête; les anges firent

entendre une suave mélodie, et chantèrent les antiennes que les religieuses avaient coutume de chanter pour les prises d'habit; Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même lui donna de ses propres mains la Sainte Communion.

On conçoit que le diable ne dut pas rester à cette cérémonie, et qu'il ne poussa plus la Sainte à quitter l'habit religieux.

CHARITÉ DE MARIE-MADELEINE SON HORREUR POUR LE PÉCHÉ

Mais qui pourra exprimer les ardeurs dont elle brûlait pour son divin Epoux? son cœur était un brasier ardent, consumé par l'amour. Pour rafraîchir sa poitrine embrasée, elle était obligée, à l'exemple de saint Pierre d'Alcantara, de se plonger dans l'eau glacée.

« Si je savais, répétait-elle souvent, qu'en disant une seule parole à une autre fin que pour l'amour de Dieu, encore qu'il n'y eût point d'offense, dussé-je devenir plus grande qu'un séraphin, je ne le ferais jamais. » Tout son bonheur était de souffrir pour celui qui a tant souffert pour nous, et elle ne désirait vivre plus longtemps que pour souffrir davantage.

La virginité qu'elle lui avait consacrée, elle la conservait avec un grand soin, et baisait les murs de son couvent, qui l'aidaient à garder une si belle fleur.

Le seul nom de péché mortel la faisait reculer d'horreur et d'épouvante, et elle ne savait pas comment un homme raisonnable pouvait commettre un péché mortel.

« Ah! disait-elle quelques jours avant sa mort, je quitte le monde sans avoir pu comprendre comment la créature peut se résoudre à pécher contre son Créateur. »

Elle vit une fois l'âme d'un pécheur condamnée aux flammes éternelles :

« O âme misérable, s'écria-t-elle en fondant en larmes, tu es donc devenue un tison d'enfer, et le plaisir passé est changé pour toi en des peines cruelles. Mais, ô Dieu éternel! les hommes du monde ne considèrent pas ces choses. »

SA MORT

Enfin, après avoir passé 41 ans sur cette terre, Madeleine alla jouir dans le ciel du bonheur éternel. Dieu la prépara à la mort par de très grandes souffrances. On ne pouvait approcher du lit où elle était étendue, comme Jésus-Christ sur la croix, sans lui causer des douleurs inexprimables. A ce moment suprême, Dieu lui retira toute consolation et sembla l'avoir abandonnée. Mais la Bienheureuse ne se découragea pas. Comme son confesseur lui disait que ses souffrances allaient bientôt finir :

« Non, non, mon Père, répondit-elle, ce n'est pas la consolation que je cherche; mais je désire souffrir jusqu'au dernier moment de ma vie. »

Elle reçut les derniers sacrements avec des transports d'amour et de joie. Cette grande Sainte donna sur son lit de mort un magnifique exemple d'obéissance. Son confesseur s'était rendu à l'église pour dire la Sainte Messe, lorsqu'on vint l'avertir que Madeleine n'avait plus qu'un instant à vivre.

« Dites à Madeleine, répondit-il, que, si elle veut être obéissante jusqu'à la mort, à l'exemple de son divin Maître, elle attende pour mourir que j'aie dit la messe. »

La Sainte obéit. Vers trois heures du soir, elle fit appeler la Mère Prieure et lui dit différentes choses au sujet du gouvernement du monastère. Puis, prenant congé de toutes les religieuses, elle leur donna ce dernier avis :

« Mes Révérendes Mères et mes très chères Sœurs, me voici sur le point de vous quitter jusqu'à l'éternité, je vous prie, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de n'aimer que lui seul, de mettre toute votre espérance en lui, et d'être continuellement embrasées du désir de souffrir pour son amour. C'est la dernière grâce que je vous demande. »

Après avoir dit ces paroles, sa belle âme s'envola vers son Epoux pour jouir éternellement du suprême bonheur.

C'était un vendredi, à l'heure où notre divin Sauveur avait consommé son sacrifice sur la croix.

Aussitôt que la nouvelle de cette mort se fut répandue dans la ville de Florence, on accourut de toutes parts pour voir le corps de la Sainte, qui avait été déposé dans l'église.

Or, il y avait parmi la foule un homme adonné à toutes sortes de vices. Au moment où il s'approchait de la vierge, poussé par un motif de curiosité, elle se retourna de l'autre côté, ne pouvant, même après sa mort, souffrir un pareil spectacle. Cet homme fut touché du miracle et mena, depuis, une vie édifiante.

Le corps de la Sainte fut enseveli derrière le grand autel, où, deux ans après, il fut trouvé, non seulement sans corruption, mais répandant une odeur très agréable.

De nombreux miracles témoignèrent de la sainteté de Marie-Madeleine, ce qui détermina le pape Clément IX à la canoniser, le 28 avril de l'année 1669.

SAINT BÊDE, APPELÉ LE VÉNÉRABLE
DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 27 mai.

Merveille de science et de piété, le vénérable Bède répandit dans l'Occident l'usage du Petit-Office de la Sainte Vierge.
(Gravure du *Calendrier Bénédictin.*)

LES SAINTS EN GRANDE-BRETAGNE

Il y avait à peine un demi-siècle que saint Augustin était venu de Rome jeter sur cette terre de la Grande-Bretagne la semence de la parole évangélique, et, en moins de cinquante ans, une abondante moisson de saints avait déjà germé. Du sein de cette phalange, se détache une figure qui résume toute cette époque d'efflorescence chrétienne, c'est le vénérable Bède, le premier parmi les rejetons des races barbares qui a conquis une place dans les rangs des docteurs de l'Eglise.

Né en 673, il vit le jour, dit son historien, dans un obscur village du Northumberland, aux extrémités du monde ; mais sa doctrine devait éclairer tout l'univers. Son enfance se passa tout entière dans l'innocence et la paix.

Dès l'âge de sept ans, il fut présenté par sa famille au bienheureux Benoît Biscops et prit place parmi les jeunes enfants que la piété de cette époque offrait aux abbayes, afin d'y recevoir l'instruction première qui leur permettrait plus tard de suivre dans le siècle ou dans le cloître la vocation à laquelle Dieu les appellerait.

UN ALUMNISTE

Bède, dont le nom anglo-saxon signifie « prière », à peine entré au monastère de Wearmouth, parut un véritable modèle pour tous ses compagnons d'âge.

En 682, la ruche monastique, trop pleine pour suffire aux nouveaux arrivants, fut obligée d'envoyer un groupe de vingt religieux fonder à quelque distance la colonie de Yarrow. Benoît

Biscops confia cet essaim des abeilles du Seigneur, dans lequel fut compris le jeune Bède, à son disciple Céolfrid.

Détachés dans une contrée marécageuse qu'ils devaient transformer par leurs travaux, ils eurent le sort de presque tous les premiers colons. La peste en enleva dix-huit : il ne resta pour l'office canonial que l'abbé Céolfrid et le jeune Bède. « Tous ceux qui pouvaient chanter les antiennes et les répons, dit le chroniqueur, étaient morts, à l'exception de l'abbé et d'un enfant. » Le cœur plein de tristesse, Céolfrid continua avec lui la psalmodie sacrée, mais sans le chant des antiennes. Il en fut ainsi pendant toute une semaine, et l'abbé ne cessait de verser des larmes de douleur.

Après ces huit jours, Céolfrid et l'enfant se remirent, non sans grande fatigue, à chanter intégralement tout l'office ; ils continuèrent de la sorte, aidés par les fidèles du voisinage, jusqu'à ce que d'autres religieux fussent venus repeupler le cloître désert.

Telle était alors la sainte ardeur des clercs et des fidèles pour l'office canonial et le chant grégorien.

Les règles de ce chant avaient été apportées en Angleterre par un disciple de saint Grégoire, Jean, chantre de Saint-Pierre du Vatican, légat apostolique. Sur l'invitation de Céolfrid, écrivait plus tard Bède lui-même, le légat vint à Yarrow, où il développa dans un cours public l'ordre de la liturgie telle qu'elle se pratique à Rome, les rites prescrits pour les cérémonies, les règles du chant et de la psalmodie.

Sous la direction de cet illustre maître, le jeune enfant se passionna pour les mélodies grégoriennes, pour les magnificences de la liturgie sacrée. Sa vive intelligence était d'ailleurs ouverte à toutes les études sérieuses. Il apprit l'Écriture Sainte aux leçons d'un moine, Thumbert, dont il écrivit plus tard le nom avec une reconnaissance filiale dans son histoire des Anglais ; le grec, la poésie, les sciences exactes lui furent enseignées ; il étudia tout, et rien ne fut étranger à sa connaissance.

Mais la pensée de Dieu présidait à tous les travaux du jeune alumniste, et lui-même nous a rapporté la prière qu'il faisait après l'étude : « O bon Jésus, qui avez daigné m'abreuver des ondes suaves de la science, accordez-moi surtout d'atteindre jusqu'à vous qui êtes la source de toute sagesse. »

SON ORDINATION

A dix-neuf ans, Bède avait parcouru le cercle entier de la science sacrée et profane ; la piété s'était accrue dans son âme en proportion du savoir. Par une glorieuse exception, il fut dès lors ordonné diacre, par l'évêque d'Exham, saint Jean de Béverley, sous la juridiction duquel l'abbaye de Yarrow était placée. A trente ans, il reçut du même pontife l'ordination sacerdotale, et, à partir de ce jour jusqu'à sa mort, ce fut lui qui, chaque matin, chanta au chœur la messe conventuelle.

LE MAITRE

Bientôt, d'élève, il passa maître ; on voit par divers passages de ses écrits que ses journées et ses nuits, après une part bien modique faite au sommeil, se partageaient entre les recherches et les études qu'il poursuivit jusqu'à sa dernière heure.

Six cents disciples de la double communauté de Yarrow et de Wearmouth, sans compter ceux qui accouraient en foule de différents points de l'Angleterre près de l'illustre docteur, assistaient chaque jour à ses leçons. « Ma vie s'est écoulée tout entière, disait-il plus tard, dans l'enceinte de ce monastère. En dehors de la méditation des Saintes Ecritures, des observances de la discipline régulière, du chant de la messe quotidienne au chœur, je n'ai rien connu de plus doux que d'apprendre sans cesse, d'étudier et d'écrire. »

Pour avoir une idée de ce que fut son enseignement, il suffirait d'énumérer les traités composés par lui sur toutes les branches de l'instruction, depuis les règles de l'orthographe jusqu'aux notions les plus élevées de la littérature et de la science. Il se faisait tout à tous, distribuant à la fois le lait de la doctrine aux enfants et le pain substantiel de la science aux intelligences plus élevées.

Bède fut le véritable pédagogue, non seulement de l'Angleterre qui entendit sa voix, mais de la Germanie qui en reçut l'écho par saint Boniface, et de la France elle-même, où Alcuin, son disciple, vulgarisa son enseignement à l'Ecole palatine de Charlemagne.

LE DOCTEUR

Toutefois ce n'est là qu'un des côtés du génie et de la gloire de Bède. A peine âgé de trente ans, ce docteur, qu'il est plus facile d'admirer que de louer dignement, dit son historien, avait achevé son encyclopédie littéraire et scientifique. Il entreprit alors un gigantesque travail d'exégèse patristique, où il résuma tout ce que les Pères les plus accrédités d'Orient et d'Occident avaient écrit sur les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, depuis le premier mot de la Genèse jusqu'au dernier verset de l'Apocalypse.

Un parfum de poésie et de simplicité s'exhale de ses homélies et de tous ses écrits spirituels. Sa doctrine est celle de saint Augustin, celle de l'Eglise : il avait une prédilection pour le grand docteur d'Hippone, qu'il révérait comme son maître.

On conçoit difficilement une existence plus occupée, mais, malgré les innombrables charges de la vie monastique, écrivait-il, « je suis mon propre secrétaire : je dicte, je rédige, je transcris tout de ma propre main. »

L'HISTORIEN

La pensée de Dieu, de l'Eglise présidait à tous ses travaux. Elle se trouve en tête de la grande œuvre qui lui vaut encore aujourd'hui l'attention et la reconnaissance du monde savant, à la première page de son Histoire ecclésiastique des

Angles. Ce livre immortel couronna sa prodigieuse carrière. Bède fut pour la Grande-Bretagne ce que saint Grégoire de Tours avait été pour les Francs : l'historien national.

Le vénérable Bède n'avait entrepris cet ouvrage que sur les instances du roi des Northumbres, Cléolwulf, et de l'abbé de Cantorbéry, Albin. Ce dernier travailla lui-même avec le Saint et lui fournit les plus précieux détails sur saint Augustin et les premiers temps de la chrétienté anglaise.

L'humble auteur dédia son ouvrage au prince en ces termes : « Au très glorieux roi Cléolwulf, Bède, serviteur et prêtre du Christ. »

Quant à Albin, il lui écrivit : « Révérendissime Père, vous que je puis appeler mon bien-aimé dans le Seigneur, souvenez-vous, je vous en supplie, de ma fragilité, vous et tous les serviteurs du Christ qui vivent avec vous. Faites prier pour moi tous ceux à qui vous communiquerez ce modeste opuscule. »

Cet « opuscule » est l'œuvre qui a fait du vénérable Bède le fondateur de l'histoire du moyen âge. Il démontre clairement que la conversion de l'Angleterre est l'œuvre exclusive des Papes, et que l'Église seule possède le secret de la véritable civilisation.

SA CORRESPONDANCE ET SON CŒUR

La correspondance de Bède nous révèle son cœur. Cette âme qui se trahit à travers ses écrits est une âme sainte. Les vertus chrétiennes, les sentiments affectueux, les tendresses de l'intimité, s'unissent tout naturellement chez lui à cette soif de la science, à cet amour impérieux de l'étude, à cette ardeur du travail, à ce noble souci des choses divines et célestes qui font de notre Saint le type accompli du moine.

On cite de sa correspondance une lettre qu'il écrivit quelque temps avant sa mort à son disciple Egbert, évêque d'York, et qui est comme le testament spirituel du grand docteur de l'Église anglo-saxonne.

Il commence par exhorter son élève à la méditation et l'étude de l'Écriture sainte pour y trouver les consolations dont parle saint Paul. Il insiste ensuite sur la communion fréquente des fidèles au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Elle est en usage, dit-il, dans toute l'Église du Christ, en Italie, dans les Gaules, en Afrique, en Orient. Chez nous, cet acte de religion, le plus important de tous, le plus nécessaire à la sanctification des âmes, est presque inconnu des laïques. Beaucoup de fidèles se contentent de communier deux ou trois fois par an, quand ils pourraient, avec un peu de préparation, s'approcher des célestes mystères au moins tous les dimanches et toutes les fêtes d'apôtres et de martyrs. » La méditation de l'Écriture Sainte et la fréquente communion, telle est, selon le docteur admirable, la voie de la perfection.

LE CALICE AMER

Cette vie douce et si glorieuse ne fut pas cependant sans nuage. Comme tous les hommes de vertus, il excita l'animadversion de quelques esprits étroits. On alla même jusqu'à le traiter d'hérétique parce que, dans sa Chronologie, il avait combattu l'opinion, alors répandue, que le monde ne devait durer que six mille ans. Cette accusation d'hérésie fit tant de bruit qu'il en était question jusque chez les paysans, qui en riaient dans leurs chansons.

Le vénérable Bède, qui avait toujours mis un soin scrupuleux à se tenir dans les limites de la plus stricte orthodoxie, fut fort affligé de cette imputation. Il s'en justifia, et composa à l'appui de sa thèse une véritable apologie adressée à un moine sous forme de lettre.

Cet écrit, bientôt répandu dans toute l'Angleterre, mit fin à la calomnie.

S'il eut des ennemis, il eut encore bien plus d'amis. Parmi eux, on aime à reconnaître ses frères et ses disciples, qui, tous, demeurèrent fidèles aux enseignements du maître et se montrèrent toujours les vrais enfants de l'Eglise romaine. Le vénérable Bède leur demandait à tous de prier pour lui quand il ne serait plus.

Cette pieuse anxiété pour assurer à son âme le secours de la prière après sa mort se retrouve à chaque instant dans ses lettres. Elle achève d'imprimer le cachet de l'humble et vrai chrétien à ce grand savant, dont la vie fut si bien remplie.

LES DERNIÈRES INSTRUCTIONS DU MAITRE A SES DISCIPLES

Les derniers moments du vénérable Bède ont été écrits jusque dans les moindres détails par un témoin oculaire, un disciple fidèle, Cuthbert, dont les larmes ont dû couvrir plus d'une fois le parchemin sur lequel il retraçait cette scène digne des plus beaux âges de l'Eglise.

« Vous désirez de moi, écrit-il, que je vous dise comment Bède notre Père et notre Maître, le bien-aimé de Dieu, est sorti de ce monde. C'est une consolation à ma douleur, en même temps qu'une peine de plus d'avoir à vous l'écrire.

» Deux semaines environ avant Pâques (17 avril 735), il fut pris d'une extrême faiblesse, mais sans éprouver une grande douleur. Il vécut ainsi jusqu'à l'Ascension, toujours joyeux et gai, rendant grâces à Dieu.

» Tous les jours, il nous donnait ses leçons, il employait le reste de sa journée à chanter des psaumes; et toutes les nuits, après un court sommeil, il les passait sans fermer les yeux dans les actions de grâces. Dès son réveil, il se remettait à prier, les bras en croix. Il chantait tantôt les textes de saint Paul et autres de l'Ecriture, tantôt des vers qu'il avait composés en notre langue. O homme vraiment heureux. »

Ici le narrateur s'interrompt pour citer dix vers anglais recueillis sur les lèvres du mourant. « D'autres fois, nous lisions, mais les larmes interrompaient la lecture, et nous ne lisions jamais sans pleurer. Les quarante jours de Pâques à l'Ascension s'écoulèrent ainsi; il disait avec saint Paul : Le Seigneur flagelle le fils qu'il va recevoir.

» Pendant tous les jours, et en sus des leçons qu'il nous donnait, il entreprit deux ouvrages : une traduction de l'Evangile selon saint Jean, en notre langue, et quelques extraits d'Isidore de

Séville. « Car, disait-il, je ne veux pas que mes disciples lisent des mensonges, et qu'après ma mort ils se livrent à des travaux inutiles. »

» Le mardi avant l'Ascension, il se trouva beaucoup plus mal. Il continua néanmoins de dicter gaiement, et quelquefois il ajoutait : « Hâtez-vous d'apprendre, car je ne sais combien de temps je resterai avec vous, ni si mon Créateur ne m'appellera pas bientôt. »

» La veille de la fête, aux premières lueurs du matin, il ordonna de transcrire ce qui était commencé, et nous travaillâmes jusqu'à l'heure de Tierce. Vint ensuite la procession accoutumée en ce jour, avec les reliques des Saints, et nous la suivîmes.

» Mais un de nous resta près du malade et lui dit : « Il manque encore un chapitre, maître bien-aimé, au livre que vous avez dicté; serait-ce une trop grande fatigue que de vous faire parler davantage?

» Bède répondit : « Je le puis encore; prends ta plume, taille-la et écris promptement. »

» Le disciple obéit.

» A l'heure de None, il fit ses adieux aux frères et les supplia de prier pour lui : ces entretiens durèrent jusqu'à l'heure de vêpres.

» Et le disciple dont j'ai parlé lui dit encore : « Cher maître aimé, il reste un verset qui n'est point écrit.

— Ecris-le donc promptement, répondit Bède. »

» Et le disciple, ayant terminé en quelques instants, s'écria : « Maintenant c'est fini.

— Tu dis vrai, reprit alors le maître, c'est fini. Prends ma tête dans tes mains et tourne-moi, car j'éprouve une grande consolation à diriger mon regard vers le lieu saint où j'ai tant prié. »

» Et ainsi, couché sur le pavé de sa cellule, et tourné du côté du Sanctuaire, il se mit à chanter une dernière fois : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, » puis il rendit l'âme. « Il allait achever dans les siècles des siècles la doxologie interrompue sur ses lèvres par l'ange de la mort. »

LES RELIQUES DE SAINT BÈDE

Le sanctuaire monastique vers lequel se tournait le regard de Bède mourant subsiste encore en partie..... Son souvenir y a survécu aux vicissitudes du temps. On montre encore un vieux siège en bois de chêne qu'on dit lui avoir servi. C'est la seule relique qui reste aujourd'hui de ce grand Saint.

Enseveli d'abord dans la chapelle de son monastère, de nombreux pèlerins vinrent à Yarrow visiter son tombeau. Divers miracles établirent ou confirmèrent sa sainteté. Des autels lui furent élevés, et ses restes furent longtemps l'objet du culte des fidèles, jusqu'à la profanation générale sous Henri VIII, qui fit démolir sa châsse et disperser ses ossements.

DU TITRE DE VÉNÉRABLE

Comme tous les autres Saints de cette époque, Bède fut canonisé par la vénération populaire, tacitement approuvée de l'Eglise.

Le nom de Vénérable, sous lequel il est connu, est un titre qu'on lui donnait déjà de son vivant, à cause de ses vertus. — Après sa mort, comme on commença de lire publiquement dans l'église ses sermons et ses homélies, avant qu'il fût déclaré saint, ne pouvant encore lui donner ce titre, on continua de l'appeler le Vénérable. Cela ne changea point lorsqu'il fut mis au catalogue des saints : c'est ce qui fait qu'on l'appelle plus communément le vénérable Bède que saint Bède, quoique en effet l'Église le reconnaisse pour saint dans son martyrologe, et que tout l'Ordre de Saint-Benoît célèbre sa mémoire comme celle d'un saint dans ses offices liturgiques.

Quelques auteurs donnent d'autres raisons encore : On rapporte que, sur la fin de ses jours, étant devenu aveugle, Bède se promenait un jour avec un de ses disciples, quand ils arrivèrent devant un monceau de pierres. Le disciple, amoureux de l'éloquence de son maître, lui persuada qu'une foule nombreuse l'écoutait en silence, désireuse d'entendre la parole de Dieu. Le Saint le crut et prononça une de ses plus belles homélies, qui se terminait ainsi : « Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit honneur et gloire dans les siècles des siècles. » Quelle ne fut pas la surprise du disciple en entendant les pierres répondre : « Amen, vénérable prêtre du Christ. »

On dit encore qu'un de ses disciples, chargé de composer son épitaphe, travailla pendant toute une journée à mettre en un vers latin : « Dans ce tombeau reposent les restes du prêtre Bède, » sans y pouvoir arriver.

De dégoût, dit l'historien, il s'en alla dormir, et le lendemain, à son réveil, il trouva sur la tombe, écrit par la main des anges : « Dans ce tombeau reposent les restes du vénérable Bède. »

De là, le nom de Vénérable donné au Docteur anglo-saxon.

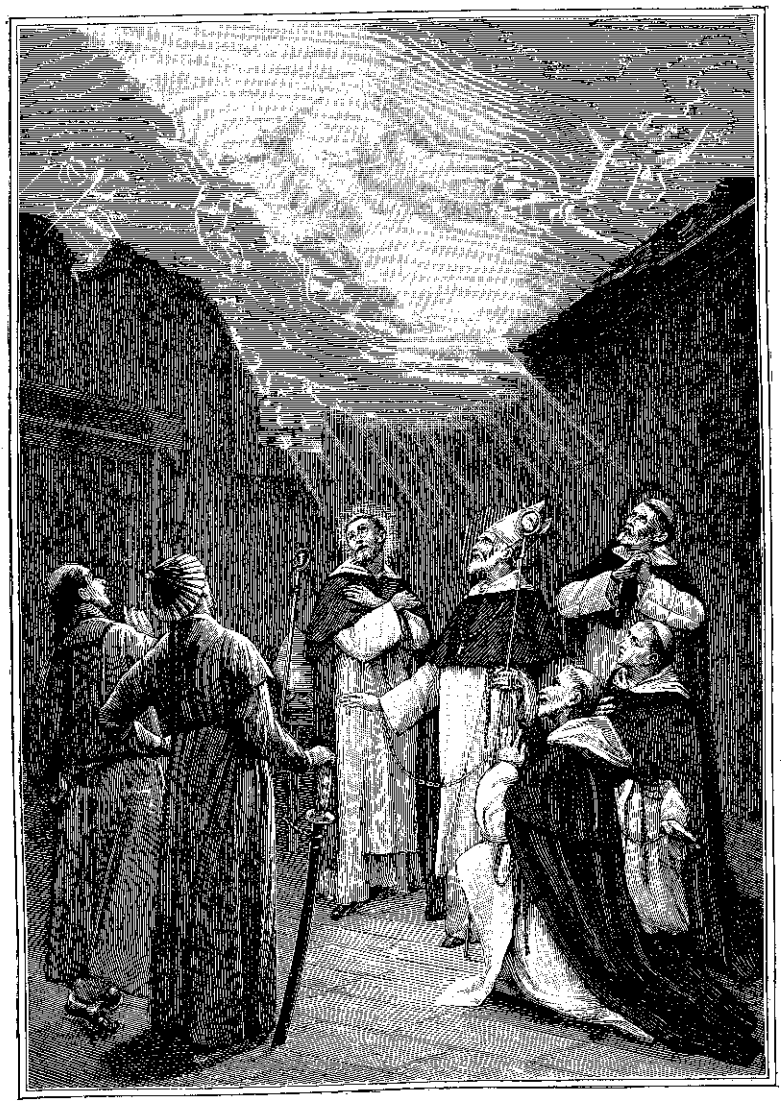
Puisse bientôt la terre qui a donné ce Docteur à l'Église revenir à la vérité et la faire rayonner dans tous les pays qui parlent sa langue.

LE BIENHEUREUX PIERRE MARTYR SANZ

ÉVÊQUE DE MAURICASTRE ET SES COMPAGNONS, DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

MARTYRS EN CHINE

Fête le 27 mai.



La glorification des martyrs. (Tableau de la béatification.)

VOCATION DE SANZ A L'APOSTOLAT

Parmi les Ordres religieux qui envoyèrent quelques-uns de leurs membres évangéliser le vaste empire chinois, se trouve celui de Saint-Dominique. Trois ans après la mort de saint François-Xavier, un Dominicain, le P. Gaspard de la Croix, pénétrait en Chine, et en 1631, les fils de saint Dominique s'établissaient dans la province de Fo-Kien. Un siècle plus tard environ, Dieu, pour féconder leurs travaux, choisissait parmi ces vaillants missionnaires cinq de ses martyrs.

Pierre Joseph Sanz naquit en 1680 à Asco, village du diocèse de Tortosa, dans la Catalogne. Son père, André Jordà et sa mère Catherine, donnaient l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Quand l'enfant eut grandi, on le confia aux soins vigilants d'un oncle, alors premier chapelain de la cathédrale de Lérida, qui se chargea de son éducation.

Cependant, un attrait intérieur le poussait vers la vie religieuse, et, après avoir pris conseil, le jeune homme sollicita son admission au noviciat des Pères Dominicains, qui avaient un couvent

à Lérida. Sa demande fut exaucée, et le nouveau postulant changea son nom de Pierre Joseph en celui de Pierre Martyr, nom véritablement prophétique, puisque martyr devait être celui qui le recevait.

Le Fr. Pierre prononça ses vœux perpétuels le 6 juillet 1698 et, six ans plus tard, le 20 septembre 1704, il fut admis à la prêtrise. Il s'appliqua alors avec plus de ferveur que jamais à la prière, et puisa dans ses entretiens avec Dieu un grand amour des âmes et une soif ardente d'immolation. Le terrible siège de Lérida, en 1707, lui permit de satisfaire son désir de dévouement, et on le vit se prodiguer pour secourir les blessés et leur procurer les secours de la religion.

Ses supérieurs l'envoyèrent au couvent de Saint-Ildephonse de Saragosse, mais le saint religieux brûlait du désir d'annoncer la foi aux infidèles et de verser son sang pour Jésus-Christ. Il obtint de ses supérieurs la permission de partir pour la Chine, et, en 1712, il s'embarquait à Cadix pour l'Extrême-Orient.

La fièvre l'obligea de séjourner plusieurs mois au Mexique, mais le vaillant missionnaire, à peine rétabli, se confia de nouveau à l'Océan, et, vers la fin d'août 1713, il débarquait à Manille, capitale des îles Philippines. Il y demeura près de deux ans, qu'il mit à profit pour étudier la langue chinoise. Enfin, le 29 juin 1715, l'apôtre débarquait en Chine, dans cette province de Fo-Kien qui, pendant près de trente-deux ans, devait être le théâtre de ses travaux couronnés par un glorieux martyre.

SES COMPAGNONS D'APOSTOLAT

Dieu avait envoyé au bienheureux Sanz d'intrépides et zélés compagnons d'apostolat dans la personne des PP. François Serrano, Joachim Royo, Jean Alcober et François Diaz.

François Serrano, né en 1695 dans le diocèse de Grenade, avait passé en cette ville dix années de sa vie religieuse au couvent des Dominicains de Sainte-Croix, quand, sur sa demande, ses supérieurs l'envoyèrent porter la foi aux infidèles de la Chine. Il se faisait remarquer par son angélique pureté et l'austérité de sa vie.

Joachim Royo, Espagnol de naissance comme ses compagnons, avait revêtu les blanches livrées de saint Dominique au couvent de Notre-Dame del Pilar de Valence. « C'est un vrai joyau que le ciel nous envoie », disait alors de lui son supérieur, et l'avenir se chargea de réaliser cette prédiction. Il quitta sa terre natale à l'âge de vingt et un ans et s'embarqua en 1712 à Cadix pour l'Extrême-Orient où il passa trente-trois ans au milieu des persécutions et des fatigues, jusqu'au jour où Dieu lui accorda la palme du martyre.

Jean Alcober était né à Grenade le jour de Noël 1694. Le couvent de Sainte-Croix fut témoin de sa ferveur de novice. Devenu profès, puis prêtre du Seigneur, il avait déjà, malgré sa jeunesse, donné des preuves d'un remarquable talent pour la prédication, quand il obtint la faveur d'aller dépenser son zèle à évangéliser les peuples infidèles.

Le dernier des futurs martyrs, François Diaz, en était aussi le plus jeune. Il avait vu le jour en 1713 dans une petite ville de l'Andalousie nommée Ezija. Ses parents prièrent les Dominicains de sa ville natale de prendre soin de son éducation. L'enfant s'affectionna à ses maîtres, et, ses études achevées, refusa de s'en séparer. Bientôt il fut revêtu des livrées de saint Dominique, et comme il manifestait un ardent désir d'aller prêcher l'Evangile dans les terres lointaines, ses supérieurs l'envoyèrent d'abord aux Philippines, puis dans les missions de la Chine.

PREMIÈRES SOUFFRANCES DES MISSIONNAIRES

L'empereur de Chine, Kong-Hen, avait laissé toute liberté à la religion chrétienne et aux missionnaires. Aussi, sous son règne, le christianisme multipliait-il ses conquêtes.

A ce souverain succéda en 1722 son fils, Yong-King, qui, à peine sur le trône, porta un décret d'exil contre les missionnaires. Le P. Pierre Martyr Sanz fut réduit à chercher un refuge à Canton.

Il était encore dans cette ville, lorsqu'en 1731 arrivèrent les lettres apostoliques qui le nommaient évêque de Mauricastre. Le Souverain Pontife voulait par là récompenser seize années de fatigues et de souffrances passées au milieu des infidèles. L'évêque de Nankin procéda à la cérémonie du sacre et eut comme assistants les évêques de Pékin et de Macao. Un nouveau décret d'exil, plus rigoureux que le premier, obligea les missionnaires à se retirer à Macao. Les chrétientés furent dévastées et les églises détruites ou employées à des usages profanes.

Un autre empereur, Kieng-Long, succéda en 1735 à ce tyran, et les missionnaires accueillirent son avènement par un cri d'espérance, mais cet espoir devait être trompé. La persécution continua plus menaçante.

Sur ces entrefaites, en 1738, Mgr Sanz était allé rejoindre à Fou-ngan ses quatre compagnons qui, plus heureux que lui, avaient réussi à se cacher et étaient demeurés dans la province pour soutenir le courage des chrétiens.

ARRESTATION DES MISSIONNAIRES

Le principal auteur de la persécution était le vice-roi de la province de Fo-Kien, homme prévenu et même furieux contre le christianisme. Au mois de juin 1746, le mandarin militaire de Fou-ngan lui présenta un libelle d'accusation contre la chrétienté de cette ville et des environs : le vice-roi envoya aussitôt un officier d'armes cruel et rusé, nommé Huang-ku-King, pour y faire une enquête. L'officier ne tarda pas à découvrir les retraites des missionnaires, et il envoya des soldats avec ordre de les amener. Les premiers religieux arrêtés furent les PP. Alcober, Serrano et Diaz. Mgr Sanz, averti, avait eu le temps de s'éloigner. Le vénérable prélat, plus épuisé encore par les fatigues que par les années, se tenait caché tantôt dans un jardin, tantôt au fond d'un puits boueux. Les soldats n'épargnèrent rien pour découvrir sa retraite : ils infligèrent la torture à plusieurs chrétiens jusqu'à ce que le Bienheureux, craignant de voir ses enfants souffrir encore à cause de lui, préférât se livrer lui-même aux mains de ses ennemis. Ce fut le 30 juin 1746. Le P. Royo, apprenant que son évêque s'était livré lui-même, imita son exemple.

Les autres missionnaires avaient déjà souffert pour Jésus-Christ. L'officier Huang, ayant demandé aux PP. Serrano et Diaz où était leur évêque, ils répondirent qu'ils n'en savaient rien, et, sur cette réponse, Huang fit donner des soufflets au P. Serrano et la torture au P. Diaz.

Voici la manière cruelle dont se donnent ces soufflets : le patient est à genoux; un officier se place derrière lui, et, mettant un genou en terre, il lui prend la tête par la tresse de cheveux et

la renverse sur celui de ses genoux qui est resté élevé, de manière qu'une des joues du patient est placée horizontalement; alors un autre officier du mandarin, tenant à la main un instrument assez semblable à une semelle de soulier, et fait de quatre lames de cuir cousues ensemble, décharge à tour de bras sur cette joue le nombre de soufflets ordonnés par le mandarin. Un seul suffit pour faire perdre connaissance, comme l'ont avoué plusieurs de ceux qui en ont fait l'expérience. Souvent, les dents en sont brisées dans la bouche, et la tête enfle horriblement. Si le nombre des soufflets est grand, on le partage sur les deux joues.

LES MARTYRS DEVANT LE TRIBUNAL.

Le vice-roi fut bientôt informé de la capture des cinq missionnaires et de plusieurs chrétiens arrêtés avec eux : il donna l'ordre de les transférer à Fou-tcheou, capitale de la province, située à 27 lieues de Fou-ngan. Les confesseurs de la foi étaient chargés de chaînes qui leur tenaient les mains et les pieds étroitement serrés, et dans cet état, ils furent portés sur des charrettes, suivis d'un grand nombre de chrétiens qui enviaient leur sort. D'autres chrétiens accoururent aussi de divers endroits pour leur offrir, à leur passage, des rafraîchissements. Les infidèles venaient en foule de toutes parts, attirés par la nouveauté du spectacle. Les uns chargeaient d'injures les saints confesseurs de Jésus-Christ, les appelant magiciens, impudiques, scélérats, fils du diable, et leur donnaient tous les autres noms que leur malice leur suggérait. Quelques autres se montraient compatissants et reprenaient les premiers : « Il suffit de les voir, disaient-ils, pour reconnaître leur innocence; des hommes coupables des crimes qu'on impute à ceux-ci ne sauraient avoir cet air respectable que nous leur voyons. »

A leur arrivée dans la capitale, le 10 juillet 1746, le vice-roi, impatient de les examiner, les fit, sur-le-champ, comparaître devant son tribunal, entre les 6 à 7 heures du soir et les y retint jusqu'à minuit, renouvelant à peu près les mêmes questions qu'on leur avait déjà faites à Fou-ngan. Aux interrogations du juge, Mgr Sanz répondit avec calme et fermeté, et son discours, digne du zèle d'un apôtre, ne tarda pas à être payé de 25 soufflets que le vice-roi fit donner inhumainement au saint prélat, après quoi il ordonna qu'on distribuât les confesseurs de Jésus-Christ dans les diverses prisons de la ville, ce qu'on n'exécuta qu'avec peine dans le reste de la nuit.

Deux jours après arrivèrent à Fou-ngan 9 autres chrétiens et 5 chrétiennes, parmi lesquelles la jeune Agnès Kuc, âgée de treize ans. Le 30 juillet, tous ceux qui étaient dans les fers comparurent ensemble devant un tribunal composé de plusieurs mandarins, dont chacun était gouverneur d'un *hien*, c'est-à-dire d'une ville de troisième ordre, ou d'une portion d'une plus grande ville, équivalente à une ville de troisième ordre.

Les juges marquèrent à plus d'une reprise leur compassion pour les chrétiennes, en voyant leurs mains horriblement meurtries par les tortures. Ils adressèrent surtout la parole à Agnès, la plus jeune, qui y avait été appliquée deux fois. « Qui vous a si cruellement maltraitée? lui demandèrent-ils. — C'est par l'ordre de l'officier Huang-Ku-King, répondit-elle, que nous avons toutes souffert la question. — Pourquoi, lui dirent les juges, ne portez-vous sur la tête aucune parure, comme fleurs, pierreries et perles? — Tout cela n'est que vanité, répliqua-t-elle. Notre sainte religion nous apprend à mépriser la gloire passagère et les faux plaisirs de cette vie; tout cela n'est rien en comparaison du paradis que nous voulons mériter. »

L'officier, dans les instructions qu'il avait données, avait accusé les missionnaires d'impudicité et de magie. L'unique fondement d'une calomnie si atroce était quelques remèdes trouvés parmi leurs effets et en particulier, une caisse d'ossements que le P. Alcober avait mise en dépôt chez un chrétien et que l'officier prétendait être des ossements de petits enfants : « Qu'est-ce donc que cette caisse d'ossements? dirent les juges. Qu'en faites-vous, si vous ne vous en servez pas pour exercer quelque art magique? — Ce sont, répondirent les missionnaires, les précieux restes d'un de nos prédécesseurs d'une vertu extraordinaire, le P. François Capillas, premier martyr de la Chine, qui fut tué sous la dynastie précédente. Nous aurions souhaité pouvoir les envoyer en Europe, dans le royaume qui est sa patrie et la nôtre, mais nous n'en avons pas encore trouvé l'occasion favorable depuis qu'ils ont été remis entre nos mains par les chrétiens qui les avaient recueillis. » L'enquête prouva que les ossements étaient en effet ceux d'une grande personne et l'accusation tomba d'elle-même.

L'officier Huang, déçu dans ses cruelles espérances, alla aussitôt accuser les juges, auprès du vice-roi, de s'être laissé corrompre par argent. Sur cette accusation, quoique destituée de preuves, le vice-roi cessa toutes les procédures; il appela d'autres mandarins à la place des premiers, et les choisit parmi les hommes les plus cruels et les plus soumis à toutes ses volontés.

Ces juges commencèrent de nouveaux interrogatoires et les réitérèrent à l'infini, dans l'espérance de trouver quelques preuves de rébellion, d'impudicité ou de magie. On appliqua la torture à la jeune Agnès, après lui avoir promis de grandes récompenses si elle déposait contre la vertu des missionnaires, et surtout de l'évêque. Mais, cette jeune vierge de treize ans, digne émule de la chaste et douce Romaine, sa patronne, montra une fermeté et une constance au-dessus de son âge : tandis qu'on lui torturait les doigts, aucune plainte ne sortit de ses lèvres, elle ne parla que pour attester solennellement l'innocence des accusés.

Une autre vierge, nommée Thérèse, Tertiaire de Saint-Dominique, fut également soumise à la question. Les bourreaux placèrent des morceaux de bois entre les doigts de ses mains et les serrèrent ensuite si longtemps, et avec tant de barbarie, que la chrétienne perdit presque connaissance et eut toute sa vie les mains horriblement déformées. Dans l'espérance de vaincre son courage, on accablait de coups en sa présence un de ses neveux, nommé Ambroise. Le jeune homme cherchait à attendrir le cœur de sa tante par ses larmes et ses gémissements, la suppliant d'avoir pitié de lui : « Que Dieu te délivre, lui répondit l'héroïque Thérèse, car pour moi, jamais je ne te délivrerai au prix d'un blasphème ou d'une calomnie. »

On ne put en tirer aucun aveu qui donnât lieu à une sentence de condamnation. A son tour, le P. Diaz fut appliqué à la torture. Tous les jours, on voyait les missionnaires revenir de l'audience à la prison le visage enflé et meurtri de soufflets. Le P. Serrano en eut la peau des joues enlevée et le visage tout ensanglanté. Mgr Sanz en reçut

quatre-vingt-quinze, sans qu'on eût le moindre ménagement pour son grand âge. Outre les soufflets, les PP. Alcober et Royo souffrirent une fois la bastonnade; le P. Diaz la souffrit deux fois, et deux fois la torture aux pieds.

L'ARRÊT DE MORT

Cependant, le vice-roi pressait les juges de porter un arrêt de condamnation, et il commençait à appeler leurs délais des lenteurs affectées; les juges étaient au désespoir de ne pas trouver matière à une sentence qui pût être de son goût; enfin, ils se déterminèrent à recommencer les procédures, qui, pour cette fois, aboutirent à condamner les missionnaires à la mort, quelques chrétiens à l'exil, et les autres chrétiens et chrétiennes à de moindres peines.

Voici quelle fut la conclusion de l'arrêt rendu le 18 décembre 1746. « Pe-to-lo (Pierre Sanz) (1), étant le chef de la religion chrétienne et pervertissant les âmes par sa fausse doctrine,..... sera décapité sans délai. Hoa-King (Joachim Royo), Te-Huang-Ching-Ko (François Serrano), Fou-To-Vuang (Jean Alcober), et Sy-Huang-Ching-Ko (François Diaz), pour avoir séduit et trompé le peuple au moyen de cette même fausse doctrine, sont déclarés dignes de mort, mais attendront en prison un nouveau décret. » L'arrêt condamnait ensuite un catéchiste nommé Ambroise à être étranglé et infligeait quelques peines aux autres chrétiens détenus.

Restait à obtenir pour cette sentence la confirmation de l'empereur. Le vice-roi de Fo Kien envoya aussitôt un message pressant à la cour de Pékin : il vint même en personne plaider sa cause, et supplia l'empereur d'étendre la persécution à toutes les provinces. Kien-Long confirma la sentence de mort le 21 avril 1747.

LE MARTYRE

Grande fut la joie des prisonniers en apprenant cette nouvelle. Mgr Sanz devait être conduit le premier au supplice. Quelques chrétiens firent tenir au vénérable prélat des habits plus dignes de son triomphe que ceux qu'il portait dans la prison. S'en étant revêtu, il rappela en peu de mots aux soldats qui le gardaient les exhortations qu'il leur avait souvent faites; il embrassa les chers compagnons de sa prison, parmi lesquels étaient deux des missionnaires, et fut mené au tribunal du mandarin. Arrivé dans la salle de l'audience, il répéta qu'il mourait pour la défense de la sainte et véritable religion, et avec la ferme confiance que, ce jour même, son âme serait placée dans le séjour des bienheureux. Il ajouta qu'il prierait Dieu d'avoir compassion de la Chine et de l'éclairer des lumières de l'Evangile. « Je vais, dit-il, devenir dans le ciel le protecteur de cet empire. »

Cependant on fit la lecture de l'arrêt de mort dans la salle de l'audience, on attacha au prélat les mains derrière le dos, et on lui mit sur les épaules un écrit portant la sentence. Puis le saint évêque de Mauricastre fut conduit vers le lieu du supplice. Il marchait, le visage calme et serein, récitant des prières. Les infidèles surpris ne pouvaient se lasser de le contempler. Des femmes chrétiennes récitaient à haute voix le rosaire.

On arriva à la porte du Midi, on passa un pont de bois sur lequel les exécutions ont coutume de se faire, et à quelques pas au delà, l'évêque fut averti par le bourreau de s'arrêter et de se mettre à genoux, ce qu'il fit aussitôt, en demandant à l'exécuteur un moment pour achever sa prière. Après quelques instants, il se tourna vers lui avec un visage riant et lui dit : « Mon ami, je vais au ciel! » Le bourreau lui répondit : « Je désire de tout mon cœur d'y aller avec toi. — Oui, tu peux y venir avec moi, reprit le martyr, pour cela, fais toi-chrétien et suis la loi de Dieu. » Ce furent ses dernières paroles : il inclina la tête, et la hache du bourreau lui ouvrit les portes du ciel sur les 5 heures du soir, le 26 mai 1747.

Une des superstitions des Chinois est de croire que l'âme d'un supplicié, en sortant du corps, va se jeter sur les premiers qu'elle rencontre, qu'elle exerce sur eux sa rage, et qu'elle les charge de malédictions, surtout s'ils ont contribué au supplice; c'est pourquoi, lorsqu'ils voient donner le coup de la mort, ils s'enfuient à toutes jambes. Ici, personne ne jugea l'âme du Bienheureux malfaisante, tous couraient, après sa mort, examiner ses restes de plus près. Un païen, nommé Chin-Ul-Yuen, payé par les chrétiens pour recueillir le sang du martyr avec des vases, des cendres et des linges, écarta le peuple et s'acquitta le mieux qu'il put de sa commission. Il ne voulut point laver ses mains couvertes de terre et de cendres ensanglantées, et les porta élevées, par respect, jusqu'à sa maison, baisant les traces du sang qu'il y remarquait, puis les posa sur la tête de chacun de ses enfants, en disant : « Que le sang du Saint vous bénisse. » Il se convertit quelque temps après avec toute sa famille.

Les autres missionnaires furent martyrisés seize mois plus tard, le 28 octobre 1748. Le P. François Serrano, évêque élu de Tipasa, et le P. Joachim Royo furent étouffés dans leur prison; les PP. Jean Alcober et François Diaz furent étranglés.

Dieu ne tarda pas à venger le sang de ses serviteurs. Le vice-roi de Fo-Kien, appelé à la cour de Pékin pour y recevoir de nouvelles marques d'honneur, tomba bientôt en disgrâce : il fut accusé de n'avoir point porté le deuil de la mère et d'un fils de l'empereur et convaincu de mensonge. Condamné à être pendu, il s'étrangla lui-même dans sa prison. Un des mandarins qui avaient porté la sentence contre les saints martyrs mourut de faim; un autre expira au milieu d'affreuses tortures. Léon XIII a placé Mgr Sanz et ses compagnons au nombre des Bienheureux.

(1) Les noms chinois des missionnaires sont leurs noms de baptême. Pour les former, on prend les sons chinois qui approchent le plus des nôtres : ainsi *Pierre*, ou *Pedro* en espagnol, se dit *Pe-to-lo*, *Joaquin*, Hoa-King, etc.

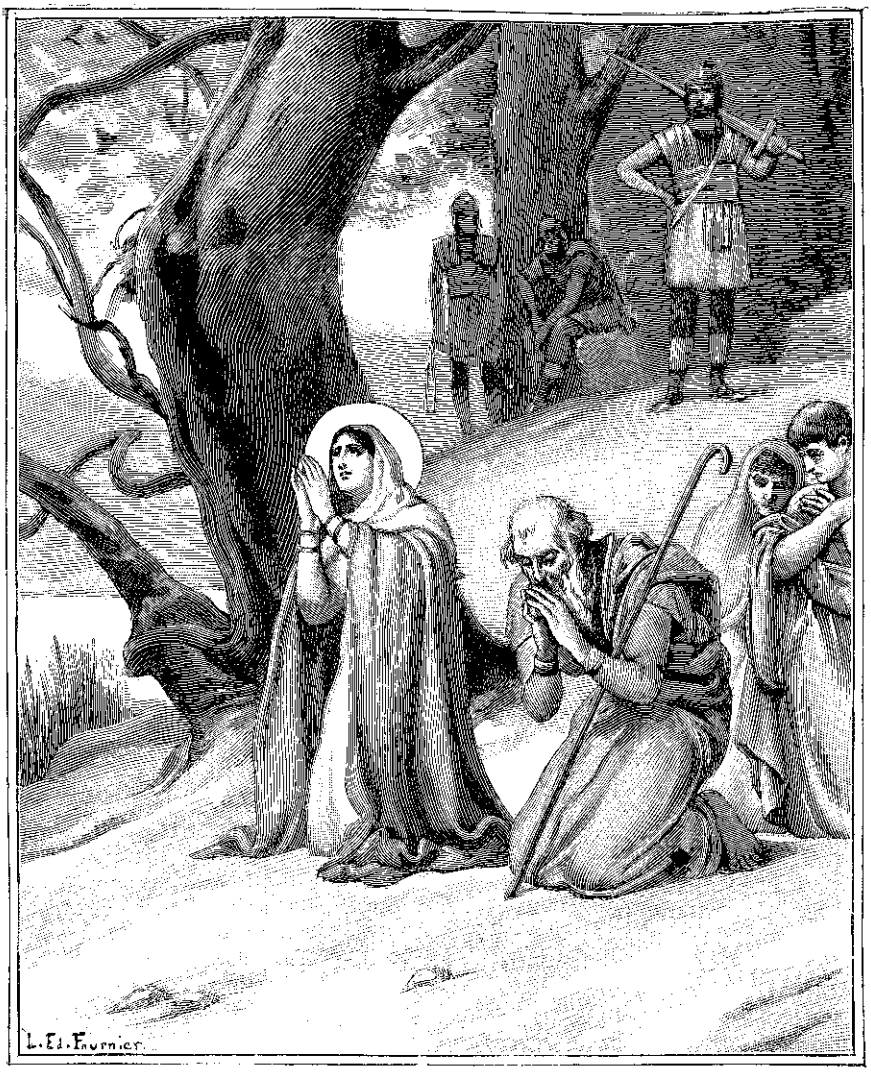
OUVRAGES CONSULTÉS

Lettres édifiantes et curieuses concernant l'Asie, l'Afrique et l'Amérique avec quelques relations nouvelles des missions publiées sous la direction de M. L. Aimé Martin, in-4°, Paris, Paul Doffis, 1877. — IIIe volume, Chine, spécialement p. 804 et suiv. : *Relation d'une persécution générale qui s'est élevée contre la religion chrétienne dans l'empire de la Chine en 1746; envoyée de Macao à Mme de Sauveterre de Saint-Hyacinthe, religieuse ursuline*, par le P. Jean-Gaspard Chanseaume, S. J. (Cette relation a été écrite quelques mois après le martyre.)

Vita compendicita dei cinque Beati Missionarii dell' Ordine de San-Domenico, martirizatti in Cina negli anni 1747 e 1748, Roma, 1893.

SAINTE RESTITUTE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 27 mai.



Avant de se livrer au bourreau, sainte Restitute obtient la faveur de faire une dernière prière avec ses compagnons.

Les premiers Actes qui parurent de la vie de sainte Restitute, vierge romaine martyrisée en l'an 275, furent composés neuf siècles environ après la mort de la Sainte, par un moine du Mont-Cassin, plus tard évêque de Terracine.

A un si long intervalle, on s'expliquera que le biographe ait dû parfois recourir à son imagination pour combler les lacunes de l'histoire, et si l'on se reporte en outre à l'époque à laquelle il écrivait (XII^e^ siècle), l'on comprendra qu'il se soit glissé dans son récit plus d'un trait légendaire.

Ces traces de merveilleux, surprises chez le narrateur du XII^e^ siècle, ne doivent pas nous empêcher de reproduire la glorieuse légende de sainte Restitute, telle que son historien nous l'a transmise. Son martyre, les miracles incontestables accomplis à son tombeau, son culte toujours vivant à Sora en Italie, et à Arcy, dans le Soissonnais, tout nous porte à parler de cette vierge et à la faire invoquer.

PREMIÈRES ANNÉES

Restitute naquit à Rome, dans la région du

Transtévère. Noblesse d'origine, dons de la fortune, grâces de la nature, elle reçut tout en partage.

Son père, nommé Ethel, et Dabia, sa mère, tous deux païens, l'élevèrent dans le culte des idoles. Mais Dieu ne permit pas qu'elle grandit dans l'erreur, et, dès qu'elle eut atteint l'âge de discrétion, ses rapports fréquents avec des chrétiens du voisinage éclairèrent son esprit et changèrent ses sentiments. Bientôt, suffisamment instruite des vérités de notre sainte religion, elle abjura et fut baptisée en secret.

Son premier souci fut de faire partager à sa famille les joies de sa conversion. La chose n'allait pas sans péril et ses démarches risquaient d'être mal accueillies. Il n'en fut rien pourtant : Dieu couronna de succès sa sainte entreprise, et, touchés de la grâce, Ethel et Dabia embrassèrent à leur tour la religion que leur prêchait leur fille.

Parvenue à l'âge de se choisir un époux, elle eut devant elle de brillants partis. Plusieurs jeunes patriciens, charmés de ses qualités naturelles, attirés aussi par sa fortune, sollicitaient sa main, et ses parents lui demandèrent un jour lequel parmi ces jeunes gens de haute naissance serait son préféré.

« J'ai au ciel un époux éternel; je n'ai pas besoin d'en choisir un mortel sur cette terre, » leur répondit Restitute.

Ils n'insistèrent pas, et la jeune vierge put remercier Dieu de l'avoir soutenue dans ces redoutables assauts.

Elle allait avoir d'autres preuves de cette divine protection.

PERSÉCUTION — DÉPART POUR SORA

Vers l'an 274, l'empereur Aurélien, fervent adorateur du soleil, après avoir soulevé en Gaule une persécution sanglante, sous prétexte de réprimer une rébellion, porta un édit contre les chrétiens de tout le reste de l'empire. Il n'eut pas le temps de voir ses volontés exécutées : la vengeance divine l'atteignit dans un bourg des environs de Byzance où il périt assassiné vers le mois de mars de l'an 275.

Malheureusement, son décret lui survécut et ne fut pas rapporté.

Sept mois s'écoulèrent avant la nomination du successeur d'Aurélien, et, pendant ce temps, le sénat romain, pouvoir intérimaire, laissa toute liberté aux gouverneurs d'exécuter ou de mettre en oubli le dernier caprice de l'empereur défunt.

C'est probablement alors, dit M. Paul Allard, que fut immolée « la jeune Romaine Restitute, avec le prêtre Cyrille et deux autres compagnons, le 27 mai, à Sora, en Campanie ».

Sainte Restitute, devant les menaces de persécution, se renferma dans le lieu le plus retiré de sa maison, tout à la fois pour mieux prier et pour ne point exposer inutilement ses jours. Dans sa retraite, elle eut comme une révélation du martyre qui l'attendait. Pendant son sommeil, le démon se présenta à elle, une épée nue en main, et lui dit d'une voix menaçante :

« D'où vient donc, Restitute, que tu reposes si doucement et si agréablement? Sache que j'armerai bientôt de cette épée un de mes satellites qui tranchera ta tête rebelle. »

Le signe de la croix, que la Sainte se hâta de tracer sur son front, mit le démon en fuite.

Une vision plus consolante, celle de Notre-Seigneur, lui fut accordée. Jésus lui enjoignit d'aller à Sora, ville distante de Rome d'environ 40 milles, à l'entrée du royaume de Naples.

A ces ordres, la vierge s'effraya : « Vous savez, Seigneur, que pour conserver ma pureté et défendre de toute attaque la faiblesse de mon sexe, je quittai rarement la maison paternelle. Comment irai-je maintenant m'exposer au danger dans une ville inconnue?

— Sois sans crainte, lui répondit la vision. Un ange te servira de guide et de protecteur. »

La jeune chrétienne partit alors à l'insu de ses parents qui se fussent sans nul doute opposés à son dessein.

Si Dieu lui ordonnait de s'éloigner ainsi de sa patrie et des siens, c'est qu'il voulait par son entremise opérer à Sora des prodiges et des conversions.

CONVERSION DU PAYS

Une pieuse veuve l'accueillit et fut bientôt récompensée de sa charitable hospitalité.

Elle avait un fils malade depuis plus de deux ans, atteint de lèpre, et sur lequel tous les remèdes essayés n'avaient eu aucun pouvoir. Il était étendu et privé de mouvement.

« Si vous consentez à croire au Christ, vous et votre enfant, le Christ peut le guérir, » dit Restitute à son hôtesse.

En même temps, elle pria Dieu de rendre la santé au corps du malade, afin qu'à cette vue les âmes des païens qui l'entouraient se convertissent et fussent purifiées de la lèpre du péché.

Sa prière fut exaucée. Les taches immondes disparurent du corps du jeune homme et sa chair redevint saine. Touché de reconnaissance, il se convertit avec sa mère et plusieurs des assistants. Tous demandèrent à Restitute de ne point les quitter avant de les avoir instruits et préparés au baptême.

Ces néophytes, remplis d'un zèle qui ne connaissait pas d'obstacles, firent connaître autour d'eux le nom de Jésus-Christ et gagnèrent à sa cause de nouveaux prosélytes.

La gloire de ces conversions revient de droit à sainte Restitute, et les Sorentins se croient justement redevables envers elle du bienfait de la foi.

COMPARUTION DEVANT LE JUGE — MARTYRE

Le proconsul Agathius ne pouvait longtemps ignorer ce qui se passait dans sa ville. Il ne désirait pas verser le sang des convertis, mais il crut suffisant, pour enrayer le mouvement inauguré par la jeune étrangère, de citer celle-ci à son tribunal.

Restitute comparut donc devant Agathius. A

ses questions, elle répondit qu'elle était fille d'un citoyen romain, chrétienne, et qu'elle avait été amenée en ce lieu par la Providence pour le bien de toutes les âmes qui voudraient croire à sa parole.

« Fort bien, repartit le juge avec une feinte douceur. J'ai sujet de croire, Restitute, que vous n'êtes pas très informée des édits des empereurs touchant la religion chrétienne. Je pardonne cela à votre jeunesse et à votre peu d'expérience; mais, croyez-moi, ne vous exposez pas vous-même. Profitez de la bienveillance que je vous témoigne, laissez là les superstitions des chrétiens et sacrifiez aux dieux de l'empire. Consentez-vous? Si vous le faites, je partage avec vous mes biens et vous deviendrez mon épouse. »

La martyre répondit, non sans une légère pointe de raillerie : « Tu fais de l'éloquence, ô juge, et comme les orateurs, tu sais varier tes expressions. Tu profères de belles paroles, et, à la fin, tu vomis le venin que ton cœur tient renfermé. Aies cependant pour certain que je ne sacrifierai point à tes dieux et que je ne t'épouserai point, toi qui es leur esclave. Les supplices dont tu me menaces me sont plus désirables que les diamants et que l'or. »

Il n'en fallait pas tant pour armer la main du juge. Restitute fut sur-le champ condamnée à être dépouillée de ses vêtements et à être frappée de verges, supplice à la fois douloureux et infamant, et que les tyrans réservaient d'ordinaire aux esclaves.

Ce n'était là que le prélude d'autres tourments suivis bientôt de l'arrêt de mort.

Restitute fut condamnée à avoir la tête tranchée, puis jetée dans le fleuve appelé le *Carnellus*, afin, disait le juge, que la langue qui avait blasphémé contre les dieux immortels devînt la nourriture des poissons.

Arrivée sur les bords du fleuve où devait s'exécuter la sentence, Restitute demanda et obtint quelque délai pour se recommander à Dieu dans une fervente prière. Puis, demeurant à genoux, elle offrit d'elle-même le cou au glaive du bourreau et fut décapitée avec plusieurs autres chrétiens. Leurs têtes furent précipités dans les eaux et leurs corps laissés sans sépulture.

Mais les chrétiens veillaient, et, dès que les exécuteurs eurent déserté la place, ils enlevèrent furtivement les précieux restes abandonnés sur le rivage.

Plus tard, quand se fut éteint le feu de la persécution, on construisit en ce même lieu une basilique en l'honneur de sainte Restitute et l'on y ensevelit, avec son corps décapité, son chef sacré miraculeusement rejeté par le fleuve quelques jours après le martyre.

La ville de Sora et les bourgs voisins obtinrent de nombreuses faveurs par l'intercession de sainte Restitute. Les malades et les prisonniers surtout furent l'objet de ses bienfaits.

LE PRÉSENT DE SAINT LÉON IV

De l'Italie, nous devons maintenant, pour achever l'histoire du culte de sainte Restitute, nous transporter en France, au diocèse de Soissons.

Sans nous égarer à rechercher si la Sainte que nous honorons en notre pays est bien celle de Sora, ou une vierge romaine du même nom, nous donnerons simplement ici la tradition des Soissonnais au sujet de leur sainte patronne.

Sous le pontificat de saint Léon IV et même quelques années avant l'élévation de ce Pape, l'Italie eut à souffrir des incursions des Sarrasins. Le saint Pontife prit lui-même l'initiative de constituer une armée navale qui remporta plusieurs victoires sur les infidèles. Mais ces efforts demeurant insuffisants, il recourut au descendant des Pépin et des Charlemagne, à Lothaire, roi d'une partie de la France; et celui-ci, fidèle à la politique éminemment française de ses aïeux, envoya au secours du Saint-Père des forces considérables, sous la conduite du prince Louis, son fils.

Ce prince était accompagné du comte de Moreuil, seigneur de Picardie, non moins recommandable par sa valeur et sa piété que par sa naissance.

La guerre terminée, le comte se préparait à revenir en sa patrie, quand le Souverain Pontife, comme gage de son estime, lui donna le corps de sainte Restitute, vierge et martyre romaine, qu'il avait choisi parmi d'autres reliques conservées dans l'ancienne basilique suburbaine de Saint-Pierre.

« ARRÊTE ICI »

Le comte de Moreuil connut bientôt le mérite du pieux présent de Léon IV par ce qui arriva à Florence le jour même de son entrée dans cette ville.

Le fils de l'hôte chez lequel le prince et lui s'étaient logés mourut subitement la nuit suivante. Pendant que les parents tout éplorés du jeune homme s'abandonnaient à leur douleur, le prince et le comte, pleins de confiance en Dieu, placèrent le cadavre en présence des saintes reliques. Aussitôt, le mort ressuscita.

Plusieurs autres miracles vinrent affirmer la vertu de ces mêmes reliques.

De retour en France, le comte de Moreuil passa par l'une de ses terres nommée *Arcy*, située à quatre lieues et demie de Soissons et assez près de Fère-en-Tardenois.

Son désir était de transporter le corps de sainte Restitute à Moreuil, près d'Amiens, et, là, de lui bâtir une église.

Mais la Providence avait d'autres desseins. La Sainte fit connaître par des signes évidents qu'elle avait choisi la terre d'Arcy pour y être honorée.

Non loin d'une ancienne chapelle dédiée à saint Martin jaillit soudain une fontaine qui, depuis lors, a continué de couler abondamment, au grand soulagement de ceux qui viennent demander à ses eaux la guérison de leurs maladies.

Un enfant mort-né obtint la vie par le contact des reliques de la Sainte et put recevoir le baptême.

Et, comme le comte persistait néanmoins dans son dessein d'emporter le saint corps à Moreuil, la châsse devint si pesante qu'il fut impossible de la remuer.

L'enfant ressuscité ouvrit la bouche et put articuler, d'une façon très intelligible, ces paroles: « *Arrête ici, arrête ici!* ».

Le souvenir de ce dernier fait a été reproduit sur une des faces de la châsse actuelle de sainte Restitute. On y voit une mère présenter son enfant sur le passage des saintes reliques portées par des clercs. De la bouche de l'enfant part une banderole avec les mots : *Arrête ici.*

Cette arrivée des reliques de sainte Restitute à Arcy eut lieu vers l'an 852. Le comte de Moreuil obéit à la volonté si manifeste de la Sainte. La chapelle de saint Martin reçut, grâce à la dévotion des fidèles, des agrandissements successifs, et devint plus tard l'une des plus belles églises rurales du Soissonnais.

COMBUSTION DES SAINTES RELIQUES — CULTE

Aux jours de la Révolution, la châsse de sainte Restitute et les reliques qu'elle contenait subirent une indigne profanation. La Sainte eut à souffrir en quelque sorte un second martyre. Ses ossements furent brûlés sur le pavé de l'église. De pieux fidèles purent toutefois ravir aux flammes quelques débris et recueillir une partie des cendres de ceux qui avaient été consumés.

La dalle sur laquelle s'accomplit cette sacrilège combustion a conservé sa noirceur.

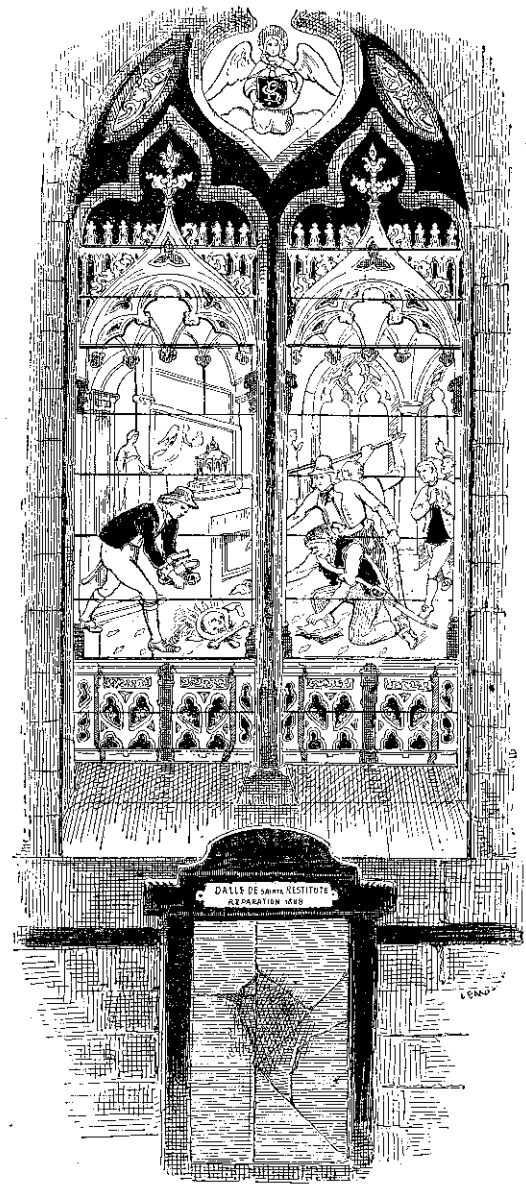
Quant à la châsse, longtemps aussi elle porta les traces de sa profanation. En 1873, par une habile restauration, elle a été rétablie dans son état primitif. L'autel où elle repose est orné de deux statues. A gauche est celle de sainte Restitute. Dans le pied de la statue se trouve enchâssé un fragment assez bien conservé des reliques de la Sainte. C'est, avec le contenu de la châsse, tout ce qui nous reste du corps saint dû à la munificence du pape saint Léon IV.

En revanche, la dévotion des fidèles d'Arcy envers sainte Restitute est loin de s'éteindre. Une confrérie, établie de temps immémorial, approuvée une première fois en 1449 par Jean Millet, et en 1870 par Mgr Dours, tous deux évêques de Soissons, est toujours florissante. En même temps qu'elle vient en aide aux âmes du Purgatoire, elle porte ses associés à imiter les vertus de la glorieuse vierge et leur offre un puissant moyen de salut par les avantages nombreux qui y sont attachés.

On invoque surtout sainte Restitute contre la folie et l'épilepsie. L'on voit des familles faire à pied deux jours de chemin pour venir demander à sainte Restitute la guérison d'un parent enfermé dans une maison de santé, et revenir bientôt, accompagné de ce parent bien guéri, remercier la Sainte dans son sanctuaire.

SOURCES

La vie de sainte Restitute, vierge et martyre, dont le *corps a été apporté d'Italie et repose en l'église d'Arcy,* par Jean Dagneau, *chanoine régulier de Saint-Jean-ès-Vignes de Soissons et prieur-curé dudit Arcy,* Soissons, 1754. — *Actes de sainte Restitute,*



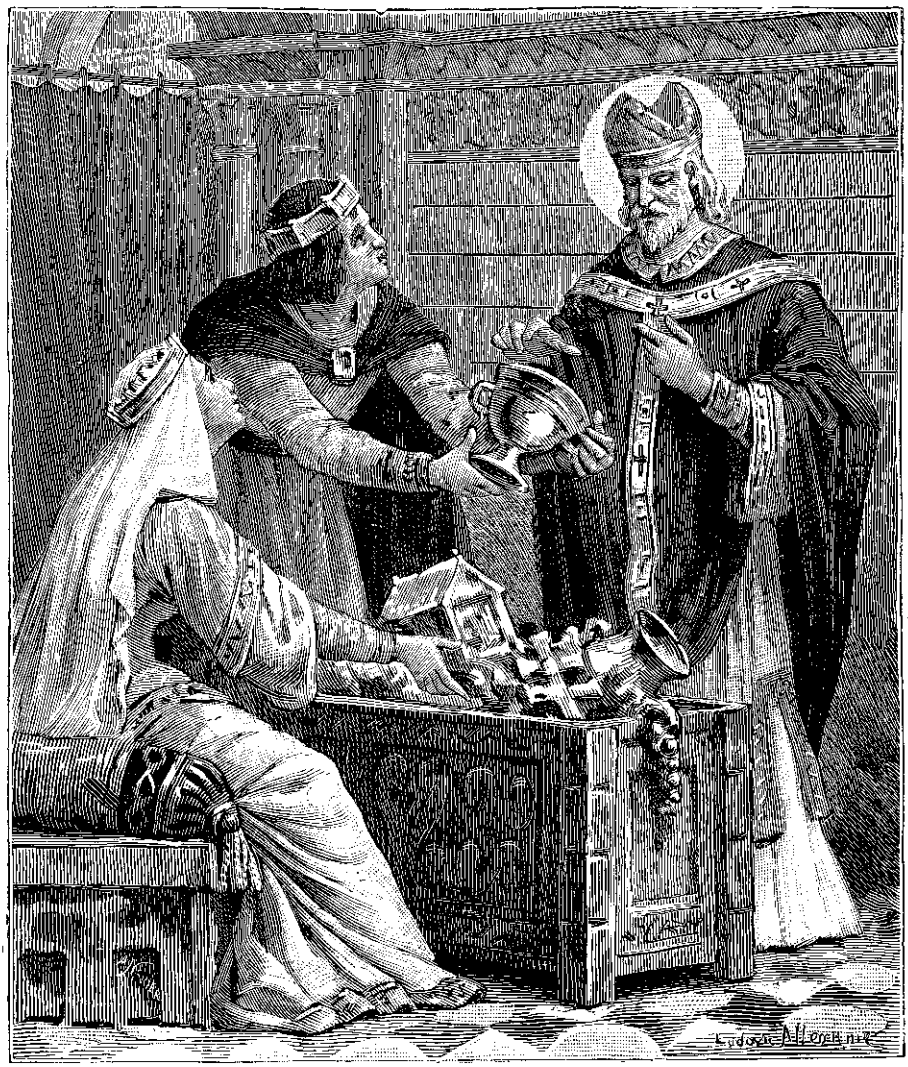
Vitrail de l'église d'Arcy (diocèse de Soissons) retraçant la combustion des reliques de sainte Restitute et dalle noircie sur laquelle les révolutionnaires accomplirent leur sacrilège.

vierge, dans les *Actes des martyrs,* traduits par les RR. PP. Bénédictins, t. II. — *Sainte Restitute, son pèlerinage et sa confrérie,* plaquette éditée au presbytère d'Arcy, diocèse de Soissons, 1883. — Paul Allard : *Histoire des persécutions,* IIIe siècle. — Grands Bollandistes : *Acta Sanctorum,* au 27 mai.

SAINT GERMAIN DE PARIS

PATRON DE L'ÉGLISE DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

Fête le 28 mai.



Saint Germain de Paris acquit une si heureuse et si sainte influence sur le roi Childebert I et son épouse la reine Ultrogothe, que ces princes lui donnaient une partie de leurs trésors pour soulager les pauvres.

Germain naquit en 496, au territoire d'Autun, d'une famille noble. Dieu dut cependant le protéger contre sa propre mère, moins riche en patience qu'en biens de la fortune : ayant eu un autre fils peu de de temps auparavant, elle essaya de faire mourir Germain.

La Providence eut ensuite à le secourir contre sa grand'mère. Confié à des parents qui habitaient le *Castrum Avallonis* (Avallon), Germain fréquentait les écoles en compagnie du jeune Stratidius, son cousin, et faisait l'admiration de ses maîtres par ses rapides progrès dans les sciences humaines.

La paix la plus entière régnait entre les deux jeunes écoliers, lorsqu'un incident fâcheux vint troubler leur joie. La grand'mère de Germain aimait si passionnément son petit-fils Stratidius, qu'elle ne pouvait souffrir que Germain pût un jour partager son héritage avec lui. Elle remit à la servante deux fioles d'eau rougie pour le goûter des écoliers. Celle qui était destinée à Germain contenait du poison, mais, par une permission de Dieu, la servante se trompa. Elle présenta à Stratidius la boisson empoisonnée, et il en fût mort sans un prompt secours.

GERMAIN CHEZ SON PARENT SCOPILION

A la suite de cet événement malheureux, Germain s'enfuit à Luzy (Nièvre), auprès de son parent

l'ermite Scopilion. Le saint anachorète vivait loin du tumulte du monde, dans la mortification et les abstinences les plus rigoureuses. Il reçut le jeune fugitif et le prit sous sa protection. Sous un tel maître, l'enfant faisait de rapides progrès dans les voies de la sainteté; la grâce venait féconder cette tendre plante qui devait porter des fruits en son temps. La pénitence avait pour Germain un attrait particulier : durant les chaleurs les plus étouffantes de l'été aussi bien que durant les froids rigoureux de l'hiver, il suivait le saint ermite à l'église du faubourg. Tous deux assistaient aux offices du jour et de la nuit, et unissaient leurs voix aux chants liturgiques.

GERMAIN A LA TÊTE DE L'ABBAYE DE SAINT-SYMPHORIEN D'AUTUN

Après quinze ans passés dans une docilité parfaite et dans la pénitence la plus rigoureuse, Germain avait fait de grands progrès dans la voie de la sainteté. Le bienheureux Agrippinus, évêque d'Autun, connaissant son mérite, l'ordonna diacre; son humilité en fut troublée, mais « qui s'humilie sera exalté, » a dit Notre-Seigneur. Trois ans plus tard, il reçut l'onction sacerdotale. A quelque temps de là, Nectaire, successeur d'Agrippinus, le plaça à la tête du monastère de Saint-Symphorien d'Autun.

Le nouvel abbé fut surtout admirable par sa grande charité envers les indigents, qu'il regardait comme ses frères en Jésus-Christ. « C'est à ce signe, avait dit Notre-Seigneur, en parlant de la charité, qu'on reconnaîtra mes disciples. » Les pauvres, si nombreux alors à cause des guerres continuelles qui ravageaient le pays, venaient en foule aux portes des monastères, leur refuge assuré. Germain, qui aimait beaucoup son prochain, parce qu'il aimait beaucoup Dieu, ne pouvait s'empêcher d'être ému en voyant un homme dans la souffrance, et il ne put jamais se résoudre à renvoyer un nécessiteux, sans lui avoir fait l'aumône. Un jour, il donna jusqu'au dernier pain de la communauté. Les religieux murmurèrent contre leur abbé, et du murmure passèrent à la révolte. Le Bienheureux se retire dans sa cellule et pleure amèrement sur le peu de foi de ses disciples. Il conjure le Seigneur de faire éclater sa puissance et de confondre, par sa bonté, leur manque de confiance. Il priait encore, lorsqu'une dame charitable, suivie de deux chevaux chargés de pains, arrive à la porte du monastère; le lendemain, elle envoie un chariot de blé. A partir de ce moment, les moines témoignèrent le plus grand respect pour leur père.

GERMAIN ÉTEINT UN INCENDIE

A quelque temps de là, un frère nommé Amandus se rend au grenier à foin tenant à la main une lampe allumée; par mégarde, il met le feu à la récolte du monastère. Germain prenait alors son repas. Il saisit à la cuisine une marmite d'eau et monte au grenier en chantant l'*Alleluia*. Il se munit du signe de la croix et verse quelques gouttes d'eau sur la masse embrasée, cela suffit pour éteindre l'incendie.

SAINT GERMAIN ET LE ROI THÉODEBERT

Théodebert tenait alors sa cour à Châlons. Germain vint un jour lui présenter une requête, au sujet d'un territoire appartenant à l'Eglise d'Autun et dont on lui disputait la possession. Il avait à peine exposé le sujet de sa demande, que le roi, frappé de la majesté du Saint, enjoignit aux spoliateurs de tout restituer. Théodebert profita de la présence du Bienheureux et le supplia de prendre en main ses intérêts spirituels. « Je ne puis qu'accéder à votre demande, lui dit le saint abbé, car voici l'heure du Seigneur qui approche. Avant peu de temps, vous échangerez une royauté périssable pour une royauté éternelle. » Théodebert reçut cette communication sans se troubler, et se prépara à ses derniers moments avec toute la piété dont son âme était capable. La prédiction ne tarda pas à se réaliser, Théodebert parut devant Dieu à quelque temps de là.

IL REND LES MALADES A LA SANTÉ

Le bienheureux Agricola, évêque de Châlons-sur-Saône, avait un valet de chambre grièvement malade, et qu'il désespérait de sauver. Les moyens humains étant impuissants, il eut recours aux remèdes surnaturels; sa confiance en la sainteté de Germain ne fut pas trompée. Il mande un message à Autun, supplie l'abbé de Saint-Symphorien de demander à Dieu la santé du moribond. Le messager, sa mission accomplie, rentrait à Châlons lorsqu'il voit le malade venir à sa rencontre, plein de joie et de santé. Le bienheureux Germain avait obtenu cette faveur par l'intercession de saint Symphorien.

Un autre miracle, non moins éclatant, eut lieu au pays *Aliensis* (*Alise*). Destasia, épouse du noble Dulfarius, était à l'agonie. Depuis deux jours déjà, elle avait perdu connaissance, et ne pouvait prononcer aucune parole. Un prêtre s'offrit pour aller chercher des eulogies (pain bénit), auprès du bienheureux Germain. A son retour, il se rend auprès de la malade dont l'état était de plus en plus désespéré; il lui ouvre de force les dents et y introduit quelques miettes du pain bénit. Aussitôt Destasia reprend ses sens et recouvre l'usage de la parole. Depuis lors, dit Fortunat, elle n'a jamais manqué, à pareil jour, d'offrir au tombeau de saint Symphorien un tribut annuel pour la rançon de sa vie.

SAINT GERMAIN, ÉVÊQUE DE PARIS

C'est auprès du tombeau du martyr d'Autun que saint Germain puisait la force et le zèle dans le service de Dieu; c'est là aussi que le Seigneur se communiquait à son serviteur par des révélations prophétiques. Un soir, qu'il était plus que jamais plongé dans la prière et la contemplation, le saint abbé voit apparaître devant lui un vieillard, tout resplendissant d'une lumière céleste, qui lui présente les clés de la ville de Paris. « Que signifie ce présent, » demande le Bienheureux? Et la vision de répondre : « Je vous apporte les clés d'une ville dont vous serez bientôt le pasteur. »

Quatre ans plus tard, des messagers, envoyés par le clergé et le peuple de Paris, arrivaient à Autun, décidés à employer tous les moyens pour arracher l'humble moine à son couvent et l'élever au siège épiscopal de Paris. Le roi Childebert joignit ses instances à celles du clergé et du peuple pour vaincre les résistances de Germain. Il fallut se soumettre à la volonté de Dieu. Le moine reçut en tremblant la consécration épiscopale, suppliant l'Esprit-Saint, par de ferventes prières, de lui accorder les grâces nécessaires pour bien remplir une charge que son humilité lui faisait juger si au-dessus de ses forces.

Devenu évêque, il ne changea rien à sa manière de vivre, et loin de se relâcher de sa ferveur première, il ajouta de nouvelles austérités à celles qu'il pratiquait dans le cloître. Après les fatigues de la journée, on le voyait passer des nuits entières au pied de l'autel, par les froids les plus rigoureux.

SES AUMONES

La plus grande pauvreté régnait dans le palais de l'évêque. Il n'aurait point voulu jouir lui-même des revenus ecclésiastiques, des dons des fidèles et du

roi, alors que dans son troupeau il se trouvait des indigents. Childebert lui offrit généreusement six mille *solidi* d'or, le Saint alla aussitôt remercier le prince. Sur sa route, se présentèrent des pauvres auxquels il distribua la moitié de la somme. Le roi, qui connaissait la charité de l'évêque, lui demanda, à son arrivée, s'il lui restait encore de l'argent. « Prince, lui répondit celui-ci, je n'ai point rencontré assez de pauvres sur ma route pour épuiser la somme que vous m'avez offerte. — Distribuez ce qui vous reste, nous trouverons toujours assez pour subvenir à vos nécessités. Voici des vases d'or et d'argent qui ne sauraient être mieux placés qu'entre vos mains. » Il les brise en morceaux et en présente les fragments à l'évêque.

En ces temps de guerre et de servitude légale, l'aumône par excellence était le rachat des captifs. « Jusqu'où le Bienheureux étendait cette œuvre de rédemption, dit Fortunat, je ne saurais mieux le dire qu'en faisant appel au témoignage de toutes les nations voisines : les Espagnols, les Ecossais, les Bretons, les Burgondes, les Saxons, recouraient au Saint, pour en obtenir le bienfait de la délivrance. »

Lorsque ses trésors, fruit de la générosité des fidèles, étaient épuisés, on le voyait triste et pensif; alors sa charité le rendait ingénieux. Etait-il invité à quelque repas, Germain se faisait violence à lui-même et acceptait l'invitation et lorsque les convives étaient le plus gais et le mieux disposés, l'humble évêque se levait, parcourait les rangs des convives, et faisait une collecte pour les captifs.

Cependant, les années s'écoulaient et le saint évêque avançait en âge; ses infirmités ne lui permettaient plus de faire à pied ses courses apostoliques; Childebert lui fit don d'un cheval et d'une selle; il accepta avec reconnaissance, mais, à quelque temps de là, il vendit le cheval et la selle et en donna le prix à un captif pour sa rançon.

SAINT GERMAIN ET LE ROI CHILDEBERT

Le voisinage des saints produit toujours des fruits de salut. Docile à la voix du pontife, Childebert réparait les torts qu'il avait causés par ses injustices, et pleurait ses égarements passés. De concert avec Ultrogotha, sa femme, que l'Eglise a mise sur les autels, il bâtit une église dédiée à saint Vincent, dont il avait apporté des reliques d'Espagne, lors de son expédition contre les Wisigoths. Près de cette église, les royaux fondateurs firent élever un monastère dont la direction fut confiée à Doctroveus (*saint Doctrovée*) que saint Germain avait eu pour disciple à Saint-Symphorien. La libéralité de Childebert fut récompensée dès ici-bas. Malade dans sa villa de Chelles, il manda l'évêque de Paris auprès de lui. Germain passa la nuit en prière près du prince. Sur le matin il lui imposa les mains et le rendit à la santé. Childebert rédigea un acte par lequel il donnait à Germain et à l'église de Paris une partie considérable du domaine royal de Chelles. La reine sainte Bathilde y bâtira plus tard une magnifique abbaye qu'elle dotera richement, et où elle se fera religieuse.

SAINT GERMAIN ET LE ROI CLOTAIRE

Childebert meurt en 558; sainte Ultrogotha, son épouse, ne lui survit que quelques années; tous deux furent enterrés dans la basilique de Saint-Vincent. Clotaire Ier, seul maître du royaume, quitte Soissons et vient fixer sa résidence à Paris. Germain se rend à la cour pour féliciter le nouveau roi, mais il n'est point introduit. L'humiliation infligée à notre Saint se tourne bientôt à sa gloire. La même nuit, le roi est atteint d'une fièvre violente accompagnée des douleurs les plus aiguës. Dès l'aube du jour le roi mande un de ses officiers auprès du Saint, le priant de venir incessamment au palais pour le secourir. Le serviteur de Dieu était dans son oratoire. Sans faire aucune allusion à ce qui s'était passé la veille, il suit l'envoyé à la cour; à son approche, Clotaire fait effort pour se relever, conjure le Bienheureux de lui pardonner l'affront qui lui avait été fait la veille, et d'avoir pitié de lui. A la prière du ministre de Jésus-Christ, il est guéri instantanément. Depuis lors, Clotaire ne cessa d'avoir le plus grand respect pour le thaumaturge.

SAINT GERMAIN AU TOMBEAU DE SAINT MARTIN DE TOURS

Le tombeau du patron de la France, saint Martin, était alors en grande vénération dans toute la Gaule. Clovis était venu remercier saint Martin au retour de l'expédition victorieuse qui soumit à son sceptre le midi de la Gaule. Sainte Clotilde était allée passer ses dernières années auprès de la basilique où reposaient les restes de l'apôtre de Tours. Saint Germain, lui aussi, aimait à se rendre à Tours pour célébrer la fête du Saint. Sa condition passée et présente reproduisait la vie de l'apôtre des Gaules; comme lui, il avait été moine, et comme lui, il était évêque; ces deux âmes apostoliques étaient bien faites pour s'attirer l'une l'autre.

Les foules se pressaient autour du tombeau, et obtenaient la guérison du corps avec la guérison de l'âme. Germain y priait pour lui-même et pour tous les affligés qu'il voyait autour de lui. C'est ainsi qu'il obtint la guérison de deux femmes estropiées.

Dans un de ses pèlerinages, il se trouva à Tours avec Clotaire. Le roi, sous prétexte de satisfaire ses dévotions, se rapprochait ainsi de Poitiers dans le dessein d'aller, malgré sa parole, arracher son épouse sainte Radegonde à la paix du cloître. La reine ne s'était cependant retirée de la cour qu'avec le consentement de son époux. Mais Clotaire agissait d'après les conseils de ses officiers. La sainte reine avertit Germain, par un message, des desseins criminels du roi. L'évêque intervint, et, devant les reliques de saint Martin, il conjura Clotaire de ne point offenser Dieu en manquant à sa parole et en reprenant pour lui une personne qui était maintenant consacrée au Seigneur. Clotaire reconnut l'injustice de sa démarche : « J'avais cédé à de mauvais conseils, dit-il, mais je le reconnais, je n'étais pas digne de posséder une telle épouse; allez vous-même à Poitiers demander pardon pour moi à Radegonde. » Dieu eut égard au repentir de Clotaire, mais ses conseillers périrent de la mort affreuse infligée à l'hérésiarque Arius.

PUISSANCE SUR LES DÉMONS

Durant un pèlerinage au tombeau de saint Symphorien, Germain eut occasion de manifester sa puissance sur les démons. De tous les environs accouraient les possédés qui pressentaient son approche, et l'annonçaient en poussant des gémissements. Le saint évêque de Paris posa la main sur les malheureux possédés, et les démons étaient contraints de s'enfuir. « Homme de Dieu, lui disaient-ils, si vous ne pouvez nous souffrir dans les lieux habités, laissez à des malheureux la permission d'errer en paix dans l'épaisseur des forêts, dans la solitude des montagnes. »

Satan s'irritait fort de la puissance que le Saint exerçait contre lui, mais il ne se tenait point pour vaincu, et s'attaquait directement à sa personne. Il lui suggérait les tentations les plus affreuses durant l'oraison; il lui apparaissait sous les formes les plus hideuses.

Vaincu en toutes les rencontres, il allait jusqu'à le battre. Mais le serviteur de Dieu ne s'en effraya

jamais. D'où lui venait cette puissance contre le démon? Notre-Seigneur nous l'apprend lorsqu'il dit, en parlant de Satan. « Cette sorte de démon ne se chasse que par la prière et le jeûne. » Saint Germain recourait à ces deux remèdes infaillibles.

SAINT GERMAIN ET LES DÉBITEURS DU FISC

Les prisons étaient souvent encombrées de gens qu'on y avait jetés parce qu'ils n'avaient pas payé l'impôt. Ces malheureux étaient d'autant plus à plaindre qu'ils n'étaient plus à même de gagner de l'argent pour se libérer. Saint Germain, passant à Avallon, fut reçu avec bienveillance par le comte Nicaise. Le Saint profita aussitôt des bonnes dispositions du fonctionnaire pour demander l'élargissement des malheureux qui gémissaient dans les prisons. Le comte refuse énergiquement. Sans insister, le Saint se rend aux prisons et, les larmes aux yeux, il supplie le Seigneur d'avoir pitié des victimes de la cupidité. Il est exaucé. Un ange, envoyé du ciel, ouvre les portes des cachots et brise les chaînes des prisonniers. Le Bienheureux obtint ensuite du roi la remise totale des sommes qu'ils devaient.

SAINT GERMAIN ET LE CLERGÉ

Rien de plus important pour une société que d'avoir de bons prêtres, aussi le saint Pontife était-il très préoccupé de former des ecclésiastiques capables d'éclairer et de sanctifier les âmes par leur science et leur piété. Près de son palais épiscopal il fit élever un établissement que nous appellerions aujourd'hui un séminaire, où les jeunes vocations trouvaient un abri contre les dangers du monde et puisaient la lumière et le zèle qui font l'apôtre. De cette pépinière de prêtres sortirent plusieurs saints tels que saint Brieuc, que Germain avait eu pour disciple à Saint-Symphorien, saint Eltulde, très docte abbé de la Grande-Bretagne, et saint Bertingrand ou Bertrand, évêque du Mans.

SAINT GERMAIN INTERVIENT DANS LA LUTTE FRATRICIDE ENTRE SIGEBERT ET CHILPÉRIC

La discorde avait éclaté entre les fils de Clotaire, à cause des rivalités de Frédégonde et de Brunehaut. Le roi Sigebert était en guerre avec son frère Chilpéric qui venait d'épouser la cruelle Frédégonde. L'armée austrasienne était en marche. Sigebert s'avançait à la tête de ses cavaliers d'élite, tous régulièrement armés de boucliers peints et de lances à banderoles. Un homme en habits sacerdotaux parut au-devant de lui : C'était l'évêque Germain, alors malade, qui venait de s'arracher à son lit de souffrance pour tenter une dernière et solennelle intervention. « Si tu pars sans intention de mettre à mort ton frère, tu reviendras vivant et victorieux; mais si tu nourris en toi des pensées homicides, tu mourras; la fosse que tu prépares à ton frère sera celle où tu tomberas. » Le roi ne fut nullement troublé de cette rencontre inattendue, son parti était pris; il se croyait sûr de la victoire. La prédiction du Saint s'accomplit, car Sigebert fut assassiné par les sicaires de Frédégonde.

MORT DU BIENHEUREUX

Saint Germain touchait au terme de sa vie; la maladie faisait de rapides progrès. Dieu fit connaître à son serviteur le jour où il entrerait dans sa gloire. Le Bienheureux fit écrire sur la paroi du mur, en face de son lit de douleur, le V des calendes de juin (c'est-à-dire le 28 mai). On ne comprit point ce que signifiait cette inscription jusqu'au jour où le Saint émigra de cette vie mortelle en la vie éternelle le 28 mai 576.

Ses funérailles, dit saint Grégoire de Tours, auteu contemporain, furent accompagnées d'un miracle qui attesta hautement la sainteté de Germain : au moment où le cortège funèbre passait devant la prison publique, les captifs mêlèrent leurs acclamations à celles du peuple. Le cercueil devint tout à coup si lourd que les porteurs ne purent avancer; on comprit l'avertissement, les prisonniers furent mis en liberté, et le corps du Bienheureux se laissa de nouveau facilement transporter. Ses restes précieux furent déposés dans la grande église de Saint-Vincent, près du portail, sous l'autel dédié à saint Symphorien; et cette église s'appela dans la suite de son nom : c'est Saint-Germain-des-Prés.

En 754, les restes du bienheureux Germain reposaient encore près du porche de l'église de Saint-Vincent, devenue l'église de Saint-Germain-des-Prés. Le Pontife glorifié apparut un jour à une pieuse chrétienne et lui dit: « Il y a vingt ans que, dans une vision, j'ai montré à Lantfred (c'était l'abbé du monastère de Saint-Germain), le lieu où il devait transporter mon corps. Avertissez-le de ne plus différer davantage. » La pieuse femme accomplit fidèlement son message, et Lantfred obéit à l'ordre du ciel. Le corps fut exhumé et exposé toute la nuit à la piété des fidèles. Le lendemain, en présence du roi Pépin et de toute sa cour, les seigneurs s'approchèrent du cercueil pour le transporter dans le caveau derrière l'autel. Mais il devint si lourd, que ni les seigneurs, ni les évêques, ni les moines ne purent le soulever. Alors une personne se détache de la foule, et s'adressant au roi : « Prince, dit-elle, non loin de la ville de Palaiseau, le monastère de Saint-Germain possède plusieurs fermes. Les hommes du fisc royal y exercent une oppression tyrannique contre les habitants. Mettez un terme à cette injustice et vous accomplirez librement votre œuvre sainte. — Bienheureux Pontife, dit le roi, recevez aujourd'hui, en réparation de ces injustices, la villa de Palaiseau. » Il put alors accomplir l'œuvre sainte qu'il avait entreprise, et le peuple suivit le cortège jusqu'au caveau où fut déposé le précieux dépôt, au chant du *Te Deum*.

SAINT GERMAIN ET LES NORMANDS

Au IX^e^ siècle, Paris fut assiégé par les Normands. La cité semblait sur le point de succomber sous les assauts de l'ennemi, elle venait de perdre son plus vaillant défenseur, l'évêque Gozelin.

A cette nouvelle, l'ennemi se livra aux transports de la danse et de l'ivresse, sûr d'emporter la ville d'assaut. Mais soudain, ainsi que les Normands l'ont affirmé, leurs sentinelles virent paraître dans le ciel une lumière, et aperçurent distinctement la figure du bienheureux Germain. Il portait un flambeau à la main, et faisait le tour des remparts comme pour les placer sous sa sauvegarde.

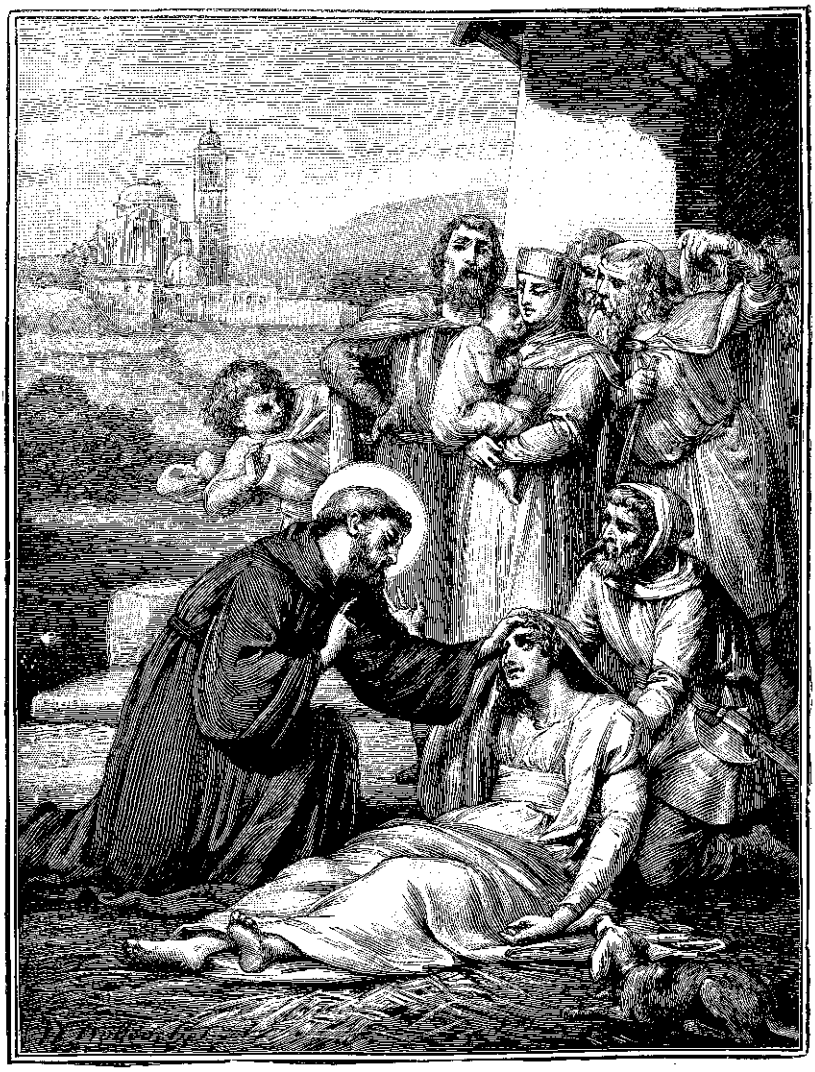
Une autre fois, il apparut à un pieux fidèle de Lutèce, accompagné de saint Marcel et de saint Cloud, qui le prièrent de bénir la cité.

Les guerriers voulurent porter processionnellement les reliques du Saint autour des remparts. Toute la ville prit part à la pieuse cérémonie. Soudain une pierre lancée par les assiégeants atteignit l'un des porteurs et le frappa violemment, mais Gozebert, c'était le nom du blessé, se releva complètement guéri, et nous vîmes, dit le chroniqueur, du haut des remparts, le normand qui avait lancé la pierre, s'affaisser et tomber mort sur la place.

Comme l'avait annoncé saint Germain, la ville fut délivrée quelque temps après, et toute la cité attribua cette délivance à son intervention. En 1870, les Prussiens assiégèrent Paris, mais le gouvernement d'alors n'invoqua pas saint Germain.

SAINT MANUÉE OU MANVIEU, ÉVÊQUE DE BAYEUX

Fête le 28 mai.



Saint Manvieu ressuscite un mort.

JEUNESSE DE SAINT MANVIEU

Dans la première partie du v^e^ siècle, sous le règne de Marcien, empereur, et de Mérovée, roi des **Francs**, vivait, à **Bayeux**, un homme nommé Manvieu, appartenant à une famille de la plus haute noblesse.

Rempli de la grâce divine, dès son enfance, il se montra de la plus grande piété envers ses parents, leur étant soumis en paroles et en actes.

L'âme embrasée du plus pur amour de Dieu dès l'aurore de sa vie, Manvieu se livrait au jeûne et à la prière avec une ardeur incroyable. Son corps, son esprit, son cœur étaient pour le seul objet digne de son amour, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Méprisant toutes les joies du monde et toutes les richesses de la terre, ayant en horreur les délices et les enchantements de la vie, Manvieu tendait à Dieu totalement, il ne pensait qu'au royaume céleste.

Les parents de Manvieu étaient heureux de posséder un enfant doué d'une si grande prudence et d'un esprit si vif. Manvieu, en effet, était jeune d'âge, mais vieillard déjà par la maturité de son jugement. Ils l'envoyèrent donc étudier sous la direction des plus habiles maîtres. Rempli de la grâce divine, le saint jeune homme révérait ses

maîtres et les écoutait volontiers. Dieu l'avait doué d'une excellente mémoire, ce qui hâta ses progrès dans les sciences.

Le saint enfant avait fait dans son cœur un temple à la Trinité Sainte et là, à chaque instant du jour, au milieu de ses études et de ses récréations, il se prosternait en esprit pour lui rendre ses hommages. Bon envers tous, il unissait à une grande humilité une incomparable douceur; imitant en cela le divin Maître, qui a dit de Lui ces paroles si simples, mais d'une perfection si supérieure à l'orgueilleuse nature de l'homme déchu: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* »

Ces deux vertus d'humilité et de douceur, pénétrant son âme jusque dans les profondeurs les plus intimes, en faisaient jaillir les eaux abondantes de la plus parfaite charité. Les pauvres, les malades étaient l'objet de ses attentions les plus délicates; il leur distribuait ses revenus avec un désintéressement admirable chez un jeune homme de son âge. Hélas! en effet, ne voit-on pas trop souvent les jeunes gens, même des plus nobles familles, pendant leurs études, au sein des grandes villes, flétrir leur cœur, compromettre leur avenir et leur santé par les joies immondes du vice. La prière fréquente, l'austérité de la vie, la joie pure que donne au cœur la pratique des œuvres de charité, voilà un puissant remède à ce mal. En notre siècle, M. Ozanam et ses jeunes amis des conférences de Saint-Vincent de Paul nous en ont fourni un bel exemple.

C'est par les exercices et la pratique de ces différentes vertus que Manvieu parvint au sommet de ce nouvel Horeb, qu'on appelle la perfection et où on est admis à la sainte familiarité de Dieu. Au fond de son cœur, il entendait une voix qui lui criait : *Excelsior*, plus haut, toujours plus haut; et, docile à la voix de l'Esprit-Saint, il parvint dès sa jeunesse à un haut degré de vertu. Heureux jeune homme. Il avait donné son cœur à Dieu, et Dieu, en retour, lui avait donné à boire à satiété des eaux de cette fontaine qui désaltère les cœurs purs ici-bas, en attendant qu'elle les rassasie par la vue et la possession de la beauté éternelle.

MANVIEU SE FAIT ERMITE

Mais les applaudissements et les triomphes ne firent pas perdre de vue au brillant jeune homme le but pour lequel il était sur la terre. Se rappelant cette parole de l'apôtre: *Scientia inflat*, la science enfle, il résolut de se dérober aux applaudissements des hommes et de cacher ses talents dans une profonde retraite, afin de ne vaquer qu'à la prière et aux œuvres du salut.

Il se choisit donc un endroit conforme à ses pieux desseins, à Saon, et y bâtit, dit-on, un ermitage. Dans cette pieuse solitude, il se livra à toutes les saintes exigences de l'amour divin. Il passait les jours et les nuits en prières et aspirait de tout son cœur à la réunion de son être avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, châtiant rudement son corps, et appelant cet heureux moment où il lui serait donné de secouer cette muraille de boue qui le séparait de son seul amour.

IL S'ADJOINT TROIS COMPAGNONS

Notre Bienheureux, ayant passé quelque temps dans ces pieux exercices et ayant achevé la construction de son ermitage, conçut le désir de s'adjoindre trois compagnons, afin de s'aider mutuellement dans les exercices de la prière et de la charité fraternelle, à avancer dans les voies de la perfection. L'ermite, en effet, retiré dans une solitude complète, n'a pas pour le soutenir l'exemple de frères dévoués et fervents, et n'a pas les mêmes moyens de pratiquer la charité fraternelle. Pour marcher seul, il faut être très instruit dans les voies spirituelles; et, encore, on est exposé aux illusions de l'ennemi.

La vie de communauté a donc toujours été choisie par le plus grand nombre de ces âmes généreuses qui veulent suivre de plus près Notre-Seigneur. Là, on peut s'encourager mutuellement et marcher sous la direction d'un supérieur dans les voies étroites de la pauvreté, de la mortification et surtout de l'obéissance. Manvieu avait compris de quel secours pouvait lui être cette compagnie de Frères n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, et voilà pourquoi il n'hésita pas à échanger la vie érémitique pour la vie cénobitique, ou la vie en commun.

LE PRIEURÉ DES TROIS MOINES

Ayant donc réuni avec lui trois compagnons, Manvieu changea son ermitage en prieuré; lui-même s'appela prieur des trois moines. Avec quel amour il aimait ses Frères, comme il les soutenait et les excitait à servir Dieu avec un courage vaillant. Quels exemples de pénitence, de renoncement, d'esprit de recueillement et d'oraison il leur donna. Ses instructions étaient embrasées du désir ardent de leur sanctification : ses paroles et ses exemples s'unissaient à les entraîner dans la voie parfaite et, sous un maître si habile et si consommé en vertu, les trois moines avancèrent rapidement dans la science des saints. Heureux effets du bon exemple. Rayonnement merveilleux de la sainteté sur les âmes que ce sublime contact finit par entraîner et jeter dans les sublimes profondeurs du sacrifice et de l'amour; tant il est vrai qu'on ne se sanctifie pas seul, que la vertu a une influence quelquefois cachée, mais toujours décisive.

MANVIEU RESSUSCITE UN DE SES FRÈRES DÉFUNT

Cette vie de recueillement et de prière durait depuis quelque temps, lorsque l'un des compagnons de Manvieu fut emporté par une maladie soudaine. Les bons solitaires furent frappés de stupeur devant ce coup imprévu. Mais notre Saint ne se laissa pas abattre par ce malheur. Il se lève et dit à ses compagnons : « Soyez forts dans la foi et combattez contre l'antique serpent, priez pour notre Frère; de mon côté, je vais intercéder auprès de Dieu pour lui. » Alors, notre Bienheureux se prosterne par terre, les bras en croix, et s'écrie au milieu de larmes abondantes : « Seigneur, mon Dieu, Père tout-puissant, qui avez racheté le monde par votre sang, qui avez ressuscité Lazare et pardonné à Marie-Madeleine, rappelez à la vie ce pauvre Frère afin qu'il puisse faire une vraie pénitence de ses fautes, et qu'il puisse vous louer et vous bénir encore. » Ses deux compagnons ayant répondu : *Amen*, le mort se leva plein de vie. Et la joie fut grande au prieuré des trois moines.

MANVIEU SE LIVRE AUX TRAVAUX DE L'APOSTOLAT

Mais cette solitude, si remplie qu'elle fût des délices de la contemplation et de la charité fraternelle, ne pouvait combler entièrement les désirs de notre Bienheureux. Son cœur si plein

d'amour, semblable aux eaux d'un fleuve impétueux, voulait se déverser sur les âmes de ses frères, afin de les rendre fertiles en fruits de conversion et de salut.

Il brûlait du désir de faire aimer Dieu et de révéler à tant de pauvres âmes indifférentes les merveilleuses beautés de l'amour divin. Il quitta donc sa solitude et se livra aux exercices de la charité active. Pleine de piété, d'onction et de force, sa parole était un glaive qui frappait et guérissait tout à la fois. Les pécheurs surtout étaient l'objet de ses prédilections et c'est avec un dévouement et un zèle incomparables qu'il s'attachait au salut de leurs âmes. Toutes les misères trouvaient en lui un refuge, toutes les pauvretés une ressource, toutes les désolations un consolateur. Comme le divin Maître, il semait les bienfaits et passait en faisant le bien. L'histoire est muette sur les résultats précis de ses courses évangéliques, mais elle en dit assez pour nous laisser entrevoir que Manvieu accomplit des conversions innombrables. Que ne peut, en effet, la parole d'un saint appuyée par des miracles?

MANVIEU RESSUSCITE UN MORT ET GUÉRIT LES MALADES PAR L'ATTOUCHEMENT DE SES VÊTEMENTS

Manvieu parcourait les différentes localités de son pays, en semant partout le bon grain de la parole évangélique, lorsqu'il rencontra un jour un mort que l'on conduisait à sa dernière demeure.

Notre Bienheureux, poussé par l'Esprit-Saint et désireux de manifester la puissance du Dieu qu'il prêche, prie les porteurs de s'arrêter et de déposer le corps par terre. Alors, en présence des assistants, il s'écrie : « Seigneur, mon Dieu, qui avez tout créé et pour qui rien n'est caché, qui prévoyez toutes choses, exaucez la prière de vos serviteurs; faites, je vous en conjure, que ce défunt revienne à la vie, afin que tout ce peuple ouvre les yeux aux clartés de la foi! »

Les assistants avaient à peine répondu *Amen* que le défunt sort du cercueil et se joint à Manvieu pour rendre grâces à l'Auteur de la vie.

La sainteté de notre Bienheureux était telle que Dieu lui communiqua sa puissance sur les créatures dans un degré étonnant. Une vertu sortait de lui, si grande et si irrésistible, que le simple attouchement de ses vêtements opérait des prodiges. Les fièvres les plus malignes, les maladies les plus invétérées cédaient à son pouvoir merveilleux. Les historiens racontent, entre mille autres, ce trait :

Une femme, malade depuis de longues années, était regardée par les médecins comme incurable. Cette pauvre infirme, ayant entendu dire que Manvieu passait par la ville, se mit à crier : « Manvieu, serviteur de Dieu, ayez pitié de moi, guérissez-moi de mon infirmité. » Notre Saint entend ses cris, s'approche d'elle et lui dit : « Femme, ayez confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Que Celui qui vous a envoyé cette maladie vous accorde la santé de l'âme et du corps. » Puis il la touche et la bénit. Aussitôt, cette femme se lève et s'en va guérie.

MANVIEU EST ÉLU ÉVÊQUE

La renommée de Manvieu se répandit rapidement dans toute sa patrie. Tous n'avaient qu'une voix pour célébrer ses louanges, raconter les merveilles opérées par ses mains et exalter sa sainteté. Une si brillante lumière ne devait pas rester sous le boisseau; une sainteté si éminente devait reluire et se manifester sur un plus vaste théâtre. Dieu, qui se réservait la France pour accomplir par elle ses *gestes* au milieu des nations, la prépara à cette sublime destinée en lui donnant, pendant les premiers siècles de sa formation, une pléiade de saints évêques qui devaient la préparer à sa mission sainte, comme les abeilles construisent une ruche. Manvieu devait être une des colonnes de ce temple. Dieu l'avait, en effet, choisi et marqué pour le sublime ministère de l'épiscopat. Il l'y avait préparé par la retraite et la pénitence, et il pouvait maintenant le montrer aux peuples en disant: « Voilà mon fils bien-aimé, écoutez-le. »

Le siège épiscopal de Bayeux était alors vacant par la mort de saint Loup, décédé le 25 d'octobre de la même année (465). Le clergé et le peuple réunis, pour procéder à l'élection d'un nouveau pasteur, jetèrent les yeux sur Manvieu. D'une voix unanime, le Bienheureux fut élu et sacré pasteur de cette Eglise.

Revêtu de la plénitude du sacerdoce et devenu le père et le chef spirituel d'un grand peuple, notre Bienheureux, loin de s'en applaudir, s'enfonça davantage encore dans le mépris de lui-même et dans la pratique fervente de toutes les vertus. Se rappelant qu'il devait être le miroir de son troupeau et que les fidèles sont les imitateurs de leurs pasteurs, il redoubla de ferveur dans l'accomplissement de sa charge. « Bon dans sa jeunesse, disent ses historiens, meilleur dans son âge mûr, il fut parfait dans les années de son épiscopat. *Bonus in juventute, melior in medio, optimus in fine.* »

MORT DE SAINT MANVIEU

C'est au milieu des saintes occupations de sa charge épiscopale que le Bienheureux entendit les premiers appels de son Dieu. Loin de s'en effrayer et d'essayer de retarder le moment suprême par des soins qu'il regardait comme superflus, le saint évêque redoubla d'austérités. Pendant quarante-sept jours, il s'abstint de boire et de manger; il n'eut pour toute nourriture que le corps de son bien-aimé Seigneur.

Puis, voyant sa fin approcher à grands pas, le serviteur de Dieu convoqua autour de lui ses frères et leur adressa ses suprêmes recommandations. « Craignez Dieu, dit-il, demeurez toujours dans l'amour fraternel, pratiquez l'humilité et la charité. Que le Seigneur vous remplisse surtout de sa bonté. »

Ayant achevé ces paroles, le bienheureux évêque s'endormit dans le Seigneur. C'était le 28 mai, vers l'an 480. Il fut enseveli dans l'église de Saint-Exupère.

SAINT CHÉRON, MARTYR AU DIOCÈSE DE CHARTRES

Fête le 28 mai.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'époque précise du martyre de saint Chéron. Quelques auteurs modernes le placent au v^e^ siècle, à l'époque des invasions barbares; les anciennes traditions du pays de Chartres font du saint missionnaire un contemporain des premiers apôtres des Gaules.

Chéron, en latin *Caraunus*, était né à Rome d'une famille patricienne et sénatoriale, mais païenne. Il étudia la grammaire et l'éloquence, sous la direction de rhéteurs habiles, et brilla par la vivacité de son intelligence. Mais ni Horace, ni Virgile, ni Cicéron, ni Tite-Live ne lui apprirent la vérité qui mène au salut. Oubliant le Dieu créateur du ciel et de la terre, il ne songeait qu'à la gloire humaine et aux biens qui passent, quand ce Dieu, qu'il ne connaissait pas, lui fit la grâce de trouver un maître bien supérieur aux philosophes de Rome ou d'Athènes: le jeune Romain lut, par hasard, les épîtres de saint Paul.

La lecture de ces pages inspirées révéla à son âme un monde nouveau. Il voulut connaître davantage cette doctrine chrétienne dont la beauté le ravissait; il alla trouver les adorateurs de Jésus-Christ, se fit instruire des mystères de notre sainte foi et reçut le baptême.

Il résolut, dès lors, de se consacrer entièrement à Dieu, et se mit à marcher à grands pas dans le chemin des vertus chrétiennes. Ses parents, qui avançaient en âge, insistèrent vainement pour l'engager dans les liens du mariage; il refusa toujours, car il se sentait appelé à une vie plus parfaite. Il les assista comme un fils dévoué pendant leurs derniers jours; mais l'histoire ne dit pas s'il eut le bonheur de les voir chrétiens.

Après leur mort, Chéron distribua aux pauvres sa grande fortune et se voua lui-même au service des autels. Elevé au diaconat, il assistait les prêtres ou le Pontife au sacrifice divin, instruisait les catéchumènes, et se dévouait aux œuvres de charité. Par humilité, il ne voulut pas être élevé au sacerdoce.

Désireux de conquérir des âmes à Jésus-Christ, il partit pour les Gaules. On dit qu'il y fut envoyé par le pape saint Clément, si plein de sollicitude pour notre patrie. Le navire sur lequel s'était embarqué le saint missionnaire fut assailli par une si furieuse tempête, que matelots et passagers n'attendaient plus que la mort. Saint Chéron invoqua Jésus-Christ et la tempête cessa. A cette vue, tous les passagers crurent en Jésus-Christ. On s'arrêta quelque temps dans une île de la mer Tyrrhénienne; l'envoyé de Rome en profita pour convertir à la foi chrétienne la plupart des habitants.

Enfin, saint Chéron débarqua heureusement à Marseille, et commença à semer la bonne nouvelle de l'Evangile à travers les Gaules. Fortifiant les chrétiens qu'il rencontrait, instruisant les païens, il vint jusqu'à Lyon, où il opéra de nombreuses conversions par ses paroles et ses miracles.

Continuant sa route vers le nord-ouest, il arriva jusqu'au pays des Carnutes (Chartres), où il fut accueilli avec honneur par les disciples de saint Potentien et de saint Altin. Ses instructions et ses exemples fortifièrent merveilleusement dans la foi cette pieuse chrétienté, et, par ses travaux apostoliques, il augmenta tellement le nombre des fidèles dans cette province, qu'il a mérité d'être appelé l'apôtre du pays chartrain.

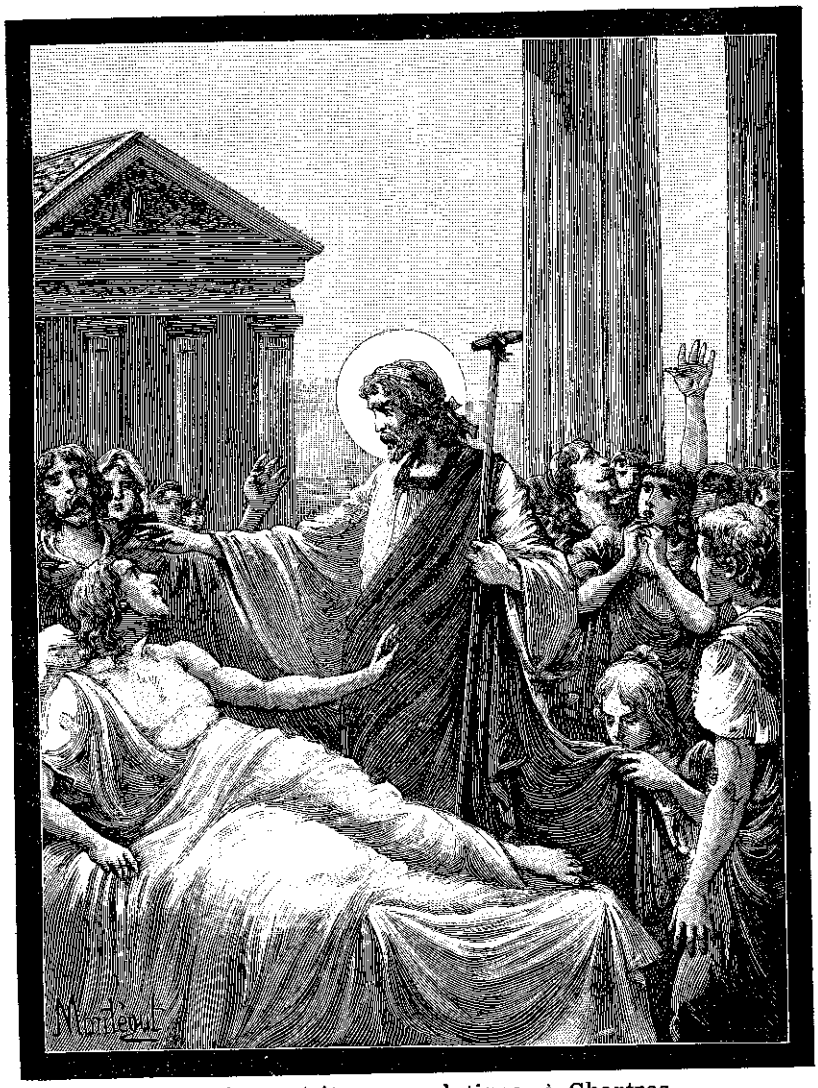
Il eût vivement souhaité donner sa vie pour Jésus-Christ dans le martyre; il la donna, en effet, non cependant pour la cause de la foi, mais pour celle de la charité. Il se rendait au pays des Parisiens, accompagné de quelques disciples, lorsqu'il vit accourir une bande de brigands. « Sauvez-vous, dit-il à ses disciples; vous en avez le temps pendant qu'ils seront occupés autour de moi. » Les chrétiens obéirent à regret; pendant ce temps, les brigands fondaient sur leur maître pour le dévaliser. Furieux de ne trouver sur le saint missionnaire ni or ni argent, ils lui tranchèrent la tête et s'en allèrent.

A la tombée de la nuit, ses disciples sortirent de leur cachette, et vinrent relever le corps sanglant de leur bon maître. Ils le transportèrent près de Chartres, sur une colline où le missionnaire avait une fois exprimé le désir d'être enseveli. De nombreux miracles illustrèrent plus tard son tombeau. On y construisit une église, qui fut ensuite richement dotée par le roi Clotaire II, dont un fils avait été guéri par l'intercession du saint martyr. Des chanoines réguliers de Saint-Augustin desservirent ce sanctuaire pendant de longs siècles.

Les reliques du Saint, sauvées pendant la Révolution, sont vénérées dans la nouvelle église dédiée, en 1849, par Mgr Regnauld, évêque de Chartres.

SAINT CHERON, DIACRE ET MARTYR

Fête le 28 mai.



Le saint guérit un paralytique, à Chartres.

SA NAISSANCE

Saint Cheron ou Caraunus, l'un des premiers apôtres et des plus glorieux patrons de l'Eglise de Chartres, naquit à Rome, plus probablement au premier siècle après Jésus-Christ.

Il était d'une famille noble et son père avait place aux premiers rangs du Sénat romain. De bonne heure, Caraunus fut confié à un maître de grammaire distingué, et il fit tant de progrès dans l'étude des bonnes lettres et des sciences, que bientôt il surpassa tous ses compagnons. C'était plaisir de le voir occuper à des lectures sérieuses et à un travail appliqué le temps que les jeunes gens de son âge et de sa condition dépensent trop souvent en futilités et en dissipation.

SA CONVERSION

Caraunus avait de bonne heure reçu le baptême; il avait foi en Jésus-Christ : il était chrétien. Pourtant, à ce disciple du Christ, il manquait encore le complet renoncement que Jésus demande des siens, l'héroïsme des vertus et la folie de l'amour qui pousse les âmes d'élite à la suite du divin Crucifié; à ce savant qui semblait n'ignorer rien des choses du monde, il manquait la science de la croix qui est la seule vraie. Bientôt la voix de Dieu se fit entendre claire et précise et Caraunus ne lui ferma point l'oreille de son cœur.

Un jour, il lisait les épîtres de saint Paul; il tomba tout à coup sur ce passage : « La sagesse

du monde est folie auprès de Dieu. » Ce fut comme un coup de foudre, ou plutôt, dit la vieille légende du Saint, ce fut comme une flèche dont l'esprit de Dieu perça le cœur de Caraunus :

« Je me suis donc trompé! s'écria le jeune homme; j'ai donc travaillé pour rien en étudiant la science du monde. *Incassum laborasti, Caraune, in mundanâ scientiâ.* » Et, désireux de la science de Dieu, il alla trouver un saint ermite qui l'instruisit plus à fond des mystères de la foi et l'initia aux secrets de la perfection chrétienne.

IL RENONCE AU MONDE — LE DIACONAT

Les effets de cette conversion subite, mais sincère, ne tardèrent pas à se produire. Les parents de Caraunus n'ayant en vue que les intérêts terrestres de leur fils et voulant avant tout lui procurer un parti honorable, lui déclarèrent leur intention de le marier à la fille d'un riche sénateur. Le saint jeune homme qui avait voué à Dieu sa virginité résista courageusement à leurs instances. On eut beau faire briller à ses yeux l'éclat des alliances les plus nobles, mettre en jeu contre lui les plus hautes influences, recourir, pour le décider, aux efforts de ses proches, de ses amis, des grands de la cour et du Sénat, il resta inébranlable et ne voulut rien entendre.

Bien plus, son père et sa mère étant venus à mourir, Caraunus dit adieu au monde, entra dans l'état ecclésiastique et reçut les Ordres sacrés, mais jusqu'au diaconat seulement : son humilité ne lui permit jamais d'accepter la dignité du sacerdoce.

PREMIERS MIRACLES DE SAINT CHERON

Il se donna alors à l'étude des Saintes Lettres avec la même ardeur qu'il avait autrefois déployée pour les sciences profanes. Bientôt même il fit école et autour de lui se réunit une foule de disciples avides de puiser au trésor de sa doctrine et de s'édifier au contact de sa sainteté.

Dieu ajouta à la conviction de sa parole et à l'entraînement de ses exemples l'éclat des miracles.

Un jour que Caraunus traversait les rues de Rome, suivi de ses disciples, il rencontra un pauvre jeune homme aveugle et muet. Touchés de compassion, les disciples le présentèrent au Saint qui se rendit à leurs prières et fit sur les yeux et sur la bouche du jeune homme le signe de la Croix. O merveille de la puissance et de la miséricorde divine! ces yeux éteints s'ouvrirent tout d'un coup à la lumière; cette langue, qui semblait enchaînée par un mal incurable, se délia pour remercier Dieu et son serviteur Caraunus.

Une autre fois, ce fut un cocher du cirque qui eut recours à la toute-puissante prière du Saint. Ce malheureux était tombé de son char pendant une course et, meurtri, contusionné par sa chute, foulé aux pieds des chevaux, avait été transporté mourant hors de l'arène. Il n'y eut qu'un cri parmi les chrétiens présents, un nom revint à toutes les mémoires : Caraunus! Lui seul pouvait sauver cet homme de la mort, car il fallait un miracle. On plaça le blessé sur une civière et on le porta au Saint qui, après une heure de ferventes prières, le rendit à une santé parfaite.

IL VEUT ÊTRE MISSIONNAIRE ET PART POUR LES GAULES

Brûlé de la flamme du zèle apostolique, Caraunus résolut de vendre tous ses biens et de quitter tout pour porter aux nations encore barbares le bienfait de l'Evangile; depuis longtemps déjà il avait formé ce projet, mais l'affection de ses disciples le retenait à Rome. A la nouvelle de son départ prochain, ils étaient tous accourus en foule auprès de lui, le suppliant avec larmes de ne point les abandonner : « Restez avec nous, Père bien-aimé, lui disaient-ils, ou bien faites-nous les compagnons de vos travaux et de votre martyre. » Malgré tant de liens qui l'attachaient à sa patrie, malgré tant d'efforts faits pour le retenir, Caraunus partit.

Une nuit, pendant que tous reposaient, il s'enfuit, gagna au plus vite le rivage et s'embarqua sur un navire marchand en partance pour les Gaules. Le démon, que le départ du pieux missionnaire irritait, déchaîna contre lui la fureur des éléments. Une violente tempête s'éleva; le vent, qui faisait rage, aurait à coup sûr englouti le vaisseau, si Caraunus, comme autrefois le Sauveur Jésus, n'eût, d'un geste, apaisé les flots en furie. Les païens, étonnés du calme qui se fit aussitôt, s'écrièrent qu'ils croyaient en Jésus-Christ et demandèrent d'être instruits de la religion. Ils n'étaient que les prémices de cette grande moisson d'âmes plus tard semée, travaillée et recueillie par le serviteur de Dieu sur le sol de la France.

LE VOYAGE — MARSEILLE, LYON

Après une heureuse navigation, on aborda dans une île de la mer Tyrrhénienne, dont la tradition ne nous a point fait connaître le nom. Il y avait là un temple de Vénus, et Caraunus arriva au moment où les païens, accourus en grand nombre, célébraient une fête en l'honneur de leur déesse.

La fille de leur prêtre était possédée du démon: elle se mit aussitôt à courir par les rues avec des gestes horribles et des cris épouvantables. « Le serviteur du Christ, Caraunus, est arrivé, disait-elle, il faut que j'aille à sa rencontre. »

Et, entraînant la foule à sa suite, elle vint au-devant du Saint. « Serviteur de Dieu, crièrent les démons par la bouche de cette malheureuse, pourquoi venir ainsi nous chasser de nos anciennes demeures? Au moins, si tu nous fais sortir, que ta parole toute-puissante ne nous précipite point dans l'abîme des mers. » Ils étaient légion comme ceux de l'Evangile.

Caraunus invoqua à haute voix la Très Sainte Trinité, et, au seul nom de Dieu, le diable fut mis en fuite. Beaucoup d'autres possédés et une foule de malades accoururent alors : ils furent tous guéris, puis convertis par le saint missionnaire qui les baptisa en masse trois jours plus tard.

Marseille, Lyon, furent tour à tour le champ où s'exerça le zèle de l'apôtre, et comme les étapes successives qui le conduisirent au terme de son voyage, le pays chartrain.

Lyon retint assez longtemps Caraunus, qui n'y demeura pas inactif. Sa charité souffrait de voir livrés aux hontes de l'idolâtrie, non seulement les païens et les infidèles, mais des chrétiens oublieux de leur foi et de leur baptême. Un jour, il n'y put tenir, et, s'armant d'une hache, il courut au temple des faux dieux, traversa la foule étonnée de tant d'audace, alla droit à l'autel et, brandissant sa hache, en donna plusieurs coups sur l'image sacrilège qui vola en éclats. Tout autre eût été sur-le-champ lapidé et mis en pièces par le peuple. Caraunus, objet du respect et de la vénération universelle, fut loué plutôt pour son acte de courage. Païens et chrétiens comprirent la leçon : ils abandonnèrent le culte des démons pour n'adorer plus que Jésus-Christ, le seul vrai Dieu.

C'est ainsi que Dieu donnait aux travaux de son serviteur la fécondité et le succès. Après avoir évangélisé une partie de la Gaule lyonnaise, Caraunus reprit son bâton de voyageur. Il suivit d'abord le cours du Rhône, puis celui de la Saône, enfin, par les rives enchantées de la Seine, il arriva au centre des Gaules, à Chartres.

Chartres était une des villes les plus importantes de la province. Les druides tenaient chaque année dans ses environs leurs réunions générales, et une tradition digne de respect rapporte que, dans ces réunions, ils honoraient la statue d'une Vierge au pied de laquelle ils avaient mis cette inscription : *Virgini Parituræ. A la Vierge qui doit être Mère.* Terre bénie! Cité choisie entre toutes, heureux peuple chez qui Marie, prophétisée au monde dès la chute originelle et gardée dans le souvenir fidèle des nations, fut l'objet d'un culte public même avant sa naissance.

La ville de Marie, comme on l'a toujours nommée depuis, reçut la bonne nouvelle de l'Evangile dès les premiers temps du christianisme. Saint Potentien, saint Savinien et saint Altin furent ses premiers apôtres, et lorsque saint Cheron vint à son tour, il trouva à Chartres une église déjà fondée.

C'était, à la vérité, un bien petit troupeau, car les persécutions, en diminuant le nombre des chrétiens, avaient pour un temps ralenti l'élan des conversions. Mais le sang des martyrs n'est jamais stérile : c'est une semence répandue, qui tôt ou tard, sous l'action de la Providence, éclot toujours en une abondante moisson d'âmes. Aussi ce fut grande joie dans l'assemblée des chrétiens de Chartres, à la vue de ce jeune diacre romain envoyé par Dieu comme un ange de paix et de lumière, dont la parole, en les consolant et en les fortifiant eux-mêmes dans la foi, leur amènerait bientôt une foule de nouveaux frères.

Et Caraunus lui-même, de quel bonheur ne sentit-il pas son âme inondée lorsqu'il put se prosterner et prier en silence devant cette Madone des druides, devant cette puissante et douce Vierge qui l'avait appelé de si loin, qui lui avait fait signe, en lui répétant les grandes paroles de sa vocation à l'apostolat : « Sortez de votre patrie, quittez votre famille, et allez au pays que je vous désignerai. » La terre que Marie lui avait montrée du doigt, c'était Chartres, et voici qu'après un long voyage il avait atteint enfin le terme de ses désirs; il allait travailler à l'évangélisation de ce peuple choisi.

L'histoire qui nous a transmis, avec tant de pieux détails, le récit du départ, du voyage et de l'arrivée de saint Chéron, est presque muette sur son séjour à Chartres. Nous savons seulement qu'il y opéra de grands fruits de salut, et que Dieu, comme toujours, appuya la prédication de son apôtre par de nombreux miracles.

De tous ces prodiges, nous n'en citerons qu'un seul :

Un jour, traversant les rues de la ville, Caraunus vit, couché dans un lit, un homme que la paralysie retenait immobile et impotent. Apprenant que c'était un chrétien, le Saint s'approcha, lui adressa quelques paroles d'encouragement et lui fit sur le front un petit signe de Croix. Au contact de l'homme de Dieu, le malade sent ses muscles et ses nerfs se détendre, et, comme s'éveillant d'un profond sommeil, il quitte son lit et se met à marcher et à courir, remerciant son bienfaiteur et bénissant la Providence.

Impossible de dire tout l'effet produit par ce miracle sur l'esprit de la population : ce fut la conversion en masse. Bientôt, par les soins de Caraunus, l'Eglise de Chartres retrouva un pontife et des pasteurs, la grotte druidique profanée par la persécution fut réhabilitée, et la Vierge vit encore son trône entouré de la foule des fidèles.

MARTYRE DE SAINT CHERON

Cependant, l'heure était venue où Dieu allait glorifier son serviteur et couronner une si sainte vie par la mort glorieuse des martyrs.

Sollicité par ses compagnons, voyant son œuvre terminée à Chartres, Caraunus avait résolu de quitter ce champ fertilisé par ses soins, pour porter ailleurs sa parole et son zèle. Il ne céda point pourtant aussitôt aux instances de ses frères : il lui en coûtait de s'éloigner de la ville de Marie : « Nous partirons, leur disait-il, mais il me faut encore un peu rester dans cette ville. »

Après quelques jours, il se mit en marche, suivi de ses principaux disciples, et se dirigea vers Paris. Il descendit de la hauteur où est située la ville de Chartres, et gravit cette autre montagne qu'on appelle aujourd'hui la sainte colline ou la colline de Saint-Cheron. Arrivés là, nos pieux voyageurs s'arrêtèrent un instant et prirent un peu de nourriture. Pendant le repas de ses frères, Caraunus s'éloigna pour prier et fut comme ravi en extase. Après une longue oraison, il revint vers ses compagnons, les yeux pleins de larmes, et, regardant au ciel : « Frères, dit-il, vous que j'aime d'une si ardente charité, vous qui m'avez accompagné dans tous mes travaux, j'ai une faveur à vous demander : si c'est de ce pays que Dieu veut m'appeler à lui, de grâce, que ce soit ici ma sépulture! »

Alors tous, la mort dans l'âme, se jettent aux pieds du Saint : « Père bien-aimé, pourquoi ces soupirs prématurés vers la céleste patrie? Voulez-vous donc nous laisser seuls sur cette terre d'exil et de désolation? — Séchez vos pleurs, ô mes frères, répondit Caraunus; je n'ai pas voulu vous dire que ma mort fût proche. Mais, Dieu vient de me le révéler, la terre que nous foulons maintenant aux pieds recouvrira les dépouilles d'un grand nombre de saints; voilà pourquoi je désire que mon corps y vienne attendre la résurrection glorieuse. »

Et, après avoir rendu grâces à Dieu, on se remit en route. Mais voilà qu'à une distance de Chartres de six milles environ (à peu près trois lieues), tout à coup des voleurs, les armes à la main, sortent d'un bois, se jettent sur la petite troupe, croyant nos voyageurs chargés de grosses sommes d'argent. Effrayés par une attaque aussi inattendue, les compagnons de Caraunus s'enfuient de toutes parts : l'épaisseur de la forêt leur sert de refuge; ils s'y précipitent, poursuivis par leurs ennemis.

Seul, Caraunus n'avait point fui : il était demeuré ferme et intrépide en face du danger. Pourquoi aurait-il craint la mort : n'allait-elle pas mettre un terme à son exil et lui ouvrir le ciel? Ne la souhaitait-il pas depuis longtemps comme un gain et comme une joie? Aussi, loin de se dérober aux agresseurs, il s'offrit à leurs coups : « Mes amis, leur cria-t-il, cessez de poursuivre des innocents; l'argent que vous demandez, le voici, je vais vous le donner. » Les voleurs reviennent, entourent le Saint, le pressent de livrer son trésor. Caraunus n'avait point oublié la recommandation du Maître; ne vou-

lant porter ni sac ni besace, ne s'inquiétant point du lendemain, il avait versé toutes ses richesses dans le sein des pauvres. Il ne lui restait plus qu'une pièce de monnaie; il la présenta aux voleurs, les assurant que c'était bien là tout son avoir. Ceux-ci, croyant que le vieillard a voulu les tromper, se précipitent sur lui et le massacrent impitoyablement.

C'est ainsi que ce glorieux athlète du Christ remporta la suprême victoire. L'Eglise lui a toujours attribué la palme du martyre, non qu'il ait donné son sang pour la défense de la foi, mais parce qu'il sacrifia sa vie pour sauver celle de ses frères; et ils sont martyrs aussi ceux qui meurent pour la charité.

Lorsque la nuit fut venue, les compagnons de Caraunus, que la crainte du danger tenait toujours cachés dans le taillis, entendirent par trois fois une voix mystérieuse : « Courage, mes frères, leur disait-on, courage, ne craignez plus. Retournez sur la colline que je vous ai indiquée pour le lieu de ma sépulture : vous y trouverez mon corps. »

En effet, ils revinrent à Chartres, et, à l'endroit même où, le matin, pendant le repas, Caraunus avait prié, ils trouvèrent le corps du Saint portant sous son bras sa tête tranchée : ils l'ensevelirent avec les plus grands honneurs.

CULTE DE SAINT CHERON — QUELQUES MOTS D'HISTOIRE

Cependant, la prédiction de saint Cheron ne devait pas tarder de se réaliser. La montagne qui gardait son tombeau allait devenir le cimetière des saints *Mons Sacer*, comme on l'appelait au moyen âge. « Dès les premiers temps, dit Mgr Pie dans des notes inédites sur la vie de saint Cheron, c'était l'usage de la plupart des chrétiens chartrains de se faire enterrer auprès du sépulcre du saint martyr, et cet usage, devenu plus général encore après l'invention miraculeuse des reliques, au VI^e^ siècle, se maintint jusqu'à la fin du XI^e^ siècle. »

C'est au moment de l'invasion des Francs que fut bâtie, par les soins d'un pieux habitant de Chartres, la première église en l'honneur de saint Cheron. Plus tard, vers la fin du VI^e^ siècle, l'évêque Pappol y fonda un monastère qui devint très florissant.

Aujourd'hui, la colline de Saint-Cheron est encore un lieu saint. Le Petit Séminaire diocésain a remplacé la vieille abbaye et continue les traditions de piété et de régularité des anciens âges.

L'antique église de Saint-Cheron n'existe plus : la Révolution l'a détruite. Mais on voit encore aujourd'hui, près de la chapelle du Petit Séminaire, la fontaine miraculeuse près de laquelle reposa le Saint et qui, dans les siècles passés, opéra tant de merveilles qu'on aurait peine à y ajouter foi si les annales de l'histoire n'en attestaient l'authenticité.

Le Petit Séminaire conserve comme son plus précieux trésor plusieurs ossements de saint Cheron, dont on a fait, en 1841, la translation solennelle. Mgr Pie, l'illustre évêque de Poitiers, une des plus pures gloires de Chartres et l'honneur du Petit Séminaire de Saint-Cheron, fit, dans un beau discours, l'éloge du Saint et retraça à grands traits l'histoire de son Eglise.

Prions saint Cheron, le martyr de la charité, de susciter dans notre France qui se perd des hommes aux grands dévouements, aux sublimes héroïsmes, qui n'hésitent pas dans les dangers de l'heure actuelle à sacrifier tout, même à verser leur sang s'il le fallait pour le bien de l'Eglise, le salut de la patrie et de la gloire de Dieu.

Saint Cheron, priez pour nous.

MAURICE COULOMBEAU.

FLEURS DES SAINTS

« Les maladies longues, disait saint François de Sales, sont de bonnes écoles de miséricorde pour ceux qui assistent les malades, et d'amoureuse patience pour ceux qui les souffrent : car, les uns sont au pied de la croix avec Notre-Dame et saint Jean, dont ils imitent la Compassion; et les autres sont sur la croix avec Notre-Seigneur, duquel ils imitent la Passion. »

« Vous êtes épouse, disait le même saint à une âme qui était sur la croix, non encore de Jésus glorifié, mais de Jésus crucifié : c'est pourquoi les bagues, les carcans et les enseignes qu'il vous donne et dont il vous veut parer, sont des croix, des clous, des épines, et le festin de noces est de fiel, d'hysope, de vinaigre. Là-haut, nous aurons les rubis, les diamants, les émeraudes, le vin épuré, la manne et le miel. »

LA BIENHEUREUSE MARIE BAGNÉSI,

Noble Florentine, Tertiaire de Saint-Dominique (1514-1577).

Fête le 28 mai.

Portrait de la bienheureuse Marie.
(Cliché Desprez.)

PREMIÈRES ANNÉES

La Bienheureuse dont la vie va être retracée est contemporaine de Calvin, de Luther, de tous ces réformateurs sans mandat qui s'octroyèrent cependant celui de renouveler l'Eglise au profit de leurs passions. Elle fait partie du groupe nombreux des saints suscités de Dieu dès la première moitié du XVI[e] siècle, et visiblement investis par lui d'une mission authentique. Dans l'œuvre de restauration religieuse, son rôle peut apparaître secondaire à côté de la part prise soit par saint Ignace, soit par saint Pierre d'Alcantara, soit par sainte Thérèse. Ceux-ci eurent à intervenir directement et avec éclat. Elle, sans situation officielle, resta toujours dans l'effacement. Humble et terne, son existence, toute vouée à la souffrance, eut la signification d'une protestation contre le débordement qui naquit avec le protestantisme.

Marie Bagnési vit le jour à Florence le 25 du mois d'août 1514. Elle eut l'inappréciable bonheur de grandir et de passer les années entières de son enfance dans des conditions on ne peut plus propices à la vertu.

Son père, Charles de Bagnési, et Alexandra Orlandini, sa mère, étaient tous deux issus de famille noble. Riches, distingués, brillants comme il convenait qu'ils fussent dans cette Florence de la belle époque et aux jours de Léon X, ils n'avaient pas laissé se perdre le patrimoine de leur foi. Une preuve entre toutes de leur piété est l'empressement à procurer le baptême à leurs enfants, à

mesure qu'ils leur étaient donnés de Dieu. Ainsi Marie le reçut le lendemain même de sa naissance. Autre détail très significatif qui permet d'estimer leur religion dans toute sa réalité : leurs quatre filles, sans parler de notre Bienheureuse, embrassèrent l'état monastique.

Une circonstance, à première vue indifférente, semble pourtant avoir agi heureusement sur l'esprit et sur le cœur de l'enfant prédestinée. A peine née, elle avait été confiée à une dame habitant l'Imprunéta, localité voisine de Florence, où l'on vénère une image miraculeuse célèbre par toute la Toscane. C'est donc là que ses lèvres ont été habituées à murmurer les noms de Jésus et de sa divine Mère, là que la grâce céleste déposa en son âme le goût de la perfection.

Ce séjour auprès du sanctuaire de la Madone, Marie le considéra toujours à l'égal d'une faveur spéciale. Dieu seul, sans doute, pourrait en déterminer l'importance réelle, mais, pour son compte, elle ne cessa pas d'y voir une invitation d'en haut à suivre les voies de la sainteté. Bien des fois elle répéta : « J'ai sucé à l'Imprunéta le lait de la vie naturelle ; en Marie encore il convient que je jette les fondements de ma vie spirituelle ; je dois reproduire en moi ses vertus. »

DÉSIR DE VIE RELIGIEUSE OBSTACLE A CE DÉSIR

Ame naturellement délicate et pieuse, ces qualités s'épanouirent à l'aise grâce aux influences du milieu et aux prévenances de Jésus-Christ, si bien que, avant même d'être sortie de l'enfance, elle avait fait le vœu de se consacrer à Dieu. Difficilement pourrait-on fixer la date précise de cet acte d'offrande ; néanmoins, il est certain qu'il fut accompli de bien bonne heure.

Le vœu qu'elle fit en ce sens impliquait certainement dans sa pensée la résolution d'entrer au monastère. Alors, comme de nos jours, le couvent était le refuge, sinon unique, du moins le plus sûr et le plus apprécié où les âmes allaient abriter leurs vertus. Nul doute par conséquent que Marie ait songé à suivre l'exemple de ses quatre sœurs aînées. Et si ses attraits personnels dans la suite ne réussirent pas à se réaliser, la raison en est que Dieu se chargea de lui choisir une autre voie et de la lui manifester.

La mort prématurée de sa mère, en troublant le bonheur qui jusque-là régnait au sein de sa famille, créa le premier obstacle à l'exécution de son pieux projet. A défaut de ses quatre sœurs parties du toit paternel depuis plus ou moins de temps et dispersées dans les couvents de Florence et de Faenza, c'est à elle que revint le soin de conduire la maison.

Le fardeau dut peser lourdement à son jeune âge, car elle eut affaire à une domesticité nombreuse, qui aurait voulu abuser de son inexpérience, au détriment du bien familial. Et pourtant ce surcroît d'occupations ne la décida pas à renoncer à ses goûts de prière. Dans sa fidélité à ses pratiques de dévotion, elle accorda aux exercices de piété le temps que d'autres auraient volontiers donné aux distractions ou au repos.

— Là, je remonte mon courage, l'entendait-on répéter, j'y puise des forces. L'oraison m'est indispensable autant que l'eau est nécessaire à un poisson.

MALADIE OPPORTUNE

L'exemple d'un si entier dévouement, uni à tant de vertu, avait attiré l'attention des familles nobles de Florence, en amitié ou en relations avec celle des Bagnési. La sympathie générale en devint si vive que de divers côtés des démarches furent entamées auprès du père de la jeune fille en vue d'en obtenir une promesse de mariage.

L'intéressée, naturellement, n'avait pas l'air de se soucier pour elle d'un avenir de ce genre, et quoiqu'elle se fût résignée, après la disparition de sa mère, à ne plus parler de son projet primitif de vie religieuse, elle ne s'était jamais arrêtée à envisager comme possible l'idée de prendre un mari. Le père, dont le devoir était de procurer le bonheur de sa dernière enfant, voyait avec satisfaction les démonstrations de bienveillance dont elle était l'objet. Les instances de la part des prétendants se faisant plus fréquentes, il crut le moment arrivé de révéler à sa fille Marie les offres qui lui étaient faites à son insu. Le ton sur lequel il s'en ouvrit à elle ne lui laissa aucun doute sur la décision à prendre, si elle voulait ne pas contrister son père en trompant son attente. Du même coup, elle comprit que déférer aux désirs paternels était la fin de sa virginité, de la vertu irrévocablement vouée à Dieu.

Tourmentée par cette alternative, soucieuse de ménager son vénérable père et non moins vigilante à sauvegarder intacte l'union qui la rattachait mystiquement à Notre-Seigneur, elle poussa vers le ciel un cri de détresse ; il fut entendu. Prise, à quelques jours de là, d'un mal de nature étrange, elle sentit son corps entier envahi par de violentes douleurs ; suivit le relâchement général des muscles et des nerfs ; puis vint l'accès chronique d'une paralysie avec ses funestes conséquences sur l'organisme interne.

La Bienheureuse était dans sa dix-huitième année lorsque débuta, en 1532, cette maladie vraiment extraordinaire par sa durée, puisqu'elle la retint au lit l'espace de quarante-cinq ans.

CARACTÈRE SURNATUREL DE SES INFIRMITÉS

Son mal avait progressé si rapidement que pas une partie de son corps n'en resta indemne. De la tête aux pieds, c'étaient des douleurs indicibles. Chaque organe avait les siennes. Et elles étaient sans relâche. Il n'y eut dans ce long et perpétuel martyre qu'un seul répit de deux ou trois mois.

Et malgré tout, de sa bouche ne sortit jamais une parole, une exclamation, un soupir qui trahît de l'impatience ou de la lassitude. Bien mieux encore, anéantie par la surabondance de ses maux au point d'être à certains jours sans forces pour manger et pour boire quoi que ce fût, il lui restait un courage tel qu'elle montrait une gaieté étonnante, et à ne voir que son visage, lequel conserva ses traits et ses couleurs jusqu'au bout, le visiteur le plus expérimenté l'aurait

crue en jouissance d'un bien-être complet.

Une particularité accuse nettement le caractère surnaturel de son infirmité. On notait chez la malade une recrudescence de ses crises allant de pair avec une augmentation de consolations intérieures tous les vendredis, à chacune des principales fêtes de Notre-Seigneur : Pâques, Ascension, Fête-Dieu, et annuellement au retour de la Semaine-Sainte. En ces moments encore, si aigus que fussent les élancements du mal, on l'entendait seulement dire :

— O mon Jésus, ô mon Jésus, aidez-moi ! Ayez pitié de moi, bien que je ne mérite rien. Vierge très sainte, accordez-moi votre secours, et vous, saints anges, intercédez pour moi.

Quoique profondément affligé de voir sa fille chérie souffrir à ce point, le père se soutenait par l'illusion où son cœur se complaisait que tout espoir de guérison n'était pas perdu. Tous les remèdes que l'usage d'alors prescrivait en des cas semblables furent tentés. Rien n'y fit. Plutôt que de la soulager, ils lui étaient tous manifestement nuisibles. Le ciel donnait à entendre que l'infirme passerait sa vie clouée sur son lit, et que de là elle serait à tous un exemple d'humilité, d'amour et de patience.

ÉPREUVES MORALES

Les peines corporelles exercent sur l'âme une vertu sanctifiante extrêmement précieuse. C'est pourquoi Dieu les a prodiguées, de tout temps, à la plupart de ses saints et de ses saintes. Nous avons vu que Marie Bagnési n'en fut pas privée. Mais les peines morales concourent bien plus que les premières à notre perfectionnement. C'est en effet l'âme elle-même qu'elles atteignent dans ses facultés les plus nobles ou dans ses plus intimes aspirations. De là leur vient justement leur acuité, et de là, par suite, leur efficacité dans la transformation surnaturelle d'un caractère.

Sœur Marie, certes, n'échappa guère davantage à celles-ci. Elle se sut, en premier lieu et dans les commencements de son mal, suspectée dans sa vertu par des personnes de la ville et, qui plus est, par des gens de sa maison. La calomnie se serait propagée librement si Dieu n'avait permis qu'une enquête faite à ce sujet n'en eût révélé la fausseté.

Pour mettre à la torture l'esprit de la Bienheureuse, le démon recourait parfois à des pièges moins grossiers. Elle a raconté elle-même qu'une tentation toute spéciale l'assaillait précisément quand elle souffrait le plus. Le diable profitait de cette circonstance pour lui insinuer cette pensée qu'elle n'avait rien, que son infirmité était de pure imagination, que tout en elle était hypocrisie. Peu à peu il réussissait à la troubler en la jetant dans une incertitude plus douloureuse que ne l'était son mal.

Econduit d'un côté, le démon essayait d'un autre moyen. Tantôt, prenant occasion de la gravité et de la durée des souffrances dont elle était frappée, il lui suggérait que le ciel devait être bien fâché contre elle pour la faire souffrir depuis si longtemps.

— Quelles fautes énormes, lui disait-il, n'as-tu pas commises, si le ciel s'obstine ainsi à te punir ? C'est pour toi l'avant-goût des châtiments que l'éternité te prépare.

De telles inventions, on le comprend, avaient de quoi bouleverser une âme.

Très souvent aussi il exagérait à dessein ses plus légers défauts : ils devenaient des fautes graves qui toutes entraînaient l'inimitié de Dieu. L'état moral de la Bienheureuse a dû, à certains jours, être intolérable. Un fait est sûr, c'est que ses appréhensions lui coûtaient d'abondantes larmes. Néanmoins, elle s'étonnait et se plaignait encore que la terre et l'enfer ne s'armassent pas ensemble contre une pécheresse comme elle.

Telles étaient les souffrances physiques et morales au milieu desquelles Dieu la purifiait. Elle, crucifiée au dedans et au dehors, restait forte et valeureuse, toute résignée à la sainte volonté de Dieu, dont elle eût souhaité de remplir le plus petit désir même au prix de nouveaux accroissements dans la douleur.

HABIT DE SAINT DOMINIQUE

Dans le courant de l'année 1547, la santé de la Sœur Marie empira encore. On la crut à l'extrémité. Son confesseur d'alors, le Père Alexandre Capocchi, un Dominicain, craignit qu'elle ne mourût sans la consolation d'avoir pu réaliser le désir, qui ne l'avait pas quittée, d'être religieuse. Certes, ce n'était pas le moment de songer à un départ pour le cloître, quand il apparaissait plus urgent de la préparer à la mort. Du moins convenait-il d'accéder dans la mesure du possible à ses demandes en lui conférant l'habit de Tertiaire de Saint-Dominique.

La cérémonie se passa dans la chambre de la malade, à l'issue de la messe. Sans quitter le lit, l'infirme revêtit l'habit religieux, aussi joyeuse et aussi sereine que si aucune souffrance ne la martyrisait.

Par une permission divine, cette fête, que les apparences marquaient comme devant être la dernière, fut au contraire le point de départ d'une amélioration continue, en sorte que, peu après, elle eut la force de se lever après seize ans d'immobilité, et qu'il lui fut possible de visiter les diverses églises et les nombreux monastères de Florence.

Une année se passa ainsi depuis sa prise d'habit ; après quoi, on l'admit à prononcer une sorte de profession. Cette grande consolation intime à peine obtenue, le mal la ressaisit, plus violent qu'avant le répit de quelques mois. Sa vie durera encore trente ans avec ce cortège d'infirmités.

APOSTOLAT DE SŒUR MARIE

Malgré l'impuissance dont la maladie était cause, malgré l'intensité de la maladie elle-même qui enlève d'ordinaire aux meilleures âmes leur énergie naturelle, Sœur Marie ne s'abandonnait pas à une tristesse égoïste. Parfaitement oublieuse d'elle-même, le zèle des âmes la tourmentait. Elle renouvelait à sa communion quotidienne son amour de Dieu et du prochain. Sa première industrie apostolique était de prier pour les pécheurs, d'expier en leur nom, d'appeler un redoublement de ses tortures sitôt qu'elle voyait une faute se commettre ou bien qu'elle apprenait le moindre péché public.

Par un autre effet de son amour de Dieu, chaque offense dont son Seigneur était l'objet la blessait au cœur. Une médisance, une plaisanterie, un emportement en sa présence, lui arrachait ce cri : « Seigneur, est-ce possible ? On vous attaque devant moi et mon cœur ne se fend pas ! O mon Jésus, plutôt mourir ! Si je pouvais quelque chose pour réparer, volontiers j'y mettrais ma vie. »

Deux jeunes gens, tous deux étudiants aux écoles de Pise, s'en voulaient à mort. Sœur Marie s'entremit et travailla à les réconcilier, non sans que ses avances fussent dès l'abord mal accueillies. A la fin, ses prières obtinrent à leurs âmes le changement souhaité. En sa présence, ils se jurèrent réciproquement et marquèrent par des embrassements fraternels la paix qui fut faite par écrit et dont une copie fut remise aux adversaires, devenus désormais deux fervents amis.

Les intérêts temporels du prochain ne la laissaient pas non plus indifférente. Que de besogneux recevaient d'elle soit des vêtements, soit de la nourriture, soit de l'argent ! La diminution de son bien, résultat de malheurs qui avaient atteint sa maison, ne l'arrêtait nullement dans ses largesses. Sa sollicitude se portait d'une façon spéciale sur les jeunes filles pauvres : aux unes elle conseillait le couvent, aux autres elle procurait un parti honorable, continuant par la suite à les aider de ses avis et de ses ressources.

SIGNES DE SAINTETÉ ET MORT

Sa patience, à vrai dire, dans des maux qui, la prenant à l'âge de dix-sept ans, ne la laissèrent pas avant sa mort, sa soumission amoureuse envers Dieu, son humilité jointe à une dévotion particulière à la Passion permettent déjà d'apprécier sa sainteté. A ces signes, très sûrs pourtant, Dieu en a donné d'autres pour mettre plus en lumière les mérites de sa servante. Il la favorisa de ces grâces que les théologiens dénomment dons extraordinaires. Deux fois elle pénétra le secret des cœurs ; Constance Ugolini, originaire de Volterra en Toscane, et Jérémie Foresti, son mari, furent les personnes qui en firent l'expérience.

Quant au don de prophétie, on peut affirmer avec la plus grande certitude historique qu'elle en jouit et en usa dans plusieurs circonstances. A dix-huit ans, dans une des premières crises de sa maladie, voyant autour de son lit son père et ses proches dans l'attente de sa mort, elle leur dit :

— Ne pleurez pas ; j'ai encore à vivre bien longtemps et à souffrir beaucoup ; je serai témoin des tribulations qui attendent la maison.

Et il en fut ainsi.

Sur la fin de sa vie, également, peu de mois avant son trépas, elle annonça au P. Alexandre Capocchi qu'il ne serait pas près d'elle à ses derniers instants. Ce point se vérifia exactement.

Nous savons encore, à n'en pas douter, qu'elle fut favorisée d'extases ; elle n'en fut privée que sur sa demande, quand, assouffée de souffrances, elle eut prié Dieu de lui retirer toute consolation, tant était grande sa crainte que tout ce qu'elle ne souffrirait pas présentement lui serait réservé en l'autre vie. Cet abandon apparent persista, sans que son courage en fût diminué, jusqu'au jour de la mort.

Dès que ce jour s'annonça par l'aggravation des infirmités habituelles, la Bienheureuse s'en réjouit comme du jour de sa délivrance. Pendant quarante-cinq ans de maladie, ses désirs du ciel n'avaient fait que grandir en se purifiant. Enfin, le 28 mai 1577, mardi de la Pentecôte, son âme alla goûter près de Dieu la récompense d'une vie souffrante et vertueuse.

SON CULTE

Le culte envers la Sœur Marie Bagnési ne mit pas longtemps à naître, car, ensevelie au couvent des Carmélites de Sainte-Marie des Anges, à Florence, elle manifesta dès 1580, trois ans après sa mort, sa sainteté et sa puissance par des miracles. Le 1er février de cette année-là, la Sœur Evangéliste de Giocondo, la maîtresse de noviciat de sainte Madeleine de Pazzi, recouvre la santé par son intercession. Quatre ans plus tard, sainte Madeleine, à son tour, malade sans espoir, obtient sa guérison subite autant que radicale à sa tombe.

Par reconnaissance, les pieuses habitantes du monastère entourent de vénération le corps qui repose chez elles et s'habituent vite à consacrer à la mémoire de leur bienfaitrice le mardi, à raison du jour où elle est morte. Les prodiges qui continuent dans la suite entretiennent sa réputation de sainteté et lui attirent peu à peu les hommages publics des foules.

Heureuses de cette popularité, les Carmélites songent finalement à la faire sanctionner par le Saint-Siège. Le pape Pie VII, par un décret du 10 juillet 1804, concédait le titre de bienheureuse à Marie Bagnési, et en permettait la fête annuelle dans tout l'Ordre dominicain et dans le diocèse de Florence, à la date du 28 mai.

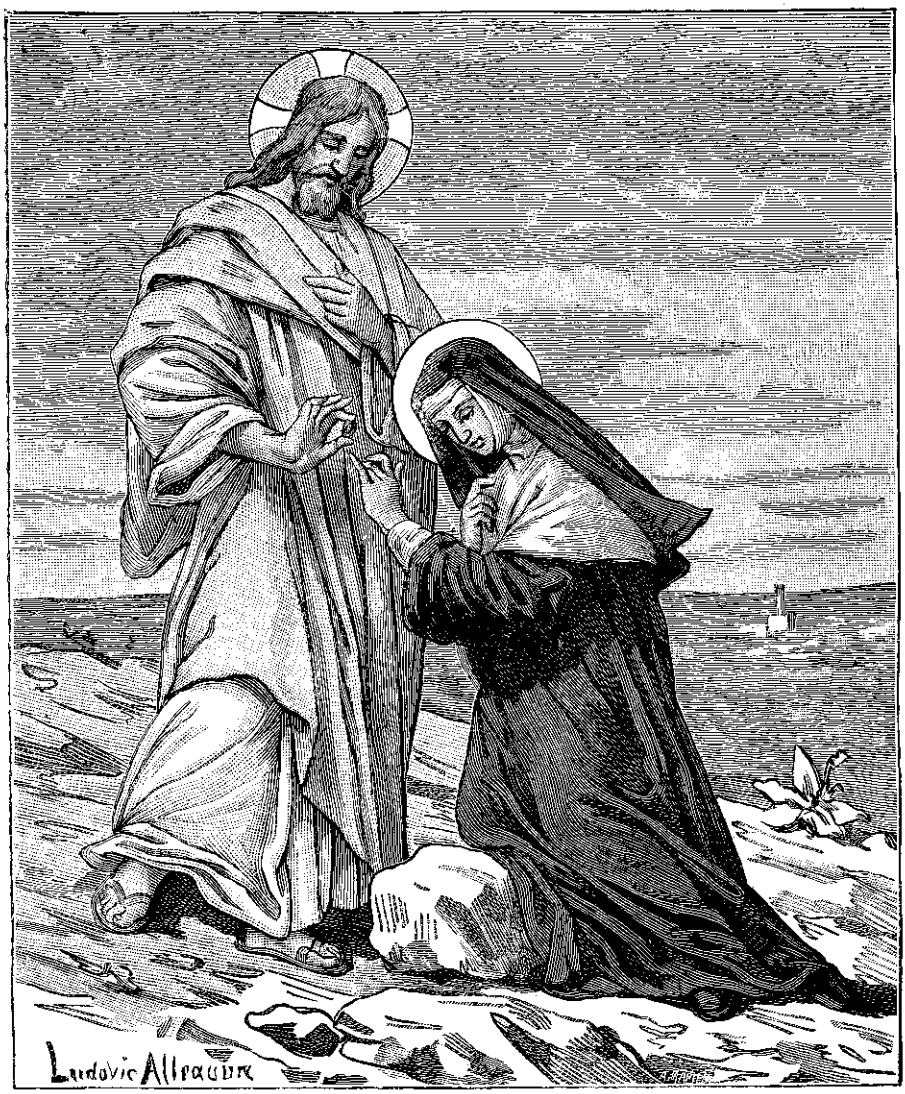
SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, nos 27 et sq., dans la *Vita Sanctæ Mariæ Magdalenæ de Pazzis ; Vita della beata Maria-Bartolomea Bagnesi*, par un Père de la Compagnie de Jésus. Parme, 1804.

SAINTE BONNE DE PISE, VIERGE

TERTIAIRE DE L'ORDRE DES CHANOINES RÉGULIERS DE SAINT AUGUSTIN

Fête le 29 mai.



Sainte Bonne, en Palestine, visite la montagne où Jésus jeûna quarante jours; le Sauveur lui apparaît et lui mettant l'anneau des fiançailles célestes, la choisit pour son épouse.

Les incrédules défendent à Dieu de faire des miracles, mais Dieu, créateur et maître souverain de l'univers et de toute la nature, peut y faire éclater ses merveilles quand il lui plaît, sans avoir besoin de la permission des incrédules. Il a souvent usé de ce moyen pour se manifester aux hommes et les attirer à lui. Le divin Maître a annoncé sa Religion en faisant des miracles; il envoie ses apôtres l'annoncer en leur donnant le pouvoir d'en faire « *et dedit illis potestatem curandi infirmos et ejiciendi dæmonia.* » (Marc, III, 15.) Des apôtres, ce pouvoir s'est transmis et apparaît, quoique a des intervalles plus rares, dans certaines âmes d'élite que Dieu lui-même a choisies entre mille, comme des fleurs plus belles dont il orne dès ici-bas le parterre de ses saints; telle fut la Sainte dont nous allons esquisser la vie, sainte Bonne qui le fut d'effet aussi bien que de nom.

Elle naquit à Pise, vers l'an 1156, d'un honnête citoyen de cette ville et d'une mère originaire de l'île de Corse. Dieu révéla sa naissance à un prêtre de Paris du nom de Jean et la lui recommanda. Fidèle à sa mission le prêtre, pour la mieux remplir, vint plus tard à Pise et entra chez les chanoines réguliers de l'église Saint-Martin, qui suivaient la Règle de saint Augustin. Là, un ange l'avertit que Bonne, âgée de sept à huit ans, et qu'il n'a jamais vue, va venir vers lui. Bonne arrive en effet, poussée elle aussi par une inspiration divine, et demande au religieux de vouloir bien se charger de la direction

de son âme. Celui-ci, craignant de donner une décision irréfléchie à une âme qu'il rencontrait pour la première fois, se contente de lui dire : « Faites ce que Dieu vous a ordonné, vous reviendrez ensuite quand il lui plaira. » Bonne, qui ne s'attendait pas à être congédiée d'une façon si laconique, obéit toutefois ponctuellement; elle savait qu'on est sûr d'obéir à Dieu en obéissant à celui qui le représente.

Un jour, Notre-Seigneur lui apparaît et lui dit d'acheter un cilice. « Mais je n'ai pas d'argent, dit-elle. — File pour deux deniers de soie, reprend Notre-Seigneur; tu trouveras au pont de l'Arno un marchand pour acheter à ce prix ton travail. » Ce qui se réalisa de point en point. Munie de son cilice, Bonne le revêt sous ses habits malgré son âge tendre : il faut se mortifier de bonne heure pour prévenir le vice et avoir plus tard moins de peine à le combattre. Le courage de l'enfant plut au divin Maître; à son passage devant une église de Pise, dédiée au Saint-Sépulcre, Bonne reçut de l'image même de Jésus, placée au-dessus de la porte du nord, un salut affectueux en échange du sien; le fait fut raconté par plusieurs témoins oculaires; sa mère, s'étant aperçue de l'habit de pénitence que portait sa fille, l'en félicita à son tour; cette mère ne ressemblait point à ces parents qui, uniquement préoccupés de la vie du corps dans leurs enfants, ne songent point à établir dans leurs âmes par la mortification et la pénitence les solides assises de la vertu.

Un autre jour, dans cette même église, Bonne aperçoit tout à coup, près des chandeliers de l'autel, le divin Maître en personne, accompagné de sa Mère, des deux autres Marie de l'Evangile et de saint Jacques le Majeur. L'enfant effrayée veut fuir; saint Jacques la rassure; puis Jésus lui impose les mains et après trois insufflations, comme pour rappeler l'imposition des mains et les insufflations du prêtre au baptême, lui dit : « *Reçois le Saint-Esprit.* » Dès ce jour Bonne montre en effet que le Saint-Esprit la remplit et la dirige; et saint Jacques, qui vient de lui obtenir cette grâce, noue avec elle les rapports d'une douce et sainte amitié. Ainsi font toujours, quoique d'une manière invisible, les saints dont on a mérité l'affection; c'est l'explication de certaines grâces inattendues dont nous ignorons la cause.

Bonne, sous le mouvement de ce divin Esprit, se rend auprès de son directeur qui la fait recevoir comme tertiaire augustinienne, sous la direction des chanoines réguliers du couvent de Saint-Martin. Elle prend alors, sur la chair, une ceinture de fer, qu'elle ne quittera plus tard que sur l'ordre de Jésus, revêt un habit conforme à son nouvel état, fixe sa résidence dans le voisinage de l'église, et commence à y mener une vie encore plus austère et plus sainte, afin de répondre aux desseins de Dieu sur elle. Bonne n'avait alors que dix ans.

Un jour que sa mère était venue la voir, Jésus et les saints qui formaient son cortège se présentent à elle sous la forme de pèlerins. Jésus dit à la mère : « Nous venons d'au-delà des mers (1) te dire que ton mari vit et prospère, mais il faut que nous lui conduisions ta fille; veux-tu nous la donner? » Sa mère qui ne les connaît point s'en rapporte à leur extérieur honnête et donne son consentement; mais Bonne a reconnu les célestes voyageurs. Elle a treize ans à peine; on lui adjoint deux dames de Pise qui l'accompagnent constamment et dont le rôle principal, au cours de ce voyage, est, comme on le verra, de favoriser son retour. La Sainte suit joyeuse ses bienheureux guides qui la conduisent par mer en Terre-Sainte; là, des consolations et des épreuves l'attendent; l'ange de la pèlerine révèle à son père son arrivée. Aussitôt grand émoi ! il avait eu d'un premier lit d'autres fils dont l'un, patriarche de Jérusalem, l'autre chevalier du Temple, un troisième hospitalier, détestaient cordialement les Corses; et la mère de Bonne était Corse. Au moment du mouillage du navire on veut la saisir mais elle est invisible à ses agresseurs, cependant elle converse tranquillement avec ses compagnes. Elle se sauve néanmoins à la première occasion à travers les forêts et les rochers; mais une multitude de démons la poursuivent en hurlant « Prenez-là, prenez-là. » La vertu doit s'attendre ici-bas à être persécutée; et le rôle de persécuteur est toujours réservé au démon ou aux hommes qu'il inspire.

Bonne échappe toutefois au danger, en se blottissant dans une fosse abandonnée. Un ermite du voisinage en est averti et envoie l'appeler. Sans s'être jamais vus tous deux se saluent de leur propre nom. Bonne reste neuf mois sous sa direction, durant lesquels elle visite, avec beaucoup de consolations et de larmes, les lieux sanctifiés autrefois par la présence de Jésus.

Elle visitait un jour la montagne où Jésus jeûna quarante jours, quand le Sauveur lui apparut et lui dit : « Ma fille, je veux que tu deviennes mon épouse, et que tu donnes à mon amour beaucoup d'enfants spirituels dont tu seras la mère. » En même temps, il lui fit voir, sur une montagne élevée, une multitude d'enfants éclatants de blancheur et de pureté : « Voilà, dit-il, ceux qui seront tes fils. » C'était la consolante image des âmes que sa vertu et sa sainteté devaient gagner à Dieu : « Reçois maintenant le symbole de notre alliance », poursuit Jésus, et il lui met un anneau au doigt. « Et moi, reprit Bonne, je veux souffrir pour vous et mes enfants, tous les maux qui peuvent accabler ici-bas un être vivant. — J'agrée et exauce ton désir », répartit Jésus. A partir de ce jour, jusqu'à son dernier soupir, Bonne souffrit en effet un martyre continuel; et chaque jour des douleurs nouvelles s'ajoutaient aux anciennes. Elle eut ainsi l'honneur d'être la fidèle imitatrice de Jésus souffrant et mourant pour sauver ses frères.

Sur l'invitation de Notre-Seigneur elle revint, accompagnée d'un ange, vers l'ermite son directeur. Sept jours après, l'ermite lui dit : « Dieu veut que vous retourniez à Pise; mais avant, vous tomberez aux mains des Sarrasins qui vous blesseront et vous emprisonneront. » Sans hésiter, Bonne se met en route. Jésus et ses saints l'accompagnent; ils passent par Jérusalem et s'arrêtent au Calvaire. Là, Jésus dit à sa servante : « Donne-moi ta ceinture » et, comme s'Il eût pu ignorer sa pieuse ruse, Bonne lui donne la ceinture de laine qui recouvrait celle de fer; mais à l'instant Jésus glorifie son humilité « *exaltavit humiles* » en faisant tomber à ses pieds la ceinture de fer. Il la plonge dans le trou de la Croix, daigne s'en ceindre Lui-même et la rend à la Sainte. Elle s'en revêt de nouveau, descend du Calvaire et reprend la route de Pise avec ses deux compagnes.

Bientôt elles tombent aux mains des Sarrasins, suivant la prédiction de l'ermite. Bonne reçoit, comme le divin Maître, une blessure au côté, dont elle souffrira le reste de sa vie jusqu'à en éprouver par intervalles des vomissements de sang. Elle reste prisonnière, souffrante de sa blessure et de la fièvre; c'était encore trop peu, au gré de son amour pour son divin Epoux et les âmes qu'elle voulait sauver. Cependant les deux dames qui l'ont accompagnée,

(1) De la Palestine, où se trouvait le père de Bonne, sans doute dans un but religieux ou commercial; car Pise était alors en relations fréquentes avec la Terre-Sainte.

ayant pu échapper aux Sarrasins et porter à ses compatriotes la nouvelle de sa captivité, plusieurs d'entre eux viennent alors payer sa rançon et la ramènent à Pise.

Elle retrouve, avec le calme de sa petite cellule, ses austérités et ses ravissements dans ses commerces intimes avec Notre-Seigneur et ses saints de prédilection. Ses carêmes, en dehors de ses voyages, se passent dans un silence absolu et la plus rigoureuse abstinence : elle ne vit que d'eau et de légumes. Quelle leçon donne cette faible enfant à ces chrétiens sans énergie et amis du bien-être, qui ne savent se priver du moindre plaisir par esprit de pénitence ! « Telle personne, dira-t-on, est vertueuse, » — c'est impossible et je n'y crois point, si elle n'est mortifiée.

Tout l'extérieur de Bonne, au milieu de ses souffrances et de ses mortifications, reflétait sa vie intime avec Dieu : toujours aimable pour la foule des visiteurs que sa réputation de sainteté lui attire, oubliant ses propres douleurs pour mettre un baume sur celles qu'on lui révèle, elle est dans sa cellule comme dans une officine céleste où descendent les anges, où Jésus et sa Mère ne dédaignent pas eux-mêmes de venir souvent.

Il ne faut pas songer à rapporter dans un cadre aussi restreint tous les miracles que la Sainte semait pour ainsi dire sous ses pas. Citons seulement, avec quelques détails, ceux qu'elle accomplit au cours de plusieurs pèlerinages. Jésus lui apparut un jour, avec ses saints privilégiés : « Je veux, lui dit-il, que tu visites le sanctuaire du bienheureux Jacques qui t'est venu voir si souvent avec moi. » Et la Sainte partit pour Saint-Jacques de Compostelle. Au retour de ce pèlerinage, à un mille environ au nord-est de Pise, elle trouva une chaumière habitée par une vieille femme ; elle y entra et saint Jacques avec elle, comme pour demander l'hospitalité : « N'avez-vous point d'autre abri, dit saint Jacques à la vieille femme. — Si je suis ici, répond-elle, c'est parce que j'y veux construire une église ; mais j'attends que Dieu m'en donne les moyens. — Si vous voulez, reprend la Sainte, la construire en l'honneur et sous le vocable de saint Jacques, ce vieillard (elle indique le Saint) aime beaucoup saint Jacques, nous vous procurerons les ressources. » La vieille femme y consent; les deux voyageurs lui indiquent alors les dimensions et la disposition de l'édifice. Les secours arrivèrent, en effet, jusqu'au complet achèvement de l'entreprise, suivant cette belle pensée de foi, formulée depuis par saint Vincent de Paul : « *Quand vous voulez entreprendre une œuvre, ne cherchez pas ce qu'elle coûtera, mais si elle est voulue de Dieu ; et si vous la reconnaissez utile à sa gloire, allez de l'avant, les ressources viendront.* »

Un jour, sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle (Espagne), elle trouve le pont d'un fleuve qu'elle veut passer complètement submergé par une crue extraordinaire; des montures sont là pour aider les voyageurs; Bonne en prend une que conduit son gardien; au milieu du pont, l'animal rétif se cabre et, par un mouvement brusque, jette la Sainte et son conducteur dans les flots rapides du fleuve. Les autres voyageurs sont saisis d'effroi; mais quelle n'est pas leur admiration en voyant aborder la religieuse sur l'autre rive, les vêtements entièrement secs et ramenant à sa suite le guide que l'on croyait perdu! Ils s'empressent autour d'elle pour la féliciter, mais l'humble pèlerine s'éloigne en toute hâte.

Dans un autre pèlerinage, toujours à Saint-Jacques, Bonne marchait avec Jésus et ses saints visibles pour elle seule et sous l'apparence de pèlerins, quand elle arriva près d'un grand pont en partie démoli et devant lequel près de mille passagers attendaient désappointés : « Passe le pont les mains levées au ciel, » dit Jésus à sa servante; la pieuse femme avance malgré les cris de la foule épouvantée, et, le succès répondant à sa foi, elle arrive sans accident à l'autre bord. Alors Jésus lui commande d'inviter la foule à la suivre l'assurant que personne ne périra pourvu qu'elle tienne ses mains élevées durant le passage. Bonne appelle les voyageurs leur recommandant de ne rien craindre. Encouragés par son exemple et ses paroles, la foule se hasarde sur le pont branlant, et passe heureusement. Mais un homme se faisant jour à travers la multitude étonnée, se lance à la poursuite de l'étrangère, qui s'en allait rapidement. Cet homme, par une faveur de Dieu, avait aperçu les célestes compagnons de la pèlerine; mais au lieu d'arriver à la rejoindre, il la perd de vue. Il rencontre un cordonnier : « N'auriez-vous pas vu, demande-t-il, une dame avec cinq autres pèlerins vêtus de telle manière? — Non », répond le passant; mais, interrogeant l'horizon, voilà qu'il les aperçoit à son tour par la même avenue, à quelque distance de là : ils entraient dans une hôtellerie, — aujourd'hui elles sont rares celles que de tels hôtes honoreraient de leur visite : on préfère y attirer le diable avec un appât de mauvais journaux qui l'aident dans sa besogne. — Le cordonnier accourut à l'hôtellerie et dit au maître du logis : « Si tu savais à qui tu donnes en ce moment l'hospitalité ! » puis s'adressant à l'un des étrangers (c'était saint Jacques) : « Veuillez, dit-il, prier cette dame de me bénir. » Saint Jacques dit à Bonne de l'exaucer; mais celle-ci de répondre que l'honneur en revient à saint Jacques; l'apôtre insiste et la Sainte doit bénir l'heureux cordonnier. A l'instant, comme les apôtres du cénacle, il se sent embrasé du feu de l'Esprit-Saint et veut suivre ses bienfaiteurs. « Retourne maintenant en ta maison, dit saint Jacques, — Non, répond cet homme, car Jésus est avec vous. » Jésus le voulait avec lui d'une autre façon. Il joint son invitation à celle de saint Jacques et le cordonnier obéit à Celui qui connaît mieux que nous la voie que nous devons suivre. En route il est pris subitement d'une fièvre pernicieuse et meurt. Au moment même Notre-Seigneur révèle à Bonne sa sortie de ce monde et son entrée au Ciel.

A l'occasion d'un autre pèlerinage, un pèlerin qui la devance sur sa route, s'entend tout à coup apostropher : « La bourse ou la vie ! » Le voleur était un brigand relapse qui, le matin même, sous une impression de la grâce, s'était cependant promis de n'assassiner personne ce jour-là; le pèlerin résiste; le brigand le perce d'un coup de poignard et le laisse comme mort. Bonne, qui a révélation du crime, accourt et appelle le brigand qui s'enfuyait; mais à sa voix il reste immobile. Elle dit d'abord au pèlerin baigné dans son sang : « Malheureux, quel pèlerinage faisais-tu? tu as caché deux péchés mortels dans ta dernière confession; c'était te condamner par avance au feu de l'enfer si tu étais venu à mourir! » Puis invoquant la Très Sainte Trinité, elle fait une croix sur sa blessure; aussitôt les lèvres sanglantes de la plaie se ferment et toute trace du mal disparaît. Le voleur est obligé de rendre l'argent au pèlerin et celui-ci promet de se confesser au premier prêtre qu'il trouvera. Se tournant alors vers le brigand, elle lui rappelle les tourments qui l'attendent pour la vie qu'il mène et le crime qu'il vient de commettre : « Aie pitié de ton âme, dit-elle, ne la laisse point périr éternellement! » Le brigand touché, se fait à l'instant pèlerin de Saint-Jacques à la suite de Bonne. Au retour, quand ils arrivèrent sur les confins de Sienne,

la Sainte laissa son brigand converti dans une cellule qu'elle lui fit construire et où il acheva paisiblement et chrétiennement une vie en partie passée dans le crime. « Mieux vaut tard que jamais, » et Dieu est toujours prêt à pardonner au repentir sincère.

Un jour Bonne sollicite du prieur de son couvent et du religieux, son directeur, la permission d'aller à Rome. « Qui ira avec vous ? lui demandent-ils. — Mon Guide habituel, sa Mère et saint Pierre. »

La permission obtenue, un serviteur du monastère lui fut cependant adjoint ; il devait l'accompagner jusqu'à ce qu'elle eût trouvé ses célestes compagnons. Partis de grand matin dans la direction de l'Arno, le serviteur demande : « Qui nous aidera à le passer? — Mon Guide, dit-elle, nous offrira sa barque. » En arrivant près de la rivière, elle dit au serviteur : « Appelle le Guide » ; celui-ci l'appelle : « Qui est là ? répond une voix. — Une dame qui veut passer le fleuve. — Celle dont le père est de Pise et la mère de Corse ? — Oui, répond-il sur un signe de la Sainte. — Alors, je la passerai volontiers. » Telles sont les saintes familiarités de Jésus avec les âmes qui lui sont chères.

Passés à l'autre rive, ils parviennent au point du jour dans une prairie où Bonne doit trouver ses compagnons : « Regarde derrière cette haie, dit-elle au serviteur. — Je ne vois rien. — Regarde mieux. — Ah ! les voilà qui sortent de la haie. »

Le serviteur, qui les prend pour de simples pèlerins, dit à Bonne en désignant Jésus : « Je ne veux pas que vous alliez avec lui, peut-être vous arrivera-t-il malheur en route. » Jésus et les saints sourient : « Rassure-toi, lui disent-ils, nous ne lui ferons aucun mal. — Que celui-là alors (il indique Jésus) m'en donne une garantie. » Marie se tourne vers Jésus : « Mon fils, faites-lui cette grâce, si grande soit elle ! » Sur l'invitation de sa Mère, Jésus embrasse le serviteur et lui met dans les mains deux racines de gingembre, l'une pour le directeur de Bonne, l'autre, pour un religieux du même monastère du nom de Marc. De retour au monastère le serviteur s'acquitte de sa mission et raconte ce qui s'est passé : « Tu as embrassé Jésus, lui dit le directeur de la Sainte, embrasse-moi à ton tour, pour me communiquer son parfum. » Le serviteur répandait en effet autour de lui une agréable odeur d'aromates qu'il communiqua au religieux dans son baiser.

Citons encore, entre mille, quelques faveurs divines. Sept jeunes clercs de Pise, habiles musiciens, exécutèrent un jour quelques morceaux dans l'église de Saint-Jacques. Le chant achevé, leur pensée s'arrête tout à coup comme abîmée dans le souvenir de la vanité des choses de ce monde, le service de Dieu excepté. Séance tenante, ils prennent la résolution de se consacrer au service religieux de l'église Saint-Michel à Pise. Trois d'entre eux reviennent le lendemain à Saint-Jacques ; y ayant aperçu de loin sainte Bonne et deux autres personnes, ils se disent : « Chantons au Seigneur un air qui charme ses fidèles », et ils entonnent le répons : *In conspectu angelorum.* A mesure qu'ils avancent vers l'église, ils composent et adoucissent progressivement leurs voix. Bonne voit apparaître, chantant eux aussi, Jésus et ses douze apôtres, saint Jacques à leur tête ; mais elle seule les entend. Quand les jeunes clercs eurent fini : « Leur chant a été merveilleux, dit le prieur de la basilique. — Oui, mais nullement comparable, reprend Bonne, à celui que j'entendais en même temps. — Lequel donc ? — Celui que Notre-Seigneur et ses douze apôtres ont exécuté sur l'autel en signe de satisfaction de celui des clercs. »

Nous avons parlé plus haut d'un moine augustin nommé Marc ; c'était un prêtre d'une grande pureté de vie et à la parole duquel Dieu avait attaché beaucoup de grâces, spécialement au tribunal de la pénitence. Les foules affluaient vers lui ; et jamais il ne laissa pénitent s'en retourner sans consolations ; c'est la règle de conduite qu'il avait reçue de Bonne, comme il en fit l'aveu trois jours avant sa mort. Un jour, à l'issue des laudes, elle lui dit : « Une femme chargée de crimes va venir s'adresser à vous ; donnez-lui pour pénitence de faire, revêtue d'un cilice, le pèlerinage de Saint-Jacques en Espagne ; c'est la condition à laquelle lui sera remise la peine de ses péchés. Aussitôt de retour, elle mourra. » L'événement justifia la prédiction.

Notre-Seigneur apparaît un jour la Sainte, c'était deux ans avant sa mort, et lui dit : « Remets ta ceinture de fer au religieux ton directeur pour qu'il en fasse une croix. » Bonne obéit. Le religieux met sur l'enclume la ceinture rougie au feu ; mais, ô merveille ! elle prend d'elle-même tout à coup la forme d'une croix ; une lumière éclatante environne le moine, et de cette splendeur s'échappe sur la croix une goutte de sang qu'il croit venir du corps même de Notre-Seigneur : Dieu ne saurait montrer mieux combien il a pour agréables les mortifications.

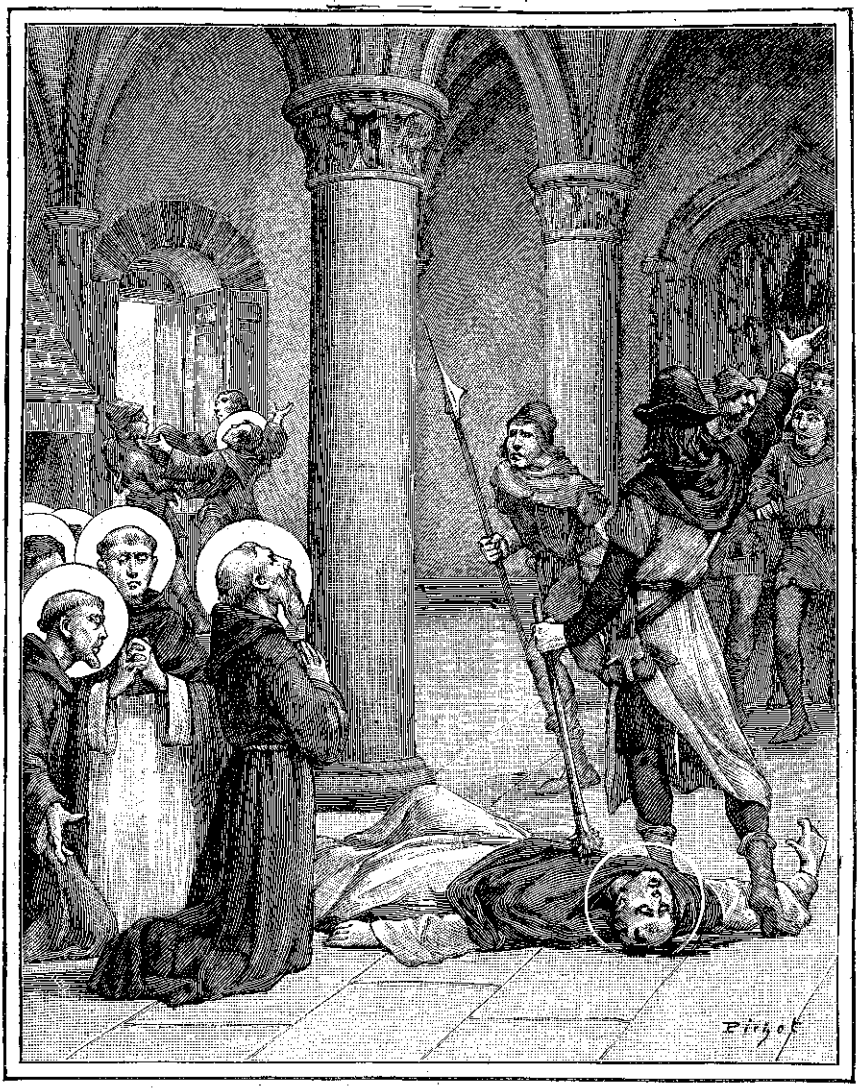
Bonne, sentant sa fin proche, sollicite du prieur la grâce d'un dernier pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle : « Voulez-vous donc mourir en route, répond celui-ci ? (c'était une croyance générale, reçue sans doute par révélation, qu'elle allait mourir) nous voulons que vos restes reposent ici. » Elle insiste humblement : « Qu'au moins, dit-elle, vous me permettiez d'aller jusqu'au pont de Serchius ; prêtez-moi seulement votre cheval et me donnez un serviteur ; là je saurai la vérité sur l'époque de ma mort. » Le prieur y consent : Après avoir passé l'église Saint-Jacques, Bonne descend de cheval, le confie au serviteur, en disant : « Reste ici derrière cette haie sans t'inquiéter de moi. » Elle reparaissait au bout d'une demi-heure, revenant de Saint-Jacques de Compostelle : « Mon fils, dit-elle alors au serviteur, tout en larmes, je suis malade. — Quelle en est la cause ? peut-être cet homme ? (il indique saint Jacques qu'il voit près de la Sainte). — Non, c'est lui qui m'a fait accomplir mon pèlerinage. » A ce moment saint Jacques disparaît. Bonne remonte à cheval. Arrivée près de l'église Saint-Jacques de Pise, non loin de la chaumière de la vieille femme qui, on s'en souvient, avait fait construire la basilique, elle laisse son cheval au serviteur, entre dans la chaumière en disant : « Je ne puis aller plus loin, je vais passer la nuit avec cette femme et le vieillard que tu as vu tout à l'heure ; va le dire au prieur ; que demain avant l'aurore, lui, les frères et les chanoines viennent me chercher dans le brancard des morts, je ne puis aller à cheval ; tout cela, ne le dis qu'au prieur. » Le serviteur part et le lendemain Bonne rentrait à Pise avec le cortège indiqué sans que personne ne soupçonnât rien.

Aussitôt arrivée, le bruit se répand que Bonne va mourir ; une foule énorme accourt pour la voir et recevoir d'elle une dernière bénédiction ; cette unanimité de sympathies, au moment de la mort, est le privilège des saints. Elle reçoit avec une sainte ferveur les derniers sacrements, puis exhale à Dieu sa belle âme ; c'était le 29 mars 1207. La réputation de sainteté dont elle jouissait fit de sa sépulture, plutôt un triomphe qu'un cortège funèbre ; image, toute pâle, toute imparfaite de la gloire impérissable et comme infinie dont Dieu venait de l'environner au ciel.

LES BIENHEUREUX MARTYRS D'AVIGNONET

ET NOTRE-DAME DES MIRACLES

Fête le 29 mai.



Les martyrs d'Avignonet tombent sous les coups des assassins.

HÉRÉSIE ALBIGEOISE

Le drame sanglant que nous allons raconter est un épisode de la guerre des Albigeois. La petite ville d'Avignonet, au diocèse de Toulouse, en fut le théâtre. C'est là que dans la nuit avant l'Ascension, le 29 mai 1242, onze inquisiteurs furent massacrés en haine de la foi et de la religion par les hérétiques.

Combattue victorieusement par saint Dominique, l'hérésie cependant lui survivait; elle comptait encore de nombreux adhérents, surtout dans le midi de la France.

Monstrueux assemblage d'erreurs grossières et de pratiques immorales, devant lesquelles l'imagination recule d'épouvante, ce fléau avait besoin d'être arrêté par d'énergiques mesures. Les Papes y pourvurent au moyen de l'*Inquisition*.

Les ennemis de l'Eglise ont coutume de lui jeter à la face comme une suprême injure le mot d'Inquisition et de lui imputer à forfait cette

institution qu'ils n'envisagent qu'à travers le voile épais de leurs préjugés.

Il importe donc, avant de décrire le martyre des inquisiteurs d'Avignonet, d'exposer brièvement leur mission vis-à-vis de l'hérésie.

LES INQUISITEURS

Quand l'hérésie albigeoise apparut, on vit les citoyens se mettre à la recherche de ses adeptes et les conduire devant le tribunal des évêques. Beaucoup d'âmes simples, entraînées à l'erreur plutôt par faiblesse que par conviction, retrouvaient sur les lèvres de leurs pasteurs l'exposé des saines doctrines qu'elles avaient abjurées, se repentaient de leur apostasie, et demandaient avec larmes leur rentrée dans le sein de l'Eglise.

D'autres, au contraire, refusaient de se rétracter, étaient condamnés et livrés au bras séculier qui en faisait prompte et terrible justice.

La mission des inquisiteurs se bornait à constater, après les recherches les plus minutieuses, le crime d'hérésie. Les exécutions capitales qui suivirent plusieurs fois leurs arrêts n'étaient jamais prononcées par eux. Loin de là, quand ils avaient reconnu le crime d'hérésie, on les voyait se constituer les défenseurs de ces hérétiques obstinés qu'ils livraient au bras séculier, et, lorsque leur parole avait été impuissante à ramener les coupables, elle devenait suppliante auprès du pouvoir civil qu'ils conjuraient de ne pas verser leur sang. L'Inquisition n'a jamais demandé la mort des coupables : elle n'a voulu que leur conversion et leur salut.

Les évêques, par leur probité reconnue, par leur science approfondie des questions de foi, étaient les inquisiteurs tout désignés des hérétiques de leurs diocèses. Mais pour les seconder dans cette mission écrasante, le pape Grégoire IX confia aux Frères Prêcheurs l'exercice de l'Inquisition sous la direction des évêques. En tête des victimes d'Avignonet, nous trouvons ainsi trois Dominicains : les bienheureux Guillaume Arnaldi, Bernard de Rochefort, et un Frère convers, le Fr. Garcias d'Aure, qui les accompagnait.

L'énergie des Frères Prêcheurs offensa plus d'une fois les hérétiques, et le comte de Toulouse lui-même, tour à tour favorable aux hérétiques et aux catholiques. Pour satisfaire le comte sans faire grâce aux hérétiques, le légat du Pape adjoignit aux inquisiteurs Dominicains des religieux Franciscains, en grande réputation de douceur et de charité. Deux Franciscains, Etienne de Narbonne et Raymond Charbonnier, forment le second groupe des martyrs d'Avignonet. Ils étaient assistés dans leur mission par six autres prédicateurs, animés de la même charité : c'était d'abord le prieur du monastère de Saint-Benoît d'Avignonet, appelé le moine de Cluse; c'étaient Raymond l'Ecrivain, chanoine de la cathédrale de Toulouse et archidiacre de Lézat ou de Villelongue; Bernard, clerc de Raymond l'Ecrivain; Pierre d'Arnaud, notaire de l'Inquisition, et deux nonces ou appariteurs, Fortanier et Aymar. Ainsi se clôt la liste glorieuse des onze victimes.

UNE MISSION FRUCTUEUSE

Les onze prêchaient depuis plusieurs jours à Avignonet. Ils attiraient autour de leur chaire une foule nombreuse : tous, catholiques et hérétiques, étaient invités à venir puiser, dans les instructions périodiques données à l'église paroissiale, les lumières capables de dissiper les ténèbres que l'erreur avait répandues dans les esprits.

Des conversions nombreuses s'opéraient. L'hérésie, si puissante en cette ville, se voyait menacée de perdre le plus grand nombre de ses partisans.

Guillaume Arnaldi, Frère Prêcheur, et Etienne de Narbonne, Frère Mineur, se faisaient remarquer, entre les inquisiteurs, par leur zèle éclairé. Le premier, nommément désigné par Grégoire IX pour travailler au retour des pauvres égarés, et s'opposer à leurs entreprises criminelles, a laissé la réputation d'un homme recommandable par sa science et même par sa modération et sa douceur dans ses procédures contre les hérétiques.

Le second, personnage de grande prudence et d'une vie très sainte, avait d'abord professé la règle de saint Benoît et mérité que ses Frères l'élussent abbé. Puis, désireux de se soustraire à ces honneurs, et de se livrer à la vie apostolique, il quitta son Ordre pour embrasser l'humilité franciscaine. L'éclat de son savoir, de son éloquence et de ses vertus ne put manquer de resplendir dans sa nouvelle vocation, et sa renommée parvint jusqu'au trône de Grégoire IX. Nommé inquisiteur, il parla aux hérétiques, et ses arguments étaient si puissants que les Albigeois, réduits au silence, comprirent que la mort seule de ce saint apôtre mettrait fin à ses conquêtes sur eux.

Ces deux prédicateurs et leurs compagnons avaient au cœur le zèle des conversions : crime impardonnable qui leur valut les fureurs de la secte.

HOSPITALITÉ TRAITRESSE

Les inquisiteurs, au cours de leur mission, logeaient au château d'Avignonet, chez Raymond VII, comte de Toulouse. Ils se croyaient chez un ami. A vrai dire, Raymond leur avait prouvé plus d'une fois le peu de stabilité de ses convictions. Tantôt il protégeait les missionnaires, se montrait inflexible pour les hérétiques, faisait des promesses au Pape et au roi saint Louis; bientôt après, il oubliait la foi des traités, s'irritait contre les inquisiteurs, les chanoines, l'évêque même. Les Dominicains avaient eu particulièrement à souffrir de ses violences : par ordonnance publique, il leur fit pendant un temps interdire toutes relations dans la ville, jusqu'à mettre des gardes à leurs portes pour empêcher qu'on ne leur vendît ou qu'on ne leur donnât des vivres, pas même de l'eau de la Garonne, dit un auteur.

On ne sait si le massacre d'Avignonet eut lieu contre son gré ou s'il ne fut que l'exécution de ses ordres secrets. En tout cas, l'organisateur connu de cet attentat fut le bailli ou l'intendant même du comte de Toulouse, Raymond d'Alfaro. C'est lui qui attira les inquisiteurs dans le château, sous prétexte d'amitié et de réconciliation, lui qui soudoya les gens d'armes, leur ouvrit les entrées de la maison du comte et fit tous les préparatifs du carnage que son fanatisme avait prémédité.

PRÉPARATIFS — POSITION RESPECTIVE DES VICTIMES ET DES ASSASSINS

Raymond d'Alfaro commença par s'assurer le concours des chevaliers et servants d'armes du château de Monségur, sous les ordres de Pierre de Mirepoix. Ceux-ci se mirent aussitôt en marche, pour se joindre aux gens d'Avignonet, vers le soir du vingt-huitième jour de mai. Un autre seigneur, Raymond de Golairan, entra dans le complot et fit préparer dans sa maison les flambeaux destinés à éclairer cette scène épouvantable.

Il importait, semble-t-il, de n'approcher de la place qu'avec prudence et sans bruit. A la faveur des ténèbres, les conspirateurs, au nombre de cent environ, s'avancèrent jusqu'à un château de Guillaume du Mans. Là, ils se concertèrent. Pour ne pas donner l'éveil à la cité d'Avignonet, on résolut de limiter le nombre des bourreaux à douze chevaliers armés de haches qui vinrent jusqu'à la Léproserie, près d'Avignonet.

Après s'être informés de ce que faisaient alors les inquisiteurs rassemblés dans le château, ayant appris qu'ils se disposaient à se coucher, les chevaliers se présentèrent aux portes. La complicité du bailli retiré à l'intérieur les leur ouvrit facilement : ils pénétrèrent, armés de haches et de bâtons.

Voilà donc les deux partis en présence. D'un côté, six pauvres moines, un prêtre, un notaire de l'Inquisition, et trois clercs; en tout onze hommes, sans armes, sans défense, vieillis pour la plupart dans la pénitence et les travaux; de l'autre, une centaine d'hommes bien armés, aguerris, assurés d'intelligences dans la place, poursuivant froidement l'exécution d'un plan infernal habilement concerté.

La grandeur d'âme des victimes va faire ressortir la lâcheté de leurs assassins.

L'ATTAQUE — LE MASSACRE

Raymond d'Alfaro dirige la bande sans hésiter, il la conduit vers la grande salle du château, où se trouvent les inquisiteurs et leurs familiers.

Pour y arriver, les meurtriers ont à traverser plusieurs appartements; les portes en sont fermées; on les brise à coups de hache. En entendant ce fracas, les inquisiteurs comprennent que l'ennemi est là. La mission périlleuse dont le Pape et le roi les avaient investis, la fidélité avec laquelle ils la remplissaient, leur faisaient concevoir la possibilité d'un martyre glorieux qui serait le couronnement de leurs pénibles efforts : ne doutant pas que cet heureux instant ne soit venu, ils s'y préparent, et, sans songer à fuir, au moment où les portes de la salle s'abattent devant eux, ouvrant passage aux persécuteurs, ils tombent à genoux, entonnent le *Te Deum*, et, dans cette attitude que prenaient souvent les martyrs des premiers siècles livrés aux bêtes féroces, ils attendent leurs bourreaux.

Ceux-ci se précipitent; leur besogne est facile: les martyrs en prière ne songeaient pas à se défendre; on les crible de coups de hache, on les perce de lances et de couteaux.

Bientôt, plusieurs gisent baignés dans leur sang. Les deux appariteurs, Fortanier et Aymar, accourus au secours de leurs maîtres, sont jetés par les fenêtres.

La cruauté des sectaires s'exerce particulièrement sur l'inquisiteur Guillaume Arnaldi. Déjà couvert de blessures atroces, on lui arrache encore la langue, comme si les hérétiques voulaient tirer une vengeance éclatante de cette langue qui les avait si souvent confondus. Raymond d'Alfaro, vêtu d'un pourpoint blanc, lui asséne un coup de massue, dont il se vantera plus tard, en affirmant qu'il eut l'honneur de frapper le premier.

Malgré les précautions minutieuses prises par les assassins pour ne pas donner l'éveil, la terrible nouvelle transpire au dehors et se répand tout à coup dans la ville.

L'alarme est donnée; des catholiques pénètrent chez le comte, parviennent, au péril de leur vie, à dégager quelques-unes des victimes; en hâte, ils les emportent à l'église paroissiale voisine du château, croyant que la fureur des hérétiques respectera du moins le lieu saint. Vain espoir. Les assassins poursuivent leur proie jusque dans le sanctuaire, au milieu des cris de rage, et le sang du bienheureux Etienne de Narbonne en rougit les dalles.

Puis les hérétiques retournent au château où tout est visité, pillé, détruit.

Raymond d'Alfaro consomma le crime en faisant part à ses complices des dépouilles conquises. Puis il congédia, après leur avoir décrit la scène du carnage, ceux de ses confédérés qui, sans doute, étaient restés à faire le guet aux alentours.

Cet homme habile avait si bien pris ses mesures, que si le massacre d'Avignonet avait été entravé, les inquisiteurs n'auraient cependant pu échapper: vingt cavaliers postés en embuscade entre Castelnaudary et Saint-Martin devaient les tuer au passage.

SIGNES MERVEILLEUX

Le crime du bailli et la mort glorieuse des Serviteurs de Dieu ne pouvaient demeurer longtemps cachés. Les hommes eussent-ils gardé le silence, que le ciel, par une série de faits merveilleux et inaccoutumés, aurait témoigné de la sainteté des victimes et de la grandeur de leur sacrifice.

Ces manifestations célestes poussèrent le peuple à regarder les inquisiteurs massacrés comme des martyrs de Jésus-Christ, et à les honorer d'un culte public.

Pendant que les sicaires méditaient leur attentat, le Fr. Raymond Charbonnier, l'un des futurs martyrs, vit en songe une couronne d'or enrichie de pierres précieuses; elle semblait descendre du ciel et s'arrêter sur le palais du comte de Toulouse. « Combien sont à plaindre, pensa-t-il, les infortunés qui refusent d'embrasser cette foi catholique pour laquelle nous combattons et que Dieu couronne si magnifiquement ! » A son réveil, il raconta sa vision au prieur et à ses compagnons. Le bienheureux Guillaume Arnaldi, qui l'entendait, dit à tous : « Dieu nous avertit par là que tous nous mourrons bientôt pour la foi de Jésus-Christ. »

Peu après, un Frère Prêcheur de Bordeaux, se trouvant en prières, eut une vision du Sauveur en croix; une grande quantité de sang coulait de son côté sacré. La Sainte Vierge le recueillait dans une coupe d'or et le répandait sur la tête de trois Frères Prêcheurs. A quelques jours de là, le pieux religieux eut l'intelligence de cette vision, lorsqu'il apprit le martyre des bienheureux Guillaume Arnaldi, Bernard de Rochefort et Garcias d'Aure.

La nuit du massacre fut signalée par plusieurs autres merveilles. Une femme souffrait, à trois lieues d'Avignonet, des douleurs de l'enfantement. Tout à coup, une sorte de ravissement vint lui faire oublier sa souffrance. « Je vois les cieux ouverts, s'écria-t-elle, et les degrés qui en descendent viennent s'appuyer sur un sol tout sanglant. » Et, tandis qu'elle contemple les vêtements écarlates des martyrs qui gravissent ces degrés, elle met au monde son enfant sans aucune peine.

Un spectacle semblable vint frapper les yeux de bergers qui, aux environs d'Avignonet, veillaient sur leurs troupeaux.

Le roi Jacques d'Aragon, campé cette même nuit en présence d'une armée de Sarrasins, vit une lumière immense descendre sur la terre, et

dit à ses capitaines : « Sachez que, cette nuit, Dieu opère une grande merveille à l'endroit de quelques-uns de ses serviteurs. »

HISTOIRE DES RELIQUES DES BIENHEUREUX MARTYRS

Le lieu où devaient reposer les saintes reliques fut connu par révélation. L'endroit marqué était à la droite d'un crucifix, placé à l'entrée du chœur, dans l'église des Frères Prêcheurs. On y ensevelit les corps sanglants des martyrs Dominicains. Les restes des deux Frères Mineurs allèrent à l'église de leur Ordre ; ceux de Raymond l'Ecrivain et de son clerc reposèrent dans l'église Saint-Etienne de Toulouse.

Les tombeaux des trois martyrs Dominicains furent ouverts et visités canoniquement le 10 janvier 1690. Les ossements des trois corps furent trouvés dans un état parfait de conservation, chacun occupant sa place, et adhérant encore, pour la plupart, les uns aux autres.

Les tombeaux furent refermés et respectés jusqu'à la grande Révolution. A cette époque, ils n'échappèrent pas au bouleversement universel. Les temples qui les abritaient furent pillés, les chapelles démolies, les tombes elles-mêmes profanées, et l'on ne sait plus où retrouver les reliques sacrées sur lesquelles les fidèles se sont agenouillés pendant six siècles.

SONNERIES INUSITÉES A L'ÉGLISE D'AVIGNONET

Le sang des martyrs avait coulé sur le pavé de l'église d'Avignonet : tout pur et tout sacré qu'il était, il n'en souillait pas moins le sanctuaire, parce qu'il était le résultat d'un crime. Les lois canoniques y empêchaient dès lors la célébration des divins offices, et l'église fut fermée. L'interdit pesa sur elle pendant quarante ans, et l'on dut se contenter, pour la célébration du culte, de l'église des Bénédictins, attenante à l'abbaye de Saint-Papoul.

Cependant, le sacrifice des onze inquisiteurs porta ses fruits de salut : l'hérésie s'éteignit par le sang de ces nobles victimes. La secte disparut. Avignonet, l'une de ses places fortes, se convertit peu à peu, grâce sans doute à l'intercession de ses nouveaux protecteurs. Revenue tout entière au catholicisme, la ville sentit le besoin de faire lever l'anathème qui pesait sur son église, et fit au Pape, dans ce but, d'humbles et instantes supplications.

Alexandre IV leva l'interdit, le premier mardi de juin 1283. Au moment même où fut prononcée la sentence, avant que la nouvelle n'en fût arrivée en France, les cloches d'Avignonet, muettes depuis quarante ans, sonnèrent d'elles-mêmes pendant un jour et une nuit. L'Eglise, quoique fermée avec d'énormes barres de fer, fut trouvée le matin miraculeusement ouverte. Ces faits, attestés par une déclaration des habitants d'Avignonet, recueillie en 1293, sont consignés dans la Bulle du pape Paul IV, du 4 janvier 1537.

NOTRE-DAME DES MIRACLES — COMMENT LA SAINTE VIERGE SE VENGE DE SES BLASPHÉMATEURS

L'une des principales abominations des hérétiques albigeois était de refuser à Marie le titre de Mère de Dieu. Souvent leurs lèvres se souillaient d'horribles blasphèmes vomis contre la Reine des cieux, toute belle et tout aimable.

Marie fit éclater par un prodige la vérité méconnue de sa maternité divine, et, par une vengeance toute céleste, elle voulut être honorée là où elle avait été le plus maudite, en cette terre d'Avignonet, qui avait bu le sang de ses intrépides défenseurs. Peu de temps après la réhabilitation du temple saint, les habitants trouvèrent à l'entrée de leur église une magnifique statue de la Vierge. Cent fois ils étaient passés là et n'avaient rien remarqué.

D'où leur venait cette merveilleuse image? Quel artiste l'avait conçue? Quelle main l'avait exécutée? Nul ne le savait.

Néanmoins, les habitants reconnurent dans cette aimable apparition une invitation à réparer les blasphèmes des hérétiques et l'assassinat des inquisiteurs.

La Mère parlait au cœur de ses enfants, et ce mystérieux et doux langage fut compris. On donna à la statue le nom de Notre-Dame des Miracles, et une fête annuelle perpétua la mémoire du prodige. Enrichie d'indulgences par plusieurs Papes, cette solennité se célèbre encore le premier mardi de chaque mois de juin.

En expiation du crime d'Avignonet, une procession de pénitence parcourt, le soir, la veille de la fête, à la lueur des flambeaux, les principales rues de la ville. On y porte en triomphe la statue miraculeuse. Les chants suaves qui y retentissent à la louange de Marie sont bien de nature à lui faire oublier les blasphèmes vomis par les sectaires dans l'affreuse nuit du 28 mai 1242.

« Le lendemain, dit la notice sur Notre-Dame des Miracles, une cérémonie remarquable par son antiquité et sa signification attire l'attention des spectateurs. On voit des personnes de toutes les conditions tenant un cierge à la main et parcourant à genoux l'espace qui sépare la place de la statue miraculeuse, au fond de l'église, de la balustrade du chœur, en face du tableau du maître-autel qui représente la glorification des saints martyrs. Arrivées là, elles terminent ce pénible trajet en baisant une petite image de la Vierge présentée par un prêtre. Cet acte porte le nom de *vœu*. »

Les premiers convertis d'Avignonet s'engagèrent à cet acte annuel d'expiation en l'honneur de la Vierge outragée et de ses serviteurs martyrs, et leurs enfants sont fidèles depuis six cents ans à remplir ce vœu de leurs ancêtres.

Il est difficile de ne pas voir en cette fidélité des habitants d'Avignonet l'action du sang de ses onze martyrs, fécondant ce sol jusqu'à le transformer en terre exceptionnelle de bénédiction.

PRIÈRE

O bienheureuse Vierge Marie, qui, par un prodige insigne, avez confondu l'hérésie et glorifié les bienheureux martyrs de la foi, obtenez-nous, s'il vous plaît, avec des mœurs pures, un attachement filial à la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, hors de laquelle il n'y point de salut.

Et vous, généreux martyrs du Christ, qui, au prix de votre sang, avez défendu l'intégrité de la foi chrétienne, couvrez de votre puissante protection le peuple qui vous implore. Ainsi-soit-il.

(Quarante jours d'indulgence à tout fidèle qui récitera dévotement cette prière.)

SOURCES CONSULTÉES

Histoire des martyrs d'Avignonet, par l'abbé CARRIÈRE, de la Société impériale archéologique du midi de la France, 1866. — *Petits Bollandistes*, au 29 mai. — *Annales franciscaines*, années 65-67. — *L'année dominicaine*, décembre 1862 et novembre 1866. — *Histoire de l'Eglise catholique en France*, par l'abbé JAGER.

LE BIENHEUREUX JEAN STONE, MOINE AUGUSTIN,

ET QUELQUES AUTRES RELIGIEUX DU MÊME ORDRE,

MARTYRS EN ANGLETERRE SOUS HENRI VIII

Fête le 29 mai.

Le bienheureux Jean Stone visité dans sa prison par un ange

UN RAISONNEMENT DU CHEF SUPRÊME DE L'ÉGLISE D'ANGLETERRE

Le martyre du bienheureux Jean Stone n'est qu'un épisode de la cauteleuse et sanglante persécution entreprise par Henri VIII, l'auteur de la Réforme en Angleterre, contre les Congrégations de ce royaume.

Les deux couvents augustins de Londres et de Canterbury, dont nous avons à parler, pourraient passer pour une quantité négligeable, au milieu des 645 monastères de tous Ordres troublés, pillés et volés par l'hérétique et ses agents.

Avant d'y arriver, nous devons au lecteur une vue d'ensemble sur cette guerre acharnée, livrée dès l'année 1533, contre les religieux d'Angle-

terre. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les moines et les serviteurs de Dieu souffrent persécution pour la justice.

Donc, en l'année 1533, tandis que l'Eglise catholique était en pleine efflorescence dans le Royaume-Uni, Henri VIII le voluptueux, donnant libre cours à ses passions, répudiait Catherine d'Aragon, son épouse légitime, pour s'unir, au mépris des lois de l'Eglise, à Anne Boleyn. En même temps, il s'insurgeait contre tout ce qui semblait blâmer ou ne pas approuver aveuglément son étrange conduite. Le Saint-Siège surtout, obligé de par Dieu à dénoncer et à venger publiquement les outrages à la morale et à la discipline, lui devint un objet d'horreur. Bref, il secoua le joug de l'obéissance due au Saint-Siège et se fit proclamer, auprès d'un Parlement à sa solde, chef suprême de l'Eglise d'Angleterre.

Alors, il se fit à lui-même ce petit raisonnement.

« Si je suis chef suprême de l'Eglise anglicane, j'ai tout pouvoir au spirituel comme au temporel sur mes sujets. J'ai droit de contrôle, de perquisition, au besoin, de confiscation, sur toutes les richesses cléricales ou monacales de mon royaume. Voilà pour le temporel. J'ai aussi mission de « redresser et de réformer » (ce sont les termes mêmes d'une lettre de Henri VIII à Cromwell, son principal mandataire) les erreurs, hérésies et abus qui pourraient se glisser dans l'Eglise d'Angleterre : voilà pour le spirituel.

» Mais, pour ce grand œuvre, je ne puis être partout; un vicaire général m'est indispensable : j'ai là près de moi Cromwell, le fils d'un foulon de Londres, jadis employé comme bandit au service du duc de Bourbon. Il remplira très bien ce rôle. Il est vrai qu'il n'a jamais été sur les bancs d'un Séminaire. Qu'importe?..... Que dis-je? il n'en servira que mieux la cause de mon Eglise. »

Ainsi fut fait. Cromwell le favori fut créé vicaire général de Henri VIII pour l'administration du nouveau royaume spirituel. Désormais, à ce titre, il eut la préséance sur tous les lords du Parlement, eut même le pas sur les archevêques : ceux-ci ne furent plus considérés que comme des fonctionnaires humbles et dociles, n'ayant qu'à se soumettre, avec défense d'élever jamais la voix pour faire entendre une protestation.

Parvenu à ce poste éminent, Cromwell, en homme qui comprend la situation, demande au souverain la dissolution des monastères.

LES PETITS MONASTÈRES DISSOUS

Rien ne lui était plus facile que de colorer de spécieux motifs sa proposition. Il savait que le roi avait un faible pour l'or et l'argent : il fit miroiter à ses yeux les richesses des couvents, vrais jardins des Hespérides tout remplis de pommes d'or. Depuis longtemps, la piété des fidèles y avait accumulé des trésors, des reliquaires garnis de pierres précieuses, des ornements, des chapes de prix dont on voyait se déployer la splendeur aux jours de grande solennité. Et puis, ces monastères étaient soumis à des directions venues de Rome, et par conséquent capables de se transformer bien vite en autant de foyers de conspiration.

Henri VIII prête à tous ces dires une oreille favorable. Néanmoins, avant de procéder à une dissolution en règle, il faut y préparer l'opinion. Alors commencent les enquêtes. En sa qualité de chef de l'Eglise, Henri nomme des commissaires royaux et les envoie deux à deux, comme de dignes apôtres, visiter les monastères au nom de Sa Majesté.

Ces missionnaires nouveau genre présentent aux supérieurs et aux abbés leur mandat: les lèvres fleuries d'images bibliques, ils expliquent comment Sa Majesté, dans sa sollicitude pour les âmes de ses sujets, craint que des abus ne se glissent dans les solitudes des moines et des nonnes, redoute pour eux la paresse, l'incontinence, d'autres désordres. Pour y remédier ou du moins pour les prévenir, il a donné à ses envoyés mission de voir si, dans ces saintes retraites, « le chardon n'y menace pas d'étouffer la bonne herbe; si le bourgeon de la vigne du Seigneur n'y est pas attaqué par quelque insecte caché, si la rose de Jéricho n'y manque pas de rosée céleste pour s'épanouir; si le soleil de justice y continue de briller ».

Nous passons sous silence les indélicatesses, les violences, les procédés scandaleux de ces visiteurs extra-canoniques, dont la probité était douteuse et les mœurs souvent équivoques.

Le résultat de leur enquête est du plus piquant intérêt.

Ils découvrirent que les petits monastères étaient des bouges infects, des repaires de voleurs, témoins de toutes les atrocités : il fallait, dans l'intérêt du salut de l'Etat, les dissoudre sans merci. Quant aux grands monastères, Dieu soit loué! ils avaient su se préserver de la lèpre qui infectait les petits couvents, et donnaient l'exemple de la régularité, de l'austérité et de toutes les vertus. Il n'est pas inutile de noter ici que 28 prieurs de ces grandes abbayes siégeaient au Parlement, et qu'ils auraient pu convaincre de mensonge et d'imposture les commissaires qui les auraient diffamés. Les visiteurs eurent le tact de s'en souvenir. Aussi firent-ils éloquemment ressortir le contraste entre la vie parfaite de ces couvents à gros revenus et la conduite indigne de tous les autres sans exception,

En conséquence, sur le bon plaisir du roi, sans loi ni délibération du Parlement, tous les petits couvents dont le revenu ne dépassait pas 200 livres sterling furent dissous et virent leurs biens confisqués au profit de la couronne. 376 monastères furent supprimés dans cette première exécution, et leurs religieux laissés sur le pavé ou internés de force dans les grands monastères.

Pour ne pas ameuter l'opinion, on promit que les immeubles et les revenus, fruits de ce vol, seraient consacrés à des œuvres utiles, par exemple, à soutenir deux grandes institutions littéraires que le ministre venait d'établir à Oxford et à Ipswich. Mais, devant le calme des populations et le silence des grands, cette formule fut bientôt retirée, les monastères distribués à des courtisans, les biens meubles vendus à l'encan pour grossir le trésor royal.

Pendant ce temps, on vit des religieux et des religieuses, rejetés dans le monde, sans pain et sans autre vêtement que leur pauvre robe monacale, obligés, dans le premier moment de leur détresse, de demander l'aumône le long des grands chemins.

LES GRANDS MONASTÈRES SPOLIÉS

On a vu de quelle réputation de sainteté jouissaient auprès du Parlement, depuis l'enquête des commissaires royaux, les grandes

abbayes dont 28 abbés et 2 prieurs siégeaient à la Chambre haute.

Un seul jour suffit à dissiper cette bonne opinion et à changer du tout au tout les sentiments de la noble assemblée. Le 13 mai 1536, la majorité, pour plaire au roi, investit Sa Majesté de toutes les propriétés, meubles et immeubles des établissements monastiques, petits ou grands, volés ou maintenus. A entendre ces lords courtisans, les avantages d'une telle mesure étaient inappréciables ; du même coup, on supprimait la mendicité dans tout le royaume, on donnait au monarque le moyen de récompenser ou de doter des barons, des comtes, des chevaliers ; les impôts allaient être rendus presque inutiles, le trésor affermi pour longtemps. Quant aux religieux, on les débarrassait, dans l'intérêt de leurs âmes, de richesses dangereuses au salut.

Qu'advint-il? Les 28 abbés, membres du Parlement, cessant d'être propriétaires, perdirent par le fait même droit de siéger. Les puissantes abbayes qu'ils représentaient n'ayant plus de défenseurs au Parlement, les commissaires purent à leur gré ajouter calomnie sur calomnie, et ces sanctuaires de perfection religieuse, tant vantés quelques jours auparavant, furent plus maltraités encore que ne l'avaient été les monastères moindres. Dans cette seconde phase de la persécution, la procédure fut la même que dans la première, mais plus odieuse et plus fourbe encore.

Les inquisiteurs se présentaient au couvent au nom du Parlement et de Sa Majesté le roi, et demandaient les livres de comptes. Ils ouvraient, comparaient avec soin les recettes et les dépenses, discutaient article par article, clamaient au scandale à la moindre dépense, si légitime qu'elle fût. « Comment, vous achetez ceci et ceci, quand il y a tant de pauvres qui manquent de nourriture et de vêtements! » s'écriaient-ils avec un air de componction et un accent saintement indigné.

Presque toujours, le procès-verbal de la perquisition concluait que les livres étaient mal tenus ; il y avait des dettes, du désordre, pour ne pas dire plus. L'abbaye méritait la suppression, à moins pourtant — c'était la seule planche de salut présentée aux victimes — qu'elle se remît elle-même entre les mains de Sa Majesté le roi. Plusieurs abbés, terrorisés, résignèrent ainsi leurs abbayes, espérant que cette cession leur permettrait au moins de subsister. Quelques-uns poussèrent la simplicité jusqu'à glisser dans l'acte de donation au roi une confession destinée à sanctionner le vol, en se reconnaissant humblement dignes du sort qu'ils subissaient. Le 15 avril 1537, un abbé signa un acte où il avouait « les dérèglements de ses frères et octroyait au roi, *pour plaire à Dieu*, le monastère de Furness avec ses terres, ses revenus, ses allégeances ».

Tous ne s'inclinèrent pas, il est vrai, de si bonne grâce ; il y eut de courageuses et énergiques résistances, et certains moines protestèrent jusqu'à se laisser traîner en prison et verser leur sang.

On eut de ces glorieux exemples dans divers grands Ordres, puisque le roi, pour arriver à ses fins, dut mettre à mort plus de 90 religieux, dont 13 abbés ou prieurs. Parmi ces martyrs, se trouvent le bienheureux Jean Stone, Augustin, fêté par l'Eglise au 29 mai, et quelques-uns de ses frères des couvents de Canterbury et de Londres. Le moment est venu de retracer ces traits d'un courage d'autant plus remarquable qu'il était entouré de plus de lâcheté et de servilisme.

SORT DU COUVENT AUGUSTIN DE LONDRES

Au temps d'Henri VIII, l'Ordre Augustinien est des plus florissants en Grande-Bretagne. L'historien Lingard y compte jusqu'à 193 couvents de moines Augustins, et plusieurs d'entre eux, celui de Canterbury, par exemple, ont près de 200 religieux.

Le couvent de Londres faisait remonter la date de sa fondation à l'an 1058. Son renom de vertu et sa situation dans la capitale du royaume lui donnaient sur les autres une sorte de prépondérance et devaient attirer tout spécialement l'attention des inquisiteurs royaux.

Ils se présentent, un jour, et, sur un ton très impérieux, somment le prieur (dont l'histoire ne nous a pas laissé le nom, mais que l'on sait avoir été martyr) de livrer aussitôt, sans prétendre opposer de résistance, tous les calices, les croix, les encensoirs, les reliquaires, les autres vases d'or et d'argent dont on savait la sacristie bien pourvue.

Le prieur s'étonne d'une prétention aussi exorbitante, et, sans se troubler, fait entendre aux commissaires le langage de la raison et du bon sens :

« Sa Majesté ne peut demander sans injustice, et moi je ne puis accorder sans me rendre coupable, une chose si déraisonnable. Mes religieux et moi, nous sommes très humbles serviteurs de Sa Majesté. Dites-lui de ma part que si, pour une cause juste, une guerre légitime à soutenir, un intérêt de l'Etat à sauvegarder, il a besoin d'argent, nous nous dépouillerons pour le servir autant que le permettent les modestes revenus de cette maison. Mais, pour ce qui est des vases sacrés, réservés aux adorables Mystères de nos autels, il ne m'est pas permis de les aliéner, pas même en faveur de Sa Majesté, et moins encore puis-je les prostituer entre des mains profanes. »

A ces paroles, le roi Henri, comme un autre Valérien à qui saint Laurent eût refusé de livrer les trésors de l'Eglise, se mit en courroux et envoya dire qu'il réclamait cette argenterie, non comme roi, mais en qualité de chef suprême de l'Eglise anglicane.

A quoi le prieur, toujours calme et digne, fit répondre : « Je ne suis pas homme à deux paroles, non plus qu'à deux visages. J'ai déjà dit que les trésors de notre monastère sont chose sacrée, qu'il ne m'est pas permis de les abandonner en des mains souillées et criminelles. Ni les terreurs, ni les supplices, ni la vue de la mort ne me feront changer d'avis sur ce point. Le roi n'a pas le droit de les demander en qualité de chef de l'Eglise. C'est de gaieté de cœur qu'il s'adjuge ce titre qui ne lui appartient pas plus que le titre d'époux légitime ne convient à un ravisseur. Ce titre est réservé au Souverain Pontife, Pape de Rome, seul Vicaire et lieutenant de Jésus-Christ en toute l'Eglise, à l'exclusion de tout autre. Dites hardiment au roi que j'endurerai plutôt toutes sortes de tourments que de le reconnaître pour mon chef spirituel, et de lui livrer, sous cette qualité imaginaire, nos vases sacrés. Au reste, s'il a l'impiété d'y toucher, qu'il sache qu'il aura affaire à Dieu qui punit les sacrilèges, fussent-ils des rois. »

Le roi, dès qu'il ouït cette réponse, « pensa forcener de rage », écrit un vieux chroniqueur.

Sa vengeance éclata comme la foudre. Il envoya sur-le-champ les exécuteurs de ses hautes œuvres. Ceux-ci, obéissant aux instructions reçues, forcèrent le couvent, envahirent à main armée le chœur où les moines récitaient l'office divin, se jetèrent furieux sur le prieur et sur les autres religieux, les criblèrent de coups d'épée et de hallebarde, n'en épargnant aucun. Après cette scène de carnage, ils brisèrent le tabernacle, renversèrent les autels, dépouillèrent la sacristie de ses ornements et enlevèrent les calices et tous les vases sacrés pour satisfaire les convoitises du monarque.

Tel est du moins le récit que nous transmet un historien augustin, le P. Saint-Martin, professeur à la Faculté de théologie de Toulouse en 1641.

LE BIENHEUREUX JEAN STONE

De Londres, transportons-nous à Canterbury. Là, « un tumulus breton, aujourd'hui transformé en labyrinthe dans une promenade publique, rappelle le lieu où fut pendu, par ordre d'Henri VIII, le bienheureux Jean Stone (1) », prieur du couvent des Augustins.

C'était un homme de talent et un saint. Il enseignait avec succès la théologie, et passait dans toute l'Angleterre pour un maître en cette science. Dans la pratique des vertus religieuses, il se montrait modèle accompli : sa société ne présentait rien que d'édifiant et d'aimable.

Henri VIII entendit parler de ce supérieur d'un monastère célèbre entre tous, et, par calcul, il rechercha son amitié. Il espérait, en captant ainsi les bonnes grâces de quelques personnages éminents et vertueux, passer pour homme de bien, escomptant à l'avance l'effet de cet adage bien connu : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es », comme si les choses mauvaises, observe notre chroniqueur, changeaient de nature en la compagnie des bonnes, ou les figures laides en la présence des belles, et comme si elles ne retiraient pas plutôt un surcroît de laideur par l'opposition de leurs contraires.

Il n'est rien que n'entreprît l'hypocrite souverain pour attirer Jean Stone à son parti. Il tenta de le corrompre par des présents, voulant acheter au poids de l'or la fidélité que ce religieux avait vouée à Jésus-Christ; il lui adressa de séduisantes promesses. Puis, le voyant peu sensible à de telles avances, il essaya de l'effrayer. Les menaces, les vexations même n'eurent pas plus de succès. Alors le roi, irrité de l'inutilité de ses efforts, « joignant, dit le chroniqueur, la peau du lion où celle du renard estoit courte », fit saisir Jean Stone et le jeta dans une affreuse prison, avec menace des derniers supplices s'il ne consentait à témoigner envers Sa Majesté un peu plus de condescendance.

Ce que voulait le tyran, c'est que Jean se détachât du siège de Rome et reconnût la suprématie spirituelle du roi sur l'Eglise d'Angleterre. Henri ne put voir ce désir satisfait : le bienheureux prieur, emprisonné, tourmenté, pressé d'instances, conduit au supplice, garda jusqu'au bout au Pape un attachement inviolable.

Nous n'avons de la sainteté de sa vie que le témoignage irrécusable, mais trop peu documenté, à notre gré, de ses biographes.

Le portrait qu'ils tracent du Bienheureux dans sa prison est heureusement plus détaillé. Jean Stone s'attendait bien à verser son sang, et, dans cette espérance, il se prépara au combat suprême par la prière et une rigoureuse abstinence. Si maigre que fût sa portion de nourriture quotidienne, il trouvait moyen de la diminuer encore et de s'imposer des privations; par esprit de pénitence, il ne la prenait jamais entière. Il priait sans relâche et regardait les jours de sa captivité comme un temps excellent de retraite.

Ses oraisons et ses austérités, il les offrait pour l'Eglise désolée d'Angleterre, dont il pressentait les malheurs sans nombre sous la conduite d'un roi schismatique et apostat. Il demandait pour lui-même de persévérer jusqu'à la mort dans la confession de sa foi et mérita d'entendre un jour la voix d'un ange, qui l'appelait par son nom, lui disant ces douces paroles :

« Jean, ne crains pas; endure courageusement la mort qui t'est préparée, afin que tu puisses confesser cette sainte foi que tu as professée jusqu'ici. Sois fidèle jusqu'au dernier soupir. La victoire ne manquera pas à tes combats. »

Fortifié par cette voix qui ne pouvait lui venir que du ciel, Jean attendit paisiblement le bourreau. Le 29 mai 1538, sans faiblesse, mais calme et serein, il gravit les degrés de la potence où il devait être pendu. Quand le nœud coulant l'eut étranglé, on détacha le corps du martyr et on le coupa en morceaux pour rendre son supplice plus ignominieux.

Le Saint-Siège, auquel le bienheureux Jean Stone a donné par sa mort la marque la plus sublime de fidélité, vient, en la personne de Léon XIII, de confirmer son culte avec celui de plusieurs autres martyrs anglais, et l'élève ainsi aux honneurs des autels. Voilà bien vengées, même aux yeux des hommes, les humiliations infligées par Henri VIII à son saint prisonnier.

Quant au persécuteur, qu'est-il devenu? Dieu s'est ri de lui, comme dit l'Ecriture en un langage d'une éloquence terrible. Malgré tous ses vols, il se trouvait pauvre, et lui qui croyait suspendre les levées d'impôts lorsqu'il posséderait les biens des communautés religieuses, réclamait, la même année, du Parlement, pour se dédommager des dépenses occasionnées par ses enquêtes, des subsides de deux dixièmes, puis de deux quinzièmes supplémentaires.

Il promettait d'améliorer le sort des classes pauvres, et voici que les indigents qui recevaient autrefois l'aumône et la nourriture à la porte des couvents, privés de cette ressource, encombrent les grandes routes, fatiguent de leurs plaintes le Parlement et le souverain, au point que, pour arrêter le fléau toujours croissant de la mendicité, on est obligé d'édicter contre les mendiants les peines les plus sévères.

Enfin, à la mort du tyran, Dieu n'a-t-il pas fait entendre à son oreille cet autre oracle des divines Ecritures : *Moi aussi, je rirai, au jour de votre mort, d'un rire retentissant?*

Plaise à Dieu qu'il en advienne autrement pour les persécuteurs actuels des religieux!

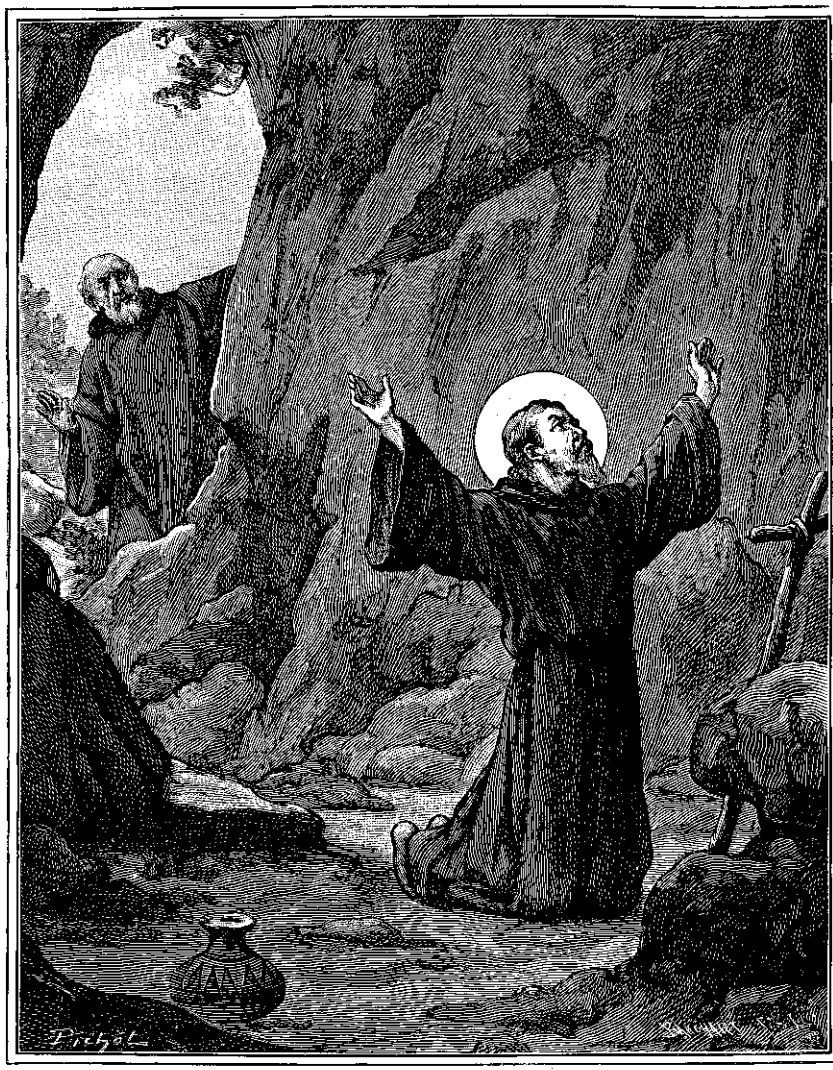
(1) P. Brou, S. J., *Vie de saint Augustin de Canterbury*. (Collection Lecoffre.)

SOURCES CONSULTÉES

Histoire d'Henri VIII et du schisme d'Angleterre, par Audin. — *Propre de l'Ordre augustinien*, au 29 mai. — *Martirio del beato Giovanni Stone*, par le R. P. Raphaël Colantuoni, Rome, 1887. — *Histoire du glorieux Père saint Augustin et de plusieurs saints, bienheureux et autres hommes illustres de son Ordre*, par le R. P. Saint-Martin, Toulouse, 1641.

SAINT ORTAIRE, ABBÉ DE LANDELLES

Fête le 29 mai.



Saint Ortaire est découvert dans sa grotte et devient abbé de Landelles.

VOCATION PRÉCOCE

Saint Ortaire, né dans le diocèse de Coutances, vécut, croit-on, vers la fin du VIe siècle. Il était d'une famille noble et considérée, qui lui fit donner une brillante éducation.

Ce qui distingue sa première jeunesse, c'est déjà son affection pour les moines et son attrait vers la vie monastique. Une de ses plus douces joies est d'aller visiter le couvent fondé peu de temps auparavant par saint Sever, près de la forêt qui porte son nom, et qui était alors le seul monastère du pays.

A douze ans, il demande à ses parents la permission de les quitter pour se retirer en cette solitude et y mener la vie pauvre et humble des religieux. L'abbé veut bien l'admettre, malgré son jeune âge, et, convaincu de la sincérité de son cœur, il lui donne l'habit et l'instruit, avec une grande bonté, de tous les devoirs de la vie monastique.

Bientôt, Ortaire excite l'admiration de tous ses frères par ses progrès dans les voies de la perfection.

Les religieux de ce monastère étaient très mortifiés et, à l'exemple de ceux de Saint-Martin de Tours, ils habitaient d'ordinaire des grottes creusées dans le rocher, ou des huttes de bran-

chages entrelacés qu'ils se construisaient eux-mêmes au milieu des bois. Leur austérité, comme leur genre de vie, rappelait celle des moines de la Thébaïde.

Le nouveau postulant n'eut pas de peine à se plier à leurs pratiques de pénitence, et même, il ne tarda pas à en imaginer de plus rudes encore.

Ses frères s'imposaient de fréquentes abstinences : un demi-pain d'orge et quelques maigres légumes suffisaient pour chacun d'eux à la subsistance d'une semaine. Ortaire trouva moyen d'ajouter à ces privations : ainsi, chaque jour, il prélevait en cachette une partie de sa nourriture pour la donner aux pauvres. D'autres fois, il leur livrait une partie de ses vêtements ; jamais un malheureux ne s'éloignait de lui sans en avoir reçu quelque charitable présent. Non content de leur offrir ces secours, il s'efforçait de les consoler et leur rappelait le bonheur éternel que Jésus-Christ leur réserve s'ils sont fidèles à le servir et à lui faire hommage de leurs souffrances.

Les leçons de l'office composé plus tard en l'honneur de saint Ortaire lui adressent cet autre éloge, relatif à ses débuts dans la vie monastique : « Voici l'homme sans pareil qui n'a jamais commis un péché de parole. » C'est que, fidèle à sa règle, il gardait un silence presque absolu et ne l'interrompait que lorsque l'obéissance ou la charité lui en faisaient un devoir.

En revanche, il s'entretenait beaucoup avec Dieu et se livrait sans contrainte à l'heureuse inclination qui le poussait, encore enfant, à visiter les églises et le Saint Sacrement de nos autels.

L'éloignement du monde et le commerce intime avec Notre-Seigneur, tels sont les deux inappréciables trésors du vrai religieux, et aucune violence extérieure ne saurait les lui ravir.

DANS LA FORÊT DE LA FERTÉ-MACÉ

Ortaire fut appelé par la voix de ses supérieurs à l'honneur du sacerdoce. Peu de temps après, il quitta l'aimable retraite où il goûtait, au milieu de ses frères, cette douce paix qui surpasse tout sentiment, pour aller, par obéissance à son abbé, fonder un nouveau monastère dans la forêt d'Andaine, sur le territoire de la Ferté-Macé (1).

On sait, par les descriptions de Montalembert dans son bel ouvrage sur les *Moines d'Occident*, ce qu'était alors une fondation monastique. C'était la transformation d'une contrée. Les moines cherchaient de préférence une épaisse forêt, éloignée des villes et même des campagnes fertiles et peuplées. « C'est là surtout, ajoute l'illustre écrivain, qu'ils se délectaient, c'est là qu'on aime à les voir aux prises avec la nature, avec ses obstacles et ses dangers, c'est là qu'on retrouve cette surabondance de sève et de vie qui signale partout le printemps des origines monastiques et qui a fait, pendant deux siècles, des forêts de la Gaule une sorte de Thébaïde. »

Ortaire, avec quelques compagnons, se met à l'œuvre ; il commence par abattre les grands arbres, rase les taillis, coupe les broussailles, pour s'ouvrir une plaine là où il n'y avait qu'un fourré impénétrable. Cela fait, ils se construisent des cellules. Ensuite, ils ont recours à la bêche et à la houe pour défoncer le sol et le mettre en état de produire des récoltes suffisantes pour leur nourriture.

Aucun métier ne semblait alors trop pénible aux moines, pas plus celui de charpentier et de maçon que celui de bûcheron et celui de jardinier. Ortaire, comme nous l'apprend un de ses anciens biographes, broyait sur la meule qu'il avait lui-même fabriquée le froment dont il se nourrissait.

Ceux qui regardent les moines comme des êtres inutiles ou nuisibles devraient se souvenir que ce sont eux qui ont défriché la France.

Attirées par ces hardis pionniers, les populations des campagnes pénétraient dans la forêt à leur suite, admiraient leur courage et prêtaient volontiers la main à leurs travaux, soit pour leur édifier une demeure convenable, soit pour cultiver avec eux de vastes propriétés.

En même temps, les religieux veillaient au bien des âmes : une chapelle s'élevait bientôt auprès du monastère, et c'est à l'ombre de ses murs que l'Evangile était annoncé, le Pain de vie distribué et les âmes converties.

Saint Ortaire devint en ce lieu le chef d'une nombreuse génération de moines.

Quand tout fut en pleine voie de prospérité, l'humble fondateur demanda à rentrer dans l'obscurité de sa première retraite, et il remit, du consentement de son supérieur, la direction de sa maison à un autre religieux, pour revenir au monastère où il avait fait profession. Il y reprit sans peine le joug de l'obéissance, et continua d'édifier ses frères par une grande régularité.

On dit que son abbé lui accordait, pour lui permettre de se livrer plus librement à la contemplation, de se retirer dans une grotte située sur la paroisse de Beaumesnil, au bord de la petite rivière de la Drôme.

A certains jours et heures marqués, outre les dimanches et les fêtes, il revenait au monastère pour recevoir de l'abbé ses instructions et pour rendre compte de sa conduite.

Ainsi, toute sa vie, ses effrayantes austérités elles-mêmes, étaient soumises au contrôle de l'obéissance.

Ses historiens nous rapportent que, dans cette grotte, le religieux ne donnait à son corps que la nourriture rigoureusement nécessaire pour ne pas le laisser tomber d'inanition, et ne prenait de repos que lorsque la nature épuisée demandait grâce. Tout son temps était donné à la prière.

Les démons ne manquèrent pas de le tenter, dans le but de le détourner du service de Dieu ou du moins de sa constante application à l'oraison. Ils prirent parfois des formes horribles pour l'effrayer et en vinrent même jusqu'à le meurtrir de coups. Le Saint subit leurs assauts avec calme, se recommandant à Dieu et se gardant bien d'obéir à leurs dangereuses sollicitations.

DE GROTTE EN GROTTE

A peu de distance de la grotte de saint Ortaire à Beaumesnil, s'élevait l'abbaye de Landelles, récemment fondée, et gouvernée alors par un saint religieux dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom. Elle dominait comme une reine le territoire d'alentour « couvert, d'espace en espace, de bois, de buissons, de halliers, et de petites landes marécageuses », ce qui lui avait fait donner le nom qu'elle portait.

L'abbé vint à mourir. Ortaire, averti en songe, se sentit inspiré d'aller, au monastère de Lan-

(1) La Ferté-Macé, arrond. de Domfront (Orne).

delles, rendre à sa dépouille mortelle les derniers devoirs et assister à ses funérailles. Au moment où il arrivait, une grâce particulière lui fit connaître que l'âme du saint abbé défunt était reçue par les chœurs des anges et admise à jouir de la félicité éternelle.

Cette nouvelle remplit de consolation tous les Frères; elle leur fit en même temps concevoir une telle estime pour l'étranger qui la leur annonçait qu'ils le prièrent de présider la cérémonie.

Cela fait, Ortaire revient aussitôt à sa solitude. Mais voici que les moines, réunis pour nommer un nouvel abbé, s'accordent unanimement à le désigner. Le serviteur de Dieu en est informé, il s'en effraye et, craignant de succomber sous le poids d'une charge qu'il regarde comme excessive pour ses forces, il va se cacher dans une autre grotte, à deux lieues au nord de Landelles, sur la rive droite de la Vire.

On voit encore aujourd'hui ce rocher. Il est situé sur la paroisse de Malloué, dominant la petite rivière qu'il surplombe perpendiculairement à une hauteur de plus de 150 pieds. (Voir la gravure au verso.) Il est adossé au flanc d'une colline, et c'est près de son sommet que saint Ortaire se retirait pour prier. C'est là qu'il se mortifiait, s'agenouillait longuement, prenait son repos, toujours sur la pierre nue. La grotte n'a pas plus de 4 mètres de superficie.

Le nom de *grotte de saint Ortaire* lui est resté, et elle reçoit chaque année de nombreux visiteurs, les uns attirés par le pittoresque du site, les autres par la piété.

Les moines de Landelles ignoraient sans nul doute cette retraite, et leurs recherches pour trouver saint Ortaire eussent été infructueuses si une voix céleste, au dire des Actes, ne leur eût dit, alors que, découragés, ils étaient sur le point d'annuler l'élection : « Dieu a choisi Ortaire; en ce moment il prie dans le rocher de la montagne voisine. C'est là que vous le trouverez. »

Sur ces indications, saint Ortaire fut bientôt découvert; la résistance lui devenait impossible. Il ne s'opposa plus à la volonté de Dieu et accepta virilement le fardeau qu'on lui imposait. Il était alors âgé de cinquante-huit ans.

ABBÉ DE LANDELLES

Pendant les quarante années qu'il vécut encore, Ortaire redoubla de ferveur dans le service de Dieu. L'ombre seule du péché lui faisait horreur; il en fuyait avec soin les moindres occasions. Il était d'une telle tempérance qu'une once de pain d'orge par jour lui suffisait. Il ne buvait que de l'eau, et encore ne le faisait-il que de trois jours en trois jours. Un sac, une tunique grossière et, par-dessous, un cilice sur la chair nue, constituaient son vêtement; une chaîne lui servait de ceinture.

Dans le même temps, il répandait au dehors de l'abbaye les bienfaits de son ministère. Il s'occupa avec sollicitude des captifs, victimes des guerres de son époque; il adoucissait leur sort au moyen des aumônes que les fidèles lui confiaient. Plein de zèle pour la foi, il parcourait les bourgs et les villages, s'efforçant d'amener au catholicisme, par de pressantes exhortations, les infidèles qu'on y rencontrait encore, et la tradition rapporte qu'il en convertit un grand nombre aux environs de Landelles.

De retour auprès de ses disciples, il mettait avec eux la main à tous les travaux, achevait la construction de son monastère, défrichait les champs incultes qui l'environnaient, faisait surgir, au lieu des ronces et des buissons, une forêt d'arbres fruitiers. (C'est aux premiers moines bretons que, d'après Montalembert, l'on doit l'introduction du pommier en ces contrées.)

Dieu se plut à glorifier dès ici-bas, par des miracles, la vertu de son serviteur.

Une jeune fille, paralysée de tous ses membres, se fit porter au monastère de Landelles, et elle conjura saint Ortaire d'implorer pour elle la guérison de ses infirmités. L'abbé se mit en prières et, plein de confiance, fit avec une huile bénite des onctions sur les mains et sur les pieds de l'enfant malade. Celle-ci ne tarda pas à entrer en voie de guérison.

Il en fut de même d'une lépreuse couverte d'ulcères. Elle fut si parfaitement guérie par l'intercession de saint Ortaire qu'il ne lui resta aucune trace de la terrible maladie.

Le Saint, toujours humble au milieu de ces faveurs extraordinaires, poursuivit en paix son œuvre de sanctification jusqu'à ce que Dieu eût décidé de récompenser enfin les mérites de cette longue vie. Ortaire mourut le 15 avril 580, selon certains biographes, un peu plus tard, au commencement du VII^e^ siècle, selon d'autres.

Auparavant il avait satisfait sa piété filiale envers Marie, Mère de Dieu, par l'érection d'un oratoire en son honneur.

C'est dans ce sanctuaire, dit-on, qu'il avait de son vivant accompli plusieurs miracles, rendu la la vue à des aveugles, la souplesse de leurs membres à des paralytiques, la santé à divers malades; là encore qu'il réunit ses frères avant de mourir pour leur adresser une suprême exhortation; là que son corps fut d'abord inhumé, en attendant qu'on lui eût élevé, en face même de la chapelle de la Vierge, un édicule semblable, dit chapelle de saint Ortaire, pour y recueillir ses précieux ossements.

CULTE DE SAINT ORTAIRE — CE QU'IL EN COUTE DE S'ATTAQUER AUX STATUES DES SAINTS

Les incursions des Normands interrompirent au IX^e^ siècle le concours des pèlerins qui avaient coutume de se rendre au tombeau de saint Ortaire et obligèrent les moines de Landelles à cacher ses reliques ou à les transférer dans l'intérieur de la France.

Soustraites ainsi aux profanations des barbares, elles n'échappèrent pas, sept siècles plus tard, à celles des hérétiques. Les protestants du XVI^e^ siècle peuvent se vanter d'avoir accompli consciencieusement leur œuvre de destruction, et aujourd'hui, c'est tout au plus s'il subsiste encore un léger ossement de saint Ortaire, conservé dans le trésor de la basilique du Mont Saint-Michel.

Ce que l'impiété n'a pu détruire, c'est la fidélité constante des populations au souvenir du Saint.

Le monastère de Landelles a disparu, mais l'antique chapelle de saint Ortaire a traversé les siècles; les démolisseurs de la Révolution ne s'en sont point occupé et elle a subsisté jusqu'en 1880, privée, il est vrai, depuis le XVI^e^ siècle, de son inestimable trésor, mais toujours entourée de vénération.

A l'intérieur, on y voyait, du côté de l'épître, la statue du Saint; du côté de l'Evangile, son cénotaphe en granit, orné de cette inscription rappelant douloureusement le passé : *Cy-gist le corps de Monsieur saint Ortaire.*

Dernièrement, l'édifice tombait de vétusté et s'en allait en ruines. On l'a détruit en 1880 et remplacé par une charmante ecclésiole gothique rappelant le style du XIVe siècle, comprenant trois travées avec un riche portail, surmonté de la statue du Saint et encadré entre deux clochetons fleuris.

L'image de saint Ortaire nous remet en mémoire deux anecdotes instructives, rappelées comme il suit par les historiens du Saint :

« Un valet de fermier, ramassant un jour des pommes, par une raillerie basse, sotte et impie, en jeta une à la figure d'une statue de saint Ortaire, en lui disant indignement de la manger. Il reçut aussitôt le châtiment de son insolence ; le bras lui demeura étendu, sec et roide, sans qu'il en pût faire aucun mouvement, avec des douleurs très vives et très sensibles. Cette merveille surprit non seulement ceux qui la virent, mais aussi ceux qui en entendaient parler. Le malheureux reconnut sa faute, s'humilia et demanda pardon, fit une neuvaine dans les ruines de la chapelle de saint Ortaire et, par l'intercession du saint abbé, il obtint miséricorde de Dieu, et enfin le rétablissement de son bras et une parfaite santé. »

Rocher et grotte de saint Ortaire.

L'oratoire de Béziers, dédié jadis à saint Ortaire, dans le diocèse de Séez, non loin de la Ferté-Macé, où la tradition place le monastère fondé par notre Saint, fut témoin d'une impiété semblable suivie d'un châtiment également prompt.

« Le 2 avril 1792, mardi de Pâques, un forcené de la Ferté-Macé, connu de tout le pays pour ses violences sacrilèges, car il avait déjà abattu et foulé aux pieds le grand Christ de l'église de la Ferté, se rendit à la chapelle de Saint-Ortaire. S'adressant à une sainte veuve, devenue propriétaire de l'édifice, il lui dit devant plusieurs personnes qui, malgré le péril des temps, étaient venues en pèlerinage : « Comment se fait-il, » citoyenne, que tu entretiennes le fanatisme? » Est-ce qu'il n'est pas temps que cela finisse? » Viens prier ton saint Ortaire, tu vas voir » comme je vais le fêter. »

» En proférant ces menaces, ce misérable se rendit à la chapelle, suivi de quelques hommes à figure sinistre, armés de longues piques.

« Sous les yeux des pèlerins consternés, il attira la statue avec un croc et la renversa sur le pavé de la chapelle, puis, comme si cela ne suffisait pas, il la brisa en plusieurs morceaux et en piétina les débris avec rage. Puis il abattit tous les insignes religieux qui décoraient la petite chapelle.

» Mais, au moment où il se disposait à franchir le seuil de la porte pour s'en retourner, on le vit tout à coup chanceler et tomber à la renverse. On le releva perclus des bras et des jambes et poussant des hurlements plutôt que des cris humains. Tous les pèlerins s'enfuirent épouvantés à la vue de ce châtiment. Quant aux compagnons de cet impie, ils le mirent en tremblant sur un traîneau et le reconduisirent chez lui, le corps broyé. Il vécut encore plusieurs années au milieu des plus vives souffrances, pour servir de leçon à ceux qu'aurait pu tenter l'exemple de ses fureurs sacrilèges. »

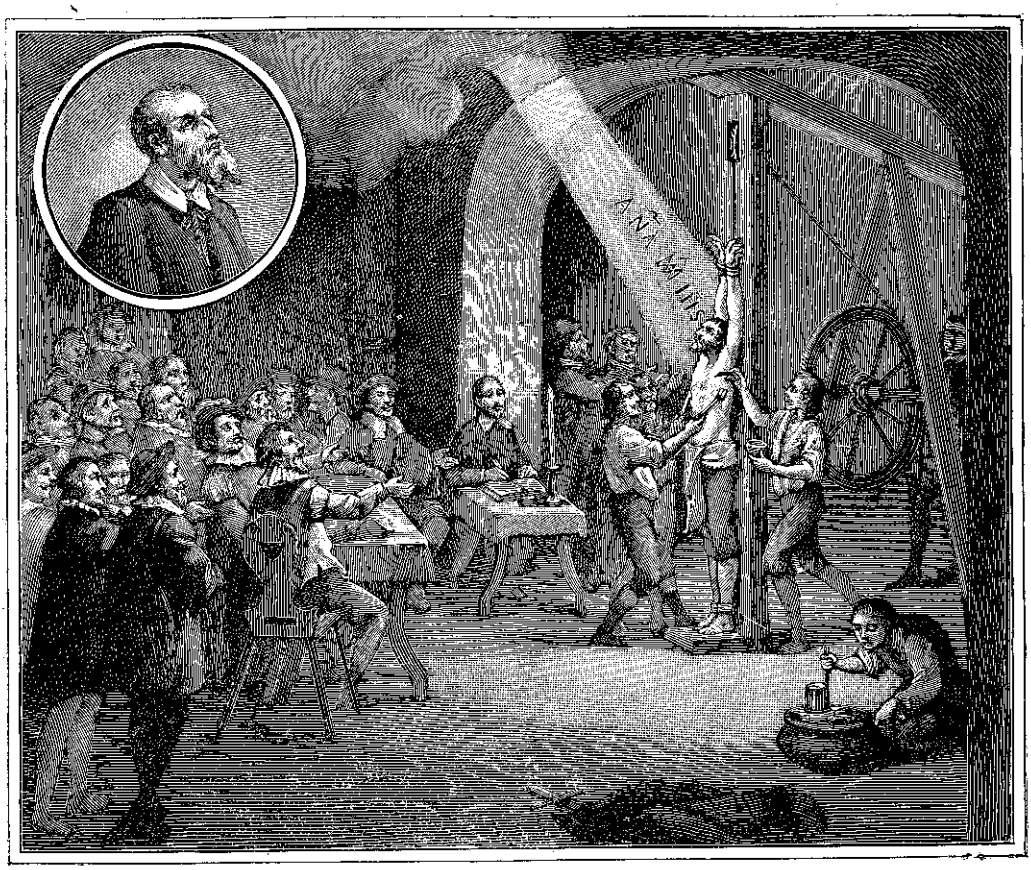
Les paralytiques, les goutteux, tous ceux qui souffrent de douleurs rhumatismales, invoquent efficacement saint Ortaire. Il y a surtout concours de pèlerins, aux diverses chapelles qui lui sont dédiées, le 21 mai, anniversaire d'une translation solennelle de ses reliques (au XIIe ou au XIIIe siècle), et au 29 mai, jour où le diocèse de Bayeux célèbre sa fête. Ce jour-là, on y amène de divers lieux des petits enfants rachitiques ou anémiques, que l'on bénit par des prières spéciales à la suite de la messe, et l'on implore pour eux la protection du saint apôtre de la Basse-Normandie.

SOURCES

Vies des Saints du diocèse de Séez, par l'abbé J.-B.-N. Blin, 1873. — *Saint Ortaire, abbé de Landelles*, par F.-L.-B., 1880. — *Vies des Saints du diocèse de Coutances et d'Avranches*, par l'abbé Pigeon, 1898.

LE BIENHEUREUX JEAN SARCANDER

Curé et martyr (1576-1620).



Martyre du Bienheureux.

(D'après une gravure du XVIIIe siècle.)

Le bienheureux Jean Sarcander, après avoir été soumis au supplice de l'estrapade au moyen d'une poulie pour lui disloquer les os, est enduit, à l'aide d'un pinceau, d'huile, de suif et de goudron, et on enflamme cette mixture pour en faire une sorte de flambeau vivant.

Un secret bien gardé

Le secret de la confession a eu ses nombreux martyrs, et le bienheureux Jean Sarcander doit être mis au nombre de ces généreux confesseurs de la foi qui ont préféré mourir plutôt que de révéler, même indirectement, une parcelle des secrets qui avaient pu être déposés dans leur cœur au saint Tribunal. Le décret de béatification dit que sa fermeté sur ce point fut une des causes de son martyre.

Naissance — curé modèle — lutte contre les hérétiques

Jean Sarcander vint au monde à Skotschau, dans la Silésie supérieure, le 20 décembre 1576. Son père étant mort alors qu'il avait à peine dix ans, ce fut sa mère qui prit soin de son éducation. Elle s'en acquitta avec tant de zèle qu'elle ne craignit pas de parcourir la Silésie et la Moravie pour lui trouver des maîtres capables de former chrétiennement son intelligence et son cœur. Après avoir achevé ses humanités à Olmütz, Jean passa à Prague au Séminaire Saint-Wenceslas pour s'y livrer à l'étude de la philosophie, et il y conquit, l'année suivante, le grade de docteur. Depuis longtemps l'état ecclésiastique exerçant sur lui un grand attrait, il résolut d'entrer dans les Ordres, ce qui permit à l'évêque d'Olmütz de lui confier successivement plusieurs paroisses et, en dernier lieu, celle de Holleschau. Dans tous ces postes, il fit preuve d'une vertu et d'un zèle extraordinaires. Quand on allait lui rendre visite, disent ses contemporains, on le trouvait toujours à genoux et faisant oraison.

La Moravie était gangrenée par l'hérésie luthérienne. Jean employait tout son zèle à préserver ses fidèles de l'erreur. Avec les hérétiques, il avait de fréquents entretiens pour les ramener à la vérité catholique; souvent il organisait des réunions publiques durant lesquelles il confondait par sa science les plus habiles luthériens.

Aussi ces derniers conçurent-ils à son endroit une haine implacable, jurant de se débarrasser de lui à tout prix.

On était alors aux plus mauvais jours de la guerre de Trente-Ans. Les hussites alliés aux luthériens s'étaient révoltés contre l'empereur. Après la mort de Mathias, en 1619, Ferdinand II n'apercevait que des ennemis, et la maison d'Autriche semblait sur le penchant de sa ruine. Le comte de Thurn, protestant, envahit et souleva la Moravie, menaçant même Vienne qui ne fut sauvée (28 août 1619) que par l'énergie de Ferdinand II et les cuirassiers de Dampierre arrivés comme par miracle.

Ce succès n'empêcha pas les protestants de Bohême, de Silésie, de Moravie et de Lusace de se confédérer à Prague pour le maintien de leurs privilèges et de déclarer Ferdinand II déchu du trône. Un moment, ils pensèrent à se constituer en république, mais la nécessité de se faire des alliés les rattacha à la monarchie. La pluralité des suffrages tomba sur un prince calviniste, l'électeur palatin Frédéric V. La Silésie et la Moravie, à l'exemple de la Bohême, prêtèrent serment au nouvel empereur. La lutte allait continuer plus terrible entre catholiques et protestants, partisans de Frédéric V et de Ferdinand II.

Ces détails historiques étaient indispensables pour comprendre l'arrestation de Jean Sarcander et l'inique procès par lequel, en prétendant le convaincre de trahison, on aboutit à faire de lui un martyr.

JEAN S'ÉLOIGNE DE SA PAROISSE
PROCESSION ÉMOUVANTE

La prudence conseillait au saint curé de s'éloigner provisoirement de son troupeau, pour laisser aux haines soulevées contre lui le temps de se calmer. Il partit et profita de son absence pour faire un pèlerinage à Notre-Dame de Czenstochau, célèbre sanctuaire situé sur la Wartha, affluent de l'Oder. Puis il attendit en Pologne l'heure de la paix désirée. Mais la pensée de rester éloigné de son peuple lui était insupportable, à tel point qu'il fit au baron de Lobkowitz, de qui dépendait sa paroisse, la demande d'en être déchargé. Ce dernier, dont il était le confesseur et l'ami, n'ayant pas accédé à sa requête, Jean résolut de rejoindre son poste malgré tous les dangers.

Cependant, les hérétiques n'avaient pas déposé leur vieille rancune contre le saint prêtre, et au commencement de février 1620 une occasion imprévue s'offrit à eux d'y donner satisfaction.

La nouvelle venait d'arriver à Holleschau que les Polonais et les Cosaques envahissaient la Moravie. Pour préserver sa paroisse du pillage, Jean assemble aussitôt ses fidèles, prend avec lui le Saint-Sacrement et s'avance au-devant des ennemis. A la vue de leur Dieu, les Polonais descendent de cheval, se prosternent à terre et adorent Jésus-Christ. Le prêtre entonne alors le verset du psaume « Sauvez, Seigneur, votre peuple » ; les ennemis le répètent après lui, reçoivent la bénédiction, remontent à cheval et s'engagent à ne pas entrer dans la ville.

Cette circonstance hâta la perte de Jean, car les cités et châteaux voisins ayant été mis au pillage, les hérétiques l'accusèrent d'intelligences secrètes avec les Polonais et même de trahison. Le Sénat d'Olmütz le fit aussitôt arrêter et mettre en accusation.

Le vaillant serviteur de Dieu allait marcher d'épreuve en épreuve jusqu'au martyre.

DANS UN CACHOT
COMPARUTION DEVANT LES HÉRÉTIQUES

Quand on apprit à Olmütz que Jean Sarcander devait y être amené prisonnier, plusieurs milliers d'hérétiques accoururent pour jouir du spectacle et lancer au captif leurs injures habituelles. Les catholiques, eux, cédèrent à la crainte et n'osèrent lui manifester publiquement leur sympathie.

Jean s'avançait, toujours revêtu du costume ecclésiastique, sans proférer une parole et priant pour ceux qui l'insultaient. A mesure qu'il pénétrait dans la ville, le tumulte augmentait, les outrages se faisaient plus grossiers, et la foule déchaînée lui prodiguait impunément les noms de papiste, de rebelle et de traître.

Conduit chez le capitaine luthérien de Lumpenbourg à l'heure même où celui-ci banquetait avec ses amis, ordre fut donné de lui mettre les fers aux pieds et de le jeter dans le cachot le plus obscur et le plus fétide des prisons publiques.

La première comparution devant le tribunal eut lieu le 13 février 1620, en présence du gouverneur de Moravie et d'un grand nombre de chevaliers et sénateurs luthériens. Ils firent siéger parmi eux, pour couvrir leur forfait et sauver les apparences, un catholique respectable, le juge Jean Scintilla. C'est grâce à lui que nous possédons les actes de la passion de ce confesseur de la foi, car il les envoya plus tard au cardinal Dittrichstein.

Lumpenbourg, en interrogeant son prisonnier, prit d'abord un air doux, puis, trouvant que l'accusé ne répondait pas suivant son désir, il en vint à un langage plus sévère.

« Tu vas nous conter, dit-il, de bon gré, comment les Polonais et les Cosaques ont été introduits en Moravie. — Messieurs, répondit Jean, j'ignore entièrement les faits sur lesquels on m'interroge. — Tu ne peux nier ces choses, repartit le gouverneur, car elles sont connues de tous les illustres personnages qui m'entourent; ne mens donc pas avec cette audace. » Jean reprit simplement : « Je vous déclare en toute franchise que je ne sais rien de ce dont on m'accuse. »

A ces mots, tous les assistants se mirent à crier que lui et son ami le seigneur catholique de Lobkowitz (ce dernier était resté fidèle à l'empereur Ferdinand) avaient trahi leur patrie et que tous deux se couvraient du manteau de l'hypocrisie.

« Tu n'as pas pu, continuèrent-ils, ignorer les machinations de ton seigneur, puisque tu étais son confesseur et conseiller, tenant ainsi les clés de sa conscience. Parmi tant de forfaits dont il s'est rendu coupable, il a bien dû te confesser celui-ci qui a fait couler des flots de sang et de larmes. Avoue ton crime, car tu ne peux espérer aucun appui, puisque ton distributeur de prébendes et de tonsures (il s'agissait, sans doute, du cardinal Dittrichstein) n'a plus aucune autorité ici. »

Le saint prêtre continua d'affirmer qu'il ne savait rien au sujet de l'invasion polonaise. « Il est vrai que je me suis rendu en Pologne, mais c'était avec l'intention d'accomplir un vœu à l'image miraculeuse de Czenstochau. En revenant, j'appris que les routes n'étaient pas sûres et que mon église était occupée par un ministre protestant. Je retournai donc à Cracovie, dans l'espoir d'y rester jusqu'à ce que la paix fût revenue en Moravie..... Si j'étais coupable, serais-je rentré dans ma paroisse? »

On l'accusa alors d'une façon générale d'avoir troublé la tranquillité publique par ses paroles et par ses écrits et d'être un fauteur de désordre.

Jean répondit avec douceur et fermeté tout ensemble : « C'est là une calomnie, car s'il est vrai que j'ai soutenu la vraie doctrine et détesté l'iniquité, il est avéré aussi que j'ai toujours recommandé la paix et la patience aux fidèles; si des discussions ont eu lieu entre catholiques et hérétiques, j'ai tout fait pour ne pas les provoquer. »

Pour conclure cette audience, le gouverneur lui dit : « Ecoute, prêtre, tu ne veux pas dire la vérité de bon gré, mais on saura te l'arracher par la torture. Tu n'y échapperas pas, si tu continues à te moquer de nous par tes mensonges. Nous te donnons jusqu'à demain pour réfléchir. »

Jean fut donc reconduit dans son cachot, heureux et souriant d'être jugé digne de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Les geôliers le virent prosterné à terre, priant avec ferveur toute la nuit.

NOUVEL INTERROGATOIRE — NOBLE ATTITUDE

Le juge Jean Scintilla, révolté de la conduite infâme des chefs luthériens, aurait voulu se soustraire au rôle odieux qu'on lui faisait jouer; il alla même jusqu'à se cacher, mais ce gouvernement de factieux lui laissa entendre qu'il se rendait complice en ne s'associant pas à la comédie qui se jouait, et, semblable à une foule d'hommes publics de notre temps, il céda à la peur. Néanmoins, il employa tout son crédit, sans succès du reste, pour détourner les supplices qui menaçaient le généreux confesseur.

Au second interrogatoire, le tribunal d'iniquité se réunit dans une salle de la prison à 6 heures du soir. On adressa les mêmes questions que la veille, et comme le saint prêtre répondait avec la même énergie et la même simplicité, le gouverneur ordonna au bourreau de le mettre à la torture.

En voyant que l'heure des supplices était arrivée, Jean prononça ces paroles dignes des premiers martyrs: « Messieurs, je rends grâces à Dieu de ce qui m'arrive et je le prie de ne pas vous imputer l'injustice que vous allez commettre contre moi, mais je lui demande de nous pardonner nos péchés à tous. Néanmoins, je veux protester encore de mon innocence. Si je tenais un langage différent de celui que vous avez entendu, je trahirais ma conscience. Je vous en prie donc, cessez cet injuste procès, épargnez ma dignité de prêtre, épargnez vos âmes et votre nom qui resteraient souillés par le crime que vous vous apprêtez à commettre. »

Le président ne se laissa émouvoir ni par cette noble déclaration ni par les larmes des assistants même hérétiques qui étaient venus là par curiosité. Il condamna le Bienheureux à l'estrapade, supplice qui consiste à suspendre le condamné à une potence et, au moyen d'une corde enroulée sur une poulie, à lui disloquer les membres par de violentes secousses. Déjà le bourreau s'apprêtait à le dépouiller de la soutane, lorsque Jean se mit à genoux et pria : « Seigneur miséricordieux, dit-il, mes péchés me rendent digne de tous les tourments, et c'est pourquoi je m'offre de tout cœur pour apaiser votre justice; néanmoins, je déclare devant vous que je ne suis pas coupable du crime dont on m'accuse; assistez-moi, ô mon Dieu, dans mes souffrances; je vous les offre en union avec celles du divin Crucifié..... »

L'ESTRAPADE — CONSTANCE — BELLES PAROLES

Le prêtre est grand, sans doute, lorsqu'il exerce sur les âmes la puissante action de son ministère, mais il l'est plus encore quand, à l'exemple de Jésus-Christ, il sait ne pas se laisser abattre par la souffrance et boire sans se plaindre le calice de l'abjection. Jean Sarcander ne l'oubliait pas. Sa prière achevée, on le fit approcher de la potence. Elle se composait d'un gros madrier fixé dans une pierre, à sa partie inférieure on avait assujetti les pieds du martyr et à son extrémité supérieure était attachée une poulie sur laquelle s'enroulait une corde qui retenait solidement les poignets. Chaque fois que le bourreau tirait violemment la corde, on entendait un lugubre craquement d'os. Le Bienheureux ne poussait aucun cri, mais ses lèvres, sous la véhémence de la douleur, exhalaient un long et plaintif soupir. De temps en temps, on l'entendait murmurer quelques versets des psaumes. Pendant ce temps, ses ennemis poussaient des cris de haine et l'injuriaient de la façon la plus ignoble. Après une heure de torture et lorsque les bourreaux étaient eux-mêmes las, on délivra le saint prêtre; mais, avant de le renvoyer en prison, les hérétiques lui firent de nouvelles menaces. « Nous te forcerons à avouer tes crimes par le fer et le feu. — Quoi que le Seigneur puisse permettre à mon égard, répondit Jean, que son saint nom soit béni, car il sait que je suis innocent..... Je me confie entièrement en lui et je prierai toujours pour vous, afin que ce que vous me faites endurer ne vous soit pas imputé à péché..... »

NOUVEAUX TOURMENTS — TORCHES ENFLAMMÉES

Sur ces entrefaites, les seigneurs luthériens qui avaient présidé au procès de Jean durent prendre les armes pour lutter contre les Polonais et les Cosaques. On n'oubliait pas cependant le saint martyr et les premiers juges furent remplacés par un luthérien encore plus féroce, du nom de Ziernowsky. Celui-ci se rendit à la prison le 17 février avec un cortège imposant de satellites. Il fit au saint prêtre les mêmes reproches que ses prédécesseurs et ajouta : « Si tu t'obstines, je n'aurai aucun égard pour toi; dans le cas contraire, je serai sensible à la pitié. » Jean répéta les fières déclarations qu'il avait faites auparavant. Alors le juge le fit mettre à la potence, mais pour aggraver le supplice, le bourreau reçut l'ordre de promener sur tout son corps des torches enflammées; cette torture dura au moins deux heures. Le martyr semblait absorbé dans la contemplation et prononçait de temps en temps les doux noms de Jésus, Marie, Anne. Cependant, le séjour de la prison étant devenu insupportable à cause de l'odeur de chair grillée, il fallut cesser le supplice.

TROISIÈME JOUR DE TOURMENTS — BEAU TÉMOIGNAGE EN FAVEUR DU SECRET SACRAMENTEL

Le lendemain 18 février, juges et bourreaux, rendus comme fous furieux par la boisson et le désir de vengeance, revinrent trouver leur victime. Jean était dans un grand état de faiblesse et ressemblait à un cadavre. Ziernowsky l'interrogea de nouveau. « Tu dois être au courant de la trahison du seigneur de Lobkowitz, car il a dû te manifester ses desseins en confession. » Le prêtre alors, domptant sa faiblesse, se redressa fièrement : « Je ne sais rien, et rien ne m'a été communiqué; d'ailleurs, tout ce qui aurait pu m'être confié au tribunal de la Pénitence est enseveli dans l'oubli. Et quand même je saurais que pour punir mon refus de parler vous voulez

m'éprouver par le fer et le feu, me couper en morceaux, me déchirer, me réduire en cendres, je supporterais tout avec la grâce de Dieu, plutôt que de violer, même un instant, le secret sacramentel. »

Devant cette noble déclaration, les assistants restèrent un moment stupéfaits. Le juge, se ressaisissant, donne alors au bourreau l'ordre d'étendre le martyr sur le gibet et de le brûler à petit feu. On allume aussitôt des torches faites de soufre, de bitume et de résine, et on les promène lentement sur le corps du martyr; sous l'action simultanée du feu et de la poulie, les membres se détendent si violemment que le lien qui enserre les pieds se brise; les muscles apparaissent convulsés, la chaleur fait éclater les côtes et calcine les os. Alors les lamentations des femmes et des fidèles présents couvrent les craquements de la potence et les grésillements des chairs brûlées, pendant que le Bienheureux exhale à peine un soupir ou murmure avec amour les noms bénis de Jésus, Marie et Anne. Pourtant, la fureur des hérétiques n'est pas encore satisfaite; ils font dissoudre ensemble de l'huile, du suif, du goudron et, à l'aide d'un pinceau, ils enduisent de cette mixture le corps du patient auquel ils mettent le feu. Une grande flamme alors l'enveloppe tout entier et en fait une sorte de flambeau vivant.

A cette vue, beaucoup de fidèles s'évanouissent; mais les luthériens constatent que Jean triomphe de leurs supplices, et, attribuant sa force d'âme à quelque art magique, lui font prendre un breuvage ou on a mêlé de ses cendres. Ils espèrent ainsi faire cesser l'enchantement. Le Bienheureux, lui, se souvient du fiel présenté à Notre-Seigneur et avale cette boisson en souriant.

Après trois heures de ces cruels tourments, les bourreaux le détachent de la potence. La violence de la douleur et une faiblesse extrême l'empêchent de se tenir debout; il tombe contre la muraille et perd connaissance. Un moment, on le crut mort, mais après un long temps il donna quelque signe de vie et on l'emporta sur un dur grabat. Quelques hérétiques émus de pitié obtinrent de le voir, de panser ses horribles brûlures et de lui donner quelques rafraîchissements.

Le croirait-on? Les chefs luthériens n'étant pas encore satisfaits revinrent à la prison peu après afin de le remettre à la torture, mais les bourreaux, plus humains, refusèrent de continuer cette horrible tragédie.

UN LONG MOIS D'AGONIE — MORT

Le saint martyr resta dans cet état pendant un mois. Ses haineux persécuteurs, sachant qu'il ne pouvait survivre, n'eurent pas l'humanité de le sortir de prison et d'adoucir ses derniers moments. Plusieurs catholiques avaient demandé de le recevoir dans leur demeure, même à prix d'argent, mais sans succès. Le geôlier lui pansait sommairement les plaies avec un peu de papier ou de linge trempé dans l'huile de lin. S'il fallait le changer de position, il le poussait rudement du pied, et en prononçant des jurons et des blasphèmes. L'odeur qui s'échappait des chairs en décomposition était si forte qu'on pouvait à peine rester près de lui. Néanmoins, quelques chevaliers et quelques dames pieuses obtinrent de lui donner des soins, de panser ses ulcères et de lui apporter un peu de nourriture.

Jean était admirable de patience et d'humilité, sa prière était continuelle. Dans cet état lamentable, il trouvait le moyen de réciter son bréviaire, et comme ses mains lui refusaient leur office, il se faisait tourner les feuillets par un nommé Mandel ou sa petite fille âgée de 7 ans. A défaut d'assistance, il remplissait cet office avec sa langue. Les prisonniers qui étaient là et les personnes qui le venaient visiter l'exhortaient à ne pas se fatiguer, lui représentant qu'il n'était pas tenu dans son état de fièvre et d'impuissance à un effort aussi héroïque, mais il répondait par ces mots de la Sainte Ecriture : « Je reciterai des psaumes à mon Dieu aussi longtemps que je vivrai. »

Dans ses derniers instants, il fut réconforté par les sacrements de la sainte Eglise, car deux prêtres et les Pères Chartreux venaient le visiter souvent. Il rendit enfin doucement sa belle âme à Dieu entre 10 et 11 heures de la nuit le 17 mars 1620.

Chose singulière, le corps du bienheureux Jean Sarcander, qui n'avait plus de son vivant aucune forme humaine, reprit aussitôt après sa mort un air de vie et une teinte vermeille qui frappa tous ceux qui le virent. En même temps, il s'en dégageait une odeur si suave que tous les assistants en furent émerveillés; un grand nombre de témoins l'ont attesté au procès de béatification; de ce nombre, on peut citer le peintre qui resta de longues heures près du corps, afin de fixer les traits sur la toile.

Le lendemain, les catholiques, aidés du juge Scintilla, revêtirent le corps de la dalmatique rouge, lui mirent entre les mains un calice en cire et le portèrent dans une maison particulière où il resta trois jours exposé à la dévotion des fidèles.

Au moment où l'on commençait les obsèques, un cavalier accourut, défendant de rendre les honneurs à un prisonnier d'Etat avant que les représentants du pays, réunis à Brünn, n'eussent statué à ce sujet. Sept jours plus tard, les catholiques reçurent l'autorisation de l'ensevelir, mais sans aucune pompe. On le déposa dans l'église de Saint-Laurent, à Olmütz. Son sépulcre devint glorieux par les miracles qui s'y opérèrent. La caverne où il avait été martyrisé fut transformée en oratoire. On montre encore de nos jours une source qui a jailli à l'endroit même que vint frapper sa tête lorsqu'on l'eût détaché du gibet et qu'il tomba de faiblesse.

Jean Sarcander a été béatifié solennellement par le pape Pie IX le 6 mai de l'année 1860.

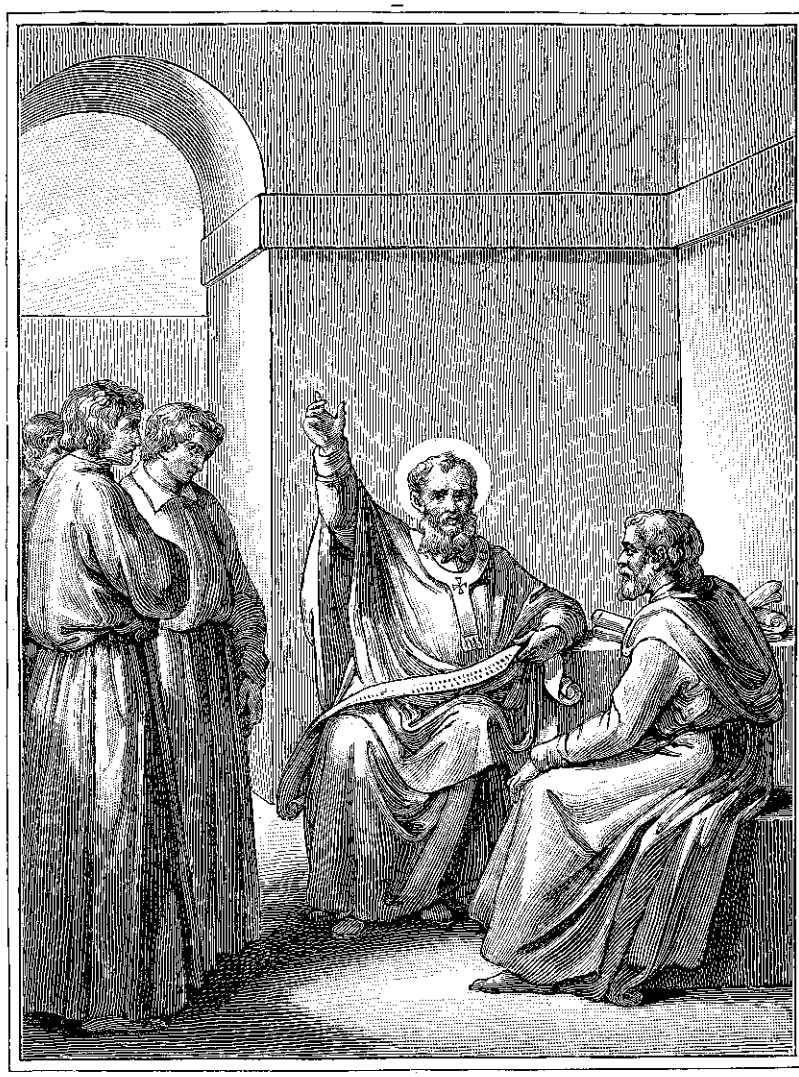
SOURCES CONSULTÉES

Les documents du procès de béatification.

SAINT MAXIMIN, ÉVÊQUE DE TRÈVES

De 330 à 347.

Fête le 29 mai



Entretien de saint Maximin avec saint Athanase, au puits des Martyrs.

NAISSANCE — UNE FAMILLE CHRÉTIENNE

Saint Maximin fut au IVe siècle un vaillant champion de la foi catholique. Tillemont l'appelle « le premier évêque qui fut de son temps dans les Gaules et le plus illustre prélat qu'ait eu jamais l'église de Trèves ». Et il ajoute : « Nous en avons deux vies, l'une composée au plus tôt sous le règne de Pépin vers le milieu du VIIIe siècle, l'autre écrite en l'an 839 et adressée à Valdon par un nommé Loup, que Vossius croit être le célèbre Loup de Servat, abbé de Ferrière. »

Tout le récit, du reste, est marqué au coin de cette simplicité et limpidité qui est un gage de la véracité du narrateur.

Maximin naquit à la fin du IIIe siècle dans le Poitou et, d'après la tradition de cette province, à Silly, qu'on a appelé depuis Mouterre-Silly. Sa famille appartenait à l'aristocratie romaine. Elle paraît avoir été alliée à celle de saint Paulin de Nole, dont le père, un des plus grands propriétaires de l'Aquitaine, avait été préfet du prétoire.

Elle eut la gloire de donner à l'Eglise et au ciel quatre saints, honorés d'un culte public, sur

cinq enfants qui la composaient. L'un des frères de Maximin, nommé Maixent, devint évêque de Poitiers et, par une illumination du Saint-Esprit, alla prendre saint Hilaire dans le rang des simples fidèles pour l'élever au sacerdoce et le préparer à devenir son successeur. Un autre, appelé Mesme, se mit sous la conduite de saint Martin; leur sœur Maxima fut une de ces vierges dont la grâce n'avait d'égale que la vertu. Elle aussi se donna tout entière au service de Dieu et fonda le célèbre monastère de Saint-Jouin-de-Marnes.

A L'UNIVERSITÉ DE TRÈVES

Saint Maximin reçut au sein de sa famille, avec les enseignements de la religion, les premiers éléments de grammaire et de littérature; mais quand il fut arrivé à l'adolescence, ses parents résolurent de l'envoyer dans une école publique.

Jamais peut-être depuis les Antonins, les lettres n'avaient été plus en honneur qu'à cette époque. Elles menaient à tout : à la fortune, à la popularité et même à la noblesse. Le célèbre rhéteur Victorinus, qui enseignait à Rome sous le règne de Constantin, en est une preuve. Il excita par son éloquence un enthousiasme tel, qu'on lui éleva une statue au Forum.

Deux grands centres littéraires se partageaient alors la noblesse gallo-romaine : Autun et Trèves.

Cette dernière ville, où résidaient depuis plus de vingt ans les Césars, était un centre politique très important. Elle passait en outre pour offrir aux parents soucieux de la préservation morale de leurs enfants des garanties plus sûres. C'est ce qu'atteste saint Jérôme. Un siècle plus tard, il devait retrouver à Trèves la foi et la ferveur de son enfance, perdues dans les délices de Rome.

Toutes ces considérations déterminèrent les parents de Maximin à envoyer leur fils aux écoles de Trèves, d'autant plus que cette cité avait alors pour évêque un pontife illustre : saint Agrice.

Tout en suivant les cours publics, Maximin alla puiser auprès de lui cette science profonde de la doctrine catholique, qui devait faire un jour le désespoir des ariens et déjouer leurs subtiles arguties.

Après avoir terminé ses études, le jeune homme, rentré dans sa famille, donna peut-être des leçons publiques; du moins, son historien nous le représente environné de disciples.

Cependant, les exhortations et les enseignements déposés en son cœur par saint Agrice ne laissèrent pas que de germer. Maximin résolut d'obéir à la voix intérieure qui lui disait de quitter le siècle et ses honneurs afin de suivre Jésus-Christ. Il partit donc, emmenant avec lui deux de ses disciples de race illustre : Castor et Quiricus.

Ce fut un spectacle frappant et un grand exemple que celui de ce jeune noble qui, pouvant aspirer aux plus hautes charges de l'empire, sacrifiait un brillant avenir pour se vouer au service de Dieu dans le sacerdoce. Aussi les poètes de la ville de Trèves n'ont-ils pas manqué de célébrer dans leurs vers ce généreux renoncement.

ÉLECTION MIRACULEUSE

On se figure aisément le bonheur que dut éprouver l'évêque Agrice à l'arrivée des jeunes patriciens. Dès qu'ils eurent atteint l'âge requis par les saints canons, il se hâta de leur conférer les ordres sacrés afin d'utiliser leurs talents et leurs vertus.

Maximin était destiné par Dieu à de grandes choses. Quelques années plus tard, probablement en 330, sous le règne de Constantin, ces desseins de la Providence allaient se réaliser. Agrice, très avancé en âge, inclinait vers la tombe. Or, pendant qu'il se demandait quel était parmi ses clercs le plus digne de lui succéder sur le siège de Trèves, un prêtre du nom de Quiriacus priait la nuit, dans l'église, avec une grande ferveur. Durant son oraison, il vit soudain un ange resplendissant de clarté qui lui dit : « Va et dis à mon serviteur Maximin que je veux qu'il soit évêque après la mort d'Agrice. »

A cette nouvelle, Maximin versa d'abondantes larmes, tant il se croyait indigne d'un tel honneur; mais le bienheureux Agrice, sans tenir compte de ses répugnances, annonça cette élection miraculeuse à son clergé et à son peuple, les priant de la confirmer par leurs suffrages.

Quelques jours après, le 13 janvier 330, l'année même où Constantin transportait le siège de l'empire à Byzance, depuis Constantinople, Agrice rendait paisiblement son âme à Dieu. Les prêtres et les fidèles unis aux évêques de la province, s'empressèrent de choisir Maximin pour premier pasteur de l'Eglise de Trèves.

L'ARIANISME

Ce siège épiscopal avait une importance exceptionnelle, Trèves étant alors la métropole des Gaules. Constance Chlore y avait fixé la résidence des Césars ; l'aîné des fils de Constantin, Constantin le Jeune, chargé du gouvernement de toutes les Gaules (333) qui comprenaient alors la Gaule proprement dite, l'Espagne, la Bretagne et une partie de l'Afrique, y résidait aussi. Ce jeune prince, un peu fier, mais au cœur franc et généreux, devint l'ami de saint Maximin et plaça en lui toute sa confiance. Il l'avait en quelque sorte constitué son ministre des affaires ecclésiastiques.

Mais le plus noble titre de gloire de ce saint évêque fut d'avoir été l'un des champions les plus déterminés de la vérité catholique contre l'arianisme. Cette hérésie, qui prit naissance en 318, ne tendait à rien moins qu'à détruire la religion chrétienne en niant ses dogmes fondamentaux : la Trinité, la divinité de Jésus-Christ, etc.

Arius, son auteur, disait : Le Christ n'est pas éternel; il y eut un moment où il n'existait pas. Dieu ne l'a pas engendré de toute éternité, mais créé de rien par un acte de sa volonté, afin qu'à son tour il créât le monde. Dès lors, le Christ n'est qu'une créature, la plus ancienne et la plus parfaite sans doute, mais n'ayant rien de commun avec Dieu.

Pour détruire cette hérésie monstrueuse, le pape saint Silvestre, d'accord avec l'empereur Constantin, convoqua en 325 le premier Concile général, à Nicée, en Bithynie. Trois cent dix-huit évêques avec une nombreuse suite de clercs et de laïques s'y trouvèrent réunis pour condamner Arius.

Ce dernier cependant ne se tint pas pour battu; grâce à de puissantes protections, il releva la tête, et le venin de son hérésie infesta bientôt presque tout l'Orient. Heureusement, la foi catholique y trouva un champion aussi courageux qu'éclairé en la personne du patriarche d'Alexandrie, saint Athanase. Les ariens, pour se débarrasser de lui, persuadèrent à Constantin de l'envoyer en exil.

SAINT MAXIMIN REÇOIT SAINT ATHANASE

L'illustre proscrit prit la route de Trèves, lieu assigné pour sa résidence. Il y arriva vers la fin

de l'année 336. Le ciel brumeux des pays septentrionaux, la saison froide durant laquelle il parcourut cette contrée inconnue, firent une douloureuse impression sur lui, mais Dieu, qui place toujours la consolation à côté des tristesses, lui avait préparé un ami dévoué et affectueux en la personne de saint Maximin.

Le spectacle de ces deux défenseurs de la foi catholique, réunis des deux pôles du monde romain, est saisissant. On imagine aisément les conversations intimes qu'ils durent avoir. Au x^e^ siècle, on voyait encore un puits très vaste où les chrétiens avaient déposé les corps des martyrs qui avaient versé leur sang sous Dioclétien. Athanase et Maximin venaient s'y asseoir et s'y entretenir des douleurs de l'Eglise déchirée par l'hérésie. D'après la même tradition, peu probable du reste, c'était là que le vénérable exilé avait composé son symbole *Quicumque vult salvus esse*.

C'est durant cette époque sans doute et à cette occasion que Maximin écrivit les savants ouvrages contre l'arianisme, auxquels saint Athanase en appelait comme à autant de témoins de son innocence. Ces ouvrages, malheureusement, ne nous sont pas parvenus.

Cependant, Constantin étant mort en 337, son fils aîné, le César Constantin, qui résidait à Trèves, devenait souverain d'une partie de l'empire. Il s'était toujours montré zélé pour la foi catholique et avait, nous l'avons dit, une grande confiance en saint Maximin. Sur les instances de ce dernier, il écrivit lui-même aux Alexandrins pour les engager à recevoir saint Athanase et, comme il partait pour l'Orient, afin d'avoir une entrevue avec ses frères à Naïsse, il se fit accompagner d'Athanase et de Maximin dont il appréciait la science et la sagesse dans les questions les plus difficiles de la politique et de la religion.

Aidé des conseils des deux saints prélats, il fit décréter par ses frères le retour dans leurs Eglises de tous les évêques catholiques envoyés en exil sous le règne de leur père.

A ROME ET A SARDIQUE

Cependant saint Athanase ne resta pas longtemps en paix à Alexandrie. Les ariens, par leurs intrigues, le forcèrent de nouveau à s'exiler précipitamment, mais ils ne purent empêcher les évêques d'Occident assemblés à Rome par le pape saint Jules I^er^ vers la fin de 341, de lui rendre justice et d'annuler toutes les mesures injustes prises contre lui.

Nous n'entrerons pas dans les détails de ce Concile; mais nous devons remarquer que saint Maximin fut pour beaucoup dans la décision qui reconnut l'innocence de saint Athanase. La rencontre des deux amis fut touchante. Ils s'embrassèrent en versant des larmes, larmes de joie sans doute, mais aussi larmes de douleur en présence des malheurs de la Sainte Eglise.

Cependant les prélats ariens ne désarmaient pas. Ayant appris que quatre-vingts évêques d'Egypte, de Libye et de la Thébaïde avaient écrit au Pape une lettre collective pour la défense de saint Athanase, ils prirent peur et ne vinrent pas au Concile de Rome, mais s'assemblèrent à Antioche.

Le pape saint Jules I^er^, pour rendre la paix à l'Eglise, réunit en 343 un nouveau Concile à Sardique, aujourd'hui Sophia, capitale de la Bulgarie. Le bien de l'Eglise était-il en jeu, saint Maximin ne plaignait ni son temps ni sa peine. Aussi, malgré l'éloignement, il se rendit à Sardique, en même temps qu'un grand nombre de prélats. Entre tous les évêques des Gaules, il y eut le premier rang, témoignage éclatant de son autorité et de sa science. Là encore, l'innocence de saint Athanase fut reconnue et les décisions du Concile de Nicée confirmées.

PÈLERINAGE A ROME — UN OURS LUI OBÉIT

Saint Maximin allait souvent à Rome visiter les tombeaux des apôtres, baiser les reliques des martyrs et rendre compte au Souverain Pontife de l'administration de son vaste diocèse, comme le font encore les évêques de nos jours, quand ils accomplissent leur pèlerinage *ad limina*.

Les hagiographes nous ont laissé une curieuse légende à ce sujet. Il se rendait un jour en Italie avec saint Martin, depuis évêque de Tours. Tous deux faisaient ce trajet à pied, n'ayant d'autre équipage qu'un âne chargé de porter les provisions. En chemin, ils s'entretenaient des choses de Dieu, afin d'oublier les fatigues et les privations de la route. Or, comme ils traversaient les Alpes, ils aperçurent un petit village perché sur une colline. Saint Martin s'y dirigea pour y acheter quelques vivres, recommandant à saint Maximin de veiller sur l'âne. Mais ce dernier, fatigué du voyage, s'étendit à terre pour se reposer et s'endormit d'un profond sommeil. Sur ces entrefaites, un ours affamé, flairant une bonne aubaine, sortit du bois voisin et se jeta sur l'âne pour en faire sa proie. Nous laissons ici la parole au biographe de notre Saint.

A son retour, saint Martin réveille vivement son compagnon et lui dit :

— Que fais-tu, frère Maximin?

— Fatigué et accablé de sommeil je me suis endormi.

— Et où est l'âne que Dieu nous avait donné pour porter nos provisions?

— Je ne sais; sans doute, il s'est écarté un peu.

Saint Martin jetant alors les yeux du côté de la forêt, aperçut l'ours qui dévorait leur fidèle serviteur.

— Regarde, dit-il, un ours en fait sa proie.

Saint Maximin, sans se troubler appelle alors le fauve, le réprimande sévèrement et lui fait ce commandement : « Au nom de Dieu je t'ordonne de nous rendre désormais les mêmes services que l'âne. »

Chose admirable, le Seigneur changea la férocité de l'ours en une telle douceur, qu'il devint traitable et soumis, acceptant qu'on lui mît la charge de l'âne sur le dos. Il accompagna ainsi les deux saints jusqu'à Rome et partout où ils allèrent, au grand étonnement de tous.

A leur retour, ils passèrent par le même chemin, et au village d'Ursel, où ce fait avait eu lieu, saint Maximin dit à l'ours : « Va maintenant où tu voudras, à condition de ne nuire à personne. »

ÉVÊQUE MODÈLE — CONCILE DE COLOGNE

Saint Maximin fut vraiment un évêque selon le portrait de saint Paul. Quoiqu'il fût de naissance illustre, il avait une simplicité parfaite dans sa vie. Il n'était resté grand seigneur que par l'abondance de ses aumônes. On pourrait lui appliquer à la lettre ce qu'un historien païen, Ammien Marcellin, dit des évêques de cette époque :

« La parcimonie du boire et du manger, la pauvreté des vêtements, le front incliné vers la terre, les désignent au Dieu éternel et à ses vrais adorateurs comme des hommes purs et saints. »

Dans les nombreux voyages qu'il dut faire pour la cause de la Sainte Eglise, il allait toujours à pied et ne se servait pas des voitures publiques.

Nous avons dit quel était son crédit auprès du César Constantin qui avait recours à ses lumières et à ses conseils. Maximin s'en servait pour intervenir souvent en faveur des veuves et des orphelins. Il était le protecteur-né des opprimés auprès des magistrats civils, intercédant pour les malheureux qui succombaient sous le fardeau des impôts, particulièrement lourds à la fin de l'empire. Il accueillait volontiers sous son toit les pèlerins qui se présentaient et admettait souvent les pauvres à sa table.

Son biographe raconte que Dieu opérait un grand nombre de miracles par la vertu de son serviteur. Il rendait la vue aux aveugles, aux paralytiques l'usage de leurs membres et délivrait les possédés de l'esclavage du démon.

Saint Maximin fit voir encore quel était son zèle pour la foi catholique en réunissant un Concile à Cologne. Cette ville avait alors pour évêque un certain Euphratas qui s'était laissé gagner à l'arianisme durant son voyage en Orient. On le condamna à la déposition et il fut même privé de la communion des fidèles. Il mourut, paraît-il, peu de temps après et fut enterré dans un lieu profane sans les cérémonies saintes de l'Eglise.

MAXIMIN REVOIT SYLLY. — SA MORT

Ce fut un des derniers actes apostoliques du saint évêque. Il fit un voyage à Poitiers, sans doute pour traiter certaines questions avec son frère Maixent qui était à la tête de cette Eglise. De là, il voulut aller revoir la maison paternelle et les lieux aimés de son enfance. Les saints sont hommes, eux aussi, et rien de ce qui touche la nature humaine ne leur est étranger. Il y a dans ce désir d'un vieillard qui a blanchi dans les luttes de l'Eglise quelque chose qui nous charme et nous émeut.

La mort vint le surprendre pendant qu'il s'agenouillait sur la tombe de ceux qu'il avait quittés autrefois, afin d'obéir à un Maître plus grand. Ce fut le 12 septembre 347.

LES HABITANTS DE TRÈVES A LA RECHERCHE DE SON CORPS

En apprenant cette triste nouvelle, les fidèles de Trèves pleurèrent la perte de leur père bien-aimé et résolurent d'aller chercher ses précieuses reliques. Saint Paulin, son fils adoptif et son successeur, envoya saint Lubens et un grand nombre de notabilités catholiques avec mission de rapporter le corps du saint évêque. Mais ils ne purent atteindre leur but que grâce à une supercherie semblable à celle des Tourangeaux pour s'approprier le corps de saint Martin. Nous laissons ici parler le chroniqueur :

Arrivés aux environs de Poitiers, les délégués dressèrent comme de coutume leur campement pour la nuit. Or, un des plus notables ayant demandé à Dieu de leur indiquer où reposait leur père entendit un petit berger qui interpellait ainsi ses brebis :

— Si tu t'éloignes de là, par saint Maximin, je te tue.

— Etonné de cette parole, il appelle l'enfant et lui dit :

— Sais-tu donc où repose le corps de celui dont tu parles?

— Mais qui êtes-vous? répondit l'enfant pour ignorer cela.

Et il lui désigna l'endroit exact.

Cependant les habitants de Poitiers ayant entendu parler de cette délégation et ne voulant pas être dépossédés de leur trésor prirent les armes. On en serait venu aux mains si les envoyés de Trèves n'avaient représenté que leur but tout pacifique était de satisfaire leur dévotion.

UN ANGE APPARAIT A SAINT-LUBENS LE CORPS EST EMPORTÉ

La nuit suivante un ange apparut à saint Lubens et lui dit : « Lève-toi, va vers la demeure du gardien qui est endormi, prends la clé de l'église qui est suspendue à son cou et emporte le trésor que tu cherches. » Lubens fit comme il lui avait été indiqué et emporta le corps du saint.

Le lendemain, les Poitevins s'apercevant du pieux larcin se mirent à la poursuite des pèlerins; mais Dieu ne permit pas qu'ils réussissent dans leur dessein. Pendant cette translation, plusieurs miracles attestèrent la sainteté de Maximin. Une femme possédée du démon s'étant écriée en s'adressant aux habitants de Trèves :

« Que faites-vous? N'avez-vous pas assez de saints dans votre ville, sans apporter encore celui-là? » le malin esprit l'abandonna, en poussant des hurlements affreux.

Quand le cortège fut arrivé aux portes de Trèves, une grande foule vint à sa rencontre avec des cierges allumés et en chantant des cantiques. Le corps fut déposé dans l'église Saint-Jean. Plus tard, en 667, saint Hidulphe le fit transférer dans l'église abbatiale, devenue célèbre sous le nom de Saint-Maximin.

Saint Grégoire de Tours rapporte qu'autrefois, si quelque accusé était traduit pour un crime dont on ne pouvait le convaincre par témoignage, il était obligé de se justifier par serment sur le tombeau de saint Maximin, autrement Dieu manifestait sa culpabilité en le punissant incontinent. Il cite l'exemple d'un malheureux qui, ayant été ainsi condamné à se justifier, s'écria : « Je veux périr par saint Maximin si je mens. » Il n'était pas encore sorti de l'église qu'il mourut subitement.

Saint Maximin fut le vingt-septième évêque de Trèves, selon M. Robert en sa *Gallia Christiana*, et le vingtième suivant Baronius. Sa fête est célébrée à Poitiers le 29 mai.

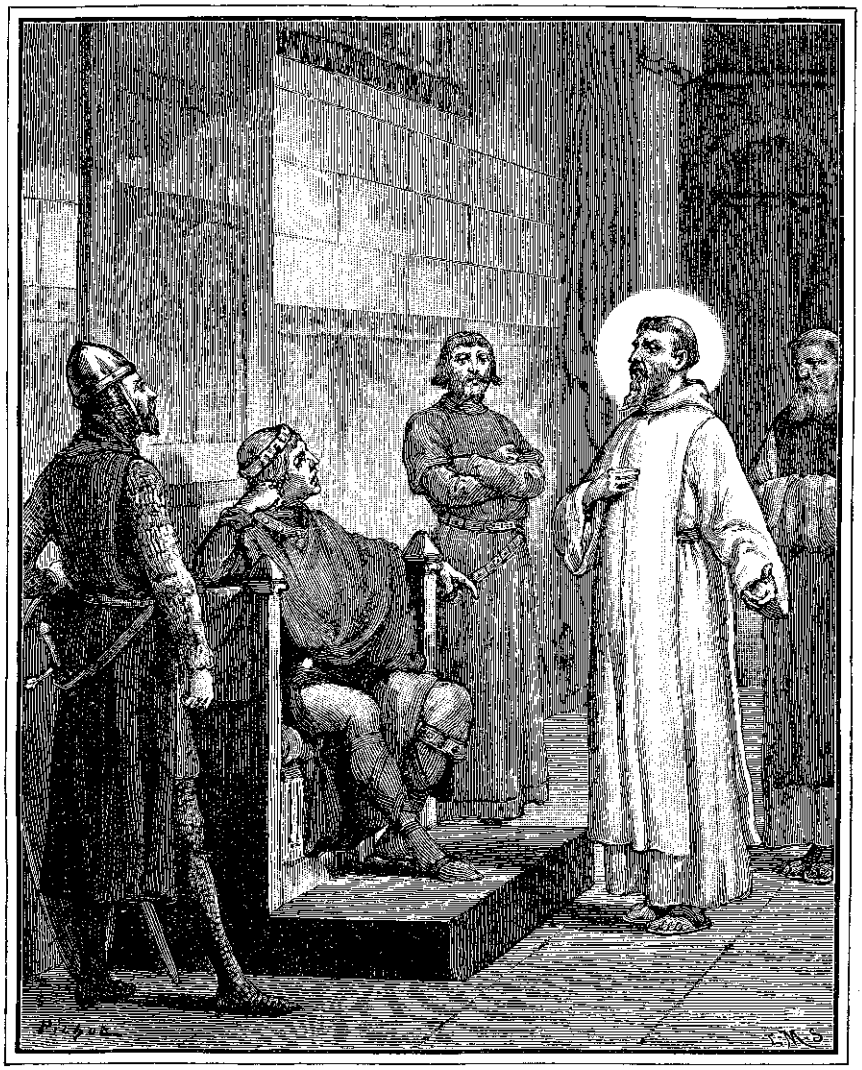
AUTEURS CONSULTÉS :

Bollandistes, t. XI d'octobre, p. 830. — *Annales ecclésiastiques* de Baronius. — TILLEMONT, Mémoires. — *Revue des Questions historiques*, 1867. Article de Dom Chamard.

LE BIENHEUREUX JOACHIM DE FLORE

abbé Cistercien (1132-1202).

Fête le 29 mai.



Le Bienheureux annonce à Tancrède que le temps de la reprise de Jérusalem n'est pas encore venu.

NAISSANCE — LE PÈLERIN
COMMENT LA VANITÉ S'EMPARE DE SON COEUR

Le bienheureux Joachim naquit vers l'année 1132, dans la province de Cosenza, en Calabre. Son père, Mauro Joacchino, exerçait la profession de notaire public. Des anges, dit-on, chantèrent à sa naissance des cantiques d'allégresse, et tout enfant, son application à l'étude, sa grâce, sa jeunesse firent concevoir de lui les plus belles espérances. L'ambition paternelle était de l'attacher à la cour royale, mais Dieu, qui le réservait à de plus hautes destinées qu'au service d'un roi de la terre, suggéra à l'adolescent d'aller chercher dans un lointain pèlerinage la solitude et la liberté des enfants de Dieu.

Joachim prit donc la route de la Terre Sainte avec plusieurs compagnons. Quelques

épisodes de ce long et périlleux voyage nous ont été conservés. Le jour de Pâques, il se trouvait à Constantinople, encore pleine du faste des empereurs grecs et de la magnificence de leur cour élégante et raffinée. Son humble vêtement de voyage, tout gris de poussière, élimé par le long usage, commença à lui faire honte.

— Voici Pâques, se dit-il, je me ferai faire un habit neuf.

Cet habit lui allant bien, et développant à merveille sa taille fine et bien prise et la beauté de sa radieuse jeunesse, sa personne lui plut, des pensées de vanité envahirent son cœur, et il se reprit à aimer ce qu'il avait si délibérément quitté. Mais la grâce de Dieu toucha son cœur un instant surpris et le remplit bientôt d'une vive douleur et d'un vrai repentir. Il renonça plus que jamais au monde, quitta ces malheureux habits, et, se revêtant d'une simple robe blanche, il reprit son bâton et continua sa route, en humble pèlerin.

JOACHIM VISITE LES ERMITES DE PALESTINE PIÉTÉ DU PÈLERIN

L'Orient, à cette époque, et la Palestine en particulier, était peuplé de moines et d'anachorètes. Les plus affreuses solitudes, les gorges abruptes, les déserts brûlés de soleil servaient de retraite à ces âmes ardentes et pleines du désir de se trouver seules avec Dieu. On voit encore avec un frémissement d'effroi, dans les laures de Palestine, les trous percés dans les rochers inaccessibles et les cavernes impénétrables où vécurent ces glorieux ascètes. Notre Saint résolut d'aller les visiter, mais au prix de quelles fatigues ! Un de ses compagnons l'avait suivi ; sous les ardeurs du soleil et les morsures de la soif, ils marchaient ensemble, le long des mornes chemins qui suivent les vallées arides. Son compagnon s'éloigne pour chercher une source. Joachim l'attend longtemps, l'appelle, le cherche, mais en vain, il avait disparu.

C'est donc triste et seul que Joachim reprend sa marche à travers d'immenses étendues, remplies à perte de vue d'arbustes épineux aux flèches longues et acérées, qui s'enfoncent rudement dans sa chair. Que de fois ne creusa-t-il pas une fosse dans le sable mouvant, prêt à s'y coucher pour y rendre le dernier soupir ! Enfin, après des péripéties sans nombre, après une rencontre avec des bédouins pillards, qui, loin de le mettre à mort, lui servent de guides, il finit par se joindre à une caravane escortée de gens armés qui se rendait à Jérusalem. Il entra dans la Ville Sainte avec toute la dévotion et la piété d'un vrai pèlerin. Les jours et les nuits lui semblaient trop courts pour ses longues oraisons au Sépulcre reconquis du Christ, au Calvaire, au Cénacle, au Prétoire, au palais de Caïphe où pleura saint Pierre. Quelles douces larmes il versa dans tous ces sanctuaires, alors au pouvoir des croisés, dont la piété les entourait d'amour et d'honneurs.

De Jérusalem, il gagne la Galilée, se retire au Mont Thabor, dans une citerne desséchée, où il passe tout un Carême dans les veilles, les jeûnes, la récitation des psaumes et les oraisons. C'est là qu'en la nuit de Pâques, une grande clarté l'illumina soudain, son cœur fut rempli de grâce et de lumière. Les deux Testaments et en particulier l'Apocalypse apparurent ouverts devant lui, et les livres qu'il publia par la suite sur la *Concordance des Evangiles* et l'*Explication de l'Apocalypse* permettent de croire que Dieu lui accordait alors le don d'intelligence des Ecritures.

RETOUR EN ITALIE — REPROCHES DE SON PÈRE

Dieu lui inspirant de revenir vers les siens, Joachim parcourut une fois encore cette terre où Jésus-Christ avait vécu, était ressuscité. Les croisés occupaient alors partout des châteaux et des bourgs, très soucieux de la prospérité matérielle de leurs fiefs et mêlant à leur robuste activité le luxe de l'Orient. A sa grande douleur, il n'y trouva point d'hôtes irréprochables auxquels il n'eût à faire d'humbles admonitions. Il quitta donc peiné cette Terre Sainte sur laquelle il craignait que ne s'appesantît la main de Dieu, et revint dans son pays.

Son intention était d'y pénétrer *incognito* et de travailler ainsi au salut des siens. Mais la Providence en disposa autrement. Son compagnon, étant entré dans un verger pour y cueillir des figues, y fut surpris par le propriétaire, qui se fâcha beaucoup plus que la chose ne le comportait.

Joachim essaya d'apaiser la querelle, et c'est alors qu'il fut reconnu par un passant, lequel était de son village.

— N'êtes-vous pas le fils de Mauro Joacchino, notre notaire ? lui dit-il à brûle-pourpoint.

Notre Saint ne voulut point mentir, mais le supplia de ne pas le faire connaître.

— A Dieu ne plaise ! répondit le paysan, je serais trop cruel si je vous cachais à votre père et à votre mère qui pleurent votre perte ou votre mort.

Et ils s'en vinrent ensemble au bourg. Son père, tout heureux de le trouver en vie et en même temps affligé de le revoir en si piteux équipage :

— Mon pauvre fils ! s'écria-t-il ; voilà donc toutes mes espérances ! Est-ce pour en arriver là que je t'ai fait instruire et élever honorablement ? Tu devais être le soutien et l'honneur de notre race, et voilà que tu rôdes comme un gueux et un vagabond !

Mais les tendres paroles de son fils le consolèrent.

— Tu m'avais fait entrer à la cour royale, et voici que je suis au service du Roi du ciel. Tels et tels qui sont devenus grands, où sont-ils maintenant ? Réjouis-toi plutôt de ma pauvreté.

Puis, ayant fortifié son père et lui ayant dit adieu, il se rendit au monastère cistercien de Sambucci. L'abbé Siméon le prit comme portier, et, sans être encore moine, il y fut un sujet de grande édification des religieux et des séculiers.

Cependant, le souffle de l'Esprit-Saint l'appelant ailleurs, il se retira de l'autre côté de la vallée, dans un petit endroit nommé Rende, près de Cosenza. Il se mit à y prêcher le royaume de Dieu de parole et d'exemple,

et ses exhortations ne tombaient pas dans le désert, car les vertus et la paix fleurissaient autour de lui. Mais, ne voulant point s'attribuer un ministère réservé aux prêtres, il gagna Catànzaro et se rendit au monastère de Curazzo, récemment fondé, où il revêtit l'habit blanc de Clairvaux et fit profession entre les mains de l'abbé Colomban.

JOACHIM EST ÉLU ABBÉ — IL PRÉDIT LA REPRISE DE JÉRUSALEM PAR LES TURCS

Si éclatante était sa vertu que l'abbé Colomban le choisit pour prieur, et qu'à sa mort tous les suffrages se portèrent sur Joachim. Longtemps son humilité refusa la charge et l'honneur, mais il eut beau fuir de monastère en monastère, ses moines n'eurent de repos qu'ils ne l'eussent contraint d'accepter. Il eut donc à pourvoir au gouvernement de son abbaye, mais il n'entendait pas pour cela négliger l'étude des Saints Livres, et, pour obéir aux règles de son Ordre, qui défendent certaines études sans l'autorisation du Pape ou du Chapitre général, il résolut de se rendre auprès du Souverain Pontife.

Sur la chaire de Saint-Pierre se trouvait alors Lucius III, que les désordres causés à Rome par les rivalités féodales avaient chassé de la Ville Eternelle (1183). Le Pape hésitait.

— Comme lettres de créance, lui dit l'abbé, voici un signe. La ville de Jérusalem va tomber au pouvoir des Sarrasins.

En effet, quelque temps après, la triste nouvelle était apportée par un courrier de Palestine et frappait toute la chrétienté de stupeur. Un tel homme était manifestement favorisé du don de Dieu. Non seulement le Pape lui accorda la permission demandée, mais l'engagea fortement à ne point laisser improductif le talent que Dieu lui avait confié.

Urbain VIII, successeur de Lucius, montra les mêmes dispositions et loua beaucoup l'explication de l'Apocalypse que le serviteur de Dieu lui soumit à Vérone. C'est en revenant de ce voyage que Joachim passa par Venise, alors dans toute sa splendeur. Là il obtint, près de l'église Saint-Marc, une toute petite cellule, où il mena quelque temps une vie de reclus. Il y annonça, comme l'atteste saint Antonin de Florence, la venue de saint Dominique et de saint François et dessina de sa main, sur la mosaïque encore en préparation, l'habit des Ordres que tous les deux devaient fonder quelques années plus tard.

De grands prodiges marquèrent cette époque de la vie du saint homme : prédictions merveilleuses et guérisons se multiplaient sous ses pas.

JOACHIM SE RETIRE A FLORE LE ROI DE SICILE LE CONSULTE

Sur ces entrefaites, Clément XII fut élu Pape et ne fut pas plutôt sur la chaire de Saint-Pierre qu'il écrivit à Joachim pour lui mander de venir le voir et lui exposer ses ouvrages sur la Sainte Ecriture, « car, lui disait-il, si vous voulez vous cacher, pensez bien à la manière dont vous rendrez compte à Dieu des talents qu'il vous a départis. Ainsi Nous vous exhortons à mener à bonne fin vos travaux avec la grâce de Dieu et pour le salut du prochain ».

Donc, pour obéir aux intentions du Pape, notre Saint résolut de se retirer dans un désert appelé la *Grande Pierre*. Là, il put tout à son aise s'adonner à la contemplation et à l'étude. Tout un Carême se passa ainsi dans les privations et la douce société des anges et de l'Esprit du Seigneur qui guidait sa plume. Cependant, l'affluence du peuple vint bientôt troubler sa retraite et le réduisit à chercher un endroit moins accessible. Le mont de Scigliano lui fournit un lieu escarpé, sur une pente très raide, entre la source de deux fleuves et à la lisière de deux grands bois. On appelait ce lieu « Flore », « fleur », nom prédestiné à marquer les vertus qui devaient s'y épanouir. Une grossière cabane abrita Joachim et ses premiers compagnons, puis les disciples affluèrent et, jetant bas la cabane, la remplacèrent par le célèbre monastère de Flore, devenu la source d'une Congrégation cistercienne qui compta plus de trente couvents. Cette Congrégation, louée et célébrée par les Papes, dura jusqu'en 1570, époque à laquelle elle se réunit de nouveau à la branche mère de Cîteaux.

A cette époque, Messine vit arriver dans ses murs les plus brillants chevaliers et les plus grands rois de la chrétienté, Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion, prêts à partir à la tête d'une magnifique armée pour délivrer Jérusalem. Tancrède, roi de Sicile, manda le Saint.

— Que pensez-vous de cette expédition ?

— Le temps de la reprise de Jérusalem n'est pas venu, répondit-il ; ceux-ci partiront bien, mais n'iront pas loin.

A cette réponse, l'un des familiers de Richard, Pierre Kala, théologien, féru de sa noblesse et de sa science, s'écria :

— Peut-il sortir quelque chose de bon de ce froc ?

Le saint abbé, tout heureux de se voir ainsi molesté, se prosterna et baisa les pieds du prélat. Pierre Kala, confus, vit un ange le relever. Le saint homme s'en retourna, glorifiant Dieu d'avoir permis qu'il fût ainsi humilié.

On sait assez comment les événements répondirent à sa prédiction.

JOACHIM ARRÊTE L'INONDATION

Il s'était rendu à Longobucci, sur l'Adriatique, où il comptait se procurer des calices pour son église. Bientôt, l'horizon s'obscurcit, des nuées basses et noirâtres parcourent le ciel assombri, et une pluie torrentielle s'abat sans discontinuer sur la région, avec une telle violence que les maisons sont emportées ou s'écroulent sur leurs habitants. En un si grave danger, il n'était d'autre recours qu'à Dieu ou à ses serviteurs. Tous accouraient donc auprès de Joachim, confessant humblement leurs péchés et criant miséricorde.

Le serviteur de Dieu savait que plus le danger serait imminent, plus vive serait leur contrition et plus manifeste l'intervention divine. Aussi laissa-t-il se prolonger leur attente.

Le septième jour pourtant, la foule, qui l'accompagnait à l'église, le vit monter lentement en chaire. Des sanglots firent écho aux reproches émus qu'il leur adressa longuement sur leurs crimes et leurs vices ; des serments et des protestations accueillirent ses exhortaions enflammées. Notre Saint parlait toujours quand l'un des assistants, qui était sorti, aperçut dans un coin du ciel un peu d'azur qui s'étendait rapidement, tandis que les nuages semblaient fuir. Dans sa joie, il rentre en coup de vent dans l'église.

— Voilà le beau temps ! Il fait beau ! s'écrie-t-il.

Alors l'abbé finit sa prédication, entonna le *Veni Creator* et chanta sept collectes pour rendre grâces. Quand le peuple sortit de l'église, le soleil luisait dans un ciel serein, et le long des pentes et dans le fond des vallées les eaux s'égouttaient en ruissellements multipliés.

COMMENT JOACHIM APAISE LA SOIF DE SON SECRÉTAIRE

La ruche de Flore était remplie de saintes abeilles, avides de puiser en cette fleur le miel suave de la dévotion et de la vertu. Bien des fois, elle essaima dans le voisinage de pieuses colonies appelées, soit par un prince, soit par un évêque, que l'amour du saint fondateur rendait désireux de recueillir ses fils. Dans la crainte que ces différents monastères ne vinssent à se relâcher des observances de Flore, Joachim alla demander au Pape l'approbation de sa règle. Au retour, les moines de Casamare le prièrent de passer quelque temps chez eux. C'est là qu'il composa ses trois livres sur le psautier. Mais l'abbé Gérard, ayant remarqué avec quelles fatigues et quelles difficultés le vieux moine traçait sur le rude parchemin des lettres mal affermies, lui donna pour l'aider, comme secrétaire, un de ses religieux à la main jeune et alerte. Ce secrétaire, qui s'appelait Luc, devint par la suite évêque de Cosenza et mourut lui-même en odeur de sainteté. Il nous a conté plusieurs épisodes de la vie du Bienheureux auxquels lui-même fut mêlé.

Ils s'en allaient ensemble vers la Sicile, par des chemins longs et ardus, sous un soleil de plomb. A l'accablement du jour succédaient les nuits étouffantes et lourdes, qui se passaient d'ordinaire dans l'agitation et l'insomnie. Il arrivait qu'excédé de fatigue, n'y tenant plus, harcelé de plus par le bourdonnement d'invisibles moustiques, Luc se levait, la bouche en feu, pour prendre quelques gorgées d'eau fraîche. La première fois, le saint abbé le laissa faire sans rien dire, mais un jour, poussé par son zèle pour l'observance, il lui fit doucement remarquer que le mérite serait beaucoup plus grand de supporter cette mortification de la soif et de ne point se laisser ainsi dominer par ce besoin. Luc, persuadé, ne se leva plus ; aussi, en récompense, plus jamais il ne ressentit les tiraillements de la soif, ce dont il garda toujours à son maître un souvenir reconnaissant.

PORTRAIT DU BIENHEUREUX

Voici le portrait que Fr. Luc trace de son Père spirituel. « L'abbé Joachim était de taille moyenne et d'un extérieur qui respirait la douceur et la piété. Sa voix douce et harmonieuse pénétrait dans l'âme et y soulevait les sentiments d'amour et de zèle dont il était lui-même embrasé, soit dans la prédication, soit au Chapitre ; il n'avait point d'égal pour annoncer la parole de Dieu. Commençant d'un ton de voix très modeste, petit à petit, il se laissait enflammer par le zèle de l'Esprit-Saint, son cœur s'exaltait au contact des grandes vérités et du divin amour, et ses paroles, tout en restant suaves, devenaient animées et brûlantes.

Occupé sans cesse, soit à méditer, soit à prier, soit à écrire, il vivait dans un commerce intime avec Dieu et semblait dans sa prière lui parler bouche à bouche. Son visage devenait tout rayonnant quand il célébrait la sainte Messe. Jamais il ne manqua d'assister au chant de Matines la nuit, et, malgré ses veilles, jamais on ne le vit s'assoupir ou sommeiller à l'office. Le froid, la chaleur, la faim, la soif lui étaient devenus presque indifférents, et il lui arriva plus d'une fois de prendre de l'eau pour du vin sans s'en apercevoir. Avec cela il était doux et aimable envers tous et le meilleur compagnon de route. On le voyait, tout abbé qu'il était, nettoyer lui-même l'infirmerie du couvent, servir les malades et compatir tellement à leurs souffrances qu'il semblait lui-même les éprouver.

SAINTE MORT

Joachim mourut au monastère de Saint-Martin de Canale, près de Pietrafitta, le 30 mai 1202, âgé de plus de soixante-dix ans. Tous les abbés et les moines des couvents voisins étaient accourus et pleuraient autour de sa couche funèbre. Il leur prédit que son Ordre ne subsisterait pas, les invita à s'aimer tendrement les uns les autres, les bénit et leur adressa des paroles de consolation. Enfin, muni des sacrements, tout joyeux, il s'en alla vers Dieu, au milieu des larmes des siens. Son corps fut transporté triomphalement à Flore et inhumé dans l'église du monastère. Son tombeau devint rapidement un lieu de pèlerinage, tout fleuri de miracles.

Les moines de Flore, tant que dura le monastère, entourèrent son souvenir d'honneur et de vénération. Ils chantaient ainsi ses louanges à l'office : « Notre premier abbé Joachim, humble et admirable, a fait d'éclatantes merveilles qui l'ont rendu digne d'admiration », et telle était la Collecte de la messe :

« Seigneur, qui avez manifesté votre gloire aux trois apôtres sur le Thabor et qui, sur le même mont, avez révélé la vérité des Ecritures au bienheureux Joachim, accordez-nous par ses mérites et son intercession de nous élever vers celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie. »

SOURCES

Vita auctore Fratre Joanne Græco (1346). — *Tableau des vertus*, par Luc, archevêque de Cosenza, son ancien secrétaire. — *Beati Joannis Joachim, abbatis mirabilium veritas defenso a Gregorio a Lauro.*

NOTRE-DAME DE BERMONT

A GREUX, PRÈS DE DOMREMY-LA-PUCELLE

Fête le 30 mai.

Reproduction authentique de la statue.

JEANNE D'ARC A BERMONT

Bermont, encadré de grands bois, à 3 kilomètres environ de Domremy-la-Pucelle, se compose d'une chapelle et d'une habitation. Comme Domremy, il appartient au diocèse de Saint-Dié. Son nom (autrefois Biaumont, Beaumont, Belmont, Barmont, Bairmont) lui vient, sans doute, du charmant horizon que l'on découvre de la hauteur où il est situé.

A ses pieds coule une fontaine dite de Saint-Thiébaut. Suivant la tradition, la Vénérable Jeanne d'Arc s'y désaltérait parfois, lorsqu'elle allait en pèlerinage à Notre-Dame de Bermont.

A peu près chaque samedi, vers le soir, on la voyait se diriger vers ce sanctuaire. Accompagnée de sa sœur Catherine, de sa marraine Thiesselin, ou d'enfants qu'elle avait pu recruter, Jeanne apportait des cierges et les faisait brûler devant l'image de Marie, pendant qu'elle priait avec ferveur. Douce jouissance de son cœur, mais achetée au prix de quelques railleries sur « sa trop grande piété. »

On ne s'étonne pas de voir Jeanne prier devant la Madone de Bermont, car elle affectionnait les sanctuaires de Notre-Dame et elle disait à ses juges de Rouen : « Je suis venue au roi de France..... de par la Vierge Marie. »

Mais le sanctuaire de Bermont n'aurait-il pas été le théâtre de quelques-unes des apparitions dont elle fut favorisée? Jeanne entendit ses voix en divers lieux. Elle en cite plusieurs au cours de son procès, entre autres le *Bois-Chenu*. Ses ennemis pensaient la convaincre de sortilège, en lui faisant avouer des apparitions dans le voisinage de l'Arbre des Fées. Mais ils se gardèrent bien de l'interroger sur ses pèlerinages à Bermont. Les infâmes juges de ce « beau procès » ne voulaient pas lui fournir occasion de parler à son avantage. Cependant, on peut bien le croire, les voix qui, durant plusieurs années, l'entretinrent trois ou quatre fois par semaine, ont dû se faire entendre aussi dans ce sanctuaire, où elle venait prier si volontiers.

HISTORIQUE DU SANCTUAIRE DE BERMONT

La « maison » de Bermont est d'origine très ancienne, mais inconnue. Au milieu du XIII^e^ siècle, elle appartenait à l'abbaye bénédictine de Bourgueil (Indre-et-Loire). L'éloignement et l'exiguité des revenus engagèrent les Bénédictins à la céder. Le lundi avant la Saint-André de l'an 1263, ils la vendirent à Geoffroy de Bourlémont, qui, de concert avec sa femme, dame Sibile, venait de fonder, à quelques lieues de Bermont, l'hôpital de Notre-Dame de Gerbonvaux.

Conformément aux stipulations convenues, Geoffroy donna, en 1265, à la maison de Gerbonvaux, celle de Bermont avec ses dépendances et revenus, à la condition que le maître de l'hôpital et les Frères feraient célébrer l'office divin, au moins trois fois la semaine.

Dès lors, Bermont était fréquenté. La vie de Jeanne d'Arc en fait foi pour le XV^e^ siècle. Et un de ses petits-neveux, messire Claude du Lys, curé de Greux et de Domremy, disait dans son testament en date du 8 novembre 1549 : « Je donne à Notre-Dame de Beaumont six gros pour une fois. »

D'abord paisible oratoire, puis dépendance de Gerbonvaux dès la fin du XIII^e^ siècle, Bermont devint un simple ermitage au déclin du XVI^e^. Sans cesser de dépendre de Gerbonvaux, il passa en 1619 aux Oratoriens de Nancy, qui y faisaient célébrer la messe de temps en temps.

En 1793, il fut vendu comme bien national. Les acquéreurs s'adjoignirent plusieurs sociétaires, en sorte qu'après deux générations, toute entente devenait moralement impossible. C'était la ruine à brève échéance de ce monument si intéressant. A force d'activité et de persévérance, M. Sainsère, de Vaucouleurs, parvint à se rendre propriétaire de tout le domaine, en mars 1835. Et, grâce à l'initiative de ce généreux chrétien, et aux travaux de réparation qu'il s'empressa de faire exécuter, le sanctuaire de Bermont, si cher à Jeanne d'Arc, est désormais conservé à la vénération des enfants de la France et de l'Eglise. Son neveu, M. Sainsère, de Comble, près Bar-le-Duc, propriétaire actuel, et les autres membres de cette honorable famille ont hérité de ces pieuses dispositions, et entourent de leur respect la chapelle de Bermont et les précieux souvenirs qu'elle rappelle. Il serait à désirer toutefois, que ce domaine ne restât point une propriété privée exposée à toutes sortes de vicissitudes, mais devînt celle du diocèse de Saint-Dié. On espère que ce vœu ne tardera pas à se réaliser.

BERMONT AUJOURD'HUI

Malgré des fortunes diverses, Bermont est resté riche de deux trésors traditionnels : la protection de saint Thiébaut, dans les intempéries des saisons, avec sa fontaine réputée miraculeuse pour la guérison des fièvres, puis le renom historique acquis à ce lieu par les fréquentes visites de Jeanne d'Arc devant une antique statue de la Mère de Dieu.

C'est une Vierge couronnée, portant un sceptre de la main droite, et, de l'autre, l'Enfant-Jésus, qui tient un oiseau. Moins grande que nature, elle est en bois de chêne extrêmement dur, récemment polychromée et placée à gauche de l'autel. Grâce à Dieu, elle pourra longtemps encore braver les outrages du temps. Celle de saint Thiébaut lui fait pendant, du côté opposé de la fenêtre absidale. La pointe d'ogive de celle-ci supporte un Crucifix de bois que les archéologues font remonter au XII^e^ siècle. Deux autres statues, posées en saillie de chaque côté du chœur, complètent, avec les précédentes, la garde d'honneur qui fait cortège à l'autel, massif de pierre revêtu de bois peint. La piscine est du XIV^e^ siècle.

Une stalle commune au chœur, un appui de communion et un bénitier cylindrique très ancien, fixé dans le sol, à droite de la porte, composent tout le mobilier.

Le vaisseau consiste en une nef moderne et une abside carrée, d'une longueur totale de 14 mètres, d'une largeur et d'une élévation proportionnées, le tout de style ogival. Une croix du XI^e^ ou du XII^e^ siècle domine le pignon du chevet. Celui de l'entrée supporte un campanile dont la cloche fut cachée à Goussaincourt pendant la Révolution.

De temps immémorial, on est venu à Bermont prier. Parfois, le chiffre des visites était fort considérable. Toutefois, ces pèlerinages pâlissent devant l'imposante manifestation du 10 juillet 1878, quand, sur l'invitation de Mgr de Briey, évêque de Saint-Dié, 20 000 pèlerins s'y rendirent et supplièrent la Vierge Puissante de protéger la France, comme elle avait fait au temps de Jeanne d'Arc. On se rappelle encore le frémissement de la foule enthousiaste, lorsque le prédicateur, le R. P. Moyse, Capucin, lança, de sa voix vibrante, ce texte du livre des Juges, si bien approprié à la circonstance : *Cessaverunt fortes in Israël; surge, Debora, surge. Les hommes de cœur ont totalement manqué en Israël; lève-toi, Débora, lève-toi!*

A la suite de ces fêtes, Mgr de Briey conçut le projet d'élever un monument national au Bois-Chesnu, près de Domremy. Ses dignes successeurs, Mgr Sonnois et Mgr Foucault, héritiers de son zèle, ont poursuivi l'exécution de ce beau dessein. Les Révérends Pères Eudistes ont reçu la garde de la Basilique en construction, et ils y ont établi le siège de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Armées ou de la prière pour les soldats.

Depuis 1878, les visiteurs, ou plutôt les pèlerins, se succèdent sans interruption à Bermont aussi bien qu'à Domremy et au Bois-Chesnu. On ne sépare guère le souvenir de l'un de celui des autres. Les orateurs qui se font entendre au Bois-Chesnu, se plaisent à invoquer le patronage de la Vierge de Bermont. Récemment encore, le 30 mai 1894, M. Legros, vicaire général de Saint-Dié, terminait l'exorde de son magistral discours en s'écriant : « O Notre-Dame de Bermont! O vous que Jeanne d'Arc invoqua si souvent, bénissez ma parole et tous ceux qui m'entendent! »

Pieux pèlerin, quand vous visiterez Bermont, vous vous rappellerez que Jeanne d'Arc pria souvent et avec ferveur devant le vieux Crucifix et l'antique Madone de ce sanctuaire; et alors vous direz du fond du cœur, en union avec celle qui jadis sauva la France : « O Notre-Dame de Bermont, priez pour la France, priez pour nous! »

NOTRE-DAME DE BEAUREGARD

A MAXEY-SUR-MEUSE, PRÈS DE DOMREMY-LA-PUCELLE

Fêtes le IIe dimanche après Pâques et le dimanche des Sept-Douleurs de Marie, en septembre.

HISTOIRE DU SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DE BEAUREGARD

Sur le territoire de Maxey-sur-Meuse, au diocèse de Saint-Dié, à 700 mètres du village, et à vingt minutes environ de la gare de Domremy-Maxey, s'élève une chapelle de Notre-Dame de Pitié, plus connue sous le nom de *Notre-Dame de Beauregard*. On lui a donné ce dernier nom, soit à cause de la beauté du visage de la Vierge, soit à cause de la beauté du site.

Bâti sur le sommet de la colline appelée le Grand-Chien, le sanctuaire de Notre-Dame de Beauregard est aperçu au loin dans la vallée de la Meuse, en aval et en amont. Il est, pendant la belle saison, ombragé par les rameaux d'un orme séculaire ; et, du seuil de sa porte, l'œil ravi embrasse une étendue de trente kilomètres, c'est-à-dire tout l'intervalle qui sépare Neufchâteau de Vaucouleurs. Imposant et gracieux panorama, où tout rappelle le souvenir de la Vénérable Jeanne d'Arc. De cette éminence, on contemple, en effet, Bermont, Greux, la grande Croix rapportée de Jérusalem en 1894 et plantée au Bois-Chesnu, la Basilique naissante où l'Œuvre des prières et des tombes a fixé son siège, Domremy enfin, le pays de Jeanne d'Arc, Domremy, qui est pour tout cœur chrétien et français doux comme un berceau, sacré comme une tombe, précieux comme un trésor de guerre ; et cette considération justifierait amplement à elle seule le nom de Beauregard.

Le sanctuaire qui porte ce nom est très ancien. Il renferme un groupe de Notre-Dame tenant sur ses genoux le corps inanimé de son Divin Fils, dont le style, d'accord avec les traditions locales, accuse l'époque du XIVe siècle. On peut croire que Jeanne d'Arc y vint en pèlerinage. Son petit neveu, messire Claude du Lys, lui faisait jadis un legs, en ces termes : « Je donne à Notre-Dame de Beauregard six gros pour une fois. » Or, le testateur semblait prendre à tâche de comprendre dans ses pieuses libéralités tous les lieux voisins de Domremy qui rappelaient le souvenir de sa glorieuse et bien-aimée parente. Au reste, Jeanne a dû souvent jeter les yeux sur le sanctuaire de Beauregard, d'autant plus que des campagnes de Domremy, elle ne pouvait apercevoir « son lieu de délices », Notre-Dame de Bermont.

Groupe de Notre-Dame de Pitié

à Maxey-sur-Meuse, près de Domremy-la-Pucelle.

La chapelle de Beauregard fut dévastée pendant la guerre de Trente ans. Restaurée en 1710, elle était alors adossée à un petit ermitage, dont le Pouillié de Toul fait mention.

A la Révolution, les habitants de Maxey s'empressèrent de soustraire à la fureur des démagogues le groupe de Notre-Dame de Beauregard. Ils l'enlevèrent secrètement et le cachèrent dans le flanc de la colline, à trente mètres environ au sud de la chapelle. On montre encore l'endroit où ils le déposèrent, sous deux énormes pierres. On dit que le lierre se mit à croître à l'envi pour mieux en dissimuler la trace.

Fidèles au culte des souvenirs, les habitants de Maxey ont célébré le centenaire de cette translation le 30 novembre 1893.

La main cupide et impie des révolutionnaires ne put donc s'abattre sur le groupe vénéré ; mais elle s'empara du béni sanctuaire et le vendit à vil prix à un juif.

Les mauvais jours passés, on retira le groupe de sa cachette. Déjà la chapelle était en la possession de personnes chrétiennes. Le juif acquéreur, avide d'argent, la leur avait offerte et cédée pour une somme relativement modique.

Les fidèles ont conçu du respect pour les blocs de pierre qui servirent à dissimuler le groupe de Notre-Dame de Pitié pendant la Révolution. L'un d'eux sert maintenant de base à une grotte de Notre-Dame de Lourdes dans l'église de Maxey. Il porte cette inscription : « Pierre qui a servi sur la montagne à cacher la Vierge de Beauregard. » L'autre forme le piédestal d'une croix en pierre, élevée sur le versant de la côte, et qu'on vénère particulièrement, parce qu'elle surmontait la chapelle de Beauregard avant l'érection d'un campanile.

UNE ANCIENNE LÉGENDE

La tradition est muette sur les origines de notre sanctuaire. Elle a néanmoins conservé le souvenir d'un fait extraordinaire qui remonterait à plusieurs siècles d'antiquité. Le voici : vers le milieu ou le déclin du moyen âge, un seigneur de Moncel, village voisin de Maxey, jaloux de posséder le trésor conservé à Beauregard, résolut de l'enlever. Il s'en vint avec des gens et un chariot attelé de plusieurs bœufs vigoureux. Arrivé sur les lieux, il hissa la statue sur le véhicule, puis descendit la colline. Mais, à peine engagé dans le chemin, au pied de la côte, il fut arrêté dans sa marche. Les bœufs refusaient d'avancer. On les frappe, on les aiguillonne, on se met en colère : tous les efforts sont inutiles. Le ravisseur comprend alors que le Ciel fait opposition. Il renonce à son projet et ordonne de rebrousser chemin. Aussitôt, l'attelage se met en mouvement et gravit la côte sans difficulté. Les habitants de Maxey se hâtèrent de replacer leur bonne Mère de Pitié sur son autel; et, à partir de ce jour, elle leur devint encore plus chère que par le passé.

LA CHAPELLE ACTUELLE

En 1874, les familles Munier, Malvoisin et Guinot, derniers propriétaires de la chapelle, la donnèrent à la Fabrique de l'église de Maxey, moyennant une fondation de quatre messes chantées annuelles.

Cependant, avec les outrages de l'impiété, elle avait encore subi les injures du temps. M. l'abbé Premier, alors curé de la paroisse, en provoqua la reconstruction. Grâce aux offrandes de ses paroissiens, son zèle fut couronné d'un plein succès. De charmants vitraux en décorent l'intérieur, et l'un d'eux, sous forme de médaillon enchâssé dans une rosace, représente la légende citée plus haut. M. l'abbé Vouillaume, digne successeur de M. Premier, a voulu compléter l'œuvre si bien commencée. Secondé par de généreux donateurs, il a fait élever un gracieux campanile et doté celui-ci d'une cloche au timbre argentin, du même poids que celle de Notre-Dame de Bermont.

PRATIQUES DE DÉVOTION ENVERS NOTRE-DAME DE BEAUREGARD ET BIENFAITS OBTENUS

La dévotion à Notre-Dame de Beauregard prend de jour en jour un nouvel accroissement. On y prie à toute saison et à toute heure. On vient aussi puiser de l'eau dans la vieille citerne retrouvée en 1874, lorsqu'on travaillait à la restauration de la chapelle, et on lui attribue une vertu extraordinaire. Quoi qu'il en soit, l'eau est d'une limpidité parfaite et se maintient toujours au même niveau, bien que la citerne soit ancienne et n'ait été l'objet d'aucune réparation.

On vénère tout particulièrement le groupe de Notre-Dame de Pitié. Que d'âmes en peine ont rapporté de ce pèlerinage le calme et la résignation ! Que de faveurs de tous genres elles y ont obtenues! S'il fallait les raconter toutes, une simple notice ne suffirait pas. C'est pour cela, sans doute, qu'un ancien évêque de Saint-Dié, Mgr Caverot, a voulu qu'on laissât constamment ouverte la porte de la chapelle, et que l'accès en fût libre jour et nuit.

Citons deux faits entre mille. Il y a une quinzaine d'années, un train sortant de Pagny-sur-Meuse et se dirigeant vers Neufchâteau dérailla dans les environs de Maxey-sur-Meuse. Au premier choc, un prélat qui se trouvait au nombre des voyageurs voua, s'il échappait à tout accident, un don à la Madone la plus voisine. Il n'eut aucun mal, et, arrivé à Neufchâteau, il remit une généreuse offrande à M. Raison, actuellement vicaire général, alors archiprêtre de cette ville, et lui indiqua ses intentions. Le sanctuaire de Notre-Dame de Beauregard de Maxey-sur-Meuse réalisait la condition, et c'est à lui que M. l'archiprêtre adjugea la somme.

Une vieille tradition rapporte que jadis, les habitants de Maxey furent préservés miraculeusement de la grêle, en récompense de leur dévotion à la Sainte Vierge. En souvenir de ce bienfait, ils solennisent de temps immémorial et d'une façon toute particulière l'octave de la fête du Très Saint-Sacrement. Puissent-ils persévérer toujours dans leurs pieuses dispositions !

Pour répondre à la piété des fidèles de la paroisse et des régions voisines, on a érigé à Maxey l'Association de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à laquelle chacun peut se faire affilier, et l'on a organisé deux pèlerinages annuels à Notre-Dame de Beauregard, l'un au second dimanche après Pâques, et l'autre en septembre, à la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Ces pèlerinages sont très suivis. Après une instruction à l'église paroissiale, la procession majestueuse et recueillie gravit lentement la colline au chant des psaumes, des hymnes et des cantiques en l'honneur de Marie, et au murmure harmonieux et touchant de la salutation angélique. On donne le salut du Très Saint-Sacrement à la chapelle, on écoute une allocution, puis on redescend content et édifié en chantant le *Te Deum*.

POÉSIE EN L'HONNEUR DE NOTRE-DAME DE BEAUREGARD

Dans un cours indolent, au sein des prés, la Meuse
Voit couler sans effort son onde paresseuse,
La Meuse attend le Vair dormant sous les roseaux;
Le Vair lui verse enfin le tribut de ses eaux.
Au sommet de ces monts la Vierge est vénérée,
Le pèlerin admire une image sacrée
Que le peuple nomma Vierge de Beauregard;
Cette Vierge a béni Jeanne et son étendard.
Sur l'autel du côteau, céleste sentinelle,
Veillant sur les sillons, veillant sur les foyers,
Elle amortit la foudre et conjure la grêle;
Son bras des bords du fleuve éloigne les dangers,
D'un peuple religieux elle est la sainte égide.
Citerne de l'ermite, un puits abandonné
Recueillait l'eau du ciel sur le sommet aride;
En étalant son front par le temps couronné,
Un antique tilleul règne sur la colline,
Et d'un large plateau la chapelle domine
Dans un vaste horizon les vignes, les hameaux,
Le cours du fleuve au loin, les prés et leurs troupeaux.
. . . . . .
Dans le vallon, salut, maison hospitalière !
Sur la cime des monts, salut, vieux sanctuaire !
O tranquille séjour, ô champs aimés des cieux !
Heureux qui foule en paix vos prés silencieux
Et va s'agenouiller au seuil de la chapelle,
A l'ombre du tilleul à tous les vents rebelles !
L'Eurus et l'Aquilon, tour à tour en courroux,
N'ont pu déraciner par leur souffle jaloux
Le tronc cicatrisé de l'arbre séculaire,
Vétéran mutilé gardien du sanctuaire;
Sous sa feuille naissante, il a vu les aïeux
Offrant à cet autel le tribut de leurs vœux;
Sous ces rameaux sacrés, Jeanne, l'humble bergère,
Aux champs de Beauregard, voisins de son berceau,
A la Vierge adressait sa fervente prière,
Et suivait les sentiers de l'abrupte coteau.

A. GUINOT,
curé de Contrexéville, chanoine honoraire de Troyes.

O Notre-Dame de Beauregard, Notre-Dame de Pitié, Marie, Consolatrice des affligés, daignez abaisser sur vos enfants un regard de tendresse et de miséricorde !

Notre-Dame de Beauregard, priez pour nous !

SAINT FERDINAND, ROI DE CASTILLE ET DE LÉON

Fête le 30 mai.

Saint Ferdinand, sur son lit de mort, bénit son fils aîné et successeur.

L'ESPAGNE AVANT SAINT FERDINAND

A l'époque où les Francs et les Gaulois devenaient frères en prenant pour Mère l'Eglise catholique et constituaient par leur union la nation française, la monarchie espagnole se fondait de l'autre côté des Pyrénées sous la domination des rois visigoths. Le roi Récarède, converti en 586, entraîne loyalement son peuple au sein de l'Eglise catholique; il en résulte pour l'Espagne près d'un siècle de prospérité intérieure pendant lequel, sous l'influence de grands et saints évêques, comme saint Léandre, saint Isidore, saint Ildephonse, elle semble dépasser la France en rapidité sur le chemin de la civilisation.

Mais des révolutions militaires fréquentes ébranlent bientôt les bases de l'édifice social; des princes débauchés, portés sur le trône, y veulent asseoir leurs passions et, s'appuyant sur un certain levain de corruption laissé par l'hérésie au sein du peuple visigoth, se mettent en révolte contre la morale et l'autorité de l'Eglise. Les musulmans, après avoir subjugué tout le Nord de l'Afrique, se jettent sur l'Espagne, gagnent la bataille de Xérès et cette seule défaite suffit pour courber sous le joug des mahométans toute l'Espagne, depuis Gibraltar jusqu'aux Pyrénées. Ce désastre arriva l'an 712.

Cependant un vaillant catholique, le prince Pélage, réfugié dans les montagnes des Asturies avec une poignée de chrétiens braves et fidèles, refusa de se soumettre aux ennemis de sa foi et de sa patrie. S'étant mis sous la protection de la Sainte Vierge, dans la grotte de Cavadonga, il se défendit

contre les musulmans envoyés contre lui, vit croître rapidement sa petite troupe et ne tarda pas à fonder, sur les bords de l'Atlantique, le petit royaume d'Oviédo, destiné à devenir un jour le puissant royaume catholique d'Espagne.

Ainsi commença cette croisade qui, avec des alternatives de trèves et de batailles, de défaites et de victoires, dura huit siècles (712-1492) et finit par rendre aux Espagnols leur indépendance nationale et leur liberté religieuse. — Parmi le grand nombre de héros qui signalèrent leur courage et leur foi dans cette longue période de combats, nul ne mérite plus de louange et d'admiration que le roi saint Ferdinand.

FAMILLE DE SAINT FERDINAND : SON AIEUL, SA MÈRE ET SA TANTE — FRANCE ET CASTILLE

Saint Ferdinand fut une des nombreuses gloires du XIII^e^ siècle. Les premières années de ce grand siècle semblaient préparer à l'Espagne les plus grands malheurs : une coalition formidable des musulmans d'Afrique et d'Espagne comptait rétablir le règne du Croissant jusqu'aux Pyrénées. Mais grâce à l'active intervention du Père commun des fidèles, le Pape Innocent III, et de Rodrigue Ximénès, archevêque de Tolède, les rois chrétiens de Castille, de Navarre et d'Aragon, oubliant leurs rivalités, unissent leurs armes, voient leurs bataillons fortifiés par des chevaliers accourus de France et d'autres provinces de la chrétienté, enfin, par la protection de saint Jacques, remportent, l'an 1212, la victoire de Navas de Tolosa, l'un des plus beaux triomphes des armées chrétiennes sur les guerriers de l'Islam.

Après la bataille, le brave Diego Lopez de Haro, chargé de partager le butin, donna aux rois de Navarre et d'Aragon toutes les richesses trouvées dans le camp des Maures vaincus, puis se tournant vers le roi de Castille son souverain : « Et pour vous, dit-il, gardez la gloire et l'honneur de la bataille. » Chacun fut content de sa part.

Ce roi de Castille était Alphonse IX. Parmi les enfants auxquels il légua cet héritage de gloire, nous devons signaler les princesses Bérangère et Blanche, ses filles. Bérangère épousa le roi de Léon et fut mère de saint Ferdinand; Blanche (la vertueuse Blanche de Castille), épousa Louis VIII, roi de France, et nous donna saint Louis. Ainsi Alphonse IX de Castille devint l'aïeul de deux saints rois, saint Louis de France et saint Ferdinand d'Espagne, également remarquables par leur piété, également aimés de leurs peuples dont ils furent les pères, également braves dans les combats, quoique leur bonheur n'ait pas toujours été le même dans leurs expéditions contre les infidèles. — Mais qui peut mesurer la gloire céleste méritée par notre bien-aimé saint Louis dans ses souffrances d'Egypte et de Tunis ?

L'infante Bérangère, dont nous venons de parler, était la digne sœur de Blanche de Castille par ses vertus chrétiennes, sa grandeur d'âme et la fermeté courageuse de son caractère. Sa jeunesse eut à traverser bien des épreuves et des difficultés. Fiancée à Conrad de Souabe, elle apprit la mort de ce prince avant d'avoir pu l'épouser; alors son père la donna en mariage à son cousin Alphonse IX roi de Léon. Cette union, célébrée à Valladolid, au milieu de fêtes magnifiques, parut d'abord pleine de bonheur. Bérangère eut plusieurs enfants dont l'aîné fut Ferdinand, le futur héros de l'Espagne. Mais son mari, ayant cessé de l'aimer, voulut se séparer d'elle, et trouva une raison qu'il souhaitait : ils étaient cousins au troisième degré. Au lieu donc de demander au Pape une dispense pour réhabiliter cette union, il se contenta de faire constater juridiquement par l'Eglise la nullité de son mariage; cependant comme il avait été contracté de bonne foi, les enfants furent déclarés légitimes.

Bérangère revint en Castille auprès de son père. Celui-ci mourut bientôt après, laissant la couronne à son jeune fils, Henri, qui ne tarda pas à périr lui-même, victime d'un triste accident. Il jouait avec d'autres enfants quand une tuile, se détachant du toit du palais, tomba sur sa tête et le tua.

SAINT FERDINAND ROI DE CASTILLE

Dès qu'elle apprit la mort de son infortuné frère, Bérangère envoya secrètement en toute hâte un chevalier fidèle demander au roi de Léon, Alphonse IX, son ancien époux, de lui envoyer son fils Ferdinand pour la défendre.

Le jeune prince, âgé alors de dix-sept ans, était un modèle de noblesse et de vertu, et sa mère inquiète dut sentir son cœur s'ouvrir à l'espérance en baisant son front candide et pur. Son éducation avait été confiée à de sages gouverneurs. Encore tout enfant, ce futur croisé avait manifesté pour la croix une naïve ardeur; il la pressait dans ses petites mains, il la baisait et courait la montrer aux seigneurs qui entraient dans le château paternel. Lorsqu'il entendait parler des Maures qui blasphémaient le Christ et outrageaient sa patrie, il trépignait et pleurait d'indignation. Cœur non moins tendre qu'impétueux, il aimait les pauvres et allait souvent au balcon du palais voir si quelques malheureux passaient dans la rue; et s'il en apercevait sa joie était grande de leur jeter des aumônes.

Ses qualités avaient grandi avec l'âge. Aussi quand Bérangère, que les Castillans fidèles voulaient proclamer reine, leur eut présenté son fils, l'enthousiasme fut éclatant. On dressa un trône en plein air, sous un grand orme, et Ferdinand fut couronné roi de Castille aux acclamations des chevaliers et du peuple. Ceci se passait à Najare, l'an 1217. Quelques mois après, la même cérémonie fut renouvelée sur une grande place de Valladolid, en présence des Etats généraux de la nation convoqués par Bérangère.

Mais l'orage grondait à l'horizon; les trois seigneurs de Lara n'étaient point venus à l'assemblée. Dom Alvarez de Lara, furieux de n'avoir point la tutelle de Ferdinand comme il avait eu celle du jeune prince décédé, venait de se mettre en révolte ouverte contre le nouveau roi. Maître des forteresses méridionales du royaume, il entraîna dans son parti le roi de Léon qui entra avec une armée sur le territoire de Castille, mettant tout à feu et à sang. Grande fut la douleur de Ferdinand : le roi de Léon était son père et il fallait courir lui livrer bataille. Il envoya pour le fléchir les évêques de Burgos et d'Avila. « Seigneur, mon père, lui écrivait-il dans une lettre touchante, quelle colère est la vôtre que vous me fassiez mauvaise guerre, à moi votre fils qui ne le mérite nullement. Ne semble-t-il pas que vous êtes fâché de ce qui m'arrive d'heureux ? Vous devriez vous réjouir d'avoir un fils roi de Castille et qui vous fera toujours honneur; car il n'y a roi chrétien ni maure qui, par crainte de moi, ose vous attaquer. Pourquoi envahir si furieusement ce pays ? car de Castille il ne vous viendra ni dommage, ni guerre tant que je vivrai. » Mais Alphonse ne voulut rien entendre et, content de ne pas trouver de résistance, il marcha sur Burgos. Alors don Lopez de Haro, seigneur dévoué à Ferdinand, réunit à la hâte une petite armée et vola au devant de

l'envahisseur ; à cette nouvelle le roi consentit à rentrer dans ses Etats.

Le rebelle Alvarez, laissé à ses propres forces, bientôt vaincu et fait prisonnier, vint se jeter aux pieds de Ferdinand. Le prince lui accorda un pardon généreux et le combla de faveurs. Mais le trop fier seigneur n'eut pas le courage de porter l'humiliation de sa défaite, et fut assez ingrat pour lever une seconde fois l'étendard de la révolte. Ferdinand, indigné, ne lui laissa pas le temps de se fortifier et, par une campagne aussi victorieuse que rapide, le chassa du royaume. Alvarez alla mourir dans le royaume de Léon et l'un de ses frères s'enfuit chez les Maures.

Le roi de Castille, par son courage et sa bonté, rétablit l'ordre et la tranquillité dans ses Etats et régna en père sur ses sujets.

L'an 1220, par le conseil de sa mère, Ferdinand demanda en mariage Béatrix de Souabe, fille de l'empereur Philippe, l'une des princesses les plus accomplies de ce temps. Le mariage fut célébré à Burgos dans l'église du fameux monastère de *las Huelgas*, au milieu de fêtes magnifiques, dans lesquelles toute la Castille s'unit à la joie de son roi.

A cette occasion Ferdinand voulut être armé chevalier, suivant l'usage de l'époque. Et comme il n'y avait personne dans l'assemblée qui lui fût supérieur en noblesse, il s'arma lui-même et prit sur l'autel l'épée des chevaliers, jurant de ne tirer ce glaive que pour la défense de la justice et de la vérité, pour la protection de l'innocence opprimée et du droit méconnu.

LE ROI CHRÉTIEN

Un des traits de ressemblance de saint Ferdinand de Castille avec son cousin saint Louis de France, c'est le respect et l'honneur dont il entoura toujours sa prudente et pieuse mère.

Il aimait aussi à demander aide et conseil aux évêques; son premier conseiller, ou pour mieux dire son premier ministre, fut l'archevêque de Tolède, Rodrigue Ximénès. Originaire de Navarre, Rodrigue Ximénès avait étudié les sciences sacrées à l'Université de Paris ; orateur, théologien, juriste, littérateur, administrateur habile, également bon conseiller dans la guerre et dans la paix, c'était le digne prédécesseur du prélat qui devait illustrer ce même nom deux siècles plus tard.

La justice est le fondement de la société. Ferdinand, après avoir visité ses Etats, s'être informé des besoins du pays et de l'état des choses, fit réviser et perfectionner les lois du royaume. Il constitua un tribunal suprême, connu depuis sous le nom de grand Conseil royal de Castille, composé des juges les plus compétents : sorte de Cour de cassation à laquelle on pouvait en appeler de tous les autres tribunaux. Lui-même avait ses heures d'audience réglées ; il accueillait tout le monde, même les plus pauvres de ses sujets, avec une patience et une affabilité qui gagnaient tous les cœurs. Les veuves, les orphelins, tous les malheureux pouvaient compter sur sa justice, sa protection et sa charité.

Les nombreuses guerres qu'il fut obligé d'entreprendre contre les Maures exigeaient des ressources considérables; mais il ne voulait pas charger ses sujets d'impôts injustes et extraordinaires. Un jour qu'un de ses conseillers lui proposait un nouvel impôt : « A Dieu ne plaise, s'écria le prince, que j'adopte jamais votre projet. La Providence saura m'assister par d'autres voies. Je crains plus les malédictions d'une pauvre femme que toute une armée de Maures. »

Protecteur des arts et des sciences, il transféra à Salamanque l'Université de Palencia, parce que la première de ces deux villes offrait plus de ressources; cette Université devint l'une des plus fameuses de toute l'Europe.

Il fonda plusieurs nouveaux évêchés, bâtit des églises et des monastères, en enrichit d'autres d'ornements et de vases sacrés. Il encourageait tout progrès religieux et social. Sous son règne furent construites les cathédrales d'Osma, d'Orense, de Valladolid, de Tuy, de Zamora, la grande collégiale de Talavera, le cloître d'Astorga, le beau pont d'Orense, les merveilleuses cathédrales gothiques de Burgos, de Séville et de Tolède et bien d'autres édifices, dignes monuments d'un grand siècle.

La Castille donna alors à la France et à l'Europe l'un de ses plus illustres enfants, saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Ferdinand, ce conquérant infatigable, qui partait presque chaque printemps pour la croisade, put cependant goûter avec bonheur les joies du foyer domestique. Fils respectueux de Bérangère, époux tendrement aimé de Béatrix, père chéri de sept princes et de trois princesses, il se reposait, au milieu de cette famille bénie de Dieu, des fatigues de la guerre et des soucis du gouvernement.

Quand la mort lui eut enlevé sa chère Béatrix, en 1236, il épousa Jeanne de Ponthieu, princesse française, qui fit revivre les vertus de celle qu'il pleurait.

Lorsque son père Alphonse IX, roi de Léon, mourut en 1229, Ferdinand lui succéda et réunit le royaume de Léon à celui de Castille, ce qui augmenta la puissance de l'Espagne chrétienne.

Une des infantes, fille du saint roi, se fit religieuse à Burgos, et reçut le voile des mains de l'évêque d'Osma.

LE CHEVALIER DE LA FOI ET DE LA PATRIE

Saint Ferdinand ne voulait être roi que pour faire régner Jésus-Christ, Roi des rois, et procurer le bonheur de ses sujets. Naturellement ami de la paix, il sut cependant être un guerrier au courage indomptable, aussi souvent que le demandaient la gloire de Dieu et le bien de sa patrie. « Mon Dieu, disait-il, au milieu de ses victoires, vous savez bien, vous, que je ne fais pas ces conquêtes pour agrandir mes Etats, mais seulement pour votre gloire et l'utilité de l'Eglise. »

En 1225, la guerre éclata entre la Castille et les Maures d'Andalousie ; le roi musulman de Baëza, Aben-Mohamed, incapable de résister à l'armée chrétienne, se soumet et accepte de devenir vassal du roi de Castille. L'année suivante Ferdinand apprend que ce roi maure a été massacré par ses sujets révoltés; il marche aussitôt contre eux, fait la conquête définitive de Baëza, où il rétablit la religion chrétienne, et enlève vingt places fortes aux émirs de Jaen et de Cordoue.

En 1234, pendant qu'il assiège et prend Ubéda, son frère l'infant don Alonzo, à la tête de quinze cents hommes, bat, à Xérès, l'armée formidable d'Abenhut, roi de Séville, composée de sept corps, dont chacun était plus nombreux que toute l'armée chrétienne. L'intervention du ciel dans cette victoire est manifeste. On rapporte qu'elle ne coûta aux chrétiens que onze morts : dix soldats et un chevalier qui avait refusé de pardonner une injure. Des prisonniers musulmans et des soldats chrétiens affirmèrent avoir vu, pendant la bataille, l'apôtre saint Jacques, patron de l'Espagne, monté sur un cheval blanc et armé comme un chevalier, porter la terreur au milieu des ennemis de la croix. — Xérès ! c'était là que jadis l'Espagne avait été vaincue par

l'invasion musulmane. Les crimes de Rodéric l'avaient perdue, la croix la sauvait.

Vers le même temps, le roi d'Aragon enlevait aux musulmans les royaumes de Majorque et de Valence.

Un des premiers jours de février de l'an 1236, Ferdinand se trouvait à Bénavente, près de Léon, et allait se mettre à table quand un cavalier, arrivant à bride abattue, lui annonce qu'une poignée de chevaliers espagnols vient de s'emparer par surprise d'un faubourg de Cordoue : Cordoue, la vieille capitale de l'empire musulman d'Espagne, riche et populeuse, fastueusement assise sur les bords du Guadalquivir, et peuplée de trois cent mille habitants ! Le roi se lève aussitôt et vole au secours de ses intrépides soldats. Une multitude de guerriers chrétiens accourent se ranger sous les étendards de la croix, autour des murs de Cordoue; le siège est mené avec vigueur; la résistance des Maures est héroïque. Mais enfin il faut céder, et le 29 juin, fête de saint Pierre et de saint Paul, l'armée chrétienne entre victorieuse dans l'ancienne capitale des califes. Il y avait cinq cent quatre-vingts ans que Cordoue était tombée au pouvoir des infidèles. A la demande du saint roi, la grande mosquée fut purifiée par Jean, évêque d'Osma, et convertie en église sous l'invocation de Marie Mère de Dieu. Elle devint la cathédrale de Cordoue. Plus de deux siècles auparavant le calife Almanzor, vainqueur de la Galice, avait fait apporter à Cordoue les cloches de Compostelle sur les épaules des chrétiens captifs; Ferdinand ordonna qu'elles fussent reportées à Compostelle sur les épaules des musulmans, et il fut fait ainsi.

Le Souverain Pontife et toute l'Europe chrétienne applaudirent aux triomphes de l'Espagne.

Ferdinand était digne de ces victoires. Il veillait avec soin à maintenir dans son armée la piété chrétienne dont lui-même donnait l'exemple. Il avait toujours au milieu de son camp un évêque (c'était ordinairement l'archevêque de Tolède, Rodrigue Ximénès), qui présidait avec pompe les cérémonies religieuses et veillait au bien spirituel des soldats. Sous son armure étincelante, Ferdinand avait une cuirasse d'un autre genre : un rude cilice en forme de croix. Il jeûnait strictement. Il passait souvent la nuit en prières, surtout la veille d'une bataille difficile. Il attribuait à Dieu tous ses succès. Il portait sur sa poitrine une petite statue de la Sainte Vierge : *Notre-Dame des Victoires,* et il la fixait à l'arçon de sa selle quand il chargeait les bataillons impétueux des Maures.

Il récompensait magnifiquement les chevaliers qui s'étaient le plus distingués par leur bravoure; mais il avait pour tous la sollicitude d'un père. On le vit panser lui-même leurs blessures, les appeler ses amis et ses enfants. Un jour que ses chevaliers lui reprochaient de ne pas prendre le repos nécessaire, « Je sais, répondit-il que vous dormez plus que moi; mais si moi, qui suis votre roi et votre père, je ne veillais pour vous, comment pourriez-vous dormir ? »

En 1240, son fils aîné et futur successeur, le valeureux prince Alphonse, prend possession au nom de son père du royaume de Murcie, dont l'émir se reconnaît vassal du roi de Castille. En 1241, à l'expiration de la trêve conclue avec les Maures, Ferdinand pénètre de nouveau en Andalousie, et soumet le royaume de Jaen. Le roi de Grenade, Ben-al-Ahmar, vaincu sur les murs d'Arjona, vient se jeter aux pieds du roi chrétien qui lui laisse le gouvernement de ses Etats, à condition qu'il deviendrait l'allié et le vassal de la Castille.

Une seule ville importante résistait encore ouvertement à la puissance chrétienne en Espagne ; c'était Séville, la perle de l'Andalousie, ville alors plus prospère que Cordoue elle-même, fière de ses monuments et de ses gigantesques remparts, enrichie par son commerce, par ses fameux jardins, les plus beaux de l'Espagne, et par la fertile plaine qu'arrose le Guadalquivir. Ferdinand en commença le siège au printemps de l'an 1247. Après un an d'efforts et de combats acharnés, la ville, incapable de résister davantage et pressée par la famine, capitula et rendit ses clefs au vainqueur. Dans son admirable dévotion pour la Sainte Vierge, saint Ferdinand voulut offrir à la Reine du Ciel les honneurs de l'entrée triomphale à Séville. Une immense procession, à la fois militaire et religieuse, fut organisée. Les trompettes de bataille ouvraient la marche, venaient ensuite les chevaliers dont les armes brillaient sous le soleil d'Andalousie, les Ordres militaires avec leurs croix de pourpre et leurs bannières, les moines avec leurs robes de bure, les évêques en habits pontificaux; enfin un char triomphal, splendidement orné, portait la statue de Marie. Le roi suivait à pied, pleurant de joie et de bonheur. Après lui, le reste de l'armée et le peuple.

Les Maures qui le désiraient eurent la liberté de se retirer où ils voudraient en emportant leurs richesses. Plus de trois cent mille émigrèrent à Grenade ou en Afrique; ils furent remplacés par des Espagnols. L'émir Abou-Hassan, qui avait défendu la place, s'en alla libre; s'arrêtant sur une colline d'où l'on aperçoit la mer et la ville, il regarda une dernière fois Séville et dit en pleurant : « Il n'y a qu'un favori de Dieu qui ait pu avec si peu de monde prendre une ville si forte et si peuplée. *C'était écrit!...* Sans un décret du ciel, nulle puissance humaine n'eût pu l'enlever aux Maures. »

Saint Louis de France félicita son cousin victorieux en lui envoyant un fragment de la sainte Couronne d'épines et d'autres reliques précieuses, qui furent placées dans la nouvelle cathédrale de Séville.

Le grand monarque espagnol voulait assurer le repos de l'Espagne chrétienne en allant abattre la puissance des Maures chez eux, en Afrique; mais l'heure du repos avait sonné pour lui. Atteint d'une maladie mortelle, il fit une sincère confession de toutes les fautes de sa vie. A la vue de la sainte Eucharistie qu'il avait lui-même demandée, il fit un suprême effort pour se jeter à genoux par terre et, la corde au cou, dans l'humble attitude d'un pécheur repentant, il reçut avec amour son Sauveur. Sa famille et ses principaux chevaliers, les yeux pleins de larmes, entouraient son lit. Appelant Alphonse son fils aîné et successeur, il lui recommanda de respecter les franchises et les libertés de son peuple qu'il avait tant aimé, d'être le père de ses frères et d'honorer la reine Jeanne de Ponthieu comme sa mère.

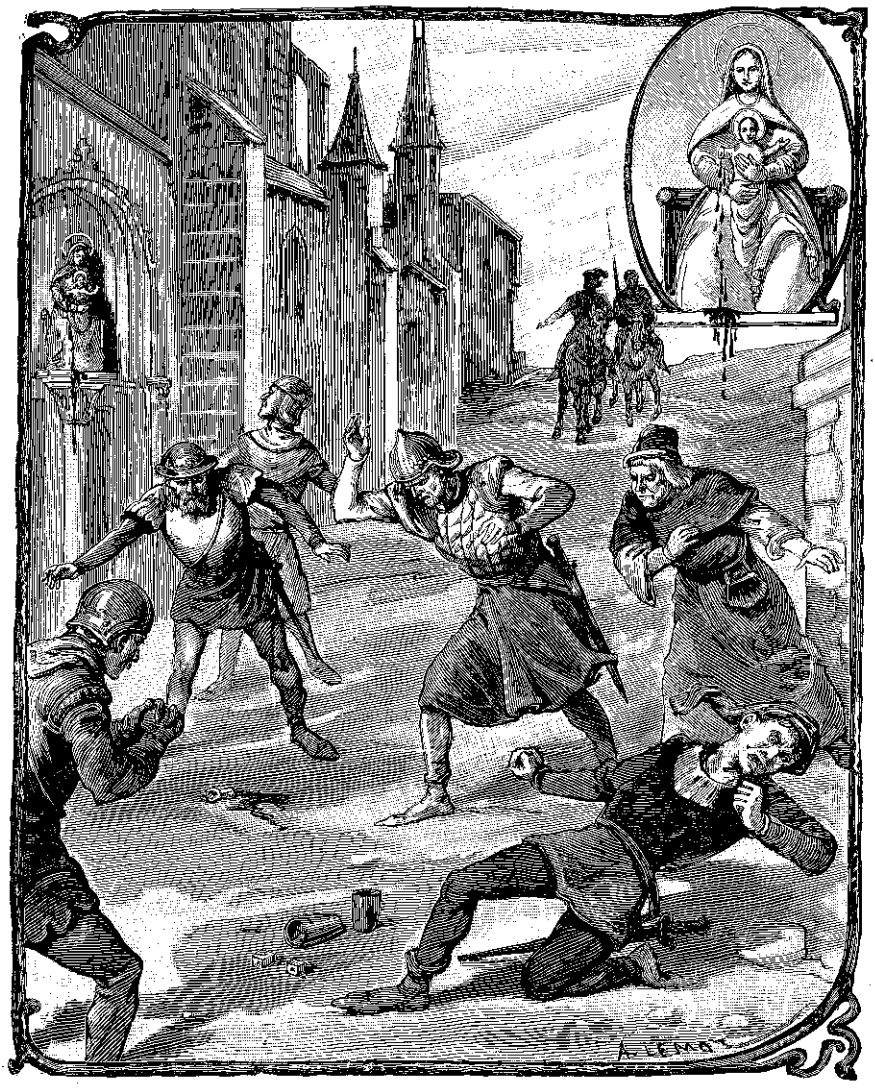
Il tenait le crucifix entre ses mains, et sentant la mort qui approchait, il dit : « O mon Seigneur, vous avez tant souffert pour moi, et moi, malheureux, qu'ai-je fait pour l'amour de vous? Seigneur mon Dieu, vous m'avez donné des royaumes et l'honneur et la puissance plus que je ne méritais; à présent je vous rends tout cela avec mon âme, et je vous demande pardon de mes fautes, à vous, et à tout le peuple. » Ensuite il pria les évêques de chanter le *Te Deum,* et pendant ce cantique d'action de grâces, il remit paisiblement son âme à Dieu, le jeudi 30 mai 1252.

Son tombeau miraculeux est une des gloires de la cathédrale de Séville qu'il a fait bâtir. Ce grand et saint roi a été canonisé par le Pape Clément X, en 1671.

NOTRE-DAME DE DÉOLS

AU DIOCÈSE DE BOURGES

Fête le 30 mai.



Mort subite d'un soldat anglais qui, dans un moment de colère, avait d'un coup de pierre, cassé le bras droit de l'Enfant Jésus de Notre-Dame de Déols.

CULTE DE MARIE A DÉOLS

Déols, situé à un quart de lieue de Châteauroux, sur le bord opposé de la rivière de l'Indre, a vu le culte de Marie en honneur dès les premiers siècles du christianisme.

En 917, Ebbon, prince de Déols et neveu de l'archevêque Géronce, éleva dans ces lieux ce même culte de la Vierge au plus haut degré d'honneur par ses actes et ses exemples. A l'imitation de Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, son suzerain et son ami, qui, huit ans auparavant, avait fondé le monastère de Cluny, il fonda l'abbaye de *Notre-Dame de Déols*, en statuant que « ce monastère serait établi en l'honneur de la Bienheureuse Marie; que les moines y vivraient

selon la règle de saint Benoît, et que le bienheureux Bernon en serait abbé tant qu'il vivrait ».

Conformément à l'acte de fondation, Bernon prit possession du monastère avec une colonie de religieux de Cluny, et y fit fleurir, avec la dévotion à la Sainte Vierge, les plus sublimes vertus.

Grâce à son zèle, à sa piété, Notre-Dame de Déols acquit une grande célébrité : on venait la prier de toutes parts, et elle répondait à ces prières par des miracles.

A la mort du bienheureux Bernon, qui arriva en 927, saint Odon lui succéda dans le gouvernement des monastères de Déols, de Tassay et de Cluny; et sous sa direction, la renommée de Notre-Dame de Déols ne fit que grandir.

INVASION DES NORMANDS — MORT DU PRINCE EBBON

En 935 et en 941, les Normands envahirent la contrée, firent du monastère une vaste ruine et tuèrent Ebbon lui-même.

Mais Raoul Ier, son héritier, releva l'édifice et céda même aux religieux son château de Déols. Le monastère reprit donc son ancienne splendeur; et il continuait d'embaumer tout le pays de l'amour de la Sainte Vierge, lorsqu'en 991, Raoul II, trouvant les bâtiments de l'abbaye peu dignes de sa haute réputation et de l'affluence des pèlerins, fit tout reconstruire depuis les fondements, et en fit vraiment, selon l'exergue de son blason, le premier et le plus beau monastère du Berry, *primum et nobilissimum monasterium*.

CAUSES DE LA RÉPUTATION DE N.-D. DE DÉOLS

Trois causes grandissaient la réputation de Notre-Dame de Déols, et en faisaient, pour le Bas-Berry, ce qu'est Notre-Dame de Chartres pour la contrée qu'elle domine : les miracles qu'y opérait la Sainte Vierge; les vertus des religieux; leur science vraiment digne des enfants de saint Benoît.

Les miracles accomplis par Notre-Dame de Déols étaient si fréquents qu'un des religieux les plus éclairés et les plus saints du XIIe siècle, Hervé de Déols, ayant entrepris d'écrire ceux qui arrivaient de son temps, en a composé un notable volume que nous possédons encore.

Les vertus des religieux offraient un spectacle non moins édifiant que les miracles : leur régularité était admirable; leur charité, si grande qu'ils avaient établi à leur porte un hospice où tous les malades qu'on y apportait recevaient les soins délicats et attentifs que la religion inspire pour les membres souffrants de Jésus-Christ.

Quant à la science des religieux de Déols, elle est incontestable. Un d'entre eux, Hervé, l'historien des miracles de la Sainte Vierge, excellait dans l'interprétation de l'Ecriture Sainte et a laissé des commentaires remarquables sur Isaïe et sur les épîtres de saint Paul; un autre, Simon, était célèbre par son éloquence et sa sagesse. Ces maîtres habiles tenaient une école florissante, où de nombreux élèves venaient comme à un foyer de lumière et de science s'instruire et se former.

C'était aux cloîtres de Déols que de grandes églises, et surtout l'église primatiale de Bourges, allaient souvent demander des évêques. De là, sortit le grand Hildebert, pour monter sur le siège de Bourges, où sa vie lui mérita de la part d'Oldéric, au VIIe livre de ses chroniques, ce bel éloge : « qu'orné de toutes les vertus, Hildebert montra à ceux qui voulaient suivre Jésus-Christ le chemin de la sainteté, non seulement par ses paroles, mais aussi par ses exemples. »

NOTRE-DAME DE DÉOLS HONORÉE PAR LES SOUVERAINS PONTIFES

Les Souverains Pontifes honorèrent à l'envi Notre-Dame de Déols.

En 1106, Pascal II vint en consacrer l'église, cédant à l'évêque de Plaisance la consécration de l'autel de la Sainte Vierge; à Léger, archevêque de Bourges, la consécration de l'autel des saints apôtres Pierre et Paul.

En 1161, Alexandre III, forcé de quitter l'Italie d'où le chassait l'empereur Frédéric Barberousse, se réfugia à Déols et y séjourna depuis le mois de septembre de cette année 1161 jusqu'au 1er août de l'année 1162.

Pendant ce temps, Déols eut la gloire d'être, comme une autre Rome, le centre du gouvernement de l'Eglise. De là partirent jusqu'à cinq lettres successives pour le roi de France; d'autres pour l'archevêque de Reims, frère de Louis VII; et pendant que Déols voyait de son sein ce grand Pape gouverner le monde, cette insigne abbaye eut de plus l'honneur de recevoir dans ses cloîtres Henri II, roi d'Angleterre, de l'y contempler prosterné aux pieds du Pape, refusant humblement le fauteuil qu'on lui avait préparé, et se prosternant avec ses barons, par respect pour la majesté du Pontife.

En 1223, Honorius III honora ce sanctuaire de sa visite; et, en 1306, Clément V y demeura deux mois, accompagné de treize cardinaux, de plusieurs évêques, abbés et gentilshommes.

De nos jours, Pie IX, jaloux de se placer sous le puissant patronage de Notre-Dame, envoya à Déols un cierge magnifique, décoré de ses armes et de l'image de l'Immaculée Conception, avec la faveur d'une indulgence plénière pour quiconque irait prier devant l'image vénérée. Enfin la voix publique, écho des sentiments du Saint-Siège, nomma l'abbaye de Notre-Dame de Déols la plus belle perle de la couronne du Berry.

MIRACLE DU 29 MAI 1187

Si honorables que soient ces témoignages de vénération, il est un fait historique qui glorifie plus encore le sanctuaire de Notre-Dame de Déols, c'est le miracle du 29 mai 1187.

Les Anglais, au sein de la France, étaient poursuivis par Philippe-Auguste, qui voulait recouvrer ses Etats envahis; le duc Richard, fils du roi d'Angleterre son rival, venait d'envoyer camper une partie de ses troupes à Déols pour protéger cette ville contre le roi de France qui assiégeait Châteauroux.

Un jour, des soldats du duc se mirent à jouer aux dés devant le portail de l'église, au-dessus duquel était placée une statue de la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus entre ses bras.

L'un d'eux perd plusieurs parties de suite; ses camarades, heureux et fiers d'avoir gagné, triomphent et le plaisantent. Celui-ci, humilié, entre en fureur, éclate en blasphèmes contre Dieu, contre sa sainte Mère, qu'il accuse de ses pertes, et, dans la rage qui le transporte, il saisit une pierre, la jette contre la statue de la Madone et casse à l'Enfant Jésus un bras qui roule par terre.

Mais, ô prodige! tout à coup le sang ruisselle avec abondance de la blessure, comme d'un corps humain mutilé : on le recueille religieusement, et ce sang appliqué sur beaucoup de malades les guérit. Quant au soldat profanateur, un mouvement frénétique le saisit, et il expire sur la place.

AUTHENTICITÉ DU MIRACLE PROUVÉE PAR LES ÉCRITS ET LES FAITS

Ce grand miracle fonda pour les siècles suivants la dévotion à Notre-Dame de Déols; et il est difficile de trouver dans l'histoire un fait mieux constaté. Rigord, historiographe de Philippe-Auguste, associé comme médecin du roi à tous ses voyages, déclare avoir été témoin oculaire de l'événement; Gervais de Tilbury, neveu du roi d'Angleterre, le raconte de la même manière; on peut encore citer les grandes Chroniques de saint Denis. Vincent de Beauvais, dans son *Speculum historicum*, dit expressément « avoir vu de ses propres yeux le sang découlant de la statue et du bras cassé ». Le P. Gumppenberg, dans son « Atlas Marianus », raconte le même fait, et classe la Vierge de Déols parmi les plus célèbres de l'Univers. Les plus anciens bréviaires de Bourges contiennent le récit que nous venons de faire dans un office propre composé pour cette fête.

A tous ces témoignages, se joint l'autorité des faits : le bras de l'Enfant Jésus ayant été emporté en Angleterre par Jean sans terre, qui se trouvait alors à Déols, l'Université d'Oxford fit examiner le miracle et le constata comme indubitable.

Henri II, roi d'Angleterre, fit bâtir une magnifique chapelle où il exposa le saint bras à la vénération des fidèles.

NOUVEAU MIRACLE TRANSLATION DE LA STATUE

Peu de jours après ce premier miracle, la statue, rompant le collier qui la tenait attachée à la muraille, se remua sur sa base, comme pour changer de place, dit l'ancien bréviaire de Bourges.

Les religieux, supposant par là que Marie ne voulait plus être exposée à la profanation du premier venu, transportèrent la statue du portail extérieur au dedans de l'église, en chantant, dit La Thaumassière (1), des hymnes et des cantiques; puis on construisit au-dessus de la porte d'entrée une chapelle haute enfermant dans son enceinte la façade avec la niche où s'étaient opérés ce prodige et tant d'autres; et quand cette chapelle fut terminée, on reporta la statue à son ancienne place.

(1) *Histoire du Berry.*

LA STATUE RÉCONCILIE PHILIPPE-AUGUSTE ET LE ROI D'ANGLETERRE

Le dimanche d'avant le 24 juin 1187, Philippe-Auguste prit le parti de livrer bataille pour terminer enfin une si longue guerre par une action décisive.

Les habitants de Déols, effrayés de la lutte acharnée qui allait s'engager, vont se prosterner devant l'image de Marie et la supplient d'empêcher l'effusion du sang. Pendant qu'ils priaient, les deux armées étaient en présence et en ordre de bataille; le signal du combat allait sonner, lorsque le roi d'Angleterre, converti à des dispositions pacifiques, s'avance avec son fils et demande à parler à Philippe-Auguste; celui-ci se présente; le roi d'Angleterre lui déclare qu'il accepte les conditions proposées dans les négociations précédentes, et la paix est signée.

Rois et seigneurs, peuple et soldats, tous reconnaissent un miracle dans ce changement subit de dispositions, dans cette paix signée au moment même où les colères étaient plus exaltées et le combat près de se livrer.

Un même sentiment d'admiration les rassemble autour de l'image de Marie pour la bénir; il n'y a plus d'ennemis; Français et Anglais, tous ne font qu'une famille de frères devant la Mère commune qui les a protégés et sauvés de la mort.

AUTRES PRODIGES ET FAVEURS

Mais tout cela ne fut que le prélude d'une infinité de faveurs et de miracles. Près de Notre-Dame de Déols, dit Vincent de Beauvais, les aveugles recouvraient la vue, les boiteux l'usage de leurs jambes, et divers miracles s'opéraient; le P. Labbe déclare avoir lu dans les manuscrits de l'abbaye plus de 200 miracles opérés dans ce sanctuaire, miracles attestés par les rois, par les princes, par une multitude venue de presque toutes les parties de l'Europe occidentale.

Laissons parler, d'après le récit du P. Labbe, l'un des miraculés.

C'est un soldat, Anséald de Barbançois, chef de *routiers*, l'un de ces brigands qui se mettaient indistinctement au service du roi de France ou du roi d'Angleterre, et se signalaient par toutes sortes de violences.

Son langage n'en est que plus touchant :

« Il y a quatre ans environ, raconte-t-il, dans une expédition où j'accompagnais le comte Richard, je fus atteint à la face d'un dard à forme anguleuse, qui pénétra si avant dans la mâchoire supérieure que les médecins ne purent l'en extraire; la plaie se cicatrisa et ce fut fini. Mais, cette semaine, j'éprouvai à la mâchoire d'horribles douleurs. Hier, samedi (c'était le 21 juin de l'année 1187), souffrant comme un damné, et

redoutant d'avoir à subir l'opération, je me risquai à prier la Vierge Marie.

» Bonne et clémente Dame, lui dis-je, si vous me guérissez, je me donne à vous; vous devenez ma suzeraine, et, chaque année de ma vie, je vous payerai une pièce d'argent en reconnaissance de mon vasselage : j'en fais le vœu.

» A peine avais-je dit, et voilà que le dard, qui me faisait tant souffrir, se remue par une vertu divine, se détache sans aucune douleur et tombe dans ma bouche; je le pris et le montrai à ceux qui m'entouraient. Ils en furent dans l'admiration et bénirent la bonne Vierge qui fait du bien à ceux même qui ne le méritent guère.

» Je demande mon cheval; avec l'aide de mes camarades, j'y monte, car, après tant de souffrances, je ne l'aurais pu faire sans leur secours; j'arrive ici pour déposer sur la pierre sacrée mon tribut. Je racontai aux religieux ce que Notre-Dame, toujours si compatissante, avait fait en ma faveur; ils me répondirent qu'il me fallait revenir aujourd'hui dimanche et apporter le dard à forme anguleuse comme monument de la grâce obtenue. J'en fis la promesse, pourvu toutefois que mes forces me le permissent. Appuyé sur deux camarades, je parvins à franchir les degrés de l'autel; mais ma prière finie et mon offrande déposée, je me sentis tout à fait guéri.

» Retirez-vous, dis-je à mes gens, je n'ai plus besoin de vos services : Notre-Dame m'a rendu la santé, et je puis affirmer maintenant que je reviendrai demain avec le dard qui témoigne de sa bonté.

» Ce dard, le voici; je vous le remets; je reconnais publiquement et je confesse hautement la clémence de Marie; je le jure, et je serai fidèle à mon serment, je renonce pour toujours au métier sacrilège que j'ai fait jusqu'ici. »

Les compagnons d'Anséald, les religieux de Déols et tout le peuple louèrent alors Marie d'une commune voix.

En 1345, le fils de Philippe de Valois, combattant les Anglais dans la Guienne, vint à pied de Châtillon-sur-Indre faire le pèlerinage de Déols. En 1348, les villes de Levroux et de Vatan, désolées par la peste, qui, sous le règne de Philippe de Valois, ravagea toute l'Europe, eurent recours à Notre-Dame de Déols, en faisant le vœu de lui offrir chaque année un cierge qui brûlerait devant son autel.

Ces deux villes furent exaucées. Le fléau recula dès qu'on lui eut opposé la prière à la miraculeuse Madone.

L'ŒUVRE DES PROTESTANTS — CELLE DE LA GRANDE RÉVOLUTION

Au XVI^e^ siècle, les protestants n'eurent garde de laisser intact un sanctuaire si vénéré; ils pillèrent et brûlèrent l'église abbatiale; mais au milieu des brasiers ardents qui dévoraient ce beau monument, la chapelle de Notre-Dame échappa comme par miracle, et l'on continua d'y venir implorer de nouvelles faveurs.

Par ordre de l'autorité révolutionnaire, le pieux sanctuaire fut fermé en 1791; mais les fidèles y vinrent quand même; et agenouillés sur les degrés de l'escalier qui montait à la chapelle, ils priaient pour eux et pour la France.

On essaya les sarcasmes, les railleries, les mauvais traitements, pour les éloigner: ce fut en vain; alors, pour en finir avec ce prétendu fanatisme, on va prendre dans son sanctuaire la statue miraculeuse et on la jette du haut de l'escalier; la tête de la Mère et de l'Enfant, les bras et les mains sont brisés, il ne reste plus que le tronc, qu'on laisse gisant sur la terre comme un bloc informe.

Des mains pieuses le recueillent et avec ses débris recomposent la statue et la déposent dans une grange qu'on transforme en oratoire. Des prêtres cachés dans le pays venaient de temps à autre y dire la messe en cachette au milieu de la nuit.

DEPUIS LA RÉVOLUTION JUSQU'A NOS JOURS

Quand des jours meilleurs eurent lui sur la France, on transporta la statue dans l'église paroissiale dédiée à saint Etienne; et c'est là qu'on l'honore encore aujourd'hui, avec un morceau du voile de la Très Sainte Vierge, donné par M^gr^ l'évêque de Chartres. C'est là que les pèlerins affluent comme autrefois, surtout les 30 mai, 15 août et 8 septembre.

On espéra, quelque temps après la Restauration, rendre la statue à son antique sanctuaire; mais, en 1830, le gouvernement le vendit et le démolit; de sorte qu'il n'y a plus à Déols que des ruines sur lesquelles on a fondé un pensionnat d'orphelines.

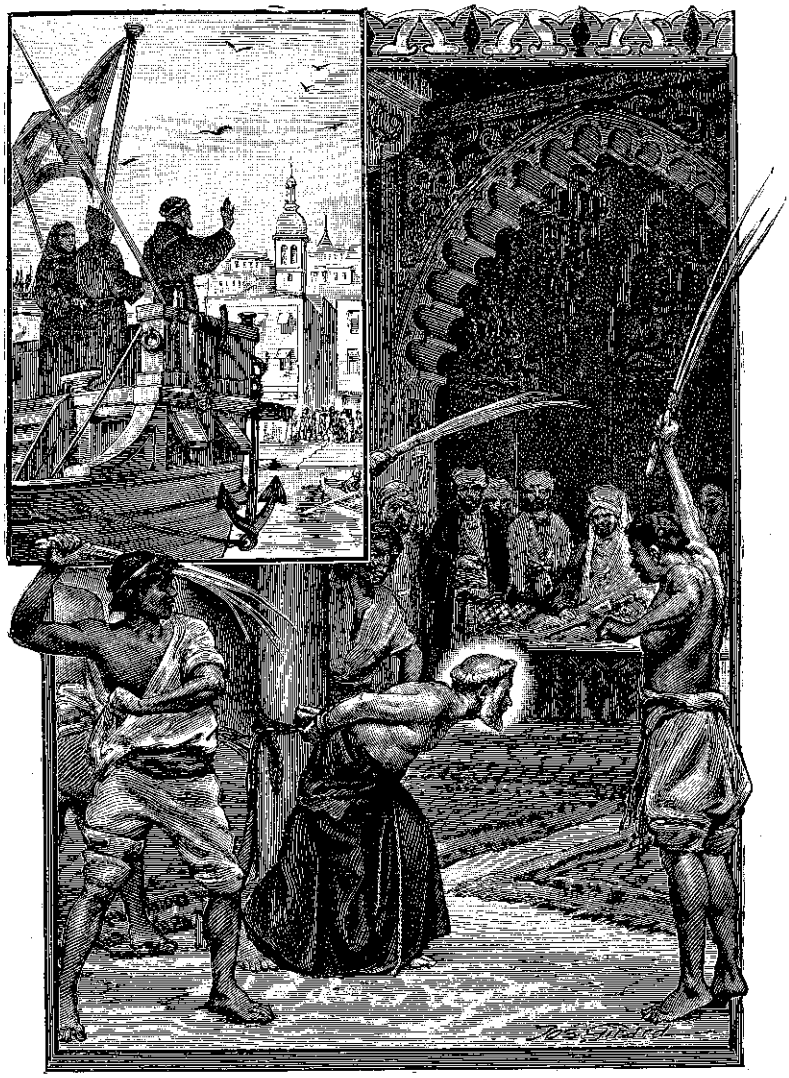
Mais ces ruines sont des restes de grandes choses! L'église de l'abbaye détruite par les protestants était bâtie dans le style et sur le modèle de celle de Cluny.

De nos jours, la statue miraculeuse a été réparée par un artiste de la contrée, que la mort a fauché prématurément, alors qu'un avenir des plus brillants lui souriait.

LE BIENHEUREUX JEAN DE PRADO,

Frère Mineur observantin martyrisé au Maroc (1562-1631).

Fête le 30 mai.



Par ordre du sultan du Maroc, le Bienheureux est attaché à une colonne et flagellé.
(En haut, départ du Bienheureux de Cadix pour le Maroc.)

JEUNESSE — PREMIÈRES MISSIONS

JEAN DE PRADO naquit en 1562, à Mogroveso, ville située dans le royaume de Léon, en Espagne. Son père s'appelait Sancio de Prado et sa mère Isabelle de Armenson. Tous les deux étaient aussi illustres par la noblesse de leur famille, qui descendait des Prosapia, que par la sainteté de leurs mœurs.

Jean les perdit malheureusement de bonne heure et fut élevé dans la piété et l'amour de l'étude par un de ses oncles qui était archiprêtre. Plus tard, il fréquenta l'Université de Salamanque. Dans ce milieu où il risquait de perdre sa vertu, il eut à cœur de fuir les mauvaises compagnies et l'oisiveté d'où naissent tous les vices. Son bonheur était de visiter les églises, de fréquenter les sacrements, d'entendre la messe et de se livrer à la pratique de l'oraison. Voulant se

donner à Dieu d'une façon plus complète, il sollicita son admission au couvent des Franciscains déchaussés de l'Estramadure.

Il prit l'habit le 17 novembre 1584, et fit sa profession religieuse le 18 novembre 1585. Après ses études de philosophie et de théologie, il reçut mission de prêcher la parole de Dieu. Il adopta alors comme règle de vie de ne jamais se livrer aux travaux apostoliques sans s'y être préparé par des oraisons fréquentes et de dures flagellations. Cette générosité dans les mortifications attirait sur ses pénitents la grâce de comprendre la malice de leurs péchés, de les détester et de ne plus les commettre. Le Bienheureux était tellement convaincu de l'offense faite à la majesté divine par le péché qu'il ne pouvait s'empêcher dans ses sermons de verser des larmes, qui touchaient ses auditeurs jusqu'au fond du cœur.

VIE RELIGIEUSE PENDANT QUARANTE ANS

Dans le but de confirmer les âmes nouvellement converties, il fonda une Congrégation de pénitents dont les membres s'exerçaient pendant tout le Carême et tous les vendredis de chaque semaine à la prière et à la flagellation.

Le dimanche et les jours de fête, il réunissait les enfants pour leur enseigner avec bonté les éléments de la religion. Il ne craignait pas non plus d'organiser des processions, qui se dirigeaient au chant des hymnes vers la place publique pour parler au peuple désœuvré et oisif. Les autres jours, le religieux restait au confessionnal, où il écoutait ses pénitents avec bienveillance.

Il remplit l'office de maître des novices, puis celui de gardien dans divers couvents. En 1610, il dirigeait la maison de Badajoz, quand on érigea en province spéciale les couvents que l'Ordre possédait en Andalousie, et ce fut notre Bienheureux qui en fut constitué le premier provincial.

Depuis longtemps, il nourrissait le dessein d'aller travailler à la conquête des âmes dans les pays de mission, et particulièrement aux îles Philippines. Il en avait sollicité l'autorisation auprès de ses supérieurs. Chaque jour, il récitait dans cette intention les psaumes pénitentiaux, auxquels il ajoutait le chemin de la croix, le jeûne, des flagellations extraordinaires. Le moment allait arriver où la Providence exaucerait ce pieux désir.

MISSION DU MAROC

En 1630, pendant qu'il était supérieur au couvent de Cadix, Jean de Prado obtint du sultan du Maroc, Moulay Abd-el-Mélek, un sauf-conduit pour apporter dans sa capitale aux six cents prisonniers chrétiens la joie de la messe et des sacrements. Après avoir surmonté courageusement de nombreux obstacles, il s'embarqua le 27 novembre de la même année au port de Cadix avec deux religieux. Une grande foule de tout âge et de toute condition les accompagna jusqu'au port.

Les trois missionnaires arrivèrent dix jours après à la forteresse de Mazagan, qui appartenait alors aux Espagnols, et où ils employèrent leurs trois mois de séjour à la prédication, à la confession, à la visite des malades et à l'ornementation de la chapelle. De là, le P. Jean partit pour Azamor et ensuite pour Marrakech, où il arriva après un pénible et dangereux voyage, le 2 avril 1631. Il fut logé au palais réservé aux ambassadeurs. Le 4 avril, le frère du sultan le fit admettre en audience. Mais lorsque le souverain eut appris que le religieux était venu en ambassade, chargé des présents du duc de Médina-Sidonie, il lui intima ainsi qu'à ses compagnons l'ordre de quitter immédiatement son royaume.

Les Maures et les renégats avaient réussi à persuader au sultan que ces religieux avaient été appelés pour convertir tous ses sujets à la foi du Christ. Le serviteur de Dieu s'efforça de calmer le potentat. Mais voyant son inflexibilité, il le pria de lui accorder un sauf-conduit, afin de sortir avec sécurité de l'empire. Le souverain promit de satisfaire une demande aussi juste, mais il ne voulut pas l'accorder immédiatement, dans l'espoir de l'amener par les flatteries et les présents à l'apostasie de la foi chrétienne.

CAPTIVITÉ DU BIENHEUREUX

Le missionnaire fut donc enfermé dans le palais, où il recevait les esclaves avec bonté. Plus d'une fois il célébra la messe. Il témoignait de son zèle en leur adressant des sermons, en les confessant, en leur administrant les autres sacrements, surtout celui de mariage. Ce fut ainsi que beaucoup d'unions furent régularisées.

Désireux de faire du bien, le serviteur de Dieu accorda à tous le cordon de Saint-François et apprit aux enfants les éléments de la religion chrétienne. Comme le dimanche des Rameaux coïncidait avec le temps de leur captivité, il fit distribuer les branches d'olivier que les fidèles devaient porter en procession. Cette cérémonie fut suivie du Saint Sacrifice et d'un sermon émouvant, où le célébrant rappela les bienfaits extraordinaires accordés par notre divin Rédempteur dans son immense amour pour les hommes.

Le sultan ne tarda pas à apprendre l'influence du bienheureux Jean et de ses deux compagnons sur les esclaves, et, dès le lendemain, il les fit enfermer dans une prison obscure, après les avoir chargés de chaînes. De là on les conduisit à travers la ville, au milieu des insultes de la populace, chez un juge qui refusa de les recevoir et les renvoya dans une autre prison ; mais le geôlier ne voulut pas se charger de cette affaire, et ils furent contraints de revenir au palais. Enfin, ils furent enfermés dans un cachot qui servait de prison pour les Maures du palais, réduit infect et humide, sans toit, et cependant mal éclairé par suite de la grande hauteur des maisons qui l'entouraient.

La situation de nos missionnaires était rendue encore plus douloureuse par la proximité du marché où les Maures faisaient entendre contre eux des blasphèmes et des réflexions amères et méprisantes. Afin d'augmenter leurs souffrances, le sultan donna l'ordre de faire ouvrir les portes de la prison, en sorte que les passants pouvaient les frapper à coups de bâtons.

MAUVAIS TRAITEMENTS

Le Jeudi-Saint, apprenant que cinq esclaves chrétiens étaient sur le point de renoncer à leur foi, le Bienheureux en fit venir un près de lui et l'exhorta vivement à persévérer ; mais un instant après, le sultan les demanda et réussit à les faire apostasier en les menaçant de mort.

Peu après, les missionnaires et les autres chrétiens furent attachés deux à deux par un pied et condamnés à broyer du salpêtre dans un grand mortier ; chaque jour, ils avaient quatorze ou quinze livres de poudre à fabriquer. Jean de Prado s'y employa avec une grande gaieté, maniant pour sa part un pilon de douze livres.

Malgré leur activité, ils ne laissaient pas d'être en butte aux mauvais traitements de leur gardien, qui les accablait de coups, et souvent ils tombaient à terre sans connaissance. Quelquefois même, le geôlier permettait à des jeunes Maures de pénétrer dans leur prison, pour les insulter et les tourmenter. Un jour que le bourreau frappait le P. Jean à coups de bâton, un chrétien ne put se contenir et le lui arracha des mains ; mais en punition de cette audace, il fut condamné à être foulé aux pieds par deux Maures devant la porte de la prison.

Parfois même, malgré les vivres qu'on lui faisait passer pour les prisonniers, le bourreau prenait avec lui la clé de leur cachot et les laissait deux ou trois jours sans aucune nourriture.

Pendant sa captivité, le missionnaire fut souvent conduit au sultan, qui voulait s'assurer de ses sentiments. Toujours il resta inébranlable dans sa foi. Aussi le monarque résolut-il d'en finir avec lui. On était alors au 23 mai 1631.

LES APPROCHES DU MARTYRE

Ce jour-là donc, le sultan fit comparaître les trois religieux devant lui : le P. Jean, le P. Mathias et le Fr. Ginesius, avec de nombreux chrétiens apostats. L'entretien terminé, les confesseurs furent ramenés en prison.

Le serviteur de Dieu, prévoyant le sort qui leur était réservé, exhorta ses compagnons à se confesser et à se préparer au martyre. Ils passèrent la nuit dans la prière et les exercices de mortification. A 2 heures, entendant la voix du muezzin qui, du haut du minaret, invitait les musulmans à la prière, le P. Jean dit aux autres prisonniers :

— Chantons les louanges du vrai Dieu, pendant que les infidèles se prosternent devant le démon.

Puis il célébra la sainte messe et donna la communion à ses compagnons. Le matin, on leur apporta leur tâche ordinaire, et ils s'appliquèrent au travail avec une ardeur nouvelle. Vers 8 heures du matin, un Maure vint leur annoncer que le sultan demandait le plus âgé d'entre eux.

— C'est moi ! s'écria le P. Jean.

Et, se tournant vers ses compagnons :

— Et vous, mes amis, leur dit-il, recommandez-moi à Dieu.

L'entretien roula d'abord sur des sujets peu compromettants; peu à peu, le Bienheureux le fit dévier sur ce qui lui tenait le plus à cœur, la conversion du souverain.

— C'est parce que je désire votre bien, dit-il, que j'ai quitté ma patrie et que je me suis exposé à tant de dangers.

— Mais c'est la mort, reprit le sultan, que vous êtes venu chercher.

— Voilà trois mois, répliqua le P. Jean, que je suis dans votre empire. Croyant que vous n'êtes pas éloigné de connaître la voie de votre salut, je vous dis au nom de Dieu qu'il n'y a qu'un seul baptême, une seule foi, une seule loi, celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que tous les chrétiens reconnaissent et qui rend les hommes bienheureux ; par conséquent, ceux qui suivent Mahomet ne peuvent compter que sur l'enfer.

Surpris de cette liberté qu'il jugea outrageante, le sultan fit attacher le Bienheureux à une colonne et donna l'ordre de le frapper de verges. Il lui demanda ensuite s'il ne croyait pas que la religion de Mahomet fût la meilleure.

— Et comment serait-elle bonne, répondit le martyr, puisque ses sectateurs brûleront éternellement dans l'enfer.

Cette réponse courageuse lui valut une nouvelle flagellation, infligée par quatre Maures, et qui fit ruisseler le sang sur les membres déchirés du saint religieux.

Le P. Mathias et le Fr. Ginesius furent, eux aussi, battus de verges ; puis on les reconduisit tous les trois en prison, au milieu des railleries et des insultes de la foule.

LE MARTYRE

Un peu après midi, le sultan demanda le P. Jean une seconde fois.

— Adieu, mes bien-aimés, dit celui-ci en embrassant ses frères ; voici l'heure de ma mort, persévérez courageusement dans la foi.

Après quoi, il se rendit au palais, où le monarque l'attendait avec un grand nombre d'apostats et de Maures pour le percer de flèches. Mais avant de consommer son forfait, il essaya de vaincre la constance du martyr par des flatteries et de brillantes promesses.

— J'ai servi mon Dieu crucifié pendant plus de soixante ans, répliqua le Bienheureux ; l'abandonnerai-je maintenant pour une religion aussi vile que la vôtre ? N'y comptez pas ; je vous le répète au nom de Dieu, puisque vous n'avez pas voulu croire à mes paroles et que vous avez perdu par vos perfidies un grand nombre de chrétiens, vous aurez à souffrir d'horribles tourments dans l'enfer.

Hors de lui, le sultan déchargea sur la tête du martyr un violent coup de sabre, de sorte que le sang s'échappa avec force de sa blessure. Mais Jean, levant les yeux au ciel, se mit à expliquer à haute voix les mystères de la foi, puis il s'affaissa sur lui-même.

Cependant le martyr, s'apercevant que le monarque voulait le percer d'une flèche, s'efforça de se mettre à genoux, mais il retomba aussitôt ; on essaya de le relever, mais inutilement. Alors le sultan lança un trait qui passa au-dessus du religieux ; celui-ci fit un effort sur lui-même afin de se tourner du côté de ses bourreaux. Une flèche l'atteignit en pleine poitrine et fut

aussitôt arrachée par les Maures; il en reçut encore deux autres, qu'il arracha lui-même de sa propre main ; puis, apercevant autour de lui un grand nombre d'apostats, il s'écria :

— Cruel tyran, n'est-ce pas assez de faire mourir les corps ? Pourquoi donc tuez-vous encore les âmes ?

Ensuite, comme il continuait de réfuter les faussetés de l'islamisme, un renégat lui déchargea un coup de sabre sur la bouche ; son exemple fut aussitôt suivi, et bientôt le corps du martyr fut couvert de blessures. Son visage resplendissait d'une lumière céleste.

Cependant, le sultan fit allumer un grand feu dans la cour de son palais, et quatre esclaves y portèrent le corps de celui que l'on croyait déjà mort. Mais le confesseur vivait encore. Il eut assez d'énergie pour se dresser au milieu des flammes et vanter la supériorité du christianisme sur le mahométisme, jusqu'à ce qu'il tombât en disant :

— Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.

En le voyant surgir du feu comme un fantôme, les musulmans furent si impressionnés qu'ils le couvrirent de pierres, au point d'en éteindre le foyer ardent.

C'était le 24 mai 1631 ; Jean de Prado était âgé de soixante-neuf ans.

Le corps du Bienheureux fut enseveli là même où avait été élevé le bûcher. De là, il fut transporté d'abord à Mazagan, puis en Espagne, au port de San-Lucar. En 1683, les juges délégués par la Sacrée Congrégation des Rites pour le reconnaître attestèrent qu'il s'en exhalait une odeur suave.

VERTUS DU BIENHEUREUX

Le Bienheureux était un religieux de grande vertu, et le martyre qu'il devait subir plus tard fut vraiment le couronnement d'une vie pleine de mérites. Il avait dans la bonté de Dieu une confiance à toute épreuve. Elle fut souvent récompensée par des grâces même temporelles. C'est ainsi qu'un jour, se trouvant dans un lieu inhabité où il lui était impossible de se procurer les aliments nécessaires, Dieu lui ménagea la nourriture indispensable à sa subsistance.

Sa charité n'était pas moins admirable que son esprit de foi. Non content de donner aux âmes les secours spirituels, le missionnaire n'hésitait pas à se dépouiller même du nécessaire pour secourir les pauvres. Il avait également une tendre dévotion à la Sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il récitait son office tous les jours. La veille de ses fêtes, il pratiquait le jeûne. Une fois, il partit d'Espagne pour visiter pieds nus le sanctuaire de la Madone della Pegna, en France.

Les flagellations, les disciplines et les austérités dont il affligea continuellement son corps en font un modèle de pénitence. Sous sa tunique, il cachait trois cilices de fer. L'admirable résignation avec laquelle il se soumit aux désirs de ses supérieurs nous donne une idée très vive de son obéissance. Rien ne l'arrêtait quand il s'agissait du salut des âmes et du service de Dieu. Il surmonta les obstacles avec un courage intrépide et héroïque, surtout pendant son voyage au Maroc. Il fut d'une mansuétude inexprimable au milieu des injures, affronts et mépris des chrétiens, musulmans et juifs. Enfin, sa pureté fut angélique, son humilité profonde.

SES MIRACLES

Parmi ses miracles relevons ceux qui furent approuvés lors du procès canonique de béatification.

Le P. Gabriel Telles tomba malade à l'Ara Cœli, à Rome, le 12 décembre 1687. Vers la fin du même mois, les médecins constatèrent qu'il était atteint de paralysie, et ils lui appliquèrent des remèdes en conséquence, mais en vain. Alors ils se décidèrent à le mettre au régime de l'étuve. Au bout de cinquante jours, il fut ramené à l'infirmerie sans qu'il eût éprouvé la moindre amélioration. Les médecins essayèrent de fortifier ses nerfs. Rien ne réussit.

Se voyant abandonné, il se recommanda avec ferveur au bienheureux Jean. C'était le jour de la Saint-Barthélemy. Il s'appliqua une relique du P. Jean sur son corps en faisant des invocations avec une grande confiance. Tout à coup, les forces lui revinrent et lui permirent de se lever tout seul, de se vêtir sans aide et de sortir de sa cellule. Il traversa l'infirmerie, à la surprise des religieux et des médecins, qui reconnurent que c'était un grand miracle.

Don Melchior Loayssa, bénéficiaire de la cathédrale de Cadix, fut guéri plus d'une fois d'une maladie très dangereuse par une relique du serviteur de Dieu que lui avait donnée sa mère. A peine âgé de cinq ans, il fut assailli brusquement d'un flux de sang qui, avec abondance, lui sortait par les yeux. Sa mère lui appliqua la relique sur la tête, et à l'instant il fut guéri.

Trois ans après, il fut tourmenté à l'oreille par un cruel abcès qui parvint à pénétrer le crâne. Les médecins le considéraient comme perdu, mais sa mère mit sur sa joue la relique et obtint la guérison de son fils.

Une autre fois, il fut affligé pendant huit jours par des crachements de sang. Il en rejetait tellement tous les quarts d'heure que les médecins, désespérés, lui conseillèrent de recevoir les derniers sacrements. Se voyant près de mourir, il demanda à sa mère de vouloir remettre la relique du serviteur de Dieu aux Franciscains déchaussés de la ville, afin d'en assurer la conservation. Et en même temps il supplia Dieu de le guérir en raison de ce sacrifice. Le gardien du couvent de Notre-Dame des Anges fut appelé pour recevoir le précieux trésor. Chose admirable ! Le malade demanda aussitôt à son infirmier de lui porter à manger. Il se leva avec une grande vigueur, mangea de la soupe de pois de bon appétit, et, à partir de ce moment, il recouvra rapidement ses forces.

Ces deux miracles furent approuvés le 27 mars 1712 et le 5 mars 1728.

SOURCES CONSULTÉES

Ristretto della vita del D. Giovanni de Prado, Minore osservante scalzo. Rome, 1728. — *Le Palmier séraphique ou Vies des Saints des Ordres de Saint-François.* Bar-le-Duc, 1872, t. V, p. 565-592.

SAINTE ANGÈLE DE MÉRICI

FONDATRICE DE L'ORDRE DE SAINTE URSULE

Fête le 31 mai.

Portrait de la Sainte, d'après des documents contemporains.

L'ENFANT PRÉDESTINÉE

Angèle naquit le 21 mars 1474, à Dezenzano, diocèse de Vérone, à quelques lieues de Brescia. Son pieux père, noble, sinon par la naissance du moins par la vertu, lui donna une éducation chrétienne, et voulut qu'elle se formât, dès sa plus tendre enfance, à l'école des saints. Aussi, chaque soir, avant le coucher, lui lisait-il quelques traits de la vie des Bienheureux ou des Pères du désert. Il fallait voir alors Angèle écoutant attentivement tous les moindres détails, et s'extasiant, en quelque sorte, devant le courage héroïque du cénobite ou du martyr.

Elle voulut imiter les solitaires qui avaient tout quitté pour le Christ; et, fuyant les jeux frivoles de ses compagnes, elle aimait à s'enfermer dans une petite chambre avec sa sœur aînée. De leurs mains enfantines, elles dressèrent un autel, et là elles récitaient les psaumes à deux chœurs.

L'ANGE DE LA TERRE

Douée d'une rare beauté, Angèle faisait peu de cas des mille et mille petits soins ordinaires des jeunes filles, qui pouvaient relever ses grâces innocentes. Un jour, comme on vantait ses cheveux blonds, dont les boucles d'or flottaient au gré du vent, elle en pleura de dépit; de plus, elle fit bouillir chaque matin de l'eau mêlée de miel pour y laver sa chevelure et lui enlever ainsi tout éclat.

Elle faisait ses premiers pas dans le sentier de la vertu. Mais bientôt, hélas! elle perdit successivement son père et sa mère, ses deux maîtres dans la perfection, qui lui avaient enseigné les rudiments de la sainteté.

Le tendre cœur d'Angèle fut déchiré de cette cruelle séparation, qui devait lui apprendre à ne s'attacher qu'à Dieu; et elle prononça le grand mot de résignation de l'âme chrétienne : Que votre volonté soit faite!

L'ORPHELINE

Un de ses oncles, nommé Biancosi, l'emmena dans sa maison avec sa sœur aînée. Là encore l'attendait une épreuve bien poignante, car une mort subite emporta sa sœur. Ce coup si rapide de la main de Dieu jeta l'anxiété dans le cœur d'Angèle. Elle aurait désiré connaître le sort éternel de cette âme si chère. Un jour, se retirant à la campagne, elle aperçoit sur son chemin une nuée resplendissante. Elle s'arrête aussitôt et, ô bonheur! elle voit sa sœur au milieu d'un cortège innombrable d'anges accompagnant la Sainte Vierge, et une voix lui dit : « Angèle, persévère comme tu as commencé, alors tu seras associée à notre félicité. »

Peu de temps après, elle s'enfuit avec son jeune frère pour jouir dans le désert du silence de la solitude; mais elle fut bientôt contrainte de retourner au foyer, car son frère, lui aussi, mourut à l'aurore de ses jours.

Agée de treize ans, elle eut le bonheur de faire sa Première Communion. Dès qu'elle eut goûté la suavité de ce Pain sacré, elle résolut de s'en nourrir très souvent, malgré tous les préjugés de son siècle corrompu par l'hérésie.

Aussi, pour s'en rendre digne, vit-on cette enfant délicate macérer son corps avec violence; ne lui donner pour tout lieu de repos qu'une mauvaise chaise ou une simple natte; parfois, cependant, quelques sarments étendus sur le sol; et pour toute nourriture, qu'un peu de pain, de l'eau et quelques légumes. Certains hagiographes nous assurent qu'elle passait des semaines entières sans prendre d'autre aliment que la manne eucharistique.

L'ÉCHELLE MYSTÉRIEUSE

Son oncle étant décédé, elle revint à Dezenzano habiter la maison paternelle, espérant y être plus utile au prochain. Depuis longtemps, la pensée de réprimer les désordres de la société agitait son esprit. « Ces désordres, disait-elle, viennent de ceux de la famille; les familles dépendent surtout de la mère, et il y a peu de mères chrétiennes parce qu'on néglige l'éducation des jeunes filles. » Remontant ainsi à la source du mal, elle se proposait de le déraciner un jour.

Une fois, se promenant dans les champs avec plusieurs de ses compagnes, elle se retira un peu à l'écart, selon sa coutume, pour aller prier. Mais soudain, elle vit dans la voûte céleste une échelle, semblable à celle de Jacob. Une foule de vierges, vêtues de blanc, la tête ceinte d'une couronne éclatante, et portant sur le front une pierre précieuse d'un vif éclat, y montaient deux à deux; en même temps, les anges faisaient entendre une douce musique, et une voix dit à Angèle : « Prends courage, tu établiras un jour dans Brescia une compagnie de vierges semblables à celles que tu viens de voir. » Et la vision disparut.

L'HUMILITÉ SE CACHE

Angèle se hâta d'aller raconter sa vision à ses compagnes. Calme et résignée, elle ne fit pas la présomptueuse; elle attendit patiemment pendant vingt ans que Dieu lui fournît les moyens nécessaires à l'accomplissement de ses desseins.

Elle entra alors dans le Tiers-Ordre de saint François, et se mit à prodiguer en tous temps et en tous lieux les bienfaits qu'on réclamait d'elle. On la vit pénétrer sous le toit du pauvre pour l'instruire des vérités de la foi; elle alla jusqu'à aborder l'atelier des ouvriers pour ramener à Dieu la plupart de ces âmes corrompues. Elle en convertit un grand nombre par ce seul mot : « Dieu est ici! »

Un jour, le démon lui apparut sous la forme d'un ange de lumière, et lui dit : « Oh! que tu es pieuse, ma fille! Quelle belle couronne tu te prépares pour l'éternité! » Mais Angèle découvrit aussitôt les ruses de Satan. « Va-t-en, monstre, lui répondit-elle; tu veux m'inspirer des sentiments d'orgueil, mais je n'y consens pas. Je ne suis qu'un vil instrument que la grâce de Jésus-Christ fait servir à sa gloire. Va-t-en et retourne dans les abîmes annoncer ta défaite et le triomphe de mon Dieu. » Et, à l'aspect du crucifix, le démon disparut.

LA VIE DANS LE PALAIS

Bientôt le bruit de sa grande sainteté se répandit dans Brescia. De riches seigneurs la prièrent de venir habiter dans leur villa, et dissiper, par les charmes de sa compagnie, les chagrins que leur causait la mort récente d'un de leurs enfants. La Sainte condescendit à leur demande, poussée par un motif de charité.

Chaque jour, elle entendait plusieurs messes, visitait quelques églises, et ne retournait au palais qu'après avoir distribué d'abondantes aumônes. Elle était douce, charitable; on ne l'appelait que « la Sainte. »

SES CONNAISSANCES SURNATURELLES

La vierge de Brescia fut encore favorisée d'une science surnaturelle. Illettrée, elle commenta les passages épineux de la Bible, discuta sur divers points de théologie morale et dogmatique. Une érudition si merveilleuse fut bientôt connue de toute la ville. On vit accourir à la demeure d'Angèle une foule de théologiens et de savants avides de ses conseils.

Un homme, étonné de ce qu'on rapportait d'elle, voulut la consulter. « Dites-moi, lui dit-il, par quels moyens je puis me sanctifier dans le monde. » La Sainte, toute confuse, répondit : *Le plus sûr moyen de salut, c'est de faire chaque jour de la vie ce qu'on voudrait avoir fait au moment de la mort.*

Un élève de l'Université, élégamment vêtu, à la pose superbe, aux manières recherchées, vint un jour la consulter : « J'étudie, lui dit-il, dans le dessein d'arriver à la prêtrise; et je désire savoir si c'est bien la volonté de Dieu. — Vous avez grand besoin de changer, répondit-elle, avant d'embrasser un état qui réclame la modestie ; car vous me paraissez fort enclin à la vanité. » Le jeune écolier, tout décontenancé, avoua ses fautes et réforma aussitôt sa conduite.

C'est ainsi que Dieu faisait éclater sa gloire en son humble servante : car *il a révélé aux humbles et aux petits les vérités du salut qu'il a cachées aux sages et aux prudents du siècle.*

L'AVEUGLE QUI VOIT CLAIR

Elle avait cinquante ans (1524) quand elle entreprit le pèlerinage de Jérusalem. Mais, hélas! une bien rude épreuve l'attendait au milieu même de sa pérégrination. A peine débarquée au port de Candie, elle perdit subitement la vue. Néanmoins, elle ne se désista pas de sa résolution première; et à ceux qui lui conseillaient de ne pas continuer son voyage : « De quoi vous inquiétez-vous? répondait-elle, si je n'ai pas la consolation de voir des yeux du corps les lieux sanctifiés

par la présence de mon Dieu, du moins, je le verrai des yeux de l'esprit, et ma cécité même m'inspirera plus de recueillement. »

Quand elle prit pied sur le rivage sacré, elle s'agenouilla et baisa amoureusement la terre. Elle parla avec tant d'émotion des Lieux Saints à ses compagnes qu'elle les fit toutes pleurer. Bethléem et le Thabor, le Cénacle et le Golgotha; elle semblait les avoir vus, tant ces endroits si pleins de pieux souvenirs lui inspiraient de bons sentiments. Il fallait l'arracher, pour ainsi dire, de ces sanctuaires, et sur la montagne du Calvaire : « Ah! s'écria-t-elle, si mes yeux me refusent en ce moment la lumière, ils ne pourront au moins me refuser des larmes! » Et elle en laissa échapper une grande abondance.

LES FLOTS SOUMIS

Le moment vint de quitter la Palestine; ce ne fut pas sans regrets que notre Sainte dit adieu aux Lieux Saints. Au retour, ayant demandé pour la première fois à Dieu sa guérison, elle recouvra aussitôt la vue. Ce prodige accompli soudainement frappa les passagers d'une très grande admiration; ils rendirent dès lors à Angèle tout le respect dû à ses éminentes vertus.

Tandis que le vaisseau cinglait vers Venise, une furieuse tempête se déchaîna tout à coup; les vagues engloutirent les deux vaisseaux qui précédaient celui des pèlerins; celui-ci semblait réservé au même sort. Mais, en dépit des cris et des sanglots des passagers, Angèle garda sa confiance en Dieu, et, grâce à ses prières continues, la mer courroucée s'apaisa quelques instants après.

LA RENOMMÉE

A peine est-elle arrivée à Venise, qu'elle part à la dérobée pour Brescia, après avoir refusé fort gracieusement la direction des hôpitaux que lui offrait le Patriarche.

Semblable à l'Epouse des Cantiques, Angèle s'occupe de son Epoux et le jour et la nuit. Car, après l'avoir cherché en Orient, elle va en Occident et court de tous côtés à l'odeur de ses parfums.

L'année suivante, 1325, elle fit le pèlerinage de Rome pour le grand jubilé. Tandis qu'elle se rendait au tombeau des saints Apôtres, un camérier du pape Clément VII l'ayant fort heureusement rencontrée en chemin, la présenta au pape. « Ma fille, lui dit celui-ci, qui était déjà instruit de ses vertus et de ses miracles, ma fille, je veux vous mettre à la tête d'une maison de filles hospitalières. » « Moi! répliqua la Sainte, moi, la plus méprisable de toutes! » Et elle expliqua avec tant de candeur les motifs qui la rappelaient à Brescia, que le pape lui permit de prendre congé de lui.

LE NOYAU DE LA CONGRÉGATION

Angèle était toujours craintive et indécise sur ce qu'elle devait faire pour la gloire de Dieu. Une fois, au milieu du plus profond silence de la nuit, elle vit un ange aux regards menaçants, qui lui reprocha sévèrement sa lenteur et son hésitation. En même temps, s'armant d'une verge de fer, il lui en infligea quelques coups assez violents.

Plus de doute : c'est Dieu qui le veut! Angèle se mit aussitôt à l'œuvre et rassembla les compagnes assidues de ses bonnes œuvres dans une chambre qu'une riche veuve voulut bien lui donner. Les fondements de l'édifice étaient jetés, le noyau de la Congrégation était formé.

TRAVAUX DE LA CONGRÉGATION NAISSANTE

Le 15 novembre 1535, on vit cette troupe de vierges, Angèle à leur tête, sortir de l'oratoire comme jadis les apôtres du Cénacle après la descente du Saint-Esprit, et se répandre dans tous les quartiers de la ville. Elles se mirent à visiter le détenu dans sa prison, le pauvre dans son réduit, le malade sur son lit de douleur. Elles pénétraient dans les maisons en habits ordinaires, car alors le voile et la robe de la religieuse n'avaient point droit de cité.

Ce n'était tout d'abord qu'une simple association : les compagnes d'Angèle pouvaient demeurer sous le toit paternel. Elles se consacraient à instruire la jeunesse, à éclairer les filles et même les femmes ignorantes. Leurs exemples propageaient la virginité, si lâchement rejetée à cette époque par Luther, enseignaient le renoncement à ses propres intérêts, au milieu d'un siècle égoïste.

Quand vint le moment de nommer la supérieure, tous les suffrages se réunirent sur la tête de notre Sainte, car tout le monde savait qu'Angèle était envoyée de Dieu pour une grande mission, et estimait que personne autre qu'elle ne pourrait sagement diriger la Congrégation encore à son berceau. Quand elle eut connaissance de sa nomination, elle versa un torrent de pleurs. « Je ne puis, disait-elle, d'une voix entrecoupée par les sanglots, je ne puis être votre supérieure, attendu que je dois expier à présent tous mes péchés d'orgueil par une soumission plus complète à l'une d'entre vous. » Mais ses filles furent opiniâtres dans leur dessein; et Angèle dut recevoir le lourd fardeau du supériorat sans jamais vouloir porter le titre de fondatrice. « Car, disait-elle à ses enfants, vous serez placées sous une égide plus assurée que la mienne; nous prendrons le nom d'*Ursulines* ou de *Filles de sainte Ursule*, de cette noble vierge qui a daigné m'apparaître naguère, toute rayonnante de splendeur. Je veux donc qu'elle soit votre patronne et la mienne. »

LA MAIN DE DIEU

Dieu sembla alors répandre à pleines mains ses bénédictions. L'œuvre était à peine commencée, et déjà l'on ne parlait qu'en termes élogieux de l'humble association. A Brescia, où elle avait pris naissance, on la connaissait sous le nom de Divine ou Sainte Compagnie. Les autorités de la localité applaudirent aux conférences que ces pieuses chrétiennes tenaient chaque dimanche.

Les filles d'Angèle s'attachèrent surtout à former le cœur de l'enfance aux principes de la vie chrétienne, et à refaire ainsi la société dont les membres avaient été corrompus par la doctrine luthérienne.

En peu d'années, elles prirent un tel développement, même dans les contrées les plus lointaines, qu'on vit vraiment que l'œuvre était selon les vues de la Providence, et que, si l'homme plante et arrose, Dieu donne l'accroissement.

De partout on réclamait les filles d'Angèle, c'était à qui procurerait à l'enfance des maîtresses aussi industrieuses dans l'art de former.

Une petite ville, à quelques lieues d'Avignon, fut la première qui possédât en France une maison d'Ursulines. Bientôt Aix, Marseille, Paris, et cinq autres cités importantes ne tardèrent pas à appeler dans leur sein de si habiles institu-

trices. Les fondations étaient d'autant moins difficiles que les religieuses se contentaient du strict nécessaire sans avoir de gouvernement provincial; car elles demeuraient soumises à la juridiction des évêques, partout où elles s'établissaient, d'après un décret de saint Charles, archevêque de Milan.

LE GRAND JOUR

Angèle voyait donc son œuvre accomplie, et sa petite association s'épanouir de plus en plus. Mais, comme Moïse, elle ne vit que de loin la terre promise, car elle tomba malade au commencement de janvier 1540. Afin d'épargner à son corps virginal la honte d'être découvert même après sa mort, elle lava elle-même ses membres malgré son extrême faiblesse. Quel amour jaloux de la virginité!

Avant de fermer les yeux à cette terre, elle se démit de son autorité et demanda qu'on la revêtît de l'habit du Tiers-Ordre de saint François. Puis, réunissant ses filles désolées autour de sa couche funèbre, elle leur donna ses derniers avis : « Mes filles, que la charité règne parmi vous. Vous êtes peu nombreuses, mais sachez que le nombre fait peu, quand il n'y a pas l'union engendrée par l'amour. » On l'entendait répéter : « Oh! qui me donnera des ailes pour voler vers mon bien-aimé? » Elle ouvrit une dernière fois la bouche pour prononcer le nom béni de Jésus; et, fermant les yeux, elle rendit doucement son âme à Dieu, le 28 janvier 1540. Angèle allait avoir soixante-sept ans.

FÊTES DU CIEL ET DE LA TERRE

Quand l'ange de Brescia eut pris son essor vers son bien-aimé, Dieu voulut consoler la terre de la douleur qu'elle ressentait en perdant Angèle. Une brillante étoile apparut sur ces entrefaites; elle demeura suspendue durant trois jours entiers au-dessus de la chapelle où reposait inanimé le corps de la Sainte.

Les restes précieux d'Angèle furent exposés pendant un mois; jamais l'on ne vit la moindre marque de corruption sur ce corps virginal. Même souplesse, même candeur, même sérénité; l'œil le plus exercé aurait pu se méprendre sur l'état réel de l'illustre défunte.

Il s'éleva alors une ardente discussion entre les chanoines de la cathédrale et ceux de Saint-Jean de Latran, chacun voulait posséder ce riche trésor. Ceux-ci s'attribuaient le droit d'inhumer la vierge, car, disaient-ils, l'oratoire dont elle faisait sa principale demeure était situé dans l'enceinte de leur cloître; ceux-là, parce que la Sainte était décédée dans une maison située sur la paroisse de Sainte-Afre, placée sous leur juridiction.

Le procès jugé, on décida que l'église de Sainte-Afre aurait l'insigne honneur de contenir les ossements de celle qui embauma Brescia du parfum de ses vertus.

AU DELA DE LA TOMBE

Le peuple ne tarda pas à manifester aux yeux de tous la profonde vénération dont il entourait la mémoire de la Sainte. Il fit graver sur une table de marbre noir de pieuses inscriptions.

Un jeune étudiant eut un jour la hardiesse de dire à l'un de ses condisciples : « Quelles pompeuses louanges; c'est beau sur la pierre..... mais..... c'est tout! » Aussitôt une main le frappa de deux coups si rudes, qu'il laissa échapper dans l'église un formidable cri! On accourut; et le jeune incrédule de demander pardon à la foule attendrie.

L'église souterraine de Sainte-Afre, où reposait la Sainte, devint bientôt un centre de pèlerinages. On venait de tous côtés implorer la protection de l'illustre vierge. Clément XIII approuva le culte que le peuple lui rendait spontanément. Quelques années plus tard (1790), Pie VI déclara solennellement que l'on pouvait procéder à la canonisation, Pie VII termina cette importante affaire le 24 mai 1807. Ce fut une explosion de joie dans toute la catholicité, surtout en France où l'on venait de subir les tortures indicibles de la Révolution.

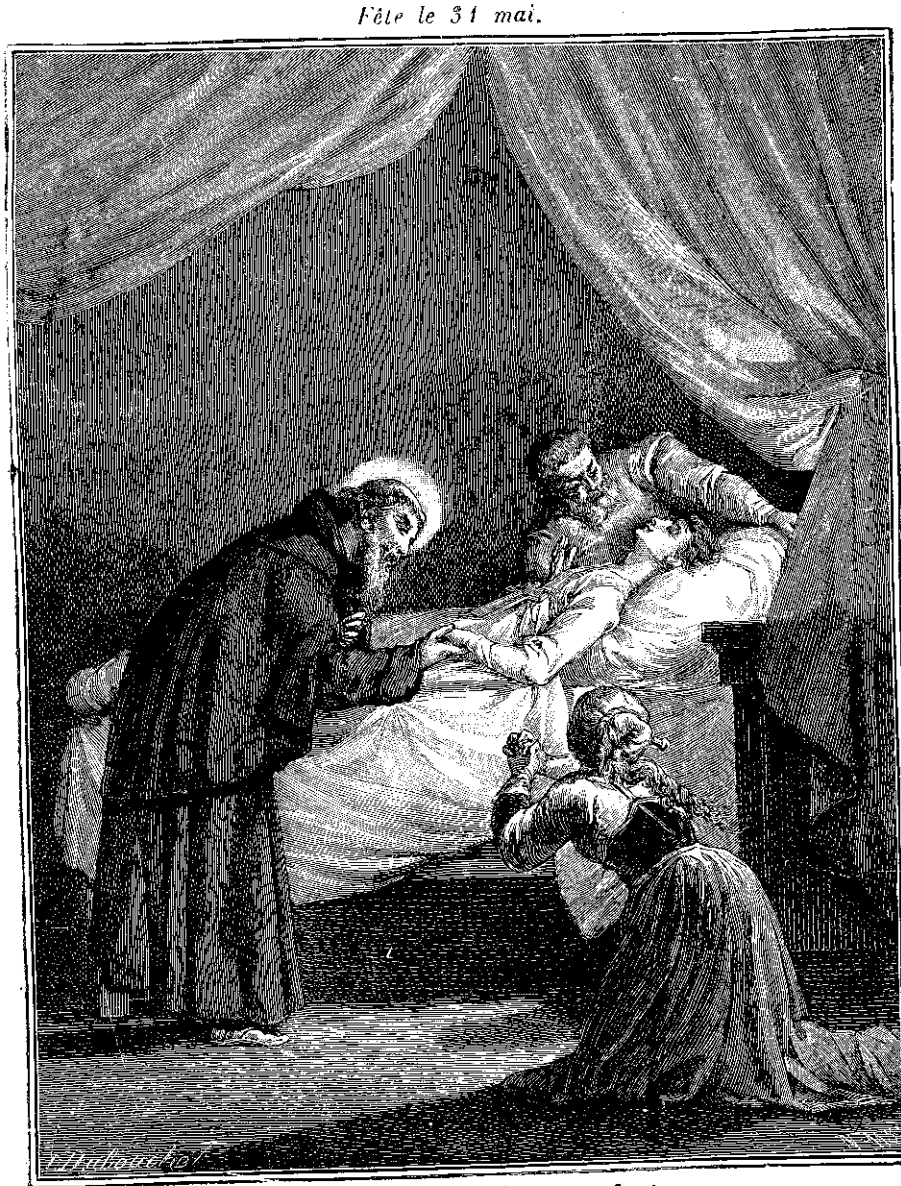
PRIÈRE A SAINTE ANGÈLE

O Dieu, qui avez daigné vous servir de la bienheureuse Angèle pour former dans l'Eglise un nouvel essaim de vierges, donnez-nous par son intercession de mener une conduite angélique, afin que, en échange des biens passagers de la terre que nous aurons rejetés pour vous, nous puissions goûter les délices éternelles du ciel. Ainsi soit-il!

LE BIENHEUREUX FÉLIX DE NICOSIE

FRÈRE CONVERS CAPUCIN

Fête le 31 mai.



Saint Félix ressuscite un enfant.

Le Bienheureux Félix a vécu au siècle dernier; il était contemporain de Voltaire et de Rousseau. Pendant que d'un côté, les anges regardaient avec dégoût l'inepte orgueil de ces deux immoraux patriarches d'une philosophie impie, de l'autre, ils contemplaient avec admiration deux héros chrétiens, prodiges de foi et d'amour, d'humilité, de renoncement et d'austérité. L'un était le pauvre pèlerin saint Benoît Labre; l'autre un frère convers capucin, Félix de Nicosie, que Notre Saint-Père le Pape Léon XIII a déclaré *Bienheureux* le 12 février 1888 (1). Ainsi Dieu met l'expiation à côté du crime, et confond l'orgueil des faux sages par la vraie sagesse des humbles.

(1) La vie du Bienheureux Félix de Nicosie vient d'être écrite avec charme et talent par le R. P. Henri de Grèzes (chez Delhomme, 13, rue de l'Abbaye. Paris.) C'est ce récit que nous résumons et citons souvent, dans cette notice.

UNE FAMILLE D'OUVRIERS — LE PETIT JACQUES-ANTOINE

Au commencement du siècle passé, vivait à Nicosie, en Sicile, une famille d'ouvriers, très pauvres, mais fervents chrétiens et contents de leur sort. Le père, nommé Philippe Amuruso, était cordonnier. Tous les jours, dit le P. Henri de Grèzes, ce brave père de famille assistait très dévotement à la messe la plus matinale. Fortifié par la prière et les pensées de la foi, il s'appliquait ensuite avec ardeur au travail; nul envieux ne put jamais l'accuser de nonchalance ou de paresse. Il aimait le travail: c'était pour lui la voie providentielle qui devait amener à sa famille le pain quotidien; l'accomplissement de la loi de pénitence imposée à l'humanité déchue; le préservatif contre l'oisiveté, mère de l'ennui, de l'envie, du murmure, de l'intempérance, des paroles malsaines et de toute malice.

Il travaillait donc, six jours de la semaine, du matin au soir, sans se plaindre; mais nulle tentation de gain ne pouvait lui faire violer le dimanche: « Non, répondait-il, simplement, c'est le jour du Seigneur, il ne nous est pas permis de le profaner. Dieu peut éprouver les siens, il ne les abandonnera jamais. »

Membre de la confrérie de Notre-Dame des Miracles, établie dans l'église des Capucins, il n'en manquait point les pieuses réunions. Il communiait tous les dimanches et jours de fête. Tous les soirs, il faisait réciter le chapelet en commun à sa famille. Dès que ses enfants furent en âge de comprendre, il les conduisait aux adorations du Très Saint-Sacrement et à la messe du dimanche; lorsqu'ils eurent fait leur première Communion, il les menait avec lui chaque semaine à la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

L'épouse de Philippe, Carméla Rizzo, était digne de son mari. C'était une vraie chrétienne toute pénétrée de cette crainte de Dieu qui fait les grandes et fortes âmes. Une tendre dévotion l'animait envers la Passion du Sauveur; et, pour l'honorer, elle jeûnait au pain et à l'eau les vendredis de mars. Si parfois la gêne se faisait sentir dans le pauvre ménage du cordonnier: « Mes enfants, disait la pieuse mère, aujourd'hui, nous n'avons rien. Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Cependant, il y en avait encore de plus pauvres qu'eux à Nicosie, et pour inspirer de bonne heure à ses enfants la vraie pratique de la charité chrétienne, la bonne Carméla, en leur donnant leur portion de pain, les priait souvent d'en détacher une petite tranche : « C'est pour le petit Jésus qui a été si pauvre, leur disait-elle. Pour son amour, nous nous en priverons et nous le donnerons à de plus pauvres que nous. » Puis elle le portait à quelque mère de famille dans la gêne, ou bien le faisait distribuer par ses enfants eux-mêmes aux petits affamés du voisinage.

On conçoit l'impression profonde que de tels exemples devaient laisser dans l'âme de jeunes enfants, élevés dès leurs plus tendres années dans cette atmosphère de foi. Nul n'en profitait autant que le petit *Jacques-Antoine*, né le 5 novembre 1715, et qui devait porter plus tard, chez les Capucins, le nom de *Frère Félix*.

Il était le plus affectueux et le plus soumis : « Puisses-tu être bon et pieux, » lui disait sa mère. Et l'enfant n'avait point d'autre désir. Pendant que ses camarades couraient aux jeux bruyants, il allait devant quelque pieuse image, chanter un de ces naïfs cantiques en dialecte sicilien, que Carméla lui apprenait. L'un de ces chants commençait ainsi : « *Viens, viens, petit Jésus, car je t'attends. — Viens et établis ta demeure dans ce méchant cœur. — Donne-moi ton amour, donne-moi ta dilection. — De telle sorte que je ne tombe plus jamais dans le péché. — Avec cela, tant que je vis, je vivrai content. — Oui, je vis heureux, et puis je meurs bienheureux.* »

« Ne va pas avec les autres enfants sans ma permission, lui disait encore sa mère, autrement tu t'exposerais à offenser Dieu et à commettre des péchés. » Ces seuls mots *d'offense à Dieu* et de *péché* faisaient frissonner le candide Jacques-Antoine. Carméla ne fut pas désobéie.

LE JEUNE APPRENTI — L'ATELIER

Après avoir appris à son fils les premiers éléments de son métier, Philippe Amuruso le plaça chez un maître cordonnier du voisinage, nommé Jean Ciavirella, justement renommé pour son habileté et en même temps excellent chrétien. Jacques-Antoine s'y acquit promptement l'estime de son patron et de ses compagnons de travail.

Dans l'atelier, au-dessus d'un étalage de chaussures, était fixée au mur une image coloriée représentant le Saint-Sacrement. Le jeune ouvrier la saluait chaque fois qu'il entrait. Quand on entendait les vêpres sonner à l'église voisine : « Allons, disait-il sans respect humain, voilà ces bons Pères Capucins qui vont chanter l'office, disons le chapelet. » Et sans cesser son travail, il commençait le chapelet à haute voix; les camarades répondaient. Le chapelet terminé, le jeune homme tombait à genoux en disant: « En l'honneur de la très sainte et très douloureuse passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Et l'on récitait un *Pater*, un *Ave* et un *Credo*.

Le travail de l'atelier terminé, le jeune ouvrier ne connaissait que deux rendez-vous: l'église et la maison paternelle. Jamais on ne le vit dans les réunions dissipées et dangereuses. A mesure qu'il grandissait, il s'adonnait à la piété avec plus de régularité et plus de ferveur, pour triompher des tentations de l'ennemi. A l'exemple de son père, il assistait à la messe chaque matin et communiait tous les dimanches.

Si par hasard, en l'absence du patron, un camarade d'atelier ou quelque acheteur se permettait une plaisanterie déplacée, un récit peu convenable, il en éprouvait une telle aversion et une telle tristesse, qu'on n'osait continuer en sa présence. S'il prévoyait quelque conversation de ce genre, il se bourrait les oreilles de coton pour ne point entendre.

AU COUVENT DES CAPUCINS — REFUS PERSÉVÉRANCE — RÉCEPTION

Jacques-Antoine était devenu un habile ouvrier et avait atteint sa dix-neuvième année, quand il perdit presque coup sur coup son bon père et sa pieuse mère; ce fut pour son cœur si tendre une immense douleur, mais il se soumit sans murmure à la volonté de Dieu.

Dès son enfance, il avait aspiré au bonheur de quitter les dangers du monde, pour travailler plus sûrement à son salut dans un couvent. Il crut le moment venu de réaliser son dessein, et alla supplier les Pères Capucins de le recevoir parmi eux en qualité de Frère convers. Par une permission de Dieu, cette faveur, dont il était pourtant si digne, lui fut refusée pendant huit ans! Loin de se décourager, le bon jeune homme, attribuant ce refus à son indignité, ne songea qu'à se mieux préparer: il s'efforçait de

pratiquer au milieu du monde les vertus du cloître et de devenir sans cesse plus pieux, plus pur, plus mortifié.

Enfin, au mois de mai 1743, le Provincial des Capucins étant venu visiter le couvent de Nicosie, Jacques-Antoine alla se jeter à ses pieds : « Mon Père, lui disait-il avec larmes, je veux sauver mon âme et aimer uniquement le bon Dieu. » Cette fois il fut accepté. Le jeune homme, au comble de la joie, alla prendre congé de son patron, et il lui demanda pardon, ainsi qu'aux ouvriers, des peines qu'il s'imaginait leur avoir causées. Ceux-ci, touchés jusqu'aux larmes, se recommandèrent à ses prières et n'oublièrent jamais leur saint camarade de travail.

Envoyé au couvent de Mistretta, Jacques-Antoine fut revêtu de l'habit des fils de saint François, le 10 octobre 1743, et prit le nom de Fr. Félix.

Il se fixa dès lors trois règles de conduite, dont il ne s'écarta jamais jusqu'à la fin de sa vie.

La première fut de détacher son cœur de toutes les choses terrestres, pour ne chercher que l'amour de Dieu et l'accomplissement de sa volonté. Pénitences, prières, travail, repos, même le boire et le manger, tout devint pour lui exercice d'amour de Dieu. Sa devise favorite était celle-ci : *Soit pour l'amour de Dieu.* Peines et joies, événements heureux ou malheureux, félicitations ou reproches, étaient accueillis par le même refrain.

La seconde fut de ne s'estimer en rien, de s'humilier en tout et d'aimer les humiliations.

La troisième, de se mortifier sans cesse pour devenir semblable à Jésus crucifié.

Pendant de longues années, il porta un petit caillou dans sa bouche pour se rappeler la règle du silence.

VERTUS HÉROÏQUES — LE DIRECTEUR SÉVÈRE

Renvoyé à Nicosie, après sa profession, Fr. Félix y remplit les fonctions de portier, d'infirmier, de quêteur, de jardinier, suivant que l'obéissance et la charité le demandaient. La volonté de son supérieur était pour lui l'indication de la volonté de Dieu. Jamais une observation, jamais une plainte. Sur l'appel de l'obéissance il serait allé dans les flammes; de fait il alla souvent jusqu'au miracle.

Il méditait assidûment les souffrances de Notre-Seigneur et les douleurs de Marie. Passionné pour les austérités, il était couvert d'instruments de pénitence qui le martyrisaient. Il se flagellait jusqu'au sang pour la conversion des pécheurs. Il ne dormait guère que deux heures par nuit, et passait le reste en adoration devant le Saint-Sacrement, à moins que le soin d'un malade ne réclamât sa présence. Il communiait presque tous les jours et servait le plus de messes qu'il pouvait. Mortifications et travail, il soumettait tout à l'approbation de l'obéissance.

La prière le délassait du travail; le travail le reposait de la prière; ou plutôt, sa vie tout entière fut une association continuelle de la prière et du travail.

Jamais on ne le vit errer inoccupé soit au jardin soit dans les cloîtres; jamais il ne perdait une minute; si l'obéissance ou la charité ne réclamaient de lui aucun service, on le trouvait invariablement devant le Saint-Sacrement ou dans la chapelle de la Sainte Vierge.

Il eut pendant plus de trente ans pour supérieur et directeur le P. Macaire, de Nicosie, religieux savant et pieux. Celui-ci devina promptement la voie héroïque dans laquelle Dieu voulait conduire le saint Frère convers. Et comme celui-ci lui demandait de le corriger sans ménagement, il le lui promit et tint parole. Malgré la grande affection qu'il avait pour ce Frère, il le traita toujours avec une extrême rigueur; jamais il ne manquait une occasion de l'humilier, de l'accabler de reproches ou de travail. Il ne l'appelait que Frère *Misère,* Frère *Propre à rien,* Frère *Mécontent. — Soit pour l'amour de Dieu :* Fr. Félix n'avait jamais d'autre réponse.

En 1777, une terrible épidémie ravage le bourg de Cérami, près de Nicosie. Une députation des habitants vient demander assistance aux Pères Capucins. Le P. Macaire appelle Fr. Félix : « Frère Mécontent, lui dit-il, la contagion sévit à Cérami; ces gens demandent vos services; allez-y, je vous bénis. Faites pour ces pauvres malades, tout ce que Dieu vous inspirera. — *Soit pour l'amour de Dieu ! Benedicite !* répond le Frère ; se mettant à genoux il reçoit la bénédiction de son supérieur et s'en va.

Dès qu'ils l'aperçoivent les habitants courent à lui, pleurant et criant. « Mes amis, dit Fr. Félix, pleurant avec eux, ce sont nos péchés qui attirent sur nous les fléaux. Repentez-vous sincèrement de vos offenses passées ; promettez de vivre désormais en vrais chrétiens ; puis espérez en la miséricorde infinie de Dieu et en l'intercession de la Vierge Immaculée. Avec la protection de cette bonne Mère, vous verrez que tout ira mieux. »

Cela dit, il leur distribue à tous de petites cédules, sur lesquelles on lisait : *Sainte Marie Immaculée, Mère de Dieu, priez pour nous !* Ensuite il se met à parcourir une à une toutes les maisons infectées par l'épidémie, encourageant les uns, consolant les autres, disposant ceux-là à recevoir les derniers sacrements et à bien mourir.

Pendant sept jours et sept nuits, consécutives sans prendre un moment de repos, cet intrépide héros de l'obéissance et de la charité se dépensa tout entier au service de ces pauvres gens. Mais alors, arrêtée par le dévouement et les prières du F. Félix, la contagion cessa ses ravages et disparut sans laisser de traces. Merveille encore plus remarquable : les âmes furent guéries non moins que les corps; on n'entendait plus parmi ces populations, ni blasphèmes, ni imprécations, ni chants licencieux; partout le spectacle de familles vraiment chrétiennes.

En rentrant au couvent, à la suite de cette glorieuse expédition, Félix apprend que le jeune Fr. François est mourant d'une pneumonie. « Je suis infirmier, répond-il, c'est mon affaire. » Il court à l'infirmerie et se met au service du moribond. Ses soins et ses prières furent plus efficaces que les remèdes : le lendemain de grand matin, le médecin vint voir le malade, et le trouva parfaitement guéri. Le bon docteur, tout hors de lui, se mit à crier dans les corridors : *Un miracle, un miracle du Fr. Félix !*

MERVEILLES SUR MERVEILLES

On connaît la passion des Italiens pour la loterie. En 1756, deux jeunes gens de Messine, après avoir follement dissipé leur fortune, espérèrent rétablir leurs affaires en jouant à la loterie. Mais ils voulaient jouer à coup sûr. Ils entendent parler du Fr. Félix, comme d'un saint qui faisait des miracles: « Voilà notre affaire, se disent-ils, allons consulter ce saint homme, il nous révèlera les numéros gagnants, et nous serons sûrs de réussir. » Ils vinrent à Nicosie et exposèrent leur requête au Fr. Félix : « Le

travail honnête et la confiance en Dieu, voilà pour un chrétien les vrais numéros gagnants, dit Fr. Félix. » Les Messinois ne se tinrent pas pour battus, ils ne cessaient pas leurs instances. « Revenez demain », répond le Frère.

Le lendemain, de grand matin, ils frappaient à la porte. « Suivez-moi, dit Félix. » Il les conduit dans le caveau où étaient ensevelis les religieux, et les mène devant le cadavre du P. Jean-Marie, mort soixante ans auparavant. Le cadavre était exposé dans une niche, debout, les mains croisées sur la poitrine. Sans autre préambule, Félix interpelle le mort: « P. Jean-Marie, est-ce la volonté de Dieu que je donne à ces jeunes gens des indications pour la loterie ? » — Les deux Messinois étaient tout yeux et tout oreilles. — Soudain, le cadavre étend ses bras desséchés, et agitant la tête, crie par trois fois : *Non, non, non!* Puis il reprend son immobilité première.

Un tigre enragé fondant à l'improviste sur les deux étrangers ne les eût pas effrayés davantage. Eperdus, ils s'enfuient sans regarder derrière eux, jusqu'à l'auberge où ils étaient descendus. Là, ils se trouvèrent mal, et le médecin dut les saigner pour éviter une congestion. Ce prodige fit grand bruit à Nicosie, et ralentit un peu l'ardeur pour les jeux de hasard.

Ainsi, pendant que Voltaire, du haut de sa fausse science, niait les miracles, un pauvre Frère capucin, qui savait à peine lire et ne s'estimait rien, faisait des miracles, des centaines de miracles ! C'était généralement l'obéissance ou la charité qui en étaient l'occasion. Il a guéri des multitudes de malades, il a changé de l'eau en vin, des pierres en pains, il a remis à neuf des vases brisés, porté de l'huile dans sa besace de toile, ramené des morts à la vie, opéré des conversions étonnantes, etc.

Le vice-roi de Sicile, passant par Nicosie, voulut le voir; il admira son incomparable modestie et son indifférence vis à vis des vanités humaines. Mais le P. Macaire rompit brusquement l'entretien : « *Fr. Mécontent*, dit-il à Félix, ces Messieurs ont grand soif; allez vite leur chercher de l'eau fraîche à la citerne du cloître. » Par suite d'un accident, il n'y avait alors ni seau, ni corde pour y puiser. « Tenez, dit le Père, en tendant au Frère une cordelette et un petit panier de roseau, voilà de quoi puiser, allez vite. — *Soit pour l'amour de Dieu*, répondit Félix. »

Quelques instants après, il revenait le panier plein d'eau. « Offrez à boire à l'assistance, dit le Père. » Félix obéit tranquillement; le vice-roi et sa suite pouvant à peine contenir leur émotion, burent successivement. Le panier ne laissa pas suinter une goutte, tant qu'il fut présenté par le Fr. Félix; mais un gentilhomme, l'ayant voulu prendre entre ses mains, l'eau, en un clin d'œil, ruissela par toutes les fissures. Le panier demeura vide entre les mains du gentilhomme désappointé.

« Voilà le bouquet, s'écria le P. Macaire, il ne nous manquait plus que cela ! Nous n'avions qu'une belle chambre, et il faut, *Fr. Mécontent*, que vous veniez la salir en éclaboussant ces nobles visiteurs ! Retournez vite à vos emplois, vous nous épargnerez le désagrément de vos perpétuelles maladresses. — *Soit pour l'amour de Dieu !* » répond doucement le Fr. Félix. Et il s'en va, calme comme il était venu.

Bientôt, dans la haute société sicilienne, il ne fut plus question que des vertus admirables et de la vie prodigieuse du *saint Frère capucin* de Nicosie.

Un riche propriétaire, à qui le P. Macaire demandait un jour l'aumône d'un peu de viande, lui répondit : « Je vous donnerai tout un bœuf si Fr. Félix veut aller le prendre. Il est tellement sauvage que ni homme, ni animal ne peut en approcher. Il vit tout seul dans un taillis. Il me faudra l'abattre à coups de fusil. » Le P. Macaire dit au Fr. Félix : « *Fr. Mécontent*, vous avez entendu. Voulez-vous aller prendre cet animal ? — Mon Père, répond simplement le Frère, j'irai si vous me dites d'y aller. — Eh bien, allez. — *Benedicite*, reprend Félix. » Il reçoit la bénédiction du Père et s'en va dans la montagne à la recherche de la bergerie.

Là, il demande où est le bœuf, et, malgré les supplications effrayées des bergers, il va droit au-devant du terrible animal. A la vue de l'étranger, celui-ci se précipite vers lui en mugissant avec fureur : « Qu'as-tu donc, créature de Dieu, lui dit doucement Fr. Félix, qu'as-tu donc ? Allons, suis-moi. » A ces mots, le bœuf baisse la tête, s'approche paisiblement; le Frère lui attache à la corne l'extrémité de sa corde, et l'animal redouté le suit, doux comme un agneau. Les bergers étaient muets d'admiration. Le bon Frère conduisit tranquillement sa conquête jusqu'à Nicosie.

Au milieu de tous ces prodiges, Félix restait dans une telle humilité et une telle simplicité, qu'il venait parfois se jeter aux pieds de son supérieur pour lui demander en grâce de ne pas le chasser du couvent à cause de ses défauts, mais de l'y supporter par charité.

O humilité, que tu es aimée de Dieu !

L'influence du pauvre Frère était grande à Nicosie; il était le père des pauvres, le consolateur des affligés, l'apôtre des petits enfants.

Un jour, le P. Thomas et le Fr. Félix, traversant une rue, entendent des gémissements et des pleurs sortir d'une maison. Sur l'ordre du Père, Félix entre, ressuscite un petit enfant qui venait de mourir et le rend à sa famille.

Il faut lire, dans son historien, comment Fr. Félix chassa un démon qui s'était introduit dans une ferme sous la forme d'un domestique, pour faire perdre aux bergers l'amour de la prière et de la vertu.

Le bon Frère travaillait de ses mains un petit jardin pharmaceutique, où il cultivait les plantes médicinales nécessaires à son infirmerie et aux besoins des pauvres; c'est là qu'il bêchait encore, âgé de soixante-douze ans, trois jours avant sa mort. Mais la fièvre trahit son courage, et il tomba sur le sol. On l'emporta dans sa cellule, et le 31 mai 1787, après avoir reçu les derniers sacrements, il demanda à son supérieur la permission de mourir. Le P. Macaire refusa. *Que la volonté de Dieu soit faite*, répondit Félix. Trois heures après, le médecin étant revenu l'examiner, il avait toute sa connaissance, mais le corps était froid, il ne respirait plus, le cœur ne battait plus. Le docteur court vers le supérieur : « Mon Père, dit-il, Fr. Félix est certainement mort depuis trois heures au moins, et cependant son âme est encore en lui, je n'y comprends rien ! » Alors le P. Macaire bénit son fils spirituel et lui permit de mourir, et le Frère mourut.

Ce fut un deuil général à Nicosie, mais on se consola en voyant les miracles qui avaient illustré la vie du serviteur de Dieu, continuer à son tombeau.

« Les hommes doux et humbles de cœur, a dit Léon XIII en le béatifiant, sont grandement chers à ce Dieu tout-puissant, *dont les prédilections sont pour ceux qui marchent dans la simplicité.* »

NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE DE SAINT-BRIEUC

Fête le 31 mai.

L'étranger qui s'attarde le soir du 31 mai dans le chef-lieu du département des Côtes-du-Nord n'est pas légèrement intrigué par l'animation inaccoutumée qui y règne. Mais, s'il a le sentiment de la piété chrétienne, il n'est pas longtemps à reconnaître que la bonne ville de Saint-Brieuc s'apprête à célébrer sa Reine et sa patronne.

Partout, en effet, flottent des oriflammes et des étendards aux couleurs de Marie; partout apparaissent des emblèmes en son honneur. La nuit venue, chaque demeure s'illumine soudain: ici, un cordon lumineux de gaz retrace la salutation à la Vierge; là, une rampe brillante de lumière électrique forme comme un arc triomphal à l'auguste Reine de la cité.

Pendant ce temps, une multitude de pieux pèlerins sillonne les rues, se dirigeant vers une gracieuse chapelle dont la flèche embrasée apparaît au loin comme un phare d'espérance. Enfin, le joyeux carillon des cloches annonce à toute la ville que l'heure du triomphe a sonné. Le cortège se met en marche, au chant varié des cantiques, que répètent avec enthousiasme plusieurs milliers de fidèles.

Après un défilé qui ne dure guère moins de deux heures, la procession arrive sur une immense place, au milieu de laquelle se dresse un reposoir gothique, merveilleusement éclairé au gaz. Tout à coup, les chants cessent; dans cette foule de 15 à 20 000 âmes, on n'entend plus un murmure: tous écoutent, avec une religieuse attention, la parole enthousiaste d'un ministre de Jésus-Christ. Qu'il est beau, qu'il est saisissant le spectacle de tout un peuple se courbant silencieux sous la main du Pontife qui le bénit! Il est onze heures: la procession rentre dans le sanctuaire d'où elle est partie. Les chants, les prières se prolongent bien avant dans la nuit, et le matin, édifiés et ravis, les pieux pèlerins se retirent, après avoir éprouvé une fois de plus que l'on n'invoque jamais en vain Notre-Dame d'Espérance.

Vierge couronnée le 30 juillet 1865.

ORIGINE — CHAPELLE SAINT-PIERRE

Notre-Dame d'Espérance est d'origine relativement récente; comme Notre-Dame des Victoires, c'est une fleur céleste éclose au milieu de ce siècle. Néanmoins, de temps immémorial, l'endroit occupé actuellement par le sanctuaire de Notre-Dame fut un lieu consacré à la prière. Le premier oratoire qui y fut construit était dédié à l'apôtre saint Pierre. La date de sa fondation est inconnue, mais il est certain qu'au XIVe siècle, il avait déjà une certaine importance, puisque, dès 1364, il était question de sa reconstruction, et qu'on lui donnait officiellement le titre d'église.

Au XVe siècle, un seigneur de la Coste, nommé Pierre Dolo, à la suite d'un vœu qu'il avait fait dans une grave maladie, fit rebâtir, sur un plan plus étendu, l'oratoire primitif. Environ deux siècles après, en 1717, la Congrégation des marchands et artisans de la ville, qui venait de s'établir dans la chapelle de Notre-Dame de la Fontaine, acheta l'emplacement de l'oratoire Saint-Pierre, pour y faire construire une chapelle plus vaste, qui fut dédiée à l'Immaculée Conception. A partir de ce moment, Marie fut vraiment maîtresse de ce coin de terre privi-

légié; chaque dimanche, en effet, les congréganistes se réunissaient dans leur chapelle, pour chanter les louanges de la Très Sainte Vierge.

Dans son nouvel abri, la Congrégation devint de plus en plus prospère, et elle ne comptait pas moins de 250 membres, quand la Révolution éclata. Les congréganistes furent violemment expulsés au nom de la liberté, et leur chapelle devint un magasin de farine. Bientôt cependant, le 24 fructidor de l'an IV (9 septembre 1796), la nation la vendait à l'un des plus fervents congréganistes, jaloux de garder, pour des temps meilleurs, ce petit sanctuaire où il avait prié avec des confrères proscrits. Ce congréganiste était Louis Prud'homme, qui fut dans la suite maire de Saint-Brieuc et député à l'Assemblée législative. Une année s'était à peine écoulée, qu'une ombre de tolérance religieuse apparut, et le nouvel acquéreur eut la joie de rouvrir le premier, à Saint-Brieuc, un temple catholique, où l'on pût célébrer les Saints Mystères. Fermée à deux autres reprises, par ordre de l'Etat, la chapelle ne fut définitivement rendue au culte qu'en 1816.

Les Annales de cette époque font mention d'un fait qui ne peut être omis : C'est dans cette chapelle que, le 20 décembre 1806, l'abbé Hyacinthe de Quélen, mort archevêque de Paris, reçut les Ordres mineurs et le sous-diaconat, des mains de Mgr Cafarelli. Marie voulait que le pieux prélat, qui devait plus tard ériger la Confrérie de Notre-Dame des Victoires, se consacrât à Dieu dans le lieu même où devait s'établir une archiconfrérie du même genre.

Cependant, M. Louis Prud'homme resta propriétaire de la chapelle où la Congrégation se réunit de nouveau. Au retour de la paix, il avait voulu la céder à l'évêque; force lui fut faite par les circonstances de garder son trésor. Il était dans les desseins de la divine Providence de laisser à cette famille privilégiée le sanctuaire qui devait faire sa gloire. En effet, au mois de mars 1837, M. l'abbé Paul-Marie Prud'homme, petit-fils de l'acquéreur du 24 fructidor, était nommé, par Mgr Le Groing La Romagère, directeur de la Congrégation des hommes.

A peine entré dans sa nouvelle charge, le jeune directeur se mit vaillamment à l'œuvre. Dès l'année 1838, il inaugura à Saint-Brieuc les exercices publics du mois de Marie, et organisa pour la clôture une procession solennelle aux flambeaux. Sous son impulsion, la chapelle de l'Immaculée Conception devint un rendez-vous pour les pieux fidèles. On y venait en foule, surtout durant le mois de Marie, on y faisait des vœux « à la bonne Vierge de Saint-Pierre », comme on disait, et de nombreux malades recouvraient la santé, grâce aux prières qu'on adressait pour eux au cours des exercices du mois de mai.

FONDATION DE NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE

Dans les derniers jours de 1847, un enfant de 7 ans, appartenant à l'une des premières familles de la ville, tomba dangereusement malade. Encouragés par les nombreuses grâces obtenues à la chapelle de l'Immaculée Conception, ses parents, inquiets, y vinrent demander sa guérison. Les ressources de l'art étaient devenues inutiles; les forces de l'enfant étaient épuisées; depuis plusieurs jours, il avait perdu la parole et la connaissance, et sa pauvre mère, abattue par la douleur, était réduite à ne plus pouvoir lui rendre les derniers soins. Un jour, la fin semblait imminente, tout espoir s'évanouissait; l'une des sœurs du petit moribond s'agenouille au pied de son lit, et dans l'élan de sa foi : « Ma bonne Vierge de Saint-Pierre, dit-elle, si vous conservez la vie à mon frère, je ne serai point ingrate, ni moi, ni ma sœur, ni aucun des miens. »

Une autre promesse avait été faite par l'abbé Prud'homme lui-même qui, ami de la famille affligée, s'unissait à ses supplications en faveur du malade : « O Marie! disait-il, je n'ai plus rien à vous offrir : mon cœur, vous l'avez; des biens, je n'en ai pas, ou si j'en ai, ils sont vôtres. Accordez la guérison que tant d'âmes pieuses vous demandent et tous mes efforts tendront à vous faire honorer comme Notre-Dame d'Espérance, car, une fois de plus, vous aurez prouvé qu'ici on ne vous invoque jamais en vain. »

En faisant cette promesse, M. Prud'homme suivait sans doute une inspiration du ciel, car il ignorait alors que la Sainte Vierge fût quelque part invoquée sous ce doux vocable. Malgré l'anéantissement prolongé des forces de l'enfant, la confiance ne fléchit point, et la guérison obtenue manifesta hautement la protection de Marie. Une convalescence, étonnante par sa rapidité, mit bientôt le petit malade en état de venir lui-même témoigner sa reconnaissance à celle qui l'avait sauvé.

La veille de ce jour, le 1er février 1848, M. l'abbé Prud'homme, fidèle à sa promesse, inscrivit, sur le socle de la statue de la Sainte Vierge, le nom béni de Notre-Dame d'Espérance.

ÉTABLISSEMENT DE L'ARCHICONFRÉRIE POUR LE SALUT DE LA FRANCE

A la suite des événements de février 1848, qui portèrent partout l'inquiétude et la crainte, les fidèles de Saint-Brieuc affluèrent chaque jour à la chapelle de l'Immaculée Conception, pour recommander l'avenir du pays à celle qui justifiait si bien parmi eux son titre de Notre-Dame d'Espérance. Plus que jamais, son sanctuaire devint un but de pèlerinage; des neuvaines de messes et de prières s'y succédèrent pendant plusieurs semaines; les communions doublèrent, la ferveur devint de plus en plus grande. C'est alors que le chanoine Prud'homme songea à donner à ces neuvaines un caractère de permanence en établissant une association de prières pour le salut de la France sous l'invocation de Notre-Dame d'Espérance.

Frappées de l'à-propos de l'œuvre naissante, plusieurs personnes de marque s'associèrent au petit groupe formé depuis quelques jours. Mgr le Mée, qui occupait alors le siège de Saint-Brieuc, appréciant le bien que pouvaient faire ces pieuses réunions, érigea canoniquement l'association et s'inscrivit en tête du registre, le 25 mars 1848. Dès le mois suivant, l'abbé Prud'homme, sur le conseil de son évêque, adressa à Rome une humble requête pour solliciter des indulgences en faveur de la nouvelle association. Quelle ne fut pas la surprise, ou, pour mieux dire, la joie de ces deux serviteurs de Marie en recevant de Pie IX, le 8 août 1848, l'érection canonique de l'association en archiconfrérie!

En quelques mois, le nombre des associés s'éleva au chiffre inouï de 30 000. Grâce aux encouragements de Pie IX et de l'épiscopat français qui était unanime à applaudir à la fondation et à la prospérité de l'œuvre, l'archiconfrérie compta,

avant la fin de l'année 1850, plus de 100 000 associés et près de cent paroisses affiliées.

Les bases étaient posées; l'œuvre était commencée : Marie l'avait préparée durant plus d'un siècle.

RECONSTRUCTION DE LA CHAPELLE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Cependant, la chapelle de l'Immaculée Conception était délabrée et menaçait ruine : il fallait un sanctuaire plus digne de la foi et de la piété toujours croissantes des pèlerins. Bien que n'ayant pas les ressources nécessaires, l'abbé Prud'homme entreprit la reconstruction de la chapelle sur un plan beaucoup plus vaste dont il fut lui-même l'architecte, et en moins d'un an et demi, grâce aux aumônes qui abondaient de toutes les parties de la France, s'éleva, sur l'emplacement de l'oratoire de l'Immaculée Conception, l'élégante chapelle qui, à juste titre, fait l'orgueil de la cité briochine.

Placé sur un point culminant, comme presque toutes les chapelles de pèlerinage, le sanctuaire de Notre-Dame d'Espérance attire le regard de tout étranger qui suit la voie ferrée. Une gracieuse flèche de 37 mètres d'élévation porte dans la nue l'image vénérée de Marie qui, de ses bras étendus, protège la ville placée à ses pieds. L'édifice lui-même affecte la forme d'un carré long que termine une abside polygonale où sept chapelles latérales rayonnent autour du chœur.

Les vitraux peints qui retracent les principales scènes évangéliques et les pieuses légendes des pèlerinages bretons, répandent à l'intérieur une demi-obscurité propice à la piété. La chaire monumentale en chêne sculpté et le maître-autel, posé en 1886, sont dignes d'admiration. Mais ce qui frappe surtout en entrant dans ce sanctuaire, c'est le recueillement qui y règne.

A voir la ferveur de tous ceux qui y viennent prier, on sent combien grande est la confiance des Briochins pour leur Mère vénérée. Aussi, beaucoup de leurs œuvres s'abritent-elles à l'ombre de son sanctuaire : les enfants de saint François et de Notre-Dame du Carmel, les Mères Chrétiennes, les sociétaires du Cercle catholique s'ajoutent aux innombrables associés de l'archiconfrérie et aux congréganistes de l'Immaculée Conception pour former une garde d'honneur à Notre-Dame d'Espérance.

Toute l'année, mais principalement durant l'été, la chapelle est visitée par de pieux pèlerins venus pour remercier Notre-Dame ou implorer son puissant secours. Le 31 mai, jour du grand pèlerinage, les étrangers affluent pour assister à la *Procession des vœux*. Le 30 juillet, anniversaire du couronnement et les 8 jours suivants, toutes les communautés de la ville et des environs viennent se mettre sous la protection de Notre-Dame d'Espérance; c'est aussi à ses pieds que, chaque année, des centaines de pèlerins se donnent rendez-vous pour voler en foule aux grottes de Massabielle, si chères aux Bretons. Depuis la fondation de l'archiconfrérie, deux cardinaux et près de cinquante archevêques et évêques ont célébré les saints mystères sur l'autel de Notre-Dame. Enfin, le maréchal de Mac-Mahon, lors de son voyage en Bretagne, tint à visiter le sanctuaire de Notre-Dame d'Espérance.

PIE IX ET NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE

La chapelle achevée, le fondateur de l'archiconfrérie n'eut plus qu'un désir : celui de voir Pie IX, le glorieux pontife, qui montrait tant d'affection pour son œuvre. Il partit donc pour Rome dans le courant de décembre 1862. Admis à trois audiences privées, M. Prud'homme rendit compte au chef suprême de l'Eglise de la prospérité toujours croissante de l'archiconfrérie. Pie IX, qui, dès le premier instant, avait reconnu l'utilité et l'opportunité de cette pieuse association, encouragea le directeur à l'étendre, non seulement en France, mais aussi à l'étranger. Il décréta ensuite que, tout en priant d'une manière spéciale pour la France, les associés demanderaient au ciel la paix pour tout l'univers catholique. Puis il ouvrit de nouveau les précieux trésors des indulgences et en dota magnifiquement l'archiconfrérie. Aussi, est-il peu d'œuvres qui, sur ce point, soient plus riches que cette association : chaque membre inscrit, qui, d'ailleurs, récite fidèlement les prières prescrites, peut gagner par an plus de 40 indulgences plénières, sans parler d'innombrables indulgences partielles. Il attacha aussi une indulgence plénière perpétuelle à la visite du sanctuaire, berceau et siège de l'œuvre, et délivra à M. Prud'homme un bref décernant la couronne d'or à la statue de Notre-Dame d'Espérance. De plus, il s'inscrivit avec tout le Sacré Collège sur les registres de l'archiconfrérie et fit don au fondateur du corps d'un saint martyr qui venait d'être retrouvé dans les catacombes.

Enfin, il voulut que Notre-Dame d'Espérance eût sa chapelle à Rome. Un autel lui fut donc érigé dans la chapelle des Capucins, qui se firent les propagateurs de l'œuvre en Italie. En 1863, le cardinal Patrizi, qui remplissait, au nom du pape, les fonctions épiscopales dans la Ville Eternelle, engagea les fidèles à s'enrôler sous la bannière de Notre-Dame d'Espérance; en peu de temps, plus de dix mille Romains avaient répondu à cet appel.

LE COURONNEMENT — APPARITION DE PONTMAIN LES NOCES D'ARGENT

Ce fut le dimanche 30 juillet 1865 que la statue de Notre-Dame d'Espérance reçut les honneurs insignes du couronnement. Près de 40 000 pèlerins assistèrent à cette imposante cérémonie que rehaussèrent de l'éclat de leur présence quatre évêques et un archevêque. Mgr Plantier, évêque de Nimes, y prononça un discours remarquable. Pendant 8 jours, les pèlerinages continuèrent et témoignèrent de la confiance du peuple breton pour son aimable protectrice.

La statue de Notre-Dame d'Espérance se fait remarquer par son symbolisme vraiment touchant. Marie se présente à nous avec les prérogatives et les privilèges de la maternité divine, avec son Immaculée Conception, ses douleurs et son amour. De son pied virginal, elle écrase le serpent qui est encore enroulé au pied de l'arbre sur lequel il s'était placé pour tenter la première Eve. La racine de Jessé porte le fruit de bénédiction, Jésus enfant, qui, d'une main, présente l'ancre, emblème de l'espérance, et de l'autre montre le cœur de sa Mère, source intarissable d'amour. Ce cœur, percé de sept glaives, est un appel aux âmes affligées. Ses traits, empreints de la plus maternelle bonté, semblent appeler les fidèles et leur dire : « Mon fils m'a donnée à vous pour être votre Mère et votre Espérance; venez, je serai toujours l'une et l'autre. »

Le fondateur de l'archiconfrérie était au comble du bonheur : il voyait son œuvre affermie, sanctionnée par la plus haute autorité qui soit sur terre : c'était plus qu'il n'avait espéré. Toutefois,

avant de lui laisser chanter son *Nunc dimittis*, Marie, qu'il avait si bien servie, voulut elle-même lui donner une preuve irrécusable de sa satisfaction, en même temps qu'une nouvelle consécration de l'œuvre entreprise par lui :

C'était à la fin de la guerre franco-allemande. L'ennemi occupait Paris et Le Mans et menaçait la Bretagne. La frayeur était grande. Le chanoine Prud'homme, avec quelques associés de Saint-Brieuc, proposa à Mgr David de s'engager par vœu à offrir une bannière à Notre-Dame d'Espérance, au nom de la Bretagne, si l'ennemi respectait ses frontières. Or, au jour et à l'heure où ce vœu était prononcé dans le sanctuaire de Notre-Dame d'Espérance, la Très Sainte Vierge apparaissait à Pontmain, sur les confins du Maine et de la Bretagne. Chose plus merveilleuse encore! le visage de Marie qui, jusqu'alors, était voilé de tristesse, s'illumina soudain et devint souriant au chant du cantique : « Mère de l'Espérance », qui avait été composé pour l'archiconfrérie par M. Prud'homme lui-même.

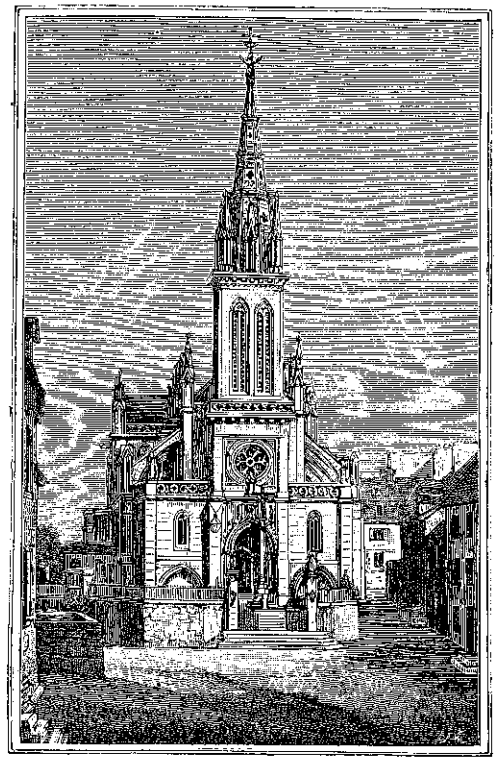
L'année 1873 amenait le 25e anniversaire de la fondation de Notre-Dame d'Espérance. A cette occasion et aussi en actions de grâces des encouragements célestes reçus à Pontmain, Mgr David organisa un grand pèlerinage qui ne réunit pas moins de 30 000 personnes. Ce fut l'une des dernières joies du pieux fondateur. Toutefois, en 1877, il eut encore la consolation de revoir le Père commun des fidèles. Comme en 1862, Pie IX le reçut avec une grande bonté.

L'auguste Pontife accorda au sanctuaire de Notre-Dame d'Espérance l'affiliation à la basilique de Lorette et le privilège des sept autels, et, comme la première fois, M. Prud'homme rentra en France chargé de dons et de faveurs.

Une douloureuse maladie vint bientôt le mettre au repos, et, après de pénibles souffrances supportées vaillamment pendant plus de deux ans, il remit son âme à Dieu, suivant ses prévisions, le 1er février 1882, anniversaire du jour où il avait gravé sur le socle de la statue de Marie ce titre : Notre-Dame d'Espérance.

« Heureuse coïncidence, s'écriait Mgr David. » N'est-ce pas là une marque de la bonté de » Marie? N'est-ce pas la Mère de miséricorde qui, » au dernier moment, en cet anniversaire sacré, » s'est montrée à son âme, en lui disant : Je suis » Notre-Dame d'Espérance. L'heure est venue : » Bon et fidèle serviteur qui m'as donné ton cœur, » ta vie, viens au séjour de l'éternelle joie, la » joie même du Seigneur. » (*Oraison funèbre.*)

C'est cette dernière pensée qui a inspiré l'auteur du tombeau du fondateur, qui se trouve derrière le trône de la Sainte Vierge. A demi étendu sur sa couche, le chanoine Prud'homme, les yeux levés vers Notre-Dame qui lui apparaît dans les nues, lui présente d'une main la chapelle qu'il lui a élevée et de l'autre le manuel de l'archiconfrérie dont il est l'auteur et qui a reçu l'approbation d'un grand nombre d'évêques.



Sanctuaire de Notre-Dame d'Espérance, berceau et siège de l'Archiconfrérie pour le salut de la France.

Les œuvres du pieux fondateur lui ont survécu. Notre-Dame d'Espérance continue à être invoquée journellement par des milliers de fidèles qui se font suppliants pour l'Eglise et la France. Les conditions d'admission dans l'archiconfrérie sont l'inscription sur les registres de l'œuvre, et la récitation, le matin, du *Salve Regina* et, le soir, du *Sub tuum*, ou, pour les personnes empêchées, du *Pater* le matin, et le soir de l'*Ave Maria*. Les avantages sont, outre les nombreuses indulgences plénières et partielles, la participation à une *messe quotidienne* dite à l'intention des associés vivants et défunts sur l'autel de Notre-Dame d'Espérance et la réception d'une image pour toute personne qui fait une aumône d'au moins trente-cinq centimes (1).

Comme son vénéré prédécesseur, Léon XIII a témoigné à plusieurs reprises de sa sympathie pour l'archiconfrérie. En 1880, sur la demande de Mgr David, il a concédé au diocèse de Saint-Brieuc la célébration de l'office de Notre-Dame d'Espérance le 31 mai de chaque année. A l'exemple de Pie IX, il a placé toute sa confiance en Marie; aussi ne cesse-t-il de recommander la dévotion à cette bonne Mère, par qui nous viendra le salut. Que tous les catholiques se groupent donc sous sa bannière; qu'ils l'invoquent sous le titre si consolant qui la fit sourire à Pontmain et ils ne tarderont pas à éprouver que l'on n'invoque jamais en vain Notre-Dame d'Espérance.

(1) S'adresser au Directeur de l'archiconfrérie à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).

NOTRE-DAME DE SALUT

La statue de Notre-Dame de Salut, dessinée par M. Imlé.

Sur la porte souterraine de la Sainte-Chapelle, saint Louis avait placé la statue de la Mère de Dieu. Souvent le roi, devant tout son peuple, les docteurs de l'Université de Paris, avec leurs écoliers, aimaient à prier devant cette porte, gardée par l'image de Marie. La sainteté, la science et la parole, trouvaient leur salutaire patronne en Celle qui sait à propos parler ou se taire, prier ou pleurer.

D'après la tradition, recueillie par Luc Wading (*Annales*, années 1304-1308), Duns Scott était l'un des dévots de cette Patronne du docte parler.

Un jour, c'était en 1304, le « docteur subtil » s'agenouilla devant elle; il prolongea même sa prière, car la circonstance était grave. Il devait, ce jour-là, soutenir la doctrine de l'Immaculée Conception, que le Pape, dit-on, l'avait chargé de prêcher.

Une grande lutte s'élevait alors entre les théologiens, lutte qui devait aboutir à la parole infaillible de Pie IX, en 1854. Ce combat de plusieurs siècles, qui allait avoir Paris pour principal théâtre, est un fait immense de l'histoire du culte de la Sainte Vierge au milieu du monde.

Le triomphe de Scott dépassa ses espérances; les docteurs s'engagèrent par serment à enseigner la croyance à l'Immaculée Conception, et ce serment fut désormais obligatoire à la Sorbonne.

Le défenseur du privilège de Marie vint alors se prosterner à nouveau devant la statue aimée : il pria longtemps; et, quand il se releva, ô merveille! le visage de Marie s'abaissait vers lui, avec ce sourire qui demeura fixé sur le granit.

Les sceptiques du XVIII^e^ siècle enlevèrent ses pèlerins à la Vierge miraculeuse qui sourit, avant que les iconoclastes de la Révolution, fils de ces philosophes, vinssent lui enlever son piédestal d'honneur. Les furieux de 1793 s'attaquèrent à la Vierge souriante. Elle tomba.

Pourquoi eût-elle usé de sa puissance pour demeurer, puisqu'on ne la priait plus?

Elle tomba donc et disparut.

Où se réfugia-t-elle?

On la retrouva, vers 1855, chez un marchand d'antiquités, au milieu de débris de toutes sortes tombés des niches de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle.

La taille, le modèle de la statue répondaient à la place jadis occupée et alors vide, au style enfin de la chapelle, « bijou de saint Louis. »

Cette conviction se fit peu à peu, et l'on n'a pas tout d'abord obtenu la certitude. Le moine qui l'acheta pour quelques centaines de francs, le R. P. Tissot, un des premiers compagnons du T. R. P. d'Alzon, ignorait lui-même son trésor.

Il plaça la statue au collège des Augustins de l'Assomption de Clichy-la-Garenne, pensant que ce sourire d'une Mère rendrait meilleurs les jeunes chrétiens qu'on y instruisait.

Marie souriait donc d'abord aux récréations des enfants, jusqu'au jour où un boulevard traversa le collège et le détruisit.

La vieille Madone n'était venue là qu'en attendant. Elle frayait elle-même son chemin. Elle arriva aux portes d'un couvent où on élève des jeunes filles. Elle réclamait un abri; et la Vierge au doux sourire fut, pour un temps, reçue au cloître de l'Assomption, à Auteuil.

Cette seconde retraite préparait à l'image miraculeuse de plus hautes destinées. Mais il lui fallait un nouveau calvaire avant de reprendre son essor. La Commune survint, et le beau cloître fut transpercé d'obus; les journaux illustrés représentèrent le couvent d'Auteuil comme l'endroit le plus atteint par les projectiles de Versailles.

Une protection spéciale sembla couvrir la maison au milieu de ces terribles engins; mais lorsque les communeux eurent fait les religieuses prisonnières, et remplacé la prière par l'orgie, lorsque ce même cloître eut vu l'un des hommes de la garnison agoniser dans l'ivresse, tandis que ses compagnons, arrosant d'eau-de-vie ses lèvres mourantes, parodiaient autour de lui une cérémonie funèbre, le démon fut déchaîné, et un vrai malheur eut lieu.

Un furieux s'arma d'un marteau et mutila ce visage qui gardait ce sourire où la tradition voulait voir le miracle de Marie.....

Nous revîmes bientôt après ces lieux couverts de sang. Çà et là, des communeux blessés demandaient l'absolution. C'était le jour de la rentrée de l'armée de Versailles, ils avaient grand besoin du sourire de la Miséricorde : « Nous avons été entraînés, disaient-ils, et nous n'étions pas nés pour ce métier de pillards. »

*
* *

Au pied de cette statue, à demi brisée par la main d'un forcené en délire, une pensée germa au cœur de quelques religieux : « Puisqu'on fait tant pour entraîner le peuple à sa perdition, travaillons à le sauver! » Et sans autre arme que ce nom, qui fut invoqué soudain : « Notre-Dame de Salut, aidez-nous! » on commença.

L'Association de Notre-Dame de Salut se constitua donc avec ce seul plan : courir au secours des ouvriers, les racheter, comme jadis les religieux de la Merci s'engageaient à tirer les chrétiens des côtes de Barbarie et les rendaient à l'Eglise et à leur famille.

La statue restaurée a repris, grâce à un sculpteur habile, quelque chose de son sourire d'autrefois, mais non son expression céleste.

Elle eut son sanctuaire et c'est là qu'une association va naître et se développer sous le titre de Notre-Dame de Salut.

La bénédiction du Souverain Pontife, sans laquelle rien ne prospère longtemps ici-bas, descendit abondante sur le berceau de l'œuvre.

Dès la première année, plus de soixante-quinze évêques l'approuvèrent et en confièrent la direction dans leur diocèse à leurs prêtres les plus zélés. Tombant sur ce berceau, les bénédictions de l'Eglise y furent si efficaces que l'enfant se sentit soudain grandir.

Il brisa une enceinte trop étroite, n'aspirant à rien moins qu'à payer la rançon de la France par l'Association de Notre-Dame de Salut et les prières publiques qu'elle suscita partout.

Merveilleusement bénie dans ses premiers essais, Notre-Dame de Salut fut inspirée d'étendre encore son action. En 1872, elle partit en pèlerinage et s'orienta vers La Salette. C'est là que Marie a pleuré pour la France. Ne convenait-il pas à cette fille d'aller tout d'abord essuyer les larmes de sa Mère ou d'aller pleurer avec elle?

N'oublions pas de dire que la Compagnie du chemin de fer avait refusé d'abord ce train pour La Salette. Quand enfin elle l'accorda, d'assez mauvaise grâce, elle exigea des directeurs un cautionnement de 38 000 francs qui devaient être perdus en cas de non réussite. La Compagnie avoua depuis qu'elle n'avait jamais cru le succès possible.

Les directeurs firent un acte de foi, empruntèrent les 38 000 francs et partirent. On sait ce qu'il advint.

Les amis de Grenoble, les voituriers eux-mêmes avaient déclaré qu'on ne pouvait conduire sur la montagne plus de trois ou quatre centaines de pèlerins à la fois. Ceux-ci furent huit mille. Les missionnaires de La Salette sont encore surpris de ce qui fut accompli dans cette semaine.

L'enfer entra en si grande colère, qu'il fit, à Grenoble, jeter des pierres aux pèlerins. Les pèlerinages étaient dès lors fondés pour toujours : ils venaient de recevoir le baptême de sang.

Ce fut le premier grand pèlerinage, préludant aux magnifiques démonstrations de foi, gloires inattendues de la fin de ce siècle. Cette œuvre seule eût justifié le titre donné à Notre-Dame de Salut.

Désormais, ces pèlerins vont faire trembler sous leurs pas tous les chemins plus ou moins oubliés des sanctuaires de France. L'année suivante reçut, en effet, le nom d'*Année des pèlerinages*, tant ils furent fervents et nombreux.

Inscrivant sur sa bannière le titre de *Pèlerinage national*, Notre-Dame de Salut les conduira à Chartres, à Pontmain, à Roc-Amadour, à Sainte-Anne d'Auray, à Poitiers, à Paray-le-Monial, à Tours, au Mont-Saint-Michel et à Lourdes.

En ce dernier lieu surtout, devant la grotte miraculeuse, en face des foules émerveillées, Notre-Dame de Salut s'affirmera la maîtresse de la vie et de la mort. Des trains de malades, hôpitaux ambulants, y porteront, sur les rails étonnés, des milliers de pauvres. Toutes les infirmités, attirées par la confiance, se donneront rendez-vous, et toutes seront guéries, soutenues par une prière comme on n'en avait pas entendu de plus vibrante, sans doute, depuis les jours du Sauveur.

Notre-Dame de Salut part pour Rome. La France elle-même ne suffit plus. Elle va solliciter de ces lèvres qui ont béni ses débuts une parole lumineuse qui lui fasse éviter les faux pas. Elle trouva plus encore qu'elle n'espérait. Après avoir conçu le projet à La Salette, c'est à Rome que les directeurs se décidèrent à recommencer les croisades. Elle fréta deux navires et traversa la Méditerranée. Les juifs, les musulmans et les grecs, stupéfaits, la virent revenir douze fois, et la douzième fois c'était pour le Congrès eucharistique.

Alors Notre-Dame de Salut eut son navire à elle, la nef du *Salut* avec une belle chapelle fixe, et après avoir conduit encore plusieurs fois les pèlerins de la Pénitence à la crèche et au tombeau de Jésus-Christ, elle a été choisie mystérieusement pour porter nos soldats à Madagascar.....

***

Notre-Dame de Salut a inspiré ces audaces, elle a réalisé toutes ces folies.

Notre-Dame de Salut, pour mieux atteindre l'ouvrier et répondre aux exigences de ce temps, s'est créé un journal. Le *Pèlerin* est né d'un de ses sourires. Peu après, un de ses regards a enfanté *La Croix*.

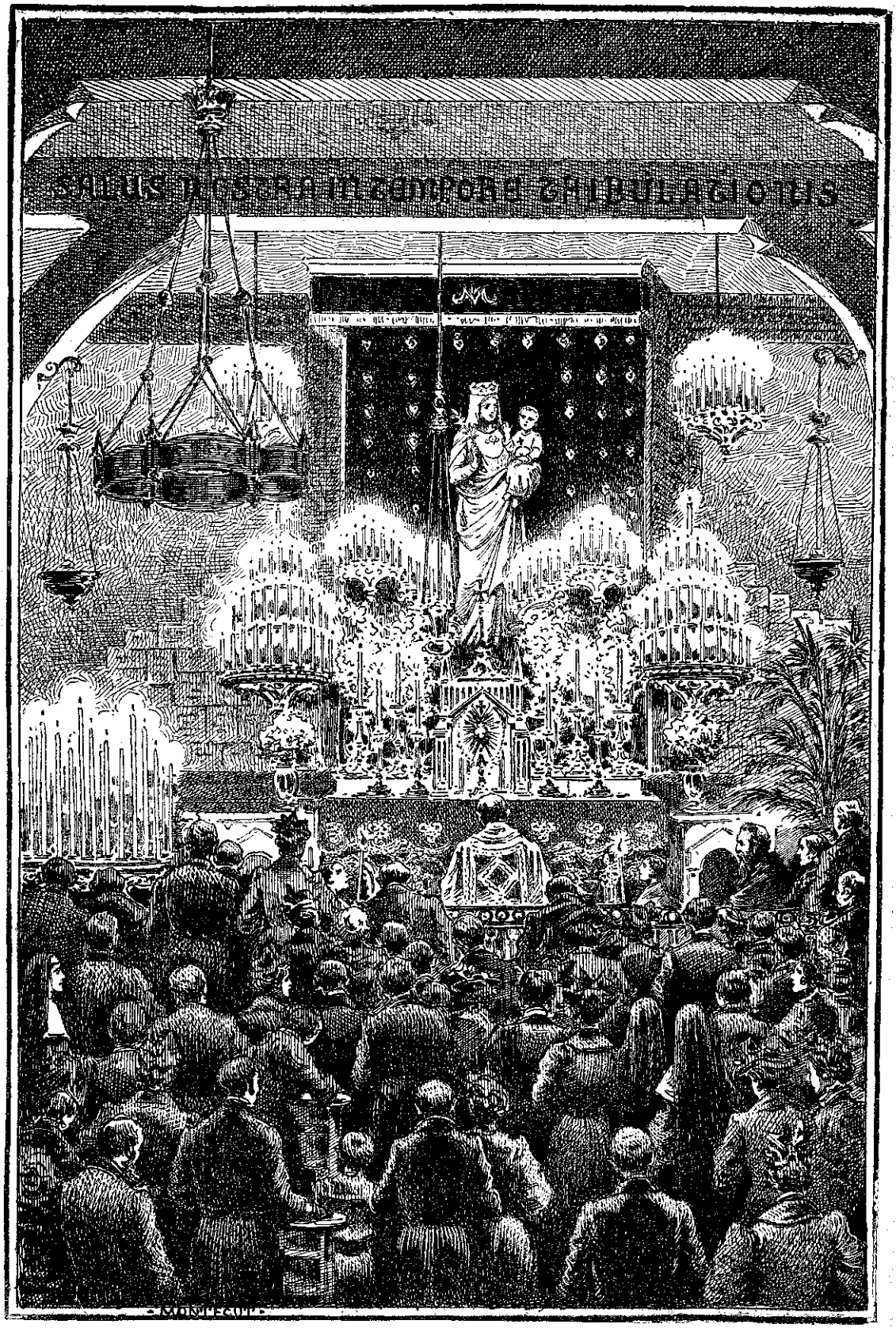
De ces deux soldats, l'un s'abrite sous l'image de la Vierge qui sourit, l'autre arbore franchement, en dépit des conseils des prudents et des sages, Jésus crucifié. Ces deux messagers de Notre-Dame de Salut, chaque jour ou chaque semaine, portent à deux cent mille maisons une vérité qui n'est pas amoindrie, une doctrine puisée au trône infaillible de Pierre, en même temps qu'ils enseignent le chemin des sanctuaires.

Comme dans un parterre, bien d'autres ont fleuri autour de Notre-Dame de Salut. Aux journaux populaires se sont joints les *Vies des Saints*, *Le Noël* des enfants et le *Cosmos* rajeuni, les *Images*. Les *Apôtres du Salut*, l'*Hospitalité du Salut*, la *Fraternité du Salut*, les *Filles de sainte Monique* et d'autres œuvres encore, groupent, sous l'étendard de Marie, des forces sociales auxquelles la ligue de l'*Ave Maria* a donné, aux heures de péril, le cri de guerre et la consécration.

Léon XIII, dont le regard embrasse l'univers, a jugé que l'œuvre de Notre-Dame de Salut s'était fait une assez large place dans l'Eglise pour lui donner un protecteur spécial. Le 8 mai 1886, le cardinal-vicaire, S. Em. Mgr Parocchi, daignait nous apprendre que le Souverain Pontife, cédant aux humbles prières de nos supérieurs, l'avait désigné pour protéger l'association, que Sa Sainteté enrichissait à cette occasion d'indulgences nouvelles.

***

Notre-Dame de Salut a donc été l'inspiratrice des pèlerinages renouvelés et agrandis au XIX^e^ siècle. Bien que la chapelle de la rue François I^er^, où on l'honore à Paris depuis tant d'années, ne soit pas à proprement parler un pèlerinage, il convenait de la placer au milieu des Madones qui accordent de grandes grâces.



Chapelle de Notre-Dame de Salut.

NOTRE-DAME DE LAGNY

DIOCÈSE DE MEAUX

Un voile épais cache trop souvent à un peuple, à une cité, des gloires dont ses membres auraient lieu d'être fiers : depuis un siècle, la conspiration du silence et de l'oubli s'est faite contre tout ce qui tendrait à nous donner du passé une idée supérieure à celle que le présent nous fournit de lui-même, et nous en sommes venus à ignorer presque l'histoire de nos ancêtres.

Pour ce qui concerne le culte de la Sainte Vierge en France, M. le curé de Saint-Sulpice publia jadis un mémorable travail : l'antique sanctuaire de Notre-Dame de Lagny y fait l'objet d'un chapitre que rend plus actuel que jamais la mémoire de Jeanne d'Arc. Le publier et déduire de son exposé les admirables enseignements qui s'en dégagent, entre bien dans le cadre de nos tracts populaires.

Et puis, « aimer et honorer Marie, c'est renouer le présent au passé, c'est continuer nos pères, c'est conserver le dépôt que nous tenons d'eux et cultiver l'héritage qu'ils nous ont légué ; comme au contraire être hostile ou simplement indifférent au culte de Marie, c'est renier nos pères, c'est être mauvais Français. »

ORIGINE DU PÈLERINAGE NOTRE-DAME DES ARDENTS A LAGNY

Lagny était fondé : l'initiative de saint Furcy (1)

(1) Prêtre irlandais, fondateur de Lagny.

avait donné aux rives de la Marne un aspect qu'elles ne connaissaient pas. Aux misérables huttes de pêcheurs et de mariniers succédait une ville ébauchée et déjà, au VII^e^ siècle, une abbaye superbe y affirmait le triomphe de la civilisation et l'avenir florissant du christianisme.

Trois siècles s'étaient écoulés, siècles d'épreuves mais aussi siècles de gloires. Les successeurs de Furcy (saint Déodat évêque, saint Landry, saint Maldegaire, saint Sidoine, etc.), tenaient haut la renommée de leur maître et par leur sainteté donnaient à cette région un bel exemple et un puissant attrait.

Peu après les pillages de l'invasion normande, les terreurs de l'an 1000 sont à Lagny, comme ailleurs, le présage de misères sans nombre. Les terres sont restées en friche, une famine horrible se fait sentir, et avec celle-ci se dresse son cortège inévitable d'épreuves et de contagions (1033). L'épidémie régnante alors, qui, pour ses traits caractéristiques, fut appelée **Mal des Ardents,** décima la ville durant trois ans et conduisit au trépas un tiers de la population.

Un siècle après (1127), peut-être au retour des premières croisades, elle reparut, et ses ravages aux environs de Paris menaçaient d'être aussi terribles que la première fois.

Marie, qui avait déjà donné à la patrie tant de marques de sympathie, Marie qui, selon le mot de Mgr Bougaud, avait tendrement protégé la jeunesse et l'adolescence de la France, se réservait d'intervenir. Voici, en effet, ce que nous rapportent les *Annales de Lagny* : « Alors Raoul II (1) (douzième abbé du monastère Saint-Furcy) exhorta les habitants de cette ville et ceux des alentours qui relevaient de sa juridiction temporelle à recourir à Marie. Docile à sa voix, on vint dans l'église abbatiale de Lagny adresser de ferventes prières devant l'image de la Sainte Vierge, et bientôt le fléau cessa dans la ville et aux environs. Depuis ce moment, l'image reçut le nom de Notre-Dame des Ardents et fut l'objet de la plus haute vénération ; son autel devint un centre de pèlerinage. »

Quand Dieu délègue ainsi à sa divine Mère le droit d'accomplir des miracles en un endroit, c'est qu'il veut l'y voir mieux honorée et mieux aimée ; la guérison des corps obtenue par son intercession en une ville déterminée est un titre qui lui donne droit de cité. Aussi, en dépit de l'ingratitude des habitants, pendant les XIII^e^ et XIV^e^ siècles, envers leur protectrice, Marie demeure-t-elle Notre-Dame de Lagny.

Elle s'imposera de nouveau au culte spécial de cette contrée sur la prière de Jeanne d'Arc.

JEANNE D'ARC A LAGNY

Le XV^e^ siècle s'est ouvert au milieu des horreurs de la guerre de Cent Ans : Crécy, Poitiers, Azincourt ont déjà marqué nos défaites. Paris fut assiégé, Lagny a été mis au pillage. Vers 1360, les Anglais ont préposé au gouvernement de la ville un de leure sujets, Pierre de la Crique, et ont fait ainsi de Lagny le centre de leurs opérations. Le sacre de Charles VII devait être seulement le signal de l'affranchissement.

En effet, le nouveau roi de France eut aussitôt à cœur de reconquérir Paris ; il quitta donc Reims et, en août 1429, fixa à Lagny le siège provisoire de la prévôté de Paris. De là, ses troupes entreprendront le siège de la capitale de l'Ile-de-France.

Jeanne d'Arc accompagna son auguste souverain : c'est de Lagny qu'elle partit, nous dit l'histoire, pour l'assaut de la porte Saint-Honoré où elle fut blessée (8 septembre 1429) ; c'est à Lagny qu'elle revint trouver le roi dont le cœur se laissait aller au découragement ; c'est à Lagny qu'elle revint en avril 1430, après avoir pris congé de l'inactif Charles VII « pour ce que ceux de la place faisaient bonne guerre aux Anglais de Paris. »

Le double séjour de Jeanne d'Arc à Lagny est demeuré vivant : un événement merveilleux en a fixé à tout jamais le souvenir. C'est sur le texte même du procès de la Pucelle que nous en traçons le récit.

« Un enfant de trois jours était mort sans baptême ; les jeunes filles de la cité l'avaient porté à l'autel Notre-Dame des Ardents, et demandaient à la Vierge de lui rendre la vie pour qu'il reçût au moins la grâce qui fait les élus du ciel. Avisée de la chose, Jeanne aussi se rendit à l'église. La présence de l'héroïne de la France à deux genoux devant l'image de Marie ranime la confiance, on prie avec plus de ferveur encore, et bientôt le visage de l'enfant, noir comme l'habit de la Pucelle, disent les actes du procès, reprend quelques couleurs ; l'enfant soupire et bâille jusqu'à trois fois et, après des signes de vie aussi évidents, on lui donne le baptême (1). »

Avec une modestie qui n'ôte rien à la vertu de sa prière, Jeanne, questionnée plus tard sur ce prodige, répondait à ses juges : « S'il y a eu prodige, il ne faut l'attribuer qu'à Dieu seul. » (Sixième interrogatoire, 3 mars.)

Il est donc bien authentique, ce miracle de Lagny (2) ; il consacre à tout jamais le culte de la Vierge Marie dans ces contrées.

NOTRE-DAME DES AYDANS

Les exemples de Jeanne d'Arc furent ensuite pour la ville de Lagny un enseignement lumineux.

On se rappelait qu'avant ses incursions dans la campagne pour refouler l'Anglais, elle venait chaque fois s'agenouiller devant l'autel de Marie ; les sièges glorieux de 1431 à 1432 semblaient être encore dus aux prières de la Pucelle, aussi l'épreuve peut revenir, on sait maintenant où est le secours. La Providence a suffisamment insinué que Marie était le vrai salut ; on ira vers elle avec persévérance.

L'hiver de 1433 mit trop tôt, hélas ! la confiance des Lagniaques en demeure de s'exprimer. Des calamités de toute nature s'abattent sur la cité, froid rigoureux, épidémie, et, par-dessus tout, nouvelle présence des armées anglaises. Dans leur détresse, les habitants s'adressent à Marie et éprouvent bientôt les effets de sa maternelle protection : « Les Anglais, dit Dom Chaugy, qui ne semblaient avoir ni envie, ni raison de décamper, prirent tout d'un coup la résolution de vider le pays et se retirèrent à Meaux, que leurs gens occupaient. »

Cet événement fit changer le nom et l'image de la Vierge vénérée ; au lieu de Notre-Dame

(1) Une bulle d'Innocent II, en date du 6 mai 1131, appelle le monastère de Saint-Furcy « monastère de Sainte-Marie-de-Lagny.

(1) De nombreux miracles du même genre sont dus, au XV^e^ siècle, à la protection de Notre-Dame des Vertus de Ligny (Meuse). (*Notice*, p. 64.)

Id. Miracle de Sainte-Geneviève, de Notre-Dame de l'Epine, le 16 septembre 1788.

(2) M. l'abbé Oudry, curé doyen de Lagny, dès l'année 1862, consacra un des vitraux de la chapelle de la Vierge à la reproduction de cette scène.

des Ardents, on l'appela Notre-Dame des Aydans ou du Bon Secours. Son culte se rajeunit, et, à la fin du XVIIe siècle, on voyait encore la lampe ardente que, par vœu, les bourgeois de la ville entretenaient devant leur libératrice, et les nombreux *ex-voto* accusant de nombreuses grâces obtenues.

Dom Chaugy, dans un autre endroit de son manuscrit, ajoute qu'il y avait dans l'église abbatiale de Lagny une confrérie de la Vierge, dont la messe inspirait un intérêt tout particulier aux fidèles dès l'an 1470 (1), là aussi était l'autel de Notre-Dame du Rosaire dont la confrérie (2), y fut érigée canoniquement le 6 mai 1623.

Quoi qu'il en soit des multiples manifestations du culte des Laniaques pour Marie (3), hâtons-nous de conclure. L'expulsion définitive des Anglais du sol de France est due au vœu fait à Rome par Louis XI; ne semble-t-il pas que la Vierge s'essayait à ce rôle de libératrice dans ce qu'elle fit pour Lagny?

On raconte que, lors de l'approche des Normands près de Paris, le roi de France fit déployer devant son armée et porter au bout d'une lance, par l'évêque de Chartres, la sainte tunique de Marie; l'invasion fut vite refoulée et quand l'ennemi fut taillé en pièces, on composa une ballade où l'armée chantait :

Nec te Francus fugat,
Nec te Burgundus cædit
Sed Regina Virgo Maria.

Le peuple de Lagny pourrait s'approprier ce refrain, et, après avoir proclamé Marie *Salut des infirmes* et *Dominatrice de la mort*, il pourrait la saluer spécialement comme son *auxiliatrice* bienfaisante.

I

Devers la Pâque-Dieu, l'an mil quatre cent trente,
Un soir du renouveau, par la prée odorante
Où la Marne s'allonge en ces talus fleuris,
Jeanne d'Arc chevauchait au chemin de Paris.

Ce n'était plus le temps de prouesse et de gloire
Où le sang des *Godons* (4) enrubannait la Loire,
Où son destrier noir écrasait du sabot
Les rouges bataillons d'Escalle et de Talbot :
Orléans était loin; la victoire, infidèle;
Jeanne sentait la nuit qui montait autour d'elle;
Car souvent, de par Dieu, son droiturier Seigneur,
Les Voix lui prédisaient la peine après l'honneur.
Pour la Saint-Jean d'été (peut-être avant la fête),
Il lui devait échoir pire que la défaite :
Si ce n'était la mort, au moins la trahison;

Et Jeanne, l'œil en pleurs, regardait l'horizon.

(1) L'ancienne église Saint-Paul était le siège d'une confrérie de Notre-Dame de Lorette.

(2) En France, toute les confréries du Rosaire antérieures au Concordat de 1801 ont été et demeurent supprimées, à moins que depuis cette époque elles n'aient été instituées à nouveau. (S. C. I., 14 décembre 1857).

(3) L'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires a été implantée à Lagny par M. Oudry en 1852.

(4) Sobriquet des Anglais.

A l'horizon, là-bas, dans un pli des vallées,
Etageant ses remparts sur ses tours crénelées
Et serrant ses toits gris contre son lourd bel'roi,
C'était *Lagny*, cité féale au gentil roi;
Lagny, que menaçait, sans nul droit ni vergogne,
Franquet d'Arras, payé par le duc de Bourgogne.....
Mais Jeanne allait sauver *Lagny* des Bourguignons.
Or, grand émoi se fit parmi ses compagnons,
Alentour de la porte et sous la herse basse,
C'est une foule en deuil qui débouche et qui passe :
Des filles larmoyant, mains jointes, l'air dolent,
S'avancent droit vers Jeanne en criant et parlant :

« Jeanne, accorte Pucelle, ô toi, gente Lorraine,
Qui vins de Vaucouleurs à Chinon en Touraine;
Toi que le Roi du ciel élut, à cette fin,
De couronner dans Reims Charles le vrai Dauphin;
Toi, vivant bouclier du royaume en détresse,
Viens, viens, fille de Dieu, chez nous en hâte et presse,
Et fais miracle.....
— Moi miracle? oh! gens hardis!
N'est-il donc plus de saints dans le bon Paradis?
— Les saints, nous les prions en vain, noble Pucelle;
Viens vite! »

Et Jeanne alors, se penchant sur sa selle,
Souriant à demi, mais pleurant à moitié
« Ça, contez-moi le cas et cette grand'pitié,
Mes sœurs.
Un innocent, pauvrette créature,
Dans ce monde avant-hier est entré d'aventure,
Mais tout mort, sans baptême; et, ce fait échéant,
On doit le mettre en terre ainsi qu'un mécréant,
Sans croix, sans eau bénite, au cercueil de ses langes;
Son âme n'ira point au Paradis des Anges,
Et son corps, au grand jour, ne saura refleurir;
Sa mère, sainte femme, en a pensé mourir.....
Nos prières à nous, c'est peu; joins-y les tiennes! »
Et Jeanne, sanglotant : « Or sus, filles chrétiennes,
Faisons notre pouvoir, laissant le reste à Dieu. »
Et toutes s'en allaient vers l'église du lieu.
Le petit corps gisait sur l'autel de la Vierge
(A côté de l'épître où flambait un gros cierge),
Tout noir, dans la blancheur de ses langes de lin:

En sa stalle, à genoux, le prêtre chapelain
Pour l'enfant trépassé lisait son bréviaire.
Jeanne se prosterna, dit bien bas sa prière,
Pater, *Ave*, *Credo*, pour le pauvre innocent.
Mais quand elle signa son front, en finissant,
L'assistance vit poindre, effrayée et ravie,
Sur le front du cadavre une lueur de vie :
La couleur lui revint, le mouvement, la voix :
« Miracle!..... doux Jésus!..... il a bâillé trois fois.
Vite, vite, l'eau sainte!..... »
Et là, sur l'autel même,
Le prêtre, s'inclinant, versa l'eau du baptême,
Traça la croix divine en étendant la main.....
Le baptisé mourut dès qu'on eût dit *Amen*.

II

La France agonisait, haletante et meurtrie,
O Jeanne, et Dieu, par toi, ranima la patrie;
La France allait mourir; Dieu, par toi, la sauva,
En lui disant : « Debout! » Dieu, par toi, lui dit :
[« Va! »

Elle agonise encor, cette France qui t'aime,
O Jeanne; et, pour revivre, elle attend un baptême,
Le baptême nouveau du Christ, ami des Francs,
Le baptême de Dieu qui fait les peuples grands.
Elle meurt; hâte-toi, Jeanne, à sa délivrance;
Jeanne d'Arc, *en nom Dieu*, ressuscite la France!

V. DELAPORTE, S. J.

NOTRE-DAME DU HAUT-SOLEIL A THORIGNY

(SEINE-ET-MARNE)

Dès la fin du XIIe siècle, un petit sanctuaire dédié à la Très Sainte Vierge existait sur le penchant de la colline de Thorigny, un peu au-dessus de l'église paroissiale. De là, la Mère de Dieu semblait couvrir de sa protection les demeures et les champs. A qui et pour quelle cause devait-on l'érection de cette chapelle? A quelle époque précise remontait sa construction? Nous ne le saurions dire encore. Toujours est-il qu'en 1190, un seigneur de Montjay, seigneur en même temps de Thorigny, faisait don de cette chapelle et des biens en dépendant à l'abbaye de Lagny, lors de la consécration de l'église abbatiale.

A travers les âges qui suivirent, les habitants de Thorigny se plurent à enrichir ce sanctuaire de leurs libéralités. Le peuple des environs s'y rendait en pèlerinage. On y venait invoquer Marie, et l'on buvait l'eau d'une fontaine située un peu au-dessus pour être préservé ou guéri des fièvres.

La Très Sainte Vierge était vénérée dans cet endroit sous un vocable assez peu commun, celui de Notre-Dame du Haut-Soleil. Ce titre est justifié sans doute par la situation de la chapelle, plus élevée sur le coteau que l'église paroissiale. On appelle encore ruelle de la chapelle le chemin près duquel se dressait le petit édifice sacré, et les Haut-Soleil le terroir sur lequel se trouve son emplacement.

Malgré les guerres dont Lagny et les environs eurent à souffrir, la chapelle de Notre-Dame du Haut-Soleil subsista jusqu'à la Révolution. Elle tombait alors de vétusté, et bientôt elle disparaissait sous le marteau des Vandales de 93. Le culte de Notre-Dame fut ruiné avec son sanctuaire.

Or, tout récemment, des circonstances providentielles firent retrouver, enfouie dans le jardin du presbytère, une statue de la Sainte Vierge, du meilleur style, et attribuée par des hommes compétents à la fin du XIIIe siècle. Il paraît infiniment probable que cette statue, véritable œuvre d'art, n'a pu appartenir qu'au sanctuaire où Marie était tout particulièrement honorée dans cette paroisse.

Cette statue est, hélas! affreusement mutilée. Un véritable artiste se charge de rendre la statue à son premier état, et de la décorer splendidement. Bientôt donc, grâce à M. l'abbé Vernon, curé de Thorigny, nous verrons relevée de ses ruines l'image de Notre-Dame du Haut-Soleil devant laquelle, pendant six cents ans, se sont prosternés nos pères; devant laquelle, peut-être, s'est agenouillée l'immortelle héroïne de la France, Jeanne d'Arc, pendant les deux mois de son séjour à Lagny (1430). Et de nouveau la Mère de Dieu couvrira de bénédictions cette terre où son culte a été de tout temps en honneur.

NOTRE-DAME DE RECOUVRANCE DE PONS

(DIOCÈSE DE LA ROCHELLE)

Fête le 31 mai.

Reproduction fidèle de la statue miraculeuse.

L'ORIGINE

En 1252, dix ans après la bataille de Taillebourg et le passage de saint Louis à Pons, les Cordeliers vinrent s'établir à l'ombre du donjon célèbre des sires de ce pays. Or, en creusant le roc pour la construction de leur monastère, ils furent très surpris de découvrir une chapelle taillée de main d'homme et, dans cette chapelle antique, une statue de la Très Sainte Vierge.

A quelle date remontait-elle? On l'ignore absolument. Elle devait être fort ancienne, puisque la surprise avait été générale devant la découverte. Un manuscrit se borne à ces quelques mots : « Grande fut la renommée de cette statue de pierre qui avait été trouvée dans le roc, sans que nul pût dire comment et par qui. »

Peut-être avait-elle disparu lors de l'invasion des Normands, qui ravagèrent deux autres chapelles de la Très Sainte Vierge, élevées depuis

les premiers siècles chrétiens, à Saintes et à Saint-Jean-d'Angély, la dernière datant de 402; mais aucun document ne l'indique.

Cette statue de Marie, qu'on retrouve providentiellement au XIII[e] siècle, a donc une origine qui laisse le champ ouvert à toutes les conjectures.

LE VOCABLE

La Vierge était assise. Un diadème couronnait son front. Sur ses genoux, se tenait l'Enfant Jésus à demi levé, qu'elle touchait à peine de la main droite.

Dans sa main gauche, qui est libre et appuyée sur le bras du siège, et dans chacune des mains de son divin Fils, on voyait des roses.

Ces fleurs sont le signe caractéristique de cette Madone, et c'est peut-être à cause d'elles qu'on lui donna le nom de « Recouvrance » : Ne sont-elles pas l'emblème d'une sorte de printemps ou de renouveau surnaturel, que Marie fait éclore dans les âmes qui ont *recouvré* la grâce?

Ce vocable, cependant, est commun à d'autres images de Marie. Saintes et Saint-Jean-d'Angély avaient aussi, comme nous le rappelons plus haut, un sanctuaire dédié à la Sainte Vierge sous le titre de « Notre-Dame de Recouvrance. » Il y en eut ailleurs (1).

D'autres, et peut-être non sans raison, croient que cette appellation est due à la croisade que saint Louis venait d'entreprendre au moment où la statue était mise au jour et qu'il devait recommencer peu après. Les croisés seraient venus alors prier Notre-Dame de leur faire *recouvrer* le Saint-Sépulcre, puis leur patrie (2). Marie ne protégeait-elle pas les gens de guerre qui combattaient les infidèles?

Quoi qu'il en soit, ce nom consolant, donné par les moines et le peuple d'autrefois à celle qu'ils venaient de *recouvrer* comme patronne et comme protectrice, est resté jusqu'à nos jours, entretenant envers Marie une douce et salutaire dévotion.

ÉPREUVES ET BIENFAITS

Pendant trois siècles, la statue reçut les hommages des fidèles, sous le toit des fils de saint François. « Sa réputation miraculeuse, dit une chronique, attirait les pèlerins de tous les pays. » La chapelle qu'on lui avait élevée était, en effet, devenue un centre de pèlerinage. On venait de loin prier dans ce sanctuaire. Des miracles signalés s'y manifestèrent par la bonté de Marie.

Les guerres religieuses du XVI[e] siècle, si sanglantes en Saintonge, détruisirent le couvent et ensevelirent dans ses ruines l'antique image. Elle fut retrouvée une seconde fois, par une permission de Dieu, lorsqu'on releva le monastère.

Elle fut portée provisoirement à l'église de Saint-Martin, puis à l'Hôpital, dont de beaux restes subsistent encore. La tradition assure que, pendant ce temps d'exil, les miracles cessèrent. Mais elle reprit le cours de ses prodiges quand, en 1565, la ville tout entière l'eut ramenée, en procession, dans la chapelle des religieux, qui venait d'être reconstruite sur l'emplacement de l'ancienne. Marie semblait marquer ainsi qu'elle s'était choisi ce petit coin de terre pour y habiter de préférence et y répandre ses bénédictions.

Un siècle plus tard, Madeleine de Guenégaud, femme de César-Phœbus d'Albret, sire de Pons, ayant été guérie miraculeusement, après avoir invoqué Notre-Dame, « reconnaissante envers Dieu, la Vierge et les moines, fit rebâtir magnifiquement leur église, en 1665, se fit peindre par Lebrun en Magdeleine repentante, pour orner le maître-autel et choisit la crypte de l'église pour le lieu de sa sépulture et de celle de sa famille. »

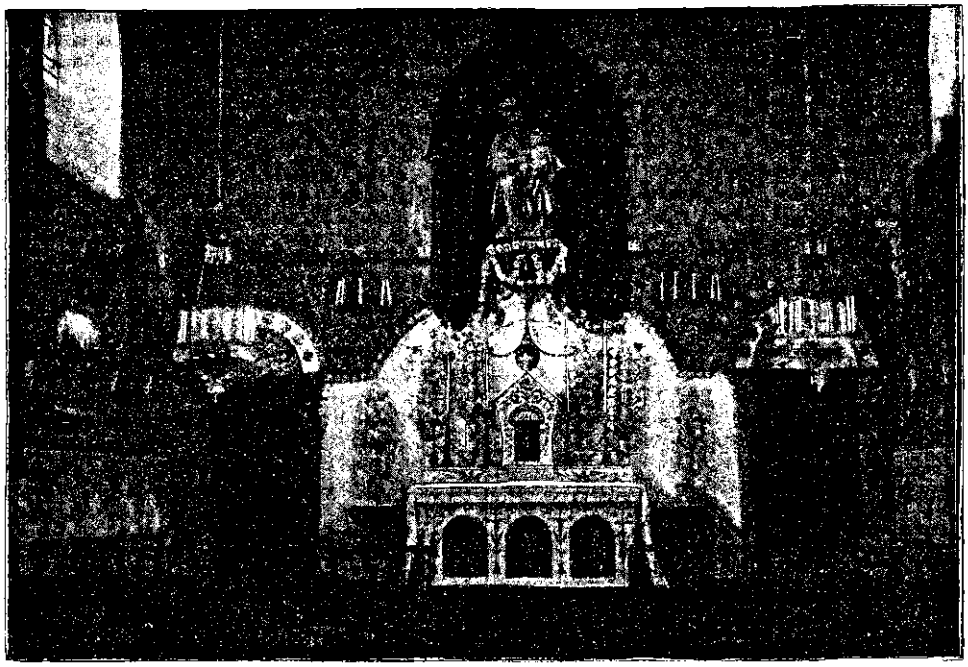
Il y eut aussi dans cette chapelle, « vaisseau magnifique tant par sa structure que par ses ornements », dit M. Barraud, ancien prieur de Saint-Vivien, un autre tableau, « d'une grande beauté, représentant une jeune fille d'environ vingt ans, prosternée au pied d'un évêque qui lui donne sa bénédiction, laquelle fille était de la paroisse d'Echebrune, comme il était dit au bas du tableau, percluse de ses jambes dès sa naissance et guérie miraculeusement dans cette même église, au moment où elle fit la sainte communion, le jour de l'Assomption, miracle vérifié et attesté par Mgr de Bassompierre, pour lors évêque de Saintes, comme il était expliqué dans le procès-verbal. »

Vieille gravure portant en exergue :

IMAGE DE N-DAME DE RECOVVRANCE DES PP. CORDELIERS DE PONS. LES SEIGNEVRS DE PONS FAISANT BASTIR LE COVVENT 1252 — ELLE FVT TROVVÉE MIRACVLEVSEMENT DANS VNE CHAPELLE TAILLÉE EN ROC DANS L'ENCLOS DESDITS RELIGIEVX. LE COVVENT DÉMOLY PAR LES GVERRES, RETROVVÉE DANS LES RVINES DV LIEV, TRANSPORTÉE A SAINCT MARTIN; PVIS A L'HOSPITAL DE PONS, ENFIN RAPORTÉE AV LIEV DE SON ORIGINE DANS L'EGLIZE REBASTIE DESDITS PÈRES CORDELIERS, OV EST RESTABLIE LENCIENNE CONFRAIRIE DE NOSTRE-DAME, AVECQVE, INDVLGENCES A PERPÉTVITÉ AVX FÊTES ET IOVRS DE L'ASSVMPTION ET DE LA NATIVITÉ DE LA TRES SAINCTE ET TRES IMMACVLÉE VIERGE MARIE, MERE DE NOSTRE DIVIN SAVVEVR ET REDEMPTEVR IESVS CHRIST, &C, OV LES PEVPLES REÇOIVENT DES BÉNÉDICTIONS ET DES GRACES EXTRAORDINAIRES SELON LES ATTESTATIONS SIGNÉES DE PLVSIEVRS.

(1) Mentionnons ici les églises d'Orléans et de Brest. A Paris même, l'église de Bonne-Nouvelle s'appelait ainsi autrefois, et une rue voisine porte encore le nom de *Notre-Dame de Recouvrance*.

(2) C'est pour cela qu'une souscription a permis, en 1895, de donner ce vocable à l'une des cellules de l'hôtellerie de Notre-Dame de France à Jérusalem. La Vierge des anciens croisés méritait bien cet honneur dans la partie la plus française de la Ville Sainte.



Maître-autel de la chapelle commémorative sous la statue miraculeuse de Notre-Dame de Recouvrance de Pons.

LA RÉVOLUTION

C'est ainsi que fut vénérée jusqu'à la fin du siècle dernier, sous la garde fidèle et dévouée des Cordeliers, l'image de Notre-Dame de Recouvrance.

Mais la Révolution française vint disperser les religieux et détruire une fois de plus leur couvent. Les cendres de sept cercueils qui reposaient dans la crypte, selon le vœu de leur bienfaitrice, furent jetées au vent et leur sanctuaire vendu à un mécréant qui le démolit aussitôt. On peut encore en reconnaître le périmètre des fondations, dans une des cours actuelles du collège.

La statue elle-même, objet d'un culte séculaire, ne fut pas épargnée : il n'en resta que des débris, dont la trace est perdue. Une vieille gravure sur papier, qui la représente dans une niche que bordent deux colonnes enguirlandées, a été découverte par le vicaire de Saint-Vivien chez une pauvre femme, en septembre 1880; c'est la seule relique et le plus précieux document de ce glorieux passé.

RENAISSANCE

Du pèlerinage d'autrefois, il ne restait donc plus qu'un souvenir effacé dans la mémoire du grand nombre, un nom charmant, mais peu connu, une image sans art retrouvée dans la maison du pauvre, et des ruines, détruites elles-mêmes, sur un sol que l'hérésie et les révolutions avaient bouleversé tour à tour. Mais sur cette terre, toujours bénie malgré tant de vicissitudes, la Providence a pris soin de réveiller ce souvenir, de faire revivre ce nom et resplendir cette image, de relever ces ruines, en ranimant l'antique dévotion à Notre-Dame de Recouvrance.

Dès le plus fort de la Terreur, la ville, voulant empêcher l'acquéreur de faire disparaître le monastère, acheta cette maison, puis y plaça un maître de pension. Dieu avait ses vues. Lorsque Mgr Paillou projeta de fonder à Pons un Petit Séminaire, la municipalité lui donna ces vieux bâtiments. On était alors en 1822. Le vicaire général vint bénir ce berceau, d'où devaient sortir tant de vocations sacerdotales, et invoqua la protection de Notre-Dame : « Elle a voulu, dit-il, rentrer en possession de son antique domaine; elle a voulu être honorée de nouveau dans ce lieu où elle l'était jadis avec tant de ferveur, où elle a fait éclater tant de fois sa puissance. »

Sous ce patronage, la maison progressa rapidement. Reconnue Petit Séminaire en 1828, elle devint Institution libre de plein exercice en 1838, douze ans avant la loi sur la liberté d'enseignement, comme Stanislas, Juilly, Sorrèze et Pontlevoy. On l'appela sous l'empire la *Jésuitière de l'Ouest*, car elle avait une moyenne de plus de 300 élèves, et plusieurs d'entre eux ont rempli et remplissent encore les plus hautes fonctions dans l'Eglise, la magistrature et l'armée.

LA CHAPELLE COMMÉMORATIVE

Quand on construisit, en 1859, les bâtiments affectés aux élèves ecclésiastiques, complètement séparés, depuis 1839, de leurs condisciples laïques, plus spécialement logés dans la partie ancienne de l'Institution, on bâtit en même temps, non loin de l'emplacement de l'ancienne, une riche et gracieuse chapelle pour conserver la tradition de Notre-Dame de Recouvrance.

Elevée par souscription, elle fut solennelle-

ment bénite par Mgr Landriot, le 18 juin 1860.

Elle est d'un style difficile à définir, mais où domine le roman. Le plafond et les murs sont peints; les vitraux, vraiment artistiques, représentent les principales circonstances de la vie de la Sainte Vierge; des soubassements en marbre blanc, s'élevant à quelques pieds au-dessus du sol, forment une succession d'arcades ornées d'arabesques.

Une belle et grande statue polychromée, exécutée sur le modèle de l'image miraculeuse domine l'autel unique, dont elle est indépendante. Un large manteau de velours bleu se déploie derrière elle; à ce manteau sont suspendus en grand nombre des cœurs de vermeil, et sur le marbre blanc, qui revêt le mur du sanctuaire, tout autour de l'autel, on lit, gravées en lettres d'or, des prières ou des actions de grâces, ex-voto de la piété et de la reconnaissance. A droite de la statue, dans un médaillon richement décoré, se trouve le *fac-simile* du fanion du Sacré-Cœur porté à Patay par un ancien élève de Pons, Henry de Verthamon, qui, le premier, l'empourpra de son sang; c'est le don de la veuve du martyr, après les fêtes des *Noces d'argent* du sanctuaire, célébrées le 22 juin 1886.

Six cartouches décorent la chapelle. Ils offrent aux regards des visiteurs, par leurs peintures intéressantes, mais dépourvues de toute prétention artistique, l'histoire de la statue, depuis sa découverte en 1252, jusqu'à son triomphe, lorsqu'elle fut portée par les élèves à cette même place qu'elle occupe aujourd'hui.

Ce sanctuaire, enrichi d'indulgences plénières et de précieuses faveurs par Pie IX et Léon XIII, sert de chapelle particulière aux élèves de la division ecclésiastique. Ils y ont leurs fêtes, leurs chants, leurs réunions de congrégation. C'est là que germent, sous le regard de Marie, leur vocation et leur vertu; c'est de là qu'ils partent pour gravir peu à peu les degrés de l'autel, et ils chantent au départ:

Au temps de la chevalerie,
Les Croisés te priaient ici.
Tes enfants viennent, ô Marie,
En partant, te prier aussi.
Quand nous combattrons pour la France,
Pour l'Eglise et pour notre foi,
Notre-Dame de Recouvrance,
De tes chevaliers, souviens-toi!

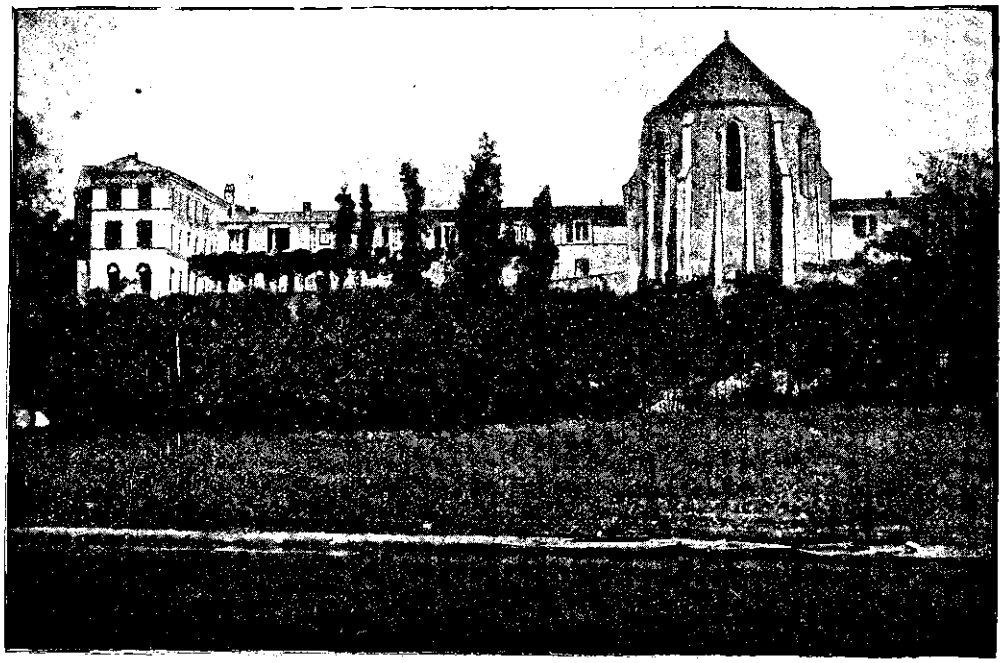
LES PÈLERINAGES

Il y a quelques années, on y venait encore en procession, de l'église Saint-Martin, le 31 mai et pour les Rogations. Ces usages ont disparu.

Mais, depuis 1889, les séminaristes de La Rochelle, anciens élèves de Pons, font une pieuse visite à cette chapelle, berceau de leur sacerdoce, le jour même de leur entrée en vacances. C'est la seule cérémonie qui rappelle un peu les grands concours de pèlerinage d'autrefois (1).

Nous faisons des vœux pour qu'elle se perpétue et qu'elle donne naissance à une manifestation plus solennelle et plus générale en l'honneur de Notre-Dame!

(1) Nous empruntons cet historique, presque textuellement, aux articles très intéressants de M. l'abbé Eyssautier, vicaire général et supérieur actuel de l'institution diocésaine de Pons (Charente-Inférieure), où se trouve la statue miraculeuse.

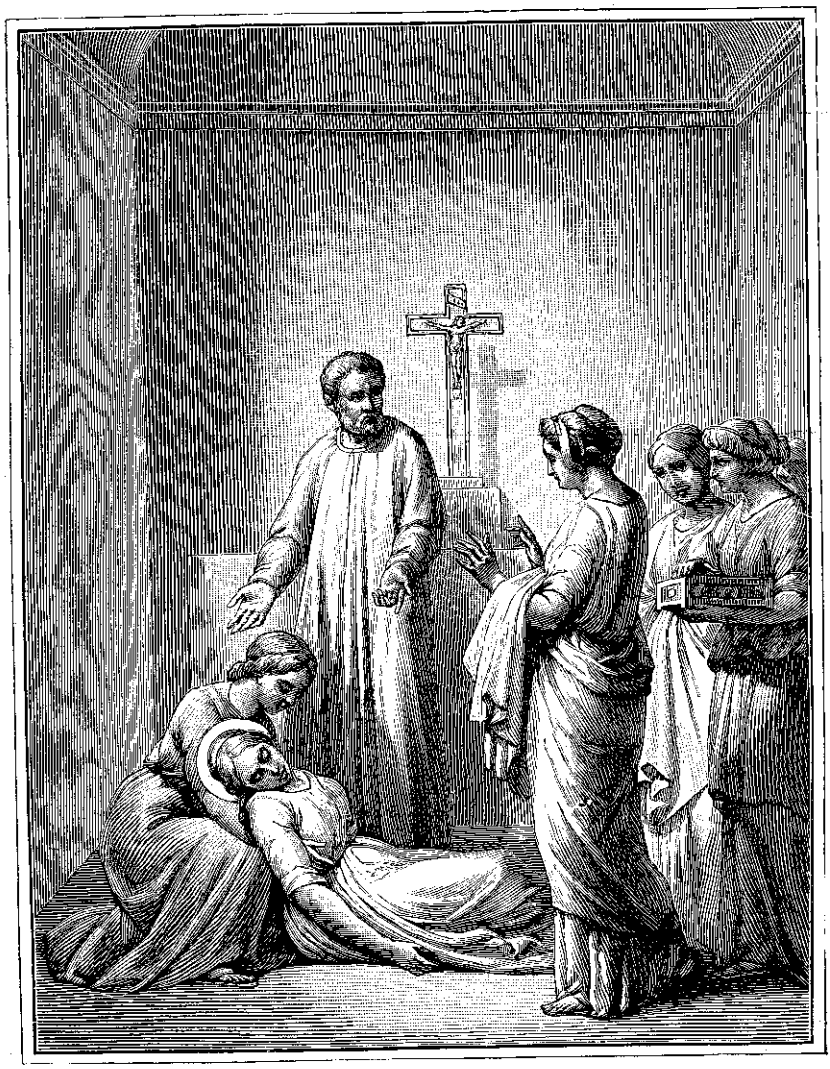


Vue d'une partie de l'Institution diocésaine de Pons, qui abrite l'image miraculeuse. — La grande chapelle dont on voit le chevet, au-dessus des bosquets et du grand bassin de natation, est celle où fut sacré, en 1890, Mgr Fallières, évêque de Saint-Brieuc, ancien élève de la maison.

SAINTE PÉTRONILLE

1er siècle.

Fête le 31 mai.



Les matrones romaines ayant pénétré dans les appartements de Pétronille, trouvent la vierge étendue et ne donnant plus signe de vie.

« LA FILLE DE SAINT PIERRE »

Une antique tradition veut que sainte Pétronille ait été la fille, selon la chair, de l'apôtre saint Pierre, née avant la vocation de ce dernier à l'apostolat. Cette tradition s'appuie sur ce que le plus ancien document que nous ayons à son sujet, l'appelle en propres termes : la fille de saint Pierre. Le même titre lui est donné par le Martyrologe romain et par les Martyrologes de Raban, Usuard, Adon, Notker. C'est ainsi que l'appelle, au IXe siècle, Wandelbertus Prumiensis. Sigebertus Gemblacensis, dans sa chronique, raconte qu'on trouva dans le cimetière de Pétronille une pierre sur laquelle on lisait ces paroles, dictées, croyait-on, par saint Pierre lui-même :

Aureæ Petronillæ, dilectissimæ filiæ.
A Aurée Pétronille, ma très chère fille.

Toutefois, ni Anastase le Bibliothécaire, ni Luitprand, ni aucun autre auteur des vies des Souverains Pontifes ne font mention de cette pierre. Baronius n'en dit mot, sans doute parce qu'il ne voyait là qu'une légende.

Les Papes qui ont le plus fait pour le culte de sainte Pétronille, Grégoire III, Paul Ier et Léon III ne l'appellent jamais, dans leurs bulles, fille de saint Pierre.

De plus, l'examen des sources qui nous font connaître quelques traits de sa vie nous démontre clairement l'invraisemblance d'une pareille tradition. Si l'on considère que saint Pierre suivit Notre-Seigneur pendant trois ans, qu'il vécut trente-sept ans après l'Ascension de Notre-Seigneur et reçut la palme du martyre en 66 ou 67 de l'ère vulgaire, sainte Pétronille aurait été dans un âge très avancé, à sa mort, puisqu'elle eut lieu sous le règne de Domitien, c'est-à-dire après 81. Comment concilier ces données avec le récit des Actes d'après lequel elle s'éteignit dans la fleur de la jeunesse.

Ajoutons que Pétronille, *Pétronilla* est un nom gentilice romain porté par les dames de la famille Petronia à laquelle devait appartenir le fameux Petronius Arbiter, ainsi que ce Petronius qui fut préfet de la Syrie, sous Caligula.

Il est plus vraisemblable d'expliquer ce titre de « fille de saint Pierre » par une particulière prédilection pour cette âme virginale qu'il avait vue s'éveiller à la foi et à l'amour de Dieu.

C'est à ce titre que nous continuerons à appeler sainte Pétronille « la fille de saint Pierre », au même titre que la France est appelée la « fille aînée de l'Eglise ». Ce trait de ressemblance entre notre patrie et sainte Pétronille a fait que la chapelle de la sainte dans la Basilique Vaticane est devenue la chapelle de la France.

MALADIE DE PÉTRONILLE

Les Actes de la Sainte sont très sobres en détails sur sa vie. Nous nous bornerons à suivre leurs données le plus fidèlement possible. Ils nous montrent tout d'abord Pétronille retenue au lit par une grave maladie qui dura plusieurs années, pendant lesquelles elle fut un modèle de patience et de résignation.

C'était l'époque où saint Pierre, alors domicilié au palais du sénateur Pudens, multipliait les miracles autour de lui. Plus d'une fois, il fut sollicité de rendre la santé à la pieuse Pétronille ; mais, connaissant la volonté de Dieu sur elle, par une révélation spéciale, il se refusait toujours à intervenir en sa faveur. Il demandait plutôt pour elle les grâces et les consolations célestes, et Dieu exauçait libéralement sa prière.

Un jour pourtant que le prince des Apôtres fut invité à la table des parents de Pétronille, il se laissa toucher par les nouvelles instances qui lui furent faites, ou plutôt dans le but de confirmer dans la foi quelque néophyte hésitant, il commanda à la malade de se lever et de servir les convives.

Au même instant, Pétronille se sentit guérie, et obéit aux ordres de l'apôtre, comme jadis la belle-mère de saint Pierre avait obéi aux ordres de Jésus.

Mais la guérison ne dura pas : la somme des mérites de la Sainte n'était point parfaite et, peu de temps après, Pétronille fut de nouveau terrassée par la maladie.

GUÉRISON DÉFINITIVE — COMBAT FINAL

L'épreuve de la souffrance physique ne dura qu'un temps ; la pieuse vierge guérit si parfaitement, qu'elle apparut forte, vigoureuse et dans tout l'éclat de la jeunesse Sa beauté devait lui attirer un nouveau et plus pénible combat. Un noble romain, nommé Flaccus, épris de ses charmes, sollicita sa main. Il était païen. Pétronille avait déjà consacré au Christ sa virginité et de plus elle n'aurait jamais voulu épouser un adorateur des idoles.

Eclairée par le Saint-Esprit, elle fit dire à Flaccus :

— Qu'on prépare tout pour mes noces. Dans trois jours, je serai prête, de mon côté.

Elle se mit alors en prière dans ses appartements, et tandis que Flaccus préparait un somptueux cortège, elle suppliait Jésus de venir à son secours.

Au jour indiqué, le prétendant se présenta chez Pétronille ; mais en vain on l'attendit.

Quelques matrones entrèrent dans ses appartements et la trouvèrent étendue, belle, souriante, et comme endormie. Elles l'appelèrent ; mais Pétronille ne répondit pas : elle célébrait au ciel ses noces éternelles.

CULTE DE SAINTE PÉTRONILLE

Des miracles illustrèrent le tombeau de sainte Pétronille : aussi Grégoire III en fit-il l'une des stations de Rome. Paul Ier fit transporter ses reliques au Vatican et Léon III lui dédia une chapelle de l'ancienne basilique. Cette chapelle fut restaurée dans la reconstruction de l'édifice. On y remarque aujourd'hui une belle mosaïque, d'après le tableau du Guerchin qui fait partie de la pinacothèque du Capitole. Dans la partie inférieure du tableau, exhumation de la sainte par-devant Flaccus, le jeune Romain qui l'avait demandée en mariage. Dans la partie supérieure, la Sainte est reçue par Notre-Seigneur Jésus-Christ de qui elle a obtenu la grâce de mourir vierge.

SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum, t. VII. *Guide de Rome*,

BLESER.

SAINT DIOSCORE DE CYNOPOLIS

martyr en 305 ou 306.

Fête: 18 mai dans l'Église latine, 13 octobre dons l'Église grecque.

LIEU ET DATE DU MARTYRE

Le nom de Cynopolis a été porté par deux villes d'Egypte fort anciennes qui possédèrent des communautés chrétiennes organisées dès le début du IVe siècle. L'une d'elles se trouva représentée au Concile de Nicée.

Pour les distinguer, on appelait la première « Cynopolis la Haute », la seconde « Cynopolis la Basse », d'après leur position géographique. Cynopolis la Haute est identifiée aujourd'hui avec El-Kis, qui se trouve dans la province de Minieh, entre cette ville et Behnesah, l'antique Oxyrrhynque. Cynopolis la Basse est identifiée par la liste des évêchés avec la Bana des documents coptes. Elle était située à une petite distance de l'ancienne Busiri, aujourd'hui Abousir, dans la province de Garbyeh, à peu près au centre du Delta.

Les Actes de saint Dioscore ne nous disent pas à laquelle des deux Cynopolis il appartenait ; nous apprenons seulement que le *curateur* de la ville s'appelait Dionecta. Cette indication permettra peut-être un jour de résoudre le problème en toute certitude. Nous pouvons cependant conjecturer avec beaucoup de vraisemblance qu'il s'agit de Cynopolis la Haute, à cause de deux églises dédiées à saint Dioscore dans les environs de Behnesah.

Les allusions faites par les Actes à la pluralité des empereurs ; le nom du préfet Culcien, bien connu par ailleurs ; la nature du double délit reproché à Dioscore, sont autant de raisons de placer son martyre au début de la persécution de Dioclétien et de Maximien, vers 305-306.

Dioscore était « curialis », charge municipale pénible et redoutée à cause de l'obligation de percevoir les impôts, ce qui était souvent très difficile dans les provinces lointaines. D'après les Actes, il paraîtrait qu'il était chargé de dettes envers le fisc impérial.

Nous possédons les Actes de son martyre, écrits par un contemporain ; nous les suivrons pas à pas, essayant de leur conserver toute leur saveur originale.

ACTES DE SAINT DIOSCORE

Dioscore, « curialis » de la ville de Cynopolis, ayant été appelé par-devant le préfet Culcien, à Alexandrie, celui-ci demanda :

— Pourquoi a-t-on amené Dioscore ?

Le greffier répondit :

— Dionecta, curateur de la ville de Cynopolis, nous l'a envoyé, l'accusant d'être chrétien et de ne pas vouloir se soumettre aux ordres de l'empereur.

— Qu'on nous lise le rapport envoyé à son sujet.

Le greffier lut :

— A son puissant Seigneur, Dionecta, curateur de la ville de Cynopolis, salut. Seigneur, je remets à ton jugement Dioscore, qui refuse d'obéir aux décrets de Nos Seigneurs les Empereurs.... (Suivaient les chefs d'accusation.)

Le préfet Culcien dit :

— Dioscore, j'ai entendu dire que tu es un homme très sage et très savant. Sacrifie aux dieux et obéis aux décrets de nos Maîtres les Empereurs.

— Je ne veux point sacrifier à de tels dieux ni les servir. Je n'adore d'autre Dieu que le seul et vrai Dieu, Jésus-Christ, mon maître.

— Quel est le Dieu à qui tu sacrifies ?

— Le vrai Dieu, qui ne se fait pas connaître à tous les hommes, mais seulement à ceux qui ont le cœur droit.

— Ne remplis-tu pas l'office de lecteur parmi les chrétiens ?

— Je ne suis point lecteur, mais mon père l'était.

— Si tu n'étais contumace, le curateur ne t'aurait pas envoyé à mon tribunal. Immole donc sans retard aux dieux et obéis aux ordres de nos maîtres les empereurs.

— J'ignore ces ordres et je ne sacrifie point à de tels dieux. Je n'obéis qu'à Jésus-Christ, le roi du ciel et Fils de Dieu qui viendra juger les vivants et les morts, dont le règne embrasse tous les siècles. Ma foi en lui ne sera point déçue, ni mon espérance confondue, mais je crois fermement qu'il me sauvera éternellement.

— Sacrifis et rougis de tes propos.

— Si je rougis de Jésus-Christ, mon Dieu, en ce monde, comment pourrai-je me disculper devant son tribunal ?

— Qu'on lui arrache les ongles.

— Je ne sens pas les tourments, dans l'attente du festin céleste.

— Tu es fils d'un lecteur, c'est de lui que tu as appris à parler de la sorte ?

— Je fus d'abord étranger à ces saintes doctrines ; mais quand le Christ m'a appelé, j'ai correspondu à sa grâce, et c'est pourquoi c'est en lui seul que je me glorifie.

PREMIÈRE TORTURE

Culcien ordonna alors de chauffer à blanc trois barres de fer et de les appliquer successivement sur le corps du Saint.

Les deux premières barres le laissèrent insensible, et lorsqu'on voulut approcher de lui la troisième, son corps apparut couvert d'un givre qui éteignait toute l'ardeur du feu.

Dioscore dit :

— Croirais-tu, par hasard, ô préfet, que

ton feu puisse quelque chose contre moi ?

— Si tu es chrétien, je t'ordonne de nous exposer la doctrine des chrétiens.

— N'as-tu jamais entendu parler des trois enfants qui furent jetés dans une fournaise ardente par le roi Nabuchodonosor et que le feu épargna grâce à un vent rafraîchissant qui leur apportait comme une rosée bienfaisante ? De même ton feu me laisse insensible, parce que tu ne peux rien sur nous. Tu ne comprends rien à ce qui nous touche. Tu penses peut-être que c'est nous qui parlons. Détrompe-toi, ce n'est pas nous, mais l'Esprit-Saint, l'Esprit de Jésus-Christ dont nous sommes remplis. Ceux qui s'attachent à lui ne sont pas confondus ; et quand même tu me mettrais à mort, je serais récompensé par Lui.

LE MARTYR RÉSISTE A TOUTES LES INSTANCES

— A présent, sacrifie, lui dit le préfet.

—Je ne sacrifie qu'au seul vrai Dieu. Je n'adore que Celui à qui rien ne peut résister, de qui dépendent toutes les puissances et qui fortifie ceux qui croient en lui.

— Si un père avait parlé à son fils comme je te parle, il y a longtemps que celui-ci aurait obéi. Ignores-tu que ce n'est pas ton père, mais le préfet qui te parle avec tant de bonté? Il en est encore temps, rougis de ton obstination et sacrifie.

— Je ne sacrifie pas. Je suis le soldat du Dieu vivant et je lui dois la fidélité. Quelque grande et honorable que soit la gloire de ce monde, elle ne peut pourtant me détourner du royaume du ciel et je ne puis acquiescer en aucune façon à ce que tu me demandes.

— As-tu ton père?

— Je ne l'ai plus ; mais il me reste pour père le roi du ciel.

— Tu mens ; ton père vit et tu as pris sa place à ce tribunal.

— Mon père était lecteur. Pour moi, je suis « curialis » et j'exerce ma charge avec un cœur droit. Si je suis venu ici, c'est afin d'expier les fautes de ma jeunesse et d'en obtenir le pardon dans le siècle à venir.

Culcien demanda aux officiers du tribunal :

— Est-ce donc là le « curialis » que j'ai à juger ?

— Oui, c'est moi-même. Je suis venu afin d'obtenir mon pardon de Jésus-Christ et oublier toutes les misères de ce monde.

Alors Orias, gardien de la prison, dit :

— Seigneur préfet, cet homme est en prison depuis longtemps, et il a persuadé aux autres prisonniers de ne pas obéir aux décrets des empereurs. Il importe donc de ne pas lui épargner les tourments qu'il a mérités.

Dioscore dit :

— Je rends grâces à Jésus-Christ mon Dieu qui me donne la force d'affronter ce combat. Les douleurs de vos supplices sont peu de chose et la récompense que j'attends de Dieu est infinie.

Culcien dit :

— Réfléchis bien, Dioscore ; si tu veux quelque temps pour prendre une sage décision, je veux bien t'accorder encore deux jours.

— Cette pitié que tu me manifestes est une pitié charnelle. Au contraire, l'espérance que je mets en Dieu est toute spirituelle. C'est elle qui dirige l'homme désireux d'acquérir la vie éternelle.

— Assez d'insolences. Sacrifie.

— Je suis chrétien, je ne sacrifie pas.

Julien, le notaire, dit au préfet :

— Si tu lui avais tordu les membres et si tu l'avais fait souffrir dans tout son corps, il aurait déjà obéi aux décrets des empereurs.

SUPPLICE DES TORCHES

— Suspendez-le et approchez de son corps deux torches ardentes, s'écria le préfet.

Au milieu de ce supplice qui dura une demi-heure, Dioscore restait immobile, sans parole, en extase, les yeux fixés vers le ciel, contemplant une vision qui le réconfortait.

Les bourreaux virent alors une lumière éblouissante venant du ciel et entourant le saint martyr. Saisis d'effroi, ils retirèrent aussitôt leurs torches et s'aperçurent que le corps de Dioscore était resté intact.

Julien ,le notaire, dit :

—Ne voilà-t-il pas qu'il a séduit même les bourreaux.

Les bourreaux, entendant ces paroles, dirent au préfet :

— Ce ne sont point ses paroles qui nous ont persuadés, mais la lumière de Dieu que nous venons de voir et qui dépasse en éclat toutes les lumières de ce monde.

DERNIER COMBAT ET DERNIÈRE VICTOIRE

— Puisque tu es fils de lecteur, dit Culcien, remets-nous les livres sacrés des chrétiens. C'est d'ailleurs pour avoir refusé de les livrer que tu as été envoyé à mon tribunal.

— Si tu veux nos livres saints, ouvre mon cœur et tu les y trouveras.

Culcien dit aux bourreaux :

— Arrachez-lui peu à peu la barbe.

Quand cet ordre eut été accompli, Dioscore dit :

— Je ne sens point ces tourments à cause de l'espérance de la joie éternelle qui me remplit, espérance que je voudrais communiquer aux autres.

Culcien dit :

— On m'a écrit que tu étais « curialis » et débiteur du fisc. Sacrifie et alors tu pourras retourner dans ta maison, je paierai toutes tes dettes et je te procurerai une charge moins onéreuse.

— Tes paroles ne sauraient me persuader en aucune façon de renoncer à ma foi et de faire au vrai Dieu l'injure de l'abandonner.

— Tu vas m'obliger de prononcer ta sentence, malgré moi.

— Point de pitié, puisque tu as commencé; va jusqu'au bout et prononce la sentence.

Alors le préfet Culcien donna l'ordre de lui trancher la tête.

Le bienheureux martyr Dioscore eut la tête tranchée à Alexandrie, le quinzième jour des calendes de juillet (16 juin).

SOURCES CONSULTÉES

Analecta Bollandiana, t. XXIV : *Passio S. Dioscori*, publiée par Dom H. QUENTIN.

L'ASCENSION

L'Ascension.

(Tiré du Catéchisme en images de la Maison de la Bonne Presse.)

ORIGINE DE LA FÊTE DE L'ASCENSION
PROCESSION — CIERGE PASCAL

La fête de l'Ascension est une des plus anciennes de l'Eglise. Saint Augustin la met au troisième rang des fêtes instituées par les Apôtres qui sont, d'après lui, la Passion, la Résurrection, l'Ascension et la Pentecôte. Les *Constitutions apostoliques* qui furent rédigées au v^e^ siècle ordonnent de la célébrer le jeudi de la cinquième semaine après Pâques. Elle a été solennisée de tout temps avec beaucoup de pompe dans l'Eglise. La Vigile de l'Ascension ne remonte guère qu'au VIII^e^ siècle; on n'y jeûne pas à cause du temps pascal.

Jusque vers la fin du moyen âge, les fidèles avaient coutume de faire bénir, au jour de l'Ascension, du pain et des fruits nouveaux, en souvenir du dernier repas que Jésus-Christ avait daigné prendre avec ses disciples dans le Cénacle.

Les premiers siècles du christianisme virent s'établir aussi la procession qui se fait encore en la fête de l'Ascension et a pour but de représenter et d'honorer la marche de Jésus-Christ et de ses disciples vers la montagne des Oliviers.

Selon le rite romain, après la messe de ce jour, on éteint et on enlève le cierge pascal béni solennellement le Samedi Saint.

Ce cierge, dont la flamme vive et brillante a

répandu la joie dans le monde chrétien, durant quarante jours, nous annonce, à l'Ascension, par sa lumière éteinte, la tristesse et le veuvage de l'Eglise privée désormais de la présence visible de son divin Epoux, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

POURQUOI JÉSUS-CHRIST, APRÈS SA RÉSURRECTION, RESTE-T-IL ENCORE QUARANTE JOURS SUR LA TERRE?

Dieu fait tout par amour. Il donne sans avoir besoin de recevoir et la bonté est la raison suprême de ses actes. C'est par amour pour les hommes qu'il a quitté le sein de son Père pour le sein de Marie et a accepté de revêtir notre humanité et de mourir sur la croix.

Après sa résurrection, pourquoi reste-t-il encore sur la terre durant quarante jours, au lieu d'aller jouir immédiatement du repos et de la gloire qui l'attendent là-haut dans la patrie?

Toujours au nom de ce même amour.

Son œuvre personnelle est terminée, la rédemption accomplie; cependant, il diffère son départ. On dirait un royal exilé dont le ban est levé, mais qui ne veut pas s'en retourner tout de suite au lieu natal, parce que, durant son bannissement, il s'est habitué à aimer les hommes avec lesquels il a souffert.

Dans sa charité, il éprouve le besoin de démontrer aux plus incrédules la vérité de sa résurrection. Voilà pourquoi il apparaît si souvent à ses disciples, converse et mange avec eux, afin de changer leur incrédulité et leurs doutes primitifs en une invincible conviction.

Il veut aussi assurer l'établissement de l'Eglise, instruire les Apôtres de tout ce qui la concerne, de son gouvernement, de sa constitution, de sa propagation dans le monde, et les rendre capables de remplir la mission qu'il va leur confier.

DERNIÈRE APPARITION DE JÉSUS
IL ANNONCE AUX DISCIPLES LA VENUE DU SAINT-ESPRIT

Enfin, l'heure de la grande manifestation a sonné. Les disciples sont réunis dans le Cénacle avec Marie et les saintes femmes. Par l'influence de la grâce qui l'anime, par le rayonnement de sa sainteté, l'auguste Vierge est l'âme de cette assemblée qu'elle excite à la ferveur. Elle sait, à n'en pas douter, que son divin Fils est sur le point de la quitter. A défaut de révélation, son cœur aurait pressenti ce grand événement. Le cœur d'une mère et surtout le cœur d'une mère comme Marie a de ces pressentiments qui ne la trompent pas.

Soudain, Jésus apparaît dans le Cénacle, au moment où les disciples prenaient leur repas, et vient s'asseoir au milieu d'eux, voulant, avant de remonter au ciel, leur donner une dernière marque de son amour et de sa divine familiarité. Les convives sont dans le ravissement; leur cœur déborde de reconnaissance et ils se demandent tout bas : « Que va dire le Maître? »

Prenant en effet le ton et l'autorité qui conviennent à la Sagesse incréée, le Sauveur laisse tomber de ses lèvres ces paroles que la gravité des circonstances rendait doublement imposantes : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, en mon nom, par toute la terre, prêcher l'Evangile à toute créature; qui croira et sera baptisé sera sauvé : qui ne croira pas sera condamné.*

Voilà les Apôtres solennellement investis du pouvoir de prêcher l'Evangile, de faire entendre partout la parole de vérité, de lier et de délier, d'établir enfin sur terre le règne de Jésus-Christ. Quelle mission! quelle tâche! Mais n'est-elle pas de cent coudées au-dessus des forces humaines? Eh! qui donc oserait l'entreprendre? Qui oserait se mesurer avec les passions partout déchaînées, avec les Césars qui disposent de la force armée, avec l'idolâtrie qui règne en souveraine dans l'univers sous la garde des faisceaux de l'empire? Qu'attendre de quelques pauvres pêcheurs ignorants et grossiers pour la réalisation de ce grand œuvre?

Jésus-Christ connaît la faiblesse de la nature humaine abandonnée à elle-même; aussi a-t-il soin d'ajouter aussitôt, toujours en s'adressant à ses disciples : « Attendez dans le Cénacle la venue du Saint-Esprit. »

Pour triompher dans la lutte sanglante, surhumaine, qu'ils auront à soutenir, les Apôtres ont besoin d'une armure puissante qui les mette à couvert des traits de l'ennemi et les rende en quelque sorte invincibles.

Cette armure, c'est l'Esprit-Saint qui les en revêtira; c'est lui qui leur communiquera, avec les dons célestes, la force de braver tous les dangers et leur inspirera cette intelligence et cette sagesse surnaturelles qui les transformeront en d'autres hommes.

Le besoin de cette transformation se faisait vraiment sentir pour les Apôtres, si on en juge par les sentiments qui les animaient encore. Toujours préoccupés du royaume de ce monde, ne voyant rien au delà des choses d'Israël, ils demandent à Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Sera-ce du moins alors, — quand l'Esprit sera venu, — que vous rétablirez le royaume d'Israël? »

A une semblable question, le Maître oppose cette réponse qui coupe court à toute vaine curiosité : *Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père dispose seul et à son gré, dans sa toute-puissance.*

Il ne s'agit pas, en effet, pour les Apôtres, de devenir ministres royaux en Israël, mais d'être des *témoins*, c'est-à-dire des martyrs, des hérauts de la vérité par la parole et par le sang.

Quant à ce royaume terrestre qui fait l'objet de leurs préoccupations, Jésus-Christ le rétablira, et sans délai, pour les Israélites selon l'esprit, pour tous les croyants qui auront foi au Messie et, par là, mériteront d'avoir part à son héritage.

A la fin des temps, il le rétablira aussi pour les enfants issus de la race d'Abraham selon la chair, car il est dit que lorsque l'Evangile aura été prêché partout aux Gentils, Israël se convertira enfin et entrera dans le sein de l'Eglise.

Mais les Apôtres ne comprendront bien cela qu'à la lumière surnaturelle de la Pentecôte.

DÉPART POUR LA MONTAGNE DES OLIVIERS
ADIEUX DE JÉSUS

On sort du Cénacle. Jésus, suivi des disciples, de sa Mère et des saintes femmes, traverse Jérusalem, la cité déicide, et arrive bientôt à la montagne des Oliviers, ce lieu naguère témoin des douleurs de l'agonie et aujourd'hui destiné à tant de gloire.

C'est le moment solennel, l'heure des adieux pour le divin Ressuscité. L'émotion est à son comble parmi les assistants. Quoi de plus triste, en effet, qu'un départ? Quoi de plus douloureux? Les hommes ne sont pas faits pour se quitter, pas plus que pour quitter Dieu. Qui pourrait dire toutes les larmes que les adieux et les séparations ont fait verser aux pauvres humains! Celui-là seul le sait qui a fait leur cœur.

L'adieu, c'est l'ombre de la mort s'étendant à l'âme par anticipation. La mesure de l'affection devient ici celle de la douleur. Que dut être, pour les disciples, le suprême adieu de Jésus au sommet des Oliviers? Qui a connu les charmes, les délices de sa conversation sans en garder au fond du cœur un souvenir attendri, inoubliable! Il vivait au milieu d'eux depuis trois ans, les instruisant, les entourant des soins les plus tendres et les plus affectueux, et, s'ils ne comprirent pas toujours, — hélas! il s'en faut, — la grâce d'un tel commerce, à cette heure du moins, en face de la séparation définitive, leurs yeux viennent de s'ouvrir à la lumière et leur cœur a parlé. Le passé revit devant eux tout entier, avec une intensité inexprimable; ils sont pénétrés de cette vérité que Jésus est tout pour eux, et qu'en le perdant ils perdent le souverain et unique bien.

Or, Jésus s'en allait. Ils ne contempleraient plus ici-bas Celui que l'Ecriture a appelé le plus beau des enfants des hommes; ils n'entendraient plus sa voix qui les rassurait dans la tempête et leur rendait l'espérance aux heures de découragement. Une absence commençait qui ne finirait pour eux qu'avec la vie.

Cependant, cette séparation ne les désole point. Ils ne pleurent pas ou, s'ils pleurent, c'est d'attendrissement et de joie, car, comme la douleur, la joie a aussi le pouvoir d'arracher des larmes. Bien plus, ils se réjouissent du départ triomphal du Sauveur; ils redescendront des Oliviers pleins d'allégresse, nous dit l'Evangile.

Comment expliquer ce mystère? Ah! c'est que déjà leur cœur est transformé, et qu'aimant maintenant Jésus pour lui-même, ils se renoncent et s'oublient généreusement pour lui. Une seule chose les frappe à cette heure : la gloire qui va revenir à leur Dieu de son Ascension, et, comme leur charité est pure et désintéressée, ils y applaudissent de tout l'élan de leur âme reconnaissante.

Mais que dire du bonheur de la Sainte Vierge? Comment exprimer ce qu'il dut y avoir de touchant, de tendre et d'affectueux dans le suprême adieu de la mère et du Fils, dans leur dernier embrassement et leurs dernières paroles!

L'auguste Vierge, d'un coup d'œil qui embrasse l'avenir, voit son divin Fils payé au centuple par son Père de ses humiliations, de ses souffrances et de sa croix. Elle entend par avance l'Hosannah de l'Eglise retentissant à travers les âges et portant jusqu'aux extrémités de la terre la gloire du nom de Jésus.

Mieux encore que les douleurs du Calvaire, une telle joie eût été de nature à faire mourir Marie, si Dieu, qui la réservait pour remplir dans l'Eglise naissante une mission providentielle, ne l'eût miraculeusement sauvée de la mort.

DÉPART DE JÉSUS POUR LE CIEL — SON TRIOMPHE — SON CORTÈGE

Selon une tradition qui remonte aux premiers siècles de l'Eglise, tradition confirmée du reste par les révélations des saints, ce fut vers l'heure de midi que Notre-Seigneur Jésus-Christ échangea cette vallée de larmes pour le monde de la lumière et les splendeurs de la patrie céleste.

S'étant un peu écarté de sa sainte Mère et de ses disciples bien-aimés, il les bénit une dernière fois, en formant peut-être sur eux le signe de la croix qui devait demeurer à tout jamais le signe du salut.

Comme le prêtre arrivé à la fin du saint sacrifice étend les mains sur l'assistance qu'il congédie, ainsi le Sauveur, à la fin de ce long et douloureux sacrifice, de cette messe sanglante que fut sa vie terrestre, étend ses mains paternelles et bénit tous ses enfants qu'il laisse après lui sur la terre, mettant, dans cette suprême bénédiction, toutes les tendresses et toutes les énergies de son cœur.

Puis, lentement, comme s'il ne quittait ce monde qu'à regret, il s'éleva dans les airs.

« O sublime et glorieuse Ascension! s'écrie saint Bernard. Comment concevoir un spectacle aussi solennel, aussi imposant! Jamais triomphateur fut-il l'objet d'une pompe aussi théâtrale! »

Eh! que sont en effet les triomphateurs de la terre comparés au Triomphateur immortel? Le triomphateur romain montait au Capitole escorté de la multitude de ses ennemis vaincus, des princes, des soldats, des femmes et des enfants, victimes malheureuses de la guerre, qui n'avaient de voix que pour maudire leur vainqueur. Jésus entre au ciel escorté de toutes les âmes fidèles qu'il vainquit par le charme de son amour, qu'il enchaîna à ses lois par la puissance de la vérité et de la justice, après avoir brisé les liens qui les tenaient captives sous le règne du péché et de la mort.

Dans ce cortège figurent la foule innombrable des élus, tous les saints de l'ancienne Loi, retirés de ce monde avant la venue du Messie, les patriarches, les prophètes et tous les justes, délivrés des limbes depuis quarante jours, et attendant avec une sainte impatience l'heureux moment où le ciel, fermé depuis quatre mille ans, s'ouvrirait enfin pour eux. Cette nuée d'esprits célestes, brillants de clarté, resplendissants de gloire, suivent les noces de l'Agneau, autrefois immolé, aujourd'hui triomphant, et forment avec les anges la cour de ce divin Roi.

A ce spectacle, toute la création s'ébranle, toute la terre tressaille d'allégresse, toutes les sphères s'abaissent, tous les cieux s'entr'ouvrent, tout front se courbe, tout genou fléchit, toute intelligence s'incline. David a entrevu cette scène incomparable, et, sous le coup du souffle prophétique qui l'anime, il chante sur sa lyre inspirée : *O Dieu! Votre magnificence s'est élevée par-dessus les cieux. Royaume de la terre, chantez au Seigneur qui monte vers l'Orient. Elevez-vous, portes éternelles, pour recevoir le nouveau roi de gloire!* Et les habitants de la céleste Jérusalem se pressent au-devant du triomphateur d'Israël, faisant retentir les airs de leurs chants de fête, de leurs hymnes de joie que répètent les âmes fortunées qui, à la suite du Dieu des armées, franchissent les portes éternelles et vont occuper, aux applaudissements des chœurs angéliques, les trônes qui leur sont préparés.

Alors, une voix dominant toutes les voix des célestes phalanges se fait entendre sous les voûtes des cieux; c'est la voix du Seigneur disant au Seigneur de David : « Asseyez-vous à ma droite, » et pour Jésus commence, pour ne finir jamais, le règne du repos et de la gloire. Ainsi se réalise l'espérance de tous les siècles, et cette multitude de prisonniers arrachés pour toujours à la jalousie de la mort et de l'enfer, en rehaussant l'éclat de l'Ascension, donne à toutes les générations l'assurance que désormais le ciel est ouvert et qu'il ne l'est pas pour Jésus-Christ seulement, mais pour tous ceux qui croient et espèrent en lui.

L'Ascension du Sauveur devient en effet le gage de la nôtre. Ce que nous voyons réalisé

dans son corps nous garantit ce que nous pouvons attendre pour le nôtre. Il s'en est allé, mais pour nous préparer des places là-haut, pour être notre avocat auprès de son Père, pour y prendre nos intérêts et plaider la cause de ses frères et amis de la terre. Dans ses gémissements ineffables, il ne cesse d'intercéder en notre faveur comme Homme, et, comme Dieu, il exauce les prières qui lui sont adressées.

RETOUR DES DISCIPLES A JÉRUSALEM — QUELQUES TRAITS

Bien que les disciples eussent déjà perdu de vue leur divin Maître, qu'une nuée lumineuse, symbole de sa gloire, avait dérobé à leurs yeux avides de le contempler, telle était la vivacité, l'impatience de leurs désirs, qu'ils tenaient toujours néanmoins leurs regards attachés au ciel où il venait de monter. Or, voici que deux anges se présentent à eux, sous la forme de jeunes hommes vêtus de blanc et leur disent : « Hommes de Galilée, pourquoi demeurez-vous là, regardant le ciel? Jésus est déjà dans le séjour et sur le trône de sa gloire, mais ce même Jésus que vous avez vu aujourd'hui s'élever dans le ciel, vous le verrez un jour, sur les nuées, descendre majestueux vers la terre, par la seule vertu de sa puissance, et, juge souverain des mortels, décerner des couronnes à la vertu et des châtiments au crime. »

A ces paroles, les disciples se prosternèrent la face contre terre pour adorer leur divin Maître, et, ayant baisé la trace de ses pieds, retournèrent saintement joyeux à Jérusalem, où ils demeurèrent avec la Sainte Vierge en attendant l'accomplissement des divines promesses.

De tout temps, les chrétiens ont fait de la fête de l'Ascension le sujet de leurs pieuses méditations. Que de généreuses ardeurs, que de saints désirs n'a-t-elle pas excités dans les âmes à travers les siècles?

Saint Bernardin de Sienne a raconté l'histoire d'un gentilhomme de Provence qui, après avoir visité avec les sentiments de la plus vive piété les lieux consacrés par la vie et la mort de Jésus-Christ, arriva enfin sur le mont des Oliviers.

Là, son cœur débordant d'amour à la pensée du ciel vers lequel le Sauveur s'était envolé de ce lieu, il tomba à genoux et fit cette prière : « O Jésus! où vous chercherai-je maintenant que vous avez quitté la terre! Ah! laissez-moi du moins vous suivre là où vous êtes! Attirez-moi au ciel et que je n'en redescende plus! »

Sa prière fut exaucée. Il expira aussitôt, et sur son cœur on put lire ces mots gravés : « Jésus mon amour! »

On aime à voir les hommes de génie, au milieu des honneurs et de la gloire qui les environnent, s'élever au-dessus des préoccupations terrestres et tourner leurs regards vers le ciel, vers la félicité des élus.

L'évêque de Constance, raconte l'*Ami de la religion* (1847), rencontrant un jour l'astronome Leverrier, s'empressa de lui offrir ses félicitations pour la découverte savante qui a rendu son nom célèbre dans toute l'Europe (1).

— Monsieur, dit le prélat, on ne peut pas dire de vous, comme de beaucoup d'autres, que vous vous êtes élevé jusqu'aux nues ; ce serait inexact. Vous avez fait bien plus; vous vous êtes élevé jusqu'aux astres.

— Monseigneur, ce n'est pas assez, répondit Leverrier, je veux encore monter plus haut, et je médite une entreprise beaucoup plus importante. »

Toutes les personnes présentes attendaient l'annonce d'une nouvelle découverte astronomique, lorsque le célèbre astronome, s'inclinant gravement vers le prélat, lui dit avec cette noble simplicité qui est le cachet du vrai mérite : « J'avoue que j'ai l'ambition de m'élever au-dessus des astres. Je veux avoir moi aussi mon ascension, suivre les traces du Maître et aller le rejoindre au ciel, et j'espère, Monseigneur, que Votre Grandeur, pour faciliter mon entreprise, ne me refusera pas le secours puissant de ses prières. »

TRACES DES PIEDS DU SAUVEUR

En montant au ciel, Jésus-Christ laissa les vestiges de ses pieds divins empreints sur le roc où ils reposèrent pour la dernière fois. Bien des siècles les y ont vus, les ont baisés avec respect et arrosés des larmes du repentir et de l'amour. Saint Jérôme, Sulpice-Sévère, Saint Paulin de Nole ont attesté ce fait miraculeux. « On va en Judée, dit saint Augustin, pour adorer les vestiges des pieds de Jésus-Christ qui se voient sur la montagne des Oliviers. »

Lors du siège de Jérusalem par Titus, l'armée romaine campa longtemps sur cette montagne, sans que ni les mouvements des troupes ni les pieds des chevaux, ni les travaux du camp pussent effacer ces vestiges sacrés.

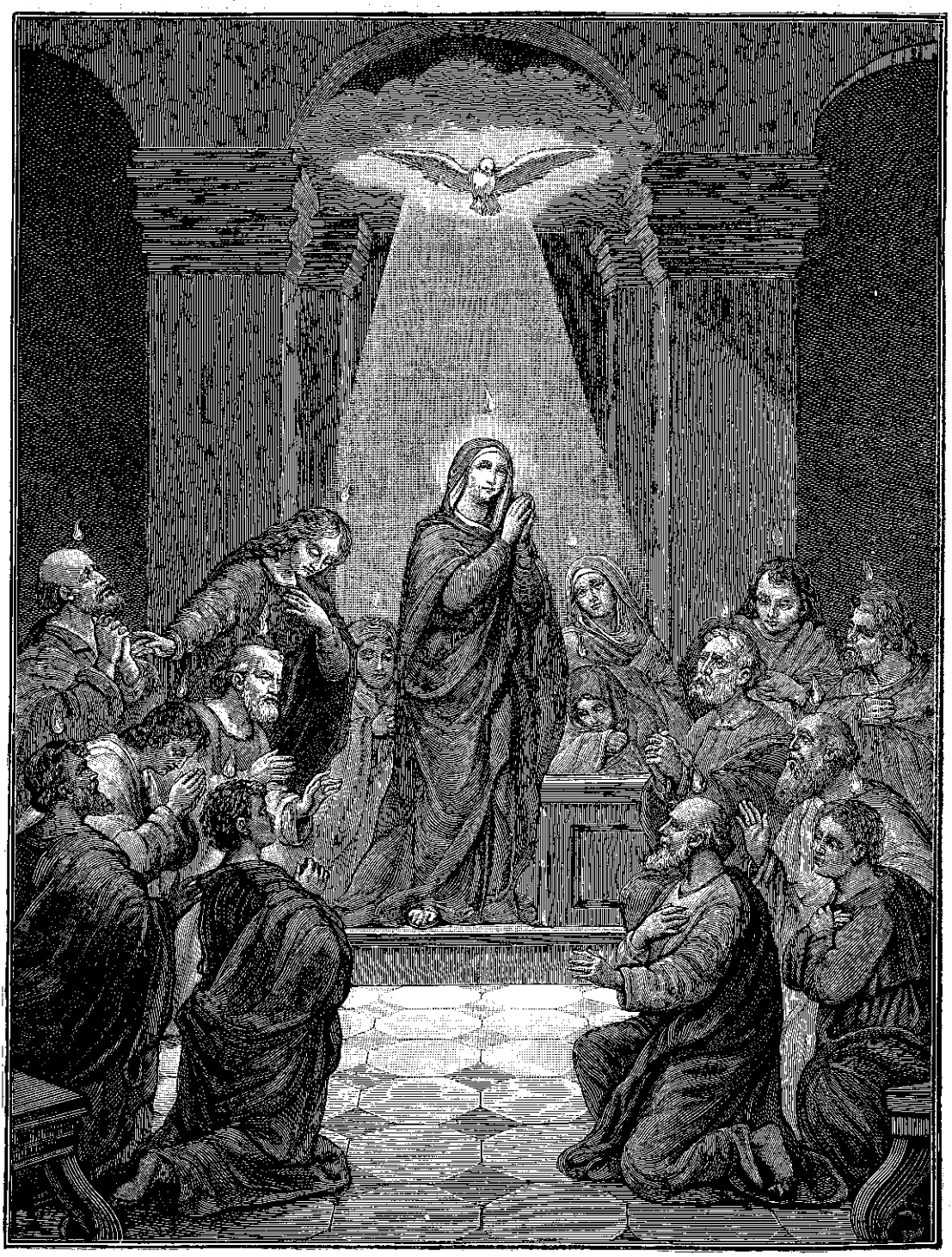
Sainte Hélène, pleine de vénération pour ce lieu saint, y fit bâtir une église surmontée d'un dôme élevé dont on ne parvint jamais à couvrir ni à lambrisser le sommet.

Eusèbe raconte que, lorsqu'on voulut paver et couvrir de marbre la trace des pieds, il fut impossible d'effectuer ce travail. Tout ce qu'on y mettait était aussitôt repoussé par une force invisible, et l'on fut contraint de laisser à découvert l'endroit où étaient les vestiges. Dieu voulait que les fidèles pussent contempler à la fois les traces sacrées de leur Sauveur sur la terre, et, au-dessus, le passage par où il prit sa route vers le ciel.

L'édifice se trouvait encore en cet état vers la fin du VII^e^ siècle, mais il fut détruit pendant les guerres des Sarrasins. La partie du rocher qui porte les saints vestiges, encadrée dans quatre pièces de marbre, se trouve renfermée actuellement dans une petite mosquée. On n'y voit plus que le pied gauche, la dévotion des pèlerins, à ce qu'on croit, ayant fait disparaître le pied droit.

(1) La découverte de la planète Neptune.

LA PENTECOTE



Au jour de la Pentecôte, l'Esprit-Saint descend, sous forme de langues de feu, sur la Vierge et les apôtres réunis au Cénacle.

LA PENTECÔTE MOSAIQUE

L'Esprit-Saint, dans la Sainte Ecriture, au livre du Lévitique, qualifie lui-même le grand jour de Pentecôte. Il daigne l'appeler *le jour très célèbre et très saint.*

Tel était, en effet, jusque dans l'Ancien Testament, le caractère de cette fête. C'est Dieu qui l'institua lorsqu'il dit à Moïse : « Cinquante jours après la Pâque, vous offrirez au Seigneur un sacrifice nouveau. Vous lui consacrerez les prémices de la moisson. Vous immolerez en même temps, pour rendre l'offrande plus agréable, sept agneaux sans tache, un veau et deux béliers. Vous ne ferez aucune œuvre servile en ce jour. »

Cette fête fut nommée dès lors *fête de la moisson ou des prémices.* En Palestine, la récolte du froment se termine d'ordinaire à cette époque de l'année. Il était convenable que les Hébreux, en action de grâces, en offrissent à Dieu les premiers fruits. Ceux qui habitaient Jérusalem le faisaient au Temple, entre les mains du grand-prêtre.

Un grand événement vint bientôt accroître singulièrement la solennité de ce jour. Sept semaines après la sortie d'Egypte, cinquante jours après la Pâque, Dieu se montra à Moïse sur le Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs, et, tandis que le peuple, demeuré au pied de la montagne, s'effrayait de ce terrible appareil, lui donna le grand bienfait de la loi. Il grava sur deux tables de pierre les dix commandements du Décalogue, base nécessaire de toute législation chez un peuple civilisé.

Le jour déjà si saint qui vit cette solennelle promulgation devint à jamais sacré. Les Hébreux n'oublièrent plus d'en fêter l'anniversaire avec un éclat qui n'avait d'égal que celui de la fête de la Pâque.

Chaque année, ils arrivaient nombreux, de toute la Palestine et des pays voisins, à Jérusalem, pour de splendides manifestations. Ils venaient, comme le dit Abner, dans l'*Athalie* de Racine,

> Selon l'usage antique et solennel,
> Célébrer..... la fameuse journée
> Où sur le mont Sina la loi *leur* fut donnée.
> Du temple, orné partout de festons magnifiques,
> Le peuple saint en foule inondait les portiques.

Si solennelle que fût la Pentecôte mosaïque, elle n'était que l'image d'une autre Pentecôte plus importante et plus sainte, celle des chrétiens, marquée par la descente de l'Esprit-Saint au Cénacle.

AU CÉNACLE

Cinquante jours après la résurrection de Jésus-Christ, les apôtres et les disciples étaient rassemblés en un même lieu, au nombre d'environ cent vingt. Marie, Mère de Jésus, était au milieu d'eux, et tous persévéraient d'un même cœur dans la prière.

Un profond recueillement régnait sur cette sainte retraite. Depuis dix jours tous se préparaient, selon les recommandations du Maître, à la venue prochaine de Celui qui était annoncé comme devant apporter à la terre l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science, de piété et de crainte du Seigneur.

Tout à coup, vers les 9 heures du matin, un grand bruit retentit, pareil à l'arrivée d'un vent impétueux. Un souffle puissant envahit en un instant le Cénacle. En même temps, des langues de feu apparaissaient, se dispersaient sur tous les membres de l'assemblée et se reposaient sur chacun d'eux.

Une pieuse conjecture veut qu'un globe de feu unique se soit tout d'abord arrêté sur la tête de Marie, Mère de Dieu, et, de là, se divisant en autant de flocons enflammés qu'il y avait d'assistants, se soit répandu en une pluie de feu. Pour exprimer sensiblement cette pensée, le vénérable fondateur de Saint-Sulpice, M. Olier, fit exécuter par le célèbre peintre Le Brun le tableau de la descente du Saint-Esprit, qu'on voit encore dans la chapelle du Séminaire, et dans lequel Marie reçoit d'abord la plénitude de l'Esprit-Saint qui se communique ensuite aux apôtres et aux disciples. Marie ne fut-elle pas toujours considérée par les Pères et les théologiens comme le canal universel des grâces !

Le vent violent et la dispersion des langues de feu n'étaient que les signes extérieurs d'un profond mystère. Une « divine révolution », comme dit Dom Guéranger, s'accomplit à ce moment.

Le Saint-Esprit, la troisième personne de la Très Sainte Trinité, Dieu comme le Père et le Fils, inaugurait son règne visible dans l'Eglise et sur les âmes.

Semblable à un feu auquel rien ne résiste, il venait renouveler la face de la terre, remplacer l'esprit de crainte par la loi d'amour, faire succéder la charité à l'antique égoïsme, allumer dans le monde des âmes comme un vaste incendie. « Je suis venu, dit le Verbe, apporter le feu sur la terre et n'ai qu'un désir, c'est qu'elle en soit tout embrasée. »

LES APÔTRES

L'œuvre de renouvellement commença au sein du collège apostolique.

Auparavant, les apôtres étaient des hommes sans instruction. En vain, semble-t-il, Notre-Seigneur leur prodiguait ses enseignements. L'évangéliste qui nous retrace ces divines leçons termine le plus souvent son discours par cette conclusion, d'une franchise charmante : « Les apôtres ne comprirent rien de toutes ces choses. »

Quarante jours auparavant, ces mêmes hommes tremblaient. Ils s'enfermaient ensemble au Cénacle et en gardaient toutes les entrées, par crainte des Juifs; ils doutaient, après tant de promesses et de miracles, de la résurrection de leur Maître, et il fallut, pour les convaincre, des arguments de la dernière évidence.

Aujourd'hui, à la venue de l'Esprit-Saint, quelle subite et absolue transformation ! En un instant, leurs esprits sont éclairés d'une lumière admirable : ils sont instruits, pleinement et sans

effort, de tous les mystères qu'ils auront à prêcher aux hommes. « Là où Dieu est le maître, dit saint Léon, on a bientôt appris ce qui est enseigné. »

Ils sont de plus armés de force, et ceux qui, aux jours de la Passion, avaient fui lâchement, n'attendent plus que le moment d'annoncer hardiment la divinité de Jésus crucifié. Par-dessus tout, le saint amour a envahi leurs cœurs; il les embrase, il brûle de se communiquer au dehors.

A cette heure seulement, ils deviennent apôtres dans toute la force du terme, envoyés du Christ, ministres de sa parole, distributeurs de sa doctrine et conquérants des âmes.

PREMIÈRE PRÉDICATION

Autour du Cénacle se pressait une foule immense, mise en émoi par l'ouragan dont toute la ville avait remarqué la violence insolite.

En ce jour, Jérusalem était remplie de pèlerins accourus de toutes parts pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Tout pays, toute langue, on peut le dire, étaient représentés. Il y avait, dit saint Luc, des Perses, des Mèdes, des Elamites, des habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Egypte, de la Lybie, qui est proche de Cyrène; il y en avait même qui étaient venus de Rome; aux Juifs de pure race se mêlaient des Gentils passés au judaïsme, et qu'on appelait des prosélytes.

Cette innombrable population était dans la stupeur. On s'interrogeait anxieux, quand, soudain, les portes du Cénacle s'ouvrirent pour laisser passage aux disciples du Christ, de Celui qu'on avait vu crucifier récemment, et qui, il y a dix jours, disait-on, était remonté aux cieux.

Ils rayonnaient d'enthousiasme, et, dans un transport sublime, se mirent à haranguer la foule et à publier les louanges de Dieu.

L'étonnement fut bientôt à son comble. Les disciples parlaient diverses langues; ils s'essayaient tour à tour aux idiomes particuliers des groupes d'auditeurs auprès desquels ils se trouvaient et réussissaient merveilleusement à les comprendre et à en être compris.

— Mais ces hommes qui nous parlent, ne sont-ils pas de pauvres gens de Galilée? se demandait-on. Comment donc entendons-nous chacun notre langue, celle du pays de notre naissance

Quelques esprits forts, insensibles au prodige, s'en scandalisèrent, et lancèrent aux oreilles de la foule cette saillie plus ou moins spirituelle : « Ces gens-là sont ivres: ils sont pleins de vin! »

On a peine à croire que ces contradicteurs de la première heure fussent de bonne foi. Quand donc l'ivresse a-t-elle appris les langues étrangères à ceux qui les ignorent?

Pierre saisit au passage cette mauvaise plaisanterie et la releva victorieusement dès le début de son sublime discours :

« Hommes de Judée et vous tous qui résidez à Jérusalem, dit-il, sachez-le bien, ces gens-ci ne sont pas ivres, puisqu'il n'est que la troisième heure du jour. — (Les Juifs se faisaient une religieuse obligation de demeurer à jeun jusqu'à l'heure de Tierce, environ 9 heures du matin, moment où se faisait au temple la première prière et où s'offrait le premier sacrifice.)— Ce que vous voyez, mes frères, n'est que l'accomplissement d'une prophétie qui vous est connue : En ces jours, dit le Seigneur par la bouche du prophète Joël, je répandrai mon Esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront; j'opérerai des prodiges dans le ciel et sur terre, et alors, quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.

»Hommes d'Israël, écoutez ceci. Vous vous rappelez Jésus de Nazareth, qui faisait au milieu de vous des prodiges. Ce Jésus a été livré à ses ennemis, et vous-mêmes, vous l'avez crucifié. Mais Dieu l'a ressuscité, selon que David l'avait prédit de lui.

» Sachez-le donc avec toute certitude, ce Jésus crucifié par vous, Dieu en fait le Seigneur et le Christ. »

Ainsi parla le chef des apôtres. Nouveau Moïse, il faisait connaître au peuple la loi nouvelle que Dieu venait graver, non plus sur des tables de marbre, mais au fond des cœurs.

Plusieurs Juifs furent ébranlés par l'argument tiré des prophéties, et, la grâce aidant, touchés de componction, ils dirent à Pierre : « Qu'avons-nous donc à faire, ô hommes qui êtes nos frères?

— Repentez-vous, leur dit-il; que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, et vous recevrez, vous aussi, le Saint-Esprit. »

L'apôtre acheva de les instruire et de les fortifier. Ceux qui crurent en sa parole furent baptisés, et le Christ conquit ce jour-là 3 000 âmes. C'était un premier coup de filet. Un second discours du pêcheur d'hommes en convertit 5 000. Telles furent les prémices de ses travaux, prémices de la moisson des âmes, autrement agréables aux yeux du Seigneur que les gerbes offertes à ce même jour par les Hébreux de l'Ancien Testament.

SOUVENIRS

Nul doute que notre fête de la Pentecôte ne soit d'institution apostolique. Comment les apôtres n'eussent-ils pas songé à célébrer, presque à l'égal de Pâques, l'anniversaire de la venue du Paraclet et de la naissance de l'Eglise.

L'administration solennelle du Baptême était, dans l'antiquité, réservée à la fête de Pâques ou à celle de la Pentecôte. Les adultes non baptisés, dits catéchumènes, et les enfants eux-mêmes, lorsqu'ils n'étaient pas en danger de mort, attendaient jusqu'à ce jour la grâce de la régénération.

Par bien d'autres particularités de leur office, les fêtes de Pâques et de Pentecôte sont sœurs; elles apportent à l'âme les mêmes joies, l'une à l'ouverture, l'autre à l'issue du temps pascal.

Les fidèles aiment à entendre, à la messe, les gracieuses mélodies de la prose *Veni, Sancte Spiritus.*

Au moyen âge, ce chant était accompagné de certaines démonstrations très goûtées du peuple

Les Hébreux offrent au Seigneur, par l'entremise du grand-prêtre, les prémices de leurs moissons.

chrétien. En plusieurs endroits, on le faisait suivre du bruit des trompettes, destiné à rappeler d'une certaine manière la violence de l'ouragan qui précéda la descente du divin Esprit sur les apôtres.

En même temps, du haut de la voûte, s'échappaient, comme une pluie miraculeuse, des roses ou d'autres fleurs de la saison, parfois même des étoupes enflammées, des langues de feu, telles qu'en pouvaient fabriquer les artificiers de l'époque; quelquefois on lâchait une colombe, qu'on laissait voltiger dans l'église; tout cela tendait à figurer la scène de la première Pentecôte et à rappeler l'Esprit-Saint dans ses diverses manifestations. Ces usages subsistaient encore il y a un siècle et demi à Messine et en quelques autres églises d'Italie. On dut les abolir à cause de la dissipation qu'ils apportaient parfois au cours des Saints Mystères.

Le dimanche de la Pentecôte, on conserva néanmoins longtemps encore, en certains lieux, du moins, le gracieux nom de *Pascha rosata*, la *Pâque des roses*.

Sans recourir à ces symboles extérieurs, puissent les fidèles d'aujourd'hui se rappeler à la messe le grand mystère du jour, et invoquer de tous leurs vœux la descente en leur âme du Saint-Esprit avec ses dons.

LES SEPT DONS

L'Esprit-Saint est un hôte infiniment riche. Quand il vient habiter dans une âme, il y verse avec plus ou moins de profusion, selon la ferveur de celui qui l'accueille, sept trésors incomparables annoncés par le prophète Isaïe.

La sagesse, qui nous détache des vanités et nous fait goûter uniquement les choses divines; *l'intelligence*, qui nous fait comprendre et pénétrer les vérités de la foi, autant que cela est nécessaire à notre salut; *le conseil*, qui nous fait discerner au besoin ce que nous devons pratiquer ou éviter de préférence pour le service de Dieu; *la force*, qui nous fait surmonter courageusement les difficultés et les obstacles à notre salut; *la science*, qui nous fait utiliser nos connaissances pour la seule gloire de Dieu et le bien de notre âme; *la piété*, qui nous fait exécuter avec plaisir et facilité tout ce qui est du service de Dieu; *la crainte de Dieu* enfin, qui nous fait respecter souverainement sa majesté infinie et appréhender surtout de lui déplaire.

Ces sept dons, nous les sollicitons par la belle prose *Veni, Sancte Spiritus*, *Venez, ô Esprit Saint*.

Cueillons aujourd'hui dans ce parterre de pensées pieuses, notre bouquet spirituel :

« Venez, ô Esprit-Saint, faites luire sur nous, du haut du ciel, un rayon de votre divine lumière.

» Excellent consolateur, hôte aimable de l'âme, accordez à vos fidèles qui croient et espèrent en vous les sept dons sacrés dont vous êtes la source. »

SOURCES CONSULTÉES

Année liturgique, par Dom GUÉRANGER : *Le temps pascal*, t. III. — *La sainte Eglise au temps des Apôtres*, par LESÊTRE. — *Instructions historiques, dogmatiques et morales sur les principales fêtes de l'Eglise*, par un directeur de Séminaire, 1850. — *Manuel biblique* de BACUEZ, t. IV. — *La Sainte Bible*.

Postface 2020
mois de mai

Les « ***Vies des saints illustrées*** » par la Maison de la Bonne Presse ont été conçues avec grand soin. Elle comprend, outre la vie des saints, presque toutes les fêtes importantes de l'année liturgique (Noël, Pâques, etc.). Cette série inclut les fascicules ayant été publiée à partir de 1870 jusqu'au pontificat de saint Pie X (*1910 environ*).

Veuillez consulter la postface plus élaborée dans le tome du mois de janvier.

Durant l'année, il sera nécessaire de noter quelques fêtes n'ayant pas encore été instituées par l'Église au moment de la publication de ces fascicules et étant donc absentes de cette série.

Pour le **mois de mai :**

- 1er mai : Fête de saint Joseph artisan. Instituée en 1955 par Pie XII.
- 31 mai : Fête de Marie Reine du Monde. Instituée en 1954 par Pie XII.

Il faut souligner spécialement que dans le bref d'institution de la fête de Marie Reine du Monde, Pie XII dit textuellement : « **Nous ORDONNONS que chaque année en la fête de Marie Reine du Monde on renouvelle la Consécration au Cœur Immaculé de Marie** ». C'est bien rarement que le Pape emploie cette expression « *Nous Ordonnons* ». Souvent il se contente de souhaiter, d'exhorter. C'est assez dire à l'heure présente l'importance et la gravité de la Consécration au Cœur Immaculé de Marie. Nous renvoyons à l'excellent livret intitulé « **FATIMA, le signe du ciel** » (*édité en 1957*) disponible en téléchargement PDF gratuit, ou en format papier à prix modique à partir du site *canadienfrançais.org*. Vous y trouverez inclus une belle formule de consécration au Cœur Immaculé de Marie. Ce livret donne la clef pour comprendre le châtiment terrible que le monde vit présentement, et explique ce que Dieu attend de nous pour apaiser ce châtiment.

Quelques corrections :

- Saint Philippe et saint Jacques devrait être au 11 mai et non au 1er mai.
- Saint Robert Bellarmin devrait être au 13 mai et non au 17 septembre.
- Saint Jean Baptiste de la salle devrait être au 15 mai et non au 4 mai.
- Saint Augustin de Cantorbéry devrait être au 28 mai, et non au 26 mai.
- Sainte Marie-Madeleine de Pazzi devrait être au 29 mai, et non au 27 mai.
- Saint Félix de Nicosie devrait être au 30 mai, et non au 31 mai.

Les 20 premières pages de ce PDF donnent un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
canadienfrancais.org